OFFICE OF THE DIRECTOR GENERAL OF ARCHAEOLOGY
Library Regr No
A.

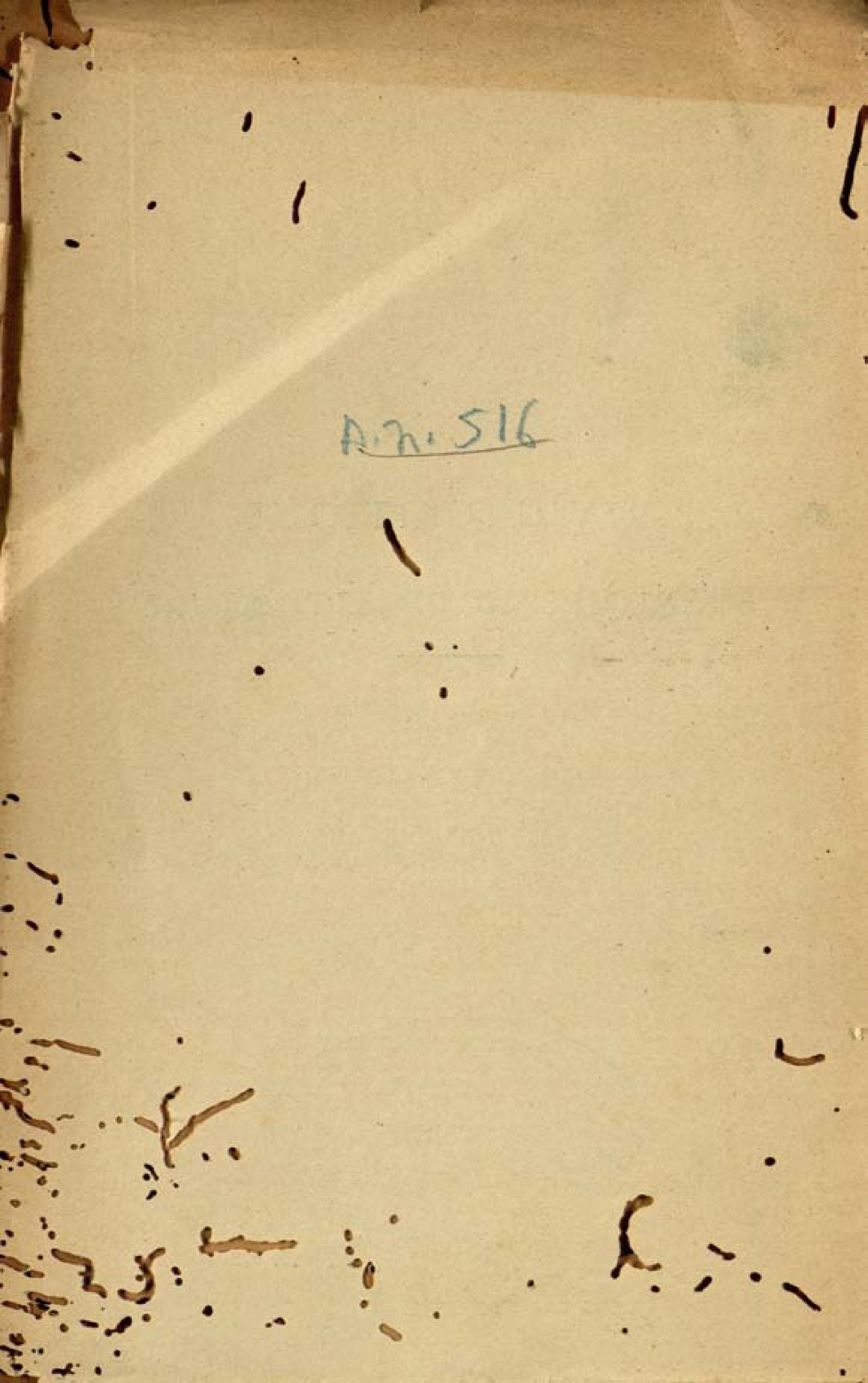
REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

I

Nouvelle série. — Tome LXXIII

QUARANTE-SIXIÈME ANNÉE


A.M. 516

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

QUARANTE-SIXIÈME ANNÉE

PREMIER SEMESTRE

NOUVELLE SÉRIE. — TOME LXXIII

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28, VIe

1912

ANNÉE 1912

TABLE DU PREMIER SEMESTRE

TABLE ALPHABÉTIQUE

pages

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES, résumés des séances par M. Léon DOREZ, du 22 décembre 1911 au 14 juin 1912.

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE DES Nos DU 1er SEMESTRE DE 1912

FRANÇAIS

Bulletin de la Commission des documents économiques de la Révolution.
Bulletin hispanique.
Bulletin italien.
Correspondance historique et archéologique.
Feuilles d'histoire.
Revue Bleue.
Revue celtique.
Revue de l'enseignement des langues vivantes.
Revue de philologie française et de littérature.
Revue des études anciennes.
Revue des sciences politiques.
Revue d'histoire littéraire de la France.
Revue germanique.
Revue historique.
Romania.

ALLEMANDS

Deutsche Literaturzeitung.
Euphorion.
Literarisches Zentralblatt.
Zeitschrift für katholische Theologie.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 1 — 6 janvier — 1912

Adonis und Esmun, von W. W. Baudissin. Leipzig, Hinrichs, 1911; gr. in-8°, xx-575 pages.

Travail considérable, d'une érudition abondante et d'une critique circonspecte. Contribution à l'étude des dieux qui meurent et ressuscitent, et des dieux guérisseurs, aussi à l'origine des idées de résurrection et de dieu vivant dans l'Ancien Testament.

Pour M. Baudissin, Adonis et Eshmoun sont des divinités apparentées mais distinctes : Adonis n'est pas l'Eshmoun de Byblos. Adonis est le dieu de la végétation printanière : de là son rapport avec la déesse de la fécondité. Un sacrifice humain ne serait pas à supposer à l'origine du culte et du mythe, où l'idée d'expiation n'apparait pas. — Mais rien n'obligerait à admettre le caractère proprement expiatoire d'un tel sacrifice; dans l'hypothèse, la victime aurait incarné l'esprit de la végétation, qui aurait été censé mourir avec elle et en elle, à seule fin d'assurer sa résurrection ultérieure; ç'aurait été le mythe joué au naturel. — Eshmoun est à l'égard d'Astarté dans le même rapport qu'Adonis avec la dame de Byblos; c'est un dieu guérisseur, qui a personnifié comme Adonis le renouveau de la nature; il semble que le serpent lui ait été consacré; peut-être l'histoire biblique du serpent d'airain (*Nombres*, xxi, 49) et son culte sont-ils en rapport avec le culte cananéen d'Eshmoun. Les anciens ont identifié Adonis et Tammouz, l'amant de l'Ishtar babylonienne, dont la mort était l'objet d'une commémoration annuelle. M. B. conjecture que le personnage de Tammouz est complexe, les Sémites mésopotamiens ayant

identifié au dieu sumérien Tammouz une divinité sémitique analogue à l'Adonis phénicien. Tammouz, Adonis, Osiris, Attis, ont pu se rencontrer au cours de l'histoire et leurs mythes s'influencer réciproquement, mais chacun de ces cultes a probablement une origine indépendante.

C'est surtout la complexité de ce problème que M. B. réussit à mettre en évidence. Sa tendance n'est point à exagérer la portée des témoignages anciens. Ainsi, bien qu'Ézéchiel (viii, 14) montre les femmes de Jérusalem pleurant Tammouz dans le temple, M. B. estime que saint Jérome (Ep. lviii, *ad Paulinum*), parlant du culte de « Tammouz, c'est-à-dire Adonis » à Bethléem, ne mentionne Tammouz que d'après Ézéchiel, mais qu'il s'agit d'Adonis et d'un culte inauguré par Hadrien, comme les statues de Jupiter et de Vénus sur l'emplacement du Calvaire. Il n'est pas impossible, en effet, que Jérôme ait voulu étaler sa science en nommant Tammouz; mais cela n'est pas certain; en tout cas, Jérôme ne dit nullement ni ne donne même à entendre que le culte de Tammouz-Adonis à Bethléem ait été institué par Hadrien, et ce culte ne se présente pas dans les mêmes conditions que les statues de Jérusalem; il s'agit d'un bois sacré et d'une caverne, de la caverne « ubi quondam Christus parvulus vagiit ». Ce n'est pas Hadrien qui a fait creuser la caverne; les Évangiles ne savent pas encore que Jésus soit né dans une grotte; et comme il n'est même pas né à Bethléem, tout porte à croire que la tradition légendaire a voulu placer sa naissance dans un ancien lieu de culte, où Tammouz-Adonis avait été honoré de temps immémorial, publiquement ou clandestinement selon les époques. Au lieu qu'Adonis ait usurpé la caverne consacrée par la naissance de Jésus, c'est bien plutôt le Christ qui s'est approprié la grotte d'Adonis.

La partie la plus neuve du travail de M. B. est peut-être celle qui concerne le rapport d'Adonis-Eshmoun avec les croyances de l'Ancien Testament. L'idée de vie est au centre des cultes d'Adonis et d'Eshmoun; Adonis est un dieu qui se maintient dans la vie à travers la mort; Eshmoun est de plus un dieu guérisseur, c'est-à-dire qu'il maintient les hommes dans la vie en leur rendant la santé, œuvre bienfaisante qui est comprise comme une résurrection. Or, de Jahvé aussi l'on dit qu'il guérit, qu'il sauve de la mort, qu'il ressuscite les hommes. Osée (vi, 1-3) parle métaphoriquement de la restauration d'Israël comme d'une résurrection; il parle même de résurrection « après deux jours, le troisième jour », et M. B. se demande, non sans raison, si la meilleure façon d'expliquer cette locution ne serait pas de la supposer empruntée au culte d'Adonis. Il n'ose toutefois l'affirmer. Le détail a son importance, parce que, si le rapport existe, ce n'est pas tout-à-fait par un artifice d'exégèse que ce passage aurait été censé prédire la résurrection de Jésus; il aurait pu contribuer réellement à en fixer la date. D'où viendrait la croyance juive à la

résurrection des morts? D'un culte naturiste, où le réveil de la végétation était interprété comme un retour à la vie, une résurrection; du culte cananéen d'Adonis, plutôt que du culte égyptien d'Osiris; pas de la religion de Babylone, où Mardouk était depuis longtemps un dieu de la lumière; pas de la religion des Perses, où l'idée de résurrection ne paraît point associée à celle de guérison. — Disons plutôt que la question demeure fort obscure, et que M. B. en a bien fait ressortir les difficultés. — Iahvé en personne est qualifié de vivant; l'idée même devait être vulgaire, puisqu'on jure par la vie de Iahvé, que Iahvé aussi jure par sa propre vie; et cette idée, originairement, n'implique pas que Iahvé soit le seul dieu réel; elle indique une propriété de sa nature; Iahvé est dit « vivant » comme étant ou demeurant en vie, s'affirmant dans la vie, par contraste avec la mort, l'état de mort; il est immortel, non seulement comme durant toujours, mais comme se maintenant en vie en dominant la mort. Cette notion du dieu vivant est sans rapport avec la cosmogonie; du moins l'idée de l'esprit qui donne la vie aux créatures vient d'ailleurs. Ce n'est pas de l'ancienne religion d'Israël que provient l'idée du « dieu vivant »; elle a été plutôt empruntée aux cultes phéniciens, en laissant tomber la forme purement naturiste de l'idée, puisque Iahvé n'est point sujet à la mort. Tout cela est très finement analysé, finement déduit, d'aucuns peut-être seront tentés de dire : trop finement. Mais il ne s'agit que d'hypothèses.

Alfred Loisy.

Harnack et le miracle, par H. van Laak; traduit de l'italien par C. Senoutzen. Paris, Bloud, 1911, in-12, 125 pages.

Le besoin n'était peut-être pas urgent de mettre en notre langue, — en un français peut-être un peu lourd, — la dissertation théologique du P. van Laak, S. J. Ce n'est pas que le jésuite n'ait raison à beaucoup d'égards contre le protestant libéral. M. Harnack a voulu prouver par l'Épître de Clément Romain que le christianisme primitif n'a pas été surtout un mouvement d'enthousiasme religieux, mais un mouvement moral qui procédait d'un sentiment sincère et profond du monothéisme. On ne s'en douterait pas en lisant saint Paul. Cette conclusion n'est pas suggérée non plus par l'Épître de Clément. Sur la question du miracle en particulier, il n'est pas trop difficile de montrer que les miracles ne sont pas quelque chose d'indifférent ou d'accessoire à la foi de l'Église romaine vers la fin du Ier siècle. Le bon Clément prouve la résurrection des morts par la légende du phénix, et M H. a bien l'air d'en inférer que ces deux miracles sont regardés par Clément comme des phénomènes naturels. Le P. v. L. s'efforce de montrer que la résurrection est comprise comme un miracle de la puissance divine. Rien n'est plus certain, seulement il fallait dire que la distinction des phénomènes naturels et

des phénomènes surnaturels n'est pas nette dans l'esprit de Clément, et que le miracle est plutôt pour lui le régime ordinaire du monde, ce qui n'autorise pas à dire que le miracle soit étranger ou extérieur à sa religion.

A. L.

Dogmengeschichtliches Lesebuch, in Verbindung mit J. Jüngst herausgegeben von H. Rinn. Tübingen, Mohr, 1910; gr. in-8°, x-511 pages.

Theologia dogmatica orthodoxa ad lumen catholicae doctrinae examinata et discussa ab A. Palmieri. Tomus I. Florence, Libraria editrice Fiorentina, 1911; gr. in-8°, xxv-815 pages.

Lehrbuch der evangelischen Dogmatik, von A. B. Nitzsch. Dritte Auflage, bearbeitet von Horst Stephan. Erster Teil. Tübingen, Mohr, 1911; gr. in-8°, xv-291 pages.

La publication de MM. Rinn et Jüngst se présente comme une introduction à l'histoire des dogmes chrétiens, et, à ce titre, elle est tout à fait recommandable. C'est proprement une analyse des principales sources, très objective et bien ordonnée, depuis les Pères apostoliques jusqu'au concile du Vatican. Les auteurs procèdent par extraits, qu'ils donnent en traduction. Ils n'ont pas la prétention de remplacer les ouvrages où l'on expose l'histoire des dogmes en l'interprétant et en la commentant. Leur compilation, de lecture facile, est très propre à éveiller la curiosité de l'étudiant, à lui faire voir nettement les doctrines, avec les problèmes qu'elles visent, et à l'orienter vers des recherches personnelles.

C'est une entreprise assez originale que celle du P. Palmieri. Il ne s'agit de rien moins que d'un exposé complet, développé, de la théologie orthodoxe, c'est-à-dire de la théologie des Églises grecque et russe, pour la comparer à l'enseignement catholique romain. L'auteur avait été engagé dans ce travail sous le pontificat de Léon XIII, quand on parlait de la réunion des Églises. Bien que les les temps soient changés, il persévère dans l'œuvre commencée. La franchise de son langage l'ayant déjà fait accuser de modernisme, il réprouve, comme il convient, cette damnable hérésie, et il remet aussi fort lestement ses accusateurs à leur place. Ce qu'il dit de la façon dont quelques publicistes, auparavant inconnus, se sont adjugé la police intellectuelle de l'Église catholique depuis que Pie X a prescrit la chasse aux modernistes, ne laisse pas d'être assez curieux et instructif. Son style est un peu diffus; la sincérité de sa manière le rend sympathique; sa méthode n'est pas sans quelque défaut. Le mélange de polémique à l'exposé des doctrines gréco-russes ne va pas sans un peu de confusion. Mais l'adversaire est courtoisement traité. Autant qu'il dépend de lui, le P. P. analyse exactement les théologiens qu'il cite; il est au courant de leur littérature. Les autres théologiens catholiques, s'ils le lisent, pourront s'instruire auprès de lui de ce que l'on pense dans la maison d'à côté. Le présent volume con-

cerne les préliminaires de la théologie dogmatique : notions du dogme et du progrès dogmatique, de la théologie et de ses sources, etc.

La nouvelle édition de la théologie dogmatique de Nitzsch, comme l'ouvrage du P. Palmieri, échappe en grande partie à la compétence de cette *Revue*. Traité de dogmatique luthérienne conçu dans un esprit assez libéral. En ce qui regarde l'histoire de la théologie, l'éditeur tient compte des travaux publiés en ces dernières années. Le tome Ier a pour objet la théologie générale : essence de la religion et essence du christianisme. Conception psychologique et individualiste de la religion ; supernaturalisme mitigé.

Alfred LOISY.

Catalogus codicum astrologorum græcorum. Codicum Romanorum partem tertiam descripsit J. HEEG. Tomi V pars III. Bruxelles, Lamertin, 1910 ; VIII-160 p.

Ce nouveau volume du catalogue des manuscrits astrologiques grecs forme la troisième partie du tome V (*Codices Romani*), et contient la description de dix manuscrits de la Vaticane, numérotés 16 à 25. M. Heeg, à qui a été confiée la publication, s'est bien acquitté de sa tâche ; suivant la méthode adoptée pour l'ensemble de l'ouvrage, il a donné en appendice plusieurs morceaux intéressants, tirés, à l'exception de deux, du manuscrit nº 20, le Vatic. gr. 1056. On y remarquera quelques fragments, paraphrases en prose des vers de Dorothéos de Sidon, des extraits de Palchos, et plusieurs morceaux d'un astrologue arabe du commencement du IXe siècle, Zahel (Sahl ben Bišr, Σάχλ υἱὸς τοῦ Πέτρ), traduits en grec par quelque Byzantin. La publication est faite avec soin [1] ; je relève cependant quelques corrections faites à tort. P. 91, 29 les mots εἰς καβάλλαν καὶ κυνῆγιν (cod. κυνήγην) ne sont pas à changer en εἰς καβαλλικεύειν καὶ κυνηγεῖν, d'autant que ces textes ne disent jamais ἀγαθὸν εἰς, καλὸν εἰς qu'avec un substantif. De même je respecterais les formules ἀγαθὸν τοῦ ὁμιλεῖν, καλὸν τοῦ βλέπειν (92, 11 et 93, 1), sans écrire τό au lieu de τοῦ ; ce sont des vulgarismes qui ont le même sens que εἰς avec l'accusatif. 95, 22 et 30 conserver χρᾶσθαι, comme on l'a fait 96, 18. La correction 95, 31 διδόναι ὁσπήτια ἐν οἰκίσκῳ (cod. ἐνοικικῷ) est mauvaise ; le sens est « donner des maisons à loyer, » cf. 96, 9 ἐνοικιάζειν ὁσπήτια ; il faut lire un mot comme ἐνοίκιον. 120, 3 sv. γίνωσκε ὅτι ὁ ὡροσκόπος καὶ ὁ κύριος αὐτοῦ καὶ ἡ Σελήνη [καὶ ὁ κύριος αὐτοῦ] δηλοῦσι etc. Les quatre mots entre crochets sont considérés comme une dittographie par Boll ; c'est une erreur, cf. même page, l. 12 ἡ Σελήνη μετὰ τοῦ κυρίου αὐτοῦ ; 112, 20 et 32, 113, 5 et 17 οἱ κύριοι

---

1. Quelques mots sont mal accentués ou sans accent : 95, 35 ψυχάριου ; 113, 2 μοίραν ; 116, 24 ζώδιον ; 117, 5 διστώμω ; 120, 9 ἀπερχεται ; 129, 1 βραχιόνες ; 135, 9 ἀστρονομιας. Lire 87, 11 κακοποιῶν, 96, 2 ἀγοράζειν. Certains nombres sont inexacts : 127, 3 lire κζ' et 132, 29 lire η (au lieu de κ) ; 132, 28 et 31 le groupe λθρ n'est pas un nombre.

τῶν φωστήρων ; 114, 11 et 16 τὴν Σελήνην καὶ τὸν κύριον αὐτοῦ ; et surtout 118, 9 μετὰ τοῦ κυρίου τοῦ ὡροσκόπου ἢ μετὰ τοῦ κυρίου τῆς Σελήνης, et 121, 10 ἀπὸ τοῦ κ. τοῦ ὡρ. καὶ τοῦ κ. τῆς Σελήνης. La faute est αὐτοῦ (provenant sans doute de ce que la formule est fréquente, ou de ce que le scribe pense à τόπος), à corriger en αὐτῆς, correction que le scribe lui-même a faite 118, 10. M. Heeg a eu l'excellente idée de dresser un index des mots nouveaux ou rares.

My.

W. von Christs **Geschichte der griechischen Litteratur**, Fünfte Auflage, unter Mitwirkung von O. Stählin bearbeiteit von W. Schmid. Zweiter Teil, Erste Hälfte. Munich, Beck, 1909 ; p. 1 à 235. — Zweiter Teil, Erste Hälfte, Zweite Lieferung, Munich, Beck, 1911 ; p. 235 à 506, + viii p. comprenant le faux-titre, et la table de ce qui a paru de la seconde partie.

Le même ouvrage, Erster Teil, Sechste Auflage. Munich, Beck, 1912 ; xiv-771 p. (Ces volumes font partie du *Handbuch der klass. Altertumswissenschaft*, publié par Iwan von Müller, t. VII).

L'achèvement de la cinquième édition de l'*Histoire de la littérature grecque* de W. Christ, revue par W. Schmid, est retardé par des empêchements imprévus. La seconde partie dut être publiée en deux fascicules, dont le premier parut en 1909 ; le second, à son tour, fut également scindé en deux livraisons, dont la première porte la date de 1911. La deuxième livraison ne sera donnée au public que dans le courant de 1912 ; je ne puis donc, comme je l'aurais voulu, parler de cette seconde partie dans son entier, et je ne veux pas tarder davantage à la présenter au lecteur, d'autant plus que dès maintenant l'ouvrage a atteint une sixième édition, dont le premier volume vient de paraître. On sait que ce premier volume contient la période classique de la littérature grecque, et que M. Schmid en a conservé le plan primitif, au moins dans ses grandes lignes. (Voy. *Revue* du 5 août 1909). La seconde partie, *Die nachklassische Periode der griechischen Litteratur*, a subi au contraire des modifications plus profondes. Elle débute par un chapitre spécial sur la comédie nouvelle, et suit le développement des genres littéraires d'abord jusqu'en 146, date de la réduction de la Grèce en province romaine, puis dans une seconde section, jusqu'à la fin du premier siècle de l'ère chrétienne (pour cette division en périodes, voy. maintenant la 6ᵉ édition de la première partie, p. 4). Cette disposition a permis à M. Sch. de donner plus d'extension à certains chapitres traités plus brièvement, parfois même très sommairement par Christ, qui, dans le principe, avait rejeté en appendice tout ce qui concerne la littérature technique, ainsi que l'ensemble de la littérature chrétienne. Ici tiennent leur juste place non seulement la médecine, les sciences mathématiques et naturelles, la philologie, mais aussi la littérature judéo-hellénistique, celle-ci dans un chapitre dû à M. O. Stählin, et qui n'est pas le moins intéressant de l'ouvrage. Un écrivain comme Philon, par exemple, y est étudié

avec tout le détail que méritent son activité littéraire et l'influence considérable qu'il a exercée. L'abondance des renseignements, la richesse des informations de toute nature données soit dans les notes, soit dans les paragraphes en plus petit texte ajoutés à chaque article important, justifient amplement le succès de cet ouvrage, qui va toujours en se perfectionnant et est soigneusement tenu au courant des travaux publiés sur chaque auteur.

La sixième édition du premier volume prouve avec quel soin M. Sch. a de nouveau revu l'ouvrage. Il n'a pas pu, dit-il, le remanier comme il l'aurait voulu ; toutefois, les modifications, non seulement dans les notes, mais aussi dans le texte, sont nombreuses. C'est, le plus souvent, une brève addition qui fournit un renseignement nouveau ; mais parfois aussi la rectification d'un titre d'ouvrage, d'une date, d'un détail biographique (voy. par exemple § 292 ce qui a trait au lieu et à la date de naissance de Lysias), et de temps en temps un développement plus étendu donné à une appréciation littéraire. On notera particulièrement § 164 une page nouvelle sur l'action chez Eschyle, 175 une explication (d'ailleurs discutable) de la manière dont Sophocle a conçu le caractère d'Œdipe dans *Œdipe à Colone*, 236 toute une fin de chapitre sur les jugements divers portés sur Aristophane dans l'antiquité, etc. Disons encore, au sujet de la disposition matérielle, que le § 231 est devenu 232 et réciproquement, pour observer la suite chronologique des comédies d'Aristophane, et que le § 284 a été dédoublé, de sorte qu'à partir de 286 (= 285, 5e éd.) les numéros ne concordent plus [1].

My.

Joannis Stobæi Anthologium recensuerunt C. Wachsmuth et O. Hense. Vol. IV : Anthologii libri quarti partem priorem ab O. Hense editam continens. Berlin, Weidmann, 1909 ; xiii-675 p.

Il y a longtemps que M. Hense, absorbé par d'autres travaux, avait remis à plus tard la continuation de sa belle édition de Stobée. Après les deux premiers volumes publiés par Wachsmuth, il avait donné dans un troisième les quarante-deux premiers titres du *Florilegium* en 1894 ; l'ouvrage est resté interrompu pendant quinze ans, et les amis des lettres grecques attendaient avec impatience le quatrième volume, qui devait achever cette publication si utile et si méthodiquement préparée. Avec ce tome IV nous n'avons pas encore la fin ; il ne contient que la première partie du livre IV de Stobée, *Floril.* 43-84. Il n'y a pas à faire l'éloge du volume, qui est digne du précé-

1. La nouvelle édition comprend 368 paragraphes au lieu de 367, et 771 pages au lieu de 716 ; le prix, 13 mk. 50 (16 fr. 85), n'a pas varié. — M. Schmid écrit maintenant les noms anciens sous leur forme grecque ou latine, par exemple, *Hesiodos, Pindaros, Horatius, Lucretius*, au lieu de *Hesiod, Pindar, Horaz, Lucrez*, etc. ; il dit cependant *Homer* et non *Homeros*.

dent ; le regretté P. Couvreur avait dit ici même (*Revue* du 29 octobre 1894), à propos du tome III, comment le nouveau texte se détache de la vulgate, avec quelle solidité il est établi, quelles sont les qualités de l'appareil critique, de quelle utilité enfin peut être, pour la recherche des sources, le rapprochement avec les autres florilèges. Tout ceci s'applique également au tome IV ; il serait superflu de répéter en d'autres termes ce qui a été dit par un juge si compétent, et il ne reste qu'à souhaiter la prompte apparition du dernier volume, qui malheureusement sera peut-être encore retardée ; car M. Hense ne peut promettre que son temps sera exclusivement consacré à Stobée (p. IX).

My.

Transactions and proceedings of the American philological association, 1909. Volume XL, with indices to volumes XXXI-XL. Boston, Ginn ; Paris, Welter. 201-CXLIX-44 p. in-8°.

Les mémoires publiés dans ce volume sont au nombre de onze : W. A. Heidel, *The* ἄναρμοι ὄγκοι *of Heraclides and Asclepiades*. — Truman Michelson, *The Etymology of sanskrit « punya- »*. Remonte à *pṛṇa-*. — B. O. Foster, *On certain euphonic embellishments in the verse of Propertius* : rime, répétition de voyelles, allitération, répétition de syllabes, répétition de mots et échos, échos à l'hémistiche, onomatopée. Ce mémoire contient beaucoup d'exemples contestables. — R. W. Husband, *Race mixture in early Rome*. Conclusions : 1° Il y avait une différence de race entre les patriciens et les plébéiens ; 2° Les patriciens étaient un mélange de Romains, de Sabins et d'Étrusques ; 3° Les plébéiens étaient en grand partie Ligures ; 4° Le latin a été la langue des compagnons de Romulus, les *Romani*, avec quelques modifications dues au contact d'étrangers ; 5° Il n'est pas évident que le ligure était une langue indo-européenne. M. H. admet, avec Hirt, que l'intensité initiale est l'accent de populations soumises et il suppose personnellement que l'accent réglé sur la quantité de la pénultième a été introduit par les Italiotes conquis, au IIe siècle avant notre ère. Il fait une étude particulière de la langue des inscriptions ligures. — J. W. Hewitt, *The major restrictions on acces to Greek temples*. On a beaucoup restreint les cas où l'accès des temples grecs était interdit, plus ou moins complètement, et M. R. Smith y a vu l'effet d'une influence sémitique. M. Hewitt a voulu tirer la question au clair. Il dresse une liste assez longue d'où il résulte qu'il s'agit surtout soit de divinités étrangères et orientales, soit de divinités chthoniennes ou en relation avec les cultes chthoniens. — S. G. Oliphant, *An interpretation of Ranae 788-790*. — Andrew R. Anderson, *Some questions of Plautine pronunciation*. Sur *-uo-* en syllabe finale et sur *uorro, uorto, uoster, uerber*, etc. — R. C. Flickinger, *Scaenica*. Examen de quelques textes relatifs à la structure de la scène du théâtre

grec. — G. C. Fiske, *Lucilius and Persius*. Article de 30 pages, qui conclut à l'influence directe de Lucilius sur Perse. — W. P. Mustard, *On the eglogues of Baptista Mantuanus*. Notice sur un humaniste de Mantoue, Baptista Spagnolo (1448-1516), appartenant à l'ordre des Carmes et béatifié en 1885. Son œuvre principale, dix églogues, a été célèbre dans toute l'Europe et, pendant deux siècles, a balancé, au moins dans les écoles, la gloire de Virgile. — P. Shorey, Φύσις, Μελέτη, Ἐπιστήμη. M. Shorey réunit et compare un certain nombre de textes grecs où ces notions sont opposées.

Parmi les résumés et les extraits publiés dans les procès-verbaux, nous remarquons : H. F. Allen, sur ὥστε dans l'Ancien Testament et les apocryphes (tableau statistique des divers emplois) ; L. C. Barret, sur le participe présent formant périphrase avec *esse* et sur le caractère que cette forme donne au style dans le drame latin ; J. W. Basore, sur les renseignements de Quintilien relatifs aux genres comiques secondaires et à la survivance de la *palliata* ; N. W. Dewit, sur la manière dont le temps est distribué dans l'*Enéide* ; F. S. Dunn, sur les mesures qui préparaient la déification de César ; Th. Fitz-Hugh, sur l'évolution du vers saturnien ; W. D. D. Hadzits, sur la théorie romaine de l'apothéose des empereurs ; K. P. Harrington, sur l'élément classique dans la lyrique latine du xvi^e siècle ; G. D. Kellogg, sur une source poétique de Tacite, *Agricola*, 12, 4, comparable à l'*Ora marit.* d'Aviénus ; Knapp, sur la *satura* dramatique des Romains ; H. W. Magoun, sur l'analyse du logaédique ; A. W. Milden, sur l'article grec accompagnant l'attribut ; F. G. Moore, sur Tacite, *Hist.*, II, 40 ; M. B. Ogle, sur la porte et les croyances qui s'y rattachent en Grèce et à Rome ; P. O. Place, les affiches électorales à Pompéi (l'auteur ne paraît pas connaître l'étude de M. Thédenat sur ce sujet) ; E. K. Rand, sur des commentaires médiévaux de Térence ; J. C. Rolfe, sur *sicca mors* dans Juvénal, 10, 113 ; M. L. Rouse, sur la prononciation de *c*, *g*, *v* en latin ; E. G. Sihler, sur Macrobe et la fin du paganisme ; H. R. Fairclough, sur quelques formes de la question dans Platon ; I. Richards, sur le témoignage des monuments relatif au costume de la femme romaine ; F. Winther, sur les imitations de la pièce d'Otway, *Venice preserved*, par La Fosse et Hoffmannsthal.

V. Cournille.

Natursagen. Eine Sammlung naturdeutender Sagen, Märchen, Fabeln, und Legenden, herausgegeben von Oskar Daehnhardt. Leipzig et Berlin, Teubner, 1910. Band III, **Tiersagen**, Erster Teil, xvi-558 p., in-8°. Prix : 15 Mk.

M. Dähnhardt, avec le concours d'un certain nombre de collaborateurs, a entrepris un vaste recueil des légendes populaires qui prétendent expliquer la nature, les êtres qui la composent, les phénomènes qui s'y produisent. Ce volume est le premier de la série des

animaux, ce que le regretté folk-loriste français Rolland appelait la faune populaire. Un deuxième volume contiendra les légendes des peuples classiques et celles qui permettent de supposer entre elles un lien direct. Nous n'avons donc, dans ce volume, que des légendes et des contes modernes. C'est une masse considérable de textes, reproduits ou analysés, classés en dix-huit chapitres. Il est nécessaire d'en reproduire les titres pour donner une idée de la richesse de ce recueil : 1° La forme et l'aspect extérieur du corps des animaux : rapetissement et allongement, origine et aspect de la robe, aiguillons, écailles, coquilles, nudité, parties du corps ; 2° Traces et couleurs, changements de couleur, yeux colorés ; 3° L'acquisition du feu et du soleil ; 4° L'échange des propriétés ; 5° Les paris ; 6° L'origine des bêtes nuisibles ; 7° L'acquisition des particularités et des noms ; 8° et 9° La demeure et l'habitat ; 10° La vie des animaux ; 11° Les animaux qui fuient la lumière ; 12° Les chercheurs ; 13° La nourriture des bêtes ; 14° Désobéissance à l'ordre de fouir ou de construire ; 15° Amitié et guerre entre les animaux ; 16° Voix des animaux ; 17° Métamorphoses ; 18° Ames ailées. On doit féliciter M. Dähnhardt, non seulement de nous donner une si riche collection, mais d'avoir su l'ordonner de manière à rendre les recherches très faciles.

Edouard Thanisy.

Corpus Scriptorum Ecclesiasticorum latinorum. Vol. LVII. S. Aureli Augustini Operum Sectio II. *S. Augustini Epistulae* (Pars IV), ex recensione Al. Goldbacher, Vindobonae, F. Tempsky, Lipsiae, G. Freytag. Prix : broché M. 21.

Cette quatrième partie comprend les lettres 185 à 270, autrement dit la fin de la troisième classe et la quatrième classe en entier selon le classement des Bénédictins, que suit M. Goldbacher. L'édition de la correspondance de saint Augustin se trouve donc achevée. Je rappelle que M. G. avait publié les trois premiers volumes en 1895, 1898, 1904 [1]. Il promet avant deux ans une cinquième partie qui renfermera les prolégomènes et six *Indices*.

Dans la présente série, M. G. donne un seul fragment inédit de quatre lignes (*Ep.* clxxxv A, p. 44), qu'il a trouvé dans le *Codex Augiensis*, xcv, s. X, entre le *Liber de spiritu et littera* et le *Liber de cura pro mortuis gerenda*, avec cette mention : *Incipit eiusdem epystola ad comitem bonifatium feliciter*. — Il y a une autre lettre (*Ep.* ccii^a, p. 362), qu'on ne rencontrerait pas dans l'édition bénédictine. Découverte au xviii^e siècle, elle figure déjà dans la *Bibliotheca* de Gallandi et Migne l'a reproduite.

M. G. renvoie au dernier tome, encore à paraître, son exposé d'ensemble sur la tradition manuscrite des lettres d'Augustin. Dès

1. *Corp. Script. Eccles. lat.*, t. XXXIV, pars I, II ; t. XLIV, pars III.

maintenant on peut se rendre compte de l'ampleur de ses investigations. Si mon pointage est exact, il n'a pas consulté, pour cette *Pars* IV, moins de 137 manuscrits, dont 30 de Paris. En tête de chaque lettre, il dresse un appareil critique spécial. Il est telle pièce pour laquelle 12 ou même 15 manuscrits ont été collationnés (vg. *Ep.* CC, p. 293; *Ep.* CCXIV, p. 380). Ses corrections personnelles sont en petit nombre, et modérément audacieuses, ce dont il convient de le louer. Il en est d'excellentes (par exemple *Ep.* CCLIX, 3, p. 613, l. 7 *te fideli sed etiam;* ibid., l. 18 *quonam; Ep.* CCXLVI, 3, p. 585, l. 8 *disputet; Ep.* CCXXXI, 4, p. 506, 7 *uelut serpentis*, etc.). Quelques autres seraient sujettes à contestation : ainsi *Ep.* CCXVI, 3 (p. 398, l. 11), il parait inutile de marquer une lacune entre *nuntiasset* et *furtiua*. L'imparfait *erat* marque l'état de choses qui se *serait établi*, sans le rapport de Florus à Valentin (cf. Riemann, *Synt. lat.*, § 159).

Ces lettres sont d'étendue variable. Quelques-unes se réduisent à de courts billets. D'autres prennent l'allure de véritables traités qui n'ont d'épistolaire que l'interpellation du début et de la fin au destinataire : par exemple l'*Ep.* CLXXXV au comte Boniface, que saint Augustin lui-même intitule dans ses *Rétractations* « liber de correctione Donatistarum », l'*Ep.* CLXXVII, l'*Ep.* CXCIX, etc. La pièce CCXIII est un procès-verbal, ou plus exactement une sténographie de la séance tenue dans l'Église de la paix à Hippone, le 26 septembre 426, où Augustin fit agréer à ses ouailles le prêtre Eraclius comme son successeur éventuel sur le siège épiscopal de cette ville. M. G. l'a accueillie pour se conformer aux données des manuscrits et à l'usage des précédents éditeurs.

Les lettres qui peuvent être datées s'échelonnent entre 417 et 430, date de la mort de l'évêque. Saint Augustin y apparait en pleine possession de son prestige : il est le *papa* vénéré vers qui se tournent les yeux de la chrétienté d'Occident, et à qui les empereurs eux-mêmes jugent indispensable d'adresser un double des lettres officielles qu'ils expédient au primat de Carthage (cf. *Ep.* CCI). De tous côtés, on le consulte, et ces questions, même les plus saugrenues, provoquent ses longanimes réponses : cf. l'*Ep.* CCV, où l'on voit que Consentius s'était enquis auprès de lui « utrum nunc corpus Domini ossa et sanguinem habeat, aut reliqua carnis lineamenta. »

Parmi les plus intéressantes des lettres incluses dans ce volume, je signale l'*Ep.* CLXXXV, qui est d'importance capitale pour la théorie ecclésiastique sur la répression de l'hérésie et sur l'utilité de la *timor* ou de la *dolor* en certains cas; l'*Ep.* CLXXXIX au comte Boniface : le § IV beaucoup a contribué à fixer l'opinion chrétienne sur la légitimité du métier des armes; l'*Ep.* CXCVII à Hésychius sur la date probable de la fin du monde : aux affirmations de l'évêque de Salone, Augustin oppose des conseils de prudence et il l'invite à savoir ignorer; l'*Ep.* CCXI, qui est un règlement de vie à l'usage d'une commu-

nauté de religieuses : Augustin ne s'en tient pas aux préceptes généraux, il entre dans les détails les plus circonstanciés, sur l'art de défendre les vêtements contre les mites, sur le bain mensuel et les conditions où il doit être pris, etc. Les lettres CCXXV et CCXXVI qui émanent, l'une de Prosper, l'autre d'Hilaire, donnent de précieuses indications sur l'état d'esprit du sud de la Gaule dans les controverses de la grâce, qui préoccupent si vivement les dernières années du grand docteur : on y apprend à connaître le milieu et l'atmosphère d'où devait sortir, en 434, le fameux *Commonitorium* de Vincent de Lérins. L'*Ep.* CCXXXVII est capitale pour le problème de l'exégèse priscillianiste. On mesurera enfin, dans l'*Ep.* CCLXII, la sagesse des directions d'Augustin, en un différend d'ordre conjugal et intime.

Personnellement l'évêque se trahit, s'épanche très rarement. Il ne vise ni à l'esprit, ni au brillant. Parfois une légère malice (voy. le début de l'*Ep.* CCLXI), mais bien vite il se rassaisit, tout entier à son objet et uniquement attentif à la démonstration qu''il conduit. La curiosité psychologique du lecteur est donc un peu déçue. Mais en revanche quelle ample moisson on peut faire dans ces lettres au point de vue de l'histoire religieuse et de l'histoire de la civilisation ! Il y a là une mine qui recèle encore bien des richesses inexploitées.

Pierre de Labriolle.

Ammiani Marcellini rerum gestarum libri qui supersunt. Recensuit rhytmicecque distinxit Carolus U. Clark, adiuuantibus Ludouico Traube et Guilelmo Heraeo. Vol. I, libri XIV-XXV. Accedunt tabulae quinque. Berolini, apud Weidmannos, MDCCCCX. XI-387 p. in-8°, Prix : 16 Mk.

M. Clark prépare depuis dix ans cette édition qui réalise sur les précédentes (Eyssenhardt, 1871 ; Gardthausen, 1874-1875) trois progrès notables. On a établi définitivement que le texte ne repose que sur deux sources, le ms. de Fulda, conservé au Vatican (lat. 1873), et le Memmianus aujourd'hui perdu et dont Ghelen (Gelenius) s'est servi pour l'édition imprimée à Bâle en 1533. Or le ms. du Vatican était encore assez mal connu. M. C. nous permet ici de le reconstituer exactement. Premier gain. Le Memmianus, qui était à Hersfeld, n'est pas entièrement perdu. On en a découvert six fragments à Marbourg, depuis les éditions d'Eyssenhardt et de Gardthausen. De plus, M. C. a collationné minutieusement les deux éditions de Ghelen et de Castelli (Bologne, 1517). L'édition de Castelli est dénuée de toute espèce de valeur, étant fondée sur l'édition princeps de Sabini (Rome, 1474), laquelle, comme la plupart des premières éditions, repose sur un ms., du XV^e s. qui est un sous-dérivé d'un dérivé récent du Vaticanus-Fuldensis. Mais Ghelen a pris comme base, et probablement comme texte confié directement à l'impression, l'édition de Castelli. En déduisant Castelli de Ghelen, on a des chances de retrouver les leçons du Memmianus, dont Ghelen s'est servi pour améliorer Cas-

telli. M. C. nous fait donc connaître exactement pour la première fois le Memmianus. Deuxième gain. Le troisième gain est annoncé dans le titre. M. C. s'est servi des clausules pour ponctuer le texte. Sur ce point, il n'innove pas complètement; il nous apprend lui-même que Henri Valois s'était servi du même indice. On est heureux de voir qu'une méthode, si bruyamment moderne, a été pratiquée par un de nos grands savants du xvii[e] siècle. Il est plaisant de voir les Allemands redécouvrir péniblement ce que ces maîtres savaient avec goût et discrétion. Le rythme d'Ammien est un rythme tonique, fondé sur l'accent, non sur la quantité. Entre deux syllabes portant l'accent, on trouve deux ou quatre syllabes atones, on n'en trouve jamais une ou trois. Il n'y a pas d'élision. Les lettres *u* et *i* sont comptées tantôt comme voyelles, tantôt comme consonnes, *ad libitum*. Il résulte de là divers types du *cursus uelox*.

L'apparat critique comporte deux étages. Le premier contient les variantes du Vaticanus-Fuldensis et du Memmianus. Le second donne les variantes d'autres mss. et des éditions, en outre de nombreuses conjectures. M. C. a pu connaître des notes de Mommsen. Il a, de plus, très attentivement dépouillé la bibliographie et les anciennes éditions. La comparaison des deux étages montrera aussi comment le texte primitif, du ms. de Fulda, s'est altéré dans ses copies. Il y a là un sujet d'étude intéressant pour un séminaire de philologie.

Le deuxième volume contiendra une introduction développée et les tables. Dès maintenant on peut féliciter M. Clark d'avoir donné une édition aussi parfaite et l'Académie de Berlin de l'avoir encouragée par ses subsides [1].

J. D.

Catalogo dei Codici Marciani italiani a cura della Direzione della R. Biblioteca di S. Marco in Venezia; volume II (classe IV e V) redatto da C. Frati e A. Segarizzi. — Modène, Ferraguti, 1911, gr. in-8°, XXI-423 pages.

Cette belle publication, dont la *Revue* a déjà signalé le premier volume (5 mai 1910), se poursuit avec une régularité parfaite, digne du soin exemplaire avec lequel elle a été préparée par ses deux auteurs. Le plan adopté dans le premier volume n'ayant subi aucune modification, bornons-nous à constater que les classes IV et V, décrites ici, comprennent respectivement les ouvrages concernant les mathématiques et les arts du dessin d'une part, de l'autre l'histoire ecclésiastique. Les manuscrits de musique, au nombre de 269 dans la classe IV, sont omis, parcequ'ils figurent déjà dans un catalogue publié en 1888

1. Dans la liste des abréviations, je ne trouve pas l'explication de *O*, désignant un manuscrit. — Les planches reproduisent un fragment du Memmianus, deux pages du Fuldensis, une page d'un manuscrit de Saint-Pierre et une page d'un autre ms. du Vatican.

par les soins de M. T. Wiel; sont donc décrits dans ce volume 434 mss. de la classe IV et 150 de la classe V, soit un total de 564 articles (et non 364, comme une erreur évidente le fait dire à l'auteur de la préface).

Beaucoup de mss. de la classe IV ont un intérêt scientifique et purement local (nombreux traités ou rapports sur l'art militaire, sur la lagune, sur la marine, etc.,); mais on peut y glaner bien des titres d'œuvres qui intéressent l'histoire proprement dite ou l'histoire de l'art; Vitruve traduit par D. Barbaro (IV, 37 et 152) et par G.B. da San Gallo (IV, 191); le traité de D. Barbaro sur la perspective (IV, 39 et 40); B. Cellini, traité d'orfévrerie (IV, 44); Léonard de Vinci, traité de peinture (IV, 45, 130 et 180); diverses lettres de Galilée (IV, 59, 60, 487) et deux de ses traités (IV, 129); N. Melchiori, vies des peintres vénitiens (IV, 167, daté 1790; l'ouvrage, en grande partie inédit, fut achevé en 1728); G. Baruffaldi, vies des peintres et sculpteurs ferrarais (IV, 175); L. B. Alberti, traduction des traités d'architecture et de peinture (IV, 532). Dans la Classe V, l'attention est attirée par des mss. de Feo Belcari (V. 10, 45, 66), Paolo Sarpi, histoire du Concile de Trente (V. 25, manuscrit original); G. Cecchi, histoire de l'hôpital de Santa Maria Nuova à Florence (V. 36), et une quantité de légendes hagiographiques.

Henri HAUVETTE.

The collected papers of Frederic William Maitland, éd. by H.-A. L. FISHER. Cambridge, University Press, 1911, 3 vol. in-8°; IX et 497 p., 496, 566 p., 30 sh.

M. Fisher, auteur d'une excellente biographie de Maitland dont nous avons rendu compte ici-même [1], a tenu à compléter son œuvre en réunissant, et en rééditant ce que le savant professeur a publié en dehors de sa célèbre histoire du droit anglais. M. F. a écarté de son recueil les neuf préfaces ou introductions écrites pour la Selden Society et pour des documents parlementaires historiques, parce qu'il pensait qu'on les trouverait toujours aisément; il s'est contenté de rechercher ce qui avait paru çà et là pendant le cours de trente années. Sa moisson a été fructueuse, et il a récolté matière à trois gros volumes dont l'exécution soignée lui fait honneur, ainsi qu'à l'University Press. On ne peut analyser, ni même énumérer les soixante-neuf morceaux réunis; il y a un peu de tout, depuis une dissertation écrite en 1875 pour un concours de l'Université, jusqu'à des articles nécrologiques consacrés à lord Acton, sir Leslie Stephen, Henry Sidgwick, en passant par des conférences, des leçons, des articles bibliographiques. M. F. s'est borné à les placer dans l'ordre chronologique de leur apparition sans même les annoter. Tous ces

1. *Revue critique* du 10 novembre 1910.

morceaux de dimensions et d'intérêt fort inégaux seront cependant lus avec profit, car la méthode et la science de Maitland y sont toujours présentes. L'éditeur recommande en particulier l'important essai qui termine le deuxième volume, et dans lequel Maitland a tracé une si magistrale esquisse de l'histoire du droit anglais de 560 à 1600. C'est en effet le joyau de cette collection, mais nous avons pris presque autant de plaisir à la conférence dans laquelle le professeur exposait, en 1888, les raisons qui s'étaient opposées jusque là à la composition d'une histoire du droit anglais, et les difficultés que rencontrerait quiconque tenterait l'entreprise. On sait avec quel éclat il s'est lui-même tiré de l'aventure, et cette conférence permet de mieux apprécier le mérite de son grand ouvrage.

A. Biovès.

Ch. Beauquier. **Faune et Flore populaires de la Franche-Comté.** 2 vol. de 403 pp. (T. XXXII-XXXIII de la Collection de Contes et chansons populaires). Paris, E. Leroux, 1901.

« Nous nous sommes proposé dans cet ouvrage, écrit l'auteur dans son Introduction, de publier le recueil de toutes les notions traditionnelles, superstitions et préjugés, que les populations de Franche-Comté ont eues ou ont encore sur les animaux et sur les plantes ». C'est là une histoire naturelle d'un genre, certes, original et qu'il ne manquerait point d'intérêt de comparer aux Belluaires et Volucraires du Moyen-Age. On serait surpris de constater combien les connaissances que nos paysans possèdent des plantes qu'ils voient tous les jours, sont enfantines encore, et les idées qu'ils ont de certains animaux surprendraient évidemment plus d'un intellectuel. Il est vrai que beaucoup de ceux-ci, pour n'avoir pas les mêmes croyances naïves, n'en sont pas moins tout aussi ignorants ! Que d'animaux fantastiques continuent de hanter dans toute cette Franche-Comté ! Basilic, bouc noir, cheval blanc, cheval gauvain — celui-là, peu de personnes l'ont vu ; aussi ne sait-on pas, au juste, comment il est ! dragon, drack, « quadrupède blanc, ressemblant à un cheval sans tête, mais très léger et très rapide » — il y en avait un, dit-on, qui gardait l'entrée du bois de Commenailles ! loup-garou, vampire, vouivre, etc., etc. On comprend que les petits campagnards n'osent guère sortir seuls le soir, à la nuit tombée. M. Beauquier donne également des contes, des chansons, des dictons, se rapportant aux divers animaux sauvages ou domestiques. Tout n'y est naturellement pas particulier à sa province. Il indique tout ce qui se dit de chacun des mammifères, des oiseaux, des reptiles, des poissons, des insectes, crustacés et mollusques, avec leurs différents noms et surnoms en patois. Il rapporte tous les usages auxquels ils donnent lieu. De même pour les arbres, les herbes et les fleurs. C'est assurément une œuvre

de grande patience qu'un tel recueil, mais que celui qui connaît ainsi à fond sa province, doit la trouver poétique et l'aimer!

Léon Pineau.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 22 décembre 1911.* — A propos du procès-verbal de la dernière séance, M. Antoine Thomas signale l'intérêt que présente, dans l'inscription de Délos communiquée par M. Holleaux, la transcription par ε de l'i latin dans les noms latins (propres et communs), ἐντερκαλαρίοις, κομετίων, Τεβέριος. Ces exemples sont à ajouter à ceux que l'on possède déjà, et en assez grand nombre, car les transcriptions analogues ne sont pas très rares et elles s'échelonnent sans lacunes sensibles du commencement du IIe s. a. C. à la plus basse époque impériale. L'idée de Diez, qui admettait une filiation entre la prononciation archaïque du latin et la prononciation romane (où l'i est assimilé à l'ẹ), reçoit, semble-t-il, de la constatation répétée de ce fait une nouvelle confirmation. On ne saurait donc accepter la manière de voir qui tend à prendre faveur aujourd'hui et qui est présentée sans réserve dans des travaux récents, et d'après laquelle le passage de l'ĭ à ẹ serait un fait nouveau dans le développement du latin vulgaire et daterait seulement du IIe ou IIIe s. p. C. Il ne faut pas oublier que les inscriptions de Pompéi offrent, non seulement beaucoup de formes en *-es*, *-et* (pour *-is*, *-it*), mais des exemples comme *genetrix*, *feliceter*, etc.

M. Henri Cordier communique une lettre de M. de Gironcourt, datée de Tombouctou, 11 novembre 1911. M. de Gironcourt a passé dix jours à prendre les estampages des pierres de Bentia et des inscriptions des cimetières. De plus, il a pu recueillir deux *Tarikhs* sur le contenu desquels toutes réserves doivent être faites provisoirement; l'un est un récit composé récemment par un chef sourai entre Gas et Bentia et concernant les gestes des Ouliminden; l'autre traite des tribus de l'Ouest et parle de Mohammed Askia.

M. Paul Foucart lit une étude sur la sixième lettre attribuée à Démosthènes. Cette lettre se place dans les jours qui suivirent la levée du siège de Lamia et le combat des Grecs alliés contre le Macédonien Léonnatas. M. Foucart prouve son authenticité par la précision des détails et leur concordance avec les témoignages des écrivains anciens et des inscriptions.

L'Académie procède à l'election d'un correspondant français. M. Déchelette, conservateur du Musée de Roanne, est élu.

M. J. Toutain expose les résultats de la sixième campagne de fouilles effectuée par la Société des sciences de Semur sur le Mont-Auxois. Le principal résultat de cette campagne a été la découverte d'un atrium rectangulaire se rattachant par son extrémité méridionale au monument à crypte découvert en 1908. Cet atrium a dû être construit dans la première moitié du IIIe s. p. C. Dans le sous-sol de ce monument ont été déblayés deux puits, trois caves gallo-romaines et diverses excavations d'aspect gaulois. L'emplacement fouillé en 1911 met en pleine lumière la superposition de trois âges (les excavations gauloises, les caves des premiers siècles de l'Empire, l'atrium construit à l'époque des Sévères). Les travaux ont été dirigés par M. V. Pernet. — M. Dieulafoy présente quelques observations.

M. Cagnat communique, de la part de M. Merlin, une inscription latine trouvée en Tunisie par M. le lieutenant Haack, non loin de la station du chemin de fer de Tunis à Sousse appelée Bir-bou-Rekba. C'est une dédicace à l'empereur Auguste par les marchands romains établis dans une petite cité punique nommée Thimissut.

Léon Dorez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N 2 — 13 janvier. — 1912

1. Theodor Sippel : **William Dell's Programm einer « lutherischen » Gemeinschaftsbewegung,** Tübingen, Mohr 1911, in-8° 120 pages. Prix : 2 M. 80.
2. Hermann Süskind : **Christentum und Geschichte bei Schleiermacher.** I Teil : **Die Absolutheit des Christentums und die Religionsphilosophie.** Tübingen, Mohr, 1911, in-8°, xii-198 pages.
3. Otto Balzer : **Glaubensfragen.** Tübingen, Mohr, 1911, in-8°, iv-68 pages. Prix : 1 M. 50.

1. C'est une figure curieuse et peu connue que celle de William Dell, d'abord secrétaire de l'évêque de Londres et de l'archevêque de Cantorbéry, puis prédicateur dans l'armée de Cromwell, enfin chef de collège à Cambridge, qui, avec tant d'autres de ses contemporains, rêva de transformer l'Église en une société de saints animés du plus pur esprit de l'Évangile et qui exposa ses idées réformatrices dans des sermons retentissants et surtout dans de nombreux écrits très lus chez les Quakers et chez les Méthodistes. Dans un fascicule supplément de la *Zeitschrift für Theologie und Kirche*, M. Sippel, pasteur à Schweinsberg, expose sa doctrine en analysant ses principales œuvres

et la compare à celle de Brown et surtout à celle de Luther, pour montrer que Dell, qui s'est réclamé de l'un et de l'autre, se rattache de fait à eux, mais s'en différencie sur un certain nombre de points fort importants. On aimerait à connaître d'une façon plus générale ce que le même réformateur a de commun avec le milieu complexe dans lequel il a vécu et ce qui constitue son originalité propre, comme aussi la manière dont il s'est formé et les influences qu'il a subies. De telles questions se posent désormais inévitablement en ces sortes d'études. On ne peut pourtant pas trop faire un grief à M. Sippel de ne pas les avoir abordées, car il ne présente son travail que comme un « premier essai ». Les renseignements qu'il nous donne, tout en étant incomplets, sont très utiles, et aideront à mieux connaître le mouvement un peu désordonné des idées religieuses qui s'est produit en Angleterre à l'époque troublée dont il s'occupe.

2. L'histoire, aujourd'hui plus étudiée et mieux connue, des religions n'infirme-t-elle pas la prétention qu'a le christianisme de représenter à lui seul la vérité absolue? Cette question préoccupe vivement tous ceux des nouveaux historiens qui tiennent à la foi chrétienne. Un des maîtres les plus autorisés du protestantisme libéral, M. G. Troeltsch l'a discutée dans un ouvrage très remarqué : *Die Absolutheit des Christentums und die Religionsgeschichte*, où il s'attache à établir que le christianisme l'emporte sur toutes les religions qui ont existé, mais non pas nécessairement sur toutes celles qui pourraient paraître, que sa perfection est relative et non point absolue. Un de ses disciples, M. H. Süskind, de Tübingue, qui a traité, en un volume récent, de « l'influence exercée par Schelling sur l'évolution de Schleiermacher », examine maintenant, dans un nouveau travail, l'idée que le même Schleiermacher s'est faite des rapports du christianisme et de l'histoire des religions pour montrer qu'il a vu dans l'étude philosophique de cette dernière science la preuve de la transcendance du christianisme présupposée par toute dogmatique et que si, en dogmatique, il fait simplement appel à l'expérience intime de tout croyant, bornant le rôle de l'histoire à la définition de l'essence de la vraie religion, c'est précisément parce qu'il y regarde la croyance comme déjà formée, que si, d'autre part, il a accordé au christianisme une valeur absolue, c'est en se plaçant aussi au point de vue de la foi, non plus à celui de la science historique. La démonstration est consciencieuse et suppose une étude approfondie du sujet, sans être, sur tous les points, convaincante ; mais elle s'attarde trop sur des questions purement formelles et elle se présente sous un aspect assez rébarbatif qu'on peut regretter même chez un théologien. Après avoir fait de Schleiermacher un Père de l'Église, il ne faudrait pas bâtir sur lui une nouvelle scolastique.

3. Dans une brochure qui fait partie d'une collection théologique consacrée à la défense de la cause religieuse, M. Otto Baltzer, pasteur

à Guben, reproduit trois conférences qu'il a données sur la foi et la science, la foi et l'histoire, l'Église et la vie moderne, pour montrer que ces grandes rivales, bien loin de s'opposer fatalement, peuvent fort bien s'entendre. Afin de les mettre d'accord, il morigère, à l'occasion, chacune d'elles et les cantonne dans des limites assez étroites, dans lesquelles aucune ne s'est tenue jusqu'ici et aucune ne se tiendra sans doute dans l'avenir. Il évite d'ailleurs prudemment de trop préciser les difficultés qui les mettent aux prises, et, pour obtenir plus d'harmonie, il fait appel aux Muses et cite maints poètes. Son livre a toutes les qualités du genre apologétique, et cela ne veut pas dire qu'il soit sans défaut, mais les défauts n'en apparaîtront qu'à ceux qui ne le liront pas en croyants et il convaincra tous ceux qui y chercheront une justification de leur foi.

Prosper ALFARIC.

Adolf BONHÖFFER : **Epiktet und das Neue Testament,** Giessen, Töpelmann, 1911, in-8°, XII-412 pages. Prix : 15 M.

M. Bonhöffer, de Stuttgart, s'est spécialisé dans l'étude d'Epictète. Après avoir publié, en 1890 et en 1894, deux travaux importants intitulés : *Epiktet und die Stoa* et *Die Ethik des Stoikers Epiktet*, il vient d'en donner un troisième qui étudie les rapports existants entre ce philosophe et les auteurs du Nouveau Testament et qui, pour ce motif, a paru dans la collection des *Religionsgeschichtliche Versuche und Vorarbeiten* de Dieterich et Wünsch.

Il s'y attaque d'abord à quelques thèses récentes. En 1894, dans un discours rectoral prononcé à Erlangen, Th. Zahn, réagissant contre la tendance qu'ont, d'après lui, les théologiens et les philologues de nos jours à faire dériver le christianisme primitif du paganisme, soutenait qu'Epictète a connu le Nouveau Testament et s'en est largement inspiré. Un hollandais, K. Kuiper, dans une longue étude publiée en 1906, reprenait la même thèse, en y introduisant quelques réserves et en s'attachant à montrer que, si l'auteur de l'*Enchiridion* s'est assimilé sur certains points la doctrine chrétienne, il l'a sur d'autres assez clairement attaquée sans la nommer. M. B. soumet les arguments de ces deux auteurs à une discussion serrée, pour conclure qu'Epictète n'a ni exploité, ni seulement connu, d'une façon un tant soit peu précise, l'enseignement du christianisme, et sa démonstration paraît tout à fait décisive.

D'autres critiques, prenant une position diamétralement opposée à celle de Zahn et de Kuiper, ont soutenu que c'est plutôt le Nouveau Testament qui dépend du stoïcisme. Telle est en particulier la thèse adoptée par P. Wendland et G. Heinrici, ainsi que par K. Clemen. M. B. la combat également et s'attache à établir qu'on ne constate aucune influence stoïcienne ni dans les Synoptiques, ni dans les Epîtres de saint Paul, ni dans les autres écrits du Nouveau Testament.

Son affirmation rencontre déjà quelques difficultés en ce qui concerne les Synoptiques dont certaines sentences, par exemple celles des deux voies et des malades qui ont besoin du médecin, ont une ressemblance assez frappante avec divers aphorismes stoïciens. Elle est plus sujette à caution au sujet de saint Paul dont plusieurs idées, celles par exemple, de l'homme spirituel qui juge tout, de l'intérieur et de l'extérieur, de la chair et de l'esprit, du déterminisme moral, se rapprochent par fois singulièrement, jusque dans leur forme, du stoïcisme. Elle est enfin, croyons-nous, inadmissible en ce qui concerne les écrits johanniques, ou plus précisément le 4me Evangile, dont le Logos peut bien être juif, mais est aussi sûrement hellénique, ou plus précisément, stoïcien, en même temps que platonicien malgré les transformations qu'il a subies avant de passer dans l'Évangile. M. B., il est vrai, ne le voit que dans le prologue, mais, en cherchant plus attentivement, il l'aurait trouvé à travers tout le livre. Cela ne veut pas dire que l'évangéliste s'est mis sur ce point à l'école du stoïcisme, mais il en a subi, pour ainsi dire, l'influence diffuse, parce que le milieu dans lequel il a paru en était pénétré. La même remarque s'applique à tous les auteurs du Nouveau Testament chez qui on pourra relever des vestiges analogues de la philosophie des Grecs. M. B. semble un peu trop porté à nier l'action d'une doctrine sur une autre quand la seconde ne reproduit pas exactement la première et n'en provient pas directement.

Dans la suite de son travail, il compare le christianisme, tel qu'il le trouve exposé dans le Nouveau Testament et le stoïcisme formulé par Epictète, car, pour lui, ces deux doctrines, tout en étant mutuellement indépendantes, se touchent de très près, et, tandis que certains se sont efforcés de les identifier, d'autres au contraire de les mettre en désaccord, il s'applique à faire ressortir leurs traits communs en même temps que leurs caractères distinctifs. Il le fait avec une sûreté d'information et une pénétration très remarquables. On peut lui reprocher de rester ici trop souvent dans le vague, en ce qui concerne la doctrine chrétienne, pour n'avoir pas distingué l'enseignement de Jésus, celui de saint Paul et celui du 4me Evangile. Cette dernière partie de son travail n'en est pas moins solide et bien conduite. Le livre, dans son ensemble, apporte une excellente contribution à l'étude, si importante et encore si débattue, des rapports du christianisme et de l'hellénisme.

Prosper ALFARIC.

Felix HAASE : **Begriff und Aufgabe der Dogmengeschichte.** Breslau, Gœrlich et Coch, 1911 ; in-8, 93 pages. Prix : 1 mark 40.

L'histoire des dogmes est à l'ordre du jour et, comme l'idée qu'on s'en fait varie beaucoup avec la position dogmatique adoptée par les historiens, plusieurs d'entre eux en ont donné, au cours de ces der-

nières années, des définitions passablement divergentes. M. Felix Haase, de Breslau, qui a déjà à son actif une étude sur *Dioscore I, patriarche d'Alexandrie*, et une autre sur *la gnose de Bardesane*, vient d'exposer à ce sujet sa manière de voir dans une brochure qui porte l'imprimatur du cardinal Kopp, et qui se place à un point de vue nettement catholique. Son intention est de montrer qu'on peut écrire une telle histoire de la façon la plus scientifique, tout en se tenant au catholicisme le plus orthodoxe, et de préparer un travail de ce genre, d'en écrire en quelque sorte la préface, pour provoquer des critiques et des observations utiles.

Dans une première partie il explique donc ce qu'on doit entendre par un dogme. Après avoir montré comment ce mot, qui désignait à l'origine l'ensemble des croyances professées par un fidèle quelconque, ne s'applique dans le Concile du Vatican qu'à celles qui sont imposées, conformément à l'Écriture et à la Tradition, par l'autorité infaillible de l'Église, il concilie les Catholiques, qui s'en tiennent à cette dernière acception, et les Protestants, revenus à la précédente, en disant que les deux se distinguent sans s'exclure et que le dogme peut être soit simplement chrétien, soit ecclésiastique, selon les circonstances ou les points de vue auxquels on l'envisage, qu'un historien par conséquent peut le prendre dans un sens comme dans l'autre et étudier les croyances chrétiennes dans leur ensemble et à travers toutes les sectes ou s'occuper simplement de celles dont son Église fait profession. Rien n'est plus simple, ni plus incontestable.

Dans la seconde partie les choses se compliquent, car il s'agit de préciser le concept non plus simplement du dogme, mais de l'histoire qu'on peut en faire. M. Haase se refuse à définir la méthode historique, « supposée connue ». Il se contente d'expliquer, afin de prévenir l'objection signalée par lui en commençant, que, pour procéder scientifiquement, on n'a pas à se débarrasser de toutes les idées préconçues qu'on pourrait avoir, mais seulement de celles qui se rapportent à l'objet précis de la science dont on s'occupe. Or l'Église, ajoute-t-il, nous impose ce que nous devons croire, mais non la représentation du processus selon lequel la croyance s'est formée et c'est sur ce dernier point uniquement que porte l'attention de l'historien des dogmes. L'encyclique *Pascendi* et la formule du serment antimoderniste ne visent qu'à écarter de son étude tout préjugé irreligieux emprunté à l'agnosticisme et à l'immanentisme.

Ces deux documents, objecterons-nous, vont en réalité beaucoup plus loin, car ils interdisent à l'historien croyant de faire, dans son œuvre historique, abstraction de sa croyance. D'autre part, la foi catholique affirme avoir toujours été en substance ce qu'elle est aujourd'hui et ne s'être développée que dans le même sens et la même formule. M. Haase ne peut aller à l'encontre de ces dernières affirmations. Il montre combien il en dépend jusque dans ce travail destiné

à établir son indépendance de savant, dès qu'il s'y applique à préciser un tant soit peu son programme, car il déclare que l'historien des dogmes ne doit pas attacher une grande importance à l'étude comparée des religions anciennes dont l'influence sur le christianisme a été, d'après lui, purement extérieure et très restreinte. Une telle remarque est de nature à inspirer quelque inquiétude sur le caractère scientifique de l'œuvre qu'il annonce. La préface qu'il vient d'en écrire dénote un esprit ouvert, qui, tout en restant très fidèle à l'Église et à Pie X, flirte, à l'occasion, avec Harnack et compagnie, mais qui paraît plus habitué à disséquer les idées d'autrui qu'à organiser les siennes propres et dont l'idéal consiste, selon une remarque faite par lui, à assembler de bons matériaux plutôt qu'à faire une belle construction. Tout en donnant lieu à des espoirs sérieux, elle suggère aussi des craintes trop fondées.

Prosper Alfaric.

Martin Cornils, **Theologie. Einführung in ihre Geschichte, ihre Ergebnisse und Probleme**. Leipzig, Teubner. 1911; in-12, iv-173 pages. Prix : 1 mark 25.

Dans un petit et élégant volume de la collection *Aus Natur und Geisteswelt*, M. M. Cornils, pasteur à Kiel, s'applique à donner aux laïques cultivés qui s'intéressent aux choses religieuses une idée sommaire mais substantielle de la théologie et il le fait en s'inspirant des maîtres du jour, notamment de Harnack et de Troeltsch.

Une première partie de son travail expose à grands traits l'histoire de la théologie. On en résumerait assez bien l'esprit en disant que la pensée chrétienne, qui a été d'abord et très longtemps gréco-latine, est devenue finalement, en vertu du progrès, anglo-saxonne. Mais on pourrait, là-dessus, objecter à l'auteur qu'elle a été profondément juive avant d'être hellénique. Nous trouvons déjà une théologie dans les paroles de Jésus et surtout dans les écrits de saint Paul. Son influence a même été plus considérable sur les Grecs que celle de leur philosophie et saint Augustin s'est inspiré d'elle beaucoup plus que des théologiens orientaux qu'il a, du reste, fort peu connus. D'autre part l'esprit moderne ne vient pas en première origine d'Angleterre mais d'Italie et il est passé par la France avant d'arriver en Allemagne. Galilée et Descartes méritent d'être nommés à côté de Képler et de Newton. A lire M. Cornils on ne soupçonnerait pas que les questions théologiques sont étudiées depuis un siècle ailleurs qu'en Allemagne. Peut-être gagnerait-il à élargir un peu son horizon.

Dans une seconde partie il s'applique à définir de façon plus précise l'objet de la théologie moderne. Celle-ci, explique-t-il, sera avant tout historique et étudiera dans la Bible les manifestations progressives de la révélation. Cependant elle devra aussi s'élaborer ensuite systématiquement en une Dogmatique et en une Éthique qui étudieront la psychologie et la morale du Christianisme. Malheureusement

cette théologie systématique risque fort de n'être plus une science du moment où elle entrera dans le domaine de la métaphysique et M. Cornils entend bien l'amener de bonne heure à le faire. Quant à la théologie historique, de quel droit la limite-t-il à l'étude de la Bible, du moment où il ne reconnaît pas à celle-ci une valeur absolue ? Ne devrait-il pas l'étendre à l'histoire des religions en général et surtout à toute celle du christianisme ? C'est ce que demanderait logiquement la conception de Troeltsch, qui se trouve chez lui, sans qu'il semble s'en douter, en opposition continuelle avec celle, fort différente et plus étroite de Harnack.

En somme, il reste influencé par son protestantisme comme par son nationalisme plus qu'il ne le faudrait pour une œuvre vraiment scientifique. Son livre n'en contient pas moins des vues excellentes, exposées avec beaucoup de clarté et de méthode. Il mérite d'être lu.

Prosper ALFARIC.

Q. Horatii Flacci opera. Florentiae, apud G. Barbèra, MCMXI, XII-265 p. in-32. Prix relié : 3 l.

Ce petit volume est le premier d'un *Corpus poetarum latinorum.* Élégamment relié, avec tranches rouges, il est vraiment un Horace de poche; il mesure 8 centimètres sur 12. On nous annonce toute une série de volumes semblables. Ils seront commodes. On paie cet agrément par une impression un peu fine. Le problème des petits volumes me paraît devoir être résolu par une autre voie, en employant des papiers minces, comme l'*Indian paper* de la *Bibliotheca Oxoniensis*. Pour les personnes qui n'ont pas les yeux fatigués, cet Horace sera un compagnon charmant. La préface est signée par M. F. Ramorino. Le texte pris pour base est celui de Keller et Häussner. Cependant *Od.*, II, 20, 6, M. R. garde *uocas; Epod.*, 2, 65, il lit *positosque; Sat.*, I, 6, 126, il admet la leçon blandinienne : *fugio campum lusumque trigonem.* M. Ramorino n'a donc pas copié servilement le texte de Keller et en a retouché quelques points. Nous souhaitons bon succès à la nouvelle collection, qui ne pourra manquer de gagner de nouveaux amis aux poètes latins.

J. D.

Tituli Faleriorum ueterum linguis falisca et etrusca conscripti. Conlegit, edidit, enarrauit... Gustauus HERBIG. Lipsiae, Barth, 1910, 59 p. in f°.

M. Herbig a pris comme thèse d'habilitation à l'université de Münich ce recueil des inscriptions falisques, qui est en même temps un extrait du premier fascicule de la seconde section du t. II du *Corpus inscriptionum etruscarum* (n°s 8001-8331). Ces inscriptions ont toutes été trouvées à Civita Castellana, dans la capitale des Falisques. Les textes provenant du reste du territoire paraîtront plus tard.

M. H. commence par une description du site et l'indication des sépultures fouillées. Les textes sont très soigneusement publiés, presque tous avec le contrôle d'un autre savant, M. Thulin ou M. Nogara. M. Herbig les a entourés de commentaires et de bibliographie. Quand nous aurons la suite, nous aurons toutes les données positives que l'on peut réunir sur le falisque. Malheureusement, ces inscriptions sont de misérables débris, le plus souvent. A la difficulté linguistique s'ajoute la difficulté archéologique. Comme on peut s'y attendre, c'est surtout l'onomastique qui profite jusqu'ici de ces travaux; on en a pour preuve le grand ouvrage de M. Schultze. Il faut ajouter : la connaissance des chiffres latins; voy. ici les inscriptions 8081-8162 et les références.

J. D.

Sammlung vulgärlateinischer Texte herausgegeben von W. Heraeus u. H. Morf.

2. **Petronii cena Trimalchionis,** nebst ausgewählten Pompeianischen Wandinschriften; herausg. von W. Heraeus, 1909, vi-47 p. Prix : 1 Mk. 20.
3. **Proben aus der sogenannten Mulomedicina Chironis** (Buch II und III); herausg. von M. Niedermann, 1910, x-68 p. Prix : 1 Mk. 20.

In-8°, Heidelberg, Winter.

M. Heraeus publie le texte de la Cena d'après Bücheler. Mais il l'a revisé et souvent il revient à la leçon des manuscrits quand elle présente des vulgarismes traduits (et trahis) par Bücheler; ainsi *quia* pour *quod*, *inter* pour *intra*. Outre quelques inscriptions de Pompéi, M. Heraeus reproduit à la fin de la brochure le *Testamentum porcelli*.

M. Niedermann a de nouveau collationné le manuscrit de Munich pour les deux livres qu'il publie. Il a surtout amélioré la lecture en divisant plus correctement les mots que ne l'avait fait Oder. Son apparat présente des conjectures, des explications et des rapprochements. Un court extrait de Végèce est destiné à montrer le rapport des deux auteurs.

J. D.

Carlo Pascal, **Epicurei e mistici.** Catania, Fr. Battiato, 1911, viii-159 p. in-8°.

M. Pascal a réuni sous ce titre sept études. Les quatre premières assez courtes sont consacrées à des sujets antiques. M. P. défend le caractère moral de Mécène contre les jugements sévères de Sénèque. Vingt-cinq pages caractérisent Pétrone et la société romaine telle qu'il la dépeint. Douze pages résument ce que nous savons des mystères grecs. Nous voyons avec plaisir M. P. faire entrer dans cette courte notice les réflexions suggérées par le bon livre français de M. Diès, *Le cycle mystique* (Paris, Alcan, 1909). Ce sont encore deux livres français, de M. Masqueray et de M. Dalmeyda sur Euri-

pide, qui font poser à M. P. la question *Euripide mistico?* Il croit que le poète reste un rationaliste, même dans les *Bacchantes*, et que, dans cette pièce, la religion y est jugée d'après les nécessités de la politique. Les deux principales études du volume ont pour sujet Leopardi dans son attitude envers le christianisme et Amiel. A propos de Leopardi, M. Pascal discute la question qui a soulevé un débat très vif en Italie : Leopardi a-t-il reçu les derniers sacrements? Il incline vers la négative. Enfin, quelques pages sur Maurice de Guérin le rapprochent de Leopardi et d'Amiel : M. Pascal voit en ces trois écrivains trois mystiques, bien que Leopardi ait abandonné le christianisme tandis que les deux autres y réfugiaient leur doute.

M. D.

The interdict, its history and its operation, with especial attention to the time of pope Innocent III, 1198-1216. By Edw. B. Krehbiel. Washington, published by the American historical association, 1909, 192 p. in-18. Prix : 1 d. 50.

Les canonistes définissent l'interdit : *cessatio a divinis*. M. Krehbiel étudie dans ce volume l'interdit local, par lequel l'Église catholique suspendait tout service religieux dans une région. Il montre quelle est la nature de cette décision exceptionnelle, quels en sont les conséquences, enfin comment l'interdit est suspendu, corrigé ou retiré. M. K. a donné une attention particulière au pontificat d'Innocent III. Il a cependant tenu compte de tous les faits. Dans un très long appendice, il relève et explique les interdits portés de 1198 à 1216. Une bibliographie très abondante, qui comprend des sources manuscrites, témoigne du soin avec lequel M. Krehbiel a composé son ouvrage. Un index détaillé en rend l'usage facile. Ce livre, écrit avec clarté et bien composé, rendra les plus grands services aux historiens de l'Église.

M. D.

Vulgärlateinischen Inschriften. Herausgegeben von Ernst Diehl. Bonn, Marcus et Weber, 1910, 176 p. petit in-8°. Prix : 4 Mk. 50.

Cette brochure est le n° 62 de la collection *Kleine Texte* dirigée par M. H. Lietzmann. Les inscriptions sont groupées dans un ordre méthodique, d'après le détail qui a motivé le choix de M. Diehl. On a ainsi huit chapitres : Vocalisme, Consonantisme, Tablettes magiques, Inscriptions latines en lettres grecques, Morphologie, Syntaxe, Sémantique, Documents officiels présentant des vulgarismes. Ces titres, avec les sous-titres de paragraphes (*a*, *ae*, *au*, *e* bref, *e* long, *i* bref, etc.), se lisent sur chaque page dans le titre courant. Ils ne sont pas intercalés dans le texte, où un simple filet indique que l'on passe d'un sujet à l'autre. Ils ne sont relevés dans aucune table des matières. En revanche, nous avons cinq index : noms propres, présentant des vulgarismes, mots intéressants, grammaire, abréviations, concordance

avec le *Corpus*, les *Carmina epigraphica*, Dessau. On pense bien que les textes cités sous une rubrique ont des particularités qui tombent sous une autre. L'index grammatical pare à l'inconvénient de ne pas les retrouver ailleurs.

J. D.

Lucien Bégulé, **La chapelle de Kermaria Nisquit et la danse des morts.** Paris, Champion. 4 pl. 1 pl. double, 32 grav., 52 p. in 4°. Prix : 8 fr.

Cette belle publication est une description détaillée de la chapelle de Kermaria-Nisquit, entre Saint-Brieuc et Guingamp, dans les Côtes du Nord. Elle a été construite au XIIIe siècle, avec trois nefs; au XVe siècle, on l'a allongée de trois travées, on ajoute un bras de transept et un porche au midi. Enfin au XVIIe siècle, on a bâti une abside. La charpente actuelle date du XVe siècle. Elle est apparente, forme un berceau en tiers-point dans la grande nef, un demi-berceau dans les bas côtés. Tous ces bois étaient richement peints : il en subsiste des traces. Il semble, d'ailleurs, qu'il n'y a jamais eu d'autre voûte qu'une charpente de bois. On conserve, à l'intérieur, cinq panneaux sculptés en albâtre, représentant probablement saint Yves, l'Annonciation, le Couronnement de la Vierge, l'Assomption et l'Adoration des mages. Ils sont du commencement du XVe siècle et proviennent d'Angleterre, comme quantité d'autres petits reliefs d'albâtre de la même époque qui sont épars à travers l'Europe. Ce qu'il y a de plus précieux à Kermaria, ce sont les peintures. Elles représentent sur les murs de la nef, au dessous de la voûte, la danse des morts, formant frise, avec des légendes ironiques en vers français ; au-dessous, occupant les écoinçons entre les arcs des travées au-dessus des piliers de la nef, les prophètes ; dans le bas-côté nord, sur le lambris de la voûte et le mur, vis-à-vis du transept, les Vertus et les Vices, et le Dit des trois morts et des trois vifs ; sur la voûte du porche, les anges ; dans le transept, les donateurs. Les peintures de l'intérieur, principalement la danse des morts, se trouvent datées par les armoiries des donateurs vers 1470-1480.

Cette étude très consciencieuse de M. Bégulé ramène l'attention sur un monument fort intéressant. Puisse-t-elle le sauver de la ruine dont il est menacé et qui l'a déjà sérieusement gâté !

S.

Ch. Gailly de Taurines, **Les légions de Varus.** Latins et Germains au siècle d'Auguste. Paris, 1911, in-12, chez Hachette. Prix : 3 fr. 50.

Le livre de M. Gailly de Taurines est agréable à lire, plein d'entrain, prestement écrit ; mais c'est moins un livre de science qu'une œuvre de vulgarisation et, comme tel, je crains d'en parler ici injustement. Je n'entends pas dire par là que l'auteur n'est pas bien informé des faits; il a lu et suit pas à pas les historiens anciens, Tacite, Vel-

leius, Dion; il ne fait pourtant que répéter, sous une forme agréable, ce qui figure dans toutes les histoires. Ce qui lui appartient, c'est d'avoir coupé le récit en petits chapitres précédés d'un titre à effet comme : *Ara Pacis. Gaulois et Germains*, ou *Le mariage germanique*, *Arminn et Thusnelda* ou *Veillée d'armes, le Sommeil de Germanicus*; et d'avoir transcrit avec des additions d'imagination ou de style les textes dont il s'inspire. Voici un exemple qui montrera la méthode de l'auteur. Tacite (*Ann.*, II, 13) écrit ceci : *Unus hostium latinae linguae sciens, acto ad vallum equo, voce magna, conjuges...... Arminii nomine pollicetur*. M. G. de T. rapporte ainsi le fait : A ce moment, *à l'extérieur du camp, dans les ténèbres, au galop* de son cheval, un Germain s'approche du fossé. Au nom d'Arminn, *hurlait-il*, en langue latine *dont il savait quelques mots*, pour vous des femmes, etc.

De références à quelqu'un des nombreux travaux qu'on a consacrés, surtout en Allemagne, aux campagnes germaniques de Varus, de Germanicus, de Drusus, je n'en ai pas trouvé une, peut-être à dessein.

Autre remarque. L'auteur parlant de l'arc de Saintes et de son inscription, remercie certaines personnes de lui avoir communiqué la bibliographie relative à cet arc. Je croyais qu'il était aisé de la trouver soi-même dans l'*Épigraphie de la Saintonge* de M. Espérandieu ou dans le XIII^e vol. du *Corpus inscriptionum latinarum*. S'il s'était reporté à l'un de ces ouvrages, M. Gailly de Taurines aurait vu que le père du dédicant se nommait Otuaneunus (et non Otiraneunus), son grand-père Gedomon (et non Gedemon), et son bisaïeul Epotsorovidus (et non Eposterovidus).

Quant à l'illustration, elle est un peu déconcertante. A côté de monuments antiques et d'une vue des fouilles d'Aliso, on trouve deux gravures empruntées à la *Germania antiqua* de Cluver (Guerriers germains et Un repas chez les Germains), qui ne peuvent guère passer pour des documents de quelque valeur. A quoi peuvent bien servir des reproductions aussi ridicules?

R. CAGNAT.

Bruno BARTH, **Liebe und Ehe im altfranzœsischen Fablel und in der mittelhochdeutschen Novelle** (Palaestra, hgb. von A. Brandl, G. Roethe, E. Schmidt, XCVII). Berlin, Mayer et Müller, 1900. In-8°, x-274 pp., 7,80 m.

On ouvre ce livre avec curiosité, on le ferme avec quelque déception. Et cependant l'auteur a fait preuve de zèle et de discernement. C'est le sujet qui, seul, est en cause.

Le nombre des « nouvelles » de l'ancienne littérature allemande est assez restreint — si l'on s'en tient aux nouvelles examinées par M. Barth. Elles ne forment pas un genre tranché. Pour la plupart elles ne sont pas originales. Aussi, les caractères des personnages, leurs sentiments, leurs faits et gestes n'offrent-ils rien qui soit particulier à la nouvelle, qui ne se rencontre dans le roman et ailleurs.

Leur langage est plus libre et leur morale plus relâchée. Mais c'est là un trait déterminé par le genre lui-même et bien connu. Pas plus que l'histoire littéraire, l'histoire de la civilisation ne gagne beaucoup aux recherches de M. Barth. Les mœurs, dans les nouvelles, n'offrent rien qui soit spécialement allemand ou particulièrement révélateur.

La comparaison des nouvelles allemandes anciennes à nos fabliaux français n'a pas donné de résultats très précieux ou inattendus. La manière des nouvellistes allemands ne diffère pas de celle des romanciers, et les traducteurs de fabliaux français montrent dans leurs adaptations les habitudes des traductions épiques : tendance au délayage, adoucissement des hardiesses, intervention de la réflexion. Mais M. Barth a-t-il songé qu'en enlevant aux fabliaux leur légèreté leste et leur vivacité colorée, les nouvellistes allemands les ont privés de ce qui fait leur caractère le plus distinctif?

Si la science ne doit pas retirer un grand bénéfice du travail accompli par M. Barth, son étude est capable d'orienter les lecteurs novices. A ce titre son livre est des plus recommandables.

F. Piquet.

Jacques Pannier, **L'Église réformée de Paris sous Henri IV**. Rapports de l'église et de l'état. Vie publique et privée des protestants. Leur part dans l'histoire de la capitale, le mouvement des idées, les arts, la société, le commerce. Paris, Champion, 1911, 1 vol. in-8° de 671 pages.

M. le pasteur Pannier a rassemblé dans ce très intéressant et vivant ouvrage tout ce que nous pouvons savoir sur l'église réformée de Paris pendant le règne d'Henri IV. Aussitôt après l'entrée du roi dans sa capitale, les protestants y peuvent respirer; ils y célèbrent même leur culte. Catherine de Bourbon, sœur du roi, ouvre à leurs assemblées les salons de son hôtel, l'hôtel de la Reine (plus tard hôtel de Soissons); elle fait prêcher même au Louvre lorsqu'elle habite ce palais et les réunions se tiennent soit dans son appartement soit au rez de chaussée, dans la salle des Cariatides. Ce culte cessa, quand Catherine de Bourbon partit en 1599 pour la Lorraine où elle allait épouser le duc Henri de Bar, et il n'y eut plus sous Henri IV de service réformé à Paris que lors des brefs séjours que la duchesse de Bar vint faire à la cour de France en 1601 ou à l'hôtel de l'ambassadeur d'Angleterre, en 1607 et 1608. C'est que l'édit de Nantes défendit tout exercice de la religion réformée à Paris et à cinq lieues de la ville. Les protestants, après l'enregistrement de l'édit par le Parlement le 25 février 1599, se réunirent d'abord à Grigny dans la maison du seigneur du lieu, Josias Mercier, puis, vers la fin de l'année, à Ablon où la haute justice appartenait au roi. Ablon était bien à 5 lieues de Paris; mais le voyage de la capitale jusqu'au temple ne laissait pas que d'être pénible pendant la rude saison; des

enfants qu'on y portait pour le baptême moururent de froid en route. Aussi, en août 1606, Henri IV déclara que la distance de Paris à Charenton était réputée de cinq lieues et permit aux réformés de s'assembler en cette dernière localité et d'y élever un temple. L'église chez Madame et Grigny, Ablon, Charenton, ce sont les trois parties du livre de M. Pannier. Il nous donne les détails les plus précis sur les lieux où était célébré le culte réformé, sur l'état des bâtiments à l'époque d'Henri IV, sur les divers pasteurs, Lobéran, La Faye, Couët, Pierre Du Moulin, Samuel Durant, dont il raconte avec minutie la biographie ; sur les fidèles qui fréquentent le culte, sur l'organisation de l'église (anciens et diacres), sur les enterrements protestants (à Paris ces enterrements ne peuvent avoir lieu qu'à neuf heures du soir, dans les deux cimetières de la Trinité et des Saints-Pères), etc. M. Pannier a eu le tort, à notre avis, de sectionner ces renseignements en trois ou deux parties, en un ordre chronologique qu'il n'a pu rendre tout à fait rigoureux; mieux eût valu présenter un tableau unique pour tout le règne d'Henri IV, et le reproche est encore plus fondé, si nous lisons les chapitres sur la prédication protestante, sur les controverses entre protestants et catholiques. Il était déjà malaisé de séparer, pour ces questions générales, l'église de Paris des autres églises de France. M. Pannier a augmenté la difficulté en distinguant encore la période d'Ablon de celle de Charenton : les sujets sont traités de la sorte de façon trop étriquée, trop fragmentaire, au lieu de l'être par touches larges. Puis tout le livre, du reste très méritoire, a un caractère anecdotique ; la topographie, la biographie, les menus incidents y tiennent une place trop grande. Nous aurions aimé pénétrer davantage dans la vie de cette communauté protestante, connaitre l'influence très réelle qu'elle a exercée. M. Pannier ne nous fait jamais assister à un service protestant. De quel livre de cantiques se servaient les fidèles ? Quelles mélodies étaient chantées ? Quelles prières étaient récitées et en quel ordre? Les protestants disaient-ils déjà cette confession des péchés de Théodore de Bèze, qui, en 1601, était réimprimée dans un recueil de prières catholiques? L'auteur ne nous renseigne pas [1]. Puis il faut signaler quelques petites négligences et erreurs. Le Journal de l'Estoile est cité rarement dans la nouvelle édition de Jouaust, le plus souvent d'après Michaud et Poujoulat dont le texte est incorrect. La bibliographie de Palma-Cayer et de Du Moulin est bien incomplète ; je renvoie M. Pannier au catalogue de la Bibliothèque nationale. Qu'on n'appelle point pasteurs « lorrains » des pasteurs de Badonviller ou de Metz; et surtout qu'on ne prenne pas les *Economies royales* de Sully pour un document irréprochable ; l'auteur croit encore aux secrétaires de Sully, au grand dessein

1. Il aurait dû au moins nous renvoyer à l'excellent livre de P. de Félice, *Les protestants d'autrefois*, en adaptant à l'église de Paris les renseignements généraux qui nons y sont donnés.

d'Henri IV; et il fait du grand maître d'artillerie un personnage désintéressé, tout dévoué aux protestants. Malgré ces critiques, l'ouvrage est des plus estimables : avec une thèse complémentaire sur Salomon de Brosse [1], il a valu à l'auteur en Sorbonne le titre de docteur avec *mention très honorable* [2].

Ch. Pfister.

Wladimir Zagorski, **François Racky et la renaissance scientifique et politique de la Croatie**, 1828-1894. Paris, Hachette, 1909. In-8°. 259 p.
Castella. **Buchez.** Paris, Bloud, 1911. In-16, 64 p. 0 fr. 60.
Roger Roux, **Notes historiques sur Vesoul**. Paris, Champion, 1911. In-8°, 105 p.
Émile Le Senne. **Mme de Païva**. Paris, Daragon. 1911. In-8°, 56 p.
L. Bergstraesser. **Studien zur Vorgeschichte der Zentrumspartei**. Tübingen, Mohr. In-8°, 250 p. 5 mark.
Heigel. **Politische Hauptströmungen in Europa im XIX Jahrhundert**. Leipzig, Teubner. In-16, 125 p.
H. Diez, **Das Zeitungswesen**. Leipzig, Teubner. In-8°, 145 p.
Albert Gobat. **Le cauchemar de l'Europe**. Paris, Le Soudier. In-8°, 89 p.

François Racky, chanoine de Zagreb et fondateur de l'Académie croate, mort en 1894 à 65 ans, a été l'un des défenseurs les plus actifs des Jougo-Slaves contre la domination magyare que leur impose le Compromis de 1867. A l'école des historiens tchèques et surtout des archéologues allemands, il a appris tout ce que l'érudition historique et philologique peut faire pour la renaissance d'un idiome et d'une nationalité. Il a travaillé toute sa vie avec succès à ressusciter en quelque sorte le peuple croate, à retrouver ses titres et à lui rendre la conscience de son indépendance passée. Aux côtés de Strossmayer, il a été l'apôtre de l'union des églises latine et orthodoxe rêvée par Léon XIII. M. Wladimir Zagorski a consacré sa thèse de doctorat d'Université à ce grand patriote qui fut aussi un travailleur infatigable et un utile précurseur, sinon un savant sans reproche. C'est un travail très consciencieux, très clair et écrit dans une langue remarquablement correcte pour un étranger. Il sera fort utile aux lecteurs

---

1. *Un architecte français au commencement du* XVIIe *siècle, Salomon de Brosse*. Paris, librairie centrale d'art et d'architecture. 1 vol. in-4° de 282 pages. La vie de Salomon de Brosse est racontée avec soin; sa généalogie est bien établie. Peut-être M. Pannier lui attribue-t-il trop facilement un certain nombre de constructions, le premier temple de Charenton et le château de Versailles. Le très important ouvrage de Geymüller sur l'architecture de la France à l'époque de la Renaissance et où très souvent il est question de de Brosse, lui a échappé.

2. Signalons quelques menues négligences. P. 23 au milieu, lire rive gauche de la Seine au lieu de rive *droite* ; l'interprétation de la gravure p. 24 est tout à fait arbitraire : p. 47, le 24 août 1601 est un vendredi, non un dimanche, les protestants se réunissent exprès en un service funèbre le jour de la Saint-Barthélemy; p. 558, le duc d'Albe est mort en janvier 1582 ; p. 456, Montbéliard était jusqu'à la Révolution un comté appartenant au Würtemberg, par suite hors de France; p. 525, les Mémoires du duc de Bouillon viennent d'être réimprimés par Baguenault de Puchesse.

français, généralement assez mal informés de l'histoire des nations slaves modernes.

Dans la petite collection « Science et religion », on a fait une place à Buchez, comme à l'un des précurseurs du socialisme chrétien. La brochure que M. Castella consacre à l'auteur de l'*Histoire parlementaire de la Révolution* n'est cependant pas une étude des idées sociales de Buchez. Il n'y est guère question que de sa biographie et de ses doctrines sur l'idée de progrès et sur la méthode scientifique de l'histoire. C'est un exposé intelligent et clair, mêlé de discussions parfois un peu trop « verbales ». Les épreuves n'ont pas toujours été revues avec soin.

M. Roger Roux a, dans ses *Notes historiques sur Vesoul*, rassemblé, avec soin, mais, un peu en désordre, des documents narratifs de toute origine, venant principalement d'un religieux du XVIII^e siècle, Dom Couderet. Ce qui nous paraît le plus utile est un recueil de notices biographiques exactes et assez complètes, allant de 1550 à 1796, et un tableau des principaux fonctionnaires de Vesoul au début du Consulat.

M. Émile Le Senne publie dans la Bibliothèque de l'histoire du Vieux Paris une plaquette illustrée sur *Madame de Païva*. L'odyssée de cette aventurière, qui finit par épouser le comte Henckel de Donnersmarck et joua un rôle dans les rapports franco-allemands après 1870, est connue dans son ensemble. Mais les détails piquants que l'auteur rassemble se liront avec plaisir. Sans être, comme il le dit un peu ambitieusement, une « étude de psychologie et d'histoire », sa brochure sera un fort utile aide-mémoire pour les curieux qui souhaiteront visiter le fameux hôtel des Champs-Élysées.

M. Adalbert Wahl, professeur à l'Université de Tübingen, a entrepris de publier une collection de monographies historiques sur l'histoire des partis politiques en Allemagne. Le premier fascicule, qui est une *Habilitationsschrift*, est dû à M. L. Bergsträsser et consacré au parti du Centre. C'est l'histoire des origines du parti jusqu'en 1848, mais limitée à certaines régions : Hesse, pays de Mayence, Bavière (celle-ci jusqu'en 1830 seulement). Les associations catholiques (Confédérés bavarois, *Piusverein* de Mayence) et leur influence sur les élections sont étudiées en détail et avec soin. Il est curieux de constater une dualité de tendances politiques : à Mayence, on est en général gagné aux doctrines nationales ; ailleurs, les catholiques sont franchement conservateurs. On verra dans le chap. IV, consacré aux journaux, que Metternich essaye, non sans succès, d'employer au service de sa politique l'influence naissante de la presse catholique. L'ouvrage est écrit sur le ton de la plus louable impartialité.

L'intéressante petite collection de vulgarisation scientifique que publie la librairie Teubner de Leipzig, sous le titre *Aus Natur und Geisteswelt*, s'est enrichie de deux nouveaux fascicules. Celui de M. Heigel sur l'Europe politique au XIX^e siècle est un résumé histo-

rique facile à lire, mais insuffisamment « objectif »; l'auteur sacrifie vraiment au désir d'amuser par le détail pittoresque, mais d'une exactitude contestable, ou de séduire le lecteur allemand par l'exaltation des gloires nationales. La petite étude de M. H. Diez sur le journalisme est au contraire excellente. L'auteur, qui a limité son travail au journalisme allemand, donne des renseignements statistiques tout à fait intéressants et neufs, et signale avec beaucoup de pénétration les inconvénients du journalisme dit « moderne » : concentration des grands journaux aux mains de quelques capitalistes, recherche à tout prix du gros tirage, abaissement de la valeur littéraire, développement du scepticisme politique, etc. Le remède lui paraît être dans une séparation absolue entre deux espèces de feuilles quotidiennes : le bulletin d'informations, et le journal proprement dit, de format et tirage réduits, un peu plus coûteux, mais plus soigné, plus sérieux, plus honnête aussi. Excellent programme, mais sera-t-il jamais réalisé ?

M. Albert Gobat, conseiller national suisse, plaide en faveur de l'autonomie alsacienne-lorraine dans une brochure chaleureuse. Il estime que la paix armée est un fléau, qui procède uniquement du traité de Francfort, et que, du moment où l'Alsace-Lorraine deviendrait état confédéré allemand, tous les vœux de ses habitants seraient comblés ; les Français de leur côté abandonneraient tout ressentiment et toute méfiance contre l'Allemagne. M. G. a les meilleures intentions du monde ; il aime la France et l'Alsace ; il juge bien l'Allemagne, avec sévérité quand il faut, mais sans animosité. Il a raison de souhaiter un apaisement, une solution qui écarte le « cauchemar de l'Europe ». Mais comment peut-il croire et écrire que l'Alsace état confédéré serait entre la France et l'Allemagne un état-tampon comme la Belgique et le Luxembourg? Quelle analogie entre deux pays *neutres* et indépendants et un état qui resterait allemand, sans plus d'indépendance politique, militaire, économique envers l'Empire que le Mecklembourg ou la Saxe ? Cette erreur de fait affaiblit beaucoup les conclusions de l'auteur. Sa brochure se lit du reste avec agrément et sympathie.

R. G.

Miguel de Toro y Gisbert, **Tesoro de la lengua española.** — Paris, Roger y Chernoviz, 1911, in-8°, 392 p.

Le *Tesoro* de M. de Toro n'est pas une grammaire, mais même pour des gens possédant celle-ci déjà très convenablement c'est un livre à la fois intéressant et commode, et où se trouve la solution de mille petites difficultés touchant la langue : liste de mots souvent mal accentués ou sur l'accentuation desquels il existe des doutes presque légitimes : listes de mots sur le genre ou le nombre desquels le langage courant se trompe fréquemment, etc. Une longue énumération de gallicismes rassure un peu le Français étudiant l'espagnol en lui fai-

sant voir que bien souvent la castillan moderne emploie des formes calquées sur notre langue, mais, il est vrai, répudiées par les puristes. On aura souvent lieu d'apprécier le chapitre où s'alignent les mots exigeant un régime spécial sur lequel il n'est pas toujours aisé d'éclairer notre orthodoxie. Bref, par tous les renseignements qu'il contient, le *Tesoro* est un livre d'usage, et comme il s'appuie sur les meilleures autorités, telles que le dictionnaire de l'Académie et les travaux de Cuervo et autres philologues espagnols et hispano-américains, on est en droit de se fier à ses indications.

H. L.

L'évolution industrielle de la Belgique, par J. Lewinski. Bruxelles, Misch et Thron, 1911, in-8°, 444 p.

Les principes sociologiques du droit public par R. de la Grasserie. Paris, Giard et Brière, 1911, in-8°, 430 p., 10 fr.

M. Lewinski publie, sous le patronage des Instituts Solvay, une intéressante étude sur l'évolution industrielle de la Belgique au cours du XIXe siècle. Après avoir brièvement esquissé le tableau de la situation économique à la fin de la période précédente, il recherche les causes de la révolution industrielle qui a si profondément bouleversé sa patrie et le monde civilisé. C'est à la fois la partie la plus neuve, et, ce nous semble, la plus discutable de son travail. Il s'efforce en effet de ruiner la théorie généralement admise qui fait dépendre de la technique l'évolution industrielle. Pour lui le facteur principal, essentiel, c'est l'augmentation de la densité du marché intérieur, en d'autres termes l'accroissement de la population. Il estime que « les changements de milieu obligent l'humanité à chercher de nouvelles voies d'adaptation », et que « l'augmentation de la population doit nous expliquer la marche ascendante de l'humanité. » Il ne s'arrête pas un instant à la corrélation existant entre cet accroissement de la population d'une part, le développement de l'industrie, du commerce et la prospérité générale, qui en est la conséquence, de l'autre. Il ne se demande pas comment, pourquoi, à un moment donné, la population s'est accrue dans ces grandes proportions. Ne confond-il pas la cause et l'effet? A la vérité, il admet des facteurs secondaires et importants: surtout la Révolution française, qui, en incorporant la Belgique à la France, aggrandit le marché commercial, entraîna une hausse de prix, et, en transférant la richesse, représentée alors presque exclusivement par la propriété foncière, à des classes dépourvues de traditions et de préjugés, facilita la formation du capita- industriel.

La seconde partie de l'ouvrage traite de la transformation de l'industrie et du commerce; l'auteur y montre clairement pourquoi la petite industrie et le petit commerce périclitent de plus en plus, et sont destinés à disparaître. Pour conclure avec autant d'audace qu'il

a commencé, il explique le phénomène de la concentration industrielle par l'éloignement du consommateur. Il confesse que c'est là une hypothèse qui aurait encore besoin de démonstration, et il en renvoie la paternité à Böhm-Bawerk. M. Lewinski n'a eu à sa disposition que des statistiques défectueuses, et dont la plus récente a déjà quinze ans de date; mais sa bibliographie, qui occupe quatre-vingt-cinq pages, prouve qu'il s'est largement documenté pour une étude dont on appréciera tout au moins l'originalité.

La sociologie du droit, dit M. de la Grasserie, est la recherche de lois naturelles et persistantes que l'on doit déduire de faits juridiques, contemporains ou successifs; et il s'est proposé d'établir celles qui constituent le droit public. Son ouvrage comprend à la fois ce qui concerne le droit constitutionnel, le droit administratif, le droit international, et enfin les rapports entre le droit public et le droit individuel. Il examine chaque question à trois points de vue différents : statique, c'est le droit dans son état actuel; dynamique, le droit dans l'ensemble du passé et du présent; scientifique, le droit dans le prolongement logique des deux époques précédentes, dans l'avenir. Amené à parler de toutes les questions politiques actuelles, il le fait sans hésitation, avec une belle assurance qui ne laisse pas d'étonner un peu, et se prononce sur le referendum, la représentation proportionnelle, la lutte des classes, le féminisme, le socialisme, le pacifisme. Il a sur beaucoup de points des opinions personnelles et intéressantes; malheureusement son style, souvent obscur, est rendu encore plus difficile à comprendre par de nombreuses incorrections matérielles, imputables en grande partie à l'imprimeur, mais regrettables néanmoins [1].

A. Biovès.

I.

— *Das Staatsrecht des Deutschen Reiches* de M. Paul Laband paraît en 5e édition remaniée (Mohr, 4 vol.). Le t. II (1911, 318 p. 8 M.) comprend les chapitres vi à ix : Législation de l'Empire, Traités d'États, Administration, La Terre d'Empire et les protectorats coloniaux. Ce dernier chapitre intéressera le plus les lecteurs non juristes; il donne, dans sa partie relative à l'Alsace-Lorraine, l'histoire du développement constitutionnel de ce pays, la question juridique de ses trois voix au Conseil fédéral (quoiqu'il ne soit pas reconnu un des États confédérés; donc sa représentation au Conseil ne peut reposer que sur une fiction), son organisation et sa législation d'après la loi constitutionelle du 31 mai 1911. L'Étude sur la situation légale des Protectorats allemands envisage successivement l'état territorial et les acquisitions, les sphères d'intérêts, le pouvoir protectoral,

1. Par exemple (p. 134) en exposant son système particulier de représentation proportionnelle, il parle de 600 députés à élire, et dans ses calculs on en trouve 670. — On lit plusieurs fois 1889 pour 1789 — p. 277 *Castefranco* pour Castelfranco — p. 308 la conférence de Berlin en *1855* pour en 1885 — p. 370 *viabilité* pour vitalité, etc.

le domaine protégé, les protégés, l'exercice du pouvoir souverain, les détenteurs de ce pouvoir (*Verordnungsrecht*), les autorités administratives, la constitution juridique, l'organisation militaire, les finances, les fonctionnaires coloniaux, les compagnies coloniales, enfin la législation ecclésiastique. — Th. Sch.

— M. G. del Vecchio (Messine) donne une deuxième édition revue et augmentée d'*Il fenomeno della guerra e l'idea della pace* (Bocca, Turin, 1911, 99 p.), discours de rentrée (1909) des cours de l'Université sarde de Sassari, extrait de la *Revue de droit international*. Plan : caractère du problème, causes de la guerre, ses conséquences — surtout bienfaisantes —, principales conceptions théoriques de la paix (conception ascétique, impérialiste et absolutiste, empirico-politique, juridique). Conclusion modérée : la paix est désirable, mais pas à tout prix, surtout pas au prix de la justice. — Th. Sch.

— Le deuxième fascicule du t. II du *Logos* (Mohr, 1911, p. 131 à 264, 9 M.) se compose des articles suivants : H. Rickert (Fribourg en B.), *Lebenswerte und Kulturwerte*. La philosophie biologistique à la mode — le biologisme et la biologie comme science naturelle — la civilisation et la vie. Conclusion : La vie n'a pas de valeur propre et indépendante des valeurs morales (*Kulturwerte*) dont elle n'est que le levier. En d'autres termes, la civilisation n'est pas au service de la vie, mais c'est la vie qui est au service de la civilisation. Excellent article, de philosophie vivante, sans jargon ni formalisme ni concession à la mode du jour. — Ch. Vossler (Munich), *Das Verhältnis von Sprachgeschichte und Literaturgeschichte*. Complète un article précédent de l'auteur (*Logos*, I, p. 83; *Grammatik und Sprachgeschichte*), qui aboutit ici à cette thèse que l'histoire littéraire doit être considérée comme une préparation optique et surtout synoptique à l'histoire de la langue, et celle-ci comme un enrichissement analytique et explicatif des sources de celle-là. — W. Iwanow (Pétersbourg), *L. Tolstoj und die Kultur*. Des trois types d'attitude consciente vis-à-vis de la civilisation, seuls possibles au point de vue religieux et moral, à savoir relativiste, ascétique et symbolistique, Tolstoï représente le second qui conduit fatalement à la subordination de tout instinct artistique à l'utilitarisme moral et suppose une méfiance absolue de la nature. L'auteur estime que le troisième type seul est juste et sain, c'est celui de Socrate. — J. Cohn (Fribourg en B.), *Hans von Marées, remarques sur le problème du style*. Il s'agit du peintre allemand mort à Rome en 1887 à l'âge de 50 ans, et dont la vie et l'œuvre ont été exposées en trois vol. par M. J. Meier-Graefe. — G. Radbruch (Heidelberg), *Uber den Begriff der Kultur*. Notice destinée seulement à attirer l'attention sur ce fait que la notion de « culture », qui semble vouloir prendre en philosophie une place de plus en plus centrale, implique au fond une triple notion qu'il importerait de distinguer plus qu'on n'a coutume de le faire : notion historique, de philosophie de l'histoire, éthique. — W. Sesemann, *Das Rationale und das Irrationale im System der Philosophie*. Histoire et critique de ces deux notions contraires, renfermées déjà dans le πέρας et l'ἄπειρον pythagoricien, contraires qu'il s'agit de concilier et d'unifier en une synthèse philosophique. — G. Mehlis (Fribourg en B.), *Formen der Mystik*. Elle, dont l'essence même est l'absence de forme, peut-elle prendre forme ? Oui, en tant que son expérience devient doctrine, c'est-à-dire déborde au dehors comme émanation de la surabondance intérieure. Les exemples probants sont surtout, comme il est naturel, empruntés à la vie d'Eckhart, dont Windelband oppose l'intellectualisme au volontarisme de Boehme, opposition importante en ce qu'elle reflète, dans une certaine mesure, celle qui sépare les civilisations antique et moderne, et même

l'antinomie de nécessité et de liberté. — La notice bibliographique à la fin du volume traite des œuvres choisies de G. Jellineck (2 vol. Berlin, Haering, 1911) éditées par son fils; de Christiansen, *Philosophie der Kunst* (Hanau, Claus, 1909), et des *Prolegomena zur Naturphilosophie* (Munich, Lehmann, 1910) du comte H. Keyserling, qui sont un remaniement et un approfondissement de ses sept discours de 1907 à l'Université libre d'Hambourg. — Th. Sch.

— Le premier fascicule du t. IV des *Philosophische Arbeiten* de Cohen et Natorp donne la première partie d'une étude comparée sur *Die Methode der Erkenntnis bei Descartes und Leibniz* (Giessen, Toepelmann, 1912, 192 p., 5 M. 50) par M. H. Heimsoeth. C'est, après une Introduction historique sur les précurseurs de la pensée moderne (Vinci, Kepler, Galilée, Bacon), un exposé de la méthode cartésienne de la connaissance. Tandis que ces précurseurs se contentèrent de découvrir une nouvelle notion de la nature et de réduire les données sensibles à l'exactitude de définitions mathématiques, sans s'informer de la méthode de la connaissance et du procédé d'acquisition et de fixation de ces contenus, seule la confrontation de la connaissance pure et empirique et le développement systématique de la question de méthode par Descartes et Leibnitz mènent à une caractéristique complète de la connaissance en général. — La deuxième partie, sur Leibniz, doit paraître dès ce printemps. — Th. Sch.

— Les *Etudes de Morale et de Sociologie* (Bloud) donnent 1 vol. de M. L. Laberthonnière : *Positivisme et Catholicisme, à propos de « l'Action Française »* (1911, 430 p. in-16, 3 fr. 50), dirigé surtout contre la série d'articles que M. Pedro Descoqs publia dans les *Etudes*, de juillet à décembre 1909, sous ce titre : *A travers l'œuvre de M. Maurras, essai critique* et qui « était, sinon une apologie directe de l'*Action française*, du moins.... une interprétation si bienveillante de ses doctrines et de son attitude que l'auteur aboutissait à conclure qu'une alliance des catholiques avec ce nouveau politicisme était légitime et en principe devait être féconde ». M. L. prétend dévoiler l'antichristianisme et l'immoralisme de l'*Action française* et la pitoyable casuistique des catholiques qui s'allient à elle en imaginant une orthodoxie sans foi et entreprenant l'œuvre vaine « de faire triompher l'Eglise, sinon dans les âmes, du moins dans la société ». L'auteur donne à son livre comme épigraphe caractéristique la réponse des Jésuites à l'offre d'alliance faite par A. Comte en 1857 et reproduit en appendice (II) les curieux documents relatifs à cette offre, documents publiés par M. P. Laffite dans la *Revue occidentale* du 1er juillet 1886. — Th. Sch.

— M. E. Boutroux a consacré à la mémoire de son ami *William James* (Colin, 1911, 143 p. 3 fr.) un vol. in-18 avec phototypie hors texte. Après une très intéressante biographie de 17 p., il esquisse la philosophie du penseur américain en examinant successivement sa psychologie, sa psychologie religieuse, son pragmatisme, ses vues métaphysiques et sa pédagogie. M. B. attache, à très juste titre, une grande importance à ce fait que le père de James fut un ardent disciple de Swedenborg et que son fils « semble avoir conservé toute sa vie une secrète prédilection pour les doctrines du grand mystique ». Cette influence, en effet, explique toute une partie essentielle de la mentalité de James, et juste la partie la plus étrangère aux habitudes de la philosophie française. M. B. a fait une excellente œuvre de vulgarisation. — Th. Sch.

— Le 15e (mai 1911) *Bulletin mensuel* de l'Institut de Sociologie Solvay comprend, comme les précédents, les contributions nouvelles aux Archives Sociologiques de l'Institut, la Chronique mensuelle et les procès-verbaux des réunions des groupes

d'études. Les *Contributions nouvelles*, qui remplissent, ici comme d'ordinaire, la plus grande partie du volume, consistent, on se le rappelle, en comptes rendus d'ouvrages récents « contribuant » (de là le titre) aux progrès de la Sociologie humaine ou à son Introduction. Sont considérés comme servant à cette Introduction les écrits répartissables sous les rubriques suivantes : 1° Energétique et biologie générale dans leurs rapports avec la Sociologie; 2° Ethologie des rapports interindividuels chez les êtres vivants autres que les hommes ; 3° Physiologie et psychologie humaines et comparées dans leurs rapports avec la Sociologie. Quant aux travaux de Sociologie humaine eux-mêmes, ils sont classés dans ces trois groupes : Accommodation sociale, Organisation sociale, Doctrine et méthode. Parmi les auteurs étudiés dans ce numéro, citons : O. Hertwig, *Neue Gedanken zur Entwicklungslehre* (dans *Die Umschau* du 8 avril 1911) par A. Brachet ; Shaw Bolton, *A contribution to the localization of cerebral functions, based on clinico-pathological study of mental disease* (*Brain*, XXXIII, 129) par G. Bouché; J. Cohn et J. Dieffenbacher, *Untersuchungen über Geschlechts-Alters-und Begabungsunterschiede bei Schülern* (*Beihefte zur Zeitschrift für angewandte Psychologie und psychologische Sammelforschung*. Leipzig, Barth, 1911) par P. Menzerath ; A. Meillet, *Différenciation et unification dans les langues* (*Scientia*, 1911) par P. de Reul; A. Christensen, *Politik og Massemoral. Til Belysning af aktuelle Problemer* (Copenhague, Gad, 1911) par D. Warnotte; J.-L. Puech, *L'Inde et la « paix britannique »* (*La paix par le droit*, mai 1911) par le même; F. Delitzsch, *Das Land ohne Heimkehr* (Stuttgart, Deutsche Verlagsanstalt, 1911) par R. Kreglinger; C.-G. Seligmann, *The Veddas* (Cambridge, University Press) par N. Ivanitzky ; P. Perdrizet, *La miraculeuse histoire de Pandore et d'Echédore, suivie de recherches sur la marque dans l'antiquité* (*Archiv. für Religionswissenschaft*, 1911) par J. de Decker ; Georges Cahen, *Les Fonctionnaires, Leur action corporative* (Colin, 1911) par M. Bourquin ; J. Fisher, *The impatience theory of interest* (*Scientia*, 1900) et L. Maingie, *La théorie de l'intérêt et ses applications* (Bruxelles, Castaigne, 1911) par E. Waxweiler (Directeur de l'Institut Sociologique) ; J. Fisher, *The purchasing power of money* (New-York, Macmillan Company, 1911) par M. Ansiaux ; enfin, à propos du quatrième Congrès international de philosophie à Bologne, M. E. Dupréel recherche les points de contact actuels de la sociologie et de la philosophie. La *Chronique Mensuelle* (p. 385-470), par M. D. Warnotte, complète les *Contributions* en passant la revue de toutes les sciences pour y signaler, plus sommairement, tous les travaux récents susceptibles de faire avancer la Sociologie. Enfin les *Réunions des groupes d'études* remplissent les dernières pages (473-498) de ce très important fascicule, réparties en groupes sociologiques, groupe historique, colonial, économique. — Th. Sch.

— La coquette et pratique collection *Aus Natur und Geisteswelt* (Leipzig, Teubner) publie en 2e édition la belle série des six Etudes de F. Frech, *Aus der Vorzeit der Erde* (nos 207-211 et 61) comprenant : 1° *Vulkane einst und jetzt* ; 2° *Gebirgsbau und Erdbeben* ; 3° *Die Arbeit des fliessenden Wassers* ; 4° *Die Arbeit des Ozeans* ; 5° *Steinkohle, Wüsten und Klima der Vorzeit* ; 6° *Gletscher einst und jetzt*. Chacun de ces fascicules est illustré par une cinquantaine (le n° 1 en a même 80) d'excellentes gravures qui éclairent et animent singulièrement le texte, en inspirant l'envie de l'étudier de plus près. — Cette même Collection a édité (nos 345 et 352) une *Aesthetik* (VIII-120 p. 1911) par M. Richard Hamann, et une *Einführung in die Biochemie* (83 p. 1911) par M. Walther Löb (avec 12 figures dans le texte). Chaque fascicule coûte 1 M 25. — Th. Sch.

II.

— *Tra il Burlamachi e il Rousseau* (Ortona a Mare, 1910, 7 p.), par M. G. del Vecchio, professeur à l'université de Messine, est une simple « note critique », extraite de *La Cultura contemporanea* (A. II, N. 4), et destinée à réduire à de justes limites les affirmations de M. D. Rodari, qui, dans la *Rivista Filosofica* de 1908, avait fait de Burlamachi (1694-1748), professeur à Genève, le véritable inspirateur du *Discours sur l'origine et les fondements de l'inégalité*, M. del V. montre que Rousseau ne fut nullement plagiaire. — Th. Sch.

— La jolie collection de *Wissenschaft und Hypothese* (Teubner, Leipzig et Berlin) donne comme t. VIII la *Geschichte der Psychologie* (x-388 p., 1911) par M. O. Klemm, privatdocent à Leipzig, qui développe d'abord les tendances générales de la psychologie (métaphysique et empirique), puis ses notions fondamentales (sa définition comme science, son objet qui est la conscience, la classification des contenus de la conscience, les méthodes psychologiques, la mesure psychique), enfin fait l'histoire des principales théories psychologiques. — Th. Sch.

— M. Fritz Fleiner a écrit les *Institutionen des deutschen Verwaltungsrechts* (Mohr, 1911, xi-358 p. 8 M.) dans une partie générale qui traite des notions fondamentales, des facteurs (*Träger*) de l'administration publique et de ses rapports originels avec les citoyens, enfin de la protection légale ; et dans une partie spéciale qui comprend l'appareil administratif et ses effets (*Leistungen*), ainsi que les devoirs des citoyens vis-à-vis du droit administratif. — Th. Sch.

— L'*Einleitung in die Philosophie* de M. Hans Cornelius a paru en deuxième édition (Teubner, Leipzig et Berlin, 1911, xv-376 p. 5 M. 20) avec des additions sur les idées métaphysiques, les valeurs sociales, l'obligation et la prétention sociales, le droit et l'État. — Th. Sch.

— *La religion hors des limites de la raison* (Saint-Blaise, Foyer Solidariste, 1911, 322 p. 5 fr.), par M. Maurice Neeser, veut tracer les *traits principaux d'une philosophie de la religion sur les bases du kantisme* et donner non « point une étude générale de la philosophie kantienne, mais l'exposé de certaines conséquences du système dans le domaine de la pensée religieuse », en cherchant dans les principaux livres seulement de Kant « l'essentiel de sa pensée pour en développer les corollaires » ; et « sans ignorer les travaux les plus excellents parus dans ce domaine, on a voulu courir une piste originale — au risque de redire ce que d'autres ont peut-être déjà dit ». 4 chapitres : Religion et certitude historique (insuffisance philosophique essentielle de toute assise historique de la religion) ; religion et psychologie (insuffisance philosophique essentielle de certaines bases psychologiques de la religion) ; à la recherche de la religion dans les limites de la raison (le domaine de la raison d'après Kant) ; la religion hors des limites de la raison (en route vers l'au-delà). « Si les conclusions de Kant n'ont pas toujours exposé les conséquences des prémisses, il a jalonné une route possible, peut-être la seule, vers l'explication philosophique de la religion ». — Th. Sch.

— Le directeur de la *Revue de Synthèse historique*, M. Henri Berr, a donné à la *Bibliothèque de philosophie contemporaine* son *Essai critique et théorique* sur *La Synthèse en Histoire* (Alcan, 1911, xvi-272 p. 5 fr.), qui « était terminé en 1905 » et contenait, dans un chapitre central, l'exposé et la discussion du mou-

vement théorique allemand ». Mais « le tableau de ce mouvement considérable a semblé rompre, par les proportions qu'il exigeait, l'unité du livre ». L'auteur a préféré donc y « traiter les questions en elles-mêmes, examiner les théories de toutes provenances, sans s'inquiéter de leur provenance, sans dissimuler toutefois que des penseurs français ont fourni les principaux éléments pour la conception de la synthèse »; et il a « remis à un deuxième volume l'exposé du mouvement théorique allemand des quinze ou vingt dernières années ». Au reste, il s'est « efforcé, non de créer une théorie neuve de l'histoire, mais de critiquer, d'utiliser, de faire aboutir les théories antérieures », tâchant « en même temps de rapprocher, autant que possible, la théorie de la matière historique » et tenant « compte des diverses disciplines historiques ou auxiliaires de l'histoire, qui, jusqu'ici, se raccordent mal entre elles ». Il a étudié, dans une première partie, les deux degrés de la synthèse (érudite et scientifique) et les principes d'orientation dans la synthèse scientifique ; dans la deuxième partie, les articulations de cette synthèse scientifique, à savoir : la contingence, la nécessité, la logique. La conclusion traite de l'avenir de l'histoire, de la survivance du subjectivisme historique et de la croyance en l'*intuition*, du fondement de cette croyance (intuition et vie), des théories anti-intellectualistes (l'histoire-science est-elle inutile pour la vie ?), enfin de l'intuition et de la synthèse et des modes divers de l'histoire. — Th. Sch.

— Dans *Notstand und Notwehr, Eine Studie im Hinblick auf das künftige Strafrecht* (Mohr, 1911, VIII-126 p. 3 M.), M. Arthur Baumgarten, professeur à Genève, étudie un point juridique spécial en vue d'une réforme du droit criminel, en examinant les cas où la défense personnelle doit être légitime. *Notstand* est l'état de détresse où se trouve celui qui peut user de cette défense personnelle, et le droit de cet individu à se défendre dérive du principe de l'instinct de conservation et est limité par la théorie des collisions entre l'intérêt privé et l'intérêt public. — Th. Sch.

— Le fascicule 12-13 (commencement du t. II) du *Wörterbuch des deutschen Staats = und Verwaltungsrechts* de M. de Stengel (réédité par M. Fleischmann) va du mot *Gebäudesteuer* à celui de *Gemeinheitsteilungen* et renferme les principaux articles suivants : *Gebühren, Gefängniswesen, Geheimmittel, Geistliche, Geistliche, Gesellschaften, Geleit (freies)*, et surtout *Gemeinde*, qui prend plus des 4/5 de la livraison (p. 39 à 156, en tout 160, prix 4 M.). — Th. Sch.

— L'étude de M. Félix Holldack (Leipzig), *Von der Idealität des dualistischen Prinzips in der Strafe* (Breslau, Max Müller, 1911, VIII-66 p. 2 M.) a été provoquée surtout par le discours de M. Binding sur *Die Entstehung der öffentlichen Strafe im germanisch-deutschen Recht* et soumet à un nouvel examen la valeur de la peine juridique. Parmi ses autres autorités (ou adversaires) citons Merkel, Windelband, v. Amira, Lipps, Œttker, v. Hippel, v. Liszt. — Th. Sch.

— Les *Praeludien* (*Aufsätze und Reden zur Einleitung in die Philosophie*) de M. Windelband ont paru en 4e édition (la 3e était de 1907), cette fois en 2 vol. de XII-276 et IV-322 p. (5 M. chacun, Mohr, 1911). Les sept morceaux nouveaux sont : deux articles des *Kantstudien*, à savoir *Nach hundert Jahren* (centenaire de la mort de Kant) et *Schillers transzendentaler Idealismus*, puis le discours « académique » (dans le sens allemand du mot) sur *Die Erneuerung des Hegelianismus* (*Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie des Wissenschaften*, 1910), celui de

Leipzig sur *Pessimismus und Wissenschaft* (*Der Salon*, 1877), celui de Vienne *Ueber Wesen und Wert der Tradition im Kulturleben* et son complément *Bildungsschichten und Kultureinheit* (parus tous deux dans *Das humanistische Gymnasium*), enfin l'article du *Logos* (1910) intitulé *Kulturphilosophie und transzendentaler Idealismus*, qui résume le discours de Munich (1909) sur *Weltanschauung*.— Th. Sch.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 29 décembre 1911*. — M. Babelon dépose sur le bureau, de la part de l'Académie de Mâcon, un exemplaire en or de la médaille du Millénaire de Cluny.

M. Jullian donne lecture d'une nouvelle lettre de M. Momméja relative aux découvertes faites à Sos (Lot-et-Garonne). On y a notamment trouvé des traces des explorations métallurgiques auxquelles César fait allusion.

L'Académie procède à l'élection du bureau pour l'année 1912. — M. Louis Leger, vice-président, est élu président. M. Noël Valois est élu vice-président.

L'Académie procède à l'élection des commissions suivantes :

Travaux littéraires : MM. Bréal, Senart, Meyer, Héron de Villefosse, A. Croiset, Clermont-Ganneau, de Lasteyrie, Collignon.

Antiquités de la France : MM. Meyer, Héron de Villefosse, Viollet, de Lasteyrie, Thédenat, Omont, Jullian, Prou.

Écoles françaises d'Athènes et de Rome : MM. Heuzey, Foucart, Meyer, Homolle, Collignon, Cagnat, Chatelain, Haussoullier.

École française d'Extrême-Orient : MM. Bréal, Senart, Barth, Chavannes, Cordier, le P. Scheil.

Fondation Garnier : MM. Senart, Barth, Cordier, le P. Scheil.

Fondation Piot : MM. Heuzey, Héron de Villefosse, de Lasteyrie, Homolle, Collignon, Babelon, Pottier, Haussoullier, Durrieu.

Commission administrative : MM. A Croiset et Cagnat.

Prix ordinaire : MM. Senart, Barth, Chavannes, Cordier.

Prix Duchalais : MM. de Vogüé, Schlumberger, Héron de Villefosse, Babelon.

Prix Gobert : MM. Meyer, Viollet, Thomas, Durrieu.

Prix Bordin : MM. Meyer, Schlumberger, Emile Picot, Prou.

Prix Fould : MM. de Lasteyrie, Collignon, Pottier, Durrieu ; — plus MM. Bernier et Guiffrey membres de l'Académie des Beaux-Arts.

Prix Brunet : MM. de Lasteyrie, Emile Picot, Omont, Chatelain.

Prix Stanislas Julien : MM. Senart, Barth, Chavannes, Cordier.

Prix Delalande-Guérineau : MM. A. Croiset, Bouché-Leclercq, Chatelain, Haussoullier.

Léon Dorez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 3 — 20 janvier — 1912

Harder, **Chrestomathie arabe,** édition française par R. Armez, Heidelberg. J. Gross, 1911, viii-520 p. in-8°.

Une chrestomathie des prosateurs arabes est, à l'heure actuelle, un des principaux desiderata de l'étude de cette langue. Il en est d'excellentes, comme celles de Sacy et d'Arnold, même de Freytag, mais elles sont épuisées depuis longtemps; celle de Brünnow n'a pas encore été réimprimée; celle de Wright a le défaut de ne pas être accompagnée d'un glossaire indispensable; elle remonte d'ailleurs à plus de quarante ans; celle de Guirgas et Rosen a un dictionnaire, mais il est en russe; celle du P. Cheïkho, dans les *Elementa grammaticæ arabicæ* de Durand et Cheïkho est suivie d'un glossaire, mais latin; c'est trois dernières sont excellentes d'ailleurs pour le choix des morceaux. Quant à celles auxquelles on a joint un dictionnaire arabe-français, il vaut mieux n'en pas parler; elles ne remplissent pas le but proposé. La chrestomathie de M. Harder vient donc à propos.

Ce n'est pas que le choix des morceaux, pour l'arabe classique, ne puisse soulever des objections. Consacrer 39 pages à Zamakhchari, c'est beaucoup, alors que ni le *Kitâb el Aghâni*, ni le *'Iqd el Farîd* d'Ibn 'Abd Rabbih, ni les *Prairies d'or* de Mas'oudi, ni les *Séances* de Hamadani ou de Hariri ne figurent sur la liste des extraits. Il aurait mieux valu, si le nombre des pages était limité (les textes en occupent 363) leur sacrifier le supplément consacré à quelques maigres extraits tirés du *Delectus* de Nœldeke. La poésie arabe mérite mieux que cette portion congrue et un volume spécial, con-

sacré, non pas seulement à la poésie ancienne, ne serait pas de trop.

Ce qui donne de l'importance à ce recueil, c'est la part faite à l'arabe moderne : je ne parle pas des extraits du roman contemporain de Djirdjis Zeïdân et de son compendium de la géographie de l'Égypte ; ils pourraient être supprimés sans inconvénients et leur place mieux occupée. Mais la langue moderne, et c'est utile, y est largement représentée par des extraits d'articles politiques, de variétés, de télégrammes, de chronique locale, de Bulletins de Bourse et d'annonces de journaux. A ce titre, la chrestomathie de M. Harden prendra place à côté de l'ouvrage de Washington-Serruys (*L'arabe moderne*, Beyrouth, 1897). Remarquons toutefois que ni l'Algérie, ni la Tunisie n'y sont représentées.

Le lexique m'a paru complet dans les passages que j'ai vérifiés ; d'ailleurs, ce n'est qu'à l'usage qu'on peut juger d'un dictionnaire.

Cet ouvrage rendra donc de grands services et on ne peut que le recommander [1].

René Basset.

Klio, Beitræge zur alten Geschichte, t. X. Leipzig, Weicher (Dieterich), 1910; 516 p.

Les articles contenus dans le tome X de *Klio* sont de sujets très variés. Ceux qui se rapportent à l'histoire romaine sont assez nombreux : Varese (*Nuovi contributi alla cronologia della prima guerra punica*, fasc. 1) discute, contre Leuze et Luterbacher, quelques dates de la première guerre punique; Groebe (*Zum Seeräuberkriege des Pompeius Magnus* (*67 v. Chr.*), 3), après avoir examiné les dispositions de la loi Gabinia, qui donnait à Pompée le haut commandement dans la guerre des pirates, essaie de préciser la personnalité de ses lieutenants (*legati pro prætore*), ainsi que la mission qui fut confiée à chacun d'eux dans le plan général de Pompée ; K. Lehmann continue ses recherches sur l'histoire des Barcides par une étude très fouillée sur le plan d'Hasdrubal dans la campagne du Métaure (*Zur Geschichte der Barkiden. II Hasdrubals Marschziel im Metaurusfeldzuge*, 3) : le chef carthaginois s'avança jusqu'à l'embouchure du fleuve pour tromper l'ennemi sur ses intentions et l'attirer dans l'est des Apennins, dans le but de se dérober ensuite, de franchir rapidement la chaîne, et de rejoindre ainsi son frère à proximité de Rome. Ce plan ne réussit pas parce qu'Hannibal ne put en être informé, et à cause du peu de discipline des auxiliaires gaulois, qui fut un obstacle à l'exécution rapide de cette manœuvre aussi difficile que hardie. Eckhardt poursuit et termine son intéressante dissertation sur les

---

1. P. iv, lire *Baïdawi* et non *Bedawi*; *Maïdâni* et non *Midani*; la Légende des sept *Dormants* et non des sept *Dormeurs*. La forme *Schudscha'* ne représente pas le français *Chodja'*.

campagnes de Lucullus en Arménie (*Die armenischen Feldzüge des Lukullus, II* et *III*, fasc. 1 et 2); il étudie les préparatifs de la guerre, la marche en avant jusqu'au Tigre, et montre combien Tigrane était peu préparé contre une attaque des Romains ; le blocus de Tigranocerte et la bataille qui s'ensuivit font l'objet d'un second chapitre, où sont combattues les conclusions de plusieurs savants sur le champ de bataille et sur la marche de l'action, notamment celles de Sachau. Eckhardt expose très bien ensuite comment Lucullus, au moment où Mithridate rassemblait une nouvelle armée, se trouva aux prises avec de graves difficultés, tant à cause du mauvais vouloir de Rome que par suite des mutineries qui se produisirent dans ses propres troupes. Il termine par un historique des combats livrés, et par une étude topographique sur les marches de Lucullus et les lieux des engagements. Les deux articles de Leuze et de Bang sont, en tout ou en partie, consacrés à des questions de sources : le premier (*Die Kämpfe um Sardinien und Korsika im ersten punischen Krieg* (*259 und 258 vor Chr.*), 4) fait l'histoire des opérations en Sardaigne et en Corse pendant la première guerre punique ; il dégage la suite chronologique des événements, examine en détail les renseignements fournis par Polybe, et recherche de quelles sources aujourd'hui perdues (Fabius, Philinus) découlent les récits des historiens grecs et latins ; le second (*Marius in Minturnæ*, 2) distingue trois traditions différentes de l'épisode de Marius à Minturnes, représentées l'une par Cicéron, qui ne connaît pas l'anecdote du soldat cimbre, l'autre par Appien (remontant probablement à Posidonios), où cette anecdote est rapportée sèchement, la troisième par Tite-Live, qui a dramatisé le fait et l'a enrichi de détails pathétiques; Plutarque représente une fusion de ces deux dernières traditions. L'histoire grecque fait le sujet de deux articles : le colonel Janke (*Die Schlacht bei Issus*, 2) défend l'opinion qu'il a exposée sur la bataille d'Issus dans son livre *Auf Alexanders des Grossen Pfaden* (1904), rectifie quelques points de détail, et discute à nouveau la question du fleuve Pinaros, qu'il identifie avec le Deli Tchaï. Perdrizet (*Scaptésylé*, 1) retrace l'histoire des mines d'or de Skaptésylé et des conflits auxquels ce « placer » donna lieu, et montre qu'on s'est exagéré le nombre des placers du district pangéen ainsi que la durée de leur exploitation ; article des plus intéressants, où toutefois l'auteur interprète inexactement le mot συχνὰ dans le texte d'Hérodote, VI, 46. Les Thasiens, dit l'historien, tiraient annuellement de Skaptésylé 80 talents, et des mines de Thasos même ἐλάσσω μὲν τούτων, συχνὰ δὲ οὕτω ὥστε τὸ ἐπίπαν... προσῄιε... διηκόσια τάλαντα. Il est impossible de traduire ici συχνὰ par « fréquemment » ; la phrase grecque ne peut avoir, grammaticalement, d'autre sens que celui-ci : « des revenus inférieurs, il est vrai, à 80 talents, mais assez abondants pour que, tout compris, revenus de Skaptésylé, de l'île même et de ses comptoirs de la Pérée, le total atteigne 200 ta-

lents. Au domaine épigraphique appartiennent un article de Calder (*A Journey round the Proseilemmene*, 2) et deux de Swoboda (*Studien zur Verfassung Boiotiens*, 3 et *Zur Geschichte von Akarnanien*, 4); Calder publie 16 inscriptions, la plupart inédites, qu'il a relevées dans un voyage en Lycaonie pendant l'été de 1908; Swoboda, d'une part, étudie l'organisation et les attributions du conseil fédéral des Béotiens, et revient sur la question d'un changement dans les institutions des villes béotiennes après 146; tout en admettant toujours que ce changement eut lieu, il ne considère plus comme probants les décrets d'Akræphia sur lesquels il s'appuyait dans son ouvrage *Die griechischen Volksbeschlüsse*; d'autre part il commente l'inscription de Thermon relative à un traité d'alliance entre les Étoliens et les Acarnaniens, qu'il date des années qui suivirent la mort de Pyrrhus (272). L'organisation de l'Égypte sous les Ptolémées est l'objet d'un travail de W. Schubart; il constate qu'à côté des lois et ordonnances royales, νόμοι, διαγράμματα, προστάγματα, en existaient d'autres, πολιτικοὶ νόμοι, ἀστικοὶ νόμοι et ψηφίσματα, qui s'en différenciaient nettement. Ces traces d'autonomie sont recherchées dans l'organisation de plusieurs communautés politiques grecques ou étrangères; mais cette autonomie s'affaiblit de plus en plus, et c'est surtout sous les premiers Ptolémées qu'il faut la chercher (*Spuren politischer Autonomie in Aegypten unter den Ptolemäern*, 1). Avec l'article de Kahrstedt nous sommes dans la numismatique (*Frauen auf antiken Münzen*, 3). Les figures de femmes commencent à paraître sur les monnaies antiques à la fin du IV^e siècle; K. en donne un catalogue: Ptolémées, Séleucides, autres états grecs, Rome, où la première représentation est celle de Fulvie, femme d'Antoine. La liste s'étend jusqu'à la fin du V^e siècle après J.-C., et se termine avec Ariadne, femme de l'empereur Zénon. Macchioro essaie d'attribuer leur place à un certain nombre de fragments de Dion Cassius, à l'aide de comparaisons avec des passages d'autres historiens, particulièrement de Tite-Live (*Di alcuni frammenti di Cassio Dione*, 3) et Lehmann-Haupt continue ses recherches, commencées dans le tome VIII, sur la chronologie des dynasties babyloniennes (*Berossos' Chronologie und die keilinschriftlichen Neufunde IX, X*, fasc. 4). Quelques études sont d'un genre plus spécial. La cavalerie antique pouvait-elle, par exemple par des attaques de flanc, arrêter la grosse infanterie? C'est ce que discute, pour prouver l'affirmative, H. Delbrück, à l'aide de considérations sur plusieurs combats, notamment la bataille de Sardes, en 395, entre les troupes d'Agésilas et l'armée perse (*Antike Kavallerie*, 3); un article de Steinwender (*Der Gefechtsabstand der Manipulare*, 4) contient des recherches techniques sur la distance des rangs et des files dans la formation de combat des manipules; Dessau propose une explication de la date choisie pour la célébration des fêtes séculaires d'Auguste en 17 avant J.-C. (*Der Mond und die Säkularfeier*

des Augustus, 3); c'est parce qu'à cette date (1, 2, 3 juin) le ciel était éclairé par la pleine lune ; Lehmann-Haupt présente quelques observations, à propos d'un ancien poids perse de Saint-Pétersbourg, sur le rapport de l'or à l'argent (*Zum Wertverhältnis von Gold und Silber*, 2); et Johanna Nistler (*Vettius Agorius Prætextatus*, 4) retrace la carrière d'un haut personnage romain, qui vivait sous l'empereur Julien et ses successeurs, et qui remplit d'importantes fonctions. On remarquera, dans les *Mitteilungen und Nachrichten* (fasc. 4), d'intéressantes observations de R. Adam sur l'ordre de bataille des Grecs à Salamine (*Die Aufstellung der griechischen Flotte vor der Schlacht bei Salamis*).

My.

L. Franchet, **Céramique primitive** ; introduction à l'étude de la technologie. Un vol. in-8°, p. 1-160, fig. 1-26. Paris, Geuthner, 1911.

F. est, comme l'on sait, à la fois spécialiste et chef de fabrique et le présent volume résume les leçons qu'il a professées à l'École d'anthropologie en 1911. Si l'on considère que, depuis le traité classique de Brongniart (1844), aucun technicien n'avait étudié le sujet, on ne saurait trop être reconnaissant à l'auteur de nous mettre au courant des progrès que la science a pu faire en trois quarts de siècle. D'autant que F. écrit très simplement et d'une manière accessible aux profanes. Les cinq chapitres de son livre traitent successivement des argiles et des flammes (p. 1-23), des pâtes céramiques (p. 24-48), du tour (p. 49-82), des colorations et des glaçures (p. 83-116), enfin de la cuisson et des classifications diverses (p. 117-156). Sur tous ces points, F. apprendra bien des choses aux archéologues. P. 10, la plasticité de l'argile et les lamelles micacées. P. 14, toutes les poteries primitives auraient subi une cuisson plus ou moins prolongée, même à l'époque néolithique. P. 20, pouvoirs oxydant et réducteur de la flamme, qui expliquent la coloration de l'argile et les coups de feu. P. 27, les Anciens employaient des matières imparfaites et ne mélangeaient pas à dessein des impuretés. P. 41-2, la pâte de silice chez les Égyptiens : son avantage et ses inconvénients; si elle est difficile à modeler, en revanche elle est un support tout trouvé pour des glaçures alcalines, d'un ton vif et très chaud (cf. p. 74). P. 67, la forme en calice est la plus naturelle pour l'ouvrier tourneur. P. 76, les incrustations diverses. P. 79-81, définition exacte des engobes, des glaçures, des vernis, des émaux, des couvertes et des lustres, tous termes que nous confondons trop souvent en archéologie. P. 86, les poteries « charbonneuses ». P. 101, F. dit justement que la pâte vitrifiée des Égyptiens est un véritable grès. P. 108, le noir grec serait à base de magnétite ; la cuisson devait d'ailleurs être rapide dans les fours helléniques et durer tout au plus de 4 à 6 heures (p. 130).

Je crois savoir que l'auteur prépare un grand ouvrage sur les procédés des potiers primitifs. Nous devons souhaiter que, lorsqu'il l'écrira, F. veuille bien s'astreindre à une composition plus sévère et qu'il s'assure la collaboration d'un archéologue de métier, qui connaisse aussi bien la céramique néolithique que celle de l'âge du bronze et de la période classique. Je doute, à dire vrai, qu'il en existe un.

A. de Ridder.

Louis Gougaud, **Les chrétientés celtiques,** Paris, Lecoffre, 1911, in-12, xxxv-410 p. et 3 cartes.

Sur le christianisme dans les pays qui jusqu'à nos jours sont restés celtiques, il n'y avait, jusqu'à l'apparition de ce livre, aucune autre étude d'ensemble que celle qui fut publiée en 1901 par H. Zimmer dans la *Realencyclopaedie für protestantische Theologie und Kirche* de Herzog et Plitt, t. X, p. 204-243, et qui a été traduite en anglais en 1903 par Mlle Antonia Meyer. M. Louis Gougaud, connu déjà par d'importants travaux de détail sur les institutions et la littérature chrétiennes des Celtes, nous donne, au lieu d'un article de revue ou d'encyclopédie nécessairement incomplet en sa concision, un excellent manuel où il s'est efforcé de concilier la science et la vulgarisation scientifique.

La bibliographie est abondante et classée systématiquement. En tête de l'ouvrage sont signalés les livres et les publications de textes relatifs au sujet, répartis entre quatre périodes : le xvie et xviie siècles, le xviiie siècle, 1800-1853 (date de l'apparition de la *Grammatica Celtica*), 1853-1911 ; en tête de chaque chapitre ou en notes au bas des pages, d'après leur importance, sont mentionnés les articles de revues. Cette bibliographie est critique et met en garde, à l'occasion, le lecteur contre les défauts de certains livres. Un index complet des noms propres permet de trouver sans peine les détails.

L'utilité de ce livre se mesure aux services qu'il rendra à tous ceux qui auront besoin de renseignements sur le christianisme dans les pays celtiques. Après une rapide revue des croyances et de l'organisation des Celtes païens, l'auteur expose successivement les origines du christianisme dans les Iles-Britanniques, l'épanouissement du christianisme et le monachisme, l'émigration en Armorique et les expansions irlandaises : puis il étudie les controverses disciplinaires, le clergé et les institutions ecclésiastiques, la culture intellectuelle et les doctrines théologiques, la liturgie et la dévotion privée, les arts chrétiens ; enfin il termine en montrant l'atténuation graduelle du particularisme celtique par les réformes ecclésiastiques des xe-xiie siècles.

De ce livre, qui touche à tant de questions diverses, le critique ne peut guère juger que la méthode. Dans les problèmes qui ne sont pas

encore définitivement résolus, M. Gougaud expose le plus objectivement possible les opinions émises par les savants compétents ; puis il tâche de concilier ces opinions ou marque sa préférence pour l'une d'elle. Il n'apparaît pas qu'il ait eu dans quelque cas une théorie préconçue, et les idées nouvelles qu'il expose çà et là sont déduites sans effort du fond même des choses. C'est un modèle achevé de manuel scientifique où l'auteur ne se contente pas d'être un catalogueur, mais où il est, quand il le faut, un guide.

Sur les questions que je connais plus particulièrement, je puis présenter à l'auteur quelques menues remarques. Les mots irlandais sont en général correctement transcrits ; quelques formes seraient à rectifier : le glossaire des *Ancient laws of Ireland* porte *ail adartha* et non *lia adrada* (p. 12). L'idole de Mag Slecht s'appelle, dans le Dinn Senchus, *Crom Cruaich* et non *Cronn Cruach* (p. 17) ; dans la *Vie tripartite* : *Cenn Cruaich*. Le mot *druidechta* cité p. 24 est au génitif ; il en résulte que les guillemets devraient être ouverts avant « de druidisme ». *Erdattre* (p. 26) est une faute d'impression pour *erdathe*, de même que *Patrice* (p. 40 pour *Patricc*. Pour *Mac in Tsair*, l'orthographe usuelle est *mac in t-Sair* (p. 76). Les « trois cinquantaines » sont en irlandais *trí cóecait* (p. 97). P. 114 il faut lire Κοριονδοί. Au chapitre VIII je n'ai pas trouvé cité l'*Ars Malsachani* qu'a édité avec tant de soin M. Roger en 1905. La note 4 de la page 9 se refère à des textes de Strabon et de S. Jérôme qui n'ont pas été cités. P. xx il faut lire Whitley, et p. 24, 25, 26 : Marillier.

G. Dottin.

J. E. Lloyd, **A history of Wales from the earliest times to the Edwardian conquest.** Longmans, Green and Co., 1911, 2 vol. in-8° de xxiv-816 p.

L'histoire ancienne du Pays de Galles, fondée sur les documents archéologiques, sur les témoignages des écrivains latins et grecs et sur des ouvrages comme ceux de Gildas, de Bède, et les *Annales Cambriae* et les lois galloises laisse à l'écrivain un vaste champ de conjectures. M. John Edward Lloyd, professeur d'histoire au collège de Bangor, a entrepris de distinguer ce qui est connu et établi de ce qui reste encore à étudier et il nous expose en deux volumes l'histoire de la principauté jusqu'à la ruine de l'indépendance, en 1282. Il utilise surtout les nombreux livres et articles de revues publiés en Grande-Bretagne et fait de plus rares emprunts aux ouvrages des savants du continent; une bibliographie générale en tête du premier volume, des bibliographies particulières en tête de chaque chapitre et de chaque section, des notes au bas des pages témoignent de la soigneuse documentation de l'auteur. Les divisions sont en partie chronologiques, en partie logiques ; les questions principales sont groupées de manière à constituer des ensembles qui se détachent de la nar-

ration des faits historiques. La méthode historique est de tout point louable. Peut-être est-il permis de regretter que l'auteur ne fasse pas une part suffisante à l'histoire littéraire, si originale, des Gallois et ne tire pas de cette littérature tous les renseignements qu'elle pourrait fournir pour l'histoire des idées et des institutions. On regrette aussi que la géographie physique n'occupe presque aucune place dans un ouvrage dont un chapitre (VIII) est réservé à la géographie historique, et que les questions relatives à la langue galloise ne soient pas traitées spécialement. A peine trouve-t-on, p. 16, quelques remarques sur l'originalité de la syntaxe celtique que l'auteur, non sans témérité, d'après M. Morris Jones, explique par l'usage d'un dialecte berbère en Galles avant l'arrivée des Celtes.

G. DOTTIN.

Victor MORTET. **Recueil de textes relatifs à l'histoire de l'architecture et à la condition des architectes en France au moyen-âge. XI^{e}, XII^{e} siècles.** (*Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'Histoire, fasc. 44*). Picard, 1911, in-8°, LXV-514 p.

En constituant un recueil de textes relatifs à l'histoire de l'architecture française aux XI^{e} et XII^{e} siècles, M. Victor Mortet a rendu service aux historiens et aux archéologues. Non que les documents qu'il nous donne soient inédits — ils le sont très rarement — mais parce que plusieurs d'entre eux, mal publiés, méritaient une édition critique, et surtout parce qu'ils étaient tous restés dispersés jusqu'à ce jour. Or, c'est déjà les éclairer que les rapprocher les uns des autres.

Renonçant aux vastes entreprises de ses devanciers dont quelques-uns prétendaient embrasser dans leurs publications tout l'art médiéval d'Occident [1], M. M. a limité chronologiquement et géographiquement ses recherches. Plus précises et mieux conduites, celles-ci atteignent entièrement leur but : des textes patiemment réunis de très intéressantes conclusions se dégagent.

Ces conclusions on les trouve exposées à la fin d'une excellente préface où l'auteur, après avoir défini l'objet et le plan de son recueil analyse le caractère et la nature des sources qu'il a utilisées.

« Le témoignage des textes s'ajoute à celui des monuments et des vestiges matériels du passé pour faire voir que le XI^{e} siècle offrit en France le spectacle d'un très grand mouvement de construction et de reconstruction d'églises et de monastères, de donjons et de châteaux [2] ». Telle est une des conclusions de M. Mortet. Cette concordance, dans les grandes lignes, du témoignage des textes avec celui des monuments valait d'être signalée. Elle se retrouve à d'autres époques.

1. Tels le « Quellenbuch zur Kunstgeschichte des abendländischen Mittelalters » de J. von Schlosser.
2. P. XXXI.

Mais c'est aux textes seuls que l'on doit de pouvoir marquer, comme l'a fait M. M., la substitution progressive à cette époque de l'usage de la pierre à celui du bois dans les constructions, substitution sur laquelle l'auteur a insisté avec raison car c'est un des résultats les plus neufs de son livre que d'avoir mis en lumière, combien furent tardifs les débuts de ce « nouvel âge de la pierre [1] ».

Précieux pour l'histoire de l'architecture monastique, publique [2] et militaire, le recueil de M. M. l'est aussi en ce qui concerne la condition des architectes. Il nous donne des noms inconnus, il nous montre surtout l'état d'architecte, de maître d'œuvre se constituant peu à peu ; il nous fait assister enfin au développement dans les villes pendant la seconde moitié du XIIe siècle de groupements d'artisans, maçons ou charpentiers, qui commençent à s'affranchir. Nul doute qu'il ne faille voir là l'origine de ces métiers corporatifs qui atteindront leur plein épanouissement au siècle suivant.

On voit par ces seuls exemples, choisis entre plusieurs, le parti que M. M. a su tirer des documents qu'il publiait. Et s'il a si bien su les interpréter c'est qu'il les a analysés et étudiés un à un.

Ce soin apparait dans tout le recueil. Le texte de chaque pièce, très soigneusement établi, est précédé d'une substantielle analyse et accompagné de l'indication des éditions, parfois aussi de celle des originaux et des copies. Au bas des pages, les notes abondent : références bibliographiques, identifications de noms de lieux et de personnes, rapprochements et explications archéologiques.

Ces dernières sont toujours intéressantes, car M. M. se rend compte de la portée particulière de chaque texte comme de sa portée générale ; il note avec une égale précision ce qu'il nous apprend sur l'histoire de tel édifice et sur l'histoire de l'architecture en général.

L'auteur a adopté comme cadre de classement l'ordre chronologique ; c'était le seul qui convint à un recueil de ce genre. Mais il offre des inconvénients. Une table alphabétique des noms de lieux et de personnes, et un répertoire archéologique [3] y remédient en permettant la consultation méthodique de l'ouvrage. Ajoutons qu'un glossaire explique et groupe à la fin du volume un grand nombre de termes techniques [4].

---

1. P. XXXIII. — Dans l'architecture militaire les constructions de bois sont encore employées au XIVe siècle de manière beaucoup plus constante qu'on ne le croit généralement.

2. Ici encore l'auteur a bien montré le parti que l'on peut tirer des textes. Ainsi il nous a montré grâce à eux l'accroissement dans les villes de la surface bâtie au XIIe siècle.

3. A signaler quelques renvois inutiles ; tels celui-ci : « Mosaïque : voir Pavements » ; et « Pavements. V. Mosaïque », etc.

4. Tous ceux qui figurent dans les textes ne s'y rencontrent malheureusement pas.

On le voit la publication de M. M. peut être donnée en exemple à tous les éditeurs de textes archéologiques. C'est un excellent instrument de travail mis à la disposition des étudiants et des érudits ; c'est aussi une source de premier ordre pour celui qui, le premier, tentera d'écrire une histoire de notre architecture française au moyen âge.

Puisse-t-il joindre, comme l'aûteur du présent recueil, aux connaissances archéologiques vastes et précises, indispensables en la matière, la pénétration et le sens historique qui permettent seuls d'interpréter de façon vivante les textes et les monuments.

Robert MICHEL.

Der Münchener Tristan. Ein Beitrag zur Ueberlieferungsgeschichte und Kritik des Tristan Gottfrieds von Dr Kurt HEROLD (Quellen und Forschungen, 114. Heft). Strasbourg, Trübner, 1911. In-8°, 90 pp. 3 m.

Il est rare qu'une étude de manuscrit conduise aux beaux résultats que vient d'obtenir M. Herold. On savait que le manuscrit de Munich (*M*) du *Tristan* de Gottfried de Strasbourg était ancien et révélait un caractère original. Massmann, von der Hagen et le regretté Marold avaient reconnu que le copiste-rédacteur de ce manuscrit s'était attaché à énerver le texte de Gottfried. Mais pourquoi cet effort si soutenu en vue d'atténuer la vigueur poétique du *Tristan*, qui tire sa plus grande beauté précisément de l'éclat de son style ? A cette question M. H. répond : l'auteur de *M*, lecteur assidu de Hartmann d'Aue, travaillant peut-être pour des admirateurs de l'auteur d'*Iwein*, a « hartmannisé » son texte. A la diction neuve, chatoyante, lyrique, parfois compliquée à l'excès du poète strasbourgeois il a substitué la forme plus commune, plus simple, plus claire, plus narrative du bon Hartmann. Il a été plus loin. Il a supprimé ou résumé d'assez nombreux et longs passages où Gottfried — soit qu'il suivît son modèle, soit de sa propre inspiration — a développé une pensée morale, répété une idée en la variant, appuyé sur une situation, fait un sort aux personnages secondaires, essayé des descriptions des costumes. J'avoue que pour ce qui est du chapitre des suppressions, je suis moins convaincu que M. H. Il peut se faire que ce ne soit pas l'influence de Hartmann, mais un désir de sacrifier la psychologie et la description à la narration pure qui a déterminé les abréviations de *M*. Le moine qui traduisit le *Tristan* français en scandinave a pris exactement les mêmes libertés avec son texte, comme j'ai essayé de le faire voir. Il peut s'agir ici simplement d'une méthode de traduction. En revanche, il semble impossible qu'on n'admette pas l'explication que propose M. H. à l'égard des altérations du texte. Tous les faits qui étayent sa thèse sont d'une évidence à laquelle nul scepticisme ne peut résister.

Non seulement M. H. a rendu raison d'un fait jusqu'ici inexpli-

qué, mais il a réhabilité le ms. *M.* Il a montré, que, hors les cas d'altération volontaire et en quelque sorte méthodique, ce codex a une grande valeur pour l'établissement du texte gottfriedien. Quelques passages, étudiés en appendice, rendent cette opinion probable.

Nous devons de la reconnaissance à M. H. pour ce travail si neuf et solide ; nous en devons aussi à M. Schultz, qui l'a inspiré.

F. Piquet.

A. Boppe, **Les peintres du Bosphore**, Paris, Hachette, 1911. In-8°, VII et 231 p. 3 fr. 50.

On n'ignore plus que nos peintres et dessinateurs du XVIIIe siècle eurent pour les hommes et les choses du Levant un goût très vif, que Constantinople exerça sur eux sa séduction, et qu'ils s'attachaient à reproduire et le Bosphore et ses personnages enturbannés. C'est aux « turqueries » de ce temps-là que M. Boppe consacre son volume, et il a singulièrement réussi à faire revivre les artistes d'alors dans la société où ils travaillaient et dans la nature qu'ils aimaient. Il nous présente Jean-Baptiste Van Mour, le véritable inspirateur, dit-il, des artistes de France et d'Allemagne qui ont modelé tant de charmants petits Turcs de porcelaine ; le chevalier de Malte Antoine de Favray qui sut rendre le riche et éclatant costume des belles Levantines ; Hilaire, le plus fidèle observateur du geste et de l'attitude des Orientaux ; Melling, qui connut le mieux le Bosphore et ses eaux changeantes et ses doux paysages, si doux et si calmes qu'on croirait en regardant certains dessins de ce Melling, « entendre le clapotis si familier à ceux qui ont vécu à Thérapia » (p. 176). Ce livre charmant, plein de la lumière et de la couleur de là-bas, fait honneur et au goût et au savoir de M. Boppe, et il se termine par un essai de catalogue qui achève de faire du volume une précieuse contribution à l'histoire de l'art du XVIIIe siècle.

A. Ch.

Jean Harmand, **Madame de Genlis,** sa vie intime et politique, 1746-1830, d'après des documents inédits. Préface d'Emile Faguet. Paris, Perrin, 1912. In-8°, XII et 557 p. 5 fr.

Voilà un volume attachant et qui mérite d'être lu et consulté. Certes, il offre des défauts. Il est un peu long et on ne peut arriver au bout sans fatigue. La seconde partie, consacrée à l'Empire et à la Restauration, traîne, languit. On dirait qu'à ce moment, l'auteur commence à se lasser. C'est surtout dans cette fin de livre qu'il aurait fallu réduire et retrancher.

Autre défaut. Tout en reconnaissant que M. Harmand a, dans sa conclusion, donné une très judicieuse et utile « vue d'ensemble »,

nous croyons qu'il n'analyse pas assez, au courant du récit, les ouvrages de Mme de Genlis. Lorsqu'il parle d'*Adèle et Théodore*, il n'entre pas suffisamment dans le détail. De même, il passe trop rapidement sur les *Mémoires*, sur ces réminiscences qui, comme disait Sainte-Beuve, ne sont qu'une mystification et qu'elle fausse presque à son insu. Il y a dans ce livre, somme toute, trop de biographie et pas assez de critique littéraire et historique, trop d'anecdotes et de menus faits, et pas assez d'appréciation et de jugements.

En outre, il y a des erreurs. Elles étaient inévitables en un si gros ouvrage et qui embrasse tant d'événements. Mais quelques-unes pouvaient être évitées. M. H. s'imagine que Dumouriez voulait établir sur le trône le duc de Chartres (p. 306); que ses conférences avec Mack à Ath durèrent quatre jours (*idem*); que Proli, Dubuisson et Pereira (p. 307 et 308), envoyés au général par le club des jacobins, étaient membres de la Convention et que ce furent eux que Dumouriez livra aux Impériaux; que Bâle était depuis le 7 avril 1793 réunie à la France et incorporée au département du Mont-Terrible (p. 315); qu'Altona, comme toute l'Europe, « révérait » Robespierre (p. 332); que le roi de Prusse enfermait alors ses sujets dans la forteresse de *Landau, en Bavière* (p. 360) [1].

Enfin, bien qu'il sache beaucoup, beaucoup de choses sur son héroïne, certains témoignages importants lui ont échappé, et, par exemple, il ignore une intéressante lettre de Napoléon disant à Lavallette qu'il a lu les notes de Mme de Genlis sur les écoles primaires des filles et désirant qu'elle fasse un plan général d'éducation pour les petites filles du peuple, qu'elle lui développe en deux sections ce qu'on fait à Paris pour l'éducation des femmes et ce que l'on pourrait faire. Ce qui prouve que Napoléon profitait des avis et des idées de Mme de Genlis.

Malgré ces taches, M. Harmand a fait un bon livre. Il apporte de nouveaux détails sur les origines de Mme de Genlis. Il étudie patiemment sa vie, la suit à travers les méandres de son aventureuse carrière, trace les lignes essentielles de son histoire, et cela, personne ne l'avait fait avant M. Harmand. Peut-être veut-il trop la réhabiliter, et il la nomme à tort une Maintenon du XVIIIe siècle. Bien qu'elle ait été un champion de morale et un « gouverneur » de princes, bien qu'elle ait osé lutter contre les philosophes, nous ne pouvons oublier son libertinage, nous ne pouvons oublier qu'elle mit, suivant une expression célèbre, les vices en actes et les vertus en préceptes, et d'ailleurs,

---

1. L'auteur ne sait-il pas que Landau était alors français? P. 220, « Barère et Brissot. *Celui-ci... celui-là* »; c'est le contraire ; il fallait dire: « celui-là... celui-ci... ». — Id., Mathieu de *Montauron* est sans doute Mathieu de Montmorency et *Alquié*, Alquier. — P. 235, lire dans la brochure citée « rétractez » et non *retardez*. — P. 308 et 313, Mack était alors colonel, et non *général*. — P. 335, quel est ce *Garat* émigré à Altona?

quel qu'ait été son talent, quelle que soit son élégance et sa facilité un peu fade, il y a toujours en elle quelque chose de factice et, malgré le tour romanesque et la curiosité de son esprit, malgré sa vive intelligence et ses appels au sentiment, je ne sais quoi de froid et de sec. Mais M. Harmand a très bien montré qu'elle fut une « femme de gloire » ou plutôt de gloriole et qu'elle ne cessa pas, selon le mot de Sainte-Beuve, de briguer avec fureur la célébrité ; sans la rendre plus sympathique, il la fait mieux comprendre.

A. CHUQUET.

Lieutenant-colonel SAUZEY, **De Munich à Vilna. A l'état-major du corps bavarois de la grande armée en 1812**, d'après les papiers du général d'Albignac (9 gravures et 9 planches hors texte). Paris, Chapelot, 1911. In-8°, XXIV et 237 p.

M. Sauzey a eu à sa disposition les papiers du général d'Albignac, chef d'état-major de Gouvion Saint-Cyr qui commandait le corps bavarois en 1812, et il publie, en les commentant, les lettres adressées alors à d'Albignac par les généraux et administrateurs de ce corps bavarois. Il a bien fait. On voit dans ce volume tout bourré de pièces fonctionner l'état-major et remuer les troupes. On suit, de Munich à Vilna, le corps bavarois dans ses marches et cantonnements. On remarque la part importante que tient, comme toujours, la « question de l'alimentation » : il ne s'agit le plus souvent dans cette correspondance que de vivres et de ravitaillements. Aussi, que de réquisitions, souvent brutales, et que de doléances, que de plaintes sur les « procédés déréglés » des Bavarois (p. 148) et quel découragement chez les autorités civiles polonaises! Les ordonnateurs et commissaires des guerres bavarois [1] sont absolument au-dessous de leur tâche. La maraude s'établit, et le pillage. On ne peut et on n'ose sévir. Pourtant, si les troupes vivent mal, elles ne meurent pas de faim, et leur moral reste intact. Si les chevaux meurent — on les nourrit avec le chaume des toits —, si chaque brigade n'a plus que l'effectif d'un régiment, la cavalerie est si belle encore que Napoléon l'emmène, la donne à Murat. M. Sauzey excusera quelques critiques. Comment peut-il (p. XVIII) regarder les Mémoires de ce gascon de Comeau comme « les plus documentés, les plus philosophiques et les plus attachants écrits » sur la Révolution et l'Empire [2] ? Il a tort d'ailleurs de dire que

1. On envoya Pichot pour mettre l'ordre ; mais son arrivée, comme dit spirituellement l'auteur, produisit l'effet d'un pavé au milieu d'une mare de grenouilles. M. Sauzey écrit justement que Pichot était très intelligent et excellent. J'aurais voulu qu'il nous dise un mot de ce Pichot : c'était le fils d'un notaire du Vaucluse, il s'était distingué en 1799 à l'armée d'Italie et il disparut pendant la retraite, entre Vilna et le Niémen.

2. Voir notre étude sur ces *Mémoires* de Comeau dans nos *Episodes et Portraits*, 2e série, p. 102-12.

Saint-Cyr participa à la victoire de Hohenlinden (p. xi) et que Deroy était lieutenant-général dès 1792. Il a laissé passer une foule de fautes d'impression (par exemple, p. 224 et 225 *Joméni* et p. 216 qu'est-ce qu'un général *Gilaoumie* ?). Il reproduit, par deux fois, à huit pages de distance, la même lettre, et une lettre très longue (p. 163-164 et 172-173) ; peut-être, a-t-il par instants, comme le corps bavarois, un peu précipité sa marche.

Arthur Chuquet.

Général Bourelly, **La guerre de 1870-1871 et le traité de Francfort d'après les derniers documents**. Paris, Perrin, 1912, in-8° vii et 220 p. 2 fr. 50.

Le récit du savant général est peut-être, en quelques endroits, par trop sommaire. L'auteur a bien dit qu'il ne veut faire qu'un compendium, et un compendium sérieux. Il a tort de raconter si brièvement certains épisodes. Que dit-il de Frœschwiller ? : « Malgré l'admirable ténacité de Mac-Mahon dans sa résistance aux assauts furieux d'un ennemi trois fois plus nombreux, toutes ses positions furent emportées » (p. 11). Et c'est tout. De ci de là, de légères erreurs. Les débris du 1er corps ont rétrogradé sur Saverne non pas *le lendemain*, mais le jour même (*id*). Le village pris par les Saxons le 18 août est nommé par deux fois *Raucourt* au lieu de Roncourt (p. 27). Le personnage équivoque dont on parle p. 37 se nommait réellement *Regnier* et ce nom n'était pas un pseudonyme. N'y a-t-il pas trop de phrases inutiles ou inexactes sur Bazaine ? Le maréchal était-il si fin ? Peut-on dire que « l'intrigue politique n'avait pour lui aucun ressort caché » ? (p. 43). Peut-on dire qu'il est encore un sphinx pour nous et qu'il faut faire dans ses actes la part de la trahison et celle de l'inconscience et de l'incapacité ? (p. 53). Le mot *trahison* n'est-il pas de trop ? M. de Freycinet a-t-il été nommé délégué à la guerre le *10* octobre et Gambetta est-il arrivé à Tours le 20 [1] ? (p. 80). Bourbaki montrait-il dans la campagne de l'Est une « bouillante ardeur » ? (p. 130). Le livre renferme d'ailleurs nombre d'appréciations justes, utiles, nettement exprimées par un homme compétent. On remarquera surtout le chapitre sur les causes de la défaite et la phrase mélancolique qui termine ce chapitre : « L'armée française dispose aujourd'hui d'éléments supérieurs à ceux qu'elle opposait à l'ennemi en 1870, même quand elle ne comprenait que d'anciens soldats. L'immense labeur accompli a fait germer des promesses d'avenir ; mais hélas ! la politique, à chaque instant en conflit avec l'intérêt militaire, menace de les rendre vaines ! » *Di omen avertant !*

Arthur Chuquet.

---

1. Comment Freycinet aurait-il été nommé avant l'arrivée de Gambetta ? En réalité, Gambetta part de Paris, en ballon, le 7, et il est le 9 à Tours ; le 11, après avoir voulu désigner d'abord soit Thoumas, soit Détroyat, il nomme Freycinet son délégué à la Guerre.

Frédéric Masson, **Au jour le jour**. Paris, Ollendorff, 1911, in 8°, XXIII et 360 p. 3 fr. 50.

Nous n'avons pas à dire ici que M. Frédéric Masson, indépendant et de caractère et de situation, témoigne dans cette nouvelle série d'articles d'un grand talent de polémiste, d'une belle et sincère ardeur de conviction, d'une entraînante vigueur, d'une mordante ironie (cf. l'article *Mon fils, fais toi bistro !* et les articles sur la fille Schumacher), d'une généreuse indignation contre tout ce qui nuit à la patrie — et n'a-t-il pas raison de nous dire qu'il faut à l'heure présente écouter non les conseils d'une basse démagogie, mais la voix de l'histoire et la conscience de nos propres ressources (p. 145) ? Nous ne devons citer que les articles de ce recueil qui traitent de l'histoire du passé et, encore, ne pouvons-nous les enumérer tous. Mais nous nous permettons de rappeler, outre l'article *Napoléon marieur*, les pages où M. Masson nous montre Jean de Bry osant se rattacher aux Derby d'Angleterre

car un tyran sommeille en tout tyrannicide,

celles où il évoque l'entrée de Napoléon III à Chambéry après le plébiscite, où il analyse les Mémoires du lieutenant Henckens, où il décrit la misère des émigrés et les vengeances de leur retour, où il retrace avec des détails inédits le rôle du colonel Camille dans la conspiration du retour de l'île d'Elbe, où il raconte de façon si neuve et si attachante les Trois Glorieuses — et, de fait, ces trois derniers articles forment une ample étude sur les émigrés, comment ils sont rentrés avec l'étranger, comment l'armée et le peuple les ont rejetés en 1815, comment ils ont vaincu de nouveau et comment Paris s'est en 1830 insurgé contre eux. Nous ferons toutefois une chicane à M. Masson. Il ne comprend pas pourquoi Saint-Just, Robespierre, Carnot en voulaient à Hoche, et il semble dire que je n'ai pas compris davantage. Qu'il lise notre volume *Hoche et la lutte pour l'Alsace* où j'ai traité ce point. Le Comité en voulait à Hoche 1° parce que Hoche s'était laissé nommer par Lacoste et Baudot généralissime au détriment de Pichegru et en dépit de Saint-Just et de Le Bas, 2° parce que Hoche, après la reconquête de l'Alsace, n'avait pas marché sur Trèves et pressuré le Palatinat [1].

Arthur Chuquet.

C. de Danilowicz, **Naoum Aronson sculpteur**, 1 vol. grand in-4°. Paris, Fontemoing et Cie, 1911.

Ce livre consacré à l'étude ou plutôt à la glorification d'un artiste contemporain est bien le plus singulier exemple de la biographie à ne pas imiter. Lorsque l'on a achevé de le lire, on connaît les doctrines esthétiques de l'auteur et l'on entrevoit mêmes quelques idées

1. Lire p. 262 Limon et non *Livron*, p. 312-313 Lessard et non *Delessart*.

de l'artiste, mais on n'a rencontré aucun fait positif, je parle des plus élémentaires. En quel pays, à quelle date Naoum Aronson est-il né, dans quel milieu a-t-il grandi, sa vocation a-t-elle été précoce, par quoi a-t-elle été déterminée, de quels maîtres l'artiste a-t-il reçu des leçons, a-t-il voyagé et en quels pays, autant de points sur lesquels nous en sommes réduits aux conjectures. Ai-je besoin d'ajouter que l'on nous laisse ignorer totalement la chronologie des œuvres et que l'ouvrage ne comporte ni un catalogue, ni une bibliographie, ni même une simple table des matières ou des gravures?

Ainsi, à supposer que la notoriété de Naoum Aronson ne soit pas éphémère, ceux qui, dans un demi-siècle d'ici, auront recours au livre de M. D. n'y trouveront aucun des renseignements qu'il sera devenu alors presque impossible de réunir et qu'il eût été facile à l'auteur de recueillir en une conversation de deux heures.

Naoum Aronson, au surplus, méritait un hommage plus précis. S'il est difficile de voir en lui, comme le fait M. D., un esprit exceptionnel et un novateur, il faut lui reconnaître des qualités de premier ordre, une capacité extraordinaire de réception. Il s'est inspiré des maîtres les plus divers, mais il a surtout une sympathie pour les créateurs les plus hardis et c'est Rodin qu'il a surtout admiré; il est vrai que parfois il semble songer à M. Puech.

Au point de vue de l'exécution matérielle, ce livre ne mérite que des éloges, si l'on considère l'usage du papier couché comme une nécessité inéluctable. Les phototypies hors texte, les fac-simile de dessins sont irréprochables.

Léon Rosenthal.

L. Dimier, **Les Primitifs français**; H. Focillon, *Benvenuto Cellini*; A. Blum, *Mantegna*; 3 vol. in-8°, coll. des « Grands Artistes »: Paris, H. Laurens (2 fr. 50). — Ruskin, **Le Val d'Arno**, trad. de E. Cammaerts, 1 vol. in-8°, av. planches: Paris, H. Laurens (6 fr.). — **L'Architecture baroque en Italie**, 1 vol. pet. in-4°, de 313 planches. Paris, Hachette (cartonné), 25 fr.). — **Le Meuble et la Décoration en Angleterre**, de 1680 à 1800, 1 vol. pet. in-4°, de 201 planches. Paris, Hachette (cart. 25 fr).

Peu d'expositions rétrospectives ont eu plus d'éclat et éveillé plus de curiosités que celle des *Primitifs français*, à Paris, en 1904. Quelques articles l'avaient précédée, une foule d'autres, et des livres entiers la suivirent. Des théories s'échafaudèrent en s'abritant d'elle, en se servant d'elle pour mieux dire, et en concluant à l'existence d'une école française primitive, continue, autonome, comparable à celles de France et d'Italie. Des esprits moins passionnés aperçurent vite l'erreur, les contradictions, l'inconsistance des œuvres entre elles, la nécessité de l'établissement d'un ordre chronologique, qui, à lui seul, démontre l'irrégularité et l'absence de traditions de cette production française, faite en partie d'influences flamandes puis ita-

liennes. M. Louis Dimier s'était appliqué, dès 1904, à étudier sur nouveaux frais et d'un œil moins prévenu la question : ce volume, qu'accompagnent 24 planches, et qui débute au règne de Philippe le Bel pour finir à celui de Louis XII, résume d'une façon particulièrement claire toutes les recherches auxquelles il s'est livré.

— Les arts décoratifs n'étaient pas encore représentés dans la collection des « Grands Artistes ». *Benvenuto Cellini* manquait. On sait pourtant quelle vie attrayante ses propres mémoires permettent de retracer. Il fallait en conserver toute la saveur, et même, par la critique des œuvres, en mettre en relief la fougueuse originalité. M. Henri Focillon s'en est acquitté avec succès. Il a d'ailleurs fait revivre autour du somptueux sculpteur-orfèvre tout ce milieu d'artistes évocateurs qui fleurit au XIV^e siècle italien, puis au XV^e : Caradosso notamment. Il a suivi Cellini à Rome, à Mantoue, en France et dans la Florence des Médicis, il a interrogé l'œuvre pour caractériser l'artiste, et su en montrer l'énergie et l'audace, encore si attachantes aujourd'hui. Les reproductions du volume sont particulièrement réussies.

— Un volume sur *Mantegna* ne s'imposait pas moins. Nous manquons un peu d'ouvrages français sur le maître si important, au talent si souple et si varié, d'une ardeur si personnelle, d'un besoin de vérité si émouvant. Il était surtout utile d'apporter à nos lecteurs les documents récemment découverts et mis en œuvre (les travaux de M. Kristeller notamment). M. André Blum a étudié l'artiste et son temps, son évolution, ses grandes œuvres, avec une passion manifeste, qui s'exprime avec d'autant plus d'éloquence et d'ailleurs beaucoup de goût.

— Le même éditeur, poursuivant la publication des œuvres d'esthétique de John Ruskin, a fait paraître, après « Les Matins à Florence », « les Pierres de Venise », les « Conférences sur l'architecture et la peinture » déjà signalées ici, le volume intitulé *Le Val d'Arno*. M. E. Cammaerts, une fois de plus, en a traduit le texte anglais et l'a annoté. Une introduction chaleureuse et informée en explique l'esprit et en analyse les théories. Elles sont de l'époque où il luttait avec le plus d'énergie contre des auditeurs hostiles qu'il prétendait convertir. Nicolas de Pise, Jean de Pise, la vie à Florence au XIII^e siècle, le monde des artisans et des marchands, les révolutions et l'architecture et la maçonnerie, l'histoire et l'esprit. Ces dix conférences ont des titres mystérieux, comme toujours ; le titre aussi d'ailleurs ; le texte aussi a quelques images, mais il est de noble allure. Douze belles photographies le décorent.

— On apprécie de plus en plus en ce moment, dans le domaine des répertoires d'art, les albums de reproductions sans aucun texte, ou avec le moins de texte possible. Il ne faudrait pourtant pas aller trop loin. Ce parti est facile à comprendre et se défend tout seul quand il

s'agit de l'œuvre d'un maître de l'art, dont le groupement, raisonné, critique, complet d'ailleurs, est extrêmement utile ainsi pour l'étude. Il l'est moins lorsqu'il s'applique à l'évolution d'une forme d'art, qu'on ne saurait suivre sans erreur ou tâtonnement en dehors d'un commentaire perpétuel qui l'explique et l'annonce. Le répertoire n'en est pas moins précieux pour cela et peut rendre les plus réels services. Tel est le volume intitulé *L'Architecture baroque en Italie*, dont M. Corrado Ricci a écrit la préface. Ces quelques pages ne donnent que des jalons, un cadre, peu de vrais renseignements; mais les 313 reproductions photographiques sont d'une perfection et d'une variété irréprochables et nous apportent des exemples de choix de toutes les parties de cet art intéressant, qui fleurit de si merveilleuse façon aux XVI^e^ et XVII^e^ siècles, plein de fougue, de richesse, de sincérité aussi, quoi qu'on ait dit, et qui n'a rien du *rococo*, son successeur maladroit. Monuments complets, églises, palais, salles et galeries, cours et escaliers, portes de ville, jardins, villas...., puis détails de sculpture, d'ornementation, d'architecture..., tout y est, par groupes comparatifs autant que possible, avec, pour en faciliter la recherche, des tables des lieux et des noms à la fin.

— Un autre album a été publié dans les mêmes conditions, avec des tables et une préface également (mais celle-ci anonyme), pour inventorier et rapprocher les spécimens les plus frappants du *Meuble et de la Décoration en Angleterre*, de 1680 à 1800. L'œuvre des Chippendale et des Sheraton, des frères Adam et d'Happlewhite, créateurs du meuble national anglais, défile ainsi sous nos yeux par groupes dans le même genre et aussi à leur place dans la décoration générale des intérieurs. C'est un répertoire un peu spécial, un peu froid, mais très nouveau pour nous, à coup sûr, et qui sera précieux pour les collectionneurs, car il est sans précédents. Les reproductions, au nombre de 201, sont toujours la perfection même.

H. DE CURZON.

M. RONDET-SAINT, **L'Afrique équatoriale française.** Paris, Plon, in-12 (3 fr. 50). — A. BEAUMONT **Mes trois grandes courses.** Paris, Hachette, in-8° (10 fr.) — Fr. SCHRADER, **L'Année cartographique**, 1910. Paris, Hachette, in-folio. (3 fr.).

Nous avons déjà eu l'occasion de parler des études de M. Rondet-Saint au cours de ses longs voyages à travers le monde. Dernièrement, il insistait sur « l'avenir de la France sur mer ». Aujourd'hui, il s'attache à l'*Afrique équatoriale française*, pour nous en démontrer l'importance, l'intérêt, les ressources. Son récit, ses observations ont l'avantage précieux d'une absolue liberté de pensée et de parole. Ce n'est pas un fonctionnaire qui prend la parole; c'est un touriste qui examine, s'instruit, et nous fait part de ses impressions. Impressions

économiques et sociales surtout, bien entendu ; ce n'est pas un récit de chasseur qu'il faut chercher ici. En trois mois, le voyageur a parcouru massifs et bassins, sans incidents, et donne son cas en exemple de la facilité qu'il y aurait, pour tenir de bonnes volontés disponibles, à s'employer dans un pays où il y a tant à faire. On regrettera cependant que le livre ne soit pas un peu plus *documenté*; mais il est vrai que c'eût été en changer la portée et le but.

Il va falloir maintenant compter l'aviation comme un mode de voyage, et les aviateurs au nombre des explorateurs ou des géographes. Des impressions neuves se fortifieront d'observations précieuses, capables, plus d'une fois, de rectifier des notions incomplètes. Nous n'en sommes pas encore là, et les récits d'exploits sérieux sont surtout féconds en sensations personnelles, en détails techniques. Telles *Mes trois grandes courses*, le volume que l'aviateur André Beaumont (l'enseigne de vaisseau Conneau) vient de publier dans un style simple et alerte, avec d'intéressantes photographies et maint renseignement documentaire.

Voici la 21e année de l'*Année cartographique* (1910) de M. F. Schrader, supplément annuel, en trois cartes documentées de commentaires, à toutes les publications géographiques courantes. Celle de l'*Asie*, rédigée par M. D. Aïtaff, contient les itinéraires du Dr Stein en Turkestan chinois, de M. J. Bacot en Tibet oriental, de l'expédition Kozloff en Mongolie, du capitaine Leachman en Arabie. Celle d'*Afrique* donne le relevé du Sahara central de M. Villatte, celui du Kordofan d'après les travaux récents anglais, la zone Anglo-Allemande de Nigeria-Cameroun, la frontière Germano-Belge, la frontière Franco-Libérienne. Les commentaires ont M. Chesneau pour auteur. L'*Amérique* offre des cartes détaillées du Paraguay, de la Bolivie et du Matto Grosso, du rio Haupes, avec notices rédigées par M. V. Huot.

H. de C.

Souvenirs de Roustam, mamelouck de Napoléon I. Introduction et notes de Paul Cottin. Préface de Frédéric Masson, Paris, Ollendorf, 1911, in-8°, xxxvii et 302 p. 3 fr. 50.

Parmi les lectures napoléoniennes, il y en a peu d'aussi attrayantes que celle de ces naïfs *Souvenirs* du mamelouck Roustam. M. Cottin a réimprimé le manuscrit (tantôt dicté, tantôt écrit par Roustam) sans supprimer ni ajouter un mot et en se bornant à rétablir l'orthographe [1]. Il a mis quelques notes au bas des pages [2]. Dans son introduction, il

1. Il faut, je crois, lire à la p. 2 « deux ans après sa naissance » et non « *deux ans après, son négoce* ».

2. P. xxxvii, les deux fonctionnaires cités ne sont pas « conservateurs »; p. 80, Duroc se prénomme Géraud et non *Gérard*; p. 166, l'anecdote, quoi que pense M. Cottin, est authentique, voir nos *Mém.* de Griois (II. p. 294); lire p. 223 Erfurt et p. 240 Doubrovna, au lieu de *Erfürt* et *Dombrovna*.

retrace ce que fut le corps des Mameloucks — dont il donne les noms à l'appendice — et ce que fut Roustam. Il nous apprend que Roustam habitait Dourdan et y mourut en 1845 [1]. N'oublions pas une préface de M. Frédéric Masson, pleine de verve autant que de savoir, sur la *Revue retrospective* qui publia les *Souvenirs* pour la première fois en 1888 et sur les usines de Mémoires au temps de la Restauration : Heureusement, les reminiscences de Roustam, échappées à ces « usiniers », ont conservé toute leur saveur.

Arthur Chuquet.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 5 janvier 1912.* — MM. Omont, président sortant, et Leger, élu président pour 1912, prononcent les allocutions d'usage.

M. Salomon Reinach est désigné pour représenter l'Académie au Congrès d'anthropologie et d'archéologie préhistorique qui aura lieu à Genève au cours de l'année.

M. Henri Cordier communique une lettre du Dr Legendre donnant les détails les plus circonstanciés sur l'attentat dont il a été victime et qui a entraîné la perte des collections réunies par la mission.

L'Académie procède à l'élection des commissions suivantes :

Prix de La Grange : MM. Paul Meyer, Emile Picot, Thomas, Morel-Fatio.

Nouvelle fondation de M. le duc de Loubat. MM. Heuzey, Senart, Meyer, Schlumberger.

Prix Saintour (Orient) : MM. Senart, Clermont-Ganneau, Philippe Berger, Barth.

Prix Estrade-Delcros : MM. Heuzey, Senart, Alfred Croiset, de Lasteyrie, Babelon, Chatelain, Elie Berger, Prou.

Prix Auguste Prost : MM. Collignon, Omont, Elie Berger, le P. Scheil.

Médaille Paul Blanchet : MM. Héron de Villefosse, Philippe Berger, Cagnat, Babelon.

M. le comte Paul Durrieu donne lecture des titres des ouvrages présentés au prix Gobert.

M. Perrot, secrétaire perpétuel, donne lecture d'une note résumant la situation des concours.

Le P. Scheil fait une communication sur les formules chronologiques dont se servaient les Babyloniens pour dénommer les années sans les dénombrer. Au moyen d'un texte inédit, il complète et classe la série des 43 formules du règne de Hammurabi (2,000 a. C.). — M. Cuq présente quelques observations.

M. Holleaux, directeur de l'Ecole française d'Athènes, commence à exposer les résultats des travaux de l'Ecole pendant l'année qui vient de s'écouler.

Léon Dorez.

---

1. Voici sur Roustam un détail peu connu. En 1812, à Moscou, il visita souvent, dit un témoin, ses compatriotes, « avec une discrétion ministérielle », et il s'occupait d'appeler en France une partie de sa famille, sa mère et son frère ; il comptait sur sa connaissance personnelle avec l'empereur de Russie pour leur faciliter le voyage en France. Cf. aussi nos *Etudes d'histoire*, IV, p. 178 (l'allemand Meyer a vu Roustam « au visage large et insignifiant », *eine breite unbedeutende Araber Physionomie*, et, en un autre passage que je n'ai pas cité, il nous dit : « l'humeur joyeuse de Roustam et son attachement à son maître le rendent le favori de la famille ; j'ai vu son portrait parfaitement dessiné d'après nature par Mlle Beauharnais »).

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 4 — 27 janvier. — 1912

Maqrizi, **El-mawa'iz wa'l-i'tibar fi dhikr el Khitat wa'l-Athar,** texte arabe édité par M. Gaston Wiet, Le Caire, imp. Institut Français, 1911, 4° (Mém. Instit. fr. Arch. Or., t. XXX : vol. I, fasc. I ; xvi-184 pp.).

Ce n'est point un mince travail que M. W. a entrepris en préparant une édition critique du Khitat de Maqrizi : il absorbera, pendant plusieurs années, le meilleur de son activité. Du moins, il ne fait que suivre une voie bien française, où l'ont précédé Langlès et de Sacy, et où Quatremère avait projeté de marcher à son tour. La description de l'Égypte, écrite par l'érudit caïrote du xv[e] siècle, est un précieux recueil de renseignements, puisés à toutes sources avec cette désinvolture et cette absence de critique qui est l'une des marques et l'un des charmes de la littérature historique arabe ; il a séduit tous ceux qui se sont intéressés à l'histoire de la vallée du Nil, et il était naturel qu'elle attirât particulièrement l'attention des savants, qui, à l'Institut français du Caire, ont représenté récemment les études arabes. En 1895, M. Bouriant commençait donc la publication d'une traduction qui devait mettre Maqrizi à la portée de tous les lecteurs ; mais la mort est venu interrompre son travail, et M. Casanova ne l'a continué que par un second fascicule. La traduction de M. B. a été jugée, non sans raison, avec quelque sévérité ; mais peut-être certains juges

ont-ils négligé les circonstances atténuantes. Le texte arabe, publié à Boulaq, a été édité avec la négligence et l'insouciance que les arabes apportent à l'étude des livres qui ne sont ni théologiques, ni juridiques : il est souvent incompréhensible, et pour l'éclairer, il ne faut pas seulement savoir l'arabe ; il est nécessaire de se livrer à une étude critique des manuscrits, qui, par bonheur, sont nombreux dans les bibliothèques de l'Europe et de l'Orient, ainsi qu'à des recherches méthodiques sur les parties obscures de ce grand ouvrage. Et c'est un travail dont tout le monde n'est point capable.

Il apparait que M. Wiet saura mener à bonne fin celui qu'il vient d'entreprendre, et le premier fascicule, que l'on annonçe ici, donne pleine confiance dans la solidité de l'édition nouvelle. Le texte en est établi sur le manuscrit 1739 de la Bibliothèque nationale, qui est le plus ancien (1470), avec le contrôle de quarante-six manuscrits, dont M. W. a, dans la mesure où c'était utile, reproduit les principales variantes. Il a indiqué, avec précision, et ses doutes, et les raisons qui, parmi les variantes, imposaient son choix, tout en laissant à la critique les matériaux utiles à une discussion. — Mais il a cru pouvoir pousser plus loin son étude, et on le lui a reproché [1]. Éditant un texte, il s'est cru autorisé à reprendre quelques-uns des passages incompris dans la traduction, et à donner sur certaines questions délicates de véritables mémoires (par exemple, voir sur Muqauqis, p. 119 et s.). J'avoue que, reconnaissant en principe la justesse de l'observation de M. Becker, je suis pourtant disposé à me réjouir de la juvénile ardeur de M. W. Il faut, en effet, que nous renoncions à avoir une traduction du *Khitat* ; léguons cet espoir à nos neveux ; en attendant, il sera vraiment agréable d'avoir en main des éléments d'appréciation qui permettront d'éclairer un texte, bien fixé sans doute quant à la forme, mais d'une interprétation souvent difficile.

Le premier fascicule, qui s'arrête au chapitre XII, renferme quelques erreurs typographiques qui seront, je crois, signalées à la fin du second. A la page 123, note 6, M. Wiet fait à la traduction, qui n'offre pas un sens très net, une correction qui ne me paraît point serrer encore assez exactement le texte ; ne pourrait-on pas traduire ainsi : « Tu as une religion que tu ne peux quitter que pour en suivre « une meilleure, et celle-ci est l'Islam qu'Allah met définitivement en « la place de toutes les religions abolies. Qu'avait fait Moise en « annonçant Jésus, sinon ce qu'a fait plus tard Jésus en annonçant « Mohammed ? En t'appelant au Coran, faisons-nous autre chose que « répéter l'appel que tu adressais aux gens de la Tora pour les amener « à l'Évangile ? Nous ne t'interdisons donc point la religion du Messie : « nous t'ordonnons de la suivre ! »

L'exécution typographique est digne de l'imprimerie de l'Institut

1. M. Becker, in *der Islam*, 1911, n° 3.

français. C'est presque un trop beau livre, et l'on ne songe point sans quelque effroi à la place que l'ouvrage complet tiendra dans les bibliothèques, et un peu aussi au prix qu'il coûtera. C'est un à-côté auquel devra penser, une autre fois, le directeur de l'Institut, dont il faut d'ailleurs reconnaître l'heureuse influence sur la production de la Mission Française du Caire durant les dernières années.

M. G. D.

R. E. DENNETT. **Notes on West African Categories**. Londres (Macmillan), 1911, in-8°, xi-68 p.

Il importerait beaucoup de savoir comment les classes des noms bantous concordent avec les notions des populations de l'Afrique australe. Mais il faudrait pour cela faire une théorie complète de ces classes, déterminer la forme et la valeur des préfixes en bantou commun et reconnaître les rapports des préfixes avec les éléments comparables qu'on rencontre dans d'autres langues africaines. M. Dennett procède arbitrairement, sans jamais analyser les données linguistiques, sans faire de dénombrements complets, sans rapprocher systématiquement les dialectes bantous les uns des autres. Sans examiner si son exposé des classifications des populations du Congo qu'il connaît est correct — et il n'a guère de chances de l'être — on peut donc dire hardiment que son essai linguistique demeure en l'air : c'est sur le bantou commun, non sur le bavili, qu'une recherche de ce genre doit reposer.

A. MEILLET.

A. T. ROBERTSON. **Grammaire du Nouveau Testament**, traduite par A. MONTET. Paris (Geuthner), 1911, in-8°, xvi-298 p.

Il y a de bonnes grammaires de la langue du Nouveau Testament, et il pourrait être utile d'en mettre une en français. Mais il ne fallait pas traduire le livre de M. Robertson : sans rien savoir ni de la grammaire comparée, ni de la grammaire historique du grec, M. R. s'est proposé de donner, à propos du Nouveau Testament, avec un bref exposé de toute l'histoire de la langue grecque, une « philosophie du langage grec », comme l'écrit naïvement le traducteur, et il a réussi dans ce projet bizarre de la manière qu'on peut imaginer. Par bonheur, la traduction de M. Montet, incorrecte et inintelligible, empêchera le livre de faire aucun mal dans le public français. Une citation suffira pour faire juger et de l'ouvrage et de la manière dont il est traduit : p. 145 « Homère pouvait dire ὀλίγη ἀνάπαυσις πολέμοιο « c'est un bref arrêt de la guerre ». Mais, de même qu'en latin l'ablatif disparaît de l'usage avec les substantifs, de même en grec, à moins que cependant quelques exemples de prétendu génitif partitif ne

puissent pas (*sic*) être proprement considérés comme des ablatifs, ex. ἐν τούτων (Matt. VI, 29). Ceci est rendu plus probable par l'emploi fréquent de ἀπό ou ἐξ avec l'ablatif dans des exemples semblables, ex. τίνα ἀπὸ τῶν δύο (Matt. XXVII, 21), τίς ἐξ ὑμῶν (Luc XII, 25). Il est possible de considérer comme ablatif δικαιοσύνη θεοῦ (Rom. I, 17) « la justice de (qui vient de) Dieu », mais c'est plus conforme au génitif, « l'espèce de justice de Dieu ».

A. Meillet.

Wörter und Sachen, Kulturhistorische Zeitschrift für Sprach-und Sachforschung. Bd. III, Heft I, Heidelberg (C. Winter), 1911, in-4°, 136 p.

Il suffirait à peu près de signaler que le troisième volume de *Wörter und Sachen* commence de paraître, de dire que décidément la revue tient les promesses de son programme, et de noter en particulier que, cette fois, le monde sémitique y apparait, avec une étude de M. Rhodokanakis sur le *mihrab*, si ce premier cahier ne renfermait une réponse de M. Meringer aux critiques qu'a provoquées la fondation du nouveau périodique. La revue a cinq directeurs; MM. Meringer, Meyer-Lübke, Mikkola, Much et Murko. Mais le vrai fondateur et le directeur effectif est M. Meringer, qui avait publié auparavant dans les *Indogermanische Forschungen* une grande série d'articles sous le titre même qui a été donné à la revue. La fondation n'a pas été bien vivement critiquée; on a seulement souhaité, et du côté des ethnographes et des archéologues, et du côté des linguistes, une limitation aussi stricte que possible à l'objet propre de la revue : éclairer l'étude des mots par celle des choses et l'étude des choses par celle des mots. M. Meringer est bien près de taxer d'indiscrets et taxe tout à fait d'incompétents ceux qui lui font cette modeste demande. M. Meringer se plaint de n'avoir pas été assez loué, et en particulier ici, par l'auteur du présent compte-rendu — dont l'incompétence, qu'il proclame, aurait dû lui rendre indifférente la tiédeur pour sa fondation. Et, ne recevant pas toutes les louanges qu'il attendait, il me prête la pensée que je trouverais sa revue bonne s'il n'y écrivait pas : je n'ai rien écrit de pareil naturellement, parceque je n'ai jamais eu pareille pensée. Mais, même en écrivant d'autres réponses, M. Meringer ne convaincra personne que le précepte d'éclairer l'étude des mots par celle des choses ait rien d'original ; c'est une règle pratique excellente, qu'on a trop négligée, mais qui ne vaudra que par l'application qu'on en fera. M. Meringer a eu le mérite de la proclamer bien haut en 1904 et en 1906; mais elle était dans l'air à ce moment; et, sans parler de M. Schuchardt à qui l'on ne peut imputer un plagiat sans provoquer le sourire, M. Gilliéron a publié en 1905, en collaboration avec Mongin, sa célèbre étude sur *Scier dans la Gaule romane* où il fait dépendre de l'histoire d'un outil, la faucille dentelée, toute l'histoire du mot *scier* en gallo-roman. On souhai-

tera que M. Meringer et ses collaborateurs poursuivent leurs utiles recherches, et que leur organe continue de prospérer.

A. MEILLET.

August FICK, **Die Entstehung der Odyssee** und die Versabzählung in den griechischen Epen, Gœttingue, Vandenhoeck et Ruprecht, 1910; XII-214 p. Prix 7 mk (8 fr. 75).

On n'ignore pas que M. Fick a une théorie, pour laquelle il lutte inébranlablement depuis trente ans, sur l'origine des poèmes homériques. Ces poèmes, dans leurs parties les plus anciennes, ont été composés en éolien, et ce n'est que plus tard qu'ils furent transposés en ionien, en même temps qu'ils subissaient des additions et des transformations de toute nature. Il s'agit donc, pour retrouver l'Iliade et l'Odyssée primitives, d'en reconstituer le texte éolien, la vraie forme dans laquelle elles ont été composées; le seul but vraiment digne d'être poursuivi par les recherches homériques ne peut et ne doit être, nous répète-t-on dans le présent ouvrage, que cette reconstitution; et elle sera complète si l'on arrive à montrer que chacune des épopées est construite d'après un système numérique qui en pénètre et en conditionne à la fois l'ensemble et les parties. Admise par les uns, au moins en ce qui concerne le dialecte primitif, combattue par les autres, cette théorie est de nouveau mise à l'épreuve dans le volume que M. F. vient d'écrire au sujet de l'Odyssée. L'Odyssée se compose essentiellement de quatre poèmes d'origine et de date différentes (Kirchhoff) : l'antique chant du retour d'Ulysse, poursuivi par la colère de Poseidôn, le *Nostos*; une continuation postérieure, la vengeance tirée des prétendants, la *Tisis*; la *Télémachie*; enfin un remaniement du *Nostos*, où apparaît la colère d'Hélios, et que M. F. appelle le *Gegennostos*. Ces quatre poèmes se laissent facilement débarrasser de leurs ionismes et rétablir en éolien, preuve que leurs éléments primitifs étaient bien écrits dans ce dialecte. Et en effet, M. F. analyse ces quatre parties, selon un plan à peu près identique : il en détermine d'abord l'étendue première, en élaguant tous les passages et tous les vers qui lui paraissent discordants; puis il transforme, dans les parties conservées, les ionismes en éolismes, et il propose enfin ses hypothèses sur le lieu et la date de composition. A la fin sont deux chapitres complémentaires, l'un sur l'Homéride Kynæthos, à qui M. F. attribue la soudure de la *Télémachie* avec la *Tisis*, ainsi que la fin actuelle du poème, l'autre sur les systèmes de nombres qui soi-disant président au développement des deux épopées. Ce sont là, on ne peut le nier, d'intéressantes études et d'ingénieuses hypothèses, mais combien fragiles! Que de combinaisons en l'air, que de subtilités, que de violences faites au texte, tant pour expulser des ionismes récalcitrants que pour obtenir les nombres nécessaires au système! Ces nombres n'ont pas, comme dans les études bien connues de

A. Ludwich sur les hymnes homériques, un caractère religieux et mythique, en rapport avec les divinités et certains traits de leur légende; ce sont des nombres astronomiques, en relation avec l'année, les mois, les jours, etc. C'est ainsi que le nombre 243 a une importance toute particulière, d'abord parce que c'est le nombre de jours de deux saisons de l'année solaire, ensuite parce qu'il exprime la durée de trois trimestres, 9 mois de l'année lunaire. C'est pourquoi M. F. a modifié ses anciennes vues; autrefois en effet l'Iliade primitive, *Urmenis*, se composait pour lui de deux parties égales, dont chacune comprenait 4 chants et 968 vers, c'est-à-dire 11 × 11 × 8, dont le quart pour chaque chant est 242; aujourd'hui chaque moitié a 972 vers, soit 243 × 4, le triple de 324, nombre de jours de l'année lunaire à 12 mois de 27 jours; de sorte que l'antique Iliade, après les athétèses indispensables, est formée de 1944 vers, nombre égal au total des jours de 6 années à 324 jours, 16 saisons à 121 1/2 jours, ou encore 8 doubles saisons à 243 jours de l'année solaire de 364 jours. Ce nombre, conclut M. F., exclut toute addition, toute athétèse qui peuvent le troubler (p. 200). Cette théorie astronomique est étendue, comme on peut s'y attendre, à d'autres compositions anciennes, plus ou moins voisines des épopées; je cite seulement, à titre d'exemple, l'hymne homérique à Hermès, pour lequel M. F. procède de la manière suivante : « L'hymne à Hermès comprend 578 vers (580 en réalité; mais M. F. ne compte pas les deux derniers, formule de conclusion commune à plusieurs hymnes); mais le nombre exigé 572 = 52 × 11 (52 est le nombre des semaines de l'année solaire) se laisse restituer sans grande peine... Il s'agit seulement de supprimer 6 vers à peu près généralement condamnés [1], 36, 97-98, 100, 106, enfin 210 ou 211 au choix; et ce qui prouve la justesse de ces athétèses, c'est que les 572 vers ainsi obtenus se subdivisent très clairement en quatre groupes de 110 vers précédés et suivis de 66 vers, soit de deux parties égales de 286 vers ».

Le lecteur trouvera peut-être tout cela bien mystérieux, et se demandera sans doute comment les auditeurs pouvaient comprendre un symbolisme aussi compliqué; il se dira peut-être, alors, que si les auditeurs ne le comprenaient pas, ne pouvant se rendre compte de relations aussi subtiles, il était bien inutile, pour ne pas dire improbable, que les poètes eussent mis ainsi leurs œuvres en rapport avec les nombres du calendrier; peut-être songera-t-il encore qu'on ne retrouve ces nombres que grâce à des suppressions plus ou moins arbitraires, sur lesquelles d'ailleurs on est loin de s'entendre; peut-être enfin, ces réflexions faites, et bien d'autres encore qu'il n'est pas besoin de lui suggérer, restera-t-il dans une sage incrédulité, dont je

1. La comparaison avec la théorie de Ludwich, qui n'admet dans l'hymne à Hermès aucune interpolation, éclairera suffisamment le lecteur.

ne chercherai pas à le détourner. Quant à l'hypothèse d'un Homère éolien, je reconnais volontiers qu'elle a quelque chose de brillant qui peut séduire au premier abord ; mais il suffit qu'il reste actuellement, dans les parties reconnues authentiques et primitives des épopées, des éolismes facilement transposables en ionien pour qu'on soit étonné de les y trouver, et pour estimer, par conséquent, que le ou les rédacteurs ioniens procédaient, comme nous disons, un peu à la bonne franquette ; et alors toute discussion devient impossible. On voudra bien, pour ce qui concerne les détails, se reporter à l'ouvrage de P. Cauer, *Grundfragen der Homerkritik*, 2e éd. (1909), pp. 165 et suivantes.

My.

Ed. Schwartz, **Charakterköpfe aus der antiken Literatur.** Erste Reihe, 3e éd. Leipzig, Teubner, 1910, IV-128 p. — Zweite Reihe. Leipzig, Teubner, 1910, IV-136 p. — Zweite Reihe, 2e éd. Leipzig, Teubner, 1911, IV-142 p. Prix : 2 mk. 20 (2 fr. 75) le volume.

Le légitime succès qu'ont obtenu les *Charakterköpfe* de M. Ed. Schwartz n'a fait que s'accentuer après la seconde édition, à propos de laquelle nous avons parlé du livre (*Revue* du 30 juillet 1906) ; une troisième édition est devenue nécessaire, et M. Sch. l'a donnée sans y faire autre chose que de légères retouches. En même temps paraissait une nouvelle série, qui reçut, elle aussi, un accueil si favorable que l'auteur dut en donner une seconde édition à peine dix-huit mois après. Cette seconde série comprend, comme la première, cinq morceaux : Diogène et Cratès, Epicure, Théocrite, Eratosthène, Saint-Paul. Il semble que les personnages choisis par M. Sch. pour former un pendant à sa première série fussent en général plus difficiles à représenter. Alors que des individualités comme Pindare, Thucydide, Platon, Cicéron se laissent plus intimement pénétrer et plus fidèlement dépeindre, parce que nous connaissons mieux leur vie et leurs œuvres, des hommes tels que Diogène, Epicure, Eratosthène, quelque marquée qu'ait été leur personnalité à l'époque où ils vivaient, nous sont moins saisissables dans leurs traits particuliers, soit parce que les détails de leur carrière nous sont moins sûrement connus, soit parce que, le temps n'ayant pas respecté leurs écrits, leur physionomie se reflète avec moins de lumière dans le peu qui nous reste d'eux. M. Schwartz a su, toutefois, en donner des portraits peut-être moins fermes dans leurs contours, mais tout aussi vivants et non moins propres à intéresser ses lecteurs ; car on retrouvera dans cette série toutes les qualités qui plaisaient dans la première : une connaissance approfondie des personnages, une juste appréciation de leur valeur, un art tout personnel de les situer dans leur milieu historique et littéraire ; en même temps la forme est attrayante, le style rapide et coulant, l'expression sobre et précise ; c'est à la fois de la vulgarisation et de la vraie science.

My.

Adnotationes super Lucanum. Primum ad uetustissimorum codicum fidem edidit Ioannes Endt (*Bibliotheca teubneriana*). Lipsiae, in aedibus Teubneri, MCMIX. xii-447 p. in-12. Prix : 8 Mk.

Il existe deux séries de scolies sur Lucain. L'une, connue sous le nom de *Commentum*, est conservée dans un manuscrit de Berne (nº 370) et a été publiée en 1869 par Usener. L'autre, *Adnotationes*, était connue par des extraits de l'édition d'Oudendorp (1728) et par une publication intégrale dans le troisième volume de l'édition de C. F. Weber (1831). Malheureusement Weber avait pris pour guide un manuscrit de Berlin 35 (du xiiie s.), qui était un médiocre représentant d'un remaniement des *Adnotationes*. Reifferscheid, en éditant la biographie de Lucain par Vacca, avait reconnu comme plus exempts d'interpolations un ms. de Berne 370, du xe siècle, un ms. de Wallerstein chez le prince d'Œttingen à Maihingen. M. Endt y joint un des Vossiani de Lucain (XIX, f. 63), du xe s. ; un ms. de Bruxelles (5330-32), du xe s. ; enfin un ms. de Prague (1627), du xiie s. Ces deux derniers forment une seconde famille. Les *Adnotationes* ont subi une recension dans divers autres mss., comme celui de Berlin 35. Comme M. E. indique chaque fois en marge ses manuscrits, toute incertitude est écartée sur la tradition des scolies.

M. E. se fonde sur un ms. d'humaniste, écrit en 1355 (Prague 632), pour attribuer à Vacca les *Adnotationes*. La biographie n'est pas seulement donnée à Vacca par une scolie de II, 322. Un ms. utilisé par Weber et négligé par M. E., Berlin 34 (du xiiie s.), porte cette attribution dans une scolie de III, 56. M. E. n'entre pas plus avant dans la question des origines des *Adnotationes* et de leur rapport avec le *Commentum* de Berne, ni dans celle de la date de la plus ancienne couche du commentaire. M. E. aurait dû mentionner et, au besoin, discuter les indications précises de M. Lejay dans l'introduction à l'édition du premier livre, p. lxxvii suiv. (Paris, 1894). Mais M. E. paraît avoir ignoré entièrement cette publication. Enfin quand on compare le texte de M. E. avec la masse des notes compilées par Weber, on a l'impression que M. E. est resté en-deçà du texte complet et qu'il ne nous donne pas tout. Ainsi le scoliaste s'avise, I, 55 suiv., de voir des allusions aux particularités physiques de Néron : *strabus* (obliquo sidere), *pinguis* (sentiet axis) ; les mss. du xiiie s. ajoutent : *caluus* (nullaeque obstent a Caesare nubes). Ce dernier détail se trouve déjà dans le *Commentum* de Berne ; il complète l'allégorie saugrenue du grammairien. Il manque dans les mss. et le texte de M. E. Je crois qu'il serait facile de poursuivre ce genre de comparaison.

En tout cas, M. Endt nous rend service par cette édition. Elle n'annule pas le recueil de Weber. Mais elle permet de mieux s'y orienter et d'en tirer plus sûrement parti.

J. D.

Altchristliche Texte. Bearbeitet von C. SCHMIDT und W. SCHUBART. Mit 2 Lichtdrucktafeln. Berlin, Weidmann, 1910, VIII-140 p. Petit in-4°. Prix : 10 Mk.

Les musées de Berlin publient leurs papyrus dans des recueils où sont réunis les textes de même nature, inédits ou déjà publiés. Ce fascicule est le sixième des *Berliner Klassikertexte*. Il comprend sept numéros.

I. Ignace, Épître aux Smyrniens, III-XII, 1. Ms. du V[e] s. Ce fragment est le seul qui nous atteste la lecture d'Ignace dans l'Église d'Alexandrie. Il montre à quel point la tradition du texte dans nos mss. est fautive.

II. Pasteur d'Hermas. 1° *Sim.* II, 7-10 et IV, *2-*5. Ms. du III[e] s. Connu et publié depuis 1891. 2° *Sim.* VIII, 1, *1-12. Ms. du VI[e] s. Ce fragment montre combien est peu sûr le ms. du Mont-Athos, seul subsistant pour cette partie, et combien est excellente, au contraire, la vieille traduction latine.

III. Anthologie des lettres de saint Basile. Ms. du V[e] s. Publié par H. Landwehr, dans le *Philologus* en 1884.

IV. Anthologie de la *Vita Mosis* de Grégoire de Nysse. Ms. du V[e] s. Publié par H. Landwehr dans le *Philologus* en 1885.

V. Lettre pascale d'Alexandre, patriarche d'Alexandrie. Original, Cette pièce est un morceau capital. On connaît les lettres pascales de saint Athanase. Cet usage de l'Église d'Alexandrie est très ancien; Eusèbe cite des lettres pascales de Denys d'Alexandrie (247-264). Celle-ci porte encore le protocole ou marque de la fabrique officielle du papyrus, en grec et en arabe. La forme de ce protocole limite le document entre 693 et 733. Comme la lettre notifie la date de Pâque pour le 16 avril, elle est d'une des années 713, 719, 724. A cette époque était patriarche Alexandre II (702-729). D'après le dispositif, « la sainte quarantaine des jeûnes », ce que nous appelons le Carême, « est de huit semaines », c'est-à-dire commence au dimanche qui porte chez nous le nom de Sexagésime. Le texte même contient d'énergiques affirmations de la doctrine monophysite, avec citations des « archibergers » de la chaire apostolique de Rome, de saint Athanase, de saint Cyrille et du Pseudo-Denys l'aréopagite.

VI. Morceaux liturgiques. 1° Anciennes prières chrétiennes. Ms. qui peut être encore du III[e] s. Recueil très intéressant. Après qu'il a été publié, une pièce de cet euchologe a été reconnue comme empruntée à *Poimandres* (*Nachrichten* de Göttingue, 1910, p. 326). 2° Fragment de la liturgie de Noël. Ms. du VII[e] s. environ. Pièce de chant, assez endommagée. 3° Canon pascal de Jean de Damas. Ms. du X[e] s. environ. Texte déjà connu. 4° Prière eucharistique. « Grosse écriture de basse époque ». Contient une formule monophysite : Christ s'est laissé mettre à mort et ensevelir ὡς ἄνθρωπος ἰδίῳ θελήματι. 5° Hymne aux martyrs, X[e] s. environ. Destinée à la fête des martyrs que l'Église grecque célèbre le premier dimanche après la Pentecôte. 6° Prière.

Basse date. 7° Éloge du Créateur. Basse date. A pu servir d'amulette. 8° Hymne acrostiche. IVe s. environ. Ce fragment est la fin (T incomplet, Υ, Φ, Χ, Ψ, Ω). L'hymne s'adressait au bon pasteur. 9° et 10°. Deux fragments très courts de signification douteuse et de basse date.

VII. Amulettes d'époque tardive, sans intérêt.

Ces textes sont édités avec un soin admirable. Pour ceux qui sont déjà connus, on trouvera dans ce volume des leçons plus exactes. D'excellentes tables alphabétiques le terminent. Les fac-similés donnent un spécimen de la lettre pascale.

A. Quérity.

Vier Beiträge zur Geschichte der Baukunst Frankreichs (*Zur Kunstgeschichte des Auslandes*, Heft 79). Von Felix Witting. Strasbourg, Heitz, 1910. 44 p., 4 pl. et 4 grav.

Les quatre mémoires, très courts, de M. Witting sont les suivants : 1° La basilique élevée par l'évêque Perpetuus de Tours à saint Martin. M. W. cherche à s'en faire une idée en se fondant exclusivement sur les données des textes, éclairée par quelques rapprochements avec des monuments subsistants. 2° Le passage du plan à plusieurs nefs au plan à un seul espace dans l'ouest de la France. Je crois qu'il faudrait écrire : dans le sud-ouest (voy. Enlart, *Manuel*, I, 284 suiv.). M. W. le date de la seconde moitié du xe siècle ; mais la substitution n'est accomplie que dans le cours du xie siècle. Les églises avaient auparavant la forme de basiliques, avec plafond lambrissé. Le nouveau plan entraîne la construction de coupoles. M. W. étudie particulièrement l'église de Brantôme, qui lui paraît garder des traces de l'ordonnance primitive. 3° Guinamundus, moine de La Chaise-Dieu, architecte. Les églises de Saint-Paul d'Issoire, de N.-D. d'Orange, de Saint-Gilles d'Arles, et de Saint-Front de Périgueux présentent des caractères communs. M. W. y voit les œuvres d'un talent unique qui se développe graduellement. Il les attribue à Guinamundus, parce que le chroniqueur de Saint-Front note : « Guinamundus, monachus Casae Dei, sepulchrum S. Frontonis mirabiliter sculpsit anno D. 1077 ». Mais il s'agit dans cette note d'un sculpteur, et non pas d'un architecte. L'attribution reste donc douteuse. 4° Les églises-salles de Provence. M. Witting choisit comme exemple de ce type Maguelonne, et en rapproche nombre d'églises de Provence, en remarquant la différence qu'elles présentent graduellement, à mesure que l'on s'enfonce du rivage dans les terres. Ce dernier article soulève la question de la voûte d'arêtes, des *cancri* et de l'influence orientale. Nous ne pouvons qu'y renvoyer ceux que ces questions intéressent.

Les quatre planches sont une vue extérieure de l'église abbatiale de Brantôme, deux intérieurs, de Saint-Paul d'Issoire et de Saint-Gabriel, enfin le portail de Saint-Restitut.

S.

Essai sur les rites funéraires en Suisse des origines à la conquête romaine, par VIOLLIER. Étude sur les mœurs et les croyances des populations préhistoriques (Bibliothèque de l'École des Hautes Études, Sciences religieuses, Vol. XXIV, fasc. 1). Paris, Leroux, 1911, 87 p. in-8°.

Cette étude est la bienvenue. Elle coordonne les résultats éparpillés des fouilles et des trouvailles. Elle substitue une synthèse accessible à des menus faits dispersés dans les publications locales.

A l'époque paléolithique, les traces de l'homme sont rares. Le sol est couvert de glaciers. Quelques bandes isolées ont erré dans le Jura et le massif du Säntis. Elles n'ont pas laissé de tombes.

L'époque néolithique présente trois types d'inhumation : les tombes à corps étendus à plat, sur la rive droite du Rhin ou à proximité ; les tombes à corps accroupi, dans la Suisse occidentale ; les ossuaires, où l'on recueillait les os préalablement décharnés, à Aesch (Bâle) et à Auvernier (Neuchâtel). Les tombes du second type contiennent souvent deux corps, de sexe différent. M. V. en conclut qu'à cette époque on pratiquait en Suisse le mariage funéraire, étudié par M. O. Schrœder. Les populations de cette période continuent celles de l'époque paléolithique, telles qu'on les connaît en France. Elles sont mélangées dans les tombes à corps accroupis avec des populations dolicocéphales comme elles, mais d'origine septentrionale.

A l'époque du bronze, apparaît l'incinération à côté de l'inhumation, mais dans des régions distinctes; les incinérants habitaient la Suisse orientale, jusqu'à l'Aar; les inhumants, la Suisse occidentale, c'est-à-dire le bassin du Léman et le plateau compris entre le Jura et l'Aar. Les inhumants continuent à user des trois formes décrites de l'âge précédent. Les incinérants élèvent des tumuli. Ils arrivent d'au-delà du Rhin, par le nord, apportant le bronze. Déjà par la vallée du Rhône s'était propagé l'usage du cuivre pur dans les stations lacustres de la Suisse française.

Pendant le premier âge du fer ou période de Hallstadt, les tumuli se rencontrent dans le Plateau, entre le Jura, le Rhin, le lac de Constance, les Alpes et le Léman. Ils sont extrêmement dispersés et jalonnent les allées et venues des bandes qui les ont dressés. Elles ont pénétré par le coude du Rhin, au nord du lac de Constance, ont suivi les vallées larges et basses, évitant les endroits escarpés, restant à portée des rivières, s'agglomérant près des lacs, population de pasteurs et de chasseurs, qui vivait entre l'eau et la forêt. Les tumuli sont de deux espèces, à incinération et à inhumation ; parfois les deux rites sont réunis. Les inhumants paraissent être venus de l'ouest ; ils sont moins nombreux et se rencontrent surtout dans le Jura. Les uns et les autres paraissent avoir immolé des victimes humaines, surtout des femmes. Dans les tumuli mixtes, l'homme est incinéré, la femme ou les femmes inhumées. On a trouvé des tumuli

à chars. Le char fait absolument défaut dans les tombes souterraines en Suisse. Un certain nombre de particularités s'expliquent par les usages connus des Gaulois : sacrifices funéraires, dépôts de glands et de feuilles de chêne, roues et rouelles dans les tombeaux. M. V. admet que « les Gaulois sont les descendants des hommes des tumuli » (p. 55).

A l'époque de Hallstadt, où la population est nomade, succèdent les deux époques de la Tène, où la population s'agglomère aux deux points représentés aujourd'hui par Zurich et Berne. Dès lors, les sépultures souterraines, rares à l'époque de Hallstadt, deviennent la règle.

L'ouvrage de M. Viollier est utile et bien fait. On est un peu étonné que, parlant de la religion gauloise dans son introduction, il ne cite pas une fois les articles de M. Jullian dans la *Revue des études anciennes*. Pourquoi dit-il « tombes souterraines » dans les titres et le texte des chapitres IV et V et « tombes plates » à la table ? Enfin, on pourra lui reprocher quelques répétitions et un peu de diffusion dans les considérations générales.

R. M.

Emanuele Ciaceri, **Culti e miti nella storia dell' antica Sicilia**. Catane, F. Battiato, 1911, xii-330 p. in-8°. Prix : 5 l.

Ce volume appartient à une *Biblioteca di filologia classica* dirigée par l'infatigable professeur Carlo Pascal. M. Ciaceri a réuni tous les textes relatifs aux temples et aux cultes de la Sicile antique. Il y a joint le témoignage des monuments, surtout des inscriptions et des monnaies. La récolte est divisée en cinq chapitres : 1° Cultes indigènes hellénisés (très intéressantes données sur Adranos, la *dea Hyblaia*, Enjx, la sibylle de Lilibée, etc.) ; 2° Mythes et cultes d'origine probablement orientale (Zeus Atabyrios, Kronos, Aphrodite Erycine, Héraclès-Melkarth, Aristée, Orion, etc.; le rôle du chien dans les cultes de la Sicile) ; 3° Grandes divinités gréco-romaines ; 4° Divinités mineures (parmi lesquelles sont comprises les Meteres, les Nymphes et les divinités égyptiennes) ; 5° Héros et personnages mythiques (fondateurs et rois, Héraclès, Iolaos, Aristée et Actéon, Daphnis, etc.). Le but de M. C. était de recueillir des données positives, en se tenant éloigné des conceptions systématiques. On sait que la Sicile a été, dans ces dernières années, le terrain de prédilection des savants qui voient partout, derrière un saint ou un pèlerinage chrétien, un dieu païen ou une fête antique. M. C. a voulu rester à l'écart de ces exagérations, aussi bien que de la fâcheuse apologétique qui ne veut rien entendre sur ce sujet. Il se réclame d'un savant religieux sicilien, le P. Ottavio Gaetani, dont l'œuvre était, à l'époque, la meilleure : Octavius Cajetanus, *Isagoge ad historiam sacram siculam*, Panormi, 1707. Le livre de M. Ciaceri rendra les plus grands ser-

vices, en même temps qu'il permet de mieux comprendre le passé religieux de la Sicile. Il est terminé par un bon index.

Ed. Thanisy.

Giovani Livi, **Dell'archivio di Francesco Datini mercante Pratese.** Celebrandosi in Prato addi xvi d'agosto MDCCCCX, auspice la pia casa de' Ceppi il v centenario della morte di Lui. Firenze, Lumachi, MDCCCCX, v-69 p. gr. in-4° et 1 pl.

Datini, mort en 1410, est un de ces marchands italiens à qui le commerce étranger donnait le goût des affaires publiques et le moyen de s'informer des nouvelles de tout pays. M. Livi, directeur des archives d'État à Bologne, donne un aperçu de la richesse des archives laissées par Datini à Prato. Il en tire des lettres intéressantes ou des extraits qu'il convient de signaler aux historiens. Des fac-similés et une planche reproduisant la statue moderne de Datini font de cette brochure un précieux souvenir du centenaire du personnage.

W.

La Juridiction ecclésiastique en matière bénéficiale sous l'ancien régime en France, tome I, *La Juridiction contentieuse*, par P. Delannoy (Université de Louvain, Recueil de travaux, 27e fascicule). Paris, Picard, 1910, xxxi-217 p. in-8°.

Cette étude comprend deux parties : les procès bénéficiaux, la compétence en matière bénéficiale. Toute la première tourne autour du dévolut, qu'il ne faut pas confondre avec la dévolution. La dévolution supposait la vacance d'un bénéfice. Quand le collateur laissait passer un certain temps sans le pourvoir, le droit de collation passait au supérieur immédiat. C'était la dévolution, établie par le troisième concile de Latran pour parer à la négligence des collateurs et à la vacance prolongée des bénéfices. Le dévolu suppose, au contraire, le bénéfice pourvu. Le collateur a usé de son droit en faveur d'un individu, soit N. Mais N., à tort ou à raison, est indigne ou incapable. Alors intervient le dévolutaire, qui dénonce l'incapacité ou l'indignité, et réclame pour lui-même le bénéfice auprès du supérieur immédiat. Durand de Maillane définit donc le dévolut « une impétration fondée sur l'incapacité de la personne du pourvu, ou sur quelque défaut dans ses titres, soit que le pourvu fût incapable avant la collation, ou que l'incapacité ne soit survenue qu'après ses provisions ». Dans la pratique, les dévolutaires s'adressaient à Rome. La curie favorisait ces pratiques, y trouvant des gains abondants. Le pape délivrait une provision au dévolutaire qui rentrait en France, prenait la place de l'ancien bénéficier, avec la complicité des parlements, et forçait l'évêque à lui accorder l'institution canonique. Sur ce thème, on voit assez ce que la jurisprudence et les justices compliquées de

l'ancien régime pouvaient broder. M. D. retrace l'histoire des variations et des règles suivies depuis la seconde moitié du xvi[e] siècle, et surtout au xviii[e] siècle. La deuxième partie relate les querelles survenues en matière de compétence entre lés juges séculiers et les officialités. M. D. explique en détail l'organisation et le fonctionnement des officialités.

Le livre de M. Delannoy est surtout fondé sur les archives du clergé de France, imprimées ou manuscrites, notamment la série G8* des Archives nationales. Pour les conflits avec le Parlement, il eût été sans doute bon de consulter les archives du Parlement, en l'espèce la série U, et de ne pas se contenter du *Recueil* (imprimé) *des Actes, Titres et Mémoires concernant les affaires du clergé de France*. Le mérite de l'auteur n'en est pas moins grand d'avoir pénétré dans ce fourré qu'est la juridiction bénéficiale.

A.

A. W. Ward and A. R. Waller. — **The Cambridge history of English Literature**, vol. VII (Cavalier and Puritan). Cambridge, University Press. 1911, in-8°, 554 pp. 10 s. 6 d.

On se rappelle que les volumes V et VI de la savante histoire de la littérature anglaise publiée sous les auspices de l'université de Cambridge par un groupe de professeurs, étaient consacrés au théâtre du xvi[e] siècle. Avec le volume VII on tombe brusquement des splendeurs de la Renaissance aux ternes et interminables discussions de théologiens anglicans et de docteurs puritains. A côté de Shakespeare et de Webster, les pamphlétaires et les controversistes de la guerre civile ne paraissent que des figures effacées. Ils appartiennent à l'histoire plus qu'à la littérature. Mais, par un extraordinaire hasard, l'époque qui produisit toute une bibliothèque d'ouvrages ennuyeux et illisibles, a produit aussi les poèmes de Milton. Il semblait qu'un volume consacré à la littérature puritaine dût donner la place d'honneur à son plus illustre représentant. L'université de Cambridge paraissait indiquée pour veiller à la mémoire du plus glorieux de ses élèves. Or, nous venons de lire le chapitre que M. G. Saintsbury a écrit sur l'auteur du *Paradis perdu*, et nous avouons notre surprise. M. G. S. a-t-il cru qu'il serait déplacé de mentionner autrement qu'en passant un chef-d'œuvre sublime dans un ouvrage qui s'étend avec beaucoup de détails sur James Howell et qui discute l'influence des *Annales* de Baronius? Même en analysant les ouvrages de Milton en prose et l'on sait s'ils sont diffus et indigestes, il n'arrive à accorder au plus grand poète épique de l'Angleterre qu'une quarantaine de pages. Dans une histoire de la littérature anglaise qui doit comprendre quatorze tomes, cinq pages ont donc suffi au *Paradis perdu* et deux au *Paradis reconquis* et à *Samson Agonistes*! Qu'on suppose une histoire de la littérature française qui donnerait au père Garasse et au père Maim-

bourg l'importance de Racine! Les traités du XVIIe siècle sur la sorcellerie sont analysés, de façon très attachante d'ailleurs, dans un chapitre guère moins étendu que le chapitre sur Milton : il faut se figurer le procès d'Urbain Grandier étudié au même titre que *Phèdre* ou *Athalie*. Passe encore si M. G. S. était équitable, mais il faut voir le dédain avec lequel le poète aveugle est traité. « Rien ne peut lui donner un caractère aimable » ; « son caractère peut à peine être très attirant » ; « des personnes qui ont uni la culture à la sincérité ont déclaré que *Comus* est lourd » ; « Milton a toujours été plus admiré que lu » ; « il n'est pas étonnant qu'il ait eu peu d'admirateurs hors d'Angleterre et que ceux-ci (comme Schérer par exemple) aient eu des raisons très spéciales de l'admirer », etc. Ce qui est étonnant, c'est que M. G. S. ignore la place que tient l'épopée de Milton dans l'œuvre de Chateaubriand. Accordons au critique qu'il est « superflu, dans la *Cambridge History of English Literature*, de faire de la rhétorique » en parlant de Milton; mais au moins ne faudrait-il pas, si l'on tient à cette qualité de précision qui donne à une étude une valeur « scientifique », accuser un poète de « manquer de variété » sans en fournir la preuve. Parmi ceux qui liront cet étrange jugement, plusieurs sans doute songeront à la description du soir dans le paradis terrestre, au lendemain d'orage dans le désert, et reverront Ève penchée sur le miroir des eaux. On s'insurgera aussi contre l'arrêt extraordinaire qui donne aux paysages miltoniens l'épithète de « vagues ». C'est la condamnation de la sobriété classique. Les paysages de Milton rappellent chez les maîtres de la peinture italienne les fonds de tableaux. Évidemment il ne faut pas leur demander la minutie d'un Burne Jones ou d'un Holman Hunt. « Le vague miltonien » ressemble singulièrement au « vague » homérique et virgilien. Mais ce n'est pas le moment de plaider la cause de Milton ; il n'a d'ailleurs pas besoin de défenseur [1].

Hâtons-nous d'ajouter que parmi les professeurs qui ont collaboré à ce septième tome, le détracteur de Milton fait exception. On aura beaucoup à apprendre du Dr Moorman, auteur du chapitre sur les poètes lyriques, ou du Dr John Brown qui fait autorité sur Bunyan et son œuvre ; nul n'était plus qualifié que le Dr J.-E. Spingarn pour écrire sur les critiques ; enfin le Dr A. W. Ward s'est chargé des historiens, M. J. B. Williams des journalistes et au professeur W. R. Sorley est dévolue la lourde tâche de parler comme il convenait de

1. Il arrive souvent aux critiques de Milton de tomber dans la vulgarité. Pareil au docteur Masson dont les six volumes imposants sur la vie de Milton permirent à Matthew Arnold d'exercer sa verve, M. G. S. risque des plaisanteries sur Milton et les femmes. L'idéal de Milton, c'était, paraît-il, « une Aspasie-Hypatie-Lucrèce-Griselidis », mais, ajoute M. G. S., « ce mélange (*blend*, terme appliqué par les boutiquiers à leur thé et à leur tabac) n'est pas communément coté sur le marché matrimonial ». De telles fadeurs déshonorent une œuvre sérieuse.

Hobbes. Nous nous permettons de signaler à M. J.-B. Williams l'exemplaire des *Nouvelles ordinaires de Londres* que conserve la Bibliothèque nationale. Ce journal, rédigé en français et qui parut à Londres de 1650 à 1657, n'a donc pas « presque entièrement disparu ». (P. 360)[1].

Ch. BASTIDE.

J.-P. BRISSOT. **Correspondance et papiers**, précédés d'un avertissement et d'une notice sur sa vie, par Cl. PERROUD. Paris, Alph. Picard et fils, s. d., in-8°, 492 pages (collection des *Mémoires et documents relatifs aux* XVIII^e *et* XIX^e *siècle*).

Voici le troisième volume que M. Perroud consacre à Brissot ; soit, avec les deux précédents, un ensemble de 1290 pages in-8°. Ceux qui considèrent que Brissot a donné son nom à l'un des deux grands partis politiques qui divisèrent la France à un des moments les plus émouvants de son histoire ; ceux qui se rappellent les jugements absolument contradictoires portés sur lui avant, pendant et depuis la Révolution ; ceux enfin que passionne la vérité historique, ne pourront que louer M. Perroud d'avoir entrepris de nous restituer ce personnage, d'avoir donné à cette œuvre de pareils développements et de l'avoir si consciencieusement accomplie.

Quand à Brissot lui-même, gagnera-t-il ou perdra-t-il à cette magistrale étude? Je crois qu'il faut distinguer. Il en sortira lavé de beaucoup de calomnies accumulées sur lui dès son vivant. Sans être d'une moralité héroïque, Brissot possédait une vertu moyenne, il fut bon citoyen : voilà ce qui paraît désormais acquis. Mais — et n'est-ce pas la seule vraie question qui se pose quand il s'agit de Brissot? — était-il à la hauteur du rôle que ses amis lui firent jouer ?

En d'autres termes, y avait-il en lui l'étoffe d'un grand politique, d'un Cromwell, par exemple, démolisseur d'une royauté, et rebâtisseur d'un autre gouvernement? Je ne pense pas que cela ressorte avec évidence des textes publiés par M. Perroud. Brissot fut un publiciste, rien de moins, et sans doute rien de plus. Trop besogneux pendant toute sa jeunesse pour avoir eu le temps de beaucoup penser, trop peu intelligent[2] pour avoir conçu un nouveau système politique, trop peu énergique pour avoir osé payer d'audace, trop simple pour s'être imposé par la ruse, il se borna à mettre une plume facile et exercée au service d'idées qui n'étaient pas proprement les siennes, mais celles de tout le monde autour de lui.

---

1. P. 308, à côté de Primrose, le professeur Watson aurait dû citer Jean Cameron, né à Glasgow en 1571, pasteur à Montauban en 1625 et plus tard professeur à l'Académie de Saumur. — Comme d'habitude, la bibliographie est fort bien faite.

2. Cependant le lieutenant de police Lenoir lui trouvait de l'esprit. Mais il paraît que c'était un prêté pour un rendu.

Et ce ne serait pas une des moindres surprises de ces temps agités que de voir Brissot, ce médiocre, en possession de sa renommée, si l'on ne savait qu'en politique ce ne sont pas toujours les plus fortes têtes d'un parti qui servent à celui-ci de porte drapeau. Au surplus, ceux qu'on appelait alors les *Brissotins*, mais que nous connaissons mieux aujourd'hui sous le nom beaucoup moins exact de *Girondins*, parti peu homogène, plus brillant que solide, plus bruyant qu'agissant, étaient d'avance voués à l'échec, car c'est encore un autre fait d'expérience politique, que le pouvoir, même en France, est aux hommes d'action et non aux hommes de plume ou de parole : un discours, on l'a dit, a pu faire changer une opinion, jamais un vote. Cela est encore bien plus vrai d'un article de journal.

Aussi ne serais-je pas supris que M. Perroud fût de cet avis, je veux dire qu'il ne s'exagérât pas le génie de Brissot, mais que Brissot lui eût paru un prétexte avantageux pour continuer à verser sur nous les inestimables trésors de son érudition. Par la place qu'il occupait à la tête de son parti politique, comme par les entreprises de librairie, de commerce, de banque et autres, auxquelles il fut mêlé en France, en Angleterre et jusqu'en Amérique; par les journaux et publications variées qu'il dirigea ou inspira; enfin, par ses relations dans le monde et un peu dans tous les mondes, Brissot pouvait être pris comme le centre d'une vaste étude sur la société française et cosmopolite aux abords et dans les premières années de la Révolution. Le sujet a été maintes fois traité ; mais, sous cet angle, il se renouvelait et prêtait à à de riches développements. Fidèle à sa méthode, M. Perroud a dédaigné d'en faire le thème d'une histoire narrative, et préféré éditer et commenter des textes. On sait avec quelle sûreté de main il a, dans ses deux premiers volumes, dépecé ce qu'on nous avait servi comme les *Mémoires de Brissot*, pour n'en garder et ne nous offrir que les morceaux authentiques. Aujourd'hui, sous le couvert de la *Correspondance* et des *Papiers* du même Brissot (où tout n'est ni de premier ordre, ni d'égale valeur, ni même de valeur), il fait défiler devant nos yeux un immense cortège de personnages de toutes nations, de toutes couleurs, français, anglais, américains, blancs et noirs, athées et croyants, royalistes et révolutionnaires, escrocs et hommes sensibles, gens de lettres et commerçants, magistrats et militaires... M. Perroud les connaît tous, et, en nous les présentant l'un après l'autre, il nous apprend (ou nous rappelle) d'où ils sont sortis, ce qu'ils ont fait dans la vie et comment ils ont fini. C'est à la fois une procession et une encyclopédie. Je ne prétends pas, ni lui non plus du reste, que tout cela soit extrêmement intéressant. Mais M. Perroud, nouveau Vatel, se croirait déshonoré vis-à-vis du public, s'il laissait celui-ci attendre un commentaire, une glose, une simple note. Il faut dire aussi que de ce précieux cuisinier la sauce vaut souvent mieux que le poisson : nous l'avions déjà constaté dans quelques-unes de ses dissertations

sur Mme Roland et ses amis ; celles dont il vient d'honorer Brissot permettent de l'affirmer bien mieux encore [1].

Eugène Welvert.

— Le petit volume de A. L. M. Nicolas, intitulé *Cheikh Ahmed Lahçahi* (Paris, Geuthner, 1910, pet. in-8°, xix-72 pp.) est le premier d'une série qui a pour titre général : *Essai sur le Cheikhisme*. Le présent volume est une biographie, en général traduite sur les sources indigènes, du fondateur de cette secte dissidente du chiisme, qui précédant le Babisme, paraît en avoir préparé la venue. C'est un document où il y aura à puiser pour l'histoire du chiisme moderne ; mais il semble que tout y soit bien oriental, c'est-à-dire peu clair et peu ordonné, et que la préface ait subi l'influence du livre. — M. G. D.

— M. A. J.-Reinach nous a envoyé, en tirage à part, le premier fascicule du *Bulletin épigraphique* qu'il publie chaque année dans la *Revue des Études grecques* (*Bulletin annuel d'Épigraphie grecque* publié par A. J.-Reinach. Première année, 1907-1908 ; Paris, Leroux, 1909 ; 96 p. Extrait de *REG*, XXII, pp. 145-195 et 306-335). On sait que dans ce *Bulletin* sont signalées toutes les inscriptions grecques publiées ou étudiées dans les recueils savants de toute l'Europe et des États-Unis, et que, non content de les analyser et de mettre en relief les connaissances nouvelles qu'elles apportent, M. R. donne place, en outre, à tous les renseignements qui, tout en étant hors du domaine épigraphique proprement dit, sont néanmoins de nature à rendre service à l'étude des inscriptions ; ensuite à un résumé succinct des ouvrages spéciaux dont les documents épigraphiques font le sujet. Faire l'éloge d'un tel travail, où tout est clairement ordonné et rangé méthodiquement, me semble superflu ; les tirages à part en sont dès maintenant indispensables, d'autant plus que M. R. y ajoute des *indices* qui en rendent la consultation bien plus facile. Ce premier fascicule nous donne les résultats du dépouillement de 55 périodiques français et étrangers, la plupart de 1908. — Un second fascicule (1910) nous conduit jusqu'au 1er décembre 1909 ; mais nous l'avons reçu comme simple tirage à part (*REG*, XXIII, pp. 287-345), sans pagination spéciale, ce qui n'a pas un grand inconvénient, mais aussi sans *indices* ; ceux du premier fascicule sont si bien disposés et si commodes qu'on regrette de ne les pas avoir pour le second.

— M. A. J.-Reinach nous a également envoyé ses rapports sur les fouilles qu'il a dirigées pendant six semaines, avec la collaboration du capitaine Weill, à Koptos dans la Haute-Égypte, sous les auspices de la Société française des fouilles archéologiques (*Rapports sur les fouilles de Koptos* (janvier-février 1910) adressés à la Société française des fouilles archéologiques et extraits de son *Bulletin*, augmentés de huit planches et d'un plan (Paris, Leroux, 1910 ; 55 p.). Ces rapports, au nombre de trois, sont des modèles de précision ; on suit pas à pas les explora-

1. Page 373, texte et note. En substituant au mot *concierge*, employé par Mme Brissot, celui de *régisseur* du château de Saint-Cloud, M. Perroud ne s'est sans doute pas rappelé que les concierges des maisons royales en étaient en réalité les régisseurs. C'était une véritable charge qui s'achetait à beaux deniers et qui rapportait, sinon de gros salaires, du moins beaucoup de revenus à côté. Bonnefoy Duplan, par exemple, concierge du petit Trianon, était un gros personnage, riche et influent, dont les descendants sont aujourd'hui marquis. Voilà sans doute pourquoi la corporation des portiers a fait place, dans le vocabulaire actuel, à celle des concierges : les mots ont leur psychologie.

teurs dans leurs découvertes, édifices royaux, temples, colonnades, stèles, reliefs, etc., intéressants aussi bien pour l'histoire de l'art que pour l'histoire de l'Égypte ancienne. A ces rapports M. R. a joint un résumé des principaux résultats d'une expédition qu'il fit dans le désert, une fois les fouilles terminées, et qui avait pour but d'explorer la route de Koptos à Kocéir (Leukos Limên) sur la Mer Rouge; c'est en quelque sorte une rapide histoire de la prospérité et de la décadence de Koptos, et de son rôle comme entrepôt commercial entre l'Égypte et l'Arabie. — My.

— La bibliothèque d'Oxford (*Scriptorum classicorum bibliotheca Oxoniensis*) publie en un volume à part deux ouvrages de Platon, l'*Apologie* et le *Ménon*, reproduits de l'edition complète de M. Burnet, t. I et t. III. Chacun des deux morceaux est précédé des sigles des manuscrits. En un passage du *Ménon*, 70 *b* on constatera une modification au texte : le mot πολῖται n'est plus entre crochets; c'était là une conjecture personnelle de M. Burnet, qu'il a abandonnée avec raison. Les signatures, dans le *Ménon*, sont erronées ; au lieu de 25, lire 23 et ainsi de suite. On sait que ces éditions n'ont ni pagination ni date. — My.

— Dans la *Rivista di filologia* de juillet 1911, p. 390-408, M. Vincenzo Ussani continue ses études critiques sur Flavius Josèphe (*Questioni flaviane. III, Le interpolazioni pliniane in Giuseppe*). Du rapprochement d'un certain nombre de passages de Josèphe et de Pline l'Ancien, — ou de Tacite, qui s'inspire lui-même de Pline, — il conclut que dans le texte du premier s'est introduite toute une série de passages traduits du second; le sentiment antisémite qui s'y manifeste, la nature des faits rapportés, les expressions employées trahissent leur véritable origine. Avant même qu'un interpolateur chrétien d'Alexandrie, vers la fin du second siècle, ait révisé l'œuvre de Flavius Josèphe, les interpolations tirées de Pline avaient pris place dans les *Antiquités judaïques* et dans *La guerre des Juifs*. — M. B.

— M. Terzaghi propose une ingénieuse interprétation d'un sujet représenté sur une amphore archaïque à figures noires publiée par Gerhard *Auserl. Vasenb.* 198, un guerrier armé volant au-dessus d'un vaisseau (*L'ombra di Achille*, extr. de *Ausonia*, IV (1909), fasc. 1, pp. 26-30). On y voit généralement l'ombre de Patrocle protégeant les navires grecs; selon M. T., ce serait l'ombre d'Achille qui vient réclamer le sacrifice de Polyxène. L'artiste se serait inspiré des poèmes cycliques, probablement de la *Petite Iliade*, qui aurait également servi de source à Euripide pour son *Hécube*, où il est plusieurs fois question de l'apparition d'Achille. — My.

Paris, 5 janvier 1912.

Monsieur le Directeur,

M. le Dr Evariste Michel me déclarant que la « prière d'insérer » jointe à son *Châteaubriand; interprétation médico-psychologique de son caractère* a été rédigée sans son aveu, je suis tout disposé à lui donner acte de cette observation. Elle n'enlève rien, à mon sens, aux dangers d'une méthode qui consiste à extraire des seuls *Mémoires d'outre-tombe* les preuves d'une disposition morbide; mais elle ne permet plus de croire que l'auteur s'imaginait « combler une étrange lacune » et consacrer le premier une étude de ce genre au tempérament du « dégénéré de génie ».

Agréez, etc.

F. Baldensperger.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 12 janvier 1912.* — M. le comte Paul Durrieu rappelle qu'il avait signalé à l'Académie la supériorité avec laquelle le peintre milanais Michelino da Besozzo, dans le premier tiers du xv[e] siècle, savait traiter les figures d'animaux. M. Durrieu avait ajouté qu'il possédait depuis longtemps la preuve que Michelino avait travaillé pour le duc Filippo Maria Visconti, et il citait un livre d'Heures conservé dans la famille du baron de Landau et qui pouvait contenir des pages de la main de Michelino. Les circonstances n'ont pas encore permis de faire exécuter des reproductions de ce manuscrit, mais M. Durrieu a récemment acquis un feuillet enluminé, provenant d'un Missel, et où apparaissent les mêmes caractères typiques que dans les Heures du duc Filippo Maria. On y remarque surtout, comme éléments décoratifs, placés au bas de la page illustrée, deux figures de cerfs accroupis, de la plus remarquable exécution, et qui annoncent déjà l'art de Pisanello.

M. Holleaux rend compte des fouilles exécutées, cette année, à Délos, par l'École française d'Athènes, aux frais de M. le duc de Loubat. Les fouilles ont porté sur cinq points principaux : 1° l'Héraion, où fut retrouvé le sanctuaire primitif, renfermant une collection de vases archaïques ; 2° la vallée de l'Inopos, dont les réservoirs, supérieur et inférieur, ont été presque complètement déblayés ; 3° le Gymnase, dont le plan a été exactement établi et qui a livré, outre de nombreux morceaux d'architecture, d'importantes inscriptions ; 4° la région située au S. et au S.-O. du théâtre, exploration qui a amené la découverte de deux temples ; 5° du sanctuaire, provisoirement appelé *Nouveau Sarapiéion*, dont la ruine a été découverte un peu à l'O. du réservoir inférieur de l'Inopos. — Les trouvailles archéologiques appartiennent aux périodes les plus diverses de l'histoire de l'art antique ; outre les céramiques (vases et masques) exhumées du sous-sol de l'Héraion, il faut signaler deux statuettes représentant des personnages assis, largement drapés, d'un style qui rappelle celui des figures de l'avenue des Branchides. — Parmi les monuments épigraphiques, la première place est due au sénatus-consulte de l'an 166 a. C. trouvé au Nouveau Sarapiéion ; les ruines du gymnase ont livré une liste des gymnasiarques de Délos, pendant 46 années à partir du rétablissement de la domination athénienne (166 a. C.) ; plusieurs textes apportent des renseignements nouveaux sur les cultes égyptiens à Délos.

M. Cagnat fait une communication sur les *castella* de la Tripolitaine. A l'époque romaine, la province de Tripolitaine, annexe de la province d'Afrique, était entourée d'une ceinture de postes fortifiés qui ont été en partie retrouvés par les explorateurs français et par les officiers des affaires indigènes du Sud tunisien. La série des fortins qui joignait la pointe méridionale du massif des Matmatas à Tripoli et à Lebda, l'ancienne *Leptis Magna*, est encore mal connue ; quelques points seulement ont pu être identifiés. Mais dans le massif lui-même on a découvert et même fouillé un certain nombre de *castella* : Detubat, Remada, Tlalet près de Tatahouine, Benia des Ouled-Mahdi, Ksar-Tarcine, Khaneti, Benia Ceder, Henchir-Remtia, Telmin. A côté de deux de ces ouvrages, les deux Benia, on a même relevé la trace d'un mur de pierre précédé d'un fossé qui indiquait la limite du territoire romain de ce côté. Dans ce mur était ouverte une porte par où les indigènes pouvaient le franchir, sous la surveillance de postes militaires. En outre, le long des routes qui de la frontière se dirigeaient vers l'intérieur du pays, étaient échelonnés des bordjs fortifiés : à Ghadamès, à Ghasia el Garbia, à Boudjem, à Siaoun, au S. du massif des Matmatas, à Ksar Ghelane à l'O.; enfin, dans l'intérieur même du massif, on a trouvé la trace soit de fortins qui gardaient les passages importants, soit de fermes fortifiées.

M. Henri Omont signale une feuille de papier contenue dans le ms. 141 de la Collection Baluze, à la Bibliothèque nationale, et renfermant des variantes des Fables de Phèdre relevées pour Nicolas Rigault, par le P. Sirmond, sur le ms. de Saint-Remi de Reims détruit par un incendie en 1774.

M. Clermont-Ganneau donne lecture d'une lettre de M. l'abbé Hyvernat sur 50 mss. coptes récemment acquis par M. J. Pierpont Morgan et provenant d'un même monastère tombé en ruines vers la fin du x[e] siècle. Plusieurs de ces mss. ont encore leur reliure originale, et une dizaine d'entre eux contiennent d'intéressantes miniatures. La plupart sont en dialecte sahidique ; deux sont en fayoumique et un seul en bohaïrique.

L'Académie déclare vacante une place de membre libre, par suite du décès de M. Edmond Saglio. L'exposition des titres des candidats est fixée au 16 février, et l'élection au 23.

Léon DOREZ.

L'imprimeur-gérant : ULYSSE ROUCHON

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 5 — 3 février — 1912

Capitaine Aymard, **Les Touaregs**, Paris, Hachette, 1911, 242 p. in-16 avec une carte et 44 gravures.

Sous ce titre général, l'auteur a décrit principalement les Touareg du sud et son livre est intéressant à consulter même après ceux de Barth et de Jean. L'organisation des tribus, la vie domestique du Targui, peu flatté, mais supérieur aux Maures et aux Arabes, la vie sociale, la géographie des contrées au Nord du Niger, la faune, sont exposées d'une façon claire et utile. On peut s'associer sans restriction aux conclusions tirées des conditions politiques et militaires sur le pays. Malheureusement, le chapitre des *Origines* est rempli d'erreurs : en dépit des autorités alléguées pour appuyer la vieille fable des Touaregs issus, comme d'autres Berbères, des Himyarites, leur nom ne vient ni de l'arabe *taraka* « abandonner », ni de l'arabe *taraqa* « assaillir » : c'est un nom de tribu berbère déjà mentionné par El Bekri : *Targa*, P., 5. Ibn Hauqal n'écrivit pas une *Description de l'Afrique*, ce n'est qu'un chapitre de sa géographie générale, qu'a traduit M. de Slane en 1842 et non en 1827, comme il est dit à tort p. 5, note 1. On ne doit pas citer la traduction fautive d'El Idrisi par Joubert (et non *Jaubert* comme il est nommé p. 6, note 1) quand on

peut consulter celle de Dozy et de Goeje. Les citations d'auteurs arabes sont incomplètes : croirait-on qu'El Bekri, le plus important de tous, El Ya'qoubi, Ibn Batoutah qui traversa le pays des Touaregs en allant au Soudan et le décrivit, ont été oubliés ? Faire des Hyksos (et non *Hycksos*) les ancêtres des Touaregs (p. 10-11) est de la pure fantaisie : ils auraient été repoussés en Libye par l'invasion des Scythes en 655 av. J.-C. ou par celle de Cambyse en 525 (!). Ou encore les Numides, ancêtres des Touaregs sont « le résultat du croisement des fils de Persée (Phorusiens ou Hycksos, peuple pasteur chassé de l'Egypte), avec les Gétules, habitants primitifs du pays » (p. 13). Cette amplification du ch. XVIII du *De bello Jugurthino* de Salluste est originale. L'aventure de Sidi 'Oqbah (p. 16) est sagement donnée comme une légende; mais les noms de la Kahina et de Kosaïlah « héros touareg » montrent qu'il s'agit d'une légende fabriquée par des tolba à demi lettrés. Ce premier chapitre aurait pu être supprimé sans inconvénient.

La carte est sommaire ; les 44 gravures sont des photographies bien choisies et bien réussies [1].

René Basset.

G. Nicole, **Catalogue des vases peints** du Musée national d'Athènes, *Supplément*. Un vol. in-8°, p. V-XI, 1-351, fig. 1-9 et un album in-f° avec XXI pl. Paris, Champion, 1911. Prix, 70 fr.

C'est en 1877 que M. Collignon fit paraître le premier catalogue des vases d'Athènes. L'ouvrage, refondu et complété par Couve, qui ne put le terminer, parut sous sa seconde forme en 1902, bientôt suivi d'une double série de tables et d'un précieux Album. Le présent supplément, qui compte plus de 1350 numéros, contient les vases entrés depuis 1897, auxquels s'ajoutent ceux que Schliemann avait découverts dans les tombes de l'acropole mycénienne : les séries primitives et minoennes, chypriotes, eubéennes et hellénistiques, enfin la suite des divers vases à reliefs se sont enrichies de nombreux et d'importants exemplaires. L'auteur, bien connu comme céramographe et dûment présenté par M. Collignon, a suivi les grandes lignes du classement adopté par ses prédécesseurs, tout en y introduisant des subdivisions et des groupements nouveaux : de très courtes notices suffisent à mettre le lecteur au courant des dernières découvertes ou des plus récentes hypothèses; la description est toujours sobre et précise et seules les indications techniques pourraient être plus nombreuses. L'album ne contient pas que des inédits, mais les monuments qu'il donne sont bien choisis : Je les aurais voulu plus abondants, mais il est probable que tel aurait été aussi le désir de l'auteur et il

1. De nombreuses fautes d'impression : p. 6, *Zirir* lire *Ziri*; p. 8, note, *lybiennes* l. *libyennes*; p. 92, *hamzad*, lire *amzad*; p. 150, *Tanazrovt* (2 fois) l. *Tanezrouft*; p. 67, note 2, *dikhr*, lire *dhikr*; *kouadrya*, lire *Khaouaryah*, etc.

faut ajouter que beaucoup de vases, qui sont simplement décrits, ont été reproduits, dans divers recueils. Quelques-unes des planches sont en couleurs, mais la polychromie en est parfois médiocre : si la planche VII donne une idée assez exacte de l'amphore d'Erétrie (888), en revanche la cruche chypriote 513 (pl. II) n'offre aucunement la teinte de l'original ; la faute, cela va sans dire, n'en est nullement à N. lui-même, mais aux procédés de reproduction qui restent encore fort imparfaits, lorsqu'il s'agit de gravures en couleurs.

P. 13, définir le terme : établissement. P. 45, est-ce bien un banc de sable ? P. 71, N. rappelle avec raison le traitement barbare que Schliemann a fait subir aux vases qu'il a découverts à Mycènes. P. 95 et suiv., comparer les spécimens que j'ai décrits dans le t. V du catalogue de Clercq. P. 124, l'anse de l'amphore 769 est étudiée et reproduite *BCH*, XXII, 1898, p. 508, fig. 17. P. 153, n° 854, l'oiseau paraît une chouette, comme sur le n° 872 (p. 159). P. 158 (870), les serpents ne sont pas enlacés. P. 167, est-ce bien un carquois et non un fourreau d'épée que porte Héraclès ? P. 183, N. est-il sûr du « héron » ? P. 196, l' « instrument de la palestre » est un javelot. P. 203, nouveaux lécythes avec le nom de Diphilos, fils de Melanopos. P. 227, n° 1055, le deinos apode en métal est connu dans la Grèce propre comme vase funéraire et « agonistique ». P. 249, je doute beaucoup que l'athlète nu trempe une bandelette dans le pseudo-aryballe. Pourquoi écrire p. 270 Homolle-Perdrizet et p. 145 le nom seul de Perdrizet ? P. 244 et 265, je trouve la graphie strigile et p. 255 et 343 strigyle : la première orthographe est la bonne. — On ne peut, en fermant le bon et l'utile catalogue de N., s'empêcher de penser que le musée d'Athènes est privilégié parmi les galeries d'Europe : non seulement les inventaires en sont publiés avec le plus grand soin, mais ils sont constamment tenus à jour par des rééditions et des additions successives. Sans doute la richesse des séries qu'il renferme justifie l'émulation féconde des archéologues, mais le jour viendra-t-il jamais où les Italiens voudront imiter l'exemple qui leur est donné ailleurs et verrons-nous quelque jour le catalogue illustré et complet du Musée du Papa Giulio, du Musée de Naples et du Musée étrusque de Florence ?

A. DE RIDDER.

Vitae sanctorum Danorum. Udgivne ved M. Cl. GERTZ, af Selskabet for Udgivelse af Kilder til Dansk Historie, Andet Haefte, pp. 167-390. Copenhague, en commission chez G. E. C. Gad, 1910. Gr. in-8°.

Ce deuxième fascicule des *Vitae sanctorum Danorum* comprend des pièces relatives à saint Canut, duc de Schleswig, à saint Ketil ou Ketillus, confesseur, à saint Guillaume, abbé d'Æbelholt, à sainte Marguerite de Roskilde. La plupart de ces pièces proviennent de livres de culte, bréviaires, antiphonaires, missels. Un certain nombre sont

déjà connues. On retrouve ainsi les pièces de la *Bibliotheca hagiographica latina*, 1554, 1555, 4651, 4652, 8908, 5324. Mais M. Gertz donne un meilleur texte, distingue les récits parallèles (pour la vie de Ketil), donne les abrégés des bréviaires en montrant leur parenté mutuelle, ajoute les pièces de vers des offices et fait connaître des récits tout à fait nouveaux comme le recueil des miracles de saint Canut. Des introductions soignées font connaître les manuscrits de ces textes et contiennent de précieuses indications historiques. L'ensemble est excellent et a un caractère tout à fait scientifique. Guillaume d'Æbelholt intéresse la France. Il était Parisien et chanoine de Saint-Victor. Une partie de sa biographie, d'ailleurs conservée dans des mss. de la bibliothèque nationale, a de l'importance pour l'histoire religieuse de Paris. Nous devons regretter que les introductions soient rédigées en danois. La langue arrêtera plus d'un de nos étudiants et tous les hagiographes ne savent pas le danois. Pour cette publication, le latin paraissait indiqué.

D. Sonnery.

De Oud-Cristelijke Sarkophagen en hun godsdienstige beteekenis. Door H. T. Oberman. 's-Gravenhage, M. Nijhoff, 1911. viii-158 p. et 39 fig. sur 12 pl, grand in-4°. Prix : 12 florins.

L'étude de M. Oberman est une analyse méthodique des représentations que l'on voit sur les sarcophages chrétiens et des croyances ou des sentiments qui les ont inspirées. Le premier chapitre est une introduction. L'auteur énumère les sarcophages et les publications qui leur ont été consacrées. Il en établit la chronologie. Le chapitre suivant est une classification des motifs figurés d'après leur provenance : motifs empruntés à l'art païen, motifs empruntés à l'art des catacombes, motifs nouveaux et originaux. La représentation de l'orante méritait un chapitre particulier où M. O. le définit, détermine la nature de son acte, décrit le milieu dans lequel les artistes le font paraître (arbres, oiseaux, saints, brebis, etc.). Une autre série symbolyse l'idée du salut ou du triomphe sur la mort par la rédemption : le Bon Pasteur, Jonas, Noë, Daniel, Suzanne, le passage de la mer Rouge, le sacrifice d'Abraham, etc. Un cycle spécial est l'histoire du Christ considéré comme Sauveur. Souvent il préside au centre de la composition. M. O. décrit et classe les divers aspects de cette figure. Un long chapitre traite des images du paradis ou qui l'annoncent. Elles montrent l'homme apaisant enfin sa soif (noces de Cana, Samaritaine, Moïse frappant le rocher) ou sa faim (multiplication des pains, cène), ou bien encore arraché au danger (Jonas, Adam et Ève dans le paradis). Dans d'autres scènes, nous assistons aux occupations du paradis, prière, lecture, jeux, au milieu des oiseaux, des fleurs et des arbres, au son de la musique (Orphée). Alors toute pudeur sera déplacée ; les personnages placés au paradis sont représentés nus. Pour

donner une idée de la manière dont les saints participent aux scènes de sarcophages, M. O. a choisi saint Pierre et le considère dans ses trois situations habituelles, recevant ses pouvoirs du Christ (tradition des clés), médiateur de salut, enfin, portant la croix de son martyre ou emprisonné. Un chapitre sert de conclusion.

L'ouvrage est accompagné de belles héliogravures des principaux sarcophages chrétiens. Une notice donne les sujets d'une manière très commode. On peut recommander le livre comme la meilleure étude d'ensemble. Il est vraiment fâcheux qu'il soit écrit dans une langue peu répandue. M. Oberman n'aura pas, à cause de cela, tout le succès qu'il mérite.

S.

Das auslautende -s auf den lateinischen Inschriften. Von Carola PROSKAUER. Strasbourg, Trübner, 1910, VIII-208, p. in-8°. Prix : 6 M.

L'auteur de ce travail croit que l'*s* final était encore complètement conservé vers 600 av. J.-C. Entre cette date et l'époque historique, il est instable après *o* bref ouvert. Vers 200, il se consolide, par suite de la substitution de *u* plus fermé à *o*. Cette consolidation est définitive et de telle nature que l'*s* final passe en roman. La chute de *s* en roumain et en italien n'a aucun rapport avec l'ancien latin.

Ces derniers points étaient connus. La consolidation de l'*s*, vers 200, est, au contraire contredite par l'usage des poètes. On a la ressource de dire que les poètes ont prolongé arbitrairement un état de choses ancien et changé. Il y a, à cela, deux difficultés. D'abord M. Havet a prouvé que la fluctuation chez les poètes n'est pas arbitraire ni également étendue. Il y a restriction graduelle de Plaute à Cicéron. De plus, le texte de Cicéron, *Orator*, 161, atteste formellement que certaines gens prononcent encore de son temps sans faire entendre l'*s* : *quod iam subrusticum uidetur*. Il ne faut pas considérer ce texte comme posant la question ; il la résoud. Ce n'est pas l'énoncé d'un problème, c'est un témoignage. M. Havet était au contraire parfaitement fondé à regarder les inscriptions comme soulevant plus de difficultés qu'elles n'en dissipent sur ce point. Il aurait fallu tenir compte du supplément que M. Havet a apporté à son premier article dans les *Mélanges Boissier*, p. 263 et suiv. Enfin l'*s* final n'est pas seulement caduc après *o* final, mais après *i* bref.

Malgré ces réserves, cette brochure, en réunissant tous les exemples épigraphiques et en faisant une large enquête, rendra service. Une table détaillée eût été utile. Comment saura-t-on, par exemple, que nous avons là un recueil des cas où l'*s* est omise dans l'indication de l'âge, dans *annos* et *annis* ? Une quantité de détails intéressants et bien classés, utiles aux épigraphistes ou aux linguistes, passeront forcément inaperçus.

H. PLÉMY.

Fleury Vindry, **Les Parlementaires français au XVIe siècle**, t. II (1er fasc.), Parlement de Bordeaux. Paris, H. Champion, 1910, in-8°, 132 + xxxv p.

Suite de cette intéressante et utile publication, due à un prodigieux labeur. Sur ces 396 notices, quelques-unes sont particulièrement importantes : les Daffis, les Nesmond, les de Mullet, les de Cruseau (M. Fl. V. apprécie particulièrement le chroniqueur Etienne de Cruseau), les Eyquem (parmi eux Montaigne), la Boétie, les Gauffreteau (ici un chroniqueur que M. Fl. V. n'aime guère), Arnoul le Ferron, les de Baulon, Métivier, Florimond de Raemond, Geoffroy de Malvin, etc. Je n'ai pas besoin de dire avec quelle minutieuse probité sont établies ces notices, désormais indispensables.

Au risque d'attirer la foudre sur M. Fl. V., je révèlerai ce mystère que le *Contr'un* est pour lui une « pâteuse élucubration scolaire », qui jouit d'une « prodigieuse et inexplicable renommée ». Il juge comme nous l'avons fait nous même les allusions à l'œuvre de Ronsard, lesquelles sont au futur. Et il traite irrévérencieusement de « réjouissante découverte » la thèse qui attribue à Montaigne sinon la paternité, du moins le décrassage de la *Servitude volontaire*. Où l'on sera peut-être moins facilement d'accord avec M. Fl. V., c'est quand il dénie aux réformés du xvie siècle, même après 1572, toute tendance républicaine. Le loyalisme de Condé, de Coligny, de Henri de Navarre (le loyalisme de ce dernier était quelque peu intéressé) ne font rien à l'affaire. Les pamphlets de 1573-1579 n'en tirent pas moins les conséquences politiques de l'esprit d'examen. « Ceux de la R. P. R. n'étaient pas *contre Un* ». Ils semblent bien qu'ils le fussent devenus après la Saint-Barthélemy, puisqu'ils confisquèrent le *Contr' Un* à leur profit.

L'appendice comprend des notes prises à l'état-civil de Bordeaux, pour la période 1560-1610. P. 130, errata et addenda au t. 1er.

H. Hauser.

J. Churton Collins. — **Voltaire, Montesquieu et Rousseau en Angleterre**, traduit de l'anglais par Pierre Deseille. Paris, Hachette, 1911, in-12, 252 pp. 3 fr. 50.

William P. Trent. — **Littérature américaine**, traduction de Henry D. Davray, Paris, Colin, 1911, in-12, 426 pp., 5 francs.

Lettres de Lord Byron, traduites par Jean Delachaume, avec une préface de G. Clémenceau. Paris, Calmann-Lévy, 1911, in-8°, 440 pp., 7 fr. 50.

Rien ne prouve mieux l'intérêt qu'on prend en France à la littérature d'outre-Manche et d'outre-Atlantique que ces trois traductions. Le livre de M. Churton Collins est bien connu de ceux qui se sont occupés du séjour de Voltaire en Angleterre. On en lit la traduction avec plaisir. Félicitons M. Ch. C. de sa préface où, sans employer le mot de littérature comparée dont on fait si souvent abus, il donne de la science qu'elle devrait être une excellente définition, en l'appelant

« l'étude des relations étroites qui existent entre la culture d'un pays et celle des pays étrangers et de l'influence mutuelle des principales littératures européennes sur leur évolution et leur progrès réciproques ». Ce que l'auteur dit de « l'entente cordiale », est beaucoup plus contestable : on ne peut, semble-t-il, établir aucune corrélation entre l'expansion politique d'un peuple et la diffusion de sa littérature ; il est possible que nos idées pénètrent « pacifiquement » en Angleterre à l'heure présente, mais elles y pénétraient bien au XVIIIe siècle en dépit des guerres coloniales, et de bons juges assurent que les Allemands ont attendu, pour s'éprendre de notre culture, la guerre de 1870 [1].

La collection d'histoires des littératures publiée par la librairie Armand Colin s'est enrichie d'une littérature américaine que les lecteurs français devront au souple et élégant traducteur qu'est M. Henry D. Davray. L'auteur de ce manuel, le professeur Trent, de l'Université Columbia, malgré la réputation solide dont il jouit en Amérique, n'est pas connu en France autant que tel de ses collègues, par exemple, le professeur Barrett-Wendell, le professeur Baker ou M. Woodberry. On ne s'étonnera pas de trouver chez lui comme chez eux la même absence de préjugés et la même indépendance d'idées. A la différence de M. Barrett-Wendell, le professeur Trent fait bon marché de toute la littérature coloniale américaine, fatras de sermons, de livres de controverse religieuse, d'annales et de récits de voyages ; tout son effort se porte sur l'étude du XIXe siècle. Tandis que les chapitres sur la période coloniale et la période révolutionnaire ne demandent qu'une centaine de pages, les chapitres sur la « période de formation » (1789-1829) et la « période locale » (1830-1865), en prennent plus de trois cents. Par un scrupule d'historien dont les jugements exigent pour plus de sûreté le recul du temps, le professeur T. s'arrête à la date de 1865. C'est dommage, car si nous connaissons bien les « classiques » américains, Irving, Hawthorne et même Poe et Whitman, nous avons moins de renseignements sur les contemporains. Dans quel sens s'oriente la pensée américaine ? Poe et Whitman ont-ils fait école ? Quelle est la dette actuelle de l'Amérique envers l'Angleterre ? Quelle action exerçons-nous là-bas et quelle action y exercent les Allemands ? Autant de question auxquelles nous voudrions voir répondre avec quelque précision. En fermant le livre on est pris d'un soupçon : y aurait-il chez cet Américain un peu de timidité académique ? Inutile d'ajouter que le volume est admirablement imprimé. On n'y relève aucune de ces fautes d'impression qui ont la gravité de contresens.

Les lettres de Lord Byron sont bien oubliées aujourd'hui en Angleterre. D'ailleurs toute son œuvre y est dépréciée, injustement cela va

1. Quelques fautes d'impression regrettables : par exemple, *concenning*, p. 47 ; *Slounc* pour Sloane, p. 78 ; *Benchot* pour Beuchot, p. 86 ; *Abanzit* pour Abauzit, p. 184, etc.

sans dire, car, avec Shakespeare et Milton, il est à peu près le seul auteur anglais qui ait acquis une renommée européenne. Le titre que M. Delachaume a donné à sa traduction n'est pas tout à fait exact : c'est *choix* de lettres qu'il aurait fallu dire, car des 635 lettres de l'édition anglaise il n'a retenu pour les traduire que 165 et, par un fâcheux oubli, il n'a pas prévenu le lecteur de cette mutilation. La traduction est fidèle et rend souvent la vivacité de l'original, mais le commentaire manque quelquefois de sûreté et les fautes d'impression abondent [1]. On lira avec plaisir la vigoureuse préface de M. G. Clémenceau.

Ch. Bastide.

H. G. Paul, **John Dennis, His Life and Criticism,** New-York, Columbia University Press, 1911, in-8°, 229 pp. 1 dollar 25.

C'est une tâche délicate que de tenter la réhabilitation d'un auteur condamné par un poète satirique de génie. Les adversaires de Boileau ne se sont pas relevés des coups qu'il leur a portés ; ceux de Pope évoquent dans notre mémoire les vers qui les ont rendus ridicules. Nul ne paraît plus grotesque que Dennis, « le petit critique replet, aux sourcils froncés, aux gros yeux myopes », si prompt à s'emporter que Pope pouvait, à la grande joie des lecteurs, le représenter comme sujet à des attaques de fièvre chaude. Ce fut un écrivain infatigable. Comme la plupart des médiocres, il s'essayait successivement dans tous les genres, sans réussir dans aucun. La longue liste de ses publications que M. H. G. P. a établie avec un zèle louable, contient pêle-mêle poésies, traductions, tragédies, pamphlets politiques, essais critiques. De ce fatras, le docteur Spingarn avait tiré il y a deux ans pour ses *Morceaux choisis des critiques du* XVII° *siècle*, le *Critique impartial*, une réponse à un traité de Rymer sur la tragédie. M. H. G. P. a voulu faire mieux : il a tout lu et rend compte de tout. Sans aller jusqu'à confirmer le jugement de Swinburne pour qui « Dennis est supérieur à Addison », M. H. G. P, pense que le critique a été injustement déprécié. « Son importance n'est pas dans les doctrines qu'il a soutenues, mais dans le fait qu'il fut l'un des premiers de sa race à consacrer la meilleure partie de sa vie à la critique ». Acceptons qu'on tresse une couronne à ce père grincheux de la critique moderne, « au Timon de Grub Street », comme l'appelle si bien Thackeray. Peut-être sera-t-on désormais moins sévère pour Dennis, mais je doute qu'on lise beaucoup *Les remarques sur le roi Arthur, poème héroïque, L'utilité du théâtre au bonheur de l'humanité, au gouvernement et à la religion, Le progrès et la réforme de la poésie moderne*, etc. — Quelques fautes à signaler : *Benchot* pour *Beuchot*,

1. P. 7 : Lisez non l'*homme de sentiment* mais l'*homme sensible*; p. 8 : il s'agit non de Jonson l'auteur comique, mais de Samuel Johnson le critique ; p. 18 : la lettre VIII ne vient pas à sa place ; *ibid.*, n., *torie* est une orthographe vieillie ; p. 58, lisez *Montague*; p. 341, lisez : *Rowcroft*, etc.

p. 4; lire : *William*, p. 6; le renvoi manque p. 33 n.; lire p. 119 : « le bon sens »; et pp. 121, 221 : *Desmarets*. Dans l'exemplaire que j'ai entre les mains, je n'ai pas trouvé de table des matières. L'index des noms propres ne comble pas cette lacune. L'orthographe *Terrence*, p. 83, répétée p. 228 et ailleurs, paraît bizarre. — L'auteur a eu raison de mettre en évidence ce que les idées de Dennis avaient de révolutionnaire à son époque. Ce fut, sans qu'il s'en doutât, une sorte d'ancêtre des romantiques. L'un des premiers à reconnaître le génie de Milton, il proposait aux poètes de renoncer à l'imitation des chefs-d'œuvre de l'antiquité païenne pour puiser leur inspiration dans la Bible. La source de la poésie, disait-il encore, c'est l'émotion. Il se faisait contre Pope et l'école classique le défenseur du vers blanc, le vers de Shakespeare et de Milton. Enfin, et ce dernier trait est tout à fait digne de remarque, il eut, surtout dans sa jeunesse, un culte très sincère pour la nature. « J'aime, dit-il dans son récit d'un voyage en Italie, les collines et les vallées, les prairies ornées de fleurs, et les ruisseaux murmurants. Mais c'est avec transport que j'ai contemplé les Alpes, transport mélangé d'un sentiment d'horreur et quelquefois presque de désespoir ». Nous nous rangeons à l'avis de M. H. G. P. quand il s'écrie que le malheur de Dennis fut de vivre trop vieux et de s'attirer dans sa vieillesse les sarcasmes de Pope. Il ne sera pas facile de chasser de notre mémoire l'image d'un Dennis misérable, aigri, extravagant.

Ch. Bastide.

Dr. Eugen. Kaufmann. **Das französische Bankwesen, mit besonderer Berücksichtigung der drei Depositengrossbanken** (Ergänzungsheft I de l'*Archiv f. Socialwissenschaft und Sozialpolitik*). Tübingen, J. C. B. Mohr, 1911. In-8°, xii-372 p.

C'est une chose curieuse que nous devions à un étranger le seul exposé scientifique d'ensemble de la question des banques. L'auteur explique lui-même ce phénomène : ceux des Français à qui ne fait pas défaut la compétence sont au service ou dans la dépendance des établissements qu'il s'agit d'étudier. L'exposé de M. K. est remarquablement clair. Mais là n'est pas son principal mérite. On sent que M. K. ne s'est pas contenté d'étudier son sujet, *germanico more*, dans les textes et dans les bilans. Il a vécu dans nos banques, il en a étudié le fonctionnement concret, les habitudes, le personnel. Son historique est d'une lecture particulièrement savoureuse, parce qu'on y voit des hommes, les premiers Rothschild, les grands banquiers orléanistes, les Péreire. Sur nos grands établissements de crédit, M. K. ne partage ni les indignations de Lysis ni les enthousiasmes de Testis. A chaque peuple les institutions de crédit qu'il mérite. Les nôtres changeront, quand changera notre mentalité.

Henri Hauser.

La solidarité sociale, ses formes, son principe, ses limites. Travaux et paroles de René Worms, A. D. Xénopol, etc., etc. (t. III des *Annales de l'Intitut international de sociologie*), Paris, Giard et Brière. 1911, In-8°. 326 p.

La Solidarité de M. Léon Bourgeois devait avoir son congrès. Il s'est tenu à Berne en 1909. Il nous est impossible de résumer ou même d'énumérer ici les communications, parfois brillantes, de MM. Novicow, Ludwig Stein, Grimanelli, Gobat, F. Buisson, Ostwald, James M. Baldwin et de tant d'autres. Notons seulement la place que le Congrès a donnée, d'une façon plutôt inattendue, à la notion des limites de la solidarité. En particulier la lecture de M. G. Papillaut sur les limites biologiques de la solidarité est singulièrement riche d'observations précises.

Sur la solidarité nationale, la communication la plus importante est celle de M. Xénopol. On voit qu'elle émane d'un citoyen d'un de ces pays où la langue est presque le seul support de la nationalité. Aussi M. X. n'admet-il qu'une cause à la coexistence de plusieurs idiomes dans le sein d'un même peuple, à savoir la contrainte, et est-il disposé à identifier les limites linguistiques et les limites nationales. Ces théories ne trouvent que très imparfaitement leur application dans l'Europe occidentale. Où M. X. est plus solide, c'est quand il dit : « Ce n'est pas en sanctionnant des injustices présentes que l'on assurera la solidarité humaine ». Ce qu'on appelle la paix par le droit ne saurait sortir de la paix contre le droit.

Contre la thèse de M. Novicow, qui veut voir dans la solidarité internationale le seul facteur, non seulement futur mais passé, du progrès humain, des objections ont été formulées, notamment, par cet esprit si libre et si original qu'est M. Fournière. Il est fâcheux que M. Novicow n'en ait pas présenté, à son tour, contre les propositions de M. Couturat en faveur d'une langue internationale artificielle.

Henri HAUSER.

Dr Heinrich POHL **Deutsche Prisengerichtsbarkeit**. Ihre Reform durch das Haager Abkommen vom. 18. Okt 1907. Tübingen, G. C. B. Mohr, 1911. In-8°, 233 p.

Que deviendra la convention de 1907 ? Sera-t-elle jamais la loi des nations ? Que sera la cour internationale des prises ? Dès maintenant il est intéressant de rechercher, dans le droit spécial des diverses nations maritimes, les antécédents de cette institution. M. P. le fait dans un esprit très positif, sans cacher sa méfiance à l'égard de certaines formules creuses, par exemple « la communauté juridique internationale » (ce que nos pacifistes les plus notoires appellent *la société des nations*) considérée comme source de droit. Le droit international allemand lui apparaît comme la somme des principes juridiques que l'État allemand reconnaît comme obligatoires pour soi dans ses rapports de fait avec les autres États C'est seulement de la ressemblance entre les règles de droit spéciales à chaque État que peut sortir

un droit international positif. « La convention des prises n'est pour le moment rien de plus qu'un projet non obligatoire... On est à l'œuvre, pour appeler à la vie un devoir-être ». Bref la Société des nations n'est pas un commencement, mais, dans tous le sens du mot, une fin. En appendice (en français) les propositions allemandes et anglaises à la conférence, et la convention.

H. Hr.

Albert Anthony Giesecke. **American commercial legislation before 1789.** University of Pennsylvania, D. Appleton and Co. New-York. 1910. In-8°, iv-167 p. Index.

Nous savons, en Europe, le rôle joué par les questions de législation commerciale dans la révolte des colonies d'Amérique. Mais nous oublions facilement que l'Angleterre pratiquait, tout comme les autres puissances, la théorie du pacte colonial. Ce n'est qu'à la longue, et à mesure que leurs intérêts devenaient plus considérables, que les colonies songèrent à dénier au gouvernement métropolitain le droit de s'occuper de leurs affaires, à faire appel à la grande charte et à la déclaration de 1689.

M. A. A. G. montre en outre quel savant système de droits d'entrée et de sortie, de primes, etc., isolaient les colonies les unes des autres.

La révolution coupe les relations commerciales avec l'Angleterre. Mais elle n'a pas pour effet de constituer la fédération en une unité douanière. La législation commerciale est du ressort des États, et chaque État a ses tarifs spéciaux, parfois dirigés contre les États voisins. En 1781-1782 le Congrès échoue encore dans sa tentative d'établissement d'un droit de douane fédéral de 5 o/o sur certains produits étrangers ; de même en 1786. Il fallait cependant constituer des ressources à la Confédération, ne fût-ce que pour le service de la dette. Mais l'opposition d'un seul État suffisait à tout empêcher. Il fallut la convention d'Annapolis et celle de Philadelphie (1787) pour conférer au Congrès un droit de contrôle sur le commerce extérieur et le commerce entre États, pour donner au pouvoir fédéral le droit exclusif de conclure des traités. On peut dire que cette convention a autant contribué que le vote même de la Constitution à faire des États-Unis une nation.

H. Hr.

Walther Reinöhl, **Uhland als Politiker,** Tübingen, Mohr, 1911, 8°, p. 267 Mk. 5 (Beiträge zur Parteigeschichte, hersg. v. Ad. Wahl. 2, Bd).

Adolf Rapp, Friedrich Theodor **Vischer und die Politik,** Ibid. 1911, 8°. p. 166, Mk. 3,40 (Ibid., 3, Bd).

I. Un exposé méthodique de la carrière politique d'Uhland, bien qu'il ne pût nous apporter aucune révélation sur une vie si franche et si droite, méritait de nous être présenté et il complètera le portrait si

souvent tracé du savant et du poète. M. Reinöhl a recherché dans la correspondance d'Uhland et de ses amis, dans ses manuscrits conservés au *Schiller Museum*, dans les comptes rendus et les archives du Landtag wurtembergeois et ailleurs encore les documents nécessaires pour suivre le rôle de l'avocat et du professeur devenu, malgré lui, par conscience, homme politique. Vers 1815, les démocrates du Wurtemberg étaient d'irréductibles conservateurs, et Uhland qui, sa vie durant, fut boudé par les monarchies, débute dans la politique par la lutte pour le maintien de l'ancienne constitution avec les *Altrechtler*, il réclame la suppression de la noblesse, il écrit ses fameuses poésies politiques (M. R. eût pu s'y arrêter davantage) et gagne ce renom de défenseur intransigeant des droits du peuple qui par deux fois le désigna aux suffrages de ses concitoyens. Son activité parlementaire dans les sessions de 1819 à 1826 et de 1833 à 1838 est suivie en détail; chacune de ses motions, chacun de ses amendements et de ses votes sont commentés, souvent avec ses propres paroles. Il eût été à souhaiter que l'auteur, au lieu de se borner à suivre l'ordre chronologique, eût groupé les différents points de cette activité, qu'il nous eût donné une idée plus complète et de la chambre wurtembergeoise et de la vie politique du pays. Uhland est trop isolé dans cette étude; c'est un portrait sans cadre. Pour le dernier chapitre de la vie politique d'Uhland au Parlement de Francfort, cette lacune est moins sensible : l'histoire de l'Assemblée nationale est une page souvent retracée de l'histoire d'Allemagne et en outre l'activité du député, du fait de son caractère, y fut moins dispersée et plus restreinte aussi. Elle reste intéressante à suivre et la voix obstinée et éloquente de ce modeste qui ne recherchait pas la tribune, qui fuyait les clubs, qui repoussait toutes les avances, emprunte de cette réserve une énergie qui force le respect. Mais nous aurions aimé rencontrer dans ces pages un portrait d'Uhland orateur, quelques mots sur son humour, car il n'en manquait pas; M. R. n'eût pas été embarrassé pour recueillir des souvenirs auprès de l'ancienne génération. Nous aurions enfin voulu aussi connaître l'origine des idées politiques de ce doctrinaire qui ne voulait l'unité que par la liberté, nous aurions voulu voir analyser l'influence des idées de la Révolution sur son esprit (elle est évidente, mais jusqu'à quel degré l'a-t-il subie?), le résultat du séjour de Paris, celui de ses relations avec un petit pays alors en pleine fermentation, Bade. M. R. s'est bien acquitté de sa tâche proprement dite, mais il a eu le tort de négliger les entours du sujet.

II. La monographie de M. Rapp appartient comme la précédente à une collection dont M. Wahl, professeur à Tubingue, vient d'entreprendre la publication et qui se propose de grouper les documents et les études intéressant l'histoire des partis politiques, sans restreindre celle-ci à l'Allemagne. D'ailleurs en dehors même des travaux abor-

dant directement notre propre histoire ou celle de l'Angleterre, il est évident que les conceptions politiques au-delà du Rhin présentent de fréquentes attaches avec celles des pays voisins. C'était vrai pour Uhland, qui peut passer pour un fils intellectuel de notre Révolution, c'est vrai également pour Vischer, si gallophobe qu'il ait été. A la différence d'Uhland, Vischer a fait passionnément de la politique, il l'a recherchée et il l'a maudite, il l'a infatigablement servie par la plume et par la parole; mais comme Uhland, il n'a eu aucune ambition personnelle et autant que son froid compatriote, démocrate et *grossdeutscher* comme lui, il n'obéissait partout qu'à un patriotisme sincère, seulement plus bouillonnant et plus inquiet. Toute l'activité politique de Vischer est concentrée autour du problème de l'unité allemande. M. R. a suivi en détail son rôle au Parlement de Francfort, dans les séances et dans les clubs, puis après la dissolution de l'assemblée, la campagne que, de 1855 à 1866, retiré à Zurich, il mène en faveur de la cause nationale, les solutions successives qu'il cherche à la question, car cet esprit souple sait en voir les multiples aspects si souvent modifiés par les événements. Nous le voyons toujours garder ses méfiances à l'égard de la Prusse, ses sympathies pour l'Autriche, ses inquiétudes d'une intervention française et son ardent désir d'une grande guerre nationale dont l'élan lui semblait devoir fondre toutes les résistances, et c'est plaisir de retrouver de ces divers sentiments dans le livre de M. R. l'expression pittoresque, souvent bizarre, toujours savoureuse. Lorsqu'enfin en 1866 le nœud qui ne pouvait se délier fut tranché par la diplomatie de Berlin, Vischer resta profondément blessé du succès de la Prusse, mais il jugea avec la plupart des *grossdeutsche* que les succès de 1871 avaient racheté la faute de 1866 et il devint un des admirateurs sincères de la politique de Bismarck. M. R. a retracé d'une manière très attachante et très fidèle cette longue part prise par Vischer à la politique; il a analysé ou cité beaucoup de ses discours, de ses feuilles volantes, de ses articles, dont certains ne furent pas imprimés; il a tiré parti des lettres échangées avec Strauss, Märklin, le pasteur Rapp, Günthert, etc., et dans l'ensemble des renseignements qu'il a ainsi amassés la part du nouveau reste assez grande. Son étude, comme celle de M. Reinöhl, fait bien augurer de l'entreprise due à l'initiative de M Wahl. L. R.

Max LENZ. **Geschichte Bismarcks.** 3, verbesserte und ergänzte Auflage. Leipzig, Duncker et Humblot. 1911, in 8° p. 497. mk. 8.

Georges GOYAU. **Bismarck et l'Église.** Le Culturkampf. (1870-1878). Paris, Perrin, 1911, in-16, 2 vol. pp. 34, 487 et 435. Fr. 8.

Henri MOYSSET. **L'Esprit public en Allemagne.** Vingt ans après Bismarck. Paris, Alcan, 1911, in-8° pp. 29, 304. Fr. 5.

Lucien HUBERT. **L'Effort allemand.** L'Allemagne et la France au point de vue économique. Paris, Alcan, 1911, in-16. p. 236. Fr. 3.50.

I. La première édition de l'ouvrage de M. Lenz a paru en 1902;

j'en ai rendu compte dans la *Revue* du 5 février 1903. Il n'est pas besoin de refaire l'éloge de cette *Histoire de Bismarck* qui reproduit presque exactement l'article dont M. L. a été chargé pour l'*Allgem. deutsche Biographie* (vol. 46). Il suffira d'appeler l'attention sur les parties nouvelles du livre. A part de légères retouches de style et quelques précisions de plus çà et là, comme sur le refus du roi de Prusse de prendre part au Congrès des princes de Francfort, sur les négociations avec l'Autriche avant le conflit de 1866 et sur l'attitude de Napoléon après Sadowa, il n'y a de vraiment neuf que le chapitre consacré au *Norddeutscher Bund*. Mais celui-ci constitue une addition importante : il était réduit à 9 pages dans la première édition, il en a 54 dans la nouvelle ; les papiers de Bennigsen et les Mémoires de Hohenlohe semblent en avoir fourni les principaux éléments. M. L. nous y renseigne mieux sur la préparation laborieuse de la nouvelle constitution, sur le partage du pouvoir entre le *Bundesrat* et le *Reichstag*, sur l'attitude des partis et plus spécialement sur le rôle des nationaux-libéraux et de leur ancien chef Bennigsen. La question de Luxembourg dont Bismarck sut user si habilement pour chauffer le nationalisme allemand et les efforts déployés afin de gagner à la cause de l'unité la Bavière, dont il n'aurait pas hésité à briser la résistance par la force, s'il l'eût fallu, toute cette période intéressante entre les deux grandes guerres a reçu le développement qu'elle comportait et une lacune de l'excellent ouvrage est ainsi comblée.

II. Existe-t-il une histoire impartiale du *Culturkampf* et en général de tous les conflits nés de la rivalité de l'Église et de l'État ? Il paraît difficile de l'admettre ; on ne s'étonnera pas en tout cas de recevoir de M. Goyau un récit catholique de la lutte qui mit aux prises Bismarck et l'ultramontanisme. Il a fouillé ce long épisode de la politique intérieure du chancelier, il a dépouillé une énorme littérature imprimée, mémoires et correspondances des principaux acteurs de la querelle, écrits de polémique et controverses théologiques, procès-verbaux des débats parlementaires ; il n'a rien négligé et a su recueillir aussi nombre de documents inédits que lui ont livrés les archives des évêchés et des cures. Son livre est puissamment documenté, mais, il faut le dire, en vue d'une apologie, et on ne pourra le consulter que pour y trouver la thèse d'un parti.

Pour M. G. le *Culturkampf* fut une erreur de Bismarck, une campagne malheureuse où il s'est lourdement mépris et a donné des preuves d'une nervosité trop fréquente. Bismarck était d'une piété sincère et le premier chapitre nous définit cette religiosité particulière, réelle, mais fermée au sens d'une organisation religieuse. Sans aucun parti-pris contre l'Église et nullement avec les convictions d'un sectaire, Bismarck a laissé agir les nationaux-libéraux dont il avait besoin depuis que les conservateurs l'avaient abandonné. Il s'est servi

d'eux pour écraser le Centre qu'il accusait de compromettre l'unité du jeune Empire et il s'est fait du *Culturkampf* une arme contre les tendances antinationales d'une coalition redoutable. Malgré les protestations des catholiques et la plaidoierie habile de leur historien, il faut bien reconnaître que la résistance des Polonais comme l'hostilité du parti guelfe ne laissaient pas de donner quelque fondement à ces griefs du chancelier. Windthorst ne combattait pas seulement pour l'indépendance de la vie religieuse en Allemagne. Que dans cette défense de son œuvre, Bismarck se soit laissé entraîner trop loin, on peut l'accorder à M. G.; il a su d'ailleurs abandonner à ses collaborateurs, à Falk surtout, la responsabilité de la forme irritante que prit le conflit; mais on ne saurait prétendre qu'homme d'Etat il eût à se désintéresser du péril que suscitait à l'État une intervention étrangère sous le masque de la religion.

L'auteur est remonté aux origines du *Culturkampf* en étudiant l'attitude de Bismarck dans la question romaine, la constitution des deux grands partis adverses, nationaux-libéraux et Centre, et la formation de la secte des Vieux Catholiques à la suite des dissentiments provoqués dans l'Église d'Allemagne par la proclamation du dogme de l'infaillibilité. Dans tout le cours de l'ouvrage les destinées de ces schismatiques sont fidèlement suivies avec une abondance de détails qui ne répond peut-être pas à l'importance de leur rôle, mais donne à M. G. le malin plaisir de nous signaler les déceptions et les échecs de ces fourvoyés. La suppression de la division catholique au ministère prussien, la loi sur l'inspection scolaire et la loi contre les Jésuites furent les premiers engagements de la lutte que Virchow devait baptiser du nom de *Culturkampf*, et l'auteur nous en présente très habilement les principaux protagonistes, Windthorst, Mallinkrodt, les deux Reichensperger, Schorlemer-Alst, etc. Puis vinrent les attaques de biais contre l'épiscopat et enfin le vote des lois de mai. Toutes les péripéties de la guerre qu'entraîna leur application sont exposées avec beaucoup d'intérêt : les passes d'armes avec le pape et la résistance opposée en Prusse par les prélats ou les simples clercs. Que d'incidents dans le récit anecdotique de ces querelles où il suffirait de changer les noms pour que cette histoire vieille de près de quarante ans nous reporte à celle qui s'est déroulée chez nous il y a quelques années seulement ! On verra avec curiosité quels appuis inattendus les catholiques trouvèrent en dehors de leur confession, jusque dans l'entourage même du roi Guillaume. Les tenants du *Culturkampf* ont au contraire, en dehors de Falk, un rôle plus effacé, mais les diverses tentatives de Bismarck pour donner à la lutte en Allemagne et hors d'Allemagne, l'ampleur d'un conflit international sont signalées à leur place. Le combat finit par la lassitude, mais seulement chez les persécuteurs, de l'autre côté il n'y a qu'héroïsme et inépuisable esprit de sacrifice; le désarroi et les déconvenues, la mauvaise humeur et les

velléités mal déguisées d'obtenir la paix ne se rencontrent que chez ceux qui ont déchainé la guerre.

Un troisième volume nous exposera les phases de l'apaisement. Souhaitons qu'il paraisse bientôt, et nous remercierons M. G. d'avoir traité avec tant d'érudition et de dévouement à la cause catholique un épisode historique qu'il nous fait mieux connaître, même s'il n'a voulu projeter la lumière que sur l'un de ses aspects.

III. M. Moysset n'a pas prétendu à nous donner une étude complète de l'esprit public en Allemagne; ce titre n'est qu'un lien entre divers articles publiés de 1908 à 1911 et où il étudiait des questions qui par leur portée peuvent passer en effet pour être assez représentatives de l'opinion allemande. La première est celle de la germanisation des provinces polonaises; elle occupe un tiers du livre et offre une étude très nourrie, pleine de chiffres et de statistiques, exposant les efforts tentés par la Commission de colonisation d'une part, et de l'autre toute l'organisation de la résistance souvent victorieuse que lui a opposée le Polonisme. On se souvient comment le ministère prussien dut recourir à une arme étrange, l'expropriation; les débats engagés autour du vote de la loi sont suivis en détail par M. M. Un second problème, dont la solution intéresse toute l'Allemagne, quoiqu'il ne soit lui aussi qu'exclusivement prussien, est la réforme du droit électoral du Landtag de Prusse. Ici encore l'auteur a puisé abondamment dans les statistiques pour nous faire saisir les complications et les bizarreries du régime censitaire auquel le gouvernement veut rester attaché; il a avec une précision non moins minutieuse expliqué les profondes transformations économiques qui rendent la réforme de plus en plus pressante. C'est d'ailleurs le mérite de son livre de nous signaler tous les germes de révolution politique que la substitution d'une Allemagne industrielle à l'ancien État agrarien a apportés dans l'œuvre de Bismarck. Le dernier article, la campagne contre Guillaume II, a le tort de grossir un peu trop l'incident né de l'article du *Daily Telegraph* d'octobre 1908; il n'y avait pas à faire si grand état de discours ou de brochures qui eurent en effet un moment de bruyant retentissement, mais qui ne sauraient cependant nous faire croire à la fin de toute tradition loyaliste dans l'Empire. Le problème qu'aborde l'auteur dans ses dernières pages de l'absorption éventuelle de la Prusse dans l'Allemagne est trop complexe pour être suffisamment indiqué dans les étroites limites d'un article de revue. En faisant la part de quelques généralisations hâtives, de conclusions parfois risquées, d'affirmations et de rapprochements surprenants, mais qui ne sont peut-être que des effets de style, le lecteur trouvera profit aux informations que l'auteur a recueillies chez nos voisins comme aux observations directes qu'il a pu faire en vivant près d'eux[1].

1. Je relève en note quelques légères inexactitudes : p. XII, on ne peut pas dire que les Landtage des États confédérés sortent d'un suffrage *censitaire et restreint*;

IV. Comme M. Moysset, M. Hubert a consulté les statitisques officielles de nos voisins, non pas pour leur demander l'explication de tel problème politique, mais pour nous donner un aperçu de l'intense activité qu'ils déploient dans le domaine économique. Il nous offre surtout des tableaux de chiffres et des graphiques, accompagnés d'un bref commentaire, et en regard de la situation de l'Allemagne il a mis la nôtre. Nous faisons ainsi une perpétuelle comparaison entre les deux pays d'abord pour les armes dont ils disposent dans cet effort vers le bien être, population, richesses minérales, voies de communications, etc., puis pour le rendement des diverses industries, la production agricole, le mouvement commercial et enfin la situation financière. Ce ne sont sans doute que les grandes lignes d'un vaste sujet, mais malgré quelques lacunes (un chapitre sur les impôts était indispensable, comme un autre sur les forces maritimes et navales et un autre encore sur l'activité coloniale) et des indications volontairement sommaires, le public français trouvera dans les notes de ce voyageur avisé les faits et les chiffres les plus caractéristiques pour l'expansion économique de l'Empire pendant les vingt dernières années, en même temps qu'un tableau réconfortant, s'il n'est pas trop optimiste, de nos propres efforts dans la même période [1].

L. ROUSTAN.

RÉPONSE A M. ALFRED LOISY.

MONSIEUR,

Dans la *Revue critique d'histoire et de littérature* du 30 décembre dernier, vous vous efforcez de réfuter les conclusions du tome I^er de « *La folie de Jésus* », paru en 1908, sans faire allusion au tome II qui contient les plus solides arguments de ma thèse. Vous ne serez pas surpris, en raison des circonstances, que j'aie à cœur de vous répondre.

« Pour acquérir le sens historique, écrivez-vous, il ne suffit pas de lire sur le tard quelques livres d'histoire ». Ce n'est pas tout à fait sur le tard, mais seulement après avoir étudié l'anatomie, la physiologie,

---

p. 108, le mot de Treitschke est mal interprété : *das leidenschaftlichste Volk* n'est pas *le plus haineux* des peuples; *ibid.*, le quartier de Moabit est loin d'être *au cœur* de Berlin; p. 115, en 1826, Krupp n'a pas de *boutique* à Essen, mais une fonderie; p. 117, « le forgeron de Thuringe » est l'arrière-grand-père, non le *grand-père* de Goethe; p. 171, les Hohenzollern, souverains d'un pays luthérien, sont eux-mêmes *calvinistes*; p. 176, que représentent les *académiciens* dans le Mittelstand de la Prusse? p. 214, Hegel mort en 1832 n'a pas pu *enseigner la génération de Bismarck*; p. 251, écrire kühl bis ans Herz hinan et non *an Herz hinein*; p. 293, le leader socialiste Paul Singer n'était pas un député *ouvrier*, mais le chef d'une florissante maison de confection.

1. Ecrire p. 19, von der Goltz, p. 170 et 180, Rheinbaben, p. 170, Milwaukee, p. 179, wurtembergeois au lieu de : *von der Golz*, *Rheinhaben*, *Milwankee*, *wurtembourgeois*; la p. 128 donne par erreur la vigne comme représentant chez nous *un quart* de la surface de terre cultivée.

la psychologie et la pathologie des hommes que j'ai cru pouvoir aborder l'étude de leur passé. Il m'a paru que c'était là une méthode prudente et le meilleur moyen d'acquérir ce que vous appelez « le sens historique ». Le sens historique n'est, en effet, qu'une des applications du bon sens et, en ce qui concerne les hommes, le bon sens est d'autant plus aiguisé qu'on les connaît mieux.

« Dans quelles circonstances spéciales, écrivez-vous encore, Jésus avait-il été amené à prêcher le règne de Dieu? Nul n'en sait rien... Selon M. Binet-Sanglé, tous les gens de Nazareth, y compris les parents de Jésus, auraient été alcooliques : on n'en sait rien. Jésus aurait été petit, de taille et de poids, délicat de constitution : on ne sait pas... On ne sait pas vraiment s'il y a eu chez le Christ ce que M. Binet-Sanglé, appelle un « arrêt de développement de l'appareil génital ».

Mais, à ce compte, Monsieur, on ne sait rien de rien dans ce bas monde.

Si de ce que les mégalothéomanes ne font qu'obéir à un orgueil morbide, lorsqu'ils s'en vont prêcher la transformation de l'univers, je n'ai pas le droit de conclure qu'il en fut de même chez le mégalothéomane de Nazareth ;

Si de ce que l'alcoolisme est fréquent dans les pays viticoles, je n'ai pas le droit de conclure qu'il était fréquent (non pas général, ne me faites pas dire ce que je n'ai pas dit) dans la viticole Palestine, ainsi que l'attestent les imprécations des prophètes :

Si de ce que Jésus présentait, comme beaucoup de fous mystiques, les symptômes physiques et mentaux de l'hérédo-alcoolisme, je n'ai pas le droit de conclure qu'un de ses parents au moins était alcoolique;

Si de ce que Jésus présentait, comme la plupart des fous mystiques, certaines anomalies sentimentales, je n'ai pas le droit de conclure qu'il y avait, chez lui, un vice de conformation d'une partie du système nerveux ;

S'il me faut toujours et à chaque instant négliger la preuve incluse dans la loi, à quoi sert la science, je vous le demande, et qu'était-il besoin de l'immense effort de comparaison et de généralisation accompli au cours des âges?

Votre méthode, qui prétend ignorer les lois de la vie, ne peut aboutir qu'à l'incertitude et au scepticisme. Les lois biologiques sont les seuls flambeaux qui nous permettent de nous diriger dans le dédale de l'histoire. Si vous les supprimez, tout retombe dans la nuit et il ne reste plus, sur les ruines des siècles, que des ombres d'hommes errant dans le vague de récits plus ou moins légendaires.

Je vous mets au défi de démontrer l'historicité d'un fait quelconque si, le comparant à ceux que vous pouvez observer vous-même, vous ne le réduisez au commun dénominateur des lois. Lorsque vous affirmez, par exemple, que Jésus « ne jeûnait pas au cours de son ministère », ne suis-je pas en droit de vous dire, à mon tour, que vous n'en

savez absolument rien, en ajoutant que le jeûne est d'observation courante chez les mégalothéomanes durant leurs périodes hallucinatoires et que, précisément, les évangiles nous signalent un jeûne de longue durée chez le fils du charpentier de Nazareth dans le temps même où il voyait le diable et s'entretenait avec lui.

Serait-elle possible, qu'une pareille démonstration serait tout à fait vaine, qu'elle n'aurait que la valeur du déchiffrement d'un logogriphe ou d'un rébus, et que l'histoire, comprise de cette manière, ne serait rien d'autre que ce qu'elle est pour beaucoup d'hommes, une série d'anecdotes plus ou moins tragiques, plus ou moins comiques, plus ou moins grotesques, sur lesquelles s'exerce librement le sentiment instable des historiens. Une pareille histoire fait partie des belles-lettres, elle n'a rien à voir avec la science; elle peut satisfaire votre sens historique, elle ne peut satisfaire mon esprit scientifique ou, si vous voulez, mon esprit.

Vous écrivez encore que « mysticisme n'est pas synonyme de détraquement d'esprit ». Mysticisme n'est pas non plus, soyez-en persuadé, synonyme de santé cérébrale, pas plus que santé cérébrale n'est synonyme de paranoia religieuse.

« Il n'est pas autrement certain, ajoutez-vous, que Jésus ait été visionnaire », et vous discutez l'hallucination du baptême et l'attaque d'extase sur la montagne. Mais il me semble, monsieur, que vous oubliez l'hallucination de « Satan tombant du ciel », l'hallucination de Gethsémani et les quatre hallucinations du désert, ce magnifique accès de ***démonomanie externe*** qu'on retrouve chez presque tous les aliénés de la classe nosologique à laquelle appartenait Jésus de Nazareth.

Vous voulez bien admettre que « dans son cas, il y eut quelque influence de nervosité maladive » et c'est là, sous votre plume, un aveu précieux. Mais ici, permettez-moi de vous le dire, vous vous engagez imprudemment sur le terrain des aliénistes, lesquels vous répondront qu'un homme qui se croit le Messie, le Fils de Dieu, Dieu lui-même et qui s'entretient avec le diable n'est pas un névrosé, un hystérique ou psychasthénique, mais incontestablement un fou.

Dr. Binet-Sanglé.

— M. Levi a jugé à propos d'écrire quelques pages (*Ancora su le origini del drama satirico*, Venise, Ferrari, 1910, 20 p. Extr. des *Atti del R. Instit. Veneto di Sc., Lett. ed Arti*, t. 69, 2e partie) pour réfuter l'opinion récemment soutenue par Dieterich sur le drame satyrique dans un article posthume intitulé *Die Entstehung der Tragödie* (*Arch. f. Religionswiss.* XI, 1908). Il discute plusieurs points : la nature originelle des satyres, la valeur de l'expression ἐξάρχειν τὸν διθύραμβον, le passage d'Hérodote relatif aux chœurs tragiques de Sicyone en l'honneur d'Adraste, et maintient les conclusions qu'il a posées dans un opuscule antérieur (V *Revue* du 22 juillet 1909), à savoir qu'il faut chercher l'origine du drame satyrique primitif uniquement et exclusivement dans le dithyrambe et le culte de Dionysos. — My.

— L'article de M. St. Leman Galpin, *On the Sources of Guillaume de Digulleville's « Pelerinage de l'Ame »* (extrait des *Publications of the Modern Language Association of America*, XXV, 2; 1910) complète heureusement un travail de J. E. Hultman sur le même sujet. M. G. montre que Digulleville ne s'est inspiré ni de Dante ni des œuvres françaises des XIII^e et XIV^e siècles, mais qu'il a puisé presque exclusivement dans les « Visions » latines, des plus anciennes aux plus récentes. Ce résultat, qui n'a rien de surprenant, est assuré par des rapprochements nombreux et précis. Les quelques emprunts au *Roman de la Rose*, admis par M. G., me paraissent beaucoup plus douteux. — A. J.

— M. Johannes Hoops a conçu le projet de publier un dictionnaire des antiquités germaniques, et vient d'en commencer la réalisation en éditant le premier fascicule du *Reallexikon der Germanischen Altertumskunde* (Strasbourg, Trübner, 5 m.). On doit reconnaître que ce livre faisait défaut. Il faut aussi proclamer que les collaborateurs que M. Hoops a gagnés à son entreprise sont d'une compétence très assurée. Ainsi qu'il convient, c'est aux choses concrètes de la vie matérielle, aux institutions et aux mœurs que ce livre fait la part la plus large. On y trouvera par exemple des articles très nourris sur l'agriculture, la constitution agraire, la superstition des Germains. Peut-être le lecteur sera-t-il surpris de l'extension de certains articles. Il se demandera sans doute pourquoi *Alcuin* dispose d'une place plus importante qu'Attila. Mais ce sont là des défectuosités légères et inhérentes à toute entreprise de ce genre. — F. P.

— Outre sa grande édition annotée de *Kudrun*, M. Ernst Martin avait publié à l'usage des étudiants une édition ne contenant que le texte et les variantes. Cette édition étant épuisée, M. Edward Schröder, à qui M. Martin a demandé ce service sur son lit de mort, vient d'en donner une réimpression (Halle a. S., Waisenhaus, 3 m.). M. Schröder a amendé le texte en quelques endroits; il a ajouté à l'œuvre un glossaire des mots que ne connaît pas le *Nibelungenlied* ou auxquels ce poème attribue un sens différent. Ouvrage très sûr. — F. P.

— M. W. Jahr publie un *Quellenlesebuch zur Kulturgeschichte des früheren deutschen Mittelalters* (2 vol., Berlin, Weidmann, 1911, 7 m.) destiné aux exercices des « séminaires » d'histoire, des classes supérieures de l'enseignement secondaire et aussi aux études personnelles. Le premier volume renferme un choix de textes empruntés aux auteurs du moyen âge, chroniqueurs, annalistes, et poètes, textes latins et presque tous d'ordre historique. Le second volume offre la traduction de ces morceaux et des notes explicatives. Il semble que les étudiants d'histoire puissent tirer grand profit de cette publication. Aux germanistes elle rendra sûrement des services. — F. P.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 19 janvier 1912.* — M. Perrot, secrétaire perpétuel, communique les lettres par lesquelles MM. Charles Bayet, le Dr Capitan et le chanoine Ulysse Chevalier posent leur candidature à la place de membre libre vacante par suite du décès de M. Edmond Saglio.

M. Cagnat continue la lecture de son mémoire sur les *castella* de la Tripolitaine.

M. Maurice Prou lit un mémoire sur des dalles de marbre provenant d'une clôture de chœur de l'église de Schœnnis (canton de Saint-Gall) et ornées d'entrelacs. Par comparaison avec une série de monuments du même genre conservés en Italie ou en France, il en fixe la date au IX^e siècle.

Léon Dorez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 6 — 10 février. — 1912

W. H. ROSCHER. **Die Tessarakontaden und Tessarakontadenlehren der Griechen** und anderen Völker. Ein Beitrag zur vergleichenden Religionswissenschaft, Volkskunde und Zahlenmystik sowie zur Geschichte der Medizin. Leipzig, Teubner, 1909 (Extr. des *Berichte über die Verhandl. d. kön. Sächs. Gesellsch. d. Wiss. zu Leipzig*. t. 61, fasc. 2, p. 21-206).

Ce travail est la seconde partie d'un ouvrage d'ensemble sur le nombre 40 et sur son importance dans la religion, la médecine et en général dans les croyances des peuples sémitique et aryens. La première partie, qui portait sur les Sémites, a déjà été analysée dans la *Revue* (13-20 octobre 1910); ici il s'agit plus spécialement des Grecs, avec un dernier chapitre où est étudié sommairement le rôle du nombre 40 chez d'autres peuples, Perses, Arméniens, Hindous, Slaves, Germains, Égyptiens, Romains, etc. On ne sera pas surpris de constater, dans les faits nombreux rassemblés par M. Roscher, une concordance entre les Grecs et les Sémites relativement à la tessarakontade, même pour de minimes détails; ou aurait tort toutefois de penser que les Grecs ont subi une influence étrangère, babylonienne par exemple; leur idées à ce sujet reposent essentiellement sur des observations communes à toutes les races humaines; tous les peuples ont pu remarquer, entre autres faits, que la durée de la grossesse est de 280 jours — 7 × 40, que les Pléiades sont invisibles pendant

40 jours, etc. et ces remarques furent également faites chez des peuples qui n'ont jamais été directement ni indirectement en rapport avec les Babyloniens. Les conclusions de M. R. résultent de considérations sur les délais et intervalles de 40 jours non seulement dans la vie religieuse des Grecs et dans leur mythologie (ch. I), mais aussi dans de nombreuses croyances populaires relatives aux travaux des champs et à la navigation (ch. III); Homère et Hésiode sont aussi interrogés par M. R. (ch. II), de même que les anciens législateurs (ch. IV), les philosophes (ch. VII), et les médecins, en particulier Hippocrate (ch. V et VI). Le chapitre V surtout est important; M. R. y établit que l'attention de la médecine grecque a été appelée sur les périodes de 40 jours à la suite de renseignements fournis par des femmes enceintes ou des accouchées, et qu'alors ces périodes se sont introduites dans la théorie des jours critiques; les exemples accumulés et les tables dressées d'après ces exemples montrent en outre que la quarantaine (40, ses multiples et ses facteurs) tient une large place dans les écrits purement hippocratiques, tandis qu'elle manque presque totalement dans les traités cnidiens. On notera que M. Roscher avait cru pouvoir (p. 88) d'après un passage du περὶ ἑπταμήνου, supposer un traité hippocratique perdu περὶ τεσσαρακονταδῶν (ou un titre analogue); les observations que lui communiqua M. Ilberg lui firent abandonner cette hypothèse (p. 185 note).

My.

Handbuch herausg. von Iwan von Müller. Die **roemischen Privataltertümer** von Hugo Blümner, professor an der Univ. Zürich mit 86 Abbildungen. München, 1911, Oskar Beck. gr. in-8°, 677 p. 12 m.

Rien n'était plus naturel que de confier ces Privataltertümer à l'auteur de la *Gewerbliche Thätigkeit* (1869) et surtout de la classique *Technologie und Terminologie der Gewerbe und Künste* (1874-87).

M. Bl. a conçu le sujet autrement que ne l'avait fait M. Moritz Voigt (en 1887 et 1898) dans la première forme du volume; il rappelle beaucoup plus le livre de Marquardt. Afin qu'on juge mieux par où se rapprochent et par où diffèrent ces formes diverses de la même partie du Manuel, je donne ci-dessous à la suite l'une de l'autre les deux tables des matières[1]. Dans sa préface M. Bl. reconnaît de la manière

1. Première édition de 1887. Moritz Voigt : p. 747-931 : Einleitung. 1. Physisch-geographische Verhältnisse Roms und des *ager Romanus* (— p. 753). 2. Erste Periode bis zu Mitte des 6 Jahr. d. St. : Das altrömische Volkstum (— p. 808). 3. Zweite Periode bis zum Ausgang der Republik : Eindringen des Hellenismus (— p. 881). 4. Dritte Periode bis zu Diokletian : Eindringen provinzieller kulturelemente. — Blümner. Einleitung (— 7). Erste Abteilung. Die allgemeinen Grundlagen des Lebens (— 299). 1. Das städtische Wohnhaus. 2. Villen und Gärten. 3. Die innere Ausstattung des Hauses. 4. Der Hausrat. 5. Die Nahrung. 6. Die Tracht. 7. Die Sklaven. — Zweite Abteilung. Das Leben (— 512). 1. Geburt und Kindheit. 2. Erziehung und Unterricht der Knaben. 3. Die Frauen und die Ehe. 4. Zeitrechnung und Tageseinteilung. 5. Mahlzeiten und

la plus explicite les mérites du livre de Marquardt; il a raison de faire remarquer qu'à part les études forcément communes aux deux livres, on trouvera ici, en dehors de ce qu'ont fourni les nouveautés épigraphiques et archéologiques, des sujets que Marquardt n'a pas traités. Le présent livre vise à compléter Marquart bien plutôt qu'à le remplacer. On ne s'étonnera donc pas de rencontrer ici maint renvoi au Manuel de Marquardt, surtout en ce qui concerne la bibliographie. Aussi renvois fréquents à Friedländer, au Pauly-Wissowa et à notre Saglio. Même soin dans la rédaction et dans l'impression [1].

É. T.

Friedrich MUENZER, prof. der Klass. phil. **Cacus**, der Rinderdieb. Programm zur Rektoratsfeier der Univ. Basel. Basel, Reinhardt, 1911, 136 p. gr. in-8°.

M. Münzer, professeur à l'Université de Bâle, a publié des articles dans bien des revues et dans les grandes collections savantes (Wissowa etc.); il est surtout connu par son étude sur les sources de Pline l'ancien [2].

Après l'introduction, quatre chapitres : technique et disposition du récit dans Virgile, Properce, Ovide; analyse du récit dans Virgile, Properce, Ovide; Tite-Live et Denys; la critique ancienne et ses matériaux. Appendice. Représentation de Cacus dans l'art; monnaies et monuments divers par Paul Wolters, prof. d'archéologie à l'Université de Munich.

Avec le nom dont elle est signée, il est bien inutile d'assurer que l'étude est très soignée, parfaitement au courant, appuyée sur une bibliographie des plus riches et très précise, et qu'elle vise avant tout à nous faire gagner quelque chose sur le point qui est traité.

Aurons-nous gagné beaucoup, c'est une autre affaire. Pour commencer par la fin, l'étude archéologique de M. Wolters est des mieux fondée; M. W. suit Cacus dans les monuments; d'abord d'après des moulages gracieusement envoyés; il décrit ensuite des médaillons de Paris et de Vienne. Mais le résultat est négatif : les artistes sont influencés par Virgile; d'autre part bien des pièces sont fausses : d'où nécessité de se rabattre sur l'étude littéraire.

Ici sans doute la matière est plus riche et M. M. se retrouvait sur un terrain bien connu de lui; dans un article du *Rhein. Mus.* (LIII, 1898), M. M. avait exposé jadis, avec ses objections, la légende étrusque qu'on croit reconnaître dans une peinture murale de Vulci et l'explication qu'avait tenté d'en donner G. Körte.

---

gesellige Unterhaltungen. 6. Bäder und Körperpflege. 7. Der Verkehr. 8. Aerzte, Tod, Bestattung und Grabmäler. — Dritte Abteilung. Die Berufsarten (— 657). 1. Jagd, Vogelfang und Fischerei. 2. Die Landwirtschaft. 3. Handwerk, gelehrte und andere Berufe. 4. Handel-and Geldgeschäfte. Nachträge und Berichtigungen. Verzeichniss der Abbildungen. Alphabetisches Register.

1. P. 277, à la fin de la Bibliographie, écrire *Beau*chet.

2. Weidmann, 1897; voir la *Revue critique* de 1898, 3 janvier.

Il prend soin aussi de débarrasser le sujet des parties trop épineuses en avertissant nettement qu'il ne s'agit pas ici de religion comparée, mais qu'il cherche à suivre seulement le développement d'une tradition littéraire. Le but est bien déterminé ; en rapprochant Virgile des autres poètes, puis des historiens qui exposent la même légende, séparer ce qu'a trouvé l'auteur de l'Enéide de ce qu'il a inventé. Départ assez malaisé sur plus d'un point. Après la lecture on entrevoit bien plus qu'on ne voit ce que M. M. voulait prouver. Peut-être était-ce un des côtés fâcheux du sujet où l'on a peine à sortir des vues purement subjectives ; peut-être aussi M. M. se sera-t-il perdu dans les détails [1] ?

J'ai indiqué le scrupule qui m'est resté, ce qui ne m'empêche nullement de reconnaître le mérite de ce « Cacus » et l'intérêt qu'il aura pour tous ceux qui lisent ou qui ont lu Virgile.

É. T.

Gesammelte philologische Schriften, von Johannes VAHLEN, Mitglied der Akademien der Wissenschaften zu Wien und Berlin. Erster Teil. Schriften der Wiener Zeit. 1858-1874. Teubner, 1911, 14 m.

Les amis ou élèves de Vahlen ont publié en 1907 et 1908, sous forme d'*Opuscula Academica* ses mémoires, programmes ou brochures en latin. Ici commence un nouveau recueil contenant les travaux rédigés en allemand. Le premier volume qui vient de paraître, réunit les publications du temps où M. V. enseignait à Vienne. Les articles avaient paru antérieurement dans le *Rheinisches Museum*, dans les *Mémoires de l'Académie de Vienne*, dans la *Zeitschrift f. d. Oesterr. Gymn..;* dans l'*Hermes ;* dans les *Jahrb. fur Phil. ;* dans l'*Ienaische Literaturzeitung* ; enfin dans le *Philologus*. Il sera plus commode de les avoir tous sous la main.

Les auteurs grecs traités sont les suivants : Aristote particulièrement, puis Platon, Alcidamas, le sophiste Lycophron, Gorgias, le rhéteur Polycrate. On me pardonnera d'avoir limité mes lectures aux articles sur les auteurs latins qui occupent la petite moitié du livre.

Aux yeux sautent d'abord des noms d'ouvrages édités dans la suite par M. V. et sur lesquels il a acquis ultérieurement une compétence spéciale : *Ennius* et le *De Legibus ;* mais on ne sera pas moins curieux de voir comment il a touché à d'autres auteurs : Horace, Varron, Tite-Live, Plaute (Ménechmes), Valère Maxime ; Sénèque le rhéteur, et l'Octavius. Les résultats peuvent paraître plus ou moins heureux ; mais dans tous les travaux se reconnait déjà la conscience, la pénétration, la finesse qui ont fait plus tard la réputation de M. Vahlen. Çà et là, une note se refère à des publications ultérieures.

1. La distinction subtile des deux premiers chapitres (technique, analyse), n'est pas faite pour rassurer le lecteur.

Même aux étrangers et à tous ceux qui n'ayant pas reçu les leçons du maître, ne peuvent lire ces pages avec la même clairvoyance, la publication paraîtra très intéressante et à l'occasion fort utile [1].

É. T.

Quellen Untersuchungen zu den Viten des **Heliogabalus** und des **Severus Alexander** des Corpus der Scriptores historiae Augustae herausg. von Karl Hoenn. Teubner, 252 p. in-8°, 1911. 8 m.

La thèse de M. Hönn est dédiée à Alfred von Domaszewski. C'est sur ses conseils et en fait sous sa direction que le présent travail a été entrepris. De même deux ans auparavant sous la direction de Hirschfeld, M. Walther Thiele avait, en 1909, publié à Berlin un travail sur la vie d'Alexandre Sévère [2]. Il y relevait des parties entières où il voyait les additions d'un faussaire. M. Hönn, reprenant le même sujet, reproche à M. Thiele d'avoir été trop modéré et de n'avoir abouti qu'à un compromis.

Voici le plan suivi : I. D'abord en un chapitre préliminaire, analyse de la vie de Macrin et de celle du Diadumène. II. Analyse des sources de la Vie de Sévère. III. Notices de la biographie qui s'appuient sur des passages du Code Théodosien. IV. Passages parallèles à des parties d'autres Vies du *Corpus*. V. Rapport de la *Vita* avec les auteurs anciens. VI. La personnalité de Lampride. VII. Notices parallèles à la première partie du corps des biographies dans les Vies de Gordien, Aurélien, Tacite et Probus.

Je pense que l'auteur est très fier de son chapitre V; de tous c'est justement à mes yeux le plus faible. Voir des réminiscences de Lampride dans des rapprochements lointains, accidentels, dans la reprise d'expressions quasi nécessaires, isolées et banales, suivant moi, c'est pleinement se fourvoyer. De même au chapitre VI où M. H. juge avec une extrême sévérité le style de Lampride et sa valeur ou plutôt son peu de valeur comme historien.

Les autres rapprochements, quoiqu'ils soient tendancieux et qu'on doive les vérifier, méritent davantage de retenir l'attention du lecteur.

É. T.

Quellen und Untersuchungen zur lateinischen Philologie des Mittelalters begründet von Ludwig Traube. Vierter Band, erstes Heft : Johannes **Sichardus**, und die von ihm benutzten Bibliotheken und Hanschriften von Paul Lehmann, privatdozent für lateinische Philologie des Mittelalters an der Univ. München, Osk. Beck. München, 1911, 237 p. gr. in-8°, 10 m.

Le présent volume fait partie de la collection dont un volume *Vorlesungen und Abhandlungen* de L. Traube a été précédemment signalé [3].

---

1. J'avoue que le chapitre sur Sénèque le rhéteur, avec ses références à Bursian (1858), nous rejette bien loin, dans une sorte de passé préhistorique.

2. Voir l'article de M. Cagnat, 1909, I, p. 347.

3. *Revue* du 23 décembre dernier, p. 482.

Voici brièvement le sujet du nouveau tome. Jean Sichart est un érudit allemand du XVI[e] siècle (1499-1552) qui a publié en 1540, à Bâle, chez Henri Petri des éditions de Quintilien, de Justin et de Prudence. En laissant de côté ses travaux juridiques, il a été, surtout de 1526 à 1530, l'auxiliaire savant et actif des grands éditeurs de Bâle : Jean Bebel, Adam Cratander, Adam et Henri Petri. M. L. a pu retrouver 24 publications qu'on peut sûrement regarder comme l'œuvre propre de Sichart.

Le livre de M. Lehmann est dédié à deux amis de Traube, Franz Boll et Bruno Güterbock à Eigen.

Deux parties : I. Vie de Jean Sichart; en appendice : Vie de Sichart par Konrad Humbracht (un patricien de Francfort) et lettres de Sichart; II. Sichart comme chercheur de mss. A la fin index développés.

Il était naturel que mon attention se portât de préférence sur le chapitre II et sur la liste des Bibliothèques fouillées par Sichart [1]. Très heureusement il n'y est pas question de Sichart seulement. Nous y apprenons quels savants ou quelles personnes, avant et après la Réforme, voulurent, pour des éditions ou pour des recherches personnelles, fouiller dans les riches fonds des abbayes. Pour beaucoup de mss., M. L. retrouve leurs voyages d'un pays à un autre; il les suit comme à la trace, ce qui a son importance. Notons ce fait qu'au moment des conciles les abbés de grandes fondations (comme Fulda) envoyaient à la ville où siégeait le concile : *lectissima volumina*. Ils ne revenaient pas tous [2], tant s'en faut. Aussi ceci que à cette époque on savait déjà piquer l'attention du public en glissant habilement dans les œuvres authentiques des parties fabriquées de toutes pièces, et que même dans de vieilles chroniques, la tromperie avait souvent du succès (ici, p. 108). Le faussaire signalé serait là un jésuite.

Partout et sur tous les points, bibliographie très soignée et des plus précises [3].

E. T.

---

1. En voici la liste : Augsbourg; Bâle; Fulda; Hersfeld; Ladenburg (près de Heidelberg); Lorsch; Mayence; Murbach; Schœnau; Spanheim; Strasbourg et Trèves. C'est à Fulda et à Lorsch qu'est faite, comme il convient, la grosse part (21 et 25 p. sur 118 p.)

2. P. 93.

3. Je n'ai relevé que quelques lapsus d'impression dans la citation française de S. Berger, p. 131 en haut. — Passim d'utiles compléments même à telle de nos meilleures publications contemporaines : il faudra ajouter à la préface de l'Apulée de M. P. Thomas la mention de la publication d'une partie du περὶ ἑρμηνείας, qu'avait faite Sichart, sous le titre de : *de syllogismis categoricis*, en se fondant sur un ms. de Hersfeld. — A signaler, p. 146, ce qui concerne la part prise par Sichart dans l'édition des lettres de Cicéron de Cratander. A relever aussi, p. 143 au bas, le passage sur la *laus Pisonis* : Baehrens y est pris en flagrant délit d'inexactitude et de négligence en un sujet où justement il faisait de tels reproches à Sichart. — P. 75, avant-dernière ligne de la note 5, lire exem*plum*.

FINZI (G.), **Histoire de la littérature italienne,** traduite par Mme Thiérard-Baudrillart. Paris, Perrin, 1912. In-8° de XI-360 p. 3 fr. 50.

M. F. sait tour à tour écrire un livre entier sur un maître écrivain et saisir l'ensemble d'un siècle, d'une littérature. Une même traductrice, qui sort de bon lieu, l'aura successivement fait connaître sous ces deux faces au grand public français et elle a bien exécuté sa double tâche puisque deux de nos meilleurs italianisants, MM. de Nolhac et H. Cochin, se sont chargés l'un après l'autre d'écrire la préface de ses traductions.

M. Cochin a très bien caractérisé le présent livre en disant qu'il s'adresse surtout aux gens du monde désireux d'aborder les chefs-d'œuvre de la littérature italienne et de réfléchir sur les vicissitudes qu'elle a traversées. M. F. eût pu appliquer encore plus hardiment sa méthode, en supprimant beaucoup de noms et de titres auxquels le grand public ne s'intéressera pas; mais il a fait une place large aux chefs-d'œuvre; il en a discuté avec ampleur le mérite; il a même traité avec précision et clarté les problèmes d'érudition dès qu'ils offraient de l'intérêt pour d'autres que les spécialistes (v. p. ex. les pages relatives à l'origine de l'italien, à l'authenticité de la chronique de D. Compagni); mais il n'oublie pas que le sens critique doit surveiller l'érudition (v. le passage où il définit l'influence des récits de visions sur la Divine Comédie). Il a eu, en outre, l'heureuse idée de mêler à ses jugements des aperçus touchant les arts du dessin (p. 162, intéressante remarque sur l'architecture civile au XVIIe s.). En somme, le livre était difficile à faire et il est bien fait. M. F. en a dédié la traduction aux deux écrivains précités et à l'auteur du présent article, honneur dont, pour ma part, je le remercie vivement. Une des récompenses des italianisants de France sera d'avoir préparé des lecteurs à M. F. Il commence à sortir de nos lycées quantité de jeunes gens de toute destination qui parlent et écrivent l'italien; mais l'ère des traductions n'est pas pour cela fermée; car, à mesure que les choses d'Italie intéresseront plus de personnes, celles qui auront préféré l'étude des langues du Nord voudront du moins qu'on leur présente des copies d'œuvres qu'elles ne peuvent directement étudier dans l'original.

Charles DEJOB.

CLARA TOBLER. **Mrs. Elizabeth Inchbald, eine vergessene englische Bühnendichterin und Romanschriftstellerin des 18. Jahrhunderts.** Berlin, Mayer und Müller, 1910; in-8° de 119 pages.

Actrice et auteur, amie de Kemble et de Mrs Siddons, de Godwin et de Holcroft, Mrs Inchbald est assez représentative de cette littérature anglaise du second ordre qui, plus sociable que vraiment expressive ou profonde, suffisait au public de la fin du XVIIIe siècle et n'a guère laissé d'œuvres durables. Son roman le plus connu, *A simple*

story, lui a cependant valu d'être citée, par Mme de Staël, à côté des femmes de lettres les plus renommées de son pays. Mlle Tobler lui consacre une étude soigneuse, dont la partie biographique se fonde principalement sur le livre de Boaden, dont la partie critique vaut surtout par des analyses et quelques rappels d'œuvres dont l'influence s'est exercée sur cette aimable femme. Sa dépendance à l'égard du roman français pourrait être sans doute marquée davantage. Mais c'est, en somme, le genre d'étude qui convient à une personnalité de second plan, dont la notoriété n'a guère franchi qu'un instant les limites de son époque et de son milieu.

F. B

A. Tedeschi. **Ossian, « l'Homère du Nord », en France,** Milano, Tipografia Sociale, 1911; in-8° de 124 pages.

En attendant que cette vaste question de l'ossianisme européen se trouve étudiée dans les travaux que réclame un sujet de cette ampleur, il ne faut pas faire fi des esquisses et des « cartons » qui rendent possible un relevé préalable de cet ample terrain. Mlle Tedeschi ne va très loin, dans sa recherche, ni en surface ni en profondeur : je veux dire que l'on ne trouvera pas chez elle une documentation bien nouvelle [1] et moins encore une détermination originale des sentiments et des idées intéressés par la vogue d'Ossian dans la littérature française. Mais elle marque assez bien les diverses périodes et l'importance relative de cette influence, en mettant « l'apogée du règne ossianique » à l'époque du Consulat et de l'Empire : encore fallait-il indiquer au moins une raison plus ou moins secrète de cette consonance, l'évocation mélancolique de la « fugacité » des empires, venant faire écho chez nous à des regrets ou à des craintes du même ordre. Le romantisme avant la lettre qui se manifestait dans ces formes littéraires est bien indiqué, mais il n'y a pas toujours que cela. Regrettons enfin que la correction typographique soit bien loin d'être à l'avenant d'un style qui fait en général honneur à une étrangère [2].

F. Baldensperger.

---

1. Le caractère d'« idylle de la société primitive » (p. 8) semble avoir moins séduit le public que l'« énergie » et le « sombre » d'Ossian; et l'on ne saurait dire que Macpherson et Letourneur aient tout à fait supprimé ces caractères, il faudrait citer (p. 26 et 27) le titre complet de la *Gazette littéraire de l'Europe*. Il conviendrait de mentionner, avant la traduction complète de Letourneur, son *Choix de contes et de poésies erses*, traduits de l'anglais (Amsterdam-Paris, 1771). Un excellent « témoin », pour l'entre-deux du pseudo-classicisme et du romantisme, est E. Giraud en son journal; de 1815 à 1826, il est visible à qui dépouille l'*Almanach des Muses*, qu'Ossian fait encore l'intérim : cf. Ch. Loyson, E. Mercœur, etc. Et l'on pourrait donner un rappel à Aug. Barbier à côté de Lacaussade.

2. Des contresens, cependant, comme « on enrage de les posséder les premiers » p. 21; « pénétré » p. 24, etc.

Paul Duchaine. **La franc-maçonnerie belge au XVIII[e] siècle,** avec préface par le comte Goblet d'Alviella. Bruxelles, Van Fleteren, 1911; in-8° de 523 pages.

L'histoire des loges maçonniques belges est d'autant plus liée à l'histoire générale que leurs démêlés avec l'autorité autrichienne en constituent une partie importante. M. Duchaine tâche de reconstituer d'une façon aussi complète que possible les destinées de l'ordre dans les Pays-Bas autrichiens, depuis ses incertaines origines au début du xviii[e] siècle jusqu'à l'autorisation donnée en l'an VII, par le ministre français de la Police, de ne pas inquiéter les réunions de Francs-Maçons. L'espèce de malentendu foncier qui sépara Joseph II et ces groupes éclairés des populations belges offre le plus d'intérêt à qui ne se place pas au point de vue de l'histoire locale; mais le livre entier, documenté aux fonds d'archives, muni de soigneux index, apporte une contribution solide à une question qui ne semble pas près d'être élucidée partout avec la même conscience.

F. B.

Ernest Dupuy. **Alfred de Vigny; ses amitiés, son rôle littéraire, II. Le rôle littéraire.** Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1912; in-16 de 448 pages.

Suivant à quelques mois de distance le tome premier, le second volume du *Vigny* de M. Dupuy n'a pas laissé trop longtemps impatients les vœux de ses lecteurs : surtout, l'unité d'impression de l'ouvrage n'a pas été mise en péril, ainsi qu'il arrive, par une publication trop espacée. Les mêmes qualités de patiente recherche [1], d'ingénieuse interprétation et de goût délicat se retrouvent dans ce copieux volume; le même Vigny serviable, attendri et profondément humain qui revivait dans « les amitiés » se retrouve à propos du « rôle littéraire » : tant la vie et la pensée, l'art et les réalités se trouvaient liés d'une même étreinte par une personnalité qui n'a guère connu les fâcheux dédoublements du métier, du rôle public, de l'attitude à prendre. Et si l'intérêt est souvent moindre des documents utilisés par M. D. dans ce tome II, à cause de la signification plus effacée des personnages auxquels se rapportent certains d'entre eux, le commentaire implicite qui s'en dégage pour la vie et pour l'œuvre de Vigny n'est pas moins précieux, — ni moins utiles à suivre, pour l'histoire littéraire du milieu du xix[e] siècle, les mille sentiers incidents que le hasard d'une lettre, d'une rencontre, d'une lecture, nous engage à prendre chemin faisant à la suite du plus informé des guides.

Est-il permis de risquer, à propos de Vigny et des nouveautés d'interprétation que M. D. semble préparer et autoriser par son livre, de ces « synthèses » dans lesquelles le poète lui-même voyait de « magni-

1. Lire 55[e] p. 97 et 266; Aimé de Loy, p. 114; Thalès Bernard, p. 209; *Zum Elephanten*, p. 231; on aimerait connaître les *quantièmes* des journaux cités p. 126 et p. 159, note.

fiques sottes »? Le premier volume, par le détail même des relations mises en lumière, écartait assez nettement Vigny, écrivain, du second Cénacle, l'isolait du groupe qui a fini par donner au romantisme français son principal signalement : et ce démenti donné par les faits à Sainte-Beuve était bien conforme au sentiment manifesté par le principal intéressé (*Journal*, p. 75). Le second volume ruine absolument la légende de la « tour d'ivoire », fort compromise déjà par certains chapitres du premier, et l'on comprend assez que l'auteur s'inscrive en faux (p. 243) contre une notion aussi singulière. La clientèle littéraire qui se trouve passée en revue dans ces pages, les disciples avoués et les écrivains déférents, de Brizeux, Barbier et Laprade à Marmier, Pommier et Baudelaire, constituerait assez bien, parallèle à la série des poètes plus artistes ou plus éloquents dont le succès a été enregistré par l'opinion générale et par la mémoire simplificatrice de la postérité, un groupe plus « intérieur », plus curieux de musique et de rêve : il est conforme à l'ordre des choses et aux affinités profondes que ces poètes *plus poètes* peut-être se groupent d'eux-mêmes autour de celui qui regretta souvent notre indifférence nationale à l'égard de cette variété de littérature [1].

F. Baldensperger.

Allen Wilson Porterfield. **Karl Lebrecht Immermann ; a Study in German romanticism.** New York, The Columbia University Press, 1911 ; in-8° de 153 pages.

Étant lui-même au premier chef un « épigone », Immermann se prête parfaitement à une étude comme celle-ci, qui abandonne le point de vue de la personnalité, de l'évolution du caractère et du talent, des œuvres expliquées par la vie, pour s'en tenir à un objet déterminé : dans quelle mesure et sous quelles formes le Romantisme allemand se reflète-t-il ici ? Quelle résistance trouve-t-il dans des dis-

1. P. 21. Une rédaction un peu différente du dizain de Brizeux sur Florence, que je me trouve posséder, sera publiée par M. Dorchain dans son édition du poète breton. Il est amusant de noter, p. 45, 49 et dans les éditions de Vigny, les variantes au sujet des « vaisseaux de ligne » qui peuvent manœuvrer dans la rade de Brest au gré du capitaine de la *Sérieuse*. Barbier aurait bien pu (p. 88) reproduire fidèlement la citation d'*Othello* (III, 3) par Vigny : elle se retrouve au chapitre XV de *Stello*. Il y a dans le *David d'Angers et ses relations littéraires*, de Jouin, p. 157, un billet de Vigny auquel répond la lettre mentionnée p. 236. Il pourrait avoir lieu pour Marmier (p. 171, note et 239) de faire des recherches à la Bibliothèque municipale de Pontarlier. C'est exactement au 24 octobre 1854 qu'il faut rapporter, avec M. H. Dupin, la *Réponse à un acte d'accusation* (p. 196, note). Les conférences de Ph. Boyer (p. 206) seraient-elles sa série shakespearienne de 1859? Le début des *Amours des Anges* avait, plutôt que Lucrèce, inspiré celui du *Déluge* (p. 384). Vigny n'a fait que suivre, dans la *Veillée de Vincennes*, une donnée réelle (p. 422) et la singularité de la mort de l'adjudant n'est pas de son invention. Les vers de Vigny cités par Coupy, *Marie Dorval*, Paris, 1868, auraient pu être rappelés, p. 362.

positions qui lui sont contraires? La difficulté et l'insécurité des conclusions proviennent, en pareil cas, du vague et de la variété de sens que ce concept du « romantique » n'a pas cessé d'avoir; mais les confrontations de détail opérées chemin faisant sont souvent fort avantageuses à notre connaissance d'Immermann et de ses alentours [1]. Romantique au second degré, sans orthodoxie ni conviction absolue à cet égard, Immermann subit des influences plutôt qu'il n'écrit selon les nécessités profondes de sa nature : c'est déjà une détérioration de l'idéal romantique qui s'opère dans une œuvre qui, sur tant de points, paraît lui donner des gages.

F. B.

MARTIAL DOUËL, **Au pays de Salammbô.** Préface de M. René Cagnat. Paris, Fontemoing, 1911; in-16 de 270 pages.

De vives impressions de voyage, colorées et lumineuses et qui ne s'arrêtent pas à la simple apparence des choses; des évocations du passé au milieu des ruines ou des transformations aperçues par le voyageur actuel; Tunis, Timgad, Kairouan et Biskra vues par un Européen lettré : la tentation était grande de placer sous l'égide de Flaubert et de son héroïne ce livre africain. Ici, M. Douël est peut-être disposé à s'exagérer ce qu'il appelle « le génie scrupuleux et défiant du solitaire de Croisset » en matière de reconstitution carthaginoise. Ou plutôt il attribue exagérément, semble-t-il, à l'intensité réaliste de Flaubert ce qui provient plutôt de ses merveilleuses suggestions rythmiques, du prestige de sa phrase, d'un ensemble de vertus littéraires, en un mot, qui valait surtout par le lyrisme et le romantisme latent.

F. B.

Emile GEBHART, **De Panurge à Sancho Pança;** mélanges de littérature européenne. Paris, Bloud, 1911; in-16 de 321 pages.

Ce sont, en réalité, vingt-un comptes-rendus d'ouvrages de littérature *française ou étrangère* : il y aurait avantage, pour la commodité du discours, à réserver l'expression de « littérature européenne » aux cas où sont en cause des phénomènes ou des œuvres concernant à la fois plusieurs littératures, à défaut du groupe européen tout entier. Le délié feuilletonniste des *Débats*, de la *République française* ou du *Gaulois* accommode, pour l'agrément et l'instruction de ses lecteurs, l'essentiel d'un livre d'érudition, d'histoire, de critique, ou d'une traduction [2] : on ne saurait dire que la question elle-même s'en trouve avancée ou déplacée en rien, mais quelques pages savoureuses ou

1. L'incendie de Hambourg est de 1842 (p. 21); les références données dans la note de la p. 26 pourraient aujourd'hui être rafraîchies et complétées.

2. Il eût été plus logique de placer la critique de la première série des *Contes de Canterbury* (23 avril 1907) avant la seconde (11 mars 1908).

narquoises mettent au courant un public semi-profane qui s'intéresse aux lettres. C'est d'une besogne excellente de journaliste, sans qu'une reprise en volume s'impose vraiment pour un genre de production fait pour le quotidien et qui doit se résigner, en somme, à « passer » avec lui. Mais il va sans dire que la plume humoristique et diserte d'Emile Gebhart se joue à l'aise autour de Villon, de Rabelais, d'Erasme, et surtout de son cher *Don Quichotte*.

F. B.

Ludwig Bernhard, **Die Polenfrage**, 2e édition augmentée. Leipzig, Dunckler et Humblot, 1910, in-8°, 620 p., 6 mk. (2 cartes).

Il s'agit ici seulement de la question polonaise *en Allemagne*. M. Bernhard, qui est professeur de sciences politiques à l'Université de Berlin, a essayé de la traiter en dehors de toute préoccupation politique ou nationale, en examinant les faits et en contrôlant les témoignages allemands par les témoignages polonais. La sincérité de son effort à ce point de vue serait prouvée, s'il en était besoin, par les difficultés d'information qu'il a rencontrées auprès de la plupart des fonctionnaires prussiens. Les agents officiels de germanisation se sont méfiés — sauf quelques honorables exceptions — de cet homme singulier qui pesait le pour et le contre. Il faut dire cependant que M. B., s'il juge sans arrière pensée, et sévèrement parfois, la politique allemande en Posnanie, a cependant en vue le succès de la germanisation ; ce qu'il blâme principalement dans les lois anciennes ou récentes destinées à favoriser la « colonisation » des provinces de l'Est, ce n'est pas leur injustice, mais leur inefficacité. Sa manière de voir est purement réaliste.

Le livre débute par un exposé historique. De 1831 à 1863, selon M. B., la Pologne prussienne a été moralement dirigée par les émigrés réfugiés à Paris. L'espoir des Polonais se limitait à une révolution violente, qui serait préparée à l'étranger. Après 1863, et jusqu'en 1893, les paysans paraissent à peu près ralliés, le gouvernement prussien se fie à leur loyalisme, à cause de leur conduite dans les guerres de 1866 et de 1870 ; la classe moyenne, le clergé et la noblesse restent hostiles au fond, mais espèrent pendant longtemps arriver à une quasi-autonomie par la voie parlementaire. La politique de colonisation prussienne, inaugurée en 1886, commence à marquer le début d'une nouvelle crise, qui devient grave à partir de 1893, quand le gouvernement en interdisant la langue polonaise dans les écoles, réveille chez les paysans le sentiment national assoupi. Toute cette première partie est assez rapide, mais l'exposé en est remarquablement clair, vivant, coloré, amusant parfois, avec de vraies trouvailles d'expression.

M. B. étudie ensuite l'état actuel de ce qu'il appelle la communauté polonaise et spécialement la « république rurale ». Il examine

de près l'origine et l'évolution des sociétés de crédit agricole, qui, réorganisées et dirigées par la banque générale (Verbandsbank) de Posen, sont devenues l'élément principal de la résistance en Pologne prussienne. Cette partie du livre, plus complète et plus nouvelle que l'étude des partis politiques proprement dits, est de beaucoup la plus intéressante. On y verra dans une suite de curieux chapitres (2e livre, Ire, IIe et IVe parties) comment la banque est parvenue non seulement à défendre les positions des Polonais contre la germanisation, mais même à les améliorer beaucoup, malgré une crise financière grave survenue en 1900. Le plus piquant est que pour surmonter cette crise, étendre ses opérations et soutenir victorieusement contre le gouvernement prussien et les propriétaires allemands la « lutte pour la terre », la banque polonaise de Posen a trouvé un appui empressé et des ressources étendues dans les grandes banques de Berlin, alléchées par un taux élevé d'intérêt, et fort peu soucieuses de *Deutschtum*. M. B. donne des exemples bien amusants de l'accord souvent réalisé entre le spéculateur polonais et le propriétaire rural allemand pour extorquer au trésor prussien, sous prétexte de « sauver » un domaine près d'être acquis par des Polonais, une forte somme que les deux compères partagent à l'amiable (p. 530 et suiv.).

La politique de colonisation (*Ansiedlungspolitik*) a échoué complètement, comme on sait, de même que la lutte scolaire (peu étudiée par M. B.). L'expropriation d'office, autorisée par la loi de 1908, produira-t-elle des résultats plus décisifs? Les Polonais dirent que non, et M. B., quoiqu'il n'ait pas les mêmes raisons de le penser, est de leur avis. Il montre avec beaucoup de netteté et de clairvoyance que la loi, votée avec bien des restrictions par la majorité conservatrice du Landtag, n'est appliquée qu'incomplètement, et de moins en moins. Les agrariens, hostiles au principe même de l'expropriation, qui leur paraît une concession dangereuse au socialisme, refusent aussi de se prêter au morcellement des domaines expropriés, par crainte de constituer en Pologne un quasi-prolétariat rural qui deviendrait dangereux au cas d'une réforme électorale profonde. L'avenir de la germanisation, si elle a un avenir, ne peut être assuré, selon M. B., que par une politique résolument favorable à la démocratie rurale. Les Polonais, dit-il, ne craignent qu'une chose : le développement d'une classe puissante de petits propriétaires allemands. Mais le gouvernement actuel de la Prusse voudra-t-il s'engager dans cette voie, et quand il le voudrait, le pourra-t-il ? Cela paraît douteux.

Il faut remercier M. B. de nous avoir donné ce résumé parfaitement clair et pénétrant d'une question difficile et obscurcie par les polémiques. Quoique précis et nourri de chiffres, son livre se lit avec plaisir, et réserve faite des questions de droit, auxquelles il ne touche pas, on peut en louer la réelle « objectivité ».

R. Guyot.

Friedrich MEINECKE. **Weltbürgertum and Nationalstaat.** Studien zur Genesis des deutschen Nationalstaates. 2. durchgesehne Auflage. Munich et Berlin, Oldenbourg, 1911, in-8°, p. 515. mk. 11.

Paul LABAND, **Das Staatsrecht des deutschen Reiches** 5. neubearbeitete Auflage in 4 Bänden. 1. Band. Tübingue, Mohr, 1911, gr. in-8°, p. 532, mk. 12.

I. La première édition du livre de M. Meinecke est de 1907; l'auteur l'a corrigée et augmentée à l'aide de documents récemment mis au jour. Des deux parties qui composent l'ouvrage, la première, la plus considérable, étudie l'évolution en Allemagne de l'idée de l'État national, elle fait voir comment à l'idéal d'une Allemagne préoccupée d'un rôle universel, se considérant comme chargée d'une mission supérieure et largement humaine, s'est lentement substituée la conception moderne de l'État autonome, trouvant dans le développement de son individualité les raisons légitimes et suffisantes de son expansion. M. Meinecke suit dans les principaux écrivains politiques depuis la fin du XVIII[e] siècle l'idée qu'ils se sont faite du rôle de l'État, en insistant sur tout ce qu'ils ont mêlé d'étranger à sa véritable nature, même pour ceux qui sont justement considérés comme les ouvriers les plus puissants de l'unité nationale. Tour à tour il passe en revue G. de Humboldt, Novalis, F. Schlegel, Fichte, Adam Müller, Stein et Gneisenau. Tous restent profondément individualistes et tous sont plus ou moins pénétrés de l'ancien cosmopolitisme de la génération des classiques; ils sentent à des degrés divers les éléments constitutifs du véritable État national, ils sont d'accord pour réagir contre la conception rationaliste issue de la Révolution française et sauvegarder les droits de la tradition ; ils conçoivent de plus en plus l'État comme une personnalité vivante nouant la chaîne des générations passées et à venir ; mais aucun ne peut renoncer au rôle moral dont ils veulent charger l'État ou se le figurer affranchi d'une tutelle étrangère. Jusque dans les *Discours au peuple allemand* Fichte voit le devoir suprême d'un patriote dans la nécessité de travailler au développement de l'humanité, et Stein comme Gneisenau acceptent délibérément un contrôle de l'Angleterre dans la réorganisation qu'ils préparent de leur pays. Avec la période de la Restauration l'idée de l'État seul arbitre de ses destinées gagne plus de force, mais avec une tendance conservatrice marquée et au détriment de l'unité politique de la nation. Il faut aller, par delà Niebuhr et Hegel, jusqu'à Ranke et à Bismarck pour arriver à la conception de l'État à qui des mobiles d'ordre universel sont étrangers et qui ne connait plus que des mobiles égoïstes. Comment alors se conciliera l'autonomie de l'État prussien avec sa place actuelle dans l'Empire allemand ?

L'examen de ce problème constitue la seconde partie de l'ouvrage de M. M. L'étude en est peut-être plus attachante encore que l'enquête précédente, car on peut dire que le problème n'a encore reçu qu'une solution d'attente. La juxtaposition d'un organisme conservateur, tel qu'est restée la Prusse, avec un organisme relativement libé-

ral, tel que le créateur de l'unité nationale a voulu l'Empire, ne saurait donner l'impression d'une solution définitive, quelque efficace que ce provisoire se soit jusqu'à présent montré. On suivra avec intérêt dans l'exposé de M. M. les combinaisons que les politiques en Prusse et hors de Prusse imaginèrent pour réaliser l'unité allemande sous la direction du plus grand des États allemands. P. Pfizer, F. et H. de Gagern, Droysen, Dahlmann réclament une absorption de la Prusse dans l'Allemagne ; ils ont peur d'une Prusse trop libérale qui eût alors absorbé l'Allemagne et M. M. a montré avec un heureux détail toutes les manœuvres qui entourèrent l'octroi de la constitution du 5 décembre 1848. Les unitaires du Parlement de Francfort étaient au fond de tenaces particularistes; quand le problème se posa de nouveau en 1866 et en 1870, Bismarck sut faire l'habile synthèse réaliste de ces intérêts divergents par l'institution du Conseil fédéral.

Le peu que j'ai dit du livre suffira à indiquer quel intérêt d'actualité offre ce coup d'œil rétrospectif sur l'histoire au XIXe siècle de l'idée nationale en Allemagne. Il faudrait ajouter que l'étude particulière des conceptions politiques des hommes d'État ou des penseurs sur lesquels s'est arrêté le savant directeur de l'*Historische Zeitschrift* est remplie d'aperçus neufs et partout soumise à une discussion délicate et serrée.

II. Le traité qu'a écrit M. Laband du *Droit politique de l'Empire* est classique en Allemagne. La première édition en avait été publiée en 1876, la dernière en 1901. La nouvelle a dû naturellement tenir compte des transformations incessantes que la vie politique apporte dans la législation et le régime administratif d'un grand État. Non moins abondants ont été dans cette période de trente-cinq ans les discussions et les commentaires sur une foule de points du domaine juridique. L'auteur leur a fait une large place dans ses notes et toutes les opinions des juristes les plus compétents, chaque fois qu'elles s'écartent de la sienne, sont relevées et brièvement jugées.

Ce premier volume (l'ouvrage complet en comprend quatre) traite d'abord de l'origine de l'Empire allemand. M. L. en établit comme la généalogie juridique depuis la dissolution de la Confédération germanique; il s'attache à montrer comment le nouvel Empire n'a été que la continuation du *norddeutscher Bund* et comment il s'est incessamment développé dans le sens de l'unité. La nature juridique particulière de l'État allemand et ses rapports avec les États formant la confédération sont analysés en détail et avec une insistance qui frappera en faveur du concept de *Bundesstaat*; l'auteur est partout disposé à souligner la souveraineté du *Reich* et la subordination des États qui le constituent. Non moins intéressants sont les développements touchant l'organisation des différents pouvoirs dans l'Empire,

en particulier tout le commentaire des droits de l'empereur et du Conseil fédéral, car il s'agit ici encore d'organes complexes dont la dualité exige une précision et une discussion des plus étroites. Les pages consacrées au Reichstag, aux autorités et aux fonctionnaires sont davantage d'un caractère descriptif et elles donnent du détail des rouages administratifs de l'Empire comme des rapports des fonctionnaires avec l'État une analyse minutieuse. La doctrine étatiste est partout défendue dans ces chapitres avec une rigueur, presque une âpreté, qui surprendrait les défenseurs de thèses contraires, telles que les derniers événements de notre histoire en ont vu éclore. L'ouvrage de M. L. sera un guide sûr pour tous ceux qui voudront se familiariser avec le mécanisme constitutionnel de l'État allemand.

Ludovic Roustan.

E. Lémonon, **Naples et son golfe** (Les Villes d'art) in-8° carré, av. 121 phot. Paris, H. Laurens (4 fr.).

Naples, une ville d'art ? Ce n'est pas pour ses monuments que l'on y court d'habitude, et même que son extraordinaire réputation s'est fondée en Italie comme à l'étranger. M. Lémonon a prévu l'objection et s'applique tout de suite à la détruire. Les églises et les palais sont nombreux, les styles d'art reflètent une grande variété d'écoles, s'ils n'en constituent aucune, du moins jusqu'à celle qui, au xvii^e siècle eut tant d'influence sous le nom de *baroque* ; de toute façon on y constate une véritable évolution artistique, qui a bien son intérêt.

D'ailleurs le sujet a de la nouveauté. On a souvent parlé de Naples incidemment, on ne l'a guère décrite d'une façon spéciale, surtout en français. Le livre est donc le bienvenu. Depuis les souvenirs de l'époque antique, attestés par tant de chefs-d'œuvre dans les Musées, jusqu'à la ville moderne, à ses monuments, à son pittoresque populaire, à ses environs aussi (jusqu'à Capri), M. Lemonon nous fait tout voir, et en connaisseur passionné. Des missions, de longs séjours, de véritables fouilles à la découverte, l'ont rendu maître en cette partie.

H. de Curzon.

— Le 45e fascicule du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, fondé par Daremberg et rédigé sous la direction de M. Saglio avec le concours de M. Pottier termine la deuxième partie du tome IV (p. 1457-1601 ; fig. 6566 à 6710) et contient les articles suivants : stamnus, staphilolokion (Pottier) ; stannus (Besnier) ; stater (F. Lenormant) ; stater (Babelon) ; statio, stationarius, statu liber, status quaestio, stigma, stuprum, sumptuariae leges, superficies, superindictio, supplicium (Lécrivain) ; stator, stillatura, stipendium, strator (Cagnat) ; statua (Ch. Picard) ; statuaria ars (Deonna) ; status, subscribendarius (Humbert) ; stella (Esperandieu) ; stellionatus, substitutio, successio, synallagma, syngraphé, synthekon, parabaseos graphé (Beauchet) ; stemma, stephané. stibadium, stolarchus, storea, strophium, structor, struppus, subalare, subarmale, subligaculum, subula, subunctor, suffibulum, suffimenta, suffragium, suovetaurilia, supparum,

suppositio partus, susceptores, suspensura, synthesis, syssitia (Saglio); Stephanephoria, studiis (a), subsellium, suggestus, sutor, syndicus (Chapot); Sthénia, syrmaia (Cahen); stilus, stloppus, streptinda, stuppator (Lafaye) : stimulus, strigilis, striglis, sufflamen (Sorlin-Dorigny); stips, supplicatio (Toutain); stipulatio, suus (Cuq); stlata (Gauckler); stola, stylobates (Leroux); stragulum (V. Mortet); synodos, strategos (Colin); strenae (Maynial); structura (Jardé); stylis, sybéné, symphonia (A.-J. Reinach); Suada (Baudrillart); Summanus (Hild); supellex (Albertini); sykophanta, symposion, Syrma (Navarre); syllogeis, synoikia (Ch. Michel); symmachia, synedros (Alb. Martin); synegoros (Perrot); synanoubiastai (Foucart); symphoniacus (C. de la Berge); syntrophoi (Jalabert); Syria dea (Cumont); syrinx (Th. Reinach).

— M. W. P. Mustard, qui depuis a publié une savante édition des églogues latines de Mantuanus, nous a envoyé deux tirages à part de l'American *Journal of Philology* qui se rattachent au même ordre de recherches : 1° *Laterechoes of the Greek bucolic poets*, *A. J. Ph.*, XXX (1909), n° 3, 245-283 ; pour chaque idylle, vers par vers, M. M. reproduit les passages similaires ou imités dans la poésie latine de la Renaissance et chez les poètes modernes, anglais, français, italiens ; 2° *Virgil's Georgics and the British poets*, *ib.*, XXIX, n°, 1-32. Dans ces deux articles, M. Mustard fait preuve de beaucoup de lecture et d'érudition.

— La librairie Ludwig Rosenthal nous envoie son catalogue 141 : *Katholische Theologie in deutscher Sprache*, 223 pp. in-8°, 3698 numéros. On y trouve des manuscrits, beaucoup d'incunables rares, une riche collection de Bibles allemandes du xv^{e} au xix^{e} siècle, des livres à gravures sur bois, des impressions rares, et aussi beaucoup de livres modernes importants dus à la plume des catholiques. — S.

— Le monument que Mlle Caroline F. E. Spurgeon a voulu élever à la mémoire de Chaucer est le résultat d'un labeur prodigieux (*Chaucer devant la critique en Angleterre et en France depuis son temps jusqu'à nos jours*, Paris, Hachette, 1911, in-8°, 422 pp. 7 fr. 50). Voici les divers chapitres de cette thèse : aperçu général de l'histoire de la critique chaucérienne en Angleterre ; Examen et classification des différents types d'allusions à Chaucer; Caractéristiques attribuées à Chaucer ; Evolution de la biographie de Chaucer ; Les Chaucériens ; Chaucer en France. Suivent trois appendices fort longs ; bibliographie des œuvres de Chaucer, citations illustrant le développement de la critique anglaise, textes français où il est parlé de Chaucer. Ce dernier appendice nous intéresse plus particulièrement, car on y verra la preuve de la popularité constante du poète anglais en France. Depuis Eustache Deschamps jusqu'à M. Drumont, les allusions, les citations, les hommages sont innombrables. Les *Contes de Canterbury* ont été traduits trois fois. Des notices biographiques se trouvent dans la plupart des dictionnaires depuis Moreri jusqu'à Larousse. Bien entendu, un pareil appendice n'a pas la prétention d'être complet. Il a fallu faire un choix même dans les comptes rendus de la *Revue critique*. — Ch. B.

— A signaler une étude intéressante sur Moore en France (*Moore en France, contribution à l'histoire de la fortune des œuvres de Thomas Moore dans la littérature française*, 1819-1830, par A. B. Thomas, Paris, Champion, 1911, in-8°, 170 pp. 3 fr. 50). Trois chapitres principaux : Moore à Paris, Moore et la presse littéraire en France, influence de Moore dans la littérature française. Ce troisième chapitre cherche à établir quels emprunts Vigny, Lamartine et Victor Hugo ont faits à Moore. « C'est dans la tonalité du poème (d'*Eloa*) que l'influence de

Moore se fait sentir... L'influence de Moore sur Lamartine a été peu considérable ». Pour Victor Hugo, « il a pris de Moore le titre d'une de ses *Orientales*, mais rien que le titre ». Conclusion : « L'influence de Moore n'a pas été proportionnée à sa popularité ». Cette étude qui résoud ainsi négativement un petit problème de littérature comparée, fait grand honneur à son auteur, un étranger pour qui notre langue n'a plus de secrets. Elle fait honneur aussi à l'université de Lyon, dont le docteur A. B. Thomas a été l'élève; elle est dédiée à notre collaborateur, M. F. Baldensperger. — Ch. B.

— Le *Tennyson* de M. Firmin Roz (Paris, Bloud, 1911, in-16, 230 pp.) qui parait dans la collection des « Ecrivains étrangers » dont nous avons déjà parlé, contient tout l'essentiel sur le poète-lauréat si populaire en Angleterre. Peut-être pourrait-on faire des réserves sur les attaques fort vives auxquelles l'auteur se livre contre celui qui a le plus contribué à nous faire connaître Tennyson, contre M. Taine. Pour qui n'a pas la mentalité anglaise, Tennyson évoque l'apologue de Hogarth : l'assiduité au travail, du bon apprenti et sa conduite irréprochable lui gagnent la confiance du patron, celui-ci lui donne sa fille, l'apprenti devient patron à son tour et tandis que son camarade d'autrefois, le mauvais apprenti, reste pauvre et inconnu, il finit par être élu lord-maire. Inutile d'ajouter que le mauvais apprenti est Browning. A signaler quelques fautes d'impression. (P. 14, 84, 146. P. 15, traduire ainsi la citation : « Tu surmonteras ».... P. 107, pourquoi rabaisser Byron au profit de Tennyson? Le génie de Byron est méconnu en ce moment en Angleterre, mais un revirement doit se produire. — Ch. B.

— L'Académie des Sciences de Saint-Pétersbourg, ayant fêté, le 8 novembre dernier (v. st.), le bicentenaire de la naissance de *Lomonosov*, chargea, à cette occasion, M. Fr. Dukmeyer, de rédiger un article biographique et bibliographique sur le « père de la grammaire et de la littérature russes ». Cet article a paru dans les *Preussische Jahrbücher* (T. 146, n° 2, p. 247-264. Berlin, Stilke, 1911). Rappelons seulement ici que Lomonosov succéda en 1761 à l'Alsacien Schumacher comme directeur de la chancellerie de l'Académie, et mourut en 1765. La 1re édition de ses œuvres parut trois ans après, la dernière est en voie de publication depuis 1891 par les soins de M. Suchomlinov. Ses 4 meilleures odes ont été traduites en allemand dans *Die schönwissenschaftliche Literatur der Russen* (Leipzig, 1843) par Wolfsohn. D'autre part, M. Menschutkin a consacré à ses mérites comme physico-chimiste un ouvrage russe qu'il a résumé dans les *Annalen der Naturphilosophie* (T. 4, 1905) d'Ostwald. Il l'y présente comme l'auteur du principe de la conservation de la matière, principe formulé par l'académicien russe dès le 5 juillet 1748 dans une lettre à Euler tandis que Lavoisier n'exprima ce principe qu'en 1789. Il en serait de même de l'interprétation des phénomènes de combustion. — Th. Sch.

— Au Congrès international de Bologne, M. L. Nelson a résumé, le 11 avril 1911, son grand travail *Ueber das sogenannte Erkenntnisproblem* paru dans les *Abhandlungen der Fries'schen Schule* (T. II, n° 4, 1908), dont la direction vient de publier ce résumé sous le titre : *Die Unmöglichkeit der Erkenntnistheorie* (Gœttingen, Vandenpœck et Ruprecht, 1911, 35 p.); en faisant cela, elle ne pense pas se répéter, puisque un problème de cette importance capitale ne peut que gagner en clarté à être présenté sous une forme nouvelle; elle s'est même hâtée de le faire, à cause des jugements inexacts ou superficiels dont le rapport de M. Nelson a été l'objet de la part de la Gazette de Francfort, du *Tag* (28 avril), de la *Zeitschrift*

für Philosophie und philosophische Kritik (T. 142, n° 1), et même du *Logos* (T. 2, n° 1). — Th. Sch.

— Publications Scandinaves. De la société de littérature suédoise de Finlande les tomes XCII et XCV consacrés aux *Studier i Nordisk Filologi* I et II (Helsingfors 1910 et 1911) éditées par Hugo Pipping et contenant, entre autres, des études de Lidén sur *les anciens surnoms en norois* : de Pipping sur *la langue judiciaire en vieux suédois* ; de Ralf Saxén sur *les noms des cours d'eau en finlandais* (I); de Karsten sur *la culture germanique dans la Finlande primitive*; de Pipping sur *les noms suédois du Onjeper*, et de Lindroth une intéressante *Contribution à l'interprétation de l'inscription unique de la pierre de Rök*. — Le tome XCVI de la même collection comprend un certain nombre de *Förhaedlingar och Uppsatser* (Helsingfors, 1911). A signaler, outre les procès-verbaux des réunions de la société en 1910, un fragment de poème épique de Runeberg sur *La fête du Solstice d'été* et un très curieux recueil de *Pratiques magiques chez les Suédois de la Bothnie orientale* par Eric Holmberg. — Dans les fascicules I, II et III de *Språk och Stil* (Uppsala, 1911) j'ai particulièrement remarqué les articles de : Louis Elmquist sur *Le Suédois en Amérique*; de Sven Rothman sur *Les Danismes dans la langue d'Oscar Levertin* ; le Bengt Hesselman des *Etudes de Morphologie suédoise*, etc. — L. P.

— Dans le premier fascicule des *Aktstykker til de norske stændermæters historie* publiés au nom de la Commission des sources de l'Histoire de la Norvège par M. le Dr Oscar Alb. Johnsen (Kristiania, Grœndahl, 1910) on trouvera les actes et documents relatifs à la prestation du serment à Frédéric II, 1548, aux assemblées des Etats provinciaux à Bergen, 1561 et 1565, aux négociations avec les Etats, 1571 et 1572, à l'Assemblée de la noblesse à Oslo, en 1582, à la prestation du serment à Kristian IV à Oslo, en 1591, et au prince Kristian VI en 1610. — Au nom de la même Commission, M. A. Kjaer publie les deux premiers fasc. (I et II, in-8° de 480 pp. Kristiania, 1910 et 1911) du manuscrit 81 a Fol. de la collection arnamagnéenne contenant les importantes sagas de Sverrir, du roi Håkon et de ses fils. Publication sans aucun commentaire, au moins jusqu'à présent ; de simples corrections de texte au bas des pages. — Le quatrième vol. d'*Islandica* (Cornell University Library, New-York, 1911) contient par Holldor Hermannsson des anciennes lois de la Norvège et de l'Islande : collections et diplomatique, textes isolés, histoire et critique, bibliographie et biographie avec un index des matières. — *Språk och Stil*, IV (Uppsala, 1911). Entre autres articles, celui de R. G. Berg sur les « Danismes dans Levertin ». — L. P.

— La librairie J.-C.-B. Mohr (Paul Siebeck) de Tübingen met en vente une réimpression de l'opuscule de Luther : *Von der Freiheit eines Christenmenschen*, faite par les soins de M. Paul Fiebig, qui s'est appliqué à rendre accessible à des lecteurs modernes le texte luthérien. — F. P.

— La maison Calwey de Munich nous envoie le premier fascicule d'un périodique édité par M. Friedrich Wilhelm sous le titre *Münchener Museum für Philologie des Mittelalters und der Renaissance*. Cette publication a pour but de donner des articles originaux où seront étudiées les langues et littératures de l'Europe à l'époque du moyen âge et de la Renaissance. Une place très large y sera réservée au latin moyen et moderne. Si la revue ne donne pas de comptes rendus réguliers d'ouvrages récents, elle présentera de temps à autre des vues d'ensemble et une mise au point de questions étudiées dans des livres nouveaux. L'esprit du Münchener Museum sera, promet-on, strictement historique, c'est-à-dire

conscient des incertitudes qui accompagnent toute recherche et soucieux de ne pas dissimuler les contingences qui diminuent la sûreté des résultats. Ceux qui connaissent les travaux de M. Wilhelm ne douteront pas qu'il ne s'efforce de réaliser le beau programme qu'il s'est tracé. Le premier fascicule du Münchener Museum offre surtout des publications de texte. — F. P.

— Le *Schweizerisches Idiotikon*, ce « trésor » si abondant et si sûr de la langue parlée et écrite en Suisse s'est accru de deux fascicules (68 et 69) au cours de ces deux dernières années. Sont étudiés ici les mots compris entre *schen* (fin de l'article) et *Salz* (traité en grande partie). — F. P.

— Le septième et dernier volume de l'*Histoire de l'affaire Dreyfus*, de M. Joseph Reinach, a paru à la librairie Fasquelle. Il comprend l'index général des noms. C'est l'indispensable supplément de cet important ouvrage, de ce récit dont il faut louer la puissance et l'impartialité, de cette véritable œuvre d'historien. — C.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 26 janvier 1912.* — M. Perrot, secrétaire perpétuel, donne lecture de lettres où MM. Adrien Blanchet et G. Radet posent leur candidature à la place de membre libre vacante par suite du décès de M. Saglio.

M. Jullian communique, de la part de M. le Dr Gaston Lalanne, une figure en relief, en pierre, trouvée dans ses fouilles de Laussel, près des Eyzies (Dordogne). Cette figure remonte aux temps aurignaciens et représente une femme stéatopygique, nue, tenant à la main une corne de bison. La sculpture, vigoureuse, est sans doute antérieure aux peintures et sculptures zoomorphiques des temps magdaléniens.

M. J. Loth fait une communication intitulée : *Le Cornwall et le roman de Tristan.* Le roman de Tristan, tel qu'on le connaît par le poète français du XIIe siècle, trahit les collaborations de gens de langue anglaise, française et celtique. Le berceau idéal du roman serait un pays où les trois langues eussent été parlées couramment et concurremment. Ce pays existe. M. Loth montre que c'est le Cornwall.

M. le Dr Capitan fait une communication sur les caractéristiques de l'architecture maya ancienne (Sud du Mexique). Tous les grands monuments mayas, temples ou palais, sont placés sur des élévations artificielles plus ou moins hautes ; l'étude des façades de divers monuments montre une reproduction très nette de prototypes en bois. On trouve les origines de ces particularités dans l'étude du texte et des figures où l'on voit que d'après la tradition les Mexicains primitifs ont construit, pour y mettre leurs idoles, de petits temples en bois (et non en pierre, à cause de la pénurie de cette matière). D'autre part, ces temples, dès l'origine, étaient placés sur des élévations artificielles de terrain, en général pour les protéger contre les inondations, ensuite pour les rendre visibles de loin et en même temps les rapprocher de la divinité.

Léon Dorez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 7 — 17 février — 1912

J. Garstang, **The land of the Hittites**; an account of recent explorations and discoveries in Asia minor, with Descriptions of the Hittite Monuments, with Maps and Plans, ninety-nine Photographs and a Bibliography. London, Constable and C°. 1910, 1 vol, 415 p. in-8°, 12 sh. 6.

L'importance du rôle joué par les Hittites apparaît chaque jour plus grande à mesure que les découvertes se succèdent en Asie Mineure et les trouvailles faites par l'expédition allemande à Boghaz-Keui ont rappelé l'attention sur les ruines trop négligées de la Cappadoce et de la Syrie du Nord. Nous savons aujourd'hui que la première dynastie de Babylone, celle de *Hammurabi*, fut renversée par les Hittites; que les Hittites résistèrent souvent victorieusement en Syrie aux Egyptiens et aux Assyriens, qu'ils fondèrent la dynastie des Héraclides en Lydie; qu'ils transmirent à l'Asie Antérieure l'art babylonien qui leur avait emprunté le système de construction appelé *bit hilâni*; enfin que, maîtres des mines de Taurus, ils furent les grands métallurgistes qui fournirent à une bonne partie du monde ancien l'argent, le cuivre, le plomb et peut-être même l'étain. Le livre de M. Garstang vient donc fort à propos nous donner un état actuel des connaissances sur un peuple longtemps ignoré ou négligé et justement remis aux premiers plans de l'histoire. Il débute par une description du pays proprement hittite, entre Césarée et Boghaz-Keui, et des régions plus ou moins pénétrées d'influences hittites, Syrie du nord, Phrygie et Cilicie. Une cinquantaine de pages résument ensuite l'histoire de ces régions depuis l'époque hittite jusqu'à la conquête seldjoukide. Les monuments hittites actuellement con-

nus, répartis en cinq groupes suivant les régions où ils ont été découverts, sont soigneusement décrits dans un troisième chapitre. Pour le cas où il publierait une seconde édition de son livre, M. Garstang me permettra de lui signaler deux bas reliefs que j'ai autrefois photographiés dans la Syrie du Nord, l'un à Kara-Maghara (*Bulletin de Corr. hell.* 1897, pl. IV), l'autre à Tchatal-Tépé (Maspero, *Hist. anc. des peuples de l'or. class.*, III, p. 36) et un buste trouvé dans les environs d'Antioche (*Bulletin de Corr. hell.*, ib.). Les deux chapitres suivants sont consacrés à la ville de Boghaz-Keui et aux sculptures de Iasili-Kaya, au palais et aux sculptures d'Eyuk étudiés en 1907 par l'expédition anglaise de Liverpool puis par Macridi-Bey, à la ville de Sindjerli, fouillée de 1888 à 1892 par l'Orient-Comité allemand, aux ruines de Sakjegeuzi fouillées par M. Garstang lui-même. Enfin l'histoire des Hittites, telle du moins qu'on peut l'esquisser d'après des textes encore bien insuffisants, est retracée depuis les origines jusqu'à la chute de Carchemis. Quatre tables terminent le volume et en facilitent l'usage. L'illustration est abondante et très réussie. J'aurais voulu que l'auteur nous dit un mot des différentes tentatives, assez nombreuses déjà, faites pour déchiffrer les inscriptions hittites.

C. Fossey.

A. T. Olmstead, B. B. Charles, J. E. Wrench, **Travels and Studies in the nearer East,** vol. I, part. II. Hititte inscriptions; the Cornell Expedition to Asia Minor and the Assyro-Babylonian Orient, Ithaca, (New-York), 1911, 49 p. gr. in-8°.

Les découvertes en pays hittite se multiplient avec une telle rapidité que le livre de M. Garstang, à peine paru, se trouve déjà incomplet. Une expédition américaine qui a parcouru l'Asie Mineure publie en effet vingt-sept planches reproduisant des inscriptions hittites dont plus d'une douzaine étaient complètement inédites. Ces planches ont été dessinées avec un soin minutieux d'après des photographies prises sur les pierres recouvertes d'un estampage. Ce procédé a permis de reconnaître ou de rectifier plus d'un signe que des photographies prises directement sur des pierres très frustes ne faisaient pas apparaître. La publication de MM. Olmstead, Charles et Wrench sera donc indispensable à tous ceux qu'intéresse l'épigraphie hittite et elle inaugure très heureusement la publication des résultats de l'expédition Cornell.

C. Fossey.

Einleitung in die Altertumswissenschaft, herausgegeben von A. Gercke und E. Norden. Tome I : Methodik, Sprache, Metrik, Griechische und römische Literatur. Leipzig-Berlin, Teubner, 1910 ; xii-588 p.

En lisant, sur le titre de l'ouvrage publié par MM. Gercke et Norden, les noms de leurs collaborateurs, on ne peut que prendre une

idée fort avantageuse de la manière dont seront traitées les matières dont il se compose. Dans ce tome premier (l'ensemble, primitivement conçu pour deux volumes, doit en comprendre trois) est exposé aussi complètement que possible, et sans développements superflus, le résumé des connaissances actuelles sur les langues et littératures grecques et latines. L'ouvrage est destiné aux étudiants, et plus spécialement à ceux qui doivent faire leur carrière dans le professorat; et l'on remarquera que dans la pensée des éditeurs il s'agit moins de traiter à fond chaque sujet que d'orienter le lecteur et de le guider dans ses travaux futurs et dans son enseignement; chacun doit y trouver, en même temps qu'une base solide pour progresser selon ses aptitudes, l'ensemble des notions indispensables sur les autres disciplines, sans lesquelles aucune branche des études sur l'antiquité ne peut être abordée avec fruit. Car tout se tient; et malgré les spécialisations nécessaires, un savant trop renfermé dans un cercle de recherches restreintes court risque de n'être qu'un demi-savant. Le volume débute par un chapitre sur la méthode, dû à A. Gercke, et je n'hésite pas à dire que c'est celui dont on retirera le plus de profit. Alors que les chapitres suivants, sur l'histoire et la grammaire des langues classiques (P. Kretschmer), sur leur métrique (E. Bickel), sur les littératures grecque et latine (E. Bethe, P. Wendland, E. Norden), exposent et condensent les résultats acquis dans chacune de ces parties, cette première section est destinée en quelque sorte à l'apprentissage du futur savant, en lui indiquant les sources de la science de l'antiquité, et en le familiarisant, pour ainsi dire, avec les instruments et les méthodes dont il aura à se servir, quel que soit le domaine vers lequel il sera attiré, philologie pure, histoire, linguistique ou archéologie. Les autres parties ne sont pas moins solidement traitées, et dans leur brièveté relative ne perdent pas de vue le but principal de l'ouvrage. Il faudrait un article spécial pour juger chacune d'elles; nous ne pouvons ici que signaler ce qu'il y a de plus nouveau et de plus saillant dans un manuel de ce genre. Dans le chapitre intitulé *Sprache*, M. Kretschmer, après avoir esquissé le développement historique du grec et du latin depuis leurs origines, s'occupe des principes fondamentaux de la grammaire; on remarquera, sous la rubrique *Syntaxe*, une définition psychologique de la proposition qui ne sera pas, je crois, sans soulever des controverses. On notera aussi, dans le chapitre *Métrique*, le dernier paragraphe, en plus petits caractères, sur le rythme de la prose. Les littératures ne sont pas traitées selon un même plan; la littérature grecque est subdivisée en deux sections, poésie et prose, tandis que la littérature latine est étudiée suivant les périodes. Les deux dispositions ont leurs avantages, l'une faisant mieux ressortir l'évolution des genres, l'autre caractérisant avec plus de précision la vie littéraire et le goût des époques successives; elles ont également leurs imperfections — qui d'ailleurs peuvent être atténuées dans une

large mesure — l'une risquant de subordonner l'écrivain à ses œuvres, l'autre conduisant plutôt à mettre au premier plan les personnalités. Quoi qu'il en soit, les auteurs ont su justement apprécier l'histoire des deux littératures, et donner en même temps le relief nécessaire aux grands noms qui les ont illustrées; ils ont en outre, MM. Bethe et Wendland d'une part, M. Norden de l'autre, écrit un chapitre additionnel, abondamment fourni de renseignements, sur les matériaux, sources anciennes, manuscrits, éditions, ouvrages modernes, que doivent utiliser les historiens de chaque littérature; cet appendice donne également un aperçu des questions encore pendantes, ainsi que de précieuses indications sur ce qui reste à faire. Ainsi ce tome premier est pleinement approprié au but que se sont proposé les éditeurs[1].

My.

Otto Keller. **Die antike Tierwelt.** Erster Band. *Säugetiere.* Leipzig, Engelmann, 1909; xii-434 p.

Il y a environ vingt-cinq ans, M. O. Keller publiait à Innsbruck, sous le titre *Thiere des classischen Alterthums in culturgeschichtlicher Beziehung*, une série de monographies dans lesquelles il avait réuni la plupart des renseignements fournis par l'antiquité sur certains animaux tels que le loup, le cerf, l'ours, l'aigle, le rossignol, etc., avec de de nombreuses illustrations et citations de textes. Je ne connais pas ce volume, qui ne doit pas manquer d'intérêt; et peut-être est-il à regretter que M. K. n'ait pu donner suite à son projet de publier de nouvelles séries d'articles qui auraient finalement englobé tout le règne animal. L'ouvrage que nous analysons ici est conçu, nous dit-on, suivant un plan différent; il sera complet en deux volumes, illustrés de plus nombreuses figures, et laissant de côté les citations; le tome premier, qui forme un tout en lui-même, comprend les mammifères. Les articles relatifs à chaque animal ne sont pas également développés; une quinzaine sont traités sommairement, parce que le sujet en est déjà exposé avec détails dans l'ouvrage cité plus haut, et auquel M. K. renvoie ses lecteurs. Les plus importants de ces articles sont, naturellement, ceux qui sont consacrés aux mammifères les mieux connus des anciens, en particulier aux animaux domestiques. Mais ce n'est pas un ouvrage d'histoire naturelle qu'a voulu composer M. K.; la zoologie tient, dans son livre, une place assez mince; il s'est proposé tout spécialement de rechercher ce que nous font connaître, sur les animaux, les monuments plastiques et les œuvres littéraires des anciens. Un exemple permettra de comprendre la disposition générale

1. Dans la liste des abréviations, pp. ix-xi, l'impression n'a pas été surveillée d'assez près; on regrette d'y voir citer le *Dictionnaire des Antiquités* de Ch. Daremberg, *Daglio, F.* Pottier, et d'y lire *Mon. Tiot* = Monuments et mémoires fondation *Tiot* (sic).

de chaque article. Le chien fait le sujet du plus long chapitre du volume, qui se développe ainsi : Les différentes races de chiens connues de l'antiquité, d'après les textes et les monuments figurés, chiens loups, chiens parias, lévriers, dogues et molosses, chiens de berger, chiens de chasse; les chiens à la guerre ; noms de chiens; le chien dans la religion, le culte et la mythologie; superstitions populaires; représentations artistiques; observations sur les mots qui désignent le chien et son aboiement. Tout cela est entremêlé d'anecdotes où le chien joue un rôle, tirées des auteurs grecs et latins, souvent sans autre référence que le nom de l'écrivain. Pris en soi, chaque chapitre est d'une composition assez lâche, et donne plutôt l'impression d'une série de fiches reliées ensemble d'une manière assez superficielle. Le livre est évidemment destiné au grand public, dont l'intérêt sera encore excité par les figures (145) insérées dans le texte, et par les trois planches de gemmes et de médailles à la fin du volume [1].

My.

R. J. Walker. Ἀντὶ Μιᾶς, an essay in isometry. Londres, Macmillan, 1910. Deux volumes de VIII-507 et VI-394 p.

Les œuvres lyriques grecques nous ont été transmises avec de nombreuses fautes, plus peut-être que les autres textes; mais ces fautes, la sagacité des critiques (j'entends les critiques méthodiques, et non les fantaisistes de la critique verbale) les avait découvertes en bonne partie, et elle y avait remédié parfois avec certitude, parfois avec une grande vraisemblance, si bien que le nombre des passages défectueux s'était sensiblement réduit. M. Walker, dans un gros traité qui n'a pas moins de 900 pages, nous révèle un genre de fautes auquel on n'avait pas pensé, et qui est, selon lui, un signe certain d'interpolation ou de remaniement. Ce sont des fautes reconnaissables à la métrique, et voici comment M. W. les découvre. Dans la lyrique grecque, pense-t-il, toutes les fois qu'il y a correspondance strophique, cette correspondance s'étend à chaque syllabe ; à une longue répond une longue, à une brève une brève; mais jamais le poète n'a substitué deux syllabes brèves à une syllabe longue, ἀντὶ μιᾶς. Partant de là, M. W. estime que dans tous les cas où nous rencontrons deux brèves correspondant à une longue, au moins dans le domaine de la lyrique dorienne, et par conséquent dans les chœurs dramatiques, le texte est corrompu. Une correction est donc nécessaire pour remettre tout en ordre, et Pindare,

---

1. Parmi les noms de chiens, M. K. cite Hormé, chienne de Xénophon, avec la référence Arrien, *Cynég.* V, 6 ; il s'agit de la chienne d'Arrien lui-même, qui se désigne sous le nom de Xénophon, comme chacun sait; cf. I, 4, où il se dit ὁμώνυμός τε ὢν αὐτῷ (Xénophon) καὶ πόλεως τῆς αὐτῆς. Il serait facile de relever dans l'ouvrage de légère inexactitudes du même genre, par exemple sur l'origine du nom de Bucéphale (p. 227), etc. On est surpris de ne pas voir mentionné le fameux cheval de Caligula, Incitatus.

Bacchylide, les tragiques, Aristophane passent tour à tour sous la critique de M. W., qui ne perd pas une occasion (ses observations sont en effet très complètes) de rétablir, par des émendations parfois extraordinaires, la correspondance qui seule, selon lui, est conforme aux lois de la composition lyrique. Il se flatte ainsi parfois, tout en avouant que certaines de ses corrections peuvent bien ne pas entraîner la conviction (t. I, p. VI), d'avoir retrouvé très probablement ce qu'avaient écrit les poètes (V. par exemple t. I, p. 173). Son ouvrage est donc essentiellement un ouvrage de détail, qui dès lors ne peut être analysé. Mais il repose tout entier sur une hypothèse, et c'est cette hypothèse que l'on voudrait voir démontrer. Les passages examinés, dans lesquels se trouve la correspondance condamnée, ne sont pas tous corrompus; M. W. les déclare tels, et corrige, en s'appuyant précisément sur ce fait, que la correspondance de deux brèves à une longue est illégitime; cela s'appelle une pétition de principe. D'autre part, que cette correspondance apparaisse seulement à l'état d'exception, c'est une chose qui sans doute doit attirer l'attention; mais ces exceptions, en fin de compte, forment encore un total assez respectable pour que l'on ne conclue pas sans appel à des fautes de copiste ou à des retouches plus ou moins sensées de quelque scribe byzantin. Mon système, dit quelque part M. W., ne dépend pas de mes émendations. Évidemment non; c'est l'inverse; ses émendations dépendent de son système; et ce système restera caduc, tant que M. Walker n'aura pas démontré que le côlon, dans la composition chorique, repose sur une succession régulière de syllabes et non sur une succession régulière de pieds. Ces deux volumes, d'ailleurs, sont loin d'être dépourvus d'intérêt; et l'auteur aura sûrement, pour me servir de ses propres termes, la consolation de savoir qu'il a réuni des matériaux — j'ajoute nouveaux et importants — pour les recherches d'autres savants. C'est par là surtout que l'ouvrage sera utile.

My.

R. N. Sauvage. **L'Abbaye de Saint-Martin de Troarn**, au diocèse de Bayeux, des origines au xvi^e siècle. (Histoire et développement économique d'un monastère normand au Moyen Age). Caen, Henri Delesques et Louis Jouan, in-4°, lii-524 p., 1911. — **Le fonds de l'abbaye de Saint-Étienne de Caen** aux Archives du Calvados (thèse complémentaire pour le doctorat présentée à la Faculté des Lettres de l'Université de Caen). Caen, Henri Delesques, in-4°, xxiii-58 p. 1911).

I. La thèse de M. S. n'est pas seulement la meilleure monographie d'abbaye normande qui ait été publiée jusqu'à ce jour. L'auteur s'est préoccupé de nous faire comprendre le rôle social d'un monastère au Moyen Age, et il nous offre un tableau achevé de l'exploitation et de la mise en valeur d'un grand domaine ecclésiastique, qui résuma longtemps toute la vie rurale de la Vallée d'Auge. La nouveauté du plan, l'étendue et la sûreté de la documentation, l'originalité des

aperçus, et surtout l'heureux développement donné à l'histoire économique placent cet ouvrage hors de pair et l'imposent à l'attention. En l'accueillant au nombre de ses publications, et en l'éditant somptueusement, la Société des Antiquaires de Normandie s'est acquis un nouveau titre à la reconnaissance des érudits.

Cet ouvrage ne se présente point comme une monographie complète de l'abbaye de Troarn. L'auteur s'est proposé d'étudier l'histoire et le développement économique d'un monastère normand au Moyen Age, et il a volontairement limité le champ de ses recherches à la période qui s'étend des origines aux dernières années du XVIe siècle. Mais à Troarn, comme en tant d'autres abbayes françaises, les guerres de religion marquent la fin de l'activité religieuse et sociale, et assurent la décadence. Le rôle du monastère ne fut efficace qu'au Moyen Age. C'est alors seulement qu'il répandit la vie dans le pays environnant, et qu'en lui se concentrèrent le commerce et l'industrie de la Vallée d'Auge. Quelques pages suffisent à résumer son action sous les derniers abbés commendataires. Cette période de cinq siècles et demi, M. S. l'a étudiée minutieusement, avec le souci de donner leur véritable sens aux aspects connus de l'histoire politique, religieuse et économique de l'abbaye en les plaçant dans l'évolution générale, et d'atteindre, sur les problèmes que cette histoire soulève, des précisions nouvelles. Son examen critique des sources est excellent. Ce qu'il nous apprend des origines et du développement extérieur de l'abbaye, de ses rapports avec les puissances laïques et les autorités spirituelles, du régime intérieur de la maison était moins inattendu. Mais le plan adopté par l'auteur lui a permis de ne laisser de côté aucun fait saillant, et son tableau historique des événements paraît achevé. Il faut signaler les pages dans lesquelles il définit la nature de l'*exemption* troarnienne, et celles où il explique le caractère social des troubles de 1562 : elles ouvrent des perspectives nouvelles et peuvent servir de point de départ à des travaux plus étendus.

Après avoir résumé l'histoire de Saint-Martin de Troarn, M. S. nous fait connaître son développement économique. Cette seconde partie du livre est de beaucoup la plus originale et la plus curieuse : nous n'avons son équivalent pour aucune autre abbaye normande. L'auteur y traite successivement et en détail de la formation du temporel, de son exploitation, de la façon dont les moines, devenus riches, ont géré leurs capitaux, des résultats économiques. Il y a là des pages sobrement écrites et fort intéressantes sur l'administration du domaine, la condition des tenanciers, les rapports de l'abbaye avec les communautés d'habitants et les curés, la perception des dîmes, etc. Le rôle du monastère comme établissement de crédit est étudié soigneusement et apprécié avec mesure. Il arrive, en effet, un moment où les revenus réalisés dépassent les charges. Quel emploi les religieux faisaient-ils de l'excédent ? MM. Génestal et Allix, professeurs

à la Faculté de droit de Caen, se sont efforcés de nous l'apprendre dans leur excellente étude sur les opérations financières de l'abbaye de Troarn. Sans combattre absolument leur théorie, M. S. montre bien qu'elle ne cadre pas toujours avec les faits. Le rôle de Saint-Martin de Troarn comme banque, comme maison de crédit, fut réel sans doute, mais subsidiaire. Le sentiment religieux se mêle à toutes les entreprises financières des moines et leur donne un caractère spécial : les actes mêmes les plus pénétrés de l'esprit utilitaire décèlent chez eux et chez leurs clients d'autres préoccupations que les seules préoccupations du siècle. C'est un point de vue qu'il ne faut pas oublier. Un chapitre final, consacré aux résultats économiques, résume, sans l'exagérer, l'œuvre accomplie par les religieux dans la Vallée d'Auge : l'estuaire de la Dive, les marais de Troarn, les bois, les cultures, les chemins sont successivement passés en revue, et cet examen constitue une excellente étude de géographie historique.

M. S. a rejeté en appendice la liste des abbés, une dissertation critique sur les plus anciens actes originaux de l'abbaye, un exposé de la liturgie troarnienne, et l'étude archéologique des bâtiments. Quarante pièces justificatives, publiées avec une méthode qui satisfera les plus difficiles, et des tables alphabétiques, assez soigneusement dressées pour rendre tous les services qu'on peut leur demander, terminent ce volume, dont l'exécution typographique est irréprochable, et que la Société des Antiquaires de Normandie a fait illustrer de plusieurs cartes et de sept planches très artistiques.

II. M. S. avait choisi comme thèse complémentaire une étude sur le fonds de l'abbaye de Saint-Étienne de Caen aux Archives du Calvados. C'est le Répertoire numérique d'une partie importante de la série H, précédé d'une préface qui donne l'historique du fonds et expose la méthode de classement. La monographie d'Hippeau sur l'abbaye de Saint-Étienne ne laissait pas soupçonner la richesse de ces archives. Les érudits normands sauront gré à M. S. d'avoir porté ses efforts sur ce point, et les archivistes trouveront dans ce travail professionnel, qui touche de bien près à la perfection, un modèle d'instrument de recherches plus maniable et plus rapidement exécuté que l'inventaire sommaire. Une publication de ce genre est très utile, mais présente évidemment peu d'attrait. M. S. en a corrigé la sécheresse par une savante préface, qui donne à son répertoire numérique le caractère marqué d'une œuvre d'érudition, et qui doit servir de base, dans l'avenir, à toute étude sérieuse sur l'abbaye de Saint-Étienne [1]. Cette thèse complémentaire est digne de la principale, et

1. Je signalerai à M. S. une petite coquille typographique sans importance : Laulne (Manche, canton de Lessay) est constamment écrit Laulné. Page 175 de la thèse principale, je ne vois pas comment Bebec (Seine-Inférieure, cant. de Caudebec) peut être maintenu dans le diocèse de Coutances.

l'une et l'autre sont en progrès sensible sur les travaux du même genre parus précédemment.

Paul Lecacheux

Acta Imperii Angliae et Franciae ab anno 1267 ad annum 1313. Dokumente vornehmlich zur Geschichte der auswaertigen Beziehungen Deutschlands, in auslaendischen Archiven gesammelt und herausgegeben von Fritz Kern. Tübingen, Mohr (Siebeck), 1911, XXX, 345 p. gr. in-8°. Prix : 25 fr.

M. Fritz Kern a visité en 1908 et 1909 les dépôts d'archives et les bibliothèques publiques de France, d'Angleterre et d'Italie, pour tâcher d'y découvrir des documents nouveaux sur la politique extérieure de l'Allemagne pendant le règne de Rodolphe de Habsbourg, Adolphe de Nassau, Albert I et Henri VII. Il a exploité, à Paris, les Archives Nationales et la Bibliothèque Nationale, et visité en outre, chez nous, les archives de Dijon, Bar-le-Duc, Besançon, Grenoble et Verdun. A Londres c'est surtout le dépôt de la Tour qui lui a fourni des pièces curieuses sur les relations anglo-allemandes durant le règne d'Édouard I ; en Italie, ceux de Rome, Florence et Turin. Ce qui nous intéresse le plus dans le recueil de M. Kehr, ce sont tout naturellement les documents relatifs à l'influence plus ou moins considérable exercée par la politique française sur les destinées de l'Empire [1], et à l'extension matérielle du royaume aux dépens de l'Allemagne, du côté de la Lorraine et de l'évêché de Toul, ou du côté de Lyon. Le volume débute par le répertoire chronologique de toutes les pièces citées. Puis viennent 244 chartes (p. 1-165) qui constituent la première partie ; 51 pièces, groupées sous le titre d'*Actes et régestes* constituent la seconde partie (p. 165-248) [2]. La troisième partie, intitulée *Zur Reichsgeschichte aus italianischen Chroniken*, renferme des extraits de chroniques inédites de Pise, de Lucques, de Sienne et surtout d'un *Chronicon Parmense*, dont le manuscrit, conservé à Vigevano, est dénommé *De Rubeis* (de Rossi) par l'éditeur, parce que le copiste a joint au texte des notices sur la famille de ce nom et qu'il peut être ainsi distingué d'autres chroniques parmesanes déjà publiées. Ces fragments se rapportent aux règnes de Rodolphe de Habsbourg et de Henri VII et à leur ingérence dans les affaires de la péninsule.

Un supplément de seize pièces, presque toutes relatives au duché de Lorraine, termine ce recueil, auquel est joint un répertoire des noms de personnes et de lieux (p. 293-332) et une table « des expres-

---

1. Citons comme pièce curieuse, à la p. 221, le memorandum adressé à Philippe le Bel, en décembre 1299, contenant la liste de tous les princes ecclésiastiques et laïques du Saint-Empire subventionnés par la couronne de France.

2. Dans ce groupe, citons le n° 278, qui renferme l'enquête officielle faite en septembre 1299 pour fixer les frontières des deux pays, lors de l'entrevue de Philippe IV avec Albert I ; le document fut dressé par les soins de Guillaume Bastart de Poitiers, bailli de Chaumont (p. 207-220).

sions les plus importantes » (p. 333-345), table dont on ne comprend pas bien l'utilité, puisque ces mots, latins ou français, sont simplement *catalogués* mais nullement *interprétés* ni *expliqués* par l'éditeur [1].

R.

Die Anfaenge der franzoesischen Ausdehnungspolitik bis zum Jahre 1308, von Fritz Kern. Tubingen, Mohr (Siebeck), 1911, XXXII, 375 p. 8°, carte. Prix : 13 fr. 75.

M. Fritz Kern est le même dont nous venons d'annoncer un recueil de documents (*Acta Imperii Angliae et Franciae*) sur les rapports du Saint Empire avec l'Angleterre et la France dans les trente dernières années du XIII[e] et les quinze premières du XIV[e] siècle. Les pièces inédites réunies à cette occasion lui ont paru suffisamment intéressantes pour les utiliser dans un récit suivi et il en est résulté cette étude sur les débuts de la politique d'expansion de la couronne de France jusqu'en l'année 1308. C'est un premier chapitre de l'histoire de cette poussée systématique de la royauté française durant six siècles, pour élargir ses frontières orientales aux dépens de ses voisins, et des résultats obtenus par les successeurs de Hugues Capet. L'auteur est un esprit suffisamment libre pour ne pas mettre en doute la sincérité des hommes politiques qui représentaient alors ces tendances nationales et réclamaient le Rhin comme frontière à la fois naturelle et nécessaire. Un sentiment d'orgueil national devait amener l'expansion de la France, tout comme l'orgueil national germanique devait amener, de nos jours, des contre-efforts, destructeurs de l'ancienne frontière française occupée par Louis XIV. Etudier ce mouvement d'expansion est, selon M. Kern, une des « tâches les plus attrayantes de l'histoire politique (p. VI), mais en dépouillant la subjectivité française ». Il s'agit de montrer comment la *Francie occidentale* est devenue la France et surtout d'étudier ce qu'a fait, dans cette direction Philippe le Bel, dont le règne réalisa les premiers succès importants dans la direction de l'est. M. Kern connait bien les travaux consacrés chez nous, à cette question, les ouvrages de M. Alfred Leroux (*Recherches critiques sur les relations politiques de la France et de l'Allemagne de 1292 à 1378* (1882). *Les conflits entre la France et l'Empire pendant le moyen âge* (1902); celui de M. L. Jacob (*Le royaume de Bourgogne sous les empereurs franconiens*, 1906); celui de M. Ch. Aymond, *Les relations de la France et du Verdunois de 1270 à 1552*, 1910); il apporte aux sources déjà connues un apport très appréciable de documents nouveaux, et son travail, rédigé d'une façon très lucide, et d'une plume alerte, se lit avec plaisir. Il est divisé en trois livres. Dans le *premier*, l'auteur, après avoir défini la

1. P. 207, au commencement de la pièce il faut lire *bornes* pour *bonnes*. — P, 228, note 1, lire *Lugdunensis* pour *Lugdunenses*.

royauté française, et la pensée dominante des rois qui, forcément, devaient tourner leurs regards vers la Lotharingie, nous parle des débuts du « chauvinisme » français, explique les procédés employés pour faciliter l'expansion désirée, le procédé *judiciaire* surtout, établissant la suzeraineté royale sur de nouveaux vassaux ; le procédé plus doux, plus insinuant, plus irrésistible peut-être, de l'extension et de la prédominance de la civilisation française en Europe ; le procédé le plus fréquent enfin, au moyen-âge comme dans les temps modernes, celui de la guerre, guerres de défense, guerres de magnificence, tendant toutes au déplacement des frontières. Dans le *second* livre, nous assistons aux premiers succès plus importants de cette politique d'expansion sous Philippe III, vers la Lorraine, malgré les protestations de Rodolphe de Hasbourg. Ce sont les débuts de la lutte franco-allemande. Puis viennent les commencements de l'annexion de Lyon, les débuts de Philippe IV, ses conquêtes en Flandres, en Lorraine, en Bourgogne, pendant les sept premières années de son règne. Le *troisième* livre nous raconte *les temps de la prépondérance française*, les luttes contre l'Angleterre et sur les frontières bourguignonnes, néerlandaises et lorraines, le traité de Quatrevaux avec Albert de Habsbourg (décembre 1299), les annexions tentées sur le duché de Bar, sur Toul et Verdun les essais d'une *Confédération du Rhin*, l'annexion définitive de Lyon, la candidature à la couronne impériale, de Charles de Valois, posée par Philippe IV à la mort d'Albert I^er^ (1308). Cette candidature préfigure déjà la politique de la couronne de France du XVI^e^ et du XVII^e^ siècles, de François I^er^ à Henri IV et à Louis XIV.

Parmi les appendices (*excursus*) nous signalerons le premier *Les approches de la France vers le Rhin* et le troisième, *Alliances de Philippe IV avec les princes allemands*.

En somme le travail de M. F. Kern, bien écrit et bien documenté, se recommande à l'attention des historiens et plus particulièrement des historiens de notre pays [1] ; sans doute certaines de ses données seront discutées, certaines conclusions combattues, mais c'est un ouvrage dont on devra tenir grand compte et que consulteront surtout avec fruit tous ceux qui s'occupent chez nous de Philippe le Bel, dont la figure, toujours un peu vague encore, malgré tant d'études récentes, ressort avec un relief singulier du livre de M. Kern.

R.

Die angebliche Schuld Konrads von Marburg an dem Kreuzzug gegen die Stedinger vom Jahre 1234, von D^r^ Paul Braun. Hannover, Geibel, 1911; 6 p. 8°.

Tirage à part du *Jahresbericht der Maenner vom Morgenstern*,

1. Voy. ce qu'il est dit du livre de M. Kern dans la *Revue historique*, vol. CVIII, p. 138.

XIII). L'auteur expose dans cette très courte notice les motifs pour lesquels il n'est point admissible, selon lui, que l'inquisiteur Conrad de Marbourg, le confesseur de Sainte-Elisabeth de Thuringe, ait poussé le pape Grégoire IX à faire prêcher une croisade contre les habitants du pays de Stedingen. Cette croisade, désirée par la haine et la cupidité des seigneurs voisins, stimulés par les colères pontificales, aboutit au massacre à peu près complet de la population mâle de ce district, situé sur les bords de la Hunte et du Weser, à la journée d'Altenesch, le 27 mai 1234. A plus forte raison M. Braun ne veut pas, comme on le répète encore quelquefois, que Conrad de Marbourg ait prêché cette croisade lui-même. Ce qui est certain, c'est qu'il mourut avant le désastre final des paysans de Steding.

E.

Registres du Conseil de Genève publiés par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève, tome III. Genève, Kündig, 1911, X, 637 p. gr. in-8°. Prix : 20 fr.

Cinq ans se sont passés de nouveau depuis que nous avons entretenu nos lecteurs de cette importante collection des *Registres du Conseil de Genève* [1] et l'un des éditeurs du présent volume, M. Léopold Micheli, a disparu avant sa mise au jour, laissant à ses collaborateurs, MM. F. Barbey et Victor van Berchem, la tâche de le mettre au point, avec le concours de M. Émile Rivoire. Ce tome III nous donne la reproduction des procès-verbaux du Conseil de février 1477 à février 1487, moins ceux de l'année 1479, qui sont perdus et une partie de ceux de 1478, également disparus [2]. Cette période décennale n'est pas précisément une époque de prospérité pour Genève, dont le commerce décroît et dont la situation politique est menacée par l'autoritaire évêque, Jean-Louis de Savoie, puis, après sa mort en juillet 1482, par un successeur, également issu de la maison ducale et qui semble très enclin à inquiéter les partisans des libertés communales au nom de l'autorité épiscopale. Les secrétaires qui se sont succédés durant cette période, Hugonin Conseil, Guillaume de la Crosse, Antoine Lyonard, etc. ont rédigé leurs protocoles dans un latin si macaronique que les bons bourgeois de Genève ont dû le comprendre sans peine [3]; mais en les parcourant à plus de quatre siècles de distance, on ne peut s'empêcher de formuler une réflexion d'ordre générale que je me permets de soumettre aux très méritants éditeurs des *Registres du Conseil*. Nous ne songeons pas à nier l'intérêt sérieux que présentent beaucoup de ces textes, sinon pour l'his-

---

1. V. *Revue critique* du 11 février 1907.

2. C'est le contenu des volumes VIII, IX et X des registres originaux conservés aux Archives de la Ville.

3. Je n'en citerai qu'un exemple, pris au hasard, à la date du 12 décembre 1484, où le Conseil vote un cadeau à l'envoyé de Lucerne : *Dentur dicto ambassiatori unam cymesiam malvatici et totidem ypocratis, una boyta confiture honesta et totidem musqueti* (p. 376).

toire générale, du moins pour l'histoire de la civilisation genevoise. Mais pourtant, il nous semble qu'on nous en donne un peu trop, et que, maintenant qu'on est fixé sur la prose et les procédés des scribes du xvᵉ siècle, il serait licite d'élaguer de leurs comptes rendus tout ce qui n'est que la répétition indéfinie des affaires journalières et courantes. Tout au moins il suffirait de donner les régestes de ces parties, rédigés en français moderne; les curieux des moindres détails de l'existence de la Genève médiévale iraient consulter les originaux et les dévoués éditeurs, que nous ne voudrions pas contrister, mais encourager plutôt, par nos propos, avanceraient infiniment plus vite dans leur tâche ardue et réussiraient peut-être à gagner, dans leur prochain volume, les abords de la Genève du xvıᵉ siècle, alors que commence seulement le rôle mondial de la vieille cité.

R.

Les Actes de Sully passés au nom du roi de 1600 à 1610 par devant Mᵉ Simon Fournyer, notaire au Châtelet de Paris... recueillis, publiés et annotés par M. de Mallevouë. Paris, Impr. nat. (Doc. inéd.), 1911. In-4°, LXXII-516 p. Un plan. Index.

Dès qu'il fut grand-maître de l'artillerie, Sully établit « en règle générale ce qui n'était qu'un usage irrégulièrement suivi jusqu'alors, que tous les marchés intéressant les finances de l'État fussent passés en forme authentique par devant notaire ». A cette sage pratique nous devons la conservation des 278 actes que M. de M. a découverts dans le minutier de Mᵉ Henri Motel. L'éditeur a classé ces Actes de la façon suivante : Inventaire de Catherine, duchesse de Bar ; — Conseil d'État (série extrêmement riche, documents sur les galères, les manufactures introduites en France, toiles de Hollande, matières colorantes, etc.; fournitures de vivres pour l'armée au moment de la guerre de Clèves; domaine royal, documents particulièrement intéressants pour la topographie parisienne, Place Royale, Arsenal; canal de Briare, Antibes); — Sully grand-voyer de France ; Sully surintendant des bâtiments (travaux du Louvre et des Tuileries, du Pont-Neuf, des Gobelins, de Saint-Germain, de Villers-Cotterets; jardins, cérémonies publiques); Sully grand-maître de l'artillerie (inutile d'insister sur l'importance de ces pièces). Un répertoire chronologique permet de replacer tous ces actes dans leur ordre. — Il est à remarquer que, sur ce certain spécial de l'histoire financière, la confrontation des actes notariés avec le texte des *Œconomies* n'est pas défavorable au surintendant. C'est là, pour les futurs critiques de Sully, un point qui a sa valeur.

Henri Hauser.

Philipp II, die Niederlaender und ihre erste Indienfahrt von Dʳ G. F. Preuss, ord. Professor an der Universitaet Breslau. Bresslau, Marcus, 1911, 34 p., 8°.

L'auteur veut réagir, nous dit-il, contre une opinion, généralement

répandue en Allemagne, comme en Néerlande, d'après laquelle Philippe II, en fermant aux Hollandais le port de Lisbonne, aurait *forcé* ceux-ci à chercher une communication *directe* avec les contrées productrices des épices, et aurait de la sorte amené lui-même le développement inouï du commerce de ses anciens sujets rebelles. En réalité, le fameux Edit royal du 29 mai 1585 (dont le but était moins de ruiner le commerce étranger, que de se constituer rapidement une grande flotte de navires de transport, en arrêtant dans tous les ports de l'Espagne les vaisseaux des autres nations) ne fut pas du tout mis à exécution d'une façon rigoureuse; les Hollandais ne furent nullement boycottés, au contraire (p. 11). Sans doute le roi ordonna de nouvelles saisies en 1595; mais à cette date la première grande expédition aux Indes orientales avait déjà été organisée; d'ailleurs les ports espagnols furent encore une fois ouverts aux Néerlandais. On ne peut donc pas dire que ce fut Philippe II qui les a poussés vers les Indes. Ce ne fut pas non plus un acte de désespoir, qui les fit se jeter sur ces régions lointaines. Ces voyages n'avaient rien de si terribles pour un peuple de marins hardis et de commerçants avides de richesses. Pour fixer leur trafic, il leur fallait des colonies; ils allèrent occuper celles du Portugal, conquises par l'Espagne en même temps que la métropole. Il semble que ce sont là des truismes historiques tellement évidents par eux-mêmes qu'il était assez inutile de les démontrer autant en détail.

R.

Inventare des Grossherzoglich Badischen General Landes Archivs, herausgegeben von der Grossherzoglichen Archivdirektion. Bd IV, zweite Haelfte, Karlsruhe, C. F. Müller, 1911, V, p. 209-499, 8°.

Nous avons ici la seconde moitié du volume dont la première a été annoncée dans la *Revue* du 19 août 1911. Elle contient la suite des répertoires sommaires des archives de la série des abbayes et congrégations religieuses, qui s'arrêtait au couvent de Günterstal. Notons avant celui de la grande abbaye de Saint-Blaise, ceux de Tennenbach, Wonnental, Waldkirch, Schuttern, Ettenheimmünster, Allerheiligen, Lichtental, Herrenalb, Frauenalb; ceux des comtés et seigneuries de Lahr, Mahlberg, Geroldseck, Hanau-Lichtenberg (parcelles badoises); ceux des petites villes impériales Gengenbach, Offembourg, Zell-am-Harmersbach; des terres transrhénanes de l'évêché de Strasbourg; du bailliage de Bruchsal, appartenant au Chapitre de Spire; des parties du Palatinat incorporées au grand-duché de Bade; de ceux de la Noblesse immédiate de l'Ortenau et du Kraichgau, de tous les dossiers du *Lehens-und Adelsarchiv* rangés par ordre alphabétique des familles. Nous avons déjà fait remarquer la dernière fois que ces inventaires locaux, tels qu'ils sont donnés ici, sont excessivement sommaires; mais M. le Dr Obser, directeur-général des Archives

grand-ducales, explique dans la préface, jointe à ce second fascicule, qu'il n'aurait guère été possible d'entrer dans plus de détails en analysant tous ces fascicules. Les moindres développements une fois admis pour chacun d'eux auraient infiniment grossi le nombre des volumes de l'inventaire général, sans satisfaire pourtant à tous les desiderata. Il faut laisser quelque besogne à l'initiative des travailleurs qui seuls s'aviseront de fouiller cette division du grand dépôt de Carlsrouhe, en vue de monographies d'histoire locale ou de recherches sur les familles nobles du pays.

R.

Charles Bost, **Les prédicants protestants des Cévennes et du Bas-Languedoc** (1684-1700), 2 vol. in-8°, xx-478 et 665 p., Paris, Champion, 1912.

M. Charles Bost a vécu des années, comme pasteur, dans une petite ville des Cévennes, au milieu des montagnes couvertes de châtaigniers, des plateaux rocheux et des vallées profondes où ont lutté et souffert jadis ses coreligionnaires. Il s'est « recueilli », comme il le dit dans son avant-propos, en face de cette nature plutôt rude, à laquelle le soleil en été prête, avec sa lumière éclatante, un charme mélancolique, près de ces pauvres hameaux et de ces « mas » où s'abrite une population pieuse, austère, énergique, marquée encore du sceau des vieilles mœurs, « fortes et saines », du protestantisme d'antan. Il était tout préparé à écrire l'histoire du drame qui s'est déroulé là au temps de Louis XIV, drame poignant où l'âme des anciens huguenots a été soumise à si rude épreuve, ballottée entre sa foi et son loyalisme, forcée de sacrifier l'une ou de trahir l'autre ; et, à côté de ces angoisses morales, que de souffrances matérielles, à une époque où l'esprit public ne répugnait pas aux pires violences contre les hérétiques, pour faire soi-disant leur salut! M. B. a mis quinze ans à étudier ce triste martyrologe, fouillant les Archives de Montpellier et de plusieurs autres petites localités du Languedoc, aussi bien que les manuscrits de la Société de l'histoire du protestantisme français à Paris, délimitant peu à peu son sujet afin de le mieux renouveler, vivant en communion pour ainsi dire avec les humbles prédicants, dont il a entrepris de faire revivre la figure et comprendre les idées. A l'émotion du protestant, sympathisant avec ces hommes du passé et partageant leurs tourments, il a uni la solide érudition et le jugement impartial de l'historien, accomplissant ainsi une œuvre digne de fixer l'attention des savants. Sans doute, on pourra lui reprocher une entrée en matières un peu brusque, on pourra critiquer le choix de ses dates extrêmes (1684 et 1700), on pourra trouver parfois rebutant le détail minutieux de certains événements, d'importance médiocre ; malgré tout, il aura eu le mérite d'apporter une contribution de haute valeur à l'histoire religieuse sous Louis XIV, et de faire bien connaître, pour la première fois, les

prédicants des Cévennes et du Bas Languedoc, auxquels revient incontestablement l'honneur d'avoir relevé une cause qui se mourait, galvanisé des caractères qui s'abandonnaient, rendu à la R. P. R., abattue par les persécutions, la force de se redresser en face du plus puissant monarque du monde!

Le tome I raconte les débuts de cette histoire. C'est d'abord, de 1683 à 1687, le temps où Claude Brousson, avocat à Toulouse, conseille une manifestation collective de tous les protestants, pour prouver au roi leur nombre et leur union, et où les premiers « prédicants », successeurs improvisés des pasteurs fugitifs, les Teissier, les Fulcran Rey, les Rocher, bravent la torture et la mort pour stimuler la résistance aux édits, jusqu'au moment où les survivants de cette phalange héroïque, traqués de tous côtés par l'implacable Bâville, se résignent à sortir du royaume (août 1687). Ensuite, de 1687 à 1692, c'est une époque de guerre civile. Le système de répression effroyable de Bâville n'a réussi qu'en apparence : aux prédicants émigrés, d'autres succèdent sur place, et d'ailleurs les premiers, parmi lesquels se distingue François Vivent, ne tardent pas à rentrer en France (juillet 1689), décidés à lutter par les armes, et même à s'allier, s'il le faut, aux ennemis du roi. M. B. a prouvé, textes en main, et ce n'est pas une de ses moindres découvertes, les relations étroites des prédicants et de la coalition, dont Guillaume d'Orange était le chef; il a exposé en détail les projets, formés surtout en 1689-90, et soutenus par Brousson comme par Vivent, pour amener une armée sous Schomberg au secours des protestants du Languedoc. Puissent l'ardeur et le désespoir de ces croyants exaltés excuser en une certaine mesure ces démarches impies! De 1689 à 1692, François Vivent, le farouche sectaire au visage osseux et aux jambes cagneuses, est l'instigateur d'une révolte ouverte; il prêche et combat dans toute la région, impitoyable à ses ennemis dont il n'attend pas de pitié; il finit en luttant, comme il a vécu, tué à coups de fusil dans une grotte où il vend chèrement sa vie (19 février 1692).

Le tome II va de 1692 à 1700, et met surtout en lumière le rôle de Claude Brousson qui, devenu prédicant en 1689 et animé jadis des mêmes haines que Vivent, adopte soudain une nouvelle attitude, plus noble et plus profitable à sa cause, celle du prêtre qui ne connaît que les armes spirituelles, et, « sans épée ni aucunes autres armes », marche au martyre librement accepté. Cette évolution du principal prédicant, dont l'exemple est suivi par ses collègues, ouvre une nouvelle période dans l'histoire religieuse des Cévennes. Plus de révolte désormais [1], plus de compromis avec l'étranger, mais une œuvre pacifique de réveil des consciences, poussée jusqu'au sacrifice de la vie, voire jusqu'à l'extase au milieu des tortures. Quand Schomberg et le

1. Du moins jusqu'à la guerre des Camisards.

duc de Savoie envahissent le Dauphiné (août 1692), personne ne se lève pour les seconder. Louis XIV écrit à Catinat sa satisfaction, mais hélas! il ne change pas de politique, et le féroce Bâville continue, sans être blâmé, à poursuivre les prédicants, dont plusieurs subissent le supplice de la roue (Paul Colognac notamment, le 13 octobre 1693, et Pierre Papus, le 8 mars 1695). Brousson, après deux séjours au dehors, surtout en Hollande où il recommande les intérêts religieux aux négociateurs de Rijswijk, ne rentre en France en octobre 1697 que pour assister à de nouvelles dragonnades ; au cours d'une tournée dans les Pyrénées, il est pris enfin en Béarn (septembre 1698), conduit à Montpellier et exécuté après avoir subi la question ordinaire et extraordinaire (4 novembre 1698). Ce coup, qui réjouit Bâville, met à peu près fin au rôle des prédicants. En 1700-01, les derniers émigrent, laissant la place au « prophétisme », qui fait son apparition dans le Vivarais. La guerre des Camisards en sortira.

Le volume s'achève par quelques chapitres sur l'église du Désert à cette époque, sur sa discipline et ses règlements, sur les prédications et la dialectique de ses ministres extraordinaires. Un appendice contenant des poésies du Désert (hymnes spirituels ou couplets populaires), de nombreuses pièces justificatives (déclarations et ordonnances, plans de campagne, sermons, interrogatoires, listes de condamnés), enfin deux tables alphabétiques pour les noms de personnes et les noms de lieux, complètent avantageusement un ouvrage qui est vraiment, grâce à l'étendue des recherches et à la conscience scrupuleuse de l'auteur, un des plus imposants monuments qu'on ait élevés à la mémoire des huguenots persécutés.

Albert WADDINGTON.

Elsaessische Verfassungs-und Verwaltungswünsche im 18. Jahrhundert : « Les pieux désirs d'un Alsacien », herausgegeben und eingeleitet von Ernst HAUVILLER. Metz, Scriba, 1911, 71 p. 8°. (Tirage à part du *Jahrbuch für Lothringische Geschichte und Altertumskunde*, tome XXII).

M. le Dr Hauviller, archiviste départemental à Metz, a trouvé à Paris, aux Archives Nationales (M. 750, n° 4, fol. 27), un manuscrit intitulé « Les pieux désirs d'un Alsacien » qu'il a publié, d'abord dans l'*Annuaire de la Société d'histoire et d'archéologie lorraine*, et puis en tirage à part. Le mémoire a été certainement rédigé pendant que M. de Lucé était intendant d'Alsace, c'est-à-dire entre 1753 et 1764. L'auteur se pose en gentilhomme d'Alsace, bon catholique et passablement féodal ; mais on pourrait peut-être mettre en doute son origine alsacienne quand on le voit dédier son « ouvrage » à « M. l'archevêque de Strasbourg », nul n'ignorant à Strasbourg ni à Paris que les princes-évêques de Strasbourg n'ont jamais porté ce titre là. Quoi qu'il en soit de cette question de provenance, le mémoire qui revendique pour la province une certaine autonomie, et la constitu-

tion d'Etats provinciaux, tels qu'ils furent octroyés à l'Alsace en 1787, est intéressant en ce qu'il accentue constamment le cachet français de l'Alsace d'alors [1], tout en réservant au roi le moyen de gouverner ces Etats par lettres de cachet et d'en écarter tous ceux qui ne seraient pas régnicoles [2]. On ne peut que remercier M. Hauviller d'avoir mis au jour ce témoignage authentique des dispositions des classes privilégiées de ces régions dans les dernières années du règne de Louis XV [3].

R.

Der deutsche Kaufmann in den Niederlanden, von Rudolf Haepke. Leipzig, Duncker u. Humblot, 1911, 66 p. in-8°. Prix : 1 fr. 25.

Tableau vivant et suffisamment documenté, l'opuscule de M. Haepke fait partie de la série des « Feuilles de la Pentecôte » publiées annuellement par le *Hansischer Geschichtsverein*. L'auteur nous y décrit les grands centres commerciaux de la Néerlande, Bruges si morte aujourd'hui et jadis la Venise du nord, Anvers, Amsterdam, se relayant l'un l'autre, à mesure que les temps sont révolus. Il nous dépeint d'une façon pittoresque la vie quotidienne des négociants allemands [4] qui viennent y trafiquer, échangeant les fourrures, les vins du Rhin, les bières de Hambourg, les bois et les goudrons de la Baltique contre les toiles et les draps de Flandres; il nous raconte toutes les querelles de la maison de la Hanse à Bruges avec les villes et les autorités voisines, les boycottages des uns, l'émigration des autres, l'ensablement graduel du port de Bruges et la décadence de son industrie. Le centre du commerce allemand se déplace vers l'Escaut et c'est à Anvers que s'élève, de 1564 à 1568, la splendide *Domus Hansae teutonicae*, changée plus tard en caserne et en hôpital. Mais les guerres civiles mettent fin brusquement à cette prospérité et, après le sac d'Anvers, en 1576, les Allemands concentrent leur activité dans les ports de Hollande, surtout à Amsterdam. Mais négociants et marins n'y forment plus des guildes fermées comme au moyen-âge et y figurent surtout, au XVIII^e siècle, comme commis et capitaines de bateaux de commerce au service des riches armateurs et négociants hollandais, devenus trop riches et trop paresseux pour travailler eux-mêmes.

R.

Geschichtsbilder aus Leopold von Ranke's Werken zusammengestellt von Dr Max Hoffmann, Gymnasialprofessor a. D. 2te Auflage, Leipzig, Duncker u. Humblot, 1911, portrait, VIII, 399 p. in-8°. Prix : 7 fr. 50 c.

C'est une anthologie historique, contenant une soixantaine de mor-

1. « En général, qui dit Alsacien, dit Français au superlatif » (p. 66).

2. Le Tiers-Etat est à peu près ignoré au point de vue politique par l'auteur anonyme.

3. P. 24 et 64 lire *Paulmy* pour *Paulny* et *Gouvernet* pour *Gouverné*.

4. Aux Pays-Bas l'expression de *Deutscher Kaufmann* désigne toujours les habitants de l'Allemagne du nord.

ceaux choisis dans l'œuvre du célèbre historien berlinois. Elle ne renferme presque rien sur les siècles de l'antiquité ni du moyen âge ; un seul fragment est emprunté à la *Weltgeschichte*. L'ensemble embrasse l'histoire moderne, depuis la fin du xv^e^ siècle jusqu'à Bismarck, et peut donner en effet au lecteur une idée du style de Ranke et de sa façon de penser, en même temps qu'on pourra utiliser le volume dans les classes supérieures des gymnases et des écoles réelles pour l'enseignement de l'histoire. Selon ses goûts personnels, tel critique regrettera de ne pas rencontrer dans ce recueil tel portrait de souverain, de ministre ou d'homme de guerre, resté gravé dans sa mémoire ou d'y trouver tel autre morceau qu'il jugera moins digne d'y figurer. Après avoir tout récemment parlé ici plus longuement de l'œuvre de Ranke[1], il me semble inutile d'insister ici davantage sur les mérites de son style et le profit que l'on peut retirer sous ce rapport aussi, de la fréquentation de son œuvre. M. Hoffmann a joint à son livre une courte biographie du grand historien ; il n'a plus pu soigner cette nouvelle édition lui-même, étant mort peu après la publication de la première édition, parue en 1905[2]. R.

M. PHILIPPSON, **Neueste Geschichte des jüdischen Volkes,** Tome III, in-8°, VI, 338 p., Leipzig, G. Fock, 1911.

M. Philippson vient d'achever le troisième et dernier volume de sa grande histoire contemporaine du peuple juif. Comme il l'avait annoncé dans son premier volume, il n'a eu pour objet de faire ni un ouvrage d'érudition, ni un ouvrage complet : il a écrit pour le grand public, écartant résolument un appareil scientifique de notes et de références qui aurait pu rebuter, se bornant d'autre part aux événements saillants et aux développements essentiels. Il a su, comme dans ses œuvres précédentes, se rendre maître d'une « littérature » considérable, et, dominant ses matériaux, en tirer un récit clair, bien ordonné, éminemment propre à intéresser et à instruire. Résultat d'autant plus méritoire qu'il avait à parler cette fois de pays peu connus de lui, régis par un système de lois, de règlements ou de coutumes difficiles à expliquer, parfois même à comprendre, et que sa documentation devait reposer presque exclusivement sur des recueils et des livres en langue russe ou polonaise. Il a su, en outre, rester impartial, et c'est peut-être le plus bel éloge qu'on puisse lui décerner, étant donné qu'il avait à retracer une longue série de faits lamentables, indéfiniment répétés.

Il s'agit, en effet, de l'histoire des Israélites en Russie et en Pologne, de 1825 à 1910, histoire particulièrement triste et qui, depuis la

---

1. *Revue critique* du 24 juin 1911.
2. Cela explique certaines négligences ; ainsi p. 350, l. 26, à propos de la paix de Bâle (1795) il faudrait lire *keine Allianz* pour *seine Allianz*, et plus loin *Beistimmung* pour *Bestimmung* (voy. Gesammelte Werke, vol. 46, p. 210).

tyrannie haineuse de Nicolas Ier jusqu'aux « pogroms » du xxe siècle, n'a guère cessé d'être un martyrologe. Sous Nicolas Ier, souverain borné, épris uniquement d'ordre, de discipline et d'uniformité, le sort des Juifs fut déplorable ; je n'en veux pour preuve que la loi fondamentale du 13 mai 1835, qui les parquait en Pologne et dans quelques gouvernements de l'ouest, en leur fermant les trois quarts de l'Empire, ou les autorisant à y séjourner pour peu de temps, avec une permission spéciale. Sous Alexandre II, l'horizon parut s'éclaircir à deux reprises, au début, avant la révolution polonaise de 1863 qui rendit pour quelques années la haute main au parti de la réaction, et à la fin du règne, grâce à l'influence libérale du comte Loris-Mélikow. L'attentat nihiliste du 13 mars 1881 fit disparaître le tsar réformateur et avec lui les espérances de ses sujets juifs. Alexandre III se livra aux vieux russes, adoptant les idées rétrogrades des Ignatiew et des Pobjedonoszew, et traquant partout les éléments non russes ou non orthodoxes ; l'émigration devint la grande ressource des Israélites. Enfin, sous Nicolas II, depuis novembre 1894, après une accalmie pleine de promesses, la guerre russo-japonaise a provoqué une terrible crise intérieure : une sorte de révolution s'est produite, et, si certaines réformes politiques ont pu être réalisées, la réaction s'est rattrapée aux dépens des Juifs ; ceux-ci, assommés ou fusillés dans de sanglants « pogroms », ont subi les plus cruelles épreuves ; ils sont encore aujourd'hui, même en Pologne, traités véritablement en parias. Et pourtant, comme le dit l'auteur, avec sa volonté tenace et son invincible attachement à l'idéalisme, que ne pourrait pas, pour le bien de la Russie, si l'on brisait ses chaînes, cette malheureuse race qui compte près de huit millions d'âmes !

Albert Waddington.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 2 février 1912.* — M. Perrot, secrétaire perpétuel, donne lecture des lettres par lesquelles MM. le comte Alexandre de Laborde et le commandant Espérandieu se portent candidats à la place de membre libre vacante par suite du décès de M. Saglio.

M. J. Loth achève sa communication sur le Cornwall et le roman de Tristan.

M. Jules Martha expose le résultat de ses recherches sur la langue étrusque. Il a reconnu que cette langue, jusqu'ici restée inintelligible, a des affinités d'origine avec le hongrois, le finnois et les idiomes congénères. En se servant de ces langues, il a réussi à traduire les textes. — M. Havet présente quelques observations

M. Cagnat donne une seconde lecture de son mémoire sur la frontière romaine de la Tripolitaine.

Léon Dorez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 8 — 24 février. — 1912

O. JESPERSEN, **Growth and Structure of the english language.** Teubner, 1912. Deuxième édition.

La première édition de cet ouvrage a été épuisée en six ans : ce qui n'étonnera personne de ceux qui l'ont pratiqué. Il y a peu de livres mieux faits pour inspirer le goût de la linguistique et donner une première idée des problèmes qu'elle soulève. Il serait à souhaiter qu'un de nos étudiants en langues modernes nous donnât une traduction française de cet excellent livre.

La seconde édition ne diffère de la première que par un petit nombre d'additions et par quelques modifications dans le choix des exemples.

Michel BRÉAL.

Salomon REINACH, **Eulalie ou le grec sans larmes.** Paris, 1911, Hachette.

Les temps qu'on nous a quelquefois prédits sont-ils venus? Voici le grec qui va retrouver les grâces de la nouveauté! Ceux qui voudraient rééditer les plaisanteries de Molière se montreraient en retard et prouveraient qu'ils sont peu au courant des tendances et des idées de leur temps. Le grec est vu avec faveur par beaucoup d'esprits nullement arriérés, qui voudraient non pas restreindre mais élargir la part qu'il a dans notre éducation.

Les causes de ce changement méritent, je crois, d'être envisagées d'un peu plus près.

Avant de parler du petit livre de M. Salomon Reinach, qui est une grammaire grecque adaptée à des temps nouveaux, s'adressant à des lecteurs qu'on ne prévoyait point jadis, je voudrais dire un mot des causes qui peuvent expliquer cette curieuse modification de l'opinion.

Elles sont assez nombreuses :

1° Le changement survenu dans notre corps enseignant. En premier lieu (soyons justes!) l'École d'Athènes. Le professeur de grec n'est plus ce qu'il était. Autrefois (il y a vingt, trente et quarante ans) le professeur de grec était un personnage grave, qui représentait avant tout le savoir des bibliothèques : si on avait voulu le peindre, il eût été figuré sous les traits de quelque docte érudit, mettons, je suppose, le savant et proverbial M. Hase. Mais l'École d'Athènes a apporté un changement complet. C'est la partie la plus jeune, la plus vivante, la plus désireuse de nouveauté qui, d'un jour à l'autre, s'est chargée de l'enseignement du grec. Grande et heureuse transformation dont les premiers effets se sont fait sentir vers 1850, et depuis lors n'ont pas cessé de gagner en force.

2° En second lieu, il est juste de faire la part, une grande part, aux arts plastiques, dont l'influence a été considérable. Non seulement par leurs œuvres, ils ont fait voir et sentir de plus près l'antiquité, mais les artistes eux-mêmes ont donné l'exemple : les plus empressés, les plus sincères peut-être des adorateurs de la Grèce se sont trouvés parmi ces élèves de l'École des Beaux-Arts allant recueillir sur les lieux ce qui restait de la vie antique, et d'une façon touchante se chagrinant de ne pas lire dans le texte Homère, Eschyle, Pindare...

3° Pourquoi ne pas le dire? Le progrès des études philologiques. On s'est avisé du lien qui unit le grec avec les langues vivantes, le grec ancien avec le grec moderne. Ceux qui se sont montrés le moins facilement ouverts à cet esprit nouveau, ce sont les humanistes, ou plutôt les prédicateurs de l'humanisme, qui, hors du grec classique et du latin, ne voulaient rien connaître, pensaient en dedans d'eux-mêmes que rien ne valait ce qu'ils avaient appris à leur collège en rhétorique et ce qu'ils enseignaient eux-mêmes. Cette forme de l'esprit classique paraît quelque peu vieillie.

4° Le goût des voyages qui, pouvant se satisfaire plus facilement, s'est beaucoup étendu. Il n'est pas aujourd'hui rare de rencontrer des adolescents, des jeunes filles, qui connaissent pour les avoir vus et visités, les pays dont parlent Homère et Virgile. Le professeur d'autrefois en dissertait d'après les textes connus et rebattus des poètes.

Le désir de savoir plus ou moins la langue ne pouvait manquer de se produire à la suite de ces impressions de voyage.

5° Je pourrais continuer d'énumérer les causes de ce changement dans l'esprit public. Mais ce qu'on vient de lire est suffisant. On sait que le même fait s'est produit en Angleterre, en Allemagne, en Italie. Ceux qui voudraient y rester étrangers se mettraient en dehors d'un mouvement général et destiné à augmenter d'année en année.

Dans son livre intitulé *Eulalie* (la bien disante) M. S. Reinach fait quelquefois appel aux comparaisons du présent avec le passé, mais il a su se modérer, et son livre est avant tout une grammaire du grec

ancien. On sent qu'il a pris la résolution d'éloigner tout ce qui est fait pour encombrer, non pour éclairer. Ainsi il a pris ce grand parti de supprimer dans l'écriture les accents des mots grecs, en quoi nous l'approuvons. Marquer dans l'écriture les accents, si on ne les fait pas entendre dans la prononciation, c'est le fait d'un professeur de musique qui donne ses leçons sur un piano muet.

M. R., comme nous venons de le dire, s'applique à retrancher tout le savoir inutile, ou pour parler exactement, tout le savoir qui ne sert qu'au savant. A notre avis, il n'est pas encore allé assez loin dans cette voie. Mais peut-être a-t-il pensé que certaines pages de son livre étaient pour être consultées, non pour être apprises par cœur. Ce qu'il eût pu retrancher sans dommage, ce sont certaines formules mnémoniques : l'intention est bonne, mais les formules mnémoniques ne servent en général qu'à celui qui les a composées lui-même.

Pensant avec raison que l'apprenti helléniste ne saurait être mis trop tôt à la lecture des textes, M. R. intercale fréquemment des phrases, des citations, des tours consacrés, et même quelques passages célèbres des poètes ou des orateurs grecs. Bref, on voyage avec un guide instruit et empressé, nullement avare de son expérience. Les endroits où l'auteur converse avec la studieuse Eulalie, lui prodigue conseils et encouragement, ne sont pas les parties les moins agréables du volume.

Ce volume est exécuté avec un parfait bon goût. En tête, on trouve la reproduction d'un buste grec de jeune fille du Musée de Naples. L'impression typographique m'a paru d'une entière correction. J'allais faire compliment à la typographie française de ce beau spécimen de ses presses, quand arrivé à la dernière ligne de la dernière page, j'ai eu la surprise de trouver le nom d'une imprimerie anglaise. Félicitons donc M. Richard Clay (Brunswick Street), et souhaitons que les nombreuses suggestions de toute sorte contenues dans ce petit et charmant livre produisent en temps et lieu tous leurs heureux résultats.

Michel Bréal.

Georges Perrot, **Histoire de l'art dans l'antiquité**. Tome IX. La Grèce archaïque : la glyptique, la numismatique, la peinture, la céramique. Gr. in-8°; 703 p., avec 22 planches hors texte et 367 gravures. Paris, Hachette, 1911.

Le précédent volume de ce grand ouvrage, publié en 1903, traitait de la sculpture grecque archaïque (cf. *Rev. crit.*, 1903, II, p. 482). Celui-ci concerne surtout les *arts mineurs* de la même époque ; un chapitre est consacré à la peinture non céramique, aux tablettes peintes et aux sarcophages de Clazomènes.

Pour la glyptique postérieure à l'époque mycénienne, M. Perrot a trouvé un excellent guide en Furtwaengler, dont les *Gemmen* sont peut-être le chef-d'œuvre et celui de ses livres qu'on consultera le

plus longtemps. Mais Furtwaengler avait peu puisé aux riches séries de notre Cabinet des Médailles; M. P., dirigé par M. Babelon, en a fait grand usage et a pu ainsi accroître notablement, par les belles reproductions qu'il a publiées, le trésor de gravures archaïques dont nous disposons. Je regrette qu'il n'ait donné aucune place, en résumant les théories de Furtwaengler, aux objections qu'y a faites M. Rossbach; ce savant vient de les formuler à nouveau dans son long article *Gemmen* de la *Real-Encyclopaedie* de Wissowa. La provenance mélienne des intailles dites de Mélos n'est pas démontrée, bien que je la croie vraisemblable. — Dans ce chapitre, comme dans les suivants, M. P. s'est appliqué à mettre en lumière l'initiative féconde des artistes ioniens qui, héritiers des traditions de l'époque achéenne, portèrent vers l'Occident, depuis le VIII[e] siècle, ce qui leur en restait et ce que leur génie propre y ajouta. Cette thèse de l'Ionie continuant la Grèce achéenne ou minoenne et contribuant à la renaissance de l'art après l'invasion des Doriens, n'est plus, tant s'en faut, une nouveauté; mais il ne suffisait pas de l'énoncer comme une vue générale; il fallait en établir la vérité historique par une foule d'observations de détail. C'est là une tâche dont M. P. s'est parfaitement acquitté; tout le volume est à la gloire de l'Ionie et nul n'a mieux marqué que l'auteur, dans le domaine des arts industriels, l'influence souveraine de ceux qu'il appelle justement des précurseurs et des initiateurs (p. 43.)

Les chapitres sur la numismatique sont fondés principalement sur les deux traités de MM. Lenormant et Babelon, les plus complets qui aient paru dans aucune langue. Tout en s'occupant surtout de l'art dans les monnaies, M. P. n'a pas voulu négliger les côtés historiques et archéologiques de son sujet; on peut même penser qu'il aurait pu être plus bref et sacrifier une partie de ses notes. — P. 85, il est question des monnaies d'Argos où Apollon lycien est figuré par un loup. C'est, dit M. P., que les Grecs avaient perdu de vue le vrai sens d'une épithète désignant le dieu de la lumière, *lux*, et avaient fait un rapprochement arbitraire entre les mots λύκιος et λύκος. Cette explication date de Max Müller, dont M. P. a autrefois traduit les œuvres; mais elle a fait son temps. L'Apollon lycien est un loup, comme l'Apollon delphinien est un dauphin, comme l'Apollon sminthien est une souris; les Argiens n'ont pas fait de calembour, ni commis de confusion, mais leurs graveurs ont représenté le dieu sous une des formes animales plus anciennes qu'avaient remplacées et comme absorbées l'Apollon anthropomorphe des Doriens.

Avant d'aborder l'étude de la peinture, M. P. s'occupe de la poterie noire et des vases monochromes à reliefs, c'est-à-dire du *bucchero* grec, modèle du beau *bucchero* italien, et des débuts de la céramique dite de Mégare. Une idée très juste, bien développée à la p. 173, c'est que la poterie à reliefs, devenue prédominante à partir du II[e] siècle av. J.-C., n'est que la suite d'une technique plus ancienne qui, pen-

dant deux ou trois cents ans, fut non pas remplacée, mais reléguée au second rang par la mode des vases peints. M. P. a eu raison de traiter cette question après la glyptique et la numismatique ; bien qu'il s'agisse de vases, c'est un chapitre de la sculpture, non de la peinture.

La peinture grecque, du VIII[e] au V[e] siècle, a laissé peu de documents, en dehors des vases ; mais les questions relatives à la technique (fresque, détrempe, encaustique), aux rapports de la peinture monumentale avec la peinture de vases et la sculpture, la critique des textes anciens sur les peintres des écoles grecques primitives, méritaient d'être traitées avec le développement que M. P. leur a donné. Voici quelques observations. P. 200, j'aurais fait des réserves au sujet de la publication de M. Benjamin Fillon, *Description de la villa et du tombeau d'une femme artiste gallo-romaine découvert Saint-Médart-des-Prés* (1849). B. Fillon était un savant assez suspect et les renseignements que l'on tient de lui seul ne doivent être acceptés qu'avec méfiance [1]. — P. 219, parlant du peindre Boularchos, M. P. a oublié que nous avons une raison sérieuse de le considérer comme natif de Clazomènes ; c'est une scholie d'Acron sur Horace, qui qualifie le *sculpteur* Boupalos de *peintre clazoménien* ; il n'est guère douteux que Boupalos a été confondu avec Boularchos. J'avais noté cela dans la *Revue des Études grecques* (1895, p. 179) et je crois encore cette observation fondée. — Dans le même article (que M. P. a cité, mais paraît avoir lu trop vite), j'ai démontré, par des arguments tirés de l'histoire de Clazomènes, que les sarcophages peints de cette provenance sont antérieurs à 546 (*ibid.*, p. 169) ; M. P. admet qu' « ils ne sont guère postérieurs à 550 » (p. 177), mais néglige la preuve que j'en ai donnée.

Que la peinture polychrome des Ioniens soit un legs de la civilisation achéenne (p. 285), c'est ce qu'avait déjà dit très nettement, en 1892, M. P. Girard (*La peinture grecque*, p. 134) et ce qu'il n'était pas alors le premier à dire. M. P. a très judicieusement développé cette manière de voir et l'a appuyée de considérations d'un grand prix ; sur ce point, comme sur tant d'autres, la science contemporaine a jeté un pont entre « les créateurs de la civilisation mycénienne et les Hellènes de l'histoire » (p. 284). Signaler les *hiatus* et puis les combler, c'est une bonne part du travail qui incombe aux archéologues et aux historiens.

Tout le reste du volume (p. 291-683) concerne les vases peints. Comme les ouvrages d'ensemble les plus détaillés et les plus récents sur la céramique grecque ont déjà vieilli et que l'activité des fouilles,

1. Comme on m'a souvent questionné sur le sort des objets découverts par B. Fillon, je profite de l'occasion pour dire qu'ils sont restés aux mains de sa belle-sœur, M[me] Charier-Fillon, à Fontenay-le-Comte (Vendée). M. Clouzot les a vus en juillet 1901 et a eu l'impression que le prétendu attirail de peintre se composait simplement d'objets de toilette.

tant en pays grecs qu'en Italie, a singulièrement accru nos connaissances depuis dix ans, l'exposé de M. P. se trouve être aujourd'hui le plus complet et le mieux informé auquel on puisse recourir. J'avoue n'avoir pas lu sans admiration ces chapitres. Je n'exprime pas celle qui rend hommage à la verte vieillesse de l'auteur; comme on sent partout la verdeur et jamais la vieillesse, il est inutile de parler de celle-là. Mais en présence d'une masse énorme de documents encore imparfaitement triés, dont l'étude est parfois plus compliquée que facilitée par une nuée de monographies et d'hypothèses, M. P. a su soulever et porter son fardeau avec gaîté, avec bonne grâce, sans apparence d'effort, et nous a donné non pas un résumé, mais un traité approfondi où rien d'essentiel n'est négligé, où l'on ne trouve rien qui soit superflu. De loin en loin, il fait mention d'opinions discréditées, mais il ne s'arrête pas à d'inutiles *historiques*; un des grands mérites de son œuvre, c'est d'avoir beaucoup élagué pour éclaircir. En revanche, formes des vases, technique de la peinture, condition des céramistes, variétés des céramiques ioniennes et corinthiennes, toutes ces questions ont été mises au point avec autant d'abondance que de clarté. M. P. n'est pas de ceux qui adoptent d'emblée l'opinion la plus récente d'un spécialiste; son sens critique, qui ne sommeille pas, réclame des preuves et regimbe quand elles font défaut. C'est ainsi qu'il ne s'est pas laissé séduire par les théories de Boehlau sur la céramique de Samos, ni par celles qui, à la suite des fouilles anglaises à Sparte, attribuent une origine laconienne aux poteries dites de Cyrène. L'idée dominante est toujours la même, celle de la force créatrice de l'Ionie. Même en pays dorien, ce furent d'abord les produits ioniens qui s'accréditèrent et suscitèrent des imitations locales.

M. Glotz a déjà remarqué (*Revue des Études grecques*, 1911, p. 493) que l'information si sûre et si vaste de M. P. est en défaut sur un point important : il a laissé de côté les découvertes abondantes de tessons, très probablement milésiens, qui ont été faites depuis 1905 dans la Russie méridionale, dans cette région de steppes fertiles qu'un savant anglais appelait « le Canada milésien. » Peut-être aussi M. P. aurait-il pu parler des trouvailles céramiques de Delphes, comme il a si bien parlé de celles de Délos et même de celles de Rhénée, encore inédites par la faute d'un Grec indolent. Mais ces quelques oublis sont plus que véniels dans un sujet si complexe et que personne n'avait encore embrassé d'une vue d'ensemble. Ce dernier volume suffirait à établir la réputation d'un jeune archéologue; il apporte un lustre nouveau à celle du vétéran qui a montré là toutes ses qualités sous leur meilleur jour, à la fois artiste, érudit, critique et lettré. Si M. P. n'a jamais pris pour modèle la brièveté de Tacite, si l'on peut regretter parfois qu'il n'ajoute pas à la netteté de la pensée la concision qui la fait valoir, il écrit toujours une langue irréprochable, élégante et pure,

une langue bien française dont le secret tend malheureusement à se perdre sous l'influence des jargons professionnels.

De tous les volumes de l'*Histoire de l'art*, aucun n'est mieux illustré que celui-ci. Les planches hors texte sont excellentes et les vignettes d'une parfaite clarté. La correction typographique est également digne d'éloges [1]; l'index lui-même m'a paru plus complet que ceux des volumes précédents [2].

Salomon REINACH.

XII. **Panegyrici latini** post Æmilium Baehrensium iterum recensuit Guilielmus BAEHRENS. Teubner, 1911, xxx-327 p., in-12. 5 M.

J'ai rendu compte [3] de la thèse-préface par laquelle M. G. Baehrens a préludé à l'édition qu'il publie aujourd'hui. Je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai dit du jeune auteur et des travaux par lesquels il s'est préparé à son œuvre présente.

Je trouve le nouveau livre sérieux ; il constitue un durable progrès; aussi indiquerai-je librement ce qui en est, suivant moi, le côté faible et les parties fâcheuses. Je n'entends pas les exagérer ; mais il n'y a pas non plus lieu de les taire.

La première impression est très satisfaisante, tant saute aux yeux, de l'édition de 1874, à celle-ci, la différence d'ampleur des deux apparats. On goûte la manière brève dont le nouvel éditeur condamne des conjectures inutiles par de simples rapprochements avec d'autres passages des Panégyriques. Certaines finesses du texte sont bien saisies et suffisamment indiquées. On est heureux de trouver dans l'apparat des remarques sur diverses confusions habituelles à tel copiste ; aussi sur les particularités de ce latin [4]. Rentrent ici dans le texte des formes orthographiques que les mss. du xv[e] siècle et les éditeurs corrigeaient par purisme [5].

Pas de source nouvelle pour l'apparat. Malgré les complications où nous engage la préface, le texte des Panégyriques reposera en somme sur M (le ms. de Mayence), les mss. d'Upsal (A), de Londres (H), l'archétype d'Aurispa, source des *deteriores* (X), et un *Vaticanus* ou surtout son correcteur (w). Bien plus par une opinion qui lui est particulière et qu'il défend ici contre M. Klotz, M. B. écarte un ms.

1. Je n'ai noté que deux fautes graves (p. 301, n. 1 et p. 486, l. 3.)

2. Il y a pourtant quelques inconséquences ; ainsi les prénoms des archéologues cités (ils ne le sont pas tous) sont tantôt indiqués, tantôt omis. Les Bacchiades ne sont pas seulement mentionnés à la p. 56 (renvoi de l'index), mais, plus longuement, à la p. 569 ; si le collectionneur Macmillan figure à l'index, on y cherche en vain le nom de Tyskievicz et celui du graveur de génie, Epiménès, qui a signé la belle intaille autrefois dans cette collection (p. 18). Qui pourrait me dire où elle est aujourd'hui ? Ni M. Perrot, ni M. Rossbach ne paraissent le savoir.

3. *Revue* de 1910, II, p. 288.

4. *Iste* = *ipse* ; *quidem* = *sed* ; *cum* et l'indicatif, etc.

5. Commemor*abor*, inauguri*are*, *die* (= diei), etc.

auquel on donnait autrefois de la valeur, le *Bertinensis*, qu'il regarde comme une copie de A [1].

La nouveauté du livre consiste en ceci, que la tradition du texte est sans cesse contrôlée par les règles des clausules. C'est une vue juste, quoiqu'ici même je ne sois pas entièrement d'accord avec M. B. On voit revenir coup sur coup dans l'apparat la formule : *clausula obstat, clausula rejicit* ou au contraire : *ego claus. causa*. Cette méthode a servi à nous débarrasser d'un coup des conjectures dont on encombrait ces textes, y compris naturellement bon nombre de leçons de E. Baehrens ; car on mettrait ici volontiers comme titre au nouveau livre : E. Baehrens sévèrement jugé par son fils. Les *sine necessitate* ou *clausula obstat* tombent sur lui comme grêle. Il suffit d'ailleurs de telle petite leçon [2], comparée aux essais antérieurs, pour mesurer combien le texte a gagné, grâce à ce contrôle des clausules.

Voilà des avantages sérieux que je reconnais ; quelles seraient mes réserves ?

D'abord pour les rapprochements d'une page à l'autre, ils sont bien souvent vagues, lointains et ne prouvent rien ; le résultat immanquable sera que le lecteur fatigué ne s'y reportera plus.

Critique plus grave qui touche à ce qui fait la nouveauté et le prix du livre ; je veux parler de l'application des règles des clausules.

Tout d'abord on objectera que la formule de condamnation (*clausula obstat*) est souvent obscure et confuse [3]. Surtout il y avait lieu de distinguer entre les clausules, suivant qu'elles sont à la fin de la phrase ou à la fin d'une proposition, devant un repos fort, ou un repos faible ; on devait les attendre, chez les anciens, avec une probabilité qui, très forte dans le premier cas, diminuait certainement dans les autres. M. B. ne distingue pas ; par là toute sa démonstration perd en force et en clarté.

D'autre part M. B. ne sent pas ce que sa méthode a de dangereux ou tout au moins de délicat ; les clausules sont inégalement riches ; quel droit avons-nous d'en rejeter une médiocre pour y substituer une fin plus élégante ? Aucun, et cependant n'est-ce pas le fond de la pratique nouvelle ?

Pour toutes ces questions, M. B. renvoie à sa thèse : est-ce suffisant ? Dans la thèse, M. B. admettait que Pline avait employé les clausules dans les diverses propositions comme à la fin des phrases. Il s'est ravisé depuis et convient maintenant qu'il ne faut chercher les

1. M. B. corrige Suster et propose dans la préface un nouveau classement des *deteriores* : cela regarde surtout le Panégyrique de Pline et n'a au fond, pour les autres, qu'un intérêt médiocre.

2. Comme p. 202, 13, es *natus*.

3. Par ex., p. 263, 3, je ne vois pas que *constituisse*, conjecture de Baehrens contredise les habitudes métriques de ces auteurs. De même en une infinité de cas.

clausules dans Pline qu'à la fin des phrases. S'il s'est trompé de même pour les autres discours, voilà tout l'apparat en déroute.

Mon objection la plus forte portera sur l'insuffisance de la bibliographie et de la table des sigles. Voilà des discours qui n'ont guère qu'un intérêt historique, qui, certes, fatiguent par la faiblesse de la pensée, le vide du fonds, l'humble attitude de celui qui parle : est-il besoin d'en rendre, par des maladresses, la lecture plus pénible? Veut-on en défendre l'accès? La table des sigles est ici donnée sans ordre : pourquoi ne pas les avoir indiquées dans l'ordre alphabétique? Elle est très incomplète; on y cherchera vainement le sens d'abréviations qui reviennent à toutes les pages[1]; de plus ces signes sont choisis, ce semble, tout exprès, pour provoquer des confusions[2]. Pas d'index bibliographique; celui de la thèse est ailleurs et ne serait ni complet, ni au courant.

Surtout en un tel sujet, une édition devrait se suffire; elle ne peut certainement tout donner; mais elle doit donner clairement sur tout l'essentiel; M. B. n'en a cure; on dirait qu'il s'est plu à semer dans son apparat les renvois qui pouvaient le mieux fatiguer ou agacer ses lecteurs[3].

Si j'ajoute que le latin de M. B. est obscur, enchevêtré et bizarre, ne vais-je pas écarter du livre les lecteurs[4]? Comme ce n'est pas du tout mon dessein, j'aime mieux m'arrêter court et supprimer les autres vétilles que j'avais notées.

Emile THOMAS.

Manili Astronomicon liber II edidit H. W. GARROD colleg. Mertonensis socius. Oxford, e typographeo Academico. 1911, XCIX-165 p. in-8°. 10 sh. 6 d.

Si je ne me trompe, c'est ici le premier ouvrage qu'ait publié M. Garrod, lecteur à Oxford. L'édition est dédiée à Ellis.

Dans l'introduction trois chapitres ; I : les mss. de Manilius et leurs rapports; les trois mss. principaux ; II : autres mss.; essais de classifications ; III : Manilius et ses éditeurs (41 p.). A côté du texte, traduction; au-dessous apparat critique ; commentaire. Puis choix de

1. Ainsi M; Cu<spinianus>; Gr(onov); Ac(idalius); Eyss(enhardt), etc.; rien sur le sens des crochets <> ; M. B. s'est embrouillé lui-même sur leur emploi : voir l'Errata (incomplet).

2. Après M, M', etc.; la même sigle (*Add.*) pour un ms., et aussi pour un article annoncé.

3. On y trouvera coup sur coup : *Vid. Diss.* (renvois souvent bien inutiles, comme je l'ai vérifié); *vid.* ou *cf. Mnem.* (un article que M. B. n'a pas indiqué et que tout le monde n'a pas sous la main); *vid. Add.* : il s'agit d'un article qui *doit paraître* dans les suppléments du Philologus : nous voilà certes bien lotis!

4. P. XVII, l. 15 : *sique*; p. XVIII, l. 11 et p. XXIX, l. 8, *autem* dans l'apodose; p. XX, l. 16 : *et* C et W.. omittet; p. XVII, l. 13 : *casu* Bertinensis alteram ex duobus conjecturam recte *elegit*. — P. 107, n. 5 : Citation bizarre : Sen. *Dial. Lib.* VI, 22, 1. — P. 131, 22 : il y a deux *cum* à la ligne : lequel est visé?

leçons d'éditions anciennes ; conjectures des savants depuis Scaliger ; index.

M. G. est plein de son auteur ; il l'admire presque sans réserve ; si on ne lit guère Manilius, c'est que personne ne s'intéresse plus à l'astrologie (mais à cela, quel remède ?) ; ce poète, à demi ignoré, est pourtant par endroits « l'égal de Lucrèce » ; là il atteint à la plus haute poésie ; ailleurs il a « l'habileté, la grâce d'Ovide » ; les défauts qu'on lui trouve, doivent être rejetés sur la médiocrité de la tradition (j'analyse là simplement les idées de M. G. ; au lecteur d'y introduire les restrictions nécessaires). C'est après tout, pour un éditeur, un beau défaut que d'abonder ainsi dans le sens de son auteur.

M. G. a songé à donner le second livre justement à cause de ses difficultés particulières. Le travail a été très sérieusement préparé. Dans la traduction, dans le commentaire et partout, on sent un effort souvent heureux pour triompher, à force de précision, des difficultés particulières du sujet [1].

Les collations de Manilius sont difficiles et le malheur veut qu'elles aient été faites souvent avec négligence. Dans ces derniers temps, on ne savait comment concilier les divergences de deux collations du ms. de Madrid, publiées par Ellis et par Loeve. M. G. a fait vérifier le ms., à ces passages, par un de ses amis ; plusieurs savants lui ont communiqué d'avance leurs notes et il s'efforce partout de renseigner exactement le lecteur.

On gagne aussi d'un autre côté. Les savants ont tâché de reconstituer l'archétype des deux principaux mss. (22 lignes à la page), en se fondant sur les transpositions de vers. M. G. croit avoir fait avancer « de quelques pas » cette étude. Il se fonde sur ce calcul de pagination et de l'archétype pour appuyer l'obel dont on marque plusieurs vers, et aussi par contre pour admettre telle lacune, que l'on comble en suppléant tout au moins la pensée d'un vers [2].

Donc sur cet auteur difficile, édition partielle qui me paraît des meilleures.

E. T.

---

1. Ainsi pour la définition de *tertia*, *sexta* : astres séparés l'un de l'autre par un ou par quatre autres astres. — Pour différentes parties de sa démonstration, M. G. renvoie à des articles de la *Classical Quatterly*, de 1908 et 1909 que j'ai le regret de ne pas connaître.

2. Le calcul devient des plus compliqués quand on arrive aux vers 645 et s. où les déplacements se croisent dans une trentaine de vers. A cet endroit, comme aussi aux vers que M. G. ajoute, 593* et 594* et à ceux qu'il retranche, 585 et 586, j'avoue que j'hésiterais beaucoup à le suivre. — P. XIX, l. 5, au lieu de *six* pages lire *eight*. — Malgré l'explication de M. G., je trouve indéfendable la forme traditionnelle du v. 768.

Girton College Studies edited by Lilian Knowles, Litt. D., reader in Economic History in the University of London. N° 5 [1]. Studies in **Fronto** and his age with an Appendix on African Latinity illustrated by Selections from the Correspondence of Fronto by M. Dorothy Brock, B. A. Sometime Pfeiffer Student of Girton College, Cambridge. Cambridge at the Univ. Press, 1911, 348 p. in-12. 4 sh.

Heureux les débutants, ils ne doutent de rien. Miss Brock n'avait rien publié encore que je sache. Elle a trouvé bon de commencer par Fronton. Elle voulait en faire une édition; les dieux l'en ont gardée; elle a tenu à se rabattre tout au moins sur une « étude » qu'elle a traitée plutôt en élève qui se souvient trop de ses lectures. On trouvera ici du français, de l'allemand, mêlé à l'anglais et aux citations de toutes sortes de livres anglais (surtout Cruttwell, *History of the Roman Literature*); bref force extraits divers des œuvres des savants qui ont touché à son auteur (mss. Br. excelle à jouer des ciseaux); il est vrai que les distinctions nécessaires entre les extraits, très différents de valeur, ne sont pas faites; il arrive aussi que les extraits se contredisent et qu'il survient des accidents sur les noms [2].

Sans doute tout n'est pas mauvais dans le livre. Je pense que le chapitre sur le latin d'Afrique pourra rendre service, et j'ai lu avec plaisir les lettres accompagnées d'une traduction et de notes. Miss Br. détache habilement et fait valoir les jolis traits de Fronton sur sa famille et sur les enfants de Marc-Aurèle. On conçoit de reste qu'elle refuse de croire à tout le mal qu'on a dit de Faustine. Malheureusement l'inexpérience ne manque pas de se trahir çà et là par plus d'un trait [3].

Je crains fort que Miss Brock ne se soit brûlée à Fronton : elle aurait dû se défier de lui, ou ceux dont elle prend conseil (j'imagine qu'elle ne se croit pas au dessus de tout conseil) auraient dû, suivant moi, l'en détourner. Le résultat est sans conteste médiocre [4].

Émile Thomas.

A companion to Latin Studies, edited for the syndic of university press, by J. E. Sandys. Cambridge, at the university press, C. F. Clay, 1910, xxxv-891 p. in-8°. Prix : 18 sh.

En 1905, les savants de Cambridge sous la direction de M. Whibley ont publié *A Companion to Greek studies*. L'ouvrage a eu du

1. Les quatre premiers volumes de la collection traitent de l'histoire d'Angleterre et de philosophie.

2. Par ex. l'éditeur des inscriptions chrétiennes, Edm. Le Blant qui n'est pas un inconnu, devient fâcheusement ici avec constance Le *Blaut* (p. 191 et 194).

3. Ainsi il est question p. 75, l. 7 de « the long *letter to* Quintus *de petitione consulatus* ».

4. Il s'en faut que l'impression soit irréprochable je note en quelques pages : p. 139 à la fin de la note 3, est tombée l'indication de la date. — P. 142, vers le milieu, lire vincerent. — La note 5 de la p. 143 se rapporte à la première ligne de la page suivante etc.

succès et a reçu une seconde édition en 1910. Il était naturel de songer à lui donner un pendant latin. C'est M. Sandys, l'auteur connu d'une histoire de la philologie, qui en a pris la direction. Le but de l'ouvrage est de réunir toutes les notions usuelles dont peut avoir besoin un étudiant de philologie latine, à la réserve de la grammaire et de l'histoire. On trouvera dans ce volume les rubriques suivantes : géographie de l'Italie (J. E. Sandys), ethnographie (W. Ridgeway), topographie de Rome (Th. Ashby), fauve (Otto Keller), flore (W. T. Thiselton-Dyer), chronologie et table chronologique de l'histoire romaine (J. S. Reid), religion et mythologie (W. Warde Fowler), antiquités privées (P. H. Marshall), éducation et enseignement (W. Murison), livre et écriture (M. R. James), institutions politiques (J. S. Reid), droit et justice (J. S. Reid), finances (G. H. Stevenson), population et organisation sociale (F. H. Marshall), administration des villes, des colonies et des provinces (B. W. Henderson), industrie et commerce (R. C. Bosanquet), poids, mesures et mnnnaies (W. Ridgeway), armée de terre (E. H. Alton), marine (W. W. Tarn), spectacles et fêtes (J. H. Gray), architecture (Cl. Gutch), sculpture (A. J. B. Wace), terres cuites (A. H. Smith), pierres gravées (W. Ridgeway), peinture et mosaïque (F. R. Earp), poésie jusqu'à la fin de l'âge d'Auguste (A. W. Verrall), poésie après Auguste (W. C. Summer), prose de Caton à Cassiodore avec une bibliographie générale (J. E. Sandys), philosophie romaine (R. D. Hicks), sciences (J. F. Payne), épigraphie (J. E. Sandys), paléographie (E. M. Thomson), critique des textes (J. P. Postgate), langues de l'Italie (P. Giles), métrique (A. W. Verrall), histoire de la philologie latine (J. E. Sandys). Cette énumération sèche montre que toutes les parties de ce vaste domaine figurent dans le livre et qu'on s'est efforcé de confier chacune d'elles à un homme compétent. La rédaction a un développement suffisant pour rendre service. Même les spécialistes seront heureux d'avoir certains ensembles. une ethnographie de l'Italie par M. Ridgeway, une religion romaine de M. W. Fowler ; ce sont des savants dont il faut connaître les vues générales. 141 fig. et 2 planches illustrent le volume. Une typographie admirable y fait tenir en une impression parfaitement lisible une masse considérable de renseignements.

Sans doute, il faut s'attendre à des lacunes. L'histoire de la littérature latine, surtout dans la partie traitée par M. Verrall, est conçue d'une manière un peu personnelle : M. V. n'a voulu parler que des grands poètes, ceux dont il nous reste des morceaux étendus. Aussi le mime n'est-il même pas mentionné, je crois, et l'on chercherait en vain les noms de Novius, de Pomponius de Bologne et de Labérius, tandis que M. Summers ne nous fait grâce, dans sa partie, ni de l'*Aetna*, ni de Calpurnius Siculus, ni de Nemesianus. Peut-être eût-il mieux valu supprimer ce chapitre et profiter de la place ainsi gagnée

pour développer la table chronologique, en s'inspirant, dans la mesure du possible, du modèle donné par les *Zeittafeln* de Peter. M. Reid, qui a rédigé la table chronologique, doit être loué d'avoir en partie évité la faute de Peter, qui a omis entièrement la littérature grecque contemporaine; comme les tables de l'histoire grecque s'arrêtent à la réduction de la Grèce en province romaine, il suit de là que Polybe est le dernier écrivain grec mentionné par Peter et qu'il ne nomme ni Lucien ni Plutarque. Ici au contraire, des événements comme les apologies d'Aristide, de Quadratus et de saint Justin sont au moins indiqués à leur date. Chaque partie est accompagnée d'une bibliographie sommaire. On pourra trouver quelques inégalités choquantes dans le choix de ces références. L'introduction de M. Lejay à Lucain méritait de prendre place à côté de celle de Heitland, publiée sept ans plus tôt. On renvoie à l'*Étude sur la Thébaïde* de M. Legras; mais on omet celles de M. Lafaye sur Catulle et sur les *Métamorphoses* d'Ovide, de M. Cartault sur les *Bucoliques*, de M. Puech sur Prudence. M. Verrall ne cite que le *De re metrica* de L. Müller. Cela est d'autant plus regrettable qu'il se fait du vers saturnien et de la métrique des poètes dramatiques une idée très particulière, difficilement acceptable, où l'accent joue le rôle le plus inutile. Les ouvrages de MM. Leo, Havet, Klotz révéleraient au lecteur au moins l'existence d'autres théories, si on s'y trouvait renvoyé. Enfin, puisque la table chronologique de M. Reid tient lieu d'un abrégé d'histoire, une courte bibliographie de l'histoire romaine eût pu y être jointe.

Ce sont là des lacunes qui ne peuvent guère être évitées dans un manuel. Mais elles ne sauraient arrêter ceux qui ont besoin d'avoir à portée de la main un recueil de renseignements précis. Le livre, publié sous la direction de M. Sandys, rendra les plus grands services aux étudiants et aux professeurs. Nous pouvons le recommander à ceux des nôtres qui savent assez l'anglais pour le consulter. Il les dispensera de recherches longues dans des ouvrages compliqués et multiples. Il peut tenir dans leur bibliothèque la place de manuels coûteux et développés.

V. Cournille.

Notes on the Syntax of the Latin inscriptions found in Spain. By Henry Martin. Baltimore, J. H. Furst company. 1909. 51 p. in-8°.

Cette thèse a été entreprise avant l'achèvement du travail de M. Carnoy sur les inscriptions d'Espagne. Elle le complète. M. Martin s'est surtout inspiré de l'excellent livre de M. Pirson sur la langue des inscriptions latines de Gaule. Il y a d'ailleurs beaucoup moins de traits caractéristiques en Espagne qu'en Gaule. La plupart des constructions notées par M. M. sont conformes à l'usage de l'âge d'argent ou ne sont que des extensions naturelles des libertés antérieures. Dans les inscriptions chrétiennes, on saisit l'influence de la Vulgate. Enfin

dans les inscriptions métriques, païennes ou chrétiennes, la syntaxe des poètes classiques et du premier siècle se retrouvent avec leurs formules.

Voici deux ou trois observations. P. 14, M. M. constate avec M. Pirson l'extension du génitif de qualité. Cela est naturel et ne tient ni à l'époque ni au milieu social ni à la région. Les qualités dont on fait l'honneur aux défunts sont des qualités permanentes, essentielles, immuables : *Vxori rarissimi exempli, Feminae incomparabilis pietatis* (*CIL*. II, 4146, 2436). — P. 15, les génitifs relevés ici sont, ainsi que le dit M. M. des extensions du génitif possessif. M. M. cite, comme une exception, un seul exemple d'ablatif de l'âge : *Herennia mortua est aetate XV an.* (*ib.*, 3471). Il ne l'explique pas. C'est une de ces exceptions qui confirment la règle. Au lieu du simple chiffre des années au génitif, nous avons un mot général *aetas*. L'ablatif *aetate* est employé dans cette expression comme *spatio*, *interuallo*, dans les expressions *bidui spatio*, *septem milium interuallo* (voy. Riemann-Lejay, *Syntaxe latine*, § 71, 1° et 2°). — Dans *chrismatis uncta*, *episcopus de Sce Marie* (Hübner, *Inscr. Hisp. chr.*, 464 et 472 ; M., p. 16 et 13), est-on sûr que l'auteur a eu conscience de ce qu'il disait ? — P. 21, M. M. s'embarque dans une phrase interminable pour expliquer une figure de rhétorique qui n'a rien à voir avec la grammaire scolaire : *Nec morte periit sed uibit* (= *uiuit*) *sede perhenni* (*Inscr. Hisp. chr.*, 218). On ne peut traduire plus énergiquement les espérances chrétiennes. — P. 22. Les inscriptions païennes marquent un progrès de l'ablatif aux dépens de l'accusatif, en Espagne comme partout, dans l'indication de l'âge ; au contraire les inscriptions chrétiennes témoignent d'un retour offensif de l'accusatif. Contraste curieux, dont M. M. ne donne pas l'explication. — P. 42 : *Inscr. Hisp. chr.*, 471 : « Hic sunt reliquiae reconditae, id *s(un)t* de cruore d(omi)ni » etc., aurait dû être cité à propos de l'accord.

J. D.

Christliche Antike. Einführung in die altchristliche Kunst. Von Ludwig von Sybel. Zweiter Band. Plastik, Architektur und Malerei. MitTitelbild, drei Farbtafeln u. 99. Textbildern. Marburg. Elwert, 1909. viii-341 p.

L'introduction est un exposé du problème : Orient et Grèce ; Grèce ; Rome et Orient. Les idées de Riegl, de Wickhoff, de Kraus et de Strzygowski sont surtout discutées. Dans la première partie, la plastisque, M. von Sybel étudie longuement les sarcophages. Il les analyse, les classe par régions et par époque, et conclut : l'art de l'Asie Mineure, de l'Italie y compris les sarcophages à colonnes de Ravenne, de la Gaule du Sud-Est et du Nord de l'Afrique représentent un art ancien, dans l'essentiel le style du Haut et du Moyen Empire romain. L'art syrien et copte, l'art tardif de Ravenne et celui de la Gaule du Sud-Ouest forment une période postérieure, où

le style est celui de la décadence. La chronologie doit dominer l'histoire et détruit les généalogies de types, compliquées et à première vue invraisemblables de M. Strzygowski. A cette première partie s'ajoutent des chapitres secondaires sur les objets en porphyre, en ivoire ou os, en bois, en pierres précieuses, en métal et en terre cuite. Certaines de ces classes d'objets sont traitées sommairement, ainsi les gemmes. C'est une spécialité bien fermée. M. von S. demande qu'un savant expert s'occupe des pierres gravées chrétiennes. Dans sa bibliographie, il aurait pu citer le livre de M. Babelon, *La gravure en pierres fines*, qui donne, p. 173-191, une esquisse du sujet. Au contraire, les ouvrages en ivoire ont la part du lion; M. von S. catalogue et décrit les diptyques et les pyxides. Au problème de la basilique, il applique, son principe : l'art chrétien n'est pas fils de l'art antique, il est de l'art antique. La basilique est la halle construite à côté du marché en plein air, et dérive, par des intermédiaires grecs encore inconnus, du temple égyptien hypostyle. L'autel était, à l'origine, une table, essentiellement mobile. Le chapitre sur la peinture est assez court.

Le volume se termine par les gravures réunies sur une série de planches à part. Elle sont excellentes. L'ouvrage, qui est muni d'un bon index, peut-être recommandé comme un manuel d'ancien art chrétien. On n'en acceptera peut-être pas toutes les idées; mais il renouvelle les conceptions sur lesquelles on vivait et il met en garde contre des hypothèses aventureuses ou prématurées.

S.

Quellen zur Geschichte des Papsttums und des Roemischen Katholizismus von D. Carl Mirbt, Professor der Kirchengeschichte an der Universitaet Marburg, Dritte Auflage, Tubingen, Mohr (Siebeck), 1911, XXIV, 514 p., gr. 8°. Prix : 10 f.

Tous ceux qui se sont occupés de l'histoire de l'Église, sachant l'allemand, connaissent sans doute et ont utilisé déjà, comme un instrument de travail commode, le recueil de *Sources pour servir à l'histoire de la papauté et du catholicisme romain* publié par M. Mirbt, professeur à Marbourg. C'est un *compendium* portatif et pourtant assez complet des textes les plus importants pour l'histoire des doctrines et des faits, compilé surtout à l'usage des étudiants en théologie, mais qui rend aussi d'utiles services aux historiens et aux jurisconsultes, quand ils ont à citer certains *dicta probantia* et qu'ils n'ont pas de bibliothèque plus considérable sous la main. Dans cette troisième édition, l'auteur a ajouté un assez grand nombre de textes pour l'époque contemporaine, tout en ne grossissant pas de beaucoup le volume, ayant élagué quelques pièces moins importantes et choisi des types d'impression plus menus. On sait qu'il débute par les passages de Suétone, de Tacite et de Dion Cassius sur les persécutions des Juifs

à Rome sous Claude et sur celle des chrétiens par Néron et qu'il embrasse tout le passé de l'Église. Dans cette édition nouvelle, il va jusqu'à l'Encyclique de S. Charles Borromée (1910) et jusqu'au serment anti-moderniste imposé aux professeurs des facultés catholiques (1911). En tout, la collection de M. M. comprend 575 textes, généralement bien choisis. Il y a joint une quarantaine d'appendices (avec des textes également topiques), une liste chronologique des papes et un index (*Sachregister*) très détaillé. Chaque texte est reproduit dans sa langue originale (grec, latin, allemand, français, etc.), avec renvois sommaires aux sources auxquelles a puisé le compilateur. Le recueil de M. M. n'est évidemment pas un livre de lecture courante mais il permet à tout lecteur intelligent de s'orienter facilement sur les vicissitudes doctrinales de l'Église et sur les principes promulgués et soutenus successivement par le Saint-Siège, à travers les siècles.

E.

Quellen zur Schweizergeschichte. Neue Folge. II. Abteilung : Akten Bd I. Dokumente zur Geschichte des Bürgermeisters Hans Waldmann, gesammelt und herausgegeben von Ernst Gagliardi. Basel, Adolf Geering, 1911, ccii, 445 p. gr. in-8°. Prix : 17 fr.

Parmi les personnages restés vivants dans les souvenirs des populations suisses, l'un des plus connus, sinon des plus sympathiques, c'est le bourgmestre de Zurich, Jean Waldmann ; il a marqué à la fois dans les luttes du dehors et les intrigues politiques du dedans, combat à Morat et à Nancy contre Charles le Téméraire, négocie avec Louis XI, avec les Habsbourgs, avec les Visconti de Milan, dirige pendant quelques années la république zurichoise en maître presque absolu et finit par succomber, d'une façon vraiment tragique, sous les efforts combinés des paysans, sujets de la ville, opprimés et des patriciens comprimés à l'intérieur de la cité. M. le professeur Ernest Gagliardi nous donne dans le plus récent volume du grand recueil des *Sources pour l'histoire suisse* une espèce de Cartulaire biographique, si je puis dire, de Hans Waldmann, ou du moins de la majeure partie de son existence, en y joignant une introduction de plus de deux cents pages, qui, dépassant les textes, nous la raconte déjà toute entière, jusqu'au moment de son supplice (6 avril 1489.)

On ne peut pas dire que le personnage, dans l'intimité duquel nous pénétrons ici pour la première fois, soit entièrement sympathique. Né vers 1435 dans un village du canton de Zug, artisan corroyeur, il eut une jeunesse tumultueuse et brutale [1], s'engagea comme merce-

1. Ce n'est pas comme tout jeune homme qu'il se livre à l'inconduite la plus grossière; on n'a qu'à parcourir le dossier réuni par M. Gagliardi pour constater qu'il court les cabarets et les bordels et échange des coups d'épée nocturnes avec les premiers vauriens venus, alors qu'il jouait déjà un rôle politique et qu'il viole les règlements officiels quand il est déjà membre du Magistrat.

naire, épousa plus tard une veuve riche mais mal famée, marqua pour la première fois, comme capitaine, dans la guerre de Mulhouse (1468), entra cinq ans plus tard au Conseil, et devient très populaire par son énergie patriotique durant les campagnes contre le duc de Bourgogne, ses ambassades à la cour de France et à celle des Visconti, qu'on lui reprochera plus tard. Devenu bourguemestre de Zurich, il gouverne avec une clique des représentants des corporations d'arts et métiers, commet des illégalités qui restent d'abord impunies [1] mais dont on se souviendra plus tard, se voit accusé de trahison pour avoir négocié avec les Habsbourgs l'accord du 14 septembre 1487, pour avoir sacrifié les Valaisans aux Visconti, pour avoir accepté des pensions de princes étrangers, etc. Il semble bien que Waldmann se soit senti au-dessus des lois, un *surhomme* (p. CXLIII) en un mot, comme l'appelle l'éditeur, ne craignant aucun danger, au moment même où le sort va le frapper. Une simple mesure de police, assez légitime en elle-même, amena la catastrophe. L'ordre de massacrer tous les chiens de paysans (qui détruisaient le gibier) ameuta contre lui les populations rurales des bords du lac de Zürich, qui avaient encore d'autres griefs à faire valoir. Des commissaires des *Eidgenossen* s'interposèrent et négocièrent un accord avec les révoltés; Waldmann eut l'audace de le modifier, par un faux, au détriment des paysans. Ceux-ci, furieux, reviennent assiéger la ville; les nombreux adversaires *intra-muros* du bourguemestre profitent de l'occasion, un tumulte devant l'Hôtel-de-Ville (1 avril 1489) se change en révolution; Waldmann est arrêté, torturé sans pitié, et finalement décapité devant les murs de Zürich, en présence de quinze mille paysans accourus pour assister à ce spectacle, et de la population urbaine, après avoir confessé ses fautes et demandé les prières des assistants, mais sans se reconnaître coupable des crimes politiques qu'on lui reprochait. M. G. donnera dans un prochain volume les mêmes pièces, relatives à l'année 1489 et à la révolution zurichoise, dont il n'a fait qu'analyser brièvement le contenu dans sa très précise et très consciencieuse notice biographique, qui rend inutile désormais toute la littérature antérieure, depuis la biographie de Waldmann par Fuessli (1780) jusqu'aux études plus récentes de Daendliker (1878-1880). En dehors des renseignements infiniment plus abondants sur la vie même de Waldmann qu'offre le travail de M. Gagliardi, il a le grand mérite de nous retracer cette existence en contact intime et permanent avec l'histoire générale des cantons suisses à cette époque.

R.

---

1. Avant tout la scandaleuse affaire de l'exécution du Lucernois Frischhans Theiling en septembre 1487. — L'influence politique de Waldmann ne semble pas d'ailleurs s'être appliquée à *modifier* les lois, mais plutôt à en *suspendre* les effets; après sa chute, il n'y eut pas de grandes réformes *constitutionnelles*.

Festgabe der Berliner juristischen Fakultaet für Otto Giercke, zum Doktor-Jubilaeum, 21. August 1910. Breslau, Marcus, 1910, 379, 511, 363 p., 8°. Prix : 45 f.

Comme le titre même l'indique, ces trois volumes représentent l'hommage collectif des professeurs de la faculté de droit de Berlin à leur collègue, M. Otto Giercke, qui célébrait le 21 août 1910 le cinquantième anniversaire de son doctorat. Des vingt-deux dissertations, plus ou moins étendues, que renferme l'ouvrage, la grande majorité ne rentre pas dans le cadre de la *Revue critique* et nous serions d'ailleurs absolument incompétent pour en rendre compte; c'est aux jurisconsultes à les juger. Le tome premier est consacré à des questions de droit public, droit administratif, droit canon; le second à des mémoires sur le droit privé et la procédure civile; le troisième au droit international et aux principes dirigeants de la législation comparée.

Nous mentionnerons seulement une étude très intéressante de M. Henri Brunner sur l'émancipation résultant pour le serf de son séjour dans une commune libre, tant en Allemagne, qu'en France et en Angleterre (I, p. 1-45); une très volumineuse dissertation de M. E. Seckel sur certaines sources du droit féodal lombard (I, p. 47-168); une étude, un peu confuse, de M. Ed. de Moeller sur le passage du *Faust* où Mephistophélès parle à l'étudiant, « du droit qui est né en même temps que nous » (I, p. 355-377). Citons encore les extraits faits par M. Ad. Stoelzel d'un registre de justice de Hanau, 1471-1472 (II, p. 303-341); une étude de M. K. Dickel sur le développement historique du droit de chasse et sur les obligations de ceux qui l'exercent (II, p. 359-511); un mémoire de M. R. Krauel, La Prusse et la liberté des marchandises neutres sur navires ennemis (III, p. 1-18), etc.

E.

Festschrift zur Feier des hundertjaehrigen Bestehens der Universitaet Breslau. [Erster Theil : Geschichte der Universitaet Breslau, 1811-1911, von Georg Kaufmann. Breslau, Ferdinand Hirt, 1911, XII, 255 p. in-4°, planches.

L'Université de Breslau célébrait l'année dernière le centenaire de sa création, ou plutôt de la translation de l'Université de Francfort-sur-l'Oder, en Silésie. Après la création de celle de Berlin, en 1810, on avait jugé avec raison que l'antique *Viadrina*, fondée dès 1508, était trop rapprochée de la capitale prussienne pour rester prospère et on l'avait transplantée à Breslau. Pour célébrer ce transfert, le Sénat universitaire avait chargé l'un de ses membres, M. Georges Kaufmann, professeur d'histoire, de rédiger un aperçu sommaire de ce récent passé. Nul mieux que M. Kaufmann n'était à même de remplir cette mission; on sait qu'il est occupé depuis de longues années à écrire une *Histoire des Universités allemandes* dont deux volumes ont déjà

paru [1]. D'après les dossiers administratifs, les procès-verbaux du Sénat académique et des différentes facultés, il nous donne un tableau vivant de cette émigration d'une vieille École et de sa réorganisation dans une des plus grandes villes du royaume; de l'esprit éclairé qui y présida; de l'appel adressé aux savants sans égard à leur situation confessionnelle [2]. Il expose en détail tout ce qui se rapporte à la création des chaires, aux traitements des professeurs, aux prérogatives universitaires; il nous fait faire connaissance avec les personnages les plus marquants de la première génération du corps enseignant, Carl von Raumer, le pédagogue, Frédéric von Raumer, l'historien, Hendrik Steffens, le philosophe romantique, le philologue classique Passow, le professeur de théologie catholique Derèser, qui, jadis avait figuré à Strasbourg dans le clergé constitutionnel du Bas-Rhin. Les débuts de l'Université furent modestes au point de vue de la fréquentation; elle comptait environ 300 auditeurs en 1811; le mouvement patriotique de 1813 faillit la supprimer; plusieurs professeurs et les trois quarts de leurs élèves s'enrôlèrent, et dans les années de la Restauration qui suivirent, la prospérité de l'École ne se marqua que faiblement, par suite des tendances réactionnaires du gouvernement et même parfois, du corps professoral. Les associations d'étudiants étaient interdites, comme celles des gymnastes, quand elles manifestaient des tendances libérales, en somme bien inoffensives, en vertu des décisions de la conférence de Carlsbad, les mœurs brutales des associations conservatrices et rétrogrades (*Corps*) étaient tolérées; les professeurs de la faculté de philosophie (lettres et sciences) décidaient en 1817 de ne jamais créer un juif docteur en philosophie, ce grade académique étant une dignité essentiellement chrétienne! (p. 85). Cet esprit conservateur persista jusqu'à la Révolution de 1848, durant toute la première partie du règne de Frédéric-Guillaume IV, le roi piétiste, qui avait en horreur les libéraux et les hégéliens. Pendant longtemps l'Université et la population de la grande ville industrielle et commerçante avaient vécu assez à l'écart l'une de l'autre; peu à peu le corps enseignant eut quelque emprise sur l'es-

1. Voy. *Revue critique* du 14 juin 1897.

2. On créa une double faculté de théologie, l'une protestante, l'autre catholique. Pourtant le nombre des professeurs protestants fut toujours plus considérable; de professeurs israélites on n'en vit qu'après 1848. — Pour les *étudiants*, les statistiques démontrent que, de 1811 à 1861, tout au moins, il y eut à peu près équivalence entre les deux cultes chrétiens (sur 14,062 immatriculés, on en compte 6712 protestants, 6433 catholiques et — ce qui est bien curieux, puisqu'ils ne trouvent aucune carrière ouverte pour eux dans l'État prussien! — 967 israélites. Encore qu'ils soient exclus de l'administration, de l'armée, de la magistrature, de l'enseignement, qu'il ne leur reste guère, en fait de carrières libérales, que la pratique de la médecine, ils n'en viennent pas moins aux Universités, se rendant compte qu'il faut s'instruire d'abord pour s'émanciper ensuite, et qu'il y a toujours profit à savoir, car *Wissen ist Macht*.

prit public et nous le voyons s'associer aux agitations politiques de la Prusse moderne, mais dans un esprit modérément constitutionnel et point du tout radical. L'Université s'est toujours efforcée de rallier l'Allemagne autour de la Prusse, même à une époque ou l'opinion publique d'outre-Rhin ne semblait guère favorable aux tendances absolutistes des Hohenzollern. On le voit par ce que M. K. nous raconte du jubilé du cinquantenaire en août 1861, et de l'adresse présentée au roi Guillaume au moment où éclatait la guerre contre l'Autriche, en 1866. Dans la seconde période du xix[e] siècle, Breslau ne compta pas moins de professeurs célèbres que durant la première ; je nommerai seulement le chimiste Bunsen, le physicien Kirchhoff, le médecin Frerichs, les historiens de l'Église Hermann Reuter et Koestlin, les jurisconsultes Gaupp et Wilda, le philologue Ritschl, l'historien Rœppell et, le plus illustre de tous, Théodore Mommsen ; la plupart de ces savants ont, il est vrai, quitté leur chaire à Breslau pour aller professer dans d'autres Universités. En 1910, il y avait 2359 étudiants immatriculés dans les différentes facultés et le budget universitaire se montait à 2,343,000 marks, alors qu'il n'avait été que de 302,000 marks en 1812.

L'ouvrage de M. Kaufmann se termine par un chapitre intitulé *Problèmes de l'heure présente*, où l'on trouvera plus d'une pensée ingénieuse et hardie sur le rôle des Universités dans l'avenir et, sur la nécessité de les défendre contre l'hypertrophie croissante de Berlin. Un second volume, que nous n'avons pas reçu, contient une série de monographies sur les différents organismes académiques (chaires des facultés, instituts, séminaires, etc.) rédigées par les représentants actuels de ces groupes ou corporations[1].

R.

Wustrau, Wirtschafts = und Verfassungsgeschichte eines brandenburgischen Rittergutes von Carl Brinkmann. Leipzig, Duncker u. Humblot, 1911, II, 163 p., 8°.

La présente dissertation forme le cent-cinquante-cinquième fascicule de la collection des *Staats = und socialwissenschaftliche Forschungen*, publiées par MM. Gustave Schmoller et Max Sering. Wustrau (dont le nom slave signifie, à ce qu'il paraît, *île*) est un domaine équestre, situé dans le cercle de Ruppin, province de Brandebourg, et appartenant à la famille de Schwerin. C'est à la demande du propriétaire actuel, président de gouvernement à Francfort-sur-l'Oder, que l'auteur a reconstitué l'histoire économique et juridique de ce coin de terre, d'après les documents des dépôts publics et des archives familiales. On peut remonter dans le passé de Wustrau jusque vers le milieu du xv[e] siècle ; à cette époque le « pays » appartenait à trois familles seigneuriales, dont les Zieten étaient déjà. Au

1. P. 164, il faut lire *inconnu* pour *unconnu*. P. 184, lire 1844 pour 1884.

cours des guerres du XVIe et surtout du XVIIe siècle, il fut terriblement maltraité par des incendies et des pillages répétés; fermiers et seigneurs firent banqueroute et les champs restèrent longtemps en friche [1]. Ce n'est qu'avec le XVIIIe siècle que commencent des « améliorations » encores timides; en 1720 Jean-Joachim de Zieten, le futur général de cavalerie de Frédéric II entrait en possession de ces terres; peu à peu, grâce à ses soins, grâce aux « douceurs » du roi, la machine agricole est remontée, le domaine s'arrondit par l'achat des parts des deux voisins. L'auteur étudie plus en détail l'effet (plutôt nuisible en définitive) des ordonnances du 21 octobre 1769 sur la réglementation des parcelles, et du 14 septembre 1807 sur la régularisation des domaines. Ces échanges obligatoires entre les communes et les propriétaires féodaux ne furent terminés, pour Wustrau, qu'en 1840. Et dix ans plus tard le nouveau *Regulirungsgesetz* du 2 mars 1850 obligeait à recommencer des arrangements qui ne furent complétés qu'en 1903. Mais aussi, grâce à ces échanges et à ces « régularisations », le domaine de Wastrau, sur lequel tant de générations avaient végété péniblement, quand elles ne s'y étaient pas ruinées, était devenu rémunérateur, grâce à l'exploitation surtout de ses vastes tourbières [2], et c'est un beau cadeau que le dernier comte de Zieten fit en 1853, à sa nièce Caroline de Schwerin, en lui léguant Wustrau comme fideïcommis. D'après les données de M. Brinkmann, il n'a cessé de prospérer depuis. Les économistes trouveront dans son mémoire une foule d'indications pratiques dont ils feront leur profit.

R.

N. JORGA, **Breve Storia dei Rumeni con speciale considerazione delle relazioni coll' Italia.** Bucarest, typografia Neamul-Romanesc, 1911, 176 p., 8°, illustrations.

Cet opuscule du savant professeur à l'Université de Bucharest, destiné au grand public, a été demandé à l'auteur par la « Ligue de la civilisation » roumaine, à l'occasion des fêtes du cinquantenaire de la création du royaume d'Italie, « comme hommage d'un peuple frère et ami » et pour amener ces deux rameaux du tronc latin à faire plus ample connaissance [3]. C'est un résumé, forcément sommaire, des destinées des régions du Bas-Danube qui constituent aujourd'hui

1. Encore en 1687, sur les vingt-deux fermes du domaine de Wustrau, quatorze restaient désertes.

2. Rien que pour la vente de tourbe, le *Rittergut* réalisa, de 1856 à 1884, une somme totale de 779,406 thalers (p. 159).

3. En effet, jusqu'ici les rapports directs entre Italiens et Roumains ont été plutôt assez rares, puisqu'entre eux s'interpose le corps massif de l'Autriche-Hongrie. Mais comme ils ont tous deux leur *Irredenta* et que Roumains de Hongrie et Italiens de Trieste et du Trentin ont à se plaindre également du régime des Habsbourgs, cela créera peut être entre les deux peuples des relations plus intimes par la suite.

le royaume de Roumanie, depuis les temps de la Dacie romaine jusqu'à la quarante-cinquième année du règne de Carol I. On n'y trouvera ni notes érudites, ni renvois aux sources, comme il convient pour un écrit de vulgarisation de ce genre. Les reproductions des monuments, vues ou portraits, ne donnent pas précisément une bien favorable idée de la technique des ateliers roumains.

E.

Teodor de Wyzewa et Georges de Saint-Foix : **W. A. Mozart, Sa vie musicale et son œuvre, de l'enfance à la pleine màturité (1756-1777).** Paris, Perrin, 2 vol. in-8° de xvi-522, et 452 p. av. 8 portr. et 3 f. sim. Prix : 25 fr.

Ce livre est sans précédent en France, et peut-être même en aucune langue. On n'en sera pas médiocrement surpris, car on croit volontiers Mozart très connu. Il ne l'est pas : peu de maîtres le sont même moins que lui. On se figure trop facilement qu'il suffit, d'une part, de le suivre dans sa vie extérieure, où fleurit l'anecdote, de l'autre, d'étudier ses principales œuvres et d'y admirer son génie. Ce sont là deux domaines distincts, qui ne s'expliquent pas du tout l'un par l'autre, et qui ne nous révèlent nullement la seule vraie vie de Mozart : sa vie *musicale*. C'est parce qu'elle a été devinée, cherchée, reconstituée ici, cette vie musicale ; c'est parce que désormais l'histoire de Mozart et de son activité artistique, au moins jusqu'à sa 22e année, et pendant toute la période de formation de son génie, se trouve complètement renouvelée, que l'ouvrage que nous annonçons est si considérable et si original à tous points de vue. De fait, on chercherait vainement une étude d'histoire et d'analyse musicales, où la critique, la critique de première main, comparative et technique, soit plus serrée, plus approfondie, plus féconde, nourrie d'une connaissance plus abondante et plus étendue de toute l'ambiance de toute l'œuvre d'une époque, éclairée d'ailleurs par un goût plus sûr et plus fin,... et qui ait des résultats plus neufs.

Il y a de longues années que M. de Wyzewa s'occupe de Mozart. On se souvient des articles parus en 1904 et 1905, dans la *Revue des Deux-Mondes*, sur la jeunesse de l'enfant génial. On fut surpris de tout ce qu'ils apportaient de nouveau : c'est que l'éloquent critique avait revécu jour après jour ces premières années d'existence ; il avait voulu aller aux mêmes lieux, évoquer les mêmes impressions... Et en agissant ainsi, combien n'avait-il pas été récompensé de sa peine! Positivement, l'âme de Mozart s'était ouverte à lui ; il y avait lu... et il s'était rendu compte qu'on la connaissait mal, et que personne n'avait su en dire l'évolution continuelle, l'épanouissement progressif, la formation même.

Il s'était aperçu qu'un homme de génie est un être d'exception, pour lequel les procédés habituels ne sont plus de mise, et qu'il est des cas « où l'examen trop minutieux des événements extérieurs de

la vie d'un artiste, non seulement ne contribue en aucune manière à nous faciliter l'intelligence de son œuvre, mais au contraire risque de l'entraver, ou parfois de la fausser tout à fait. » C'est que « les hommes de génie ont le pouvoir de vivre une existence pour ainsi dire étrangère ou supérieure aux accidents fortuits de leur vie privée, une existence où leurs rêves, les libres créations de leur cœur ou de leur cerveau, dépassent infiniment en importanee les menus hasards des événements que nous les voyons obligés de subir. »

Or justement, qu'apprend-on, lorsqu'on pénètre très avant dans l'intimité de Mozart, lorsqu'on étudie son esprit à la lueur de ses œuvres ? Que les questions d'atavisme, de race, d'éducation, de vie quotidienne, ne sont plus d'aucune valeur, ne peuvent rien révéler de la source secrète de son inspiration, et que pour lui, — comme pour d'autres, quand c'est un Rembrandt ou un Beethoven, — la vraie existence, la claire réalité des choses, c'était sa vie intérieure, le domaine de ses visions. De son « drame intime » les péripéties sont innombrables et passionnantes, et elles se sont toutes produites sous des impulsions musicales extérieures. Son avidité d'apprendre était sans bornes, mais sa nature « féminine » avait besoin de recevoir d'ailleurs l'élan nécessaire pour engager son art dans des voies nouvelles, sauf à transfigurer chaque fois, d'une beauté bien autrement haute et originale, les idées ou les procédés qui s'étaient présentés à lui. Mozart ne vit que d'impressions musicales, ne perçoit des choses que leur expression musicale. A chaque impression ou expression nouvelle, il est frappé, il exulte, il s'assimile, il développe, il pousse à l'extrême les moindres ressources découvertes ; et toutes ses œuvres pendant cette période sont marquées des mêmes traits,... qui disparaissent pour faire place à d'autres dès qu'une nouvelle influence s'est imposée, dès qu'un nouvel enthousiasme a ouvert à ce génie transformateur une voie nouvelle. Les conséquences de ce point de vue (que l'expérience affirme rigoureux), pour l'étude de l'œuvre de Mozart, sont considérables, on le comprend. Les fantaisies de son inspiration, comme les procédés surpris de ses compositions, se groupent ainsi, s'éclairent l'un l'autre, et chantent la joie féconde de cette âme enchanteresse, qui, de tout ce qu'elle touche, entreprend ou imite, fait jaillir un flot original d'idées neuves.

A analyser, à conter une pareille « vie musicale », l'érudition, on le voit, ne suffit plus. Elle suffit d'autant moins que la simple chronologie des œuvres, qu'elle avait établie jusqu'à présent, comme elle avait pu, bien souvent sur de vagues traditions, s'est révélée pleine de méprises. En somme, tout était à faire, lorsque M. de Wyzewa, au moment d'entreprendre ce travail, le seul utile : l'étude directe et approfondie des œuvres mêmes, a eu le bonheur de rencontrer l'appui fidèle et précieux d'un autre amateur passionné du maître de Salzbourg, M. de Saint-Foix. Mais peu d'investigations devaient être

aussi fécondes, devaient apporter au chercheur autant d'éléments attachants et neufs. Ce n'était pas assez d'établir enfin et pour la première fois une chronologie certaine de ces œuvres, il convenait encore d'étudier les sources où avait puisé Mozart, d'interroger les œuvres qu'il avait pu lire et qui avaient pris influence sur lui. Ainsi comprise, l'histoire de l'œuvre de Mozart est devenue celle d'une bonne partie de l'activité musicale de cette époque. A chaque pas, on y trouve une étude critique sur tel maître mal connu, un Schobert, un Chrétien Bach, un Michel Haydn,.., dont l'exemple fut essentiel pour Mozart; ou bien la monographie du genre dont son activité s'est emparée à son tour, sonate, symphonie, variation, sérénade...

Cette histoire, qui est un monde, s'arrête pourtant à la 22e année de la vie de Mozart... On imagine à peine ce que pourrait être la suite, ainsi conçue. Il ne faut pas oublier toutefois que la méthode nouvelle qui a présidé à ces investigations était surtout utile pour la période de « formation » du jeune artiste. Une fois « les véritables éléments intimes de son génie » ainsi établis, on peut marcher de confiance avec la suite, désormais très sûre, des œuvres, et les travaux auxquels elles ont donné lieu. Jusqu'à cette date de 1777, les deux volumes sont partagés en 24 périodes; chacune d'elles est étudiée d'ensemble, puis suivie de l'analyse critique des œuvres l'une après l'autre. C'est donc un nouveau catalogue thématique, historique et critique, qui est le cadre de l'ouvrage; celui-ci n'en pouvait admettre d'autre. A la fin, il se poursuit, mais pour les seuls titres, en 10 périodes encore, jusqu'en 1791. Après quoi, une table de concordance rapproche le nouveau numérotage de celui du catalogue de Köchel, qu'il convient désormais de laisser de côté. Enfin des notes spéciales expliquent l'absence, au cours du livre, d'un certain nombre d'œuvres inscrites à tort comme composées par Mozart.

8 portraits, dont 4 de Mozart, et 3 fac similés de manuscrits, ajoutent leur attrait à l'excellente typographie de ces 2 gros volumes.

Henri de Curzon.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 9 février 1912.* —
M. Cagnat analyse un rapport qui lui a été transmis par M. le général Moinier et
qui a pour auteurs MM. le commandant Michelangeli et le capitaine Venet, du
6e bataillon colonial. Ces officiers ont reconnu sur l'Oued-Sebou la présence de
ruines romaines à l'endroit appelé Sidi Ali bou Djenoun. Il y avait là une colonie
romaine *Banasa*. Des fouilles vont être entreprises sur ce point par les soins du
corps expéditionnaire.

M. Jules Martha termine sa lecture sur l'interprétation de la langue étrusque. Il
montre, par des exemples tirés du texte de la momie d'Agram, comment on peut
analyser les divers éléments d'un texte étrusque. Il termine en donnant la traduc-
tion des passages les mieux conservés de la momie d'Agram. Ces passages sont
les fragments d'un rituel mêlé de conseils pratiques à l'usage des navigateurs.

L'Académie procède à l'élection de deux membres de la Commission des
chartes et diplômes, en remplacement de MM. Léopold Delisle et Auguste Lon-
gnon, décédés. Sont élus MM. Henri Omont et Noël Valois.

Léon Dorez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 9 — 2 mars — 1912

C. Beccari, **Rerum Aethiopicarum Scriptores occidentales inediti** a saec. XVI ad XIX, Rome, C. de Luigi. Vol. X, 1910; pp. xvii-502, avec 3 pl.; vol. XI, 1911 ; pp. ix-562, avec 3 pl. (Prix du vol. : 25 fr.)

Avec le dixième volume de sa collection le P. Beccari aborde, sous le titre de *Relationes et Epistolae variorum*, la publication des nombreux documents qu'il a recueillis dans les dépôts d'archives, principalement en Portugal, et surtout dans les archives de la Compagnie de Jésus. C'est le complément naturel des grands traités historiques édités dans les huit volumes précédents. Fidèle à son titre, l'auteur ne publie que des pièces inédites. Il n'a pas reproduit certains documents découverts par lui, mais qui ont été publiés depuis, on ne sait trop pourquoi, en appendice au t. VIII des *Monumenta Ignatiana*; il se borne à en donner la liste : on regrettera qu'il n'y ait pas ajouté un petit sommaire. Pour mettre un peu d'ordre dans cette longue suite de lettres, de notes, de rapports, l'éditeur les a partagés en deux séries; la première comprendra les documents qui concernent l'époque de la mission des Jésuites, la seconde ceux qui se rapportent à la mission plus récente des Frères Mineurs. Les tomes X et XI, que nous avons sous les yeux, contiennent, classés par ordre chronologique, les documents relatifs aux années 1539-1623. Des deux volumes, le premier est de beaucoup le plus intéressant ; il renferme 157 pièces relatives au temps de la première mission en Abyssinie (1539-1598), sous la direction du patriarche Oviedo. On y trouve, tant sur l'histoire de la mission elle-même que sur les affaires intérieures de l'Ethiopie, beaucoup de renseignements qui complètent,

et quelquefois rectifient, ce que les historiens postérieurs ont rapporté de cette période; surtout, on perçoit plus nettement les causes qui entravèrent le succès de cette tentative : inexpérience des missionnaires, inintelligence de la vraie situation du pays, défaut de secours de la part du vice-roi des Indes. Le second volume ne contient que 67 documents; quelques-uns sont très longs; les plus nombreux et les plus étendus émanent du P. Paez; en général ils ajoutent fort peu de chose à ce qu'il a consigné dans son histoire d'Ethiopie. Les autres pièces sont utiles à consulter pour la confirmation de certains points qui demandaient à être précisés. L'éditeur a relevé avec beaucoup de sagacité, soit dans les notes, soit dans l'introduction critique qui précède chaque volume, les données nouvelles qui méritaient d'être signalées aux futurs écrivains de l'Histoire d'Ethiopie. Parmi les notes, brèves et substantielles, on appréciera celles qui fournissent des notices biographiques sur les auteurs ou destinataires des documents; la plupart de ces renseignements sont tirés de sources inédites, et même inaccessibles au public. Un sommaire, en tête de chaque pièce, une table alphabétique à la fin de chaque volume facilitent grandement les recherches.

J.-B. Ch.

Die Lukas-Homilien des Hl. Cyrill von Alexandrien. Ein Beitrag..... von Ad. Rücker, Domvicar in Breslau; Breslau, 1911; Görlich et Coch, in-8°, pp. 102.

On sait que les 156 Homélies de S. Cyrille d'Alexandrie sur le troisième Évangile ne nous sont parvenues dans le texte original qu'à l'état fragmentaire, tandis qu'elles sont conservées presque intégralement dans une ancienne version syriaque. Celle-ci a été éditée, puis traduite en anglais, par Payne Smith, dès 1858. Une nouvelle édition, accompagnée d'une traduction latine que Th. Lamy avait préparée il y a une quarantaine d'années pour la Patrologie grecque de Migne, était sous presse dans le *Corpus Script. Christ. Orient.*; la mort de l'auteur en a retardé jusqu'ici l'apparition [1]. Entre temps, M. Rücker nous donne sur ces homélies une étude qui peut être regardée comme une bonne introduction aux éditions qui en sont dépourvues. On y trouve, avec la littérature du sujet, un tableau de concordance très complet entre les fragments originaux conservés et la version syriaque. L'examen des passages caractéristiques qui peuvent servir à déterminer l'état du texte biblique dont se servait S. Cyrille n'est qu'une légère contribution à une étude plus vaste, qui devrait être basée sur l'ensemble des textes, fort nombreux, renfermés dans les écrits du docteur alexandrin. Ces Homélies ayant surtout un but moral offrent moins de ressources que ses autres ouvrages pour préciser la pensée si

1. La première partie paraîtra dans quelques semaines.

flottante et si obscure de l'auteur en matière de christologie. Comme appendice (p. 87-94) M. Rücker publie (d'après un manuscrit syriaque de Berlin) et traduit quelques fragments inédits des Homélies [1].

J.-B. CH.

ARVANITOPOULLOS, **Fouilles et Recherches en Thessalie** pendant l'année 1910. Extr. des *Praktika*. In-8°, p. 168-264, fig 1-24. Athènes, Sakellarios, 1911.

Les recherches en Thessalie pendant l'année 1910 n'ont pas porté sur moins de quatorze localités ou chantiers différents. Sur tous ces points, de menues découvertes ont été faites et A. les expose avec un louable souci d'exactitude. A Larissa, p. 173, le musée a été inventorié et réorganisé. A Eurymenai, p. 192, intéressantes inscriptions néo-grecques ; d'autres à Makrynitsa, p. 204 et suiv. A Pagasai, p. 235, la seconde tour, qui a été entièrement dégagée, renfermait comme la première des stèles peintes. La recherche d'un fixatif approprié a retardé la publication de la trouvaille, qui est capitale pour l'histoire de la peinture grecque, mais le zèle d'A. nous est garant que nous ne l'attendrons plus longtemps désormais.

A. DE RIDDER.

O. RUBENSOHN, **Hellenistisches Silbergeræt** in antiken Gipsabgüssen. Publ. du Musée Pelizæus à Hildesheim. In-8°, p. 1-89, pl. I-XXI, fig. 1-22. Curtius, Berlin, 1911. Prix 25 m.

L'année aura été bonne pour la toreutique hellénistique. En même temps que le catalogue de Perdrizet, consacré aux bronzes de la collection Fouquet, paraît l'ouvrage où R. étudie les moulages antiques du Musée Pelizæus, inauguré à Hildesheim le 29 juillet dernier. Ces plâtres, trouvés à Mit Rahineh, sur l'emplacement de l'antique Memphis, sortaient du quartier des orfèvres, où ils avaient vraisemblablement été suspendus comme modèles, dans un ou plusieurs ateliers. Les moules d'où ils avaient été tirés avaient été sommairement établis, au moyen de terre ou de cire simplement pressée, mais, ce qui est l'important, avaient été pris directement sur les pièces d'armure ou d'argenterie qui passaient sur le marché de Memphis. Ces chefs-d'œuvre dont on voulait conserver l'image étaient, pour la plupart, déjà montés, comme l'indiquent les rivets dont les moulages ont gardé l'empreinte. Quelques-uns sont archaïques et remontent au VIe siècle, d'autres peuvent être d'époque romaine, mais la plupart

---

1. M. R. n'a pas reconnu le rapport qui existe entre son texte (p. 90, l. 21) et l'homélie XXIX de Payne Smith (p. 5, l. 16). En réalité, les nouveaux fragments contiennent la fin de l'hom. XXVII, le début de l'hom. XXVIII et la fin de l'hom. XXIX (Luc, VI, 24-25). Corriger d'après cette remarque le tableau de concordance p. 37-38 ; ajouter que l'homélie XXXIII (Luc, VI, 41-45) existe entière dans le manuscrit syr. de Londres (quelques feuillets ont été retrouvés postérieurement à l'édition), et que le texte édité par Payne Smith, p. 5, 19-6, 17, appartient à l'hom. XXXII.

appartiennent à la période hellénistique et, d'après l'évaluation vraisemblable de R., vont de 350 environ à 220 avant notre ère, d'où leur intérêt tout spécial pour l'histoire de l'orfèvrerie et de la toreutique. A ce noyau viennent d'ailleurs s'ajouter un certain nombre de moules, une pièce modelée directement et quelques épreuves d'après des essais d'artistes.

Le commentaire, très sobre et pour lequel M. Zahn a fait profiter R. de son expérience, fait bien ressortir, pour chaque pièce, l'orginalité du monument et les liens qui le rattachent tant au présent qu'au passé. L'ensemble confirme les résultats qu'avait déjà établis l'étude de la numismatique et de la glyptique : on y voit bien la supériorité de l'art hellénistique, encore large, souple et vivant, sur les copies sèches et sur l'élégance froide de la période augustéenne. — P. 13, singulier médaillon composite, avec une guirlande ionisante, une frise d'animaux égyptisante et un petit bouclier ridicule auprès de la tête d'Athèna. P. 17, moulage d'une œuvre d'Epimachos, lequel, comme le dit très bien R., n'est pas nécessairement un artiste indigène. P. 23, tête de Ménade, qui ressemble à un Gorgoneion. P. 32, le « vase » sur lequel s'appuie le bras gauche du Satyre paraît une outre. P. 37, scène champêtre où R. reconnaît des rennes : s'il a raison, la constatation ne serait pas sans importance pour l'histoire de l'« exotisme » hellénistique. P. 46, tête de cheval cornu, invention des Séleucides, ce qui prouve qu'il y a des centres d'art hors de l'Égypte. P. 37, modèle de poids?? P. 49, la Nikè se retrouve sur une amphore d'Hildesheim, qui peut provenir de Crète ou d'Égypte. P. 55, rinceaux ajoutés et cloués. P. 59, la main de femme paraît étrange, mais je ne vois pas d'explication préférable. P. 61, les têtes de lynx sont communes dans l'orfèvrerie antique. P. 63, la femme assise rappelle des figures pareilles sur les pyxis d'ivoire. P. 68, Eros au thyrse. P. 69, l'objet ne semble pas un miroir : les cabochons de verre étaient d'un fréquent emploi décoratif, comme le prouve, entre autres monuments, le coffret de la collection Peytel. P. 75, certainement romain. P. 89, écrire Berthouville au lieu de Bernay.

A. de Ridder.

H. Schnabel. **Kordax**, archäologische Studien zur Geschichte eines antiken Tanzes und zum Ursprung der griechischen Komödie. Munich, Beck, 1910; iv-66 p. et 2 planches.

Cette dissertation se compose de deux parties. Dans l'une, M. Schnabel recherche, d'après les données littéraires, quels étaient les principaux mouvements de la danse lascive appelée κόρδαξ, et les retrouve sur une amphore du Musée de Corneto; dans la seconde, il discute et interprète les représentations de ces sortes de danses sur les vases peints, notamment sur un cratère corinthien du Louvre et sur une

amphore d'Athènes. La cordace (nous devrions dire *le* cordace, ὁ κόρδαξ) serait, selon lui, une danse d'origine péloponnésienne, intimement liée, dans les temps antiques, au culte d'Artémis, divinité de la nature, ayant pour but d'obtenir la fécondité du sol. Quand plus tard le caractère d'Artémis se modifia, le sens religieux de ces gestes lascifs disparut, et l'on ne vit plus que leur caractère grossier. Mais la cordace eut alors, en tant que danse religieuse, un prolongement important ; elle se développa, dit M. Sch., en un drame comique, dont la signification religieuse se perdit peu à peu, comme celle de la danse elle-même, de sorte que l'élément profane finit par prédominer, et que les mouvements qui caractérisaient cette danse, ainsi que les attitudes et l'extérieur de ceux qui les exécutaient, cessèrent d'être un symbole ; ils n'eurent plus d'autre valeur que celle d'actes nécessaires dans ce genre dramatique, destinés à provoquer le rire. Ainsi la cordace, passant du Péloponnèse à Mégare, puis à Athènes, pénétra dans les scènes burlesques de la comédie attique, jusqu'à ce qu'Aristophane en restreignit l'usage (cf. *Nuées*, 540). Toutefois, elle ne disparut pas complètement, car on la trouve encore mentionnée par des écrivains postérieurs grecs, comme Julien, et latins, comme Pétrone. La thèse de M. Schnabel ne tendrait donc, comme on le voit, à rien moins qu'à faire de la comédie grecque un prolongement de la cordace, danse et mimique rituelles ; elle est ingénieuse, et l'on jugera que l'auteur possède un remarquable talent de combinaison. Mais son hypothèse manque de preuves ; il s'appuie, il est vrai, sur des faits et des textes précis, mais son argumentation repose essentiellement non sur ces faits eux-mêmes, mais sur l'interprétation qu'il en propose.

My.

Dionysius of Halicarnassus On literary composition, being the greek text of the *De compositione verborum*, edited with introduction, translation, notes, glossary and appendices by W. Rhys Roberts. Londres, Macmillan, 1910 ; xiv-358 p.

Le traité de Denys d'Halicarnasse, de *Compositione verborum*, est l'un des ouvrages de critique littéraire, dus à des Grecs, dont la publication fait le sujet des travaux de M. Roberts. Ce savant a donné en effet de remarquables éditions du *Traité du Sublime*, des trois lettres littéraires de Denys, et du *de Elocutione* de Démétrius. Nous avions du *de Compositione* un texte excellent, celui qui parut récemment dans les *Opuscula* de Denys publiés par Usener et Radermacher ; M. R., toutefois, n'a pas jugé hors de propos de donner son édition, qui était en préparation depuis plusieurs années, et qui d'ailleurs répond à d'autres besoins. Ce travail n'est pas, à proprement parler, une révision du texte, bien que M. R. ait à nouveau colla-

1. Je note en passant que M. Schnabel est moins bon helléniste que bon archéologue : ayant l'occasion de citer le caractère de Théophraste intitulé Ἀπόνοια, il parle, à deux reprises différentes, du type de l'ἀπόνοιος ! (p. 15 et 65).

tionné le Parisinus 1741 (P), et que ses vues diffèrent légèrement de celles d'Usener relativement à la valeur de ce manuscrit et du manuscrit de Florence (F, Laurentianus LIX, 15) ; plus importantes sont la traduction en anglais [1], les notes critiques et explicatives (il en est de fort intéressantes), et une introduction dans laquelle M. R., après avoir résumé le *de Compositione*, étudie avec beaucoup de finesse les qualités du style qui dépendent de l'ordre des mots en grec, et insiste avec raison sur les lumières que nous apporte, à nous modernes, pour apprécier justement les anciens auteurs, l'ouvrage du technicien d'Halicarnasse. Non moins utile sera le glossaire, qui comprend une cinquantaine de pages ; la terminologie de Denys est très variée, et il est difficile de trouver dans les dictionnaires usuels une traduction précise d'un grand nombre de ces termes de rhétorique; c'était là un complément nécessaire de l'édition, et l'on remerciera M. R. d'avoir fait, pour ce traité, ce qu'il a fait dans ses publications précédentes. Je signale les principaux passages où M. Roberts s'écarte du texte de Usener. Chap. iii, p. 78, l. 7 γλῶτται πολλαί τινες avec les manuscrits. U. lit παλαιαί; M. R. remarque justement que γλῶτται sont ordinairement παλαιαί et que la locution πολλοί τινες se rencontre ailleurs chez Denys ; la conjecture est donc inutile. IV, 94, 13 προυβαίην codd. Une conjecture (comme celle de U. προυβαίεν) est inutile lorsque la tradition est claire, correcte et satisfaisante quant au sens. IV, 94, 16 σπουδάζειν P et autres, U. lit σπουδάζεσθαι avec F ; c'est ici un des cas où M. R. estime que U. a trop de propension à suivre le Laurentianus quand il est seul (V. p. 57 et cf. p. 151 note 11). V, 98, 20 τίνα codd. ; U. conjecture οἷά τινα. XII, 132, 22 M. R. défend avec raison εἰς τόδε χρόνου contre U. εἰς τόδε γε. XXV, 268, 26 ἀπταίστως codd. ; U. ἀπταίστῳ. La phrase est βιβλίον ἀπταίστως διερχόμεθα ἕξει τε καὶ τάχει ἀπταίστῳ ; à première vue, l'adjectif semble préférable, en accord avec ἕξει ; M. R. se borne à dire que l'adverbe va mieux avec διερχόμεθα que l'adjectif n'irait avec ἕξει τε καὶ τάχει, ce qui est une bien faible raison, la critique des textes n'étant pas une affaire de goût personnel ; il voit juste, toutefois, car à la réflexion, on s'aperçoit que τε s'oppose à la correction d'Usener.

My.

K. Brugmann, **Der Gymnasialunterricht** in den beiden klassischen Sprachen und die Sprachwissenschaft. Strasbourg, Trübner, 1910 ; 32 p.

Ce n'est pas d'aujourd'hui qu'il y a un conflit, en Allemagne, entre la linguistique et la philologie. Les linguistes estiment que les langues grecque et latine sont mal enseignées, et trouvent qu'ils n'exercent pas toute l'influence désirable sur l'enseignement grammatical dans les gymnases; les philologues soutiennent que la gram-

1. Les passages des poètes cités par Denys sont traduits en vers par M. Way.

maire des langues anciennes n'est qu'un moyen pour étudier les textes littéraires, et que les études linguistiques prennent beaucoup de temps et sont à peu près inutiles dans les classes. Dans une brochure d'une trentaine de pages, M. Brugmann intervient pour défendre l'étude scientifique du latin et du grec dans leur évolution et leur histoire. Il est étrange, dit-il (p. 7), que l'on exige des candidats au professorat des langues vivantes, allemand, français, anglais, une connaissance sérieuse du développement historique de ces langues, et qu'on ne demande rien de tel quand il s'agit des langues anciennes; la connaissance de la grammaire suffit. Il en est ainsi, nous dit-on, en Saxe, en Prusse et en Bavière (cf. la note page 7). Et ce que désire M. B., c'est que le maître ait une solide préparation linguistique, dont il se servira à l'occasion pour soutenir, vivifier et rendre plus fructueux son enseignement (p. 10). Or on conçut une sorte de défiance contre la linguistique, lorsque la nouvelle école, comme on l'appelait alors, soumit à une critique sévère la méthode en cours et les résultats acquis antérieurement; M. B. le déplore, tout en espérant que le fossé qui sépare encore la philologie classique de la linguistique se comblera avec le temps; autrement, dit-il (p. 15), ce serait à désespérer d'un développement sensé de la première. Il examine alors les griefs des philologues et les principales objections qui sont faites à l'introduction de la linguistique dans l'enseignement des gymnases. Il n'a pas de peine à les réfuter : il n'est pas indispensable d'avoir recours au sanskrit pour comprendre l'évolution du grec ou du latin; c'est une erreur de dire que la linguistique opère sur des hypothèses incertaines; erreur encore de croire que les linguistes ne sont pas d'accord; il est inexact que les linguistes ne s'occupent pas de la syntaxe, etc. (p. 17 svv.). Je crois qu'au fond il s'agit plutôt d'un malentendu que d'une réelle discordance de vues. Il fut un temps, qui n'est pas encore bien loin de nous, où la linguistique, rénovée par de remarquables esprits, prétendit être seule en possession d'une méthode scientifique pour l'étude des langues anciennes; la réaction ne tarda pas à se faire sentir. Elle alla trop loin, comme toutes les réactions, bien que je ne pense pas que la linguistique soit encore actuellement, comme le dit M. Brugmann, la plus impopulaire de toutes les disciplines (p. 31); mais l'équilibre doit se rétablir. Cette brochure y contribuera, car tout y est généralement, à part quelques personnalités, bien pensé et bien dit.

My.

Dokumente zu Luther's Entwicklung (bis 1519) herausgegeben von D. Otto Scheel. Tübingen, Mohr (Siebeck), 1911, XI, 146 p. in-8°. Prix : 3 fr. 75.

Ce volume fait partie d'une *Collection de sources pour l'histoire de l'Eglise et des dogmes* qui paraît sous la direction de M. le professeur G. Krüger, et qui vise surtout les études de textes entreprises

dans les séminaires ou conférences des facultés de théologie allemande. Il forme le neuvième fascicule de cette collection et renferme, en cent cinquante pages seulement, 326 pièces, soit in-extenso, soit par extraits, relatives au développement des idées théologiques de Luther jusqu'en 1519. On voit qu'aucun de ces documents ne saurait être d'une étendue bien considérable. L'éditeur, après une introduction explicative et une bibliographie sommaire, nous les présente disposés en deux séries : la première (p. 1-54) comprend *Les sources du deuxième et du troisième degré*; le deuxième (p. 53-146) *les sources du premier degré*, les plus importantes. Pourquoi cette interversion singulière? Comment un texte (pour ne citer qu'un exemple) écrit par le Dr Paul Luther, le fils du réformateur, en 1582, peut-il être sérieusement cité comme preuve des dispositions morales et intellectuelles du moine augustin, se rendant à Rome, en 1510 (p. 2)?[1]. L'idée même de cette compilation de *témoignages* est louable et le volume rendra des services; mais il est nécessaire de faire remarquer qu'il n'est pas complet, tout ce qui a trait à la querelle des indulgences en 1517 étant éliminé, puisque M. Kœhler avait, dès 1902, fourni là dessus un premier fascicule à la collection. Et si, à côté des gloses sur Saint-Augustin et Saint-Thomas M. Scheel n'a pas utilisé non plus les notes sur les soutenances académiques de Wittemberg avant 1517, c'est que M. Stange avait également publié déjà, en 1904, les « Disputationes ethicae ». Les textes ont été reproduits, partout où cela a été possible, d'après celui de l'édition de Weimar, en cours de publication. — On regrettera l'absence d'une table des matières.

E.

Luthers Stellung zu den Juden. Ein Beitrag zur Geschichte der Juden in Deutschland waehrend des Reformationszeitalters von Dr Reinhold Lewin Berlin. Trowitzsch u. Sohn, 1911, XVI, 110 p. 8°. Prix : 5 fr. 50.

La question de l'attitude du réformateur de Wittemberg vis à vis des Israélites de son temps a déjà été traitée bien des fois depuis que J. G. Walch l'a discutée au tome XX de son édition des œuvres de Luther, en 1747. Pour la traiter, l'auteur a consciencieusement dépouillé la littérature afférente, les écrits polémiques et la correspondance de Luther qui ne renferment que trop de passages dans lesquels il s'exprime sans aucun esprit de charité à l'égard des Juifs. Dès 1513, à l'occasion des querelles de Reuchlin avec Pfeffercorn, il formule des observations peu sympathiques et doute de leur aptitude à se convertir. Sa connaissance directe des Israëlites, ses relations personnelles avec les représentants de la Synagogue ne semblent dater cependant que de 1521, où il reçut la visite de deux

1. On trouvera singulier aussi que l'éditeur affirme (p. IV) la nécessité de donner parfois des sources de valeur douteuse, afin de former le jugement des élèves.

rabbins qui voulaient évidemment, comme on dit vulgairement, lui tâter le pouls. Il paraîtrait avoir cru, à ce moment-là, à la possibilité de les amener à l'Evangile; c'est alors qu'il écrivit (en 1523) sa brochure : *Dass Iesus Christus ein geborener Iude sey* qui, en cette seule année, eut neuf éditions allemandes et fut traduite plusieurs fois en latin. Mais ces dispositions plus favorables ne durèrent pas; dès 1525, Luther en était à croire que les Juifs voulaient l'empoisonner, et jusqu'en 1536 il parle des expériences malencontreuses faites sur leur compte. Dans ses *Propos de table* mainte anecdote, mainte parole amère stigmatise leur ignorance ou leur fausseté. En 1537 nous le voyons engagé dans une polémique violente contre le rabbin Josel de Rosheim, en Alsace [1]; l'année d'après il publie sa *Lettre contre les Sabbatariens*; en 1539, il écrit à un prédicateur de Breslau, de se garer des Juifs; « ce sont les dents les plus aigües du Serpent lui-même »... « Je ne puis convertir les Juifs, N. S. Jésus-Christ ne l'a pas pu davantage, mais je puis leur boucher la gueule! » En 1543, nouvelle brochure : *Des Juifs et de leurs mensonges* (menteurs sont-ils car ils ne cessent d'attirer à eux les chrétiens!); on y lit « qu'il faut brûler leurs synagogues et leurs livres, les forcer à un travail manuel, ou mieux encore, comme en France, en Espagne, en Bohème, les expulser tous! » S'il s'exprime ainsi, c'est qu'il est poussé par la foi et le souci de l'honneur de Dieu, car les Juifs sont un amalgame de bandits (*eine Grundsuppe aller losen Buben*), pires que Tartares ou Tsiganes, qui volent les enfants, empoisonnent les puits, font de l'usure, etc. Je m'arrête; M. Lewin poursuit encore longtemps ses extraits, riches en déclarations absurdes et en indignes brutalités. Il faut dire pourtant que tout le monde n'approuvait pas ce langage et que Bullinger, par exemple, le théologien zurichois, déclarait, à ce propos que Luther écrivait *impurissime* et qu'en lui renaissaient Pfeffercorn et Hochstraten. Cette antipathie du réformateur ne cessa qu'avec sa vie; encore quelques semaines avant sa fin, il se prononçait contre les Juifs d'Eisleben et longtemps après sa mort il restait, pour ses adversaires comme pour ses coreligionnaires, un des témoins classiques de l'antisémitisme général à cette époque.

E.

Adolf HARNACK **Aus Wissenschaft und Leben.** Giessen, A. Toepelmann, 1911, VIII, 356, VI, 348 p. in-8°. Prix : 12 fr. 50.

Personne n'ignore parmi nous que M. Ad. Harnack, professeur à la faculté de théologie de Berlin et conservateur de la Bibliothèque royale, est un des plus éminents représentants de la science dans la

1. C'est sans doute en opposition contre le chef de l'hérésie luthérienne que Charles-Quint accorda en 1543 de nouveaux privilèges aux Israélites de l'Empire, à la demande de Rabbi Iosel de Rosheim, ce qui n'empêcha pas de les poursuivre en Saxe et en Hesse.

capitale de l'Empire, mais beaucoup ignorent sans doute que ce savant, loin de se renfermer dans la fameuse « tour d'ivoire » de la science, aime à dire sa façon de voir sur les hommes et les choses du jour et, qu'en dehors de ses travaux d'érudition, il fournit volontiers de la copie aux revues et même aux journaux politiques du dedans et du dehors. Le même éditeur a déjà fait paraître de lui un premier recueil de ces pages détachées, sous le titre : *Reden und Aufsaetze*. Les deux nouveaux volumes que nous devons annoncer ici sont intitulés *Science et Vie* et comprennent une cinquantaine d'articles de longueur diverse, mémoires, rapports, discours académiques, articles de journaux, composés dans les dix dernières années, et consacrés à des sujets très variés [1]. On y trouvera des études très intéressantes sur l'organisation des grands laboratoires à l'Université de Berlin, sur la réorganisation de l'enseignement des jeunes filles, sur le développement de la Bibliothèque royale [2]; des articles d'économie sociale et de politique [3]; des articles plus nombreux sur le passé et le présent de l'église catholique (*Protestants et catholiques en Allemagne, Foi et liberté scientifique, Origine de la papauté, L'Encyclique sur S. Charles Borromée, etc.*) On y trouvera aussi des articles relatifs aux controverses dans l'Eglise évangélique de Prusse (sur la *Lettre de l'empereur Guillaume à l'amiral Hollmann*, concernant la divinité de Jésus-Christ et l'autorité de la Bible, ou sur le nouveau *Spruchcollegium* ou tribunal de la foi qui vient de destituer le pasteur Iatho, de Cologne), et l'on désirerait lui voir un peu plus d'énergie libérale, vis-à-vis des puissances du jour [4].

M. Harnack traite en outre une foule de sujets divers. On trouvera dans ses volumes des choses très sensées sur la *surproduction* scientifique en Allemagne, qui dépasse encore de beaucoup la nôtre, des manières de voir assez naïves sur la simplification de l'existence actuelle [5], des opinions qu'on peut même qualifier de singulières comme cette page où il exprime quasiment le regret que les laïques s'intéressent aux questions ecclésiastiques, ce qui ne lui semble nullement désirable (II, p. 151). L'auteur se trouve sur un terrain plus

1. Ils ont paru dans les *Preussische Jahrbücher*, le *Tag*, la *Taegliche Rundschau*, la *Neue freie Presse*, la *Deutsche Revue*, la *Frankfurter Zeitung*, la *Nation*, la *Christliche Welt*, etc., etc.

2. On nous y apprend, entre autres, qu'elle reçoit, régulièrement, 8200 périodiques.

3. *L'impôt sur les successions*, sur *Bismarck*, sur *l'Allemagne et l'Angleterre*, sur *Carnegie*, etc.

4. On a peine à comprendre comment, pour lui, des paroles impériales, découle le droit absolu de la pensée libre (II, 67) et la façon dont il s'exprime sur le *Spruchcollegium* (II, 102, 108, 126) montre combien peu ce théologien, qu'on traite volontiers de radical, est peu *avancé* sur le terrain pratique.

5. Il engage par exemple tous les jeunes mariés, riches ou pauvres, à entrer en ménage sans aucune bonne (I, p. 125). Je ne sais pas si pareille innovation ne mettrait pas fin, très brusquement, à bien des lunes de miel.

solide et plus familier dans ses études sur le christianisme primitif (*Jésus a-t-il vécu? le Socialisme de Jésus*, *La critique des Evangiles*, etc.) Une série d'homélies laïques (*Festbetrachtungen*) sur Noël, Pentecôte, etc. permettent d'apprécier M. H. comme orateur religieux. Le recueil est clos par une série de notices nécrologiques, sur l'impératrice Victoria, Théodore Mommsen, O. de Gebhart, le philosophe Paulssen et autres personnages moins connus. On quitte la lecture de ces pages variées, qui poussent à réfléchir, même quand on ne les approuve pas, avec un redoublement d'estime pour le savant qui se repose en de pareilles causeries de ses recherches érudites et de ses labeurs professionnels.

R.

Amédée Vialay, **Les cahiers de doléances du Tiers Etat aux Etats Généraux de 1789**. Etude historique, économique et sociale. Préface de M. René Stourm. Paris, Perrin, 1911, in-16 de 362 p. 3 fr. 50.

J'ai le regret de le dire, cet ouvrage m'a profondément déçu. Je comptais y trouver une analyse méthodique et complète des vœux des cahiers jusqu'ici connus, une nouvelle édition revue, corrigée et augmentée des ouvrages de MM. Edme Champion et Roger Picard. Or, l'analyse des cahiers ne tient dans le volume de M. Vialay qu'une place infime. Les citations qu'il leur emprunte ne sont là qu'à titre d'exemples ou d'arguments à l'appui d'une thèse, la thèse du libéralisme économique. Le fond du livre est un tableau à vol d'oiseau, d'après les ouvrages de seconde ou de troisième main, des principales institutions de la France monarchique : impôts, dîmes, droits féodaux, etc. Une dissertation aussi générale et aussi tendancieuse n'apprend rien à l'historien.

A. Mz.

M. Handelsman, **Napoléon et la Pologne** (1806-1807). Paris, Alcan, 1909, in-8° 280 p., 5 fr.

Ce livre semble un fragment détaché d'une étude plus importante. Il commence, sans introduction, par un chapitre intitulé : *à Berlin* qui nous met tout de suite *in medias res*, et s'achève, sans conclusion, par ces mots : « Le *premier acte* des rapports directs entre Napoléon et la Pologne était terminé ». L'auteur semble avoir eu tout ce qu'il fallait pour bien traiter ce sujet intéressant entre tous ; il sait les langues russe et polonaise, il a fait des recherches dans nos archives — en négligeant, à tort, celles de la Guerre, — il dispose des documents prussiens ou polonais publiés par ses devanciers, il s'est informé aussi à Varsovie, à Rapperswyl, etc. Mais il ne s'élève pas assez au-dessous des documents dont il se sert ; il s'égare dans les

1. P. 219, note, lire Bridrey et non Brindrey ; p. 300, lire Boiteau et non Boileau.

détails; la composition de son livre est souvent lâche et incertaine; il n'arrive pas à faire vivre ses personnages, faute de les présenter au lecteur, de dégager des textes où elles s'expriment leurs passions et leurs idées. Après avoir lu ce livre sur Napoléon et la Pologne, on ne garde pas une impression nette des vues, même changeantes, de Napoléon envers les Polonais. Le travail de M. H. est consciencieux, impartial, sa recherche a été attentive, heureuse souvent; son livre n'est pas *lohnend*, il ne récompense pas le lecteur de l'effort qu'il doit faire pour suivre le récit. A la fin, on trouve en appendice des documents : mémoires sur la Pologne, rapports diplomatiques, etc. Aux premières lignes de ces écrits on découvre un plan précis, une charpente du développement. Ces documents annexes paraissent plus clairs, plus démonstratifs, plus vivants que le texte qui les précède. Ce devrait être l'inverse. L'ouvrage sera utile cependant, par ses analyses de correspondances et de mémoires, par le résumé de la Constitution du grand duché de Varsovie qui s'y trouve, par l'abondante bibliographie qui le termine. Un index alphabétique soigneusement fait facilitera les recherches.

R. Guyot.

Paul Hymans **Frère-Orban,** t. II. Bruxelles, Lebègue, s. d. in-8°. xi-360 p. (portr.).

Dans ce second volume, auquel il a donné comme sous-titre : *La Belgique et le second Empire*, M. H. ne donne qu'un assez bref résumé, d'après des sources connues, des événements antérieurs à 1868. Frère-Orban fut membre du cabinet belge dès 1858, mais c'est seulement après 1866 que son rôle devint prépondérant dans les affaires extérieures. Il resta entièrement ignorant des négociations franco-prussiennes où le sort de la Belgique fut un moment agité, à Biarritz, à Nikolsbourg et à Berlin. Il ne paraît pas avoir su grand'-chose de l'affaire du Luxembourg, et ce que les documents utilisés par M. H. contiennent à ce sujet a déjà été indiqué par Discailles dans son livre sur Charles Rogier : on sait que les Belges avaient trouvé au différend franco-prussien relatif au Luxembourg une solution toute simple : annexer le grand duché à la Belgique, après y avoir en secret provoqué un mouvement populaire. La partie nouvelle et importante du livre se rapporte à l'affaire du chemin de fer de Liège à Luxembourg, que la compagnie française de l'Est voulut acheter en 1869 et qu'elle dut renoncer à acquérir sur l'opposition formelle de l'Angleterre, qui, appuyée discrètement par la Prusse, poussait la Belgique à la résistance. Frère-Orban, après avoir fait voter une loi de circonstance, et quelque peu rétroactive, pour empêcher la vente du chemin de fer, vint à Paris négocier l'affaire avec les ministres français et avec Napoléon III. Il fit preuve d'une fermeté et d'un savoir-faire que mettent bien en valeur les nombreuses correspon-

dances inédites publiées par M. H. Il montra aussi beaucoup de fierté — et son biographe le fait après lui — d'une victoire diplomatique dont le mérite revient surtout à l'Angleterre, si vraiment il s'est agi en cette affaire d'habileté diplomatique, et non pas seulement d'une question de force et d'une menace de guerre. En tout cas, on ne pourra négliger le récit fait par M. H. ni les documents qu'il publie.

Le livre est bien composé et écrit agréablement. Il est inspiré par un patriotisme très vif et assez soupçonneux, du moins envers les voisins français de la Belgique. Il se termine par un passage où l'auteur semble souhaiter pour l'avenir, comme moyen de sécurité et de prospérité, une entente économique et militaire hollando-belge. M. H. en est venu apparemment à penser, lui aussi, que si la Belgique possédait encore un homme d'Etat digne d'être surnommé *Barre-de-fer*, comme Frère-Orban, elle devrait l'envoyer ailleurs qu'à Paris faire montre de ses talents.

R. G.

PIERRE ALBIN. **Les grands traités politiques.** Paris, Alcan, 1911, in-8°, 570 p., 10 fr.

Le recueil de M. Albin n'est pas destiné aux historiens, mais plutôt aux juristes, aux diplomates, aux hommes politiques. Les traités qu'il reproduit sont ceux qui sont encore en vigueur actuellement, en tout ou en partie, et il suit de là que la partie tout à fait contemporaine du volume est la plus complète. Si le lecteur trouve quelques lacunes, c'est surtout dans la période 1815-1870 : par exemple on ne trouve pas le traité d'Andrinople de 1829, ni la convention d'Akkerman. M. A., qui reproduit avec raison le texte des capitulations franco-turques, aurait pu rappeler d'un mot les fameux articles de Kaïnardji. C'est aussi dans la première partie qu'on peut relever quelques erreurs de détail. Par exemple, Landau appartenait à la France avant 1792 et ne peut être compté au nombre des « extensions » garanties par le traité du 30 mai 1814, p. 2). Il n'est pas exact non plus que les traités de Vienne aient « partagé les territoires du Luxembourg entre les Pays-Bas et la Confédération germanique », ni que l'union du grand duché avec le royaume soit *devenue personnelle* en 1867 (p. 20). Le traité des 24 articles sur la Belgique est du 19 *avril* et non *août* 1839; etc.

Ce ne sont là que taches légères, à peu près inévitables dans un recueil étendu. Elles n'enlèvent rien au mérite ni à l'utilité du travail de M. A. On pourra trouver les notices préliminaires quelquefois un peu sèches, on pourra regretter que certains traités ne soient précédés d'aucune notice (p. ex la convention du 13 mars 1871, p. 183), on sera particulièrement surpris que les traités franco-siamois, si importants au point de vue territorial, ne soient pas reproduits ni même indi-

qués[1]. Mais si l'on s'en tient à ce que M. A. nous donne, on lui reconnaîtra le mérite d'avoir réuni, classé avec soin et reproduit exactement près de cent textes contractuels qu'il est très souvent nécessaire de consulter et très difficile de retrouver sans de longues recherches.

Trois tables, analytique, alphabétique et chronologique rendent très aisé le maniement du recueil. M. Herbette, chef de bureau au ministère des affaires étrangères, a ajouté au travail de M. A. une préface amicale et des notes sur les traités de la Triple-Alliance.

R. G.

E. Cavaignac. **Esquisse d'une histoire de France.** Paris, nouvelle librairie nationale, 1910, in-8°, 612 p., 7 fr. 50.

Il est assez difficile de démêler ce qu'a voulu faire M. C. Lui-même ne l'indique qu'en conclusion, sommairement, et par métaphore : il a essayé de déterminer la courbe géométrique du développement historique de la France. Surtout il semble avoir voulu comparer entre elles les diverses époques de notre histoire, pour établir « les hauts et les bas » de la courbe. C'est dire à quel point ce travail est subjectif, pour employer le langage volontiers philosophique de l'auteur. Selon son appréciation, c'est le règne de Louis XIV qui représente le maximum par où la courbe a passé, parce que c'est le moment où la « collectivité française » fut le plus nationale ; depuis lors, l'influence anglaise, le développement du libéralisme, le succès de la Révolution, plus récemment la prépondérance allemande ont « accentué la courbe descendante ». On pouvait tirer de là des conclusions analogues à celles que formulent les publicistes néo-monarchistes. M. C., bien qu'au fond il soit sans doute de leur avis, ne le dit pas, mais on peut l'induire de quelques formules qui lui échappent, de sarcasmes fréquents contre la démocratie, d'un chapitre inattendu et d'ailleurs vague, sur la franc-maçonnerie, etc.

Il y a donc, au fond, une thèse, bien connue du reste, mais elle n'est pas exposée, elle n'apparaît que par endroits, et timidement. Il y a un chapitre intitulé *l'Affaire*, et on y va naturellement, supposant que si l'auteur donne ce développement à un fait isolé, c'est qu'il y attache — sans doute avec raison — une grande importance : on ne trouve que quelques allusions, ni résumé des faits, ni exposé de doctrine. A côté de cela, des chapitres de pure idéologie (Livre IV, chap. VIII) Et cette incertitude d'objet, cette quasi-timidité surprennent, déconcertent.

Même indécision dans la façon de traiter le récit, de choisir et de raconter les faits. Est-ce un manuel qui s'adresse aux enfants ? On le croirait, puisqu'il y a des cartes (rares, d'ailleurs, et pas toujours utiles, car elles ne correspondent guère aux parties développées du

1. Rien non plus sur la sentence arbitrale relative au contesté franco-brésilien.

récit), puisqu'on prend la peine de dire ce qu'étaient des personnages très connus (Mirabeau, Dumouriez, Colbert) puisque des pages entières sont un sommaire de faits, parfois coupé des citations qu'on trouve dans tous les précis scolaires. Et pourtant ce manuel, si c'en est un, est incomplet, presque vide d'histoire de la civilisation (le siècle de Louis XIV mis à part), sans un mot d'histoire économique avant ou après la période 1660-1763, très développé sur certains points, muet ou à peu près sur d'autres, inexact parfois (Constitution de l'an III, décrets anglais en réponse au décret de Berlin), surtout beaucoup trop abstrait et philosophique, sans effort pour faire vivre les hommes et voir les événements. Si ce n'est pas un manuel, mais un essai d'interprétation, pour les gens cultivés, déjà au courant des faits principaux, pourquoi tant de détails, de chiffres, de citations parfois si longues, pourquoi des listes d'artistes qui ne sont que des palmarès, pourquoi surtout six cents pages ? Si M. C. s'adresse à cette « élite », à cette « minorité cultivée » dont il parle si souvent avec mélancolie, que ne lui épargné-t-il ce fardeau ?

Et si son livre n'est rien de ce que je suppose, je ne vois pas ce qu'il peut être ; l'auteur n'a pas éclairé sa lanterne, et il a dépensé du temps, de l'application, du talent aussi, — car il écrit d'une plume alerte et son langage est clair, simple, élégant parfois, sauf les néologismes philosophiques — pour laisser le lecteur indécis sur l'objet de son travail, et sur le profit qu'on en peut tirer.

R. GUYOT.

MM. de SAINT-LÉGER et SAGNAC qui publièrent en 1900 les *Cahiers de la Flandre maritime en 1789* donnent aujourd'hui à leurs deux volumes un très utile supplément qui comprend des appendices (cahiers découverts postérieurement), un glossaire et une table des matières. Le glossaire n'a rien de linguistique ni de philologique, c'est un recueil de dissertations historiques et juridiques rangées par ordre alphabétique sur des expressions locales ou techniques : *abonnement*, *dime*, *droit d'issue*, *droits domaniaux*, *magistrat*, *droit des quatre membres*, etc. La table des matières est très complète et bien conçue. — A. Mz.

—Nous avons reçu quatre volumes de l'Annuaire l'Université d'Athènes, les tomes IV, 1907-08; V, 1908-09; VI, 1909-10; VII, 1910-11 (Ἐθνικὸν Πανεπιστήμιον, Ἐπιστημονικὴ Ἐπετηρίς, Athènes, impr. Sakellarios, 1909, 1910, 1911, 1911; resp. 486, 319, 612 et 320 pages). Ces volumes contiennent d'assez nombreux articles scientifiques (mathématiques, physique, chimie, médecine; deux sont en allemand et un en français); quelques-uns sont relatifs au droit canon, et d'autres sont du domaine de la philologie classique, se rapportant les uns aux langues anciennes, les autres au grec moderne. Ces derniers, à l'exception d'un article (t. VII) où SKIAS croit retrouver le digamma à l'initiale du mot βολκός, sorte de filet de pêche, sont dus à la plume fertile de HATZIDAKIS. Dans le t. IV, il étudie l'usage des verbes moyens et des verbes employés transitivement et intransitivement dans le néogrec ; dans

---

1. Les *Cahiers de la Flandre maritime en 1789*, t. II. 2e partie, 1910. Paris, Alph. Picard, 201 pages in-8°.

le t. V, il expose en un essai intéressant la continuité de la langue grecque à travers les siècles, à l'aide d'exemples pris dans Homère, dans le Nouveau Testament et dans l'Erotokritos; dans le t. VI, il publie des leçons faites à l'Université sur la langue écrite, ses origines, sa nature et son développement, ainsi qu'une étude sur l'Erotokritos; ce poème aurait pour auteur un Crétois, et aurait été composé en Crète au XVIe siècle; enfin, dans le t. VII, on trouvera des considérations sur les mots modernes en σιμος (adjectifs) et σιμον (substantifs), une comparaison entre les formes grammaticales de la langue ancienne et celles du grec parlé actuellement, et toute une série d'observations pleines d'intérêt sur les quatre volumes de proverbes populaires publiés jusqu'ici par Politis. Hatzidakis a donné en outre une note sur Thucydide V, 102 (t. VI; il préfère καινοτέρας à κοινοτέρας), et une défense contre Kazarow (REG., 1910, p. 243 svv.) de la thèse d'Hoffmann sur l'hellénisme des anciens Macédoniens (t. VII); mais il exagère en disant que les observations de K. n'ont aucune valeur scientifique. — Les articles relatifs aux langues anciennes sont du ressort de la critique verbale ou de la grammaire; Kontos propose, avec sa maîtrise ordinaire, mais aussi avec une érudition par trop touffue, diverses corrections à Procope, Alexandre de Tralles, Galien, etc. (t. IV et V). Vasis rectifie, parfois heureusement, le texte du *De Magistratibus* de Lydus, publié par Wünsch (t. IV), publie, en latin, plusieurs émendations au texte des *Questions naturelles* de Sénèque (IV), du Digeste (V), d'Horace et de Quintilien (VII), et montre par des exemples (VII, en latin) que la troisième personne de l'impératif latin en *to* se rapporte au présent; c'est l'opinion de Diomède. Gardikas étudie, à l'aide de nombreuses citations, un genre de fautes très connu, les mots mal réunis ou mal séparés dans les manuscrits (VII); il donne une liste des doublets en ιον et ειον, et pour chaque couple distingue les significations (V); et dans le même volume il essaie de déterminer le sens du verbe μελαγχολῶ, qu'il explique dans tous les cas par « être saisi d'une sorte de démence », tandis que Kakridis (VII) le traduit, dans Lucien, *Timon*, 8, par « être rempli d'indignation ». — Un article est en allemand (t. V) : Nadrowski explique le nom d'Athènes par « sources de la montagne », en divisant Ἀθ-ῆναι ; le nom d'Ἀθηνᾶ est postérieur, et désigne une divinité des sources montagneuses, comme le prouvent ses épithètes ; γλαυκῶπις, par exemple, signifie « aux eaux claires », d'une racine *ap* = *eau*. Je laisse au lecteur le soin d'apprécier. — On notera enfin la continuation du catalogue des ouvrages publiés en Grèce et à l'étranger par des Grecs depuis 1907, par Politis (seconde partie, comprenant les publications de 1909 et 1910 [t. VI]; la première a paru dans le t. III), et un travail précieux pour la lexicographie et l'histoire de la langue moderne (t. IV) : l'auteur, Miliarakis, met en ordre, complète et publie un catalogue des noms vulgaires des plantes, suivant la classification botanique, dressé par feu Heldreich, mais laissé imparfait. Une première partie contient, rangés par familles, les noms scientifiques en latin, avec les noms vulgaires correspondants, et une seconde les noms vulgaires par ordre alphabétique, accompagnés des noms latins. En appendice, une liste alphabétique des noms de plantes usités à Céphalonie, par Tzitzélis. — My.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. *Séance du 16 février 1911.* — Après quelques présentations d'ouvrages récents, l'Académie se forme en comité secret pour entendre l'exposé des titres des candidats à la place de membre libre vacante par suite du décès de M. Edmond Saglio.

Léon Dorez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 10 — 9 mars. — 1912

Eugen ZIEGLER, **Das Drama der Revolution.** Berlin, Weigandt et Grieben. In-8°, 97 p.

Henry POULET, **La vie de F.-R.-A. Mallarmé.** Nancy, 29, rue des Carmes. 1911. In-8°, 62 p.

Louis HENNEQUIN, **Zurich, Masséna en Suisse.** Paris, Berger-Levrault. 1911. In-8°, XXII et 599 p. 12 fr.

Wladislaw DE FEDOROWICZ, **1809. Campagne de Pologne.** I. Documents et matériaux français. Paris, Plon. 1911. In-8°, IV et 447 p. 8 fr.

Hector FLEISCHMANN et Pierre BART, **Lettres d'amour inédites de Talma à Pauline Bonaparte.** Paris, Charpentier et Fasquelle. 1911. In-8°, XXII et 342 p. 3 fr. 50.

François SAGOT, **Les gardes d'honneur de la Marne.** Paris, Champion. 1911. In-8°, 167 p. 2 fr. 50.

Baron DESPATYS, **Un ami de Fouché. D'après les mémoires de Gaillard.** Paris, Plon. 1911. In-8°, XV et 480 p. 7 fr. 50.

A. DE LIPINSKA, **Le grand-duché de Posen de 1815 à 1830.** Paris, Rousseau. 1911. In-8°, 319 p.

Alfred MARQUISET, **Un cavalier léger, le colonel Clère.** Paris, Champion. 1911. In-8°, 63 p.

Philippe FOURNEZ, **Histoire d'une forteresse, Landrecies,** d'après des documents inédits, publiée avec une introduction par H.-R. de Planterose. Paris, Perrin. 1911. In-8°, IX et 341 p. 5 fr.

Capitaine Roy, **Études sur le 18 août 1870**. Paris, Berger-Levrault. 1911. In-8°, xvi et 238 p. 6 fr.

Guerre russo-japonaise. Historique rédigé à l'état-major général de l'armée russe. Tome III, 1, 2, 3. Paris, Chapelot. 1911. In-8°, 932 et 555 p. (avec atlas).

Richard Ullrich, **L'armée russe au feu (1904-1905)**, trad. de Raoul Marsollet. Paris, Chapelot. 1911. In-8°, 316 p. 6 fr.

Rapport du général d'Amade sur la campagne de 1908-1909 en Chaouïa. Paris, Chapelot. In-8°, 393 p. avec 44 cartes et croquis et 20 photos.

Le travail de M. Eugène Ziegler, *Le drame de la Révolution*, est facile et agréable à lire, dénué d'ailleurs de prétention. L'auteur veut simplement analyser les œuvres dramatiques les plus marquantes de cette époque et par le théâtre, faire connaître et comprendre la Révolution. Il analyse donc le *Charles IX* de Joseph Chénier, les *Victimes cloîtrées* de Monvel, l'*Ami des lois* de Laya, — qu'il nomme « le chant du cygne de l'idéalisme » — la *Journée du Vatican* et le *Jugement dernier des rois* de Sylvain Maréchal, l'*Intérieur des comités révolutionnaires* de Ducancel et *Madame Angot* de Maillot... et c'est tout.

La biographie du conventionnel Mallarmé qu'a publiée M. Henry Poulet, n'est, sans doute, pas complète; mais elle suffit. Peut-être M. Poulet est-il trop indulgent pour le personnage. « Qu'on ne vienne pas, dit-il, reprocher à Mallarmé la cruauté de ses arrêts ; il faut en faire tomber la réprobation, non sur lui, mais sur son époque ». Or, Mallarmé a déclaré, contre toute vérité, que Landremont était incapable et aristocrate ; Mallarmé a envoyé à la mort les administrateurs de la Moselle ; Mallarmé a fait condamner Delayant et proclamé sa joie d'avoir vu « rouler cette tête infâme »; Mallarmé s'est vanté d'avoir « établi le règne de la justice et de la vertu » dans la Meuse et la Moselle ; Mallarmé a crié après thermidor : « point de clémence, ni d'humanité envers les ennemis du peuple », etc., et M. Poulet reconnaît qu'il avait le caractère brutal, aigri. Ne fallut-il pas, lorsqu'il était commissaire du Directoire près l'administration de la Dyle, le renvoyer sur les plaintes répétées des députés de la Dyle et de Lambrechts? On sait qu'il fut en 1815 sous-préfet d'Avesnes et, le 13 juin, l'Empereur s'entretint avec lui sans soupçonner qu'il avait devant lui un ancien président de la Convention. L'étude de M. Poulet, faite d'après les sources, témoigne, comme tous ses travaux, d'un très grand soin et de recherches patientes et étendues [1].

On sait, en gros, ce que fit Masséna en Suisse du mois de juillet au mois d'octobre 1799, et on le saura désormais dans le détail, après avoir lu le livre si documenté, si studieusement travaillé, si nettement rédigé, de M. Louis Hennequin. Le général en chef de l'armée du

1. M. Poulet trouve que Blaux a dénoncé Mallarmé, après prairial, avec un acharnement étrange ; mais Mallarmé n'avait-il pas écrit en mai 1794 que Blaux était un modéré, un royaliste, un représentant pervers qui soufflait à Sarreguemines un mauvais génie ?

Danube, établi derrière la Limmat, semble inactif; mais il attend son heure, et il ne veut combattre qu'après avoir affermi sa position. Il approvisionne son armée, il complète ses cadres, il envoie Lecourbe réoccuper le Saint-Gothard, et, enfin, une fois solidement accroché au « bastion suisse », profitant du départ de l'archiduc Charles, il tombe avec le gros de ses forces sur Korsakov qu'il bat devant Zurich, puis, se retournant contre Souvorov qui vient de franchir le Gothard, il lui interdit toutes les voies d'accès vers Lucerne et Zurich et l'oblige à opérer une désastreuse retraite. M. Hennequin a réussi à dérouler devant nous, non seulement d'une façon complète, mais d'une façon claire et intéressante, les opérations de 1799 qui délivrèrent la France d'une invasion et décidèrent la Russie à se retirer de la coalition. Il nous montre les qualités déployées par Masséna, par Soult, par Lecourbe, leur habileté, leur vigueur, et à côté des généraux, il fait voir les soldats de ces demi-brigades qui, selon le mot de Clausewitz, étaient en acier trempé et qui firent reculer les grenadiers russes, ces rudes hommes qu'il fallait, a-t-on dit, non seulement tuer, mais faire tomber. Ajoutons que l'auteur ne s'est pas contenté d'utiliser tous ou presque tous les documents imprimés et manuscrits; il a visité la région et on louera ses descriptions, et notamment celle de la basse Linth. Mais tout est à louer dans ce volume, et la réoccupation du Saint-Gothard, et la prise de Zurich, et le passage de la Linth — où Soult, toujours un peu circonspect, n'a pas, à vrai dire, été assez énergique dans la poursuite — et les opérations de la brigade Molitor dans la vallée de Glaris, et l'échec de Souvorov qui, malgré le courage « quasi-surhumain » de ses troupes, se voit cerné dans le Muotathal, contraint de se faire jour sur Glaris, et, après avoir vainement tenté d'emporter le pont de Näfels, de battre en retraite sur les Grisons par le Panixerpass. Cet ouvrage fait à M. L. Hennequin le plus grand honneur, et c'est une joie pour le critique de lire et d'annoncer cette œuvre d'un modeste et loyal et consciencieux travailleur.

M. Wladyslaw de Fedorowicz a fait une œuvre très utile en publiant les « documents et matériaux français » qu'il a recueillis sur la campagne de 1809. Il donne aujourd'hui le premier volume qui commence au 30 juillet 1808 pour finir au 28 août 1809. M. de Fedorowicz s'occupe du VII[e] corps autrichien, que l'archiduc Ferdinand d'Este commandait et qui marcha sur Varsovie et Thorn pendant que le sort de l'Autriche se décidait sur les bords du Danube. Il étudie cette campagne de Pologne au point de vue politique et il l'explique en faisant paraître ces 250 documents français tirés de toutes parts. Un deuxième volume contiendra les documents allemands. Un troisième comprendra les documents en autres langues que le français et l'allemand ainsi qu'un résumé historique, rédigé en français, qui montrera pourquoi ce corps de 33,000 hommes fut détaché de l'armée autrichienne, envoyé à Varsovie où il perdit le temps en revues

et en parades, et rappelé avant d'atteindre le but qui lui était marqué — lequel but était de rejoindre les Anglais qui débarquèrent à Walcheren et de renforcer une insurrection allemande[1].

Pauline Bonaparte a compté Talma parmi ses amants — la liaison est de 1812 — et MM. Fleischmann et Bart publient les lettres de Talma à la princesse. Comme disent les éditeurs dans leur introduction, cette correspondance « brûlante, trépidante, laisse percer une pointe de vanité et d'orgueil satisfait ». Il y a vingt-neuf lettres et les éditeurs ont dû corser le volume; ils ont donc ajouté aux *Lettres d'amour inédites* qu'annonce le titre : une étude sur Talma pendant sa jeunesse; une autre étude intitulée « Les petits secrets de la citoyenne Talma »; les *Mémoires* de Louette, jardinier de Talma; le Journal de la maladie et de la mort de Talma écrit par son neveu; le catalogue de la vente des costumes, tableaux et objets d'art composant le cabinet de Talma; une bibliographie, due à M. L.-Henry Lecomte, des publications dont Talma a été l'objet et la reproduction d'une « turlupinade », *Talma au paradis*, composée à propos de sa mort. Le livre est indispensable à qui veut connaître la vie et l'œuvre de Talma.

M. Sagot a fait sur les gardes d'honneur de la Marne un solide travail plein de détails et de pièces de toute sorte, et qui ne sera pas recommencé. Il a bien vu que dans une étude de cette sorte, le document est tout, que l'histoire de ces gardes d'honneur est toute entière dans les circulaires officielles, dans les lettres des autorités et des intéressés, dans les états, dans les comptes, et il montre l'accueil que la Marne fit à cette mesure des gardes d'honneur, comment les instructions du ministre y furent interprétées et appliquées, comment eut lieu la levée des taxes, comment se fit le recrutement, quelle fut la composition définitive du contingent, à quelles difficultés se heurta le préfet. Ce préfet, c'était le fameux Bourgeois de Jessaint. Il mena l'opération avec habileté, zélé, fidèle à ses instructions sans les outrepasser, ménageant ses administrés, choisissant ses gardes avec tact, et ne choisissant que des volontaires. On peut dire que dans la Marne la levée se fit avec célérité, et grâce à l'adresse et à la modération du préfet les gardes de la Marne montrèrent tous ou presque tous, sinon de l'enthousiasme, du moins une grande confiance dans le régime impérial. Les deux premiers détachements qui rejoignirent leur régiment, le 2e commandé par le général Lepic, n'obtinrent que des éloges pour leur tenue et leur bon esprit. C'est que la Marne voyait venir l'invasion; elle avait ce patriotisme qui a toujours animé les populations de l'Est; tout ce qu'elle possédait de ressources, elle

1. Pourquoi garder l'orthographe fautive des documents? Que nous importent les lapsus de tel ou tel? A quoi sert-il de savoir que Roznięcki écrit *Hohenzzolern*? *deffendre*, *Providance*, etc.? P. 60, la lettre de Woyczynski ne peut être adressée au maréchal Davout, puisqu'elle commence par ces mots « Monsieur le général ».

le recueillit pour répondre, sans chaleur, à vrai dire, au désir de l'Empereur.

Que dire du second volume du baron Despatys, sinon ce que nous avons dit du premier? On nous annonce les *Mémoires* de Gaillard, de l'intime ami de Fouché, du confident de Fouché, d'un homme pour qui Fouché n'a pas eu de secret. Et que nous donne-t-on? Le volume de M. Despatys. Je sais bien que, dans sa préface, M. Despatys assure que le récit de Gaillard a le ton familier et la forme parfois négligée, qu'il n'y a pas d'ordre chronologique dans le manuscrit, qu'il y a des longueurs, que Gaillard n'a pas eu la force ou le temps de faire œuvre d'historien. M. Despatys, lui, fait œuvre d'historien; c'est son devoir, dit-il; et il publie ce volume en restituant aux événements leur ordre chronologique, en supprimant les conclusions morales, en reproduisant le manuscrit de Gaillard, *sans modification, si ce n'est de pure forme*. Cela me suffit, et je ne vais pas plus loin. Je veux lire Gaillard, et non Despatys. Pour un historien exact et sincère, ce volume n'existe pas. Inutile de dépasser l'avertissement. M. Madelin à qui l'on a demandé une préface, dit dans cette préface que « mieux ne vaut publier qu'avec un commentaire les Mémoires de Pylade sur Oreste ». Non. Mieux vaut publier les Mémoires de Pylade. Or, M. Despatys ne publie pas les Mémoires de Pylade; il publie le commentaire, un commentaire qui délaie et noie les Mémoires, et nous ne voulons pas d'un pareil commentaire.

Avec un chaud patriotisme, et aussi avec un zèle très louable et un sérieux esprit historique, d'après des sources de seconde main (on ne lui a pas permis l'accès des archives d'État), M^me^ A. de Lipinska étudie les efforts que fit le gouvernement prussien de 1815 à 1830 pour germaniser le pays de Posen et la résistance que les Slaves opposèrent à l'étranger, au *Niemets*. Elle nous montre que les Polonais ont, dans cette lutte, déployé une énergie qui surprit, déconcerta leurs oppresseurs; comme elle dit, « les Polonais n'ont jamais prouvé plus clairement leur droit à l'existence nationale que depuis le moment où, par un coup de force criminel, ils ont été rayés du nombre des peuples indépendants. » Elle a eu le mérite de tracer pour la première fois ce tableau d'ensemble. On suit dans son livre l'exécution continue du plan d'envahissement conçu par la Prusse et cette « sorte de travail d'érosion qui use peu à peu les clauses protectrices du traité de 1815 ». Mais vainement se multiplient les mesures de germanisation; vainement les représentations les plus anodines sont interdites sur la scène polonaise; vainement tous les emplois appartiennent désormais à des bureaucrates hargneux à habitudes sordides et de manières déplaisantes; vainement chaque année de nouveaux immigrés éliminent partout l'élément indigène. Les Polonais ont pu renoncer à leur indépendance politique; ils ne se résignent pas à sacrifier leur langue, leurs traditions, leur nationalité, et voilà pour-

quoi, conclut l'auteur — qui manie notre langue avec aisance et fermeté — ils ont, depuis plus d'un siècle, supporté sans faiblir l'assaut de la Germanie victorieuse.

On lit avec plaisir la jolie plaquette que M. Alfred Marquiset a consacrée à un cavalier léger, le colonel Clère, un de ses aïeux, évidemment, et dont il a quelques papiers. Nous voyons Clère servir en Espagne où il a des aventures intéressantes de guerre et d'amour; nous le voyons servir en 1813 dans la campagne de Saxe où il sauve la vie au général Klicki, et combat à Leipzig et à Hanau; nous le voyons servir en 1814 et mériter toujours ce surnom d' « intrépide » que Klicki lui avait donné. Malheureusement, Clère n'a pas noté ce qu'il vit à Waterloo. Il fit la guerre d'Espagne en 1823. Très lié avec de Brack, il apparaît, dit très bien M. Marquiset, et ainsi que de Brack, comme le vrai type du cavalier léger, grand, mince, montant parfaitement à cheval « aimant les belles, ne craignant pas un coup de sabre, toujours prêt à tendre la main ou à fermer le poing, à laisser tomber un énergique commandement du gosier ou s'échapper une chanson des lèvres. »

L'histoire de Landrecies que M. Philippe Fournez était près d'achever et que M. de Planterose a terminée et mise au point, n'est pas à dédaigner, bien qu'elle ne soit pas satisfaisante sur tous les points. Il y a de ci de là quelques fautes et si sèches et techniques que soient les relations des sièges, on aurait pu en citer certains passages. Un des meilleurs chapitres est consacré à Landrecies au milieu et à la fin du XVIII[e] siècle. Pauvre ville qui n'a plus aujourd'hui ni remparts ni fossés et qui n'offre plus aucune trace de l'œuvre de Vauban! N'importe, elle a un glorieux passé [2].

M. Roy a fait pour Saint-Privat ce que M. Maistre a fait pour Spicheren. Il a étudié la bataille du 18 août avec une attention extrême, sans rien négliger ni oublier. Cinq chapitres sont consacrés à la journée. Et quelle est la conclusion de M. Roy? Les Français ont un fusil supérieur, ils occupent de fortes positions, mais ils restent immobiles et ils se battent sans but, sans plan d'ensemble, se contentant d'agir par leur feu. Les Allemands ont un fusil inférieur et une artillerie supérieure, mais d'une supériorité relative et qui, ce jour-là, à cause du terrain, fait souvent plus de bruit que de mal; ils ont une méthode désuète de combat d'infanterie; mais ils ont l'esprit d'offensive, ils veulent à tout prix joindre l'ennemi et envelopper sa droite. Le choc se produit à midi. Les Allemands commettent fautes sur fautes; mais ils ne désespèrent pas; ils ne cessent pas d'attaquer, et

1. Lire sans doute p. 26 Couin au lieu de *Cohen*.

2. P. 181 et 182 le général cité se nomme Ihler et non *Hillers*. P. 225, Ferrand s'appelle Becays et non *Begays*. il n'a pas défendu Valenciennes contre *150,000* Autrichiens et ce n'est pas lui qui reprit Landrecies; c'est un autre Ferrand. P. 338, lire Hamm au lieu de *Hanau*; etc.

grâce à l'inertie de l'adversaire, ils le délogent de ses positions. Saint-Privat est « l'apothéose de l'offensive » ; Saint-Privat prouve qu'un offensive, fut-elle mal conduite, a toujours raison d'une défense obstinément passive. Le général Langlois, dans sa préface, aboutit aux mêmes conclusions : ce qui a donné la victoire aux Allemands, c'est l'activité, l'initiative, la passion guerrière de leurs chefs, l'unité de doctrine qui les animait tous ; « erreurs, fausses directions, attaques décousues, tout cela s'efface par l'unanimité avec laquelle tout le monde chez les Allemands pousse l'attaque à fond, et aussi par l'unanimité avec laquelle chacun, du côté français, reste figé dans ses positions. »

Nous ne ferons qu'annoncer le tome III de la traduction, entreprise par le 2e bureau de l'état-major de l'armée, de la *Guerre russo-japonaise.* Ce tome III comprend trois parties : la première et la deuxième traitant des opérations dans la région de Liaoyang ; la troisième partie consacrée à la bataille (avec annexes et atlas). Il a été traduit sous la direction du colonel Cheminon par vingt-trois de nos officiers. Le récit est, comme toujours, très détaillé et minutieux ; il reproduit les rapports des généraux, et notamment ceux du vice-roi et de Kouropatkine ; l'état-major russe n'a rien changé à ces rapports, et il donne intégralement les passages les moins flatteurs, comme celui qui concerne la déroute du détachement Orlov au 2 septembre (1, p. 400) où l'on vit « un grand nombre de fuyards au nombre desquels se trouvaient malheureusement beaucoup d'officiers et même les commandants de deux régiments. » Les opérations sont d'ailleurs exposées avec clarté, et, par exemple, on comprend très bien pourquoi Kouropatkine a reculé sur Moukden : il craint de manquer de munitions d'artillerie ; il apprend que Stackelberg, jugeant sa situation grave à cause des pertes importantes qu'il a éprouvées durant cinq jours, recule de son chef sur Lilienkeou ; il apprend, en outre, que les troupes de Bilderling ont lâché Sseukwangtouen et les hauteurs qui formaient le pivot du mouvement offensif ; enfin, il croit les Japonais de Kuroki beaucoup plus nombreux qu'ils l'étaient, et c'est ainsi qu'il abandonne Liaoyang.

Le livre de Richard Ullrich diffère singulièrement des relations officielles. L'auteur a pris part à la campagne de 1904-1905 ; il a vu la bataille de Sandepu, celle de Moukden et la retraite sur les hauteurs de Sypingai ; il a tenu un journal des opérations auxquelles il assistait et il décrit quotidiennement ses impressions. On ne saurait croire ce qu'il a dit des Russes, des soldats et des officiers : jalousie et mésintelligence entre les généraux, manque de camaraderie dans le combat, absence totale de direction à tous les degrés de la hiérarchie, insouciance de l'administration et finalement une déroute honteuse. Un seul homme, Rennenkampf, trouve grâce aux yeux de l'auteur. On sent que M. Ullrich est Allemand ; il voit dans les Russes des ennemis, et il ne serait pas fâché, ce semble, de leur « faire goûter le rude

glaive allemand » ; il assure que l'armée allemande ferait ce qu'a fait l'armée japonaise, et avec plus d'initiative, plus de spontanéité et un succès plus grand encore.

Le rapport du général d'Amade sur la *Campagne de 1908-1909 en Chaouïa* comprend trois parties. Dans la première partie qui a trait à la période de répression et de pacification, on expose les opérations jusqu'à la prise d'Azemmour, et le récit détaillé du combat livré le 2 février 1908 à Dar-Kseibat et de la seconde marche sur Settat (combat de Zaouïet el Mekki, 6 février) donne une idée exacte de ce que furent les rencontres entre Français et Marocains. La deuxième partie concerne la période d'organisation, du mois de juillet 1908 à la rentrée du général en France : précautions prises en Chaouïa pendant l'expédition d'Ab-el-Aziz, vers Marrakech ; dispositions arrêtées pour assurer la pacification du territoire occupé; établissement et fonctionnement des postes régionaux, travaux entrepris à Casablanca; répartition et emploi des troupes; organisation des goums et d'un système d'impôts; mesures pour développer les intérêts français. La troisième partie offre des considérations d'ensemble sur la conduite des opérations, l'emploi des armes et le fonctionnement des services. Ce rapport a été rédigé à l'état-major du corps de débarquement par le capitaine Broussaud. C'est un ample et très intéressant document pour l'histoire de la pénétration française en pays marocain.

Arthur Chuquet.

Latin and Greek in American Education with Symposia on the value of humanistic Studies. Edited by Francis W. Kelsey. New York, the Macmillan Company, 1911, 8°, p. 396 (University of Michigan Publications. Humanistic Papers).

Mitteilungen des Vereins der Freunde des humanistischen Gymnasiums hrsg. vom Vereinsvorstand, redigiert vom Schriftführer S. Frankfurter. 12. Heft., Vienne et Leipzig, Carl Fromme, 8, p. 120. K. 1.20.

I. Les défenseurs des études classiques en France seront peut-être surpris d'apprendre que leur cause a trouvé de vaillants champions en Amérique. Une réaction dont il n'est pas aisé de mesurer l'étendue, s'y est manifestée contre l'utilitarisme et la spécialisation prématurée qui ont passé pour inspirer jusqu'ici la pédagogie américaine, et juste au moment où ils commencent à transformer la nôtre. Des conférences, des *symposies*, organisées en 1906 à l'Université Ann Arbor sur diverses questions touchant à l'enseignement des humanités, reproduites ensuite dans des revues et par des tirages à part, ont été suivies avec tant d'intérêt, que M. Kelsey, professeur à l'Université du Michigan, qui en avait été l'actif organisateur, les publie aujourd'hui réunies en un volume très soigneusement édité. Elles sont précédées de trois articles de l'éditeur lui-même et d'un autre d'un de ses collègues, M. Wenley, sur l'état actuel des études classiques aux États-

Unis, sur les avantages qu'elles présentent comme moyen de culture et sur le détail des modifications qu'il faudrait apporter à leur enseignement. Les mêmes idées reviennent dans les conférences proprement dites, souvent avec les mêmes arguments; nous les avons en France entendus cent fois et ils nous paraissent usés, mais ici ils donnent l'impression d'avoir été fraîchement découverts; de plus ils sont renouvelés par l'humour américain et illustrés d'exemples précis empruntés à un milieu social si différent qu'on les relira avec plaisir. D'ailleurs le congrès des études classiques qui avait fixé le programme de ces conférences, s'était piqué au jeu et avait tenu à démontrer par la bouche de ses orateurs, qui ne sont pas des professeurs de rhétorique, mais des médecins, des chirurgiens, des avocats, des électriciens, des marins, que la culture antique est une source d'inappréciables bienfaits pour le futur médecin, pour l'ingénieur, pour l'homme de loi, le pasteur et l'homme d'affaires. Les cinq premières *symposies* sont consacrées au développement d'une même thèse dans ces cinq domaines différents et chacun des quatre ou cinq orateurs intervenant, on ne peut pas dire dans le débat, il y manque même l'avocat du diable, mettons dans le panégyrique, aboutit aux mêmes conclusions. Habitudes de précision pour l'esprit, acquisition de la terminologie scientifique, possession plus complète de l'anglais, pénétration d'une civilisation essentielle dans l'histoire de l'humanité : tels sont les principaux avantages que les conférenciers prétendent retirer de l'étude du latin et de celle du grec auquel vont leurs secrètes préférences. Jusqu'à quel point cet idéal pédagogique qui, comme le prouve ce recueil, a d'éloquents défenseurs, est-il partagé en Amérique, nous aimerions à le savoir. A s'en référer à la conférence de M. Wiley qui avait adressé à une centaine de savants faisant autorité un questionnaire sur l'utilité de la culture classique, il semblerait que les adversaires soient au moins aussi nombreux que les partisans, mais il faudrait pour porter un jugement une enquête plus étendue. De toute façon ce recueil d'articles et de conférences dont le nombre et la variété interdisent toute analyse, sur un sujet qui n'a pas cessé de garder son intérêt d'actualité, mérite d'attirer l'attention des lecteurs français et de tous les amis de l'humanisme.

II. Le 12[e] Bulletin de ceux qui se sont formés en association à Vienne pour le défendre nous apporte les renseignements ordinaires sur l'activité de la société pendant l'année 1911 avec les comptes rendus de ses réunions et la reproduction des conférences dont elles sont l'occasion. Le conservateur de la collection des Antiques de Vienne, M. Hans Schrader, a pris pour sujet de la sienne *Phidias*, et il faut signaler aux archéologues l'examen détaillé d'une tête de bronze assez peu connue du musée viennois et dans laquelle M. Sch. est disposé à voir une copie fidèle du Zeus d'Olympie. Le conférencier

de la seconde réunion a été M. Otto Seeck, professeur à l'Université de Münster, qui a développé devant ses auditeurs le sujet suivant : *die Geschichte des Altertums als Lehrmeisterin unserer Zeit*. Quant au rôle même de la Société, elle semble sortie à présent de la période de lutte et son dernier Bulletin s'est occupé plutôt de la destinée des études classiques dans d'autres pays où les intérêts qu'elle défend ont provoqué des discussions et des revendications qu'elle suit avec sympathie pour y appeler l'attention de ses lecteurs : ainsi en France, en Prusse, en Amérique. Deux des articles les plus attachants du volume dont il vient d'être rendu compte plus haut y sont donnés en traduction, comme d'autres avaient déjà paru dans les Bulletins antérieurs [1].

L. R.

Petites collections Bloud.

La librairie Bloud nous a adressé cinq numéros de sa collection *Philosophes et Penseurs* (1911, in-16, fr. 0,60 par vol.). Ce sont des essais louables de vulgarisation, mais où l'on sent parfois que le cadre à peu près uniforme de la soixantaine de pages s'est révélé trop étroit. Il faut se borner à signaler brièvement ces courtes esquisses.

M. M. Louis a essayé de nous résumer la philosophie abstruse et diffuse de *Philon le Juif* et de montrer comment s'est fondue chez lui l'étude des penseurs grecs, de Platon surtout, avec l'interprétation de l'Écriture.

Le *Spinoza* de M. Philippe Borell, qui a tenu à souligner le caractère pratique et la valeur durable du spinozisme pour les modernes, ne m'a pas paru donner une idée assez complète et suffisamment coordonnée de la métaphysique spinoziste (P. 6, le cléricalisme *luthérien* en Hollande est un lapsus; il n'y avait guère, comme on sait, que des réformés).

M. Jean Didier nous présente une bonne synthèse de la philosophie de *Locke*. Il ne s'est pas d'ailleurs interdit dans son exposé une petite part de critique, de même qu'il a eu soin de ne pas isoler Locke de l'ensemble de la spéculation philosophique et de rapprocher ses conclusions de celles des autres penseurs anglais. Il estime qu'il ne faut pas voir dans sa philosophie un pur empirisme et juge Locke surtout d'après son dernier historien, Riehl.

Le *Fourier* de M. Albert Lafontaine serait la plus satisfaisante de ces petites monographies. En ne retenant de l'œuvre fumeuse du « Père du socialisme » que la partie originale et féconde, l'auteur en a très nettement présenté les principales lignes et fait apparaître le lien logique des idées de Fourier.

Enfin M. Paul Archambault, se plaçant surtout au point de vue his-

1. Corriger p. 94 *Beunier* en Bonnier.

torique, a suivi l'évolution de la philosophie de *Renouvier*, en insistant sur la façon dont le maître du néo-criticisme a renouvelé les problèmes de la substance et de la liberté. Quelques-uns des auteurs de ces brochures ont eu l'idée de terminer par une courte note bibliographique ; on peut regretter qu'elle n'ait pas été pour toutes uniformément adoptée.

Nous avons encore à signaler du même éditeur, mais appartenant à la série des *Questions historiques* ou des *Biographies* trois autres brochures.

L'une, de M. F. Nau sur *Nestorius d'après les sources orientales*, s'arrête sur un point mal connu d'histoire ecclésiastique ; M. N. y présente un plaidoyer de Nestorius, en faisant de fréquents emprunts au *Livre d'Héraclide*.

L'autre, de M. Marcel Navarre, retrace de façon assez terne et peu neuve, d'après de Barante, Vaulabelle et le *Moniteur* ou le *Mercure de France*, l'élection et le rôle de la *Chambre introuvable*.

Le dernier de ces petits livres que nous avons à mentionner offre plus d'intérêt. C'est une esquisse très vivante et de dimensions moins réduites (p. 120. Fr. 1,20) du *Cardinal Vaughan*. M. Paul Thureau-Dangin l'a tracée en suivant de près l'ample ouvrage consacré au cardinal par son ami et collaborateur Snead Cox. Avec ce guide sûr, il nous a donné du dernier archevêque de Westminster si entier et si intransigeant un portrait juste, qui seulement accable un peu trop le cardinal par la comparaison avec ses grands prédécesseurs Wiseman, Newman et Manning. M. Th. D. ne lui pardonne pas d'avoir par ses méfiances et sa rude franchise fait échouer le projet de réunion des églises d'Angleterre caressé en 1895 par Léon XIII. En tout cas, l'auteur de la *Renaissance catholique en Angleterre au* XIX[e] *siècle* était plus que personne qualifié pour présenter au grand public la figure malgré tout originale du cardinal Vaughan.

L. R.

N. Jorga. **Éléments originaux de l'ancienne civilisation roumaine.** Jassy. Stefanie, 1911, in-8°, p. 29.

Cette conférence, faite devant les délégués étrangers aux fêtes du centenaire de l'Université de Jassy, retrace les origines complexes de l'État roumain et avec plus de détail son évolution artistique qui a subi et fondu en une synthèse originale des influences latines et byzantines. Du XV[e] au XVII[e] siècle, les princes moldaves et valaques tinrent à honneur d'illustrer leur règne par l'érection d'églises et de monastères plus ou moins riches, et l'architecture religieuse occupe ainsi la première place dans cette brève esquisse.

L. R.

Louis Leger. **La Renaissance tchèque au dix-neuvième siècle.** Paris, Alcan, 1911, in-16, p. 271. 3 fr. 50.

Depuis presque un demi-siècle M. Leger travaille avec une persévérance inlassable à éveiller dans le grand public français la curiosité de la Bohême et du slavisme. Ce nouveau volume lui offrira un raccourci de l'effort national des Tchèques au xix[e] siècle, il le familiarisera avec quelques-unes des principales figures qui l'incarnent, et, comme il touche à bien des questions soulevées dans les précédentes études de l'auteur, ses anciens lecteurs y trouveront un utile complément pour leur information. Après une rapide esquisse du développement littéraire de la Bohême, M. L. nous présente les érudits qui en ont préparé le réveil contemporain et dont les recherches ont frayé la voie en Bohême et en Russie à l'ethnographie et à la philologie slaves. Puis vient une série d'études biographiques : sur un dilettante, Hanka, éditeur de poèmes apocryphes et faussaire par patriotisme ; sur un historien, Tomek ; sur un véritable savant, Safarik, probe, vaillant, actif, le grand initiateur de la slavistique moderne ; sur un poète, Czech ; enfin sur un homme politique, Rieger, qui fut l'ami et l'hôte de l'auteur. Rieger, après 1866, cherchait à intéresser Napoléon à la cause des revendications de ses compatriotes ; ce fut M. Leger qui indirectement ménagea l'entrevue et il nous renseigne sur le memorandum inédit que l'empereur avait demandé à Rieger. C'est ainsi que ces études historiques ou littéraires prennent parfois le caractère de souvenirs personnels, tant l'auteur s'est mêlé de loin et aussi par de fréquents voyages à la vie intellectuelle de la Bohême. Il faut encore citer, pour être complet, le chapitre sur l'histoire des dernières manifestations de la vie nationale en Bohême et des relations entre Paris et Prague. M. L. a bien fait d'y joindre le compte rendu détaillé de l'inauguration du monument élevé en 1905 à Jean de Bohême à Crécy, et qui symbolise heureusement un rapprochement plus étroit entre les deux nations, d'autant plus précieux à l'auteur qu'il en avait été un des premiers ouvriers. Il faut se borner à signaler ces brèves études qui ne sont elles-mêmes que des résumés, mais dans leur ensemble et venant d'une plume si autorisée, elles offriront au lecteur une juste image du risorgimento tchèque et des aspirations communes de la Slavie [1].

L. R.

---

1. Je relève quelques lapsus. Lire p. 8, Herborn et non *Herbon* ; p. 22, Léopold II et non *Joseph II*, mort en 1790 ; p. 83 et ailleurs, Königgrätz, non *Königgratz* ; p. 160, 1818, non *1808* ; p. 175, Gleichberechtigung, non *Gleichberichtigung* ; p. 201, Reichsrat, non *Reichstadt* ; p. 213 l'ouverture du théâtre national est datée de *1883* et p. 178 de *1887* (en fait, elle est de 1881) ; p. 214, la fondation de l'université tchèque serait de *1882* et p. 203 de *1881*.

Armand WEIL. Émile CHÉNIN, **Le Français de nos enfants**. Toulouse, Privat et Paris, Didier, 1911, in-16, p. 292, avec 34 illustrations. Fr. 3,50 (Bibliothèque des Parents et des Maitres, VIII).

Abel FAURE, **La Crise du Français** et la Réforme universitaire. Paris, Stock, 1911, in-16, p. 76. Fr. 1.

I. MM. Weil et Chénin plaident en faveur d'une méthode nouvelle de l'enseignement du français qu'ils ont expérimentée et dont ils nous communiquent quelques résultats. Il ne s'agit d'ailleurs que des modestes débuts de cette discipline dans les classes de sixième et cinquième. Aux exercices traditionnels, aux « matières à développer » prises uniquement dans la fiction et l'abstraction en dehors de toute réalité, ils veulent substituer des sujets d'observation directe où l'enfant au lieu de parler à vide note ses menues expériences personnelles, s'habitue à voir juste et à exprimer des sentiments sincères. Tout le petit domaine qui relève de cette observation commençante a fourni aux deux auteurs une série de sujets méthodiquement groupés pour lesquels nous avons les copies des meilleurs élèves et sans retouches ; celles des médiocres et des mauvais nous seraient plus utiles encore pour une juste appréciation. La méthode se complète en faisant appel à la composition d'après l'image : des tableaux, non pas artificiellement exécutés, mais empruntés à l'œuvre des meilleurs artistes, apprendront aux jeunes enfants l'art de regarder la réalité, d'en grouper les éléments et d'en rendre l'impression. Des œuvres de nos musées les plus utilisables à cet égard les auteurs ont signalé un choix et joint des reproductions à leur texte à titre d'indication. Cet auxiliaire de la méthode d'observation pourra sembler assez suspect ; dans la pratique il aboutit le plus souvent à une notation sèche et maladroite. Mais quant au procédé renversé, l'illustration d'une page littéraire, confiée au pinceau d'enfants de dix à onze ans, elle est un franc contre-sens, et en tout cas l'expérience, si elle doit être tentée ou continuée, ne regarde que le professeur de dessin. Ce n'est pas ici le lieu d'aborder une discussion de méthodes, mais d'une façon générale le souci de ne pas sortir de l'observation rigoureuse m'a paru excessif pour cet âge et il a fait souvent confondre la banalité avec la réalité. Pourquoi tant se défier de l'imagination ? la folle du logis a si tôt fait de le déserter. Malgré toutes ces réserves, il y a dans cet effort pour renouveler l'enseignement élémentaire du français une tentative louable dont l'initiative des maîtres saura tirer parti. Mais transformer la nouvelle méthode en un système absolu mènerait à d'aussi fâcheux errements que celle qu'elle prétend remplacer. Je signale en tout cas à tous ceux qu'intéresse la psychologie de l'enfant les nombreux petits documents que les auteurs nous ont offerts, bien que dans un autre but.

II. Malgré son titre, la brochure de M. Faure n'est pas un cri d'alarme de plus sur l'affaiblissement d'une des disciplines de notre

enseignement. L'auteur entend protester contre une prétendue décadence de notre langue qu'il plait à certains d'appeler *crise* et qui n'est qu'une des multiples transformations auxquelles est liée l'histoire de tout langage. Cependant en ce moment l'évolution de notre français est compromise par notre système d'éducation, par des erreurs pédagogiques dont la Sorbonne doit porter toute la responsabilité. C'est pour dénoncer les méfaits de la Sorbonne que l'auteur a pris prétexte de la « crise du français », et il se donne le plaisir facile de railler les errements de la Faculté des Lettres de Paris, « sur laquelle sont calquées toutes les facultés de province », avec ses méthodes tour à tour délaissées ou prônées, critique dogmatique d'hier ou philologie envahissante d'aujourd'hui. Cette polémique n'est pas nouvelle, nous l'avons souvent rencontrée ailleurs, quoique avec moins d'incohérence et d'injustice.

L. Roustan.

Albert Dauzat, **Pour qu'on voyage**. Essai sur l'art de bien voyager. Toulouse, Privat et Paris, Didier, 1911, in-16, p. 363, avec 20 illustrations. Fr. 3,50 (Bibliothèque des Parents et des Maîtres, VII).

M. Dauzat souhaite que le goût des voyages, dont on ne peut pas dire qu'il soit étranger aux Français d'aujourd'hui, se répande encore davantage parmi eux, et il a résumé sous une forme agréable d'utiles conseils pour rendre le voyage aussi fructueux que possible. Grand voyageur lui-même — la Suisse, l'Italie et même la France lui sont familières — il a recueilli beaucoup d'observations et d'expériences. Sur la préparation d'un itinéraire, sur l'information nécessaire à toute sortie longue ou brève, sur le meilleur parti à tirer d'une villégiature ou d'une excursion, sur l'art de visiter un pays, ses villes et ses œuvres artistiques, sur la façon de pénétrer les mœurs de ses habitants et de prendre une idée de leur activité agricole, commerciale et industrielle, il nous prodigue les avis et les avertissements, sans oublier les critiques, car à côté du goût il y a aussi la manie des voyages ; tout ce qu'il remarque sur la fièvre et l'exclusivisme de certains voyageurs est rempli de bon sens et présenté non sans humour. M. D. ne s'est pas non plus interdit les digressions : les longues pages consacrées au sentiment de la nature sont plutôt une incursion dans le domaine littéraire qu'un chapitre de tourisme ; elles sont du reste pleines d'intérêt. Sans doute dans cette variété de questions effleurées par l'auteur les truismes et les lieux communs ne manquent pas, mais il ne faut pas oublier que le livre est écrit surtout pour la jeunesse et d'ailleurs il renferme aussi nombre d'aperçus neufs et de sages réflexions dont d'autres lecteurs encore pourront faire leur profit [1].

L. R.

1. P. 195, les *crocs* de l'auroch (un herbivore!)

Ferdinand Brunetière. **Lettres de combat.** Paris, Perrin, 1912. In-16, p. 262. 3 fr. 50.

Après les *Discours de combat* de Brunetière nous avons ses *Lettres de combat*, et la mémoire du savant et de l'historien est ainsi presque effacée par celle du polémiste. Il faudrait le regretter, si l'on ne savait que le temps remettra vite dans leur ordre véritable les mérites du controversiste et du critique. Ce volume d'ailleurs offre le même intérêt que ceux dont il a emprunté à demi le titre et il était naturel d'offrir aux lecteurs de B. après les trois volumes de discours les lettres ouvertes où il défend les mêmes idées avec la même logique serrée et pressante. M. A. Chérel, l'éditeur de ce recueil de polémiques, nous avertit qu'il ne contient rien d'inédit, il nous signale le journal ou la revue où elles parurent d'abord, mais il a eu soin aussi d'en rappeler brièvement l'occasion et de résumer en quelques mots la thèse de l'adversaire. Il serait vain d'entrer dans le détail de discussions oubliées et plus encore d'essayer d'apprécier la valeur des arguments de l'auteur; il suffira d'indiquer l'économie du volume. En dehors d'une réponse à Sarcey, provoquée par un débat littéraire et remontant à 1875, toutes les lettres se rapportent à des questions politiques, sociales ou surtout religieuses et s'échelonnent entre les années 1895 et 1906. Ce sont d'abore douze lettres échangées avec le directeur du *Siècle* à propos de « l'affaire »; trois autres adressées à M. F. Buisson sur la liberté de l'enseignement; l'article nécrologique sur Léon XIII; une controverse avec G. Renard sur l'idéal social et l'idéal chrétien, et quelques autres déclarations moins étendues à propos du pacifisme ou de la loi de séparation. Un dernier groupe, sous le titre d'Apologétique, se rapporte à la thèse ordinaire de l'auteur sur le réveil du sentiment religieux et l'adaptation du catholicisme aux besoins de la société moderne.

L. R.

G.-E. Pichon. **Leçons pratiques de français.** Freiburg i. B., Bielefeld, 1911. In-16, 272 p.

M. G.-E. Pichon, chargé de cours à l'Université tchèque de Prague, a composé ce volume de *Leçons pratiques* pour les étrangers désireux d'acquérir le maniement du français courant. Il a disposé le vocabulaire le plus usuel dans une série de morceaux méthodiquement groupés, les uns artificiellement composés, les autres empruntés à des auteurs surtout modernes. De brèves explications des termes nouveaux accompagnent ces derniers morceaux; celles-ci ont le tort de manquer trop souvent de précision et de laisser échapper quelques contre-sens. Des exercices oraux de vocabulaire, de grammaire et des sujets de devoirs sont joints aux leçons; un long appendice sur la conjugaison complète le recueil de M. P. dont le caractère pratique

rendra service aux étrangers déjà entraînés par son premier cours de méthode directe que j'ai signalé aussi en son temps.

L. R.

Em. Faguet **Les dix commandements.**
De la profession. 103 p.
De la patrie, 182 p. Paris, Sansot, 1911. In-12, 1 franc le volume.

On lira avec plaisir ces réflexions d'une forme si piquante, d'un tour si alerte sur des sujets qui ne cessent pas d'être d'actualité et que d'ailleurs l'observation aiguisée du moraliste a su rajeunir. L'auteur ne résiste pas sans doute à l'attrait du paradoxe, des conclusions imprévues et des rapprochements trop ingénieux; mais il n'est paradoxal que par boutades, sans danger, et on lui passe ses pirouettes, tant elles sont jolies; au fond de la discussion il y a toujours un solide bon sens et une compréhension juste des réalités. Des deux brochures la première avec ses considérations sur les effets de la présence ou du manque de vocation, sur les rapports de la moralité et de la profession, sur l'importance et le choix du « second métier » nous a semblé plus neuve et plus suggestive que les réflexions inspirées par le second sujet.

L. R.

H. Fetzer. **Einleitung in die plastische Anatomie für Künstler.** Tübingen, Laupp, 1911. In-8°, p. 57 (illustré).

Dans ce petit ouvrage, M. H. Fetzer, professeur d'anatomie plastique à la *Künstlerakademie* de Stuttgart, présente en abrégé et sous forme de tableaux commodément disposés une étude des différents muscles du corps humain, en indiquant l'origine, l'insertion, la forme et la fonction de chacun d'eux. Le livre s'adresse aux élèves des écoles des beaux-arts et devra leur servir de référence pour mieux suivre l'enseignement oral qu'ils reçoivent du maître. A leur intention l'auteur n'a voulu se servir que d'une terminologie allemande au lieu des désignations scientifiques des spécialistes. Les planches indispensables à cet exposé accompagnent le volume au nombre de 56 et sont d'une bonne exécution.

L. R.

Jacques Duplessix. **Printemps sacré**. Paris, Champion, in-16°, 321 p. 5 fr.

Nous ne pouvons parler en détail (car il sort trop du cadre ordinaire de cette *Revue*) du premier — et dernier — volume de Jacques Duplessix. Le père de l'écrivain, avec un soin pieux, a recueilli les fragments les mieux venus dans des essais de roman, quelques vers, quelques pages de critique, des notes de journal et un bref choix de lettres. Le volume n'est pas sans agrément; mais la mort n'a pas

laissé le temps à ce jeune homme de vingt-sept ans, d'une activité inquiète et trop dispersée, de fondre seulement d'une manière à demi satisfaisante ses premières ébauches. Rennais d'origine, sollicité tour à tour par la peinture, la musique et la littérature, il avait eu enfin l'ambition de devenir le poète de la Bretagne des hautes terres et d'en illustrer le génie dans un grand roman symbolique, en suivant, mais librement, la voie de Le Braz. Ces quelques pages laisseront à leurs lecteurs le regret que les lettres aient été frustrées des promesses d'un talent qui s'annonçait comme original.

L. R.

— Le nouveau programme académique de M. F. Gustafsson, professeur bien connu d'Helsingfors (*Paratactica latina*, III, 95 p. in-4°) traite des pronoms relatifs; quelle est leur origine? ne viennent-ils pas des interrogatifs plutôt que des indéfinis? Différentes formes de l'interrogation. Elle est surtout fréquente sous cette forme que celui qui parle, s'interroge ou paraît s'interroger lui-même; est-elle placée avant ou après la proposition principale? Le tout est clairement présenté, bien déduit et fort bien rédigé; la plupart des exemples sont empruntés à Plaute; un très petit nombre vient de Térence et de Pétrone. — É. T.

— Je réunis en un seul groupe diverses études de manuscrits. — I. Le *Codex Lovaniensis* (a), xi° s., est le meilleur ms. de César du British Museum. Il a été collationné pour la première fois partiellement par Holder (B. Civ.), par Du Pontet (B. Al. et B. Afr.). On n'en avait pas le B. Gall. M. Holmes, auteur d'excellents livres sur César (Conquest of Gaul, etc.), en a fait une collation qu'il a envoyée à M. Meusel. Elle permet de juger plus sûrement du caractère de la famille φ et modifie la caractéristique que Meusel avait donnée du manuscrit en tête de la guerre civile. Car L n'est plus ici, comme dans le B. C., un jumeau de l'Ashburnhamianus (S). Pour gagner de la place, dans la publication qui est faite ici par la Classical Quarterly (juillet 1911) (25 p.), M. H. a omis des indications de peu d'importance. Mais en somme nous lui devons un bon complément de notre apparat critique de César. — II. J'ai déjà eu occasion de citer divers travaux de M. Ullman, maintenant professeur à l'Université de Pittsburg (sur les citations de Catulle, 1910, II, p. 397; sur l'identification des manuscrits de Catulle cités par Statius; sur la division des livres de Properce, 1909, I, p. 397). Présentement, dans un article de la Classical Philology, de juillet dernier (19 p.), ce savant aborde la question des manuscrits de Properce. Voici les points qu'il traite : histoire du plus ancien manuscrit; rapport de A et de F; vues présentées dans deux articles récents sur les manuscrits de Properce. M. U. indique sur quelles bases est fondé son travail : photographies de NAF, une collation de F (manuscrit difficile à collationner, à cause de ses nombreuses corrections), collation faite sur le manuscrit lui-même; des leçons diverses venant de nombreux manuscrits (une centaine). Au lieu d'étudier les manuscrits en eux-mêmes, au moins provisoirement, M. U. tâche d'éclairer leur histoire : de quelle date sont-ils, de quel pays, écrits par combien de mains et, s'il est possible de le savoir, de quelles mains : enquête qui n'est pas peu utile pour la relation des manuscrits entre eux. Par des rapprochements de photographies de Rome avec le manuscrit de Florence, M. U. est arrivé à quelques identifications curieuses des mains qui ont laissé leur trace dans F : copiste principal, celui qu'employait Lombardo; correcteur; Lombardo. La 3° main est celle

de Coluccio. Ce sont là trois mains qu'il importerait de distinguer dans l'apparat (F[1] F[2] F[3]) au lieu de les confondre comme a fait Baehrens (F[2]). M. U. s'attache à rectifier les erreurs commises, sur la date des manuscrits ou de leurs correcteurs (surtout pour F), par Baehrens et à sa suite par Plessis. Il emprunte beaucoup à un article de James dans la Classical Review, 1903, p. 462 et s. Après Catulle et Properce, M. U. étend son travail à Tibulle dont il voudrait préparer une édition. — III. On sait que les manuscrits de Térence de la recension de Calliopius se divisent en deux groupes : d'après Schanz δ comprendrait principalement D et C; γ comprendrait de même CFP. En dehors de ces groupes il existe des manuscrits mélangés que, pour simplifier, je laisse de côté. Dans un article des Harvard Studies de 1911 (p. 55-110 : An attempt to restore the γ archetype of Terence manuscripts), M. Robert Henning Webb passe en revue d'autres manuscrits de ce groupe étudiés récemment. Il appelle surtout l'attention sur un Parisinus 7900 (Y), illustré, dont on a jusqu'ici négligé à tort le texte. Il en a étudié, cet été, particulièrement l'Andrienne, l'*Haut.* et le Phormion. De plus il apporte des indications complémentaires pour P C et le Dunelmensis (O) signalé par un Américain, M. Ch. Hoeing, dans l'*Amer. Journ. of Archaeology* de 1900. Il a eu sur ces manuscrits des indications particulières précieuses, et il a noté nombre de corrections à faire à l'apparat de Umpfenbach. Donc très bonne contribution sur le sujet. — É. T.

— Le professeur de l'Université de Graz, dont nous avons déjà signalé bien des publications, et tout récemment une édition de Pline le jeune, M. R. C. Kukula étudie la *poésie séculaire* à Rome dans une brochure de 97 pages. La division était tout indiquée; après une introduction sur les fêtes séculaires (5 p.), un chapitre sur l'épode d'Horace (36 p.); un autre sur l'églogue de Virgile (50 p.); enfin chapitre final (5 p.) sur le rapport de l'églogue à l'épode. — Suivant M. K., l'épode est antérieure, l'églogue postérieure à la paix de Brindes; cette différence de date expliquerait à elle seule les différences de ton qu'on peut trouver de l'une à l'autre; il n'y a pas à songer à une véritable imitation ni à une sorte de rectification. Si l'on eût renversé la situation des poètes, il est clair que chacun d'eux se serait exprimé autrement qu'il ne l'a fait. — En dehors des lieux communs tirés d'oracles sibyllins et des thèmes analogues, les deux poètes suivent chacun leur modèle et se conforment aux habitudes d'un genre déterminé : Horace suit Archiloque dans ses iambes; Virgile se souvient de trois idylles de Théocrite (XVI, XVII et XXIV), des hymnes et des dithyrambes grecs en l'honneur de tel personnage. — Je crois bien que je n'adopterais pas toutes les vues de M. K.; mais par ce qui précède on peut se faire une idée de l'intérêt de son élégante plaquette. — É. T.

— Nous avons reçu de M. Alberto Pirro, professeur d'histoire ancienne à l'Université de Naples, une plaquette de 22 p. in-8° : *Tacito e la persecuzione neroniana dei christiani.* M. P. est un élève de l'Ecole normale de Pise. Ses publications précédentes que j'ai le regret de ne pas connaître, portent sur Hérodote, sur Thucydide, sur divers points de l'histoire romaine, enfin sur l'histoire de Naples. Dans le sujet épineux qu'il traite cette fois, sujet où nous venons de subir, presque en pure perte, un déluge de brochures et de déductions, voici en résumé les vues de l'auteur : Suivant M. P., il y a contradiction, dans Tacite, entre le *forte an dolo principis* qui exclut la culpabilité des chrétiens, et les mots *utilitate publica* qui la supposent. La contradiction est inexplicable si on lie la « faute » des chrétiens à l'incendie de Rome. Mais on a tort de réunir les deux choses : si Tacite

juge sévèrement les chrétiens, il le fait indépendamment du malheur public qui a fourni contre eux un prétexte. M. P. note le silence curieux qu'ont gardé, après Tacite, sur cette accusation spéciale dirigée contre les chrétiens, tous les auteurs indistinctement, payens et apologistes, tous jusqu'à Septime Sévère. Sans suivre Hochart, M. P. admettrait que la phrase : *Ergo abolendo — appellabat*, est une interpolation d'une main chrétienne (hypothèse suivant moi bien risquée; ce n'est sûrement pas en tirant ou en comparant des déductions, qu'on peut justifier des interpolations de ce genre). Il y aurait eu de même addition ou quelque remaniement semblable dans la phrase : *igitur primum — conjuncti sunt*. L'interpolation aurait eu lieu un peu avant l'époque où écrivait Sévère, donc dans la seconde moitié du IVe siècle. Les passages que M. P. croit avoir trouvés dans des œuvres chrétiennes (Epitre de Clément de Rome aux Corinthiens, etc.) et dont il pense reconnaître une imitation dans le passage interpolé, à mes yeux, ne prouvent rien. — É. T.

— Le professeur de Catane, M. Santi Consoli, poursuit la série de ses *Note critiche e bibliografice di Letteratura latina*. Il en donne un nouveau fascicule (Puntata IV, 1911). Les textes traités sont empruntés à Juvénal; les comptes rendus concernent le choix de Pline le jeune de Maur. Schuster, les éditions de Pline de Kukula, les notes de Morris Morgan sur Vitruve, la *Cité de Dieu* de Dombart, le Salluste d'Opitz et diverses publications. — Comme Perse mène à Juvénal, le même savant, après avoir donné un Perse qui a reçu bon accueil, prélude aujourd'hui à un Juvénal en donnant la première satire (Loescher, 254 p. gr. in-8°). Mais cette fois, au lieu d'une édition critique, nous avons ici, sans l'apparat habituel, un commentaire développé. Comme M. S. C. est infatigable, il annonce déjà un autre ouvrage : *Giovenale, nella tradizione letteraria e nelle biblioteche del medio evo*; après le poète, les imitations de l'œuvre ancienne. Je n'ai parlé que de l'extérieur du livre et j'ai peur d'en avoir trop dit. M. S. C. court quelque risque en nous ôtant le grand soutien de l'homme dans la vie : *spes finis*. On le voit aligner les fautes des mss., de longues citations, des légendes avec tous les détails; où sera le terme? Surtout le lecteur comptera : un volume pour une courte satire; donc pour l'œuvre entière, plus d'un rayon. Pour être sûr d'arriver au port, tel refusera de s'embarquer. C'était l'écueil. En France on ne verra pas sans étonnement la traduction en vers de Duboys-Lamolignière, Paris, 1801, et celle de Jules Lacroix, Paris, 1847, citées comme des autorités pour le texte latin. — É. T.

— Sous le titre de *Quaestiones doxographicae et paradoxographicae ad Lucretium et Ovidium praecipue spectantes* (50 p. in-8°, Padoue, Randi, 1910 et 1911), le professeur Car. Landi, de Padoue, a publié deux lectures faites par lui à l'Académie de Padoue et qui traitent successivement de l'opinion qu'avaient les anciens des causes de l'inondation du Nil, (surtout d'après Lucrèce, VI, 703, etc.), des causes aussi des sources merveilleuses de divers pays (Métamorphoses, XV, 307 et suiv.). De part et d'autre M. L. s'applique à réfuter la thèse de Rusch (thèse de Greifswald, 1882) qui voit dans Posidonius la source unique des deux poètes. Les savants trouveront ici un exposé clair et consciencieux de ces deux questions dont la première a été déjà bien des fois étudiée. La documentation de M. L. est aussi étendue qu'il est possible; il connait, outre les grands recueils, les moindres publications, thèses et programmes. De ce côté je ne vois pas ce qu'on pourrait ajouter sur le sujet. M. L. a consulté dans les bibliothèques italiennes de Florence et de Padoue des mss. latins d'Aristote que n'avait pas vus Rose; son examen n'a

fait que confirmer les conjectures de Rose. A regretter seulement plus d'une phrase embrouillée dans la rédaction latine et trop de fautes d'impression. A regretter aussi, dans le plan général et dans la composition, une obscurité qui rend inutilement pénible la lecture d'un travail certainement méritoire. — É. T.

— Le professeur de Cambridge, M. J. S. Reid, a sur Cicéron (traités philosophiques, lettres etc.) une compétence reconnue de tous. Voici qu'il étend à d'autres auteurs les services qu'il nous a rendus et il passe cette fois de la prose aux vers. Les Harvard Studies de 1911 contiennent sous le titre de *Lucretiana* (53 p.) une suite de conjectures et de notes des plus intéressantes sur les livres I et II. Aucun lecteur de Lucrèce ne négligera de connaître ou ne regrettera d'avoir lu, sur ce sujet, les vues de l'excellent commentateur des anciens philosophes latins. — É. T.

— Le professeur italien bien connu, M. Pietro Rasi, qui a passé récemment de l'Université de Pavie à celle de Padoue, vient de publier (1911) cette année encore dans les *Atti e Memorie della Academia Virgiliana* de Mantoue une bibliographie de Virgile en 1909 (50 p. gr. in-8°). 59 publications sont examinées; sur chacune d'elles est donnée une analyse et une appréciation. Celles-ci sont toutes modérées et dans l'ensemble je ne vois pas de lacune importante. — É. T.

— Viennent de paraître, dans le *Philologus*, les articles que M. Ganzenmüller avait annoncés dans son travail sur la *Nux* dont j'ai rendu compte précédemment (Revue de 1911, I, p. 347). Titre : *Aus Ovids Werkstatt*; deux articles de 37 à 40 pages. Sur les imitations d'Ovide, la matière est si abondante qu'il est impossible de tout citer. Quoique M. G., à mes yeux, ait donné dans l'excès (maint rapprochement ici manque d'intérêt), il lui faut se contenter souvent d'aligner des numéros de vers, ce qui double, pour le lecteur, le risque de se perdre. Conclusion : presque partout, Ovide imite d'autres poètes, grecs ou latins, ou il se répète; mais sans cesse il varie et modifie si habilement et d'une manière si gracieuse ce qu'il reprend, qu'il donne à la pensée ou à l'expression un air original : vue qui me paraît très juste et que M. G. justifie par des exemples bien choisis. Cette remarque a aussi son intérêt pratique pour la critique du texte; elle permet d'écarter certains doutes que les savants voulaient élever contre l'authenticité de passages célèbres, soit dans Ovide, soit dans d'autres poètes : l'imitation d'Ovide est ici une garantie sérieuse. — É. T.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 23 février 1912*. — M. Cagnat appelle l'attention de l'Académie sur les découvertes faites au Maroc par MM. Biarnay et Pératié. Ils ont déblayé sur le plateau de Marchan, à l'O. de Tanger, une nécropole du IVe siècle p. C., et à 20 kilom. au S.-O. de la même ville, un établissement thermal romain. Leur rapport vient de paraître dans les *Archives marocaines* de M. Alfred Le Chatelier.

Le P. Scheil communique en seconde lecture son mémoire sur la chronologie rectifiée du règne de Hammourabi.

M. Cuq examine au point de vue juridique un passage du sénatus-consulte trouvé à Délos et récemment produit devant l'Académie par M. Holleaux.

M. Prou donne une seconde lecture de son mémoire sur les entrelacs carolingiens de Schœnnis (canton de Saint-Gall).

Léon Dorez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 11 — 16 mars — 1912

R. Zehnpfund, **Babylonien in seinen wichtigsten Ruinenstætten**. Leipzig, Hinrichs, 1910, 1 vol. in-8°, 72 p.

La brochure de M. Zehnpfund donne un exact résumé des recherches archéologiques — explorations et fouilles — en Babylonie. Toutes les ruines de quelque importance — celles de Babylone exceptées — qui ont été étudiées, sont décrites, et les résultats de l'enquête exposés avec clarté et agrément. L'impression la plus nette que laissera la lecture de ce travail, c'est que excepté sur deux points, *Telloh* et *Nuffar*, tout est à faire en Babylonie. Il reste encore beaucoup de *tells* à identifier : sauf en trois endroits on n'a pas fait autre chose que des sondages et les fouilles mêmes de *Telloh*, de *Nuffar* et de Babylone sont encore loin d'être complètes. L'information de M. Zehnpfund est sûre : pourtant, p. 30, en bas, noter que la véritable prononciation de l'idéogramme lu d'abord GIS-BAN, puis GIŠ-ḪU, a été établie par M. Hrozny, *Zeitschrift für Assyriologie*, XX, 421.

C. Fossey.

H. de Genouillac, **La trouvaille de Dréhem**. Étude sur un choix de textes de Constantinople et de Bruxelles. 20 p., 20 pl. in-4°. Paris, Geuthner, 1911.

H. de Genouillac, **Tablettes de Dréhem**, publiées avec inventaire et tables. 1 vol., 21 p., 51 pl. in-4°. Paris, Geuthner, 1911.

S. Langdon, **Tablets from the archives of Drehem**, with a complete account of the origin of the Sumerian calendar, translation, commentary and 23 plates. 1 vol. 25 p. in-4°. Paris, Geuthner, 1911.

Des fouilles clandestines pratiquées par les Arabes à *Drehem*, une demi-heure au sud de *Nuffar*, ont amené la découverte d'un grand

nombre de tablettes de comptabilité constituant les archives du parc à bétail attaché au temple d'*Enlil*. Ces tablettes ont été, pour une faible part, déposées au Musée impérial ottoman (211), pour une part plus grande vendues à des collectionneurs et à des musées d'Europe, environ 400 au musée du cinquantenaire à Bruxelles, 176 au Musée du Louvre, 68 en Angleterre (Bodléienne et Ashmolean Museum). M. de Genouillac a publié un choix de 67 tablettes de Bruxelles et de Constantinople et les 176 tablettes du Musée du Louvre; ses copies sont d'une élégance remarquable et rendent fort bien la calligraphie exceptionnelle des originaux. M. Langdon a publié en même temps les 68 tablettes conservées à Oxford.

M. de Genouillac a joint à ses copies de la collection du Louvre un inventaire des tablettes et un index des noms propres (noms de personnes, noms de dieux, rois divinisés et objets sacrés, noms de villes, de pays et de lieux. Son introduction aux séries de Bruxelles et de Constantinople est un peu plus développée; il ne s'est pas contenté de donner un index des noms de personnes, mais a fait remarquer la fréquence des noms sémitiques, qui indique que *Drehem* est à la frontière du pays d'*Accad* (à *Telloh* au contraire les noms sémitiques sont rares); il a dressé la liste des fonctionnaires connus par les différentes collections, depuis les dernières années du règne de *Dungi* jusqu'au début du règne d'*Ibi-Sin*, la liste des mois et des formules employées pour dénommer les années auxquelles appartiennent les documents, enfin la liste des dieux; il a en outre donné la traduction d'un « hymne » aux *Anunnaki*, égaré dans ces pièces comptables, et qui me paraîtrait plus justement qualifié d'incantation.

Dans son introduction aux séries d'Oxford, M. Langdon fait remarquer que les offrandes au temple d'Enlil viennent de toutes les parties du pays soumis aux rois d'*Ur*, depuis *Ašnunak* jusqu'à *Eridu*; il discute les noms et l'ordre des mois à l'époque sumérienne et donne une analyse des 68 textes copiés par lui.

C. Fossey.

Georg. Wobbermin : **Der Christliche Gottesglaube in seinem Verhältnis zur heutigen Philosophie und Naturvissenschaft** Drittes Tausend. Leipzig, Hinrich, 1911, in-8°, 175 pages. Prix : 2 M. 50.

Paul Wernle : **Einführnng in das theologische Studium**, Zweite, verbesserte Auflage. Tübingen, Mohr, 1911, in-8, xv-524 pages. Prix : 7 M.

I. D'après M. G. Wobbermin, qui s'est déjà fait connaître, dans deux publications antérieures, par sa critique très vive du monisme, si une science superficielle éloigne de Dieu, une autre plus profonde y amène. Nous devons tourner le dos à Hœckel et revenir à Kant, non pour nous y tenir mais pour le dépasser. Son agnosticisme porte sur la connaissance intellectuelle, non sur le sentiment, qui va bien plus loin et dont il n'a pas vu toute l'importance en

matière religieuse. Après lui les preuves traditionnelles de l'existence de Dieu ne peuvent pas être soutenues en leur forme ancienne, mais le fond en demeure toujours. L'argument cosmologique ne démontre pas une cause première, mais il montre l'unité des phénomènes, laquelle se conçoit mieux dans l'hypothèse d'un être transcendant qui gouverne le monde. L'argument téléologique ne démontre pas davantage une intelligence ordonnatrice, mais il montre dans les êtres vivants une finalité qui s'explique mieux avec une conscience immanente dirigeant leur évolution continue. L'argument ontologique ne démontre pas que l'existence soit esssentielle à Dieu, mais il nous montre en lui l'être parfait que postule notre nature propre. Par ailleurs le christianisme seul sait allier dans l'idée qu'il s'en fait son immanence avec sa transcendance et sa perfection morale. Il est la meilleure religion existante ou possible, et en son genre l'absolu.

Pas une de ces affirmations ne résisterait peut-être à une critique minutieuse. La dernière surtout est philosophiquement exorbitante et, dans le protestantisme libéral, auquel M. Wobbermin appartient, beaucoup d'esprits éminents la rejettent. La conclusion peut être retournée d'ailleurs contre tout le système. Si le christianisme est la religion parfaite, du jour où l'on s'apercevra que l'enseignement authentique du Christ est erroné dans son principe même, ne sera-t-on pas amené à condamner avec lui toute idée religieuse ?

II. M. P. Wernle, publiait, en 1908, une *Introduction à l'étude de la théologie* dont il a été rendu compte ici même. L'ouvrage a trouvé le meilleur accueil, car il paraît maintenant à nouveau. Cette seconde édition diffère, dans sa forme, de la première. Certaines parties d'intérêt secondaire ont disparu. D'autres, plus importantes, ont été au contraire développées. Celles qui concernent l'essence de la religion et du christianisme, la dogmatique et la morale chrétiennes, ont subi de multiples remaniements. Toutes ont plus ou moins bénéficié du travail théologique de ces dernières années, et la bibliographie y a été tenue soigneusement à jour. Mais l'esprit du livre n'a point changé. On lui a reproché ses tendances libérales. M. Wernle répond qu'il a voulu faire simplement œuvre libre, et que, s'il a eu à tenir compte des libéraux plus que des représentants de l'école rivale, ceux-ci ne doivent s'en prendre qu'à eux-mêmes. En fait son œuvre constitue, surtout après les améliorations qu'il vient d'y introduire, une excellente introduction à l'étude de la théologie allemande, et elle sera très utile non seulement aux théologiens de profession mais à tous les esprits cultivés qui s'intéressent au mouvement actuel des idées religieuses.

Prosper ALFARIC.

Die Indogermanen im alten Orient, von M. Gemoll. Leipzig, Hinrichs, 1911; in-8°, viii-124 pages.

Kananäer und Hebräer, von F. Böhl. Leipzig, Hinrichs, 1911; in-8°, viii-118 p.

Dans un précédent ouvrage (*Grundsteine für Geschichte Israels*, Leipzig, Hinrichs, 1911), M. Gemoll a entrepris de montrer que les Israélites avaient emprunté toute leur religion aux anciens habitants de Canaan, lesquels étaient d'origine indogermanique. Là M. G. a cru établir qu'Abraham et Aaron sont identiques à Ahura Mazda, et Iahvé à Yama. Poursuivant le cours de ses découvertes, il a trouvé que le roi Arthur est aussi Ahura, même que Lot et le roi Lear sont un seul et même personnage. N'est-il pas clair après cela que les mythes de la Bible sont d'origine indogermanique? C'est que les peuples de Hatti et de Mitanni étaient indoiraniens. Le nouveau livre de M. G. est consacré principalement à la démonstration de ce dernier point. L'argumentation ne se fonde guère que sur des rapprochements de noms propres (Ahura-Arthur-Abram; Gédéon-Gwydion; etc.), qui sont vraiment peu concluants et que sans doute, avec quelque bonne volonté, on pourrait emprunter à toutes les langues du monde. Dans son ensemble, la thèse est faite de conjectures. Ce que M. G. devrait établir d'abord, c'est que l'ancienne langue d'Élam, celle des Hittites, celle de Mitanni, langues jusqu'à présent peu ou point connues, appartiennent à la famille indogermanique. Pour cela il ne suffit pas de rapprocher Karduniash de Calédonie, Kaldi de Celtes, etc.

Plus prudente est la méthode de M. Böhl, et plus nuancées sont ses conclusions sur les origines du peuple cananéen et de sa civilisation. Pour ce qui est des choses de l'Asie occidentale, il opère avec les mêmes données que M. G., mais il en dispose moins souverainement. Son étude comprend quatre chapitres tout positifs concernant Canaan, les Hittites, les Amorites, les Hébreux, et un chapitre intitulé syncrétisme et mosaïsme, vue d'ensemble sur l'évolution de la religion israélite, où l'hypothèse avait nécessairement sa part, et où la théologie a pris aussi la sienne. Canaan serait une désignation ethnique, non géographique, se rapportant à un peuple qui s'est rendu maître de la côte et du bas pays palestiniens, où il serait arrivé après les Amorites. Pour plus de clarté, M. B. veut distinguer entre Hétites et Hittites; les documents cunéiformes d'El-Amarna ont fait connaître deux langues non sémitiques, celle de Mitanni et celle d'Arzawa; dans la langue d'Arzawa sont rédigés les textes non babyloniens de Boghaz-Kœi, et conséquemment cette langue est celle des Hittites proprements dits; appartiennent d'autre part à la langue de Mitanni les plus anciens noms de princes d'Assyrie, Aushpia et Kikia, des noms babyloniens au temps de la première dynastie et surtout de la dynastie cassite, des noms de chefs palestiniens dans les documents d'El-Amarna; d'autres noms palestiniens se rattachent à la langue d'Arsawa; brochant sur le tout, viennent les noms de divinités

aryennes, Mithra, Varouna, Indra, les Nasatya, dans les documents de Boghaz-Kœi, et plusieurs noms aryens dans les textes d'El-Amarna; il faudrait donc distinguer dans ce groupe non sémitique trois éléments, Mitanni, arrivé le premier en Asie occidentale, Arzawa-hittite, apparenté à Mitanni, et un élément aryen qui aurait pénétré les deux précédents, fournissant en beaucoup d'endroits les dynasties royales. Selon M. B., Canaan pourrait être une branche de Mitanni, et l'on s'expliquerait ainsi que la Bible fasse de Het (Hittites) le fils de Canaan. Une invasion hittite, vers 1760, aurait mis fin à la première dynastie de Babylone et fait place libre à la dynastie cassite. Les Amorites étaient des Sémites, et ce sont eux probablement qui fondèrent la première dynastie de Babylone ; c'est d'après eux que la Palestine était appelée en Chaldée pays d'Amurri, comme les Assyriens l'ont plus tard appelée pays de Hatti; et rien n'oblige à rejeter la tradition biblique touchant le royaume amorite de Sihon, au delà du Jourdain. Après les Amorites, après les Hittites, arrivent les Hébreux ; ce dernier nom a une signification plus large que celle d'Israël ; il ne parait pas douteux que les Habiri d'El-Amarna sont les Hébreux ; parmi ces Habiri étaient les anciennes tribus israélites; l'exode d'Israël (si exode il y eut) devrait être renvoyé au xv^e siècle. Toutes ces conclusions et d'autres moins importantes sont fondées sur un examen attentif et une discussion pénétrante de toutes les sources, inscriptions hiéroglyphiques et cunéiformes, données bibliques. La construction ne peut manquer d'être, à beaucoup d'égards, provisoire, mais les pierres d'attente sont bien posées.

M. B. n'écarte par l'hypothèse d'un exode partiel qui pourrait avoir eu lieu au xiii^e siècle ou même plus tard. Ce à quoi il tient essentiellement, c'est qu'on ne mette pas l'œuvre de Moïse en rapport avec celle du pharaon hérétique Aménophis IV, et qu'on laisse au fondateur de la religion israélite son originalité. Pour l'historien cette originalité n'est pas discernable à travers la nuit des temps. C'est par des conjectures purement artificielles que la légende mosaïque peut se rattacher maintenant à l'histoire connue de l'Égypte et de l'Asie occidentale. Certes le iahvisme israélite ne procède pas de la réforme religieuse d'Aménophis IV; mais de quoi procède le iahvisme israélite ? Non sans raison M. B. compare le iahvisme naissant à une époque de syncrétisme, mais un peu à l'écart de la mêlée des peuples et des influences syncrétistes, par l'initiative de Moïse, au christianisme naissant à une autre époque de syncrétisme, en dehors du courant syncrétiste, sur le fonds traditionnel du judaïsme, par l'éminente personnalité de Jésus. Deux grands hommes (de type un peu trop protestant, il faut bien l'avouer) auraient, à quinze siècles de distance, fondé, l'un la religion d'Israël, l'autre la religion chrétienne, et l'œuvre de l'un et de l'autre aurait eu ensuite à se défendre tant bien que mal, plutôt mal que bien, contre le syncrétisme ambiant. Mais autant la

position générale de cette comparaison est acceptable, autant l'idée qu'on se fait du rôle des fondateurs appelle de sérieuses réserves. Jésus a été le point de départ, ou, si l'on veut, le premier initiateur du mouvement chrétien ; il n'est pas précisément le fondateur du christianisme en tant que religion, et religion distincte du judaïsme. Le christianisme historique est cet alliage de judaïsme et de syncrétisme païen que représente, en somme, la littérature du Nouveau Testament, et dont l'artisan principal, à notre connaissance, est Paul de Tarse. De même la religion d'Israël représente l'alliage d'un ancien culte sémitique avec le syncrétisme cananéen. Cet ancien culte sémitique, le iahvisme, aurait-il été institué, à un moment donné, par l'action prépondérante d'un prophète appelé Moïse? A en croire M. B., on devrait l'admettre comme un postulat nécessaire : ce serait le cas de toutes les religions historiques d'être inaugurées ainsi par un prophète. Malheureusement le iahvisme précananéen est aussi le iahvisme préhistorique. En l'état des témoignages, il reste probable que les ancêtres d'Israël, encore nomades, à une époque et dans des circonstances qui nous échappent en grande partie, s'associèrent dans le culte de Iahvé par l'initiative d'un personnage appelé Moïse. On ne peut d'ailleurs soutenir que la nécessité absolue d'une telle initiative supplée à l'insuffisance de l'attestation. Ceux qui énoncent de tels arguments supposent toujours que la religion n'est qu'une expérience psychologique, renouvelée d'âme en âme après qu'elle s'est produite dans celle d'un prophète. Il y a quelque chose de cela dans la religion, mais tant s'en faut que ce soit la religion, toute la religion. La part des individus dans l'évolution des religions est en coordination essentielle avec la tradition, de nature sociale, qui les porte, et avec un mouvement collectif qu'ils représentent et qu'ils aident à se déterminer. Faire abstraction de cette base sociale dans l'histoire des religions, pour en appeler uniquement à la psychologie individuelle, au sentiment mystique, est se jeter en dehors du réel et reconstruire l'histoire au gré de sa foi. L'existence de Moïse, celle de Jésus, le caractère de leur action propre ne sont pas à préjuger au nom de certaine loi mystérieuse qui les rendrait indispensables ; ils sont à présumer ou bien à constater, selon la valeur et la portée des témoignages qui les concernent.

Alfred Loisy.

Wahrheit und Dichtung im Leben Jesu, von P. Mehlhorn. Zweite Auflage. Leipzig, Teubner, 1911 ; in-12, 140 pages.

Le titre de ce livre indique suffisamment que l'auteur en retient et en laisse dans les documents de la tradition évangélique. M. Mehlhorn prend nettement position contre ceux qui ont nié l'existence de Jésus, et il leur objecte surtout la consistance relative des témoignages directs, chose que les adversaires n'ont pas accoutumé de

remarquer, éblouis qu'ils sont par l'attirail des analogies mythologiques. Par ailleurs, l'attitude et la méthode de M. M. sont celles d'un protestant rationaliste et libéral qui fait assez large la part de la critique, est quelque peu embarrassé par la prétention messianique de Jésus, se rabat sur la foi au Dieu qui pardonne, etc. Il serait inutile d'entrer dans une discussion de détail, par exemple sur l'historicité du baptême de Jésus par Jean, admise à condition que le Christ y soit venu en juif pieux, et qu'il n'y ait pas trouvé le sentiment de sa vocation messianique, mais celui d'une vocation supérieure à celle du commun : « officier, pas encore général », dit M. M. Cependant le récit évangélique n'a de sens que par rapport à la vocation messianique : ou bien il atteste la réalité de cette vocation, ou bien il est fictif et ne peut servir à prouver une vocation quelconque.

A. L.

Die Religion der Eweer in Süd-Togo, von J. Spieth. Leipzig, Dieterich, 1911; in-8, xvi-316 pages.

Recueil de documents, renseignements pris sur place par un missionnaire et reproduits tels qu'ils ont été donnés par les indigènes. Le procédé a un grand avantage, puisqu'il fournit sur le sujet dont il s'agit des pièces aussi authentiques que possible. Il a aussi quelque inconvénient, l'importance relative des idées, des institutions et des rites dans la religion vivante n'apparaissant pas nettement et ne pouvant même pas toujours se déduire sûrement des textes. Les quelques pages d'introduction ne remédient pas complètement à ce défaut de l'exposé. Le premier chapitre : « la croyance en Dieu chez les Ewe », se serait intitulé plus exactement : la croyance *aux dieux* ». On ne voit pas, d'ailleurs, qu'il y ait une différence bien essentielle entre ces dieux et les *trôwo*, esprits ou génies, qui sont l'objet du second chapitre, le plus développé, très curieux en beaucoup de parties. Les autres chapitres concernent respectivement les confréries secrètes, les âmes des morts et leur culte, la magie, l'*aka*, espèce d'ordalie, les sorcières.

On signale quelques *trôwo* qui pourraient être la personnification du chimpanzé, de l'hyène, de la scie de mer, du boa. Un supplément d'informations sur ce culte des animaux ne serait pas inutile. Le totémisme existe ou a existé chez les Ewe, bien que M. S. n'en parle pas, et certains traits indiqués par lui comme cultuels ne tiennent pas précisément de la religion ; par exemple, les soins rendus par les chasseurs aux os des bêtes fauves, et qui sont pour ménager l'espèce en vue de chasses ultérieures; les cérémonies qui ont lieu quand un chasseur a tué un buffle ; même celles, beaucoup plus compliquées, qui se pratiquent lorsqu'on a tué un léopard. Ici toutefois des prêtres interviennent et crient : « Le chasseur a tué notre père! » M. S. ne dit pas que le léopard soit l'objet d'un culte au Togo, comme il l'est au

Dahomey, ni si les prêtres en question appartiennent à ce culte. Il mentionne des prêtres de l'hyène, du boa, animaux qui sont traités en divinités. On voudrait savoir dans quel rapport ces pratiques et ces cultes peuvent être avec le totémisme.

La même curiosité s'éveille à propos de la confrérie religieuse de Iewe, ordre puissant qui vient du Dahomey, et qui a ses dieux, ses règles, même des espèces de monastères. Chaque initié peut se transformer en léopard ; le miracle se produit quand un frère ou une sœur entrent en querelle avec un non initié ; l'initié devient « sauvage »; les autres frères et sœurs prennent fait et cause pour lui, aidant à la comédie de métamorphose, et l'adversaire ne s'en tire pas à moins d'une forte amende. La métamorphose en léopard est un trait d'origine ; au fond, c'est l'initiation qui introduit les hommes dans la communion du léopard et qui fait d'eux des léopards. Le dieu léopard n'est plus un totem ; la question serait de savoir si c'est un totem divinisé.

Dans ce pays qui doit beaucoup à la tradition religieuse du Dahomey, les sacrifices humains ne sont pas ou du moins n'étaient pas ignorés. Ils ont dû être jadis assez fréquents, quoique M. S. ne les mentionne guère qu'à propos de l'*afa*, esprit, don, sacrement de divination, qui réside essentiellement en trente-deux noix de palmiers soigneusement grattées, et par lequel se perpétue la confrérie des devins. L'*afa* peut réclamer des victimes humaines ; s'il s'agit de criminels (selon le droit ewe), on les tue, dit simplement M. S.; s'il s'agit d'autres personnes, elles deviennent propriété du devin ; les pauvres gens, qui n'ont pas d'hommes à sacrifier, offrent dans ce cas une poupée d'argile où l'on a mis un fragment d'os d'un individu qui a péri de mort violente. On fait ce qu'on peut pour se conformer, sans y trop perdre, à la tradition. Mais ces divers procédés ont leur intérêt pour la comparaison avec les religions de l'antiquité.

Assez grand développement des croyances d'outre tombe et des pratiques relatives au culte des morts. Tout cela est plus ou moins cohérent parce qu'il y entre des éléments qui ne sont pas tous également anciens ou de même provenance. Ainsi l'on croit à un enfer, qui est comme une grande cité, avec des quartiers distincts pour les diverses catégories de défunts ; on donne aux morts des provisions pour le dernier voyage, et même quelque monnaie, parce qu'il y a un fleuve à passer, et que le nautonnier se fait payer ; cela n'empêche pas, toutes les fois qu'on mange, de jeter une bouchée par terre à l'intention des morts, la coutume traditionnelle étant d'enterrer sous le sol des maisons les gens qui ne sont pas « morts dans le sang ».

Alfred Loisy.

Aristoteles, von O. Willmann. Die grossen Erzieher. Reuther et Reichard; Berlin, 1909; viii-216 p., p. in-8°.

Certains penseurs appartiennent à l'histoire de l'éducation parce

qu'ils ont, comme Comenius et Pestalozzi, ouvert des écoles, manié des élèves, institué des disciplines de classes; d'autres, comme Bacon et Descartes, parce qu'ils ont renouvelé la culture scientifique et morale de laquelle dérivent après coup les applications scolaires. Aristote, précepteur d'Alexandre, chef du Lycée, auteur représentatif d'un système philosophique qui résume l'antiquité, domine le moyen âge et pose encore aujourd'hui les problèmes les plus actuels, est l'un des plus grands pédagogues de l'humanité. Mais en fait, son Π. Παιδείας est perdu ; et, sauf quelques chapitres de la *Politique*, le problème de l'éducation des enfants tient peu de place dans ce que nous savons de son œuvre. Le livre de Willmann est un résumé détaillé qui fait flèche de tout bois — même du *Traité du Monde* — pour découvrir, dans Aristote philosophe, Aristote éducateur. On y trouve exposé l'ensemble du Péripatétisme, analyse et synthèse, expérience et spéculation, philosophie et théologie, matière d'enseignement et méthode, culture intellectuelle, psychologique et logique; culture morale, sociale, esthétique, tout ce qui peut en un mot intéresser par ses applications ultérieures le problème général de l'éducation. On n'y trouve pas un tableau de ce qu'est l'éducation athénienne des enfants et des jeunes gens dans le gymnase et la palestre, avec ses programmes, ses moyens d'action, ses résultats acquis à l'époque d'Aristote et sous son influence. C'est Aristote et la culture de l'esprit humain beaucoup plus qu'Aristote et la conduite des enfants qu'il faut chercher dans ce livre ; et cependant, ce livre est le tome II d'une collection dont le tome I est consacré à Jean-Paul, et le tome III à Pestalozzi, auteurs pédagogiques, au sens strict de ce terme.

E. THOUVEREZ.

Die Platonische Ideenlehre in ihren Motiven, von Siegfried MARCK. Oskar Beck, München, 1912; 1 vol. pet. in-8°, 180 pp.

Ce mémoire, couronné par l'Académie de Breslau et transformé, a pour objet la théorie des idées reconstruites d'après les motifs qui l'ont inspirée ou dû inspirer. Il est dédié à Kuhnemann, auteur de précédentes études sur les pré-socratiques, Socrate et Platon (1899) qu'Uberweg qualifie « recherches riches d'idées et de substances sur le *wo* et le *wie* des doctrines, et le *pourquoi* de leurs solutions ». Marck s'inspire de son maître et en outre des travaux de l'école de Marbourg, c'est-à-dire de Natorp et de N. Hartmann[1] : interprétation idéaliste et quasi hégélienne de Platon, ancêtre de Kant, du Kant de Marbourg. On croyait autrefois que la théorie des idées de Platon formait un tout achevé et statique; et Schleiermacher découvrait le plan, conçu par Platon dès sa jeunesse, et suivant lequel il avait continûment déroulé les œuvres de toute sa vie. Marck croit aujourd'hui

1. Cf. *Revue Critique*, 1910, p. 158 et 161.

que la pensée de Platon est un perpétuel devenir ; que chez elle chaque solution d'un problème proposé pose un problème à résoudre, toujours de l'avant. C'est qu'en effet la doctrine des idées remplit un double rôle. L'idée est l'être en soi αὐτὸ καθ' αὑτό principe métaphysique de toute réalité véritable ; mais elle est aussi et surtout ἐπιστήμης ἕνεκα, fil conducteur et principe d'action de toute pensée en marche. Cette polarisation de l'idée fait osciller Platon d'un point de vue à un autre. Parti de la philosophie dogmatique de Socrate, d'Héraclite et de Parménide, il aboutit à l'idéalisme critique. Le premier point de vue prédomine dans ses dialogues de jeunesse. Marck suit à peu près l'ordre des dialogues de Lutoslawski, sauf que le Théétète est analysé à la suite du Ménon, avant le Phèdre, le Phédon et la République, ce dont l'auteur s'explique ou s'excuse ; mais au fond la difficulté du classement aujourd'hui reçu n'est-elle pas d'admettre une solution de continuité chronologique entre les dialogues logiques du premier genre : Protagoras, Ménon, Cratyle, et ceux du second : Parménide et Sophiste, séparés par les dialogues orphiques ? et cette difficulté n'est-elle pas cruciale ? — Le point de vue idéaliste et critique prédomine à partir de Parménide dans lequel Platon « éveillé du sommeil dogmatique », se critique lui-même et s'accouche d'une science nouvelle. Le Sophiste est le point culminant du système et manifeste le mieux le passage de Platon au point de vue *mobiliste* et dynamique. Le Phélèbe, *genèse de l'essence*, prépare la métaphysique de « grand style » qui remplit le Timée. Les idées ne sont pas transcendantes au monde, mais immanentes ; le monde est une tendance à l'être de plus en plus riche, de plus en plus immanent à soi-même, de plus en plus parfait, sans que cette perfection soit jamais un état de repos qui serait la mort. La matière est la matrice du monde, la mère et le lieu du devenir éternel. La critique d'Aristote contre Platon, aujourd'hui aussi actuelle que jamais, exprime le point de vue des métaphysiques d'expérience ou de la raison, mais toujours statiques, contre le point de vue dynamique des pures idées. Ce qui subsiste encore chez Platon de métaphysique positive a caché aux yeux d'Aristote et de ses successeurs à travers les siècles — jusqu'à l'école de Marbourg exceptée — ce qu'il y a en lui de critique et de vivant. La culture de l'humanité ne s'arrête jamais parce que tout progrès accompli est pour elle l'origine d'un progrès à accomplir ; et la philosophie de Platon est partie intégrante de la culture parce qu'elle est la vie de l'idée, sans limite, sans arrêt, sans terme. On voit comment cette thèse, intéressante et suggestive, s'insère dans les travaux allemands du même ordre. Mais pourquoi Marck ignore-t-il les représentants français du Platonisme ? Aucun nom français ne figure dans sa bibliographie.

E. THOUVEREZ.

Kleine Schriften, von W. WUNDT. I; Leipzig, Engelmann, 1910, VIII-640 p., p. in-8°.

Wilhelm Wundt, le patriarche de Leipzig, a choisi, parmi ses « œuvres mineures » parues à longs intervalles, celles qui lui paraissaient les plus propres à servir de commentaire actuel à ses grands ouvrages ; et il les représente remaniées dans leur forme et mises au courant de l'état actuel des questions : 1° *Problème cosmologique* dans les sciences naturelles (1876) ; exposé des deux hypothèses finitiste (Kant, Laplace, Clausius) et infinitiste (évolutionisme) que Wundt concilie par la distinction de deux concepts d'univers : concept universel du possible, infini dans le temps et dans l'espace, concept du contenu de l'expérience, étroit et fini ; 2° Problème cosmologique en philosophie, *les antinomies de Kant et le problème de l'infini* (1885-1909) ; étude de détail des antinomies Kantiennes, terminée par l'opposition de deux infinis : le monde extérieur (infini externe) et la conscience (infini interne), laquelle contient la dualité interagissante du sentiment moral : l'infini en devenir agissant sur le monde externe, et du sentiment religieux : l'infini réalisé ou réalisation idéale de la totalité absolue ; 3° *Qu'est-ce que Kant ne doit pas être pour nous ?* (1892-1910) ; réponse à Paulsen « ce que Kant doit être pour nous » ; Kant a vécu et nous devons vivre à notre tour dans notre temps et non dans le sien ; Kant ne doit pas être pour nous l'objet d'un culte scolastique, un arrêt définitif dans la pensée humaine ; nous devons au contraire l'honorer le mieux et féconder le mieux ses doctrines par l'étude personnelle et la solution indépendante des problèmes d'aujourd'hui ; que Kant soit pour nous un exemple et non un fétiche ; 4° *Histoire et théorie des concepts abstraits* (1885), d'être et de devenir, de matière et de forme, de cause et de substance, auxquels correspondent les attributs corrélatifs d'un et de multiple, de quantité et de qualité, de fini et d'infini ; les concepts engendrent les sciences de la cause (physique) ; les prédicats engendrent la science du divers (mathématique) : laquelle a pour support logique le *pensable* (das Denkmögliche) : lequel à son tour engendre à tort l'illusion que la métaphysique peut se construire comme la mathématique par simple jeu dialectique ; 5° *Du réalisme naïf et du réalisme critique*, 1896 ; A Philosophie de l'immanence de Schuppe, caractérisée par cette formule que toute réalité est *sujet* ou *représentation du sujet*, et que tout ce qui est hors du domaine de la conscience n'est pas ; B empirio-criticisme, exposition et critique particulièrement intéressante de la doctrine d'Avenarius, encore mal connue en France ; doctrine de l'*introjection*, suivant laquelle la croyance à mon *moi* est un choc en retour de la croyance préalable que j'ai eue du *moi* des autres hommes ; doctrine biologique dans laquelle les divers sujets apparaissent comme des systèmes organiques plus ou moins différenciés par un système nerveux plus ou moins parfait, de telle sorte que les individus ou pré-

tendus tels ne sont pas autre chose que des systèmes centraux qui apparaissent dans une masse diffuse de périphéries et de centres interdépendants les uns des autres; doctrine la plus radicale pour supprimer avec l'idée du moi tout ce qu'elle renferme encore, suivant Comte, d'illusion métaphysique; 6° *Psychologisme et logicisme* (1910), revue générale des deux tendances qui aujourd'hui s'engendrent réciproquement, s'opposent et s'enchevêtrent dans la pensée allemande; les doctrines de Lipps, de Sigwart, de Brentano, de Husserl, de B. Erdmann, de Dilthey, de Rickert, etc., sont tour à tour analysées et discutées dans leurs rapports logiques et historiques; et l'on comprend sans peine l'intérêt d'une telle recension par un tel auteur.

E. Thouverez.

Alessandro della Seta, **Religione e arte figurata**. Un vol. in-8°, p. I-VIII, 1-287, avec 210 fig. hors texte. Rome, Danesi, 1912.

Destiné au grand public, le livre de S. cherche moins à découvrir des faits nouveaux qu'à résumer et à coordonner des observations déjà bien connues. La thèse est que l'art, à ses débuts, n'a guère eu qu'un rôle et qu'une fonction magique : les Grecs, puis le bouddhisme et le christianisme l'auraient peu à peu spiritualisé et rendu capable de donner une forme matérielle aux plus hautes vérités religieuses. La proposition, dans sa généralité, ne prête guère à la critique, mais il est souvent malaisé d'en montrer l'application dans le détail. S., qui s'y est essayé, ne réussit pas toujours à trouver le lien qui devrait rattacher les unes aux autres les diverses manifestations religieuses de l'art et presque chaque page appellerait des corrections ou des réserves, objections d'autant plus sérieuses et plus inquiétantes que la nature même de l'ouvrage empêche l'écrivain de donner ses raisons ou ses preuves. Aussi, malgré mainte vue ingénieuse ou profonde, les spécialistes trouveront, je le crains, peu de profit à le lire et je doute que les gens du monde puissent le suivre dans son style grandiloquent et dans sa marche lente et embarrassée. C'est un de ces ouvrages demi-savants et demi-populaires qui coûtent plus de peine à leur auteur que le public ne retire d'avantage à les pratiquer.

P. 34, Hérodote, qui est allé en Égypte, est un témoin borné, mais digne de foi; en revanche Juvénal, qui a connu, tout au plus, les Égyptiens de Rome, n'a rien à faire ici. P. 59, bonne distinction du Ka et du Ba. P. 60, Seth n'a pas une tête d'âne. P. 70, les nombreuses statues ou figurines courotrophes montrent que la Grèce a connu l'expression de l'amour maternel. P. 103, les animaux fantastiques de l'art « minoen » seraient surtout décoratifs. P. 118, justes réserves à propos du Télamon-pilier de P. Girard. P. 149, le portrait hellénistique est bien différent du portrait romain. P. 153, le Dionysos de Naples est probablement une figure éleusinienne. P. 174,

l'art « orientalisant » des tombes Bernardini de Preneste et Regolini-Galassi de Caere. P. 195, S. paraît douter que la frise marine de Munich appartienne, ainsi que la scène de sacrifice du Louvre, à l'autel de Domitius Abenobarbus.

Il manque au livre une table : elle serait d'autant plus indispensable que l'auteur touche à plus de sujets divers et dans un ordre qui, par la force même des choses, ne peut être ni méthodique, ni continu.

A. DE RIDDER.

Der Dat.-Sing.-Ausgang der o-Deklination im Lateinischen. Von Chr. BARTHOLOMAE. Heidelberg, Winter, 1910 (*Sitzungsberichte der Heidelberger Akademie*, 1910, n° 5), 14 p. in-8°.

Le datif singulier de la seconde déclinaison latine des grammaires scolaires est en -o : *equo*. Cette forme est expliquée ordinairement de la manière suivante. On avait à l'origine *equoi*, la diphtongue *oi* ayant l'*o* long. Cet *equoi* aboutit à *equo* à la fin de la phrase, par un phénomène de phonétique syntactique. Cette explication offre plusieurs difficultés. D'abord en sanskrit, on a des formes en -āya. Puis le parallélisme entre la déclinaison féminine et la déclinaison masculine est détruit : *terrae*, *equo*. Or ce parallélisme a introduit plus d'une innovation dans les langues italiques : à l'instrumental-datif pluriel, osq. *feìhùìs* a entraîné *diumpaìs*; à l'ablatif singulier, *meritod* a entraîné *sententiad ;* au génitif pluriel, *filiarum* a entraîné *filiorum ;* au nominatif pluriel, osq. *pas* entraîne *pùs*, lat. *quoi* (*quei*, *qui*) entraîne *quai (quae*), *poploe* (*populi)* entraîne *tabelai* (*tabulae*). Il est étonnant que le datif féminin en *-a*, qui a existé, ait été supplanté par le datif en *-ai*, et que ce phénomène, qui a eu lieu en sens inverse pour le datif en *-oi -o*, ne se soit pas produit au locatif : *Romai Romae*. En fait les quatre formes *-ai*, *-a*, *-oi*, *-o* se rencontrent dans les langues italiques et spécialement dans le domaine falisco-latin (cf. *numasioi*, *zextoi*, *titoi*, *duenoi*, *populoi romanoi* : *fortuna*, *fileia primogenia*, *locina*, *menerua*, etc.). Les formes en *-a* sont analogiques d'après les formes en *-o*, et ont toujours été assez rares. Les formes en *-oi* et les formes en *-o* se balançaient à peu près. Or dans ce que nous appelons la troisième déclinaison latine *ei* était passé à *e* long avec une prononciation bien fermée. Au cours du VIᵉ siècle, *e* long a passé à *i* fermé. L'*i* bref du nominatif était très ouvert et tendait vers l'*e*. A l'accusatif singulier, l'*e* était fermé et tendait vers *i*. On avait en conséquence *hostis hostem hosti*, qui faisait une série parallèle à *equos*, *equom*, *equo* (l'o de *equo*, étant long, était fermé) ; *hostis hostem* était à *hosti* comme *equos* (*murus*) *equom* à *equo*. C'est ce qui explique le triomphe de *equo* sur *equoi*. Ce qui a facilité ce résultat, c'est l'emploi de l'épithète, par exemple *ceiue romano*.

L'hypothèse de M. Bartholomae est assez compliquée ; elle implique bien des hypothèses secondaires. Mais elle n'a pas les inconvénients de l'explication généralement admise.

H. P.

Monumenta Germaniae historica, Scriptorum rerum merovingicarum, tomus V, **Passiones vitaeque sanctorum aevi merovingici.** Ediderunt B. Krusch et W. Levison. Hannoverae et Lipsiae, impensis bibliopolii Hahniani, MDCCCCX, VIII-834 p. et 22 pl. in-4°. Prix : 40 Mk.

Ce volume contient vingt-six parties, concernant chacune un personnage et composée souvent de plusieurs pièces. Nous mentionnerons d'abord les documents les plus intéressants par leur sûreté historique ou leur caractère. 1° Vie de saint Wandrille, abbé de Fontenelle, par un contemporain de ses derniers jours. Il mêle peu de faits importants à beaucoup d'inutilités, dit M. Krusch. Ces inutilités ne sont pas sans valeur pour l'histoire des mœurs. Ainsi le biographe croit bon de remarquer que le saint se lavait souvent les mains, qu'il avait fort longues. Parmi les nombreuses incorrections de son langage, la confusion des occlusives sourdes et sonores est à noter comme indice d'origine germanique : *conclutinet*, *demigatur* (*dimic-*) *lidigantis*, *muntanecus* (*mundanicos*), *splendeta*, *opetum* (*obitum*). M. K. signale de nombreux emplois du féminin pour le masculin (p. 4) ; mais la plupart sont des exemples de la confusion de *quam*, *quem*, *quod* [1]. Ce texte a été conservé par le célèbre ms. B. N. lat. 18315, du commencement du VIII^e siècle, très voisin de l'époque de l'auteur, qui paraît avoir écrit vers 700. 2° Vie de saint Germain fondateur de Moutier près Grand Val, dans le Jura bernois, par le prêtre Bobolenus. Cette biographie montre comment l'institut monastique de Columban a rayonné de Luxeuil dans les confins de l'Alsace, de la Suisse et de la Bourgogne, et apporte des renseignements précieux pour l'histoire de ces régions, dans le troisième quart du VII^e s. L'auteur s'est mis à l'œuvre aussitôt après la mort de saint Germain. 3° Passion de saint Préjet (*Praeiectus*), évêque d'Auvergne (Clermont) et martyr. C'est le récit d'un contemporain, qui, sur la mort de l'évêque, par exemple, s'appuie sur des témoins oculaires. Ce document nous renseigne sur la cour et l'histoire de Childéric, roi d'Austrasie (662-675) et sur les institutions mérovingiennes. Dans son introduction, p. 213, M. K. reproduit l'épitaphe de saint Genès (*Genesius*), un des éducateurs et des prédécesseurs de saint Préjet. Cette épitaphe, déjà publiée, a été omise cependant par Le Blant. 4° Passion de saint Léger (*Leudegarius*), évêque d'Autun et martyr. Il est inutile d'insister sur ce que nous apprend la biographie de ce martyr de la politique. Elle est aussi l'œuvre d'un contemporain. M. K. édite, à la suite, une seconde passion, par Ursinus, et les

1. Cf. M. Bonnet, *Le latin de Grégoire de Tours*, p. 499.

extraits d'une troisième par Frulandus. 5° Vie de saint Ouen, évêque de Rouen. M. Levison publie le poème de saint Ansbert et la vie ancienne. Il s'appuie, d'ailleurs, pour les expliquer sur les travaux de M. Vacandard. Il nous donne une édition critique définitive de ces textes. 6° Vision de Barontus, moine de Saint-Pierre de *Longoretus*, aujourd'hui Saint-Cyran en Brenne (Indre). C'est une vision du ciel et de l'enfer, qu'il est intéressant de comparer avec d'autres morceaux analogues, notamment la légende de saint Fursy (*Furseus*). La pièce est datée : *Acta sunt haec omnia VIII kal. April. in sexto anno regnante de Theoderico regem Francorum*. M. Levison donne la date : 25 mars 678 ou 679. Il n'a pas remarqué l'intérêt du quantième, 25 mars. C'est la date de la fête fixe de la Passion du Christ, célébrée en Gaule indépendamment de la Pâque mobile [1]. Nous avons d'autres indices qu'à cette époque ce jour était encore consacré par l'Eglise mérovingienne. La coïncidence peut avoir aussi son importance pour l'interprétation de la vision. 7° Histoire du roi Wamba, par Julien de Tolède. Ce récit des commencements du règne et de la sédition du duc Paul a été rédigé peu après les événements, c'est-à-dire peu après 673, certainement avant 680.

Les autres documents de ce volume concernent les personnages suivants : Sadalberga, abbesse de Laon ; Frodobertus, abbé de Saint-Pierre la Celle (Montier la Celle, dans l'Aube); Remacle, abbé et évêque de Stavelot ; Viance (Vincentianus) d'Avolca (le lieu a reçu maintenant le nom du saint, dans la Corrèze) ; Meneleus, abbé de Menat, dans le Puy-de-Dôme ; Nivard, évêque de Reims ; Faron, évêque de Meaux (sa biographie contient le fameux poème de la guerre de Saxe) ; Rambert (Ragnebertus), martyr à Saint-Rambert-en-Bugey (anciennement *Bebrona*) ; Memmie, évêque de Châlons ; Amand, le célèbre évêque-abbé ; Philibert, abbé de Jumièges et de Noirmoutier ; Lambert, abbé de Fontenelle et évêque de Lyon ; Ansbert, évêque de Rouen ; Condedus, anachorète dans une île de la Seine, près de Caudebec ; Erembert, évêque de Toulouse ; Wulfram, évêque de Sens ; Ermenlandus, abbé dans l'île d'Indre ou Basse-Indre (Loire Inférieure) ; Kilian, martyr à Würzbourg ; Omer, Bertin et Winnoc.

Tous ces textes sont établis avec le plus grand soin et reposent sur une masse considérable de collations de manuscrits.

Les planches reproduisent : 1° quatre miniatures de la vision de Barontus, d'après un ms. du IXe-Xe s. qui est à Saint-Pétersbourg et provient de Saint-Rémy de Reims (voy. de plus, p. 387, les figures des clés de saint Pierre) ; 2° une série de peintures illustrant la vie de saint Amand dans le ms. de Valenciennes 607, du XIIe siècle ; 3° les miniatures du testament de saint Amand dans le ms. de Valenciennes

1. DUCHESNE, *Origines du culte chrétien*, ch. VIII, § 5, 1°.

606, du même temps. Ces peintures offrent de l'intérêt pour l'archéologie et l'histoire de l'art.

Deux tables alphabétiques terminent le volume. Elles sont l'œuvre de M. Levison et sont très étendues.

Ce volume fait le plus grand honneur aux deux collaborateurs. M. Krusch annonce comme prochain un dernier volume qui terminera cette série des écrivains de l'époque mérovingienne.

D. Sonnery.

Handbuch der Klassischen Altertumswissenschaft hsg. von Dr Iwan von Müller, neunter Bd, 2 Abt., 1 Theil. **Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters**, von Max Manitius. Erster Theil : Von Justinian bis zur Mitte des zehnten Jahrhunderts, mit Index. C. H. Beck'sche Verlagsbuchhandlung, München, 1911. Prix : 15 M.

Quand le dernier tome de la *Römische Litteraturgeschichte* de M. Martin Schanz aura paru, le présent ouvrage en formera la suite immédiate. Dans ce premier volume, qui, d'après l'intention de l'auteur, sera suivi d'un autre dès l'été de 1913, M. Max Manitius étudie la littérature écrite en latin depuis le VIe siècle de notre ère jusqu'au milieu du Xe. Le livre est divisé en deux parties : 1° la littérature latine de Justinien à Charlemagne (p. 1-242); 2° l'humanisme carolingien, son apogée et sa décadence (p. 243-248). M. Manitius paraît avoir hésité sur le classement qu'il devait préférer à l'intérieur de ces deux grandes sections. Il reconnaît qu'il eût été préférable de distribuer sa matière par ordre chronologique, ou mieux encore par écoles ou centres intellectuels. Mais ce mode de disposition eût requis une connaissance exacte de la date d'apparition des œuvres ou de la formation première des écrivains. A défaut de ces données précises, qui auraient manqué en nombre de cas, M. Manitius s'est résigné à une division par « genres » ou par « disciplines ». Il traite successivement des « écrivains universels » (tels que Boèce, Cassiodore, Isidore de Séville, dans la première période, Paulus Diaconus, Alcuin, etc., dans la seconde) de la théologie, de la philosophie et sciences naturelles, de la philologie et grammaire, de la poésie, de l'histoire et géographie. Contrairement à la pratique de Schanz, il a cru devoir éliminer de son plan les œuvres juridiques : ne voulant pas y incorporer toute la littérature canonique ecclésiastique. Il en a exclu également, au nom de la notion même de « littérature » — et cette notion, on eût souhaité qu'il précisât par quelques définitions le concept qu'il s'en est formé — les traductions de la littérature technique grecque, ainsi que bon nombre de récits historiques, de légendes hagiographiques, d'hymnes et de séquences, jugés en bloc « insignifiants ».

L'inventaire descriptif dressé par M. Manitius n'est donc pas tout à fait complet. Tel qu'il est, il résume et classe à notre usage le labeur de toute une vie de savant, et cela avec une variété d'informations,

une minutie critique, qui laisse bien loin derrière soi l'*Allg. Geschichte der Liter. des Mittelalters*, d'Adolf Ebert. M. Manitius connaît, non pas seulement les œuvres imprimées, mais aussi les œuvres manuscrites. En dépit des lacunes, des inexactitudes de détails qui ont été signalées dans son travail, ou qui le seront[1], ce répertoire est de beaucoup le plus complet et plus sûr dont on dispose présentement.

Il offre plusieurs sortes d'intérêts. Certes, la plupart des écrivains dont s'occupe Manitius sont de mince envergure. Cette littérature perpétuellement didactique, moralisante, allégorisante, vit de gloses et d'*excerpta*. Elle exploite un patrimoine qu'elle n'enrichit guère et dont souvent elle méconnaît l'esprit. Mais en l'utilisant, du moins le sauve-t-elle de la ruine. Cette survie de la culture gréco-latine au moyen âge, nous en pouvons suivre les étapes à travers le livre, surtout dans les introductions que l'auteur a mises en tête de chacune des parties principales. Si l'on y joint la lecture des deux études parallèles, l'une plus générale, l'autre plus technique, que M. Norden a rédigées pour la *Kultur der Gegenwart* (*Die Griech. u. lat. Liter. u. Spr.*, 3e éd. [1911], Teubner, p. 483-520) et pour l'*Einleitung in die Altertumswiss.* de Gercke-Norden, t. I (1911), p. 552 et s.[2], on se formera une idée distincte des immenses services que les influences conservatrices du moyen âge, et en première ligne, l'Église et les monastères, ont rendus à la civilisation.

Ceux-là même qui bornent de préférence leur horizon à la littérature romaine classique, aimeront à s'aider de l'ample *Index* qui clôt l'ouvrage pour se rendre compte de l'action que leurs auteurs favoris ont exercée sur les écrivains du moyen âge, des allusions que ceux ci y ont faites dans leur prose ou dans leurs vers. C'est là une question qui, depuis plus de vingt ans, sollicitait la curiosité de M. Manitius : on n'aurait, pour s'en convaincre, qu'à feuilleter la collection du *Rhein. Museum*, du *Philologus*, de l'*Archiv der Ges. f. ältere deutsche Geschichtskunde*, où il dispersa jadis tant de notes et d'articles, qu'il ramasse ici dans leur cadre naturel. Il est loisible ainsi de mesurer le prestige d'un Virgile, d'un Ovide, d'un Pline l'Ancien, et, par contre, l'oubli où fut ensevelie la mémoire de Tacite, de Properce, etc., etc.. Pareille enquête devient également facile à propos des « Pères ». La moisson est aussi riche que féconde en enseignements.

Je voudrais en terminant adresser une ou deux critiques à l'auteur. Pourquoi a-t-il rendu son livre si dense, si massif, j'allais dire si accablant ? Une composition typographique plus intelligente eût partiellement corrigé cette impression désagréable. Il aurait fallu diffé-

1. En voici une, p. 35, l. 26 ; lire : *Journal des Savants*, 1889, 449.

2. Il serait préjudiciable d'oublier la belle étude de Roger, *L'Enseign. des lettres classiques d'Ausone à Alcuin*, Paris, 1905, et le résumé substantiel de M. Louis Havet, dans les premières pages de son *Manuel de critique verbale*, Paris, 1911.

rencier plus clairement le nom des auteurs du titre des groupes d'ouvrages (v. g. p. 23 Boethius, p. 26 Schriften zum Quadriuium). Pourquoi les titres en caractères gras disparaissent-ils subitement à partir de la p. 51 ? Pourquoi, parmi tant d'indications bibliographiques, plusieurs sont-elles sans lieu ni date ? Le lecteur est-il tenu, par exemple, de savoir que l'*Anecdoton Holderi*, d'Usener (p. 24) a été publié à Bonn, en 1877, ou l'étude de Franz sur Cassiodore (p. 39) à Breslau, en 1872 ? L'ouvrage manque d'air. On y étouffe.

Il manque un peu d'art aussi. On aurait aimé qu'après avoir énuméré les œuvres, accumulé les données positives, Manitius s'essayât à recomposer la physionomie morale et intellectuelle des écrivains dont il s'occupe ; non pas de tous, sans doute, mais de ceux qui méritaient un tel traitement, Cassiodore, par exemple, ou Boèce, ou Béda, ou Colomban, etc. Les vues générales des introductions ne suppléent pas à ce déficit. M. Schanz excelle dans le *Rückblick* final, où, après la dissection critique, l'auteur étudié ressuscite et se dresse avec ses traits particuliers. L'immense matériel réuni par M. Manitius ressemble trop, par endroits, à une *rudis indigestaque moles* : avec plus de goût, plus de sens philosophique et littéraire, l'auteur lui aurait soufflé la vie.

Pierre de Labriolle.

Dom Jean Parisot, **Étude de généalogie lorraine. La famille Parisot de Plombières.** Nancy, imprimerie Crépin-Leblond, 247 pages, tables et planches.

Nulle famille n'est plus populaire à Plombières et aux environs que celle des Parisot. Elle a fourni des banquiers, des notaires, des administrateurs des thermes, des maires, des prêtres. L'un des membres de cette famille, dom Jean Parisot, a dressé l'arbre généalogique et réuni tous les renseignements qu'il a trouvés sur elle. Il a pu remonter jusqu'au milieu du XVIe siècle, à Hanneso Parisot, « mayeur ». L'étude est faite avec grand soin, à l'aide des archives de Plombières, de Val d'Ajol, de Remiremont, des archives départementales de Meurthe et Moselle, de la collection lorraine à la bibliothèque nationale. Les historiens de la Lorraine auront souvent à la consulter. L'ouvrage a été tiré à 170 exemplaires numérotés.

C. P.

Albert Denis. **Le Comité de surveillance révolutionnaire de Toul** (1793-1795). Toul, impr. G. Laurent, 160 pages, in-8°.

M. Albert Denis, aujourd'hui député de Toul, a publié en 1892 un premier volume sur l'histoire de Toul pendant la Révolution ; il y racontait la suite des faits depuis la convocation des états-généraux jusqu'à la proclamation de la République (21 septembre 1792). La seconde partie de cette étude jusqu'au 18 brumaire an VIII est en cours de publication dans l'*Écho toulois*. De cette histoire géné-

rale il a distrait un chapitre important concernant les comités de surveillance qui se sont succédé dans la ville de 1793 à 1795. Le premier Comité fut créé le 12 avril 1793 et composé de sept membres, le juge de paix du canton, deux membres du district, du Conseil de la commune et de la société des amis de la Liberté et de l'Égalité. Le 2 juin, deux Comités de surveillance, correspondant aux deux sections de la ville, Saint-Étienne et Saint-Gengoult, furent élus, chacun composé de douze membres, conformément au décret du 21 mars. Le 1er novembre, autre changement : Toul a un seul Comité dont les douze membres sont désignés par la société populaire ; puis les membres du Comité sont nommés par les représentants du peuple en mission, Bar le 20 février 1794 et Michaud le 6 octobre 1794. Sur les attributions de ces divers comités, M. Albert Denis fournit les renseignements les plus précis. Il donne la liste exacte des personnes qu'ils firent arrêter ; il publie les renseignements qu'ils envoyèrent sur elles au Comité de sûreté générale ; il indique la part prise par eux à la levée de 1793. Signalons quelques petites erreurs de détail. Ce n'est pas Levasseur (René) de la Sarthe, mais Levasseur (Antoine-Louis) de Sarrebourg qui fut envoyé comme représentant du peuple dans les départements de la Meurthe et de la Moselle, le 9 mars 1793 (cf. l'arrêté du 28 avril 1793, p. 14); p. 35, lire Harlaut (Nicolas-Jacques), au lieu de *Harlaux;* p. 133 note, lire Altkirch au lieu de *Altkirche*.

C. P.

Gustave Jakob. **L'illusion et la désillusion dans le Roman réaliste français (1851 à 1890).** Paris, Jouve, 1911 ; in-8° de 143 pages (thèse de l'université de Paris).

Une idée ingénieuse, et juste dans l'ensemble : le roman « réaliste » de Flaubert, des Goncourt, de Zola, est surtout le roman des désillusions romantiques : c'est moins l'étude immédiate de la vie que le contre-coup des réalités vitales sur des esprits gonflés d'irréalité qui préoccupe, au fond, ces écrivains (et il aurait été juste d'ajouter à ceux-ci le Feydeau de *Fanny*, le Fromentin de *Dominique* et la G. Sand de quelques œuvres tardives, où le rappel au vrai s'accompagne de plus d'optimisme). L' « illusionnaire » heurté par les choses que n'apercevait pas son romantisme inné ou acquis, c'est en effet un type d'humanité que toute la littérature post-romantique européenne devait connaître et goûter, et que M. Jakob retrouve au fond de la figuration « réaliste ». Des analyses assez exactes, mais trop poussées souvent dans le sens de cette thèse initiale, illustrent cette idée intéressante [1].

La même insistance, plus périlleuse ici, fait souhaiter à M. J. que

1. La correction typographique laisse beaucoup à désirer. Certaines notes (p. 94, n. 4, p. 97, n. 1, p. 112) ont une bizarrerie catégorique qui ne laisse pas de compromettre une idée juste.

la psychologie tire parti des documents fournis par la littérature; et c'est tout un système de l'acquisition des idées qu'il engagerait volontiers dans son hypothèse : mieux encore que la théorie de Taine sur l'hallucination vraie, une remarque de Bersot à Renan, 22 janvier 1852 (*ap*. Hémon, p. 105) servirait de devise à cette proposition, « il semble... que la première connaissance ne soit jamais qu'une apparence trompeuse, et que la science consiste uniquement à user cette illusion. Notre monde n'est pas d'obscurités, mais de fantômes ». Mais la philosophie sera en droit de récuser le témoignage de l'artiste 1° à cause de la déformation esthétique; 2° à cause de l'origine souvent étrangère des éléments employés par la création d'art.

F. Baldensperger.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 1er mars 1912*. — M. Cordier communique deux lettres de M. Gironcourt, 17 et 20 janvier. Les prétendus saints « Echabas » enterrés dans la région de Djenné n'ont été que des marabouts indigènes d'époque postérieure et étrangers à cette première infiltration musulmane en Afrique occidentale dont M. de Gironcourt a rapporté la tradition. M. de Gironcourt a recueilli quelques traditions de cette ville de Dia qui serait vieille de mille années et garde quelques témoins de cet art de sculpture sur bois encore en honneur dans les pays sarakollés. Les échantillons de Dia tirent leur valeur de leur âge, car depuis l'époque reculée à laquelle les reporte la tradition locale (xie s.), ces objets ne semblent plus avoir été fabriqués dans la ville. Enfin M. de Gironcourt envoie les copies de 73 mss. recueillis à Djenné et dans le Macina qui éclaireront sans doute l'histoire de ces régions. M. de Gironcourt devait quitter Tombouctou le 21 janvier pour se rendre à Gao, Kidal, Es-Souk, Talaya, pour remplir le principal objet de sa mission, l'étude des nécropoles, qui le retiendra surtout entre Bamba et Bentia, et sans doute aussi entre Kidal et Talaya.

L'Académie procède à l'élection d'un membre libre en remplacement de M. Edmond Saglio, décédé. Il y a 44, puis 45 votants; majorité 23.

	1er tour	2e tour	3e tour	4e tour.
MM. Bayet	15	16	18	19
Blanchet	9	7	2	1
Capitan	3	4	0	0
Ulysse Chevalier	9	14	22	25
Espérandieu	4	2	2	0
Alex. de Laborde	4	2	1	0

M. le chanoine Ulysse Chevalier, qui a obtenu la majorité des voix, est proclamé élu par M. Leger, président. Son élection sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République.

L'Académie décerne le prix Estrade-Delcros à Madame Vve Auguste Longnon.

L'Académie désigne, pour la direction de l'École française d'Athènes, en première ligne M. Homolle, en seconde ligne M. Pierre Paris.

Léon Dorez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 12 — 23 mars. — 1912

Einleitung in die Altertumswissenschaft, par A. GERCKE et E. NORDEN, t. III, Leipzig et Berlin, Teubner, 1912, in-8°, 428 p. 9 mks.

Ceci est le troisième volume d'une collection dont le tome II a été présenté dans cette *Revue* l'an dernier. Celui-ci comprend l'histoire grecque et l'histoire romaine, les antiquités publiques de la Grèce et de Rome.

L'histoire grecque jusqu'en 338 est traitée par M. Lehmann-Haupt (p. 1-120), l'histoire grecque depuis Alexandre par M. Beloch (p. 120-154), les antiquités publiques grecques par M. Br. Keil (p. 297-388), l'histoire romaine sous la République par M. Beloch (p. 155-204), l'histoire de l'Empire romain par M. Kornemann (p. 205-296), les antiquités publiques de Rome par M. Neumann (p. 387-428). L'inconvénient des ouvrages collectifs est sensible ici, les auteurs ne sont pas toujours d'accord sur les mêmes questions, par exemple sur la question de la conquête étrusque à Rome (p. 160, p. 393).

La disposition adoptée dans cette collection, pour chacune des parties, nous paraît particulièrement heureuse : d'abord un exposé didactique, puis la bibliographie, puis une troisième rubrique comprenant les problèmes qui sont à l'ordre du jour de l'érudition.

Dans l'histoire grecque, je signalerai les observations de M. Lehmann-Haupt sur les mesures [1] et sur la reprise de Babylone par

1. Je n'ai pas besoin de dire que l'explication des mesures censitaires de Solon (p. 110), très ingénieuse, l'est trop à mon avis; j'ai dit ailleurs que je ne pouvais admettre rien de tel au VI^e siècle.

Xerxès après 480. Il tend à identifier l'historien d'Oxyrhinchos avec Cratippe plutôt qu'avec Théopompe.

Au chapitre sur les antiquités publiques de la Grèce, M. B. Keil a joint une bibliographie importante à consulter pour l'étude du droit grec. A lire aussi, dans l'histoire de l'Empire de M. Kornemann, sous la rubrique *Problèmes*, le passage relatif à Byzance et à la Perse, l'Iran étant à l'ordre du jour.

M. Neumann est l'auteur de travaux sur l'histoire romaine primitive qui ont bénéficié de l'entraînement de la science allemande et sont pleins de bonnes intentions. Dans le chapitre qu'il consacre ici aux antiquités publiques de Rome, il apporte à ces travaux quelques compléments intéressants (p. 424, etc.). On attend avec curiosité le travail qu'il annonce sur les assemblées romaines [1].

L'index est pour les tomes I, II, III, mais je n'ai pas bien discerné les principes suivant lesquels il a été composé. Il y a un utile index des textes cités et corrigés.

E. Cavaignac.

Aristotelis Πολιτεία Ἀθηναίων, post Fridericum Blass edidit Th. Thalheim. Leipzig, Teubner, 1909; xvi-128 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

Le titre nous indique que c'est le texte de Blass que M. Thalheim a pris pour base de cette nouvelle édition de la Πολιτεία Ἀθηναίων; et en effet on y lit une bonne partie des corrections proposées soit par Blass lui-même, soit par d'autres savants, et que Blass a admises dans sa quatrième édition (1903). Il s'en faut, toutefois, que M. Th. observe les mêmes principes que son prédécesseur. Sa méthode est d'abord plus conservatrice; non seulement les leçons du papyrus (L) sont retenues, lorsque ni le sens ni la grammaire ne s'y opposent, par exemple p. 6, l. 19 γινομένης (Blass γεγενημένης); 7, 5 καταρρυπαίνειν (B ῥυπ.); 54, 5 συνεσπούδασαν (B -ζον); 66, 24 καταγνοῦσα (B καταγνόντος), etc., mais elles sont encore respectées, ce que Blass ne faisait pas toujours, dans les cas où il s'agit seulement de la forme extérieure des mots, comme dans l'addition ou l'omission du ν dit euphonique, dans l'emploi de ἑαυτοῦ et αὑτοῦ, de ἐάν et ἄν, etc. M. Th. écrit cependant ἐβουλόμην, ἐδυνάμην (Blass suit L ἠβ., ἠδ.) seules formes en usage avant 300, et στρατεία au sens de « expédition », au lieu de στρατιά 32, 13; 38, 1, que Blass conservait, comme orthographe attestée par les inscriptions de l'époque. En second lieu, M. Th. repousse certaines corrections, suppressions ou transpositions, que Blass croyait justifiées par sa théorie des rythmes; 18, 14 καὶ γυναῖκα μεγάλην καὶ καλήν, Blass γυναῖκα καὶ μ. καὶ κ. « ob numeros »; 30, 18 τὴν ἐν Μαραθῶνι μάχην, Blass supprimait ἐν pour la même raison, d'ailleurs à tort; 88, 10 ἐλαίαν μορίαν,

1. Je ne puis souscrire à l'explication des chiffres primitifs pour les centuries (p. 399) : j'ai dit pourquoi en rendant compte du livre de M. Botsford (*Journ. des Savants*, 1911).

Blass supprimait μορίαν : « dubiam rem disceptent numeri ». Enfin, M. Th. accorde moins d'importance, partant moins de confiance aux corrections faites de seconde main dans le manuscrit, dont Blass admettait un certain nombre dans son texte; il lit avec L 29, 8 πρός; 33, 4 κατά; 42, 22 ἤ πενταχισχιλίοις; 45, 4 περί ὅρκου; 50, 13 εἶχον (εχον L); 57, 12 Ἐλευσῖνι, au lieu de κατά, περί, πενταχισχιλίων, περὶ τοῦ ὅρκου, ἔσχον, ἐν Ἐλευσῖνι (L 2e main et Blass). En somme, M. Thalheim, à juger d'ensemble son édition, est plus circonspect que Blass, qui du reste confessait lui-même être assez audacieux : « quod ad emendationem attinet... ego paullo audentior (factus sum), magis etiam postquam numerorum auxilio rectius uti didici » (4e édition, p. XXVI).

My.

Griechische Papyri im Museum des oberhessischen Geschichtsvereins zu Giessen, im Verein mit O. Eger hgg. und erkl. von E. Kornemann und P. M Meyer; t. I, fasc. 2 par P. M. Meyer. Urkunden 36-57 mit 3 Lichtdrucktafeln. Leipzig et Berlin, Teubner, 1910; 104 p. in-4°.

La publication des papyrus grecs du Musée de Giessen, entreprise par MM. Eger, Kornemann et Paul M. Meyer, a commencé par le second fascicule du premier volume, qui contient 22 documents, nos 36-57. Ils ont été répartis par l'éditeur, M. Meyer, en trois groupes : I. Transcriptions grecques de papyrus démotiques (36-39); II. Papyrus des trois premiers siècles (40-51); III. Papyrus du ive au vie siècle (52-57). Il y a dans ce fascicule divers morceaux particulièrement intéressants. Le n° 39 est la traduction en grec d'une συγχώρησις, acte ayant pour but de mettre fin à un litige, contrat intervenant entre les parties pour terminer une affaire, accommodement et non jugement. Il s'agit de quatre sœurs qui sont en procès au sujet d'un terrain de 35 aroures, et qui s'engagent, par une déclaration remise à l'épistratège de la Thébaïde, Boéthos, à s'abstenir dorénavant de toute attaque en justice; selon M. M., cela doit s'expliquer par la constitution d'un droit de propriété commun aux deux parties. Le n° 37 contient plusieurs actes probablement relatifs à un même procès; l'un, qui est intact, est un contrat de fermage concernant un terrain situé dans les dépendances du temple d'Hathor à Gebelên. N° 41 : le stratège d'Heptakomia, Apollonios, demande au préfet d'Égypte un congé de 60 jours pour aller mettre de l'ordre dans ses propriétés, qui ont souffert de véritables dommages παρὰ τὴν τῶν ἀνοσίων Ἰουδαίων ἔφοδον (115-117). N° 43 : feuille de recensement, κατ' οἰκίαν ἀπογραφή, du locataire d'une maison au village jusqu'ici inconnu de Tanyâthis. N° 47 : un agent envoie au stratège Apollonios des renseignements au sujet d'achats dont il a été chargé (achat d'armes, entre autres), et qu'il a faits dans de bonnes conditions; mais à Koptos, où il se trouve, les prix, dit-il, changent tous les jours. N° 50 : offre de prendre à bail deux vestiaires aux thermes d'Oxyryn-

chos; ce καψάριος désire succéder à son père décédé. N° 54 : texte qui fournit d'importants renseignements sur l'administration de l'*annona militaris*. N° 55 : lettre d'un évêque à un autre évêque en faveur d'un prêtre qui a laissé son diocèse on ne sait pour quelle cause, pour lui faire conférer les fonctions de diacre dans son nouveau domicile. N° 56 : pièce très intéressante; contrat de fermage d'un vignoble dépendant d'un monastère, avec un état des machines et la détermination des obligations du fermier relativement à la culture. Le morceau capital du recueil est le n° 40, qui est longuement et soigneusement commenté par M. Meyer. Il comprend trois édits de Caracalla, ou plutôt deux édits et une instruction adressée au préfet d'Égypte. Le premier nous fait connaître le texte de la *constitutio Antoniniana*, qui conférait le droit de cité aux peregrini de l'empire (212), et le second complète le décret d'amnistie générale qui fut rendu en 212, lorsque Caracalla fut seul empereur après le meurtre de son frère Géta; quant à la troisième pièce, elle date de 215, époque où Caracalla était à Alexandrie, après la répression du soulèvement de cette ville, et renferme des instructions relatives à l'expulsion d'Alexandrie de tous les Égyptiens venus du dehors, à l'exception de certaines catégories de marchands. Je signale en terminant quelques mots nouveaux fournis par les textes publiés dans ce fascicule : γυνὴ προφῖτις (36 et 37), dont le sens n'est pas très clair, et que M. Meyer explique par « femme mariée sous un certain régime (alimentation ?) » ; Τανῶθις (43), nom de village; σαμστιρα (47), objet inconnu; κυριακὴ γῆ (48), domaine royal(?) ; δελφακίς (49), jeune truie, mot dont a déjà un exemple; τὰ πρόσφορα (51) = ἡ καρπεία; καλαμοστασία (56), plantation de roseaux.

My.

P. Foucart, **Les Athéniens dans la Chersonèse de Thrace au IVe siècle.** Paris, Impr. nationale, 1909, 40 p. (Extrait des *Mém. de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, t. XXXVIII, 2e partie, p. 81-120).

Les Athéniens, ayant perdu leur puissance maritime après la guerre du Péloponnèse, s'efforcèrent de la reconquérir; une de leurs premières entreprises fut de s'emparer de la Chersonèse de Thrace. Plusieurs inscriptions nous éclairent sur la politique suivie alors par Athènes, depuis la paix d'Antalcidas jusqu'au moment où Philippe lui enleva ses dernières possessions en Thrace, c'est-à-dire pendant une période d'une cinquantaine d'années. Ces inscriptions font l'objet du présent travail de M. Foucart ; elles y sont analysées, commentées, restituées en partie, avec la science la plus sûre, et de cette série d'études se dégage un chapitre de l'histoire d'Athènes, sobre et lumineux, où rien n'est obtenu par des combinaisons hasardeuses, où tout, au contraire, est dû à une méthode impeccable et à une discussion rigoureuse des textes. Dans l'inscription CIA, IV, 14 *c*, la resti-

tution l. 11 τὸν κηδεσ]τήν est des plus heureuses ; le général honoré de l'éloge était le gendre ou le beau-frère d'Ebrûzelmis, roi des Odryses, qui doit se placer entre Seuthès et Kotys. Ce même texte contient un détail très important pour la détermination de la date des décrets athéniens ; M. F. observe en effet que l'inscription, postérieure à la paix d'Antalcidas, doit être exposée ἐν ἀκροπόλει, que les documents antérieurs portent constamment ἐν πόλει, et que par conséquent l'emploi de l'une ou de l'autre formule détermine la date par rapport à l'année 386. D'une autre inscription (CIA, IV, 2, 65 *b*) il déduit l'interprétation d'un passage assez obscur du discours de Démosthène contre Aristocrate, 170, εἶναι τὴν ἀρχὴν κοινὴν τῆς Θρᾴκης εἰς τρεῖς διῃρημένην ; les trois rois Bérisadès, Amadokos et Kersobleptès règnent en commun, mais les tributs des villes thraces ne sont payés qu'à l'un d'eux, suivant les régions. Le texte CIA, II, 961 fournit à M. F. l'occasion d'une de ses restitutions les plus sagaces, et d'une grande vraisemblance, sinon absolument certaine ; les noms propres sont ceux des triérarques qui firent sous les ordres de Charès une expédition sur les côtes de Thrace et dans l'Hellespont en 357, expédition qui se termina par le traité mentionné dans le discours contre Aristocrate, 173. Les Athéniens ne poursuivirent pas immédiatement l'exécution de ce traité ; ce fut seulement en 353 qu'ils envoyèrent des clérouques en Chersonèse ; un second envoi eut lieu dix ans plus tard, en vertu d'un décret aujourd'hui perdu, mais dont M. F. retrouve les dispositions générales dans une inscription postérieure de quelques années, relative à la ville d'Eléonte. Enfin M. F., à l'aide de quelques inscriptions et du commentaire de Didyme, expose la suite chronologique des événements qui eurent lieu après l'intervention de Philippe : sièges de Périnthe et de Byzance, capture des vaisseaux de commerce athéniens à Hiéron, envoi d'une flotte sous les ordres de Charès, puis d'une seconde, conduite par Phocion et Képhisophon, levée du siège de Byzance en 339, après quoi les Athéniens, défaits à Chéronée, perdirent la Chersonèse. C'est ainsi qu'une fois de plus M. P. Foucart nous enseigne magistralement à commenter les documents épigraphiques et à les faire servir à l'intelligence du texte des auteurs [1].

My.

Epirotische Geschichte, von C. Klotzsch, Berlin, 1911, 240 p. in-8°, 6 marks.

L'auteur a divisé en sept chapitres l'histoire de l'Epire jusqu'en 280 av. J.-C.

Dans le premier, il la conduit jusque vers l'année 429. Il fait très grande la part de l'élément illyrien (p. 2, n. 1, je suis plutôt porté à interpréter comme M. Beloch le ἀγνωστότατοι de Thuc. III 94). Il insiste sur le rôle dominant des Chaoniens en 429.

1. P. 9, lire ὦ Ξενοφῶν ; 14 note, Κότυος ; 17 Koumanoudis.

Dans le 2e chapitre, il traite du début de la prépondérance des Molosses. Il parle d'Admète, de Tharyps, et de la constitution de ce peuple. C'est en lisant ce chapitre qu'on fera bien de se reporter à l'appendice sur l'histoire mythique de l'Epire, où l'auteur donne (p. 221) quelques vues suggestives sur la tragédie *Andromaque*, d'Euripide (voir aussi p. 226, l'étude de la légende de Lanassa, que M. K. attribue à l'historien Proxène).

Dans le 3e, l'auteur attire l'attention sur le contre-coup de la victoire de Sparte en Epire, ce qui, je crois, n'avait pas été fait avant lui. Il parle du rétablissement d'Alkétas, de ses relations avec Jason, et de l'organisation de la confédération épirote.

Dans le 4e, il est question de Néoptolème (I) et d'Arybbas. L'auteur parle (p. 62) de la première intervention de Philippe; il date la seconde (p. 75) du début de 342, et place vers ce temps (p. 80) l'acquisition de la Paravéa par les Macédoniens. Enfin on trouvera (p. 85) des vues intéressantes sur la part prise par Alexandre le Grand à l'entreprise d'Alexandre d'Epire en Italie.

Dans le 5e, il parle du gouvernement d'Olympias, et, dans les guerres civiles qui suivent, met bien en relief la lutte des deux branches royales (p. 95 : se reporter, ici, à la note de la page 229; p. 108). Chemin faisant, il donne son opinion sur certains faits de l'histoire des Diadoques (p. 126, p. 139, n., où il réduit à la Cilicie le domaine de Pleistarchos).

Dans les 6e et 7e chapitres, il est question de Pyrrhus depuis 297 jusqu'en 280. A propos du meurtre de Néoptolème (p. 159), l'auteur donne d'intéressants détails sur l'état économique du pays. A lire aussi (p. 173 sqq.) les observations sur la situation de l'Acarnanie et de l'Etolie, et (p. 211) la chronologie des rois de Macédoine de 323 à 280. L'auteur s'arrête à l'expédition d'Italie : il jette un regard de regret sur les expéditions de Pyrrhus en Illyrie, qui auraient pu être le commencement d'une évolution intéressante de ce côté. Peut-être faut-il tenir compte ici, comme pour l'avortement de la monarchie thraco-macédonienne, de l'intervention des Celtes.

L'index des noms propres est soigné.

Le livre sort de l'école de M. Ed. Meyer : c'est dire qu'il est alerte, « pragmatique », la narration nourrie, la discussion serrée. Malheureusement, la forme n'est pas sans être parfois empreinte de négligence.

E. Cavaignac.

Nonni Panopolitani Dionysiaca recensuit A. Ludwich. Vol. prius libros I-XXIV continens. Vol. alterum libros XXV-XLVIII continens. Leipzig, Teubner, 1909-1911. Deux vol. de xxvi-501 et 556 pp. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

Il serait difficile de présenter les *Dionysiaques* comme un poème

plein d'intérêt. Certes, Nonnos a des qualités qu'il serait injuste de lui refuser : il fait facilement le vers, trop facilement, malgré les règles compliquées qu'il s'astreint à suivre ; il a de l'imagination, parfois de la grâce, et on trouve chez lui, çà et là, des petits tableaux qui ne sont pas sans charme. Mais ces qualités sont tellement étouffées sous des défauts choquants, dont les plus saillants sont la prolixité et la monotonie, qu'il a fallu quelque courage à M. Ludwich pour se décider à publier de nouveau les 21000 vers de ces 48 chants. Mais M. L. s'occupe depuis fort longtemps de la critique de Nonnos et de ses manuscrits ; les éditions antérieures (la dernière, celle de Kœchly, remonte à un demi-siècle) n'ont pas suffisamment apprécié la valeur intrinsèque des manuscrits ; le texte, qui a donné lieu à d'assez nombreux travaux sur la versification de l'auteur, a été peu étudié pour lui-même ; enfin les fragments publiés dans les *Berliner Klassikertexte*, V, 1 (1907) sont venus confirmer l'importance du Laurentianus, XXXII, 16 ; et M. L. a donné son édition. La préface nous éclaire d'abord sur la personnalité de Nonnos, ensuite sur les manuscrits et leurs deux familles, dont les représentants actuels sont pour la première le papyrus de Berlin (Π), et pour la seconde le Laurentianus (L) et son apographe le manuscrit d'Heidelberg, ce dernier source directe ou indirecte de tous les manuscrits existants. Dans l'appareil critique, M. L. donne toutes les leçons de Π et de L, avec un choix abondant de variantes des autres manuscrits ; on pourra ainsi se faire une idée juste du caractère et de l'origine des nombreuses corruptions qui altéraient le texte de Nonnos, auxquelles les éditeurs des *Dionysiaques* ont remédié en partie, et que M. L. lui-même a parfois heureusement corrigées [1], mais qu'il ne se flatte pas, nous dit-il, d'avoir éliminées complètement. C'est qu'en effet la tradition de L laisse beaucoup de place à la critique conjecturale, et ne permet pas toujours de retrouver le texte original avec sûreté. M. L. donne en outre dans son annotation, pour que l'on puisse suivre l'histoire du texte, la plupart des lectures et des conjectures des éditeurs précédents et des savants qui se sont occupés de Nonnos soit dans des articles spéciaux, soit incidemment à l'occasion d'autres études. Il ne néglige pas, enfin, de citer les passages d'autres poètes que Nonnos a pu imiter de près ou de loin. J'aurais préféré cependant que ce dernier genre de notes fût mis à part en une série spéciale, en dehors des conjectures proposées et des leçons des manuscrits ; la réunion de toutes ces notes en une seule série ne va pas sans quelque confusion. Un index très complet des noms propres termine le second volume. Nous avons donc là une bonne édition, métho-

1. Les corrections personnelles de M. Ludwich, introduites par lui dans le texte, depassent le nombre de 150 ; elles sont motivées, pour la majeure partie, par la comparaison avec d'autres passages de Nonnos, et méritent d'être prises en considération.

dique et consciencieuse, et très pratique par l'abondance des renseignements qu'elle fournit sur le texte ; on saura gré à M. Ludwich de l'avoir entreprise et menée à bonne fin.

My.

Kleine Texte fuer Vorlesungen und Uebungen herausg. von Hans Lietzmann, 80. **Vergil** Aeneis II mit dem commentar des Servius herausg. von Dr Ernst Diehl a. o. prof. in Iena. Bonn, Marcus und Weber, 1911, 131 p., in-12, 2 m.

J'ai déjà eu occasion de signaler la collection des *Kleine Texte* [1] de Lietzmann. Je n'y reviens pas. Je voudrais seulement noter avec plaisir ce retour à des habitudes saines, quittées chez nous depuis le xviiie siècle, celles de placer, sous le texte ou à côté, les commentaires anciens qui l'expliquent ; nous avons vu déjà combien cette juxtaposition est commode pour le Cicéron de la même collection éclairé par Asconius et les autres scolies ; pour le Perse et le Juvénal, depuis Jahn, cela nous paraît indispensable ; nous y arrivons enfin pour Virgile. A gauche est le Virgile, au-dessous et à droite, le Servius. Sigles et signes conventionnels sont empruntés à Ribbeck et à Thilo. L'apparat de Ribbeck, comme celui de Thilo, sont remis au courant et complétés par les indications ou les conjectures nouvelles des savants. Ce travail a été bien fait et à lui seul ce n'était pas déjà une si petite affaire. Dans les deux apparats, renvois utiles au *Thesaurus* et à nos recueils nouveaux (Funaioli, etc.).

Pour le texte de Virgile, peu de changements ; M. D. se fonde en gros sur Ribbeck et se réfère à ses prolégomènes. Il ajoute dans l'apparat ce qui était absolument nécessaire ; on s'attend bien à retrouver là les noms des savants qui ont écrit sur le sujet : Weidner, Klouček, Kvičala, Baehrens, Schoell, Gebhardi, Heinze, Bethe, etc.

Pour les scolies les différences, avec Thilo, sont peut-être plus sensibles et constituent dans l'ensemble un progrès. Les scolies de la renaissance représentées par le manuscrit de Dresde, que Thilo rejetait au bas de la page, sont ici à droite, entre le Servius et l'apparat des scolies. Ç'a été aussi une bonne idée que de distinguer, d'une manière commode, dans les scolies du *Fuldensis*, la recension intégrale de celle qui est abrégée. M. D. a employé pour cela les demi crochets (⌈ ⌉). Ce qu'ils enferment forme le texte du manuscrit de Cassel qui donne seul beaucoup de scolies. On s'étonnera peut-être, non sans raison, de cette mise à part ; car la recension du *Cassellanus* est la recension relativement normale, tandis que celle du manuscrit de Paris n'est qu'un abrégé souvent étranglé et négligé. Mais comme il ne s'agit après tout que de signes conventionnels, on en prend vite son parti.

Je m'accommoderais beaucoup moins de la manière dont est rédigé en quelques endroits l'apparat, par ex. la note sur la leçon du *Fuldensis*,

---

1. Voir la *Revue* du 18 décembre 1911, p. 468.

p. 127 (sur le v. 768), l. 26 à l'apparat : *Fuld. teste Scioppio, Steph. Fabr. Dan.* M. D. met justement à la fin le nom qui aurait dû venir en tête, puisque c'est Daniel qui a découvert et publié les scolies du *Fuldensis* ; le témoignage de R. Etienne et celui de Fabricius sont là, pour le *Fuldensis*, sans valeur ; car R. Étienne n'a pas connu directement le ms. ; son édition a quelques petites scolies communes avec le *Fuldensis* ; elles sont toutes sans importance. Étienne avait dû les trouver dans quelque *Parisinus* ; de même pour Fabricius qui n'a fait que copier l'édition de Daniel après 1600. Quant à Scioppius il me semble qu'on est d'accord pour mettre en doute ses données et pour admettre qu'il glisse volontiers ses conjectures sous le couvert de mss. réputés. Ni comme homme, ni comme éditeur, à aucune époque de sa vie, il n'a mérité ni estime ni confiance. A lire l'apparat de la p. 103, on est amené à croire que Gaspar Schopp (*Scioppius* : pourquoi l'inconséquence de Sciop*pio* à la l. 21) a eu pour ce passage une source particulière et que le *Cassellanus* n'est pas le *Fuldensis* : autant d'erreurs. Je ne comprends pas pourquoi M. D. recueille telles de ses conjectures insignifiantes et des moins probables (p. 55, 4, *jam* pour *an* ; p. 57,16, *quod* pour *qui*, etc.). Il en est, il est vrai, de meilleures ; il eût fallu se borner à celles-là, en n'y voyant que des conjectures et non des témoignages.

Pour se reconnaître sans doute dans ces lettres de petit caractère, dans ces apparats multiples (Virgile, Servius, scolies de Daniel), il faut quelque entraînement ; mais la préparation a été très consciencieuse et il me semble qu'on est payé de sa peine. Comme texte d'étude dans un séminaire, celui-ci paraît excellent [1].

É. T.

Les Sources de Lucain par René Pichon, docteur ès-lettres, professeur de première supérieure au lycée Henri IV, maître de conférences à l'École Normale Supérieure de Sèvres. Ouvrage couronné par l'Académie des Inscriptions (Prix du Budget), Leroux, 1912, gr. in-8°, 279 p.

Il est parfaitement inutile de présenter aux lecteurs un savant connu par d'excellents livres ; on s'attend à trouver dans ce nouvel ouvrage le travail d'un parfait humaniste, bien informé, très prudent, plein de goût et qui sait écrire. Aucun lecteur n'aura de déception et tout le monde approuvera ce qu'a décidé l'Académie. Que ceci soit dit bien nettement, afin que je puisse de mon côté faire mon métier, en cherchant à découvrir les inégalités, les faiblesses ou les lacunes du nouveau livre.

---

1. P. 103, dans l'apparat, à la fin de l'addition de M (l. 19), au lieu de ab *ablativo*, faute qui est restée aussi dans Thilo, lire ab *appellativo* ; cf. ici le texte de Servius, p. 105, 40). — P. 25, note à l'apparat, 12 et 26 : comprendre que *P*, pour commenter un mot, répète auparavant, comme repère, le premier mot du vers ; de là : *Demisere* et *Consiliis*.

Ne seraient-elles pas dans la méthode même de travail de M. Pichon? Sur quoi son livre est-il fondé en somme? Sur une lecture très attentive du poème, avec la discussion des travaux modernes qui ont traité de Lucain et de ses sources, notamment ceux de Baier, de Westerburg, de Ussani, de Vitelli, de Hosius et des éditions nouvelles du poète. Tel est bien le fonds sur lequel M. P. s'appuie; je n'en conteste pas la valeur; mais pourquoi n'est-il question ici presque nulle part d'une autre source à laquelle chacun, ce semble, aurait d'abord pensé, celle des scolies de Lucain?

Sur elles, la bibliographie est muette, ce qui est d'abord un indice. Je ne suppose pas que M. P. les ait écartées simplement parce qu'elles sont anciennes, ce qui serait un cas d'exclusion bien étrange. Sans doute il faut faire dans leur masse un triage, et savoir en tirer ce qu'elles contiennent d'utile. M. P. semble les avoir rejetées d'un bloc; je n'ai trouvé dans le livre qu'un jugement dédaigneux et partial sur le recueil de Weber, des politesses du bout des lèvres sur le *Commentum Bernense*[1]; mal lui en a pris; non seulement il a perdu par là un point d'appui solide qui lui eût permis de démontrer, sans tant de mots, l'emploi par Lucain de Tite-Live; mais, si je ne me trompe, il n'a même pas distingué du reste les *Adnotationes super Lucanum* qu'avait déjà signalées Usener dans la préface du *Commentum*; elles étaient alors inédites, je le veux; mais on n'a plus d'excuse depuis que M. Endt en a donné, en 1909, dans la bibliothèque de Teubner une édition commode accompagnée d'une comparaison continue avec les scolies du *Commentum*. Les *Adnotationes*, quoique plus éloignées de l'antiquité, complètent le *Commentum* sur plus d'un point d'une manière importante. M. P., pour tout le reste si bien informé, a négligé ou ignoré le livre. Par là son travail prête le flanc; cela n'est pas contestable[2].

Suivons M. P. dans les limites où il s'est fâcheusement enfermé, celles d'une pure discussion de critique littéraire. Même ici je trouverais bien à redire, tout en convenant que le livre se lit bien et que par sa clarté, par l'élégance de la forme, il saurait au besoin se faire beaucoup pardonner. A mon sens, il y a dans ce livre trop d'hypothèses fondées sur des raisons *a priori*, trop de conjectures, de combinaisons pour établir des rapports dont presque aucun ne peut être prouvé[3].

1. M. P. ne paraît connaître qu'indirectement les scolies de Lucain dont il oppose l'étude à celle du poète (?); je crains fort qu'il ne juge du *Commentum* que par Ussani et par les discussions des savants.

2. Dans l'*Indiculus* de Usener et à l'Index de Endt, M. P. eût trouvé avec des citations formelles des livres de Tite-Live sur la guerre civile, des quasi-extraits de Tite-Live (Florus, Orose, Valère-Maxime, etc.), donc toute une série de témoignages *directs* qui ont leur prix et qui certes valent mieux que toutes les hypothèses.

3. Remarquer, p. 104, une petite phrase qu'on pourrait répéter, dirai-je? de page en page : « toutefois ce n'est là qu'une probabilité »; mieux encore la phrase ingénue de la p. 238 en haut : « ce n'est qu'une hypothèse; mais elle est fort

Voici le plan, trois chapitres intitulés *Sources historiques*, ayant comme sous-titres : Les faits accessoires ; Le récit de la guerre civile ; Les altérations de l'histoire (subdivision qui me paraît assez peu naturelle) ; ch. IV : *Les Sources philosophiques* ; ch. V : *Les Sources littéraires* ; appendice : La composition de la Pharsale.

L'épigraphe : *Tantus amor veri* (X, 189), que M. P. a choisie, me paraît discutable, même après les pages (159-165) où M. P., s'efforce de la défendre ; que Lucain prétende à cette qualité, d'accord ; mais qui penserait d'abord à la lui reconnaître ; qui même s'attendrait à ce que l'amour de la vérité dominât chez lui tout le reste ?

Singulière alternative par laquelle aura passé la réputation de Lucain avec la même injustice dans les deux cas. De son temps, ceux qui l'ont combattu affectaient de l'exclure du nombre des poètes pour le rejeter parmi les historiens. Voici que plus d'un savant de nos jours, à cause des erreurs et de la partialité de l'auteur, refuse presque toute valeur historique à la Pharsale. Forclos de la poésie ; on veut que Lucain le soit encore de l'histoire. Qu'importe après tout ? En resterait-il moins l'auteur d'un beau *carmen togatum* ?

Il me semble que je n'ai pas besoin de développer ce que j'ai indiqué comme mon objection principale : M. P. affirme trop. C'était peut-être une fâcheuse nécessité du sujet ; mais qui croira qu'on puisse déterminer avec cette précision de quels livres (perdus pour nous) se servait Lucain, comment il les a employés ; à quelle doctrine morale il s'est rallié, etc. ? Tout cela n'est-il pas en somme étranger, extérieur à son œuvre, et de ce que nous l'ignorerons, où sera pour nous un risque véritable ? Les arguments *ex silentio* abondent dans la discussion de M. P., et l'on sait à quels mécomptes ils conduisent. Mais jusque dans la forme d'exposition, se cachaient des pièges dont M. P. certainement ne s'est pas gardé.

Je conçois un Lucain tout autre que celui que décrit M. Pichon, n'ayant qu'un souci médiocre de suivre exactement l'histoire ; par contre très préoccupé de ses formules, de ses coupes, de ses effets ; se corrigeant peu ou pas, plein d'inconséquences et d'inexactitudes : qu'importait si l'idée était neuve, le vers bien frappé ! Le Cicéron qu'il fait parler n'est qu'un fantoche : il s'agissait bien pour lui de représenter au vrai l'ancien orateur ! Que répondrait M. P. à cela ?

M. P. fait grand état, dans ses hypothèses, de la « vraisemblance psychologique » qui permet d'atteindre un « haut de degré de probabilité » : on lui répliquera par : « le moindre grain de mil... »

M. P. voit avec tant de netteté les difficultés de son entreprise, il les formule, si bien qu'on n'aurait pour en souligner la témérité, qu'à l'opposer à lui-même. Qu'on lise les quelques lignes du haut de la

---

plausible ». Et passim que de fois : « il est probable.... il est naturel (3 fois p. 266 au bas) ! Formules jadis chères à nos maitres : si on les leur laissait ?

p. 252 « Le texte de Tite Live nous est inconnu.... il est impossible de préciser dans quelle mesure... il a été une des sources littéraires de Lucain » : n'est-ce pas une sorte de condamnation formelle de la tentative à laquelle s'est livré l'auteur dans son étude ?

Je suis embarrassé d'avoir malgré moi tant repris; qu'on me permette donc de signaler une partie que tout latiniste lira certainement avec intérêt : celle où M. P. traite des rapports entre la Pharsale et les tragédies de Sénèque [1], et de ce qu'on en peut conclure sur l'authenticité et sur la date des tragédies. Cela me paraît excellent et neuf.

J'aurais encore peut-être des querelles de détail à faire à l'auteur; je les rejette en note [2].

Bref on devine ce que contient le livre de M. Pichon; pas de découvertes, pas ou peu de vues nouvelles proprement dites; mais une étude consciencieuse, bien conduite, très prudente, avec des parties faibles et contestables, mais dont l'ensemble tient; c'est là tout un groupe de qualités dont il convient d'apprécier la valeur surtout par le temps qui court, où, même isolées, elles se rencontrent si peu.

Émile Thomas.

Ernest Bovet. **Lyrisme, Épopée, Drame** : une loi de l'histoire littéraire expliquée par l'évolution générale. Paris, Colin, 1911; in-18 de ix-309 pages.

On étonnerait beaucoup, sans doute, l'auteur de ce livre tout plein d'une belle ardeur « futuriste », si l'on insistait sur l'origine probable de la théorie qui forme l'ossature de son système : Victor Hugo, à qui il l'emprunte en l'adaptant à la littérature universelle, mettait en œuvre des thèses, chères à Nodier et à Bonald derrière lui, sur le lyrisme primitif et l'épopée antique. Si bien que « les idées, qui naissent les unes des autres aussi bien que les hommes » (p. 17), ont passé des aperçus de l'école théocratique à cette curieuse tentative d'imposer à

---

1. P. 242 et s.

2. Le sujet était assez épineux sans que, par des maladresses, on ajoutât à ses difficultés. Voici une confusion qui me paraît surtout fâcheuse. Il y avait dans l'antiquité un résumé de Tite Live que nous n'avons plus; on s'accorde à l'appeler *Epitome*; M. P. en parle longuement lui-même (p. 88 et s. Voir surtout à cette page la n. 5) en lui donnant ce nom. Mais alors pourquoi employer, pour tout autre chose (les petits sommaires), le même terme, p. 24 au milieu et à la note, au lieu de *Periocha*, terme que M. P. lui-même emploie ailleurs et qui empêcherait toute équivoque ? — Un exposé comme celui des p. 205 et 206, sur l'idée que Sénèque se fait de la Providence, laisserait croire que là-dessus Sénèque n'a jamais changé; est-ce vraisemblable ? On tourne quelques feuillets et l'on voit (p. 214 au bas) que, d'après M. P., le même Sénèque, sur la participation du sage à la vie politique, soutenait des opinions différentes selon les dates, selon les circonstances, et aussi selon les personnes. Comment concilier tout cela ? — Les restes du *De Superstitione* de Sénèque occupent dans Haase près de quatre pages, et contiennent 14 fragments. Un renvoi comme celui de la p. 199, n. 3 devait viser un fragment indiqué avec précision.

la diversité des faits littéraires une « loi » nouvelle. Cette loi attribue (en multipliant par elle-même la fameuse proposition avancée par la *Préface de Cromwell*) à chacune des *ères* principales de la littérature « les débuts lyriques, la création épique, la désagrégation dramatique ». En d'autres termes, chacune des grandes tendances humaines qui trouvent leur expression littéraire s'offrent d'abord sous des formes spontanées et subjectives, s'organisent ensuite pour l'action équilibrée, se heurtent enfin, en des conflits intimes ou extérieurs, à d'autres dispositions. Si elle s'en tenait à proposer, sur des points où la transmission et la dépendance des idées sont assurées, la vérification de ces vicissitudes, la thèse de M. Bovet n'inquiéterait qu'à demi, satisferait même ceux qui croient à la possibilité de constituer une « histoire des idées ». Mais elle prétend faire entrer de vastes périodes dans ses cadres : et dès lors, elle est obligée de se contenter de « tables de présence » incomplètes et des données fournies par des ouvrages de seconde main, d'affirmer son indifférence aux « documents » (p. 150), acceptés « comme explication et contrôle », et de faire quelque prestidigitation avec les termes employés, lyrisme exceptionnel de Racine et dispositions épiques dominantes de son siècle, inspiration dramatique essentielle du XVIIIe siècle français, « chaînes ininterrompues » qui lient d'une manière contestable des manifestations similaires (cf. p. 115 les historiens du XIXe siècle), phénomènes littéraires antidatés ou postdatés (Rousseau, p. 116, le Rastignac de Balzac, p. 121, etc.) Et cette perspective cavalière de l'histoire de la littérature française et de la littérature italienne aboutit à une proposition audacieuse : « La loi, qui doit être universelle... » Rien ne serait plus facile, en réalité, que de reconstruire sur un plan différent les mêmes ensembles : à quoi bon, vraiment ? Et n'est-ce pas introduire dans ces recherches une nouvelle variété de *finalisme*, alors que M. B. conteste si justement les catégories surannées de l'ancienne esthétique ?

Car il va de soi qu'une thèse irrecevable comme celle-ci, impossible à démontrer et à vérifier dans l'état de nos connaissances, n'empêche pas d'intéressantes observations de détail. De justes remarques sur la recherche des « sources » littéraires, plus d'un paradoxe incident, une appréciation équitable de l'élément individuel et « intuitif » en art, des idées analogues à celles que défend si énergiquement M. Benedetto Croce, témoignent de l'indépendance d'esprit et de la curiosité multiple d'un homme que sa familiarité avec plusieurs mentalités nationales, son propice observatoire zuricois mettent à même d'échapper à de trop commodes *truismes*.

F. BALDENSPERGER.

D. MORNET. **Les sciences de la nature en France au XVIIIe siècle** ; un chapitre de l'histoire des idées. Paris, Colin, 1911 ; in-18 de 290 pages.

La connaissance approfondie que M. Mornet possède du XVIIIe siècle écrivant, lisant, réagissant à ses lectures, n'a plus à faire ses preuves :

les mérites d'érudition et d'habile groupement qui distinguaient son livre sur le *Sentiment de la nature* se retrouvent dans ce volume-ci, consacré à un sujet auquel le conduisaient de plain pied ses premières études. Dans quelle mesure, avec quelle extension et à travers quels combats s'est imposée, au XVIIIe siècle, la curiosité *sociale* pour les sciences naturelles, succédant, avec tous les corollaires qui découlaient de cette accession, aux sciences physiques et mathématiques? Une telle enquête (qui n'a rien de commun avec une histoire des découvertes et des théories scientifiques) ne pouvait être tentée qu'à l'aide de procédés qui tiennent de la statistique [1], qui valent par le nombre et la coïncidence des témoignages, mais qu'une synthèse devait discipliner et organiser : et c'est une importante contribution à l'histoire morale collective que nous apporte M. M., en ses trois parties de trois chapitres chacune, Buffon au centre, la lutte contre le merveilleux et la théologie comme premier panneau du triptyque, le triomphe et la diffusion formant l'autre panneau.

L' « histoire des idées », à proprement parler, y est peut-être moins engagée qu'il ne pourrait sembler. Ou plutôt, je crains que M. M., parfaitement avisé des bénéfices qu'un esprit réfléchi tire aujourd'hui de la pratique des méthodes scientifiques, ait attribué par provision une part trop généreuse de ces bénéfices au public du XVIIIe siècle qui avait dans sa bibliothèque l'*Histoire naturelle* ou le *Spectacle de la Nature*. Que la théologie et la curiosité du bizarre et de l'anormal se soient vues évincer par la diffusion de la zoologie et de la botanique, rien de mieux constaté ni de plus normal, puisque ce sont en effet des sciences qui ne laissent jamais tout à fait les croyances humaines, comme les mathématiques, « au point où elles les prenaient. » Mais est-il bien certain que l'habitude de l'induction, l'abandon de tout anthropocentrisme, aient été le résultat général de cette familiarité? L'intempérance des « causefinaliers », l'aventure des occultistes et des théosophes qui ne tiennent ici que deux pages (231-232) semblent bien impliquées dans l'ardeur naturaliste du XVIIIe siècle. L'*Insectologie* de Bonnet ne saurait faire oublier sa *Palingénésie*, ni le *Cours d'histoire naturelle* de Beaurieu son *Élève de la nature*; et j'ai grand peur que, de même, le grand public ait cédé à une intoxication à forme scientifique contre laquelle devait s'armer à nouveau la vraie science, autant que jadis contre l'exégèse ou la tératologie. La fort belle conclusion, si élevée et si grave, qui termine le livre de M. M., pourrait bien être moins adaptée à l'état réel des choses, à l'issue du XVIIIe siècle, et aux « conséquences du triomphe », qu'à la dignité théorique des recherches scientifiques désintéressées.

F. BALDENSPERGER.

1. Ajouter, pour l'élaboration des systèmes d'éducation, le projet rapporté par M. Deberre dans sa *Vie littéraire à Dijon au* XVIIIe *siècle*. La bibliothèque du comte d'Espinchal contient, elle aussi, un Buffon in-4° (cf. *Journal d'émigration*, p. 528). Écrire *Mesmer*, p. 232, *et que la vie pratique*, p. 238.

Dr Francis Voizard. **Sainte-Beuve ; l'homme et l'œuvre ; étude médico-psychologique.** Avec une préface de Jules Troubat. Paris et Lyon, Maloine, 1911, in-8° de xi-105 pages.

Plus prudente et attentive que ne sont parfois les enquêtes « scientifiques » de ce genre, la thèse de M. Voizard ne prétend pas faire sortir tout Sainte-Beuve de prémisses de physiologie et de psychiâtrie : l'étude du tempérament, ici, s'efface le plus souvent devant d'autres problèmes, les curiosités dominantes, la méthode et les idées générales d'un critique qu'on n'a pas sans raison rangé parmi les « évadés de la médecine ». Pour être satisfaisante et convaincante à plein, une telle recherche devrait être parfaitement renseignée sur la nature et la diffusion des idées auxquelles est soumise la vie cérébrale de l'écrivain : or, rien n'est plus approximatif, en réalité, que les pages 18 à 20, où est caractérisée sans précision [1] la série des « expériences » intellectuelles traversées par le futur auteur des *Lundis*. M. V. est plus à l'aise dans les intéressantes observations qui, à propos de l'*œuvre*, rapprochent de conceptions médicales, et en particulier de la « diathèse dans un organisme », les procédés sainte-beuviens et la « qualité décidément dominante » : encore faudrait-il rappeler des hypothèses biologiques autant que cliniques, la théorie de l'unité de composition en première ligne, issues de régions assez différentes et qui frappent visiblement Sainte-Beuve. L'éternel problème, en ces matières, reste le triage authentique de l'original et de l'acquis, celui-ci choisi et assimilé en raison des dispositions de celui-là, servant cependant à donner sa forme à l'élément primordial : retenons donc, dans le cas particulier, l' « arthritisme inquiet » de Sainte-Beuve, mais sans oublier « la contagion du siècle », en multipliant même, s'il est possible, les indices de cette influence surtout intellectuelle, qui est à vrai dire de tous les instants.

F. Baldensperger.

France in the american revolution, par James Breck Perkins, Londres, Constable, 1911, in-12, xvi et 544 p.

La république américaine par James Bryce, t. I. **Le gouvernement national,** Paris, Giard et Brière, 1911, in-8°, xv et 656 p.

Latin and Greek in american education, par Francis W. Kelsey, New-York, Macmillan, 1911, in-8°, x et 396 p.

J. B. Perkins n'a pas été seulement un historien de talent; ce fut aussi un homme politique distingué qui a laissé un nom comme président du comité des affaires étrangères du Congrès américain. A ce double titre le livre qu'il préparait sur la collaboration de la France dans la guerre de l'Indépendance excitera l'intérêt. L'œuvre était presque achevée quand la mort lui a arraché la plume des mains;

1. L' « épicurien Guttinguer » est en réalité, de bonne heure, un catholique inquiet (p. 18); Vinet, Mmes de Boigne et d'Agoult, etc. sont bien insuffisamment ou inexactement caractérisés (p. 19).

mais Mrs Perkins, aidée par quelques amis, a pu en assurer la publication. L'ouvrage inspire une grande estime pour l'impartialité de l'auteur. Pas un seul instant M. P. n'a cherché à diminuer les services rendus par la France aux Insurgents, et même il insiste avec une certaine coquetterie sur le manque de zèle de la majorité des colons. Il établit clairement que Washington n'obtint jamais des États les ressources en hommes et en numéraire qui lui étaient indispensables ; que jusque dans l'expédition décisive contre Cornwallis l'effectif des troupes nationales ne dépassa guère celui des alliés ; que sans l'argent avancé généreusement par le trésor obéré de Louis XVI les États-Unis n'auraient pu alors conquérir leur indépendance. En racontant les transactions pécuniaires il n'hésite pas à flétrir la mauvaise foi des congrès successifs, surtout vis-à-vis de Beaumarchais et de ses héritiers. Dans la préface, M. Jusserand reproche à M. P. d'attribuer principalement l'intervention française au désir d'effacer les hontes de la guerre de Sept ans et d'abaisser l'ennemi séculaire ; M. P. aurait en conséquence amoindri le rôle joué par l'opinion publique qui, dans sa sympathie pour un peuple revendiquant sa liberté, a imposé la guerre au cabinet de Versailles. Cette critique n'est pas justifiée, et l'auteur a fait leur part aux deux facteurs de la politique française. Il s'est limité étroitement au sujet choisi, et ne s'est permis que de brèves allusions aux campagnes des Français dans les Antilles et aux Indes. Plutôt sévère pour ses compatriotes, sauf pour Washington et Franklin, il a tracé des portraits assez poussés au noir des champions de l'indépendance. En revanche, indulgent pour les Français, il a peint en beau non seulement La Fayette et Rochambeau, mais Vergennes, voire Beaumarchais, d'Estaing, de Grasse. Il se complaît à rappeler dans le détail les nobles origines de ses héros, et justifie une fois de plus le goût reproché aux démocrates américains pour les vieux parchemins. On peut expliquer la bienveillance de M. P. par les sources auxquelles il a puisé : il paraît n'avoir consulté aucun document inédit, et s'en être tenu aux ouvrages déjà parus en France, en particulier à celui de Doniol. Cela ôte du prix à son travail ; mais ses jugements, bien personnels, le feront lire avec plaisir et profit.

L'ouvrage de M. J. Bryce, ambassadeur d'Angleterre à Washington, sur la république des Etats-Unis a acquis une réputation universelle et est devenu classique pour l'étude des institutions américaines. La traduction française a obtenu un légitime succès, et la nouvelle édition que publie la maison Giard et Brière sera d'autant mieux accueillie que, coïncidant avec l'apparition d'une nouvelle édition anglaise, elle profite de l'analyse des derniers événements que l'auteur a poussée jusqu'à la fin de 1910. Il est regrettable, cependant, que le texte français n'ait pas été plus soigné.

Les études classiques sont aussi attaquées en Amérique qu'en

France, mais là-bas comme ici elles trouvent d'ardents et d'habiles défenseurs. Depuis cinq ans de savants professeurs combattent pour ce que nous appelons les humanités dans la *School Review* et dans l'*Educational Review*. Pour mettre à la portée de tous ces articles dispersés, M. F. W. Kelsey les groupe en un beau volume. On y découvre d'abord un tableau clair et complet de la situation actuelle, puis un exposé des mérites du latin et du grec pour l'éducation générale. Plus loin des spécialistes s'appliquent à prouver la valeur de ces langues mortes pour les futurs médecins, ingénieurs, légistes, théologiens et même hommes d'affaires. Adversaires et défenseurs des humanités gagneront à méditer ces pages.

A. Bovès.

Robert Meynadier. **L'idée républicaine dans les pays monarchiques d'Europe,** Paris, Alcan, 1911, in-16, IX et 288 p., 3 fr. 50.

Angel Marvaud. **Le Portugal et ses colonies,** Paris, Alcan, 1912, in-8°, in-8°, 335 p., 5 francs.

Lewis Gaffié. **La crise constitutionnelle anglaise,** Paris, Falque, 1912, in-16, 164 p., 2 fr. 50.

M. Meynadier s'est proposé d'étudier l'évolution de la conception gouvernementale en différents pays monarchiques européens ; prenant successivement l'Espagne, l'Italie, la Hongrie, la Belgique, la Hollande, il recherche les précédents républicains dans le passé, les causes qui ont empêché le régime d'aboutir ou de durer, les variations subies par l'idée républicaine, enfin ses chances de succès dans l'avenir. Dans chacun de ces pays, la Hollande exceptée, la monarchie a largement contribué à la formation de l'unité nationale, et elle demeure encore le principal ciment de cette précieuse unité. D'un autre côté l'idée républicaine tend de plus en plus à se confondre partout avec l'anticléricalisme, et la question religieuse constitue pour les rois le terrain le plus brûlant et le plus dangereux. Mais les peuples, commençant à comprendre l'inanité de ces luttes, s'attachent presque uniquement désormais à la solution des questions sociales qui seules influent sur leur bien-être. Ils négligent la forme du régime pourvu qu'ils en obtiennent les satisfactions réclamées, et les souverains, conscients de la force de ces aspirations, leur font des concessions égales, sinon supérieures, à celles accordées par les gouvernements républicains voisins. Cette politique paraît réussir pour l'instant, et M. M. constate que dans ces divers pays l'idée républicaine est plutôt en régression. M. Hanotaux, qui a écrit une substantielle préface, émet des doutes sur la durée du succès de cette tactique parce que « le peuple pensera toujours qu'il est plus apte que personne à connaître ses intérêts et à défendre ses propres revendications. »

La république portugaise est si récente qu'on eût pu étudier avec profit comment et pourquoi la dynastie de Bragance a perdu le trône. L'excellent ouvrage de M. Marvaud eut fourni pour cela tous

les renseignements nécessaires. Il est difficile de mieux connaître ce pays, de le juger avec plus de sympathie et d'impartialité que cet auteur, et il n'en fait pas un tableau flatté. Tout en signalant les fautes des monarques, il insiste justement sur les abus imputables aux classes dirigeantes, abus qui avaient rendu une réforme indispensable. Il expose les efforts inutiles de M. Franco et les dernières erreurs de la monarchie, ou plutôt de ses ministres, puis raconte comment la république triompha grâce à une poignée d'intellectuels soutenue par la flotte et favorisée par l'inertie du jeune roi. Le nouveau régime a une véritable reconstruction à opérer; tâche bien lourde mais possible s'il sait tirer parti de toutes les ressources. M. M. passe en revue l'agriculture, l'industrie, le commerce, et apporte sur ces différents points des renseignements précis et peu encourageants. Mais il reste au Portugal les débris de son superbe empire colonial, et s'il peut les soustraires aux convoitises de l'Allemagne et de l'Angleterre, si surtout il les exploite d'une façon rationnelle, M. M. estime qu'il y trouvera les moyens du développement économique qui doit précéder son relèvement. Mais le Portugal est avant tout dans l'obligation de réformer les mœurs publiques et privées du peuple, de triompher de l'indifférence, de la fatigue morale qui sont, d'après M. Marvaud, les traits caractéristiques de l'élite lusitanienne.

M. Lewis Gaffié a réuni en volume ses articles parus dans le *Courrier du Parlement* pendant la crise constitutionnelle anglaise. Il ne saurait être question des progrès de l'idée républicaine en Grande Bretagne, et le loyalisme de ses habitants est notoire; mais eux, jusqu'ici si attachés à leur ancienne constitution, viennent de la bouleverser de fond en comble. Ces pages, rédigées au jour le jour et sous la pression des événements, font revivre les étapes de la lutte dans laquelle la Chambre des Lords a perdu presque toute importance politique. On y recueillera maints détails intéressants, et elles rendront service aux historiens de l'avenir; mais M. G. n'a pas pénétré au fond même de la question, et comme il s'est abstenu de rechercher quel avait été le rôle des lords dans la machine politique anglaise, quelle sera désormais cette constitution dépourvue de contrepoids, ce qui pourra un jour remplacer la Chambre haute, sa brochure ne retiendra pas longtemps le lecteur.

A. Biovès.

Essais de philosophie sociale par Maurice Vauthier, professeur à l'Université de Bruxelles, 1 vol. gr. in-8° 1 à 413 p. Alcan, ed. 1912.

Plusieurs des études réunies sous ce titre par M. Vauthier ont un grave défaut : celui de dater de dix à quinze ans, ce qui, en matières politiques, est déjà long. Que de points de vue se modifient pendant ce laps de temps! Que de faits démentis par les faits suivants! La lecture des pages de M. V. est souvent une curieuse confirmation

de cette vérité. Elles conservent néanmoins sur bien des points un réel intérêt. L'auteur est un libéral et un démocrate modéré qui cherche impartialement dans l'analyse des idées et des institutions ou des événements une justification de sa doctrine. Je ne suis pas sûr qu'il n'ait gardé quelques illusions sur la volonté du peuple [1] et le fonctionnement de la représentation dans les démocraties de suffrage universel, mais l'avenir seul achèvera la démonstration de ce qui est possible, et de ce qui est condamné à périr dans le mécanisme complexe du gouvernement démocratique des États : et le plus clairvoyant observateur ne peut guère aboutir qu'à des hypothèses. M. V. présente les siennes avec une modération dans la forme et une connaissance approfondie de son sujet qui recommande son ouvrage aux étudiants de la science politique.

Eugène d'Eichthal.

— Voici une plaquette élégante (79 p., Teubner) de M. Hugo Willrich, privatdocent à Göttingue : *Livia*. Elle est dédiée à un professeur honoraire de la même Université, M. Anton Viertel. En tête reproduction de deux portraits de Livie (buste et monnaie). La brochure reproduit une conférence faite à Brunswick devant une réunion d'historiens allemands. L'auteur a voulu montrer comment s'est développée dans la Rome républicaine la place d'une impératrice et quelles idées, quels facteurs y ont aidé. Très significatif, suivant l'esprit romain, est le silence gardé sur elle par les poètes contemporains : sauf un mot en passant d'Horace et les flatteries intéressées d'Ovide, on chercherait vainement le nom de Livie dans les poèmes du grand siècle ; Virgile, Tibulle, ou Properce ne l'ont pas nommée. Introduction intitulée : les sources. Puis 3 chapitres : Livie dans la famille; Livie impératrice; administration et politique de Livie. M. W. s'est proposé surtout de réagir contre le jugement de Gardthausen particulièrement défavorable à Livie. La tradition qui nous est parvenue à son sujet, surtout par Tacite, est faite en grande partie des attaques de ses ennemis, à savoir d'emprunts aux Mémoires de la première Agrippine et aussi à ceux de la seconde qui avait recueilli soigneusement de tous côtés l'expression des mêmes haines. M. Willrich tire beaucoup des monnaies et des médailles. L'attention du lecteur s'arrêtera sur les notes suggestives qui résument des études de détail : les femmes sur les monnaies antiques, démarches publiques de diverses cités en l'honneur de Livie, etc. M. W. a su aussi trouver chez le vaniteux Josèphe des indications précieuses sur les relations de l'impératrice avec le roi Hérode, sa sœur Salomé, et et les autres dynastes d'Orient; aussi sur les statues qu'ils lui érigent, toutes choses que passe sous silence la tradition romaine. Donc plaquette très intéressante. — É. T.

— M. Macé vient de publier dans la collection de Klincksieck un petit livre, dédié à M. Chatelain, sur la *Prononciation du latin* (148 p.) L'ouvrage ne me paraît ni

---

1. M. V. rappelle sans la contredire l'affirmation de Rousseau que « jamais on ne corrompt le peuple, mais souvent on le trompe et c'est seulement alors qu'il paraît vouloir ce qui est mal » (*Contr. Soc.*, liv. II, ch. 3). Quel extraordinaire optimisme !

meilleur, ni pire que bien d'autres. J'ai remarqué dans l'index bibliographique, les articles qui concernent M. Macé (17 lignes) et M. Sécheresse (10 lignes); voilà qui compte; personne ne les égale, et alors même qu'on n'aurait pas obtenu d'autre résultat, on a tout au moins l'avantage de bien connaître sur le sujet l'opinion de ces deux savants. Cela prime le reste sans aucun doute. — E. T.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 8 mars 1912*. — M. Salomon Reinach annonce qu'au mois de décembre dernier, M. Henri Viollet a relevé, à Bagdad, tous les détails d'une construction arabe du XIIIe siècle, ancienne école fondée par le khalife abasside Mustansir vers 1232 et servant actuellement de douane. Malgré l'état d'extrême dégradation de l'édifice, M. Viollet a pu photographier ou dessiner les riches décorations qui subsistent en partie sous les plâtrages et dont le caractère essentiel est leur harmonie, leur liaison intime avec les grandes lignes de la construction. Le style rappelle, d'autre part, celui des portes sculptées en bois que l'on trouve en Égypte; ces boiseries se divisent, comme les compositions en briques de Bagdad, en carrés, en polygones, en étoiles, en figures à côtés multiples. Le même art se manifeste dans toute la Mésopotamie depuis le début du XIIIe siècle; la couleur n'y joue aucun rôle, l'architecte n'ayant cherché d'effets décoratifs que dans les jeux de l'ombre et de la lumière.

M. Edmond Pottier montre les aquarelles de quatre vases à fond blanc et à décor polychrome appartenant au Musée du Bardo de Tunis et au Musée Saint-Louis de Carthage. Ces aquarelles sont l'œuvre de M. Pierre Paris qui les communique avec une courte note décrivant ces poteries et indiquant leur provenance. Elles ont été trouvées dans des tombeaux puniques de Carthage. M. Pottier ajoute quelques observations sur cette catégorie encore peu nombreuse, qui mériterait une étude spéciale. Les exemplaires en sont dispersés en Italie, en Grèce, en Asie-Mineure, en Crimée et même en Gaule. On a indiqué Canosa comme centre de fabrication, mais il y a eu sans doute plus d'un atelier pour les faire. Ces vases sont comme une renaissance de l'ancienne et célèbre fabrication des lécythes attiques à fond blanc et à décor polychrome. Comme eux, ils s'inspirent de la technique à fresque contemporaine et contiennent en général le décor que l'on appelle pompéien, mais dont les origines remontent au IVe siècle et qui s'est développé pendant toute la période hellénistique. Les maisons de Délos récemment découvertes et étudiées par l'École française d'Athènes offrent un système analogue de technique et d'ornementation. Par les fouilles d'Antinoé, en Égypte, on constate que cette céramique existait encore au IIe s. p. C. Par conséquent, on a continué à faire des vases peints beaucoup plus longtemps qu'on ne le pensait. — MM. Perrot, Salomon Reinach et Clermont-Ganneau présentent quelques observations.

M. Léon Heuzey communique des détails sur les fouilles exécutées, au nom du Musée de Constantinople, par M. Macridy, dans le tumulus de Langaza, près de Salonique. On y a dégagé une construction voûtée, avec vestibule et chambre funéraire, tout à fait du même type macédonien que les sépultures fouillées autrefois à Pydna et à Palatitza par MM. Heuzey et Daumet. Les portes, l'une en bois, l'autre en marbre, étaient décorées d'ornements en bronze doré, masques de Méduse, gueules de lion tenant des anneaux mobiles et doubles palmettes servant à tirer les vantaux, d'une exécution remarquable. On les conserve aujourd'hui au Musée de Constantinople.

M. Jean Psichari fait une communication intitulée : *Lamed et lambda*. — MM. Théodore Reinach et Clermont-Ganneau présentent quelques observations.

Léon Dorez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 13 — 30 mars — 1912

Die alttestamentiche Wissenschaft, von R. KITTEL. Zweite Auflage. Leipzig, Quelle, 1912; in-8°, 255 pages.

I Mose 14. Eine historich-kritische Untersuchung, von J. MEINHOLD. Giessen, Töpelmann, 1911; gr. in-8°, 50 pages.

Étude sur l'origine astronomique de la chronologie juive, par D. SIDERSKY, Paris, Klincksieck, 1911; in-4°, 96 pages.

L'ouvrage de M. Kittel a été accueilli très favorablement en Allemagne : la première édition est de 1910. Conclusions d'une critique très modérée, interprétées au point de vue d'une théologie également conservatrice. Traité de pédagogie religieuse, méthode d'enseignement chrétien par l'Ancien Testament, avec égard aux principales et aux plus certaines conclusions de la critique.

M. Meinhold revient sur le ch. XIV de la Genèse et l'histoire de Codorlaomor. Étude très consciencieuse et minutieuse dans toutes ses parties, on pourrait presque dire dans tous ses mots. Pas de résultats bien nouveaux. La forme archaïque de la légende paraît intentionnelle. Après cela, on ne saurait dire au juste, et M. M. ne semble pas avoir expliqué comment le rédacteur ou les rédacteurs, très récents, de ce morceau, ont pu en avoir l'idée, ni à quelles sources ils auront puisé certaines données anciennes plus ou moins vagues sur lesquelles a été construite artificiellement la légende d'un Abraham guerrier et vainqueur des rois d'Orient. L'épisode de Melchisédek (*Gen.* XIV, 18-20) paraît surajouté, conçu pour la plus grande gloire, même pour le profit de Jérusalem et du temple. Selon M. M., le nom même de Melchisédek serait fictif, conçu d'après l'Adonisédek de *Jos.* X, 1. Mais il est possible aussi que le nom soit emprunté à une ancienne tradi-

tion : la donnée biblique n'en serait pas plus solide. Juifs et chrétiens ont spéculé sur le rapport de Melchisédek avec Abraham. Toutefois rien ne prouve que la légende de Melchisédek ne soit pas antérieure à la rédaction dernière de *Gen.* XIV. Melchisédek n'a sans doute jamais été prêtre du Dieu Haut ; mais qui sait s'il ne serait pas le fondateur mythique de Jérusalem ?

Des connaissances spéciales en astronomie et en littérature rabbinique seraient nécessaires pour discuter les conclusions de M. Sidersky touchant l'origine de la chronologie juive. Il ne s'agit pas, en effet, de rendre compte de la chronologie biblique, mais d'expliquer d'où vient l'économie de l'année israélite. Le point de départ est la fixation de la pâque à la première pleine lune du printemps. Comment s'y prenait-on dans les temps bibliques pour ajuster le calendrier lunaire des fêtes au cours de l'année solaire ? On ne sait trop. Beaucoup de gens hésiteraient plus que M. S. à parler de l'année lunisolaire instituée par Moïse, des connaissances astronomiques de Salomon, attestées par le livre de la Sagesse (VII, 17-19), de la science des temps que la *Chronique* (I, XII, 33) attribue aux hommes d'Issacar, sous le règne de David, etc. etc. M. S. a cru pouvoir reconstituer le calendrier juif pour les quatre-vingts premières années de notre ère, et fixer la date précise de la mort du Christ : vendredi 14 nisan, 3 avril, de l'an 33. Ce pourrait être peine perdue que de tenter la conciliation de deux données qui paraissent l'une et l'autre assez incertaines, le jour de la mort de Jésus dans la tradition apostolique, et le jour de la pâque juive en l'année où cette mort eut lieu. M. S. dit aussi que le concile de Nicée, en fixant la date de la pâque chrétienne, empêcha les Juifs de célébrer la leur le même jour : selon les témoignages ecclésiastiques, le concile décida que la pâque chrétienne n'aurait pas lieu le même jour que celle des Juifs; ce n'est pas précisément la même chose. La valeur du travail de M. S. paraît consister en ce qu'il dit, d'après les sources rabbiniques, sur la fixation du calendrier juif depuis la fin du premier siècle de notre ère.

Alfred LOISY.

Die Mysterienreligion und das Problem des I. Petrusbriefes, von R. PERDELWITZ. Giessen, Töpelmann, 1911 ; in-8, 108 pages.

Taufe und Abendmahl im Urchristentum, von W. HEITMÜLLER (*Religionsgeschichtliche Volksbücher*, I, 22-23). Tübingen, Mohr, 1911 ; in-12, 82 pages.

Das Abendmahl. Eine Untersuchung über die Anfänge der christlichen Religion, von F. DIBELIUS. Leipzig, Hinrichs, 1911 ; in-8, VIII-129 pages.

Il y a dans la dissertation de M. Perdelwitz une interprétation de la première Épître de Pierre d'après les conceptions et la terminologie des mystères païens qui, pour le principal, est digne de tout éloge, et une hypothèse touchant l'origine du document en question qui paraît fort contestable.

M. P. montre péremptoirement que la majeure partie de l'Épître

(I, 3-IV, 11) forme une instruction sur l'excellence et les devoirs de la vocation chrétienne, comme on imaginerait une homélie adressée à des néophytes qui viennent de recevoir le baptême. Les passages essentiels, expliqués de ce point de vue, avec rapprochements tirés des mystères, gagnent en signification et en clarté : le prédicateur, pénétré des idées de Paul, traite le baptême en véritable rite d'initiation, principe de régénération mystique et morale. Peut-être était-il superflu de chercher dans les mystères un équivalent complet de ce que dit I *Pier*. III, 19-22, touchant la prédication du Christ aux morts. L'influence des mythes païens n'est pas douteuse, mais la forme qu'affecte le mythe chrétien témoigne d'une adaptation originale. Jésus est allé porter l'Évangile aux morts du déluge, et M. P. reconnaît avec raison dans cette préoccupation du déluge un élément de spéculation juive. L'idée d'assurer aux morts le bénéfice du salut pouvait naître spontanément dans le christianisme ; d'autre part, les mythes de dieux descendus aux enfers se sont naturellement appliqués au Christ ; mais que pouvait faire le Christ aux enfers sinon annoncer le salut aux morts? On n'est pas obligé d'admettre que cette évangélisation serait imitée directement d'une prédication, d'ailleurs assez mal attestée, d'Orphée aux enfers.

Selon M. P., l'homélie primitive aurait été englobée dans une lettre (I, 1-2 ; IV, 12-V) du même auteur, adressée à une communauté de fidèles venus des provinces qu'énumère la suscription ; l'auteur de la lettre s'appelait Pierre, mais n'était pas l'ancien apôtre galiléen ; Marc et Silvanus, qui sont nommés à la fin, n'appartenaient pas davantage à la génération apostolique ; ces gens vivaient vers la fin du Ier siècle chrétien ; la tradition s'est trompée sur leur identité. Il semble plutôt que la tradition a été trompée. L'auteur de la seconde Épître (III, 1), qui se donne expressément pour le compagnon du Christ, a cru pouvoir se référer à sa première lettre. Ce qui a fait la fortune de celle-ci est qu'on la présentait comme l'œuvre du prince des apôtres. C'est faire violence au texte que de concevoir les destinataires de la lettre, les élus dispersés du Pont, de la Galatie, etc., comme appartenant à une seule et même communauté. On a voulu que Pierre eût écrit aux Églises. La suscription veut donner à la pièce le caractère d'une lettre encyclique, écrite par un « apôtre de Jésus-Christ » ; le nom de Pierre y vient pour authentiquer ce que l'apôtre n'a pas réellement écrit. Marc et Silvanus sont mentionnés pour le même motif dans la souscription, et la désignation énigmatique de Rome sous le nom de Babylone tend à la même fin ; il s'agissait d'affirmer, et aussi d'affermir, dans des circonstances particulières qui nous échappent, la communauté de tradition et de foi entre l'Église romaine et les Églises d'Asie mineure.

Ce que M. Heitmüller nous dit du baptême est entièrement satisfaisant. Dans la première communauté, ce fut un emprunt au

judaïsme, spécialement à la secte de Jean-Baptiste; conféré au nom de Jésus, c'était déjà un rite efficace, non un pur symbole; dans la conception de Paul, c'est un véritable sacrement, et sur ce point l'influence des mystères n'est pas niable. La question de la cène est plus compliquée; du moins les théologiens libéraux la compliquent davantage. M. H. ne réussit pas à débrouiller la confusion des témoignages touchant le dernier repas du Christ. Il voit bien que la parole: « Je ne boirai plus désormais de vin que dans le royaume de Dieu » (*Luc*, XXII, 18), est ce que la tradition offre de plus clair et de plus consistant. Mais, le troisième Évangile énonçant ensuite la présentation du pain avec ces mots: « Ceci est mon corps », il se persuade que cette formule est aussi bien garantie que l'autre; il incline à penser que Jésus a dit pareillement du vin: « Ceci est mon sang »; et comme il ne pense pas que le Christ ait enseigné la théologie de Paul, il prête à Jésus l'idée de faire valoir, en termes métaphoriques, sa personne, au sens moral, comme le lien qui unira ses disciples après sa disparition. Autant vaudrait dire que le Christ était un docteur allemand, protestant libéral, qui eut le tort de naître dix-neuf cents ans avant qu'on pût le comprendre, et qui même aurait parlé de façon à n'être pas compris. Les mots: « Ceci est mon corps », dans le récit de Luc, sont pour rejoindre la tradition de Paul, qui, dans Marc et dans Matthieu, s'est introduite à côté de la tradition primitive, représentée par les paroles: « Je ne boirai plus », etc. Quant à la tradition de Paul, M. H. l'a bien caractérisée. En ce point aussi, Paul a subi l'influence des mystères. Avant lui, chez les judéochrétiens, le repas de communauté avait déjà un caractère religieux; il se célébrait avec le souvenir de Jésus et dans l'espérance du prochain royaume; il est devenu dans les communautés de Paul un rite d'union mystique au Christ immortel, et une commémoration expresse de sa mort salutaire. M. H. pense trouver une certaine incohérence entre la théorie de la justification par la foi et ce que Paul enseigne des sacrements chrétiens. Un élément de religion pure aurait été contaminé. Jésus n'aurait connu que la religion pure, morale et personnelle. Hélas! il est bien à craindre que la doctrine de la justification par la foi au Christ mort et ressuscité ne doive aussi quelque chose, et même beaucoup, aux mystères païens. Et Jésus, qui a dit: « Je ne boirai plus de vin que dans le royaume de Dieu », se représentait ce royaume comme un festin. En vérité, cela n'est ni purement moral ni purement individualiste. Quand l'histoire des origines chrétiennes sera-t-elle dégagée de toute fiction théologique?

Chez M. Dibelius, la théologie n'entend pas se réserver un petit coin à l'abri de la critique; elle fait le procès de celle-ci. Les critiques libéraux veulent qu'il y ait un abîme entre Jésus et la communauté apostolique, et un autre abîme entre la communauté apostolique et saint Paul: pure illusion. On dit que Marc est plus ancien

que Matthieu : chimère. Et l'hypothèse des deux sources, Marc et *Logia*, pour Matthieu et pour Luc, est une hallucination de l'exégèse. Les récits de la cène dans les Évangiles et dans Paul se complètent et ils ne se contredisent pas. Toutes les difficultés s'évanouissent dès qu'on entend bien le mot διαθήκη, qui signifie « testament », rien que « testament », et qu'on s'obstine à traduire par « alliance ». Jésus savait qu'il devait mourir pour sauver les hommes ; au lieu d'écrire son testament en cette forme : « Je donne ma vie pour le salut du monde », il a dit à ses disciples : « Ceci est mon corps pour votre bien », « Ceci est mon sang de *testament*, répandu pour plusieurs », et il entendait signifier : « Je donne ma vie pour vous procurer le royaume de Dieu ». Paul ne viserait jamais que ce droit au salut, fondé sur le testament du Christ ; baptême et cène seraient de vrais sacrements en tant qu'ils expriment et réalisent pour chacun le droit en question. Paul, il est vrai, a bien l'air de rattacher l'effet aux sacrements mêmes ; Jean aussi ; et Ignace d'Antioche encore plus clairement. M. D. trouve que la nuance est secondaire...

Vues systématiques de théologie abstraite que ne rendent pas plus solides certaines critiques, parfaitement fondées, touchant les libéraux qui font de Jésus un apôtre de la religion parfaite selon l'idéal de Kant. La tradition évangélique est à discuter un peu plus sévèrement que ne fait M. D. Pour l'histoire impartiale, Jésus n'a pas formulé de testament, et la plus ancienne définition du sacrement eucharistique est dans saint Paul. Le Christ n'a point légué sa vie à ses disciples ; il ne leur a même pas légué le royaume des cieux, puisqu'il se promet d'y être avec eux. L'idée de testament n'est qu'accessoire, si tant est qu'elle existe dans les récits de la cène. Le mot διαθήκη, dans le langage biblique, signifie, comme son correspondant hébreu, la disposition, l'économie divine du salut, instituée par volonté spéciale, révélation et promesse de Dieu ; l'économie chrétienne fait pendant à l'économie mosaïque, laquelle n'a jamais pu être considérée comme le testament de Iahvé ; ni le mot « testament » ni le mot « alliance » ne rendent exactement l'idée dont il s'agit. On s'explique aisément que Paul soit le premier qui oppose en termes exprès la nouvelle économie à l'ancienne. M. D. n'a pas vu que le « testament » de Jésus consiste dans les paroles : « Maintenant je ne boirai plus de vin que dans le royaume de Dieu. »

Alfred Loisy.

M. Rostowzew, **Studien zur Geschichte der römischen Kolonates**, Leipzig et Berlin, Teubner, 1910. In-8°.

Ces *Études pour l'histoire du colonat romain*, de M. Rostowzew, constituent moins un traité général sur la question si complexe et si controversée du colonat qu'un groupe de contributions à l'histoire économique de plusieurs provinces de l'empire. L'auteur s'est, en

effet, occupé successivement de l'Égypte, d'abord ptolémaïque, puis romaine; de la Sicile; de l'Asie-Mineure; de l'Afrique romaine. A vrai dire, ce sont là presque les seules parties du monde romain pour lesquelles les documents permettent d'entrevoir ce qu'a été l'organisation de la propriété et de l'exploitation foncière, et par conséquent de retrouver ou au moins de rechercher l'origine, ainsi que le caractère du colonat. En outre, le grand avantage de cette méthode, c'est qu'elle n'incite pas à généraliser trop vite. M. Rostowzew observe en Égypte l'organisation de la propriété foncière et les conditions auxquelles s'est trouvée soumise, d'abord sous les Ptolémées, puis sous la domination romaine, l'exploitation agricole du pays; il s'efforce d'en fixer les caractères principaux; il reconnaît la continuité des faits historiques et économiques, tout en constatant que ces faits ont évolué au cours des siècles; mais il se tient strictement dans les limites du cadre géographique qu'il a adopté et il n'est point tenté d'étendre à tout l'empire romain les conclusions qu'il croit devoir tirer des faits observés dans la vallée du Nil. Et de même, quand il aborde l'étude des documents si intéressants découverts dans l'Afrique du Nord depuis une trentaine d'années, il évite de généraliser trop rapidement.

Ces *Études* de M. Rostowzew sont fondées sur une connaissance en général complète et exacte des documents, surtout des inscriptions grecques et latines, de certains textes capitaux comme les *Verrines* de Cicéron, des papyrus égyptiens, des ostraka et des Codes romains. Il nous est impossible, dans un bref compte-rendu, d'examiner en détail toutes les interprétations que M. Rostowzew propose des documents, parfois incomplets ou obscurs, qu'il étudie. Son livre est de ceux qui appellent la discussion : et ce n'est pas là, dans notre pensée, une critique. Les textes y sont expliqués et commentés minutieusement, saisis corps à corps, pour ainsi dire. Qu'on adopte ou non les solutions de détail proposées par M. Rostowzew, il sera impossible de n'en pas tenir compte à l'avenir. On rendra ainsi à ses recherches et à ses efforts pour résoudre un des problèmes les plus difficiles de l'histoire romaine, une justice et un hommage que lui-même n'a pas toujours rendus à ses prédécesseurs, même les plus éminents : c'est à peine, par exemple, si le nom de Fustel de Coulanges est cité une seule fois en note, sans même que soit mentionné le titre de sa magistrale étude sur le Colonat romain. Sans doute il est bien de connaître les moindres articles des érudits d'aujourd'hui ; mais aucun de ces articles n'a encore remplacé et ne doit faire oublier l'importante contribution apportée à l'étude du colonat par le maître éminent qu'a été Fustel de Coulanges.

J. Toutain.

S. Ball Platner, **The topography and Monuments of ancient Rome**, 2e édition revue et augmentée, Boston, 1911, in-8°.

La première édition du livre de M. Platner sur la *Topographie et les monuments de la Rome antique* a été publiée en 1904. « Bien que les fouilles opérées à Rome depuis cette date, écrit l'auteur dans la préface de cette seconde édition, n'aient pas été aussi importantes que celles de la période antérieure, néanmoins leurs résultats m'ont inspiré l'idée de publier une nouvelle édition de mon ouvrage. » Il n'y a pas lieu d'insister longuement sur cette seconde édition d'une œuvre parue il y a peu d'années et dont l'auteur a voulu surtout mettre à la portée des érudits, des étudiants et des hommes de goût qui s'intéressent aux antiquités de Rome les résultats acquis grâce aux recherches les plus récentes. Le volume de M. Platner se recommande par la clarté de l'ensemble, par la netteté et la précision des détails, par l'exactitude de l'information. Plusieurs plans et de nombreuses illustrations en rendent la lecture à la fois plus facile, plus attrayante et plus profitable. Moins détaillé et moins abondant, en ce qui concerne le Forum, que le volume de M. l'abbé Thédenat, il le complète heureusement pour le reste de la ville. C'est un instrument de travail que voudront avoir, à portée de leur main, tous ceux qui étudient l'histoire monumentale et la topographie de la Rome antique.

J. Toutain.

E. Rodocanachi, **Rome au temps de Jules II et de Léon X**, Paris, Hachette et Cie, 1912. In-8°, p.

Voici un nouveau volume consacré par M. E. Rodocanachi à cette ville de Rome, dont il a déjà décrit d'importants édifices, comme le Capitole et le château Saint-Ange, et dont l'histoire au Moyen âge et sous la Renaissance lui doit déjà maintes études d'un haut intérêt. *Rome au temps de Jules II et de Léon X* ne le cède en rien aux ouvrages antérieurs. Le sujet d'ailleurs présente une riche matière. « On voit rarement en histoire, écrit M. Rodocanachi dans son Introduction, s'accomplir une transformation aussi rapide et aussi complète que celle qui changea la face de Rome au lendemain de la mort du pape Alexandre VI (Borgia). C'est « une ville nouvelle », comme on le dit alors, c'est un monde nouveau qui surgissent. La Rome des premières années du xvie siècle, la Rome, telle que la formèrent Jules II et Léon X, et celle de la fin du siècle précédent, sont deux cités entièrement dissemblables. Le Moyen âge prend fin bien nettement. Il y eut alors vingt années sans pareilles. Rome devint le centre de la vie intellectuelle, artistique et politique de l'Italie ; elle fut commerçante et lettrée comme Florence, riche et puissante comme Milan et Venise ; gaie et policée comme Ferrare, féconde en plaisirs comme Naples..... On s'est proposé de décrire cette société et son milieu. Par une singulière rencontre, elle prit fin brusquement, comme elle

avait commencé. En quelques jours de destructions, de violences, de massacres et de rapines, les soldats de Charles-Quint anéantirent presque l'œuvre de Jules II et de Léon X. »

Le plan ainsi annoncé a été exécuté par M. Rodocanachi avec science et talent. Son livre est divisé en six parties dont les titres indiqueront tout l'intérêt : 1° *La Cour pontificale* ; 2° *Artistes, gens de lettres*; 3° *La ville et le peuple*; 4° *Administration de la ville*; 5° *Les fêtes et les réjouissances*; 6° *Le sac de Rome* (1527). La lecture de l'ouvrage est aussi agréable et piquante qu'instructive. Les détails que l'auteur accumule, d'après de nombreux contemporains, sur la vie privée, le luxe, les richesses, les divertissements plus ou moins profanes des cardinaux et de leur entourage ; les tableaux qu'il trace des réunions littéraires qu'ils aimaient à tenir, de la vie universitaire, des spectacles; les renseignements puisés aux meilleures sources, qu'il fournit sur les transformations matérielles de Rome, sur l'œuvre monumentale de Jules II et de Léon X, sur le caractère et les diverses classes de la population romaine; les récits émaillés d'anecdotes, et les descriptions colorées qu'il donne des cérémonies, des fêtes, des réjouissances populaires : tous ces éléments divers de l'œuvre se fondent en une vaste fresque, bien ordonnée dans l'ensemble, animée de nombreux personnages adroitement groupés, composée de mille épisodes, où les physionomies, les costumes, les gestes, tous les détails enfin sont d'une scrupuleuse vérité historique. Quant à la dernière partie, à ce sac de Rome, qui marque la fin tragique et sinistre du quart de siècle le plus brillant que Rome ait alors connu, le récit qu'en donne M. Rodocanachi se recommande surtout par la précision des faits, par le réalisme tantôt grossier tantôt effrayant des violences et des rapines qui furent alors commises. Parmi les documents publiés en Appendice, il n'en est point de plus curieux que la série des *Actes Notariés rédigés à l'occasion de l'occupation de Rome par les troupes impériales*.

Une illustration, abondante et soignée, ajoute au texte un vrai trésor de documents artistiques et historiques, dont le groupement dans le volume est d'un très haut prix. Tous ceux qui aiment l'Italie de la Renaissance sauront gré à M. Rodocanachi d'avoir consacré à la gloire de la Rome de Jules II et de Léon X cette œuvre nouvelle, à la fois scientifique et artistique, érudite et pittoresque, évocatrice et vivante.

J. TOUTAIN.

La vie et les écrits de Nicolas Machiavel, par Oreste TOMMASINI (Rome, 1911).

La seconde partie de l'ouvrage de M. O. Tommasini sur Machiavel et le Machiavélisme qui vient d'être publiée, se compose de 1000 pages de texte et de 500 pages de pièces justificatives. On pouvait penser qu'après la belle biographie de Villari, l'analyse de

Symonds, l'étude malheureusement interrompue de M. Ch. Benoist, sans oublier la première partie de la biographie de M. O. Tommasini qui formait déjà un volume de 800 pages, le sujet devait être épuisé. Il n'en est rien, à ce qu'on voit. Étant très complexe et un peu contradictoire, représentant un moment de l'histoire de l'humanité qui est comme le point d'interférence de plusieurs courants d'idées, le personnage de Machiavel peut être considéré sous des aspects extrêmement variés. M. Tommasini l'envisage comme patriote, il va même jusqu'à voir presque uniquement en lui l'un des précurseurs du *Risorgimento;* à l'en croire, son œuvre n'a d'autre cause que son amour ardent pour l'Italie et d'autre objet que de faire connaître à ses concitoyens ce qu'il leur convient de méditer et d'exécuter pour lui rendre sa liberté, voire sa puissance. Même dans ses comédies il tend à ce but, dit M. Tommasini, et en ceci il semble dépasser quelque peu ce qui est acceptable. Ainsi dans le Mandragore, si Machiavel établit que les plus belles femmes et peut-être les plus vertueuses sont de Florence, c'est à l'effet de rehausser les Florentines et partant les Florentins dans leur propre estime. Son œuvre historique est inspirée du même esprit. L'opuscule de Lucien sur la façon d'écrire l'histoire venait d'être traduit en italien par Pirckheimer (1515) et Machiavel, qui n'avait pu le lire en langue grecque, car il en savait tout juste l'alphabet, s'en inspira sans doute tout en négligeant ce qu'il dit touchant l'impartialité que doivent s'imposer les historiens. Accommoder l'histoire aux fins qu'on poursuivait paraissait louable alors, en tout cas tout à fait légitime. Lucrezia Salviati à qui on avait offert une vie d'Alexandre le Grand, l'envoie à Machiavel « pour y ajouter des ornements ». Machiavel usa sans scrupule de la latitude qui lui était donnée par l'opinion publique ; il prêta tant de bons mots à Castruccio dans la biographie fantaisiste qu'il fit de lui, que son ami Zanobi trouva lui-même qu'il avait vraiment dépassé la mesure et lui en fit un doux reproche, mais combien d'autres lecteurs durent l'en louer! Il fait mourir Castruccio à 43 ans pour pouvoir dire qu'il vécut autant d'années que Philippe de Macédoine et Scipion alors qu'il lui était difficile d'ignorer que cela était faux. Castruccio l'avait séduit; il composa sa biographie à Lucques encore toute imprégnée de son souvenir et où l'on continuait à l'appeler le Grand Lombard (1520) ; sa vie aventureuse et surtout ses succès lui parurent un excellent exemple à donner à ses contemporains et, s'inspirant bien évidemment de Plutarque et de la Cyropédie de Xénophon, il transforma son héros pour lui donner toutes les qualités qu'il jugeait propres à faire un citoyen parfait et bonnes à inculquer à ses concitoyens.

Quand il entreprit la composition de ses Histoires florentines, il en voulut faire aussi un enseignement ; sa vie antérieure l'avait préparé au métier d'historien ; il avait, comme chancelier, compulsé les

anciens diplômes, rédigé des procès-verbaux ; l'accès des Archives lui était facile et il savait ce qu'on en peut tirer ; toutefois son objet n'est pas tant de raconter que d'éclairer, *non ad scribendum sed ad probandum*, le passé ne l'intéresse qu'en la mesure où il se rattache au présent. Son idée première, au moment de composer ses Histoires, avait été de ne les faire commencer qu'à partir de l'année 1434, c'est-à-dire à partir du moment où les Médicis eurent définitivement la haute main dans les affaires publiques ; ce qui le décida à remonter plus haut, aux origines, mais en s'occupant surtout des événements intérieurs : « c'est que, écrit-il, aucun exemple ne prouve mieux la puissance de notre cité que celui de nos discussions qui auraient suffi à anéantir un État plus grand et plus puissant. » Et il écrit en langue vulgaire afin que chacun puisse profiter de ses enseignements.

Dans son poème si curieux intitulé l'Ane mort qui est, du moins à son début, comme une parodie de la Divine Comédie, il insère un chapitre où sont résumées ses vues sur la conduite des États ; il reproche particulièrement à sa patrie, comme à toutes les cités italiennes, leur ambition de s'étendre les unes aux dépens des autres. « Ce qui renverse les royaumes, c'est que les puissants ne sont jamais assez rassasiés de puissance. — De nos jours chacune des villes d'Allemagne vit dans la sécurité parce qu'aucune n'a un territoire de six milles d'étendue. — Henri et toutes les forces de l'Empire ne purent effrayer notre cité quand ses limites étaient bornées pour ainsi dire à nos murailles. »

A la différence de Dante, de Rienzo, de Pétrarque, Machiavel ne veut pas que l'étranger intervienne dans les affaires italiennes, même pour y réaliser son rêve. L'Empire et la Papauté lui sont également haïssables ; il est respectueux des dogmes, assurément, et des rites et ne se mêle nullement de querelles liturgiques, mais il estime que le Saint-Siège est trop faible pour assurer l'union de l'Italie et trop agissant pour n'être pas une cause de discords. Il le dit au pape Léon X ou peu s'en faut. Sa haine des Français n'a pas d'autre cause que son amour de l'Italie ; dans le tableau si intéressant qu'il fit après l'une de ses ambassades, de l'état de la France et du caractère des Français, il lui arrive de dire : « Ils sont ennemis de la langue des Romains et de leur renommée » et il ajoute : « Les Français sont naturellement avides du bien d'autrui, mais ils en sont prodigues comme du leur. — Au moyen de la force, ils tissent bien ce qu'ils avaient mal ourdi. — Les premiers accords que l'on fait avec eux sont toujours les meilleurs, etc. »

Ses traités que l'on pourrait appeler didactiques, le Prince et l'Art de la Guerre, sont plus vivement encore inspirés du même sentiment d'ardent patriotisme. S'il parle de Tite-Live, c'est pour pouvoir, à l'abri des anciens, attaquer et morigéner plus librement les modernes.

Ainsi dans toutes ses œuvres, excepté dans les poésies légères, les Canti Carnascialeschi, l'histoire merveilleuse de l'archidiable Belphegor, directement ou indirectement, Machiavel se propose soit de réveiller, soit d'éclairer et de diriger le patriotisme de ses contemporains. M. Tommasini multiplie les preuves à l'appui de son dire et, sous certaines réserves, sa théorie ne semble pas injustifiée.

E. RODOCANACHI.

E. LANDRY, **La théorie du Rythme et le Rythme du français déclamé.** — Paris, H. Champion, 1911; un vol. in-8°, de 427 pages.

Ce livre, qui est une thèse présentée en Sorbonne, aborde un sujet singulièrement ardu et s'efforce de démêler des relations bien complexes. Pour l'entreprendre, il était nécessaire de posséder avant tout une oreille fine et une forte éducation musicale; pour l'écrire, il a fallu s'aider des secours de la phonétique expérimentale, procéder aux mensurations de toutes sortes qu'elle entraîne. Et cela naturellement ne peut se faire qu'avec bien des tâtonnements, par une série d'approximations successives dans lesquelles il y a beaucoup de déchet. M. Landry qui a dépensé cinq ou six ans à ces études préliminaires, ne s'est pas dissimulé du reste la difficulté du sujet, et il ne cherche pas non plus à la dissimuler au lecteur. « L'interprétation de ces faits et de ces chiffres, dit-il dans sa préface, est plus hérissée encore de difficultés. Tout semble ici se liguer contre nous, la nouveauté des recherches, et la complexité de l'objet. La psychologie, dont nous avons surtout besoin, est une science encore embryonnaire... C'est pourquoi il ne saurait être question pour le moment, dans une pareille matière, et si l'on veut procéder par ordre, ni d'expériences, comme nous avons dit, ni même d'inférences tirées des statistiques, et encore moins de lois véritables et de véritables explications. » Ces aveux, il faut bien le reconnaître, ne sont pas de nature à encourager le lecteur, ni même à lui donner une grande confiance dans la solidité des théories qui vont être exposées. On se sent dès l'abord sur un terrain bien mouvant, et dans son désir de ne pas provoquer de déception en donnant moins qu'il n'aurait promis, M. L. a peut-être ici un peu dépassé la mesure. En somme, le plan de son livre est simple et tout à fait acceptable. Dans une première partie (p. 33-145), il s'occupe de la théorie du rythme considéré en lui-même; il en cherche l'origine dans les mouvements volontaires du corps humain, puis insiste sur la façon dont il peut être perçu et s'introduire dans l'art pour y faire éprouver un plaisir esthétique. La seconde partie est le cœur même de l'ouvrage (p. 149-308) : c'est là qu'il est question du rythme dans la déclamation française contemporaine, et qu'est examiné tout ce qui a trait à l'énergie, à la durée, aux accents d'où naissent les divisions rythmiques. Le nombre et le mètre y forment une division spéciale, où est discutée

la structure du vers français. Dans la troisième partie nous n'avons qu'un recueil des exemples sur lesquels s'étayait précédemment la discussion : l'auteur a choisi naturellement les meilleures déclamations qu'il avait à sa disposition, les plus nettes, celles qu'ont bien voulu lui fournir certains amateurs et quelques professionnels (Mounet-Sully, Mme Bartet, etc.) en se prêtant à des expériences de laboratoire. Je ne dis rien d'un court appendice, d'ailleurs fort intéressant, sur le rythme du vers italien comparé à celui du vers français.

L'économie de l'ouvrage me paraît donc bonne dans son ensemble. Mais il y a quelques questions, pour ainsi dire préjudicielles, dont l'auteur n'a peut-être pas assez tenu compte. Et d'abord il admet — sans même examiner la question — que depuis deux siècles et demi la déclamation française n'a pas varié, qu'elle s'est établie vers l'époque de Molière et de Racine, et est restée depuis ce qu'elle était alors. Mais l'affirmation est bien un peu gratuite; on se demande si la continuité d'une telle tradition est vraiment établie, et le Conservatoire après tout (ou ce qui en a d'abord tenu lieu) n'est antérieur que de quatre ou cinq ans à la Révolution. D'ailleurs le fût-elle, il ne s'ensuit pas qu'une telle tradition dût rester forcément immuable, et qu'avec les changements survenus dans la prononciation du français, de nouvelles possibilités rythmiques ne s'ouvrent pas un jour devant nos poètes. D'une part, en fait de poésie, M. L. a, il faut bien l'avouer, une esthétique un peu fermée, un peu archaïsante ; il n'envisage guère jamais que l'alexandrin classique à deux hémistiches et à quatre accents, tout au plus le vers romantique coupé en 4 + 4 + 4. Que vont dire les *vers-libristes?* D'autre part, dans la déclamation de la prose, il n'admet aussi qu'un seul dessin possible pour une période donnée. J'avoue que le rythme d'une période de prose, si elle a quelque étendue, m'a toujours paru quelque chose d'un peu flottant, et d'assez subjectif en somme : les schémas qu'on a parfois essayé d'en tracer (par exemple M. Lanson dans son *Art de la prose*) me semblent bien plus interversibles qu'on ne le dit, et du reste ils aboutissent à nous donner une sensation rythmique si vague qu'elle est à peu près variable à l'infini, et que je ne vois pas enfin quelles règles un peu précises on pourrait déduire de tout cela. Mais, en ce qui concerne la période poétique elle-même, n'y a-t-il pas assez souvent plusieurs interprétations possibles, et entre lesquelles nous avons le droit d'hésiter? L'artiste, quelque grand qu'il soit, est-il sûr de retrouver toujours le rythme intérieur par lequel s'était laissé guider le poète, et d'autres ne viendront-ils pas demain qui le comprendront et l'exprimeront d'une façon différente? En fait, après avoir résumé en quarante-neuf propositions ce qu'il considère comme étant le résultat de ses recherches, l'auteur de ce volume est forcé d'avouer — et l'aveu a dû lui coûter — que « ce qu'il nous importerait le plus de savoir, les lois de l'équilibre syllabique d'un

vers et surtout d'une période nous échappe presque complètement. » Alors en guise de conclusion, et pour se bien prouver que son travail n'a pas été inutile, il prend ce qu'il appelle un « exemple didactique », et le tire du reste du fameux quatrain de Joad : *Celui qui met un frein*... (dont par parenthèse il a un peu abusé dans tout le cours du livre). Mais que fait-il en somme ? D'après les six tracés qu'il a à sa disposition et les chiffres qui en résultent, il écarte d'abord ce qu'il considère comme des « anomalies manifestes », puis « s'il s'est trouvé chez quelqu'un une idée heureuse » il la lui prend ; et c'est ainsi qu'il emprunte à Mounet-Sully une conception particulièrement affirmative du dernier vers, d'autres traits à d'autres. Bref il trie, il choisit, il compose une sorte de mosaïque, qui sera le type rythmique idéal du quatrain : il n'était guère possible de mieux faire ressortir que les diseurs ne l'ont pas tous récité de la même façon.

Voilà quelques-unes des objections qu'on peut faire à cet ouvrage, où je me plais d'ailleurs à reconnaître une grande somme de travail, une certaine originalité même, et l'horreur des sentiers battus. Maintenant je me demande si M. L. a vraiment déblayé le terrain, autant qu'il le croit, et ouvert des voies où forcément on devra s'engager après lui ? Qu'il songe lui-même combien il a fait bon marché de certains ouvrages de ses devanciers, par exemple de celui de Pierson, qui n'avait pas eu, à vrai dire, la phonétique expérimentale à sa disposition, mais qui avait l'oreille bien fine. — Je me permettrai, en terminant, une petite observation d'un tout autre genre. Cet ouvrage étant déjà forcément hérissé de termes techniques assez nombreux, je crois qu'il eût été bon de ne pas en rendre le style plus pénible encore au lecteur par une affectation de certains tours archaïques, ainsi la place donnée au pronom (*je le vais dire*), l'emploi de *comme* interrogatif pour *comment*, la substitution constante de *quoi* à *lequel* derrière une préposition, et quelques autres. Tout cela, c'est pour l'écolier limousin.

E. Bourciez.

C. W. Wahlund, **Bibliographie der franzoesischen Strassburger Eide vom Jahre 842.** — Paris, H. Champion, 1911 ; un vol. in-8°, de 54 pages.

M. Wahlund, qui avait déjà donné dans divers recueils une bibliographie des *Serments de 842* pour le xvi^e et le xvii^e siècle, achève en quelque sorte son travail dans cette publication faite à propos de l'anniversaire du professeur Geijer. Il est presque inutile d'ajouter qu'il a traité la période concernant le xviii^e siècle avec non moins de soin et de patience que les précédentes : si bien que rien ne semble lui avoir échappé qui ait quelque importance ou quelque valeur historique. De 1702 à 1787, M. W. a retenu 43 commentaires faits soit en France, soit en Allemagne, en Angleterre ou ailleurs sur le célèbre texte, ce qui donne très exactement la moyenne d'un tous les deux

ans. L'intérêt consiste ici à voir quelle idée on se faisait à ce moment-là des origines de la langue française, et c'est ce qui se dégage en effet des analyses et des extraits qui nous sont mis sous les yeux. Il est fort curieux de voir combien ces idées ont été encore incertaines et flottantes, avec des lueurs et des reculs brusques, pendant tout le XVIII[e] siècle. Tandis que Bonamy en 1759 émettait des théories raisonnables dans leur ensemble et correctes, à peu de chose près, sur la façon dont le latin s'est transformé, certains autres cherchaient à démontrer que leurs patois contemporains n'étaient pas encore très distants de la langue des Serments, et c'est ce que faisait par exemple Astruc en 1737 pour le languedocien, ce qu'insinuait Oberlin en 1775 pour le lorrain. Mais que dire surtout des rêveries des celtomanes, celles qui s'étalent en 1754 dans l'ouvrage de Bullet, et que Le Brigant reprit avec plus de fougue en 1787, à la veille de la Révolution ! En somme M. Wahlund a réuni là des documents fort intéressants pour l'histoire des études romanes, à une époque où elles n'étaient point encore entrées dans leur phase scientifique.

E. Bourciez.

G. Koukal, Etymologische Streifzüge (Beiträge zur französischen Wortgeschichte). Vienne, 1911, in-8° de 24 pages.

Dans cet opuscule (qui est un tirage à part du LVI. *Jahres-Berichte der K. K. Staats-Oberrealschule*) M. Koukal a donné une petite contribution à l'étymologie française. Il cherche à démontrer par exemple que *falco* est un mot d'origine germanique (donc ne se rattache pas à *falx* comme Baist l'avait proposé), et cela semble assez bien établi par une dissertation très documentée, reposant sur des considérations de géographie et de culture historique. D'autre part, en Italie et en France, le mot *autour* ne vient point d'Espagne, et ne représente pas *astur* (Meyer-Lübke indique *acceptor*) ; il continuerait tout simplement une expression composée *avis-turris* : ceci est plus hardi, et demanderait qu'on y réfléchît encore un peu. En outre on trouvera ici, données plus brièvement mais de façon intéressante, des probabilités sinon des certitudes sur l'étymologie des mots français *gaule*, *guinche*, *malot*, *écrou*. — Une seule de ces notes, la première, se rapporte à ce que j'appelle volontiers pour ma part un « mot grammatical », et c'est de notre préposition *avec* qu'il s'agit. L'auteur y résume bien les idées qui depuis quelques années se sont fait jour, et précisées peu à peu : point de doute que *avec* ne représente *ab-hoc* (peut-être serait-il plus exact de dire *ab-hoque*). Seulement qu'est le *ab* premier terme de cette composition ? C'est un *apud* atone qui, au sud de la Gaule, est devenu *apu*, puis *ab*(*u*), aussi *am* par assimilation (d'où une forme contaminée *amb*, etc.). Au Nord, cet *apud* accentué passe par *avud* à *aud*, d'où l'a. fr. *od*, *ot*, *o*. Voilà qui va bien : mais si la forme *ab* n'appartient pas au Nord, où s'est constitué le composé *ab-*

hoc qui précisément n'est pas provençal ? M. Koukal ne le dit pas. Faut-il lui assigner comme lieu d'origine un point intermédiaire entre la zone du Midi et la zone française proprement dite ? Cela n'aurait après tout rien d'impossible.

E. BOURCIEZ.

Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie : XXVII. **Prinzipienfragen der romanischen Sprachwissenschaft**. Teil II. Halle, M. Niemeyer, 1911 ; un vol. in-8°, de 201 pages.

Ce second volume des études dédiées à M. Meyer-Lübke ne le cède point en intérêt au premier, celui qui a déjà été signalé et analysé ici (voir *Revue Critique* du 25 mars 1911). Il renferme, comme l'autre, quatre études distinctes. La première est due à M. P. Skok, et traite de la *Composition verbale dans la toponomastique romane* (p. 1-56). Les mots en question sont essentiellement formés, comme on le sait, d'un impératif et d'un nom qui est ordinairement régime, parfois aussi au vocatif. Dans ce sujet l'auteur essaie d'introduire des divisions et des subdivisions qui sont admissibles sans doute, mais dont quelques-unes ne laissent pas d'être un peu fragiles : car de ce que certaines de ces dénominations apparaissent aussi par exemple comme noms de familles je ne vois pas trop ce qu'on en peut tirer pour établir une division, et il est assez naturel que l'appellation donnée d'abord au sol se soit attachée ensuite à ceux qui l'habitaient. M. S. nous a donné une liste fort intéressante de 150 verbes qui se retrouvent communément dans ces composés, et dont les plus productifs ont été *cantare*, *guardare*, *mirare*, *taleare*, *tornare*, etc. En somme c'est surtout l'Italie et la Gaule qui sont riches en formations de ce genre, et l'Espagne, à ce qu'il semble, l'est beaucoup moins. — Dans la troisième étude, Mlle A. Sperber a fourni une contribution étymologique relative à la *Formation des noms d'enfants en roman* (p. 144-161). D'après elle, l'esp. *muchacho* serait un dérivé de *mucho*, lequel représenterait à son tour le lat. *musculus* « petit rat », et phonétiquement cela est très correct, mais il est un peu surprenant que ce *mucho* n'ait laissé aucune trace. Le gascon *goujat*, *gouge* se rattacherait à *gobius*, *gobionem*, et par conséquent signifierait à l'origine « petit poisson » : voilà qui est encore possible, ingénieux même, mais il y aurait encore des recherches à faire sur ces mots qui n'apparaissent pas dans les plus anciens textes de la Gascogne, et qui devaient cependant y être usuels à l'époque de la guerre de Cent ans, puisqu'ils ont remonté à ce moment-là vers le nord. Dans l'ital. *ragazza* il faudrait voir une racine plus ou moins onomatopéique *rac*, *rag* et un suffixe *-azza*, l'ensemble désignant du reste à l'origine la « pie grièche ». L'ital. *monèlla* représenterait le lat. *monēdula* « geai », qui est déjà chez Plaute un terme de caresse, et il ne semble pas en effet que la qualité de la voyelle soit un obstacle à cette façon de voir, ayant subi l'influence du suffixe *-èlla*. J'ai plus de peine à croire que l'ital. *piccola*

provienne de *pica*, et que l'ital. *piccino* soit en relation directe avec le prov. *pichoun* (pipionem) : l'existence d'une racine *pic* indiquant la petitesse, et probablement celtique, me paraît toujours probable, et de ce que *piculus* aboutit à *picchio* « pivert », il ne s'ensuit pas qu'il n'ait pu se former plus tardivement un autre *picculus* où le suffixe se soit conservé intact. A propos de l'ital. *toso*, prov. *tos*, qui sont évidemment le lat. *tonsus*, M^lle S. a donné des détails précis sur la façon dont on coupait les cheveux pendant le haut moyen âge. — Le dernier travail du volume est de M. E. Gamillscheg, qui a donné *Sur la substitution des sons* (p. 162-191) une contribution fort intéressante. L'étude est relative surtout aux consonnes, et porte en particulier sur les faits qui se sont produits lors du mélange des Romans et des Germains. Elle montre par exemple comment, en ladin, d'un croisement entre *tch*, *dj* et l'italien *ts*, *ds* ont résulté des consonnes interdentales. L'auteur a insisté également sur la différence acoustique qu'il y avait entre un phonème sourd et un sonore dans certaines circonstances; il en a déduit une explication du passage de *v* à *f*, de *f* à *pf*, etc.

Il me reste à parler du second de ces mémoires, le plus développé puisqu'il occupe à lui seul la moitié du volume, le plus important aussi par l'intérêt général des questions qu'il soulève. Il est dû à M^lle E. Richter et est intitulé : *Des connexités internes dans le développement des langues Romanes* (p. 57-143). Répond-il exactement à ce titre, d'ailleurs un peu vague et vraiment trop compréhensif ? Je ne sais. Mais en tout cas il semble bien avoir été inspiré à l'auteur par une critique adressée à l'ouvrage connu sur le *Wortstellung* qu'elle a publié il y a huit ou neuf ans. On lui avait reproché de ne pas montrer assez le rapport qui existe entre l'ordre des mots et le rythme de la phrase : elle a donc cru bon d'y insister ici. M^lle R. débute du reste par des considérations toutes générales sur la continuité des diverses évolutions linguistiques, et s'élève avec vivacité contre la conception d'un développement mécanique du langage. Pour elle, les faits phonétiques sont de même nature que ceux de la sémantique, procédant les uns et les autres d'une seule force qui est l'esprit. Dès lors, et s'il est dûment établi que le langage n'est en rien quelque chose de physico-mécanique, il deviendra déplacé, sinon dangereux, d'appliquer à l'observation des phénomènes linguistiques cette exactitude mathématique, avec laquelle nous pouvons par exemple observer et prévoir les phénomènes du monde physique. Je résume les idées, sans entrer dans une discussion qui nous entraînerait un peu loin : ces idées, j'y souscris d'ailleurs pour ma part sinon complètement, du moins dans une large mesure. Et j'aurais mauvaise grâce à ne pas admettre aussi la définition du latin vulgaire qui est donnée ici à la p. 80, car c'est à peu près celle que je défends moi-même depuis longtemps, et qui se trouve notamment au § 43 de mes *Eléments de linguistique romane* : c'est bien à une distinction entre

la langue écrite et la langue parlée que doit se ramener en somme celle du latin classique et du latin vulgaire. Sur le point de départ initial des langues romanes, sur la date du fameux *punctum saliens*, j'aurais plus de réserves à faire : mais passons.

Après ces préliminaires très intéressants en eux mêmes, M[lle] R. est entrée dans le vif du sujet qu'elle entendait traiter, et l'a réparti en quatre chapitres qui sont tous assez étendus. S'appuyant sur les textes que nous ont laissés les anciens, et les interprétant une fois de plus, elle a cherché à établir d'abord quel était le rythme de la phrase latine, puis le rapport qu'il y avait entre ce rythme et l'ordre des mots. Elle a montré ensuite que le rythme de la phrase et du mot latins est de descendant devenu ascendant, et qu'il en est résulté certains changements dans l'articulation. Enfin dans un dernier chapitre, et très dense, qui cherche à embrasser presque toute l'évolution phonétique, il est question de l'influence qu'a eue la « poussée expiratoire » sur le développement de l'articulation des langues romanes. Et M[lle] R. constate en terminant que le français (auquel il faut joindre cependant les dialectes de l'Emilie et de la Rhétie) est la seule des grandes langues littéraires qui ait abouti sans réserve à l'ordre ascendant; les autres en sont restées à un stade intermédiaire. Je crois cette conclusion exacte : mais dans cette démonstration touffue, et au détail de laquelle je ne puis que renvoyer le lecteur, il y a cependant quelque chose qui m'inquiète. Je trouve que, par un artifice d'exposition, l'auteur dans tous ces chapitres a constamment étendu à la phrase ce qu'elle disait du mot, mais sans le prouver pour la phrase elle-même. Il y a là une sorte de confusion volontaire entre deux choses qui sont en somme assez distinctes, et ce qui est valable pour la prononciation du mot ne l'est pas forcément pour celle d'un groupe, tant que ce groupe n'est pas unifié. De même, lorsqu'au début de son opuscule, M[lle] R. pose en principe que relativement au latin l'ordre des mots moderne se distingue de l'ancien en ce qu'il tient compte davantage de l'auditeur — qu'il a donc été non pas précisément un progrès logique, mais plutôt un progrès dans le développement de la civilisation — elle émet une idée assez neuve et même profonde. Mais cette idée est-elle juste de tous points? Suffit-il de distinguer comme ici un ordre des mots *habituel*, et un autre *occasionnel*, l'habituel étant celui qui consiste à passer de l'élément connu au nouveau (donc inconnu de l'auditeur), tandis que par l'ordre occasionnel le sujet parlant procède d'une façon inverse et n'a plus égard à son auditeur, mais à des préférences subjectives? Les données du problème ainsi posé ne sont pas complètes, il me semble, ni suffisantes pour qu'on arrive à une solution. Il faut encore tenir compte du principe de l'enchainement des idées, et de la façon dont il entre en conflit avec ce qu'on appelle l'ordre habituel ou grammatical : je ne crois pas qu'aucune considération sur

les changements d'articulation puisse en dispenser. C'est ce qu'avait bien vu et établi jadis Henri Weil dans ce lumineux petit opuscule, auquel les gros livres écrits depuis un demi siècle n'ont rien ajouté de vraiment essentiel. Pourquoi Mlle Richter y fait-elle à peine allusion dans une courte note? Elle était en veine pourtant de rendre justice aux devanciers, car elle a précisément insisté elle-même sur le mérite des *Lectures* de H. Blair publiéee en 1783, et inspirées du reste de l'esprit de Condillac. Mais elle exagère un peu en disant que ces *Lectures* sont aujourd'hui profondément inconnues de tous les spécialistes : du moins pour ma part, je n'accepte pas le reproche.

E. Bourciez.

G. Wendt, **Syntax des heutigen Englisch**, *I. Teil. Die Wortlehre.* Heidelberg, Winter, in-8, 328 pp. 1911.

J. Knecht, **Die Kongruenz zwischen Subject und Prädikat im Elisabethanischen Englisch**. Heidelberg, Winter, in-8, 150 pp. 1911.

Nous ne croyons pas qu'il existe de grammaire anglaise conçue sur le même modèle que celle du docteur G. Wendt. Examinant les règles classiques de la syntaxe, il s'est demandé si elles sont encore observées aujourd'hui. Il s'est donc préoccupé de recueillir un grand nombre d'exemples, choisis de préférence dans la littérature périodique et chez les romanciers. Bien entendu, les journaux mal rédigés et les auteurs excentriques ont été écartés. On se rend compte de ce qu'il a fallu de temps et de patience pour mener pareille tâche à bonne fin, et quel précieux instrument de travail les anglicisants pourront trouver dans cet ouvrage, quand il sera complet. En appliquant à l'étude de la grammaire les procédés de la méthode directe, on doit aboutir aux mêmes constatations que le docteur G.-W., et reconnaître le peu de fondement des interdictions édictées par les grammairiens au nom de « la correction classique ». Rien de moins fixe que le « bon usage » du cas possessif, du pluriel des noms composés, des comparatifs. On lit dans les grammaires que l'adjectif précède le substantif à moins d'être suivi d'un régime, mais les périodiques multiplient les exceptions de telle façon qu'on en vient à se demander si ce n'est pas surtout l'euphonie qui détermine la place de l'adjectif. Comparez cette citation d'un journaliste : « This is an unfailingly and now and then poignantly interesting work » et cette phrase de Washington Irving : « The English is a character not to be hastily studied » ; lequel des deux se révèle véritable écrivain, celui qui prend son oreille pour guide ou celui qui défère aux oukases des compilateurs de syntaxes? Grâce au docteur G.-W., l'on apprend que le relatif *which* est encore employé avec un antécédent masculin ou féminin, qu'un même régime peut se construire dans la même phrase avec deux verbes exigeant des prépositions différentes, qu'un verbe peut avoir un sens actif et un sens intransitif (*to fight a boat* signifie *combattre* et *faire combattre*), et que ces accrocs à la correction traditionnelle, ce sont

les plus estimables écrivains qui s'en rendent coupables. Il n'est pas étonnant, en fin de compte, que la syntaxe se soit si peu fixée : la langue anglaise n'a jamais eu de vraie tradition littéraire; jamais les grands prosateurs anglais n'ont consenti à observer des règles uniformes [1]. Aussi la langue est-elle restée souple, pittoresque et variée comme au XVI[e] siècle; mais si elle n'a rien perdu de ses qualités natives, elle n'a guère gagné depuis trois siècles.

Le docteur J. Knecht étudie chez les auteurs du temps d'Élisabeth quelques particularités syntactiques. On trouve chez Shakespeare et ses contemporains un sujet pluriel avec un verbe en *-s* ou en *-th*, c'est-à-dire au singulier. Partant de là, l'auteur étudie l'accord du sujet et du verbe au XVI[e] siècle. Il aurait été intéressant de rechercher si quelques-unes des anomalies relevées par M. K. se retrouvent encore de nos jours. Ch. BASTIDE.

FIAUX (Louis) **Armand Carrel et Emile de Girardin.** Paris, Rivière, s. d. In-8° XVII-355 p. 3 fr. 50 (avec le portrait de Carrel par H. Scheffer, en héliogravure).

Cette étude soignée et neuve intéressera même ceux qui trouveront le principal argument de l'auteur moins solide que sa thèse ne paraît d'abord vraisemblable. M. F. veut prouver que Carrel s'est battu avec Girardin surtout pour empêcher qu'on ne divulguât une liaison irrégulière qu'il avait contractée depuis longtemps. Sa plus forte preuve est ce propos qu'Am. Pichot dit avoir recueilli, au *National*, de la bouche de Carrel : « Mon adversaire m'a menacé de faire ma biographie et d'y faire figurer une personne dont je ne souffrirai pas que le moindre souffle touche le voile. Je le tuerai ou il me tuera. » Or le 21 juillet 1836, jusqu'à 11 heures du soir, Carrel n'était pas sûr que le duel eût lieu et le 22, à 7 heures du matin, il attendait ses témoins au boulevard de l'Opéra pour se battre à S. Mandé ; on n'imagine donc pas bien comment Pichot a pu être informé et accourir au *National*. Puis, cette sombre intention de Carrel s'accorde mal avec l'autorisation qu'il avait donnée à ses témoins et qu'il renouvela sur le terrain même, d'accepter un arrangement qui serait honorable; elle s'accorde mal avec la question pleine de confiance qu'il posa à Girardin avant d'aller prendre son poste de combat, avec la déclaration spontanée dont il accueillit la réponse de Girardin, avec l'intérêt qu'il témoigna pour la blessure de son adversaire. Mais le volume de M. F. n'en est pas moins attachant. Fruit de lectures considérables, il nous apporte d'abondants détails sur tous les acteurs du drame, en particulier sur la maîtresse de Carrel que M. F. a le bon goût de ne pas nommer (c'est probablement aussi par délicatesse qu'il ne dit pas d'où il tire

1. Comme le constate M. Bernard Shaw, à propos des « split infinitives » qui résistent aux efforts des grammairiens, « the natural healthy-minded Englishman always splits his infinitives, so following the genius of the language, which is to split everything. »

ses documents sur elle) et sur les témoins des deux adversaires. Il connait très bien la presse du temps et non pas seulement pour la semaine du drame. Il voit surtout Carrel par ses beaux côtés, mais ce qui serait un tort dans une biographie complète du personnnage est presque une qualité dans le cadre où M. F. s'est renfermé. Certaines pages ont une réelle portée : la prompte réconciliation de Capo de Feuillide, celui qui avait embarqué Carrel dans l'affaire, avec Girardin et avec le Gouvernement de juillet suggère de tristes conjectures que d'ailleurs, et avec raison, M. F. ne donne pas pour des certitudes.

Charles Dejob.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 15 mars 1912*. — M. Cordier annonce qu'il a reçu du Dr Legendre une lettre datée de Hong-Kong, 13 février. Le Dr Legendre confirme les détails de l'agression dont il a été l'objet ; il allait gagner le Tong-King, et de là le Yun-nan, si la situation permettait d'y travailler.

M. Babelon annonce que la commission du prix Duchalais a partagé ce prix en deux parties égales entre M. Jules Sambon, pour son ouvrage intitulé : *Repertorio generale delle monete coniate in Italia*, et M. Antoine Sabatier, pour sa *Sigillographie historique des administrations fiscales, communautés ouvrières et institutions diverses. Plombs historiés de la Saône et de la Seine*.

M. Prou annonce que la commission du prix Bordin a décerné : 1° un prix de 1,500 francs à M. F. Chalandon, pour son histoire de *Jean II Comnène et Manuel Comnène* ; — 2° trois récompenses de 500 fr. chacune : au F. Fredegand Callaey, pour son livre intitulé : *L'idéalisme franciscain spirituel au* XIV*e siècle ; étude sur Ubertin de Casale* ; à M. Jean Longnon, pour son édition de la *Chronique de Morée* ; à dom Antonio Staerke, pour son livre : *Les mss. latins du* V*e au* XIII*e siècle conservés à la Bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg*.

M. Héron de Villefosse informe l'Académie que M. le chanoine Leynaud, curé de Sousse, grâce à une subvention de la Société française des fouilles archéologiques, est en mesure de reprendre l'exploration des grandes catacombes d'Hadrumète. De son côté, M. le duc de Loubat a fait parvenir à M. Leynaud une généreuse contribution personnelle. — M. Leynaud vient d'ailleurs de découvrir une plaque de marbre blanc portant l'épitaphe d'un centurion de la IIe légion Parthique. Le tombeau de ce centurion a été ouvert le 2 mars. Au fond d'une auge était déposé le corps du défunt, recouvert d'une couche de plâtre très blanc ; aucun objet près du corps. Le squelette, bien conservé, mesure 1 m. 72 de longueur. L'épitaphe, gravée avec soin, est ainsi conçue : *Q. Papio Q. F. Saturnino. | Iuliano centurioni. | leg. II. Part. vix. ann. LX | Papia Victoria soror | piissima fratri suo | fecit*. On remarquera l'absence de la formule *Dis manibus sacrum*. Cette inscription ne peut être antérieure au règne de Septime Sévère auquel on doit la création des trois légions Parthiques. Elle fournit donc une date importante à retenir pour l'histoire de ces catacombes. Comme on ne possède aucun témoignage sur un séjour des légions Parthiques en Afrique, il parait probable que ce Q. Papius Saturninus était venu finir ses jours dans sa patrie, auprès de sa sœur, Papia Victoria, qui prit soin de sa sépulture. On a relevé à Lambèse les épitaphes de deux centurions de la IIIe légion Parthique, morts l'un à 70 ans, l'autre à 54 ans, dont la présence dans le cimetière de Lambèse ne peut s'expliquer que par des motifs analogues.

M. le comte Durrieu signale une série d'importants documents historiques dont M. Delaville Le Roulx, récemment décédé, avait réuni des copies. Parmi ces documents se trouvent : une correspondance en langue grecque échangée, vers la fin du XVe siècle, entre le sultan et le grand-maitre de l'Ordre des Hospitaliers alors installé à Rhodes ; une lettre en français écrite de Rome par Djem, frère du sultan Bajazet ; enfin d'autres lettres relatives à l'expédition de Charles VIII en Italie, où il est nettement indiqué qu'en partant pour l'Italie le roi de France se proposait en réalité d'aller conquérir Constantinople.

M. le Dr Lalanne fait une communication sur trois bas-reliefs à figuration humaine de l'abri sous roche de Laussel (Dordogne). — MM. Dieulafoy, Salomon Reinach, Heuzey et Prou présentent quelques observations.

M. Psichari continue sa communication sur *lamed* et *lambda*.

M. Cuq communique en seconde lecture son mémoire sur certaines particularités juridiques du sénatus-consulte de Délos relatif au culte de Sarapis.

Léon Dorez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 14 — 6 avril. — 1912

W. J. Hinke. **Selected babylonian kudurru inscriptions**. Semitic study series, nº XIV. Leiden, Brill, 1911. 1 vol. xi-90 p., in-8°. 6 M.

M. Hinke a donné en autographie le texte cunéiforme de huit *kudurru* ou chartes de donation. Ces documents sont datés des règnes de *Nazi-Marruttaš*, *Meli-Šipak*, *Marduk-apal-iddina*, *Nabû-kudurri-uṣur I*, *Ellil-nâdin-aplu*, un roi de la dynastie de *Paše*, et *Marduk-nâdin-aḫê*. Le *kudurru* de *Nabû-kudurri-uṣur I* est celui dont M. Hinke a donné autrefois la transcription et la traduction dans un travail d'ensemble sur les *kudurru* (Cf. *Rev. Crit.* du 23 juillet 1908), mais dont le texte original était demeuré jusqu'à présent inédit. M. Hinke a rendu un réel service aux études assyriennes en réunissant dans un livre facile à manier des textes dispersés dans des publications épuisées ou chères et d'un format mal commode. Il serait fort à souhaiter qu'un second fascicule nous donnât les autres *kudurru*. L'autographie est soignée et d'un bel aspect. J'ai pourtant relevé quelques erreurs : p. 9, l. 58, un signe *la* omis; p. 11, l. 39, un signe *nu* omis; p. 17, l. 8, il aurait fallu indiquer que l'original porte *ba* au lieu de *zu*.

C. Fossey.

J. Kohler et A. Ungnad. **Hundert ausgewählte Rechtsurkunden aus der Spätzeit des babylonischen Schrifttums** von Xerxes bis Mithridates II (485-93 v. Chr.). Leipzig, Pfeiffer, 1911, 89 p., in-8°.

Les cent textes traduits par M. Ungnad sont extraits des tomes VIII,

IX et X de *The Babylonian Expedition of the University of Pennsylvania*, du fascicule IV des *Cuneiform Texts..... in the British Museum*, des fascicules III et IV des *Vorderasiatische Scriftdenkmäler* de Berlin, des *Arsaciden-Inschriften* de Strassmaier et des *Inscriptions of the reigns of Evil-Merodach*, etc. d'Evetts. L'interprétation est celle que les travaux antérieurs de M. Ungnad nous donnaient le droit d'attendre ; c'est dire qu'elle est strictement philologique et que les historiens du droit étrangers aux études babyloniennes peuvent l'utiliser en toute sécurité. Le seul regret que l'on puisse exprimer, c'est que M. Ungnad se soit borné à un choix si restreint. Le commentaire juridique que M. Kohler a donné à la suite de cette traduction résume les principaux faits qui en ressortent. J'y relève la présence en Babylonie de nombreux étrangers égyptiens, grecs, perses, araméens, indiens — un index des noms propres non babyloniens permet de s'en rendre compte rapidement ; — le développement du contrat en forme de dialogue, d'où est sorti le chirographe dans lequel la personne qui s'engage parle seule ; la disparition des prêtresses qui interviennent si fréquemment dans les transactions de l'époque ancienne ; la capacité de contracter accordée aux esclaves, qui traitent non seulement pour leur maître mais pour eux-mêmes. La terre féodale peut être hypothéquée et le service militaire peut être remplacé par une somme d'argent ; le taux de l'intérêt monte sous Darius II jusqu'à 40 o/o ; le cheptel du droit français et allemand existe déjà en Babylonie ; la commandite et la société en commandite également ; le droit babylonien s'est maintenu jusqu'à la fin de l'époque perse, notamment en ce qui concerne les biens. On peut dès à présent établir des parallèles intéressants, entre le droit babylonien du Ier siècle avant notre ère et le droit égypto-grec révélé par les papyrus. M. Kohler en donne quelques exemples et fait justement remarquer qu'il ne faut pas voir forcément dans ces ressemblances le résultat d'emprunts.

C. Fossey.

Egyetemes irodalomtœrténet (Histoire universelle des littératures). Tome IV. Peuples ouralo-altaïques et slaves. Budapest, Franklin, 1911, xi-746 p. gr. in-8°, avec de nombreuses illustrations.

Le grand ouvrage de vulgarisation publié sous la direction de M. Gustave Heinrich, est arrivé à son IVe volume. Les trois premiers, consacrés à l'ancien Orient, à la Grèce, à Rome, aux littératures romanes et germaniques, sont plutôt destinés à répandre le goût des littératures étrangères dans le public magyar. Les savants les plus renommés de la Hongrie y ont collaboré. Le volume que nous annonçons aujourd'hui mérite d'être connu, même en dehors du pays auquel il est destiné. La première partie contient, en effet, l'exposé de l'état actuel de nos connaissances sur les langues et

les littératures ouralo-altaïques. Puisque la plupart des idiomes qui constituent cette famille, sont presque inconnus et que le public même lettré, n'a que des notions très vagues sur le groupe ougro-finnois, il serait à souhaiter que ce premier essai, dû à MM. Bernard Munkácsi et Aladár Bán fût traduit dans une langue plus accessible aux savants que le hongrois.

M. Munkácsi retrace à grands traits les caractères principaux de la grande famille ouralo-altaïque qui se divise en deux branches : la branche orientale (le turc, le mongol, le toungouze-mandchou) et la branche occidentale (toutes les langues ougro-finnoises et le samoyède.) il nous montre l'état primitif de ces peuples qui occupaient jadis tout le territoire qui s'étend de la mer Caspienne jusqu'à la Corée et qui firent souvent trembler l'Europe par leurs invasions (Huns, Magyars, Mongols). Les études linguistiques et ethnographiques sur ces peuples se poursuivent aujourd'hui surtout en Russie, en Finlande, en Suède et en Hongrie; elles ont permis à M. Munkácsi qui lui-même a voyagé longtemps en Sibérie et a fait des travaux remarquables sur les Vogouls, d'établir la parenté de ces races, de chercher l'influence que les Aryens ont pu exercer sur ces peuples que l'Avesta mentionne déjà, que les Grecs dénommaient Scythes, les Byzantins Turcs et qu'on a longtemps appelés des Touraniens. La vie sociale et intellectuelle de ces peuples ne peut être élucidée que par les rares documents littéraires que nous possédons. M. Munkácsi explique les inscriptions que le génie de Thomsen a rendu intelligibles aux savants, il dit un mot de la parenté du japonais avec ce groupe, parenté qui n'est pas encore bien prouvée, mais il rejette l'hypothèse des savants qui voudraient faire entrer le summérien dans la famille ouralo-altaïque. La parenté de l'étrusque avec ce groupe dont M. Martha vient d'entretenir l'Académie des Inscriptions, n'est pas mentionnée.

M. Bán nous initie, grâce à son talent poétique, à la littérature des Finnois et des Esthoniens, à la poésie populaire des Lapons, des Mordves, des Tcherémisses, des Vogouls, des Ostiaks et des Samoyèdes. Après un court exposé sur les efforts de certains de ces peuples pour créer une vie littéraire, il nous donne dans des traductions en vers fort réussies toute une Anthologie de la poésie finno-ougrienne.

Le groupe oriental de la famille ouralo-altaïque de même que les littératures des peuples slaves nous sont présentés, en grande partie, par des savants non-hongrois. La direction a eu recours à eux pour avoir pour chaque peuple la plume la plus autorisée. Leurs travaux furent traduits en magyar et mis au point. On connaît les inconvénients de ce procédé, mais quel est le savant qui voudrait se charger aujourd'hui de présenter l'ensemble des littératures slaves? On nous offre donc ici des pages nourries de MM. Pröhle (Turcs), Laufer

(Mongols et Mandchous), Brückner (Russes et Polonais), Franko (Ruthènes), Cerny (Vendes), Novák (Tchèques), Skultéty (Slovaques), Brijatelj (Slovènes), Popovič (Serbes et Croates), Atanasov (Bulgares).

Les noms de ces savants sont suffisamment connus en France ; il est donc inutile d'insister sur leur collaboration à cette œuvre internationale. Nous voulions surtout attirer l'attention des savants sur la partie vraiment neuve de ce volume : les exposés de MM. Munkácsi et Bán.

I. Kont.

A komikum elmélete (La théorie du comique) par Ivan Szigetvari. Budapest, Académie, 1911, 432 p. in-16.

Ce Mémoire couronné par l'Académie hongroise se divise en deux parties. Dans la première (p. 6-174) M. Szigetvári nous donne l'histoire des théories du comique depuis l'antiquité jusqu'à nos jours. L'antiquité est représentée par Platon, Aristote, Cicéron et Quintilien ; la moisson pour les temps modernes est beaucoup plus riche. Ainsi pour la France, nous trouvons trente-quatre théoriciens, depuis Laurent Joubert (*Traité du ris*, 1579) jusqu'aux travaux de MM. Bergson, Mélinand et Dugas. Pour l'Allemagne, l'auteur remonte jusqu'à Gottsched, pour l'Angleterre jusqu'à Hobbes et pour la Hongrie jusqu'à Georges Szerdahely qui occupa, vers la fin du xviii^e^ siècle, la chaire d'esthétique à l'Université de Pest. On se rendra facilement compte des vastes lectures de M. Szigetvári en parcourant les différentes opinions de ces théoriciens.

Après cet exposé un peu aride, le livre nous dédommage en nous montrant par des centaines d'exemples les différents genres du comique et les sources d'où il jaillit. En dehors des auteurs comiques (Aristophane, Plaute, Molière, etc.) nous trouvons là la quintessence des feuilles amusantes (*Fliegende Blätter*, le journal hongrois *Kakas Márton*) et même quelques calembours que l'auteur a entendus sur les scènes parisiennes. Toutefois M. Szigetvári avoue que pour la théorie, c'est toujours celle d'Aristote qui contient le plus de vérité et c'est à celle-là qu'il se rallie.

Jusqu'ici les auteurs ont écrit des *Préfaces* pour expliquer la genèse de leurs œuvres. M. Szigetvári intervertit l'ordre établi et met son avertissement à la fin ; il y constate que les exemples recueillis par lui sont beaucoup plus nombreux que ceux de ses prédécesseurs. Nous lui donnons volontiers acte de ses recherches minutieuses et nous considérons son livre, surtout la seconde partie, comme une lecture très amusante.

I. Kont.

HERBERT (J.-A.), **Illuminated manuscripts**. Londres, Methuen, 1911, in-4°; XIII-356 p., 51 planches.

Les miniaturistes qui furent, dit-on, des humbles, des naïfs, des méprisés, seraient alors vraiment bien surpris s'ils revenaient sur terre ; depuis quelques années, ils sont en effet royalement traités. Non seulement, une société des plus savantes s'est constituée pour les magnifier, mais partout en Europe, on exalte leur talent, on leur élève des monuments, en essayant de reconstituer leur histoire. L'intérêt de ces publications qui, comme elles se répètent forcément les unes les autres, pourrait au premier abord paraître faire double emploi, tient à ce que les savants de tous les pays, mettent dans un cadre à peu près identique les monuments qui les entourent, qui leur sont familiers. De telle sorte que bientôt peut-être les bibliothèques d'Allemagne, d'Italie, d'Angleterre, de Belgique, n'auront plus de secrets pour nous.

Parmi les excellents volumes qui ont ainsi été consacrés depuis quelques mois à ces primitifs, l'ouvrage du savant M. J.-A. Herbert, l'éminent conservateur du British Museum, est fort important. Il faut l'histoire de l'enluminure, et suit, à l'aide des plus précieux manuscrits d'Angleterre qu'il reproduit, le développement de cet art exquis que le temps a un peu épargné et qui demeure ainsi une des branches les plus complètes de l'art du Moyen Age. Naguère, l'*Exposition de Burlington Club* à Londres en 1908, nous avait fait connaître les plus beaux manuscrits enluminés des collections privées d'Angleterre : aujourd'hui, les cinquante et une planches qui accompagnent le travail de M. H., en grande partie tirées du British Museum, forment un ensemble nouveau des plus riches.

Le volume se divise en XVIII chapitres; les huit premiers traitent de l'art classique encore tout imprégné des souvenirs de l'Antiquité, comme le *Virgile* du Vatican. Je le trouve cependant moins intéressant que l'*Iliade* de l'Ambrosienne de Milan : dans ce dernier les illustrations sont en effet de véritables tableaux aussi magistralement traités que savamment composés.

Le British Museum fournit avec l'Egerton 1139, le *Psautier de Mélissende*, reine de Jérusalem (1131-1134), une bien belle page byzantine ; nulle part, on ne trouvera d'enluminure celtique plus fine que celle de l'*Évangiliaire de Lindesfarne* (c. 700 Brit. Mus. Nero D IV); la *Bible d'Alcuin* (IXe s., Brit. Mus. add. 10546) n'est peut être pas par exemple aussi précieuse que notre *Evangéliaire de Saint-Médard de Soissons* (Biblioth. Nat. lat. 8850) encore tout imprégnée du charme de la Renaissance Carolingienne. Mais leur rapprochement est particulièrement intéressant parce qu'il montre la brusque décadence qui succède au passage lumineux du Grand Empereur à la barbe fleurie. Pourtant tel *Psautier* anglais de XIe siècle (Brit. Mus., Tib. C VI) présente une envolée artistique que l'Angleterre saura peut-être

mieux défendre que le Continent et que nous retrouvons dans l'*Apocalypse* de Costredy (Biblioth. Nat. Ms. fr. 403, éditée par la *Société des Anciens Textes*, 1901), qui pourrait fort bien, elle aussi, être d'origine anglaise.

Au XIIIe siècle la technique anglaise n'est pas très différente de celle de la France. Sans être aussi merveilleux, le *Psautier* anglais (Roy. I D X, pl. XXI) pourrait être rapproché de l'incomparable feuillet de la *Bible Moralisée* de saint Louis, signée Fortin, qui est aujourd'hui la propriété de M. Pierpont-Morgan.

Un volume de la fin du XIIIe siècle (pl. XXVI), un *Evangéliaire* parisien (Brit. Mus., add. 17341) doit particulièrement nous arrêter. On voit en effet, en bas de page, le petit oiseau d'Honoré; il peut donc soulever une discussion intéressante. Car s'il porte bien ainsi la marque du célèbre miniaturiste, que nous connaissons par l'inscription tracée à la fin d'un de ses ouvrages d'une technique si personnelle, il ne présente aucun des caractères de facture du *Gratien* de Tours, mais se rapproche beaucoup du *Bréviaire de Philippe le Bel* (Bibl. Nat. ms. lat. 1023), que L. Delisle attribuait, d'après un compte, précisément à Honoré. La marque de l'*Evangéliaire* du British Museum viendrait ainsi confirmer cette attribution, et prouver que le petit oiseau est la marque de son atelier, bien plutôt que la signature personnelle de l'artiste lui-même.

Le chapitre XIII consacré à l'enluminure anglaise postérieure à 1300, est illustré de quelques planches qui font regretter qu'elles ne soient pas plus nombreuses; on y découvre en effet une série d'influences très diverses. Les artistes anglais se déplaçaient facilement, nous le savons : mais on trouve là des impressions françaises, flamandes, italiennes tout à fait extraordinaires que les pages suivantes font d'ailleurs toucher du doigt; par exemple dans l'exquis *Pontifical de Metz* de 1302, dans les *Heures de Jeanne de Navarre*, vers 1330, à la bordure tricolore (peut-être la marque d'une boutique dont l'enseigne était *A l'arc en ciel*), dans le manuscrit de Nicolo di ser Sozzo de 1334, à Sienne, qu'il faut rapprocher d'un bien curieux ms., à peu près ignoré, de la Bibliothèque d'Angers (ms. 378), les *Grégoriennes*, enluminées en 1333 par un certain Jean de Piciano, qui y appose sa signature.

Attribuer encore les *Très riches Heures* du duc de Berry, de Chantilly, aux frères Limbourg, n'est peut-être pas sans danger. Qu'on ait accepté en 1884, l'opinion, même très hypothétique, d'un savant éminent, rien de plus naturel. Mais depuis on a fait le silence autour de travaux infiniment poussés, qui montraient cependant dans cette œuvre extraordinaire plus qu'une influence italienne. On n'a jamais voulu paraître attacher d'attention aux articles du fin critique d'art qu'était Eug. Müntz (1885), il n'était pas d'accord avec L. Delisle; les remarques de H. Bouchot n'ont semblé d'aucune importance, il n'admet-

tait pas les Limbourg *aveuglément*. Aujourd'hui, la *Vue de Sienne* dans la miniature de l'*Adoration des Mages* signée de Filippus, si probablement Filippus di Francesco di Piero di Bertuccio — artiste de Sienne —, publiée dans les *Monuments Piot*, l'origine Siennoise du *Zodiaque*, un des problèmes les plus impressionnants de cette suite incomparable, les lettres qui annoncent au duc de Berry l'envoi d'artistes de Sienne en 1409, doivent singulièrement donner à réfléchir.

Il en est de même des *Heures d'Anne de Bretagne*, attribuées à Bourdichon. Là encore, on suit sans discuter L. Delisle, parce qu'il affirmait qu'il n'y avait qu'*un* mandat, pour une œuvre *unique*. Aujourd'hui nous avons *deux* mandats de payement à Bourdichon pour *deux* œuvres similaires : un de 1508, un de 1518, et de plus, le volume de la Bibliothèque nationale porte la date de 1501; enfin depuis deux ans, cinq répétitions presque identiques sont venues à la lumière. Alors, il en résulte que Bourdichon était simplement un grand éditeur, car ce qu'il livrait ne pouvait être de sa main, sa vie n'y aurait pas suffi. Et nous ne savons dès lors rien de lui, sinon qu'il dirigeait un atelier célèbre, d'où sortirent des œuvres superbes, acquises par les rois et les reines. Et c'est tout.

C'est sur ce terrain que je me sépare de M. H., pourtant toujours si averti. Il n'a en effet tenu aucun compte ni des inscriptions ni des signatures qui modifient forcément ce qu'on sait et ne permettent plus d'écrire l'histoire de l'art comme on le faisait autrefois. Depuis 1866, alors que L. Delisle imprimait officiellement, pour la première fois je crois, que les artistes du moyen âge n'étaient pas autorisés à signer leur nom, sans aucune preuve d'ailleurs, nombreuses cependant ont été les études qui publiaient des signatures ; mais personne n'a songé à en faire la synthèse, à les utiliser. Quotidiennement aujourd'hui paraissent de nouveaux travaux apportant de précieuses découvertes, déchiffrant des inscriptions, qui identifient si bien les œuvres d'art, qu'hier, M. L. Cust, l'éminent conservateur du musée de Windsor, constatait dans le *Burlington Magazine* (février 1912) l'importance de cette méthode qui nous fait pénétrer dans l'inconnu. Elle détruit la Tradition, c'est possible, mais elle permet de ne plus piétiner sur place.

Le livre de M. H. n'en demeure pas moins un de ceux qu'il faudra toujours consulter pour les renseignements précieux qu'on y rencontre à chaque page.

N'oublions pas de signaler, en finissant, l'excellente bibliographie qui termine le volume, et ses index fort copieux, qui permettront aux travailleurs d'utiliser tous les documents contenus dans les pages qui les précèdent.

F. de Mély.

La littérature française à la cour des ducs de Bourgogne, par G. Doutrepont (*Bibliothèque du* xv^e *siècle*, t. VIII), Paris, Champion, in-8°, lxviii-544 p., 1909.

Œuvres composées pour la famille de Bourgogne, œuvres anciennes, simplement achetées, recopiées, ou modernisées à la demande des quatre ducs, Philippe le Hardi, Jean sans Peur, Philippe le Bon et Charles le Téméraire, dans les divers genres (Épopées et romans d'inspiration médiévale, L'Antiquité, Littérature religieuse et didactique, Fabliaux et Nouvelles, Théâtre, Poésie lyrique, Histoires et Chroniques), tel est l'ensemble énorme — la Bibliothèque de Bourgogne était « la mieux garnie de la chrétienté » — dont l'auteur a fait l'histoire, l'inventaire et l'analyse en sept chapitres (les quatre cinquièmes du livre); le but de ce travail était de « marquer les relations qui existent entre les manuscrits qui ont été recueillis en l'espace de plus d'un siècle et les goûts, les soucis et les tendances du milieu où ils ont été confectionnés et rassemblés ». Ces relations, en ce qui concerne les princes, leur psychologie et leurs tendances politiques, on les trouvera, partie dans l'*Introduction* (l'éducation et les goûts intellectuels des quatre ducs), partie dans le chapitre ix (Coup d'œil rétrospectif), et dans les Conclusions (p. 558 et s.). Quant aux écrivains, voici au point de vue de l'histoire littéraire et sociale, les principales questions que s'est posées et auxquelles a répondu l'auteur : leur situation (chap. viii), le ton de leurs œuvres (passim, chap. vii, et Conclusions, p. 502-3, l'éloge passe la remontrance, étouffe l'expression des besoins et des revendications des peuples), ce qu'ils doivent à la cour au point de vue littéraire (les Eustache Deschamps, Christine de Pisan, Martin Le Franc, Antoine de La Salle n'ont reçu de ce milieu aucune formation ou empreinte littéraire, mais les Olivier de la Marche et les Georges Chastellain, sans l'aide de la cour n'eussent pas produit leurs œuvres; les écrits des rhétoriqueurs, hormis ceux de ces deux auteurs, avec deux chroniques et trois poèmes de Molinet, n'ont paru qu'après que la cour avait cessé d'exister), ce qu'ils doivent à l'esprit général du siècle (style « pâteux et diffus », allusions et réminiscences pédantesques), l'importance respective qu'ils accordent à la prose et à la poésie (refontes romanesques des épopées, traductions, bref, prédominance de la prose). En résumé, à la Cour de Bourgogne comme sous le règne de Charles V, la grande majorité des auteurs sont de mince talent, impossibles à « réhabiliter » (les Jean Wauquelin, David Aubert, Miélot, F. Mastre, Mansel, etc.), mais ils préparent le terrain où sera cultivée la littérature de la Renaissance; sur la diversité des tendances de cette littérature (prédication morale, piété, mais aussi gaillardise et indulgences de toutes sortes), M. Doutrepont rejoint les conclusions qu'avaient formulées Gaston Paris et de M. A. Piaget sur une des œuvres de ce siècle, le *Champion des Dames*.

Des monographies parues depuis le livre de M. Doutrepont, et le premier volume de l'*Histoire de la poésie en France au* XVI[e] *siècle*, nous font connaître de plus près la valeur littéraire de nos rhétoriqueurs, de Georges Chastellain à Gringore; mais l'on voit que cette histoire de la Bibliothèque des ducs de Bourgogne n'est pas une histoire exclusivement extérieure des productions du XV[e] siècle. Elle rassemble une masse considérable de faits, dont une bonne partie sont nouveaux; elle fait honneur à l'érudition, à la persévérance méthodique et inlassable, au talent d'exposition du professeur de l'Université de Louvain [1].

H. C.

The Reconstruction of the original Chanson de Roland, par Frederick Bliss LUQUIENS (Yale University), in-8°, 26 p. (reprinted from the *Transactions of the Connecticut Academy of Arts and Sciences*, vol. XV, July 1909.

M. Luquiens se propose d'établir que l'original de la *Chanson de Roland* était au point de vue littéraire d'une « excellence constante et achevée », que le manuscrit d'Oxford présente les qualités suivantes : unité, cohérence et « emphasis » (c'est-à-dire proportion des parties, gradation d'intérêt, symétrie artistique et variée, — d'après les définitions données par le professeur C. S. Baldwin dans son traité *A College Manual of Rhetoric*), et que les quelques imperfections qu'on y rencontre peuvent être attribuées à des copistes négligents ou novices présomptueux; l'auteur poursuit cet examen de l'ensemble aux détails, « chapitres » (en particulier les deux premiers), strophes, vers; dans l'ensemble, il ne trouve que huit mauvais vers authentiques sur 2927.

Une si parfaite ordonnance, ajoute en note l'auteur, doit-elle surprendre en ce onzième siècle français qui a donné au monde « les principes de l'architecture ogivale »?..

Jusqu'ici, M. Luquiens développe et corrobore les appréciations élogieuses de Petit de Julleville, de Ten Brink (*Geschichte der englischen Litteratur*, Strassburg, 1899), et du professeur W. M. Hart. Dans la seconde partie de son étude, il essaie de prouver que la thèse qu'il soutient assure à la théorie de Théodore Müller, sur le classement des manuscrits, une supériorité incontestable sur le texte et le classement des manuscrits proposés par le professeur Stengel, et que le principe adopté par Müller (mal appliqué en deux endroits de son édition, ajoute M. Luquiens) : ne jamais corriger le manuscrit d'Oxford d'après les autres rédactions, excepté les cas où une raison impérieuse s'impose, doit être complété par celui-ci : exclure du manuscrit d'Oxford tout ce qui peut être prouvé comme provenant des copistes. Mais les copistes, d'où vient tout le mal, ont peine à se défendre et à

1. Ajouter à l'*Errata*, une erreur typographique, p. 482, avant-dernière ligne.

empêcher l'intelligent et diligent commentateur d'accorder à une hypothèse séduisante, que soutiennent des concordances, des observations de détail, la valeur d'une certitude.

H. C.

Sermones dominicales. Edités par Aron Szilády. Budapest, Académie, 1910, 2 vol. xx-663 et 764 pages, in-8°.

M. Szilády auquel on doit de nombreux travaux sur la littérature hongroise des xv^e^ et xvi^e^ siècles, vient de publier deux volumes de sermons latins du xv^e^ siècle. Le texte de ces Sermons nous est conservé dans deux manuscrits dont l'un se trouve à la Bibliothèque de l'Université de Budapest (Cod. Lat. Saec. XV, n° 98) et l'autre à la Bibliothèque du Couvent des Franciscains à Német-Ujvár. Tous les deux furent signalés dès 1883 par M. Fejérpataky comme contenant des gloses hongroises. Etant donné le petit nombre de textes magyars conservés du xv^e^ siècle, l'intérêt de ces manuscrits est assez grand pour les linguistes. L'auteur de ces Sermons est un nommé Frère Dionyse, chanoine de Pécs (Cinq-Eglises) qui, en guise d'explication, a ajouté souvent le terme magyar à des expressions peu familières à son auditoire ; par exemple *praesumptuose vakmerœ, magnae nondinae* vulgo *sokadalom, merces, áru*, etc. Le lexique de ces vocables et tournures n'occupe pas moins de 171 pages (tome I, p. 493-663) et sera fréquemment consulté par les linguistes à côté des quinze volumes du *Nyelvemléktár* et des fragments de dictionnaires de Besztercze, de Gyöngyös et de Murmelius découverts et édités dans ces dernières années.

Nous ne savons pas grand chose de l'auteur de ces Sermons ; d'après les manuscrits il s'appelait Dionyse et d'après les vocables hongrois, M. Szilády croit qu'il était du district d'au-delà du Danube et l'identifie avec ce Dionyse de Mohács qui figure dans la liste des *Maitres et élèves hongrois à l'Université de Vienne aux* xiv^e^ *et* xv^e^ *siècles* que Mgr Fraknói a dressée en 1874. M. Szilády démontre également que l'auteur des Sermons en a emprunté un bon nombre à Jacques de Voragine.

Le texte est établi avec cette érudition de bon aloi qui caractérise les travaux du savant rapporteur de la Commission d'histoire littéraire de l'Académie hongroise.

I. Kont.

Ernest Daudet. **L'ambassade du duc Decazes en Angleterre** (1820-1821). Paris, Plon, 1910, in-8°, 375 p.

Ce volume est la suite d'une sorte de biographie politique du duc Decazes, entreprise il y a déjà longtemps par M. Daudet, et dont le tome premier a paru en 1899 sous le titre *Louis XVIII et le duc*

Decazes. Ce ne peut guère être une étude complète de la carrière du personnage, ni surtout une étude critique, puisque c'est aux héritiers mêmes de Decazes que l'auteur est redevable de presque tous les documents qu'il utilise. Mais ces documents sont de premier ordre : lettres de Louis XVIII à Decazes, réponses à ces lettres, correspondances avec le duc Pasquier, journal de la duchesse Decazes pendant son séjour à Londres, bulletin du cabinet noir, rapports de police, correspondances diplomatiques sur la mort du duc de Berry et les derniers jours du ministère de 1819, etc. Il y aura dans tout cela beaucoup à prendre pour l'histoire du règne de Louis XVIII, sinon pour l'histoire de nos relations avec l'Angleterre sous la Restauration. On y verra le déclin de cette faveur extraordinaire dont avait joui Decazes auprès du roi, et qui s'exprimait parfois dans un langage si étrange. Eloigné de Paris pour des raisons de politique, le duc y revint sans congé régulier pour soigner sa jeune femme, gravement atteinte dans sa santé ; il encourut de ce fait les colères des ultras, et le mécontentement de Louis XVIII. Ce vieux souverain, toujours rempli pour son « cher fils » Decazes d'une tendresse apparente, alla pourtant jusqu'à refuser de lui donner audience, sous prétexte de scrupules constitutionnels. En réalité la disgrâce de l'ambassadeur, de plus en plus accentuée, coïncide avec la faveur croissante de la célèbre Zoé du Cayla. M. D. trace de cette ancienne amie du duc de Rovigo, devenue le truchement fidèle de l'extrême droite, un portrait piquant, peu flatté, mais qui paraît ressemblant. L'histoire de la Restauration est à refaire presque en entier. Celui qui l'entreprendra ne saurait négliger l'importance de ce nouveau volume. La méthode de l'auteur est toujours la même : il ne cite ses sources que très rarement, et d'une manière très vague. Cet inconvénient, qui est toujours très grand et peut enlever toute valeur aux conclusions d'un livre, a cependant moins d'importance pour celui-ci, qui est fondé presque tout entier sur une collection particulière. Mais ce n'est pas une raison pour qu'on puisse approuver ce système, qui au demeurant n'a presque plus de défenseurs [1].

R. G.

---

1. Quelques noms propres mal écrits. Il faut lire, par exemple, *Bathurst*, *Ancillon*, etc. P. 236, Mme du Cayla écrit : « Je *secourrai* le petit Villèle » ; c'est *secouerai* qu'il faut lire sans doute, et de même p. 227, n., où la duchesse de Berry a dû dire : « rien sur la terre ne pourra *me forcer* (et non *m'empêcher*) de rester dans la même pièce que l'assassin de mon mari ; » Un lapsus amusant : « *Bien qu'elle eût été administrée*, la petite duchesse ne devait pas mourir », ce n'est sûrement pas cela que M. D. a voulu écrire (p. 225). A noter que Charles X, après la retraite de Martignac, offrit le pouvoir à Decazes, à la condition que Polignac aurait le portefeuille de la maison du roi, ce qui fit échouer la combinaison.

Birálatok (Critiques) par Paul Gyulai, 1861-1903. Budapest, Académie, 1911, VIII-434 p. in-16.

Depuis la mort du grand critique hongrois, ses disciples devenus à leur tour des maîtres, ont publié des éloges et des études qui tous constatent que Paul Gyulai (1826-1909) fut le critique le plus représentatif de la période qui s'étend de 1860 à 1880. Cette période a vu le triomphe de la poésie issue du peuple, mais ennoblie par les efforts d'esprits disciplinés, fort au courant du mouvement littéraire de l'étranger, n'admettant que ce qui se distingue par la noblesse des sentiments et la beauté de la forme, loin de tout chauvinisme littéraire et de tout excès. MM. Riedl, Angyal et Haraszti dans leurs études sur le maître disparu ont mis dernièrement en évidence la noblesse de ce caractère ferme et de cette haute intelligence. Le volume que l'Académie vient de publier, contient trente-neuf études ou analyses plus ou moins longues qui se rapportent toutes à des sujets littéraires, excepté les pages sur *Kossuth et la pragmatique sanction* (1881). On relira avec profit les études sur certains romans de Jókai que Gyulai n'aimait guère, tout en reconnaissant que Jókai était le maître du style narratif et que son art de conter fut très grand. Il trouvait cependant ses récits peu profonds, manquant d'analyse psychologique et leur préférait les romans de Sigismond Kemény. Il ne goûtait pas beaucoup non plus les premiers travaux historiques de Coloman Thaly, trouvant qu'il y étalait trop de matériaux et de documents mais qu'il n'était pas capable de les dominer. Quelques attaques à la Société-Petőfi et aux détracteurs de l'Académie ne manquent pas non plus dans ce recueil.

On reprochait à Gyulai que dans la revue *Budapesti Szemle* qu'il a dirigée de 1873 jusqu'à sa mort, il ignorait systématiquement les Jeunes. Il est vrai qu'il ne les gâtait pas et que leur cosmopolitisme littéraire n'était pas de son goût. Il ne manquait cependant pas de signaler les œuvres de Kozma, de Dóczi, de Herczeg, de Mikszáth, de Kiss et d'Ignotus dans des critiques que l'on est content de trouver ici réunies. Si le volume ne reflète pas tout le mouvement littéraire des quarante dernières années de Gyulai, il est néanmoins une contribution très importante pour connaître l'état des lettres à cette époque. Et sous ce rapport il sera le bienvenu.

I. Kont.

Victor Hugo, par Marcel Benedek. Budapest, Franklin, 1912. — 448 pages, in-16.

Dans le préambule de la dernière partie de ce livre, l'auteur nous explique la genèse de son œuvre. Il a vu au *Musée Victor Hugo* la *Proclamation aux Allemands*. L'impression qu'il en a ressentie fut tellement grande, qu'il se proposa de lire chaque ligne de cet auteur, de connaître sa vie jusque dans ses moindres détails et d'essayer l'ana-

lyse de cette âme compliquée. Et M. Benedek a tenu sa promesse. Il a lu consciencieusement, la plume à la main, les œuvres complètes de Victor Hugo, il a dépouillé ses commentateurs surtout les plus récents. Possédant un certain talent pour la synthèse, un style très agréable, il a donné la première grande biographie hongroise du poète. Nous n'avons pas affaire ici à un ouvrage d'érudition ; certains chapitres montrent plutôt le journaliste avisé qui égaye le lecteur par des anecdotes, par le récit de la vie intime. Déjà la division du livre diffère de ce qu'on trouve habituellement dans une biographie. Les cinq parties dont il se compose s'intitulent : *Le lyrisme de l'adolescent et de l'homme; Le drame; Le lyrisme de l'exil; Roman et épopée; L'art d'être grand-père.* Dans ces cinq chapitres nous trouvons condensée toute la vie du poète, l'analyse de ses œuvres, même de ses discours dans les assemblées politiques, une appréciation très pénétrante de ses poésies lyriques que M. Benedek admire par dessus tout, et de ses romans. Quelquefois ses sources françaises l'entraînent un peu trop loin, ainsi il y a trop de noms à propos du Cénacle de la *Muse française* (p. 78 et 79) et cela grâce à la publication récente de M. Séché; l'introduction sur le drame romantique est égalemenr trop longue. Par contre on aurait souhaité plus qu'une note (p. 442-446) sur « Victor Hugo en Hongrie ». M. Benedek avoue que son professeur à l'Université de Budapest, M. Riedl, lui a conseillé de faire ce chapitre, mais il faudrait, dit-il en guise d'excuse, tout un volume pour traiter ce sujet à fond. C'est vrai, car depuis les études du baron Eötvös sur Victor Hugo qui datent de 1836 et les premières représentations de ses pièces au Théâtre National de Pest, jusqu'à nos jours, on n'a pas seulement traduit et joué Victor Hugo, mais il a exercé une grande influence sur Vörösmarty, Eötvös et Jókai et sur de nombreux poètes lyriques. Malgré cela, M. Benedek aurait pu indiquer dans un chapitre les grandes lignes de cette influence. Mais cette lacune ne nous empêche pas de reconnaître la valeur de cette étude qui plaira au public lettré auquel elle est principalement destinée [1].

I. Kont.

---

1. En vue d'une seconde édition, nous soumettons à M. Benedek les remarques suivantes : Page 30, la citation de H. von Hofmannsthal aurait dû être traduite en hongrois ; p. 38, écrire : Jeux *floraux* ; p. 127, Balzac ; p. 134 et ailleurs : il n'est guère admissible de mettre les initiales d'un nom propre ou d'un titre dans le texte même d'un ouvrage de ce genre : ainsi S. B. pour Sainte-Beuve (il ne faut pas écrire non plus *Ste-Beuve*) S. M. Girardin pour Saint-Marc Girardin ; *D. j. d'un condamné* (p. 350), *Tr. de la mer* (p. 372). — P. 140, l'adjectif *hatalmas* (puissant, immense) ne s'applique guère à la Coupole de l'Institut ; p. 274, Victor Hugo n'a jamais été *secrétaire* (perpétuel) de l'Académie ; il y a là une confusion entre *chancelier* et *secrétaire*. En général, les écrivains hongrois ne connaissent pas bien l'organisation de l'Institut de France ; les journaux croient que *l'officier*

Les questions actuelles de politique étrangère dans l'Amérique du Nord, conférences organisées par la Société des anciens élèves et des élèves de l'Ecole libre des sciences politiques, Paris, Alcan, 1911, in-16, XVIII et 242 p., cartes, 3 fr. 50

L'Europe et la Jeune Turquie, par René PINON, Paris, Perrin, 1911, in-8°, XVI et 500 p., cartes, 5 fr.

Politique extérieure, par Lucien HUBERT, Paris, Alcan, 1911, in-16, 253 p., 3 fr. 50.

Derrière la façade allemande, par P. D., Paris, Chapelot, 1912, in-16, 107 p., 1 fr. 25.

La mission des troupes noires, par le lieutenant-colonel MANGIN, Paris, Comité de l'Afrique française, 1911, in-16, 44 p.

La société des anciens élèves et élèves de l'Ecole libre des sciences politiques, poursuivant les conférences qui ont obtenu depuis 1907 un succès si mérité, a tourné l'année dernière son attention vers l'Amérique du Nord. M. A. Siegfried a parlé du Canada et de l'impérialisme britannique; M. P. de Rousiers, du canal de Panama; M. de Périgny, du Mexique; M. Firmin Roz de la crise des partis aux Etats-Unis; M. A. Tardieu, de la « doctrine de Monroe » et du panaméricanisme. Dans chacune de ces leçons on peut louer les mêmes qualités, mais les auteurs sont exposés par la nature même de leurs études au danger de spéculer sur les événements futurs, et l'avenir est parfois prompt à déjouer leurs prévisions. C'est ainsi, par exemple, que M. de Périgny se refusait à croire au succès possible de Madero, et les feuillets n'étaient peut-être pas sortis de la presse, que le président Porfirio Diaz arrivait en fugitif sur les côtes européennes. On ne saurait reprocher sévèrement ces erreurs inévitables aux conférenciers; tout ce qu'on est en droit d'exiger d'eux, ce sont les données exactes et complètes des problèmes posés, et par la clarté, la méthode, le savoir, ceux de cette année se sont montrés les dignes émules de leurs prédécesseurs.

Un de ceux-ci, et non des moins distingués, M. R. Pinon publie sous le titre : l'*Europe et la jeune Turquie*, une suite à son excellent ouvrage sur l'*Europe et l'Empire ottoman*. Il a réuni des articles parus dans la *Revue des Deux Mondes*, et y a ajouté des post-scriptum qui analysent brièvement les changements survenus jusqu'au 1er juillet 1911. Il prend naturellement pour point de départ la révolution ottomane de 1908, et, sans s'attacher à raconter des événements encore présents à toutes les mémoires, il s'efforce de les expliquer, de les grouper, d'établir les liens existant entre eux. Le mouvement des Jeunes Turcs l'occupe particulièrement; c'est avec une impartialité méritoire qu'il expose l'œuvre accomplie, signale les périls du chemin. M. P. ne cache pas ses craintes de voir les réformateurs s'enliser en une politique musulmane et nationaliste de

d'Académie est nommé par l'Académie française. — P. 431, il est peut-être exagéré de dire que la statue de Victor Hugo par Rodin explique mieux que tous les commentateurs et critiques le génie du poète.

nature à aliéner les éléments chrétiens de l'empire. Il est ensuite amené à traiter l'annexion de la Bosnie-Herzegovine, le boycottage anti-autrichien et anti-grec, la question albanaise et monténégrine, la Roumanie et son entente militaire avec la Turquie. Ayant passé les Balkans en revue, M. P. aborde l'examen d'une des solutions les plus vantées de l'éternelle question d'Orient : la constitution d'une confédération balkanique ; il ne lui est que trop aisé de démontrer que cette combinaison, éminemment souhaitable, ne sera pas réalisée de longtemps, et que, longtemps encore, le gachis oriental restera un grave danger pour la paix européenne que menace si sérieusement d'autre part la rivalité de l'Allemagne et de l'Angleterre. Celle-ci, qui domine la politique contemporaine, se mêle à tout pour tout empirer, tout fausser ; la question d'Orient ne lui échappe pas, et M. P. a pu justement écrire sur ce point particulier un chapitre qui est peut-être le plus passionnant de ce livre si intéressant toujours.

Avec M. L. Hubert nous revoyons quelques-uns des sujets traités par M. Pinon, et si les deux auteurs ne se placent pas forcément au même point de vue, leurs conclusions se concilient en général assez bien ; c'est ainsi que pour la Jeune Turquie, M. H. discerne nettement aussi les périls que lui fera courir « le chauvinisme musulman », le panislamisme. La partie la plus considérable de l'œuvre de M. H. est consacrée au Maroc. L'éminent député a été le rapporteur de l'acte d'Algésiras et de tous les projets concernant l'empire chérifien depuis 1904. Les discours reproduits établissent que si la Chambre et le Gouvernement eussent plus souvent écouté ses sages avis, on eût sans doute évité quelques écueils. Dès 1904, il dénonçait les progrès du commerce allemand et les appétits de l'Allemagne. Plus tard, il s'efforçait de mettre le gouvernement en garde contre le triomphe possible de Moulay Hafid dans la guerre civile. Les dernières pages du livre se rapportent à la politique coloniale. D'après M. H. la France, ne saurait songer à utiliser ses possessions lointaines comme colonies de peuplement ; il serait contraire à ses principes humanitaires de les exploiter ; il lui reste donc à pratiquer la politique d'assimilation qui consiste à faire évoluer l'indigène dans sa propre civilisation. C'est la tâche qui s'impose.

M. P. D. du journal « la Dépêche » ne s'applique pas aux questions de politique étrangère ou coloniale qui ont amené la France et l'Allemagne à la veille d'un conflit ; mais, acceptant cette situation, il s'efforce de démontrer que la puissance, qui est depuis si longtemps notre adversaire et qui sera peut-être notre ennemie demain, n'est pas aussi redoutable que sa façade porterait à le croire. En d'autres termes il entreprend de rendre aux Français confiance en leurs forces en leur révélant les défauts de la cuirasse germaine. Il voit surtout ces défauts dans le régime aristocratique et autoritaire de l'Allemagne et de son armée, et il néglige de parti-pris les avantages indé-

niables de ce régime au point de vue militaire. Ses raisonnements sur les différences d'effectifs et leurs conséquences dans une guerre, paraissent plus logiques.

Cependant, malgré l'optimisme préconisé par M. D., il importe toujours de se préoccuper de ces différences d'effectifs entre les deux armées, et c'est pour suppléer à notre faible natalité qu'on a envisagé la possibilité d'utiliser les ressources en soldats de notre empire africain. Le lieutenant-colonel Mangin, promoteur de cette idée peut-être féconde, revient de reconnaître sur place l'importance des contingents qu'il serait aisé de recruter dans ces régions. Le comité de l'Afrique française, auquel il a communiqué les renseignements recueillis par ses collaborateurs et par lui, les transmet au public dans une brochure instructive qui promet la réalisation des espoirs conçus.

A. Biovès.

Michel Bakounine, **Œuvres**, t. V, avec une préface, des avant-propos et des notes par James Guillaume. Paris, P.-V. Stock, 1911, vii et 362 p., in-16.

Le tome V des Œuvres de Bakounine, que son disciple M. J. Guillaume collige avec patience, renferme : 1° une série d'articles que le révolutionnaire russe écrivit en 1868 et 1869 dans le journal l'*Égalité* de Genève, organe des sections suisses de l'Internationale ; 2° une longue lettre inédite adressée par Bakounine au journal *Le Réveil* de Delécluze pour protester contre les attaques du juif allemand Moritz Hess qui l'avait représenté comme un agent masqué du tzarisme ; 3° trois conférences de philosophie historique faites aux ouvriers du Val de Saint-Imier en mai 1871. Dans ses articles de l'*Égalité*, Bakounine oppose sa conception révolutionnaire du socialisme à celle du docteur Coullery qui représentait à La Chaux de Fonds les idées socialistes réformistes. Dans sa lettre au *Réveil*, il marque une antipathie très vive contre les publicistes juifs qui introduisent dans le socialisme le mercantilisme de leur race. Dans ses conférences du Val de Saint-Imier, il caractérise l'importance de la Réforme et de la Révolution française dans l'évolution de l'humanité vers la cité future de ses rêves.

Les notes et commentaires de M. Guillaume sont d'un homme d'action qui n'a pas renoncé à la lutte et qui entend que sa publication serve ses idées. Leur caractère subjectif et même polémique ne doit pas cependant faire méconnaître leur utilité. Elles sont abondantes et précises.

A. Mathiez.

Histoire de l'Art, publ. sous la direction d'André Michel, tome IV, 2e partie. Paris, A. Colin, gr. in-8° de 500 p. Prix : 15 fr. — **Mme Vigée-Le-Brun**, peintre de Marie-Antoinette, par Pierre de Nolhac. Paris, Goupil, Manzi et Joyant, in-8°,

de 275 p. Prix : 20 fr. — **Les musées municipaux**, par M. Quentin-Bauchart (Les richesses d'art de la ville de Paris), Paris, H. Laurens, in-8° carré de 195 p. Prix : 8 fr. — **Le Vieux Paris**; Souvenirs et vieilles demeures, publ. sous la direction de G. Lenôtre. 1re série. Paris, Eggimann, in-4° de 80 p. — **Lunettes et lorgnettes de jadis**, par Mme Alfred Heymann, Paris, J. Leroy, in-4° de 125 gr. avec nombr. pl.

L'Histoire de l'Art, si diligemment dirigée par M. André Michel, poursuit, dans la seconde partie de son tome IV, dernier volume paru, l'étude de la Renaissance. Après l'art Italien de cette période, qui avait occupé tout le précédent volume, celui-ci nous renseigne sur l'art français, et l'art espagnol et portugais. Le suivant sera consacré aux pays du Nord, et c'est à la fin de celui-ci seulement que paraitra la conclusion générale habituelle sur toute la période étudiée ici. On ne songera pas à juger trop développée l'histoire en trois volumes de cette seule période : elle est tellement riche et grosse de conséquences qu'à peine ces proportions-là sont suffisantes à un aperçu de la question. On doute même comment un seul volume suffit à terminer l'ensemble de cette étude, même en se bornant à tracer la voie, à planter des jalons pour des monographies plus complètes. En attendant, le présent tome est des plus intéressants, et distribué dans d'heureuses proportions. L'architecture en France a été l'objet de six chapitres par M. Paul Vitry, qui a bien tracé l'évolution de notre style dit gothique par la vogue des artistes et des monuments italiens, et étudié à part les principaux architectes de la période néo-classique. La sculpture, depuis Louis XI jusqu'à la fin des Valois, entre Michel Colombe et Germain Pilon, a été naturellement décrite et commenté par M. André Michel lui-même. M. Jean de Foville s'est attaché ensuite à la médaille et à l'art monétaire, de Charles VII à Henri IV ; M. Paul Durrieu, à la peinture, depuis Charles VII jusqu'à la fin des Valois, des miniaturistes et de Jean Fouquet, aux Clouet et à l'école de Fontainebleau ; M. Émile Mâle, enfin, au vitrail, pendant les xve et xvie siècles. Pour l'art en Espagne et en Portugal, c'est M. Émile Bertaux qui s'en est chargé tout en remontant d'abord avant la Renaissance, au roi Manuel le Fortuné, aux influences flamandes, si sensibles, puis en étudiant la part des artistes français et italiens dans la rénovation de cet art. Cette monographie, distribuée ainsi en 10 chapitres très substantiels, est sans doute, pour le lecteur, la partie la plus neuve de l'ouvrage. Une bonne bibliographie achève, comme de coutume, chacune des parties du volume, qu'éclaire une profusion d'excellentes reproductions photographiques (325), souvent très peu connues.

M. Pierre de Nolhac se plait le plus souvent, dans ses monographies d'art, à de somptueuses éditions fort peu accessibles à la masse des lecteurs. Mais quelques-unes sont par lui réduites à un format et un prix plus populaire, du moins quant à la documentation, et de même que nous avons pu signaler ici une édition relativement popu-

laire de son *Nattier*, voici que nous en devons noter ici une semblable pour *Mme Vigée-Le-Brun*. Cette histoire, nettement suivie dans l'ordre chronologique, n'est qu'en partie une étude d'art, elle s'attache surtout à la biographie de cette artiste qui fut mêlée à tant d'événements, et la conte avec entrain, avec vie, non sans documents inédits et papiers de famille à la base. Les deux listes des œuvres exposées aux Salons par Mme Vigée-Le-Brun, et de celles qui ont été vues dans des collections particulières, complètent utilement l'ouvrage, sans oublier une bonne table alphabétique générale. 28 reproductions des plus beaux portraits de l'artiste donnent un prix particulier à cette agréable étude.

Le très regretté conseiller municipal, particulièrement attaché aux Beaux-Arts, Quentin-Bauchart, avait achevé, avant sa mort prématurée, pour la collection des « Richesses d'art de la ville de Paris » fondée par l'éditeur H. Laurens, un volume sur *Les Musées municipaux :* palais des Beaux-Arts, musées Carnavalet, Victor Hugo, Galliera et Cernuschi. Son fils, qui lui a succédé, l'a présenté comme en son nom. Il est très documenté, très historique, et écrit avec une véritable verve. 64 planches hors texte apportent la plus utile contribution à ces monographies, qu'achève une bonne table des noms.

Rapprochons de ce catalogue raisonné de nos richesses d'art parisiennes une intéressante publication sur *Le Vieux Paris*, qui ne fait que débuter mais dans des conditions auxquelles on peut accorder tout crédit. Avec le sous-titre de souvenirs et vieilles demeures, qui permettra bien des voyages originaux et des documents décisifs sur mainte chose de l'ancien et artistique Paris, cette première série fait augurer le mieux du monde de la suite du travail, que M. G. Lenôtre dirige. Les petites monographies contenues dans ce fascicule in-4°, d'une vraie coquetterie comme disposition, sont consacrées : à l'église Saint-Séverin, par M. L. Lambeau, à l'Abbaye-au-bois (aujourd'hui disparue), par M. Georges Cain, au boulevard du Palais, par M. E. Beaurepaire, à l'hôtel Biron, par M. André Hallays, enfin, plus brièvement, à l'hôtel Hérouët (de la rue Vieille du Temple), au Pont au double, à l'hôtel du Prévot, au quai Bourbon, à l'auberge du Compas d'or (rue Montorgueil), au collège de Fortet. Ces pages sont d'ailleurs imprimées dans un format et sur un papier qui permettent de les illustrer de remarquables photogravures inédites hors texte et dans le texte. Ce sera une très attrayante galerie pour tous les Parisiens.

On avait remarqué, à la récente exposition d'Art Théâtral abritée par notre musée des Arts décoratifs, deux vitrines remplies de lunettes et lorgnettes de théâtre : c'était la collection formée par Mme Alfred Heymann. Depuis l'éparpillement des œuvres exposées à travers les collections des amateurs qui les avaient prêtées, celle-ci est restée : on peut la voir encore. Mais, comme pour suppléer à son absence de

chez elle, Mme Heymann s'est mise à en faire l'histoire, à décrire, à conter sa collection, enfin à publier luxueusement ce commentaire pittoresque, en le documentant encore de nombreuses reproductions photographiques des principaux objets. Ce parti lui fait le plus grand honneur. Une collection n'est vraiment éloquente que lorsqu'elle est historiquement et artistiquement présentée au public par celui qui l'a peu à peu formée. Aussi bien n'est-ce pas seulement d'une certaine collection et de certains objets qu'il est question ici.

L'ouvrage comporte deux parties. Les lunettes, les besicles, les loupes forment la première. L'auteur y prend soin de remonter à travers les âges et de recueillir, comme document, les tableaux, les portraits où il en figure des spécimens divers. C'est ici comme une étude d'art et de mœurs. Le texte contient des citations littéraires, des extraits de comptes, l'illustration de beaux portraits, des scènes, de curieux objets de musées. Des indications sur les lunettiers complètent ces pages. La seconde partie est consacrée aux lorgnettes, depuis la lunette d'approche jusqu'à la jumelle (dont le premier exemple est de 1825). C'est la lorgnette à la mode sous Louis XIV et Louis XV, souvent symbole d'effronterie, d'insulte tolérée... C'est la lorgnette avec miroir oblique, ou dans un éventail, ou sur un pommeau de canne... C'est la lorgnette à plusieurs tirages, la lorgnette en breloque... Pour finir, une table des livres et productions littéraires ayant trait à l'optique, avec une liste des lunettiers et opticiens, puis des brevets obtenus, terminent utilement l'ouvrage.

Henri de Curzon.

Der Junge Göthe. Neue Ausgabe, von Max Morris. T. VI.

Dans ce sixième volume, qui complète la collection déjà bien connue et universellement appréciée de M. Max Morris, on trouve des additions et rectifications aux cinq premiers tomes, se rapportant à la période de Francfort, Leipzig, Strasbourg et Wetzlar. Le lecteur curieux y trouvera de nombreux passages venant de Gœthe, en français. Il est inutile de vanter le soin et l'entente de l'éditeur : le nom de M. Max Morris n'a pas besoin de recommandation auprès des lecteurs de Gœthe.

M. B.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 22 mars 1912.* — M. Jullian affirme l'authenticité des monuments préhistoriques présentés à la dernière séance par M. le Dr Lalanne. — M. Salomon Reinach présente quelques observations.

Le P. Scheil annonce qu'en soulevant l'endroit qui avait servi à une fausse restauration de la tablette royale récemment signalée par lui, il a pu lire distinctement les deux premiers signes du nom du cinquième roi d'Agadé; *Sar-g[a]*.... La restitution *Sargani sarri* s'impose comme étant le nom bien connu, par les

fouilles de Telloh, d'un roi d'Agadé. Dès lors, plus de confusion possible entre *Sarrukin*, premier roi de la dynastie, et *Sargani sarri*, et les rois d'Agadé se doivent sérier ainsi, comme le P. Scheil l'a proposé dès 1908 : *Sarrakin...*, *Narâm Sin*, *Sargani sarri*, et non pas, comme on l'a voulu sans raison suffisante : *Sarrukin....*, *Sargani sarri*, *Narâm sin*. Narâm sin peut donc bien être descendant direct de Sarrukin, ainsi que le disaient les scribes babyloniens, — nullement de Sargani sarri qui a régné *après* lui. C'est gratuitement qu'on a attribué à ces scribes une confusion entre deux noms à consonnance légèrement analogue.

M. Collignon communique une note de MM. Charles Picard et A.-J. Reinach, membres de l'école française d'Athènes exposant les résultats des fouilles qu'ils ont entreprises à Thasos en 1911. Ils ont porté leurs recherches sur des points différents. M. Picard, secondé par M. Avezou, membre de l'Ecole, s'est attaché à étudier une partie de l'enceinte hellénique et le temple voisin de l'Acropole. Des fouilles très fructueuses lui ont permis d'abord de dégager complètement deux portes déjà signalées par ses devanciers et offrant cette particularité curieuse que les montants étaient décorés de bas-reliefs dont plusieurs ont été trouvés. D'après les sujets de ces bas-reliefs, M. Picard les désigne sous les noms de *Porte de Zeus* et de *Porte d'Héraclès et de Dionysos*. Il a de plus découvert une autre porte percée obliquement dans le mur d'enceinte; c'est la *Porte oblique* ou du *Silène au canthare*. Un des côtés était formé par un monolithe de marbre où est sculpté en relief une remarquable figure de Silène tenant un canthare, œuvre de style ionien du VIe siècle. Son rôle est celui qu'une inscription attribue à l'Héraclès et au Dionysos représentés sur les bas-reliefs de la partie voisine; il est le « gardien de la ville ». La découverte est d'autant plus précieuse que les portes de ville ornées de reliefs sont fort rares en Grèce. — Les recherches de M. Picard ont entièrement renouvelé l'étude du temple de l'Acropole qui est aujourd'hui identifié. Il était consacré à Apollon Pythios. C'est un temple de style archaïque, dépourvu de colonnade extérieure. Il est de très grandes dimensions. Les fouilles ont mis au jour, de ce côté, plusieurs sculptures, notamment un bas-relief ionien rappelant celui qu'a rapporté Miller et qui est conservé au Louvre. Enfin M. Picard a dégagé une porte triomphale romaine, érigée sous le règne de Caracalla, et que flanquaient des statues dont les bases ont été retrouvées. — M. A.-J. Reinach s'était proposé d'explorer le téménos d'Artémis Pôlos, dans le voisinage duquel ont découvertes des statues dont l'une porte la signature de Philiskos de Rhodes. Si ces fouilles n'ont pas donné de résultats décisifs, elles ont permis à M. Reinach d'étudier de près la terrasse du téménos et la fontaine qui avait sans doute désigné cet emplacement pour un lieu de culte. Des sondages ont fait découvrir les vestiges d'un monastère byzantin.

M. Mayer-Lambert fait une communication sur les noms de nombre sémitiques masculins de genre et féminins de forme.

Léon Dorez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 15 — 13 avril — 1912

Nubische Studien im Sudan 1877-78, aus dem Nachlass Prof. Herman Almkuist's, herausgegeben von K. V. Zetterstéen. Uppsala, 1911 (30 Mk.), XXXVIII, 280 pages.

C'est dans une collection publiée grâce à une donation que parait ce livre : il est d'une exécution luxueuse, d'une impression très claire. M. Z., à qui nous devons son apparition, a droit à la reconnaissance des savants qui s'occupent des langues de l'Afrique pour le travail très soigneux qu'il a fait et en particulier pour la peine qu'il a prise de rédiger ce livre en allemand, car les notes d'Almkuist étaient en suédois.

Ce sont des notes en effet qui sont publiées ici : l'auteur les avait prises dans le Soudan, mais avait renoncé à les publier, parce qu'il avait été devancé par deux autres savants, auteurs de grammaires et lexiques du nubien, Reinisch et Lepsius. Il les avait donc laissées telles qu'il les avait prises; c'étaient des paradigmes étendus, avec des conjugaisons complètes pour certains verbes, plus fragmentaires pour d'autres, des phrases nombreuses, précieuses pour l'étude de la syntaxe, quelques textes suivis, un lexique.

M. Z. a ajouté à ces notes, qu'il a consciencieusement mises en ordre, un vocabulaire allemand-nubien, et une introduction : dans celle-ci il supplée brièvement au manque d'une partie phonétique dans le cours de l'ouvrage, compare sur certains points les données de Almkuist à celles de Reinisch et Lepsius, et met en relief différentes particularités que Almkuist avait négligé de spécifier; mais au total il se garde autant que possible, bien qu'ayant étudié lui-même avec des nubiens, de rien ajouter qui vienne de lui; il a voulu se borner étroitement au rôle d'éditeur, et ne pas composer un ouvrage nouveau.

Certes il est heureux que le public reçoive ainsi connaissance de documents sur le nubien, recueillis par un bon enquêteur linguistique, et sur certains points plus complets que ceux qui ont été publiés antérieurement. On sait en effet que le nubien est intéressant tant par sa situation géographique et son caractère intermédiaire possible entre les langues chamitiques de l'Afrique orientale et les langues du Soudan occidental, que par le rôle qu'a dû jouer l'ancien nubien dans les états situés au sud de l'Égypte.

Cependant on ne saurait s'empêcher de penser que la peine de M. Z., sans parler de l'argent dépensé à l'impression du livre, auraient été plus utilement consacrés à quelque ouvrage nouveau : dictionnaire complet d'un des dialectes du nubien lui-même, ou étude sur une quelconque des langues de l'Est africain qui ont été jusqu'ici insuffisamment étudiées ; il n'en manque pas, quand ce ne serait que le galla de l'Abyssinie méridionale, langue répandue, utile pour la colonisation, aisément accessible et facile à apprendre, dont on n'a encore que des lexiques absolument insuffisants.

Souhaitons donc pour un temps prochain quelque ouvrage de M. Zetterstéen qui ne soit pas rétrospectif.

M. Cohen.

Jakob Fromer, **Der babylonische Talmud**. Textkritische Ausgabe (Mit einer Realkonkordanz) vokalisiert, übersetzt und erklärt. Teil I (Ordnung 4, Traktat 1) : Baba Kamma. Berlin-Charlottenburg, Verlag für die Wissenschaft des Judentums, 1910 ; xx et 38 p. in-8°.

M. Fromer projette de publier du Talmud, une édition critique, une traduction, un commentaire philologique et de fond, une encyclopédie méthodique, le tout réuni. Dans l'état actuel des études talmudiques, une telle entreprise est peut-être irréalisable et dans tous les cas M. Fr. ne paraît pas qualifié pour la mener à bonne fin, autant qu'on peut en juger par le présent spécimen. Il y a là quelques bonnes choses, par exemple la manière de découper les textes ; mais il y en a beaucoup de mauvaises (fautes de vocalisation aussi bien que de traduction) et d'autres manquent totalement, comme la discussion des variantes. L'ouvrage a été conçu sur une trop vaste échelle ; le commentaire doit à la fois expliquer les mots difficiles et élucider les discussions juridiques : imaginez une édition du *Corpus juris civilis* avec les éléments de la grammaire latine. Et les hébraïsants feront bien de se méfier aussi bien que les juristes. Il serait excessif de dire que M. Fr. ne sait pas le Talmud, mais sa science est mal digérée. Prétendre établir un texte critique avec le secours des manuscrits et prendre pour base l'édition de... Wilna; vouloir vocaliser ce texte et opposer la vocalisation « scientifique » à la vocalisation... « polonaise » ; se piquer d'être grammairien quand on considère *heb'er* comme un infinitif *hof'al* (p. 2) et qu'on corrige

partout *guemirê* en *guemira* (p. 29), d'être historien quand on prend Eliézer tout court pour Eliézer b. Schammona (p. 7) et qu'on cite les Tossafot de Schanz (*ibidem*, pour Sens en Bourgogne), c'est donner tout à la fois la mesure de son ambition et celle de son incompétence.

M. Liber.

Max L. Margolis. **Lehrbuch der aramäischen Sprache des Babylonischen Talmuds. Grammatik, Chrestomathie und Wörterbuch** (Clavis linguarum semiticarum, edidit H. L. Strack, pars III). Munich, Oscar Beck, 1910; XVI, 99 et 184* p. in-8°, 10 Marck.

Nous possédions déjà, outre quelques monographies, deux grammaires de la langue du Talmud de Babylone, l'une de S. D. Luzzatto (1865), l'autre de C. Levias (1900). Le traité de M. Margolis ne comble donc pas une lacune, mais il représente un progrès considérable et par la méthode suivie et par les matériaux utilisés. L'auteur a examiné notamment plusieurs manuscrits, qui lui ont fourni des formes grammaticales plus authentiques ou plus correctes ; il a étudié l'orthographe et la grammaire des textes avec le plus rigoureux esprit scientifique, sans se laisser guider — ou égarer — par la tradition, qui « peut, lorsqu'elle est maniée sans critique, conduire aux pires aberrations » (p. 7-8).

L'ouvrage de M. Margolis est plus complet, sinon plus développé, que celui de ses devanciers ; il comprend non seulement une grammaire, mais encore une chrestomathie et un vocabulaire. La partie grammaticale, la plus importante sans contredit, en a un peu souffert ; elle est trop sobre et par endroits comme étriquée. Cette concision entraîne l'obscurité (voir p. ex. § 4 *c*, *d*) et engendre le doute (les mots cités § 4 *h* sont-ils tous des exemples de dissimilation ? comment *may* est-il une contraction de *mâ-dên*, § 6 *b* ?). Au § 4 on n'a pas noté la chute de la gutturale dans les mots tels que *hadâdê*, *anân* (signalé en passant § 5 *o*) et *tattâ*. Les règles formulées sont rarement expliquées ; que faut-il entendre par prononciation « allegro » et « lento » (§ 5 *p*) ? Par concision encore, les exemples sont généralement dépourvus de références, ce qui empêche de vérifier soit la forme, soit le sens ; par exemple on se demande pourquoi *rabbânan* est traduit par « disciples » (§ 66 *a*). L'auteur aurait pu gagner de la place pour l'exposé grammatical en réduisant les tables de paradigmes, qui rendront d'autant moins de services aux étudiants qu'elles ne sont pas vocalisées et qui, en dépit de leur disposition synoptique, sont difficiles à embrasser parce que toutes les formes ne sont pas illustrées par la même racine.

La partie relative à la syntaxe est presqu'entièrement neuve ; elle est traitée avec les développements nécessaires. Il faudrait une plus grande pratique de l'ouvrage pour s'assurer qu'elle est complète ; une

lecture courante montre qu'elle est exacte. L'omission de la conjonction et proposition *ilmalé*, qui s'emploie en araméen aussi bien qu'en hébreu, ne nous a frappé que parce que la syntaxe de cette particule a été étudiée par M. Lambert (*Revue des Études juives*, IX, 290 et s.). La locution talmudique *Kol ki*, « tout comme «, est peut-être rapprochée à tort (§ 46 *b*) de l'araméen biblique *Kol-gobél*, car nous avons affaire dans le premier cas au pronom indéfini employé adverbialement, dans le second cas à un composé des deux particules *Ke* + *le* (Lambert, même revue, XXXI, 47 et s.). Au § 49 *a*, il aurait suffi de remplacer « *mysteriose* » par « *ominose* » pour rendre compte de la tournure « cet homme, etc. » remplaçant la 1re ou la 2e personne : dans tous les exemples cités il s'agit d'un malheur qu'on veut détourner de soi ou de son interlocuteur. Au § 68 *b*, il aurait fallu indiquer que l'interrogation est marquée, quand c'est possible, par l'inversion. La préposition *mi* dans *mi-qamé*, etc. (54 *d*) n'est pas un pur pléonasme, pas plus que dans l'hébreu *mi-maal*.

La chrestomathie comprend : 1° des mots et des phrases qui illustrent les paragraphes correspondants de la grammaire, formes archaïques d'abord, puis formes modernes ; 2° des textes suivis, en commençant également par les plus anciens, qui sont beaucoup moins nombreux (6 numéros contre 43). Les textes *halachiques*, c'est-à-dire législatifs, ne forment qu'un numéro, le dernier, qui occupe 9 pages (sur 50) ; non seulement cette inégalité risque de tromper sur l'étendue proportionnelle de la *halacha* et de l'*aggada* dans le Talmud de Babylone, mais encore les quatre passages halachiques reproduits ne permettent pas à l'étudiant de s'initier à l'intelligence de cette partie du Talmud, qui est pourtant essentielle. Il aurait fallu d'abord augmenter ces textes, fût-ce aux dépens de l'*aggada*, ensuite donner en note les explications nécessaires à la compréhension du fond (un profane ne comprendra rien au texte *b*, où l'abréviation qui fait l'objet du premier alinéa n'est même pas résolue) et notamment faire connaître la terminologie exégétique et dialectique du Talmud. Au surplus, nous n'avons pas examiné ces textes dans le détail; nous pouvons dire seulement qu'ils ont été choisis avec goût, qu'ils sont édités d'après des manuscrits, avec indication des principales variantes, qu'ils sont ponctués et que les mots difficiles sont vocalisés. Cette chrestomathie montre ce que peut et ce que doit être une édition critique du Talmud.

Le glossaire paraît se rapporter à la grammaire aussi bien qu'à la chrestomathie. Il appelle un grand nombre de remarques, mais, faute de pouvoir employer des caractères hébreux, nous nous bornerons à en présenter quelques-unes, qui se rapportent en même temps à la grammaire. On s'étonne que les pronoms *dili* et *didi* n'aient pas la même origine (p. 119 **b* et 127 **a* ; cf. § 10 *b*) et l'étymologie de la particule *aton* (pour laquelle des exemples manquent § 68 *b*), dérivée

de la racine *ta'an* (118 *b), est suspecte après qu'on a lu le § 25 *a*. L'adverbe *hadar* (p. 105 *b) n'est-il pas plutôt un ancien participe qu'un impératif (§ 24 *b*) et ne faut-il pas lire (p. 100 *b) *ẓariẓ* au lieu de *ẓeriẓ* (§ 14 *e*)? Des erreurs se sont glissées dans la confection du glossaire : *'adâ* et *'ādé* ne devaient pas être réunis (p. 146 *a) et le mot *'idânâ* qui les sépare vient plutôt, d'ailleurs, de la racine *'atd* ; au mot *édên* (p. 86 *b) on renvoie à *dên*, où on ne trouve rien ; au mot *biẓra'* (p. 93*) on renvoie à *ẓar'a*, qui manque (cette étymologie a, du reste, été contestée par M. Sorges, Revue citée, XXX, 152).

Dans la bibliographie (p. 97-99), M Margolis aurait pu citer, pour la grammaire, les études de Rülf, *Zur Lautlehre der aramäisch-talmudischen Dialekte* et de I. Lévi, *Notes de grammaire judéo-babylonienne* (*Revue des Etudes juives*, I, 212 et s.), et pour la lexicographie, celles de Geizer, *Zur Sprache des Talmuds* (*Jüdische Zeitschrift*, VIII, 177 et s.) et de M. Jastrow, *Transposed stems in Talmudic Hebrew and Chaldaic* (1891); p. XV, dernière ligne, titre inexact. — L'exécution typographique est bonne; des points-voyelles ont sauté de ci de là (p. 86 *b, l. 2, etc.).

M. LIBER.

Samuel KRAUSS. **Talmudische Archæologie**. Band I. Leipzig, G. Fock, 1910; XIII et 720 p., in-8°, 29 fig., 20 Mark. (Schriften herausgegeben von der Gesellschaft zur Förderung der Wissenschaft des Judentums. Grundriss der Gesamtwissenschaft des Judentums).

La Société pour l'avancement de la science du judaïsme a mis sur le chantier une Encyclopédie méthodique de toutes les disciplines ressortissant à la science juive ; parmi ces disciplines figure, sur le modèle des Archéologies bibliques, une Archéologie talmudique — c'est-à-dire une Archéologie juive à l'époque talmudique et d'après la littérature de cette époque — dont la composition a été confiée à M. Samuel Krauss. M. Krauss, connu par de nombreux travaux de philologie et d'histoire, est ici sur son véritable terrain. Il a pu dépouiller toute la littérature talmudique et midraschique, qui constitue la seule source d'information ; car, tandis que les découvertes ont considérablement enrichi l'archéologie classique, l'archéologie juive ne dispose guère que d'une documentation littéraire. Et quels documents ! Les antiquités grecques et romaines sont exposées, en dehors des mentions fortuites, dans des ouvrages techniques ; les rabbins n'ont jamais fait d'archéologie *ex professo* et tout notre savoir doit être dégagé d'indications et d'allusions plus ou moins claires. M. Krauss a su tirer le meilleur parti de ces informations éparses grâce à son érudition et à sa faculté combinatrice, soit en interprétant et rapprochant les textes, soit en consultant les commentateurs autorisés ou encore en demandant des lumières à l'archéologie des peuples voisins. Enfin, il possède l'art d'exposer avec clarté et de décrire avec

vie; les spécialistes consulteront tout l'ouvrage avec profit, une grande partie sera lue avec agrément des profanes. Ces derniers sont même plus favorisés; à leur intention les notes, qui contiennent toutes les références et qui sont deux fois plus étendues que le texte, ont été rejetées à la fin du volume, ce qui rend singulièrement difficiles la vérification et le contrôle.

Le premier volume de cette Archéologie, qui doit en comprendre trois, a pour objet : l'habitation et le mobilier, la nourriture et sa préparation, le vêtement et la parure, les soins du corps. L'étude est fort détaillée et sans doute complète ; mais il nous semble que l'auteur décrit plutôt les matériaux de la vie, si l'on peut s'exprimer ainsi, que la vie elle-même. Il énumère les différentes sortes d'habitations, les matériaux de constructions, etc., mais il ne présente pas une maison toute bâtie (le § 28 est insuffisant à cet égard), ni, ce qui nous aurait particulièrement intéressés, une synagogue, pour la restitution de laquelle il aurait pu utiliser plus qu'il ne l'a fait les ruines découvertes en Galilée et en Syrie. Il énumère tous les plats qui pouvaient être servis sur une table juive, mais il ne fait pas le tableau d'un repas tel qu'il était pris chez les Juifs de cette époque, notamment du repas pascal. De même pour la toilette, de même pour le bain. Le chapitre sur la constitution du corps humain, l'idéal de la beauté et l'hygiène est une heureuse exception (p. 244-252). — M. Krauss distingue autant que possible les traits palestiniens de ceux qui sont propres à la Babylonie, les cas théoriques de ceux qui sont empruntés à la vie réelle ; il note les ressemblances et les différences avec les peuples voisins; c'est à ceux-ci qu'il emprunte la plupart des objets reproduits, l'archéologie juive étant, nous l'avons dit, très pauvre ; il aurait pu reproduire cependant des lampes juives, par exemple quelques-unes de celles de Hammam-Lif, qu'il ne paraît pas connaître. Certains détails étaient trop évidents pour avoir besoin d'être appuyés de textes (p. ex. que la lampe fume!) et plus d'une fois des cas isolés auront été érigés en règles. Les notes sont généralement longues et copieuses; les additions de M. Immanuel Löw sont trop rares, mais précieuses dans leur sobriété. Beaucoup de références inutiles ou insuffisantes ou inexactes. Un exemple pour illustrer le tout en même temps. P. 5 l'auteur parlant de la manière dont on élevait des cabanes à la fête de Souccot, ajoute : « il en était ainsi sans doute à l'époque des Maccabées ». Voilà qui est fort intéressant : voyons la note justificative. Elle est exceptionnellement concise : « *II Makk. 1, 9* σκηνοπηγία, *ib. 18 direkte Berufung auf Nehemias. Vgl. REJ 29, 28* ». Or 1° ces deux passages du 2e livre des Maccabées ne nous apprennent rien sur la manière d'élever des cabanes; 2° ils ne se rapportent pas à la fête de Souccot, mais à celle de Hanoucca ; 3° il aurait mieux valu citer II Macc., x, 6 ; 4° il est douteux que ces textes soient authentiques, qu'ils appartiennent à la Palestine et à

l'époque maccabéenne; 5° l'allusion à Néhémie ne vise pas la fête des tentes, mais celle du feu; 6° lire *Revue des Etudes juives*, XXX, 28, article de M. Krauss, où l'on ne retrouvera du reste aucun renseignement sur ce sujet; il aurait mieux valu renvoyer à celui de M. Büchler dans la même Revue, XXXVII, 188 et s. — P. 451, note 274, lire *REJ*, XXIX, 95; ajouter LIX, 37-38, ici et p. 469, n. 409, où sur le terme généalogique *'issa*, il fallait renvoyer à l'étude de Rosenthal dans la *MGWJ*, XXX. — La bibliographie est abondante mais forcément incomplète; sur la couleur bleue (p. 554, n. 231), voir Kroner, *der Talmud und die Farben*, dans la *Israelitische Monatsschrift*, I, n° 3. Parmi les ouvrages récents, citons celui de Brandt, *Die jüdischen Baptismen* (Giessen, 1910) sur les ablutions rituelles, celui de Blanfuss, *Römische Feste und Feiertage nach den Traktaten*... (Nuremberg, 1909) sur la *depositio barbae*, etc. Les mots français de Raschi ne sont pas toujours correctement transcrits et ne le sont quelquefois pas du tout. Dans une œuvre considérable, si difficile et en somme si neuve — il n'existait aucun travail d'ensemble jusqu'ici et les monographies ont dû être reprises et contrôlées — les erreurs et les lacunes étaient inévitables ; mais si plus d'un détail est à reprendre, l'ensemble inspire confiance.

Appuyer sur la critique serait de l'ingratitude, quand on pense aux services signalés que cet ouvrage est appelé à rendre. D'abord il offre une reconstitution fidèle de la vie juive aux environs de l'ère chrétienne et dans les six premiers siècles de cette ère. A l'exégète il ouvre l'intelligence de nombreux textes tamuldiques et midraschiques. Au philologue il fournit une foule de termes techniques, dont beaucoup foncièrement hébreux, beaucoup plus qu'on n'en attendrait dans une langue prétendue morte ; il est vrai que les mots empruntés au grec et au latin sont également en nombre. M. Krauss a retiré plus d'une explication hasardée dans ses *Lehnwörter*. Il a toujours son don pour les conjectures ingénieuses, mais il a perdu son goût pour les étymologies aventureuses. L'historien notera au passage de nombreux usages et traits de mœurs, mais il fera bien de se méfier des « allusions historiques » (p. 582, n. 382 ; p. 632, n. 743 ; p. 648, n. 852, etc.).

L'archéologie biblique (p. 480, n. 490; p. 499, n. 658; p. 514, n. 773; p. 651, n. 874, etc.) et même celle des peuples classiques (p. 472, n. 435, etc.), trouveront à glaner ici. Car la vie juive, telle qu'elle apparaît dans la littérature talmudique, est des plus complexes et ses éléments se distribuent entre les rudiments des cultures primitives et les raffinements de la civilisation hellénistique, entre les créations les plus authentiques du génie national et les emprunts les plus avérés aux autres peuples. Ce sont les sources elles-mêmes qui distinguent le plus souvent ce qui est propre aux Juifs de ce qui est en usage chez les païens. M. Krauss, dans sa Préface au moins, a tendance à accuser le caractère indigène et original de la culture

juive à travers les âges. Il est certain qu'elle a beaucoup conservé du passé; mais là où elle s'est développée et affinée, une influence grecque ou romaine, égyptienne ou perse, devient sensible. D'une manière générale on observe la persistance de la culture indigène dans la vie ordinaire et l'importation étrangère dans la vie de luxe.

M. Liber.

Heracliti Quæstiones Homericæ ediderunt Societatis philologæ Bonnensis Sodales. Prolegomena scripsit Fr. Oelmann. Leipzig, Teubner, 1910; xlviii-140 p. (*Bibl. script. gr. et rom. Teubneriana*).

La dernière édition de l'opuscule d'Héraclite connu jusqu'ici sous le titre de *Allégories homériques* date de 1851 ; elle est imparfaite, l'éditeur, Mehler, ayant fait un usage peu méthodique des manuscrits qu'il avait à sa disposition. Les nouveaux éditeurs, les membres du séminaire philologique de Bonn, nous donnent une recension nouvelle, qui repose sur une étude plus approfondie des manuscrits, et la préface, écrite par l'un d'eux, M. Oelmann, expose le plan suivi et la méthode adoptée. Les manuscrits, en petit nombre, sont tous plus ou moins complets ; à part deux qui représentent des traditions différentes, ils dérivent d'une source qui remonte au xiii[e] siècle (M, Ambrosianus B 99 sup.), mais qui aujourd'hui n'a plus que les quinze dernières lignes de l'édition actuelle; l'un d'entre eux, le Vaticanus gr. 871 (A), est celui que les éditeurs ont reconnu comme le principal fondement du texte. L'Aldine (1505), faite sur un exemplaire actuellement perdu, également dérivé de M, est l'équivalent d'un manuscrit. En outre, les scholies homériques contiennent un grand nombre de passages du commentaire d'Héraclite, et les éditeurs n'ont eu garde de négliger les manuscrits d'Homère qui en sont pourvus. Une observation qui n'est pas sans importance pour la constitution du texte, c'est qu'Héraclite évitait soigneusement l'hiatus ; les éditeurs consacrent quelques pages à ce sujet, pour justifier l'exactitude de cette opinion, et pour montrer que beaucoup de corrections, de Mehler entre autres, ne sont pas admissibles. L'édition a donc été faite avec soin et prudence; elle donne, immédiatement sous le texte, les références aux passages cités, à ceux auxquels il est fait allusion, et aux scholies qui ont conservé des passages d'Héraclite ; plus bas, l'annotation critique, variantes des manuscrits et conjectures des savants. Les éditeurs eux-mêmes ont peu conjecturé ; quelques-unes de leurs corrections méritent d'être citées : 8, 8 ἀπόχρη <γάρ>; 31, 14 μεμύθευκε <κεν>ῶς; 40, 6 del. οὐ; 40, 8 μυθευόμενον (codd. μυθούμενον); 50, 9 ἀπό (ὑπό); 91, 11 del. ἦν; mais l. 10 la correction γεωργῶν pour γεωργόν semble inutile; 95, 18 τῆς φωνῆς τὴν χρείαν (τὴν φωνὴν τῆς χρείας); 96, 16 συρραφεύς; 104, 12 ὀφειλομένη τιμωρία (-μένην -ρίαν codd.). Trois bons index, des auteurs cités, des noms propres, des mots, terminent le volume. On notera enfin ce point intéressant : le titre donné jus-

qu'ici à l'ouvrage Ἀλληγορίαι Ὁμηρικαί, est inexact; le vrai titre est fourni par une souscription ancienne à la fin du manuscrit M, Ὁμηρικὰ Προβλήματα εἰς ἃ περὶ θεῶν Ὅμηρος ἠλληγόρησεν. L'ouvrage est en effet un commentaire des passages qui pouvaient provoquer une explication, et dont l'interprétation était douteuse.

My.

Le procès de Phidias dans les Chroniques d'Apollodore, d'après un papyrus inédit de la collection de Genève déchiffré et commenté par J. Nicole. Avec un fac-simile. Genève, Kündig, 1910; 50 p.

On trouvera, dit M. Nicole, que dans le traitement du texte nouveau je me suis montré trop prodigue de restitutions (p. 6). Pas précisément; il fallait bien conjecturer, pour arriver à tirer quelque chose des deux fragments si mutilés qu'il publie et commente ingénieusement. Ce que l'on trouvera, c'est que ces restitutions n'ont, pour la plupart, d'autre fondement que l'imagination de M. N. Comment, du reste, n'aurait-il pas été tenté? Il déchiffre un texte tellement décousu qu'il semble au premier abord n'en devoir rien sortir; mais il reconnaît des fragments de vers iambiques, où il est question de Phidias, de Ménon, de dénonciation, de chouette, des Éléens et d'isotélie, etc., et conclut qu'il s'agit d'un passage des *Chroniques* d'Apollodore, où était raconté le procès de Phidias. Jusque-là tout le monde suivra M. N., en admettant même avec lui que le copiste s'est à peine aperçu qu'il transcrivait des vers, et qu'il y a transposé indûment plusieurs mots. Rien ensuite de plus naturel, pour le savant aux prises avec un pareil texte, que d'y chercher, en combinant habilement, avec les faits déjà connus par les auteurs, les mots et fragments de mots qui subsistent, les éléments d'un récit conforme à ce qu'il s'imagine. Il y a là une action réciproque du texte sur l'esprit et de l'esprit sur le texte; quelques mots suggèrent l'idée générale, puis, l'ensemble du récit une fois imaginé, on y introduit les détails par d'intelligentes suppositions. Mais quelle est leur valeur? Le document nous fournit une date, celle de la dédicace de la chouette sculptée par Phidias, sous l'archontat de Morychidès (440-439); mais l'expédition à Adoulé sur la mer Rouge pour y chercher l'ivoire, le vote des Athéniens relatif à un nouvel achat, parce qu' « ils attachaient le plus grand prix à la beauté de la statue », la « réprobation d'une partie du public » soulevée par l'emprisonnement de Phidias, la caution déposée par les Éléens pour la mise en liberté de l'artiste, la reprise du procès et la condamnation « par défaut » de Phidias « probablement à la peine capitale », d'autres détails encore, comme « les places d'honneur (aux jeux olympiques) refusées ou marchandées à la théorie des Athéniens », et l'épilogue de l'histoire, la fin de Ménon « conforme à ses antécédents », tout cela est bâti sur le sable. La trouvaille n'en a pas moins son importance; M. Nicole combine avec une réelle dextérité

des données imparfaites et obscures, et d'autres peut-être, séduits par sa virtuosité, penseront que tout devient clair dans la question du procès de Phidias (p. 37) ; ἐγὼ δέ τις οὐ ταχυπειθής.

My.

L. Pareti, **Note sulle interpolazioni** cronologiche nei primi due libri delle « Elleniche » di Senofonte. Turin, Lœscher, 1910 (Extr. de la *Rivista di Filologia*, XXXVIII, 1, p. 107-121).

Il y a, dans la première partie des *Helléniques* de Xénophon, où est racontée la fin de la guerre du Péloponnèse, deux sortes d'interpolations, les unes chronologiques, les autres historiques, que l'on s'accorde à considérer comme étrangères au texte. Les unes comprennent 1) les mentions du nombre d'années écoulées depuis le commencement de la guerre ; elles sont généralement inexactes ; 2) les références aux archontes athéniens et aux éphores spartiates ; par deux fois cette référence est erronée, et elle est omise une fois ; 3) l'indication de l'olympiade, qui se rencontre deux fois ; à chaque fois le nombre est inexact. Les autres sont les mentions de faits sans rapport avec la guerre, comme les événements de Sicile, de Perse, de Thessalie, ou les incendies de temples et les éclipses ; ces synchronismes sont ajoutés vraisemblablement pour rappeler la manière de Thucydide. Il faut ajouter la liste des éphores éponymes (II, 3, 9-10), qui se tient avec la durée indûment attribuée à la guerre, 28 ans 1/2. Dans un article d'une quinzaine de pages, M. Pareti étudie le caractère général de ces passages, et montre clairement l'origine des erreurs commises par l'interpolateur, ainsi que la manière dont il a procédé pour intercaler ses notices chronologiques inexactes : au lieu de compter à partir du commencement de la guerre, il est remonté en arrière en partant de la date certaine de la prise d'Athènes, en 404, et a oublié le commencement de 407. M. P. refait le raisonnement avec grande vraisemblance. Il reste un groupe de notes chronologiques que M. P. considère également comme interpolées ; ce sont les changements d'années, signalés par la formule τῷ δὲ ἄλλῳ ἔτει, τοῦ δ' ἐπιόντος ἔτους, τῷ δ' ἐπιόντι ἔτει ; ces mots sont en effet suspects, parce qu'ils sont liés à des interpolations certaines, et qu'en outre le changement d'année est noté six fois seulement au lieu de sept. On pourrait donc croire avec M. Pareti que l'interpolateur a intercalé ces formules aux endroits où il trouvait dans le texte des indications qui lui faisaient supposer une nouvelle année ; mais il est également possible que ces expressions fussent dans le texte original, car il est peut-être plus vraisemblable que ce sont précisément ces brèves mentions du changement d'année qui ont été l'origine des additions étrangères au texte. C'est là, si je ne me trompe, l'opinion de la majorité des critiques ; exception, toutefois, doit être faite pour I, 3, 1, où τοῦ ἐπιόντος ἔτους n'est guère supportable, à cause de ἐπεὶ δ' ὁ χειμὼν ἔληγε qui suit immédiatement.

My.

Charles H. Haskins et Dean P. Lockwood, **The Sicilian translators** of the twelfth century and the first latin version of Ptolemy's Almagest. (Extr. de *Harvard Studies in classical Philology*, vol. XXI, 1910, p. 75-102).

Article très intéressant sur l'humanisme en Sicile au xii^e siècle. Les auteurs nous révèlent une traduction latine de l'*Almageste*, antérieure à la première connue. L'ouvrage de Ptolémée, traduit en arabe dès le ix^e siècle, fut traduit en latin sur l'arabe en 1175 par Gérard de Crémone; la première traduction latine faite directement sur le grec, celle de Georges de Trébizonde, ne parut que trois siècles plus tard, en 1451. MM. Haskins et Lockwood ont découvert à la Vaticane (Vat. lat. 2056) un manuscrit du xiv^e ou peut-être de la fin du xiii^e siècle, dont ils donnent une brève description, contenant une traduction latine de l'*Almageste* accompagnée d'une préface dont certains détails permettent de fixer la date. Il est dit en effet dans cette préface, qui est publiée à la fin de l'article, qu'un manuscrit de la Σύνταξις μαθηματική fut envoyé en présent par l'empereur de Constantinople au roi de Sicile, à Palerme, par l'entremise d'un ambassadeur du roi nommé Aristippe; et le traducteur ajoute qu'il s'empressa, dès qu'il connut l'existence de ce manuscrit, d'aller trouver Aristippe dans la région de l'Etna où celui-ci se trouvait alors, et qu'il fit sa traduction après quelques études préparatoires. Or cet Aristippe est connu comme un personnage important de la cour de Guillaume I de Sicile; après avoir perdu la faveur du roi, il fut jeté en prison en 1162, et il y mourut peu de temps après. La traduction est donc antérieure à cette dernière date; elle est, par conséquent, la première faite sur le grec, et elle peut avoir, de ce fait, une certaine valeur pour l'étude du texte; selon MM. H. et L., elle a une grande affinité avec le manuscrit A de Heiberg (Paris. gr. 2389); un spécimen en est donné p. 83, note 3 (= Heiberg, I, p. 4, 7-5, 7). L'auteur néglige de donner son nom; on apprend seulement qu'il étudiait alors la médecine à Salerne, et l'on peut conclure d'un passage de la préface qu'il avait déjà traduit plusieurs traités d'Euclide et de Proclus. MM. H. et L. ajoutent quelques renseignements sur deux traducteurs siciliens du xii^e siècle, Aristippe, celui-là même dont il vient d'être question, dont on a une traduction du *Ménon* et du *Phédon*, conservée dans plusieurs manuscrits [1], et l'amiral Eugène de Palerme, *vir tam græcæ quam arabicæ linguæ peritissimus,* comme l'appelle le traducteur anonyme de l'*Almageste*; on lui doit la traduction en latin, faite sur l'arabe, de l'*Optique* de Ptolémée, dont le texte grec, ainsi d'ailleurs que la traduction arabe, est aujourd'hui perdu.

My.

1. Les prologues en ont été publiés par V. Rose. Les premières et les dernières lignes de la traduction du *Ménon* sont données ici en note, p. 88, d'après le manuscrit 243 de Corpus Christi College. Les *incipit* et *explicit* de la traduction anonyme de l'*Almageste*, pour chacun des treize livres, sont également donnés en note, p. 78-79.

Ph. Lauer, **Robert Ier et Raoul de Bourgogne, rois de France (923-936).** 1 vol. in-8° de 116 pages in-8° (dans la Bibliothèque de l'École des Hautes-Études). Paris, Honoré Champion, 1910.

— II. **Le palais de Latran**. Étude historique et archéologique. 1 vol. de 645 p. in-4° avec XXXV planches hors texte et 142 gravures. Paris, Ernest Leroux, 1911.

I. — Le premier ouvrage fait partie de la série des *Annales de l'histoire de France à l'époque carolingienne* entreprises jadis sur l'initiative d'Arthur Giry. Il comble la lacune qui existait entre le travail de M. Eckel sur le règne de Charles le Simple et celui de M. Lauer lui-même sur le règne de Louis d'Outre-Mer. La série est maintenant complète de 888 à 987, et il est à souhaiter que bientôt soit terminé le règne de Charles le Chauve, dont des fragments importants, dus à MM. Ferd. Lot et Halphen, ont déjà paru. La France pourra mettre en parallèle cette belle suite de travaux avec les *Jahrbücher zur deutschen Geschichte*, traitant de la même période. Déjà un savant allemand, W. Lippert, avait consacré en 1885 sa thèse au règne de Raoul; mais l'ouvrage, fort estimable d'ailleurs, demandait à être refait au point de vue français. M. Lauer en a corrigé un assez grand nombre d'assertions; il a proposé des identifications différentes de noms de lieux, déterminé de façon plus précise certaines dates. Il avait été fort bien préparé à cette tâche par l'excellente édition qu'il a donnée autrefois des *Annales* de Flodoard.

II. — M. Lauer, alors qu'il était membre de l'École française de Rome, a obtenu, après de multiples démarches, l'autorisation de faire des fouilles sous la *Scala santa* et dans les soubassements du *Sancta Sanctorum*, et il y a découvert des fresques fort curieuses du XIe ou XIIe siècle. Il a pu aussi examiner de près les curieuses reliques déposées dans le coffre de cyprès, remontant au pape Léon III, placé sous l'autel du *Sancta Sanctorum* et protégé par une grille de fer. Puis il a réussi à pénétrer dans les archives de Saint-Jean-de-Latran où très peu d'érudits ont eu accès et à prendre copie de certaines pièces curieuses. Divers mémoires publiés dans les *Mélanges d'archéologie et d'histoire* de l'École de Rome, une étude élégante sur le trésor du *Sancta Sanctorum* parue en 1906 dans les *Monuments Piot* nous avaient fait part de ses trouvailles. Il était tout naturel qu'il songeât à nous présenter un travail d'ensemble sur le Latran, et ce travail est un fort beau volume, superbement imprimé et enrichi de nombreuses et magnifiques planches. L'ouvrage se divise en deux parties à peu près d'égale longueur, le texte et les documents. Parmi ces documents, quelques-uns ne se rapportent pas directement à son sujet. Au cours du volume, M. Lauer nous a parlé de façon tout à fait incidente du chapitre de chanoines qui fut attaché à la basilique, tantôt chanoines séculiers et tantôt chanoines réguliers; il nous donne en appendice des inventaires des biens de ce chapitre d'où relevait un certain nombre de maisons religieuses dans toutes les parties du monde. Le roi de France Henri IV dont la statue se dresse à l'une des entrées de

la basilique donna au chapitre en 1596 l'abbaye de Clairac (aujourd'hui Lot-et-Garonne); M. Lauer, qui a trouvé un inventaire des archives de cette abbaye dressé en 1762 par dom Galetti, bénédictin du mont Cassin, le publie tout au long; nous lui sommes reconnaissants de nous avoir donné ces pièces; mais il faut être prévenu pour les chercher à la fin de son volume et l'on aimerait que ces documents fussent accompagnés de quelques notes très sobres, identifiant les noms de lieux et donnant les renseignements indispensables. D'autres documents sont au contraire bien ici à leur place; M. Lauer a maintes fois raison de nous donner la description du Latran qui est précédée d'une dédicace du chanoine Jean Diacre à un pape Alexandre, et celle qui fut faite dans la seconde moitié du XVI[e] siècle par Onuphre Panvinio; mais on aurait souhaité une courte préface nous faisant connaître la valeur de ces récits. Jean Diacre est-il l'auteur de la première description ou n'a-t-il fait que reprendre un ouvrage plus ancien, puisqu'aussi bien cette dédicace ne se trouve pas en un certain nombre de manuscrits? Nous aurions voulu être fixés d'autant plus qu'au cours de l'ouvrage M. Lauer varie sur la date du document, l'attribuant tantôt au XI[e] siècle (p. 35, 133), tantôt au XII[e] (p. 51, 176, 217). En tout cas, la dédicace de Jean Diacre est adressée à Alexandre III et se place par suite dans les années 1159 à 1181. La question mériterait d'être reprise et serrée de plus près.

M. Lauer nous expose dans sa préface quel fut son dessein : « Nous nous sommes borné à présenter l'histoire du monument en suivant autant que possible la succession des temps.... Nous avons négligé de parti-pris de décrire méthodiquement la basilique ou le palais, préférant à des restitutions hypothétiques les témoignages même des contemporains que nous avons réunis », et le sous-titre de son volume est : Étude *historique* et archéologique. On peut regretter que l'archéologie ait cédé le pas à l'histoire. M. Lauer ne nous montre pas véritablement le Latran pas plus que ne nous montrerait le Louvre un écrivain qui décrirait les entrées dans ce palais des souverains, en enumérerait les hôtes, relèverait les ordonnances ou les diplômes datés de cette demeure. Les diverses parties des bâtiments ne nous apparaissent que lorsqu'elles sont citées pour la première fois par un chroniqueur, sans que soit hasardée quelque conjecture sur leur origine; puis jamais nous ne voyons *d'ensemble* l'ancien palais du Latran avant sa destruction par Sixte-Quint. M. Lauer s'abstient aussi en général de toute considération artistique, et c'est trop de modestie. Sans doute il lui est arrivé parfois de se tromper sur la date d'une mosaïque ou d'une peinture; mais certaines dissertations que, malgré tout, il introduit de temps en temps dans son exposé chronologique, prouvent qu'il a le sens critique très fin. Arrivé au pontificat de Nicolas IV (1288-1292), il étudie la mosaïque qui ornait autrefois l'abside de la basilique et qui a été fort mal refaite en 1876; il détermine la date

des divers morceaux dont quelques-uns étaient fort anciens, dont d'autres remontaient à Nicolas IV même; et cette étude faite en bloc (pp. 214-228) est remarquable.

D'ordinaire M. Lauer se borne à mettre bout à bout les textes des écrivains qui ont parlé du Latran; il nous donne un *régeste* du Latran, pour prendre un mot qui est à la mode. Les faits les plus divers, incendies, élections de papes, entrées des souverains, banquets servis dans l'un des *triclinia*, se succèdent ainsi pêle-mêle, au hasard de la chronologie. Or tous ces faits embrassent près de treize siècles, de l'époque de Constantin au début du IVe à la destruction du palais à la fin du XVIe. Il n'est pas étonnant que M. Lauer, ayant eu à compulser les chroniqueurs et les documents d'une si longue période, ait laissé échapper quelques erreurs; il les signale lui-même dans ses *Errata*. Nous préférons ici insister sur la masse des faits qu'il relève; il ne s'est pas borné aux documents romains; il a vu les chroniques françaises ou allemandes où il est question du Latran; il cite par exemple les vers de Jean Baudoin, de Rosières-aux-Salines, mentionnant la sépulture de Martin V († 1431) dans la basilique et publiés par Paul Meyer au t. XXXV de la *Romania*. Jusqu'au début du XIVe siècle il cite à peu près tous les passages des écrivains où il est question du Latran; à partir de 1300, il est bien obligé de faire un choix; peut-être ce choix est-il un peu arbitraire. Il insiste par exemple sur la visite que fit l'empereur Frédéric III au Latran le 31 décembre 1468; il ne mentionne pas les processions qui menèrent Sigismond de Saint-Pierre à Saint-Jean le 31 mai 1433, Frédéric III lui-même le 19 mars 1452, après leur couronnement, les derniers couronnements d'empereur qui aient eu lieu à Rome. L'exposé s'arrête avec Sixte-Quint; les dernières transformations de la basilique, notamment l'agrandissement du chœur en 1876, ne sont relatées que de façon sommaire, en manière de conclusion.

Nous avons signalé quelques-uns des défauts de ce beau livre; mais il nous faut insister à la fin, pour être entièrement juste, sur ses qualités. M. Lauer a fait un vigoureux effort pour raconter toute l'histoire du Latran depuis les origines; il a ramassé de très nombreux documents, quelques-uns inconnus avant lui (voir p. 245 le poème latin décrivant l'incendie de mai 1308); il a réuni une collection de planches qui sont, elles aussi, un véritable répertoire de documents — des documents iconographiques; — personne ne parlera plus du Latran, sans recourir à son livre, et c'est là le meilleur éloge qu'on puisse faire des monographies de ce genre.

Ch. PFISTER.

Diarium Universitatis Mussipontanae (1572-1764), publié sous les auspices et aux frais de la Société des amis de l'Université de Nancy par G. GAVET, 1 vol. grand in-4° de XXVIII-747 pages. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1911.

Le manuscrit que M. G. Gavet a retrouvé et qu'il édite est un

registre qui servait de *memento* au recteur de l'Université de Pont-à-Mousson. Le recteur lui-même ou divers employés y inscrivaient un peu pêle-mêle les documents ou les faits auxquels il pouvait être besoin de se référer : ordonnances sur la Constitution de l'Université, attributions des divers officiers, manière dont les examens doivent être passés, formulaires pour la réception des bacheliers, licenciés ou docteurs, actes de la vie universitaire. Le registre n'est pas écrit au jour le jour ; le terme de *Diarium* n'est pas exact ; mais il est, à des intervalles plus ou moins éloignés, tenu à jour ; pourtant, quand sont reçus des officiers ou des employés de l'Université, notaires, imprimeurs, bedeaux, ils signent, à la date de leur réception, le serment de garder inviolablement ce qui appartient à la charge et d'obéir au recteur. Comme le recteur était placé à la tête du collège et que son autorité s'étendait surtout sur la Faculté de théologie, c'est des collégiens et des théologiens dont il est particulièrement question dans le *Diarium* ; on y trouvera peu de renseignements sur la vie intérieure des deux facultés séculières, droit et médecine ; pourtant ces facultés sont mentionnées à propos de la vie universitaire en général ; puis les étudiants en droit, avant de passer la licence *in utroque jure*, prêtaient serment de foi catholique entre les mains du recteur et ces prestations sont *souvent* consignées au registre. Il faut aussi avouer que le registre n'est pas toujours bien tenu ; très détaillé pour certaines années, il est sobre de renseignements sur d'autres : pour l'époque de Stanislas, il ne contient presque plus que les serments des protesseurs et des officiers ; le registre s'arrête brusquement en 1764, c'est-à-dire quatre années avant la translation de l'Université de Pont-à-Mousson à Nancy.

Si l'on ne trouve pas dans le *Diarium* tous les renseignements qu'on serait tenté d'y chercher, on en trouve un très grand nombre, et la vie de l'Université lorraine revit pour ainsi dire sous nos yeux : voilà pourquoi il faut être reconnaissant à M. Gavet et à la Société des amis de l'Université de Nancy d'avoir publié ce document.

L'Université fut créée par une bulle du pape Grégoire XIII du 5 décembre 1572, pour lutter contre l'hérésie ; elle fut placée dans une petite cité qui était divisée entre les deux diocèses de Metz et de Toul et d'où il était facile d'agir sur celui de Verdun. Les premières classes du collège et les premiers cours de théologie purent s'ouvrir en octobre 1575 sous la direction des Jésuites ; le P. Edmond Hay, d'origine écossaise, fut nommé recteur par la compagnie. En 1582, fut créée la faculté de droit qui eut pour premier doyen le célèbre Pierre Grégoire de Toulouse, en 1598, la faculté de médecine où enseigna Charles Lepois ; et ce furent aussitôt entre les théologiens et les facultés séculières une série de luttes sur le rectorat, sur la nomination du chancelier, sur l'ordonnance des processions, sur le nom à donner à l'Université (faut-il l'appeler *mussipontana* ou *ponti-*

mussana ?) etc. On trouve l'écho de ces querelles dans le *Diarium* : on y lit par exemple l'ordre qui doit être suivi en la procession (*supplicatio*) du recteur, tel qu'il fut arrêté le 10 juillet 1604 en la maison du seigneur de Maillane; mais le document préfère insister sur la prospérité du collège. Après l'expulsion de France des Jésuites en 1595, de nombreux Français y affluent; beaucoup de jeunes nobles, accompagnés de leur domesticité, y sont accourus dès l'origine. Henri de Gondi, le premier cardinal de Retz († 1622), fut élève de Pont-à-Mousson en 1580. Le *Diarium* nous signale aussi le nom de tous ceux qui passent leurs examens au collège ou à la théologie et nous dit le sujet de leurs thèses; il fait connaître les *agonothètes*, c'est-à-dire les noms des grands seigneurs qui font les frais des prix et dont les armoiries sont reproduites au plat des reliures des volumes; il indique les représentations théâtrales données par les écoliers : la liste des pièces dressée jadis par M. l'abbé Eug. Martin dans son excellente thèse sur l'*Université de Pont-à-Mousson* peut être ainsi allongée; en 1607, les écoliers représentent la tragédie *Cartalo*, en 1608 la tragi-comédie *Damascenus*, en 1610 la tragi-comédie *Aethropus*, en 1611 l'*hilarotragœdia Gottofredus*, en 1612 la comédie *Polidoxomanes*, en 1613 la tragédie *Wenceslaus*, en 1614 *Arcadius pœnitens* en 1616, une tragédie en français, Diogène Romain, empereur d'Orient, et pendant un certain temps les sujets sont empruntés à l'histoire byzantine.

A cette période de prospérité succéda, à partir de 1633, avec les malheurs de la Lorraine une période de longue et profonde décadence. Les élèves n'osent venir dans un pays occupé par les Français et où sévit la guerre. Combien sont tristes des mentions de ce genre, 1636 : « *Apertae scholae sine oratione publica propter paucitatem scholasticorum qui vix ad 150 numerabantur propter miserias temporum* »! et une pareille formule revient souvent les années suivantes. L'Université se releva quand, en 1697, la Lorraine fut rendue à l'ancienne dynastie ducale. Mais à ce moment et surtout sous Stanislas la vie intellectuelle se retirait de Pont-à-Mousson; elle se concentrait à Nancy, et l'Université ne jeta plus quelque éclat qu'après son transfert en 1768 en cette ville; et encore elle souffrit du mal général qui anémiait toutes les Universités au XVIII^e siècle : elle faisait des praticiens et se souciait médiocrement de science.

Nous avons dit tout ce que le *Diarium* ajoute à nos connaissances; il importe de dire aussi qu'il a été édité avec le plus grand soin. M. Gavet a poussé le souci de l'exactitude jusqu'au scrupule, relevant toutes les fautes du manuscrit, s'appliquant à donner des noms d'étudiants l'orthographe véritable; en cas de doute, il indique par centimètres et même par millimètres la place que le nom propre occupe dans le manuscrit. Mais ce volume imprimé avec beaucoup de luxe est incomplet. On ne pourra véritablement s'en servir que lorsqu'il

sera accompagné de tables. De telles tables donnent un prix tout spécial aux matricules de l'Université de Strasbourg publiées par G. Knod. Que la Société des amis de l'Université de Nancy consente encore à un sacrifice ; qu'elle vote les crédits nécessaires pour l'impression de cette table qui est prête, et elle aura mis en toute sa valeur un document de premier ordre pour l'histoire de l'Université nancéienne.

Ch. PFISTER.

L. de LANZAC de LABORIE **Paris sous Napoléon, Le théâtre français**. Plon, 1911, 351 p. in-16.

Dans ce nouveau volume de son grand ouvrage qui deviendra classique, M. de Lanzac de Laborie donne une fois de plus la preuve de son talent si souple et si varié. Il y passe en revue, avec un luxe d'information étonnant, toute l'histoire architecturale, administration, dramatique, littéraire, morale, etc., du premier et du second théâtre français sous le premier empire. On voit défiler les étoiles tragiques et comiques, Talma, Monvel, Mlles Raucourt, Contat, George, Duchesnois, etc., on connaît le répertoire et les pièces nouvelles, les censeurs et les critiques, le public et ses goûts, sans oublier la Cour et l'Empereur; on n'ignore rien de ce qui peut intéresser les curiosités les plus exigeantes ou les plus indiscrètes et tout cela forme un tableau plein de vie, de justesse et d'agrément.

A. Mz.

A. DE RUVILLE. **La Restauration de l'Empire Allemand, le Rôle de la Bavière.** Traduit de l'allemand par Pierre ALBIN. Paris, Alcan, 1911, in-8°, XXX-327 p., 7 fr.

G. KÜNTZEL. **Bismarck und Bayern in der Zeit der Reichsgründung.** Francfort s. le M., Baer, 1910, in-8°, 114 p., 4 mk.

M. de Ruville, professeur à l'Université de Halle, a publié en 1909 un livre sur la *Restauration de l'Empire Allemand* qui a rencontré en Allemagne et à l'étranger un succès de curiosité et provoqué de nombreux commentaires. Il a été remarqué en France, et presque dès sa publication M. Joseph Reinach en signalait l'importance aux lecteurs du *Temps*. M. Albin a jugé bon de traduire l'ouvrage en français et d'y joindre l'article de M. Reinach comme préface. Son entreprise sera sans doute bien accueillie, car le livre de Ruville ne s'est pas beaucoup répandu chez nous dans le texte original, et il touche trop directement à notre histoire contemporaine la plus passionnante pour ne pas intéresser beaucoup de lecteurs.

M. de R. avait été frappé de deux faits en apparence difficiles à concilier : La Bavière, d'une part, était avant 1870 à peu près dominée politiquement par un parti peu nombreux, mais très actif, le parti « patriote », conservateur, catholique, ami de l'Autriche et

hostile à la Prusse ; le ministre von Pfordten représentait ce parti à la tête des affaires lors du conflit austro-prussien de 1866, le comte de Bray-Steinburg au moment de la guerre de 1870. D'autre part, la Bavière est entrée sans résistance apparente dans l'alliance prussienne après Sadowa d'abord, puis dans la confédération allemande après Sedan. Elle n'a fait aucune opposition sérieuse à la domination prussienne, quoique ses ministres aient certainement souhaité, et selon toute apparence préparé une autre solution au problème national de l'Allemagne. Comment résoudre cette contradiction? Les textes, diplomatiques et autres, qui le permettraient ne sont pas accessibles. Pour longtemps encore les archives allemandes de cette période sont fermées. La publication entreprise en France sur les origines diplomatiques de la guerre de 1870 n'a pas dépassé l'année 1864, et elle ne contiendra pas, cela est dès à présent certain, les pièces confidentielles les plus importantes. Les éléments même de la recherche font défaut.

C'est ici qu'intervient un procédé d'investigation particulier à M. de R., ou que du moins il a fait sien. « Ma méthode, écrit-il, est semblable à celle des archéologues qui cherchent à reconstituer les fragments d'une monnaie brisée... Si l'on possède un des morceaux, il ne sera jamais difficile de découvrir, parmi un certain nombre de moitiés de pièces de monnaie, celle qui en représente le complément. Si même on avait à choisir parmi des centaines et des milliers de fragments pareils, aucun ne s'adapterait exactement, sauf précisément celui qui était auparavant rattaché à celui que l'on possède ». Pour expliquer des faits fragmentaires, mais certains et inconciliables en apparence, M. de R. recherche l'hypothèse qui les explique tous, les explique seule et n'explique que ceux-là. C'est-à-dire qu'en somme il emploie, pour découvrir la cause, même particulière, de faits particuliers, et au besoin pour reconstituer des faits ignorés ou imparfaitement connus, le même procédé que les sciences naturelles emploient, non pour découvrir un lien de cause à effet, mais pour coordonner, par une explication générale, tous les faits particuliers précédemment constatés par l'observation et susceptibles d'être reproduits par l'expérience. On voit que la similitude des deux méthodes est peut-être plus apparente que réelle, aussi bien du reste que l'analogie prétendue entre la technique de l'histoire et celle des sciences de la nature.

L' « hypothèse » de M. de R. est celle-ci. Tandis que les pouvoirs parlementaires ont été, en Bavière, presque sans cesse aux mains des « patriotes » anti-prussiens, le roi Louis II n'a cessé, au contraire, de poursuivre une politique favorable à la Prusse. C'est lui qui a, en 1866, décidé la signature du traité d'alliance avec la confédération du Nord. Ce traité est vague, il lie à peine la Bavière, il n'a pas de terme fixé, il prête à mille chicanes sur le *casus fœderis*. Tout cela, qui a justement permis à Pfordten et à Bray de signer la convention, avec

l'arrière-pensée de s'y soustraire, la Prusse s'en est contentée, et en pratique cela lui a suffi. Pourquoi? Parce que, dit M. de R., le roi Louis II avait donné sa parole au roi de Prusse de maintenir l'alliance et de secourir la Prusse. Cette parole, engagée à l'insu de ses ministres, il l'a tenue. Voilà l'hypothèse. Elle seule, selon l'auteur, explique l'attitude générale de la Bavière, et aussi certaines notes parues dans les journaux, où l'on signalait, en termes bien vagues cependant, le rôle personnel du souverain dans les pourparlers.

En 1870, après les victoires de la Prusse, quand les négociations s'engagèrent à Versailles pour la formation, ou plutôt — M. de R. tient à ce terme — la Restauration (*Wiederaufrichtung*) de l'Empire allemand, c'est encore le roi de Bavière qui joua le rôle principal, et entraîna par son exemple le suffrage de la Hesse et du Wurtemberg. Son ministre Bray fut cette fois au courant de ses intentions, les contraria d'abord, puis — à partir du 5 novembre 1870 environ — s'y associa entièrement. Pourtant Bray était, il avait toujours été adversaire d'un empire prussien. Il était, dès longtemps, *grossdeutscher* et il le demeurait même après 1867; ami, condisciple de Beust qu'il tutoyait, il avait certainement médité, négocié sans doute avec lui et le duc de Gramont, à Vienne où ils vivaient tous trois, des combinaisons politiques fort hostiles aux projets de Bismarck. Si donc il change d'attitude en 1870, presque soudainement, et sans retour, c'est pour une raison grave. M. de R. l'indique par une nouvelle hypothèse. Tout s'expliquerait par une sorte de « chantage » exercé, envers les ministres des états du Sud, par le chancelier de la confédération du Nord.

Le 10 octobre 1870, des soldats mecklembourgeois avaient saisi à Cerçay, en Seine-et-Marne, dans un château appartenant à Rouher, une masse considérable de papiers, contenant à peu près sûrement des preuves d'une entente secrète des ministres bavarois, wurtembergeois et hessois avec la France et l'Autriche après 1867. Bismarck fit transporter ces pièces à Versailles, et ses secrétaires en eurent bientôt tiré de quoi rendre accommodants les ministres des états du Sud, venus auprès du roi de Prusse pour négocier le futur pacte fédéral. Rapprochant des témoignages isolés, de petits faits, des nouvelles de journaux plus ou moins démenties, M. de R. en arrive à affirmer que le chancelier, dans un entretien du 5 novembre, gagna Bray à ses vues, comme il avait fait pour le hessois Dalwigk et pour les Wurtembergeois, en les menaçant de rendre publiques les preuves de leur collusion récente avec les ennemis de la patrie allemande.

Cette explication avait déjà été pressentie par Rothan, indiquée par Sorel; mais on n'y avait jamais donné un pareil développement. Ni Sybel, ni Lorenz, ni Matter n'en avaient soufflé mot. Au premier moment, elle est apparue comme un trait de lumière. Quand on y réfléchit, on la trouve quelque peu aventurée. M. de R. a l'art de cons-

truire sur très peu de chose un édifice d'apparence solide. Il passe avec un art des nuances et des transitions un peu inquiétant du possible au probable, puis à la certitude. Il faut voir comment (p. 260 et suivantes), sur le seul témoignage de Bray, dans une phrase d'une lettre à Eisenhart, sans même qu'on puisse être sûr de l'existence d'un entretien particulier, seul à seul, du ministre bavarois avec Bismarck, M. de R. finit par nous raconter — par hypothèse — toute leur conversation et préciser « quels *doivent avoir été* à peu près les arguments de Bismarck » !

Il n'est pas étonnant qu'une méthode semblable ait été critiquée. Dans une brochure publiée par la collection des *Frankfurter historische Forschungen*, M. Georges Küntzel, serrant de près l'argumentation de M. de R., n'a pas eu de peine à prouver combien elle est fragile, à quelles objections de fait elle se heurte et combien il est dangereux de bâtir sur un texte unique, de source inconnue parfois et de valeur suspecte, des explications aussi générales et à si longue portée. Il semble qu'en France on se soit un peu trop pressé de souscrire aux conclusions du livre de M. R. Son ingéniosité, sa perspicacité sont évidentes. Sa bonne foi n'est nullement en cause. Mais sa méthode de la « médaille brisée » est bien imprudente. Il arrive aux plus grands archéologues, il est arrivé à Mommsen de se tromper lourdement dans la reconstitution d'un texte peu étendu, simple et pas très mutilé. Que ne risque-t-on pas lorsque les « fragments de médaille » qu'on recherche, au lieu d'être égarés parmi des débris où l'on peut fouiller, sont enfermés sous triple serrure, loin des regards profanes, aux archives secrètes de Berlin ?

R. GUYOT.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 29 mars 1912.*

M. Leger, président, rappelle la perte que l'Académie a faite, il y a quelques jours, en M. Philippe Berger, membre ordinaire.

M. Chavannes annonce que la commission du prix ordinaire a décidé de ne pas décerner le prix, dont le sujet, proposé par l'Académie, était une étude sur le Turkestan oriental. Elle a accordé une récompense de 1500 francs à M. Gauthiot pour ses travaux sur le dialecte iranien connu sous le nom de langue soghdienne.

M. Chavannes annonce ensuite que la commission du prix Stanislas Julien a décerné un prix de 1000 francs. à M. Savina pour son *Dictionnaire Tay-annamite-français*, et deux récompenses de 500 francs chacune, l'une à M. Doré pour ses *Recherches sur les superstitions en Chine*, et l'autre à M. Raphaël Petrucci pour sa *Philosophie de la nature dans l'art d'Extrême-Orient*.

M. Auguste Audollent fait une communication sur les sépultures découvertes aux Martres-de-Veyre (Puy-de-Dôme).

M. Joseph Déchelette, correspondant de l'Académie, donne lecture d'un mémoire relatif au vase dit « des Moissonneurs » de Haghia-Triada, l'un des principaux ouvrages de l'art crétois minoen. Il montre que le bas-relief ornant ce vase, objet de diverses interprétations, représente, en réalité, une procession solennelle de sacrificateurs se rendant à l'autel sous la conduite d'un prêtre. C'est une des plus anciennes figurations des cérémonies rituelles qui précédaient l'hécatombe homérique. — MM. Salomon Reinach, Perrot, Pottier, Foucart, Dieulafoy, Perrot et Heuzey présentent quelques observations.

Léon DOREZ.

L'imprimeur-gérant : ULYSSE ROUCHON.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 16 — 20 avril. — 1912

F. J. Dölger, **Der Exorzismus im altchristlichen Taufritual**. Paderborn, Schöningh, 1909, x-175 p. Prix : 5 Mk.

Ce volume fait partie d'une collection publiée sous le patronage de la Gœrresgesellschaft et sous la direction de MM. Drerup, Grimme et Kirsch, *Studien zur Geschichte und Kulter des Altertums* (t. III, n° 1-2). Il est revêtu de l'*imprimatur* de l'évêque de Paderborn.

L'exorcisme baptismal, comme tous les exorcismes, est une cérémonie des plus intéressantes, parce qu'elle se rattache directement à la magie antique. Dans sa courte introduction, M. Dölger défend la thèse suivante : La provenance ou la nature d'un rit n'a aucune valeur démonstrative en soi; ce qui donne au rit sa signification, c'est la doctrine à laquelle il se rattache. On pourrait peut-être ménager des surprises à M. D., si on le suivait en partant de telles prémisses; car on aurait à discuter la démonologie des païens et des chrétiens. Mais nous laisserons cela. Voyons seulement ce que nous donne le livre de M. D. Il est divisé en trois chapitres.

M. D. recherche d'abord les origines et les motifs de l'exorcisme baptismal. Il étudie le baptême en tant qu'exorcisme et explique pourquoi un acte spécial d'exorcisme y a été joint. Les chrétiens considéraient les païens et les hérétiques comme des possédés. Pour eux, le péché était aussi une sorte de possession M. D. n'a pas de données bien précises sur la situation des Juifs à l'époque la plus ancienne. Il est encore plus embarrassé par les petis enfants. Il cite un passage des homélies pseudo-clémentines qui refuse aux non-baptisés la possession du royaume de Dieu ; c'est s'appuyer sur un texte de date et de

sincérité également douteuses. Il raisonne par analogie. Le baptême est assimilé à la circoncision; or on donnait la circoncision aux petits enfants; donc... Une analogie ne prouve rien, surtout en ce cas; car la circoncision est une opération qui est facilitée par la jeunesse du sujet. Cette question du baptême des enfants est liée à celle du péché originel et à l'appréciation de la moralité de l'acte conjugal. Le problème n'est pas de ceux que l'on résoud en trois pages et demie. M. D. cite seulement quelques textes et ne laisse pas soupçonner la profondeur et l'étendue de la difficulté. Au moins, M. Turmel, dans son livre sur *Le Péché originel*, avait-il réuni honnêtement les très nombreux textes divergents. M. D., s'il ne voulait pas entrer dans le fond de la discussion, aurait dû renvoyer soit à ce livre soit à l'*Histoire de la théologie positive*. Les deux chapitres suivants sont une histoire et une description du rit de l'exorcisme. M. D. y fait preuve d'une érudition très étendue. Il ne néglige pas les parallèles non-chrétiens. On regrettera parfois que les textes ne soient pas régulièrement cités et mis en œuvre dans l'ordre chronologique. Si fragmentaires que soient nos renseignements, leur date est un facteur capital. Il vaut mieux donner l'impression d'une série de faits, coupée souvent par des lacunes, que d'ordonner une synthèse qui n'est qu'un trompe-l'œil. Un appendice de huit pages traite de l'exorcisme pratiqué sur l'eau qui doit servir au baptême.

M. D.

Syntax of early Latin, Vol. I, **The Verb**. By Charles E. Bennett. Boston, Allyn and Bacon; Leipsic, Th. Stauffer; 1910, xi-506 p. in-8°.

M. Bennek entreprend de refaire l'ouvrage bien connu de Holtze, *Syntaxis priscorum scriptorum latinorum* (2 vol., Leipzig, 1861-1862). Holtze remonte à soixante ans, est antérieur à l'achèvement de l'édition de Plaute, a précédé de dix ans l'édition critique de Térence donnée par Umpfenbach. C'est dire qu'un nouvel ouvrage valait la peine d'être publié. De plus, Holtze avait dû donner des suppléments à son travail pour y comprendre Lucrèce (1868) et les fragments des poètes scéniques postérieurs à Térence (1882). Ici nous aurons tout au moins la syntaxe des fragments unie à celle des pièces complètes; mais Lucrèce est exclu.

M. Bennett arrête son travail à l'an 100 av. J.-C. « Si j'avais placé le terme de mon ouvrage un quart de siècle plus tard, les additions auraient été insignifiantes, un petit nombre de citations des annalistes du temps de Sulla et des inscriptions ». On ne voit pas alors pourquoi M. B. ne l'a pas fait. Cette restriction exclut Claudius Quadrigarius, un auteur dont Wölfflin nous a montré l'importance pour le développement de la syntaxe latine.

Le plan suivi est fondé sur la forme verbale. M. B. étudie l'accord, les voies, l'usage impersonnel, l'ellipse du verbe, les temps, les modes

(indicatif, subjonctif, impératif, infinitif, etc.), enfin les interrogations. Ce plan demanderait à être complété. Il faudrait au moins un chapitre sur les conjonctions et les particules avec renvoi aux chapitres des modes. Il faudrait avoir quelque part un tableau de tous les emplois de *quam*, *quod*, *quia*, etc. C'est là que l'on chercherait les détails relatifs aux particules elles-mêmes, origine de *etsi*, *praeterquam* et *praeter quam quod* (manquent à l'index ; p. 118, au paragraphe des propositions dépendant de *quam*, mêlés à d'autres exemples), emploi et statistique de *quasi si* à côté de *quasi*, de *quod si* à côté de *si*, etc. Peut-être M. B. doit-il traiter ces questions dans son second volume.

M. B. ne vise pas à donner tous les exemples, sauf quand ils sont rares ou intéressants. En tenant compte de cette méthode, je signale deux ou trois lacunes. P. 85, ajouter un second exemple de *quom interea* dans Térence : *Hec.*, 39. P. 118, à l'unique exemple de *praeter quam quod* (Caton, 8, 17 Jordan), ajouter : Tér., *Ht.*, 399. P. 165, sur *ut* introduisant un ordre : les notes de Lindsay, *Capt.*, 115 et 794, permettent d'ajouter Plaute, *Amph.*, 214 et 983 ; *C. I. L.*, I, 818 (date incertaine) ; mais M. Lindsay a tort de citer Cat., *Agr.*, 139, *precor ut*. P. 330, M. B. mentionne *ad quo* interrogatif ; mais je ne trouve pas *ad quo*, « dans la mesure où », de Afranius, 248 R. : « Ni tantum amarem talem tam merito patrem, iratus essem ad quo liceret ».

Ce dernier exemple est emprunté à Lindsay, *Syntax of Plautus* (Oxford, 1907). Ce livre n'est cité nulle part, non plus que les *Kritische Beiträge* de H. Jordan. La bibliographie comprend surtout des travaux récents et n'est pas exhaustive.

Dans le traitement des questions, on retrouvera les classifications chères à M. B. : « Subjunctive of purpose, stipulative subjunctive, clauses of proviso, descriptive clauses ». Les faits sont groupés et subdivisés en menues parties. Il est très facile de se retrouver dans cette multitude de détails. Le livre de M. Bennett est un précieux répertoire, qui permettra de faire de nouvelles recherches. Souhaitons que le second volume ne tarde pas trop.

J. D.

R. Frobenius, **Die Syntax des Ennius**. Thèse de Tubingue. Nördlingen, Beck, 1910, x-151 p. in-8°.

Une étude de la syntaxe d'Ennius était nécessaire. On n'avait que les indications dispersées de Holtze et des remarques utiles, mais peu étendues, de Lucien Müller dans son édition et son *Quintus Ennius*, M. Frobenius a exécuté son travail d'après la dernière édition de M. Vahlen (1903). Il est fait avec soin et parait n'avoir rien négligé d'essentiel. Çà et là on voudrait des listes plus détaillées C'était le cas de compléter, par exemple, pour *et*, *que*, *atque*, l'index

de M. Vahlen; au lieu de dire que *atque* unit 29 fois des substantifs, il eut été possible de dresser la liste des passages. P. 91, *nec*, au sens de *non*, n'est pas seulement dans le latin juridique; cf. l'expression de Plaute *nec recte dicere*, synonyme de *maledicere*. M. F. n'a pas borné son étude à la syntaxe. Il l'étend au style, à quelques figures, à la construction des phrases, à l'ordre des mots, à l'allitération et à la rime.

Sous ce dernier titre, M. F. a réuni des faits sans portée et des faits qui prouvent autre chose que la recherche de la rime. Je note comme sans portée des groupes tels que *quisquam sopiam, inuicti uiri*, etc. Les autres expressions recueillies par M. F. ne sont pas des exemples de rime, ainsi *sospitent superstitentque*. Mais elles témoignent chez Ennius d'un goût marqué pour le jeu de mots et on pourrait presque dire le calembour. Ce n'est pas la finale seulement, c'est tout le mot qui est répété avec un à peu près plus ou moins fort. Ainsi : *doctis dictis, haudquaquam quemquam, si nox si mox, ueluti uenti, stolidi soliti, bellipotentes sapientipotentes*. M. F. répondra que, pour certains de ces groupes, il y a combinaison de l'allitération et de la rime. C'est que, précisément, cette combinaison est autre chose que l'allitération et la rime, c'est une *aequiuocatio* parfaitement distincte. Egaré par son faux principe, M. F. classe parmi les rimes monosyllabiques, celles des deux vers :

Plebes in hoc regi antistat loco : *licet*
Lacrumare plebi, regi honeste non *licet*;

parmi les rimes quadrisyllabiques :

Plus *negoti* habet quam cum est *negotium* in *negotio*
Nam quoi quod agat institatumst, is nullo *negotio*
Id agit...

Pourquoi? parce que la rime étant, par définition, une fin de mot, la première syllabe ne peut être comptée. Tout le monde voit, au contraire, que ce que le poète a cherché n'est pas la répétition de *cet* ou de *gotio*, mais celle du mot entier. Nous expliquerons de même :

Quo uobis *mentes*, rectae quae stare solebant
Antehac, *dementes* sese flexare uiai.

Enfin il faut classer parmi les rencontres de hasard des groupes comme *frangitque quatitque*; *pone petunt, rem referunt; rem repetunt regnumque petunt* (jeu de mots), *uadunt solida ui*. Ces incises sont ainsi à cause de la structure habituelle de la phrase chez ces vieux écrivains, où les membres se succèdent et s'ajoutent, soit sans liaison, soit avec la plus simple des liaisons et la plus ancienne, *que* répété.

La conclusion de l'étude de M. Frobenius est que la langue

d'Ennius est franchement et purement latine. Les souvenirs de l'osque et du grec n'interviennent pas pour fausser la syntaxe. On peut adhérer au jugement rapporté par Cicéron (*Or.*, 36) : « Non discedit a communi more uerborum ».

J. D.

Index Lucretianus confecit Johannes Paulson. Ut manu scriptus prelo datus. Typ. Wald. Zachrisson, Gotoburgi, 1911. vi-179 p. gr. gr. in-8°. Prix : 7 Mk.

Nous étions fort mal montés en fait d'index pour Lucrèce. Nous n'avions guère que celui de Wakefield, mal commode, peu sûr, fondé sur un texte arriéré. Quand M. Paulson était étudiant, il fit des recherches métriques sur Lucrèce et se convainquit bientôt de l'impossibilité de les poursuivre sans un bon index. N'en ayant pas, il l'entreprit et mit sur fiches le texte de Bernays, alors « régnant ». Puis d'autres études et la maladie lui firent perdre de vue ce travail de jeunesse. Il nous le donne aujourd'hui, revu, complété et mis en ordre par sa nièce, Mlle Esther Nilsson. Les éditions de Lachmann, Munro, Brieger et Giussani ont été dépouillées et leurs divergences avec Bernays sont maintenant comprises dans cet index. Chaque mot est représenté par ses diverses formes suivies de références. Je ne crois pas qu'il y ait d'articles abrégés par un *etc.*, sauf les articles *et* et *que* (mais *ac* et *atque* sont complets). Pour *et* et *que*, M. P. donne des chiffres totaux par livres, et la liste des passages du livre V. Cela suffit, en effet, si l'article ne devait comprendre que des renvois. Il eût été utile de disposer ces articles autrement, en relevant les diverses espèces de liaisons, *et* répété, *que* répété, *et... que...*, *et* ou *que* entre deux substantifs, deux adjectifs, etc. Du moment qu'on n'entrait pas dans ce détail, les références devenaient assez peu utiles. Les chiffres totaux montrent une balance presque exacte entre les deux particules, 1274 *et*, 1288 *que*. Cela est notable, comme trait de l'archaïsme du style de Lucrèce, alors que dans Plaute, dans Térence, dans Caton, *et* l'emporte beaucoup sur *que*. M. Paulson s'excuse de donner cet index dans la forme où il est. Tel quel, il rendra les plus grands services. Nous devons en être reconnaissants et à l'auteur et à Mlle Nilsson qui en a rendu la publication possible.

J. D.

P. Papini **Stati** Silvae. Krohni copiis usus iterum edidit Alfredus Klotz. Teubner, MCMXI, 2 m. 40, xcvi-220 p. in-12.

On est tombé, d'accord dans le monde savant, que la première édition de Klotz (1900) a fait date dans la critique de l'auteur ; les idées que l'on se faisait de la constitution du texte, ont changé aussitôt ; on a compris que le temps était passé de la méthode éclectique ; dès lors qu'il est établi que tous nos mss. sont dérivés de la copie qu'avait fait faire Pogge, du ms. de Saint-Gall, et qu'on retrouve cette copie dans

le ms. de Madrid, tout l'effort de la critique doit porter sur ce ms., en distinguant avec soin de la première main les corrections successives. Là-dessus aucun doute.

Dans une seconde édition, il n'est plus et il ne peut plus être question de pareil changement. Comparée à l'édition de 1900, le nouveau livre de M. Klotz contient 220 p. (au lieu de 204); la préface en a XCVI au lieu de LXXXVIII.

Les changements, d'après l'éditeur lui-même, sont les suivants: sont ajoutés un appendice sur l'*exemplar Corsinianum* des notes de Politien, où l'on croit trouver des traces d'une tradition indépendante de M; emprunts aux éditions parues dans l'intervalle (Postgate-Davies, Phillimore et Saenger) et additions à l'apparat critique (conjectures nouvelles et, sur quelques passages difficiles, brèves explications et renvois à des passages parallèles). La préface de la nouvelle édition (9 p.) indique les publications intéressant les Silves qui ont paru depuis 1900; M. K. revient sur les questions discutées : rapports de certains mss. (F, G ou autres) avec M; origine de M, rapport de M avec *a*, méthode suivie par Politien dans ses corrections, etc.

Entre les préfaces et le texte un bon index bibliographique (6 p.). On pourra y voir, ainsi qu'à l'apparat, les noms de savants français : Lafaye, Cartault. A côté d'eux liste des savants étrangers qui se sont occupés de Stace : surtout Housman. Bien des conjectures récentes sont écartées d'un simple mot : *malum, non bonum*, ou *male*. Au contraire pour appuyer une leçon : *probum*. Dès que les critiques imaginent sans fin de nouvelles conjectures souvent des plus baroques (Saenger, Phillimore, Stange, etc.), je me demande si les éditeurs ne devraient pas faire un triage plus sévère et, plutôt que d'encombrer le bas des pages, s'ils ne devraient pas laisser tomber les conjectures qui sont dépourvues de toute vraisemblance. Dans l'apparat tel qu'il nous est donné ici, il s'en trouve certainement un bon nombre qui sont bien inutiles; en les recueillant M. Kl. fait par là le jeu trop beau aux virtuoses de la critique; ou est-ce une concession voulue, par contraste avec l'extrême sobriété de l'édition précédente? Il y a d'autre part dans ces poèmes tant d'obscurité que les petites notes explicatives, jointes utilement à la leçon traditionnelle ou à des conjectures, auraient gagné à être plus nombreuses.

Dans les préfaces de Stace, les règles des clausules servent à contrôler les leçons sujettes à discussion [1].

É. T.

---

1. Pourquoi à la p. 100, à la l. 8 de la préface du livre IV, M. Kl. insère-t-il, sans observation, et, ce semble, comme s'il l'approuvait, d'après le Manuel de M. Havet, une conjecture que celui-ci ne proposait qu'en hésitant : *incepisse* au lieu de *coepisse* (*propter numeros*); je ne vois pas en quoi la conjecture améliore la clausule : reste toujours une brève suivie de quatre longues. — Je doute fort qu'on puisse, comme le veut M. Kl. p. 15, sur III, 1, 125, faire dépendre *loci* de *Hic*. — Les fautes d'impression sont très rares; il y en a cependant quelques-unes : p. 23,

Sex. **Propertii** Elegiarum libri IV rec. Carolus Hosius. Teubner, MCMXI, 1 m. 60, XIV-190 p.

Ad **Propertii** carmina commentarius criticus. Thèse de Leyde de 1911 de Petrus Johannes Enk. 364 p. gr. in-4°, 17 m.

Sur un auteur qu'on sent doué des plus hautes qualités, mais mal transmis et, de par son génie même, trop souvent obscur et difficile, deux études de forme et de mérite différent qui sont certainement les bien venues [1]. Ils ont tâché de nous renseigner; mais il suffit de les rapprocher l'un de l'autre pour constater qu'aucun d'eux n'est complet et que, chez nous deux, la bibliographie est trop souvent vague et insuffisante.

Voyons d'abord le premier de ces livres. Par son Lucain, par ses études, ses articles sur les poètes latins, M. Hosius s'est conquis depuis longtemps la faveur des savants; avec la modération et la prudence qu'on lui connaît, on sera très heureux de le prendre pour guide dans ces élégies attirantes et décevantes. Le livre arrive à propos; il y a longtemps que Baehrens n'est plus au point; les petits Vahlen n'ont pas une note, ce qui, moins que jamais, n'est de mise ici; Rothstein commente copieusement un texte qui n'est pas établi; enfin les Anglais, fervents de Properce, ont multiplié leurs travaux; mais qui ne sait qu'ils ont trop d'audace, et qu'en compagnie de Housman, Postgate, même Phillimore, on se sent embarqué pour les pays du rêve, vers un Properce de fantaisie? Nous espérons, avec M. Hosius, rester sur la terre ferme, aussi près que possible du Properce de la tradition.

La préface est consacrée tout entière à l'exposé de la méthode que suit M. Hosius : secours dont il disposait; comment il conçoit la critique de Properce; tout cela posé, prudent, tel qu'on pouvait l'attendre de M. H. et le souhaiter en un tel sujet.

D'abord liste de déceptions auxquelles il faut se résigner. M. H. rappelle les recherches qu'il a faites, il y a vingt ans, dans les bibliothèques d'Italie, toutes sans résultat. Un ms. de Mons, signalé par Vollmer, n'a pas été plus utile. M. H. ne croit pas aux éloges donnés en ces derniers temps par Birt et par d'autres à un ms. des archives de la Haute Lusace (*codex Lusaticus*, XV s.), simple ms. de mélange; bref pour M. H., comme véritables témoins, représentant les trois classes, il n'y a que N; AFL et DV.

M. H. s'est servi des collations publiées et de reproductions photographiques du *Neapolitanus*; il a de plus revu de plus près le *Liber Colucii* de Florence (F. de Baehrens). L'espérance qu'il avait eue un

104, *Maenalia* aurait dû être en caractères droits. P. 21, sur le v. 64, je ne comprends pas : alter*nos*... men*ses* : ne serait-ce pas simplement une double faute d'impression ? P. 68, sur le v. 105 au bas : fata *M* (et non N).

1. A côté de ces nouvelles études de Properce, le lecteur, qui désire être au courant, fera bien de se reporter à un article de M. Ullman sur les mss. de Properce (Classical Quatterly, juillet, 1911, analysé ici au Bulletin, 1912, I, p. 197).

moment de trouver de nouveaux secours, pour la première classe des *deteriores*, dans un ms. de Naples et dans un ms. de la Laurentienne, n'a pu se réaliser.

Très peu de conjectures propres au nouvel éditeur, ce qui n'est pas, à mon gré, un défaut, en un texte déjà si encombré. Dans l'apparat, utiles renvois aux imitations relevées dans les *Carmina epigraphica* (surtout 965 et 966). Une seule réserve : le conservatisme n'arrive-t-il pas ici à l'excès quand il maintient (par ex. IV, 5, 52, *Caelati*) des leçons pour lesquelles on ne peut donner aucune explication raisonnable ? A la fin du volume un *Index metricus et prosodiacus* et un *Index grammaticus* qui rendront service.

Je passe au second ouvrage, celui de M. Enk. Comme œuvre de début, choisir une étude critique de l'auteur qui peut-être est de tous le plus difficile, quand de plus la tradition en est des plus médiocres, poursuivre ce travail d'un bout à l'autre, paraîtrait chez nous une étrange gageure. Il faut croire qu'il en est autrement à Leyde. Quand même il y aurait, dans le livre de M. E., des parties qui ne sont pas négligeables, c'est bien ma pensée, le succès partiel et relatif ne nous réconcilierait, je crois, nullement avec l'entreprise.

Seconde objection qui ne me paraît pas moins forte. Nous n'avons ici qu'une série de notes ; mais supposez un texte du poète établi comme le veut M. E.; il serait, je crois bien, plus éloigné de la tradition manuscrite qu'aucun de ceux que nous avons lu, et partout semé de conjectures reçues de toute main ; n'est-il pas vrai que cela seul le juge ?

On reconnaîtra la patrie de M. E. et l'on sera pour lui plus indulgent en le voyant suivre en toute confiance les plus fortes hardiesses de ses maîtres, transpositions, suppressions, etc.), de Boot, mais surtout de M. Hartman. Il est clair que sur ce point, il nous est impossible d'appuyer. Mais nous louerons très volontiers chez M. E., j'aime à finir là-dessus, et ceci est certainement une qualité qui lui vient de ses maîtres, le souci de défendre, souvent de justifier très heureusement, par des exemples topiques, telle leçon contestée de la tradition. On en verra ici des preuves en bien des pages [1].

Émile Thomas.

J. Toutain, **Les cultes païens dans l'Empire romain,** 1re partie : les provinces latines ; tome II : les cultes orientaux. Paris, E. Leroux (Bibliothèque de l'École des Hautes-Études, Sciences religieuses, 25e volume), 1911, in-8, 270 p.

Le deuxième tome du grand ouvrage de M. Toutain traite à peu près du même sujet que le très remarquable livre de M. Franz Cumont

1. Je ne cite qu'à titre de spécimen une obscurité de rédaction : p. 14, sur I, 11, 6 ; la conjecture de Rossberg : *amare loco* ne peut se comprendre quand on n'ajoute pas qu'il lit *Ecquid*. — Les fautes d'impression ne manquent pas dans ce livre de prix élevé et à forme luxueuse.

sur *Les religions orientales dans le paganisme romain*. Dès ses premières lignes M. Toutain le reconnaît; il a soin, en même temps, de préciser la différence des domaines considérés, des points de vue et des méthodes. M. Cumont s'occupait de Rome et de l'Italie autant que des provinces; il s'est laissé particulièrement séduire par l'intérêt moral, philosophique et théologique de la question; il voulait avant tout donner une idée d'ensemble de l'influence exercée sur la conscience religieuse des Romains par les apports orientaux. M. Toutain se limite aux provinces d'Occident, abstraction faite de Rome et de l'Italie; il examine uniquement en historien, dans leur développement concret, les destinées des cultes exotiques; il tâche, par des relevés aussi complets et minutieux que possible, en utilisant les textes littéraires, les monuments archéologiques, et surtout les documents épigraphiques, de doser l'importance relative de chaque religion; en somme, sur un terrain nettement circonscrit et en distinguant avec soin les éléments divers du problème, il met au point les généralisations de M. Cumont. On ne sera pas surpris qu'il s'écarte quelque peu de son devancier. Il passe en revue tour à tour les cultes égyptiens, syriens, d'Asie-Mineure, iraniens, l'astrologie et la magie orientales, le syncrétisme. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, le culte d'Isis et d'Osiris, celui des Jupiters d'Héliopolis et de Doliché, et même celui de Mithra, auxquels les empereurs des IIe et IIIe siècles étaient personnellement si favorables n'ont été très répandus qu'aux frontières et sur le parcours des grandes voies commerciales; c'étaient les religions des soldats, des fonctionnaires, des commerçants, des esclaves, des affranchis, venus les uns d'Orient, les autres de Rome, centre secondaire d'expansion orientale; il en était de même pour les cultes syncrétiques, tels que celui du Soleil au temps d'Elagabal et d'Aurélien; la magie était pratiquée surtout dans les ports de Carthage et d'Hadrumète. En revanche le culte de la Grande Déesse, originaire d'Asie-Mineure, avait des fidèles nombreux dans les contrées pacifiées de l'intérieur, parmi les habitants romanisés des villes ou des campagnes de Gaule et d'Espagne; bien que les empereurs ne lui aient jamais témoigné beaucoup de sympathie, il était populaire; l'astrologie avait, elle aussi, des adeptes un peu partout. On aurait tort, par conséquent, de croire que toutes ces religions ont rencontré un égal succès : « ce n'est pas dans les mêmes régions qu'elles se sont implantées, ce n'est pas par les mêmes éléments sociaux qu'elles ont été accueillies ». L'influence de l'Orient est incontestable, mais il ne faut pas l'exagérer : « elle a modifié beaucoup moins profondément la vie et la dévotion quotidienne des provinces latines que la théologie, la philosophie et les religions officielles de la haute société romaine ». — Toute cette démonstration est conduite avec autant de rigueur que d'élégance. On ne peut que louer l'étendue de l'information, la clarté de l'exposé, la modération nuancée des conclusions. Il faut savoir

beaucoup de gré à M. Toutain de la conscience avec laquelle il poursuit son enquête méthodique et de son heureuse habileté à mettre en œuvre les résultats très neufs et très sûrs de ses patientes recherches.

Maurice Besnier.

J. Stuart Hay, **The amazing emperor Heliogabalus**, Londres, Macmillan, 1911, in-8, 308 p., 8 planches hors texte.

M. Hay, séduit par l'étrange figure d'Elagabal, a voulu étudier aussi complètement, aussi impartialement que possible le règne très court de ce prince au renom équivoque. Une intéressante préface de M. Bary fait bien ressortir l'originalité d'Elagabal dans la série des empereurs romains : quels que soient ses vices, il a eu le mérite de s'élever à la conception d'une religion universelle fondée sur le culte syncrétique du Soleil; cela suffit à justifier la tentative de M. Hay pour bien le connaître et le faire comprendre. Le livre se divise en deux parties inégales. Dans la première, l'auteur, après avoir exposé très rapidement l'état des sources et montré combien il faut se méfier de Lampride, expose tour à tour les origines et les débuts d'Elagabal, son avènement, les différents épisodes de son gouvernement par ordre chronologique. La seconde, la plus personnelle et la plus importante, ne comprend que trois chapitres : la psychologie de l'empereur, ses extravagances, sa religion; peut-être M. Hay insiste-t-il un peu longuement sur les anomalies morbides de son personnage; peut-être, en revanche, passe-t-il trop vite sur la tentative d'organisation du syncrétisme solaire. Les illustrations, assez nombreuses, sont faites d'après les monnaies. La bibliographie, où les ouvrages de *psychopothia sexualis* tiennent une bien grande place, est abondante, mais confuse et parfois fautive. On est surpris de lire cette indication : Audollent (A.), 1) Carthage romaine, 1901, École française à Athènes; 2) Mission épigraphique en Algérie, 1890, École française à Rome. A quoi peut servir ce renvoi global : Bibliothèque des Écoles françaises d'Athènes et de Rome, Paris, 1877? Pourquoi signaler dans la même page d'une part les *Inscr. Africae Proc. Lat. Eds. R. Cagnat et J. Schmidt. Soc. Reg. Sci. Berlin, 1891*, et d'autre part le *Corpus Inscriptionum Latinarum, vol. VIII*, alors qu'il ne s'agit que d'un seul et même ouvrage? M. Hay prend plaisir à émailler son texte de locutions françaises, en italiques, qui font un plaisant effet; nous n'en citerons qu'un seul exemple, à la p. 201 : « The world of Suetonius was the world *où on s'en fichait*; our world is the world *où on s'ennuie* ».

Maurice Besnier.

René Pichon, **Hommes et choses de l'ancienne Rome**, Paris, Fontemoing, 1911, in-16, VII-355 p.

M. René Pichon a réuni dans ce volume deux conférences faites

au musée Guimet (le mariage religieux à Rome; la légende d'Hercule à Rome), trois articles parus dans la *Revue des Deux-Mondes* ou le *Journal des Savants* à propos de récentes thèses de doctorat (l'histoire sociale d'une montagne romaine, — mais le mot montagne est un peu trop fort pour qualifier la colline aventine; un philosophe ministre sous l'Empire, — si l'on peut appeler ministère l'influence officieuse et souvent difficile à saisir que Sénèque a exercée; les polémiques de saint Jérôme), enfin une notice biographique sur « un historien de Rome au XIX[e] siècle : Gaston Boissier ». En dépit de la diversité des sujets traités, le livre présente une réelle unité de méthode et d'inspiration, la seule qu'on puisse raisonnablement exiger d'un recueil d'essais de ce genre, « faits par les gens du métier pour les *honnêtes gens*, comme l'on disait jadis ». M. Pichon se montre partout préoccupé d'expliquer historiquement les hommes et les choses dont il parle ; ce qui l'intéresse, ce sont les modifications subies à travers les siècles par l'institution du mariage ou le mythe d'Hercule, c'est le rôle joué dans la vie de Rome à toutes les époques par l'Aventin et ses habitants, ce sont les origines et l'application des idées politiques de Sénèque, c'est la signification et la portée des controverses ardentes auxquelles se mêlait saint Jérôme, c'est la formation et l'épanouissement des rares qualités de ce connaisseur émérite de l'ancienne Rome que fut Gaston Boissier. Ajoutons que l'on sent aussi, dans chacune de ces études, l'accent d'un homme qui aime la littérature latine, qui la possède à fond et qui sait évoquer heureusement, à l'appui de ses assertions, les témoignages vivants et décisifs des anciens eux-mêmes. Le livre, écrit avec aisance et très agréablement présenté, se lit avec plaisir et profit; il contribuera utilement à maintenir et à répandre dans le public lettré le goût des antiquités romaines [1].

Maurice BESNIER.

Robert KNORR, **Südgallische Terra-sigillata-gefässe von Rottweil**, Stuttgart, W. Kohlhammer, 1912, in-8°, 50 p. et 30 planches hors texte.

M. Knorr, qui s'est voué à l'étude des fragments de céramique romaine ornée et sigillée recueillis dans le Wurtemberg (voir la *Revue* du 6 octobre 1910, p. 252), nous donne un très précieux complément à son livre sur les vases de Rottweil, paru en 1907. Il reproduit intégralement, en trente planches de dessins au trait, les poteries origi-

1. Quelques fautes d'impression : p. 15, le *dextrarum iunctio*, pour : la; p. 16, cultes tolémiques, pour : totémiques; inoffensif, pour : inoffensive; p. 103, à tous, pour : à tout; p. 128, il ne touche pas *pomerium*, pour : au *pomerium*; p. 163, mon Sacré, pour : mont. — P. 71, Semo, Sancus et Dius Fidius ne sont pas trois noms distincts; il y a d'une part Semo Sancus, de l'autre Dius Fidius. — P. 236, en note : à propos d'un texte d'Athanase, gratté et surchargé, était-il nécessaire de rappeler le « petit bleu »?

naires de la Gaule méridionale que l'on a retrouvées dans cette localité ; un texte explicatif signale tous les points de comparaison utiles à connaître pour compléter les sujets ou les signatures mutilés et surtout pour assigner à chaque morceau, dans la mesure du possible, sa date précise : il importe à l'histoire de l'art industriel et du commerce romain que l'on puisse distinguer les fragments de l'époque de Claude de ceux qui datent du temps de Néron et de Vespasien ou du temps de Domitien et de Trajan. Le sol de Rottweil a été particulièrement fertile en découvertes de vases gallo-romains ; c'est ainsi, par exemple, qu'on n'y relève pas moins de seize signatures du potier Germanus, alors que M. Déchelette n'en compte que vingt-cinq dans la France entière. Grâce au zèle avec lequel il s'emploie à rechercher et publier ces documents archéologiques, M. Knorr peut se féliciter à juste titre d'avoir beaucoup ajouté à ce que nous apprennent sur leur compte le volume du *Corpus Inscriptionum Latinarum* rédigé par M. Zangemeister et le grand ouvrage de M. Déchelette. Au même ordre d'études se rattachent les articles, avec planches, qu'il a donnés, en 1909 et en 1910, aux *Fundberichte aus Schwaben*, le premier sur un vase de Sabinus à Cannstatt comparé avec un vase de Sasmonos à Rottweil ; le second sur divers fragments de Geislingen, de Rottweil et de Heidenheim.

Maurice Besnier.

Henri Longnon, **Pierre de Ronsard. Essai de biographie. Les Ancêtres. La jeunesse.** — Paris, H. Champion, 1912, 1 vol. in-8° de XII + 512 pages. Prix : 8 francs.

La gloire de Ronsard a passé par trois étapes depuis le jour où Sainte Beuve réhabilita le chef de la Pléiade dans son *Tableau de la poésie française au* XVI^e^ *siècle*. Les Romantiques, satisfaits de l'avoir adopté comme ancêtre, l'admirèrent sans le lire. Les Parnassiens lui vouèrent un culte, comme au plus artiste et au plus « antique » des poètes français. Présentement il intéresse surtout la critique érudite, qui l'étudie avec un zèle et une patience que rien ne rebute. Après l'édition critique des *Amours* publiée par M. Vaganay (1909), après le chapitre consacré par M. Vianey, dans son ouvrage sur le *Pétrarquisme en France* (1909) aux sources des *Amours*, après le *Ronsard poète lyrique*, la *Vie de P. de Ronsard de Binet* et le *Tableau chronologique des œuvres de Ronsard* (1910) [1] de M. Paul Laumonier, voici un volume de M. Henri Longnon, riche de documents et d'aperçus nouveaux sur la vie et l'œuvre du gentilhomme vendômois.

La première partie de cette biographie est une étude sur les ancêtres de Pierre de Ronsard. On sait de quelles origines, étrangères et lointaines, le poète s'enorgueillissait. Il prétendait descendre d'un marquis roumain, dont un fils puîné serait venu, avec une bande d'aven-

1. 2^e^ édition, La première avait paru en 1903 dans les *Annales Fléchoises*.

turiers, offrir son aide au roi de France Philippe VI de Valois. En récompense de services rendus dans la guerre contre les Anglais, il aurait reçu des terres sises sur les bords du Loir.

> Or quant a mon ancestre, il a tiré sa race
> D'où le glacé Danube est voisin de la Thrace.
> Plus bas que la Hongrie en une froide part
> Est un seigneur nommé le marquis de Ronsart, etc.
>
> Ed. Blanchemain, t. IV, p. 296-297.

Binet dans sa *Vie de Ronsard* nous donne le nom de ce cadet : Bauldouin et il remarque que « le païs de Thrace devait aussi bien qu'à la Grèce donner à la France le surjon d'un second Orphée. » Cette origine roumaine ou hongroise de Ronsard a trouvé crédit non seulement auprès des disciples enthousiastes de l'Orphée de la Renaissance française, mais encore auprès d'esprits critiques comme Sainte Beuve. A vrai dire, depuis Bayle, il s'était rencontré maints érudits et maints critiques pour contester l'authenticité de cette ascendance de Ronsard. On en trouvera la liste dans le commentaire historique et critique de la *Vie de Ronsard de Binet* par M. P. Laumonier, p. 53-56. Mais nul n'avait encore fourni contre cette légende les arguments décisifs que produit M. Longnon. « Comment Philippe de Valois eût-il récompensé ces auxiliaires étrangers en les possessionnant en Vendômois, c'est-à-dire dans une contrée qui ne faisait nullement partie du domaine royal et dont le roi ne pouvait par conséquent pas disposer? De plus, s'ils étaient réellement les descendants d'un Baudouin de Ronsard établi en Vendômois seulement après 1328 et doté richement par le roi, comment expliquer que dès la première moitié du XIVe siècle, c'est-à-dire dès leur arrivée, les nouveaux venus aient déjà essaimé en Italie et que ceux d'entre eux qui restèrent sur les bords du Loir aient été d'aussi petits vassaux que nous voyons l'être, à la fin du même siècle, les seigneurs de la Poissonnière (1)? » p. 11-12.

La vérité que M. H. Longnon substitue à cette légende, pour être moins brillante, n'est pas moins intéressante. Les Ronsard sont des autochtones des bords du Loir. Dès l'an 1000, une charte nous atteste que des Ronsard étaient possesseurs de terres, près de Vendôme. Au XIVe siècle, ils réapparaissent dans des documents d'archives comme domestiques de l'hôtel des comtes de Vendômois. Le premier ancêtre certain du poète est André de Ronsard, qui est, au XIVe siècle, un des quatre *sergents fieffés* de la forêt de Gastine. Cette charge, pour laquelle il rend hommage en 1397 au comte de Vendôme, était un office subalterne. Le sergent fieffé exerçait les fonctions de garde chasse et de garde forestier. Son devoir était de frapper

1. Ou plutôt de la Possonnière, car M. Longnon n'allègue aucune raison pour rejeter cette dernière orthographe, attestée par Amadis Jamyn, qui fut secrétaire de Ronsard.

d'amende ceux qui coupaient le bois mort ou vif et ceux qui laissaient errer leurs animaux domestiques dans la forêt. Par contre, il avait le droit de chasser le lièvre, la fouine, le chat sauvage, le goupil et même de capturer les bêtes de chasse noble, cerfs, chevreuils et sangliers lorsqu'il les trouvait « navrées ou entemmées ». Ses revenus étaient les droits de pacage et de lignage et le sixième des amendes infligées. Cette charge de sergent se transmettait comme un fief ordinaire de père en fils. Et voilà les origines ataviques de l'amour de Ronsard pour sa forêt natale.

A partir d'André, la famille des Ronsard ne cesse de s'élever. Olivier, le grand-père du poète, entre au service de Louis XI et figure dans la compagnie des cent gentilshommes de l'hôtel du roi. Son père, Louis, fut le plus aventureux des Ronsard. Il prit part à toutes les guerres d'Italie, passa vingt-deux fois les Alpes, gagna l'ordre de Saint-Michel, fut nommé maître d'hôtel du Dauphin et l'accompagna pendant sa captivité en Espagne. Il fut l'un des seigneurs les plus cultivés de la cour. Il fit reconstruire dans le goût italien le manoir de la Possonnière, pratiqua les poètes latins et rima des vers français [1]. Sur tous ces ascendants du poète, sur son père, sa mère, ses oncles et ses frères, M. H. Longnon a rédigé de substantielles notices, ici corrigeant ou corroborant les études de ses devanciers, là utilisant de petits faits restés inaperçus, le plus souvent apportant une moisson de documents inédits. C'est la partie la plus neuve et la plus solide de son livre.

Certes, il a conduit avec la même conscience ses recherches sur la jeunesse de Ronsard. Mais, après les travaux de M. Chamard, de M. Augé-Chiquet et de M. Laumonier, il était à prévoir que sur le collège de Coqueret, sur l'initiation des poètes de la Pléiade aux humanités, sur la formation du génie poétique de Ronsard, il ne restait guère qu'à glaner dans les textes du XVI[e] siècle quelques notes complémentaires. M. Longnon rend à ses prédécesseurs l'hommage qui convient vraiment à des travaux de critique historique et érudite : il les utilise, il les discute, il les cite. Cependant on se demande parfois s'il a été amené à apprécier à leur valeur les grands services qu'ils ont rendus à notre connaissance de la Renaissance française. Cette « étude d'ensemble des sources de la Pléiade » qu'il appelle de ses vœux dans une note [2], elle existe ; elle occupe même dans leurs ouvrages une place prépondérante ; elle est d'une richesse et d'une précision fort appréciées de quiconque se préoccupe d'examiner dans les poèmes de Ronsard l'originalité artistique. M. Longnon aurait eu le plaisir de le constater si, comme il nous en

1. Pourquoi M. Longnon n'a-t-il transcrit, p. 499, qu'une des deux lettres de ce personnage conservées à Chantilly ? On les trouvera toutes deux publiées par M. Laumonier dans les *Annales Fléchoises* de 1911.

2. P. 178, note 1.

avertit, « l'étude des questions littéraires que soulève la biographie de Ronsard » ne s'était pas trouvée en dehors de son plan.

Une enquête sur les amours de jeunesse de Ronsard rentrait naturellement dans le cadre de cet essai de biographie. La question n'est point de celles qui n'intéressent qu'une curiosité grivoise. Elle importe à la connaissance du génie artistique de Ronsard. Où sont dans ses poésies amoureuses les souvenirs de sensations éprouvées par l'homme et où sont les fantaisies de l'imagination du poète? Où s'arrête la réalité et où commence le rêve? Comment les réminiscences livresques se combinent-elles avec les expériences personnelles? Dans quels cas la poésie est-elle l'idéalisation d'une sensualité grossière? Dans quels cas, au contraire, achève-t-elle ce qui n'avait été qu'ébauché dans la vie réelle? Autant de problèmes qui trouveraient leur solution dans une connaissance précise des amours de Ronsard.

Or, sur cette question, ce que nous savons de certain se réduit à peu de choses. 1° La Cassandre qui a inspiré la plupart des sonnets du 1er livre des *Amours* est Cassandre Salviati, fille de Bernard Salviati, banquier et propriétaire du château de Talcy, âgée de 14 ans lorsque Ronsard la rencontra à Blois, le 21 avril 1545. Cette identification nous est garantie par une phrase d'Agrippa d'Aubigné : « J'ay cogneu Ronsard privément... Nostre cognoissance redoubla sur ce ce que mes premiers amours s'attachèrent à Diane de Talsi, nièce de Mlle de Pré qui étoit sa Cassandre. » En effet, le 23 novembre 1546, Cassandre épousait Jean de Peigné, seigneur de Pré. (Contrat de mariage découvert par M. Martellière dans les Archives du Loir-et-Cher, en 1904.)

2° Ronsard a surtout aimé Cassandre en littérateur et en artiste. « Il prit son aventure pour une matière à développements plastiques, érotiques, psychologiques... Il voulut, dans la plupart des nombreuses pièces qu'il lui adressa, « contenter son esprit », c'est-à-dire satisfaire son imagination, se donner par écrit l'illusion de la réalité rêvée et feindre à propos de sa douce ennemie tous les tourments et toutes les joies de l'amour. » Laumonier, *Ronsard, poète lyrique*, p. 42-43. « En lisant le Canzoniere de Pétrarque, ardente et pieuse offrande à la seule Laure de Noves, il pensait à Cassandre Salviati et son imagination lui peignait Laure sous les traits de Cassandre... Il fit mieux que d'imiter Pétrarque, il entra dans ses intentions, y conforma ses sentiments, épousa le plan général de son œuvre, en adopta les principaux *motifs*... » H Longnon, *Pierre de Ronsard*, p. 324 et 350-351.

3° A ce *canzoniere* d'amour courtois qui constitue le fond principal du premier livre des *Amours* sont mêlées des pièces libertines ou sensuelles qui n'ont pas été inspirées par Cassandre, mais par d'autres maîtresses, Rose, Macé, Marguerite, Madeleine, Jeanne, etc. « Il est

certain que Ronsard aimait ailleurs tout en protestant de sa passion pour Cassandre... Laumonier, p. 45. « Les sensuelles infidélités qu'il ne comptait pas, Ronsard les avait donc chantées en même temps que Cassandre. » Longnon, p. 351.

Comment faire le départ entre les pièces inspirées par Cassandre et celles qui se rapportent à d'autres amours? C'est ici que commencent les difficultés et le désaccord entre les deux derniers biographes de Ronsard. Avec la circonspection que comporte une matière si délicate, M. Laumonier s'était contenté d'indiquer que Macé, Marguerite et Rose avaient peut-être précédé Cassandre, tandis que la liaison avec Jeanne dura de 1550 à 1555. Les pièces qui sont adressées aux premières « rappellent les chansons de Marot ou même celles du moyen âge, avec une tournure un peu plus littéraire, mais sans ombre de mythologie ; par conséquent, elles pourraient bien remonter aux débuts de Ronsard », p. 46. M. H. Longnon, avec une juvénile témérité, affirme que la liaison avec Marguerite précéda la rencontre de Cassandre et n'hésite point à grouper autour de cette Marguerite un certain nombre de sonnets, pour reconstituer toute une aventure assez piquante : indiscrétion d'une amie de Marguerite qui trahit le secret des amants, arrivée du mari à cheval qui surprend sa femme et l'emporte en croupe, etc. — En réalité, rien, sauf les indices d'ordre littéraire signalés par M. Laumonier, ne prouve que cette liaison ait été antérieure à la rencontre de Cassandre. Rien non plus ne nous garantit que les sonnets dont s'est servi M. Longnon pour imaginer les épisodes de l'aventure se rapportent à Marguerite plutôt qu'à Rose, à Jeanne ou à Macé. On ne peut faire état pour la reconstitution de ce roman que des seules pièces dans lesquelles se rencontre le nom de Marguerite. Encore n'est-on pas assuré qu'il n'ait pas été pris par Ronsard au sens métaphorique : rien n'est plus commun dans la poésie du XVI[e] siècle que les jeux de mot sur Marguerite (marguerita, perle) [1].

C'est avec beaucoup plus de prudence que M. Longnon tente une reconstitution des épisodes de l'amour de Ronsard pour Cassandre. « Synthèse interprétative, que peut seule contrôler une intime familiarité avec ce *canzoniere* charmant, mais si confus. » Il ne peut, en effet, qu'interpréter le texte de Ronsard et parfois le commentaire de Muret, en l'absence de tout document sur les rapports vrais du poète avec sa dame. Ses conjectures sont séduisantes. Elles paraissent aussi parfois bien fragiles. L'écueil pour un commentateur de Ronsard, c'est de prendre pour une allusion à quelque événement réel ce qui n'est que réminiscence livresque [2]. Qui nous garantit, par exemple,

1. C'était l'hypothèse de M. Laumonier qui assimilait la Marguerite louée dans quatre textes de 1550 et 1552 à Cassandre. Il a depuis abandonné cette conjecture. Cf. *Ronsard poète lyrique*, p. 42-47.

2. Ainsi il est bon de rappeler que la pièce dans laquelle Ronsard « défie Oli-

que l'audacieuse caresse du Sonnet de la p. 389 du t. I de l'éd. Blanchemain, n'est pas une simple fiction? et peut-on en déduire que Cassandre s'irrita et bouda son poète?

En somme, il semble bien que présentement il est impossible de connaître avec précision les épisodes et les phases des amours de Ronsard, tout d'abord parce que la chronologie des *Amours* et de quelques autres de ses pièces critiques a été brouillée dans la publication de ses œuvres; ensuite parce que les réminiscences livresques sont sans cesse intervenues pour altérer les éléments pris dans la réalité. L'image de Laure s'est substituée dans l'esprit de Ronsard pétrarquisant à l'image réelle de Cassandre. Si celle-ci nous est décrite blonde avec des yeux noirs, c'est sans doute parce que telle Pétrarque dépeignit Laure. Et comment expliquer certaines variantes qui, en 1578, transforment en « beau poil brunissant », en tresses noires, une chevelure qui dans l'édition de 1552 était représentée comme dorée ou blondissante? — Dans les études de M. Laumonier sur les sources de Ronsard, les éléments de réalité, émotions, expériences sentimentales, incidents de la vie amoureuse du poète ne tiennent qu'une place restreinte en regard des imitations et réminiscences livresques. Aujourd'hui voici que dans l'ouvrage d'un esprit singulièrement sagace et assidu dans ses enquêtes, nous ne pouvons pas ne pas être frappé de la même pénurie de détails concrets, d'une authenticité indiscutable, qui étayent les interprétations des vers d'amour du poète, surtout si nous rapprochons cette indigence de l'abondance des notions précises et certaines qu'ont données les recherches sur les ancêtres de Ronsard. Qu'en conclure? Sinon qu'il faut sans doute nous résigner à ignorer ce que fut la réalité que les *Amours* et autres pièces amoureuses du poète nous présentent déguisée, ou déformée, ou embellie.

Jean PLATTARD.

L. ANGOT, **Mélanges d'histoire**, Paris, Emile-Paul, 1911, in-12, 316 pages.

Si jamais livre d'histoire mérita le titre de *Mélanges*, c'est bien celui-ci. On y trouve en effet quatre études juxtaposées, dont les deux plus anciennes ont pour cadre le XIIIe siècle et les deux plus récentes la fin du XVIIIe et le début du XIXe siècle.

Après nous avoir introduits dans la prison du Temple et avoir rouvert devant nous le procès du cordonnier Simon, geôlier de Louis XVII, l'auteur nous transporte en Prusse après la bataille d'Iéna, et nous fait lire des lettres de divers membres de la famille royale de Prusse qui, soit dit en passant, ne sont pas toutes aussi intéressantes que leur éditeur paraît le croire. Faisant alors et brusquement machine en arrière, il nous ramène sous la bannière de

---

vier de Magny de compter le nombre de ses amours » p. 313, n'est qu'une traduction libre d'Anacréon, Ode XXXII : « Εἰ φύλλα πάντα δένδρων... »

Baudouin, comte de Flandre, empereur franc de Constantinople, et nous raconte les luttes épiques de ce héros contre l'illustre Joannis, souverain des Bulgares et des Valaques. De là nous revenons en Provence, à la cour plus polie du comte Raymond-Béranger, pour entendre l'histoire de ses quatre filles qui épousèrent la première, saint Louis, roi de France; la deuxième, Henri III, roi d'Angleterre; la troisième, Richard de Cornouailles, qui devint roi des Romains, et la quatrième, Charles, comte d'Anjou et du Maine. Ces deux dernières études prêtent à de belles descriptions de batailles, de cortèges et de fêtes à la Froissard. C'est un genre où l'auteur se complaît et excelle, pour le plus grand agrément du lecteur.

E. W.

— M. Jean Vaczy vient de mener à bonne fin la tâche à laquelle il s'était attelé il y a vingt ans : l'édition de la *Correspondance de François Kazinczy*. Le tome XXI et dernier vient de paraître. (*Kazinczy Ferencz levelezése*. Budapest, Académie, 1911, XLIV-787 p. 8°). Les nombreuses notes, l'index très détaillé qui accompagne chaque volume font de cette publication une source inestimable pour le mouvement littéraire des trente premières années du XIX° siècle où Kazinczy remplaça seul toute une Académie. Dans les 5393 lettres dont se compose cette Correspondance, nous voyons un caractère éminemment énergique, doué uniquement d'un grand sens critique, diriger la renaissance de la littérature hongroise. — Ce dernier volume contient les lettres du 1^{er} janvier 1829 au 20 août 1831, au nombre de 434 dont 297 de Kazinczy. Nous le voyons luttant contre la misère, mais toujours occupé de ses projets littéraires; il entretient ses correspondants de ses traductions dont plusieurs étaient encore inédites, de ses récits de voyage; il stimule les jeunes revues, prend part aux premiers travaux de l'Académie nouvellement fondée, essuie les attaques des Jeunes qui s'étaient formés à l'école de Charles Kisfaludy, fait encore un dernier voyage de Pest à Györ (Raab) et de là à Gömör, revient à Széphalom et meurt du choléra le 23 août 1831. Sa dernière lettre décrit la révolte des paysans qui avaient accusé les nobles d'avoir empoisonné les puits. — M. Váczy croit que, malgré ses recherches, il reste encore dans les archives des familles de nombreuses lettres inédites de Kazinczy; il prie de les adresser au secrétariat de l'Académie. Elles seront éditées dans un supplément avec une table générale des 21 volumes. — I. K.

— L'*Ancienne Bibliothèque hongroise* dirigée par M. Gustave Heinrich, vient de s'enrichir de trois nouveaux fascicules. N° 28 donne la *Grammaire hongroise* de Jean Földi. (*Földi János Magyar Grammatikája*, Budapest, Académie, 1912, 303 p. 8°. Avec une préface de Coloman Szily). Cette grammaire date de 1790 et est restée inédite. Elle avait obtenu au Concours institué par Görög et Kerekes en 1789, le premier prix, mais ce prix de 26 ducats était probablement trop minime pour éditer l'ouvrage. Après la mort de Földi (1800) le manuscrit est entré à la bibliothèque de Gabriel Nagy, collectionneur de Debreczen; celui-ci l'avait prêté à plusieurs savants. Le manuscrit fut divisé ensuite en deux parties, dont une se trouve actuellement à la Bibliothèque du Musée National de Budapest, l'autre à la bibliothèque des Comtes Teleki à Maros-Vásárhely. Le conservateur de cette dernière, M. Charles Gulyas vient de l'éditer et a fourni ainsi une contribution précieuse à l'histoire de l'enseignement grammatical en

Hongrie. — N° 29 contient le résumé du Cours sur la langue et l'ancienne littérature hongroises que Nicolas Révai, avait professé à l'Université de Pest au début du XIXe siècle (*Révai Miklós magyar nyelvi és irodalmi kézikönyve*, édité par M. RUBINYI. Ibid. 1912, 119 p. 8°), Révai le fondateur de la grammaire historique hongroise, avait donné dans ses ouvrages latins : *Antiquitates litteraturae hungaricae* (1803) *Elaboratior grammatica hungarica* (1803-1806) le fruit de ses longues recherches. Nommé professeur à l'Université, il rédigea en langue magyare une partie de son cours. M. Rubinyi considère ce petit livre comme le premier manuel de linguistique hongroise. Etienne Horvát en avait publié une partie en 1833 dans le *Magasin scientifique*; grâce à M. Rubinyi nous avons maintenant le texte tout entier. Nous y trouvons des considérations sur l'origine et la parenté de la langue hongroise, puis des chapitres sur les Huns — d'après les Annales de Pray qui lui-même les avait empruntés à de Guignes — sur les Sicules et les plus anciens monuments de la langue hongroise que Révai avait commentés avec tant de sagacité dans ses *Antiquitates*. — N° 30 nous apporte les deux traductions ou plutôt adaptations de l'*Essai sur l'homme* de Pope par le chef de l'Ecole française, Georges Bessenyei (*Bessenyei György, Azembernek próbája*, édité par Etienne HARSANYI. Ibid., 1912, 196 p. 8°). La première version fut publiée par Bessenyei lui-même, à Vienne, en 1772; la seconde, qui est plus coulante et montre des progrès au point de vue de la versification, date de 1803 et resta inédite. Au moment du renouveau littéraire, les écrivains hongrois firent passer de nombreux ouvrages français, allemands et anglais dans leur langue, mais tel était l'ascendant de la littérature française que les ouvrages anglais furent adaptés et traduits d'après les traductions françaises. Bessenyei le dit lui-même et M. Harsányi croit que le texte qu'il avait sous les yeux était celui des *Œuvres diverses de Pope, traduites de l'anglais* (Vienne, 1761). Bessenyei écrivant pour un public peu lettré a souvent amplifié et expliqué la pensée de Pope. M. Harsányi a fait réimprimer l'édition de 1772 en corrigeant les fautes d'impression et a établi le texte de la version de 1803 d'après les trois manuscrits qui nous sont conservés. — I. K.

— M. Antoine PRÓNAI, de l'Ordre des Piaristes, vient de publier une *Histoire de la littérature hongroise* accompagnée de morceaux choisis. (*A magyar irodalom története*, Budapest, Société Saint-Etienne, 1910-1911, 2 vol. 418 et 448 p., 8°). Nous signalons cet ouvrage comme un des plus complets et des mieux rédigés qu'on ait publiés dans ces dernières années en Hongrie. Le précis de la littérature est très exact — excepté quand l'auteur parle des Jésuites (I, 58), — il est écrit dans une langue claire et coulante. Les Morceaux choisis qui occupent plus de la moitié de l'ouvrage, introduisent l'élève dans la connaissance intime des écrivains; la bibliographie succincte lui indique les ouvrages qu'il doit consulter sur chaque écrivain. Un des grands mérites de l'ouvrage est d'avoir rompu avec cette habitude des historiens de la littérature qui consiste à arrêter l'exposé avec l'année du Compromis (1867). Nous trouvons ici une appréciation — il est vrai très sommaire — mais assez juste de ces écrivains de la *Jeune Hongrie* qui, depuis quarante ans, enrichissent la littérature, mais que l'on exclut systématiquement des Manuels. — I. K.

— François Misteli (1841-1903) fut un des rares linguistes qui se soit occupé des langues ougro-finnoises. Il était en rapports suivis avec les savants magyars et l'Académie hongroise l'avait élu membre étranger. M. S. SIMONYI a prononcé dernièrement son éloge qui vient de paraître également en allemand (*Franz Mis-*

teli, Denkrede, Leipzig, Harrassowitz, 1912, 16 p., 8°. Avec un portrait). Né à Soleure, Misteli fit ses études à Zurich, Bonn, Genève et Paris et s'adonna de bonne heure à l'étude de la philologie comparée. Il était de ces linguistes qui, comme Steinthal, voulaient embrasser toutes les langues. Ses principaux travaux parurent dans la *Zeitschrift für Völkerpsychologie* et son ouvrage capital *Charakteristik der hauptsächlichsten Typen des Sprachbaues*, n'est au fond que la deuxième édition, complètement remaniée du livre de son maitre, Steinthal. Dans cet ouvrage il a utilisé ses connaissances du hongrois et du finnois. L'Eloge fait ressortir l'importance des travaux de Misteli ; nous y trouvons également plusieurs lettres inédites où le savant suisse se plaint du peu d'intérêt que les linguistes allemands attachent à la philologie ougro-finnoise. — I. K.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 3 avril 1912.* — M. Paul Girard revient sur le vase de Haghia-Triada dont M. Déchelette a entretenu l'Académie dans sa dernière séance et présente quelques observations sur les interprétations proposées.

M. Salomon Reinach fait une communication sur le nom de Monaco, qui a été expliqué soit par le grec soit par le phénicien. On a parlé, dès l'antiquité, d'un Hercule dit *monoikos*, c'est-à-dire « habitant seul » son temple, où nul autre dieu n'était admis ; ou d'un dieu phénicien dit *Menouakh*, c'est-à-dire « donnant repos *ou* asile », épithète de la divinité tutélaire du port. M. Reinach rejette ces deux étymologies. On connait, au Nord de Marseille, une tribu ligure des *Albioeci*; il devait y avoir à Monaco une tribu ligure des *Monoeci*, d'où les Grecs ont fait *Monoikos*, en essayant de donner un sens à ce mot. Les noms des Albioeci et des Monoeci de Ligurie se retrouvent à l'extrémité septentrionale de l'ancien domaine ligure, dans ceux des îles Britanniques *Albion* et *Mona*.

M. le comte Henry de Castries fait une communication sur le protocole en usage dans les nombreuses lettres missives émanant des chérifs marocains de la dynastie saadienne (1530-1560) qu'il a pu réunir.

M. Babelon fait une communication sur une importante trouvaille de monnaies grecques archaïques qui a été faite à Tarente, en juin 1911. Ce trésor comprenait environ 600 monnaies du VI^e s. a. C.; elles se répartissent entre les différents centres commerciaux des côtes de la Méditerranée depuis Phocée, Chios, des villes de la Thrace et de la Macédoine, Athènes, Egine, les Cyclades, Corinthe, Corcyre et Cyrène, jusqu'aux villes de la Sicile et de l'Italie méridionale. Un certain nombre de monnaies de la trouvaille sont nouvelles. L'enfouissement paraît avoir été effectué à peu près au temps de la destruction de Sybaris par les Crotoniates en 510 a. C.

Léon Dorez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 17 — 27 avril — 1912

Hubert Pernot, **Anthologie populaire de la Grèce moderne**. Paris, Mercure de France, 1910; 276 p.

P. Gentil de Vendosme et Antoine Achélis, **Le siège de Malte** par les Turcs en 1565, publié en français et en grec d'après les éditions de 1567 et de 1571, avec 20 reproductions, par H. Pernot. Paris, Champion, 1910; xvi-200 p. (Collection de Monuments pour servir à l'étude de la langue et de la littérature néo-helléniques, 3e série, n° 2).

Bibliographie Ionienne, description raisonnée des ouvrages publiés par les Grecs des Sept-Iles ou concernant ces îles, du xve siècle à l'année 1900, par Emile Legrand, œuvre posthume complétée et publiée par H. Pernot. Paris, Leroux, 1910; 2 vol. grand in-8 de x + 861 pages; t. I, p. x + 1-431, t. II : p. 431-861 (Publ. de l'Ecole des langues orientales vivantes, Ve série, vol. VI et VII; Em. Legrand, Œuvres posthumes, nos 3 et 4).

I. Après Fauriel, de Marcellus et Legrand, M. Pernot publie un choix de chants populaires de la Grèce moderne, en traduction française, mais sans le texte. Ces morceaux ont été pris dans les recueils publiés en Grèce et en Occident, principalement dans les *Popularia carmina* de Passow, les *Chants populaires épirotes* d'Aravantinos, les *Kretas Volkslieder* de Jeannarakis et le volume publié en 1891, sous le titre de Ζωγράφειος ἀγών, t. I, par le Syllogue philologique grec de Constantinople. Quelques-uns sont empruntés à Legrand, et une

dizaine ont été recueillis à Chio par M. P. lui-même. M. P. a voulu nous montrer, dans un volume accessible à tous, l'extrême variété des sujets qui ont inspiré la muse populaire grecque, et pour cela il a établi les divisions suivantes : Chants héroïques, qui se rattachent au cycle de Digénis; chants historiques et kleftiques; chants légendaires; chants d'amour; chansons de coutumes; berceuses; chants nuptiaux; l'exil; Charon; mirologues; enfin distiques; chaque groupe est précédé de quelques mots d'introduction. J'avoue ne pas saisir clairement le lien qui unit les morceaux réunis sous le titre *Chants légendaires*; les uns, en effet, se présentent avec une forme très précise de légende, comme *la Chevauchée funèbre* et *le Pont d'Arta*; mais d'autres, tels que *la Reconnaissance* ou *la Fille bulgare*, sont loin d'avoir le même caractère. On regrettera que M. P. n'ait pas mentionné l'origine de ces morceaux; à la fin, il est vrai, il donne une table des sources, et quelques-uns des titres des ouvrages où il a puisé indiquent la provenance; mais pour beaucoup, par exemple pour ceux qui sont pris dans Passow, on voudrait savoir à quelle partie de la Grèce ils appartiennent; les lecteurs à qui est destiné le volume n'ont pas ces recueils sous la main. Enfin, je ne sais s'il n'eût pas été préférable d'avoir le texte en regard de la traduction; celle-ci est bien faite, suit le grec d'aussi près que possible, et en garde généralement le ton et la couleur; cependant il y a mille détails dans ces poésies populaires, diminutifs, mots composés, expressions idiomatiques, etc., que le français ne peut rendre ou ne rend qu'imparfaitement, et dont la délicatesse et la grâce sont nécessairement perdues, quel que soit le talent du traducteur. Mais ceci était probablement affaire de librairie. Il y a près d'un siècle que le recueil de Fauriel a paru, et l'on sait avec quelle faveur il fut accueilli; bien que les circonstances ne soient plus les mêmes, nous souhaitons le même succès au livre de M. P.; il le mérite.

II. Tout en préparant son *Anthologie*, M. Pernot donnait ses soins à une autre publication. Immédiatement après le siège de Malte par le sultan Soliman, en 1565, une relation en parut, d'abord en italien, puis en français, tantôt sous le nom de Gentil de Vendôme, tantôt sous celui de Marino Fracasso; M. P. en signale trois éditions italiennes et une française. Celle-ci parut en 1567; quatre ans après, un Grec de Réthymno, totalement inconnu d'ailleurs, nommé Antoine Achélis, en donna une adaptation en vers politiques, dont il n'existe aujourd'hui que deux exemplaires. L'extrême rareté de cet ouvrage détermina M. P. à le réimprimer; et pour permettre au lecteur de comparer le grec avec son modèle, il a également réimprimé le texte français. Les deux textes étant reproduits sans changements, sauf, pour le grec, la rectification des erreurs orthographiques, je pourrais me borner à signaler le volume; mais la lecture suggère

quelques remarques au sujet de la versification. M. P. rétablit régulièrement la rime dans les vers d'Achélis ; par exemple, les vers 405-406 se terminent par καρδίαν, θηρία ; M. P. écrit καρδία. De même 424, 636, 1154, 2195 et ailleurs ; mais la correction n'a pas été faite aux vers 1923, 2328, 2425, où il faut lire μία, ἐκκλησία, προδότη. L'accentuation est scrupuleusement conforme à la métrique ; c'est ainsi qu'on rencontre ὅταν et ὁτάν, περισσός et περίσσος, ἀλήθεια et ἀληθεία, etc. Mais M. P. a parfois trop respecté l'édition ancienne. Un commencement de vers comme 585 πολὺ σαλμιτρο est fautif ; il faut lire σαλμίτρο, comme 1610 στάρι, σαλμίτρο, où l'accent est régulier. Le début du vers 312 ζῶα πάντα τὰ ῥάθυμα est de même genre ; la place de l'article y est d'ailleurs insolite, et il est probable qu'on doit lire πάντα τὰ ζῶα. Dans un cas comme 504 τὴν φρόνησιν καὶ εὐγενειάν l'accentuation est indécise, car les mots en εια paroxytons et proparoxytons ont confondu leur accentuation, de sorte qu'un mot, par exemple, comme συντέλεια, a pu devenir συντελεία (1472), puis συντελειά (1464) ; il me paraît toutefois plus probable qu'il faut lire ici κ' εὐγένειαν (quatre syllabes, cf. le vers précédent), car il n'y a aucune raison pour ne pas conserver au mot son accent normal. Les détails de cette sorte sont assez nombreux ; mais il serait inutile de s'y arrêter plus longuement, et je ne veux plus dire qu'un mot au sujet de l'index qui se trouve à la fin du volume. Il eût été facile de dresser un index complet de ces 2541 vers [1] ; on regrettera que M. P. n'ait pas jugé à propos de le faire, car nous n'avons qu'un index tronqué. On y lit, par exemple, καθαρότη, mais non λαμπρότη (1337), Ἥφαιστος, mais non Ἑλικών (55), μαοῦνα, mais non γαλιότα (2249) ; et tandis qu'on y trouve des mots courants comme ἄγγελος et πέμπω, des mots comme πανέμορφος (1385) ou παμπισσωμένος (1778) sont laissés de côté. L'index est incomplet, même compris seulement comme « verborum memorabilium », et il perd d'autant plus de son utilité, que le sens des mots, un petit nombre exceptés, n'y est pas donné [2].

III. M. Pernot terminait en même temps un travail de plus longue haleine, l'impression de sa *Bibliographie Ionienne*. Émile Legrand, après avoir composé sa *Bibliographie hellénique*, avait entrepris un catalogue des ouvrages relatifs aux Sept-Iles ou publiés par des

1. En réalité 2542 ; à partir du chapitre 5, les numéros des vers sont une ligne trop bas.

2. On cite μπουκιμπέλι 1534, sens inconnu ; mais le texte porte μουκιμπέλι ; quelle est la forme exacte ? — Notant τσάρουκας, M. P. se demande quel en est le sens. Le mot n'est pas inconnu et signifie *gosier*, *gueule*. — Je ne comprends pas (dans l'index) la note « περισσόν pour le mètre » ; s'il s'agit d'accentuation, c'est à περίσσος ainsi accentué que se rapporte l'observation. — Τὰ πτερά 451 ne signifie certainement pas « les volatiles ». — Pourquoi M. P., qui donne le mot turc répondant au grec ἀνακαρᾶς, ne donne-t-il pas le mot français *nacaire*? — A ajouter aux errata : 501 Λοιπόν au lieu de Δοιπόν ; 1292 μπιστικούς au lieu de μπιστιπούς ; 2064 Ἀπόλλωνας au lieu de Ἄπολλωνας.

Ioniens, et il avait réuni des matériaux déjà abondants, descriptions d'ouvrages des xv[e], xvi[e] et xvii[e] siècles extraites de la *Bibliographie hellénique*, auxquelles s'adjoignirent les publications des siècles suivants qui vinrent à sa connaissance. M. P. reprit l'idée ; il fit de nouvelles recherches, catalogua de nombreux volumes nouveaux, surtout du xviii[e] siècle, et compléta ainsi cet important répertoire, dont le numéro 1 porte la date de 1494, et qui se termine par le numéro 4043, daté de 1900. La méthode de publication est la suivante : titre *in extenso*, lieu et date ; nom de l'imprimeur et de l'éditeur ; viennent ensuite le format, la pagination, et les particularités telles que feuillets blancs, dédicaces, illustrations, et autres détails ; la rareté d'un ouvrage est toujours notée, et souvent aussi, dans le tome I, les possesseurs, bibliothèques publiques ou privées. Un index de tous les noms propres cités facilite les recherches ; les noms des auteurs sont en capitales, mais j'avoue ne pas découvrir la raison qui a fait employer les grandes capitales pour quelques-uns, les petites pour les autres ; une note aurait dû informer le lecteur. Il serait superflu d'insister sur l'utilité d'un pareil travail ; M. P. a bien mérité de la Grèce et de tous ceux qu'intéressent ses destinées [1]. Pour ma part, je lui donnerai une preuve de l'importance que j'attache à son ouvrage en lui signalant, pour le supplément qu'il promet, deux brochures dues au Céphaloniote Epaminondas Anninos, de qui je les tiens. Ont-elles été répandues ? Assez peu, sans doute ; autrement il est à penser qu'elles n'auraient pas échappé aux investigations du savant professeur de l'École des Langues orientales. En voici la description : 1° Περὶ θανατικῆς ποινῆς, ὑπὸ Ἐπαμινώνδου Ἀννίνου. Ἐν Κεφαλληνίᾳ, τυπογραφεῖον Ἡ Κεφαλληνία, 1868. En épigraphe sur le titre : Τὸν παλαιὸν ἀποθέμενοι ἄνθρωπον, τὸν νέον ἐνδυώμεθα. Brochure in-8° de 16 pages ; à la fin de la dernière Ἐν Ἀργοστολίῳ τῇ 30 Ὀκτωβρίου 1868. Ἐπαμινώνδας Ἀννῖνος. 2° Ἡ Ἐφεύρεσις τοῦ αἰθερίου πηδαλίου ἤτοι ὁ νέος βασιλεὺς τῶν πτηνῶν (Πραγματεία Ἐπιστημονική). Brochure in-8° de 16 pages, sans faux-titre et sans nom d'imprimeur ; à la fin de la page 13 : Ἐν Κεφαλληνίᾳ (Παυλιαῖς) τῇ 22 Σεπτεμβρίου 1874. Ἐπαμεινώνδας Ἄννινος ; page 14 en titre : Διασάφισις ; à la fin de la dernière page Ἐν Ἀργοστολίῳ, τῇ 9 Νοεμβρίου 1874. Ἐπαμεινώνδας Ἄννινος. Cette dernière brochure est très curieuse. On remarquera la double orthographe du prénom Epaminondas ; l'auteur signait lui-même avec un seul iota, quand je l'ai connu en 1877.

My.

L. Hindenlang, **Sprachliche Untersuchungen zu Theophrasts botanischen Schriften**. Strasbourg, Trübner, 1910 ; 200 p. (Dissert. philol. Argentorat. selectæ, XIV, 2).

Cette dissertation contient des recherches de différente nature sur

---

1. Tome II, p. 600, on lit : 2848. Οἱ δύο κλέπται, comédie en deux actes. C'est dit M. P., la traduction d'une pièce de Molière. Laquelle ?

la langue des œuvres botaniques de Théophraste, les *Historiæ* et les *Causæ plantarum*. On y distinguera trois parties : une étude assez prétentieusement intitulée *Vom rhythmischen Wohlklang*, où il est question uniquement de l'hiatus; une série d'observations sur la syntaxe ; un lexique, à l'aide duquel M. Hindenlang a voulu répondre à ces deux questions : A quels écrivains Théophraste se rattache-t-il par son vocabulaire ? Quels mots Théophraste a-t-il introduits dans la langue? La première étude épuise le sujet ; M. H. distingue avec raison les hiatus apparents, qui devaient disparaître dans la prononciation, par élision, crase ou aphérèse, et ceux qui ne sont pas de véritables hiatus, les deux mots étant séparés par une pause ; il conclut que, ces pseudo-hiatus mis à part, Théophraste évite la rencontre de deux voyelles. Il y a là peut-être quelque exagération; car M. H., si je ne me trompe, raisonne de la manière suivante : Théophraste évitait l'hiatus, comme on peut le voir par la construction de certaines phrases, où cela est évident; on devra donc supposer que là où l'on constate la rencontre de deux voyelles, l'hiatus n'est qu'apparent et disparaissait à l'oreille. C'est possible, et même vraisemblable ; cependant M. H. ne peut pas toujours être très affirmatif; il y a, dans le très grand nombre d'exemples qu'il cite, des cas fréquents où une sorte de fusion des deux voyelles est bien difficile à admettre. La seconde partie est formée d'un certain nombre de remarques relatives à la construction des parties du discours ; on y demanderait plus de netteté et des distinctions plus précises ; l'usage de Théophraste, toutefois, en ressort assez clairement, et l'on notera une bonne étude sur l'ellipse, qui se rencontre dans Théophraste sous des formes assez curieuses [1]. La troisième partie confirme l'opinion que le vocabulaire de Théophraste est très voisin de ceux d'Hippocrate et d'Aristote, et montre, en même temps que l'originalité de l'auteur, l'admirable souplesse de la langue grecque : dans l'œuvre botanique de Théophraste il n'y a pas moins de 1333 mots nouveaux, dérivés ou composés, dont 651 ne se trouvent que chez lui. La dissertation de M. Hindenlang intéressera les hellénistes et sera utile pour un futur éditeur de Théophraste; mais elle donne l'impression d'un travail fait vite, et les épreuves ont été corrigées avec une déplorable négligence [2].

My.

---

1. Pour la syntaxe des prépositions, M. H. renvoie à un programme de W. Müller (Arnstadt, 1878) que je ne connais pas, et revient seulement, dit-il, sur les faits les plus dignes de remarque. Il n'eût pas été inutile, alors, de dire quelques mots sur l'usage de ἅμα avec le datif, si varié dans Théophraste et si caractéristique de son style.

2. M. H. ne trouve à corriger, dans l'erratum, que sept fautes d'impression. Il y en a bien d'autres. P. 17, l. 3 d'en bas ἐνιαρχοῦ (l. ἐνιαχοῦ) ; 22, 5 d'en bas ἀτρακυλίδι (ἀτρακτυλ.); 23, 3 κρόκρῳ (κρόκῳ) ; 26, 21 ἐνίοτι (-τε) ; 27, 2 ἀβρότυνον (-τονον); 31, 7 d'en bas σκωλιότερα (σκολιωτ.); 32, 3 εὐαυξοί (-ξῆ) ; 49, 12 διαστᾶσιν (διεστ.) ; id., 15 κολούμενα (κολουόμ.); 58, 6 μαλακοτέρως (-κωτ.) faute répétée 95, 6 d'en bas;

FLICKINGER : **Scænica** (Extr. des *Transactions of the American Philological Association*, vol. XL, 1910, p. 109-120).

Cet article de M. Flickinger se compose de six paragraphes distincts, dans chacun desquels est discuté un texte grec relatif au théâtre. 1° Eschyle, *Agam.*, argument : ἰδίως δὲ Αἰσχύλος τὸν Ἀγαμέμνονα ἐπὶ σκηνῆς ἀναιρεῖσθαι ποιεῖ etc. Ἐπὶ σκηνῆς signifie « dans le cours de l'action, » autrement dit « pendant la représentation » ; ces mots sont interprétés, comme on le voit, et comme le dit M. F. lui-même, « with considerable freedom, » mais que ce soit là leur sens, il n'y a pas à en douter; « sur la scène » est évidemment inexact, car nous entendons par là « sous les yeux des spectateurs »; nous dirions « dans la pièce ». 2° Lucien, *Gall.* 26 : ἐν μέσῃ τῇ σκηνῇ est rendu par « au milieu de la représentation »; cependant il me semble difficile, dans le passage, de ne pas entendre σκηνή dans le sens matériel. 3° Plutarque, *Marcell.* 20. Dans une assemblée au théâtre, Nicias ἀφῆκεν εἰς τὴν γῆν τὸ σῶμα. L'interprétation, « probably the correct one », est que Nicias tombe sur le plancher de la scène, et non qu'il tombe étant dans l'orchestra, ni qu'il tombe de la scène dans l'orchestra ; on sera d'accord avec M. F. 4° Lucien, *Icarom.* 21 : τὸν ἐπὶ σκηνῆς ἑκάστου βίον; l'expression est traduite par le mot français « vie de parade ». 5° Marc-Aurèle, XI, 6 : ἐπὶ τῆς σκηνῆς... ἐπὶ τῆς μείζονος σκηνῆς. La traduction n'offre aucune difficulté; mais M. F. cite à cette occasion un passage de Stobée, *Flor.* XCVIII, 70, où se trouve la même expression avec le même sens, mise dans la bouche de l'acteur Néoptolème, longtemps avant Marc-Aurèle ; le rapprochement, dit M. F., semble n'avoir pas été fait jusqu'ici. 6° Ps. Lucien, *Nero*, 9 : ἐπ' ὀκριβάντων. M. F. hésite entre deux explications, ὀκρίβαντες = *scène* ou *cothurne*; il se décide cependant pour ce dernier sens. Le texte est dans l'ensemble assez peu précis, et laisse place au doute. Quant à l'argument invoqué par M. Flickinger pour l'attribution du *Néron* à l'un des Philostrate, à savoir que le mot ὀκρίβας ne se trouve pas dans Lucien, tandis qu'on le rencontre dans la *Vie d'Apollonius* et dans les *Vies des Sophistes*, il est par lui-même de peu de poids.

My.

Sancti Eusebii Hieronymi Epistulae Pars I : Epistulae I-LXX. Recensuit Isidorus HILBERG. Vindobonae, Tempsky; Lipsiae, Freytag, MDCCCCX. VI-708 p. in-8°. Prix : 22 Mk. 50.

Cette édition des lettres de saint Jérôme comprendra trois volumes. Le premier est le t. LIV du *Corpus scriptorum ecclesiasticorum latinorum* de Vienne. M. Hilberg réserve pour le troisième volume des

---

60, 7 d'en bas ἄρρηνι (-ρενι); 75, 18 στρογγυλότερον (-ώτ.) ; 79, 11 ἐξανθηκός (ἐξηνθ.) ; 88, 11 d'en bas οὔσην, etc. Et je ne parle pas des erreurs d'accentuation comme 12, 18 νεοττίαν, 65, 11 d'en bas στρόγγυλος, 74, 16 χίονος, 88, 5 τράχειι, 89, 3 d'en bas et 91, 10 φλέβων, etc., etc.

indications détaillées sur les manuscrits et l'établissement du texte. Aussi se contente-t-il ici d'un avant propos d'une page et demie. Il n'y a pas de manuscrit de la collection complète, mais une quantité de recueils partiels, et parfois un manuscrit ne comprend qu'un très petit nombre de lettres. Sur la façon dont les variantes ont été publiées, nous n'avons que cette phrase un peu ambiguë : « Integram lectionum farraginem a me enotatam ut nimis prolixam salubribus lituris macrescere iussit Augustus Engelbrecht, cuius prudenti iudicio debetur quod hoc uolumen non in maiorem etiam ambitum creuit ». Il faut espérer que pour chaque lettre nous avons les variantes des meilleurs mss. Les lettres de saint Jérôme ont plus d'importance générale et psychologique que celles de saint Augustin. Jérôme était passionné, emporté, personnel. Tous ses écrits le révèlent un homme, et sa correspondance plus que les autres. Citons au hasard dans ce volume sa célèbre lettre à Eustochium sur la virginité (XXII, p. 143), pleine de confidences et de peintures de mœurs ; ses éloges de saintes femmes, Léa (XXIII, p. 211), et Asella (XXIV, p. 214) ; la lettre à Paula, où il dresse la catalogue des œuvres de Varron et d'Origène (XXXIII, p. 253). Cette lettre, d'une importance capitale pour les philologues, figure pour la première fois intégralement dans une édition de saint Jérôme. Il faudrait aussi mentionner les lettres à Pammachium (XLVIII et XLIX), véritables apologies ; les lettres à Népotianus (LII), sur la vie des clercs, et à Furia (LIV), sur le veuvage, où abondent les traits intéressants ; enfin les lettres où Jérôme pleure la mort de ses amis ou les console de quelque deuil, lettres sur la mort de Blésilla, sur celle de Népotianus. Nous sommes heureux de pouvoir enfin lire ces lettres dans l'édition de M. Hilberg, qui permet le contrôle de la leçon du texte.

D. S.

Isidori Hispalensis episcopi Etymologiarum siue Originum libri XX. Recognouit breuique adnotatione critica instruxit W. M. Lindsay. 2 vol in-18, (livres I-X, XI-XX). Oxonii, e typographeo Clarendoniano ; Londini et Noui Eboraci, apud Henricum Frowde. XVI pp. et cahiers signés A-Z, Aa-Ee ; A-Z, Aa-Gg. S. d. (1912). — Prix : 18 sh.

M. Lindsay vient de rendre un nouveau service aux études anciennes. Les *Origines* d'Isidore de Séville n'avaient pas été comprises dans la collection des grammairiens latins dirigée par Keil. On était obligé de recourir à la très médiocre édition d'Otto, dans le recueil de Lindemann, ou à l'édition d'Arevalo (Rome, réimprimée dans Migne). L'édition d'Arevalo elle-même dépend de l'édition espagnole donnée par Grial en 1778. Elle reste indispensable, même après celle de M. Lindsay, par la compilation de ses notes, où l'on trouve indiquées les sources d'Isidore. Un savant anglais devrait bien maintenant reprendre le travail d'Arevalo, le corriger, le compléter d'après

toutes les recherches entreprises depuis cent ans. Voilà un travail intéressant et utile pour un séminaire d'université.

M. L. se défend de nous donner une édition critique exécutée suivant toutes les règles. Il a été amené peu à peu, par des recherches sur les grammairiens latins, à collationner le témoignage d'Isidore dans ses manuscrits les plus anciens. Mis en possession de la collation du ms. de Wolfenbüttel par Klein, des collations de Kübler, de la reproduction du ms. de Tolède, M. L. a fini par classer ses notes et établir trois familles de manuscrits. La plus exempte d'interpolations est appelée française par M. L. Elle comprend un très grand nombre de manuscrits. Les plus importants sont le ms. de Berne 101 (IX^e-X^e s.) et le ms. de Leyde Voss. Fol. 74 (même époque). La deuxième famille, dite italienne ou abrégée, se distingue par ses omissions et ses résumés. M. L. la fait représenter surtout par le ms. de Wolfenbüttel (Weissenburg 64) du commencement du VIII^e siècle. Enfin la troisième famille, dite espagnole ou interpolée, a pour principal témoin le ms. de Tolède que la maison Sijthoff de Leyde vient de reproduire. M. L. donne la collation complète des quatre manuscrits ci-dessus indiqués et les variantes d'autres manuscrits pour les passages les plus incertains. En somme, le travail de M. L. est un premier sentier à travers la forêt des manuscrits d'Isidore. Quelque autre y tracera des routes. Jusqu'ici nous ne savions rien de certain ni sur le contenu exact de tel manuscrit donné ni sur le rapport des manuscrits entre eux. On a au moins avec la présente édition des points de repère.

Dès maintenant on peut mieux juger de telle assertion. Ainsi la citation de Fronton, XV, II, 46, paraît ne pas provenir d'Isidore; car elle n'est donnée que par les manuscrits de la troisième famille. Ce sont aussi seulement les manuscrits de cette famille qui ont les deux premières lettres liminaires : *Dum a mihi litteras*, et *Quia non ualeo te perfruere;* II, XXVII, 7, *Haec omnia... utilitas*. D'autres interpolations sont d'origine plus complexe : III, VI, 5 *Minor...., suis*; LI, 2 *Cui ideo... derelinquit* (tiré d'ISID., *Nat.*, XVII, 3); LIII, 2 *Sol... sit*; VII, VI, 30 *Complexui,.. Saram*. Ces passages se trouvent dans le Leidensis, ce qui prouve qu'il n'est pas exempt d'altérations venant de la troisième famille. Il semble que M. L. se détermine par l'accord de manuscrits de la première et de la seconde famille contre celui de la première et de la troisième. Ainsi IX, IV, 5 *Plebs... ciuitatis* est donné par des manuscrits de la première, notamment le Bernensis, et par le ms. de Tolède; omis par le Leidensis et le ms. de Wolfenbüttel. En conséquence, M. L. met la phrase entre crochets. Cette règle paraît exacte, d'après ce que dit M. L. des rapports des manuscrits dans l'introduction. Il faudrait voir s'il est possible toujours de l'observer. La grande difficulté d'un texte comme celui-là, ce sont les interpolations d'usagers, ainsi que les appelle M. Havet. Un recueil

de ce genre court le risque d'être abrégé ; il risque aussi de s'étendre par les additions de lecteurs savants.

M. L. croit nous faire connaître le texte tel qu'il courait à la fin du VIIe siècle. Isidore est mort en 636. Ce résultat est déjà beau. Il ne faut pas oublier que le manuscrit même de l'auteur n'était pas « revu et corrigé ». Il y avait des fautes, des lacunes, des ébauches, des citations inexactes. Dans la forme où nous l'avons ici, il suffit aux recherches ordinaires. Nous devons remercier M. Lindsay de la peine qu'il a prise et de n'avoir pas oublié que le mieux est l'ennemi du bien [1].

J. D.

F. Baldensperger, **Alfred de Vigny**. Contribution à sa biographie intellectuelle. Hachette, 1912.

En écrivant un livre sur Alfred de Vigny, M. Fernand Baldensperger, professeur de littératures modernes comparées à la Faculté des lettres de Paris, n'a pas abandonné l'objet habituel de ses recherches. C'est, en effet, sous cet aspect particulier des influences étrangères qu'il a surtout examiné le poète d'*Eloa* et des *Destinées*, le prosateur de *Stello* et de *Servitude et Grandeur militaires*. S'il n'est pas le seul ni le premier qui ait eu l'idée de cette enquête, personne, avant lui, ne l'avait poursuivie en des sens si divers, n'y avait consacré une attention à ce point scrupuleuse, et n'avait déployé, à cette occasion, des qualités plus rares de méthode, de savoir, de perspicacité.

*
* *

Sur les dix chapitres que comprend l'ouvrage, deux, le premier et le dernier, n'offrent pas le même caractère que les autres. Ils forment une sorte de cadre de généralisations autour de huit études de détail. Cadre imposant, un peu artificiel, habilement exécuté. C'est par ces pages d'introduction et de conclusion que je crois à propos de commencer l'analyse du livre ; il est de ceux qui méritent mieux que l'éloge : la discussion.

Le premier chapitre a pour titre : *Les deux tristesses de Vigny*. Selon l'ingénieux critique, Vigny aurait été en proie à deux inquiétudes. L'une est causée par « l'émouvante question de la souffrance de l'innocent » ; elle reste liée au problème du mal, à la morale religieuse. L'autre, de nature « sociale », et, si l'on peut dire, « pratique », se confondait, chez le poète, avec un profond et amer sentiment de « la faillite des aristocraties ». Tout le pessimisme du penseur ne tiendrait qu'à ces deux causes.

---

1. Il y avait des figures dans l'encyclopédie de l'évêque de Séville. M. Lindsay en donne quelques-unes (III, XIV : c'est un chapitre interpolé de la troisième famille ; IX, II 28 suiv.) ; ailleurs il les omet (III, LIV).

Me sera-t-il permis de faire à la première au moins des deux idées une objection? M. Baldensperger prête tout d'abord à Vigny une philosophie systématique, et ce système, il l'édifie, en prenant, à travers l'œuvre entière, les matériaux de sa construction : il met, à côté l'une de l'autre, des pièces comme *Moïse* et le *Mont des Oliviers*, toutes les deux d'inspiration biblique, mais éloignées l'une de l'autre et par la date et par l'esprit. Faisant, en quelque manière, flèche de tout bois, il appelle à l'appui, tour à tour ou presque à la fois, le *Déluge*, la *Flûte*, *Dolorida*, la *Prison*, la *Sauvage*, la *Femme adultère*, la *Colère de Samson*, *Quitte pour la peur*. N'est-ce pas supposer comme évident que les idées de Vigny à vingt-cinq ans étaient déjà celles qu'il doit avoir à quarante-cinq? Il serait nécessaire et, je n'en doute pas, difficile de le démontrer. A la date du *Déluge*, Vigny n'est que byronien; son argumentation contre le mal moral, ses reproches à la divinité, viennent, en droite ligne, de *Caïn* ou de *Manfred;* son athéisme frondeur n'est qu'un reflet de ses lectures. Vingt ans plus tard, son pessimisme est devenu personnel et profond : non seulement il rend un autre son, mais il traduit des sentiments nouveaux, il met en œuvre des idées que l'on peut dire différentes. Ce n'est donc pas en prenant les *Poèmes* et les *Destinées* comme un corps de doctrine constitué qu'on peut espérer de serrer, de surprendre, de rendre en formules exactes la pensée philosophique d'Alfred de Vigny, c'est plutôt en suivant l'ordre chronologique, et en notant, pièce par pièce, presque page par page, le progrès et l'évolution de ce nihilisme hautain.

Cette réserve faite, je me hâte de dire que la thèse proposée par M. B. est soutenue avec beaucoup de ressources et que, chemin faisant, il rencontre, pour déterminer les attitudes de Vigny devant le problème de la destinée, l'expression la plus heureuse : « La grandeur de Vigny n'a pas été de dire *oui*, à toute force, à la vie; elle est plutôt dans ce demi-silence qu'il glorifiait comme le vrai stoïcisme d'une âme endolorie et d'un esprit averti, qui ne veulent cependant pas s'abandonner et fondre en vains gémissements. On sait avec quelle fermeté il resta fidèle à cette religion d'honneur et de vaillance ».

Dans son chapitre, l'*Actualité de Vigny*, qui est le dernier du livre et qui lui sert de conclusion, le critique recherche les causes de la faveur qui, depuis bientôt trente années, s'est attachée au poète d'*Eloa* et des *Destinées* et qui a fini par grossir, peut-être plus qu'il n'eût fallu, le groupe des « amis fidèles ». Il nous donne ces trois raisons. Dans le discrédit croissant du romantisme, Vigny bénéficie de la tendance qu'on a, de nos jours, à reconnaître dans cet ancien écrivain du Cénacle un classique : cette étiquette de classique suffit à l'absoudre du byronisme et du satanisme de ses débuts. — Dans la « démission de la morale », caractéristique de l'époque actuelle, l'honneur, cette religion proclamée par Vigny, attirerait et ne saurait manquer de retenir autour du prophète des temps nouveaux toute une église

de croyants. — Enfin, « le symbolisme du poète, si paradoxal que cela puisse paraître » — je cite ici le texte même de M. Baldensperger — « est une autre raison de durée et même un motif imprévu d'actualité pour sa gloire ». Je crois sentir l'intérêt ou même la force des deux premières raisons; je ne vois pas aussi bien, je l'avoue, le caractère irréfutable de la troisième. Le symbolisme n'a eu tant d'importance, dans les dernières années, que pour un petit nombre de lettrés qui se flattaient de le représenter : il est déjà passé de mode. Ce n'est pas par la vertu du symbole, c'est par des qualités poétiques plus profondes et plus réelles, que des maîtres, comme Henri de Régnier, s'imposent à d'autres admirations que celle de la chapelle primitive, et il en est de même pour Vigny, à plus forte raison.

∴

Quelque agrément ou quelque utilité qu'offrent ces deux chapitres extrêmes, ce n'est pas en eux que je crois découvrir la véritable originalité de cet ouvrage et son accent tout personnel. Par contre, dans chacune des huit autres études, le critique aborde, et d'ordinaire épuise un sujet spécial, très limité, mais très approfondi. C'est la méthode rigoureuse — et fertile — du laboratoire.

Que doit Alfred de Vigny à l'influence des conseils ou des modèles mis sous ses yeux d'écrivain débutant par son parent Bruguière de Sorsum? Que fut, au juste, ce Bruguière mystérieux? Qu'avait-il rêvé d'être? M. Baldensperger s'est posé ces questions et il y répond avec une précision qui ne nous laisse rien désirer.

Que doit Alfred de Vigny à Joseph de Maistre, l'ancien ambassadeur sarde émigré en Russie, le grand prosateur religieux, qui, dans plusieurs de ses écrits, s'est efforcé d'anéantir les objections tirées du mal moral contre la Providence, et qui a proclamé, à cet effet, des maximes comme : L'innocence satisfait pour le crime; le sacrifice par le sang rachète une autre vie; la douleur remédie au désordre? M. Baldensperger est le premier qui se soit avisé de découvrir chez Alfred de Vigny certains mouvements de révolte causés par l'effroi d'une telle doctrine; il nous le montre plusieurs fois préoccupé ou de la réfuter, ou du moins de la qualifier avec une rigueur, peut-être un peu déclamatoire : « O Pieux Impie! qu'avez-vous fait?... Entendez-vous le cri de la bête carnassière, sous la voix de l'homme? » L'apologie de la guerre par Joseph de Maistre n'avait pas moins attiré l'attention d'Alfred de Vigny que sa théorie de « la réversibilité des douleurs de l'innocence au profit des coupables ». C'est aux paradoxes des *Soirées de Saint-Pétersbourg* que répondent directement certains passages expressifs de *Servitude et Grandeur militaires*. Ces rapprochements, personne, que je sache, ne les avait faits avant M. Baldensperger : ils sont une des nouveautés précieuses de son ouvrage.

A force de regarder de près le texte d'Alfred de Vigny, M. Baldens-

perger donne peut-être à telle ou telle indication plus d'importance qu'il ne paraît nécessaire. « *Eloa*, nous dit-il, fut composée en plusieurs fois, ébauchée ici et là, terminée à Bordeaux : qu'importe ! Son vrai lien génétique, au sentiment de l'auteur, le rattache aux belles vallées silencieuses et aux ciels mouvants de la montagne vosgienne, et, par une inexactitude plus vraie que la stricte vérité, Vigny localise son poème, rétrospectivement : *Ecrit en 1823 dans les Vosges.* » Scrupuleux comme il l'est, M. Baldensperger ruine lui-même la tradition qui place à Saint Dié un séjour de Vigny en 1823, et d'après laquelle le poème d'Eloa aurait été écrit dans cet endroit, au cours d'une « villégiature ». Il ne dissimule pas davantage que la plus fameuse description du poème d'*Eloa* nous peint une scène du ciel pyrénéen, la mort de l'aigle des Asturies. Que reste-t-il donc à Vigny pour avoir pu s'initier aux beautés de la région des Vosges? Deux mois de garnison à Strasbourg et, au départ de Strasbourg, vers le milieu de mai, la traversée des régions de l'Est par un des deux itinéraires qu'a dû suivre le 55ᵉ de ligne pour se rendre par étapes jusqu'à la Rochelle. M. B. trace ces deux itinéraires. Quoi qu'il fasse, il reste un peu embarrassé pour nous montrer dans *Eloa* des descriptions d'un caractère tellement déterminé qu'on puisse sûrement les qualifier du nom de paysages vosgiens.

Mais quel moyen de résister aux raisons apportées par M. B. pour réfuter l'opinion de ceux qui « sont d'accord pour réduire au minimum l'influence qu'a pu exercer Moore sur Vigny »? Il rapproche, d'un assez grand nombre de passages de la traduction que Mᵐᵉ Belloc avait donnée, en 1823, des *Amours des Anges*, les passages d'*Eloa* qui, selon lui, en sont le calque ou la réminiscence. La démonstration est minutieuse, et, je dois le dire, probante.

Plein d'intérêt encore et d'une savoureuse nouveauté est le chapitre qui a pour titre : *La Mer et les Marins dans l'Œuvre de Vigny*. Le cœur de cette étude spéciale est la comparaison des mémoires de l'amiral Collingwod avec les pages de *Servitude et Grandeur militaire* où Alfred de Vigny a idéalisé l'image de ce marin, traité actuellement avec plus de rigueur par la critique anglaise.

Je dois me borner à citer, par leur titre, les deux chapitres, le *Symbolisme de Vigny* et *Hugo et Vigny : quelques divergences*. Mais aux lecteurs qui ont la curiosité — et c'est le grand nombre aujourd'hui — de rechercher les sources de la pensée d'un poète, je proposerais comme modèle l'excellente et tout à fait originale étude intitulée « Le Songe de Jean Paul dans le Romantisme français ».

Je voudrais, dans ce compte-rendu, beaucoup trop borné malgré son étendue, avoir donné au moins une idée de l'érudition, de la finesse, et de la nouveauté qui caractérisent la critique de M. Baldensperger, toutes les fois qu'il touche à un des points de son large domaine.

Ernest Dupuy.

— Sous le titre *Vita ed arte ellenistica* (Catane, Muglia, 1910; 39 p.), M. Cessi publie une lecture qu'il a faite à l'Université de Catane, où il essaie de dépeindre la vie à Alexandrie et les tendances et goûts des lettrés à l'époque des Ptolémées, en même temps qu'il expose les raisons du changement survenu dans les mœurs individuelles et sociales. Vie fiévreuse, tourmentée, avide de plaisir; développement de l'individualisme et du cosmopolitisme; pénétration de l'esprit critique et de l'érudition, du rationalisme et de la virtuosité dans l'art et dans la littérature, tel est le tableau que M. C. a présenté à ses auditeurs, puis à ses lecteurs, en un style parfois emphatique, il est vrai, mais plein de vivacité et de couleur. La scène des *Thalysies* de Théocrite est par erreur placée au printemps. — My.

— Les quelques pages publiées par M. Shorey dans la *Classical Philology*, V, 1, p. 83-96 (Chicago, Univ. Press, 1910), sous le titre *A Greek analogue of the Romance adverb*, attirent l'attention sur une manière de s'exprimer très fréquente en grec, et qui semble n'avoir pas été suffisamment étudiée. Il s'agit de l'expression d'une circonstance de manière à l'aide d'un adjectif et d'un substantif, au datif, combinaison qui a la valeur d'un adverbe, et est analogue aux adverbes romans formés avec l'ablatif de *mens*. Le substantif ainsi employé (φρενί, θυμῷ, τρόπῳ, χερί, ποδί, τύχῃ, etc.) perd son sens propre, et n'a d'autre effet que de donner une valeur adverbiale à l'adjectif, quoique en d'autres cas nombreux il conserve sa signification, plus ou moins atténuée, et qu'alors la périphrase contienne une nuance très sensible qui n'est pas dans l'adverbe. M. Shorey n'a voulu que signaler le fait. Il ne faudrait pas, toutefois, exagérer la portée de son observation, car l'analogie de cette construction en grec ancien avec les adverbes romans de manière est plus superficielle qu'elle ne le paraît au premier abord. — My.

— Un de nos meilleurs Cicéroniens, le Dr Hermann Nohl, a eu l'heureuse idée de publier, chez Tempsky-Freytag, un petit manuel (*Hilfsheft*) destiné à initier rapidement les écoliers à la lecture du grand orateur (94 p. 1m). Neuf courts chapitres : Vie de Cicéron; le droit civique romain; la politique et les partis; le sénat et l'assemblée du peuple; le *Cursus honorum*; les procès politiques à Rome; le *forum* romain; aperçu sur le développement de la plastique grecque; table chronologique. 26 gravures choisies avec goût; mais où l'on s'étonnera que, dans une série où ne manquent ni les statues, ni les monnaies, etc., il n'y ait aucune image de Cicéron. C'est trop de discrétion vraiment. Souhaitons pour nos élèves quelque pendant français à ce petit livre. — É. T.

— J'ai indiqué l'an dernier (II, p. 315) que M. Meusel avait repris dans les *Jahresberichte* les comptes rendus réguliers des publications qui concernent César. Il vient de donner en 34 p. la recension des publications de 1911 (en tout 15; noms principaux : MM. Holmes, Klotz, Menge, Fügner et Lange). On retrouvera dans ces pages les qualités qui s'ajoutent à la compétence particulière de M. M. et qui recommandent au lecteur tout ce qu'il veut bien nous donner, une pleine impartialité sans opinion préconçue, une conscience scrupuleuse et un soin extrême jusque dans les moindres détails, dans les livres de classe comme dans les ouvrages proprement scientifiques. Cette nouvelle contribution lui donne droit à tous nos remerciements. — É. T.

— Dans *The Classical Quarterly* de janvier 1912, le professeur S. G. Owen d'Oxford étudie les manuscrits de Perse et de Juvénal à Valenciennes. Il les décrit méthodiquement et les caractérise ensuite de la façon suivante : le manuscrit de Juvénal, quoique appartenant à la classe ω, cependant, s'accorde en maint

passage avec P contre ω et contient des leçons particulières qui méritent d'être notées. Pour Perse, le manuscrit de Valenciennes a une importance considérable parce qu'il s'accorde en plusieurs passages avec P; parce qu'il offre en général la leçon correcte; enfin parce qu'en certains cas, il est le seul à suggérer de nouvelles leçons qui pourraient bien être la leçon véritable. Les collations partielles sont faites sur la 2e édition d'Oxford de M. Owen, le Perse étant pourvu des nouveaux secours que fournissent les éditions nouvelles de Ramorino (1905), de Leo (1910) et de Consoli (1911). Après ces listes, remarques sur un certain nombre de passages. — É. T.

— Nous avons reçu des livres de droit dont voici brièvement le contenu : 1. dans la Bibliothèque de Teubner un nouveau fascicule des *Jurisprudentiae antejustinianae reliquiae* de l'éd. VI de E. Seckel et B. Kuebler, vol. II, 1, 188 p., 1911, 2 m. 20. On y trouvera de Paul, les *Sententiae* et les fragments; de Herennius Modestinus, les *Regulae* et les *Differentiae*; enfin des fragments que les récents éditeurs ajoutent à leur recueil (*De jure fisci, de gradibus cognationis*, etc.) tout ce que j'ai lu m'a paru très soigné et digne du recueil dont le petit livre fait partie. — 2. Dr juris Gerhard Beseler privatdozenten in Kiel. Zweites Heft, 181 p. in-8e à Tubingue, chez Mohr : *Beiträge zur Kritik der römischen Rechtsquellen*. N'ayant pas le premier tome, je ne pourrais guère comprendre ce qu'a voulu l'auteur; voici tout au moins le contenu du volume. D'abord en 19 pages, discussion d'un passage des Institutions de Gaius et de divers textes du Digeste; puis remarques sur les termes suivants : *Abalienare, Adulterare, Amare* (adv.), *Ambigere, Benevolentia, Benignitas, Citra, Cogere ad aliquid, Colligere* (= concludere); *Condicionales, condicionaliter, Condictius, Consonans, consonare, Constituere actionem* (judicium), *Consulere* = prospicere, *Culpae* (doli) *reus*; *Cur, Dare* = *permittere, concedere; Decurrere ad aliquid, Descendere, Dissonare, dissonus, Hodie* (= heutzutage) *Hujuscemodi, Indemnis, indemnitas, Necesse habere, Remedium, Rite* (116 p.); enfin 43 p. sur quelques questions de droit. — 3. De M. Fridolin Eisele, professeur à Fribourg en Brisgau, à qui on doit plusieurs études de droit romain, une plaquette intitulée : Studien zur römischen Rechtsgeschichte, 106 p. in-8, 3 m., chez Mohr à Tubingue. Deux chapitres : *Zum Streit um das* Nexum (51 p.); *Nochmals zur Zivilität des* Cognitor. Pour la première partie, voici dans la polémique de Mitteis et de Huschke le point de vue de M. Eisele. Il constate d'abord que la partie critique et négative de la thèse de Mitteis a rencontré plus de faveur que son essai de restitution qui a échoué; en reprenant les objections de Mitteis contre Huschke, M. Eisele soutient et cherche à démontrer qu'elles n'étaient pas convaincantes. La seconde partie est encore une polémique contre Mitteis qui a soutenu que le rôle du *Cognitor* est d'origine prétorienne. M. E. croit trouver dans certains textes la preuve indirecte qu'il existait déjà dans le droit civil. — É. T.

— M. E. Thomas, professeur à l'Université de Lille, publie chez Fontemoing, une troisième édition de son *Pétrone*. Le livre a été remis au courant et l'auteur y a ajouté un chapitre d'une vingtaine de pages sur les *Sources* de Pétrone et les Nouvelles dans le *Satiricon*. — C.

— La Société archéologique et historique de l'Orléanais, l'une de nos plus importantes sociétés savantes départementales, vient de publier le tome XXXIII de ses Mémoires. Nous signalerons, comme présentant une sérieuse contribution à l'histoire économique, un volumineux travail de l'archiviste Ch. de Beaucorps (463 p.), ayant pour titre : *Une province sous Louis XIV, L'Administration des Intendants*

d'Orléans, de Creil, Jubert de Bouville, et de la Bourdonnaye (1686-1713). — C. E. R.

— M. S. Morpurgo, directeur de la Bibliothèque Nationale de Florence, a imaginé un moyen original de secourir nos inondés de *1910*: il publie et traduit avec l'aide de M. J. Luchaire, au profit des bouquinistes des bords de la Seine, un sirventois inédit d'Ant. Pucci, un chapitre du *Centiloquio* du même et quelques sonnets, le tout relatif au débordement qui, en 1333, désola Florence. On trouvera dans l'élégant opuscule (chez H. Champion; 1 fr. 50) une description touchante du cataclysme; nombre d'habitants n'ont pas le temps de s'enfuir, d'autant qu'à chaque instant un pont s'écroule et qu'on n'ose y laisser passer les fuyards qu'un à un; ils montent sur le toit de leurs maisons d'où leur pied peut toucher l'eau; certains pauvres se réjouissent des dommages essuyés par les riches; certains Grands tâchent de tirer parti de la catastrophe contre le peuple; pourtant, au lendemain du désastre, ce qui prévaut, c'est le repentir, la reconnaissance envers Dieu qui n'a pas poussé le châtiment jusqu'au bout, la charité : le malheur a pour un moment purifié Florence. — Ch. Dejob.

— Sous le titre de *Dicerie volgari del secolo XIV aggiunte in fine del « Fior di virtù » di Carlo Frati*, on nous envoie 16 rubriques de rhétorique diplomatique et judiciaire. Le ms. du *Fior di Virtù* qui les contient et qui se trouve à la Bibliothèque Bertoliana de Vicence est un des plus anciens et des plus estimables de l'ouvrage; de ces formules dont l'origine est évidemment bolonaise, on nous donne ici une édition critique. — Ch. Dejob.

— Il y a beaucoup de documents, mais qui n'ont guère qu'une valeur de circonstance, dans le volume que M. Att. Bargoni vient de consacrer à la mémoire de son père Angelo Bargoni, homme politique italien mort en 1902 (Milan, Hoepli, 1911); v. pourtant p. 24-5 le moyen pris par des prisonniers politiques pour avertir leurs amis encore libres; p. 163-4, la façon vraiment paternelle dont Garibaldi empêche un duel entre deux de ses admirateurs; et l'on ne lira pas sans profit, p. 130 sqq., l'exposition des motifs qui amenèrent le dictateur à rembarquer pour le Piémont La Farina, l'agent de Cavour auprès des Mille, ainsi que les p. 140 sqq. sur les difficultés de gouvernement que Garibaldi vainqueur rencontrait en Sicile. A défaut d'originalité, la figure de Bargoni ne manque pas d'intérêt : il y a de la vigueur dans ses discours politiques (v. p. ex. contre des députés qui donnent leur démission parce que la Chambre donne tort à leur parti, p. 207-213, et en faveur de la marche sur Rome en 1870, p. 313 sqq.). Un procès calomnieux lui a valu un triomphe (p. 284-7), et dans les 7 mois qu'il a été ministre de l'Instruction Publique, il a pris quelques bonnes mesures (p. 277-80). On s'étonne seulement qu'un homme qui n'avait pas fait baptiser ses enfants par respect pour leur liberté, ait exigé à son lit de mort que son fils aîné lui promît de mourir sans prêtre (p. 379). — Charles Dejob.

— L'*Histoire de l'Italie depuis 1815 jusqu'au cinquantenaire de l'unité italienne* (1911), par M. Félix Henneguy, est tout à fait à sa place dans la *Bibliothèque utile* de M. F. Alcan. L'auteur l'a écrite dans un esprit peut-être un peu optimiste, mais avec une précision qui unit l'abondance et la sobriété. On n'adoptera pas tous ses jugements. Ce n'est pas pour défendre le Tyrol et Trieste que la Prusse arma en 1859, puisque Napoléon III avait promis l'affranchissement de l'Italie jusqu'à l'Adriatique et non jusqu'à l'Isonzo et au Quarnero. Mais la narration est rapide, intéressante et embrasse les faits économiques comme les faits politiques. Nous recommandons cet excellent manuel. — Ch. Dejob.

— M. G. Rossi donne en appendice à la 2e édit. des Poésies d'Ange Politien (Bologne, Zanichelli), les sonnets attribués au poète de Montepulciano, dont un seul paraît authentique ; il les a collationnés sur les éditions antérieures et sur les manuscrits et les fait précéder d'une liste des critiques qui les ont jusqu'ici étudiés. — Ch. Dejob.

— La maison Teubner de Leipzig nous envoie une anthologie scolaire de poésies italiennes qui ne trouvera guère son emploi chez nous, vu que les notes explicatives y sont rédigées en allemand et en anglais. L'auteur, M. Alf. Tortori, l'a composée pour ses élèves de Munich. — Ch. Dejob.

— M. P. Silva, dont nous annoncions récemment l'intéressant livre sur Pietro Gambacorta, vient de faire tirer à part un article qu'il a consacré à une autre question de l'histoire de Pise, les vicissitudes de l'industrie et du commerce de la laine (extr. des *Studi storici* de M. Crivellucci, vol. XXX). L'*Arte della Lana*, qui, en 1277, s'était élevé au niveau des deux *Mercanzie* pour former avec elles le conseil supérieur de la cité, et qui seul provoquait de grands mouvements de capitaux, déchut assez rapidement pour qu'en 1420 les Parisiens lui fissent grâce, *vu sa pauvreté*, du paiement des taxes. C'est la rivalité de Florence qui l'avait tué ; il a bien essayé de se défendre par des mesures de douane ; mais il y a rencontré une vive opposition de la part des métiers qui vivaient du transit des marchandises florentines. M. S. paraît incliner à croire que ces rivalités expliquent toutes les péripéties sanglantes de Pise à cette époque ; elles les expliquent du moins en partie ; et M. S. en aurait pu tirer une leçon pour les philanthropes naïfs qui croient que le commerce garantit nécessairement la paix. — Charles Dejob.

— M. Ad. Coster qui, dans ses courts loisirs de professeur à Chartres, a trouvé moyen de devenir un de nos plus laborieux hispanisants, vient de tirer à part le curieux article qu'il avait donné à la *Revue des Pyrénées* : *Antiquaires d'autrefois* (Toulouse, Privat, 1911, 1 fr.). Il a découvert à la Nationale de Madrid des lettres qui ressuscitent un brave ecclésiastique toulousain du xviie s. Fr. Filhol, dont les collections en livres, médailles, curiosités naturelles et artistiques, excitèrent l'admiration du riche amateur espagnol Don Vincenzio Juan de Lastanosa, de Baltasar Gracian et de quelques autres savants de la péninsule. M. C. donne un aperçu des raretés que ces antiquaires étaient parvenus à réunir. On trouvera dans les lettres qu'il publie d'utiles détails sur le prix des livres, des reliures et sur la difficulté des transports au xviie s., et l'on souhaitera à M. C. des fonctions qui, en récompensant son zèle, lui donnent les moyens de nous en faire encore davantage profiter. — Charles Dejob.

— M. A. D'Ancona nous donne sous le titre de *Studi di storia e di critica letteraria* (Bologne, Zanichelli, 1912, 2 vol. : 7 fr.), une 2e, on pourrait dire une 3e édition de cinq études, très étendues, très importantes et très soignées ; *L'idée de l'unité politique chez les poètes italiens* ; *la littérature politique au temps de Charles Emmanuel Ier* (de Savoie), *Cecco Angelieri, poète humoriste du* xiiie *siècle : les sources du Novellino* ; *la légende de Mahomet en Occident*. Publiées d'abord séparément puis réunies en 1880, elles reparaissent aujourd'hui avec des corrections, des additions et quelques autres changements que l'auteur indique dans sa préface. C'en serait assez pour occuper les loisirs d'un autre savant ; pour M. D'Ancona, ce n'est qu'un délassement parmi les productions nouvelles qu'il prépare. — Charles Dejob.

— Dans les Mémoires de l'Académie hongroise ont paru : 1° E. Kallós, *Notes*

et remarques sur Archiloque. I. Trimètres, Tétramètres, Elégies (Budapest, 1911, 102 p., 8°). Sous ce titre modeste, M. Kallos nous donne une édition critique des fragments d'Archiloque avec un commentaire historique, littéraire et philologique où toutes les questions soulevées par les fragments sont discutées et élucidées. Depuis l'édition de Liebel (Vienne, 1812) aucun commentaire de ce genre n'a paru sur Archiloque. Le mérite de M. Kallós est d'avoir soumis à un examen minutieux les nombreuses dissertations qui ont paru depuis un siècle et les corrections dont le texte fut l'objet depuis la quatrième édition des Poetae lyrici graeci de Bergk. Un second fascicule complètera ce travail méritoire qui constituera le commentaire le plus copieux que nour ayons sur Archiloque. — 2° E. Mahler, *L'importance historique des papyrus araméens d'Assouan et d'Éléphantine*. (Ibid., 29 p., 8°). Après avoir jeté un coup d'œil sur les découvertes faites en Orient dans ces dernières années, M. Mahler démontre la valeur historique des documents trouvés à Assouan et à Éléphantine et les examine surtout au point de vue chronologique. Les dates qu'on trouve dans ces papyrus sont, d'après lui, tout à fait conformes au calendrier babylonien. Il résulte de cette constatation que la colonie juive dont on connaît l'existence grâce à ces documents, n'a pu s'y établir qu'après 587, date de la destruction du premier temple de Jérusalem, car avant l'exil, les Juifs ne connaissaient pas encore le calendrier babylonien. Ceci nous aide à comprendre les données relatives aux contrats de mariage et à la juridiction. Cette colonie juive formait une unité religieuse, mais elle n'avait pas de caractère politique, car elle fut gouvernée par des prêtres d'Éléphantine. Coïncidence bizarre : la destruction de leur temple eut lieu au même mois de Tamous que celle du Temple de Jérusalem. — 3° Alexandre Kégl, *Emir Khosrev* (Ibid., 44 p., 8°). Étude sur le célèbre poète persan qui a écrit en quatre langues. Une partie de ses œuvres fut éditée à Lucknon en 1874 en lithographie, le reste se trouve en manuscrit au British Museum et à Oxford. M. Kégl s'attache surtout à démontrer la beauté et la variété de ses poésies amoureuses et en donne de nombreuses traductions. Le texte original se trouve transcrit dans les notes. M. Kégl a complété ce mémoire par une étude sur le même poète insérée dans *Budapesti Szemle*, octobre 1911. — I. K.

— Le travail de M. D. Gagyhy sur les Troubadours (*A troubadourok*. Budapest, Lampel, s. d. (1912) 96 p. in-8°) est un essai de vulgarisation. Il n'y a là ni notes, ni références. L'auteur remonte très haut, à l'origine même de la poésie lyrique en France et retrace, d'après les manuels, le rôle des troubadours, raconte la vie de plusieurs d'entre eux et esquisse, dans un dernier chapitre, la renaissance de la poésie provençale au xixe siècle. Aubanel et Roumanille sont caractérisés brièvement, Mistral est traité assez longuement. La parenté avec Gœthe et Petőfi que M. Gagyhy mentionne, aurait dû être démontrée par quelques exemples. En somme, lecture attachante pour ceux qui veulent s'initier à la poésie provençale. — I. K.

— M. Ernest Fináczy vient de publier une brochure sur la *Pédagogie d'Helvétius* (Budapest, 1911, 34 p. in-8°) qui repose sur une lecture attentive des Œuvres complètes du philosophe, sur la biographie récente de Keim et sur les appréciations de quelques critiques français. M. Fináczy insiste sur l'effet produit par son ouvrage *De l'Esprit* et fait voir que les raisons alléguées par Helvétius contre l'enseignement des langues classiques sont, au fond, les mêmes dont on se sert aujourd'hui dans les attaques contre le latin. M. Fináczy combat Helvétius qu'il trouve dépourvu d'idéal, mais qui a tout de même sa place marquée dans l'his-

toire de la pédagogie parce que, le premier, il a démontré l'influence de la vie qui nous entoure, sur l'éducation. — I. K.

— M. Béla Lázár auquel nous devons une belle biographie — en français — du peintre hongrois Ladislas de Paál et une étude sur Gauguin, vient de publier un essai sur *Courbet et son influence à l'étranger* (Paris, Floury, 1911, 96 p., in-4°, Ill.) où il démontre l'influence du maître français sur les trois grands peintres hongrois. Munkácsy, Leibl et Szinyei-Merse. Selon M. Lázár, c'est l'Exposition universelle de 1867, puis celle de Munich de 1869 qui ont agi puissamment sur ces trois artistes dont le premier a déployé son activité à Paris, le deuxième en Bavière et le troisième en Hongrie. Tous les trois reçoivent l'impulsion de Courbet et ils la reçoivent dans leur jeunesse et la gardent toute leur vie. Le grand enseignement que le jeune Munkácsy retire de l'observation des œuvres de Courbet, ce fut la théorie de l'unité de couleur; il demeura toujours fidèle à la recherche des effets plastiques et ainsi l'influence de Courbet fut décisive pour toute sa vie. Son *Dernier jour d'un Condamné* qui obtint la médaille d'or au Salon de 1870 montre le mieux cette influence. Leibl que M. Arsène Alexandre déclare le premier peintre *allemand*, fut également le disciple de Courbet; Szinyei-Merse, l'initiateur du plein-air en Hongrie, longtemps méconnu, aujourd'hui classé parmi les premiers, a subi son influence indirectement. Le livre de M. Lázár est orné de plusieurs reproductions; on y remarquera surtout celles des tableaux de Courbet qui se trouvent à Budapest et qui peuvent intéresser les historiens de l'art français. — I. K.

— M. R. Gragger nous envoie une brochure snr les *Sources et la parenté de la ballade de Schiller : La Caution* (Budapest, 1911, 20 p., in-8°). C'est une bonne contribution à l'étude comparée de cette légende dont on trouve deux types, l'un en Orient, l'autre en Occident, et qui se sont développés chacun à sa façon. M. Gragger énumère les différentes rédactions et prouve que Schiller a connu les deux types, le type occidental par les écrivains latins, le type oriental soit par le récit de Cardonne (Mélanges de littérature orientale, 1770) soit par les *Palmblätter* de Herder et Liebeskind (1786). — I. K.

— M. Jean Csengeri qui excelle dans les traductions d'auteurs grecs et latins, vient de publier la suite de son Euripide hongrois en vers (*Euripides drámái*. Budapest, Académie, 1911, 436 p., in-16). Ce volume contient : Alkestis, Ion, les deux Iphigénies et les Bacchantes. L'Introduction est un abrégé de celle que nous trouvons en tête de l'édition de l'Hippolyte parue dans la Collection des Classiques grecs et romains, avec le texte grec. Ici nous n'avons que la traduction; chaque pièce est précédée d'une courte notice et accompagnée de quelques notes à l'usage du grand public. M. Csengery a pris pour base le texte de Wecklein, mais les travaux de Weil, Bruhn, Dalmeyda et d'autres lui ont fourni quelques corrections. La traduction, dans le rythme de l'original, est réussie sous tous les rapports. — I. K.

— L'Académie hongroise a fait traduire, pour sa collection destinée au public lettré, l'ouvrage de A. E. Gardner : Ancient Athens (*A régi Athén*. I. Budapest, Académie, 1911, x-264 p., in-16, Ill.). L'ouvrage de Gardner, qui fut directeur de l'École anglaise d'Athènes de 1887 à 1895, est classique en Angleterre. La traduction hongroise très coulante, est dûe à M. Martin Schmidt; elle fut revue par l'archéologue M. Láng qui l'a fait précéder d'une courte préface. Le volume contient 80 illustrations empruntées, en partie seulement, à l'original; les autres proviennent de photographies plus récentes. — I. K.

— Tous ceux qui s'occupent d'études magyares savent quels services importants l'Académie hongroise rend aux savants par la publication de travaux qui, s'adressant à un public restreint, ne trouveraient pas d'éditeur. C'est encore elle qui édite la plupart des revues savantes du pays, de sorte qu'elle est une des principales maisons d'édition, pour la propagation de la science en langue magyare. La plus grande partie de ses ressources est absorbée par cette noble tâche. Pour montrer son activité dans les 22 dernières années, elle vient de publier un *Répertoire alphabétique* non seulement de toutes ses publications (livres et mémoires), mais aussi de tous les articles contenus dans les revues éditées par elle. Cet inventaire dressé avec le plus grand soin constitue une source précieuse de renseignements bibliographiques et n'a pas moins de 1,188 pages. (Budapest, Académie, 1911). — I. K.

— Le tome XLV de l'*Annuaire de la Société Kisfaludy* (*A Kisfaludy-Társaság évlapjai*, Budapest, Franklin, 1911, 263 pages in-8°) contient le compte-rendu de la séance solennelle du 5 février 1911, des poésies de Jakab, Bárd, Kozma, Szávay et Hegedüs et les études littéraires suivantes : Frédéric Riedl : Les influences ambiantes dans les poésies de Petőfi (ce sont le réveil du sentiment national vers 1840 et les idées démocratiques de l'époque) ; B. *Alexander* : La Tragédie de l'homme (à propos du cinquantenaire du poème dramatique de Madách) ; Le jubilé Mikszáth (Discours de Beöthy) ; Inauguration du monument de Jean Arany à Nagy-Körös (par le même) Sigismond Nagy : Le Lucifer de Vondel ; A. Bán : Le poème esthonien Kalivipoëg (traduction en vers). Nécrologies de Szüry, de Mikszáth, de Giuseppe Cassone (traducteur italien de Petőfi), de Katona, et Bigault de Casanove (traducteur de Madách, de Katona et de Rakosi). Bibliographie des ouvrages publiés par la Société Kisfaludy de 1831 à 1910. — I. K.

— Le docteur J. Armitage Robinson, doyen de Wells, a entrepris sous le titre modeste de Notes et documents une étude archéologique sur l'abbaye de Westminster, dont le quatrième fascicule vient de paraître (*The Abbot's House at Westminster*, Cambridge, University Press, in-8°, 84 pp.). On y voit, grâce aux très intéressantes pièces que M. J. A. R. a pu réunir, comment la demeure de l'abbé a été bâtie et s'est transformée au cours des siècles. Des plans et des gravures accompagnent le texte et l'illustrent. — Ch. B.

— La collection des *Cambridge Manuals of Science und Literature* s'est enrichie de deux nouveaux livres. M. W. L. Jones étudie la légende du roi Arthur et des chevaliers de la table ronde (*King Arthur in History and Legend*, Cambridge, University Press, 1911, 145 pp., in-18) et le professeur W. R. Sorley a essayé d'écrire un manuel de morale pratique (*The Moral Life and Moral Worth*, 146 pp.). Ces deux petits ouvrages, qui sont destinés au grand public, pourront rendre des services. Il est regrettable pour les lecteurs français que M. W. L. J. n'ait pas jugé à propos d'insister davantage sur le roi Arthur dans notre littérature du moyen âge. Le dernier chapitre intitulé « Arthur dans la littérature anglaise », paraît bien maigre. Quant à M. Sorley, il faut le féliciter d'avoir pu, suivant le mot de La Bruyère qu'il a choisi pour devise de son travail, « dire simplement de grandes choses », en d'autres termes donner un résumé très clair et très impartial des principales questions d'éthique. Son robuste optimisme est réconfortant. — Ch. B.

— A signaler l'étude très consciencieuse du Dr William Schonack sur *Religio Medici*, le journal intime, pourrait-on dire, de Sir Thomas Browne, médecin à Harwich au XVIIe siècle. Le titre seul de l'étude *Sir Thomas Brownes Religio*

Medici, ein verschollenes Denkmal des Englischen Deismus (Tübingen, Mohr, 1911, 57 pp., in-12) en indique la tendance. Trois chapitres : biographie de Sir Thomas Browne, analyse de son ouvrage, jugements des critiques. — Ch. B.

— M. Manfred Eimer a étudié avec beaucoup de soin les rapports de Byron et de Shelley (*Die persönlichen Beziehungen zwischen Byron und den Shelleys, Eine Kritische Studie*, Heidelberg, 1911, Winter, in-8°, 150 pp., 4 M. 20). Entre autres documents il utilise les lettres de Jane Clairmont publiées il y a quelques années. Le livre comprend six chapitres, qui nous promènent dans les différentes villes où les deux poètes ont pu se rencontrer aux bords du lac Léman, à Venise, à Ravenne, à Pise. L'auteur ne paraît pas connaître la thèse de M. Koszul. — Ch. B.

— M. W. J. Courthope, chargé par « l'Académie britannique » de prononcer le discours annuel sur la poésie anglaise (Warton Lecture on English Poetry) a choisi pour sujet l'élément romanesque dans la littérature (*The Connexion between Ancient and Modern Romance*, London, Frowde, in-8°, 16 pp., 1 s.). A signaler la définition précise du mot « *romantic* », qui prête souvent à des erreurs d'interprétation. — Ch. B.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 12 avril 1912*. — M. Henri Cordier annonce qu'il a reçu deux lettres de M. de Gironcourt, l'une de Bamba, 30 janvier, et l'autre de Gao, 10 février. A la première sont jointes les copies de sept manuscrits arabes et une nouvelle pièce relative aux origines peules. Dans la seconde, M. de Gironcourt annonce qu'il a pris 311 estampages d'inscriptions localisées dans un certain nombre de nécropoles, surtout entre Bourem et Gao. Ce sont là, pour la plupart, non des stèles de grande taille, comme à Bentia, mais des objets fort anciens de pierre polie (polissoirs, mortiers, pilons) qui portent, gravées, des écritures souvent fines et témoignant d'un art assez précieux. Ces objets ont été pour la plupart détournés de leur destination et de leur emplacement et employés dans les temps modernes à la parure des sépultures des tributs maraboutiques touareg Kel es Souk et Cheriffen nomadisant dans ces régions. Il doit vraisemblablement s'agir de monuments venus de l'Adrar. — Outre les estampages, la seconde lettre de M. de Gironcourt contient la copie de sept autres manuscrits.

M. Paul Girard signale une découverte, faite par M. Arvanitopoullos, éphore des antiquités de Thessalie et de Phthiotide, dans les ruines de Pagasae, près de Volo. Il s'agit de deux nouveaux dépôts de stèles peintes; vingt de ces monuments ont déjà été exhumés et vont augmenter la collection de monuments analogues du Musée de Volo, qui compte déjà plus de 200 stèles funéraires du même genre.

M. Perrot, secrétaire perpétuel, donne lecture d'un mémoire de M. R. Vallois, intitulé : *Attiques déliens; étude sur l'architecture de l'âge hellénistique à Délos.*

M. Jérôme Carcopino fait une communication sur Ostie dans l'Enéide. — MM. Perrot et Salomon Reinach présentent quelques observations.

Léon Dorez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

Le Puy, imp. Marchesson. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 18 — 4 mai. — 1912

Manuel de Critique Verbale appliquée aux textes latins, par Louis Havet, membre de l'Institut, professeur au Collège de France. Paris, Hachette, 1911. Prix : 50 fr.

Ce *Manuel* est sorti d'un cours de critique verbale professé au Collège de France, et que l'auteur a refondu en se servant des notes recueillies par Mlle Renée Lafont pendant trois années consécutives. M. Havet s'est proposé de donner une théorie aussi complète que possible de la « faute » dans les textes latins, sans s'astreindre à corriger chaque fois les bévues dont il dresse le recensement. Son livre, ainsi qu'il en fait lui-même la remarque, ressemble à une *Pathologie* plutôt qu'à une *Thérapeutique* : « La maladie seule est intéressante, ajoute-t-il spirituellement, là où le malade ne court aucun risque. » A travers la série de transcriptions par où nous sont parvenues les œuvres antiques depuis la rédaction des originaux, il n'est aucun texte qui ne se soit émaillé de lapsus. Constater ces erreurs est chose utile; mais en reconstituer la genèse, et, grâce à la confrontation d'un grand nombre de cas similaires, déterminer les conditions où elles ont dû se produire, voilà une enquête de haute portée scientifique, et c'est justement celle dont M. H. etablit à notre usage les résultats.

Le plan de l'ouvrage est le suivant. M. H. commence par indiquer les principales étapes de la transmission des textes latins, les alterna-

tives d'incuriosité littéraire et de « renaissances » à travers lesquelles ils nous ont été partiellement conservés; puis il aborde son objet propre. Il étudie les *présomptions de faute*, et il en analyse en une longue suite de paragraphes les causes multiples (*influence du contexte ; influence du modèle, personnalité du copiste; fautes princeps: fautes issues d'une annotation*, etc.). Un dernier chapitre traite la question de *l'autorité des manuscrits*, de la méthode par laquelle on les classe, et des pièges qu'il faut éviter en établissant ce genre de généalogie.

On est stupéfait, quand on réfléchit au nombre d'opérations intellectuelles — non point spontanées et de premier jet, mais patientes, minutieuses, subtiles — qu'il a fallu pour aménager un ouvrage aussi dru, où presque chaque ligne implique manipulation de textes et méditation approfondie sur les textes. Combien de philologues, même parmi les mieux accoutumés au labeur spécial de leur discipline, auraient osé pareille entreprise? Les *Aduersaria critica* de Madvig résument à coup sûr d'immenses lectures. Mais y faisons-nous autre chose, en la compagnie de l'illustre critique, qu'une promenade instructive et divertissante à travers les méprises des scribes, vite réparées par la merveilleuse ingéniosité de notre guide? Ici les retouches de détail, les innombrables indications de fautes, sont envisagées du point de vue d'une psychologie qui ne se satisfait pas d'améliorations verbales plus ou moins chanceuses, mais qui veut s'expliquer à soi-même et démonter pour autrui le mécanisme mental d'où l'erreur est sortie.

Hérissé de références, de sigles et d'abréviations, l'ouvrage est d'aspect sévère, et même un peu déconcertant au premier regard. Il supporte cependant une lecture continue, et l'intérêt qu'on y prend ne cesse de croître. Le spectacle de cette virtuosité qui se joue si allègrement dans l'univers des lettres, des syllabes et des mots est à soi seul un plaisir. Puis on se rend compte très vite qu'il n'y a point là fantasmagorie, combinaisons arbitraires; que l'auteur connaît admirablement, et a sans cesse présentes à l'esprit, les conditions réelles où ont été rédigées, copiées, transmises à la postérité les œuvres sur lesquelles il opère. Voyez par ex. p. 35 comment il explique pourquoi les anciens citaient volontiers de mémoire; notez aussi tant de remarques judicieuses — et indispensables pour la claire intelligence des phénomènes — sur les variations des causes d'erreurs selon les écritures en usage à chaque époque, selon l'état d'esprit des scribes, leurs préoccupations particulières, etc. Des rapprochements intéressants avec certains faits constatés chez les écrivains modernes, des réflexions d'ordre philosophique (par ex. sur le rôle de la « conjecture » dans les sciences relatives au passé humain [p. 23], sur la tendance des copistes à substituer aux mots concrets des mots abstraits [p. 207], etc.) achèvent de diversifier l'exposé.

Un peu d'inquiétude naît çà et là dans l'esprit du lecteur : c'est quand M. H. compare les procédés de la critique conjecturale à ceux des mathématiques, de l'algèbre ou de la physique (p. 101, 117, 123). Mais lui-même ne signale les analogies que pour marquer aussitôt les différences, et pour avouer les désavantages de la science dont il définit les principes. — Ailleurs ce commencement de résistance se fait plus obstiné. Je ne puis, pour ma part, me résigner à soupçonner une faute, de par les « lois » de la prose métrique, là où, dans telle clausule de Cicéron, le sens est en somme parfaitement acceptable (v. g. p. 27, § 125). C'est qu'hélas! comme l'observe un peu plus loin M. H., « il y aura toujours des gens prêts à tolérer dans Cicéron la fin de phrase *redderem si possem* »!

L'ouvrage sera précieux pour les éditeurs à venir, pour ceux surtout qui entreprendront de publier à nouveau les œuvres des comiques latins, celles de Cicéron, d'Horace, de Virgile, de Phèdre, de Juvénal, de Symmaque, chez qui M. Havet a choisi de préférence les passages dont il illustre ses démonstrations. Ils y trouveront, rangées à leur place, incorporées à leur série, une foule d'exégèses de détail, dont le prix est d'autant plus grand que chacune d'elles est contiguë à beaucoup d'autres de la même espèce, et reçoit de ce voisinage un surcroît d'intérêt et d'autorité. Cet ample répertoire ne vaut pas seulement par la méthode rigoureuse qui en a tracé les lignes et organisé la structure ; mais il vaut aussi par ces innombrables explications partielles où M. Havet a déversé, outre les exemples empruntés à Madvig et à Lindsay et à bien d'autres critiques, ses notes personnelles, déjà publiées dans la *Revue de Philologie* et ailleurs, ou même entièrement inédites.

Ce *Manuel* combat implicitement d'un bout à l'autre l'erreur coutumière aux débutants en philologie (et dont beaucoup de ceux qui s'y croient avancés déjà ont quelque peine à se défendre ou à s'affranchir) : celle qui consiste à imaginer la critique textuelle comme l'art de raccommoder au petit bonheur les textes endommagés. On se convainc, à le lire, qu'elle n'est point un jeu frivole où triomphe le plus adroit, mais un métier difficile où il faut beaucoup de science, de scrupule et d'observation.

Je ne sais malheureusement si les débutants compulseront un livre dont les dehors sont austères, et qui coûte 50 francs. En tous cas grammairiens, métriciens, paléographes, historiens de la littérature latine y feront un ample butin ; et, pour la nouveauté de sa méthode, l'originalité de certains de ses aperçus (par ex. sur la métrique dramatique) et la richesse de sa documentation, il sera accueilli avec le plus grand honneur par la philologie internationale.

Pierre de Labriolle.

Texte und Untersuchungen, XXXVIII, 3. — **Der Scholien-Kommentar des Origenes zur Apokalypse Johannis** nebst einem Stück aus Irenaeus, lib. V, Graece, entdeckt und herausgegeben von Constantin Diobouniotis und Adolf Harnack, Leipzig, J.-C. Hinrichs, 1911. Prix : M. 3.

Texte und Untersuchungen, XXXVI, 4. — **Kritische Beitræge zu den Constantin-Schriften des Eusebius**, von Ivar A. Heikel, 1911. Prix : M. 3,50.

I. M. Diobouniotis, privat-docent à l'Université d'Athènes, a rencontré dans le manuscrit du couvent « Météoron », en Thessalie, qui déjà lui avait livré l'ouvrage d'Hippolyte sur les « Bénédictions de Jacob [1] » un texte de l'*Apocalypse* — jusqu'au chapitre xiv, 5 — qui se trouve partagé en sections et accompagné entre chaque section de scolies plus ou moins longues. Ayant communiqué sa trouvaille à M. A. Harnack, celui-ci a reconnu que, mis à part les deux derniers morceaux qui sont empruntés (avec bon nombre d'omissions) au grand ouvrage de saint Irénée [2], ces scolies doivent être restituées à Origène. Hypothèse assez hardie, M. Harnack en fait l'aveu ; car si Origène exprime dans son *Commentaire sur Matthieu* (§ XLIX) l'intention d'écrire une explication de l'*Apocalypse*, nul témoignage n'atteste qu'il ait effectivement réalisé ce projet. Pourtant le contenu de ces paraphrases paraît imposer cette attribution, M. Harnack le démontre en prenant les scolies l'une après l'autre et en les analysant au point de vue de l'idée et des particularités du vocabulaire, avec sa maîtrise accoutumée. La contexture des scolies l'induit à penser qu'Origène n'avait rédigé de notes spéciales que pour les cinq premiers chapitres de l'*Apocalypse*, et que celles qui se réfèrent aux passages suivants ont été extraites de ses œuvres par un rédacteur plus tardif, lequel n'y trouvant rien pour les chapitres xii et xiii s'est tiré d'affaire en comblant cette lacune à l'aide de saint Irénée.

MM. Diobouniotis et Harnack publient séparément le texte de l'*Apocalypse*, d'après le ms. du Météore, et les scolies. Un certain nombre d'observations critiques sur ce texte font suite à l'exposé de Harnack.

II. M. Heikel, qui a fait paraître en 1902 dans le *Corpus* de Berlin (*Eusebius Werke*, Bd I), la *Vie de Constantin* et le *Panégyrique* (Λόγος Τριακονταετηρικός) du même empereur par Eusèbe de Césarée, ainsi que le *Discours* de Constantin *à l'Assemblée des Saints*, a voulu parachever cette édition en y ajoutant les corrections, remarques, améliorations de détail que lui ont suggérées depuis lors ses propres réflexions ou les comptes rendus dont son travail a été l'objet. C'est ainsi qu'il complète les indications critiques qu'il avait fournies sur

1. Publié par Diobouniotis et Bonwetsch dans les *Texte u. Unters.*, xxxviii, 1 (1911).

2. V, xxviii, 2 jusqu'à xxx, 2 (*Patr. grecque*, vii, 1198 et s.). Nous ne possédions jusqu'à présent ce passage d'Irénée que dans la version latine, sauf pour quelques fragments.

le *Marcianus* 340 et démontre le peu de confiance que ce manuscrit mérite. Il donne aussi les résultats d'une nouvelle collation du *Vaticanus* 149, et il étudie le rapport des deux parties qu'il est aisé de discerner dans le Λόγος τριακονταετηρικός. — Les pages les plus intéressantes de ce fascicule sont celles que M. H. consacre à la question de l'authenticité du *Discours à l'Assemblée des Saints* (p. 2-49). M. H. nie cette authenticité. Les contradictions que sa thèse (qui n'était point nouvelle) a suscitées n'ont pas réussi à l'en dissuader, et il cherche à la fortifier par une analyse détaillée du *Discours*, où il ne veut reconnaître ni le style de Constantin ni le tour habituel de sa pensée. Pour lui le *Discours* est « eine rhetorische Schularbeit », et rien de plus.

La démonstration de Heikel ne me paraît pas absolument convaincante. Il y a dans la *Vie de Constantin* (IV, 29)[1] un curieux passage où Eusèbe, toujours éperdu d'admiration à l'égard de son empereur, nous dépeint le goût de celui-ci pour l'éloquence : « Il passait beaucoup de temps, écrit-il, à confectionner ses discours et il en prononçait un grand nombre en public... Quelquefois il convoquait lui-même l'assemblée et une innombrable multitude se pressait pour entendre un roi faire métier de philosophe. Si dans le cours de son allocution quelqu'occasion s'offrait à lui de toucher à la théologie, il se levait, et, composant son attitude, modérant sa voix, il semblait initier ses auditeurs aux mystères de la doctrine divine. Les acclamations éclataient-elles? alors *il leur faisait signe de lever les yeux vers le ciel et de réserver leur admiration et leurs louanges au Maître de toutes choses...* » Il faut lire aussi la suite. Quand on s'est bien pénétré de cette description, tracée par un maladroit ami, on trouve un peu moins surprenant qu'un comédien de cette envergure ait donné dans la mauvaise rhétorique du *Discours à l'Assemblée des Saints*.

Pierre DE LABRIOLLE.

Festskrift til H. F. FEILBERG. Grand in-8° de 817 pp. Copenhague, Gyldendal 1911.

Le 6 août 1911 le pasteur Dr H. F. Feilberg fêtait à Askor son 80e anniversaire. A cette occasion les trois sociétés de folk-lore scandinaves : « Svenska Landsmaalen » d'Upsal, « Maal-og-Minne » de Kristiania, « Universitetsjubileets danske Samfund » de Copenhague, se sont entendues pour publier en l'honneur du vénérable savant un important ouvrage auquel ont collaboré, on peut dire, tous les folk-loristes du Danemark, de la Norvège, de la Suède et aussi de la Finlande. Je ne saurais, cela se comprend, donner un aperçu des cinquante-cinq articles qui composent ce recueil. C'est, après un

1. HEIKEL, *Eusebius Werke*, I, p. 128.

« essai d'orientation sur l'ethnographie de la Scandinavie » par le prof. Lundell d'Upsal, comme un vaste panorama du folk-lore du Nord : toute la vie du peuple, ses dialectes, ses coutumes et ses mœurs, de la naissance à la mort: ses légendes, ses chants et ses contes, ses danses, etc., etc. Parmi ces études je signalerai pourtant, à cause de leur particulière importance, celles de L. Fr. Löffler sur « l'arbre toujours vert devant le temple d'Upsal », d'Ax. Olrik sur « les Mythes de Loki », de R. Steffen sur « Blaakulla, la déesse de la mort », de Kaarle Krokn sur « la main droite de Tyr », d'Edv. Lehman sur le « Totémisme », de Chr. Blinkenberg sur « l'arme de foudre et sa place dans l'archéologie danoise », de N. E. Hammerstedt sur les « restes d'un mythe de Frey dans une cérémonie du mariage en Suède », de Kr. Bugge sur les « Usages de moisson en Norvège »... J'en passe et d'excellents. Un résumé en français, à la fin du livre, permet au lecteur étranger qui ignore les langues scandinaves d'en connaître au moins les idées et les faits essentiels. M. Feilberg peut être fier de cette magnifique manifestation de sympathie. Il sait bien, d'autre part, que de nombreux étrangers eussent été honorés de s'y associer. Personnellement, je suis heureux d'avoir au moins cette occasion de lui renouveler l'assurance de mon affectueuse admiration.

Léon Pineau.

Geschichte der deutschen Sprache von Otto Behaghel (Grundriss der germanischen Philologie hgb. v. H. Paul). 3. Aufl., Strasbourg, Trübner, 1911. In-8°, x-354 pp., 6 m.

C'est le premier volume de la troisième édition du *Grundriss* édité par M. Paul. Mais ce volume est plus qu'une nouvelle édition, c'est, comme le dit l'auteur, un livre nouveau. Si le plan est resté intact, de nombreuses additions et quelques corrections ont modifié l'aspect de l'ouvrage.

Les germanistes connaissent le caractère de ce livre. Ils savent que ce qui en fait l'originalité, c'est l'étude non seulement de la formation de l'allemand littéraire (*Schriftsprache*), mais de l'évolution des faits linguistiques dans les principaux dialectes. Que ce but ne puisse être tout à fait atteint, on s'en rend aisément compte. Les dialectes constituent une masse énorme et insuffisamment connue encore. M. B. s'est attaché à présenter les faits les plus importants et les plus caractéristiques. C'est vraiment une vue générale de l'évolution de la langue allemande depuis l'*Urdeutsch* jusqu'à nos jours que nous trouvons dans ce livre si plein, si sûr et qui était si difficile à faire.

Certes, il est permis d'estimer que des progrès peuvent être réalisés encore; M. B. lui-même le croit sans doute et se propose de le faire dans la prochaine édition qu'il donnera de son ouvrage. Celui qui tiendra à cœur à quelques-uns de ses lecteurs, c'est l'explication phy-

siologique des phénomènes phonétiques. Un exemple fera comprendre la portée de cette observation. Nous lisons au § 292 que la spirante *ch* a, dans l'alemannique actuel, le son de l'*ach*- Laut après toute voyelle et après *l* et *r*, ce qui n'est pas le cas pour le reste du haut-allemand, où après les voyelles palatales, comme après *l* et *r*, le *ch* a la valeur de l'*ich*-Laut. Il aurait vraiment peu coûté à M. B. de formuler ici une loi qui aurait satisfait la curiosité de maint lecteur. Il lui suffisait d'expliquer la naissance de l'*ich*-Laut, son récent, par la palatalisation de l'ancien *ach*-Laut après un son palatal. Du coup était apparente la raison d'un fait qui n'est pas sans intriguer les esprits réfléchis, je veux dire la coexistence en allemand littéraire moderne de deux sons différents représentés par la graphie unique *ch*. En même temps l'auteur aurait fait comprendre pourquoi, dans quelques dialectes, *ch* est devenu palatal lorsqu'il suit un *a* issu d'un *ai* ancien (*wăch*, *blăch* = *weich*, *bleich*) : c'est le yod de la diphtongue ancienne qui survit dans l'*ich*-Laut contemporain [1].

F. PIQUET.

Adolf METZ, **Friederike Brion, Eine neue Darstellung der « Geschichte in Sesenheim »**. Munich, Beck, 1911. Prix : 4 m.

L'aspect élégant du livre de Metz pourrait tromper le lecteur en semblant annoncer un récit romanesque, à l'usage des gens du monde, des amours de Gœthe et de Frédérique Brion. Tel n'est pas le but de l'auteur. Il discute des textes, vérifie les faits et les dates, détruit les légendes. Ceux qui espéraient une poétique histoire seront déçus; ceux qui veulent tout simplement de l'histoire seront au moins en partie satisfaits.

Une première légende attaquée par Metz est celle que créa Gœthe lui-même, lorsque, dans *Fiction et Vérité*, cédant au double désir d'idéaliser le réel et de justifier sa propre conduite, il arrangea le récit de son idylle avec la fille du pasteur de Sesenheim. A cette fiction aussi ingénieuse et gracieuse qu'intéressée, Metz oppose la vérité telle qu'on peut l'établir avec des documents authentiques de l'époque même, c'est-à-dire avant tout avec la correspondance de Gœthe des années 1770 et 1771 et celles de ses poésies qu'il est permis de croire inspirées par Frédérique. Cette confrontation est faite avec une précision extrême, avec une attention à laquelle rien n'échappe et en même temps avec une finesse d'analyse qui explore non sans bonheur les recoins de l'âme de Gœthe. Tout en approuvant, dans cette partie du travail, la méthode de l'auteur et en se ralliant à ses conclusions, l'on peut cependant ne pas accepter tous ses arguments. Lorsque,

1. Le *Druckfehlerteufel*, ce malin démon qui hante les imprimeries et qu'aucun exorcisme ne peut bannir, a joué quelques mauvais tours à M. Behaghel. Voici trois de ses méfaits : p. 222, l. 27 urdeu*d*sch pour urdeu*t*sch; p. 228, l. 28 Ausprache pour Aussprache; p. 229, l. 18 lautgesetslich pour lautgesetzlich.

pour établir la date et l'authenticité de la poésie *Nun sitzt der Ritter an dem Ort*, où il est question d'un repas composé d'œufs à la coque et de friture, Metz se livre à des considérations sur l'époque où pondent les poules et sur le poisson cuit que les paysans d'Alsace conserveraient froid, sa démonstration nous paraît aussi fragile que la coque des œufs. Nous n'oserions pas davantage faire état d'une poésie, *Erwache, Friederike*, que Metz attribue à Gœthe, mais qui nous semble fortement « tripatouillée » par Lenz. N'est-ce pas aussi aller trop loin que de nier tout simplement, à l'encontre de *Fiction et Vérité*, le voyage à Strasbourg de Mme Brion avec Frédérique et une autre de ses filles? Metz raisonne ainsi : En examinant l'emploi du temps de Gœthe en 1771, nous ne trouvons que le mois de juillet pour y placer le séjour de Mme Brion à Strasbourg; or en juillet Mme Brion devait être retenue à Sesenheim par les travaux de la moisson; donc son voyage est une pure invention de Gœthe. Admettons (ce qui ne nous paraît pas certain) qu'il faille placer ce voyage au mois de juillet. La moisson aurait été un empêchement? Mais ne peut-on pas supposer que Mme Brion ait eu un motif urgent de se rendre à Strasbourg? Ce motif n'aurait-il pas pu être le désir d'obtenir une explication décisive de la part de Gœthe que la famille sentait lui échapper et qui s'apprêtait à retourner à Francfort en rompant de véritables fiançailles? La sollicitude pour Frédérique, que l'abandon menaçait de tuer, ne devait-elle pas l'emporter sur le souci de présider en personne à la rentrée du blé?

Dans les parties suivantes du livre Metz contrôle avec sagacité les lettres et les poésies où Lenz se montre marchant, au presbytère de Sesenheim, sur les brisées de Gœthe; il réunit ce qu'il est possible de savoir de la suite de l'existence de Frédérique, puis il s'attaque à une seconde légende, à celle qui a menacé de souiller la mémoire de la gracieuse Alsacienne. Ses efforts sont dirigés surtout contre Froitzheim qui a prétendu dévoiler en Frédérique une héroïne de scandales, mère de plusieurs enfants. Cette défense d'une femme contre ses accusateurs posthumes est méritoire à notre avis, non seulement parce qu'elle est chevaleresque, mais aussi parce qu'elle est un acte de justice. Les nombreux témoignages qui proclament la dignité de la vie de Frédérique ne sont pas ébranlés par de vagues racontars, ni même par les documents administratifs sur lesquels on a laborieusement échafaudé une fable de maternités répétées. Malheureusement, si le généreux champion de Frédérique déploie pour elle toutes les ressources d'une dialectique que rien ne déconcerte, il gâte une cause excellente par l'intempérance de son zèle. Ce n'est plus un historien pondéré qui parle, c'est un polémiste en courroux qui refuse à ses adversaires la bonne foi et la probité. Nous ne saurions tolérer qu'il soupçonne des hommes au nom vénéré, Émile Kuss, l'ancien maire de Strasbourg, Edmond Scherer, Auguste Neffzer, d'avoir

calomnié Frédérique pour le plaisir d'exhaler contre ses glorificateurs allemands leur bile d'Alsaciens hâbleurs et renégats (*deutschfeindliches Renegatengeflunker*). Que Metz réserve ses colères pour les premiers semeurs d'un grain funeste, pour les mauvaises langues comme le pasteur Schweppenhäuser qui, sans doute afin d'accabler un collègue catholique, l'accuse d'avoir été l'amant de Frédérique, pour des inconscients comme le pasteur Jacques Brion, le propre neveu de l'héroïne, qui prétend avoir de ses yeux vu le bâtard de sa tante, pour Gœthe lui-même qui, informé des propos de Scheweppenhäuser, parla de cet homme avec une étonnante mansuétude. Mais qu'il traite avec un peu plus d'indulgence des gens qui sans parti pris se sont imaginé qu'il n'y avait point de fumée sans feu et des chercheurs qu'ont égarés des indices inquiétants. Quant aux sycophantes avérés, la meilleure manière de les confondre est de mettre la vertu et la vérité en si belle posture qu'elles-mêmes

Versent des torrents de lumière
Sur ces obscurs blasphémateurs.

Auguste Ehrhard.

William Raleigh Price. **The Symbolism of Voltaire's novels, with special reference to Zadig**. New-York, The Columbia University Press, 1911; in-12 de 269 pages.

Est-ce bien « symbolisme » qu'il faut dire? Et n'est-ce pas plutôt les *allusions*, ou même, si l'on veut, les *chiffres* des contes orientaux de Voltaire, que M. Price s'efforce de dégager? Recherche intéressante et opportune, entreprise ici avec une connaissance sérieuse de la biographie littéraire du grand écrivain, un peu systématique parfois et encline à oublier l'élément de jeu, de badinage, qui ne laisse pas d'intervenir même dans un récit secrètement agressif ou railleur. Le point de départ véritable de M. P., et son recours presque permanent, c'est la manie voltairienne de faire des calembours sur les noms propres; et l'on verrait assez bien le développement de la p. 148 placé à la p. 24. Il s'y ajoute le dédain de Voltaire pour le roman pur et simple, qu'une intention secrète lui semble seule capable de relever. Ses démêlés avec les hommes, les pouvoirs, les idées, font le reste, et rien n'est plus légitime que d'arracher quelques masques ou de mettre d'autres noms sur les visages grimés. « Un ouvrage qui dit plus qu'il ne semble dire » : cette définition préalable de *Zadig* par son auteur s'applique peu ou prou à tous ses récits, mais c'est dans cette histoire que se rassemblent le plus de souvenirs et d'allusions, et son héros mérite bien de s'appeler « le véridique ».

Trop d'insistance et un excès d'ingéniosité, à l'occasion, compromettent sur quelques points les résultats curieux auxquels arrive M. P., retrouvant toute une série de faits privés et publics, de rancunes

et de personnalités dans ces libres et souples fictions, auxquelles il serait intéressant d'ajouter de même les autres romans de Voltaire qui n'ont pu être examinés ici [1].

F. BALDENSPERGER.

Paul BARTH, **Die Naturschilderungen in Senancours Obermann**. Halle, Niemeyer, 1911; in-8° de VIII-86 pages.

Ce travail d'un débutant manifeste quelque gaucherie dès qu'il s'agit de faire de la synthèse historique (cf. les pages 1 et 2, où l'on nous dit tour à tour qu'il n'y a pas de révélations brusques en littérature, et que Rousseau, le premier, ou tout d'un coup, donna à l'Europe un « monde nouveau »). Mais il témoigne de beaucoup de conscience, et d'une certaine finesse d'analyse, dans le classement et l'interprétation des paysages de Senancour. Le sens aigu de la « permanence » naturelle opposée au phénoménisme, le symbolisme des choses (avec moins de panthéisme que n'en suggère M. Barth et que n'en comporte le rappel trop fréquent de Maurice de Guérin) et les correspondances qui incitent Obermann, avant Amiel, à ne trouver que des « états de l'âme », dans les plus saisissants paysages, la marque laissée cependant, en mainte page, par des sites définis qui font entrer dans la littérature, en particulier, de hautes régions alpestres : tout cela est inventorié et catalogué, avec des remarques souvent ingénieuses qui rapprochent de ce paysagiste particulier les Rousseau, les Bernardin et les Chateaubriand.

F. BALDENSPERGER.

VICTOR GIRAUD. **Nouvelles Etudes sur Chateaubriand; essais d'histoire morale et littéraire**. Paris, Hachette, 1912; in-16 de IX-335 pages.

« Peut-être, sur certains points de détail, mes recherches contribueront-elles à diminuer un peu la part d'inconnu que comporte toujours l'étude approfondie d'une haute personnalité littéraire. C'est là toute mon ambition, et c'est aussi tout l'objet de ce livre ». Si l'on excepte la dernière de ces études, *le sillage de Chateaubriand*, qui ne laisse pas d'être « construite » surtout en surface [2], le nouveau recueil de M. Giraud justifie bien cette conclusion de son avant-propos. Il est certain que

---

1. Gulo suggère-t-il de lui-même la gloutonnerie (p. 56)? Les sectes anglaises se faisant équilibre peuvent être, autant que la Hollande, impliquées dans la « grande famille » de Bassora (p. 71). J'avoue que l'attribution de Pangloss aux « deux Rousseau » me semble peu satisfaisante (p. 227). Ecrire Barbier de Meynard, p. 80 et rectifier les citations des p. 107 et 238.

2. Il serait aisé de faire une sorte de relevé contraire, où entreraient autant de noms importants, et parfois les mêmes noms, à d'autres moments qui engagent au moins autant une vie intellectuelle. L'exemple de Vigny, en particulier, à propos de la *Maison du berger* et de la *Sauvage*, confond un apparentement tout superficiel avec une inspiration qui vient d'ailleurs.

ces pages, qui vont de la publication d'inédits et de la critique de textes à la vue d'ensemble sur une région donnée, mettent en forme, pour le plus grand bénéfice de lecteurs attentifs, les résultats de patientes et multiples recherches. *La Genèse du « Génie du Christianisme »* rassemble méthodiquement tous les éléments que devait cristalliser ce livre fameux, hérédité et contingences, dispositions congénitales et résultats de lectures et de voyages: c'est, à vrai dire, l'esquisse du livre que nous sommes en droit d'attendre de M. G., et je n'y vois à ajouter que des compléments assez accessoires, la résistance probable et le « provincialisme » de Chateaubriand en face du Paris de 1788, sa défiance de gentilhomme breton à l'égard de la royauté française (c'est là, plus que l'influence des Encyclopédistes, ce qui le rendra si tiède en 91 ou 92). Sur quelques points encore, le témoignage des *Mémoires d'outre-tombe* devrait être contrôlé[1], ou du moins *transposé* de la fiction à la réalité. Les pages inédites tiennent la plus grande place du volume; on sait quel profit un commentaire ingénieux et averti en sait tirer pour une meilleure connaissance d'un homme, d'une œuvre, d'une influence: M. G. excelle à ce genre d'exégèse à la fois érudite et subtile. Mais comme, en pareille matière, la précision résulte souvent de la collaboration *de fait* de tous ceux qui détiennent un lambeau de vérité, je proposerai quelques addenda supplémentaires[2].

F. BALDENSPERGER.

VOYSLAV M. YOVANOVITCH. **« La Guzla » de Prosper Mérimée; étude d'histoire romantique.** Préface de M. Augustin Filon. Paris, Hachette, 1911; in-8° de XVI-566 pages.

Au centre de cet important travail — thèse de l'université de Gre-

1. Les états de service militaire du chevalier de Combourg; l'itinéraire de Bruxelles à Trèves en 1792 (comment se fait-il que dans l'*Essai* (I, LVII) il parle d'un cabaret où il est entré « sur la route de Mayence à Francfort » ?); la nature et le degré de son ralliement de 1798 aux efforts des Princes exilés, etc.

2. Appendice I, *le « Génie du christianisme » primitif.* Noter p. 114 que les *Tablettes romantiques* de 1823, sans doute par l'entremise d'E. Géraud, donnèrent à leur tour le morceau intitulé les *Rois athées* (p. 30) en regrettant qu'il n'ait pu « trouver place dans les différentes éditions publiées depuis cette époque ».

Appendice II. On attendait p. 123, à la note 1, la lettre de Boissonade, 26 juillet 1830, publiée par l'*Autographe* de 1865, p. 239, où il se plaint des auteurs « vains, enflés, glorieux », à propos de sa révision de l'*Itinéraire*.

Appendice III. L'abbé Guillon avait-il déjà publié ses *Entretiens sur le suicide*, qui sont, eux aussi, de 1802, et qui opposaient le « courage philosophique » au « courage religieux » d'une manière qui pouvait intéresser le père spirituel de René?

Appendice IV. L'édition originale d'*Atala* est-elle si rare? Je puis, en tout cas, être ajouté au particulier qui en possède un exemplaire.

A propos de la note de Rivarol citée p. 116, il faut remarquer qui si c'est à Hambourg (donc avant septembre 1800) qu'il a connu le titre de *Génie du christianisme*, nul doute que Fontanes ne se soit servi de cette formule pour désigner un livre qui devait tarder à recevoir sa désignation définitive. Lire Loth p. 13, note 2; Orestie p. 325. Est-il bien sûr (p. 14) que le *Tristan* de Wagner verse « l'apaisement »?

noble — il y a, comme le titre l'annonce, une étude sur la fameuse supercherie de Mérimée, les conditions dans lesquelles elle a été exécutée, la nature de la documentation du mystificateur; mais il y a, autour de cette recherche centrale, un tableau fragmentaire des relations de la France, et parfois de l'Occident européen, avec le folk-lore serbo-croate. Mince sujet de littérature comparée, pourrait-on croire: mais la conscience et le zèle de M. Yovanovitch ont su en faire quelque chose de fort utile à l'histoire du Romantisme, avec des rattachements essentiels à l'œuvre de Gœthe, de Nodier, de Byron, pour ne citer que ceux-ci.

Comment certains détails d'ethnographie illyrienne passent çà et là dans le champ de l'attention occidentale; comment la conception d'un art populaire plus énergique et caractéristique s'impose peu à peu à la littérature: tel est l'objet des premiers chapitres. Le second ne saurait épuiser la question : il n'est même pas sûr qu'il en marque d'une façon assurée les principaux « paliers » en s'en tenant à l'influence d'Ossian et de Percy, et la persistance de curiosités comme celle qui, chez nous, aboutiront au « genre troubadour » montre bien qu'il est périlleux de simplifier à l'excès l'histoire des modes et des goûts. Quant au premier de ces chapitres d'introduction, il fait naturellement la plus grande place au *Voyage* de l'abbé Fortis, donne de curieux renseignements sur la comtesse de Rosenberg et s'arrête à l'Illyrie française de Napoléon: nul doute que, des côtés autrichien et italien, il n'y eût encore à glaner quelques indices épars au XVIII[e] siècle. Le « vampirisme » que des nécessités de construction obligent M. Y. à indiquer seulement p. 25 et à examiner plus tard en détail [1], a passé en particulier par l'intermédiaire d'observateurs autrichiens. Les « improvisateurs dalmates » dont parle M[me] Staël dans *Corinne* pourraient bien, de leur côté, lui avoir été révélés par quelqu'une de ces émules italiennes de son héroïne qu'elle rencontra dans la Péninsule.

Les « sources » de la *Guzla* permettent à M. Y. d'exercer une ingéniosité passionnée et une érudition très avisée, qui dissocie chacune des pseudo-ballades et en examine tous les éléments. Chose curieuse: il ne semble admettre nulle part que Mérimée ait pu devoir des indications ou des encouragements à des informateurs en chair et en os, semblables aux Coraï, Piccolos, Mustoxidi dont s'aidait Fauriel. On voit mal, cependant, des traits aussi essentiels et particuliers de folklore slave que « le cheval parlant » [2], épinglés par Mérimée sur la

1. Le *Mercure galant* de mai 1693 risque le mot de *Vpierz* pour les « stryges de Russie ». Et c'est le *Mercure de France* de mai 1732 qui lance celui de *Wampirs* avant de donner le rapport des chirurgiens impériaux. Cf. sur ce sujet le *Journal étranger* de juillet 1758, le *Discours* du médecin Rey sur les vampires de Hongrie (Ms de l'Académie de Lyon, n° 136), une *Lettre* de L. M. au *Bulletin de Lyon*, 12 août 1807, un article de Nodier dans le *Drapeau blanc* du 2 juillet 1819.

2. Cf. K. Dieterich. *Die osteuropäischen Literaturen in ihren Hauptströmungen vergleichend dargestellt*. Tübingen, 1911, p. 49.

seule suggestion des *Chants grecs :* M. Y. ne simplifie-t-il pas quelque peu la question en affirmant (p. 263) qu'« en tous pays la poésie populaire se ressemble » ? La hiérarchie des sentiments qui lient l'homme à son entourage subit au contraire des variations essentielles qui laissent au moins un accent particulier à tel *motif* dans telle province du folk-lore : la restitution de cet *accent* ne laisse pas de supposer autre chose qu'une documentation uniquement livresque, et il est permis de croire que le Mérimée de 1827 dut, lui aussi, quelque chose à l'un de ces réfugiés orientaux que les hellénistes surent mettre à contribution. La *Ballade de l'épouse d'Asan-Agra* est l'objet d'un chapitre spécial, par lequel l'Allemagne et l'Angleterre sont intéressées à une curieuse étude des traductions et des adaptations : Gœthe y vient en bon rang, avant de reparaître dans la dernière partie — consacrée à la fortune de la *Guzla* en Occident et dans les pays slaves — à propos de la dédicace de Mérimée et de la facile clairvoyance du maître de Weimar. Et ce travail, dont la forme fait grand honneur à son auteur, témoigne d'une information européenne, en matière de ballade romantique, bien digne de l'âge héroïque de l'exotisme littéraire [1].

F. BALDENSPERGER.

Lettres inédites de Sainte-Beuve à Charles Labitte (1834-1845), publiées, avec une introduction et des notes, par Georges Sangnier (Extrait de la *Correspondance historique et archéologique,* année 1911). Paris, Champion, 1911 ; in-8° de 79 pages.

Ces lettres, adressées par le grand critique à un jeune ami qui mourut avant d'avoir pu donner toute sa mesure d'érudit et d'historien littéraire, sont de précieux documents pour la biographie de Sainte-Beuve. Non que la chronique sentimentale de sa vie s'y trouve intéressée ; M. Sangnier n'a pas hésité à supprimer de la série le seul numéro vraiment confidentiel, à cet égard, de cette correspondance, et c'est le travail, l'œuvre et les soucis de l'écrivain ou du professeur qui restent seuls en jeu. Sur l'élaboration de *Port-Royal,* sur le détail des engagements et des démarches à la *Revue des Deux-Mondes* et ailleurs, sur l'organisation du cours de Lausanne, surtout, toutes sortes d'utiles indications nous sont fournies par ces lettres, dont on aimerait avoir les contre-parties en plus d'un endroit. Mais quel dommage que la publication en soit déparée par des erreurs de lecture évidentes et faciles à éviter, *Jehan de Saintis* pour *Saintré* p. 25, *Renduel* pour *Rœderer* p. 50, *Bluze* pour *Blaze* [*de Bury*] p. 54, *Lalu*

1. Est-il bien sûr que les initiales M. D. V. cachent Marceline Desbordes-Valmore dans les *Annales de la littérature et des arts* de 1821 (p. 108) ? Et que l'influence de Percy soit particulièrement sensible « chez les poètes et les peintres du noble et beau mouvement préraphaéliste » (p. 123) ? Ecrire Zschokke p. 86, note 3, *Barleycorn* p. 203, Hebbel p. 355, Fritz Stapfer (cousin d'Albert) p. 464, Schuchardt p. 468.

pour *Fabre* p. 62, ou par des commentaires parfois trop discrets, comme p. 37 où la pauvre Marceline est simplement traitée de « femme du régisseur de l'Odéon »! Sans doute faut-il aussi déplacer le billet n° LV, puisque l'article *Thiers*, dans la *Revue*, est du 15 janvier 1845.

F. Baldensperger.

I. Georges Pellissier, **Le Réalisme du Romantisme**. Paris, Hachette, 1912; in-16 de 313 pages.

II. P. Van Tieghem, **Le mouvement romantique** (Collection *L'Histoire par les contemporains*). Paris, Hachette, 1912; in-16 de viii-116 pages.

I. Nous avions le *Romantisme des classiques* d'E. Deschanel, et des articles de Brunetière sur leur réalisme; on s'est souvent préoccupé du romantisme des réalistes, et de ce qui subsiste de dispositions classiques chez les romantiques. Pour que ces chassés-croisés soient complets, il ne manque plus que le classicisme des réalistes, maintenant que M. Pellissier a examiné, sous l'angle des revendications du naturel et du vrai, la réforme et l'œuvre des principaux romantiques. N'est-ce pas à dire que de telles constructions sont un peu vaines, et qu'il y a dans toute œuvre d'art des éléments qui peuvent se polariser autour de concepts esthétiques fort divers? L'essentiel reste de déterminer en quoi consiste le changement dans les idées et les goûts, pourquoi les « valeurs » sont soumises à de successives dépréciations, ce que signifient au plus juste les programmes et les écoles. C'est l'analyse, plutôt que des synthèses trop rapides, qui peut y aider. Surtout, il faut se garder de donner aux mots, à la fois, un sens *d'histoire* et un sens *de théorie esthétique* : comme le dit fort justement M. Pellissier, « on méconnait le romantisme quand on n'y voit que les extravagances d'une imagination déréglée : on fausse de même le sens du mot *réaliste* quand on applique ce mot aux seules œuvres où sont exclusivement représentées les laideurs et les misères de l'existence humaine. »

C'est, en somme, pour s'être conformé assez mollement à ces justes exigences que M. P. ne satisfait qu'en partie ceux de ses lecteurs qu'intéresse le développement du romantisme. Il suffirait de placer, à côté de certains de ses aperçus, le *Style poétique* de M. Barat, la *Presse littéraire* de M. Des Granges, pour faire apparaitre tout ce qu'il y a de « construit » dans un livre qui vise surtout à prendre le contre-pied de Brunetière, qui abonde en remarques suggestives et en rapprochements ingénieux, mais qui fait trop bon marché de la signification des idées *à leur date*, et qui affecte d'abandonner aux « érudits » tout ce qui touche aux « observations » et aux « collections » préconisées par Sainte-Beuve. « Montrer comment le romantisme transforma la conception de l'art en vertu d'un principe éminemment naturaliste, et renouvela d'après ce principe tous les genres littéraires sans excep-

ter le genre lyrique » : la démonstration est faite, si l'on se contente d'opposer, aux pauvretés du pseudo-classicisme, le pittoresque et la couleur romantiques; elle ne l'est pas, si l'on songe aux sens divers qu'a pris le romantisme français, à la signification toute partielle du *Globe* dans le conflit des idées, au « grotesque » de V. Hugo qui n'était pas exactement « le laid » (p. 69), à tous les romantiques qui, au dehors de Sainte-Beuve et Baudelaire (p. 169) cherchèrent à manifester un moi exceptionnel. M. P. voit surtout, semble-t-il, la campagne romantique à travers les revendications de ces « partisans peu avancés » avec lesquels rompait la *Préface de Cromwell*, et qu'il ne détermine qu'à demi aux pages 71-75 : son livre juxtapose, à vrai dire, le programme stendhalien de la soumission à l'objet et les merveilleux effets, couleur et pittoresque, du métaphorisme et de la description romantiques ; il rassemble ainsi en un faisceau illusoire des indices indéniables de « réalisme » qui tiennent, si je puis dire, à des « séries » peu homogènes. Cela n'enlève pas leur prix, d'ailleurs, à de fines remarques incidentes et à des jugements de goût qui décèlent un critique avisé dont la réputation n'est pas à faire [1].

II. Le recueil de textes offerts par le livre de M. Van Tieghem a un double avantage : rassembler des pages de doctrine romantique immédiate qu'on ne trouvait qu'isolées et éparses ; présenter, par l'assemblage même de ces fragments théoriques, un tableau implicite du phénomène européen que fut le Romantisme, avec les différences et les analogies qu'on peut relever de nation à nation. Je persiste à croire qu'il eût été possible de répartir ces témoignages d'une manière plus synthétique — sans préjudice des « nationalités » littéraires — en les groupant sous leurs rubriques logiques d'abord (hostilité au rationalisme, retour au moyen âge, etc.), en laissant ensuite s'opérer la différenciation des temps, des lieux, des écoles : et ainsi, le *plus* ou le *moins*, accusé dans chaque pays par les diverses thèses romantiques eût indiqué les affinités particulières d'une nation ou d'un groupe. La disposition actuelle augmente le morcellement. Cette collection de textes précis, dont plusieurs sont traduits pour la première fois en français, rendra d'ailleurs les plus grands services. L'Angleterre,

1. Ecrire *Altéré* de l'oubli p. 160, *manuscrit de* Jacques *Delorme*, p. 262. L'idéal de « l'honnête homme », tel qu'il est esquissé p. 163, exagère la part de la convention. « Compter pour peu de chose l'autorité de qui que ce soit, quand on voit qu'elle impose », dit le chevalier de Méré dans le *Discours de l'esprit*. L'abbé Prévost manque, de façon fort imprévue, p. 180. C'est assurément trahir la philosophie de Balzac que de lui attribuer (p. 196) « une assimilation complète de l'homme et de l'animal ». L'histoire considérée comme « une géographie qui marche » : c'est une idée qu'on trouve avant Michelet, dans Herder par exemple (p. 240). La veine de romantisme d'avant 89 n'est pas mise en valeur par la p. 257. Froehner (p. 278) n'est un « savant d'outre-Rhin » que par sa naissance, non par ses fonctions d'administrateur français à ce moment-là.

l'Allemagne, l'Italie et la France y sont seules intéressées directement, mais il va de soi que les formules maîtresses du Romantisme ne laissent pas d'être impliquées dans une revue limitée même à ces quatre pays. L'Angleterre était moins riche en exposés théoriques qu'en œuvres — et l'on regrettera que la littérature *of wonder and horror* ne soit qu'indiquée à propos de Walpole, et que le recueil de Percy apparaisse si tard. L'Allemagne surabondait en textes doctrinaux et le rattachement à la philosophie de Fichte et de Schelling aurait pu être illustré chemin faisant. Dans l'extrême variété de tendances qui s'autorisaient du romantisme français, l'absence de Stendhal n'est qu'à demi excusée par son « extériorité », une bonne partie de la campagne dramatique, avant 1828, s'expliquant par les *desiderata* de son groupe [1]; le retour aux antiquités nationales avait été le plus systématiquement préconisé par Villers (*Mag. encyclop.*, sept. 1810); la profonde modification du style poétique devait être jalonnée au moins par un texte (par exemple la préface de Delécluze au *Romeo* de Da Porto, ou l'article de P. Leroux dans le *Globe* du 8 avril 1829), aussi bien que l'assouplissement du vers (qui sépare sans grande raison Sainte-Beuve p. 105 d'Hugo p. 115). Certains articles des bibliographies n'ont pas d'opportunité bien directe, mais peuvent aider à guider des curiosités que ce petit livre servira certainement à aiguiser et à informer.

F. Baldensperger.

C. de Lannoy et H. van der Linden : **Histoire de l'expansion coloniale des peuples européens. Néerlande et Danemark**, 1 vol. in-8°, vi-487 p. Bruxelles, Lamertin et Paris, Alcan, 1911.

Après avoir étudié, dans un précédent volume, l'expansion coloniale des Portugais et des Espagnols, les auteurs, que recommande leur titre de professeurs aux Universités de Gand et de Liège, ont abordé l'histoire des entreprises néerlandaises et danoises. Ils l'ont fait avec un plan et une méthode identiques pour les deux catégories d'entreprises, qui ont été, il est vrai, calquées les unes sur les autres, comme elles se sont inspirées du même esprit, et leur ouvrage, plein de faits et d'idées, est fort intéressant. C'est le résumé le plus solide et le plus complet que nous possédions de la question, fondé sur la connaissance d'une *littérature*, aussi abondante que négligée, le hollandais et le danois n'étant pas accessibles à tout le monde, voire à tous les historiens.

L'étonnant essor colonial des Provinces-Unies, au xvii[e] et au

---

1. Cf. même l'*Histoire du romantisme en France* de Toreinx (Paris, 1829, p. 164) : « Romantisme, c'est tout ce qui est nouveau, d'institution nouvelle, dans la vie privée comme en littérature, en médecine et en politique ; je dirais presque toute mode nouvelle... » Le *Tea-table Miscellany* est de 1724 (p. 3, note 1). Ecrire *Complaint* (p. 5, note 2), Radcliffe p. 12, *Saint-Aldobrand* p. 94, note 2.

XVIIIe siècle, s'explique à la fois par leur situation, par le caractère de leurs habitants, par la forme de leur gouvernement, par les conditions de leur vie historique. M. de Lannoy l'a bien montré avant de raconter l'expansion néerlandaise outre-mer ; il a ensuite distingué quatre grandes phases, celle qu'il définit heureusement le conflit de la liberté et des monopoles, avant l'organisation définitive des deux Compagnies de commerce privilégiées des Indes Orientales et Occidentales, la période des luttes pour la conquête des Indes de 1621 à 1667, celle de l'extension territoriale et du déclin des Compagnies (1667-1781), enfin celle de la faillite des Compagnies et de la suppression des monopoles (1781-1795) ; il s'est arrêté au moment où les armées de la France révolutionnaire renversent l'antique gouvernement des Provinces-Unies, ce qui amène la dislocation de leur empire colonial. Malgré l'étendue et en général l'exactitude de cet exposé, il ne constitue pourtant pas la partie principale du livre. et les chapitres suivants sont de beaucoup les plus nouveaux : l'administration des colonies, soit dans la métropole, soit sur place, ses avantages et ses inconvénients, surtout les regrettables abus auxquels donnèrent lieu la maladresse, la rapacité, et parfois l'incroyable inconscience des fonctionnaires et colons, sont mis en lumière d'une façon remarquable ; le régime économique, conçu partout presque uniquement en vue de l'exploitation commerciale des pays conquis, est soumis à une sévère et juste critique ; on constate avec surprise à quel point a été faible le rayonnement moral de la civilisation néerlandaise aux colonies : même la langue hollandaise ne fut pas toujours la plus employée et le portugais restait encore à la fin du XVIIIe siècle aussi usité à Batavia ; enfin les résultats de la colonisation pour la mère-patrie sont appréciés avec perspicacité, l'auteur ne se laissant pas éblouir par le mirage des immenses conquêtes d'un petit peuple et prouvant, pièces en main, que, tout en formant un des organismes économiques essentiels de la République, l'empire colonial néerlandais n'a pas autant fait pour sa grandeur politique et morale qu'il l'aurait pu, constitué sur des bases moins étroites, en dehors de Compagnies à monopole ; ce qui d'ailleurs ne mérite guère d'être discuté, puisqu'aucune autre organisation n'était alors possible !

L'expansion coloniale du Danemark est moins célèbre que celle de la Néerlande ; elle a pourtant son importance, et le travail de M. van der Linden est d'autant plus utile qu'on connait d'ordinaire fort mal les circonstances dans lesquelles le pavillon danois, le *Danebrog*, s'est déployé à Tranquebar aux Indes Orientales, à Saint-Thomas, Saint-Jean et Sainte-Croix, aux Antilles, ou sur les rives glacées du Finmarken, de l'Islande et du Groënland. Les détails donnés, soit sur l'activité des diverses compagnies des Indes Orientales ou d'Asie, des Indes Occidentales et du Groënland, au XVIIe et au XVIIIe siècle, soit sur l'administration des établissements danois et leur régime écono-

mique, soit sur les résultats de cet essor colonial, précieux pour la métropole malgré leur médiocrité, sont judicieusement choisis ; ils rendront grand service à tous ceux qu'intéresse l'histoire du Danemark.

Albert Waddington.

Gabriel Monod

I

Gabriel Monod, qui dirigea cette Revue, et qui lui donna jadis tant et de si bons articles, est mort prématurément le 10 avril. D'autres ont dit et diront qu'il fut et comment il fut un grand historien et un grand directeur d'esprits. Nous, nous devons rappeler ici qu'il imprima à la *Revue critique*, lorsqu'il y entra, comme il disait, avec l'audace desintéressée de la jeunesse, une nouvelle vigueur et un nouvel élan. Avant d'aller fonder la *Revue historique*, il soutint la *Revue critique* de tout son dévouement, de toute son expérience et de son savoir. Depuis, il ne cessa de nous être fidèle ; il suivait notre marche, il s'intéressait à nos progrès, il nous amenait des collaborateurs. La *Revue critique* gardera toujours le souvenir de cet homme de talent et de cœur auquel elle doit, ainsi qu'à Gaston Paris, à Paul Meyer et à Michel Bréal, ses traditions de conscience et d'indépendance. « Ce n'est, disait-il en 1874, qu'une étude attentive et patiente qui peut permettre à un historien de comprendre assez bien une époque pour en parler d'une manière juste, originale et intéressante ; une étude superficielle ne peut engendrer que des idées banales ou fausses »[1].

Arthur Chuquet.

II

La différence des études, non moins que la différence de l'âge, me tenait assez loin de Gabriel Monod. Ce fut la *Revue critique* qui nous rapprocha.

Quand, après la guerre, nous voyions par terre ou en danger de disparaître bien des choses auxquelles nous avions commencé de travailler, et sur lesquelles nous fondions les plus belles espérances d'avenir, quelques amis se réunirent pour se demander ce qui pouvait être conservé, ce qui devait être sauvé. Je me permis alors de dire qu'avant tout il fallait maintenir la *Revue critique*, qu'il importait de sauver d'abord le franc parler, la libre recherche dans notre ordre d'études. Gabriel Monod fut de cet avis et sur notre demande, à Gaston Paris et à moi, il se déclara prêt à se charger de la direction. Mais il le faisait à la condition de nous avoir pour associés et collaborateurs

---

1. Voir aussi notre article de la *Semaine littéraire* de Genève (nº du 27 avril) et celui de Rodolphe Reuss dans le *Journal d'Alsace-Lorraine* du 13 avril.

réguliers. C'est ainsi que j'entrai à la *Revue critique* et que j'appris à connaître, par des communications hebdomadaires, celui à qui j'ai la tristesse de survivre et qui laisse un si grand vide dans la science.

Je pus alors apprécier les rares qualités qui faisaient de lui un maître des études historiques : une incomparable sûreté de mémoire, des connaissances aussi étendues que variées, hors de sa spécialité aussi bien que sur son domaine spécial, la justesse et l'à propos des rapprochements. Mais ce qui n'est pas moins admirable, et ce qui redouble nos regrets, la parfaite impartialité de l'esprit, l'indépendance du jugement, non pas seulement vis à vis des adversaires, ce qui est facile, mais vis à vis des amis, des confrères : en ceci on aura de la peine à le remplacer...

Dans les circonstances difficiles que depuis quarante ans nous avons traversées ensemble, j'avais pris l'habitude de me régler sur lui. Je ne le consultais pas, mais je le regardais agir, car chez lui, et c'est un trait de son caractère, l'acte ne se faisait pas attendre après la parole. Il était donc pour moi comme un livre ouvert, comme un guide pour ma conscience. J'ai idée qu'en ceci je n'ai pas été seul et que beaucoup d'autres faisaient comme moi. Pour les partis à prendre, pour les jugements à émettre, ils auront à se demander : Qu'aurait pensé, qu'aurait dit, qu'aurait fait Gabriel Monod?

Michel Bréal.

— Ben Jonson, le comique du XVI[e] siècle, est en passe de devenir le type du plagiaire. On se rappelle comment M. J. E. Spingarn d'abord et ensuite M. Castelain ont démontré que les *Discoveries* ne sont qu'un pot-pourri de citations et de traductions des anciens et de quelques critiques étrangers contemporains. M. Ch. R. Baskervill a voulu rechercher quelle part revenait dans les premières comédies de Jonson à ses devanciers (*English Elements in Jonson's Early Comedy*, University of Texas, in-8°, 328 pp.). Pour lui, Jonson n'a fait aux classiques et aux auteurs étrangers que des emprunts de forme, « son théâtre, la façon de concevoir les personnages, et son art littéraire » sont anglais d'inspiration. Cette affirmation s'appuie sur de nombreux rapprochements. — Ch. B.

— La figure de Charles Cotton, poète lyrique du XVII[e] siècle, est bien oubliée maintenant. Le professeur Charles Jacob Sembower, de l'université d'Indiana, a essayé de lui rendre un semblant de vie (*The Life and the Poetry of Charles Cotton*, University of Pennsylvania, Appleton, New-York, 1911, in-12, 125 pp.). On trouvera dans son opuscule une biographie fort bien faite, et une analyse des œuvres poétiques, avec une étude sur leurs sources. Cotton semble avoir beaucoup admiré nos auteurs. Il s'inspire de Desportes et de Malherbe, il a traduit les *Commentaires* de Monluc et une tragédie de Corneille. Chose intéressante, il paraît avoir connu en manuscrit plusieurs petits poèmes de Voiture. — Ch. B.

— MM. Achille Laurent et L. Martin-Dupont ont rendu service à ceux qui aiment l'immortel auteur de Pickwick en traduisant l'étude enthousiaste que M. G. K. Chesterton lui a consacrée (*Charles Dickens*, Paris, Delagrave, 1912, in-12, 210 pp., 3 fr. 50). La conclusion indique le ton du livre : « Dickens domi-

nera notre époque comme la figure gigantesque de Rabelais domina la Renaissance ». On sent que le critique s'est laissé gagner par le charme singulier du romancier, et à son tour il sait nous tenir sous le charme. — Ch. B.

— En attendant de lire la correspondance de Meredith, les admirateurs du romancier consulteront avec fruit le volume que M. Constantin Photiadès lui a consacré (*George Meredith, sa vie, son imagination, son art, sa doctrine*. Paris, Colin, in-12, 300 pp., 3 fr. 50). De même qu'on place à la tête d'une biographie un portrait, ainsi M. C. P. raconte dans le premier chapitre sa visite à Flint Cottage en 1908. Vient ensuite le récit de la vie de Meredith, forcément maigre, puisque, soit réserve britannique, soit fierté de grand incompris, l'écrivain s'est rarement laissé aller aux confidences. Les trois autres chapitres sont consacrés à l'étude de l'œuvre. On y verra, probablement pour la première fois en France, des analyses exactes des principales œuvres. A propos du style capricieux, tourmenté, parfois obscur de Meredith, M. C. P. parle beaucoup d'influences allemandes; il y a cependant un écrivain français à qui on pourrait comparer Meredith sans trop de désavantage, c'est Marivaux. — Le Dr Ernst Dick consacre un petit livre au même écrivain (*George Meredith, Drei Versuche*, Berlin, Wiegandt et Grieben, in-8°, 191 pp., 4 M. 50); les essais portent sur la vie et les œuvres du romancier et sur l'élément comique dans ses œuvres et sont suivis d'une traduction de l'*Essai sur la Comédie*. Les quelques pages consacrées à la biographie ne dépassent pas les dimensions d'un article d'encyclopédie. On n'y trouvera rien de nouveau. — Ch. B.

— Le tome II de *Luther et le Luthéranisme* (Picard, 1911; in-12 de 472 p., 3 fr. 50) du P. Denifle a été traduit « en parties à peu près égales » par MM. Paquier et Bayol, et donne la fin de la première partie (ch. XI et XII sur le Baptême, XIII sur le Mariage et XIV sur l'Etat religieux) et les 3 premiers chapitres de la seconde partie (I, des pénitences immodérées de Luther avant sa conversion; II, doctrine des Pères de l'Eglise sur la miséricorde de Dieu et sur sa grâce en regard de notre impuissance; III, le moment précis de la crise morale et doctrinale de Luther : il faut la placer en 1515, « ce n'est donc pas par hasard qu'il n'entre qu'alors en lutte avec les scolastiques »). Il forme le n° 7 de la *Bibliothèque d'histoire religieuse*, dont le tome I avait le n° 5; les tomes III et IV vont paraître, et leur traduction, « déjà fort avancée, sera le fruit de la même étroite collaboration » des deux traducteurs, qui préviennent que, « dans ce volume plus encore que dans le précédent », ils ont « rectifié et complété certains passages de l'original » et « utilisé notamment le tome I du *Luther* du P. Grisar », qui apporte « le calme après la tempête » de Denifle. Comme caractéristique générale de l'ouvrage, rappelons que, bien qu'étant le produit d'un parti-pris aveugle et même, en partie, d'une haine furieuse, il peut être utilisé prudemment pour redresser certaines données trop subjectives ou trop optimistes des historiens protestants et faire entendre le son de cloche contraire. Ici, comme d'ordinaire : *in medio veritas*. — Th. Sch.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 19 — 11 mai — 1912

W. Havers. **Untersuchungen zur Kasussyntax der indogermanischen Sprachen;** Strasbourg (chez K. Trübner), 1911, in-8° xix-335 p. (Untersuchungen zur indogermanischen Sprach-und Kulturwissenschaft, herausgegeben von K. Brugmann und A. Thumb, 3).

Le sujet est heureusement beaucoup plus délimité que le titre trop large ne le fait prévoir ; M. Havers ne traite en réalité que d'un emploi particulier du datif, celui qu'on trouve dans les phrases latines telles que *pectus mihi percutit, hic mihi corrumpit filium*, etc.; l'auteur donne à cet emploi le nom, inélégant, de *dativus sympatheticus*.

Ce livre a un premier et rare mérite : il est l'œuvre d'un véritable comparatiste. M. H. passe en revue les usages du datif qu'il étudie dans toutes les langues indo-européennes, d'après un examen personnel de textes de chacune, et non seulement des plus anciens textes, mais de textes empruntés à toutes les périodes jusqu'à la période moderne. Si l'arménais et l'albanais, que M. H. n'a pas étudiés lui-même, sont négligés, c'est qu'ils n'apporteraient rien à la solution du problème posé. — Cette virtuosité, remarquable chez un savant encore tout près de ses débuts, n'a pas empêché M. H. d'aboutir à des conclusions précises : partout, et même là où, comme dans le latin des comiques, le « dativus sympatheticus » est le plus vivant, l'adjectif possessif fait concurrence au datif, et l'on trouve des types tels que : *dorsum dispoliet meum* ou *meum corrumpit filium*. C'est que cet emploi du datif était au fond propre aux pronoms personnels proprement dits, c'est-à-dire aux pronoms de 1re et de 2e personnes; c'est un emploi fortement expressif, et qui subsiste surtout là où l'on cherche une manière expressive de parler. M. H. est amené à con-

clure que les pronoms atones *moi et *toi de l'indo-européen, qu'on considère d'ordinaire comme des génitifs-datifs étaient à l'origine de purs datifs et doivent à l'emploi étudié dans ce livre le développement de sens qui les a conduits à être traités comme des génitifs. Incidemment, l'auteur indique quantité de vues de détail ingénieuses et intéressantes; il s'efforce de tenir compte des tendances littéraires, des influences de langues les unes sur les autres. Ce premier grand ouvrage de M. H. lui fait honneur et promet pour l'avenir.

L'inexpérience de l'auteur se traduit par la raideur et la gaucherie du plan : M. H. distingue six catégories dans les emplois du datif qu'il examine — il y aurait à dire sur sa division : le cas de *optundit os mihi* est exactement pareil à celui de *mihi cor sauciat*, et l'on ne voit pas que le caractère physique du sens dans le premier cas et le caractère moral du sens dans le second aient aucune conséquence ici pour la grammaire —; ces six catégories, très artificielles, une fois posées, M. H. en reprend l'étude non seulement pour chacune des langues indo-européennes, mais pour chacun des textes qu'il passe en revue!

M. H. est un peu accablé sous la masse des faits qu'il apporte; il croit un peu trop aux faits matériels, trop peu à l'interprétation et à l'agencement des données. Quand il s'efforce d'établir que les formes atones **moi*, **toi* étaient à l'origine des datifs et ont reçu d'une manière tardive la valeur de génitifs, il s'appuie trop sur le fait que, en védique, *me* et *te* sont presque toujours de purs datifs : les formes atones, très faibles, simples mots accessoires, se prêtaient mal à servir de génitifs partitifs près des verbes. En revanche, le principe posé par M. Wackernagel que près des noms on employait des adjectifs dérivés plutôt que des génitifs fait prévoir que dans une phrase du type védique de *sapatnīm me sahāvahai*, la forme i.-e. **moi* était un datif; si l'on avait pensé à un complément de nom, on aurait mis un adjectif possessif. Ce n'est que plus tard, quand s'est répandu l'emploi du génitif complément de nom, que véd. *me*, gr. μοι ont fait l'effet de génitifs. M. H. n'a pas tiré des vues de M. Wackernagel le parti qu'il aurait pu.

Quand il parle de *maiy*, *taiy*, etc. en vieux perse, M. H. omet de rappeler que le vieux perse ne distingue pas entre le génitif et le datif, et l'on éprouve quelque malaise à lui voir discuter la valeur de datif ou de génitif de ces formes, et ne pas rappeler que le pluriel *shām* de *shaiy* a la forme d'un génitif, tout en ayant exactement le même emploi.

Les hypothèses de M. H. sont parfois bien hardies, ainsi quand, p. 255, il attribue l'importance prise en celtique par la préposition à l'influence d'une population préceltique (sans doute ibère, dit-il) sur le celtique. Mais à la date où sont attestées les langues celtiques et au degré d'évolution où elles étaient parvenues, l'emploi des prépositions

n'a rien que de normal, et les langues romanes ne le cèdent guère au celtique. M. H. semble oublier ici que le celtique est connu à un degré très avancé de son évolution et ne saurait être comparé directement au védique, au grec ancien ni même au latin.

A. MEILLET.

Elise RICHTER, **Wie wir sprechen, Sechs volkstümliche Vorträge**, Leipzig (Teubner) 1912, in-8° XII-107 p. (vol. 334 de la collection *Aus Natur-und Geisteswelt*).

Ce petit ouvrage de vulgarisation est écrit clairement et avec compétence par une excellente élève de M. Meyer-Lübke et peut être recommandé à tous ceux qui veulent prendre une première idée des principes de la linguistique générale. On peut regretter quelques erreurs de détail, on peut trouver trop mince la part faite à la théorie de l'emprunt, on peut estimer que trop d'importance est attribuée à une psychologie quelque peu abstraite et verbale et trop peu à des faits réels, historiques et sociaux. Mais dans l'ensemble l'ouvrage donne des idées justes, il est bien équilibré, et il rendra de grands services.

A. MEILLET.

F. KLUGE, **Die Elemente des Gotischen**. Eine erste Einführung in die deutsche Sprachwissenschaft. Strasbourg (chez Trübner), 1911, in-8°, VIII-133 p. (*Grundriss der germanischen Philologie* de H. Paul, 3e édition).

M. Kluge a profité de ce que la 3e édition du *Grundriss* de M. Paul paraît dans des conditions nouvelles, en fascicules séparés publiés et vendus à part, indépendamment les uns des autres, pour donner à son exposé du gotique un aspect nouveau qu'annonce le titre reproduit ci-dessus. Jugeant sans doute que la grammaire de M. Streitberg fournit à l'étudiant toute la description utile et toute la bibliographie, l'illustre germaniste s'est proposé de présenter le gotique comme l'outil élémentaire de l'explication historique de l'allemand et de la comparaison du latin et du grec avec le germanique. Et c'est bien ainsi en effet que la plupart des étudiants envisagent le gotique ; le manuel ainsi fait sera très commode et ne manquera pas d'avoir du succès auprès de tous ceux qui veulent s'initier à la grammaire comparée du germanique. On regrettera néanmoins que l'auteur n'ait pas donné quelques indications bibliographiques, qu'il n'ait pas dit au moins où l'on peut les trouver. On regrettera aussi que la théorie de la phrase et de l'emploi des formes soit entièrement omise.

Dans le détail, le souci qu'a eu M. K. de demeurer élémentaire l'a conduit à présenter certains faits d'une manière un peu trop simpliste ; ainsi p. 10, la question de la répartition de *e* et *i* dans les dialectes germaniques autres que le gotique n'est pas aussi simple qu'on le croirait à lire M. K. ; et le fait que le gotique confond entièrement *e* et *i*, disposant des deux voyelles suivant les phonèmes qui suivent,

n'est peut-être pas aussi propre au gotique qu'il semble d'abord. On ne voit pas assez nettement p. 7, que le traitement des préverbes devant un verbe est un traitement de mot indépendant tandis que le traitement des mêmes préverbes devant un nom est un traitement de premier terme de composé. P. 32, l'emploi de *h* dans *Haibraius* et l'absence de *h* dans *Iairusaulyma* rappellent de trop près l'usage latin pour que la coïncidence soit fortuite, d'autant plus que l'on a *h* en hiatus dans le type *Abraham* comme en latin. Et le *k* de *Akaia* ne prouve pas que le χ grec était encore occlusif au temps de Wulfila ; mais le *h* gotique ne se prêtait plus à rendre le χ spirant ; et l'on a recouru à *k* d'après la prononciation latine des mots correspondants, ou reproduit le signe grec du χ, qui ne figure pas dans les mots indigènes. — M. K. enseigne, p. 26, que le *tt* de got. *atta* serait une forme altérée d'une ancienne spirante ; mais le *tt* se retrouve également en allemand pour ce mot ; et le mot vieux frison *aththa* que signale M. K. signifie « juré, juge » ; c'est un dérivé de *êth* « serment » ; en fait la géminée indo-européenne *tt* a purement et simplement échappé à la mutation consonantique ; le *k* géminé échappe de même à la mutation dans v. angl. *ticcen*, v. h. a. *zicki*, en regard de v. h. a. *ziga* « chèvre ».

A. Meillet.

E. Berneker, **Slavisches etymologisches Wörterbuch.** Lief. II-VIII, Heidelberg (chez Winter), in-8°, p. 81-640 (prix de souscription : 1 m. 50 la livraison).

Le beau dictionnaire étymologique du slave de M. Berneker, dont la première livraison a été annoncée dans cette revue, en 1908, II, p. 264 et suiv., progresse régulièrement ; il est maintenant parvenu à la fin de la lettre *k* environ, et huit des vingt-cinq livraisons annoncées ont paru. La suite a tenu les promesses du début ; la méthode est demeurée aussi ferme, l'information aussi large et variée. M. B. fournit aux slavistes un instrument de travail excellent que chacun aura toujours sous la main et qui rendra, qui rend déjà des services constants.

Il va sans dire qu'un livre qui renferme autant de faits et d'aussi variés et où l'auteur a été obligé de prendre parti sur tant de questions délicates, de trancher tant de problèmes non résolus et en partie insolubles prête à beaucoup de critiques de détail ; ces critiques, qu'il est trop aisé de multiplier, n'enlèvent rien à la valeur d'un ouvrage dont tous les slavistes doivent savoir à M. B. le plus grand gré. Voici quelques observations qui pourront peut-être servir à l'auteur. P. 273 et suiv., M. B. a eu certainement tort de suivre l'idée de M. Brugmann que l'*ê-* initial de **êd-* « manger » en slave et en lituanien serait un préverbe ; on trouve fréquemment des *e* longs de cette sorte dans la flexion athématique, et la racine **sed-* (lit. *sédmi*) lui en fournira un brillant exemple quand il sera parvenu à la lettre *s* ;

à propos de cette même racine, l'idée de poser un primitif **ésli*, alors que toutes les langues slaves, sans aucune exception, connaissent seulement *jasli*, est malheureuse ; quant au traitement de *é-* initial en slave commun, M. B. s'en tient à l'idée ancienne que le traitement slave commun serait *ja-* ; le seul exemple clair est celui du verbe *ésti* « manger » qui garde *é* partout, sauf en bulgare, et il semble naturel de poser le traitement d'après cet exemple, comme l'a fait M. Fortunatov. — P. 458, on ne voit pas pourquoi M. B. part de **yôusâ*, avec *ô*, pour expliquer *juxa* ; si l'on partait d'une diphtongue *ôu*, avec *ô*, on aurait *u* intoné rude, et le mot slave ne serait pas oxyton, comme il l'est à en juger par l'accord des divers dialectes. La racine de skr. *yauti*, à laquelle recourt M. B., à tort ou à raison, pour expliquer le groupe de sl. *juxa*, lat. *ius*, n'est pas dissyllabique, comme le croit M. B., et l'adjectif en **-to-* par exemple est de la forme skr. *yuta-*, avec *u* bref, et c'est aussi *u* bref que suppose la forme brittonique de bret. *iod* « bouillie », etc. ; le présent sanskrit *yauti*, cité ici, est l'un de ceux, assez nombreux, où un présent athématique radical présente le vocalisme des trois personnes du singulier actif au degré long. L'accentuation du lit. *jauju*, que cite M. B. est-elle bien établie ? — P. 582, ce n'est pas de gr. καστέλλι, mais directement du latin *castellum* que peuvent procéder la plupart des formes slaves telles que le tchèque *kostel* ; il n'y a pas de raison de croire que le slave ait dû emprunter au grec plutôt qu'au latin ; M. B. sacrifie ici à un préjugé courant chez les Russes. — P. 618, la lecture *krivy* que M. B. attribue au *Psalterium sinaïticum* d'après l'édition si défectueuse de Geitler n'est pas bonne ; M. B. aurait trouvé dans l'édition du psautier de Bologne par M. Jagić la bonne leçon *kriv i* en deux mots ; et il aurait vu dans le même texte de Bologne que l'altération du texte cité d'après le *Psalterium sinaïticum* se retrouve dans le psautier de Bologne, mais non pas dans les autres manuscrits du psautier. En ce qui concerne l'adjectif *kriv*, il aurait été bon de citer Pedersen, K. Z., XXXVIII, 375, qui rapproche le cas, assez pareil, de *griva* ; et ceci aurait donné occasion de citer, sous *griva*, l'article de M. Pedersen dans les *Materialy i prace*, I, 171. — P. 633, il ne faudrait plus citer gr. πρίαμαι, mais seulement ἐπριάμην ; dans skr. *krīṇâti*, il ne faudrait pas oublier l'*n* cérébrale, et un renvoi à Sreznevskij n'aurait pas été superflu pour l'ἅπαξ *ukrijenŭ*.

A. Meillet.

J. Poirot, **Phonetik**. Leipzig (chez Hirzel), 1911, in-8°, 276 (*Handbuch der physiologischen Methodik* de K. Tigerstedt, III, 6).

M. Poirot, qui s'est fait connaître par des recherches très solides et précises de phonétique expérimentale, notamment sur le lapon, publie maintenant, dans un grand recueil consacré aux méthodes de la physiologie, un exposé minutieux des méthodes de la phonétique

expérimentale. L'exposé est en allemand parce que l'ouvrage dont il fait partie est tout entier en allemand ; mais on sait que M. Poirot est français. Dans ces 276 grandes pages, très denses, on trouvera beaucoup de descriptions d'appareils et beaucoup de formules mathématiques ; on n'y devra chercher aucune théorie sur un point quelconque de la phonétique proprement dite. Le livre arrive à son heure. Après une période de grands espoirs, on n'a pas eu de la phonétique expérimentale toutes les réalisations attendues. Les travaux ont été peu nombreux ; ils n'ont porté que sur peu de questions, et en partie sur des questions d'intérêt assez mince ; ils ont été discutés souvent avec raison, et les méthodes employées ont paru souvent mal assurées. Il est bon qu'un savant d'une compétence certaine vienne décrire tous les procédés employés et en fasse une critique impartiale. Travaillant à Helsingfors, loin des divers groupes qui sont en lutte les uns avec les autres, M. P. a toute l'impartialité désirable. Et, d'autre part, son livre, œuvre d'un phonéticien de profession, se présente avec les meilleures garanties ; ses collègues d'Helsingfors, M. Pipping, dont on connaît les excellents travaux faits en partie sous la direction de M. Hermann, et surtout le physiologiste directeur de la collection, M. Tigerstedt, et un mathématicien, M. Lindelof ont aidé et conseillé M. P. Dans ces conditions, on peut faire confiance à l'auteur, qui discute les diverses expériences d'une manière sobre, précise et rigoureuse.

Le manuel de M. P. est bien fait pour donner aux recherches de phonétique expérimentale l'impulsion nouvelle dont elles ont besoin. Mais il montre que les laboratoires devront être pourvus de ressources supérieures à celles dont ils disposent pour la plupart ; les recherches sont délicates ; elles exigent des appareils multiples et divers ; on a trop multiplié les laboratoires en France, mais en ne donnant à chacun que des ressources minimes et par suite un outillage insuffisant pour une quantité de recherches. Beaucoup des appareils décrits ne représentent évidemment que des essais, et, si M. P. s'y est arrêté, s'il donne des détails sur des appareils auxquels on a renoncé ou qui même n'ont jamais été vraiment en usage, comme certains enregistreurs des vibrations du larynx ou des mouvements du voile du palais, c'est qu'il estime sans doute que l'on y pourra trouver l'idée de procédés nouveaux. D'autre part, si les linguistes peuvent, sans s'être donné une préparation physiologique et physique bien approfondie, faire certaines sortes d'enregistrements, en particulier étudier les mouvements des organes de la parole — mais on ne peut les enregistrer que d'une manière assez grossière et imprécise — et la hauteur ou la durée des sons, on ne peut aborder certaines autres questions, et en particulier celle du timbre des voyelles sans être un physicien averti et sans avoir quelque préparation mathématique. En ce qui concerne l'étude de l'intensité, dont l'importance

en linguistique est capitale, M. P. indique qu'on n'est pas sorti de la période des premiers essais.

M. P. a montré, par ce livre, qu'il est éminemment qualifié pour poursuivre ces recherches, son exposé est bien disposé, net, impartial et prouve d'un bout à l'autre la compétence et le bon jugement de l'auteur.

A. Meillet.

H. Möller, **Vergleichendes indogermanisch-semitisches Wörterbuch.** Göttingen (Vandenhoeck u. Ruprecht), 1911, in-8°, xxxvi-316 p.

M. Möller est profondément convaincu que le groupe indo-européen et le groupe sémitique remontent à un original commun, et il s'efforce de dresser le vocabulaire commun de la langue sémitico-indo-européenne dont il suppose l'existence. Il a rencontré jusqu'ici beaucoup de contradicteurs, mais aussi quelques partisans éminents, notamment son compatriote M. Pedersen. On a quelque scrupule à ne pas partager une conviction si forte, qui née chez un linguiste connaissant et pratiquant les bonnes méthodes, ne peut manquer de faire impression. Mais les procédés de M. M. sont peu rassurants. Pour démontrer que l'indo-européen et le sémitique remontent à un original commun, il faudrait, à ce qu'il semble, établir que certains éléments morphologiques essentiels des deux langues sont les mêmes; or, M. M. insiste très peu sur les formes grammaticales — seules probantes en l'espèce — et il ne s'assure nullement que les formes sémitiques dont il use se retrouvent dans le groupe hamitique; étant donné que le sémitique est sûrement apparenté au hamitique et notamment à l'égyptien, ce n'est pas du sémitique seul qu'il faut rapprocher l'indo-européen; c'est du hamitico-sémitique; mais ceci est impossible en l'état actuel de la grammaire comparée du hamitique et du sémitique. Le travail de M. M. est donc prématuré. Quoiqu'il en soit de cette réserve fondamentale, les concordances grammaticales que note M. M. entre le sémitique et l'indo-européen sont peu claires, peu importantes, dénuées de force probante.

Restent les combinaisons étymologiques. Mais ici M. M. se contente à trop peu de frais. On est plus exigeant que cela maintenant en matière de preuve étymologique. Il n'hésite pas à prendre dans le vocabulaire de chaque langue indo-européenne isolément un mot qu'il rapproche d'un mot de sens plus ou moins voisin d'une langue sémitique également isolée, ou même quelquefois si, par un singulier hasard, le vocabulaire riche et varié des divers idiomes sémitiques ne fournit pas un mot qu'on puisse rapprocher d'un mot des vocabulaires indo-européens non moins riches et variés, il recourt à l'égyptien; par exemple il prend, p. 73, en grec le mot γείτων « voisin », qui n'a de correspondant en aucune autre langue indo-européenne, et il le rapproche d'une racine arabe ẓyd « accroître », pour laquelle il ne four-

nit de correspondants en aucune autre langue sémitique. L'étymologie suivante n'est pas plus probante : le groupe de skr. *jyotayati* « il éclaire » (qu'on a expliqué avec assez de vraisemblance sur un prâkritisme, et où l'on a vu une altération d'une forme *dyotayati*) est rapproché d'une racine arabe *ẓhw* « briller ». Il y a des choses plus inquiétantes encore, ainsi la racine, sûrement indo-européenne celle-là, de lat. *fari, fama* est rapprochée, p. 23, de la racine aussi sûrement sémitique de *nb'* « annoncer, prophétiser » ; le *n* initial des mots sémitiques n'arrête pas M. M. : c'est un préfixe, dit-il simplement. A la page 12, M. M. va jusqu'à grouper lat. *sol* et *lux* sous un même chef **aw-l-*, et il rapproche l'ensemble ainsi formé d'un groupe de mots sémitiques signifiant « jour, briller ». P. 24, il rapproche skr. *bhayate* « il craint » (et le vieux haut-allemand *bibên*, qu'il continue d'en rapprocher malgré les observations de M. Wackernagel qui a définitivement ruiné cette étymologie) d'une racine hébraïque *bhl* « être épouvanté » : il n'y a que la labiale initiale de commune aux deux mots.

Sans doute, il importe, comme le dit avec raison M. M., de faire éclater les murailles qui enserrent la grammaire comparée des langues indo-européennes. Mais pour faire sauter la muraille, il faut la force irrésistible de rapprochements évidents. Si l'on compare les rapprochements apportés par M. M. à ceux qui ont permis d'établir la parenté des langues indo-européennes entre elles ou des langues sémitiques entre elles, ou même du sémitique avec l'égyptien, on verra toute la différence qui sépare une preuve en règle d'avec une hypothèse qui reste à démontrer. Ce n'est pas à dire que l'on puisse affirmer que le sémitique et l'indo-européen ne soient pas apparentés. On peut fournir la preuve que deux langues sont parentes ; on ne peut jamais prouver que deux langues ne soient pas parentes ; car, après une période de communauté, ces langues peuvent avoir divergé assez pour que les concordances qui seraient probantes aient disparu. Tout ce que l'on peut dire maintenant, c'est que les preuves fournies par M. M. n'emportent pas la conviction et que la plupart de ses rapprochements ne semblent pas évidents. Si jamais on peut établir la parenté du sémitique, ou plutôt du hamitico-sémitique avec l'indo-européen, ce ne sera sans doute qu'à l'aide de langues intermédiaires, et cette parenté, dont la preuve n'est pas fournie encore, à ce qu'il semble, expliquera les quelques ressemblances qui peuvent sembler séduisantes parmi celles que signale M. M. Mais que l'auteur prenne un autre groupe de langues, le bantou par exemple, et qu'il y cherche des ressemblances avec l'indo-européen, il n'en trouvera sans doute pas moins.

A. Meillet.

Joseph Wright, **Comparative grammar of the Greek language.** Oxford (H. Frowde), 1912, in-8°, xx-384 p.

Si, pour faire un précis de grammaire comparée du grec, il suffisait d'avoir une idée des principes de la grammaire comparée et d'avoir soigneusement emprunté aux manuels de M. Brugmann une quantité d'explications de détail en omettant le plus possible les idées générales, M. Wright aurait écrit un bon précis, et la collection dont ce volume fait partie promettrait une série utile. Mais il est peut-être permis d'être plus exigeant.

Tout d'abord, M. W. ne semble pas avoir des diverses langues qu'il cite une connaissance assez précise et assez personnelle. Il est brouillé plus que de raison avec les cérébrales sanskrites, notamment p. 111, 285 et 289; p. 163 il décline en sankrit *svádim, svádyás, svádyai* avec une regrettable obstination, après avoir écrit correctement *svádvi* p. 162, et le skr. *bhrû-* devint *brû-* p. 28. Tout germaniste qu'il soit, il enseigne, p. 335, que l'infinitif est limité à la forme de l'accusatif en ancien germanique. P. 171, on a en lituanien *naktes* au lieu de *naktės*, alors que c'est sur *ė* que porte en ce passage tout l'intérêt de la forme. Et même, p. 217, un latiniste lira *dexterus* avec surprise. Il n'est pas jusqu'aux exemples cités qui ne présentent des traces de distraction, ainsi quand ἄνεμος, en regard du skr. *aniti*, est donné p. 25 comme exemple du traitement α de ə en grec.

M. W. ne semble suivre que d'assez loin les publications relatives à la grammaire comparée. Quoique spécialiste du gotique, il continue à rapprocher de ἡδύς le gotique *sutis, sutizo* que M. Streitberg en a si heureusement séparé. L'idée que -να- dans δύναμαι serait un élément suffixal est choquante au point de vue grec, pour qui songe à δυνήσομαι, δύναμις, etc.; M. Fraenkel, *Nomina agentis*, I, p. 208 et suiv., a bien montré, après Fröhde et Solmsen, qu'il s'agit d'une racine δυνα-. — P. 288, M. W. enseigne encore que le futur grec serait un subjonctif aoriste, théorie périmée, contre laquelle protestent toutes les formes grecques et que M. Ribezzo a remplacée par son rapprochement du futur grec avec le désidératif sanskrit.

En un temps où les questions relatives à l'emploi des formes et à la syntaxe attirent particulièrement l'attention, M. W. s'en tient à la phonétique et aux formes grammaticales, comme on l'aurait fait il y a trente ans. Après la publication des manuels de M. Thumb et de M. Buck qui ont rendu si facile l'étude des dialectes grecs, M. W. s'en tient aux dialectes littéraires et laisse de côté presque tous les enseignements qu'on peut tirer des faits dialectaux connus par les inscriptions. Enfin les faits semblent parfois assez inexactement présentés; on ne voit pas pourquoi M. W. conteste l'antiquité des formes de parfait à désinences secondaires, c'est-à-dire du plus-que-parfait; les deux seules langues qui présentent sous une forme claire le parfait indo-européen, à savoir le grec et l'indo-iranien en offrent des

formes concordantes, et il n'est pas jusqu'au type éolien (et par suite homérique) et cypriote ἐμέμηκον du singulier qui ne trouve dans les védas son correspondant exact ; on voit mal ce que veut dire M. W. quand il parle d'expliquer hom. ἐμέμηκον par l'analogie de l'imparfait.

Dans l'ensemble, l'enseignement donné par M. W. est correct ; mais l'auteur se borne à des faits énumérés le plus sèchement possible, et il est permis de se demander si, réduit à cet amas de petits faits sans lien, l'enseignement de la grammaire comparée n'est pas plus rebutant qu'utile.

A. Meillet.

H. Brewer, S. J. **Die Frage um das Zeitalter Kommodians** [Forschungen zur christl. Literatur. u. Dogmengeschichte, von Ehrhard u. Kirsch, X, 5] Paderborn, Schöningh, 1910 (ix, 71 p. in-8°). M. 2.60

A. d'Alès, **Commodien et son temps**, extrait des *Recherches de Science religieuse*, 1911, n° 5 et 6.

Le P. Brewer doit être flatté de l'intérêt que son étude sur *Kommodian von Gaza* (*Forschungen* A. Ehrhard et J. P. Kirsch, VI, 1-2, Paderborn, 1906) a éveillé parmi les critiques. On connait l'essentiel de la thèse qu'il y soutient. Selon lui Commodien n'a écrit ni au milieu du iiie siècle (Ebert, Boissier), ni au début du ive (F. X. Kraus), ni de 260 à 350 (Harnack), ni dans la seconde moitié du ive siècle (Maas) : mais bien entre 458 et 466, dans le sud de Gaule. Telle est la conclusion à laquelle il arrive par des considérations d'ordre linguistique et par l'examen des allusions historiques qu'il pense apercevoir, soit dans les *Instructiones*, soit surtout dans le *Carmen apologeticum* (v. 805-822).

Peu de temps après l'apparition de ce docte travail, M. J. Dräseke écrivait dans la *Theol. Literaturzeitung* (1907, n° 3, p. 80, etc.) : « ..Eine Kommodian-Frage gibt es nun nicht mehr, Brewer hat sie endgültig gelöst. » C'était aller un peu vite en besogne. M. Dräseke, de qui la conviction est demeurée entière (voy. *Theol. Literaturzeitung*, 1911, p. 364 et s.), a dû s'apercevoir qu'elle ne s'imposait pas à tous les esprits avec la même évidence qu'au sien. Particulièrement vive fut l'attaque menée contre les combinaisons de Brewer par M. Paul Lejay dans la *Revue critique* (t. LXIV [1907], p. 199-209 ; cf. *ibid.*, t. XLIII [1909], p. 125). M. Carl Weyman opina dans le même sens que M. Lejay (*Theol. Revue*, t. VII [1908] p. 523 et s.). M. F. Zeller publia à son tour dans la *Theol. Quartalschrift* (t. XCI [1909], p. 161-211 ; 252-406) une dissertation nettement défavorable à la thèse du Père Brewer, et Bardenhewer a cru prudent de ne pas accueillir cette thèse dans la troisième édition (1910) de sa classique *Patrologie* (p. 197).

C'est pour répondre aux objections de Lejay, de Weyman et de

Zeller que le P. Brewer défend à nouveau quelques uns des points les plus contestés de sa démonstration, dans un récent fascicule des *Forschungen*. Les indices qu'il estime décisifs en faveur de sa thèse sont : 1° l'emploi du mot *iudex* au sens de « gouverneur (*Carmen Apol.*, 873 et s.); 2° l'allusion à la lourdeur des *tributa* (*Carmen Apol.* 890); 3° le petit nombre et la misère des prêtres païens (*Instr.*, I, 8; 17; 18; 19); 4° l'allusion à la rechute volontaire dans le paganisme et aux pénalités qu'elle entraîne (*Inst.*, II,13); 5° l'utilisation par Commodien des *Constitutions apostoliques*; 6° l'hostilité de C. au Sémi-pélagianisme et son adhésion à la doctrine augustinienne de la grâce; 7° enfin l'interprétation du *Carmen*, 805 et s. (qui implique selon B., que le poète a connu la prise de Rome par Alaric, et l'irruption des barbares sur le Danube en 466) et le rapport des *Instr.*, II, 10 à une décision prise en 458 par le pape Léon I[er] au sujet du baptême des enfants.

La discussion de B. est habilement aménagée. Il a eu la satisfaction de voir M. A. Bigelmair se ranger à ses côtés (*Deutsche Literaturzeitung*, n° 23 [1911], col. 1413 et s.) et M. Rauschen, d'abord hostile, se déclarer également en sa faveur (voy. la *Liter. Beilage* de la *Köln. Volkszeitung*, n[os] 3, 10 et 15). J'avoue pourtant que la nouvelle discussion instituée récemment par M. Carl Weyman, avec son ordinaire acribie, dans la *Theolog. Revue* (1912, n° 1), m'a paru ébranler fortement ou même ruiner la plupart des preuves dont B. fait état; et de tous ces débats je recueille finalement une impression conforme à celle de A. d'Alès dans l'intéressante étude analytique qu'il vient d'écrire sur *Commodien et son temps* à propos des travaux de Brewer : « La trace des temps de persécution, remarque d'Alès, y apparait trop évidente et trop profonde pour qu'on en puisse abaisser la date jusqu'après l'édit de Milan. Je crois que le savant philologue a majoré quelques indices douteux et négligé une somme bien plus forte d'indices décisifs. »

Pierre de Labriolle.

Zur Erklærung und Textkritik des I Buches Tertulliens « aduersus Marcionem », von D[r] August Bill. Texte und Untersuchungen, XXXVIII, 2. Leipzig, J. C. Hinrichs, 1911. Prix : 3 M. 50.

Depuis deux ou trois ans, Tertullien attire particulièrement l'attention des philologues. M. J.-P. Waltzing a donné en 1910 une traduction de l'*Apologétique* avec un ample commentaire, en même temps qu'un de ses élèves, M. Paul Henen, publiait un *Index uerborum quae Tertulliani Apologetico continentur*. En 1910 encore, M. Richard Heinze a consacré à ce traité tout un fascicule des *Verhandlungen* de la *Sächs. Ges. der Wiss*. Une année auparavant, M. J. Geffcken, dans ses *Kynika und Vervandtes* (p. 58-138) traduisait et paraphrasait le *de Pallio*, dont les énigmes quasi indéchiffrables méritaient de

solliciter sa subtile érudition. M. August Bill, enfin, vient de faire paraître dans les *Texte und Untersuchungen* de A. Harnack et Carl Schmidt une analyse critique très minutieuse du premier livre de l'*aduersus Marcionem*.

Je rappelle en quelques mots l'essentiel de la thèse marcioniste. — Marcion avait été vivement frappé par les divergences entre l'idée de Dieu, telle que la révèle l'Ancien Testament, et celle qui apparait dans l'Évangile. D'un côté un Dieu sévère et même cruel, en qui certaines des passions humaines vivent et bouillonnent, qui aime, hait, se venge, qui est sujet à l'incertitude et au repentir; de l'autre côté, un Dieu de clémence et de bonté, père céleste de toute créature. Marcion partait de cette opposition pour accommoder à son gré les données de la Révélation chrétienne. Selon lui, le Dieu véritable, le Dieu suprême s'était véritablement et pour la première fois manifesté dans le Christ; quant au Dieu de l'Ancien Testament, il n'était à ses yeux qu'un simple démiurge, un Dieu subalterne, responsable de la création de la ὕλη, de la « matière » mauvaise en soi. — Telle est la théorie que ce Marcion, ancien commerçant, autodidacte, ignorant des disciplines de la rhétorique et de la philosophie, avait cherché à propager à Rome vers 138-140. La rupture avec l'autorité ecclésiastique était inévitable. Quand elle fut définitive, Marcion, se mit à propager sa doctrine, avec un réel succès.

Tertullien a consacré à la réfutation du marcionisme le plus ample de ses ouvrages (l'*Adu. Marcionem* ne comprend pas moins de cinq livres), et l'un des plus retors, des plus caustiques, des plus procéduriers.

Le premier livre, dont s'occupe uniquement M. Bill, est consacré à la discussion de l'idée que Marcion s'était formée du Dieu suprême et à la défense du Dieu chrétien méconnu. M. Bill, s'est assigné pour tâche de suivre pas à pas, nuance à nuance, la pensée de Tertullien, qui, par son allure nerveuse, ses raccourcis brusques, l'imprévu de ses sautes, déconcerte si souvent le lecteur. Certaines préoccupations dominent l'exégèse de M. Bill. Il veut : 1° étudier, dans ce premier livre, la théorie rationnelle de Dieu la plus complète que les premiers siècles chrétiens nous aient léguée, et, le cas échéant, en indiquer les sources; 2° extraire toutes les indications propres à mieux faire connaître Marcion, sa doctrine, et ses ouvrages; 3° examiner de près la théorie de Kroymann (l'éditeur du tome III de Tertullien dans le *Corpus* de Vienne) sur la double recension de l'*Adu. Marcionem*.

Ce dernier point est fort intéressant, et c'est le seul que je retiendrai. Pour faire comprendre de quoi il s'agit, je traduis les premières lignes du traité [1] : « De ce que nous avons pu faire précédemment contre Marcion (déclare Tertullien) il n'y a plus à tenir compte désor-

1. Ed. KROYMANN (*Corp. Vindob.*, t. XXXXVII), p. 290.

mais. C'est une matière nouvelle que nous entreprenons, d'après l'ancienne. — Trouvant bâclé un premier opuscule, je l'avais supprimé en y substituant ensuite un travail plus complet, lequel n'était pas encore remis pour qu'on en tirât copie, quand le larcin (d'un individu) qui était alors un de nos frères, et qui est devenu apostat depuis lors, m'en dépouilla. Il en transcrivit au petit bonheur plusieurs parties, en y laissant quantité de fautes, et il les livra au public. Une révision s'imposait [1]. A l'occasion de ce remaniement, je me suis décidé à faire des additions. Et c'est ainsi que ce texte, qui est le troisième puisqu'il vient après le second, et qui, étant le troisième est désormais le premier [= celui qui doit faire autorité] rend indispensable une préface, au moment où je publie l'opuscule où il figure. Il sera ainsi coupé court aux perplexités de ceux qui en trouveraient ici et là des rédactions divergentes ».

Le passage est curieux pour l'histoire du livre dans l'antiquité. L'*Adu. Marcionem* eut donc trois éditions, dont la dernière, dans l'intention de l'auteur, devait annuler les deux autres. M. Kroymann est parti de là pour expliquer dans ce traité certaines répétitions d'idées, qui lui semblaient superflues : d'après lui des morceaux de la seconde édition auraient été insérés dans la troisième, et il note en marge ces prétendus doublets par un signe spécial.

Cette hypothèse (qui ne repose sur aucune attestation antique) paraît fort compromise après l'examen attentif auquel M. Bill vient de la soumettre. En réalité, si Tertullien semble quelquefois se répéter à l'excès, c'est que, dialecticien inexorable, il frappe à coups redoublés sur son idée pour la faire entrer de force dans l'esprit du lecteur. Quelquefois aussi, ce n'est qu'une altération de texte, aisée à rectifier, qui brise ou complique ses raisonnements. N'étant pas *indispensable* à l'interprétation de l'*Adu. Marc*, la conjecture de Kroymann devient superflue.

Outre cette démonstration, M. Bill fournit bon nombre d'utiles observations de détail. J'estime pourtant qu'il faut défendre contre lui (p. 14) le texte de Kroymann au § II (p. 292, l. 27 et s.) : le *bonos fructus* est mis là pour la symétrie, ce qui facilite l'ellipse un peu dure de *condentis*. Quant au *quasi* de la phrase suivante, il signifie « *s'imaginant* trouver ». La correction de Bill n'améliore aucunement ce passage, et est à rejeter sans hésitation. J'en dirai autant de celle qu'il propose (p. 16) pour Kroymann, p. 293, l. II : à quoi bon modifier la leçon des mss., là où elle est intelligible ? Enfin la contradiction que B. (p. 34) croit trouver entre le chap. I et le chap. XXI, au sujet de l'argument de prescription, est imaginaire. Tertullien a déclaré au § I qu'il ne veut pas couper court à toute discussion en se

---

1. Je reviens, avec Bill, à l'ancienne ponctuation, modifiée à tort par Kroymann : « Emendationis necessitas facta est. Innouationis eius, etc. ».

contentant d'invoquer cet argument; mais cela n'implique nullement qu'il s'interdise d'alléguer, le cas échéant, toute preuve tirée de la « tradition ».

Pierre de Labriolle.

Vita sanctae Genouefae uirginis Parisiorum patronae, Prolegomena conscripsit, textum edidit Carolus Künstle. Lipsiae, MCMX. Prix : M. 1,20; cartonné, M. 1,60.

M. C. Künstle a donné dans la collection Teubner une nouvelle édition de la vie de sainte Geneviève. On se rappelle les polémiques qui se sont entrecroisées à propos de cette *Vie* entre des champions tels que M. Bruno Krusch et Mgr Duchesne. M. Krusch se prononçait nettement contre l'authenticité de la *Vita Genouefae* où il ne voulait reconnaître qu'une falsification du viii^e siècle. Il résulte des consciencieuses recherches de M. C. Künstle que l'original de la *Vie* remonte bien au vi[e] siècle. K. en publie une recension nouvelle qui procède d'un exemplaire du vii[e] siècle et qui se trouve dans le *Cod. Augiensis*, XXXII (ix[e] s.), et dans le *Cod. Palat. Vindob.*, n° 420 (fin viii[e] s.). Il conclue (contre Krusch) qu'en dépit des éléments légendaires que la fantaisie populaire a incorporés à la *Vie* de sainte Geneviève, « il faut tenir ferme à la vérité du fond historique sur lequel tranche l'image de Geneviève ».

P. de C.

Die poetische Bearbeitung des Buches Daniel aus der Stuttgarter Handschrift herausgegeben von Arthur Hübner (Deutsche Texte des Mittelalters hgb. von der k. Preuss. Akad. der Wiss. Band XIX). Berlin, Weidmann, 1911. In-8°, xxiv-162 pp., 6,60 m.

L'Ordre Teutonique s'est appliqué à mettre en vers quelques épisodes bibliques. Un poète anonyme, qui fut en relations avec cet Ordre chevaleresque, a écrit une version poétique du *Livre de Daniel*, conservée en deux manuscrits, dont l'un se trouve à Stuttgart. M. Hübner, qui s'est déjà livré à l'étude de ce poème dans une thèse de doctorat, le publie dans la collection, si utile aux germanistes, des *Textes allemands du moyen âge*. A l'égard de la poésie et aussi de la langue cette édition est la bienvenue. Les 8348 vers du poème célèbrent l'histoire de Daniel, mais aussi glosent le texte biblique, et s'étendent en allégories et exhortations. La langue du poème est un peu sèche, mais ferme et variée. Les notes dont M. Hübner a enrichi sa publication sont abondantes et élucident vraiment un texte qui n'est pas toujours aisé.

F. P.

Eugène Vernay. Le **Liber de Excommunicacione** du cardinal Bérenger Frédol, précédé d'une introduction historique sur l'excommunication et l'interdit en droit canonique à la fin du xiii[e] siècle. Paris, Rousseau, 1912, 165 pp.

Cette édition complète l'étude que M. Paul Viollet publie sur

Bérenger Frédol dans l'*Histoire littéraire de la France* (t. XXXIV). Aussi M. Vernay se borne-t-il à faire précéder d'une introduction historique le *Liber de excommunicacione*. Mais cette large introduction forme à elle seule une œuvre neuve et vigoureusement pensée.

Elle était nécessaire. L'histoire de l'excommunication en effet, reste encore, en grande partie, mystérieuse, peu de sujets se ramifiant autant. Considérant l'excommunication comme un corrélatif de la pénitence, M. Vernay trace une esquisse de l'évolution pénitentielle dans son ensemble, et cette esquisse sera d'autant mieux accueillie que les théories classiques du droit canonique ont été élaborées par la conciliation de textes d'époques très différentes.

L'œuvre, jusqu'ici inédite, de Bérenger Frédol, révèle un changement accentué dans le caractère de la sentence d'excommunication. Cette dernière perd l'allure qu'elle revêtait dans le haut moyen âge, pour devenir plus interne. Certes elle appartient encore à la juridiction extérieure de l'Eglise et s'appuie toujours sur le bras séculier; mais elle cherche déjà à se fonder avant tout sur le scrupule de conscience, le for interne et la discipline confessionnelle, avec le développement des excommunications *latæ sententiæ*. Le succès du *Liber* de Bérenger Frédol fait de lui un témoin notable dans ce mouvement des conceptions pénitentielles.

L'auteur examine successivement : l'excommunication dans l'histoire générale de la discipline pénitentielle, la sentence d'excommunication, les excommunications *latæ sententiæ*, l'interdit, l'absolution. Il décrit avec soin les manuscrits du *Liber de excommunicacione* et dressse le tableau de leur filiation. Une série de fac-similé termine l'ouvrage.

P. Laborderie-Boulou.

Bouchaud (Pierre de), **Les poésies de Michel Ange Buonarroti et de Vittoria Colonna :** *Essai sur la lyrique italienne du XVI^e^ siècle*. Paris, Grasset, 1912. In-8, 268 p. 3 fr. 50.

On trouvera peut-être que M. de B. exagère un peu l'originalité des poésies de Michel Ange et de V. Colonna; à part quelques pièces touchantes ou éloquentes comme les sonnets du premier sur Dante, le style ni les pensées n'en sortent guères du cercle où les lyriques italiens s'étaient enfermés à plaisir. De même, l'amour de la liberté, le ressentiment contre ses oppresseurs ne tenaient pas une aussi grande place qu'il le croit dans l'âme de Michel Ange. Ajoutons, pour en finir avec les chicanes, qu'il jugerait moins sévèrement la poésie amoureuse des Latins s'il l'avait étudiée dans Catulle et dans Virgile aussi bien que dans Ovide, Tibulle et Properce, et qu'il y a (p. 102) quelques lapsus touchant la métrique italienne. Mais à s'éprendre passionnément d'âmes nobles comme celles de la marquise de Pescaire et du

grand sculpteur florentin, il n'y a pas grand mal, surtout aujourd'hui. En outre, il faut songer que M. de B. rend depuis de longues années à la science un service rare; c'est lui certainement qui a contribué davantage à donner le goût de la littérature italienne aux personnes du grand monde. Depuis quinze ans, infatigable comme s'il avait sa vie à gagner, il prête son aide à toutes les sociétés savantes qui la réclament; par ses conférences, dont d'innombrables projections doublent l'attrait et où sa qualité de poète et ses relations sociales attirent quantité d'auditeurs qui ne se dérangeraient pas pour un érudit de profession, par une douzaine de volumes d'une lecture agréable consacrés à nos voisins, il a, à sa manière, autant fait que personne pour l'italianisme. Ajoutons que, s'il ne fouille pas les sujets qu'il traite avec la patience d'un bénédictin, il connaît et met à profit tous les grands travaux de la critique. C'est un des plus distingués de nos amateurs, et il faut souhaiter qu'il poursuive encore longtemps la tâche qu'il s'est donnée.

Charles Dejob.

Gabetti (Giuseppe). **Giovanni Prati**, Milan, Cogliati, 1912. In-8 de viii-466 p. 5 f. 50.

Ce n'est pas la patience qui a manqué à M. G. : il a retrouvé jusqu'aux moindres articles de journaux relatifs à Prati. Ce n'est pas non plus le sens critique; car il ne surfait jamais son auteur; ce n'est pas même la finesse, car il démêle très bien dans Prati ce qui est d'emprunt et ce qui vient du fonds même du poète, alors qu'un observateur superficiel s'y tromperait. Ce qui lui a manqué, c'est la concision. Quatre cent soixante-six pages sur un poète dont le nom ne périra pas mais dont quelques vers ou quelques pièces survivront seuls, c'est vraiment excessif. Sans doute Prati a traversé des époques dramatiques; il a eu ses opinions en littérature et en politique; il a été incarcéré par les Autrichiens à Padoue, éloigné de Venise par Manin, de Florence par Guerrazzi; il fut un moment fort lu, fort goûté. Mais autant il aurait été légitime de rassembler ses titres à l'estime en citant, en analysant les morceaux où se marquent le mieux sa grâce, son imagination rêveuse et brillante, autant il fallait courir sur sa vie qui n'offre au total rien de saillant et ne pas ébaucher la discussion de nombre de théories littéraires qui appelleraient une meilleure occasion. Mais, somme toute, il y a dans l'ouvrage de M. G. les éléments d'un bon travail.

Charles Dejob.

M. Berteval, **Le théâtre d'Ibsen.** Préface du comte Prozor. Paris, Perrin, 1912. Pr. 3 fr. 50.

L'auteur de ce nouvel ouvrage sur Ibsen cite en épigraphe ces paroles

du poète rapportées par le comte Prozor : « Pour bien comprendre mon œuvre, il faut en lire les parties dans leur ordre chronologique ». C'est incontestable. Et, chronologiquement, il résume et commente toutes les pièces depuis « Catilina » jusqu'à « Quand nous nous réveillerons d'entre les morts ». Il n'en est pas moins certain qu'après cela, nous n'avons d'Ibsen qu'une idée encore assez vague. Son théâtre est-il ou non un théâtre d'idées ? Si oui, quelles sont ces idées ? Nulle part nous ne trouvons la synthèse qui nous présente le penseur en sa puissante massivité. Et ces idées, comment le poète s'y est-il pris pour les exposer ? De nouveau, les aperçus ingénieux ne manquent point. Mais nous n'avons même pas en fin de livre une conclusion qui nous dise clairement ce que fut le théâtre d'Ibsen, en quoi consiste son originalité, ni quelle place il tient dans l'histoire du théâtre à la fin du XIXe siècle.

Léon PINEAU.

Maurice BOUCHOR, **Contes.** Paris, A. Colin, 1911. Pr. 1 fr. 25.

L'idée que M. M. Bouchor a eue de transcrire un certain nombre de contes populaires, « les plus belles histoires à lire ou à faire lire aux enfants », je l'ai moi-même longtemps caressée, et si le métier m'eût laissé le loisir de la mettre à exécution, mon édition, certes, différerait beaucoup de la sienne. Lui, il a transcrit en poète : cela n'est point donné à tout le monde. Moi, je l'eusse fait en paysan : je m'en serais tenu ou presque au récit populaire même tel que je l'ai entendu si souvent avec ses expressions pittoresques et ses tournures hardies, où l'on retrouve, en même temps que toute la clarté et la vivacité de l'esprit français, toute la verve un peu rude et libre du véritable esprit gaulois. Eût-ce été un crime d'être fidèle à ce point ? ou même une faute de goût ? Je ne peux pas le croire. Mais, parce que j'aurais procédé autrement, cela ne signifie point que je n'aie eu grand plaisir à relire en la transcription de M. M. Bouchor les aventures de *Peau d'Ane* et du *Petit Poucet* et du *Chat botté* et du *Chaperon rouge*... Et, comme M. Bouchor, je pense qu'un tel recueil devait être « le premier livre classique » de nos enfants.

Léon PINEAU.

Austin DE CROZE, **La chanson populaire de l'île de Corse.** Paris, H. Champion, 1911.

Ce petit livre est tout d'enthousiasme. L'auteur ne s'en cache point et il a raison. En le publiant, dit-il, c'est aussi une dette de reconnaissance qu'il acquitte pour les joies que lui a procurées son séjour de trois ans dans l'île méconnue. Cette Corse qu'il aime tant après l'avoir redoutée comme une terre d'exil, c'en est l'âme qu'il a essayé de fixer telle qu'elle s'exprime en ses naïves chansons. Après quelques pages

sur les Corses, leur histoire, leurs légendes, leur dialecte et leur génie pratique et musical, il nous donne, en les expliquant et commentant, de vieux airs populaires, des chansons politiques à l'ironie mordante, des « nanne » ou berceuses, des sérénades, des chants nuptiaux, des chansons de travail, des « lamenti » et des « voceri » surtout, ces prodigieuses explosions de douleur, d'une douleur qui ignore la résignation passive et qui « mérite d'être interprétée comme un signe de l'énergie et de la vitalité de la « race ». D'autres avant M. Austin de Croze avaient publié de semblables recueils, même de plus complets. Nul ne l'a fait avec plus de sympathie. Les Corses lui en sauront gré, et tous ceux qui s'intéressent à la littérature populaire.

Léon Pineau.

La Touraine, par H. Guerlin (Anthologies illustrées des Provinces françaises). Paris, H. Laurens, in-8°. Prix : 5 fr. — **Bourges**, par G. Hardy et A. Gandilhon (Les Villes d'art célèbres). Paris, H. Laurens, in-8°. Prix : 4 fr. — **Voyage à l'île Majorque**, par Jules Leclercq. Paris, Plon, in-12. Prix : 3 fr. 50. — **La France**, histoire et géographie économiques, t. I, gr. in-8°. Paris, 46, rue de Londres.

M. H. Laurens, l'éditeur d'art, entreprend une nouvelle collection, parmi tant d'autres : celle des Provinces françaises, sous forme d' « anthologies illustrées ». Expliquons-nous. Voici *La Touraine*, pour commencer, la Touraine, cœur de la France, « jardin de la France » comme disaient les Mérovingiens, féconde en monuments, merveilleuse en points de vue provinciaux. Le livre s'ouvre sur une étude générale dûe à la plume de M. Henri Guerlin, où sont examinées en cent pages la nature avec ses aspects pittoresques, avec les questions de race et de sol, et les beautés créés par l'homme, et la vie, c'est-à-dire l'histoire de la région, son art et son industrie. Cette partie, écrite avec adresse et qui donne une vue d'ensemble caractéristique, est suivie d'une seconde, de proportions un peu supérieures, composée de pages choisies dans les livres les plus célèbres des écrivains qui ont connu, conté et décrit la Touraine : de Ronsard à Balzac, de Mme de Sévigné à Théophile Gautier, d'Agrippa d'Aubigné à Victor Hugo, de La Fontaine à Flaubert. Ajoutez une carte d'ensemble et 109 photographies. La collection est dirigée par M. Henry Marcel, et annonce déjà de futurs volumes pour la Bourgogne, l'Auvergne et la Bretagne.

La série des « Villes d'Art », elle, en est à son Le tome. Voici, cette fois, *Bourges* et le Berry (l'abbaye de Noirlac, les châteaux de Meillant et de Valençay.). MM. G. Hardy et A. Gandilhon ont uni leurs compétences et leurs recherches nouvelles pour écrire cette histoire descriptive et apprécier ce foyer d'art. Il est peu de villes plus homogènes que Bourges comme évolution et développement monumental ancien, qui aient conservé plus de vieilles maisons, d'aspects

pittoresques et éloquents. Il en est peu de moins connues, parce qu'elle est en dehors des grandes voies des touristes et d'ailleurs un peu morte à la vie moderne. Elle n'en est que plus attachante à étudier, et ce livre sera un guide précieux pour ceux qui auront cette curiosité de l'aller visiter tout exprès : il est plein de choses, et décrites avec goût ; il est aussi riche en photographies excellentes (124) et heureusement choisies.

M. Jules Leclercq, qui a été au Spitzberg et au Caucase, à Java et au Japon, en Islande et au Mexique, s'est contenté cette fois de *l'Ile Majorque*. Le pays est moins inconnu, mais croyez bien qu'il a su en parler d'une façon qui n'est pas celle que vous connaissez par ailleurs. Ce voyageur a l'œil neuf et l'observation fraîche, cet écrivain formule en style vivant des pensées originales. L'histoire, la nature et les mœurs sont évoquées ici avec autant de relief que de charme, 16 vues photographiques achèvent le côté descriptif du livre.

Citons encore le premier tome d'une série d'études d'histoire et de géographie économiques sur *la France*, rédigées sous la direction de M. Maurice Vitrac, et envisagées surtout au point vue du renseignement rapide, des derniers chiffres, des investigations sociales ou industrielles les plus récentes, mais d'ailleurs avec documents rétrospectifs, bibliographie et dates pour le passé, enfin avec une véritable profusion de photographies. Le défaut du livre, c'est l'inégalité des développements (les « rives provençales » sont de beaucoup les plus étudiées ; les « rives languedociennes » le sont déjà moins, les Pyrénées, le pays Basque, le Massif central, autant n'en pas parler) ; c'est aussi la réclame qui forcément prend place un peu partout à travers le document.

H. de C.

Pierre F. SIMON, **A. Thiers, chef du pouvoir exécutif et président de la République française** (17 février 1871-24 mai 1873). Paris, Cornély, 1911, in-8°, 358 p., 10 fr.

Le 17 février 1871, l'Assemblée nationale avait délégué à Thiers l'exercice des fonctions exécutives. Elle ne l'avait fait qu'en prenant les plus grandes précautions, en réservant, dans les termes les plus exprès, sa propre « souveraineté » et en spécifiant que les pouvoirs de Thiers s'exerceraient sous son contrôle permanent. La situation du chef du pouvoir exécutif paraissait donc inférieure et précaire. En fait, cependant, Thiers imposa ses volontés à l'assemblée, et selon l'expression souvent employée par M. S. — non sans exagération — « loin d'être esclave, il fut dictateur ».

C'est pour essayer de découvrir les raisons de ce désaccord entre la théorie et la pratique, d'expliquer comment, en si peu de temps, la toute puissance de l'assemblée élue fit place à une espèce de gouvernement personnel, que M. S. a écrit son livre. Il l'a composé et rédigé

en juriste, étudiant directement les textes législatifs qui ont fondé et modifié successivement — en général pour les restreindre — les pouvoirs du président de la République. L'origine, l'élaboration, le vote, enfin l'application de chaque loi font l'objet d'un paragraphe spécial, que suit un commentaire détaillé au point de vue de la doctrine et un examen des conséquences théoriques et pratiques. L'auteur s'est efforcé aussi de faire la part des hommes et des circonstances, et il y a en somme assez bien réussi. Le don de faire vivre les personnages lui manque pourtant un peu, et la physionomie de Thiers, qui tient tant de place dans l'histoire parlementaire de cette époque, demeure un peu terne et incolore, malgré les louables efforts de M. S. pour la mettre en valeur.

L'ouvrage, naturellement fondé sur des documents publics, puisque les pièces d'archives postérieures à 1870 ne sont pas accessibles, rendra de bons services aux études de droit constitutionnel et à l'histoire du régime parlementaire. Il est bien composé, bien écrit sauf quelques négligences. C'est un bon travail, que la faculté de droit de Paris a justement récompensé par le prix Rossi en 1909.

R. GUYOT.

— Le troisième et dernier fascicule du tome II du *Logos* (Mohr, 1912, 4 M., p. 265-380) renferme les articles suivants : Eug. KÜHNEMANN (Breslau), *Herder, Kant, Gœthe. Ein Kapitel zur Kulturphilosophie des deutschen Idealismus*. Histoire des rapports d'Herder avec Kant et Gœthe ; on y trouvera tout le détail de la vive polémique entre les deux premiers de ces écrivains à propos des *Idées :* puis, à partir de la p. 290, une belle analyse du génie de Gœthe. Tout cet article n'est d'ailleurs qu'un chapitre de la deuxième édition remaniée d'une *Vie de Herder* parue depuis chez Beck à Munich. — Broder CHRISTIANSEN, *Das ästhetische Urphenomen*. De même que Gœthe voyait toute la plante contenue virtuellement dans la feuille, de même l'auteur trouve dans la tension (*Spannung*) le phénomène primordial de toute activité esthétique. — Léop. ZIEGLER, *Ueber einige Begriffe der « Philosophie der reinen Erfahrung »*. Critique du système d'Avenarius, et, ce qui nous intéresse le plus, sa comparaison, à un moment donné (p. 346) avec celui de Bergson, dont le grand mérite, comme M. Z. le remarque avec justesse, est d'avoir découvert et mis en relief la valeur philosophique de la durée. — Herm. NOHL (Iena), *Die deutsche Bewegung und die idealistischen Systeme*. Ce fragment était destiné à être un paragraphe du tome IV d'une nouvelle édition du *Grundriss der Geschichte der Philosophie* d'Ueberweg-Heinze ; mais ce projet de publication n'aboutit pas. Il s'agit d'une caractéristique du mouvement philosophique inauguré par Schiller et Fichte, et qui se condensa en une nouvelle forme de panthéisme. — Arnold RUGE, *System und Geschichte der Philosophie*. C'est un cours de l'Université d'Heidelberg qui esquisse un essai de philosophie de l'histoire de la philosophie et appuie surtout sur ce fait qu'il faut désormais bien distinguer la philosophie de l'histoire et la logique de la science historique. L'auteur touche aussi à la question, si vivement débattue depuis quelque temps, des limites de l'histoire. — TH. SCH.

L'imprimeur-gérant : ULYSSE ROUCHON.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 20 — 18 mai. — 1912

M. Dieulafoy, **Le Mausolée d'Halicarnasse et le trophée d'Auguste**. Extr. des Mémoires de l'Académie des Inscriptions. Paris, Klincksieck, 1911. In-4°, p. 1-51, fig. 1-15.

D'après D., le rythme « septénaire » et le rapport de 6 à 7 ou de 7 à 6 joueraient un grand rôle dans les cotes des deux édifices. Le trophée d'Auguste dériverait ainsi du Mausolée d'Halicarnasse, dont il serait une transformation lointaine. Les spécialistes sauront gré à l'auteur des efforts qu'il a faits pour élucider ces difficiles questions de proportions et de mesures, auxquelles les Anciens attachaient tant de prix, mais que nous avons quelque peine à bien comprendre aujourd'hui. Les archéologues noteront avec plaisir que D. ne croit pas à l'existence d'une colonne médiane sur les faces du Mausolée.

A. de Ridder.

E. Reisinger, **Kretische Vasenmalerei** vom Kamares-bis zum Palaststil. In-8°, p. 1-51, pl. i-iv. Berlin, Teubner, 1912. Prix, 3 m.

Cet essai de R. sur la céramique crétoise est clairement ordonné, non sans esprit de système et se lit aisément, qualité méritoire dans un sujet difficile et encore mal accessible. L'auteur malheureusement ne paraît pas avoir connu par lui-même et manié de près la plupart

des monuments dont il traite ; de là, sans doute, des simplifications excessives et des partis pris dont la hardiesse ne laisse pas d'être inquiétante. La triple triade d'Evans n'est assurément rien de plus qu'une hypothèse commode et R. a raison de relever bien des contradictions dans cette classification : peut-être cependant aurait-il mieux fait de la conserver provisoirement. De même la chronologie de Fimmen n'est pas infaillible et R. le convainc à bon droit d'erreur sur bien des points, mais il ne propose rien qui vaille mieux et, faute d'une vue d'ensemble, ses positions sont quelque peu en l'air. Du moins a-t-il raison de repousser la singulière idée qu'E. Meyer se fait du rôle joué par Milo et relève-t-il à juste titre l'unité des tombes découvertes par Schliemann dans l'« agora » de l'acropole mycénienne : du fait que les vases découverts dans ces sépultures sont contemporains, il résulte que les « teintes mates », si fréquentes hors de l'Argolide, sont approximativement datées. Enfin R. montre, à tous les stades de son évolution, la diffusion de la céramique crétoise au dehors de l'île et s'efforce de reconnaître les fabriques d'imitation. A tous ces titres, son mémoire mérite d'être lu et ne peut manquer de rendre service aux archéologues.

A. de Ridder.

R. de Lasteyrie, **L'Architecture religieuse en France à l'époque romane : ses origines, son développement.** Paris, A. Picard, 1 v. gr. in-8°, de 750 p. et 731 fig. Prix : 30 fr.

Nous attendions depuis quelque vingt ans ce précieux traité. Nous le savions conçu, arrêté, en genèse, dans l'esprit de l'érudit successeur de Jules Quicherat à cette chaire d'archéologie française de l'Ecole des Chartes qui fut longtemps la seule au monde. Nous escomptions d'avance la sûreté de sa doctrine, l'ampleur de ses informations, le goût artistique de ses appréciations... Et nous trouvions qu'il tardait beaucoup à paraître. C'est que, ne se jugeant jamais suffisamment informé, suivant avec un intérêt passionné les recherches nouvelles écloses un peu partout, soit en émulation de son enseignement, soit par la curiosité universelle qui depuis quelque temps s'est reprise à nos vieux monuments si longtemps dédaignés, il attendait toujours avant de conclure, avant d'établir, dans des termes aussi définitifs que peut les comporter un pareil sujet, les théories, les observations, les décisions que nous lui demandions. C'est aussi, chose facile à comprendre, qu'il préférait attendre l'heure où, débarrassé de l'enseignement immédiat, il pourrait voir de plus haut l'œuvre de sa vie et s'adresser tout d'un coup, en une magnifique leçon dernière, à ses trente générations d'élèves.

C'est à elles, dit-il, mais d'ailleurs à la mémoire de Quicherat, qu'il dédierait son livre « s'il était digne de faire l'objet d'une dédicace ». Mais il a beau nous en parler comme d'un ouvrage modeste

et spécial, substance de ses simples leçons, nous savons que nous possédons là enfin une monographie complète, étendue, et plus capable que tout autre essai ou manuel déjà paru, de défendre la gloire de notre architecture nationale, d'en évoquer l'éloquence, d'en propager l'étude.

Il l'a, du reste, traitée dans des proportions qui ne laissent rien à désirer. Il était juste, il était essentiel de consacrer tout un premier volume de 750 p. à la seule époque romane, trop facilement négligée, trop instinctivement sacrifiée à la gothique, dont les spécimens, naturellement, frappent davantage la foule et sont plus nombreux. Le XII[e] siècle en particulier, qui vit le plus magnifique épanouissement de ce style, mérite à lui seul une monographie. Mais, pour être complète et vraiment significative, cette monographie doit comprendre l'histoire des origines de l'art roman, et au besoin, car tant de monuments précurseurs ont disparu, celle des édifices similaires éclos en Italie, en Orient, en Afrique...; elle doit également en suivre l'influence hors de nos frontières. Elle doit d'ailleurs et enfin recueillir par la photographie le plus d'exemples topiques possible à l'appui de ses descriptions, de ses démonstrations, de ses discussions critiques.

Je ne crois pas qu'il soit aisé de trouver encore quelque chose à désirer dans l'ouvrage de M. de Lasteyrie. D'autant qu'il est complet en un autre sens encore, celui de la bibliographie et de la critique générale du sujet. Je veux dire que son enseignement, et son mode particulier de traiter les mille questions soulevées à chaque pas, n'a rien de la sécheresse dogmatique de tant de manuels. Il dit son avis, son opinion, son jugement, mais après avoir admis à la discussion et soigneusement indiqué les théories, les recherches, les jugements des autres. Il ne s'appuie d'ailleurs pas au hasard sur les textes : il les examine et les commente. Et sans doute on dira que ceci est d'une méthode normale, élémentaire, et le moins qu'il pût faire... Croyez qu'elle n'est pas si couramment appliquée que cela.

Voici les divisions essentielles du livre : il ne peut être question ici de l'examiner de plus près. Tout au plus insisterai-je sur les pages où sont exposées les questions des voûtes et celles de la classification des écoles romanes (tout en faisant remarquer l'insuffisance du classement imaginé par Quicherat, je suis bien aise de constater qu'il en adopte un fort peu éloigné, du moins des conclusions auxquelles cet esprit si vigoureux et si clair était arrivé dans les dernières années de sa vie). Donc M. de Lasteyrie commence son étude aux origines du christianisme et à ses premières églises en Gaule. Il suit l'architecture chrétienne à travers les basiliques italiennes, orientales et africaines. Il en montre d'ailleurs la formation en remontant aux basiliques civiles et privées des Romains et en étudiant de très près leur intéressante complexité. Les édifices en rotonde et à coupole sont l'objet d'un chapitre spécial. Puis voici les églises encore existantes, ou dont

nous avons des documents graphiques, de l'époque carolingienne, avec leurs éléments constitutifs et ornementaux; voici la renaissance de l'art avec l'époque romane, et alors l'examen minutieux des plans, des formes, des éléments constitutifs de la construction; voici, après cette enquête technique, la revue des monuments laissés par le temps à notre admiration, à travers les écoles régionales les plus caractéristiquement délimitées : Provence, Bourgogne, Auvergne, Poitou, Aquitaine (c'est-à-dire surtout les églises à coupoles), Normandie, Pays du Rhin, Ile de France.

Enfin, cinq chapitres, non des moins artistiques, sont consacrés à la décoration des églises romanes, à la sculpture d'ornement qu'on y étudie, à la statuaire parmi les différentes écoles, aux accessoires des églises : autels, piscines, tombeaux... L'illustration la plus abondante (731 reproductions), parfois inédite, et une bien utile table alphabétique, complètent cet ouvrage dont il est à peine suffisant de dire qu'il fait le plus grand honneur à son auteur.

Henri DE CURZON.

Charles W. CABEEN, **L'influence de Giambattista Marino** sur la littérature française dans la première moitié du XVII^e siècle. Paris, Hachette, 1904, 8°, p. 163.

Georges COLLAS. Un poète protecteur des lettres au XVII^e siècle, **Jean Chapelain**, 1595-1674. Étude historique et littéraire d'après des documents inédits. Paris, Perrin, 1912, 8°, p. 525. Fr. 7,50.

M. v. WEDDERKOP. **Neue Wege zur französischen Literatur.** XVII. und XVIII. Jahrhundert. Ein Führer für moderne Leser. Berlin, Curtius, 1912. 8°, p. 359. Mk. 3,50.

Il est un peu tard pour parler de l'étude de M. Cabeen, mais elle ne nous a pas été adressée plus tôt. L'auteur n'admet pas la thèse ordinaire des historiens de la littérature attribuant au cavalier Marin une influence réelle sur la préciosité du XVII^e siècle commençant. Pour lui, l'évolution de la poésie française a obéi à ce moment à de tout autres lois que la littérature italienne du secentismo, dernier rayon tremblant et affaibli de la Renaissance. Les poètes ou prosateurs français qu'il passe en revue, Balzac, Voiture, Théophile, Saint-Amant offrent tous, et dans leur tempérament et dans leurs œuvres, des divergences si profondes avec la poésie sensuelle et le talent tout formel de Marino qu'ils devaient échapper à l'action de cet étranger. On ne saurait pourtant oublier qu'il passa huit ans à Paris, dans une cour alors toute italienne. Le raisonnement de M. C. pourra paraître contestable : car toutes les différences d'humeur et de goût qu'il signale dans nos écrivains n'empêcheront pas qu'ils n'aient été sensibles aux séductions de style de l'Italien et cherché à les reproduire. Une comparaison poussée dans le détail eût autorisé des conclusions peut-être opposées, en tout cas plus précises ; M. C. s'est borné trop souvent à des généralités, à de lointaines analogies ; sauf pour le

Pyrame et Thisbé de Théophile, il n'a guère essayé ce rapprochement qui s'imposait. Il s'est contenté de nous donner d'assez nombreuses citations des poésies de Marino, de l'*Adone* en particulier, nous laissant le soin de vérifier nous-mêmes si nos auteurs s'en sont véritablement inspirés. Il n'a donc réuni que des matériaux, et encore bien insuffisants, pour une étude de l'influence de Marino, plus qu'il n'a effectivement étudié cette influence. M. C. est étranger (le style de sa dissertation le révèle déjà); il était difficile de lui demander de ne nous apporter que des documents nouveaux, mais il eût pu, semble-t-il, après avoir pratiqué l'œuvre de Marino et étudié l'auteur d'après les recherches de l'érudition italienne, nous donner une enquête plus approfondie.

II. Malgré le gros volume qu'il lui a consacré, M. Collas se défend d'avoir voulu réhabiliter Chapelain; il a estimé seulement que la place qu'il avait tenue dans notre littérature méritait une étude approfondie, et comme la matière était touffue, les documents abondants, le biographe scrupuleux, son travail a pris des proportions qui pourront ne pas sembler à chacun en rapport avec l'importance du personnage. M. C. en a suivi la biographie, en faisant de fréquents emprunts à la correspondance publiée par Tamizey de Larroque et y ajoutant lui-même des renseignements inédits. Pour lui Chapelain est avant tout un esprit curieux, toujours avide d'apprendre, et non seulement en littérature, mais aussi dans le domaine de la science et de la politique; sa vaste érudition le met en correspondance avec les savants européens les plus autorisés, et il se fait volontiers le *nouvellier* de ses amis et de ses protecteurs. M. C. l'a bien situé au milieu de ses contemporains et signalé les influences qu'il a subies jusqu'au moment où il devint lui-même une autorité; on lira au second chapitre du livre un joli portrait du critique et une vivante description de son cabinet, de sa bibliothèque, de son entourage. M. C., s'il se défend de tenter une réhabilitation de Chapelain, lui est du moins très sympathique; il s'est attaché à le laver des reproches d'avarice et de négligence dans la tenue que les contemporains lui adressèrent, et il met justement en lumière son patriotisme et son dévouement à ses amis; ce qu'il ne lui pardonne pas, c'est une lâche indulgence pour les talents médiocres. La faveur de Richelieu, son rôle essentiel dans l'Académie naissante, sa réputation croissante de critique bien informé désignèrent Chapelain à l'attention de Colbert comme le conseiller naturel dans la dispensation des faveurs royales aux gens de lettres et aux savants. Cette partie de l'étude de M. C. est d'un grand intérêt et méritait le soin qu'il y a apporté. Il a bien fait voir quelle fut la part exacte de Chapelain dans cette collaboration et comment Colbert se libéra assez vite de son consultant pour les gratifications accordées aux nationaux; pour les étrangers au contraire

le rôle de Chapelain fut plus durable et il resta longtemps l'intermédiaire nécessaire entre les savants d'Europe et le ministre qui ne cherchait d'ailleurs à faire de ses largesses qu'un instrument politique. M. C. a écrit là un utile chapitre qui complète et parfois rectifie le tableau tracé par les historiens de Louis XIV. Quant à l'œuvre critique ou poétique de Chapelain, qui est analysée à sa place au cours de la biographie, il faut bien reconnaître qu'elle est fastidieuse, même éclairée par le commentaire pénétrant et alerte de son biographe. Malgré l'excellente excuse qu'il peut nous donner de ses investigations minutieuses, qu'après tout Chapelain est un des premiers ouvriers du classicisme, ses dissertations sur l'*Adone*, sur le *Cid*, ses préfaces sur le poème épique, toutes ces élucubrations, sauf le *Dialogue sur la lecture des vieux romans*, sont d'un parfait pédantisme; mais M. C. était trop consciencieux pour passer rapidement sur ce fatras. Avec le même scrupule il a disserté sur les défauts de la *Pucelle* et s'il était bien forcé d'accabler Chapelain, il l'a fait sans trop de cruauté, mais non sans quelque longueur. Le copieux appendice bibliographique [1] témoignera de la patience avec laquelle l'auteur a étudié une figure justement oubliée, mais qui joua du moins pendant quelque temps un rôle de premier plan. Dans un volume consacré à un auteur dont les relations furent si variées, un index eût été fort utile.

III. De quel intérêt peut être encore pour le grand public allemand la littérature de notre XVII^e et XVIII^e siècle? M. v. Wedderkop qui s'est posé cette question a cru rendre service à ses compatriotes en leur signalant les œuvres qui méritent de retenir leur attention. Il a estimé avec raison que le choix devait être restreint à celles qui sont le plus représentatives de l'esprit français. Mais parce que toutes les œuvres où on a voulu voir la réalisation la plus complète de l'idéal classique lui paraissent en contradiction avec cet esprit français, il rejette dédaigneusement les plus grands noms, Corneille et Racine, Bossuet et Molière (car Molière lui-même n'est pas français, il est lourd et sans verve); il ne veut s'adresser qu'aux représentants des genres secondaires. Il ne retient ainsi que quelques romans, quelques comédies, deux poètes, deux auteurs de maximes, s'arrête plus longuement aux mémorialistes et termine par l'examen de l'œuvre de Lafontaine et de Voltaire[1]. Il était juste de signaler à des lecteurs allemands des œuvres originales de second plan et qui certainement ne leur sont pas familières, telles que la *Princesse de Clèves* ou même le *Roman bour-*

1. Il y a une édition plus complète des *Mémoires* de Ch. Perrault, c'est celle de M. Bonnefon (Paris, Laurent, 1909) d'après le ms. autographe qui avait échappé à P. Lacroix. Je me permets aussi de signaler à M. C. l'étude de M. A. Bernhard *die Parodie « Chapelain décoiffé »* (Leipzig, 1910). — P. 88, écrire plutôt Banér que *Banier*, et lire Beuthen, au lieu de *Benthen*.

geois de Furetière, de leur faire mieux connaître Diderot, Duclos, l'abbé Voisenon, ou encore Regnard et Marivaux, de les renseigner, ne fût-ce que hâtivement, sur Tallemant, Hamilton, le président de Brosses, Marmontel ; mais des Français liront avec stupéfaction que la *Métromanie* est le chef-d'œuvre de notre art comique, que Piron doit être mis au-dessus de Molière, qu'il faut voir dans Benserade un modèle d'élégance, dans Parny un poète éclipsant André Chénier ; ils trouveront aussi outrés les éloges décernés au *Thémidore* de Godard d'Aucourt, aux *Mémoires* de Lauzun, et surtout ils protesteront au nom du bon goût contre la prétention d'exhumer pour des *lecteurs modernes* la *Pucelle* de Voltaire. M. v. W. dit quelque part qu'une race reste toujours par quelque côté impénétrable à l'autre; son livre ne le prouve que trop, et à côté de justes appréciations il est plein d'hérésies et d'injustices, sans parler des sévérités ordinaires où un Germain se croit tenu en parlant des Latins. Le désir de quitter les sentiers battus, de rompre avec les classifications des histoires littéraires ou les traditions de l'enseignement de l'école lui a fait trop souvent outrer sa pensée pour relever ici toutes ses exagérations ; mais malgré ce qu'il y a d'exact dans ses articles, il est bon d'avertir les lecteurs qui le prendront pour guide que l'esprit français n'est pas complètement représenté par les œuvres qu'il lui a plu d'en donner comme la quintessence. Pour notre propre public le livre ne peut avoir qu'un intérêt secondaire; néanmoins il pourra faire son profit çà et là de telle remarque sur le degré d'estime que nos auteurs ont conservée en Allemagne ou de tel rapprochement qu'ils ont suggéré au critique ; j'en cite quelques-uns : Diderot et Hoffmann, le président de Brosses et Gœthe en Italie, et un autre au moins inattendu, le Voltaire des contes en vers et Wilhelm Busch [1].

L. Roustan.

François Rousseau, **Mémoires du Président Hénault**. Nouvelle édition complétée, corrigée et annotée. Paris, Hachette, 1911, in-8°, p. 457. Fr. 10.

L'édition des *Mémoires* du Président Hénault donnée en 1855 par le baron de Vigan présentait d'assez importantes lacunes que M. Rousseau vient de combler. Nous avons seulement à parler ici de ces additions tirées des archives de la Ferté-Macé et comparées avec d'autres manuscrits. Elles comprennent d'abord des morceaux détachés, insérés dans le texte des *Mémoires*, tels que le récit des derniers moments du cardinal Dubois, celui de la disgrâce du duc de Bourbon, de l'af-

1. P. 25, l'*Art poétique* de Boileau a quatre et non pas *trois* chants ; p. 57, d'Urfé doit être appelé marquis, non *baron* ; p. 71, le *Roman bourgeois* est antérieur de *douze ans* à la *Princesse de Clèves* ; p. 93, le *Neveu de Rameau* parut en allemand en 1805, non en *1804*, et la première édition française est de 1821, non *1823* ; p. 162, écrire Chaulieu, La Fare, au lieu de *Chaulien*, *La Farre* ; p. 250, lire tant, non *tout* ; enfin dans les citations les vers faux sont trop fréquents.

faire du duc de la Force ; puis des passages plus considérables publiés en appendice. Sauf quelques pages sur le renvoi de Villeroy, gouverneur de Louis XV, ils se rapportent tous à la vie professionnelle du Président et retracent les difficultés survenues entre le Parlement hostile à Law et le Régent qui fit transférer les chambres à Pontoise en 1720. Les affaires d'église augmentèrent encore le désaccord entre les deux pouvoirs, et Hénault nous a fidèlement présenté, en le suivant jour par jour, de démarche en démarche, le rôle de sa compagnie dans ces négociations laborieuses ; il a raconté avec non moins de minutie la suite du conflit qui sépara le Parlement et le roi de 1731 à 1732, toujours à propos de la constitution *Unigenitus*. M. R. ne s'est pas contenté de nous donner un texte plus complet, il a corrigé aussi celui de l'ancienne édition et l'a éclairé par de très utiles notes biographiques qu'appelait la foule des noms propres remplissant chaque page des *Mémoires* ; l'index qui termine le volume sera également le bienvenu.

L. R.

E. Longuemare, **Bossuet et la Société française** sous le règne de Louis XIV. Paris, Bloud, 1910, in-16, p. 284. Fr. 3,50.

La critique moderne nous a depuis longtemps habitués à voir dans les œuvres classiques, en dépit de leur profond caractère de généralité et d'impersonnalité, un reflet du milieu social contemporain, mais elle ne l'avait pas encore tenté pour l'œuvre oratoire de Bossuet. M. Longuemare a voulu préciser à son tour l'actualité du grand sermonnaire et chez celui qui fut avant tout un théologien et un dogmatiste découvrir un observateur attentif de son siècle, un moraliste qui, malgré la haute portée de ses leçons, est toujours préoccupé des vices et des travers de son temps, des injustices et des dangers de l'état social du monde où il vit. L'auteur a donc commenté sa parole avec l'aide des abondants témoignages que les correspondances, les mémoires, les peintures des moralistes purs et la foule des documents de tout genre nous livrent sur le xvii[e] siècle. Bossuet fut pendant dix ans le prédicateur de la cour, pendant dix ans précepteur du dauphin : c'est naturellement la cour, le roi, les courtisans, la famille royale, les maîtresses et les favorites que M. L. devait étudier. Il a écrit des pages solides et pénétrantes pour interpréter les grands morceaux d'apparat que furent les oraisons funèbres et aussi les sermons plus familiers. Des huit chapitres qui constituent dans son livre cette analyse historique de l'œuvre de l'orateur sacré, quatre sont ainsi consacrés au monde de Versailles ; il faudrait y joindre encore celui dont les jeunes filles font l'objet et où M. L. a habilement groupé tout ce qu'ont suggéré à Bossuet la question du mariage dans la noblesse et le régime des couvents, si souvent l'asile des filles de grandes familles. A la vie brillante des courtisans s'oppose la misère

des humbles, et la grandeur du péril social qu'avaient engendré un luxe excessif et un régime de privilèges a été saisie par le prédicateur avec un véritable don de prophétie. Les deux derniers chapitres du volume traitent des libertins et des beaux esprits ; l'un examine l'attitude de Bossuet à l'égard de l'incrédulité de son temps que le critique nous semble s'exagérer, l'autre passe en revue ses jugements sur la littérature, la philosophie et surtout le théâtre. Si M. L. fait une place aux incrédules, il semble qu'il en devait une aussi aux hérétiques et ne pouvait négliger les protestants ; sans aborder une discussion théologique, il y avait nécessité de ne pas les isoler du milieu social que l'auteur a voulu retracer et de nous montrer le rôle de Bossuet à leur égard.

Il suffira d'avoir indiqué le dessin du livre de M. L. pour permettre de juger de l'intérêt et de la nouveauté du point de vue de l'auteur. La thèse est juste en principe : il est certain que les développements de Bossuet reposent sur un fond d'observation réelle qui devant les auditeurs leur donnait toute leur portée. Mais jusqu'à quel degré y a-t-il eu chez lui la préoccupation tacite, mais précise, d'un cas concret? a-t-il, chaque fois que le prétend M. L., visé telles mœurs ou tel personnage? c'est souvent délicat de l'affirmer, et bien qu'il ait fait beaucoup de réserves, l'auteur n'échappera pas toujours au reproche d'avoir sollicité les textes. La critique de Bossuet nous apparaît souvent trop générale, trop commandée par les habitudes de la chaire pour justifier tous les rapprochements découverts par M. L., si intéressants qu'ils soient. En tout cas, il eût été utile de mieux indiquer les références, il n'y a pas dans tout le livre une seule note qui nous reporte au texte même de Bossuet et permette le contrôle [1].

L. R.

Émil Jacobs, **Briefe Friedrichs des Grossen an Thieriot**. Berlin, Weidmann, 1912 (Mitteilungen aus der Königlichen Bibliothek). In-4°, p. 44, mk. 3.

On sait que Thieriot, l'ami de jeunesse de Voltaire, fut depuis 1736 jusqu'à sa mort (1772), avec dix-huit ans d'interruption, il est vrai, l'agent qu'avait choisi Frédéric II pour le tenir au courant des productions littéraires de la France et pourvoir aux achats de livres destinés à sa bibliothèque. Le roi d'ailleurs le chargeait de toutes sortes de commissions, visites aux gens de lettres, démarches auprès de Vol-

1. P. 104, M. G. Michaut (*la Bérénice de Racine*, 1907) a fait justice de la légende du choix de *Bérénice* suggéré par Madame à Corneille et à Racine; p. 107, Élisabeth-Charlotte *de Bavière* : on sait qu'elle était fille de l'électeur palatin, il y a eu confusion avec la Dauphine, Anne-Marie, princesse de Bavière; p. 110, nous la vîmes *desséchée*, il faut lire : séchée; p. 154, il y a d'autres preuves (M. Griselle l'a récemment démontré) que « la doctrine et le style », pour rendre à Fénelon le *sermon destiné aux religieuses de Saint-Cyr*; p. 219, Théophile, mort en 1626, n'est pas des libertins que pouvait poursuivre Bossuet; p. 272, écrire Bausset, non *Beausset*.

taire, et même envois de fromages frais. Les lettres de Frédéric à son factotum, conservées dans un manuscrit de la Bibliothèque royale et qui étaient, à l'exception d'une seule, restées inédites jusqu'à ce jour, ont été publiées par M. Jacobs. Il y en avait 35 ; toutes sont très courtes, simples billets plutôt que véritables lettres ; pour la plupart elles ont été écrites par Jordan, mais augmentées de post-scriptums de la main du roi, souvent d'une forme savoureuse. Elles nous renseignent précieusement sur l'intérêt si vif que portait Frédéric à nos écrivains, à Rollin, à Fontenelle, Gresset, Bernard, et surtout à Voltaire. L'éditeur les a pourvues de notes identifiant la plupart des ouvrages nommés dans la correspondance et restés en grande partie dans les bibliothèques des divers palais et châteaux de Potsdam ; son introduction nous donne aussi l'essentiel sur la personne de Thieriot et ses relations avec Frédéric II. Les lettres de Thieriot au roi semblent perdues ; quelques-unes sont conservées dans les archives de la maison royale. M. J. en a reproduit deux se rapportant à l'objet de son édition. Il faut se féliciter d'autant plus de ce complément d'information sur les rapports de Frédéric II avec notre histoire littéraire que cette publication dont le bi-centenaire du grand roi a été l'occasion, ne doit pas rester la dernière ; la direction de la Bibliothèque royale a promis de rendre accessibles au public d'autres intéressants documents qu'elle renferme.

L. R.

Faguet (Emile), **Rousseau contre Molière**. Paris, Soc. franç. d'impr. et de librairie, s. d. [Le livre a été achevé en novembre 1910]. In-18 de 343 p.

Naturellement, dans un sujet aussi connu, M. F. est obligé de répéter bien des arguments déjà produits; mais les aperçus originaux y abondent (v. sur l'abnégation de Philinte, p. 43-7 ; la brillante analyse du *Philinte* de Fabre d'Églantine, p. 51-79; le parallèle entre Rousseau et Alceste en qui Jean-Jacques reconnait avec colère ses propres défauts, p. 82-4) ; d'ailleurs, ce qui piquera bien autrement la curiosité du lecteur, une sorte d'animosité contre Molière anime tout le livre. M. F., qui sent profondément le mal que la rupture avec nos traditions morales a fait à la France en veut plus qu'il ne convient à Molière de n'avoir pas été de tout point pénétré de ces traditions.

A certain égard, il a raison : Molière n'a pas compris la sainteté du mariage, mais c'est seulement l'effet de sa vie de comédien et c'est uniquement à ce propos qu'on peut dire (p. 178) que *son esprit était plus délicat que sa conscience*. M. F. dit qu'il n'attaquait que les travers, les ridicules, ou du moins que les vices chez lui ne sont punis que par l'intervention surnaturelle de Dieu ou invraisemblable du roi ; mais Argan, Philaminte, Jourdain se tirent aussi fort bien d'affaire ; Molière sait qu'ici-bas trop souvent le seul châtiment du vice est

dans sa propre corruption ; en revanche jamais personne n'avait montré avec la même profondeur l'effrayant chemin qu'un simple travers fait faire à l'honnête homme qui ne l'a pas combattu : Oronte, un galant homme, appuie lâchement une calomnie semée contre Alceste ; Jourdain, le plus rangé des maris, veut séduire une marquise ; Don Juan brave encore les coups d'épée, mais il en est déjà à mettre de force ses habits sur le dos de Sganarelle quand il y a un coup d'arquebuse à recevoir. M. F. assure que Molière n'admet la piété que chez ceux *qui ont tellement la pudeur de l'étaler qu'ils ne la montrent même pas*, de peur de *faire un reproche secret mais visible à ceux qui ne pratiquent point ; car enfin confesser, c'est professer et professer c'est censurer ceux qui ne professent pas* (p. 226) ; mais Cléante dit tout différemment des vrais dévots : « C'est par leurs actions qu'ils reprennent les nôtres ; on les voit, pour tous soins, se mêler de bien vivre. » Donc Molière autorise le reproche muet mais visible. M. F. fait spirituellement remarquer que les réflexions religieuses ne se rencontrent pas chez Molière là où le sujet les appellerait (p. 219) ; il oublie ce qu'il a dit ailleurs, que le XVII^e siècle ne les trouvait point à leur place dans la comédie et qu'il obligea Corneille à faire parler Polyeucte encore plus en spiritualiste qu'en chrétien. Quant au patriotisme, qui sait si l'indulgence de Molière pour les fredaines de Jupiter ne tient pas en partie à l'idolâtrie pour le roi qui faisait trembler l'Europe ?

M. F. va jusqu'à dire que Molière a « incontestablement détourné les hommes de tout effort vers la vertu et de tout goût pour elle, très convaincu du reste à ce qu'il semble que les hommes n'en ont nul besoin » (p. 235) et que « la recherche du sublime est toujours ridicule » (p. 237). « N'ayez aucun idéal et n'ayez aucune qualité supérieure, c'est la maxime même qui ressort de son théâtre tout entier. Une société qui se règlerait sur Molière..... serait d'assez bon sens, mais serait la plus plate des sociétés qu'on eût jamais vues » (p. 237).

Voilà un jugement qui eût surpris, non pas seulement A. de Musset, mais le janséniste Boileau ! Il se couronne d'une boutade : en regard du bohême romanesque que fut Rousseau, Molière est un *épicier de génie* (p. 338) ; car il ne s'inspire que de la façon moyenne de penser et de sentir des Français de son temps (p. 336). La preuve du contraire est dans l'énergie avec laquelle Molière attaqua la débauche systématique et l'hypocrisie à une époque où le commun des hommes ne prévoyait point qu'elles minaient la monarchie ; ce n'est pas sous la dictée du siècle qu'il a écrit Don Juan et Tartuffe ; c'est sous la dictée d'une inspiration prophétique.

Quelques paroles d'amer scepticisme expliquent, excusent la sévérité de M. F. Il croit que *c'est par les parties les plus médiocres, sinon les plus misérables, de leur intellect, que les grands écrivains se font une clientèle posthume* (p. 236) ; que la littérature est peut-être

impuissante à moraliser et que le fond de la comédie est *la cruauté des hommes civilisés*; qu'elle perd son *prétexte honnête* quand elle déverse son mépris sur les scélérats sans les corriger. Cette amertume trahit de nobles souffrances; et c'est une bonne fortune pour une nation qu'un homme comme M. F. souffre à ce point de ses maux; mais il ne faut pas venger les principes sur ceux qui les ont au total servis dans la mesure où leur art le comportait alors; mieux vaudrait attaquer les défaillances de l'heure présente et ce n'est pas le courage qui manquerait à l'homme qui déclare ne pas douter qu'actuellement la plupart des professeurs français vantent Corneille pour avoir dans sa Camille glorifié l'anti-patriotisme (p. 184). Sans aller jusqu'à cette hyperbole, on trouverait de nos jours des détracteurs de l'idéal beaucoup moins hypothétiques que Molière.

Charles Dejob.

Jean Audouard. **Trois lettres inédites de l'Ami des hommes.** Paris, Picard, 1912; in-8° raisin, 17 pages.
— **Généalogie de la maison de Bruny,** in-8°, raisin, 1912, 52 pages.

Les *trois lettres* sont adressées par le marquis de Mirabeau aux procureurs du pays de Provence. Leur mérite est de dépeindre sous un jour exact et bien vivant le tempérament, le caractère, de cette individualité puissante, si goûtée à partir de 1757, connue seulement des érudits aujourd'hui. — Quiconque s'intéresse à l'École physiocratique puisera dans cet opuscule quelques détails de première main.

Dans la seconde plaquette, l'auteur qui entreprend de nous faire connaître les anciennes familles de Provence, débute par cette maison de Bruny d'Entrecasteaux qui fournit au Parlement d'Aix plusieurs magistrats et à notre flotte l'illustre marin de ce nom. Nous n'insistons pas sur les précieux détails que l'historien du droit peut glaner dans ces monographies familiales.

Pierre Laborderie.

Abrégé de l'histoire des infortunes du Dauphin. Introduction et notes explicatives par Henri Provins et Otto Friedrichs. Paris, Daragon, 1911, in-8°, xxxviii-417 p. (illustré), 15 fr.

Otto Friedrichs, **Brelan d'Adversaires.** Paris, Daragon, 1911, 407 p., in-8°, 5 fr.

L'affaire Naundorff. Le Rapport de M. Boissy d'Anglas, Sénateur, commenté et réfuté par François Laurentie. Paris, Emile Paul, 1911, in-8°, vii-189 p.

On connaît l'extraordinaire roman publié en 1836 par Naundorff et qui a été déjà reproduit récemment par MM. Vitrac et Galopin. MM. Friedrichs et Provins le réimpriment avec soin, en y ajoutant toutes sortes de « documents » dont beaucoup proviennent de la fameuse agence Bourbon-Leblanc. Bien entendu, aucun de ces textes n'est l'objet d'un examen critique. Les éditeurs emploient le procédé des apologistes et des hagiographes; ils partent d'un récit considéré

par eux, *a priori*, comme l'expression de la vérité et tout leur effort consiste à y apporter des confirmations, prises de toutes mains. Cela n'a rien de commun avec la recherche historique proprement dite.

Le « brelan d'adversaires » de M. Friedrichs est un *poker*. A propos d'une pièce de théâtre (car les dramaturges n'ont pas manqué d'exploiter l'engouement du grand public pour la « question » Louis XVII), quatre écrivains, MM. Georges Montorgueil, Henri Rochefort, Ernest Daudet et Paul Gaulot ont traité des descendants de Naundorff et leurs partisans avec une irrévérence plus ou moins accentuée, qui a choqué M. F., défenseur officieux du « prétendant ». Il a répondu aux articles parus. Les journaux intéressés ont refusé d'insérer, et l'ont réduit à publier lui-même ses réponses. Elles font un assez gros volume, parfois assez divertissant par le ton de la polémique (M. E. Daudet est fort mal accommodé, frappé d'arguments *ad hominem* et traité d' « apôtre orléâne »!), mais bien mal construit et fort peu démonstratif. Ce sont une fois de plus, les racontars de Gruau (de la Barre), de Morel (de Saint-Didier) et autres « historiens ». A noter, entre autres « témoignages » l' « aveu » de Barras qui aurait dit : « Louis XVII vit », en 1803, à Bruxelles, devant une marquise (?) de Broglio Solari, femme du ministre de Venise (!) dans cette ville, laquelle atteste ce propos quarante-deux ans après. Et tout est à l'avenant !

Les descendants de Naundorff ont voulu, il y a quelques temps, réclamer la qualité de Français par la voie, un peu inattendue, d'une pétition adressée au Sénat. La Commission compétente a chargé du rapport M. Boissy d'Anglas, qui paraît d'ailleurs avoir connu d'avance, sinon inspiré la démarche des « princes », et qui a conclu à l'admission de leur requête. Son rapport est un plaidoyer pour la survivance de Louis XVII et l'identité de Naundorff avec le fils de Louis XVI. Il est si rempli d'erreurs (le texte même des lois sur l'état civil en vigueur en 1795 est inexactement reproduit) et porte la marque d'une crédulité si peu avertie que le Sénat, après en avoir entendu la lecture, a passé à l'ordre du jour à la presque unanimité. M. F. Laurentie n'a pas eu de peine à signaler par son commentaire, qui suit le texte pas à pas, toutes les faiblesses, les incertitudes, les contradictions de ce rapport où les Naundorfistes avaient essayé de réunir en faisceau leurs meilleures « preuves ». On trouverait même cette démonstration un peu trop appuyée, si l'on ne songeait à la foi robuste des adversaires de M. Laurentie. Bien qu'il y ait eu, depuis, des révélations accablantes pour Naundorff, aujourd'hui reconnu comme un déserteur westphalien nommé Werg, les ayants-droit du pseudo-Louis XVII n'en poursuivent pas moins leurs revendications, par la voie judiciaire, dit-on. Sera-ce la fin de toute cette littérature ? On le souhaiterait, sans oser l'espérer.

R. G.

Lettres du baron de Castelnau, officier de carabiniers (1728-1793), publiées par le baron de Blay de Gaïx, préface de M. A. Chuquet. Paris, Champion (Bibl. de la Révolution et de l'Empire, t. V), in-8°. 1911, 372 p., 3 fr. 50.

Ces lettres sont intéressantes. L'auteur les a écrites pendant la guerre de Sept ans, où il a fait, dans un régiment de carabiniers, les campagnes de l'armée du Rhin, puis dans les diverses garnisons où il a passé jusqu'à sa retraite en 1789. Ce n'est pas un mécontent ni un pessimiste, mais il ouvre les yeux, et comme il dit, sa tête reste froide même devant l'ennemi; il voit donc la mauvaise conduite de la guerre, la sottise des généraux, et il l'indique, sans appuyer. Il dépeint bien en quelques traits, la vie de camp et de garnison, où l'on s'ennuie souvent, quoique avec bonne humeur. Il nous raconte tout au long l'histoire, très romanesque et traversée à souhait, de ses amours et de son mariage; sans déclamation du reste ni grands sentiments. Ce cadet de Languedoc n'a sûrement pas lu la *Nouvelle Héloïse;* c'est incroyable à quel degré il est peu de son siècle, bien qu'il se dise « philosophe ». Visiblement, sa tête est fermée aux idées nouvelles, encore qu'il se soit marié après sommations judiciaires à son beau-père futur, un avocat angevin de la vieille roche. Cet état d'esprit de gentilhomme de province est peut-être ce qu'il y a de plus frappant dans les lettres du baron de Castelnau. Cela seul valait une publication. L'éditeur, qui s'est fort bien acquitté de sa tâche, a joint aux lettres une sorte de testament moral du baron de Gaïx, frère aîné de Castelnau ; c'est un recueil de préceptes destiné à ses enfants, fort élevé de ton, et curieux aussi par certaines nuances, notamment le soin pris de justifier assez longuement aux yeux des cadets le droit d'aînesse suivant la coutume du Languedoc. Le baron de Castelnau suivit les Vendéens lors de l'insurrection de 1793, tandis que son fils servait dans l'armée du Rhin. Il fut arrêté et exécuté à Angers. Sa fille mourut aussi sur l'échafaud. C'est à ce titre qu'on a pu faire figurer ses lettres dans une collection relative à la Révolution et à l'Empire. Malheureusement sa correspondance ne se rapporte pas à cette période. Il est fâcheux que M. de Blay de Gaïx n'ait pas fait de recherches sur cette partie de la vie de son héros. Tel quel, son recueil se lit avec plaisir et avec profit.

R. G.

Mis de Roux, **La Révolution à Poitiers et dans la Vienne**, 6 portraits. Paris, Librairie nationale, s. d., in-8°, 589 pages.

Pour apprécier ce livre à sa valeur, il ne faut pas avoir relu immédiatement avant lui celui de Tocqueville. Ici nous trouvons, condensé en 320 petites pages, tout ce qu'il convient de retenir de l'histoire de l'ancien régime et de la Révolution dans la France entière. Là, l'auteur a bien de la peine à contenir dans un gros in-octavo de près de 600 pages tout ce qu'il s'est cru obligé de nous donner à lire sur

l'histoire de la Révolution dans un très petit coin de la France, la ville de Poitiers et ses environs. Encore s'arrête-t-il au 10 août 1792. On parle de la crise du livre. Que MM. les auteurs prennent en pitié les pauvres lecteurs. Et que surtout MM. les historiens de la Révolution française aient le courage de se borner : on reprendra goût aux livres, et ils iront à la postérité.

C'est le vœu que l'on peut former pour l'ouvrage de M. le marquis de Roux, car, s'il mérite le reproche d'être beaucoup trop long, il témoigne d'une préparation consciencieuse, d'une mise en œuvre habile, d'une grande probité d'historien. M. le marquis de Roux a tout lu. Il a dépouillé de tout ce qui se rapporte à son sujet, tous les ouvrages imprimés, toutes les archives publiques et privées (voir p. 535, la longue énumération de ses sources).

Sa matière ainsi assemblée, il l'a divisée et distribuée en trois grandes parties : la fin de l'ancien régime en haut Poitou, 1789 et l'application des décrets de la Constituante, passant successivement en revue l'état social, religieux et politique de la province; les assemblées préparatoires à la convocation des Etats généraux ; le 14 juillet, la disette et la grande peur ; la formation du département de la Vienne ; la vente des biens ecclésiastiques et la constitution civile du clergé ; la coalition et l'émigration poitevine ; enfin l'état du département de la Vienne depuis la fuite du roi jusqu'à la chute de la royauté.

Mais si c'est déjà quelque chose de montrer avec quelle entente du sujet a été tracé le plan de cet ouvrage, il faudrait encore indiquer comment l'auteur a rempli son programme. D'une lecture trop rapide il résulte l'impression que M. le marquis de Roux s'est efforcé de juger les hommes et les œuvres de la Révolution en Poitou avec discernement et modération. Je ne dis pas sans émotion, car quelle est la plume qui ne tremble pas peu ou prou en écrivant une page de l'histoire politique de ces temps si passionnants? Ce livre n'est l'œuvre ni d'un sectaire ni d'un dénigreur systématique, mais d'un auteur de bonne foi. A ce titre il mérite confiance et attention.

Eugène Welvert.

Commandant J. de La Tour. **Le maréchal Niel 1802-1869**. Paris, Chapelot 1912, in-8°, vii et 293 p. 3 fr. 50.

Le livre de M. de La Tour sur le maréchal Niel est un bon livre qu'on lit avec profit.

Né à Brioudes, près de Muret, dans la Haute-Garonne en 1802 et issu d'une famille militaire, élève à l'Ecole polytechnique en 1821 et à l'Ecole d'application en 1823, capitaine du génie en 1829 au régiment dont Vaillant, le futur maréchal, était colonel, chef de bataillon en 1837 après l'assaut de Constantine, colonel en 1846, chef

d'état-major de Vaillant en 1849 pendant l'expédition de Rome, directeur du génie au ministère de la guerre, commandant en chef du génie devant Bomarsund en 1854, aide-de-camp de l'Empereur en janvier 1855, Niel joua dans la guerre de Crimée un rôle considérable.

Il reçut de Napoléon III la mission de surveiller Canrobert et le 14 février il adressait à l'Empereur un rapport remarquable, très clair, comme dit l'auteur, très précis, et qui désignait Malakoff comme le véritable point d'attaque. Mais il avait une situation fausse et il excita naturellement la méfiance. Aussi fut-il nommé, après la mort de Bizot, commandant du génie de l'armée d'Orient. Il eut toutefois quelque démêlés avec Pélissier. Lorsque Niel défendait son opinion et disait que son plan était celui de l'Empereur, « je ne partage pas vos idées, lui répondait Pélissier avec son ordinaire rudesse, je passe outre, c'est mon devoir de général en chef. Il n'y a pas ici d'aide-de-camp de l'Empereur ; il n'y a qu'un général en chef, et vous êtes son subordonné ; vous n'avez qu'à obéir. Au besoin, je vous ferai embarquer de force, et rappelez-vous que vous n'avez pas à communiquer avec l'Empereur sans passer par mon intermédiaire. » Pélissier, remarque l'auteur, avait évidemment raison de revendiquer sa liberté d'action et d'assumer ainsi sans nulle hésitation toutes les responsabilités du commandement ; mais il aurait dû y mettre quelques formes.

A son retour en France, Niel reprit ses fonctions d'aide-de-camp de l'Empereur. En 1857 il devint sénateur. En 1858, il alla négocier à Turin le mariage de la princesse Clotilde avec le prince Jérôme et préparer l'alliance de la France et du Piémont. Dans la campagne de 1859 il commanda le 4^e corps, et sur la bataille de Magenta où intervint la division Vinoy, une des divisions de Niel, ainsi que sur la bataille de Solferino, l'auteur communique des document précieux.

Solferino valut à Niel le bâton de maréchal et il commandait à Toulouse depuis le mois d'août 1859 lorsqu'il reçut, le 18 janvier 1867, le portefeuille de la guerre.

Le ministère de Niel est le chapitre le plus important du livre. L'auteur examine, avec beaucoup de détail et sans ménager les citations, les réformes projetées ou exécutées par Niel, son attitude dans l'affaire du Luxembourg, son rôle dans la discussion et la défense de la loi sur l'armée, de la *loi Niel*.

Certainement Niel prévoyait la guerre, mais il ne la désirait pas ; il ne voulait pas d'une lutte dans laquelle la France n'aurait pas d'alliés. Il savait que la loi qui porte son nom, cette loi tant amendée, mutilée, défigurée par la Chambre, n'était qu'illusoire, et, s'il comptait qu'en cas d'hostilités, sous la pression des circonstances, il emporterait de haute main une nouvelle loi qui permettrait le versement de la garde mobile dans l'armée active, il n'ignorait pas la supériorité de l'organi-

sation allemande. « Vous verrez, dit-il un jour à un ami, les Prussiens feront sur nous le bond de la panthère. »

La lutte acharnée et inutile qu'il avait dû soutenir contre la Chambre, le découragea, l'épuisa. Il mourut le 13 août 1869, et il fit bien de mourir. L'auteur de ce livre croit que, si Niel avait vécu, il aurait obtenu en 1870 « la coopération des mouvements » et « l'obéissance à une volonté unique ». Nous croyons qu'il n'eut pas empêché le désastre.

En tout cas, M. de La Tour a, dans ce volume consciencieux et méritoire dont les documents sont puisés aux meilleures sources, fait revivre l'œuvre et la personne de Niel. Ce grand soldat nous apparaît sous tous ses aspects : fort intelligent, instruit, aussi brave que savant, ferme, énergique, éloquent, pénétré du sentiment de ses devoirs.

Il est très regrettable que Napoléon III ne l'ait pas, comme il en eut l'idée, nommé ministre dès 1858. Qui sait si en dix ans Niel n'eût pas réorganisé l'armée, amélioré ses services, refait son matériel et par tous les moyens préparé la victoire ?[1]

A. CHUQUET.

— La publication de l'*Octateuque* éthiopien, dont il a été question dans la *Revue* du 18 août 1910, se poursuit par les soins du Dr J. Oscar BOYD. La seconde partie, comprenant l'Exode et le Lévitique, vient de paraître (Leyde, Brill; in-8°, p. 240. — Forme le fasc. IV de la *Bibliotheca Abessinica* éditée sous la direction de M. Littmann). — J. B. C.

— M. Ernst SAMTER, dans un ouvrage intitulé *Geburt, Hochzeit und Tod, Beitr. zur vergleichenden Volkskunde* (mit 7 Abbildungen im Text und auf 3 Tafeln, VI-222 p., in-8°, 1911. Prix : broché, M. 6; relié, M. 7,50) décrit certains rites populaires relatifs à la naissance, au mariage et à la mort. L'étude des religions antiques peut tirer de l'ample « matériel » réuni par M. Samter d'utiles points de comparaison. Il sera utile d'y confronter GERCKE-NORDEN, *Einl. in d. Altertumwiss.*, II, 48 et s. — DE L.

— M. Clarence L. MEADER a donné une suite à son ouvrage intitulé *The latin Pronouns Is, Hic, Iste, Ipse, a Semasiological Study* (New-York, 1901) dans une importante brochure de 111 pages, *The Usage of Idem, Ipse, and Words of related Meaning* (New-York et London, Macmillan et Cie, 1910) qui fait partie des *Studies* de l'Université de Michigan. L'auteur élargit son enquête jusqu'aux autres langues indo-européennes. — DE L.

— Le 5e et dernier fascicule du t. VIII (donc n° 40) des *Beiträge zur Landes- und Volkeskunde von Elsass-Lothringen und den angrenzenden Gebieten* (Heitz, 1911, 32 p. 1 M. 50) est un *Beitrag* de M. R. REUSS, *Zur elsässischen Kirchengeschichte unter der Regierung Ludwigs XIV*, à savoir un *Historischer Bericht von der Religions-Veränderung in Düttlenheim 1686* par le *Mag. Johann Rein-*

1. Lire p. 17 et 18 Clauzel, p. 19 Comte, p. 56 et ailleurs Baraguey (et non *Clausel, Combes* et *Baraguay*). Remarquer p. 9 que Christin avait été officier d'ordonnance de Napoléon. Pourquoi p. 75 réfuter un jugement de Henri Martin sur Niel ?

hard Brecht. Düttlenheim est un village du canton de Geispolsheim, aujourd'hui entièrement catholique (sauf quelques familles juives), mais qui, jusqu'en 1686, fut protestant et eut comme dernier pasteur, pendant trois ans seulement, ledit Brecht, né en 1656, beau-frère du préteur royal converti Ulrich Obrecht, et devenu, après son expulsion, d'abord professeur au Gymnase, puis successeur de Zentgraff à la Faculté de théologie, mort enfin en 1722. Sa parenté avec Obrecht et sa prompte nomination à un autre poste sont une garantie complète de sa véracité et même de sa grande modération. La moindre vivacité de langage l'aurait fait incarcérer ou expulser, comme il arriva à tant d'autres; car la prétendue tolérance envers les protestants d'Alsace n'est qu'une fable, quelque persistante qu'elle soit. Le pasteur du village voisin de Dorlisheim, Jean Güntzlin (cité p. 18), fut destitué bientôt après (8 février 1687), à la demande de La Grange, et dut attendre cinq ans un autre poste, qui fut aussi une chaire du Gymnase. Le présent document a déjà été largement utilisé dans les *Mitteilungen* de Rœhrich et résumé par M. Reuss lui-même dans *L'Alsace au* XVII[e] *siècle*, mais n'avait pas encore été publié entièrement. Il n'en est pas de même du *Mémoire pour la conversion des protestants de la ville de Strasbourg* qui se trouve, à sa suite, dans le même manuscrit, copié en 1784, sur l'original de Brecht, par un pasteur en retraite inconnu; M. Reuss a hésité d'autant moins à laisser ce Mémoire de côté, qu'il l'avait déjà inséré dans son *Louis XIV et l'Eglise protestante de Strasbourg*. — Th. Sch.

— Les n[os] 14-16 (Bd II, Bg 11-25, p. 161-400) du *Wörterbuch des Deutschen Staats = und Verwaltungsrechts* (Mohr, 1911-12. 2 M. le n°) fondé par Stengel et réédité par Fleischmann ont, comme article principal celui sur *Gewerbe* (p. 238-61) par Nelken (sauf le dernier paragraphe sur le *Gewerberecht in den Schulzgebieten*, qui est d'Edler v. Hoffmann); après cela, les articles les plus importants traitent de la *Gemeinheitsteilung* (différents auteurs selon les pays étudiés), *Gendarmerie* (Fleischmann), *Gerichtskosten* (Pfafferoth), *Gerichtsverfassung* (v. Stengel), *Gesetz* (Anschütz), *Gesundheitswesen* (Rapmund), *Gewerbliches Unterrichtswesen* (O. Simon) d'intérêt très actuel en ce moment où paraissent dans nos revues tant d'études sur les écoles industrielles et commerciales et sur l'enseignement postscolaire en général; on trouvera ici à se documenter à fond; *Grundsteuer* (v. Heckel), *Haftung Dritter* (Beling), *Hamburg* (Seelig), *Handel* et *Handelsverträge* (Lusensky), *Handelskammern* (Behrend), *Heer* (Laband), *Helgoland* (Bahrfeldt), etc. — Th. Sch.

— M. Alf. Kastil (Innsbruck) a fait une critique approfondie de *Jakob Friedrich Fries' Lehre von der unmittelbaren Erkenntnis, eine Nachprüfung seiner Reform der theoretischen Philosophie Kants* (Gœttingue, Vandenhœck et Ruprecht, 1912, 342 p. 8 M. Tirage à part des *Abhandlungen der Fries'schen Schule* N. F. IV, 1) à la suite de M. Leonard Nelson (dans les mêmes *Abhandlungen* II, 4), qui avait conclu que Fries seul avait donné une réponse vraie à la question de Kant: Comment la connaissance à priori synthétique et métaphysique est-elle possible? M. K. au contraire veut prouver que de tels jugements à priori prétendus synthétiques et métaphysiques sont impossibles en tant que connaissance. — Th. Sch.

— La 2[e] édition de *Das Verhältnis der Herbartschen Psychologie zur physiologisch-experimentellen Psychologie* (Berlin, Reuther et Reichard, 1912, IV-88 p. 1 M. 80) par M. Th. Ziehen (Berlin) trouve une situation modifiée en ce sens que la défaite de la psychologie herbartienne, qui était encore puissante lors de la

1re édition (1900), ne lui laisse plus qu'une valeur historique. Aussi sa rivale victorieuse, la psychologie expérimentale, prend-elle une place plus considérable dans cette nouvelle édition, qui veut servir de trait d'union entre les deux systèmes hostiles. — Th. Sch.

— La 5e édition de *Die Weltanschauungen der grossen Philosophen der Neuzeit* (Teubner, Leipzig, 1912, VIII-160 p. 1 M. 25. No 56 de la collection *Aus Natur und Geisteswelt*) de feu Louis Busse, a été publiée par les soins de M. Falckenberg (Erlangen), qui s'était déjà occupé de la 4e édition et qui a eu l'heureuse idée de consacrer son nouvel avant-propos à la biographie de Busse (1862-1907). Le Manuel comprend deux parties : de Descartes à Kant, et de Fichte à Spencer ; et chaque partie a quatre chapitres : I. Rationalisme, empirisme de Leibniz à Wolff, Kant. II. Idéalisme, réalisme, néokantisme, positivisme. — Th. Sch.

— M. Paul Wernle (Bâle) ayant fait en octobre un cours de vacances à Zurich sur l'importance de la Renaissance et de la Réforme dans l'histoire universelle, a publié ces six conférences (*Renaissance und Reformation*, Mohr, 1912, VIII-170 p., 3 M.) en cinq chapitres qui envisagent successivement 1. Ce que la Renaissance nous a apporté de nouveau, 2. Les bornes de la « culture » Renaissance, 3. Ce qui rattache la Réforme au passé, 4. Ce qu'elle a produit de nouveau, 5. La nouvelle « culture » protestante. Cette division semble claire et logique et l'on s'attend à trouver les mêmes qualités dans le développement. On est un peu déçu : point d'idées neuves et saillantes, rien d'empoignant ; consciencieux, mais terne. Le livre aurait besoin d'être traduit en français et allégé de son pédantisme, de façon à faire mieux ressortir les différents points de vue et à égayer un peu la lourdeur monotone du style. — Th. Sch.

— *Strafvollzug und Verbrecher* (Mohr, 1912, 84 p. 1 M. No 25 des *Lebensfragen* de Weinel), par M. Fritz Philippi, est un titre tout à fait trompeur. On s'attend à une froide et objective étude juridique, et l'on tombe dans un réquisitoire véhément et sentimental contre le code pénal et surtout contre la manière routinière et inhumaine dont il est généralement appliqué, et aussi contre l'indifférence publique sur ce point et contre les préjugés qui règnent partout à l'égard des criminels. Au milieu de beaucoup d'illusions, on trouve des réflexions, non point neuves sans doute, mais qui ne sauraient être trop répétées, tant elles sont vite oubliées, tout en étant — ou justement parce qu'elles sont presque banales : par exemple, p. 37, la proclamation de la solidarité humaine devant le crime, la conviction profonde que chaque délit implique une part de responsabilité sociale, que, à la place du criminel et avec ses antécédents, la plupart d'entre nous auraient agi de même ; idée féconde et généreuse qui suffirait à transformer la société, si elle était mise partout en pratique. Et le corollaire de la p. 37 est la p. 57 qui montre le délinquant devenu accusateur de l'indolence et de l'égoïsme myope de l'État, de l'Eglise et de la Société. L'auteur a déjà publié trois romans qui défendent la même thèse. — Th. Sch.

— Parmi les 43 lettres à lui adressées que M. Al. d'Ancona publie à petit nombre d'exemplaires non mis dans le commerce (Pise, Mariotti), quelques-unes touchent la politique : Guerrazzi, suivant la fine remarque de M. D'A., se montre si plein de lui-même que toute critique lui paraît émanée d'un meurt-de-faim ; Nigra proteste éloquemment contre une stérile manifestation. La plupart des lettres roulent naturellement sur la littérature. On y voit Wesselovsky abandonner

pour S. Pétersbourg Moscou trop slavophile et trop germanophobe à son gré; Karl Hillebrand protester en 1869 que si la guerre éclate entre les Français et les Allemands, il se retirera chez les Anglais par égard pour la France, (que pourtant il allait si peu ménager); A. Ranièri donner à entendre comment l'argent glissait entre les doigts de Leopardi. Surtout on admirera l'affectueuse courtoisie des rapports d'A. Bartoli et de Carducci avec M. D'A. : le premier lui fournit des armes contre lui-même dans la fameuse question sur la personne de Béatrix; le second qui, dans ses œuvres imprimées rebute souvent le lecteur français par son affectation d'orgueil et de rudesse, se montre ici simple, amical, consciencieux, spirituel. — Ch. Dejob.

— Au volumineux dossier qu'il avait réuni pour nous exposer le *Procès de Théophile Viau*, M. F. Lachèvre a ajouté une nouvelle pièce : *un Mémoire inédit de François Garassus adressé à Mathieu Molé pendant le Procès de Théophile, 6 nov. 1623* (Paris, Colin, 1912, 8°, p. 40. N'est pas mis en vente. Extrait de la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, oct.-déc, 1911). C'est une longue justification, verbeuse et diffuse, du rôle du Père Jésuite dans le procès fait aux libertins de son livre de la *Doctrine curieuse* dont les violentes attaques avaient froissé beaucoup d'esprits modérés. Quoique encombrée d'une érudition parfois ridicule, la défense du H. Garassus ne manque pas d'à-propos quand il prend à partie Théophile lui-même, ni d'habileté quand il cherche à confondre sa cause avec celle de sa compagnie. L'introduction de l'éditeur nous renseigne utilement sur la polémique engagée par Garassus avant et après la publication de la *Doctrine curieuse* en particulier entre l'auteur et les fils d'Etienne Pasquier. (Corriger p. 34 *Fuschius* en Fuchsius). — L. R.

— M. Léon Dutil a publié des *Lettres de M^e de Mondonville* (Paris, Hachette, 1911, 8° p. 135) qui serviront à l'étude du mouvement religieux, en particulier du jansénisme dans le Midi. M^e de Mondonville avait fondé à Toulouse en 1662 avec l'aide d'un prêtre austère M. de Ciron une sorte de congrégation laïque, *l'Institut de la Sainte Enfance*, que la jalousie des ordres rivaux, des Jésuites surtout, ne laissa subsister que jusqu'en 1686. Le procès fait à ce Port-Royal du Midi, comme on l'a appelé, a été toujours très partialement exposé; c'est pour permettre un jugement plus sûr que M. D. a réuni les documents intéressant la fondatrice. A vrai dire, ils ne se composent pour la plus grande partie que de lettres de spiritualité écrites avant la création de l'institut par M^e de Mondonville à son directeur; ces examens de conscience presque toujours pareils, ces scrupules sans cesse renaissants d'une dévotion alarmée ne se lisent pas sans quelque lassitude et la reproduction intégrale n'en était peut-être pas indispensable. Les dernières pages seules, exhortations de M^e de Mondonville à ses filles, adressées de Coutances où le roi l'avait fait exiler, et de courts fragments de Mémoires se rapportent à l'œuvre inséparable de son nom. En tout cas la publication de M. D. éclaire mieux la nature de ses relations avec M. de Ciron. — L. R.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 21 — 25 mai — 1912

M. Tulli Ciceronis **Cato major** de Senectute liber rec. Carolus SIMBECK. Teubner, 1912, 60 p., in-8°. 2 m. 40.

Le livre dédié à Vollmer a été entrepris, sous sa direction, par un de ses élèves. Introduction (*De codicibus*) en 12 pages, puis le texte. Au début de l'Introduction, historique soigné et très clair de la tradition du texte. A la fin un stemma des manuscrits, qui me paraît très vraisemblable. Il me semble que M. S. est tout à fait au courant des travaux sur le *Cato*; il a travaillé sur des photographies des manuscrits principaux PL *b*; il annonce pour plus tard une recherche sur la valeur des gloses du manuscrit de Leyde (V). Dans l'exposé des rapports des manuscrits M. S. revient sur plusieurs hypothèses de ses prédécesseurs (Dahl, Clark) qu'il rectifie. — De l'historique il résulte que maintenant nous arrivons sûrement à mieux juger des rapports des meilleurs manuscrits, PLV ayant été corrigés de seconde main, l'un d'après l'autre.

La conclusion de M. S. est que, si les manuscrits inférieurs ne doivent pas être négligés, cependant le groupe des cinq manuscrits qui, d'après lui, forment la première classe (PV *b* LA, du IX-Xe s.) suffit pour la constitution du texte.

M. S. donne beaucoup de détails précis sur l'écriture du manuscrit d'Ashburnham (A). Surtout il s'efforce de reconstituer l'archétype avec les habitudes du copiste, son orthographe, les abréviations qu'il emploie, les dittographies, etc.

Sur le conseil de Vollmer, M. S. a adopté, pour le texte, l'orthographe archaïque, ce qui se justifie d'autant mieux qu'ici l'orthographe est très soignée.

En somme très bonne édition, avec des parties nouvelles et dont le fond me paraît très solide [1].

É. T.

Commenti Donatiani ad Terenti fabulas scholia genuina et spuria probabiliter separare conatus est H. T. KARSTEN. Vol. I, Leyde, Sijthoff, 1912, XXIII-28 p., 4 m.

J'ai rendu compte autrefois [2] d'un livre intéressant par lequel le professeur d'Amsterdam préludait à ses études sur le Commentaire de Donat. Nous sommes très heureux de voir qu'il les poursuit. Il nous donne, pour deux pièces (Andrienne, Eunuque), le texte avec la distinction faite entre les vraies scolies de Donat et celles qui, suivant lui, n'ont pas d'authenticité; suivent des notes (*Adnotationes*) sur ces scolies (43 p.); en tête une préface de 23 pages. — Les scolies sur les Adelphes, sur l'Hécyre et le Phormion, classées d'après la même méthode, doivent paraître en un autre volume. — La différence avec Wessner est tout indiquée : plus d'apparat; le texte est supposé établi; il s'agit avant tout de distinguer ici le vrai et le faux Donat.

M. K. m'a fait l'honneur d'emprunter à mon ancien article le plan qu'il a ici suivi. Je ne crois pas pouvoir mieux reconnaître cet honneur qu'en indiquant, en toute sincérité, ce que je pense de sa tentative; et pourquoi, malgré l'avance obtenue, je ne crois pas encore le but atteint.

Pour la disposition matérielle, j'aurais d'abord des réserves à exprimer. Le rejet des notes à la fin est incommode; elles sont remplies de redites, et surtout de renvois aux articles de la Mnemosyne. Je n'ai pas ces articles sous la main et bien des lecteurs seront dans mon cas. Il n'y aurait que demi-mal si leur sens était indiqué et si le fonds nous était communiqué en résumé. Mais là-dessus M. K. nous a laissés presque entièrement dans la nuit.

De plus, les épreuves ont été médiocrement corrigées. L'errata de la fin en 7 lignes, qui contient lui-même de faux numéros, paraît ironique à côté des fautes qui se trouvent partout, même dans les lemmag; elles obligeront tout lecteur scrupuleux à mainte vérification : pourquoi nous avoir imposé cette corvée?

Je laisse ces vétilles et j'aime mieux reconnaître de moi-même que le principal défaut de l'essai de M. K. vient du sujet lui-même. Il suffit d'avoir lu quelques pages de ces scolies pour sentir, par contraste, l'avantage des scolies de Virgile où les points d'appui extérieurs, solides et multiples, permettent de faire un premier départ entre les notes. Ici il faut tirer presque tout des notes elles-mêmes. Le nombre

---

1. La leçon, 8, 25, *eumpse* (corrigée par Fleckeisen de *eum ipsum esse*), leçon que les manuscrits de Nonius nous ont seuls conservée, prouve que notre tradition n'est pas tellement exacte. — P. 31, 5 (après *bonarum*) ajouter *artium*; 6, lire *atque*.
2. *Revue* de 1907, II, p. 414.

des scolies que les divergences de la tradition autorisent à séparer, est insignifiant [1]. Les répétitions, les contradictions nous aideront sans doute à en écarter un certain nombre, mais ce ne sera pas, plus d'une fois, sans hésitation; et nos doutes augmenteront bien davantage quand il s'agit, et cela est fréquent, de pressentir quelque lacune. Nous nous débattons d'ordinaire comme ici à démêler du vrai commentaire les additions successives. Mais il ne faut pas oublier que la déformation s'est faite aussi dans l'autre sens ; des scolies importantes ont dû disparaître sans laisser aucune trace ; jamais on ne pourra les deviner toutes. — D'autre part, la faiblesse de nos diagnostics est évidente. Il est bien vrai qu'en gros, pour la pureté de la langue, pour la solidité du fonds, la simplicité de l'interprétation, le vrai Donat se distingue de l'autre. Mais la démarcation est-elle toujours nettement marquée? Pour telle scolie interpolée, M. K. note : *flosculus magistri.* Mais combien d'autres, qui sont authentiquement de Donat, et qui ont le même caractère ou n'en diffèrent que très peu! On peut bien écrire sur telle appréciation : (p. 269, 261) *observatio et exemplum insipida* : est-il si sûr qu'ils fussent jugés ainsi au troisième siècle? Certaines remarques nous paraissent bien étranges (par ex. *Andr.* 330 : *sententiae, quae pronominibus incipiunt, seria semper et vera promittunt*); cependant, il faut provisoirement les conserver. — Le danger de notre méthode est qu'elle finirait par être trop favorable à Donat puisqu'elle le dégagerait de tous ses défauts : inconséquences, négligences, inexactitudes, etc. Nous devons certes croire *à priori* qu'il était loin d'être parfait.

Ajoutons que les degrés de notre suspicion, traduits simplement par des mots, restent vagues et jurent avec le besoin de précision que nous sentons à chaque note nouvelle [2].

Malgré ces défauts, il y a cependant dans ce premier essai de classement un progrès marqué qui fait grand honneur à M. K.; grâce à lui un jet de lumière est tombé enfin sur le fouillis du commentaire traditionnel, tel que le présentent les manuscrits. On nous opposera sans doute le désaccord qui existe en bien des points, pour les deux premiers actes de l'Eunuque, entre M. K. et son prédécesseur M. Sabbadini. Mais alors que les criteriums dont on dispose, et il n'y en a pas d'autres, sont aussi subjectifs qu'on l'a vu, les repères aussi peu fixes, de telles contradictions ne pouvaient être évitées. Qu'importent d'ailleurs quelques tâtonnements, pourvu que nous sentions que nous avançons et pourvu que nous apercevions le but? Je crois bien que là-dessus tout au moins les lecteurs n'auront aucun doute. — Enfin, notre livre a l'avantage indéniable qu'au lieu de rester dans la pure

1. C'est presque en totalité celles que Wessner met en italiques.

2. Souvent M. K. a, sur l'origine de la scolie reçue au texte, des doutes qu'il indique dans l'*Adnotatio*, p. 241, 26, etc. Il a des repentirs (*Andr.* 352,2) ou c'est le cas contraire.

et facile théorie, l'auteur a passé à la mise en œuvre, à la pratique qui est tout autre chose.

Voici encore quelques remarques : les notes sur l'Andrienne contiennent 23 pages; les notes sur l'Eunuque 19 pages; elles sont d'une rédaction très concise, pour quelques personnes trop concise, je crois; car c'est là que, de fait, se trouve concentrée toute la discussion. — Au lieu des répétitions fastidieuses des *Adnotationes*, j'aurais voulu trouver groupés dans la préface ou quelque part, les signes extérieurs de l'interpolation [1]. — A la séparation nette que M. K. veut faire des « scolies de rhétorique », on objectera tout le commentaire sur Virgile de Tibérius Donat qui certainement l'a écrit en grammairien.

En somme la proportion des scolies écartées, ou si l'on veut, du déchet au reste, pour ces deux premières pièces, serait environ d'un *diffe*tiers.

Louons surtout M. K. d'avoir renoncé cette fois à toutes les complications que faisait attendre sa précédente étude; il ne met à part ici, avec les scolies suspectes, que celles qu'avait déjà séparées M. Sabbadini (ici : *S. a.*) et les notes (marquées d'un astérisque) d'un auteur de *rentiae*, presque toutes niaises et prétentieuses.

Quoi que nous réserve l'avenir, il faudra retenir qu'après l'établissement d'un texte sûr par M. Wessner, c'est à M. K. que revient le mérite d'avoir tenté par une étude générale un premier triage des scolies, et ensuite de l'avoir poursuivi dans une édition complète et un classement méthodique et pratique. Ce n'est pas un mince mérite que d'y avoir réussi.

Émile Thomas.

Claudius Rutilius Namatianus. Mit Einleitung und kritischem Apparat herausg. von G. Dr Georg Heidrich, Wien und Leipzig, 1912, 56 p. gr. in-8°.

Le présent travail prélude à une grande édition de Rutilius avec commentaire. L'auteur ayant trouvé des choses qui ne sont ni dans Vessereau ni dans les éditions de Keene, s'est résolu à publier dès maintenant, comme specimen, avec le texte qu'il propose, une introduction critique très développée (ici 30 p.). Vient à la suite son texte de Rutilius en 21 pages.

M. H. a collationné soigneusement et non sans profit, le *Vindobonensis* et l'édition princeps qui, avec le *Romanus*, forment les principales sources du texte. Il a soin de distinguer, dans la collation du manuscrit de Vienne les différentes mains des correcteurs, et avant tout celle de Sannazar. Il s'efforce surtout de séparer les passages où Sannazar paraît avoir reproduit les corrections, doubles leçons, etc.,

1. Additions amenées par *nam*, par *enim*, par *an*, par *quasi*, par *deest*, par *autem*, par *hoc est* ou *id est*, par *jam*, par *ergo* ou *igitur*, par *non... sed*, par *aut* ou *aut quia*, par *unde*, par *ut diximus* (ou *notavimus*), par *semper*, par *et simul*, par *quia... quia*, par *vel... vel*, par *et ideo*, par *consequens*, par *quasi dicat* etc.

de son original, etc., de ceux où il a corrigé et rectifié de lui-même le texte qu'il jugeait fautif.

Après avoir étudié avec le plus grand soin la valeur des corrections et des additions du manuscrit de Vienne, M. H. indique leur rapport avec les autres sources du texte, d'une part le manuscrit découvert à Rome (1891, par Elter) et étudié surtout par Hosius (Rhein. Mus. 1896), et d'autre part l'édition princeps de Pius en 1520. A la fin courte revue des éditions et des travaux récents.

M. H. s'appuie beaucoup, pour ce qui concerne le passé, sur la thèse de M. Vessereau à laquelle il renvoie très souvent, ce qui prouve indirectement le mérite de ce travail français. Il lui reproche cependant d'avoir accepté trop volontiers maintes variantes du Romanus et d'avoir entassé dans les deux parties de son apparat bien des leçons inutiles et qui obscurcissent le reste.

Donc très bon résumé de l'histoire du texte de Rutilius et prélude excellent à l'édition qui nous est promise.

É. T.

Jean HANOTEAU, **Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France,** XVII. Rome, t. II (1688-1723), Paris, F. Alcan, in-8° s. d. 616 p.

La publication des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française se poursuit avec une lenteur que d'aucuns jugeront excessive. Le premier volume relatif à Rome fut l'œuvre de M. Gabriel Hanotaux. Le tome second, pourvu également d'une introduction et de notes abondantes nous est présenté par M. Jean Hanoteau, qui l'a préparé avec beaucoup de conscience érudite. Il contient des documents essentiels pour l'étude de la politique religieuse de Louis XIV et du Régent. L'histoire des rapports de la France et du Saint-Siège de 1688 à 1723 est une série de graves problèmes, posés dans les années précédentes, ou nouvellement apparus, affaire de la régale, affaire du quiétisme, renaissance du jansénisme, controverses sur la bulle Unigenitus jusqu'à l'accommodement « plâtré » de 1720.

Dans les quelques pages de sa préface, M. Hanoteau s'est efforcé « d'exposer le sens et les conséquences des interventions du gouvernementt royal auprès de la cour de Rome » : il a donné les indications essentielles pour la compréhension des instructions qu'il s'est chargé de publier. A toutes ces négociations, comme aux conclaves qui furent nombreux en cette période de l'histoire de la papauté, furent mêlés d'importants personnages, ecclésiastiques et laïques, le duc de Chaulnes, le cardinal de Bouillon, le cardinal de la Trémoille, le cardinal de Rohan, l'abbé Dubois, etc. L'intérêt de ce second tome est donc considérable et ne le cède en rien à celui du premier.

Au lendemain de la mission du marquis de Lavardin, les relations entre Versailles et le Saint-Siège étaient assez tendues. M. de Chamlay, sur lequel M. Hanoteau nous donne d'abondants renseignements biographiques et bibliographiques, fut pourvu d'instructions conciliatrices. Pour le commentaire des textes par lui publiés, M. Hanoteau fait grand usage des archives des affaires étrangères. Peut-être eut-il été utile de les compléter par l'utilisation des archives vaticanes, et surtout de la correspondance des nonces accrédités à la cour de France. En 1689 le duc de Chaulnes fut envoyé pour l'élection du pape Alexandre VIII. Son instruction contient surtout des indications sur le collège des cardinaux : il lui est recommandé, comme il le fut aussi à ses successeurs dans les conclaves postérieurs, de ne point faire d'exclusion formelle « étant encore moins désavantageux à la France d'avoir un pape mal intentionné que d'être forcé de ne pas reconnaître celui qui aurait été élu malgré l'exclusion de Sa Majesté ». A propos de la mission du cardinal de Forbin de Janson, M. Hanoteau remarque avec raison que Louis XIV ne voulut jamais donner le titre d'ambassadeur auprès du Saint-Siège à un ecclésiastique, mais seulement celui de chargé d'affaires. Forbin de Janson eut cette appellation de 1690 à 1692, puis de 1701 à 1706. Entre temps, le cardinal de Bouillon fut chargé de solliciter pour la condamnation de l'*Explication des maximes des saints*. En 1699, le poste d'ambassadeur à Rome, vacant depuis le rappel du duc de Chaulnes, fut donné au prince de Monaco, qui se fit « l'exécuteur peu modéré des ordres du roi contre le cardinal de Bouillon ». Lors du conclave de 1700 des lettres et des mémoires furent adressés par Louis XIV aux cardinaux français, pour leur indiquer l'attitude à adopter : elles sont publiées par M. Hanoteau comme de véritables instructions. Monaco ne put agir, brouillé avec le Sacré Collège et la noblesse romaine pour des questions d'étiquette. En 1706, une longue instruction politique fut donnée au cardinal Gualterio, ancien nonce à Versailles, qui avait su gagner la confiance de Louis XIV : cette tentative curieuse ne donna point les résultats qu'en espérait le roi : Gualterio perdit à Rome toute influence. De 1706 à 1720 le cardinal de la Trémoille fut chargé d'affaires : il fut donc le représentant de deux politiques différentes à l'égard de la Bulle Unigenitus, celle de Louis XIV et celle du régent ; il ne reçut pas à cette occasion d'instructions à proprement parler, mais des dépêches. Entre temps échoua complètement une mission du maréchal de Tessé pour faire entrer le pape dans une ligue contre l'empereur. En 1715, une autre mission également temporaire fut confiée à Amelot, qui devait obtenir du pape des mesures de répression contre le cardinal de Noailles et la convocation en France d'un concile national. Louis XIV mort, ce fut le même cardinal de Noailles qui rédigea pour l'abbé Chevalier, envoyé à Rome, une instruction sur la Bulle

Unigenitus. En 1720 mourut la Trémoille. Le chargé d'affaires provisoire fut le P. Lafitau, qui dirigeait depuis longtemps les intrigues qui devaient aboutir à la promotion de Dubois au cardinalat. En 1721, le cardinal de Rohan fut chargé d'affaires pour le conclave qui nomma pape Innocent XIII. Il fut remplacé par l'abbé de Tencin. « Si les basses intrigues furent la principale occupation de l'abbé de Tencin durant cette première mission, il serait injuste de ne pas lui reconnaitre le mérite, au point de vue de la paix intérieure, d'avoir maintenu Innocent XIII dans la résolution de ne rien faire au sujet de la constitution Unigenitus, qui pût créer de nouvelles difficultés ». L'abbé de Tencin resta en fonction jusqu'en 1724.

Telles sont les principales instructions contenues dans ce second tome. D'innombrables questions de détail, relatives aux évêchés, aux bénéfices y sont traitées : leur lecture n'est point inutile pour l'histoire politique de l'Italie ; elle nous renseigne sur l'état de la cour de Rome, elle nous donne des indications complémentaires sur de notoires personnages ecclésiastiques comme les cardinaux de Noailles, et de Bouillon. Les notes de M. Hanoteau se consulteront avec profit ; elles contiennent tous les détails nécessaires pour la compréhension des textes, et d'abondants extraits des Mémoires de l'époque, de Saint-Simon en particulier. Enfin ces instructions, précieuses à plus d'un titre, le sont encore pour nous aider à nous représenter ce que fut la diplomatie française au XVII^e siècle, ses procédés et ses moyens d'action.

C.-G. Picavet.

Maurice Pellisson, **Les hommes de lettres au XVIII^e siècle.** Paris, Colin, 1911 ; in-18 de 310 pages.

Les hommes de lettres et la loi; *les hommes de lettres et le pouvoir*; *les hommes de lettres et les libraires*; *les hommes de lettres et les comédiens*; *la vie privée des hommes de lettres*, etc., etc. Ce sous-titre à multiple détente, s'il ne résume pas absolument le contenu du volume, en fait comprendre le dessein essentiel : il s'agit de la condition matérielle et sociale des écrivains français, parisiens surtout, au cours du XVIII^e siècle ; non pas de leur action ou de leur succès, qui ont été si souvent étudiés, mais de leur situation financière et morale dans la vie et dans la société. Il va de soi qu'un tel tableau, pour être complet et vérifié dans ses moindres détails, exigerait une série d'enquêtes économiques dont le résultat serait peut-être assez mince. M. Pellisson s'en tient au témoignage des mémoires, factums, correspondances et biographies, que viennent corroborer, sur divers points, des actes et documents manuscrits. La contrepartie qui aiderait à faire comprendre complètement le phénomène, gros de conséquences, qui, selon le mot de Walpole, « guinda les gens de lettres à une situation indépendante », ce serait l'étude de la diffusion de l'esprit

d'examen [1], des alliances et des désaccords entre le pouvoir et la pensée, de la sécularisation de certaines activités intellectuelles. On pourra trouver aussi que les initiatives et les exemples qui se rattachent à certains noms du XVIII[e] siècle devraient être mis en relief, Beaumarchais à propos des comédiens, Voltaire à propos des libraires [2]. Mais l'acheminement à une dignité plus assurée, l'affranchissement progressif et la lente promotion de l'homme de plume ressortent bien de l'étude de M. P. : le sens de l'association et de la solidarité s'est développé du même coup, et l'on comprend mieux Burke ou l'abbé Barruel, groupant rétrospectivement en « secte » ou en « cabale » ces gens de lettres que le début du XVIII[e] siècle avait connus encore isolés, domestiques des grands ou clients faméliques des entrepreneurs de librairie.

F. Baldensperger.

Annales de la Société Jean-Jacques Rousseau. tome VII, 1911. Genève, Jullien. 8° p. 231. Fr. 10.

Daniel Mornet, **Jean-Jacques Rousseau. Morceaux choisis**. Avec une Introduction et des notes. Paris, Didier et Toulouse, Privat, s. d. (1912), in-16, p. 375. Fr. 2, 50 (Collection de *La Littérature française illustrée*).

René Canat. **Chateaubriand. Morceaux choisis**. Avec une Introduction et des notes. Ibid., 1911, in-16, p. 549. Fr. 5 (même collection).

I. Au contraire du tome précédent, qui n'était constitué que par une seule étude, le beau travail de M. Courtois sur le séjour de Rousseau en Angleterre [3], le nouveau volume des *Annales* ne nous présente que des documents de provenance variée et d'importance inégale. Je me bornerai à les énumérer brièvement. Ce sont d'abord onze lettres échangées entre Rousseau et le médecin suisse Tissot de 1762 à 1769 ; cette correspondonce avait été déjà publiée en 1839, mais imparfaite-

1. Un indice intéressant est fourni par les listes d'abonnés publiées par le *Mercure de France* en décembre 1763, par le *Journal étranger* en avril 1755.

2. Rappeler sa lettre du 20 juin 1733 « à un premier commis » : « Les pensées des hommes sont devenues un objet important de commerce. Les libraires hollandais gagnent un million par an, parce que les Français ont eu de l'esprit... » Il est imprudent de dire (p. 66) qu'avant 1750 « il ne se publiait pas encore beaucoup de livres », et (p. 79) que vers la fin du XVII[e] siècle le nombre des auteurs « amateurs » tend sensiblement à décroître. Il eût été intéressant de préciser cette forme transitoire de l'ouvrage publié par souscription, si caractéristique du XVIII[e] siècle. Lire *les Nouvellistes* p. 261 et 263, 1791 p. 39, 1764 et 1767 p. 115, le *Pour et Contre passim*, Béclard p. 156, Rulhière p. 247.

3. Je profite de ce rappel pour donner acte à M. Courtois d'une rectification touchant sa publication des lettres de Rousseau à Davenport au tome précédent des *Annales*. J'avais cru dans mon compte rendu que celle qu'en avait déjà faite M. Dufour et la sienne provenaient d'un fonds commun du British Museum ; en fait, l'origine des deux publications remonte à une copie des lettres acquise en 1905 par la *Société J. J. Rousseau* et que M. Courtois avait été chargé de collationner sur les originaux. D'après lui, les trois lettres en plus dans la brochure de M. Dufour manquent à Londres. En tout cas, il demeure entendu que l'édition de M. Dufour, comme celle de M. Courtois, ont été faites dans une entière indépendance l'une de l'autre

ment; M. Al. François nous en donne un texte plus fidèle et plus complet. Nous lui devons aussi, en collaboration avec Me Pauline Long, quatre lettres de Rousseau au libraire d'Amsterdam Néaulme et cinq au libraire Duchesne, les unes et les autres relatives à l'impression de l'*Emile*; ces intéressantes pièces étaient à peu près complètement inédites. La Direction des *Annales* a tiré de ses propres archives et d'autres fonds diverses lettres inédites et dispersées de Rousseau; il y en a dix-sept qui, pour les plus intéressantes, étaient déjà connues, mais avaient paru dans des périodiques difficilement accessibles, et les érudits seront très heureux de les retrouver dans ce volume. M. Olszewicz nous communique des documents polonais sur Rousseau et Thérèse Levasseur; ce sont deux billets, l'un au comte Michel George Mnizech, l'autre au comte Wielhorski, celui-ci d'après une traduction polonaise de l'original qui semble perdu; viennent ensuite deux lettres au même, déjà connues, mais très importantes. Le document émanant de Thérèse Levasseur est sa lettre à Doubrowsky sur les derniers moments de Rousseau; elle était connue elle aussi et le nouveau texte n'offre que d'insignifiantes variantes, mais la pièce est accompagnée du certificat inédit du curé d'Ermenonville. Il faut enfin signaler quelques documents se rapportant à l'entourage de Rousseau et tirés des archives du marquis de Girardin : deux lettres de du Peyrou à René de Girardin et une autre à Thérèse Levasseur; deux curieuses lettres de l'horloger Argand, auteur d'un monument élevé à la mémoire de Rousseau et dont les destinées nous sont contées par l'éditeur de ces pièces, M. Al. François. En dehors de ces publications de correspondances, le volume ne contient qu'un court article de M. Buffenoir sur « les cendres de Rousseau au jardin des Tuileries »; l'auteur nous y renseigne, d'après le rapport de Ginguené, sur le transfert de la dépouille du philosophe d'Ermenonville au Panthéon et il reproduit le petit monument dressé aux Tuileries pour recevoir le corps pendant la nuit du 10 au 11 octobre 1794. M. E. Ritter a fourni pour sa part de collaboration des notes et notules sur des sujets variés; les plus importantes ont trait aux parents de Rousseau fixés à Londres et au séjour de Rousseau à Paris (déc. 1765-janv. 1766), sur lequel le ministre de Genève Grommelin avait adressé au Conseil de curieux rapports que M. Ritter a eu raison de reproduire. « Sur J.-J. Rousseau dans la littérature hongroise » M. L. Racz n'a donné qu'une note bibliographique. La seule étude du volume est empruntée à un critique norvégien, M. G. Gran, et traite de « la Crise de Vincennes »; elle n'apporte rien de nouveau et commente simplement avec la terminologie de la psychologie moderne et des images ingénieuses des faits depuis longtemps connus. La bibliographie et la chronique qui terminent le volume sont faites avec le soin ordinaire[1].

1. P. 170, la pièce de Gœthe, *die natürliche Tochter*, n'est pas une *comédie*; p. 147 et 156, écrire Baudelaire, Hæckel, et non *Beaudelaire*, *Hækel*.

II. M. Mornet était tout désigné pour établir un volume de *Morceaux choisis de Rousseau*. Familiarisé avec les documents originaux, très informé de la littérature rousseauiste (il a lui-même publié naguère dans les *Annales J.-J. Rousseau* un excellent travail sur les éditions de la *Nouvelle Héloïse*), il était de ceux qui pouvaient le mieux extraire pour nos élèves l'essentiel de l'œuvre du philosophe et le leur présenter comme il convient. Son choix, sans négliger les œuvres secondaires, a porté de préférence sur la *Nouvelle Héloïse*, l'*Émile* et les *Confessions*, en reliant par des analyses précises les parties sacrifiées. Une introduction sobre et juste sur la vie, le caractère et l'influence de Rousseau [1] ouvre le recueil, et partout le texte est accompagné de notes linguistiques ou historiques. Les particularités de la langue de Rousseau y sont soigneusement relevées, ses procédés de composition sont expliqués, ses idées discutées, confrontées avec elles-mêmes dans les différents ouvrages et rapprochées de celles des penseurs contemporains ; les véritables nouveautés dans son œuvre sont signalées, et pour toutes celles qui ne sont qu'apparentes l'érudition de M. M. a su rappeler les nombreux prédécesseurs qu'a eus Rousseau ; l'histoire des mœurs, celle des modes même et des engouements du XVIIIe siècle a trouvé sa place dans ces notes substantielles. Enfin des sujets d'études variés que présente en foule dans Rousseau l'examen des idées et des sentiments sont suggérés à l'élève. Il ne faut pas non plus oublier d'appeler l'attention sur une nouveauté de la collection à laquelle appartient ce *Rousseau* : les nombreuses gravures du temps et quelques fac-similés faciliteront encore l'intelligence de l'œuvre. A tous égards, le recueil de M. M. est un livre à recommander pour nos classes [2].

III. Le *Chateaubriand* de M. Canat appartient à la même collection. L'œuvre du romantique est plus copieusement encore que celle de Rousseau représentée dans ces extraits ; néanmoins elle laisse une impression de morcellement dont l'éditeur n'est pas seul responsable : Chateaubriand avait écrit d'avance pour les assembleurs de *Pages choisies*. L'emprunt aux morceaux descriptifs est surtout abondant, presque lassant, si prestigieux que soit le talent du peintre. Mais on approuvera pleinement la place faite aux œuvres ou aux articles de politique, d'histoire, de critique littéraire, de polémique qui sont moins connus. Les *Mémoires d'Outre-tombe* ont été largement mis à contribution à titre d'information biographique ; ils encadrent la série des œuvres chronologiquement présentées et en expliquent la

1. Ni dans ce chapitre, ni à propos de la *Nouvelle Héloïse*, *Werther* et le werthérisme ne sont rappelés, c'est un oubli impardonnable.

2. P. 37, écrire Grandison ; p. 57, Buta-Fuoco ; p. 288, Sautersheim, au lieu de *Grandisson, Butta-Foco, Sautterlheim* ; p. 145, c'est *Juan Fernandez* qui est l'île de Robinson, et les aventures de Selkirk ont certainement inspiré Defoe.

genèse. L'introduction est réduite à une courte notice de cinq pages; on l'eût voulue plus ample. Les notes foisonnent : elles seront précieuses dans ces morceaux encombrés de noms propres, mais toutes ne sont pas aussi substantielles que celles du précédent volume ; il y a trop d'épithètes laudatives et trop de remarques souvent identiques sur le caractère ou le style de Chateaubriand. L'appendice formera pour les élèves curieux un heureux complément d'une étude du grand romantique ; M. C. a voulu les faire profiter des recherches de M. Giraud et de M. Bédier sur la rédaction des *Mémoires* et celle du *Voyage en Amérique*; il y a joint ou signalé d'intéressants rapprochements entre Chateaubriand et les nombreux visiteurs de l'Italie, de la Grèce ou de l'Orient depuis Montaigne jusqu'à M. Barrès. Comme le volume de Rousseau, celui-ci est orné de 40 illustrations suffisamment bien venues; on regrette l'absence de quelque fac-similé de manuscrit.

L. R.

Martin Lamm : **Johan Gabriel Oxenstierna**. En Gustaviansk naturvärmares lif och dikt. Stockolm, Hugo Gebers förlag, grand in-8° viii-398 pp.

M. Lamm a retracé la vie publique du poète Oxenstiern, le descendant du grand chancelier, d'après les archives de Wärnberg qui appartiennent au comte Erik Oxenstierna. Mais les pages qu'il consacre au poète officiel, à l'intendant des menus plaisirs de Gustave III, au grand maréchal de la Cour, ne sont ni les plus nombreuses ni les plus intéressantes. L'essentiel de ce livre, c'est la biographie intellectuelle et sentimentale d'Oxenstiern, faite d'après des lettres authentiques encore inédites et d'après le Journal déjà publié (1881). Si M. Lamm n'a pas la prétention d'avoir trouvé toutes les lettres du poète — et cela est presque impossible pour un homme qui écrivait huit à dix lettres par jour — il en a du moins trouvé un bon nombre et il s'est servi en outre, pour démêler la pensée d'Oxenstiern aux différentes époques de sa vie, des brouillons de poésies qui pouvaient se trouver dans les mêmes archives. Il a fallu les dater avec soin, car Oxenstiern se corrigeait sans cesse et n'a publié que tardivement. M. Lamm a donc suivi au jour le jour l'évolution intellectuelle et morale d'Oxenstiern, et il a pu noter à chaque instant les influences qu'il a subies. Si l'on ajoute que les deux premiers chapitres du livre (L'amour de la nature au xviii[e] siècle et La description de la nature suédoise avant O.) expliquent les influences antérieures à O., on peut dire que l'on trouve dans ce livre l'histoire du sentiment de la nature en Suède au xviii[e] siècle.

Histoire intéressante non seulement pour la littérature suédoise mais aussi pour le rayonnement des idées françaises. O. écrit et parle le français ; il lit tous les livres français qui lui tombent sous la main. Il est disciple de Rousseau, d'une manière un peu puérile quelquefois, sinon dans son œuvre, du moins dans sa vie intime et dans ses aven-

tures amoureuses. Mais ses poèmes ne sont pas des pastiches. Il connaît la nature suédoise pour y avoir vécu toute sa jeunesse ; son paysage familier est lié à toutes ses impressions d'enfance, et Linné, par ses descriptions de voyages, a remis en honneur la nature suédoise. La sensibilité d'O. est antérieure à la lecture des œuvres de Rousseau ; mais Rousseau lui plaît parce qu'il s'y retrouve : c'est le grand exemple qui lui permet d'être sentimental sans fausse pudeur.

Les deux premiers chapitres qui traitent de la formation de la sensibilité en Suède au XVIII^e siècle sont évidemment nécessaires. Malgré leur longueur, on ne peut même s'empêcher de les trouver un peu brefs ; et quelquefois ils manquent de précision. La grande faveur des jardins anglais en Suède est une preuve de la sentimentalité. Mais à quel moment se sont-ils introduits en Suède ? M. Lamm, pour justifier cette faveur, ne nous donne qu'une citation, et encore c'est une citation d'Oxenstiern, mal à sa place ici puisqu'elle ne peut servir à expliquer ce qui précisément a besoin d'explication. Cette mode a-t-elle précédé la Nouvelle Héloïse ou en est-elle la conséquence ? Nous pouvons d'autant moins le savoir que la citation est faite d'après les œuvres imprimées d'O. sans qne l'on puisse déterminer la date à laquelle ce passage a été écrit ; on peut regretter que M. Lamm se soit contenté d'esquisser à grands traits les influences principales, en s'en tenant aux œuvres littéraires, sans essayer de faire pour la Suède ce que M. Daniel Mornet a fait pour la France dans la première partie de son livre [1]. L'influence des physiocrates fut grande sans doute en Suède sur les esprits, car le comte Schiffer et Gustave III lui-même étaient des physiocrates. Cette influence est parallèle à l'influence de Rousseau et la renforce, mais elle n'est pas identique, car Rousseau, sympathique d'abord au mouvement physiocratique, se sépara de Quesnay et de ses disciples. Il aurait fallu marquer cette distinction.

Lorsque O. dans une lettre du 18 décembre 1770 écrit : « le ciel, les forêts, les torrents et les vieilles ruines de forteresses et de villages abandonnés, tout cela est peint dans l'Emile comme je viens de le voir » (p. 22, n. 1), il confond l'Emile et la Nouvelle Héloïse comme le remarque M. Lamm, peut-être parce qu'il le lisait alors et qu'il en avait l'esprit obsédé, mais certainement au moins parce qu'il le connaissait déjà. Je crois donc qu'il vaut mieux ne pas rapporter aux années du séjour à Vienne la lecture de ce livre.

Malgré ces quelques critiques de détail, il n'en reste pas moins que M. Lamm a écrit un très bon livre, qui sera utile non seulement aux Suédois, mais aussi aux Français [2].

Virgile Pinot.

---

1. *Le sentiment de la nature de J.-J. Rousseau à Bernardin de Saint-Pierre.* Paris, 1907.

2. L'exécution typographique est soignée même pour les passages qui sont

Une jeune fille à l'armée vendéenne, 1793. *Souvenirs inédits de la Baronne de Candé (née Gontard des Chevalleries)*, publiés et annotés par le vicomte Aurélien de Courson. — Paris, Librairie des Saints-Pères, s. d. (1912). In-18, 11-236 p. portr.

L'exhumation de ces Souvenirs, surtout comme elle est faite, n'apportera pas, ce me semble, une contribution bien grande à l'histoire des guerres civiles de l'Ouest pendant la Révolution. L'auteur, alors à peine âgée de 17 ans, a fait partie, avec sa mère et sa sœur, de la cohue déplorable de femmes, d'enfants et de vieillards qui suivit l'armée vendéenne et entrava constamment sa marche sur la rive droite de la Loire, depuis l'exode de Saint-Florent jusqu'aux tueries du Mans et de Savenay. Elle n'a pas vu grand chose, en dehors du petit noyau de parentes et d'amis avec lesquels elle cheminait. J'ajouterai qu'il n'en pouvait guère être autrement. Mais cela ne l'empêche pas de trancher de tout, de fournir sur tout des appréciations pour le moins singulières et souvent controuvées. L'éditeur pense qu' « on ne saurait en vouloir à une toute jeune fille de juger les hommes et les choses avec l'audace de l'inexpérience et d'être souvent injuste dans ses critiques, ni de se lancer parfois dans un fatras humanitaire où l'on retrouve la trace des tirades qu'elle ententait débiter » (Avant-propos), en 1795 dans sa famille, alors qu'ayant repris une existence plus calme elle écrivit ces Souvenirs.

Je ne voudrais pas chicaner M. de C. sur cette opinion qui lui est personnelle. Mais il m'apparaît qu'il aurait pu, sans doute, concilier son respect absolu pour le texte d'une parente avec son rôle d'éditeur de Souvenirs historiques. Sans s'embarquer dans une abondance trop copieuse d'annotations, comme certain chercheur de ma très-intime connaissance, il eût pu être moins chiche de renseignements, par exemple sur les personnes dont l'auteur écorche les noms avec une belle inconscience assez commune, d'ailleurs, à son époque. Si j'ai bien compté, il y a environ cinquante-cinq notes, en tout, au bas des 236 pages du volume. Un bon tiers en est employé à discuter les opinions humanitaires et les « exagérations juvéniles » de l'auteur; une douzaine, tout au plus, est consacrée à essayer de rétablir ou d'identifier six ou sept des noms cités. Encore plusieurs sont-elles un simple aveu d'impuissance.

Il en est ainsi, par exemple, pour M. de la R... (25, 28, 29) membre du conseil supérieur royaliste de Chatillon, dont tous les historiens de la Vendée donnent le nom : *Bourasseau de La Renollière*, auditeur de la Chambre des comptes de Nantes, puis membre du Directoire de Maine-et-Loire, homme intègre, brave, et ayant toujours payé de sa personne, et que l'éditeur accuse, bien injustement, de pusillani-

cités en français. A noter seulement ce passage du journal d'O. « Fortunée solitude qui cacha l'instant de mon bonheur, l'instant *hideux* où j'appris que j'étais aimé » (p. 127), qui ne se comprend pas, mais dont sont responsables les premiers éditeurs du journal.

mité, parce qu'il ne se fait pas, comme le jeune Henri de La Rochejaquelein, d'illusions sur l'issue de la lutte engagée, dans laquelle il fit d'ailleurs tout son devoir. De même pour la famille *Saillant d'Epinatz* (110), etc. Aucun autre éclaircissement n'est fourni, et je le regrette; car la précision de ces Souvenirs y aurait beaucoup gagné. Je relève très rapidement quelques noms pour appuyer ce que j'avance : le comte de la Fleurière (20) est en réalité *Jacques de Fleuriot de la Freulière*; M. de Marcombre (78), appelé plus loin de la Marcombe (187), est un angevin notable nommé *Marcombe*, Lésigny (115, 142) s'appelle *Blondin d'Esigny*, royaliste qui, dès le 13 mars 1793, s'emparait d'Ancenis; l'ami du général Wimpffen (123), est *Bougon des Longrais*, procureur-général-syndic du département du Calvados; Le Maignan (222, 223) s'appelle *Le Maignan de la Verrie*, il avait fait partie du Conseil supérieur de Châtillon et eut un bras emporté par un boulet républicain, à l'attaque de Granville. Les noms du plus grand nombre des femmes qui formaient groupe avec la famille Gontard sont à peu près aussi maltraités, jamais identifiés. Telles mesdames *de Clesne* (70), *de Buor de Cuissard* (82), née *Le Normand* et les deux filles de celle-ci : Mme *de Faye* (84) et mademoiselle *Céleste* (187), mademoiselle d'*Armaillé de la Menantière* (187), Mme *de la Guerivière* (90)... elles ont toutes péri, massacrées au Mans, ou noyées à Nantes. Il n'est que d'ouvrir l'édition des *Mémoires originaux* de la marquise de La Rochejaquelein pour s'en rendre compte.

Mlle Gontard n'abime pas seulement les noms humains, elle transforme totalement ceux de certaines choses. Sous sa plume, les deux canons chers aux Vendéens, *Marie-Jeanne* et le *Missionnaire*, sont devenus Marie-Antoinette (14) et le Cardinal (13)! Une petite note rectificative n'eût certes pas été de trop. Ces deux derniers noms n'ont jamais été portés par aucune pièce de l'artillerie vendéenne.

Au demeurant, en en usant avec beaucoup de circonspection et en s'aidant d'une, quelconque, des nombreuses histoires de la guerre de Vendée, on pourra retirer de ces Souvenirs quelques indications sur les agissements du prince de Talmond et sur l'état des esprits de la foule lamentable dont l'auteur fit partie. On y trouvera une multitude de cancans faux et diffamatoires sur un grand nombre des meilleurs officiers royalistes, qui sacrifièrent leur propre vie en s'efforçant de sauver celle de Mademoiselle Gontard et des siens.

H. Baguenier Desormeaux.

Chateaubriand, **Amours**, Avec une introduction et des parenthèses par Georges Pierredon. Paris, Sansot, 1912; in-12 de 193 pages.

Entre les *Virilités* de Napoléon et la *Chasse au Bonheur* de Stendhal, la *Nouvelle Bibliothèque de Variétés littéraires* attribue à Cha-

teaubriand la mission de servir de porte-paroles à l'amour, — ou aux amours. Le choix n'est qu'à demi justifié, mais c'est par ces simplifications, ces délimitations synthétiques, que s'affermissent les très grandes renommées. Reconnaissons que si l'abandon de soi fait en général défaut aux « amours » de René, il a su parer de beautés émouvantes ses pages sentimentales : M. Pierredon n'avait qu'à choisir, et son choix est habile ; il va de la « Sylphide » à la « jeune Occitanienne », en attribuant à Charlotte Yves, Mme de Beaumont et Mme Récamier le plus grand nombre de pages (Hortense Allart ne figure que dans la préface). L'interprétation donnée au poème de *Clarisse* me semble contestable, mais la découverte du « poète écossais » dont cette pièce serait imitée pourrait seule donner des certitudes. Quant à la façon dont se créent les légendes, rien ne la montre mieux que la déformation que subit une anecdote bien connue :

Chamisso, *Voyage autour du monde*, I, 4 juillet 1816 :	Chateaubriand, *Mémoires d'outre-tombe*, t. IV, p. 194 :	*Amours*, p. 11, citation de M. André Beaunier :
Nous dînâmes chez M. Clark, un Américain [à Saint-Pierre et Saint-Paul, Kamtschatka]. Je vis chez lui pour la première fois une image que j'ai retrouvée souvent sur des navires américains, et, par l'entremise de leur négoce, dans les îles et sur les côtes de l'Océan Pacifique : le portrait de Mme Récamier, délicatement peint sur verre par un artiste chinois.	Chamisso donna son nom à l'une des îles d'où Cook avait entrevu la côte de l'Amérique. Il retrouva au Kamtchatka le portrait de Mme Récamier sur porcelaine...	L'île était habitée d'une peuplade aux mœurs très douces et qui adorait une idole. Adalbert de Chamisso put voir l'idole. C'était une gravure encadrée, un merveilleux visage qui souriait. Et Adalbert de Chamisso reconnut les traits charmants de Juliette Récamier, tels qu'Isabey les avait peints. L'on ne sut pas comment cette image était arrivée en cette île perdue...

F. BALDENSPERGER.

Alfred MARQUISET, **Ballanche et Mme d'Hautefeuille.** Lettres inédites de Ballanche, Chateaubriand, Sainte-Beuve, Mme Récamier, Mme Swetchine, etc. Paris, Champion, 1912 ; in-16 de 269 pages.

En dépit du sous-titre, il s'agit presque uniquement de lettres de Ballanche, empruntées aux archives de M. de Vanssay, qui en con-

tiennent près de deux cent cinquante. Correspondance *en partie simple* dont on eût souhaité, çà et là au moins, la contrepartie, et qui, répartie sur les treize années qui vont de 1834 à 1847, nous fait mieux connaître maint incident de l'Académie ou de l'Abbaye-aux-Bois ; sans compter que Ballanche, le « parfait ami », y dévoile quelques-uns des aspects curieux de son âme pacifique et visionnaire. Après le théosophe lyonnais, M^me Swetchine est la correspondante la plus abondante de M^me d'Hautefeuille : elles appartiennent toutes d'eux, vers 1840, à ce groupe des « mères de l'Eglise » que raillait doucement Sainte-Beuve et qui entretenait, à l'écart des grands succès de presse, une littérature spiritualiste persistante. Documents intéressants, quoique un peu « ésotériques », pourrait-on dire, auxquels le commentaire de M. Marquiset se contente d'ajouter un fil biographique et de brèves annotations[1].

F. Baldensperger.

Max Fuchs, **Lexique du « Journal des Goncourt »**. Contribution à l'histoire de la langue française pendant la seconde moitié du xix^e siècle. Paris, Cornély, 1912 ; in-8° de xxxii-152 pages.

Dépouillement, par ordre alphabétique, de ces neuf volumes où les deux frères ont tenté de faire donner, au vocabulaire français, son maximum d'efficacité expressive : M. Fuchs n'a voulu que « constater des faits », et sa liste viendra utilement se joindre à d'autres tableaux partiels de la vie du langage au xix^e siècle. Cependant, même en attendant l'heure des conclusions, il n'était pas impossible de définir le processus mental qui détermina ce qu'on pourrait appeler « la lexicographie de l'écriture artiste »[2]. M. F. a la prudence de s'en tenir à une hypothèse — fort acceptable — sur la collaboration d'Edmond aux trois premiers volumes. Quelques-uns des vocables voudraient un rudiment d'explication (*boscote*, *burgauté*, *quiqui*...). D'autres appellent une remarque : *amiteux*, cf. Marmontel, *Mémoires*, l. IV, à propos du chanteur toulousain Géliote, « doux, riant, *amistoux*, pour me servir d'un mot de son pays... » ; *congénial* ne veut pas dire *congénital*, mais rend l'anglais *congenial*, sympathique, et figure souvent, par exemple, dans les lettres de M^me de Duras ; *ensoleillé* a été pris par Th. Gautier au poète fribourgeois Et. Eggis ;

---

1. Sans doute faut-il lire Quinet p. 22 (cf. p. 30, où il est question *d'Ahasverus*) écrire [Guido] Goerres p. 149, 151, 152, Herriot p. 77, 79, 81, *Prague* par M. de Pastoret, p. 210. Ne s'agirait-il pas simplement, p. 77 et suiv., de l'*Ame exilée* préparée d'abord sous le titre de *Vie brisée ?*

2. Les dérivations qui témoignent du besoin d'un substantif verbal (*avalement tout cru*, *aventurement*, *barbotage dans l'eau*, *etc*.) La préférence donnée aux formations directes, au lieu d'un retour à un radical savant (*anglaisé* plutôt qu'*anglicisé*) : même phénomène, au fond, dans *bonne enfance* (= cordialité *bon enfant*). Extension superficielle plutôt qu'organique.

stepper est peut-être en relation avec le mot (*stepper*) dont l'argot anglais désigne la roue du *hard labour* [1].

F. B.

George D. Morris. **Fenimore Cooper et Edgar Poe d'après la critique française du dix-neuvième siècle**. Paris, Larose, 1912; in-8° de 210 pages.

En dehors d'une liste à peu près complète (les traductions en volume des romans et des contes de ces deux écrivains américains), ce volume n'apporte rien d'assuré ni d'essentiel à l'histoire littéraire : les dépouillements sont incomplets, les dates souvent erronées, les identifications d'anonymes négligées. Surtout, le sens relatif des jugements français, leur rattachement à des épisodes intellectuels déterminés ne sont même pas indiqués : c'est un paquet de fiches transformé vaille que vaille en un livre — et, ce qui est plus grave, en une thèse de doctorat de l'université de Paris.

F. Baldensperger.

Georges Polti, **Les trente-six situations dramatiques**. Nouvelle édition mise au courant et augmentée de deux index bibliographiques. Paris, Mercure de France, 1912; in-16 de 302 pages.

Avec un humour souvent très savoureux, et non sans l'intention expresse de révéler aux dramaturges l'efficacité insoupçonnée de tant de sujets possibles qu'ils sont tentés de négliger, M. Polti a réparti en groupes et en sous groupes essentiels toutes les « situations » dramatiques. C'est la boutade de Gozzi, alléguée par Goethe dans ses *Entretiens* et médiocrement utilisée jusqu'à présent, qui lui fournit ce chiffre fatidique de *trente-six* : encore n'est-il pas sûr que sa classification, ingénieuse en ce qu'elle va du simple au complexe, ne renferme pas de doubles emplois. Par exemple, la première et la douzième situations, « implorer » et « obtenir » sont de même essence et ne diffèrent que par le stade plus avancé de la seconde ; la troisième et la quatrième, surtout, « la vengeance poursuivant le crime » et « venger proche sur proche » sont réductibles à un commun élément. Il va de soi qu'une érudition théâtrale étendue alimente l'alchimie de M. P. : encore ne peut-on manquer d'être frappé de voir les contemporains représentés avec abondance dans ses tableaux, alors que le XVIIIe siècle n'a guère que Voltaire pour fournisseur français de situations dramatiques.

F. B.

Étienne Lamy de l'Académie française. **Quelques œuvres et quelques ouvriers**, vol. in-18, 1287 p. Bloud et Cie, 1911.

« Je n'ai pas réussi à servir utilement les causes que ma raison et

1. L'*Introduction* devait donner une mention au *Labeur des de Goncourt* de G. Abel (*Mélanges Wilmotte*, I, 1910). Lire *Notes* lexicologiques, p. XXXII.

mon cœur voulaient défendre, et mon effort contre des lois injustes n'a mis fin qu'à ma vie publique. « C'est en ces termes plutôt mélancoliques que M. E. Lamy apprécie le résultat de son action pendant les années auxquelles appartiennent la plupart des allocutions qu'il a réunies dans ce volume et qui vont de 1885 à 1906. L'auteur se traite lui-même de « vaincu »; et ce qui donne à sa défaite une certaine amertume, c'est qu'il la doit autant à ses amis qui, en grand nombre n'ont pas voulu le suivre dans son ralliement à la république, qu'à ses adversaires politiques. Et cependant la « défaite » ne l'a pas aigri. Il a continué à penser qu'il fallait aimer et servir son temps. « Nous n'avons pas, dit-il aux élèves de Sorèze, l'âge fut-il de fer, à demander l'âge d'or, à verser de stériles regrets sur les grandeurs, les beautés, les forces détruites. Nous ne sommes pas créés pour habiter les tombeaux des morts mais pour élever des demeures nouvelles sur la terre des vivants. Aimez votre temps ». Aimer son temps veut dire pour M. L. « acquérir l'intelligence, l'habitude ... le goût des influences qui sont efficaces sur lui, et employer ces influences à le rendre meilleur ».

L'intention est excellente, mais la tâche était vraisemblablement ingrate dans les conditions où la posait l'orateur. Car lui-même reconnaît qu'il a, sinon prêché dans le désert, du moins réussi à entraîner et à convaincre un trop petit nombre de ses concitoyens. Il faut un louable courage pour marquer, dans un recueil rétrospectif comme celui-ci, les étapes d'un échec avoué. C'est livrer à l'histoire des renseignements et des enseignements utiles : les historiens profiteront certainement des premiers. Je suis moins sûr que les politiques tirent aussi bon parti des seconds. Ils ressemblent trop à ceux que le passé du parti auquel appartient M. L. avait légués à nos contemporains et qu'ils n'ont cependant pas suffisamment compris pour ne pas retomber dans les mêmes fautes que leurs prédécesseurs. Même M. L. extrait des événements des leçons qui nous paraissent déjà, après quelques années, en retard sur le mouvement général des choses et notoirement trop étroites dans leurs visées. Il attend trop de la décentralisation, trop de l'alliance de la religion et de la liberté, chacune restant dans son domaine, trop de la charité individuelle à qui il assigne un rôle d'universelle et suffisante réparatrice des injustices sociales [1]. Il y a dans tout cela de l'arriéré, si j'ose dire, et les réalités,

1. « Le prélèvement volontaire accompli par le riche sur sa richesse pour relever la condition du pauvre voilà la solution noble et efficace du problème social » p. 171. M. L. semble en être encore à croire qu'en enlevant aux riches ce qu'ils ont de superflu on satisferait aux besoins de la masse! Comment être étonné des progrès du socialisme en face de pareilles idées émises par des esprits de la valeur de M. L? Il croit encore que « les placements » faits par les riches n'ont pas d'autre utilité que « d'être productifs pour des revenus sans cesse accrus. » La mise à la disposition du travail de capitaux moyennant intérêt toujours plus bas à mesure que « les placements » sont plus considérables, lui échappe complètement.

à tort ou à raison, ont dépassé ce libéralisme centre droit ou gauche, qu'on peut regretter, mais dont l'observateur social actuel sent instinctivement qu'il a fait son temps. Le recueil de M. L. n'en reste pas moins un tableau intéressant pour l'histoire contemporaine.

E. d'Eichthal.

Monod et la « Revue Critique ».

L'histoire de la *Revue critique* est, croyons-nous, intéressante et tout ce qui concerne ses destins doit être exactement indiqué. On nous permettra donc de retracer avec plus de précision que nous ne l'avons fait, comment Monod devint directeur de notre recueil.

Les directeurs de 1870, Gaston Paris, Paul Meyer et Zotenberg, n'eurent pas, en cette fatale année, l'intention de supprimer la *Revue*. Le 13 août, ils suspendirent la publication, mais avec l'idée de la reprendre plus tard et de faire paraître la suite, après la guerre, en un seul fascicule.

C'est ce qui eut lieu. Quatre fascicules de la *Revue* — et non un seul — parurent sous la date de 1870 en 1871 et en 1872. Ces quatre fascicules renferment de véritables mémoires, dus à Thurot, à Pannier, à Brachet, à Paul Meyer, et l'on y remarque une fort belle lettre de Rodolphe Reuss sur l'incendie de la bibliothèque de Strasbourg. Ainsi fut complété le volume de 1870.

Mais les numéros de l'année 1872 furent régulièrement publiés. Les directeurs de la Revue étaient alors, outre Paris et Meyer, Morel — qui plus tard dirigea le *Journal de Genève* — et Michel Bréal qui remplaçait Zotenberg.

Or, Paris et Meyer, en cette même année 1872, fondèrent la *Romania*. Meyer quitta la *Revue critique* : il avait, disait-il, moins de temps à lui, et il jugeait, non sans raison, que, deux des directeurs étant romanistes, il serait utile d'avoir un directeur qui s'occuperait spécialement d'histoire. Voilà comment Monod prit, à la *Revue critique*, la place de Meyer. Il entra à la Revue non comme directeur, mais comme co-directeur. Tout cela, du reste, est bien établi dans l'Avant-propos du premier numéro de 1873, intitulé *A nos lecteurs* et rédigé par Paris.

Arthur Chuquet.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 19 avril 1912*. — M. Cagnat donne lecture d'une note de M. Alfred Merlin, relative à une base honorifique découverte par le capitaine Vanbourdolle et le lieutenant Haack à Souk El-Abiod (anc. *Pupput*). Les personnages qui y sont nommés, Flavius Macrobius et Flavius Synesius, n'étaient ni l'un ni l'autre respectivement connus comme vicaire d'Afrique et *consularis* de Byzacène sous Arcadius. Cette inscription enrichit donc les fastes de l'Afrique romaine de deux noms sous le règne de cet empereur, et c'est la première fois qu'en Afrique on rencontre une dédicace à Arcadius seul qui, depuis 395, avait le gouvernement de l'Orient, tandis qu'Honorius avait celui de l'Occident et de l'Afrique. Au point de vue géographique, on

voit ici que *Pupput*, vers l'an 410, était en Byzacène, tandis qu'en 484 elle était en Proconsulaire. Enfin l'inscription de *Pupput* permet de préciser, par comparaison, le sens de certaines sigles sur un texte de la localité peu éloignée de *Vina*.

M. René Pichon fait une communication sur l'épisode d'Amata dans l'Enéide. Après avoir relevé, dans le récit de Virgile, quelques anomalies et obscurités, il essaie de les expliquer en recherchant les traditions religieuses auxquelles le poète a fait des emprunts. Il pense que Virgile a voulu représenter dans la fuite extatique d'Amata le rite des fêtes de Liber, le Bacchus latin ; que, d'autre part, Amata est le prototype des Vestales ; mais qu'il a dû y avoir à l'origine une association entre le culte de Liber et celui de Vesta.

L'Académie procède à la désignation de deux candidats pour la chaire d'histoire de l'Afrique du Nord créée au Collège de France. M. Gsell est désigné en première ligne; M. Besnier en seconde ligne.

M. Louis Havet présente une correction pour un vers de Catulle (68, 59). Au lieu de *valde*, il propose d'y lire *alpe*, une alpe, une prairie de montagne. Ce passage serait le seul de toute la littérature latine où se lirait *alpis* employé comme nom commun. Il est d'ailleurs tout naturel que ce mot, essentiellement local, ait été essayé en poésie par un auteur natif de Vérone et par conséquent voisin des *Alpes* qui ont imposé leur nom à une grande chaîne de montagnes.

M. Lejay étudie l'origine de la proposition latine *absque*. Elle se rencontre à partir du milieu du IIe siècle p. C. Mais dans Plaute et dans Térence on a huit fois une expression *absque*, dans une phrase telle que la suivante : *Nam absque ted esset, hodie numquam ad solem occasum viverem* (Plaute, *Ménechmes*, 1022). La proposition *absque ted essed* est, selon M. Lejay, une explication introduite comme entre parenthèses ; *absque* s'y décompose en *abs*, et *que*, conjonction : « Et loin de toi (sans toi), cela serait arrivé ». Certains passages ont pu suggérer à Fronton l'idée d'une préposition *absque*, par exemple *Capt.*, 752 ; *quod*, précédant *absque*, paraissait y avoir le sens conditionnel qu'il a quelquefois dans l'ancienne langue. L'innovation de Fronton est remarquable, parce qu'elle est due à une mode littéraire, l'imitation de la langue archaïque par les auteurs du IIe siècle, et que, néanmoins, elle a eu assez de succès pour pénétrer dans la langue populaire (lombard *asca*).

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 26 avril 1912.* — M. Prou communique une lettre de M. Lucien Lambeau, secrétaire de la Commission du Vieux Paris, contenant la transcription de l'epitaphe d'un ancien « secrétaire commis » de l'Académie des inscriptions, Esprit Louis Rousset, décédé le 23 novembre 1809 dans sa 80e année. Cette inscription est appuyée contre le mur du cimetière de Vaugirard (rue Lecourbe, no 310).

Le P. Scheil donne une première lecture d'un mémoire intitulé : *Visite chez un armurier susien de l'an 3000 avant notre ère.* — MM. Heuzey et Pottier présentent quelques observations et signalent deux monuments qui représentent les objets mentionnés par la tablette.

M. Chatelain, au nom de la Commission du prix Brunet, fait le rapport suivant : « La Commission du prix Brunet, vu le grand nombre des concurrents, n'a pas décerné le prix de 3.000 francs, mais elle a attribué, sur les revenus de la fondation, les récompenses suivantes : 1.500 francs à M. Vicaire, *Manuel de l'amateur des livres du* XIXe *siècle*. 7 vol. in-8° ; — 1.000 francs à M. Georges Lepreux, *Gallia typographica*. 4 vol. in-8° ; — 1.000 francs à M. Hubert Pernot, *Bibliographie ionienne*. 2 vol. in-8° (œuvre d'Emile Legrand complétée par M. Pernot) ; — 500 francs à M. Etienne Deville, *Index du Mercure de France*. 1 vol. in-4° ; — 500 francs à M. Charles Beaulieux, *Catalogue des livres de la Réserve* (XVIe siècle) *de la Bibliothèque de l'Université de Paris*. 1 vol. in-8° ; — 500 francs à M. Albert Maire, *L'œuvre scientifique de Pascal*. Bibliographie critique et analyse de tous les travaux qui s'y rapportent. 1 vol. in-8°. — Elle décerne en outre deux mentions très honorables : à M. Pierre Bliard, *Bibliographie de la Compagnie de Jésus*. T. X. Tables. 1 vol. in-4° ; et à M. J. Baudrier, *Bibliographie lyonnaise*. 9 vol. in-8°. »

M. Paul Foucart commence la lecture du mémoire qu'il a rédigé en collaboration avec M. Georges Foucart, professeur à la Faculté des lettres d'Aix-Marseille, sur les cérémonies qu'on appelle les drames mystiques d'Eleusis.

L'Académie procède à la désignation de son délégué au Conseil supérieur de l'instruction publique. Par 25 voix sur 27 votants, M. R. de Lasteyrie est réélu.

Léon Dorez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 22 — **1er juin.** — **1912**

C. Beccari. **Il Tigrè** descritto da un missionario gesuita del secolo XVII, Rome, 1912, Loescher et Cie, in-8o, pp. xiv-180. (Prix : 6 fr.)

Le jésuite en question est le P. Emmanuel Barradas, religieux portugais, qui séjourna en Éthiopie, et surtout dans la province du Tigrè, de 1624 à 1633. Passionné pour l'étude des sciences naturelles et servi par un bon talent d'observateur, il a rédigé, dans sa langue maternelle, trois traités historico-géographiques dont le plus intéressant a pour titre *Do reino di Tigrè* [1]. L'aspect du pays, sa flore, sa faune, les mœurs et usages des habitants y sont décrits avec une précision qui ne le cède en rien aux relations de nos explorateurs contemporains. Cependant, la méthode laisse à désirer. Aussi le P. Beccari a-t-il jugé avec raison qu'une adaptation serait plus utile qu'une simple traduction du texte original. C'est toujours Barradas qui parle, mais ses observations sont groupées et classées méthodiquement ; aux noms vulgaires des plantes et des animaux, ont été ajoutés des noms scientifiques; quelques notes expliquent, complètent ou rectifient les passages obscurs. Sous cette forme rajeunie le livre s'adresse surtout aux Italiens, dont la colonie Erythrée occupe une partie du pays décrit par l'auteur ; mais il intéressera aussi tous ceux qui s'adonnent à

1. Le texte original de ces trois traités a été publié dans le tome IV des *Rerum Aethiopicarum Scriptores occidentales*, dont la *Revue* a parlé à diverses reprises.

l'étude des sciences géographiques. Il est illustré d'une soixantaine de gravures hors texte, d'une exécution, à la vérité, un peu trop sommaire.

J.-B. Ch.

Die Aramæer. Historisch-geographische Untersuchungen von Dr. Sina Schiffer, jun. Leipzig, 1911; Hinrichs, in-8°, pp. xii-207. (Prix : 7 m. 50).

Ouvrage qui témoigne d'une bonne érudition, et fruit de patientes recherches. L'auteur y résume tout ce que nous savons actuellement sur les Araméens d'après les inscriptions cunéiformes, la Bible, et les monuments épigraphiques ou littéraires de date postérieure. On pourrait discuter quelque détail, signaler quelque omission dans la bibliographie, critiquer certaines répétitions inutiles : ce sont de petits lapsus. Plus grave est le manque d'un plan méthodique : en réalité le livre est une série de notes, sans doute fort érudites, mais dont l'aridité est rendue encore plus fatigante par la multiplicité des références très souvent insérées dans le texte sans la moindre distinction typographique entre celui-ci, les noms des auteurs cités, ou le titre de leurs ouvrages. Heureusement, une bonne table alphabétique permet d'utiliser l'ouvrage et de le considérer comme une sorte de dictionnaire topographique. Une carte sommaire y est jointe. Après avoir parcouru ce travail, on a le sentiment que l'histoire des Araméens nous est encore bien mal connue et que le rôle de ces tribus dans l'histoire des peuples sémitiques est mal défini ; mais il apparaît assez nettement que leur développement ethnographique n'a pas été proportionné à leur influence sociale, et on est de plus en plus surpris de la prodigieuse extension prise par leur idiome et par leur écriture qui se propagèrent au point de supplanter progressivement toutes les langues de l'Asie occidentale depuis la Méditerranée jusqu'au-delà du Tigre, et du Taurus au centre de l'Arabie.

J.-B. Ch.

Kurzgefasste Grammatik der Biblisch-Aramæischen Sprache, von D. Karl Marti. 2e éd., Berlin, 1911, Reuther und Reichard, pp. 117 + 98. (Porta linguarum orient., pars XVIII).

L'éloge que notre ami R. Duval avait fait ici-même de la Grammaire de M. Marti, est à répéter pour cette seconde édition. Même clarté d'exposition, même sobriété de détails, sans rien omettre d'essentiel. Quelques améliorations ont été fournies par l'étude des papyrus araméens, trouvés en ces dernières années à Éléphantine, dont la langue, comme on sait, est apparentée de très près à l'araméen biblique, ou pour mieux dire, n'en est que la forme un peu plus archaïque. L'un de ces papyrus est reproduit dans la Chrestomathie qui renferme, selon l'usage, une édition critique de tous les passages

bibliques rédigés en araméen. A la « Literatur » il faudra ajouter maintenant l'important recueil de Papyrus et d'Ostraca édité par M. Sachau (Berlin, 1911).

J.-B. Ch.

G. Kip. **Thessalische Studien**. Beiträge zur politischen Geographie, Geschichte und Verfassung der thessalischen Landschaften. Neuenhaus (Hanovre), H. Kip, 1910; 143 p. (Diss. inaug. Halle).

C'est un bon travail que cette dissertation inaugurale de M. Kip. Elle n'apprend pas beaucoup de nouveau; certaines questions pourraient être présentées avec plus de précision, et plusieurs des conclusions de l'auteur sur des points de détail n'ont pas toute la sûreté désirable; mais elle méthodique, exactement documentée, et elle a le mérite de condenser en peu de pages tout ce que nous fournit l'antiquité sur la géographie politique et les institutions des villes thessaliennes. M. K. a interrogé les textes, étudié les inscriptions, consulté les monnaies, se proposant un triple but: Déterminer, pour chacun des peuples des régions comprises sous le nom général de Thessalie, son domaine géographique; préciser, autant qu'on peut les connaître, les traits saillants de son histoire; exposer et discuter ce que nous révèlent les documents sur son administration intérieure. M. K. a commencé — le sujet l'exigeait — par distinguer ces peuples divers: Thessaliens proprement dits; périèques (Perrhèbes, Magnètes, Achéens Phthiotes) plus ou moins dépendants des Thessaliens; peuples de la vallée du Sperchios (Maliens, Œtéens,. Æniane); puis, reprenant en ordre inverse, il s'est occupé de chaque peuple en particulier, en intercalant quelques pages sur les Dolopes, suivant une disposition à peu près uniforme : le territoire et les villes, leur organisation générale et particulière, leurs magistratures, jusqu'à l'époque où ils perdirent leur indépendance. Tous ces peuples en effet, à l'exception des Magnètes, rentrèrent dans le κοινὸν τῶν Θετταλῶν, les uns dès le commencement du IIe siècle, comme les Achéens Phthiotes et les Maliens, les autres sous Auguste, à la reconstitution de l'amphictionie delphique. Le κοινόν des Magnètes, au contraire, resta longtemps indépendant de la Thessalie, et ce fut seulement à l'époque de Dioclétien que la Thessalie et la Magnésie furent confondues administrativement. M. K. s'appuie parfois sur des inscriptions dont la lecture est purement hypothétique. Dans l'inscription de Drymæa, par exemple (*IG*, IX[1]), il considère comme démontré « mit überzeugenden Gründen » par Vollgraff, qu'il faut lire ligne 6 τοῖς Οἰταίοις καὶ Ἀχαιοῖς (*BCH*, XXV, 1901, p. 226 svv.); il n'a pas suffisamment médité les notes ajoutées par Homolle, où il est prouvé au contraire que, quelle que soit la valeur de la conjecture de Beaudouin αἱ λοιπαὶ οἰκονομίαι, on ne peut chercher un nom de peuple dans les lettres qui suivent Οἰταίοιος. Mais en revanche on notera d'excellentes discussions; celle, par

exemple, d'où il résulte que Pharsale est une ville de la Thessalie et non de l'Achaïe Phthiotide, et qu'elle appartenait à la Phthiotide et non à la Thessaliotide; ou encore les pages où M. K. étudie la synarchie, collège de magistrats de la ville de Démétrias, et non du κοινόν des Magnètes; bien qu'il reste encore quelque obscurité dans la question, et que M. Kip n'ait pas réussi à déterminer le nombre des nomophylaques, son argumentation, bien conduite, me semble probante. Deux cartes sont jointes à la dissertation : la plaine du Sperchios, et l'ensemble de la région thessalienne; ce sont seulement des esquisses.

My.

Buturas. **Ein Kapitel der historischen Grammatik der griechischen Sprache**. Ueber die gegenseitigen Beziehungen der griechischen und der fremden Sprachen, besonders über die fremden Einflüsse auf das Griechische seit der nachklassischen Periode bis zur Gegenwart. Leipzig, Weicher (Dieterich), 1910; 112 p. + 8 pages numérotées de *a* à *h*.

M. Boutouras a raison de dire, dans ses préliminaires, que son travail sur les emprunts faits par le grec aux autres langues et réciproquement par les autres langues au grec, « porte le caractère d'une dissertation sur les résultats obtenus par les recherches faites jusqu'à présent dans ce domaine ». C'est à cela en effet que se réduit ce « chapitre de grammaire historique de la langue grecque. » Six sections sur les rapports du grec avec 1) les langues sémitiques; 2) les autres langues orientales et les langues anciennement parlées dans les pays au nord de la Grèce; 3) le latin; 4) les langues romanes et germaniques; 5) les langues balkaniques; 6) le turc, sont disposées uniformément de la manière suivante : Influence sur le grec; influence du grec; bibliographie. La bibliographie sera utile; dans les autres paragraphes, M. B. expose comment ont pu se produire ces influences, par suite de relations politiques, commerciales, religieuses, plus ou moins profondes et durables, et comment ainsi le grec a pu recevoir et prêter des termes plus ou moins nombreux; considérations généralement exactes, mais peu nouvelles. Le tout est encadré entre un premier chapitre, le meilleur de l'ouvrage, où M. B. fait ressortir justement l'intérêt que présente, pour la grammaire historique du grec, cette question des influences réciproques du grec et des autres langues, et une conclusion dans un ordre d'idées tout différent. M. B. y exprime son opinion sur le problème de la langue moderne, faisant l'éloge de Hatzidakis, ne faisant pas celui de Psychari (ainsi orthographié), et déclarant, comme plusieurs, du reste, de ses compatriotes, que les savants étrangers sont incompétents en cette matière, parce qu'un occidental ne peut pas prétendre, fût-il un Krumbacher, se pénétrer des affaires des Grecs et sentir comme un Grec, ni par conséquent juger comme un Grec dans une question qui, d'une

part, n'est pas seulement d'ordre linguistique, mais qui est aussi historique, et d'autre part n'est pas purement scientifique, mais est presque exclusivement pratique (p. 103). Ce n'est pas la première fois que sont émises des idées de ce genre, et les savants occidentaux amis des Grecs n'y attachent guère d'importance; mais quel rapport ces pages, où se rencontrent en outre quelques phrases à allure politique, peuvent-elles bien avoir avec le sujet du livre[1]?

My.

Die Apologie der Heilkunst. Eine griechische Sophistenrede des fünften vorchristlichen Jahrhunderts, bearbeitet, übersetzt, erläutert und eingeleitet von Th. Gomperz. Zweite durchgesehene Auflage. Leipzig, Veit, 1910; viii-182 p. Prix : 10 fr. 60.

Après vingt ans, M. Gomperz donne une nouvelle édition du traité Περὶ Τέχνης, l'un des opuscules du Corpus Hippocraticum. On sait que M. G. l'attribue à Protagoras, ou tout au moins qu'il considère comme hautement vraisemblable que le philosophe d'Abdère en est l'auteur. Cette seconde édition, revue avec beaucoup de soin, n'a pas subi de modifications essentielles; je l'ai lue attentivement, et je ne puis que renvoyer à l'article où j'ai exposé mon opinion sur la première (*Revue* du 8 juin 1891). Il me suffira de signaler les changements peu nombreux apportés au texte, et justifiés dans le commentaire ou dans l'appareil critique. P. 40, 1 (= 44, 20 1re éd.) καὶ τοὺς ἀποφεύγοντας suivant M, Marcianus 269 (1re éd. om. καί avec A, Parisinus 2253); il semble en effet plus rationnel d'admettre l'omission de καί par le copiste de A que son intrusion dans M. P. 40, 23 (= 46, 18) ἤ τινι... ταραχῇ d'après A, qui porte ἤ τι (1re éd. ἢ τῇ M), cf. p. 113. P. 44, 6 (= 50, 2) ἀκρασίην avec M; M. G. lisait d'abord ἀψυχίην, corr. de ἀτυχίην A; une note, parue dans les *Beiträge zur Kritik und Erklärung der griech. Schriftsteller*, VIII (1905), et reproduite dans la nouvelle édition p. 119, explique les motifs qui ont ramené M. G. à la leçon de M. Mais la variante de A ne laisse pas que d'être embarrassante. P. 44, 18 (= 50, 13) δέ omis avec M. P. 46, 19 (= 52, 16) πῶς οὐ τούτων τὰ τούτῳ μὴ ἁλισκόμενα (1re éd. πῶς οὐ τὰ τούτων μὴ ἁλ. avec A); c'est une combinaison, assez peu sûre du reste, de A avec M τὰ τούτῳ, cf. p. 124. P. 52, 19 (= 58, 17) σαφήνειαν (σαφηνιαν A) au lieu de σαφηνείην M. P. 52, 23 (= 58, 21) διεξαρκέσῃ (A -σει); c'est avec raison que M. G. conserve ce texte; la correction δὴ ἐξαρκέσῃ était vraiment peu heureuse. P. 56, 11 (= 62, 12) πωμάτων et 58, 2 (= 64, 3) πώματα, au lieu de πομ., avec les meilleurs manuscrits.

My.

---

1. Les pages a-h, intitulées *A propos!* (à propos de quoi?) contiennent des vues intéressantes sur le projet d'un dictionnaire historique de la langue grecque, mis en avant par Hatzidakis.

Ernst Schmidt, **Kultübertragungen,** Giessen, Töpelmann, 1910; viii-124 p. Prix : 5 fr. 50 (Religionsgesch. Vers. und Vorarb. VIII, 2).

Nous sommes prévenus par l'auteur que son ouvrage n'est pas un travail d'ensemble sur la translation des cultes d'un pays dans un autre. M. Schmidt s'est proposé d'étudier seulement quelques exemples caractéristiques, pour lesquels les traits de la légende sont à peu près identiques, et de montrer que ces légendes sont en rapport très étroit, d'ensemble et de détails, avec les récits qui concernent l'épiphanie d'un dieu, sa première manifestation parmi les hommes. Il a choisi pour cela l'importation du culte de la Magna Mater et de celui d'Asclépios à Rome, et l'introduction du culte de Sarapis à Alexandrie. Ce sont trois chapitres dans chacun desquels, suivant un même plan, M. S. réunit d'abord tous les documents relatifs à l'événement, puis en fait la critique et en tire une conclusion. L'introduction officielle de la Grande Mère et d'Asclépios dans le panthéon romain, la construction et la dédicace d'un temple à ces divinités, furent des actes de politique, extérieure ou intérieure; dans le premier cas, Rome voulait justifier son immixtion dans les affaires d'Asie, et alors on inventa la légende de la translation, ordonnée par un oracle, de la plus grande divinité du pays dans sa nouvelle patrie; dans le second cas, il s'agissait, dit M. S., de calmer l'effroi de la population lors d'une épidémie très meurtrière, et de lui inspirer confiance dans l'art des médecins grecs; la légende de l'arrivée du dieu, que les Romains allèrent chercher eux-mêmes, fut alors imaginée. Ces résultats sont obtenus par un examen minutieux des textes; pour chaque légende, le fond reste le même; mais les détails fournis par les sources sont tellements différents, tellement inconciliables entre eux qu'ils deviennent suspects et donnent toute raison de révoquer en doute leur historicité. Quant au culte introduit à Alexandrie par Ptolémée Soter, la critique des documents conduit à une conclusion analogue; le but politique n'est pas moins visible; Sarapis, quelle que soit l'origine du nom, fut pour le nouveau souverain de l'Égypte une divinité dont le sanctuaire devait réunir dans une même idée religieuse Égyptiens et Grecs, et la légende se forma, avec des traits non moins variés et non moins contradictoires. Alors, dans un quatrième chapitre, M. S. compare et juge les traits distinctifs des épiphanies et ceux des translations précédemment étudiées; il passe en revue un grand nombre de légendes, surtout des légendes de saints, qui portent manifestement des caractères de libre invention. Ces rapprochements sont destinés, dans la pensée de M. S., à corroborer les résultats qu'il a obtenus par l'examen et la critique de chaque légende en particulier; et dans le fait, les analogies sont tellement frappantes qu'on peut se demander avec l'auteur s'il n'y a pas, dans ces histoires de translations de divinités, et plus tard de reliques, autant et peut-être plus de fiction consciente que d'imagination populaire. On pourra reprocher à

M. Schmidt d'interpréter certains détails pour les besoins de sa cause; mais ce qui importe ici, c'est bien plutôt l'appréciation générale des faits, et je la crois juste.

My.

E. Mueller, **De Græcorum deorum partibus tragicis** (Relig. Vers. und Vorarb., VIII, 3). Giessen, Töpelmann, 1910; VIII-146 p. Prix : 6 fr. 50.

Le sujet traité par M. Müller est le suivant : Quel est le rôle des dieux dans la tragédie grecque, et comment les poètes tragiques ont-ils mis en scène les personnages divins? Pour répondre à cette question, M. M. a divisé son travail en trois parties, et il étudie le rôle des dieux dans Eschyle, dans Sophocle, dans Euripide. Il examine successivement toutes les tragédies de chaque poète, y compris les tragédies perdues dans lesquelles intervient une divinité, et cherche à se rendre compte des motifs qui ont déterminé le choix d'un dieu comme personnage. La tragédie, dit M. M., faisait partie du culte public; rien ne s'opposait donc à ce que les dieux fussent mis sur la scène, et fussent les acteurs principaux, même parfois les seuls acteurs, de tout un drame (p. 2-3) ; c'est ce qu'on voit chez Eschyle, par exemple dans les *Euménides* et dans *Prométhée*. Ces pièces nous font comprendre le rôle des dieux : ils donnent, d'abord, à la tragédie un caractère plus splendide et plus religieux ; ensuite, ils viennent instituer des cultes et des rites, et exposer, avec l'autorité que leur donne la majesté divine, les sentiments du poète sur les affaires publiques ; enfin ils ont un rôle étiologique, en ce sens que souvent leurs paroles expliquent la raison et l'origine (τὰ αἴτια) des usages et des institutions religieuses (p. 8). Mais la tragédie devint bientôt plus humaine ; la représentation cessa d'être exclusivement religieuse, et les dieux y apparurent tels qu'on les voit dans la poésie épique, partiaux, intéressés, se souciant peu de la religion ou du bien moral de l'humanité, parlant et agissant, en un mot, comme s'ils étaient des hommes, doués toutefois de la puissance divine (p. 36). Cependant, cette tragédie « héroïque » conserve encore son caractère sacré ; et lorsque avec le temps le rôle des dieux perdit de son importance, lorsqu'ils ne furent plus des acteurs directs du drame, et qu'ils intervinrent seulement, comme dans la plupart des pièces d'Euripide, à la fin ou au début de l'action, même alors ils retinrent quelque chose de leur rôle primitif. Le *deus ex machina* n'apparait pas, comme on a pu le croire, pour terminer une pièce difficile à dénouer autrement, car l'intervention d'un dieu n'a rien de nécessaire dans la plupart des cas. Il vient pour expliquer, comme dans la tragédie primitive, les αἴτια des cultes, pour sanctionner de son autorité les institutions humaines, pour terminer la tragédie sur une impression religieuse, et surtout pour purger de tout reproche les desseins des dieux, réfuter, en quelque sorte, les critiques adressées aux dieux dans le cours de la pièce, et satisfaire ainsi le

sentiment religieux du public, en éloignant de son esprit ce qui pouvait avoir été dit de contraire aux dieux et d'antipathique à la religion populaire (p. 123). Ainsi la tragédie conservait, tout au moins à la fin, un certain caractère de représentation religieuse (p. 137). Telle est, dans ses grandes lignes, la théorie de M. M. Le livre se lit avec intérêt, quoique le plan adopté oblige l'auteur à se répéter souvent. J'avoue toutefois que la manière dont il interprète le rôle du *deus ex machina* ne me satisfait pas. Certes, ce n'est pas parce que le poète est embarrassé qu'il use de ce moyen pour terminer ses pièces, et il est possible qu'il ait voulu ainsi donner plus de solennité à la fin de la représentation, disons même satisfaire à un goût du public; mais je ne vois guère Euripide, qui ne se gêne pas pour dire ce qu'il pense de la religion populaire, qui, sans être un athée, n'a qu'une estime et une sympathie très modérées pour l'Olympe de la foule, je ne le vois guère faisant au vulgaire la concession que suppose M. M., chantant, comme il dit, la palinodie (p. 121), et donnant à entendre aux spectateurs, par les discours qu'il prête au dieu de la fin, quelque chose comme ceci : Si j'ai mal parlé des dieux dans ma pièce, n'y attachez pas d'importance; vous voyez bien que, par la manière dont je finis, tout ce que j'ai dit est racheté et réduit à néant (*finis, quo, quæ antea dicta sunt, irrita redduntur;* cette expression, ainsi que d'autres analogues, comme *purgare deos*, revient fréquemment sous la plume de M. M.). Je ne vois pas Euripide préoccupé de ne pas choquer la religion populaire au point d'avoir recours à une sorte de rétractation destinée à atténuer, sinon à annuler l'effet de ses critiques. Sans doute, Euripide, comme tout poète dramatique, cherchait la faveur du public; mais s'il l'a jamais flatté, ce qui n'est pas sûr, ce n'est certes pas en lui sacrifiant ses opinions religieuses, et encore moins en exposant, à la fin de ses pièces, des idées diamétralement opposées à celles qu'il exprime dans le cours de l'action. Que l'intervention divine, chez lui, soit un prolongement du caractère religieux de la tragédie antérieure, nul n'y contredira; et l'explication des αἴτια, la prédiction des choses futures conviennent encore au rôle, même réduit, que donne aux dieux le poète; mais il serait étrange qu'après avoir critiqué, parfois violemment, les actes de ces dieux anthropomorphes, il déclarât à la fin, dans une réhabilitation inattendue, que tout est fait par eux avec la suprême justice et la suprême sagesse; et cela, pour ne pas offenser la religion populaire. Ce n'est pas ainsi, du moins, que je me représente Euripide et sa conception de la tragédie, en ce qui concerne les divinités de l'Olympe.

My.

Ludwig Uhlands Sammelband fliegender Blätter aus der zweiten Hälfte des 16. Jahrhunderts (Drucke des Samuel und Siegfried Apiarius, Thiebolt Berger, Wilhelm Bergk, Hans Burger, Johannes Frisch, Johann Ulhart und Be-

nedikt Ulman). 73 Titelfaksimiles in Originalgrösse mit 68 Abbildungen. Mit Einleitung, Beschreibungen und Nachweisen hgb. von Emil Karl Blümml. Strassburg, J. H. E. Heitz, 1911. Gr. in-8° carré, 140 et 80 pp., 20 m.

Uhland, l'auteur d'un recueil encore classique de chansons populaires, avait en sa possession un volume composé de feuilles volantes réunies par un amateur. Chacune de ces feuilles volantes contient une chanson populaire — ou plusieurs — dont l'impression date de la seconde moitié du xvi^e siècle. De ce volume, qui est aujourd'hui à la Bibliothèque de l'Université de Tubingue, Uhland s'est servi pour son édition; mais il n'a pas réimprimé tous les textes qu'il contenait. M. Blümml, dont on sait la compétence en matière de chanson populaire, vient de mettre au jour les textes dédaignés par Uhland et qui n'ont pas été édités par d'autres. Non content de ce labeur, il passe en revue ces feuilles volantes dont il indique les « caractéristiques » et les réimpressions, signalant à l'occasion les variantes. Enfin on trouvera dans la seconde partie du volume les facsimilés des titres, des feuilles volantes avec les gravures les accompagnant. Nous avons ici une œuvre de grande précision, capable de mieux éclairer l'histoire, encore bien embrumée, de la chanson populaire.

F. Piquet.

Metrische Untersuchungen zu Paul Flemings deutschen Gedichten, von Friedrich Wilhelm Schmitz (Quellen und Forschungen, hgb. von A. Brandl, E. Schmidt, F. Schultz, 111). Strabourg, Trübner, 1910. in-8°, 106 pp., 3 m.

Ces études de prosodie portent sur trois points : l'accentuation, la quantité, la césure. Leur résultat essentiel est de mettre en évidence l'influence qu'exercèrent les théories d'Opitz sur le jeune poète saxon. Si Fleming ne comprit pas le sens profond des préceptes d'Opitz, s'il se permit dans le déplacement d'accent des libertés qui sont en désaccord avec la doctrine opitzienne, s'il alla plus loin que ne voulait le réformateur silésien dans l'abrègement des mots par syncope, apocope, élision, etc., si, enfin, il usa de la césure — aussi bien à l'hémistiche qu'en tout autre position — plus librement qu'Opitz, il s'est efforcé de rester fidèle aux règles matérielles que formule le législateur, et s'est montré disciple plus strict que les autres poètes contemporains. Son art est d'ailleurs plus souple et plus aisé que celui de son maître et de ses rivaux

Ou aurait souhaité plus de clarté dans le travail de M. Schmitz. Mais on y trouve une exactitude dans la recherche, une intelligence du sujet et une connaissance de la prosodie du xvii^e siècle qui en font un livre très méritoire et dont l'étude s'impose.

F. Piquet.

Paul Gaffarel et marquis de Duranty, **La peste de 1720 à Marseille et en France**, Paris, Perrin, 1911, in-8°, viii et 630 p., grav. 7 fr. 50.

Le fléau qui a laissé un souvenir encore si douloureux à nos popu-

lations méridionales, n'avait pas jusqu'ici tenté d'historien capable d'exploiter selon les règles de la science moderne les nombreux documents des archives départementales et municipales de la Provence et du Languedoc. MM. Gaffarel et de Duranty ont risqué l'aventure, et leurs recherches ont été si fructueuses qu'ils ont composé un gros volume, bourré de citations, de statistiques et de chiffres. Ils n'ont pas écrit l'histoire d'ensemble de la peste, mais ont exposé le cours de la maladie dans chacun des centres atteints. Ils ont pu ainsi être plus complets sur chaque point, mais on a quelque peine à saisir les rapports des événements entre eux, et on relève quelques répétitions. La plus grosse partie de leur ouvrage est consacrée à Marseille, qui ne fut pas proportionnellement plus éprouvée que Toulon et certains villages, mais qui fut la première localité infestée, et celle où la lutte contre l'épidémie fut rendue plus particulièrement difficile par la densité de la population. Après un historique assez bref des pestes antérieures, les auteurs racontent comment le navire, le *Grand Saint-Antoine*, apporta la maladie d'Orient. Le tableau qu'ils font de ses ravages est saisissant, et de nombreuses citations empruntées à des contemporains, le rendent poignant. Le personnage de Belzunce, réduit à ses vraies dimensions, reste encore fort beau; mais MM. G. et de D. ont cru pouvoir mettre sur le même plan les échevins, le viguier, le chevalier Roze et le bailli de Langeron. Ils jugent avec rigueur la conduite de l'intendant Le Bret qui se tint toujours loin des localités contaminées, mais confessent de bonne grâce les précieux services rendus à la province par cet administrateur distingué. Ils poursuivent l'histoire de Marseille jusqu'au jour où le fléau ayant complètement disparu, le blocus qui séparait la ville du reste de la France, fut enfin levé. Ils suivent alors la peste à travers les villes et villages de Provence, du Languedoc, enfin dans le Comtat Venaissin. Sur ces différents points les archives se sont trouvées moins riches, mais elles l'ont encore été suffisamment pour permettre aux auteurs un récit détaillé.

A. Biovès.

L. Maisonnier et G. Lecarpentier, **L'Irlande et le home rule**, Paris, Rivière, 1912, 320 p.

Le rêve d'une autonomie nationale hante depuis des siècles l'île celtique qui fut au moyen âge la patrie des « saints et des docteurs ». Ces aspirations se résument dans la restauration du Parlement de Dublin. Posé dès longtemps devant le peuple anglais et les assemblées de Westminster, le débat paraît à la veille de recevoir un heureux dénouement. Ce sera justice.

L'Irlande, en effet, a connu des heures cruelles. Sans insister sur les souffrances des catholiques, il suffira de rappeler les lois de coercition, la dureté des landlords, les évictions de tenanciers, les crimes

agraires. Aussi « l'île sœur » est-elle devenue la terre classique des ligues et des meetings. Issue de cette agitation méthodique, la députation irlandaise a joué un rôle de premier plan dans le Parlement britannique : des séances épiques se sont déroulées à Westminster. Cette action parlementaire est dominée par les grandes ombres d'O'Connell, Isaac Butt, Parnell, Gladstone, tous pionniers de l'autonomie.

L'aurore du xx[e] siècle a marqué des succès pour le *home rule*, qui conquiert graduellement les milieux politiques et intellectuels d'Outre-Manche. L'administration locale de l'Irlande a été réformée par une loi du 12 août 1898 substituant aux grands jurys — rendus si impopulaires par la prédominance des Lords — des Conseils de comté et de district élus au suffrage populaire. Le *Land Act* de 1903 est venu calmer l'effervescence paysanne. Hier enfin, le *Parliament Act* de 1911 a partiellement découronné la Chambre des Lords, de tout temps si hostile aux prétentions irlandaises.

L'Angleterre va s'honorer en s'inclinant devant la liberté de « l'île sœur ». Sur un tel espoir se clôt cet historique limpide du droit public irlandais. Il intéressera les amis de l'Irlande — qui sont légion, car cette amitié fait traditionnellement partie de l'âme française.

Pierre Laborderie.

Les royaumes des neiges, par Charles Eudes Bonin. Paris, Colin, 1911, in-18, x et 306 p., cartes et illustr., 4 fr.

Études d'ethnographie algérienne, par A. Van Gennep. Paris, Leroux, 1911, in-4°, 103 p. figures et planches.

Les principaux aspects du globe. La France, par M. Allain et H. Hauser. Paris, Alcan, 1912, in-16, iv et 407 p. 2 fr. 25.

Sous un titre énigmatique M. Bonin décrit les régions qui s'abritent aux pieds de l'Himalaya, entre l'Afghanistan, le Thibet, la Chine d'une part, et le grand empire indien de l'autre. L'auteur qui a parcouru à plusieurs reprises ces contrées presque inconnues, n'a pas voulu raconter ses voyages, mais plutôt présenter tous les renseignements historiques, géographiques, ethnographiques recueillis dans ses courses. Laissant de côté le Népal, objet de travaux nombreux, il a suivi de l'Ouest à l'Est les confins de l'Himalaya, dépeignant la situation sur la frontière indienne du côté de l'Afghanistan et du Pamir, puis au Ladakh, récemment conquis par le Maharadja de Kashmir. Le Bhoutan l'a retenu plus longtemps, et il en a esquissé l'histoire, qui n'avait jamais été dite avant lui. Parvenu aux frontières du Haut Assam, il donne sur les sauvages tribus contre lesquelles se heurte la pénétration anglaise, de précieux détails. Ses deux derniers récits transportent le lecteur au Thibet : c'est d'abord une visite à une prêtresse influente que M. B. appelle la papesse du lamaïsme ; puis un bref aperçu des campagnes des Chinois au Thi-

bet jusqu'à la fuite du Dalaï-Lama, au commencement de 1911. Dans les appendices on trouve une description des routes de l'Asie centrale, un examen de la question des sources du Gange, et enfin une étude sur la tribu des Mossos établie aux confins du Yunnan. L'ouvrage de M. Bonin a le grand mérite de nous introduire dans des régions nouvelles, mais l'absence d'une carte d'ensemble qui permettrait de le suivre plus aisément, se fait d'autant plus sentir.

M. Van Gennep a rapporté une ample moisson de son court séjour en Algérie. Six semaines lui ont suffi pour amasser de nombreux documents sur les soufflets dont se servent les bijoutiers indigènes, les poteries kabyles, le tissage au carton, enfin l'art de la décoration. Le point de vue esthétique a été relegué au second plan par l'auteur qui s'est avant tout préoccupé de déterminer le rôle joué par les différentes industries dans l'existence économique, et le mécanisme des divers métiers. La brochure de M. V. G., accompagnée de belles planches, fournira donc des matériaux intéressants à l'œuvre à peine entamée de l'ethnographie algérienne.

Dans le cours de géographie que MM. Allain et Hauser ont écrit à l'usage des écoles primaires supérieures, ils ont pensé pouvoir sortir un peu du programme, et insister au début sur les matières générales que les élèves sont censés posséder dès les classes précédentes. Ces notions sont aussi importantes que délicates, il n'est jamais mauvais de les revoir et de les approfondir. Le livre est divisé en courtes leçons dans lesquelles les points principaux, bien mis en évidence, frapperont l'esprit des écoliers. L'ouvrage contient de nombreuses illustrations choisies avec goût, et en général bien réussies. Il conviendra parfaitement au public auquel il a été destiné.

A. Biovès.

Mécanisme et limites de l'association humaine par J. Novicow, Paris, Giard et Brière, 1912, in-18, 115 p., 2 fr.

Unemployment, a social study, par B. Seebohm Rowntree et Bruno Lasker, Londres, Macmillan, 1911, in-8°, xx et 317 p., 5 sh.

Les Coffres-forts et le fisc par Ch. Lescœur, Paris, Bloud, 1911, in-16, 425 p., 3 fr. 50.

Décalogue de la vie moderne par Mme Bérot-Berger, Paris, Giard et Brière, 1912, in-18, 43 p., 1 fr. 50.

Persuadé que la misère disparaîtra de la terre le jour où l'on comprendra parfaitement le mécanisme de l'association humaine, M. Novicow voit dans l'échange le lien social, et, estimant que sans l'échange la vie sociale serait impossible, il en déduit que société et échange sont synonymes à un certain point de vue. Il ne s'arrête pas là, et représente l'échange comme créateur du droit, de l'État, de la nationalité. Il démontre aisément que « pour entrer dans le domaine du droit, il faut un échange entre deux ou plusieurs hommes. » Il a plus de peine avec la création de l'État : il veut que l'organisation

sociale vienne de l'échange, et pour combattre l'opinion courante qui admet la nécessité de l'intervention de la force, de la coercition, il allègue qu'on peut se figurer la vie humaine sans le banditisme et la conquête, mais non sans la production économique. Quant à la nationalité, il en discerne le principal élément dans l'unité de langue, et l'échange, ayant seul opéré la diffusion des grandes langues sur des régions considérables, a encore été l'agent principal de la constitution de la nationalité. M. N. traite un peu superficiellement ces graves questions qui auraient exigé de plus longs développements, et il conclut que le commerce est le facteur principal de l'association humaine, de l'intensité vitale, donc, en définitive, de la vie. La doctrine opposée, celle qui rejette tout sur la lutte pour la vie, repose, d'après notre auteur, sur l'illusion spoliatrice qui persuade aux hommes qu'il est plus simple et plus rapide de vivre aux dépens du prochain que de produire selon ses besoins et ses moyens. La spoliation totale est impossible : la production cesserait bientôt, et l'humanité dépérirait ; même limitée, elle nuit au spoliateur lui-même qui gaspille dans la préparation et l'exécution de la conquête son temps et ses efforts, tandis que le futur spolié délaisse pour se défendre les travaux productifs, et tout le monde souffre. Si l'association, qui permet d'atteindre le maximum d'intensité vitale, est la vie, en revanche la spoliation, qui empêche d'atteindre ce maximum, est la mort. Cette vérité s'imposera inévitablement, et de son triomphe découleront les plus heureuses conséquences, notamment : la disparition de l'anarchie internationale, qui pousse les nations les unes contre les autres ; l'abandon du protectionnisme, néfaste au commerce ; la ruine des idées collectivistes, fondées sur l'illusion spoliatrice et sur le sophisme que les ressources des riches suffiraient à faire vivre tous les citoyens dans l'aisance. Ce rapide résumé montre la part d'utopie existant dans la sociologie de M. Novicow qui s'appuie principalement sur la conviction que l'homme est un être raisonnable et logique ; or, cette conception n'est qu'une hypothèse que l'expérience démolit chaque jour.

MM. Rowntree et Lasker ont écrit un savant volume sur la question des sans-travail. La Grande-Bretagne entière souffre de ce mal, mais les auteurs, ayant résolu de restreindre leur champ d'observation pour mieux le connaître, ont choisi la ville d'York qui compte environ 82,000 habitants, et qui rentre par conséquent dans la moyenne des cités anglaises. Ils y ont relevé aussi exactement que possible le nombre des chômeurs, le 7 juin 1910. La ville ne traversait pas alors une période de prospérité ; elle ne souffrait pas non plus de dépression économique ; il n'y avait donc aucune cause particulière de chômage, et York doit avoir journellement un nombre sensiblement égal de sans-travail, environ 1200, ce qui est une proportion alarmante. MM. R. et L. ont procédé à une enquête détaillée, et

leurs tableaux renseignent complètement sur les antécédents, le caractère, le tempérament, la capacité de chacun. Les ayant classés dans un ordre logique : adolescents, travailleurs réguliers, journaliers, ouvriers du bâtiment, paresseux invétérés, femmes et jeunes filles, ils recherchent les causes de chômage et les remèdes à y apporter. Ils conseillent la création de cours post-scolaires et professionnels pour les adolescents de moins de 19 ans; l'extension des bourses de travail pour une meilleure répartition des offres et demandes; une réorganisation des travaux publics, en particulier du reboisement, qui ouvrirait de nouveaux chantiers; et enfin, à l'imitation de la Belgique, un retour vers les campagnes où les ouvriers trouveraient dans la culture de petits jardins des ressources précieuses, tandis que des communications rapides et bon marché les tiendraient toujours à portée des usines. Malgré leur bonne volonté, les auteurs n'ont donc rien découvert de bien nouveau, ni peut-être rien de bien efficace; mais ce qui frappe dans leurs projets, c'est le recours constant à l'intervention de l'État, tendance caractéristique chez un peuple qui a passé longtemps pour le plus individualiste du monde.

Après une esquisse amusante de l'histoire des coffres-forts depuis l'antiquité la plus reculée, M. C. Lescœur étudie très à fond les droits des tiers sur la fortune mobilière cachée dans notre domicile, déposée chez les banquiers, ou enfermée dans des caisses louées par des maisons spéciales. Parmi les tiers, il range le fisc qui, depuis quelques années, poursuit avec une âpreté grandissante l'argent et les titres, pour leur faire payer les droits de succession, et aussi dans la prévision de la perception future de l'impôt progressif sur le revenu. Les contribuables, exaspérés par l'augmentation des charges, s'ingénient à dérober leurs héritages aux inquisitions des agents du trésor. De leur côté, les législateurs, poussés par la surenchère électorale à trouver sans cesse de nouvelles ressources, méditent les mesures les plus sévères. M. L. examine un projet de loi déposé par M. Ch. Dumont, qui, supprimant la saisine héréditaire, prescrirait dans tous les cas l'apposition des scellés, les fouilles, l'inventaire obligatoire, la déclaration sous serment. Cette fiscalité insensée, vexatoire, choquerait tellement nos sentiments intimes, nos habitudes, que, croit l'auteur, elle serait d'une application impossible. D'ailleurs, si les législateurs réussissaient à l'intérieur du territoire, ils n'aboutiraient qu'à précipiter l'exode des capitaux à l'étranger, et là ils se heurteraient à l'intérêt des nations qui tirent un si grand avantage de l'argent français déposé chez elles. En vérité, M. Dumont et ses amis veulent subordonner à un envoi en possession spécial la remise à l'héritier des valeurs déposées à l'étranger. Mais l'action du gouvernement français au-delà des frontières est forcément impuissante; les dépôts sont soumis à la règle : *locus regit actum*; et les banquiers suisses, belges ou allemands accepteront toutes sortes de combinai-

sons dans le genre du dépôt en compte-joint ou du mandat post-mortem, pour attirer l'argent français. Les nombreuses circulaires de banques étrangères reproduites dans l'appendice prouvent clairement cette tendance. Le seul résultat obtenu par les réformateurs serait donc une émigration totale des titres au porteur et de l'argent liquide, émigration qu'ils redoutent et cherchent à prévenir en dénonçant « l'hervéisme des capitaux ». Mais cette expression n'est pas justifiée, car, selon M. Lescœur, lorsque la loi positive est contraire à la loi naturelle, elle cesse d'être exécutoire, et les capitaux, menacés dans leur existence même, seraient aussi excusables que les émigrés forcés à fuir leur patrie pour sauver leur vie.

Mme Bérot-Berger a réuni en brochure quelques conseils qu'elle appelle modestement le décalogue de la vie moderne! Il faut rendre hommage aux intentions toujours généreuses de cette ardente féministe, mais regretter qu'elle les ait exprimées dans une langue souvent obscure et emphatique, où l'on rencontre trop de phrases dans le genre de celle-ci : « Dès la minute où l'épouse devient mère, comme si l'éclair irradiant le nouveau-né sanctifiait la femme en l'auréolant, l'amour maternel se révèle supérieur à tous. »

A. Biovès.

The sanity of art : An exposure of the current Nonsense about Artists being degenerate, by Bernard Shaw, Constable, London, 1911, in-18, 104 p., 1 sh.

Principles of biography by sir Sidney Lee, Cambridge, University Press, 1911, in-12, 54 p., 1 sh. 6 d.

En 1893 le docteur Max Nordau publia un gros volume pour prouver que les grands artistes du xixe siècle avaient tous été des dégénérés. M. B. Shaw en fit la critique deux ans plus tard dans un périodique américain, et il réédite aujourd'hui cet article en développant certains passages, et en retranchant ce qui lui a semblé trop violent contre l'auteur allemand. Mais le fer émoulu de M. S. est très acéré, et il malmène encore vivement son adversaire, « un de ces remarquables juifs contemporains qui partent en guerre contre la civilisation moderne comme David contre les Philistins, ou Charles Martel contre les Sarrasins. » M. Nordau s'est fait l'avocat du diable contre les grandes réputations artistiques du dernier siècle, et ses conclusions peuvent se résumer ainsi : « tous les ouvrages modernes révèlent des symptômes de maladie chez les artistes, et ces artistes malades sont eux-mêmes des symptômes de l'épuisement nerveux de la race causé par le surmenage. » Ce n'est pas là, dit M. S., une thèse nouvelle, il est trop aisé de trouver des arguments pour la soutenir, et il passe en revue l'impressionisme en peinture, le wagnérisme en musique, l'ibsénisme en littérature, pour établir que ces mouvements, glorieux et utiles avec les chefs d'école, donnent lieu avec certains de leurs disciples mal doués à des exagérations ridicules qui n'auraient

pas vu le jour si les vieilles règles avaient conservé leur empire. Amené à considérer ces règles mêmes, il se demande d'abord « si elles sont utiles? » Les lois, les religions, les croyances, les systèmes d'éthique ne sont jamais à point. Ils sont nécessaires, bien que nous les détestions secrètement, parce que le nombre de gens capables de se tracer à eux-mêmes une ligne de conduite est très petit, et plus petit encore celui des hommes qui peuvent s'en assurer le loisir. Les lois ne sont supportables qu'à condition de se modifier avec les conditions de l'existence. La véritable force agissante n'est pas la raison, mais la volonté, et la volonté au service de la passion. De là le mouvement moderne parfaitement bienfaisant et favorable au progrès, tout en présentant parfois une apparence hideuse de corruption morale et de décadence, mais qui n'est réellement néfaste que chez les pitoyables imitateurs. Le rôle de l'art est d'affiner notre sentiment de la justice et nos facultés de sympathie, de perfectionner la connaissance et la possession de nous même, de nous rendre insupportables la bassesse, la cruauté, la superficialité intellectuelle et la vulgarité. Le grand artiste est celui qui, allant plus loin encore, crée des œuvres d'une beauté et d'un intérêt plus élevés que celles de ses prédécesseurs, et réussit, après une courte lutte contre la nouveauté, « à ajouter une extension de sentiment à l'héritage de la race. » On sent que M. Shaw range dans cette catégorie tous ceux dont il a entrepris la défense contre M. Nordau.

Sir Sidney Lee, directeur du *Dictionary of National Biography*, était particulièrement compétent pour énumérer, codifier en quelque sorte, les règles qui s'imposent à ceux qui se risquent à écrire des biographies. Il insiste avant tout sur le choix du sujet, et écarte justement les vivants puisque la mort n'est que la conclusion de la vie, et que les derniers instants d'une carrière peuvent modifier l'aspect sous lequel un homme se présentera devant la postérité, arbitre suprême. Il faut encore que le personnage choisi ait marqué par son caractère ou par ses actes. Passant à l'exécution de l'œuvre, il explique que la biographie a son terrain à part et bien délimité, que ce n'est pas de l'histoire; celle-ci offre une certaine analogie avec la mécanique, la biographie tiendrait plutôt de la chimie; et il compare l'historien à un homme qui regarderait de loin une foule avec une lunette, et le biographe à un observateur qui examinerait à la loupe un seul individu. La biographie ne doit rien sacrifier à la morale; mais elle n'est pas, comme le voudraient nombre de modernes, l'humble servante de la biologie et de l'anthropologie. Les deux principaux écueils sont la longueur et l'idolâtrie. M. L. entend evidemment parler de cette *furor biographicus*, qui, selon Macaulay, menace aussi sûrement les biographes que le goitre, les bergers des Alpes. En résumé M. Lee conseille d'ecrire « avec une exactitude scrupuleuse, une parfaite franchise, une sympathie sagace, une con-

cision résolue ». Voulant indiquer quelques modèles, il loue Plutarque, mais accorde la palme à la *Life of Johnson* de Boswell qu'il tient pour la meilleure de toutes les biographies.

A. Biovès.

— Dans l'utile collection, *Kleine Texte für Vorlesungen und Uebungen*, publiée sous la direction de M. H. Lietzmannn, M. R. Wünsch a édité, avec introduction et commentaire critiques et historiques, un choix de formules de malédiction et un morceau important du Papyrus de la Bibliothèque nationale, Suppl. gr. 574 *Antike Fluchtafeln*, et *Aus einem griechischen Zauberpapyrus*; Bonn, Marcus, 1911 et 1912; deux in-12 de 31 pages). Texte des premiers siècles de notre ère. Les formules de malédiction ont été choisies parmi celles qui attestent connaissance du judaïsme ou du christianisme. La plus curieuse, si l'on en pouvait exactement fixer la lecture et la date, serait la tablette de Mégare où M. W. a cru pouvoir restituer le nom de Jésus comme nom « hébreu » d'incantation, à côté d'Althée, Coré, Hécate. — A. L.

— M. S. Férarès (*La durée de l'année biblique*; Paris, Durlacher, 1912; in-8°, 24 pages) pense que l'année hébraïque au temps d'Abraham était de sept lunaisons; pareillement au temps de l'exode; qu'on ne sait à quelle époque, antérieure à Esdras, l'année luni-solaire fut adoptée. La thèse a l'avantage de réduire les vies trop longues des patriarches, mais il est très malaisé de voir sur quoi elle se fonde. — A. L.

— Le *Petit lexique hébreu-français* de M. J. Marie (Paris, Lecoffre, 1912; in-8°, 44 pages) est un recueil de huit cents mots hébreux environ, les plus usuels, qui sont groupés d'abord d'après le sens, puis par ordre alphabétique. L'ouvrage, coordonné à l'excellente *Grammaire hébraïque abrégée* de M. J. Touzard, est destiné aux commençants, et il leur sera vraiment utile. — A. L.

— On admet qu'entre autres manuscrits des Septante, ceux qui sont désignés par 19 (ou b) et 108 contiennent, pour les livres historiques de l'Ancien Testament, le texte de Lucien. M. Hautsch ne considère pas cette opinion comme démontrée en ce qui concerne l'Octateuque, et dans un article intitulé *Der Lukiantext des Oktateuch*, Berlin, Weidmann, 1910, 28 p. (*Mitteil. des Septuaginta-Unternehmens*, Heft 1; extr. des *Nachrichten d. K. Gesellsch. d. Wiss. zu Göttingen*, philol.-hist. Klasse, 1909, p. 518-543), il compare les leçons de ces manuscrits (ainsi que du manuscrit w, qui en est très voisin) avec les citations des Pères de l'école d'Antioche, Diodore de Tarse, Théodore de Mopsueste, et principalement Chrysostome et Théodoret, qui représentent la recension de Lucien. Il résulte de cet examen que les variantes de ces citations, pour la Genèse et les autres livres du Pentateuque, sont beaucoup plus souvent en désaccord qu'en concordance avec ces manuscrits, et il en est de même pour le livre de Josué. Pour les Juges et Ruth, M. Hautsch observe en outre que Théodoret ne fournit pas de variantes qui soient particulières aux manuscrits considérés. La conclusion, semble-t-il, se dégage d'elle-même, à savoir que ces manuscrits ne représentent pas le texte de Lucien pour les huit premiers livres de l'Ancien Testament. — Mr.

— Un élève de M. Sp. Lambros, M. Khatzis, a publié il y a quelque temps un ouvrage qu'il n'est pas inutile de signaler. Le titre en est Οἱ Ῥαούλ, Ῥάλ, Ῥάλαι, ἀπὸ τῆς ἐμφανίσεως αὐτῶν μέχρι τοῦ τέλους τοῦ ιη' αἰῶνος (1080-1800 μ. Χ.). C'est un volume de 80 pages (Kirchhain, impr. Schmersow, 1909) qui porte comme sous-titre Ἱστορικὴ μονογραφία; l'auteur y a rangé chronologiquement tous les Grecs

qu'il a pu découvrir portant le nom de Raoul ou Rhalis (il réclame pour le nom l'orthographe avec une seule *l*), et sur lesquels il a réuni tous les renseignements possibles puisés soit dans les textes publiés, soit dans des sources manuscrites. Plusieurs étaient déjà connus, les uns par leurs alliances avec les familles impériales byzantines, d'autres par leur rôle politique ou militaire, quelques autres encore par leurs goûts littéraires; mais il serait imprudent de vouloir les faire remonter à une souche unique, et la plupart n'ont entre eux de commun que le nom, leurs liens de famille étant inconnus ou indiscernables. Ce n'est pas là, à proprement parler, une monographie; cependant le livre a sa valeur comme contribution à la prosopographie byzantine et néogrecque. — My.

— Dans le dernier des volumes de l'*Archiv* de Wœlfflin (XV, 1909, p. 79), M. Birt avait défendu la forme *etquis* contre *ecquis*. Il a suggéré ce sujet de thèse à l'un de ses élèves de Marbourg (Franc. Gruenler : *De* Ecquis *sive* etquis *pronomine quaestiones* orthographicae, 108 p. in-8°). M. Gr. croit à la force de démonstration des listes; il en fournit ici de très précises : pour chaque passage, statistique des leçons des mss. et des éditions; à la fin, table générale et relevé des données des mss. classés suivant leur âge et leur valeur; appareil sans doute très savant; la question comportait-elle ce déploiement d'érudition? Le passage est si facile de *ecquis* à *etquis* ou réciproquement, et il est constaté tant de fois, aussi bien dans les mauvais mss. que dans les bons, qu'on est assuré de n'aboutir qu'à peu de chose. Les raisons, tirées de la métrique, surtout ce qui concerne le vers de Lucrèce (V, 1213, p. 98 en haut) me paraît sans valeur, les mots *ecquae sit* n'y formant qu'un seul groupe. — Conclusion : *Etquis* est la forme primitive et normale; elle a vieilli assez vite, et par assimilation est devenue *ecquis*. Dans l'écriture la décomposition (*et quis*) et les fautes (*haec quis*) se sont multipliées. L'auteur de la thèse est d'avis qu'il convient de conserver *ecquis* quand la tradition le donne, mais d'écrire *etquis* quand telle est la forme donnée par les mss. et que « le mot conserve un sens à la fois indéfini et interrogatif ». J'ai bien peur, qu'avec cette réserve, nous ne soyons embarqués dans des embarras sans fin. — Pourquoi à propos du Donat cité, p. 51, avoir fait la confusion, ou tout au moins laisser le lecteur confondre *Tiberius* Donat avec *Ælius*? — E. T.

— En dehors de ses articles dans les *Studi storici* de E. Pais, le professeur Alberto Pirro, de l'Université de Naples, avait déjà donné, sur l'histoire de Naples ancienne, deux plaquettes (Jovane, Salerne, 1905 et 1907) *Falero e Napoli*, et *Palepoli e Napoli*. Il revient sur le sujet : *Nuovo Contributo alla Storia e Topografia di Napoli Greca* (chez le même éditeur, 42 p. in-8°, 1912). Les travaux de salubrité entrepris dans la ville nouvelle ont indirectement servi à nous faire connaître plus clairement le plan de la ville ancienne. Il s'agissait surtout de retrouver la direction des longs murs montant de la mer à une porte et aux murailles de l'ancienne ville; disposition par laquelle on expliquait le nom de Phalères qu'a donné Lycophron à l'ancienne Naples. Comme il arrive toujours en pareil cas, il s'agit d'accorder tant bien que mal, avec le résultat des fouilles, les hypothèses antérieures des savants. M. P. croit que les siennes ont été confirmées et c'est pour le soutenir qu'il a publié sa brochure. — E. T.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 3 mai 1912*. — L'Académie déclare la vacance de la place de membre ordinaire naguère occupée par M. Philippe Berger, décédé. — L'élection est remise après l'été, et la date en sera fixée ultérieurement.

M. Franz Cumont, correspondant étranger, commente une épitaphe métrique découverte à Madaure en Afrique. Le dernier vers, resté inexpliqué, souhaite au

mort de gagner le « séjour des âmes pieuses » où les défunts festoient (*decumbunt*). Il exprime les croyances sur la vie d'outre-tombe répandues par les mystères de Bacchus : les bienheureux participaient à un festin éternel, largement arrosé de vin. — MM. Salomon et Théodore Reinach présentent quelques observations.

Le P. Scheil annonce que, grâce aux indications de M. Gustave Schlumberger, il a pu retrouver la tablette inédite qui contient le plan descriptif du grand temple Esagil de Babylone. Cette tablette avait passé un instant sous les yeux de G. Smith, lors de son dernier voyage en Orient. Après 36 ans d'éclipse, elle reparait. En argile brun clair, de 0 m. 18 de haut sur 0 m. 08 de large, avec 36 lignes de face et 15 de revers, neuf de ses paragraphes sur onze contiennent la superficie des cours et sanctuaire, le nombre, les noms, l'orientation des portes et chapelles, et enfin les trois dimensions de chacun des sept étages de la Tour à degrés (sauf pour le 6e, et cette lacune, signalée aussi par G. Smith dans sa relation sommaire, prouve que c'est bien la même tablette qu'il a examinée). On a affaire à une copie exécutée à Ourouk par le scribe Eâ bêlšunu d'après un exemplaire de Borsippa. On sait par Pline et par Strabon que les derniers foyers d'études en Chaldée furent précisément Babylone, Sippar, Ourouk et Borsippa. Le temple d'Esagil, achevé par Nabuchodonosor, menaçait ruine depuis Xerxès. Un scribe archéologue voulut posséder le relevé des mesures et la description complète du monument; ses confrères de Borsippa lui en fournirent le moyen, en l'année 83 du roi Séleucus. Mieux qu'aucune fouille, cette tablette permettra enfin une restitution scientifique du plan d'un des édifices les plus célèbres du monde.

M. Jullian annonce que la commission du concours des Antiquités nationales, a décerné les médailles et mentions suivantes :

1re médaille : MM. Jadart, Demaison et Givelet, *Répertoire archéologique de l'arrondissement de Reims*; — 2e médaille : M. V. Mortet, *Recueil de textes relatifs à l'histoire de l'architecture*; — 3e médaille : M. Sauvage, *L'abbaye de Saint-Martin de Troarn*; — 4e médaille : M. Vidal, *Benoit XII; lettres communes*.

1re mention : MM. Chappée et Denis, *Archives du Cogner*; — 2e mention, M. Gadare, *Documents sur l'histoire de l'Université de Toulouse*; — 3e mention : M. Artonne, *Le mouvement de 1314 et les chartes provinciales de 1315*; — 4e mention : M. Verlagnet, *Cartulaire de Silvanès*; — 5e mention : M. Legras, *Le bourgage de Caen*.

M. Collignon donne lecture du rapport de la commission du prix Prost, qui a décerné les récompenses suivantes :

1° 500 fr. à M. Gavet, pour le *Diarium Universitatis Mussipontanae* (1572-1764) : — 2° 500 fr. à la *Bibliographie lorraine* publiée par les *Annales de l'Est* de Nancy, sous la direction de M. Robert Parisot; — 3° 200 fr. à la revue *Le Pays lorrain* et à la revue *La Lorraine illustrée*, publiées sous la direction de M. Charles Sadoul.

M. Antoine Thomas, d'après une communication de M. le Dr R. L.-G. Ritchie, maître de conférences à l'Université d'Edimbourg, annonce la découverte, dans la Bibliothèque universitaire de cette ville, de deux feuillets de parchemin retirés d'une reliure, qui sont le seul débris conservé d'un poème en langue d'oïl sur Philippe Auguste, inconnu jusqu'ici des historiens. Les feuillets ne se suivent pas : le premier contient 128 vers (octosyllabes accouplés deux à deux) relatifs aux suites immédiates de la bataille de Bouvines; le second, qui a un vers de plus, raconte les événements qui amenèrent Louis, fils de Philippe-Auguste, à renoncer définitivement à la couronne d'Angleterre. M. Ritchie a établi que, pour la plus grande partie, ces deux fragments n'étaient qu'une versification servile de la chronique en prose de Guillaume le Breton, mais M. Thomas fait remarquer que les conclusions de M. Ritchie ne s'appliquent pas à la fin du deuxième fragment, où le poète parle des relations personnelles de Philippe-Auguste avec le régent d'Angleterre, Guillaume le Maréchal, d'une manière tout à fait indépendante de sa source ordinaire et de toutes les sources connues. Cette constatation, qui augmente l'intérêt de la trouvaille faite à Edimbourg, ne peut qu'aviver les regrets que cause la disparition du poème entier.

M. Paul Foucart achève la lecture d'un mémoire qu'il a rédigé, en collaboration avec M. Georges Foucart, professeur à la Faculté des lettres d'Aix-Marseille, sur les drames mythiques d'Eleusis. Lors des Grands Mystères, on représentait dans l'enceinte du temple, où les initiés seuls avaient accès, deux épisodes de la vie de Déméter : le rapt et le retour de Coré et le mariage sacré de Zeus et de Déméter. Ces représentations n'avaient rien de commun avec l'art scénique; les rôles n'étaient pas joués par des acteurs, mais par les prêtres portant le costume des dieux et les identifiant. C'était moins un spectacle qu'un acte liturgique. Les explications proposées jusqu'ici ne sont pas satisfaisantes. On comprendra mieux la portée de ces cérémonies en les rapprochant des drames liturgiques qui tenaient une très grande place dans la religion des Egyptiens. Dans leurs croyances, les dieux bons, protecteurs de l'Egypte, qui vivaient dans le ciel, y étaient en lutte avec les esprits mauvais. Ils triomphaient de leurs ennemis, et alors l'abondance

et l'ordre régnaient dans la vallée du Nil. Mais les effets de leur victoire allaient s'affaiblissant, et il était nécessaire de les renouveler. Les prêtres crurent qu'en reproduisant dans certaines conditions ce qui s'était passé aux temps mythologiques, ce qui se passait sur terre devait, grâce aux influences magiques, se répercuter dans le ciel et entraîner le succès des dieux bons, qui assurait la prospérité de l'Egypte. S'inspirant de cet exemple, les fondateurs des mystères prescrivirent de répéter à Eleusis les deux actes accomplis par Déméter : sa venue à Eleusis et son union avec Zeus. Si les rites avaient été soigneusement observés, l'effet infaillible était de renouveler pour un nouveau cycle les deux bienfaits accordés par la déesse : l'abondance et l'initiation. — MM. Salomon Reinach, Maurice Croiset et Bouché-Leclercq présentent quelques observations.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 10 mai 1912.* — M. Henri Cordier communique une lettre de M. de Gironcourt, datée de Kidal, 2 mars 1912. M. de Gironcourt annonce qu'il a procédé à l'exploration du Tilemsi et de son rebord occidental pour tenter de reconnaître l'aire d'extension des inscriptions dont il a récemment signalé l'existence à l'Académie. Dans cette vallée, il a relevé trois nécropoles possédant quelques-unes des pierres qu'il étudie, analogues comme matière et gravure à celles du Niger, mais où la forme des caractères est moins parfaite et dont l'usure superficielle est plus prononcée. A l'Ouest, il a encore trouvé quelques pierres gravées, mais plus grossières. Plus au N., il a rencontré, sur des sépultures à enceinte ovalaire, quelques stèles inscrites ; là aussi, il a trouvé de nombreux dessins et écritures tifinar. Il est actuellement auprès des entassements de granit répandus sur l'Adrar (au point de vue épigraphique, dessins d'animaux et légendes tifinar sans grand intérêt), et il espère découvrir quelques nécropoles. Une première journée à Adrar lui a déjà permis de relever une douzaine de stèles assez mal gravées.

Le P. Scheil annonce que M. Stephen Langdon, professeur d'assyriologie à Oxford, a découvert, parmi les documents de Niffer qu'il vient d'étudier au Musée impérial de Constantinople, une belle tablette contenant toute la section des lois sur la famille du Code de Hammurabi. La suscription est ainsi conçue : *Quatrième grande tablette du texte Inu Anu Sirum* (c'est la 1re ligne du Code et son titre), *transcrit et révisé par le scribe Bêlibni, époque de Samsu iluna fils de Hammurabi.* Au lieu que les fragments de duplicata connus jusqu'ici sont dûs à Assurbanipal et à son dilettantisme archéologique, cette nouvelle copie est contemporaine de Hammurabi même et constitue une preuve palpable de la diffusion du Code par l'argile, afin que tout Babylonien pût être censé connaître la loi.

M. Louis Havet traite du mot *putus*, « petit garçon », qui est connu par des glossaires et que Scaliger a restitué dans un vers du *Catalepton* virgilien. Il restitue lui-même ce mot dans le prologue des *Ménechmes* de Plaute, vers 40 (*puto* au lieu de *huic*), et son diminutif dans un vers des *Silves* de Stace (*putulos* au lieu de *pumilos*).

M. François Thureau-Dangin lit la traduction d'une inscription cunéiforme qui relate l'expulsion des Gouti, peuple qui, d'après un texte étudié par le P. Scheil, avait envahi la Babylonie vers le milieu du troisième millénaire. Le libérateur de la Babylonie a nom Outou-Khegal ; il capture le roi des Gouti, Tirigam, et fonde une dynastie dont le siège est Erech. Cette nouvelle dynastie prend rang avant la dynastie d'Our et comble une lacune dans la série des dynasties babyloniennes.

M. Adrien Blanchet expose les événements qui amenèrent la proclamation de Postume, fondateur en 258 p. C. d'un empire gaulois qui eut 16 années d'existence. Postume avait été salué empereur par ses soldats à la suite d'une victoire sur les Francs qui venaient de piller plusieurs villes romaines des bords du Rhin. Cette révolte militaire se produisit lorsque Postume harangua ses troupes au sujet du butin, qui était réclamé par Silvanus, gouverneur de Cologne, au nom de l'empereur Gallien. Des médaillons de bronze de Postume, inexpliqués jusqu'ici, représentent la scène (de l'allocution); ils peuvent être considérés comme les premiers monuments relatifs aux Francs, qui venaient de faire leur apparition dans l'histoire.

M. Pottier lit une note de M. Albertini, membre de l'Ecole française d'Espagne, sur un lion ibérique conservé au Musée de Madrid et trouvé dans la province de Cordoue. Cette note fait ressortir le caractère héraldique et oriental de cette sculpture qui s'ajoute à la série déjà connue des monuments de l'Espagne préromaine étudiés par M. Pierre Paris dans son ouvrage sur l'*Espagne primitive*.

M. Morel-Fatio annonce que la commission du prix de Lagrange a décidé de ne pas décerner le prix cette année.

Léon Dorez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 23 — 8 juin — 1912

Hebräische Grammatik, von A. UNGNAD. Tübingen, Mohr, 1912; in-8, XII-201 pages.

Praktische Einführung in die hebräische Lekture des Alten Testaments, von A. UNGNAD. Tübingen, Mohr, 1912; in-8, IV-63 pages.

Ces deux ouvrages se complètent l'un l'autre. Tous les deux attestent, avec la science de leur auteur, son expérience de l'enseignement. Tous les deux sont exempts de prétentions. Il s'agit de livres qui veulent enseigner l'hébreu à des étudiants qui l'ignorent. Pas de grammaire comparée des langues sémitiques; pas d'hypothèse sur les origines lointaines et les rapports de ces langues. Exposé clair, bien ordonné, de la phonétique et de la morphologie hébraïques. La grammaire est aussi complète qu'elle pouvait l'être étant donnée sa destination. Le livre d'exercices lui est coordonné; il sera surtout utile à ceux qui voudraient apprendre l'hébreu sans maître, parce qu'il leur permettra d'aborder tout de suite le texte biblique, de s'initier au vocabulaire tout en faisant de la grammaire appliquée, de trouver intérêt dès le début à une étude dont l'aridité se trouve ainsi atténuée très heureusement.

A. L.

De l'authenticité des livres d'Esther et de Judith, par E. DE MARSAY. Paris, Geuthner, 1911; in-8, 41 pages.

Peut-être est-il un peu tard pour venir au secours d'Esther et de Judith, M. de Marsay y apporte son érudition et sa bonne volonté.

Le point de départ de son plaidoyer en faveur d'Esther est un peu inquiétant : « Si ce livre est faux, comment expliquez-vous et son existence et la fête » de Pourcim? — Ce qu'il y a de clair ici est précisément que le récit a été conçu en explication de la fête; les légendes de ce genre-là pullulent dans l'histoire des religions. La fête de Pourcim a existé avant la légende; fête païenne adoptée par les Juifs; légende païenne aussi probablement, adaptée à la fête devenue juive. Le seul embarras, dans l'insuffisance de notre information, est de déterminer l'origine et le sens de la fête et du mythe païens, d'où procèdent la fête et la légende juives. Pour sauver Esther, M. de M. la mutile : Esther n'aurait été qu'une concubine d'Assuérus. Le texte dit qu'elle était « reine ». A quoi bon estropier ce conte pour en tirer une histoire qui ne sera jamais vraisemblable? — L'histoire de Judith se serait passée au temps des Juges, quand les Israélites obéissaient à « un grand prêtre ». Inutile d'insister.

A. L.

Religionsgeschichte und Religionsphilosophie, von P. Fiebig. Tübingen, Mohr, 1912; in-12, 44 pages.
Ethik, von P. Fiebig. Tübingen, Mohr, 1912; in-12, 36 pages.
Die Propheten, von P. Fiebig. Tübingen, Mohr, 1911; in-12, 20 pages.
Die Religion der Propheten, von O. Zurhellen. Tübingen, Mohr, 1911; in-12, 104 pages.

Les petits volumes de M. Fiebig ressemblent quelque peu à des catéchismes; ils sont destinés au grand public et aux élèves des écoles supérieures. Celui qui concerne l'histoire et la philosophie générale des religions est substantiel et clair. L'exposé historique est très sommaire, généralement exact. On peut contester cependant que le totémisme soit un trait commun des cultes primitifs; il est vrai que M. P. confond le totémisme avec le culte des animaux; mais cette circonstance ne fait qu'aggraver son erreur. Dans le paragraphe concernant « la religion des Grecs et des Romains », il n'y a pas une ligne pour l'ancienne religion de Rome. M. F. a une conception toute psychologique de la religion, qu'il se représente à peu près comme la catégorie de l'idéal, mais un idéal gros de réalité. Il montre ou du moins il affirme la supériorité du christianisme sur toutes les autres religions, et celle du protestantisme libéral sur toutes les autres formes du christianisme. Mais le protestantisme libéral est jusqu'à présent quelque chose d'assez mal défini. Cette philosophie de la religion est une profession de foi.

M. F. n'hésite pas à esquisser l'histoire de la moralité humaine depuis les origines; mais il s'en tient aux lignes extérieures et n'arrive pas toujours à être clair. Il renvoie en note une observation qui aurait dû être le point de départ de son exposé ; religion et morale sont étroitement liés chez les primitifs, et les tabous ont la même

autorité que les préceptes moraux. Peut-être faudrait-il dire que les uns et les autres ne se distinguent pas et que la morale primitive se définit surtout dans les tabous. La morale de Jésus est présentée avec les atténuations et interprétations coutumières du protestantisme libéral. Après l'histoire vient la critique sommaire des divers systèmes d'éthique, puis l'exposé très logiquement déduit d'un système d'idéalisme moral qui est d'une haute inspiration, la partie essentielle et la meilleure de ce petit traité.

Ce que M. F. dit des prophètes israélites est moins bien ordonné. Série de notes où l'auteur s'est attaché à faire ressortir les principaux enseignements et le caractère des prophètes. Les notices commencent avec Samuel sans qu'il soit rien dit des origines plus ou moins probable de l'institution prophetique en Israël.

M. Zurhellen apporte une série d'homélies sur les prophètes, qui se résument dans cette idée : le règne de Dieu est le sens plus profond de toute l'évolution terrestre et de toutes les luttes humaines. Là est bien l'idée fondamentale du prophétisme israélite, et M. Z. en fait valoir avec beaucoup d'éloquence les différents aspects. Par ailleurs, son livre échappe à notre compétence.

A. L.

L'évolution de la science et de la religion, par G. E. Boxall. Paris, Fischbacher, 1911 ; in-12, xiii-300 pages.

Jésus-Christ et l'étude comparée des religions, par A. Valensin. Paris, Lecoffre, 1912 ; 229 pages.

Etudes de critique et d'histoire religieuse, par E. Vacandard. Troisième série. Paris, Lecoffre, 1912 ; in-12, 378 pages.

Peut-être n'était-il pas urgent de traduire en français l'ouvrage de M. Boxall. L'auteur a des clartés, clartés un peu troubles, sur toutes sortes de choses, et il les produit en une série de chapitres qui ne sont guère mieux coordonnés entre eux qu'ils ne sont en eux-mêmes régulièrement construits : les origines du roi et du prêtre, le développement du cerveau, premières notions religieuses, origines de la civilisation, la race blonde et la race brune, les théories de la création, genèse du christianisme, etc. Une critique de détail ne conduirait à rien moins qu'à écrire une encyclopédie. Pour donner une idée de ce livre un peu incohérent, citons-en quelques petits morceaux. « Si la science est vraie, la religion de nos pères doit disparaitre, car elle est en contradiction avec les lois naturelles qui doivent servir de base à la religion nouvelle » (préface, p. xiii). « Jésus était très avancé sur son siècle et avait une connaissance profonde de la nature humaine » (p. 289). « Une des nécessités les plus urgentes est la transformation des lois du mariage et de celles qui concernent la propriété, ainsi que de celles qui règlent les rapports des sexes. De nouvelles lois devraient être projetées par d'habiles physiciens, physiologistes, sociologues et

les savants qui étudient la nature humaine » (p. 294). A quand ce concile qui fondera « la religion nouvelle » ?

Les conférences de M. Valensin sont une œuvre dogmatique et apologétique dont il serait inutile de discuter les conclusions. Le ton de l'auteur est très modéré ; la critique doit donc lui être indulgente. Sa thèse générale est que l'échec du syncrétisme païen et le triomphe du christianisme prouvent la transcendance absolue et la vérité de celui-ci, la fausseté radicale de celui-là. Question mal posée. Le christianisme aussi est à sa manière un syncrétisme, mélange d'éléments juifs et d'éléments païens, avec une certaine prédominance des premiers dans l'économie interne de la foi et dans l'organisation sociale des croyants. La puissante originalité de ce syncrétisme et son esprit exclusif lui ont permis de vaincre le syncrétisme bâtard, flottant, inorganique, des cultes païens. M. V. est assez bien informé. Son horizon a la largeur que sa théologie lui permet d'avoir.

Toujours bien documentées, les « études » de M. Vacandard sont d'une critique éveillée, généralement sûre, tant qu'un dogme de l'Église ne vient pas à la traverse. Des quatre morceaux qui constituent la « troisième série », le dernier, sur la question du meurtre rituel chez les Juifs, est peut-être le meilleur. Le sujet n'est pas neuf, et M. V. ne se flatte pas d'avoir eu grand mérite à découvrir que cette accusation du meurtre rituel n'a aucun fondement ; mais la question est bien posée, bien déduite, et la psychologie des accusateurs est bien saisie. La première dissertation a pour objet l'origine des fêtes de Noël et de l'Épiphanie. Il ne semble pas que M. V. oppose des raisons très solides à l'opinion de M. Duchesne touchant la manière dont on aura déduit la date du 25 décembre, pour la nativité, de celle du 25 mars, admise pour la passion du Christ. La date de la passion était la plus facile à fixer d'abord en partant de la donnée de *Luc*, III, 1, et des indications évangéliques concernant les derniers jours de Jésus ; le 25 mars aurait été choisi à cause de sa coïncidence avec l'équinoxe officiel du printemps et parce que c'était, croyait-on, l'anniversaire de la création du monde. Peut-être convient-il d'ajouter que c'était le terme du deuil d'Attis et l'anniversaire de sa résurrection. Dans sa seconde dissertation, sur le culte des saints, M. V. polémise contre M. P. Saintyves (*Les saints successeurs des dieux* ; Paris, 1907), et l'on peut dire qu'il a raison, dans une certaine mesure et en général, non tout à fait contre la thèse de M. S., mais contre la fausse perpective où celui l'a placée, semblant oublier que la plupart des personnages honorés par l'Église ont existé et que leur culte n'est pas un simple transfert de rites païens à des noms chrétiens ou christianisés. Mais si la thèse de M. S. prête à certaines critiques, celle de M. V. pourrait bien être contestable aussi, et même en son principe. Le culte des martyrs, des reliques, des images, n'a pas été, généralement parlant, un emprunt direct, brutal, systématique, aux cultes païens ; mais

il procède d'une mentalité analogue à celle qui soutenait ces cultes, — il n'y a pas plus lieu d'en faire grief au christianisme que de nier ce qui est évident ; — et cette mentalité est aussi ancienne que la prédication de l'Évangile dans le monde païen ; c'est elle qui a fait le christianisme en créant d'abord le culte et la divinité de Jésus. Les textes que M. V. cite avec le plus de confiance sont décisifs contre lui. Il allègue, par exemple (p. 182), Jean Damascène : « Les saints étaient remplis de l'Esprit divin. Après leur mort, cette grâce demeure attachée non seulement à leur âme, mais à leur corps enseveli dans le tombeau, à leurs saintes images. » Cette vertu divine inhérente aux reliques, aux noms, aux images, est-elle chose si différente du paganisme le plus vulgaire ? Il serait enfantin de se représenter le christianisme comme un énorme et heureux plagiat des cultes qu'il a supplantés ; mais c'est se faire aussi une très fausse idée de son caractère que de se le figurer comme ne devant rien à ce qui l'a précédé, ne ressemblant à rien, transcendentalement supérieur à tout. Quelque équivoque se remarque aussi dans la troisième étude, sur l'immaculée conception de Marie. On a d'abord fêté la conception comme telle, sans penser plus loin, en tant qu'événement heureux pour l'humanité ; les Grecs, qui célébrèrent cette fête les premiers, s'inquiétant fort peu du péché originel, trouvaient tout naturel d'honorer la conception de la mère de Dieu. En Occident, la théorie augustinienne du péché originel ne pouvait manquer de faire objection, objection théologique à laquelle les théologiens trouvèrent moyen de répondre. M. V. a l'air de raisonner comme si la croyance à l'immaculée conception avait été clairement impliquée dans la fête. Visiblement, la fête de la conception a existé d'abord, et c'est la fête qui suscita, qui nécessita en quelque manière la croyance à la conception immaculée ; la théologie dut suivre et servir la dévotion.

Alfred Loisy.

J. Tixeront, **Histoire des Dogmes dans l'antiquité chrétienne.** III. *La fin de l'âge patristique* (430-480), in-12, 583 pp. Paris, Gabalda, 1912. Prix 3 fr. 50 (Bibliothèque de l'enseignement de l'histoire ecclésiastique).

Le dernier volume de l'histoire des dogmes de M. Tixeront ressemble à ses deux aînés. L'auteur se reconnaît et s'oriente fort bien dans le dédale parfois très compliqué du nestorianisme, du monophysisme et du monothélisme, du semipélagianisme et de l'adoptianisme, qu'il a particulièrement étudiés, ainsi que dans celui des différents dogmes ecclésiatiques qu'il passe également en revue. Il vise à être exact et objectif dans la mesure du possible et il fait ainsi mainte observation qu'une orthodoxie moins attachée aux textes eût évitée. Il constate par exemple que Nestorius « proclame sincèrement l'unité personnelle de J.-C. » ; qu'on comprendrait imparfaitement les attaques dirigées contre lui « si l'on ne tenait compte, en même temps que des

divergences doctrinales, de l'antipathie violente qui divisait les deux partis en présence »; que la conception et le langage de Cyrille « n'étaient pas sans défauts »; que chez lui l'humanité du Christ paraît « effacée et comme sacrifiée »; qu'à s'en tenir aux « mots » il est monophysite; que la doctrine christologique de Sévère d'Antioche, le principal représentant du monophysisme, se borne à « reproduire en en précisant certains traits » celle de l'évêque d'Alexandrie; que la question des Trois chapitres fut une « malheureuse affaire », où la théologie des Antiochiens, reçue à Chalcédoine, « paya les frais du rapprochement »; que certaines des théories de saint Augustin, « celle de la distribution de la grâce, par exemple, et celle de la prédestination, étaient bien trop violentes, au moins dans leur expression pour ne pas soulever de légitimes répugnances »; que l'évêque d'Hippone « avait admis la prédestination absolue, ante praevisa merita vel demerita, soit pour les élus soit pour les réprouvés »; qu'encore dans la dernière période de l'âge patristique la liste des sacrements comprend simplement le baptême, la confirmation et l'eucharistie; que l'organisation de la pénitence privée, dont on rencontre en Occident les « premiers vestiges » chez saint Augustin, fut « ébauchée çà et là » dans le courant des v[e] et vi[e] siècles et vient en très grande partie de pratiques monacales; qu'à cette époque l'extrême-onction se présente simplement comme un « usage reçu »; que l'ordre est en beaucoup d'endroits réitéré à ceux qui l'ont reçu des hérétiques; que le mariage est « ordinairement bénit par l'Eglise » sans qu'il y ait sur ce point de loi absolue et formelle ». Malgré tout le théologien se montre constamment à côté de l'historien et l'amène à prendre parti pour les doctrines qui ont prévalu contre celles qui ont été condamnées, à forcer pour cela le sens de certains textes et à affaiblir celui de certains autres. M. Tixeront déploie en ce genre d'apologétique une habileté discrète qui atténue la portée des constatations les plus gênantes. Nestorius « proclame » bien l'unité personnelle du Christ, mais « il n'en a pas l'intelligence vraie et profonde »; Cyrille emploie bien le langage des Monophysites, mais s'il ne s'accorde pas « verbalement » avec le concile de Chalcédoine, « on ne peut du moins lui reprocher d'être avec lui en désaccord de pensée »; les Monophysites sévériens restaient fidèles à son enseignement, mais « l'histoire, en admettant qu'ils pensaient juste, est bien obligée de regretter leur entêtement et leur rébellion »; Augustin a soutenu des doctrines trop violentes « au moins dans leur expression », et en particulier la prédestination absolue, mais il sauvegarde « l'essentiel des droits de la nature » et son enseignement a un « caractère largement humain »; saint Grégoire fait preuve dans ses *Dialogues* d'une crédulité extrême, mais il ne faut voir là que « l'honnête délassement d'un esprit fatigué des affaires »; le pape Gélase dit en propres termes de l'eucharistie : « Esse non desinit substantia vel natura panis et vini », mais ces

paroles « peuvent s'excuser », si l'on remarque qu'il « transcrit simplement dans un ouvrage de polémique et sans y prendre garde (!) des considérations qui ne sont pas siennes ». Avec de pareils procédés d'interprétation il n'est pas de théologien qu'on ne puisse à son gré tirer à l'orthodoxie ou faire verser dans l'hérésie; seulement il n'y a plus alors d'histoire véritable. Le livre de M. Tixeront est plutôt une apologie historique du dogme, et n'échappe point, malgré la science de l'auteur et sa sincérité, aux défauts de ce genre d'ouvrages. Il n'en est pas moins, par l'étendue et la précision de ses renseignements, un instrument de travail très précieux pour tous ceux qui étudient l'évolution de la pensée chrétienne, et on ne peut que regretter qu'une œuvre analogue n'existe pas pour le Moyen Age et pour les temps modernes.

Prosper Alfaric.

E. Fuchs, **Offenbarung und Entwickelung**, 8° VIII-37 pp. Tübingen, Mohr, 1912. Prix : 1 M.

M. Hunzinger, **Das Wunder**, 8° 165 pp., Leipzig, Quelle und Mayer, 1912. Prix : 3 M.

E. Troeltsch, **Die Absolutheit des Christentums und die Religionsgeschichte**. Zweite Auflage, 8° XXVII-150 pp., Tübingen, Mohr, 1912. Prix 3 M.

I. L'évolution qui se montre dans la nature et dans l'histoire ne ruine-t-elle pas les enseignements de la révélation qui veut tout expliquer par Dieu et se présente comme absolue? Non, répond M. E. Fuchs, car un idéalisme bien compris nous amène à attribuer une âme commune aux phénomènes naturels afin de les comprendre, et à considérer les idées successives que les hommes ont eues de la divinité comme de simples formes sous lesquelles se manifeste de mieux en mieux la même vérité. Tout cela aurait besoin de preuves et ne va pas sans de graves difficultés. M. Fuchs promet de l'établir d'une façon plus solide dans un gros ouvrage qu'il prépare depuis de longues années et où il fera ressortir le rôle joué dans son idéalisme par l'imagination. Ce dernier détail n'est pas de nature à bien nous rassurer.

II. Jusqu'ici philosophes et théologiens considéraient le miracle comme un fait qui déroge aux lois de la nature. Mais, dit M. Hunzinger, professeur à Erlangen, si on le considère de ce point de vue purement rationnel, on ne pourra le défendre contre le rationalisme qui soutient qu'une telle dérogation n'est jamais démontrable ni même concevable. Voyons plutôt en lui un phénomène religieux par lequel Dieu, qui agit en tout être et en toute occasion, se révèle directement à nous pour nous amener à croire en lui, et nous le soustrairons ainsi à toutes les attaques des savants, puisqu'il sera dès lors purement individuel et transcendant. Nous devrons seulement pour en sauvegarder la possibilité maintenir fermement les données essen-

tielles de la tradition évangélique, la passion du Christ et sa résurrection, qui sont la condition indispensable et l'objet essentiel de notre foi chrétienne. On voit, remarque à ce propos M. Hunzinger, qui volontiers se met en scène, « quelle large place je laisse à la critique ». Hélas! la critique est tellement exigeante qu'elle ne s'en contente point, et qu'elle conteste résolument la résurrection de Jésus, quand elle ne va pas jusqu'à mettre en doute sa passion. Avec un optimisme déconcertant, le professeur d'Erlangen estime au contraire qu'elle n'a réussi qu'à mettre mieux en relief l'absolue transcendance du Christ et de son œuvre. Il admet sans aucune difficulté, non seulement les récits les plus extraordinaires de l'Évangile, mais celui du buisson ardent et tous ceux en général qui dans la Bible ont un caractère religieux. Les concessions qu'il fait au rationalisme n'en sont que plus significatives. Pour qu'il rejette si catégoriquement la conception traditionnelle du miracle, celle-ci doit être bien peu tenable. Celle qu'il propose de lui substituer ne l'est pas davantage. D'abord elle se condamne par sa nouveauté même, car on n'a plus à parler de miracle si on n'admet plus ce qui a toujours été désigné par ce nom, mais seulement une sorte de grâce illuminante qui est donnée en vue de la foi. De plus elle se heurte à toutes les difficultés que soulève la doctrine générale de la grâce et de la providence. M. Hunzinger en a effleuré une : Si Dieu agit en nous et hors de nous, comment s'expliquent l'existence du mal et celle du péché? Un tel problème, avoue-t-il, est impossible à résoudre. On ne saurait mieux dire.

III. M. Troeltsch, professeur de théologie à Heidelberg, publiait en 1901 une conférence très remarquée, où il s'attachait à montrer que le christianisme est la plus parfaite des religions mais non la religion absolument parfaite Sa publication, dont la Revue a alors rendu compte, a provoqué de nombreux commentaires et de longues répliques. Elle paraît maintenant en seconde édition, sans modifications notables. Les problèmes ont beaucoup changé au cours des dernières années. Elle n'a donc plus la même actualité, mais elle reste un document de premier ordre pour tous ceux qui s'intéressent à l'évolution actuelle du protestantisme libéral.

Prosper Alfaric.

Navarre et Valentin, **Les chefs-d'œuvre de la littérature grecque.** Paris, Hachette, 1911, viii-834 p. Prix : 5 fr,

On ne lit plus guère le grec aujourd'hui ; il n'est même pas bien sûr qu'on le lise beaucoup dans des traductions, et l'on ne se tromperait peut-être pas beaucoup en affirmant que pour un grand nombre de personnes la littérature grecque se réduit à une liste de noms. Il serait désirable qu'on en sût davantage, et que tout esprit cultivé connût

au moins ce que les écrivains grecs nous ont laissé de plus remarquable. C'est ce qu'ont judicieusement pensé M. Navarre, professeur au lycée Charlemagne à Paris, et M. Valentin, professeur au lycée de Grenoble ; ils ont cru, avec raison, faire œuvre utile en réunissant en un même volume la traduction des meilleurs passages choisis dans les ouvrages des anciens Grecs [1] ; et lorsque c'est nécessaire, des analyses succinctes des parties omises relient ces morceaux les uns aux autres, permettant de la sorte au lecteur de se faire une idée de l'ouvrage dans son entier. C'est ainsi que nous avons dans ce volume des morceaux d'Homère, d'Hésiode, des poètes lyriques et dramatiques, des historiens, des philosophes et des orateurs, que suivent, pour compléter le tableau d'ensemble, quelques extraits des principaux alexandrins, de Plutarque et de Lucien. On ne peut qu'applaudir à l'idée qui a inspiré les jeunes professeurs ; leur « ouvrage de large vulgarisation » (p. VI) pourra certainement servir à faire connaître les plus belles pages de la littérature grecque, et en même temps à la présenter dans la continuité de son développement. Je dois cependant leur adresser quelques critiques ; c'est mon rôle. Je ne m'explique pas, d'abord, pourquoi ils n'ont retenu, de la longue période qui suit l'époque alexandrine, que Plutarque et Lucien, et pourquoi ils n'ont pas compris, dans leurs extraits, quelques passages d'autres auteurs qui sont loin d'être méprisables. Ne pensent-ils pas qu'ils auraient mieux atteint leur but, qui était, nous disent-ils (p. VI), de présenter du génie grec « un tableau aussi complet que possible », en donnant au lecteur quelques pages de Strabon, d'Arrien et de Dion Chrysostome, pour ne citer que ceux-là ? Leur livre, déjà gros, eût-il été trop volumineux ? Il était facile d'élaguer ailleurs. Mais je ne sais pourquoi, en dehors de Lucien et de Plutarque, il semble qu'il n'y ait plus rien dans la littérature grecque après l'alexandrinisme. On peut toutefois, à la rigueur, justifier cette manière de faire ; mais j'ai à exprimer un autre désidératum plus grave. MM. N. et V. semblent ignorer totalement les récentes découvertes qui ont rendu à la lumière tant de choses intéressantes pour l'histoire des lettres grecques. Dans l'introduction à la poésie lyrique (p. 164 sv.), le nom de Timothée n'est même pas prononcé ; nous avons de Bacchylide, ce qui ne laisse pas de surprendre, seulement la traduction d'un fragment ancien d'une quinzaine de lignes, et de Ménandre, chose plus étonnante, rien du tout [2]. Enfin les jeunes professeurs se sont quelquefois insuffisamment documentés pour la rédaction des brèves notices qui accompagnent le nom de chaque auteur. Je ne parle pas de

1. Les auteurs de ces traductions sont indiqués au fur et à mesure.

2. Voici ce qui est dit de Bacchylide p. 182 : « Par les fragments de ses odes, on peut juger qu'il traitait les mêmes genres que Simonide et de la même manière ». Quant à Ménandre, « il ne reste de lui que des fragments trop dispersés et trop courts » (p. 402).

phrases comme celle-ci, p. 181 : « Simonide vécut successivement à Athènes, à Larisse *et* en Thessalie », qui est sans doute un lapsus pour « et à Larisse en Thessalie » ; mais Pindare n'est pas mort en 456 ; Lysias n'est pas né en 432, et ce n'est pas en Sicile qu'il suivit les leçons de Tisias ; Isocrate n'est pas mort en 334. Il ne faut pas dire, p. 565 : « les sophistes, cette espèce de rhéteurs étrangers, la plupart du temps *asiatiques*, Protagoras, Gorgias, Prodicos, Hippias » ; et surtout il serait à désirer qu'on se débarrassât une bonne fois de ce perpétuel Er l'*Arménien*, qui a vraiment la vie tenace [1].

My.

Franz Nassal, **Æstetisch-rhetorische Beziehungen zwischen Dionysius von Halicarnass und Cicero** (Diss. inaug. Tubingue). Tubingue, Heckenhauer, 1910 ; x-169 p.

Cette dissertation inaugurale a une portée plus étendue que son titre ne le donne à entendre. Le sujet par lui-même ne manque pas d'intérêt, quoique les théories de Denys et de Cicéron sur l'art oratoire aient été étudiées, analysées, discutées déjà bien souvent ; mais une étude comparative des systèmes du rhéteur grec et de l'orateur latin n'avait pas encore été poussée si loin dans le détail ; le travail de M. Nassal sera, à ce point de vue, très utile. Il est divisé en deux parties : dans l'une, qui se tient dans le domaine de la technique, M. N. compare les principes de Denys et ceux de Cicéron : définition de la rhétorique ; invention et ordonnance générale ; choix et disposition des mots ; le rythme ; les trois genres de style. Dans la seconde, l'objet de la comparaison sont les jugements portés par l'un et par l'autre sur les écrivains grecs antérieurs, poètes, historiens, orateurs, philosophes. Au cours de ce parallèle, dans lequel sont signalées de très nombreuses concordances entre la technique et l'esthétique littéraire de Denys et de Cicéron, M. N. a été amené, à diverses occasions, à se demander si les deux auteurs n'avaient pas usé d'une source commune ; et cette hypothèse se précisa pour lui grâce à une remarque qui peut être fertile en conséquences. On sait que Cicéron, dans ses écrits postérieurs, et particulièrement dans l'*Orator*, a souvent complété, modifié ou rectifié les vues qu'il avait exposées dans le *de Oratore*. Or c'est précisément dans l'*Orator* que se constate d'une manière frappante l'accord de Cicéron avec les jugements énoncés par Denys. Une influence de l'un sur l'autre étant nécessairement exclue, l'explication de ce fait serait, suivant M. N., que Cicéron aurait utilisé un traité sur la composition et le style [2], paru dans

---

1. Lire pp. 2, 200, 201, 402, 505, 576, *Zeuxis*, *Pratinas*, *Néophron*, *Susarion*, *Halimonte*, *Nausikydès*, pour *Leuxis*, *Cratinas*, *Néophion*, *Suzarion*, *Halinunte*, *Nausidycès*. Le fils d'Eschyle se nommait *Bion* et non *Dion* (p. 201).
2. Conjecture, nous dit M. Nassal, déjà mise en avant par J. Müller, *De figuris quæstiones criticæ*, Diss. Greifswald, 1880.

l'intervalle de neuf ans qui sépare l'*Orator* du *de Oratore*, écrit d'actualité composé par un Grec au fort de la lutte entre l'atticisme et l'asianisme; et l'auteur en serait Cécilius de Calacté. Quant à Denys, rien ne s'opposerait à ce qu'il en eût eu connaissance. L'hypothèse est séduisante; mais elle n'est peut-être pas indispensable, et M. N. en sent lui-même la fragilité. Ce que nous savons de la vie de Cécilius se réduit à peu de chose; le premier auteur qui parle de lui est Denys, son contemporain, et il serait téméraire d'affirmer que vers 50 un de ses écrits ait pu exercer une influence sérieuse sur Cicéron. Avant d'aller plus loin, il faudrait établir la chronologie; et jusqu'ici, malgré d'assez nombreuses recherches, on n'est arrivé sur ce point à aucune certitude. M. Nassal, il est vrai, considère comme plus vraisemblable que Cécilius est plus ancien que Denys. Quoi qu'il en soit, sa dissertation est faite avec beaucoup de soin et d'une documentation très précise; elle révèle de nombreux détails intéressants à la fois pour l'histoire de la rhétorique et pour celle de la littérature.

My.

Xenophontis Scripta minora. Fasc. prior; post Ludovicum Dindorf ed. Th. Thalheim. Leipzig, Teubner, 1910, xvi-234 p. Fasc. posterior, post L. Dindorf ed. Fr. Ruehl; accedunt **Simonis** *de Re equestri* quæ supersunt. Leipzig, Teubner, 1912; xxiv-200 p. (*Bibl. script. gr. et rom. Teubneriana*).

Les *Scripta minora* de Xénophon, publiés en un volume par L. Dindorf dans la bibliothèque teubnérienne, sont remplacés maintenant par deux volumes. Le premier, contenant l'*Economique*, le *Banquet*, *Hiéron*, *Agésilas* et l'*Apologie*, est publié par M. Thalheim; le second contient la *République des Lacédémoniens*, la *République des Athéniens*, les *Revenus*, l'*Hipparchikos*, l'*Equitation* et le *Cynégétique*, auxquels l'éditeur, M. Rühl, a ajouté ce qui reste du Περὶ Ἱππικῆς de l'Athénien Simon. Les deux éditeurs ont eu à leur disposition, outre leur propre collation des principaux manuscrits, celles de K. Schenkl, qui leur furent libéralement communiquées par son fils. Les préfaces de chaque volume analysent brièvement les manuscrits de chaque opuscule et leurs rapports mutuels, et indiquent quels sont les meilleurs fondements du texte. M. Th. est amené ainsi à dire quelques mots sur un point intéressant. Il n'y a pas de difficulté pour l'*Economique* et le *Banquet*; mais la question est plus compliquée pour les autres écrits du premier volume. Kalinka a cru pouvoir démontrer que le Mutinensis 145, qui contient entre autres œuvres de Xénophon le *Hiéron* et l'*Apologie*, mérite une grande confiance, parce qu'il dérive, selon lui, d'un manuscrit ancien où il a puisé d'excellentes leçons. M. Th., qui fonde le texte sur le Vaticanus 1335, estime au contraire que ces bonnes leçons ne sont que des corrections dues au copiste, et il donne un exemple frappant de la manière dont celui-ci procédait, ce qui autorise à supposer que le Mutinensis,

comme les autres manuscrits, est un dérivé direct ou indirect du Vaticanus. M. Rühl, lui aussi, a touché cette question, à propos de la *République des Athéniens*, et se prononce dans le même sens. Pour les traités contenus dans le second volume, on sait dans quel état de corruption ils nous sont parvenus; mais des découvertes heureuses ont rendu plus facile la tâche de l'éditeur, en ce qui concerne les écrits relatifs à la chasse et à l'art équestre. M. R. a retrouvé le manuscrit de l'*Hipparchikos* (contenant aussi l'*Equitation* et le *Cynégétique*) dont s'est servi Courier (V, Vaticanus 989), notablement supérieur, et la science italienne a mis en juste lumière la haute valeur d'une nouvelle source pour le Περὶ Ἱππικῆς et le *Cynégétique*, un manuscrit de Vienne (W). M. R., il est vrai, montre par des exemples précis, et d'une façon inattaquable, que W ne doit pas être suivi sans prudence lorsqu'il est seul à fournir une leçon; mais ce manuscrit, malgré ses fautes parfois étranges, a vraiment renouvelé le texte, au point que l'édition donnée par Tommasini du *de Re equestri* a pu être appelée, comme le note M. Rühl, presque une seconde édition princeps. Dans les deux volumes, l'appareil critique est sobre, ne donnant, parmi les lectures des manuscrits, que celles qui peuvent servir à l'étude et à l'histoire du texte, et parmi les conjectures modernes, que celles qui ont quelque valeur et ne sont pas dues à une trop fertile imagination. En somme, cette nouvelle édition rendra d'utiles services et sera appréciée de tous; on regrettera toutefois que le second volume ne soit pas pourvu d'un index autre que celui des noms propres.

My.

G. Michaut, **Histoire de la comédie romaine. — I. Sur les tréteaux latins.** Paris, Fontemoing, vi + 455 pages in-16, 1912

M. Gustave Michaut, dont les beaux travaux sur la littérature française sont bien connus, vient de donner le premier volume d'une *Histoire de la comédie romaine*. C'est, pour lui, moins une innovation qu'un retour en arrière : il a, pendant dix ans, enseigné la littérature latine à Fribourg, et n'a pas cessé de s'y intéresser. Ramené, par ses recherches sur les origines de la comédie française, à l'histoire du théâtre latin, il a repris et publié ce qu'il avait autrefois préparé. S'il semble craindre que les latinistes ne trouvent qu'il est « devenu un profane », c'est par excès de modestie, car la lecture de ce premier volume le montre au contraire très solidement et très précisément documenté sur tous les travaux, anciens ou récents, français ou étrangers, qui sont relatifs aux choses dramatiques romaines. Une connaissance sûre des textes et des commentaires modernes, une logique claire et ferme dans la discussion, une modération pleine de bon sens dans les questions difficiles, telles sont les qualités qui feront de *Sur les tréteaux latins* un ouvrage extrêmement utile à consulter,

autant qu'agréable à lire, pour tous ceux qu'intéresse l'histoire du théâtre à Rome.

En voici un bref résumé. Dans l'introduction, sur *les Romains et la comédie*, M. Michaut entreprend de prouver que la comédie a eu à Rome une vie florissante, et il le démontre assez heureusement, encore qu'il fasse un peu trop fi de l'autorité de Quintilien.

Il examine ensuite les *origines indigènes de la comédie romaine*, les vers fescennins et la sature; il reprend, après Jahn, Leo, Hendrickson, la critique du célèbre récit de Tite-Live, sans lui dénier du reste toute valeur, et en admettant que, s'il n'y a pas eu de sature dramatique à proprement parler, il a pu y avoir au moins des sortes de divertissements à demi théâtraux.

Puis, il passe en revue *la comédie romaine et ses différentes formes :* palliata, atellane, mime. Je signalerai, comme particulièrement bien conduites, les discussions sur l'acteur spécial Prologus (dont M. Michaut arrive à nier l'existence), — sur la question des *cantica* (pour lui, les lettres DV et MMC désigneraient, non des scènes tout entières en *deverbia* ou en *cantica*, mais des scènes où il y a des *deverbia* ou des *cantica*); — sur la question de savoir si l'atellane était jouée à Rome en osque ou en latin (c'est à cette dernière hypothèse qu'il se range avec raison).

Vient enfin un chapitre, on ne peut plus complet, sur l'*organisation légale et matérielle du théâtre*. La partie la plus curieuse est celle où M. Michaut reprend le problème, tant de fois débattu, des adjudications de 179 et 174 avant J.-C. D'après lui, ces adjudications ne visaient que des baraquements en bois, non des édifices de pierre; les mots *scaenam aedilibus praetoribusque praebendam* ne concernent pas une installation définitive, mais une fourniture renouvelée pour chaque célébration de jeux. Cette interprétation, contraire à celle de Ritschl et de M. Fabia, me paraît d'autant plus séduisante que le pluriel *praetoribus* s'explique ainsi beaucoup mieux.

Le livre est d'une impression nette et agréable [1], et joliment orné d'illustrations à la fois documentaires et amusantes; il fait le plus grand honneur à la maison qui l'a édité.

Un dernier mérite vaut la peine d'être signalé : on sent maintes fois, au cours des discussions, que les opinions de M. Michaut s'appuient sur des comparaisons utilement et discrètement établies entre le théâtre romain et le nôtre. Déjà, par conséquent, dans ce premier volume, sa science de latiniste bénéficie de sa compétence en littérature française. On ne peut douter que cet avantage n'apparaisse encore mieux dans les volumes ultérieurs, où il sera traité du théâtre

1. J'ai cependant relevé quelques fautes : p. 24, *Œlius Stilo*; p. 148, *chefs-d'œuvres*; p. 252, *Niebhur*; p. 395, *cité* au lieu de *cités*; p. 398, *centre central* au lieu de *centre initial*; p. 449, *acteur* au lieu de *acteurs*.

latin, non plus sous son aspect technique, mais dans son développement littéraire. Il est à souhaiter que M. Michaut ne nous les fasse pas trop attendre.

René Pichon.

Selatie Edgar Stout, **The Governors of Moesia**. Princeton, 1911, in-8°, xii et 97 p.

Dissertation présentée à l'Université de Princeton en 1910 pour l'obtention du titre de docteur en philosophie, cet opuscule est conçu suivant le plan habituel : une introduction mentionnant en peu de mots l'histoire administrative de la province, la série chronologique de tous les gouverneurs, les textes à l'appui étant transcrits en entier à la suite de chaque nom ; enfin un index alphabétique de ces personnages. Le travail est soigné et sera utile comme répertoire.

R. C.

Reginald H. Griffith, **Sir Perceval of Galles, A study of the sources of the legend. The University of Chicago Press**, U. S. A. (Jh. Stauffer, Leipzig), in-8° de 131 pp.

L'étude de M. Griffith renferme une comparaison minutieuse du poème anglais *Sir Perceval* (*SP*) et des passages de Chrestien (*C*) de Wolfram (*W*), de Peredur (*Pd*) et du pseudo-Chrestien, qui racontent les mêmes aventures. La méthode par laquelle M. G. combat l'hypothèse que *SP* dérive du poème de *C* consiste à montrer qu'il y a des correspondances entre *SP* et l'une et l'autre des versions du moyen âge qui ne se laissent pas expliquer par cette hypothèse [1]. M. G. lui-même considère que *SP* et des parties de *W* et de *Pd* dérivent d'une source secondaire indépendante de la source de *C*. Il fait remonter cette source secondaire et le poème de *C* à une source commune.

En étudiant les épisodes dont se compose *SP*, M. G. rapporte des traits analogues de contes recueillis dans la tradition populaire gaëlique par Cambell etc. Il s'en sert pour appuyer sa thèse de la façon suivante : le fond de ces contes et du poème de *C* repose sur la même série d'éléments narratifs. Des poèmes de la même époque que *C* (*SP*, *Pd*, *W*) révèlent une série analogue; aucun des textes médiévaux ne peut avoir été la source de cette série. *SP* en contient plus que l'ensemble des textes français. Il est donc impossible que *SP* soit dérivé de ceux-ci. Les incidents constitutifs de l'histoire de Perceval appartiennent à un fonds de tradition primitive dont les versions orales sont les survivances populaires, et dont *SP* garde plus de traits primitifs que *C*.

Pour donner une valeur solide à ces *séries d'éléments* dont se com-

1. Miss M. Rh. Williams, *Essai sur la composition du roman gallois de Peredur* (Paris, 1909), termine son étude de *W* et de *Pd* par une conclusion semblable (p. 81-95).

posent, d'après l'analyse de M. G., les fonds primitifs des épisodes, il aurait fallu avoir à sa disposition plus de versions populaires. De celles dont il se sert pour sa comparaison, on ne peut tirer de conclusions sûres. Son exposé soutient bien, du reste, la thèse depuis longtemps avancée par beaucoup de critiques arthuriens, à savoir que *C* n'est pas la source de *SP* [1].

Gertrude SCHOEPPERLE.

TOLDO (Pietro), **Fonti e propaggini italiane delle Favole del La Fontaine.** Extr. du *Giorn. stor. della lett. ital.* Vol. LIX, 1912, in-8 de 109 p.

Si un jour notre littérature classique est aussi étudiée dans les Universités italiennes que la littérature classique italienne l'est dans les Universités françaises, on le devra pour une bonne part à M. P. T. qui s'y est consacré et qui nous donne, non pas seulement des esquisses, mais des livres. L'Académie Française a récemment couronné son ouvrage sur la fortune de Molière en Italie. C'est par manière de délassement qu'il nous offre aujourd'hui un simple article, d'ailleurs étendu et neuf. D'une part il énumère les inspirateurs italiens de La Fontaine, moins encore pour en refaire le compte que pour mettre en garde contre le penchant à voir une imitation dès qu'il y a rencontre; d'autre part, il donne le catalogue, plus malaisé, des Italiens qui ont imité La Fontaine (il relève jusqu'aux imitateurs en dialectes), ou qui ont résisté à la tentation; il termine par la liste des traductions complètes ou partielles des fables de La Fontaine en italien. Il ne se borne pas à composer de simples tableaux; il cite, il discute, il indique même des vues fines; par exemple, il avance que l'esprit gaulois n'aurait pas sans l'étude des modèles italiens donné à La Fontaine la grâce, le scepticisme tempéré qui forment un des charmes de son œuvre. Il appartenait à M. T. de justifier cette assertion en montrant que l'élégance de Marot n'aurait peut-être pas suffi à former La Fontaine si Arioste ne s'en fût mêlé. Dans la deuxième partie du travail, il aurait été intéressant de faire voir que la plupart des imitateurs italiens de La Fontaine n'ont au contraire cherché à lui prendre que des détails; qu'ils ne se sont pas souciés d'apprendre de lui à fonder leurs récits sur l'observation de la vie; il faut arriver à Gasp. Gozzi pour retrouver un conteur philosophe. M. T. a été formé par des méthodes sévères : il aime par dessus tout les faits positifs; mais un homme aussi modeste et aussi judicieux peut sans témérité s'espacer sur la critique littéraire proprement dite. Toutefois, n'oublions pas qu'il ne voulait aujourd'hui que nous donner un article destiné à une Revue d'érudition et remercions-le de nous avoir montré quel long souvenir le bonhomme a laissé aux Italiens.

Charles DEJOB.

---

1. Il entraîne trop souvent le lecteur dans des discussions dont il aurait pu savoir d'avance qu'on ne pouvait rien en tirer.

Edouard Driault, **Austerlitz et la fin du Saint-Empire** (1804-1806). Paris, Alcan. 1912, in-8°, 492 p., 7 fr.

Ce volume est la suite des travaux de M. Dr. sur Napoléon et l'Europe. Après la politique orientale et la politique italienne de l'Empereur, l'auteur étudie sa politique allemande depuis son avènement au trône jusqu'à la veille d'Iéna. Le livre est divisé en trois parties : *Le sacre, 1804*, c'est-à-dire les conditions européennes de la fondation de l'Empire, l'attitude des puissances, le couronnement, l'influence de la dignité nouvelle prise par Napoléon sur sa politique italienne. *Austerlitz, 1805*, c'est la formation du royaume d'Italie, les préliminaires de la troisième coalition, la mission de Novosiltsof, la rupture avec l'Autriche, les traités de Schönbrunn et de Presbourg, l'alliance imposée à la Prusse par le traité de Paris. *L'héritage du Saint-Empire, 1806*, c'est la substitution par Napoléon, à l'ancien empire germanique qu'il a détruit, du nouveau grand empire qu'il veut fonder, non en France seulement, mais en Italie et en Allemagne, voire au delà. L'étude des négociations franco-anglaise et franco-russe de 1806, de l'affaire du Hanovre et de la rupture avec la Prusse termine l'ouvrage.

Dans ce volume comme dans les précédents, M. D. s'est proposé d'abord de donner un récit suivi des opérations diplomatiques, en insistant surtout sur la politique française, et ensuite, de préciser, autant que possible, la pensée directrice de Napoléon, ses vues d'avenir, le plan définitif qu'il entreprenait de réaliser par la négociation et par la guerre. Comme dans les autres volumes aussi, son récit est appuyé presque en totalité sur les documents des archives des Affaires étrangères. Ces pièces sont très abondantes, pleines d'intérêt, et il n'en a encore été fait que peu d'usage. M. D. les a lues de très près, il en a tiré un exposé très suivi, très intéressant, nourri de textes démonstratifs et illustré parfois d'anecdotes plaisantes. Cependant, l'information reste, pour ainsi dire, unilatérale. Nous n'avons ici qu'un côté des négociations. Dès qu'une circonstance heureuse fournit à M. D. la contre partie, les documents prussiens par exemple, soit qu'ils aient été interceptés par Napoléon et se trouvent dans nos archives, soit qu'un recueil imprimé en rende l'accès facile, le récit devient plus complet, plus animé, les figures des souverains et des diplomates plus nettes, plus vivantes. Heureusement, les publications de textes sont déjà nombreuses, et M. Dr. en a profité partiellement. Les mémoires de Hardenberg, ceux de Czartoryski, les volumes de Tratchevsky dans la collection d'histoire de Russie, le *Preussen und Frankreich* de Bailleu lui ont fourni beaucoup de textes importants. Mais d'autres lui ont échappé, notamment : pour la Prusse, la correspondance de Frédéric-Guillaume III avec Alexandre, publiée aussi par Bailleu ; pour la Russie, les archives Voronzof, les lettres de Strogonof et de Razoumovski utilisées par le grand-

duc Nicolas et par Vassilchikof; pour l'Angleterre, la correspondance de Fox, le dernier volume paru des papiers de Grenville, les lettres de Yarmouth et de Lauderdale publiées dans la *Parlementary history*; pour l'Allemagne, les mémoires de Montgelas, les souvenirs de François de Bray, surtout le tome V du recueil de Obser contenant toute la correspondance de Charles-Frédéric de Bade et de ses ministres, sans compter les ouvrages historiques, en particulier la récente *Histoire de la Confédération du Rhin* de Bitterauf. En 1910 a paru à Berlin, sur la crise diplomatique de 1806, une excellente brochure de deux cents pages, dont l'auteur, M. Heymann, avait utilisé les sources imprimées que nous venons de signaler, et visité en outre les dépôts d'archives de Berlin et de Paris. Elle aurait sûrement fourni à M. D. un moyen de compléter utilement son récit du rapprochement franco-anglais et des rapports de Napoléon avec la Prusse. A la vérité, le travail des écrivains qui en France s'occupent de l'histoire diplomatique du premier Empire, est rendu singulièrement difficile par l'absence de tout recueil de documents d'archives. Il faut passer tant d'heures à parcourir et à analyser les pièces les plus importantes, qu'on est entraîné naturellement à y voir le principal élément d'information, et à faire moins de cas des sources d'une autre origine.

La partie générale du livre de M. D ne prête à aucune réserve de ce genre. On se rappelle que dans ses précédentes études, il avait essayé d'expliquer par des projets de grand empire italien et méditerranéen l'extension des conquêtes et la politique dominatrice que d'autres ont expliquées soit par la rivalité franco-anglaise, soit par une contradiction, posée dès 1795, entre les volontés de l'Europe et le dogme français des frontières naturelles. Ici, nous sommes au nœud de la question, car c'est après Austerlitz que la puissance de Napoléon lui permit pour la première fois, soit de faire la paix générale s'il en avait envie, soit de prétendre ressusciter l'empire de Charlemagne et même l'Empire romain. M. D. prouve clairement, semble-t-il, que l'ambition impériale seule empêcha la paix, comme déjà seule elle avait consolidé la troisième coalition, si lente à se former et si mal assurée. Sa thèse s'oppose ici à celle d'Arthur Lévy et de Sorel, et les textes dont elle est appuyée paraissent trancher le débat. Il faut louer M. D. de ne pas avoir poussé trop loin son raisonnement, et de n'avoir pas prétendu retrouver tout entière, arrêtée en termes précis, la grande pensée de Napoléon. Les conclusions de ses ouvrages antérieurs étaient plus nettes sur ce point. En étudiant le sujet de plus près, l'auteur s'est aperçu qu'il faut être très prudent dans ces essais de reconstruction; l'Empereur n'était rien moins qu'un homme à systèmes; il a, suivant son tempérament et les circonstances, beaucoup varié sur les objets de son ambition. M. Driault a donc cru devoir, non appuyer le trait, mais au contraire

atténuer ses hypothèses, y ajouter des réserves expresses. Ce scrupule est assez rare, même chez les meilleurs historiens, pour être signalé avec l'éloge qu'il mérite.

R. G.

Fredrik Böök, **Studier och Strœftåg i Dikten och historien**. Stockholm, P. A. Norstedt et Söner, 1911.

Ce livre est un recueil d'articles qui ont paru dans le journal de Stockholm *Svenska Dagblad*, dont M. B. est le critique littéraire attitré. Comme ce journal est un de ceux qui ont en Suède le plus fort tirage, du moins parmi ceux qui s'occupent de littérature, nous pouvons juger en raccourci, par ce recueil d'articles, des goûts du public suédois.

La littérature française est assez bien représentée dans ce livre, à côté des littératures du Nord. Mettons à part l'article sur Charlotte Corday ; l'histoire de la Révolution intéresse toujours et Charlotte Corday semble aux Scandinaves une des figures les plus représentatives de cette époque, s'il faut en croire aussi G. Brandes. Si nous trouvons un article sur Manon Lescaut, à propos du livre de Pierre Heinrich : *Prévost de la Louisiane*, c'est que M. B. dans son *Histoire du roman suédois* qui date de quelques années déjà, a eu l'occasion d'étudier la destinée du livre de Prévost en Suède et les imitations qu'il a suscitées : tout ce qui touche Prévost l'intéresse donc particulièrement. Mais le chapitre essentiel du livre, celui qui en est le centre aussi bien par l'importance que par la disposition à l'intérieur du livre, est l'étude sur Maurice Barrès.

Si M. B. constate une évolution dans la pensée de Barrès, de l'individualisme au nationalisme, il note avec soin comment ceci résulte de cela et il est heureux de constater que ce nationalisme littéraire et politique s'appuie sur une doctrine philosophique. Ce choix de Barrès n'est pas fortuit : nous y retrouvons la trace des préoccupations habituelles de M. B. qui rompt des lances presque journellement en Suède en faveur du nationalisme littéraire de Heidenstam ou de Selma Lagerlöf, contre le naturalisme de Strindberg qui n'est pas évidemment purement scandinave.

M. B. exagère l'influence de M. Barrès lorsqu'il assure qu'on peut la retrouver chez tous les jeunes de notre époque. Elle a été grande sans doute, mais sur la génération qui était à l'Université entre 1890 et 1895 : ce sont les hommes mûrs de maintenant. Quant aux jeunes, ceux qui ont aujourd'hui entre vingt-cinq et trente ans, ils ont subi d'autres influences plus fortes que celles de M. Barrès. Et cela ne veut pas dire qu'ils ne lisent pas, qu'ils n'estiment pas Barrès, mais bien souvent plutôt pour son style que pour ses idées.

Virgile Pinot.

Johannes WICKMAN, **Mme de Staël och Sverige** (Bidrag till Mme de Staëls biographi, hufvudsakligen efter hittills otryckta originalhandskrifter). Lund, Gleerup, 1911, in-8°.

Cette thèse de l'Université de Lund manque d'unité. La première partie : M. et Mme de Staël, traite de questions bien connues déjà. A part quelques détails nous n'y trouvons rien d'essentiel que nous ne sachions. Remarquons néanmoins que M. W. sait être juste : il n'accable pas M. de Staël, il ne défend pas de parti pris Mme de Staël. Les deux autres parties sont plus intéressantes, mais se rattachent mal à la première. La troisième, Mme de Staël à Stockholm, ne nous apporte pas encore les clartés désirables sur la mission politique de Mme de Staël; cependant M. W. a fait usage des dépêches de Baudissin, secrétaire de la légation danoise à Stockholm, et elles nous révèlent quelque peu les idées de Mme de Staël relativement à la politique de 1812.

Tout l'intérêt du livre se concentre sur la deuxième partie : « Mme de Staël et Brinckman » parce qu'elle est fondée sur une correspondance inédite de Mme de Staël à Brinkman, conservée aux archives privées de Trolle-Lungby (80 lettres environ).

Brinkman eut l'occasion de connaître Mme de Staël lorsqu'il fut nommé secrétaire de l'ambassade de Suède à Paris. Leurs relations furent d'abord loin d'être amicales, mais ils apprirent vite à se connaître et à s'estimer; leur correspondance va de 1798, car même à Paris, ils échangèrent quelques billets, jusqu'à 1813. D'après un billet de Mme de Staël, M. W. a cru pouvoir affirmer que les connaissances littéraires de Brinkman auraient été mises à profit par Mme de Staël pour son livre *De la Littérature*. Malheureusement cette indication reste trop vague. Peut-être M. W. pourra-t-il trouver quelque précision à ce sujet lorsqu'il aura les lettres de Brinkman à Mme de Staël et qu'il nous donnera l'édition complète de cette correspondance.

La bibliographie est quelquefois un peu courte. M. W. n'a pas connu les deux ouvrages de M. Edouard Herriot : *Mme Récamier et ses amis* et *Un ouvrage inédit de Mme de Staël : les fragments d'écrits politiques*. L'article de M. Charles Joret, *Madame de Staël et l'helléniste d'Ansse de Villoison* (*Rev. hist. littér. de la Fr.*, oct.-déc. 1908) lui aurait aussi fourni une utile indication [1].

Virgile PINOT.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 17 mai 1912.* — M. le comte Paul Durrieu annonce que la commission du prix Fould a décidé de partager ce prix de la manière suivante : 3,000 fr. à M. Georges Durand, *L'église abbatiale de Saint-Ricquier* ; — 1,000 fr. à M. Lauer, *Le Palais du Latran* ; — 800 fr. à M. Paul Denis, pour son ouvrage sur *Ligier Richier* ; — 800 fr. à M. Morin Jean, pour son livre intitulé : *Le dessin des animaux en Grèce* ; — 500 fr. à M. Hourticq, pour son *Histoire de l'art en France*.

---

1. Lorsqu'il s'agit de caractériser le Directoire, il vaut mieux invoquer une autre autorité que Gaston Boissier : *La conjuration de Catilina*.

M. Charles Joret montre la singulière méthode suivie par Pline dans la composition de son *Histoire naturelle* et les difficultés qu'il a ainsi préparées aux commentateurs, en particulier à ceux des livres qui traitent de la botanique. Puisant à toutes les sources connues ou inconnues, passant quelquefois sans transition de la description inachevée d'une plante toute différente, sauf à revenir plus loin à la première alors désignée sous un autre nom, il semble avoir pris plaisir à dérouter ses interprètes. Deux exemples mettent le fait en évidence. Au ch. 64 du l. XXI, il donne d'après Théophraste la description abrégée de la *lappa*, la bardane, description si obscure que plusieurs botanistes ont cru qu'il s'agissait du gratteron. Littré lui-même s'y est trompé. Au ch. 116 du l. XXIV, Pline indique d'abord une propriété médicinale curieuse d'une plante qu'il appelle *philanthropos*, puis il s'interrompt brusquement pour exposer d'après une source inconnue l'emploi dans le traitement du cancer et dans les maladies des porcs de la *lappa canaria*, plante qui n'est autre sans doute que la bardane, mais que les commentateurs ont pris les uns pour une espèce de galiet, les autres pour une ombellifère, d'autres même pour le chiendent. Revenant ensuite, au l. XXVII, ch. 15, à la plante *philanthropos* qu'il appelle maintenant *aparine*, il en fait cette fois, d'après Dioscoride, une description détaillée assez claire qui montre que cette plante au double nom n'est autre que le gratteron. On voit par ces exemples qu'il faut lire Pline avec défiance et ne se prononcer sur l'identité des plantes dont il parle qu'après avoir comparé les descriptions trop souvent fragmentaires qu'il en donne et les noms parfois si divers qu'il leur attribue.

M. Maxime Collignon donne lecture d'une étude sur l'ancien Parthénon. Les fouilles poursuivies sur l'Acropole, de 1885 à 1888, les travaux de M. Dœrpfeld et, plus récemment, les recherches de M. Hill ont résolu une question longtemps discutée et permettent de prendre une idée plus exacte du temple dont les premières assises ont occupé, entre les deux guerres médiques, l'emplacement du Parthénon actuel. C'est celui qu'on peut appeler le second Parthénon primitif et sur l'histoire duquel insiste M. Collignon.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 24 mai 1912.* — M. le comte Paul Durrieu présente, de la part de M. Louis Karl, professeur à Budapest, des photographies de miniatures représentant sainte Élisabeth et prises dans des mss. des xvᵉ et xviᵉ siècles conservés au Musée Britannique (Add. Mss. 18. 857, 19. 416 et 24. 153).

Le P. Scheil annonce, au nom de la commission du prix Saintour, que ce prix a été distribué de la manière suivante : 1.000 fr. à M. l'abbé Nau, pour ses publications sur *Jean d'Antioche et Nestorius* ; — 500 fr. à M. Clément Huart pour ses *Textes persans relatifs à la secte des Houroufis* ; — 500 fr. à M. Émile Amar pour sa traduction du *Fakri* ; — 500 fr. à M. Joseph Halévy, pour son *Précis d'allographie assyro-babylonienne* ; — 500 fr. à M. Ed. Huber pour l'ensemble de ses travaux d'archéologie et philologie indo-chinoises.

M. Morel-Fatio entretient l'Académie d'une lettre inédite de Marguerite d'York, tante des enfants d'Édouard IV clandestinement mis à mort sur l'ordre de leur oncle le duc de Gloucester, le futur Richard III. Cette lettre recommande à la reine Isabelle de Castille l'imposteur Perkin Warbeck, qui s'était fait passer pour le second fils d'Édouard et qui tint ce rôle jusqu'en l'année 1499 où il fut condamné et pendu. La lettre en question prouve que Marguerite eut une part prépondérante dans cette mystification qui occupa toute l'Europe et que la complicité de divers souverains, tels que l'empereur Maximilien et le roi Jacques d'Écosse, contribua à faire durer pendant dix ans environ.

L'Académie procède à l'élection d'un membre de la commission des Écoles françaises de Rome et d'Athènes. — M. Maurice Prou est élu.

M. Glotz appelle l'attention sur l'indice chronologique que peuvent fournir dans l'histoire grecque les prix de certaines denrées, particulièrement des métaux. Il prend pour exemple le plomb. Le cours ordinaire de ce métal est de 2 drachmes par talent (5 fr. 40 les 100 kil.). Cependant, à deux reprises, on constate une hausse de 100 à 150 o/o dans les comptes de l'Erechtheion à Athènes (5 drachmes) et dans ceux de la Tholos à Épidaure (4 drachmes 2 oboles). Un prix anormal s'explique facilement l'année de l'Erechtheion (409-408) : depuis l'occupation de Décélie par les Spartiates et la fuite des esclaves, les mines du Laurion étaient fermées ; le plomb se fait rare, comme l'argent, et la hausse du plomb annonce ainsi le monnayage exceptionnel de l'or en 407 et du bronze en 406. La hausse que signalent les comptes de la Tholos tient également à une catastrophe politique d'Athènes et s'accompagne aussi d'une frappe d'or. La seule date qui puisse convenir, c'est l'année de Chéronée (338-337). Or la hausse du plomb s'est produite la 21ᵉ année des travaux de la Tholos. Comme ces travaux ont duré 30 ans, ils se placent entre 358-357 et 329-328. — M. Théodore Reinach présente quelques observations.

Léon Dorez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 24 — 15 juin. — 1912

Die Geschichtsschreibung im Alten Testament, von H. Schmidt, Tübingen, Mohr, 1911; in-12, 56 pages.

Der jüdische Kirchenstaat in persischer, griechischer und römischer Zeit, von C. F. Lehmann-Haupt. Tübingen, Mohr, 1911; in-12, 48 pages.

Die Entstehung des Neuen Testaments, von H. Holtzmann. Tübingen, Mohr, 1911; in-12, 44 pages. Zweite Auflage.

Trois petits volumes de la collection des *Religionsgeschichtliche Volksbücher*.

Le premier est excellent. M. Schmidt s'est inspiré des idées de M. Gunkel sur les origines et l'évolution de la littérature hébraïque, mais il domine parfaitement son sujet et il sait le traiter de la façon la plus vivante. On peut en apprendre plus, dans cette brochure de vulgarisation, sur l'historiographie hébraïque, ses débuts, son caractère et ses transformations, que dans beaucoup de gros manuels bibliques. On est un peu étonné cependant de voir citer *Gen.* xiv, la victoire d'Abraham sur Codorlaomor, comme un morceau très ancien : il y a dans ce récit des éléments qui remontent très haut, mais qui ont chance de n'appartenir pas à la tradition israélite, et le rapport avec Abraham semble avoir été imaginé tardivement. En tout cas, ce récit ne se présente pas du tout dans les mêmes conditions que l'histoire de Gédéon et d'Abimelech, ou bien la mort de Saül à Gelboé, avec lesquelles M. S. a cru pouvoir le comparer.

Plus sèche, moins originale est la brochure de M. Lehmann-Haupt. C'est, du reste, un bon exposé des faits. Est-ce à raison de l'affinité qui existait entre la religion de Zoroastre et le mosaïsme qu'Arta-

xerxès I favorisa les réformes d'Esdras et de Néhémie? Tout le monde le dit, mais personne n'en sait rien. Il paraît certain que le règne de la Loi s'introduisit par l'autorité des rois de Perse : cela peut résulter simplement du crédit dont jouissaient les chefs de la colonie juive de Babylone, qui présentaient la Loi d'Esdras comme la forme légitime et traditionnelle du culte juif. Du moins, M. L.-H. aurait dû, semble-t-il, n'affirmer pas sans quelque réserve que la doctrine de Zoroastre, tout récemment élaborée, était devenue sous Darius religion de l'État.

Le regretté H. Holtzmann avait pu revoir avant sa mort cette seconde édition des pages très suggestives qu'il a écrites sur les origines du Nouveau Testament. Il explique fort bien comment le christianisme primitif, déjà en possession de livres sacrés qu'il tenait du judaïsme, se trouva pourvu d'écrits à lui propres qui acquirent peu à peu la même considération que les Écritures anciennes et formèrent un recueil parallèle, aussi autorisé. A la fin, H. explique sommairement l'attitude du protestantisme à l'égard du canon traditionnel.

Alfred Loisy.

Geschichte des Volkes Israel, von R. Kittel. I Band, zweite Auflage, Gotha, Perthes, 1912; in-8°, xii-667 pages.

Œuvre de première importance, entièrement renouvelée dans cette seconde édition, grâce aux découvertes archéologiques des dernières années. L'analyse des sources bibliques n'a pu faire de grands progrès, mais leur commentaire et l'histoire ancienne de la Palestine en ont réalisé de considérables.

La première partie du volume, où il n'est pas question de la Bible ni d'Israël, est un remarquable exposé de l'histoire de la Palestine, ou plutôt de ce qu'on en sait, depuis l'âge de pierre jusqu'au xiii^e siècle avant Jésus-Christ. Selon M. Kittel, vers 2500, la migration amorite envahit la Palestine par le nord; mais d'autres Sémites longtemps auparavant l'avaient précédée, ce premier flot sémitique ayant dû être dans le même rapport avec l'ancien empire d'Accad, fondé par le vieux Sargon, que la migration amorite avec le premier empire babylonien; à la première couche de population sémitique se rattacheraient les Cananéens. Les Habiri d'El-Amarna doivent être les Hébreux, c'est-à-dire le groupe sémitique auquel se rattache Israël. L'usage des sacrifices humains pour les fondations de villes ou de maisons ne peut plus être contesté. Il est probable que les cadavres de nouveau-nés enfouis dans des jarres sur les lieux de culte sont aussi des débris de sacrifices humains, l'offrande des premiers-nés, que la Bible dit avoir existé dans l'antiquité cananéenne et qu'elle accuse les Israélites d'avoir imités.

On ne peut pas se dissimuler que la tradition biblique s'adapte assez mal au cadre que lui fournit maintenant l'histoire mieux con-

nue de l'Orient. L'on ne sait plus trop que faire des patriarches, et Moïse lui-même est d'un placement difficile. On avait mis naguère quelque confiance en Codorlaomor, qui a un si beau nom élamite (Kudur-Lagamar) : M. K. nous avertit que, si Codorlaomor a existé, ce fut au XXI^e ou XX^e siècle avant notre ère, et que, si Abraham a existé, ce fut au XVI^e ou au XV^e siècle. Mais c'est pour sauver Abraham que M. K. le rapproche de Moïse; Melchisédech lui serait un meilleur garant que Codorlaomor. Tout cela est bien conjectural. L'anecdote de Melchisédech est fort tendancieuse, et le rapport de ce personnage avec Abraham est sujet à caution. En ce qui regarde l'exode, Moïse et Josué, M. K. retient le plus qu'il peut de la tradition biblique. Il déclare nettement que le séjour d'Israël en Égypte et l'exode ne sont attestés que par cette tradition, mais il admet que celle-ci était déjà toute formée au temps des Juges et qu'elle doit être substantiellement exacte. Des tribus israélites seraient venues s'établir en Égypte vers le temps d'Aménophis IV; Ramsès II serait le pharaon de l'oppression, et Mernephtah celui de l'exode; si Mernephtah connaît alors un Israël en Palestine, c'est qu'une partie seulement des tribus avait émigré; les Égyptiens qui poursuivaient Israël furent noyés dans un flot de marée montante; Moïse conduisit sa troupe à Cadès, et le Sinaï de l'alliance n'était pas loin de là; Moïse fut le prophète d'une nouvelle religion qu'on peut qualifier d'hénothéisme moral; il promulgua le décalogue comme loi du pacte entre Iahvé et Israël; il a pu recueillir en Égypte quelque écho des idées du pharaon réformateur Aménophis IV, et se trouver ainsi orienté vers une plus haute idée de la divinité; du reste l'action d'un génie religieux tel que Moïse n'est explicable que par une *unmittelbare Berührung Gottes;* le personnage de Josué est historique, et pareillement le fond des récits relatifs aux débuts de la conquête de Canaan.

Construction faite avec des possibilités : on ne peut pas démontrer péremptoirement qu'elle soit fausse; bien moins encore peut-on prouver qu'elle soit vraie. M. K. concède le caractère légendaire de la tradition biblique sous ses formes les plus anciennes; il en prend et il en laisse; mais il l'altère gravement en la corrigeant, et d'abord en supprimant le vague de la perspective, élément essentiel, puisqu'il atteste le défaut de souvenirs précis. Parmi les conclusions ci-dessus énoncées, il n'en est guère qui ne prête à objection sérieuse. Le partage d'Israël en deux groupes, dont l'un demeure en Palestine pendant que l'autre va en Égypte, est arbitraire et artificiel, eu égard à la tradition biblique, et sans le moindre appui en dehors de la Bible. Si Abraham, Moïse, les Juges se touchaient de si près, la tradition biblique devrait avoir plus de consistance et de continuité; les légendes patriarcales n'auraient pas l'air de doubler mythiquement Moïse et la conquête de Canaan; Moïse lui-même devrait se rattacher mieux à ce qui le précède et à ce qui le suit. Les Israélites ont

quelque temps séjourné aux environs de Cadès, et c'est là sans doute que se sera formée l'association des tribus dans le culte de Iahvé; mais en quoi consistait alors le culte de Iahvé? Moïse l'aura-t-il fondé sur des principes conçus par lui-même? La tradition ne fait aucunement de lui un génie religieux; elle fait intervenir Iahvé, qui prend Moïse pour organe de sa révélation et de ses volontés. Moïse n'a pas dû inventer ni le nom ni le dieu; mais nul ne peut dire ce qu'était Iahvé avant d'être adopté et quand il fut adopté par Moïse et par Israël. L'attribution du décalogue à Moïse est bien incertaine, et l'esprit du iahvisme ancien n'y répond guère. Ce que Moïse a dû instituer est une tradition de culte plutôt qu'un enseignement moral et un système de préceptes. Par exemple, la coutume de ne pas représenter Iahvé peut remonter aux origines de son culte, sans qu'on ait besoin de supposer un commandement formel; le commandement sera venu plus tard, en aide à la coutume violée. Quant à l'influence d'Aménophis IV sur la pensée israélite, il faut bien avouer qu'elle n'a pas laissé la moindre trace dans la tradition biblique, l'ancien Iahvé ne ressemblant pas du tout à un soleil panthée. Iahvé paraît ne rien devoir à la spéculation théologique; c'est un dieu sauvage, peu sociable, actif, fort, jaloux, juste à sa manière. Que la foi en un tel dieu n'ait pu être que le produit d'une révélation, rien n'est moins évident. Et qu'il ait fallu un génie religieux pour la concevoir, cela non plus ne crève pas les yeux. L'existence d'une forte personnalité pour créer le lien des tribus dans le culte de Iahvé n'a rien que de vraisemblable; mais un grand penseur n'était pas nécessaire pour cela; un homme de foi ardente, ayant le tempérament de son dieu, y suffisait.

Alfred Loisy.

Die Religion in Geschichte und Gegenwart. Dritter Band; von Hessus bis Lytton. Tübingen, Mohr, 1912; in-4, xii-2448 pages.

Les précédents volumes de cette encyclopédie religieuse ont été signalés dans cette *Revue*. Nos lecteurs en connaissent la valeur et l'esprit. De telles publications défient l'analyse. Disons que les articles continuent d'être rédigés avec le même soin. Signalons les remarquables articles bibliques de M. H. Gunkel : *Hiobbuch* (pour des raisons d'ordre surtout littéraire, M. G. fait remonter ce livre au temps de Jérémie, sauf les discours d'Élihu et d'autres additions moins considérables), *Iahve* (étymologie incertaine, la réplique d'*Ex*, III, 14 : « Je suis qui je suis », n'étant qu'un jeu d'esprit populaire), *Jacob und Esau*, *Immanuel*, etc.; de M. Gressmann, *Hoheslied* (le Cantique n'est pas un recueil de chansons nuptiales, mais de chansons d'amour et d'un amour peu idéaliste; ces chansons sont écrites dans la langue du IIIe siècle avant notre ère, mais certains morceaux peuvent être très anciens); de M. W. Bousset, *Johannesevangelium*

(aucune valeur historique ; tout se résume dans la formule : « Le Verbe s'est fait chair » ; la question de composition est secondaire, le même esprit dominant tout le travail rédactionnel); de MM. Heitmüller et Baumgarten, *Jesus Christus*, qui a été aussi publié à part. Articles importants sur divers sujets : *Katholizismus* et *Kirchengeschichtsschreibung* (Köhler); *Kirchenbau* (en Allemagne ; Rauch), *Kirchenrecht* (Meydenbauer), etc., etc. Nombreuses notices biographiques de contemporains. Il y a tant de demeures dans le purgatoire du « modernisme » que ce serait justice de n'y point jeter pêle-mêle des hommes tels que M. *L. Laberthonnière*, qui n'est pas du tout hérétique, avec des gens qui ont fait bon marché de l'orthodoxie. Moi aussi je suis qualifié « moderniste français », et je n'en suis pas plus fier. On eût bien mieux fait de dire que je suis rédacteur à la *Revue critique* depuis vingt-trois ans.

Alfred Loisy.

Die Bezeichnungen für Christen und Gnostiker im Talmud und Midrash, von A. Marmorstein. Chez l'auteur, Skotschau (Silésie), 1910 ; in-8°, 83 pages.

Recueil et discussion de textes rabbiniques qui se rapportent ou peuvent se rapporter aux chrétiens et aux gnostiques. Les textes ne sont ni très nombreux ni très significatifs ; on peut même se demander quelquefois si le rapport indiqué par M. Marmorstein est bien réel. La contribution apportée à l'histoire des polémiques anciennes entre juifs et chrétiens n'en est pas moins appréciable. Il est assez curieux de voir, par exemple, comment les docteurs juifs répondaient à la prétention qu'affirmaient les chrétiens d'être le véritable Israël. Dieu a fait écrire la Loi, qu'on a traduite en grec et que les païens peuvent lire, mais la tradition non écrite est restée depuis Moïse en la possession des seuls Juifs, qui par conséquent sont le vrai Israël.

A. L.

Thomassin, par J. Martin, Paris, Bloud, 1911 ; in-12, 127 pages.

L'oratorien Thomassin (1619-1695) a été dans une certaine mesure historien des dogmes chrétiens; du moins a-t-il touché, rassemblé, analysé les documents de leur histoire. Il mérite bien la petite étude que M. Martin lui a consacrée : notice sobre, érudite, avec résumé de ses principaux ouvrages et de ses doctrines. Il va sans dire que M. M., qui a l'*imprimatur* ecclésiastique, se contente d'exposer sommairement les conclusions de son auteur et n'entre pas dans la discussion des problèmes délicats que soulève l'histoire des dogmes.

A. L.

Ce qu'on a fait de l'Eglise, Paris, Alcan, 1912 ; in-16, xxiii-554 pages.

Livre anonyme, écrit par un groupe de prêtres et de laïcs qui

souffrent profondément de la situation que l'Église catholique s'est faite à elle-même et qui leur paraît dangereuse surtout pour elle. Leur langage est très digne, mais si triste, si triste, qu'on les croirait par avance désabusés sur le résultat que peut avoir leur effort de sincérité. Ce n'est pas, en effet, quand l'épiscopat français n'est plus qu'un grain de poussière sous le pied du pape, quand la moindre velléité d'indépendance intellectuelle devient une hérésie, quand, partout, dans l'ordre politique aussi bien que dans l'ordre religieux, les catholiques n'ont plus à pratiquer qu'une seule vertu, l'obéissance, que l'on peut parler utilement de réforme et de liberté. Aussi bien nos auteurs ne font-ils guère que déplorer les maux grandissants. Modernes Jérémies, assis parmi les ruines de leurs espérances et de leur idéal, ils nous redisent, un peu longuement peut-être, des choses déjà connues. Ils sont très documentés. Ils le sont presque trop; car l'exposé qu'ils font des questions est un peu touffu pour l'objet qu'ils ont en vue. Ils trouvent néanmoins beaucoup de lecteurs, puisque l'ouvrage en est à sa cinquième édition. Il aurait eu encore plus de succès si sa forme était moins pesante. La logique du plan n'est pas très apparente : on l'aura conçu tel qu'il fallait pour dire tout ce qu'on avait sur le cœur. Après une « humble supplique à S. S. Pie X », que S. S. sans doute ne lira pas, et qui ne lui plairait guère, on nous parle de la conquête romaine (développement du pouvoir pontifical), de la vie intellectuelle et de la vie morale, des *instrumenta regni* (congrégations romaines, ordres religieux, presse cléricale), du modernisme et de la séparation. Tout ce qu'on nous dit là est vrai historiquement (pas toujours cependant : par exemple, quoi qu'en disent nos auteurs, la conduite de Pie VI dans l'affaire de la constitution civile du clergé fut à peu près la même que celle de Pie X dans l'affaire de la séparation; il n'y avait pas lieu d'opposer un pape à l'autre; tous les deux avaient droit au même jugement, la politique ayant joué le même rôle dans leurs décisions, et l'avis de l'épiscopat, inspiré par l'intérêt de la religion, ayant été pareillement négligé); c'est sagement pensé; les bonnes intentions sautent aux yeux du lecteur, qui compatit au martyre qu'on lui laisse entrevoir. Mais il y a au moins une vérité qui semble avoir échappé à ces derniers militants d'un catholicisme libéral : c'est que l'essentiel de ce qu'ils déplorent se justifie par les principes d'une théologie qu'ils n'ont pas cessé d'admettre.

Alfred Loisy.

W. Deonna, **L'archéologie, sa valeur, ses méthodes.** Tome III : *Les Rythmes artistiques.* Paris, Renouard, H. Laurens, éd. (1912).

M. Deonna s'est proposé, dans ce livre, de démontrer que « l'évolution artistique se déroule partout suivant un rythme semblable », que « ces éternels recommencements de l'art sont nécessités par la

forme même de l'esprit humain et par les circonstances sociales dans lesquelles il vit » (p. 25). Sans doute, reconnaît M. D., cette opinion n'est point nouvelle, mais comme, jusqu'ici, on ne l'a émise d'ordinaire qu'en passant, soit pour élargir, en manière de conclusion, l'horizon d'une étude particulière, soit pour donner plus de piquant à une critique, il est bon de l'ériger enfin en vérité indiscutable, en l'appuyant, comme le veut M. Pottier, sur « des analyses de détails, bien conduites et consciencieusement faites ».

M. D. bornera son enquête à la civilisation européenne. Dans chacune des « quatre périodes » de cette civilisation (quaternaire paléolithique, égéenne, grecque et romaine, chrétienne), l'art poursuit « une évolution complète avec progrès, grandeur et décadence » (p. 45); et dans chaque période et progrès, cette grandeur, cette décadence se reproduisent avec des caractères analogues. Si on laisse de côté l'âge quaternaire, où cette marche se laisse moins prouver que prévoir, on peut établir les correspondances suivantes :

néolithique = géométrique = début du moyen âge.
VI^e s. av. J.-C. = XII^e s. après J.-C.
V^e s. = XIII^e s.
IV^e s. = XIV^e s.
apogée de l'art minoen = art hellénistique = XV^e s. = XVIII^e s.

Entre l'art minoen et l'art hellénistique. MM. Riegl (*Wien. Jahreshefte*, IX, 1906, p. 19) et S. Reinach (*Rev. Et. Gr.*, 1908, p. 18-20) avaient déjà relevé des ressemblances que M. D complète et précise. Si frappantes qu'en soient au premier abord les différences, leurs « tendances spirituelles sont semblables » (p. 105) : l'artiste crétois et l'artiste « alexandrin » sont unis sinon par l'identité des procédés, du moins par la communauté des goûts. Ce qui plaît à l'un et à l'autre, c'est le réalisme de la vie journalière; animaux dans leurs attitudes les plus « instantanées », — foules grouillantes, — scènes de genre (ou qui nous semblent telles), — paysages, — corps virils aux musculatures sèches et nerveuses, — corps féminins délicats et souples, d'une grâce maniérée et quelque peu sensuelle. C'est à ce goût pour l'observation directe que l'art minoen doit d'avoir échappé à la loi de « frontalité » qui pèse sur tous les arts à leurs débuts; et s'il y a échappé, c'est qu'il n'est plus un art de primitifs. Mais on peut aller plus loin et se demander si les ressemblances entre « Minoens » et Hellénistiques sont dues au seul fait que les deux périodes en sont « arrivées au même degré de leur évolution respective » ou s'il ne s'agit pas de « survivances à travers les siècles de qualités propres » à l'art minoen (p. 105)? C'est à cette dernière opinion que M. D. se range; car la plupart des traits qui caractérisent l'art hellénistique remontent à l'art ionien, et l'art ionien, « la démonstration n'est plus à faire », est « l'héritier direct de l'art égéen » (p. 120).

M. D. passe ensuite à la comparaison de l'art grec et de l'art chré-

tien. Il va sans dire que ce sera la partie essentielle de son livre. Qu'on examine ces deux arts au berceau, l'art grec jusqu'au v^e^ s., l'art chrétien jusqu'au xiii^e^ s. Leur analogie apparait si forte, dans l'ensemble et dans les détails, que l'on pourrait, pour les caractériser l'un et l'autre, s'exprimer dans les mêmes termes : matière rebelle, outil maladroit, asservissement instinctif et fatal à de nombreuses conventions. Toute cette partie du livre de M. D. est excellente. L'auteur des « Apollons archaïques » analyse avec non moins de justesse et de pénétration les « saints primitifs » ; et il établit jusque dans les moindres détails leur parenté fraternelle.

« Au sortir de ces deux périodes initiales, l'artiste s'est forgé non seulement une technique semblable, mais encore un idéal tout pareil qui sort logiquement des essais antérieurs » (p. 193). Au reste, « c'est devenu un lieu commun que de rapprocher l'art gothique de celui du v^e^ s. grec ». L'une et l'autre époque se caractérisent de même : progrès dans la correction et dans le goût, rejet des conventions archaïques, rupture avec la rigidité frontale, et surtout tendance à un idéal de gravité, de sérénité, de simplicité noble et austère. Tout en puisant sa substance dans la réalité, l'art ne s'abaisse pas jusqu'au réalisme ; l'artiste s'élève au-dessus des contingences ; il néglige le portrait, il est malhabile à rendre la laideur, la vieillesse, les formes enfantines ou féminines. C'est l'homme seul, dans la plénitude de sa force adulte, qui l'intéresse, au point que, inconsciemment, il virilise tout être humain. Il a recours au symbole, quand il pourrait s'inspirer de l'actualité et de l'histoire. Par là, les êtres que sa pensée crée pour illustrer et exalter la foi collective, participent de l'éternelle jeunesse de cette foi. L'art grec du v^e^ s. et l'art chrétien du xiii^e^, soumis à la double tradition de la religion et de l'art, sont « rationalistes, spéculatifs, idéologues » (p. 256).

M. D. poursuit sa minutieuse et attentive enquête sur les arts postérieurs : le iv^e^ s. grec et le xiv^e^ s. chrétien sont surtout caractérisés par la renaissance du réalisme, par la recherche de l'expression, par l'humanisation des types divins ; l'art hellénistique et celui des xv^e^, xvi^e^ et xviii^e^ s. par l'exagération de ces mêmes tendances.

Et voici les conclusions d'une étude qui embrasse quelque trente siècles d'art.

« L'homme, a dit Renan, conquiert ses résultats par oscillations ». C'est une loi qui, dans l'art, se vérifie sans conteste. Au sortir de ses premiers tâtonnements, l'art est idéaliste ; puis il devient réaliste ; puis idéaliste de nouveau ; et ainsi de suite dans un perpétuel va-et-vient, sans qu'on puisse dire à quel moment il est supérieur, sans qu'il soit juste de considérer le réalisme comme une dégénérescence, l'idéalisme comme un apogée.

Il ne reste plus à M. D. qu'à répondre à la question qu'il s'était posée au début de l'*Archéologie, sa valeur, ses méthodes* : « Qu'est-ce

que l'archéologie ? Quel est son but ? » L'archéologie doit perdre son caractère mesquin d'étude pointilleuse et inutile, fermée aux profanes ; comme l'histoire dont elle est une des faces, elle doit avoir un but actuel, une fonction sociale : nous « faire mieux comprendre le présent », ce présent si plein de passé. Inversement, l'étude des phénomènes artistiques modernes éclairera d'un jour singulier ceux du passé, et du plus lointain passé. Cette liaison entre le passé et le présent, l'archéologie, dans son domaine, l'établit d'une façon péremptoire : l'art, comme la civilisation tout entière, se balance au gré d'un flux et d'un reflux, et évolue dans des cycles fermés. En archéologie, comme en histoire, il faut abandonner la théorie du progrès, « aujourd'hui bien morte ». L'art « n'est pas produit au hasard des volontés individuelles », mais il est « toujours assujetti à un *déterminisme* constant, amenant les mêmes résultats, à des siècles d'intervalle, suivant un rythme que nous avons pu fixer » (p. 535).

Tel est, en résumé, le contenu des *Rythmes artistiques*, si tant est qu'on puisse, en quelques pages, en résumer 535 si pleines de substance, si nourries de faits et d'idées.

Il est dommage qu'un livre si intéressant (je dirai tout à l'heure tout le bien qu'il en faut penser) donne parfois l'impression d'une hâte fébrile, qui se trahit par des négligences d'expression, par des répétitions inutiles (c'est ainsi que l'art hellénistique est étudié à trois reprises, pour aboutir chaque fois aux mêmes conclusions). Je crois que la thèse de M. D. n'aurait perdu de sa solidité apparente que pour gagner en souplesse, si elle avait été plus mûrie et plus méditée par endroits.

Certaines de ses opinions ne sont pas suffisamment motivées. P. 21 : « Michel-Ange retrouve même inconsciemment l'ancien canon du v[e] s. » (Cf. aussi p. 265). Ceci, à coup sûr, n'est point vérifié par des œuvres comme la Nuit, ou le Moïse, dont les têtes frappent par leur petitesse plus que « lysippéenne ». — P. 507 : pour Michel-Ange, « comme pour un Grec du v[e] siècle, l'homme... calme comme un dieu... ». Calmes, les œuvres de Michel-Ange ? Ces œuvres, tourmentées de passion auxquelles l'artiste n'a parfois donné des attitudes tranquilles, que pour faire éclater par contraste toute la flamme de leur vie intérieure ? Malgré le dédain de Michel-Ange pour les traits individuels, malgré son culte exclusif de la beauté virile, n'est-il pas en opposition d'esprit intime avec les sculpteurs grecs du v[e] s. ? Et, même pour ce qui est du résultat plastique, ne conviendrait-il pas mieux d'évoquer, à son propos, l'art pergaménien, si cet art eût été plus sincère et profond ? — P. 133 : « Dans les reliefs et les peintures, c'est aussi le règne de la figure campée de face, position qui précède celle de la figure vue de profil et qui se voit dans l'archaïsme grec, comme à toutes les époques d'incapacité technique ». Ce jugement est trop absolu puisque dans des arts comme ceux de l'Égypte,

de l'Assyrie ou de la Chaldée, et dans l'art grec archaïque même la figure de profil règne presque uniquement dès l'origine. — P. 307 : « Vers les XIe-XIIIe s., l'art byzantin s'élève à la même hauteur idéale que l'art grec du ve s. » Franchement, cette imagerie maladroite, gauche, guindée mérite-t-elle l'honneur de voisiner en si noble compagnie ? Et n'est-ce pas confondre la rigidité avec la noblesse, le manque de vie avec la sérénité, le hiératisme avec la grandeur ? Etc., etc.

Minuties que toutes ces critiques ? — Mais c'est que l'ouvrage de M. D. est empli de menues, très menues observations. Cette méthode, en l'espèce, était nécessaire. Nous n'avons qu'à regretter qu'il ne l'ait pas poussée plus loin encore, pour en tirer *toutes* les conséquences. Car nous n'aurions pas à lui reprocher d'avoir parfois donné à sa thèse une allure schématique et dogmatique, d'avoir poussé à l'extrême certains balancements symétriques, généralisé témérairement, dans certains cas, et sacrifié la variété des phénomènes artistiques à la rigueur un peu artificielle de ses classifications.

Par exemple, dire que le XIIIe s. est un siècle d'idéalisme, cela est vrai d'une manière générale ; mais fallait-il négliger ce filet de réalisme qui s'infiltre alors dans les plus nobles œuvres ? Des statues comme le saint Joseph et la sainte Anne de Reims, comme la Vierge de la Porte dorée d'Amiens, comme saint Martin, saint Jérôme, saint Grégoire, saint Théodore de Chartres, comme le vieillard chauve blotti sous une archivolte de la cathédrale de Reims, etc... sont plus ou moins des œuvres réalistes. Le même réalisme éclate aussi dans les scènes familières ou bibliques auxquelles prennent part des personnages en costumes contemporains, dans le décor végétal et floral, vraie « nature-morte » de pierre, dans certaines figures de gargouilles, grimaçantes et caricaturales comme des statuettes hellénistiques. — Inversement, on constate qu'à l'aube du XVIe s. qui est, d'après M. D., le triomphe du réalisme, les tendances idéalistes ne sont pas mortes : à preuve les effigies tombales des Poncher, de Roberte Legendre qui sont si peu des portraits (voir au contraire ce que dit M. D. de la statuaire funéraire, p. 370 et suiv.). Et M. D. (p. 506) n'y a pas suffisamment insisté. — Dans l'art des XVe-XVe s., dit M. D. « le réalisme triomphe » (p. 324). Mais, pour grouper sous cette formule la plupart des artistes du Quattrocento et de la Renaissance italienne et française, il faut élargir le sens du mot *réalisme*, au point qu'il se confonde en partie avec *idéalisme*. — Le partage de l'histoire de l'art en tranches séculaires a cet inconvénient que telle période comme la civilisation byzantine (dont M. D. ne parle qu'incidemment) n'entre pas dans ces cadres trop étroits, ou que certaines définitions d'une époque s'appliquent non moins à d'autres (en un sens, les arts du VIe s. grec et du XIIe s. chrétien sont non moins « rationalistes, spéculatifs et idéologues » que ceux du ve et du XIIIe).

La thèse de M. D. eût été irréprochable, à mon avis, s'il eût noté autre chose que ce balancement monotone et automatique du réalisme et de l'idéalisme. Ce sont en réalité deux courants éternels du flot artistique, qui coulent bord à bord, se mêlent parfois, s'étendent alternativement aux dépens l'un de l'autre, sans que l'un d'eux disparaisse entièrement. « La vie se moque de la logique », a dit M. D. lui-même (*Revue Ethn. et Soc.* 1911, p. 41). J'ai peur qu'ici la logique de M. D. n'ait pas tenu suffisamment compte de la vie.

Il aurait été bon aussi de chercher à savoir si certaines ressemblances ne sont pas dues à des survivances ou à des imitations. Sans doute M. D. a fait cette enquête pour l'art hellénistique, qu'il rattache aux vieilles traditions « minoennes » par l'intermédiaire de l'ionisme ; mieux encore, il a consacré à cette question tout un chapitre du tome II (*Les lois de l'Art*). Mais par les corrections qu'elle peut apporter à la théorie des « recommencements », la théorie des « survivances » et des « imitations » était non moins à sa place dans le tome III.

Le même esprit systématique, je le retrouve enfin dans cette opinion que l'art « n'est pas produit au hasard des volontés individuelles ». Cela revient à dire que l'artiste n'est qu'une quantité négligeable, que le milieu social et le courant artistique sont tout. Sans doute, nul ne conteste que l'artiste ne soit pour une part, — mettons, si l'on veut, pour une part très grande, — modelé par des forces traditionnelles ou collectives. Mais il reste son caractère et son génie, et dans l'œuvre qu'il produit, il y a bien la marque de quelque « hasard », du hasard qui lui a donné ce caractère et ce génie. Les grands artistes sont plus que de simples noms, plus que de simples spécimens d'une époque, plus que de simples jalons d'une évolution.

Je voudrais qu'on ne se méprît pas sur la portée des critiques qui précèdent, et qu'on ne mesurât pas leur importance à l'étendue que je leur ai donnée. Replacées en marge de ce gros livre, elles se réduisent en somme à peu de chose et je n'ai désiré rien dire de plus que ceci : un complément correctif — quelque chose comme des *Exceptions à la règle des oscillations*, serait le bienvenu. A cette réserve près, il ne faut pas ménager les éloges à M. D., d'abord pour le plaisir qu'on a éprouvé à lire bien des pages excellentes où, dans un style alerte et clair, se manifeste une intelligence très vive et très lucide, ensuite et surtout pour le profit que chacun peut en tirer. Trop souvent les archéologues, même quand ils passent d'études particulières à une généralisation doctrinale, pêchent par myopie et par timidité. Trop souvent le public qui s'intéresse à leurs études emporte de la lecture d'une Histoire de l'art l'impression que l'art, éternellement changeant, ne repasse jamais par les mêmes routes. M. D. a opéré la réaction. A coups répétés d'observations, d'analyses, de comparaisons, presque toujours exactes, souvent neuves, en pui-

sant dans sa vaste et sûre érudition les exemples les plus variés, il impose à notre esprit cette idée qu'il est dangereux de s'attacher aux fluctuations et aux différences et que la tâche de l'archéologue doit être au contraire de ramener à l'unité la complexité des phénomènes artistiques. Un tel livre était nécessaire; et il faut féliciter M. D. de l'avoir écrit.

F. Courby.

E. N. Setälä : **Kullervo-Hamlet.** Ein sagenvergleichender Versuch. Helsingfors et Leipzig. Separatabdruck aus den « *Finnisch-Ugrischen Forschungen* », III, VII, X, 1911, vi-197 pp.

Les origines de la légende d'Hamlet. Quelles qu'elles puissent être, M. Setälä établit qu'elle offre une singulière ressemblance avec la légende de Kullervo dans le Kalevala. Dans les deux c'est le même motif du fratricide vengé par le fils de la victime, lequel, ne songeant qu'aux moyens d'arriver à son but, semblait, dans la vie ordinaire, parfaitement dépourvu de tout esprit, et que son oncle, cependant, avait cherché à faire disparaître, afin de s'assurer l'impunité de son crime : tentatives que le prétendu idiot a toujours su rendre vaines. Comment s'expliquer cette ressemblance? On sait que Shakespeare s'est inspiré pour sa tragédie d'un drame composé par l'un de ses prédécesseurs d'après un récit des « Histoires tragiques » de Belleforest (1570), lequel aurait été lui-même tiré de la « Geste des Danois » de Saxo Grammaticus. D'où le chroniqueur danois, lui, tenait-il ce récit, qu'il amplifie d'ailleurs d'éléments nouveaux? D'une source danoise, sans doute, inconnue et, vaisemblablement, d'un conte islandais de Brjám l'idiot, qui a donné naissance, plus tard, à la saga d'Amlodha ou Ambalessaga. Or, Detter a, d'autre part, essayé de démontrer que ce nom d'Amlódhi n'est qu'une traduction du latin Brutus. Effectivement, il y a entre la légende d'Hamlet et l'histoire de Brutus de troublantes coïncidences. Saxo a dû connaître celle-ci. Que lui a-t-il emprunté? Mais le motif d'Hamlet se retrouve aussi dans l'Iran, et les Celtes, d'après Fr. York Powell, ne l'auraient pas davantage ignoré. Le « Lai d'Aveloc le Danois », selon Gollancz, nous en fournirait une preuve suffisante. Les Finnois, de leur côté, ont fait de cet Hamlet un des héros de leur Kalevala. En effet, les aventures de Kullervo sont très sensiblement les mêmes. Les mêmes aussi celles du Kalevipveg des Esthoniens. En outre, M. Setälä démontre que les noms mêmes des personnages correspondent. Ne s'ensuit-il pas que ces chants épiques des Esthoniens ont dû venir de la Finlende proprement dite, où le thème en aurait été importé par les Scandinaves? Cela semble fort vraisemblable. M. Setälä a donné là un curieux chapitre de la vie d'une des plus célèbres légendes qu'il y ait. Mais la naissance même de cette légende demeure dans la nuit.

Léon Pineau.

Skrifter utgivna av svensha Litteratursällskapet i Finland, Helsingfors.

La Société suédoise des Belles-Lettres de Finlande a publié en ces dernières années plusieurs ouvrages particulièrement susceptibles d'intéresser des lecteurs étrangers. Par exemple, la très complète biographie par M. G. Schybergson de *Henrik Gabriel Porthan* (I, XIII-281 pp., 1908, II, 575, pp. 1911), à l'occasion du centième anniversaire, le 16 mars 1906, de la mort de ce professeur à l'existence aussi calme qu'occupée et qui tint une place prépondérante dans la vie intellectuelle de son pays pendant le dernier tiers du XVIII^e^ siècle. Ses travaux sur l'ethnologie, l'archéologie, la mythologie, le folk-lore, la langue demeurent l'une des principales sources à consulter pour qui veut étudier les origines et la mentalité du peuple finlandais. Cette biographie, très riche, très documentée, précieuse surtout pour les résumés qu'elle donne d'ouvrages difficiles à se procurer, se trouve heureusement complétée par un recueil de Lettres de Porthan (*Brev fran H. G. Porthan till samtida*) dont je n'ai eu que le 2^e^ vol. entre les mains (*Del 2 : Supplementband*, 1912, VIII-139 pp.) — Et, à ce propos, pourquoi toutes les publications de la Société ne sont-elles donc pas dans le même format ? — En deux volumes aussi et aussi pour un centenaire Jenny af Forselles a donné le recueil des œuvres suédoises d'Elias Lönnrot (*Elias Lönnrots svenska Skrifter, I,* 355 pp., II, XXX-580 pp., 1908-1911) comprenant ses remarquables études sur le folk-lore finnois : médecine magique, ballades-rimes, proverbes, devinettes et sur l'origine et la composition du Kalevala, cette antique épopée née en plein XIX^e^ siècle. Le deuxième volume contient surtout des lettres, notes de journal, descriptions de voyages : autant d'inappréciables documents pour l'histoire de la Finlande pendant la première moitié du siècle dernier. Des index des noms propres en facilitent le maniement. N'empêche qu'un index général analytique alphabétique y serait encore le bienvenu. Dans le genre du catalogue que Alex. Boldt a établi des travaux de la Société elle-même (*Generalregister till svenska Litteratursällskapets i Finland Förhandlingar 1885-1909. Helsingfors, 1911, 127 pp*). Catalogue bien utile aussi et pratique celui de la littérature suédoise en Finlande et des études écrites en langues étrangères par des auteurs finlandais ou éditées en Finlande, (*Katalog öfver den sv. Litteraturen i Finland samt arbeten pa främmande Sprak, 1906-1901. Helsingfors, 1912, 368 pp.*) Catalogues d'après lesquels on peut juger de l'activité vraiment étonnante de cette Société. Aussi est-on heureux de pouvoir faire un peu plus ample connaissance avec l'Académie d'Abo, qui en est le siège : ce dont nous donne l'occasion un volume de G. Heinricius au moins pour les années de 1808 à 1828 (*Skildringar fran Abo Akademi 1808-1828. Helsingfors*, 1911, XII-213 pp.) Je signalerai enfin dans le dernier volume paru (*Studier i nordisk Filologi utgivna genom Hugo Pipping, III,* Helsingfors, 1911) un très intéressant tra-

vail de L. Fr. Läffler sur une chanson qui se trouve dans la *Ans saga bogsveigis* et qu'il appelle, à juste titre, une des plus belles perles de la vieille poésie lyrique islandaise, ainsi qu'un nouvel essai d'interprétation de la mystérieuse inscription runique de Rök par Hugo Pipping, cette inscription si importante pour l'histoire des caractères runiques, dont Rolf Nordenstreng se demande ce qu'elle peut bien signifier.

Léon Pineau.

La Belgique sous la domination française (1792-1815). **Dumouriez dans les ci-devant Pays-Bas autrichiens** par le major Eugène Cruyplants, ouvrage écrit en collaboration avec M. Winand Aerts d'après les Mémoires du général Dumouriez, les études de M. Arthur Chuquet, de l'Institut, les documents inédits tirés des archives du ministère de la guerre de la République française, etc., etc. Bruxelles, Albert de Boeck, 1912. Deux vol. in-8°, 872 p., 15 fr. (avec cartes et portraits).

Nous avons quelques embarras à parler de cette vaste publication. Notre nom y revient si souvent, dès la couverture, et il est si fréquemment cité, non sans éloge, que c'est presque faire une réclame pour nous même que de l'annoncer ici. Notre devoir est pourtant d'en dire impartialement tout le mal — peu de mal — et tout le bien, beaucoup de bien — que nous en pensons. Les deux auteurs (l'ouvrage a été composé, comme l'indique le titre, par le major Cruyplants, mort depuis, en collaboration avec M. Winand Aerts), les deux auteurs ont consacré le premier volume à l'année 1792 et le second à l'année 1793. Le sujet est ainsi nettement divisé. Mais l'ouvrage, par ce qu'il a d'un peu décousu et flottant, a plutôt l'air d'un recueil de documents que d'un livre d'histoire. Le récit, qui foisonne de citations, indiquées ou non (presque tout notre travail y a passé), n'est souvent qu'une marquetterie, et il faudrait des guillemets dans toutes les pages et des références au bas de chacune. Il y a quelques répétitions, et il n'est pas rare qu'on trouve deux fois la même citation (p. 102 et 205, 208 et 210). Il y a des digressions et des épisodes étrangers au sujet. A quoi bon raconter le 10 août et le siège de Lille? A quoi bon insister tellement sur le club des jacobins? A quoi bon reproduire l'inexacte tirade que Hugo prête à Danton dans son *1793*? [1]. Il y a enfin des

1. Ce tableau tracé par Hugo est curieux, saisissant; mais il fourmille d'erreurs : *Servan entrebaille la porte de la France au roi d'Espagne*. Servan ne fut pas traître. *Wurmser presse Kléber*. Non, puisque Wurmser est sur la frontière d'Alsace et que, comme dit Hugo plus loin, Kléber est à Mayence. *Chancel défend Valenciennes et Ferrand défend Condé*. C'est le contraire : Chancel défend Condé, et Ferrand, Valenciennes. *Meunier défend Mayence*. Meusnier (et non *Meunier*) défendait Mayence en second, sous les ordres de D'Oyré. *D'Harville trahit à Aix-la-Chapelle, Moreton trahit a Bruxelles*. Ni d'Harville ni Moreton n'ont trahi, et d'Harville était à Namur, non à Aix-la-Chapelle. *Valence trahit à Bréda*. Oncques Valence ne fut à Bréda. *Neuilly trahit à Limbourg*. Neuilly n'a pas trahi à Limbourg. *Meusnier est mort, voilà Kléber seul*. Kléber, comme Meusnier,

contradictions, et, par exemple, en deux endroits, à propos du même événement, les auteurs écrivent que Dumouriez dit faux (p. 255) et qu'il dit vrai (p. 259). Mais ces deux volumes sont pleins de renseignements précieux. MM. Cruyplants et Aerts ont consacré de bonnes et utiles pages à l'armée autrichienne et à ses généraux, aux régiments nationaux des Pays-Bas, à l'armée brabançonne de 1790 et à ses chefs, aux forces militaires dont disposaient les Liégeois et à leurs officiers (il y a là, sur le personnel, nombre de détails tirés de nos archives). Ils ont essayé de reconstituer l'histoire des corps belges et liégeois qui combattaient sous nos drapeaux et, comme ils s'expriment, fait quelques amplifications, — nous ajouterons même de très notables et considérables amplifications — à notre aperçu. Ils ont retracé « l'odyssée des soldats belges de l'an II » et on trouvera p. 734-794 une liste avec exposé de services, qui montre quel large appoint les Belges ont apporté aux armées françaises. Ils donnent une notice biographique de la plupart des généraux français qui figurent dans leur récit et l'on remarquera ce qu'ils disent de la « queue » de Dumouriez et des complices et amis du général traduits au tribunal révolutionnaire. Du reste, ils traitent Dumouriez avec une juste indulgence et les pages qui terminent leur ouvrage et qui plairont aux lecteurs français, prouvent que beaucoup de Belges et de Hollandais luttaient avec nous à Waterloo [1].

A. Chuquet.

Docteur A. Lapierre. **Campagne des émigrés dans l'Argonne en 1792.** Sedan, Genin, 1911. In-8°, 141 p.

L'histoire des corps d'émigrés en 1792 a été racontée dans ses grandes

---

est sous les ordres de D'Oyré (et, en outre, d'Aubert-Dubayet). *Brunswick arbore le drapeau allemand sur toutes les places qu'il prend.* En 1793, il ne prit aucune place, etc.

1. P. 2, lire 1866 et non *1867* — p. 24 les auteurs ne citent qu'un appel à la désertion; on en connaît au moins deux autres — p. 214 lire La Rozière et non *La Rizière* et rectifier la date de la nomination de colonel (24 mars 1772) — p. 237 Arthur Dillon était cousin, et non frère de Théobald — p. 260 Lanoue ne vint pas de Flandre dans l'Argonne — p. 262 le prince de Ligne, colonel, n'était pas le « général » de l'ennemi — p. 263 ce n'est pas Hohenhohe, c'est Massenbach, son chef d'état-major, qui se présenta aux avants-postes — p. 264 Miranda n'était pas Péruvien — *id.*, lire Yvron et non *Hyron* — p. 266 les colonnes ne « s'élancèrent » pas sur les Prussiens — p. 288 cette affaire des bataillons se nomme affaire de Rethel, et non affaire de *Sedan* — p. 331 Valenciennes ne fut pas investi par 150,000 coalisés — p. 361 dans la trop longue notice sur Bertèche il fallait citer notre *Ecole de Mars* et notre travail sur Bertèche (*Etudes d'histoire*, II) — p. 379 le conventionnel Duquesnoy n'était pas à Lille lorsque Macdonald livra De Vaux — p. 419 Malus avait été remplacé par Ronsin, mais non par Pick, Mosselman, Cerfberr, Salambier qui n'appartenaient pas à l'administration de la guerre — p. 453 Hesse se prénommait Constantin et non *Constant* — p. 666 Quantin n'a pas péri sur l'échafaud; il devint général — p. 801 Dumouriez est mort à Turville Park et non à *Turkville Park* en 1823, et non en 1824.

lignes. M. Lapierre vient de la narrer dans le détail, et, grâce à de vastes lectures et à des recherches patientes dans les archives publiques de Paris et de Champagne, il a réuni, ou peu s'en faut, tous les documents qui concernent cet épisode. Son récit est d'ailleurs aussi attachant que complet. Les sources ne sont pas toujours exactement indiquées (notamment au chapitre VII, p. 61-67) et on s'étonne de trouver si peu sur les mesures prises par Breteuil en pays conquis : Breteuil n'a pas seulement rétabli les corps administratifs, emprisonné les patriotes, supplié le roi de châtier Varennes et tenté de négocier avec Dumouriez; il a fait réinstaller à Verdun l'évêque, les chanoines et les curés réfractaires, chasser à Verdun et à Longwy les prêtres dits intrus, et défendre, par l'organe de Lucchesini, le 14 septembre, à la population de tenir des clubs et de se permettre des propos séditieux. Il y a aussi, çà et là, dans le livre de M. Lapierre, quelques exagérations de patriotisme local. Il nomme l'affaire de la Croix-aux-Bois une bataille. Il dit — à la date du 13 septembre — que « les femmes se jetaient avec leurs faucilles sur les envahisseurs », que « la grande forêt retentissait des hymnes de guerre et cachait un paysan armé derrière chaque chêne » (p. 42) et plus loin, d'après Carlyle, il écrit encore que « dans la grande forêt où gémissait l'éternelle averse, les chants de guerre retentissaient [1] ». Mais le récit se tient; il a été composé avec soin et avec amour; il renferme une foule de petites particularités inédites, de menus faits intéressants, et M. Lapierre, dont il faut louer la studieuse ardeur et le profond savoir, a ainsi, comme il s'exprime, greffé son rameau sur le vieux tronc de l'histoire, réuni aussi impartialement que possible en un faisceau tous les éléments de la question [2].

A. CHUQUET.

---

1. Quelques audaces de style et phrases de roman : « Verdun se livrait à l'étranger comme une fille » (p. 30); « l'eau hypocrite des marécages » (p. 35); « sa voix résonne comme une ardente claironnée » (p. 37); « La nouvelle entre en eux comme une lame de poignard... Tout sombrait sous le vent furieux du destin. Cette atroce pensée noyait leur raison... Leur marche avait été une splendide randonnée » (p. 95).

2. Lire p. 22, 23, 76, 98, Deprez et non *Desprez*, p. 26 (et 57) Wallis et non *Willis*, p. 53 Legat et non *Lecat*, p. 65-66 Kœhler et non *Keelher*, et Massenbach au lieu de *Massembach*, p. 86, 89 et 93 Manstein et non *Mansten*. — P. 10 lire l'empereur d'Allemagne et non l'empereur d'*Autriche* — p. 14 lire le 20 avril et non le *10*. — P. 30 Marceau n'a pas « remis les clefs de la citadelle » au roi de Prusse, — p. 35 Dumouriez prévoyait, mais ignorait la capitulation de Verdun lorsqu'il alla occuper l'Argonne, — p. 36 Miranda n'était pas le 4 septembre au Morthomme; il n'arriva que le 11 au camp français, — p. 63 ce n'est pas Gœthe qui a dit, et Gœthe n'aurait jamais dit, qu'au lendemain de l'orage, les Prussiens étaient « sales comme des truies sortant de leur bauge »; ce mot est de Laukhard, — p. 86 il n'y eut pas d'entrevues entre Dumouriez et le roi de Prusse, et Frédéric Guillaume reçut du général, non pas du champagne et des fruits, mais du pain blanc, du café et du sucre, — p. 91 est-il exact de dire que Dumouriez, dans la dernière semaine de septembre, « erre d'un poste à l'autre, combine de faux mou-

Capitaine G. Hulot. **La manœuvre de Laon.** Paris, Chapelot, 1912. In-8°, 207 p. (avec cartes).

M. Hulot a voulu étudier ce que pensa Napoléon pendant dix-huit jours de 1814, du 23 février au 12 mars, ce qu'il sut de ses adversaires et les décisions qu'il prit. On voit donc Napoléon se jeter sur les derrières de Blücher et jusqu'au 4 mars, c'est la logique qui dicte ses mouvements; la « manœuvre » repose sur une base certaine. Mais ensuite, à dater du 4 mars, l'Empereur méprise ses ennemis; il croit qu'ils le laisseront passer l'Aisne en deux points distants d'une journée de marche et qu'ils ne l'empêcheront pas de concentrer ses colonnes à Laon. Il méconnaît la situation réelle; son jugement est faussé, dit l'auteur qui prononce même à ce sujet les mots de « présomption » et d' « entêtement » — il voit les choses telles qu'il les désire et il croit en déroute un adversaire deux fois plus fort que lui et qu'aucune défaite n'a encore entamé. Par suite, il échoue. Toutefois, le second jour de la bataille de Laon, malgré la déroute d'Athies, il tient en échec les alliés victorieux par son attitude menaçante et par ses attaques répétées; c'est Condé à Nördlingen. Ce simple exposé montre ce que vaut ce travail, et nous pouvons dire que l'étude de M. Hulot sur ce fragment de campagne dont il discute toutes les phases jour par jour et heure par heure, est très bien faite et fort instructive [1].

A. Chuquet.

Damas (Le comte Roger de), **Mémoires (1787-1808)** publiés et annotés par Jacq. Rambaud. Introd. par Léonce Pingaud. Paris, Plon, 1912. In-8° de xxviii-487 p.

Une jeunesse brillante, éblouissante, étourdie, qui mûrit tout d'un

---

vements pour tromper ses troupes même »? — P. 93 « Aux conditions du manifeste (du 28 septembre) Dumouriez répondit par d'autres exigences : la reconnaissance de la République, l'abolition de la royauté et la suppression de la noblesse ». Il n'y a rien de tout cela dans la réponse de Dumouriez; il dit simplement que la trêve est rompue, qu'on ne traite pas ainsi un peuple souverain et que son armée accueillera le manifeste avec indignation. — P. 95 « aucune retraite historique ne fut plus pitoyable » Et 1812? — *Id.* On nous dit que l'aller a été « une splendide randonnée » et, p. 97, nous lisons que « recommencèrent les longues chevauchées, monotones et fatigantes ». — *Id.* « D'autres gagnèrent Verdun » : phrase obscure; tous devaient gagner Verdun pour échapper; il fallait dire : « d'autres, prenant les devants, gagnèrent Verdun ». — P. 96, le mot du roi de Prusse à Monsieur n'est pas authentique pas plus que celui de Clerfayt p. 93. — P. 103, peut-on dire qu'après le mouvement de retraite des alliés, la situation de Dumouriez était « incertaine »? — P. 104 « Carra, commissaire à Sainte-Menehould, fait paraître... »; il fallait dire : « Carra, commissaire de la Convention, fait paraître à Sainte-Menehould... » — P. 121 « Les oiseaux de proie les plus redoutables étaient les vivandières et les filles de joie ». Cette phrase qui, hélas! est de moi, bien qu'elle ne soit pas entre guillemets, détone à cet endroit; elle s'applique aux femmes qui accompagnaient l'armée prussienne et qui pillèrent nos paysans; mais on ne pouvait la citer à propos des émigrés. — Que l'auteur nous pardonne ces chicanes qui prouvent avec quelle attention et quel intérêt nous l'avons lu.

1. P. 108 Bussy était capitaine et non lieutenant; cf. nos *Etudes d'histoire*, III, p. 195.

coup, puis se replie sur elle-même, pour ne pas dire s'étiole : telle est la vie de R. de Damas, dont les présents *Mémoires*, intelligemment résumés par M. L. Pingaud, savamment annotés par M. J. Rambaud, contiennent la partie la plus intéressante.

En 1787, à 22 ans, la conversation en France devenant trop grave pour lui, il va offrir ses services à Catherine II contre les Turcs, enlève un vaisseau amiral, montre un coup d'œil égal à sa valeur et à son endurance, revient un instant chez nous en 1789, sert un peu partout dans les rangs des émigrés, se réservant toujours des saisons de repos, de plaisirs, comblé de titres, de décorations, de pensions, tendrement attaché à ses parents, mais peu empressé de venir partager leurs périls ou combattre la Révolution là où il croyait qu'on l'aurait le plus efficacement combattue, c'est-à-dire en France même. Il lui faut des emplois en vue, une cour entre deux campagnes militaires et plusieurs maîtresses de qualité à la fois.

Subitement, il devient sérieux : il s'attache de cœur à la reine Caroline de Naples et à son mari. Il entreprend de toute son âme la réorganisation de leur armée; il souffre pour eux de l'égoïste ambition d'Acton, de l'insolence de Nelson, de la perfidie des Russes et des Anglais. Rien ne le rebute, ni l'injustice du ministre, ni l'incapacité de ses auxiliaires, ni la mollesse de ses subordonnés. Il est patient, adroit, souple, prévoyant. Rien ne lui coûte pour essayer de sauver l'honneur de la couronne; il y travaille jusque dans ses disgrâces momentanées.

A ce moment où il a joint aux qualités d'un général celles d'un ministre, on croirait qu'à défaut des Bourbons de Naples une autre puissance (car tous les cabinets le connaissent) va se l'approprier : il s'éclipse pourtant de la scène à 41 ans. La coalition ne fait plus rien de lui et la Restauration guère davantage. Ses 17 dernières années s'écoulent dans le repos.

Il tranche néanmoins parmi les émigrés autant par sa foi intacte en l'institution monarchique que par ses talents. Il ne déclame pas contre les révolutionnaires non seulement parce qu'il est homme d'action plus que de paroles, mais parce que les idées des novateurs ne lui paraissent même pas offrir matière à la discussion. Jamais il ne prononce les noms des philosophes du XVIII[e] siècle qu'il tient sans doute pour plus ennuyeux encore que dangereux. Il ne distingue pas entre les modérés et les jacobins. La Fayette ne lui paraît qu'un ambitieux. Il se complait à montrer l'abnégation de l'armée de Condé (p. 241 sqq., 250 sqq., 258); il sait que le comte de Provence est gourmand, que le comte d'Artois se plie mal aux circonstances, mais glisse sur leurs faiblesses et admire la dignité qu'ils gardent dans l'infortune. Cette foi pleine dans l'ancien régime s'explique : quand on est comme lui un bon colonel à 22 ans, lorsqu'à cet âge on sait pénétrer le caractère d'un Potemkin ou d'une Catherine II, lorsque

d'autre part on voit une tsarine offrir sans inconvénient pour son empire l'exemple d'une prodigieuse immoralité (p. 108-9), employer impunément des hommes médiocres jusque dans des emplois supérieurs, limiter l'intrigue aux sphères subalternes, suffire à tout par son intelligence et par sa volonté, on s'accommode aisément de l'aristocratie et du pouvoir absolu.

Seulement Damas a trop peu causé dans les salons français pour savoir bien écrire. Du moins, il note des détails saisissants (p. 86, les morts déposés sur la glace d'un fleuve ; p. 115-6, les commodités que se donnent les officiers russes ; p. 116-7, les chevaux russes mis au pâturage à quatre pas de l'ennemi) ; il caractérise spirituellement la fatuité de Calonne (p. 170), les artifices d'Acton (p. 367-9), de Brunswick (p. 189-190) ; il démêle que le Russe est plus porté à imiter qu'à créer (p. 112) ; il discerne le point faible des généraux autrichiens (p. 134-9). Peut-être sa plus belle page est-elle celle où il dépeint l'admirable instruction militaire de l'armée prussienne (p. 192), ces qualités qu'on retrouvera dans les soldats de Moltke et qui ne peuvent être surpassées que par l'élan et l'esprit d'initiative du troupier français des bonnes époques.

Et dire que la vie d'un homme si bien doué n'a presque servi à rien !

Charles Dejob.

P. de Pindray, **De l'action en déclaration de paternité naturelle sous l'Ancien Régime.** Rennes, 1909, 88 pages, in-8 raisin.

Cette action fut une création originale de notre ancienne jurisprudence. Les Parlements l'élaborèrent dans le silence de la loi, en faisant largement état des circonstances concrètes. A la fin du xvi^e siècle, les grandes lignes de cette construction se dessinent avec netteté.

Une présomption sert de fondement à cette procédure. On considère qu'entre les auteurs de l'enfant existait un pacte légitime d'union ultérieure, pour inexécution duquel la mère demande réparation. La justice accordera des aliments pour l'enfant, des dommages-intérêts pour la mère.

L'intérêt scientifique de l'ouvrage paraît résider dans les précisions qu'il pose sur la condamnation provisionnelle. On sait, en effet, qu'à cette matière se rattache la maxime *Creditur virgini praegnanti*, dans laquelle les civilistes voulaient voir l'expression lapidaire de notre ancienne jurisprudence. A les en croire, l'affirmation même invraisemblable de la mère eût suffi pour entraîner une condamnation de l'homme ainsi visé.

Mais nos vieux Parlements, si pratiques, n'ont jamais émis une doctrine aussi dangereuse pour l'ordre public et l'honneur des particuliers. La déclaration de la fille-mère entraînera seulement une con-

damnation provisionnelle quant aux aliments. Toutefois cette mesure urgente ne préjugera en rien la décision à intervenir sur le fonds.

Pierre Laborderie.

— M. H. W. Hill a publié dans les *University of Nevada Studies* (vol. II, 3 et III, 2, 1910-1911) une étude sur les emprunts faits par la tragédie héroïque de la Restauration en Angleterre aux romans de La Calprenède (*La Calprenède's Romances and the Restoration Drama*). Nous regrettons de ne pouvoir parler utilement de ce travail dont la deuxième partie seule nous est parvenue ; l'auteur y relève de très étroites analogies dans les situations, les caractères et même le style chez le romancier et les dramaturges anglais Dryden, Pordage, Lee, Cooke, Me Behn et Filmer. — L. R.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 31 Mai 1912.* — M. Babelon communique une lettre de M. Toutain annonçant de nouvelles découvertes archéologiques faites sur le plateau d'Alise-Sainte-Reine par la Société des sciences de Semur. On a mis au jour un hypocauste dont tous les appareils sont conservés, une habitation gallo-romaine avec des débris de toute sorte, et surtout des substructions gauloises sur lesquelles s'est élevée la ville gallo-romaine. Ces substructions achèvent de démontrer qu'un *oppidum* gaulois existait sur le plateau d'Alésia avant la conquête de Jules César.

M. Henri Omont fait une communication sur un résumé politique de l'histoire des rois de France rédigé au temps de Louis XII. Il s'agit d'un petit ms. qui vient d'être offert à la Bibliothèque nationale par M. le baron de Faviers, et qui a sans doute été exécuté au lendemain de l'avènement de Louis XII et pour justifier son accession à la couronne.

M. Bernard Haussoullier annonce, au nom de la commission du prix Delalande-Guérineau, que ce prix a été partagé de la manière suivante : 800 fr. à M. Maurice Brillant, pour son ouvrage intitulé : *Les secrétaires athéniens* ; — 400 fr. à M. François Sagot, auteur de *La Bretagne romaine.*

M. le comte Paul Durrieu entretient l'Académie d'un livre d'Heures de la Bibliothèque nationale (ms. lat. 1156 A) qui a appartenu au bon roi René. Le corps de ce volume est orné de miniatures remarquables. M. Durrieu établit que celles-ci ont dû être exécutées entre 1434 et 1438. Il indique d'autre part que ces miniatures sortent du même atelier que les peintures de plusieurs autres très beaux mss. tels que les *Grandes Heures de Rohan* (ms. lat. 9471 de la même Bibliothèque) et les *Heures à l'usage d'Angers* de l'ancienne collection Hamilton, aujourd'hui chez M. Martin Le Roy. Enfin, M. Durrieu expose que l'atelier en question a dû avoir son principal siège d'activité à Angers, mais travaillait pour Troyes en Champagne, et qu'il est vraisemblable que parmi ses chefs se trouvaient des peintres-enlumineurs du nom de Lescuier, peut-être d'origine parisienne, que l'on sait avoir opéré simultanément à Angers et à Troyes, et dont le plus brillant représentant fut Adenot Lescuier, enlumineur en titre de la reine Jeanne de Laval, seconde femme du roi René. — M. Perrot présente quelques observations.

M. Maurice Prou donne lecture d'une notice de M. Joseph Poux, archiviste du département de l'Aude, sur une vue de Carcassonne faussement attribuée à l'an 1467 et qui a servi de fondement à la restauration récente des couvertures des tours de l'enceinte de la cité. M. Poux établit que ce dessin, conservé au Département des Estampes de la Bibliothèque nationale, ne paraît pas être antérieur au XVIIe siècle, et qu'en tout cas la légende, d'une formule singulière et qui ne se réfère pas au dessin, a été découpée d'un document de 1462 (et non 1467) et collée sur ce dessin.

L'Académie procède à l'élection de la commission des Comptes. — MM. Héron de Villefosse et Omont sont élus.

M. Pottier fait une communication sur les *Thericlea pocula.* — MM. Perrot et Théodore Reinach présentent quelques observations.

Léon Dorez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 25 — 22 juin — 1912

H. Bauer, **Die Tempora im Semistischen, ihre Entstehung und ihre Ausgestaltung in der Einzelsprachen**: Beiträge zur Assyriologie, VIII, 1, 53 p. in-8°. Leipzig, Hinrichs, 1910, 3 m. 50.

M. Bauer estime que l'imparfait sémitique est une forme plus ancienne que le parfait : 1° parce qu'il est plus voisin de l'impératif qui est une des formes les plus anciennes et les plus tenaces; 2° parce qu'il présente une plus grande variété de vocalisation. Il en résulte qu'il n'exprimait primitivement aucune idée de temps subjective (passé, présent, futur) ni objective (action accomplie ou en train de s'accomplir). La forme apocopée *jaqtul* est antérieure à la forme *jaqtulu*. Le parfait *qatala* a été formé d'abord par l'addition d'un pronom personnel au nom d'agent; mais on l'a tiré ensuite directement de l'imparfait, sans l'intermédiaire du nom d'agent. Les formes *qatila* et *qatula* sont tirées d'adjectifs ; la nuance attachée à la forme *qatula* (état durable) appartenait sans doute primitivement à quelques adjectifs de forme *qatul* et c'est par analogie qu'elle a été étendue à toutes les formes *qatula*. La forme *qatila* est dérivée d'adjectifs de la forme *qatil* ou de noms d'agents de verbes comme *bala'*, *šama'* et il n'y a pas lieu de chercher une distinction logique entre cette forme et la forme *qatala*.

Le nom d'agent peut se référer soit à une action faite une fois et parfaite, soit à une action durable ou répétée. Dans la forme verbale tirée de ce nom d'agent, l'une ou l'autre de ces significations devait prévaloir exclusivement ; en sémitique occidental c'est le sens du

parfait qui a fini par l'emporter (*qatala*); en sémitique oriental, c'est le sens du présent (ass. *ikašad*). La forme *jaktul* qui, primitivement, n'exprimait aucune idée de temps, a pris la fonction laissée disponible par la forme *qatal* : elle a exprimé le présent en sémitique occidental, le parfait en sémitique oriental (ass. *ikšud*). Comme le participe présent, le nom verbal conjugué *qatala* exprime non seulement le présent réel, mais aussi l'imparfait (Romulo regnante) et le futur (I am going to morrow). M. Bauer repousse donc la théorie de Driver suivant laquelle l'hébreu ne connaît que deux aspects de l'action (parfaite et imparfaite). Il arrive ainsi à expliquer le rôle du *vav* conversif et certains emplois des temps en hébreu d'une manière bien plus satisfaisante que ses devanciers. Sa théorie est également vérifiée en assyro-babylonien, en arabe et en araméen. L'auteur en conclut qu'au point de vue de l'emploi des temps, il n'y a pas de différence fondamentale entre les langues sémitiques et les langues indo-germaniques.

C. Fossey.

C. F. Lehmann-Haupt, **Die historische Semiramis und ihre Zeit**, mit 50 Abbildungen. Tübingen. Mohr, 1910. 1 vol. 76 p. in-8°.

Plusieurs statues de *Nabû* découvertes à *Nimrud* par Rassam étaient consacrées au dieu pour la vie d'*Adad-nirâri* (819-783) et de la « dame du palais » *Sammuramat*, que l'on a de bonne heure identifiée avec la Sémiramis des auteurs grecs. Une stèle, découverte par l'expédition allemande à *Ḳal'at-Śirgât*, porte une inscription de *Sammuramat* « dame du palais » de *Šamši-Adad*, roi d'Assyrie, mère de *Adad-nirâri*, roi d'Assyrie, belle-fille (?) de *Šulmanu-ašarid*. Cette reine parait donc avoir joué un rôle politique jusque sous le règne de son fils. M. Lehmann croit en trouver le souvenir dans la tradition rapportée par Ctésias, suivant laquelle Ninyas, fils de Sémiramis, aurait attenté aux jours de sa mère qui, prévenue, lui aurait pardonné et aurait renoncé au pouvoir. Les Mèdes et les habitants de l'Arménie, qui jouent un rôle important dans le récit de Ctésias sont les adversaires les plus redoutables des rois d'Assyrie à l'époque de *Samsuramat*; c'est à cette époque que les populations ourartiennes ou chaldiques font leur apparition en Arménie. M. Lehmann, qui a parcouru le pays chaldique en 1898/99 et recueilli un grand nombre de documents encore ignorés, a réuni sous une forme populaire les principaux traits de la légende de Sémiramis pour les comparer à ce que l'archéologie et l'histoire nous apprennent des luttes de l'Assyrie contre le pays de Van où une tradition encore vivante a attaché le nom de Sémiramis à maint monument. Si la légende fait du mari de Sémiramis le premier roi d'Assyrie, alors que, à l'époque du *Šamši-Adad*, le royaume d'Assyrie avait plus de huit siècles d'existence, c'est que la légende est née dans un pays qui

est entré pour la première fois en contact avec l'Assyrie sous le règne de *Šamši-Adad* ou de son fils. Et en effet le premier choc sérieux entre les Mèdes et les Assyriens eut lieu sous *Adad-Nirâri* et nous savons que c'est au folk-lore médo-perse que Ctésias a emprunté les principaux traits de sa légende de Sémiramis. Les Arméniens, qui, venus de l'Ouest, remplacèrent les Ourartiens, apportèrent en Arménie la légende de Sémiramis.

C. FOSSEY.

J. HUNGER, **Heerwesen und Kriegführung der Assyrer auf der Höhe ihrer Macht**, mit 9 Abbildungen. Der alte Orient, XII, 4 : Leipzig, Hinrichs, 1911, 40 p. in-8°.

M. Hunger a résumé en quelques pages nos connaissances sur l'armée du dernier empire assyrien Il étudie successivement l'origine de l'armée, la charrerie et les enseignes, la cavalerie, l'infanterie composée principalement d'archers, les armes des différents corps, les troupes spéciales correspondant au génie et au train modernes, le campement, la fortification et le siège, les troupes de la garde, les divisions et subdivisions de l'armée, le rôle du roi en campagne, les officiers des différents grades, la tactique sur laquelle nous sommes fort mal renseignés, le pillage, le traitement des prisonniers et la cruauté des Assyriens, qui est justement célèbre, mais qui fut pourtant dépassée par celle de Ménahem, roi d'Israël (II Rois, XV, 16). Le sujet est un des plus importants de l'histoire assyrienne et M. Hunger l'a fort convenablement présenté au grand public auquel est destinée la série des publications de l'*Alte Orient*.

C. FOSSEY.

Emmanuel COSQUIN, **Le Conte du Chat et de la Chandelle**, Paris, Champion, in-8°, 1912, 111 pp.

Ce travail est une importante contribution à l'étude des sources orientales des contes européens médiévaux. Avec l'élégante précision dont il est coutumier, E. C. montre comment cet épisode de Salomon et Marcolfe a pour origine un conte hindou. Il étudie incidemment d'autres thèmes, notamment l'amusant conte de l'honnête femme et des galants, qui a franchi le seuil de la Comédie Française, avec Barberine; le texte arabe, cité p. 70, est à la p. 264 de l'édition Van Vloten.

M. G. D.

W. MARÇAIS, **Textes arabes de Tanger** : transcription, traduction annotée, glossaire. Paris, Leroux, 1911, XVII-504 pp. in-8° écu (Biblioth. Ecole Lang. Or. Viv. t. IV).

Un livre, tel que celui-là, est un signe des temps nouveaux, une espérance pour l'avenir. Et cela n'est point inutile, car si l'on regarde

en arrière, on n'a pas lieu d'être fier de ce qu'a fait jusqu'ici l'érudition française sur le terrain de la linguistique arabe maghrébine. Pendant longtemps, c'est vers l'histoire, la géographie et le droit que s'étaient portés tous les efforts intelligents ; l'étude de l'arabe parlé en Afrique du Nord, comme celle de la vie locale, était restée à l'écart des idées et des méthodes qui renouvelaient l'érudition européenne. La sociologie maghrébine a tout à coup regagné le terrain perdu avec Doutté, Bel, Destaing, Biarnay, d'autres encore. René Basset et ses élèves ont fait de la dialectologie berbère une science bien française. Mais, à part quelques publications honorables, les travaux relatifs à la dialectologie arabe maghrébine étaient restés d'une lamentable médiocrité. Dans certains milieux, il est toujours convenu qu'il existe un dialecte arabe maghrébin unique, parlé de Gabès à Mogador, arabe classique corrompu, qu'il faut étudier, faute de mieux, pour pouvoir entrer en relations avec les indigènes. On fait des grammaires selon la méthode de Lhomond, métissée des théories mal comprises de l'arabe classique : et ce sont elles qui, répandues à travers l'Afrique française, ont rendu « les plus grands services », en enseignant aux apprentis arabisants des notions inexactes et incompréhensibles. — Cette langue commune qu'exposent les manuels d'arabe parlé, elle existe sans doute, mais malheureusement elle n'est parlée par aucun indigène dans la vie quotidienne : c'est une sorte de sabir arabe qui s'est largement développé, semble-t-il, pour servir de truchement entre les indigènes demi-lettrés et les Européens. Et les manuels si répandus en Algérie et en Tunisie ont contribué à fixer cette pauvre langue de bureaux arabes et de communes mixtes : c'est ce qui explique son imprécision et sa banalité.

Ce n'est point là la véritable langue populaire : celle où l'on doit retrouver toute la couleur et toute la souplesse d'un idiome de beaux parleurs, de faiseurs de bons mots, de poètes : celle qui ne saurait avoir rien perdu de la richesse des vieux dialectes dont l'amalgame fit l'arabe dit classique. Or, cette langue populaire n'est pas unique : comme en Arabie à l'époque de Mahomet, elle se diversifie selon les conditions locales imposées par la géographie, par l'histoire, par l'état social, tout en gardant, sur toute l'étendue du territoire maghrébin des traits communs et une certaine unité.

C'est à déterminer ce qui fait cette unité et ce qui conditionne d'autre part cette diversité, que doit s'appliquer la linguistique, et Marçais est, en France, le premier qui en ait appliqué les méthodes à l'étude des parlers maghrébins. Il a, dans cette branche de l'arabisme, conquis, en quelques années, une autorité européenne : mais si je suis, pour ma part, heureux de trouver si souvent son nom dans le *Grundriss* de Brockelmann, on peut tout de même regretter qu'il soit à peu près seul à y représenter l'érudition française. Admirablement préparé par une forte culture générale et spécialisé par de

solides études d'arabe classique, Marçais a commencé par s'initier à fond à la connaissance d'un dialecte citadin, celui de Tlemcen, qu'il a décrit dans un livre qui, pour être un début, garde aujourd'hui toute sa valeur [1]. Il s'est attaqué ensuite à l'étude d'un dialecte campagnard oranais, celui des Oulâd Brahim [2], auquel il a consacré un ouvrage où se précisait sa méthode et où s'affirmait sa connaissance chaque jour accrue de la linguistique arabe classique et dialectale. Enfin, son attention s'est portée sur un dialecte citadin très altéré, celui de Tanger.

L'ouvrage, que publie aujourd'hui l'École des Langues Orientales, comprend tout d'abord un recueil de récits familiers en dialecte tangérois : le four, la fête de 'Ançra, le jeu de toupie, la vie des tolbas, et des chansons enfantines. D'une façon générale, il est impossible de reconstituer la prononciation exacte d'un texte dialectal écrit en caractères arabes : en face de ce texte, M. a donc donné une transcription dans l'alphabet conventionnel, légèrement modifié, qu'il avait employée pour ses travaux précédents ; les linguistiques ne sont point parvenus, en effet, à se mettre complètement d'accord sur un système de transcription, et il paraît peu probable que les tentatives faites en ce sens aient, dans l'avenir, meilleur succès que dans le passé. La transcription de M., surtout celle qu'il a adoptée pour les voyelles, est poussée jusqu'à un raffinement qui ne va point sans quelque cruauté pour le lecteur qui n'a point, tout proche de lui, un sujet parlant.

Ces textes ne sont point seulement intéressants par la langue ; la traduction, alerte et précise, qu'en donne M. et qu'il éclaire de notes abondantes, est une contribution importante à l'étude de la vie marocaine : ils intéresseront donc tous ceux qui s'occupent de la sociologie maghrébine.

L'auteur y a joint un « lexique », qui s'étend sur trois cents pages de petit texte, et qui est la partie principale de l'ouvrage. Comme il l'avait déjà fait dans son « supplément au dictionnaire de Beaussier » (Alger, 1905 : Recueil de l'Ecole des Lettres d'Alger) et dans son article sur les « euphémismes » du Recueil Nöldeke, M. verse là une partie des documents dialectaux qu'il réunit sans cesse sur les parlers maghrébins, et il les éclaire par ce que nous savons de l'histoire de la langue classique, et par la comparaison avec les dialectes orientaux qui commencent à être méthodiquement étudiés. Les « articles » de ce lexique sont, pour une bonne part, de petits « mémoires », pleins de documents nouveaux et d'ingénieuses et solides observations.

---

1. *Le dialecte arabe parlé à Tlemcen*, Paris, 1902, Leroux, 325 pp. in-8° (Publ. Ec. Lettres Alger, t. XXVI).

2. Le dialecte arabe des Ulâd Brahim de Saïda. Paris, 1908. Champion, 210 pp. in-8° (Mém. Soc. Linguistique de Paris).

Visité par les Arabes de la première invasion, Tanger était un vieux port punique hasardé en pays berbère; étape préférée du passage d'Afrique en Espagne, elle vit passer les Arabes et les Berbères allant à la conquête des pays du Nord; c'est par son port, ou non loin de lui, qu'Almoravides, Almohades et Mérinides traversèrent le détroit pour défendre et conquérir la terre musulmane menacée; c'est par elle que vinrent, ou revinrent au Maroc, les Maures d'Andalousie après la défaite et la persécution; les Portugais et les Anglais y campèrent, avant que les hasards de la politique internationale ne lui aient préparé un superbe avenir de cité cosmopolite, où le dialecte, amoureusement étudié par Marçais, tendra peu à peu vers le joyeux jargon de Cagayous. Si l'on se souvient de ces grandes lignes de l'histoire de Tanger, on prévoit sans peine un dialecte citadin, très influencé par l'andalou, très pénétré aussi par le berbère et par l'espagnol, très altéré par la vie multiple et ouverte de la cité.

L'étude des dialectes marocains, qui, avant le travail de Marçais, n'avaient été touché que par quelques mains germaniques assez légères, et dont depuis douze ans, la « Mission scientifique du Maroc » n'a pas encore trouvé le temps de s'occuper, précisera la place que le parler tangérois occupe dans la géographie linguistique du Maghreb : dès à présent on aperçoit que Tanger forme groupe avec Fez et Tlemcen et que les caractères généraux des trois dialectes sont semblables; il est facile de l'expliquer par la coexistence en ces trois villes d'éléments arabes et berbères analogues, mêlés sous une condition sociale identique : Tlemcen seulement est plus isolée de l'élément andalou, sur lequel d'ailleurs les documents faisaient un peu défaut. M. les a fort accrus en dépouillant Maqqari et ce charmant Ibn Guzman dont l'accès est malheureusement si difficile.

Mais, ces vagues indications, Marçais évite de les donner, et ce n'est que sur le terrain solide des détails qu'il étend et élargit ses conclusions. On sent qu'il attend avec patience que l'exploration linguistique du Maghreb soit plus avancée. L'ouverture définitive du Maroc à l'expansion française et les heureux changements survenus dans le personnel tunisien permettent d'espérer qu'elle se poursuivra désormais régulièrement et que l'enquête sociologique marchera du même pas. Marçais est seul capable de diriger les efforts des jeunes linguistes et d'en coordonner les résultats.

M. G. D.

Prof. Dr Ludwig Schmidt, **Geschichte der deutschen Staemme bis zum Ausgang der Voelkerwanderung.** II, 1. Berlin, Weidmann, 1911, 93 p., 8°. Prix : 3 fr. 75.

C'est le *cinquième* fascicule de l'ouvrage de M. L. Schmidt, dont nous avons parlé déjà à plusieurs reprises, et qui paraît dans les *Quellen und Forschungen zur alten Geschichte und Geographie*, diri-

gées par M. W. Sieglin, professeur de géographie historique à l'Université de Berlin [1]. La nouvelle livraison comprend quatre chapitres du premier livre du tome deuxième; l'auteur y a groupé ce qu'on sait des peuplades se rattachant à la branche ingévonne (*Ingwaeonen*, comme il écrit lui-même). Dans le premier, il nous raconte l'histoire des Cimbres, des Teutons et des Ambrons, ainsi que leurs courses lointaines depuis le Jutland jusqu'en Espagne et en Italie. Dans le second il s'occupe des Angles et des Warnes, originaires tous deux du Schleswig actuel, et qui ont dirigé leurs pas vers la Néerlande, la Bretagne et la Germanie centrale. Le troisième chapitre est consacré aux Chauques, logés entre l'Ems et l'Elbe, et surtout aux Saxons, occupant d'abord le Holstein, mais qui essaiment au loin, les uns descendant, à travers la Normandie, jusqu'à l'embouchure de la Loire, et les autres s'établissant en Westphalie et en Thuringe. M. S. a joint à ces Germains, dans un dernier chapitre, les Frisons et les Ampsivariens, habitant entre l'Ems et les régions que couvrit plus tard le Zuydersée, mais qu'il estime être plutôt d'origine scandinave.

L'auteur nous décrit avant tout, naturellement, les courses vagabondes de toutes ces peuplades, à travers l'Europe occidentale ou centrale, durant les premiers siècles de l'ère chrétienne, courses volontaires vers la conquête ou le butin, fuites obligées devant un adversaire plus puissant. Mais il a réuni en même temps tout ce que l'on sait de leur état social, de leurs coutumes et de leurs lois; il continue à nous retracer, autant que le permet la pauvreté des témoignages venus juqu'à nous, un tableau de cette Germanie belliqueuse toujours en mouvement qui devait hanter, comme un cauchemar, les gouvernants de Rome, jusqu'au jour où, toutes les barrières étant rompues, ils furent submergés par le flot des envahisseurs.

Il est douteux que M. Schmidt rencontre sur tous les points de son exposé minutieux l'assentiment absolu des nombreux érudits qui se sont occupés déjà et s'occupent encore des origines germaniques; il y a là bien des détails sur lesquels une nouvelle discussion reste nécessaire; mais l'auteur a le mérite d'avoir remis la plupart de ces petits problèmes au point et ceux-là même qui ne seraient pas disposés à accepter toujours sa solution personnelle lui seront reconnaissants de ses efforts critiques.

E.

Untersuchungen über die Standesverhaeltnisse Elsaessischer Kloester von Georg Wagner. Strassburg, Heitz u. Mündel, 1911, VII, 87 p. in-8°. Prix : 4 f. 40.

Dans ce mémoire qui est probablement un travail de « Séminaire historique », M. G. Wagner s'est proposé d'examiner la question de

1. Cf. *Revue Critique*, 2 février 1911.

la provenance sociale, si je puis dire, des différentes individualités que nous rencontrons dans les monastères d'Alsace au moyen-âge, abbés, moines, fonctionnaires, tenanciers et serviteurs, et de s'enquérir de leur condition légale comme nobles, hommes libres ou serfs [1]. Comme exemples et types de sa démonstration, il a choisi un couvent d'hommes, l'abbaye bénédictine de Murbach, et un couvent de femmes, l'abbaye de Hohenbourg ou de Sainte-Odile [2]. Le sujet en lui-même ne manquait pas d'intérêt, mais il exigeait une netteté de vues et une fermeté de pensée qui ne sauraient être le partage d'un débutant dans la science et, pour le dire franchement, nous avons trop peu d'éléments pour qu'on puisse le traiter avec succès. L'auteur a certainement mis beaucoup de zèle à réunir les matériaux, très épars et forcément incomplets, de son étude, mais on doit regretter qu'il n'ai pas su rendre son exposé un peu plus lucide. On se perd dans ses innombrables remarques de détail [3] et pourtant ses données restent si fragmentaires qu'on ne peut asseoir là dessus un système quelque peu solide [4]. Je me bornerai donc à dire que, d'après M. W., les véritables serviteurs, les *Hausbeamten* de Murbach auraient été des serfs dirigés par un moine ; qu'à côté d'eux, on voit apparaître des serviteurs supérieurs, soit comme *sculteti* (administrateurs) soit comme *milites* (défenseurs militaires) de l'abbaye, et former au XIIe siècle la classe des *ministeriales* qui, s'émancipant peu à peu, finissent par se faufiler dans les rangs de la vraie noblesse, portent comme elle le nom de chevaliers et la remplacent peu à peu [5]. Telle fut assurément la marche générale des choses dans la constitution de cette aristocratie de second choix, mais il n'y a là aucune révélation nouvelle.

E.

---

1. Il s'appuie surtout sur l'ouvrage de M. A. Schulte, *Der Adel und die deutsche Kirche im Mittelalter*, 1910.

2. M. W. était évidemment libre de choisir les types qu'il préférait ; mais il faut bien faire observer qu'il a pris deux couvents tout à fait exceptionnels, d'un exclusivisme aristocratique si tranché qu'on n'en peut rien conclure pour les autres monastères d'Alsace.

3. Il faut ajouter que la confusion s'augmente, pour le lecteur, de ce que toutes les notes et renvois sont rejetés à la fin du travail.

4. Ainsi l'auteur *croit* que jusqu'au XIVe siècle il fallait être de sang noble pour parvenir à la dignité abbatiale à Murbach, et nous sommes assez tenté de lui donner raison, au moins pour les trois derniers siècles du moyen-âge. Mais, en fait, nous n'en pouvons rien savoir, M. W., avouant lui-même qu'on ignore parfaitement d'où venaient la plupart des abbés de Murbach qui ont succédé à Saint-Pirmin. Le premier abbé de sang *ministériel* aurait été *octroyé* par le pape à l'abbaye en 1354.

5. Cette confusion très volontaire entre le *edelfreies* et le *unfreies Rittertum* fut bientôt si générale qu'on voit au XVIIe et au XVIIIe siècle beaucoup de familles se targuant de leur vieille noblesse alors qu'elles ne furent jamais de vraie noblesse libre.

Tables alphabétiques et méthodiques des Annales de l'Est (1897-1904) et des **Annales de l'Est et du Nord** (1905-1909) par Robert Parisot, professeur d'histoire de l'Est à la faculté des lettres. Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1911, 75 p. in-8°. Prix : 3 fr.

Nous voudrions appeler l'attention de ceux de nos lecteurs qui s'occupent de l'histoire des départements du nord et de l'est, sur un très utile instrument de travail que leur fournit M. Robert Parisot, professeur d'histoire à l'Université de Nancy. Ce sont les *Tables* alphabétiques et méthodiques des *Annales de l'Est* (1897-1904) et des *Annales de l'Est et du Nord* (1905-1909). Elles font suite à un premier répertoire, consacré en 1896 au dix premiers volumes des *Annales* par « l'un de leurs plus dévoués collaborateurs », comme l'appelle M. Parisot, M. Théodore Schœll, professeur au lycée de Chartres, dont les initiales sont bien connues des lecteurs de la *Revue Critique*. Il est regrettable que, « pour des considérations d'ordre budgétaire », on n'ait pu refondre en un seul ces deux répertoires, ni conserver les rubriques plus multipliées par M. Schœll. Mais du moins on retrouvera facilement, grâce à ces tables alphabétiques et méthodiques les renseignements désirés sur les nombreuses études originales et les articles plus nombreux encore de bibliographie lorraine et flamande donnés dans ces deux recueils aujourd'hui défunts, du moins dans leur forme ancienne, par les professeurs de Nancy et de Lille et leurs collaborateurs. M. P. mérite toute notre reconnaissance pour avoir consacré son temps et son savoir à l'établissement de ces tables, qui représentent une petite *bibliographie lorraine et flamande* pour les douze dernières années.

R.

Die falsche Jungfrau von Orléans, 1436-1457, von Hans Prutz, München, G. Frantz, 1911, 48 p. 8°.

Ce mémoire a été lu par M. Hans Prutz à l'Académie royale de Bavière, dans sa séance du 1er juin 1911. Il résume d'après les sources contemporaines [1] et d'après les travaux de J. Quicherat (*Procès de Jeanne d'Arc*, tome V) et Lecoy de la Marche (*le Roi René*) l'histoire de cette jeune fille qui apparaît en mai 1436 à La-Grange-aux-Ormes, près de Metz, affirmant être la Pucelle échappée au bûcher de Rouen. Reconnue comme telle par les frères même de Jeanne et de nombreux seigneurs lorrains, elle accompagne le comte Ulric de Wurtemberg dans une campagne contre Cologne, est excommuniée, mais épouse bientôt après, sous la protection de la duchesse Elisabeth de Luxembourg, le chevalier Robert des Armoises, dont elle a plusieurs enfants. Devenue veuve, elle se rend à Orléans, où elle est d'abord fort bien reçue [2], puis soupçonnée d'imposture, figure en

1. Surtout la chronique du doyen de Saint-Thiébaut, à Metz.

2. Il y avait évidemment une ressemblance physique étonnante entre la future Mme des Armoises et la jeune paysanne de Domrémy, sans quoi elle n'aurait

Anjou comme capitaine d'une compagnie au service du maréchal Gilles de Rais et guerroie plus tard, semble-t-il, en Italie. On retrouve sa trace, beaucoup plus tard, dans une lettre de pardon du roi René, datée de 1457; à ce moment Mme des Armoises résidait à nouveau dans l'Anjou, ayant renoncé depuis longtemps, sans doute, à personnifier la libératrice d'Orléans. M. Prutz nous donne dans son étude l'exposé simple et lucide de ce fait divers de notre histoire, que la littérature historique allemande n'avait encore jamais examiné en détail; il donne une explication plausible du succès initial de cette aventurière hardie, mais sans répondre absolument à toutes les questions de motifs ou de complicité [1] que suscite l'apparition de cette fausse Pucelle. Les travailleurs au courant des dernières recherches faites en France n'y trouveront rien de bien nouveau.

R.

L'Excuse de Noble Seigneur Jacques de Bourgogne, seigneur de Falais et de Brédam par Jean Calvin, réimprimée sur l'unique exemplaire de l'édition de Genève 1548 avec une introduction par Alfred Cartier, 2e édition, revue et augmentée. Genève, A. Jullien, 1911, LXXI, 49, IV pages gr. in-8°.

Parmi les opuscules du réformateur de Genève dont les exemplaires ont été détruits par les persécutions et le temps, il n'en est pas de plus rare que cette *Excuse* ou apologie pour M. de Falais que M. Alfred Cartier vient de rendre définitivement à l'histoire religieuse et à l'histoire littéraire dans une élégante et savante édition. Les éditeurs strasbourgeois des *Opera Calvini* avaient cherché en vain ce texte dans toutes les bibliothèques de l'Europe et avaient dû se résigner finalement à donner la traduction latine de l'opuscule, laquelle n'est pas de Calvin et qui ne subsiste aussi qu'en très peu d'exemplaires. M. Cartier a découvert l'exemplaire unique de l'*Excuse* dans un recueil de pièces du XVIe siècle qui fait partie de la bibliothèque plus célèbre que connue (parce que à peu près inaccessible) de la famille Tronchin, à Bessinges, près Genève. Il l'avait fait paraître déjà en 1896 dans la *Bibliothèque d'un curieux*, créée par M. Alphonse Lemerre à Paris, mais il avait dû se résigner à la suppression d'un assez grand nombre de notes et de citations pour ne pas dépasser les limites qu'on lui avait assignées. Dans cette nouvelle édition, l'*apparatus criticus* est complet et nous y trouvons non seulement une page de prose calvinienne digne de figurer à côté de l'Epître dédicatoire à François Ier

---

pas osé vivre si longtemps et si familièrement dans ces milieux bourgeois d'Orléans où tout le monde avait connu et approché la Pucelle.

1. On reste en suspens entre l'hypothèse d'une aventurière hardie trompant les naïfs chevaliers de Lorraine, et celle d'un *truquage* organisé par ces mêmes seigneurs très peu naïfs, voulant exploiter les sentiments d'enthousiasme populaire éveillés dans les populations par les hauts faits de Jeanne, au profit d'une action militaire plus efficace contre les princes rhénans.

dans l'*Institution chrestienne* (p. xxxv), mais encore une notice, aussi complète qu'elle peut l'être dans l'état actuel de ces recherches spéciales, sur le personnage au nom duquel Calvin rédigea cette apologie présentée à l'empereur Charles-Quint. Cet arrière petit-fils de Philippe-le-Bon, était le descendant légitime d'un des nombreux bâtards du grand duc d'Occident, un seigneur brabançon, admis dans l'intimité de la famille royale (p. xii) et qu'on appelait généralement M. de Falais d'après l'une de ses terres aux Pays-Bas. Il avait fait ses études à Louvain, y était entré en contact avec les idées de la Réforme, et après avoir épousé Yolande de Brederode déjà gagnée à la foi nouvelle, il était entré en relations avec Calvin ; puis, dénoncé comme anabaptiste, il avait quitté la terre natale à la fin de 1543 ou au début de 1544, s'était retiré d'abord auprès de l'archevêque de Cologne, Hermann de Wied, suspect déjà d'hérésie, et ensuite à Strasbourg, où il rencontra le réformateur, en 1545. Il y résidait quand Charles-Quint le fit sommer d'expliquer sa conduite et de revenir aux Pays-Bas, et sur son refus, le déclara coupable de rébellion et prononça la confiscation de ses biens. Après la défaite de la ligne de Smalkalde, Strasbourg n'était plus un asile sûr ; M. de Falais se transporta d'abord à Bâle, puis, afin d'être plus près de Calvin, s'établit à Veigy, terre bernoise du Chablais, mais acheta en même temps une maison à Genève, où ce grand seigneur, maladif, séjournait parfois sans entrer en contact avec la démocratie de la cité. L'arrivée de l'ex-moine parisien Jérôme Bolsec que Falais installa comme médecin à Veigy même, mit fin aux bons rapports entre lui et le réformateur. Bolsec s'étant mêlé à des polémiques sur la prédestination, fut arrêté et son patron se heurta à un refus quand il intervient en faveur du prisonnier, d'ailleurs fort peu recommandable. Jacques de Bourgogne eut encore maille à partir avec Calvin à propos d'une autre bête noire du réformateur, le savant et pieux Sébastien Castellion, auquel il marqua ses légitimes sympathies, ce qui amena la rupture. Dans une lettre hautaine et cassante, Calvin écrivait à M. de Falais : « Je vous laisse à vos délices ». Et il efface de ses *Commentaires à l'Epitre aux Corinthiens*, la dédicace au seigneur flamand. Il fut dorénavant pour le réformateur et ses amis un adversaire et le bouillant Farel qui avait appelé jadis Falais « une œuvre admirable du Seigneur » déclare maintenant qu'il forme avec Servet et Bolsec une « trinité digne de régner aux enfers ». On comprend que M. de Falais se soit dégoûté du séjour en Suisse ; il résidait encore à Veigy, en 1554, un an après le supplice de Servet, mais il disparait ensuite ; on a découvert récemment qu'il avait épousé en secondes noces une Zéelandaise, Elisabeth de Rymerswaal, et M. Cartier suppose, avec vraisemblance, qu'il sera retourné aux Pays-Bas après l'abdication de Charles-Quint et qu'il y est mort avant la venue du duc d'Albe, sans qu'on puisse préciser la date de

sa fin [1]. Il est mort en tout cas « fidèle aux croyances pour lesquelles il avait sacrifié sa fortune, sa position et le repos de sa vie » (p. LXXI) [2]. On ne peut que remercier vivement l'éditeur d'avoir si bien commenté, si abondamment annoté ce document de haute valeur, en même temps qu'il faisait connaître au grand public un personnage qui méritait certes qu'on le connût.

R.

Registres du Conseil de Genève, publiés par la Société d'histoire et d'archéologie de Genève. Tome IV. Genève, Kündig, 1911, IX, 570 p., gr. in-8°. Prix : 20 fr.

Cela nous fut une agréable surprise de recevoir ce nouveau volume des *Registres du Conseil de Genève* au moment où nous venions à peine d'annoncer ici le tome III [3]. Nous serions encore plus satisfaits si l'on pouvait espérer dorénavant recevoir chaque année un cadeau pareil et voir ainsi cette entreprise si utile avancer enfin d'une allure un peu plus rapide ; la préface nous annonce que le cinquième volume est en préparation ; qu'il vienne rejoindre bientôt ses aînés sur les rayons de nos bibliothèques ! C'est M. Émile Rivoire qui a soigné la publication de ce tome IV, qui représente les volumes 11 et 12 des registres originaux, et embrasse en ses 550 pages une période de cinq années seulement (du 6 février 1487 au 5 février 1492), durant lesquelles Amédée Favier (1487-1491) et Guillaume de la Crose (1491-1492) furent les secrétaires-rédacteurs du Conseil. Outre de nombreuses affaires particulières, questions économiques, etc., deux affaires surtout occupent le Conseil durant cette période, une querelle avec le duc de Savoie pour des subsides que Genève lui refuse, et la double élection de Claude de Seyssel et d'Antoine Champion comme évêque de la cité, le pape Innocent VIII se prononçant en faveur de ce dernier. Inutile d'entrer dans plus de détails [4] ; nous avons dit à plusieurs reprises déjà le soin avec lequel ces textes sont édités et annotés par les érudits genevois auxquels la *Société d'histoire* a confié le soin de mettre au jour ces témoins authentiques du passé ; il n'y a qu'à leur souhaiter de continuer ainsi.

R.

---

1. C'est en Hollande qu'on avait retrouvé, dès le XVIII[e] siècle, les originaux des lettres de Calvin à M. de Falais, qui furent publiées à Amsterdam, en 1744. (Voy. les Prolégomènes du tome X des *Opera Calvini*).

2. Si Bayle le fait revenir au catholicisme c'est uniquement, comme le montre M. Cartier (p. LXX), par suite de la fausse interprétation d'un passage de la *Vie de Calvin* de Colladon.

3. Voy. *R. Cr.*, 19 février 1912.

4. On pourra cueillir dans ce nouveau volume de nombreux et curieux détails de mœurs ; on n'a qu'à se reporter à l'index pour les rubriques *mulieres lubricae*, *poenae*, *vinum*, etc.

Maximin Deloche, **La Maison du Cardinal de Richelieu,** document inédit. Paris, Honoré Champion, 1912, 586 p., gr. in-8°. Prix : 30 fr.

L'éditeur a trouvé [1] ce « Compte de l'année 1639 de la despence de Monseigneur le Cardinal duc de Richelieu » registre in-folio, incomplet de plusieurs feuillets, qui n'est pas le registre original, mais une copie authentique, paraphée par Le Masle, l'un des secrétaires de Richelieu, le 18 mars 1640, « pour estre mis dans le trésor des archives de Monseigneur ». Autour de ce document, qui n'occupe dans le beau volume de M. Deloche que les pages 495-556, celui-ci a groupé, non pas en notes et commentaires au bas des pages, mais dans une série de chapitres narratifs, tous les détails que ses recherches érudites lui ont permis de réunir sur ce qu'il appelle « la Maison du Cardinal » et ce qu'on pourrait appeler, d'un terme plus large, la vie privée du ministre de Louis XIII [2]. Après tout ce qu'on a déjà écrit sur le grand cardinal comme politique, administrateur ou théologien, M. D. a su réunir encore bien des traits inconnus, bien des détails curieux, pour mieux caractériser le personnage peu sympathique, mais singulièrement puissant que fut Richelieu. Nous étudions avec lui le luxe et le faste dont il entoure sa personne, les membres de sa famille et de sa « domesticité », comme on disait alors, ses confesseurs, ses secrétaires, ses pamphlétistes à gages. L'auteur nous fait participer à ses charités, à ses aumônes, énumère ses pensionnaires, ses médecins et ses apothicaires, ses maîtres d'hôtel et ses pages, passe en revue ses gardes à cheval, ses mousquetaires, ses écuries. Il nous le montre grand amateur de bâtisses à Rueil et ailleurs, nous fait connaître ses jardiniers, ses fournisseurs de linge de table et de vaisselle plate, ses banquiers et ses notaires; nous le voyons dans son intérieur quotidien, nous l'accompagnons dans ses voyages ; bref après avoir étudié le livre de M. D. nous sommes admirablement documentés sur le cadre extérieur dans lequel s'est déroulée l'existence brillante et agitée du cardinal; nous le sommes si bien que nous n'avons plus besoin d'étudier le texte même de ces comptes qui ont fourni les premiers matériaux, j'allais dire le prétexte de cette minutieuse étude. Si l'on n'est pas toujours absolument d'accord avec certaines appréciations de l'auteur, nul ne lui marchandera les éloges mérités pour un travail aussi consciencieux et complet [3].

R.

1. Nous avons en vain cherché dans le volume de M. D. l'endroit où se trouve actuellement ce registre. Est-il dans un dépôt public ou entre les mains d'un particulier ?

2. Sauf pourtant le chapitre des amours du cardinal, sur lesquelles la chronique scandaleuse du temps n'a pas eu autant de réticences que l'auteur, qui refuse d'aborder ce chapitre.

3. Quelques petites observations de détail. P. 152, Henri de Gondi n'était pas *archevêque* mais *évêque* de Paris. — P. 154, lire *Séguiran* pour *Séguirau*. — P. 155, sur Fancan je ne vois pas citée la dernière étude de M. G. Fagniez dans la

Correspondance du chevalier de Sévigné et de Christine de France, duchesse de Savoie, publiée pour la Société de l'histoire de France par Jean Lemoine et Frédéric Saulnier. Paris, Renouard (Laurens) 1911, LVII, 350 p., in-8°. Prix : 9 fr.

Renaud de Sévigné, l'oncle de la marquise, n'était guère connu jusqu'ici que comme un brave soldat qui se battit en Allemagne, en Franche-Comté, en Italie, quitta le service en 1646 avec le grade de maréchal de camp, se jeta dans les troubles de la Fronde, à la suite de son allié, le coadjuteur de Retz, et passa les dernières années de sa vie dans la société des pieux solitaires de Port-Royal-des-Champs où il est mort dans sa soixante-dixième année, en 1676.

Grâce à MM. J. Lemoine et Saulnier nous apprenons à le connaître ici, comme *nouvelliste*. Il avait épousé en 1651 une veuve, Mme de La Vergne (dont la fille devint comtesse de La Fayette et l'auteur de la *Princesse de Clèves*) qui était en relations avec Madame Royale, la duchesse douairière Christine de Savoie et pendant quelques années (1651-1655), le chevalier fut un des correspondants attitrés de la fille de Henri IV. Les lettres (97 en tout) qui sont reproduites ici, d'après les originaux aux archives de Turin, ne présentent pas, à vrai dire, un grand intérêt politique ; ce n'était pas un officier en disgrâce qui pouvait raconter des secrets d'État ; mais les événements du jour y sont racontés non sans agrément et l'histoire y glanera quelques traits caractéristiques. Les éditeurs ont mis en tête de leur volume une notice très détaillée sur le personnage lui-même, qui nous le montre comme le type de « l'honnête homme » de son temps et le rend très sympathique, encore que sa spirituelle nièce semble s'être assez peu intéressé au vieillard retiré du monde. Ils ont suffisamment annoté le texte de la correspondance et y ont joint une quinzaine de pièces justificatives, relatives principalement à la biographie du chevalier.

R.

Mémoires de Saint-Hilaire, publiés pour la Société de l'histoire de France par Léon Lecestre. Tome quatrième. Paris, Renouard (Laurens), 1911, 404 p., in-8°. Prix : 9 fr.

Nous avons déjà parlé à plusieurs reprises [1] de la publication de M. Lecestre, ce qui nous permettra d'être bref. Ce quatrième volume des Mémoires de Saint-Hilaire embrasse les années 1704-1706, la campagne d'Allemagne (1704), avec les mémorables défaites du Schellenberg et de Hœchstaedt, la campagne de Vendôme en Piémont, celle

Revue historique (1911). — P. 249, il est permis de croire que l'air de la chanson *O beau soleil* n'a pas été « composé entièrement » par Louis XIII. — On voudrait aussi voir citer moins souvent des sources aussi peu sûres que les *Mémoires de Pontis*.

1. Voy. pour le tome I, *R. Cr.* 13 juin 1904 ; tome II, *R. Cr.* 21 septembre 1907 ; tome III, *R. Cr.* 13 janvier 1910.

de Villeroy en Flandre; celle de Villars en Alsace et dans le margraviat de Bade (1705), etc. L'éditeur s'est efforcé d'ajouter partout au texte du général d'artillerie les notes explicatives nécessaires; mais pour bien des localités, le bon Saint-Hilaire en a tellement maltraité les noms qu'il est impossible de les identifier [1]; pour d'autres localités, qui furent pendant deux siècles françaises et qui l'étaient au moment de la guerre de la succession d'Espagne, on ne voit pas pourquoi l'éditeur adopte la graphie allemande, substituée depuis 1870 à l'orthographe française [2]. On trouve, en appendice, une série de lettres adressées par Saint-Hilaire au ministre, soit pour affaires de service, soit pour solliciter le cordon rouge, etc., relatives aux années 1705-1706 [3].

R.

Geschichte der Schweizerischen Eidgenossenschaft von Johannes DIERAUER. Vierter Band. Gotha, F. A. Perthes, 1912, XVII, 551 p. in-8°. Prix 15 fr.

Ce quatrième volume de l'*Histoire de la Suisse* de M. J. Dierauer [4] raconte l'histoire générale des cantons helvétiques depuis le moment des insurrections rurales de 1653 contre les oligarchies urbaines, jusqu'à la destruction de l'antique confédération des Treize Cantons, amenée par l'intervention des armées de la république française en 1798. L'auteur expose de la façon sobre, que nous avons caractérisée déjà, les péripéties les plus importantes de l'histoire extérieure et de l'histoire interne des *Eidgenossen* durant ce siècle et demi, sans se perdre dans les détails de l'histoire particulière des cantons. Nous appelons l'attention sur les chapitres où sont racontés les rapports de la Suisse avec Louis XIV, avant et après la révocation de l'Édit de Nantes et les querelles confessionnelles si vives des cantons protestants et catholiques jusqu'à la proclamation de *parité*, en 1712. Signalons aussi le tableau nullement trop sévère des agissements des oligarchies patriciennes de Berne, Bâle, Fribourg, etc., au XVIIIe siècle et des abus trop nombreux que leur système de gouvernement

---

1. P. 104, il faut lire *Stühlingen* pour *Stullengen*; p. 127 *Beinheim*, p. *Benheim*; p. 128 « l'île de Dalonde » est le village de Dalhunden, sur la rive gauche du Rhin, autrefois sur une île, dont les terrains ont été remblayés depuis. P. 131, l. *Ringendorf* et *Dauendorf* pour *Ringeldorf* et *Dawendorf*; p. 134, *Mundolsheim*, p. *Mandelsheim*. — P. 65, la localité non identifiée par M. L. serait-elle le château de Sandsee près de Ratisbonne?

2. Pourquoi écrire *Sulz*, *Ingweiler*, *Bischweiler* pour *Soultz*, *Ingwiller*, *Bischwiller*?

3. Comment un officier en activité de service en 1704, avait-il pu « passer au service de France avec les troupes weimariennes, c'est-à-dire *au plus tard* en 1639? C'est du père sans doute que M. L. veut parler. P. 337. Les Erffa étaient de vieille noblesse thuringienne et la famille existait encore au milieu du XVIIIe siècle. L'un d'eux était *Kriegsrat* et mourut en 1660; c'est probablement son fils.

4. Voy. sur le tome III la *R. Cr.* du 6 mai 1907.

« patriarcal » autorisait au détriment des couches populaires, ainsi que celui des premières tentatives faites au nom de ces dernières, pour se soustraire à ce joug humiliant [1]. Le réveil des esprits, dès le milieu du siècle [2], prépara l'émancipation politique à laquelle devaient forcément aspirer les « sujets » de Berne, une fois que la Révolution eut éclaté. Depuis 1789, et surtout depuis 1792, les regards sont tournés vers la France, avec l'espoir d'un secours, pour les uns, avec crainte d'une attaque, pour les autres. Le Club helvétique à Paris devient un foyer d'agitation révolutionnaire, des mouvements se produisent dans le Valais, le Toggenbourg, le pays de Vaud, sur les bords du lac de Zurich; ils sont réprimés plus ou moins facilement, plus ou moins brutalement par les gouvernants. Mais après le 18 fructidor, quand le Directoire se décide à « exploiter » la Suisse, comme il dépouille l'Italie, il favorise de nouveaux soulèvements en se mettant d'accord avec les chefs démocratiques, Ochs, de Bâle et Laharpe, du pays de Vaud. La république du Léman est proclamée en janvier 1798, Brune et Schauenbourg, marchent contre Fribourg et Soleure, qui se soumettent, tandis que Berne seule essaie de lutter et voit ses efforts brisés par les rencontres de Frauenbrunnen et de Grauholz. Le 5 mars Brune entre à Berne; le 12 avril, la République helvétique une et indivisible est proclamée; un Directoire est nommé, dont la liberté d'allures est singulièrement paralysée d'ailleurs par les exigences des généraux et des agents diplomatiques français, et la rapacité de quelques-uns d'entre eux. M. Dierauer, en racontant la catastrophe de la vieille Constitution suisse, fait preuve partout d'un désir d'impartialité complète. Sans approuver naturellement l'intervention de la France dans les affaires intérieures de son pays, il accorde qu'il y avait dans l'état bien des choses pourries, que la Révolution laissa, malgré tout, intacts les germes d'où sortit plus tard un état politique plus équitable et plus parfait. Nous espérons que l'auteur nous donnera encore un dernier volume, dans lequel il racontera le passé le plus récent de son pays, de 1798 à nos jours, passé si riche en exemples et en leçons pour les démocraties contemporaines.

R.

E.-S. Bates. — **Touring in 1600, a Study in the Development of Travel as a Means of Education,** London, Constable, 1911, in-8°, 417 pp. 12 s. 6 d.

Les Anglais ont toujours passé pour grands voyageurs : au début du xvii^e siècle, ils avaient l'audace de pousser jusqu'à Constantinople

1. On ne s'explique pas qu'en parlant de Samuel Henzi, de Berne (1749), du pasteur Henri Waser de Zürich (1780), du major Abraham Davel, de Cully (1723), l'auteur n'ait pas suivi l'ordre chronologique, en parlant de ces trois victimes, inégalement intéressantes, des oligarchies cantonales.

2. La création de la *Société helvétique* en 1762, est un fait d'importance dans l'histoire de ce réveil de la conscience nationale et de la liberté de penser en Suisse.

et en Moscovie, de plus hardis encore visitaient l'Irlande. Ceux de ces touristes héroïques qui avaient le bonheur de revenir dans la mère-patrie, écrivaient généralement une « relation » de leurs voyages. C'est à l'aide de ces récits que M. E. S. Bates a pu écrire un livre fort intéressant. En 1591, à vingt-cinq ans, Fynes Moryson quitte l'Angleterre, erre à travers l'Allemagne, les Pays-Bas, le Danemark, la Pologne, l'Autriche, la Suisse et l'Italie; revenant quatre ans après, il est dépouillé par des voleurs et rentre dans le pays natal en si piètre accoutrement qu'on le prend pour un jésuite et qu'on l'emprisonne. Ses aventures remplissent un imposant in folio. Inutile d'ajouter qu'il trouva de nombreux imitateurs. Les grands seigneurs débutaient dans la vie par un « tour » en Europe. Les voyageurs étaient si nombreux qu'il fallut écrire des guides à leur intention. M. B. analyse ceux que lisaient les contemporains de Shakespeare. Venaient ensuite les manuels de conversation, car, en 1600, à part l'Allemagne et l'Irlande, où presque tout le monde comprenait le latin, le touriste était tenu de parler la langue du pays qu'il visitait. L'auteur fournit ensuite des détails abondants sur les moyens de communication et de transport, les auberges, les lettres de crédit et ne manque pas de nous renseigner sur les voyages chez le grand Turc et le pélérinage de Jérusalem.

Le livre représente une somme de travail considérable comme en témoigne l'imposante bibliographie. On regrette seulement que l'auteur n'ait pas toujours su se borner. Ayant à sa disposition quantité de matériaux [1], il a voulu tout utiliser, d'où un entassement de menus faits qui produit quelque confusion dans l'esprit du lecteur. M. B. cède aussi à la tentation du style « pittoresque », et tombe dans la vulgarité. Tout le développement sur le « congrès des hôteliers » avec des réminiscences inattendues de Flaubert et la traduction en latin de cuisine [2] de phrases d'argot anglais contemporain, est dans un goût détestable. Il y aurait aussi beaucoup à dire sur la composition du livre.

Les illustrations — au nombre d'une trentaine — sont fort bien choisies. On voit avec plaisir un reçu de la main de Rabelais, une lettre de sir Henry Wotton dont l'histoire est curieuse, et des estampes de Callot.

Ch. Bastide.

Floris Delattre, **English Fairy Paetry from the Origins to the seventeenth Century**, London, Frowde, 1912, in-8°, 234 p.

La reine des fées, Mab, est bien connue, grâce au *Songe d'une*

---

1. Outre les récits des voyageurs anglais, il a consulté les relations des voyageurs flamands, italiens, espagnols, français; il a lu les manuscrits du Musée britannique, de la Bodléienne, de la Bibliothèque de Tournai.

2. *Ista capit biscottum*, « She takes the cake », p. 275.

nuit d'été. On a pu se demander pourquoi elle ressemble si peu aux fées de nos légendes. Quelle est cette population lilliputienne d'elfs ou de gnomes sur laquelle elle règne, qui hantent les prés et les bois et interviennent avec tant de malice dans la vie des hommes? Grâce à M. Delattre, nous ne confondrons plus les elfs, goblins et kobolds du nord avec Puck qui est d'origine celtique et Morgane la Française et nous saurons que les *fairies* de Shakespeare perpétuent le souvenir de la race naine qui occupait l'Europe avant la venue des Aryens. Mais en mêlant les fées à ses fantaisies dramatiques, Shakespeare n'a fait que reprendre un thème littéraire déjà traité par les poètes du moyen âge et par quelques dramaturges du XVIe siècle. Il peut donc être intéressant d'en rechercher le développement et c'est ce que M. D. a fait avec une précision d'information à laquelle il n'y a rien à redire. Son étude contient six chapitres : définition des *elfs* et *fairies*, le rôle des *fairies* dans la poésie du moyen âge, les *fairies* au temps d'Elisabeth, le *Songe d'une nuit d'été*, les *fairies* dans la littérature postérieure à Shakespeare, enfin dans la poésie anglaise de Drayton à Herrick. On trouvera en appendice le très curieux poème intitulé *Description du roi et de la reine des fairies*, imprimé à Londres en 1635.

C'est l'analyse littéraire qui tient naturellement la plus grande place dans le travail; mais l'auteur s'est demandé jusqu'à quel point Shakespeare et ses contemporains croyaient à l'existence des *fairies*. Puisque Palissy et Ambroise Paré se figuraient qu'il existait des *génies* qui hantaient les grottes et les forêts, un simple homme de lettres pouvait bien montrer quelque crédulité à l'endroit des *little people*, dont les bonnes gens de Stratford-on-Avon devaient souvent parler. Il semble que l'auteur dramatique ait partagé la foi des plus illustres savants de son temps, d'un Bacon et d'un Burton. Quelques années plus tard, cette foi n'était plus aussi vivace et le thème littéraire dégénérait en artifice ; aussi bien M. D. s'arrête au seuil du XVIIIe siècle, sans vouloir pousser son étude jusqu'à Pope et les *fées* de la *Boucle de cheveux enlevée.* Sa conclusion mentionne bien Thomas Hood et quelques autres, mais elle omet Kipling, dont le *Puck of Pook's Hill* reprend, sans succès d'ailleurs, le vieux thème de Layamon. C'est avec raison que M. D. rend le puritanisme responsable de la mort des *fairies*. Comme le christianisme avait tué le Grand Pan, ainsi l'esprit de la Réforme fit disparaître Obéron, la reine Mab et toute leur aimable suite.

Ch. Bastide.

Correspondance de Benoit XIV avec introduction, notes et table par Emile de Heeckeren. Paris, Plon, 1912, 2 vol. in-8 de c-563 et 582 p. 20 francs.

Le titre de cette publication est trop général : elle renferme seulement les lettres au card. de Tencin, archevêque de Lyon et ne com-

prend pas les lettres de Tencin qui ont disparu ; elle fait néanmoins grand honneur à Benoît XIV. On savait bien qu'il fut un pape éclairé, de mœurs pures malgré les propos salés qu'il ne se permettait qu'entre Italiens et qui ne tirent pas à conséquence, mais on verra de plus ici que son esprit et son cœur étaient exclusivement occupés de ses devoirs. Dans cette volumineuse correspondance de 14 ans (1742-56) où il s'épanche tous les 8 jours en pleine liberté, il badine quelquefois, mais on ne surprend pas chez lui une seule préoccupation qui ne soit chrétienne. Il embrasse tous les besoins de l'Église, de l'Italie, de son État, les besoins temporels comme les autres, et souffre, sans jamais désespérer, quand il n'y peut pourvoir. Étranger aux intérêts de famille, de parti, il fait face à tout dans la mesure du possible. Il n'aperçoit pas très bien le progrès de l'incrédulité, mais il veille aux mœurs du clergé autant qu'à l'autorité et à l'orthodoxie de l'Église ; il contient les jansénistes, surveille les Jésuites, les missionnaires, le zèle excessif, les jalousies ; il défend de son mieux ses sujets contre le prétendant Charles Édouard qui le récompense de son appui par d'étranges indélicatesses, contre les Autrichiens et les Espagnols qui se font la guerre à ses dépens, enfin contre les souverains et les ambassadeurs qui en prennent à leur aise avec un souverain sans armée.

Au reste, l'éditeur, dans une introduction étendue, a fort bien caractérisé la *tolérance non dépourvue de fermeté* de Benoît XIV ; il a très bien jugé cette vaste correspondance extraite par lui partie des Archives des Affaires Étrangères de France, partie des Archives du Vatican. Il a dit avec raison qu'elle est moins instructive encore sur les grandes questions du temps que sur mille détails relatifs à l'État ecclésiastique. Peut-être n'en résultait-il pas la nécessité d'une publication à peu près intégrale de ces lettres ; mais, à y pratiquer des suppressions considérables, on eût privé les érudits d'une foule de particularités curieuses et utiles. Seulement deux omissions graves diminuent les services qu'on pouvait attendre de ces lettres. D'abord M. H. les a beaucoup trop sobrement commentées et à peu près uniquement avec des documents français, ce qui peut suffire quand il s'agit des luttes du pape avec nos gallicans, mais non dans la pluralité des cas, puisque d'ordinaire il s'agit d'événements qui se passent en Italie et où des Italiens aujourd'hui oubliés mais alors assez en vue sont en scène. M. H. n'est pas italianisant ; c'est bien son droit et Benoît XIV le remerciera même peut-être de la faute d'impression qui dissimule une de ses gaillardises ; il n'y a pas non plus grand mal à ce que M. H. croie, en dépit de Segneri, que la prédication en était encore en Italie à la *gesticulation ridicule, aux mots grossiers et aux images indécentes de nos moines de la Ligue.* Mais il n'en reste pas moins que le commentaire de plus de la moitié des lettres de Benoît XIV est encore à faire et que probablement la tâche ne sera

jamais achevée, précisément parce que la moitié en est faite. Secondement, M. H. nous donne un index onomastique; mais la très juste conception qu'il s'est faite de l'intérêt de cette correspondance appelait, en outre, un index analytique auquel les intelligents sommaires de sa table des matières ne sauraient en aucune façon suppléer. Les lettres de Benoît XIV fournissent quantité de détails ressortissant à des catégories très diverses dont chacune peut intéresser spécialement tel érudit. Sans doute le nombre de ces catégories est arbitraire, mais il eût fallu signaler les principales pour éviter à qui ne s'intéresse qu'à l'une ou à l'autre une course hasardeuse à travers onze cents pages. Je citerai les rivalités de communautés religieuses, les élections de généraux d'Ordres, les questions d'étiquette, les théâtres, les masques, la médecine avec mention spéciale pour la vaccine, l'administration du Comtat-Venaissin. C'est redire, en même temps, tout ce qu'enseignent ces deux gros volumes.

Charles Dejob.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 7 juin 1912.* — L'Académie procède au vote pour l'attribution du prix Gobert. Le premier prix est décerné à M. F. Brunot, pour son *Histoire de la langue française*; le second à M. P. de Vaissière, pour son livre intitulé : *Récits du temps des troubles au XVI^e siècle. De quelques assassins.*

M. F. de Mély étudie, dans les *Très riches Heures* du duc de Berry conservées au Musée Condé de Chantilly, la page représentant les signes du zodiaque dessinés sur deux corps féminins qu'Eugène Müntz jugeait inspirés de statues antiques, mais dont il n'avait pu découvrir le modèle. M. de Mély rapproche ces figures du célèbre groupe des Grâces de la Librairie du Dôme de Sienne. Deux des Grâces sur trois ont encore leurs têtes. Découpant leurs corps dans la photographie et les superposant comme ils le sont dans la peinture de Chantilly, il montre que celle-ci est une copie exacte de la partie la mieux conservée du groupe, qui était déjà connu au commencement du xv^e siècle. Ce serait là une nouvelle preuve de la présence d'artistes italiens à la cour du duc de Berry, car la technique des corps des deux femmes est complètement différente de l'idéal flamand de cette époque. — M. le comte Paul Durrieu et M. Salomon Reinach présentent quelques observations.

M. Eugène Cavaignac fait une communication sur l'organisation de l'armée spartiate d'après Xénophon. — MM. Théodore Reinach, Dieulafoy et Alfred Croiset présentent quelques observations.

Léon Dorez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 26 — 29 juin. — 1912

Theophrasti Περὶ Λέξεως libri fragmenta collegit, disposuit, prolegomenis instruxit A. Mayer. Leipzig, Teubner, 1910; LII-229 p. (*Bibl. script. gr. et rom. Teubneriana*).

Ce que M. Mayer s'est proposé, ce n'est pas seulement de recueillir et de mettre en ordre les fragments du Περὶ Λέξεως de Théophraste; ces fragments sont peu nombreux et en eux-mêmes assez peu importants. Il a voulu encore retrouver l'ensemble de la doctrine exposée dans l'ouvrage, et il l'a cherchée dans les écrits des rhéteurs grecs et latins, Cicéron, Denys d'Halicarnasse, Quintilien, Démétrius, qui ont eu entre les mains le traité original ou tout au moins des extraits. Il a donc réuni les passages qui lui ont semblé reproduire la doctrine de Théophraste, et les a disposés méthodiquement, en insérant à leur place, cela allait de soi, les fragments qui nous ont été transmis avec le nom de l'auteur. Il était nécessaire que M. M., avec cette conception de son travail, justifiât l'origine théophrastéenne des théories exposées dans les extraits qu'il a recueillis; c'est ce qu'il a fait d'une part dans la préface, où il détermine ce qui appartient à Théophraste dans la technique de chacun des auteurs qui ont pu utiliser son livre, et d'autre part dans l'annotation, où les détails sont plus amplement commentés. En outre, pour atteindre à une plus grande précision, M. M. a étendu ses recherches jusqu'aux œuvres de rhétorique antérieures à Théophraste, où celui-ci peut avoir puisé, à savoir celles d'Aristote et d'Anaximène de Lampsaque. Quant à la disposition des morceaux, elle devait observer l'ordre même du traité de Théophraste;

or cet ordre, comme le démontre brièvement M. M., ne peut faire l'objet d'un doute ; le Περὶ Λέξεως traitait successivement de quatre sujets : περὶ τριῶν λόγου χαρακτήρων, περὶ ἐκλογῆς ὀνομάτων, περὶ συνθέσεως ὀνομάτων, περὶ ἰδεῶν. C'est donc sous ces quatre titres que les extraits sont rangés. On voit que l'ouvrage de M. Mayer donne plus que son titre ne promet ; c'est plus que les fragments du Περὶ Λέξεως ; en réalité, c'est la substance même du traité que ces extraits, dans leur disposition régulière et leur suite probable, reconstituent pour le lecteur.

My.

Excerpta historica jussu imp. Constantini Porphyrogeniti confecta ediderunt U. Ph. Boissevain, C. de Boor, Th. Büttner-Wobst, vol. II pars II. *Excerpta de Virtutibus et Vitiis*, pars II, recensuit et præfatus est A. G. Roos, usus collatione codicis Peiresciani a Th. Büttner-Wobst confecta. Berlin, Weidmann, 1910 ; xvi-416 p.

On n'ignore pas que Th. Büttner-Wobst n'a pu mettre la dernière main à l'édition des *Excerpta de Virtutibus*, dont la première partie seulement parut sous son nom (1906), après sa mort. M. Roos, qui avait alors assumé la tâche d'éditeur (V. *Revue* du 27 février 1908), termina, quatre ans plus tard, le travail commencé, en publiant la seconde partie, qui contient les extraits des auteurs suivants : Hérodote, Marcellinus (Vie de Thucydide), Thucydide, Xénophon, Denys d'Halicarnasse, Polybe, Appien et Dion Cassius. Le manuscrit de Peiresc, dont la collation faite par Büttner-Wobst a été à la disposition de M. R., n'est pas le seul qui serve à établir le texte ; B.-W. avait déjà, dans la première partie (préf. p. xxix svv.), reconnu que Suidas devait être considéré comme l'équivalent d'un manuscrit ; les observations de M. R. et son appareil critique renseignent pleinement sur ce sujet. Cet appareil est disposé suivant une méthode différente de celle du premier volume, et analogue à celle que suivit M. Boissevain dans la publication du *de Sententiis*. Il est divisé en plusieurs parties : une première donne les variantes des sources, le Peirescianus et Suidas ; une seconde, les leçons des principaux manuscrits, lorsque les œuvres nous sont parvenues ; en troisième lieu on trouve les conjectures modernes les plus importantes ; enfin dans une quatrième série de notes sont signalés, le cas échéant, les changements introduits par l'excerpteur dans le texte original. La collection est maintenant complète, conformément au plan indiqué dans la préface du tome premier des *Excerpta de Legationibus* (p. viii), et tout en rendant hommage au travail et à la science de chacun des éditeurs, Boissevain, de Boor, Büttner-Wobst, ce dernier suppléé par Roos, il n'est que juste de remercier tout spécialement M. de Boor, qui a pris l'initiative de cette importante publication, et qui y a contribué pour sa large part.

My.

Sprache und Dichtung, Forschungen zur Linguistik und Literaturwissenschaft hgb. von Dr. Harry Maync und Dr. S. Singer. Tübingen, J. C. B. Mohr :

5. Heft : **Zu Notkers Anlautsgesetz**, von Dr. Israël Weinberg. 1911, 2 m.

6. Heft : **Heinrichs von Neustadt Apollonius von Tyrland und seine Quellen**. Ein Beitrag zur mittelhochdeutschen und byzantinischen Literaturgeschichte, von A. Bockhoff und S. Singer. 1911, 2,40 m.

7. Heft : **« Gottes Zukunft » von Heinrich von Neustadt**. Quellenforschungen von Martha Marti. 1911, 4 m.

La loi de Notker pourrait, si nous arrivions à en pénétrer le sens, nous éclairer sur un problème essentiel de l'ancien-haut-allemand, à savoir la valeur phonétique des sons transcrits alternativement, *b*, *d*, *g* et *p*, *t*, *k*. M. Weinberg essaye, après bien d'autres, d'interpréter cette loi. Il a pris le temps et la patience de faire des statistiques complètes, qui donnent à ses essais d'explication un solide point d'appui. Le résultat nouveau et important de ces statistiques est la preuve que, au début de la phrase, on trouve en certains écrits de Notker, — au lieu des *p*, *t*, *k* réguliers dans la plupart des œuvres — *b*, *d*, *g* après une sonore. Cette constatation a fourni à M. Weinberg un moyen de déterminer la chronologie des œuvres de Notker, celles où paraissent ces *b*, *d*, *g* étant les dernières dans l'ordre de date. Puis, elle donne de la vraisemblance à la thèse d'après laquelle la différence des *p*, *t*, *k* et des *b*, *d*, *g* serait une plus grande intensité articulatoire des premiers sons. M. W. fortifie aussi l'opinion qui veut que les *p*, *t*, *k* du début de la phrase représentent des mi-fortes, sortes de moyen terme entre les *b*, *d*, *g* et les *p*, *t*, *k* en toute autre position. La discussion n'est pas close par ces recherches : il y a aussi de l'arbitraire dans les hypothèses de M. Weinberg. Pourtant le problème est mieux posé et il semble qu'on approche de la solution.

M. Singer a publié en 1906 la première édition complète des œuvres du poète viennois Henri de Neustadt. Au cours de son travail ont surgi des questions et des difficultés dont il n'a pu donner alors la solution définitive. Avec M. Bockhoff il vient de compléter son enquête. Le but de l'étude des deux savants a été de mettre en lumière l'originalité de Henri dans son *Apollonius de Tyr*. Pour cela, il a fallu déterminer d'abord laquelle des versions de ce roman si répandu au moyen âge a servi de modèle au poète allemand, puis en quelle mesure il s'est écarté de son texte. Enfin, comme le poème de Henri contient des passages assez importants inconnus à l'*Apollonius* latin, il a été nécessaire de chercher à quels auteurs s'est adressé ici notre poète. Toutes ces études ont été faites avec attention ; toutes ont donné des résultats appréciables, même lorsque l'identification des noms géographiques ou historiques n'aboutit pas : la négative est alors une affirmation, puisqu'elle démontre que Henri en a pris à son aise avec la géographie et l'histoire.

C'est encore de Henri de Neustadt qu'il est question dans le livre de Mlle Marti. Élève peut-être, collaboratrice certainement, de

M. Singer, Mlle M. a fait également sur la *Gottes Zukunft* de Henri une étude de sources, et a mesuré l'indépendance de ce poète vis-à-vis de ses originaux. Le poème religieux et philosophique de Henri dépend surtout de l'*Anticlaudien* d'Alain de Lille, de la *Légende dorée*, de la *Vita beatae Mariae rhythmica*, du sermon (faussement attribué à saint Bernard) *De Vita et Passione Domini*, de l'homilie *De Maria Magdalena* d'Origène, et du *Compendium theologicae veritatis* d'Albert le Grand. Mais Mlle M. fait voir que le poète allemand s'est souvent livré à sa fantaisie et qu'il a marqué de sa personnalité l'œuvre mise en vers par lui.

Après ces deux livres consacrés à interpréter l'œuvre de Henri de Neustadt, il semble qu'il ne reste plus grand chose à apprendre sur les sources de l'un des *minores poetae* de l'Allemagne médiévale.

F. Piquet.

Les Huguenots en Comminges (nouvelle série). Documents inédits publiés... par l'abbé Jean Lestrade. Paris, H. Champion; Auch, L. Cocharaux, 1910-1911, 2 fasc. in-8° de xii-356 pages. (Archives historiques de la Gascogne... 2e série, fasc. 14 et 15).

En procédant au dépouillement et à l'inventaire des Archives des États de Comminges à Muret, M. l'abbé Jean Lestrade a retrouvé toute une série de documents sur les guerres religieuses du xvie siècle, qui complètent avec avantage le recueil déjà publié il y a quelques années. Il se borne à présenter les lettres, délibérations, procès-verbaux, etc. tels qu'ils sont, en les accompagnant d'une sommaire explication qui aide à les comprendre. Pour ce nouveau volume, il a eu la bonne fortune de découvrir toute une collection de pièces inédites sur Blaise de Monluc, notamment une lettre de Charles IX qui dut faire l'orgueil de ce vaillant serviteur de la monarchie. Il publie encore des correspondances des lieutenants-généraux de Guyenne Jean de la Valette, le maréchal de Matignon et le marquis de Villars. A ce propos, il remarque que ces derniers personnages sont peut-être trop relégués dans l'ombre et il souhaite de voir former un recueil de leurs ordonnances qui serait précieux pour l'histoire locale. Je suis heureux de pouvoir lui annoncer que la correspondance du maréchal de Matignon ne tardera pas à être mise au jour, autant que possible intégralement. Sans doute le fonds d'archives qui la conserve souffre de grandes lacunes ; mais les ouvrages tels que ceux de M. l'abbé Lestrade, s'ajoutant à ceux de MM. Cabié, Gébelin et autres, aideront à les combler. Il est donc très satisfaisant de voir les historiens locaux, grâce au concours que leur apportent les Sociétés savantes et les associations comme celle des Archives historiques de la Gascogne, consacrer leur temps et leur science à de tels travaux. Ils font une œuvre extrêmement utile et on doit leur en être fort reconnaissant. Les fascicules de M. l'abbé Lestrade se présentent

d'ailleurs dans les meilleures conditions ; les documents sont très correctement publiés, ils sont accompagnés de notes précieuses ; des tables chronologiques et analytiques permettent enfin de les utiliser le plus facilement du monde.

L.-H. LABANDE.

New Poems by James I of England, éd. A.-F. WESTCOTT New York, Columbia University Press, 1911, in-8°, 121 pp. 1 d. 50.

The Arcadia, premier volume des Œuvres de *Sir Philip Sidney* (éd. Albert FEUILLERAT) Cambridge, University Press, 1912, in-12, 569 pp. 4 s. 6 d.

Ces deux éditions critiques sont excellentes. La première contient les poésies inédites de Jacques Ier conservées au Musée britannique et la seconde réimprime d'après l'édition de 1590 le roman pastoral de Sidney intitulé l'*Arcadie*. On lira avec intérêt les vers suivants de Jacques Ier adressés à son ami :

O divin du Bartas, disciple d'Uranie
L'honneur de nostre temps, poëte du grand Dieu
Tes saincts vers doux-coulants pleins de douce manie
Distillés des hauts cieux volent de lieu en lieu
Comme esclairs foudroyants du grand esprit tonnant
Postillonent tonnants du levant au ponant.

Il est dommage que M. Westcott n'ait pas imprimé en appendice les lettres du roi écrites en français qui se trouvent dans le même manuscrit. Nous connaissons l'invitation qu'il adressa à du Bartas en 1587 ; il aurait été bon de publier les lettres à du Plessis-Mornay et à du Moulin. Sans doute les œuvres de Jacques Ier ont eu moins d'influence que celle de sir Philip Sidney. M. Feuillerat, le distingué professeur de l'université de Rennes, qui est connu par une étude sur Lyly, a eu la patience, pour préparer une édition définitive de l'*Arcadie*, de collationner les quatorze éditions in-folio publiées de 1593 à 1674. Grâce à la munificence de l'Université de Cambridge, les étudiants auront à leur disposition pour une somme modique le résultat de ce travail de Bénédictin. Et l'on sait que l'on retrouve des réminiscences de l'*Arcadie* dans toute la littérature anglaise du XVIIe siècle et jusque dans les pamphlets politiques de Milton.

Ch. BASTIDE.

Floris DELATTRE, **Robert Herrick, contribution à l'étude de la poésie lyrique en Angleterre au dix-septième siècle.** Paris, Alcan, 1912, in-8°, 570 pp, 12 fr.

Robert Herrick est un poète attardé du siècle d'Elisabeth qui, méconnu de son temps, oublié pendant tout le XVIIe siècle, fut découvert et mis en honneur par les romantiques. Il est l'auteur d'un recueil de vers publié en 1648 sous le titre de *Les Hespérides*. On y

trouve, comme chez la plupart des poètes de la Renaissance anglaise, mêlées à beaucoup de fatras, quelques pièces absolument exquises. Nul n'a chanté avec plus d'art et de grâce le printemps, la jeunesse, l'amour. Détail piquant : cet épicurien était prêtre de l'Église anglicane. On connaissait fort peu de chose de sa vie, car ses contemporain n'ayant su discerner son mérite, ne s'étaient guère occupés de lui. Grâce à de longues et patientes recherches dans les archives, M. Delattre a réussi à mettre de la clarté dans ces ténèbres. Après une jeunesse qu'on devine orageuse, Herrick se réfugia dans les ordres. Il fut aumônier de Buckingham, ce qui n'était pas fait pour le rendre sérieux, et alla ensuite se terrer dans une cure de campagne, où il ne cessa de regretter la capitale. Son exil se termina au bout de dix-huit ans, d'une façon inattendue : il fut chassé de son église par les puritains. Il est probable que le retour à Londres lui causa une profonde déception ; le règne des puritains succédant à la brillante époque des Stuarts, était peu propice aux poètes et, quand Charles II revint enfin en 1660, l'âge empêchait Herrick de goûter pleinement aux fêtes de la Restauration. Il retourna donc parmi ses paysans, se remit à les baptiser, les marier et les enterrer, et mourut très vieux, *clergyman* respectable et, nous voulons le croire, bien dévôt.

M. D. l'a comparé à La Fontaine. Les deux épicuriens ont en effet quelques traits communs. Mais c'est plutôt aux meilleurs de nos petits poètes du XVIIIe siècle que Herrick fait penser. Son œuvre évoque souvent l'abbé poudré et élégant, disciple d'Anacréon, et dont les vers, gaillards à l'occasion, divertissent les belles. Le sentiment de la nature est chez Herrick, M. D. l'a démontré, assez artificiel, et nos petits poètes, on commence à s'en apercevoir, savent être exquis quelquefois.

La thèse de M. D. comprend trois parties : l'homme, le poète, l'écrivain. On appréciera particulièrement dans la deuxième partie les chapitres sur les femmes et l'amour et le pittoresque féminin. C'est en chantant Julia, Anthéa, Lucia, Corinna et d'autres encore, et non pas en rimant les actions de grâces des *Noble Numbers*, pieux appendice d'un recueil peu chaste, que Herrick est vraiment original. Il excelle à peindre une chevelure trempée de rosée, une gorge que cache à peine la mousseline, une robe volant à la brise. Il ne faut pas lui demander de brosser un tableau, il ne réussit que la miniature. Inutile de chercher chez lui des éclats de passion ; païen et voluptueux, il voit dans Julie uniquement la beauté physique et les roses dont il couronne sa maîtresse, ont plus d'âme qu'elle.

Comme tous les disciples des Alexandrins, et comme les Alexandrins eux-mêmes, Herrick est un imitateur. Profondément pénétré d'Anacréon et de Théocrite, lecteur assidu d'Horace et des poètes érotiques latins, Herrick traduit, paraphrase, ou adapte ses modèles. Les poètes latins modernes ne lui sont pas moins familiers. C'est dans

leurs œuvres oubliées que le commentateur des *Hespérides* ira donc chercher l'une des « sources » du poète anglais. Cette partie de sa tâche, M. D. s'en est acquitté avec beaucoup de conscience. Il n'a pas moins bien étudié le style et la versification de son auteur. Le livre se complète par des appendices — pièces inédites et bibliographie — un index analytique et la reproduction en photogravure de l'unique portrait de Herrick. Les nombreuses pièces de Herrick qui ont été citées, sont traduites en une prose rythmée d'un effet très heureux.

En résumé, la thèse de M. Delattre est un excellent travail où l'auteur a su se monter érudit sagace autant qu'artiste délicat. Aussi la Sorbonne lui a-t-elle accordé sa plus haute récompense [1].

Ch. Bastide.

A. Vulliod, **La Femme Docteur. Mme Gottsched et son modèle français Bougeant ou Jansénisme et Piétisme.** Paris, Fontemoing, 1912. In-8°, 323 p.

M. Vulliod a consacré sa petite ou seconde thèse de doctorat à la traduction (*Die Pietisterei im Fischbeinrocke oder die doctormässige Frau*) que fit Mme Gottsched d'une pièce du Père Bougeant, *La femme docteur ou la théologie tombée en quenouille*.

Il donne le texte français et la traduction allemande sur deux pages, en regard l'une de l'autre, et il annote texte et traduction. Les notes de la traduction sont justes, instructives, et prouvent, non seulement une profonde connaissance de la langue et de l'époque, mais une grande finesse d'esprit et de goût [2]. M. V. ne manque pas de relever les platitudes et les pauvretés de cette traduction.

---

1. Peu de remarques de détail : P. 101, l' « homme de Mr. Dell », plutôt le « domestique » (man); p. 137, la citation de Selden n'est pas une épigramme, c'est une simple allusion à la théorie du contrat; p. 356, n'y a-t-il pas une faute d'impression dans la phrase : « l'élan enthousiaste plutôt », dont la construction paraît bizarre ? — Ajouter à la bibliographie R. T. Kerlin, *Theocritus in English Literature* (thèse de Yale, 1910); s'il ne fournit que de maigres renseignements sur Herrick imitateur de Théocrite, il cite en revanche l'ode à Herrick publiée en 1884 par le poète américain Clinton Scollard. — Le livre était probablement déjà sous presse quand a paru le petit volume de Ch. J. Sembower sur Charles Cotton, l'ami de Herrick. — P. 549, ajouter *English Extracts*, Paris (Laisney), 1892 : Blossoms; Lugné-Philipon, *New English Reciter*, 1907 : Fair Daffodils.

2. P. 103 *Mucker*, pour signifier « sournois » puis « faux dévot », a passé d'abord, non par le sens de « grondeur, bourru », mais par le sens de « grondeur, boudeur » — p. 108 « la Constitution », c'est ici qu'il fallait mettre la note de la p. 110 et dire que ce mot désigne partout la Bulle Unigenitus — p. 118 il fallait remarquer que les barbiers, les « fraters » se tenaient pour un peu médecins — p. 129 *ich verstehe mich wohl* n'est pas un « évident gallicisme » — p. 131 on oublie de noter que Mme Gottsched traduit « curateur » par *Gevollmächtigter* (elle entend évidemment « qui a une procuration », cf. p. 213 et 291) et qu'elle eût mieux fait de traduire par *Curator*, *Pfleger* ou *Rechtsbeistand* — p. 133 et 315 Mme Gottsched traduit « brouillons » par *Schmieralien*, qui signifierait ici, d'après M. V., des mauvais écrits, des bousillages ennuyeux et pédantesques; il fallait dire qu'elle a pris le mot « brouillon » au sens de *Concept*, et, par suite, de

On lui reprochera toutefois de n'avoir pas ramassé, condensé toutes ces notes et de n'avoir pas, dans son introduction, résumé et précisé en quelques lignes les défauts qu'il reproche à Mme Gottsched dans son commentaire : par exemple, qu'elle ne rend pas la vivacité pittoresque et l'agrément de certaines expressions ; qu'elle efface des métaphores et atténue des locutions (ne traduit-elle pas « j'ai de furieux soupçons » par « il est très vraisemblable? »; qu'elle outre maintes choses et prête une singulière violence aux exclamations et aux apostrophes des personnages ; qu'elle fait, par instants, des additions maladroites ; qu'à d'autres instants, elle abrège et supprime — et il me semble, ce que M. V. n'a pas noté, que la fin de la pièce offre des traces très visibles de fatigue et de laisser aller : évidemment Mme Gottsched est lasse, elle brusque et écourte.

L'introduction se lit avec profit. M. V. nous trace le portrait de Mme Gottsched d'après les lettres d'Adelgonde Kulmus à Mme de Runkel ; il apprécie très bien son caractère, son esprit avisé, ingénieux, pénétrant ; il montre qu'elle était mesurée et sage et que, par suite, elle détesta les piétistes comme elle détestait les athées ; il conjecture avec raison qu'elle avait de secrets griefs contre les faux dévots et les tartufes.

Geschmiere, tandis qu'il signifie, comme plus loin, *Wirrkopf* ou *Störefried* (cf. p. 142 « prêtres brouillons » rendu au reste par *Pietisten* et p. 314) — p. 137 une note n'était peut-être pas inutile au mot *eifrig* qui traduit « emporté », et il fallait dire que Mme Gottsched a traduit inexactement « méditer et savourer » par *geniessen* — p. 155 noter que « faisant quelques pas avec action » n'est pas rendu par *ganz erschrocken* (de même p. 161 « assez bien apparenté », *hat ganz hübsche Freunde*) — p. 211, Mme Gottsched traduit « malin » par *leichtfertig*, qui, ici, a le sens de « prompt, vif, alerte », et non, comme dit M. V. d' « espiègle » — p. 213 *Schrift* n'est pas du tout « imprécis »; le mot signifiait alors convention, acte, et il était synonyme de *Contract* — *id. Meinung* avait alors le sens d' « intention » — p. 215 il y a peut-être « faux sens d'expression » lorsque Mme Gottsched traduit « charitable » par *gewissenhaft*, mais le mot n'est pas mal, et il veut dire que Dorise à qui sa sœur a défendu de penser à Eraste, observe cette défense avec scrupule et bonne foi. — P. 217, note 4, cette note sur le mot *Gottseligkeit* aurait dû figurer plus haut p. 211 où le mot est déjà employé — p. 218-219 Mme Gottsched n'a pas traduit le mot expressif « dédommagez-vous » (non plus p. 224 que la phrase « éclaircir vos frivoles soupçons ») — p. 227 noter que « incessamment » est mal traduit par *noch heute* et donner un bon point à Mme Gottsched pour avoir rendu « mis en poudre » par *unter die Banck disputirt* — p. 277 M. V. trouve que *arm und von schlechten Leuten* qui traduit « sans bien et sans famille » est une outrance d'expression ; cette traduction nous semble, au contraire, exacte (littéralement « pauvre et issu de petites gens » et c'est ainsi que Mme Gottsched traduit plus loin, p. 296 « a de la naissance et du bien » par *ist reich und von gutem Hause*) — p. 279 pourquoi ne pas noter « mérite » rendu inexactement par *Gottesfurcht* (et cependant traduit plus loin p. 287 par *Verdienste*)? — p. 287 noter dans cette page que la traductrice a oublié la fin de la phrase, non seulement dans la deuxième tirade de Cléante, mais dans la première (« Vous l'obstinerez, etc. ») » — p. 313 peut-être fallait-il blâmer *Einsicht* au sens de « Rücksicht », considération.

On comprend donc qu'elle ait traduit la comédie satirique du Père Bougeant parue à Lyon en 1730. M. V. fait voir que la *Femme docteur* réunissait aux yeux de Gottsched et de sa femme, de celle que le professeur appelait son adroite amie, *die geschickte Freundin*, les conditions qu'exigeait, selon les deux époux, la comédie allemande, cette comédie qu'ils voulaient acclimater à Leipzig.

La pièce leur offrait, en outre, un intérêt spécial. Gottsched avait pris nettement parti pour Wolf contre le piétisme. Au lieu de peindre, comme Bougeant, le milieu janséniste, le traducteur allemand ne pouvait-il représenter les *Collegia pietatis*, les confréries des piétistes allemands, des disciples de Spener et de Francke? Ces *Sonderlinge*, ces étranges, ces singuliers personnages (et non, comme traduit M. V., ces fantasques) ne se ressemblaient-ils pas, qu'ils fussent à Paris ou en Allemagne?

Mme Gottsched traduisit donc en 1735 et, sans se nommer, publia en 1736, à Leipzig — non à Rostock, comme porte le titre de l'ouvrage — la pièce du P. Bougeant. La traduction était, ainsi que le prouve M. V., destinée à être lue, non à être jouée, et M. V. insiste avec beaucoup de compétence sur les procédés de Mme Gottsched et de son mari. Gottsched recommandait dans la traduction le *Zurichten*. — M. V. dit « l'assaisonnement », mais je crois qu'il vaut mieux dire « l'apprêt, la préparation, l'accommodement ». Il fallait, selon Gottsched, préparer, apprêter, accommoder à l'allemande les pièces étrangères, substituer des noms propres nationaux aux noms propres exotiques, mettre la scène en Allemagne au lieu de la laisser en France ou en Angleterre, transposer ainsi l'œuvre et lui donner l'air et l'allure d'un produit indigène, original, né sur le sol germanique.

Aussi Mme Gottsched dit-elle qu'elle veut appliquer à la situation de l'Allemagne l'affabulation de l'auteur français. Elle transporte la scène de Paris à Königsberg. Elle germanise les noms de personnes et les noms d'endroits; elle trouve des équivalents allemands aux titres des ouvrages français et aux termes qui font allusion à des cabales et à des points de doctrine. Géronte et sa femme Lucrèce deviennent M. Glaubeleicht et Mme Glaubeleichtin; Dorimène, Bélise et Mlle Baudichon la quêteuse, Frau Zankenheim, Frau Seufzer et Frau Bettelsack. L'officier Cléante devient le colonel Wackermann; Bertaudin, le magister Scheinfromm; La Bertaudinière, M. de Muckersdorff; Eraste, Liebmann [1]; Gilotin le colporteur, Jacob; la mère Sainte-Sibille, Frau Plappegern; l'abbé Brutal, Herr Ungestüm, etc.

Ces transpositions sont toutefois l'unique mérite de Mme Gottsched. On a fait grand fracas de l'épisode de Mme Ehrlich ou, comme dit

1. Liebmann manque à la table des acteurs.

M. V., de Mme Loyal [1] que Mme Gottsched a substituée à Mme d'Harpignac la plaideuse, de Mme Loyal, cette femme du peuple qui s'exprime en dialecte populaire. Voilà, a-t-on dit avec admiration, la langue qu'on parle encore à Königsberg sur le Pont-aux-Poissons et à Danzig sur le marché aux choux ! Le morceau a été jugé savoureux et la figure de Mme Loyal regardée presque comme un chef-d'œuvre. Nous sommes d'avis, avec M. V., que Mme d'Harpignac avait son importance dans la pièce et qu'elle précisait le rôle de Frondebulle et de Braillardin. Mais Mme Loyal est grossière, triviale; elle parle trop longuement, et la querelle qu'elle fait à Scheinfromm nous distrait et nous éloigne de l'action.

Au reste cette appropriation, si piquante et curieuse qu'elle soit parfois, est, ainsi que s'exprime très bien M. V., un travestissement, une déviation. Mme Gottsched amalgame le jansénisme et le piétisme et tient l'un et l'autre pour des « nouveautés », des « rêveries », des « fantaisies mystiques ». Elle croit que les jansénistes sont des faux dévots comme le Bertaudin du Père Bougeant et que les piétistes sont ou des fourbes ou des dupes. Elle n'a pas su dépeindre le piétisme comme Bougeant a su dépeindre le jansénisme, avec finesse, en usant de nuances et de réserves. Elle n'a pas vu que le jansénisme pouvait s'allier à des mœurs frivoles et que le piétisme est, en revanche, tout rigorisme.

Bref, Mme Gottsched n'a pas donné dans sa traduction, comme a dit Schlenther, une « preuve de talent ». Elle n'a pas, selon une autre expression de Schlenther, « innové avec bonheur » ni « utilisé une forme étrangère pour y verser un contenu national » ni « établi, par delà Bougeant, un plus étroit contact avec Molière ». Elle n'a pas, comme prétend Waniek, tracé « une image de la vie humaine » et déployé « une force d'intuition et de création vraiment poétique ». Elle n'a pas, comme écrivait récemment Buchwald, « en se rattachant par un faible lien à une satire française, dirigé une attaque aussi spirituelle que courageuse contre la fausse dévotion des sectaires de Halle ». Quelles exagérations !

Elle aurait dû traduire Bougeant et non pas tenter de l'adapter. Comment rendre l'original par d'exactes et authentiques équivalences ? Comment « accommoder » Königsberg à Paris, et la vie de la Prusse royale à celle de la Régence ? Comment dérouler un tableau des mœurs allemandes en le calquant sur un tableau des mœurs parisiennes ? Mme Gottsched, comme dit M. Vulliod à la fin de son introduction si sagace, si soignée et si solide, Mme Gottsched voulut garder l'édifice dont elle ne connaissait qu'imparfaitement et le plan

1. Je dis Mme Loyal et non, comme M. V., Mme Loyale; il s'agit de traduire Frau Ehrlichin ; or, cette dame est la femme de M. Ehrlich, et, comme nous traduirons Ehrlich par Loyal, la femme de M. Loyal s'appellera Loyal et non Loyale,

et le détail ; elle se contenta d'appliquer à cette construction une façade hétéroclite et elle crut, la pauvre ! nous donner le change par un placage superficiel de corniches et de trumeaux [1].

A. CHUQUET.

Chronologie des archevêques, évêques et abbés de l'ancienne province ecclésiastique d'Auch et des diocèses de Condom et de Lombez (1300-1801), publiée... par l'abbé A. CLERGEAC,... Paris, H. Champion ; Auch, L. Cocharaux, 1912. In-8° de XIX-214 pages. (Archives historiques de la Gascogne... 2e série, fascicule 16.)

Voici un des ouvrages qui rendront certainement le plus de services aux historiens ayant à s'occuper de la Gascogne ou de prélats de cette région. On sait, pour peu que l'on ait consulté la *Gallia christiana*, combien sont défectueuses les anciennes chronologies et combien il est parfois difficile d'arriver à la vérité. Toute une recherche fastidieuse est maintenant épargnée par M. l'abbé Clergeac. Il a fait commencer ses listes au début du XIVe siècle, car c'est à partir de cette époque que le pape se réserve de plus en plus la nomination des évêques et des abbés. C'est par conséquent dans les archives du Vatican, les recueils de bulles, les livres des obligations et paiements, les registres des actes consistoriaux, les livres de comptes et de quittances, qu'il a fallu principalement puiser les éléments de la chronologie nouvelle. M. l'abbé Clergeac n'y a pas manqué ; il a complété son information avec les archives locales, les documents conservés à la Bibliothèque nationale et les publications des divers érudits. On peut dire que maintenant les listes de prélats pour les évêchés et abbayes de la Gascogne sont établies d'une façon définitive.

Une bonne table alphabétique complète le volume et permet de retrouver facilement non seulement les noms des personnages cités, mais encore les localités dont il a été question. L'ordre est bien établi, mais pourquoi, puisque, avec toute raison, l'auteur a classé dans la lettre *L* les noms composés avec *Le*, *La*, *Les*, a-t-il mis dans le *G* le nom de *La Garde*, dans le *T* ceux de *La Tour*, etc. ? Pourquoi n'a-t-il pas appliqué la même règle pour les mots composés avec *Du* ?

L.-H. LABANDE.

Karl MUTHESIUS, **Gœthe und Karl Alexander**, Weimar, Böhlau, 1910. In-8°, VI et 116 p. 2 fr. 50.

Ce livre de M. Muthesius sur Gœthe et Charles-Alexandre, grand-duc de Weimar, est plein de détails intéressants et il offre une lecture agréable. On voit d'abord Charles-Alexandre « salué par le génie », élevé par Soret « sous les yeux du poète », avec les petits-fils de

1. A noter encore, dans cette introduction, l'éloge des qualités du P. Bougeant ; sa pièce offre des traits tout à fait dignes de Marivaux, et notamment le portrait de cette Angélique si fine et qui mêle si joliment l'ironie à l'émotion.

Gœthe, Wolfgang et Walther, et, à l'âge de quatorze ans, s'inclinant avec respect devant le grand écrivain à son lit de mort. Puis, Charles-Alexandre répand autour de lui le culte de Gœthe, et sa vie est, comme dit M. Muthesius, une vie dans l'esprit de Gœthe, *in Gœthes Geiste*. Il veut organiser une fondation Gœthe, une *Gœthe-Stiftung*, et c'est Liszt qui recommande et prône l'entreprise dans une brochure en français : *De la fondation Gœthe à Weimar* : la fondation aura à Weimar un édifice magnifique ; elle couronnera des œuvres qui seront sa propriété, des œuvres de littérature, de peinture, de sculpture et de musique, chaque art à son tour, et ce sera, comme au temps des jeux olympiques, pour les écrivains et les artistes, une brillante occasion de se faire connaître. La fondation, comme on sait, ne devait se réaliser que de nos jours. Ce fut encore Charles-Alexandre qui fit élever le monument Gœthe-Schiller. L'inauguration eut lieu le 3 septembre 1857, le jour anniversaire de la naissance de Charles-Auguste. La maison princière de Weimar avait souscrit pour 6.700 thalers ; Napoléon III et deux princes français donnèrent 2.600 francs ; et on recueillit à Milan 44 thalers, et à Berlin... un thaler.

A. Chuquet.

Lauvrière, **Edgar Poe,** Paris, Bloud, 1912. In-8°, 250 p. 2 fr. 50.

La collection « Ecrivains étrangers » publiée par la maison Bloud, s'enrichit rapidement. Le dernier volume paru est une biographie d'Edgar Poe. M. Lauvrière, déjà connu par une thèse sur le même auteur, était tout désigné pour se charger de ce travail. Malgré ses dimensions réduites, ce petit livre contient une biographie très complète. Inutile d'ajouter que c'est une biographie écrite au point de vue pathologique. M. Lauvrière n'a point jugé à propos de modifier les conclusions de sa thèse, mais il a très consciencieusement ajouté à la vie du poète certains détails que les critiques américains ont récemment révélés. On retrouvera d'autre part les qualités de style et de composition qu'on a pu apprécier en lisant le volume de M. Lauvrière sur Alfred de Vigny.

Ch. B.

A. Regnard, **Histoire de l'Angleterre depuis 1875 jusqu'à l'avènement de Georges V**. Paris, Alcan. (Bibliothèque utile). In-18, 192 p. 0 fr, 60.

Ce manuel d'histoire contemporaine de l'Angleterre, et dont nous avons sous les yeux la deuxième édition, rendra beaucoup de services. C'est un exposé clair, succinct et impartial. Peu de remarques à faire : p. 145, la vaccine n'est plus obligatoire en Angleterre ; p. 147, le paragraphe sur le bill d'éducation de 1870 est rédigé de façon à faire croire que la loi est encore en vigueur, d'ailleurs la loi de 1902 n'est pas mentionnée ; p. 158, le rôle du « grand jury » est mal défini, rien n'est dit des « jurys spéciaux ». Ce ne sont là que des vétilles.

Ch. B.

J. J. JUSSERAND, **What to expect of Shakespeare**, London, Frowde. In-8°, 24 pp.

Rien de plus intéressant que cette conférence faite par M. Jusserand devant la *British Academy*. C'est une vigoureuse synthèse de ce que nous savons de la vie de Shakespeare, de ses idées, de ses ambitions. Ce qu'on retire de son œuvre à laquelle il a si peu pensé lui-même, c'est le profit que procure la fréquentation des plus grands artistes. Dans son expression la plus haute, l'art se confond avec la morale. Un drame shakespearien ne remue pas seulement les spectateurs, il doit les rendre meilleurs, car il est un effort vers un idéal. M. Jusserand inaugure de la façon la plus heureuse la série des conférences sur Shakespeare que la *British Academy* se propose de demander chaque année aux critiques les plus éminents.

Ch. B.

Alfred STERN, **Geschichte Europas von 1830 bis 1848.** T. II et III, Stuttgart et Berlin, Cotta, 1911, in-8°, 456 et 640 p., 9 mk. et 12 mk. 50.

Ces deux volumes complètent la seconde partie de la Grande *Histoire de l'Europe de 1815 à 1871* entreprise par M. Stern, (le t. Ier a paru en 1905). La valeur de cet important travail tient surtout aux recherches étendues de l'auteur; M. St. ne s'est pas contenté de résumer les travaux historiques parus, ni même de mettre en œuvre les documents publiés; il a visité de nombreux dépôts d'archives; à Berlin, Vienne, Francfort, Cassel, Copenhague, Berne, Florence, etc., il a parcouru les correspondances diplomatiques et il en a fait usage, non seulement pour le récit des négociations, mais pour l'histoire politique intérieure et même, à l'occasion, pour l'histoire économique des divers états. On regrettera qu'il n'ait rien cherché, ou rien pu voir à Londres ni à Pétersbourg, notamment pour l'étude de l' « entente cordiale » et des relations anglo-russes en 1839-40. Il n'est pas moins vrai que les textes très nombreux cités par M. St., apportent une assez grande quantité de détails nouveaux (p. ex. sur le mouvement carliste et la révolution de la Granja) et beaucoup de témoignages décisifs sur des points controversés (p. ex. l'histoire du mariage du duc d'Orléans avec la princesse Hélène de Mecklembourg, le rapprochement franco-autrichien de 1847 à propos de la Suisse, etc.).

Tout en laissant la première place au récit des événements politiques et militaires, comme il est naturel dans une histoire de l'Europe — qui n'est pas l'histoire des états européens — M. St. n'a négligé ni l'histoire économique, ni l'histoire sociale, ni même l'histoire littéraire, dans la mesure où les écrivains ont agi sur le développement des doctrines politiques et la conduite des gouvernements, Ainsi la Jeune Allemagne de 1830-1840, le mouvement néo-catholique, le chartisme anglais, la renaissance de la Hongrie et des

peuples slaves, le « régime Nicolas » en Russie sont étudiés dans leurs traits essentiels et parfois dans leurs détails les plus caractéristiques. L'ouvrage de M. St. représente des lectures immenses et un travail souvent très délicat de critique et de mise au point. Il y a, forcément, quelques lacunes d'information, quelques détails contestables (p. ex. sur la Révolution de février), mais on n'en trouve pas qui fassent tache.

D'une façon générale, ces volumes sont très supérieurs à tous les récits généraux qui ont paru jusqu'ici; pour le règne de Louis-Philippe en particulier, M. St. a plus d'une fois l'occasion de compléter ou de corriger Hillebrand et M. Thureau-Dangin, bien qu'il renvoie souvent, avec raison, à leurs ouvrages.

Le lecteur français s'intéressera spécialement aux témoignages de la politique personnelle du roi Louis-Philippe; on y voit à merveille combien, dès 1834, il évolue rapidement du libéralisme apparent des premières années au système conservateur et répressif de Metternich, sans gagner pour cela les bonnes grâces du chancelier autrichien, ni surtout celles du tsar, qui parla toujours du roi des Français en termes méprisants, et même grossiers (II, 273, le mariage du duc d'Orléans est qualifié de « cochonnerie » par Nicolas Ier). On a cependant l'impression que dans ces conversations avec les diplomates étrangers, où il se montrait singulièrement rétrograde, Louis-Philippe était peut-être plus soucieux de désarmer des méfiances persistantes que d'exprimer ses préférences secrètes. C'est le seul point où la critique, par ailleurs très avertie de l'auteur, semble quelquefois en défaut. Le plus souvent, M. St., fidèle à la méthode de Ranke, dont il est l'élève, s'abstient de juger, et laisse parler les faits. Si ses préférences apparaissent parfois, c'est lorsque le patriotisme allemand est en jeu, par exemple à propos du mouvement francophobe de 1840, et ce n'est jamais qu'en termes très modérés, avec des arguments à l'appui (II, 413-414).

L'ouvrage contient, en appendice, des documents justificatifs, notamment des rapports de diplomates français, Bois-le-Comte et Bombelles, un intéressant témoignage du rôle joué, dans les évènements de Naples en 1848, par un ancien fonctionnaire français, Dupont, et plusieurs mémoires ou lettres de Metternich non publiés dans le recueil imprimé par son fils, et relatifs surtout aux affaires d'Orient en 1846-47 et aux vues de la Russie sur Constantinople.

R. G.

Étienne Dupont. **Le Mont Saint-Michel inconnu**, d'après des documents inédits. Paris, Perrin et Cie, 1912. In-8e de 326 pages.

Est-il bien si inconnu que l'auteur veut bien le dire, le Mont Saint-Michel dont parle M. Étienne Dupont? Certes, celui-ci a étudié, à pro-

pos de la célèbre abbaye, les questions les plus diverses, depuis les œuvres littéraires composées au Mont, depuis les manuscrits copiés par les moines, jusqu'aux hôtelleries accueillant les visiteurs et pélerins; il nous a parlé des miracles opérés dans l'abbaye et des cloches, des guerres contre les Anglais et des prisonniers qui vécurent dans les célèbres cachots du Mont, des donations consenties aux religieux en Angleterre par Guillaume le Conquérant et de leurs relations désagréables avec Madame de Chartière, femme d'un gouverneur au XVIIe siècle, etc. Le récit se lit fort agréablement, mais combien en est mince la trame! Comme les recherches vraiment originales de l'auteur ont été peu étendues! On pourrait presque avancer qu'il n'a prétendu qu'écrire un recueil d'anecdotes historiques présenté sous une forme aimable. Un petit fait révélé par un chroniqueur, comme par exemple le séjour au Mont Saint-Michel de Tiphaine Raguenet, femme de Bertrand du Guesclin, lui donne l'occasion d'écrire un chapitre sur l'astrologie pratiquée par les religieux. Il ne peut se baser que sur la présence de quelques rares manuscrits dans la bibliothèque du Mont, et encore cela ne signifie pas grand'chose, puisque de tels livres se trouvaient partout au moyen âge. N'importe, M. Étienne Dupont a bâti son chapitre tant bien que mal. Il n'a du reste fait que répéter ce que l'on avait déjà dit, avec plus ou moins de vérité, sur la première femme de du Guesclin, et l'on peut se demander où furent ici ses documents inédits. On pourrait en dire autant pour d'autres pages, et l'auteur lui-même s'en est bien rendu compte, puisque dans une note de sa préface il annonce que son livre n'apprendra rien, sans doute, « à une douzaine de michéliens très érudits »; mais, ajoute-t-il, « ce n'est pas à eux que ce volume s'adresse ». A la bonne heure, nous voici avertis. Ne cherchons donc pas ici un recueil de documents et une étude historique approfondie, contentons-nous de respirer avec plaisir le parfum de ce « bouquet de fleurettes », que M. E. Dupont a « déposé en hommage filial au pied de la célèbre montagne ».

L.-H. LABANDE.

Eugène POTTET. **Histoire de Saint-Lazare (1122-1912).** Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1912. In-16 de XI-340 pages.

M. Eugène Pottet a étudié la maison de Saint-Lazare de Paris beaucoup moins en historien qu'en fonctionnaire de la Préfecture de police. Ce n'est pas tant le passé qui l'intéresse que le présent; de toutes les personnes qui ont vécu depuis le XIIe siècle dans les bâtiments de Saint-Lazare, c'est la population actuelle qu'il connaît le mieux. Il aurait d'ailleurs pu fort bien supprimer de son livre la partie historique et se contenter de considérer Saint-Lazare comme maison d'arrêt et de correction ou infirmerie spéciale. Les pages qui concernent les lépreux et les missionnaires à Saint-Lazare ne sont

pas seulement extrêmement réduites; bien qu'elles aient été inspirées par quelques monographies particulières, désignées d'une façon insuffisante (il est évident que M. Pottet n'était pas préparé à écrire des livres historiques), elles sont encore mal composées et présentées sans ordre. L'auteur a deux chapitres sur Saint-Lazare pendant la Révolution et la Commune de Paris, mais comme son livre ne suit pas un plan régulier, il les a intercalés, le premier entre le chapitre sur le régime pénitentiaire et les réformes projetées et celui qui est relatif aux détenues de droit commun, le second entre ceux qui concernent la règlementation de la prostitution et les critiques adressées par la presse au Saint-Lazare de nos jours. On voit combien tout cela est défectueux. M. Eugène Pottet a également consacré quelques pages à la biographie des prisonniers les plus célèbres de Saint-Lazare sous la Révolution, mais elles paraissent plutôt empruntées à des dictionnaires comme le Larousse que rédigées d'après des recherches personnelles. Il faut faire exception pour les documents sur Fouquier-Tinville, extraits des Archives nationales qui sont intercalés en hors d'œuvre. Si le côté historique est faible, la partie que j'appellerai administrative du livre de M. Pottet est plus sérieusement documentée et rendra plus de services, mais quel dommage qu'elle ne soit pas présentée avec un plus grand souci de la composition !

L.-H. Labande.

Le fils de Laclos, carnets de marche du commandant Choderlos de Laclos (an XIV-1814), publiés avec une préface et des notes par Louis de Chauvigny. Paris, Fontemoing, 1912. In-8°, 254 p., 5 francs.

Ces carnets de marche méritaient d'être publiés, et le volume qui les reproduit est très joliment exécuté, orné de douze gravures hors texte en noir et en couleur — à signaler et à louer le pastel de Laclos, les deux pastels de M^me de Laclos (Soulange Duperré) et la miniature de M^me Pourrat.

Etienne de Laclos, l'auteur de ces Carnets, fils du célèbre Laclos et de Soulange Duperré, a fait les campagnes de 1805 et de 1806 en Allemagne et celles de 1809 à 1812 en Espagne et en Portugal et il était chef de bataillon adjoint à l'état-major général du 6e corps d'armée lorsqu'il mourut, frappé d'une balle à la tête, le 18 mars 1814, à Berry-au-Bac. Il y a de tout dans ses carnets : une prière très belle et vraiment admirable composée par la femme du général Beaumont pour ses fils qui sont à l'armée, une chanson de cavaliers assez leste, des visites aux filles — que j'aurais supprimées « sans vergogne » tout comme Etienne de Laclos les raconte — des listes de mots allemands et polonais que le jeune Laclos apprenait par cœur, etc. Ce sont, en somme, de simples notes destinées à servir plus tard de *memento*. Quelquefois pourtant l'officier entre dans le détail. Il dépeint Napo-

léon et décrit Berlin, Postdam, Danzig. Il consacre quelques pages à l'entrevue de Tilsit, et on conçoit qu'il n'aurait pas donné à ce moment sa place pour dix louis, car il voit la garde russe qui fait « la cérémonie la plus extraordinaire » pour relever les postes; il voit le camp des Kalmouks, « farouches, barbares, hideux »; il voit Alexandre, grand et bel homme à la figure distinguée qui « doit faire le bonheur de ses sujets », le grand-duc Constantin qui paraît vif et emporté, le roi de Prusse qui a l'air contrit. Et quel cri touchant échappe à Laclos le 28 juin 1807 (cp. p. 118) : « O bienfaisante paix! Viens, terminer les maux de ces innocents et paisibles habitants que la guerre a affreusement lésés. Moi, jeune militaire, j'ai longtemps désiré que la guerre se prolongeât pour obtenir de l'avancement dans ma carrière; mais hélas! je ne puis plus longtemps désirer ce qui fait le malheur de millions d'âmes. »

L'éditeur, M. L. de Chauvigny, a joint à ces carnets une correspondance qui renferme, entre autres pièces intéressantes, trois lettres de Marmont et plusieurs lettres de Mme Pourrat à Mme de Laclos.

Il annote parfois les carnets et il donne sur nombre de personnages des notices complètes qu'il a tirées des archives. Toutefois, il aurait dû identifier avec plus de soin les noms de lieux; quelques-uns ont été restitués; beaucoup sont estropiés[1].

Sa préface, d'un style vif et alerte, pittoresque et imagé, se lit avec agrément et profit. On y remarquera ce que M. de Ch. nous raconte des débuts d'Étienne de Laclos qui fut protégé par Alquier et par Marmont. Quel roman y a-t-il sous certaines lettres d'Alquier? Évidemment, Alquier a aimé Mme de Laclos. Il invite Soulange Duperré, après la mort de son mari, à venir le rejoindre en Italie : « Ah! Soulange, si je pouvais passer ma vie avec vous! », et M. de Ch. ajoute qu'il y eut sans doute en Italie, entre Alquier et Laclos, « un drame intime. »

Nous ne sommes pas d'accord avec M. de Ch. lorsqu'il qualifie le général Beaumont de « fameux maître » — Beaumont ne fut pas un

1. L'erratum de ces noms serait trop long et nous le tenons à la disposition de l'éditeur Voici seulement quelques observations sur d'autres points. P. 39-40 il fallait écrire Wintzingerode et non *Vinsingorod* et ajouter que ce personnage n'était pas « commandant en chef ». — P. 52 lire Baraguey et non *Baraguay*. — P. 64 Belliard n'était pas « chef d'état-major de Dumouriez ». — P. 95 lire (dans la note sur Marulaz) Zeiskam et non *Zieskamm*. — P. 137 l'expression « diligence d'eau » qui semble étonner l'éditeur, était alors usitée. — P. 151 il fallait mettre en note que Laclos se trompe en écrivant « le général Wallenstein-Tilly », puisqu'il y a un général Wallenstein et un général Tilly, et, par suite, imprimer à la table (où il faut lire p. 151 et non pas p. 163), non pas *Wallenstein-Tilly*, mais Wallenstein, quitte à mentionner plus haut Tilly, entre Thévenot et Tinel. — P. 187 (et table), lire Canuel et non *Cannel*). — P. 193 (et table) lire Monnier et non *Mounier* et ajouter, pour plus de clarté, que cela se passait à Ancône. — P. 219, 221 et table, lire, non pas *Ramon*, mais Ramond. — Table, lire, non *Xaxier, p. 230*, mais Xavier, p. 231.

grand cavalier, un « magister equitum » et son rôle an 1796 ne lui fait pas honneur. Nous croyons aussi que M. de Ch. exagère un peu quand il dit que Laclos fils connut Oudinot et Murat, qu'une certaine faveur s'attachait à ce nom, que tous ces hommes qu'il approcha « apercevaient derrière lui comme une ombre plus grande qu'eux », ou bien quand il retrouve dans les notes du fils « une certaine parenté d'esprit avec le père », ou bien quand il juge que Marmont n'eut jamais plus de talent qu'en 1814 [1].

Mais nous approuvons M. de Ch. lorsqu'il s'élève contre la réputation d'immoralité faite à Laclos. Le livre de cet homme qui ne fut peut-être pas aussi « Valmont » qu'on l'a dit, est, selon M. de Ch., à peine plus perfide que les *Mensonges* de Bourget, et Laclos n'a pas été « l'homme noir » que représente Michelet, ni aussi diabolique qu'on se le figure d'ordinaire. M. de Chauvigny nous le montre éducateur, stimulant son fils moins par des sévérités que par « une lettre de change tirée sur son cœur », cherchant avant tout à lui donner « santé, probité et quelque instruction », lui proposant Franklin pour modèle et regrettant que, sous la Révolution et à cause de la Révolution, son enfant n'ait pas « assis ses connaissances premières sur des bases suffisantes », grondant Étienne qui fait des dettes et les payant sur le champ parce qu'il y a là une question de principe « avec laquelle il est impossible à un honnête homme de transiger ».

Terminons par ce mot de Laclos que cite M. de Chauvigny. « Mon fils, dit un jour Laclos, désire souvent m'avoir écrit ; mais il préfère toujours aller courir ou s'amuser à l'action de m'écrire. C'est le sujet des reproches qu'on peut faire à tant de gens : tous désirent savoir et très peu désirent apprendre ».

A. Chuquet.

— M. Güttler a publié une deuxième édition des *Méditations métaphysiques* de Descartes (*Meditationes de prima philosophia*. Avec une Introduction historique, des notes et un portrait. Beck, Münich, 1912, xii-269 p. 5 M.), d'après la deuxième impression d'Amsterdam et la première traduction française. Le texte de la deuxième édition, parue chez Henry Le Gras en 1661, figure en regard de l'original latin, avec ses préfaces, son appendice et la confrontation des 4 traductions de la 1re Méditation et de l'appendice. Rappelons que la première édition

1. Que l'éditeur me pardonne l'observation suivante. Il dit p. 30 : « Tels étaient les aînés qui, suivant l'expression un peu emphatique du colonel Boudin, du 144e, mandaient à Laclos qu'il était de leur choix ». Il s'agit d'une lettre que Boudin écrit à Laclos fils en avril 1813. Or, les « aînés » que cite l'éditeur, Marulaz, Maupetit, Ludot, Clément, alors tous généraux, ne mandent rien à Laclos, et pour cause, puisqu'ils n'appartiennent pas au 144e de ligne. C'est le colonel du 144e, Boudin, qui regrette que Laclos soit nommé dans son régiment chef de bataillon à la suite, et non pas chef de bataillon en pied, et l'expression dont Boudin se sert, n'est pas « un peu emphatique » ; il « désirait » Laclos ; donc Laclos, comme il dit, était « de son choix », et il n'y a pas dans ces derniers mots la moindre emphase.

de M. Güttler date de 1901 et est par conséquent postérieure à celle de M. Thouvenez (1898). — Th. Sch.

— M. René Gillouin a réuni en volume ses articles de la *Revue de Paris* sur *La philosophie de M. Henri Bergson* (Grasset, 1911, vi-187 p. In-18, 3 fr. 50), qui lui apparaît, à lui aussi, comme « la matrice de toute philosophie future », et dont « la suprême originalité » est de « donner à la notion d'intuition un contenu positif et rigoureusement déterminé » (p. 32. Cp. dans la *Revue du Mois* de mai *Une méprise sur l'Intuition bergsonienne* par Julien Benda) et de mettre en pleine lumière la valeur métaphysique de l'instinct (p. 41), tandis que la « thèse capitale » (p. 76) du nouvel Évangile est d'établir « une différence radicale entre le temps, milieu homogène vide, et la durée, substance même de notre vie intérieure ». D'autre part, « l'idée de tension » lui permet « de lever l'opposition de la quantité à la qualité, comme celle d'extension l'opposition de l'étendu à l'inétendu » (p. 108). Le fait de rattacher la vie à l'ordre de l'esprit et non pas seulement à celui de l'intelligence, « qui n'est que la partie de l'esprit appropriée à la matière et moulée sur elle » (p. 124), permet à M. Bergson « de dépasser à la fois les deux théories de la vie entre lesquelles jusqu'à lui se partageaient les philosophes, le mécanisme et le finalisme ». Bien plus, son explication de la vie, « synthèse des principales doctrines occidentales, rejoint encore et sait intégrer, en ce qu'elle a de meilleur, la pensée de l'Orient » (p. 177). Bref, « depuis Platon, nul philosophe n'a écrit cette langue si claire et si pure, où la vigueur de la raison s'orne de toutes les grâces de la poésie » (p. 4). C'est donc en disciple enthousiaste et convaincu que M. G. nous introduit dans cette « métaphysique positive », à laquelle il n'ose faire qu'en terminant un seul et timide reproche, celui de « n'accorder pas l'importance qui revient au problème du mal » et de n'avoir « pas le son tragique de ces doctrines » qui, bouleversant et transformant l'homme, « vont le plus avant dans les profondeurs de l'être » (p. 183). Ne serait-ce pas là précisément une des raisons du succès mondain de cette doctrine qui flatte si discrètement notre orgueil en restaurant la distinction surannée entre l'âme et le corps et en nous séparant « du reste de l'animalité » (p. 171), nous qui seuls avons « sauté l'obstacle » opposé par la matière à l'élan de la vie ? — Th. Sch.

— Un disciple de Dilthey, M. Max Frischeisen-Kœhler, étudie et veut prouver, à son tour, dans la collection de *Wissenschaft und Hypothese* (XV), le caractère objectif de la réalité : *Wissenschaft und Wirklichkeit* (Teubner, Leipzig et Berlin, 1912, viii-478 p. 8 M.). En scrutant les assises philosophiques des sciences, il entend donner au Réalisme critique une nouvelle base. Son chapitre essentiel est le deuxième de la deuxième partie : Le Moi et le monde extérieur ; il y démolit le solipsisme et critique le monisme expérimental en maintenant l'unité de l'expérience, mais en postulant la variété des modes de conscience, dans lesquels le rapport (*Erlebnisbeziehung*) du Moi au monde extérieur prend une place éminente, rapport qui, loin d'être une simple relation dans le connexus de la connaissance, lui procure seul son objet et sa valeur et crée ainsi une dualité rebelle à toute exigence d'unité de la science. Le chapitre suivant et dernier développe la notion de la réalité empirique, discute l'agnosticisme et la conception exergétique de la nature et précise le degré de réalité des phénomènes sensibles. Ce livre n'est pas d'une lecture aisée, mais on y trouvera une appréciation motivée des principales opinions émises sur le sujet par les voix les plus autorisées. — Th. Sch.

— Tandis que la 1re édition (1906) du *Weltproblem* de M. J. Petzoldt avait paru dans la collection *Aus Natur und Geisteswelt*, la 2e (Teubner, 1912, xii-210 p. 3 M.) figure sous le no 14 de celle de *Wissenschaft und Hypothese*, qui a été

introduite par les deux principaux ouvrages de M. H. Poincaré. Le sous-titre du *Weltproblem*, à savoir : *vom Standptunkte des relativistischen Positivismus aus historisch kristisch dargestellt* et le fait qu'il est dédié à M. Mach, en proclament assez haut la tendance, qui est de défendre, sans réserve, le point de vue positiviste de MM. Schuppe, Mach et Avenarius, et de considérer toute l'histoire de la philosophie comme une suite d'égarements provoqués par la notion, toute imaginaire, de substance et interrompus seulement par les tentatives relativistes incomplètes et incomprises de Protagoras et de Hume. Cette 2[e] édition est enrichie surtout des §§ 85-87, qui veulent éclairer la valeur actuelle des mathématiques et de la physique pour la théorie de la connaissance. Au reste, on connaît les grandes qualités du style de l'auteur de l'*Einführung in die Philosophie der reinen Erfahrung*; il écrit avec beaucoup de verve et n'est jamais pédant ni ennuyeux ni obscur. On pourra trouver son point de vue outré ou trop absolu et suivre tout de même avec fruit et intérêt ses brillants et vivants développements. Son allure entraînante et convaincue nous rappelle celle d'André Lefèvre dans sa *Philosophie* de la *Bibliothèque des sciences contemporaines* (1879), avec plus de profondeur peut-être et aussi une imagination plus variée. — Th. Sch.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 14 juin 1912.* — M. Henri Cordier est délégué pour représenter l'Académie à l'inauguration du monument élevé à Boulogne-sur-Mer à la mémoire du D[r] Hamy.

M. Héron de Villefosse présente, au nom du R. P. Jalabert, professeur à l'Université de Beyrouth, une note sur une inscription latine récemment découverte dans cette ville. Ce texte concerne un tribun de la légion VII Claudia, C. Valerius Rufus, originaire de Beyrouth, qui fut envoyé à Chypre avec un détachement de cette légion pour participer à la répression d'une révolte des Juifs si nombreux dans cette île. Cette révolte était la conséquence de soulèvements analogues qui venaient de se produire en Cyrénaïque et en Egypte. En 116-117, les Juifs de Chypre sous la conduite d'Artémion avaient mis tout le pays à feu et à sang. La ville de Salamine fut entièrement saccagée par les insurgés. La nouvelle inscription apporte un renseignement précieux pour l'histoire de cette insurrection en faisant connaître le nom et la carrière d'un des officiers qui contribuèrent à l'étouffer.

M. Jullian donne lecture de son rapport sur le Concours des Antiquités nationales.

M. Bernard-Haussoullier communique une inscription de Delphes. C'est un traité d'assistance judiciaire conclu au III[e] s. a. C. entre Delphes et Pellana, ville d'Achaïe. M. Haussoullier restitue deux fragments relatifs à la formation des tribunaux. — MM. Perrot et Théodore Reinach présentent quelques observations.

Léon Dorez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon

N° 1 Quarante-sixième année. 6 janvier 1912.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Revue bleue, 9 décembre : L. BARTHOU, Chateaubriand et Hugo. — J. FLACH, Sully homme de guerre et homme d'Etat. — Charles X, Lettres inédites au duc d'Angoulême. — F. NOVICOV, Le triomphe de la morale. — L. MAURY, Romans. — L. LARGUIER, La vie en bleu. — J. LUX, Réforme républicaine.

— 16 décembre : E. RENAN, Philosophie anti-socratique. — M. BRÉAL, Le latin signum dans les langues germaniques. — G. BONET-MAURY, Les sanctions morales de l'histoire. — Charles X, Lettres inédites au duc d'Angoulême. — PAUL-LOUIS, Le socialisme allemand et la crise européenne. — L. MAURY, Maeterlinck. — J. LUX, Livres d'étrennes.

Deutsche Literaturzeitung, n° 49 : L. WENGER : Der heutige Stand der Papyrusforschung. I. — Zwickauer Faksimiledrucke. Nr. 4 und 5. — H. DROYSEN, Friedrichs des Grossen literarischer Nachlass. — Die Schriften des Alten Testaments. Neu übs. und erkl. von Grossmann, Gunkel, Haller, Schmidt, Stärk und Volz. — H. J. VOGELS, Die altsyrischen Evangelien in ihrem Verhältnis zu Tatians Diatessaron. — Doctrina Jacobi nuper baptizati, hgb. von N. Bonwetsch. — Fr. von HINDERSEN, Die Lehre vom All. — PRAECURSOR, Das Unsichtbare. — HESSEN, Individuelle Kausalität. — VILLEY, L'Influence de Montaigne sur les Idées pédagogiques de Locke et de Rousseau. — KIENE, Der unheilvolle Konflikt. — RAABE, Bijdrage tot de kennis van het Hindoesche doodenritueel. — FRANKE, Ostasiatische Neubildungen. — Van LEEUWEN, Commentationes Homericae. — Poetarum Romanorum veterum Reliquiae. Selegit E. Diehl. — Gundackers von Judenburg Christi Hort, hgb. von Jaksche. — STIERLING, Leben und Bildnis Friedrichs von Hagedorn. — SKEAT, English Dialects from the Eighth Century to the Present Day. — Fr. REUTER, Die Bataille d'Arleschant des altfranzösischen Prosaromans Guillaume d'Orange. — KÖTZSCHKE, Staat und Kultur im Zeitalter der ostdeutschen Kolonisation. — WOLFF, Die Reichspolitik Bischof Wilhelms III. von Strassburg, Grafen von Honstein 1506-1541. — KULCZYCKI, Geschichte der russischen Revolution. Bd. I. II. — KIP, Thessalische Studien. — GRUBER, Wirtschaftliche Erdkunde. 2. Aufl. von K. Dove. — GOLLER, Jakob Henot († 1625), Postmeister von Köln. — ESSLINGER, Das Postwesen in Ostfriesland in der Zeit von 1744-1806. — E. von PHILIPPOVICH, Grundriss der politischen Okonomie. I. Bd. 9. Aufl. — HILLING, Die Offiziale der Bischöfe von Halberstadt im Mittelalter. — E. von MOELLER, Julius Clarus aus Alessandria, der Kriminalist des 16. Jahrhs, der Rat Philipps II., 1525-1575. — ELLING, Die Einführung der Staatsanwaltschaft in Deutschland. ein Beitrag zur Geschichte des Strafprozesses.

— N° 50 : L. WENGER, Der heutige Stand der Papyrusforschung (fin). — SEYMOUR DE RICCI, Catalogue raisonné des premières impressions de Mayence (1445-1467). — O. BERTHOLD, Die Unverwundbarkeit in Sage und Aberglauben der Griechen. — V. HACK, Das Wesen der Religion nach A. Rietschl und A. E. Biedermann. — The Old Syriac Gospels or Evangelion Da-Mepharreshê. Ed. by Agnes Smith-Lewis. — K. WEISS, P. Antonio de Escobar y Mendoza als Moraltheologe. — Les Pensées de Marc-Aurèle, trad. par A.-P. Lemercier. — A. THOMSEN, David Hume. I. — Pädagogische Jahresschau über das Volksschulwesen im Jahre 1909 und 1910. Hgb. von E. Claus-

nitzer. IV. V. — O. APELT, Der deutsche Aufsatz in den oberen Klassen der Gymnasien. N. F. — Compendium of philosophy, being a translation from the original Pali of the Abhidhammattha-Sangaha, rev. and ed. by Mrs Rhys Davids. — Russisches Novellenbuch. Zusammengest. und übs. von H. Röhl. 2. Bd. — FRIES, Studien zur Odyssee, I. II. — Accessus Ovidiani. Ed. Przychocki. — BACON, The Source of Wolfram's Willehalm. — FRIEDRICH, Die « Anmerkungen übers Theater » des Dichters Jakob Michael Reinhold Lenz. — KECKEIS, Dramaturgische Probleme im Sturm und Drang. — FURNIVALL. A Volume of Personal Record. — REUM, Guide-Lexique de Composition française. — Hurd's Letters on Chivalry and Romance, ed. by Edith Morley. — V. SCHMIDT, Museum Münterianum ; Glyptothèque Ny Carlsberg ; De Graesk-aegyptiske Terrakotter i Ny Carlsberg Glyptothek. — HOLTZMANN, Französische Verfassungsgeschichte von der Mitte des 9. Jahrh s bis zur Revolution. — A formula book of English official historical documents, ed. by Hall. II. — ARCHENHOLTZ, Geschichte des siebenjährigen Krieges in Deutschland. Umgearb. von v. Duvernoy. — CHARLES-ROUX, Les origines de l'expédition d'Egypte. — GREANGA, Grundbesitzverteilung und Bauernfrage in Rumänien. — E. DE HINOJOSA, Das germanische Element im spanischen Rechte. — HOLLDACK, Von der Idealität des dualistischen Prinzips in der Strafe

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 2 Quarante-sixième année. 13 janvier 1912.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Feuilles d'Histoire, n° 1 : Georges Hardy, A propos du monument de Bossuet. — Henry Malo, Un exploit du capitaine Mares. — Jacques d'Aubrives, Bonaparte était à Paris au mois d'août 1793 ! — Jeanbon Saint-André, Les pays barbaresques en l'an V. — Rodolphe Reuss, Administrateurs du Bas-Rhin après le 18 brumaire. — Arthur Chuquet, Hohenlinden. — Joseph Durieux, Le général-préfet Milet-Mureau. — J.-A. Brun, La prise de Soldau. — Verger-Desbarreaux, Propos sur Essling. — Eugène Welvert, L'Ile d'Elbe et la police sous la première Restauration, d'après les rapports de Beugnot. — Belly de Bussy, Laon après Waterloo. — G. Vauthier, Napoléon à Rochefort; Sainte-Beuve candidat à la licence ès-lettres; Armand Carrel et Frayssinous. — E. Cazalas, Lamothe-Langon et M. de Santi. — Emile Chagniot, La mort de l'abbé Miclo. — *Mélanges* : A. Chuquet, Le 1er janvier et la police à Paris. — Achille Biovès, Une proclamation du Directoire. — E. Cazalas, Un propos de Macdonald. — René Maubert, La maréchale Grouchy. — *Réponses* : Le français est un volcan ; Bouffe-la-Balle ; Mme de Buffon ; Chadelas ; Un fait mentionné par Chateaubriand; Les cousins de l'empereur ; Ecole supérieure de guerre ; Sans-culottes. — *Chronique* : Les dons aux archives. — Actes de décès des défenseurs de la patrie. — Réfugiés politiques dans l'Allier. — Romas. — Manuscrits de Voltaire. — Les fêtes civiques dans les Ardennes. — Les constitutions d'Italie. — Le centenaire d'Ambroise Thomas à Metz.

Revue des études anciennes, 1911, n° 4 : H. Lechat, Notes archéologiques, IV. — W. Deonna, Le vase Jatta, l'Atargatis du Janicule et le Minos de Dante. — A. Cuny, Les Inscriptions lydiennes de Sardes. — C. Jullian, Notes gallo-romaines : LII. Les Gaulois au confluent de l'Oise. — Ch. Cotte, Mur à plusieurs parements. — A. Cartier, Mobilier funéraire de quelques dolmens de la région des Cévennes. — G.-H. Luquet, Les représentations humaines dans le néolithique ibérique. — J. Déchelette, Le javelot ὁλοσίδηρος des Ibériques. — P. Buffault, Questions hannibaliques : XII. A propos des cours d'eau alpestres. — E. Duprat, Cinga ou Sulga ? Orga ou Sorgia ? — P. Courteault, Table à mesures de capacité. — J. Déchelette, Sur les moules de La Guerche, II. — M. Chaillan et C. Jullian, Inscriptions de Fabregoules. — C. Jullian, Chronique gallo-romaine. — *Bibliographie*. — *Chronique des études anciennes* : G. Radet, Statère d'électrum de la collection Jameson.

Literarisches Zentralblatt, n° 50 : Hänel, Septuaginta und Peschittha. — Bünger, Gesch. der Neujahrsfeier in der Kirche. — Nicholson, The Kashf al-Mahjub. — Felsberg, Die Brüder Gracchus (en russe). — Briefw. Friedrichs des Grossen mit Voltaire, p. Koser und Droysen, III. — Bitterauf, Gesch. der franz. Revolution. — Osten-Sacken, Preussens Heer, II. — Scherman, Oberbirma, I. — Neuendorff, Die englische Volksbühne im Zeitalter Shakspeares. — Koe, Van Alphen's literair-aesthetische Theorieen. — H. Fischer, Die schwäb. Litteratur im 18 u. 19 Jahrh. — Spielhagen, Erinn. aus meinem Leben, — A. Dieterich, Kleine Schriften. — Heitz, Die Strassburger Madonna des Meisters E. S.; Albert, Der Meister P. S. — Volkelt, Kunst und Volkserziehung. — Waentig, Zur Reform der deutschen Universitäten.

— N° 51-52 : Naville, Discovery of the Book of the Law under King Josiah. — Gregory, Vorschläge für eine kritische Ausg. des griech.

N.T. — MEISSINGER, Luthers Exegese in der Frühzeit. — Die mittlere Lehre des Nagarjuna, trad. WALLESER. — MÉNARD, James. — WALTHER, Die Anfänge Karls V. — BOTHE, Gustav-Adolfs Absichten auf Deutschland. — DAENELL, Die Spanier in Nordamerika. — L. STERN, Die Varnhagen von Ensesche Sammlung. — LHOUET, Zur Psychologie der Kultur. — NANSEN, Nebelheim. — ZACHE, Mit dem Konprinzen durch Indien. — MEINHOF, Die Dichtung der Afrikaner. — KAMPFFMEYER et A. FISCHER, Die Mannesmann-Angelegenheit. — KLUSSMANN, Script. classicorum Bibliotheca, die Literatur 1878-1896. — Theophrasti περὶ λέξεως p. Aug. MAYER. — Ged. des Archipoeta, trad. SCHMEIDLER. — VAN DRAAT, Rhythm in English prose. — HIRTH, J.-P. Lyser. — ULBRICH, Die Belustigungen des Verstandes u. Witzes. — GERHARDT, Böttiger und Göschen. — PROHASKA, Das Kroatisch-serbische Schrifstum. — IMMISCH, Das Erbe der Alten.

Zeitschrift für katholische Theologie, n° 4 : E. DORSCH, St. Augustinus u. Hieronymus über die Wahrheit der biblischen Geschichte, II. — H. WIESMANN, Der zweite Teil des Buches der Weisheit, III. — C. A. KNELLER, Cyprian u. die römische Kirche. — H. BRUDERS, Mt. 16, 19; 18, 18 u. Jo. 20, 22-23 in frühchristlicher Auslelung, V. — *Rezensionen*. — *Analekten*. — *Register*.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, VIe

Cinquième année. N° 1. Janvier-Février 1912.

ANNALES RÉVOLUTIONNAIRES

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES ROBESPIERRISTES

DIRECTEUR : ALBERT MATHIEZ

Non cujuslibet temporis
Non cujuslibet hominis

Plus j'ai étudié Danton, plus je me suis éloigné de lui.
Anatole FRANCE.

SOMMAIRE

Le Puy. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

N° 3 Quarante-sixième année. 20 janvier 1912.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^{e}

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Revue bleue, 23 décembre : FOUILLÉE, Le rapprochement des races au point de vue sociologique. — G. RENARD, La marche de l'évolution industrielle depuis 150 ans. — PÉLADAN, L'anarchie au Louvre. — M. POËTE, L'expansion intellectuelle de la France aux États-Unis. — L. MAURY, Maeterlinck. — Firmin Roz, Théâtres. — Leo LARGUIER, La vie en bleu. — J. LUX, Livres d'étrennes.

— 30 décembre : En lisant Corinne, notes de Stendhal. — BOSSERT, La question des langues vivantes. — G. RENARD, La marche de l'évolution industrielle depuis 150 ans. — Roger LÉVY, La vie et les idées politiques d'Alphonse Karr. — L. MAURY, Maeterlinck. — P. GAULTIER, L'instinct. — J. LUX, Livres d'étrennes.

— 6 janvier : J. REINACH, La France et l'Allemagne devant l'histoire. — C. JULLIAN, Idées communes et faits généraux à la fin des temps préhistoriques. — Léon HENNIQUE, La Vie exemplaire de Louvet. — Roger LÉVY, Alphonse Karr. — H. JACOUBET, De Langson à Canton par la rivière de l'Ouest. — L. MAURY, Histoire et Mémoires. — Firmin Roz, Théâtres. — Leo LARGUIER, La vie en bleu. — J. LUX, Souvenirs sur la Commune.

Deutsche Literaturzeitung, n° 51-52, Fr. THIMME, Preussens Uebergang zum konstitutionellen System. — STARKE, Freimaurerei als Lebenskunst. — Pesaḥim. Der Mišnatraktat Passafest. Hgb., übs. u. erl. von STRACK. — J. SEGOND, La prière. — R. SOHM, Wesen und Ursprung des Katholizismus. — E. LUTZ, Die Psychologie Bonaventuras. — Zum 70. Geburtstag Otto LIEBMANNS. Festschrift der « Kantstudien », hgb. von H. Vaihinger und C. Bauch. — F. KLEIN, Aktuelle Probleme der Lehrerbildung. — E. und G. SCUPIN, Bubis erste Kindheit ; Bubi im vierten bis sechsten Lebensjahre. — L. von SCHROEDER, Die Vollendung des arischen Mysteriums in Bayreuth. — Euripides, Andromache. Hgb. von N. WECKLEIN. — E. LÖFSTEDT, Philologischer Kommentar zur Peregrinatio Aetheriae. — K. GOEDEKE, Grundriss zur Geschichte der Deutschen Dichtung aus den Quellen. Fortgef. von E. Goetze. — L. ZURLINDEN, Gedanken Platons in der deutschen Romantik. — M. BORN, Nachträge zu A. H. Murray : A New English Dictionary on Historical Principles, 1 ; Nachträge zu The Oxford English Dictionary, a New English Dictionary on Historical Principles, ed. by A. H. Murray, H. Bradley, W. A. Craigie. 2. Tl. — FRIEDWAGNER, Ueber die Volksdichtung der Bukowiner Rumänen. — Regesten der Markgrafen von Brandenburg aus askanischem Hause, bearb. von H. KRABBO. — DOEHLER, Geschichte der Rittergüter und Dörfer Lomnitz und Bohra im Görlitzer und Laubaner Kreise. — JECHT, Quellen zur Geschichte der Stadt Görlitz bis 1600. — GLAGAU, Reformversuche und Sturz des Absolutismus in Frankreich (1774-1788). — Die Strasse. Vom Urwald bis zur Eisenbahn. — SUPAN, Grundzüge der physischen Erdkunde. 5. Aufl. — FABER, Alt-Japan. — BROCKHAGE, Zur Entwicklung des preussisch-deutschen Kapitalexports. — EDLER v. HOFFMANN, Einführung in das deutsche Kolonialrecht. — SILBERSCHMIDT, Die deutsche Rechtseinheit.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, VIe

Cinquième année. N° 1. Janvier-Février 1912.

ANNALES RÉVOLUTIONNAIRES

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES ROBESPIERRISTES

Directeur : Albert MATHIEZ

Non cujuslibet temporis
Non cujuslibet hominis

Plus j'ai étudié Danton, plus je me suis éloigné de lui.
Anatole France.

SOMMAIRE

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, VIe.

L'ANNÉE ÉPIGRAPHIQUE

Revue des publications épigraphiques relatives à l'Antiquité romaine
Publiée par R. Cagnat, *de l'Institut et* M. Besnier.
1888-1911, 23 volumes et table analytique générale

I	5 fr. »	IX	3 fr. »	XVII	3 fr. 50
II	5 fr. »	X	3 fr. »	XVIII	3 fr. 50
III	3 fr. »	XI	3 fr. »	XIX	3 fr. 50
IV	3 fr. »	XII	3 fr. 50	XX	3 fr. 50
V	4 fr. »	XIII	3 fr. 50	XXI	3 fr. 50
VI	3 fr. 50	XIV et table des années 1 à 13	7 fr. 50	XXII	3 fr. 50
VII	3 fr. 50			XXIII	3 fr. 50
VIII	3 fr. 50	XV	3 fr. 50	XXIV. Table 2e série	3 fr. 50
		XVI	3 fr. 50		

Les 24 volumes ensemble........ 80 fr.

BULLETIN ANNUEL D'ÉPIGRAPHIE GRECQUE

Publié par **A.-J. REINACH**

Première année 1907-8. In-8........ 2 fr. 50
Deuxième — 1908-9. In-8........ 2 fr. 50
Troisième — 1909-10. In-8........ 2 fr. 50

INSCRIPTIONES GRAECAE

Ad res romanas pertinentes, auctoritate et impensis Academiæ inscriptionum et litterarum humaniorum collectæ et editæ
(cura R. Cagnat, J. Toutain et J. Lafaye). Format gr. in-8.

Tomus primus. I, Britannia, Gallia, Hispania, Italia........ 2 fr. 75
— II, Sicilia, Sardinia, Melita, Pannonia, Dalmatia, Mœsia........ 1 fr. 50
— III, Mœsia inferior, Thracia........ 2 fr. »
— IV, Sarmatia, Bosporus, Mauretaniæ, Creta et Cyrenaica........ 2 fr. 50
— V, Aegyptus........ 3 fr. 50
— VI, Indices........ 2 fr. 50
— VII, Indices........ 5 fr. »
Tomus secundus. (*En préparation.*)
Tomus tertius. I, Bithynia, Pontus, Cappadocia, Galatia........ 3 fr. »
— II, Galatia, Lycia et Pamphylia........ 3 fr. »
— III, Lycia et Pamphylia, Cilicia, Cyprus........ 2 fr. »
— IV, Syria, Palæstina, Arabia........ 2 fr. 50
— V, Supplementum........ 2 fr. »
— VI, Indices........ 4 fr. »
Tomus quartus. I, II, III, Asia. Chacun........ 2 fr. 50

Le Puy. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

N° 4 Quarante-sixième année. 27 janvier 1912.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Revue de l'enseignement des langues vivantes, n° 1 : Hauvette, Rapport sur les concours d'italien. — H. Veslot, Le français de nos enfants. — Bridge, Etat actuel des langues vivantes en Angleterre. — Notes et documents : Société pour l'étude des langues et littératures modernes. — Les langues vivantes au Parlement. — Les lettres espagnoles. — Le conseil supérieur de l'instruction publique. — Lycées et collèges, statistiques.

Revue de philologie française et de littérature, 3e trimestre 1911 : Guerlin de Guer, Matériaux pour un lexique du parler populaire de Mons-la-Tour, Hte-Loire (fin). — Dauzat, Les emprunts dans l'argot (à suivre). — Schinz, Les accents dans l'écriture française. — Comptes rendus : Zeitschrift für roman. Philologie; Mainone, Laut = und Formenlehre in der chanson de geste von Huon d'Auvergne; Beszadr, Les noms de lieux habités du Maine et le latin dans les formules de Sens; Rochette, L'alexandrin chez Victor Hugo. — Chronique : L'étude de M. Gaillard sur les néologismes; Le Charles d'Orléans de M. Pierre Champion; La thèse de M. Landry sur la rime.

Revue historique, I, janvier-février 1912 : Inna Lubimenko, Les marchands anglais en Russie au xvie s. — L. Romier, La crise gallicane de 1551 (fin). — P. Devinat, Le mouvement constitutionnel en Prusse, 1840-1847, Frédéric-Guillaume IV et les diètes provinciales, III. — H. Hauser, Les acta tumultuum Gallicanorum (fin). — P. Raphael, Trois lettres de Jules Ferry. — Bulletin : Histoire de France, époque contemporaine (Driault); Hist. de la Grande-Bretagne (Bémont); Histoire de Russie (G. Gautier). — Comptes rendus : Dhorme, La religion assyro-babylonienne; Sourdille, Hérodote et la religion de l'Egypte; Ph. Hauser, Grecs et Sémites; Wissowa und Kroll, Pauly's Realencyclopädie der classischen Altertumswissenschaft; P. Champion, Charles d'Orléans; Altamira, Historia de Espana y de la civilizacion espanola; Lortsch, Hist. de la Bible en France; Rambaud, Naples sous Joseph; Stern, Gesch. Europas.

Deutsche Literaturzeitung, n° 1 : Salvioni, Meyer-Lübkes Romanisches etymologisches Wörterbuch. — J. Luther, Aus der Druckerpraxis der Reformationszeit; Neue Wege der Lutherbibliographie. — Gemoll, Grundrisse der Geschichte Israels. — Straubinger, Grundprobleme der christlichen Weltanschauung. — Documents illustrative of the Continental Reformation. Ed. by Kidd. — Guttmann, Die philosophischen Lehren des Isaak ben Salomon Israeli. — Claparède, Kinderpsychologie und experimentelle Pädagogik. Uebs. von Frz. Hoffmann. — Heer, Ein Karolingischer Missions-Katechismus, Ratio de cathecizandis rudibus. — Pädagogisches Jahrbuch 1911. Hgb. von der Wiener Pädagog. Gesellschaft. — Huber, Die Wanderlegende von den Siebenschläfern. — Reibstein, De deis in Iliade inter homines apparentibus. — Römische Komödien, deutsch von Bardt. 3. Bd. — Bellermann, Schiller. 2. Aufl. — Ludwig, Schiller. — E. Engel, Deutsche Stilkunst. 6. Aufl. — Skeat, A Concise Etymological Dictionary of the English Language. — Zwei altfranzösische Dichtungen, La chastelaine de Saint Gille. Du chevalier au barisel. Hgb. von O. Schultz-Gora. 2. Aufl. — Wackernagel, Die Plastik des XI. und XII. Jahrhunderts in Apulien. — Matarazzo, Chronik von Perugia 1492-1503, übs. von M. Herzfeld. — Die Inventare der nichtstaatlichen Archive Schlesiens. I. Hgb. von Wutke. — Klövekorn, Die Entstehung der Erklärung der Menschen-und Bürger-

rechte. — Handbuch für Heer und Flotte. Hgb. von G. von Alten. Lief. 32-36. — NANSEN, Nebelheim. — WITTE, Die Wunderwelt des Ostens. — BOTHE, Gustav Adolfs und seines Kanzlers wirtschaftspolitische Absichten auf Deutschland. — BAERNREITHER, Zur böhmischen Frage.

Literarische Zentralblatt, nº 1 : Der Scholien-Kommentar des Origenes zur Apokalypse Johannis, V, p. DIOBOUNIOTIS und A. HARNACK. — TROELTSCH, Die Bedeutung der Geschichtlichkeit Jesu für den Glauben. — SAITO, Geschichte Japans. — SEBICHT, Unsere mittelalterliche Ostmarkenpolitik. — ELSTER, Piccolomini-Studien. — Der russisch-japanische Krieg, IV. — KOSSINNA, Die Herkunft der Germanen. — LAUFER, Der Roman einer tibetischen Königen. — VORETZSCH, Einführung in das Studium der altfranz. Sprache, 4e ed. — K. SCHULZE, Die Satiren Halls. — O. HARNACK, Aufsätze und Vorträge. — BOBETH, Die Zeitschriften der Romantik. — WILAMOWITZ und NIESE, Staat und Gesellschaft der Griechen und Römer. — NICOLE, Catalogue des vases peints au Musée national d'Athènes. — R. WAGNERS Briefwechsel mit seinen Verlegern.

— Nº 2 : Hippolyt, p. DIOBOUNIOTIS. — MOE, Paulus u. die evang. Gesch. — SCHERTEL, Schelling. — SCHLEIERMACHER, Auswahl. — LEHMANN, Kaiser Gordian III. — OHNESORGE, Ausbreitung und Ende der Slawen zwischen Nieder-Elbe und Oder. — REIS, Agrarfrage und Agrarbewegung in Schlesien 1848. — JORGA, Breve storia dei Rumani. — WELLER, August Petermann. — Das Vaitanasutra des Atharvaveda, trad. CELAND. — Eusebius, V, p. KARST. — ECKHARDT, Die Dialekt = und Ausländertypen des englischen Dramas, II. — MITSCH, Mowa ludu polskiego. — BERGNER, Grundriss der Kunstgeschichte. — C. ROBERT, Die Masken der neueren attischen Komodie. — W. BECKER, Rembrandt als Dichter. — Ad. HARNACK, Aus Wissenschaft und Leben.

Museum, nº 4. janv. : Van BLANKENSTEIN, Untersuchungen zu den langen Vokalen inder *e*-Reihe(v. Wijk). — GERCKE u. NORDEN, Einl. in die Altertums wissenschaft, II (Speyer). — HERBST-MÜLLER, Zu Thukydides VIII (Hecker). — MARTINI, Textgeschichte der Bibliotheke des Patriarchen Photios (Hesseling). — Ciceronis ad Brutum etc. Epistularum liber nonus rec. SJÖGREN (Karsten). — Vulgärlat. Inschriften, herausgeg. v. DIEHL (Slijper). — Hamdu'lláh Mustawfi-i-Qazíwní, The Ta'ríkh-i-Guzída, reproduced by BROWNE (Houtsma). — KLEERKOOPER, Bibliographie van Starter's Werken (Buitenrust Hettema). — POLAK, Untersuchungen über die Sigfridsagen (Boer). — ROTZOLL, Die Deminutivbildungen im Neuenglischen (Fijn van Draat). — SCHULTZ-GORA, Altprovenzalisches Elementarbuch (Sneyders de Vogel). — ELERT, Prolegomena der Geschichtsphilosophie (Huizinga). — NAP, Dateering enz. der zg. Lex Julia municipalis (Conrat). — REIMERS, Edzard der Grosze (Theissen). — JENSEN, Das Gilgamesch-Epos (Thierry), 2de gedeelte. — FRANKENBERG, das Verständniss der Oden Salomo's (Plooy). — DETLEFSEN, Die Anordnung der geogr. Bücher des Plinius (Koch). — DETLEFSEN, Die Entdeckung des germ. Nordens im Altertum (Koch). — Euripides, Andromache (Groeneboom).

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 5 Quarante-sixième année. 3 février 1912.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Revue bleue, 13 janvier : C. JULLIAN, Idées communes et faits généraux à la fin des temps préhistoriques. — J. REINACH, La France et l'Allemagne devant l'histoire. — L. HENNIQUE, La vie exemplaire de Louvel, assassin (fragment). — P. MIMANDE, La réforme de la magistrature coloniale. — ROUSSEL-DESPIERRES, Foi, méthode et discipline sociale. — JACOUBET, De Langson à Canton par la rivière de l'Ouest. — L. MAURY, Une romancière, Mlle Noëlle Roger. — J. LUX, Henri Heine et la critique anglaise.

Deutsche Literaturzeitung, n° 2 : PETERSDORFF, Die Freundschaft Johanns von Sachsen mit Friedrich Wilhelm IV. und Wilhelm I. — STREIT, Führer durch die deutsche katholische Missionsliteratur. — MARMORSTEIN, Religionsgeschichtliche Studien. I. — HARNACK, Kritik des Neuen Testaments von einem griechischen Philosophen des 3. Jahrhunderts. — Registrum litterarum Raymundi de Capua, 1386-1399, Leonardi de Mansuetis, 1474-1480. Hgb. von Reichert. — ROUSSELOT, Pour l'histoire du problème de l'amour au moyen âge. — RUSKA, Schulelend und kein Ende. — KOLLBACH, Naturwissenschaft und Schule. — LITTMANN, Die Inschriften des Königs Kalumu. — Chinesische Geister-und Liebesgeschichten. — A. T. ROBERTSON, Kurzgefasste Grammatik des neutestamentlichen Griechisch. Deutsche Ausgabe von H. Stocks. — M. Tulli Ciceronis ad M. Brutum et M. Bruti ad M. Tullium Ciceronem epistularum liber nonus. Rec. Sjögren. — PRINZ, Martial und die griechische Epigrammatik. I. — Der sogenannte St. Georgener Prediger aus der Freiburger und der Karlsruher Handschrift hgb. von Rieder. — Götts Gesammelte Werke. Hgb. von Woerner. — LAW, Some supposed Shakespeare Forgeries. — TAINE, Etienne Mayran. — E. BECKER, Das Quellwunder des Moses in der altchristlichen Kunst. — J. HALLER, Die Quellen zur Geschichte der Entstehung des Kirchenstaates. — Tagebuch des Herzoglich Württembergischen Generaladjutanten Freiherrn von Buwinghausen-Wallmerode. Hgb. von ZIEGESAR. — J. von PFLUGK-HARTTUNG, Das Preussische Heer und die Norddeutschen Bundestruppen unter General v. Kleist 1815. — PLATNER, The Topography and Monuments of ancient Rome. 2. ed. — Die landesfürstlichen Gesamturbare der Steiermark aus dem Mittelalter. Hgb. von Dopsch.

— N° 3 : PETERSDORFF, Die Freundschaft Johanns von Sachsen mit Friedrich Wilhelm IV. und Wilhelm I (fin). — MÜLLER, Franz Susemihl. — Th. John Crerar Library. A list of books on the history of science, prep. by A. G. S. Josephson. — G. JAHN, Ueber die Person Jesu und über die Entstehung des Christentums und den Wert desselben für modern Gebildete. — Das Suchen der Zeit. Blätter deutscher Zukunft hgb. von Daab und Wegener. 6. Bd. : Jesus. — L. DELISLE, Le livre de Jean de Stavelot sur Saint Benoît. — E. TROELTSCH, Die Bedeutung der Geschichtlichkeit Jesu für den Glauben. — LE DANTEC, Le chaos et l'harmonie universelle. — DÖRFLER, Die Eleaten und die Orphiker. — BAUER, Die Psychologie Alhazens. — ULASZYN, Prof. A. Brückners Philologie und Linguistik. — O. KELLER, Die antike Tierwelt. I. — Hellenisches Lachen. Lustige Lieder und Geschichten der alten Griechen, ausgewählt u. verdeutscht von G. Eskuche. — MORAWSKI, Geschichte der römischen Literatur im Zeitalter der Republik, — M. Tullius Cicero. — KOLITZ, Hallmanns Dramen. — Gertrud STORM, Theodor Storm. — R. RIEMANN, Die Entwicklung des

politischen und exotischen Romans in Deutschland. — RIGAL, De Jodelle à Molière. — GÜNTHER, A Manual of English pronunciation and grammar. 2nd ed. — KEPPLER, Aus Kunst und Leben. 3 Aufl. — N. F. 3. Aufl. — JIRECEK, Geschichte der Serben. I. — FEHLING, Die europäische Politik des grossen Kurfürsten 1667-1688. — KRIEG, Hermann v. Treskow, General der Infanterie und Generaladjutant Kaiser Wilhelms I. — POLITOWSKI, « Von Libau bis Tsuschima ». Uebs. von Gercke. — BRÜCKMANN und EWERS, Beobachtungen über Strandverschiebungen an der Küste des Samlandes. — BÄCHTOLD, Der norddeutsche Handel im 12. und beginnenden 13. Jahrhundert. — ROSEGGER, Das parlamentarische Interpellationsrecht. — HATSCHEK, Das Interpellationsrecht im Rahmen der modernen Ministerverantwortlichkeit. — SCHMITT-FALCKENBERG, Eine Studie über das Verlöbnis in England. — GIESECKE. American commercial legislation before 1789.

Le Puy. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

N° 6 Quarante-sixième année. 10 février 1912.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Revue bleue, 20 janvier : Emerson, Journal inédit. — J. Reinach, La France et l'Allemagne devant l'histoire. — F. Maury, La signification du ministère Poincaré. — L. Hennique, La Vie exemplaire de Louvel, assassin. — E. Lemonon, L'Angleterre contre l'Allemagne. — N. Jacoubet, De Langson à Canton par la rivière de l'Ouest. — F. Roussel-Despierres, Foi, méthode et discipline sociale. — Jacques Lux, Sur Bismarck, Le journalisme anglais, La propriété littéraire en Russie.

Feuilles d'Histoire, n° 2, 1er février 1912 : Joseph Bonnet, La cène du Roi, discours de M. Tiberge. — E. Cazalas, Bonaparte au service de la Russie. — Joseph Durieux, L'abbaye de Sainte-Geneviève au mois de juillet 1789. — Hoche, Proclamation au peuple portugais. — Raymond Guyot, Ginguené à Turin. — Louis Peine, L'affaire Clément de Ris. — Louis Maurer, Le général Ménard à Dantzig. — Beugnot, Rapports à Louis XVIII sur l'île d'Elbe. — Arthur Chuquet, En marche d'Auxerre sur Paris. Lettre de Napoléon à Ney, 17 mars 1815. — Pierre Lehautcourt, Wimpffen à Sedan.

Deutsche Literaturzeitung, n° 4 : Höffding, Henrik Gabriel Porthan, der Grundleger der finnischen Kultur. — Calvi, Bibliografia di Roma nel Cinquecento. T. I. — Albrecht, Register zur Zeitschrift für die alttestamentliche Wissenschaft. Bd. I — XXV (1881-1905). — Wendt, Die Schichten im 4. Evangelium. — Wundt, Grundzüge der physiologischen Psychologie. 6. Aufl. 3. Bd.; Hypnotismus und Suggestion. 2. Aufl. — Kants Briefe. Ausgew. und hgb. von. Ohmann. — Johannesson, Was sollen unsere Jungen lesen? — Richert, Handbuch für den evangelischen Religionsunterricht erwachsener Schüler. — David, Le Modernisme bouddhiste et le Bouddhisme du Bouddha. — Belzner, Homerische Probleme. I. — Ciceros Rede für Milo. Hgb. von Wessner. — E. Wolff, Wilhelm Meisters theatralische Sendung. — Hebbels Sämtliche Werke. Hgb. von R. M. Werner. — Knecht, Die Kongruenz zwischen Subjekt und Prädikat und die 3. Person Pluralis Praesentis auf .s im Elisabethanischen Englisch. — Singer, Unika und Seltenheiten im Kupferstichkabinett zu Dresden. — Lohmeyer, Friedrich Joachim Stengel. — J. Loserth, Geschichte des altsteirischen Herren. und Grafenhauses Stubenberg ; — Das Archiv des Hauses Stubenberg (Supplement) ; — Das Archiv Gutenberg ; — Das Archiv des Hauses Stubenberg (Supplement II). Archivregister von Wurmberg aus den Jahren 1498 und 1543 nebst einem Wurmberger Schlossinventar von 1525. — Briefwechsel Friedrichs des Grossen mit Voltaire. Hgb. von Koser und Droysen. III. — Gronbech, Lykkemand og Niding. Vor Folfieæt i Oldtiden. I. — Sven Hedin, Von Pol zu Pol. — Bastian, Mittelalterliche Münzstätten und deren Absatzgebiete in Bayern. — E. Mayer, Friesische Ständeverhältnisse.

INVENTAIRE DES MOSAIQUES DE LA GAULE ET DE L'AFRIQUE

Première partie. GAULE. Tome I en 2 volumes.

I. **Narbonnaise et Aquitaine,** par G. Lafaye. In-8.................. 5 fr.
II. **Lugdunaise, Belgique et Germanie,** par A. Blanchet. In-8...... 7 fr. 50

Deuxième partie. AFRIQUE, en 2 volumes.

Tome II. **Tunisie,** par Paul Gauckler. In-8.......................... 10 fr.
Tome III. **Algérie,** par G. de Pachtère. In-8, fig...................... 4 fr.
Album des planches. Fasc. I, in-4, 30 planches dont 6 en couleurs... 15 fr.

CATALOGUE DE LA COLLECTION DE CLERCQ

Tome VII, 2e partie

LES PIERRES GRAVÉES

par **A. de RIDDER**

Un fort volume in-4, accompagné de 15 planches........................ 40 fr.

MISSION FRANÇAISE DE CHALDÉE

MISSION CROS. **Nouvelles Fouilles de Tello.** Publié par L. Heuzey et Thureau-Dangin. Un volume publié en 3 fascicules in-4................ 40 fr.

INVENTAIRE DES TABLETTES DE TELLO, conservées au Musée Impérial Ottoman. Tome I. **Textes de l'époque d'Agadé,** par F. Thureau-Dangin. In-4, planches.. 25 fr.

Tome II. **Textes de l'époque d'Agadé et de l'époque d'Ur,** par H. de Genouillac. En deux parties. In-4, planches... .... 30 fr.

LA MUSIQUE EN CHINE

par **G. SOULIÉ**, vice-consul de France

In-8, nombreuses figures.. 5 fr.

BIBLIOTHÈQUE EGYPTOLOGIQUE

Tome XXIV

ŒUVRES ÉGYPTOLOGIQUES DU VICOMTE E. DE ROUGÉ

Tome IV. In-8.. 20 fr.

Tome XXVII

ÉTUDES DE MYTHOLOGIE ET D'ARCHÉOLOGIE ÉGYPTIENNES

par **G. MASPERO,** de l'Institut

Tome V. In-8... 15 fr.

NUMISMATIQUE

Babelon (E.), de l'Institut. TRAITÉ DES MONNAIES GRECQUES ET ROMAINES. 1re partie : *Théorie et doctrine*. Tome I. Petit in-4 à 2 colonnes .... 50 fr.

Ce volume ne se vend plus séparément.

— Tome II (*sous presse*).

2e partie : *Description historique*. Tome I. Petit in-4 à 2 colonnes..... 40 fr.

— Tome II. Petit in-4 à 2 colonnes.. 40 fr.

— Tome III (*sous presse*).

3e partie : *Album des planches*. 1re série. Planches 1 à 85. In-4........ 30 fr.

— 2e série. Planches 86 à 185. In-4.................................. 30 fr.

— 3e série (*en préparation*).

Les albums ne se vendent pas séparément, mais seulement avec le volume de texte correspondant.

— Collection Pauvert de la Chapelle : INTAILLES ET CAMÉES, donnés au Département des médailles et antiques. In-8, 10 planches..... 7 fr. 50

Babelon (E.) et **Th. Reinach**, de l'Institut. RECUEIL GÉNÉRAL DES MONNAIES GRECQUES D'ASIE MINEURE. Fascicules I, II, III, IV. In-4, planches. Chacun.. 40 fr.

Blanchet (A.). TRAITÉ DES MONNAIES GAULOISES. 2 volumes in-8, avec 560 figures, 3 planches et une carte.............................. 40 fr.

— LES MONNAIES GRECQUES. In-18, 12 planches.............. 5 fr.

— LES MONNAIES ROMAINES. In-18, 12 planches............... 5 fr.

De La Tour (H.). CATALOGUE DE LA COLLECTION ROUYER. I. Jetons et méreaux du moyen âge. In-8, 28 planches.......................... 25 fr.

— II. Jetons et méreaux de la Renaissance et des temps modernes. In-8, 27 planches .... 25 fr.

Maurice (Jules). NUMISMATIQUE CONSTANTINIENNE. Tome I. Organisation et fonctionnement des ateliers monétaires au IVe siècle. — Iconographie de vingt empereurs et impératrices des IIIe et IVe siècles. — Ateliers monétaires de Rome, Ostie, Carthage, Trèves, etc. In-8 de 652 pages, fig. et 23 planches .... 25 fr.

Tome II. La dynastie solaire des seconds Flaviens. — La conversion de Constantin. — Sa politique religieuse. — L'empire chrétien. — Les types du revers des monnaies. — Description des émissions monétaires de dix ateliers, etc. In-8 de 750 pages, fig. et 17 planches .... 25 fr.

Roman (J.). LES JETONS DU DAUPHINÉ. Gr. in-8, fig............. 6 fr.

Le Puy. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon, boulevard Carnot, 23.

N° 7 Quarante-sixième année. 17 février 1912.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Bulletin hispanique, n° 1 : E. ALBERTINI, Sculptures du Cerro de los Santos. — H. DE LA VILLE DE MIRMONT, Les déclamateurs espagnols au temps d'Auguste et de Tibère (suite). — G. CIROT, Une chronique latine inédite des rois de Castille (1236). — F. HANSSEN, La colocación del verbo en el Poema del Cid. — P. DUHEM, Dominique Soto et la scolastique parisienne (suite). — L. MICHELI, Inventaire de la collection Edouard Favre (suite). — Variétés : El doctor Bartolomé Hidalgo de Agüero (J. GÓMEZ OCAÑA). — Universités et enseignement : L'Intercambio avec le Portugal (G. C.). — Diplômes d'études supérieurss d'espagnol (G. C., E. M.). — Bibliographie : Colleção de manuscriptos ineditos (G. CIROT). — Centenario do nascimento de Alexandre Herculano (G. Le Gentil). — A. REYES, Cuestiones estéticas (E. MÉRIMÉE). — Chronique : (Hanssen, Bonafoux, Frontini, Menendez Pidal). — Planches : I-IV. Têtes et bustes du Cerro de los Santos. V-VIII. Manuscrits G, 1 et G. 2 de la Real Academia de la Historia.

Revue bleue, 27 janvier 1912 : M. CROISET, La philosophie religieuse d'Euripide. — Emerson, Journal inédit, 1838-1844. — Lucien MAURY, Littérature scandinave. — Paul GAULTIER, L'âme des animaux. — Firmin Roz, Théâtres. — Leo LARGUIER, En route. — Jacques LUX, Philosophie politique.

Deutsche Literaturzeitung, n° 5 : R. UNGER, Walzels Aufsätze zur deutschen Geisteschichte. — GRABMANN, Die Geschichte der scholastischen Methode. 2. — O. PFISTER, Die Frömmigkeit des Zinzendorf. — REICHEL, Zinzendorfs Frömmigkeit. — WOBBERMIN, Der christliche Gottesglaube in seinem Verhältnis zur heutigen Philosophie und Naturwissenschaft. 3. Aufl. — C. L. VON PETER, Das Problem des Zufalls in der griechischen Philosophie. — H. BOURGIN, u. a. L'Enseignement du français. — HAVERS, Untersuchungen zur Kasussyntax der indogermanischen Sprachen. — K. MARTI, Kurzefasste Grammatik der biblisch-aramäischen Sprache. 2. Aufl. — ENGELI, Die Oratio variata bei Pausanias. — R. KÜHNER, Ausführliche Grammatik der lateinischen Sprache. 2. Aufl. I. Bd., neubearb. von Fr. Holzweissig. — Cl. BRENTANO, Sämtliche Werke, hgb. von Schüddekopf. Bd. 4; 10; 13; 14, I. — E. TRÖSCH, Die helvetische Revolution im Lichte der deutsch-schweizerischen Dichtung. — REYNOLDS, What we know of the Elizabethan Stage. — KOSCHWITZ, Les parlers parisiens. 4. éd. p. A. Franz. — BRENET. Musique et musiciens de la vieille France. — DRUMANN, Geschichte Roms in seinem Uebergange von der republikanischen zur monarchischen Verfassung. 2. Aufl., hgb. von P. Groebe. Bd. III. IV. — FESTGABE, Hermann Crauert zur Vollendung des 90. Lebensjahres gewidmet von seinen Schülern, hgb. von M. Jansen. — GAILLY DE TAURINES, Père et fille. Philippe de Champagne et sœur Catherine de Sainte-Suzanne à Port-Royal. — HEIGEL, Deutsche Geschichte vom Tode Friedrichs des Grossen bis zur Auflösung des alten Reiches II. — REICHESBERG, Die amtliche Statistik in der Schweiz. — ZEHNTBAUER, Verfassungswandlungen im neueren Oesterreich. — SCHMIDT-RIMPLER, Die Eigentümerdienstbarkeit. — R. VON LANDMANN, Kommentar zur Gewerbeordnung für das Deutsche Reich. 6. Aufl. I.

Literarisches Zentralblatt, n° 3 : WENDT, Die Schichten im vierten Evangelium. — DREWS, Die Christusmythe, II. — BONHÖFFER, Epiktet und das Neue Testament. — BECHER, Gehirn und Seele. — AUBIN,

Das Erzbistum Paderborn. — A. de Circourt, Mission à Berlin, II. — R. Holtzmann, Franz. Verfassungsgeschichte. — Boillot, Le patois de la Grand'Combe. — Leo Sidney, The French Renaissance in Ireland. — M. Holzmann u. Bohatta, Deutsches Anonymen-lexikon, VI. — Klenz, Felix Stillfried. — Jirku, Die Dämonen und ihre Abwehr im A. T. — Mittels u. Wilcken, Grundzüge und Chrestomathie der Papyruskunde, I. — Woermann, Von Apelles zu Böcklin.

— N° 4 : Theol. Jahresbericht. — Kinkel, Die sozialökon. Grundlagen der Staats=und Wirtschaftslehren von Aristoteles. — Schoenaich, Die Neronische Christenwerfolgung. — Bota, Der Untergang des Ordensstaates Preussen. — Arnheim, Luise-Ulrike, II. — Morel-Payen, Troyes et Provins. — Hauthal, Reisen in Bolivien und Peru. — Krüger, Die prätorische Servitut. — Das Gilgamesch-Epos, trad. Ungnad. — Schaidenraissers Odyssea, p. Weidling. — Racine, Œuvres inconnues, p. p. J. Bonnet, Œuvres sacrées. — Junk, Gralsage und Graldichtung des M. A. — Rust, Coleridge. — H. A Krüger, Der junge Raabe. — Eckart, Handbuch der Gesch. der plattdeutschen Literatur.

— N° 5 : Hertlein, Die Menschensohnfrage in letzten Stadium. — Wundt, Gesch. der griech. Ethik, II. — Brentano, Aristoteles' Lehre vom Ursprung des Geistes; Aristoteles und seine Weltanschauung. — Jirecek, Gesch. der Serben, I. — Mecklenb. Urkundenbuch, XXIII. — Zingeler, Karl-Anton Fürst von Hohenzollern. — Spies, Das moderne England.— Kralik, Lillge, Belzner, Stürmer, Adam, Fries, Shewan, Ouvrages divers sur Homère. — Meyer-Lübke, Romanisches etymol. Wörterbuch, 1-3. — Heine-Reliquien, p. Heine-Geldern u. Karpeles. — Glasenapp, Das Leben Richard Wagners.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 8 Quarante-sixième année. 24 février 1912.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Correspondance historique et archéologique, n° 4, oct.-nov. déc. 1911 : G. SANGNIER, Lettres inédites de Sainte-Beuve à Charles Labitte (fin). — L. LE PILEUR, Une évasion à Saint-Lazare. — L. GILLET, Nomenclature des ouvrages de peinture, etc. se rapportant à l'histoire de Paris et qui ont été exposés depuis 1763 jusqu'à nos jours (suite). — Chronique. — Renseignements.

Revue bleue, 3 février : Paul DESCHANEL et M. KOVALEVSKY, Le syndicalisme et le gouvernement parlementaire (enquête par François Maury). — A. NEYMARCK, L'épargne française et l'éducation financière 1863-1912. — Paul FLAT, Le relèvement de l'éducation morale. — Emerson, Journal inédit, 1838-1844. — Lucien MAURY, Voiture et Gaultier-Garguille. — Firmin Roz, Théâtre. — Jacques LUX, Montaigne et La Boétie, Amis et époux ; La vie à Londres.

Deutsche Literaturzeitung, n° 6 : GARBE, Der Buddhismus. — STÖLZLE, Johann Michael Sailer, seine Massregelung an der Akademie zu Dillingen und seine Berufung nach Ingolstadt. — GOETHALS, Mélanges d'histoire du Christianisme. 2e partie. — H. KOCH, Die Abfassungszeit des lukanischen Geschichtswerkes. — Frz. KELLER, Das neue Leben. 2. Aufl. — C. FABRICIUS, Die Entwicklung in Albr. Ritschls Theologie von 1874-1889. — R. TRAUTMANN, Die altpreussischen Sprachdenkmäler. II. — DORÉ, Recherches sur les superstitions en Chine. I. — SOKRATES, geschildert von seinen Schülern. Hgb. von E. Müller. — GERMANIA, 7. Aufl. von Ed. Schwyzer. — A. SCHROETER, Beiträge zur Geschichte der neulateinischen Poesie Deutschlands und Hollands. — K. HEROLD, Der Münchener Tristan. — J. HAGEMANN, Levin Schückings Jugendjahre und literarische Frühzeit. — Essays and Studies by Members of the English Association, collect. by Bradley. — GRÄFENBERG, Spanisches Lesebuch für höhere Handels-und Realschulen. 2. Aufl. — M. SCHUETTE, Das Goethe-National-Museum zu Weimar. — MITTEILUNGEN über römische Funde in Heddernheim. V. Hgb. von dem Verein für Geschichte und Altertumskunde zu Frankfurt a. M. — H. SCHREIBMÜLLER, Pfälzer Reichsministerialien. — LANDTMAN, The primary causes of social Inequality. — LABAND, Das Staatsrecht des deutschen Reiches. 5. Aufl. II. — M. CANTOR, Vorlesungen über die Geschichte der Mathematik. IV. Bd. Hgb. unter Mitwirk. von Bobynin u. a.

PUBLICATIONS RELATIVES AU MAROC

BEL (Alfred). Les Benou Ghanya, derniers représentants de l'Empire almoravide et leur lutte contre l'Empire almohade. In-8........................ 12 fr. »

CASTRIES (Comte Henry de). Agents et voyageurs français au Maroc (1530-1660). Gr. in-8, avec une carte.. 4 fr. »

— Une description du Maroc sous le règne de Moulay Ahmed el-Mansour (1596). Texte portugais et traduction française. Gr. in-8.................... 5 fr. »

— Moulay Ismaïl et Jacques II. Une apologie de l'Islam, par un sultan du Maroc. Avec le texte arabe. In-8, 3 portraits et 2 planches............... 5 fr. »

CAUDEL (M.). Les premières invasions arabes dans l'Afrique du Nord. 2 parties in-8. Chaque.. 6 fr. »

COUR (Aug.). L'établissement des dynasties des chérifs au Maroc et leurs rivalités avec les Turcs de la Régence d'Alger (1509-1830). In-8........ 7 fr. 50

EL-NESAWI. Vie de Djelal eddin Mankobirti (VIIe siècle de l'hégire). Texte arabe et traduction par O. Houdas. 2 vol. in-8. Chacun................. 15 fr. »

ELOUFRANI (Mohammed Esseghir). *Nozhet-Elhadi*. Histoire de la dynastie saadienne au Maroc (1511-1670). Texte arabe et traduction, par Houdas. 2 vol. in-8. Chacun.. 15 fr. »

EUDEL (Paul). Dictionnaire des bijoux de l'Afrique du Nord (Maroc, Algérie, Tunisie). In-8, illustré de nombreuses figures....................... 10 fr. »

EZZIANI (Aboulqâsem ben Ahmed). Le Maroc de 1631 à 1812. Texte arabe et traduction, par O. Houdas. In-8.. 15 fr. »

FOURNEL (Henri). Les Berbers, étude sur la conquête de l'Afrique par les Arabes, d'après les textes arabes imprimés. 2 vol. in-4..................... 40 fr. »

FRISCH (Le commandant R.-J.). Le Maroc, géographie, organisation politique. In-18, carte.. 3 fr. 50

FUMEY (Eug.). *Kitâb el-istiqsa*, chronique de la dynastie alaouie du Maroc (1631-1894). Traduction française. 2 vol. in-8........................ 24 fr. »

HISTOIRE DES DYNASTIES MUSULMANES, depuis la mort de Mahomet jusqu'à la fin du Khalifat abbaside de Baghdâd (632-1258). Al Fakhri, d'Ibn at-Tiqtâqa. Traduit de l'arabe et annoté par Emile Amar. In-8...... 12 fr. »

ISMAEL HAMET. Chroniques de la Mauritanie Sénégalaise. Nacer Eddine. Texte arabe, traduction et notice. In-8.................................. 15 fr. »

LE CHATELIER (A.). Les tribus du Sud-Ouest marocain. In-8.... 3 fr. »

— Politique musulmane. In-8, figures et planches..................... 3 fr. 50

LÉON L'AFRICAIN. Description de l'Afrique. Nouvelle édition publiée et annotée par Ch. Schefer, de l'Institut. 3 vol. gr. in-8, cartes............... 75 fr. »

MICHAUX-BELLAIRE (E.). Quelques tribus de montagnes de la région du Habt (Maroc). In-8.. 15 fr. »

PERRON (le Dr). Femmes arabes avant et depuis l'islamisme. In-8. 7 fr. 50

PHILEBERT (Le Général). La conquête pacifique de l'intérieur africain. Nègres, musulmans et chrétiens. In-8, cartes et illustrations.............. 10 fr. »

SAUVAIRE (H.). Voyage en Espagne d'un ambassadeur marocain (1690-1691), traduit de l'arabe. In-18.. 5 fr. »

SCHNELL (Paul). L'Atlas marocain, d'après les documents originaux. Traduit par A. Bernard. In-8, grande carte de la chaîne de l'Atlas......... 10 fr. »

WEISGERBER (Dr F.). Trois mois de campagne au Maroc. Étude géographique de la région parcourue. In-8, fig. et cartes........................ 5 fr. »

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 9 Quarante-sixième année. 2 mars 1912.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Revue bleue, 10 février : Eugène d'EICHTAHL, L'économie politique de Stendhal. — Ed. SCHURÉ, L'Atlantide et les Atlantes (vision d'un monde disparu). — M. COLAJANNI, Psychologie de l'expédition italienne en Tripolitaine. — Edme CHAMPION, A propos des voix de Jeanne d'Arc. — Lucien MAURY, Récits, contes et nouvelles. — Léo LARGUIER, La vie en bleu. — Jacques LUX, Dickens et la musique, Sur le mariage, Pages à lire.

Revue des Sciences Politiques, Janvier-février 1912 : Frédéric MASSON, de l'Académie française : Le lieutenant général sir Hudson Lowe. — Pierre CHASLES, M. Stolypine et le mécanisme constitutionnel de la Russie. — Alfred ANTONY, Le budget de l'Alsace-Lorraine, I. — Pierre PINOT, La liberté du culte et les pouvoirs de police du maire, d'après la jurisprudence du Conseil d'Etat. — Raymond LANGE, La vie ouvrière alsacienne, Mulhouse et ses institutions sociales, I. — Michel SOKOLNICKI, Souvenirs du centenaire de 1812 : Le testament de Pierre le Grand (Origines d'un prétendu document historique). — En marge des Sciences politiques. — Charles DUPUIS, Les droits de succession et l'évasion fiscale, à propos de publications récentes. — Daniel BELLET, Chronique industrielle (1911). — Comptes rendus critiques. — Analyses. — Ouvrages envoyés à la rédaction. — Mouvement des périodiques (novembre-décembre 1911).

Deutsche Literaturzeitung, n° 7 : E. MALLY, Grenzfragen der Logik, Psychologie und Erkenntnislehre. — RÜEGG, Heinrich Gundelfingen. — Kürschners Deutscher Literatur-Kalender auf das Jahr 1912, hgb. von H. Klenz, 34. Jahrg. — TRENCH, Synonyma des Neuen Testaments. Übs. von H. Werner. — BARTMANN, Christus ein Gegner des Marienkultus? — WINTER, Johann Arndt, der Verfasser des « Wahren Christentums ». — SÜSKIND, Christentum und Geschichte bei Schleiermacher, I. — WALLESER, Der altere Vedānta. — Königliches Gymnasium Erfurt 1561-1911. Literis Deo Patriae. Festschrift zum 350 Jährigen Jubiläum. — WINCKLER, Das Vorgebirge am Nahr-el-Kelb und seine Denkmäler. — ZEHNPFUND, Babylonien in seinen wichtigsten Ruinenstätten. — Hesiodi Carmina rec. Rzach. Ed. altera. — Res gestae Divi Augusti. Hgb. u. erkl. von E. Diehl. I. u. 2. Aufl. — Supplementum lyricum. Ausgew. u. erkl. von E. Diehl. I. u. 2. Aufl. — UNWERTH, Odinnverehrung bei Nordgermanen und Lappen mit Exkursen zur altnordischen Literaturgeschichte. — LÜTCKE, Studien zur Philosophie der Meistersinger. — H. von KLEISTS Werke. Neu hgb. von Gilow, Manthey, Waetzoldt. — EILERS, Die Dehnung vor dehnenden Konsonantenverbindungen im Mittelenglischen. — HAUVETTE, Dante. — SEMPER, Michael und Friedrich Pacher, ihr Kreis und ihre Nachfolger. — Alberti de Bezanis Abbatis S. Laurentii Cremonensis Cronica. Ed. Holder-Egger. — Einhardi Vita Karoli Magni. Ed. sextam curavit Holder-Egger. — VALENTIN, Fürst Karl Leiningen und das deutsche Einheitsproblem. — Bassler-Archiv. Red. von P. Ehrenreich. Beiheft I. Bd. I. Heft 2-6. Bd. II, Heft. 1. — BINGHAM, Across South America. — A. WEBER, Der Kampf zwischen Kapital und Arbeit. — WEHBERG, Kommentar zu dem Haager Abkommen betr. die friedliche Erledigung internationaler Streitigkeiten von 1907.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

N° 10 Quarante-sixième année. 9 mars 1912.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Enquête sur la Révolution en Côte-d'Or (publiées par le comité départemental d'histoire économique) (Dijon, Nourry, 1911), fascicule 3. — F. Boissard, La disette de 1788-1789 à Saint-Jean de Losne et dans son ancien bailliage. — L. Simon, L'arrêt du Parlement de Dijon du 29 juillet 1775. — Languereau, Documents extraits des archives de la commune de Spoy : XX. Une réclame pour le vin de la Côte en 1790.

Bulletin de la commission des documents économiques de la Révolution (Paris, Ernest Leroux), *1910, n° 1-2*. — P. Caron, Une enquête sur les prix après la suppression du maximum. — Camille Bloch, La vérification des caisses patriotiques en 1792. — Ch. Schmidt, Notes sur le travail des enfants dans les manufactures pendant la Révolution.

Deutsche Literaturzeitung, n° 8 : Dibelius, Im Lande Jahwes und Jesu. — Bollettino bibliografico delle pubblicazioni italiane e straniere edite su Roma. Anno I. II. — Zurhellen, Die Religion der Propheten. — Lahy, La morale de Jésus, sa part d'influence dans la morale actuelle. — Broxap, A Biography of Thomas Deacon, the Manchester Non-Juror. — Nelson, Die Unmöglichkeit der Erkenntnistheorie. — Aars, Die Idee. — Zum Bildungsproblem. — Gymnasium zu St. Elisabet, Breslau, 1562-1912. Festschrift. — Peters, Die jüdische Gemeinde von Elephantine-Syene und ihr Tempel im 5. Jahr. vor Christi Geburt. — Aramäische Papyrus aus Elephantine. Bearb. von A. Ungnad. — Hinneberg, Die Kultur der Gegenwart. T. I, Abt. 9 : Die osteuropäischen Literaturen und die slawischen Sprachen. — Χάριτες Friedrich Leo zum 60. Geburtstag dargebracht. — Gross, De metonymiis sermonis Latini a deorum nominibus petitis. — Kelemina, Untersuchungen zur Tristansage. — Schück och Warburg, Illustrerad svensk Litteratur-historia. 1-4. — Previté-Orton, Political Satire in English Poetry. — Wilhelm von England. Ein Abenteurerroman von Kristian von Troyes, p. Foerster. — H. Muthesius, Die Einheit der Architektur. — Künstlers Erdewallen. Briefe von M. v. Schwind, hgb. von W. Eggert Windegg. — Hönn, Quellenuntersuchungen zu den Viten des Heliogabalus und des Severus Alexander im Corpus der Scriptores historiae Augustae. — W. Ohnesorge, Ausbreitung und Ende der Slaven zwischen Niederelbe und Oder. — Rerum aethiopicarum scriptores occidentales inediti a saeculo XVI ad XIX cur. C. Beccari. Vol. XI. — R. Friederich, Die Befreiungskriege 1813-15. 2. Bd. I. — 5. Aufl. — Otto, Von Strassburg bis Belfort. — Cysatiana, Volkskundliches aus dem Kanton Luzern. Mitget. von Hoffmann-Krayer. — Kinkel, Die sozialökonomischen Grundlagen der Staats — und Wirtschaftslehren von Aristoteles. — H. W. Foerster, Grundzüge des Geldwesens. — Gröll, Die Elemente des kirchlichen Freiungsrechtes. — Wieser, Recht und Macht.

Literarisches Zentralblatt, n° 6 : Wobbermin, Geschichte und Historie in der Religionswissenschaft. — Quellen zur Rechts = und Wirtschaftsgeschichte der rhein. Städte. I. Neuss, p. Lau. — Caro, Neue Beiträge zur deutschen Wirtschafts = und Verfassungsgeschichte. — Hess, Salomon Landolt — Monatshefte der Comenius-Gesellschaft, XX. — Schwarz, Samarra. — Barthold, Der Aral-See. — Schwarz, Iran im M. A. — Johnen, Gesch. der Stenographie. — H. F. Müller, Die Schrift über das Erhabene. — H. Jordan, Gesch. der altchristlichen Literatur. — F. C. Brown, Elkanah Settle. — Th. Hoffmann, Raffael als Architekt.

— N° 7 : W. Möller, Wider den Bann der Quellenscheidung. — Luthers Briefwechsel, p. Enders. 1-13. — Hauck, Kirchengesch. Deutschlands, V. — Hoffmeister, Durch Armenien. — J. Cahn, Münz=und Geldgesch. von Konstanz. — E. Marcks, Männer und Zeiten. — Preuss, Philipp II, die Niederländer und ihre erste Indienfahrt. — Dresdens Entwicklung. — Roscher, Die neuentdeckte Schrift eines altmilesischen Naturphilosophen. — Heinze, Tertullians Apologeticum. — Bräuning-Oktavio, Beitr. zur Gesch. und Frage nach den Mitarbeitern der Frankfurter Gelehrten Anzeigen. — Deeker, Heinrich Schöder. — Kataloge west= und süddeutscher Altertumssammlungen I. Xanten. — Franchet, Céramique primitive. — Schering, Geschichte des Oratoriums. — Schnupp, Deutsche Prüfungsarbeiten für Absolventen höherer Lehranstalten.

— N° 8 : Weinel, Biblische Theologie des N. T. — K. Weiss, Escobar. — Dorner, Pessimismus, Nietzsche und Naturalismus. — Vorländer, Kant und Marx. — Michael, Gesch. des deutschen Volkes, V, Die bildenden Künste während des 13 Jahrh. — S. v. Hupka, Entwickl. der westgalizischen Dorfzustände in der 2 Halfte des 19 Jahrh. — Falls, Drei Jahre in der Lybischen Wüste. — Anna Neumann, Die Bewegung der Löhne in Preussen. — Moulton, World literature and its place in general culture. — Aeschinis Socratici reliquiae, p. Krauss. — Isidori Originum libri XX, p. Lindsay — Griffith, Sir Perceval of Galles. — Fries, Stil. und vergl. Forschungen zu H. von Kleist mit Proben angewandter Aesthetik. — Heine, Sämtl. Werke, 1, 7, 9. — Machau, Das 4000 jährige Alter des Volkes der Hermunduringer. — Seipp, Italienische Materialstudien. — Ganz, Hans Holbein d. J. — Kelsey, Latin and Greek in American education.

Museum, n° 5, février : Wunderer, Polybios-Forschungen, III (Van-Bleek). — Διονυσιου ἢ Λογγινου περί ὕψους, ed. Jahn-Vahlen (J. C. Vollgraff). — Die Frösche des Aristophanes, herausg. v. Süss, Poetarum Romanorum vet. reliquiae, sel. Diehl; Die Vitae Vergilianae. herausg. v. Diehl (van Wageningen). — Teichmüller, Das Nichthorazische in der Horazüberlieferung (Baehrens). — Holder, Alt-celtischer Sprachschatz. lief. 19-20 (H. Kern). — Mehmed Tevfiq, Das Abenteuer Buadem's, übertr. l. Menzel (Houtsma). — Wirth, Der Untergang des niederlaendischen Volksliedes (Kalff). — Unbekannte Ausgaben geistl. u. weltl. Lieder u. s. w., gedr. von Berger, herausg. von Heitz, (Moes). — Olrik, Danmarks Heltdigtning, II, (Boer). — Rostowsew, Stud. z. Gesch. des römischen Kolonates (Bolkestein). — De Boer, De Armada van 1639 (Haaks). — Raabe, Bijdr. tot de kennis v. h. Hindoesche doodenritueel (Speyer). — Pfister, Reliquienkult im Altertum, I (Roos). — Billeter, Die Auschauungen vom Wesen des Griechentums (C. W. Vollgraff). — Ehrmann, De iuris sacri interpretibus Atticis (K. H. E. de Jong). — Wundt, Griechische Weltanschauung (Ovink). Tatarkiewicz, Die Disposition der Aristotel. Prinzipien (Ovink). — Geffcken, Aus der Werdezeit des Christentums. (K. H. E. de Jong). — Eusèbe, Histoire ecclésiastique, texte et trad. p. Grapin (Meyboom), — Wilde, Leerboek der Alg. Geschiedenis, II, (M. C. Valeton). — Pik, Leerboek der Alg. Geschiedenis, II (Stavenisse de Brauw). — Pik, Overzicht der Alg. Geschiedenis, II (Stavenisse de Brauw).

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

N° 11 Quarante-sixième année. 16 mars 1912.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Feuilles d'histoire, n° 3 : Achille Biovès, Le Diamant le « Régent » et la famille Pitt. — Claude Perroud, Alexandre Berthier en septembre 1792. — Antoine de Tarlé, Soldats de la République, mais, avant tout, pères de famille. — L. de Cardenal, Une lettre d'émigré, 3 avril 1793. — Marquis de Monléon, La retraite de Kellermann dans la rivière de Gênes. — G. Primogué, Chadelas. — Léon Hennet, Généraux provisoires de la Révolution et de l'Empire, I. — Louis Maurer, Les exactions du général Loison. — Alfred de Foville, Napoléon statisticien. — Comte Beugnot, L'île d'Elbe et la police sous la première Restauration. — Jacques Flach, Journal du séjour à Berlin, en 1827, de Henri Schnitzler. — Arthur Chuquet, Un épisode de la bataille de Sedan. — Mélanges : Gabriel Vauthier, Notes sur la Révolution à Saumur et dans le Saumurois. — André Vovard, Soldats du Bordelais, les Sorlus.

Revue bleue, 17 février : Sully Prudhomme, La peinture italienne. — Vandervelde et Virgile Rossel, Le syndicalisme et le gouvernement parlementaire. — Ed. Schuré, L'Atlantide et les Atlantes (vision d'un monde disparu). — M. Lair, Les élections allemandes et le nouveau Reichstag. — C. Latreille, Un témoin de la rupture de Lamennais avec l'église. — Paul Flat, Sous la coupole, impressions de séance. — G. Cohen, Un prince poète, Charles d'Orléans. — L. Maury, Littérature coloniale. — Firmin Roz, Théâtres. — Jacques Lux, Les dernières années de l'étranger ; A propos du centenaire de Dickens.

— 24 février : Jules Claretie, Une comédienne au XIXe siècle. — L'Index. — Paul Matter, Chez Cavour. — Paul Gaultier, L'adolescence criminelle. — Firmin Roz, Théâtres. — Leo Larguier, La vie en bleu. — Jacques Lux, Chronique de l'étranger, sur le suffrage des femmes.

Literarisches Zentralblatt, n° 9 : Darlow and Moule, Historical catalogue of the printed edition of Holy Scriptures in the library of the British and Foreign Bible Society, II. — Rauh, Etudes de morale. — Amurru, The home of the northern Semites. — A. Waddington, Histoire de Prusse, I. — Lavisse, Hist. de France, IX, 2. — Besnard, Le Mont Saint-Michel. — A. Fischer, Die modernen Kolonialstaaten und ihr heutiger Besitzstand. — Smend, Das Reichskammergericht. — Baumstark, Die christlichen Literaturen des Orients. — Süss, Aristophanes und die Nachwelt. — Mandresen, F. G. Klopstock. — Jacoby, Herder als Faust. — Diederich, Hamburger Poeten. — Bode, Florentiner Bildhauer der Renaissance.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, VIe

Cinquième année. N° 2. Mars-Avril 1912.

ANNALES RÉVOLUTIONNAIRES

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES ROBESPIERRISTES

DIRECTEUR : ALBERT MATHIEZ

Non cujuslibet temporis
Non cujuslibet hominis

Ce n'est que par la postérité
que Robespierre pourra être bien jugé.
CHOUDIEU.

SOMMAIRE

Viennent de paraitre :

ARTHUR CHUQUET

MEMBRE DE L'INSTITUT

La Campagne de 1812

MÉMOIRES DU MARGRAVE DE BADE

INTRODUCTION, TRADUCTION ET NOTES

Paris, Fontemoing, 1912. In-8°, 268 p.................... 3 fr. 50

DU MÊME :

Ordres et Apostilles

DE

NAPOLÉON (1799-1815)

TROISIÈME VOLUME

Paris, Champion, 1912. — In-8°, 656 pages............ 7 fr. 50

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

N° 12 Quarante-sixième année. 23 mars 1912.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Revue de l'enseignement des langues vivantes, n° 2, février : J. Derocquigny, Certificat d'aptitude à l'enseignement de l'anglais. — P. Verrier, Questions de métrique anglaise, une mise au point. — Société pour l'étude des langues et littératures modernes. — Soutenance de thèses. — Nouvelles découvertes shakspeariennes. — Mario Rapisardi.

— N° 3, mars : P. Besson, Liscow et Rabener. — C. Cestre, La conversion du capitaine Brassbound, de Bernard Shaw. — P. Verrier, Questions de métrique anglaise, II. — Ad. Favre, Les classes de français à la Musterschule. — Notes et documents : Ecole Normale Supérieure, concours de 1911 ; Le chant choral dans les lycées et collèges ; Correspondance interscolaire ; Ce que je sais (Benoist-Hanappier) ; Quelques méprises : Programme de concours.

Revue germanique, 5, novembre-décembre : H. Lichtenberger, Les sources de la pensée de Novalis. — J. Giraud, Victor Hugo et le folklore rhénan, une source du « Rhin ». — Pitollet, Lettres inédites touchant la Correspondance de Gœthe avec une enfant. — Dresch, Le centenaire de Gutzkow. — Revues annuelles : H. Buriot, La poésie allemande — Baldensperger, Littérature comparée, juin 1910-juin 1911.

Revue historique : P. Devinat, Le mouvement constitutionnel en Prusse de 1840 à 1847 ; Frédéric-Guillaume IV et les diètes provinciales (suite et fin). — F.-Ch. Roux, La Russie, la France et la question d'Orient après la guerre de Crimée. — Paul Fredericq, Les récents historiens catholiques de l'Inquisition en France. — Lionel Bataillon, Les luttes notariales dans les pays de coutumes du XIII[e] au XV[e] siècle. — Bulletin historique : Histoire de France. Epoque moderne, par Henri Hauser. — Histoire d'Italie. Moyen âge, par René Poupardin. — Histoire de l'art, par Louis Hourticq.

Revue napoléonienne, 1, janvier-février ; W. Meier, Napoleons Schilderung. — Dalgas, La Revoluzione e i Bonaparte nella poesia di Carducci, III. — Notes de Bibliographie napoléonienne. — Les abeilles du manteau du sacre. — Un autographe de Nelson sur Trafalgar. — Pie VII et Radet. — Le médailler du Vatican. — Prampero, Napoleone in Friuli. — Les nouveaux récits d'E. Daudet. — F. Masson, Napoléon et les brûlots de l'île d'Aix. — Dalgas, La Rivoluzione e i Bonaparte nella poesia di Carducci. — Koutouzov et Witheft. — A. Lumbroso, Genève pendant l'occupation française. — G. de Maizière, La chambre de l'Empereur à l'île d'Aix.

Deutsche Literaturzeitung, n° 9 : W. Bacher, Ein Hauptwerk der alten jüdischen Bibelexegese. — Zwickauer Faksimiledrucke. Nr. 6. — Tillmann, Die Wiederkunft Christi nach den paulinischen Briefen. — Kirsch, Die heilige Cäcilia in der römischen Kirche des Altertums. — Dokumente zu Luthers Entwicklung (bis 1519). Hgb. von Scheel. — Gomperz, Griechische Denker. I. Bd. 3. Aufl. — Christiansen, Kritik der Kantischen Erkenntnislehre. — Paltram, Pädagogik des hl. Johann Baptist de la Salle und der christlichen Schulbrüder in deutschen Bearbeitung. — Lipps, Weltanschauung und Bildungsideal. — Sarsowsky, Keilschriftliches Urkundenbuch zum Alten Testament. — Seyyèd Ali Mohammed, dit le Bab, Le Béyan Persan. Trad. par Nicolas. I. — O. Hoffmann, Geschichte der griechischen Sprache. I. — A Student's Edition of the Odes of Horace, I—III, by Garnsey. — Horace, Odes and Epodes, ed. by Shorey and Laing. — Wagenvoort, De Horatio quae dicuntur odis Romanis. — Klenz, Schelten-Wörterbuch. — Berger, Theodor Körner. — R. Braun, Heinrich von Kleist. — G. Wethly, Heinrich von Kleist der Drama-

tiker. — Heinrich von Kleist in seinen Briefen. Hgb. von E. Schur. — MILTON, The Tenure of Kings and Magistrates. Ed. by Allison. — G. DEL VECCHIO, Tra i Burlamachi e il Rousseau. — P. HARTMANN, Die gotische Monumentalplastik in Schwaben. — KLOPFER, Von Palladio bis Schinkel. — Th. REINACH, L'anarchie monétaire et ses remèdes chez les anciens Grecs. — ALTUNIAN, Die Mongolen und ihre Eroberungen in kaukasischen und kleinasiatischen Ländern im 13. Jahrhundert. — SCHWENKE, Friedrich der Grosse und der Adel. — Frhr. v. FALKENHAUSEN, Flankenbewegung und Massenheer. — FARNER, Geschichte der Kirchgemeinde Stammheim und Umgebung. — FALTER, Staatsideale unserer Klassiker. — POLLITZ, Strafe und Verbrechen. — H. LEHMANN, Der Prozessvergleich.

Literarisches Zentralblatt, n° 10 : GRIMME, Die Oden Salomos. — CLEMEN, Der geschichtliche Jesus. — P. SABATIER, Notes d'histoire religieuse contemporaine. — Cromwell, Briefe und Reden, p. STÄHELIN — KLEIN-HATTINGEN, Gesch. des deutschen Liberalismus, II. — VERLOHREN, Stammregister und Chronik der Kur = und Königl. Sächsischen Armee. — BONN, Die Neugestaltung unserer Kolonialen Aufgaben. — GARDTHAUSEN, Das Buchwesen in Altertum, 2e ed. — GLUTH, Wilhelm Bauer, der Erfinder des unabhängigen Unterseeboots. — WRIGHT, Comparative Grammar of the Greek language. — Vita Sankti Burkardi, p. BEINDEL. — REINÖHL, Uhland als Politiker. — WARSCHAUER, Heinrich Heine in Posen. — RABE, Kasper Putschenelle. — The Metropolitan Museum of Art, a handbook of the Egyptian rooms. — Nachträgliches zu Rembrandt als Erzieher, die kranke deutsche Kunst. — PUSCH, Comenius. — KRISCHE, Von der Reinheit des Mannes.

Euphorion, XVIII, 2 et 3 : R. M. MEYER, Das Gesetz der freien Rythmen. — R. ASMUS, Zenobia von Palmyra in Tradition und Dichtung. — C. VOGT, Johann Balthazar Schupp. — K. PLENIO, Zu Christoph Fürers Reimhomonymik. — A. HORDORFF, Unters. zu Eduard Grandisons Geschichte in Görlitz. — J. SEMBRITZKI, Hippels Briefe an Scheffner. — W. MOOG, Das Naturgefühl in Gœthes Faust. — A. FREDERKING, Fausts Gang zu den Müttern. — P. HOFFMANN, Ein neues Gedicht von Heinrich von Kleist. — P. BEYER, Zur Chronologie der Heineschen Frühlyrik : Die Josephalieder, An eine Sängerin, Die Nacht auf dem Drachenfels ; an Sie. — H. SCHULLER, Mosen und Hebbel über das Drama. — J. VLASIMSKY, Mimische Studien zu Th. Storm. — Miszellen : F. LAUCHERT, Die pseudoswiftische Reise nach Kaklogallinien. — R. STEIG, Bei Bürger im Kolleg. — O. MODICK, Zu dem Frankfurter Gelehrten Anzeigen von 1772. — W. HOCHGRAVE, Die erste Flucht der Karoline Weissenborn (Neuberin) u. Melinas Flucht in Wilhelm Meister. — H. MAYNC, Der Mann von 50 Jahren. — P. HOFFMANN, Gœthes Natürliche Tochter und das Berliner Theater-Publikum. — H. MAYNC, Zu Edward Mörike. — A. NOVAK, Der junge Hebbel als Anreger. — J. MEIER, Zu Lippe-Detmold, o du wunderschöne Stadt. — Rezensionen und Referate : BABBITT, The New Laocoon. — RAUSCH, Das Spielverzeichnis im XXV Kapitel von Fischarts Geschichtklitterung. — WILLIAMS, Zur Liederpoesie in Fischarts Gargantua. — LORENTZ, Lessings Philosophie. — PETSCH, Lessings Briefwechsel mit Mendelssohn und Nicolai über das Trauerspiel. — NESTRIEPKE, Schubart als Dichter. — MEYER-BENFEY, Das Drama Heinrichs von Kleist, I. — Von WEILEN, Julie Rettich — Briefe an Wolfgang Menzel, p. MEISNER und SCHMIDT. — HARSING, Menzel und das junge Deutschland. — Die Ueberlieferung der Gedichte Heinrich Leutholds und die neuen Ausgaben. — DIBELIUS, Englische Romankunst.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 13 Quarante-sixième année. 30 mars 1912.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Bulletin italien, nº 1 : Paget Toynbee, « Anubis » or « a nubibus » in Dante's Letter to Henry VII. — P. Duhem, La dialectique d'Oxford et la scolastique italienne (1er article). — A. Morel-Fatio, Caduta del conte d'Olivares l'anno MDCXXXXIII, par le P. Ippolito Camillo Guido, ministre de Modène en Espagne (1er article). — J. Dubled, L' « Orlando furioso » et la « Pucelle » de Voltaire (2e article). — *Questions d'enseignement* : L'enseignement des langues méridionales en France (H. Hauvette). — *Bibliographie* : Statuti della provincia romana (Vicovaro, Gave, ecc.) a cura di F. Tomassetti, V. Federici e P. Egidi (L.-G. Pélissier). — Bulletino dell' Istituto storico italiano, fasc. 31 (L.-G. Pélissier). — L. Schiaparelli, I diplomi italiani di Lodovico III e di Rodolfo II (L.-G. Pélissier). — Statuti di Ascoli Piceno del l'anno MCCCLXXVIII a cura di Zdekauer e P. Sella (L.-G. Pélissier). — Merlin Coccai (Teofilo Folengo, Le Maccheronee, a cura di A. Luzio (E. Bouvy, p. 81. — Ch. Joret, D'Ansse de Villoison et l'hellénisme en France pendant le dernier tiers du xviiie siècle (L.-G. Pélissier). — P. Gruyer, Napoléon roi de l'île d'Elbe (L.-G. Pélissier). — G. Del Vecchio, Il fenomeno della guerra e l'idea della pace (Ch. Lalo). — Chronique.

Revue bleue, 2 mars 1912 : Joseph de Maistre, Lettres à G. M. de Place (publiées par M. C. Latreille). — Paul Flat, L'apostolat des Universités. — William Bulls, Le syndicalisme et le gouvernement parlementaire. — C. Cestre, L'amour dans le théâtre de Bernard Shaw. — Lucien Maury, Romain Rolland. — Firmin Roz, Théâtre. — Jacques Lux, Livres divers.

Revue bleue, 9 mars : C. Jullian, Le Rhin d'Alsace. — Joseph de Maistre, Lettres à G. M. de Place (publiées par M. Latreille). — G. Moreau, Nos erreurs en Tunisie. — L. Maury, Un roman allemand. — Firmin Roz, Théâtres. — Leo Larguier, La vie en bleu. — Jacques Lux, La critique anglaise et les Goncourt.

Revue de philologie française, 4e trimestre 1911 : A. Schinz, Les accents dans l'écriture française (suite). — A. Dauzat, Les emprunts dans l'argot (fin). — F. Baldensperger, Notes lexicologiques, 2e série. — *Compte-rendu* : Maria Schiff, La fille d'alliance de Montaigne, Marie de Gournay (G. Marinet). — *Chronique* : A propos de l'étude de M. Gaston Gaillard sur les néologismes.

Romania, nº 160, octobre : E. Cosquin, Le conte du chat et de la chandelle dans l'Europe du moyen-âge et en Orient (fin). — P. Meyer, Notice du ms. Sloane 1611 du Musée britannique. — A. Langfors, Du Médisant, par Perrin La Tour; Le Despisement du cors. — A. Thomas, Les manuscrits français et provençaux des ducs de Milan au château de Pavie. — *Mélanges* : E. Walberg, Anc. français estovoir ; J. Vising, La rime met, bec dans le Bestiaire de Philippe de Thaon ; G. Bertoni et A. Thomas, Galerox dans la Folie Tristan de Berne. — A. Thomas, Sur l'expression gasconne la sent Johan moztoza dans une charte gasconne de 1262. — *Compte rendu* : Sir Perceval of Galles, a study of the sources of the legend, by R.-H. Griffith (J.-L. Weston).

Deutsche Literaturzeitung, nº 10 : W. Norden, Die Weiber von Weinsberg. — P. Lehmann, Johannes Sichardus und die von ihm benutzten

Bibliotheken und Handschriften. — MEINERTZ, Das Lukasevangelium. — BAUMANN, Eine neue Nachfolge Jesu. — Die preussische und die sächsische Agende. Im Auszuge hgb. von Lietzmann. — WERNLE, Einführung in das theologische Studium. 2. Aufl. — KÜHTMANN, Zur Geschichte des Terminismus. — K. NEFF, Der Examinator. — GEMOLL, Die Indogermanen im alten Orient. — FESTSCHRIFT, Vilhelm Thomsen zur Vollendung des siebzigsten Lebensjahres am 25. Januar 1912 dargebracht von Freunden und Schülern. — VAHLEN, Gesammelte philologische Schriften. I. — Maximi Tyrii Philosophumena ed. Hobein. — Lebende Spinnstubenlieder. Aufgezeichnet u. erläut. von Roese. — KALFF, Geschiedenis der Nederlandsche Letterkunde. VI. — FINZI, Histoire de la littérature italienne. Trad. par Mme Thiérard-Baudrillart. — BROWNING's Men and Women. 1855. Ed. by Hadow. — WEISS, Die Dobrudscha im Altertum. — SCHÖTTLE, Geld-u. Münzgeschichte der Pfalzgrafschaft Tübingen. — MEILI und MAMELOK, Das internationale Privat- und Zivilprozessrecht auf Grund der Haager Konventionen.

— N° 11 : H. FRANCKE, Die Geschichte der Dalai Lamas. — R. KOCH, Mozart. Freimaurer und Illuminatem. — E. LEBON, Paul Appell. — KLÜGER, Friedrich Delitzsch, der Apostel der neubabylonischen Religion. — PLEY, De lanae in antiquorum ritibus usu. — PERDELWITZ, Die Mysterienreligion und das Problem des I. Petrusbriefes. — HOLL, Die handschriftliche Ueberlieferung des Epiphanius (Ancoratus und Panarion). — PERNOT, La Politique de Pie X. — LANGDON, A Sumerian Grammar and Chrestomathy. — A. MACÉ, La prononciation du Latin. — G. MURRAY, The Rise of the Greek Epic. 2e éd. — P. ZAUNERT, Bürgers Verskunst. — Die Gedichte des Grafen August von Platen. Hgb. von R. Schlösser. — ONIONS, A. Shakespeare Glossary. — Der festländische Bueve de Hantone. Hgb. von Stimming. — STEINER, Xanten. — BAUM, Die Ulmer Plastik um 1500. — FUETER, Geschichte der neueren Historiographie. — Jüdische Privatbriefe aus dem Jahre 1619. Hgb. von Landau und Wachstein. — RUCKSTUHL, Der badische Liberalismus und die Verfassungskämpfe 1841/43. — E. v. HOFFMEISTER, Durch Armenien. Der Zug Xenophons bis zum Schwarzen Meere. — KIRCHHOFF, Die deutsche Eisenbahngemeinschaft. — POMP, Die sogenannte Unterbrechung des Kausalzusammenhanges. — REICHMAYR, Die Zwangszahlung aus fremden Mitteln nach österreichischem Rechte mit Bezugnahme auf das deutsche Reichsrecht. — LEHMKUHL, Die soziale Frage und die staatliche Gewalt. 4. Aufl.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

N° 14 Quarante-sixième année. 6 avril 1912.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Feuilles d'histoire, 1er avril 1912 : Louis MAURER, Strasbourg et le traité de Ryswick. — Géraud LAVERGNE, Le conte de La Ramée. — Albert DEPREAUX, Les écoliers de Nancy en 1794. — Léon HENNET, Généraux provisoires de la Révolution et de l'Empire, II. — Marcel SCHVEITZER, Speranski. — A. DUBOIS-DILANGE, Esprit de Caste. — Comte BEUGNOT, L'Ile d'Elbe et la police. — Joseph DURIEUX, Napoléon à Avallon. — René MAUBERT, Rouget de Lisle et une chanson de Roland. — Gabriel VAUTHIER, Le capitaine Va. — G. VAUTHIER, Documents littéraires : I. Le petit ménage de Bernardin de Saint-Pierre. — II. Le Bibliographe Barbier et les aigles des reliures. — III. Chateaubriand historiographe du roi. — IV. Lamartine et Victor Hugo décorés. — V. Victor Hugo et sa demande de souscription à Han d'Islande. — VI. Henri Martin et Luther. — VII. Un billet d'Edgar Quinet. — Mélanges : Georges GIRARD, Autres temps, autres poudres. — L. de SANTI, Un serment de 1793. — Arthur CHUQUET, Un témoignage sur Danton; Le père de Victor Hugo ; Le mot Espagne en 1808 ; Une lettre de Frédéric-Guillaume III ; Rapp à Danzig en 1811 ; Lettres de Joseph à Napoléon en 1814 ; Le général Lemoine en 1815. — Questions et réponses : La duchesse d'Abrantès. — Une âme grande dans un petit destin. — Camus. — Chasseraux. — Correspondants de Napoléon. — Le jeu de dés. — Je n'écris point. — Françaises commerçantes. — Mme Grivelée. — Quand faut-il écrire l'histoire d'une époque. — Lelorgne d'Ideville. — La Montagne ou le Volcan. — La Paulette. — Petion et Jésus-Christ. — Préfets et sous-préfets du Consulat. — Russes et Français qui fraternisent. — Les intermédiaires entre Sieyes et Bonaparte. — Chronique : Les Français dans le Nord. — La peste de 1066 à Dunkerque. — Le tombeau de la veuve du grand Condé. — Une histoire de Prusse. — Mme de Mondonville. — Le Languedoc à la fin de l'ancien régime. — La Flandre en 1792. — La Commune du 10 août. — La section des Postes. — Correspondance de Brissot. — Un prêtre émigré. — Masséna à Zurich. — Le maréchal Ney. — Murat et la Sicile. — De Munich à Vilna. — Les aides-de-camp du premier Empire. — Clausewitz. — En feuilletant de vieux papiers. — Le colonel Clère. — Ballanche et Mme d'Hautefeuille. — Alsace-Lorraine. — Bibliographie : Joseph RAMBAUD, Histoire des doctrines économiques.

Revue bleue, 16 mars 1912 : Joseph REINACH, Contre la tuberculose. — Joseph de Maistre, Lettres à G.-M. de Place (publiées par M. C. Latreille). — G. LAFENESTRE, Sully Prudhomme à Rome. — PAUL-LOUIS, Les capitalistes de Rome. — L. VILLAT, Les Jacobsen à Noirmoutier et leur œuvre colonisatrice. — Louis MAURY, Mme de Genlis. — Jacques LUX, Balzac et Schopenhauer; Les moines de l'Islam ; Littérature alsacienne.

Revue germanique, n° 1, janvier-février : Ch. JORET, La religion du jeune Gœthe. — F.-C. DANCHIN, Etudes critiques sur Marlowe, en marge de la seconde partie de Tamburlaine. — Notes et documents : Lettres de W. Taylor, Coleridge et Carlyle à Henry Crabb Robinson sur la littérature allemande (J.-M. Carré). — Lefcadio Hearn et Flaubert (Régis Michaud). — A propos de la stance spensérienne (J. Derocquigny). — Revue annuelle : Le roman anglais, 1910-1911 (A. Koszul).

— n° 2, mars-avril : Ch. JORET, La religion du jeune Gœthe (fin). — F.-L. SCHOELL, Un drame élisabéthain anonyme, Charlemagne. —

Notes et documents : Deux souvenirs d'Hamlet et de Faust dans Paris d'Alfred de Vigny (J. Giraud) ; Les origines du théâtre de Blackfriars, découverte de documents importants par L. Feuillerat (F.-C. Danchin); Le marquis de Mantoue sur la scène anglaise en 1579 (J. de Perott) ; Un jeu d'esprit inédit de Coleridge (J.-M. Carré). — Revue annuelle : Roman allemand (A. Fournier).

Deutsche Literaturzeitung, n° 12 : G. Schuster, Elisa Radziwill. — Aus den ersten Zeiten des Berliner Buchdrucks. Der Friedrich-Wilhelms-Universität Berlin überreicht von der Königl. Bibliothek. — Kleine, Texte für Vorlesungen und Ubungen, hgb. von H. Lietzmann. Heft 61 u. a. — Luthers Briefwechsel. Bearb. von Enders. Fortgesetzt von Kawerau 1-13. Bd. — Eucken, Können wir noch Christen sein? — Eisler, Philosophen-Lexikon. — Pfeifer, Der Sturmlauf gegen die Zwickauer Thesen. — Liä-Dsï, Das wahre Buch vom quellenden Urgrund. Deutsch von R. Wilhelm. — Ku Hung-Ming, Chinas Verteidigung gegen europäische Ideen. Hgb. von A. Paquet. — Euripide, Iphigénie en Tauride. Par H. Weil. 3. éd. — Manitius, Geschichte der lateinischen Literatur des Mittelalters. I. — Brüch, Zur Sprache der Rede vom Glauben des armen Hartmann. — Aus Schillers Werkstatt. Hgb. von Witkowski. — Helene Richter, Geschichte der englischen Romantik. 1. — R. Renier, Svaghi critici. — Furtwängler, Kleine Schriften. Hgb. von Sieveking und Curtius. — H. Wolf, Angewandte Geschichte. — J. Sturm, Der Ligurinus. — A. von Gleichen-Russwurm, Das galante Europa. — G. Wilke, Südwesteuropäische Megalithkultur und ihre Beziehungen zum Orient. — Junod, Sidschi, Deutsch von G. Buttler. — J. Cahn, Geld- und Münzgeschichte der im Grossherzogtum Baden vereinigten Gebiete. I. — Macdonald, The Socialist Movement. — Moriaud, De la simple famille paternelle en droit roman. I. — E Kaufmann, Das Wesen des Völkerrechts und die clausula rebus sic stantibus.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

N° 15 Quarante-sixième année. 13 avril 1912.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Akadémiai Ertesitoe (Bulletin de l'Académie) 1911. B. Fœldes : Le jubilé de la Commission d'Economie sociale, 1860-1910. — T. Vecsey : L'article 58 de la loi de 1569. — Sermones Dominicales édit. Szilády. — Viszota : Széchenyi et Grégoire Czuczor (lettres inédites). — Henri Poincaré : Rapport sur le Prix Bolyai (30 pages, sur les travaux de Hilbert, lauréat de ce prix de l'Académie hongroise pour 1905-1910). — G. Némethy : Les épigrammes de Virgile. — Deux lettres de Deák au philologue Budenz. — F. Finkey : Le droit pénal des Etats-Unis. — Viszota : L'Académie et le Recueil des chants populaires. — Alex. Matlekovics : Le développement de l'industrie à l'époque du capitalisme. — G. Kiss : La lex commissoria pignorum dans les papyrus grecs. — LXXI[e] séance solennelle de l'Académie, 30 avril 1911. Discours de M. de Berzeviczy, président ; rapport de M. Heinrich, secrétaire perpétuel. — J. Beöthy : La Tragédie de l'homme. — A. Pauler : La théorie des fondements de la logique. — R. Vari : Les gloses des Halieutiques d'Oppien. — L. Szabó de Bártfa : Les ancêtres des comtes Széchenyi. — Chartes de la famille Frangipan, 1133-1453, édit. L. Thallóczy et S. Barabás. — E. Császár : Georges Bessenyei (à propos du Centenaire de sa mort) Gy. Szekfü : Les *servientes* et *familiares* au moyen âge hongrois. — Gy. Viszota : Alexandre Kisfaludy et l'Académie hongroise. — J. Heinlein : La découverte du fragment de Königsberg (Cet ancien monument de la langue hongroise fut découvert par Zacher en 1863 ; Heinlein publie sa lettre à François Toldy, une lettre de Pott au même avec la réponse, en allemand). — Trois lettres de Gyulai à Toldy. — Catalogue des livres de Louis Katona (La bibliothèque de ce savant fut achetée par M. Semsey et une partie envoyée comme don, à la section hongroise de la Bibl. de l'Université de Paris). — M. Réz : Etienne Széchenyi. — A. Hodinka, La charte de la société grecque de commerce à Tokaï. — G. Zichy : François Liszt. — F. Badics : Poésies inconnues d'Etienne Gyöngyösi. — Le Concours Teleki de 1859. — Lettres inédites d'Alexandre Kisfaludy à Benoit Virág. — G. Magyary : Réformes dans la procédure hongroise. — Lettres d'Otto Donner à Joseph Budenz. — Rapports sur les différents concours.

Magyar Nyelvoer (Gardien de la langue), t. XL, 1911. L. Anyos : Contributions au dialecte de Szigetköz. — Beke : Le suffixe -vá, -vé ; — Boonen : Les principes scientifiques de l'orthographe. — Borbély : La théorie du présent historique. — Bothar : Un manuscrit hongrois de 1683 (contient de nombreux vocables pour les plantes médicinales). — Böngérfi : Lettres inédites de Grégoire Edes (savant du xviii[e] siècle). — Szilárd : Le style de Sigismond Moricz (écrivain contemporain). — Erdélyi : Joseph Budenz. — Hefty : Les dénominations géographiques dans la langue populaire hongroise. — Horger : Une loi de phonétique hongroise. — Kertész : Les termes de sorcellerie en magyar. — Kräuter : La langue de nos économistes (elle est tout à fait négligée et mauvaise). — Marianovics : Mots slaves en hongrois. — Muresan : Mots formés par Bajza. — T. Nagy : Les composés du verbe *van* (être). — Pinter : Etudes linguistiques à l'époque du renouveau littéraire (1772-1831). — Réthei Prikkel : Les dictons sur le Dieu des Magyars. — Simai : Vocables formés par Csuzi. — Simonyi : La langue de la politesse. — Sur le Dictionnaire historique. — Projet d'une nouvelle édition du *Nyelvemléktár* (Anciens textes hongrois). — Les constructions qui indiquent la possession. — Noms

d'oiseaux. — A propos du 40e anniversaire du Nyelvör. — Zolnai : Les termes des dialectes dans la poésie — Les formes hongroises des mots grecs et latins. — Comptes rendus d'ouvrages linguistiques ; Notes linguistiques, étymologies, croyances populaires, termes populaires.

Nyelvtudomanyi Kœzlemények (Revue de linguistique) consacrée aux études finno-ougriennes. T. XL, 3 et 4. Melich : Notes sur les Codices de Vienne et de Munich (contiennent d'anciens textes hongrois). — Beke : Grammaire tchérémisse (suite dans t. XLI). — Mészöly : L'origine du suffixe -nyi. — Gyomlay : La théorie des temps verbaux. — J. Szinnyei : Le suffixe -vá, -vé. — D. Fokos : La conjugaison définie dans le vogoul et l'ostiak. — T. XLI, 1 et 2. F. Kára : Les adverbes dans l'ostiak du Nord. — Horger : La voyelle *o* en slave et l'*a* en hongrois. — Notes bibliographiques. — Contributions à l'étymologie hongroise.

Nyelvtudomany (Revue de linguistique) consacrée aux études indo-européennes. T. III, 3 et 4, 1911. Kertész : Explication des phrases nominales. — Schmidt : Le problème de la genèse de la flexion indo-européenne — Rubinyi : Problème de psychologie du peuple. — Asbóth : Etymologies (nyüst, Kócz, gazda, pala, Köpönyeg, Kalista, gorond). — Gombocz : Etymologies (Komló, Kender). — Kertész : Le latin *volo* et ses composés. — Le mot *dignus*. — Comptes rendus.

Irodalomtœrténeti Kœzlemények (Revue d'histoire littéraire). Tome XXI, 1911. J. Nagy : Paul Gyulai et l'avenir de notre critique littéraire. — François Szinnyei : La nouvelle et le roman hongrois jusqu'à Jósika. — D. Paizs : Sigismond Kemény et la vie littéraire. — L. Dézsi. Anciens recueils de poésies hongroises (sur le manuscrit de Mme Cserey contenant des poésies du XVIe siècle). — Harsos : La genèse du *Toldi* de Jean Arany. — I. Szigetvári : Orczy et Thomas (Orczy a imité *L'Epitre au peuple* de Thomas ; on a démontré depuis longtemps cet emprunt. M. Sz. arrive un peu tard). — L. Dézsi : L'histoire de Jason par Tinódi (avec une bibliographie de Tinódi). — Viszota : La querelle littéraire d'Alexandre Kisfaludy et de Kazinczy. — Weber : Une variante de la Matrone d'Ephèse. — La Revue publie de nombreux documents inédits sur les écrivains hongrois.

Hadtœrténelmi Kœzlemények. Revue d'histoire militaire, 1911. — E. Reiszig. Participation des chevaliers de Saint-Jean aux campagnes de Louis-le-Grand. — E. Karácson : Le siège de Bude en 1602. — E. Gyalokay : Le siège de Nagy-Várad en 1600. — J. Szendrei : Le commandement hongrois (série d'articles sur le commandement dans l'ancienne armée hongroise). — M. Wertner : Campagnes hongroises dans la première moitié du XVe siècle. — G. Balanyi : Siège et délivrance de Belgrad en 1546. — G Téglás : L'importance des deux légions *Moesia* dans l'histoire de la Pannonie inférieure. — G. Nagy : Le baron Joseph Simonyi (a combattu dans les guerres napoléoniennes). — T. Lehoczky : La forteresse de Szerednye. — La Revue publie encore des documents inédits, les anciens règlements militaires hongrois et des comptes rendus.

Tœrténeti Szemle. Revue fondée par l'Académie en 1912 pour les études d'histoire universelle. Publiée sous la direction de M. Angyal qui accepterait volontiers la collaboration des historiens français. 1912. No 1. — L. Thallóczy : La dispersion de la race albanaise (les Albanais dans le Szerémség-Syrmie ; à Borzo-Erizzo près de

Zara, en Italie). — Alex. TAKÁTS : Les pachas de Bude (on a dit d'eux beaucoup de mal, il est temps de rappeler aussi les services qu'ils ont rendus ; ils ont été moins hostiles aux Magyars que les généraux autrichiens). — Charles KROLLMANN : La chute de la province prussienne de l'ordre teutonique. — A. BERZEVICZY : Correspondance d'Alphonse, roi de Naples, au sujet de Sienne. — R. GRAGGER : Opinions de Joseph II sur les écrivains de l'Aufklärung. — Comptes rendus. Extraits des Revues françaises, allemandes, anglaises et italiennes.

Le Puy, imp. Marchessou. — Peyriller, Rouchon et Gamon, Srs.

N° 16 Quarante-sixième année. 20 avril 1912.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI°

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Revue bleue, 23 mars 1912 : A. Le Chatelier, Vers le Congrès des Universités. — Joseph de Maistre, Lettres à G.-M. de Place (publiées par M. C. Latreille). — L. Villat, Les Jacobsen à Noirmoutier et leur œuvre colonisatrice. — Lucien Maury, Romans. — Firmin Roz, Théâtres. — Léo Larguier, La vie en bleu. — Jacques Lux, Chronique de l'étranger ; l'apprentissage du prolétaire ; colonie d'écrivains.

— 30 mars : Ch. V. Langlois, Souvenirs de Sorbonne. — Joseph de Maistre, Lettres à G.-M. de Place. — Albalat, Le bi-centenaire de Rousseau ; comment il faut lire Rousseau. — François Maury, L'œuvre de réforme. — Paul Gaultier, L'adolescence criminelle. — Ch. O. Galtier, L'évasion de Bazaine. — Jacques Lux, Chronique des livres.

Revue de l'enseignement des langues vivantes, n° 4 : E. Mérimée, Agrégation d'espagnol et certificat d'aptitude à l'enseignement de la langue espagnole, concours de 1911. — Paul Besson, Liscow et Rabener, II. — Paul Yvon, Les Français et la société anglaise au xviii[e] siècle. — Notes et documents : C. Pitollet, L'Institut d'estudis catalans. — Doctorat et Doctorat. — Conseil supérieur de l'instruction publique. — Concours et examens.

Deutsche Literaturzeitung, n° 13 : Dr. W. Münch, Die neueste Gymnasialpädagogik. — Jacobs, Briefe Friedrichs des Grossen an Thieriot. — Glaue und Helm, Das gotischlateinische Bibelfragment der Universitätsbibliothek zu Giessen. — Larfeld, Griechisch-deutsche Synopse der vier neutestamentlichen Evangelien. — Wernle, Renaissance und Reformation. — Leser, Einführung in die Grundprobleme der Erkenntnistheorie. — Toll, Die erste Antinomie Kants und der Pantheismus. — Historisch-pädagogischer Literatur-Bericht über das Jahr 1909. Hgb. von der Gesellschaft für deutsche Erziehungs- u. Schulgeschichte. — Pabst, Moderne Erziehungsfragen. — Murko, Geschichte der älteren südslavischen Literaturen ; Zur Kritik der Geschichte der älteren südslavischen Literaturen. — Lieben, Zur Biographie Martials. — Platone, Il Gorgia. Comm. dal prof. D. Menghini. — Schönfeld, Wörterbuch der altgermanischen Personen-und Völkernamen. — Lessings Werke. Hgb. von Witkowski. — Irving, Some Thoughts on Hamlet. — Berret, Le Moyen Age dans la Légende des Siècles et les sources de Victor Hugo. — C. von Klenze, The Growth of Interest in the Early Italian Masters. — Kirchenmusikalisches Jahrbuch, hgb. von K. Weinmann. 24. Jahrg. — Thiersch, An den Rändern des römischen Reiches. — Curle, A Roman frontier post and its people. — Heymann, Napoleon und die grossen Mächte 1806. — Dalmatien und das österreichische Küstenland. Vorträge, gehalten von Dvorák u. a., hgb. von Ed. Brückner. — Haddon, The wanderings of peoples. — Grunzel, Der Sieg des Industrialismus. — Fleiner, Institutionen des deutschen Verwaltungsrechts.

Museum, XIX, mars 1912 : Vahlen, Gesammelte philol. Schriften, I (S. G. de Vries). — Wolf, Sentenz u. Reflexion bei Sophokles (Kuiper). — The Clouds of Aristophanes ed. by Starkie (v. Leeuwen). — Cartault, Le distique élég. chez Tibulle etc. (Baehrens). — Hartman, Flos delibatus elegiae romanae (Baehrens). — Hierat. Papyrus aus den Kön. Museen zu Berlin (Boeser). — Bourgin e. a., L'Enseignement du français (Salverda de Grave). — Koszul, La Jeunesse de Shelley (Verwey). — O'Isen, Om Gunnlaugssaga Orms-

tungu (Boer). — FOUCART, Les Athéniens dans la Chers. de Thrace (C. W. Vollgraff). — WALTHER, Die Anfänge Karls V (Kooperberg). — BOURGEOIS, La diplomatie secrète au XVIII[e] siècle (Bussemaker). — WILDEBOER, Nieuw licht over het O. T. († J. J. P. Valeton). — VESTBERG, Zur neutestamentl. Chronologie (Veen). — VÜRTHEIM, De Mythologie der Grieken (Greebe). — HECKENBACH, De nuditate sacra (Schrijnen). — OBERMAN, Oud-Christ. Sarcophagen (Six). — Analecta hymnica, her. v. BLUME u. BANNISTER (v. Poppel). — Herodotus I-IV, uitg. d. SORMANI (Groeneboom). — VAN DER MEULEN en TEN BOUWHUYS, Platen-Atlas v. d. Vaderl. Gesch. (Meinsma).

— n° 7, avril : Süss, Aristophanes und die Nachwelt (v. Leeuwen). — Griech.-Byzant. Gesprächsbücher, her. v. HENRICI (Hesseling). — Ovidi Amorum libri III, erkl. v. BRANDT (Blerma). — CAHEN, Le rythme poétique dans les Métamorphoses (F. Muller). — CAHEN, Mensura membrorum rhytmica cum metrica comparatur (F. Muller). — Méj. Van der STEMPEL, De vrouw in onze Britsche romans (Knappert). — KALLA, Ueber die Haager Liederhandschrift Nr. 721 (Kossmann). — LANDRY, La théorie du rythme du français déclamé (Boulan). — VOGEL, Taschenwörterb. d. katalan. Sprache (Sneyders de Vogel). — Von ARNIM, Die politischen Theorien des Altertums (U. Ph. Boissevain). — CREES, Claudian as an historical authority (Strootman). — KAEBER, Die Jugendzeit Enno Ludwigs von Ostfriesland (Blok). — Abel Eppens, Kroniek, uitg. FEITH en BRUGMANS (Lijndrajer). — VERNES, Histoire sociale des Religions, I (Meyboom). — WEINREICH, Der Trug des Nektanebos (Borgeld). — Opus Epistolarum Erasmi rec. ALLEN, II (Molhuysen). — Van HILLE en VALETON, Leerb. d. Rom. Antiquiteiten (Krämer). — Uitgaven f[a]. Wolters en Meijer en Schaafsma.

Le Puy. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

N° 17 Quarante-sixième année. 27 avril 1912.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Revue bleue, 6 avril : P.-F. Dubois, Le maréchal Bugeaud et son duel avec le député Dulong. — Ed. Pilon, Un consul au Maroc, Louis Chénier. — Paul-Louis, Les échanges sous l'Empire romain. — P. Caron et Cl. Gével, Mlle Elisa Garnerin, aéronaute. — L. Maury, Histoire. — Firmin Roz, Théâtres. — Jacques Lux, Chronique des livres.

Revue des Sciences Politiques, mars-avril : Paul Matter, D'un Reichstag à l'autre, II. — Les Nationalismes en Europe. — Stéphane Piot, Le Nationalisme Italien (A propos de l'expédition de Tripoli). — G. Lecarpentier, Le Nationalisme Irlandais. — Alfred Antony, Le budget de l'Alsace-Lorraine, II. — C. Riboud, Le parti ouvrier Australien au pouvoir. — Georges Jary, L'Espagne en Afrique. — En marge des Sciences politiques. Aug. Laborde-Milaa, Les Quadragénaires actuels (A propos de publications récentes). — Octave Festy, Chronique des questions ouvrières (1911). — Comptes rendus critiques. — Analyses. — Ouvrages envoyés à la rédaction. — Mouvement des périodiques (janvier-février 1912).

Deutsche Literaturzeitung, n° 14 : Jacoby, Martin Greif. — Soennecken, Zur Schrift-Frage; Der Werdegang unserer Schrift. — Anderlind, Deutschschrift, nicht Lateinschrift dem deutschen Volke. — K. Brandi, Unsere Schrift. — Der Traumschlüssel des Jagaddeva. Hgb. von Negelein. — Chapman, An Introduction to the Pentateuch. — Driver, The Book of Exodus. — Mc. Neille, The Book of Numbers. — Gregg, The Wisdom of Solomon. — Lomer, Krankes Christentum. — Bergson, Einführung in die Metaphysik. — Steenbergen, Bergsons intuitive Philosophie. — Paulsen, Pädagogik. 2. und 3. Aufl. — Kerschensteiner, Der Begriff der staatsbürgerlichen Erziehung. 2. Aufl. — Die Erzählung des Sinuhe und die Hirtengeschichte. Bearb. von Gardiner. — Super, Language and Logic. — Petri Alfonsi Disciplina clericalis. Von Hilka und Söderhjelm. I. — Die Disciplina clericalis des Petrus Alfonsi, hgb. von A. Hilka und W. Söderhjelm. Kleine Ausgabe. — Aristotelis Ethica Nicomachea. Recogn. Susemihl. Editio tertia. Cur. Apelt. — J.-B. Schupp, Streitschriften. I. und II. Tl. Corrina, Hgb. von C Vogt. — Begemann, Die Fruchtbringende Gesellschaft und Johann Valentin Andreä. — Neubaur, Michael Albinus, ein Danziger Dichter des 17. Jahrhs. — Wegener, Abschatz. — Gutzkow, Der Zauberer von Rom. 9. Aufl. p. Houben. — Spurgeon, Chaucer devant la critique en Angleterre et en France depuis son temps jusqu'à nos jours. — Sieben spanische dramatische Eklogen, hgb. von Kohler. — Rosenberg, Untersuchungen zur römischen Zenturienverfassung. — Schultheiss, Die deutsche Volkssage vom Fortleben und der Wiederkehr Kaiser Friedrichs II. — Pfeifer, Strassburg, Belfort, Paris. — Drerup, Geschichte und Genealogie der Familie Drerup. — Münsterberg, Die Amerikaner. 4. Aufl. — Fried, Handbuch der Friedensbewegung. 1. Tl. 2. Aufl. — Lazarus, Die sog. Schuld-, Strafausschliessungs- u. Strafaufhebungsgründe im Strafprozess. — H. Lucas, Anleitung zur strafrechtlichen Praxis 2. Tl. 3. Aufl. — Friedenthal, Beiträge zu einem Pressverwaltugsstrafrecht.

Literarisches Zentralblatt, n° 11 : Nikel, Exeget. Handbuch zum N.-T. — Kieff, Der geschicht. Christus. — Zeller, Kleine Schriften. — Ostwald, Monitische Sonntagspredigten. — Caetani, Studi di storia

orientale. — THIELING, Der Hellenismus in Kleinafrika. — WERNLE, Renaissance und Reformation. — Vom jungen Bismarck. — Galeni De atticissantium studiis testimonia p. HERST. — BÖHME, Spensers literarisches Nachleben bis zu Shelley. — ITSCHNER, Sprachlehre für die Kinder des Volkes. — BORSCHERDT, Andreas Tcherning. — HOUBEN, Jungdeutscher Sturm und Drang.

— n° 12 : GÜNTHER, Die Entwicklung der Lehre von der Person Christi. — BAUDISSIN, Adonis und Esmun. — POHORILLES, Eduard von Hartmann. — Bergische Städte, Blankenberg, II, p. HIRSCHFELD. — GEBAUER, Herzog Friedrich III von Schleswig-Holstein. — LEHAUTCOURT, La guerre de 1870-1871. — GORIAINOW, Le Bosphore et les Dardanelles. — H. RITTER, Das Jülicher Land. — H. MÜLLER, Vergl. indogerm. semit. Wörterbuch. — Phrynichi praeparatio sophistica, p. J. de BORRIES. — Ch. MORGAN, The rise of the novel of manners. — SZYMANZIG, Immermanns Tristan und Isolde. — BRISCHAR, Deutsch-österr. Literatur der Gegenwart. — ROBERTSON, Outlines of the history of German literatur. — DINGES, Untersuch. zum Donaueschinger Passionsspiel. — BRAUNGART, Die Urheimat der Landwirtschaft aller indogerm. Völker.

— n° 13 : FLEBIG, Die Gleichnisreden Jesu. — LAUER, Albert der Grosse. — SCHREIBMÜLLER, Pfälzer Reichsministerialen. — Mazzini, Politische Schriften, p. FLESCH, I. — PASTOR, Gagern. — Der diplomat. Ursprung des Krieges von 1870-1871, 3. — MARTY, Zur Sprachphilosophie. — SCHENKER, Batteux. — PATTERSON, The Middle English penitential lyric. — A. W. Schlegel, Vorles. über philos. Kunstlehre, p. WÜNSCHE. — SEIDEL, Grammatik der russischen Sprache. — KRAUSS, Talmüdische Archäologie. — BORCHARDT, Das Grabdenkmal des Königs Sahu-re, I, der Bau.

— n° 14 : MANDEL, Glaube und Religion des Menschen, I. — PAULUS, Protestantismus und Toleranz im XVI Jahrhundert. — E. BERGMANN, Die Begründung der deutschen Aesthetik durch Baumgarten und Meier. — HOHMANN, Zur Chronologie der Papyrusurkunden. — PFLUGK-HARTTUNG, Das preussische Heer und die norddeutschen Bundestruppen unter General von Kleist 1815. — RUCKSTUHL, Der badische Liberalismus und die Verfassungskämpfe 1841-1843. — RAIF, Die Urteile der Deutschen über die franz. Nationalität im Zeitalter der Revolution. — KEIL, Wölfis. — M. HOFFMANN, Der Geldhandel der deutschen Juden bis 1350. — STAUDACHER, Die Friedensblokade. — MACKAIL, Lectures on poetry. — J. ADAM, The vitality of Platonism. — A. ROCHETTE, L'alexandrin chez Victor Hugo. — SAINTSBURY, A history of English criticism. — Neue Briefe Humboldts an Schiller. — V. d LEYEN, Das Märchen. — GARSTANG, Meroe. — KOEPP, Archäologie. — BORCHARDT, Die Pyramiden.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 18 Quarante-sixième année. 4 mai 1912.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Revue bleue, 13 avril : FAGUET, Molière féministe. — Ed. PILON, Louis Chénier. — LATOUR, L'appréhension et l'espérance ; la pusillanimité et le courage. — René KERDYK, Quelques considérations sur l'âge des amoureuses. — Lucien MAURY, Poètes. — Leo LARGUIER, La vie en bleu. — Jacques LUX, La famille de Meredith ; Whistler et l'Etat britannique ; Statistique.

— 20 avril : Emile CHAUTEMPS, La marine française. — Henri CORDIER, La situation en Chine. — Romain ROLLAND, Le jeune Mozart à Mannheim. — Edme CHAMPION, La Renaissance. — Lucien MAURY, Poètes. — Firmin ROZ, Théâtres. — Jacques LUX, Chronique des livres.

Revue Celtique, XXVII, n° 4 : D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, Enlèvement du taureau divin et des vaches de Cooley (fin). — Kuno MEYER, Find mac Umaill. — A. BLANCHET, Chronique de numismatique celtique. — J. LOTH, Contrib. à l'étude des romans de la Table ronde (suite) ; Cornoviana (suite) ; A propos des noms de lieu du Poulet ; — Notice biogr. sur d'Arbois de Jubainville. — Paul D'ARBOIS DE JUBAINVILLE, Bibliographie des œuvres de H. d'Arbois de Jubainville. — Bibliographie, Chronique, Périodiques, Nécrologie, Corrigenda.

Revue d'histoire littéraire de la France, n° 1, janvier-mars : G. LANSON, Questions diverses sur l'histoire de l'esprit philosophique en France avant 1750. — A. MARTIN, Molière et Mme de Sévigné. — F. GOHIN, Le fragment autographe des Mém. d'Outre tombe de la bibliothèque de Fougères. — E. PHILIPOT, Sur un amour de Clément Marot. — E. ESTÈVE, Dix-huitième siècle et romantisme. — E. RIGAL, Le Satyre et la philosophie de Victor Hugo. — L. MOREL, L'influence germanique chez Mme de Charrière et Benjamin Constant (fin). — R. DEZEIMERIS, Annotations de Montaigne sur les Annales et Chronique de France de Nicole Gilles (suite). — Mélanges : Corrections typographiques, Victor Hugo, Monselet et Chiclard, l'inconnu Montenabri (P. Berret) ; Sur la date d'une lettre de Fénelon (E. Ritter) ; Un document sur la confiscation de la fortune des ancêtres de La Bruyère (G. Servois) ; Bertaut et la réforme de Malherbe (Vaganay et Vianey) ; La date de composition des sonnets de Heredia (B. Bouvier) ; Quelques notes sur la corresp. de Voltaire (Ch. Charrot). — Comptes rendus : CANAT, La Renaissance de la Grèce antique (L. Hogu) ; Calvin, Inst. de la religion chrétienne (J. Plattard) ; M. G. CHINARD, — L'exotisme américain dans la littérature française au XVIe siècle (P. Villey) ; — SCHUTTE, J.-J. Rousseau ; Annales J.-J. Rousseau, VI ; FAGUET, Vie de Rousseau ; VALLETTE, Rousseau genevois ; DIDE, Rousseau, le protestantisme et la Révolution ; VILLEY, Influence de Montaigne sur les idées pédagogiques de Locke et de Rousseau (D. Mornet) ; — L. MAIGRON, Le romantisme et la mode d'après des documents inédits (A. Ehrhard). — TEDESCHI, Ossian, l'Homère du Nord, en France (P. Hazard).

Deutsche Literaturzeitung, n° 15 : SCHMARSOW, Das Gartenhaus Pius' IV. — Kgl. Bibliothek Bamberg. Katalog der Bibliothek des Freiherrn Emil Marschalk von Ostheim. I. — 3. Abt. — BONHÖFFER, Epiktet und das Neue Testament. — MIRBT, Quellen zur Geschichte des Papsttums und des römischen Katholizismus. 3. Aufl. — BURRAGE,

The early English dissenters in the light of recent research (1550-1641). — Die Mittlere Lehre (Mādhyamikaśāstra) des Nāgārjuna. Uebertr. von M. Walleser. — Groos, Das Seelenleben des Kindes. 3. Aufl. — Lorey, Staatsprüfung und praktische Ausbildung der Mathematiker an den höheren Schulen in Preussen und einigen norddeutschen Staaten. — Berninger, Dur und Moll. — H. Zimmern, Zur Herstellung der grossen babylonischen Götterliste An =(ilu) Anum. — Scriptores Aethiopici. S. II, 1. XXV : Vitae sanctorum indigenarum ed. K. Conti Rossini. I. II. — Kukula, Römische Säkularpoesie. — Monti, Tirteo. — Kock, Etymologisk belysning av nagra nordiska ord och uttryck. — Tornius, Die Empfindsamen in Darmstadt. — Kaposi, Dante in Ungarn. — Milton, Paradise Lost. Ed by Verity. — Irene Behn, Leone Battista Alberti als Kunstphilosoph. — R. Rolland, Haendel. — Margarete Merores, Gaeta im frühen Mittelalter. — Daenell, Die Spanier in Nord-amerika von 1513-1824. — Neubaur, Zur Geschichte der Sage vom ewigen Juden. — Jerrold, The Danube. — Rothenberg, Zur Reorganisation des Wiener Zunftwesens um das Jahr 1600. — Seckel, Distinctiones Glossatorum.

Litererarisches Zentralblatt, n° 15-16 : Elert, Die Religiosität des Petrus. — Bill, Zur Erkl. und Textkritik des I Buches Tertullians adversus Marcionem. — A. Pauli, Im Kampf mit dem Amt. — Nietzche, Nachgelassene Werke, Ecce homo, Der Wille zur Macht. Eleutheropoulos, Philosophie. — Lehmann-Haupt, Die historische Semiramis. — Wilhelm und Caroline von Humboldt in ihren Briefen, p. A. von Sydow, V. — Wentzcke, Kritische Bibliographie der Flugschriften zur deutschen Verfassungsfrage 1848-1851. — G. Bäumer, Die Frau und das geistige Leben. — Meschwitz, Geschichte der Dresdener Heide. — Jordan, Die Lebenserscheinungen und der naturphilosophische Monismus. — Thisse, Die Entwickl. der elsässischen Landwirtschaft in der zweiten Hälfte des XIX Jahrhunderts. — Ben Jehnda, Thesaurus totius Hebraitatis, 1-3. — Ludwich, Anecdota zur griech. Orthographie. — Manitius, Gesch. der latein. Literatur des M. A. I. — Nessler, Gesch. der Ballade Chevy Chase. — Witkowski. Entw. der deutschen Literatur seit 1830. — Fleury, Herwegh. — Briefe von und an Bulthaupt, p. Kraeger. — Setälä, Kullervo-Hamlet. — Delitzsch, Das Land ohne Heimkehr. — Struck, Mistra — Hamann, und Rosenfeld, Der Magdeburger Dom. — Doehlemann, Die Entw. der Perspektive in der altnied. Kunst.

Collection des Dictionnaires topographiques de la France

Dictionnaire topographique du département de l'Ain, comprenant les noms de lieux anciens et modernes, rédigé par Ed. Philipon. Un volume in-4.............................. 19 fr. »

Collection de Documents inédits sur l'Histoire économique de la Révolution Française

Département d'Ille-et-Vilaine. Documents relatifs à la vente des biens nationaux, publiés par Ad. Guillou et Armand Rebillon. Districts de Rennes et de Bain. In-8.................. 7 fr. 50

COLLECTIONS D'ANCIENS INVENTAIRES

Anciens inventaires et catalogues de la Bibliothèque nationale. Publiés par H. Omont. Tome IV. La Bibliothèque royale à Paris au XVIIe siècle. 1er fascicule. In-8 .... 6 fr. »

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

Nouvelles acquisitions du département des Manuscrits pendant les années 1891-1910. Répertoire alphabétique des manuscrits latins et français, par Henri Omont. In-8.......... 10 fr. »

Publications de l'École des Lettres d'Alger

Tome XLIV. **Avenzoar, sa vie et ses œuvres,** par Gabriel Colin. In-8... 5 fr. »

Tome XLV. **La Tedkira d'Abû 'l-'Alâ,** publiée et traduite pour la première fois, par Gabriel Colin. In-8.................. 3 fr. »

Tome XLVI. **Étude sur la Tamazirt ou Zenatia de Qalaât es-Sened** (Tunisie), par le Dr Provotelle. In-8.......... 6 fr. »

LES SOURCES DE LUCAIN

Par **René PICHON,** docteur ès-lettres

Un volume in-8 .... 7 fr. 50

OEUVRES COMPLÈTES DE MAXIMILIEN ROBESPIERRE

Tome I. **Robespierre à Arras**, par Emile Lesueur. In-8. 7 fr. »

NUMISMATIQUE NORMANDE. — PÉRIODE RÉVOLUTIONNAIRE

Billets de confiance émis par la Société patriotique de Caen

(1791-1795)

Par **J. BÉRANGER**

Grand in-8, planches.. 6 fr. »

Le Puy. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

N° 19 Quarante-sixième année. 11 mai 1912.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e^

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Feuilles d'histoire, n° 5 : Achille BIOVÈS, Jean-Jacques Rousseau et le latin. — Auguste BOPPE, La France et le « militaire turc » au XVIIIe siècle. — E. CAZALAS, La Reynie, vainqueur de la Bastille. — Léon HENNET, Généraux provisoires de la Révolution et de l'Empire, III. — Arthur CHUQUET, Quelques documents : I. Milet-Mureau et sa demande de mise en réquisition. II. Joubert et Marchand. III. Napoléon et Gustave de Coigny. — IV. L'évasion du général Osten. V. Une scène scandaleuse à Antibes en 1812. VI. La Bédoyère et Gérard. — Comte BEUGNOT, L'Ile d'Elbe et la police. — François LELORRAIN, La fuite de Louis XVIII en 1815. — Mme DE STAEL, Un prêt de Necker au trésor royal. — Eugène WELVERT, La destitution de Daunou. — L.-G. PÉLISSIER, Le marquis de Cussy, gastronome. — CUVILLIER-FLEURY et le duc D'AUMALE, Prévost-Paradol en 1860, la presse et le « Journal des Débats ». — Roger LÉVY, Une troisième défaite d'Alphonse Karr.

Revue bleue, 27 avril : VIDAL DE LA BLACHE, Sur le sens et l'objet de la géographie humaine. — Ed. SCHURÉ, L'avenir de la philosophie. — R. ROLLAND, Le jeune Mozart à Mannheim. — Georges CAHEN, Une fondation municipale de logements populaires à Paris. — Ch. GENIAUX, Les Andalous d'Espagne et du Maroc. — Paul GAULTIER, William James. — Firmin Roz, Théâtre. — Leo LARGUIER, La vie en bleu. — Jacques LUX, Le prince de Galles à la Sorbonne ; Théâtre chinois.

Deutsche Literaturzeitung, n° 16 : R. LEPSIUS, Zur Geologie Spitzbergens. — BULLE, Franziskus Hemsterhuis und der deutsche Irrationalismus des 18. Jahrhs. — Verzeichnis der Autographen und Dokumente aus dem Nachlasse der Frau Sophie Schneider, Braunschweig-Wilhelmshöhe. — FRIES, Die griechischen Götter und Heroen. — SCHWEITZER, Geschichte der paulinischen Forschung von der Reformation bis auf die Gegenwart. — S. WEBER, Theologie als freie Wissenschaft. — BAUR, Klarheit und Wahrheit. — JAEGER, Studien zur Entstehungsgeschichte der Metaphysik des Aristoteles. — VORLÄNDER, Immanuel Kants Leben. — BAUCH, Geschichte des Breslauer Schulwesens in der Zeit der Reformation. — BRUCK, Wie studiert man Biologie? — Voss, Des Comenius Informatorium der Mutterschule. — ANZ, Literaturgeschichte des Alten Testaments im Abriss. — Demetrii et Libanii qui feruntur τύποι ἐπιστολιμαῖοι et ἐπιστολιμαῖοι χαρακτῆρες. Ed. Weichert. — HOLLSTEIN, De monobibli Propertii sermone et de tempore quo scripta sit. — Die Lilie, eine mittelfränkische Dichtung, hgb. von WÜST. — NITHACK-STAHN, Gœthes Religion. — Clara TOBLER, Mrs. Elizabeth Inchbald. — ROCHETTE, L'alexandrin chez Victor Hugo. — KOEPP, Archaologie. — MOREL-FATIO, Une histoire inédite de Charles-Quint par un fourier de sa cour. — STALLWITZ, Die Schlacht bei Ceresole. — Hanny BRENTANO, Amalie, Fürstin von Gallitzin. — Landeskunde der Provinz Brandenburg, hgb. von Friedel und Mielke. — MERBACH, Lester F. Wards philosophisches System der Soziologie. — RÖSEL, Die Reichssteuern der deutschen Judengemeinden von ihren Anfängen bis zur Mitte des 14. Jahrh.s. — ANSCHÜTZ, Falle und Fragen des Staats-und Verwaltungsrechts.

— N° 17 : J. COHN, Differentielle Psychologie. — MILKAU, Die Konigliche und Universitats-Bibliothek zu Breslau. — PFÄTTISCH, Die

Dauer der Lehrtatigkeit Jesu. — Die Reden Jesu verdeutscht u. vergegenwärtigt von J. Müller. I. II. — Wehrung, Die philosophisch-theologische Methode Schleiermachers. — Opera hactenus inedita Rogeri Baconi. Fasc. I-III. Ed. R. Steele. — Zühlke, Der Unterricht im Linearzeichnen und in der darstellenden Geometrie an den deutschen Realanstalten. — Hertel, Ein altindisches Narrenbuch. I. — Weekley, The Romance of Words. — A. Dieterich, Kleine Schriften. — O. Schrœder, Ueber den gegenwärtigen Stand der griechischen Verswissenschaft. — Die poetische Bearbeitung des Buches Daniel, hgb. von Hübner. — Ida Boy-Ed, Charlotte von Kalb. — Wetz, Die Lebensnachrichten über Shakespeare mit dem Versuch einer Jugend-und Bildungsgeschichte des Dichters. Hgb. von H. Hecht. — Chinard, L'exotisme américain dans la littérature française au xvi^e siècle d'après Rabelais, Ronsard, Montaigne etc. — Weisbach, Impressionismus. — L. de la Laurencie, Lully. — A. E. Zimmern, The Greek Common wealth, politics and economics in fifth century Athens. — Fitzler, Steinbrüche und Bergwerke im ptolemaischen und romischen Aegypten. — A. v. Wretschko, Skizzen zur bambergischen Zentralverwaltung in Kärnten vornehmlich im 14. Jahrhundert. — Nicolai De preliis et occasu ducis burgundie histhoria, ed. R. Luginbühl. — Briefe Kaiser Wilhelms des Ersten. Hgb. von E. Brandenburg. — Gisela Etzel, « Aus Jurte und Kraal ». — A. L. Du Toit, Physical Geography for South African Schools. — K. H. Schäfer, Der Geldkurs im 13. und 14. Jahrhundert. — Kantorowicz, Ueber die Entstehung der Digestenvulgata. — Luzzatti, Freiheit des Gewissens und Wissens. Uebs. von J. Bluwstein. — Parow, Die englische Verfassung seit 100 Jahren und die gegenwärtige Krisis.

LE PALAIS DE LATRAN

ÉTUDE HISTORIQUE ET ARCHÉOLOGIQUE

Par **PH. LAUER**

Un fort volume in-4, accompagné de 143 figures, de 34 planches hors texte et d'un plan.. **150** fr.

RECUEIL GÉNÉRAL DES BAS-RELIEFS

STATUES ET BUSTES DE LA GAULE ROMAINE

Par **EM. ESPÉRANDIEU**

Tome IV : **Lyonnaise.** Deuxième partie

Un volume in-4, nombreuses illustrations .... **10** fr.

CATALOGUE DE LA COLLECTION DE CLERCQ

Tome VIII (*fin*) : **Tables générales.** In-4..................... **10** fr.

MÉMOIRES DE LA DÉLÉGATION EN PERSE

Tome XII : **Recherches archéologiques.** Quatrième série

Un volume in-4, nombreuses figures et planches................. **40** fr.

Bulletin d'Histoire économique de la Révolution Française. Année 1911. In-8.. 10 fr. »

Journal de la Société des Américanistes de Paris. Nouvelle série. Tome VIII, fasc. 1 et 2. In-8, figures............................ 20 fr. »

L'Année Épigraphique. Revue des publications épigraphiques relatives à l'antiquité romaine. Année 1911. In-8................. 3 fr. 50

Catalogue des Livres chinois, coréens, japonais, de la Bibliothèque Nationale, par M. Courant. Fasc. 8. In-8.................. 8 fr. »

Les Cent Caractères hiragana les plus employés au Japon, par P. S. Rivetta. In-8.. 1 fr. »

L'Indochine au Théâtre. A propos des *Sauterelles* de M. Émile Fabre et du rôle de Nam Trieu, par le Capitaine Roux. In-8..... 0 fr. 75

Recueil d'inscriptions grecques, par Ch. Michel. Supplément. Fasc. 1. In-8.. 4 fr. »

Monuments Piot. Monuments et mémoires publiés par l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. Tome XIX, fasc. 1. Abonnement.. 40 fr. »

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 20 Quarante-sixième année. 18 mai 1912.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI°

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Bulletin hispanique, n° 2 : G. Cirot, Chronique latine des Rois de Castille jusqu'en 1236. — J. Mathorez, Notes sur les rapports de Nantes avec l'Espagne. — P. Duhem, Dominique Solo et la scolastique parisienne (suite). — A. Girard, Le grand siège de Gibraltar de 1782 vu par un témoin. — G. Le Gentil, Quelques particularités de la langue parlée, d'après le théâtre de M. Jacinto Benavente. — Variétés : Le site antique de Costig (Ile de Majorque) (L.-Ch. Watelin). Les pointes de lances représentées sur les stèles funéraires (A. Schulten). — Rapport à M. le Directeur de l'Ecole française d'Espagne sur une mission à Penalba (Teruel) (E. Albertini). — Serranillas d'un manuscrit de la Bibliothèque royale de Madrid (G. Martin). — La Renaissance en Espagne et en Portugal (G. Radet). — Herculano et l'histoire des Arabes (G. C.). — Universités et enseignement : Rapport sur les concours d'agrégation d'espagnol et du certificat d'aptitude à l'enseignement de la langue espagnole dans les lycées et collèges en 1911 (E. Mérimée). — Institut français en Espagne (Union des étudiants français et espagnols) : Cours de Pâques à Madrid en 1912 (E. Mérimée). — Diplôme d'études supérieures (E. M.). — Bibliographie : R. Menéndez Pidal, Cantar de mio Cid, tomes II et III (E. Mérimée). — Criswold Morley, Spanish Ballads (G. C.). — Chronique : (Rodriguez Marin, J. Benavente, R. Schevill, Cotarelo, Morel-Fatio, Menéndez Pidal, Puyol y Alonso, Hiersemann, Rebsomen, Moliné, Hostos, Velasco, Holle). — Gravures : Le site de Costig. — Rochers de Penalba. — Falaise couverte de dessins et inscriptions. — Dessins et inscriptions.

Deutsche Literaturzeitung, n° 18 : H. Gunkel, Kautzschs Biblische Theologie des Alten Testaments. — Rupp, Gesammelte Werke. Hgb. von P. Chr. Elsenhans. 3., 4., 7., 9. Bd. — Voelker und Strack, Biblisches Lesebuch für evangelische Schulen. 15. Aufl. — Rücker, Die Lukas-Homilien des hl. Cyrill von Alexandrien. — Aristoteles' Nikomachische Ethik. Ubs. von E. Rolfes. — Wege zur Philosophie. Nr. 1-5. Ergänzungsreihe : Nr. 1-2. — Die christliche Schule. Pädagogische Studien und Mitteilungen. I. Jahr : 1910. II. Jahr : 1911. — Burzoes Einleitung zu dem Buche Kalila wa Dimna übs. u. erl. von Th. Nöldeke. — H. Schuchardt, Geschichtlich verwandt oder elementar verwandt? — H. Peter, Wahrheit und Kunst, Geschichtschreibung und Plagiat im klassischen Altertum. — Fr. Muller, De veterum, imprimis Romanorum studiis etymologicis. Pars prior. — Volkmann, Wilhelm Busch der Poet. — Collin, Henrik Ibsen. — Der altenglische Arundel-Psalter. Hgb. von G. Oess. — Der Cambridger Psalter (Handschrift F. 1. 23 University Libr. Cambridge). Hgb. von K. Wildhagen. I. — La Noble Leçon des Vaudois du Piémont. Ed. par A. de Stefano. — W. von Gersdorff, Geschichte des Theaters in Kiel unter den Herzögen zu Holstein-Gottorp bis 1773. I. — T. R. Holmes, Caesar's Conquest of Gaul. 2. ed. — J. B. Kissling, Geschichte des Kulturkampfes im Deutschen Reiche. I. — A. Böhtling, Bismarck und das päpstliche Rom. — Wehberg, A. Theodor Stamm und die Anfänge der deutschen Bodenreformbewegung. — Demisch, Die Schuldenerbfolge im attischen Recht. — Fr. List, Aus dem « Nationalem System der politischen Okonomie ». Geschichtliche Einzeldarstellungen.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, VIe

Cinquième année. N° 3. Mai-Juin 1912.

ANNALES RÉVOLUTIONNAIRES

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES ROBESPIERRISTES

Directeur : Albert MATHIEZ

Non cujuslibet temporis
Non cujuslibet hominis

Robespierre se prononça contre les pillards, contre les fournisseurs, contre les échafauds.
Paul Barras.

SOMMAIRE

Les souscripteurs reçoivent gratuitement les ŒUVRES COMPLÈTES DE MAXIMILIEN ROBESPIERRE éditées par la Société. Le premier volume comprenant les Œuvres littéraires en prose et en vers est paru.

Souscription : France, 20 fr. par an. Etranger, 22 fr.

Chrestomathie persane élémentaire. Morceaux tirés du *Bahâristân* de Djâmi et publiés avec les voyelles et des notes en français, par A. Raux. In-8°. . . . . 2 fr. 50

Nouvelles Archives des Missions scientifiques et littéraires. Nouvelle série. Fascicule I. **Les cartes de la Sibérie au XVIII^e siècle.** Essai de bibliographie critique, par M. Gaston Cahen. In-8°, cartes. . . . . 15 fr. »

A la découverte de la musique japonaise, par Alfred Westarp. In-8°. . . . . 2 fr. »

Enquête sur les installations hydrauliques romaines en Tunisie. Tome II. Fascicule IV. In-8°. . . . . 2 fr. 50

COLLECTION DE DOCUMENTS INÉDITS

Sur l'histoire économique de la Révolution Française

Cahiers de doléances pour les États Généraux de 1789.

Département de l'Aube. Bailliage de Troyes (principal et secondaire) et Bailliage de Bar-sur-Seine publiés par J.-J. Vernier. In-8°. . . . . 7 fr. 50

Département de la Marne. Tome III. Bailliages de Sézanne et Châtillon-sur-Marne réunis. 2^e partie : Châtillon-sur-Marne, par G. Laurent. In-8°. . . . . 7 fr. 50

Département d'Ille-et-Vilaine. Documents relatifs à la vente des biens nationaux, publiés par Ad. Guillou et A. Rebillon. Districts de Rennes et de Bain. In-8°. . . . . 7 fr. 50

Publications du service des antiquités de l'Egypte

Catalogue général des antiquités égyptiennes du Musée d'Alexandrie. Iscrizioni greche e latine, por Ev. Breccia. In-4, planches. . . . . 65 fr. »

Les Temples immergés de la Nubie. The temple of Dendûr, par A.-M. Blackman. In-4°, planches. . . . . 90 fr. »

PUBLICATIONS DU GOUVERNEMENT TUNISIEN

Notes et Documents publiés par la Direction des Antiquités et Arts. Fascicule V. Forum et Églises de Sufetula, par Alfred Merlin. Gr. in-8°, 5 planches. . . . . 3 fr. »

Le Puy. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

N° 21 Quarante-sixième année. 25 mai 1912.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Bulletin italien, n° 2 : F. DUHEM, La dialectique d'Oxford et la scolastique italienne (2e article). — J. MARTIN, Un éducateur chrétien du Quattrocento : Victorin de Feltre et la Cour de Mantoue (1er article). L. CAILLET, Une nouvelle copie authentique de la lettre d'Emmanuel-Philibert, duc de Savoie, à ses sujets, écrite du camp de Saint-Quentin le 15 août 1557 pour leur annoncer sa victoire. — A. MOREL-FATIO, Caduta del conte d'Olivares l'anno MDCXXXXIII, par le P. Ippolito Camillo GUIDO, ministre de Modène en Espagne (2e article). — C. DEJOB, Trois Italiens professeurs en France sous le gouvernement de juillet : Pellegrino Rossi, Guglielmo Libri, Giuseppe Ferrari (1er article). — Questions d'enseignement : Les jurys d'italien en 1912. — L'italien dans l'enseignement secondaire français en 1912. « Pour l'enseignement de l'italien » (H. HAUVETTE) — Bibliographie : H. GRANDGENT, La Divina Commedia, t. II, Purgatorio (C. Cambillard). — Epistolario di Coluccio Salutati, a cura di Fr. NOVATI (L.-G. Pélissier). — Cesare BECCARIA, Scritti e lettere inediti, raccolti ed illustrati da Eugenio LANDRY (C. Pitollet). — Chi l'ha detto? Tesoro di citazioni italiane e straniere... da G. FUMAGALLI. — L'Ape latina : Dizionarietto di 2588 frasi, sentenze, proverbi, motti, divise, locuzioni latine, ecc... da G. FUMAGALLI (C. Pitollet). — Chronique.

Correspondance historique et archéologique, n° 1, janvier-février-mars : A. MATHIEZ, Le club des Cordeliers pendant la crise de Varennes et le massacre du Champ de Mars. — P. CHAMPION, Un inventaire des papiers de Charles d'Orléans (fin). — E. GRAVE, Une lettre d'un évêque de Montpellier. — L. THOMAS, Deux lettres de Richelet. — LANGLOIS, Bibliographie des revues et recueils archéologiques de France pendant l'année 1911. — L. CAILLET, Documents relatifs aux rapports de la France avec le landgrave de Hesse-Cassel. — L. GILLET, Nomenclature des ouvrages se rapportant à l'histoire de Paris et exposés de 1763 à nos jours, d'après les livrets officiels. — Chronique. — Renseignements.

Revue bleue, 4 mai 1912 : H. de RÉGNIER, Laclos. — VIDAL DE LA BLACHE, Sur le sens et l'objet de la géographie humaine. — A. BOSSERT, Mœrike. — P. FLAT, L'art et le métier. — P. MATTER, La science de la police judiciaire. — DUCOTÉ, De Paris à Ispahan au XVIIe siècle. — L. MAURY, Littératures étrangères. — Jacques LUX, Chronique des livres.

Revue de l'enseignement des langues vivantes, mai, n° 5 : W. THOMAS, Judith. — P. YVON, Les Français et la société anglaise au XVIIIe siècle, 2. — P. VERRIER, Questions de métrique anglaise, 3. — Notes et documents : Milton et la Bible (P. Chauvet). — GIOVANNI PASCOLI (M. Paoli). — Mme de Sévigné et la langue italienne. — Les lettres allemandes et l'Académie française. — Conseil supérieur de l'instruction publique. — Circulaires. — Bibliographie.

Revue germanique, n° 3, mai-juin : A. LÉGER, Wesley inédit. — F. PIQUET, Le caractère de Don César dans la Fiancée de Messine. — Notes et documents : Lettres de Saphir à Heine (I Kont). — Tuberville traducteur de J. Du Fouilloux et de Gaston Phœbus (J. Derocquigny). — Revues annuelles : Le théâtre anglais (H. Ruyssen). — Le mouvement littéraire hollandais en 1911 (J. Lhoneux). — Comptes rendus critiques.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

N° 22 Quarante-sixième année. 1er juin 1912.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Revue bleue, 11 mai : Berlioz, Lettres inédites. — Jean Aicard, La légende des âmes damnées. — G. Compayré, L'Evangile de Grœbel et les jardins d'enfants. — I. Zangwill, Les rêveurs de Ghetto, Uriel Acosta. — G. Renard, L'évolution industrielle depuis cent cinquante ans. — Ed. Ducoté, De Paris à Ispahan au xvii^e siècle. — Lucien Maury, A propos de critique. — Jacques Lux, Robert Browning ; Un grand journaliste, W.-T. Stead.

Deutsche Literaturzeitung, n° 19 : Frhr. v. Dungern, Zum Stand der Ministerialenfrage. — Briefe der Brüder Grimm an Paul Wigand. Veröffentl. u. erl. von E. Stengel. — The Coptic Version of the New Testament in the southern dialect otherwise called Sahidic and Thebaic. — Hebbelynck, Les manuscrits coptes-sahidiques du Monastère Blanc. I. — Steinmann, Paulus und die Sklaven zu Korinth. — Ebeling, Moderne Predigten. — W. Schneider, Göttliche Weltordnung und religionslose Sittlichkeit. 2 Aufl. — Seillière, Les mystiques du néo-romantisme. — A. Waldeck, Praktische Anleitung zum Unterricht in der lateinischen Grammatik. 3 Aufl. — A. R. v. Wretschko, Zur Frage der Errichtung einer Technischen Hochschule in Innsbruck. — Avesta, Die heiligen Bücher der Parsen übs. von Fr. Wolff. — Issaieff, Leo Tolstoi ausserhalb der Grenzen dichterischen Schaffens. — Rudberg, Zum sogenannten zehnten Buche der Aristotelischen Tiergeschichte. — Curcio, Q. Orazio Flacco studiato da Francesco Petrarca. — Kukula, Aphorismen über metrisches Lesen. — Siuts, Jenseitsmotive im deutschen Volksmärchen. — Jelinek, Mittelhochdeutsches Wörterbuch zu den deutschen Sprachdenkmälern Böhmens und der mährischen Städte Brünn, Iglau und Olmütz. — A. Böthlingk, Shakespeare und unsere Klassiker, 2. 3. Bd. — Rochette, L'esprit dans les œuvres poétiques de Victor Hugo. — Chatenet, Le roman et les romans d'une femme de lettres au xvii^e siècle, M^{me} de Villedieu (1632-1683). — Nachträgliches zu Rembrandt als Erzieher. Die kranke deutsche Kunst. Auch von einem Deutschen. — Janneau, Une dynastie chaldéenne. Les rois d'Ur. — Gooss, Oesterreichische Staatsverträge. — G. v. Thäter, Meine Feldzugserinnerungen. 1870-71. — A. Matthias, Meine Kriegserinnerungen. — Claus, Die Wagogo. — Albert, Die geschichtliche Entwicklung des Zinsfusses in Deutschland von 1895 bis 1908. — G. del Vecchio, Il fenomeno della guerra e l'idea della pace. — Molitor, Die Stände der Freien in Westfalen und der Sachsenspiegel. — E. Simon, Statistisches Taschenbuch für das Deutsche Reich. 3. Jahrg.

Euphorion, Année 1911, VIII, 4. (Vienne, Fromme) : Lerche, J.-B. Schupp. eine Zusammenstellung. — Plénio, Zu Christoph Fürers Reimhomonymik. — V. Suchier, Ueber einige latein. Gelegenheitsgedichte aus Kaestners Jugendjahren. — A. Hordorff, Untersuchungen zu Edward Grandisons Geschichte in Görlitz. — B. Hirzel, Briefe von C. E. von Kleist an J. K. Hirzel. — D. Jacoby, Das Zeitalter oder das Jahrhundert Friedrichs des Grossen. — A. Gessler, Der Göttinger Hain im Stammbuch eines Gothaer Studenten. — P. Kluckhohn, Zur Textgesch. von Schillers histor. Schriften, I. — F. Warnecke, Gœthes Gedicht Gross ist die Diana der Epheser. — Von der Pfordten, Der Doktor Marianus in Gœthes Faust. — O. Winter, Ungarn u. die deutsche Philologie am Anfange des xix Jahrhunderts, I. Friedrich Schlegel u. Wilhelm von Humboldt. — F. Ranke, Mitteil. über F. G. Wetzel. — A. Bergmann, Ein

nachtrag zu Grabbes Werken. — Miszellen : P. Beyer, Zur Lokalisation einer Volksballade. — J. Pritz, Zur Ueberlieferung der Ode H. Bebels an Veit Fürst. — A. Mayer, Zu Opitz' Dafne. — E. Berend, Zu der Ausgabe der Lichtenbergschen Briefe von Leitzmann und Schüdekopf. — W. Stammler, Zu den Herderiana im Wandsbecker Boten. — E. Kraus, Zu Schillers und Gœthes Anonymen. — A. Leitzmann, Ein übersehenes Zeugnis für die Züricher Handschrift von Wilhelm Meisters theatralischer Sendung. — R. Gragger, Ein Brief Fesslers an Wieland oder Böttiger. — L. Krähe, Zu Euphorion, XVII, p. 624. — Plenio, Nochmals Kairos. — Stammler, Literatur über Sturm und Drang (Rosanow, Lenz ; Friedrich, Die Anmerk, übers Theater von Lenz ; Falck, Der Stammbaum der Familie Lenz in Livland ; Müller, Gœthe-Erinnerungen in Emmendingen ; Philipp, Beiträge zur Kenntnis von Klingers Sprache u. Stil in seinen Jugenddramen ; Verhofen. Sprickmann ; Eybisch, Anton Reiser, Unters. zur Lebensgesch. von K. Ph. Moritz). — Morris, Gœthes u. Herders Anteil an dem Jahrgang 1772 der Frankf. Gel. Anzeigen. — Max Morris, Gœthe Litteratur (Engel, Gœthe ; Metz. Fr. Brion ; Bode, Ch. v. Stein ; Wolff-Cassel, Die Nation Gœthes ; Bartels, Weimar ; Stenger, Gœthe und Kotzebue ; Löscher, Der junge Gœthe ; Muthesius, Gœthe und Karl Alexander ; Boethlingk, Gœthe und Shakspeare ; Zimmermann, Gœthes Egmont ; Döll, Gœthes Mitschuldigen ; Grempler, Gœthes Clavigo ; Wolff, Mignon). — Haverstrein, Fr. von Hardenbergs Aesthet. Anschauungen (M. Joachimi-Dege). — Hirsch, H. von Kleists Novellen-Technik (G. Baesecke). — Fleury, Herwegh — Nachrichten — Berichtigung — Register (A. Rosenbaum).

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller ,Rouchon et Gamon.

N° 23 Quarante-sixième année. 8 juin 1912.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Feuilles d'histoire, n° 6, 1er juin 1912 : Henri MALO, Farnèse et l'Armada. — Auguste BOPPE, Le militaire turc au XVIIIe siècle. — E. CAZALAS, La Reynie, vainqueur de la Bastille. — Gabriel VAUTHIER, Le conventionnel Loiseau. — Joseph DURIEUX, Le colonel Ducheiron. — Comte BEUGNOT, L'Ile d'Elbe et la police sous la première Restauration. — Eugène WELVERT, Au lendemain de Waterloo. — Jules MANCINI, Miranda au Venezuela. — *Mélanges* : Arthur CHUQUET : Le génie de Condé. — Monsieur, frère du roi. — Mirabeau. — Un exemple fait par Marceau. — Un mot de Fontanes. — Les clefs de Milan. — Formules usées. — Merlin de Douai aux Directeurs. — Le palais Farnèse. — L'armée noire. — La chance de Bonaparte. — *Bibliographie :* L'année sociale internationale, 1912.

Revue bleue, 18 mai : Hector BERLIOZ, Lettres inédites. — J. HARMAND, Le protectorat colonial. — G. BONET-MAURY, Les Ecossais et le mouvement géographique et missionnaire au XIXe siècle. — Paul FLAT, Une vision de l'Inde, M. Albert Bernard. — I. ZANGWILL, Les rêveurs du Ghetto, Uriel Acosta. — Lucien MAURY, Histoire de voyages. — Firmin Roz, Théâtres. — Léo LARGUIER, La vie en bleu. — Jacques LUX, Chronique des livres.

Deutsche Literaturzeitung, n° 20 : R. LEONHARD, Stammlers Theorie der Rechtswissenschaft. I. — KIERKEGAARDS Gesammelte Werke. 6. u. 7. Bd. Uebs. von Schrempf und. Gottsched. — HEWIT, The necessity of ritual purification after justifiable homicide. — STRACK, Jesus, die Häretiker und die Christen. — SMEND, Dem Volke muss die Religion erhalten werden. — FICHTE, Werke. Hgb. u. eingel. von Fr. Medicus. I-V. — LANG, Friedrich Karl Lang. — ZUCKERMANDEL, Gesammelte Aufsätze. — MOULTON, World Literature and its place in general culture. — LUKIANS VON SAMOSATA, sämtliche Werke. Uebs. von M. Weber. I. — LUSCHER, De Prisciani studiis Graecis. — THIDRIKS SAGA AF BERN, udg. ved Bertelsen. 4-6. — PORTERFIELD, Karl Lebrecht Immermann. — SZYMANZIG, Immermanns Tristan und Isolde. — Myra REYNOLDS, The Treatment of Nature in Englisch Poetry between Pope and Wordsworth. — REMPPIS, Die Vorstellungen von Deutschland im altfranzösischen Heldenepos und Roman und ihre Quellen. — PATZAK, Die Renaissance- und Barock-Villa in Italien. — A. EHRHARD, Fanny Elssler. Deutsche Ausgabe von M. Necker. — ZECK, Der Publizist Pierre Dubois, seine Bedeutung im Rahmen der Politik Philipps IV. des Schönen und seine literarische Denk-und Arbeitsweise im Traktat De recuperatione Terre Sancte. — STEINBERGER, Die Gründung der baierischen Zunge des Johanniterordens. — SCHOLLENBERGER, Landammann Edward Dorer-Egloff 1807-1864. — HARTWIG, Der Ueberfall der Grafschaft Schaumburg-Lippe durch Landgraf Wilhelm IX. von Hessen-Kassel. — VISING, Spanien och Portugal. — ALLIHN, Tirol und die bayrischen Alpen. — W. FLEISCHMANN, Caesar, Tacitus, Karl der Grosse und die deutsche Landwirtschaft. — CHRISTENSEN, Politik und Massenmoral. — R. VON MAYR, Römische Rechtsgeschichte. I.

Literarische Zentralblatt, n° 17 : DIBELIUS, Das Abendmahl. — Ketteler, Schriften, p. MUMBAUER. — ASTER, Grosse Denker. — GILBERT, Griechische Religionsphilosophie. — PFISTER, Hist. de Nancy, II et III. — NEBELSIECK, Gesch. des Kreises Liebenwerda. — WITTE, Kulturbilder

aus Alt-Mecklenburg. — Salomon, Die Grundzüge der auswärtigen Politik Englands. — M. v. Eckenbrecher, Im dichten Pori. — W. v. Blume, Strategie. — Brandi, Unsere Schrift. — De civitate, p. Dombart, I, 1-13. — Jacob, Illusion et désillusion dans le roman réaliste français. — Wislicenus, Shakspeares Totenmaske. — Pollard, Masks and minstrels of New Germany. — Splettstösser, Der Grundgedanke in Gœthes Faust. — Kühnel, Comenius.

— N° 18 : Braeunlich, Die deutsche Katholikenfrage, II. — Farnell, Greece and Babylon. — L. Schmidt, Gesch. der deutschen Stämme, I, 7-8. — Gagliardi, Dokum. zur Gesch. des Bürgermeisters Hans Waldmann. — Zimmermann, Das Haus Braunschweig-Grubenhagen. — Boehn, Biedermeier, Deutschland von 1815-1847. — Brückner, Dalmatien. — Miehe, Javanische Studien. — Hoppe, Mathematik und Astronomie im Klassischen Altertum. — Heusler, Das Strafrecht der Isländersagas. — Em. Müller, Sokrates. — Lörcher, Das Fremde und das Eigene in Ciceros De fin. u. Academica. — Rochette, L'esprit dans les œuvres poétiques de Victor Hugo. — F. J. Schneider, Hippel. — Bastier, L'esotérisme de Hebbel.

— N° 19 : Bertholet, Esra bis Christus. — J. Müller, Die Reden Jesu. — Fiebig, Jüdische Wundergesch. des neut. Zeitalters. — A. Bartscherer, Paracelsus, Paracelsisten und Gœthes Faust. — Rachel, Die Handels = Zoll = und Akzisepolitik Brandenburg-Preussens bis 1713. — Just, Verwaltung und Bewaffnung im westl. Deutschland nach der Leipziger Schlacht. — Welschinger, 1870, Ursachen und Verantwortungen, trad. Plange. — Hemleben, Die Pässe des Erzgebirges. — Finsler, Homer in der Neuzeit. — Sturlunga saga, II. — Sucher, Les sources du merveilleux chez Hoffmann. — Hoffmann, Raffael als Architect. — Patzak, Palast und Villa in Toscana. — Lindner, Richard Wagner über Tristan und Isolde.

— N° 20 : Weiss, Der erste Korintherbrief. — Willrich, Livia. — Brose, Emil Olliviers Memoiren. — Karl von Röder u. seine Brüder in Preussens Kämpfen 1806-1815. — Rose, Herford, Gonner, Salder, Germany in the XIX century. — Langdon, Die neubabyl. Königsinschriften. — K. Dieterich, Die osteuropäischen Literaturen in ihren Hauptströmungen vergleichend dargestellt. — Gomperz, Hellenika. — Die Gesch. vom Skalden Egil, trad. Niedner. — Margis, Hoffmann. — Soergel, Dichtung und Dichter der Zeit. — Gertrud Storm, Theodor Storm. — Chamberlain, Richard Wagner.

— N° 21 : Wehnert, Jesu Diesseitsreligion. — Achelis, Das Christentum in den ersten drei Jahrhunderten. — Unger, Hamann und die Aufklärung. — Marck, Die platonische Ideenlehre in ihren Motiven, — Gemoll, Die Indogermanen im alten Orient. — Kanter, Markgraf Albrecht Achilles von Brandenburg. — Freytag-Loringhoven, Das russische Oberkommando in der europ. Türkei 1877-1878. — Diez. Das Zeitungswesen. — C. Brockmann, Briefe eines deutschen Mädchens aus Südwest. — Molitor, Die Stände der Freien in Westfalen und der Sachsenspiegel. — Kalidasa's Meghaduta p. Hultzsch. — Funk, Talmudproben. — Li quatre livres des reis, p. E. R. Curtius. — Kofink, Lessings Anschauungen über die Unsterblichkeit und Seelenwanderung. — Vetter, Der junge Haller. — Leidinger, Miniaturen aus Handschriften der Bibliothek zu München, I. — Das Evangeliarium Kaiser Ottos III. — Ruska, Schulelend und kein Ende.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, VI^e.

MÉMOIRES DE LA DÉLÉGATION EN PERSE

TOME XIII

CÉRAMIQUE PEINTE DE SUSE

ET

PETITS MONUMENTS DE L'ÉPOQUE ARCHAÏQUE

Par **Edm. POTTIER**, membre de l'Institut
J. de MORGAN et **R. de MECQUENEM**

Un volume in-4, illustré de 212 clichés dans le texte, et accompagné de 44 planches hors texte............................ **50** fr.

Introduction, par J. de MORGAN.

I. **Observations sur les couches profondes de l'Acropole à Suse**, par J. de MORGAN.

II. **Etude historique et chronologique sur les vases peints de l'Acropole de Suse**, par EDM. POTTIER.
 I. Fabrication et technique de la céramique susienne. A. Les vases du premier style. B. Les vases du second style.
 II. Interprétation du décor céramique.
 III. Chronologie et dates de la céramique proto-élamite.
 IV. Place de la céramique susienne dans l'histoire générale de la céramique antique (Résumé sur la peinture des vases en Orient).
 V. Céramiques diverses en dehors des poteries peintes.
 VI. Conclusion.

III. **Catalogue de la céramique peinte Susienne** conservée au *Musée du Louvre*, par R. de MECQUENEM

IV. **Annexes,** par MM A. GRANGER, COUYAT BARTHOUX, HENRY LE CHATELIER. Z. LECAISNE.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 24 Quarante-sixième année. 15 juin 1912.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Revue bleue, 25 mai 1912 : E. BOUTROUX, L'essence de la religion. — Rachel, Lettres inédites. — Général BONNAL, Les armées allemandes au mois d'août 1870. — G. LE BON, Psychologie de la Révolution française. — G. LANSON, Les échanges universitaires avec les Etats-Unis. — I. ZANGWILL, Uriel Acosta. — PAUL-LOUIS, Le socialisme allemand et le nouveau Reichstag. — P. GAULTIER, Proudhon. — Jacques LUX, Chronique de l'étranger.

Deutsche Literaturzeitung, n° 21 : R. LEONHARD, Stammlers « Theorie der Rechtswissenschaft » (fin). — GERHARDT, Schriftsteller und Buchhändler vor hundert Jahren. Karl August Böttiger und Georg Joachim Göschen im Briefwechsel. — DELITZSCH, Ernste Fragen. — SCHOO, Die Quellen des Kirchenhistorikers Sozomenos. — ZERENER, Studien über das beginnende Eindringen der lutherischen Bibelübersetzung in die deutsche Literatur. — BAUCH, Das Substanzproblem in der griechischen Philosophie bis zur Blütezeit. — MÜNCH, Zum deutschen Kultur = und Bildungsleben. — Sonnenblicke ins Jugendland. Urteile, gesammelt von F. Feldigl. — HOLMA, Die Namen der Körperteile im Assyrisch-Babylonischen. — DIRR, Praktisches Lehrbuch der ostarmenischen Sprache. — H. MEYER, De anthologiae Palatinae epigrammatis Cyzicenis. — Homers Odyssee. Neu übertr. von Schröder. — SCHEINER, Die Schenker Herrenmundart. — MUTHESIUS, Gœthe und Karl Alexander. — PFLAUM, Die Poetik der deutschen Romantiker. — SREIN, Sprachschatz der angelsächsischen Dichter. Neu hgb. von J. J. Köhler. Lief. 1 und 2. — Dantes Poetische Werke. Neu übertr. von R. Zoozmann. 2. Aufl. — Leonardo DA VINCI, Quaderni d'Anatomia I. Pubbl. da Vangenstein, Fonahn, Hopstock. — RITTER SCHUBERT VON SOLDERN, Natur, Mode und Kunst. — MALTEN, Kyrene. — CURSCHMANN, Die Landeseinteilung Pommerns im Mittelalter und die Verwaltungseinteilung der Neuzeit. — Correspondance inédite de Robert Dudley, comte de Leycester, et de François et Jean Hotman, publ. par Blok. — REINSCH, Intellectual and political Currents in the Far East. — WENGER, Die Verfassung und Verwaltung des europäischen Altertums. — GRAUNITZ, Der Wechselprotest.

Literarisches Zentralblatt, n° 22 : SCHEFTELOWITZ Die Christusmythe des prof. Drews. — HERMELINCK, Reformation und Gegenre formation, III. — GOBLET D'ALVIELLA, Croyances, rites, institutions, 3 vol. — W. LEONARD, Hettiter und Amazonen. — Die Urkunden Konrads II, p. BRESSLAU. — LETTOW VORBECK, Zur Geschichte des preussischen Correspondenten von 1813 und 1814. — Kolberg 1806-1807, hrsg. vom grossen Generalstabe. — Golowin, Meine Erinnerungen, trad. RAUTENFELD. — P. THOMSEN, Die Palästina-Literatur. — UNGNAD, Hebräische Grammatik. — FAVA e PELLINI, Humanae litterae, 2 vol. — SPIESS, Die dramat. Handlung in Emilia Galotti. — KELLMINA, Unters. zur Tristanfrage. — Slavischer Grundriss. — KRAUSS, Die Götternamen in den babylonischen Siegelcylinderlegenden. — WAETZOLD, Einführung in die bildenden Künste. — WOERMANN, Die Kunst der christlichen Völker vom 16 bis zum Ende des XIX Jahrhunderts. — Paulsen, Ges. pädagogische Abhandlungen, p. SPRANGER.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

N° 25 Quarante-sixième année. 22 juin 1912.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Revue bleue, 1[er] juin : Eugène Yung, La conception des contraires et la loi d'évolution. — Rachel, Lettres inédites. — Le Chatelier, Après la leçon de Fez. — Paul Flat, Un grand portraitiste français, Gustave Ricard. — Fr. Passy, Ma carrière. — I. Zangwill, Uriel Acosta. — Fr. Böök, Auguste Strindberg. — E. Seillière, Un commentateur allemand de Stendhal. — L. Maury, Le Greco de Maurice Barrès ; Stendhal. — Firmin Roz, Théâtres. — Leo Larguier, La vie en bleu, les gourmands. — Jacques Lux, Chronique des livres.

Revue de l'enseignement des langues vivantes, n° 6 : Spenlé, Novalis paraphrasé par Bettina. — Ch. Bastide, Les versions anglaises de la Bible. — Société pour l'étude des langues et littératures modernes. — H. Mérimée, Menendez y Pelayo. — C. Pitollet, La réforme scolaire en Espagne. — D. Jones, How to teach English pronunciation to French people. — Lecture expliquée.

Deutsche Literaturzeitung, n° 22 : Nörrenberg, Physiologie der Bücherei. — Beck, Studien zu Lionardo Bruni. — Literarischer Ratgeber. Hgb. durch Avenarius vom Dürerbund. — Montgomery, The Samaritans. — Kalkoff, Die Miltitziade. — Kesseler, Euckens Bedeutung für das moderne Christentum. — R. Richter, Dialoge über Religions-philosophie. — Saitschick, Wirklichkeit und Vollendung. — Kerschensteiner, Charakterbegriff und Charaktererziehung ; Begriff der Arbeitsschule. — Prinz, De Xenophontis Cyri Institutione. — Friebel, Fulgentius, der Mythograph und Bischof. — E. Schmidt, Charakteristiken. 2. Aufl. — Wirth, Der Untergang des niederländischen Volksliedes. — M. Eimer, Byron und der Kosmos. — Bovet, Lyrisme, Epopée, Drame. — Th. Schreiber, Griechische Satyrspielreliefs. — Die Briefe Balthasar Neumanns von seiner Pariser Studienreise 1723. Mitget. von K. Lohmeyer. — Gelzer, Studien zur byzantinischen Verwaltung Aegyptens. — J. Maspero, Papyrus grecs d'époque byzantine. — Hampe, Mitteilungen aus der Capuaner Briefsammlung. I. II. III. — Dortmunder Urkundenbuch, bearb. von Rübel. Erg.-Bd. — Mengeder Urkundenbuch, hgb. von Stenger. — E. v. Frisch, Kulturgeschichtliche Bilder vom Abersee. — Friederici, Beiträge zur Völker-und Sprachenkunde von Deutsch-Neuguinea. — The Romance of Australia. Ed. by Strang. — Squillace, Die soziologischen Theorien. Deutsch von R. Eisler. — Giddings, Prinzipien der Soziologie. Nach der 12. Aufl. deutsch von P. Seliger. — Neufeld, Die Friederizianische Justizreform bis zum Jahre 1780. — Ebers, Die Lehre vom Staatenbunde. — Hessisches Landesprivatrecht. Hgb. von Wolf.

Literarisches Zentralblatt, n° 23 : May, Die heilige Hildegard von Bingen. — Siegler, Die Geitesreligion und das Jüdische Religionsgesetz. — Asmus, Isidoros von Damaskos. — Das Hamburgische Pfundzollbuch von 1369, p. Nirrheim. — Jecht, Der Oberlausitzer Hussitenkrieg. — Eder, Die Reformvorschläge Kaiser Ferdinands I auf dem Konzil von Trient, 1. — Graf von Haeseler, Zehn Jahr im Stabe des Prinzen Friedrich Karl. II. — Orr, The making of Northern Nigeria. — König, Hebräisches und aramäisches Wörterbuch. — Augustini Epistulae, p. Goldbacher. IV. — Bender, Illustrierte Geschichte der Stadt Köln. — Stephanie von Gajsek, Milton und Kaedmon. — Herzog, Heinrich von Kleist. — Thieme, Allgem. Lexikon der bildenden Künstler, VI, Carlini-Cioci. — Kunstdenkmäler der Rheinprovinz, VII, 1, II, 1. Köln, p. Rathgens. — A. von Salis, Der Altar von Pergamon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

N° 26 Quarante-sixième année. 29 juin 1912.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Revue des sciences politiques, mai-juin : Maurice LAIR, Georges V de Hanovre, la fin d'un royaume. — Léon POINSARD, La condition actuelle des chemins de fer en droit international et le transport des voyageurs. — Eugène GODEFROY, Un problème juridique, Tanger. — Angel MARVAUD, Les antécédents historiques du régionalisme en Espagne. — Raymond LANGE, La vie ouvrière alsacienne. Mulhouse et ses institutions sociales, II. — Simon ABERDAM, Les récentes crises politiques en Hongrie. — V. OLSZEWICZ, L'évolution de la constitution polonaise. — Alexandre DE LAVERGNE, Chronique législative (1911). — Comptes rendus critiques. — Analyses. — Ouvrages envoyés à la rédaction. — Mouvement des périodiques (mars-avril 1912).

Revue bleue, 8 juin : Paul HERVIEU, Le télescope sur les souvenirs. — Philippe BERGER, Le génie de la littérature hébraïque. — Paul FLAT, De quelques foyers de vie spirituelle. — Lafcadio HEARN, Histoire de Ming-Y. — Edmond GOSSE, Fragments d'autobiographie. — H. JACOUBET, De Moukden au Japon par la Corée. — Lucien MAURY, Cinquante ans de critique. — Firmin ROZ, Théâtres. — Jacques LUX, Livres ; L'association franco-scandinave.

Revue celtique, n° 1 : DOTTIN, Supplément à l'Essai d'un catalogue de la littérature épique de l'Irlande, de d'Arbois de Jubainville. — LLOYD, BERGIN et G. SCHOEPPERLE, The Reproach of Diarmaid. — J. POKORNY, Zur Interpretation der Echtza Connla ; Altirisch segund, segond, seguind. — ERNAULT, Le Mirouer de la mort (suite). — K. MEYER, Miscellanea — QUIGGIN, Two glosses in Valenciennes ms. 413. — POISSON, A propos de l'inscription d'Alise. — Bibliographie. — Chronique. — Périodiques.

Revue de philologie française et de littérature, 1er trimestre : A. SCHINZ, Les accents dans l'écriture française (fin). — R. MICHALIAS, Mots particuliers du dialecte d'oc de la commune d'Ambert. — Comptes rendus : Casopis pro moderni Filologii — Zeitschrift für roman. Philologie, 2 (Porteau). — L. ROUDET, Éléments de philologie générale (Porteau). — E. NEY, Le dialecte de Saint-Etienne au XIIIe siècle et le ballet forézien de 1605 (J. Anglade). — W. MEYER-LÜBKE, Roman. etymol. Wörterbuch, 1 et 4 (A. Dauzat).

Deutsche Literaturzeitung, n° 23 : A. FARINELLI, Marinismus und Gongorismus. — K. LANGE, Stuttgarter Bibliothekenführer. — BLINKENBERG, The Thunderweapon in Religion and Folklore. — R. A. HOFFMANN, Die Erlösergedanken des geschichtlichen Christus. — LUTHER, Schrift von der Freiheit eines Christenmenschen vergegenwärtigt von Fiebig. — BOCKWITZ, Jean-Jacques Gourds philosophisches System. — TIMERDING, Die Naturwissenschaften und die Fortbildungsschulen. — GRIERSON, A Manual of the Kashmiri Language. — GILES, An alphabetical Index to the Chinese Encyclopedia Ch'in ting ku chin t'u shu chi ch'êng. — STOCK, De prolaliarum usu rhetorico — RASI, Grammatica latina. — RANK, Die Lohengrinsage. — KÜHLHORN, Leisewitzens Julius von Tarent. — JUSSERAND, What to expect of Shakespeare. — STROHMEYER, Der Stil der französischen Sprache ; Französische Stilistik für die oberen Klassen höherer Lehranstalten. — BUZESKUL, Geschichte der athenischen Demokratie. — Helene RIESCH, Die heilige Katharina von Siena. — MATZINGER, Zur Geschichte

der niedern Vereinigung. — EICKE, Der ostpreussische Landtag von 1798. — FRANKE, Die Verfassung und Verwaltung Chinas. — KRETZSCHMAR, Das Erbrecht des deutschen bürgerlichen Gesetzbuches.

Literarisches Zentralblatt, n° 24 : VOIGT, Die Gesch. Jesu und die Astrologie. — HORTEN, Die Philosophie des Abu Raschid; Die philos. Ansichten von Razi und Tusi. — KESSELER, Euckens Werk. — HOFF, Schleswig-Holsteinsche Heimatgesch. — Briefe des Generals Leopold von Gerlach an Otto von Bismarck, p. KOHL. — FRIEDERICH, Die Befreiungskriege, II. — TARDIEU, Fürst von Bülow. — Biogr. Jahrbuch und deutscher Nekrolog, hrsg. von BETTELHEIM, XIV. — Dictionary of learned men of Yakit, p. MARGOLIOUTH. — FRIEBEL, Fulgentius — SEMBOWER, Charles Cotton. — VOGEL, In der Stadt der Lagunen. — ZÜRCHER, Baggesens Parthenais. — BRECHT, Heinse und der aesthetische Immoralismus. — GOESSLER, Die Altertümer des Oberamts Blaubeuren. — MARGUILLIER, Dürer. — Fr. RANKE, Der Erlöser in der Wiege.

Zeitschrift für Katholische Theologie, 1912, n° 1 : J. B. NISIUS, Zur Geschichte der Vulgata Sixtina. — J. HONTHEIM, Genesis 14 und Hammurapi von Babylon. — N. PAULUS, Die Anfänge des sogenannten Abasses von Schuld und Strafe. — J. BIEDERLACK, Die sittliche Berechtigung der Arbeiterausstände und der Arbeiterpräses. — Rezensionen. — Analekten. — Kleine Mitteilungen. — Literarischer Anzeiger.

Zeitschrift für katholische Theologie, n° 2 : J. B. NISIUS, Zur Geschichte der Vulgata Sixtina. — N. PAULUS, Der sogenannte Ablass von Schuld und Strafe im späteren Mittelalter. — C. A. KNELLER. Cyprians Schrift von der Einheit der Kirche. — F. PANGERL, Studien über Albert den Grossen (1193-1280). *Literaturberichte. — Analekten. — Kleine Mitteilungen.*

Museum, n° 8 : STÜRMER, Exegetische Beitr. z. Odyssee (Valeton). — PLATO, Crito and Euthyphro, ed. by WATT and MILLS (Garrer). — Ciceros ausgew. Reden I erkl. v. HALM-STERNKOPF (Suringar). — Ciceronis de nat. deorum, ed. PLASBERG (Brakman). — BAPTISTA MANTUANUS, Eclogues, ed. by MUSTARD (Rogge), — ROLLESTON, Myths and Legends of the Celtic Race (v. Hamel). — BOSSON, Slang and Cant in Jerome's Works (Koster). — MEYER-LÜBKE, Rom. Etymol. Wtb. (Sneyders de Vogel). — OULMONT, Les Débats du Clerc et du Chevalier (Salverda de Grave). — JANNEAU, Une Dynastie Chaldéenne (Obbink). — NEUMANN, Entwicklung u. Aufg. d. alten Gesch. (U. Ph. Boissevain). — HEINZE, Ciceros polit. Anfänge (Valeton). — Nicolai de preliis et occasu ducis Burgundie historia (Blok). — SAITO, Geschichte Japans (de Visser). — EDMUNDSON, Anglo-Dutch Rivalry (Japikse). — MENDES dos REMEDIOS, Os Judeus portugueses em Amsterdam (Davids). — MORET, Rois et Dieux d'Egypte (Boeser). — BERTHOLD, Unverwundbarkeit in Sage u. Abergl d. Griechen (v. Hille). — Die Mittlere Lehre des Nāgārjuna, übertr. v. WALLESER (Speyer). — PJIPER, Middeleeuwsch Christendom. De Heiligenvereering (v. Slee). — CORDIER, Un interprète du gén. Brune et la fin de l'Ec. d. Jeunes de langues (Houtsma). — SCHROEDER, Horazens Versmasse erklär (Meerum Terwogt).

Museum, n° 9, juin : Papyri Graecae Berolinenses coll. SCHUBART (v. Leeuwen). — Dionysius of Halicarnassus on Lit. Composition, ed. by Rhys ROBERTS (J. C. Vollgraff). — ΧΑΡΙΤΕΣ. Friedr. Leo darge-

bracht (Kuiper). — ERMAN, Aegypt. Grammatik (Thierry). — GROOTAERS, Dialect v. Tongeren (v. Ginneken). — Kudrun, herausg. v. MARTIN (Blöte). — LEOPOLD et MAURITZ, Formation d. mots en français (Sneyders de Vogel); — WILAMOWITZ-MOELLENDORF u. NIESE, Staat u. Gesellsch. d. Griechen u. Römer. (v. Gelder). — FRIEDENSBURG, Cavour, I (Bussemaker). — PREUSS, Philipp II, Die Niederländer u. ihre erste Indienfahrt (Blok). — Die Philosophie des Abu Raschid. üb. v. HORTEN (T. J. de Boer). — Die philos. Ansichten v. Râzi und Tusi, üb. v. HORTEN (T. J. de Boer). — VOGEL, Catal. of the Aréhaeol. Mus. of Mathura (Speyer). — VOGEL, Catal. of the Delhi Museum (Speyer). — CALVIN, Instit. de la Religion chrest., réimpr. p. CHATELAIN et PANNIER (Bavinck). — ALVAREZ, Schildofs Taal-Meth. Spaansch (Davids). — Bos, Leerb. d. Land. en Volkenk, herz. d. NIERMEYER (Zondervan). — Bos, Bekn, Ieerb. d. Land. en Volkenk herz. d. NIERMEYER (Zondervan).

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

II

Nouvelle série. — Tome LXXIV

QUARANTE-SIXIÈME ANNÉE

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

QUARANTE-SIXIÈME ANNÉE

DEUXIÈME SEMESTRE

NOUVELLE SÉRIE. — TOME LXXIV

PARIS
ERNEST LEROUX, ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, 28, VIe

1912

ANNÉE 1912

TABLE DU DEUXIÈME SEMESTRE

TABLE ALPHABÉTIQUE

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. Bulletin des Séances du 21 juin au 23 décembre 1912 (Léon Dorez).

PÉRIODIQUES

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE DES Nos DU 2e SEMESTRE DE 1912

FRANÇAIS

Bulletin hispanique.
Bulletin italien.
Correspondance historique et archéologique.
Feuilles d'histoire.
Revue Bleue.
Revue celtique.
Revue de l'enseignement des langues vivantes.
Revue de philologie française et de littérature.
Revue des études grecques.
Revue des sciences politiques.
Revue d'histoire littéraire de la France.
Revue germanique.
Revue historique.

ALLEMANDS

Deutsche Literaturzeitung.
Literarisches Zentralblatt.
Zeitschrift für katholische Theologie.

BELGES

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique.

HOLLANDAIS

Museum.

HONGROIS

Idoralomtœrténet.
Ungarische Rundschau.

POLONAIS

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 27 — 6 juillet — 1912

E. Klauber, **Assyrisches Beamtentum nach Briefen aus der Sargonidenzeit :** Leipziger semitistische Studien, V, 3. Leipzig, Hinrichs, 1910, 1 vol. 128 p. in-8, 4 m. 20.

Nous savons encore fort peu de chose sur l'administration babylonienne et assyrienne. De beaucoup de fonctionnaires, nous ne connaissons guère que le nom et il en est fort peu dont nous puissions définir exactement les attributions. M. Klauber n'a pas entrepris de nous donner un traité complet sur une série de questions encore pleines d'obscurités. Il s'est borné à étudier une douzaine de fonctions [1] au sujet desquelles il a réuni les renseignements que nous fournissent les lettres de l'époque des Sargonides, sans s'interdire d'ailleurs d'utiliser les données que nous possédons pour des époques antérieures, chaque fois que cela était utile pour éclairer son sujet. Les lettres écrites à des fonctionnaires ou par des fonctionnaires ne nous fournissent pas tous les renseignements que nous pourrions en attendre, soit en raison de leur laconisme, soit en raison de l'obscurité des passages qui seraient les plus instructifs. Mais M. Klauber paraît en avoir tiré tout ce qu'on en peut tirer dans l'état actuel de nos connaissances en assyrien, et son livre forme une très utile contribution non seulement à l'étude des institutions mais aussi à l'étude de la littérature épistolaire. Ceux qui aiment à saisir la persistance des lois historiques remarqueront que le *sukallu*, simple « messager » à l'ori-

1. *Sukallu, turtânu, nâgiru, rab*-BI-LUB, *rab*-SAG, *rab*-MU, *rab*-SE-GAR, *abarakku amêl* SAG, *bêl pahâti, mutir pûti, salšu.*

gine est devenu « inspecteur », « procureur », comme le « *minister* » s'est élevé aux plus hautes fonctions de l'Etat, et que les attributions très limitées du *rab*-BI-LUB ou « grand échanson » ne se sont guère moins élargies que celles du maréchal des cours européennes. Les premiers chapitres, consacrés au roi et à la cour et à des vues d'ensemble sur la nomination, le serment, le payement, la récompense et le châtiment des fonctionnaires, sont particulièrement intéressants.

C. FOSSEY.

F. STEINMETZER. **Eine Schenkungsurkunde der Kœnigs Melišichu.** — E. EBELING. **Das Verbum der El-Amarna-Briefe** : Beiträge zur Assyriologie, VIII, 2 ; 79 p. in-8°. Leipzig, Hinrichs, 1910, 5 M.

M, Steinmetzer corrige sur quelques points la transcription du *kudurru* de *Melišiḫu* (= *Melišipak*) donnée dans le deuxième volume des *Mémoires de la Délégation en Perse*. Sa traduction marque également un progrès et son commentaire est une contribution intéressante à l'éclaircissement de quelques difficultés : il est fort possible, par exemple, que le mot *nubattu*, qui n'a pas encore trouvé son explication définitive, signifie, comme le propose M. S., « veille » (de fête). Un travail analogue portant sur tous les *kudurru* serait des plus utiles. A propos des symboles divins gravés sur ce *kudurru*, M. S. a repris le problème de l'identification magistralement traité par Zimmern, et appuyé les conclusions de son prédécesseur par des arguments qui ne manquent pas de force. Peut-être trouvera-t-on cependant que M. S. pousse la subtilité un peu loin quand il affirme que dans le *kudurru* de *Marduk-apal-iddin* l'inscription n'énumère pas plus de divinités qu'il n'y a de symboles gravés : le texte énumère en effet 45 noms et le monument présente seulement 18 symboles. La répartition des 45 divinités en 13 groupes, imaginée par M. S., ne me paraît pas résoudre la difficulté.

L'étude de M. Ebeling sur le verbe dans les lettres d'*El-Amarna* fait très bien ressortir le caractère composite de ce verbe. A côté de formes purement assyriennes, *ikšud*, *ikašad*, *kašid*, etc., on trouve un prétérit *jikšud* et *jakšud*, un présent *jikašad*, un parfait *ḳatala*, *ḳatila* et *ḳatula*, qui attestent l'influence chananéenne. Chose plus singulière, on trouve des formes MASCULINES *tikšud* et *tikašad*, *tikšudû* et *tikašadû*. Ces formes ne se rencontrent que dans les lettres écrites par des Chananéens, mais ni l'hébreu ni le phénicien ne présentent rien d'analogue et le fait reste inexpliqué. Les listes des différentes formes, dressées par M. E., paraissent fort complètes. En appendice, M. E. a proposé une traduction nouvelle pour quelques passages difficiles et expliqué par des rapprochements avec l'égyptien quelques mots ou noms propres de sens obscur.

C. FOSSEY.

Klio, Beiträge zur alten Geschichte, t. XI; Leipzig, Dieterich (Weicher), 1911; 522 p. [1].

La moitié des articles contenus dans le tome XI de *Klio*, onze sur vingt-deux, concernent l'histoire et les antiquités romaines; cinq sont consacrés à l'histoire et à l'archéologie grecques; quatre traitent plus particulièrement de géographie et de toponymie anciennes; deux enfin rentrent dans un domaine plus spécial. De ces deux derniers l'un est dû à Kugler (*Der Ursprung der babylonischen Zahlensymbole 15 = imnu « rechts » und 150 = šumêlu « links » in pythagoreischer Beleuchtung*, fasc. 4), qui propose une curieuse interprétation de l'usage, chez les Assyriens, des symboles qui signifient *quinze* et *cent cinquante* pour exprimer respectivement *à droite* et *à gauche*; et l'autre à Sundwall (*Zu den karischen Inschriften und den darin vorkommenden Namen*, 4); l'auteur y étudie les noms propres cariens fournis par les inscriptions écrites dans l'alphabet épichorique, et en déduit une parenté du carien avec le lycien; mais l'étude du carien n'est pas encore sortie de la période de tâtonnement, la valeur phonétique de plusieurs signes étant encore très problématique. — Dans un article intitulé *Aegäische, besonders kretische Namen bei den Etruskern* (fasc. 1), Kannengiesser étudie la toponymie crétoise par comparaison avec les noms étrusques et conclut à l'identité de nombreux noms de lieux dans les deux pays; c'est une raison de plus pour donner aux Etrusques une origine créto-carienne, ou, selon Fick, hattide. Sölch s'occupe de topographie dans deux articles; dans le premier (*Ueber die Lage von Kaisareia in Bithynien*, 3) les témoignages combinés des monnaies et des textes l'amènent à situer Césarée Germaniké de Bithynie, distincte de Césarée Germanicia en Commagène, dans le voisinage de Pruse, sur la rive orientale du lac Daskylitis; dans le second (*Modrene, Modroi und Gallus*, 4) il discute un point très controversé, l'identification des noms de lieux Modroi et Modréné et du fleuve Gallus, en s'appuyant sur Strabon et surtout sur Ammien, car Strabon a commis des erreurs sur l'étendue de la Phrygie Epictète; les listes d'évêchés byzantins concordent avec les textes anciens pour autoriser la conclusion que Modroi-Modréné est une seule et même ville (auj. Moudournou) et que le Gallus est le Moudournou-Tchaï. Beloch (*Zur Karte von Griechenland*, 4) publie une série d'observations de détail sur la topographie de la Grèce ancienne; il défend son hypothèse de Psyttalie = Hagios Georgios, place le mont Dicté de Crète à l'extrémité orientale de l'île, à l'est de Præsos, ne voit pas Eleuthères à Gyphtokastro, mais là où les cartes marquent Œnoé, qui serait dans la plaine d'Eleusis ou sur les hauteurs voisines, etc.; notons encore que selon lui Démétrias de Magnésie ne serait autre que Pagasæ, ce qui est fondé sur de sérieux argu-

1. Dans le courant de l'année 1911, M. Lehmann-Haupt, l'un des directeurs de *Klio*, a été appelé à professer à l'université de Liverpool.

ments. — Passons aux choses romaines : Heinen a dressé une liste chronologique des événements, à Rome et dans les provinces, qui se rapportent au culte des empereurs et des membres de la famille impériale, depuis la bataille de Pharsale jusqu'à la mort d'Auguste (*Zur Begründung des römischen Kaiserkultes. Chronologische Uebersicht von 48 v. bis 14 n. Chr.*, 2), et Graffunder (*Das Alter der servianischen Mauer in Rom*, 1) distingue dans les ruines du mur de Servius deux sortes de constructions, faites l'une d'après le pied romain, l'autre d'après le pied osque; ce fait, ainsi que d'autres indices, par exemple les marques des tailleurs de pierre, lui fait conclure qu'il y eut deux époques principales de construction, l'une antérieure aux décemvirs, l'autre postérieure à l'invasion gauloise en 379. Kornemann, par des considérations qui fortifient les arguments de Enmann, démontre qu'il y eut à Rome, antérieurement aux *Annales maximi* de Mucius Scævola, une rédaction de la chronique des pontifes (*Die älteste Form der Pontifikalannalen*, 2), et dans un second article (*Die Alliaschlacht und die ältesten Pontifikalannalen*, 3) il retrouve une tradition qui remonte à cette antique source; c'est la tradition relative à la bataille de l'Allia et à la prise de Rome, seulement trois jours après, par les Gaulois. Tenney Franck (*On Rome's conquest of Sabinum, Picenum and Etruria*, 3) étudie la situation des pays italiotes après la conquête romaine; on remarquera son argumentation relativement à la Sabine; il y montre que, contrairement à l'opinion reçue, les Romains n'ont pas expulsé la majeure partie des habitants, mais qu'ils se sont bornés à prendre une partie du territoire comme indemnité de guerre; du reste, Rome semble, au moins jusqu'après la guerre de Pyrrhus, n'avoir ni annexé à son domaine public, ni attribué à ses propres citoyens les territoires conquis. Philipp décrit l'opération par laquelle Annibal fit franchir le Rhône à ses éléphants (*Wie hat Hannibal die Elefanten über die Rhone gesetzt?* 3); essai plutôt subjectif, où certains détails sont insuffisamment soutenus par les textes. Kahrstedt recherche à quelles sources a puisé Tite-Live pour l'histoire de la guerre des Romains contre Persée (*Zum Ausbruch des dritten römisch-makedonischen Krieges*, 4); von Premerstein commence une série d'articles isolés se rapportant à divers événements du règne de Marc-Aurèle (*Untersuchungen zur Geschichte des Kaisers Marcus, I.*, 3); et Hohl, dans deux longs articles, nous communique le résultat de ses recherches sur l'un des auteurs de l'Histoire Auguste (*Vopiscus und die Biographie des Kaisers Tacitus, I. II.*, 2-3); l'un est relatif aux sources de Vopiscus; l'autre donne une analyse suivie de la vie de l'empereur Tacite, et se termine par cette conclusion, que toutes les biographies de l'Histoire Auguste seraient, conformément à l'opinion de Dessau, l'œuvre d'un faussaire du temps de Théodose; ce faussaire ne serait autre que Vopiscus lui-même. Enfin, dans un remarquable article (*Ueber die wirtschaftlichen und politischen*

Verhältnisse bei den Germanen zur Zeit des C. Julius Caesar, 1), O. Schulz étudie, dans les *Commentaires* de César, les passages qui ont trait aux mœurs des Germains et principalement à leur manière de vivre; on remarquera tout spécialement, outre la finesse de l'analyse et la juste interprétation des détails, le vif intérêt que prend l'auteur à son sujet, et qu'il sait communiquer au lecteur. — Les articles d'histoire et d'antiquités grecques sont les suivants : *Delphinios. Beiträge zur Stadtgeschichte von Milet und Athen*, fasc. 1, par W. Aly; l'auteur étudie à propos du Delphinion de Milet, la topographie ancienne de Milet et d'Athènes; ruinées par les Perses, les deux villes se reconstruisirent en se déplaçant, l'une vers l'ouest et le nord, l'autre, Milet, dans la direction du port. Quant au dieu Delphinios, il n'a rien à voir avec le dauphin ; à Milet comme à Athènes, c'est le dieu de la source de la ville (cf. Tilphosa). *Studien zu den griechischen Bünden*, fasc. 4, par Swoboda; c'est le commencement d'une suite d'études sur les ligues grecques; dans l'une est confirmée l'opinion que les assemblées ordinaires et extraordinaires de la ligue étolienne avaient le droit de décider la guerre; on notera la discussion d'un passage de Tite-Live (XXXV, 25, 3 svv.) au sujet du rôle du stratège étolien à l'assemblée. *The Laws of Demetrius of Phalerum and their Guardians*, fasc. 3, par Ferguson; considérations sur les rapports entre les lois de Démétrius et le Περὶ νόμων de Théophraste, et sur les nomophylaques, qui jouirent alors d'une influence comparable à celle des éphores à Sparte. *Il dominio egiziano nelle Cicladi sotto Tolomeo Filopatore*, fasc. 3, par Costanzi, qui se propose de démontrer que les Cyclades étaient encore sous la domination de l'Égypte pendant le règne de Ptolémée Philopator. *Die Schlacht am Granikos*, fasc. 2, par Lehmann; c'est un article qui appelle la discussion; le récit d'Arrien, dit l'auteur, donne une idée très inexacte de la bataille du Granique; ce n'est pas une description fidèle de l'engagement, mais essentiellement un éloge des actions personnelles d'Alexandre pendant le combat; Diodore est bien plus digne de foi.

My.

Regesta Pontificum Romanorum. Jubente regia Societate Gottingensi congessit Paulus Fridolinus Kehr :

Italia pontificia. Vol. V. **Aemilia sive provincia Ravennas**. Berolini, apud Weidmannos, 1911. In-8° de LIV-534 pages.

Germania pontificia. Vol. I, pars II. **Provincia Salisburgensis II et episcopatus Tridentinus,** auctore Alberto Brackmann. Berolini, apud Weidmannos, 1911. In-8°, paginé I-XXXIV, 267-412.

Dans des comptes rendus précédents, j'ai déjà expliqué le plan suivi par M. Kehr et ses collaborateurs pour la publication des *Regesta pontificum Romanorum*. Je n'y reviendrai que pour en louer les dispositions. Car, pour chaque province, chaque évêché, chaque établissement religieux conservant des bulles ou lettres pontificales antérieures

au XIII[e] siècle, on possède avec leurs ouvrages une bibliographie complète, une notice succincte sur son histoire, des indications très précises sur ses archives. Chaque document analysé est suivi à son tour de sa bibliographie (original, copies, éditions), puis de notes critiques ou historiques. La seule objection qu'on pourrait élever, c'est dans le mélange des pièces fausses avec les authentiques, alors qu'il aurait peut-être été préférable de rejeter les premières après les secondes.

Le volume qui contient les actes des pontifes romains et de leurs légats concernant l'Émilie ou province ecclésiastique de Ravenne, est particulièrement important. Les archevêques de Ravenne ont exercé dans le haut moyen âge une telle action, les papes eurent si fréquemment à intervenir dans leurs affaires qu'il n'est pas surprenant de recueillir à leur sujet une collection abondante de lettres et de bulles. Les évêchés de Ferrare, Bologne, Modène, Reggio, Parme, Plaisance furent également fort riches. Les archives de tous ces anciens évêchés ont subi dans le cours des âges de très grosses pertes; mais on a conservé assez de documents pour que M. Kehr ait retrouvé pour la province le texte intégral de 939 bulles ou lettres, dont 341 sont représentées par des originaux. La plus ancienne, authentique, est une lettre du pape Zosime à l'évêque de Ravenne (3 octobre 418); mais il faut attendre jusqu'au pontificat de Pascal I, pour rencontrer dans les mêmes archives de Ravenne le premier original sur papyrus (11 juillet 819). En plus de ses 939 bulles, l'éditeur a retrouvé mention de 536 documents aujourd'hui perdus.

Moins importante historiquement et moins riche fut la province de Salzbourg, pour laquelle M. Brackmann achève le recueil des documents pontificaux. On n'y a relevé que 634 pièces émanées des papes ou de leurs légats, y compris les bulles signalées seulement par des chroniqueurs et historiens ou par les rédacteurs des documents de date postérieure. J'ai déjà dit, à propos du premier fascicule, que la plus ancienne lettre authentique était de 599 et qu'on n'avait pas d'original avant 1070. Ce deuxième fascicule est consacré aux évêchés de Ratisbonne, de Freising et de Neubourg. Deux appendices présentent les actes relatifs au duché de Bavière, c'est-à-dire adressés aux évêques, comtes ou fonctionnaires du pays, puis ceux qui ont trait à l'évêché de Trente; on sait que celui-ci, qui faisait partie jadis de la province d'Aquilée, est aujourd'hui rattaché à la métropole de Salzbourg.

L.-H. Labande.

Suppliques d'Innocent IV (1352-1362). Textes et analyses publiés par D. Ursmer Berlière... Rome, M. Bretschneider; Bruxelles, A. Dewit; Paris, H. Champion, 1911. In-8° de xxx-995 pages. (Analecta Vaticano-belgica... Vol. V.)

L'Institut historique belge de Rome enrichit chaque année le monde

savant d'un volume, qui, de première importance pour les anciens diocèses de Cambrai, Liège, Thérouanne et Tournai, offre encore de multiples documents pour les autres pays, surtout pour la France. Son directeur honoraire, Dom U. Berlière, après nous avoir donné les suppliques de Clément VI concernant des bénéfices situés en Belgique ou intéressant des Belges, nous offre maintenant la suite des mêmes pièces pour le pontificat d'Innocent VI. Il publie le texte des suppliques à peu près en entier, il ajoute de précieuses notes sur les personnages dont il est question, fait d'utiles renvois à d'autres documents. Il ne s'est donc pas contenté d'être un éditeur ; c'est presque le rôle d'un historien qu'il a rempli en même temps.

Le volume qui nous fournit le texte complet ou abrégé de 1,859 suppliques, est complété par une très copieuse table alphabétique des noms, avec identification des localités citées, toutes les fois que cela a été possible. Peut-être l'auteur aurait-il pu abréger, en remplaçant par les numéros des suppliques les renvois à d'autres noms. Je m'explique. On désire connaître les renseignements qui se trouvent, par exemple, sur les bénéfices d'Albi. Au mot Albi, D. Berlière renvoie à tous les clercs ou prélats qui les ont possédés, sans indiquer un seul chiffre, de telle façon que l'on est obligé de recourir au nom de chacun de ces personnages.

Il y aurait un certain nombre d'observations à présenter sur les identifications. En général, les noms de famille sont conservés sous leur forme latine, mais pourquoi en avoir traduit d'autres : exemple Aigrefeuille et *Ailliaco* (*De*), dans la même colonne. Ne valait-il pas mieux adopter une règle uniforme ? J'ai remarqué aussi des lacunes (les noms qui sont dans les notes ne sont pas toujours dans la table) [1], des renvois à des articles où il n'y a rien (exemple : à Bois, renvoi à Ville-au-Bois ; à Ville-au-Bois, il n'y a qu'un renvoi à *Boscum* ; à *Boscum*, renvoi à Bois-les-Pargny et à Ville-au-Bois ; ailleurs, *Karinthia*, par exemple, renvoi à *Austria* où il n'y a rien sur la Carinthie, etc.). On relève encore des hésitations sur le classement des noms composés avec l'article, exemple : Granges (Les), Le Barbier, Le Crest, Le Sage, Leu (Le), Palud (La) ; mieux que cela, l'auteur imprime seulement Mans pour Le Mans, Puy pour Le Puy, etc. Enfin des identifications et des noms de localités sont à reviser. Voici quelques rectifications : le nom latin de Velleron est *Avellero* et non *Avelleron* ; à Beauvais, corriger en Mello et Mouy les noms écrits Melly, Moy ; le mot *Corcolesis* (*De*), du diocèse de Carpentras, doit être mal lu ; à Cavaillon, remplacer par Velorgues le mot *Vellonge* ; *Castro novo* (*Johannes*

1. Au chef-lieu du diocèse, D. Berlière indique les localités ou églises du même diocèse pour lesquelles existent des documents ; le relevé n'en est pas toujours complet. Ainsi, pour Avignon, manque l'indication des églises de Saint-Remy, Sorgues et Tarascon ; pour Valence, l'indication de Saint-Ruf, etc. Au diocèse d'Aix-en-Provence est mentionné *Sevelhecum*, qui était du diocèse de Dax, etc.

de) doit être changé en *Castro bono*; *Combonaria*, *Combonario* et *Combornio*, c'est le même nom (Comborn); pourquoi renvoyer pour les premiers à *Turre? Curtodone* est à remplacer par *Curtedone*. Élincourt-Sainte-Marguerite (Oise) traduit *Sancta Margareta in Campania*, du diocèse de Troyes, ce qui est impossible; il faut Margerie, de la commune de Margerie-Hancourt, Marne (cf. Longnon, *Pouillés de la province de Sens*). Lezouz est du département du Puy-de-Dôme et non de la Haute-Loire; le nom latin est-il *Landosum* ou *Laudosum?* Les deux formes sont données. *Majanum* est à corriger en *Masanum* ou *Maʒanum*. La Motte, diocèse de Nimes, fait partie de la commune de Saint-Gilles. Moy, indiqué dans la table comme faisant partie du département de l'Aisne et du diocèse de Beauvais, c'est Mouy, dans l'Oise. *Oratorio* (*De*), est aussi bien Oroer que Orrouy. Pertuis est du département de Vaucluse. Pont-de-Sorgues est aujourd'hui Sorgues, même département. Roquemaure est du département du Gard, *S. Remigius* est Saint-Remy, chef-lieu de canton des Bouches-du-Rhône. Des églises du diocèse de Soissons, supprimer Mello. Talayrand, Tallayrand, c'est Talleyrand. Le nom latin de Tarascon est *Tharasco* et non *Tharascon*. Teyssode est du département du Tarn et non du Gard. *Ulno* à corriger en *Ulmo*. *Valesium*, c'est le Valois, non le Valais. *Walleyranica*, et non *Walleyrauica*, doit être identifié avec Valérargues, dans le Gard, et non avec Valleraugue dans le Gers, etc.

Avant de terminer cet article, je noterai trois suppliques où interviennent Arnaud de Cervole, Froissart et Pétrarque. Le premier en a présenté une pendant le temps qu'il passa dans la ville d'Avignon après sa fameuse campagne de Provence (1358); Jean Froissart demandait à échanger sa chapellenie de Valenciennes contre un canonicat à Paris (1360); enfin Pétrarque sollicitait la collation d'une église rurale dans le diocèse de Teano, qu'avait résignée en sa faveur Louis Sanctus de Beeringen.

L.-H. Labande.

Archives du Cogner (J. Chappée, le Mans), série H, art. 97. **Cartulaire de l'abbaye de Saint-Sauveur de Villeloin**, publiée par l'abbé L.-J. Denis. Paris, H. Champion; Le Mans, A. de Saint-Denis, 1911. In-8° de xv-227 pages.

La belle collection de documents d'archives que M. J. Chappée a réunie au Mans s'est enrichie dernièrement d'un cartulaire de la fin du xiii° siècle contenant les actes relatifs à l'abbaye de Villeloin. M. l'abbé Denis s'est chargé de les publier. Il l'a fait avec attention; cependant ayant eu le moyen, par la planche phototypique qu'il donne, de contrôler quelques passages de son texte, je me suis aperçu de l'omission de deux mots avant *sententialiter condempnamus*, à la fin de la charte n° XI. J'ai constaté aussi, là et ailleurs, qu'il traduit sous la forme adjective l'abréviation du nom substantif de Villeloin. *De*

Villalup. devient toujours *Villalupensi* (au n° 1, voyez *abbatem et conventum Villelupensis*). Je voudrais bien savoir s'il y a une raison pour cela. Le nom de la localité semble avoir toujours été *Villalupae*, pourquoi ne pas le conserver dans les textes du XIIIe siècle?

L'éditeur a écrit en tête de sa publication une courte préface pour décrire le manuscrit, exposer son plan et donner une notice précise sur la généalogie des familles qui furent en relations permanentes avec les moines de Saint-Sauveur. Comme il a eu la chance de retrouver quelques originaux de ses chartes aux archives de l'Indre et de l'Indre-et-Loire, il a eu l'excellente pensée de les collationner et de relever en tête de chaque document ainsi vérifié (on pourrait critiquer cette place) les variantes qui lui ont été fournies. J'aime moins les variantes que M. l'abbé Denis s'est cru obligé de présenter d'après des copies, alors qu'il avait déjà collationné l'original. Chaque pièce est précédée d'une analyse suffisante et accompagnée de quelques notes pour les identifications de noms de lieu.

En tête du Cartulaire, un prieur du XVIIe siècle, Pierre Brunet, avait composé une notice sur les origines de l'abbaye. Quoiqu'elle fût sans valeur, M. l'abbé Denis n'a pas cru devoir la supprimer; il l'a donc publiée au début de son livre, mais en avertissant du peu de confiance dont elle est digne. Il reconnait comme faux un diplôme d'un empereur Louis, confirmant la fondation du monastère. Il aurait pu discuter aussi le diplôme de Charles le Chauve, qui porte la date du 27 mai 850, car ce document me paraît assez suspect.

L'éditeur a terminé par deux bonnes tables : une table chronologique de ses documents et une table alphabétique des noms. Les quelques petites réserves que j'ai cru devoir faire ne m'empêchent pas de déclarer que son œuvre est tout à fait méritoire.

L.-H. LABANDE.

Wielands Gesammelte Schriften. Erste Abteilung : 3. Band, hergg. von Fritz HOMEYER. Berlin, Weidmann, 1910, 8°, p. 518, mk. 10. — 7. Band, hergg. von Siegfried MAUERMANN, ibid., 1911, p. 484, mk. 9. — Zweite Abteilung : 3. Band, hergg. von Ernst STADLER, ibid., 1911, p. 625, mk. 12.

L'Académie des sciences de Berlin continue activement la publication des œuvres complètes de Wieland qui a été déjà annoncée ici. Nous avons depuis reçu le troisième volume donnant la suite des œuvres de jeunesse et le septième qui contient des contes en vers, des poésies et différentes œuvres en prose. Dans la seconde section, celle des traductions, un troisième volume est venu s'ajouter aux deux précédents pour compléter le Shakespeare allemand que Wieland fit paraitre de 1762 à 1766. Ce dernier volume reproduit la biographie de Rowe que l'auteur avait jointe à sa traduction et la défense de son œuvre contre la critique contemporaine; il nous donne aussi l'introduction de M. Stadler au Shakespeare de Wieland. C'est le résumé

d'une étude très fouillée qu'il a publiée à part et dont il a été rendu compte dans la *Revue* en son temps. Dans les dernières pages ont trouvé place les variantes de la première édition et des notes très utiles pour juger de la valeur de la version de Wieland; elles signalent les fautes les plus graves, ainsi que les omissions ou les additions du traducteur.

L. R.

Heinrich Kofink, **Lessings Anschauungen über die Unsterblichkeit und Seelenwanderung**. Strasbourg, Trübner, 1912, 8°, p. 223, mk. 6.

J. G. Robertson, **Lessing Nathan der Weise.** Cambridge, University Press, 1912, in-16, pp. 52 et 278. Sh. 3.60.

I. La monographie de M. Kofink sur la conception que s'était faite Lessing de l'immortalité et la forme originale qu'il a donnée à l'antique théorie de la métempsychose est une importante contribution à l'étude du critique philosophe et elle éclaire particulièrement un de ses ouvrages les plus commentés, *die Erziehung des Menschengeschlechts*. La première partie du travail de M. K. est un relevé des œuvres, opuscules ou passages intéressant les idées de Lessing sur la vie de l'au-delà; l'auteur les a soumis tous à un examen critique des plus scrupuleux, discutant la date de la composition, l'origine et l'évolution des pensées qu'ils renferment, les côtés par où Lessing s'inspire des philosophes contemporains, de Leibniz, de Bonnet, de Sulzer, etc., et ceux par où il s'en éloigne. Cette recherche attentive de la pensée de Lessing a même amené M. K. à proposer pour un passage du commentaire des *Philosophische Aufsätze* de Jérusalem une lecture nouvelle qui offre, en effet, un sens plus satisfaisant. Il n'est pas possible de suivre M. K. dans toutes les menues déductions de son exposé très méthodiquement présenté et de l'enchainement le plus rigoureux; il suffira d'indiquer que Lessing a voulu résoudre le problème du déterminisme par l'idée d'une transformation des âmes préexistant de toute éternité et réservées à une série de réincarnations; la conception du *retour* est ainsi mise au service d'une théodicée particulière plus généreuse que celle de l'église orthodoxe. Le système de Lessing, bien qu'il n'ait jamais réduit ses idées en système, lui sert à expliquer la lenteur des progrès de l'humanité, chaque être devant traverser tous les degrés d'un état inférieur avant de parvenir à la perfection suprême à laquelle d'ailleurs tous sont appelés à s'élever. Dans la seconde partie de son étude, M. K. recherche les motifs qui ont amené Lessing à se passionner pour ces conceptions. Il s'est déjà familiarisé avec elles par la pratique des philosophes qui les avaient embrassées avant lui, comme G. Bruno, van Helmont; il doit beaucoup à Leibniz, quoiqu'il se sépare de lui sur la question des peines éternelles; il a emprunté aussi à Reimarus, au suisse Bonnet, à son ami Mylius, à d'autres encore. Mais la raison principale doit

être cherchée dans la profonde conviction où était Lessing de la haute valeur de la personnalité, de la nécessité d'une évolution ascendante pour le genre humain ; enfin son activité inlassable l'avait naturellement conduit à adopter et à développer d'une façon personnelle une conception qui prolongeait dans une perspective indéfinie l'effort de l'individu et de l'humanité. La savante enquête de M. K. par la sagacité et la prudence de sa discussion aura précisé un des aspects les plus curieux du rôle de Lessing dans la spéculation du dernier tiers du XVIII[e] siècle.

II. Dans la collection anglaise des *Pitt Press Series* M. Robertson a publié une bonne édition du *Nathan* de Lessing. L'introduction très complète oriente le lecteur sur la genèse de l'œuvre déjà connue, insiste avec raison sur les sources de Lessing qui a puisé non seulement dans Boccace mais encore dans les *Gesta Romanorum* la parabole des trois anneaux ; elle découvre de multiples analogies entre la pièce allemande et les tragédies philosophiques de Voltaire, *Zaïre* et *les Guèbres*, signale d'intéressants rapprochements entre *Nathan* et le drame bourgeois de Diderot, et pour tout ce qui touche à l'orientalisme de la pièce relève les emprunts faits par Lessing aux ouvrages de Marin, de Marigny, d'Herbelot, de Dopper, etc. Cette double enquête sur les influences littéraires subies par le drame et l'information historique du poète représente l'apport nouveau des recherches personnelles du critique. Les notes sont rejetées à la fin du volume (p. 183-240); celles d'ordres historique sont très développées, les notes linguistiques sont plus brèves, mais substantielles. Partout M. R. s'est appliqué à montrer la relation de la pièce définitive avec l'esquisse développée qui s'en est conservée et qu'il a eu raison de reproduire en entier à l'appendice. Trois index terminent l'édition qu'on ne peut que recommander même à nos étudiants.

L. R.

Agnes Bartscherer, **Zur Kenntnis des jungen Goethe**. Dortmund, Fr. Wilh. Ruhfus, 1912, 8°, p. 192, mk. 4.50.

Wilhelm Büchner, **Goethes Faust.** Eine Analyse der Dichtung. Leipzig-Berlin, Teubner, 1911, 8°, p. 128, mk. 2.

Gustav Kettner, **Goethes Drama, die natürliche Tochter.** Berlin, Weidmann, 1912, 8°, p. 172, mk. 3.40.

I. Des trois études qui constituent le volume de M[lle] Bartscherer, la première, la plus importante, est un complément, et en partie une rectification de la thèse qu'elle avait soutenue pour démontrer l'influence capitale de Paracelse et des Paracelsistes sur le *Faust* (V. *Revue* du 24 décembre 1911). Elle a de nouveau accumulé les témoignages qui doivent à ses yeux déterminer notre conviction pour faire remonter jusqu'à l'année 1769 la conception première du *Faust*. Il

ne faut pas attendre jusqu'à la période de Strasbourg et expliquer les sentiments du jeune *Stürmer* par l'action qu'exercèrent sur lui Herder, Hamann, ou la philosophie de Spinoza, ou le mysticisme de Swedenborg. Seulement l'auteur ne revendique pas aussi exclusivement le personnage de Paracelse comme le type unique dont procéderait Faust. Dans Morhof dont le *Polyhistor* était familier à Goethe, dans C. Agrippa qu'il connut directement ou par les polygraphes Brucker, Gottfrid Arnold, Bayle, etc., dans van Helmont et dans Welling il a trouvé les traits principaux de son magicien, et en particulier pour l'attitude hostile que prend Faust à l'égard de la philosophie traditionaliste, de la théologie, de la médecine, de la science juridique de son temps, l'auteur a relevé de nombreux passages qui transparaissent dans le poème. Il a aussi signalé de curieuses réminiscences de la *Tempête* de Shakespeare, autre lecture de jeunesse. Comme pour son précédent travail, il faut concéder à Mlle B., qui semble beaucoup tenir à faire de Gœthe, et non seulement du jeune Gœthe, un fervent de l'occultisme, qu'elle a réuni dans ce nouveau chapitre des explications plausibles et beaucoup de conjectures hasardeuses; la fin de sa démonstration ne va pas d'ailleurs sans quelque confusion. Je ne peux que me borner à mentionner la seconde dissertation du livre qui porte sur un point plus restreint : l'utilisation dans la nuit classique de Walpurgis, et aussi dans le poème demeuré fragment des *Geheimnisse* d'un chapitre du *Polyhistor* de Morhof intitulé *de collegiis secretis*.

La troisième de ces études, si elle est étrangère au *Faust*, ne nous fait pas du moins sortir de la jeunesse de Gœthe. Quand il était encore étudiant à Leipzig, Lessing y vint aussi, en mai 1768. Pourquoi Gœthe s'est-il tenu à l'écart ? C'est ce problème que Mlle B. a voulu éclaircir, et en examinant les raisons de l'éloignement volontaire du jeune poète, elle a résumé avec intérêt les rapports de Gœthe et du grand critique. Gœthe alors, encore incertain de sa voie, était plus tourné vers l'art que vers la poésie, il redoutait de plus la sévérité des arrêts de Lessing, il le regardait comme le chef de l'école rationaliste, tandis qu'il sentait en lui le romantique s'éveiller déjà, enfin Lessing lui apparaissait comme l'adversaire de Winckelmann, le plus fidèle disciple d'Œser qu'il vénérait comme un maître. L'âge modifia, et profondément, ces premières impressions et Mlle B. a montré comment les jugements de l'auto-biographie du Gœthe sexagénaire doivent être rapprochés des sentiments spontanés et complexes du jeune homme pour recevoir une juste interprétation.

II. La critique qui s'applique depuis si longtemps au commentaire du *Faust* de Gœthe est en train d'évoluer : après avoir porté son effort sur les contradictions du poème pour les expliquer par des différences de dates correspondant à des transformations intellectuelles,

elle voudrait à présent démontrer au contraire l'harmonie de l'œuvre, l'unité du plan, la concordance des parties. Le besoin de réagir contre certains excès et aussi le parti nouveau qu'on pouvait tirer des esquisses, des scènes ébauchées, des vers abandonnés, de tout ce qu'a ramassé de *paralipomena* la patience des derniers éditeurs, l'ont poussée dans cette voie. C'est dans celle-là aussi que marche M. Büchner et s'il parle dans le sous-titre de son étude d'une *analyse* du poème, ce n'est que pour en établir plus sûrement la synthèse. Comme pour tous les commentateurs préoccupés de prouver l'unité de composition, le plan primordial lui est fourni par le *Prologue dans le ciel*; l'action du diable et l'évolution de Faust qu'il essaie d'entraver sont successivement étudiées ; finalement, par l'amour que symbolise l'épisode de Marguerite, par l'attachement aux pensées élevées et durables, figuré par l'union de Faust avec Hélène, c'est-à-dire avec la beauté et avec l'art, et par la généreuse activité de la fin de sa vie, Faust triomphe de ses faiblesses et de ses erreurs, il s'est lentement haussé d'une agitation confuse et trouble à la sérénité et à la lumière. Il n'est pas possible de faire tenir dans un résumé l'analyse de M. B., il faut reconnaître qu'il a fait un effort louable pour expliquer les contradictions où le vieux thème mettait Gœthe en lui imposant certains éléments de la légende indispensables au déroulement de l'action, mais si opposés à ses propres habitudes de pensée. Les rapprochements qu'a faits aussi l'auteur avec tels passages d'autres œuvres et la discussion fréquemment instituée par lui sur le sens exact des mots importants (par ex. *der Schalk, die Mütter*) sont intéressants à lire et en dehors de toute thèse, son commentaire restera utile, pour une interprétation du second *Faust* surtout. Mais ces essais de conciliation déguisent souvent les difficultés plus qu'ils ne les résolvent ; l'ancienne explication fondée sur le parallélisme de l'évolution de l'œuvre accompagnant celle du poète nous semblait aboutir à des conclusions plus satisfaisantes.

III. Les commentateurs de Gœthe n'ont pas souvent porté leur attention sur la *Fille naturelle*, et M. Kettner en consacrant une étude approfondie à cette œuvre si froidement accueillie par les contemporains et depuis jugée non sans prévention, a comblé une lacune et réparé une injustice. La Révolution française avait préoccupé Gœthe vivement, mais il avait plutôt déguisé sa véritable pensée dans des œuvres légères ; la *Fille naturelle* nous livre au contraire son jugement sincère sur le grand événement politique qui méritait mieux que quelques parodies sans grande portée. M. K., profitant des recherches de M. Bréal, a analysé avec soin le document qui fut la source principale du poète, les *Mémoires historiques de la princesse Stéphanie-Louise de Bourbon-Conti*, en indiquant le parti que Gœthe en avait tiré, et comment il avait transformé une matière assez vul-

gaire, plaidoyer personnel trop évident, pour n'en retenir que ce qui lui semblait figurer les lois les plus générales d'un bouleversement social si profond, de même qu'il idéalisa les personnages, en les dépouillant de tout caractère concret et historique, pour en faire les types les plus abstraits de forces ou de sentiments en conflit. M. K. s'est arrêté successivement sur chacun d'eux, en les rattachant habilement à ce monde réel dont le poète a voulu de parti-pris et pour des raisons différentes les abstraire. L'étude de la *Fille naturelle* comporte de plus un problème délicat : celui de la continuation de l'œuvre. Le sujet avait été à l'origine projeté comme trilogie ; Gœthe modifia après la publication de la pièce son plan primitif et n'envisagea plus qu'une suite dans un second drame. Nous en avons le scénario et quelques esquisses de scènes, mais la façon dont se sont entrecroisés et heurtés les divers projets de distribuer et de conduire le développement de l'action ne permet pas toujours de se représenter nettement ce que furent les véritables intentions de Gœthe. M. K. qui a suivi très attentivement la genèse de la composition du premier drame, s'est appliqué à démêler cette substitution d'un plan nouveau à l'ancien plan et il a tenté d'après les indications dont nous disposons une reconstitution satisfaisante de ce que devait être la seconde partie de la pièce. Si toutes les obscurités ne sont pas levées (notamment pour le cinquième acte), ses conjectures paraissent fort judicieuses.

L. R.

Gustave Gautherot, **L'Assemblée Constituante**, *Le Philosophisme révolutionnaire en action*. Paris, Beauchesne, 1911, xv et 540 p. in-16.

On connaît l'ardeur militante de M. Gautherot. Il s'est voué avec passion à la cause de la Contre-Révolution. Sa chaire de l'Institut catholique est une tribune au pied de laquelle se pressent les derniers tenants du trône et de l'autel. L'histoire pour lui n'est qu'un thème, qu'un cadre pour exposer ses idées politiques et religieuses. Le livre qu'il nous donne aujourd'hui est le recueil de ses principales conférences. N'y cherchons pas ce qu'il n'a pas voulu y mettre, une histoire de l'Assemblée constituante. Considérons-le comme une satire violente de l'œuvre de la grande assemblée, une apologie, plus fougueuse et plus théâtrale, qu'émue de la reine et des aristocrates, une réfutation par les faits de ce que M. Gautherot appelle, après l'abbé Barruel son maître, le « philosophisme ». N'y cherchons pas de faits nouveaux, des révélations inédites. M. G. se borne la plupart du temps à résumer les derniers ouvrages parus. C'est ainsi que pour son chapitre sur les origines du parti républicain il m'a fait l'honneur de puiser « largement », dit-il, dans mon récent recueil sur le club des Cordeliers, si largement qu'il m'a emprunté toutes ses citations et toutes ses références. Son chapitre sur le féminisme révolutionnaire

est de même un résumé du livre du baron de Villiers sur les clubs de femmes, son chapitre sur la dissolution de l'armée royale un résumé du livre du colonel Hartmann sur les officiers de l'armée royale et la Révolution, etc.

M. Gautherot n'apprend donc rien à l'historien. Il l'étonne en revanche par ses partis pris passionnés qui lui masquent souvent la physionomie réelle des hommes et des choses [1].

Albert MATHIEZ.

Bronislas DEMBINSKI, professeur à l'Université de Lemberg, **Le Génie politique de Catherine II,** Mémoire contemporain. Paris, Champion, 1912. In-8°, 49 p.

On remerciera M. Dembinski d'avoir publié ce mémoire intéressant de l'Italien Piattoli et de nous avoir donné sur l'auteur du mémoire d'amples renseignements. Ce Piattoli vivait depuis longtemps en Pologne ; il était l'intime ami d'un ministre de l'Electeur de Saxe, le comte Marcolini ; il avait fréquenté Ignace Potocki et le roi Stanislas-Auguste dont il fut quelque temps le confident et il écrit que son séjour à la cour royale était le roman de sa vie. Même lorsqu'il eut quitté le pays, la question polonaise le préoccupa vivement et il disait que tous les membres épars de la grande et vieille famille slave devaient se joindre à la Russie, devaient s'allier à Alexandre contre Napoléon. Il assistait à la proclamation solennelle de la constitution du 3 mai et il avait cru que de ce jour datait la renaissance de la Pologne, qu'en ce jour commençait une nouvelle époque : *magnus ab integro saeclorum* [2] *nascitur ordo*. Lorsqu'il vit, un an plus tard, ce « grand ordre » renversé par la confédération de Targowica, qui n'était que l'instrument de la Russie, il jeta un cri de désespoir. De là, ce « mémoire », commencé en 1792 et terminé en 1794. Il présente un moment critique de la politique européenne; surtout, il analyse la politique de Catherine à l'égard de la Pologne et de la France révolutionnaire. Piattoli oppose l'empereur Léopold à la « Sémiramis du Nord », oppose le « grand système fédératif » de Léopold à la politique russe « digne d'une âme atroce » ; il assure que, si Léopold « pacifique par sentiment et par principe », avait vécu, la guerre n'aurait pas éclaté, que Louis XVI règnerait encore, que Catherine ne serait que l'impuissante protectrice de quelques rebelles ; il montre la tsarine soutenant à la fois les émigrés français qui veulent rétablir la monarchie et détruire l'anarchie en France et les émigrés polonais (les chefs de la confédé-

---

1. P. 37, n. 1, « M. Aulard appartient, comme on sait, à la Franc-maçonnerie », M. Gautherot sait mal. M. Aulard n'a jamais appartenu à la Franc-maçonnerie ; — p. 114 où M. Gautherot a-t-il emprunté cette histoire de brigands : Rotondo essayant de poignarder la reine en juillet 1790 ? — p. 169. M. G. entend Barnave acclamé par 20,000 individus qui assiégeaient l'Assemblée ! — p. 171. La Terreur fit 200,000 victimes ! — p. 417, au lieu de Haïti, lire Taïti, etc.

2. Et non *saeculorum*.

ration de Targowica) qui veulent détruire la monarchie et rétablir l'anarchie en Pologne ; il croit que, si Catherine avait eu un véritable génie, si elle avait reconnu la constitution du 3 mai, si elle avait traité avec la Pologne, elle eût d'un même coup sauvé la vie et le trône de Louis XVI, rendu la Silésie à l'Autriche, « réduit la Prusse aux sables du Brandebourg »; il reproche à Catherine d'avoir rompu les liens de la parenté slave en livrant la Pologne à la Prusse. Catherine, dit Piattoli, aurait dû « annoncer à tous les peuples esclavons qui forment la nation polonaise, que, puisqu'ils voulaient enfin renoncer à cette funeste oligarchie qui, sous le nom de liberté, les avait avilis depuis plusieurs siècles, elle se hâterait de seconder leurs efforts généreux, et qu'elle leur offrirait le prince Constantin, afin de réunir ainsi des nations que leur origine, leur langue, leurs mœurs, et en grande partie leur religion appelaient à se rapprocher. N'était-ce pas préparer à la Russie le plus vaste et le plus puissant des Empires, et en même temps le plus glorieux et le plus durable ? »

A. Chuquet.

Ch. (sic) Perroud. **Le Lyonnais Gonchon.** In-8°, 20 p. (Extrait de la « Revue d'histoire de Lyon », fasc. III, 1912).

M. Claude Perroud complète sur plusieurs points la notice de Fournel qu'il juge bien superficielle, bien incomplète, et, à notre grand regret, lui-même, « pressé par l'espace, » ne fait, de son propre aveu, qu'esquisser le personnage et son rôle, à l'aide de quelques documents qu'il a trouvés. Nous signalerons surtout dans cette étude une curieuse facture des livres fournis à Gonchon lorsqu'il alla comme colporteur dans les départements envahis, une lettre à Roland, du 12 décembre 1792, qui prouve que notre « patriote » était plus lettré qu'on ne l'avait cru jusqu'ici, et les détails qui concernent ses missions de 1795 à Lyon et de 1796 dans la Haute-Loire. M. Perroud nomme justement Gonchon le girondin du faubourg Saint-Antoine et il le juge sincèrement épris de la Révolution, naïf, enthousiaste, hâbleur, avisé au besoin, et toujours humain. P. 12 ce fut Sibuet, et non Gonchon, qui se rendit avec Gadolle à Ostende et dans la Flandre littorale ; Gonchon n'est venu que plus tard. Le 25 février 1793, lorsque les Bruxellois s'assemblèrent à Sainte-Gudule pour émettre leur vœu sur la forme de gouvernement, Gonchon prononça « un discours patriotique dont le but était de les éclairer sur leurs vrais intérêts ». Le 8 mars suivant, à Tournai, lorsque le peuple révolté tira des coups de fusil par les fenêtres sur les volontaires et dépava les rues et les cours, Gonchon, qu'on prenait pour un commissaire de la Convention, fut assailli et houspillé ; on lui arracha sa cocarde ; il dut, le pistolet au poing, se frayer un chemin à travers la foule, et il se hâta de dénoncer ce mouvement contre-révolutionnaire, excité, disait-il, par les prêtres et les moines.

A. Chuquet.

Frédéric Masson, de l'Académie française. **Napoléon à Sainte-Hélène, 1815-1821**. Paris, Ollendorff, 1912. In-8°, 500 p. 7 fr. 50.

M. Masson détermine d'abord, dans ce nouvel ouvrage, pourquoi Napoléon a cherché un asile sur le *Bellérophon* et comment les Anglais l'avaient attiré. Le 2 août 1815, les alliés, constatant qu'il est en leur pouvoir, ont confié sa garde à l'Angleterre. Mais il était venu libre à bord du *Bellérophon*; le capitaine Maitland et l'amiral Hotham l'avaient accueilli et traité comme un hôte ; il ne se considérait donc pas comme prisonnier, et voilà le fait capital. Les Anglais ont abusé de leur force et Napoléon résiste à cet abus. Hôte de l'Angleterre, il eût admis l'incognito ; prisonnier et convaincu que sa captivité est une iniquité, il revendique son titre, et jusqu'au bout il veut être l'Empereur. De là, sa conduite à Sainte-Hélène ; il ne sort pas de chez lui ; « en restant chez lui, dit un de ses compagnons, — que M. Masson ne cite pas — il conserve sa dignité ; il est toujours Empereur et ne saurait vivre autrement ».

Puis, M. Masson fait défiler devant nous les personnages qui suivent l'Empereur sans en excepter un seul, sans laisser dans l'ombre le moindre des figurants ; l'honnête Bertrand, toujours mécontent de lui-même parce qu'il est toujours partagé entre son dévouement à l'Empereur et son amour pour sa femme qui s'ennuie à Sainte-Hélène plus encore qu'à l'île d'Elbe ; Montholon qui, dans la détresse où il est, avait tout à gagner s'il suivait l'Empereur, et Mme de Montholon, coquette, intrigante, prête à tout; Gourgaud, orgueilleux, ombrageux, violent, brutal ; Las Cases qui ne venait que pour composer son *Mémorial* et associer son nom à celui de l'Empereur; le mystérieux Piontowski qui n'était qu'un chevalier d'industrie; les deux prêtres si « ternes », Buonavita et Vignali ; le médecin Antommarchi, présomptueux, familier, inexact, négligent, aussi dépourvu de scrupules que de science; Cipriani qui constitua, pour ainsi dire, le service des renseignements; Marchand qui entoura l'Empereur des soins les plus attentifs et les plus délicats; Saint-Denis, Pierron, etc.

M. Masson passe ensuite au geôlier, à celui que Napoléon a nommé le sbire, l'argousin et même le bourreau, et, à l'aide de notes fournies par des Anglais et des articles que des officiers du temps consacrèrent à leur camarade Lowe, il retrace la carrière et fait le portrait du gouverneur de l'île. Le lieutenant-général Lowe, ancien colonel des Corsican Rangers, était l'homme de l'emploi : strict observateur des règlements, intègre, austère, mais ignorant tout du monde — le mot est de Wellington, raide, manquant de formes, dénué de tact. Du reste, aux yeux de M. Masson, Lowe n'est qu'un agent d'exécution, et M. Masson vise plus haut ; il montre derrière Lowe le ministère anglais et surtout lord Bathurst, le secrétaire d'État à la guerre et aux colonies. Sir Hudson Lowe fut quelquefois

réprimandé par son gouvernement, non parce qu'il était fidèle à la consigne, mais parce qu'il s'en relâchait.

A cette sorte d'exposition succède le drame. M. Masson raconte dans tous ses incidents la lutte entre Napoléon et Lowe, et alors reparaissent les personnages qui forment les entours de l'Empereur. Ces personnages, on les voit livrés à l'oisiveté, dévorés par l'ennui et se jalousant les uns les autres. Bertrand vit un peu à l'écart, entre sa femme et ses enfants. Mais Las Cases, humilié et offensé par Gourgaud et Montholon qui le traitent de jésuite, Las Cases qui a terminé son journal et qui compte sur un immense succès de librairie, Las Cases qui entrevoit la possibilité de s'ériger devant l'Europe en avocat du prisonnier, saisit, provoque peut-être l'occasion de se faire renvoyer. Après Las Cases, Gourgaud, brouillé avec Montholon à qui il envoie un cartel, quitte Sainte-Hélène et, pour être réintégré dans l'armée royale avec son grade de maréchal-de-camp, il assure au gouvernement de Londres que Napoléon n'est pas malade : Las Cases vient justement de déclarer tout haut que le séjour de l'Empereur à Sainte-Hélène compromet sa santé; après le témoignage de Gourgaud, le congrès d'Aix-la-Chapelle adopte des résolutions destinées à légitimer et à resserrer la captivité [1].

Une étude de la maladie de Napoléon et de ses progrès termine le volume. En mars 1817 s'est produit un dérangement d'estomac, puis une enflure aux jambes accompagnée d'éruption, et en août, cette enflure s'est aggravée. Le chirurgien de la marine O'Meara diagnostique une hépatite chronique. Mais O'Meara excite la défiance de Lowe — et, en effet, il a reçu de l'Empereur un bon de cent mille francs — Aussi est-il rappelé par le ministère, renvoyé de la marine lorsqu'il a déclaré que la vie de Napoléon est en danger, et au mois de janvier 1819 il publie un factum contre Lowe. Les successeurs d'O'Meara sont Verling que Napoléon refuse de recevoir ; Stokoe qui voit l'Empereur, qui, lui aussi, diagnostique une hépatite et qui est, lui aussi, rayé des cadres de la marine ; puis l'ignorant Antommarchi. L'Empereur se décourage. M^me^ Bertrand désire partir et il ne veut plus la voir. M^me^ de Montholon part sous prétexte d'une maladie de foie, mais Montholon, qui guette des millions, n'a garde d'accompagner sa femme, et l'Empereur finit par le nommer *mon fils*. Pourtant, Napoléon jardine et essaie de prendre de l'exercice. Mais en

1. Quels qu'aient été les torts de Gourgaud (et, dit M. Masson, « peut-être était-il sous l'empire de certaines excitations momentanément délirantes et émit-il alors des allégations qui dépassaient sa pensée ») il avait, ce semble, raison de dire que Napoléon n'était pas malade. M. Masson reconnaît (p. 439) que dans les premiers mois du séjour de Napoléon à Sainte-Hélène l'affection du foie a été « relativement bénigne », qu'elle eût « cédé à une cure d'eaux » et que, même aggravée par l'absence d'exercice et par une hygiène détestable, elle n'inspirait de craintes sérieuses ni à Bertrand ni à Montholon.

septembre 1820 ses forces diminuent et il tombe bientôt dans un tel état d'atonie que M[me] Bertrand suspend son départ. Le chirurgien anglais Arnolt est appelé le 2 avril 1821 et constate une inflammation d'estomac. Le 5 mai, Napoléon meurt. L'autopsie révèle qu'il avait un squirre à l'estomac et que sa vie même a été prolongée par le gonflement du foie qui obturait la perforation.

Voilà, en raccourci, le livre de M. Masson, et il faudrait citer encore la description de l'île, du « décor » où l'historien situe son héros et qu'il a fait revivre d'après les documents iconographiques et autres qu'il s'est procurés, citer aussi les pages consacrées aux derniers jours de Napoléon et au testament — ce testament dont l'exécution fut accompagnée d'étranges péripéties, de péripéties que M. Masson rapportera peut-être un jour « sans aucune complaisance, quelque graves que soient les faits qui seront ainsi mis au jour. »

Ce livre se tient et il est sincère, véridique, plein de détails et pourtant clair, bien ordonné, courant au but; pas d'emphase, pas de digressions, parfois de l'émotion, et l'auteur convient que plus d'une fois sa plume a tremblé dans sa main; mais il s'efforce de ne donner que des faits, les faits que les pièces imprimées et manuscrites lui fournissent [1].

A. Chuquet.

J. Sundwall. **Nachträge zur Prosopographia attica** (Extr. des *Finska Vetenskaps-Societetens Förhandlingar*, LII, 1909-1910). Helsingfors, libr. académique, 1910; 177 p.

Il y a près de dix ans que la *Prosopographia attica* de Kirchner est terminée, et dans cet intervalle un nombre considérable de nouveaux noms propres athéniens ont été connus. Deux articles du *BCH* ont singulièrement enrichi ces listes, l'un de Colin, *la Théorie athénienne à Delphes* (1906), l'autre de Roussel, *les Athéniens mentionnés dans les inscriptions de Délos* (1908), ce dernier contenant un catalogue par ordre alphabétique. A son tour, M. Sundwall a dressé et publié dans le présent volume une liste aussi complète que possible de tous les noms propres athéniens qui se rencontrent dans les inscriptions publiées depuis le travail de Kirchner, et même dans des inscriptions inédites qu'il a vues au musée national d'Athènes. L'ouvrage forme ainsi un complément à la *Prosopographia attica*, dont les indications sont parfois rectifiées, et ne peut manquer d'être bien accueilli par les historiens et les archéologues. M. S. nous informe que cette nouvelle prosopographie est le résultat de recherches préparatoires à un ouvrage qu'il projette sur le nombre des enfants et l'âge

1. P. S. Il se pourrait que la commission provisoire eût nommé Beker parce qu'elle croyait qu'il avait été disgracié en 1809. — P. 90, Dillon n'a pas « sauvé la France de l'invasion ». — P. 95, il est certain que Napoléon pensait à faire de Flahaut son grand maréchal, parce qu' « il lui fallait un homme aimable pour cela ». — P. 134, lire Yvan et non *Ivan*.

du mariage, ainsi que sur le choix du nom et sa transmission héréditaire dans les familles chez les anciens Athéniens. On peut juger de l'étendue et de l'importance de sa documentation : ces *Nachträge* comprennent au-delà de 2500 noms.

My.

— La *Politik und Massenmoral* (Teubner, 1912, vi-211 p., 3 M.) de M. Arthur Christensen veut absorber et prolonger les études de MM. G. Le Bon et G. Tarde sur la psychologie des foules et ébaucher une sorte de philosophie de la politique, qui peut fournir en même temps d'excellentes contributions à la psychologie sociale. Le passage où il expose le mode de suggestionabilité et la mentalité des masses et spécialement de la masse souveraine, ainsi la psychologie parlementaire, est très curieux et ne manque pas de piquante actualité. Il étudie encore successivement, avec beaucoup de bonne humeur, les théories politiques idéales et réalistes, la morale d'Etat et l'opinion publique, le sentiment national, la paix universelle, la tyrannie des majorités, la corruption parlementaire, le terrorisme électoral, le syndicalisme, le système corporatif, etc. pour finir par un essai de morale sociale. Il a l'air d'être très au courant des vicissitudes de notre politique intérieure et lui emprunte quantité d'exemples qui animent et même égayent singulièrement son récit; c'est ainsi qu'une série de pages (149-155) s'occupe de M. Raymond Poincaré, d'autres discutent et apprécient les avis de nos principaux journaux, de M. M. Paul et Anatole Leroy-Beaulieu, Marcel Prévost, voire de Voltaire, Rivarol et La Rochefoucaud. Bref, l'auteur est un homme averti, qui ne se paye pas de mots, n'a pas d'illusions sur la nature humaine, connait toutes les misères de la situation politique et sociale actuelle et sait conserver tout de même et communiquer sa foi en un progrès relatif et son honnêteté native. — Th. Sch.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 21 juin 1912.* — M. Théodore Reinach communique, au nom de M. Arthur Hunt, la moitié d'un drame satyrique de Sophocle, les *Dépisteurs* (*ichneutai*), retrouvée récemment dans un papyrus d'Oxyrhynchus (Egypte). Le sujet est tiré du mythe de l'enfance d'Hermès : le vol des vaches d'Apollon et l'invention de la lyre en fournissent les principaux épisodes. A côté des deux divinités, on voit apparaître la nymphe Kyléné, nourrice d'Hermès, les Satyres, qui forment le chœur, lancés à la poursuite du voleur divin, enfin leur père, le vieux Silène. Les 400 vers conservés offrent, en même temps que bien des énigmes, des beautés de premier ordre ; par exemple les scènes comiques où s'ébattent les Satyres « limiers », puis leur dialogue, en vers alternés, avec la nymphe, où la lyre est décrite sous la forme d'une devinette dont s'est inspiré Euripide. Le texte complet doit paraître prochainement à Oxford. — M. Pottier présente quelques observations.

Léon Dorez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 28 — 13 juillet. — 1912

C. D. Buck. **Introduction to the study of the Greek dialects.** Grammar, selected inscriptions, glossary. Boston, New York, Chicago, London, Ginn and Company, 1910; xvi-320 p.

L'ouvrage de M. Buck est divisé en deux parties, après une introduction où les dialectes grecs sont brièvement classés d'abord en groupes principaux, puis en subdivisions. La première partie, *Grammaire des dialectes*, étudie successivement les phénomènes dialectaux qui nous sont connus par les monuments épigraphiques ; il va de soi que les textes littéraires ne sont pas laissés de côté. Ici chaque dialecte n'est pas considéré à part ; les faits sont groupés suivant leur nature grammaticale, selon qu'ils rentrent dans l'ordre de la phonétique, de la flexion, de la composition et de la dérivation, de la syntaxe, ce qui permet de suivre, dans l'ensemble des dialectes, les modifications d'un même son et d'une même forme, ainsi que les différences syntaxiques. M. B. a complété d'heureuse manière cette première partie, en reprenant à part chaque groupe et chaque dialecte, pour en résumer les traits caractéristiques ; c'est, pour ainsi dire, la synthèse après l'analyse. L'ouvrage se terminerait ici qu'il serait déjà très utile ; mais M. B. ne s'est pas arrêté à la théorie, et il a ajouté une seconde partie, *Choix d'inscriptions*, partie pratique contenant 113 numéros, où chaque dialecte est représenté par quelques-uns de ses textes les plus importants ; ils sont accompagnés de notes explicatives, et suivis d'un glossaire, ce qu'ont négligé, en général, les auteurs de

recueils analogues ; un glossaire est en effet indispensable. Pour chacune des inscriptions, M. B. indique le lieu d'origine, la date, et les ouvrages, grandes collections et recueils spéciaux, où elles sont publiées ; mais il n'a pas jugé à propos de mentionner leur première publication ; c'est une lacune que l'on regrettera, car il est souvent bon, et quelquefois nécessaire, pour l'étude d'un texte épigraphique, de se reporter à sa première édition, qui est généralement accompagnées de notes et de commentaires utiles à consulter. Enfin des tableaux synoptiques permettent de saisir rapidement la distribution des phénomènes dialectaux les plus importants, ainsi que les relations des dialectes entre eux, et une carte en couleurs en représente la répartition géographique [1]. Après ce qui vient d'être dit, il n'est pas besoin de longues phrases pour apprécier l'ouvrage de M. Buck ; il est simple, bien disposé, sans développements superflus, et d'une doctrine sûre et correcte ; c'est un livre qui devrait être entre les mains de tous les étudiants en langues classiques. Je crains toutefois que son prix relativement élevé (15 fr. 60) ne le rende peu accessible à leur bourse, souvent légère.

My.

Markowski, **De Libanio Socratis defensore**. Breslau, M. et H. Marcus, 1910, viii-196 p. (Bresl. philol. Abhandl., fasc. 40).

Il s'agit principalement, dans cette dissertation, des sources auxquelles a puisé Libanius pour composer son *Apologie de Socrate*. Le travail est consciencieux, et on ne peut que louer M. Markowski du soin qu'il a apporté dans son analyse. Il a voulu d'abord reconstituer l'accusation, et rechercher si Libanius s'était servi, pour la réfuter, des *Mémorables* de Xénophon, ou de l'*Apologie* de Platon, ou encore du discours composé par Lysias en réponse au libelle de Polycrate. Or c'est précisément l'accusation de Polycrate que Libanius s'est attaché à combattre, et c'est aux griefs articulés dans ce discours que répond le défenseur de Socrate qu'il met en scène. La démonstration est probante ; et bien que l'opinion soutenue par M. M. ne soit pas nouvelle (cf. Foerster, *Libanii opera*, V, p. 1 svv.), il n'était pas inutile qu'elle fût confirmée par de sérieuses raisons. A la fin de cette partie, M. M. relève un certain nombre de passages de Platon, dans le *Gorgias*, le *Ménon*, le *Banquet*, où l'on peut voir des allusions à l'accusation de Polycrate. M. M. n'en est pas resté là ; il a voulu savoir encore où Libanius avait pris les détails qu'il donne sur Socrate et ses contemporains, sur la mythologie et l'histoire d'Athènes, ainsi que les passages moraux et philosophiques qui se trouvent çà et là dans sa déclamation ; il établit donc une longue série de parallèles

1. M. Buck, qui donne les références à la seconde édition du recueil de Solmsen, a négligé de noter que son inscription n° 38 s'y trouve sous le n° 11.

instructifs entre Libanius et les écrivains antérieurs, d'où il conclut que Libanius doit ses renseignements, suivant les cas, à l'un ou à l'autre de ces auteurs. Il ne faudrait pas toutefois conclure trop hâtivement à l'imitation directe ; si elle est évidente en certains passages, dans d'autres, au contraire, rien n'empêche de penser que Libanius suit des traditions littéraires et historiques familières à tous les érudits de son temps, et qu'il n'a donc pas empruntées à un auteur déterminé ; je dois dire que M. M. en fait quelquefois lui-même l'observation. Ici en réalité, la dissertation est terminée, et ce qui suit a plutôt le caractère de notes : 1) énumération des passages de l'*Apologie* où se rencontrent des expressions de Platon, de Démosthène, d'Isocrate, de Thucydide, de Xénophon ; 2) citations de l'*Apologie* et des traités de technique oratoire, pour montrer que Libanius s'est conformé aux principes de la rhétorique ; 3) date de la déclamation (362) ; 4) dessein de Libanius en composant l'ouvrage ; ce fut, dit M. M., pour appuyer Julien dans sa lutte contre le christianisme ; hypothèse qui n'est pas démontrée ; 5) quelques citations de l'*Apologie* où l'on peut découvrir de vagues allusions à la vie et aux opinions du rhéteur. Les dernières pages (172-178), relatives à la déclamation connue sous le titre *De Socratis silentio*, ne sont autre chose qu'un commentaire de cette note de Foerster (*Libb. opp.*, V, p. 123) : « Quamquam in dictione imprimisque verborum collocatione nonnulla sunt insolita quæ dubitationes de authentia declamationis moveant, tamen eam a Libanio præsertim adulescente scribi potuisse negare nolo. »

My.

John Cuthberg Lawson. **Modern greek folklore and ancient greek religion.** A study in survivals. Cambridge, University Press, 1910 ; xii-620 p.

On a tenté souvent de rattacher les croyances et les superstitions des populations grecques modernes aux rites et aux usages religieux de la Grèce ancienne, et M. Lawson n'est pas le premier qui ait cherché dans le folklore moderne des survivances d'antiques traditions. Il le fait cependant, dans le présent volume, d'une façon plus complète ; il ne se borne pas, en effet, à constater des analogies ; il suit pas à pas l'évolution d'une même croyance, en étudie les transformations à travers les siècles, et s'efforce d'en distraire les éléments étrangers dus au contact avec d'autres races, de telle sorte qu'il ne reste plus qu'une chaîne ininterrompue d'anneaux essentiellement grecs ; d'où s'impose la conclusion, à ses yeux, que telle ou telle tradition, dont l'existence est nettement attestée dans la Grèce d'aujourd'hui, doit être considérée comme un vestige, plus ou moins populairement déformé, d'une tradition antique. Et s'il en est ainsi, comme M. L. essaie de le démontrer, les croyances populaires des diverses régions de la Grèce, conséquences d'un atavisme certain, héritage transmis à travers une longue suite de générations, ne peuvent manquer de jeter quelque

lumière, au-delà même des textes que nous possédons, sur les conceptions religieuses des temps anciens, car elles en sont la suite nécessaire et le prolongement indéniable. M. L. a fait son enquête avec la plus entière bonne foi, suivant le plus rigoureux objectivisme ; il a voyagé dans la plus grande partie de la Grèce continentale et insulaire, notant les coutumes, recueillant les légendes, écoutant, et provoquant au besoin, les récits des paysans; et pour que sa documentation fût plus riche, il a eu soin de ne négliger aucune source écrite, depuis les auteurs anciens jusqu'aux chercheurs contemporains qui, comme B. Schmidt et Politis, Vallindas et Th. Bent, ont étudié la vie du peuple grec, jusqu'aux recueils de chants populaires, Fauriel et Passow; il a utilisé les témoignages d'écrivains du moyen âge comme Psellus et Léon Allatius; il a compulsé les relations des voyageurs, et les monuments figurés eux-mêmes ne sont pas restés en dehors de ses investigations. Servi par cette vaste érudition, M. L. a composé un ouvrage du plus haut intérêt. Après une introduction dans laquelle il insiste sur la valeur spéciale du folklore moderne pour l'étude des idées religieuses anciennes, et où il passe rapidement en revue les traits qui lui paraissent être des survivances des traditions helléniques et païennes, il consacre un long chapitre à rechercher, dans les usages et dans les superstitions des paysans, ce qui se rattache à la religion antique, et comment plusieurs dieux de l'Olympe, de même que certains êtres mythologiques, Charon, les nymphes, les lamies, les gorgones, les centaures et en général les divinités inférieures qui peuplaient les montagnes, les forêts et les fleuves, se sont transformés, par une lente évolution qui n'est pas sortie du sol grec, en différentes espèces de génies, d'esprits, de lutins et de farfadets, bienfaisants ou malfaisants, désirés ou redoutés, ayant leurs noms et leurs attributions propres, et dans lesquels l'observateur peut retrouver assez facilement leurs prototypes anciens. On notera tout particulièrement dans ce chapitre la discussion de M. L. sur le nom et la nature des *Kallikantzari*, dans lesquels il reconnaît les descendants des Centaures. Jusqu'ici, tout en reconnaissant l'intérêt qui s'attache à cette première moitié du volume, où l'on trouvera de nombreuses traditions populaires recueillies par M. L. lui-même, le lecteur familiarisé avec les choses grecques pourra remarquer que M. L. n'est sorti qu'en de rares occasions d'un domaine déjà exploré par d'autres ; aussi bien ne sont-ce là, pour ainsi dire, que les approches d'un sujet plus grave. M. L. va maintenant s'élever à des considérations plus hautes, en recherchant dans les coutumes et les croyances du peuple grec comment l'homme et la divinité entrent en relations par le moyen de la divination, des songes, des présages, des oracles et des sacrifices; en analysant les superstitions relatives à l'état de l'âme et du corps après la cessation de la vie terrestre, dans un remarquable chapitre sur les *vrykolakes*,

vampires et revenants ; en étudiant les divers modes d'obtenir la dissolution du corps, la crémation et l'inhumation, et le résultat de cette dissolution, représentée non comme une séparation complète et définitive du corps et de l'âme, mais au contraire comme le seul moyen efficace d'amener leur nouvelle réunion dans un autre monde ; en s'efforçant enfin, dans un dernier chapitre qui n'est pas le moins curieux de l'ouvrage, de montrer que la mort, aussi bien d'après la littérature ancienne que d'après les chants populaires médiévaux et modernes, a été conçue par la race hellénique comme une sorte de mariage avec le divin ; que les rites du mariage et les rites des funérailles ont de tout temps affirmé une analogie entre la mort et le mariage ; et que la plupart des légendes relatives aux mystères renferment un motif commun, l'idée que la mort est pour l'homme l'entrée dans un état bienheureux d'union effective avec ses divinités. Je n'ai pu que signaler brièvement le développement général de l'ouvrage de M. L. ; à chaque instant apparaît l'idée qui l'a inspiré, à savoir que les usages, les croyances, les superstitions populaires de la Grèce moderne se rattachent plus ou moins visiblement à d'antiques traditions ; remontant même à la préhistoire, et que la religion des anciens Hellènes a laissé de nombreuses traces, malgré d'inévitables modifications dues surtout au christianisme, dans l'esprit de leurs descendants. Je ne dirai pas que l'on sera toujours d'accord avec M. L. ; les rapprochements qu'il fait entre les usages anciens et les coutumes modernes sont parfois forcés et reposent sur une interprétation des textes qui n'est pas toujours satisfaisante ; nombre de superstitions populaires, qui appartiennent au patrimoine commun de l'humanité, sont peut-être trop facilement présentées comme des survivances du vieux fond hellénique ; les derniers chapitres, malgré leur grande portée philosophique et religieuse, font une large part à l'interprétation hypothétique, et l'on y sent que l'auteur est dominé par son système plutôt qu'il ne le domine lui-même. Mais ce n'est pas ici le lieu de discuter ; l'ouvrage est extrêmement suggestif ; tout y est d'une lecture attachante, et ceux même qui connaissent peu le peuple grec y trouveront à la fois plaisir et profit ; à plus forte raison ceux qui ont parcouru la Grèce, qui ont vécu au milieu du peuple des campagnes, et qui ont pu constater par eux-mêmes ce que M. Lawson a si bien observé.

My.

Textes d'auteurs grecs et latins relatifs à l'Extrême-Orient depuis le IVe siècle avant J.-C. jusqu'au XIVe siècle, recueillis par G. Cœdès. Paris, Leroux, 1910 ; XXXII-187 p.

Ce volume est le premier d'une collection intitulée *Documents historiques et géographiques relatifs à l'Indochine* publiés sous la direction de MM. H. Cordier et L. Finot. Il contient les textes grecs et

latins, anciens et médiévaux, qui concernent l'orient transgangétique et particulièrement le pays des Sères, où l'on s'accorde aujourd'hui à voir la Chine ou tout au moins les régions voisines. On approuvera sans doute M. Cœdès de les avoir réunis; les orientalistes lui en sauront gré. Ce n'est pas qu'ils soient tous d'un grand intérêt; il en est au contraire beaucoup qui n'ont aucune valeur historique ou géographique, tels les passages des poètes latins où le nom des Sères est seulement prononcé. Quelques-uns cependant fournissent des renseignements plus précis, et ce sont eux qui nous éclairent, quoique d'une façon le plus souvent assez vague, sur les premières relations entre l'occident et des nations jusqu'alors inconnues ou réputées fabuleuses; par exemple les extraits de Pline, de Ptolémée, d'Ammien Marcellin, de Procope, de Cosmas et de Théophylacte. M. C. a disposé ces textes par ordre chronologique, et bien que bon nombre de ces auteurs ne fassent que répéter sans contrôle ce qu'ils ont lu dans leurs prédécesseurs, on peut voir ainsi comment les connaissances sur ces pays lointains, leur situation géographique et leurs habitants, se sont développées et coordonnées jusqu'à atteindre un certain degré de précision. Du reste, M. C. a épargné à ses lecteurs la peine d'extraire de ces documents ce qu'ils renferment d'intéressant: il a fait lui-même ce travail, et dans une introduction instructive il résume les renseignements fournis, en signalant les notions nouvelles ajoutées successivement par chaque texte aux faits antérieurement connus. Ces morceaux sont traduits en français; mais je dois dire que M. Cœdès ne semble pas s'être piqué d'une rigoureuse exactitude; il eût mieux fait, à mon avis, de reproduire le texte seul de certains morceaux, car il est impossible, même à la critique la plus bienveillante, de ne pas relever des erreurs comme celles qu'on lira en note [1].

My.

Les Archives de Normandie et de la Seine-Inférieure. État général des fonds. Recueil de fac-similés d'écritures du XI[e] au XVIII[e] siècle accompagnés de transcriptions, par Paul Chevreux,... Jules Vernier,... Rouen, imp. Lecerf fils, 1911. In-4°, de XVI-48 pages et de 60 planches avec transcriptions et table non paginées.

A l'occasion des fêtes du Millénaire normand, M. Paul Chevreux,

1. P. 160 ταύτην δὲ Χρυσῆν (il s'agit de l'île de Chrysé) χερσόνησον ὁ Πτολεμαῖος φησι « Ptolémée parle de cette Chersonèse d'or. » P. 151 Beselehel docta quæ (vela) neverat arte peritus « que la docte B., habile en cet art, avait tissés. » On notera surtout la traduction d'un passage d'Héliodore, p. 114 : τὰ προτεταγμένα πρὸς τοῦ Ὑδάσπου ἔπραττον καὶ τοὺς Σῆρας ὥσπερ προκάλυμμα εἶναι καὶ προασπίζειν τῶν ἐλεφάντων καταλιπόντες... M. C. néglige la phrase qui précède, ἐπεὶ... οἱ Βλέμμυες κατέμαθον, prend Hydaspe, le roi des Ethiopiens, pour un fleuve, et traduit « tous ceux qui avaient été rangés du côté de l'Hydaspe firent en sorte de servir de rempart et de bouclier aux Sères qui avaient abandonné leurs éléphants ». — L'erratum corrige seulement une quinzaine de fautes, ce qui n'est qu'une bien faible partie des corrections à faire, surtout dans les textes grecs.

ancien archiviste de la Seine-Inférieure, actuellement inspecteur général des Bibliothèques et Archives, et M. Jules Vernier, son successeur aux Archives de la Seine-Inférieure, ont pris l'heureuse initiative de mettre en lumière le dépôt qui avait été et reste confié à leurs soins. Après une courte introduction « sur l'origine et le développement des Archives départementales », ils ont imprimé « l'état général de tous les fonds qui les composent », avec « la table des répertoires et inventaires imprimés ou manuscrits ». Inutile d'insister sur l'intérêt déjà bien connu et fort apprécié de ces pages. Mais ce qui rend le volume particulièrement précieux, ce sont les reproductions, en planches phototypiques, de 60 documents originaux ou pages de documents, qui constituent la gloire de leurs Archives. Ce sont naturellement les chartes les plus anciennes qu'ils ont eu d'abord la pensée de présenter ainsi : 37 de leurs planches sont consacrées aux pièces antérieures au XIIIe siècle, 9 à celles du XIIIe, 2 seulement à celles du XIVe, etc. Les deux dernières montrent la fin (avec les signatures) du procès-verbal sur les limites, divisions et subdivisions du département de la Seine-Inférieure, rédigé le 1er mai 1790; puis les signatures des membres du Conseil général du département qui ont assisté à la séance du 14 décembre 1791. Mais nous avions la bonne fortune de lire sur les planches précédentes une longue lettre de Pierre Corneille à Jacques Goujon du 1er juillet 1641, une procuration donnée et signée, le 3 novembre 1643, par les comédiens et comédiennes de l'Illustre Théâtre (Molière, Madeleine, Geneviève, Catherine et Joseph Béjart, etc.), enfin le début d'un compte présenté par Pierre Corneille en qualité de trésorier de la fabrique de Saint-Sauveur de Rouen pour l'année 1651-1652. Je signalerai encore parmi les documents postérieurs au moyen âge le testament du cardinal Georges d'Amboise (31 octobre 1509), et la première page illustrée de miniature du Chartrier écrit au XVIe siècle pour l'église Saint-Maclou de Rouen. Que dire maintenant des chartes plus anciennes, si ce n'est qu'elles ont toutes la plus grande importance au point de vue historique et qu'elles offrent une variété non moins précieuse, depuis les donations du comte Richard aux abbayes de Saint-Ouen et de Saint-Wandrille, depuis le diplôme du roi Robert II en faveur de Jumièges (1027), jusqu'aux pièces émanées de la chancellerie de saint Louis ? Une part relativement forte a été faite aux diplômes d'Henri II d'Angleterre, dont le regretté M. L. Delisle avait entrepris la publication.

Un pareil recueil offre d'autre part de très beaux spécimens d'écriture pour la région normande depuis le début du XIe siècle. A plus d'un titre par conséquent, il mérite d'être signalé à l'attention des érudits.

L.-H. LABANDE.

Joseph Garin. **En Savoie. Une paroisse et une communauté rurales avant la Révolution.** Histoire de Chevron, tome II... Paris, H. Champion, 1912. In-16 de x-556 pages.

M. Joseph Garin nous présente en un épais volume la suite de l'Histoire de Chevron, dont nous avons eu l'occasion de signaler le commencement. Ce tome II est consacré à la paroisse et à la commune. L'auteur remonte bien pour son récit aux époques les plus lointaines du moyen âge, mais ce n'est vraiment qu'à partir du XVII[e] siècle qu'il possède une suite copieuse de documents. Pour la période antérieure, il procède plutôt par induction et comparaison ; il a par conséquent recours à des hypothèses qui ne sont peut-être pas toutes très solides, principalement quand il recourt à des autorités comme Beaumanoir, qui sont bien lointaines pour la Savoie.

Il s'est attaché avec raison à reconstituer le milieu social dans lequel ont évolué les habitants de Gemilly et de Mercury avant la Révolution; comme il a écrit plus pour les gens du pays que pour les érudits, il n'a pas craint de s'arrêter à des détails d'institutions, dont il emprunte le résumé à des ouvrages d'intérêt général. Je citerai dans cet ordre d'idées le chapitre du régime féodal du XI[e] au XIV[e] siècle, où se trouvent donnés des renseignements sur la condition des terres et des personnes, les redevances et obligations féodales, le gouvernement seigneurial et la vie des paysans. Pour ce chapitre, les archives locales ne fournissaient que de rares documents.

La partie relative à la paroisse paraîtra peut-être un peu longue, mais on ne se plaindra pas d'y trouver plus de 40 pages sur l'instruction publique et les écoles du pays, principalement depuis le XVI[e] siècle. Dans la seconde partie qui concerne la communauté des habitants, on notera d'une façon spéciale les chapitres sur l'établissement du cadastre au XVIII[e] siècle, les affranchissements de serfs opérés à la veille de la Révolution, la vie de famille et la situation économique des habitants. Ce sont là des sujets du plus haut intérêt et il faut féliciter M. Joseph Garin de les avoir abordés. Si de pareilles études pouvaient être multipliées sur différents villages de chacune de nos anciennes provinces françaises, on en serait fortement aidé pour la connaissance intime du passé.

Dans ce deuxième volume, il n'est rien dit de l'assistance aux pauvres, de l'organisation des secours aux malades et infirmes. Est-ce qu'il n'était pas possible de trouver quelques documents à cet égard? Est-ce que les registres de délibérations municipales ne fournissent pas d'indications? D'habitude, dans le Sud-Est de la France, les communautés s'occupaient de leurs pauvres, elles payaient un médecin et un chirurgien. En était-il de même en Savoie?

L.-H. Labande.

The Relations of Pennsylvania with the British Government, 1696-1765, by Winfred Texler Root, University of Pennsylvania, 1912, in-12, IV et 422 p.
The Administration of the English Borders during the reign of Elizabeth, by Charles A. Coulomb, University of Pennsylvania, 1911, in-12, 136 p., 7 fr. 50.

En exposant les relations de l'Angleterre et de la Pensylvannie de 1696 à 1765, M. Root a fait ressortir les causes éloignées de l'insurrection américaine. Sans doute l'histoire de la Pensylvanie présente certains caractères propres qu'elle tient de William Penn et des quakers, mais à cela près elle offre la plus grande analogie avec celle des autres colonies : ce n'est qu'une longue querelle entre la métropole, qui prétend exploiter les établissements lointains dans son seul intérêt, et les colonies qui luttent contre ses prétentions égoïstes, et qui se refusent d'autre part à assumer une part équitable dans les charges d'intérêt général. M. R. commence son étude non à la concession de la charte accordée à William Penn en 1681, mais au premier essai de réforme colonial tenté pour augmenter l'autorité du gouvernement central. L'année 1696 fut marquée par la création du *Board of Trade*, qui, sans avoir tous les pouvoirs d'un véritable ministère, resta chargé des affaires coloniales pendant presque tout le XVIII^e siècle. Sa principale mission fut d'assurer à la métropole le monopole du commerce dans les établissements d'outre mer. On sait que toutes les nations européennes appliquaient le même régime aux colonies et qu'en France on le désignait sous le nom de « l'Exclusif ». Les Américains ne s'y soumirent jamais complètement, et le Board of Trade fut incapable d'empêcher leur négoce avec les colonies étrangères voisines, même en temps de guerre. D'autres conflits naquirent des pouvoir législatifs reconnus aux Assemblées coloniales par les chartes : les lois votées au delà de l'Atlantique devaient être approuvées à Londres, mais les colons très attachés aux principes du gouvernement autonome, regimbèrent toujours contre l'intervention du Conseil Privé, et bien des lois cassées par lui furent votées derechef, et appliquées pendant des années. L'élément quaker qui, sans l'emporter numériquement dans la province, conservait néanmoins une influence dominante dans l'Assemblée, contribua à augmenter le nombre de ces heurts : il rejeta les mesures favorables à l'Eglise anglicane proposées par la minorité à l'instigation des fonctionnaires royaux ; comme il répugnait à la prestation du serment que la législation anglaise imposait aux juges, aux jurés, aux témoins, il engagea à ce sujet de longues disputes qui suspendirent par instant le cours de la justice. Enfin comme les quakers condamnaient toute guerre, offensive ou défensive, ils refusèrent obstinément les subsides en hommes et en argent que les ministres réclamaient pour soutenir les luttes répétées contre la France. La plupart des autres colonies rivalisèrent de mauvais vouloir avec la Pensylvanie dans cette cause nationale, même lorsqu'il s'agit de la conquête du Canada. L'expérience de la guerre de Sept ans convainquit le gou-

vernement britannique de la nécessité d'établir une union entre les diverses provinces pour les arracher à leurs vues étroites et égoïstes, et obtenir leur concours pécuniaire et militaire dans la défense de l'empire. L'application maladroite de ces principes équitables entraina le soulèvement contre la métropole. On aurait pu aisément prévoir cette scission en observant l'attitude des colons, toujours impatients du joug, jaloux de leurs prérogatives, assoiffés d'indépendance. La narration savante et documentée de M. Root n'est d'un bout à l'autre que l'histoire de « la lutte des forces de la démocratie contre la centralisation et l'impérialisme ».

M. Coulomb a écrit une bonne thèse sur l'administration des *Borders* anglais sous le règne d'Elizabeth. Ces marches, mal déterminées puisque des districts entiers étaient contestés entre les deux royaumes, parcourues sans cesse par des pillards, habitées en partie par des clans qui se déclaraient à leur guise sujets des Stuarts ou des Tudors, jouissaient pourtant d'une administration plus perfectionnée qu'on ne l'a cru jusqu'ici. M. C. établit en effet que la reine et ses ministres s'en occupèrent fréquemment, et il rapporte d'intéressants détails sur les pouvoirs des *Warden*, gardiens ou gouverneurs, sur les conférences périodiques que ces personnages tenaient avec les représentants du roi d'Ecosse pour régler les différends de frontières, sur la distribution de la justice et le fonctionnement des tribunaux spéciaux, sur les mesures prises contre les incursions des brigands écossais, enfin sur les finances. L'avénement de Jacques Stuart sur le trône d'Angleterre mit fin à un régime désastreux pour les habitants, mais ils avaient trouvé déjà quelques soulagements grâce au zèle des conseillers d'Elizabeth.

A. Biovès.

C. Pouthas, proviseur honoraire au Lycée Malherbes, **L'instruction publique à Caen pendant la Révolution**. Première partie. De la destruction de l'Université à l'Ecole Centrale du Calvados 1791-1797. Caen, Jouan, 1912. In-8°, 113 p.

Dans ce travail qui, nous l'espérons, sera continué, M. Pouthas retrace les destinées de l'instruction publique à Caen, de 1791 à 1797. L'Université est détruite : ses professeurs, prêtres pour la plupart, ont refusé de prêter le serment constitutionnel. Mais elle n'est pas légalement détruite ; elle s'éteint, elle s'évanouit, et une ombre d'enseignement existe encore. C'est ainsi, nous dit M. P., qu'il y a encore une chaire de droit, qu'il y a encore un Collège de médecine, et le Collège constitutionnel, le Collège du Mont, dit plus tard Collège de la Montagne, est provisoirement maintenu. M. P. nous présente les professeurs de ce Collège et nous donne sur eux d'intéressants détails ; il nous décrit leur état d'esprit, nous raconte quelles furent les exagérations de leur zèle républicain, nous expose comment le Collège finit par dépérir. Vient alors l'Ecole Centrale du Calvados. L'auteur nous

renseigne aussi complètement que possible sur l'organisation du Jury central qui, dans le choix des maîtres, montra et des lumières et de l'indépendance; de nouveau, il fait défiler devant nous les professeurs, rappelle leur carrière, apprécie leur compétence. On trouve dans cette partie du récit nombre de détails curieux sur les inévitables discussions et rivalités entre les professeurs ainsi qu'entre le Jury et l'Administration centrale; M. P. fait voir, en passant, combien la passion politique envenimait ces luttes. Le travail que nous annonçons, est donc plein de faits; il a été composé avec le plus grand soin et nous ne pouvons que louer ici les patientes et ingénieuses recherches de M. Pouthas. Son étude est une des meilleures études que nous ayons et sur l'instruction publique dans une ville de province pendant la Révolution et sur la formation de ces Ecoles Centrales auxquelles s'attache le nom de Lakanal — dont les mérites, dit justement l'auteur, ont été quelque peu exagérés — et auxquelles Stendhal-Beyle, leur disciple, a voué un si reconnaissant souvenir.

A. Chuquet.

L. Madelin, **La Révolution**. Paris, Hachette, 1911, in-8°, 578 p., 5 fr.

Ce livre fait partie de la collection « l'histoire de France racontée à tous » publiée sous la direction de M. Fr. Funck-Brentano. Il ne s'agit cependant pas d'un manuel élémentaire. « Tous », en la circonstance, c'est le grand public, qui demande aux récits historiques de le distraire autant et plus que de l'instruire, et il semble que le « cadre » du volume ait été établi en vue de cela. L'avant propos indique bien que M. M. a entendu faire une place à l'histoire des négociations, de la guerre, du commerce, de la société etc., mais à lire le livre, on s'aperçoit qu'il n'y a guère là qu'une promesse. En fait, c'est avant tout d'histoire politique qu'il s'agit, et le même avant-propos nous révèle qu' « on » avait engagé l'auteur à s'y tenir strictement. Il semble aussi que l' « on » soit intervenu pour restreindre ou pour supprimer tels développements que l'auteur jugeait utiles, et qu'il nous dit, à plusieurs reprises, être aux regrets de ne pouvoir faire (p. ex. sur les assignats). De crainte de rebuter, sans doute, un lecteur probablement moins frivole qu'on ne pense, on a réduit à très peu de chose l'histoire militaire (sauf Valmy et la campagne de Bonaparte en Italie) l'histoire économique et sociale; on a supprimé l'histoire maritime et coloniale, et renvoyé, sous un prétexte, au volume suivant toute l'histoire de la législation et des institutions de la Constituante aussi bien que de la Convention et du Corps législatif. Même l'histoire politique est ramenée surtout à l'histoire des assemblées et des chefs de parti, avec péripéties dramatiques, tandis que l'histoire de l'opinion (hors de Paris spécialement) l'histoire de la presse, etc., sont négligées. Il fallait signaler ces lacunes; je ne crois pas qu'il soit juste

d'y insister, car ce n'est probablement pas M. M. qui en est responsable.

Une histoire de la Révolution, même une histoire politique, n'avait pas besoin pour être utile d'être un travail original. M. M. n'y prétend pas. Il nous avertit franchement que son livre est fait uniquement d'après les sources imprimées et les travaux des historiens. Toutes les sources et tous les travaux? On ne sait trop. L'ouvrage, sans doute pour demeurer « lisible », n'a pas une note, de sorte que l'auteur, qui veut rendre à chacun le sien, très loyalement, doit citer, louer ou critiquer ses devanciers dans le texte même. Nous ne sommes avertis des documents et ouvrages employés que par de très succinctes bibliographies, limitées — par principe évidemment — aux ouvrages français. C'est une réaction préméditée contre l'abus des méthodes dites « scientifiques ». Elle paraîtra sans doute excessive, comme beaucoup de réactions.

Certainement, M. M. a préparé son travail de la façon la plus sérieuse. On le sent à le lire, pour peu qu'on ait la pratique des textes contemporains. Il n'a dû apporter dans son étude aucune idée préconçue, qualité méritoire de la part d'un auteur qui, croyons-nous, n'est pas étranger à la politique militante. Il y apporte seulement, comme tout le monde, des tendances; les siennes sont celles d'un libéral quelque peu conservateur, et sympathique au catholicisme, quoiqu'il dise ne pas croire aux miracles (p. 317), mais elles ne font jamais tort à l'équité de son jugement, et il rend justice aux hommes dont la conduite politique lui est le plus odieuse, ce qui est, en somme, une rare impartialité (v. p. ex. les pages sur le Comité de Salut public). Il a le souci d'être exact et de mettre au point les légendes; il y insiste au besoin (v. le chapitre sur le 14 juillet), quelquefois avec un peu d'excès, mais il est visible que c'est seulement par intérêt pour ce qu'il croit être la vérité. Je lui reprocherais pourtant d'être trop volontiers affirmatif, par exemple sur la pychologie des Conventionnels en général. Pour savoir vraiment l'opinion qu'ils représentaient, il faudrait savoir combien de votants *primaires* ont nommé les électeurs qui les élurent, et quelle était l'opinion de ces votants. Là est probablement la clé de bien des actes imputés — en bien ou en mal — aux Conventionnels. Etaient-ils les représentants d'une majorité, ou d'un quart, ou d'un dixième de la nation? On n'en sait rien encore. Et tant de choses, aussi nécessaires à savoir, sont ignorées dans l'histoire de la Révolution, qu'on aimerait à rencontrer par endroits, sous la plume de M. M, quelques réserves et quelques témoignages de doute. Je n'en ai guère relevé qu'un; c'est à propos de Louis XVII.

On a reproché souvent aux historiens d'à présent de mal écrire. M. M. s'est toujours efforcé de ne pas mériter ce reproche. Il soigne le style, et on ne saurait trop l'en louer. La vérité ne gagne rien à être exprimée en charabia. Mais il me semble qu'on pourrait bien écrire

avec plus de simplicité. Les titres de chapitres sentent parfois un peu le roman ou la chronique de journal (*Les « ventres creux » contre les « ventres pourris »*); certaines pages sont écrites avec un souci de l'effet littéraire qui fait tort au fond du récit, et qui entraîne l'auteur à citer des détails inutiles ou à ne voir que la surface des choses (v. le chapitre sur la société sous le Directoire). La recherche de l'originalité se traduit par des néologismes (une place en *délabre*; la salle *houlait*; l'Europe se préparait à nous *assauter*), des archaïsmes inutiles, des trivialités voulues, des tours de phrase singuliers (Danton : « cette âme de lave jetait des flammes pures par dessus d'horribles écumes ») ou d'une solennité un peu théâtrale : (13 vendémiaire : « les députés entendirent le bruit d'une violente canonnade : c'était Bonaparte qui entrait dans l'histoire »).

Si je relève tout cela, c'est parce qu'on pouvait l'éviter facilement. Il serait fâcheux et injuste de juger sur ces petites imperfections un ouvrage qui témoigne à la fois des meilleures qualités d'esprit et d'un travail aussi honnête qu'étendu et approfondi. S'il en faut encore une preuve, j'ajouterai volontiers qu'ayant cherché avec soin, pour faire mon métier, les erreurs matérielles, j'en ai trouvé fort peu, et moins encore de vraiment notables [1].

R. G

Charlotte REINECKE, **Studien zu Halms Erzählungen und ihrer Technik.** Tübingen, Mohr, 1912. In-8°, p. 62, mk. 2,50.

Cette étude sur les nouvelles de Halm est un sujet d'assez mince importance. L'œuvre dramatique du poète est aujourd'hui justement oubliée; Mlle R. estime que celle du romancier a plus de valeur et qu'il n'était pas inutile d'en analyser les origines et la technique. Elle a trouvé dans Cervantès, dans la *Mandragola* de Machiavel et surtout chez les romantiques Kleist, Arnim, Hoffmann divers motifs empruntés par Halm et combinés avec beaucoup de liberté et parfois un certain bonheur. Pour les trois nouvelles que l'auteur analyse, *die Marzipan-Lise*, *die Freundinnen* et *das Haus an der Veronabrücke*, les

1. Pérignon n'a jamais servi à la Grande Armée, et parmi les généraux sortis des volontaires, il ne faut pas oublier Jourdan (p. 251); le traité de Campoformio ne nous a pas donné la rive gauche du Rhin; il prévoit même la restitution des territoires prussiens (p. 502); Brune n'a pas trouvé 22 millions à Berne; ce chiffre est le total de ce qu'on a tiré du pays en deux ans, contributions comprises (p. 507); il n'y a pas de traité franco-batave en l'an VI (*ibid*).; Frédéric-Guillaume II est mort quelques jours *avant* le Congrès de Rastatt (p. 516); Treilhard ne fut pas exclus du Directoire parce que l'Assemblée qui l'avait élu était caduque (p. 522), mais parce qu'il était inéligible aux termes de l'art. 136 de la Constitution de l'an III. Il n'est pas du tout certain, il est même tout à fait invraisemblable, le tirage au sort étant public, qu'on ait « arrangé » l'exclusion de tel ou tel Directeur, François ou Reubell (pp. 497 et 521).

Les fautes d'orthographe des noms propres sont assez nombreuses. La plus étonnante est Therwagne de Marcourt (p. 242.)

procédés de composition et le style assez peu original de l'auteur ont été soigneusement mis en lumière. La monographie de Mlle R. pourra du moins compléter ce que nous savons de l'influence des romantiques dont le prolongement jusque dans la seconde moitié du xix^e siècle (les nouvelles étudiées ont été composées de 1856 à 1864) ne laisse pas de surprendre.

L. R.

Otto Frommel, **Das Religiöse in der modernen Lyrik**. (Tübingen, Mohr, 1911, in-8°, p. 71, Mk. 1.20).

Après une courte revue de la place que tient le sentiment religieux dans Gœthe et chez divers romantiques, M. Otto Frommel s'arrête avec plus de détail sur les principaux représentants de la lyrique contemporaine, R. Dehmel, Mombert, Hoffmannsthal, Rilke, Stefan George. Ils ont tous subi l'influence de Nietzsche, aspirent à une religion dont Dieu est absent, mais leur tendance commune à vouloir réaliser par l'art un idéal de vie plus noble et plus pur, ne diffère pas tellement, à travers tout leur mysticisme, de la plupart des sollicitations que l'âme reçoit directement de la foi chrétienne. A côté de ces lyriques qui ne parviennent à la religion que par le détour de l'art, M. F. a caractérisé quelques autres représentants modernes de la pure tradition chrétienne, G. Schüler, Knodt et Philippi ; ceux-ci, d'un talent d'ailleurs inférieur, n'offrent pas à l'analyse le même intérêt et ils n'ont pas non plus pour la renaissance du romantisme dans l'Allemagne moderne la même importance. C'est en effet le mérite du bref examen de M. Frommel d'éclairer un des aspects de l'orientation nouvelle de la pensée allemande.

L. R.

Max Schilling, **Quellenbuch zur Geschichte der Neuzeit**. 4. Verbesserte und erweiterte Auflage. Berlin, Weidmann, 1912, in-8°, p. 575, mk. 6,80.
H.-G. Fiedler, **Das Oxforder Buch deutscher Dichtung**, vom 12. bis zum 20. Jahrhundert. Oxford, Universitäts-Verlag, 1911, in-16, p. 525. Fr. 7,50.

I. Le *Quellenbuch* de M. Schilling a prouvé par le succès de quatre éditions (la première remonte à 1884) qu'il était un auxiliaire utile de l'enseignement historique dans les écoles secondaires d'Allemagne. L'auteur y a réuni une foule de documents que les élèves n'auraient ni le loisir, ni la sagacité, ni peut-être le désir de découvrir eux-mêmes : ce sont des textes de lois, de constitutions, d'édits, de traités les plus importants, puis des relations contemporaines sur les grands événements, des lettres des principaux acteurs, et même des poésies populaires reflétant quelque fait saillant ; en un mot un choix de témoignages directs illustrant l'évolution historique de l'Allemagne depuis la Réforme jusqu'à nos jours et rangés dans un ordre strictement chronologique. Sur le choix même de ces pièces on pourra différer

d'avis avec l'auteur et juger que l'histoire politique et surtout militaire de l'Allemagne a pris dans son recueil une place trop exclusive, que dans un livre qui prétend embrasser tout le passé national la part de la Prusse s'est élargie au point de faire presque oublier tous les autres États de l'Empire. On regrettera encore que la variété qui règne dans le premier chapitre consacré à la Réforme, où l'histoire économique et celle des mœurs sont représentées à côté de l'histoire religieuse, ne se rencontre pas aussi ou bien faiblement dans les chapitres suivants; elle n'eût cependant pas nui à l'action que le livre s'est visiblement proposé d'exercer sur les jeunes consciences en exaltant le sentiment patriotique et l'amour-propre national. Enfin il semblera que M. Sch. eût pu s'adresser parfois à des ouvrages moins vieillis : ainsi les lettres de Frédéric à Voltaire ne sont pas citées d'après la dernière édition Koser-Droysen; ainsi les documents intéressant la Révolution et le premier Empire sont encore puisés dans Thiers. Malgré ces réserves, le livre reste un bon instrument de travail. Il serait à souhaiter qu'un de nos professeurs d'histoire établit pour nos propres élèves un recueil analogue; celui ci mérite en tout cas d'être signalé à l'attention des maîtres chargés chez nous de l'enseignement de l'allemand [1].

II. C'est pour les étudiants anglais que M. Fiedler a publié son anthologie formée à peu près exclusivement de poésies lyriques et de ballades, en faisant à l'occasion une petite place au genre didactique. Quelques morceaux des *Minnesänger* sont entrés dans le recueil, mais en traduction (pourquoi ne pas donner les originaux avec quelques notes?); une part assez large a été faite avec raison aux *Volkslieder*; les classiques et les lyriques de la première moitié du XIXᵉ siècle sont le plus abondamment représentés, mais les tout modernes ont été aussi accueillis. C'est donc un recueil aussi complet que l'espace limité dont disposait l'auteur pouvait le permettre. Cependant l'absence de quelques noms surprendra : j'y ai vainement cherché les deux Schlegel, Tieck, Kleist, Arndt, Schenkendorf, Hoffmann von Fallersleben et chez les contemporains Carl Busse et Christian Wagner. La liste s'allongerait beaucoup s'il fallait à ces noms en ajouter de moindres, mais qui n'étaient pas sans titres. M. F. répondrait avec raison qu'il devait choisir et nous ne le chicanerons pas davantage. Quelques notes très sobres terminent le volume; elles se bornent à de brefs détails sur l'origine du morceau cité, à des rappro-

1. P. 168, il fallait indiquer que *Compigni* est Compiègne; p. 218, Bossuet fut évêque, et non *archevêque* de Meaux; p. 295, un vers omis rend le début de la tirade inintelligible; p. 352, *Cassel* est mis pour Castel; p. 410-412, on devait avertir que les pages citées des Mémoires de Metternich sont une traduction du français; p. 521, lire Ladmirault, et non *Admirault*. Enfin il ne manque pas dans les textes français de nombreuses fautes légères.

chements avec des imitations anglaises et à l'explication de quelques particularités d'expression. M. G. Hauptmann a mis une courte préface soulignant le caractère populaire, au bon sens du mot, de ce recueil, et c'est un éloge qu'il mérite en effet.

L. Roustan.

Henri Stein : **Le Palais de justice et la Sainte-Chapelle de Paris,** Notice historique et archéologique, Paris, Longuet, in-12, prix : 5 fr. — Henri Hauvette : **Le Sodoma.** — Gustave Soulier : **Le Tintoret**; Marcel Reymond : **Brunelleschi**, l'Architecture de la Renaissance Italienne, Paris, Laurens (Les Grands artistes), 3 vol. in-8° à 2 fr. 50. — L. Bréhier : **L'Auvergne,** Paris, Laurens (Anthologies illustrées; Les Provinces françaises), in-8°. Prix : 5 fr. — J. Commaille : **Guide aux ruines d'Angkor**, Paris, Hachette, in-18. Prix rel.

Ce n'est certes pas la première fois que le Palais de Justice et surtout la Sainte Chapelle font l'objet d'une étude historique, mais jamais cette étude n'avait été basée sur autant de recherches aux sources originales, étendue par des explorations aussi judicieuses et intéressantes dans tous les alentours de la question, élucidée d'ailleurs avec plus de goût artistique. Cette « notice », ce « guide » est une monographie tout à fait remarquable, très complète, très vivante, actuelle et pratique tout en évoquant surtout les générations, l'histoire et l'art du passé. On ne renseigne à fond sur un édifice qui est aussi une institution (car c'est bien le cas ici) qu'en faisant surgir l'histoire à travers l'actualité, en expliquant le moderne par l'ancien. La vie s'éveille ainsi pas à pas devant le visiteur... ou le lecteur qui se souvient. De toutes façons, ce beau travail rendra donc beaucoup de services. M. H. Stein a d'ailleurs tout fait pour en faciliter le contrôle ou le développement. La bibliographie, l'indication des sources, la documentation abondent; il n'y a pas moins de 26 photographies et une dizaine de vignettes, avec trois planches de plans; enfin une table alphabétique termine l'ouvrage. Il nous faudrait beaucoup de monographies de ce genre, et celle-ci fait le plus grand honneur à celui qui l'a écrite.

— C'est un maître des plus attachants que *le Sodoma*, et l'on comprend, à pénétrer un peu avant dans son œuvre, qu'il puisse être l'objet d'une étude aussi chaude et éloquente que celle de M. Hauvette. On ne voit guère, parmi les peintres de la grande époque italienne, d'artistes mieux doués que ce maître de Sienne du côté de la beauté humaine, de la grâce et du charme dans l'expression des formes. Mais il est trop certain qu'il faut le chercher, et que cette recherche est grosse de déceptions : tant d'œuvres ont été détruites et si peu sont visibles, sans parler de toutes celles qu'on lui attribue à tort... C'est assez dire l'utilité et la nouveauté d'études comme celle-ci, que complètent, à l'ordinaire, 24 bonnes reproductions photographiques.

— *Le Tintoret* n'a pas été beaucoup plus étudié. Bien que moins

élevées dans le sens de la beauté artistique, son œuvre et sa personnalité sont encore du plus vif et même du plus neuf intérêt. Car, à part les modèles qu'il s'était choisis et dont il procède, il y a chez lui un novateur des plus importants, et il est indispensable de le bien mettre en lumière. On ne s'y était qu'assez mal appliqué jusqu'ici. M. G. Soulier, qui occupe une chaire d'histoire de l'art à l'Institut français de Florence, a étudié depuis de longues années, sur place, le maître dont il résume ici le caractère, et l'examen de ses dessins, en particulier, lui a permis de reconstituer de la façon la plus ingénieuse son originalité d'artiste, sa méthode de travail et la haute portée de son influence sur l'avenir.

— A propos et autour de *Brunelleschi*, c'est toute la Renaissance architecturale italienne qu'a passée en revue M. M. Reymond, entre 1420 et 1486, avec un art d'évocation très vivant et qui sait caractériser en peu de mots. Le mélange de formes antiques renouvelées et de formes chrétiennes conservées mais tournées vers la grâce et le charme, est évidemment une chose tout à fait remarquable dans cette éclosion de beauté, et des plus intéressantes à mettre en relief. De bonnes photographies et plusieurs tableaux par ordre chronologique et par noms de lieux aident singulièrement ici le lecteur à se reconnaître au milieu de ces quelque 100 monuments, œuvres de 30 artistes (architectes ou sculpteurs, car l'un ne va guère sans l'autre; et les chapelles, les chaires, les tombeaux font partie intégrante des églises). Parmi eux Brunelleschi, Michelozzo, Alberti rayonnent entre tous, et c'est à ces artistes magnifiques, gloire de Florence, de Rome, de Venise..., que le fin critique a consacré ses pages les plus éloquentes.

— J'ai déjà signalé le début de cette nouvelle collection, publiée sous la direction de M. Henry Marcel, qui se propose de faire connaître les provinces françaises, non seulement par une évocation actuelle de leurs caractères typiques et spéciaux, ou par leur histoire dans l'ensemble de nos chroniques, mais encore par le jugement, l'impression, le goût personnel des écrivains qui en ont parlé. Après la Touraine, voici le tour de l'*Auvergne*. L'étude de M. L. Bréhier, professeur à la Faculté des Lettres de Clermont-Ferrand est fort étendue et intéressera beaucoup : le sol, les habitants, l'activité sociale dans l'histoire et dans sa pérennité, tout est mis en relief avec compétence et couleur, sans compter une profusion d'excellentes petites photographies. Pour l'anthologie qui suit et dont les éléments sont distribués selon le même plan, elle est curieuse, caractéristique, avec des textes de proverbes, de chansons..., mais tout de même bien peu de pages d'*écrivains*, trop d'extraits de revues ou de journaux modernes : il faudra veiller à cela, ce n'est plus le sens vrai de ce genre d'anthologie.

— Voici enfin un petit guide qui sans doute piquera bien des curiosités, excitera bien des envies, mais sera surtout feuilleté par les amateurs de voyage dans un fauteuil. Un *guide aux Ruines d'Angkor*, il

n'est pas donné à tout le monde de le consulter sur place. Aussi M. Commaille l'a-t-il conçu et développé de façon à en faire un vrai récit descriptif, un inventaire complet, historique, archéologique, artistique, élucidé de 154 gravures et de 3 plans, auquel vraiment ne manque rien de ce qui peut faire connaître ces palais, ces temples, ces maisons, ces bas-reliefs, toute une extraordinaire floraison d'art cambodgien, à la fois à ceux qui ont la chance de s'y promener et à ceux qui ne la concevront jamais qu'en imagination. Bien entendu, un bon résumé historique précède l'itinéraire proprement dit.

Henri de Curzon.

— Le t. VI du *Passé chrétien* de M. Dufourcq et t. 1er de l'*Histoire de l'Eglise du* XIe *au* XVIIIe *siècle*, à savoir *Le Christianisme et l'organisation féodale*, a paru en 3e édition (Bloud, 1911; in-16e de 458 p. 3 fr. 50), refondu, si nous en croyons le titre (mais nous avons cherché en vain l'indication des parties spécialement refondues) et embrasse, en 3 chap., la période de 1049 à 1300 : 1° La résurrection du christianisme, Grégoire VII et S. Bernard; 2° L'organisation de la chrétienté, Innocent III et S. François; 3° Progrès et problèmes, S. Louis, S. Thomas, Olivi. On connaît la tendance et la manière de M. D. : dans le fond, parti pris apologétique; dans la forme, style pompeux et mise en scène de tout l'appareil scientifique; beaucoup d'érudition et vue claire de tous les détails partout où l'intérêt de l'Eglise n'est point en jeu. L'avertissement qui introduit ce volume nous rappelle que ce dernier « et les 2 suivants forment le livre IV et dernier d'une histoire générale de la religion judéo-chrétienne » qui comprend les époques orientale (histoire comparée des religions païennes et de la religion juive jusqu'à Alexandre le Grand), syncrétiste (fondation de l'Eglise jusqu'aux Sévères), méditerranéenne et occidentale. Durant les 7 siècles de cette dernière époque, « l'Occident ravit à l'Orient le rôle de 1er collaborateur de Dieu dans l'apothéose humaine.... La pensée chrétienne parvient mieux qu'Aristote à pénétrer les énigmes de la nature, à mesurer la force de la raison, à entrevoir quelque chose des mystères de Dieu ». Le présent volume en particulier veut montrer « comment toutes les résurrections qui constituent la trame de l'histoire chrétienne féodale préludent à cette grande époque.... comment la Science est fille de la Théologie, et de la Théologie la plus intransigeante, à savoir l'Augustinisme ». Ces lignes suffisent à révéler la mentalité historique de l'auteur, qui entend tout simplement accaparer l'histoire entière au profit et à la gloire de l'Eglise. — Th. Sch.

— M. Léon Cristiani, l'interprète français du P. Denifle, étudie l'évolution de Luther de 1517 à 1528 (*Du Luthéranisme au Protestantisme*, Bloud, 1911, gr. in-8e de XXI-403 p. 7 fr. 50) pour confirmer le mot fameux de Harnack : « *La Réforme se conclut dans une contradiction* », et montrer Luther passant de l'Eglise invisible et du sacerdoce universel à une Eglise d'Etat et à une nouvelle autorité doctrinale. Son « point de départ, le centre de son activité... fut la préoccupation du salut ». Cette « idée fixe qui domine sa vie toute entière et fit de lui l'un des hommes les plus passionnés qu'on ait jamais vus » lui fit *découvrir* la justification par la foi seule, « doctrine de son invention » qu'il prêcha « en la donnant comme de S. Paul et du Christ lui-même ». Ainsi il « devenait consciemment ou non, le prisonnier de son rôle... C'est le sort de tous les inventeurs... Les conséquences imprévisibles de leur découverte sont pour eux des chaînes ».

La très intéressante introduction, à laquelle nous empruntons ces lignes, porte aussi les curieuses traces d'une profonde influence bergsonienne, comme le prouve ce passage : « La durée n'est pas une forme vide où se déroulent les existences. Elle fait partie des événements et contribue essentiellement à les faire ce qu'ils sont. Un raccourci historique est nécessairement inexact. Il ne reproduit pas ce progrès lentement et sourdement réalisé dans une âme qui est en marche sans le savoir et qui change insensiblement d'heure en heure... Un incident sans importance provoque parfois les manifestations les plus décisives. Il y a là comme une sorte de *sommation psychologique* ». C'est nous qui soulignons cette expression, tant elle nous paraît heureuse et frappante. Ces petites citations suffisent à révéler la valeur du livre, qui n'est un travail ni de manœuvre ni de parti pris, malgré l'*Imprimatur* inévitable et toujours un peu agaçant; il aboutit à cette conclusion ; Luther a réellement fondé une nouvelle religion, en modifiant la conception traditionnelle des rapports entre l'homme et Dieu. Comme « Erasme l'a fort bien vu, la grande nouveauté du Luthéranisme, c'est la négation de la liberté humaine... L'accord de cette liberté avec l'immutabilité divine est le grand mystère de la doctrine catholique... Luther n'y vit qu'une contradiction. Au lieu de tenir les deux bouts de la chaîne, il sacrifia résolument la liberté ». Et ici M. C. fait encore une remarque psychologique qui nous semble mériter d'être retenue plus peut-être pour sa portée générale que particulière :

« Chez Luther plus que chez d'autres, l'intelligence n'était guère qu'un avocat fertile en ressources et capable de revêtir d'une armature d'arguments une doctrine qui était le fruit de ses expériences intimes ». (C'est d'ailleurs là encore une réflexion inspirée par Bergson). L'auteur voit « le point faible de la théorie nouvelle dans le déterminisme universel » qui efface la distinction du bien et du mal et qui d'ailleurs, pour être logique, « aurait dû, comme Spinoza, laisser de côté la Bible, suivre une méthode rigoureusement mathématique et professer le panthéisme. Mais Luther n'était pas un logicien... c'était un tempérament tourmenté », altéré de paix et de sécurité », guidé « par les exigences de cette logique du sentiment qui n'a rien à voir avec la logique intellectuelle ». Ces considérations fort justes n'empêchent cependant pas M. C. d'accorder « qu'il y avait quelque chose de grand à dire : la seule manière de servir Dieu, c'est d'avoir en lui une confiance illimitée, ou en d'autres termes de le laisser être Dieu ». Mais, comme c'était à prévoir, « la pensée de Luther fut interprétée dans son plus mauvais sens », et l'auteur reconnaît de bonne grâce que le réformateur « fut le premier à en souffrir ».

Bref, cet ouvrage a de la valeur et est d'autant plus recommandable que cette valeur est, pour ainsi dire, rendue très accessible et utilisable par un Index chronologique des ouvrages de Luther (avec indication des pages où ils sont cités), une table alphabétique des matières et noms propres et une liste d'errata si consciencieusement dressée que nous n'en trouvons qu'un seul à y ajouter : p. XVIII, dern. l., lire : *de* l'occamisme. N'oublions pas de mentionner aussi l'excellente notice bibliographique, ses appréciations motivées sur Bœhmer, Denifle, Grisar et ses indications sur les éditions générales, les principales collections de sources et les dernières biographies ; cependant sa note finale (p. XXI) nous réservait une surprise : elle renvoie à une liste rectificative de documents et de dates à la fin du volume où nous l'avons cherchée en vain. Ce lapsus doit tenir à des circonstances indépendantes de la volonté de l'auteur qui montre partout ailleurs la plus scrupuleuse exactitude. — Th. SCH.

— M. Henry Lehr, déjà connu par ses travaux sur les armées et la marine huguenotes, vient d'érire sur *La Réforme et les Églises réformées dans le département actuel d'Eure-et-Loir (1523-1911)* un fort beau volume (Fischbacher, 1912, vi-595 p.) illustré de 24 gravures, d'une grande carte indiquant toutes les églises anciennes, lieux d'exercice ou d'assemblée et centres secondaires d'autrefois, plus de pièces annexes donnant les noms de 132 chefs de famille protestants domiciliés à Chartres entre 1562 et 1590, de ceux de Dangeau en 1659 avec leurs contributions, de ceux de l'arrondissement de Dreux en 1812, des régiments (en grande partie protestants) qui ont travaillé à l'aqueduc de Maintenon, des personnes ayant abjuré à S. Pierre de Dreux en 1685, de tous les pasteurs ayant fonctionné en Eure-et-Loir, enfin le recensement de la population protestante de l'arrondissement de Chartres en 1815 et de celle de tout le département en 1820. Les points saillants du récit sont, surtout le siège de 1568, puis celui de 1591, l'histoire de l'église de Dangeau, les « travaux du Roy à Maintenon, la Révocation et les dragonnades (il y eut 600 à 1,200 départs et 2,500 à 3,000 concessions durables, soit la proportion moyenne sur l'ensemble du territoire), enfin la guerre de 1870, d'après le journal de Mme Bost, la femme du pasteur. Aujourd'hui le département renferme à peine 900 protestants, soit 1/300 de la population totale, un peu moins qu'il y a un siècle ; mais c'est surtout leur habitat qui a changé, la diminution se faisant sentir particulièrement à la campagne, où certains groupes anciens ont tout à fait disparu après avoir survécu à toutes les persécutions ; en ceci encore, l'Eure-et-Loir représente bien la moyenne du pays. En 1820, Chartres, Châteaudun et Nogent-le-Rotrou ne renfermaient pas un seul protestant ; aujourd'hui, elles contiennent, avec Dreux, un bon quart du total. Remercions M. L. de cette utile monographie, dont l'équivalent devrait se trouver dans chacun de nos départements pour préparer les matériaux de l'histoire future et épargner aux historiens la recherche des menus faits, si nécessaires pourtant à la généralisation finale. — Th. Sch.

— A signaler les deux articles de M. Paul Yvon sur *Les Français et la Société anglaise au* XVIIIe *siècle, Les Anglais et la Société française au* XVIIIe *siècle* (Paris, Didier, 15 pp., 19 pp.). Ce sont de très utiles contributions à l'histoire des rapports des deux peuples à une époque où une foule de goûts communs tendaient à annuler les effets de leur rivalité politique. — Ch. B.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 28 juin 1912* — M. Homo, chargé de cours à la Faculté des lettres de l'Université de Lyon, fait une communication sur la topographie urbaine et l'indication du domicile dans la Rome ancienne. L'indication précise du domicile était une nécessité absolue pour les grandes villes de l'antiquité, comme elle l'est pour les grandes villes modernes. Divers documents permettent de comprendre comment le problème avait été résolu dans la ville d'un million d'habitants qu'était la Rome impériale. Ce sont en particulier les colliers d'esclaves fugitifs, dont les indications les plus constantes sont la mention de la région, qui correspondait à Rome aux arrondissements des grandes villes modernes, et surtout celle du quartier (*vicus*). Les rues ne portaient pas de plaques indicatrices ; les maisons n'étaient pas numérotées ; on y suppléait par divers expédients : calcul du nombre des maisons, indication d'un signe caractéristique quelconque ou du nom du propriétaire. — MM. Maurice Croiset, Cagnat, Haussoullier, Perrot et Cuq présentent quelques observations.

M. le baron de Grüneisen lit une note sur le prétendu nimbe rectangulaire et le portrait d'Apa Jérémie.

Léon Dorez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 29 — 20 juillet — 1912

Arvanitopoulos, **Un trésor thessalien**. Extr. des *Athenische Mitteilungen*, XXXVII, 1912, p. 73-118, pl. II-VII, fig. 1-14.

A. a eu la bonne fortune de découvrir à Karditsa (Metropolis) un petit trésor d'orfèvrerie dont l'importance ne le cède qu'à peine aux stèles peintes de Pagasai. La tombe, dont il formait le mobilier funéraire, avait été violée, mais, quoique des objets aient disparu, l'ensemble a le grand intérêt d'être antérieur aux trésors de Bosco Reale, d'Hildesheim et de Berthouville : A. le date approximativement du iie siècle, d'après la manière dont Athèna Itonia est reproduite sur un bouton de vêtement et l'on peut accepter sa thèse, que d'autres remarques tendraient à confirmer. A. essaie de déterminer la part qui, dans la trouvaille, est d'importation et celle qu'il faut attribuer à l'orfèvrerie locale. A la première appartiendraient à coup sûr les deux pièces capitales de la découverte, une pyxis et un alabastron, tous deux décorés de reliefs. La boite à parfums est coiffée d'un couvercle conique, en éteignoir, que décorent des guirlandes et des masques et que surmonte une tête de pavot; sur la paroi, des Ménades s'opposent par paires : deux viennent de déchirer les chairs d'une biche, les deux autres, pleines de l'ivresse dionysique, renversent en arrière leurs têtes extasiées. Le bas du vase est malheureusement brisé, tandis que l'alabastron est presque intact. Des Eros musiciens y volent en frise au-dessus du sujet principal, qui montre Dionysos enfant, debout sur les genoux d'une nymphe assise : une deuxième nymphe, placée derrière le dieu, le soutient de ses mains et, de l'autre côté, un Silène, nu et barbu, regarde la scène et s'appuie au tronc d'un arbre. Les draperies seules sont dorées, tandis que le champ

et les chairs conservent le ton mat de l'argent : le fond, par contre, est doré dans la frise d'Eros et les deux guirlandes qui, haut et bas, bordent le champ sont l'une dorée, l'autre sans couverte. Ces nuances subtiles, qui devaient mettre en valeur les parties essentielles, font honneur au goût raffiné de l'orfèvre.

A. de RIDDER.

Kr. NYROP, **Études sur quelques métonymies** (Extrait du *Bulletin* de l'Académie royale des sciences et des lettres de Danemark, 1911, 5) in-8 de 26 pages.

H. SCHUCHARDT, **Cose e parole** (Extrait de la *Rassegna Contemporanea*, IV, 11). Rome, 1911 ; in-8 de 10 pages.

Dans cette brochure M. Nyrop nous donne vraisemblablement par avance un chapitre détaché du tome IV de sa *Grammaire historique de la Langue française*, qu'il est en train de préparer. Ce chapitre est fort intéressant. Il y est question des phénomènes de contiguité et du glissement qui peut s'opérer dans le sens des mots, en tant qu'ils s'attachent à des représentations simultanées ou du moins successives. Comment faut-il classer ces changements compris en général sous le nom de métonymie ? L'auteur avoue que c'est fort difficile. A tout prendre, c'est la loi même de ce glissement qu'il faudrait arriver à pouvoir formuler, au moins pour une langue et une époque donnée. Mais nous n'en sommes pas là encore. Au lieu de cela, ce que nous retrouvons en somme ici, ce sont toujours des subdivisions logiques assez semblables à celles que Darmesteter proposait déjà il y a quelque vingt-cinq ans, et qui venaient du reste en droite ligne du *Traité des tropes* de Du Marsais. Je trouve même qu'en se servant de têtes de paragraphes comme *Pars pro toto*, *Continens pro contento*, etc., M. N. a donné à son étude un parfum décidément un peu scolastique. Mais où il se relève, c'est par le choix des exemples : ces exemples sont nombreux, très variés, nouveaux en partie, et ils prouvent avec quelle diligence, avec quelle pénétration bien informée l'histoire de la langue a été fouillée dans tous les sens. Çà et là seulement on voudrait des précisions de dates plus grandes. Voici deux ou trois des observations que j'ai faites au cours de ma lecture. Au § 20 l'histoire du mot *bureau* et de son développement sémantique est vraiment trop incomplète. De plus le terme de *grisette* y est cité au sens d' « étoffe grise » avec un exemple de Dancourt à l'appui, et il y est question d'un « développement ultérieur » : mais il ne faut pas oublier que dès la fin du XVII[e] siècle le mot pouvait désigner une « jeune fille du peuple », et qu'on le trouve avec ce sens notamment chez Regnard en 1694. Au § 31, comme sobriquets appliqués aux gens d'après les paroles qu'ils répètent souvent, sont cités *Vous n'avez rien* pour les douaniers, et *Il n'y en a pas* pour les gérants de magasins : comme expression de ce genre, bien plus répandue même que les autres, il serait bon d'ajouter ici le *M'as-tu vu* devenu si

célèbre au Café des Variétés, et qui depuis longtemps s'applique aux acteurs et concurrence *cabotin*. Enfin au § 38 et dernier, il est dit que le verbe *embrasser* n'a plus de nos jours « que le sens de donner un baiser » : cela dépend, car, au figuré du moins, l'ancienne valeur du mot qui était celle du lat. *amplecti*, s'est au contraire très bien conservée dans des expressions comme *embrasser une carrière*, *embrasser l'horizon du regard*, etc. Ce sont là de très petites lacunes, et que fera disparaître une révision attentive.

A la sémantique également se rattache le bref opuscule de M. Schuchardt intitulé *Cose e parole* : c'est une communication qui a été lue au premier Congrès d'Ethnographie italienne. Là, en quelques pages lumineuses, l'éminent linguiste de Gratz a posé le problème de l'appellation des choses, démêlé à larges traits les liens étroits et subtils qui s'établissent entre les mots d'une part et les objets qu'ils servent à dénommer tant bien que mal. Il y donne quelques exemples curieux, insiste sur la nécessité d'avoir une figuration exacte des objets pour suivre les transformations de sens subies par les mots; il ajoute enfin quelques conseils sur la mise en œuvre des richesses sémantiques que présentent en abondance les dialectes, spécialement ceux d'Italie. On aura plaisir et profit à méditer un peu des pages si fortement pensées.

E. Bourciez.

Les Papes d'Avignon (1305-1378), par G. Mollat. Paris, J. Gabalda et Cie, 1912. In-18 de 423 pages. (Bibliothèque de l'Enseignement de l'histoire ecclésiastique.)

Le savant éditeur des *Lettres communes de Jean XXII* et de tant d'autres publications sur la papauté au xive siècle, était parfaitement désigné par sa compétence pour écrire ce volume sur les papes d'Avignon. Les limites qui lui étaient imposées l'ont contraint à ne s'arrêter qu'aux principaux faits et bien souvent à ne donner que des aperçus généraux. Il aurait été donc fort admissible qu'il se soit contenté d'utiliser les fort nombreux ouvrages qui depuis le xviie siècle, mais surtout depuis une vingtaine d'années, ont été écrits sur le sujet. Il a fait mieux que cela : on sent presque partout qu'il a été aux sources, on constate qu'il a vérifié les textes, qu'il en a apporté de nouveaux, enfin qu'il a fait une œuvre originale, et non pas seulement de simple vulgarisation. C'est la principale et très grande qualité de son livre.

Son volume est divisé en trois parties. Dans la première, il consacre un chapitre à présenter chacun des sept papes qui siégèrent à Avignon, à noter les circonstances de leur élection, à dépeindre leur caractère et leurs habitudes, à caractériser leur gouvernement, leur conduite vis-à-vis des membres de l'Église, surtout du clergé séculier et régulier; pour les derniers, à raconter leur retour en Italie. La

seconde partie permet d'étudier les relations des papes avec les puissances étrangères. C'est d'abord avec les villes et « tyrans » de l'Italie, et l'on sait combien les rapports furent difficiles, avec quelle obstination les anciens États pontificaux entretenaient des sentiments hostiles, quelle énergie il fallut aux légats pontificaux comme du Pouget et Albornoz pour triompher des intrigues et des violences des Visconti, des Florentins et des préfets de Rome. C'est ensuite le rôle joué par les papes dans les affaires du royaume de Naples, surtout pendant le règne si tourmenté de la reine Jeanne. Le chapitre concernant la papauté et l'Empire n'est pas moins rempli de faits ; on connaît la lutte interminable qui poussa Louis de Bavière contre les papes, lutte qui s'entretint par la protection donnée par l'Empereur aux fraticelles et par la création d'un schisme. Il n'est donc pas étonnant que le récit en soit très mouvementé. Avec les rois de France, les papes éprouvèrent moins de difficultés, mais ils eurent à débattre avec eux ces terribles questions du procès de Boniface VIII et de la suppression des Templiers (M. l'abbé Mollat, ouvrant de nouveau le dossier de cette fameuse affaire, conclut à l'innocence de l'Ordre); ils eurent à satisfaire leurs exigences d'argent, à intervenir dans la guerre avec Édouard III pour essayer de rétablir la paix, à résister enfin à leurs sollicitations trop grandes et trop intéressées. Et c'est en général ce qu'ils ont fait ; M. l'abbé Mollat montre qu'ils gardèrent beaucoup mieux leur indépendance que ce qu'on avait cru jusqu'ici. Avec l'Angleterre, les papes et leurs légats éprouvèrent aussi pas mal de soucis, mais cela provenait de l'abus de l'attribution des bénéfices à des non résidents, de la multiplicité des impôts qui faisaient franchir le détroit à l'argent anglais ; M. l'abbé Mollat note très judicieusement le sentiment de la population, qui tend à s'affranchir de la papauté et qui fait prévoir la facilité avec laquelle s'opérera la scission au XVI[e] siècle. Quelques pages sont enfin consacrées aux relations des papes avec les rois d'Aragon, de Majorque et de Castille. Pour être complet, il aurait fallu examiner leur conduite non seulement vis-à-vis des peuples scandinaves, mais encore dans les affaires d'Orient ; je suis surpris de constater que M. l'abbé Mollat n'ait rien dit du concours apporté par eux aux chrétiens qui combattaient contre les musulmans, notamment au roi de Chypre.

La dernière partie donne un petit mais vivant tableau de la vie à Avignon pendant le séjour des papes, elle expose ce qu'était la cour pontificale, énumère les fonctionnaires et officiers qui en faisaient partie, fait apercevoir le luxe qui y régnait, le train de maison des cardinaux Mais la partie la plus importante est consacrée aux grands organismes : chambre apostolique, chancellerie (avec indication de tous les bureaux), tribunaux (consistoire, tribunaux cardinalices, audience des causes du palais, audience des lettres contredites) ; puis au système de fiscalité perfectionné par les papes d'Avignon pour

remplir un trésor qui se vidait trop facilement. Enfin un dernier chapitre est relatif à la centralisation de l'Église romaine sous les papes du xiv° siècle.

Ainsi qu'on le voit, les sujets abordés sont nombreux et tous de première importance. Ils ont été traités avec clarté et surtout, je le répète, avec une sûreté d'informations tout à fait remarquable. M. l'abbé Mollat a volontairement laissé de côté les questions d'art, il n'a même pas parlé de la construction du palais apostolique d'Avignon : c'était là le domaine réservé à un autre auteur. J'aurais souhaité qu'il ait indiqué comment les papes étaient venus à Avignon, dit quelles raisons leur avaient fait choisir cette ville, marqué l'installation toute provisoire de Clément V, noté le changement qui s'opéra à l'avènement de Jean XXII. Il n'y a pas un mot là-dessus; il me paraît pourtant que le lecteur y aurait trouvé quelque intérêt. Mais je ne veux pas finir sur cette légère critique[1]; car je tiens encore à féliciter M. l'abbé Mollat d'avoir mené à bien une œuvre difficile, pour laquelle il était submergé de documents et dont il fallait savoir dégager rapidement des conclusions précises. Je tiens encore à signaler son excellente bibliographie, qui est appelée à rendre de véritables services.

L.-H. Labande.

Le Nivernais et les comtes de Nevers. II. Maisons de Donzy, de Bourbon, de Flandre (1200-1384), par René de Lespinasse,... Paris, H. Champion, 1911. In-8° de 548 et vi pages.

Cette histoire du Nivernais et des comtes de Nevers, dont la *Revue critique* n'a reçu que le deuxième volume, cause à la lecture une désillusion : on s'attendait à mieux, étant donné l'auteur. Elle n'est que le développement d'une collection de fiches classées chronologiquement; si l'on veut obtenir des renseignements sur une institution, un monastère, les monnaies en cours, les devoirs féodaux, on est obligé de parcourir tout le livre. Il y a là un défaut de composition qui saute aux yeux. Sans doute, le volume de M. R. de Lespinasse restera comme ouvrage de consultation, car on y trouve mis en œuvre une grande quantité de documents, mais il aurait été bon qu'il suivît un ordre et qu'il devînt ainsi d'une lecture agréable.

La documentation est abondante, ai-je dit, encore faut-il faire des réserves, car l'auteur semble s'être trop borné aux archives locales, auxquelles il a ajouté des pièces prises soit aux Archives, soit à la

1. Quelques petites remarques encore : que l'auteur relise la fin de la page 44, il ne dit pas dans quelle ville se trouve la chapelle du palais archiépiscopal où eut lieu le baptême des statuettes de cire. — P. 251, est-ce bien au xiv° siècle qu'il faut parler de maréchaussée? — P. 308, la salle de théologie au Palais des papes se trouvait sous et non dans la dernière travée orientale de la salle de l'Audience.

Bibliothèque nationale. Je crains même, d'après certaines citations, que plusieurs de ces dernières n'aient pas été prises directement à la source. D'autre part, il ne semble pas connaître les éditions de textes qui ont été faites ces dernières années, ni les principaux ouvrages historiques récents d'intérêt général qui fournissent d'amples détails sur le Nivernais et les comtes. Il y a même un recueil qu'il est extraordinaire qu'il ignore, étant donné qu'à partir de 1290 les comtes de Nevers ont été aussi comtes de Rethel : c'est le *Trésor des chartes du comté de Rethel*, dont les deux premiers volumes parus en 1902 et 1904 lui auraient présenté des textes de premier ordre. Il utilise grandement l'*Inventaire des titres de Nevers*, dressé au XVIIe siècle par l'abbé de Marolles, mais dans l'édition du comte de Soultrait. Il n'est certainement pas sans s'être rendu compte des erreurs de noms ou de dates qui pullulent dans cette œuvre. S'il avait tenu aussi en mains les manuscrits de l'abbé de Marolles, il aurait puisé sur les comtes du XIVe siècle d'autres renseignements que ceux qui sont publiés par le comte de Soultrait. Je pourrais parler aussi des chroniques, auxquelles M. R. de L. n'a fait que des emprunts trop discrets. Le résultat de tout ceci, c'est que le récit des faits accomplis pendant le XIIIe siècle remplit 400 pages, tandis celui des événements du XIVe est contenu dans 140. Les 40 années qui ont précédé la mort du comte Louis III sont particulièrement écourtées.

L'histoire du Nivernais et des comtes a de telles ramifications avec la grande histoire et celle des provinces voisines qu'on regrettera qu'elle n'ait pas été envisagée avec une hauteur de vues suffisante. Je le répète, c'est une succession de faits grands ou petits que ne relie pas un ordre logique [1].

L.-H. Labande.

Henry de Laguérenne,... **Notes et souvenirs relatifs à l'ancien couvent des Ursulines de Montluçon (1643-1909)**. Paris, H. Champion; Montluçon, A. Herbin, 1911. In-8e de 142 pages.

Grâce à une ancienne chronique des religieuses de ce monastère, M. H. de Laguérenne a pu écrire une étude très documentée et pleine

1. On pourrait faire tout le long du livre un certain nombre d'observations de détail ; ainsi, par exemple, p. 327, pourquoi écrire le « comte de Grandprest », quand l'auteur sait que le nom s'écrit Grandpré ? Grandpré aurait pu être mieux identifié, c'est un chef-lieu de canton de l'arrondissement de Vouziers. Pour le comte, au lieu de renvoyer à l'*Art de vérifier les dates*, pourquoi pas au P. Anselme, ou mieux à la *Notice historique sur la maison de Grandpré*, publiée par Anatole de Barthélemy dans la *Revue de Champagne et de Brie*, t. IX, p. 214 et 224 ; t. X, p. 33 à 38 ? Pourquoi le pape Honorius III est-il devenu Honoré III (p. 546) ? Pourquoi l'auteur, qui connaît bien son métier, laisse-t-il des dates comme celle-ci : avril 1342, vendredi après *Judica me* (p. 381)? Voici mieux comme inadvertance : « Jean XXII fut pape à Avignon de 1317 à 1329 » et M. R. de L. cite de lui une bulle d'octobre 1316 (p. 429); il était facile de corriger les années de pontificat en 1316-1334; etc.

de traits amusants sur les Ursulines de Montluçon. Leur histoire n'est pourtant pas tellement mouvementée, qu'elle mérite un long récit. Mais l'auteur, qui semble connaître parfaitement toutes les anciennes familles du pays, a profité de la rencontre des différentes religieuses qui firent profession dans le couvent, pour donner des notices succinctes sur leur parenté. De telle façon que son livre sera utile à plus d'un égard à ceux qui s'intéressent à l'histoire locale. Il aurait pu cependant donner une description plus détaillée des bâtiments, qui depuis la Révolution jusqu'en 1909, ont été affectés à divers usages publics et ont servi notamment de mairie : cela aurait été facile et avantageux puisqu'ils sont maintenant rasés. On aurait souhaité aussi que les citations de sources, surtout au début, fussent plus précises.

L.-H. L.

Charles BASTIDE. **Anglais et Français du XVII^e siècle,** Paris, Alcan, 1912, in-16, XII et 362 p., 4 fr.

M. Bastide s'est proposé de recueillir des renseignements sur la vie des Français qui se risquaient, au XVII^e siècle, à traverser la Manche ; mais il est trop modeste, et la série de ses études constitue une précieuse contribution à l'histoire des rapports des deux peuples. Il traite les sujets les plus divers en variant très habilement ses effets et sa façon selon le cas. C'est avec humour qu'il nous entraîne à la suite des voyageurs qui, sous Louis XIV, s'aventuraient jusqu'à Londres, et qu'il conte les périls du chemin. Il raille plaisamment leur incapacité, ou plutôt leur paresse à apprendre l'idiome. Nos voisins étaient plus avancés, et M. B. reproduit quelques morceaux écrits en français par des insulaires ; entre autres une scène de Shakespeare qui montre le poète assez à son aise avec notre langue. De découvertes récentes, M. B. conclut que le grand dramaturge dut très probablement cette connaissance à des réfugiés chez qui il logea pendant quelques années. D'ailleurs les Londoniens du XVII^e siècle entendaient assez couramment le français, puisque M. B. a retrouvé un journal hebdomadaire, les *Nouvelles ordinaires de Londres*, rédigé tout entier dans cette langue, et qui parut au moins de 1650 à 1657. Après en avoir donné quelques extraits intéressants : la bataille de Dunbar, celle de Worcester, la fuite du roi Charles II, il écrit une biographie instructive de l'éditeur de cette feuille, Guillaume du Gard, un ami de Milton, et sans doute encore un réfugié. La partie principale du livre est assurément celle où l'auteur étudie l'influence politique des Huguenots en Angleterre. M. B. connaît admirablement son sujet ; il a vécu, on peut dire dans la familiarité des exilés, surtout dans celle de Bayle et de Jurieu, dont il admire le caractère et le talent tout en avouant qu'il leur a manqué le passeport que la postérité exige : les grâces du style. Ils ont importé en Grande-Bre-

tagne l'esprit critique, le principe du libre examen qui conduisit à la liberté civile, celui du sacerdoce universel, germe de l'égalité. Jusqu'à la révocation de l'Édit de Nantes, les réformés français professaient la doctrine d'obéissance absolue aux rois; persécutés, chassés de leur pays, ils dévoilèrent promptement « le révolutionnaire qui se cache en tout calviniste ». Bayle, champion des modérés, chercha en vain à contenir le flot; Jurieu, au contraire, alla si loin qu'il serait peut-être devenu républicain s'il n'avait été aumônier du prince d'Orange. Le trait caractéristique chez les uns et les autres fut toujours l'amour de la liberté intellectuelle, et ce penchant ne resta pas étranger à l'éclosion en Angleterre du rationalisme. Des deux études qui terminent, l'une est consacrée au traducteur de Locke, Pierre Coste, dont M. B. cite une curieuse correspondance avec une réfugiée d'Amsterdam; l'autre au traducteur de Daniel de Foe, Themiseul de Saint Hyacinthe, assez pauvre hère à qui ses querelles avec Voltaire ont valu une faible notoriété. Mais en suivant les péripéties de l'existence de ces deux réfugiés, on acquiert une idée assez nette de ce que fut celle de leurs pareils. C'est d'ailleurs l'impression générale que laisse la lecture de cet excellent ouvrage : M. Bastide, par quelques exemples bien choisis et bien traités, fait parfaitement concevoir ce que furent les relations entre Français et Anglais au XVII[e] siècle.

A. Biovès.

Gallia typographica ou répertoire biographique et chronologique de tous les imprimeurs de France depuis les origines de l'imprimerie jusqu'à la Révolution, par Georges Lepreux. Série départementale, tome II. Provinces de Champagne et de Barrois. Paris, H. Champion, 1911. In-8° de 391 et 152 pages.

J'ai déjà eu l'occasion, à deux reprises différentes, de dire tout le bien qu'il fallait penser de l'entreprise de M. Georges Lepreux, dont l'activité ne craint pas la perspective d'une vingtaine de volumes sur une même matière. J'ai indiqué aussi le plan adopté pour la rédaction des notices individuelles d'imprimeurs et pour la présentation des documents sur les typographes d'une région; je n'y reviendrai donc pas.

Le volume actuel concerne les provinces de Champagne et de Barrois, ou plus exactement les départements des Ardennes, de l'Aube, de la Marne, de la Haute-Marne et de la Meuse. Dans cette vaste région, il n'y a guère que les villes de Troyes et de Châlons-sur-Marne qui puissent présenter une presse en exercice avant l'achèvement du XV[e] siècle; c'est aussi Troyes qui compta le plus grand nombre d'imprimeurs jusqu'à la Révolution. La petite localité de Longeville-devant-Bar s'inscrit en troisième lieu, avec un atelier typographique installé dès 1502; Reims n'a d'imprimeurs qu'à partir de 1551; Sedan en eut bientôt après (1565) et se fit une spécialité d'éditions des ouvrages protestants.

M. Georges Lepreux, dans les quelques pages d'introduction à chaque département, expose à grands traits l'histoire de l'imprimerie dans les différentes villes et critique les ouvrages précédemment écrits sur le sujet. Les meilleurs, auxquels il sait rendre justice, gagnent par son travail, car il n'en est pas auxquels il n'ajoute soit des documents précieux, puisés principalement aux Archives nationales, soit l'indication de diverses impressions, que ses recherches dans les fonds de la Bibliothèque nationale lui ont permis de découvrir. Les historiens et bibliographes apprécieront donc grandement l'effort qu'il donne et applaudiront aux résultats qu'il obtient. Il est inutile de lui souhaiter la bonne continuation de son œuvre : il y met une telle ardeur qu'on ne peut que l'admirer.

L.-H. LABANDE.

Victor SANSON,... **Répertoire bibliographique pour la période dite « Révolutionnaire », 1789-1801, en Seine-Inférieure.** Tome I : le département; tome II : Rouen, le Havre; tome III : les communes [première partie]. Paris, H. Champion, s. d., 3 vol. in-8°, paginés 1 à 796.

Le Répertoire bibliographique entrepris par M. l'abbé Victor Sanson pour la Seine-Inférieure de 1789 à 1801, doit être accueilli avec faveur par tous ceux qui veulent posséder des moyens d'investigation sûrs et précis. Il représente beaucoup de recherches, il donne lieu de supposer que son auteur y a passé beaucoup de temps et n'a pas plaint sa peine. Il n'est pas terminé : le tome IV comprendra la fin des communes du département et le tome V la bibliographie concernant les personnes.

Peut-être devra-t-on reprocher à M. l'abbé V. Sanson un défaut de plan. Il s'est trouvé fort embarrassé pour débuter. Avait-il à comprendre dans son Répertoire les fonds d'Archives et les recueils de documents manuscrits qui peuvent être conservés dans les Bibliothèques publiques? Il ne l'a pas trop su, car tantôt il a fait des renvois à de tels fonds ou à de tels manuscrits, tantôt non; il faut reconnaître qu'en général il ne s'en préoccupe pas. Mais il fallait s'arrêter à la résolution ferme de n'indiquer que les imprimés.

Les imprimés se divisent pour chaque matière en deux grandes catégories : les ouvrages, factums, arrêtés, etc., publiés de 1789 à 1801, puis les ouvrages (ce que M. l'abbé Sanson appelle travaux) édités depuis cette époque. N'aurait-il pas fallu indiquer d'abord les premiers, puis les seconds? Le contraire a été fait dans le Répertoire.

Il y avait à se demander si ceux de la seconde catégorie qui sont d'un intérêt général, soit parce qu'ils concernent la France tout entière, soit parce qu'ils racontent l'histoire d'un pays, d'une institution depuis les origines jusqu'après la Révolution, devaient être mentionnés. Là encore l'auteur s'est trouvé perplexe. Il s'est borné à mentionner les principaux ouvrages concernant la France ou la Nor-

mandie aux temps révolutionnaires ; mais il semble d'autre part avoir recueilli tous ceux qui, traitant d'un sujet local déterminé, ont eu l'occasion de dire au moins quelques mots sur l'époque révolutionnaire, comme par exemple l'Histoire du Parlement de Rouen, les Histoires de l'archevêché de Rouen, les récits de voyages, etc. Il y a là certainement une exagération : le « Guide du chemin de fer de Paris au Havre », malgré la description qu'il donne des pays traversés, n'a rien à faire ici. Pourquoi aussi le livre de Célestin Hippeau : *Le Gouvernement de Normandie... d'après la correspondance des marquis de Beuvron et des ducs d'Harcourt*? La mesure aurait dû être radicale : tous les ouvrages de ce genre, qui n'ont pas de chapitres spéciaux consacrés à la Révolution, devaient être écartés. Devaient aussi être laissés de côté les voyages et descriptions antérieurs à la Révolution, les cartes et plans publiés avant 1789 ou après 1801 (il y en a de marqués dans les 3 volumes). Je n'insisterai pas davantage sur ce point.

M. l'abbé Sanson cite pour le Conseil général et le Directoire du département, l'administration des districts, l'administration municipale de Rouen (tome II) tous les actes, décrets, arrêtés, proclamations, etc., qui en sont émanés ; mais comme les titres ne disent rien, il explique succinctement l'objet de ces arrêtés, décrets, etc. Puis, dans les différents chapitres qui sont intéressés par de pareils documents (affaires militaires, subsistances, etc.) il donne à nouveau l'indication de ces mêmes actes. Il est ainsi amené à transcrire une seconde fois des pages entières. Ç'aurait été beaucoup plus simple pour lui de ne pas porter ces articles aux administrations d'où ils émanaient ; mieux que cela, il aurait dû numéroter tous les articles de sa bibliographie et au chapitre Conseil général indiquer seulement : Arrêtés du Conseil général de la Seine-Inférieure : Affaires militaires, voir n[os] tant et tant ; Assistance publique, voir n[os]... ; Commerce, voir n[os]..., etc. En une page il condensait la matière de 30 des actuelles.

Continuerai-je mes observations ? Je les abrège. L'auteur réserve pour le tome V les monographies sur les différents personnages ; pourquoi en a-t-il marqué dans les trois qui nous sont aujourd'hui présentés ? Exemple, t. I, p. 129, les articles sur l'abbé d'Anfernet de Bures et sur l'abbé Baston ; t. II, p. 377, ceux sur Boïeldieu ; p. 384, sur Collot d'Herbois, etc.

Il a groupé dans le tome I la bibliographie relative au clergé du département ; mais pourquoi n'a-t-il pas réservé pour le volume de Rouen doté d'un chapitre sur l'Histoire religieuse, tout ce qui concerne les établissements ecclésiastiques de cette ville ? Pourquoi a-t-il imprimé dans le tome I et répété dans le tome III les articles particuliers à l'abbaye de Fécamp ? Etc. Un plan bien réglé aurait empêché les redites et mieux coordonné les renseignements.

L'auteur n'est pas bien fixé non plus sur la disposition des noms

qui se composent avec un article ; il écrit tantôt La Querière (De) et Querière (De la). La première forme est seule à conserver. Pourquoi substitue-t-il au mot *Idem* le barbarisme *Dito*, qui n'appartient à aucune langue ? T. I, p. 51, et t. II, p. 286, quelle est cette *Revue* à laquelle il est fait des renvois ?

Il est temps maintenant d'indiquer très rapidement les subdivisions du *Répertoire*. Le tome I^{er} débute par l'indication des principales sources générales ; elle aurait pu être supprimée sans grand inconvénient, notamment la liste des périodiques et revues, puisque leurs articles intéressant la période révolutionnaire sont mentionnés ailleurs à leur place. Vient ensuite la bibliographie relative au département tout entier : 1° renseignements généraux ; 2° histoire politique (États généraux, élections, cahiers, Conseil général, représentants du peuple, etc.) ; 3° histoire religieuse diocésaine ; 4° histoire militaire ; 5° histoire judiciaire ; 6° histoire financière ; 7° histoire économique et sociale ; 8° instruction publique, sciences ; 9° imprimerie, journaux, almanachs (beaucoup d'articles auraient pu être distribués encore aux localités).

Le tome II est consacré aux villes de Rouen et du Havre. Voici les séries de Rouen (à beaucoup près les plus importantes) : 1° histoire politique et administrative ; 2° histoire religieuse (ou plutôt histoire des monuments et des paroisses ; des articles du tome I auraient dû venir enrichir cette partie) ; histoire militaire (garde nationale, conscription, etc.) ; 4° histoire économique et sociale (subsistances, commerce, foires et marchés, etc.) ; 5° vie intellectuelle et artistique (sociétés savantes, bibliothèques) ; 6° vie publique (théâtres, fêtes, etc.) ; 7° topographie et monuments (pourquoi n'avoir pas fait passer cette série en tête ?).

Pour les autres communes du département, classées alphabétiquement, le tome IV du répertoire donne la première moitié des notices qui les concernent (de A à J). Ici la méthode est modifiée. L'auteur mentionne tout d'abord la bibliographie révolutionnaire, en y ajoutant l'indication des fonds d'archives (ce qu'il n'avait pas fait précédemment), puis il ajoute, en plus petits caractères, la bibliographie des autres époques. Ce complément est infiniment plus important que la partie qui aurait dû être la principale ; c'est ainsi que pour Fécamp, le Répertoire contient 4 pages et demie à peine de notices révolutionnaires, composées en gros caractères, tandis que la bibliographie autre remplit plus de 8 pages en petit texte.

Malgré tout, l'œuvre de M. Victor Sanson aura une grande utilité. C'est le fruit d'un labeur aride, il ne faut donc pas se montrer ingrat ; il y a lieu de savoir beaucoup de gré à ceux qui ont le courage d'en entreprendre de semblables.

L.-H. LABANDE.

Dictionnaire topographique du département de l'Ain, comprenant les noms de lieu anciens et modernes, rédigé par M. Édouard Philipon,... Paris, imp. nat., 1911. In-8° de cxxxiii-528 pages.

Le Dictionnaire topographique que nous présente M. Édouard Philipon, comptera certainement, avec celui que le regretté M. Longnon a rédigé pour la Marne, comme un des meilleurs de la collection publiée sous la direction du Comité des travaux historiques. L'auteur, déjà bien connu par ses études philologiques, a utilisé pour ses ouvrages non seulement les textes historiques, mais encore les données de l'archéologie. Il a donc réuni en sa personne des compétences diverses qu'on trouve rarement ensemble. Aussi son volume revêt-il une importance particulière.

On sait le plan des Dictionnaires topographiques, l'introduction qui est imposée aux auteurs pour faire connaître la géographie ancienne du département, ses subdivisions, son état physique. M. Philipon s'est moins appliqué à la description du pays et à sa formation; par contre, il a recherché avec une méthode très sûre ce que les noms du département de l'Ain dénoncent comme souvenirs des peuplades pré-celtiques, ibères ou ligures, des Celtes, etc. C'est une partie absolument neuve.

Dans le cours de son Dictionnaire, il a multiplié les renseignements sur l'histoire des localités, indiqué par quelles mains ont passé les fiefs, mentionné les découvertes archéologiques, signalé les monuments qui en valent la peine.

Si l'on reconnaît d'autre part que les documents utilisés par lui ont été extrêmement nombreux, qu'il a eu soin de n'omettre aucune source d'information, il faudra avouer que l'éloge donné ci-dessus à son œuvre est tout à fait mérité.

L.-H. Labande.

Paul Holzhausen, **Die Deutschen in Russland 1812. Leben und Leiden auf der Moskauer Heerfahrt**, Berlin, Morawe und Scheffelt, 1912. In-8°, xxxiii et 155 p. + 264 p.

Nous devons déjà à M. Holzhausen nombre de publications utiles sur la Révolution et l'Empire, et tout récemment une excellente édition des Mémoires de Henri de Roos.

Voici qu'il nous donne un gros et instructif livre en deux tomes, un des meilleurs livres et des mieux faits qu'ait suscités la fête du centenaire russe, un livre sur *les Allemands en Russie dans l'année 1812*.

L'entreprise était délicate, difficile. Nul encore ne l'avait tentée, nul n'avait essayé de faire un récit d'ensemble sur les contingents allemands qui combattirent en 1812 dans l'armée de Napoléon. Il y avait beaucoup d'études spéciales, beaucoup de travaux de détail; mais il fallait les condenser, les résumer, et c'est à quoi M. H. a réussi.

Ses matériaux étaient abondants, et plus abondants qu'on ne croirait, car il ne s'est pas contenté de l'imprimé pourtant si considérable, des articles perdus dans de vieilles revues, des brochures et brochurettes qui d'ordinaire échappent à l'attention du chercheur ; il a trouvé de l'inédit, des journaux, des lettres, de petits mémoires, grâce à ses patientes recherches dans les archives d'Allemagne, et particulièrement à Munich. Et tous ces matériaux, il a su les mettre en œuvre d'une façon très remarquable dans une narration continue.

Sa publication comprend deux volumes réunis en un seul de quatre cents pages.

Le premier volume, intitulé *Sous les drapeaux de Napoléon vers Moscou*, contient les chapitres suivants : introduction sur les sources et les contingents allemands — les débuts de l'invasion — Smolensk — les ailes de la Grande Armée (les Bavarois sur le Dvina, les Prussiens en Courlande, les Saxons en Volhynie) — La Moskova — Moscou — Taroutino — Macdonald, Victor et Schwarzenberg.

Le second volume, intitulé *Le chemin de la Passion de la Grande Armée*, est ainsi divisé : De Moscou à Smolensk — de Smolensk à la Bérésina — le passage de la Bérésina — de la Bérésina à Vilna — Vilna — de Vilna à Kovno — Yorck et les Saxons.

J'ai abrégé ces titres de chapitres qui parfois sont un peu longs et emphatiques — c'est le seul reproche que je ferai à l'auteur.

Tout cela se suit, se tient, s'enchaîne, et chaque chapitre est très bien ordonné et composé ; chaque chapitre forme un tout à la fois solide et attachant. Les témoignages des Allemands qui ont fait et raconté la campagne y sont réunis, et, autant que possible, M. H. laisse la parole à ces braves soldats. Mais ces témoignages ne s'accumulent pas, ne s'étendent pas outre mesure ; ils ne se pressent pas pêle-mêle et confusément ; ils se présentent à nous clairement et avec ordre.

Beaucoup de ces témoignages sont fort intéressants, saisissants même et poignants, aussi poignants, aussi saisissants, aussi intéressants qu'ils sont véridiques, et, dans son introduction, M. H. les a passés rapidement en revue.

Il n'est pourtant pas complet, et il ne pouvait l'être. Et qui le serait ? La littérature de l'année 1812, comme la littérature de maint autre sujet, est infinie et « sans bords » ; il est impossible de la maitriser. Mais M. H. est du petit nombre de ceux qui, dans les matières dont ils traitent, parviennent à être aussi complets que le permet l'infirmité humaine et qui, ainsi que Gœthe s'exprime à peu près, sans tout apporter, apportent néanmoins assez de choses pour nous satisfaire et nous satisfaire amplement.

M. Holzhausen est d'ailleurs comme son maître, le regretté Hüffer, impartial. Il aime, il admire Napoléon, mais il ne dissimule pas ses fautes. Il met en relief les généraux et officiers allemands qui se

signalèrent par leur dévouement et leur esprit de sacrifice, et il est d'avis que les soldats de cette nation ont eu durant la retraite plus d'égards pour leurs chefs que les soldats français, car l'Allemand a le sentiment de l'autorité, a dans le sang la crainte respectueuse des supérieurs ; mais il reconnait que les Français eurent plus d'initiative et plus d'ardeur, qu'en eux l'esprit de la Grande Armée et son enthousiasme pour l'Empereur brillaient d'un plus pur éclat (II, p. 41-42). Il loue l'énergie des Russes et l'acharnement de leur résistance ; mais les atrocités que les Cosaques, les paysans et les juifs ont commises envers les prisonniers, révoltent son âme. Il n'a pu s'empêcher d'intituler un de ses chapitres *les horreurs de Vilna* et de dire que les Russes infligèrent aux Russes et aux Allemands tombés dans leurs mains un traitement cruel, affreux, effroyable, abominable — et il a raison.

Ces pages sur « le sort des prisonniers » servent de conclusion, et, comme le reste, elles sont pleines de détails. Mais il ne faut pas oublier deux appendices qui seront fort profitables, la liste des sources et l'index des noms cités.

Souhaitons à ce bel et grand et précieux ouvrage tout le succès qu'il mérite.

A. Chuquet.

Gœthes sämtliche Werke. Jubiläumsausgabe in vierzig Bänden. **Register**, von Eduard von der Hellen. Stuttgart und Berlin, Cotta, 1912, in-8°, viii et 423 p.

Nos lecteurs se souviennent peut-être de l'article que nous avons consacré jadis à la grande édition de Gœthe en quarante volumes, l'édition du jubilé, entreprise par la maison Cotta.

Le directeur, le *manager* de l'entreprise, M. Edouard von der Hellen, vient de publier la table des matières, le « Register » de cette édition : 423 pages serrées en deux colonnes !

Cette table mérite d'être annoncée à part. C'est un grand travail, aussi neuf et original que vaste, et qui sera fort utile.

L'auteur y indique tous les personnages, tous les lieux mentionnés par Gœthe, et même les personnages, les lieux auxquels Gœthe a pensé, sans les nommer !

Il y indique toutes les assertions de Gœthe sur de grands et importants sujets. C'est ainsi qu'à *Mensch* il nous apprend où se trouve le mot de Gœthe, que l'homme est l'étude proprement dite de l'humanité ; qu'à *Recht* il nous apprend où se trouve le mot « le droit qui est né avec nous ».

Il n'a pas ménagé les renvois. Gœthe a dit : « On ment en allemand quand on est poli » ; M. von der Hellen cite le mot en trois endroits de son « Register », à Langue allemande, à Mentir et à Politesse.

Il cite même dans le « Register » les introductions et les notes de

l'édition du jubilé, et il a bien fait, car elles renferment souvent des éclaircissements précieux.

On ne peut que féliciter et remercier M. von der Hellen de ce labeur prodigieux. Sa peine a été grande. Mais combien ce « Register » rehausse la valeur de l'édition du jubilé et combien de Gœthéens — ils sont aujourd'hui légion — le consulteront « pour voir ce qu'un sage avant eux a pensé », *zu schauen was vor uns ein weiser Mann gedacht* ! Gœthe n'est-il pas universel et n'a-t-il pas touché à toutes les questions?

A. CHUQUET.

Pierre LEHAUTCOURT, **La cavalerie allemande et l'armée de Châlons, 19-26 août 1870.** Paris, Berger-Levrault, 1912. In-8°, 71 p., 2 fr.

En s'aidant du livre de Cardinal de Widdern sur l'emploi et la conduite de la cavalerie, le général Palat (Pierre Lehautcourt), a, dans les pages que nous annonçons, étudié dans le plus grand détail ce que firent au mois d'août 1870 les divisions de cavalerie allemande chargées de découvrir l'armée de Châlons. Si incompétent que l'on soit en ces matières, on suit avec intérêt l'exposé de Lehautcourt. On y voit que la cavalerie allemande dont les hommes, comme les chevaux, étaient excellents, fut mal employée. Les chefs manquaient d'initiative, d'*allant*, et ils eurent rarement la hardiesse, la décision dont leurs subalternes donnèrent fréquemment des preuves. Ce ne fut pas la cavalerie allemande qui fit la lumière, du 23 au 26 août, sur les effectifs et les mouvements des Français ; ce fut la presse française, et les escadrons prussiens furent moins utiles que les gazettes de Paris ; l'indiscrétion de nos journaux suppléa aux défaillances du service d'exploration. Non pas que, si les journaux avaient gardé le silence, le succès de la marche aventureuse de Mac-Mahon eût été assuré. Mais l'armée de Châlons aurait été talonnée de moins près; elle aurait pu se dégager plus aisément ; elle aurait gagné du temps, peut-être vingt-quatre heures. De tous ces faits il résulte que la direction des divisions de cavalerie doit revenir au commandant d'armée et même au généralissime, car les instructions que la cavalerie allemande reçut alors, furent données par les deux princes qui commandaient la III^{e} et la IV^{e} armée; c'est Moltke qui aurait dû les donner, puisqu'il possédait seul l'ensemble des renseignements, puisqu'il connaissait seul le but qu'il fallait atteindre et les dispositions qu'il fallait prendre ; aussi, « dès la tension extrême de la situation, prit-il en mains la conduite directe de certains corps d'armée et de la cavalerie, et il aurait dû agir de la sorte beaucoup plus tôt; il se serait évité la période d'incertitude et de doute angoissant qu'il traversa du 24 au 26 août ». Cette étude de M. Lehautcourt est donc digne d'attention, comme tout ce que publie le laborieux et savant

auteur des quinze volumes de l'*Histoire de la guerre 1870-1871* qui, à lui seul, a fait, et bien mieux, ce que n'a pu faire toute une section.

A. Chuquet.

Capitaine Grasset, **A travers la Chaouïa,** Paris, Hachette, 1911, in-16, 232 p., ill. et cartes, 4 fr.

Pierre Albin, **Le coup d'Agadir,** Paris, Alcan, 1912, in-16, III et 396 p., 3 fr. 50.

Jean de Lécussan, **Notre droit historique au Maroc,** Paris, Daragon, 1912, in-18, 64 p., 1 franc.

M. Grasset raconte la campagne de la Chaouïa depuis le massacre du 30 juillet 1907 jusqu'à l'expédition contre Azemmour qui acheva la pacification de la région. Son récit est détaillé et vivant; les militaires y relèveront des réflexions instructives; le reste du public, tout en acquérant une connaissance plus approfondie de ces contrées dont il a tant entendu parler, sentira croître sa confiance en nos troupes. Mais ce livre est-il, comme dit l'auteur, un journal de route? Cette dénomination ne semble pas justifiée. Si l'on sent bien que M. G. a été témoin oculaire, on ne se douterait guère qu'il a été aussi acteur : impossible de deviner le point où il se battit tel jour, et le corps où il servait, et les opérations auxquelles il a pris part. N'en déplaise à sa modestie, s'il avait donné quelques indications permettant de le suivre, il aurait augmenté l'intérêt et même la valeur documentaire de sa narration, d'ailleurs consciencieuse et loyale. Trop discipliné pour blâmer ses chefs, M. G. signale pourtant les fautes commises. Il est, en somme, sévère pour le général Drude, trop attaché aux vieilles traditions de l'armée d'Afrique, trop timide, et il admire le général d'Amade sans réserve. La partie de l'ouvrage qui retiendra particulièrement l'attention des camarades de M. G. est celle où il étudie la façon de combattre des Chaouïas, la tactique à adopter contre eux, les résultats obtenus par nos armes nouvelles, les conséquences de l'application du nouveau réglement sur le service en campagne. Dans les appendices il retrace rapidement l'histoire du pays avant l'occupation française, et fournit des notions sur l'orographie, l'hydrographie, la géologie, le climat, les productions, le commerce. Les cartes rendront des services; par malheur les noms qui y figurent ne sont presque jamais conformes à ceux imprimés dans le texte [1]. L'auteur qui a écrit l'un et dessiné les autres, aurait dû adopter une orthographe et s'y tenir.

Le sujet choisi par M. Albin piquera la curiosité, car l'émotion soulevée l'année dernière par l'envoi d'un navire allemand à Agadir,

---

1. Ex.: Oued el Mellah, Oued Neffifik, Sidi Djebli, Oum er Rbea, Fedala, Sidi Ahmed el Madjoub, Souk el Tnin, Rfakha dans le texte; et Ouled Mellah, Ouled Nefifik, Sidi Jebli, Oum er Rbia, Fedhala, Sidi Mohamed el Madjoub, Souk el Tnine, Rafkra, sur la carte.

n'est pas encore oubliée. M. A., débutant comme un romancier, nous peint d'abord de pied en cap un diplomate germain que l'on considère aussitôt comme le *deus ex machina*. Ce n'est qu'un comparse. Ainsi dès les premières pages on a un avant goût d'un procédé cher à l'auteur qui se complait particulièrement aux portraits politiques. S'il ne réussit pas toujours dans cet art difficile, il y rencontre du moins l'occasion de fournir des renseignements précis sur maints personnages. Après avoir exposé comment éclata l'affaire d'Agadir, il jette un coup-d'œil sur le passé, et résume l'histoire des relations de la France et de l'Allemagne depuis 1870. Il se borne à en tracer les grandes lignes, mais comment peut-il passer sous silence la politique astucieuse de Bismarck pendant les événements de 1882 et la crise égyptienne? A partir de la conférence d'Algésiras, il entre dans les détails. Il n'apporte pas de révélations sensationnelles, mais explique clairement ce que furent l'accord du 8 février 1909 et les différentes combinaisons financières imaginées pour adoucir l'Allemagne en associant ses nationaux à l'exploitation économique du Maroc, du Congo, et même des gisements miniers de l'Ouenza en Algérie. Selon M. A. la mauvaise humeur teutonne fut excitée par l'échec de ces différentes combinaisons, échec en grande partie imputable au cabinet Monis qui s'appliqua constamment à prendre le contre-pied de la politique du cabinet Briand. Pourtant MM. Caillaux et Messimy, qui paraissent avoir usurpé la direction principale des affaires étrangères, cherchèrent à leur tour des combinaisons de nature à satisfaire Berlin; et c'est ici que M. A. place la première intervention dans la coulisse du fameux M. Fondère, négociateur secret de M. Caillaux. Dans le commentaire d'événements aussi récents, il n'est pas toujours aisé d'échapper aux passions des partis, et il faut louer M. A. de ses efforts manifestes pour rester impartial; il tente de ne pas se montrer trop dur pour M. Caillaux, et cependant il ne peut s'empêcher de rendre justice à M. de Selves, ce qui revient à condamner la conduite du président du conseil. Quant à la convention du 4 novembre 1911, M. A. n'ose la considérer comme le prélude de la liquidation de la querelle franco-allemande, et l'expérience acquise dans ces dernières années légitime sa prudence. A la fin de l'ouvrage l'auteur insère cette convention avec les pièces annexes; il y joint les passages de la convention franco-anglaise du 8 avril 1904 relatifs au Maroc, le traité secret et l'accord secret franco-espagnols des 3 octobre 1904 et 1er septembre 1905. Il faut le remercier de réunir ainsi des pièces capitales difficiles à découvrir dans le fatras des journaux et publications officielles.

Maintenant quelle est la valeur de l'ouvrage de M. A.? Il cite ses sources : ce ne sont en résumé que les discours et les rapports prononcés devant les différents parlements, les articles et nouvelles publiés dans les feuilles officieuses. Çà et là, il laisse entendre que tel fait, telle tendance lui ont été signalés par des personnages bien

renseignés, mais il ne les nomme pas. Il n'a évidemment pas eu communication des notes, dépêches, lettres destinées à demeurer longtemps encore enfouies dans les archives secrètes. Son livre n'a donc pas de valeur documentaire ; mais ne serait-il pas vain de lui en tenir rigueur ? M. Albin nous donne tout ce que nous étions en droit d'exiger de lui : un précis clair et intéressant de cette troublante affaire, autant qu'on peut la connaître pour le moment.

M. de Lécussan est un adversaire convaincu et ardent de toute notre politique marocaine. Il y voit une déchéance de la France. Pour démontrer que notre pays a été le premier au Maroc, il glane chez les vieux chroniqueurs et aussi dans les vieilles chartes toute une série de faits épars dans notre histoire nationale de Charlemagne à M. Thiers. Il conte tout cela dans un style imagé et truculent qui ne messied pas à certaines de ces aventures dignes des chansons de geste. Mais quand il aborde les événements contemporains, on est surpris, choqué par ses violences, ses intempérances de langage. Il confesse que « l'amertume bouillonne dans l'écritoire », et son raisonnement, pour être excessif, n'en contient pas moins une part de vérité. L'Angleterre nous a cédé le Maroc, qui ne lui appartenait pas, contre des concessions très réelles en Egypte, à Terre-Neuve et ailleurs. L'Allemagne, alléchée, a réussi un marché analogue, et les morceaux qu'elle nous a arrachés seront peut-être les premières assises de l'empire africain qu'elle rêve de construire à nos dépens. L'Espagne se refuse à partager les frais de l'entente franco-allemande, et pourtant si nous avions évacué Fez, Casablanca, Oudjda, elle aurait dû, elle, abandonner El-Kçar, Larache, le Rif. « 1902, 1904, 1905, 1906, 1907, 1909, 1911. Duperie à sextuple détente » ! Telle est la conclusion de l'auteur. Nous avons payé très cher pour un Maroc internationalisé où nous n'aurons qu'un rôle, « celui du bon gendarme, peu ou point payé, mais comblé de considérations internationales ». Au fond M. de Lécussan n'a pas si grand tort.

A. Biovès.

Fidao-Justiniani. **Pierre Leroux.** 1912, in-16, 63 p. 0 fr. 60.
Jules Gay, **Le mouvement démocratique et les catholiques français de 1830 à 1880.** 1912. In-8°, 64 p. 0 fr. 60.

Dans la petite collection *Science et Religion* que publie la librairie Bloud, la série intitulée « Philosophes et penseurs » s'est augmentée récemment d'un fascicule consacré à Pierre Leroux, et dû à M. Fidao-Justiniani. C'était d'abord un article demandé à l'auteur par Brunetière pour la *Revue des Deux-Mondes*, où il a paru en 1906. Bien que « remaniée et mise au point », l'étude de M. F. ne paraît pas pouvoir rendre beaucoup de services comme ouvrage de vulgarisation ; la partie biographique est presque absente, la partie historique réduit l'œuvre de Leroux à trois idées (réfutation de l'éclectisme,

nécessité d'une synthèse religieuse et religion de la solidarité) qui pourraient être exposées plus clairement, et la conclusion est plus polémique que critique.

Dans la série « Questions historiques », M. Jules Gay a réuni sous le titre : *Le Mouvement démocratique et les catholiques français de 1830 à 1880* quatre conférences populaires faites par lui en 1910 et qui pourraient être un modèle du genre. Elles ne visent ni à l'originalité, ni à la profondeur ; mais l'information est suffisante, le plan et le style parfaitement nets et intelligibles pour le lecteur le moins cultivé, et les appréciations paraîtront pleines de modération et d'équité à tous les lecteurs de bonne foi, même à ceux qui ne partagent pas les convictions de l'auteur.

R. G.

Henri DE CURZON. **Un théâtre d'idées en Espagne.** *Le théâtre de José Echegaray*. Étude analytique. Paris, Fischbacher, 1912. In-8°, 144 p.

De même que Güthner dans son travail sur Calderon, de même M. Henri de Curzon, dans cet utile travail sur José Echegaray, a voulu faire simplement une « étude analytique ». Il laisse à d'autres les fioritures de l'essai littéraire et critique, d'un essai qui, en somme, — sur un écrivain que nous ignorons tous — ne nous apprendrait rien. Il nous fait connaître l'œuvre d'Echegaray; il analyse ses soixante drames ou comédies selon l'ordre chronologique ; il accompagne chaque analyse d'une courte appréciation et d'une brève notice sur le succès obtenu par la pièce... et à nous de conclure. Et nous conclurons avec M. H. de Curzon, que ce théâtre, surtout documentaire, mérite d'être étudié comme document ; qu'Echegaray — homme de science et homme politique — est, avant tout, un observateur ; qu'il fait mouvoir trop souvent de pures abstractions ; qu'il a toutefois beaucoup d'imagination et d'audace [1].

A. CHUQUET.

Hector FLEISCHMANN. **Le quartier général de Napoléon à Waterloo.** Paris, Les amis de Waterloo, 56, rue Michel-Ange. 1912. In-8°, 59 p.

Le soir du 17 juin 1815, Napoléon établit son quartier général à la ferme du Caillou. C'est sur cette ferme que M. Fleischmann nous donne tous les renseignements qu'il a pu recueillir (notamment d'après une brochure rarissime de Boucqueau, fils du propriétaire d'alors). Il réfute en passant une légende qui place ailleurs, dans la chaumière du jardinier Aubry, le séjour de l'Empereur, et il publie quelques documents : l'état estimatif des pertes que Boucqueau prétendit avoir

---

1. La pièce *El Gladiator di Ravena*, composée en trois jours, est évidemment insignifiante ; elle ne nous offre qu'une imitation de l'allemand ; soit dit en passant, l'auteur allemand s'appelle Halm et non *Hahn*, et il faut lire sans doute (p. 20), non pas le *grand Teutoburg*, mais le vainqueur de Teutoburg.

essuyées (Boucqueau évaluait ces pertes à 58,000 francs), l'annonce de la vente du Caillou à la fin de 1816, l'acte de vente de la ferme, ce que devinrent les meubles du logis, l'histoire de la voiture de Napoléon perdue à Waterloo. On lit avec intérêt le récit des destins du Caillou : détruit en 1815, vendu par Boucqueau au sieur Aubry qui le rétablit tel qu'il était auparavant et en fit un estaminet, passé aux mains du garde particulier Désiré François, il fut acquis en 1869 par l'architecte Coulon qui le suréleva d'un étage et en 1905 par la comtesse de Villegas qui a transformé la chambre où coucha Napoléon en un « émouvant musée », en « un vaste et silencieux reliquaire que garnissent des armes, des estampes anciennes et où, dans un cercueil de verre, un grognard dort le suprême sommeil. Il est là qui dort nu, le soldat de l'ancienne guerre, parmi les sabres retrouvés, les boulets déterrés, les obus perdus. Attend-il son heure pour se réveiller au grand coup de clairon triomphal des résurrections, empoigner le tronçon de l'épée et courir au rendez-vous des fantômes de la plaine? »

A. CHUQUET.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 5 juillet 1912.* — M. Antoine Thomas donne des indications sur quelques gloses relevées par M. J. Loth dans un ms. de Sedulius conservé à la Bibliothèque d'Orléans sous le nº 302 et que M. Lindsay avait signalé à M. Loth. Il y a là neuf gloses bretonnes inédites et quelques autres gloses dont l'apparentement linguistique reste à déterminer. Le mot *crux* se trouve sous la forme *crox*, ce qui concorde avec les formes diverses des idiomes celtiques qui remontent toutes à un *o* et non à un *u*.

M. Cordier rend compte de l'inauguration du monument élevé à la mémoire du Dr Hamy, à Boulogne-sur-Mer.

M. Heuzey fait une communication sur Pline et les astrologues chaldéens. Pline l'ancien donne les noms de trois collèges ou sectes astrologiques de l'ancienne Chaldée. Ces noms, d'apparence grecque, sont de l'époque des Séleucides; mais leur forme hétéroclite, due en partie au mauvais état des manuscrits, les rend difficilement explicables. M. Heuzey propose, sous toutes réserves, plusieurs corrections, qui tendraient à les rattacher à divers systèmes d'orientation adoptés par les astrologues chaldéens, certaines sectes se tournant vers le midi et obtenant ainsi l'Orient moyen, d'autres vers le soleil levant qui leur donnait un Orient moyen, d'autres enfin établissant leur orientation par des calculs et des tracés graphiques.— MM. Dieulafoy et Bouché-Leclercq présentent quelques observations.

M. Joulin lit un mémoire sur les âges protohistoriques dans l'Europe barbare. Selon lui, aux VIe et Ve siècles, la civilisation du Hallstatt s'est répandue dans toutes les contrées de l'Europe centrale et occidentale avec des types industriels communs, d'autres qui varient suivant les contrées et des emprunts de diverse nature faits aux civilisations supérieures. La distribution géographique de nombreux établissements de toute sorte créés à cette époque appuie la thèse de D'Arbois de Jubainville sur l'étendue de l'empire celtique. Au commencement du IVe siècle, la civilisation de la Tène s'est substituée à celle du Hallstatt dans toutes les contrées halstattiennes. Elle est caractérisée par de nouveaux types industriels communs, par d'autres qui varient d'un pays à l'autre et par des emprunts de diverse nature faits à la civilisation hellénique. C'est dans la péninsule hispanique et dans le Sud de la Gaule que l'influence hellénique a été la plus grande. — MM. Salomon Reinach, Pottier, Perrot et Dieulafoy présentent quelques observations.

Léon DOREZ.

L'imprimeur-gérant : Ulysse ROUCHON.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 30 — 27 juillet. — 1912

Recueil d'inscriptions grecques, par Charles Michel. *Supplément*. Fascicule I. Paris, Leroux, 1912, viii-121-3 p. in-8°.

En 1896, M. Charles Michel a publié un *Recueil d'inscriptions grecques*. Plus maniable et moins coûteux que la *Sylloge* de Dittenberger, le « Michel » est devenu le livre de travail dans tous les séminaires d'épigraphie. Mais le choix avait été un peu trop limité. Depuis 1896, bien des textes utiles ont été mis au jour. M. Michel entreprend de compléter son volume par un second. Dans le premier, il suivait un ordre logique. Dans le second, il suivra un ordre géographique. Nous avons dans ce premier fascicule les inscriptions de l'Attique. Elles sont classées d'après les rubriques du premier volume. On y remarquera deux textes inédits, un fragment du décret déjà connu pour le poète comique Amphis (n° 1468 *C*) et un décret des Paraliens, de la seconde moitié du iv^e siècle, dont la stèle a été rendue par les fouilles sous-marines de Mahdia (n° 1517) ; les publications antérieures ont été dépouillées avec un soin admirable. Aussi ce fascicule supplée heureusement le *Corpus*. On y trouvera des textes tout récemment publiés (n^os 1459, 1479, 1483, 1497, 1514, etc.). Le commentaire se borne le plus souvent à discuter la lecture ; cependant il contient aussi des renseignements sur des points très particuliers et paraît un peu plus fréquent que dans le *Recueil*. Beaucoup de restitutions sont dues à des amis de l'auteur, surtout à M. A. Wilhelm, de Vienne. Quand la restitution est de M. Michel,

aucune indication n'est faite, ce qui peut tromper à première vue ; car il faut savoir l'histoire de chaque inscription pour reconnaître la part de M. Michel. Cette part est considérable. On pourra s'en convaincre en examinant les nos 1446, 1447, 1458, 1528, 1561, 1562, etc. Le supplément est tout à fait digne du *Recueil*, dont l'éloge n'est plus à faire.

André FLAMAND.

Mélanges d'histoire de Cornouaille (ve-xie siècle), par Robert LATOUCHE... Paris, H. Champion, 1911. In-8e de 125 pages. (Bibliothèque de l'École des Hautes-Études, 192e fascicule.)

L'étude critique très serrée que M. Robert Latouche a rédigée sur quelques-uns des plus anciens textes de l'histoire de Cornouaille, présentés par le Cartulaire de Landevenec, a eu pour résultat de reconnaître les quelques documents qui doivent être tenus pour authentiques et de bien marquer les faits très rares accomplis avant le xie siècle dont l'existence est certaine. A vrai dire, il ne reste pas lourd : la vie de saint Guénolé, dont les récents historiens de la Bretagne s'étaient inspirés pour leurs récits, est dépourvue, après l'examen qui en est fait, de trop de valeur pour fournir des renseignements sur le saint lui-même et sur la fondation de l'abbaye de Landevenec. La vie de saint Idunet, écrite vers la fin du ixe siècle, ne vaut pas mieux : ce personnage légendaire avait été identifié faussement avec Ethbin, compagnon de Guénolé. Sera-t-on plus heureux avec les chartes et notices que contient encore le Cartulaire de Landevenec, écrit pour la partie principale dans la seconde moitié du xie siècle? M. Latouche, après avoir démontré l'authenticité, récemment contestée, de la donation de différentes églises et divers revenus par Alain Barbe-Torte aux moines de l'abbaye (936-952), puis de la concession aux mêmes par un certain Moïse d'un lieu appelé « Tref-Neuved » en Broerec, expose comment ces deux actes ont servi à fabriquer les faux, au nombre de trente-six, dont se compose à peu près le reste du Cartulaire. Les vingt-trois actes où intervient le fabuleux roi Grallon sont à rejeter entièrement. M. R. Latouche indique avec précision par quels procédés le faussaire les a composés. En résumé, après cette critique sévère, il faut se résigner à ne plus savoir grand'-chose sur l'émigration accomplie de Grande-Bretagne en Cornouaille et sur les premiers siècles qui suivirent cet exode : trois pages suffisent à l'auteur de ce volume pour noter tout ce qu'il faut considérer comme certain.

L.-H. LABANDE.

L'Ancienne France. Le Roi, par Frantz FUNCK-BRENTANO. Paris, Hachette et Cie, 1912. In-8e de 400 pages.

M. Funck-Brentano a mis comme épigraphe à son livre les paroles

de Me F. Labori sur la monarchie française, qui avait reçu en dépôt « la grandeur, la gloire, la puissance et la majesté nationales » et sur la joie « noble et salutaire » qu'on éprouve à saluer cette institution morte, qui a « si longtemps gardé le patrimoine commun de la grandeur française ». C'est cette joie que veut susciter en nous l'auteur du livre sur *le Roi*. Il y a réussi, car son ouvrage est du plus haut intérêt, on prend un goût très vif à le lire et on y retrouve le charme qui caractérise les autres publications de M. Funck-Brentano.

Il développe cette idée qu'au milieu de l'anarchie des xe et xie siècles, la nation française s'est créée avec la royauté ; le roi, représentant l'ordre, la paix, la justice, attirait à lui tous ceux qui souffraient et qui avaient besoin de protection. Mais, d'autre part, il vivait au milieu de sa famille naturelle, avec ses clients ou nourris, ses fidèles, ses serviteurs, il exerçait une autorité paternelle absolue sur cet entourage. Quand son pouvoir s'agrandit, quand ses domaines s'accrurent, il ne perdit jamais ce caractère de père de famille, il garda ses attributions du premier jour, le rôle de ses serviteurs et de ses conseillers intimes s'éleva jusqu'à devenir une institution d'État. Jusqu'aux derniers temps de la monarchie on retrouve cette conception primitive que les sujets du roi sont sa grande famille, qu'ils ont à toute heure le droit de le voir et de recourir à lui. Lui-même peut disposer de leurs personnes et de leurs biens ; de lui seul découle la justice, les intendants des provinces sont les régisseurs de ses propriétés, etc. Il a un pouvoir absolu sur tout et sur tous, il ne dépend de personne, il est aussi le représentant de Dieu sur la terre. Cependant, même le plus mauvais a une haute conception de ses devoirs, il sait qu'il ne sera pas damné s'il ne forfait pas à la justice et s'il a pitié du pauvre peuple. En fait, son absolutisme est tempéré, soit par la tradition et la coutume, soit par les libertés et franchises locales, soit par l'indépendance que gardent ses représentants, même les procureurs nommés par lui auprès des tribunaux, soit par l'initiative que prennent ses conseillers, secrétaires d'État, ministres, dont les charges sont héréditaires ; même cet absolutisme est tellement limité, que la royauté arrive à n'être plus qu'un pouvoir représentatif, le roi qu'une solennelle image vénérée et contemplée par la foule.

Il est impossible d'indiquer ici en quelques lignes les idées que développe M. Funck-Brentano, dans une série de chapitres, plus séduisants les uns que les autres. Son livre commence par l'exposé des violences de toute sorte qui troublaient la société à l'avènement des Capétiens, il se clôt par le récit de la grande peur qui saisit presque toute la population française quelques jours après la prise de la Bastille, présage de la chute prochaine de la royauté. Le roi venant à manquer, la France tremble sur ses bases. De même les régences avaient été marquées par des agitations pénibles.

Je ferai peut-être la remarque que parfois le tableau est trop beau,

par exemple quand l'auteur déclare que les gens du xvii[e] et du xviii[e] siècle payaient beaucoup moins d'impôts que nous. Ce serait à vérifier, mais en admettant que ce soit vrai, combien ils pesaient plus lourdement, que de misères entraînait le système adopté pour leur perception ! A cet égard, il me paraît que notre condition actuelle est bien préférable.

L.-H. Labande.

Monographie de la cathédrale de Tarbes, par Louis Caddau,... Paris, H. Champion; Tarbes, J. Lesbordes, 1911. In-8° de 224 pages.

Dans sa monographie sur la cathédrale de Tarbes, M. Caddau a présenté des renseignements techniques très précieux sur les remaniements opérés depuis la fin du xii[e] siècle dans les différentes parties de ce monument. Malheureusement, son livre pêche par la composition et n'est pas d'une consultation aussi facile que l'on souhaiterait. La partie historique ne paraît pas suffisamment étudiée ; je sais bien qu'il n'existe plus guère de documents sur la cathédrale, mais il me semble que ceux qui ont subsisté auraient pu être examinés d'un peu plus près et surtout mieux coordonnés. M. Caddau, en sa qualité d'architecte des monuments historiques, était tout à fait qualifié pour donner une description archéologique parfaite; mais, je ne sais comment, on n'arrive pas, en le lisant, à avoir rapidement une idée nette des principales époques qui ont marqué leur empreinte sur l'édifice. Il emploie aussi des termes qui ne sont plus de mise, par exemple il continue à appeler ogive l'arc en tiers point des fenêtres. Il a augmenté les pages de son volume par des hors d'œuvre qui auraient pu être laissés de côté, comme tout le chapitre sur les chanoines et les évêques concordataires.

Malgré cela, je reconnais sans peine que son livre restera pour les constatations techniques qu'il a été à même de faire et pour l'indication des travaux de restauration qu'il a conduits en grande partie. Assurément, la cathédrale de Tarbes n'est pas un monument bien merveilleux ; elle méritait pourtant qu'on s'en occupât : plusieurs des remarques faites par M. Caddau (notamment au sujet de la construction des piles de la coupole) avaient besoin d'être consignées. C'est maintenant fait.

L.-H. Labande.

The Cambridge History of English Literature, edited by A.-W. Ward and A.-R. Waller, vol. VIII (The Age of Dryden), Cambridge, University Press, 1912, in-8°, 515 pp., 9 s.

Le huitième volume de la monumentale histoire littéraire qu'édite l'Université de Cambridge comprend seize chapitres sur une époque où trois ou quatre noms seulement se détachent, ceux de Dryden, de Butler, de Locke, peut-être de Congreve. C'est dire que les auteurs

secondaires sont étudiés avec une attention minutieuse. On a profité aussi de ce que l'époque manquait un peu de grandeur pour revenir en arrière et combler les lacunes des volumes précédents, d'où un chapitre sur les quakers qui aurait dû se trouver au septième tome et une étude sur les légistes dont l'auteur remonte aux lois d'Ethelbert. Deux grands faits dominent l'époque de la Restauration : l'influence de la littérature française et l'avènement de l'esprit scientifique. Ils sont tous deux exposés de façon fragmentaire ou insuffisante. Ainsi le professeur Schelling analyse au chapitre V la part de Molière dans le théâtre de la Restauration, à M. Bartholomew est échue la tâche de parler au chapitre VII de Corneille en Angleterre, enfin M. Tilley, dans le dernier chapitre, parle de Boileau et des critiques. Ce que le docteur Shipley dit du progrès des sciences est sans doute intéressant et exact, mais ce n'est pas tout à fait ce qu'on attendait. Le travail curieux qui s'accomplissait dans les esprits sous l'empire de ces nouvelles préoccupations, il n'en parle pas. Il agit à la façon d'un historien de la littérature au XIX^e siècle, qui, se bornant à raconter la vie de Darwin, ne songerait pas à déterminer l'action des théories darwiniennes sur la pensée contemporaine. Pas un mot non plus sur les rapports entre l'esprit scientifique et le latitudinarisme ; des allusions seulement au problème de l'autorité ; rien sur l'éxégèse biblique.

On sent l'inconvénient de la méthode suivie par les auteurs de cette compilation Les éditeurs ont fait appel surtout à des spécialistes qui se sont consacrés à l'étude de telle période, de tel genre, de tel auteur. Les volumes d'essais composés dans ces conditions ont les qualités d'excellentes analyses, on n'y cherchera pas la moindre tentative de synthèse. — Ajoutons quelques remarques de détail faites au cours de la lecture : p. 180, la traduction du *Cid* par Rutter est représentée devant Charles I^er et la reine Henriette « avant 1637 » ; p. 371, la date donnée est 1638, « un peu plus d'une année après la publication en France ». Or la la version de Rutter est du *26 janvier 1637* (vieux style), lire par conséquent *1638*, et corriger la date de la représentation donnée p. 180 ; p. 262, lire « the chevalier *de* Gramont » ; p. 354, le chimiste en question s'appelait *Le Febure ;* p. 385, pourquoi Pierre *Antonius* Motteux ? il fallait dire *Antoine ;* p. 445, ajouter qu'un manuscrit de la pièce de Rochester est à la Bibliothèque nationale, la pièce aurait été imprimée à Anvers en 1684 ; p. 506, ajouter à l'index, Motteux P. A. *433 ;* on consultera avec fruit la bibliographie des œuvres de Dryden due à M. H.-B. Wheatley, elle comble une lacune ; en revanche la bibliographie du chapitre XIV est indigente, le catalogue des œuvres imprimées de Locke s'arrête aux *Lettres* publiées par T. Forster en 1830, les deux volumes de Lord King ne figurent qu'à titre de biographie, aucune mention n'est faite de la publication, récente celle-là, des *Lettres à Thoynard*, des *Lettres à Grævius*, les fragments publiés par H. Fox

Bourne et par A.-C. Fraser sont passés sous silence, il manque enfin une indication sur les lettres, etc., encore manuscrites qui sont nombreuses; la bibliographie des ouvrages critiques, commentaires, etc., est volontairement incomplète, nous n'y insisterons donc pas; à la bibliographie du chapitre XV il manque le livre de Lecky; p. 454, il fallait rappeler le thèse de M. F. Grenslet sur Glanvill; si l'on songe que les éditeurs ont ajouté au volume une page de corrections, on se persuadera qu'il faut une deuxième édition pour mettre au point cet ouvrage. — En terminant, félicitons M. Whibley d'avoir tenté une réhabilitation de Rochester : il y avait là de quoi amuser un ironiste.

Ch. Bastide.

E. Gordon Duff, **The English Provincial Printers, Stationers and Bookbinders to 1557.** Cambridge, University Press, 1912, in-18, 153 pp. 4 s.

Ancien professeur de bibliographie à l'université de Cambridge, M. Gordon Duff connaît admirablement l'histoire de l'imprimerie en Angleterre. Aussi a-t-il étudié dans une série de conférences (Sandars Lectures) faites en 1911, les premiers imprimeurs établis dans les provinces. La première conférence est consacrée aux imprimeurs d'Oxford, la seconde à ceux de Saint-Albans, York, Hereford, la troisième à ceux d'Oxford (deuxième époque) et Cambridge, la quatrième à ceux d'Ipswich, Canterbury, Exeter, etc. Les renseignements qu'il apporte, inédits pour la plupart, sont du plus haut intérêt. On se persuadera à parcourir ce petit livre si plein de faits, que les presses anglaises sont restées longtemps tributaires de nos presses de Paris et de Rouen. Remercions M. G. D. d'avoir apporté sa pierre au monument qu'on doit élever à la mémoire de François Regnault, de Goupil et de leurs moins illustres confrères. Quatre illustrations — documents bibliographiques précieux — accompagnent le texte et le complètent. On consultera avec fruit les appendices.

Ch. B.

Faguet (Émile). **Les amies de Rousseau.** Paris, Sté fr. d'imp. et de libr. [1912]. In-8° de 425 p.

M. F. étudie MM^{es} de Warens, de Larnage, d'Épinay, d'Houdetot, de Verdelin, de Luxembourg, de Créqui, de Boufflers, de la Tour, et quelques autres, note les caractères divers de ces liaisons, l'influence qu'elles ont eue sur la formation de son caractère. C'est d'elles, dit-il par exemple, qu'il avait appris que toute personne qui s'intéressait à lui était tenue de le défrayer; je crois que Rousseau était prédisposé à le penser, vu qu'il avait en lui le germe de la servilité comme celui de la fierté; Saint-Marc Girardin disait spirituellement à propos de lui qu'un homme de cœur peut devenir l'esclave de celle qu'il aime, mais non son domestique; Jean Jacques était orgueil-

leux faute de dignité. On remarquera en revanche la hardiesse pénétrante avec laquelle M. F. discute son témoignage sur la complexion de Mme de Warens, la manière dont il explique pourquoi il fut aimé des femmes, et surtout depuis la Nouvelle Héloïse. Les lecteurs les plus superficiels seront cette fois obligés de reconnaître à la précision du détail qu'il serre les faits comme un érudit et que les personnes même obscures l'attachent, à l'occasion, autant que les idées; on verra d'ailleurs par la préface que les découvertes des fureteurs ne lui échappent pas et qu'il sait les provoquer. Les gens qui savent le mieux leur XVIIIe siècle trouveront à ses citations l'attrait de la nouveauté.

Rousseau, il est vrai, ne sort pas grandi de son enquête; sans doute, à certains égards, on l'y voit meilleur que ses contemporains; sa gourmandise, comme le dit M. F., n'est pas la goinfrerie de Diderot; il est moins intrigant que Voltaire (que M. F. a le tort d'appeler un *scélérat*); mais J. J. n'a rien gagné à vivre avec ces femmes plus généralement encore dissolues que spirituelles; quelques-unes ont eu pour lui une affection sincère, point sensuelle ni calculatrice, car ces grandes dames soignaient les auteurs plus qu'elles ne les courtisaient et, dans ce cas, M. F. le fait valoir avec une charmante délicatesse; mais au total c'était un vilain monde, si vilain que quand M. F. y rencontre une femme qui n'a eu qu'un amant, il est tout près de la tenir pour honnête, oubliant la noble et victorieuse défense qu'il a prise ailleurs de la vraie morale contre la morale des concessions à la pluralité.

Pourquoi ne nous peindrait-il pas dans leur intimité ceux de nos grands écrivains qui ont eu un foyer respectable, dont les faiblesses ne furent que des folies de jeunesse ou, si l'on veut, des manteaux de cour qu'ils laissaient à la porte de leur maison? Il n'y a pas pour lui de sujets rebattus; ce livre en est une nouvelle preuve. Sa critique demeurerait, on peut en être sûr, libre et perspicace, et cette fois viendrait en aide à sa philosophie politique.

Charles DEJOB.

André GODARD, **Le procès du neuf thermidor**. Paris, Bloud, 1912, XXXII et 326 pages in-16.

Jamais encore depuis Louis Blanc et Ernest Hamel, Robespierre et son groupe n'ont été jugés avec plus d'intelligente sympathie que par l'auteur de ce livre qui est un démocrate chrétien. M. Godard a été séduit par ce qui fut l'essentiel dans la vie de Robespierre, l'apostolat moral et social, la poursuite du bien public. Il a été non moins vivement frappé par la laideur de ses adversaires, le crime de ses vainqueurs. Et il s'est dit que le mot de Cambacérès à Napoléon : « Sire, c'est un procès jugé mais non plaidé » était profondément vrai. Il nous donne aujourd'hui ses premières conclusions qui seront suivies

d'autres : Robespierre n'a pas été l'auteur de la continuation de la Terreur, la loi de prairial n'a fonctionné qu'aux mains de ses ennemis, c'est pour avoir voulu arrêter les boucheries qu'il a été renversé ; loin d'être un fauteur d'anarchie, il voulait organiser la république pour la faire durer, etc. Sur tous ces points, je suis d'accord avec M. Godard, j'ajoute qu'il a écrit des pages d'une haute inspiration comme celles où il montre que les violences de l'époque révolutionnaire ne doivent pas en bonne justice retomber sur des individus isolés, mais sur les groupes et les ambiances.

Mais M. Godard, écrivain nerveux et élégant, penseur probe, n'est pas un historien de profession. Son livre n'est qu'une réunion d'articles détachés où les répétitions abondent. Il ne soucie pas de la chronologie et nulle part il ne nous donne un tableau d'ensemble de la politique robespierriste. Ses références sont incomplètes, son information parfois vieillie, d'où des jugements contestables.

Je crains que M. Godard se laisse emporter à son insu par ses partis pris confessionnels quand il croit à l'influence prépondérante que la franc-maçonnerie aurait exercée sur les hommes et sur les choses de la Révolution. S'il est certain que Robespierre se fit beaucoup d'ennemis en s'opposant à la déchristianisation violente, si ce fut une des raisons de sa chute, c'est une supposition toute gratuite d'imaginer que la franc-maçonnerie a comploté sa perte. Lui-même était probablement franc-maçon, mais M. Godard distingue les bons et les mauvais francs-maçons ! J'ai montré ailleurs [1] que la politique religieuse de Robespierre n'eut rien de réactionnaire. Le *philosophe* chez lui condamnait toutes les religions positives, le *législateur* consentait à les laisser vivre provisoirement par opportunité et par nécessité sociale.

M. Godard croit encore à l'ascendance britannique de Robespierre (p. 189). Il attribue à Hébert un jugement que Robespierre a porté sur Léonard Bourdon (p. 95), il admet la légende d'un Robespierre qui excite la risée du barreau et se fait siffler à la Constituante pour ses méchants discours (p. 192), il s'imagine faussement qu'il ne prit aucune part à l'insurrection du 10 août dont il fut l'inspirateur et le guide (p. 189), il situe en juin 1793 le célèbre discours de Danton sur l'*audace* qui est du 2 septembre 1792, il se trompe quand il doute du suicide de Le Bas et de celui de Robespierre [2], etc.

J'ai peine à admettre que Saint-Just et Payan aient été les mauvais génies de Robespierre (p. 71), que Saint-Just notamment l'ait poussé au terrorisme (p. 136). Enfin M. Godard n'a pas vu les véritables

1. *Robespierre et la déchristianisation* dans les *Annales révolutionnaires*, t. II (1909), pp. 321-513 ; *Robespierre et le Culte de l'Être suprême*, *ibid.*, t. III (1910), pp. 209-238.

2. Voir à ce sujet l'étude de M. Aulard, Robespierre et le gendarme Méda, dans *Études et leçons sur la Révolution française*, 1re série.

raisons de la brouille entre Robespierre et Danton. Les dessous financiers de la Terreur lui échappent.

Quoi qu'il en soit, en dépit de ses lacunes, de ses erreurs, de ses exagérations, ce livre, je le répète, est un ouvrage consciencieux et sincère qui mérite de retenir l'attention. Souhaitons qu'il ait bientôt une suite.

Albert MATHIEZ.

Germany in the Nineteenth Century. Five Lectures by J. H. ROSE, C. H. HERFORD, E. C. K. GONNER and M. E. SADLER. Manchester, University Press, 1912. In-8°, pp. 21 et 142. Sh. 2,60.

Il ne manque pas en Angleterre et en Allemagne de bonnes volontés désireuses d'atténuer les malentendus qui s'élèvent entre les deux pays. La publication du présent volume est dûe à une de ces louables intentions et le nom de lord Haldane qui en a écrit la préface, symbolise heureusement ce désir de conciliation. Les auteurs des cinq conférences dont le livre se compose se sont donc donné pour tâche d'éclairer impartialement le grand public, après leurs auditeurs universitaires, sur le développement de l'Allemagne au dernier siècle. M. Rose a présenté un aperçu fidèle et naturellement très bienveillant de l'histoire politique et de la formation de l'Empire, et appelé résolument l'œuvre de Bismarck « un gain pour l'Angleterre ». L'évolution intellectuelle et littéraire a été traitée avec plus d'ampleur (deux conférences ont été consacrées au sujet) et plus d'originalité par M. Herford. Cette esquisse dans sa brièveté est intéressante et la meilleure de toutes celles du recueil. Au lieu de se borner à une sèche revue en suivant l'ordre chronologique, l'auteur a voulu dégager les principes nouveaux qui lui ont paru avoir commandé au XIX[e] siècle le développement de l'Allemagne en orientant ses poètes, ses historiens, ses savants, ses philosophes dans des voies nouvelles : l'amour de la science, le respect du fait, le sens du primitif et la compréhension des origines, la notion d'évolution, le culte de l'idée, telles ont été à ses yeux les sources génératrices des conquêtes de l'Allemagne moderne. L'histoire de son développement économique ne devait pas manquer dans ce livre ; c'est la question brûlante entre les deux pays. M. Gonner l'a traitée sans parti-pris, en suivant surtout Sombart, et il a bien caractérisé le passage d'une Allemagne agricole à l'Allemagne industrielle de nos jours. Enfin la dernière conférence, celle de M. Sadler, a été réservée à l'histoire de l'éducation ; il a fait surtout un parallèle du développement pédagogique de l'Allemagne et de l'Angleterre, avec de grandes louanges à l'adresse de la politique scolaire de la Prusse et des regrets voilés pour la timidité que son propre pays a mise à emprunter les bienfaits d'institutions modèles. Ces courts aperçus auront le mérite de familiariser les lecteurs anglais avec les titres de supériorité de leurs concurrents. Le but poursuivi

par les auteurs et le cadre étroit d'une œuvre de vulgarisation leur interdisaient les critiques ; ils auraient pu néanmoins, sans que l'éloge perdît de sa valeur, indiquer quelques réserves [1].

L. R.

H. Houssaye, **Iéna et la campagne de 1806.** Introduction par L. Madelin. Paris, Perrin, 1912, in-8°, LXIII et 274 p., cartes, 7 fr. 50.

I. L'historien de *1814* et *1815* a voulu, avant de mourir, se donner la consolation de raconter une des campagnes glorieuses de l'épopée impériale. M. Madelin nous apprend comment Houssaye fut amené à choisir celle de 1806 qu'il considérait comme la page la plus étonnante de nos annales militaires. Ce n'était pas un terrain vierge : de nombreux écrivains français et allemands l'avaient déjà défriché ; et après les savants travaux de Von Höpfner, Lettow-Vorbeck, Von der Goltz, Foucart et Bonnal, Houssaye ne pouvait songer qu'à compléter, condenser ses prédécesseurs, et il se résigna à ne faire qu'une œuvre de vulgarisation destinée au grand public.

Il a écarté de son récit à peu près tout ce qui n'appartient pas à l'histoire militaire. Mais, s'il a consacré son premier chapitre aux préliminaires de la guerre franco-prussienne, il a trop brièvement mentionné les causes de la rupture, et a passé complètement sous silence la tentative de rapprochement entre la France et l'Angleterre. C'est la perspective d'une paix possible avec Londres qui amena Napoléon à vouloir reprendre le Hanovre aux Prussiens. Frédéric Guillaume III n'avait accepté l'électorat qu'avec la plus mauvaise grâce et presque par contrainte, mais il lui en coûtait maintenant de s'en dessaisir. Houssaye aurait donc dû renoncer à exposer les causes de la guerre, ou s'efforcer de les indiquer toutes en quelques pages.

Après nous avoir amenés à la veille des hostilités, Houssaye esquisse le tableau de l'État major prussien, et insiste justement sur la confusion qui régnait à Erfurt et à Weimar, et sur les discordes intestines qui frappaient de stérilité toutes les combinaisons des généraux ennemis. On regrettera qu'il n'ait pas connu directement la relation de Gentz : elle lui aurait fourni des détails précieux sur ces instants où le sort de la Prusse se préparait.

Houssaye est plutôt indulgent pour Brunswick, et, tout en blâmant son indécision, il semble l'approuver d'avoir résolu un mouvement en avant au lieu de chercher une position d'attente jusqu'à l'arrivée des Russes. Pourtant, le jugement de Napoléon est tout opposé : « Le duc de Brunswick est un sot général à mes yeux ; il croyait que je serais sur la défensive, et il prit l'offensive. »

---

1. Deux légers lapsus : p. XVII, Heine est mort en 1856, non en *1851* ; écrire p. 21, 1895, non *1795*.

Les combats de Schleitz et de Saalfeld, la bataille d'Iéna sont présentés avec toute la concision élégante, la clarté et l'entrain qui firent le succès de l'auteur. Il laisse entendre que le 14 octobre, à 10 heures du matin, si le prince de Hohenlohe, au lieu d'attendre Rüchel, avait marché avec décision sur Vierzehnheiligen, il aurait eu une chance de rendre la victoire douteuse. La faute commise par le général prussien est manifeste ; mais qu'aurait-il pu contre les sages dispositions de Napoléon? « Si Lannes avait été battu, explique l'Empereur, la garde aurait tenu assez pour donner à Soult et à Augereau le temps de déboucher », et ainsi eut été réalisée de toute façon la manœuvre conçue.

L'exposition de la bataille d'Auerstädt est moins soignée. Houssaye s'est contenté trop souvent de consulter les travaux antérieurs, sans remonter aux sources mêmes. De là quelques inexactitudes : par exemple, il attribue la conduite coupable de Bernadotte à la haine et à la jalousie qu'il nourrissait contre Davout ; c'est bien conforme au caractère du prince de Ponte Corvo, mais Napoléon lui attribue un grief particulier dans l'occasion : « Bernadotte voulait avoir la tête de colonne sur Davout. » De plus, l'Empereur, à Sainte-Hélène, ne s'est pas contenté de dire qu'il songea un instant à envoyer Bernadotte devant un conseil de guerre, et il fallait citer ces mots vraiment curieux : « J'aurais dû faire fusiller Bernadotte ; je me repens de ne pas l'avoir fait, mais il est venu pleurer chez Berthier. »

L'auteur commet, en outre, quelques confusions gênantes : il place (p. 127) le village de Hassenhausen à 15 kilomètres de Dornburg; c'est de Naumburg évidemment. — Dans la longue note (p. 127-129) où il discute la question de savoir si, comme Thiers l'affirme, Davout connaissait la présence de l'armée du roi et de Brunswick devant lui, il y a des erreurs plus graves. Davout était le 13 à Naumburg, comment aurait-il écrit à Berthier qu' « une reconnaissance faite à 10 heures du matin prouverait que l'ennemi occupe toujours *Iéna* et qu'il rallie ses forces à Eckartsberga » ? Berthier seul aurait pu renseigner le chef du 3e corps sur ce qui se passait à Iéna. — Plus loin, dans la même note, Houssaye dit que Bernadotte, en agissant comme il l'a fait, aurait commis un crime, s'il avait été averti de l'approche *vers Dornburg* de la principale armée prussienne. C'est encore vers Naumburg qu'il faut lire.

Là s'arrête Houssaye, la mort ne lui a pas laissé le temps de raconter la poursuite, de terminer ce qu'il appelait une bataille de trente-neuf jours. Répétons-le, il voulait écrire un ouvrage de vulgarisation, et il s'est borné à résumer les auteurs militaires; il n'a, en somme, rien apporté de nouveau. Si ce récit n'est pas indigne de son noble talent et de son ardent patriotisme, il n'en restera pas moins toujours l'auteur de *1814* et de *1815*, et l'œuvre nouvelle n'ajoutera pas grand chose à sa réputation.

II. Sur le désir de la famille et des amis du maître, M. Madelin s'est chargé de pousser l'histoire de la campagne de Prusse jusqu'aux capitulations de Blücher et de Kleist que Houssaye avait marquées comme les bornes de son livre C'est une tâche ardue que de reprendre la plume tiède encore d'un mort si regretté et si éminent. Comme pour mieux montrer la difficulté, M. M. s'est appliqué à évoquer dans son introduction la vie et l'œuvre de Houssaye. Dans sa chaude amitié, dans sa vive reconnaissance, il a peint un beau portrait de l'écrivain, de l'homme, du patriote.

Après les éloges mérités qu'il prodigue à son maître, il s'étonnerait justement que l'on tente une comparaison entre eux, et si l'on ne peut s'empêcher de regretter légèrement la forme claire, précise, concise des premiers chapitres, on rendra néanmoins justice aux qualités du continuateur. Le récit que fait M. M. de la poursuite, de la râfle de l'armée vaincue, selon une expression qu'il affectionne, est vif à souhait.

Il ne conçoit peut-être pas toute l'importance stratégique de certains mouvements, et il ne parle qu'incidemment du passage de l'Elbe par les corps français. Napoléon tenait cette opération pour capitale : « Si Davout ne s'était pas emparé du pont de Wittenberg, les suites d'Iéna n'auraient pas été aussi grandes. »

Il s'étend sur l'occupation de Berlin et sur les sentiments de la population prussienne ; ne s'est-il pas ainsi écarté du cadre tracé par Houssaye?

Dans l'histoire même de la fuite éperdue on relève quelque flottement. Il écrit (p. 217) que Blücher se dirige vers le nord-ouest, ignorant la catastrophe de Prenzlow et comptant sans doute gagner Stettin. C'est vers le nord-est que marche Blücher ; un simple coup d'œil sur la carte le prouve.

Enfin, il y a dans l'orthographe des noms, des fautes, des variations qui trahissent beaucoup de négligence dans la revision des épreuves [1].

A. Biovès.

---

1. Lire au lieu de *Czar*, *Scharnhost*, *Warnhagen*, *Genty*, *Ruchel*, *Blucher*, *Treilhard*, *Couroux*, *Burke*, *Mollendorf*, *Huffeland*, *Schulembourg*, *Hœnckel*, *Meurner*, *Villiers*, *Köller*, *des Taillis*, Tsar, Scharnhorst, Varnhagen, Gentz, Rüchel, Blücher, Treillard, Conroux, Bourke, Möllendorf, Hufeland, Schulenbourg, Henckel, Mörner, Villers, Köhler, Dutaillis. Lire au lieu de *Neufchâtel*, *Cospedaer*, *Ekarsberg*, *Wissensee*, *Holle*, *Wittinberg* et *Wittemberg*, *Tangermunde*, *Travemunde*, Neuchatel, Cospeda, Eckarısberg, Weissensee, Halle, Wittenberg, Tangermünde, Travemünde. — P. 88 il n'y avait pas de *corps* Suchet. — p. 115, ne faut-il pas lire plutôt : *jetzt zu Kapellendorf?* — p. 118, pourquoi dire le *Colimaçon* au lieu de la Schnecke ? — p. 135, il n'y avait pas de division Grange, mais une division d'Orange. — p. 185, pourquoi accoler le nom de Hardenberg, même entre parenthèses, aux *Mémoires d'un homme d'état* dont chacun connait les auteurs ? — p. 204, peut-on dire *assauter* une ville ?

Le roi Joseph Bonaparte. Lettres d'exil inédites, publiées par Hector FLEISCHMANN, d'après les documents originaux appartenant à M. le baron de Meneval. Paris, Charpentier et Fasquelle. 1912. In-8°, 317 p. 3 fr. 50.

L'introduction du livre, très fouillée et faite avec soin, est consacrée à « M. de Meneval et les Napoléon » ; M. Fleischmann retrace la carrière de Joseph (j'aurais voulu qu'il cite ici le mot d'*aménité* qui revient toujours dans les récits des contemporains lorsqu'ils nous parlent du caractère de Joseph) ainsi que celle de Meneval, puis, il publie, en l'accompagnant de sommaires et de notes, la correspondance des deux personnages de 1825 à 1844. Dirons-nous avec lui qu'elle est « pareille aux conques marines où retentit le sanglot des mers captives » et que « résonne ici le fracas lointain de l'Empire, l'éclat de ses fanfares de gloire et comme l'écho même des grandes vagues qui battirent le rocher d'où la légende napoléonienne, les mains pleines de lauriers et de cyprès, s'élança vers l'immortalité des mers humaines » ? En tout cas, ces lettres, d'ailleurs commentées avec diligence et exactitude, nous renseignent sur le napoléonisme de Joseph ; on le voit toujours désireux de servir la cause des idées napoléoniennes, écrire au duc de Reichstadt, suivre d'un œil attentif la marche de l'esprit public en France, rassembler toutes les publications qui traitent de l'Empire et de l'Empereur, protester contre Norvins qui l'appelle le « faible Joseph », collaborer au recueil intitulé *Bourrienne et ses erreurs*, quitter les États-Unis pour s'établir à Londres et, de là, non seulement défendre la mémoire de son frère, et répandre la légende d'un Napoléon pacifique et libéral [1], mais s'occuper de ses neveux, du comte Léon (dont le beau-père de Meneval avait la tutelle [2]) et de Louis-Napoléon dont il blâma les tentatives téméraires, régler des différends de famille (notamment avec Caroline), etc. [3].

A. CHUQUET.

Lieutenant-colonel Basil JACKSON. **Waterloo et Sainte-Hélène,** notes et souvenirs d'un officier d'état-major, édités par R.-C. Seaton. Traduit de l'anglais par Em. BROUWET. Paris, Plon, 1912. In-8°, XXI et 280 p. 3 fr. 50.

Ce livre méritait d'être traduit, et le traducteur nous semble s'être fort bien acquitté de sa tâche; son Introduction est faite avec savoir, avec goût, et il apprécie justement Jackson, l'auteur de ces Mémoires

1. « Vous savez, écrit-il à Meneval (p. 209), combien le culte de Napoléon doit être fervent dans la postérité »; cette lettre est une des plus remarquables du volume.

2. Voir la lettre (p. 251) où il rompt tous rapports avec Léon.

3. P. 42, l'éditeur est bien sévère envers Taine (« ces journaux anglais écrivaient l'histoire à peu près à la manière de feu M. Hippolyte Taine »); p. 113, lire sans doute Mounier et non *Monnier*; p. 126 et 133, Maingarnaud et non *Maingernaud*; p. 137, ce Chambure doit être le Chambure du siège de Danzig ; p. 171, Pozzo di Borgo est né à Alata et non à *Alatre*.

republiés en 1903 par M. Seaton. Ce Jackson ajoute à ce que nous connaissons de Waterloo nombre de détails curieux ; il a porté, le 15 juin au soir, l'ordre de concentration ; il a vu, le 16, la fin du combat ; il a, le 17, à Genappe, mis un peu d'ordre dans la retraite ; il a, le 18, accompagné Wellington ; il a, le 19, porté de nouveau un ordre, celui de marcher en avant. Entre temps il s'est rendu deux fois à Bruxelles et il dépeint les scènes de panique que provoqua la fausse nouvelle du triomphe des Français. Il a fait un assez long séjour à Paris et il assista, sur la place du Carrousel, à l'enlèvement des chevaux de Saint-Marc. Le passage le plus notable peut-être, dans cette première partie de son récit, c'est le passage sur Wellington, suivant de sa lorgnette les mouvements de l'ennemi, allant partout, et partout rétablissant le combat, plein de confiance dans l'issue de la lutte et montrant une grande assurance, mais avouant plus tard qu'il crut, par quatre fois, la bataille perdue. A côté de Wellington se dessinent quelques vaillants hommes, Barnes, Ellis, Lloyd, Picton, Torrens, Uxbridge. Les Anglais ont, sans doute, toujours le beau rôle ; mais Jackson n'a pas une grande sympathie pour les Prussiens qu'il nous représente comme des pillards et des voleurs. De Waterloo il nous mène à Saint-Hélène où il suivit Lowe. Il parlait couramment le français et il fut admis dans l'intimité des Bertrand, des Montholon et même de Gourgaud ; mais Napoléon (dont il a dessiné un remarquable portrait qui figure en tête de ce volume) ne le reçut qu'une fois. Tout ce qu'il dit de l'Empereur et de ses compagnons mérite d'être lu. C'est ainsi qu'il juge Gourgaud « vaniteux et un peu fou » ; selon Jackson, le général, après s'être tourné contre Napoléon, comprit qu'il ne serait quelqu'un que s'il était avec éclat l'homme de l'Empereur et il revint alors sur ses dires (p. 191 et 196-197). Plus tard, en France, Jackson a vécu chez Montholon, et ce dernier lui expliqua la politique de Longwood, l'assura que même un ange descendu du ciel n'aurait pu plaire comme gouverneur à Napoléon et à sa suite (p. 199). Jackson fait naturellement un grand éloge de Hudson Lowe qu'il tient pour un homme « sortant de l'ordinaire » (p. 249) et qui lui semble avoir été la victime des gens de Longwood (p. 214). On remarquera dans l'appendice l'adresse de félicitations et de remerciements votée par la municipalité de Marseille à Hudson Lowe quand les troupes anglaises s'éloignèrent de la ville en 1815 et le rapport de Jackson au gouverneur lorsque Gourgaud quitta Sainte-Hélène [1].

A. Chuquet.

Notre pays à travers les âges, Histoires de Flandre et d'Artois, recueillies par MM. A. de Saint-Léger et F. Lennel, préface de M. Peltier. Lille, Robbe, 1912. In-8°, 260 p. (avec gravures).

MM. de Saint-Léger et Lennel ont fait là un excellent recueil d'his-

1. P. 129 et 130, lire Marchant et non *Marchand*.

toire locale et les écoliers de Flandre et d'Artois qui le liront, suivront ainsi les destins de leur pays natal à travers les âges. Les morceaux, courts, bien choisis, rangés selon l'ordre chronologique [1], offrent une lecture facile et intéressante. Tous les aspects de la contrée se présentent à nous. M. Demangeon inaugure le volume par un tableau géographique et le termine par un tableau économique. Chaque époque a sa part, et son caractère essentiel se dégage. Nombre d'auteurs, les plus divers et les plus connus, ont été mis à contribution : Giry (l'abbaye de Saint-Bertin, la Gilde de Saint-Omer), Vanderkindere (la loi de Prisches), Henri Malo (le comté de Boulogne, Jean-Bart), Luchaire (la bataille de Bouvines), Guy (Arras au XIII^e siècle), Richard (La comtesse Mahaut), Pirenne (la bataille de Cassel, les iconoclastes), Lennel (Calais et Edouard III, Calais et le duc de Guise), Saint-Léger (le vœu du faisan, les Hurlus), duc d'Aumale (Lens, les Dunes), Sagnac (les classes sociales, les cahiers de 1789), L. Legrand (Senac de Meilhan), J.-A. Paris (Robespierre), Chuquet (Wattignies), Lecesne (Arras sous la Terreur), Faidherbe (Bapaume), etc., etc. Nous félicitons les éditeurs de ces Morceaux choisis et nous souhaitons qu'il y ait partout en France de pareils tableaux de la petite patrie et de semblables recueils où enfants et hommes mûrs trouveront une suite de récits et de réflexions sur l'esprit de leur région, sur ses institutions, sur le rôle qu'elle a joué dans les grands événements de l'histoire générale [2].

A. CHUQUET.

A. SCRIBAN, **Ortografia romineasca.** Jassy, I. V. Ionescu, 1912 ; in-16 de 40 pages.

Dans cet opuscule où il expose comment on peut rendre d'une façon simple et rationnelle les divers sons de la langue roumaine littéraire, M. Scriban cherche à réagir contre les règles orthographiques assez compliquées, et d'ailleurs pleines de contradictions, qui ont été données en 1904 par l'Académie de Bucarest. Je crois qu'il a grandement raison. Tout ce qui pourra faciliter l'accès de cette langue si intéressante en soi, mais parfois un peu déconcertante, sera le bienvenu. Ainsi, par exemple, pourquoi écrire tantôt *î* tantôt *â* (*Romîn* ou *Român*) un son qui est identique dans tous les cas? L'adoption uniforme du signe *î* est tout indiquée, et finira bien par s'imposer tôt ou tard. D'autre part l'Académie n'a-t-elle pas commis un véritable abus de pouvoir et même une sorte de falsification en recommandant d'or-

1. Il ne faudrait pas abuser des points de suspension, ni même en user, et mieux vaut donner à la jeunesse scolaire l'impression d'un récit continu et suivi.

2. Lire p. 272, d'Aoust et non *d'Avoust*. Dire p. 269, que Christine ne vint pas « jouir des horreurs commandées par son frère » (François II) ni « envoyer de sa main quelques boulets rouges » ; ajouter que son mari était duc de Saxe-*Teschen* ; une note était indispensable en ce passage ou bien il fallait, pour parer à l'erreur, le supprimer.

thographier *dormiam* une forme d'imparfait qui se prononce en réalité *dormeam?* Ou encore d'écrire *vioiu* un adjectif qui se fait entendre *vioï?* Sur tous ces points et sur bien d'autres, M. S. est absolument dans le vrai : je le reconnais d'autant plus volontiers que les principes ici préconisés sont en gros ceux que j'ai suivis moi-même, il y a quelques années, lorsque j'ai eu à faire intervenir le roumain dans mes *Éléments de linguistique romane*. Il y a pourtant un cas d'une importance assez grande, à propos duquel l'auteur se montre plus radical qu'on ne l'avait été jusqu'ici, et que je n'avais osé l'être moi-même : c'est le cas des substantifs masculins en *u* pourvus de l'article. Puisque une ancienne forme *omulu* a perdu successivement à la finale d'abord *u*, ensuite *l*, pourquoi par une sorte de demi-mesure l'écrire *omul*, et non pas *omu* qui s'opposerait suffisamment au substantif *om* sans article? Et cette règle, M. S. a commencé par l'appliquer dans son opuscule (sauf quelques exceptions, comme *poporul* au bas de la p. 14, qui doivent être des coquilles typographiques) : il a pour lui la logique, et sa façon de voir finira sans doute par l'emporter, mais non sans quelques résistances sans doute, car on lui objectera peut-être bien qu'après une telle réforme, si *omu* s'oppose encore suffisamment à *om*, en revanche les mots du type *socru* n'auront plus rien qui distingue même à l'œil la forme articulée de l'autre. Je ne vois pas trop pourquoi, se posant résolument en réformiste, l'auteur a conservé dans son texte la graphie traditionnelle de *pentru*, puisque cette préposition, comme il le dit lui-même à la p. 27, se prononce soit *pįntru* en Moldavie, soit *pintru* dans une partie de la Valachie. Il est vrai que ceci nous amènerait à une question plus générale encore et plus grave que les autres, la plus grave de toutes à vrai dire, et qui explique dans une certaine mesure les hésitations orthographiques. Cette question mettrait en jeu l'unité même de la langue roumaine littéraire, parce qu'il y a en réalité pour la prononciation deux usages encore parfois assez distincts, celui de la Valachie et celui de la Moldavie. Lequel doit faire autorité? celui de Bucarest évidemment, et M. Scriban, précisément parce qu'il réside à Jassy, n'a pas trop soulevé la question : il m'appartient encore moins d'y intervenir. Quoi qu'il en soit, il est à souhaiter que cette petite brochure, suggestive et nette, se répande largement dans son pays d'origine, et qu'elle y attire l'attention sur des réformes qui sont devenues utiles — je dirais presque nécessaires.

E. Bourciez.

Chambole (A.), **Retours sur la vie.** Paris, Plon-Nourrit, 1912, in-8° de iv-544 p.

M. C. avait surtout écrit ces Mémoires posthumes pour lui-même et pour sa famille, mais il a joué un certain rôle dans les affaires, il a signé la protestation des journalistes en 1830, collaboré au *National*,

dirigé le *Courrier Français, le Siècle, l'Ordre ;* il a longtemps siégé à la Chambre ; il comptait sous Louis-Philippe parmi les chefs de l'opposition constitutionnelle et Louis Napoléon lui a fait l'honneur de l'arrêter, puis de l'exiler, lors du Coup d'Etat. Il a donc su et vu bien des choses. On le consultera utilement sur l'organisation du *National*, sur le caractère de Carrel (p. 67-8, 91-5), sur les suites du triomphe de la Coalition en 1839 (p. 156-162), la jeunesse d'Auguste Blanqui (p. 169-170), sur les variations de Lamartine, sur Balzac (p. 188-190), Villemain (p. 206-7), Cousin (p. 207 sqq.), sur l'obstination de Louis-Philippe à refuser toute concession (p. 218-228). Chambolle écrit sans éclat, mais avec une simplicité peu fréquente chez les journalistes. Surtout, il règne dans tout le volume un air de probité, de gravité qui concorde avec l'estime témoignée à l'auteur par ses adversaires mêmes. Suivent un certain nombre de lettres émanées des principaux personnages du temps, de Thiers en particulier dont C. fut l'ami fidèle. L'éditeur, qui est son fils, a malheureusement négligé de donner un index qui eût été indispensable ; il eût pu consulter à la Bibliothèque nationale un exemplaire du *Courrier Français* où les articles sont suivis de la mention manuscrite du nom des auteurs, et, à la Bibliothèque V. Cousin, des lettres touchantes de son père au fondateur de l'éclectisme.

Charles DEJOB.

— *Die Behandlung der Geschichte der Philosophie bei Fries und bei Hegel* (Gœttingue, Vandenhoeck et Ruprecht, 1911, 27 p. 1 M.). Extrait des *Abhandlungen der Fries'schen Schule* N. F. IV, 1) est un discours prononcé à Gœttingue le 7 juin 1911 par M. Otto APELT, qui y poursuit l'œuvre de réhabilitation ou de résurrection de Fries méconnu et y tâche spécialement de remettre en plein jour la valeur de *Tradition, Mystizismus und gesunde Logik oder über die Geschichte der Philosophie*, livre qui va être réédité et dans lequel Fries développa, dès 1810, mais avec beaucoup plus de modestie, de mesure et de prudence la pensée (v. p. 15) que Hégel lancera dans le monde avec grand fracas 23 ans plus tard par son Cours sur l'histoire de la philosophie. L'auteur termine par un très curieux parallèle entre les tempéraments et les méthodes contraires des deux philosophes et y puise cette réflexion générale fort juste que toute l'histoire de la philosophie semble se réduire à une lutte entre deux tendances contraires : celle qui, oublieuse des limites de l'esprit humain, les franchit dans une folle présomption, et celle qui, les reconnaissant humblement et s'y arrêtant prudemment, ne demande que le possible ; inutile de dire que c'est la première de ces tendances qui jouit toujours des faveurs publiques et qui semble, à première vue, l'emporter sur l'autre, surtout aux yeux d'une jeunesse étourdie et trop sûre d'elle. Or, dans notre cas, c'est Hégel qui la représente, tandis que Fries est le positiviste raisonnable. — TH. SCH.

— L'*Encyclopaedie der philosophischen Wissenschaften* publiée par M. Arnold RUGE sous les auspices de M. Windelband, a comme t. I une *Logik* (Mohr, 1912. VIII-275 p., 7 M.) qui se compose des travaux suivants : P. 1, WINDELBAND : *Die Prinzipien der Logik* ; p. 61, Josiah ROYCE (Cambridge) : *Prinzipien der Logik* (tra-

duit par Edm. Schweilzer); p. 137, L. Couturat : *Die Prinzipien der Logik* (trad. par Violet Plinke); p. 202, Bened. Croce : *Die Aufgabe der Logik* (trad. Ach. Malavasi); p. 219, Fed. Enriques (Bologne) : *Die Probleme der Logik* (trad. Karl Büchler); p. 243, Nik. Losskij (Pétersbourg) : *Die Umgestaltung des Bewusstseinsbegriffs in der modernen Erkenntnistheorie und ihre Bedeutung für die Logik* (trad. par l'auteur). La Logique s'y trouve ainsi envisagée sous toutes ses faces, par M. Windelband de son côté formel (Phénoménologie du savoir, méthodologie, théorie de la connaissance), par M. Royce comme *Ordnungswissenschaft* (les types d'ordre et leur genèse logique), par M. Couturat, on le devine, au point de vue linguistique et grammatical, par M. Enriques dans ses rapports avec la pensée et la réalité, etc. Cela donne un ensemble imposant, varié dans ses parties où chaque collaborateur a pu choisir sa spécialité, doubler sa compétence et compléter son voisin, et pourtant très cohérent dans son unité. C'est une œuvre aussi belle dans sa conception que dans sa réalisation. — Th. Sch.

— M. P. Saintyves continue ses études de psychologie religieuse dans *La simulation du merveilleux* (Flammarion, 1912, xiii-387 p., 3 fr. 50. Préface du Dr Pierre Janet), « sujet où l'on contemple sans cesse une humanité laide ou misérable » et qui « n'est point fait pour réjouir ». Qu'on en juge par l'indication des matières : Mobiles et fréquence des maladies simulées. Exploitation de la pitié et du merveilleux. Névrosés et hystériques. Mythomanie spirite et occultiste. Pseudo-médiums et faux démoniaques. Impostures mystiques. Maladies de la personnalité. Simulation des guérisons miraculeuses et leur diagnostic rétrospectif. Rôle de la fraude dans la formation des croyances, etc. Cela suffit pour juger du monde où M. S. veut bien nous introduire, et qui n'est pas aussi différent de l'autre qu'on voudrait bien se l'imaginer; nous le côtoyons à chaque instant et que de fois, hélas, nous en faisons partie sans nous en douter! Parmi les cas étranges que M. S. fait défiler sous nos yeux surpris, un des plus surprenants, et d'ailleurs le plus détaillé, est celui du Belge P. de Rudder, dont « c'est bien la jambe gauche qui a été fracturée, mais la jambe droite qui a été guérie miraculeusement » (p. 349). M. S. rappelle aussi, fort à propos, qu' « il est de bon ton aujourd'hui de traiter avec dédain, sinon avec pitié, ceux qui pensent qu'il y a lieu de reprendre l'étude du rôle de la supercherie et du mensonge dans la formation des croyances » (p. 373) et que « depuis que les convenances se sont mêlées de surveiller la pensée philosophique et scientifique, on a inventé ou restauré nombre de miracles », bref qu' « il faut être très hardi aujourd'hui pour rire de ce qui est ridicule » (p. 376). — Th. Sch.

— Otto Liebmann, mort le 14 janvier dernier, avait autorisé une réédition de son étude critique de jeunesse *Kant und die Epigonen* parue en 1865, et qui maintenant a revu le jour par les soins de M. Bruno Bauch (Berlin, Reuther et Reichard, 1912, xiii-240 p. 4 M.), enrichie d'un Avant-propos et d'un Appendice nécrologique. Les Epigones dont il s'agit ici sont les idéalistes Fichte, Schelling et Hegel, le réaliste Herbart, « l'empirique » Fries et le « transcendant » Schopenhauer. L'auteur avait 25 ans et était « privat-dozent » à Tubingue, quand il écrivit ce livre, qui fut assez remarqué dans le monde philosophique par la hardiesse juvénile de ses critiques; celle qu'il adressait à Kant portait sur la « chose en soi ». Schopenhauer, qui était alors dans toute sa gloire, y est aussi assez malmené. — Th. Sch.

— La 4e (et en même temps 5e) édition des *Hauptprobleme der Religionsphilosophie der Gegenwart* (Berlin, Reuther et Reichard, 1912, 182 p. 3 M.) de

M. Eucken est augmentée d'un appendice sur la philosophie et la psychologie religieuses, sur l'importance et la fécondité de cette dernière, mais aussi sur ses bornes et notamment sur son impuissance à fonder la conviction religieuse ; ce n'est que si elle se contente de la deuxième place qu'elle pourra être d'un grand secours pour résoudre le problème de la vérité religieuse. C'est une réponse aux prétentions pragmatistes. — Rappelons que la 3e édition n'est que de 1909, qu'il en a paru des traductions anglaise, française, italienne et russe, enfin que d'autres traductions encore vont paraître. — Th. Sch.

— C'est une « Inauguraldissertation » de la faculté de philosophie de Munich que le *Versuch über Alison's Aesthetik, Darstellung und Kritik* (Munich, Heller, 1911, 79 p.) par M. C. Fedeles, de Jassy, qui essaie de dégager et d'apprécier les théories esthétiques renfermées dans les *Essays on the nature and principles of taste* (Edinbourg, 1790) d'Alison et complétées par Francis Jeffrey (*Edinburg Review* de mai 1811). C'est l'esthétique associationniste, opposée à celle d'imitation du classicisme franco-anglais des xviie et xviiie siècles, et prélude de celle du xixe siècle, que M. F. appelle *Einfühlungsästhetik*. Ajoutons que le livre d'Alison fut traduit dès 1792 en allemand, puis en français, atteignit une 6e édition (Edinb. 1825) et influença fort Reid, Dugald Stewart et sir W. Hamilton. Alison (1757-1839) était le fils du bourgmestre d'Edimbourg, fut pasteur épiscopal et père de l'auteur de l'Histoire de l'Europe depuis la Révolution française. — Th. Sch.

— M. Nicolas Terzaghi (Milan) a inséré au premier no du *Didaskaleion* (Turin, Librairie internationale, 1912) consacré à l'étude philologique de l'ancienne littérature chrétienne, un petit article (p. 11-29) préparatoire à une nouvelle édition des œuvres de Synésius de Cyrène, qui mourut évêque de Ptolémaïs (le Tolometa actuel) vers 431 et chercha à concilier le platonisme et le christianisme. — Th. Sch.

— La librairie positiviste de la place de la Sorbonne a édité des *Pages choisies d'Auguste Comte* (1912 ; 387 p.) avec une Notice sur la vie et la doctrine de Comte et des Commentaires reliant les divers morceaux, qui forment quatre groupes : Philosophie des sciences (leur classification, objet, méthode, position encyclopédique et valeur éducative). Sociologie dogmatique (méthode, position encyclopédique, décadence des anciens systèmes politiques, crise sociale, nouvelle politique, statique sociale ou théorie de l'ordre et dynamique sociale ou théorie du progrès) et historique (les 3 états). — Morale et éducation. — Positivisme religieux (mission de la sociologie, théorie générale de la religion, culte et dogme positivistes, organisation du régime positif). Ce recueil forme donc un ensemble qui présente, en raccourci, un exposé continu du positivisme. — Th. Sch.

— Quoique les travaux récents sur Spinoza « aient contribué à lui restituer sa vraie physionomie », M. Ch. Bellangé a estimé qu' « il reste à nous en faire une plus complète idée d'ensemble et, dans le détail, à dissiper plus d'une obscurité; peut-être même, en ce qui concerne sa conception de l'infini, par exemple, qui continue et dépasse celle de Nicolas de Cuse et de Bruno, et sa théorie des *plurimae ideae* (p. 70) qui précède la théorie des petites perceptions leibnizienne, ne lui a-t-on pas attribué tout ce qui lui appartient ». Son *Spinoza et la philosophie moderne* (Didier, 1912, 400 p.) comprend une théorie de la connaissance et une théorie de la substance (cosmologie); la 1re partant de la psychologie comme science dépendante pour marquer les rapports du système spinoziste avec les autres systèmes, étudier la connaissance au point de vue cosmique, l'activité mentale et l'automatisme, l'idée, la connaissance imaginative, rationnelle et intuitive;

la 2e partant de la physique ancienne et moderne pour suivre l'évolution de l'idée de Dieu et du concept de substance, examiner les modes (nature naturante et nature naturée), le devenir et le déterminisme, l'univers (physique et comme pensée) et aboutir au tableau général de la p. 388, qui n'est pas donné comme définitif, puisque l'on pourrait en imaginer d'autres, « plus probants et qui résumeraient mieux encore le présent ouvrage, en montrant, question par question, le chemin fait par la philosophie jusqu'à Spinoza et depuis lui ». — Th. Sch.

— C'est une contribution médicale à l'étude de la dégénerescence que fournit le Dr Grober (Iéna) dans *Die Behandlung der Rassenschäden* (Teubner, 1912, 1 M.; extrait du t. IX de l'*Archiv für Rassen-und Gesellschaftsbiologie*, p. 49-86). Il expose plusieurs cas, suivis pendant une dizaine d'années, croit à la possibilité d'enrayer, dans une certaine mesure, la fatalité héréditaire et termine par des conseils pratiques de prophylaxie et de thérapeutique. Son titre est un peu équivoque : il semble annoncer une étude sur les tares communes à une race et ne s'occupe que de transmission familiale. Mais le régime qu'il recommande est fort sensé et conforme à la nature; il nous rappelle, entre autres choses, que la mode et l'habitude jouent un rôle néfaste dans notre mode d'alimentation et préconise en tout un retour à la vie simple. Il a déjà traité ce sujet à un point de vue différent dans le même *Archiv* (I, 1904) en étudiant la *Bedeutung der Ahnentafel für die biologische Erblichkeitsforschung*. — Th. Sch.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 12 juillet 1192.* — M. Dieulafoy lit une communication du R. P. de Jerphanion rendant compte de la mission accomplie en Cappadoce pendant l'été et l'automne de 1911. Après avoir visité une première fois les chapelles souterraines en 1907, il a préparé la publication intégrale des peintures qu'il y a photographiées. Il a découvert, en outre, un grand nombre de monuments nouveaux, entre autres une chapelle très ancienne qui peut remonter au VIIIe siècle. Il a surtout trouvé des inscriptions qui permettent de dater du règne de Nicéphore Phocas (Xe s.) les plus importantes d'entre ces peintures et d'établir pour l'ensemble une chronologie plus rigoureuse.

M. Millet indique l'importance scientifique des résultats obtenus par le P. de Jerphanion. Il montre, par l'étude de quelques thèmes iconographiques, comment ces peintures permettent de mieux distinguer dans l'art byzantin deux traditions. L'une, s'inspirant de l'idéal antique, fut suivie de préférence par Constantinople ; l'autre, réaliste, appartient à la Syrie et à la Mésopotamie. En Cappadoce, les peintures les plus anciennes, vers le IXe siècle, dépendent de la tradition orientale. Mais vers la fin du Xe, au moment où la puissance byzantine s'étend jusqu'à l'Euphrate et à l'Arménie, la tradition de Constantinople l'emporte en Cappadoce.

M. Cagnat lit une note de M. René Basset, correspondant de l'Académie, sur une mission accomplie dans la Grande Kabylie par M. Boulifa, répétiteur de berbère à la Faculté des lettres d'Alger. M. Boulifa, qui est lui-même un Berbère, a pu pénétrer dans des endroits peu fréquentés et y a trouvé des inscriptions latines et libyques, notamment la tombe d'un vétéran et celle d'un médecin.

M. Chavannes étudie divers documents historiques que M. Jacques Bacot a rapportés de ses deux missions de 1907 et de 1909 aux confins de la Chine et du Tibet. Une chronique manuscrite des chefs indigènes de Li-Kiang, à l'extrême Ouest du Yun-nan, permet de reconstituer l'histoire de cette ligne de princes locaux depuis le XIIIe siècle p. C. jusqu'à la fin du XVIIIe. Deux inscriptions chinoises, l'une de 1548, l'autre de 1561, qui ont été photographiées par M. Bacot à Che-Kou, au pied occidental de la boucle que le Kin cha Kiang forme au Nord de Li-Kiang, célèbrent les victoires des chefs indigènes de Li-Kiang sur les Tibétains. En analysant ces documents, M. Chavannes montre comment les Chinois s'y sont pris pour mener à bien leur politique d'assimilation à l'égard des populations non-chinoises du Yun-nan.

Léon Dorez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 31 — 3 août — 1912

Robert de Souza, **Du Rythme en français**. Paris, H. Welter, 1912; un vol. in-8, de 103 pages.

Ce petit livre est un opuscule de combat, et qui ne laisse pas d'être assez intéressant malgré le style souvent un peu tendu dans lequel il est écrit. Je ne dis pas que les idées maîtresses en soient toujours faciles à saisir, ni surtout qu'on puisse y acquiescer sans réserve. M. Robert de Souza est à la fois un poète, mais aussi un technicien très averti, très épris de son art, et qui veut créer de la beauté rythmique à l'aide d'une *poétrie* nouvelle — car il rejette comme amphibologique et banal le terme de « poétique », et préfère emprunter celui dont usaient déjà les Rhétoriqueurs du xv[e] siècle. Le fondement de cette poétrie, ou, si l'on préfère, son point de départ, c'est que « le mouvement verbal est d'abord une succession de longues et de brèves ; et les preuves expérimentales sont faites qu'en français comme en latin deux brèves équivalent à peu près à une longue » (p. 11). Comme d'autre part la quantité et l'intensité sont inséparables, il s'ensuit que *l'accent de durée est l'accent fondamental du français*. Je n'aime pas beaucoup cette expression d'*accent de durée*, mais il y a du vrai d'ailleurs dans ces considérations. Seulement ce qui distingue la quantité en français, c'est qu'elle est moins inhérente qu'elle ne l'était en latin à des syllabes fixes, et peut se déplacer suivant le mouvement de la phrase : c'est là précisément ce qui crée le rythme. Mais n'y a-t-il pas dans cette mobilité de l'accent un peu ce qu'avait entrevu déjà, il y a quelque vingt-cinq ans, Pierson, guidé par la seule finesse de son oreille? Quoi qu'il en soit, pour M. de S., il y a

eu dans la poésie française moderne seulement six vrais créateurs de rythme, et qui sont Ronsard, La Fontaine, Racine, André Chénier, Victor Hugo, Verlaine. Quant à la formule de l'art nouveau, c'est bien entendu le vers libre, libre jusqu'à un certain point, puisqu'il doit se plier au contraire à des mouvements rythmiques assez complexes. On en trouvera des exemples analysés ici, et je ne veux pas entrer dans le détail, quoique la notation des syllabes en longues ou brèves m'y paraisse dans quelques cas sujette à contestation. D'ailleurs dans ce système il ne semble pas y avoir de différence foncière entre le vers et la prose : cette dernière, pour être artistique, doit obéir à des impulsions rythmiques qui la rapprochent du vers, et inversement. L'opuscule se termine par plusieurs appendices qui montrent que M. de S. s'est tenu très au courant des progrès de la phonétique, et spécialement de la phonétique expérimentale : il en parle non point en simple amateur, mais en habitué de laboratoire. Comme d'autre part il n'a aucune attache officielle, il juge les choses très librement, et non sans vivacité parfois. Il critique sévèrement le bruit qu'on a fait autour d'une prétendue découverte de la photographie de la parole, les confusions où certains sont récemment tombés en attribuant à des appareils de synthèse les qualités d'un appareil d'analyse. En revanche, il proclame bien haut la sûreté des méthodes employées par l'abbé Rousselot, les progrès qu'elles ont réalisés, et il trouve qu'en France on n'y a pas toujours suffisamment rendu justice. C'est assez mon avis.

E. Bourciez.

Paulus. Eine kultur-und religionsgeschichtliche Skizze, von A. Deissmann, Tübingen, Mohr, 1911 ; in-8°, x-202 pages.

Ce livre est écrit d'enthousiasme. Il provient de conférences que l'auteur a données à Upsal en 1910, et l'on s'en aperçoit : c'est une prédication ardente et brillante, même un peu éclatante. Mais si la forme est plus qu'oratoire, presque lyrique, le fond ne laisse pas d'être solide. Il est fâcheux seulement que le simple critique soit exposé à perdre patience dans le travail qui s'impose à lui pour ramener à de justes proportions les personnes et les choses.

Passons sur une assertion à laquelle on se heurte dès le début et qui n'a guère de sens pour l'historien : Jésus et Paul ne seraient pas premier et second ; Jésus serait incomparable dans l'histoire humaine, et Paul serait le premier dans cet Unique. — Vue de foi ; mirage qu'a laissé dans l'esprit des protestants libéraux le dogme de la divinité du Christ.

M. D. développe avec une certaine complaisance une idée plus juste, à savoir, que Paul, qui est devenu le père de la théologie chrétienne, n'est pas précisément un théologien. Mais il s'avance peut-être beaucoup en faisant de lui un héros de la piété, pour qui le

Christ a plus de signification que la christologie, et Dieu même que la doctrine sur Dieu. Sans doute le mystique chez Paul domine le théologien ; mais on doit avouer aussi que son esprit a été terriblement actif au service de la foi qui le possédait. Quantité de mystiques ont été plus calmes de pensée, plus vraiment contemplatifs et n'ont pas transformé à ce point l'objet de leur croyance. L'intelligence de Paul fourmille d'idées qui ne servent pas seulement à lui fournir un thème d'adoration ; elles lui servent d'abord à constituer son Évangile, c'est-à-dire la foi qu'il prêche aux païens et qu'il a bien l'air d'opposer plus ou moins à l'enseignement des premiers apôtres, c'est-à-dire, au fond, à l'Évangile de Jésus, comme une vérité plus parfaite. Voilà l'homme : non seulement mystique, mais visionnaire; non seulement croyant, mais missionnaire ; moins purement, moins simplement enthousiaste que ne le fut Jésus; certainement agitateur religieux de plus grande envergure, esprit plus fiévreux, plus ouvert aussi à tous les courants de la pensée religieuse en dehors des cercles juifs palestiniens ; attaché à son Christ, oui, plus qu'à sa christologie, mais à un Christ que, par cette christologie, lui-même s'était fait. M. D. a raison de dire que Paul, homme du peuple, était un puissant esprit. Mais il faudrait ajouter que l'équilibre de cet esprit n'était point parfait; que l'ardeur du sentiment et de l'imagination mystiques dominait l'intelligence et qu'elle l'a influencée dans le principal de son activité intérieure et extérieure, dans sa conversion d'abord, puis dans l'enseignement qu'il a donné au nom du Christ. Les faits sont là : Paul a été converti par une vision ; il se glorifie de celle-là et d'autres encore ; c'est à cette source, on l'oublie trop souvent, qu'il rattache et sa foi et son enseignement ; il lui arrivait même de « parler en langues », c'est-à-dire que, dans le transport de son enthousiasme, il en venait parfois à ne plus savoir ce qu'il disait. Le génie religieux de Paul n'est pas indépendant de ces accidents, qui l'ont fait et gardé chrétien. On ne devrait point parler de sa faiblesse corporelle comme de son unique infirmité ; mais surtout, quand il s'agit d'expliquer sa conversion et son rôle historique, on devrait tenir compte de cette mentalité qui est bien plutôt celle des cultes païens de mystères que celle du judaïsme authentique de ce temps-là.

Pour M. D., la vie religieuse de Paul serait une série d'expériences profondément réelles, à commencer par sa conversion. Ces sortes d'expériences où la vision se mêle sont bien sujettes à caution. Les premiers croyants de Jésus l'ont vu ressuscité parce que leur foi a réclamé la résurrection du Christ. Le cas de Paul est différent : sa vision lui a donné la foi. Sauf que l'appel se fait dans un songe, Apulée, au XI^{e} livre de ses *Métamorphoses*, décrit un cas analogue : Isis se révélant à un de ses élus pour le convier au bienfait de l'initiation ; et la déesse avertit de même le prêtre qui recevra le candidat, comme le Christ, dans les Actes, prévient Ananie de ce qu'il devra

faire pour Paul. Que les récits des Actes et celui d'Apulée aient été arrangés sur un type convenu, le parallélisme des situations n'en est pas moins frappant. Paul a été appelé à la foi du Christ comme on était appelé à l'initiation dans certains mystères païens. Certes, sa conversion a été préparée, mais tout autrement peut-être qu'on ne l'imagine d'ordinaire. Bien peu satisfaisante est la préparation qu'indique M. D. : expérience d'une âme affamée de la justice qu'elle ne trouvait pas sous la Loi, — thème cher aux théologiens protestants, mais dont ils abusent passablement, l'expérience dont il s'agit étant pour une grande part une argumentation de Paul chrétien contre les juifs et les judaïsants, non un sentiment net, une conviction formée qu'aurait eus Paul avant sa conversion; — l'influence du prophétisme ancien, qui l'aidait à comprendre l'Évangile, — que pourtant il ne comprenait pas avant sa conversion, et que selon beaucoup de théologiens libéraux, il n'aurait pas même compris après; — enfin le contact spirituel avec Jésus et la tradition de son Évangile dans les disciples que Paul a d'abord persécutés, — c'est-à-dire les relations avec des personnes dont Paul déclare positivement qu'il ne leur doit rien de l'Évangile qu'il prêche. — Ces trois raisons n'expliquent évidemment pas la conversion de Paul à un Sauveur divin qui lui donne pour mission de prêcher aux païens le salut par la foi en ce Christ, sans les œuvres de la Loi. Si l'on admet que le Christ s'est manifesté lui-même à son apôtre, il n'y a pas de difficulté, ou plutôt il n'y a pas d'explication. Et M. D. n'en donne pas quand il dit que Paul a eu l'expérience du Christ-esprit. Car la question revient : qu'est-ce que cette expérience, et comment Paul y a-t-il été conduit? On nous a souvent présenté un Paul plus ou moins moderne, habile théologien, qui aurait construit peu à peu sa christologie et toute sa doctrine sous la pression des événements, après qu'il se fut converti. Paul dit expressément le contraire, et, bien que lui-même ne se rende pas compte du mouvement de sa pensée depuis sa conversion jusqu'au temps où il écrivait ses Épîtres, il n'a pas dû se tromper radicalement sur les origines de sa foi. Le grand mérite de M. D. est de montrer Paul tel qu'il se donne; ainsi le comprend-il mieux que ceux qui altèrent son témoignage. Mais le problème reste : d'où vient la foi de Paul?

A cette question les effusions pathétiques de M. D. n'apportent pas de réponse. Il lui arrive bien de dire que l'ouvrage de M. Reitzenstein, *Die hellenistischen Mysterienreligionen* (Leipzig, 1910), fournit des termes de comparaison pour expliquer certaines locutions et même certaines idées pauliniennes. Mais il ne va pas plus loin. Il se contente de prouver longuement — ce qui n'a rien d'inutile pour les théologiens, — que les idées de Paul ne sont pas coordonnées en système, que ce sont des formes ou des aspects de sa foi, des impressions vivantes avec lesquelles on a construit plus tard des théories.

Cette thèse renferme une grande part de vérité ; mais elle comporte aussi une grande lacune. M. D. soutient que le langage de Paul était intelligible pour les simples gens à qui il s'adressait. Ce langage et les idées qu'il traduit ne sont donc pas l'expression rigoureusement personnelle d'expériences qui auraient été particulières à Paul, ou même aux seuls chrétiens, aux païens convertis à la foi de Paul. Or, si Paul réussit à se faire entendre des païens, n'est-ce point parce que d'abord il a conçu lui-même en païen le salut qu'il leur prêche ? En fait, la religion qu'il leur annonce ressemble en ses lignes essentielles aux cultes de mystères qui commençaient alors la conquête du monde romain. Premièrement c'est une sorte d'assurance pour l'immortalité bienheureuse, ce que n'étaient pas les anciens cultes nationaux, ce que n'était pas même le judaïsme officiel, mais ce qu'étaient les religions de mystères. De plus, comme dans la plupart de ces mystères, la garantie d'immortalité se fonde sur l'union, l'on peut dire même l'identification mystique à un être divin en forme humaine, souffrant, mourant et ressuscitant ; par le rite d'initiation, le baptême, et aussi dans le repas de communauté, qui est devenu pour Paul, en même temps qu'un acte de communion au Christ immortel, une représentation commémorative de sa mort, on participe à son épreuve, on s'unit à son trépas, pour lui être associé dans son immortalité (se rappeler comment Paul prouve aux Corinthiens la résurrection future des chrétiens par le fait accompli de la résurrection de Jésus). Enfin dans la religion de Paul comme dans les cultes de mystère, on est sauvé par la grâce divine, et en même temps par la foi, par la foi au dieu qui sauve, qui sauve par la mort. Toutes ces idées que Paul rabbinise quelque peu, tout en accentuant leur portée morale, constituent son Évangile, la matière de ses révélations, de ses visions. A qui la doit-il ? Pas au rabbinisme, car cela ne vient pas du judaïsme, et c'est même tout autre chose que l'Évangile de Jésus. Paul n'aurait-il pas connu certains cultes de mystères, de façon à se pénétrer de leur esprit dès avant sa conversion, à concevoir le Messie sur le type des dieux de mystère, et cette circonstance même, n'expliquerait-elle pas, en quelque manière, sa conversion, aussi sa vocation ? Car ces cultes de mystères offraient le salut à tout venant, tandis que l'Évangile de Jésus ne s'adressait qu'aux Juifs. En tout cas, ce n'est pas assez, pour expliquer la carrière de Paul et sa mentalité, de le présenter, comme fait M. D., en juif nourri de la version de Septante et imbu de son esprit. Tout bien considéré, le miracle qui a fait de Paul un fidèle et un apôtre de Jésus, ce n'est pas l'éblouissement qui l'a renversé sur le chemin de Damas, c'est l'éclair, jaillissant en son cerveau, qui lui a fait voir dans le crucifié du Golgotha, dans le Christ des apôtres galiléens, l'être divin qui était venu sauver le monde par sa mort. Et l'on peut trouver que cette idée-là porte sa marque d'origine.

Alfred Loisy.

Die hellenistisch-rœmische Kultur in ihren Beziehungen zum Judentum und Christentum. Die urchristlichen Literaturformen, von P. Wendland (*Handbuch zum Neuen Testament*, Band I, 2-3). Zweite Auflage. Tübingen, Mohr, 1912; gr. in-8, x-448 pages.

Ce livre est tout autre chose qu'une simple réédition. La partie déjà publiée, celle qui correspond au premier titre, a été refondue, notamment en ce qui regarde les rapports du christianisme avec les mystères païens, et une partie nouvelle très importante, une histoire de la composition des livres du Nouveau Testament et de ses apocryphes, a été ajoutée.

Sur les rapports du christianisme avec les religions de mystère M. W. n'est pas très explicite, ou plutôt il demeure très circonspect. Son idée d'une gnose païenne, représentée par la théologie des mystères, les oracles chaldaïques et hermétiques, les écrits de Plutarque et ceux des néoplatoniciens, est parfaitement juste ; mais peut-être n'en a-t-il pas tiré tout le parti possible ; car il ne détermine pas aussi bien la relation, très réelle pourtant, du christianisme avec cette gnose, que celle des gnostiques plus ou moins chrétiens avec ces courants de paganisme mystique. Il nous dit bien que Paul a connu le vocabulaire et les idées des religions syncrétistes, des cultes orientaux hellénisés, et il définit fort heureusement le moyen de cette influence sur l'esprit de Paul : pas d'emprunt mécanique, accidentel, réfléchi, mais transformation spontanée de tout un ensemble de sentiments et d'idées dans une conscience pénétrée de l'atmosphère des religions dont il s'agit. Rien n'est plus vrai. Mais ce n'est pas toute la vérité. On nous parle toujours de conscience religieuse comme si Paul n'avait été qu'une conscience, et même une conscience moderne, voire protestante. On néglige trop l'intelligence mobile et pénétrable, l'imagination sensible et surexcitée, le cerveau inquiet et en travail, capables d'opérer parfois très vite (témoin le fait de la conversion) les plus déconcertantes évolutions. Dans ce qu'on appelle expérience religieuse de Paul part est à faire très grande à ce mouvement d'une pensée fébrile, prompte à s'assimiler même — on pourrait presque dire : d'abord — ce qu'elle combat. Cette extrême mobilité d'un esprit visionnaire, qui doit servir à expliquer le fait capital de la vie de Paul, à savoir sa conversion, pourrait également expliquer certains éléments de sa doctrine et même de sa conscience religieuse, par exemple sa conception de l'universalité du salut et le sentiment de sa propre vocation auprès des païens.

Ni de l'une ni de l'autre il ne semble qu'on ait donné jusqu'à présent d'explication satisfaisante. M. W., qui accentue peut-être plus que de raison l'universalisme de l'Évangile, reconnaît pourtant que la prédication de Jésus avait un double aspect et qu'elle pouvait aboutir à une rechute dans le judaïsme aussi bien qu'à la victoire de la tendance universaliste qu'elle portait en soi ; Paul aurait déterminé

la direction de l'avenir. Mais comment Paul a-t-il été amené à prendre cette direction? Ce n'est certainement pas pour avoir perçu dans l'Évangile de Jésus l'élément universel qu'y discerne M. W. Chacun sait que l'Apôtre ne prétend pas le moins du monde fournir une interprétation correcte de ce que le Christ a pu enseigner. Selon lui, c'est le Christ immortel qui lui a révélé l'économie de salut qu'il prêche, et c'est au même Christ qu'il rapporte sa vocation. Osera t-on le contredire sur ce point essentiel? On est si bien habitué à le contredire discrètement qu'on a fini par ne plus s'en apercevoir. Or c'est là que gît le mystère de la conversion : ce fut, — qu'on me pardonne le jeu de mots, — la conversion à un mystère, à cette religion même du salut acquis à tous par la mort du Christ et par la foi à ce Christ mort et ressuscité. C'est cette idée-là que Paul prétend avoir eue dès le commencement et ne devoir pas aux premiers fidèles de Jésus. Comme il ne la doit pas davantage au judaïsme, ne la devrait-il pas aux mystères païens, et sa conversion n'aurait-elle pas consisté dans l'application qu'il a faite au Christ des principes qui caractérisaient les cultes de mystères, salut proposé aux croyants de toute nation qui participeraient par la foi et les rites de l'initiation aux aventures mystiques, parfois à la mort et à la résurrection d'un être divin? Il est bien difficile de ne point l'admettre, et conséquemment de ne point placer l'influence des mystères à l'origine même du christianisme, dans la conversion de l'homme qui a contribué plus que personne à faire de l'Évangile une religion, et une religion universelle, au lieu d'une petite secte sans avenir dans le judaïsme où elle était née. La pression des événements ne rend pas suffisamment compte de l'évolution du christianisme primitif; car la prédication aux païens ne fut pas une nécessité du christianisme naissant, et Paul lui-même a compris la chose tout autrement. Il serait au moins risqué de soutenir qu'il a imaginé sa théorie de l'universalité du salut pour justifier les missions déjà faites par lui et les conversions accomplies chez les païens, quand lui-même dit clairement le contraire. On n'a pas lieu d'alléguer contre ce témoignage formel celui des Actes, où il semble toujours que Paul ne prêche aux païens qu'après avoir été chassé par les Juifs. M. W. nous apprend à suspecter ici le point de vue systématique des Actes.

Dans la seconde partie de son livre, partie qui est de tout point excellente, et originale en beaucoup d'endroits, M. W. discute en effet la valeur historique des Actes et réagit avec beaucoup de netteté contre les apologies naguère publiées par M. Harnack. Il relève très finement les lacunes des Actes, les doubles récits, les partis pris de l'auteur, le caractère fictif du ch. xv, concernant l'assemblée de Jérusalem, qui fait double emploi avec xi, 19-30, et contredit l'Épître aux Galates, le caractère de convenu qui domine tout et qui ne permet pas d'attribuer à l'œuvre un but de conciliation entre des tendances diver-

gentes qui auraient alors existé dans l'Église, mais qui provient de ce que les anciens dissentiments avaient perdu tout intérêt et l'on pourrait dire toute signification. L'idée de faire composer les Actes avant la mort de Paul est qualifiée tout bonnement de « monstrueuse » par M. W., et le terme ne paraît pas trop fort. La combinaison des sources a dû être aussi mécanique, arbitraire, superficielle, dans les Actes que dans le troisième Évangile, et elle ne donne pas de meilleurs résultats. Que l'auteur des Actes ne soit pas le même que celui du journal de voyage (Wirbericht), c'est ce qui résulte des interpolations rédactionnelles pratiquées dans ce document et qui ne s'accordent pas avec leur contexte. M. W. cite en particulier les interpolations qui se trouvent dans le récit de la tempête (xxvii, 9-11, 21-26), et aussi xx, 17-38, morceau rapporté par le rédacteur soucieux de loger en cet endroit un beau discours de Paul aux anciens de l'Église d'Éphèse. La source disait que Paul, pour ne pas perdre de temps, avait passé Éphèse ; il perd beaucoup plus de temps en s'arrêtant à Milet et en y faisant venir les fidèles éphésiens. Le rédacteur des Actes n'est pas un disciple de Paul, et le livre est bien postérieur à la mort des apôtres.

Alfred Loisy.

Die Fragmente der Vorsokratiker, von H. Diels ; 2te Aufl. II 2 : Wortindex verfasst von W. Kranz, nebst einem Nachtrag zum ganzen Werk von H. Diels. Berlin, Weidmann, 1910, xiv et 684 p., in-8°, 10 mk.

Dans la série des lexiques spéciaux qui préparent lentement le *Thesaurus graecus* de l'avenir, on remarquait surtout jusqu'ici, pour ce qui concerne la philosophie, l'admirable Index aristotelicus d'Hermann Bonitz. Les Vorsokratiker nous valent un « Wortindex » qui dépasse le monument laissé par l'éditeur d'Aristote, tant à cause des multiples ressources créées par ce répertoire nouveau, qu'à raison des difficultés surmontées pour le construire.

Ici, en effet, tout se complique singulièrement. Ce n'est pas d'un seul auteur qu'il faut inventorier le vocabulaire, et les textes si divers, d'Héraclite ou d'Empédocle, d'Archytas ou de Démocrite, qu'il faut mettre sous forme d'articles de dictionnaire, se présentent souvent dans un état d'indécision et de flottement où les ciseaux du lexicographe se manient avec peine. Jusqu'où va, dans l'extrait d'un présocratique, la reproduction littérale ? Où commence le remaniement et la paraphrase? Il est souvent bien difficile de le déterminer, et il faut cependant prendre un parti, fût-il très provisoire, car, vu l'importance des fragments pour l'histoire de la langue, il ne suffit pas ici de faire une table alphabétique des sujets traités. Il faut dresser en même temps un index de la grécité de chacun des auteurs.

Toutes les difficultés ont été résolues de façon pratique et simple. La grécité des présocratiques est analysée, et celle de leurs doxo-

graphes est écartée : en effet, elle figure déjà dans les tables des *Doxographi graeci* de Diels. Dans les renvois, si le chiffre de la ligne est imprimé en caractères gras, il indique une citation, donc une donnée sûre. L'astérisque marque les mots reconstitués par conjecture. Des signes variés font voir où est l'authentique, où est le douteux, le faux, et ce qui n'appartient qu'à une imitation littéraire d'un auteur. Quand, pour un des mots repris à l'index, le relevé des emplois se borne à un choix de passages, l'article est précédé d'une croix de S. André, etc.

Pour prendre un exemple parmi les articles qui étaient les plus difficiles à composer, on trouve, au mot ἀήρ, d'abord les particularités grammaticales, puis les rubriques suivantes : « Element — Gott — Kosmos, Meteora — Mensch, Seele — Verschiedenes ». Il faut admirer vraiment l'ingénieuse et savante ordonnance d'article comme θεός, φύσις, etc.

Ce lexique peut rendre des services aux chercheurs dans les domaines les plus divers. Que l'on étudie l'apologie du paganisme chez ses derniers défenseurs par exemple, on retrouvera aisément ici le point de départ des explications philosophiques du polythéisme et de la mythologie. Que l'on s'attache à refaire l'histoire des rapports de l'Hellénisme avec l'Orient, cet index aidera à découvrir les premières traces de l'astrolâtrie chez les Grecs. Chaque article est d'ailleurs fait de main de maître. J'y vois notés jusqu'aux emprunts dûs par un philosophe à un autre : par exemple, au mot ἀλλότριος, le lecteur est averti qu'Empédocle B 45 imite Parménide B 14.

Deux ans ont suffi, à peu près, à M. W. Kranz pour nous donner cet inappréciable instrument de travail. C'est une belle preuve d'intelligence et d'endurance, et c'est peu, si l'on songe à la valeur du résultat obtenu. Quant à l'auteur des « Vorsokratiker » qui a dirigé la composition de cette dernière partie de son œuvre, on savait depuis longtemps quelle est sa puissance de travail et sa maîtrise [1].

J. Bidez.

Geschichte des Armutstreites im Franziskanerorden bis zum Konzil von Vienne, von Dr P. Karl Balthasar. — **Päpstliche Provisionen für niedere Pfründen bis zum Jahre 1304,** von Dr Hermann Baier. — Münster-i-W., Aschendorffsche Verlagsbuchhandlung, 1911. 2 vol. in-8° de 284 et 342 pages. (Vorreformationsgeschichtliche Forschungen, Bd VI et VII.)

La collection des *Vorreformationsgeschichtliche Forschungen* publiée par M. Heinrich Finke vient de s'enrichir des deux volumes dont le titre est transcrit ci-dessus. Tous les deux traitent des préliminaires des grandes questions qui allaient agiter le XIVe siècle et créer les plus vives préoccupations aux papes français. D'abord la querelle des Franciscains : faut-il, suivant à la lettre les prescriptions

1. Il y a eu, dans l'impression du volume, bien peu d'inadvertances. Au mot αἱρέω, col. 25, l. 23, il faut lire sans doute : Herakl. B 29.

du fondateur de l'ordre, que les religieux délaissent toute espèce de biens, ne vivent que du produit de leur travail manuel et des aumônes reçues de la charité publique ? Ou bien les moines ayant fait profession de pauvreté peuvent-ils habiter des couvents, qui, par leur dotation, assurent leur existence ? On conçoit l'importance du sujet, étant donné que l'ordre des Frères Mineurs s'étendait déjà, à la mort de saint François, sur la catholicité tout entière. La politique des papes a été de le discipliner, de contenir ses excès de zèle et d'avoir autorité sur lui : le moyen d'y parvenir était de favoriser le relâchement de la règle primitive et de permettre aux religieux de posséder en communauté. Mais un vif mouvement, secondé par des écrivains de talent, s'opposait à cette modification de la règle primitive ; les Spirituels s'agitèrent contre l'action des papes ; leur parti, renforcé par l'élection à la dignité de général du provençal Raimond Gaufridi, eut le tort, pour résister à la papauté, de faire cause commune avec des hérésiarques ; il ne manqua pas d'attirer par là les foudres de l'Église. Le procès en cour de Rome allait commencer lorsque Raimond Gaufridi mourut (1310). Il était réservé à Jean XXII de mener une lutte vigoureuse contre les Spirituels.

C'était aussi Jean XXII, qui, par nécessité, allait donner une plus grande extension aux réserves apostoliques et aux collations par le souverain pontife des bénéfices jusque-là attribués par d'autres personnes. Ce n'est pas lui, pas plus que son prédécesseur Clément V, qui inaugura ce système d'augmenter les ressources du trésor pontifical. Le Dr H. Baier, au moyen des registres du XIIIe siècle, a pu suivre les origines et l'évolution du système qui devait plus tard soulever tant de protestations. Il commence son étude au pontificat d'Honorius III et il expose comment petit à petit les papes trouvèrent le moyen de pourvoir de revenus bénéficiaux leurs parents, les fonctionnaires de leur chancellerie, leurs familiers, leurs chapelains, les clercs au service de leurs cardinaux, enfin ceux qu'ils avaient des raisons particulières de favoriser de tels avantages. Les légats qui les représentaient agirent selon les mêmes inspirations ; ils prirent l'habitude de concéder des provisions dans l'étendue des provinces soumises à leur autorité ; ils n'eurent que trop la tendance à profiter des pouvoirs à eux attribués et il fallut de bonne heure limiter le nombre des bénéfices dont ils pouvaient disposer. Les appendices placés par le Dr Baier à la fin de son ouvrage permettent de suivre le développement des réserves : ils donnent la liste des bénéfices concédés par les papes du XIIIe siècle et de toutes les personnes qui se les firent attribuer.

Les publications des Drs Karl Balthasar et Hermann Baier sont donc toutes les deux intéressantes pour l'histoire générale ; elles méritent l'estime des érudits.

L.-H. Labande.

Le prince de Faucigny-Lucinge. **Un point d'histoire controversé. 1177-1233.** Le mariage de Thomas Ier, comte de Savoie avec Marguerite de Faucigny... — Paris, H. Daragon, 1911. In-8° de 163 pages.

L'auteur du présent volume veut arriver à démontrer que Marguerite de Faucigny est bien la femme qui donna à Thomas Ier, comte de Savoie, tous ses enfants et qui devint ainsi l'aïeule de la plupart des rois de l'Europe occidentale : Béatrix de Savoie, sa fille, eut, en effet, de son mariage avec Raimond Bérenger V, comte de Provence, celles qui épousèrent les rois de France, d'Angleterre et de Naples. Thomas II, son fils, fut de son côté l'ascendant de la maison actuellement régnante en Italie. Les raisons des historiens qu'il combat, en particulier de Wurstemberger, auteur d'un volumineux ouvrage sur Thomas II, ne sont vraiment pas solides. Mais lui-même ne sait pas défendre sa thèse avec assez d'autorité. Il se perd dans de longues explications inutiles; en pareil sujet, il suffit de citer une série de documents bien clairs et bien authentiques : cela réfute tout, sans qu'il soit besoin de revenir constamment sur les mêmes choses. D'ailleurs, son instruction historique est fort arriérée ; on a besoin de vérifier la date de la publication de son livre pour s'assurer qu'il ne l'a pas écrit il y a cinquante ans. Il ne connaît rien ou presque rien des ouvrages modernes; veut-il étudier la chronique d'Aubry de Trois-Fontaines, il n'en connaît que le texte publié par Leibnitz; veut-il apprécier sa valeur, il ne s'appuie que sur l'autorité du P. Le Long. Un coup d'œil jeté sur la *Bibliographie* du chanoine U. Chevalier aurait tôt fait de le renseigner. Quant aux textes qu'il donne en pièces justificatives, ils sont farcis de fautes, que je veux bien croire typographiques; on lit par exemple : *semper de beot inviolabilitus permanere... filii mei Amedum et Aimo laudevarunt...* (p. 151), *cartem* pour *cartam*, *Kalandar* pour *Kalendas* (p. 152), etc. C'est donc un ouvrage à reprendre.

L.-H. Labande.

Mary Leland Hunt, **Thomas Dekker,** New-York, Columbia University Press, 1912, in-8°, 212 pp. 1 d. 25.

Morris Le Roy Arnold, **The Soliloquies of Shakespeare,** New-York, Columbia University Press, 1911, in-8°, 178 pp. 1 d. 25.

Mable Buland, **The Presentation of Time in the Elizabethan drama** (Yale Studies in English), New-York, Holt, 1912, in-8°, 354 pp., 1 d. 50.

Mina Kerr, **Influence of Ben Jonson on English Comedy** (1598-1642), New-York, Appleton (University of Pennsylvania), 1912, in-16, 131 pp.

Ces quatre mémoires, portant tous sur la même époque de la littérature anglaise, prouvent combien le XVIe siècle attire encore l'attention. Le meilleur contient une biographie complète de Dekker. L'auteur de la *Vierge Martyre* est une figure attachante ; tendre plutôt que fort, Dekker fut le peintre des situations pathétiques ; ses œuvres de prose, moins connues que son théâtre, sont intéressantes comme

études de mœurs et font pressentir Defoe. Il valait la peine de réunir les renseignements épars dans les livres sur cet auteur de second plan, digne cependant d'être remis en honneur. On pourrait soutenir, sans risquer l'accusation du paradoxe que Dekker fut le plus puritain des contemporains de Shakespeare. Il est piquant de constater que ses scrupules religieux ne l'empêchèrent pas d'écrire de nombreuses comédies.

La monographie de M. Arnold est divisée en six chapitres : origine et caractères du soliloque; les soliloques de Shakespeare : leurs sources; le soliloque servant à l'exposition; le soliloque accompagnant l'action; le monologue comique; la révélation des pensées et des sentiments. On apprendra, non sans surprise, que *Cymbeline* l'emporte par le nombre des soliloques (24 au total, 430 vers) et que *Coriolan* vient au bas de la liste (4 au total, 36 vers [1]).

Les contemporains de Shakespeare connaissaient la théorie des unités. Si le grand poète dramatique a négligé de s'y conformer, ce n'est certainement pas par ignorance. Le Dr Buland a voulu rechercher comment Shakespeare et les élisabéthains, tout en refusant de condenser l'action en une journée de vingt-quatre heures, comprenaient la notion du temps. On a signalé depuis longtemps la contradiction qui règne à ce sujet dans certaines pièces de Shakespeare. A une première série de citations d'*Othello* qui permet de croire à une action dont la durée ne dépasse pas trente-six heures, on peut opposer des allusions à un intervalle de temps beaucoup plus prolongé, s'étendant à plusieurs mois. Cette contradiction est-elle due à la négligence de l'auteur ou à son désir de créer une double illusion, celle d'une intrigue rapide, mais non ramassée au point d'être invraisemblable? Après une enquête minutieuse, qui porte non seulement sur le théâtre de Shakespeare mais sur un grand nombre de pièces de ses prédécesseurs et de ses successeurs, le docteur B. incline à croire à l'absence de calcul chez l'auteur dramatique. Les chiffres donnés dans les appendices sont à signaler : on y apprend que, si l'action dans le *Gorboduc* de Sackville (1561) dure environ six semaines et vingt-quatre ans dans le *Faust* de Marlowe (1588); elle ne dure que sept jours dans *The White Devil* de Webster (1611) et de trente-six heures à une semaine dans les pièces de Beaumont et Fletcher (1608-1617). Chez ces derniers on sent l'influence de Jonson.

On sait que Jonson prenait volontiers des allures de chef d'école. Il présidait un cénacle de poètes qu'il appelait ses « fils ». Il a exercé

1. Quelques fautes à relever : p. 46, due *to* Shakespeare (*to* omis); p. 16, Comtesse d'*Escarbagnnes*; p. 96 *raissonant;* p. 170, l'Amour *médicin;* p. 171, Le *burgeois* gentilhomme. Il est regrettable que l'auteur n'ait pas ajouté à sa thèse une bibliographie. Le sujet a été traité à différents points de vue dans des Mémoires ou des articles de revue. A la rigueur il aurait suffi de transcrire les notes au bas des pages pour avoir une liste très suffisante d'autorités.

une influence certaine sur le théâtre et en particulier la comédie. Il inspira en quelque sorte à ses successeurs la règle des unités ; il prêcha le souci du style et de la composition; sa théorie des « humeurs » fut généralement adoptée. Mlle Mina Kerr donne des éclaircissements sur ces différents points. Son mémoire a le mérite d'être clair et bref. Après une introduction qui précise le caractère de la comédie jonsonienne, trois chapitres (action de Jonson sur ses contemporains; Nathaniel Field et Richard Burne ; les « fils de Jonson ») épuisent à peu près le sujet.

Les travaux de « séminaire » que nous venons d'analyser sont une nouvelle preuve de l'activité des universités américaines et particulièrement de Yale et de Columbia. Les étudiants n'y préparent pas seulement des examens, ils écrivent.

Ch. Bastide.

Henri de la Perrière. **Le Roi légitime. La loi de dévolution du trône dans la Maison de France.** Paris, H. Daragon, 1910. In-8° de 167 pages.

Quelles sont les lois fondamentales qui, sous l'ancien régime, réglaient la succession au trône, tel est l'objet du livre de M. Henri de la Perrière. La royauté était héréditaire, elle n'appartenait qu'au fils aîné ou à ses descendants mâles, les femmes et leurs enfants étaient exclus, le roi devait être catholique, il ne pouvait enlever ses droits à celui qui devait lui succéder, car il existait une substitution immémoriale, enfin l'héritier du trône devait être français, né en légitime mariage comme tous ses ascendants. Mais la qualité de prince de sang ne se perdait pas, si un membre de la famille souveraine recevait un trône à l'étranger; il conservait donc, malgré sa nouvelle nationalité, tous ses droits éventuels à la couronne de France, car il n'appartenait à personne de les lui enlever. Lui-même pouvait y renoncer, mais il n'avait pas qualité pour priver ses descendants de leurs droits.

Cette dernière question a été fort agitée à la fin du règne de Louis XIV, lorsque le duc d'Anjou fut nommé roi d'Espagne. C'est sous la pression de l'Angleterre que Louis XIV spécifia, au traité d'Utrecht, que son petit-fils et ses descendants seraient exclus de la succession. Cette promesse était contraire aux lois fondamentales du royaume, même au sentiment du roi et de son entourage ; les événements montrèrent aussi que Philippe V ne se considéra pas lié par elle. Le testament de Charles II avait spécifié que les couronnes de France et d'Espagne ne pouvaient être portées par la même personne : si le cas s'était présenté que Philippe V fût appelé au trône de France, il aurait dû ou abdiquer en Espagne ou renoncer formellement, mais seulement pour lui-même, à ses droits qui passaient à son fils aîné. L'intérêt que voit M. de la Perrière à expliquer cette thèse, c'est de démontrer que le représentant actuel de la monar-

chie légitime française n'est pas le duc d'Orléans, mais don Jaime. Toute la question est de savoir si la clause du traité d'Utrecht, plusieurs fois confirmée solennellement dans le cours du XVIIIe siècle, est valable. Cela peut se discuter.

L'ouvrage est solidement établi ; il est à regretter cependant que les références soient si pauvrement indiquées. Il y a bien une bibliographie à la fin du volume, mais on y trouve des articles comme « Monumenta Germaniae historica. Hanovre, puis Berlin, in-4° », ou bien « Patrologiae cursus completus, par Migne. Paris, 1856, in-4° », ou encore « Bibliothèque de l'École des chartes. Mercure français » etc. Cela est tout à fait insuffisant. On peut relever aussi quelques petites erreurs historiques ; ainsi l'assemblée qui élut Hugues Capet ne se tint pas à Senlis au 3 juillet 987 (plus loin, l'auteur se contredit en rapportant l'élection au 1er juin) ; la réunion de Senlis doit se placer à la fin de mai ; l'élection eut lieu à Noyon le 1er juin et le sacre à Reims le 3 juillet. M. de la Perrière aurait trouvé ces dates dans *Les derniers Capétiens* de F. Lot, ouvrage qu'il a cependant utilisé, quelquefois sans le dire.

L.-H. LABANDE.

Chanoine Albert DURAND. **État religieux des trois diocèses de Nimes, d'Uzès et d'Alais à la fin de l'ancien régime.** Nimes, imp. générale, 1911. In-8e de 360 pages.

Dans cet ouvrage, admirablement documenté, composé avec soin et présenté d'une façon des plus intéressantes, l'auteur s'est proposé de montrer quelle fut, pendant les années qui précédèrent la Révolution, la situation des autorités religieuses et des établissements ecclésiastiques dans les pays qui ont formé le département du Gard (à peu près l'ancienne sénéchaussée de Nimes). Ainsi par exemple, après avoir donné quelques notes biographiques sur les derniers évêques de Nimes, Uzès et Alais, il a exposé quelle était l'étendue de leurs domaines, la somme de leurs revenus, l'organisation de leurs tribunaux pour la justice criminelle et pour les matières ecclésiastiques ; il a montré comment ils administraient leur diocèse, quels rapports ils avaient avec les représentants du pouvoir central, quel était leur rôle administratif dans leur diocèse, etc. Il a énuméré les chapitres et collèges de chapelains, compté leurs revenus, déterminé la mission qu'ils s'étaient imposée, caractérisé leurs relations avec les évêques. Il a pénétré les secrets de l'administration paroissiale, mis en relief les pratiques et habitudes religieuses de la population, dont la ferveur était entretenue par des missions ou par l'émulation des confréries ; il a considéré la condition des curés et vicaires, indiqué les sources de leurs revenus, marqué de traits accentués les sympathies ou les antipathies qu'ils récoltaient dans leur ministère. Il a porté le même regard sur les couvents et abbayes, soupesé leurs ressources,

montré la difficulté du recrutement des religieux, le relâchement de leur discipline, la défense qu'ils ont eue à opposer aux conclusions de la Commission des réguliers. M. le chanoine Durand, en véritable historien, ne prétend pas dissimuler les tares ; il fait bien remarquer la décadence des ordres monastiques, la déviation du but que s'étaient proposé les fondateurs, etc. Il n'est donc pas un *laudator temporis acti*. Cela ne lui donne que plus de force et d'autorité pour signaler le rôle éminemment bienfaisant assumé par l'Église dans les domaines de l'éducation et de la charité. Les œuvres d'assistance émanaient toutes d'un sentiment religieux ; elles étaient particulièrement nombreuses et efficaces. L'instruction des classes rurales était aussi organisée beaucoup mieux qu'on ne le suppose d'habitude. Il y avait des écoles partout, sauf peut-être dans quelques hameaux ; elles étaient obligatoirement fréquentées par des enfants qui n'avaient aucune redevance à payer.

Le livre de M. le chanoine Durand est un modèle à proposer pour sa documentation et pour le ton simple, précis et impartial, dont il expose les résultats de son enquête. L'auteur se propose, nous dit-il, de continuer ses études et de s'occuper de l'histoire religieuse du département du Gard sous la Révolution. On peut être persuadé qu'il fera preuve des mêmes qualités d'historien.

L.-H. Labande.

Histoire du collège d'Orange depuis sa fondation jusqu'à nos jours (1573-1909), par Antoine Yrondelle,... Paris, H. Champion, 1912. In-8° de xv-352 p.

La plus grande partie de ce livre est consacrée aux événements (si ce mot n'est pas trop gros) accomplis au collège d'Orange au xixe siècle et pendant les premières années du xxe. Pour la période antérieure, deux chapitres : le premier raconte l'histoire du collège depuis sa fondation en 1573 par le comte Louis de Nassau, prince d'Orange, jusqu'en 1703, époque où la principauté fut définitivement annexée à la France ; le deuxième a trait au xviiie siècle. Il est incontestable que l'auteur, M. Yrondelle, s'est appliqué à connaître, jusque dans les plus petits détails, les fastes du collège où il a professé pendant une douzaine d'années, il a exploré très attentivement les archives locales, il a été admis à compulser les dossiers modernes de l'Université ; je ne crois pas qu'on puisse être plus complet. Je me permettrai cependant une observation : un historien doit garder plus de justice dans l'appréciation des faits et montrer moins de partialité. Tant que le collège d'Orange est sous la direction des maîtres imposés par les Princes, avec une prédominance très marquée de l'élément protestant, l'auteur estime à peu près parfaits la direction qu'il reçoit et l'enseignement qui y est donné. Dès qu'il se trouve sous l'influence du catholicisme, la louange devient plutôt difficile et s'atténue très vivement devant les critiques. C'est un procédé un peu simplet qui peut être admis

en politique, mais qui plaît moins dans un livre d'histoire. Sans doute, il est intéressant de voir, dans un pays soumis à des autorités protestantes, des enfants huguenots et catholiques s'asseoir sur les mêmes bancs et écouter les leçons de professeurs des deux religions ; assurément les persécutés sont aussi toujours sympathiques. Mais est-ce qu'en France, au XVII[e] siècle, on ne trouvait pas non plus organisé cet enseignement mixte ? Même pour Orange, après la réunion à la France et le triomphe du catholicisme, l'auteur de l'*Histoire du Collège* ne cite-t-il pas cette phrase typique, extraite d'une pièce officielle : « Orange est un pays où il y a beaucoup de protestants qui envoient leurs enfants aux écoles... » Or, il ne pouvait y avoir que des écoles catholiques. Mais leur religion y était si bien respectée qu'on souhaite de nouvelles fondations pour en ramener « beaucoup à la foi ». A la fin de son volume, M. Yrondelle n'aurait-il pas pu proposer aux jeunes élèves du collège d'Orange, qui sont des Français, d'autre stimulant à leur zèle que le désir de plaire à S. M. l'Empereur et Roi Guillaume II ? Il semble que cela est un peu déplacé. Il y a ainsi quelques fautes de goût et de mesure. C'est regrettable. Car en général l'*Histoire du collège d'Orange* est un très bon livre.

L.-H. Labande.

Uzureau, **Listes des personnes décédées dans les prisons d'Angers**. Angers, Grassin, 1912. 55 p. in-8°.

— **Les Élections et le cahier du tiers-état de la ville d'Angers (1789)**. Angers, Grassin, 39 p. gr. in-8°.

M. l'abbé Uzureau a dressé, d'après les registres de l'état civil, les listes des personnes décédées dans les prisons d'Angers pendant la Terreur. Il a fait précéder ces listes d'une brève étude sur chaque prison. La plupart étaient mal tenues et l'hygiène y laissait fort à désirer. Le total des décès est de 1,020 dont 711 femmes et 309 hommes.

Il publie en même temps le très intéressant cahier du Tiers-État de la ville d'Angers en 1789 en le faisant précéder d'une introduction sur les élections. Quiconque douterait du degré de maturité politique où était arrivée la bourgeoisie au XVIII[e] siècle n'a qu'à lire ce document. Le Tiers demandait d'abord et avant tout une Constitution, une « Chartre » qui donnerait à la nation toute la puissance législative, établirait des États-Généraux réunis de droit tous les deux ans, votant seuls l'impôt, pouvant faire le procès des ministres sans que le roi put en aucun cas leur faire grâce. Défense était faite aux députés de voter aucun impôt avant que la Constitution ait été arrêtée. Les biens des abbayes, prieurés, chapitres, collégiales, bénéfices simples, etc. seraient vendus pour payer les dettes de l'État. Une nouvelle circonscription des paroisses permettrait d'égaliser les revenus des curés. On rétablirait le pragmatique de Charles VII. On supprimerait les ordres

mendiants, on interdirait de prononcer des vœux de religion avant 30 ans pour les hommes, 25 pour les femmes, etc., etc. Il faut lire ce cahier d'Angers. C'est un des plus instructifs que je connaisse.

A. Mz.

Francesco VIGLIONE. **Ugo Foscolo in Inghilterra (Saggi)**. Catania, 1910, 332 pp., in-8°.

M. Viglione, connu par d'autres études sur Foscolo, nous apporte une foule de documents nouveaux. Il a étudié de près les papiers conservés à la bibliothèque Labronica, de Livourne; et cette étude lui a permis de jeter une vive lumière sur la vie du poète exilé après 1814. La troisième partie de son travail (Scritti politici) et surtout la seconde (Scritti litterari) montrent que l'édition Lemonnier est à refaire entièrement, pour ce qui concerne les écrits publiés ou esquissés en Angleterre. La première partie enrichit singulièrement la biographie du poète. Le séjour à Londres, les démêlés avec les libraires, les colères, les querelles, les injures, les jugements des tribunaux; les folles dépenses, quand la fortune semble sourire, puis les dettes, et la prison : tout cela forme un drame passionnant. La psychologie de Foscolo, qui tient de la pathologie, donne matière à un roman qui est un roman vrai.

La mise en œuvre est inégale. De trop longues citations en anglais et en français donnent au texte italien un aspect bariolé, qui suffirait à indiquer le manque de fusion. L'accessoire et l'essentiel sont développés avec la même complaisance; un parti-pris très marqué en faveur de Foscolo transforme parfois le récit en plaidoyer. Ce qui manque le plus, c'est une connaissance précise des milieux et de l'époque : la vieille Angleterre, peinte comme fond du tableau, ferait mieux ressortir la physionomie du poète. Il faudrait un peu plus de maturité, en somme, pour faire de ce livre déjà si intéressant et si curieux un livre excellent.

Paul HAZARD.

SFORZA (Giov.) et GALLAVRESI (Gius.). **Carteggio di Alessandro Manzoni**, 1er vol. (1803-1821), Hoepli, 1812. In-8° et IX, 610 p. 6 fr. 50.

Ce 1er vol. contient 285 lettres y compris celles qu'échangèrent des parents ou amis de Manzoni. Au riche fond précédemment recueilli par M. S., les deux associés ont ajouté tout ce qu'ils ont reçu des héritiers de Fauriel, d'Eust. Degola, de Pietro Bambilla, de l'amateur Ern. Gnecchi et de plusieurs autres donateurs, tout ce qu'ils ont trouvé à notre Institut. Cette correspondance n'offre pas pourtant partout, il s'en faut, un égal intérêt : Manzoni a mené une vie strictement privée; par prudence, par goût, il s'est aussi peu mêlé que possible aux événements, même littéraires; il vivait pour l'amitié et la méditation. Ses lettres et celles qu'on lui adresse ne sont donc le

plus souvent que des épanchements intimes qui nous apprennent très peu de choses. Cependant on trouvera dans les pages inédites des détails nouveaux sur le mariage qu'on veut lui faire contracter dans la famille de Tracy, sur la conversion de sa femme. D'ailleurs, Manzoni est un écrivain plein de grâce et de malicieuse finesse, même lorsqu'il parle notre langue ; le genre épistolaire lui réussit mieux qu'à la plupart de ses compatriotes : il y porte trop d'abondance et, dans ses années de jeunesse, un peu de gaucherie, mais on écoute avec plaisir ce spirituel causeur. Puis, M. G. éclaire la biographie des correspondants de Manzoni ; pour ceux d'entre eux qui furent nos compatriotes, je doute qu'un Français de France eût pu annoter plus richement le volume. De nombreux portraits se mêlent au texte (Manzoni jeune et vieux, Franc. Melzi, Sophie de Condorcet, Fauriel, Carlo Botta, Vinc. Monti, etc.) ; un copieux index le termine.

Charles Dejob.

Chéradame (André), **La crise française, faits, cause, solution.** Paris, Plon, 1912. In-8° et viii, 702 p.

La première partie de ce livre était naturellement la moins malaisée à traiter, mais M. C. l'a traitée avec une variété d'aperçus, une précision, une sobriété des plus remarquables. Il ne donne que des faits établis par des enquêtes contradictoires, par des personnes bien placées pour voir le secret des choses et intéressées à notre prospérité. Ainsi c'est par la plume de M. R. Poincaré qu'il explique comment les faveurs à distribuer font oublier aux ministres la discussion des affaires générales et abandonner à chacun d'eux la décision des plus importantes affaires ; ce sont nos amis d'Angleterre qui s'offrent à désabuser ceux qui croient notre flotte réparée par le seul fait qu'on l'a passée solennellement en revue. Les conséquences du rachat de l'Ouest, la fabrication des poudres, la propagande pour l'anarchie et contre l'armée, les scandales de finance sont exposés avec lucidité. Il y aurait plus à discuter sur les causes et les remèdes. L'auteur accuse avec raison les intrigues, les coteries, l'intolérance du monde politique, les placements anti-patriotiques de capitaux français, l'imprudence des diplomates improvisés ; mais il ne va pas jusqu'au fond des choses ; il ne voit pas les torts du grand public. Ce ne sont pas les politiciens qui font l'opinion, ils l'exploitent ; les écrivains et leurs lecteurs y ont plus de part. Or ce que peignent chez nous les premiers encouragés par les seconds, c'est la vie de plaisir, la révolte contre le devoir, les défaillances de la volonté. Le bourgeois honnête qui veut qu'on renforce l'autorité dans la société, l'énerve sur les bancs du jury et veut qu'on l'énerve sur les bancs de l'école et dans les conseils de guerre ; il professe naïvement que la vie privée des hommes publics ne regarde personne, sans s'apercevoir de quoi naissent les prévarications ; l'armée serait plus respectée si les officiers montraient davan-

tage leur uniforme et s'ils n'avaient pas obtenu la stabilité des garnisons. M. C. répète, avec plus de précision, les doléances du public contre les politiciens, mais les Parlements valent ce que valent les nations.

Beaucoup des remèdes qu'il propose sont excellents. Il voit l'imminence d'une lutte pour laquelle l'Allemagne multiplie chaque jours ses moyens de provocation et ses chances de victoire ; il montre que nous serons peut-être seuls, du moins au début, à soutenir le choc, que les premières hostilités pourront nous être défavorables, mais ne s'en effraie pas et indique toutes les chances assurées à notre sang-froid. Les changements qu'il souhaite dans notre Constitution l'amélioreraient, mais pour cela il faudrait refaire l'esprit public tout entier, le foyer. M. C. compte trop sur les dispositions nouvelles qui semblent poindre dans la jeunesse. La pluralité des électeurs comprend les hommes au-dessus de trente ans ; c'est à ceux-ci qu'il faudrait demander de se refaire eux-mêmes. — Un index facilite l'usage de ce livre vraiment utile et opportun.

Charles DEJOB.

Henry VIGNAUD, Etudes sur la vie de Christophe Colomb. Deuxième série. **Histoire critique de la grande entreprise de Christophe Colomb.** Tome I, 1476-1490. XXXIII + 703 p. Tome II, 1491 1493. XIX + 703, p. Paris, Welter, 1911, 30 fr.

Il semble que le grand et passionnant procès historique qui s'est déroulé autour de Christophe Colomb puisse être désormais, sinon jugé en dernière instance, mais examiné sur pièces, grâce au dossier constitué par M. Henry Vignaud dans ses Etudes sur la vie de Christophe Colomb. Cette *Histoire critique* justifie à merveille l'épithète. Tous les éléments, tous les documents, tous les témoignages qui éclairent ce que M. V. appelle la légende colombienne sont interrogés avec une rare maitrise du sujet. Sans doute, M. V. nie que le Nouveau Monde ait été découvert en vertu d'une conception théorique dont le manifeste aurait été la lettre de Toscanelli. Mais si Colomb s'est prévalu d'un *bluff* scientifique (le mot est américain), M. V. professe qu'il a eu l'intuition ou la notion de terres nouvelles, signalées par un « pilote sans nom », mystérieux initiateur auquel M V. accorde toute créance. Ces terres inconnues, Colomb ne les a jamais identifiées avec l'Inde. Mais il les a cherchées par préméditation : il n'a pas été un aventurier, un découvreur de hasard. Voilà son titre d'honneur. On ne saurait analyser l'œuvre de M. V. trop puissante et trop riche ! une table des matières bien ordonnée permet de s'orienter. On n'osera dans l'enseignement faire état des conclusions de M. V. tant que la controverse ne sera pas close.

B. A.

M.-J. Bonn, **Die Neugestaltung unserer kolonialen Aufgaben**. Tübingen, Mohr. 1911, 48 p.

M. J. Bonn, professeur à l'Université et directeur de l'École supérieure de commerce de Munich, a exposé dans une harangue académique, à l'occasion du 90e anniversaire du Prince Régent, les tendances et nécessités de la politique coloniale de l'Allemagne. Le domaine colonial n'apparaît jusqu'ici dans l'économie et la fortune de l'Empire que comme un facteur insignifiant ; en attendant la mise en valeur par les chemins de fer, les capitaux, l'exploitation des mines d'or et de diamant, que l'Allemagne place les produits de son industrie dans les centres de consommation sur les marchés capables de les payer, par voie pacifique autant que possible, autrement s'il le faut. Mais que l'Allemand du Sud, le Bavarois reste tranquille à l'ombre de son drapeau blanc-bleu et sous l'œil paterne de ses dynastes!

B. A.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 19 juillet 1912*. — M. Héron de Villefosse annonce une intéressante découverte épigraphique récemment faite sur le territoire de Bourbon-Lancy et qui lui a été signalée par M. Max Boirot. Dans une tranchée ouverte près du chevet de l'église Saint-Martin, on a trouvé une plaque votive en marbre blanc consacrée à *Borvo* et à *Damona*, les dieux de la source bienfaisante. On sait tout l'intérêt du nom divin Borvo, d'origine gauloise ; ce dieu préside aux sources thermales en Gaule. Cet ex-voto est malheureusement incomplet ; il a pour auteur un Gaulois appelé Suadorix.

M. Henri Cordier commence la lecture d'un mémoire sur les dernières recherches relatives à l'Amérique.

M. René Pichon discute et commente quelques textes latins de Tite Live, de Suétone et de Juvénal, relatifs à l'histoire de l'atellane. — MM. Salomon Reinach et Maurice Croiset présentent quelques observations.

M. Anziani, membre de l'Ecole française de Rome, présente les photographies d'une amphore corinthienne sortie de la nécropole de Bord-Djedid à Carthage. Il rappelle que c'est le seul vase de ce genre qu'aient livré les tombeaux carthaginois, et montre par un examen détaillé que c'est un produit de second ordre, qui devait plaire aux Africains par son ornementation surchargée. — M. Perrot présente quelques observations.

Léon Dorez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 32 — 10 août. — 1912

Maurice Croiset, **Observations sur la légende primitive d'Ulysse**. Paris, Impr. Nationale, 1910; 46 p. (Extr. des *Mém. de l'Acad. des Inscr. et Belles-Lettres*, t. XXXVIII, 2e partie, p. 171-214).

Les quelques pages dans lesquelles M. Maurice Croiset étudie le personnage d'Ulysse ne peuvent manquer d'attirer l'attention des hellénistes et de ceux en particulier qui s'occupent de l'histoire des poèmes homériques. Simples observations, si l'on s'en rapporte au titre ; mais le lecteur s'aperçoit vite qu'elles ont une portée considérable. Il ne s'agit de rien moins, en effet, que de l'origine de la légende d'Ulysse et par suite de la manière dont se sont formés les éléments principaux de l'Odyssée. Ce n'est pas qu'en pareille matière on puisse se flatter d'arriver à la certitude ; mais ceci du moins est certain qu'entre plusieurs hypothèses également vraisemblables c'est celle qui explique le plus de faits et qui les explique de la façon la plus objective qui doit être préférée. Or dans la clarté des développements de M. C., ce qu'on ne peut méconnaître est précisément l'objectivité de l'argumentation. Il n'est pas une de ses conclusions qui ne repose sur des faits attestés par les textes, et la part de l'interprétation personnelle y est réduite au minimum. C'est là, en somme, la vraie méthode critique, meilleure et plus sûre, pour le dire en passant, que les athétèses arbitraires, les combinaisons transcendantes et les fantaisies quintessenciées dont les poèmes homériques ont trop souvent été victimes. Je ne dis pas pour cela que les résultats de l'étude de M. C.

ont tous le même degré de vraisemblance; cependant il me paraît certain, plus encore qu'auparavant, qu'il est vain de vouloir chercher l'Ithaque d'Homère ailleurs que dans l'Ithaque actuelle; il est également vraisemblable, sinon vrai, qu'Ulysse n'est point un ancien dieu mythique, mais que c'est un héros de l'histoire primitive, et que la légende des prétendants « n'a été incorporée à celle d'Ulysse qu'assez tardivement ». Il me semble plus discutable, d'autre part, que le rôle d'Ulysse comme inventeur de stratagèmes et comme favori d'Athéné se soit dessiné seulement « dans la période immédiatement antérieure à l'Odyssée ». Cette amitié entre le héros et la déesse, dit M. C. [1], « ne s'était guère manifestée dans l'Iliade elle-même. Elle avait donc pris son développement dans les chants postérieurs ». Cette conclusion n'est pas inattaquable. Si cette protection spéciale d'Athéné, qui se montre si fréquemment dans l'Odyssée, est peu visible dans l'Iliade, c'est d'abord qu'Ulysse n'a pas dans ce poème un rôle extrêmement saillant (je ne parle pas, bien entendu, des parties certainement postérieures, comme la *Dolonie* et les Ἆθλα), ensuite et surtout qu'il y a peu d'occasions où Athéné puisse intervenir en sa faveur. Cependant il arrive une fois qu'il se trouve dans une circonstance critique; au chant XI, 435 svv., il est blessé par Sôkos, et le poète ne manque pas d'ajouter « mais Athéné empêcha la blessure d'être mortelle ». On peut faire une remarque analogue au sujet de la ruse et des stratagèmes d'Ulysse. Dans le même épisode de l'Iliade, Sôkos lui adresse la parole en ces termes, v. 430 : ὦ Ὀδυσεῦ πολύαινε, δόλων ἆτ' ἠδὲ πόνοιο. Or on est d'accord, je pense, pour considérer le chant XI dans son ensemble, et ce passage en particulier, comme appartenant à l'Iliade primitive. Cela ne prouve pas, sans doute, que la légende d'Ulysse fut très développée au temps où naquit l'Iliade; mais cela prouve tout au moins qu'à cette époque même le héros était déjà nettement caractérisé comme fertile en ruses et comme protégé d'Athéné. Ces deux traits du personnage, si largement accusés dans l'Odyssée, remonteraient donc encore plus haut que ne le pense M. Croiset,

My.

Giannino Ferrari, **I documenti greci medioevali di diritto privato dell'Italia meridionale**, e loro attinenze con quelli byzantini d'Oriente e coi papiri greco-egizii. Leipzig, Teubner, 1910; VII-148 p. (*Byz. Archiv*, fasc. 4).

Le titre indique très nettement quel est le sujet de ce travail, et l'introduction le détermine encore avec plus de précision. M. Ferrari, se limitant strictement au droit privé médiéval, s'est placé plus particulièrement au point de vue de la rédaction formelle des documents qu'il

1. M. Croiset cite à ce propos les vers *Od.* XIII, 314-315, où cette amitié est rappelée par Ulysse lui-même; on ajoutera qu'elle l'est d'une manière encore plus formelle au chant III, 221-222, où Nestor dit à Télémaque οὐ γάρ πω ἴδον ὧδε θεοὺς ἀναφανδὰ φιλεῦντας, ὡς κείνῳ (Ulysse), ἀναφανδὰ παρίστατο Παλλὰς Ἀθήνη.

étudie, et qui sont de trois sortes : les documents de l'Italie méridionale, antérieurs aux constitutions de Melfi ; les documents byzantins orientaux ; les papyrus gréco-égyptiens. Les actes qui rentrent dans le cadre de ce travail sont les actes d'adoption, les testaments, les contrats de mariage, et principalement les actes d'aliénation de biens immeubles, ventes, donations, échanges, partages, qui sont de beaucoup les plus nombreux. Avec la plus scrupuleuse minutie, M. F. en décrit la forme, en analyse le contenu, et compare entre eux, au point de vue de leur structure, les documents des trois groupes qu'il a établis, faisant ainsi, pour les documents grecs de l'Italie méridionale, des recherches analogues à celles qui ont été faites pour les documents latins. Le formulaire des actes grecs de l'Italie méridionale, ainsi que cela résulte des analyses de M. Ferrari, est identique à celui des actes byzantins d'Orient de même époque, et procède du χειρόγραφον, qui, en Egypte, à partir de la fin du IVe siècle, a été la forme prépondérante des contrats privés. Ces études seront appréciées des juristes, car elles font pénétrer dans la pratique, et mettent en lumière des rapports et des usages juridiques que la législation ne fait pas connaître, et qui ne sont pas pour cela moins intéressants pour l'histoire générale du droit.

My.

Ch. Diehl, **Manuel d'art byzantin**. Paris, Picard, 1910 ; XII-837 p.

Il ne manque pas d'ouvrages sur Byzance ; déjà avant la fin du siècle dernier des articles et des livres remarquables avaient prouvé que, si pendant longtemps on avait presque délaissé les études byzantines, on commençait néanmoins à comprendre que cette longue période qui suivit l'avènement de Justinien était loin d'être négligeable, et qu'il s'y était développé une civilisation florissante, où toutes les branches de la littérature et de l'art étaient brillamment représentées. L'art surtout, dans ces dernières années, a attiré les regards ; l'architecture, la peinture, l'orfèvrerie, le travail de l'ivoire et des émaux ont été l'objet d'excellentes monographies, dont le but était non seulement d'étudier la technique des artistes et l'évolution des styles, mais encore de rechercher les origines et les sources de l'art byzantin, d'en découvrir les prolongements, et de préciser l'influence qu'il a exercée sur la culture occidentale. Mais tous ces travaux, à part un petit nombre, étaient à peine connus du public lettré ; les uns étaient trop spéciaux pour susciter son intérêt ; d'autres, écrits en des langues étrangères, lui étaient difficilement accessibles ; d'autres encore étaient disséminés dans des revues où ils n'attiraient pas suffisamment son attention. Il était réservé à M. Diehl de remédier à cet état de choses ; qui d'ailleurs pouvait mieux que lui entreprendre cette tâche, puisqu'il est un de ceux qui, en France, ont le plus contribué au relèvement de ces études, et dont les travaux anté-

rieurs nous ont le mieux initiés à la vie byzantine? Il a donc composé ce *Manuel d'art byzantin*. Le titre est modeste, ce qui le rend inexact. C'est un manuel sans doute, en ce sens qu'on y trouve des renseignements sur toutes les manifestations de l'art à Byzance et dans l'empire pendant dix siècles, et que c'est une synthèse de tout ce qui a été écrit sur ce sujet. Mais c'est tout autre chose qu'un simple répertoire des connaissances acquises; M. D. ajoute sa note personnelle. Il puise aux bonnes sources et sait en extraire ce qu'elles ont de substantiel; mais son rôle ne se borne pas là : il analyse, il compare, il juge. Il décrit les monuments les plus importants et qui sont comme les types des genres; mais aussi il expose les résultats de ses propres réflexions et les conclusions que lui ont suggérées ses propres recherches. Il a préféré nous présenter l'ensemble de l'art byzantin dans ses périodes successives, plutôt que d'étudier en chapitres séparés l'évolution de chaque genre; le caractère historique de son ouvrage n'en est que mieux accentué. Qu'il s'agisse de constructions grandioses ou d'ivoires délicatement sculptés, de fresques monumentales ou d'enluminures de manuscrits, de compositions en mosaïque ou de travaux d'orfèvrerie et d'émaillerie, M. D. considère les monuments à leur époque et dans leur ambiance, rapproche les unes des autres les diverses productions de l'art, en explique les caractères par les goûts des différents âges de la civilisation byzantine; il en suit l'évolution, progrès ou décadence, au cours des circonstances politiques, sociales et religieuses qui leur ont imprimé ces caractères; si bien que son œuvre, dépassant ce qui en fut peut-être l'inspiration première, je veux dire une simple idée de vulgarisation, a pris un aspect plus scientifique et est devenue une véritable *Histoire de l'art byzantin* [1]. Et cet heureux résultat n'était pas possible sans une abondante variété et une richesse spéciale d'information, jointes à un goût très sûr et à une connaissance approfondie de l'histoire et des mœurs.

Suivant donc chronologiquement les destinées historiques de l'empire, M. D., après un premier livre où il expose les origines de l'art byzantin, ce qu'il doit aux influences syriennes, égyptiennes, anatoliennes, et comment Constantinople est devenue le centre d'où rayonna toute la culture artistique, aborde l'étude des monuments de l'époque de Justinien, dans un livre intitulé *Le premier âge d'or*, qu'il prolonge jusqu'à la querelle des images; cette période s'étend du VIe au IXe siècle. Dans le troisième livre (*Le second âge d'or*) nous assistons à la renaissance artistique qui eut lieu sous les empereurs macédoniens, et M. D. nous conduit jusqu'à la fin du XIIe siècle,

1. Il est fort possible qu'en m'exprimant ainsi j'apprécie inexactement l'idée d'où est sorti ce bel ouvrage; mais aucun lecteur ne se méprendra sur le titre, surtout s'il a lu la préface, où M. Diehl nous dit lui-même que « le présent livre est moins un manuel qu'une histoire de l'art byzantin »; et l'on sait qu'une préface, le plus souvent, est écrite en dernier lieu.

jusqu'au moment critique où la conquête latine « semblait devoir ruiner pour toujours la civilisation et l'art byzantins ». Enfin dans un quatrième livre sont étudiés les caractères d'une nouvelle renaissance, qui se produit surtout dans les provinces, au XIVe siècle; c'est la dernière évolution, que M. D. suit jusqu'aux dernières manifestations de la décoration et de la peinture, au milieu du XVIe siècle, dans les couvents de la Montagne Sainte. Chaque livre a son unité propre, et forme comme un tableau de toutes les branches de l'art à la période qu'il embrasse, architecture, peinture et mosaïque, industrie des tissus, sculpture, orfévrerie et émaillerie; tableau vivant et coloré, rehaussé encore par de nombreuses illustrations (il n'y a pas moins de 420 figures) qui mettent sous les yeux mêmes du lecteur les monuments les plus suggestifs; et chaque livre, en même temps, s'ouvre par quelques considérations qui dépeignent l'époque dont il s'agit et indiquent ses rapports avec les autres époques, tandis que dans le cours de l'ouvrage, à chaque fois que cela est nécessaire, une ou deux phrases brièvement caractérisques résument l'impression qui se dégage de la lecture. L'unité de l'ensemble n'est donc pas moins visible que celle de chaque partie; et ce qui la rend saillante, ce qui oblige le lecteur, pour ainsi dire, à ne pas s'attarder sur les détails de technique et de style qui lui sont prodigués, c'est que M. D. le rappelle toujours à une idée fondamentale qui domine tout l'ouvrage. Il a voulu montrer, en effet, que l'art byzantin n'était pas enfermé dans des formules étroites et dans des conceptions rigides, et que c'est une grave erreur de le considérer comme dépourvu de souplesse et figé dans une sorte d'immobilité hiératique. Il n'en dissimule pas les défauts, son attachement servile au passé, son insuffisance d'effort créateur, son goût stérile pour la répétition et la copie; mais il explique ces défauts et en dévoile les causes, et montre, par de nombreux exemples, que cet art a été trop accusé de manquer d'originalité et d'invention, qu'il a su se renouveler, qu'il a évolué vers un idéal auquel il a parfois atteint, et qu'il est une chose, après tout, qu'il ne faut jamais perdre de vue : c'est que sous ses empereurs Byzance a été le foyer de la culture artistique, et qu'elle « a exercé une action considérable sur tout l'art du moyen âge, en Orient aussi bien qu'en Occident ».

My.

I. Ciceros Ausgewählte Reden, Forsetzung der Halmschen Sammlung. Achter Band. Die dritte, vierte, fünfte und sechste **Philippische Rede**. Erklärt von Wilhelm Sternkopf, 120 p. 1912. 1 m. 20 pf.

II. **Vergils** Gedichte. Erklärt von Th. Ladewig, C. Schaper und P. Deuticke. Zweites Bändchen : Buch I-VI der Æneis. Dreizehnte Auflage bearbeitet von Paul Jahn, 340 p. 1912. 3 m. 20.

III. M. Fabii **Quintiliani** Institutionis oratoriae liber decimus. Erklärt von E. Bonnell. Sechste Auflage von Dr H. Röhl, Geh. Regierungsrat, Kgl. Gymnasialdirektor a. D. 98 p. 1912. 1 m. 20.

Trois nouveaux Weidmann intéressants : un fascicule nouveau

destiné à compléter la série de Cicéron de Halm; deux anciens fascicules repris par de nouveaux éditeurs et profondément modifiés.

I. Je commence par l'un de ces derniers. Les quatre premières éditions du livre X de Quintilien avaient été publiées dans la collection par Bonnell (1851 et suiv.); la cinquième par Meister en 1882; voici la sixième confiée à M. Röhl. Qu'on me permette de rappeler que M. R. a donné récemment chez Freytag le dialogue de Tacite [1]. M. R. est un ancien directeur de gymnase; on sent ici partout, dans les notes, qu'il a l'habitude de l'enseignement et ne perd jamais de vue les nécessités pratiques. Sans doute, pour le texte, il manquera forcément ici les sources nouvelles que M. Radermacher nous a fait connaître pour les six premiers livres; il faudra attendre, pour le livre X, qu'il ait publié son second volume dans la bibliothèque de Teubner. M. R. se réfère plusieurs fois, pour des changements au texte, à deux Mittheilungen qu'il a publiées l'an dernier dans la Wochenschrift, n° 41 et 46; à des articles de Kiderlin, dans les Blätter für das Gymn. de 1887 et de 88, et de M. Bonnet dans la Revue de philologie de 1887 et dans les Neue Jahrbücher de 1889.

A la fin un appendice qui n'a guère plus de deux pages. Je comprends mal qu'on s'y reporte à la cinquième édition, ce qui est incommode et peu scientifique. Je ne sais pas non plus pourquoi M. R. a conservé les titres de chapitres dont l'authenticité est si douteuse.

II. Le nouvel éditeur du Virgile, M. Paul Jahn, est connu par des programmes sur l'imitation de Théocrite dans Virgile (Berlin, 1897-99); par une recension des travaux sur Virgile (1901-1904) dans le Bursian de 1906, enfin par de nombreux articles de revues. Sa compétence sur tout ce qui touche à Virgile est indiscutable.

Ceux qui ont pratiqué l'ancien Ladewig le reconnaîtront à peine sous sa nouvelle forme; le nombre des pages (en gros 70 de plus) a augmenté surtout à l'Anhang; il me semble aussi que la méthode et la doctrine s'est modifiée, malgré le désir qu'on avait de garder le caractère traditionnel du livre. Pour les leçons et pour la ponctuation, presque aucun changement. L'effort a porté cette fois sur les rapprochements de Virgile avec ses originaux, avec ses autres ouvrages ou autres parties du poème, et aussi avec ses contemporains. Comme les travaux et les vues de P. Jahn ont de l'originalité surtout en ce qui concerne les Bucoliques et les Géorgiques, c'est dans la refonte du tome I que l'on sentira plus fortement sa marque. Il est fait sans doute telle allusion rapide [2] aux changements que le poète a apportés

1. Voir la *Revue* au Bulletin de 1911, II, p. 316.

2. Par ex. App. aux v. 1 et 59 du livre V: ce sont là d'ailleurs des notes des éditeurs précédents.

au plan de son œuvre; mais ce n'est pas là le vrai but du commentaire; celui-ci vise plutôt à comparer entre eux les vers ou parties de vers que nous avons, vers qui se répondent comme les notes ou les échos d'un concert. J'avoue que ce plan ne me parait pas irréprochable, et je trouve que M. J. a subi à l'excès l'influence du P. Roiron dont il fait grand éloge. Que Virgile se répète beaucoup, voilà longtemps qu'on l'a vu. Mais dans une édition classique, à quoi bon ces rapprochements continuels qui ne servent pas toujours, il s'en faut, à dégager sûrement le sens?

Servius est nommé dans quelques notes; mais je ne vois nulle part d'indication générale sur les scolies ni sur les travaux récents dont elles ont été l'objet. Que cela soit inutile dans le détail, pour des élèves, je l'admets; mais ici il s'agit d'étudiants initiés à des études qu'ils pourront poursuivre : comment laisser à la base une telle lacune?

J'aurais voulu une liste complète et exacte des abréviations; celle qui était autrefois à la fin du tome I ne suffit plus et je ne trouve pas tout dans celle qui est en tête de l'Appendice [1].

III. Pour le troisième fascicule, noter la modification du titre; il s'agit ici d'une addition à l'œuvre de Halm, autrement d'un volume VIII qui va suivre les autres. J'en admettrais volontiers le principe, sauf à voir ce que donnera l'expérience qui n'est pas sans m'inspirer quelque crainte.

Sur les événements de la période des Philippiques, l'éditeur, un de nos meilleurs Cicéroniens, est des plus compétents; il a publié sur le sujet des études auxquelles ici il se réfère [2].

Les troisième et quatrième philippique servent à proposer et à défendre les premiers actes d'hostilité déclarée de Cicéron contre Antoine et les mesures qu'il fait prendre en ce sens par le sénat. La cinquième et la sixième nous placent au début du consulat d'Hirtius et de Pansa : Cicéron critique le projet d'une ambassade et appuie la proposition d'honneurs et de récompenses particulières à décerner à Octave et à ses troupes. Nous sommes engagés dans le drame qui va terminer la carrière de l'orateur.

La base du texte est prise, comme il était naturel, dans l'édition de

1. Pourquoi aucune remarque sur les formes de déclinaison : I, 113, Oron*ten*, et surtout : I, 120, Oron*ti* (gén.)? — P. 11, au début du dernier vers, lire Inter*ea*. — Sur IV, 127, l. 6, lire Hyme*naeus*; toute la note et aussi celle de l'appendice (du Ladewig remanié) me paraît entortillée et obscure. Pour l'explication du vers difficile IV, 244 : *lumina* morte *resignat* (note et appendice), heureux les étudiants s'ils y voient clair. — En haut de la p. 202, lire at*t*ollitur!

2. Philologus de 1901 : Ciceros Briefwechsel mit D. Brutus und die Senatssitzung von 20 Dezember 44; Hermes, 1905 : Zu Cicero ad fam. XI, 6; Hermes, 1912 : *Die lex Antonia agraria*; enfin il annonce un prochain article de la même revue : Die Verteilung der rœmischen Provinzen vor dem Mutinentischen Kriege).

Clark. L'introduction a été rédigée avec soin. Tout y est cohérent et précis; la distinction est faite nettement entre ce qui est sûr et ce que nous ignorons. Il ne pouvait y avoir pour ces discours, qui s'y réfèrent constamment, une meilleure base.

Mais je dois avouer que la lecture n'a pas diminué mes doutes. Comme thèmes d'enseignement, ces textes valent-ils la deuxième Philippique et ceux qui sont consacrés par la tradition et notamment les Catilinaires? La revue ininterrompue des ruses, des violences, des crimes d'Antoine, après la mort de César, n'est-elle pas un sujet peu agréable, monotone et qui n'est guère profitable à aucun égard? L'argumentation se perd le plus souvent en minuties; utiles je le veux sur le moment, de telles lectures n'ont pour nous qu'un intérêt médiocre. Pour le ton, on se croirait, hélas! transporté dans nos polémiques quotidiennes. Nous verrons ce qui résultera de cette expérience qu'après tout il était bon de tenter.

Emile Thomas.

Petronii Saturae et liber Priapeorum rec. Franciscus Buecheler editionem quintam curavit Guilelmus Heraeus. Adjectae sunt Varronis et Senecae Saturae similesque reliquiae. Berlin, Weidmann, MDCCCCXII, 3 m. 40.

La mort de Buecheler (le 3 mai 1908) a contraint les Weidmann de chercher à qui confier la réimpression du Pétrone auquel Buecheler avait su donner une forme presque parfaite. Le choix de M. W. Heräus était tout indiqué par ses travaux et ses publications sur la langue de Pétrone (1899), sur la langue familière et sur les gloses latines. C'est à la compétence particulière du nouvel éditeur que le livre doit de s'être enrichi de maintes petites notes qu'on sera heureux de lire au bas des pages.

Une difficulté se présentait d'abord à M. H. sur la méthode à suivre. Dans quelle mesure convenait-il de renouveler l'ancien livre? Très sagement M. H. a compris qu'il eût été inopportun de transporter ici les modifications profondes que Leo a faites au Perse et au Juvénal. En ce qui concerne Pétrone, nous n'avons eu jusqu'ici rien qui rappelle même de loin la découverte du fragment d'Oxford. Nous restons pour le texte au même point de vue, avec la même base critique. M. H. a donc conservé pieusement le cadre de l'ancien livre; Buecheler va continuer encore à exposer ses vues à la première personne, les notes de M. H. se distinguant des autres par l'addition de son nom [1].

Le nouveau livre a près de 30 pages de plus que le précédent, l'augmentation portant surtout sur les Index. Les additions très clairsemées de M. H., consistent en références à des publications récentes

1. L'inconvénient est cependant que dans telle note où il n'y a ni pronom, ni nom propre (par ex. p. 21, 24, sur *permittitis*), il faut une recherche pour apprendre que la remarque n'est pas de Buecheler, mais du nouvel éditeur.

(Leo, Audollent, etc.), en renvois à d'autres parties du Satiricon, en réminiscences évidentes ou probables, auxquelles s'est laissé aller le romancier (elles sont signalées ici avec beaucoup plus de précision qu'on ne l'avait fait : ainsi pour Virgile, Horace, l'Anthologie, etc.); enfin en textes divers qui peuvent justifier la leçon traditionnelle. Nombreux renvois au *Corpus des Gloses*, à celui des Inscriptions latines; à l'Anthologie, aux *Carmina Epigraphica*, à Isidore; aussi à des publications récentes : Löfstedt, Wackernagel, etc. qui ont modifié nos idées sur la langue familière et sur celle de la dernière période. Quelques conjectures de Siewert sont insérées passim. A noter aussi le relevé d'orthographes singulières. Pas ou peu de changements dans les *Fragmenta*, dans le *Conspectus Saturarum*; quelques additions ou corrections dans les *Carmina Priapea*. Dans l'apparat de ces poèmes, Nonius est donné plus complètement avec les explications du compilateur. Dans les Ménippées, conjectures assez nombreuses de M. H.; renvois au Lucilius de Marx, à W. Schulze, *lat. Eigennamen*, etc. Dans l'*Apocolocyntosis*, peu de changements; renvois à des articles de revues, et mention de quelques conjectures. L'index des *Proverbia Glossemata* a deux pages de plus. Celui des *Priapea* est de même un peu augmenté. En tête des Ménippées est ajouté un *Conspectus Saturarum* particulier à ce recueil (2 p.).

Partout M. H. garde son indépendance et il arrive que dans les remarques même de Buecheler, il glisse des restrictions. M. Novák a communiqué ses conjectures (environ une douzaine) au nouvel éditeur qui en a inséré plusieurs dans le texte.

Bref, le nouveau livre reste dans la ligne de ceux de Buecheler; il les continue avec d'utiles compléments [1].

Emile THOMAS.

1. P. 202, 189, renvoi utile à Ribbeck, mais il n'eût pas fallu supprimer l'avertissement : Ennium *om. libri*. — Je n'ai jamais bien compris pourquoi, dans les petites éditions (mais non en 1862), Buecheler, au chapitre V, a supprimé la virgule après *meatu*, ce qui ajoute encore à la lourdeur et à l'obscurité du passage. — Je ne comprends pas pourquoi M. H., comme auparavant Buecheler, 133, au v. 6 maintient la leçon *semperflavius* qui pour le mètre est impossible. — Je suis d'accord avec M. H. sur l'emploi des formes modernes pour les noms des savants; mais dans le passage du système de Buecheler, qui les mettait tous en latin, au système nouveau, se sont glissées des inconséquences : pourquoi p. 103, 12, Palmerius? pourquoi ne pas écrire partout Pithou, Turnèbe, H. Étienne, Juste-Lipse etc.? — Le *require* de Bücheler, p. 62 sur le v. 10 est bien peu clair, et je m'étonne que M. H. l'ait repris plusieurs fois à son compte (p. 153, p. 196, p. 215, p. 231). — P. 21, 23 : je trouve que la note sur *morae vobis*, entortillée et obscure, aurait dû être remaniée. — Très heureuse conjecture d'après laquelle, à la fin du chapitre 26, les mots : *usque hoc* seraient une indication du copiste pour marquer le bout de sa tâche. — A noter que la mesure de la ligne dans l'archétype de L est établie par des fautes dont l'origine est très nette : mots du début de la ligne placés ou répétés à faux (p. 16, 1; p. 18, 13; p. 57, 10; p. 73, 1; p. 75, 26); je trouve comme nombres de lettres à la ligne : 40, 42, 43, 47 et 49. Je ne vois rien d'analogue dans H. — Outre la réminiscence de Sénèque que j'ai signalée p. 58,

Fernand Caussy, **Voltaire Seigneur de village.** Ouvrage illustré de trois portraits de Voltaire et de quatre cartes. Paris, Hachette, 1912, in-16. Fr. 3.50.

Parmi les études qui nous montrent dans Voltaire l'homme d'affaires et le financier, celle que vient de lui consacrer M. Caussy sera des plus remarquées [1]. Elle est piquante à souhait, comme le sont toutes les recherches de cet ordre pour Voltaire ; mais surtout elle a réuni une foule de documents intéressants et fourni sur le petit pays de Gex une monographie fouillée et précise qui forme le cadre indispensable à la dernière période de l'existence du patriarche de Ferney. C'est de l'acquisition des terres de Ferney et de Tourney dont nous entretient d'abord M. C., des négociations laborieuses et des démarches infatigables que Voltaire multiplie auprès de Choiseul et de son entourage pour obtenir le maintien des privilèges attachés à sa nouvelle propriété ; il ne réussit pourtant qu'à se faire donner un brevet personnel. La terre de Tourney réclama de sa fertile ingéniosité plus de ressources encore, et le récit de ses démêlés et de ses procès avec son âpre bailleur, le président de Brosses, est des plus instructifs. La question des dîmes inféodées au domaine de Ferney entraîna Voltaire dans de non moins épineuses querelles avec le curé de Moëns qui en réclamait la restitution, et comme avec de Brosses la lutte finit par une transaction. C'est à toutes ces chicanes que nous devons les abondants documents dont M. C. a parfois presque exclusivement composé ses chapitres. Mais il nous a montré aussi l'activité de Voltaire dans son village, les transformations qu'il y apporta, les émigrants qu'il y appela, les modestes monuments dont il l'embellit, avec la fameuse église et la comédie qu'y donna le philosophe, ce qu'il fit pour la culture et l'élevage, puis encore ses œuvres de bien-

---

note, je crois reconnaître dans plus d'un trait du Satiricon la parodie de remarques graves de Sénèque ; ainsi, au sujet du prix du temps, Sénèque (Ep. I, 2) dira : quem mihi dabis qui .... *intellegat* se cotidie mori ; de même, Trimalcion aura chez lui une horloge et un sonneur de trompette en livrée (ch. 26) : ut subinde *sciat* quantum de vita perdiderit. Sénèque (Ep. V, 6) veut que le sage ne dépende pas du luxe, qu'on sache user de vaisselle d'argent comme si elle était d'argile : Trimalcion (34, 3) fait l'application pratique du précepte quand il commande de rejeter aux ordures la *paropsis* tombée que l'esclave avait ramassée. — Noter chez les deux auteurs l'emploi répété de *mimus*, celui de *manum inicio*, de *excutere* (= dispicere) ; l'emploi emphatique de *magnus* (Pétrone, 83, nescio quid *magnum* promittens [Eumolpius] ; Sénèque, Q. N., VII, 31 : tarde *magna* proveniunt ; Ep. 29, 2 fin : *magnus* vir...) etc. — Le dénoûment du festin chez Trimalcion (ch. 78, 4 : putate vos ad *parentalia mea* invitatos esse) est tout à fait semblable à l'anecdote de Pacuvius (Ep. XII, 8 : cum... illis funebribus epulis sibi *parentaverat*). Et encore la pensée qui suit dans Sénèque revient, en d'autres termes, dans un fragment isolé : ch. 99, 1.

1. M. C. qui cite les travaux de ses devanciers, aurait dû mentionner celui de M. Rossel, *Voltaire créancier du Wurtemberg* (Paris, 1909). Il contient quelques détails sur Ferney, en particulier sur le chiffre des maisons bâties par Voltaire ; il y en avait, d'après une lettre de Rosé, 83 d'achevées et 18 en construction, à la date de 1776.

faisance, où le capitaliste avisé ne se sépare jamais du philanthrope, enfin toutes les formes pittoresques de sa popularité au milieu des habitants.

Dans la seconde moitié du volume Voltaire tient moins de place. L'auteur a voulu nous donner une idée nette de l'organisation administrative et financière et de la vie économique du pays de Gex ; ces renseignements puisés surtout dans les archives de l'Ain, étaient indispensables pour se rendre un compte exact de la conduite de Voltaire, de ses intentions et de ses efforts. Grâce à cette étude nous connaissons les personnages officiels qui furent ou les tenants ou les adversaires du patriarche, en première ligne le subdélégué Fabry. L'histoire de la province de Gex est aussi celle de nos rapports avec Genève, rapports d'ordre surtout économique.

Le projet d'établir à Versoix un port rival de Genève échoua, mais Voltaire s'y était intéressé avec ardeur et il fut indirectement pour Ferney l'origine de la manufacture de montres qui prépara l'avènement de Besançon ; tout cet épisode a été longuement conté par M. C. Il nous a donné aussi beaucoup de détails sur une tentative plus curieuse encore et où Voltaire joua un rôle plus actif : la séparation du pays de Gex du régime fiscal du royaume. En 1775 Turgot y supprima les fermes en leur substituant une contribution générale de 30,000 livres; les difficultés soulevées par l'impôt de remplacement donnèrent beaucoup de mal au patriarche octogénaire et lui firent rechercher l'alliance inattendue des curés. On saura gré à M. C. de nous avoir présenté de son *Seigneur de village* un portrait si vivant et si spirituel et de nous avoir expliqué avec tant de clarté le jeu souvent complexe de la vie administrative et économique d'un petit pays qui par ses origines et le voisinage de la frontière suisse formait une province assez différente de celles de l'ancienne France [1].

L. R.

Auguste Rochette, **L'Alexandrin chez Victor Hugo**. Paris, Hachette, 1911, in-8°, p. 605. Fr. 12.

Consacrer un compacte volume de six cents pages à l'étude de l'alexandrin chez V. Hugo pourra sembler excessif. Il faut se hâter d'ajouter que les copieuses listes d'exemples indispensables aux démonstrations de l'auteur ont enflé singulièrement l'ouvrage. Mais si l'on songe sur quelle masse énorme de vers devait porter son enquête et quelle infinie variété de procédés elle devait embrasser, on sera moins surpris de ses vastes proportions. M. Rochette a commencé par établir la nature de la période rythmique dans Hugo, le batte-

1. P. 24, le traité d'Aarau est daté par erreur de *1654*; p. 158, une *fabrique* de vers à soie ! p. 200, l'expulsion des Jésuites est datée de *1763* au lieu de 1764; p. 217, la dernière ligne doit être reportée au bas de la p. 216.

ment intérieur inconsciemment suivi par le poète en pensant ses vers, et il conclut qu'il n'a jamais connu qu'une mesure binaire de six temps avec un point de repère plus ou moins marqué à l'hémistiche. M. R. n'admet pas, à l'encontre de certains critiques, l'existence de vers ternaires dans Hugo, et sur cette question délicate sa discussion ne va pas sans quelque subtilité. La partie peut-être la plus substantielle de son travail est celle où sont étudiés les rapports de la syntaxe et du rythme, la façon dont la pensée se modèle sur le schéma rythmique, ou plus souvent encore s'en écarte et varie, en vue d'effets artistiques différents, la mesure métrique fondamentale. Ces rapports de symétrie, et plus encore les rapports d'asymétrie par prolepse, rejet et syllepse, sont nombreux et complexes, et on ne saurait entrer ici dans le détail de l'exposé de M. R. Après les avoir étudiés en eux-mêmes, l'auteur les reprend encore comme moyens d'expression et signale avec une abondance extrême d'exemples les intentions évidentes du poète et celles plus cachées où l'on n'a voulu voir que des licences. Deux autres parties sont consacrées au rôle des éléments acoustiques du vers, à l'accent, puis aux voyelles et aux consonnes, une dernière enfin à la rime. C'est de toutes ces minutieuses analyses celle qui donne le plus l'impression de virtuosité que laisse l'œuvre de Hugo, ainsi disséquée par un métricien. M. R. nous parle souvent du travail spontané de l'inspiration chez son poète, il a même essayé de le surprendre, il a écrit sur la première élaboration mystérieuse de l'œuvre poétique de pénétrantes remarques, il nous a souvent fait entrer par l'étude des manuscrits dans ce domaine obscur où l'on touche aux limites du subconscient; et pourtant de toutes les recherches du critique, de ses classements, de ses schémas, de ses statistiques, on garde comme l'obsession que Hugo fut plutôt un prodigieux virtuose qu'un poète.

Mais quelque appréciation qu'on porte sur son œuvre, la partie que vient d'en étudier M. R., le plus considérable de beaucoup, bien qu'envisagée à un point de vue très spécial, gagnera certainement d'être mieux connue par ce commentaire fait avec autant de science que de goût, et tous ceux qui entreprendront de saisir un nouvel aspect du poète auront à tenir compte de son étude. L'histoire même de notre versification en recevra une heureuse contribution ; à propos de chaque innovation qu'il signale dans Hugo, M. R. a eu soin de le rattacher à ses devanciers, aux classiques dont il relève plus qu'on ne pense, comme aussi il a suivi chez Hugo lui-même l'évolution de telle tendance ou de tel procédé. Son livre a plus que l'importance d'une étude de métrique isolée, il intéresse aussi l'histoire de notre poésie.

L. R.

Dr Paul Delaunay, **Vieux médecins sarthois**, 2e série. Le Mans, de Saint-Denis, 1912, 8°, p. 204 (Extrait de la *Revue historique et archéologique du Maine*, 1906-1912).

On doit au Dr Delaunay plusieurs monographies sur l'histoire de la médecine en France. Il ouvre la nouvelle série de ses *Vieux médecins sarthois* avec Patrice Vauguion (1674-1748), médecin au Mans dès 1706 et doyen de sa compagnie depuis 1733 Il a tenu à nous le faire connaître directement par ses Mémoires ; mais ceux-ci n'intéressent guère que la vie professionnelle et sont surtout remplis de détails sur les démêlés ordinaires qui mettaient aux prises docteurs, chirurgiens et apothicaires. Le second de ces médecins appartient à l'histoire littéraire ; c'est le poète et humaniste Jacques Peletier. Il a déjà fait l'objet de nombreux travaux qu'a suivis en partie M. D., mais en insistant davantage sur le médecin et le Manceau ; c'est aussi à ce double titre qu'il revendique pour Péletier la paternité de la plupart des contes attribués d'ordinaire à Bonaventure des Périers. La part principale du volume a été réservée à Jean Verdier (1735-1820), figure curieuse de médecin pédagogue, à la fois juriste, philologue, journaliste, qui dirigea de 1776 à 1803, au milieu de beaucoup de traverses, d'orages et d'interruptions, une institution étrange, à demi Académie, à demi maison de santé, où les innovations heureuses voisinaient avec les paradoxes et les lubies ; un long procès embrouillé avec Buffon et ses héritiers amena la ruine de l'institution. D'Alembert et Diderot honorèrent Jean Verdier de leur appui et il eut des élèves illustres, tels que Desgenettes et Talma. Par sa tentative il mérite une place dans l'histoire du mouvement pédagogique de son temps et il appartient encore au siècle philosophique par sa collaboration à l'Encyclopédie pour la seconde édition. Verdier devait aussi jouer un rôle dans la Révolution et approcher la famille royale à titre de comptable du Temple. M. D. en puisant abondamment dans les documents d'archives, a fait revivre pour nous avec beaucoup d'intérêt une des physionomies les plus originales de sa province. Les dernières pages consacrées à ses deux autres confrères, Verdier-Heurtin, le fils, et Verdier du Clos, le frère cadet de Jean Verdier, ne nous présentent au contraire que des figures effacées, qui ne peuvent compter que pour l'histoire locale.

L. R.

Emile Gebhart, **Petits Mémoires,** Paris, Bloud, 1912, in-16, p. 289. Fr. 3,50.
Emile Gebhart, **Contes et Fantaisies**. Ibid,, p. 308. Fr. 3,50.

I. Ce ne sont pas des *Mémoires*, même *Petits*, que nous offrent les éditeurs du regretté Emile Gebhart, mais simplement une série de courts articles publiés de 1892 à 1911 dans les *Débats*, dans le *Gaulois*, ailleurs encore, et dans lesquels les souvenirs personnels tiennent juste assez de place pour prétendre à ce titre. On y trouvera une évo-

cation émue ou plaisante du Nancy de l'étudiant, d'amusants croquis du séjour à l'Ecole d'Athènes et du monde grec dans la note moqueuse d'About, et surtout les impressions que laissèrent au jeune voyageur et plus tard à l'érudit fidèle des pèlerinages assidus dans cette Italie qui devint son champ d'études ; un des derniers, il en a pénétré le charme intime avant le bouleversement des transformations modernes. Pise, Florence, l'Ombrie, la Toscane et avant elles toutes Rome, où Gebhart fut l'hôte de la villa Médicis, forment le cadre ordinaire de ces souvenirs, dont le récit se mêle d'anecdotes savoureuses et de traits piquants d'observation. Sur les routes étrangères, Gebhart fit parfois d'intéressantes rencontres, le cardinal Lavigerie à Rome, Renan à Athènes, et il lui arriva d'être le témoin de petites révolutions politiques, comme la chute du roi Othon et la vaine tentative de Garibaldi dans l'automne de 1867. Ses anciens lecteurs reliront avec plaisir ces pages remplies d'humour et de fine malice et les nouveaux remercieront les éditeurs de les leur avoir si commodément présentées.

II. Le second volume que les éditeurs ont établi d'une manière analogue est aussi un aimable recueil, encore plus varié, bien que parfois on eût pu éviter de tirer du même sac double mouture. De nouveau la plupart de ces *Fantaisies*, et même les *Contes*, nous transportent dans l'Italie familière à l'auteur, surtout dans l'Italie mystique du moyen âge ou l'Italie ardente de la Renaissance. Les détails pittoresques et curieux qui se sont offerts par surcroît à l'érudit au milieu de ses graves recherches et aussi les traits de mœurs notés au cours de fréquents voyages et de séjours répétés ont fourni la matière de ces pages spirituelles, souvent ironiques, mais sans cruauté. A feuilleter les trente morceaux qui composent cet autre recueil, comme les fragments autobiographiques du précédent, on goûtera une fois de plus le talent si souple et si varié de l'historien de la Renaissance italienne.

L. R.

Sofia Ravasi, **Leopardi et Madame de Staël.** Milano, Tipografia sociale (Paris, Champion), 1910 ; in-8° de 113 pages.

Le premier point de contact visible entre la pensée de Mme de Staël et celle de Leopardi, c'est le fameux article *De l'esprit des traductions* qui ouvrait, comme un manifeste, la *Biblioteca italiana* du 1er janvier 1816, et la réponse — non insérée et publiée il y a quelques années — que fit à ce manifeste le jeune poète de Recanati. Mais sa propre évolution, démentant son attitude défiante, le rapprochera en 1819-21 de plusieurs des idées de son adversaire : *Corinne* a une grande part dans cette modification, que précisent d'autres œuvres de Mme de Staël, et que Mlle Ravasi éclaire de comparaisons en général pro-

bantes sur l'isolement du génie, le contraste entre le passé et le présent, la relativité du goût littéraire. Ailleurs — la vieillesse, la mort, les ruines — il est bien difficile d'isoler, parmi des informateurs nombreux, l'auteur de l'*Allemagne;* il y faudrait tout au moins une précision qui apporte l'évidence. Mais c'est, en tout état de cause, une étude intéressante, qui sait chercher dans l'intime des personnalités la raison suprême des manifestations poétiques et qui tire ainsi un parti utile de la recherche des dépendances.

F. B.

Carl Körner, **Stendhal und der Ausdruck der Gemütsbewegungen in seinen Werken** (Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie, 35). Halle, Niemeyer, 1912; in-8° de 146 pages.

C'est une sorte de répertoire systématique des mouvements de l'âme et de leur expression dans l'œuvre de Stendhal; l'étude de l'auteur, autant que celle de ses ouvrages, peut assurément tirer parti de ces groupements nouveaux, éclairés principalement à la lumière de la psychologie de Wundt. Mais je comprends difficilement pourquoi l'amour n'occupe, dans ce tableau, qu'une place timide et comme incidente, à la fin du chapitre *de l'orgueil :* n'est-ce pas à propos de ce mouvement de l'âme — ou du corps — que le « beylisme » se laissait le plus nettement surprendre et définir? D'autre part, la philosophie implicite de Stendhal, autant que son art de romancier, se trouve en cause dans un grand nombre de ces cas où joie et douleur, orgueil, colère, sont mis en mouvement par lui, et c'eût été, semble-t-il, un sérieux appoint que de rappeler quels sont ses maîtres en ces théories [1]. De bonnes remarques sur l'importance du rire dans ces livres qui ne sont point du genre comique, sur la psychologie ethnique, si l'on peut dire, à laquelle Stendhal ne cesse pas de se référer, des rattachements intéressants de l'œuvre à l'homme contribuent à dégager l'intérêt surtout documentaire — et presque scientifique — des recueils d'observations et de confessions déguisées publiés par ce médiocre artiste.

F. Baldensperger.

Max Fuchs, **Théodore de Banville; contributions à l'histoire de la poésie française pendant la seconde moitié du XIX**

Travail d'analyse et qui veut l'être; « déterminer le sens des œuvres essentielles, découvrir les intentions cachées du poète » paraissant à

---

1. On s'attendrait, par exemple, à trouver un commentaire de la fameuse « cristallisation », un rappel de l'importance de Lavater au début du XIX[e] siècle, sans parler des survivances condillaciennes. En dehors de nombreuses coquilles, voici les *errata* les plus fâcheux : p. 32, écrire *s'il ne lui donne pas de l'argent*, p. 57 *il vit s'éteindre*; p. 84 *c'est me commander...*; p. 94 *ou se tuer d'ici là.*

l'auteur, à bon droit, le service le plus urgent que l'histoire littéraire puisse rendre à la mémoire de Banville, M. Fuchs s'est à peu près interdit tout ce qui ressemblerait trop à un essai de groupement, de coordination, de synthèse et d'apparentement. Sachons lui gré de sa discrétion, puisqu'elle nous vaut les choses excellentes qui la compensent, un soigneux dépouillement des pages innombrables publiées en feuilletons par le poète des *Exilés*, une étude prolongée de la métrique de Banville [1], et, tout au long du volume, l' « explication » attentive et sympathique des pièces et des piècettes échappées à ce charmant esprit.

Regrettons pourtant que ni par la biographie, ni par l'indication des influences, cette activité explicative ne se trouve point en général facilitée ou renforcée : on dirait qu'à part sa naissance, son hérédité et le fait qu'il était jeune en 1840, il ne s'est rien passé dans la vie de Banville qui ne soit de la stricte littérature. Et quant aux encouragements que son propre génie pouvait recevoir de certains modèles, quant aux incitations qui orientaient sa manière dans des directions nouvelles, j'ai peur que M. F., très au fait quand il s'agit de Ronsard ou de poésie grecque et latine, ne soit tenté de passer trop vite sur Shakespeare et Heine, sur Louis Ménard et A. Maury : du moins nous donne-t-il, en ces matières, des suggestions plutôt que des résultats, sans la netteté dans la conjecture qui détermine l'évidence. Le fantaisiste amer de l'*Intermezzo*, en particulier, en dépit des pages 84, 188, 220, 409, n'apparaît pas dans sa pleine valeur de poète dont Banville « entendait en lui les vers, rythmés par les battements même de *son* cœur ». La façon très plausible dont M. F. entend les *Idylles prussiennes* (Prussien voulant dire, au gré de Banville, tout autre chose qu'Allemand) aurait même trouvé un supplément de justification dans cette influence du « Prussien libéré » que Banville mettait si haut, immédiatement après Victor Hugo. Et ainsi — comme pour la question de l'hellénisme où le livre de M. Canat répond à point d'interrogation de M. F. — l'analyse se passe difficilement d'un peu de synthèse, puisqu'il est possible que le point à analyser soit précisément l'intersection de quelques données synthétiques qu'il ne faudrait pas négliger [2].

L'essentiel restait assurément de présenter sous son jour le plus

1. P. 81, le rythme d'*Ibo* n'y est pas encore, à cause du second vers. Il y a, à propos de la rime funambulesque, des remarques bien justes ; il eût été assez indiqué d'y ajouter l'étude des conditions faites à la *pensée* par la nécessité de rimer richement, puisque déjà W. Tenint écrivait en son chapitre IV que « la rime riche favorise la pensée, loin de lui nuire. » Un rappel de la *rime inspiratrice* des Espagnols ne nuirait pas, cf. Le Gentil, *Manuel Breton de Los Herreros*, p. 215.

2. Ecrire Pellissier p. VII, note 2, Beecher-Stowe p. 155, Assollant, p. 203, Creuzer p. 400. Le signalement de la brochure de Grein ne signifie rien à moins d'ajouter (p. 311, note 1) *Realgymnasium zu Neunkirchen*. Ajouter surtout E. Montégut, *En Bourbonnais*, à la bibliographie succincte de la page 4.

équitable une œuvre papillotante pour laquelle on est aisément injuste : en insistant sur le divorce social et moral qui séparait la poésie et la vie courante, sur les raisons qu'avait une fine nature d'artiste de s'irriter de cette discordance et d'en laisser le contrecoup diriger son inspiration, M. F. remet au point bien des jugements cruels ou dédaigneux.

F. BALDENSPERGER.

Albert COUNSON, **La Pensée romane; essai sur l'esprit des littératures dans les nations latines. Livre I** (Bibliothèque de la Société d'Etudes morales et juridiques, t. II). Louvain, Uystpruyst-Dieudonné, Paris, Beauchesne, 1911 ; in-12 de 371 pages.

C'est une idée généreuse que M. Counson veut réaliser dans ce livre, et l'épigraphe *cuique suum*, avec son air de devise intrépide, en symbolise sans doute la secrète intention : définir, dans l'apport collectif des civilisations occidentales, ce qui revient aux Romans, et extraire du legs intellectuel que notre âge tient de multiples donateurs la part spécifique de ces peuples « d'origines disparates, de race inextricable, unis par la communauté de langage ». Car M. Counson fonde nettement sur les affinités linguistiques l'apparentement des groupes qu'il range sous l' « unité romane », et dont il veut déterminer le génie et l'influence intellectuelle. C'est même, à vrai dire, du postulat avancé dès la page 7, que s'autorise une synthèse qu'on acceptera ou qu'on rejettera, selon qu'on admettra ou non cette proposition : « On peut parler d'une pensée romane dont les productions se propagent de province en province, à travers les Alpes, la Méditerranée, les Pyrénées et la Loire ». J'avoue que, pour mon compte, j'hésiterais à conclure aussi vite, de la diffusion de l'idiome à l'identité de la pensée ; une langue n'est pas une forme si rigide qu'elle ne s'accommode de variétés d'esprits suffisantes pour créer d'amples disparates : jamais Rodenbach et Verhaeren ne paraîtront tout à fait les compatriotes cérébraux de Mistral ou de Carducci. Mais, comme toutes les très vastes synthèses, celle-ci ne saurait ni se vérifier, ni se réfuter pleinement. Acceptons-la, sans trop y croire, comme le cadre ingénieux où un « romaniste » fait entrer la multiple expérience qu'il a retirée de ses explorations, et sachons-lui gré d'avoir retenu au passage tous les traits de civilisation (de civilisation fixée par la littérature, tout au moins) qui lui ont semblé communs à toutes les familles de la grande tribu romane.

La conception même du livre amenait son auteur à s'inquiéter spécialement des persistances, des survivances qui prolongent, bien au-delà de la Renaissance, des phénomènes « romans » : recherche intéressante, souvent trop poussée quand des manifestations du génie *celtique* ou *germanique* sont annexées et divulguées par les monuments romans (p. 109, 256, 261) ou que des identités un peu fatidiques (p. 150, 158, etc.) doivent marquer une sorte de mouvement

cyclique dans l'intérieur de cette Romanie immanente; recherche utile, si M. Counson s'astreint, dans la suite de son œuvre, à saisir, au moment où ils s'inscrivent dans les langues et les littératures, des instants décisifs de ce qu'il appelle la « pensée romane ». Ce volume-ci, avec ses chapitres consacrés au substratum juridique, pédagogique, religieux de la Romanie, à la chevalerie française, à la courtoisie, à l'esprit franciscain et à la littérature du principat, accueille en réalité, pourvu qu'elles aient été fixées dans des œuvres de langue romane, des manifestations assez variées du moyen âge occidental. Il est neuf, comme le dit justement son auteur, « en ce que la pensée romane est envisagée successivement dans ses préoccupations essentielles et dans ses manifestations internationales » : mais est-il aussi assuré dans ses résultats qu'il est original dans sa disposition [1] ?

F. BALDENSPERGER.

J.-G. ROBERTSON. **Gœthe and the twentieth century.** Cambridge University Press. In-8°, 1912.

HENDERSON. **The ballad in literature.** Id.

Signalons, dans la collection des *Cambridge Manuals of Science and Literature* (University Press) deux volumes de vulgarisation qui intéressent la littérature générale.

M. J.-G. Robertson consacre à Gœthe une étude qui n'est pas strictement fidèle à son titre (*Gœthe and the twentieth century*) puisqu'elle consiste surtout en une biographie succincte et un examen des œuvres : les quatre derniers chapitres cependant, et la conclusion, considèrent les parties vivantes et les éléments caducs du « message gœthéen », non pas à la façon des livres similaires de Bölsche ou de Huch, mais à la lumière du développement de la pensée et de la société modernes après Gœthe, et avec toutes les réserves et les limitations qu'entraine ce point de vue.

M. Henderson résume (*The Ballad in Literature*) l'état actuel des questions qui touchent à ce genre de poésie, prend parti contre les derniers partisans de la création « anonyme et collective » des anciennes ballades, et signale en passant les prolongements qu'ont eus des recueils comme celui de Percy sur le développement de la littérature. La partie polémique et critique peut sembler trop importante, s'il s'agit vraiment de « manuels » destinés au grand public.

F. B.

---

1. Il ne faut pas attendre jusqu'en 1825 (p. 2) pour trouver un emploi systématique, en français, de l'adjectif *roman*; le sens de *classique* reste lié, en dépit de l'utilisation scolaire, à la signification latine de « meilleur dans sa classe » (p. 56); le juron est-il vraiment (p. 129) une sorte de réviviscence ancestrale ? On sait que Waldseemüller (p. 192) rétablit lui-même — mais trop tard — le nom de Colomb sur les cartes de 1513. Lire *Cosmographiae* à cette page, *trovatori* p. 246, note.

— Nous avons reçu de M. J. Cserép, professeur d'histoire de la littérature romaine à Budapest, une brochure intitulée : *de Pelasgis Etruscisque quid fabulis heroicis ac priscis nominibus doceamur* (40 p. gr. in-8° Lampel, Budapest, 1 kr. 20). C'est l'histoire de ces anciens peuples reconstituée presque uniquement par les noms des anciens héros et par leurs généalogies; autant dire le mythe des mythes. Dans le sommaire final, M. Cs. s'attend au reproche de « témérité »; j'avoue que, dans la critique de sa méthode et de sa brochure, j'irais certes beaucoup plus loin, ou même comprendrais-je beaucoup mieux s'il ne s'agissait que d'un jeu ou de quelque gageure. Encore aurais-je souhaité que le jeu fût plus amusant. — É. T.

— Depuis que j'ai signalé le compte rendu des publications sur César par M. Meusel (Bulletin du 27 avril dernier, p. 333), l'auteur a poursuivi son travail et il vient de le terminer en une cinquantaine de pages; en dehors des traductions des commentaires en allemand (Horneffer) et en anglais (Holmes et Long), je relève une analyse du livre de Bloch, dans l'histoire de Lavisse; des articles sur Martin Bang (Die Germanen im römischen Dienst bis zum Regierungsantritt Constantins); sur la seconde édition de la conquête de Holmes; sur Sihler, sur Sahée; sur les auteurs qui ont étudié la campagne des Helvètes et celle d'Arioviste (Fröhlich, Stolle) et ceux qui ont traité de la bataille de Paris en 52 (Sieglerschmidt), de celles d'Alesia (Lange) et de Pharsale (Kromayer, Holmes) etc. — É. T.

— Le professeur bien connu de Berlin, Dr Herm. Nohl à qui la librairie Teubner a confié le soin de revoir les Cicérons annotés de Richter, repris après lui par Eberhard, arrive au tour des Catilinaires. Les voici en 7e édition; la 6e d'Eberhard était de 1897. Le texte est remis au courant d'après Clark; le commentaire a été très remanié et surtout allégé. Beaucoup de soin et une très grande correction dans tout ce que j'ai lu. De très bons repères pour suivre le plan des discours. — É. T.

— M. A. Merlin, directeur des Antiquités et Arts de Tunisie, publie le IVe et dernier fascicule du tome II de l'*Enquête sur les installations hydrauliques en Tunisie* (Tunis, Imprimerie Rapide, 1912). Il contient: une note de M. Hégly, ingénieur des ponts et chaussées, sur Sbeitla; une note de MM. Collet et de Smet sur l'émissaire d'El-Alia; quelques indications sur la culture de Majen-en-Drej, et une série d'annotations à la carte au 50.000e, par les officiers des brigades topographiques. De nombreux croquis éclairent le texte. A l'index des notices du tome II, par noms d'auteurs, est joint un très utile index topographique, par ordre alphabétique des noms de localités. — M. B.

— Le 5e fascicule des *Notes et documents* publiés par la Direction des Antiquités et Arts de Tunisie est intitulé : *Forum et églises de Sufetula*, par A. Merlin Paris, Leroux, 1912, in-4°, 48 p. 5 pl. et 11 fig.). Le directeur du Service y expose, avec son habituelle précision, les résultats des travaux entrepris depuis 1906 à Sbeitla: déblaiement du Forum, avec son entrée monumentale, ses portiques et ses piédestaux de calcaire chargés d'inscriptions; déblaiement de l'église du prêtre Severus, de l'église de l'évêque Bellator et de la chapelle de l'évêque Jucundus; restauration de l'arc de triomphe. L'une des planches donne le plan général de Sbeitla et l'état des ruines à la fin de 1911. — M. B.

— M. F. Vollmer, dans les *Bulletins* de l'Académie des sciences de Bavière

(1910, n° 14), avait signalé sous ce titre, *Die Umdeutung eines Römersteins*, l'existence à Etting, près d'Ingolstadt, au temps de la contre-réformation, d'une épitaphe latine païenne prise pour l'inscription funéraire d'un saint. De nouveaux documents lui permettent de donner une suite à sa première étude (même recueil, 1911, n° 13), de préciser les origines du culte des *Sancti Exules* à Etting et de reconstituer le texte véritable de l'épitaphe ; elle concernait un *duplicarius* appelé Herennius Secundus. — M. B.

— Le XXXIII° volume du *Bullettino d'archeologia e storia dalmata*, année 1910, contient, comme toujours, une série d'intéressants articles, qui témoignent de l'activité inlassable et heureuse de Mgr Bulic. Citons en particulier : le compte-rendu de fouilles effectuées en 1909 et 1910 dans une nécropole païenne de Salona, au lieu dit *Hortus Metrodori* ; la publication de nombreuses inscriptions inédites ; des études sur le voyage de Dioclétien, de Ravenne à Nicomédie, en 304, sur la légende de Dioclétien en Dalmatie et dans le Monténégro, sur un sphinx du palais de Dioclétien à Spalato ; des notices sur les estampilles sigillées, lampes de terre cuite, pierres gravées, etc., récemment entrées au musée de Spalato ; un article de G. Alačević sur le gouvernement de Marco Bembo, de Venise, comte de Spalato, en 1352-1354. Vingt-quatre planches hors texte illustrent le volume. — M. B.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 26 juillet 1912*. — M. Alfred Merlin, directeur des antiquités de la Tunisie, expose des découvertes récemment survenues à *Thuburbo Majus*. Dans les ruines de cette ancienne ville, on a reconnu les restes de deux temples dédiés, sous la domination romaine, à des divinités puniques demeurées en honneur avec des noms latins ; l'un est consacré à Baal-Saturne ; l'autre, qui a fourni de curieux ex-voto, à Tanit-Cérès. A l'époque chrétienne, celui-ci fut converti en église ; dans un des tombeaux aménagés autour de cette église, on a recueilli de beaux bijoux en or.

M. Charles Diehl lit une notice sur une princesse de Trébizonde qui vivait au xv° siècle. On la désigne en général sous le prénom de Catherine, et sans doute ce nom lui est venu du titre, mal compris, sous lequel les contemporains la mentionnent : *Despina Katoun* (la princesse). En réalité, elle se nommait, d'une manière beaucoup plus byzantine, Théodora Comnène. Ceci montre combien dans l'histoire byzantine, pour les grandes comme pour les petites choses, bien des points demeurent encore obscurs.

Léon Dorez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 33 — 17 août — 1912

A. DAUZAT, **La Philosophie du Langage.** Paris, E. Flammarion, 1912; un vol. in-18 de 331 pages.

Publié dans la *Bibliothèque de Philosophie scientifique* dirigée par le Dr G. Le Bon, ce livre, ainsi que le dit l'auteur, dans sa courte Introduction, s'est proposé de « dégager, pour le grand public, les résultats acquis et les principes directeurs qui dominent aujourd'hui la science du langage ». Il est évident que, pour remplir ce programme d'une façon complète, il eût été bon de ne pas trop rester confiné dans le domaine des langues romanes, et même de pouvoir par moment s'élever au-dessus de l'horizon indo-européen : M. Dauzat l'a assez rarement fait, et si l'on peut le regretter, il serait injuste aussi de le lui reprocher. En somme il n'a voulu parler que de ce qu'il connaît bien ; de là une parenté assez étroite entre ce livre et la *Vie du langage* publiée par lui en 1910, ou même la *Langue française d'aujourd'hui* qui date de 1908. Cependant — disons-le bien vite — l'auteur a eu le talent de ne point se répéter, tout en exposant des idées sensiblement identiques ; il a même acquis dans le maniement des faits et des exemples allégués une incontestable virtuosité, et si c'est là de la vulgarisation, elle est en tout cas d'ordre assez distingué. Le public pourra donc lire ces chapitres écrits dans un style aisé et d'une façon courante, sans que rien peut-être y réveille beaucoup son attention, mais sans que rien non plus vienne le choquer ou le heurter. C'est à peine si çà et là quelques formules, échappées sans doute à une rédaction un peu rapide, pourraient prêter à discussion — car si on les prenait au pied de la lettre, elles seraient susceptibles d'induire en erreur des lecteurs inexpérimentés. Etait-il bien utile par exemple, à la p. 121, de dire : *La France, dès Clovis, a acquis son unité poli-*

tique, et qu'est-ce qu'une unité de ce genre, à propos de laquelle il faut immédiatement faire toutes sortes de réserves? Des faits exposés p. 257 on pourrait inférer que le provençal était la langue courante en Poitou au XIIe siècle : il est plus probable qu'il n'y a jamais été usité que comme idiome littéraire, et encore dans une certaine classe de la société.

Le livre est divisé en quatre parties : I. *Les caractères généraux du langage*. — II. *Les évolutions du langage*. — III. *L'histoire des idées*. — IV. *Les Méthodes*, et cette dernière partie est assez développée, soulevant d'ailleurs des questions annexes de pédagogie grammaticale qui sont de nature à intéresser le public. Voilà un plan parfaitement acceptable, quoiqu'on pût évidemment en concevoir pas mal d'autres, et distribuer peut-être les matières d'une façon moins lâche. Les idées exposées sont elles aussi parfaitement orthodoxes : j'entends orthodoxes du point de vue des néo-grammairiens, car la théorie du progrès dans le langage est combattue ici, battue en brèche à maintes reprises et avec beaucoup de vivacité. Mais il faudrait s'entendre un peu à ce sujet. Car enfin un des arguments que M. D. emploie contre elle, consiste à dire : « On ne voit pas qu'on ait progressé depuis le grec de Sophocle et de Platon » (p. 168). Je suis tout à fait de cet avis : seulement la question serait aussi de savoir si le grec dont a pu se servir Solon était déjà aussi parfait que celui qu'a écrit plus tard Platon. J'estime pour ma part que chaque langue a des périodes de décadence, et que chacune d'elles probablement n'atteint que pour un court espace de temps le point de perfection où elle était capable d'arriver. Il y a quelque chose après tout qu'on peut appeler le *génie* de la langue grecque, ou le *génie* de la langue française. Et si cette expression paraît un peu trop mystique, je dirai que toute grande langue évolue en fonction d'un groupe social, qu'elle reflète en somme les caractères psychiques et la fortune politique du peuple qui la parle. C'est pour cela que, au risque d'être taxé de rétrograde, je ne puis pas convenir que le français, par exemple, ait eu à tous les moments de sa durée la même valeur intrinsèque, ni le même degré d'intelligibilité ou de beauté. Le français qu'on parlait sous Charles VI valait-il celui qu'on parlait sous Louis XIV? Ce sont des questions qui entraîneraient loin, mais de la solution desquelles il ne faudrait pas non plus, sous prétexte de science, bannir tout élément esthétique. Car si l'on prend au pied de la lettre la théorie qui nie tout progrès possible, on en arriverait sans doute à quelque conclusion platement utilitaire, et à déclarer, je suppose, qu'un sabir quelconque ou encore l'anglais-pigeon doit être placé sur le même rang que nos grandes langues littéraires. Pour ma part je n'y consens pas.

E. Bourciez.

Grierson (George A.). **A manual of the Kashmiri language**; vol. I : grammar and phrase-book, 159 p.; vol. II Kashmiri-english vocabulary, 211 p.; 2 vol. in-16, Oxford, Clarendon Press, 1911, 12 sh.

Le kaçmiri est parlé par un million d'hommes dans la vallée du Cachemire et les montagnes qui l'environnent. C'est une langue indienne, mais fort différente d'aspect des langues plus connues de l'Inde gangétique. Cinq siècles de domination musulmane y ont rendu l'apport persan et arabe particulièrement important dans le vocabulaire; surtout, l'isolement du parler au milieu des montagnes, l'absence de littérature écrite, le voisinage de dialectes encore moins civilisés sont autant de causes qui ont contribué à maintenir au kaçmiri un aspect original et à en rendre l'étude difficile. Ce n'était pas une mince tâche que d'en faire tenir une bonne grammaire, de nombreux textes et un riche vocabulaire en deux volumes élégants et prêts à tenir sans difficulté dans les poches du voyageur.

Car c'est avant tout au touriste que l'auteur prétend avoir pensé en écrivant ce manuel. Il admet cependant que des « étudiants plus sérieux » pourront aussi y trouver quelque profit. Et en effet les philologues, quoique l'auteur ne semble réclamer leur suffrage qu'en second, seront pleinements satisfaits du livre. Ce n'est pas en vain que M. Grierson applique depuis de nombreuses années la méthode linguistique à l'étude des langues indo-aryennes, dont il donne dans le monumental « recensement linguistique de l'Inde »[1] une description si complète, si précise et souvent si neuve; et qu'il a en même temps concentré son effort sur certaines d'entre elles, comme celles du Behar et précisément le kaçmiri. Car la lente et minutieuse préparation du présent manuel a été précédée de l'édition d'une grammaire indigène du kaçmiri; elle est allée de pair avec la publication de plusieurs travaux consacrés à l'étude comparative des dialectes montagnards avoisinants, avec l'édition du premier texte littéraire hindou en kaçmiri qui sera imprimé (le *Çivapariṇaya* de Râzdân) et la préparation d'un dictionnaire kaçmiri complet. On ne saurait donc s'étonner de voir dans le Manuel les exigences plus raffinées du philologue satisfaites autant que les besoins momentanés du touriste.

Les phrases rangées en forme de dictionnaire qui forment les textes ont été recueillies par M. Grierson lui-même de la bouche d'indigènes, et contrôlées depuis par plusieurs témoignages; la transcription en est pour la première fois donnée dans un système uniforme. C'est d'après ces textes, c'est-à-dire d'après la langue réelle et vivante, qu'est composé le vocabulaire qui occupe tout le second volume.

La grammaire proprement dite, fondée elle aussi sur les textes, porte la trace du même esprit critique et systématique. La plupart des soi-disant irrégularités qui encombraient l'étude jusqu'ici se sont évanouies

1. *Linguistic Survey of India*; onze volumes ont paru. Cf. *Rev. crit.*, 1905, p. 184.

du jour où M. Grierson définissait avec précision les lois de l'altération des phonèmes sous l'influence des phonèmes voisins. Celles-ci étaient d'autant plus difficiles à déterminer qu'elles dépendent très souvent de la présence de voyelles brèves, tellement brèves qu'il leur arrive d'échapper à l'audition; par exemple le *a* initial de *andar* « dedans » s'assourdit sous l'influence de l'*a* ultra-bref intérieur de *andara* « hors de »; et c'est la seule présence de *ŭ* ultra-bref final qui détermine le changement d'aspect du mot *rat* « nuit » au pluriel *rötsŭ*. Ainsi sous l'article intitulé modestement « alphabet », non seulement l'auteur définit sa transcription avec une exactitude minutieuse et nouvelle, mais il est amené à donner une phonétique systématique dont l'intelligence éclaire et simplifie la morphologie tout entière. Autre simplification dûe à la même méthode : on a coutume dans les grammaires des langues indiennes de dénombrer sous le nom de cas des juxtaposés de noms et de postpositions; en réalité *bagas andar* n'est pas plus un locatif que le français *dans le jardin* auquel il correspond; M. Grierson a rompu avec cette habitude empirique et a du coup considérablement allégé l'exposé de la déclinaison. On ne peut dire que son succès soit aussi évident pour le verbe; mais d'un système compliqué on ne peut faire un exposé simple; et ici c'est la grammaire historique seule qui aurait sans doute pu porter un secours efficace à la grammaire descriptive. Telle quelle, la grammaire de M. Grierson dépasse à peine cinquante pages; et il peut se vanter à juste titre de l'avoir faite à la fois plus complète et plus courte — ajoutons plus exacte — que tous ses prédécesseurs.

Nous en avons assez dit pour marquer l'importance de l'ouvrage et la reconnaissance dûe à l'auteur. S'il est vrai que l'éditeur, même en combinant la clientèle des touristes et des philologues, ne peut compter sur des bénéfices sérieux, nous devons, avec l'auteur, remercier aussi et féliciter la maison qui a assumé la charge de la publication.

Jules Bloch.

Endle (Rev. Sidney). **The Kacharis**, With an introduction by J.-D. Anderson, London, Macmillan et C^e^, 1911; in-8, xix-128 p., index, 1 pl. carte, 12 pl. phot., 4 pl., chromos, 8 sh. 6 d.

Les Kacharis appartiennent à ces peuplades Boro qui semblent avoir jadis occupé tout l'Assam et furent refoulées dans les montagnes. Tandis que les Goros étaient encore récemment des chasseurs de têtes, et que les Chutiyas restaient fameux par leurs sacrifices humains, leurs congénères Kacharis sont de paisibles cultivateurs qui mènent une vie douce et décente, tout à fait selon le cœur d'un missionnaire. Le Rev. Endle, qui évangélisa cette région pendant près de quarante ans, a décrit avec complaisance leur existence laborieuse, leur système d'irrigation où se manifeste leur esprit de solidarité,

leurs tissages de soie, leurs procédés de pêche et de chasse; mais la plus grande partie du livre est consacrée à l'étude de leur organisation sociale et religieuse, de leur langue et de leur folk-lore : sur ce point de notables enrichissements sont dûs à l'adjonction de contes fournis par l'éditeur, M. Anderson.

Parmi les clans que l'auteur énumère, plusieurs, sinon la plupart, comme le veut l'auteur, sont d'origine totémique. Mais ce qui est particulièrement instructif c'est la coexistence des groupes sociaux d'origine diverse. A côté de clans où la parenté des membres avec le tigre ou la sangsue se constate à des rites caractéristiques, on en trouve d'autres d'origine professionnelle comme ceux du sésame ou du fleuve (pêcheurs), et enfin d'autres portant des noms sanskrits (*svarga, basumati, brahma*), dont les membres naturellement vivent plus ou moins de la religion. L'hindouisme a d'ailleurs introduit outre les brahmanes ou quasi-brahmanes, un certain nombre de divinités, notamment des divinités de village. Il est permis de soupçonner que là ne s'arrête pas l'apport de l'Inde; pour l'époque ancienne, la question est provisoirement insoluble, et l'on ne saurait se plaindre qu'elle n'ait pas été soulevée. Mais sur les transformations sociales actuelles peut-être aurait-on pu souhaiter davantage que n'en dit l'auteur, et il vaudrait mieux analyser les résultats de l'influence bengalie et de l'influence anglaise que de se borner à regretter la corruption grandissante du « bon sauvage » par la civilisation. En tout cas le livre du Rev. Endle a le mérite de décrire la vie traditionnelle de la peuplade qu'il étudie sans idées préconçues, sinon celles naturelles à un missionnaire, et souvent avec des détails pittoresques et bien observés.

Jules Bloch.

A. Rosenberg, **Untersuchungen zur römischen Zenturienverfassung**, Berlin, 1911 (93 p., in-8°).

Cet ouvrage semble être sorti de l'école de M. Ed. Meyer. Il est intéressant comme méthode. L'auteur ne s'attarde pas sur le terrain juridique, où Mommsen n'a laissé qu'à glaner. En revanche, il insiste sur les questions de statistique, avance dans la voie indiquée par M. Beloch, et y rencontre chemin faisant la matière de maintes observations importantes.

Dans le premier chapitre, M. R. s'attache à démontrer que la première organisation centuriate remonte à la première moitié du IVe siècle (p. 21). Il est difficile, malgré tout, d'admettre que le mot *centurie* n'ait pas, à un moment quelconque, désigné un groupe d'une centaine d'hommes, et que le chiffre des 85 centuries de *juniores* (sinon celui des 40 centuries de *juniores* de la 1re classe) n'ait pas répondu, au ve siècle, à l'effectif normal de l'armée romaine.

Dans le second chapitre, M. R., après avoir établi que le cens

n'avait jamais pu être défini par un capital foncier, montre, à l'aide d'analogies modernes, qu'il faut supposer le cens de la 1re et celui de la 5e classe beaucoup plus élevé qu'on ne le faisait au temps de Mommsen [1]. Dans un *Exkurs* (p. 92), il fait remarquer que la 1re classe correspondait beaucoup plutôt aux ἱππεῖς qu'aux zeugites athéniens. Il traite ensuite des *accensi velati*, des prolétaires et *capite censi :* je ne puis croire (p. 43) qu'Aulu-Gelle ait inventé le chiffre de 375 as pour définir cette dernière catégorie.

Chapitre sur les *sex suffragia :* je préfère l'opinion admise dans les derniers ouvrages, d'après laquelle le chiffre de 1800 chevaliers n'aurait été atteint qu'au temps des guerres samnites.

Le chapitre sur les curies et centuries met bien en relief le tardif développement de l'influence *réelle* des assemblées populaires.

Le chapitre sur la réforme de l'organisation centuriate est plein d'observations intéressantes. J'ai dit ailleurs (*Journal des Savants* 1911) pourquoi et comment la réforme me paraissait avoir été certainement étendue aux classes inférieures (contre la p. 82). M. R. me paraît, sur ce point, résister très faiblement au témoignage de Polybe VI, 14 (p. 84), à celui de Cicéron, *de lege agr.* II, 2, 4 (p. 86). Sur les centuries du *Corpus* IV, 200, et les « tribus » du 1er siècle, il a peut-être raison.

E. Cavaignac.

M. Minucii Felicis Octauius recognouit et commentario critico intruxit Joh. P. Waltzing, Lipsiae in aedibus B. G. Teubneri MCMXII. Prix : broché 1 M. : relié 1 M. 40.

En moins de trente années, la librairie Teubner a confié à trois éditeurs différents le soin de publier l'*Octauius ;* à M. Baehrens en 1886, à M. Hermann Bœnig en 1903, à M. J. P. Waltzing en 1912. A travers ces trois éditions, on peut suivre utilement le travail de la critique autour de ce *libellus aureus*.

On sait que l'*Octauius* ne nous est parvenu que par un seul ms. le *Parisinus*, n° 1661, celui-là même qui contient l'*adu. Nationes* d'Arnobe. Le ms. de Bruxelles n'est qu'une copie du *Parisinus*. Or le texte de *Parisinus*, transcrit par un copiste évidemment très ignorant, fourmille de fautes.

Avec une intrépidité surprenante, Baehrens corrigeait de son cru non seulement les passages certainement altérés, mais ceux-là même dont le sens général n'avait pas l'heur de lui plaire. Ainsi au ch. II, Minucius Félix écrit : « Au point du jour, nous nous dirigions vers la mer en suivant le rivage : la brise qui soufflait doucement regaillardissait nos membres et nous éprouvions un extrême plaisir à sentir le sable céder mollement sous nos pas (*ut et aura adspirans leniter mem-*

1. Il « risque » (p. 30) la supposition que les chevaliers et la 1re classe étaient identiques. Il y a longtemps que Belot l'a démontré.

bra uegetaret et cum eximia uoluptate molli uestigio cedens harena subsideret). Baehrens corrige ainsi : « ... *uegetaret cum eximia uoluptate et molli*, etc... « vu que, déclare cet homme grave, « de sentir le sable céder sous ses pas peut bien faire plaisir à des enfants, mais nullement à des gens sérieux » (p. XVI). Que parmi ses 150 ou 160 conjectures, il y en ait d'amusantes ou d'ingénieuses, la chose n'a rien pour surprendre. Mais était-ce là de la critique sérieuse ? — J'ajoute que Baehrens fournissait trop libéralement dans sa préface la preuve d'une étrange lourdeur d'esprit. Sous prétexte que Minucius Felix a *minimisé* le dogme dans son opuscule, et qu'il s'est tenu dans l'ordre des affirmations philosophiques les plus générales, Baehrens voyait en lui un hérétique tout édulcoré et prudent ; il l'appelait « un précurseur des Strauss et des Renan ». Paradoxe trop criant pour qu'il soit utile de le réfuter.

L'édition de Bœnig avait une autre allure. Point d'élucubrations morales et littéraires, mais, dans l'introduction, un classement méthodique des fautes du manuscrit ; dans le texte, une discrétion relative en matière de conjectures personnelles, un choix attentif des corrections les plus judicieuses parmi celles qui avaient été déjà proposées ; des indications précieuses sur les sources de Minucius Félix ; enfin un Index grammatical soigneusement rédigé. Le progrès était sensible.

M. E. Norden, tout en rendant pleine justice au travail de Bœnig, formula une double critique dans un article des *Gött. Gel. Anz.* de 1904, p. 293 et s. Il reprocha à Bœnig de n'avoir tenu presque nul compte de la question des « clausules », et il lui démontra que beaucoup des corrections qu'il avait acceptées étaient inutiles, qu'en maint endroit le texte du manuscrit pouvait et devait être maintenu.

L'article de M. Norden a exercé une influence manifeste sur l'esprit de M. Waltzing. Ayant revu de ses propres yeux le manuscrit de Paris et la copie de Bruxelles, M. W. a achevé de se convaincre que, si on élimine les fautes d'orthographe et les bévues certaines du copiste, le texte traditionnel est ordinairement acceptable, pour peu que l'éditeur se soit familiarisé avec la latinité du second siècle. C'est ainsi que sa toute récente édition est infiniment plus respectueuse de ce texte que celle de Baehrens — cela va de soi —, mais aussi que celle de Bœnig. L'évolution de la critique sur l'*Octauius* s'est donc faite depuis trente ans dans un sens *de plus en plus conservateur*.

M. W. était mieux préparé que nul autre à s'acquitter dignement de la tâche que la librairie Teubner lui a confiée. Dès 1903 il publiait une édition de l'*Octauius* où il condensait dans les notes tout le travail critique antérieur. Depuis lors il a constamment suivi les nombreux travaux dont Minucius Félix a été l'objet ; il y a personnellement coopéré par ses propres recherches, il a orienté de ce côté ses élèves. C'est à son texte — dont il est permis de louer l'im-

pression typographique si agréable et si nette — qu'il faudra se référer désormais. M. W. a cité avec plus d'ampleur encore que Bœnig les sources où a probablement puisé Minucius Félix et les imitations qui ont été faites de l'*Octauius* par les auteurs chrétiens postérieurs. Il n'a pas osé ranger Tertullien parmi les sources de Minucius. Il faut bien pourtant accepter cette filiation comme acquise, maintenant que la thèse si remarquablement soutenue jadis par notre Massebieau et reprise par M. Monceaux nous revient d'Outre-Rhin avec la docte estampille de M. Richard Heinze!

M. W. ayant publié récemment une petite grammaire et aussi un lexique de Minucius Felix dans la *Collection* belge des *Classiques latins comparés* n'a pas cru devoir recommencer ce travail pour la Collection Teubner. En un certain sens, c'est dommage, et cette omission fera que beaucoup de gens continueront à se servir de Bœnig, pour l'ample Index grammatical qu'il a joint à son édition [1].

Pierre DE LABRIOLLE.

Th. NISSEN. **S. Abercii Vita**, Leipzig, 1912; prix : 3 M. 20.

Tout ce qui touche Abercius intéresse les archéologues et les historiens de l'antiquité, depuis environ trente ans que l'attention a été ramenée sur ce personnage par les brillantes découvertes de W. Ramsay en Phrygie. M. Th. Nissen, qui a déjà publié dans la *Bibliotheca Teubneriana*, il y a deux ans, l'inscription d'Abercius, en collaboration avec M. Willy Lüdtke (*Die Grabschrift des Aberkios*, 1910), vient de donner à la même collection une édition nouvelle de la *Vie* de saint Abercius. Cette *Vie* nous est parvenue en trois recensions. La première a été conservée dans le *Cod. Parisinus* n° 1540, du x[e] ou xi[e] s., dans le *Cod. Mosquensis* 379, s. xi, dans le *Cod. Hierosolymitanus* de la biblioth. patriarchale, n° 27, s. xi ou xii, enfin dans une traduction russe dont M. Nissen s'est attaché précédemment à montrer la grande importance (*Die Grabschrift*, p. 22 et s.). La seconde figure dans le ms. n° 110 du fond Coislin : elle avait déjà été publiée en 1833 par Boissonnade dans ses *Anecd. Graeca*, V, 462 et s. La troisième, due à Siméon Metaphraste, a paru dans les Bollandistes (*Acta SS.*, Oct. tom. IX [1858], p. 485 et s,) et dans la *Patrol. grecque*, t. CXV, 1212 et s., d'après le ms. 1484 de la Bibl. nat. De

---

1. § II, 1, citer parmi les imitations Saint Jérôme, *Ep.* LXXIX, 6 *ad Saluinam* (P. L. XXII, 728) à propos de la jeune sœur de Nebridius : « Garrula atque balbutiens, linguae offensione fit dulcior ». Pour XIV, 1 homo Plautinae prosapiae, renvoyer à Harnack, *Mission und Ausbr. des Christentums*, 2[e] éd. I, 339 et à d'Alès, *Etudes*, numéro du 5 avril 1910, p. 85. On notera qu'à partir du § XXI, 4. W. a modifié l'ordre de quelques chapitres conformément aux vues qu'il avait exposées dans le *Musée belge* de 1906, p. 83-108. C'est là, ce me semble, une transposition bien audacieuse. Il eût mieux valu garder la disposition habituelle, et signaler en note ou en appendice celle à laquelle M. W. accorde ses préférences.

ces trois recensions, c'est la première, les travaux d'Ehrhard l'ont prouvé, qui reproduit le plus fidèlement la forme originelle des *Actes* d'Abercius. M. Nissen les donne toutes trois avec un apparat critique très soigné et un excellent index. Cet opuscule rendra de grands services à la science hagiographique. Il fournit une base nouvelle aux recherches relatives à Abercius et à la fameuse inscription reproduite, comme on sait, dans la *Vie*, et qui a certainement fourni au biographe plusieurs des épisodes romanesques qu'il met au compte de l'évêque d'Hiéropolis. Notons p. XXI-XXIV un utile supplément bibliographique aux répertoires d'Ul. Chevalier, de Dom Leclercq, etc.

P. DE L.

Handbuch der Kirchengeschichte für Studierende in Verbindung mit G. Ficker, H. Hermelink, E. Preuschen, H. Stephan, herausgegeben von Gustav KRÜGER, Erster Teil, *Das Altertum*, bearbeitet von E. PREUSCHEN u. G. KRÜGER, Tübingen, Mohr, 1911. XIV-295 p. in-8°. Prix : 5 Mk.

Voici enfin un manuel d'histoire ecclésiastique qui n'est ni protestant ni catholique ni anti quelque chose, qui est simplement une œuvre scientifique. J'en juge du moins par ce premier volume. Les noms des auteurs étaient déjà une garantie. La pratique du livre fait la preuve.

Le plan est original et ne pouvait être conçu que par des hommes du métier. Après une introduction, deux parties : 1° Christianisme et Eglise dans l'Empire romain jusqu'à la fin du IIIe siècle, par M. Preuschen ; 2° L'Eglise d'Empire (de la fin du IIIe siècle au commencement du VIIe), par M. Krüger. La première partie a trois sections : 1° L'Empire romain et ses religions (la civilisation de l'hellénisme, le judaïsme, Jésus et le christianisme primitif) ; 2° L'origine de l'Eglise (le christianisme dans les communautés : documents, situation et extension, foi et mœurs, constitution, culte, rapports avec l'Etat et avec le monde, littérature de polémique ; le christianisme hors des communautés ; judéo-christianisme, gnose, montanisme ; l'Eglise catholique : les « normes » et leur exposé, les débuts de la primauté romaine) ; 3° le catholicisme primitif (l'Eglise et le monde, la vie intérieure). La deuxième partie se subdivise d'après les deux phases de l'histoire de l'Eglise d'Empire : Apogée (Empire et Eglise, constitution de l'Eglise, maîtres et enseignement, vie ecclésiastique, expansion hors du domaine gréco-romain); Décadence, en Orient (Byzance, l'Eglise byzantine, les luttes dogmatiques, les Eglises séparées), en Occident (la papauté et la séparation de Byzance, la vie ecclésiastique, Eglise et Etat dans les monarchies ariennes, l'Eglise franque, l'Eglise dans les îles britanniques). Si l'on compare ce plan, si clair et si compréhensible, à celui d'autres livres, on verra déjà qu'il réalise un progrès. Les grandes divisions s'imposaient ; mais dans les subdivisions et dans la distribution de la matière se révèle surtout sa supériorité.

Chaque paragraphe comprend trois parties : d'abord la bibliographie générale du sujet ; puis, un exposé, assez court, en gros texte ; enfin, tout le détail, en petit texte, avec des subdivisions numérotées. Les chiffres se retrouvent dans le résumé qui fait la seconde partie. Ce détail est admirable de sobriété, de précision et de plénitude. Chaque numéro est suivi de sa bibliographie particulière. Prenons au hasard le § 19, Rapports de l'Eglise avec l'Etat romain païen et avec la société contemporaine. Après la bibliographie et le résumé, nous trouvons en petits caractères les points suivants, chacun suivi de sa bibliographie : 1° situation sociale (notamment accusations contre les chrétiens) ; 2° situation légale des chrétiens (fondement juridique des persécutions), 3° Néron, 4° Domitien, 5° Trajan, 6° Hadrien, 7° les Antonins, 8° Actes des martyrs, 9° Commode.

La bibliographie est tout à fait complète. Une lacune sensible était jusqu'ici le manque d'une bibliographie de l'histoire ecclésiastique. Le manuel de M. Krüger comble cette lacune. M. K. est un des rares savants allemands qui est au courant de tout ce qui paraît hors d'Allemagne. Travaux français, anglais, hollandais ont ici leur place, aussi bien que les allemands. On verra dans ce volume paru en 1911 l'indication d'articles français publiés la même année. Peut-être de temps en temps, y a-t-il excès. Etait-il utile de citer les fantaisies d'un Hochart (p. 64)? Les références sont très exactes et les titres français correctement reproduits. J'y ai prêté une attention particulière et voici tout ce que j'ai trouvé : l'article de M. Hemmer sur la *Didachè* a paru dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuses*, et non pas dans la *Revue d'histoire des religions* (p. 48, § 5, 13) ; le nom de M. Vessereau, auteur d'une thèse sur Rutilius Namatianus, est estropié (p. 145 ; § 25, 7).

Le livre est au courant, parfois presque trop. Car il accueille une hypothèse que le temps n'a pas laissé mûrir, comme celle du jésuite Brewer sur la date de Commodien (p. 137).

L'impression est très nette, quoique très serrée ; mais elle est en caractères gothiques, même pour les citations latines ! Dans un livre savant, ce retour à un système fâcheux est peu louable. L'index ne contient que les noms de personnes ; cela n'est pas toujours suffisant.

Ces critiques ne sont pas bien graves. L'ouvrage est de première valeur, et dans un temps où nos universités s'ouvrent à l'histoire impartiale du christianisme, il peut rendre en France les plus grands services.

M. D.

Albert de Berzeviczy, **Béatrice d'Aragon, reine de Hongrie (1457-1508).** Tome II. Paris, Champion, 1912. 295 p. in-16 (Tome IV de la *Bibliothèque hongroise*).

Avec ce volume la biographie de la reine Béatrice est terminée. Le

premier volume (V. *Revue critique*, 1911, n° 46) a retracé son éducation et les neuf premières années de son mariage avec Mathias Corvin. Ce mariage étant resté sans enfant, le roi voulut assurer le trône à son bâtard, Jean Corvin. C'est alors qu'on vit les premiers symptômes de cet « antagonisme latent » que l'auteur nous décrit, d'après des documents inédits et avec des détails inconnus jusqu'ici des historiens hongrois. Mathias, pour donner à son fils un peu de lustre, le fiança avec Bianca-Maria, de la maison des Sforza, mais les intrigues de la reine firent échouer ce projet. Le roi pensa alors à un autre établissement pour son fils, mais la mort l'en empêcha. Dans les cinq dernières années de sa vie, l'influence italienne devint tout à fait dominante en Hongrie. La reine, malgré l'opposition momentanée du pape, put faire agréer son neveu Hippolyte d'Este qui n'avait que sept ans, comme archevêque-primat de Strigonie (Esztergom), la plus haute dignité ecclésiastique du royaume. Avec Hippolyte d'Este arriva toute une cour de lettrés et de courtisans. L'élément hongrois, mécontent du luxe déployé par les Italiens à la Cour de Bude, s'irrita encore davantage et toute sa haine s'amassa contre la reine. Le grand prédicateur de l'époque, Pelbart de Temesvár, dont les *Sermons* étaient répandus dans toute l'Europe, tonne contre ce luxe effréné, ces mœurs relâchées. Bonfini, l'historien des Magyars, qui vint alors en Hongrie, et d'autres humanistes italiens voient les choses différemment. Bonfini dit que depuis l'arrivée de Béatrice « Mathias a introduit des éléments italiens dans les mœurs scythiques de son peuple, qu'il a purgé la Hongrie des coutumes rustiques, qu'il s'efforçait même d'en faire une seconde Italie ». Naldus Naldius espérait que lorsque Mathias aurait un fils (de Béatrice) il ferait de son royaume une autre Italie. Cœlius Calcagnini loue Béatrice d'avoir « adouci les mœurs sauvages d'un roi qui avait été élevé parmi des barbares ». Quelques humanistes hongrois exceptés, la grande majorité des seigneurs ne pouvait se rendre compte de l'action bienfaisante que la culture de la Renaissance exerçait sur leur pays. Ils ne voyaient que les intrigues de la reine et ces « barbares » lui firent sentir qu'à l'occasion ils pouvaient être aussi fins et aussi rusés que les Italiens. Après la mort du roi (6 avril 1490), la reine commit l'imprudence de faire trop vite des avances au prétendant Wladislas, déjà roi de Bohême, que les États de Hongrie voulaient élire roi. Voyant que les partisans de Béatrice étaient encore assez nombreux et qu'ils pourraient retarder l'élection, les seigneurs imaginèrent une ruse peu digne de gentilshommes. Avec la connivence du pleutre Wladislas, ils promirent à la reine de faciliter son mariage, si elle renonçait au trône en faveur de son futur mari. La reine le promit et la cérémonie eut lieu dans une pièce retirée du château de Bude. L'évêque Bakócz, celui-là même qui devait succéder à Hippolyte d'Este comme archevêque-primat de Strigonie et devenir le concur-

rent de Léon X au conclave, bénit le mariage, mais après la cérémonie Wladislas disparut et ne voulut plus voir la reine. Un document très curieux acquis tout récemment par le Musée national hongrois, raconte en détail ce mariage. C'est un acte notarié que la reine fit dresser deux ans après cette cérémonie pour prouver à la Diète hongroise que son mariage fut conclu selon les rites et devait être considéré comme valable. On voit par ce document [1] que Wladislas emprunta même des sommes assez importantes à Béatrice, sommes qu'il ne lui a jamais rendues.

Pendant tout le reste de sa vie, la malheureuse reine s'efforça de faire reconnaître la validité de son mariage. Elle envoie requête sur requête à Rome et aux différentes cours italiennes, le procès traîne jusqu'en 1501 lorsque le pape Alexandre VI, écoutant les conseils de la Cour de France et ceux de Venise, annula le mariage, ce qui permit au roi de Hongrie d'épouser Anne de Foix, nièce de Louis XI [2]. Béatrice se retira alors à Naples ; sa famille était en partie exilée, en partie dans la misère. La France et les Aragon d'Espagne avaient conquis Naples et les princesses vivaient de modestes apanages. Les derniers efforts de la reine tendirent à obtenir sa dot du roi de Hongrie, mais ni elle, ni ses héritiers n'ont rien reçu. Elle mourut en 1508 et fut enterrée dans l'Église de Saint-Pierre-le-Martyr, où l'on voit encore son tombeau.

Toutes les péripéties de cette vie mouvementée sont racontées par M. de Berzeviczy d'une façon très attrayante. Il nous a tracé un tableau très vivant de la Renaissance en Hongrie, tableau dont chaque trait s'appuie sur des documents jusqu'ici inconnus. Il serait à souhaiter que son exemple fût suivi par d'autres historiens hongrois dont les beaux travaux restent inconnus à cause de l'ignorance où l'on est de la langue magyare.

I. Kont.

Charlotte E. Morgan, **The Rise of the Novel of Manners, A Study of English Prose Fiction between 1600 and 1740**, New-York. Columbia University Press, 1911, in-8°, 271 pp., 1 d. 50.

Excellente étude sur les origines du roman en Angleterre. Le livre est divisé en quatre parties : romans d'aventures et romans picaresques, le roman de 1600 à 1700, le roman de 1700 à 1740, le roman populaire : *Bunyan et Defoe*. Pendant tout le xvii[e] siècle, l'Angleterre subit l'influence continentale pour s'en émanciper dans la première moitié du xviii[e]. De 1700 à 1740, tout annonce Richardson : on trouve de nombreux romans écrits sous forme de lettres, traitant un

1. M. Berzeviczy en a donné l'analyse et le commentaire dans la *Budapesti Szemle*, 1912, févr.

2. Le récit du voyage de la princesse française et de sa réception à Bude nous est conservé dans un manuscrit de la Bibl. nat. fonds français 90, et fut publié par Le Roux de Lincy dans la *Bibl. de l'École des Chartes*, t. XXII (1861).

thème que *Paméla* rendra célèbre, l'innocence et la vertu aux prises avec le vice élégant. A la thèse proprement dite développée en une centaine de pages succèdent des appendices précieux, c'est une analyse de la *Parthenissa* de Roger Boyle, une bibliographie chronologique des romans et collections de romans parus de 1600 à 1740, une liste des réimpressions. — J'ajoute quelques remarques que M[lle] Ch.-E. M. pardonnera : p. 48 et ailleurs, l'auteur écrit tantôt *Portugese* et tantôt *Portuguese*; p. 73 n., lisez : Si je *lui* faisois...; p. 86, corrigez : *1675*; p. 149, *Le* Socialisme; p. 151, *mariage*; p. 201, deux brochures parues en 1689 : *Amours of Messalina* et *Love Letters between Polydorus and Messalina* sont à peine des contes, mais de véritables pamphlets politiques; p. 230, lisez : *L'Entretien* et p. 232 : Le paysan *parvenu*. — Sans rien apporter de vraiment nouveau sur un sujet déjà souvent traité, l'auteur a su faire œuvre utile à force de conscience et de précision.

Ch. BASTIDE.

Henry Marion HALL, **Idylls of Fishermen, a History of the Literary Species**, New-York, Columbia University Press, 1912, in-16, 216 pp., 1 d. 50.

A côté des bergers, le poète bucolique place quelquefois des pêcheurs. On se rappelle la vingt-unième idylle de Théocrite où la condition du travailleur de la mer est décrite de façon à en faire sentir la tristesse et le charme. Partant de Théocrite, M. H. M. Hall a eu l'idée d'étudier ce thème littéraire à travers les siècles. Traité assez souvent dans l'antiquité, il fut repris à la Renaissance par Sannazar. Imité en Espagne et en France, Sannazar finit par trouver des continuateurs en Angleterre : c'est Spenser, c'est Fletcher, c'est Donne, c'est Drayton. Shakespeare et Milton, génies universels, n'ont pas omis de parler de la mer et des pêcheurs. Ni dans *Pericles*, ni dans le *Paradis reconquis* on ne trouvera cependant de trace d'influence italienne. L'auteur passe ensuite rapidement sur le XVIII[e] siècle et signale au XIX[e] l'*Antiquaire* de Sir Walter Scott et *Graziella* de Lamartine. — P. 43, je ne sais pourquoi M. H. M. H. s'obstine à traduire *Mosella* par *Meuse*; p. 93, corrigez : *Hardy*, la *Pastorale*; pp. 94 et 95, les noms de Delille et de Brizeux n'ont pas trouvé grâce devant les imprimeurs américains; p. 195, lisez : *1816* et non *1616*; l'erreur est répétée, p. 210; p. 202, lisez : *Lemerre* et plus loin : *quelques* autres; p. 203, corrigez encore ; *Brizeux ;* p. 210, l'éditeur de Saint-Amant est *Livet*.

Ch. BASTIDE.

Theodor SCHRŒDER, **Die dramatischen Bearbeitungen der don Juan-Sage** in Spanien, Italien und Frankreich bis auf Molière einschliesslich, Halle a. S., Niemeyer, 1912, in-8°, p. 225. Mk. 8.

Le sujet de M. Schrœder a été déjà traité, et avec une grande abon-

dance d'information, par M. Gendarme de Bévotte en 1906. Si M. Sch. a cru devoir le reprendre après lui, c'est que, tout en rendant le plus grand hommage à la science de son prédécesseur, il diffère sur plusieurs points de ses conclusions ; ce sont ces divergences que je voudrais ici surtout signaler. Le travail de M. Sch. est très méthodiquement divisé : il passe successivement en revue les œuvres dramatiques suscitées par la légende de don Juan en Espagne, en Italie, en France, en s'arrêtant après Molière. Chacune de ces trois parties est consacrée aux éditions des pièces, à leur analyse détaillée, aux auteurs et enfin aux sources. Des problèmes souvent compliqués se posent fréquemment au cours de son enquête. Dès le début il s'est demandé à qui appartient le *Burlador*. La critique l'a jusqu'ici attribué à Tirso, quoique avec des hésitations; M. Sch. penche pour Calderon, et s'il n'apporte pas de preuves décisives, il a rendu moins probable encore la paternité de Tirso. Dans les chapitres des sources, les plus importants du livre, il s'est appliqué avec le plus grand soin à démêler ces fils embrouillés. Je passe sur la série des origines reconnues au don Juan espagnol. Une des principales nouveautés de la démonstration de M. Sch. est qu'il revendique la pièce italienne de l'*Ateista fulminato* comme une des sources du *Burlador* ; il lui serait antérieur et serait né entre 1600 et 1620 d'une importation de la légende espagnole en Italie. Cette question de priorité est capitale dans la discussion des autres problèmes qui se posent dans la suite pour établir les relations des diverses versions dramatiques de la légende.

Dans la seconde partie il est question de l'Italie. M. Sch. adopte aussi une date différente pour Cicognini ; il le fait mourir en 1650, au lieu de 1660, ce qui permet de reculer la date de sa propre adaptation. Il insiste sur l'étroite dépendance où se trouve Cicognini à l'égard du *Burlador*, ou de sa forme plus ancienne le *Tan largo me lo fiáis*, ou encore de l'*Ateista*, et restreint ainsi plus encore que M. de Bévotte sa part d'originalité. Pour le scenario de la comédie italienne qui nous a été conservé, il adopte à quelques détails près les conclusions de son prédécesseur.

Les versions françaises de la légende avant Molière sont représentées par la pièce de Dorimon et celle de Villiers portant le même titre de *Festin de Pierre*. Pour M. Sch. celui de Villiers est une traduction libre de la pièce perdue de Giliberto, tandis que Dorimon s'est inspiré aussi du *Burlador* et de la *commedia dell' arte*. M. Sch. a étudié à cette place les rapports du *Convitato* de Giliberto avec les formes italiennes ou espagnoles de la légende. Le dernier chapitre de l'étude est consacré au *don Juan* de Molière. L'auteur établit de plus grandes concordances avec Dorimon qu'avec de Villiers ; Molière a encore utilisé le scenario des comédiens italiens. Mais a-t-il connu aussi le *Burlador* ? M. Sch. le pense et il a réuni des arguments en faveur de la possibilité d'une représentation de la pièce par les comédiens espa-

gnols venus en France en 1660. Au contraire, Molière n'aurait pas connu la pièce de Cicognini, mais il a pu s'inspirer de l'*Ateista*.

Toute cette longue discussion sur les origines et les transformations du thème de don Juan est sans doute épineuse ; l'enchevêtrement des sources est si complexe qu'il peut prêter à des conjectures fragiles. On trouvera du moins chez M. Sch., même si on ne devait pas adopter toutes ses conclusions, un exposé très complet de toutes les données du problème avec les différentes interprétations qu'il a reçues.

L. R.

Frédéric Lachèvre, **Une seconde révision des Œuvres du poète Théophile de Viau**, publiée en 1633 par Esprit Aubert, chanoine d'Avignon. Paris, Champion, 1911. In-8°, p. 147.

— **Une première attaque inconnue de Claude Garnier**, le dernier tenant de Ronsard, contre Théophile de Viau. Paris, Leclerc, 1911, in-8°, p. 29.

I. M. F. Lachèvre, qui nous a si abondamment renseignés sur le procès de Théophile, vient de nous apporter un curieux document sur la popularité du poète dont les œuvres ont eu au XVII^e^ siècle au moins 88 éditions contre 16 qu'on relève pour Malherbe. Cette preuve nouvelle et assez inattendue est tirée d'une publication que fit en 1633 un chanoine d'Avignon, Esprit Aubert. A l'exemple de l'évêque de Belley, Pierre Camus, qui avait introduit dans son *Alexis*, en les remaniant dans un sens édifiant, de nombreux passages de Théophile, Aubert, qui s'était abrité derrière toute sorte de privilèges et de recommandations, fit paraître les œuvres du poète libertin, diversement groupées et modifiées non sans beaucoup de candeur et de gaucherie. C'est cette édition d'un auteur condamné pour impiété, entreprise par un homme d'église pour la plus grande gloire de la religion que M. L. a soumise au plus scrupuleux examen. Il a commencé par nous renseigner sur l'éditeur et établir sur quelles éditions le chanoine avignonnais avait travaillé; ce sont celles de 1621 et de 1623. Puis il a relevé tous les passages et toutes les expressions modifiés par le nouvel éditeur, signalé les morceaux non corrigés et qui furent incriminés au procès, noté enfin tous les fragments ou les pièces entières supprimés par Aubert, ainsi que tout ce qui se trouve de nouveau dans son édition et qui manque dans l'édition Alleaume de 1855 ; parmi ces *inédits* tout n'est pas d'ailleurs de Théophile et M. L. a restitué ces morceaux à leurs auteurs respectifs, de même qu'il a ajouté dans un supplément les pièces ignorées d'Aubert et d'Alleaume. Cette publication d'une édition fort rare (on n'en connaît que trois exemplaires) faite avec tout le soin dont M. L est coutumier, sera une précieuse contribution à notre connaissance de Théophile et à l'histoire du libertinage au XVII^e^ siècle.

II. Parmi les adversaires de Théophile M. L. avait été amené dans

son exposé du procès à s'occuper de Claude Garnier, l'admirateur et l'éditeur de Ronsard que le poète libertin n'avait guère ménagé. Il n'avait rencontré qu'une riposte de Garnier contre le prisonnier de la Conciergerie à la date de mars 1624. Mais un autre factum s'est retrouvé, plus ancien, de juillet 1623 : c'est le *Satyrique françois*; une erreur d'attribution et de date dans le *Dictionnaire* de Barbier avait empêché M. L. de le remarquer plus tôt et de l'insérer à sa place dans sa vaste enquête. Il nous en donne aujourd'hui de copieux extraits et cite en entier les deux pièces dirigées contre Théophile. Cette petite communication complètera heureusement le chapitre consacré dans le second volume du *Procès* aux rapports de Théophile avec Claude Garnier.

L. R.

Gaston May. **La lutte pour le français en Lorraine avant 1870.** Paris et Nancy, Berger-Levrault, 1912. In-8°, 214 pages avec une carte (forme le fascicule 1er, 26e année des *Annales de l'Est*).

Une partie du duché de Lorraine qui fut cédé en 1737 à Stanislas Leszczinski et réuni à la France en 1766, était connue sous le nom de Lorraine allemande, parce que les habitants parlaient exclusivement un dialecte germanique, intermédiaire entre celui d'Alsace et celui de Luxembourg. Quelles mesures prit le gouvernement français de 1737 à 1870 pour répandre dans ce pays la connaissance de la langue française? C'est ce que M. May nous expose. L'ancien Régime ne fit rien ; il ne s'occupait pas des écoles et l'édit de Stanislas, du 27 septembre 1748, ordonnant de rédiger les actes et contrats en langue française, devint bientôt lettre morte. La Convention, à la suite de la mission de Le Bas et Saint-Just dans l'Est, décida qu'un instituteur de langue française serait établi dans chaque commune allemande ; mais ce ne fut qu'une manifestation de parade, et le décret ne fut jamais exécuté. Avant de se séparer, la Convention vota la loi du 25 octobre 1795, établissant dans chaque canton une ou plusieurs écoles primaires [1], mais elle laissa aux administrateurs départementaux le soin d'en déterminer les circonscriptions et de faire les règlements intérieurs. Ces écoles fonctionnèrent mal ; les administrateurs de la Meurthe et de la Moselle ne trouvèrent pas pour la Lorraine allemande d'instituteurs capables d'enseigner le français. Mais du moins au xixe siècle des efforts sérieux furent faits pour propager la connaissance de notre langue. Les préfets et sous-préfets, sous les divers régimes qui se sont succédé, ont montré la nécessité de substituer le français au patois germanique à l'école et comme langue courante, et fort remarquables sont les rapports que présenta à ce sujet le sous-préfet de Sarrebourg Chambeau en 1853 et 1854. Les conseils généraux

1. Les écoles de Saint-Just devaient se juxtaposer aux écoles allemandes subsistantes : les écoles primaires organisées à la fin de 1795 se substituaient à elles.

et les conseils d'arrondissement ont exprimé de nombreux vœux en faveur de l'enseignement du français ; mais ces vœux sont demeurés trop souvent platoniques. L'administration universitaire a toujours déployé un zèle très grand, surtout à partir de 1860, et il faut rendre justice à certains fonctionnaires modestes qui ont lutté avec énergie pour le français, ainsi Creutzer, inspecteur primaire à Sarrebourg de 1857 à 1866, Maggiolo, inspecteur d'Académie à Nancy de 1866 à 1869, puis recteur de Nancy, Hanriot, inspecteur d'Académie à Metz de 1863 à 1870. Peut-être eussions-nous préféré à cette division par administration ou par corps que suit M. May des divisions chronologiques, nous permettant de mesurer les progrès faits sous chaque régime, premier Empire, Restauration, Gouvernement de juillet, second Empire. En tout cas, contrairement à ce que l'on dit en général, le gouvernement français n'a pas montré, au XIX[e] siècle, une indifférence coupable ; il a cherché à propager en Lorraine allemande comme en Alsace la langue française. Mais il s'est heurté des deux côtés des Vosges à l'opposition du clergé des campagnes, chez les protestants comme chez les catholiques. L'allemand était la langue du catéchisme et du prêche ; le français celle d'écrits contraires à la religion et corrupteurs ; les curés et, en certains endroits, les pasteurs ont lutté pour le maintien de la première, combattu la propagation de la seconde. Pourtant, en 1870, des résultats très satisfaisants avaient été atteints dans la Meurthe, grâce au concours apporté à l'administration académique par des évêques intelligents de Nancy, Mgr. Darboy et Mgr. Lavigerie. La plupart des garçons de l'école comprennent et parlent le français ; les filles elles-mêmes, dont l'instruction a été livrée trop longtemps aux sœurs de Saint-Jean-de-Bassel, se piquent d'honneur à imiter les garçons ; les élèves de l'école parlent entre eux français dans la rue. M. May a pu intituler un de ses chapitres : le triomphe du français dans la Meurthe ; et si un historien faisait une pareille enquête sur l'Alsace, il constaterait les mêmes progrès. Le signataire de ces lignes a appris à l'école primaire du village des notions de français assez poussées et a été condamné parfois à payer une amende de cinq centimes, quand il était surpris dans la rue parlant patois allemand avec un petit camarade. Au département de la Meurthe M. May oppose le département de la Moselle où, au contraire, le français aurait « échoué ». Mgr Dupont des Loges, évêque de Metz depuis 1843, ne seconde point l'autorité académique ; il laisse ses vicaires généraux protester contre la prééminence attribuée au français dans les écoles des pays allemands ; en avril 1869, les habitants du département envoient une pétition à l'Empereur en faveur de la langue allemande, tout en protestant de leur loyalisme ; ils terminent par ces mots : « Jamais, non jamais la Prusse ne règnera sur les provinces allemandes (*sic*) du nord-Est de la France ». Le gouvernement recula et rapporta en

juillet 1869 le programme en faveur du français que le conseil départemental de la Moselle avait élaboré le 29 mars 1865 [1].

Tout ces faits n'avaient été exposés jusqu'à présent dans aucun ouvrage, même dans les écrits d'histoire locale : M. Gaston May a tiré toute la matière de son livre de documents d'archives inédits : quelques rapports imprimés des inspecteurs n'avaient, croyons-nous bien, jamais été consultés avant lui. Pourtant combien ce sujet est attachant et quelles réflexions il fait naître! Et M. May l'a traité de la façon la plus attachante.

Ch. Pfister.

Edgard J. Goodspeed, **Index apologeticus siue clauis Iustini martyris operum aliorumque apologetarum pristinorum**. Leipzig, Hinrichs, 1912. 7 mark.

M. Edgard J. Goodspeed, à qui l'on doit déjà un *Index patristicus, siue clauis patrum apostolicorum operum* (Lips. 1907) a fait entrer dans cet *Index apologeticus* tous les mots employés par saint Justin, Quadratus, Aristide, Tatien, Méliton, Athenagoras, d'après les meilleures éditions, et en indiquant, à l'occasion, les leçons des principaux mss. Grâce aux lexiques de Preuschen, de Cremer, de Zorell, grâce aussi aux diligents travaux de M. J. Goodspeed, le vocabulaire des écrivains ecclésiastiques grecs des deux premiers siècles est désormais aisé à connaître. On remarquera toutefois que le classement de M. G. est purement grammatical : il classe les formes, non pas les acceptions. C'est un gros effort qu'il s'est épargné. Soyons lui du moins reconnaissants de celui qu'il a réalisé : le bienfait en est indiscutable.

P. de L.

M. Andor Adorjan vient de réunir sous le titre : *Destinées et Carrières* (*Sorsok és pályák*. Budapest, Franklin, 1912, 189 p. in-16), une vingtaine d'études littéraires qui se rapportent presque toutes à l'histoire, à la vie sociale ou littéraire de la France. Écrites à propos de récentes publications, ces études témoignent d'une grande sympathie pour les hommes et les choses de notre pays. Nous y trouvons des portraits intéressants de Zola, du jeune Renan, du peintre Cézanne,

1. M. May imprime p. 193 « 29 mars 1865 », p. 203 « 19 mars ». — Nous avons le soupçon que M. May a un peu exagéré la différence entre les deux départements de la Meurthe et de la Moselle. M. Maggiolo dont les rapports lui ont servi pour la Meurthe était de nature très enthousiaste, très optimiste, et c'est un facteur dont il faut tenir compte ; n'a-t-il pas vanté dans ses écrits l'excellence des écoles lorraines sous l'ancien Régime ? Hanriot, dans la Moselle, était, ce semble, plus froid, plus pondéré, voyait mieux les difficultés réelles. En tout cas, combien il est regrettable que, par suite de l'organisation administrative de la France, l'on n'ait point groupé toutes les écoles de la Lorraine dite allemande, qu'on n'y ait point placé des inspecteurs primaires comme Creutzer, sachant bien le français et connaissant la langue locale, et qu'on n'ait point engagé la lutte pour le français par des mesures identiques !

de Scarron, du Marquis de Sade, de M^lle George, d'Alfred de Musset, de George Sand, de maître Laukhard (qui a combattu en 1792 dans l'armée de Brunswick), de Lamarck, d'Henriette Stieglitz (d'après l'ouvrage d'Ernest Seillière), puis des pages sur les causes de la mort de Rousseau, sur le comte d'Orsay, des notes sur Balzac, sur M^me Firmiani, sur Verlaine et sur Catulle Mendès. On voit que M. Adorján suit attentivement le mouvement littéraire en France et qu'il est très habile à présenter au grand public la quintessence des recherches françaises. — I. K.

— M. Louis KARL a réuni également ses *Études sur la littérature française* (*Francia irodalmi tanulmányok.* Budapest, Benkö, s. d. [1912], 95 p. in-8°), mais ce sont des essais qui intéresseront plutôt ceux qui s'occupent du moyen âge et du folklore. Ces études ne brillent pas par le charme du style comme celles de M. Adorján. Les recherches de M. Bédier ont inspiré les pages sur les « Routes des pélerins et les légendes » avec le sous-titre : « Le manuscrit du Pseudo-Calixte » et une remarque malveillante à l'adresse de Gaston Paris; « Ipomedon » et « Un épisode de la légende de Marie-Madeleine » rentrent dans le domaine du folklore ; « la figuration de sainte Elisabeth dans quelques manuscrits du British Museum », « Jeanne d'Arc et la poésie » (à propos de l'ouvrage de M. Hanotaux, dont M. Karl, en bibliographe consciencieux, nous donne l'année de naissance), une étude d'ensemble sur Rabelais, sont les principaux essais, bourrés de notes, de cette brochure dans laquelle nous trouvons encore trois notices sur Helvétius, Holbach et Auguste Comte destinées probablement à l'Encyclopédie philosophique que l'on prépare en ce moment en Hongrie. — I. K.

— La *Bibliothèque hongroise* vient de s'enrichir de deux nouveaux volumes. Le tome VI nous donne la traduction d'un roman de Géza GARDONYI : *La troisième puissance* (Paris, Champion, 1912, XIV-143 p. in-16). On n'a traduit jusqu'ici que quelques nouvelles de cet écrivain, considéré comme un des chefs de la Jeune Hongrie. Le public français pourra maintenant juger le romancier qui nous expose ici un cas de conscience très intéressant. L'Introduction donne un aperçu des œuvres du fécond écrivain qui a remporté aussi des succès au théâtre. Le tome VII nous apporte une pièce de François HERCZEG : *Byzance* (ibid., XXI-143 p.) que la critique hongroise considère comme un des chefs-d'œuvre du théâtre. L'auteur nous y montre la Cour de Byzance à la veille de la prise de la ville par les Turcs en 1453. C'est un tableau puissant de la décadence byzantine. Cette traduction est également précédée d'une notice sur les autres pièces et romans de M. Herczeg. — I. K.

— M. F. Albin GOMBOS établit dans une dissertation très savante (*Észrevételek*, etc. Budapest, Athenaeum, 1911, 34 p. in-8°), la frontière orientale de la province d'Autriche — Ostarrichi — telle quelle existait en 976. Cette province était alors une dépendance de la Bavière; Othon II l'avait donnée, en 976, à Léopold I de la maison des Babenberg. Puis, M. Gombos discute, à l'aide de tous les documents publiés jusqu'aujourd'hui, les causes du conflit entre le royaume de Hongrie et son voisin allemand, en 1030, et qui a fini par la défaite des Germains. Finalement, il tente une réhabilitation du roi Pierre, dit le Vénitien, successeur de saint Étienne. Cette partie de son étude ayant paru également en allemand dans la *Ungarische Rundschau* (1912, fasc. 2), il suffira de renvoyer les historiens à cette revue. — I. K.

— La réforme électorale occupe beaucoup, en ce moment, les esprits en Hon-

grie. Une grande quantité de brochures et d'études a paru ces dernières années sur cette question. M. Èmeric Barcza qui, depuis quelques années, fait la bibliographie des grands problèmes sociaux — émigration, banques et douanes — a consacré une brochure à la *Bibliographie du droit de suffrage en Hongrie* (*Bibliographia juris electionis hungaricae*. Budapest, Franklin, 1912, 51 p. in-8°). Les 48 premières pages donnent un résumé très exact des principales études parues dans les dix dernières années; les brochures et les articles publiés en français, en allemand et en anglais sont simplement énumérés.

— M. R. Vari vient de publier dans les Mémoires de l'Académie hongroise le 2e fascicule de ses Etudes sur les *Halieutiques d'Oppien* (Budapest, 1912, 70 p., in-8°). Après avoir donné la description de tous les manuscrits et son opinion sur les différentes éditions et traductions, il aborde dans ce fascicule la question de l'établissement du texte et donne d'abord (p. 4-30) les gloses du Vindobonensis philol. Gr. 135 et traite, ensuite, des gloses qui se sont glissées dans le texte même des Halieutiques. Cette seconde partie s'étend à tous les manuscrits d'Oppien et propose plusieurs corrections à ce texte si difficile. — I. K.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 2 août 1912*. — La séance publique annuelle de l'Académie est fixée au 15 novembre.

M. Bernard Haussoullier montre, dans une seconde lecture, l'originalité et la nouveauté du traité inédit entre Delphes et Pellana qu'il a précédemment communiqué à l'Académie. Il insiste sur un certain nombre de termes de droit nouveaux.

M. Cagnat lit une note de M. Constans, élève de l'Ecole normale supérieure, sur les puissances tribuniciennes de l'empereur Néron. Cet empereur, en l'an 60 p. C., ajouta une unité au nombre réglementaire de ses années de règne. M. Constans attribue ce changement à l'apparition d'une Comète, phénomène qui, selon la croyance populaire, annonçait un changement de règne. En ajoutant une unité à ses puissances tribunices, l'empereur commençait un nouveau principat et détournait ainsi la menace céleste.

M. Edouard Cuq lit une note sur un nouveau vice-préfet du prétoire d'après une inscription de Souk-el-Abiod.

Léon Dorez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 34 — 24 août. — 1912

E. Naville, **Papyrus funéraires de la XXIe Dynastie. I. Le Papyrus hiéroglyphique de Kamara, et le Papyrus hiératique de Nesikhonsou au Musée du Caire**, précédés d'une Introduction, Paris, E. Leroux, 1912, in-8°, II-38 p. et XXX pl. en phototypie.

C'est le commencement d'un recueil qui contiendra, en facsimilés, les principaux manuscrits du *Livre des Morts* que nous possédons de la XXI[e] Dynastie. Comme Naville le dit dans la préface, ils présentent un grand intérêt « parce qu'ils sont d'une époque de transition ». Ils marquent, en effet, le moment où, renonçant à l'emploi de l'écriture hiéroglyphique pour ce genre d'ouvrages, les scribes commencèrent à les copier en hiératique. Naville pense que cette petite révolution dans la routine religieuse de l'Égypte tint à ce que l'hiératique était compris par plus de gens que l'autre : les scribes savaient mieux ce qu'ils écrivaient ainsi, et les personnes qui avaient reçu de l'instruction étaient mieux à même de tout lire et de tout comprendre. Il a raison en partie, mais je crois que d'autres motifs entrèrent en jeu, dont le plus puissant fut l'économie. Les manuscrits hiéroglyphiques, disposés en colonnes, renfermaient à surface égale beaucoup moins de matière que les hiératiques : les caractères y étaient plus larges, plus clairsemés, et par suite les textes y couvraient plus d'espace. C'étaient des exemplaires de luxe, qui formaient des rouleaux énormes lorsqu'on y transcrivait par aventure l'ensemble des chapitres. L'hiératique au contraire, permettait de serrer les lettres, les lignes contre les lignes, et une seule de ses pages tient souvent plus de substance que deux ou trois pages d'hiéroglyphes. Les dévots pouvaient se pro-

curer la totalité de l'ouvrage pour un prix fort inférieur à celui que coûtaient les exemplaires à la mode ancienne, et ce qui était un avantage pour leur bourse en était un également pour le bien-être de leur vie future. Ajoutons que l'hiératique adopté par les libraires des morts n'était ni la cursive très rapide des documents de la vie privée, ni l'onciale des livres de bibliothèque : il est entre les deux, et s'il atteint rarement à l'élégance de la seconde, il ne tombe jamais dans l'incorrection de la première.

Les deux *Livres des Morts* par lesquels la collection débute sont conservés au Musée du Caire, et ils proviennent de la trouvaille de Déir-el-Bahari : celui de Kamarâ, la reine de Panotmou Ier, est en hiéroglyphes, et celui de Nesikhonsou est en hiératique. Ils sont l'un et l'autre des spécimens excellents de leur espèce, et l'examen des facsimilés montre combien le choix a été heureux. Ils ont été réduits assez sensiblement, mais ils sont si nets et si soignés que la réduction n'enlève rien à la clarté ni à la légibilité des textes : les planches, exécutées d'après d'excellentes photographies d'Emile Brugsch, rendent pleine justice aux originaux. Je regrette seulement que l'éditeur n'ait pas songé à publier en couleurs deux des vignettes les plus intéressantes : c'eût été une joie pour les amateurs de belles miniatures. La scène des funérailles, au livre de Kamara, et celle du jugement de l'art sont des merveilles. Nulle part la ligne n'est plus pure, ni l'alliance des tons plus délicate; ce sont des compositions d'un sentiment et d'une harmonie exquise. Et qu'on se garde de voir dans cette appréciation l'indulgence d'un égyptologue pour le peuple auquel il a consacré sa vie. Chaque fois que, montrant le Musée du Caire à un peintre ou à un sculpteur, je l'ai mis face à face avec ces deux petits tableaux, il est demeuré frappé d'admiration, et les dernières résistances qu'il opposait encore à la séduction de l'art égyptien, après avoir vu le Chéphrên et le Chéikh-el-Beled, se sont évanouies. Les vignettes de Nesikhonsou, sans l'approcher à celles de Kamarâ, ont pourtant fort bonne tournure. Ce sont là, il est vrai, des volumes destinés à des femmes de très haut rang, à une reine en titre et à la parente d'un grand prêtre d'Amon : ils ont dû être exécutés par les meilleurs peintres du temps. Il y a toutefois dans nos musées assez de papyrus illustrés d'un bon dessin et d'une couleur assez savante, mais provenant de simples particuliers, pour prouver que les ateliers secondaires de Thèbes conservaient intactes les traditions de l'école.

Les notices que Naville a jointes aux planches donnent l'indication des chapitres et des observations très brèves, mais toujours topiques, sur les variantes et sur les fautes qu'on y trouve. Le plan général qu'il s'est tracé pour sa publication excluait les longues dissertations sur les points de détail, mais Naville possède à fond son *Livre des Morts* : la connaissance complète qu'il en a se manifeste à chaque ligne.

G. Maspero.

E. A. Wallis Budge, **Coptic Biblical Texts in the Dialect of Upper Egypt,** Londres, British Museum, 1912, in-8°, lxxxv-349 p. et 10 pl. phototypie.

Les trois textes bibliques en dialecte thébain que le Dr Budge publie, sont ceux du Deutéronome, de Jonas et des Actes des Apôtres. Seul Jonas est à peu près complet : il ne lui manque que deux ou trois mots et quelques lettres par ci, par là. Les deux autres renferment des lacunes assez considérables :

Pour le Deutéronome, ch. i, 1-38 ; ch. ii, 20-iv, 38 ; ch. viii, 3-ix-1 ; ch. xiii, 18-xiv, 17 ; ch. xviii, 11-xix, 1 ; chap. xx, 6-xxii, 2 ; ch. xxvi, 11-xxvii, 26, plus quelques versets aux folios 36 et 45 ;

Pour les Actes, ch. xxiv, 17-xxvi, 32 ; ch. xxvii, 7-9, 17-21, 27-29, et des fragments de versets dans les endroits mangés par les vers du f° 87 à la fin du manuscrit.

Le manuscrit est sur papyrus. Il est dans l'onciale ferme et bien dessinée du premier âge copte, et rien qu'à le voir on est porté à lui attribuer une haute antiquité. Cette impression est précisée par deux observations précieuses de MM. Kenyon et Bell. Une prière en langue et en caractères coptes, mais tracée en un type grec cursif, a été attribuée paléographiquement par M. Kenyon au ive siècle après J.-C. et vers le milieu de ce siècle. D'autre part la reliure du volume renfermait des fragments dont seize d'actes notariés en grec : Bell les ayant examinés de près déclare qu'ils datent de la première moitié du ive ou de la deuxième moitié du iiie siècle. Cette seconde remarque n'a qu'une valeur relative, car les vieux papiers de cette nature peuvent avoir été employés par les relieurs un siècle ou plus après le moment où ils ont été écrits. La première est plus convaincante : si, comme la grande expérience de Kenyon en ces matières nous convie à l'admettre, la prière finale ne peut avoir été ajoutée au texte que vers 350, il est évident que celui-ci doit avoir été copié au moins quelques années plus tôt. On voit quelles conséquences la découverte de notre papyrus entraîne pour l'histoire des versions coptes de la Bible et de la diffusion du Christianisme en Égypte. Budge, rassemblant les données que nous possédons jusqu'à ce jour, montre que la traduction des Livres saints fut commencée aux environs de l'an 200 et que, dès la fin du iiie siècle, les solitaires de la Thébaïde faisaient un usage journalier de certains des écrits ainsi traduits. Le manuscrit du Musée Britannique, tout en étant le plus ancien des volumes de l'Écriture thébaine dont on puisse fixer la date, n'était certainement que la copie d'un manuscrit antérieur : le choix étrange des morceaux prouve qu'il avait été écrit non pour une église, mais pour ou par un particulier en vue de son utilité personnelle.

Le texte a été transcrit par Budge avec un soin scrupuleux. On y distingue certaines habitudes graphiques et grammaticales qui en recommanderont l'étude aux coptologues. Ajoutons que l'exécution matérielle est excellente et que le volume ne coûte pas un

prix trop élevé, ce dont tout le monde sera reconnaissant à l'éditeur.

G MASPERO.

F. Ll. GRIFFITH, **Karanòg** (forme le t. VI de l'*Eckley B. Coxe Junior Expedition to Nubia*, entreprise sous les auspices de l'Université de Pensylvanie), Philadelphie, University Museum, 1911, in-4° x-181 p. XXX planches en phototypie.
J. W. CRAWFOOT, **the Island of Meroë**, et F. Ll. GRIFFITH, **Meroitic Inscriptions**, Part I. — Soba to Dangêl (forme le XIXth Mémoire de l'*Archæological Survey of Egypt*), Londres, Kegan Paul, Quaritch, Asher, Frowde, 1911, in-4°, VIII-94 p. et XXXV planches en phototypie.

Bien que ces deux volumes appartiennent à deux séries différentes, je les ai réunis dans un même article : ils forment en effet les deux parties d'un même sujet, le déchiffrement des inscriptions méroitiques. Dans Karanòg, les fouilles de l'Expédition Coxe ont fourni les matériaux, dans *the Island of Meroë* ce sont celles du Gouvernement soudanais. J'ai rendu compte l'an dernier de ce que Maciver avait fait à Karanòg, et je n'y reviendrai pas ; il suffit de rappeler qu'il est sorti de cette localité nombre de tables d'offrandes avec des textes en démotique de Méroë. Dans le second ouvrage, M. Crawfoot décrit les sites explorés et il en résume l'histoire, puis M. Griffith s'attaque aux inscriptions surtout hièroglyphiques nouvellement et anciennement connues qui y ont été copiées.

M. Griffith a mis en tête de son mémoire sur Méroë un tableau où sont indiquées les formes principales des deux alphabets avec les valeurs qu'il leur attribue. Ses premiers essais sur la matière sont épars dans plusieurs ouvrages et articles antérieurs, notamment dans *Meroe, the City of the Ethiopians*, 1909-1910, qui contient les résultat des fouilles de Garstang et de Sayce ; c'est toutefois dans Karanòg que sont accumulées les observations les plus abondantes. L'*Introduction*, dans ses vingt-six pages, montre, au premier chapitre, les équivalences entre les signes hiéroglyphiques et les démotiques, ainsi que leur son ; au second, l'âge et les différents styles de l'écriture ; au troisième, les particularités de la langue, phonologie, vocabulaire, inflexion, genres, nombre. « Sans être décisives, ses analogies avec le « Nubien tant dans la structure de la phrase que dans le lexique sont « suffisamment frappantes pour qu'il vaille la peine de les mentionner. « Elle semble être agglutinative, sans genre, avec un mécanisme de « postpositions et de suffixes pour suppléer au manque de flexion.... « Il parait certain que les voyelles propres aux idiomes sémitiques font « défaut et que le système vocalique est fort simple... Jusqu'à présent « on ne peut apporter la preuve indiscutable que les sons *o* et *ou* existassent. L'écriture indique que les mots consistaient surtout en syl- « labes ouvertes commençant par une consonne. Qu'il y eût aussi des « syllabes fermées, cela résulte des transcriptions grecques, Ergamé- « nês, Kandakê, mais il n'est pas démontré que deux sons voyelles se

« suivissent directement, sans interposition de consonne... On dis« tingue parmi les postpositions : 1° *i*, *li*, pour le vocatif. 2° *-l*, *-li* « pour un mot ou une phrase suivis d'un autre mot qu'il qualifie... « Pluriel, *leb*; 3° *-lé*, *-léwi*; comme copule (?) ou pour donner un sens « emphatique (?) Pluriel, *lebakwi*; 4° *-s* pour le génitif suivant le nom « duquel il dépend... ; 5° *-te* pour le locatif... » Ces postpositions peuvent se combiner entre elles. « Il ne semble y avoir aucune dis« tinction de genre sur les documents où il est question d'hommes ou « de femmes pris individuellement. Les formes du pluriel, telles qu'on « les observe dans les phrases descriptives des stèles funéraires, sont » pour les postpositions ci-dessus énoncées *-leb*, *leb(a)k(a)wi*, *-teb* et *-teb(a)k(a)wi*, dont la partie commune *eb* doit marquer le nombre. « *-Eb* ou *-b* est l'indice le plus essentiel du pluriel. Il se pourrait que « la finale *-ab* qu'on rencontre dans les patronymiques ou dans les « noms de tribus par toute la Nubie, de la première cataracte au Nil« Bleu, fut apparentée à ce *-b*, *-eb* ».

Ces points établis, M. Griffith passe à l'étude des inscriptions funéraires, et il examine successivement les éléments dont elles se composent, l'invocation initiale, le nom et la définition des personnes auxquelles le monument est consacré, les phrases qui servent à noter la filiation paternelle et maternelle, les mentions accessoires, les titres, enfin la formule terminale de bénédiction, après quoi il dresse le catalogue des inscriptions et il les traduit autant que possible, c'est-à-dire, il transcrit les noms et la généalogie, sans aborder le reste des formules. Quelques exemples feront comprendre ce que sont ces traductions. D'après le déchiffrement la stèle n° 12 de Karanòg aurait appartenu à « l'honorable (?) Wêshakhasheye, vraiment « né de Metewishiye, vraiment engendré du *shalkhash* Azikhali, appa« renté à *shashêrs*, apparenté à *shalkhashs*, appartenant au grand « *mete* de Shimal ». Sur la stèle n° 17, il serait question de « Tapê« khizat, né de Mali-Takhize, engendré du *shalkhash* d'Amanap « Qêqêli, *mareperi* dans Shimalê, apparenté au *pagar* et chef du clan (?), « apparenté au second du clan (?), apparenté à Shêtanakar, appa« renté à *pestés*, second (?) appartenant aux femmes du roi (?), *malé« mars* dans Nalête, *shatamazez* du *pesté*, apparenté à *belébékes* ». Cela rappelle, comme intérêt, les traductions des épitaphes étrusques, et l'on hésite à se prononcer sur la valeur de données aussi incomplètes. J'ai tâché d'exposer dans les termes employés par M. Griffith ce que sa longue étude lui a enseigné du langage, et je souhaite que cette notice trop courte incite quelques-uns de nos lecteurs à ouvrir *Karanòg* et à étudier les originaux. Je ne sais ce qu'en penseront ceux qui auront le courage de l'entreprendre, mais je suis certain qu'ils rendront pleine justice au soin avec lequel Griffith a copié les inscriptions, à la patience avec laquelle il les a disséquées, à la persévérance qui a présidé à ses recherches.

G. MASPERO.

Maciver-Woolley, **Buhen** (forme les tomes VII et VIII de l'**Eckley B. Coxe Junior Expedition to Nubia,** entreprise sous les auspices de l'Université de Pensylvanie), Philadelphie, University Museum, 1911, in-4°, t. I, Text, x-243 p. T. II, Plates, ix p. 96 planches et 7 plans.

Ces deux volumes contiennent les résultats des dernières fouilles exécutées par Randal Maciver et par Leonard Woolley, aux frais de M. Eckley B. Coxe junior, pour le compte du Musée Égyptien de l'Université de Pensylvanie. Elles ont duré deux années, de 1909 à 1911, sur le site d'une ancienne ville égyptienne, Bouhanou, la Boôn des géographes gréco-romains, près d'Ouady-Halfah. Lorsque les Égyptiens arrivèrent en conquérants à la seconde cataracte, vers le temps de la X^e ou de la XI^e dynastie, ils trouvèrent là un village nubien qu'ils colonisèrent et dans lequel ils bâtirent un temple. Le dieu du pays, et en général de la Nubie méridionale depuis Maharraka ou Derr, était un dieu faucon, de nature analogue à l'Horus égyptien, s'il n'était pas l'original de cet Horus que la légende d'Edfou amenait du Sud avec sa garde de forgerons : ils l'adorèrent comme Horus de Bouhanou, comme ceux d'Ibsamboul et d'Ibrim sous le nom de leur localité. Il ne reste plus rien aujourd'hui des édifices de la XII^e dynastie, mais ceux que les souverains de la XVIII^e construisirent sur leurs arases sont en assez bon état, et, depuis Champollion, ils ont attiré l'attention des savants; toutefois ils ne furent déblayés vraiment que depuis 1905, l'un d'eux par les ordres du Gouverneur Général du Soudan, Sir Reginald Wingate, l'autre par l'expédition américaine.

Le temple du Nord est le plus vieux. Il est en partie l'œuvre probable d'un des premiers vice-rois de la seconde époque thébaine, Touraî, qui débuta assez modestement sous Ahmôsis. Les débris en furent employés plus tard comme matériaux dans le dallage d'une cour et ils portent les cartouches d'Ahmôsis et de sa mère Ahhatpou I^{re}. Il fut détruit en effet trois générations plus tard et remplacée sous Aménôthès II par un des bâtiments plus grands où les Pharaons des XVIII^e, XIX^e et XX^e dynasties inscrivirent leurs cartouches. Ils le cèdent pourtant en intérêt à ceux du Sud, qu'élevèrent Thoutmôsis II et sa sœur Hatchopsouîtou, puis que Thoutmôsis III remania pour diminuer le rôle historique de celle-ci. La sculpture y est d'une bonne facture, s'il faut en juger d'après les photographies reproduites sur les planches, toutefois sans originalité : c'est l'œuvre consciencieuse d'un praticien habile plutôt que d'un artiste. Les inscriptions ne diffèrent que par le titre du dieu de celles qu'on lit dans les sanctuaires de l'Égypte, mais les graffiti tracés sur les murs à diverses époques forment un ensemble précieux pour l'histoire du deuxième empire thébain. Ils avaient déjà été copiés en partie et publiés par Sayce, il y a quinze ans, mais d'autres sont sortis de terre avec des stèles, qui ont été traduites et commentées abondamment

par Blackmann pour Maciver. Les rois et surtout les grands fonctionnaires que leurs fonctions amenaient à Bouhanou, après avoir fait leurs dévotions à l'Horus local, gravaient leur image et une formule de prières sur une portion de surface non décorée, pilier ou mur : nous y voyons défiler tour à tour Sataou, Harouî, Sétouî, Piaîyi et d'autres, avec les dates et le nom des Pharaons qu'ils servaient, Ramsès I^er^ et Ramsès II, Ménéphtah, Ramsès III, Ramsès IV. Si l'on veut se rendre compte du prix que ces mentions accidentelles peuvent avoir pour l'histoire, il me suffira de rappeler qu'on y a rencontré pour la première fois le nom de Ramsès-si-phtah que porta, quelques mois durant, au début de son règne, le prince que nous connaissions uniquement sous le nom de Siphtah-Ménéphtah.

Les fouilles du village n'ont rendu que peu d'objets de l'époque méroïtique ; celles des nécropoles ont fourni des matériaux nombreux pour la connaissance de la vie civile et des usages funéraires. Les tombes les plus anciennes remontent à la XII^e^ dynastie, mais il y avait aussi deux grands cimetières de la XVIII^e^ et quelques sépultures des âges postérieurs. Aucune des tombes ne saurait être comparée pour l'étendue à celles de l'Égypte : les chambres sont taillées rudement dans le roc, sans décor de bas-reliefs ni de tableaux, et le mobilier est pauvre. Toutefois, comme les voleurs d'antiquités ont exploité les cantons de la seconde cataracte moins complètement que ceux de l'Égypte propre, beaucoup d'entre elles étaient intactes. M. Maciver, qui était imbu des idées en cours depuis une quinzaine d'années sur la classification de la poterie égyptienne, a été surpris de voir combien peu la théorie s'y accorde avec la réalité. J'ai protesté dès les premiers jours contre l'attribution aux époques archaïques des vases mi-noir et rouge, et l'on en a trouvé récemment dans des tombeaux postérieurs à la XII^e^ dynastie. M. Maciver a dû reconnaître que les œnochoés noirs à décor ponctué qu'on réputait caractéristique de la domination des Hyksôs n'étaient pas rares en Nubie, dans la seconde moitié de la XVIII^e^ dynastie, dans la XIX^e^ et dans la XX. J'ai pensé toujours qu'il y avait quelque imprudence à déduire des règles générales, applicables à l'Égypte entière, d'observations faites après six mois de fouilles sur tel ou tel point particulier, et je n'ai jamais accepté comme authentiques les tables de chronologie rigoureuse où sont notées l'apparition et la disparition des types céramiques. Les fouilles de Maciver et d'autres prouvent combien j'ai eu raison de me montrer réservé.

La Nubie n'est pas épuisée tant s'en faut, et, si on l'explore convenablement, je suis certain qu'elle donnera beaucoup encore. Je voudrais qu'il se trouvât un homme ou une institution assez riche pour continuer l'œuvre de M. Eckley B. Coxe junior, et pour charger Maciver d'une expédition nouvelle : la connaissance qu'il a des hommes et des lieux rendrait le succès certain.

G. Maspero.

Die Briefe des Apostels Paulus an die Kolosser, Epheser, an Philemon erklärt von M. Dibelius, *Handbuch zum Neuen Testament*, III, 2. Tübingen, Mohr, 1912; gr. in-8° 78 pages.

Die Gleichnisreden Jesu im Lichte der rabbinischen Gleichnisse des neutestamentlichen Zeitalters, von P. Fiebig, Tübingen, Mohr, 1912; in-8 xii-284 pages.

Jüdische Wundergeschichten der neutestamentlichen Zeitalters unter besondere Berücksichtigung ihres Verhältnisses zum Neuen Testament, bearbeitet von P. Fiebig, Tübingen, Mohr, 1911, in-8°, viii-108 pages.

Le commentaire de M. Dibelius est une œuvre érudite, remarquable surtout par un choix de citations d'anciens écrits surtout religieux, tant païens que chrétiens, intéressante pour la comparaison du langage des Épitres avec celui des mystères païens. Certains rapports de détail sont très curieux, là même où naguère l'on n'aurait pas songé à en chercher, par exemple dans l'Épitre à Philémon, à l'endroit où Paul parle de son « fils » Onésime, dont il est devenu « père » dans sa prison. L'ordre supérieur des initiés au mystère de Mithra était celui des pères, observe fort à propos M. D.; et Apulée, dans ses *Métamorphoses* (xi, 25), appelle son père le prêtre qui l'a initié aux mystères d'Isis. M. D. ne semble pas regarder comme décisives les objections qui ont été faites contre l'authenticité de l'Épitre aux Colossiens; il abandonne l'Épitre aux Éphésiens, à raison du rapport particulier de dépendance où elle se trouve à l'égard de celle aux Colossiens.

M. P. Fiebig a mêlé, dans son étude sur les paraboles, des personnes et des questions qu'il aurait sans doute mieux fait de ne point associer de si près. Il réfute, ou il a l'intention de réfuter les conclusions générales de M. Jülicher sur le caractère des paraboles, aussi certaines de ses interprétations particulières, et il réfute pareillement M. A. Drews qui a pensé démontrer que les paraboles de Jésus étaient toutes apocryphes et imitées des paraboles rabbiniques. Ces deux auteurs et leurs thèses sont très différents, bien que le même sujet ait été solidement traité par l'un et qu'il ait été exploité par l'autre. Et pour ce qui est des questions, M. F. se propose d'établir, contre M. Jülicher, qu'il y a de l'allégorie dans plusieurs paraboles authentiques, comme il veut prouver contre M. Drews l'authenticité de ces paraboles; mais il entend prouver, par la même occasion, et toujours à la lumière des paraboles rabbiniques, que les rédactions synoptiques des paraboles sont fondées sur une tradition orale qu'elles expriment immédiatement. M. Jülicher omet toujours, et pour cause, de signaler ce rapport immédiat. Mais M. F. ne se lasse pas de répéter que Jülicher a négligé d'expliquer telle ou telle divergence des évangélistes par l'évolution de la tradition orale. Jülicher se comporte ainsi parce qu'il lui paraît évident que, si la traduction orale, en dernière analyse, supporte nos Évangiles, la rédaction de ceux-ci procède de sources écrites et que les divergences s'expliquent le plus souvent par les préoccupations et intentions diverses ou le style des rédacteurs. Le commentateur est en face de combinaisons rédactionnelles,

et toute la science rabbinique de M. P. ne suffit pas à remettre sur ses pieds l'hypothèse de la tradition orale, qu'il n'admet du reste qu'en partie.

Car c'est au nom de sa science rabbinique, dont il a donné d'excellentes preuves, que M. F. morigène les exégètes de son pays. Il aurait pu, sans nul inconvénient pour la part de vérité contenue dans sa thèse, le prendre d'un peu moins haut avec M. Jülicher, un maître dont l'exégèse allemande a d'autant plus lieu d'être fière que ceux de son mérite semblent se faire moins nombreux. M. F. pense que la connaissance de l'ancienne littérature rabbinique est utile à l'intelligence des Évangiles synoptiques et du Nouveau Testament en général, et il a raison de le penser ; mais il argumente à peu près comme si cette intelligence dépendait entièrement de cette connaissance, et il a tort, attendu que, si l'Évangile de Jésus est en affinité étroite avec le judaïsme de son temps, aucun livre du Nouveau Testament ne nous a gardé cet Évangile en sa forme native, tous les écrits du Nouveau Testament, sans aucune exception, et d'abord les écrits évangéliques, représentant cet Évangile en forme plus ou moins hellénisée.

Le principal mérite du travail de M F. est d'avoir montré, contrairement à ce qu'avait cru pouvoir avancer M. Jülicher, que les paraboles de Jésus sont apparentées aux paraboles rabbiniques, et qu'un même fonds traditionnel pourrait en plus d'une occasion avoir fourni la matière des unes et des autres. Jésus n'a pas inventé la parabole ni tous les thèmes paraboliques dont il s'est servi ; il a adapté le genre et plus d'un thème déjà existant à l'objet de son enseignement. Ici M. F. complète utilement les belles études de M. Jülicher. Mais il lui cherche de mauvaises chicanes quand, à propos de presque toutes ses paraboles rabbiniques, il essaie de prouver que les paraboles peuvent comporter une part plus ou moins considérable d'allégorie. Ce qui apparait véritablement, en certains endroits, et ce qui peut servir à expliquer certaines paraboles évangéliques comme le Semeur, c'est que la parabole, sans devenir pour cela un récit symbolique, peut être développée d'une façon un peu artificielle, en vue de son application. La fable est moins bien venue : c'est tout ce qu'on en peut dire. L'authenticité de développements allégoriques comme on en trouve dans la parabole du Festin, ou de paraboles allégoriques comme celle des Vignerons meurtriers, n'est aucunement garantie par là. Bien moins encore est garantie l'authenticité de la parole (*Marc*, IV, 11-12) sur le mystère du règne de Dieu qui est présenté aux Juifs en paraboles pour qu'ils n'y comprennent rien.

M. Drews est beaucoup mieux traité par M. F. que les exégètes ; lui, du moins, a reconnu l'importance des paraboles rabbiniques, puisqu'il les allègue contre l'authenticité des paraboles évangéliques et l'existence de Jésus. Cependant il n'a pas fait assez attention aux dates, les paraboles des rabbins étant moins anciennes que celles de

l'Évangile, ni à l'objet des paraboles, celles des rabbins concernant surtout l'explication de textes scripturaires, tandis que celles de Jésus sont en rapport avec sa prédication. Il n'y a pas à nier l'originalité relative des paraboles évangéliques. Elles ont été conservées d'abord par la tradition orale, mais celles des rabbins aussi, et, à ne considérer que l'attestation, l'authenticité des paraboles rabbiniques ne serait pas plus sûre que celle des paraboles évangéliques. En ce qui regarde la forme, les paraboles de Jésus ont un naturel et une fraîcheur que n'ont pas les paraboles rabbiniques, qui sentent l'école. M. F. conclut que les paraboles évangéliques n'ont pu être inventées : conclusion légitime pour l'ensemble, mais discutable pour telle ou telle que M. F. entend sauver avec le bloc.

C'est contre M. Drews qu'est dirigé l'autre écrit de M. F.; mais il contient surtout une intéressante collection de miracles pris dans la tradition rabbinique et dans Josèphe, pour la comparaison avec les miracles du Nouveau Testament. Les analogies ne manquent pas, mais elle ne sont pas très frappantes. Il est évident que les Juifs des premiers siècles de notre ère étaient familiarisés avec les miracles. M. F. observe avec beaucoup de raison que les miracles attribués aux rabbins ne prouvent pas que ceux-ci n'aient point existé ; il en va de même pour Jésus. Parmi ces miracles, les uns et les autres attestent le prestige dont leurs auteurs prétendus ont joui auprès de leurs contemporains. Jésus lui-même a cru à ses miracles de guérison ; il a pratiqué l'exorcisme sans employer l'incantation. Ce trait n'a rien que de naturel en son temps et prouve plutôt contre que pour l'hypothèse mythique.

Alfred Loisy.

Novum Testamentum Latine secundum editionem sancti Hieronymi ad codicum manuscriptorum fidem recensuerunt † J. Wordsworth et H. J. White. Editio minor, curante H. J. White. Oxford, Clarendon Press, 1911 ; in-16, xx-620 pages.

Hippolyts Schrift über die Segnungen Jacobs, von C. Diobouniotis und N. Beïs. — **Hippolyts Danielcommentar** in Handschrift n° 573 des Meteoronklosters, von C. Diobouniotis, mit Vorwort von G. N. Bonwetsch, Leipzig, Hinrichs, 1911 ; in-8°, iv-60 pages.

Die Lukas Homilien des hl. Cyrillus von Alexandrien, von A. Rücker, Breslau, Goerlich, 1911 ; in-8°, 102 pages.

L'on saura gré à M. White d'avoir publié une « petite édition » du Nouveau Testament hiéronymien. Le texte, jusqu'à l'Épitre aux Romains inclusivement, est celui de la grande édition qu'ont donnée les mêmes savants. Pour les autres livres, le texte a été déterminé d'après les principaux manuscrits. L'apparat critique fournit l'indication des variantes notables tant des manuscrits que des éditions sextine et clémentine. Les endroits parallèles de l'Écriture ont été indiqués en marge. Excellent instrument de travail. Prix modéré : 2 sh., sur papier ordinaire.

M. Diobouniotis publie un écrit d'Hippolyte dont on connaissait une version arménienne et une version géorgienne. Dans le ms. grec de Meteora où M. Beis l'a découvert, il est attribué à Irénée. C'est l'ouvrage que Jérôme cite comme une explication des « bénédictions d'Isaac », et Procope de Gaza comme une explication des « bénédictions de Jacob ». L'ouvrage contient en effet le commentaire des bénédictions d'Isaac et de celles de Jacob. Nul doute sur l'authenticité de cet écrit.

Le même manuscrit contient des morceaux notables du commentaire d'Hippolyte sur Daniel. La découverte a son importance, quelques-uns de ces morceaux n'étant connus jusqu'à présent que dans la version slave; aussi à raison de l'ordre dans lequel sont rapportés les visions, et des variantes que présente le texte nouveau pour les parties déjà connues. M. D. publie le texte des fragments qu'on ne possédait pas jusqu'à présent en grec, indique la disposition générale de l'écrit et les variantes qu'il présente par rapport à l'édition de Berlin. L'explication de Suzanne vient entre les chapitre I et II de Daniel.

Les écrits exégétiques de Cyrille d'Alexandrie ont eu moins de crédit que ses écrits théologiques. Les homélies sur Luc, à l'exception de trois, ne se sont conservées en grec que dans les extraits des Chaînes; mais elles subsistent en syriaque, Payne Smith les a publiées en 1858, d'après deux mss. du musée britannique où il y avait des lacunes. Un supplément a été donné en 1874, par W. Wright, d'après un ms. de Nitrie. M. Rücker édite quelque nouveaux fragments d'après un ms. de Berlin (cod. Sachau 220). Il semble que la version syriaque ait été faite, au VI^e ou au VII^e siècle, en vue de lectures liturgiques. M. R. étudie la tradition des Homélies dans la littérature byzantine et indique la marche à suivre pour tirer parti des Chaînes, en utilisant la version syriaque pour le contrôle des citations. Il dresse le tableau de contrôle pour les fragments publiés dans Migne (t. 72). Dans ces homélies, Cyrille polémise souvent contre Nestorius; M. R. en conclut qu'elles ont dû être écrites vers 430 ou plus tard. Il expose l'intérêt que peuvent présenter à divers titres ces instructions pastorales. Il cite, par exemple, un passage où Cyrille tonne contre les gens de médiocre foi qui recourent à la magie et invoquent dans leurs incantations le dieu Sabaoth : il n'est pas permis, s'écrie-t-il, de donner ainsi au démon un nom qui n'appartient qu'à Dieu. Sans doute n'avait-il pas une connaissance directe de ce formulaire plus que suspect. Pour les citations bibliques, le traducteur syrien ne s'est pas servi, du moins intentionnellement, des versions qui avaient cours dans sa langue; il les traduit lui-même comme le texte de Cyrille, en sorte que son témoignage peut-être, à l'occasion, plus sûr que celui des Chaînes. Il va sans dire que le texte biblique de Cyrille est alexandrin et apparenté de très près à celui du ms. Sinaïtique. Pour finir, M. R.

étudie la méthode exégétique de Cyrille. — Travail solide, où aucun aspect du sujet n'a été négligé.

A. L.

Kritik des Neuen Testaments von einem griechischen Philosophen des 3 Jahrhunderts, von A. Harnack. Leipzig, Hinrichs, 1911; in-8, iv-150 pages.

Il s'agit de l'ouvrage polémique contenu dans l'*Apocriticus* de Macarius Magnès. M. Harnack consacre à cet ouvrage, fort curieux à beaucoup d'égards, une pénétrante étude. Notice sur l'œuvre de Macarius Magnès. Reproduction du texte des questions ou objections du païen, avec traduction allemande. M. H. établit que l'œuvre de Macarius n'a que l'apparence d'un dialogue, et que les objections du païen sont prises d'un livre contre les chrétiens dont il est facile de reconstruire le plan, bien que Macarius, en le transcrivant textuellement, y ait fait des coupures. Ce Macarius écrivait dans la dernière moitié du iv^e siècle, vers 390; l'auteur qu'il réfute vivait après la persécution de Dèce et avant Constantin, dans la seconde moitié du iii^e siècle. Après d'autres, M. H. pense que cet auteur est Porphyre, et ses raisons semblent concluantes. Toutefois le livre que Macarius avait en mains ne portait pas le nom de Porphyre, et ce n'est pas le grand ouvrage de Porphyre contre les chrétiens. C'en serait un extrait, compilé durant les dernières luttes du paganisme contre le christianisme, avant l'avènement de Constantin. Le commentaire donné par M. H. aux objections du « philosophe païen », l'analyse qu'il fait de ses idées religieuses sont du plus haut intérêt. Il lui sait presque gré d'être plus favorable au Christ qu'aux apôtres et aux évangélistes, qui sont parfois supposés avoir altéré l'enseignement de Jésus et cousu de légendes sa biographie. Cette attitude prouve peut-être moins le sens critique de Porphyre que le crédit acquis malgré tout au fondateur présumé du christianisme par le progrès de sa religion. Les citations néotestamentaires méritent attention : elles représentent un texte occidental, et ce doit être aussi pour avoir connu le Nouveau Testament en sa forme romaine que le païen cite l'Apocalypse de Pierre et paraît ignorer l'Épître aux Hébreux.

A. L.

La Loi et la Foi, Étude sur saint Paul et les judaïsants, par A. de Boysson. Paris, Bloud, 1912; in-12, viii-339 pages.

L'eschatologie de Jésus-Christ, par C. Bruston. Paris, Fischbacher, 1911, in-8°, 31 pages.

Jesus als Philosoph, von H. Schneider. Leipzig, Hinrichs, 1911; in-8°, 48 pages.

Les questions concernant saint Paul et ses rapports soit avec le christianisme primitif et judaïsant, soit avec les religions païennes, spécialement les cultes de mystères, sont à l'ordre du jour, et sans doute elles ne sont pas près d'être toutes résolues. Elles sont bien loin

d'être seulement posées dans l'ouvrage de M. de Boysson. L'auteur suit les méthodes d'exégèse les plus conservatrices; il admet la pleine authenticité de toutes les Épîtres attribuées à saint Paul, y compris l'Épître aux Hébreux; il admet la parfaite historicité des Actes des Apôtres, et il concilie ce livre avec l'Épître aux Galates par des procédés qui n'ont rien de neuf même au point de vue de l'exégèse catholique. Il concilie tout, même la théologie de Paul avec l'Évangile de Jésus : le Christ et Paul auraient prêché et demandé la même foi. M. de B. ne tenant aucun compte des travaux critiques dont les conclusions dérangeraient le cadre fixé par l'orthodoxie à son exégèse, il est inutile de les résumer ici pour les lui opposer.

M. Bruston est tout à fait mécontent des exégètes qui prennent à la lettre ce que Jésus a dit ou ce que les évangélistes lui font dire touchant le prochain avènement du règne de Dieu, le grand jugement, la fin du monde, la résurrection des morts. Jésus ne croyait pas à la fin prochaine du monde, mais à la durée indéfinie du ciel et de la terre; il enseignait que chaque homme est jugé à sa mort et ressuscite à ce moment-là pour l'éternité. Ceux qui disent le contraire sont de parti-pris. M. B. proteste.

« Jésus de Nazareth, écrit M. Schneider, est un des plus grands penseurs de l'humanité. Comme Confucius, Bouddha, Socrate, Kant, il apparaît au sommet d'une civilisation » etc., etc. Pour se faire une telle idée du Christ, il faut (évidemment) écarter de ce qui nous est donné comme son enseignement tous les éléments pétriniens, pauliniens, mythologiques; qui y ont été introduits. Sans se dissimuler que sa thèse ne recueillera pas l'assentiment de tous, M. S. s'applique à dégager la pensée qui fait de Jésus un grand philosophe. Il spiritualise encore plus que M. Bruston le règne de Dieu, il le fait tout intérieur, si intérieur qu'il supprime, je crois, la vie future. La demande du pain quotidien dans l'Oraison dominicale est une concession aux disciples, etc., etc. Grandes ou non, ce sont ses pensées que M. S. prête au Christ.

A. L.

E. Schwartz, **Bussstufen und Katechumenatsklassen** (Schriften der Wiss. Ges. in Strassburg, 7 Heft, Strassburg, Trübner, 1911.

M. Schwartz esquisse d'abord une courte histoire de la pénitence post-baptismale depuis Hermas. Le sujet demanderait, pour être traité avec les nuances requises, des discussions fort délicates auxquelles M. S. n'a pas le temps de s'arrêter : aussi cette première partie laisse-t-elle une impression plutôt défavorable. Mieux vaut ne rien dire que de dire trop peu. La seconde partie, qui constitue l'objet propre du travail, est beaucoup plus attachante. M. S. y caractérise les quatre classes de pénitents dans l'Eglise grecque et il montre que

l'idée qui a présidé à cette organisation est la même que celle qui déterminait les modalités du catéchuménat : d'où le parallélisme des deux institutions en leurs diverses étapes.

P. de L.

N. Frischlinus. **Julius redivivus** herggeb. von Walther Janell. Mit Einleitungen von W. Hauff, G. Rœthe, W. Janell. Berlin, Weidmann, 1912, in-16, pp. 91, 155. Mk. 5.

La collection des Lateinische Litteratur-Denkmäler publiée sous la direction de M. Max Herrmann a réimprimé d'après l'édition de 1589 le *Julius redivivus* de N. Frischlin. Cette comédie de l'humaniste souabe qui eut dès son apparition un vif succès, comme d'ailleurs l'ensemble de son œuvre dramatique, méritait d'être rendue accessible aux érudits, et il faut remercier M. Janell de l'avoir fait avec tout le soin désirable. Une bonne introduction pour laquelle il s'est adjoint deux collaborateurs, renseigne suffisamment le lecteur sur la carrière si mouvementée de Frischlin (c'est la part de M. Hauff); sur le caractère et la valeur de son théâtre, un excellent chapitre approfondi, précis et juste dont s'est acquitté M. Rœthe avec beaucoup de bonheur; enfin, sur les mérites de Frischlin comme philologue, que l'éditeur s'est réservé lui-même de nous présenter. Il est difficile après le vaste, érudit et consciencieux travail de Strauss de dire du nouveau sur Frischlin. Cependant les auteurs de la présente édition se sont de nouveau référés aux copieux documents des archives de Stuttgart; ils ont découvert ailleurs quelques pièces originales et mis en meilleure lumière certains détails, surtout pour tout ce qui intéresse les sources de Frischlin. Une liste de variantes et des notes brèves sont jointes au texte. (Je ne sais pas pourquoi la préface au lecteur que donnent les éditions ordinaires n'a pas été conservée).

L. Roustan.

A modern dráma fejlödésének története (Histoire du développement du drame moderne) par Georges Lukacs. Budapest, Franklin, 1911. 2 vol. xvi-496, 548 p. in-16.

Dans ces deux volumes couronnés et édités par la Société *Kisfaludy*, nous avons l'effort très louable d'un jeune amateur du théâtre qui a suivi avec beaucoup d'attention le mouvement dramatique contemporain en Europe, qui a lu énormément de traités d'esthétique, surtout des traités allemands de la jeune école. Son ouvrage renferme des observations très justes, quelquefois très hardies, des jugements de jeune *esthète* qui connait aussi bien le *Théâtre libre* que la *Freie Bühne*. M. Lukács s'est fait un idéal du drame moderne; cet idéal est le drame bourgeois, non pas celui de Diderot, mais celui qui reflète les aspirations de notre société et dans lequel la langue est en har-

monie parfaite avec le fond. Selon lui, l'Allemagne serait beaucoup plus près de cet idéal que la France.

Le premier livre est purement dogmatique et, par endroits, assez obscur; les livres suivants, sur lesquels nous n'insistons pas, traitent du drame classique allemand depuis Lessing jusqu'à Gœthe et Kleist, du drame à tendance sociale des Français, de Hebbel et d'Ibsen, du naturalisme au théâtre, du drame paysan (Anzengruber), des écrivains du « Théâtre libre » et de la « Freie Bühne »; de l'impressionisme et du naturalisme lyrique (Maeterlinck, d'Annunzio) de Hauptmann, et Hofmannsthal et de la jeune école allemande. Le dernier chapitre (II, p. 494-531) résume les tendances du théâtre hongrois. Il ne faut pas y chercher des appréciations basées sur une étude approfondie. Ce sont plutôt les observations d'un journaliste qui juge de l'activité d'un Grégoire Csiky en deux pages et qui jongle avec des paradoxes. Ces pages ne nous apprennent rien sur le théâtre de la *Jeune Hongrie* où tant de beaux talents se sont manifestés, talents qui n'ont pas encore trouvé un juge impartial (excepté Janovics pour Csiky). Ce qui a plu, sans doute, dans l'ouvrage de M. Lukács, au jury de la Société *Kisfaludy*, c'est l'étude d'ensemble sur le théâtre étranger depuis Lessing jusqu'à nos jours, tant en Allemagne qu'en France et en Norvège; les opinions d'un homme qui a vu et lu énormément et qui reste intéressant malgré les pages paradoxales où il établit sa théorie [1].

I. Kont.

Tompa Mihály (Michel Tompa) par Louis Kéki. Budapest, Franklin, 1912. 192 p. in-16.

Cette étude a obtenu le prix Széher au concours de la Société *Kisfaludy*. Dans un cadre assez restreint, elle nous donne une image assez fidèle du poète (1817-1868) qu'on a considéré longtemps, avec Petőfi et Arany, comme l'initiateur d'une poésie nouvelle qui prend son inspiration dans l'âme populaire. La critique de nos jours ne peut placer Tompa au même niveau que ses deux grands contemporains, mais elle reconnaît en lui le poète qui, pendant la triste époque de la réaction autrichienne (1849-1867), a su le mieux exprimer, dans ses poésies, les angoisses, puis les espoirs de tout un pays. Tompa n'est pas un poète dont l'horizon intellectuel soit bien large; il a passé presque toute sa vie dans d'humbles presbytères de village. La vie intense et communicative d'un centre littéraire lui a manqué. Sa mélancolie et sa tristesse, causées par la perte de ses enfants, influent sur ses allégories et sur ses contes. L'auteur nous donne les ren-

1. L'exclusion de Rostand, parce que *épigone de Victor Hugo*, nous semble arbitraire; les citations allemandes, françaises et anglaises auraient dû être traduites; I. 192 écrire : sentimentale, p. 307 Meilhac, p. 347, il y a deux fautes dans la citation française; II. p. 285, écrire Varennes.

seignements les plus sûrs sur son éducation au collège des réformés de Sárospatak, sur ses années de préceptorat, et il appuie surtout sur la genèse de ses poésies, sur leur ordre chronologique ce qui est très important chez Tompa, car dans sa jeunesse il était encore sous l'influence de ce lyrisme sentimental et fade qui, avant Petőfi, était la marque de l'école de Bajza. Ce n'est que peu avant la Révolution de 1848 qu'il s'émancipa de cette influence et créa les œuvres qui lui assurent une place éminente dans la littérature. M. Kéki le caractérise également comme orateur de la chaire; il retrouve dans ses sermons des vues sur l'homme et sur la nature qui expliquent certaines de ses poésies. Les chapitres où il trace le portrait de l'homme et de l'écrivain, son commerce épistolaire avec Arany, sont d'excellents résumés.

I. Kont.

Elbeszélések (Nouvelles) par Etienne Petelei, avec une biographie de l'auteur par F. Gyalui. Kolozsvar et Budapest, 1912 (Singer et Wolfner). 2 vol. LI et 284, 274 p., in-8°.

Parmi les écrivains de la Jeune Hongrie, Étienne Petelei (1852-1910) occupe une place à part. Né et élevé dans cette marche de l'Est, la Transylvanie, qui a donné naissance à tant de poètes et de romanciers illustres, la capitale de la Hongrie ne l'a jamais attiré. Il y a fait ses études universitaires, puis il est rentré aussitôt en Transylvanie. Il y resta toute sa vie, consacrant le meilleur de son temps à un journal de Kolozsvár et fondant la Société littéraire transylvaine (1888) qui publie aujourd'hui ces deux volumes. Dans ses romans et dans ses nouvelles (*Les Croix*, *Pour une femme*, *Jetti*, *Des Nuages*, *Hommes de la campagne*, *La vie*, *Ma rue*) il se fait le peintre de la vie rustique, des petits propriétaires et des humbles de sa contrée. C'est le peuple des campagnes et des petites villes qui l'attire. Ses peintures sont empreintes d'une grande tristesse, car il se plaît surtout à évoquer le côté sombre de l'existence. L'étude de M. Gyalui qui a travaillé sous sa direction comme journaliste et qui est actuellement bibliothécaire à l'Université de Kolozsvár, met très bien en relief ses qualités. Cette étude est la plus complète que l'on ait consacrée jusqu'à aujourd'hui à Petelei et aucune Histoire de la littérature hongroise ne pourra la négliger. Elle est puisée aux meilleures sources et donne un aperçu de toutes les œuvres de l'écrivain et le caractérise comme styliste. M. Gyalui fait ressortir la ressemblance entre certaines nouvelles de Petelei et de Gorki. C'est que la vie rustique en Transylvanie offre beaucoup de traits communs avec celle de la Russie. Petelei a d'ailleurs écrit la plupart de ses nouvelles dix ans avant l'apparition de Gorki.

I. Kont.

Régi magyar szinészvilág (Le monde de l'ancien théâtre hongrois) par Antoine Váradi. — Budapest, Franklin, 1911. 484 p., in-16.

Egressy Gábor és kora (Gabriel Egressy et son temps) par Paul Rakodczay. — Budapest, Singer et Wolfner, 1911, 650 et 611 p., gr. in-8°.

M. Váradi est surtout connu comme poète et dramaturge, mais en qualité d'ancien directeur du Conservatoire de Budapest, il s'intéresse toujours à l'histoire du théâtre hongrois. Il ne faut pas chercher dans le volume, que la Société *Kisfaludy* a édité, une étude systématique sur ce sujet. Ces trente essais sont des causeries charmantes à propos de l'ancien théâtre d'après les mémoires, les journaux et les imprimés de la fin du XVIII^e et du début du XIX^e siècles. Toute l'époque héroïque du théâtre naissant est peinte sur le vif, cette époque de luttes et de misères de 1790, année de la première représentation *en magyar*, jusqu'à l'ouverture du Théâtre national à Pest en 1837. Quelles batailles contre les comédiens allemands, maîtres de la place, mieux installés, plus soutenus par la bourgeoisie que les pauvres acteurs hongrois! Et pourtant c'est à cette époque que se formèrent les plus grands artistes dont le souvenir vit toujours dans l'histoire du théâtre. — Une bonne partie des essais de M. Váradi se rapporte au théâtre de Bude que Joseph II fit aménager pour les fonctionnaires allemands qu'il avait transférés de Vienne et de Presbourg à Bude. C'est le célèbre Kempelen, l'inventeur du joueur aux échecs mécanique, qui avait transformé l'église des Carmélites en théâtre — *Ubi missae nunc cu'issae* — théâtre qui fut abandonné plus tard à la troupe hongroise. Nous pouvons suivre avec M. Váradi les débuts de cette troupe puis, à partir de 1796, ses pérégrinations à travers le pays, car le premier essai d'un théâtre stable ayant échoué, « les prêtres de Thalie » furent forcés de parcourir la province où quelques municipalités se montrèrent plus hospitalières que la capitale, alors foncièrement allemande. Ce n'est qu'après 1830 qu'une troupe permanente put s'établir à Bude. Dans cette troupe jouait le Talma hongrois, Gabriel Egressy (1808-1866).

C'est à lui et à son temps qu'un professeur d'école primaire supérieure, M. Rakodczay vient de consacrer deux volumes compacts dont nous avons transcrit le titre. Ce qu'il faut louer ici, c'est le soin méticuleux avec lequel l'auteur a fait des recherches dans les archives du théâtre où Egressy a passé, pour ainsi dire toute sa vie. Grâce à ces recherches, il a pu nous donner de nombreux détails inédits sur les pièces dans lesquelles il a joué et nous raconter sa vie au jour le jour. Le dépouillement des organes de la presse contemporaine est fait également avec beaucoup de minutie; nous y voyons des polémiques très ardentes entre Egressy et les critiques. Ce qu'il faut, par contre, blâmer dans cet ouvrage ce sont les *hors-d'œuvre*. M. Rakodczay se croit obligé de donner la biographie de presque tous les personnages avec lesquels Egressy était en contact ou qui ont exercé une

influence sur lui. Exemple : Egressy va, en 1836, à Vienne pour voir le jeu d'ensemble au *Burgtheater*. Longues biographies des acteurs allemands ! En 1843, il vient pour quelques mois à Paris où il assiste surtout aux représentations du théâtre français. Longue biographie de Rachel. Egressy a formé un bon acteur, aujourd'hui oublié : Bolnai. Vie détaillée de ce Bolnai, et ainsi de suite. Toutes ces digressions ont enflé l'ouvrage outre mesure. La colère et l'indignation de l'auteur contre ceux qui ont osé critiquer Egressy nous semblent aussi inutiles. Pourquoi cette longue diatribe contre Paul Gyulai et toute sa carrière de critique dramatique et littéraire ? Même Jean Arany n'échappe pas au blâme ni parmi les écrivains contemporains, M. Joseph Bayer, l'historien du théâtre hongrois, M. Radó, le traducteur en vers. D'autres digressions — comme celles contre l'opérette — seraient encore à relever, mais nous aimons mieux terminer par un éloge pour le travail très considérable que cette biographie a dû coûter à l'auteur. Il a très bien mis en relief ce que le culte de Shakespeare en Hongrie doit à Egressy, ce que de nombreux écrivains dramatiques doivent à sa collaboration intelligente, ce que son poème didactique sur l'Art théâtral qui a précédé de dix ans celui de Samson, a d'original. Cet acteur a créé 358 rôles et fut l'ami de presque tous les grands écrivains : Petőfi et Arany lui ont adressé des poésies grâce auxquelles il vivra toujours et cette énorme biographie sera un monument digne de sa brillante carrière. Ce n'est pas d'Egressy que l'on pourra dire que la postérité ne tresse pas de couronnes au comédien.

L'ouvrage est dédié au fils d'Egressy, également acteur, qui a fourni de nombreux renseignements à l'auteur [1].

I. KONT.

Dante Magyarországon (Dante en Hongrie) par Joseph KAPOSI. Budapest, 1911, 373 p. gr. in-8°.

Le livre de M. Kaposi est une contribution savante à ce que les Italiens appellent « la fortuna di Dante », c'est-à-dire à l'histoire du culte de Dante en Hongrie. A vrai dire ce culte ne commence guère que dans la seconde moitié du XIX[e] siècle. C'est alors que François Császár inaugure cette série d'études et de traductions dont la bibliographie complète nous est donnée dans ce volume (p. 345-360), mais dans les siècles précédents on n'ignorait pas, en Hongrie, le poète de

1. Nous comprenons dans un ouvrage de ce genre les abréviations des titres de journaux et de revues, mais un simple *E* pour Egressy, *Sh* pour Shakespeare sont un peu gênants pour le lecteur. I, p. 297. On attendrait, au lieu de Casimir Delavigne, plutôt Ponsard (réaction contre le romantisme) ; p. 307, il est exagéré de dire que Corneille et Racine sont *oubliés* depuis Rachel ; p. 409, Czakó ne s'est pas tué au domicile de Csengery, mais au bureau de rédaction du *Pesti Hirlap*.

la Divine Comédie. Nous savons que Dante, très attaché à Charles Martel, fils de Charles II (le Boiteux) de la maison d'Anjou et de Marie, issue de la maison des Arpad, mentionne dans deux endroits de son poème la Hongrie (Par. VIII, 64 et suiv., XIX, 142 et suiv.). C'est avec le commentaire très copieux de ces deux passages que M. Kaposi ouvre la série de ces études. Les commentateurs de Dante pourront y trouver leur profit. Le chapitre sur les trois manuscrits de Dante conservés en Hongrie, n'est pas moins intéressant. Ces trois manuscrits sont : 1° la traduction latine de la Divine Comédie que Giovanni da Serravalle a faite pendant le concile de Constance et dont il dédia un exemplaire à l'empereur Sigismond, roi de Hongrie. Ce manuscrit est conservé à la bibliothèque de l'archevêché d'Eger (*Agria* en latin, *Erlau* en allemand) [1]; 2° le manuscrit de la Divine Comédie qui appartenait au XV[e] siècle à la Corvina ; il fut transporté avec d'autres trésors du palais de Mathias Corvin à Constantinople et restitué par le sultan Abdul-Azziz à la Hongrie en 1877. C'est une copie assez mauvaise, mais le manuscrit est remarquable par ses miniatures; 3° le manuscrit de l'ouvrage *De Monarchia*. Les bibliographes apprécieront les descriptions minutieuses de ces manuscrits, la dédicace inédite jusqu'ici de Serravalle (p. 55-58) qui ne se trouve ni dans le manuscrit du Vatican, ni dans celui du British Museum, ainsi que la description des incunables de Dante qui se trouvent à Budapest.

M. Kaposi a réuni également les rares données que nous avons sur Dante dans la Hongrie des XVI[e], XVII[e] et XVIII[e] siècles et apprécie à leur juste valeur les études et les traductions de Császár, de Bálinth, de Angyal, de Csicsáky, de Szász et de Papp. Un commerce de vingt-cinq ans avec son auteur lui a permis de se tenir au courant des moindres publications et on peut dire que l'ouvrage ne laisse rien à désirer sous ce rapport. Un index très détaillé facilite les recherches [2].

I. KONT.

Dott. Federico STERNBERG, **La poesia neo-classica tedesca e le Odi barbare di G. Carducci**. Trieste, Mosettig, 1910, 182 pp. in-8.

L'auteur déclare que Carducci reflète en lui toute l'âme de la littérature au XIX[e] siècle : et à ce propos, il nous fait en dix pages l'histoire des lettres européennes. Pour montrer l'influence de la poésie néo-

---

1. Et non pas « en Bohême, dans la bibliothèque du lycée d'Eger » comme le dit M. Jean Guiraud.

2. En vue d'une seconde édition, nous signalons à M. Kaposi les fautes suivantes dans la transcription des titres français. P. 10, écrire Hauvett*e*; p. 158, Comédie infernal*e* ; p. 159, Comédie Français*e* ; p. 186, Saint*e* Élisabeth ; p. 226, Nouv*el* essai; p. 248, le dout*e*; p. 251, Revue international*e* (dans la citation de cette page, il y a encore d'autres fautes); p. 326, Noha*nt*.

classique allemande sur les Odi barbare, il établit en principe que les poètes allemands lisent les vers anciens suivant l'arsis et la thésis, tandis que les Italiens ne sont sensibles qu'à l'accent. Rien d'étonnant, dès lors, à ce qu'il aboutisse (après un cours de poésie italienne et un autre de poésie allemande) à cette conclusion, que l'influence de la poésie allemande sur Carducci n'est « ni profonde, ni complète, et permet seulement de rapprocher çà et là les mètres barbares du schème métrique des anciens ». Dans une seconde partie, l'auteur disserte sur Klopstock, Gœthe, Schiller, Hölderlin, et Platen, pour montrer entre ces écrivains et Carducci quelques analogies de pensée ou de forme. L'étude de M. Azzolini sur un sujet du même genre (*G. Carducci und die deutsche Literatur*, Tübingen, 1910) n'était point parfaite : elle était, en tout cas, nettement supérieure à ce livre creux.

Paul HAZARD.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 9 août 1912*. — M. Leger, président, annonce la mort de M. Albert Martin, correspondant de l'Académie depuis 1900, professeur de littérature grecque à la Faculté des lettres de l'Université de Nancy.

M. Léon Dorez lit une note sur un manuscrit de la Bibliothèque de l'Institut contenant des poésies et un beau portrait, sans doute exécuté à Rome en 1472, de l'humaniste véronais Leonardo Montagna.

M. Mispoulet signale deux diplômes militaires découverts en Thrace, en 1911. L'un de 237, de Maximin le Thrace, est relatif aux cavaliers de la garde personnelle de l'empereur, et l'autre, de 71, à la flotte de Misène. Le dispositif de ce dernier n'est pas le même que celui de la plupart des diplômes connus; il y a une mention, avant la date, qu'on ne retrouve pas ailleurs; enfin, ce qui est aussi sans exemple, le nom du commandant de la flotte est omis. L'addition paraît être une interprétation personnelle du copiste, tandis que l'omission doit être attribuée à sa négligence. Il n'y a, en effet, aucun motif de ne pas rétablir dans le texte le nom de Lucilius Bassus, commandant, en 69, des deux flottes de Misène et de Ravenne et qui se trouve dans deux autres diplômes du 5 avril 71. Le nombre exceptionnel des diplômes accordés aux flottes italiennes, qui ont joué un rôle important dans la lutte de 69 entre Vitellius et Vespasien, montre que les empereurs usaient de ce moyen pour récompenser non seulement les services militaires, mais encore les services politiques de l'armée.

Léon DOREZ.

L'imprimeur-gérant : Ulysse ROUCHON.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 35 — 31 août — 1912

L. Borchardt, **der Porträtkopf der Königin Teje,** im Besitz von Dr James Simon (18 Wissenschaftliche Veröffentlichung der Deutschen Orientgesellschaft), mit 4 Heliogravüren, 1 Doppellichtdruck und 42 Abbildungen im Text, Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1911, in-4°, 30 p.

La très remarquable tête de femme qui fait l'objet de ce mémoire fut acquise, en 1905, au Caire, par Borchardt lui-même. Des recherches minutieuses lui fournirent la preuve qu'elle provenait de Médinét-Ghorâb, qui est à l'entrée de la gorge du Fayoum. Il y avait eu là, dans les derniers temps de la XVIIIe dynastie, un groupe de gens riches attachés de près à la personne d'Aménôthès III puis d'Aménôthès IV, et partisans, au moins pendant un temps, de la réforme religieuse et politique tentée par ce dernier : c'est en effet dans cette même localité qu'avait été découvert en 1900, par les fouilleurs illicites, le tombeau dit de Touti, dont Chassinat publia naguères les pièces principales [1]. La tête James Simon appartenait à une statuette qui fut détruite dès l'antiquité, employée probablement comme bois à brûler par les habitants du village. Je n'entreprendrai pas de la décrire : ceux des lecteurs de la *Revue* qui ne pourraient se procurer le présent volume pourront, en se reportant à la petite photographie que j'en ai communiquée à la *Revue de l'Art ancien et moderne* [2] constater que Borchardt n'exagérait pas beaucoup lorsqu'il la proclamait l'œuvre capitale de la sculpture égyptienne sur bois, au moins sous le second empire thébain. Ce n'est pas que la femme

1. *Une tombe inviolée de la XVIIIe Dynastie découverte aux environs de Médinét-el-Ghorâb dans le Fayoum* dans le *Bulletin de l'Institut français d'Archéologie Orientale*, 1901, t. I, p. 225-234 et pl. I-III.
2. *Revue de l'Art Ancien et Moderne*, t. XXVIII, p. 241 sqq.

qu'elle représente fût belle : mais rarement un artiste de n'importe quel pays a su donner plus complète qu'ici l'impression de la vérité et de la vie.

La base, qui portait une inscription, ayant disparu, nous ne savons plus directement qui était la personne représentée. Les traits nous engageaient suffisamment à reconnaître en elle une femme de la parenté d'Aménôthès IV, mais était-ce la mère, l'épouse, une des filles ou quelque cousine à un degré éloigné? Borchardt pense que c'est la mère, la reine Tîyi de romantique mémoire, et il le démontre par la comparaison avec les portraits authentiques que nous possédons de la reine ou de son fils Aménôthès IV et des autres membres de la famille. L'argumentation est très forte et je ne serais pas étonné qu'il en fût ainsi : je me demande pourtant si l'hypothèse que j'avais émise, et d'après laquelle nous aurions ici l'image de quelque petite-fille ou petite nièce de Tîyi, n'offre pas une solution possible également de la question. La tête du Musée du Caire, qui est si singulière, offre des caractères que je ne trouve qu'affaiblis sur la tête James Simon : ce peut être parti-pris de l'artiste, qui voulut idéaliser légèrement son modèle, mais ce peut être aussi, comme pour les physionomies de Sétouî Ier, de Ramsès II et de Ménephtah, le résultat de l'usure que les types familiaux subissent en se transmettant de génération en génération. Je laisserai donc la question indécise pour le moment tout en confessant que la solution de Borchardt a grand chance d'être la bonne.

J'ai vu avec plaisir qu'il se refuse à croire que Tîyi fût une Sémite et qu'il la tient pour nubienne. Il y a longtemps que j'ai protesté contre l'identification qu'on faisait d'elle avec une fille d'un prince syrien, et contre les conclusions politiques et religieuses qu'on prétendait tirer de sa prétendue origine. Ses portraits authentiques m'ont toujours paru présenter les signes des races qui peuplent le désert entre le Nil et la Mer Rouge, et la momie de sa mère Touîyou, à laquelle elle ressemble beaucoup, a les formes et la physionomie d'une Ababdéh ou d'une Maazéh. Borchardt, pour mieux placer son héroïne, a été obligé de rassembler ce que nous savons de positif sur elle, et, comme moi naguères, il est contraint de dire que c'est peu de choses : son mémoire, qui sera précieux pour tous ceux qui s'intéressent à l'histoire de l'art, aura contribué ainsi à débarrasser l'histoire de l'Égypte d'un des romans qui l'encombrent.

G. Maspero.

Henri Gauthier, **Le Livre des Rois d'Egypte.** Recueil de titres et de protocoles royaux, suivi d'un index alphabétique, t. II, fasc. 2e, de la fin de la XIIIe à la fin de la XVIIIe Dynastie. Le Caire, Institut français d'Archéologie, 1912, in-4e, 173-428 p.

L'œuvre a marché vite, aussi vite que le permettent les difficultés

de l'exécution matérielle. Ce n'a pas été petite affaire que composer cette masse d'hiéroglyphes, arrangée de vingt façons diverses selon la forme des documents : la façon dont s'en sont tirés les ouvriers de l'Institut français est tout à leur honneur ainsi qu'à celui du directeur qui les a dressés. Il y a çà et là des fautes d'impression, mais peu et aucune qui soit grave. M. Gauthier apporte à corriger ses épreuves le même soin qu'à accumuler et à classer ses matériaux.

L'époque dont il traite ici nous est mieux connue que la précédente et nous y rencontrons moins d'incertitudes ; les documents y sont beaucoup plus nombreux et ils se contrôlent souvent l'un par l'autre. Cela ne veut pas dire que toutes les généalogies des branches de la famille royale soient reconstituées *ne varietur*. On n'a qu'à parcourir les notes fort détaillées qui s'étagent vers le bas de chaque page pour comprendre combien il nous y reste d'obscurité à dissiper. Même la série des Pharaons n'est pas assurée, et tel savant, non des moindres, se refuse à croire que Thoutmôsis I^er^ soit le fils de son prédécesseur Aménôthès I^er^. Je ne doute pas qu'il le soit, et Gauthier partage cette opinion, mais nous différons sur d'autres points. Il rejette, par exemple, l'avis des premiers Egyptologues qui tenaient le second successeur d'Aménôthès IV, Touatânkhamânou, pour un fils d'Aménôthès III. Il lui semble que, dans l'inscription du lion conservé au Musée Britannique, le terme *père*, par lequel celui-ci est désigné, n'implique pas la filiation directe, mais qu'il signifie *ancêtre* de façon vague : il n'admet pas d'ailleurs que le pharaon ait épousé la fille de son frère, sa propre nièce. Cette dernière observation ne me touche pas, car je ne vois guère pourquoi les Egyptiens qui épousaient leur sœur n'auraient pas épousé leur nièce, même quand elle était beaucoup plus jeune qu'eux : il s'agissait, dans le cas présent, de légaliser une accession au trône, et la raison d'Etat recommandait ce mariage. Le premier argument est meilleur et il repose sur des faits réels, mais à lui seul il n'entraîne pas la conviction : si les Pharaons appelaient *père* un ancêtre lointain, ils donnaient le même nom à leur père réel, et comme ici rien ne prouve qu'il faille adopter la signification la plus vague, il est au moins prudent de ne pas écarter absolument la signification la plus précise. La sculpture contemporaine aurait fourni à Gauthier un renseignement précieux, s'il avait songé à en consulter les œuvres. Tous ceux qui les ont étudiées, et, en dernier lieu, Borchardt dans son mémoire sur le portrait de la reine Tîyi, ont été frappés de la ressemblance qui existe entre le buste en granit de Touatânkhamânou au Caire et la statuette d'Aménôthès IV au Louvre. Il y a entre les deux plus qu'une affinité d'atelier; elles ont le même menton, les mêmes lèvres, le même nez, les mêmes yeux, avec moins d'exagération ou, si l'on veut, de dégénérescence, chez Touatânkhamânou que chez Aménôthès. Lorsqu'on a vu l'air de parenté charnelle des deux monu-

ments, on ne s'avisera pas d'affirmer, comme Gauthier le fait, que Touatânkhamânou n'était pas issu de sang royal, et l'on se prend à penser que ceux-là pourraient bien avoir raison qui, interprétant littéralement l'inscription du lion, l'acceptent pour fils d'Aménôthès III et frère d'Aménôthès IV.

Je relèverai encore deux assertions qui sont plus qu'aventurées. J'avais classé parmi les fils de Thoutmôsis Ier un certain Amanmasou, dont le nom est mentionné dans un cartouche, sur un monument de l'an IV de ce Pharaon : Petrie avait contesté cette interprétation comme contradictoire à l'ensemble des calculs de nature particulière sur lesquels il établit sa chronologie, et il avait conjecturé que cet Amanmasou était frère de Thoutmôsis. Ici encore, le sens vague du mot *père* a influé beaucoup sur l'opinion de Gauthier, et il a négligé le fait qui s'oppose à ce que Petrie ait raison. Amanmasou s'intitule *fils aîné* et général des troupes de son père. Gauthier conçoit-il un frère du Pharaon déclarant qu'il est *fils aîné*, et s'attribuant ainsi des droits à la succession au détriment des enfants de ce frère ? Pendant le règne d'un roi, il n'y avait prince possédant le rang de *fils aîné* que le fils aîné de ce roi : c'est pour cela qu'Amanmasou se disant *fils aîné* et général des troupes de son père en l'an IV de Thoutmôsis Ier, je l'ai cru et je le crois encore le fils — non le frère — de Thoutmôsis. Ici, il n'y a que demi-mal ; ce qui est grave, c'est d'identifier une reine Makeriya ou Kamariya de la XXIe dynastie avec Hatchapsouitou Ier qui portait ce prénom. L'erreur est aussi forte que celle qui confondrait le roi-prêtre Manakhpirriya avec Thoutmôsis III parce qu'il avait pour nom le prénom de ce dernier. Gauthier s'est laissé tromper par la ressemblance des noms et les monuments condamnent son hypothèse; non-seulement les cercueils et le papyrus funéraire de Makeriya sont dans le style la plus pur de la XXIe, mais sa momie et celle de l'enfant qui l'accompagne présentent la technique de cette époque. C'est un passage à corriger dans la prochaine édition.

On ne rendra jamais assez justice à ceux d'entre nous qui se dévouent à des tâches aussi longues et aussi fastidieuses que celle de ce *Livre des Rois*. C'est, par les noms propres, le squelette de l'histoire d'Égypte : rien qu'en utilisant les renvois bibliographiques répandus à profusion dans l'ouvrage, le premier venu pourra pendant quelques années établir cette histoire sous sa forme vivante, presque sans recherches personnelles.

G. Maspero.

Carl Wessely, **Griechische und Koptische Texte theologischen Inhalts III** (forme le tome XII des *Studien zur Palæographie und Papyruskunde*), Leipzig, E. Avenarius, 1912, in-4°, 247 p.

M. Wessely annonce en une seule ligne, au bas de la page qui sert de *Table des Matières* à ce volume, que son manuscrit était achevé

avant l'apparition de l'édition anglaise du Nouveau Testament en dialecte thébain. Il n'a pas cru que la publication d'un texte suivi nous rendît inutile celle des pages isolées provenant d'autres exemplaires, et il a eu raison. Sans m'occuper des fragments grecs, où je n'ai rien à voir, ni des questions théologiques, auxquelles je suis étranger, il m'est agréable, comme à tous ceux qui étudient la grammaire et le lexique du copte, de noter les variantes des divers manuscrits sur un même texte : ce sont, en ce qui concerne le côté purement philologique, des éléments précieux pour une édition critique. M. Wessely a employé ici le système qui lui a si bien réussi pour les volumes antérieurs, copie cursive avec reproduction rapide des lettres ornées et des fleurons marginaux, et, pour chaque manuscrit, quelques lignes de fac-similé en caractères évidés, dessinés très soigneusement. Le tout est très clair et se lit sans fatigue pour l'œil, malgré la finesse de l'autographie.

G. MASPERO.

G. MÖLLER, **Hieratische Palæographie**. Die Ægyptische Buchschrift in ihrer Entwicklung von der Vten Dynastie bis zur Romischen Kaiserzeit. T. III; Von der XXIten Dynastie bis zum IIIten Jahrhundert nach Chr., Leipzig, Hinrichs'sche Buchhandlung, 1912, petit in-f°, 15-72 p. et XI pl. en phototypie.

Le troisième volume de la paléographie de Möller a suivi de près les deux premiers et il est plus intéressant encore qu'ils ne l'étaient, s'il est possible. Cette dernière saison de l'écriture cursive égyptienne est moins connue que les précédentes, car peu d'Egyptologues ont eu la patience d'étudier les manuscrits de l'époque grecque et romaine, funéraires pour la plupart et dont le contenu est des plus ennuyeux. J'ai indiqué, il y a longtemps, la cause principale des changements qu'on remarque dans les types graphiques de l'Égypte mourante, la substitution au calame à grosse pointe de calames à pointe de plus en plus fine, et la tendance à des tracés de plus en plus rapides que produisit cette modification du calame. On en suit fort exactement les effets d'une époque à l'autre, dans les exemples que Möller a recueillis de chaque signe. Le plan est d'ailleurs le même que celui des volumes qui l'ont précédé, des observations générales sur la technique des époques étudiées, la description des papyrus choisis comme documents, des tableaux contenant des formes de chaque caractère, enfin des fac-similés où sont reproduites une ou deux pages des papyrus. Comme toujours l'exécution matérielle est excellente : les signes sont dessinés avec une netteté et une fermeté que les scribes égyptiens auraient admirée. Je ne reprocherai pas à Möller de ne pas avoir utilisé les collections de Paris, de Turin ou du Caire : il était naturel que, voulant ne donner que des modèles scrupuleusement fidèles, il les tirât par préférence des Musées qu'il avait le plus fréquentés et qui lui étaient de l'accès le plus facile. Je me bornerai à regretter qu'il

ait négligé volontairement certains manuscrits du temps des Antonins, où l'hiératique offre un aspect linéaire des plus étranges, ainsi quelques-uns de ceux du Livre que Lieblein appelait : *Que mon âme fleurisse*. J'aurais aimé également qu'il eût introduit, comme dernier terme, les formes hiératiques d'une maladresse insigne qu'on rencontre éparses dans les papyrus démotiques, dits gnostiques. Ce sont là des omissions sans gravité, et je n'insisterai pas non plus sur plusieurs questions d'âge, qui demanderaient une analyse technique impossible dans cette Revue : je dirai seulement qu'à mes yeux les *Maximes d'Ani* sont de la XXVI^{e} dynastie plutôt que de la XXI^{e}, et que, d'une manière générale Möller se laisse aller à vieillir un peu trop divers manuscrits. Peut-être rectifiera-t-il quelques-uns de ses jugements d'ici à la prochaine édition : il ne le ferait pas, que son ouvrage n'en demeurerait pas moins l'un des plus utiles qu'on ait publiés dans ces dernières années.

G. Maspero.

Flinders Petrie, **Roman Portraits and Memphis (IV)** (British School of Archæology in Egypt and Egyptian Research Account, XVIIth Year, 1911), Londres, B. Quaritch 1911, in-4°, 26 p. et XXXV pl. dont quatre en couleurs.

Le site de Memphis n'a pas rendu cette année ce que Petrie en espérait; par contre Hawara lui a fourni une fois de plus la matière d'un gros volume. Le site, étant des plus riches, est aussi de ceux que les marchands d'antiquités ont exploité le plus sauvagement : on ne saura jamais combien de monuments et d'objets précieux les honnêtes gens de Gizéh y ont détruits, pour exécuter les commandes que leur font les amateurs d'antiquités égyptiennes. Il est donc de ceux que, ne pouvant les défendre efficacement, je désire voir s'épuiser le plus promptement possible, et quand Petrie nous le demanda après Steindorff, j'eus grand plaisir à le lui concéder. L'Égypte pharaonique n'a pas tiré beaucoup d'avantage de ses fouilles, l'Égypte romaine en a presque exclusivement profité.

L'une des habitudes propres aux gens du Fayoum, dans le I^{er} et le II^{e} siècles de notre ère, consistait à plaquer sur leurs momies, au lieu du masque en bois sculpté et peint des autres localités, un panneau sur lequel leur portrait était peint à la cire. Quelques-uns de ces petits tableaux sont excellents, et nous en possédons un, entre autres, au Musée du Caire, celui d'un jeune homme au teint frais et à la chevelure vigoureuse, qui rappelle la manière de certain Florentin du XV^{e} siècle. Ceux de 1911 ne valent pas en général ceux que Petrie avait recueillis en 1888, et d'ailleurs ils n'étaient pas dans les mêmes conditions. Les momies auxquelles les premiers appartenaient étaient déposées chacune dans son caveau, celles-ci, au contraire, étaient enterrées par tas, en plein sol, sans que la moindre superstructure, chapelle, monument, même une simple stèle, marquât leur place. On

constate, en les examinant minutieusement, qu'une bonne part du dommage qu'elles ont subi ne provient pas de ce mode de sépulture : elles avaient été gâtées avant qu'on les enfouît, leurs ornements avaient été brisés, leurs dorures enlevées, salies, ternies par les mouches, les couleurs écaillées ou les panneaux entamés à coups d'instrument tranchant ; enfin, des enfants avaient dessiné de grossières caricatures sur le linge qui enveloppait les pieds de l'une d'elles. Petrie en conclut qu'avant d'aboutir au cimetière, on les avait gardées dans les familles, probablement dans l'atrium, où les enfants jouaient, où la poussière tombait sur elles, et où les domestiques les heurtaient en faisant le ménage, autant de causes qui justifieraient l'état de dégradation dans lequel elles nous sont parvenues. Elles y demeuraient tant qu'elles inspiraient de la piété ou qu'elles éveillaient un souvenir chez les survivants, l'espace d'une ou deux générations peut-être, après quoi on les reléguait à la nécropole par demi-douzaine à la fois, on les mettait en terre, et, comme personne ne se souciait plus d'elles, on ne plaçait sur la fosse aucun signe de reconnaissance. C'est là une des solutions du problème : il y en a une autre non moins vraisemblable à mon gré. Les Égyptiens pauvres ou de demi-fortune, à qui les moyens manquaient d'acquérir pour eux ou pour les leurs une tombe personnelle, confiaient leurs momies à des choachytes, qui s'engageaient à les entretenir décemment et à célébrer les offices des morts en leur honneur aux jours de fête réglementaires, moyennant une redevance annuelle. Lorsque les descendants disparaissaient à leur tour ou qu'ils cessaient de payer, ces entrepreneurs se débarrassaient des non-valeurs qui restaient à leur compte en les ensevelissant quelque part. C'est ainsi qu'en 1884 et 1885, je découvris dans la montagne d'Akhmîm plusieurs milliers de momies du temps des Antonins et des Sévères, que les choachytes de Panopolis avaient entassées, comme des rebuts, dans de vieilles tombes, dans des puits, dans les failles du rocher, dans le sable. J'incline à croire que les momies d'Hawara, celles de cette année du moins, ont eu pareille fortune : le séjour chez les choachytes expliquerait les dégâts qu'elles ont subi plus naturellement encore que le séjour dans la maison familiale.

Flinders Petrie a saisi l'occasion qui s'offrait de discuter les questions que soulève la découverte de ces portraits, les moyens de les restaurer, la technique de l'exécution, l'époque à laquelle ils remontent et la manière dont on les encastrait dans le maillot. Il essaie d'évaluer leur âge d'après les détails de la toilette, et, à ne considérer que la coiffure, il estime que les plus anciens nous amèneraient au temps des premiers Flaviens, le plus moderne au règne de Commode, avec cette réserve toutefois que, la mode se propageant lentement du centre à ce coin perdu de l'empire, la coiffure flavienne a pu n'être adoptée au Fayoum qu'un certain temps après qu'elle avait cessé

d'être portée à Rome. C'est l'observation que j'avais faite il y a trente ans, sur les momies d'Akhmim, mais Petrie me paraît aller trop loin lorsqu'il admet que la mode d'Hawara était en retard sur celle de la cour impériale d'une dizaine d'années pour les hommes et d'une génération environ pour les femmes. L'annone faisait de l'Égypte, malgré l'éloignement, une des provinces qui avaient les rapports les plus rapides avec la capitale, et, quand on sait avec quelle prestesse les fellahs d'aujourd'hui, descendants directs des fellahs antiques, circulent d'un bout de la vallée à l'autre, on ne trouvera pas de difficulté à supposer que la mode romaine n'employait pas autant d'années que Petrie le suppose à pénétrer dans tous les cantons. Les dates qu'il obtient par sa méthode, de 100 à 150 A. D. pour les portraits les meilleurs, de 150 à 200 pour les médiocres, de 280 à 250 pour les mauvais ne sont donc pas nécessairement exactes, et je suis assez disposé à les diminuer de dix à vingt ans ou plus selon les cas. Cette question se relie d'ailleurs à la question d'origine : les portraits étaient-ils exécutés pendant la vie de la personne qu'ils représentent, ou après sa mort et pour décorer sa momie ? Petrie, étudiant avec sa minutie ordinaire l'aspect matériel et l'état de sa trouvaille, conclut qu'ils étaient peints durant la vie, qu'on les encadrait et qu'on les pendait au mur de la maison, puis qu'on les prenait au moment des funérailles pour les lacer dans le maillot de la momie. Qu'il en ait été ainsi pour plusieurs, je le crois volontiers, puisqu'aussi bien on en connait qui ont un cadre, mais j'imagine que ce devait être l'exception. J'ai de la peine à admettre que celui des deux époux qui survivait, ou à son défaut les enfants, consentissent régulièrement à se séparer de l'image qui maintenait leur mort présent auprès d'eux et à la cacher dans un tombeau. Il leur était aisé d'en obtenir des copies, soit de l'artiste même à qui ils la devaient, soit d'un autre peintre du crû : c'est, à mon avis, ce qui eut lieu le plus souvent. Les cas où un panneau carré a été retaillé et ses angles abattus pour l'ajuster au maillot s'expliqueraient alors si l'on songe que les momies de la seconde trouvaille, soit qu'elles eussent séjourné dans l'atrium domestique ainsi que Petrie le veut, soit qu'elles eussent été entreposées chez un choachyte, avaient souffert pendant leurs années de transition entre l'embaumement et l'enfouissement final : on réparait les plus endommagées et, comme la réfection était assez sommaire, nous n'avons pas lieu de nous étonner si les peintures ou les masques sculptés ont été maltraités par les ouvriers qu'on chargeait de l'exécuter.

G. Maspero.

Hermann Grapow, **Ægyptische Texte,** in-8°, 34 p.

C'est un tirage à part, sans indication d'éditeur ni de provenance, mais il contient un choix de textes égyptiens généralement bien tra-

duits, et j'ai tenu à attirer sur lui l'attention de nos lecteurs. La source principale et l'endroit où le texte se trouve sont indiqués en tête de chaque morceau. Il y a peu de notes, mais elles sont aux bons endroits et claires dans leur brièveté. Je ferai à l'auteur le reproche d'être timide, et de laisser trop de lacunes dans son interprétation. Cela a le double inconvénient de rendre le développement de la pensée égyptienne difficile à saisir pour le lecteur qui n'est pas du métier, et de laisser croire que le sens des autres passages est assuré, ce qui n'est pas toujours le cas. Il y a dans la littérature égyptienne bien des endroits dont la signification est douteuse encore : il y en a peu qui soient si incompréhensibles qu'on ne puisse se livrer sur eux à quelque conjecture. Les Égyptologues de la seconde génération, Rougé, Chabas, Devéria, Brugsch, Birch, Goodwin ne craignaient pas de risquer l'hypothèse, sans s'abuser toujours sur sa valeur, mais ils savaient qu'une tentative de l'un d'eux, même malheureuse, aidait souvent l'autre à dégager le sens véritable. Je voudrais que les Égyptologues de la génération présente eussent la même audace : avec les moyens dont ils disposent et que nous n'avions pas, ils réussiraient, l'un poussant l'autre, à résoudre la plupart des difficultés qui les arrêtent. Si j'en puis juger par la brochure présente, M. Grapow est de ceux qui seraient le mieux armés pour agir de la sorte.

G. Maspero.

Richard T. Holbrook. **Portraits of Dante, from Giotto to Raffael** : a critical study with a concise iconography. — London (Ph. Lee Warner) et Boston-New-York (Houghton Mifflin), 1911; in-4°, xix-263 pages; nombreuses illustrations (21 sh.).

Ce beau volume est un éloquent témoignage du très grand amour et de la consciencieuse étude dont l'œuvre et la personne de Dante sont l'objet en Amérique. Le problème abordé par M. R. T. Holbrook est des plus délicats; car si la physionomie traditionnelle de Dante, telle que l'a définie l'art de la Renaissance, est bien connue, c'est une entreprise presque désespérée de vouloir retrouver sur quoi elle repose et quelles garanties de ressemblance elle présente. Le savant professeur américain, qui s'est déjà fait connaître par un travail sur « Dante et le règne animal » (1902), apporte au service de cette enquête toute la rigueur de méthode que comportent le contrôle des témoignages, la discussion des théories formulées par les divers historiens et aussi la comparaison des « textes » qui sont ici des représentations plastiques. M. H. a fait de son mieux pour que cette rigueur fût aussi grande que possible; on trouvera dans son livre un exposé complet de l'état de la question; on aura aussi le grand plaisir et le profit très réel d'y pouvoir examiner une riche série de belles reproductions; par une heureuse disposition, M. H. a constamment rapproché sur une même planche deux ou trois portraits de Dante, ce qui facilite grande-

ment les comparaisons; nous voyons ainsi quatre fois le célèbre buste de Naples, cinq fois le « masque Torrigiani » conservé aux Offices, tous deux sous des angles différents, et jusqu'à onze fois le prétendu portrait par Giotto, sous chacune des formes où il nous a été conservé, y compris la criminelle restauration qui l'a détruit à tout jamais. Par cela seul le livre de M. H. présente un grand intérêt et une incontestable utilité. Ce n'est pas sa faute si la matière qu'il traite ne permet pas d'espérer qu'il en ressorte une conclusion positive. La malheureuse fresque du Bargello est-elle réellement de Giotto? est-ce bien là que se voyait le portrait de Dante dont nous parlent A. Pucci et F. Villani? M. T. H., très consciencieux, nous offre tous les moyens d'en douter une fois de plus. Cependant concédons-lui provisoirement qu'il a raison, et que Giotto a peint à cette place le portrait du poète, entre 1334 et 1336, soit plus de trente ans après l'exil de Dante; il n'en reste pas moins que ce portrait représenterait un Dante jeune, qui nous reporte à l'époque de la *Vita Nuova*. Est-il très naturel que vers 1335 on pensât à ce Dante-là plutôt qu'à celui de l'*Enfer*? Et si Giotto a eu cette fantaisie, s'il a peint vers 1335 le Dante de 1290, son œuvre n'a donc pu être qu'une idéalisation, charmante et précieuse assurément, mais dépourvue de toute valeur documentaire. — En présence d'un aussi mince profit historique, je retire à M. Holbrook ma concession provisoire, et je retiens surtout du témoignage formel de Filippo Villani (dans le texte latin, qui seul lui appartient) que le Dante de Giotto était sur bois.

C'est ce portrait cependant que M. H. voudrait nous donner pour la source de tous les autres. Ici je ne puis que partager le scepticisme déjà exprimé par un distingué critique d'art américain, M. F. Jewett Mather, dans la *Romanic Review* (vol. III, n. 1, p. 118 et suiv.) : la ressemblance avec des portraits postérieurs est trop lointaine; les détails du costume (la coiffure) diffèrent essentiellement, et enfin ce personnage mêlé à beaucoup d'autres, dans une fresque d'une chapelle peu accessible au public, n'était guère en état de s'imposer à l'attention des admirateurs du poète. M. Mather attache plus d'importance au dessin à la plume du cod. Palat. 320, et se montre disposé à y voir une copie tardive du portrait exécuté vers 1332 par Taddeo Gaddi à Santa Croce, et depuis longtemps détruit. Il m'est difficile de comprendre l'enthousiasme et les illusions qu'a pu soulever le dessin du cod. Palat. 320; la dernière hypothèse dont il vient d'être l'objet est un pur acte de foi, qui se prête mal à la discussion.

En réalité, il existe des œuvres remarquables ou caractéristiques de la seconde moitié du XV^e siècle, qui attestent dès ce moment la formation définitive du type classique de Dante : ce sont l'admirable buste en bronze du Musée de Naples, la miniature du cod. Riccard. 1040, et divers moulages connus sous le nom de « masques ». Il va sans dire que ces masques n'ont pas été moulés sur le visage du poète mort;

mais ils offrent le très grand intérêt de dériver de quelque œuvre perdue, dont le bronze de Naples lui-même pourrait bien n'être qu'une réplique. Pour le dire en passant, il est surprenant que M. H. ait seulement reproduit et étudié, parmi ces masques, celui que le marquis Torrigiani a offert au musée des Offices : ce plâtre peint a été retouché, et en tout cas empâté par la couleur ; c'est donc un reflet estompé de ce buste primitif que nous voudrions tant connaître. Le moulage ancien, jadis en possession de Kirkup, et passé depuis entre les mains de M. Alessandro D'Ancona, qui vient d'en faire don à la ville de Florence (*La Maschera di Dante* donata al Comune di Firenze dal Sen. A. D'Ancona; Florence, in-8°, 3 photogr.), paraît à cet égard plus intéressant : certains traits de la physionomie, froncement des sourcils, poches des paupières, plis de la joue à la hauteur des narines et au coin des lèvres, y sont d'un réalisme plus accentué. Ce sont bien les mêmes traits que le bronze de Naples, mais celui-ci imprime à la physionomie une plus grande expression de volonté, qui parachève la création artistique.

Je n'ajouterai pas mon hypothèse à tant d'autres, sur le modèle supposé dont paraissent dépendre bronze, moulages et miniature ; notre grand désir de le faire remonter à quelque artiste contemporain du poète ne doit pas nous faire perdre de vue que nous ne savons positivement rien à ce sujet.

Henri Hauvette.

Fritz Arnheim, **Der Hof Friedrichs des Grossen**. Erster Teil : der Hof des Kronprinzen. (Geschichte des Preussischen Hofes, herausgegeben von Georg Schuster. 2. Band). Berlin, Voss, 1912, in-8°, p. 285.

Depuis le livre de Vehse (1851-58), encore populaire malgré son information suspecte, on ne possédait aucun ouvrage sur la cour de Prusse. M. Schuster, archiviste du *Preussisches Hausarchiv*, a voulu combler cette lacune, en publiant une histoire plus sérieuse, sans commérages ni anecdotes controuvées, et en raison de la commémoration de la date de 1712, il a inauguré sa publication, qui comprendra trois volumes et ira de 1688 à 1888 par un volume sur la cour de Frédéric II confié à M. Arnheim. L'auteur ne nous donne encore que la première partie, jusqu'à l'avènement de Frédéric. Sur la jeunesse du prince héritier les travaux abondent : Preuss, et plus près de nous, MM. Koser, Droysen, Bratuscheck, Becher etc., chez nous, M. Lavisse, de nombreuses publications de correspondances et de mémoires, les études du *Hohenzollern-Jahrbuch* lui offraient une mine inépuisable de renseignements ; il s'est aussi fréquemment adressé aux contemporains bien en situation pour tout voir et entendre : Lehndorff, Fassmann, Seckendorff, Bielfed, etc. Il a voulu néanmoins ajouter à toutes ces sources une petite part d'inédit : les lettres de la margrave de Bayreuth, plus sincères que ses fameux Mémoires, celles

de la duchesse Charlotte de Brunswick, une autre sœur du roi, les archives de Düsseldorff, celles de Stockholm et différents documents de famille lui ont permis d'apporter quelques détails inconnus. L'information du livre est donc abondante et a été soumise à un contrôle sérieux ; M. A. avait à faire justice de tant de fables et il a rejeté tous les récits suspects. Sur la mise en œuvre de ces matériaux il y aurait des réserves à faire. M. A. nous donne plutôt un répertoire de notices biographiques qu'une véritable histoire de la cour de Prusse ; seul l'ordre alphabétique est remplacé par l'ordre chronologique. Les parents du roi, ses six sœurs et ses trois frères, tous les personnages, gentilshommes, officiers, artistes ou beaux-esprits, qui l'ont tour à tour approché à Berlin, à Küstrin, à Neuruppin ou à Rheinsberg, défilent devant nous, et l'auteur suit leurs destinées jusqu'à leur mort, nous faisant repasser ainsi vingt fois les trois guerres de Silésie ; souvent même il ajoute une notice complémentaire pour les proches ou les descendants de l'un et de l'autre, et chacun d'eux reçoit comme un petit éloge académique où toutes les faveurs royales, les avancements, les grades, les distinctions sont soigneusement mentionnés. Quant à la vie même de cette cour, elle est traitée plus rapidement et avec des traits trop généraux, ou bien l'auteur s'attarde à des détails insignifiants, oiseux, quelquefois puérils ; elle nous apparaît trop à distance, elle manque de relief. Nous n'en voyons pas non plus assez les dessous ; les espionnages du roi Frédéric-Guillaume sont qualifiés de sollicitude paternelle, les galanteries du *Kronprinz* de jeux d'esprit ou d'affections platoniques. Dieu sait pourtant si les brouilles sont fréquentes dans les amitiés du prince et plus tard du roi ; son caractère autoritaire et son humeur satirique les expliquent en gros, mais nous aurions aimé pénétrer davantage sa vie intime avec ses familiers, bref, recevoir une histoire moins officielle et voir l'auteur déployer dans ce sujet les qualités de souplesse et de profondeur qu'il exigeait. J'adresserai encore à M. A. un autre léger reproche. La langue de cette cour était presque exclusivement le français, même l'allemand qu'on y parlait est habillé en français; pourquoi ne pas laisser aux fréquentes citations qui coupent le récit leur forme originale ? La traduction en allemand des vers de Frédéric, de Voltaire ou d'autres est du plus déplorable effet ; des citations fidèles n'auraient arrêté aucun lecteur et elles n'auraient pu qu'ajouter au tableau un peu plus de couleur locale. Malgré son intérêt si dispersé et son défaut de composition, le livre plaira au grand public auquel il s'adresse, et en raison même de ce défaut, il sera d'un maniement commode pour nous renseigner sur l'entourage de Frédéric avant l'avènement au trône. Un appendice donne l'indication des sources principales et signale les emprunts faits aux documents inédits. L'ouvrage est en outre orné d'une agréable reproduction de quelques portraits et d'une vue de Rheinsberg dûs à des artistes contemporains.

L. Roustan.

Bibliographie Lorraine 1910-1911. Revue du Mouvement intellectuel, artistique et économique de la Région (*Annales de l'Est*, 25e année, fasc. 3). Paris-Nancy, Berger-Levrault, 1911, in-8°, p. 155.

Le 3e fascicule des *Annales de l'Est* a été consacré à une bibliographie lorraine pour les années 1910-1911, en remontant parfois un peu au-delà de ces dates. C'est le second répertoire que publie la Revue depuis sa transformation. Comme le précédent, il donne un compte rendu fidèle de tous les ouvrages, recueils de documents, études, monographies et articles intéressant non seulement la Lorraine française, mais aussi la Lorraine annexée et l'Alsace. Pour celle-ci d'ailleurs une heureuse innovation lui a fait réserver un chapitre spécial, et un des plus fidèles collaborateurs des *Annales*, M. Reuss, s'est chargé de la rédaction du *Bulletin alsatique* qui ne pouvait être confié à une plume plus qualifiée. C'est, je pense, cette contribution qui l'a empêché d'accepter d'annoncer ici la seconde *Bibliographie Lorraine*, comme il avait fait la première. M. Reuss, ayant dû embrasser dans son compte rendu les années 1908 à 1910, lui a donné une forme plus resserrée, mais il a su rester complet et substantiel malgré ce cadre étroit. Les autres collaborateurs de la première *Bibliographie Lorraine* ont conservé leurs attributions : la géographie à M. Auerbach, l'archéologie à M. Grenier, l'histoire à M. Parisot qui a laissé à M. le capitaine Tournès le province de l'histoire militaire; le mouvement économique a été présenté par M. Brocard, le mouvement littéraire contemporain par MM. Collignon et Estève. Cette bibliographie avec son fidèle dépouillement des périodiques, son classement systématique des matières, son copieux index sera un commode instrument de travail pour les chercheurs, à la condition de maintenir intacts les droits de la critique, ce qui n'est pas toujours aisé à un organe régional chargé de juger les travaux de l'érudition locale. Les collaborateurs de la *Bibliographie lorraine* nous ont paru concilier leur indépendance de critiques avec les obligations de la confraternité littéraire.

L. R.

Henri Stein, **Les Grands Sculpteurs français du XVIIIe siècle, Augustin Pajou**. Paris, E. Lévy, gr. in-8° de 450 p. avec 166 reproductions.

On n'avait encore rien écrit sur Pajou! N'est-ce pas de quoi surprendre, à une époque surtout où les œuvres de ce grand artiste sont plus recherchées que jamais par les collectionneurs? C'est que, d'abord, toute la curiosité des biographes et des critiques s'est concentrée sur quelques-uns des plus fameux, parmi nos maitres de la sculpture française du XVIIIe siècle, et qu'il en reste beaucoup, et plus qu'on ne croit, dont la vie et les œuvres attendent un historien. Et puis Augustin Pajou a vraiment été méconnu; on ne s'est pas rendu compte de l'importance de son génie dans l'évolution de l'art, on n'a

pas cherché à reconstituer sa carrière de production pour en dégager le caractère de ce génie original; on s'est borné à le juger sur deux ou trois œuvres connues et l'on a passé rapidement devant lui comme devant tant d'autres. Or il n'est pas comme tant d'autres et méritait qu'on le dît. C'est à quoi M. Henri Stein s'est appliqué.

La tâche n'était pas aisée, on s'en apercevra tout de suite. C'est même un peu l'excuse des historiens de l'art et des critiques d'occasion : l'œuvre de Pajou est extrêmement disséminée, et pour en parler en connaissance de cause, pour le reconstituer même sur le papier, enfin pour la révéler à nos yeux, dans sa suite éloquente par de fidèles et nombreuses reproductions, il fallait une patience, une ingéniosité et une critique peu communes. Sa biographie, d'autre part, devait être entièrement dressée sur pièces originales. Aussi bien M. Stein, ne se posant nullement en critique d'art, ne voulant pas profiter de l'occasion pour se livrer à un plaidoyer en règle, étayé de considérations vagues, a surtout tenu à exposer les faits, à fixer les dates, à déterminer les œuvres, à mettre en lumière les textes utiles et intéressants. Son livre comporte 166 reproductions de statues, bustes, bas-reliefs de Pajou ; mais à quelles recherches, et combien variées et lointaines, n'a-t-il pas fallu se livrer pour les trouver d'abord, les faire photographier ensuite ! Son livre renferme encore 72 pièces justificatives, lettres de Pajou, ou à lui adressées, mémoires de travaux exécutés, brevets..., toutes inédites, puisées dans les Archives publiques ou particulières. Enfin, bien entendu, un catalogue de l'œuvre a été dressé, mais combien n'était-il pas délicat à établir, tant de pièces ayant été manifestement pastichées !

Enfin M. Stein tenait à faire œuvre d'historien, et pensait qu'il ne pouvait mieux servir la cause de Pajou mal connu qu'en l'évoquant dans son milieu, dans son temps, parmi ceux qu'il fréquenta et qui l'estimèrent. C'est ce qui donne de la vie et de l'homogénéité à son beau travail, où l'on sent comme une longue familiarité avec celui qui en est l'objet. Nous ne saurions trop l'en féliciter. — Le volume est d'ailleurs fort bien présenté et les reproductions sont excellentes.

Henri DE CURZON.

Collection de documents inédits sur l'histoire économique de la Révolution française, publiée par le Ministère de l'Instruction publique (en vente à la librairie Ernest Leroux).

1. — J. ADHER, **Le Comité des subsistances de Toulouse,** 12 août 1793-3 mars 1795, correspondance et délibérations, 1912, XLIII-411 p. gr. in-8.

2. — Adolphe GUILLOU et Armand REBILLON. **Département d'Ille-et-Vilaine. Documents relatifs à la vente des biens nationaux, Districts de Rennes et Bain,** 1911, LXXIX et 774 p. gr. in-8.

3. — Paul MOULIN, **Département des Bouches-du-Rhône. Documents relatifs à la vente des biens nationaux,** t. IV, 1911, 581 p. gr. in-8.

4. — Camille BLOCH et Alexandre TUETEY, **Procès-verbaux et rapports du**

Comité de mendicité de la Constituante, 1790-1791, 1911, LX et 847 p. gr. in-8.

5. — Gustave LAURENT, **Département de la Marne. Cahiers de doléances pour les États généraux de 1789,** t. III, **Bailliages de Sézanne et Châtillon-sur-Marne réunis,** 2e partie, **Châtillon-sur-Marne,** 1911, CCXXIII et 504 p. gr. in-8.

6. — J. J. VERNIER, **Département de l'Aube, Cahiers de doléances du bailliage de Troyes et du bailliage de Bar-sur-Seine pour les États généraux de 1789,** t. III, 1911, LXIX et 617 p. gr. in-8.

7. — Henri SÉE et André LESORT, **Département d'Ille-et-Vilaine, Cahiers de doléances de la sénéchaussée de Rennes pour les Etats généraux de 1789.** t. III, *Evêchés de Saint-Malo et de Saint-Brieuc,* 1911, 835 p. gr. in-8.

1. Une publication du genre de celle qui a été confiée à M. Adher manifeste d'une façon significative le manque de direction dont souffre le comité de l'histoire économique de la Révolution. Certes, le problème de l'alimentation d'une grande ville pendant la Terreur est un sujet intéressant mais qui demandait à être traité dans toute son ampleur. La commission ici avait un modèle à suivre, l'excellente monographie que M. Charles Porée a consacrée aux subsistances dans l'Yonne pendant la Révolution. Mais, pour écrire des études sérieuses, complètes, critiques, il faut des compétences d'abord, des recherches longues et désintéressées ensuite. Il est beaucoup plus simple de choisir quelques dossiers ou quelques registres dans les archives et de les reproduire plus ou moins textuellement en les reliant par des commentaires décousus et incohérents qui ne peuvent tenir lieu d'une étude critique, mais qui font de l'effet quand ils sont pourvus de nombreuses références.

M. Adher, ayant trouvé aux archives de Toulouse deux registres l'un de correspondance, l'autre des délibérations du comité puis du bureau qui furent chargés de veiller à l'approvisionnement de la ville pendant la Terreur, en a proposé la publication à la commission qui l'a acceptée. Il faut bien que la commission dépense les crédits qui lui sont alloués.

Pour que la publication de M. Adher fût vraiment utile, il aurait fallu qu'elle embrassât non seulement la ville de Toulouse, le centre de consommation, mais les communes rurales, les centres de production. L'éditeur n'a fait aucune recherche dans les archives des campagnes. Il ne connaît les archives nationales que par procuration, n'ayant pas fait lui-même le voyage de Paris.

Chose plus grave, la publication n'est conçue qu'au point de vue administratif. L'éditeur croit avoir assez fait quand il nous a décrit le fonctionnement du comité et qu'il a analysé ses principales délibérations. Mais comment ses mesures ont-elles été accueillies par les populations, par celles de villes et celles des campagnes? Ont-elles discrédité ou fortifié la République ? C'est ce dont il ne se soucie pas. Le négociant Groussac, qui dirigea le bureau des subsistances, périt quelques années plus tard assassiné par des ennemis politiques. Cet

assassinat eut-il pour cause sa gestion administrative? M. A. ne l'a pas recherché. L'histoire économique ne devient intéressante que si elle explique l'histoire sociale et l'histoire politique. On glanera dans ce recueil des renseignements, il est impossible d'en tirer des conclusions.

2. La commission a enfin reconnu que l'analyse de tous les procès-verbaux des ventes de biens nationaux remplirait d'innombrables volumes. Les deux premiers recueils de la série, ceux de MM. Charléty et Moulin embrassaient le cadre du département. Les plus récents, ceux de MM. Schwab, Marion, Caudrillier et Benzacar, Guillou et Rebillon, se meuvent dans le cadre du district. MM. Guillou et Rebillon ont choisi dans l'Ille-et-Vilaine deux districts-types, un district urbain, Rennes, un district rural, Bain.

Leur publication est très soignée. Ils ont disposé leurs analyses commune par commune, mais en distinguant les ventes des biens de première origine (clergé) et celles des biens de seconde origine (émigrés).

Les décomptes de l'époque impériale et les dossiers de l'indemnité du milliard ont été judicieusement utilisés. Des tableaux bien compris donnent la liste des propriétaires dépossédés et la liste des acquéreurs et soumissionnaires. L'introduction m'a paru claire, précise, un peu sèche. Les conclusions confirment sur plus d'un point les travaux de MM. Marion et Dubreuil.

3. Le recueil de M. Paul Moulin est terminé avec ce quatrième volume qui contient de nombreuses pièces justificatives en annexes. Certaines sont très intéressantes. L'index alphabétique est commun aux quatre volumes.

4. MM. Camille Bloch et Tuetey ne se bornent pas à transcrire les registres des procès-verbaux du comité de mendicité de la Constituante, ils réimpriment aussi ses rapports déjà reproduits à leur date dans les *Archives parlementaires*, dont du moins ils s'abstiennent de médire. Les annotations sont nombreuses, l'introduction assez longue contient un historique du Comité, des notes biographiques sur ses membres, un aperçu de son fonctionnement et de son œuvre, une description des archives qu'il a laissées. La publication est pourvue d'un bon index.

5. Les cahiers du bailliage de Châtillon-sur-Marne, qui forment le tome III des cahiers de la Marne publiés par M. Gustave Laurent, sont précédés d'une importante préface qui n'occupe pas moins de 228 pages et qui est consacrée d'une part à l'histoire administrative et économique des deux bailliages de Châtillon et de Sézanne et de l'autre au récit des opérations électorales. On y trouve des données précises sur les impôts, droits, redevances seigneuriales perçus en Champagne, sur les cultures, notamment celle de la vigne, sur les industries, notamment celles de la bonneterie, de la filature, de la

tannerie. M. Laurent a bien montré que le fait capital du XVIII[e] siècle fut l'élévation de la classe des parlementaires qui succéda partout à la classe des anciens seigneurs. Les annotations sont toujours aussi abondantes et aussi critiques.

6. Le tome troisième et dernier des cahiers des bailliages de Troyes et de Bar-sur-Seine publiés par M. J.-J. Vernier est précédé d'une copieuse introduction qui renferme un récit de la campagne électorale et une analyse des principaux vœux des cahiers. La table des matières qui termine la publication est une table analytique qui m'a paru bien faite.

7. Le tome III des cahiers de Rennes, publiés par MM. Henri Sée et André Lesort, est conçu sur le même plan que les précédents et annoté avec le même soin.

Albert MATHIEZ.

St. WEDKIEWICZ, **Materialien zu einer Syntax der italienischen Bedingungssaetze** (Beihefte zur Zeitschrift für romanische Philologie. XXXI). Halle, M. Niemeyer, 1911; in-8° de x-112 pages.

Voici, sous un titre vraiment bien modeste, une excellente contribution aux études de syntaxe italienne, ou pour mieux dire romane. Ce sont des matériaux, si l'on veut, qui sont ici fournis, mais des matériaux de choix, et disposés avec un soin suffisant. L'auteur n'a pas seulement dépouillé attentivement les anciens textes italiens, il a tenu compte aussi de nombreux faits dialectaux, introduit des comparaisons constantes avec les autres langues romanes, parfois même avec des usages slaves ou germaniques. Il en résulte un livre où la formation des périodes hypothétiques en Italie est mise en bonne lumière. Après quelques remarques préliminaires d'un caractère général, M. W. a passé en revue les conjonctions les plus usitées dans la protase de la période conditionnelle, et puisque aussi bien *se* est par excellence la particule dont on se sert en ce cas, il n'y avait pas grand chose à en dire. Mais on lira au contraire avec intérêt ce qui est exposé ici (p. 25-29) à propos de l'emploi de *ove* en italien, et des particules locales similaires ailleurs; en somme *ubi* pouvait déjà en latin servir dans ce cas, comme il ressort d'une phrase telle que celle de Salluste : *Ubi socordiae te tradideris, nequidquam deos implores*, et c'est là une construction qui s'est continuée ensuite, qui est d'une certaine fréquence notamment en ancien français. On pourrait se demander si, venant après cela, l'étude des périodes hypothétiques où il n'y a pas de conjonction est vraiment à sa place : la vérité c'est que c'est par là sans doute qu'il eût fallu commencer, si l'on voulait suivre un ordre chronologique rigoureux; c'est par un emploi temporel et modal que la pensée s'est d'abord fait jour, et l'emploi des particules n'a été qu'un procédé postérieur et accessoire pour lui donner plus de clarté ou d'intensité. Quoi qu'il en soit, M. W. a très bien délimité les trois

constructions essentielles qui sont possibles lorsqu'on se passe de conjonction; de plus il a bien fait ressortir la rareté en italien moderne du type qui correspond à notre phrase *tu me le dirais, je ne le croirais pas* : c'est là un type qui en Italie a été déclinant, tandis qu'il occupe une place importante dans la stylistique du français contemporain.

Le chapitre le plus développé de l'ouvrage est naturellement celui qui a trait à l'emploi des temps et des modes du verbe (p. 46-112). A propos de l'hypothèse réelle, M. W. a eu à faire remarquer que le futur après *se* déjà répandu en ancien italien reste encore très possible aujourd'hui. Mais c'est surtout dans la structure de la période irréelle que la complexité s'accroît, et que l'auteur a pu faire ses constatations les plus intéressantes : je ne puis ici ni les discuter, ni même les signaler toutes dans l'ordre où elles se présentent. Vers la fin du mémoire, par exemple, il a été indiqué avec raison qu'un type *se avevo-davo* (donc avec l'imparfait de l'indicatif dans les deux membres) s'est constitué vers l'époque de Boccace, et est encore très florissant de nos jours. D'autre part, l'ancien type du latin impérial *si habuissem-dedissem* semble avoir été plus vivace en Italie qu'on ne le croyait généralement, et cette remarque a bien son prix : c'est surtout dialectalement au Nord qu'il s'est conservé, on le trouve dans les textes de la Lombardie, et il y a là par conséquent un usage qui rejoint celui des idiomes rhétiques. Mais ce n'est pas tout, car une autre question est liée à celle-là. Que le remplacement de *dedissem* par *dare-habui* dans l'apodose ait donné naissance au type italien par excellence, voilà qui va de soi et ne saurait faire difficulté. Seulement on doit se demander de plus si *dare-habuissem* y a existé concurremment à un moment donné, comme certains l'ont admis, et si c'est de la sorte que s'expliquent quelques formes de conditionnel telles que *cantaress* qu'on relève en Milanais et ailleurs. La question reste obscure, même après les bonnes remarques qu'a faites ici M. Wedkiewicz; il n'arrive, je crois, qu'à des probabilités, et admet pour sa part des actions analogiques en effet possibles. On lira avec fruit cette discussion, ou plutôt le livre tout entier, comme je l'ai déjà dit.

E. Bourciez.

Fr. Fankhauser, **Das Patois von Val d'Illiez** (Unterwallis). Halle, Ehrhard Karras, 1911; in-8° de 223 pages.

Cette étude qui est une dissertation de l'Université de Berne, a déjà paru dans les tomes II et III de la *Revue de dialectologie romane* : elle méritait d'y figurer par le soin avec lequel elle a été faite, je dirai même par la nouveauté de quelques-uns de ses résultats. La région explorée est la vallée de la Vièze, la dernière vallée importante qui se trouve sur la rive gauche du Rhône avant que le fleuve pénètre dans le lac Léman. Il y a là trois centres qui offrent quelque intérêt, d'abord Val d'Illiez, puis Champéry et Troistorrents : or c'est essen-

tiellement sur ces deux derniers que nous avaient été donnés quelques détails linguistiques précis, dans le *Glossaire* de Bridel qui est déjà ancien, puis surtout dans le *Petit Atlas phonétique du Valais* de Gilliéron. M. Fankhauser a donc bien fait de reprendre la question, et de l'examiner dans son ensemble. Il a commencé par exposer les conditions topographiques et historiques de la vallée de la Vièze : peut-être l'a-t-il fait un peu longuement (p. 4-18) et avec un certain luxe de détails, étant donné qu'il n'avait qu'à puiser dans un livre connu de A. de Claparède, paru à Genève et qui en est à sa 3e édition. Lorsqu'il arrive à l'étude linguistique proprement dite, on pourrait sans doute aussi lui reprocher de n'avoir eu recours de parti-pris qu'au témoignage de gens âgés d'au moins soixante ans : le désir d'atteindre de la sorte un patois « plus pur » est vraiment quelque chose de chimérique, et ce dont on se prive en procédant ainsi c'est de surprendre l'idiome dans son évolution actuelle. Mais à cela près, et en tant qu'elle représente l'état du patois de Val d'Illiez vers 1860 l'étude est intéressante et assez bien conduite, prouve aussi que l'auteur a des connaissances étendues sur les parlers de la région franco-provençale. C'est la phonétique surtout, et dans la phonétique le traitement des voyelles qui présentent les traits saillants. Rien de plus spécifique notamment que la diphtongaison de l'*i* accentué libre qui aboutit à *oy* (dans *amoy*, *partoy* = amicum, partire) à Val d'Illiez tandis qu'il reste intact dans les localités voisines : on a aussi du reste *œy* ou *ey* dans certaines conditions (*nerœy*, *ferey* = nutrire, ferire). L'importance toute particulière du fait n'a point échappé à M. F., il y est revenu (p. 51 suiv.) pour indiquer les autres points du domaine roman où on en a signalé d'analogues, et fixer à celui-ci une date approximative (entre 1820 et 1866). Mais je ne vois pas qu'il ait cherché à déterminer nettement le processus : on a dû avoir une série *iy*, *ey*, *œy*, *oy*, avec certains arrêts conditionnés par la nature des consonnes précédentes. Quoique offrant çà et là quelques détails spéciaux, le traitement des autres voyelles et celui des consonnes est en somme d'accord avec l'allure ordinaire des parlers franco-provençaux. On remarquera dans les paragraphes consacrés à l'*u*, les divergences que peut amener la finale du mot, et comment par exemple à un participe masculin *perdü* correspond ici un féminin *perdwa* (avec l'accent sur *a*). J'ai quelque peine à me figurer la prononciation d'un mot comme *fome* (fumat), où l'*o* étant déjà nasalisé, le *m* serait en outre redoublé : M. F. a représenté ces consonnes allongées *m*, *n*, *r*, en les surmontant d'une petite barre horizontale, mais il a négligé de l'indiquer dans son tableau des signes à la p. 26. La morphologie du patois de Val d'Illiez est beaucoup moins développée que ne l'était la phonétique, car elle tient en quinze ou vingt pages : il semble cependant que l'essentiel y ait été dit, mais comme ces formes, de l'aveu même de l'auteur (p. 148, note 1), reposent uniquement sur le témoi-

gnage d'un seul sujet, on peut se demander si l'ensemble en est tout à fait sûr, Malgré cela cette étude, complétée par un petit recueil de Textes, par divers appendices comparatifs et un double index, a évidemment coûté de la peine et du temps à M. Fankhauser : elle lui fait honneur en somme par les résultats déjà obtenus, et permet d'augurer favorablement de ses travaux ultérieurs.

E. Bourciez.

Archivio Glottologico Italiano, XVII, puntata 2, pp. 147-288. Torino, E. Lœscher, 1911.

L'*Archivio* fondé en 1873 par Ascoli, et où l'illustre linguiste a donné la plupart de ses travaux relatifs aux idiomes romans, poursuit sa publication intermittente ; sous l'habile direction de M. Goidànich il n'a point dégénéré, et se consacre de plus en plus au défrichement en tous sens des dialectes italiens. Le cahier que j'ai sous les yeux renferme deux études importantes : l'une due à M. G. Malagoli, est la continuation d'une *Phonologie du dialecte de Novellara* (Reggio) ; l'autre qui commence, sous la signature de M. B. Terracini, est relative au *Parler d'Usseglio* (Piémont). Ce fascicule est complété par diverses variétés, notamment par des étymologies souvent intéressantes de M. Angelico Prati, et une note sur le vocalisme de *buono, bello* et *bene* en proclise dans le toscan — note curieuse, où M. Goidànich a fait preuve de sa sagacité habituelle.

E. B.

Clark S. Northup, **The present bibliographical status of Modern Philology.** The University of Chicago Press, 1911 ; in-8° de 42 pages.

Cette brochure, imprimée pour le compte de *Bibliographical Society of America*, cherche à montrer comment on pourrait coordonner d'une façon systématique les divers travaux de bibliographie exécutés depuis le milieu du xixe siècle en Allemagne, en Angleterre, en France ; il en résulterait évidemment que beaucoup de peine et de tâtonnements seraient épargnés aux travailleurs. L'opuscule de M. Clark S. Northup est précédé d'un *Plan de Bibliographie périodique* dû à M. Christian Bay, et suivi d'analyses de lettres écrites par les Professeurs qui représentent dans les Universités des États-Unis les études relatives aux diverses langues modernes. On ne saurait nier qu'il n'y ait dans ces desiderata de la justesse et une entente du côté pratique ou utilitaire des choses : mais que leur réalisation — si elle était possible — fût un gage certain pour les futurs progrès de la linguistique et de la littérature, c'est une autre question.

E. B.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 36 — 7 septembre. — 1912

G. Jéquier, **Les Monuments Egyptiens de Spalato (Dalmatie),** Extrait de *Spalato, le palais de Dioclétien* par E. Hébrard et Jacques Zeiller, Paris, Ch. Massin, 1912, in-f°, 10 p. et 1 pl.

Id., **La Sfinge nel Peristilio del Palazzo di Diocleziano a Spalato** (Estratto dal *Bulletino di Archeologia e Storia Dalmata*, 1910, p. 174-179), Spljet, Narodna Tiskara, 1912, in-8°, 7 p. et 3 pl.

Les deux brochures sont les deux rédactions différentes d'un même mémoire : l'italienne ne comporte point de scènes hiéroglyphiques et les mots égyptiens y sont transcrits en caractères latins ; la française donne les textes originaux, et elle est plus développée.

Les monuments égyptiens décrits sont au nombre de trois, le grand sphinx, placé dans le péristyle du palais de Dioclétien, le petit sphinx sans tête et une tête de sphinx du Musée. La tête est anonyme, et le petit sphinx date d'Amènôthès III, mais les inscriptions tracées sur la base ne contiennent que des formules sans intérêt : le grand Sphinx a perdu les cartouches du roi qu'il représentait, et il porte sur la base une liste géographique endommagée, qui est un extrait assez long de celles de Thoutmôsis III. La portion relative aux pays du midi est détruite, à trois noms près, et il ne reste que vingt-six noms de la portion relative aux pays du Nord. Jéquier les lit et il les identifie, un peu d'après les travaux de Mariette et de Max Müller, un peu d'après les miens. Quelques-unes de ses identifications ne me paraissent pas correspondre suffisamment aux formes que les noms prennent lorsqu'on les remet en caractères sémitiques. Ainsi le n° 9, *Aqidoua*, ne peut être Iaqdeâm de Juda, le second terme *âm* manquant dans l'Egyptien. Le n° 37, *Ashoushkhen*, n'a de commun qu'une seule lettre avec

la Shakhatzîm d'Issakhar, ce qui ne suffit pas à justifier le rapprochement. Le n° 38, *Ranama*, ne saurait être comparé à la Nimrah de Juda que si l'on intervertit l'ordre des lettres, ce qui est inadmissible. Nous savons aujourd'hui que les scribes thébains pratiquaient eux-mêmes l'écriture cunéiforme usitée en Syrie, ou qu'ils avaient des collègues syriens qui la connaissaient d'enfance. Ils pouvaient donc traduire ou se faire traduire signe à signe les noms asiatiques, et il n'est guère probable qu'ils se soient permis, au cours de ce travail, les fantaisies d'inexactitude qu'on leur prête en proposant des identifications du genre de celles que je viens d'indiquer. Je me hâte d'ajouter que ce sont les seules, et que pour le reste Jéquier s'est montré fort prudent. Ses deux mémoires, sans nous révéler un document capital pour la géographie, nous fournissent un bon élément d'étude en plus de ceux que nous possédions déjà : ils sont les bienvenus.

G. Maspero.

Kurt Sethe, **Zur Altægyptischen Sage vom Sonnenauge das in der Fremde war** (forme le troisième fascicule du t. V des *Untersuchungen zur Geschichte und Alterthumskunde Ægyptens*). Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1910, in-4°, x-40 p.

Le mémoire de Sethe lui a été suggéré par la lecture de celui que Junker publia, l'an dernier, sur *l'Exode d'Hathor-Tefnut hors de la Nubie*. Ainsi qu'il a été dit, Junker avait reconstitué, par le moyen de textes dispersés dans les temples gréco-romains, cette merveilleuse histoire de la déesse rentrant victorieuse dans son pays d'origine : c'était pour lui une œuvre d'une seule venue, dont le fond ne s'était altéré que très peu dans les diverses localités. Le dieu Râ avait une fille Tefênît, une lionne féroce qu'il avait reléguée dans le désert arabique, entre El-Kab et la Mer Rouge. Sur ses vieux jours, pressé par ses ennemis, il l'appela à son aide, et comme elle ne connaissait pas l'Égypte, il l'envoya chercher par son fils Shou que Thot accompagnait. Ils se déguisèrent en singes, et parvenus à son gîte, Thot lui persuada par de beaux discours qu'elle devait les suivre dans la lutte contre Typhon. Ils la ramenèrent donc à Philæ avec une escorte de cynocéphales, ils y célébrèrent des fêtes en son honneur, puis ils l'embarquèrent sur le Nil : elle rejoignit le Soleil au milieu de la joie universelle. Sethe pense qu'il y a là non pas un morceau homogène, mais un assemblage de traits empruntés à d'autres mythes, et il essaie d'en retrouver les origines.

Ils se seraient assemblés autour d'un concept très ancien, celui des yeux d'Horus le ciel, l'œil droit qui est le Soleil et l'œil gauche qui est la Lune. Par une confusion assez naturelle entre le ciel et le Soleil, l'astre, qui d'abord était l'œil du ciel, serait devenu l'œil du Soleil, l'Œil de Râ, et comme le mot *œil* est du féminin en égyptien, l'Œil de Râ se serait incarné dans le corps d'une déesse qui est en même

temps la déesse du feu, puis d'une uræus qui, enroulée autour du disque solaire, crachait la flamme contre ses ennemis. Râ l'aurait dépêchée en Nubie pour y combattre les rebelles qui menaçaient sa royauté, et il l'aurait accueillie triomphalement lorsqu'elle revint après les avoir anéantis. C'est autour de ce thème antique de l'Œil du Soleil séparé de son maître pour aller à l'étranger, que se seraient groupés des épisodes empruntés à des concepts similaires, et le tout mêlé aurait prêté aux mythologues des basses époques égyptiennes la matière d'une ou de plusieurs de ces chroniques fabuleuses auxquelles ils se complaisaient. L'addition la plus importante est celle qui assimila l'œil du Soleil à la fille du Soleil, Tefênît-Tafnout, et qui métamorphosa l'uræus en une lionne. En effet, grâce à cette identification les déesses-lionnes se fondirent dans les déesses-uræus, et ce que l'on croyait des unes fut attribué également aux autres, à Philæ, à Bougam, à Esnèh, à Thèbes, à Dendérah, à Thinis, à Béni-Hassan. La plus populaire de ces associations et la plus riche en conséquences fut celle qui alia Tefênît à Hathor de Dendérah. Hathor y gagna de devenir l'œil du Soleil, mais elle donna à celui-ci et par conséquent à Tefênît son cycle de légendes, y compris celles qui la faisaient originaire du Pouânît ou qui la mettaient en rapport avec Byblos de Phénicie. Ces éléments ne se pénétrèrent jamais assez complètement pour constituer l'ensemble homogène que Junker avait cru retrouver.

Telle est la thèse de Sethe dans sa généralité : j'aurais trop à faire d'en détailler les points secondaires. Jusqu'à présent, il pense avoir déterminé cinq formes du mythe : chacune d'elles représenterait un moment particulier dans le développement. 1° D'abord, à Héliopolis, aux temps anté-historiques, l'Œil du Soleil est l'astre proprement dit, l'œil du dieu solaire : on dit que cet Œil part à l'étranger, peut-être en Nubie, quand le ciel se couvre de nuages et qu'il revient après que ses rayons ont dissipé l'obscurité. 2° Un peu plus tard, mais toujours dans les temps anté-historiques, à Bouto, l'Œil est considéré comme étant l'uræus enflammée qui protège le soleil, et, par suite le roi et son pays de Basse-Égypte. Le mythe se répandit à Bégéh, à Kom-Ombo, à Dendérah : la déesse y est censée revenir de la Nubie vers Râ, d'elle-même, après avoir abattu les ennemis, et elle est accueillie en fête par Thot dans la localité où elle s'établit. 3° L'Œil est une flamme qui veille sur le roi de la Haute-Égypte, peut-être par opposition à l'uræus de Bouto ; elle sort de Séhel, elle s'empare de l'Égypte entière, puis elle escalade le ciel afin de s'y réunir au Soleil. La légende est postérieure à la réunion des deux royaumes par Ménès : née à Éléphantine, elle a gagné Dendérah, Thèbes et El-Kab, probablement en se contaminant avec celle des déesses de ces deux cités. 4° L'Œil est Tefênît, la lionne fille de Râ, la patronne de Léontopolis près d'Héliopolis : Shou va la prendre en Nubie, pour qu'elle le débarrasse de ses ennemis. On relève les traces de cette ver-

sion dès la première dynastie, mais elle est certainement antérieure. Elle a gagné Bégéh, Kom-Ombo, El-Kab, Esnèh, Thèbes, Dendérah, Thinis, Spéos Artémidos et Memphis. 5. L'Œil est Hathor, mais cette version n'apparaît qu'assez tard dans les âges historiques. Elle a Dendérah ou Kousæ pour lieu d'origine, et elle a eu grand succès en Égypte et en Nubie. La déesse y vient soit de Byblos, soit surtout du Pouanit et du désert Arabique, avec une armée de singes chantants et dansants, qu'on prétendit plus tard avoir été commandée par Shou et par Thot transformés en cynocéphales. Voilà en gros les cinq positions que M. Sethe assigne au mythe, contre l'opinion de Junker.

Il a fort ingénieusement trié les documents, et l'analyse à laquelle il les a soumis a prouvé qu'il avait raison de ne pas en admettre l'homogénéité. Il est certain qu'il y a eu là des lais successifs d'idées, dont beaucoup peuvent être ramenées à leur première origine et qu'ils se sont déposés sur le concept d'une déesse protectrice du soleil; mais cette déesse est-elle uniquement l'Œil de Râ? Sethe a été influencé par les théories qui représentent les dieux comme les forces de la nature et leurs actions comme l'interprétation du jeu de ces forces. L'exil de la déesse et son retour victorieux symboliseraient pour lui la lutte du soleil contre les nuages et son triomphe sur eux. Quand on a vécu longtemps en Égypte, on n'est guère disposé à se contenter de cette explication : les nuages y sont trop rares et trop fugitifs pour que les Égyptiens aient jamais pu s'imaginer qu'ils mettaient sérieusement en danger la domination du Soleil. Il me semble qu'à tenir compte simplement des textes allégués, deux déesses au moins ont contribué pour une part égale à former la légende, une déesse-serpent dans le Nord, une déesse-flamme dans le Sud. Le soleil est à la fois vivifiant et meurtrier : sa lumière tue, lorsqu'on s'expose à elle imprudemment pendant les heures mauvaises du jour. Toutefois, il est trop loin de nous pour abattre ses victimes directement, de sa propre main : il les atteint soit par un trait de flamme qui alors devient un être indépendant, soit par le jet du serpent qui personnifie la mort, l'uræus, d'où la déesse flamme de Bégéh, et la déesse Uræus de Bouto. L'énergie malfaisante du Soleil créa donc la légende des déesses, exécutrices de ses volontés, qui frappent ses ennemis. Plus tard seulement, on songea à faire d'elles les yeux du dieu et à les assimiler à l'œil d'Horus. Horus (*Harou*), le ciel, est par calembourg une face (*harou*) divine, dont le Soleil et la Lune sont les deux yeux. D'autre part le Soleil, en tant qu'être à forme humaine, a ses deux yeux qui tuent : d'où, l'identification des déesses qui tuent pour le soleil avec l'œil du Soleil, et comme le Soleil est lui-même l'œil d'Horus, avec l'Œil d'Horus. Comment cette légende de l'Œil d'Horus, propre d'abord à Horus l'aîné, Haroëris, s'appliqua par la suite à Horus fils d'Isis, Harsiêsi, et se combina avec la tradition qui amenait celui-ci d'Éthiopie avec ses forgerons, on l'ima-

ginera aisément si on lit à Edfou le récit des guerres d'Horus contre Typhon; l'œil d'Horus qui sortit de Nubie pour défendre Râ me paraît être un doublet féminin de l'Horus qui, parti d'Éthiopie, conquit l'Égypte à son père Râ-Harmakhis sur les armées de Set.

Le mémoire de Sethe est suggestif. Non seulement il nous fournit un bon exemple de la manière dont on peut désarticuler un mythe égyptien et ramener chacun des membres à son origine, mais il nous force à méditer sur d'autres mythes et à nous demander s'il ne serait pas bon de leur infliger le même traitement. Il sera utile et par les résultats qu'il produit déjà, et par ceux qu'il ne manquera pas de faire produire à bref délai.

G. Maspero.

Beschreibung der Ægyptischen Sammlung des Niederländischen Reichsmuseums der Altertümer in Leiden. — *Die Denkmäler des Neuen Reiches, Iste Abteilung, Gräber*, von Dr P. A. A. Boeser, La Haye, Martin Nijhoff, 1912, petit in-f°, 11 p., XXXVIII pl. en phototypie et 10 vignettes intercalées dans le texte.

Ce volume est de beaucoup le plus intéressant de ceux qui composent la *Description des collections égyptiennes* entreprise par les autorités du Musée de Leyde : il contient les notices et la reproduction en phototypie d'une demi-douzaine de tombeaux Memphites, remontant au second âge thébain. La planche XXXVIII nous montre l'aspect que présente l'un d'eux, celui de Patonoumhabi, qui a été reconstruit partiellement au moyen des fragments qui en furent achetés par la Hollande, pendant la première moitié du XIXe siècle : les autres planches portent le fac-similé des fragments séparés, et le tout forme un ensemble des plus précieux par la conservation des monuments et par leur nature. Ces tombes memphites, bâties pour la plupart sur les sables qui avaient recouvert les mastabas des anciennes dynasties, étaient visibles encore en partie aux temps romains, mais elles furent dépecées et employées comme matériaux par les derniers païens, puis par les moines : nous en avons retrouvé des débris considérables dans les ruines du Couvent de Saint-Jérémie à Sakkarah. Celles qui ne disparurent pas alors furent exploitées, après l'expédition de Bonaparte, par les marchands d'antiquités, et elles achevèrent de périr : c'est à peine s'il nous en reste une demi-douzaine sur le front de la nécropole, encore sont-elles mutilées de façon lamentable. L'art funéraire memphite de l'âge auquel elles appartiennent nous est donc assez peu connu : autant nous sommes familiers avec l'art des cimetières thébains, autant nous ignorons celui-ci, faute de documents en nombre. C'est une fortune pour le Musée de Leyde d'en posséder tant de pièces, et M. Boeser s'est acquis des droits à notre reconnaissance en les mettant à notre disposition.

Deux d'entre elles offrent pour l'histoire proprement dite un intérêt

spécial, celle de Patonoumhabi et celle d'Harmhabi. Le nom seul de Patonoumhabi nous en enseigne la date : il n'a pu être donné qu'à un individu qui mourut sous le règne de Khouniatonou, ou peut-être, vers la fin du règne d'Aménôthès III. Rien n'y a été retouché lorsque la réaction se produisit contre les doctrines hérétiques, et de fait on ne voit pas ce que l'orthodoxie la plus scrupuleuse aurait pu y effacer, si ce n'est le nom du maître composé avec celui du dieu suspect Atonou. La réforme, qui fut surtout politique, n'avait pas modifié les croyances relatives à l'autre monde : les dieux qui présidaient aux destinées des morts, Osiris, Isis, Nephthys, Horus et ses quatre enfants, Anubis n'avaient pas souffert dans leur culte. Le tableau de la planche XII nous montre le paradis osiriaque dessiné de la même manière qu'il l'est dans les exemplaires thébains du *Livre des Morts*, et le rituel de l'enterrement ne comporte aucune cérémonie originale : Khouniatonou n'avait pas les mêmes raisons d'en vouloir aux divinités memphites qu'aux thébaines, et Atonou ne sévit pas dans le Nord de l'Égypte avec la même violence que dans le Sud. Ce qui subsiste ici du tombeau d'Harmhabi (pl. XXI-XXV) nous en est une preuve nouvelle. On pense aujourd'hui que celui-ci est identique au Pharaon Harmhabi, l'Harmaïs des listes grecques : gouverneur de Memphis, il s'y prépara son hypogée, mais ce qui aurait été suffisant pour le particulier ne fut plus digne du souverain, et il alla reposer à Thèbes dans la syringe splendide que Th. Davis découvrit il y a trois ans. Les dieux mentionnés dans ces inscriptions memphites sont les dieux ordinaires, et le nom d'Amon s'y rencontre sans qu'on ait songé à le marteler. Je suis convaincu que, si l'on notait tous les indices de ce genre qui subsistent, on serait vite amené à croire que la révolution religieuse toucha à peine la plupart des cités égyptiennes.

Considérés comme œuvres d'art les fragments publiés dans ce fascicule sont d'une homogénéité remarquable. Ils appartiennent tous au même siècle, d'Aménôthès III à Ramsès II au plus tard, et l'intervalle de temps qui sépare les plus anciens des plus récents n'est pas assez long pour que le faire de l'école ait pu changer beaucoup. En les étudiant de près, on ne tarde pas à se convaincre que, par la composition et l'exécution, ils se rattachent directement aux œuvres analogues de l'âge des Pyramides. Sans doute le relief y est un peu plus haut que celui des mastabas soignés de la V[e] et de la VI[e] dynastie, et l'influence thébaine s'y trahit par une certaine sécheresse des contours, mais si l'on prend les scènes isolément et qu'on en superpose le détail à celui des scènes plus anciennes, on y distingue les caractères essentiels de l'école, et surtout la tendance à arrondir les formes et à idéaliser les traits du visage. Qu'on examine, par exemple, le tableau (pl. XIII) où Mariri reçoit l'hommage de l'orfèvre Ouïs et les présents des siens : hommes, femmes, animaux, accessoires du culte, tout y rappelle l'art plus ancien. Il y a des différences réelles et on les sent,

mais l'air de famille est indiscutable. Et d'autre part, tous ceux qui ont admiré les superbes bas-reliefs saites du Caire et d'Alexandrie ne pourront s'empêcher de remarquer combien ils ressemblent à ces memphites du second âge thébain. Il est évident pour moi que ce qu'on a voulu appeler la renaissance saite ne fut pas un retour prémédité vers le passé lointain. Les traditions de l'école antique s'étaient maintenues assez vivantes dans les ateliers Ramessides pour que les sculpteurs du temps des Psammétique n'aient eu qu'à s'inspirer d'elles directement : on le comprend de reste, quand on regarde les monuments de M. Boeser. Les Saites ajoutèrent des éléments nouveaux, l'étude plus précise des modelés du crâne, le rendu plus conscient des effets de l'âge ou de la maladie : pour le gros, leur style est le résultat nécessaire du style antique, développé et légèrement altéré à travers les siècles par le contact avec les autres écoles égyptiennes, surtout avec l'école thébaine.

Les scènes de vie paradisiaque procèdent de celles des mastabas. C'est (pl. XVIII) la culture du lin, la récolte du blé et son chargement à dos d'âne, le labour, les semailles, que le mort surveille à la façon d'autrefois. Les discours des ouvriers sont pourtant un peu plus variés et plus nombreux. Un convoyeur, qui pousse devant lui l'ânesse du tombeau de Ti et son ânon, dit en se moquant à un camarade : « J'ai transporté deux cent deux sacs de millet, tandis que « tu étais assis » à ne rien faire, à quoi l'autre lui répond : « J'étais « occupé à apporter de la bière » pour les ouvriers. En revanche la représentation des funérailles, qui ne commença à se détailler que sous la VI[e] Dynastie, atteint le même développement que dans les hypogées thébains. On y voit (pl. XVI) la momie arrosée de l'eau lustrale par le prêtre et saisie par Anubis, le deuil de la famille (pl. XV), les pleureuses, le mort conduit à sa demeure dernière par les hommes, et les discours des assistants, leurs exclamations, leurs dialogues convenus sont gravés au-dessus de leurs têtes. Chez Patonoumhali, la scène du repas (pl. VI-VII) est rendue avec une rare habileté : la figure du maître est à peu près détruite, mais le groupe de musiciens qui jouent devant lui est entièrement conservé. Le harpiste est aveugle, et l'air qu'il chante n'est autre que la vieille *Lamentation du roi Antouf*, un des morceaux les mieux connus de la littérature égyptienne. Ici encore l'influence thébaine domine : c'est à Thèbes que furent composés et ordonnés les poncifs des scènes nouvelles, et c'est de Thèbes que vient le chant d'Antouf. Grâce aux tombeaux de Leyde et à d'autres qui sont inédits pour la plupart, l'histoire du décor de la chapelle et les idées qui s'y rattachent se précise et se complète. Ce grand *Livre de formules et d'images* a été rédigé pour la première fois autour d'Héliopolis : les Memphites de l'ancien Empire l'ont recueilli, diversifié, élargi, fixé dans les mastabas contemporains de Téti et de Pioupi à Sakkarah. Importé

à Thèbes, il s'y est développé selon les concepts que les progrès de la pensée religieuse avaient introduits dans l'esprit du peuple et des théologiens thébains, puis il est revenu à Memphis et il y a produit cette sorte d'édition nouvelle du *Livre* dont M. Boeser nous donne des lambeaux : on peut imaginer, d'après ce que nous en possédons au Musée du Caire, ce qu'il devint à l'époque saïte dans l'Égypte du Nord. Une fois de plus l'examen des monuments figurés nous prouve combien est fausse l'idée qu'on se faisait naguères encore de l'immobile Égyptienne, et il nous permet de déterminer par les variations de la forme plastique l'évolution des croyances relatives à la vie d'outre-tombe.

Je regrette de ne pas pouvoir aller plus loin, faute d'espace. J'aurais aimé, analysant les tableaux où Harmhabi amène à Pharaon des prisonniers ou des transfuges étrangers (pl. XXI-XXII, XXIV) attirer l'attention sur la rare perfection avec laquelle le sculpteur memphite a saisi, non sans ironie, les types étrangers. Il y a là de gros Sémites massifs, pansus, barbus, chevelus, busqués, que les soldats traînent devant le maître avec une joie moqueuse : on y sent déjà la haine et le mépris que l'Égyptien moderne a pour le Syrien notre contemporain. L'intention caricaturale est plus accentuée et plus lourde qu'elle ne l'est dans les tableaux similaires à Thèbes. Il est fâcheux qu'au moment où ces tombeaux furent démolis pour les Consuls Généraux qui amassaient des collections, les entrepreneurs chargés de l'opération ne se soient pas entendus pour les répartir entre eux, de telle façon que tous les morceaux de chacun d'eux fussent maintenus dans un même lot, mais qu'ils aient été distribués au hasard, si bien qu'à présent il y en a dans trois ou quatre endroits différents, à Londres, à Florence, à Vienne, comme à Leyden. Beaucoup furent oubliés sur place et n'ont été recueillis que près d'un demi-siècle ou d'un siècle plus tard par Mariette ou par moi. Espérons qu'un jour il se trouvera quelqu'un pour les rassembler dans une même publication, et pour les reconstituer autant qu'il est possible maintenant. Tout y sera précieux pour nous. M. Boeser a reproduit (pl. XXXVII) d'assez grande taille une simple colonne d'inscription. Chacun des signes qu'elle contient est gravé avec un soin et une maîtrise merveilleuse : il y a là une image d'âme, un faucon à tête humaine, et des hommes ou des femmes, qui sont de véritables merveilles de gravure. On conçoit quel service il nous rendra, celui qui réunira ce qui subsiste encore de monuments où même les lettres et les syllabes de l'écriture sont de vrais objets d'art.

Les planches sont très nettes, d'une encre un peu terne parfois mais qui est venue légère au tirage, et d'une tonalité fine. Elles n'ont subi aucune de ces retouches indiscrètes qui déparent tant d'ouvrages de plus haute prétention, et quand on les observe de près, on y sent la main de l'ouvrier ancien et on n'y sent qu'elle : malgré la réduction,

on y peut étudier la facture presque aussi sûrement que si on avait l'original sous les yeux. Le texte de M. Boeser est très sobre, mais il comprend tout ce qui est indispensable à l'intelligence de chaque sujet, et, ce qui n'est pas fréquent aujourd'hui, une bibliographie abondante, où les premiers égyptologues ne sont pas oubliés au profit des plus récents de telle ou telle école. Il n'y a qu'à le féliciter lui, et le musée qui, sans être des plus riches qu'il y ait en Europe, n'a jamais hésité à dépenser largement toutes les fois qu'il s'est agi d'œuvres utiles à notre science.

G. Maspero.

Le parler arménien d'Akn (quartier bas), par M. Maxudianz, vardapet (archimandrite) d'Etchmiadzin. Docteur de l'Université de Paris. Paris, P. Geuthner, 1912. In-8°, xi-146 pages.

C'est un honneur pour la jeune école linguistique de Paris, et pour M. Meillet en particulier (le livre lui est dédié) d'attirer chez nous les jeunes savants étrangers en quête de méthodes scientifiques.

Après le travail de M. Adjarian sur la *Classification des dialectes arméniens* (Paris, 1909), en voici un, plus spécial, mais qui n'en a pas moins sa réelle valeur. M. Maxudianz étudie le parler d'Akn, sa ville natale; il le fait en parfaite connaissance de cause, et en appuyant ses résultats sur des observations qu'il put faire à Paris même, auprès de personnes également originaires d'Akn. Ce dialecte se range parmi les vingt et un dialectes occidentaux que M. Adjarian classifie sous la branche de *ge*.

Après une introduction, que nous regrettons de voir si brève, partant incomplète, l'auteur étudie successivement la phonétique, la morphologie et les mots empruntés, dans le dialecte en question. Un appendice relatif au parler du quartier haut d'Akn termine le volume.

L'auteur donne, d'une façon générale, des renseignements précis, mais un peu secs; s'il a fait des découvertes intéressantes, voire importantes, il ne sait pas ou ne veut pas les mettre en valeur; et c'est regrettable, autant pour son ouvrage lui-même que pour ses lecteurs.

Akn (en turc Eguine) est en dehors des grands chemins et a conservé fidèlement le vieux parler; les détails intéressants ne font pas défaut, mais ils sont épars dans l'ouvrage et on aura quelque peine à les retrouver; l'auteur semble aussi ne pas s'être soucié de mettre en lumière ce que son étude apporte de nouveau dans la question. Enfin, si le parler d'Akn s'est conservé pur, il possède peut-être des formes qui sont plus anciennes que l'arménien classique; c'eût été un chapitre intéressant à écrire dans un livre de ce genre.

Si, dans un travail de pure science, de linguistique en particulier, on doit avant tout priser la sobriété, il n'en reste pas moins que quelques considérations d'ordre plus général, quelques développe-

ments étendus et comparatifs sur le parler étudié ne seraient pas de purs hors-d'œuvre. J'avoue, pour ma part, que j'aurais aimé rencontrer dans le livre de M. Maxudianz une étude, si brève fut-elle, qui situât le parler d'Akn par rapport à l'arménien classique d'une part, par rapport aux autres dialectes arméniens d'autre part. Il semble qu'il n'eût pas été impossible à l'auteur de terminer par une conclusion, très sobre cela va de soi, renfermant quelques considérations d'un ordre à la fois comparatif et historique. C'eût été très précieux pour ceux qui, n'étant pas linguistes de profession, s'intéressent néanmoins à la philologie et à l'histoire du peuple arménien.

Cette étude nous sera peut-être donnée plus tard par M. Maxudianz lui-même, qui entend bien ne pas s'arrêter là dans ses recherches scientifiques sur les dialectes arméniens.

F. Macler.

Eusebius Werke fünfter Band. **Die Chronik** aus dem armenischen übersetzt, mit textkritischem Commentar herausgegeben im Auftrage der Kirchenväter-Commission der Königl. Preussischen Akademie der Wissenschaften, von Dr Josef Karst... Leipzig, J.-C. Hinrichs, 1911. In-8°, lvi-319 pages.

Il a fallu près de cent ans pour avoir enfin une édition maniable de la célèbre *Chronique* d'Eusèbe, qui va du commencement du monde à la 20° année du règne de Constantin. Et c'est à M. Karst, Privatdozent à l'université de Strasbourg, que nous sommes redevables de cette utile publication.

En 1818, l'édition arméno-latine de cet ouvrage provoqua parmi les Mekhitharistes de Venise de graves et pénibles dissentiments, à la suite desquels le savant Zohrab sortit de la congrégation. Il se retira à Milan où, avec la collaboration d'A. Maï, bibliothécaire à l'Ambrosienne, il faisait paraître une traduction latine de la *Chronique* d'Eusèbe.

La même année, paraissait à Venise une autre édition du même ouvrage, comprenant le texte arménien et une nouvelle traduction latine, avec de nombreuses notes, par les soins du P. Aucher.

Mais ces éditions n'étaient pas suffisantes et une nouvelle traduction fut jugée nécessaire; elle fut donnée à Berlin, en 1866 et 1875, par les soins de H. Petermann et A. Schöne.

A son tour, M. Karst complète et parfait l'œuvre de ses devanciers en basant sa traduction et l'ensemble de son travail, non plus sur un seul texte, mais sur deux, le manuscrit G, de Jérusalem, datant du xiiie-xive siècle, et le manuscrit E, d'Etchmiadzin, qui est de la même époque que G. Ces deux manuscrits sont généralement d'accord; mais E semble meilleur que G, et c'est précisément ce dernier qu'avaient surtout utilisé les premiers éditeurs. Ces manuscrits sont indépendants l'un de l'autre et dérivent tous deux d'un original commun, écrit en majuscules, et qui est actuellement perdu.

Dans une savante introduction, M. Karst passe successivement en revue les manuscrits, les vieilles éditions ; il étudie très attentivement la question d'un prototype grec ou syriaque ayant servi de base à la version arménienne. Puis il donne la traduction allemande de la Chronique, où l'auteur traite successivement des Assyriens, des Hébreux, des Egyptiens, des Grecs et des Romains. L'ouvrage se termine par un appendice critique très important et un index des noms propres qui rendra de grands services.

Il y a tout lieu de féliciter M. Karst d'avoir mené à bonne fin une entreprise aussi difficile, et la *Commission des Pères de l'Eglise* de l'Académie royale de Berlin d'avoir facilité la publication de ce volume en l'introduisant dans sa collection des *Griechischen Christlichen Schriftsteller der ersten drei Jahrhunderte.*

F. MACLER.

Lexicon abbreviaturarum, Dizionario di abbreviature latine ed italiane, usate nelle carte e codici specialmente de medio evo riprodotte con oltre 14000 segni incisi, con l'aggiunta di uno studio sulla brachigrafia medioevale, un prontuario di sigle epigrafiche, l'antica numerazione romana ed arabica ed i segni indicanti monete, pesi, misure, etc. Per cura di Adriano CAPPELLI, 2e éd. Hoepli (Manuali Hoepli), à Milan, 1912, LXVIII, 513 p., in-12. Prix : 8 l. 50.

Le titre du manuel de M. Cappelli est un peu long. Je l'ai transcrit d'un bout à l'autre parce qu'il annonce exactement le contenu du volume. Quiconque l'a lu sait exactement ce qu'il peut trouver dans ce lexique. On voit qu'il remplacera, et avec avantage, le volume, bien connu autrefois en France, de Alphonse Chassant. Il peut aussi dispenser de recourir au *Cours d'épigraphie latine* de M. Cagnat, pour les sigles des inscriptions. En fait, il comprend trois parties : l'introduction, le lexique d'abréviations des mss., le lexique d'abréviations épigraphiques. L'introduction est un traité pratique, exposant les divers systèmes employés. Elle est suivie de six planches, cinq actes ou chartes, et une page d'un ms. du XVe s. Les abréviations des mss. sont reproduites en gravure excellente; les sigles épigraphiques, en caractères d'imprimerie. L'exécution matérielle du volume est tout à fait digne de la maison Hoepli. Une bibliographie assez étendue termine le volume, qui sera surtout apprécié par l'utilité de tous ces renseignements pratiques. C'est un livre qui suggérera les lectures à ceux qui savent. Ceux qui ne savent pas prendront, à le parcourir, l'habitude de s'en passer. Une grande supériorité sur Chassant est l'indication de la date de l'abréviation et, s'il y a lieu, du genre d'écriture (wisigothique, lombarde) ou du caractère du document (abréviations juridiques). Par là, M. Cappelli apporte à la paléographie une contribution vraiment scientifique.

V. COURNILLE.

Inscriptiones latinae. Collegit Ernestus Diehl. Bonnae, Marcus et Weber, MCMXII. xxxix p. et 50 pl. in-4°. Prix : 6 Mk. cartonné.

Parallèlement à la collection *Kleine Texte*, M. Lietzmann publie une série d'atlas, *Tabulae in usum scholarum*, dont le présent recueil est le n° 4. M. Diehl a réuni en 50 planches le fac-similé d'environ 800 inscriptions latines, depuis la vieille inscription du forum jusqu'à l'épitaphe de Nicolas V (✝ 1455). Sauf quelques inscriptions anciennes provenant de Délos et de Delphes, tous ces monuments appartiennent à l'Italie, spécialement à Rome et au Latium. On y peut suivre dans cette région l'histoire de l'écriture lapidaire. Les textes, que certaines raisons excluaient des planches, sont donnés dans la notice (inscription de la fibule et de « Duenos », textes en cursive). Les notices sont très sobres, renvoient aux grandes collections, indiquent la nature et la provenance des documents, les datent. Les textes les plus difficiles sont transcrits, excepté ceux que M. Diehl a publiés ailleurs dans un de ses recueils. Pour quelques-unes des inscriptions du moyen âge, des renvois au commentaire de Duchesne sur le *Liber Pontificalis* n'eussent pas été inutiles. Les planches sont bonnes et généralement bien lisibles. Parfois, quand tout un panneau de musée nous est donné, la loupe est indispensable (pl. 24). En somme, bon recueil, fort utile, et « dont le prix défie toute concurrence ». Sa limitation topographique fait désirer d'autres atlas, pour les provinces, l'Afrique surtout.

V. C.

Walter Lenel, **Venezianisch-Istrische Studien** (Schriften der wissenschaftlichen Gesellschaft in Strassburg, Heft 9). Strasbourg, Trübner, 1911, xiv-197 p. et 3 pl. in-4°. Prix : 10 Mk. 50.

En 568, les Lombards envahirent le nord de l'Italie. L'évêque d'Aquilée, Paulin, s'enfuit sur le territoire appartenant encore à l'Empire, à Grado. La querelle des trois chapitres détermina un schisme. Quand l'évêque Sévère mourut à Grado en 607, ce fut un tenant zélé du cinquième concile, Candidianus, qui lui succéda. Les évêques de l'obédiance lombarde s'émurent et nommèrent un patriarche d'Aquilée, Jean. La lutte était ouverte entre les deux sièges, et compliquée par le schisme. Le schisme fut bientôt écarté, sous l'influence des Lombards et par l'intermédiaire du pape Serge. Aquilée fut de nouveau en communion avec Rome, par suite sous sa dépendance. Cependant les deux archevêques subsistaient en face l'un de l'autre. Leur rivalité dura pendant le moyen âge. Elle s'appuya de titres. Chaque siège eut un dossier, où les pièces fausses n'étaient pas rares. La lutte, plus ou moins vive, des Allemands et des Italiens, les interventions des empereurs, les querelles du sacerdoce et de l'Empire envenimèrent ou compliquèrent le débat. M. Lenel a voulu l'examiner de près. Il étudie d'abord la question de droit et le fond du litige entre

Grado et Aquilée, puis l'opposition de l'élément allemand et de l'élément italien dans l'histoire de l'Istrie au moyen âge. Dans la première partie de son mémoire, il examine surtout la valeur des pièces et des traditions; il rétablit l'ancien catalogue des évêques de Grado. Un des documents les plus importants est le texte appelé *Chronicon Gradense* contenu dans le ms. Vat. Urb. 440. C'est ce texte que reproduisent en partie les planches du volume. L'ouvrage de M. Lenel, très approfondi, est indispensable pour l'histoire des origines de l'État de Venise.

M. D.

Charles Oulmont. **Pierre Gringore**. Paris, H. Champion, 1911, in-8°, xxxii-383 pages. Prix : 7 fr. 50.

Gringore est de nos jours jugé bien diversement par la critique érudite. M. Henri Guy, qui lui a consacré un des chapitres les plus brillants de son *Histoire de la poésie française au* XVI^e *siècle*, voit en lui non le poète, l'esthète ou le philosophe qu'ont dépeint sous le nom de Gringoire Victor Hugo et Théodore de Banville, mais un « Joseph Prudhomme cuirassé de proverbes, un fonctionnaire qui reflète l'opinion de ses chefs, un modèle de circonspection, un débitant de denrées poétiques rivé à son comptoir [1] ». M. Oulmont, qui a pris Gringore comme sujet de thèse de doctorat ès-lettres, n'est pas éloigné de préférer le Gringore réel « type du poète français de la bourgeoisie à la veille de la Renaissance » au Gringoire légendaire des Romantiques. « C'est un classique à qui l'art a manqué » dit-il, en concluant son ouvrage. Malheureusement cette formule ne s'applique point à la physionomie du personnage telle qu'elle apparaît dans l'étude de M. Oulmont. Sans doute, Gringore a pris pour devise *Raison par tout* et il aime « la sagesse », l'ordre clair et simple [2]. Mais les idées morales et religieuses qu'il emprunte à cette Raison sont « banales, traditionnelles » ; c'est la « morale du passé, très rétrécie par la pensée bourgeoise [3] ». D'observation psychologique, il n'en a pas, quelque complaisance que M. Oulmont apporte à en découvrir jusque dans la sentence de Balletreü, approuvant la fringante Doublette de tromper son mari vieillard [4]. Singulier « classique », que ce versificateur à qui font défaut et le sens de l'art et le réalisme psychologique et l'originalité dans l'observation des mœurs, bref, presque tous les éléments que l'on a coutume de comprendre dans la définition du « classicisme » ! — A vrai dire, les qualités de Gringore sont surtout absence de vices. Il se distingue des Rhétoriqueurs par la clarté et l'ordre de ses compositions. Mais il n'est simple et clair que parce

1. P. 279.
2. Pierre Gringore, p. 330.
3. *Op. cit.*, p. 202.
4. *Op. cit.*, p. 296.

qu'il a peu d'idées, peu d'observations personnelles et moins de virtuosité verbale que les poètes de son temps. Quant à sa raison, elle n'est véritablement, suivant le mot de M. Guy, qu'une « épaisse prudence plébéienne ».

L'ouvrage de M. Oulmont se recommande par l'intérêt de certaines enquêtes sur la vie et l'œuvre de Gringore. Il sera établi désormais que Gringore est d'origine normande et non lorraine, comme on l'a cru longtemps. Sa vie a été reconstituée par M. Oulmont à l'aide de documents dont beaucoup étaient inédits, ou étaient restés inaperçus jusqu'à présent. Le chap. VI : *L'opinion publique de 1500 à 1515 d'après la littérature du temps* est un excellent commentaire des œuvres de circonstance de Gringore. Le chap. IV : *Les sources directes de Gringore* présente une enquête très minutieuse sur les œuvres que le poète a traduites, paraphrasées ou imitées.

On regrettera seulement que M. Oulmont ait volontiers cédé à la tentation de limiter trop étroitement le domaine de ses recherches, et de s'arrêter trop vite dans ces recherches mêmes. Ainsi, p. 68, il nous dit qu'il « ne lui appartient pas de définir l'instruction » d'un bourgeois du premier quart du XVIe siècle, qui était celle de Gringore. De qui attendrait-on cette définition, sinon d'un érudit qui étudie la littérature française de 1450 à 1550? — De même, p. 214, est-il vrai que les faits de l'histoire de France entre 1500 et 1515 soient si complexes qu'il ne fût pas « loisible » de les détailler dans une étude sur les poésies de circonstance de Gringore? — P. 29, était-il impossible de déterminer à quelle année se rapporte ce quantième du « 22 octobre » de la première édition du *Chasteau de Labour ?* etc.

Avec des efforts soutenus plus patiemment et avec une attention plus diligente dans la rédaction, M. Oulmont n'eût pas manqué non seulement de combler ces lacunes, mais encore de purger son livre d'inexactitudes, d'imprécisions et même de contradictions qui en diminuent l'autorité. Ainsi, p. 29 et suiv., M. Oulmont nous donne une bibliographie chronologique des œuvres de Gringore, mais il omet de nous dire s'il suit l'ordre chronologique de publication ou l'ordre chronologique de composition. En constatant, p. 38, que le n° X, l'*Espoir de paix* est donné après la *Chasse du cerf des cerfs*, n° IX « qu'il prépare et annonce », nous supposons que l'ordre suivi est celui de la publication. Or, voici que s'insère, entre deux poèmes publiés en 1512 et 1514, la *Vie de Mgr Sainct Loys* qui a été publiée pour la première fois en 1877 par Montaiglon et Rothschild. Grave défaut de méthode. — P. 37-38, l'*Espoir de paix* nous est présenté comme « plus modéré dans le ton » que la *Chasse du cerf des cerfs* : par une criante contradiction, p. 264, la *Chasse* devient « une sorte d'escarmouche, timide, embarrassée, confuse et l'*Espoir de paix*, un ultimatum. »

P. 25, la question de la condamnation des *Heures de Nostre Dame*. traduites en français par Gringore, est exposée d'une manière à peine

intelligible. Par qui maître Guillaume du Chesne a-t-il été mandé? Devant qui « a-t-il déclaré que la faculté aborre tout essai » de traduction et enfin quel est cet « on » qui a délibéré sur le cas? M. Oulmont ne nous le dit pas. Il s'est contenté de résumer une dissertation de M. E. Picot sur *Pierre Gringore et les Comédiens italiens*. Il ne s'est pas reporté aux textes et aux documents. Il ignore par exemple la relation que Duplessis d'Argentré donne de cette même affaire (*Collectio judiciorum de novis erroribus*, t. II, p. 6) et il confond les attributions de la Sorbonne avec celles du Parlement sur le fait des prohibitions de livres.

P. 87-93, dans son étude sur la traduction des *Heures*, M. Oulmont a eu le tort d'oublier les déclarations de Gringore sur l'esprit de cette traduction. Ce n'est pas une traduction que le poète a voulu faire : c'est une paraphrase destinée à mettre en évidence le « sens spirituel » du texte original, conformément à l'opinion des « gens lectrez ». Il n'est aucune des additions ou interprétations que M. Oulmont reproche à Gringore dont on ne puisse trouver l'origine dans les gloses des Psautiers du xvi^e siècle. Gringore a donc voulu se mettre en règle avec l'orthodoxie, et, à ce propos, il est intéressant de constater, ce que M. Oulmont ne remarque nulle part, qu'il n'y a pas dans toute l'œuvre de Gringore, si riche en critiques contre les prêtres et les moines, une seule satire des théologiens, de la scolastique ou de la Sorbonne [1].

Il serait aisé de relever d'autres lacunes et d'autres erreurs dans le travail de M. Oulmont. La rédaction et les incorrections typographiques accusent un laisser-aller désobligeant pour le lecteur. Trop souvent aussi on a l'impression que l'auteur s'est contenté de travailler sur des ouvrages de seconde main au lieu de recourir aux documents originaux. Ces défauts dans la méthode d'investigation et ces négligences dans l'exposition expliquent la sévérité de l'accueil que trouva cette thèse de doctorat auprès du jury de Sorbonne. Consultée avec circonspection, elle ne laissera pas de fournir d'utiles renseignements sur l'œuvre de Gringore et M. Oulmont rendrait un service appréciable aux lettrés et aux érudits, s'il donnait suite au projet qu'il annonce à deux reprises (p. 60 et 63, note), de publier une édition critique des œuvres de Mère Sotte.

Jean Plattard.

Georges Weulersse, **Le mouvement physiocratique en France de 1756 à 1770**, 2 vol. gr. in-8° de xxxiv-617 p. et 768 p. Paris, F. Alcan, 1910.

Le même, **Les manuscrits économiques de François Quesnay et du marquis de Mirabeau aux archives nationales,** *Inventaire, Extraits et notes*. Paris, Paul Geuthner, 1910, 150 p. in-8.

M. Weulersse aurait pu comme beaucoup d'autres se borner à étu-

1. A signaler, p. 305, une erreur de M. Oulmont sur le sens du mot *magister*, qu'il traduit par maître d'école. *Magister noster*, en abrégé M. N. est le titre que l'on donnait alors aux docteurs de la Faculté de théologie. Cf. Rabelais, *Gargantua*, ch. xvii et suivants : « *Nostre Maistre Janotus de Bragmardo.* »

dier à nouveau les doctrines des physiocrates et essayer de les réduire en un système plus ou moins bien agencé. La simple lecture de leurs écrits lui aurait permis d'écrire une thèse courte et charpentée qui aurait été d'autant plus louée qu'elle aurait été plus légère de nouveautés. Mais M. W. est un historien. Il a considéré le mouvement physiocratique comme une résultante à la fois et comme un point de départ. Une résultante. Il était amené par là à rechercher ses antécédents. Il est remonté jusqu'à Law et à Colbert. Il a reconstitué ensuite le milieu où l'école a pris naissance et s'est développée. Il en a retracé l'histoire avec minutie, année par année, livre par livre, homme par homme. Cette chronique annalistique lui a demandé de nombreuses pages. C'est seulement après ce préambule historique qu'il a défini le programme des physiocrates, leur programme économique d'abord. Il l'a décomposé en ses principales thèses : productivité exclusive de l'agriculture, supériorité de la grande agriculture, bon prix des grains, bon marché des produits de l'industrie. Cette analyse précise a demandé encore beaucoup d'espace. Un second volume a été nécessaire pour l'exposé de l'autre partie du programme des physiocrates, la partie politique et philosophique, pour l'étude de leur influence et des critiques qui leur ont été faites de leur vivant même. Ayant ainsi conçu son sujet en historien, M. W. n'a laissé dans l'ombre aucun problème important, il a visé à les épuiser tous et en somme il y a réussi. Sa conclusion générale qui n'occupe pas moins de cinquante pages, est un morceau remarquable, aussi fortement pensé que bien écrit.

Dans sa thèse complémentaire M. W. a dressé l'inventaire des cartons M 778 à M. 785 des archives nationales. Ces cartons renferment des papiers de Quesnay et de son disciple Mirabeau, l'Ami des hommes, brouillons, lettres, articles, notes. Dans une seconde partie, M. W. a publié ceux de ces papiers qui lui ont paru les plus importants. J'aurais voulu qu'il nous apprît dans sa préface comment ces documents, dont l'authenticité n'est pas douteuse, sont parvenus aux archives nationales.

Albert Mathiez.

Léon Dutil, **L'état économique du Languedoc à la fin de l'ancien régime, 1750-1789**. Paris, Hachette, 1911. xxiv et 962 p. gr. in-8°.

Ce gros volume intéresse autant l'économie politique et la statistique que l'histoire proprement dite. C'est un inventaire détaillé de l'agriculture, de l'industrie et du commerce dans une de nos grandes provinces, à la fin du xviii° siècle. Avec la régularité d'un statisticien, l'auteur passe successivement en revue la culture des terres, les grains, la vigne, les cultures fruitières et industrielles, les pâturages et les fourrages, les animaux, — puis le travail industriel, les draps, la soie, la bonneterie, les toiles, les cotonnades, les tanneries, les

mines, les verreries, les salines, — puis encore les transports par eau et par terre, les ports, les foires et marchés, le commerce des céréales, des vins, des tissus, etc. La documentation semble abondante et il est certain que M. D. a fourni une somme de travail considérable pour réunir les éléments de cette statistique.

La mode est aujourd'hui à l'histoire économique et à l'histoire locale. Des livres comme celui-ci sont de nature à guérir de cet engouement. Qu'apportent-ils de nouveau à l'histoire générale? Rien ou presque rien. M. Dutil constate qu'en Languedoc les intendants propagent les nouvelles méthodes agricoles, conseillent les prairies artificielles, *comme ailleurs*, on le savait; qu'on pousse aux défrichements, *comme ailleurs*; qu'en Languedoc *comme partout en France* on retrouve à la fin du XVIII[e] s. le travail en jurande à côté du travail libre et du travail privilégié (p. 274); que « les jurandes languedociennes ne paraissent avoir aucune originalité » (p. 283); que l'organisation industrielle en Languedoc « ne présentait aucun caractère particulier » (p. 870); qu'on y trouvait « des spécimens de beaucoup d'industries pour la plupart sans grande importance », ainsi qu'en bien des régions (p. 896), etc. Était-il nécessaire d'écrire 900 pages bourrées de références pour mettre en lumière des vérités de cet ordre? L'histoire locale n'est qu'un exercice de dilettante, que matière à curiosité pure, si elle ne doit rien apporter de nouveau à l'histoire générale, j'entends à l'explication du mouvement politique et social. L'histoire économique, si elle n'aboutit pas à des conclusions sociales, si elle n'élargit pas ou n'approfondit pas les explications historiques habituelles, n'est, elle aussi, qu'un jeu assez vain. C'est une enquête sans but, un rapport sans conclusion. J'aurais compris que M. Dutil recherchât dans quelle mesure l'état économique du Languedoc a influé sur le mécontentement des classes qui feront la Révolution, il aurait ainsi écrit une *thèse*, c'est-à-dire qu'il aurait cherché à démontrer, à expliquer quelque chose, il aurait fait œuvre d'historien. Mais il s'est défendu de vouloir toucher à l'histoire sociale! Ainsi, il a étudié les choses et non les hommes, il s'est arrêté aux conditions de l'histoire, sans aborder l'histoire. Son livre, si estimable soit-il, n'est qu'un cadre, un cadre d'où les passions humaines sont absentes, un cadre vide.

A. Mz.

J. AYNARD : **Londres** (Les Villes d'Art célèbres). Paris, H. Laurens, in-8°; prix 4 fr. — H. GUERLIN : **Le Château de Chambord** (Petites monographies des grands édifices de la France), Paris, H. Laurens, in-12; prix 2 fr. — A. PICHON : **Fra Angelico** (Les Maîtres de l'Art), Paris, Plon, in-8°; prix 3 fr. 50. — **Holbein**, L'Œuvre du Maître en 252 reproductions (Nouvelles collections des Classiques de l'Art), Paris, Hachette, in-8° rel.; prix 12 fr.

La collection des Villes d'Art s'est enrichie d'un volume sur

Londres, œuvre de M. Joseph Ainard. Même en y joignant Hampton-Court et Windsor, il serait un peu difficile à la capitale de l'Angleterre de justifier ce beau titre de ville d'art si ses seuls monuments devaient entrer en ligne de compte. Mais Londres est aussi un foyer d'art pour les collections qu'elle abrite, et il est à peine besoin de prévenir que l'auteur de cette très attrayante étude a tout particulièrement insisté sur elles, depuis les plus anciens restes de l'antiquité jusqu'aux joyaux de la peinture moderne. Il a rendu service ainsi, car, en dehors des Guides, on ne possédait guère de renseignements sur les richesses de ces galeries d'art de Londres. Il les a d'ailleurs situées dans l'histoire plus qu'il n'en a fait une étude critique en règle. La ville, au surplus, renferme quelques monuments qui ont leur prix et jalonnent ses annales d'une façon très intéressante; il était utile de les évoquer eux aussi dans leur milieu moderne, surtout avec la personnalité d'idées qui distingue l'auteur du livre. — 164 reproductions photographiques excellentes en sont l'indispensable complément.

Le Château de Chambord forme le texte du 17ᵉ volume de la série des « Petites monographies des grands Édifices de la France » qui déjà nous a promené dans ceux de Couci, de Rambouillet et d'Anet. Celui de Chambord est sans rival en son genre, d'une ampleur de conception et d'une perfection d'exécution qui rendent on ne peut plus intéressante la minutieuse visite que M. Henri Guerlin nous fait faire. Celui-ci ne s'est pas seulement piqué de décrire, avec goût, mais de conter, avec documents d'archives à l'appui ; c'est du reste le plan communément adopté pour ces utiles et agréables monographies. Aussi discute-t-il, à l'occasion et fait-il vraiment œuvre de critique. 41 reproductions appuient heureusement son dire.

Le *Fra Angelico* de M. Alfred Pichon est une très belle étude d'âme en même temps que d'art. On sent que le critique, après s'être entouré d'une documentation très neuve, après avoir fait la place de ce travail sans précédents en France, s'est vraiment épris de son sujet. Il en parle avec chaleur et avec harmonie. La personne du saint artiste, comme son œuvre, dégage une lumineuse beauté, et l'intérêt était grand, le résultat neuf, de les monter pénétrées l'une par l'autre. Cette monographie, pensée avec un goût très artistique, est d'ailleurs basée sur de nombreux documents, et, pour admirer avec éloquence, la critique ne perd pas ses droits. C'est une étude vivante et souverainement attachante que celle-ci. 24 reproductions et de bonnes tables des œuvres la complètent utilement.

Holbein devait prendre, et sans tarder, la place qui lui est due parmi les « Classiques de l'art », je veux dire dans cette précieuse collection d'albums de planches qui racontent toute l'œuvre de l'artiste simplement en la reproduisant. On ne saurait rendre plus de services avec plus de discrétion dans le commentaire. Une introduction bio-

graphique et critique de quelque 25 pages (toujours anonyme; pourquoi ?) donne sur la vie de l'artiste et son génie les renseignements indispensables, et quelques reproductions de dessins font une sorte de spécimen des œuvres non comprises dans le volume. Des éclaircissements, plus de 20 pages, terminent celui-ci et fournissent tous les renseignements désirables sur chacune des pièces reproduites par la photographie, état, date, histoire... On ne peut vraiment demander plus et le soin avec lequel les divers éléments sont constitués ici mérite de sérieux éloges. Les planches cette fois sont au nombre de 252. Des tables chronologiques, et selon les sujets des œuvres, et leur situation actuelle, terminent judicieusement le volume.

H. de Curzon.

— Le fascicule 4 du tome XV (1908) des *Chroniques Byzantines* (*Vizantijskij Vremennik*) contient la partie bibliographique et la table des matières. — Le tome XVII (1910) contient la première partie d'un mémoire de M. Loparev (en russe), où sont examinées de nombreuses *Vies* de saints de Constantinople, des VIIIe et IXe siècles; une longue introduction expose les caractères propres aux *Vies* et aux *Martyres*, fait la théorie de la composition des *Vies*, et traite de divers points de critique hagiographique. M. Krasnojen étudie l'histoire de la Σύνοψις κανόνων d'Étienne d'Éphèse, et M. Touraïev publie des observations critiques laissées par Bolotov sur une chronique d'Ethiopie, dont il donne ensuite le texte et la traduction (en russe). M. Kurtz publie, avec une introduction (en russe), le texte grec de deux discours funèbres composés l'un par Eustathe, métropolite de Thessalonique, l'autre par Constantin Manassès, à l'occasion de la mort de Nicéphore Comnène, petit-fils de Nicéphore Bryenne. Ce sont deux intéressants spécimens de l'éloquence byzantine au XIIe siècle, remplis de réminiscences des auteurs anciens. Dans la seconde monodie, dont le texte est très mutilé, M. K. lit p. 309, l. 1 τὸ κατὰ τοὺς νευροσπαδεῖς ἀτράκτους στοιχόν et annote « στοιχόν quid sit nescio »; il faut lire εὔστοχον, ainsi que l'indique le contexte, et pour les mots qui précèdent comparer Sophocle, *Phil.* 290. On notera dans la partie *Communications* la description d'une partie des manuscrits de la bibliothèque du patriarcat à Constantinople, par Papadopoulos-Kéramefs, et la suite du travail de Khaviaras sur les antiquités et inscriptions chrétiennes de l'île de Symé. Ce tome XVII est accompagné d'un supplément (1911; IV-368 p.) qui contient les actes grecs du couvent de Chilandari au Mont-Athos, publiés par le P. Louis Petit. Ces actes, dont la plupart sont du XIVe siècle, ont une grande valeur, cela se conçoit, pour l'histoire du monastère; mais ils ont une autre importance. Ce sont des chrysobulles impériaux, des jugements, des actes d'achat et de vente, etc., très instructifs pour l'étude de l'administration byzantine et pour l'histoire du droit grec au moyen-âge. L'historien et le jurisconsulte y trouveront du profit, et ceux qui s'occupent de l'histoire de la langue pourront y faire d'intéressantes observations. — Nous ne pouvons parler du tome XVI (1909), qui ne nous est pas parvenu. — My.

— Nous avons reçu les trois brochures suivantes de M. L. Maccari. *Stichomythica* (Urbin, typ. Arduini, 1911; 14 p.); à propos de la scène de reconnaissance de la *Périkeiroménè*, qui est stichomythique, M. M. recherche si cette forme de

dialogue, qui semble propre à la tragédie, n'a pas été employée par la comédie grecque, en dehors d'Aristophane; il conclut que la stichomythie subit certaines modifications, mais qu'elle subsista plus longtemps que nous ne le croyons. — *Dionysus minor*, *Præfatio* (Pisauri, ex typ. Federici, 1912, XII p.); observations toutes générales sur le *Daos* de Legrand et sur le premier chapitre des *Studies in Menander* de Wright, relativement à la manière dont la comédie nouvelle se comporte à l'égard des dieux, surtout quand ils sont pris à témoin. — *L'Antichità classica nell' opera di Raffaello* (Extr. de la *Rassegna Nazionale*, fasc. 16 janvier 1912; 16 p.); lecture faite au palais ducal d'Urbin le 28 mars « dell' anno corrente », dit une note; entendons 1911 (Le 28 mars est la date, selon Vasari, de la mort de Raphaël; mais d'autres le font naître le 6 avril, et l'on sait qu'il mourut le jour anniversaire de sa naissance); M. M. y montre que Raphaël, avant de venir à Rome, était assez indifférent à l'égard de l'antiquité classique, mais que cependant plus tard le contact perpétuel avec les monuments antiques n'a pas été sans influence sur son œuvre. — My.

— Sous le titre de *Figure moderne* (Ancône, Puccini, 1912; 3 fr.) M. Alessandro CHIAPPELLI a réuni une douzaine de courts morceaux qu'il avait publiés dans divers périodiques et qui roulent sur Rugg. Bonghi, G. Bovio, Emm. Gianturco, Felice Tocco, Ed. Zeller, E. Hartmann, Herbert Spencer, Tolstoï et quelques autres. M. Henri Bergson y représente la France et il y est étudié avec plus de sérieux que le titre de l'article (*Il filosofo di moda*) ne le ferait croire. Plusieurs de ces morceaux ont été presque improvisés pour une circonstance; mais les improvisations d'un des philosophes les plus en vue de l'Italie contemporaine ont leur prix, d'autant que M. C. a connu intimement quelques-uns des personnages (V. p. ex., p. 34-5 sur le désintéressement de Bovio), et il en est même où l'auteur embrasse tout le système du penseur qu'il étudie. — Charles DEJOB.

L'imprimeur-gérant : Ulysse ROUCHON.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 37 — 14 septembre — 1912

L. Delaporte, **Catalogue des cylindres orientaux et des cachets assyro-babyloniens, perses et syro-cappadociens de la Bibliothèque nationale**; ouvrage accompagné d'un album de 40 planches. Paris, Leroux, 1910. 1 vol. 384 p. in-8°.

La collection de cylindres et de cachets orientaux conservée à la Bibliothèque nationale est une des plus importantes qui existe : elle ne comprend pas moins de 650 numéros. En outre, formée, pour la plus grande partie, à une époque où les faussaires n'exerçaient pas leur habileté sur ce genre d'objets, elle offre des garanties exceptionnelles d'authenticité. M. Delaporte a donc rendu un véritable service à l'histoire de la glyptique orientale en classant et en décrivant cette collection. Ses descriptions sont exactes et les tables dont il les a fait suivre facilitent les recherches et les rapprochements; l'illustration, très nette, remplit vraiment son office : elle dispense les travailleurs de l'examen des originaux. La classification est ce qui me paraît le plus contestable dans le travail de M. Delaporte et c'en était d'ailleurs la partie la plus difficile. Dans les cylindres assyro-babyloniens, M. Delaporte distingue trois grandes classes : cylindres de Sumer et d'Akkad, cylindres assyriens et cylindres néo-babyloniens. Dans la première classe, qui comprend tous les cylindres babyloniens depuis les origines jusqu'à la fondation du second empire babylonien (625 av. J.-C.), c'est-à-dire 303 numéros, il n'établit qu'une seule subdivision fondée sur l'origine et la date, celle des intailles de style cassite (15 numéros); tout le reste est réparti entre vingt-neuf groupes, d'après les sujets représentés. Le premier inconvénient d'un pareil principe de classement est de rapprocher des œuvres de style aussi différent que le sont par exemple les numéros 1 et 2. Cet inconvénient n'est pas compensé, comme on pourrait le croire, et comme l'a sans doute espéré M. Delaporte, par la suppression de l'arbitraire

et du subjectif que l'on peut redouter dans un classement fondé sur la chronologie ou une répartition par fabriques ou écoles. Je suis au contraire frappé de voir avec quelle facilité on pourrait faire passer un même cylindre dans plusieurs des classes imaginées par M. Delaporte. Ainsi le n° 213, rangé dans la XXIVe section, celle du « Personnage à la masse d'armes », pourrait, au même titre que les nos 123 et 140, être rangé parmi les « Présentations ». Le n° 210, classé lui aussi parmi les « Personnages à la masse d'armes », aurait tout aussi légitimement trouvé sa place dans la section réservée à « *Gilgameš* et *Eabani* ». Enfin, pour ne pas multiplier les exemples, les numéros 225 à 228, placés sous la rubrique « Déesses guerrières », auraient pu être considérés comme des variantes du « Personnage à la masse d'armes ». Et la difficulté d'un classement par sujets ne vient pas seulement du fait que souvent plusieurs sujets sont représentés sur un même cylindre, comme c'est le cas pour le numéro 210, mais aussi de ce que, très souvent, nous pouvons hésiter sur l'interprétation du sujet représenté. Et cela m'amène à formuler le second regret que m'inspire le travail de M. Delaporte ; c'est qu'il ait été si réservé, je pourrais même dire si timide, dans l'interprétation, ou plutôt qu'il l'ait presque complètement négligée, pour se borner à une pure description. De tant de problèmes que posent ces représentations presque toujours énigmatiques, il n'en a abordé aucun. Ainsi trouvant dans les numéros 74 et 75 « un être fantastique formé d'un buste humain uni à un corps d'oiseau », il ne s'est pas demandé s'il n'y aurait pas là un souvenir de la légende du dieu *Zu*. Je ne lui reprocherai pas d'avoir accepté, sans la discuter, l'appellation de *Gilgameš* et d'*Eabani* pour deux figures à propos desquelles j'ai fait des objections qu'il n'ignore pas (p. vi); car en l'employant il me donne l'occasion de formuler une nouvelle objection : il est en effet obligé (n° 242) de reconnaître DEUX *Eabani*, ce qui est absolument contraire à la légende et prouve bien que le prétendu *Eabani* est un génie sans rapport aucun avec le texte où l'on a voulu retrouver son nom. M. Delaporte accepte encore, pour désigner un objet d'ailleurs difficile à définir, le nom de « bâton de mesure »; je souhaite que ce nom soit plus clair pour lui que pour moi. Assurément s'il avait essayé un classement chronologique ou une interprétation de scènes encore obscures ou des symboles qui les accompagnent, M. Delaporte se serait exposé à de nombreuses erreurs; mais nul, sauf peut-être M. Ward, n'était mieux que lui préparé par ses travaux antérieurs à vaincre la difficulté et c'est parfois une façon fort utile de servir la science que d'avoir le courage de se tromper.

C. Fossey.

---

1. P. xii, au lieu de Sirpula, lire Sirpurla ou mieux Lagaš ; ib., n. 4, au lieu de Grotenfeld, Grotefend ; p. xvi, une vente n'est pas un acte unilatéral ; p. 11, l'interprétation du texte du n° 10 aurait pu être donnée comme douteuse ; p. 29,

L. LEGRAIN, **Catalogue des cylindres orientaux de la collection Louis Cugnin,** ouvrage accompagné de six planches hors texte. 1 vol. II-54 p. in-4°. Paris, Champion, 1911.

Des 71 cylindres catalogués par M. Legrain, aucun n'apporte d'élément nouveau, mais M. Legrain a essayé de les classer chronologiquement, sans toutefois justifier d'une manière assez explicite ses attributions. P. 8, n. 2, M. L. dit que le nom de *kaunakès* « nous *aurait* été conservé par la tradition grecque »; je ne vois pas la raison de cette forme dubitative. P. 12 il écrit : « tous trois regardent dans le même sens, qui serait « vers l'est », d'après l'empreinte », il ne doit pourtant pas ignorer que les Babyloniens ne s'orientaient pas en se tournant vers le nord ; l'empreinte du numéro 15 est d'ailleurs mal coupée : le dieu devrait apparaître entre les deux divinités qui lui ouvrent les portes. P. 15, n° 20, au lieu de « diadème », il faut sans doute lire « emblème ». P. 41, n° 64, je ne comprends pas comment un cylindre assyrien peut être d'époque présargonique. Les remarques que M. Legrain a jointes à ses descriptions auraient gagné à être réunies dans la préface.

C. FOSSEY.

H. VIOLLET, **Fouilles à Samara en Mésopotamie.** Un palais musulman du IXe siècle. Extrait des Mémoires présentés par divers savants à l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres; tome XII, 2e partie. Paris, Klincksieck, 1911, 1 vol. 35 p. in-4° et XXIII pl.

M. Viollet a pu pratiquer quelques fouilles dans les ruines d'un château construit au début du IXe siècle, par *Al-Mutasim*, fils de *Harun-ar-Rašid*, à Samara. Ces travaux qui n'étaient guère plus qu'une reconnaissance, lui ont cependant permis de faire quelques constatations intéressantes. Ainsi « les vantaux des portes devaient pivoter autour de leurs gonds encastrés dans une sorte de crapaudine placée à la base », comme chez les Babyloniens. On retrouve à Samara des fragments de décoration identiques à ceux de la mosquée d'*Ibn-Tunlu* et des églises coptes, ce qui est très important pour l'histoire des origines de l'art arabe. Les mosaïques, qui comportent l'emploi de verre et de nacre, ont dû être exécutées par des artistes grecs. La présence de briques émaillées permet de supposer que les ateliers de

n° 55, l'ornement n'est pas formé de huit *lentilles*; p. 73, 75 et 103, lire protome au lieu de prodrome et prodome ; p. 78, n° 136, noter la forme conique de l'extrémité inférieure du personnage central ; p. 113, n° 195 et passim, il n'y a aucune raison pour transcrire *ilu* IM (il faudrait au moins MUR ou une autre des lectures données dans CT XXIV) et lire Ibni-Ramman, à côté de Ibiq-Adad (p. 114) ; p. 118, en bas, au lieu de *unu* lire *uru*. Les reproductions des numéros 1, 11, et 40 auraient pu être coupées d'une manière plus heureuse. M. Delaporte a eu l'excellente idée de donner une liste des cylindres royaux et empreintes datées ; on s'étonne de ne pas y voir figurer les numéros 196, 138 et 225 de son *Catalogue*. La publication de l'ensemble de ces cylindres et empreintes datées est fort désirable; ce serait la meilleure base d'un essai de classement chronologique.

la Perse musulmane du xi[e] siècle ont simplement continué une tradition babylonienne qui ne s'était jamais perdue. M. Viollet a noté judicieusement l'artifice ingénieux employé dans la fabrication de ces briques pour que le mortier n'apparaisse pas en façade. Les six semaines passées à Samara par M. Viollet ont été bien employées.

C. Fossey.

Carnarvon et Carter, **Five years Exploration at Thebes, a Record of work done 1907-1911** by the Earl of Carnarvon and Howard Carter, with Chapters by F. H. Griffith, George Legrain, Georg Möller, Percy E. Newberry and W. Spiegelberg, Oxford, Frowde, 1912, petit in-8°, xii-200 p. avec 79 pl. et un frontispice.

La recherche a été longue, mais elle a enfin abouti et les résultats en ont été satisfaisants. Autant que je puis le voir, les ruines que le comte de Carnavon a déblayées ne sont autres que celles des propylées qui annonçaient les monuments funéraires de Déir el Baharî. Les Pharaons de l'âge memphite avaient l'habitude de construire à la lisière des terres cultivées, vers l'extrémité Ouest de leur ville royale, une chapelle ou plutôt un portail monumental, d'où partait une chaussée, elle menait à la chapelle funéraire proprement dite et à la pyramide où leur momie devait reposer. Lorsque le thébain Mantouhatpou bâtit son mastaba-pyramide au fond du vallon, il suivit leur exemple, et il installa, en face de Karnak sa ville royale, une sorte de reposoir en briques qui tint lieu des propylées memphites. La reine Hatchapsouîtou, venant plusieurs siècles après lui et s'installant dans le repli nord de son vallon, édifia sur le reposoir un bâtiment en beau calcaire, qui annonça l'entrée de l'avenue par laquelle on montait au temple. Lord Carnarvon a retrouvé les dépôts de fondation qui établissent les droits de la reine sur le monument, et çà et là, les restes des murailles de briques antérieures apparaissent à travers sa fouille. Les bâtiments, placés dans un creux, sombrèrent peu à peu sous les remblais à partir de la XXI[e] dynastie. A l'époque gréco-romaine, un village assez misérable, le prototype du village d'aujourd'hui, s'élevait sur le tas : il s'appelait Thi-nab-ounoun, l'ezbéh de Nab-ounoun, en transcription grecque θιναβοῦνον. On devait s'attendre à rencontrer là un peu de tout, et de fait lord Carnarvon en a tiré des objets de la XII[e] dynastie comme de la XVIII[e], de la XX[e] et du temps des Ptolémées.

Ce sont naturellement les tombeaux qui lui ont le plus rendu. Le plus intéressant est celui d'un certain Téti-kaï prince royal et chef du pays du midi, qui était en relation, de parenté peut-être, avec la reine Ahmasi-Naftéra, femme d'Ahmôsis. Il n'est pas inutile de remarquer ici combien ce nom de Téti, que nous tenons pour caractéristique des siècles memphites, est répandu à ce moment : l'arrière-grand-mère d'Ahmôsis était une Téti-shara, un prince révolté contre Ahmôsis s'ap-

pelait Téti-ânou, un Téti, baron de Nafrousi, fit de l'opposition à Kamôsis, le prédécesseur d'Ahmôsis, et la plupart des personnages alliés à notre individu sont des Téti-ânkhou, Téti-me-riya, Teti-sanbi et ainsi de suite. Les Pharaons de la XVIII[e] dynastie prétendaient-ils descendre de la VI[e] ? Je crois en avoir relevé divers indices. En tout cas, notre Téti-kaï jouit de quelque influence au début du second empire thébain. Son tombeau, peint mais non sculpté, est d'un modèle connu, intermédiaire entre le type des hypogées de la XII[e] dynastie et celui des hypogées de la XVIII[e]. Les photographies d'après lesquelles les planches ont été établies sont petites et parfois peu lisibles. Elles nous permettent pourtant de reconnaître que la partie principale du décor représentait en raccourci la pompe des funérailles, avec les danseurs, les baladins à coiffure bizarre, le transport du *tikanou*, les comparses sans bras enfermés dans une manière de caisse haute, les jardins mortuaires, les barques, les coffres, les deux obélisques, bref le cérémonial usité dans le Sud et dont on voit les images à El-Kab aussi bien qu'à Thèbes. Une inscription tracée en hiératique dans le champ rappelle le passage d'un scribe Paganoun, peut-être celui qui surveilla les travaux. Le dessin est rapide, mais juste, et plusieurs des sujets sont traités plus librement qu'ils ne le furent par la suite : il y a (pl. V, D) un âne d'une allure assez gauche mais qui n'a rien de conventionnel. En résumé, voilà un spécimen à peu près intact d'architecture et de décoration funéraire à cet âge de transition, où les traditions du premier empire thébain se sont déjà modifiées sans que celles du second empire soient déjà formées complètement. Je souhaite que lord Carnarvon en découvre d'autres de ce genre aussi bien ou mieux conservés.

Beaucoup des hypogées mis au jour en 1909, 1910 et 1911 avaient été creusés pour des gens de la XI[e], XII[e] ou XIII[e] dynasties; pillés, selon l'usage, lorsque la famille à laquelle ils avaient appartenu s'éteignit ou cessa de les surveiller, ils avaient été réemployés sous la XVII[e] et la XVIII[e] dynasties, et dans bien des cas violés encore sous les Bubastites ou sous les Perses. On y avait entassé à diverses reprises des cercueils en assez grand nombre, cercueils rectangulaires à couvercle plat ou arrondi, cercueils anthropoïdes, et parmi eux sept cercueils de l'espèce appelée par Mariette *richi*, les « emplumés ». La facture en est grossière, les eaux d'infiltration les ont pourris, les fourmis blanches les ont rongés : ce sont d'assez piètres pièces de musée, mais qui n'en ont pas moins leur valeur documentaire. Une fois de plus, les partisans de ce qu'on appelle la chronologie longue et la chronologie courte en sont venus aux mains dans ces dernières années, et l'un des arguments invoqués par les seconds contre les premiers est tiré de la ressemblance que Mariette observa naguère, entre l'appareil funèbre de la XI[e] dynastie et celui de la XVII[e]. Il a perdu beaucoup de sa valeur, depuis que Steindorff a

démontré que plusieurs des Pharaons Antouf classés primitivement dans la XI^e dynastie doivent être reportés à la XIII^e : l'intervalle de temps entre les cercueils diminue ainsi de plus de deux siècles et demi ou même de trois siècles. Cela dit, il faudrait encore, avant de se prononcer, savoir combien de temps pouvait durer les modes funéraires. Les deux trouvailles de Déir-el Baharî nous ont prouvé que les cercueils anthropoïdes à fond jaune, avec figures et hiéroglyphes polychromes, ont été en faveur depuis le milieu de la XX^e jusque vers le milieu de la XXII^e dynastie, pendant près de deux siècles. Les cercueils à fond blanc et à bandes bleues ou noires ont été en usage pendant toute la XVIII^e dynastie. Pourquoi la mode des cercueils *richis* n'aurait-elle pas duré autant ? S'agissant d'un système tel que celui de la chronologie courte, qui se flatte d'établir des dates fermes à quatre ans près, l'argument tiré d'eux se retournerait contre ceux qui l'invoquent : les deux cents années environ qui s'écoulèrent entre l'avènement de la XVIII^e dynastie vers 1580 et les Antouf de la XIII^e nous mènerait jusque vers 1780, ce qui est pour eux la date finale de la XII^e dynastie, et relèguerait hors temps une bonne moitié de la XIII^e. Notons donc la ressemblance, mais n'en tirons pas de conséquence rigoureuse : s'il y a un sujet sur lequel il convient de se montrer prudemment sceptique, c'est la chronologie des temps qui précédèrent le second empire thébain, courte ou longue.

Quelques objets de prix, une statuette en électrum, un collier de perles émaillées avec figure de *ka* en émail bleu, un coffret en ivoire, des répondants, tranchent sur la masse des outils, meubles, débris de toute espèce. J'y joindrai volontiers les rares papyrus démotiques et les ostraca, surtout les tablettes d'écolier, chargées de textes en écriture hiératique. L'une d'elles, qui à elle seule représente les divertissements d'un mort, portait sur une de ses faces un damier dessiné à l'encre, et au-dessus les premières lignes des *Enseignements de Phtahhotpou*. Le texte du vieux livre Memphite était déjà altéré en plus d'un endroit : les scribes y avaient remplacé quelques mots tombés en désuétude par des termes nouveaux, et ils en avaient modifié les tournures vieillies. La comparaison de cette version moderniste avec le texte le plus ancien du *Papyrus Prisse* est pour nous donner une leçon excellente de critique verbale. C'était d'ailleurs, même au gré d'un Osiris revenu des futilités de ce monde, une lecture un peu attristante; aussi le même écrivain a-t-il copié au verso le commencement d'un récit plus passionnant. On y raconte les événements qui se seraient passés sous le règne de Kamósis, et qui auraient amené la soumission à ce Pharaon des petits princes égyptiens qui se partageaient la vallée ainsi que la défaite des Hyksôs d'Avaris. Griffith a sommairement analysé et traduit ce document, lui attribuant un caractère historique. J'avoue que, l'étudiant au moment de la

découverte, j'avais été frappé de l'analogie qu'il offre avec l'histoire de Saknounriya, dont le *Papyrus Sallier I* a gardé le début, et que je l'ai dès lors considéré comme un roman historique. Je viens de le relire, et cette seconde étude m'a confirmé dans mon impression première. Avons-nous ici un conte populaire ou seulement un exercice de narration fleurie tel qu'on en faisait dans les écoles? Je penche vers cette dernière hypothèse, et je pense que, la rédaction n'étant pas très postérieure aux éléments eux mêmes, elle pourra être employée par les historiens, discrètement. Les autres tablettes ou sont trop endommagées pour qu'il soit facile d'en tirer un sens suivi, ou ne sont que des notes rapidement jetées. J'en excepterai un curieux petit texte de cinq lignes dont Möller a signalé l'originalité. Il me semble que c'est un enfant qui parle et qui proteste contre sa mère nourrice. « S'il n'y avait pas de nourrice, dit-il, mon cœur serait bien heureux « avec moi. Si un enfant sort au village et qu'il rentre pleurant, vois, « la nourrice est contente disant : « Tu pleures [parce que tu as été « mauvais] très certainement. Celui dont tout le monde chante la « louange [rien n'est facile] comme de le savoir, car son cœur est « joyeux! » Les lacunes m'empêchent naturellement de garantir le sens, mais l'interprétation que je propose s'adapte assez convenablement aux bouts de phrase intacts. L'enfant ne peut pas aller traîner dans les rues et rentrer pleurant, que la nourrice ne tire de ses larmes la preuve qu'il a été méchant : celui qui a été sage au dehors, cela se voit tout de suite à sa gaieté lorsqu'il revient à la maison. Vraiment ces nourrices sont bien fatigantes avec leur morale perpétuelle, et comme l'on conçoit que l'enfant voudrait qu'il n'y en eût plus.

Je ne sais pas pourquoi tant des nôtres s'imaginent qu'un livre bien soigné d'exécution matérielle ne peut pas être un livre savant : un papier fort et qui durera, une composition élégante, un tirage égal et net les mettent de mauvaise humeur et les font crier au luxe inutile. En voici un pourtant à qui sa belle tournure ne retirera rien de la valeur scientifique. Les collaborateurs y ont été nombreux, mais peut-être les Égyptologues de métier n'ont-ils pas tiré autant de parti qu'ils auraient pu des matériaux qui leur avaient été confiés : on souhaiterait que leurs notices fussent plus longues et plus complètes. En revanche, le récit des fouilles et la description des fonds divers, qui sont dus à lord Carnarvon et à M. Carter, sont bien ce qu'ils devaient être. Tout ce qu'il est nécessaire de connaître pour bien apprécier la position, l'âge et l'importance des monuments y est dit sans longueur et sans trop de brièveté. Les planches sont bonnes. Toutefois j'ai marqué plus haut que celles sur lesquelles les peintures du tombeau de Tétikaï sont reproduites me paraissaient trop molles. Les autres sont d'une netteté heureuse pour les yeux de qui les consultera, et l'héliogravure qui sert de frontispice au volume fait sortir par le contraste entre la noirceur du fond et la clarté de la figure l'effet lumineux de

l'original, sa pose raide, son modelé un peu sommaire et la longueur de ses formes.

G. Maspero.

J.-E. Quibell, **Excavations at Saqqara (1908-9, 1909-10)** (Service des antiquités de l'Égypte), Le Caire 1912; vii-151 pages, in-4°, 89 planches.

Ce quatrième volume des Fouilles de Saqqara nous donne les derniers documents, inscriptions, peintures, et ruines architecturales, mis au jour par M. Quibell sur le site de l'ancien couvent d'Apa Jérémie. Grâce au plan patiemment dressé par l'auteur, et aux renseignements qui guident le lecteur à travers ce fouillis de petites salles en brique crue ou en pierre, on peut croire à présent que le vieux monastère a livré presque tout ce qu'il avait à livrer. Son histoire pourra se reconstituer, au moins dans ses grandes lignes, et nous obtiendrons ainsi quelques jalons pour servir à la classification chronologique des œuvres de l'art copte.

La dernière inscription datée est de l'an 844. La fondation aurait eu lieu, pense M. Quibell, aux environs de l'an 500. Je crois pourtant que certains morceaux de sculpture et même de peinture attestent une époque antérieure. Le monastère de Saint-Jérémie dont parle Jean de Nikious, et qui aurait été fondé par un contemporain de l'empereur Anastase, n'est probablement pas celui de Saqqara, si on examine le texte de près. D'une part la ville de « Menouf », qui en était voisine, ne désigne pas Memphis, en général, dans la Chronique éthiopienne : c'est plutôt Onouphis. D'autre part ce couvent était situé « dans la province d'Alexandrie », c'est-à-dire dans l'éparchie d'Égypte I^re^, tandis que Saqqara ou Memphis est en Arcadie. Rien n'empêche donc de penser que le monastère fouillé par M. Quibell remonte beaucoup plus haut dans le v^e^ siècle : et de fait il y a ramassé une notable quantité de petites monnaies de bronze de cette époque, malheureusement illisibles. L'époque la plus brillante de la communauté pourrait avoir été la première moitié du vii^e^ siècle avec la fin du vi^e^ : du seul règne d'Héraclius il a été trouvé 127 monnaies, sur 213 d'époque byzantine. Une partie de la décoration sculpturale semble bien, en effet, dater de ce même temps. Le pilier n° 1 de la planche XXXVII porte en bas-relief un buste du Christ entouré de deux anges, lequel est curieusement analogue aux effigies monétaires des empereurs Phocas ou Héraclius.

Les peintures publiées ici ne sont pas aussi importantes que celles dont le tome III nous avait présenté les reproductions. Il en est une toutefois qui mérite de retenir l'attention : dans le sacrifice d'Abraham (pl. V et XII), le bélier destiné à la substition est représenté *attaché* à l'arbre. La même particularité s'observe dans une fresque de la nécropole de Khargeh (Grande Oasis). Elle répond à une tradition littéraire répandue chez les Coptes (O. von Lemm, *Kleine Kopt. Stud.*, n° 53

(1908), p. 22), et peut-être à une idée théologique. Le plan architectural, l'usage des principales salles et des dispositions parfois énigmatiques qu'on y rencontre, a été élucidé fort heureusement par l'auteur, qui était seul à pouvoir le faire, puisque les morceaux les plus remarquables, trop exposés à la rapacité des marchands d'antiquités, ont dû être transportés au Musée du Caire. Les planches nombreuses annexées à cette publication en sont d'autant plus précieuses.

Comme dans la livraison précédente, les inscriptions grecques et coptes ont été éditées par sir H. Thompson. Elles forment un ensemble de 400 textes (en comptant les *ostraca*), dont l'étude historique serait sans doute féconde en résultats intéressants. Naturellement, celles qui portent date sont rares, mais la comparaison des noms propres entre eux en augmenterait sans doute le nombre. Il en est deux qui offrent un intérêt spécial : le n° 226, qui nous donne l'énumération des fêtes observées par les moines, avec le tableau des rations de vin qu'on distribuait lors de chacune en signe de réjouissance ; — et le n° 265, nouvelle liste de patriarches d'Alexandrie, avec l'indication de leurs années de pontificat. Ce fragment contient notamment les noms des patriarches du VI^e^ et du VII^e^ siècle, dont la chronologie est si douteuse. Il serait donc d'une importance historique capitale, si malheureusement il n'était évident que le scribe son auteur était fort ignorant. Ainsi, il assigne 41 ans d'archiépiscopat à Théodose, ce qui placerait son élection en 525, sous Justin I^er^ : l'erreur n'est guère que d'une douzaine d'années. Cette liste est sans doute une copie maladroite faite sur un document meilleur, comme le prouve la faute ΔΗΜΙΠΡΙΟϹ pour ΔΗΜΗΤΡΙΟϹ. Il sera peut-être utile de noter ici quelques remarques intéressant le texte ou le sens des inscriptions publiées :

N° 169. L'expression ΠΙⲰΤ ΝΤΔΙΑΚΟΝΙΑ est traduite par « the father of the service », ce qui n'est pas bien net. Ce titre est peut-être l'équivalent du grec διακονητής, et signifierait « le père qui s'occupe des pauvres ». Le mot διακονία, au VI^e^ siècle, signifie aussi « l'ensemble des biens d'un monastère ». Nous pourrions donc encore avoir affaire à l'économe, ou à une sorte d'intendant.

N° 220. La véritable forme du nom, en grec, est Ἀγένιος, qui se rencontre dans les papyrus byzantins du Caire (n° 67139, III, *recto*, 21), et dans ceux de Londres (tome IV, n° 1412, l. 277).

N° 315. Peut-être ΓΕⲰΡΓ(ε : cf. n° 339, *c*) ЄΠΙϹ(κοπος).

N° 331. Lire μονάζον et non μοναχόν. C'est ce mot (pour μονάζων) qui a sans doute causé la faute τὸν pour ὁ. Lire aussi *Memfeos* et non *Membeos* ; le *f* latin affecte une forme assez analogue dans les papyrus du VI^e^ siècle. Ces deux corrections expliquent les anomalies paléographiques relevées par l'éditeur.

N° 344, *b* : lire ΥΠΟΝΟΤ(άριος). — *c* : ΔΙЄΜΟΥ... n'est pas une incorrection pour ΤΙΜΟ[ΘЄΟϹ] : c'est le grec δι' ἐμοῦ. La pierre ne

porte pas trace de lacune. Après ЄΛ(άχιστος), on distingue un petit χ. — *d* : **ΜΑΡΙΦ** : lire **ΜΑΡΚΟ(C)** : c'est en réalité un graffito distinct. Toutes ces inscriptions sont donc écrites en langue grecque, et doivent s'ajouter à celles que signale l'éditeur dans son avant-propos.

N° 359, *a* : au lieu de « Caius Philopator », lire à la fin παρὰ τοῦ κυρίου (pour τῷ κυρίῳ), formule ordinaire des proscynèmes. Le milieu cache peut-être la formule καὶ τοὺς φίλ(ους), pour τῶν φίλων, mais je n'ai pas vu l'original.

N° 359, *b* : Aphrodité est le nom de la dédicante.

N° 366, *recto*. Les mots **ΚΑΙЄΙCЄ ΝΑΝ ΚΥΡΙΟΝ** doivent se couper ainsi : καὶ εἰς ἕναν κύριον; c'est un fragment de profession de foi orthodoxe (qu'on retrouve textuellement dans le symbole du V[e] concile œcuménique).

N° 394. Σινιγν] est sans doute mis pour σιλιγν]. — Enfin, dans le curieux graffito arabe daté de 349 (pl. 68), le nom du pèlerin n'est pas Hassan Abou Mohammed, mais Abou Mohammed tout court. Le premier mot est le verbe *hadhara*, « est venu ici », correspondant au ἦλθον des graffiti grecs.

Jean MASPERO.

W. VONDRAK, **Altkirchenslavische Grammatik**, 2[e] édit. Berlin (Weidmann), 1912, in-8°, XVIII-656 p.

Cette seconde édition est en grande partie un livre nouveau, et un livre très supérieur à l'édition précédente. Ayant publié une chrestomathie du vieux slave, M. Vondrák s'est dispensé d'ajouter des spécimens de textes à sa grammaire; il a d'autre part beaucoup accru les dimensions du volume qui a entièrement perdu son caractère primitif de manuel élémentaire. Telle question qui, comme celle des jers, était résumée en quelques pages, en occupe maintenant plus de cent. Et le profit qu'on en retirera est grand; car personne n'a plus étudié les anciens textes slaves que M. Vondrák, il les connaît dans le détail, et c'est précisément grâce à ses statistiques et à ses observations minutieuses qu'il a fait œuvre utile.

M. V. s'est intéressé de manière très inégale aux divers problèmes. La phonétique et la graphie ont retenu la meilleure part de son attention; M. V. y consacre plus de 300 pages, et c'est là qu'on trouvera le plus le résultat de recherches personnelles. La morphologie occupe moins de 200 pages, et la syntaxe une soixantaine. La question de l'aspect qui domine tout le verbe slave est résumée en trois pages, et l'emploi du génitif-accusatif, qui est l'un des traits les plus originaux du slave, est indiqué en quinze lignes, sans un seul renvoi aux travaux publiés, pas même aux plus récents, comme ceux de M. Tomson. On se demande même si M. V. a lu certains travaux publiés sur la ques-
tions; ainsi, il enseigne que les génitifs *mene, tebe, sebe* servent d'accu-
satifs accentués, sans rappeler la remarque, sur laquelle M. Berneker

a spécialement insisté, que cet usage est d'une extrême rareté en vieux slave.

Les indications sur la préhistoire des formes citées sont peu personnelles. La parenthèse de la p. 77 où sont cités *stada* et *ryba* demeurera inintelligible à presque tous les lecteurs. L'affirmation de la p. 185 que la préposition *iz* a perdu un jer final est gratuite; ce jer n'est pas écrit dans les textes, et l'étymologie montre qu'il n'a jamais existé; le lituanien a *isz* et le latin *ex*; il n'y a trace d'une voyelle finale nulle part.

L'un des mérites et l'une des originalités de la nouvelle édition de la grammaire de M. Vondrák, c'est que les plus anciens textes n'y sont pas seuls considérés; surtout dans la partie relative à la phonétique et à la graphie, il est tenu compte des textes slavons postérieurs de Bulgarie, de Serbie et de Russie. Et ceci est excellent. Mais cet élargissement devrait avoir pour contre-partie nécessaire une rigoureuse précision dans la définition du vieux slave. D'après ce qu'enseigne M. V. lui-même, le Suprasliensis représente un type — ou plutôt des types — de langue postérieurs et aberrants par rapport aux manuscrits glagolitiques de l'Évangile et du Psautier; il n'est donc pas légitime de poser, p. 429, *kamy* comme forme du nominatif du thème *kamen-*; cette forme n'apparait, en effet, que dans le Suprasliensis, et les manuscrits glagolitiques recourent, pour le nominatif, à l'ancienne forme d'accusatif. Du reste, même dans le Suprasliensis, il n'y a pas ici de distinction entre nominatif et accusatif; *kamy* y est accusatif aussi et plus souvent que nominatif. Le principe général de la confusion du nominatif et de l'accusatif au singulier de tous les substantifs masculins est absolu en vieux slave; et il aurait été bon de le mettre en évidence.

On ne devra donc pas demander à l'ouvrage de M. V. des proportions exactes, des doctrines générales fermes : mais on y admirera en revanche l'extrême abondance de faits précis, puisés dans les textes, une grande connaissance du sujet et une appréciation judicieuse des données philologiques. Qui voudra s'initier au vieux slave et en prendre une idée d'ensemble continuera de se servir du *Handbuch* de M. Leskien, mais, si l'on veut pousser les recherches plus avant, il sera indispensable d'y joindre la grande grammaire de M. V.

A. MEILLET.

E. LEUMANN, **Zur nordarischen Sprache und Literatur.** Vorbemerkungen und vier Aufsätze mit Glossar. Strasbourg (K. Trübner), 1912, in-8°, VIII-147 p. (*Schriften der Wissenschaftlichen Gesellschaft in Strassburg*, Heft X).

Depuis que M. E. Leumann a établi, dans le *Journal de la Société asiatique allemande*, l'existence parmi les textes rapportés d'Asie centrale d'un groupe de textes en une langue indo-iranienne, aucune étude

n'avait paru sur la question. Seul, le brillant déchiffreur des alphabets hindous d'Asie centrale, M. Hörnle avait publié quelques textes de cette langue avec leurs correspondants sanskrits, dans le *Journal de la Société asiatique anglaise*, mais sans entrer dans le détail et sans fixer exactement la valeur des signes. M. Leumann publie maintenant, à défaut d'un exposé d'ensemble qui serait prématuré, un travail étendu où il examine toutes les questions qui se posent, en l'état actuel de l'interprétation. Il discute avec soin et indique avec une grande vraisemblance la valeur des signes. Il fournit le sens d'un assez grand nombre de mots, d'une manière qui semble définitive pour beaucoup. En somme, il fournit une base aux recherches ultérieures. Sur un point, M. Leumann a été trop prudent : la langue en question n'est pas de l' « aryen du Nord », c'est proprement de l'iranien, et il l'a vu lui-même; les emprunts au sanskrit dont les textes fourmillent n'y changent rien; on peut donc appeler cette langue « iranien oriental », avec M. Pelliot et M. Gauthiot. En revanche, pour les étymologies, M. Leumann a été trop aventureux, et aussi sans doute pour le rapprochement imprévu entre la métrique de textes en iranien du type le plus altéré, où le nom du pied, est réduit à *pā* par exemple, et la métrique homérique. L'étymologie de quantité de mots est évidente : *ysama-* « terre » (prononcer *ʒama*), *ysānua* « genou » (prononcer *ʒānua*), *ysāra* (c'est-à-dire *ʒāra*) « mille » et tant d'autres sont des mots iraniens bien connus; mais il est hardi de couper *pyush-* « entendre », *py-ush-*. Sous *dasta* « main », il aurait été bon de dire que tous les parlers iraniens ont emprunté, on ne sait pourquoi, cette forme au perse; l'Avesta presque seul a gardé la forme *ʒasta-* qui devrait être celle de tous les parlers autres que celui du Sud-Ouest; il est remarquable que l' « iranien oriental » ait un emprunt au perse aussi caractérisé.

A. Meillet.

Raymond Guyot, **Le Directoire et la paix de l'Europe des traités de Bâle à la deuxième coalition** (1795-1799). Paris, Alcan, 1911, 956 p., 15 fr.

En 1903, après l'apparition du tome V de Sorel, M. Guyot rendit justice aux mérites de cet ouvrage, mais s'appliquant à en signaler les lacunes, les erreurs imputables à une documentation insuffisante, il conclut que l'on pourrait encore étudier utilement la politique extérieure du Directoire. Le livre qu'il publie aujourd'hui, et qu'il méditait dès lors sans doute, justifie cette assertion. Disons tout de suite le soin et le zèle avec lesquels il a préparé son ouvrage : non seulement il a dépouillé les nombreux recueils imprimés récemment à l'étranger, utilisé les richesses de nos dépôts d'archives, mais encore il a fouillé ceux des pays étrangers dont la politique fut étroitement mêlée à la nôtre pendant cette période. Il n'a pu parcourir l'Europe entière, mais il a été bien aidé dans sa tâche, et le butin rapporté est

magnifique, considérable, trop considérable peut-être, car, dans le désir louable de ne rien négliger, il a produit un volume compacte, d'une lecture parfois un peu difficile, et dont la masse imposante découragera bien des gens. De sa longue et méticuleuse étude M. G. a tiré des conclusions nouvelles, importantes, qui renverseraient pas mal d'idées établies si elles se trouvaient complètement justifiées.

D'abord il a conçu de l'estime, de l'admiration même, pour ce Directoire généralement décrié et méprisé. Ne dit-il pas (p. 55) que ce régime « eut tôt fait d'introduire dans le gouvernement central les habitudes de méthode, d'ordre et de régularité que le Consulat n'eut qu'à suivre et dont on a continué de lui attribuer le mérite? » Ce jugement paraît risqué; sans rappeler ici la situation intérieure au moment du 18 brumaire, nous emprunterons à M. G. un argument sérieux tiré du tableau peint par lui de l'état de la France au commencement de 1797 (p. 325) : les finances ruinées, le budget refusé par les Conseils, le gouvernement acculé aux pires expédients, obligé de vendre à bas prix les forêts domaniales, les biens nationaux de la Belgique, les diamants de la couronne, les cloches des églises, jusqu'au papier monnaie nouvellement émis ; l'insécurité croissante, les chauffeurs maîtres sur les routes, le pouvoir exécutif discrédité! A cette époque au moins, l'œuvre du Directoire ne s'honorait pas des méthodes qu'il lui prête.

M. G. a résolu de se limiter uniquement à l'histoire diplomatique, et il glisse si rapidement sur l'histoire intérieure qu'il n'insiste jamais sur les secousses périodiques qui ébranlèrent le Directoire, et eurent de graves repercussions sur sa politique extérieure. Cette politique, d'après l'auteur, fut personnifiée par Reubell, dont il trace un portrait très soigné, et pour qui il ne dissimule pas ses préférences. Il donne une preuve de partialité pour son héros quand, allant chercher dans un rapport secret à lord Grenville des détails sur les Directeurs, il omet le passage où Reubell est représenté « sans talents, très opiniâtre ». Reubell fut un honnête homme, il vit juste souvent, mais malgré l'obstination qui est comme le trait distinctif de son caractère — il est têtu comme un Alsacien — il s'écarta assez souvent des principes politiques que M. G. lui attribue.

Selon M. G., les premiers Directeurs ne furent pas choisis pour leurs opinions sur la politique extérieure. Partisans des limites naturelles, aucun n'en aurait pourtant fait la condition *sine qua non* de la paix. Pour amener l'Autriche à renoncer aux Pays-Bas, ils rechercheront l'alliance prussienne; sous l'impulsion de Reubell, anglophobe (p. 305) qui ne croit pas à la sincérité de l'Angleterre, ils réclameront outre mer le *statu quo ante bellum*, enfin ils renonceront aux entreprises de propagande en Allemagne et en Italie. « C'est là toute la politique du Directoire jusqu'à l'ouverture de la campagne d'Italie » (p. 123). Comment M. G. concilie-t-il ce qu'il dit de la pro-

pagande avec l'envoi de Salvador au delà des Alpes (p. 140)? Avec le plan d'insurrection expédié à Bonaparte (p. 165)? Avec la mission que reçoit Cacault « de suivre les opérations à concerter avec les patriotes piémontais »? Sans doute le Directoire abandonna le projet de révolutionner Turin et Milan quand il eut découvert la complicité des meneurs italiens dans la conspiration de Babeuf, mais la propagande était si bien dans ses idées que, vers floréal an IV, Poterat fut invité à former dans l'Allemagne du Sud une véritable république, à y organiser des gardes nationales et des assemblées représentatives (p. 209).

M. G. rejette sur Bonaparte la responsabilité de la reprise de la propagande révolutionnaire qui contribua si puissamment à empêcher la paix en excitant les alarmes des monarchies européennes. Cette conclusion nous paraît exagérée. La propagande était dans la nature même de la Révolution, et un gouvernement qui comptait La Revellière parmi ses membres, ne devait jamais renoncer à porter le nouvel évangile aux nations étrangères. D'ailleurs, M. G. incrimine la politique imposée par Bonaparte au Directoire. La clef de la paix générale, assure-t-il, était en Lombardie : pour désarmer l'Autriche, il fallait lui rendre le Milanais; pour obtenir sa renonciation aux Pays-Bas, il fallait lui accorder des compensations dans la vallée du Pô; on aurait encore trouvé dans l'Italie conquise les éléments d'une transaction avec l'Espagne qui, en échange d'un agrandissement au duc de Parme, aurait cédé la Louisiane destinée à satisfaire l'appétit de l'Angleterre. Bonaparte ruina ces projets en fondant, malgré le Directoire, des républiques en Italie. Tous les malheurs de la France découlent de « l'erreur initiale qui a fait créer au delà des Alpes, sous la protection française, une république turbulente et envahissante avant que la paix du continent fût assurée, et la République française, maîtresse de ses nouvelles limites » (p. 784). Certes, il faut blâmer le mépris de Bonaparte pour ses instructions, ainsi que ses perpétuelles désobéissances. Mais — répondrons-nous à M. G. — Bonaparte n'avait-il pas d'excuses? Les moyens qu'on lui fournissait pour continuer sa triomphante campagne étaient si médiocres qu'il fut obligé d'utiliser les ressources des provinces conquises, et il pensa qu'en fondant un état à sa dévotion, contraint par son origine et ses aspirations à associer toutes ses forces à celles de son défenseur, il en tirerait plus de services. En formant une république en Lombardie, il suivit, en somme, l'exemple que ses prédécesseurs lui avaient fourni dans le nord puisque la république batave constituait déjà un état protégé situé au-delà des limites naturelles. Au surplus, le Directoire n'était pas si opposé en principe à l'émancipation de l'Italie : Carnot favorisa longtemps les plans de Bonaparte (p. 207) et ne changea d'attitude que sous la pression de l'opinion publique; La Revellière et Barras étaient acquis à la cause italienne, et Reubell lui-même s'y rallia pour

s'assurer l'appui de La Revellière dans la crise prévue entre le Directoire et les Conseils (p. 331). Quant aux mobiles de Bonaparte à Léoben, M. G. y discerne la volonté de signer seul la paix pour s'en réserver le mérite et la gloire, et le désir de garder Milan pour s'y exercer au pouvoir et s'y révéler législateur et homme d'état (p. 360). Il suppose que son esprit conçut dès lors « le plan du futur empire méditerranéen et italien dont l'établissement définitif deviendra en peu d'années l'objectif suprême de ses ambitions » (p. 498). M. G., qui prend toujours vivement parti pour le pouvoir civil dans ses conflits avec le militaire, qui est si uniformément sévère pour les généraux, en particulier pour Napoléon, qu'on pourrait le soupçonner, sinon d'antimilitarisme, du moins d'antibonapartisme, va dans sa haine pour le futur empereur jusqu'à le traiter (p. 492) de « chef italien qui se ménage dans la France une alliée et garde les voies pour être défendu par elle ». L'envie qui le tient de démontrer que l'influence néfaste de Bonaparte empêcha la réalisation de la politique « égoïste, mais nationale de l'an IV », l'entraîne donc un peu loin.

Le point capital de la thèse de M. G. porte sur la possibilité d'une paix générale entre 1795 et 1799 sur la base de la conservation des conquêtes par la France et du maintien de son régime républicain. M. G. admet que le Directoire désirait la fin de la guerre, et il n'examine pas si un gouvernement, qui ne se maintenait que par une succession de coups d'état pour lesquels l'aide de l'armée lui était indispensable, pouvait se risquer à mécontenter les chefs et les soldats en interrompant leur carrière. Comment le Directoire eût-il trouvé le moyen de nourrir, de rendre à la vie civile ces centaines de milliers de citoyens? Depuis longtemps cette difficulté avait été pressentie : « Dès la fin de décembre 1792, le gouvernement regarde la guerre comme une nécessité; Dumouriez dit que c'est épuiser la France que de rester chez soi ; Clavière, qu'on doit s'entretenir dans l'état de guerre et que le retour des soldats perdrait tout; Roland, qu'il faut faire marcher les armées aussi loin que les porteront leurs jambes, ou sinon qu'elles reviendront couper la gorge aux ministres [1]. » Les Directeurs conçurent assurément des craintes analogues, mais l'auteur n'y songe pas.

En revanche, notre principal adversaire, l'Angleterre, désirait-elle sérieusement la paix? Sorel s'était prononcé pour la négative; M. G. a entendu reviser cette sentence. Il a étudié à fond les documents des archives de Londres et de Paris en les comparant aux pièces contenues dans les recueils imprimés, et il est arrivé à la conclusion que la Grande Bretagne se serait un instant résignée à concéder à la France ses frontières naturelles. Il faut louer le talent, la conscience avec lesquels il a examiné ces nombreux papiers.

---

1. Arthur Chuquet, *Jemappes*, p. 68.

On ne relève dans sa documentation que de légères inexactituds : d'après lui (p. 95) en août 1795, Wickham aurait averti lord Grenville et l'ambassadeur anglais à Vienne que Thugut cherchait à s'entendre avec la France pour un échange entre la Belgique et la Bavière ; or, dans les lettres citées [1], Wickham dit seulement au « Foreign Secretary » que les Autrichiens n'ont pas sérieusement l'intention d'attaquer les Français sur le Rhin, et à sir Morton Eden que le changement d'attitude de Barthélemy semble révéler un rapprochement entre Paris et Vienne. En outre, M. G. se met en contradiction (p. 288) avec les *Diaries* de Malmesbury en spécifiant que ce plénipotentiaire partit le 16 octobre 1796 ; en réalité lord Malmesbury quitta Londres le 15, et Douvres le 18 ; de même (p. 302), Malmesbury sortit de Paris non le 20, mais le 21 décembre [2]. Pour la deuxième mission de ce lord, M. G. affirme que sa désignation rencontra une vive opposition chez certains collègues de Pitt, et pourtant, le 11 juin 1797, Malmesbury lui-même écrivait à sir Gilbert Elliott : « le Conseil a décidé à l'unanimité que ce serait moi » [3]. On voit par ces quelques exemples que M. G. ne se trompe jamais gravement, et que ses erreurs sont vénielles.

Pour en revenir au fond de sa thèse, il convient que la pierre d'achoppement rencontrée par la première mission de Malmesbury fut la question des Pays-Bas que l'Angleterre ne consentait à aucun prix à laisser à la France. Mais il pense que l'année suivante, lors des conférences de Lille, Pitt se serait résigné à nous abandonner la côte jusqu'à Anvers. Il insiste longuement sur les divisions que les résolutions du ministre dirigeant suscitèrent dans le cabinet de Saint-James. L'opposition restait très forte, ayant à sa tête le ministre des affaires étrangères et le roi lui-même. Néanmoins la crise que traversait la Grande Bretagne sans alliés sur le continent, avec des finances très ébranlées, menacée du soulèvement de l'Irlande, privée de ses flottes par l'insurrection de ses marins, était telle que la résignation de Pitt se comprend. Pourquoi, alors, l'insuccès des conférences de Lille ? M. G. l'attribue uniquement aux intrigues coupables des modérés, de Maret et de Talleyrand en particulier, et à celles de Barras, qui inspirèrent aux Anglais l'espoir d'obtenir une paix beaucoup plus avantageuse, et firent rebrousser chemin à Pitt. M. G. a raison de condamner sévèrement les intrigues de Talleyrand et de ses amis, de les qualifier de véritable trahison ; mais, selon sa tendresse habituelle, il innocente trop Reubell et les futurs fructidoriens. Le ministère britannique, pour faire accepter un traité à l'opinion publique, voulait conserver quelques-unes de ses conquêtes d'outre mer, et la France, ayant signé la paix avec l'Autriche, et gardant toutes ses acquisitions sur le continent, prétendait cependant

1. *Correspondence* of Wickham, I, 152-155.
2. *Diaries*, III, 267, 366.
3. Malmesbury, ouv. cité, III, 371.

exiger de l'Angleterre la restitution de ses colonies et même de celles de ses alliées. M. G. insinue que Reubell et ses amis auraient fini par accorder des concessions aux dépens de la Hollande et de l'Espagne; ils travaillèrent en effet ces puissances; mais ils n'arrivèrent à rien avant le 18 fructidor; et alors ils se montrèrent plus intransigeants que jamais. Une part considérable leur revient donc dans la rupture des conférences de Lille.

D'ailleurs la paix signée eût-elle été durable, définitive? Il est permis d'en douter. « Pitt, a dit Sorel, négociait pour être populaire, et il ne finissait rien parce qu'il était homme d'état. » L'Angleterre a toujours redouté par dessus tout la réunion de la Belgique à la France; elle n'eût supporté ce malheur que provisoirement, pour respirer et se procurer le loisir de former une nouvelle coalition. Canning se signalait parmi les plus ardents partisans de la paix, mais il écrivait à Ellis le 13 juillet 1797 : « Pour moi, j'ajourne mes espoirs d'honneur et de bonheur pour mon pays au-delà de la tombe de notre puissance politique et militaire que vous êtes en train de creuser à Lille. Je crois en notre résurrection, et c'est mon seul réconfort [1]. » La résurrection, voilà ce que l'Angleterre eût attendu pour reprendre toutes ses prétentions, et la paix de Lille n'eût été qu'une trêve comme le fut la paix d'Amiens ! M. G. se contente de prouver que la paix avec l'Angleterre fut possible un instant; il n'examine pas ce qu'elle aurait valu, ce qu'elle aurait duré. Nous lui opposerons quelques lignes adressées au Directoire vers cette époque par un patriote prussien : « Les victoires que vous avez remportées sur terre ne compensent pas les pertes que vous avez faites sur mer; votre liberté n'est qu'une chimère tant que vous n'aurez pas dompté le lion britannique, et ce combat à outrance ne finira que sur les ruines de l'un ou l'autre état [2]. »

Après l'échec des pourparlers de Lille, M. G. estime que tout n'était pas encore perdu : que l'on conclût la paix à Rastatt, que l'on triomphât de la répugnance de la Prusse à démembrer publiquement le Saint Empire, qu'on lui fît garantir les acquisitions de la France, et l'on consolidait l'œuvre extérieure de toute la Révolution, on empêchait une coalition nouvelle. « Il n'y avait rien là qu'on ne pût essayer avec quelque chance de succès à condition de rassurer la Prusse et l'Europe sur les dangers de la propagande » (p. 715); mais jamais le roi de Prusse ne se résigna à l'alliance de la France révolutionnaire, et le Directoire lui même s'abandonna au torrent. On le voit clairement dans les affaires de Suisse et de Rome que M. G. nous conte en détail. Il réhabilite Rapinat, beau-frère de Reubell, et fait éclater l'innocence de ce commissaire calomnié. Il blâme (p. 609)

1. Malmesbury, ouv. cit., III, 398.

2. *Schreiben eines reisenden preussischen Patrioten an das franz. Directorium*, 6 messidor, VI, p. 50.

la conduite à Rome du Directoire, qui « voulait faire lui-même, par l'intermédiaire de trois hommes de confiance, ce qu'il regrettait apparemment d'avoir laissé faire à Bonaparte en Lombardie ». Il établit la grave responsabilité de l'armée dans les troubles, les désordres et les dilapidations dont Rome fut la victime. Enfin, quand il parle de l'expédition de Championnet à Naples, il se prononce avec sa rigueur accoutumée dans le conflit entre le général et les commissaires civils. Son réquisitoire est serré, probant, mais dépourvu d'indulgence.

Au début de mars 1799, il juge l'histoire diplomatique du Directoire finie, et il s'arrête au début de la deuxième coalition. Sans doute fatigué lui-même de la longueur de son effort, effrayé de la masse de son ouvrage, il abrège cette dernière partie, évoquant souvent d'un seul mot des événements importants comme le massacre de Rastatt et la sortie de Reubell du Directoire, et cette hâte donne malheureusement à certains passages des allures de manuel.

Nous avons signalé les points sur lesquels M. Guyot ne nous convainc pas En particulier, nous croyons qu'il n'a pas réussi à démolir le majestueux édifice de Sorel en en sapant la principale assise. Néanmoins nous ne saurions diminuer le prix de cet ouvrage si consciencieux, dont la documentation admirable fera désormais une source très précieuse [1].

A. Biovès.

---

1. Quelques petites erreurs : p. 7, M. G. ne cite pas parmi les auteurs présumés des *Mémoires tirés des papiers d'un homme d'état*, Michaud qui les avait composés pour une bonne part. — P. 80, il ne dit pas que Cacault avait fait en Allemagne un long séjour pendant lequel il s'était lié avec Lessing. — P. 125, Dumouriez n'a livré aux Autrichiens que quatre députés et non *cinq*. — P. 143, Sieyès n'a pu demander à la République de Gênes le territoire de *Menton* qui dépendait de la principauté de Monaco. — P. 381, peut-on avoir confiance en Moreau de Jonnès dont les *Aventures* ont été jusqu'ici surtout utilisées par des romanciers comme Capendu ? — P. 434, Mme Grand était Française et non *Anglaise*. — P. 445, M. G. ne donne aucun renseignement sur Potter, candidat malheureux à Cambridge et à Colchester, propriétaire de la manufacture de porcelaine de Chantilly et d'autres usines à Montereau et à Forges, mort en Angleterre en 1817. — P. 596, l'entrepreneur des vivres que cite M. G., se nomme Collot et non *Caillard*. — P. 604, le général Duphot ne suivit pas Joseph Bonaparte ; le sabre au clair, il se mit à la tête des révolutionnaires romains et fut tué, non par le poste du *Pont Saint-Sixte* mais par celui de la Porte Settimiana que commandait le caporal Marinelli. — P. 813, Brémond était non seulement *ministre de la guerre*, mais en même temps ministre de la marine et ministre des affaires étrangères de la République romaine. — P. 826, Lacombe Saint Michel ne s'est pas *engagé* dans l'artillerie, il y entra comme lieutenant en 1772 et devint capitaine en 1779. — Quelques fautes dans l'orthographe des noms : p. 132, 212 *Bischofswerder*, p. 183 *Borgheto*, p. 221 *Canstatt*, p. 539 *Léger*. p. 540 et 689 *Lichtenstein*, p. 562 *Benthein*, p. 627 *Godogno*, p. 644 *Hentsi*, p. 690 *Malaschowski*, p. 696 *Baraguay*, p. 742 d'*Ivernoy*, p. 830 *Kohler*, p. 934 *Luc* d'Havré pour Bischoffswerder, Borghetto, Cannstatt, Leger, Liechtenstein, Bentheim, Codogno, Henzi, Malachowski, Baraguey, Divernois, Köhler, duc d'Havré. — Des références inexactes : au *Dropmore*, p. 106 : III, p. 727, non 127. P. 211 : III, *148*, non 168. Aux *Diaries* de Malmesbury,

— Le 12e congrès des historiens allemands qui s'est tenu à Brunswick en 1911, a publié un compte rendu de ses séances : *Bericht über die 12. Versammlung deutscher Historiker zu Braunschweig.* (Leipzig, Duncker et Humblot, 1911, in-8°, pp. 55, mk. 1.40). On y trouvera un résumé succinct des neuf conférences faites par divers membres et de la discussion dont elles ont été suivies. Les délégués des instituts pour les publications d'histoire locale ont également tenu à Brunswick deux séances consacrées à étudier les questions de la reproduction photographique des documents et d'éditions scientifiques de plans des villes de la Basse-Saxe. Une double liste des membres du congrès et de ceux de l'association des historiens allemands dans l'année 1911 est jointe à ce compte rendu. — L. R.

— Le *Rapport sur les travaux du séminaire historique* de l'Université catholique de Louvain pendant l'année 1910-1911 (Louvain, van Linthout, 1912, in-8°, p. 89) contient le compte rendu de diverses études, les unes trop brièvement caractérisées pour être mentionnées ici, les autres présentées avec plus de détails. Parmi ces dernières il faut signaler les recherches du P. Vykoukal sur les sacramentaires, avec une copieuse bibliographie (p. 35-50), celles de M. Smolders sur les statuts des prémontrés ; de plus la continuation d'un travail du P. Lechat sur les catholiques anglais réfugiés aux Pays-Bas pendant le règne d'Elisabeth, et d'un autre de M. Gits sur la politique religieuse de Joseph II dans les Pays-Bas autrichiens. — L. R.

— La conférence de M. Siegmund Hellmann, *Wie studiert man Geschichte?* (Leipzig, Duncker et Humblot, 1911, in-8°, p. 70, mk. 1.50) sera la bienvenue de tous les étudiants, sans distinction d'origine, qui se sont tournés vers les sciences historiques. Pour les relations de l'histoire politique avec les disciplines connexes, histoire du droit, de l'économie politique, liée elle-même à celle de la technique, sociologie, philologie, littérature, histoire de la civilisation, M. H. les a nettement esquissées et illustrées par quelques exemples. Il a ensuite abordé la question de la spécialisation inévitable dans le vaste champ des études historiques, mais en soulignant le non moins indispensable contact que l'apprenti historien doit garder avec une portion assez complète du domaine de l'histoire où le portent ses préférences. Sur la méthode de travail de l'historien, critique des documents, lecture des textes, utilisation des différentes ressources, bibliothèques, archives, musées, et même sur l'enseignement que lui offre la réalité contemporaine dont il a le devoir de suivre la vie politique en spectateur attentif, M. H. a donné de sages conseils souvent recueillis chez les plus grands maîtres et que l'étudiant aura profit à méditer. De précieuses notes sont jointes à la conférence ; elles se rapportent aux questions touchées par l'auteur au cours de sa rapide esquisse et qui ont fait l'objet de discussions approfondies dans des ouvrages de longue haleine ; il les cite, les apprécie d'un mot bref, en signalant leurs mérites, leurs défauts ou leurs lacunes. Un autre complément, plus important encore, est l'appendice bibliographique qui constitue la seconde partie de la brochure (p. 37-68). Ce répertoire est forcément incomplet, mais son mérite est justement d'être un choix et d'appeler l'attention de l'étudiant sur les livres essentiels, qu'il s'agisse de recueils de sources, d'exposés généraux ou d'ouvrages spéciaux appartenant soit au domaine

p. 207 : III, 296, non 276 ; p. 415, III, 367-368, le journal du 7 juillet ne se trouve pas à la place indiquée, ni ailleurs, M. G. aurait pu renvoyer aux p. 382 et suivantes. — P. 391, la phrase citée *liberavi animam meam* n'est pas dans la lettre d'acceptation de Malmesbury, mais on la lit (III, p. 372) dans une lettre privée à sir Gilbert Elliott.

de l'histoire proprement dite, soit à celui des sciences historiques auxiliaires, ou encore de ces vastes travaux dus à la collaboration de plusieurs savants. On est heureux de constater que de cette sélection M. H. n'a pas exclu les ouvrages écrits par d'autres que par ses compatriotes. Pour le débutant que l'abondance des outils mis à sa disposition risque de jeter dans l'embarras, il importe de marquer les plus sûrs et les plus maniables. A ce titre le répertoire dressé par M. H. mérite d'être recommandé à nos propres étudiants. — L. R.

Lettre de M. Counson.

A l'intéressant article que M. Baldensperger a bien voulu consacrer à la *Pensée Romane* (10 août 1912, p. 117-118), la courtoisie de la *Revue Critique* me permettra d'ajouter les observations et détails que voici :

1° L'épigraphe *cuique suum* est la devise de *toute* la collection : « Bibliothèque d'études morales et juridiques », dans laquelle a paru *La Pensée Romane*. Ce n'est pas que je n'aie rappelé (*Pensée Romane*, p. 105) et que je n'apprécie la formule d'Ulpien et des Institutes : *suum cuique tribuere*. Mais la meilleure manière de l'appliquer est d'en reporter le mérite à la collection qui l'arbore.

2° (*Rev. Cr.*, p. 118, n. 1). Le passage relatif au mot *roman* est une citation de M. Salomon Reinach, qui a écrit : « c'est en 1825 qu'Arcisse de Caumont a désigné sous le nom de *roman* l'art qui domina dans l'occident de l'Europe après Charlemagne ». — Le mot *roman*, lui-même, est aussi vieux que la littérature française ; seulement, sa spécialisation philologique n'est *généralement reçue* que depuis le XIX^e siècle ; et jusqu'en 1912, un excellent et docte écrivain français, M. Baldensperger lui-même, met encore le mot *romaniste* entre guillemets.

3° Le mot d'Ulpien restitué à la « Bibliothèque d'études morales et juridiques », et le romanisme d'Arcisse de Caumont à M. S. Reinach (*Apollo*, 5e éd., p. 105), que reste-t-il du titre de « pensée romane » ? Une généralisation d'une témérité grande si on la considère en elle-même, fort commune si on la compare à celles dont nous usons tous les jours. Nous parlons couramment de « littérature française », et nous y comprenons la *Chanson de Roland* et les *Lettres persanes*, Mirabeau et Maeterlinck. Quel élément commun permet de grouper de telles disparates ? La langue écrite et parlée. La synthèse ainsi construite, la corrélation du langage et de la pensée, est-elle légitime, ou, pour mieux parler, est-elle commode ? Oui sans doute, puisqu'il y a des dictionnaires français, qu'ils rendent des services, et qu'ils ne seraient pas ce qu'ils sont s'il n'y avait pas eu de « littérature française ».

4° (*R C.*, p. 118, n. 1). Le juron n'est pas, en effet, une reviviscence ancestrale — les influences ancestrales relèvent de la biologie, et M. Le Dantec en a traité. — Mais le jureur, dans son émoi, profère les mots que lui suggère non le raisonnement, mais l'*habitude* ; il a la simplicité d'âme des enfants et des sauvages — sans que les enfants ni les sauvages soient ses ancêtres.

5° Toutes ces questions de mots (dont vous excuserez la longueur) ne sont point vétilles, puisque (comme l'a dit le plus grand penseur de France), « tous les mots dont nous disposons pour parler des choses ne peuvent exprimer que des pensées ».

A. Counson.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 38 — 21 septembre. — 1912

E. Meyer. **Histoire de l'antiquité.** Tome premier. Introduction à l'étude des sociétés anciennes (évolution des groupements humains) traduit par M. David. Paris, Geuthner, 1912, 1 vol. viii-284 p., in-8°.

Il est superflu de présenter longuement au public lettré l'*Histoire de l'Antiquité* de M. Eduard Meyer. Le succès de l'œuvre est attesté par trois éditions parues en moins de trente ans et tous les orientalistes en reconnaissent la légitimité. Une érudition à laquelle aucun texte important n'a échappé, une connaissance toujours à jour de tous les travaux publiés dans les domaines si étendus de l'Orient et de l'antiquité classiques, et, par dessus tout, une pensée puissante qui ne se laisse jamais étouffer par l'accumulation des faits mais sait les dominer, les grouper, en montrer l'enchainement, et garder à son service un véritable talent d'exposition, telles sont les qualités par lesquelles M. E. Meyer s'est assuré une place de tout premier rang parmi les historiens de l'antiquité orientale. Il n'est spécialement ni égyptologue, ni assyriologue, ni hébraïsant et pourtant il a publié sur la Chronologie égyptienne, sur les Sémites et les Sumériens, sur l'origine du Judaïsme des travaux qui feraient honneur à tous les spécialistes. C'est dire que, à la différence de tant d'autres, son Histoire n'est pas du tout une compilation. Il faut donc remercier l'éditeur Geuthner qui a entrepris de nous donner une traduction française de la troisième édition, en cours de publication, et s'est assuré, pour chaque volume, la collaboration d'un traducteur compétent.

Le premier volume, qui vient de paraître, est une introduction à

l'étude des sociétés anciennes divisée en trois parties : l'évolution politique et sociale, l'évolution intellectuelle, l'histoire et la science historique. L'esprit philosophique et critique de l'auteur s'y montre par une foule d'idées intéressantes qu'il est impossible de relever ici. Notons seulement que M. E. Meyer se méfie également des excès du totémisme (p. 119), des fantasques imaginations de la mythologie astrale (p. 126), et de l'opinion qui fait dériver du culte des morts la croyance aux dieux vivants (p. 131) et signalons à ceux qui croient que la civilisation, la morale et l'État reposent sur la religion et la croyance aux dieux, les pages 146-152 où il a fortement réfuté cette erreur.

La traduction de M. David est fidèle : je dirai volontiers qu'elle l'est trop. La phrase de M. Meyer est périodique, souvent chargée de parenthèses qui l'alourdissent et il est impossible de l'habiller à la française sans en modifier un peu la conformation. Je souhaite que les traducteurs des volumes suivants se pénètrent de cette idée et ne se croient pas obligés de calquer la phrase allemande [1].

C. Fossey.

Raymond Weill, **Les Décrets Royaux de l'Ancien Empire Egyptien**, Etude sur les décrets royaux trouvés à Koptos au cours des travaux de la Société française des Fouilles archéologiques (campagnes de 1910 et 1911) et sur les documents similaires d'autres provenances, Paris, P. Geuthner, 1912, 111 p. et 12 pl. dont 4 en phototypie.

M. Weill publie, traduit et commente les décrets qu'il avait trouvés à Coptos en 1910, pendant les fouilles entreprises en commun avec A.-J. Reinach. Il en donne les textes en transcription linéaire, en photographie, en impression hiéroglyphique, et les rapprochant des documents du même genre que l'on connaissait déjà, il les élucide de façon très satisfaisante. La découverte marche si vite que d'autres monuments sont sortis de terre depuis lors, très mutilés malheureusement, d'abord des morceaux de décrets provenant de Coptos même et qui, volés au cours ou à la suite des travaux, sont apparus brusquement sur le marché de Louxor, décrets de Pioupi II et d'un autre Pharaon, qui, si je lis bien ce qui reste de son nom d'Horus, est Nafarkaouhorou de la VIII^e dynastie, ensuite des débris qui semblent avoir appartenu à un décret de la V^e dynastie. Il est question dans l'inscription de Nafarkaouhorou d'une princesse Nabit, dont je ne saurais dire encore si elle était contemporaine du souve-

1. P. 2, l. 5 du petit texte : « Tout langage que nous *puissions* reconstruire ». — P. 25, l. 7-8 : *Trogodytes*. — P. 85, l. 20, lire : de mainte coutume. — P. 86, l. 7 : « l'idée de nationalité (*Nationalität*) », parenthèse inutile. — P. 177, l. 26 et 27 : leur, leurs. — P. 182, l. 7, lire : la forme où ils se réalisent. — P. 240, l. 1 : « dès aussitôt après son apparition » est sans doute un mot à mot de l'original allemand que je n'ai pas sous les yeux ; « dès son apparition » aurait suffi.

rain ou antérieure. Je regrette que M. Weill n'ait rien eu de tout cela : il y aurait rencontré plusieurs de ses formules, et son recueil en aurait été plus complet. Disons bien vite qu'il n'y aurait rien appris de nouveau ; les renseignements qu'il en aurait tirés auraient uniquement confirmé ce que ses propres monuments lui avaient appris.

Comme beaucoup des actes juridiques que nous possédons de l'empire memphite, la plupart de ceux-ci se rapportent à l'entretien ou à la constitution de *wakfs*, fondés près d'un temple, ici le sanctuaire du dieu Mînou de Coptos, au bénéfice d'un Pharaon et pour assurer la perpétuité de son culte. Les *wakfs* formaient une vraie personne civile, à laquelle le donateur assignait, avec un nom, des domaines que leur affectation spéciale exonérait des charges afférentes à la propriété ordinaire. Ils étaient exempts d'impôts et de charges, ou plutôt les impôts et les revenus en étaient appliqués exclusivement aux besoins du dieu et du mort auxquels ils avaient été attribués. Ils ne devaient au fisc pharaonique ni la capitation, ni les corvées pour la réfection des canaux et des digues, ni les réquisitions pour les travaux de l'agriculture, pour la rentrée des contributions, pour le transport des pierres, ni les prestations dues aux messagers et aux employés royaux qui les traversaient. Les gens qui les peuplaient ne pouvaient en être retirés que dans le cas où un individu, les réclamant comme sa chose, établissait légalement par écrit la validité de ses droits : ils étaient les serfs du *wakf*, et, en cette qualité, nul, ni Pharaon lui-même, n'était autorisé à les distraire de leurs occupations normales aux champs ou à la ville. Leurs enfants recevaient en échange de leurs services une part du revenu, nous dirions un salaire proportionné à celui de leurs parents. Il était d'ailleurs défendu au *naẓir* du *wakf* d'appeler des gens du dehors pour faire la moisson, ou de les admettre au bénéfice des répartitions qui avaient lieu aux fêtes célébrées en l'honneur du dieu patron et du fondateur : les serfs, supportant les charges, devaient seuls bénéficier des privilèges qui les compensaient. Toutes les conditions ne sont pas énoncées dans nos chartes : il y en avait de droit courant qui n'avaient pas besoin d'être indiquées expressément, au moins sur les stèles de surface nécessairement restreinte par lesquelles on commémorait la fondation des *wakfs*. Aussi les documents ne sont-ils pas aussi longuement développés l'un que l'autre : assez souvent, on n'y déchiffre que les clauses qui stipulaient les points principaux des intentions exprimées par le donateur. Il ne faut pas nous dissimuler d'ailleurs que, telles précautions qu'on prît pour assurer la durée de ces contrats, la plupart d'entre eux devenaient caducs au bout de peu de temps. Si un Pharaon ou un seigneur sans scrupule ne dépouillait pas du même coup le fondateur et le dieu, le dieu lui-même oubliait le fondateur et il accaparait pour ses propres besoins la part de celui-ci. Les souverains dévôts essayaient par intervalles de remédier à ces abus : ils

renouvelaient le rescrit antérieur, ils en confirmaient ou ils en amplifiaient les données, et ils le remettaient en vigueur. Une des pièces de M. Weill contient une sorte de *satisfecit* décerné par Nafarkaouhorou à un officier qui avait bien administré son *wakf* de Coptos. Une autre me paraît contenir un rescrit d'Ouazkarîya (IX[e] ou X[e] dynastie), à l'effet de continuer le *wakf* de l'un de ses prédécesseurs, Pioupi II.

M. Weill a eu du mérite à traduire ces pièces comme il l'a fait. Il n'avait guères pour l'y aider que les essais préliminaires de Moret et de Borchardt sur quelques documents analogues, et bien que ceux-ci fussent déjà très louables, toutes les difficultés n'y étaient pas résolues. J'ai noté çà et là de ces méprises singulières qu'on rencontre dans ses ouvrages précédents, comme d'avoir méconnu le titre sacerdotal *iatnatar, mari-natar* « le père du dieu, ami du dieu » et de l'avoir traduit « l'aimé de la divinité » et « l'aimé de la déesse et du dieu [1] », mais le cas est rare heureusement. Un reproche plus sérieux serait de n'avoir pas toujours serré d'assez près la phrase égyptienne et de s'être contenté de traductions un peu vagues dont le rapport avec l'expression de l'original n'est pas évident du premier coup d'œil; toutefois comme le plus souvent, elles sont exactes dans le gros, l'inconvénient n'est réel que pour l'Egyptologue qui désirerait savoir minutieusement par quelle analyse de grammaire elles ont été obtenues. En somme, la valeur de chacune des pièces a été déterminée de la façon la plus claire, et les conséquences qu'on peut déduire d'elles pour la connaissance du droit religieux et civil ont été exposées avec soin. Les formules ont été décomposées heureusement, et le lien par lequel chacun des membres se rattache aux autres pour former la longue période du style juridique a été mis en évidence avec beaucoup de clarté. Ce qui frappe quand on les lit, c'est le long passé de législation raisonnée que ce formulaire suppose. J'ai pensé toujours, depuis la découverte du *Code de Hammourabi*, que les Egyptiens avaient possédé une jurisprudence aussi savante que celle des Babyloniens, mais tandis que les Babyloniens employant la pierre ou la brique avaient assuré une presque indestructibilité à leurs lois, les Codes Egyptiens, tracés sur cette matière fragile qu'est le papyrus, avaient péri très probablement sans retour : nous n'arriverions qu'à en rétablir des parties par le moyen des actes officiels gravés sur pierre. Cette hypothèse se justifie de jour en jour, et la bonne fortune qu'ont eue MM. Weill et Reinach à Coptos nous confirme dans l'idée que l'Egypte n'était pas moins docte en jurisprudence que la Babylonie, dès l'âge memphite. Il a fallu des hommes d'affaires ou des légistes instruits par une longue tradition des finesses du métier pour rédiger aussi habilement, pour enchainer avec tant de précision les clauses de ces

1. P. 59, 82-83-84.

chartes constitutives. Aujourd'hui encore, le fellah et le bourgeois égyptien ont l'esprit juridique, même poussé jusqu'à la chicane, et nul ne s'entend mieux qu'eux à composer une *wakfiéh* qui lie solidement les personnes ou les établissements en faveur de qui elle est écrite : c'est une qualité, — et souvent aussi un défaut, — qu'ils ont hérité de leurs ancêtres pharaoniques.

Et ceci m'amène à dire par quels endroits je suis tenté de ne pas m'accorder avec M. Weill, et avec la plupart des Egyptologues dans la conception qu'ils se font des personnes mentionnées et des matières abordées dans ces décrets. Depuis quarante-cinq ans à peu près que le Code Civil a été promulgué en Egypte, son application n'a pas été sans modifier l'esprit du peuple, et l'on commence à prévoir l'instant où rien ne subsistera de ce qui fut le statut personnel des Egyptiens et la constitution de la société aux siècles passés : on n'aura plus pour les étudier que les volumes de la *Description de l'Egypte*, et les ouvrages qui l'ont complétée. Les Egyptologues n'ont pas vécu assez dans les provinces pour s'y être familiarisés avec le peuple et ses manières de penser ou de vivre : ils se figurent presque invinciblement un état social semblable au nôtre, et, machinalement, ils interprètent les textes antiques selon les conceptions européennes. Voici, pour l'exemple, deux mots, *marou* et *sarou*, qui y reviennent fréquemment. J'avais traduit *sarou* par *notables* et Moret avait adopté cette traduction, mais par la suite Edouard Meyer, s'appuyant sur une inscription de Déir-Gebraouî, dans laquelle un personnage se vante d'avoir attiré chez lui les *marou* d'autres nomes, si bien qu'ils devinrent des *sarou*, avait déclaré que les *sarou* étaient la classe des propriétaires libres. M. Weill se range à cet avis, et commentant d'autres passages qui complètent celui-ci, il en vient à considérer les *sarou* comme les juges de l'homme libre en général et constituant « une sorte d'arbi- « trage communal, fonctionnant en permanence dans la localité avec « l'assentiment et sans doute avec le concours des autorités supé- « rieures : cela est tout à fait analogue à ce qui a existé en Egypte à « toute époque ». Par contre, les *marou* « forment la classe sociale « immédiatement inférieure », et « ne peuvent être que les tenan- « ciers, ceux qui vivent sur les terres prises à ferme et qu'ils font « valoir ». C'est à peu près cela, et pourtant, qui entendra les assertions de M. Weill dans le même esprit qu'il les a entendues lui-même, n'aura pas la vision précise de ce qui se passait dans l'Egypte des Pharaons. Sans entreprendre ici une démonstration qui serait trop longue, je dirai, que dans ce pays féodal où le sol entier appartenait au maître, roi, dieu, baron, cette distinction entre propriétaires et fermiers n'était pas ce que nous imaginons ; les particuliers tenaient leur droit du maître qui pouvait les dépouiller à tout moment. Quiconque n'était pas maître à un titre quelconque, sacerdotal, militaire, princier, royal était un *marou*, mais entre les *marou*, certains par

leur naissance, par leurs alliances, par leur fortune, par leur sagesse, par leur âge, avaient acquis une autorité sur les gens parmi lesquels ils vivaient : c'était ceux-là qu'on appelait les *sarou*, les *méchéikh* de l'Egypte présente. Ces *sarou* étaient les vieillards et les notables qui s'assemblaient aux portes du village les jours de marché, et devant lesquels on plaidait les affaires privées de la communauté. Ils étaient par leur position les intermédiaires entre leurs concitoyens moindres et les pouvoirs établis, mais sans que cela eût rien d'officiel : quand ils faisaient défaut, d'autres les remplaçaient *en sarou* (*nîti me-sarou*). Il n'y a là ni la rigueur hiérarchique, ni l'organisation officielle qu'Edouard Meyer et après lui M. Weill ont supposé avoir existé.

Lisons donc le mémoire de M. Weill avec cette restriction, et ne marchandons pas l'éloge aux bonnes choses dont il est plein. M. Weill, qui s'est formé presque seul, éprouve quelquefois de ces défaillances que des savants moins bien doués mais dressés par leurs maîtres aux finesses du métier ne ressentent que rarement. Il y en a moins dans ce volume qu'il n'y en avait dans les précédents : encore un effort et dans le prochain mémoire, il n'y en aura plus du tout.

G. Maspero.

Hermann Junker, **Bericht über die Grabungen der K. Akademie der Wissenschaften in Wien, auf dem Friedhof in Turah, Winter 1909-1910**, (forme le premier fascicule du t. LVI des *Denkschriften der K. A. der Wissens. in Wien, Philosophisch-Historische Klasse*). Vienne, A. Holder, 1912, in-4°, VII-99 p. 51 planches, 1 plan et 88 vignettes dans le texte.

Ç'a été un début des fouilles autrichiennes en Égypte et un début particulièrement heureux. Les cimetières explorés par le Dr Junker appartiennent à cet âge archaïque dont nous soupçonnions l'existence il y a vingt ans, sans la connaître encore par des monuments certains. Le nom royal découvert dans les plus anciens est celui du Pharaon Scorpion, qui serait le prédécesseur immédiat de Ménès et le dernier des souverains qui régnèrent sur la Haute-Egypte seule. Je ne m'y oppose pas, et il est fort possible qu'il en ait été ainsi, mais l'assurance avec laquelle Petrie, Sethe et d'autres ont classé ces personnages, selon les indices très instables que l'étude des nécropoles nous fournit, m'a toujours surpris, et sans repousser les conclusions auxquelles ils arrivent, j'ai préféré attendre pour les accepter fermement que d'autres documents vinssent les confirmer. La découverte de Junker me laisse aussi perplexe que devant, et je me borne à constater d'une manière générale qu'elle nous reporte aux premiers siècles de la monarchie, soit que le prince Scorpion ait précédé Ménès, soit qu'il l'ait suivi : l'avenir nous fournira peut-être les moyens d'introduire plus de précision dans la chronologie de ces temps lointains.

L'ouvrage de Junker n'est pas de ceux dont on rend compte en quelques lignes : il est tout de détails minutieusement observés. La

description des tombeaux y est d'une exactitude irréprochable, et des vignettes semées dans le texte ou des planches remédient à ce qu'elle pourrait avoir de moins bien défini sur certains points. On y voit les morts couchés dans leur trou ou dans leur caveau de briques, entourés de leur propriété funéraire, pots en terre dans les plus anciens, pots en albâtre chez les plus récents, ceux qu'on peut attribuer à la première, à la seconde ou à la troisième dynastie. Les cinq cent quatre-vingt-deux tombes qui furent ouvertes l'une après l'autre sont énumérées et le contenu indiqué sommairement : à lire le mémoire avec attention, on se trouvera aussi bien renseigné que si l'on avait assisté à la fouille. Une assez longue étude a été consacrée aux squelettes par le Dr Derry, et elle a confirmé les données archéologiques par l'anthropologie. Junker, frappé par l'identité des formes qu'il a découvertes et de celles que Morgan, Petrie, Reisner ont observées dans les tombes du Saïd, en tire cette conclusion que, de la première cataracte aux carrières de Tourah, la population de la vallée et sa civilisation était une : j'y souscris d'autant plus volontiers que je l'ai toujours pensé. J'irai même plus loin, et j'ajouterai qu'elle n'était pas une dans le royaume du Sud seulement mais dans la plus grande partie du royaume du Nord. Bien que nous ne possédions pas encore de cimetière héliopolitain vraiment antérieur à l'époque historique, la diffusion des doctrines religieuses d'Héliopolis sur la vallée entière, dès avant Ménès, prouve assez l'homogénéité de la population civilisée du Delta et de celle du Saïd. Il ne peut y avoir de doute qu'au sujet des tribus réfugiées dans les marais de la côte : peut-être celles-là contenaient-elles encore des éléments non assimilés à la masse de la nation.

G. Maspero.

G. Lampakis. Οἱ ἑπτὰ ἀστέρες τῆς Ἀποκαλύψεως, ἤτοι ἱστορία, ἐρείπια, μνημεῖα, καὶ νῦν κατάστασις τῶν ἑπτὰ ἐκκλησιῶν τῆς Ἀσίας, Ἐφέσου, Σμύρνης, Περγάμου, Θυατείρων, Σάρδεων, Φιλαδελφείας καὶ Λαοδικείας, παρ' ᾗ Κολοσσαὶ καὶ Ἱεράπολις. Athènes, Tzavellas, 1909; η'-476 p.

Ce livre se présente comme une interprétation historique des trois premiers chapitres de l'Apocalypse. Selon l'auteur, tout ce que saint Jean a prédit aux sept églises d'Asie (les sept astres) s'est accompli à la lettre : Smyrne et Philadelphie vivent et fleurissent sur leur emplacement antique; Pergame et Thyatire subsistent encore, mais sont à quelque distance de leur ancienne situation; Éphèse ruinée se relève à peine; Sardes et Laodicée sont entièrement détruites; ce sont deux astres éteints. Parti de Patmos, M. Lampakis a visité successivement les sept villes; il dit bien quelques mots sur les ruines et sur les monuments antiques; mais ce qui l'intéresse surtout, ce sont les monuments chrétiens, les souvenirs des premiers temps du christianisme, et le développement des communautés orthodoxes. Chaque

chapitre, consacré à l'une des sept villes, porte en épigraphe les versets de l'Apocalypse qui la concernent, et s'ouvre par un résumé historique où M. L. cite brièvement les impressions des explorateurs modernes, suivi de la description, bien imparfaite, de quelques ruines antiques; il se termine par de longs développements sur les églises et les chapelles, ruinées ou non, agrémentés de réflexions pieuses, d'élans de dévotion et d'anecdotes personnelles dont la naïveté fait quelquefois sourire même ceux qui savent combien les Grecs sont attachés à leurs croyances religieuses. Un exemple montrera, mieux que tout ce que je pourrais dire, quel est le ton général de l'ouvrage : « Au moment où je photographiais ces ruines (le temple de Zeus à Pergame), un prêtre se trouvait là ; à ma prière, il monta au sommet, symbolisant en quelque sorte le trophée victorieux du Sauveur, et ainsi j'ai photographié le représentant de Jésus, foulant aux pieds l'erreur de la religion ancienne (p. 276) ». M. L. ne nous fait grâce d'aucune des allocutions qui furent prononcées par lui ou par d'autres à son arrivée et à son départ, d'aucune des cérémonies religieuses auxquelles il assista, d'aucune des réflexions qu'il écrivit et même que sa main écrivit pour ainsi dire toute seule, obéissant à je ne sais quelle mystique influence (p. 113). Le volume est illustré de nombreuses figures, esquisses et photographies, médiocres pour la plupart. En somme, l'ouvrage a été composé à un point de vue beaucoup plus religieux que scientifique [1]; le lecteur y trouvera quelques détails intéressants sur les communautés grecques d'Asie-Mineure ; il verra combien l'idée grecque est demeurée vivace dans ces populations, dans celles, cela s'entend, qui pratiquent l'orthodoxie ; mais l'archéologue glanera peu d'observations utiles dans ce récit confus et dépourvu de critique. Remarquons toutefois que M. Lampakis a pris soin de relever toutes les inscriptions modernes, même en langue turque, qui se trouvent dans les églises, et qu'il rapporte quelques traditions populaires dont le folkloriste pourra faire son profit.

My.

Urkunden Friedrich Rotbarts in Italien, sechste Folge, von Henry Simonsfeld. München, Akademie der Wissenschaften (Frantz) 1911, 43 p. 8°.

Dans ce mémoire extrait des *Sitzungsberichte* de l'Académie royale de Munich, M. Simonsfeld rend compte d'une série nouvelle de cinquante-sept nouveaux diplômes et chartes, relatives à l'histoire de Frédéric I Barberousse, qu'il a découverts ou retrouvés au cours d'un récent voyage scientifique en Italie, dans les archives de Ber-

1. Cf. les actions de grâces (Εὐχαριστίαι ἡμῶν εἰς τὸν Κύριον) rendues au Seigneur vers la fin du volume (p. 437-439), où M. Lampakis remercie Dieu d'avoir permis qu'il visitât les sept villes, et affirme de nouveau l'exactitude des prédictions de l'Apocalypse.

game, Bologne, Brescia, Lodi, Milan, Modène, Parme, Pavie, Plaisance, Turin, Vercelli et Vérone. Cette série fait suite à cinq fascicules analogues que le savant éditeur a publiés sous le même titre, de 1905 à 1909. Il a publié en leur entier les textes inédits et relevé les variantes dans les documents qui avaient été mis au jour précédemment.

E.

Urkundenbuch der Stadt Lübben. I Band : Die Lubbener Stadtbücher 1382-1526, herausgegeben von WALDEMAR LIPPERT. Dresden, von Baenschstiftung, 1911, LIII, 253 p. 4°.

Lübben est une petite ville prussienne d'environ 7000 âmes, située dans la régence de Francfort-sur-l'Oder, et a fait partie jadis du margraviat de la Basse-Lusace. Les Etats provinciaux ont voté, il y a quelques années, la publication d'un Cartulaire général des localités de la région et un premier volume, renfermant le *Cartulaire du couvent de Neuzelle*, a été publié en 1897. Le second volume de la collection inaugure le *Cartulaire de la ville de Lübben* et renferme les recueils officiels des Actes (contrats, comptes communaux, règlements, etc.) de la municipalité, tels qu'ils ont été compilés au cours des siècles. De ces *Stadtbücher*, le premier embrasse les années 1382-1473, le second, les années 1473-1526, avec des additions qui le prolongent, chronologiquement, jusqu'en 1588; mais les Etats provinciaux, dans le programme tracé pour ces publications, ont fixé comme date terminale officielle l'année 1526. L'éditeur, M. Waldemar Lippert, a fait précéder ces textes [1] d'une introduction d'une quarantaine de pages, qui traite des *Stadtbücher* de la Basse-Lusace en général et de ceux de Lübben en particulier ; il analyse et décrit les différents manuscrits, en apprécie l'importance au point de vue juridique et la valeur scientifique, avec une compétence bien connue de ceux qui s'occupent de l'histoire de la région saxonne et de celle de la maison de Wettin. On ne trouvera presque rien dans ce volume pour l'histoire politique générale de l'Allemagne à cette époque et peu de chose même pour l'histoire provinciale, l'importance de la cité étant trop mince pour fournir grands matériaux aux narrateurs modernes ; mais on y peut étudier de près les conditions économiques de la vie privée d'une petite localité vers la fin du moyen-âge ; on y suit facilement les intérêts particuliers des bourgeois, leurs affaires industrielles et commerciales ; on est mis au courant de leurs emprunts et de leurs rentes, de leurs testaments et de leurs héritages et l'on pourra recueillir dans le volume de M. L. plus d'un détail intéres-

1. Ces textes ne sont pas d'ailleurs entièrement inédits ; ils ont été utilisés déjà par les historiens locaux, par exemple par J. W. Neumann, dans son *Histoire de Lübben* (1846-1857).

sant pour l'histoire du droit local et de la civilisation saxonne de la fin du XIVe au commencement du XVIe siècle [1].

A la fin de ce volume se trouvent un *appendice géographique* sur les *lieux dits* des environs de Lübben (p. 189-208) et à Lübben même, ainsi qu'une table des matières et des noms de personnes.

R.

Commentaires de Blaise de Monluc, maréchal de France, édition critique publiée et annotée par Paul Courteault, professeur à l'Université de Bordeaux. T. I, Paris, A. Picard et fils, 1911, XIX, 423 p. 8°, carte. Prix : 10 fr.

Souvent réimprimés depuis que Florimond de Raemond les mit au jour en 1592, les *Commentaires* de Blaise de Monluc ont été, de notre temps, étudiés surtout dans l'édition qu'en a donné M. Alphonse de Ruble, de 1864 à 1867, d'après deux transcriptions, l'une complète, l'autre fragmentaire, d'un manuscrit de la Bibliothèque Nationale (fonds français 5011), provenant de la bibliothèque du président J.-J. de Mesmes. En comparant ces textes avec l'imprimé original, M. de Ruble a constaté que Florimond de Raemond avait fait certaines coupures et changements au manuscrit ; ces changements s'expliquent aisément par le fait que Monluc, au moment de sa mort (1577) ne pouvait prévoir que l'hérétique roi de Navarre deviendrait un jour roi de France et qu'il a donc parlé de lui en termes qui semblèrent risqués au premier éditeur. D'ailleurs ces deux manuscrits représentent une rédaction antérieure à celle de l'édition originale. De 1571 à 1576, Monluc a beaucoup ajouté à ses dictées primitives. On constate aussi beaucoup de retouches de style dans le texte de Florimond de Raemond, dont on ne sait au juste si elles proviennent du parlementaire bordelais ou s'il faut les attribuer au maréchal lui-même. En tout cas, M. de Ruble a constitué un singulier *textus receptus* avec les éditions précédentes (dont celle de Buchon) et les textes de la Nationale, « amalgame perpétuel, impossible à contrôler, du texte de la vulgate et des manuscrits » (p. XIV). M. Courteault, dont la thèse de doctorat (*Monluc historien, étude critique sur le texte et la valeur des Commentaires*, Paris, 1907), a été si justement remarquée, était appelé, plus que tout autre, à nous donner de ce récit si souvent cité, si souvent lu même encore aujourd'hui, grâce à la vivacité gasconne du narrateur, une édition vraiment critique avec les variantes des différents manuscrits.

Le premier volume de l'édition de M. Courteault vient de paraître dans la *Collection de textes pour servir à l'étude et à l'enseignement de l'histoire*. Il comprend, outre le « Préambule à Monseigneur », les deux premiers livres des *Commentaires*, consacrés aux campagnes

1. Je citerai, comme exemple (p. 174 et suiv.) les pièces relatives au procès fait à un nommé Eisenfürer, sa femme et sa fille Anna, pour actes de sorcellerie et fabrication de philtres bien malpropres.

d'Italie (1521-1553) et s'arrête en septembre 1553, au retour de Monluc en France. L'éditeur a joint au texte des notes substantielles et abondantes et nous souhaitons qu'il mène rapidement son utile travail à bonne fin.

R.

Charles Bratli, **Philippe II d'Espagne**, Etude sur sa vie et son caractère, préface de M. Baguenault de Puchesse, correspondant de l'Institut Paris, Honoré Champion, 1912, 300 pages in-8°, portraits.

Nous avons rendu compte de l'original danois de M. Bratli dans la *Revue critique* du 30 juin 1910 et signalé les recherches consciencieuses de l'auteur dans les dépôts d'archives et parmi les sources imprimées, peu connues ou très oubliées de l'Espagne d'alors. Nous avons caractérisé également l'apologie hardie qu'il y fait de Philippe II, d'après les procédés à la mode, employés par tant de « réhabilitations » contemporaines. Il est donc inutile d'y revenir plus longuement ici. Peu de personnes en France étant capables de lire un ouvrage écrit en danois, on comprend que le livre du savant de Copenhague ait été traduit dans notre langue. M. Baguenault de Puchesse a mis à cette traduction anonyme quelques pages d'introduction, où il fait la part très large aux circonstances atténuantes pour certains actes du monarque [1], sans oser pourtant approuver jusqu'au bout l'apologie du savant danois et son admiration quasiment aveugle pour Philippe II [2].

R.

Edouard Rott, **Histoire de la représentation diplomatique de la France auprès des cantons Suisses, de leurs alliés et de leurs confédérés.** Tome IV (1626-1635), deuxième partie : L'affaire de la Valteline, III^e partie (1633-1635). Paris, Félix Alcan, 1911, 432 p. in-4°. Prix : 8 fr.

Ce nouveau demi-volume de l'ouvrage de M. Edouard Rott sur l'histoire de la diplomatie française en Suisse, termine le quatrième tome de cette importante publication qui n'intéresse pas seulement la politique de la France et celle des cantons helvétiques, mais encore, et très directement, l'histoire des Etats de la péninsule italienne, celle de l'Espagne et celle du Saint-Empire. Nous avons, à plusieurs reprises déjà, signalé les mérites du grand ouvrage de M. Rott [3], l'abondance extraordinaire de matériaux nouveaux, réunis par lui dans tous les dépôts d'archives de l'Europe, la lucidité d'une

---

1. C'est ainsi qu'il déclare « admissible » la prime offerte et donnée pour l'assassinat du prince d'Orange, et admet que la mort « peu naturelle » de don Carlos fut une « mesure de précaution » jugée nécessaire par les contemporains.

2. Tandis que M. Bratli célèbre en Philippe l'excellent père de famille et l'homme d'intérieur, l'auteur de l'introduction accorde qu'il avait « nombre de maîtresses », etc.

3. Voy. *R. Cr.* du 22 avril 1907 et du 22 décembre 1910.

exposition qui ne s'embrouille jamais dans le labyrinthe de ces contestations qui renaissent sans cesse, la sérénité calme avec laquelle il juge les conflits politiques et religieux du temps, la connaissance parfaite qu'il a des plus petits détails de son sujet. Ce sujet (du moins celui des derniers tomes) est en apparence restreint; mais en réalité, depuis, qu'à la fin du XVI[e] siècle, s'est posée la question de la Valteline et des Grisons, il embrasse l'une des questions les plus brûlantes de la politique du jour et devient d'un intérêt majeur pour l'Europe occidentale tout entière.

Le présent demi volume n'embrasse que les deux années écoulées depuis le printemps 1633 jusqu'à l'entrée des troupes françaises, aux ordres de Rohan, dans la vallée de l'Adda, en avril 1635. C'est à ce moment que commencent les hostilités directes entre la France et la maison d'Autriche. La politique, si souvent tortueuse, de Richelieu, se montre, dans les affaires des Grisons et de la Valteline, par moments plus maladroite qu'on n'est disposé d'ordinaire à l'admettre de la part d'un génie politique de premier ordre. C'est contrairement aux sages avis de Rohan (qu'au fond du cœur il ne cesse de considérer comme suspect) qu'il laisse pénétrer les Espagnols du cardinal-infant à travers la Valteline et c'est donc le cardinal en personne qui est responsable, en définitive, de la défaite des armes protestantes à Noerdlingen (sept. 1634), défaite si nuisible tout d'abord à la France. Quand on suit les alternatives de disgrâce et de rappel au service par lesquelles passe le duc de Rohan, les avanies indiscrètes, les manquements de parole que lui infligent les diplomates de Louis XIII accrédités en Suisse et près des Ligues, on s'étonne vraiment que le dernier chef des huguenots ait consacré jusqu'au bout son zèle et ses talents à la cause royale, alors qu'on faisait si peu pour encourager un sujet désormais si fidèle.

Il est vrai de dire que la situation intérieure des cantons helvétiques rendait malaisée l'observation d'une ligne de conduite déterminée, toujours la même. Les dissensions confessionnelles entre les confédérés étaient continuelles et le plus souvent aiguës; les instructions des envoyés de la couronne parfois vagues, parfois même contradictoires. On devait à la fois lutter contre l'influence espagnole, prépondérante à Lucerne [1], mais on se défiait également des cantons protestants, et nombre des personnages accrédités, passagèrement ou à poste fixe, à Soleure et à Coire, étaient plutôt favorables à une politique franchement catholique [2].

1. Le comte Carlo-Emmanuele Casati, qui y fut représentant de Philippe IV d'Espagne, de 1629 à 1643, était un adversaire aussi habile que peu scrupuleux.

2. Quelques-uns de ces diplomates ont d'ailleurs pris, à certains moments, une attitude plutôt indépendante des ordres de leur cour, à moins qu'on ne veuille admettre qu'ils agissaient en vertu d'injonctions secrètes et qu'on se réservait de les désavouer ensuite, les circonstances étant changées.

Le volume se termine par une triple table, très détaillée, table des *matières* (p. 241-293), table *des noms de lieux* (p. 294-326), *des noms de personnes* (p. 327-432), qui facilite énormément les recherches dans cet amas de faits si touffu.

R.

Les grands problèmes de la politique intérieure russe, par René MARCHAND, Paris, Alcan, 1912, in-16, XXXI et 265 p., plans, 3 fr. 50.

Deux Républiques (France et Suisse), par un DIPLOMATE, Paris, Berger-Levrault, 1912, in-12, XI et 312 p., 3 fr. 50.

La Jeune-Turquie et la Révolution, par A. SARRON, Paris, Berger-Levrault, 1912, in-16, VII et 268 p., 3 fr. 50.

La vie politique dans les Deux Mondes, 5e année (1er octobre 1910-30 septembre 1911), publiée sous la direction de A. VIALLATE et M. CAUDEL, Paris, Alcan, 1912, in-8°, 652 p., 10 fr.

En France on suit avec intérêt la transformation de l'autocratie russe en monarchie constitutionnelle : mais en général on y connaît assez mal la véritable situation de l'empire, et on accueillera avec faveur le livre de M. Marchand, correspondant du *Figaro* à Saint-Pétersbourg. Celui-ci, familiarisé avec le pays par un séjour déjà long, a tenté non d'écrire un ouvrage d'ensemble sur la Russie, mais d'étudier quelques problèmes importants de politique intérieure. Le premier est la question agraire : comme le dit M. M., le cas de la Russie est particulièrement intéressant et instructif puisque c'est un exemple saisissant de la faillite du collectivisme dans une société moderne et du danger des utopies sociales. La responsabilité de la création de la propriété collective en Russie incombe aux réformateurs de 1861, imbus de théories philosophiques, et désireux de prévenir avant tout la formation d'un prolétariat rural. Donc, lors de l'émancipation des serfs, les terres qui leur étaient destinées, furent remises aux communes et morcelées à l'infini afin que chaque paysan possédât un échantillon égal de toutes les bonnes et les mauvaises, et l'on arriva parfois à diviser des champs en bandes d'un mètre de largeur sur plusieurs kilomètres de longueur. Les cultivateurs, possesseurs précaires du sol, reculèrent devant les travaux d'amélioration parce qu'ils n'avaient pas la perspective de recueillir eux-mêmes les fruits de leur labeur. L'agriculture souffrit cruellement et la misère devint générale. Un des premiers soins du nouveau gouvernement fut d'offrir aux paysans la faculté de transformer leur possession en propriété et de combattre le morcellement exagéré. Les lois du 9 novembre 1906 et du 14 juin 1910 y pourvurent. M. M. en explique le fonctionnement et en commente les heureux résultats. Il expose ensuite la réforme des tribunaux locaux, l'organisation du village, du canton ou voloste, et enfin du district administré par un zemstvo. La principale critique à faire à cette belle organisation provinciale, c'est d'être fondée sur la distinction des classes; mais déjà le Parlement étudie les moyens de donner

pour bases au recrutement des assemblées locales la propriété immobilière. Des zemstvos, M. M. est amené à traiter la question polonaise, et, malgré son admiration pour le grand ministre Stolypine, il condamne sa politique nationaliste, injuste et rétrograde. Il démontre qu'au contraire dans la question finlandaise tous les torts sont du côté des habitants du grand duché qui se refusent égoïstement à traiter leurs compatriotes russes sur le pied de l'égalité. Il résume et loue la reconstitution de l'armée et de la marine opérée de concert avec la Douma par le général Soukhomlinoff et l'amiral Grigorovitch. Enfin il passe en revue l'œuvre de la troisième Douma, et constate que cette assemblée a rempli sa tâche et réalisé un progrès décisif. Pendant que ces pages s'imprimaient l'assassinat de Stolypine a fourni à M. Marchand l'occasion de rappeler la carrière et l'œuvre de ce grand homme d'état, dont le successeur, M. Kokovtsoff, suivra les traces.

Un diplomate en activité et qui conserve l'anonymat, publie une étude comparative sur la France et la Suisse; en réalité il s'occupe presque uniquement de la seconde pour laquelle il ne dissimule pas sa sympathie. Il explique ses préférences en disant que la Suisse a des mœurs républicaines que la France n'a pas encore. Il admire la constitution démocratique des cantons qui se gouvernent par le *Landsgemeinde*, assemblée du peuple en laquelle réside tous les pouvoirs, et qui offre la plus grande analogie avec celle des républiques antiques. Il reconnaît d'ailleurs que cet organisme ne saurait fonctionner d'une manière satisfaisante que dans de toutes petites communautés. Il se déclare partisan convaincu du *referendum* et met en évidence les avantages de ce recours au peuple sans en atténuer les inconvénients. Il porte aux nues la simplicité, la tolérance, les mœurs des Suisses; mais cette simplicité n'est trop souvent que de la grossièreté; le conseil que l'auteur donne à ses compatriotes (p. 127), non de supprimer la liberté d'enseignement, mais de la suspendre jusqu'au jour où la nation française sera unie dans quelque forme de gouvernement, inspire quelque méfiance sur sa façon de concevoir la tolérance; quant aux mœurs enfin, il confesse que le vice existe en Suisse sous toutes ses formes, mais qu'il est discret, qu'il a la pudeur de se cacher. Le diplomate convient aussi que la liberté individuelle décroît tous les jours en Helvétie; que les gouvernements peuvent user et abuser du droit d'inquisition chez le particulier; que celui-ci n'a souvent d'autre ressource pour corriger le caractère vexatoire de l'impôt que de frauder, licence qu'il s'accorde sans scrupules d'ailleurs. Qu'avons-nous donc tant à envier à nos voisins? Peut-être de ne pas connaître les divisions, les luttes de classes. La population suisse semble se composer uniquement d'une bourgeoisie. C'est assurément un grand avantage, mais non dépourvu de péril : les Suisses, réfractaires aux travaux grossiers ou pénibles, manquent de *gens de bras* et recourent aux ouvriers étrangers qui, un jour ou l'autre, consti-

tueront un prolétariat singulièrement dangereux pour l'existence nationale. D'autre part l'industrialisme a tué le rêve, presque la pensée de l'Helvétie (p. 269) ; la Suisse recherche le succès et non la gloire, la fortune et non les hautes conceptions. Taine a comparé la société à une forêt qui ne vaut que par ses arbres de hautes futaies, il y en a très peu dans la Suisse contemporaine.

Les fonctions que remplit depuis plusieurs années le capitaine Sarron, commandant dans la gendarmerie ottomane, lui ont facilité la connaissance de la Turquie ; sa situation lui a permis de suivre de très près les prodromes et le développement de la révolution ; son témoignage semble donc précieux. Servant en Macédoine, il a pu fréquenter le 3[e] corps d'armée, celui qui constitua la principale force des Jeunes-Turcs, celui qui fut le véritable destructeur de l'ancien régime. On était donc en droit d'attendre de lui des renseignements intéressants sur les origines et les tendances du fameux Comité Union et Progrès ; mais, ni en exposant les préparatifs de la révolution, ni en racontant la proclamation de la constitution, il n'apporte du nouveau ou de l'inédit. En vérité, l'histoire de la réaction et des combats qui entraînèrent la chute définitive d'Abdul Hamid est un peu plus substantielle. Il termine par un résumé rapide et un peu lâché des débuts de l'ère constitutionnelle et des lois votées durant les trois premières sessions du Parlement turc. Il ne tarit pas d'éloges sur le compte du mouvement jeune-turc, et son admiration pour le comité Union et Progrès lui cache tous les défauts d'un régime qui a substitué à la tyrannie d'un seul celle d'un parti et d'une société plus ou moins occulte. Les événements actuels : l'élection de la Chambre sous la pression éhontée du comité, l'indignation qu'elle a suscitée partout, la rébellion des Albanais, la naissance de la ligue militaire, l'arrivée au pouvoir d'un cabinet hostile aux jacobins turcs, lui donnent de cruels démentis. On ne lui reprochera pas seulement son défaut de perspicacité, la prévention de ses jugements, mais encore l'absence de détails nouveaux. Les témoins oculaires ne sont pas toujours et nécessairement des observateurs profonds et utiles.

MM. Viallate et Caudel publient pour la cinquième fois leur fascicule annuel sur la vie politique dans les deux mondes. Pour celui-ci comme pour les précédents ils ont groupé les collaborateurs les mieux qualifiés, et le résultat obtenu fait le plus grand honneur à tous. L'événement qui a dominé la vie de l'Europe pendant les douze mois qu'embrasse ce livre, fut le conflit franco-allemand relatif au Maroc. Les auteurs lui ont accordée la place exigée par son importance, mais aucun n'a parlé des négociations secrètes de M. Caillaux. Cela montre assez que, quelle que soit la confiance que mérite en général cet ouvrage, on n'y trouve pas tout, et qu'il ne faut y chercher qu'un résumé impartial des principaux faits de l'année.

A. Biovès.

Aug. Arnauné. **Le Commerce extérieur et les tarifs de douane.** Paris, F. Alcan, 1911. In-8°, III-536 p.

Il est fâcheux que les économistes soient si dédaigneux de l'histoire antérieure au XVIII° siècle. Écrire que le « système protecteur a été fondé en France par Colbert » est déjà assez hardi, même avec les correctifs dont on accompagne cette affirmation. Mettre Montchrétien (le *Traité* est de 1615) *après* Sully (les *Économies* parurent plus de 20 ans plus tard), oublier la personnalité si curieuse et l'œuvre de Laffemas est plus grave. Il ne semble pas non plus qu'il soit aujourd'hui permis de parler de Colbert en ignorant les travaux de M. Masson, ni du système mercantile anglais sans connaître ceux de M. Cunningham.

Dans l'étude sur la réfutation du mercantilisme par les économistes du XVIII° siècle, si un chapitre est consacré à Quesnay, Gournay, beaucoup plus important à cet égard, n'est pas nommé, et aucune allusion n'est faite à son rôle si important au Conseil de commerce. Turgot, mentionné comme ministre, ne l'est pas comme théoricien. Suivant la tradition de l'école, tout l'honneur de la campagne est reporté à Hume et à Adam Smith.

A partir du traité de 1786, l'ouvrage prend un caractère historique plus marqué. Cependant, le système continental est bien superficiellement étudié (aucune allusion à des travaux comme ceux de M. Schmidt ; la seule source citée est Thiers), et l'on ne parle pas, sans doute parce que cela serait gênant pour la théorie, des résultats industriels du blocus.

On lira avec beaucoup plus d'intérêt l'histoire, plus récente, des tarifs de 1881, de 1892 et de 1910. Ici, M. A. se trouve sur un terrain qu'il connaît à fond. Il y a là un exposé de la législation de la marine marchande qui montre fort bien comment une protection mal entendue se retourne contre le protégé. Encore l'auteur n'a-t-il fait qu'effleurer la question du monopole du pavillon.

H. Hr.

A. W. Humphrey. **A history of labour representation.** Londres, Constable, 1912. In-8°, XXI-199 p.

Faire représenter au Parlement les ouvriers par des ouvriers, c'est une idée qui a eu pour initiateur Stuart Mill, pour protagoniste George Holyoake, et qui commence à se réaliser lors de l'élection de 1868. Elle aboutit successivement à la création d'un *Labour group* dans le sein du parti libéral après la troisième réforme électorale, puis à la création d'un *Labour party*. M. A. W. H., qui écrit cette histoire avec l'ardeur d'un néophyte, prévoit comme terme prochain de ce mouvement le triomphe d'un parti spécifiquement socialiste.

H. Hr

Guides artistiques et pittoresques des Pays de France, publiés sous la direction de L. Dimier. I. La Basse Normandie par L. Dimier et R. Gobillot. Paris, Delagrave, s. d. In-18, 509 p. Une carte et des plans. Index.

Ces guides ne ressemblent à aucun de nos Joanne et de nos Baedeker. Ce sont vraiment les compagnons des curieux de sites, d'histoire et d'art, qui s'en vont sur les routes comme il faut y aller, à pied, et qui veulent comprendre les pays qu'ils traversent. On trouvera dans ce premier volume de la collection une description de Caen, une description de la tapisserie de Bayeux, un Mont-Saint-Michel, un Saint-Hélier, et surtout le sentiment de ce que sont encore aujourd'hui ces petites unités, campagne de Caen, Bessin, Bocage, pays d'Auge, Houlme, Merlerault, etc. Le style, un peu traînant, d'une préciosité archaïque, est un charme de plus pour le flâneur que n'emporte pas le tourbillon du tourisme ultra-moderne. Ne demandons pas, au reste, aux auteurs, de la sérénité dans leurs jugements.

H. Hr.

Th. Gomperz, **Les Penseurs de la Grèce**, Histoire de la philosophie antique. III. L'ancienne Académie ; Aristote et ses successeurs : Théophraste et Straton de Lampsaque. Traduction de Aug. Reymond. Première et deuxième édition. Lausanne, Payot; Paris, Alcan, 1910 ; vi-590 p.

Voici le troisième et dernier volume des *Griechische Denker*, traduit en français par M. Reymond. Il s'ouvre par un chapitre sur l'ancienne Académie, et est ensuite consacré à Aristote et à ses successeurs, Théophraste et Straton. L'œuvre du Stagirite est envisagée sous toutes ses faces, et il n'est pas une de ses théories qui ne soit exposée avec une ampleur de vues et une sûreté de critique auxquelles peu de savants ont atteint. Pour M. Gomperz, Aristote est « le classificateur, le penseur qui passe en revue et qui ordonne le monde des phénomènes » ; c'est en ne perdant jamais ce point de vue qu'il expose les doctrines aristotéliciennes, et cette conception générale de l'activité du grand philosophe est particulièrement sensible dans les trois chapitres où est étudiée la *Rhétorique*. Ce n'est pas toutefois, pour dire mon goût personnel, cette pénétrante analyse des théories psychologiques, morales, scientifiques et littéraires d'Aristote qui m'a paru le plus attachante ; ce qui m'a le plus séduit, ce sont les chapitres consacrés à Théophraste, où l'originalité de ses conceptions sur le monde végétal est mise en pleine lumière, et où la personnalité même de « cet homme aimable et digne de vénération » est si finement caractérisée. La traduction de M. Reymond est faite avec la même maîtrise que celle des volumes précédents ; lucide et coulante, serrant de près le texte allemand, elle est avec cela d'une forme et d'une allure si françaises qu'elle donne souvent l'illusion d'un écrit original.

My.

— MM. Albert Soubiès et Henri de Curzon ont publié, sur le *Faust* de Gounod, un travail plein de documents nouveaux et parfois assez inattendus : soit qu'ils établissent la première fortune du célèbre opéra, dont on a souvent dit, à tort, qu'il ne fut apprécié que sur le tard; soit qu'ils analysent, avec citations, le livret original, lequel fut considérablement modifié avant la première représentation et dont on ne soupçonnait même plus l'existence ; soit enfin qu'ils suivent d'année en année son exécution par un tableau chronologique de tous les interprètes. De curieuses reproductions ajoutent au prix du volume (Paris, Fischbacher, éd. gr. in-8°. Prix : 3 fr.). — C.

— M. C. Voretzsch nous envoie la 4e édition de son *Einführung in das Studium der altfranzœsischen Sprache zum Selbstunterricht für den Anfaenger*, Halle, 1911, in-8°, xvi-336 p. La *Revue critique* a rendu compte dès son apparition (1902, I, 329) de cet excellent manuel, dont le succès a été vraiment prodigieux, et tenu les lecteurs au courant des perfectionnements qui y ont été apportés dans les éditions successives (1904, I, 453 ; 1907, II, 238). La nouveauté de celle-ci, accrue d'une trentaine de pages, consiste dans un Index méthodique (p. 333-6), rendu vraiment nécessaire par le plan même de l'ouvrage, et dans l'adjonction d'une cinquième partie (p. 279-97), comprenant des extraits, avec notices et notes, des plus anciens monuments de la langue. Cette partie a été détachée de l'*Einführung in das Studium der altfr. Literatur* du même auteur, où elle était en effet moins à sa place qu'ici (les serments et le fragment de *Jonas* paraissent ici pour la première fois). Dans la partie bibliographique, on appréciera surtout la mise à jour (p. 308-14) de la « littérature » grammaticale, de plus en plus abondante et dispersée. On s'étonne que M. V. ait oublié d'y mentionner la dernière édition de la *Phonétique* de M. Bourciez (1907) et d'y faire figurer les *Eléments de linguistique romane* du même auteur, qui peut rendre de grands services même aux étudiants, s'il en est, qui s'intéressent exclusivement à l'ancien français. — A. J.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 16 août 1912.* — M. Henri Cordier donne lecture de lettres qu'il a reçues de M. de Gironcourt, en mission dans la Boucle du Niger. Dans une lettre du 18 mars (puits d'Aghellou, Adrar des Iforas), M. de Gironcourt raconte son entrevue avec Baye, le « saint » réputé érudit de l'Adrar avec lequel aucun Européen n'avait encore pu prendre contact. Ce personnage lui a fourni d'assez nombreux renseignements sur l'histoire de ces régions et lui a permis de dresser l'inventaire de ses anciens mss. Dans une lettre du 17 avril (Gao), l'explorateur rapporte qu'il a pu obtenir du même marabout 28 écrits (138 pages), dont une très belle copie d'un tarikh dit « Fatachokar », et acquérir grâce à lui un gros ms. qui serait le « Tarikh Taraïf » du cheik Sidi Mohammed. Aux alentours de la ville ruinée d'Es-Souk, il a recueilli environ 200 inscriptions réparties sur huit emplacements de nécropoles et, entre l'Adrar et le Niger, une centaine d'autres, éparses en sept nécropoles. Une troisième lettre, datée de la mare de Fombalgo, annonce que M. de Gironcourt a obtenu de Mohammed Ouguinatt, chef des Kel es-Souk, deux notes assez longues sur l'histoire des Touareg et des Souraïs ; de Gao à Ansango, il a estampé 60 stèles. Enfin, d'après une quatrième lettre, du 1er juin (Labzenga), il a recueilli chez les Kel es-Souk une vingtaine de généalogies et, de retour au fleuve, il a abordé l'étude des 165 stèles gravées qu'il a mises au jour dans les nécropoles de Bentia ; il a étendu ses recherches aux vestiges de l'ancienne ville de Koukya, où il a pu recueillir d'intéressants objets.

M. Cagnat donne lecture d'une note de M. Philippe Fabia sur l'exploration archéologique de Fourvière et sur les premiers résultats de la campagne d'été 1912, dans l'ancien clos des Minimes. La première tranchée, ouverte dans la partie la plus élevée du clos, a remis au jour les vestiges d'un édifice romain. Les sondages faits ensuite ont prouvé qu'il n'était pas isolé : les vestiges retrouvés jusqu'ici ne sont que ceux de maisons privées. Le remblai donne surtout des morceaux de peintures murales aux couleurs admirablement variées, vives et fraîches, avec des tessons de poterie, particulièrement de poterie rouge sigillée. Parmi les

vestiges du premier édifice exploré, il faut signaler le sol de deux salles contiguës, dont l'une la plus grande avait un pavé en mosaïque, l'autre un pavé en marbre de diverses couleurs. La salle pavée en mosaïque mesurait plus de 50 mètres carrés. Son pavement, conservé en très grande partie, se composait d'une large bordure blanche en très gros cubes et d'une mosaïque proprement dite, d'environ 25 mètres carrés. Sur cette mosaïque, artistiquement inférieure à celle de Bacchus et des Saisons découverte l'été dernier, on voit rangés huit animaux. Dans le rectangle central, un personnage difforme, un croc dans la main droite, chevauche un éléphant nain; il est accompagné d'une inscription qui pourrait se lire SYG LIBYS (ou LIBYCVS), *Syg* étant le nom barbare du personnage et *Lybis* ou *Lybicus* la désignation de sa patrie. On a sans doute là le portrait ou la caricature d'un bestiaire contemporain, d'une célébrité de l'amphithéâtre, comme on voit souvent, sur les médaillons des poteries gallo-romaines, les figures et les noms des gladiateurs et des auriges en vogue.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 23 août 1912.* — M. Perrot, secrétaire perpétuel, signale dans la correspondance une note de M. le comte Begouen sur une grotte ornée de gravures et de peintures préhistoriques découverte par lui à Montesquieu-Avantès (Ariège). — Cette note est renvoyée à M. Salomon Reinach.

M. Elie Berger entretient l'Académie d'un document relatif à des affranchissements de serfs par la régente Blanche de Castille, vers 1250 ou 1252. C'est dans ses domaines particuliers, dans la châtellenie de Pierrefonds, que Blanche a procédé à cette mesure, révélée par un cahier inséré dans un des registres de Philippe Auguste qui est conservé au Trésor des Chartes. L'acte de Blanche a été, après sa mort, ratifié par saint Louis. Il se rattache à tout un ensemble de faits analogues mentionnés par Joinville et par divers documents de l'époque. — MM. Perrot, Viollet et Babelon présentent quelques observations.

M. Pognon, consul général de France, rappelle que, d'après une tablette assyrienne récemment étudiée par le P. Scheil, le dernier roi de la dynastie d'Akkadou se serait, d'après ce savant, nommé *Chouqarkib*. S'appuyant sur une inscription écrite sous ce roi, M. Pognon, qui l'a copiée à Bagdad, croirait que le nom du roi était non pas *Chouqarkib*, mais *Choudourkib*. Cependant, selon lui, *Choudourkip* ne peut pas plus être un nom d'homme que *Choukarkip*; il pense que les trois caractères *chou, dour, kip* doivent être lus idéographiquement, et il juge impossible d'indiquer comment se prononçait en réalité le nom du dernier roi de la dynastie de Sargon l'ancien.

M. Cagnat lit une note de M. Alfred Merlin sur les fouilles exécutées à Althiburos (Medeina), en Tunisie. Commencées en 1908 et interrompues depuis quatre ans, ces fouilles ont été reprises au printemps dernier. Le déblaiement du forum, qui avait été réalisé en bonne partie, a été poursuivi; on a dégagé le côté N.-O. de la place, qui était bordé d'une série d'édicules rectangulaires ouvrant sur le portique; la plupart sont assez dégradés; cependant trois sont facilement reconnaissables au Nord. Le plus grand était un sanctuaire de Minerve. En saillie contre le mur du fond, au milieu, s'élevait une base au pied de laquelle on a trouvé une statue en marbre blanc de la déesse. Sur l'attique de la porte triomphale se trouvait une inscription, dédiée à l'empereur Commode entre 185 et 191, et dont trois fragments, se rattachant à une autre déjà insérée dans le *Corpus* (VIII, 1825) ont été recueillis dans le voisinage. Tout près de l'escalier qui mène à un édifice non encore dégagé contigu au Capitole, on a déterré la partie supérieure d'un piédestal qui avait été dédié à Caracalla en 197 et qui provient sans doute du forum. Près de l'angle sud du forum, on a recueilli une épitaphe chrétienne. A 30 mètres environ du même angle, on a rencontré un grand monument que l'on est en train d'exhumer; il se pourrait que ce fût un château d'eau.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 30 août 1912.* — M. Henri Cordier donne lecture d'une lettre de M. de Gironcourt (Sinder, 22 juin), où l'explorateur annonce qu'il a mis la main sur une importante collection de mss. appartenant au marabout songhoy Isufi Alilou (livre des Askias, histoires du Soudan, des pays haoussas, histoire des Peuls). Il procède à la copie de ces mss., avec Isufi et quatre scribes.

M. Joseph Déchelette, correspondant de l'Académie, communique une note sur les fouilles de M. le marquis de Cerralbo à Torralba (province de Soria), en Castille. Ces fouilles ont amené d'importantes découvertes, encore inédites, sur l'âge du fer. Elles ont porté principalement sur trois nécropoles celtibériques et sur une ville fortifiée que l'inventeur identifie avec Arcobriga (Ptolémée, II, 6, 57). M. Déchelette insiste particulièrement sur les sépultures d'Aguilar de Anguita, située à 50 kil. environ de Bilbilis la patrie de Martial, et rappelle que le poète, célébrant les ressources de sa ville natale, la dit renommée par ses chevaux et par ses eaux : les fers et les mors trouvés dans la nécropole d'Aguilar prou-

vent combien cette réputation était justifiée. Martial vante aussi, à plusieurs reprises, l'excellence du fer de Bilbilis et la qualité des eaux du Salon (Jalon) pour la trempe des armes; Pline et Justin corroborent ce témoignage, qui est pleinement confirmé par les trouvailles faites dans les régions immédiatement voisines. Après avoir exposé les résultats principaux de ces fouilles, M. Déchelette conclut que, sans méconnaître l'originalité de la culture ibérique, il croit que dans sa formation l'on doit attribuer aux influences helléniques une part considérable, surtout à partir du VI^e siècle, c'est-à-dire immédiatement après le grand mouvement de la colonisation grecque.

M. Salomon Reinach entre dans quelques détails sur la nouvelle grotte ornée de gravures et de peintures préhistoriques qui a été découverte par M. le comte Begouen à Montesquieu-Avantès (Ariège). Les animaux figurés sont le bison, le cheval, le mammouth, peut-être un carnassier; il y a des images de petits chevaux avec des flèches, gravées sur leurs flancs, procédé magique dont on connaît déjà des exemples et qui avait pour objet d'assurer une chasse heureuse. Les dessins de la nouvelle grotte présentent des particularités de style qui ne s'étaient pas encore rencontrées. — M. Reinach annonce ensuite qu'il vient de terminer un recueil de gravures au trait d'après toutes les œuvres d'art connues de l'âge du renne.

M. Emile Chatelain, au nom de la commission du prix Brunet, donne lecture du rapport sur le concours de cette année.

M. le Dr Capitan communique, en son propre nom et en celui de M. Peyrony, une note sur les trois squelettes humains fossiles récemment découverts à la Ferrassie et au Cap Blanc (Dordogne).

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 6 septembre 1912.* — M. Noël Valois, vice-président, annonce la mort de Théodore M. Gomperz, correspondant étranger de l'Académie depuis 1893.

M. Héron de Villefosse communique, au nom du R. P. Delattre, un rapport sur l'exploration des dépendances de la grande basilique de Damous-el-Karita. Ces dépendances comprenaient deux chapelles et plusieurs chambres occupées par des sépultures. Le P. Delattre y a découvert des sarcophages, plusieurs inscriptions chrétiennes, des mosaïques et divers objets. Dans une tranchée, creusée à l'opposé du chemin de Sidi-bou-Saïd, il a trouvé un édifice circulaire de 9 à 15 mètres de diamètre dans lequel il put pénétrer par la partie supérieure. La suite des fouilles lui montra bientôt la disposition d'une salle exactement ronde, entourée de 16 colonnes de granit. Entre les colonnes se trouvaient de hautes niches descendant jusqu'à la mosaïque. Cet important monument paraît avoir été d'abord un baptistère, converti plus tard en chapelle avec une destination différente.

M. Seymour de Ricci communique le résultat de ses recherches sur les feuillets manquants d'un ms. de Léonard de Vinci relatif au vol des oiseaux, dérobé par Libri, vers 1840, à la Bibliothèque de l'Institut. Ce ms. se composait de 18 feuillets dont 13 furent vendus par Libri au comte Manzoni et donnés récemment par un savant russe au roi d'Italie. M. de Ricci, à l'aide de catalogues anglais, retrace l'histoire des 5 feuillets manquants dont il a retrouvé plusieurs chez des collectionneurs anglais. — MM. Salomon Reinach, Henri Omont et Paul Meyer présentent quelques observations.

Léon Dorez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 39 — 28 septembre — 1912

A. Ungnad, **Aramäische Papyrus aus Elephantine**, kleine Ausgabe unter Zugrundelegung von Eduard Sachau Erstausgabe : Hilfsbücher zur Kunde des Alten Orients, 4 Band. Leipzig, Hinrichs, 1911, vii-119 p. in-8°.

E. Meyer, **Der Papyrusfund von Elephantine**. Dokumente einer jüdischen Gemeinde aus der Perserzeit und das älteste erhaltene Buch der Weltliteratur. Leipzig, Hinrichs, 1912, 1 vol., 128 p. in-8°, 2 M.

La collection de papyri et d'ostraka araméens découverte à Éléphantine au cours des années 1906-1908 a été publiée par M. Sachau avec tout l'appareil que comporte l'importance de ces documents. A côté de cette édition, d'un prix peu accessible aux bibliothèques privées, la librairie Hinrichs en publie une autre, d'aspect beaucoup plus modeste, mais qui suffira aux besoins de la plupart des savants. Les textes sont donnés en caractères hébreux ; M. Ungnad a soigneusement distingué les restitutions certaines de celles qui laissent place à quelque doute, et marqué l'importance et la nature des lacunes. Il a joint à son édition quelques fragments découverts avant 1906 et qui ne se trouvent pas dans l'édition de Sachau. Son commentaire, sobre et précis, résume bien les éclaircissements que l'on peut actuellement fournir pour l'intelligence de ces textes. Un glossaire alphabétique réunit les mots araméens inconnus à l'araméen biblique.

M. E. Meyer a exposé avec une grande maîtrise les faits révélés par les documents d'Éléphantine, les conclusions qui en ressortent et les problèmes nouveaux qu'ils posent. Il y trouve, en les rapprochant de ce que les Chroniques nous ont conservé des mémoires d'Esdras et de Néhémie, les matériaux avec lesquels on peut essayer de reconstruire l'histoire des origines du judaïsme. Le judaïsme est une création de l'empire perse. C'est seulement parce que les Juifs de Baby-

lonie, Esdras et Néhémie, ont réussi à obtenir l'appui du roi des Perses qu'ils ont pu imposer aux Juifs de Jérusalem et de Judée leur réforme religieuse. La critique moderne avait à tort suspecté l'authenticité des textes relatifs à Esdras et à Néhémie. Cette authenticité est confirmée d'une manière éclatante par les textes découverts à Éléphantine. On y trouve entre autres copie d'un édit de Darius II contenant les prescriptions relatives à la fête des azymes. Il n'y est pas fait mention de l'agneau pascal qui, conformément aux prescriptions du Deutéronome, ne pouvait plus être immolé qu'au temple de Jérusalem. Rien n'avait paru plus suspect aux critiques que l'étendue des pouvoirs donnés à Esdras par le firman d'Artaxerxès I et la connaissance exacte du culte juif qu'on n'était guère disposé à attribuer à un roi Perse. Le texte d'Éléphantine nous fait voir ce roi entrant dans des détails tout aussi minutieux et légiférant pour toute la diaspora conformément à l'esprit du code sacerdotal.

Le fait que la colonie militaire juive d'Éléphantine avait élevé un temple à Jahvé atteste qu'elle est antérieure à l'année 621, date de la promulgation du Deutéronome qui supprima tous les lieux de culte autres que le temple de Jérusalem. Il ne servirait à rien d'objecter qu'Éléphantine était bien loin de Jérusalem (Ungnad), car la même observation vaudrait pour beaucoup de communautés juives qui, pas plus en orient qu'en occident, n'ont songé à se construire un sanctuaire moins éloigné que celui de Jérusalem. On trouve d'ailleurs à Éléphantine plus d'un trait qui nous révèle la persistance d'un état de la religion antérieur à la réforme de 621. Jahvé est le dieu par excellence, mais non le seul : à côté de lui trônent Aśim-Bet'el et Anat-Bet'el.

Je ne puis pas résumer ici toutes les idées que M. Meyer a développées à propos d'autres questions, comme par exemple la destruction du temple d'Éléphantine, sa reconstruction et l'interdiction des sacrifices sanglants, l'origine du roman d'Achiqar et ses rapports avec la sagesse de Salomon et les fables d'Ésope et de Babrius. Le livre de M. E. Meyer est de ceux qu'il faut avoir lus.

C. Fossey.

M. Jastrow. **Aspects of religious belief and practice in Babylonia and Assyria.** American lectures on the history of religions; ninth series with 54 illustrations and a map and chronological lists of the rulers of Babylonia and Assyria. New-York, Putnam, 1911, 1 vol. xxv-471 p. in-8°.

Une rapide esquisse de l'histoire de l'Assyro-Babylonie, ou plus exactement des grandes migrations qui l'ont peuplée et de leurs apports successifs, sert d'introduction au livre de M. Jastrow. Ensuite viennent des chapitres sur le panthéon, les deux systèmes de divination les plus importants (hépatoscopie et astrologie), les temples, la magie et le culte, les idées sur la vie future, la morale et le code de

Hammurabi. M. Jastrow reconnaît aujourd'hui l'existence d'un peuple sumérien et de dieux sumériens, au sujet de laquelle il se montrait fort sceptique dans la première édition de sa *Religion of Babylonia and Assyria* (1898); il admet une langue sumérienne et objecte seulement que le syllabaire cunéiforme contient des éléments sémitiques et que certains textes religieux écrits en sumérien ont pu être composés par des Sémites, deux points que les sumérisants ont accordé depuis longtemps. Toutefois M. Jastrow n'est peut-être pas arrivé à la vérité par la meilleure voie. Car il part de l'existence d'un peuple sumérien, attestée suivant lui par les monuments figurés (thèse de M. E. Meyer[1]) pour affirmer l'existence d'une langue sumérienne en Babylonie. La thèse de M. Meyer est discutée et la conclusion qu'en tire M. Jastrow (p. 8) des moins assurées : il y a en Bulgarie un peuple tartare mais point de langue tartare. — A noter encore que les taureaux à face humaine du palais d'Assyrie n'ont rien à faire avec Enlil (p. 75) : ce sont des représentations des bons génies (*šêdu* ou *lamassu*); que l'extispicine babylonienne n'était pas fondée uniquement sur l'examen du foie (p. 155); que la forme Zu-En (pour En-zu) ne se rencontre pas et que, étymologiquement, *Sin* n'a rien à faire avec En-zu (p. 211); que les symboles des *kudurru* ne sont pas les signes du zodiaque (p. 219-230). P. 375, M. Jastrow aurait pu rappeler que le rapprochement entre Gilgameš et *Ecclésiaste*, IX, 7-9, a été fait avant lui par M. H. Grimme : OLZ, VIII, 432-438. Au reste le livre de M. Jastrow marque un progrès sensible, surtout au point de vue de l'ordonnance et de la concision et, de ses trois ouvrages sur la religion babylonienne, c'est celui que je recommanderais le plus volontiers.

C. Fossey.

Archives d'études orientales, publiées par J. A. Lundell. Vol. 2. **Etudes sur le culte d'Ichtar** par Nils Nilsson. — Upsala, Appelberg, et Paris, Leroux, 1 vol. 20 p., in-8°.

M. Lundell, professeur de langues slaves à Upsala, a accepté la direction d'une publication nouvelle, les *Archives d'études orientales*, où doivent paraître des travaux sur les langues de l'Europe orientale, de l'Asie et de l'Afrique, sur les religions et les traditions populaires. La langue de la rédaction est le français. On admettra aussi l'anglais et l'allemand : les ouvrages en langues scandinave, italienne et russe seront accompagnés d'un résumé en français. Est-ce le prélude d'un retour à l'ancien usage qui ne reconnaissait que deux ou trois langues scientifiques? Il faudrait s'en féliciter, car la recherche scientifique étant pratiquée sur tous les points du globe, si chaque savant persiste

1. Conformément à cette thèse, M. Jastrow aurait dû reconnaître dans les « têtes noires » (*ṣalmat kakkadi*) les Sémites et non les Sumériens (p. 70, n. 3); cf. *Sumerier und Semiten*, p. 23.

à vouloir écrire dans sa langue, la bibliographie d'un sujet quelconque deviendra bientôt un véritable Babel où d'excellents travaux seront enfouis et ignorés.

Les premiers cahiers des *Archives orientales* sont consacrés à des *Etudes phonologiques sur le dialecte arabe vulgaire de Beyrouth* par M. E. Mattsson (1) aux *Débuts de la cartographie du Japon*, par M. E.W. Dahlgren (4), à des *Etudes sur le culte d'Ichtar*, par N. Nilsson (2). Ce travail sur *Istar* est le dernier chapitre d'une thèse où l'auteur, mort prématurément, étudiait la déesse d'Erech dans l'épopée de Gilgameš, l'Hiérodule et l'Etranger. La singulière coutume décrite par Hérodote et qui obligeait toute Babylonienne à se prostituer une fois en sa vie à un étranger dans le temple d'*Ištar* y est étudiée et comparée aux usages plus ou moins similaires d'autres peuples. Les différentes explications qu'on en a proposées sont énumérées et critiquées. M. Nilsson compare notamment le rôle de l'étranger à celui du prêtre auquel chez plusieurs peuples on confie la défloration de la femme pour assurer sa fécondité : l'étranger est supposé doué, comme le prêtre, d'un certain pouvoir magique. Ainsi s'expliqueraient les paroles que l'étranger prononçait en jetant sa pièce de monnaie sur les genoux de la Babylonienne : « J'implore pour toi la déesse Mylitta » (= *mu'allittu*, celle qui aide à enfanter).

C. Fossey.

C. H. W. Johns. Ancient Assyria. Cambridge, University Press, 1 vol., 175 p., in-12.

M. Johns a résumé en 156 pages l'histoire de l'Assyrie depuis les origines jusqu'à la chute de Ninive. Ce précis, publié dans une bibliothèque de vulgarisation, pourra néanmoins servir d'aide-mémoire aux orientalistes car il est exact et à jour. Je m'étonne toutefois de voir Opis placée sur la carte au confluent de l'Adhem et du Tigre. Winckler a démontré qu'il fallait chercher cette ville aux environs de Séleucie et de Ctésiphon.

C. Fossey.

Jean Capart, **Abydos, le Temple de Séti Ier**. Étude générale, 1892, Bruxelles, Rossignol et Van den Bril, in-4°, 42 p., 50 pl. et 1 plan en phototypie.

Le volume de Capart sur Abydos procède de la même conception que son choix de monuments. Il s'agit pour lui de fournir aux Égyptologues et aux savants du dehors des reproductions peu coûteuses des documents relatifs à l'histoire de l'art, stèles, statues, tombeaux et temples. D'un côté en effet les collections de planches dessinées à la main ou ne prétendent pas exprimer exactement le style des objets reproduits, ou le faussent par trop souvent, comme c'est le cas pour les *Denkmäler* de Lepsius, ou ne le conservent qu'à moitié comme dans le Tell-Amarna de Davies, et d'autre part les recueils de photogra-

vures ou de phototypies, comme le *Voyage dans la Haute-Égypte* de Mariette et les *Denkmäler der Ægyptischen Skulptur* de Bissing, sont d'un prix qui les fait inabordables au gros des étudiants. Des ouvrages à bon marché, tels que cet *Abydos*, permettront à tous ceux que l'art égyptien intéresse de se procurer, sans peine, les moyens de l'apprécier par eux-mêmes.

Peut-être Capart exagère-t-il les difficultés qu'il y a à étudier posément le temple de Sétouî Ier. Depuis six ou sept ans, le Service des Antiquités possède au voisinage une cahute sans prétentions, où non seulement Lefebvre mais d'autres personnes ont séjourné a volonté : pourvu qu'on amène avec soi un domestique arabe capable de faire un peu de cuisine, on peut passer là quelques jours et au besoin quelques semaines. La raison pour laquelle ces ruines ont été négligées par les Égyptologues est moins l'éloignement des hôtels, que la répugnance à s'attarder dans des monuments où l'on n'a plus la chance de découvrir des inscriptions historiques ou des objets de Musée. A de rares exceptions près, notre école actuelle s'occupe de philologie, d'archéologie, d'histoire politique ou religieuse plus que d'histoire de l'art, et les bas-reliefs admirables de Sétouî Ier ou de Ramsès II parlent moins à son esprit que des stèles ou des papyrus mal écrits mais remplis de dates ou de faits. On a copié plusieurs fois tout ou partie du tombeau de Sétouî Ier : on a négligé jusqu'à présent d'en publier par la photographie les dessins et les bas-reliefs de manière à les rendre dans toute leur beauté. Ce sera, je l'espère, une des entreprises prochaines de Capart, et qui sera plus difficile que celle d'Abydos, mais aussi utile. Le texte ne contient qu'une description rapide des salles, où sont mêlées des remarques ingénieuses et fines, sur les motifs qui ont déterminé les Égyptiens à choisir les motifs de la décoration murale et à les combiner de telle manière plutôt que de telle autre. Les planches ne sont pas toutes aussi bien venues l'une que l'autre : sans parler des déformations, assez légères du reste, que l'emploi d'un appareil de dimensions médiocres et parfois le manque de recul ont infligées à plusieurs d'entre elles, d'autres sont troubles et manquent de netteté. Pourtant la plupart sont fort bonnes et elles produisent en petit l'impression de l'original, ainsi le Sétouî allaité par Maout (pl. XIV), les Nils porte-offrandes (pl. XV), le Sétouî posant la couronne sur le front de Tâmou (pl. XXVI), le Sétouî offrant le vin à Isis (pl. XXXVI) ou préparant l'autel pour Harendotès (pl. XLI). Je regrette de ne pas voir le tableau où Sétouî vient à la rencontre d'Osiris accompagné des déesses, qui est le chef-d'œuvre des artistes de l'école thébaine à cette époque. N'y aura-t-il pas bientôt un second volume où nous trouverons ce qui manque à celui-ci ?

G. Maspero.

O. de Lemm, **Koptische Miscellen,** cvi-cviii, cix-cxiii, cxiv-cxx (trois extraits du *Bulletin de l'Académie des Sciences de St-Pétersbourg*, *1911-1912*), St-Pétersbourg, 1911-1912, in-8°, 24-39-28 p.

Les trois fascicules nouveaux des *Koptische Miscellen* contiennent surtout des corrections apportées à des textes publiés par d'autres savants, aux versions sahidiques de la *Dormitio Mariæ* (§ CVI), aux *Coptic texts on St-Theodore the General* (§ CVII, CIX) et aux fragments de la *Vita S. Mathæi Pauperis* (§ CX) de Winstedt, aux *Œuvres de Schenoudi* (§ CXVIII, CXIX) d'Amélineau. On y trouve également quelques pages inédites d'un discours de St-Athanase (§ CXIII), mais ce qui en fait l'intérêt principal pour les Egyptologues, ce sont les études parfois assez développées qui ont été consacrées à des mots inconnus ou mal interprétés jusqu'à présent, à *hloolé* dans le sens de *bercer* (§ CVIII), au verbe *bôsh* et à ses dérivés, *mettre à nu*, *dévêtir*, *dépouiller* (§ CXIV), à *saate* pluriel de *sot* qui signifie *saletés*, *excréments* (§ CXVI), au Thébain *sôpé* forme de *sôbé T.*, *sôbi M.*, qui marque *l'ourlet* d'un vêtement ou le *liteau* d'une pièce d'étoffe (§ CXVII). La note sur la locution thébaine *térrompé*, *térompé* (§ CXII), transcription de l'ancien égyptien *tanou-ranpit*, *tanranpi*, *tenrompé*, comme le memphitique *en-tenrompi*, *chaque année*, est particulièrement instructive. L'assimilation de *n* à *r-l*, qui, rare dans le thébain ordinaire, est fréquente dans le thébain ancien, explique comment les formes en *ñr* de la κοινή ramesside, telle que *bañrou*, sont devenues en copte *bol-bôl-bél* : la voyelle intercalée entre *n* et *r* de *tanouranpit* étant atone s'est amuie, mais elle existait à l'origine ; nous devons en déduire que, dans les mots du type *bañrou*, la voyelle que l'orthographe de *n* semble indiquer, existait de même réellement, et qu'ils se prononçaient *bânourou*, avec accent sur *ba*. Cette observation nous oblige à écarter l'hypothèse d'après laquelle *ñr* n'aurait été dans ces formes qu'une graphie destinée à noter une prononciation particulière du signe *ra-rou*. C'est bien une troisième radicale que cet *n-nou* marque, mais comment s'est-elle introduite dans des racines où les textes antérieurs à la XII[e] dynastie nous montrent qu'elle n'existait pas à l'origine ?

G. Maspero.

Archimedis opera omnia cum commentariis Eutocii iterum edidit J. L. Heiberg, Volumen I. Leipzig, Teubner, 1910 ; xii-445 p. (*Bibl. script. græc. et rom. Teubneriana*).

La première édition des œuvres d'Archimède, par M. Heiberg, a paru il y a déjà trente ans. Il n'est pas inutile de rappeler comment le savant professeur de Copenhague a été amené à en donner une seconde édition. Ce n'est pas seulement parce que V. Rose a découvert un secours critique d'une haute importance, l'interprétation latine de Guillaume de Moerbeke; c'est surtout parce qu'un nouveau

manuscrit a été connu, un palimpseste du Patriarcat grec de Jérusalem, transporté depuis à Constantinople, où M. H. put l'étudier. Ce manuscrit, fort mutilé, contient en effet, outre des parties de traités d'Archimède déjà publiés, plusieurs œuvres inédites plus ou moins complètes : le *Traité des corps flottants*, connu jusqu'ici seulement par une traduction latine, le *Stomachion*, et l'*Ephodique*, dont M. H. a donné dans l'*Hermes* le texte grec, et qui fut immédiatement traduit en français par M. Th. Reinach (1907). Une édition nouvelle, comme le dit avec raison M. H., semblait donc non seulement désirable, mais absolument nécessaire. Les traités nouveaux ne sont pas publiés dans ce premier volume, qui contient les deux livres *de la Sphère et du Cylindre*, la *Mesure du Cercle*, et les *Conoïdes et Sphéroïdes*. Le texte, qu'accompagne en regard une traduction en latin, est établi sur des manuscrits que M. H. doit décrire dans les prolégomènes du troisième volume ; il est pourvu de notes critiques et de notes explicatives où M. H. essaie de retrouver les expressions mêmes d'Archimède ; car les traités *de la Sphère* et *de la Mesure du Cercle* ont subi de la part du transcripteur un certain nombre d'altérations, au point qu'il est difficile de restituer le texte original ; on notera d'ailleurs que ces traités ont perdu leur forme dorienne, et que les termes mathématiques n'y sont pas ceux qu'Archimède a dû employer ; la forme originale a été parfois conservée dans le commentaire d'Eutocius.

My.

Frank Frost Abbott, **The common people of ancient Rome,** New York, 1911, à la librairie Scribner et fils, 290 p., in-8°.

Ce livre est une série d'articles de vulgarisation qui se rapportent tous plus ou moins à la vie des classes inférieures à l'époque romaine. M. Abbot a successivement exposé ce qu'était le latin populaire, la poésie populaire, telle que nous la connaissons par les épitaphes et les ex-votos, le roman réaliste dont le type est le *Satiricon*, ce qu'on peut savoir du prix de la vie (édit de Dioclétien), ce que les classes pauvres devaient à la munificence des riches (édifices élevés à Rome et dans les villes de province), comment fonctionnaient les corporations ouvrières. Le livre se termine par une étude sur C. Scribonius Curio, ami de Cicéron, et G. Matius, ami de César. L'auteur est au courant de l'état actuel de la science sur toutes ces questions ; son volume sera lu avec intérêt.

R. C.

R. Brandstetter, **Das Verbum,** dargestellt auf Grund einer Analyse der besten. Texte in vierundzwanzig indonesischen Sprachen. Lucerne (Haag), 1912, in-8°, 70 p. (*R. Brandstetters Monographien zur Indonesischen Sprachforschung*, IX).

Un linguiste peut rarement faire une lecture aussi savoureuse

que l'est celle de la brochure de M. Brandstetter. En 162 petits paragraphes, dont presque chacun offre une formule précise, appuyée d'un ou deux exemples lumineux, l'auteur expose tous les traits essentiels du système verbal indonésien : structure des formes et emploi des formes. Le travail repose sur un examen direct de textes que l'on possède en une vingtaine d'idiomes indonésiens appartenant aux portions les plus diverses du vaste domaine couvert par ces langues; et en même temps, M. Brandstetter tire parti des formes plus ou moins anciennes, là où l'on en possède, à Java et à Madagascar; pour Bornéo, il recourt à une langue religieuse qui présente des particularités intéressantes pour le comparatiste et que le dayak ne connaît pas. M. Brandstetter pose ainsi peu à peu, avec une méthode excellente, avec une rare clarté et une singulière fermeté de doctrine, la grammaire comparée des langues indonésiennes, dont quelques savants comme M. Kern avaient indiqué la portée, mais que personne n'avait constituée. L'auteur annonce trois nouvelles brochures, dont l'une sera relative à la syntaxe et l'autre à la phonétique comparée du groupe indonésien. On en attendra la publication avec la plus vive impatience.

A. Meillet.

Handbuch der Kirchengeschichte für Studierende, herausgegeben von Gustav Krüger. Teil III : Reformation und Gegenreformation, bearbeitet von Lic. Heinrich Hermelink. Tubingen, Mohr (P. Siebeck), 1911, xiii-328 p. 8°. Prix : 6 fr. 25.

Ce nouveau manuel d'histoire ecclésiastique fait son apparition d'une façon quelque peu bizarre. Le *quatrième* volume, traitant des temps modernes, a paru le premier, en 1909, rédigé par M. H. Stephan ; maintenant c'est le *troisième* qui voit le jour, consacré à la période de la *Réforme et de la Contre-réformation* par M. H. Hermelinck. Les deux premiers tomes de l'ouvrage *Antiquité* et *Moyen-âge*) paraitront plus tard seulement.

Imprimé en caractères très fins, en lignes très serrées [1], le volume de M. Hermelinck, contient, en un espace assez restreint, des indications abondantes pour l'histoire religieuse du xvi[e] et du xvii[e] siècle [2], et s'il devait encourir, au point de vue des détails, un reproche, c'est plutôt celui d'en fournir en trop grand nombre que trop peu. Peut-être aussi fait-il une place trop considérable à l'histoire générale de cette période. Le livre est bourré de faits, de noms propres, de chiffres divers, placés tous un peu sur le même plan ; c'est un bon manuel pour des *savants* expérimentés, désireux de vérifier rapide-

1. En outre l'auteur a supprimé les points et les virgules entre les noms et prénoms des auteurs dans les notes bibliographiques très abondantes, ce qui les rend très fatigantes à déchiffrer.

2. Pour certains chapitres le récit s'étend assez souvent dans le xviii[e] siècle.

ment une donnée quelconque de l'histoire ecclésiastique, mais il me semble moins propre à être utilisé par des *étudiants*, surtout débutants, qui auront quelque peine à se retrouver dans ce fouillis de renseignements très utiles à coup sûr, mais qui n'ont pas tous pourtant la même importance. Si l'Allemagne tient naturellement la plus large place dans ce volume, on ne peut dire cependant que les autres pays de l'Europe soient négligés ou qu'il y ait des lacunes notables dans l'exposition des luttes confessionnelles du temps. C'est à peine si çà et là les préoccupations religieuses ou politiques de l'auteur l'entraînent à des affirmations contestables [1]; mais le nombre des fautes d'impression — en admettant que le typographe soit le coupable et non pas l'auteur lui-même — est assez considérable [2]. Le style, d'un laconisme voulu, est parfois émaillé de locutions qui jurent avec la gravité de l'histoire [3]; l'on regrettera aussi que M. H. n'ait joint à son volume qu'une table des *noms de personnes*, en négligeant d'y ajouter une table des *noms de lieux*, au moins aussi nécessaire.

E.

Paul Schwartz. **Die Gelehrtenschulen Preussens** unter dem Oberschulkollegium (1787-1806) und das Abiturientenexamen. 2. Band, Berlin, Weidmann, 1911, 8°, p. 549, mk. 14; 3. Band, ibid., 1912, p. 648, mk. 16, 80 (*Monumenta Germanica Paedagogica*, vol. 48 et 50).

K. Reissinger, **Dokumente zur Geschichte der humanistischen Schulen der Bayerischen Pfalz**, 2, Band. Ibid., 1911. 8° p. 666, mk. 17 (Même collection, vol. 49).

Zeitschrift für Geschichte der Erziehung und des Unterrichts (Neue Folge der *Mitteilungen der Gesellschaft für deutsche Erziehungs-und Schulgeschichte*). Erster Jahrgang (4 Hefte). Ibid., 1911, 8°., p. 314.

R. Nerdon, **Die Lectionum Praxis des Magisters Johannes Theill** (*Beiträge zur Geschichte der Erziehung und des Unterrichts in Sachsen*). Ibid., 1911, 8°, pp. 26 et 110.

I. J'ai annoncé dans la *Revue* du 13-20 octobre 1910 le premier volume de l'ouvrage de M. Schwartz. La seconde moitié en était

---

1. Ainsi p. 92, on n'a pas besoin d'être un « cynique falsificateur » de la conduite de Luther, pour désapprouver sa conduite dans la guerre des Paysans. On se demande aussi pourquoi l'auteur affirme (p. 159) que Genève était « allemande d'origine ».

2. P. 27. André Proles n'est pas mort en 1563 mais en 1503. — P. 31. Léon X n'a pu accorder d'indulgences en 1530 puisqu'il est mort en 1521. — P. 121. Ce n'est pas en *1547* que Martin Bucer se rendit en Angleterre, mais en *1549*. — P. 157. Gérard Roussel ne fut pas évêque *d'Oléron* mais *d'Oloron*. — P. 210. Henri le Balafré et son frère le cardinal de Guise ne furent pas assassinés « dans un accès de rage » mais avec préméditation. — P. 211. Ramus ne s'appelait pas *Pierre de Ramée* mais *Pierre La Ramée*. — P. 239. L'exposé chronologique de la *Guerre des Evêques* est erroné. — P. 285. Le prénom de M. Erdmannsdoerfer est *Bernard* et non *Benno*. — P. 287. Ce n'est pas Ferdinand *II* mais Ferdinand III qui est mort en 1657, etc., etc.

3. Par exemple p. 285, où il est question des « coups de pied que Louis XIV distribuait partout ».

constituée par une revue des différentes écoles secondaires après la réforme de l'*Abiturient*. Cette revue est continuée dans les deux nouveaux volumes consacrés aux provinces de Poméranie, de la Nouvelle Marche, de la Marche Electorale, pour le second, et aux autres parties de la monarchie prussienne, pour le troisième. Comme pour les écoles de la région orientale, l'auteur donne sur chaque établissement de minutieux renseignements fournis par les dossiers du Conseil supérieur de l'Enseignement : situation au moment de l'introduction de l'*Abiturient*, personnel, fréquentation scolaire, discipline, programmes des études, horaires, livres classiques, rapports des maîtres sur leur enseignement, parfois aussi rapports d'inspection (ceux de Meierotto et de Gedike sont des modèles), propositions de réformes, etc. ; puis, année par année, en général de 1789 à 1806, comptes-rendus détaillés de l'examen écrit et oral de l'*Abiturient*, avec des fragments de copies des élèves et des tableaux d'ensemble de tous les candidats pour la période en question. Il se rencontre parfois dans ces listes des noms illustres : je signale pour la session de mars 1792 du Friedrichswerder-Gymnasium ceux de Tieck et de Wackenroder, qui ont obtenu tous deux des certificats très flatteurs. Il y aurait dans cette masse de pièces originales bien des détails curieux à relever, en dehors de ce qui touche à l'histoire de l'éducation. On est par exemple frappé de l'intérêt porté jusqu'au fond de la Poméranie ou du Brandebourg aux événements contemporains de la Révolution française et de l'Empire naissant ; on n'est pas moins surpris de l'ignorance de sa propre littérature dans laquelle cette jeunesse semble vivre. C'est à peine si Wieland, Goethe et Schiller sont nommés et plus rarement encore Lessing ou Herder ; mais innombrables sont les traces qu'a laissées le rationalisme, l'*Aufklärung*. A cet égard, l'enquête de l'historien offre un intéressant reflet du siècle philosophique et de l'influence exercée par nos écrivains sur l'Allemagne contemporaine ; parmi les auteurs français le plus en honneur il faut mettre en première ligne Voltaire et Fénelon : la *Henriade* et le *Télémaque* se disputent les honneurs de la traduction. M. Sch. a terminé cette série de monographies des *Gelehrtenschulen* prussiennes en reproduisant la correspondance échangée entre les commissions d'examen ou les autorités scolaires et le Conseil supérieur qui veillait avec une attention inlassable sur le bon fonctionnement de la réforme, relevant l'indulgence coupable des examinateurs ou le choix inopportun des questions posées. Enfin les derniers chapitres étudient deux autres genres d'épreuves qui se rattachent à l'*Abiturient*. L'une était l'examen que subissaient les *Kantonistes*, c'est-à-dire, les fils de bourgeois ou de paysans astreints au service militaire et réclamés par le régiment de leur canton ; certains voyaient dans les études universitaires au moyen d'échapper à cette charge, et un examen subi vers la treizième année devait décider s'ils étaient aptes ou non à continuer les études clas-

siques pour éviter l'enrôlement par la qualité d'étudiants. L'autre épreuve était celle qui attendait à l'Université les jeunes gens qui s'étaient présentés sans être munis de leur certificat de maturité; de ce côté aussi la négligence ou l'hostilité des professeurs risquaient de compromettre les efforts du Conseil supérieur. Un triple index de 50 pages permettra de tirer tout le parti convenable des riches documente si patiemment réunis par M. Schwartz.

II. Ce sont aussi des dossiers scolaires qu'a dépouillés M. Reissinger. Les pièces qu'il avait déjà fournies dans un premier volume (V. *Revue* du 8 juillet 1911), à la suite de son histoire des écoles secondaires du Palatinat bavarois, se rapportaient aux instituts épiscopaux de Spire. Le second volume nous donne celles qui sont relatives aux établissements laïques soit du duché de Deux-Ponts, soit de la ville impériale de Spire. Il y a en tout dans les deux volumes 123 pièces, allant de 983 à 1810, et beaucoup sont d'une étendue considérable. Pour la plupart ce sont des règlements scolaires, des rapports d'inspection, des programmes d'études, des consultations demandées à des éducateurs éminents du temps, comme au théologien strasbourgeois Marbach en 1558, à Gesner en 1754; ce sont aussi des nominations de maîtres, des compositions d'examen de candidats à une chaire, des certificats scolaires, des devoirs d'écoliers, des discours solennels qu'en quittant l'établissement les élèves prononcaient en hébreu, en grec, en latin, en français, en prose ou en alexandrins allemands. Tous ces documents ont été édités par M. R. avec un grand scrupule [1] (était-il indispensable de respecter toutes les bizarreries orthographiques des originaux ?), et si petit que soit le domaine qu'ils concernent, leur importance pour l'histoire de l'éducation en Allemagne est essentielle. On y glanerait aussi bien des renseignements d'ordre économique ou littéraire. Ainsi la pièce 56 sur l'organisation de l'internat de l'école de Hornbach est pleine de détails précieux sur la vie matérielle du temps; à titre d'exemple du second cas, les prospectus de Bahrdt, le fondateur du philanthropinum de Heidesheim, éclairent le personnage immortalisé par Goethe et le surnom qu'il en a gardé de « Bahrdt au front de fer » ne surprend plus après la lecture de ces rodomontades. Il faut remercier M. R. du zèle qu'il a déployé à nous rendre facile l'accès de tous ces documents.

III. L'ancien Bulletin de la *Gesellschaft für deutsche Erziehungs- und Schulgeschichte* a pris, après vingt ans d'existence, un nouveau titre et est devenu une *Revue de l'Histoire de l'Éducation et de l'Enseignement*. La direction se propose, en restreignant la place faite à l'histoire purement locale, de coordonner davantage les recherches dans le champ de la pédagogie historique et d'étendre les études de

---

1. Ecrire p. 333 Dumarsais, et non *Damarsais*.

son domaine à l'antiquité et aux pays autres que l'Allemagne ; elle fournira ainsi des matériaux à une discipline encore à naître, la science de l'histoire comparée de l'enseignement.

Nous avons reçu les quatre fascicules qui constituent le premier volume de la Revue transformée. Ils contiennent plusieurs articles d'un grand intérêt, mais je ne puis que signaler les plus importants. Parmi les publications de documents, M. G. Schuster nous donne des instructions du margrave Christian de Brandenbourg-Bayreuth pour l'éducation de ses deux fils, de 1630 et 1637 (p. 69-85); M. R. Stiebitz, des règlements scolaires de 1667 et 1671 pour le comté de Schwarzbourg-Rudolstadt, inspirés du *Schulmethodus* (1643) du duc Ernest de Gotha et d'un esprit tout moderne (p. 274-292); M. M. Schneider, une instruction du surintendant Fergen de Gotha, écrite en 1698 pour son fils étudiant en droit à Giessen (p. 39-46); enfin M. A. Schnizlein, diverses pièces tirées des archives de Rothenburg sur la Tauber, allant du XVIe au XVIIIe siècle et relatives surtout à la discipline scolaire (p. 196-205). Parmi les études, qui s'appuient d'ailleurs aussi sur des documents originaux, je citerai celle de M. P. Schwartz (p. 134-195) sur la politique scolaire de la Prusse dans les provinces polonaises acquises en 1793 et 1795; c'est un précieux complément à son vaste travail sur les écoles prussiennes dont il a été déjà question. M. R. Bitterling (p. 206-222) a étudié en détail le dépôt des manuscrits de Fröbel que possède Berlin et tout ce qui se trouve réuni ou dispersé ailleurs. M. F. Kammradt (p. 233-273) a soigneusement analysé les idées de Tieck sur l'éducation et présenté ainsi un aspect assez peu connu du romantisme allemand. Une contribution à l'histoire de la pédagogie étrangère est due à M. B. Barth (p. 3-32), qui a recherché les rapports de la philosophie de Montaigne avec ses opinions pédagogiques. Je dois enfin mentionner un excellent article nécrologique du secrétaire de la *Revue*, M. Max Herrmann (pp. 99-119), à la mémoire d'Alfred Heubaum, qui dirigea quelque temps la publication des *Monumenta Germaniæ Paedagogica* et par sa *Geschichte des deutschen Bildungswesens* s'était acquis un nom mérité dans l'histoire de la pédagogie. Des comptes rendus critiques et de courts rapports sur l'activité des différents groupes de la *Société pour l'Histoire de l'Éducation en Allemagne* accompagnent chacun des fascicules et un index général termine le dernier. Nous souhaitons à la *Revue* ainsi renouvelée et élargie le succès qu'elle a rencontré auprès du public sous son ancienne forme.

IV. La publication de M. Needon est une annexe à la précédente Revue. Elle a été tirée d'un manuscrit des archives du gymnase de Bautzen. C'est un journal que le recteur de l'école Johannes Theill a tenu de 1642 à 1679, année de sa mort, et où il relate, avec quelques autres menus faits, la vie scolaire de sa *Ratsschule*, principalement

les ouvrages expliqués dans sa classe, les examens, les exercices religieux, auxquels participaient maîtres et disciples, et surtout les *valedictoriæ orationes*, les discours d'adieux prononcés par les élèves à leur sortie de l'école, en présence d'auditeurs de marque. Un appendice du manuscrit donne pour la même période des détails sur les congés et les réjouissances scolaires, en particulier sur la fête de saint Grégoire, qui était l'occasion à Bautzen comme ailleurs de cavalcades et de travestissements allégoriques. Une érudite introduction de l'éditeur nous renseigne sur la carrière de Theill, sur son arrivée à Bautzen (l'acte de nomination est intégralement reproduit), sur ses collègues et sur ses efforts pour relever l'école qui avait eu beaucoup à souffrir pendant la guerre de Trente ans.

L. R.

Albert WADDINGTON, correspondant de l'Institut, professeur à l'Université de Lyon, **Histoire de Prusse**, tome I. Des origines à la mort du Grand-Électeur. Paris, Plon-Nourrit, 1911, XII-594 p. 8°, cartes et portrait. Prix : 7 fr. 50.

Le nouvel ouvrage de M. Albert Waddington s'ouvre par quelques considérations générales sur ce que j'appellerais volontiers la *philosophie de l'histoire de Prusse*. En historien impartial, M. W. rend pleinement justice aux efforts, couronnés de succès, des Hohenzollern, pour faire sortir quasiment du néant, un royaume aujourd'hui si puissant; mais il n'est pas de ces âmes naïves qui ont créé de nos jours la légende d'une dynastie, préoccupée, dès le XVII[e] et le XVIII[e] siècle, des intérêts supérieurs de l'Allemagne, et qu'aurait animée un esprit de patriotisme germanique qui manquait à la plupart des Allemands (p. XII). Il constate — sans leur en faire un reproche — qu'ils eurent au cours des siècles, « une politique purement égoïste »; jamais d'ailleurs les vrais fondateurs d'empires n'en ont eu d'autre, si l'on y regarde de près. Dans le premier livre, l'auteur nous esquisse rapidement les destinées de la Marche de Brandebourg, depuis les origines jusqu'à l'avènement de l'Électeur George Guillaume en 1619, en cent vingt pages environ. Dans le second livre il retrace le passé de la Prusse proprement dite sous le gouvernement de l'Ordre teutonique, et puis sous ses ducs héréditaires jusqu'à l'extinction de la branche des Hohenzollern de Kœnigsberg. Avec le troisième livre nous entrons enfin dans l'histoire générale et nous assistons à la première ébauche de l'État brandebourgeois-prussien à travers toutes les péripéties de la guerre de Trente Ans et de la guerre du Nord (1619-1660), aux misères des débuts de Frédéric-Guillaume, le Grand Électeur, et à ses premiers succès. M. W. reconnaît les mérites hors ligne de ce prince, vrai fondateur de la Prusse moderne, qui savait ce qu'il voulait et qui, pour atteindre au but, employait la ruse et l'équivoque quand la force n'était pas de son côté, mais sans plier jamais dans la tourmente plus qu'il n'était indispensable. L'au-

teur n'a fait que résumer ici, en révisant les données de son premier récit, les deux volumes du grand ouvrage qu'il a consacré récemment à Frédéric-Guillaume. Le quatrième livre s'occupe de l'administration intérieure du Grand-Électeur, de 1660 à 1688, et le cinquième de sa politique extérieure durant le même laps de temps. L'alliance avec la France ne lui ayant valu que des déboires après le traité de Saint-Germain (1679), il l'abandonne *in petto* dès l'époque de la trêve de Ratisbonne (1684) pour l'alliance avec l'Empereur et les Provinces-Unies; mais il est trop peu satisfait de l'attitude de ses nouveaux amis pour ne pas rester tout d'abord dans une réserve prudente à l'égard de Louis XIV, et c'est seulement sous l'impulsion d'une indignation d'ordre confessionnel qu'il marque la rupture définitive avec ce monarque, en promulguant l'édit de Potsdam (8 nov. 1685) en faveur des religionnaires fugitifs. En jugeant l'ensemble de ce règne de près d'un demi-siècle, et tout en y signalant des procédés politiques regrettables et des défauts personnels choquants, M. W. a raison d'en déclarer les résultats « grandioses » (p. 561). D'un Electorat absolument ruiné, d'un duché vassal de la Pologne, il a fait un État presque centralisé, fondé sur deux assises solides, une bureaucratie diligente et une armée considérable. « L'intérêt direct du Brandebourg a été la règle unique de sa conduite » (p. 563), mais celle-ci a profité en définitive à l'Allemagne moderne et l'exemple qu'il a donné, suivi avec une énergie tenace par ses successeurs, a fini par rendre cet État, si débile dans les sables de la Marche, redoutable à tous ses voisins. Ce sera le sujet d'un second volume que nous espérons prochain [1].

R.

Recueil des instructions données aux ambassadeurs et ministres de France depuis les traités de Westphalie jusqu'à la Révolution française. XVIII. Diète Germanique, avec une introduction et des notes par Bertrand Auerbach, professeur à l'Université de Nançy. Paris, F. Alcan, 1912, xcviii, 400 p., gr. 8°. Prix : 20 fr.

Le nouveau tome des *Instructions aux ambassadeurs de France*, qui vient de s'ajouter à la série déjà considérable des volumes de cet important recueil, n'est certes pas l'un des moins intéressants de la collection, encore que la Diète Germanique n'ait été ni au xvii^e, ni

1. Il n'y a point d'observations de détail de quelque importance à faire sur une matière que l'auteur possède si bien. Pour lui montrer avec quelle attention j'ai lu son volume, j'ajoute ici quelques *errata* pour une édition prochaine. P. 103, lire *Andreae* pour *Andraea*. — P. 119. Vers 1600, Strasbourg n'était plus du tout « un milieu moins attaché à la lettre du luthéranisme ». A ce moment, la plus stricte orthodoxie luthérienne avait effacé le souvenir de la large tolérance qui avait existé dans cette ville libre un demi-siècle auparavant. — P. 121. Il n'y a pas eu de *Diète* à Ratisbonne en 1617, mais seulement une réunion de quelques princes et États. La dernière *Diète impériale* fut convoquée en 1613 et se sépara, sans aboutir. — P. 507, on confond *Entzheim*, près Strasbourg, avec *Ensisheim* dans la Haute-Alsace.

surtout au XVIII[e] siècle, un centre d'action politique bien considérable. Mais c'était l'arène classique où les États du Saint-Empire romain essayaient leurs forces, au détriment les uns des autres, tandis que, par suite d'une vieille tradition, la diplomatie française s'ingéniait à y créer des courants d'opinion hostiles à la maison d'Autriche et favorables à l'influence des Bourbons, voire même à une certaine hégémonie de la France, sous les couleurs du vif intérêt ressenti par elle pour la « liberté germanique ». Cette politique, qui avait généralement assez bien réussi au XVI[e] siècle et dans la première moitié du XVII[e], remporta quelques derniers succès après les traités de Westphalie, grâce aux diplomates habiles, formés à l'école de Mazarin, MM. de Vautorte et Robert de Gravel, qui représentèrent successivement Louis XIV à Ratisbonne. Mais déjà sous M. de Verjus, l'influence française est en baisse, puisque l'ambition du monarque, de plus en plus apparente, effraie ses voisins et indispose même les anciens partisans de la France à mesure que ses usurpations et ses attaques contre les États immédiats de l'Empire deviennent plus fréquentes. La méfiance augmente quand il renonce toujours plus ouvertement aux alliances protestantes d'autrefois, sans inspirer, pour cela, plus de confiance aux États catholique de l'Allemagne. Le point culminant de la prépotence française est marqué par la trêve de Ratisbonne (1684). Puis s'ouvre la guerre de la succession du Palatinat, se forme la coalition européenne sous la direction de Guillaume d'Orange, s'engage la grande lutte pour la succession d'Espagne, et au cours de tous ces événements les conditions de l'équilibre européen sont modifiées, trois Électeurs du Saint-Empire (Brandebourg, Saxe et Hanovre) ceignent des couronnes royales, et quand, à la mort de Louis XIV, la France songe à faire occuper enfin de nouveau le poste de résident à Ratisbonne, la Diète germanique elle-même est devenue une *parlotte* insignifiante, puisque c'est avec les cours de plus en plus émancipées des États dominants dans l'Empire que l'on négocie désormais. Aussi ne voyons-nous plus que des personnages plus ou moins insignifiants occuper désormais ces fonctions. MM. de Gergy, de Chavigny, de La Noue, etc., assistent, sans instructions bien précises, aux discussions monotones de ce corps falot, qui représente de moins en moins l'Allemagne vivante, jusqu'au moment où la querelle des princes possessionnés en Alsace amène la rupture entre la France révolutionnaire et le Saint-Empire romain.

Nous ne nous arrêterons pas cette fois à analyser plus en détail les instructions émanées du Cabinet de Versailles, puisque nous savons que le savant doyen de la faculté des lettres de Nancy qui a, de longue date, entrepris l'étude des menées de la diplomatie française en Allemagne [1], termine en ce moment un autre volume, dans lequel,

1. Nous rappelons son ouvrage, *La diplomatie française et la Cour de Saxe* (*1648-1680*), Paris, 1888, 8°.

exploitant la riche source des Archives des Affaires étrangères, il racontera, plus en détail, et d'une façon plus individuelle, les péripéties de la politique française vis-à-vis du Saint-Empire, dans les années 1653 à 1792, telle qu'il la résume ici, dans une introduction très suggestive déjà, et riche en détails nouveaux. Nous reviendrons alors sur les travaux de M. Auerbach, fruit d'un long et souvent pénible labeur à travers les dépêches de nos diplomates, les grimoires latins des jurisconsultes germaniques et les procès-verbaux allemands, trop souvent soporifiques, de la haute assemblée elle-même. Bornons-nous à dire, pour le moment, que, sur le fond même de son travail, nous sommes à peu près partout d'accord avec l'auteur, soit qu'il juge la politique de Louis XIV, soit qu'il apprécie l'attitude des princes d'Allemagne, et nous ne nous scandalisons pas le moins du monde de ce que M. A. n'a pas toujours parlé des arcanes de la diplomatie avec le respect pieux qu'affectent volontiers les initiés de la « carrière » [1].

R.

Maurice Perrod, **Répertoire bibliographique des ouvrages franc-comtois imprimés antérieurement à 1790**. Paris, Honoré Champion, 1912, 382 p., gr. 8°. Prix : 16 fr.

Tout répertoire bibliographique consciencieusement établi mérite des éloges, car c'est toujours un travail fastidieux et pénible de le dresser et nul de ceux qui l'entreprennent ne peut jamais se flatter d'être absolument complet. Celui de M. Perrod se présente comme une œuvre de longue patience et l'on voit bien qu'il n'a reculé devant aucun labeur pour l'enrichir. Je ne suis aucunement outillé d'ailleurs pour rechercher s'il y a des lacunes sérieuses dans ce catalogue de dimensions respectables [2]; pour prouver à M. Perrod tout l'intérêt

1. Pour satisfaire à notre devoir de critique et pour montrer à l'auteur avec quelle attention nous avons parcouru son volume, nous notons ici quelques menues corrections de détail. — P. 63, Antoine Schott n'est pas mort à Colmar. M. X. Mossmann a fait réimprimer en 1878 le sermon funèbre prononcé lors des obsèques du diplomate saxon, à *Ratisbonne*, par le pasteur Zimmer en 1685. P. 131, lire *Paderborn* p. *Paderbosn*. — P. 170, l. *Iuliers* p. *Inliers*. — P. 243, l. *Durckheim* p. *Turckheim*. — P. 347, Un lapsus de plume a fait citer par l'auteur Hoffmann, *L'Alsace au* XVIII[e] *traduit par Ingold*; c'est *édité* qu'il faut lire. — Gérard de Rayneval n'était pas de Marmoutier (*Maursmünster*), mais de Masevaux (*Maasmünster*). — D'autres *errata* (que nous ne mentionnerons donc pas ici) sont relevés sur une feuille volante jointe au volume.

2. M. P. déclare — ce qui est regrettable, à mon avis — avoir laissé de côté les factums et mémoires, judiciaires imprimés dans lesquels l'histoire provinciale puise souvent des renseignements bien curieux pour les biographies des notabilités locales, et pour l'histoire des mœurs et qui l'emportent en intérêt sur une foule de productions théologiques et autres, citées ici. — Pour certains noms, il y a très probablement des oublis. Ainsi pour Claude Goudimel, il est difficile de croire qu'il n'y a pas eu plus d'éditions de ses Psaumes que celles indiquées p. 162, et les pamphlets politiques de Mathieu de Mourgues doivent avoir été plus souvent imprimés qu'il n'est dit p. 248.

avec lequel j'ai parcouru son ouvrage, je me permettrai seulement de lui présenter quelques observations sur sa méthode de travail, qui ne me semble pas toujours conséquente. Ainsi p. 91 (nº 513) on lit : « *Coppel*, le P. Élisée, carme déchaux, Oraison funèbre du roi Stanislas (vers 1765) ». Puis, à la p. 131 (sous le nº 794), nous trouvons : « *Elisée*, Jean-François Élisée Copel, Oraison funèbre de Stanislas, Besançon, 1766 ». — Ailleurs les ouvrages de *G. de Saint-Amour* figurent sous *quatre* rubriques différentes : au nº 925 sous *Flacius Illyricus ;* au nº 1051 sous *Guillaume* de Saint Amour ; au nº 2139 sous *Saint-Amour*, J. V. de ; au nº 2354 sous *Vetus*. Jean. Les tragédies de Mairet figurent d'abord p. 216, puis nous retrouvons l'auteur p. 324, sous *Sophonisbe ;* pourquoi les séparer ? Pourquoi encore le *Masson* du nº 1459 est-il séparé du nº 2375 ? Il en est de même des écrits de Nonnotte (nºs 672 et 820) [1].

Les fautes d'impression ne manquent pas [2] et les titres allemands sont généralement mutilés ; l'auteur aurait dû faire relire ses épreuves par quelqu'un qui sût l'allemand, surtout celui du XVIIe siècle [3]. Mais ces critiques de détail ne doivent pas nous rendre injuste pour le travail consciencieux de M. Perrod. Il nous laisse entrevoir une suite à son travail, une *Bibliographie francomtoise* de 1790 à nos jours ; elle sera la bienvenue [4].

R.

Alfred BAUDRILLART, Recteur de l'Institut catholique de Paris, docteur ès-lettres, **Histoire de France**, publiée avec la collaboration de J. Martin, professeur à l'Ecole Massillon. — Cours moyen, certificat d'études. Paris, Bloud et Comp. s. dat. (1911 ?) IV, 328 p. 18º, illustré. Prix : 1 fr. 60.

M. Baudrillart trouve détestables les manuels scolaires, mis entre les mains de la jeunesse primaire par les soins de l'enseignement officiel ; il a voulu en publier un qui répondît à ses préoccupations religieuses et pédagogiques personnelles, et c'est de cet effort qu'est né le

1. Je remarque aussi que l'abbé Lambert meurt, à la même page (p. 196), à *Paris* et à *Lons-le-Saunier*. P. 210, il ne suffisait de dire que M. Pribram cite les pamphlets du baron de Lisola ; le bibliographe devrait énumérer la *Sauce au Verjus* et les autres satires ou brochures polémiques du diplomate impérial.

2. P. 127, au lieu de *Durwoell de Fultz*, il faut lire *Durwell de Soultz*. — P. 129, l. *Kirchheim* p. *Kirchem*. — P. 1006, l. *rhétorique* p. *rhéthorique*. — p. 193, l. *Zetzneri* p. *Zetneri*. — P. 337, l. *1788* p. *1738*.

3. P. 116, lire *Philosophisches* p. *Philosophischen*. — P. 157, l. *Gespraech* p. *Gesprach*. — P. 167, l. *Kriegsleuften* p. *Kriegsleusten*. — P. 214, l. *Cathechetisch* p. *Cathachetisch*. — P. 248, l. *Dienst* p. *Dients*. — P. 282, l. *Preischrift* p. *Preischfrit*. — P. 299, l. *gegeben* p. *gegelen*. — P. 353, l. *hochseliges* p. *lochseliges*, etc.

4. Il y a déjà quelques numéros qui dépassent 1790 ; ainsi p. 111, M. P. parle de l'abbé Descharrières mort comme aumônier au Lycée de Strasbourg en 1824. La plupart de ses écrits ne sont pas énumérés, comme postérieurs à 1790 ; mais pourquoi mentionne-t-il les *Observations sur les anciennes fortifications de Strasbourg*, qui n'ont paru qu'en 1818 ?

présent volume, dont la préface annonce que les auteurs ne sont pas *neutres* mais prétendent être *impartiaux*, et qu'en « leur qualité de catholiques et d'historiens », ils diront « en toute circonstance la vérité ». On peut mettre en doute que tout y soit « mis à la portée des jeunes intelligences » [1]; on trouvera vieillotte la méthode des questionnaires avec réponses [2], et l'assurance que « l'illustration ne donne rien à la fantaisie » et qu'elle est « tout à fait documentaire » étonne un peu quand on constate que la plupart des « images » de cette histoire de France sont empruntées à MM. Mélingue, J.-J. Laurens, Ary Scheffer, Bordes, Yvon, Luc-Olivier Merson, Puvis de Chavannes, Horace Vernet, Delacroix, etc., etc., qui furent et sont de grands artistes mais, en partie du moins, des archéologues médiocres [3].

Pour le fond, il est inutile de s'y arrêter longtemps, puisque nous connaissons la tendance des auteurs qui, dès la préface, ont pris soin d'accentuer leur « qualité de catholiques ». Tout y est raconté, autant que possible, à la plus grande gloire de l'Eglise. Si celle-ci « *au moyen âge*, avait de grandes richesses » elle en « faisait généralement un noble usage » (p. 34). Si l'évêque Cauchon est stigmatisé comme « abominablement perfide », si les juges de Jeanne d'Arc sont qualifiés de « bourreaux », nous n'apprenons pas que le Saint-Siège approuva, tout au moins tacitement, la sentence, mais seulement que « le pape Pie X a déclaré bienheureuse » la suppliciée de Rouen (p. 80). Si la Réforme s'est produite, c'est parce que « beaucoup de particuliers n'étaient pas fâchés de se soustraire à certaines règles que l'Eglise leur imposait » et parce que l'Eglise avait de grands biens dont les princes désiraient s'emparer, et que beaucoup de rois voulaient commander aux âmes, ce à quoi l'Eglise mettait obstacle » (p. 119-120). — Les guerres de religion furent assurément très douloureuses; mais « il est beau cependant d'avoir le courage de

1. Quand on leur dit, par exemple que les Albigeois « détruisaient le christianisme et menaçaient la société » (p. 43) ou qu'on leur raconte que « Louis XIV avait trop longtemps vécu sans tenir compte des lois de la morale » (p. 178), M. B. croit-il vraiment qu'un enfant de 10-12 ans comprendra quelque chose à ce style noble? Et quand on lui a fait savoir que Henri III « se parfumait comme une femme et vivait entouré de jeunes seigneurs qui s'habillaient avec coquetterie » (p. 133), il s'étonnera sans doute qu'on appelle cela de « très grands vices ».

2. Cette façon surannée de fourrer dans la cervelle des élèves les faits essentiels de l'histoire, en outre qu'elle en fait des perroquets, a le grave inconvénient de prendre beaucoup de place dans un si petit volume. Assurément il faut interroger les enfants sur ce qu'ils ont appris, mais l'interrogation doit se faire spontanément, par la libre initiative du maître, s'adaptant à la capacité de celui qu'il questionne et non d'après un *schéma* fixé, une fois pour toutes, par un auteur qui ne connait pas les élèves en vue desquels il formule son questionnaire.

3. Cela ne veut pas dire qu'il n'y ait que des reproductions de peintres modernes; dans le volume de M. B., il y a beaucoup d'illustrations et certainement c'est un des points dignes d'éloges que cette abondance de figurations qui rendent plus saisissable pour l'intelligence puérile les hommes et les choses du passé.

verser son sang pour ce que l'on croit » (p. 123) [1]. Les Jansénistes ne sont pas mieux traités que les huguenots; ils « *affichent* une morale sévère » (ce qui implique qu'ils sont des hypocrites) et ils poursuivent les Jésuites « d'une haine mortelle » parce que ceux-ci sont « les plus fermes défenseurs de la vérité catholique » (p. 180).

Toute l'histoire moderne et contemporaine est abordée dans le même esprit. Sans doute on trouve de très sages réflexions sur « les inconvénients du pouvoir absolu » (p. 114) ; il y est même question de Voltaire et de Rousseau, sans épithètes vengeresses de la foi menacée, mais la période de 1789 à 1799 est racontée avec un manque de sympathie visible [2] et si l'on ne manque pas de signaler que Bonaparte « assista lui-même à une solennité religieuse, rompant avec l'impiété des gouvernements révolutionnaires » (p. 234) nous n'apprenons pas qu'il ait imposé à l'Eglise de France les articles organiques. La troisième république n'est pas mieux partagée que la première. Les enfants éduqués d'après notre manuel, sauront que les premiers ministres républicains de Mac-Mahon « ne tardèrent pas à effrayer les conservateurs et les catholiques » (p. 289) et que, dès 1880, Jules Ferry « commença la guerre contre les catholiques » (291); mais on se demande s'ils pourront rien comprendre au récit de l'Affaire (p. 297-298) qui est un modèle d'escamotage prestement exécuté [3]. — La presse bien pensante ne cesse de se plaindre des « odieux » manuels qui envahissent nos écoles publiques; il y a eu certainement de regrettables exagérations, relevées dans certains d'entre eux, parfois même d'assez grossières erreurs. Mais quand on constate ce que l'on entend, dans le camp opposé, par les belles promesses de « dire en toute circonstance la vérité », on ne peut s'empêcher de penser que, demeurant eux-mêmes dans une maison de verre, certains seraient mieux avisés s'ils mettaient moins de zèle à casser les vitres d'autrui.

E.

1. Et le sang d'autrui, est-il aussi beau de le verser, « pour ce qu'on croit » ? — Les Ligueurs sont pour M. B. des « patriotes bons Français mais bons catholiques » (p. 133); mais son *impartialité* leur permet d'enseigner que Coligny « se servait du prétexte de la religion... pour s'assurer des honneurs et des pensions » (p. 123). En parlant de la Révocation de l'Edit de Nantes, il affirme avec la même *impartialité*, que Louis XIV ne fit que « suivre l'exemple des princes protestants persécuteurs des catholiques » (p. 170). Il serait bien embarrassé de citer le souverain contemporain qui chassa de son pays cent mille catholiques et dragonna les autres jusqu'à ce qu'on les eût traînés au prêche.

2. A cette occasion défendons le pauvre La Réveillère-Lepeaux contre l'accusation d'avoir inventé une religion nouvelle (le théophilanthropisme) « où l'on nommait Dieu *l'Etre Suprême* » (p. 314). M. B. a sans doute oublié pour un instant que l'*Etre Suprême* date de Robespierre et d'un temps où le futur Directeur n'avait pas encore grand chose à dire.

3. Signalons encore l'ironie discrète avec laquelle l'auteur caractérise de « candide » la doctrine de la Souveraineté nationale, « encore en honneur aujourd'hui ».

— Le second fascicule de *Wörter und Sachen*, vol. III (Heidelberg, 1912, chez C. Winter) renferme un grand article de M. Meringer sur le poêle et ses diverses formes; la partie linguistique de cet article se compose seulement de quelques observations sur l'étymologie du mot allemand *kachel*. Le fascicule est complété par une série de notes, parmi lesquelles on remarque d'excellentes observations de M. Vasmer sur des mots russes empruntés à l'argot. — A. Me.

— Un savant tchèque, M. Vilem Mathesius, a publié en 1911, à Prague, dans les publications de l'Académie, une étude de 24 pages in-8°, intitulée d'une manière un peu énigmatique : *O potencialnosti jevu jazykovych*. Il s'agit en réalité des variations que comportent les éléments linguistiques dans le parler d'un individu donné, et notamment de l'autonomie des mots. L'auteur a une grande lecture, mais n'apporte pas de faits nouveaux. — A. Me.

— Nous avons reçu le 46e fascicule du *Dictionnaire des antiquités grecques et romaines*, de Daremberg et Saglio, continué par MM. Pottier et Lafaye; t. V, 1re partie, pp. 1-68. Il contient, outre le discours de M. Omont et une notice de M. Pottier (avec portrait en héliogravure) sur M. Edmond Saglio, mort le 7 décembre 1911, les articles suivants : tabella, tabellarius, tabula, tabularium, tabularius, talus, tessera (G. Lafaye); tabellariae leges (Humbert et Lécrivain); tabellio, tabulae novae, talio, taxatio télé, télonai, tergiversatio, terminus motus, testimonium falsum, testimonium, testis (Ch. Lécrivain); taberna, tabernaculum, tensa (thensa), tentorium, tetrarchia, textrinum (V. Chapot); taenia, Tages, tagetici libri (E. Saglio); tagos, tamias, tamieion (Alb. Martin); tainaria, tamyneia, tauria, taurocholia, taurokathapsia, tauropolia, taurophonia (E. Cahen); talea, temenos, templum (A. Sorlin-Dorigny); talentum, ternio, tetartemorion, tetrachalcus (E. Babelon); tetrassarion, tetrastater, tetrobolon (E. Babelon et F. Lenormant); tapes (M. Besnier); taurii ludi, tentipellium, tessarakostaion (E. S.); taurobolium (Espérandieu); taxiarchoi (A. Krebs); tector, tectorium, tectum, tegula (A. Jardé); Telchines, Telesphorus (G. Darier); Tellus mater, Terminus, terminalia (J. A. Hild); telum (R. Cagnat); terebra (Héron de Villefosse); terminatio, termini, territorium (J. Toutain); teruncius (F. Lenormant); testamentum (L. Beauchet et Ed. Cuq); testudo (A. Jacob et E. S.); Téthys (A. Legrand); tetrapolis (G. Glotz); tettix (A. Boulanger).

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 13 septembre 1912*. — Le R. P. Scheil présente un poids babylonien, de tous le plus ancien, puisqu'il est daté du roi Ouroukaghina (vers 2800 a. C.). C'est un poids de 15 sicles, soit d'un quart de mine. Au peser, il représente 119 gr. 30 centigr., soit pour la mine entière le total de 447 gr. 20 centigr.

M. Cagnat communique une note dans laquelle M. Merlin, directeur des Antiquités de la Tunisie, étudie et discute certaines opinions récemment émises sur l'emplacement du champ de bataille de Zama. Dans des ouvrages parus dernièrement, on a proposé de fixer le lieu de cette rencontre fameuse soit au S. de Sidi Youssef, sur la frontière tuniso-algérienne, soit aux environs du Kef. M. Merlin démontre tout ce que ces théories ont d'hypothétique et conclut qu'en réalité, dans l'état actuel de la documentation, il ne semble pas possible de localiser exactement l'endroit où s'est produit ce combat qui marqua, par la défaite d'Hannibal, la fin de la seconde guerre punique, en 202 a. C. — M. Clermont-Ganneau présente quelques observations.

M. Noël Valois lit une étude sur les sermons prononcés par le pape Jean XXII devant le collège des cardinaux.

Léon Dorez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 40 — 5 octobre. — 1912

Edmund Ernst Stengel, **Die Immunitaet in Deutschland bis zum Ende des 11. Jahrhunderts.** Teil I. Diplomatik der deutschen Immunitaetsprivilegien von 9. bis Ende des 11. Jahrhunderts. Innsbruck, Wagner, 1910, XXXVI, 751 p. grand in-8°.

L'auteur, professeur agrégé à l'Université de Marbourg, a conçu le projet d'un grand travail sur l'*Immunité en Allemagne* durant les premiers siècles du moyen âge, dont le premier volume si compacte, de près de huit cents pages, n'est, à vrai dire, que l'introduction. Pour arriver à des résultats plus solides, M. Stengel a cru devoir établir préalablement la *diplomatique* détaillée de tous les privilèges royaux d'immunité, à lui connus, du ixe au xie siècle, c'est-à-dire étudier les formules ou les modèles d'après lesquels les diplômes d'immunité de cette époques ont été dressés ; de fixer, pour ainsi dire, leur état civil, afin de pouvoir établir ensuite, pour chacune de ces formules, la valeur et le sens réel qu'elle comporte dans le « style » des notaires royaux, à une date précise. C'est un travail aussi long que délicat. Aussi ne peut-on que louer le courage et la patience de l'auteur qui, depuis des années, étudie la matière [1], en suivant les traces de Théodore de Sickel, qui, voilà cinquante ans déjà, analysait dans ses *Beitraege zur Diplomatik* les lettres d'immunité et de protection des premiers Carolingiens jusqu'à la mort de Louis-le-Débonnaire.

C'est par le formulaire du fils de Charlemagne que M. St. commence ses recherches [2]; puis il étudie les documents analogues émanant des derniers Carolingiens. Le troisième chapitre est consacré aux auteurs des privilèges d'immunité, du xe au xie siècle et nous fournit

1. Une première étude de M. St. (*Grundherrschaft und Immunitaet*) paraissait, dès 1904, dans la *Zeitschrift der Savigny-Stiftung*.

2. Dans les appendices, on trouvera (p. 597-658) la reconstruction complète du formulaire d'immunités de Louis-le-Débonnaire, d'après quatre-vingt-dix-neuf diplômes et formules réunis par l'auteur.

une longue liste des notaires royaux de cette époque. Le quatrième chapitre traite des modèles suivis (*die Vorlage*), et l'auteur y montre comment parfois ces formules sont transportées dans d'autres régions et combien elles sont dépendantes les unes des autres [1]. Le cinquième chapitre s'occupe des analogies entre les lettres d'immunité et les bulles pontificales. Dans le sixième chapitre (*Gliederung und Formulierung*) M. St. étudie très en détail la terminologie des diplômes et fixe le sens précis des mots pour la langue du moyen âge; dans le septième, il traite des diplômes dans lesquels l'immunité proprement dite est combinée avec d'autres privilèges (protection royale, franchise de péages, dîmes, droits électoraux, etc.). Le huitième et dernier chapitre est consacré aux immunités spéciales (*Teilimmunitaet*), aux diplômes où le notaire royal a mentionné plus particulièrement telle partie du domaine ecclésiastique, telle parcelle plus éloignée du centre, plus exposée par conséquent à quelque attaque, pour lui procurer comme un surcroît de protection. Il y est traité aussi des immunités relatives aux banlieues des villes et aux donations forestales.

Nous devons nous borner à ce résumé très sommaire du volumineux travail de M. Stengel. On ne saurait analyser et discuter ici dans ses détails un travail d'érudition juridique tout autant qu'historique, pour l'étude approfondie duquel il faudrait une compétence spéciale qui nous manque. Mais nous pouvons dire que c'est un travail fait avec un soin consciencieux et qui doit inspirer confiance à ceux qui l'utiliseront à leur tour. L'auteur mérite d'autant plus d'éloges pour ses patientes recherches qu'il a dû se dire, dès le début, qu'il ne serait lu que par un petit nombre de spécialistes.

On fera bien de ne pas négliger les *Errata* et *Additions* (p. 701-711) assez nombreux, ce qui ne saurait étonner, vu le nombre effrayant des chiffres, renvois et citations donnés par l'auteur. Le catalogue des seules citations de diplômes remplit près de quarante pages (p. 713-751) [2].

E.

Das tausendjaehrige Jubilaeum der deutschen Selbststaendigkeit von Harry Bresslau, Strasbourg, Trübner, 1912, 16 p. gr., in-8°. Prix : 1 fr. 50.

Les professeurs de l'Université de Strasbourg ont fondé en 1906 une *Société pour l'avancement des sciences* en Alsace-Lorraine; ce *Verein*, qui ne comprend guère que des immigrés, a fait paraître déjà plusieurs publications relatives soit aux antiquités égyptiennes, soit

1. M. St. a traité en détail (p. 657-665), le cas de Strasbourg, Altaich, Prum, où il montre combien les privilèges de ces deux dernières abbayes sont dépendants de celui de Strasbourg.

2. Les localités françaises, auxquelles sont octroyés des diplômes d'immunité, cités dans ce volume, sont *Besançon*, *Cambrai*, *Dijon*, *Épinal*, *Luxeuil*, *Reims*, *Sainte-Claude*, *Saint-Denis*, *Saint-Dié*, *Senones*, *Toul* et *Verdun*.

aux littératures orientales, etc. C'est à la dernière assemblée générale de l'association, le 1er juillet 1911, que M. Harry Bresslau, professeur d'histoire, a fait la conférence, reproduite ici, sur le *millénaire de l'indépendance allemande*, qu'il fixe au 10 novembre 911. C'est à cette date que les grands de la Francie orientale, de la Saxe et de la Souabe, élurent le duc Conrad de Franconie, comme chef d'une Allemagne indépendante de l'empire carolingien, dont les derniers représentants existaient encore dans la Francie occidentale et constituèrent ainsi un nouvel état au centre de l'Europe. M. B. raconte à cette occasion comment, dès 1843, le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume IV, avait voulu organiser la célébration du millénaire du traité de Verdun, et fêter à cette date, le jour de naissance de l'Allemagne moderne. Mais l'indifférence marquée de l'Autriche et l'opposition catégorique des quelques autres états de la Confédération germanique fit échouer ce projet, qui ne trouva guère d'écho partiel qu'en Prusse. C'est un chapitre assez curieux de l'histoire de l'esprit public en Allemagne, vers le milieu du XIXe siècle, raconté d'après des documents en partie inédits.

E.

De quelques assassins, par Pierre de VAISSIÈRE, Paris, Emile Paul, 1912, in-8°, x et 409 p., 7 fr. 50.

M. de Vaissière partage son temps entre l'histoire de la Révolution et celle de la fin du XVIe siècle. Cette dernière époque, qu'il appelle « l'âge héroïque, luxurieux et sanglant », a pour lui un attrait particulier, et il se complait particulièrement à l'étude de personnages tenant plus de la bête de proie que de l'homme. Dans son nouveau volume il s'attache successivement à Poltrot de Méré, Maurevert, Besme, Henri III et ses Quarante-cinq, enfin Jacques Clément ; il reconstitue habilement l'existence de ces assassins, la genèse et l'exécution des crimes qui leur ont valu leur triste célébrité. Il entrevoit une interprétation nouvelle, et s'élève contre les historiens qui ont considéré cette série de meurtres comme « une sorte de drame dont le nœud aurait été la rivalité des deux puissantes familles, les Guise et les Chatillon ». Il découvre une effroyable unité entre eux et pense que le lien pourrait bien être l'exécrable politique des derniers Valois. Pour lui, l'acteur principal serait donc Catherine de Médicis qui, pour régner, applique des procédés italiens, s'efforce de profiter dans son intérêt exclusif et égoïste des divisions des partis, et cherche à lancer les catholiques contre les protestants, les Guise contre les Chatillon, pour détruire les uns et les autres, et établir son pouvoir incontesté sur les ruines de tous. Ainsi il soupçonne Poltrot de Méré, meurtrier du conquérant de Calais, d'avoir été l'instrument, non de Coligny, mais celui de la reine mère. Celle-ci, débarrassée d'un rival qui l'annihilait depuis la mort d'Henri II, comptait rejeter la respon-

sabilité du crime sur l'amiral et les réformés qu'elle abandonnerait à la vengeance des Lorrains et dont elle se déferait ainsi. M. de V. ne présente à l'appui de sa thèse qu'un document d'une authenticité très douteuse, et en somme il semble bien que Poltrot ne fut qu'un fanatique dont la parenté et les relations avec les chefs de la conspiration d'Amboise expliquent suffisamment la conduite. Catherine, dit l'auteur, ayant échoué en partie dans sa combinaison machiavélique, essaya de la reprendre en août 1572. Il s'agit alors de faire tuer Coligny par Charles de Louviers, seigneur de Maurevert, dans l'espoir que les nombreux huguenots, alors réunis dans la capitale, vengeraient leur chef sur les Guise et fourniraient aux forces royales l'occasion, sous prétexte de rétablir l'ordre, de tomber sur les adversaires affaiblis. Le coup de Maurevert manqué, la reine et le duc d'Anjou « se rendent compte qu'ils sont sur le point d'être débordés par les fureurs des deux factions que leur projet primitif a été de mettre aux prises » et ils se jettent dans les bras des catholiques les poussant à attaquer leurs rivaux. L'assassinat de l'amiral par Jean Yanowitz, dit Besme, commença le massacre de la Saint-Barthélemy dont les résultats déçurent encore Catherine en laissant les Lorrains trop puissants. Désormais la vieille reine passe la main à Henri III, son fils préféré et son élève, qui, fidèle à ses leçons, s'efforce d'abattre les têtes trop hautes, et ce sont les meurtres de Blois. M. de V. n'est pas toujours impartial, il reconstitue avec précision les détails de ces sanglantes journées, mais il ne cache pas ses préférences pour les Guise : » On a beaucoup déclamé contre le gouvernement de la ligue. Celui-là sut du moins ce qu'il voulait : le maintien et le triomphe de la religion traditionnelle ; sa volonté, il sut l'imposer à Henri IV avant de l'accepter pour roi ». Jacques Clément ne pouvait être représenté comme un instrument de la politique que l'auteur croit démêler depuis le siège d'Orléans. Le crime du moine fut, dit-il, la punition et l'expiation des fureurs et des rancunes amassées par les fautes des derniers Valois.

Nous laisserons à M. de Vaissière toute la responsabilité de l'explication de ce drame en quatre actes, mais nous constaterons volontiers que son livre bien documenté, agréablement illustré, contient des détails nouveaux et intéressants sur l'existence et le caractère de ces quelques assassins, ainsi que sur ceux de leurs victimes et de leurs inspirateurs.

A. Biovès.

Lucien Febvre, **Philippe II et la Franche-Comté.** Étude d'histoire politique, religieuse et sociale. Paris, H. Champion, 1912, lvi, 807 p. Gr. In-8°. Prix : 15 fr.

Le livre de M. Lucien Febvre est une thèse de doctorat récemment soutenue devant la faculté des lettres de Paris et qui a valu, à juste titre, à son auteur une mention très honorable. Ce n'est pas précisé-

ment, comme le titre pourrait le faire croire, une histoire complète des rapports du monarque espagnol avec ce qui lui restait de la vieille Bourgogne. Elle n'est pas complète au point de vue chronologique, puisque M. Febvre s'arrête longtemps avant la mort de Philippe II ; elle n'est pas complète non plus, au point de vue des faits, puisque l'auteur se refuse à « inventorier successivement, dans une série de chapitres méthodiquement juxtaposés tous les faits intéressants de tous les ordres qui se sont manifestés, un demi-siècle durant » dans les limites de la Franche-Comté. Mais s'il ne l'a pas fait, c'est qu'il ne l'a pas voulu, son but étant autre. Il considère sa province comme une « individualité politique », comme une « personne historique collective », dont il entend retracer la physionomie dans « une des périodes les plus vivantes de son histoire ». Tâche séduisante à coup sûr, et dont M. F. s'est acquitté avec beaucoup de science et de talent, mais très difficile aussi, car il semble bien que la Franche-Comté n'ait eu jamais d' « individualité » propre, puisque, française de langue, espagnole par héritage, elle a toujours oscillé, sous la domination des Habsbourgs, entre deux types de formation politique très distincts, ainsi que l'auteur le reconnaît lui-même, celui du petit État particulariste et quasi féodal, s'inspirant des idées du moyen âge et celui de la province d'un grand empire, se perdant, plus ou moins récalcitrante, il est vrai, dans le cadre centralisateur de la monarchie espagnole. La Franche-Comté fut travaillée ainsi, en sens inverse, par les forces agissantes et les traditions du terroir et par la volonté impérieuse d'un souverain, de moins en moins disposé à laisser leur liberté d'allures à des sujets qu'il regardait volontiers comme des rebelles, dès qu'ils ne se soumettaient pas aveuglément à ses arrêts.

Les mouvements intérieurs de ce microcosme comtois devaient être d'autant plus accentués, qu'au dehors, grâce à sa situation de quasi-neutralité entre le France, l'Empire et les Cantons helvétiques, elle était, ou semblait du moins à l'abri des attaques de ses voisins. Quand Philippe II succède à Charles Quint dans la Comté (1556) [1] la vie politique et sociale est agitée, l'on peut dire bouleversée, par les conflits violents entre l'absolutisme royal et les libertés provinciales, entre la noblesse et la bourgeoisie, entre l'Église menacée dans sa toute puissance et les idées de la Réforme qui s'infiltrent dans le pays. C'est en s'appuyant sur un apport formidable de documents manuscrits et imprimés [2] que M. F. aborde l'étude détaillée de cette

1. Philippe II ne fait son apparition dans le livre de M. F. qu'assez tard, ce qui s'explique fort bien, puisque ce n'est pas lui, mais la Franche-Comté elle-même qui forme le centre de l'ouvrage.

2. L'auteur a donné le relevé de ses sources dans son introduction, p. XV-LVI. Signalons seulement son dépouillement plus intensif du fonds de Granvelle à la bibliothèque de Besançon, après Charles Weiss et Poulet-Piot, et celui des Archives du Parlement de Dôle.

situation si troublée. Dans la première partie de son travail, il nous expose l'état du pays à la veille de l'avènement de Philippe. Son récit s'ouvre par une description géographique très vivante des différentes régions de la Franche-Comté, suivie d'un aperçu rapide sur l'histoire de la province depuis les temps lointains des Séquanes jusqu'à Charles-Quint. Il décrit ensuite les rouages administratifs, le gouvernement lointain de Bruxelles, le gouvernement local assez impuissant, aux prises avec le Parlement très agissant dans les affaires intérieures, avec les États, jaloux de leurs droits politiques, plus ou moins précaires, tantôt contestés par la couronne et tantôt par la cour suprême. Une noblesse ambitieuse, une bourgeoisie remuante et riche inquiètent les représentants du roi, ces Perrenot de Granvelle, détestés des chefs de l'aristocratie locale [1], qui voient dans les robins parlementaires des adversaires encore plus dangereux pour leur influence et leurs fortunes. Une troisième partie nous montre le contre-coup, dans la Comté, de la révolution des Pays-Bas, les troubles politiques qui agitent le pays, le passage du duc d'Albe (1566), celui du duc Wolfgang de Deux-Ponts (1569). Dans la quatrième partie, nous assistons aux progrès de l'absolutisme, après quelques essais de réformes dans l'Église, l'Université, le Parlement. Les Ordonnances d'avril 1586 marquent la fin des luttes intérieures, la soumission, plus ou moins résignée, à l'absolutisme égoïste de l'hôte de l'Escurial [2]. La Franche-Comté n'est plus seulement exploitée, elle est sacrifiée aux principes régulateurs de la politique de Philippe II; désormais elle ne sera plus pour l'Espagne qu'une route d'étapes, conduisant d'Italie vers les Flandres, route sans cesse parcourue par des soudards indisciplinés jusqu'au moment où elle devient, au cours de la guerre de Trente Ans, un champ de bataille perpétuel.

Dans ce vaste tableau politique et social de la Franche-Comté durant la seconde moitié du XVI[e] siècle, il y a peut-être quelques idées maîtresses, théoriquement discutables, comme l'affirmation de la prédominance absolue des facteurs économiques dans la vie des peuples sur les facteurs intellectuels et religieux. Il peut sembler aussi que ce soit une entreprise bien hardie d'expliquer un pareil *processus* historique pour une époque « où l'on n'a le recours possible d'aucune donnée statistique » (p. XII), alors qu'il serait serait déjà fort difficile de le faire pour l'histoire contemporaine avec nos dossiers administratifs. M. F. n'a pas craint pourtant de nous décrire un état de choses économique et social, « dont l'interprétation, à chaque ins-

1. Un des épisodes les plus curieux du livre c'est l'espèce de duel à mort qui remplit toute cette période, entre les Perrenot, natifs d'Ornans et Simon Renard, de Vesoul; on croirait lire l'histoire d'une vendetta corse.

2. A ce moment, dit l'auteur, « disparut aussi le sentiment de confiance joyeuse en l'avenir qui animait les Comtois d'autrefois » (p. 768).

tant, soulève des problèmes impossibles à résoudre ». Cette réserve faite, nous constatons qu'il a réuni dans son livre une quantité énorme de faits, et — chose plus rare ! — il ne s'y est pas perdu ; il a su les grouper, les éclairer les uns par les autres, en tirer des tableaux très vivants et très précis à la fois. On ne sait ce qu'on doit le plus louer dans le travail du professeur de Besançon, la patience à dépouiller tant de dossiers particuliers, le talent de disposer les matériaux réunis par un labeur prolongé en un récit attrayant, les conclusions d'une portée générale que l'auteur sait tirer des faits. Nous citerons, comme exemples, le tableau de l'appauvrissement des seigneurs territoriaux, alors « qu'à travers les mailles trop larges du filet féodal les réalités de la vie économique, souple et fuyante, glissent, s'évanouissent, s'échappent à leur aise » (p. 227) et celui des sources de la richesse bourgeoise, « fondant sur la misère paysanne l'édifice laborieux et patient de sa fortune » (p. 251)[1].

Il n'y a presque rien à noter, comme corrections de détail[2].

R.

Histoire de la Belgique par Henri Pirenne, professeur à l'Université de Gand. Tome IV : La révolution politique et religieuse. Le règne d'Albert et Isabelle. Le régime espagnol jusqu'à la paix de Münster (1648). Bruxelles, H. Lamertin, 1911, VII-495 p. in-8°.

Nous avons déjà parlé jadis du vol. III de l'*Histoire de Belgique*, de M. Pirenne, à propos de la traduction allemande de son ouvrage[3]; c'est du tome IV de l'édition originale que nous avons à rendre compte aujourd'hui. Il est consacré aux quatre-vingt années qui s'écoulent entre le début de la révolte néerlandaise et la signature des traités de Westphalie. Époque glorieuse pour les Pays-Bas réunis d'abord tous ensemble contre la tyrannie espagnole, mais glorieuse surtout pour les Provinces-Unies du Nord qui surent conserver leurs libertés et devenir une nation, alors que les provinces méridionales, un instant associées à la rébellion commune, s'effraient de leur propre audace et préfèrent retourner sous un joug qui conserve leur foi mais les endort d'un sommeil délétère dont la Révolution française seule parviendra plus tard à les retirer. Quand on compare l'histoire de la Hollande

1. Ce *paysan* comtois, on aurait voulu le voir autrement que comme « victime » de l'oppresseur noble et de l'usurier bourgeois; on aurait désiré le rencontrer chez lui, dans sa vie quoditienne. Il y a là un chapitre qui manque à ce tableau général de la société franc-comtoise au XVI° siècle. *L'Église* aussi n'y figure que très incidemment, dans le chapitre sur les poursuites contre les hérétiques.

2. P. 50, il est dit que Maximilien I devint empereur le 19 août 1493; il serait plus exact de fixer son couronnement (dont dépendait alors le titre impérial) au 4 février 1508. — P. 72, le siège de Saint-Dizier est de *1544* et non de *1564*. — P. 472, lire *Toussain* pour *Toussaint* et *Hutten* pour *Hütten*. — P. 482, l. *dix* pour *deux*. — P. 743, l. *1580* p. *1582*.

3. Voy. *Revue critique* du 23 décembre 1907.

au XVII[e] siècle, avec celle de la Belgique à la même époque, les contrastes sont frappants et, pour un patriote belge, qui ne serait pas ultramontain, ils ne peuvent être que douloureux ; mais cette histoire de la Belgique de Philippe II, d'Albert et d'Isabelle n'en est pas moins des plus instructives et le savant professeur de Gand, tout en se renfermant dans son rôle d'historien, a su nous en présenter les enseignements dans un style sobre et précis, et d'autant plus impressif qu'il fuit tous les effets de rhétorique et se contente de bien établir et bien grouper les faits. Tandis que les provinces du nord, plus énergiques, finissent par s'émanciper du joug espagnol, et par jouer un rôle marquant dans la politique européenne, celles du sud, qui d'abord avaient lutté avec la même vaillance pour les vieilles franchises brabançonnes et flamandes, se soumettent dévotement aux anciens maîtres ou aux nouveaux, passant du stupide Mathias au fourbe Anjou, d'Alexandre Farnèse à l'archiduc Albert, jusqu'au moment où se réalise l'entière restauration de la puissance d'Espagne et de l'Église catholique. Les Belges, à demi ruinés, « considèrent maintenant leurs concitoyens calvinistes du nord comme des étrangers, et se sentant incapables de défendre contre eux leur territoire et leur foi religieuse, ils s'abandonnent désormais à la protection du roi » (p. 217). La cession des Pays-Bas espagnols aux « infants » Albert et Isabelle, dont l'union devait rester stérile, n'était d'ailleurs qu'un « expédient », et ce système bâtard du « gouvernement des archiducs » qui prend fin dès 1633, cache mal l'action du roi d'Espagne qui, de Madrid, le tient en bride, dès le premier jour, par l'épée de Spinola. Les États généraux dissous en 1634, n'ont été rappelés à l'existence qu'en 1788, et dès lors c'est de nouveau le roi d'Espagne qui commande directement à Bruxelles. Mais comme c'est un souverain « impuissant et discrédité », la Belgique future risque fort d'être absorbée par la France, durant la guerre de Trente Ans. Ce qui la sauva, ce fut la crainte qu'éprouva la république des Provinces-Unies, de voir les Français s'établir sur ses propres frontières. Malgré Mazarin, les Hollandais accordèrent la paix à leurs ennemis héréditaires après 80 ans de guerre, et, pour obtenir cette paix, « les commissaires espagnols sacrifièrent sans pitié la Belgique aux exigences des Provinces-Unies » (p. 287). De tous les efforts gigantesques faits par la couronne d'Espagne, de Philippe II à Philippe IV, un seul résultat subsiste, « la restauration et la victoire définitive du catholicisme » ; mais l'historien constate que « les provinces n'ont échappé à l'hérésie qu'au prix de la ruine » (p. 288 [1]).

1. M. P. a placé ici un chapitre latéral, si je puis dire, sur l'évêché de Liège qui, depuis qu'un Wittelsbach en occupe le siège, est plus étroitement rattaché au Saint-Empire; ce chapitre intéressera par les détails donnés sur l'alliance entre Liège et la France au cours de la guerre de Trente Ans. L'auteur est, je crois, le premier à faire remarquer l'influence de l'élément protestant dans les révolutions liégeoises du temps (p. 320 et suiv.).

Cette décadence se marque d'une façon visible dans la partie du volume consacrée au tableau de la *Civilisation des Pays-Bas catholiques*. « L'appauvrissement, l'incertitude du lendemain, les désastres de la guerre tarissent toutes les sources de la vitalité du pays... Il se réfugie dans la religion. L'Eglise seule entretient encore un mouvement intellectuel qui finira bientôt par s'arrêter lui-même au milieu de l'atonie universelle » (p. 335). Rien d'étonnant à cela ; l'*intelligence* des villes avait pris le chemin de l'émigration vers les Pays-Bas libres [1], et les masses indifférentes et dociles, travaillées par un clergé innombrable, dirigé lui-même par un épiscopat presque aussi nombreux que celui d'Italie, sont d'une obéissance à toute épreuve. Les écoles dominicales, les missions, les catéchismes de persévérance ont fait alors de la Belgique « une véritable place de guerre spirituelle » (p. 359) [2]. L'organisation politique du pays n'est pas moins déplorable. Il n'y a plus nulle liberté ; « on en est revenu en somme au point où l'on était à l'époque d'Albe et de Requesens » (p. 391) ; un Conseil d'État nul ; un Conseil privé qui seul fonctionne au service du pouvoir absolu ; plus d'États-Généraux ; quelques États provinciaux sans importance, sauf ceux du Brabant ; une situation financière déplorable, « les ressources du gouvernement ne parvenant jamais à couvrir ses dépenses ». La misère est également grande dans les villes et les campagnes ; Anvers, qui avait eu plus de cent mille habitants, n'en a plus que cinquante-sept mille en 1645, tout un demi-siècle après le sac de la ville ; dans certaines localités le quart des maisons tombe en ruines, les gens meurent de faim ; le déclin économique est constant, universel. Les tristes gouvernements qui se succèdent, rois, archiducs ou gouverneurs généraux, ne songent à procurer à leurs sujets que la félicité du paradis catholique sans faire aucun effort pour leur rendre ici-bas la terre secourable et la vie aisée, comme jadis. Pourtant si la Belgique d'alors avait eu quelque homme d'État véritable, quelques hommes d'énergie, elle aurait pu redevenir, après les guerres, un « champ d'action incomparable » pour de grandes entreprises commerciales. Avec l'argent employé à bâtir des églises, à doter des couvents, des collèges de jésuites, à mettre en scène des processions fastueuses, on aurait facilement pu créer une flotte belge. L'industrie était un peu moins délaissée que le

---

1. Nous avons rendu compte ici, il y a quelques années, du livre si instructif de M. J. Eggen sur l'*Influence des Pays-Bas méridionaux sur la Néerlande septentrionale*.

2. Il est un seul point sur lequel je ne suis pas entièrement d'accord avec l'auteur ; c'est quand il déclare « que la liberté scientifique et la tolérance... furent également odieuses aux protestants et aux catholiques (p. 447). Cela n'est vrai que pour le XVIe siècle et une partie du XVIIe siècle, et encore pas d'une façon *absolue*. Mais il y a toujours cette différence considérable, que c'est du protestantisme qu'est sortie, dès le XVIIe siècle, et que s'est développée, dans les pays acquis à la Réforme, la liberté scientifique que condamne encore aujourd'hui l'Eglise catholique.

commerce, mais elle avait quitté les villes pour les campagnes, et l'agriculture elle-même, encore intense dans les Flandres, n'est plus florissante comme par le passé. La science » n'est plus qu'une « police intellectuelle pour sauvegarder l'orthodoxie ». On voit le vieux Juste Lipse revenir dans le giron de l'Eglise et chanter les Vierges miraculeuses; Van Helmont est dénoncé comme hérétique; les historiens sont réduits à faire de l'érudition médiévale, et presque tous sont des clercs ou des jésuites. M. P. s'extasie un peu trop — ou bien est-ce de l'ironie? — sur « l'extrême fécondité » des Révérends Pères, dont « la production littéraire a de quoi surprendre l'imagination » (p. 452). Que reste-t-il de leurs écrits? En quoi ces polygraphes infatigables ont-ils fait avancer l'esprit humain? Et quant à la littérature profane, elle est morte et bien morte, émasculée par les clercs; la Belgique laïque n'a plus de voix, plus même, dirait-on, le regret d'être muette. Quant aux beaux arts, « dominés par l'Eglise et associés par elle au triomphe de la Contreréformation », ils sont bientôt victimes de la décadence générale. Rubens, qu'on « a appelé avec raison le peintre par excellence de la Contreréforme », n'est pas encore atteint dans son génie; ses élèves, Jordaens, Van Dyk, Snyders, Téniers, sont encore de grands artistes; mais il est curieux et triste à la fois de constater avec quelle rapidité leurs élèves à eux, ont été pris « de cet engourdissement de l'activité nationale, au milieu duquel devaient bientôt s'obscurcir, puis s'éteindre, les dernières lueurs de l'art » (p. 468).

On le voit, le nouveau volume du savant historien de Gand est d'une lecture attrayante et suggestive. Il ne fera pas seulement mieux connaître le passé de la Belgique à ses compatriotes et aux étrangers. Sans avoir quitté le terrain purement scientifique, le brillant exposé de M. Pirenne est de nature à faire réfléchir ceux des Belges d'aujourd'hui qui n'ont pas encore renoncé docilement à toute liberté de penser.

R.

Martin Hume, professeur à l'Université de Cambridge, **La cour de Philippe IV et la décadence de l'Espagne (1621-1665)**, trad. de l'anglais par J. Condamin et P. Bonnet. Paris, Perrin et C^ie, 1912, IX-512 p. in-8°, avec portraits. Prix : 7 fr. 50.

M. Martin Andrew Hume compte parmi les vétérans de la littérature historique relative à l'Espagne du XVI^e et du XVII^e siècle. Il est bien connu comme éditeur des *Calendars of Spanish State Papers* et par une série de volumes consacrées au passé de la péninsule ibérique [1]. Il avait projeté, nous dit-il, une histoire complète du règne de Philippe IV, qui marque « la décadence finale » de la monarchie de

1. Nous rappellerons seulement quelques-uns de leurs titres *The year after the Armada, Queens of Spain, Spanish influence in english litterature*, etc.

Charles-Quint ; il y a renoncé, sous prétexte que le goût du public ne s'accommode plus de la « grande histoire », vraisemblablement aussi parce qu'il a senti combien mesquin, presque ridicule, fut le personnage qui devait figurer au centre de son récit et qu'il ne serait guère possible de lui gagner les sympathies des lecteurs. M. Hume a donc réduit son récit à un tableau de la cour de Philippe IV, tableau brossé d'ailleurs de main de maître, mais avec une indulgence que d'aucuns trouveront imméritée. On sent à chaque page la connaissance parfaite des hommes et des choses d'Espagne, que l'auteur a acquise par ses longs séjours dans le pays, par la pratique constante des archives de Simancas et des bibliothèques de Madrid, et de leurs richesses inédites, comme aussi par celle des dépêches des diplomates anglais du temps ; on est étonné seulement de la mansuétude presque souriante avec laquelle il traite ce triste souverain et son triste entourage. C'est le premier historien qui nous entretient, avec autant de détails exacts et précis, de la mentalité du « Roi Planète », des mœurs de sa cour, et de sa capitale, « le laid et malpropre Madrid » qu'il appelle quelque part « le foyer phosphorescent de la décadence d'une grande nation ».

Quand Philippe IV naquit en 1605 et fut baptisé sur les mêmes fonts qui avaient servi jadis pour le baptême de S. Dominique, le fondateur de la Sainte Inquisition, l'Espagne était déjà bien malade. Le pieux et inerte Philippe III, son père, et le tout-puissant duc de Lerme, son ministre, épuisaient le sang de ses provinces pour nourrir les folies et les vices de la cour et des grands; pourtant l'Espagne faisait encore figure dans le monde et l'ombre de sa puissance d'autrefois inspirait encore quelque respect à l'Europe. Mais quand le vieux roi eut « enjambé l'abîme qu'il avait tant redouté de franchir, aimé et respecté d'un peuple qu'il avait ruiné par son incapacité » (p. 39), le nouveau monarque, incapable et fainéant comme lui, accéléra la chute de la monarchie tant par ses défauts que par les quelques « qualités » que ses flatteurs admiraient en lui. Il chassa le favori tout puissant de son père, mais pour le remplacer par un autre, plus incapable et plus orgueilleux. Si « le clan des Sandoval fut écrasé sous la botte de fer des Guzman », les malheureux sujets n'y gagnèrent rien ; le comte-duc d'Olivarès fut plus néfaste encore à l'Espagne que le duc de Lerme, parce qu'il voulut faire de la haute politique en même temps qu'il devait subvenir aux dépenses de la cour, « la plus amusée et la plus perverse, dit M. H. (avec quelque exagération sans doute), depuis celle d'Héliogabale » (p. 45). S'il fallait en croire la chronique scandaleuse du temps, le jeune roi, au teint pâle, aux cheveux roux, à l'œil trouble, à la lèvre pendante, à la physionomie glacée, n'était pas un des moins débauchés de cette cour, et sa femme Isabelle était, elle aussi, « insatiable dans la recherche du plaisir » (p. 135). L'auteur, qui cependant lui veut du bien, peint Philippe comme « un libertin sans conviction, un voluptueux qui, par la force de l'habi-

tude, recherchait les satisfactions sensuelles longtemps après qu'elles avaient cessé d'être pour lui un plaisir, puis les expiait dans des agonies de remords où son âme devenait un enfer organisé [1] » (p. 160). Seuls, les beaux-arts et les lettres jetèrent quelque lustre sur cette décadence et cette « course à l'abîme » que la chute d'Olivarès, remplacé à son tour par don Luis de Haro, ne parvint pas à enrayer. Le nouveau premier ministre partageait l'influence qu'il exerçait sur la personne royale avec une religieuse, sœur Marie, du couvent de l'Immaculée Conception d'Agréda, qui le régenta jusqu'à sa mort, lui donnant non seulement des conseils politiques et lui prêchant vainement d'ailleurs la vertu, mais lui enjoignant aussi de procréer des héritiers pour la couronne d'Espagne [2]. La Paix des Pyrénées vint trop tard et dura trop peu pour que les maux de cette longue guerre de quarante ans pussent être réparés. La banqueroute des finances espagnoles était si complète que les patissiers madrilènes refusaient de livrer plus longtemps à crédit à la pauvre reine les tartelettes qu'elle affectionnait tant (p. 433). Et cependant, alors que les soldats mendiaient et les peuples mouraient de faim, « il ne s'écoulait guère de semaines où l'on n'eût à enregistrer deux ou trois fêtes magnifiques, des combats de taureaux, des mascarades et des tournois » (p. 452) [3]. Un prince qui vivait si follement en gaspillant avec tant d'insouciance les dernières ressources d'un pays aux abois était bien certainement un très mauvais roi ; pourtant M. H. trouve moyen de s'apitoyer sur lui ; après avoir raconté sa mort (18 sept. 1665) : il s'écrie : « Il assista au cours de son règne à une décadence morale qu'il fut impuissant à arrêter et à une ruine nationale que ne purent conjurer ses prières ferventes. Et ainsi toute son existence fut une vie de martyre. » Il semble que Philippe IV ait été un martyr à bien bon compte !

Très au courant des choses d'Espagne, M. H. est parfois moins bien informé pour d'autres chapitres de l'histoire générale de l'époque ; on trouvera en note quelques corrections de détail à ce sujet [4]. Le

1. On comprend que les remords de ce dévôt devaient être grands, quand on apprend qu'il alla jusqu'à séduire une religieuse dans son couvent même ; mais après chaque accès de repentir, « il cessait de faire des efforts pour être vertueux », comme le dit l'auteur par un joli euphémisme.

2. Le malheureux roi tâchait bien d'obéir, mais il était si pourri que ses enfants, à peine nés, mouraient bientôt. M. H. nous raconte des choses bien singulières sur cette sœur Marie d'Agreda ; mais les contemporains de la reine Isabelle II ont vu, eux aussi, une nonne régenter la couronne d'Espagne.

3. L'auteur revient souvent, au cours de son récit, « sur l'épouvantable licence des mœurs qui s'étalait dans la capitale » (p. 429). Etait-elle vraiment plus grande qu'à Londres, ou à Paris ou à Rome ? Il serait en tout cas intéressant de savoir si cette corruption morale s'étendait également aux provinces.

4. P. 29. Il n'est nullement prouvé que le *fanatique* Ravaillac fût *fou*. — P. 37. Jacques Ier ne voulait pas « *assurer* le Palatinat » à son gendre Frédéric, mais le lui *faire rendre*, ce qui n'est pas la même chose. — P. 67, il est question d'un

style de l'écrivain anglais, autant qu'on peut en juger par une traduction, est par moments un peu fantasque et les images manquent de suite [1] ; çà et là des fautes d'impression ou d'inattention [2], mais au demeurant c'est un livre qu'on lit avec intérêt ; il apprendra bien des choses aux historiens qui s'occupent du XVII[e] siècle.

R.

Liselotte und Ludwig XIV von D[r] Michaël STRICH. München und Berlin, Oldenbourg, 1912, 154 p., 8°, fac-similé. Prix : 6 fr. 25.

On abuse un peu trop, en Allemagne, de la personne et de la prose inédite de la bonne princesse palatine Elisabeth-Charlotte, devenue Madame, duchesse d'Orléans. Je ne crois pas qu'on se doute chez nous de tout ce qu'on y a mis au jour, depuis un quart de siècle, en fait de correspondances exhumées des archives, de *Lettres choisies*, de dissertations historiques, de pièces de théâtre, de poèmes en langage classique ou en dialecte [3]. On a fait de cette femme douée d'un grand bon sens et même d'un certain esprit, mais parfois aussi bien brutale et vulgaire, comme un type symbolique de toutes les vertus allemandes et comme un repoussoir pour la cour « corrompue » de Louis XIV [4]. Aussi que de lettres absolument insignifiantes imprimées sous ce prétexte, que de tirades « patriotiques » resassées à l'infini, quelle avalanche d'élucubrations, dont la plupart absolument inutiles, depuis

---

« Grand-Electeur », titre qui n'existait pas en Allemagne. — P. 144, Richelieu fait envahir la Valteline par des « *troupes suisses* et françaises ». Il s'agit de *mercenaires* à la solde de la France. — P. 233, Tilly est appelé le meilleur général de l'empereur ; il n'était pas le général de Ferdinand II mais de la Ligue catholique. — P. 234, Tilly ne fut pas « tué à Ingolstadt », il y mourut des blessures reçues à la bataille du Lech. — P. 274. L'Electeur de Saxe ne s'appelait pas *Jean-Frédéric*, mais *Jean-Georges*. — P. 273, la bataille de Noerdlingen ne fut pas gagnée « en *octobre* 1634 » mais le 5-6 *septembre*. — P. 299. Les Français ne « *perdaient* pas (en 1637), l'Alsace » ; malgré l'invasion de Gallas, ils y conservaient une série de places fortes. — P. 390. L'Espagne n'a nullement « apposé sa signature au bas du traité de Munster », en octobre 1648.

1. Ainsi nous voyons (p. 231) Gustave-Adolphe « *entrer dans la lice*, comme un *météore*, se *ranger* du côté de la France, et *tout balayer* devant lui !

2. P. 233, on lit que le cardinal-infant emprunta « aux Fucars » 240.000 ducats. L'auteur ou les traducteurs ne semblent pas connaître le vrai nom des célèbres banquiers d'Augsbourg, les *Fugger*. — P. 274. Le nom d'Axel Oxenstierna est suivi des deux dates 1583-1584 ; à la place de ce dernier chiffre il faut lire 1654. — P. 312, l. *Sofala* p. *Solfala*. — P. 484, un même diplomate anglais est appelé *Sir Richard Fanshawe* et p. 485 lord *Fanshave* ; sa femme lady *Franshave* (p. 482). P. 454, et *passim* l. maréchal de *Gramont* p. *Grammont*.

3. Dès 1909 M. Helmolt publiait à Leipzig une *Liselotte-Bibliographie*.

4. Sous ce rapport, l'auteur du présent volume est parmi les plus raisonnables. Il avoue ne pas comprendre qu'on ait fait de la princesse une héroïne favorite du peuple allemand, pour le seul fait d'avoir soupiré après sa soupe à la bière et sa choucroute et pour avoir parlé avec dégoût des ragoûts parisiens.

Schiller jusqu'à Mme Arvède Barine [1]. En venant après tant d'autres, M. Strich n'a pas voulu se borner à répéter ce qui avait été dit déjà tant de fois ; il a fait de louables efforts pour renouveler le sujet. Il est venu en France se livrer à des recherches personnelles, pour retrouver dans les Archives de M. le duc de La Trémoïlle des correspondances inédites, et, sur divers points, il nous apporte des éclaircissements sur l'histoire de « Liselotte ». Un premier chapitre s'occupe de la littérature afférente à Madame ; un second est intitulé *Louis XIV, Liselotte et Mme de Sévigné*. On sait que dans une de ses lettres, la spirituelle et médisante marquise dit que la princesse de Tarente insinuait que Liselotte était amoureuse de son royal beau-frère. Là dessus, l'auteur entreprend un long panégyrique de son héroïne, pour montrer qu'un pareil égarement de la princesse palatine est absolument impossible, et qu'il n'y a là qu'une calomnie méprisable. On n'a qu'à jeter un regard sur les portraits de Madame pour donner raison à M. S. quand il proteste contre l'existence de relations coupables entre le roi et la seconde duchesse d'Orléans; lui-même a négligé pourtant — par courtoisie sans doute — de mentionner la raison la plus topique qu'il aurait pu donner pour défendre Louis XIV et sa belle-sœur, c'est que le monarque avait à sa disposition, sinon toutes, du moins, la plupart des belles femmes de sa cour, et que Madame était assurément l'une des plus laides qui s'y trouvaient. J'accorde volontiers la « pureté de l'âme » de Liselotte (*die Reinheit ihrer Seele*) proclamée par M. Jakob Wille ; mais cela n'empêche pas que sa plume ne le soit pas toujours et qu'elle raconte de très vilaines choses en termes fort crus. Il faut toute l'absence de sens critique, de la part d'un poète comme M. de Wildenbruch, pour faire de cette massive personne, si haute en couleur, un « bouton de rose, germant dans la forêt des contes de fées germaniques » (p. 32).

La troisième partie du travail de M. S. est la plus intéressante ; il y aborde directement, et très en détail, l'examen des rapports, tantôt courtois et même affectueux, tantôt plus que froids, qui ont existé entre le roi et la duchesse d'Orléans, de 1671 à 1715. Je ne crois pas qu'on ait jamais étudié d'aussi près cette question, que l'auteur traite avec un discernement et une critique, méritant des éloges. Il distingue une *période d'attente* (1671-1682), une *période d'étrangement* (1682-1701), puis, après la mort de Monsieur, une espèce de réconciliation et une *période de rapports courtois et polis* (1701-1710) ; enfin, après les grands deuils de famille, une *période cordiale* (1711-1715), qui se prolonge jusque longtemps après la mort de Louis XIV, que la princesse pleure à chaudes larmes (p. 145). Elle parlait encore en

1. Je crains bien que ce dernier livre de notre spirituelle et regrettée compatriote n'ait fait beaucoup de mauvais sang outre-Rhin, où on l'a trouvé insuffisamment respectueux pour la princesse. Notre auteur relève avec amertume certains de ses jugements.

1722, à nu gentilhomme allemand, du « Grand Roi que j'ai si cordialement aimé » (p. 149). — M. Strich a trouvé aux Archives Etrangères de Paris une lettre de Madame, adressée à son beau-frère et datée de Saint-Cloud, 24 mai 1685 [1], lettre assez longue (p. 63-77) et dans laquelle elle présente son apologie, au sujet des accusations qui ont été portées contre elles dans le cabinet royal. Quelque prolixe qu'elle soit, cette pièce, d'ailleurs curieuse, ne nous fournit pas tous les éléments matériels suffisants pour comprendre nettement le motif de sa disgrâce. M. S. l'explique par des paroles inconsidérées et brutales lancées par l'orgueilleuse princesse contre M[me] de Maintenon, qu'elle regardait toujours encore comme une individualité subalterne de l'entourage de la Montespan, alors qu'elle régnait déjà sur le cœur de Louis XIV [2]. Elle aurait donc encouru le courroux royal par un de ces excès de langage que lui reprochaient ses propres parents, et auxquels elle se laissait constamment aller dans sa correspondance, bien qu'elle sût fort bien que Louvois la faisait surveiller de près. On comprend, qu'à un moment donné, le roi en ait eu assez et l'ait mis un peu rudement en quarantaine. Peut-être y a-t-il eu encore autre chose, mais nous n'en savons rien. En tout cas le mémoire de M. Strich est une contribution intéressante pour l'histoire intime de la cour de Louis XIV [3].

R.

La Réforme et les Eglises réformées dans le département actuel d'Eure-et-Loir (1523-1911), par Henri Lehr, pasteur à Chartres. Paris, Fischbacher, 1912, vi, 595 p., 8°, cartes et planches.

Nous avons déjà parlé ici des travaux de M. Henri Lehr sur l'histoire de la Réforme en France, à l'occasion d'un de ses volumes (*Vie et Institutions militaires*, 1901), publiés dans la série des *Protestants d'autrefois* du regretté Paul de Félice [4]. Pasteur à Chartres, M. Lehr a été tout naturellement amené à faire des recherches spéciales sur le passé huguenot du pays chartrain et le présent ouvrage est le fruit de ses fouilles consciencieuses et prolongées à travers les dépots d'archives et les procès-verbaux des communautés réformées elles-mêmes. On y trouvera tous les renseignements que l'auteur a pu réunir, depuis les

---

1. C'est soit dit en passant, — l'*unique* lettre de la princesse à Louis XIV que l'on connaisse ; il est vrai que cette *épistolière* acharnée vécut, toujours à ses côtés, ou du moins dans son voisinage.

2. M. S. déclare d'ailleurs fort sensément que les jugements de Madame sur les hommes et les choses sont souvent tellement partiaux qu'ils ne sauraient avoir aucune valeur pour la critique (p. 117).

3. P. 11, il y a une faute d'impression évidente ; le passage *ein als weib wie ich* doit être corrigé en *ein alts weib wie ich*.

4. Voy. *Revue Critique*, du 5 mai 1902.

premières dissidences au XVIe siècle [1] jusqu'au lendemain de la séparation de l'Église et de l'État.

Après une courte introduction (1523-1559), la *première partie* de l'ouvrage retrace les vicissitudes des Églises réformées du territoire jusqu'à la promulgation de l'Édit de Nantes; les quatre premiers chapitres sont consacrés à la paroisse de Chartres, les huit autres aux petites Églises du pays chartrain, Dreux, Nogent-le-Rotrou, Chateaudun, etc. La *deuxième partie* reprend l'historique de ces mêmes groupements sous l'Édit de Nantes (1598-1685); la *troisième partie* retrace leurs épreuves en un tableau d'ensemble, depuis la Révocation jusqu'à la Révolution. L'auteur suit les uns, parmi les religionnaires, sur les chemins de l'exil [2]; il essaie de constater le nombre des autres qui réussirent à échapper, tout en restant au pays, à la conversion durable et définitive. M. L. très prudent dans la fixation de ces chiffres, forcément hypothétiques, estime qu'en 1790, lors de la formation du département d'Eure-et-Loir, il pouvait s'y trouver « un maximum de 1200 âmes, légèrement supérieur au total actuel des protestants (p. 477), et que, de 1650 à 1790, la population réformée du pays avait décru « au moins des trois quarts ». — La *quatrième partie* expose, d'après des documents désormais abondants, l'histoire contemporaine, de la Révolution à 1906, la création d'une première paroisse officielle à Marsauceux en 1807, paroisse dont le culte se célébrait encore dans une grange en 1819. En 1827, le pasteur Née desservait, à lui seul, *cinquante-six* communes, et, pour vivre, sa femme devait ouvrir une boutique à Dreux. La Restauration, le gouvernement de Juillet, et la seconde République ne firent rien pour les « disséminés » de la région, et c'est en juin 1870 seulement qu'un décret impérial constituait officiellement la paroisse de Chartres, dont le temple ne fut inauguré qu'en 1887. Aujourd'hui les quatre associations cultuelles du département « ne comptent pas beaucoup plus de 900 protestants » (p. 549); l'émigration des petites villes et des campagnes vers Paris et sa banlieue en a beaucoup absorbé dans le cours des dernières cinquante années.

Ce passé, si soigneusement reconstitué par M. L., n'est pas précisément riche en faits d'importance majeure ni en caractères héroïques. Il s'agit en somme de modestes groupes, quasi ruraux, qui n'eurent aucun centre commun ni grande activité intellectuelle, et dont le passé ne nous est que bien incomplètement connu.

L'auteur a fait le possible pour tirer de sa documentation si fragmentaire un récit vivant et suivi. Peut-être aurait-il mieux valu se

1. On peut prendre comme point de départ de la crise religieuse dans le pays chartrain, le procès en hérésie intenté en 1523 à Rouland Greslet.

2. L'auteur estime que le nombre des émigrants de la région qui franchirent les frontières du royaume fut de 600 tout au moins, au début, et peut avoir atteint le double de ce chiffre.

résigner franchement à écrire une série de *monographies* paroissiales, les unes plus détaillées grâce aux matériaux réunis, les autres plus sommaires, sauf à résumer les résultats généraux de son enquête dans un chapitre final. En revenant, quatre fois de suite, dans les différentes parties de son livre aux mêmes localités, pour les quitter ensuite de nouveau, il éparpille, si je puis dire, l'attention du lecteur, sans réaliser pourtant l'unification véritable de son sujet. M. L. n'a pas seulement raconté l'histoire du passé de ces communautés réformées qu'il a étudiées de si près, avec tant de sympathie ; on trouvera dans son volume des détails intéressants pour l'histoire tout à fait contemporaine, tels les extraits du *Journal* de Mme S. Bost, la femme du pasteur de Chartres, relatifs à la guerre de 1870-1871.

R.

Wilhelm MÜNCH, **Zum deutschen Kultur- und Bildungsleben**. Fünfte Sammlung vermischter Aufsätze. Berlin, Weidmann, 1912. In-8°, p. 338. Mk. 6,50.
Ferdinand BUISSON, **La Foi laïque**. Extraits de discours et d'écrits (1878-1911). Paris, Hachette, 1912, in-16, p. 336. Fr. 3,50.

I. L'auteur de ce recueil d'articles variés n'est pas un inconnu pour les lecteurs de la *Revue*. M. Münch est actuellement un des pédagogues les plus écoutés en Allemagne. Un des traits essentiels de sa pédagogie, qui était la marque commune de ses précédents volumes et justifie le titre du nouveau, c'est le souci de suivre les effets de l'éducation sur la culture, d'étudier les transformations de celle-ci et de rapprocher sans cesse la culture nationale des cultures voisines. Tout pédagogue est par métier psychologue. Il y a dans le recueil de M. M. beaucoup d'articles de psychologie : sur les âges de la vie, sur le prétendu bonheur de l'enfance, sur les types d'écoliers, etc. Une riche et longue expérience (M. M. a été longtemps inspecteur) lui a fourni en abondance les observations dont sont nourris ses analyses et ses portraits ; peut-être souhaiterait-on y surprendre plus souvent sous les généralités la trace des faits concrets et des souvenirs précis. Le rôle des maîtres, non moins que le caractère des élèves, a attiré l'attention de l'auteur : sur l'art d'enseigner avec intérêt, sur le degré de considération accordé au professeur dans la société moderne, sur le devoir qu'il a de ne pas sacrifier l'éducateur au savant M. M. a écrit beaucoup de sages remarques et mis en garde contre bien des erreurs. Dans certains de ses articles les conseils sont exclusivement pédagogiques, comme ceux qui traitent de la préparation des professeurs de langues vivantes, de leur enseignement, de l'étude du vocabulaire ; d'autres examinent les rapports de l'enseignement secondaire avec l'enseignement supérieur ou revendiquent les droits de la pédagogie au titre de science représentée officiellement dans les Universités. Dans cet ensemble si varié de sujets les lecteurs (et le livre mérite d'en trouver hors d'Allemagne) prendront le plus d'intérêt aux réflexions de l'auteur sur la question du progrès dans la civilisation con-

temporaine, sur les emprunts que se font les unes aux autres les nations modernes dans le domaine de l'éducation, sur le degré de pénétration réciproque de leurs langues, sur la formation de leur idéal classique et la consécration des auteurs qui pour elles le représentent, enfin sur l'évolution et la psychologie du Berlin actuel [1]. La plupart de ces derniers articles et un chapitre final d'aphorismes sont nouveaux ; les autres avaient paru au cours des dernières années dans différentes revues. Mais on lira ou relira les uns et les autres avec le même plaisir ; on y trouvera à la fois un tableau fin et nuancé de la vie intellectuelle de l'Allemagne d'hier et le reflet de ses dernières transformations notées fidèlement par un observateur clairvoyant et indulgent.

II. Le livre de M. Buisson, comme le recueil de M. Münch, bien qu'avec moins de variété, est aussi l'image d'une culture particulière et il aurait pu porter un titre analogue. L'ensemble des quarante-cinq morceaux que l'auteur a réunis sous celui plus expressif de *Foi laïque*, discours, allocutions, conférences, lettres ouvertes, articles de journaux, représente comme un raccourci de la réorganisation de notre enseignement primaire depuis les lois Ferry. L'ancien directeur au ministère de l'Instruction publique, comme le professeur de Sorbonne et plus tard le député de Paris, ont été trop intimément associés à cette œuvre de constitution et de défense pour qu'on ne juge pas naturel que M. B. mette sous les yeux du public dans ce qu'il appelle son *dossier* près d'un demi-siècle d'histoire de notre politique scolaire. On sait avec quelle vivacité cette œuvre a été attaquée, depuis les premières protestations des monarchistes et de l'Église jusqu'aux récentes querelles des manuels scolaires, et il n'est pas surprenant que la polémique tienne une large place dans ces pages. Mais même les adversaires seront forcés de rendre justice à la loyauté de pensée et à la franchise de ton de cet apôtre de la laïcité. Ses amis politiques et tous les amis de l'école, même ceux qui ont retenu moins bien que lui les leçons du Vicaire savoyard, de Condorcet et d'Edgar Quinet, ou qui sont moins habitués à vivre exclusivement dans l'air pur et subtil des principes et des théories et ne le suivent pas jusqu'au bout de son fervent spiritualisme, même ceux-là seront heureux de pouvoir embrasser dans l'étendue d'un seul volume le long et constant effort de l'administrateur et de l'homme politique et d'y trouver la preuve, s'ils en avaient douté, de la ferme unité de convictions qui relie le premier jusqu'au dernier de ces articles et à laquelle M. Raymond Poincaré a rendu un juste hommage dans sa Préface. Pour les lecteurs étrangers, moins au courant de nos débats, le livre aura encore le mérite de résumer avec intérêt un des aspects de notre *Kulturkampf*.

L. Roustan.

1. P. 283, la date du livre de Karl Scheffler est à rectifier.

Georges et Hubert Bourgin, **Le socialisme français de 1789 à 1848**. Paris. Hachette, 1912, in-16, VIII et 111 p.

François Maury, **Nos hommes d'État et l'œuvre de réforme**, Paris, Alcan, 1912, in-16, 281 p., 3 fr. 50.

Dans la collection publiée sous la direction de M. L. Cahen, MM. G. et H. Bourgin se sont chargés de l'histoire du socialisme français de 1789 à 1848. On connaît par différents fascicules parus le procédé adopté : laisser autant que possible la parole aux contemporains, découper dans leurs ouvrages les passages les plus frappants et les réunir par quelques mots d'explication. Pour MM. B., appartient à l'histoire du socialisme tout ce qui a trait à la critique générale du désordre social, à la lutte des classes, au régime de la propriété, aux droits égaux des individus à l'existence, à la conception d'une société collectiviste ou communiste supprimant l'exploitation de l'homme par l'homme. On conçoit combien le champ devient vaste, combien il est aisé de découvrir dans les écrits et les discours des tirades que l'on peut qualifier de socialistes. Dès lors le choix devenait difficile, et ce n'est pas en empruntant une vingtaine de lignes à Marat, Robespierre, Danton ou Saint-Just que l'on prouvera sans réplique leurs tendances socialistes. La part réservée aux théoriciens est plus considérable ; mais trois pages, même extraites avec bonheur des œuvres de Saint-Simon, Fourier, Proudhon ou Cabet, ne sauraient donner qu'une idée bien vague des conceptions de ces penseurs. Une place presque aussi importante est accordée aux inconnus, et les articles, les interrogations, les procès-verbaux de sociétés secrètes sont, semble-t-il, plus intéressants, plus caractéristiques des progrès du socialisme que les courts passages empruntés à des ouvrages célèbres. Tout cela est lié d'une façon assez lâche par de brèves notices ne contenant le plus souvent que des renseignements sommaires sur la biographie et la bibliographie des auteurs cités. Cette anthologie ne justifie guère en somme la prétention qu'elle a de « rendre le passé plus vivant et l'étude de l'histoire plus attrayante ».

Le livre de M. Maury est formé d'articles parus dans la *Revue bleue* qui ont conservé leur intérêt angoissant et dont la réunion accroîtra l'effet sur le public qui aura plus d'une leçon à en tirer. L'auteur n'est pas un pessimiste, mais il s'efforce de déterminer les périls de l'heure présente, et le tableau trop vrai qu'il fait, est impressionnant. Il montre le parlementarisme incapable d'accomplir sa tâche, absolument inférieur aux devoirs traditionnels de justice et d'administration qui incombent à tout gouvernement digne de ce nom. Faiblesse, incohérence, népotisme, favoritisme, désordre, gaspillage sont les traits de ce régime. Si les classes dirigeantes s'obstinent dans leurs querelles intestines sans profit et sans honneur, si elles ne savent pas réprimer le mal et assurer une condition meilleure aux salariés, elles s'éveilleront quelque jour vaincues et dépossédées. « La nation, infiniment lasse, déçue déjà par un cycle sanglant d'expériences révolutionnaires et de restaurations monarchiques et impériales, désem-

parée, ne sait à qui se vouer. La perspective d'une Commune démagogique, suivie après de terribles convulsions d'une dictature — ou de l'invasion — paraît être la seule qui lui reste » (p. 120). M. M. estime que le cas n'est pas incurable, et que pour guérir il suffirait d'instaurer un certain idéal de grandeur nationale et de justice, d'imposer le respect de la loi visant des fins résolument collectives, de contenir l'excès des appétits individuels. Pour cela il est indispensable d'adopter la représentation proportionnelle. Le régime actuel amène au pouvoir « les médiocres, sinon les pires » ; il faut dégager des rangs des citoyens, par une organisation électorale entendue, une véritable élite élective qui saura enfin faire prédominer les intérêts généraux.

La France a-t-elle des guides pour la conduire dans cette voie? M. M. reproche à nos leaders parlementaires d'avoir en général plus de talent que de caractère, mais il ne les croit pas incapables de la tâche. Il passe en revue quelques-uns de nos grands politiques : d'abord Gambetta, persuadé que la démocratie réconcilierait les classes, opérerait l'alliance du prolétariat et de la bourgeoisie, mais qui mourut trop tôt pour son œuvre ; ensuite le clairvoyant M. Ribot, chef du parti républicain conservateur, acquis lui aussi aux nécessités de la réforme sociale ; M. Poincaré qui a tous les talents et qui est resté si longtemps en réserve ; M. Deschanel qu'une méchante fée semble écarter du pouvoir ; M. Briand pour qui l'auteur ne paraît avoir qu'une médiocre sympathie et qu'il compare même au héros de Machiavel ; M. Caillaux, technicien très sûr, réaliste avisé, logicien des finances, mais qui a « très accentué le défaut de notre époque où le développement excessif de l'intelligence est compensé par certaine fièvre, certaine dureté dans l'action, une impatience cynique d'aboutir ». M. M. accueille avec une joie nullement dissimulée l'avènement du cabinet Poincaré dont il attend l'accomplissement de la réforme électorale et sociale. Sans essayer d'esquisser l'ensemble de cette besogne, il en énumère quelques points et s'applique particulièrement à signaler les obstacles de la route et les dangers du mouvement syndicaliste. Il y a dans ces pages une fine analyse psychologique des créateurs et des chefs de ce mouvement, Ferdinand Pelloutier, Émile Ponget, Victor Griffuelhes. Ces derniers professent publiquement qu'une minorité résolue conquiert tous les pouvoirs et possède tous les droits, et ils jugent que pour triompher, l'essentiel est que les milices syndicales soient pénétrées d'un esprit insurrectionnel intrépide. Le péril réside vraiment dans l'audacieuse initiative d'une bande de militants qui a pour elle la force et le prestige de la violence en face d'une autorité gouvernementale énervée, annihilée. Pour remonter la pente, la substitution de la représentation proportionnelle au régime actuel, suffira-t-elle? C'est la question qui se pose après la lecture de l'ouvrage de M. Maury.

A. Biovès.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 41 — 12 octobre — 1912

G. Wissowa, **Religion und Kultus der Römer** (2[e] édition) Munich, 1912, in-8° 612 pages; Beck, éditeur.

On sait le succès mérité qu'a rencontré auprès des savants le volume que M. Wissowa a consacré à la religion romaine dans le *Handbuch* d'Iwan Müller. L'auteur vient d'en donner une seconde édition, rendue nécessaire par tous les travaux publiés, toutes les découvertes de détail survenues depuis quelques années. Le plan général du traité n'a point été modifié; la division en quatre parties : coup d'œil général sur la religion romaine; les Dieux; le culte (fêtes, jeux, prêtres, calendrier, temples) a été conservée, ainsi qu'il était naturel; comme il était naturel aussi, les subdivisions n'ont point été modifiées, sauf pour certains détails (*Junon* séparée de Jupiter et rapprochée de *Genius; Neptune* placé parmi les *indigetes* et non plus parmi les divinités d'influence grecque, par exemple). Les changements apportés à la présente édition sont tous de détail et de mise au point. Est-il utile d'ajouter que M. W. a apporté à ces réfections la science et le soin dont il est coutumier? La quantité des additions est donnée par le nombre même des pages qui s'est accru de quatre-vingt.

R. C.

R. Cagnat, **La frontière militaire de la Tripolitaine à l'époque romaine**, 1912. In-8°.

C'est dans le tome XXXIX des *Mémoires* de l'Académie des Inscriptions (1912) que M. René Cagnat a fait paraître cet important travail, accompagné d'une carte hors texte et de deux planches de photographies, sur *La frontière militaire de la Tripolitaine à*

l'époque romaine. Il y met au point, après vingt ans écoulés, l'un des chapitres de son *Armée romaine d'Afrique.* En 1892 on connaissait fort mal les vestiges antiques de la région, d'accès difficile, qui s'étend depuis le Chott Djerid jusqu'au fond de la grande Syrte. Grâce aux explorations et aux publications des officiers du sud tunisien, de P. Blanchet, de P. Gauckler, de M. de Mathuisieulx, il est possible maintenant d'identifier quelques-unes au moins des stations du *limes*, dont l'Itinéraire d'Antonin nous avait conservé les noms et dont les ruines ont été en partie reconnues et fouillées. On sait de quels éléments se composait le système défensif des Romains : le long de la falaise montagneuse que suivait la route-frontière, une série continue de grands camps reliés par des petits postes ; dans les vallées et les lieux de passage, un fossé et un mur, marquant la séparation matérielle du monde romain et du monde barbare ; sur les grandes voies de caravanes qui se dirigeaient vers le sud, des fortins occupés par de la cavalerie ; en arrière du *limes*, dans l'intérieur du pays pacifié, des places militaires et des fermes fortifiées destinées à servir de réduits en cas d'invasion ou de soulèvement. Tout était combiné à merveille pour tenir en respect les Gétules de l'est et les Garamantes du sud.

M. Besnier.

Die Disciplina clericalis des Petrus Alfonsi, das aelteste Novellenbuch des Mittelalters, nach allen bekannten Handschriften herausgegeben von Alfons Hilka u. Werner Soederhjelm. Heidelberg, Winter, 1911, xv, 50 p., 18°. Prix : 1 fr. 50.

La *Disciplina clericalis* que publient MM. Hilka et Soederhjelm, forme le premier fascicule d'une *Collection de textes latins du moyen âge.* L'opuscule de l'espagnol Pierre Alfonsi, qui porte ce titre, présente un certain intérêt pour l'histoire comparée des littératures, puisqu'il est un des premiers textes où l'écho des traditions orientales s'est répercuté au sein de l'Europe chrétienne du moyen âge. L'auteur, Rabbi Moïse Sephardi, se convertit, et eut l'honneur d'être le filleul du roi Alphonse I d'Aragon (1106), dont il était le médecin. Son recueil fut répandu de bonne heure dans la chrétienté et les éditeurs en signalent dans l'introduction une soixantaine au moins de manuscrits plus ou moins complets (voir p. ix). De bonne heure, le recueil fut traduit en français, en espagnol, en italien, en allemand, soit en prose, soit plus tard en vers. Dans ce dernier pays, certaines des historiettes d'Alfonsi ont été imitées par Boner et Steinhoevel, et l'on en retrouve la trace jusque dans la littérature islandaise. Quelques unes des anecdotes et fables colligées par Alfonsi (il y en a trente-quatre en tout), n'ont d'ailleurs absolument rien d'oriental [1].

E.

1. Par exemple le n° 7, l'histoire du prêtre qui étant entré dans une auberge est arrêté avec les voleurs qui y buvaient, et pendu, tout innocent qu'il était.

La Vie paroissiale en France au XIII[e] siècle d'après les actes épiscopaux, par Olga Dobiache-Rojdestvensky. Paris, A. Picard et fils, 1911. In-8° de 191 pages.

Cet ouvrage comprend deux parties : 1° les sources de l'histoire intime des paroisses au XIII[e] siècle : recueils conciliaires (critique de celui de Mansi qui n'est ni original, ni complet pour cette époque), statuts édictés dans les synodes diocésains, ordonnances particulières des évêques, procès-verbaux des visiteurs ecclésiastiques ; 2° l'exposé de ce que fut la vie paroissiale, telle que nous la montrent les documents ci-dessus indiqués.

Dans l'une et l'autre partie l'auteur a fait un sérieux travail de critique. M[me] Dobiache-Rojdestvensky, après avoir dressé la liste des statuts synodaux imprimés ou manuscrits, a dégagé de ces textes le fonds commun qui a été inspiré par les conciles généraux et par les Pères, qui s'applique par conséquent à l'Église universelle ; elle a retenu pour son étude les préceptes originaux, ceux qui concernent particulièrement les diocèses de France. Les statuts personnels des évêques qu'elle a retrouvés ne constituent pas une longue liste : peut-être aurait-elle pu en indiquer davantage si elle avait étendu ses recherches à un plus grand nombre de recueils de textes du XIII[e] siècle ; je me rappelle par exemple en avoir vu dans les Cartulaires publiés par la Société historique de la Gascogne. Dans tous les cas, elle a fourni des indications précieuses sur les synodes et les ordonnances qui y étaient promulguées par les évêques.

Elle a très bien vu que ce que cherchaient les prélats du XIII[e] siècle, c'était la conservation intacte de l'unité paroissiale : toutes les personnes vivant dans une paroisse, bien groupées autour du curé qui les connait, qui leur administre seul les sacrements, qui écarte les indignes et les excommuniés, qui pourchasse l'hérésie, qui défend son troupeau contre les mauvais bergers, prédicateurs errants, fauteurs d'hérésie, etc. C'est aussi parce que le curé doit trouver dans la paroisse sa subsistance ; il jouit des biens attribués à son église, reçoit les « louables coutumes » qu'on lui accorde lors de l'administration des sacrements, touche la dîme et les prémisses. Et cela lui est d'autant plus nécessaire qu'il a lui-même à faire face à de nombreuses obligations, à payer procurations, décimes, etc. Malgré la protection qu'il trouve auprès de ses supérieurs hiérarchiques, les encouragements, les ordres mêmes qu'il reçoit, il lui est difficile d'écarter de sa paroisse la rude concurrence que lui font les religieux Franciscains ou Dominicains, il lui est parfois impossible de résister aux violences des laïques : de là bien souvent son embarras, lorsqu'il lui faut observer les sentences d'excommunication portées contre des paroissiens trop puissants. Placé dans un milieu grossier, d'une instruction peu développée, il se laisse gagner par le siècle ; trop souvent il vit comme ses paroissiens ; ivrogne, querelleur, il a fréquemment femme et

enfants et il songe à transmettre à sa famille les biens de l'Église. Mme Olga Dobiache-Rojdestvensky a brossé de son caractère et de son genre de vie un tableau plein de relief, haut en couleur et qui paraît parfaitement exact.

L.-H. Labande.

Études de diplomatique sur les actes des notaires du Châtelet de Paris, par A. de Boüard. Paris, H. Champion, 1910. In-8° de xv-191 pages (186e fasc. de la Bibliothèque de l'École des Hautes-Études).

Cet ouvrage se compose en réalité de deux parties : après quelques pages préliminaires sur l'origine des actes notariés, sur l'authenticité et la force exécutoire qu'on leur a reconnues, puis sur l'organisation de la juridiction gracieuse dans le nord de la France, l'auteur détaille tout d'abord les actes législatifs qui ont été édictés concernant les notaires du Châtelet de Paris et la rédaction de leurs actes ; il montre comment de simples clercs du prévôt de Paris, ils se sont peu à peu élevés à la situation qu'ils occupaient à la fin de l'ancien régime, comment à coup d'argent, ils sont parvenus à maintenir leurs privilèges, à ne pas se laisser absorber, à conserver leurs minutes, à sceller eux-mêmes les actes, à limiter le nombre de leurs offices. Voilà toute une première partie purement historique.

La seconde est beaucoup plus diplomatique puisqu'elle a trait à l'étude des caractères et du style des lettres de prévôt au xiiie siècle, puis des actes rédigés au nom des notaires : minutes, grosses et brevets. Étayée par une série de 38 pièces justificatives, la rédaction de M. de Boüard, dans tout ce qui concerne les actes des notaires du Châtelet, paraît à peu près définitive. Mais ce que j'ai qualifié de préliminaires appellerait plus d'une observation et susciterait plus d'une rectification. Et cela parce que l'auteur n'a pas examiné une quantité assez suffisante de textes du nord comme du midi de la France. Je me permets en particulier de lui signaler les trois volumes du *Trésor des chartes de Rethel* (dont les 2 premiers avaient paru en 1904), où il aurait trouvé des actes scellés avec les sceaux particuliers des deux notaires. La sigillographie du même *Trésor* qui paraîtra prochainement exposera comment les tabellions de cette partie de la France apposaient au bas de la double queue supportant le sceau et le contre-sceau de la juridiction, sur un même gâteau de cire verte, les deux sceaux obligatoires. Si M. de Boüard avait compulsé, d'autre part, les actes notariés de la région avignonnaise, il aurait modifié en plus d'un endroit ce qu'il dit à propos des contrats du midi. Il aurait constaté qu'à Avignon, par exemple, au temps de la commune, le notaire inscrivait en tête des actes les noms des consuls ou du podestat en exercice et qu'il mentionnait la présence de deux *curiales* pour l'établissement du contrat : deux consuls, ou (sous le régime des podestats) un ou deux juges, ou un ou deux clavaires, ou un ou deux syndics.

Après l'abolition de la commune, le notaire nomma en tête des actes les seigneurs de la ville (Alfonse de Poitiers et Charles d'Anjou), puis, pendant plusieurs années, les huit personnages qualifiés de *laudatores instrumentorum* dont deux devaient être présents. Cette institution de *laudatores instrumentorum* lui aurait certainement inspiré des remarques intéressantes et lui aurait fourni des éléments d'appréciation pour certaines dispositions législatives prises dans le nord de la France à la fin du XIIIe siècle.

L.-H. LABANDE.

La Cité de Liège au moyen âge, par Godefroid KURTH. Paris, A. Picard et fils, 1910, 3 vol. in-8° de LXXI-323, 346 et 418 pages.

Depuis de longues années, M. Godefroid Kurth étudie l'histoire liégeoise et publie dans diverses revues le résultat de ses études. Nul n'était mieux qualifié que lui pour entreprendre l'ouvrage qu'il nous a présenté dernièrement en trois volumes. Se préoccupant le moins possible des princes-évêques et seulement dans la mesure où ils furent en relations avec leurs sujets, il a retracé les fastes de la cité depuis ses origines jusqu'à la catastrophe de 1468 qui semblait devoir l'anéantir. C'est seulement au XIe siècle que Liège prit une véritable importance, mais ses institutions municipales ne se développèrent pas avant la fin du siècle suivant. Dès les premiers temps, les citadins commencèrent la lutte contre le pouvoir absolu du prince-évêque ; conduits d'abord par l'aristocratie locale, ils eurent à se débattre contre le clergé, revendiquant ses privilèges, puis contre l'échevinage, émanation du prince, dont ils voulaient s'affranchir. Au XIIIe siècle, la prospérité de la ville amena l'avènement des métiers à la vie publique. Fortement organisés, ils écartèrent promptement le patriciat du gouvernement de la ville, ou plutôt ils obligèrent les patriciens à se faire inscrire sur leurs rôles pour pouvoir accéder aux fonctions publiques.

Les Liégeois, ayant les yeux fixés sur les villes impériales libres, se proposèrent bientôt pour objectif de les imiter et de s'ériger en république indépendante. Mais leurs princes-évêques, choisis presque tous dans les familles les plus puissantes, ne se laissèrent pas dépouiller aussi facilement qu'on aurait pu le supposer : pendant près de deux siècles, ils résistèrent avec une énergie tenace, s'alliant souvent aux pires ennemis de leur peuple, tandis que les citadins de Liège formaient des confédérations avec les autres villes de la principauté. Les excès démagogiques des Liégeois les perdirent : leurs libertés faillirent une première fois sombrer dans les premières années du XVe siècle ; elles furent toutes abolies après la vengeance atroce que Charles-le-Téméraire tira de leur haine pour son cousin Louis de Bourbon, évêque de Liège, et de leur affection pour le roi Louis XI.

Le récit des événements multiples qui marquèrent une histoire

aussi agitée est présenté par M. G. Kurth avec le plus grand souci d'exactitude et d'impartialité. Mais il parait bien souvent se laisser entraîner par ses impressions et si les pages qu'il écrit y gagnent en pittoresque et en attrait, il n'est pas aussi certain qu'il garde une parfaite mesure. Les documents qu'il a utilisés sont pour ainsi dire tous d'origine locale; les archives du pays ont été pourtant détruites en grande partie au milieu de tous les bouleversements; l'auteur a été obligé d'y suppléer en une certaine mesure, soit par la comparaison avec ce qui passa dans d'autres villes, soit par des hypothèses suggérées par des récits d'annalistes. Heureusement les chroniqueurs ont laissé sur Liège des pages très copieuses, mais ils n'indiquent pas toujours ce que l'on voudrait savoir et leurs œuvres reflètent les passions du jour. Peut-être aurait-on pu trouver ailleurs le moyen de rectifier leurs erreurs ou de réparer leur oublis. Il ne semble pas que M. Kurth ait assez tenté cette recherche : j'en vois surtout la preuve dans les derniers chapitres de son ouvrage où il est question des relations de Liège avec les rois Charles VII et Louis XI. Les archives françaises, mieux explorées, lui auraient peut-être permis de mieux apprécier le rôle de la France. De même, je me suis étonné que les archives du Vatican n'aient pas été mises davantage à contribution.

La rédaction semble avoir été assez hâtivement faite. Dans sa précipitation l'auteur passe rapidement sur les origines des institutions qui ne sont pas expliquées ou qui le sont bien longtemps après qu'elles ont été montrées en exercice. Je citerai notamment la question de l'origine et des fonctions de l'avoué qui reste non tranchée. De même certains termes sont employés, tous particuliers à Liège, sans qu'il en soit donné d'abord la signification, tellement M. Kurth suppose son lecteur averti : nous ne découvrons qu'à la page 138 du tome II la signification du mot Vinàve, que l'on trouve dans le tome I; l'Anneau du Palais dont il est question p. 125 du t. II, n'est expliqué qu'à la p. 10 du t. III, etc. On devine plus tard, mais sans être bien sûr d'être dans le vrai, ce que doivent être les droits de hauteur du prince-évêque, signalés p. 86 et 127 du t. II.

Cette hâte dans la rédaction n'a pas été sans amener quelques erreurs tout à fait involontaires : lorsque la ville de Liège fit obédience au pape d'Avignon (c'était en 1399), ce ne fut pas à Clément VII, comme il est dit p. 18 du t. III, mais à Benoît XIII. A plusieurs reprises, il est question du roi d'Allemagne au lieu du roi des Romains; M. Kurth dit même, p. 109 du t. I, que Liège entra dans le droit public du « royaume ». C'est une impropriété de terme dont il n'est pas sans se rendre compte. Quel était aussi ce « président du conseil de Toulouse », qu'il fait intervenir p. 209 du t. III?

Sa langue n'est pas toujours d'un français correct. Je sais bien qu'il utilise des expressions locales (encloîtres, mettre le Palais ensemble pour recevoir l'assemblée dite le Palais, etc.), mais il en est

d'autres qui n'auraient pas dû figurer dans un livre aussi bien écrit, comme par exemple l'enceinte muraillée (t. I, p. 110; t. II, p. 53), le pouvoir édictal (t. II, p. 47), le sens obvie (t. II, p. 214), la guerre inexpiable (t. III, p. 79, pour implacable), les verbes comminer (t. II, p. 270; t. III, p. 34) et instiguer (t. III, p. 198), etc. Il est probable qu'une correction plus attentive des épreuves aurait fait disparaître ces taches.

Il n'en est pas moins vrai que l'ouvrage de M. Kurth sur la cité de Liège au moyen âge est plein d'intérêt et de vie. Tous ceux qui s'intéressent aux institutions communales, à l'essor des métiers et corporations ouvrières, au développement de la vie politique dans les villes, à l'étude des mouvements d'une démagogie non contenue par les lois, le liront avec le plus grand profit.

L.-H. LABANDE.

Der Anteil des Elsass an den geistigen Bewegungen des Mittelalters, Rede... am 27 Januar 1912 gehalten von Dr Clemens BAEUMKER, ord. Professor der Philosophie. Strassburg, Ed. Heitz, 1912, 59 p. in-8°. Prix : 2 fr. 50.

Dans ce discours académique, prononcé, à l'occasion de l'anniversaire impérial, dans la grande salle des Actes de l'Université de Strasbourg, M. Clément Beaumker, professeur de philosophie, a retracé à grands traits le tableau de la participation de l'Alsace au développement de la culture générale du moyen âge. Ce n'est pas un exposé systématique ; l'orateur fait passer devant nos yeux, en une espèee de *cinéma* scientifique et littéraire, les silhouettes, artistement découpées, d'une série de personnages, plus ou moins célèbres, qui, sur le sol alsacien, marquèrent dans le domaine de la poésie, de la pensée philosophique et religieuse, depuis Ermoldus Nigellus, l'exilé aquitain du IXe siècle, et Manegold de Lautenbach, le polémiste du XIe, jusqu'à Gotfrit de Strasbourg et Gonthier de Pairis, au XIIIe siècle. Il s'est naturellement arrêté, de préférence, aux philosophes scolastiques, Ulric Engelberti, Hugues Ripelin, Thomas de Strasbourg, et aux grands mystiques, Tauler, maître Eckart, Rulmann Merswin, etc. Son étude, d'une allure très littéraire, fait ressortir très impartialement l'influence française, grandissante du XIIe au XIIIe siècle, dans le double domaine de la poésie chevaleresque et de la spéculation. Les vingt dernières pages contiennent une centaine de notes critiques sur la littérature du sujet.

R.

Emile COLLAS. **Valentine de Milan, duchesse d'Orléans.** Paris, Plon-Nourrit et Cie, 1911. In-8° de 441 pages.

M. Emile Collas a consacré à la biographie de la malheureuse femme de Louis d'Orléans un livre compacte qui ne manque pas d'intérêt. Il l'a même écrit avec un certain charme littéraire et il vise à intéresser le grand public autant que les érudits. Il a donc rapporté de multiples anecdotes qui donnent une note très pittoresque à son

récit. Même, le souci qu'il a d'agrémenter son ouvrage de pages amusantes l'entraîne à des hors-d'œuvre qu'il aurait pu fort bien négliger sans nuire à l'intérêt de son livre : je signalerai par exemple le chapitre III intitulé « l'histoire de Jean le Mercier et de Colette la Buquette ». D'autres histoires de sorcellerie n'avaient pas davantage leur place ou sont trop longuement racontées.

Il ne faut pas non plus dissimuler que M. Collas fait une large part dans son volume à Louis d'Orléans. Les lecteurs trouveront même qu'il est beaucoup plus fréquemment question de sa personne, de ses actes, de ses goûts, de ses plaisirs que de Valentine Visconti. L'auteur se trouvait, il faut le dire, grandement aidé par l'excellent livre de M. Jarry sur la vie politique du duc ; il a puisé aussi dans maintes publications de ces dernières années la trame de son récit [1]. Est-ce à dire qu'il n'ait pas eu recours aux documents originaux, aux pièces d'archives ? Nullement. Il a puisé grandement dans les manuscrits de la Bibliothèque nationale et les dossiers des Archives, il a pris bien des renseignements dans les comptes. Mais il aurait pu faire mieux, contrôler davantage les récits des chroniqueurs auquel il s'attache trop par moments, sans bien savoir auquel en cas de désaccord il faut donner la préférence. Ses recherches auraient donc gagné à être plus étendues et plus critiques. Plus complètes, elles l'auraient sans doute dispensé plus d'une fois de se laisser aller à émettre des impressions purement personnelles.

Plusieurs de ses opinions auraient besoin aussi d'être rectifiées : quand il oppose par exemple le luxe de la cour de Milan, le goût pour les arts que l'on avait en Italie à ce qui existait en France à la fin du XIVe siècle. Il était bon, il y a une dizaine d'années encore, d'affirmer que l'Italie était en avance sur la France ; aujourd'hui on réfléchirait davantage à soutenir ce sentiment. M. Collas a encore des étonnements qui se seraient dissipés s'il avait pratiqué davantage l'époque où vécut Valentine de Milan, comme ceux qu'il a pour la vie dissolue des princes et l'admission des bâtards au foyer conjugal. La femme de Louis d'Orléans n'avait-elle pas été disposée à une large tolérance par ce qu'elle avait vu dès son enfance à la cour de son père ?

Quand j'aurai ajouté que les citations de sources par M. Collas sont souvent trop incomplètes, je reviendrai encore sur l'intérêt que l'on prend à la lecture de son livre. Il a présenté de son héroïne une belle figure, très noble, très sympathique, peut-être pas toujours extrêmement juste, mais toujours très attachante. Il mérite certainement qu'on lui tienne grand compte de son effort [2].

L.-H. LABANDE.

1. S'il avait pu utiliser le très bon livre de M. Pierre Champion sur Charles d'Orléans, il aurait certainement marché en quelques endroits d'un pas plus ferme et il aurait évité quelques petites erreurs.

2. Il est bien prématuré de parler de Carmélites au XIVe siècle : l'ordre *Carmelitarum* auquel s'intéressait la reine Blanche (voir p. 69) était celui des Carmes.

Martin Schongauer et l'art du Haut-Rhin au XV^{e} siècle, par André Girodie,... Paris, Plon-Nourrit et C^{ie}, s. d. In-8^{o} de 250 pages. (Les Maîtres de l'Art).

L'ouvrage de M. Girodie se recommande par des qualités toutes spéciales. Il présente, sous une forme concise, le tableau au xv^{e} siècle de toute l'activité artistique de la région rhénane, dont les principaux centres étaient Colmar, Thann, Strasbourg et Bâle. Il expose les conditions économiques dans lesquelles l'art s'y est développé, les influences religieuses, mystiques même qui l'ont influencé, les relations qui ont existé entre les peintres et graveurs de ce pays et ceux de la Bourgogne, des Flandres, de Cologne et de l'Italie. Il étudie leurs productions, les vitraux, les rétables ou autels, les gravures sur cuivre, les dessins qu'ils nous ont laissés. Il détermine enfin la part d'originalité qu'il faut y reconnaître.

Après un chapitre consacré aux prédécesseurs de Martin Schongauer, Hans Tiffenthal, Hans et Conrad Witz, Gaspard Isenman, le maître ES, etc. M. André Girodie aborde le sujet principal de son livre. Avec érudition, il analyse les œuvres du « beau Martin », reconnait les impressions qu'elles ont subies. Un dernier chapitre est consacré à l'influence que cet artiste célèbre a exercée ; M. Girodie, avec un sens critique des plus aigus, montre comment les ateliers de Colmar, Augsbourg, Bâle, Strasbourg ont réagi les uns sur les autres, combien l'enseignement de l'école du Haut-Rhin a été profitable aux Holbein et aux meilleurs maîtres de leur temps, même à Albert Dürer.

Ce n'est pas tout : le livre de M. Girodie contient encore un essai de catalogue chronologique des principaux artistes originaires du Haut-Rhin et des œuvres-types de l'art de cette région au xv^{e} siècle ; puis une bibliographie critique fort détaillée. Tout cela est excellent et voici tout un monde d'art, qui nous est maintenant connu autant que les documents, peu nombreux hélas, l'ont permis [1].

L.-H. Labande.

Lucien Febvre, **Notes et documents sur la Réforme et l'Inquisition en Franche-Comté**. Extraits des Archives du Parlement de Dôle. Paris, Honoré Champion, 1912, 336 p. in-8^{o}. Prix : 7 fr. 50.

L'histoire de la Réforme en Franche-Comté n'a jamais encore été l'objet d'une enquête plus approfondie et l'on pouvait croire que sur ce sol, en apparence peu propice aux nouveautés religieuses, elle n'avait pas réussi à prendre racine. La thèse de M. Lucien Febvre, naguère encore pensionnaire de la fondation Thiers, aujourd'hui professeur à la faculté des lettres de Besançon, nous montre pourtant

1. Je n'aime pas beaucoup l'expression de « pays vogéso-rhénan ». De même le « cadre à ogive », signalé p. 194 me paraît être d'une langue archéologique mauvaise. Le saint Cedon qui est cité à la même page aurait dû être appelé Sidoine ou Sidonius, nom sous lequel il est universellement connu.

qu'à un moment donné, les adeptes de la foi nouvelle furent relativement assez nombreux dans le pays et qu'il fallut toutes les rigueurs de la justice espagnole et de l'Inquisition pour y étouffer le souvenir d'une période, assez courte il est vrai, où la Comté ne fut pas exclusivement « un pays de catholicisme ardent », comme dit l'auteur. Mais « un voile d'oubli » s'est étendu depuis sur ces manifestations d'une mentalité religieuse différente de celle qui prédomine aujourd'hui. En réunissant les matériaux de sa thèse principale sur *Philippe II et la Franche-Comté*, en parcourant les dossiers de l'ancien Parlement de Dôle, M. Febvre a retrouvé aux Archives départementales du Doubs les matériaux inédits de ce second ouvrage (procédures, arrêts, correspondances officielles) et en a fait surgir tout un chapitre nouveau de l'histoire de la Réforme au XVI^e^ siècle, et des moyens efficaces employés pour en écraser les progrès. L'auteur ne s'est point appliqué à nous donner un récit littéraire; comme l'indique son titre même, ce sont des *notes* et des *documents* classés dans l'ordre chronologique et géographique [1], qui embrassent les années 1524 à 1575 environ [2]. Une fois commencées, les poursuites judiciaires ne s'arrêtent plus jamais entièrement jusqu'à l'absolue extinction de l'hérésie, mais il y a des moments d'accalmie, suivis de crises plus violentes, comme au moment du passage du duc d'Albe (1567). Après l'écrasement du protestantisme à Besançon (1575) ses adhérents disparaissent aussi du reste de la Franche-Comté. M. F. a retrouvé, pour la période comprise entre les deux dates indiquées plus haut, les dossiers, plus ou moins complets, de 304 procès. Sur ce nombre, 139 (donc près de la moitié) se sont terminés par une sentence de bannissement *par défaut*, c'est-à-dire que les accusés avaient pu se soustraire à temps à leurs juges et au supplice [3]. Vingt-six condamnations à mort seulement ont été prononcées, ce qui prouve que les Magistrats n'étaient pas impitoyables [4]. D'ailleurs, en bien des cas, l'accusation d'hérésie était renforcée par d'autres inculpations, comme pour mieux assurer la punition de l'accusé [5]. On voudrait que

1. Les *Documents* sont groupés dans la deuxième partie du volume. Il y en a de très intéressants comme, par exemple, l'interrogatoire de Hugues Cousin, en 1571 sur son frère Gilbert Cousin (p. 245-254).

2. Le premier martyr de la foi nouvelle, Crespin Petit, est décapité en 1537.

3. La proximité de la frontière suisse explique la facilité avec laquelle les inculpés se mettaient à l'abri; on se dédommageait en prononçant la confiscation de leurs biens.

4. Certains conseillers au Parlement furent même incriminés eux-mêmes d'hérésie par un frère cordelier, Claude Montribon (1570); il reçut une semonce officielle pour avoir été si hardi.

5. Ainsi dans le procès de J. Meignier, d'Orgelet, on le voit accusé « d'actes dérisoires du Saint-Sacrement », d'avoir « chanté des psaumes de David en français », d'avoir donné des coups de poing à sa femme enceinte et d'avoir accaparé des grains (p. 208). Un autre hérétique est accusé en outre d'avoir fabriqué de la fausse monnaie (p. 235); un troisième a « rompu et mis en pièces un crucifix

les procès-verbaux fussent parfois un peu plus explicites ; ainsi il n'est presque jamais dit quels étaient les livres « contre notre Sainte Foy », que l'on condamnait au bûcher. Mais malgré ces lacunes, que M. F. est le premier à regretter, son ouvrage est des plus instructifs et l'on doit le remercier vivement d'avoir eu la patience d'étudier à ce point de vue les registres du Parlement de Dôle et de les avoir commentés dans un esprit aussi large que critique.

R.

Henry Lemonnier, **L'Art français au temps de Louis XIV (1661-1690)**. Paris, Hachette et Cie, 1911. In-16 de x-354 pages.

Procès-verbaux de l'Académie royale d'architecture, 1671-1793, publiés pour la Société de l'histoire de l'art français, par M. Henry Lemonnier. Tome I, 1671-1681. Paris, J. Schemit, 1911. In-8° de LXIII-352 pages.

L'ouvrage solidement établi que M. Henry Lemonnier a consacré l'an dernier à l'histoire de l'art français au temps de Louis XIV, comptera parmi les meilleurs que l'on possède sur notre art national. Il est divisé en trois parties : 1° les hommes (le gouvernement des arts et les artistes) ; 2° la doctrine (les académies et l'esprit d'autorité, les maîtres et les modèles, les théories dans la peinture, la sculpture et l'architecture) ; 3° les œuvres (influence des modes et du goût, monuments d'architecture, la sculpture à Paris et Versailles, la peinture monumentale).

M. Lemonnier a très finement analysé les théories et les productions des artistes du XVIIe siècle ; il a montré quel était leur idéal, quels étaient les modèles qu'ils se proposaient d'imiter (l'antiquité romaine vue à travers les ouvrages italiens), mais il a su en même temps fort bien dégager ce que leur propre tempérament apportait d'originalité à leurs imitations. Il est même fort instructif de considérer comment les architectes, par exemple, doués d'une longue expérience, experts dans leur art, transformaient, sans presque s'en rendre compte, les conceptions qu'ils puisaient ailleurs. Quoi qu'ils aient fait, ils imprimaient à leurs constructions un goût français qui se différenciait notablement de l'italien. Les maîtres du temps de Louis XIV perfectionnaient l'art qu'ils recevaient ; ils le renouvelèrent et ils l'élevèrent à un tel rang qu'ils l'imposèrent à l'Europe tout entière.

Si les analyses de M. Lemonnier sont extrêmement poussées, les renseignements qu'il donne sur chacun des artistes du temps de Louis XIV et sur ses principales œuvres, méritent d'être notés. Il fait naturellement une très large place à Le Brun, qui, grâce à la faveur royale, grâce à la position éminente qu'il occupa, exerça une sorte de

---

de bois étant en sa maison » et en même temps il a « dérobé un escu et un teston en la bource de Cecile » (p. 303), etc.

P. 65. L'érudit bibliothécaire de la *Société de l'histoire du protestantisme français* ne s'appelle pas *Nathan* mais *Nathanaël*.

régence sur tous les arts; mais il sait aussi mettre en lumière tous ses collaborateurs et ses rivaux, les Mignard, Pierre Puget, Coyzevox, Girardon, les Le Vau, Claude Perrault, François Blondel, etc. Les pages qu'il a écrites sur les travaux exécutés au Louvre, aux Tuileries, à Versailles, celles où il a discuté la part qui doit revenir à chaque artiste, resteront aussi comme définitives dans leurs conclusions.

Il s'était préparé à écrire ce volume de l'*Art français au temps de Louis XIV* par l'édition des procès verbaux de l'Académie royale d'architecture, dont il nous a présenté dans le même temps le tome I. Ces documents sont de toute importance si l'on veut se rendre compte des sentiments et des préoccupations des architectes qui entrèrent dans la nouvelle Académie fondée en 1671. Se proposant d'abord pour but la définition de ce qu'on nomme bon goût, puis l'étude et l'explication des livres de Vitruve, de Scamozzi, de Vignole, de Serlio, de Philibert de l'Orme, etc., ils furent entraînés à exposer leurs propres vues sur l'art qu'ils pratiquaient; ils eurent aussi très rapidement à sortir du domaine des spéculations et des théories, et furent invités à donner leur avis sur des travaux effectués à Versailles, à Paris ou dans d'autres villes de France; ils dirigèrent même quelques enquêtes techniques, dont ils consignèrent le résultat dans leurs registres. Leurs procès-verbaux sont donc essentiels à connaître pour l'historien du XVIIe siècle.

L'éditeur en a fait précéder le texte d'une très savante introduction où il a présenté l'historique de l'Académie d'architecture, des notices biographiques sur les premiers académiciens et un aperçu de leurs travaux. Il me permettra de rectifier ce qu'il a écrit sur Pierre Mignard, dont « presque toutes les œuvres, dit-il, se trouvent dans le comtat de Provence », c'est-à-dire à Avignon, Montmajour, Roquefort (?). Ni Avignon, ni Montmajour ne se trouvent dans le comté Venaissin. La liste des monuments dont il fut l'architecte est aussi singulièrement sujette à caution : on pourra la rectifier après le Répertoire que M. l'abbé Requin va incessamment publier.

L.-H. LABANDE.

Jean-Auguste BRUTAILS, **Les vieilles Eglises de la Gironde.** Ouvrage illustré de près de 400 gravures dont 16 planches hors texte en phototypie... — Bordeaux, Feret et fils, 1912. In-4° de XII-302 pages.

Un ouvrage d'archéologie médiévale signé de M. Brutails ne peut laisser indifférentes les personnes qui s'occupent des mêmes études. Celui qui vient de nous être présenté retiendra leur attention et méritera leur suffrage. Car il est d'une très grande importance pour la région du sud-ouest de la France.

Le titre qui lui est donné indique qu'il n'y est pas seulement question des édifices d'une époque déterminée. M. Brutails a examiné toutes les églises qui ont été construites dans la Gironde avant la fin

de l'ancien régime; mais comme la très grande majorité est de style roman, c'est surtout l'architecture des XIe et XIIe siècles, du XIIe plutôt, qui est ici étudiée. En dehors de quelques monuments, dont la construction a été entreprise par les architectes des âges suivants, l'art gothique ne s'y manifesta que par des remaniements plus ou moins considérables, que par des restaurations de parties ruinées, que par des agrandissements. Quant aux époques postérieures, elles ont relativement peu construit. Le livre de M. Brutails, je le répète, embrasse donc toute la période comprise entre le XIe siècle (des monuments mérovingiens ou carolingiens il n'existe plus que des vestiges insignifiants) et le XVIIIe.

Il est divisé en deux parties : d'abord une suite de monographies assez courtes, mais très précises et documentées, d'après une soixantaine d'édifices du département : église primatiale et son clocher, églises Sainte-Croix, Saint-Michel, Sainte-Eulalie et Saint-Seurin de Bordeaux, cathédrale de Bazas, église de Blasimon, de Francs, de Langoiran, de la Sauve, de Saint-Emilion, d'Uzeste, de Vertheuil, etc. Tous les types sont représentés dans cette série : c'est ce qui a permis à l'auteur de donner des notices extrêmement variées et surtout de déterminer les remaniements, parfois désastreux, opérés dans le siècle dernier.

La deuxième partie est de beaucoup la plus importante : elle expose ce que fut l'architecture religieuse en Gironde. Un chapitre que j'appellerai préliminaire indique les « causes » de cette architecture, la nature du sol, ses carrières, ses forêts, la répartition du territoire entre divers diocèses, les grands événements historiques qui ont influencé la construction, enfin la condition sociale et la formation des maîtres d'œuvre, les ressources mises à leur disposition. Nous entrons dans le vif du sujet avec l'étude du plan des églises girondines : il est en général fort simple; on eut, pour les monuments les moins riches, une nef terminée à l'est par une abside; les autres, à l'époque romane, présentèrent pour la plupart une abside et deux absidioles, un transept et une nef; rares furent celles qui furent dotées de bas-côtés ou de déambulatoire. Dans la campagne, les déviations d'axe, les irrégularités sont assez fréquentes, mais sans que le symbolisme y soit pour quelque chose. Beaucoup de nefs sont restées sans voûte, avec leur toiture portée par des charpentes que cachent assez souvent des lambris; pour celles qui sont couvertes en pierres, on adopta de bonne heure la voûte en berceau surbaissé, en fer-à-cheval, en plein cintre ou en arc brisé; on la soutint au moyen de doubleaux d'un tracé plus au moins régulier. D'autres systèmes de voûte (en dehors des culs-de-four pour les absides) furent usités à l'époque romane; si l'on ne trouve qu'une fois, à la base d'un clocher, la coupole sur trompes, la coupole sur pendentifs fut assez fréquemment usitée; elle fut même substituée à d'autres voûtes plus anciennes.

La croisée d'ogives fut importée dès le milieu du XII^e siècle : elle fut imaginée d'abord comme couvre-joints, comme moyen de consolidation des clochers ébranlés par la sonnerie des cloches, comme décor de la voûte, mais surtout comme support des claveaux.

Je n'entrerai pas davantage dans le détail des différents chapitres : qu'il suffise de marquer que tous les membres de la construction sont étudiés avec une grande abondance de détails, que l'auteur de l'ouvrage possédant les connaissances techniques que l'on sait, a expliqué chacun d'eux avec une précision tout à fait remarquable, et les a analysés avec une perspicacité non moins digne d'éloges. Il ne néglige en effet aucune partie de l'édifice : les supports, les ouvertures, les clochers et cryptes, font l'objet d'autant de chapitres. Un autre est consacré à la fortification des églises, qui a été imaginée en général après coup, pendant la guerre de Cent Ans ou les guerres de religion. Plusieurs autres le sont à la décoration ; celle-ci est parfois fort abondante : certains édifices ont le pourtour extérieur de leurs absides très richement orné avec des groupes de colonnes engagées, des séries d'arcades, des cordons ou des corniches supportées par des corbeaux sculptés ; d'autres églises ont des portraits aux voussures multiples chargées de figures humaines d'animaux, de rinceaux, de feuilles stylisées, d'ornements géométriques, etc. Partout on trouve encore des chapiteaux de diverses formes. Pourtant l'iconographie des églises girondines n'est pas très abondante ; si les motifs tirés de la faune et de la flore ou les combinaisons des formes géométriques sont des plus répandus, les sculpteurs n'ont présenté que peu de sujets tirés de l'Ecriture. A l'époque romane proprement dite, ils n'ont produit que trop souvent des œuvres maladroites. Mais il est vrai de dire qu'on avait aussi recours pour la décoration des édifices à la peinture. Il n'a subsisté que peu de fresques des XII^e et XIII^e siècles, mais on sait qu'il y en eut un assez grand nombre. Même dans les églises les plus pauvres, on avait recouvert les parements intérieurs d'enduits avec les motifs décoratifs extrêmement simples.

Il n'est pas possible d'indiquer ici même sommairement comment fut appliqué le décor sculpté : il faut lire l'ouvrage de M. Brutails. Il est plus utile d'exposer les conclusions auxquelles il est arrivé. Le classement chronologique lui a paru difficile, faute de documents précis, car d'une part il y a lieu de se défier des impressions d'archaïsme que produisent certains monuments mal construits ou dégradés et d'autre part les formes romanes et gothiques ont persisté bien plus longtemps qu'on ne s'imaginerait : ainsi la façade romane de Francs est de 1605 et la porte gothique de Saint-Michel-Lapujade date de 1640. C'est dire qu'il faut se montrer prudent. Les rapprochements que l'on a tentés avec d'autres édifices du nord de la France sont également sujets à caution, puisque la plupart de ces édifices sont assez mal connus. Cependant M. Brutails est fondé à attribuer au

XIᵉ siècle la crypte et le porche occidental de Saint-Seurin de Bordeaux et des portions d'autres monuments. Mais c'est aux XIIᵉ et XIIIᵉ siècles qu'il rapporte la plupart des belles constructions de style roman qui ont couvert la terre girondine.

A quelle école d'architecture fallait-il les rattacher? C'est encore une autre question bien délicate. Pour la trancher, l'auteur du livre que j'analyse a établi la répartition géographique des différents types; il a reconnu que la région où dominent les formes les plus riches, sinon les plus originales, était le territoire compris entre la Dordogne et l'Isle. La géographie architecturale ne correspond pas avec la géographie ecclésiastique; les constructions élevées par une famille monastique, sauf par les Hospitaliers et les Templiers, ne se ressemblent pas davantage. L'influence anglaise fut nulle ou à peu près. Bordeaux, la capitale, ne fut pas un foyer d'art : les courants vinrent du dehors. Il y a bien eu des imitations de décors orientaux, de formes usitées surtout en Auvergne, en Périgord, dans le haut pays de la Garonne, mais c'est surtout avec les Charentes, l'Anjou et le Poitou que les constructeurs girondins eurent des affinités. Les caractères essentiels de leurs édifices se retrouvent même plutôt dans les deux Charente et se distinguent assez des formes poitevines pour caractériser une école qui embrasserait le Bordelais, l'Angoumois et la Saintonge.

Tel est, sommairement analysé, l'ouvrage de M. Brutails. Ecrit dans une langue technologique très riche et très claire, illustré de fort nombreuses photographies, de croquis et de plans multiples, il est appelé à servir grandement la science archéologique. Peut-être aurait-on pu désirer une autre division : 1° étude et explication de l'architecture et des formes romanes; 2° art gothique; 3° constructions des XVIIᵉ et XVIIIᵉ siècles. A la réflexion pourtant, on se rend compte des raisons qui ont poussé M. Brutails à ne pas l'adopter : les styles se pénètrent trop et ne permettent pas une classification aussi rigoureuse.

L.-H. LABANDE.

De la nature du capital et du revenu par Irving FISHER, professeur à l'Université de Yale, trad. par Savinien Bouyssy. Giard et Brière éd. 1911, in-8°, I, 475 p.

La notice — annonce jointe par l'éditeur français au volume de M. Irving Fisher, assure que ce livre « est d'une lecture facile ». Je ne suis pas de son avis. L'auteur entre, au sujet du capital et du revenu, dans des distinctions bien subtiles et qui ne me paraissent pas conduire à des conclusions très fécondes. La grande distinction à laquelle il aboutit entre le capital et le revenu, que l'un est le « stock de richesse existant à un moment précis » tandis que le second est « un mouvement de services pendant une certaine période de temps »,

cette distinction ne laisse pas dans l'esprit une clarté suffisante pour justifier une démonstration en près de 400 pages de texte, sans compter huit appendices avec formules mathématiques. L'auteur semble attacher beaucoup d'importance à sa thèse que le mot capital est employé pour désigner le revenu anticipé, revenu qui consiste en un courant de services ou de valeur. « Si c'est la valeur que l'on a en vue, le rapport de causalité ne va pas du capital au revenu, mais du revenu au capital. Il ne va pas du présent au futur mais du futur au présent. En d'autres termes la valeur du capital est la valeur escomptée du revenu attendu ». L'auteur ajoute que les « fluctuations de cette valeur capital seront, toute chance mise de côté, égales aux déviations du revenu par rapport aux bénéfices et réciproquement ; tandis que si l'on tient compte de la chance il y aura en plus de ces fluctuations, d'autres fluctuations qui refléteront les changements successifs que l'on peut prévoir dans le revenu futur ».

Ce sont là les dernières lignes du livre. On peut juger par elles, qu'au moins dans la traduction, le lecteur se heurte à quelques difficultés de compréhension [1]. La puissance d'analyse de l'auteur est incontestable, ainsi que son érudition qui lui permet d'opposer les unes aux autres beaucoup de définitions plus ou moins défectueuses dûes aux divers économistes, ce qui est la portion la plus accessible de son ouvrage. De plus l'auteur est familier avec les méthodes de la comptabilité commerciale et il en tire beaucoup d'exemples et de déductions. Celle qu'il applique à la question de la taxation qui « devrait imposer toute la propriété une fois et aucune propriété plus d'une fois » est intéressante, en ce qu'elle constate que par la confusion entre les méthodes d'inventaires suivant qu'on tient ou non compte des droits des véritables propriétaires, le législateur arrive souvent à frapper deux fois la même chose : par exemple un chemin de fer et les actions ou obligations de cette même entreprise. En général ses observations sur la taxation des revenus sont instructives ; mais je ne vois pas le législateur allant les chercher dans des pages d'un caractère aussi abstrait.

E. d'Eichthal.

Ch. Brouilhet, professeur d'Economie politique à la Faculté de Lyon. **Précis d'Economie politique**, 1 vol. grand in-4°, I, 820 p.

Le cercle que M. Brouilhet a voulu parcourir est immense. Cette immensité contraste un peu avec le titre qu'il a donné à son volume :

1. L'auteur pose comme principe p. 125 « qu'une bonne définition doit toujours être utile à l'analyse scientifique, et être d'accord avec l'usage populaire et instinctif. » Il ne me semble pas, au moins dans la traduction, avoir toujours rempli la seconde condition. Je relève quelques erreurs dans la traduction : *Rent* s'appliquant à une maison signifie loyer et non rente. *Log* veut dire tronc ou grume de bois et non poutre; *stranded* à la côte et non à la rue. Le traducteur emploie le mot *frange* d'une façon incompréhensible pour un lecteur français.

« Précis d'Economie politique ». C'est plutôt le *Manuel*, tel que le conçoivent les professeurs allemands — et actuellement beaucoup de professeurs français — c'est-à-dire une sorte d'encyclopédie de la matière professée. Ici, il s'agit sous le nom d'Economie politique d'une foule de sujets qui sont, si on le veut, de l'Economie appliquée, mais qui pourraient et devraient être traités chacun dans un ou plusieurs volumes séparés. J'avoue ne pas même bien apercevoir les raisons logiques de l'ordre dans lequel l'auteur a rangé ces sujets si divers sans tenir aucun compte des divisions habituelles des traités : la population, les forces économiques, les dépenses et l'épargne, les institutions sociales, l'agriculture, les mines, les villes, l'industrie, le commerce, les transports, la monnaie et les prix, le crédit, capital et travail, le parasitisme social et les doctrines économiques, l'économie politique comparée; ce sont là, dans l'ordre suivi par l'auteur, les titres généraux de ses chapitres divisés ensuite en un grand nombre de subdivisions. Ils ont un peu l'air d'avoir été pour leur répartition tirés au sort dans un chapeau [1]. Le fait d'avoir pu traiter, en les connaissant sous plusieurs de leurs faces, un aussi grand nombre de sujets, prouve chez l'auteur une grande facilité d'assimilation. Il y joint une facilité d'affirmation parfois un peu déconcertante. Le nom même qu'il donne à sa méthode préférée « le socialisme juridique », n'éclaire pas beaucoup le lecteur, d'autant que de son aveu même le mot socialisme n'est pas employé là dans son sens habituel. « C'est, écrit-il, un effort scientifiquement très intéressant pour interpréter les formules juridiques par les situations économiques auxquelles elles correspondent, et réciproquement les situations économiques par les formules juridiques qui les résument ».

Pour que la méthode fût vraiment « intéressante », il faudrait que les juristes, en faisant de l'économie politique, se plaçassent tout d'abord à un point de vue vraiment *économique*, ce qu'ils ne font presque jamais. Le point de vue juridique, c'est-à-dire de répartition suivant des droits à formuler, s'impose à eux de suite, préalablement à celui de la production de la richesse générale qui est le premier dont se préoccupe l'esprit économique — et qui doit logiquement précéder les problèmes de la répartition : car comment partager ce qui n'existerait pas? Vérité banale que les réformateurs sociaux perdent trop souvent de vue. Par exemple, le rôle de l'entrepreneur sous ce rap-

1. L'auteur dit bien dans une note (p. 141) que « s'il aborde l'étude des institutions sociales avant l'examen du mécanisme de la vie économique, ou productive, c'est 1° qu'il faut s'occuper de l'homme d'abord et de la richesse ensuite ; 2° que la direction donnée à nos dépenses par les institutions conditionne la vie économique » : mais il faut observer 1° que ce sont là de simples affirmations sans démonstrations et auxquelles on pourrait facilement opposer des affirmations contraires ; 2° que cette tentative de justification du plan de l'auteur vient après qu'il a consacré déjà trois chap. et 140 pages à des matières diverses autant économiques que sociales.

port, échappe presque complètement à M. B. Ses fonctions d'initiateur, d'organisateur, de combinateur pour ainsi dire ne lui apparaissent pas comme une des conditions essentielles de la production, et il n'est pas loin d'en faire soit un simple fonctionnaire, soit un de ces parasites capitalistes auxquels, par un abus des métaphores dans lequel il tombe souvent, il fait une si grande place dans l'organisme social actuel. Les métaphores entraînent plus d'une fois l'auteur dans des théories qui prêtent au pittoresque de l'expression, mais qui ont bien peu de rapports avec la réalité des faits. Nous en avons un exemple dans l'assimilation d'une bonne partie du capitalisme au parasitisme biologique, qui a été très étudié dans ces derniers temps et a révélé bien des phénomènes curieux en histoire naturelle, mais qui ne prouvent rien en économie politique sociale. Un autre exemple est le recours aux images et aux définitions de la guerre pour expliquer l'échange sur les marchés commerciaux. L'auteur voit partout des vainqueurs et des vaincus, la vaillance personnelle ou contagieuse, et la peur : le prix est une victoire accordée à ceux qui ont le plus de confiance dans leurs forces, etc. Cela rappelle les raisonnements des protectionnistes qui ne parlent que du joug de l'étranger, de l'invasion des marchés, du tribut payé à l'industrie hors frontières, etc. et ne prouve pas plus. C'est encore un indice de l'absence du sens économique proprement dit, cette confusion des choses de la force avec celles de l'échange — produits ou services — dont l'essence est d'être avantageux, plus ou moins avantageux, mais avantageux tout de même aux deux parties en présence, ce qui ne se réalise pas dans le combat à main armée. M. B., lui, voit toujours un spolié et un spoliateur. L'organisation économique vue sous cet angle exige naturellement un constant appui des faibles par l'État qui apparaît dès lors comme un éternel et nécessaire arbitre. Pour qu'il puisse remplir ces fonctions d'une façon à peu près satisfaisante, M. B. est obligé, comme tous les Étatistes, de faire abstraction de la nature réelle de l'État, surtout de l'État populaire, et de lui attribuer des caractères d'activité, d'impartialité, de justice qu'il n'a pas. Les pages où il prétend répondre aux objections des libéraux contre les envahissements de l'État touche-à-tout, incompétent et brouillon, sont parmi les plus faibles du livre, et cette faiblesse compromet les conclusions de tout l'ouvrage.

Celles qui s'appliquent au chapitre spécial des rapports du capital et du travail prêtent à bien des critiques. L'auteur tranche par exemple avec une assurance déconcertante, en une note de huit lignes, la question de savoir si la grève est une rupture ou une simple suspension du contrat de travail. L'auteur n'admet même pas la discussion sur ce point : « La grève est simplement une suspension parce que telle est l'intention des parties ». C'est peut-être souvent l'intention de celle des parties qui déclare la grève, mais non de l'autre qui souvent

cherche à embaucher ou à s'embaucher ailleurs. Mais l'auteur n'admet pas cela : « Les patrons ne demandent qu'à reprendre le *même* personnel ». « Ce n'est cependant pas ce qui se passe dans bien des cas, lorsque la liberté du travail est suffisamment protégée. Mais la liberté du travail apparaît à l'auteur une niaiserie en temps de grève. Ici les images de la guerre reviennent sous sa plume. Il revoit de nouveau le champ de bataille avec ses vainqueurs, ses vaincus, et les violences nécessaires de la guerre. « Il est impossible de ne pas considérer la grève comme un acte de guerre. On ne la fait pas avec des âmes de moutons. La grève ouvrière cherche à être la ruine du patron »... (Comment concilier cette assertion avec l'affirmation que les grévistes ne cherchent qu'à rentrer chez le patron ?). L'État qui était pour M, B. le grand arbitre nécessaire des intérêts, l'appui des faibles, devient tout à coup incapable d'aucune défense des non-grévistes qui refusent de suivre les meneurs. « Le geste protecteur de l'État n'a qu'une valeur de symbole : devant des grévistes résolus et organisés, les non grévistes sont hors d'état de se défendre. Il ne faut pas leur laisser croire qu'ils seront efficacement placés sous la tutelle de l'État. La grève nous transporte dans le domaine de la guerre, donc en dehors de celui du droit ».

La solution d'avenir aperçue plutôt qu'étudiée par M. B. est la constitution d'organes collectifs de location de la main d'œuvre moyennant des contrats collectifs, solution qui a déjà été proposée par des économistes ultra libéraux comme M. Yves Guyot, ce que M. B. dans son dédain pour l'école libérale omet de rappeler. Il est très possible qu'il se fasse à l'avenir dans cette voie des transformations intéressantes du marché de la main d'œuvre ; le difficile sera dans le contrat collectif de respecter la liberté de ceux qui ne voudront pas y adhérer : mais ce sont là difficultés qui ne touchent pas beaucoup en général les économistes-juristes de l'école de M. B. Celui-ci n'aborde même pas le problème.

E. d'Eichthal.

— La librairie Teubner nous envoie le 1er fascicule de l'*Epitome thesauri latini*, adornavit et auxiliantibus compluribus edidit Fr. Vollmer. Vol. I, fasc. 1, a-aedilis, confecerunt Fr. Vollmer et E. Bickel, 159 col. gr. in-4°. Prix : 2 mk. le fasc. Les souscripteurs ne paieront que 1 mk. 50, s'ils envoient leur adhésion avant le 31 décembre 1912. Cet ouvrage paraît être à la fois un éclaircissement et une mise au point des matériaux accumulés dans le grand *Thesaurus*. Il est conçu avec une intelligence remarquable des besoins du public savant. Sa disposition est excellente et pratique. On prévoit quatre volumes maniables. Le seul point noir est que cette publication ne peut que suivre le grand *Thesaurus*. Il en est au D. Quand en verrons-nous la fin ? L'*Epitome*, qui pourrait rendre tant de services, sera forcé de marcher du même pas. Nos arrière-neveux auront bien des facilités. — J. D.

— M. M. Cl. Gertz, nous a envoyé : *Om den nye udgave af Vitae Sanctorum*

danorum (Oversigt over det kgl. Danske videnskabernes selskabs forbandlinger, 1912, n° 3, p. 169-211). Il est fâcheux qu'aucun résumé dans une langue plus accessible que le danois ne donne une idée de cet article aux hagiographes qui ne sont pas polyglottes. — D. S.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 20 septembre 1912.* — M. Héron de Villefosse communique une lettre où M. le commandant Espérandieu, correspondant de l'Académie, annonce la découverte d'une clôture en pierres sèches ayant l'aspect d'un retranchement, au lieu dit la Croix-Saint-Charles, à Alise-Sainte-Reine. M. Espérandieu pense que ce doit être l'ouvrage de défense dont il est question dans les Commentaires de César (livre VII, ch. 69). — M. Héron de Villefosse insiste sur l'intérêt de cette constatation et rappelle qu'au dernier Congrès des Sociétés savantes M. le Dr Epery avait émis des hypothèses qui se trouvent ainsi confirmées.

M. Charles Diehl donne lecture d'une lettre de M. Ebersolt qui a exploré un quartier de Constantinople voisin de Sultan-Ahmed et dévasté par un récent incendie. Il y a trouvé un certain nombre de débris de l'antique Palais impérial.

M. Charles Diehl annonce qu'il y a quelques semaines, près d'un village du gouvernement de Poltava (Russie méridionale), deux jeunes garçons découvraient par hasard un trésor d'objets précieux, vases d'argent et d'or, armes, bijoux, etc., comprenant plus d'une centaine d'objets et qui constitue une des plus belles collections d'orfèvrerie ancienne qui aient été retrouvées. A l'exception de quelques détournements, presque toute la collection a été sauvée par les soins de la Commission archéologique impériale et elle ne tardera pas à entrer au Musée de l'Ermitage. M. Diehl, fait brièvement connaître les pièces principales qui composent ce trésor, vases et coupes d'or et d'argent relevées de sculptures en relief, vaisselle précieuse, bijoux, armes et harnachements de chevaux, plaques d'or non travaillé. Parmi ces objets, les uns se rattachent à l'art chrétien, et certains peuvent remonter au IVe et au Ve siècle; le plus grand nombre est d'art sassanide, par exemple la magnifique coupe d'argent au centre de laquelle figure un roi perse à cheval. Aucune pièce ne semble postérieure au milieu du VIIe siècle; des monnaies d'or trouvées avec le trésor portent l'effigie de l'empereur Héraclius (638-641). Il est donc probable que ce trésor provient de quelqu'un de ces chefs de peuples nomades bulgares ou avars qui erraient alors dans les steppes de la Russie du Sud et qui plus d'une fois se mirent au service de l'empire perse pour ravager le pays byzantin.

M. Raymond Weill rend compte des travaux qu'il a exécutés en Egypte pendant la saison de fouilles 1911-1912. A Tounah, nécropole de la ville d'Hermopolis en Haute-Egypte, il a été dégagé une partie de ce champ funéraire très étendu, notamment le cimetière de l'époque du Nouvel Empire (XVIe au XIIe siècle av. J.-C.); les tombeaux explorés ont fourni des objets de mobilier funéraire en abondance, sarcophages, vases, figurines, etc. Le plus important des objets rapportés est un beau sarcophage de granit à couvercle anthropoïde, complètement inscrit et décoré, dont le poids total est de 4000 kilogr.

A. Zaouièt El-Maietin, d'autre part, M. Weill a mis à découvert, sous les constructions d'une ville d'époque grecque, les ruines d'une pyramide de l'époque memphite ancienne (vers 3000 av. J.-C.); la sépulture intérieure, protégée contre les déprédations, depuis l'antiquité, par les constructions susjacentes, est sans doute intacte, et il sera procédé à son ouverture au cours de la campagne du prochain hiver.

M. Seymour de Ricci communique les photographies d'une collection de tapisseries gothiques récemment acquise par M. Pierpont Morgan. Ces tapisseries proviennent du château de Knole (comté de Kent) qui appartint aux archevêques de Cantorbéry et aux rois d'Angleterre et où elles étaient conservées depuis quatre siècles. Elles datent de la belle époque de la tapisserie flamande, entre 1480 et 1520. On y reconnaît des scènes sacrées et profanes, l'Ecce Homo, sainte Véronique présentant la sainte face à l'empereur Vespasien, Enée et Didon, le jugement d'Othon, des scènes de romans médiévaux.

Léon Dorez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 42 — 19 octobre. — 1912

HERMANN KEES, **Der Opfertanz des ægyptischen Königs**, 1912, Leipzig, J.-C. Hinrichs'sche Buchhnndlung, in-8°, VII-292 p. et 7 pl.

Il y a trente ans passés, je proposais comme sujet de thèses, aux jeunes gens qui suivaient les cours de l'Ecole des Hautes Études, l'examen et l'interprétation des poses, gestes et mouvements qui caractérisent les personnages dans les représentations religieuses et funéraires : tout en effet y est réglé comme dans un de nos ballets, à tel point que, s'il subsiste dans un tableau détruit quelques traits suffisants pour indiquer la silhouette du roi et son attitude, nous pouvons déterminer la cérémonie à certains détails secondaires près. Ceux de mes auditeurs que l'idée intéressa renoncèrent à la poursuivre, et le temps m'a manqué depuis lors pour coordonner et pour publier les notes que j'avais recueillies à l'appui. M. Kees a consacré son long mémoire à une des scènes qui avaient attiré le plus mon attention, celle qui représente la course, ou si l'on veut, la danse du roi devant la divinité. Il en a distingué et défini minutieusement quatre types : la course à l'oiseau, la course au vase, la course à la rame, et enfin la course du *Habisadou*. Disons tout de suite que la course à l'oiseau est la moins fréquente : on en trouve quelques exemples sur les monuments de la XVIIIe dynastie et sous les Ptolémées, aucun dans l'intervalle, ce qui permet à M. Kees de supposer qu'elle serait tombée en désuétude vers le début des temps Ramessides, pour ne reparaître qu'à titre archaïque vers le milieu de l'époque macédonienne. Il est possible, mais tant de temples ont été détruits qu'un défaut sur les débris de ceux qui subsistent ne suffit pas à prouver la perte d'un rite, Le roi devait courir vers une déesse, en lui présen-

tant un oiseau de la main gauche, tandis que de la main droite il appuyait à son épaule trois sceptres, celui de vie surmonté d'un ibis, celui de stabilité surmonté d'une chouette ou plutôt d'un faucon, celui de force surmonté d'un vautour. La légende décrit sans rien expliquer : « Prends ta course pour la déesse », que la déesse soit Hathor ou Maout, ou une autre. M. Kees, remarquant que l'oiseau est très probablement un oiseau *Khou*, et que la déesse s'appelle aussi *Khouit*, *Ikhouit*, considère la cérémonie comme figurant l'offrande faite à Hathor de son propre symbole et de sa vertu principale. Or Khouit, Ikhouît, est l'uræus enflammée qui couronne Râ, le soleil et qui le garde contre ses ennemis. Elle est d'abord comme une sœur de l'Œil de Râ, puis elle se confond avec celui-ci, et par conséquent, elle s'identifie de même que lui avec Hathor. Il semble donc que la course à l'oiseau ait eu pour effet de conférer à la statue de la déesse le pouvoir défenseur du souverain et destructeur de ses adversaires, qui lui accroissait de sa qualité d'uræus, œil et protectrice du soleil.

Autant la course à l'oiseau est d'occurrence rare sur les monuments, autant la course au vase et la course à la rame s'y rencontrent souvent. Elles s'appareillent perpétuellement, presque toujours sur le linteau des portes, ce qui a conduit la plupart des savants à les ranger parmi les épisodes des fêtes de la fondation de l'édifice où on les voit. Dans les tableaux les plus anciens qui nous en soient parvenus jusqu'à présent, ceux de la XII^e^ dynastie et des commencements de la XVIII^e^, le Pharaon coureur lève de la main gauche l'espèce d'équerre qu'on appelait *hapit*, et de la droite il appuie à l'épaule une longue rame-gouvernail décorée de diverses manières, et c'est la course à la rame ; ou bien il tient de chaque main un vase *hasou*, dans lequel il apporte l'eau fraîche au dieu. A partir d'Aménôthès III, le sens des deux cérémonies et l'intelligence des deux types vont s'effaçant peu à peu. Le symbole *hapit* n'est plus compris, il se déforme, et l'on finit par voir Ramsès II courir tenant le vase d'une main et la rame de l'autre, accomplissant ainsi les deux opérations du même coup. Une confusion semblable s'établit entre la course à la rame ou au vase et la course de *habi-sadou*, si bien que sous les Ptolémées leurs attributs se mêlent dans les mains du Pharaon. La course au vase a le moins souffert de ces contaminations, mais la course à la rame est devenue méconnaissable : l'équerre s'est métamorphosée en un fouet, celui qui caractérise la course de *habi-sadon*, puis la rame n'est plus qu'un bâton assez court, un peu plus épais à une extrémité qu'à l'autre, mais qui n'en conserve pas moins le nom *hapi[t]*. Il résulte de l'examen auquel M. Kees s'est livré, qu'à l'exception de la course au vase, tous les tableaux qui représentent une course perdirent leur sens primitif, dès que la tradition qui les maintenait encore au début de la XVIII^e^ dynastie eut disparu. La course au vase était à l'origine, et elle demeura tou-

jours, l'un des préliminaires de la libation. On apportait au dieu l'eau fraîche pour qu'il la bût, et, afin qu'il la reçut, on la versait devant lui. Si le roi courait en accomplissant ce devoir, c'est qu'il devait, pour en assurer l'efficacité, tourner autour de l'image du dieu afin de consacrer le liquide aux quatre *maisons* du monde : les quatre parois de la salle où la fonction avait lieu étaient l'objet de son hommage l'une après l'autre. Comme une partie de l'eau ainsi offerte était employée à la purification qui précédait tout acte nouveau du sacrifice, l'idée de purification s'attacha à la course et y prédomina par la suite. La course à la rame n'appartient pas à la série des actes sacrificiels, et c'est surtout pour des motifs de symétrie décorative qu'elle a été accouplée si souvent à la course du vase, à partir de l'âge Ramesside : le roi, accourant avec son vase, faisait, de la façon la plus heureuse, pendant au roi accourant avec sa rame, lorsqu'on affrontait les deux scènes l'une à l'autre sur le linteau des portes. Toutefois l'association est entièrement artificielle. Si Pharaon s'approchait du dieu une rame gouvernail et un objet de la forme *hapit* aux mains, c'était pour obéir au vieil usage qui voulait que le matelot en s'embarquant et en débarquant prît avec lui son équipement propre : se rendant au temple pour y honorer les dieux, il montrait par là qu'il était prêt à monter dans leur barque divine et à la manœuvrer. Le rite se troubla au cours des âges et des éléments nouveaux s'y introduisirent, jusqu'à un taureau qui court auprès du souverain : c'est de ces développements d'idées par jeux de mots, — ici entre le nom *Hapi* du taureau et le nom *hapi*[*t*] de la rame-gouvernail, — comme on en rencontre tant en Égypte.

Pour compléter l'explication de ces trois scènes, il reste à indiquer la valeur de certaines figures accessoires qui y jouent un rôle, et d'abord celle de la déesse Marit, qui est à l'ordinaire une des suivantes du dieu Nil. Lorsque le roi a présenté l'eau ou la rame, le dieu le remercie et la déesse est, pour ainsi dire, l'image de la bienvenue divine; elle lève les mains, elle les frappe l'une contre l'autre, et elle crie : « Viens, apporte ! Viens, apporte ! » C'est le geste des musiciennes qui suivaient les processions et qui agrémentaient de leurs chants le cérémonial ; Marit les incarne toutes à elle seule, et en la plaçant à côté du dieu, le dessinateur a marqué la présence des chœurs du temple. M. Kees a dégagé du symbolisme qui l'obscurcissait, le motif pour lequel les Égyptiens lui assignèrent cet emploi : elle avait sur la tête en guise de coiffure les bouquets de lotus et de papyrus des deux Égyptes, et les musiciennes se paraient dans l'exercice de leurs fonctions de couronnes ou de chapeaux de fleurs. M. Kees se demande ensuite jusqu'à quel point ces courses diverses peuvent s'appeler des danses, et il conclut aussitôt à l'affirmative ; après avoir étudié les tableaux qui nous montrent et la danse de guerre et les cabrioles du peuple en joie pendant les fêtes, il démontre que les mouvements

rythmés du souverain, lorsqu'il apporte l'oiseau, eau ou a rame, constituent une véritable danse rituelle. Il analyse enfin le groupe de signes singuliers qui sont gravés d'ordinaire derrière l'image du roi, mais ici, pour saisir et pour apprécier ses raisons, il faudrait recourir aux signes eux-mêmes : je me bornerai à dire qu'il est arrivé presque sur tous les points à des conclusions fort différentes de celles auxquelles Jéquier était parvenu, dans le curieux article qu'il consacra naguères à ce sujet (*Recueil*, 1905, t. XXNII, p. 170 sqq.).

La course de *habi-sadou* nous est connue par des documents qui remontent à la première dynastie, et les représentations s'en divisent en deux groupes. Dans le plus ancien, et jusque sous Thoutmôsis III, le roi court, mais il ne paraît pas avoir de but précis à sa course. Dans le plus récent, à partir de Thoutmôsis III, la cérémonie se modèle sur le type des autres courses, et, comme dans celles-ci, le roi se dirige vers une divinité. Évidemment, le rite est le même dans les deux cas, et l'examen des insignes dont le Pharaon est orné peut seul nous renseigner sur son objet. L'un d'eux est le fouet nommé *nakhakhou*, mais que doit-on penser de l'autre ? C'est quelque chose de court et d'épais, un peu plus large aux extrémités qu'au milieu, et dont les deux bouts dépassent de quelques centimètres à peine la main qui le serre. Comme cela échange assez souvent avec un bâtonnet par la suite des temps, M. Kees le croirait volontiers un sceptre de forme très ancienne. Je préfèrerais y voir une de ces armes archaïques qui devinrent des insignes de pouvoir aux âges historiques, lesa bre de bois *sakhîmou*, la masse à tête de pierre blanche *ouzou*, le fouet d'armes *nakhakhou*; ce serait une sorte de gros coup de poing fait d'un os de bœuf ou d'une pierre dure, analogue dans ce dernier cas, à ces énormes marteaux de silex que Schweinfurth et Seton Karr ont recueillis dans la nécropole thébaine, et qui servaient encore à creuser les hypogées sous le second empire thébain. On le remplaça plus tard par le batonnet, sans doute faute de savoir ce qu'il était à l'origine. Il s'agirait donc ici d'une course que le Pharaon exécuterait après avoir reçu d'un dieu ces emblèmes de sa royauté, et comme elle avait lieu durant la fête de *habi-sadou*, M. Kees est amené à rechercher ce qu'est cette fête, afin de déterminer la place que la course y occupait et la signification qu'on lui prêtait. Il est conduit par un ensemble de considérations très ingénieuses à déclarer, d'abord que l'édifice où l'on courait était la chapelle des âmes de Nekhen, l'Hiéraconpolis du Saïd. Or, ces esprits de Nekhen avaient pour père et pour représentant le grand dieu Ouapouaitou à museau de chacal ou de loup, le vainqueur des deux mondes, celui qui marche à la tête des dieux. La course du roi aurait donc pour objet d'aller recevoir d'Ouapoaïtou, et sous ses directions, dans la chapelle de Nekhen, les insignes de l'antique royauté du Sud. Elle serait, comme la fête elle-même, originaire du midi de l'Égypte, et elle commémorerait jusqu'à un certain

point le triomphe du royaume méridional sur celui du Nord; elle aurait, dans le principe, été exécutée en l'honneur des seuls dieux de Nekhen, principalement du dieu loup ou chacal. On la dansa par la suite devant ceux du royaume septentrional, et on la confondit parfois avec les autres courses, notamment avec celles du vase et de la rame : ces modifications postérieures avaient jusqu'à présent empêché les savants de discerner la nature véritable du rite.

J'ai résumé, aussi fidèlement qu'il m'a été possible, la thèse de M. Kees, non sans omettre nombre de détails dont plusieurs ont leur valeur dans sa démonstration ; mais il m'aurait fallu, pour en faire sentir l'intérêt, entrer dans des considérations par trop techniques pour les lecteurs de cette *Revue*. Tout ne me paraît pas également certain dans la démonstration, et peut-être telles opinions antérieures que l'auteur rejette devront-elles être reprises, lorsqu'on étudiera plus à fond quelques-uns des sujets abordés ici. Je crois pourtant que, dans l'ensemble, M. Kees sera approuvé de la plupart des Égyptologues qui s'intéressent à ces questions si obscures encore des rites égyptiens, de leurs origines, et de leur histoire. Les scènes figurées et les inscriptions ont été recueillies avec un soin minutieux et traitées avec beaucoup d'habileté. L'exposition est claire, la démonstration est bien conduite, et je regretterai seulement que M. Kees n'ait pas réparti au bas des pages les textes cités et les notes explicatives ; rien n'est plus incommode que d'être obligé à chaque instant de quitter l'endroit où l'on est, pour aller chercher une référence à la fin du volume. Je crois que c'est le premier ouvrage que M. Kees publie, du moins le premier ouvrage important : il lui assure une bonne place parmi les Égyptologues de la génération nouvelle.

G. Maspero.

L. Zéliqzon et G. Thiriot, **Textes patois recueillis en Lorraine**. Metz, 1912, in-8, xii et 477 pages.

La première impression, en ouvrant ce livre, ne laisse pas que d'être pénible : il se présente à nous comme une œuvre française, s'il en fût, et il est publié par une société d'histoire allemande avec des subventions d'un ministère prussien. Mais alors quelle contradiction ! Tandis que l'administration allemande traque en Alsace-Lorraine la langue française avec la sauvage et ridicule rigueur que l'on sait, comment expliquer qu'elle patronne une publication de textes français, imprimés à Metz, non seulement pour les philologues, mais aussi (suivant les propres termes des éditeurs) pour le grand public, œuvre surtout de vulgarisation ?...

L'étude des patois lorrains — nous autres nous aurions dit *messins*, ce qui n'est pas du tout la même chose, et à plus d'un point de vue — cette étude, dis-je, n'est pas nouvelle, et l'on eût souhaité que les édi-

teurs de ce dernier recueil, puisque aussi bien ils s'adressent également aux philologues, consacrassent un chapitre ou au moins quelques pages préliminaires à l'étude critique des travaux de leurs nombreux devanciers : ils eussent ainsi sans doute et encore mieux justifié leur entreprise, et peut-être nous auraient-ils, chemin faisant, convaincus de l'exactitude de leur titre. Car, au fait, y a-t-il un patois messin ? Lorsqu'on s'est un peu familiarisé avec la *graphie* imaginée pour des textes destinés à être parlés et non écrits, ce prétendu patois apparaît comme du français à peine déformé par des prononciations locales, farci seulement de loin en loin de quelques mots ou locutions venus on ne sait trop d'où.

On pourrait encore reprocher aux éditeurs de n'avoir pas indiqué ce qui, dans leur recueil, est proprement messin et ce qui est emprunté aux langues et littératures populaires des autres parties de la France, de l'Europe et du monde. Ils l'ont fait pour les *trimazos* et les *daymants* ; cela allait de soi, étant donné le caractère purement local de ces productions. Mais combien de leurs contes, récits, chansons, rondeaux, etc., se retrouvent ailleurs que dans le pays de Metz, et combien cette étude de littérature comparée eût agrandi le cercle de leurs lecteurs !

Mais ce sont là critiques de pédants, critiques un peu déplacées ici et sur lesquelles il serait cruel et inconvenant de s'appesantir, alors qu'à d'autres égards, cet ouvrage est vraiment digne d'éloges. Et en effet, quelle que soit la richesse de la bibliographie des patois, chants et poésies populaires du pays messin, et bien qu'un assez grand nombre de pièces admises dans le présent recueil aient déjà été imprimées, même plusieurs fois, MM. Zéliqzon et Thiriot paraissent avoir été chercher directement sur place toutes celles qu'ils ont pu se procurer encore, sans l'intermédiaire du livre. Cette méthode est la bonne, la meilleure en pareille matière. Mais si vous songez qu'à toutes les causes qui précipitent partout la disparition des patois et des vieilles coutumes populaires locales, il faut ajouter celles qui empruntent tant de force aux procédés de germanisation en vigueur depuis quarante ans dans le pays messin, vous apprécierez mieux les difficultés de la tâche que ces conscienceux éditeurs se sont imposée.

Leur moisson faite, il leur a fallu battre en grange, je veux dire d'abord imprimer en signes conventionnels destinés à frapper les yeux, des pièces composées pour frapper seulement les oreilles, puis faire passer ces parlers dénués de culture dans le langage littéraire : double travail dont le premier est bien ardu et le second bien délicat. En général cependant la traduction est très littérale, elle respecte pieusement le texte, même fautif, lui laissant ainsi toute sa saveur, tout son goût de terroir. Mais pourquoi faut-il que, p. 171, texte et note 3, on ait traduit : *dous dobes* (deux doubles, *sous-entendu* liards) par *deux doubles pfennigs* ? Est-il une plus fâcheuse erreur ?

Mais, je le répète, c'est là une exception, peut-être unique. Et s'il nous était permis, à nous, Français du pays de Metz séparés de leur petite patrie, d'apprécier enfin ce livre à notre point de vue particulier, nous ne pourrions qu'adresser aux auteurs l'expression émue de notre reconnaissance. En faisant repasser sous nos yeux ces contes dont beaucoup ont bercé notre petite enfance, ces *trimazos* que nous avons encore entendu chanter dans les premiers jours du mois de mai, ils ont réveillé en nous l'écho d'un passé bien cher, beaucoup plus aboli pour nous que le passé ne l'est généralement pour tous. Ce n'est pas seulement sur les plages de Bretagne que l'on entend parfois, le soir, sonner les cloches de la ville d'Ys...

Eugène WELVERT.

Eugène SAULNIER, **Le rôle politique du cardinal de Bourbon (Charles X) 1523-1590.** Paris, H. Champion (Biblioth. de l'École des Hautes-Études, fasc. 193), 1912. In-8°, v-324 p. Avec un portrait et un fac-similé.

Le « roi de la Ligue » n'apparaît guère dans notre histoire que comme un fantôme. On sait vaguement que ce vieillard fut reconnu comme roi par Mayenne et par l'Union, en attendant que pût se poser ouvertement la candidature lorraine ; qu'il fut prisonnier de son neveu Henri ; qu'il rendit à ce dernier le service de disparaître durant le premier siège de Paris.

Les patientes recherches menées par M. S. à la Bibliothèque nationale, aux Archives (K et X 1a), à Florence, au Vatican, à Rouen, n'aboutissent pas à faire de « Charles X » un grand homme. Il apparaît comme un être faible et crédule, vaniteux, balloté entre son désir de défendre la religion catholique et son attachement à la race des Bourbons, également incapable de jouer un rôle et d'y renoncer. Ce qui fait l'intérêt du travail de M. S., c'est de nous révéler que Charles appartient à l'histoire avant la date de son éphémère et ridicule royauté. Il est lieutenant-général de Paris en 1562. Dans les premières querelles entre Guise et Bourbon, il semble d'abord se ranger du côté des siens ; mais, après Poissy, nous le voyons de plus en plus subir l'ascendant du cardinal de Lorraine, comme plus tard il se laissera mener par Henri de Guise. Quelques mots, recueillis par M. S. dans les chroniqueurs, permettent de croire qu'il y eut à plusieurs reprises et jusqu'au bout chez ce Bourbon, des velléités bourbonniennes. Mais ces velléités ne l'empêchèrent pas d'être englobé dans la catastrophe de Blois ; il fut prisonnier de Henri III avant de l'être de Henri IV.

M. S. nous apporte donc de précieux renseignements (voy. ses 24 pièces justificatives) sur l'histoire de la maison de Bourbon [1] et sur

1. Notamment sur la conduite très équivoque de Condé en 1564-1565 (voir p. 49-53) et ses intrigues avec les Lorrains.

l'histoire de la Ligue. Il est curieux qu'on ne trouve chez lui pas même une allusion à la thèse soutenue par M. Davillé. On souhaiterait que le livre eût été écrit d'un style plus soigné [1].

Henri HAUSER.

Fleury VINDRY, **Les Parlementaires français au XVI[e] siècle**. Tome second (fasc. II) : Parlement de Toulouse. Paris, H. Champion, 1912 In-8°, 135-284 p.

Nous avons déjà dit quels services rendaient les précieux répertoires de M. Fl. Vindry. On sait le rôle joué par le Parlement de Toulouse (auquel il faut ajouter le Parlement royaliste de Béziers et la Chambre de l'Édit de Castres). Quelques notices à signaler particulièrement : Daffis, Duranti, Coras, de Belloy ; cette dernière toute chaude d'une amusante passion guisarde. Et comme on éprouve un malin plaisir à prendre en défaut — *quandoque bonus*... — l'impeccable érudit qu'est M. Fl. V., je lui signalerai une négligence dans sa notice sur du Fresne-Canaye (p. 164), et je le renverrai, pour la preuve, à mon *Voyage du Levant de Philippe du Fresne-Canaye*. Voilà ce que c'est que de se fier à Moréri !

H. HR.

Wilhelm GOETERS. **Die Vorbereitung des Pietismus** in der Reformierten Kirche, der Niederlande bis zur labadistichen Krisis 1670. Leipzig, Hinrichs, 1911, in-8° p. 300. Mk, 7.

Oskar PFISTER. **Zinzendorfs Frömmigkeit** im Lichte Lic. Gerhard Reichels und der Psychanalyse. Zürich, Frick, 1911, in-8°, p. 28.

I. L'étude de M. Goeters traite un épisode intéressant pour les destinées de l'église réformée des Pays-Bas et se rattachant étroitement à l'histoire générale du piétisme. L'auteur n'a d'ailleurs voulu que compléter et rectifier sur certains points les travaux de ses prédécesseurs, Goebel, Heppe et Ritschl, les historiens de cette forme particulières du sentiment religieux. M. G., par ses recherches actives dans les bibliothèques de Hollande et d'Allemagne, par un dépouillement consciencieux de l'abondante littérature polémique contemporaine et l'examen des procès-verbaux des synodes a fourni une monographie précise et sûre. Elle se divise en deux parties : avant et après l'arrivée de Labadie en Hollande. L'auteur a caractérisé les efforts du parti religieux qui, surtout dans les provinces de Zélande et de Frise, travaillait à renouveler la vie spirituelle par un retour aux enseignements de la primitive église; il a analysé les rapports de ce mouvement avec le puritanisme anglais et les tendances analogues dans des groupes étrangers au calvinisme; il a surtout mis en lumière les doctrines théologiques particulières aux initiateurs de la réforme, Amesius,

1. Négligence dans la correction des épreuves : p. 51, « deux hommes, qui s'étaient voués une haine... » P. 223 : « l'autorité que le duc de Mayenne et le conseil s'étaient attribués ».

Voetius, W. et J. Teellinck, Saldenus, Lodenstein, et les a suivis dans les luttes qu'ils engagèrent contre le cartésianisme et le coccéjanisme. La seconde partie est entièrement réservée au rôle de Labadie dans l'église hollandaise. Il est court, n'ayant duré que de 1666 à 1669, mais très rempli. Ses prêches, ses conférences bibliques, ses catéchisations, ses instructions, ses écrits, ses projets et ses essais de rénovation du calvinisme sont soigneusement analysés, toutes les formes de son activité religieuse exposées en leur place. La résistance obstinée à l'autorité des synodes le conduisit par degrés jusqu'au séparatisme absolu. Quand il quitte Middelbourg pour Amsterdam en 1670, Labadie n'est plus que le chef d'une secte dans un pays où l'individualisme religieux et la tolérance des gouvernants les faisaient éclore avec une rare richesse ; il n'appartient plus dès lors à l'histoire de l'église réformée et M. G. n'a eu qu'à résumer brièvement la fin de sa carrière. Mais le profond subjectivisme dont il avait marqué la doctrine de Calvin, en venant s'ajouter à une série de tendances de même nature, devait rester longtemps attaché à la vie religieuse de son époque, même si elle ne revêtait pas la forme quasi monacale et communiste qu'avait donnée à sa petite chapelle le chef mystique et impérieux du labadisme. Malgré son objet très spécial, le travail de M. G. ne saurait manquer d'intéresser par quelque côté l'histoire générale, si l'on considère qu'il se rapporte à une période où la théologie se mêlait intimément à toutes les manifestations de la vie intellectuelle, politique et sociale.

II. La brochure dont j'ai noté plus haut le titre nous ramène à une des gloires un peu compromettantes du piétisme. Dans un article de la *Schweiz. Theolog. Zeitschrift*, publié en tirage à part, M. Pfister a répliqué à la critique qu'avait faite de son livre M. Reichel dont j'ai signalé le volume (V. *Revue* du 22 déc. 1911). M. P. maintient toute ses affirmations et reprend quelques uns de ses plus forts arguments en faveur d'une explication de la piété de Zinzendorf par un état sexuel anormal. Le débat est délicat, scabreux, presque répugnant, et les deux adversaires ne sont pas près de s'entendre, car l'un juge en médecin, l'autre en théologien ou en philologue. Il faudrait à l'appui de l'une ou l'autre thèse des preuves différentes puisées ailleurs que dans l'interprétation des passages incriminés. La démonstration de M. P. dans la critique de M. Reichel nous avait paru parfois outrée; en revenant à la charge, l'auteur a pressé un peu plus fort quelques uns des textes que son contradicteur n'avait pas, à son sens suffisament discutés, et il a infirmé sa tentative de réfutation. Mais il faudrait connaître son premier travail pour se prononcer en connaissance de cause. Il reste que la piété de Zinzendorf, quelles qu'en soient les origines troubles, est d'une extravagance déconcertante.

L. R.

Abbé P. Lesprand, **Les derniers jours du Parlement de Metz** (Extrait de l'*Austrasie*, n° 15). Metz, 1912, in-8, 32 pages.

Après avoir fait passer sous nos yeux les derniers actes du parlement de Metz, son adhésion à la campagne de remontrances des autres cours souveraines, ses refus d'enregistrer les nouveaux impôts, ses mesures pour soulager la misère causée par le rude hiver de 1788 et pour réprimer les mouvements populaires, l'auteur nous montre cette compagnie englobée dans le discrédit général qui enveloppe alors toutes les institutions publiques. Vainement les magistrats commencent-ils par donner dans les idées nouvelles : seigneurs féodaux et titulaires des premières charges judiciaires du royaume, ils sont suspects, jalousés par les avocats, les procureurs, les robins que ronge le virus égalitaire. De son côté, l'Assemblée nationale ne les redoute pas moins, précisément (chose bizarre) à cause de leur opposition récente au pouvoir royal. Les parlements vont-ils continuer? Adoptant la proposition d'Alexandre de Lameth et de Thouret, elle décrète, le 3 novembre 1789, que les parlements resteront en vacances jusqu'à la réorganisation générale des tribunaux. Le parlement de Metz proteste contre ce décret, sous prétexte que le roi, qui cependant l'a sanctionné, n'est pas libre, et il ne l'enregistre que provisoirement. L'affaire est portée à l'Assemblée nationale et donne lieu à un important débat où prennent part le vicomte de Mirabeau, Barnave, Barère, Rœderer, député de Metz et conseiller audit parlement, Emmery, aussi député de Metz, et le baron de Menou. L'Assemblée décrète, le 17 novembre, que les membres révoltés du parlement viendront à sa barre faire amende honorable et recevoir un blâme public. Mais dès le 20 novembre, la chambre des vacations, revenant sur la délibération, décide d'enregistrer purement et simplement; le 22, les autres chambres adhèrent à cette capitulation. La municipalité de Metz, bien qu'épurée nouvellement, soutient son parlement et envoie une adresse à l'Assemblée, implorant son pardon. Le 25 novembre, l'Assemblée annule son décret du 17. Ainsi finit cette affaire qui avait soulevé beaucoup d'émotion non seulement à Metz, mais à Paris et dans tous le royaume. Mais la soumission du parlement messin ne le ressuscita pas. Il avait été remplacé par une chambre n'ayant d'autre attribution que d'expédier les affaires courantes. Cette chambre elle-même disparut le 28 septembre 1790, au grand regret de la population. Telle est l'histoire des derniers jours du parlement de Metz. M. Lesprand nous la raconte avec une simplicité dont il faut le louer, mais non sans une secrète émotion, comme il convient lorsqu'on voit les révolutions démolir en quelques jours des institutions qui avaient été pendant des siècles les pierres d'angle d'une cité.

E. W.

Abbé P. Lesprand, **Suppression du couvent des Récollets de Sierck.** Metz, 1911, in-8°, 52 pages (avec son plan).

Cette étude n'est qu'un opuscule, encore trop long de moitié. Au lieu de reproduire textuellement d'interminables délibérations municipales ou de districts, il eût été beaucoup plus avantageux pour le lecteur d'en extraire la substance et de la commenter. Ah! les impitoyables érudits! impitoyables et maladroits. Comme on les lirait d'avantage s'ils mettaient un peu plus d'eux-mêmes dans leurs travaux! Quoi qu'il en soit, l'histoire qui se dégage de ces textes juxtaposés ne manque pas d'intérêt. Elle nous fait assister, autour d'un humble couvent de moines aux trois quarts allemands, à une lutte qui, pour être celle de presque toute la France à cette époque, offre partout des épisodes locaux des plus variés. Ici, nous sommes sur l'extrême frontière de la Lorraine allemande, au début de l'invasion de 1792, et nous voyons entrer en scène un homme, Nicolas Hentz, qui n'allait pas tarder à se rendre célèbre, tant à la Convention qu'aux armées, par sa brutale et cruelle énergie. Le couvent des Récollets de Sierck était voué à la disparition; mais il ne se laissa pas supprimer sans combat. On ne peut que savoir gré à M. l'abbé Lesprand d'avoir exhumé des archives de Sierck, de Thionville et de Metz les documents où se heurtent, dans une mêlée qui faillit devenir tragique pour quelques-uns d'entre eux, les assaillants et les défenseurs de cette maison.

E. W.

Abbé P. Lesprand, **Les derniers jours de l'abbaye de Wadgasse.** Metz, 1912, in-8°, 79 pages.

Cette nouvelle étude mérite les mêmes critiques et les mêmes compliments que la précédente. Il s'agit cette fois d'une très vieille abbaye de Prémontrés assise sur les bords de la Sarre dans les environs de Sarrelouis qu'un traité d'échange avec le prince de Nassau avait attribuée à la France en 1766, mais sous la réserve de respecter les droits, privilèges, exemptions et immunités qu'elle tenait de son fondateur et de la maison de Nassau. Lorsqu'il fut question d'appliquer à cette abbaye les lois de l'Assemblée constituante sur la nationalisation des biens d'Eglise, cette réserve du traité d'échange fut naturellement mise à profit par les moines et les représentants du prince de Nassau. Mais bien qu'elle eût donné lieu à des débats aussi longs que mouvementés, elle n'empêcha pas l'inexorable adjudication des bâtiments de l'abbaye et de toutes ses dépendances, qui eut lieu en l'an III. Si le récit de cette mince affaire est beaucoup trop long, elle prouve du moins que son auteur aime profondément son pays, qu'il en a exploré et qu'il en connaît minutieusement les archives. Des monographies de ce genre sont des pierres d'attente pour l'histoire de la Révolution dans l'ancien département de la Moselle, histoire

qui est encore à écrire et dont le futur auteur est assuré d'avance de la gratitude de ses compatriotes d'au-delà et d'en-deça de la nouvelle frontière.

E. W.

Paul Casper, **Neuf lettres inédites de Philippe de Golbéry** (Tirage à part de la *Revue d'Alsace*, p. 370-384, septembre-octobre 1912).

En préparant une thèse sur *Guillaume Schlegel et les Français*, M. Paul Casper a trouvé à la bibliothèque de Dresde quelques lettres inédites que Philippe de Golbéry adressait au grand critique en 1832, 1833 et 1834.

Golbéry connaissait personnellement Schlegel. Il l'avait vu en 1825 à Bonn où il venait traduire Niebuhr, et ce qui donne une idée de la minutie de Golbéry autant que du style obscur et laborieux de Niebuhr, c'est qu'au lieu de traduire d'emblée le texte allemand, notre Alsacien en faisait d'abord une traduction interlinéaire. Présenté par Welcker, Golbéry passa avec Schlegel une demi-heure inoubliable. Chargé en 1832 de composer un article sur les deux Schlegel dans la *Biographie des Contemporains*, puis entraîné par son sujet et se laissant aller à faire, outre cet article, une vaste notice et, comme il dit, un grand travail — qui parut dans la *Nouvelle Revue germanique* de 1832 et de 1833 — il demanda à Schlegel des détails biographiques et bibliographiques, et c'est de ces particularités, de ces « données chronologiques » et autres que traitent les lettres publiées par M. Casper. Mais, dans ces lettres, Golbéry nous dit davantage. Il exprime pour Schlegel son admiration, à vrai dire, excessive. Que de jouissances il assure devoir à l'écrivain, au philologue, au poète ! Combien le français de Schlegel est pur et correct ! Quel savoir universel se déploie dans ses études et traductions de toute sorte ! Quelle grâce et quelle élévation dans ses pièces de vers ! Quel chef d'œuvre convaincant que le *Cours de littérature dramatique !* Il invite Schlegel dans son château d'Alsace « au pied des Vosges en face du Rhin et des monts Abnoba ». Il annonce à Schlegel une visite prochaine, un « pèlerinage » à Bonn. Elevé à Coblenz où il resta plus de quinze ans, et disciple de Gœrres, Golbéry regarde comme une autre patrie « ce beau, ce bienheureux pays, où il a laissé tant d'amis et d'où il a emporté tant de souvenirs ». Il veut le montrer à Mme de Golbéry — fille de Merlin de Thionville — et il désire pousser jusqu'à Mannheim pour voir la grande-duchesse Stéphanie, « condisciple de sa femme et sa voisine de campagne ». Mais les événements viennent à la traverse ; sa fille tombe malade à Constance, son beau-père se meurt à Paris, lui-même doit présider les assises, juger des concours ; il devient député, entre « dans la politique parlementaire », et en 1832, en 1833, en 1834, il exprime ses regrets à Schlegel. A ses excuses se mêlent des consolations et des encouragements. C'est à ce moment que Heine

critique Schlegel et son frère dans l'*Europe littéraire*. Golbéry s'élève contre ces attaques qu'il traite, par deux fois « d'impertinences ». Il refuse de collaborer à l'*Europe littéraire*. Il écrit au journal que lorsqu'on compare au petit Poucet des hommes du mérite de Schlegel, c'est qu'on a envie de se faire ogre et que MM. de Schlegel ont emporté les bottes de sept lieues ! Il qualifie les Français de gobe-mouches : quoi ! ils s'imaginent « qu'ils ont la quintessence de la littérature allemande parce qu'un juif de Düsseldorf élève chez eux une tribune de laquelle il jette des ordures à ses compatriotes ! Il ne rogne plus d'écus, mais il rogne toujours et s'adresse aux médailles que le monde avait frappées en l'honneur des grands hommes ! »

Nous tirons des lettres de Golbéry cet exposé que M. Casper aurait pu nous faire lui-même. Mais, en son maigre avant-propos, M. C. se contente de remarquer dans les lettres l'esprit alsacien d'avant 1870, la sympathie de Golbéry pour la science d'Outre-Rhin et ses relations avec les savants allemands, la conscience scrupuleuse qu'il apporte dans ses travaux, etc. (*sic*). C'est tout, et cet *etc.* assez cavalier, dispense M. C. d'insister.

M. C. a annoté les lettres avec exactitude et avec zèle. Son commentaire, toutefois, pouvait être plus fourni. La note sur Niebuhr dont Golbéry a traduit *quelques* volumes, est vague, et on voudrait trouver des éclaircissements sur certains points, par exemple sur le château de Golbéry et sur les œuvres de Schlegel dont le magistrat alsacien cite les titres.

Tout cela, avant-propos et notes, aurait étoffé la publication de M. C. qui aurait pu l'intituler *Golbéry et Schlegel*.

La lecture des lettres de Golbéry est, parait-il, difficile, et M. C. n'a pu tout déchiffrer. Nous lui proposons de lire (lettre I) au lieu d'*excité*, « irrité » (« irrité de vos attaques » vaut bien mieux qu' « excité de vos attaques ») et (lettre III), au lieu de *devant moi* « à soutenir » (« j'ai une horrible corvée à soutenir ») [1].

Cela dit, complimentons et remercions le jeune éditeur de cette publication qui ravive le souvenir de ce que fut en son temps l'alsacien Golbéry. Nous ne nommerons pas Golbéry avec M. Casper un grand jurisconsulte et un célèbre archéologue ; mais il fit honneur à l'Alsace et à la France, et pour prendre une de ses expressions (lettre I), nous dirons que ses lettres à Schlegel nous donnent un brillant reflet de son âme.

Arthur CHUQUET.

Alfred PEREIRE, **Autour de Saint-Simon.** Documents originaux. Paris, Champion, 1912, in-16, p. 237. Fr. 3.50.

M. A. Pereire, qui possède dans ses archives de famille des papiers

1. P. 378, Nacke alla « prendre des nouvelles »; mieux valait dire « recueillir des renseignements » — p. 381, lire « mourait » et non *mourrait*.

de Saint-Simon, légués à son grand'père Isaac Pereire par Henri Fournel, vient de publier sur le sociologue, en les accompagnant de brèves études, quelques documents inédits. Le plus important intéresse les premiers rapports de Saint-Simon avec Auguste Comte ; ce sont les deux lettres dites anonymes de Comte à son ami, déjà publiées, il est vrai, en 1882, mais d'après une copie. M. P. nous livre l'original dont il décrit minutieusement le manuscrit qu'il date d'avril ou mai 1818. Il donne ces lettres pour un projet d'article de journal demeuré sans suite ; c'était dans la pensée des deux collaborateurs des *Cahiers de l'Industrie*, après l'échec du IIIe volume et au moment de la publication du IVe, une polémique imaginaire destinée à servir de réclame. L'hypothèse ne nous paraît pas d'accord pleinement avec le fond des lettres ; d'un autre côté celui-ci répond si bien aux idées de Comte à cette date et aux objections ordinaires qu'il faisait à son ami qu'il est difficile de croire à un simple jeu de sa part. M. P. nous a fourni du moins dans son introduction de précieux renseignements sur les débuts littéraires de Saint-Simon ; il nous communique la liste des souscripteurs qui avaient accepté de contribuer à l'impression des *Cahiers de l'Industrie* et il nous donne encore, d'après la minute originale, l'accord intervenu entre Saint-Simon et Comte pour fonder un nouveau journal, la *Politique*, en 1819. Le second document est une notice biographique de Saint-Simon, mais riche en digressions ; aussi n'a-t-elle pas été intégralement reproduite. Elle est due à un secrétaire du philanthrope qui fut à son service de 1814 à 1818 ; M. P. n'a pas su découvrir le nom de cet inconnu, ce qui ne doit pourtant pas être impossible. En dehors de l'annonce de cette seconde pièce, M. P. a joint à sa publication deux autres articles, l'un sans grande importance sur Saint-Simon réclamant en 1814 une alliance avec l'Angleterre, et un autre sur les frères Pereire. Celui-là seul est inédit, les trois autres avaient déjà paru dans des journaux ou revues. M. P. a suivi, non sans quelques redites, Emile et Isaac Pereire dans leurs rapports avec Saint-Simon qu'ils connurent par Olinde Rodrigues, et aussi dans leur rôle de journalistes et d'économistes. L'article est trop court et trop peu précis pour nous donner une idée juste de ce qu'ont voulu ou fait les Pereire à côté ou en dehors de Saint-Simon. Une bibliographie et un index terminent le volume qui représente une contribution modeste, mais non sans valeur, à l'étude du Saint-Simonisme [1].

L. R.

---

1. Ecrire p. 47, Fourier ; p. 105, couches ; p. 170, invite, au lieu de *Fourrier, souches, indique* ; ajouter, p. 93, après *sic* : le résumé ; p. 93 et 96, le ms. est distraitement reproduit ; p. 78 et 85, Saint-Simon est donné comme un *cousin* du duc, et p. 104, comme un *petit-neveu*.

Emile FAGUET. **Initiation philosophique.** Paris, Hachette, 1912, in-16, p. 172. Fr. 2.

Grosse Denker herausgegeben von E. von ASTER. Leipzig, Quelle et Meyer, sans date (1911). 2 vol. in-8º, pp. 384 et 381. MK. 14.

I. En demandant à M. Faguet de résumer pour les débutants l'histoire de la philosophie, on pouvait être sûr qu'il en donnerait un aperçu complet et limpide, si étroit que fût le cadre proposé. De pareils livres valent autant par ce qu'ils ne disent pas que par ce qu'ils disent. M. F. a su pour chaque époque, pour chaque système, pour chaque penseur enfermer en un court développement les principaux traits qui les caractérisent, sans négliger de montrer les liens qui unissent une spéculation à l'autre; c'est un schème rudimentaire, mais net. Toute érudition a été bannie de ce volume; il n'y a point de références, point de citations, mais souvent des formules ingénieuses, piquantes qui fixent un portrait ou gravent un système dans la mémoire. Sans doute on pourra trouver que tel ou tel philosophe n'a pas été présenté au lecteur avec l'ampleur qu'il méritait : Leibniz est vraiment sacrifié, et le nom de la monadologie n'est pas même prononcé à son sujet; Fichte, Schelling sont à peine caractérisés, et Schopenhauer et Nietzsche avaient droit à quelques paragraphes de plus; peut-on éviter en parlant du dernier de ne pas mentionner le surhomme ? D'une façon générale l'éthique dans le manuel de M. F. a été plus longuement et mieux traitée que la métaphysique. Ces quelques remarques ne touchent en rien à la valeur du livre, et malgré ou à cause de sa brièveté, cette histoire de la philosophie *in nuce* rendra service aux étudiants dont elle excitera plus qu'elle ne satisfera la curiosité [1].

II. Comme le modeste volume de M. Faguet, le gros ouvrage publié par M. von Aster, en collaboration avec d'autres philosophes, se propose d'initier le grand public à l'histoire de la philosophie. Seulement dans un cadre beaucoup plus vaste il a été possible de présenter de chacun des *grands penseurs* une esquisse qui n'était pas réduite à quelques lignes et qui, sans prétendre à donner d'un système philosophique une idée entière, ne l'a pas du moins trop mutilé. En vingt chapitres d'étendue à peu près égale les auteurs ont pu embrasser toute l'histoire de la spéculation, car bien qu'ils n'aient voulu étudier que les aspects les plus originaux, ils ont eu garde cependant de ne pas négliger toutes les tentatives moins hardies de leurs devanciers, quand il s'en est rencontré, de même qu'ils ont signalé avec attention

1. P. 4, Pythagore est mort et non pas *né* vers 500; il est né en 580 à Samos, et non pas dans *l'île d'Elée*; p. 5, pourquoi Xénophane est-il toujours appelée *Xénophe* p. 157, Cousin avant 1830 était moins près de Hegel que de Schelling. Ecrire p. 57 fondèrent; p. 74, chancelier; p. 120, de faire; p. 138, à tout; p. 143, peut; au lieu de *fondirent*, *chevalier*, *déclare*, *étant*, *pour*. La lecture des épreuves et même la rédaction trahissent à la fin une certaine précipitation.

tous les aspects divers d'un même problème chez des philosophes différents et aux époques les plus distantes. Ce ne sont donc pas vingt monographies isolées, mais comme une histoire suivie de l'effort de la pensée humaine depuis Thalès jusqu'à Nietzsche. Chacun des auteurs a présenté son philosophe d'une manière différente, les uns donnant davantage un exposé systématique de la doctrine du maître dans ses diverses parties, métaphysique, logique, morale, politique ou sociologie, les autres s'attachant plutôt à l'évolution intellectuelle du philosophe et suivant les transformations essentielles de sa pensée. Il est des cas, pour saint Augustin, Schelling, Schopenhauer, par exemple, où ce procédé s'imposait; pour les anciens au contraire la méthode historique eût été moins à sa place; néanmoins l'essentiel de la biographie, de la genèse des œuvres et du développement intellectuel n'a pas été laissé dans l'ombre. Il est difficile d'exposer un système philosophique sans y mêler une part de critique, il est dangereux pour un résumé qui s'adresse au grand public de faire cette part trop grande : les auteurs du présent ouvrage me semblent s'être tenus dans une juste mesure en ne signalant que les objections les plus graves que soulève au passage la discussion d'un système.

On ne peut songer à analyser l'un après l'autre les vingt chapitres de ces deux volumes. D'ailleurs les collaborateurs choisis par M. v. A. se sont fait pour la plupart connaître par des publications dans le domaine même, souvent pour l'auteur même qu'on leur demandait de caractériser brièvement; il faudrait donc renvoyer à ces travaux pour éclairer le lecteur sur le point de vue de l'historien, et la courte bibliographie qui termine chacune des monographies signale ce complément d'information. Mais à défaut d'un compte rendu précis, il sera permis d'indiquer l'économie de l'ouvrage. M. A. Fischer a traité de la philosophie avant Socrate, en insistant sur Thalès, Anaximandre, Pythagore (sur lui d'excellentes pages), Xénophane, Héraclite, Parménide, Empédocle, Anaxagore, Démocrite. M. R. Richter, plus rapidement et de façon moins rigoureusement scientifique, de Socrate et des sophistes. MM. P. Natorp et F. Brentano ont parlé avec plus d'ampleur et en discutant davantage les interprétations modernes, de Platon et d'Aristote; mais l'exposé est parfois abstrus. La philosophie hellénistique et romaine, c'est-à-dire, les stoïciens, les sceptiques, les néo-platoniciens, a été étudiée par M. A. Schmekel; le moyen âge chrétien par M. M. Baumgartner dans saint Augustin et saint Thomas d'Aquin, et la Renaissance par M. R. Hönigswald dans G. Bruno. Le Descartes de M. M. Frischeisen-Köhler termine le premier volume. Dans le second on doit à M. O. Baensch l'étude de Spinoza et à M. W. Kinkel celle de Leibniz. L'éditeur lui-même a pris pour lui dans un même chapitre Locke et Hume. Les grands systèmes allemands viennent ensuite : Kant est présenté par M. P. Menzer, Fichte par M. F. Medikus, Hegel par M. H. Falken-

stein; de Schelling M. O. Braun, qui préparait alors son édition des Lettres et une étude d'après les manuscrits, a tracé une vivante caractéristique avec quelques détails inédits. M. R. Lehmann a étudié pour sa part deux philosophes, Schopenhauer et Herbart, les jugeant parfois sévèrement. L'avant-dernier chapitre de M. A. Pfänder sur Nietzsche, trop réduit à la manière d'un résumé scolaire, est le moins satisfaisant et, ce qui est bien imprévu, le plus pâle.

On attend comme conclusion à un ouvrage de ce genre un chapitre sur l'orientation de la philosophie contemporaine; il ne manque pas, et c'est un des doyens de la philosophie allemande, M. W. Windelband, qui l'a écrit. Il n'est pas sans dédain pour certaines formes qu'il juge peu philosophiques de la spéculation moderne, comme la psychologie expérimentale, les poèmes de Nietzsche, le pragmatisme, mais il est plein d'espoir pour l'avenir, et la faveur dont jouissent aujourd'hui le néokantisme et l'hégélianisme nouvellement interprété lui est un gage d'un renouveau prochain dans les études philosophiques. Ce qui est certain, c'est qu'au cours de cette revue de systèmes différents, l'idéalisme a rencontré les plus vives sympathies, et que toutes ces esquisses, si variés que soient les points de vue des auteurs, ont un trait commun : l'importance attribuée aux recherches du domaine de la métaphysique et surtout au problème de la connaissance; ce que M. Faguet a trop négligé tient ici la première place [1].

L. Roustan.

Cardinal Mathieu, **Œuvres diverses,** Mélanges historiques et littéraires. Sermons Discours de circonstance. Paris, Champion, 1912, in-8°, pp. 20 et 504. Fr. 6.

Les *Œuvres diverses* du cardinal Mathieu forment comme une suite à ses *Œuvres oratoires* publiées en 1910. En mettant à part les deux études qui ouvrent le volume, toutes deux présentées à l'Académie de Stanislas, l'une sur un prédicateur irlandais contemporain, le P. dominicain Burke, l'autre, dont l'érudition est forcément dépassée, sur le *Dolopathos*, ce recueil latin bien connu de contes du XII[e] siècle dû à un moine de l'abbaye de Haute-Seille; en retranchant celle qui le termine, dans laquelle l'auteur a élucidé un incident des rapports diplomatiques du gouvernement de Louis XVIII avec le Saint-Siège à propos de la nomination d'un auditeur de Rote : tout le reste du livre est constitué par un mélange varié de discours et de sermons. Il y a des allocutions de mariage, que des noms célèbres, ceux de Taine, Paul Dubois, Duruy, Nisard, feront remarquer; il y a des oraisons funèbres, entre autres celle de Mac-Mahon, émue et chaude, toute pleine de ce patriotisme qui ne vibre jamais à faux; il y a beaucoup de discours de circonstance prononcés à Angers, à Toulouse

1. L'exécution typographique de l'ouvrage est excellente et la reproduction de quelques portraits de philosophes très satisfaisante; mais le temps où les livres allemands étaient sans fautes d'impression semble à peu près passé.

ou à Rome et qui rappellent soit les intérêts religieux défendus par le prélat, soit les étapes de sa brillante carrière ; il y a enfin un groupe considérable d'instructions religieuses adressées, de 1880 jusque vers 1890, aux jeunes élèves des dominicaines de Nancy : on y trouve une éloquence plus familière et une direction éclairée et affectueuse de la jeunesse. Plus d'un lecteur sera peut-être surpris de rencontrer le cardinal Mathieu dans le voisinage du délicat auteur du *Traité de l'Education des filles*.

L. R.

Albert Soubies, **Almanach des Spectacles**. Année 1911. Paris, Flammarion. 1912.

Ce nouveau volume — le volume 41 — de l'*Almanach des Spectacles*, joli, comme toujours, et orné, cette année, d'une eau-forte de Delzers — le château des Loufoques (qu'on nous pardonne de citer ce mot dans l'austère *Revue*) — renferme le résumé fidèle de l'année théâtrale : spectacles de Paris, de la banlieue et de la province, bibliographie, membres de la critique, etc. On y relèvera, entre autres particularités intéressantes, la liste des pièces le plus souvent représentées sur les scènes parisiennes (*Papa*, au Gymnase, 297 représentations ; *Le mariage de Mlle Beulemans*, aux Bouffes-Parisiens, 195 ; *Les bleus de l'amour*, à l'Athénée, 161 ; *La Veuve joyeuse*, à l'Apollo et *L'oiseau bleu*, au théâtre Réjane, 160 ; *La reine de Golconde*, aux Folies-Dramatiques, et *La Femme et le Pantin*, au théâtre Antoine, 136 ; *La Vie parisienne*, aux Variétés, 133 ; *Le Tour du monde en 80 jours*, au Châtelet, 120 ; *Au pays de Manneken-Pis*, à Déjazet, 116 ; *La Gamine*, à la Renaissance, 111 ; *Aimé des femmes*, au Palais-Royal, 104 ; *Le Train de 8 heures*, à l'Ambigu, 103 ; *Le Tribun*, au Vaudeville, 88, etc. La tâche de M. Soubies est utile, et il faut l'encourager à la poursuivre ; il ne se contente pas de nomenclaturer les pièces indiquées dans les recueils imprimés de la Société des auteurs et dans le recueil — si peu connu — de la Société des compositeurs et éditeurs de musique ; il lit attentivement les journaux, et le butin qu'il y trouve est parfois, souvent même, de grand intérêt. Félicitons le, par conséquent, de son labeur dont nous profitons, et remercions le de son infatigable patience.

A. Ch.

— Dans une brochure de la collection populaire des *Religionsgeschichtliche Volksbücher* M. Ulrich Peters a raconté la vie de saint François d'Assise (*Franz von Assisi*. Tübingen, Mohr, 1912, in-16, p. 42. Mk, 0,50), mais en séparant les traits légendaires des faits acquis ou ne gardant que la signification de la légende. Il a exposé la jeunesse dissipée du saint, sa conversion, le succès croissant de sa prédication, sa respectueuse soumission aux volontés du pape, la formation de la famille franciscaine, devenue contre le gré du fondateur et par une extension

fatale l'ordre mendiant des Frères mineurs. M. P. a terminé par une caractéristique de la piété naïve et joyeuse du *poverello* d'Assise. Sa brochure n'est rien de plus qu'une modeste œuvre de vulgarisation, mais elle a su utiliser les meilleures sources. — L. R.

— Un autre fascicule de la même collection, dû à la plume de M. Heinrich Hoffmann, traite de l'*Aufklärung* (Ibid., p. 48), le mouvement rationaliste du XVIIIe siècle. L'auteur, après l'avoir caractérisé, en a passé en revue les divers effets dans les différents domaines de la science, de la politique, du droit, de la morale, de l'éducation et surtout de la religion. Un second chapitre suit le développement historique de l'*Aufklärung* en Hollande, en France, en Allemagne. M. H. a montré les causes qui ont favorisé le rationalisme, les formes particulières qu'il a revêtues chez chaque peuple et les influences qu'il a subies ou exercées ; ici également il a tenu à souligner le point de vue religieux. L'auteur n'a voulu donner qu'un résumé très succinct d'une étude souvent abordée, mais, faite par un théologien, cette esquisse aura le mérite de présenter aux lecteurs un aspect du rationalisme qui leur est moins familier. — L. R.

— Sur l'initiative d'un de ses membres, M. Menzer, la *Kantgesellschaft* a entrepris la réimpression des ouvrages philosophiques importants pour l'histoire des idées au XVIIe et XVIIIe siècles, mais qui, disparus du commerce, sont devenus d'une rareté les rendant peu accessibles. Cette publication, destinée à favoriser les études kantiennes, sans s'interdire d'en dépasser le domaine, débute par l'*Aenésidème* de G. Schulze publié sans nom d'auteur en 1792 et dirigé contre Reinhold, en fait, contre Kant, dont Reinhold avait introduit la philosophie à l'Université d'Iena. M. A. Liebert s'est chargé de cette première réimpression qui reproduit scrupuleusement l'original : *Aenesidemus oder über die Fundamente der von dem Herrn Professor Reinhold in Iena gelieferten Elementar-Philosophie von G. E. Schulze* (Berlin, Reuther et Reichard, 1911, in-8°, p. 351, mk. 5). M. L. a ajouté à la fin du volume de brèves notes et une très courte notice sur Schulze qui fut à Göttingue un des premiers maîtres de Schopenhauer. Il faut signaler aux amis des études kantiennes cette innovation que les philologues également ne verront pas avec déplaisir, puisqu'elle leur facilitera l'accès d'anciens textes intéressants aussi pour l'histoire de la langue. — L. R.

— M. Gab. Maugain vient de tirer à part un article sur *Boileau et l'Italie* paru dans les *Annales de l'Univ. de Grenoble*. Il y prouve que Boileau lisait les poètes italiens dans le texte et qu'il leur a très peu emprunté ; il résume et examine les griefs articulés contre lui à leur sujet ; mais la partie la plus neuve de son travail est celle où il montre qu'au fond la doctrine et le talent de Boileau ont plu en général aux Italiens (p. 73-84) et que leurs réformateurs du XVIIIe siècle se sont souvent inspirés de lui (p. 84-95). De plus, M. M. nous donne la liste des éditions ou traductions soit partielles soit totales de Boileau en Italie. On remarquera que ses œuvres poétiques ont eu seules l'honneur d'y être imprimées ou traduites et que des deux versions totales l'une a été commandée par Murat. — On reconnaîtra une fois de plus dans cette brochure la grande connaissance que M. M. possède de la critique italienne du XVIIIe siècle. — Charles Dejob.

— Comme les progrès de la science dépendent en partie des facilités offertes aux débutants, il n'est pas mauvais de rappeler que nos jeunes italianisants trouvent dans un des salons les plus distingués de Florence un accueil bienveillant, maternel. Mme Siciliani, en procurant cette année à trois d'entre eux tombés

assez dangereusement malades, soit l'admission immédiate dans un hôpital où sa sollicitude a veillé sur eux, soit des consultations gratuites de médecins éminents, a puissamment contribué à les guérir. En retour, nos boursiers, sur l'initiative de Mlle Thérèse Gay, professeur d'anglais au lycée de Bourg, qui est une des habituées de Mme Siciliani, lui ont offert, avec un superbe bouquet et des discours en vers et en prose vraiment réussis, les insignes, enrichis de diamants, de la décoration académique que notre ministère lui a naguère conférée. Acquitter notre dette envers Mme Siciliani serait difficile ; mais c'est du moins un devoir et un plaisir de le proclamer. — Charles DEJOB.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 27 septembre 1912.* — M. Seymour de Ricci annonce qu'il a découvert à Saint-Pétersbourg : 1° au Cabinet des médailles, un bronze autrefois attribué à Cius en Bithynie et qui est, en réalité, d'un prince galate inconnu, Bithorix ; 2° dans la collection de photographies du Musée des arts décoratifs, une tenture de Beaune portant les initiales de Nicolas Robin et de Guigonne de Salins, qui ne paraît pas avoir encore été signalée.

Dans son compte rendu des fouilles de Délos, M. Th. Homolle, directeur de l'École française d'Athènes, signale la découverte, faite par M. Avegan, d'une belle tête en bronze plus grande que nature et appartenant à l'art romain. Cette tête est vivante, expressive, énergique et fine tout à la fois, parfaite au point de vue technique, d'une magnifique patine ; les yeux d'émail sont très beaux. — Dans le quartier environnant le Stade, on a mis au jour une maison contenant un autel tout orné de peintures. — Dans le déblaiement du vieux Serapeion, on a trouvé une inscription qui en raconte la fondation par un personnage venu d'Égypte et auquel le dieu avait ordonné de lui élever un temple à Délos dans un endroit par lui désigné. Cette découverte est de premier ordre : elle indique le début du culte privé et la résistance de la population et des autorités. — L'Aphrodision découvert à quelques mètres de là est reconnaissable par la présence d'objets désignés dans les inventaires. Le Théâtre est entièrement déblayé. On a mis au jour la *cavea* de la scène et les murs majestueux qui la soutiennent tout autour, les grands escaliers, les citernes colossales placées en arrière de la scène et les constructions attenantes qui ont peut-être appartenu aux artistes dionysiaques. — La Palestra est un bâtiment d'une très belle construction et très solide. Il a pour cette raison, et aussi par sa situation auprès de l'anse de Scardana, servi d'appui, de bastion et de tête au mur de Triarius, élevé en hâte pour résister aux pirates.

M. Maspero donne lecture d'un mémoire de M. Perdrizet, intitulé : « Questions d'archéologie alexandrine. »

M. Salomon Reinach présente des photographies et un facsimilé d'un bracelet en or pesant 110 grammes, et qui a été acheté à Madrid par M. Ignace de Bauer. M. Reinach explique les difficultés techniques vaincues par l'orfèvre ibérique, et signale l'analogie qui existe entre ce bijou et le couvre-oreilles de la dame d'Elche. Ces objets paraissent appartenir à la fin du premier âge du fer, c'est-à-dire au Ve siècle avant l'ère chrétienne, ou au début du siècle suivant.

Le P. Scheil communique un texte babylonien nouveau, de 2400 a. C., qui lui permet de formuler les conclusions suivantes. 1° Il existait en Babylonie de grandes palmeraies de douze hectares environ. 2° On évaluait volontiers la superficie non par mesures agraires, mais par chiffres d'arbres. 3° On employait la fécondation artificielle du dattier femelle, et les pieds mâles étaient cultivés à part. 4° L'évaluation du rendement se faisait par séries d'arbres, non au poids, mais au volume des fruits. 5° Le maximum du rendement allait, pour certains pieds, à 105 kilogrammes ou à 141 litres environ. 6° La comptabilité en cette matière était tenue avec rigueur et précision, selon les procédés les plus rationnels.

Léon DOREZ.

L'imprimeur-gérant : Ulysse ROUCHON.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 43 — 26 octobre — 1912

F.-H. Weissbach, **Die Keilinschriften der Achämeniden** : Vorderasiatische Bibliothek. 1 vol. in-8°, LXXXIV-160 p. Leipzig, Hinrichs, 1911.

M. Weissbach a réuni en un volume toutes les inscriptions aujourd'hui connues des Perses Achéménides. Comme on le sait, la plupart de ces inscriptions sont rédigées en trois langues, perse, élamite et babylonienne. C'est la première fois que les trois versions de l'ensemble de ces textes sont ainsi réunies (transcription et traduction). La disposition adoptée par M. Weissbach est fort heureuse et permet de confronter constamment les trois versions et la traduction allemande. M. Weissbach n'ignore rien des recherches de ses devanciers et il a lui-même contribué à établir plus d'une lecture douteuse et à interpréter plus d'un passage difficile. En appendice M. Weissbach a donné le cylindre d'Antiochus I Soter, en babylonien, qui reste un monument unique et n'aurait pu être mieux placé dans la collection de textes relatifs à l'orient ancien que doit former la *Vorderasiatische Bibliothek*. L'introduction contient une bibliographie fort complète et déjà longue de ces documents qui ont été l'objet de tant de travaux, et une étude sur la question de la transcription en général, et en particulier du babylonien, de l'élamite et du vieux perse. Je recommande cette étude aux fauteurs de transcriptions nouvelles, et l'ouvrage entier à tous les historiens de l'Orient classique.

C. Fossey.

H. Zimmern, **Babylonische Hymnen und Gebete, zweite Auswahl** : Der Alte Orient, XIII, 1. Leipzig, Hinrichs, 1911, 32 p., in-8°.

Le second choix d'hymnes et de prières babyloniennes traduites par M. Zimmern fait suite à un premier recueil publié dans la même col-

lection de l'*Alte Orient* (VII²). Il contient des hymnes à *Sin*, *Adad*, *Ellil*, *Tamuz*, *Ištar*, *Nabû*, *Šamaš* et quelques maximes de sagesse. Débarrassé de tout appareil philologique, il sera le bienvenu auprès de ceux qui s'intéressent à la Babylonie sans avoir pénétré les arcanes de l'écriture cunéiforme. Le nom de M. Zimmern leur sera une suffisante garantie de l'exactitude des traductions.

C. FOSSEY.

C. FRANK, **Studien zur Babylonischen Religion.** I Band. Strasbourg, Schlesier et Schweikhardt, 1911, 1 vol. XIII-287 p., in-8°.

Nous sommes encore fort mal renseignés sur le sacerdoce babylonien, et c'est à peine si nous entrevoyons quelles pouvaient être les attributions spéciales des nombreuses classes de prêtres et de prêtresses dont les noms paraissent dans les textes. M. Frank a le premier essayé de réunir et de scruter les indications éparses et souvent obscures que nous possédons sur ce sujet; il a réussi à préciser en plusieurs points des notions encore vagues et en quelque sorte constitué un important chapitre de l'histoire de la religion babylonienne. Je ne crois pas qu'il ait augmenté la valeur de son travail en y joignant la transcription et la traduction d'une douzaine de textes qui n'ont pas tous un rapport étroit avec le sujet traité et qui paraissent choisis assez arbitrairement. Ils seront un peu perdus entre les deux dissertations qu'ils séparent. Mais ce n'est là que le moindre inconvénient. En traduisant des « morceaux choisis », on se prive volontairement d'un des plus puissants moyens d'interprétation : la comparaison. Si, par exemple, au lieu de prendre au hasard deux fragments de 17 et 73 lignes dans la série *Šumma izbu*, M. Frank avait étudié toute la série, il aurait certainement reconnu que *kutallu* ne signifie pas le « dos » mais « l'occiput » (p. 141), que *irru* signifie intestins (p. 140), que *uzun* est du féminin (p. 114), que DU-DU doit se lire *ittalak* (ira) et non *kun* (Bestand p. 146, 40), qu'il faut lire *talla-ka-at* (la route) et non *uznu la-ka-ta* (das Ohr klein ist ib. 41) ; *šanamma* (second) et non *manma* (irgend ein, ib. l. 4) ; *taktit palé*, fin du règne et non *labar palé* (qui ne peut pas signifier : Fall der Herrschaft, (p. 147, 14); *bît béli-ša*, la maison de son propriétaire et non *bit* EN-ŠA (p. 162). Je suis surpris que M. Frank affirme que le LI-DUR est un organe double, simplement à cause d'un texte où l'on trouve LI-DUR *imitti* et LI-DUR *šuméli* (p. 141); pareilles locutions se rencontrent pour *birku*, « pénis ». P. 145, 28, je ne crois pas que ER U-TU puisse se lire *tâlit ali* (die Jugend der Stadt) mis bien *al alitti*, la ville de l'accouchée. P. 147, 25, au lieu de *mikittim kullati gi-iš-lu-u ibašši*, où *gišlû* n'est qu'un barbarisme inintelligible, lire *mikittim tur gi-mil-lu-u ibašši*, il y aura défaite et revanche. Je suis surpris que M. Frank, qui a comparé les textes ŠA-ŠA-ŠA *issi* et ŠA-ŠA-ŠA *ibakki* (p. 142-143) et traduit correctement le second passage (die Leibesfrucht wimmert), ait

traduit le premier « die Leibesfrucht sich entfernt », faisant ainsi venir *iššī* de *nisû*; n'est-il pas plus naturel de le faire venir de *šasû*, « crier »? La comparaison avec CTXXVII, 9, 20 et suiv. aurait sans doute permis à M. Frank de découvrir le sens exact. — La seconde dissertation de M. Frank est consacrée au temple sumérien, sujet aussi peu connu que le précédent et sur lequel les fouilles nous ont apporté fort peu de lumière. C'est donc surtout à l'aide des textes que l'auteur a essayé de déterminer le plan du temple et de ses annexes, les statues et emblèmes des dieux, les animaux vivants attachés au culte, et les animaux divins plus ou moins fantastiques dont les images étaient déposées dans les temples, les instruments de culte, les cérémonies, les fêtes et la musique. Une liste des temples consacrés à chaque divinité termine cette étude que complètent quatre appendices sur le temple élamite, l'existence incontestable de bibliothèques dans les temples, le secrétariat des temples (E-DUB), les instruments de musique. — Les animaux sacrés et le culte des animaux forment l'objet de la troisième dissertation de M. Frank qui a le premier attiré l'attention sur cet aspect de la religion babylonienne. M. Frank n'accepte pas d'ailleurs les théories totémistes, mais affirme que tous les dieux babyloniens, principaux ou secondaires, ont été conçus et représentés dès les temps les plus anciens sous la forme humaine. Les animaux dont M. Frank étudie le rôle dans le culte sont le lion, le chien [1], le taureau, le bélier, le bouc, le cheval, l'âne, l'aigle, le faucon, le corbeau, le coq, le scorpion et la tortue, le serpent. Ce n'est là qu'un choix et il faut souhaiter que le second volume des *Études* de M. Frank nous donne bientôt la suite des observations qu'il a recueillies à ce sujet.

C. FOSSEY.

Ernst WEIDNER, **Beiträge zur babylonischen Astronomie mit einer Stern-Karte und 6 Abbildungen im Text** : Beiträge zur Assyriologie und semitischen Sprachwissenschaft, VIII. 4. Leipzig, Hinrichs, 1911; 100 p. in-8°.

M. Weidner n'admet aucune des identifications proposées par Jensem, Hommel et Winckler pour les expressions astronomiques « chemin d'*Anu* », « chemin d'*Enlil* », « chemin d'*Ea* ». S'appuyant sur des textes en partie inconnus à ses devanciers, il démontre que les Gémeaux et le Scorpion appartiennent au « chemin d'*Enlil* », que le « chemin d'*Ea* » est aux environs du Sagittaire et du Capricorne, que le Taureau appartient au « chemin d'*Anu* », et que le soleil est six mois dans le « chemin d'*Enlil* » et trois mois dans chacun des deux autres « chemins ». Il en conclut que le « chemin d'*Enlil* » cor-

1. Pour donner un exemple du rôle joué dans le culte par les animaux citons les cérémonies dans lesquelles les « chiens furieux » d'*Ištar* sont conduits au fleuve la nuit, tournés vers l'est et couverts de toile blanche; la cérémonie commence au lever du jour.

respond à six constellations du Zodiaque, des Gémeaux au Scorpion; le « chemin d'*Ea* » à trois constellations, du Sagittaire au Verseau; le « chemin d'*Anu* » aux trois dernières, du Poisson au Taureau. Ce système a dû être conçu à l'époque où le soleil, à l'équinoxe du printemps, se trouvait aux environs de μ et η des Gémeaux, c'est-à-dire vers 4500 av. notre ère.

Les termes *agû* et *aẓkaru* sont l'objet de la seconde enquête de M. Weidner. Pour *agû*, M. Kugler a proposé en 1907 la traduction « lumière cendrée »[1] que M. Weidner accepte, mais non pour tous les cas. *Agû tašriḫti* signifie, d'après lui, « la pleine lune »; *agû*, en certains cas, « une couronne » (de nuages, etc.) entourant la lune. Le soleil et Vénus peuvent aussi avoir un *agû*. Les *aẓkarê* sont les parties de la lune visibles avant et après une éclipse totale.

La troisième contribution de M. Weidner est consacrée à l'étude du texte n° III de Virolleaud, *Astrologie Chaldéenne, Sin,* qui est transcrit, traduit et ingénieusement commenté. L'interprétation de M. Jastrow est rectifiée sur beaucoup de points. M. Weidner a par surcroît dressé l'index, qu'aucun traducteur ne devrait négliger.

Enfin M. Weidner propose une hypothèse sur l'origine du système sexagésimal en usage chez les Babyloniens. Ce système dériverait d'une division de la voûte céleste en six secteurs de 30 degrés. Comme le diamètre apparent de la lune d'après l'estimation des Babyloniens était de 30 minutes, chaque secteur équivalait à 60 fois le diamètre de la lune.

Ces problèmes sont trop difficiles pour que personne puisse se flatter d'en donner une solution complète et définitive. Mais il y a en tout cas beaucoup de détails à retenir dans le travail de M. Weidner[2].

C. Fossey.

O. Gradenwitz, F. Preisigke, W. Spiegelberg, **Ein Erbstreit aus dem Ptolemæischen Ægypten, Griechische und Demotische Papyri der Wissentschaftlichen Gesellschaft zu Strassburg i. Els.**, 1912, Strasbourg, Karl. J. Trübner, in-8°, 63 p. et 4 pl. en phototypie. — Prix : 6 Marks (7 fr. 50).

L'avertissement placé en tête du mémoire nous raconte une vieille histoire, bien connue de tous ceux qui se sont occupés des papyrus égyptiens. Des paysans, procédant à l'extraction du *sébakh* ou fouillant sans autorisation sur le site des villes antiques, y découvrent un dépôt qu'ils se partagent et qu'ils vendent, soit à un touriste, soit à un marchand de profession : les lots, dispersés par les hasards du

---

1. Je l'avais proposée dès 1900, dans RHR, à propos des *Reports* de Thompson.
2. P. 36, l. 10 : au lieu de *ulabbar*, lire *ultabbar* (cf. p. 44, 22). — P. 44, l. 9 se restitue : *eriâte liplipšin[a inaddâ]*. — P. 50, 14 et 16 : au lieu de *ma-gal*, lire *dannis* (Leip. sem. St. V[a], 6.). — P. 74, *ia-ad-dar* ne peut pas être une contraction pour *ai-adar*.

commerce, arrivent par morceaux aux musées européens, et ce n'est qu'après de patientes recherches que les savants finissent par reconstituer l'ensemble de la trouvaille. Les pièces relatives à l'affaire d'héritage dont se sont occupés MM. Gradenwitz, Preisigke et Spiegelberg, recueillies originairement à Gébéleîn en Thébaide, se sont réparties entre Berlin, Giessen, Heidelberg, Londres, Strasbourg, et peut-être s'en est-il égaré dans les collections privées : la plupart sont en grec, quelques-unes en démotique, et pour l'une de celles-ci, tandis que l'original égyptien appartient à Strasbourg, la traduction grecque reste à Giessen.

L'affaire est assez embrouillée. Un certain Panas, dit Apollônios et fils de Nékhouris, avait eu trois enfants, un fils Paménôs dit Hermocratès, et deux filles Kalibis et Taménôs, auxquels il légua ses biens, sis à Gébélîn et dans les environs. Le mari de Kalibis, Patous dit Kallimêdès, profita par la suite de certaines circonstances, mal déterminées encore, de la succession, pour essayer de dépouiller son beau-frère Paménôs et sa belle-sœur Taménôs ainsi que leurs héritiers, d'une portion des terres qui leur revenaient sur l'héritage commun. Il semble que la liquidation de celui-ci dût présenter quelques difficultés, car les hoirs Paménôs et les hoirs Taménôs avaient commencé les uns contre les autres une action, qui fut close assez rapidement par un arrangement à l'amiable : mais ils ne purent s'entendre avec Patous. Il serait trop long d'entrer dans le détail de la cause : le différend porte sur deux fonds de terre, l'un de dix l'autre de trente-cinq aroures, et les documents conservés à Strasbourg intéressent surtout ce dernier. Porté en dernier ressort devant l'épistratège de la Thébaïde, il fut tranché par celui-ci, en l'an 37 de Ptolémée Évergète II : Patous dut renoncer à ses prétentions sur les trente-cinq aroures et sur le prix que la vente en avait produit. M. Gradenwitz a traité de la marche du procès et des points de droit qu'il touchait. MM. Preisigke et Spiegelberg ont publié et commenté le premier les papyrus grecs, le second les papyrus démotiques de Strasbourg. Il est résulté de cette triple collaboration un très instructif et très curieux mémoire, auquel je ne saurais adresser qu'un reproche : les auteurs ont été trop brefs, et, puisque aussi bien leur œuvre s'adresse à des égyptologues et à des hellénistes qui ne sont pas tous nécessairement des juristes et des paléographes, j'aurais aimé qu'ils développassent certaines notions de déchiffrement ou de procédure qu'ils se sont contentés d'indiquer brièvement. J'ajouterai que j'ai pris un intérêt spécial à la partie qui avait été confiée à Spiegelberg : les observations qu'il a jointes à la transcription et à la traduction des pièces renferment des suggestions utiles sur la prononciation et sur la grammaire de l'égyptien à l'âge ptolémaique.

G. Maspero.

E. Cushing Richardson, **Some old Egyptian Librarians**, 1911, New-York, Charles Scribner's Sons, in-18°, 93 p.

La plus grande partie de cet amusant petit volume est remplie par le texte d'une conférence faite, le 28 septembre 1911, à la réunion de la *New-York Library Association*. L'auteur déclare dans sa Préface qu'il a utilisé pour son sujet, non pas les textes originaux eux-mêmes, mais des traductions empruntées aux œuvres des savants les plus compétents, et il cite plus loin comme ayant été sa source principale les *Ancient Records* de Breasted. On ne s'étonnera donc pas de retrouver chez lui l'écho des théories les plus intransigeantes de l'école berlinoise, sa chronologie trop réduite, ses trois Sésostris de la XII[e] dynastie, et d'autres détails de ce genre. Il a de plus rangé, parmi les *bibliothécaires* dont il a cru pouvoir constater l'existence en Égypte, des personnages qui auraient été bien étonnés de s'entendre ainsi qualifier. Il a été victime de la même erreur de perspective qui, il y a quelques années, conduisait les archéologues à intituler architectes tous les *Intendants des travaux du roi*, confondant une fonction administrative exercée dans les bureaux avec un métier qui menait son homme sur les chantiers : les hauts officiers de la couronne de qui leurs inscriptions disent qu'ils possédaient *tous les secrets des temples*, ou qu'ils avaient accès à *tous les écrits mystérieux* et à *tous les livres divins*, devaient à leur dignité et à leur éducation le privilège de connaissances étrangères au peuple, mais ils n'étaient pas les gardiens des bibliothèques où ils pouvaient pénétrer. Il y aurait donc beaucoup de coupes sombres à opérer dans la liste que M. Richardson a dressée, et peut-être quelques noms nouveaux à insérer. Sa conférence, écrite d'un style alerte et familier, avec des allusions aux hommes et aux choses de l'Amérique contemporaine, n'en est pas moins très agréable à lire : elle a retenu un moment l'attention du public sur nos études, et, si elle a éveillé chez quelques-uns des auditeurs le désir de s'y initier, nous aurions mauvaise grâce à y chicaner une date ou à y critiquer un fait inexactement rapporté.

G. Maspero.

Fr. W. von Bissing, **Versuch einer neuen Erklärung des Ka'i der Alten Agypter** (extrait des *Sitzungsberichte* de l'Académie de Munich), 1911, Munich, in-8°, 15 p.

Ce petit mémoire a pour objet de démontrer que l'auteur a eu raison naguères, dans un article du *Recueil* (1903, t. XXV, p. 182), de dire, du *ká* des Égyptiens « qu'il sortait pour jouir des offrandes, *káou* » : le nom de la survivance humaine, lu par lui *kái*, serait un nisbé de *káou*, et il dériverait de *ká*, la nourriture, l'offrande. « C'est » donc « cette « partie de l'homme qui dépend de la nourriture, qui le rend capable « de prendre la nourriture et, à ce point de vue, le principe de vie, la « force vitale. Le *kái* n'a point de préexistence, — car l'homme avant

« qu'il ne naisse ne prend aucune nourriture. Le *kâi* apparaît au même « moment de la naissance, il grandit avec l'homme et, en grandissant, « il modifie sa forme extérieure. Toutefois, après la mort, il continue « à vivre séparé du corps, tant qu'il possède un corps d'appui, momie « ou statue, et qu'il reçoit l'offrande. C'est pour cela que les plus « anciens prêtres des morts s'appellent *les Serviteurs du kâi*, pour « cela que toutes les prières et toutes les offrandes s'adressent à lui, « pour cela qu'on lit sur les plus vieilles stèles qui marquent le lieu « où l'on doit faire l'offrande aux morts, *Kâi de N. N.* ou *Kâi du « Lumineux N. N.* Et, comme le *kai* reçoit l'offrande, peut-être est-« ce pour cela qu'on écrit son nom avec deux bras qui s'étendent vers « elle afin de la saisir... Les morts ont de tout temps su qu'ils ne « pouvaient recevoir l'offrande nécessaire à prolonger leur vie que par « l'intermédiaire du *kâi* : il a dû en être de même des dieux à l'ori-« gine. Les dieux possédaient en effet plusieurs *kâis* et de même, par « conséquent, le roi, qui était leur image sur terre. Il en résulte que le « *kâi* doit être quelque chose qui peut être commun aux dieux et aux « souverains vivants ou morts. Pour l'homme naïf qui se figurait « qu'un être divin était obligé de prendre de la nourriture, les dieux « ne pouvaient faire autrement que de posséder un ou plusieurs « démons de ce genre ». Ils en possédaient en effet, et le dieu Râ en détenait quatorze à lui seul, dont « les noms conviennent bien à des « êtres qui assurent l'alimentation et l'entretien de la divinité, tandis « qu'ils seraient en partie des plus bizarres appliqués à des *doubles*, « à des *âmes* ou à des *esprits protecteurs* des morts ». Et maintenant « avons-nous le droit d'imaginer le *kai* comme un dieu ? Que « ce terme se soit fort affaibli par la suite, et que bien souvent on ait « à peine eu conscience de la divinité du *kai*, il le faut concéder. « Mais, d'autre part, qui, autre qu'un dieu, reçoit une offrande, et « vers qui, si ce n'est vers un dieu, vient-on avec des prières ? ».

J'ai eu souvent l'occasion de parler du *ka* ou *kai* égyptien, et j'ai essayé de le définir un *double*, mais non pas en partie d'après Lepage-Renouf, comme Bissing le pense : la conférence où j'en exposai la théorie à Lyon, en septembre 1878, est de six mois antérieure à la lecture que Lepage-Renouf fit à la Société d'Archéologie Biblique de Londres, et j'ai quelques raisons de croire qu'elle ne fut pas sans influence sur elle. Le terme que j'employai alors, et que je persiste à employer pour traduire le mot *ka*, est l'expression exacte d'un fait matériel dont Steindorff seul jusqu'à présent a contesté partiellement la réalité : l'être ainsi désigné est, dans les représentations que nous possédons de lui, la contrepartie minutieuse du personnage auquel il est attaché, et il le double à tous les instants de la vie et de la mort, enfant si le personnage est un enfant, homme ou femme si celui-ci est un homme ou une femme. En l'appelant *double*, je ne fais qu'indiquer son apparence sensible, et je ne préjuge rien de sa nature

intime ni de son origine M. de Bissing admet ces points importants, mais il va plus loin que je n'allais alors, en ce qu'il affirme : 1° que le *ka* n'existait pas avant la naissance de son homme, mais qu'il se produit à l'instant précis où celui-ci vient au monde; 2° qu'il est un dieu; 3° qu'il est le dieu par qui son homme s'alimente. Je ne saurais lui accorder tout cela. J'ai récemment, dans un article de la revue *Memnon*, montré contre Steindorff, par le moyen des tableaux de Louxor et de Déir-el-Bahari, que le *ka* était fabriqué par le dieu créateur dans le sein de la mère, en même temps que le corps auquel sa destinée le liait et de la même pâte que celui-ci : je renvoie le lecteur à cet article, l'espace me manquant ici pour en résumer les données. La raison alléguée par Bissing et d'après laquelle le *ka*, étant un dieu de l'alimentation, ne peut exister qu'après que l'homme est né, l'homme encore à naître ne recevant pas de nourriture, ne me paraît pas décisive. Sans être grands clercs en physiologie, les Égyptiens n'ignoraient pas que l'embryon humain se nourrit dans le sein maternel, et, comme le peuple le dit d'instinct, que toute mère en mangeant nourrit deux vies : leur *ka*, une fois formé avec le corps, s'alimentait et alimentait celui-ci aux dépens de la femme qui le portait, et cela jusqu'à l'heure de l'accouchement. Je substituerai donc à la première proposition de Bissing une proposition contraire : le *ka* existe et commence ses fonctions caractéristiques, dès avant la naissance du corps qu'il suivra désormais dans la vie et dans la mort.

Je ne soulèverai pas d'objections contre les deux autres propositions. J'admets, et j'ai toujours admis, que le *double* tient de la nature du dieu, mais je n'irai pas jusqu'à prétendre comme Bissing et comme Steindorff, que pour cela il ne forme pas un des éléments constitutifs de la personne humaine ou divine, au même titre que l'âme-oiseau, le *baï*, par exemple. J'ai indiqué, dans mon article de *Memnon*, que l'âme-oiseau est un dieu elle aussi, ce qui ne l'empêche pas d'être un des éléments constitutifs de cette personne : si la qualité divine ne lui enlève pas cette propriété, elle ne doit pas non plus l'enlever au *double*. Que ce facteur divin soit celui qui fournit à la nourriture de l'homme, Bissing l'a prouvé, et ici encore je renverrai à mon mémoire de *Memnon*, où j'ai cité plusieurs des représentations figurées qui ne nous permettent pas d'en douter. Je tiens également pour établi que le nom égyptien du double est étroitement apparenté au nom *kâou* de la nourriture et de l'offrande, et je suis porté à penser qu'il a signifié le *nourrisseur*, le *nourricier*, ainsi que le veut Bissing, mais je me garderai de dire avec lui que ce *nourricier* est *le principe de vie, la force vitale*, « das Lebensprincip, die Lebenskraft ». Les Égyptiens n'en étaient pas au stade de l'abstraction, mais où nous voyons des principes et des forces abstraites, ils apercevaient des êtres matériels produisant des actes : c'est commettre un véritable anachronisme et altérer l'histoire de la pensée humaine que de parler de

principe vital où ils parlaient du *double*. Retenons donc une partie des idées de Bissing, et la combinant avec la conception courante, disons que le *ka* est un *double*, un dieu à l'image de chaque individu qui, créé avec son homme dans le sein maternel, l'accompagne pour veiller sur son alimentation, tant que le corps ou la copie du corps auquel il est attaché subsiste dans la vie et dans la mort.

G. MASPERO.

Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne depuis les origines jusqu'à l'invasion arabe, par PAUL MONCEAUX, professeur au Collège de France et à l'école des Hautes-Études. Tome quatrième : **Le Donatisme.** Paris, Ernest Leroux, 1912. Prix : 10 fr.

Le grand ouvrage dont M. Paul Monceaux poursuit depuis dix ans la publication, comprend actuellement quatre volumes : *Tertullien et les Origines ; Saint Cyprien et son temps ; le IVe siècle, d'Arnobe à Victorin ;* le dernier tome paru est consacré au *Donatisme.*

Je ne sais si, en France, l'on a toujours reconnu comme il convenait ce que cette œuvre considérable représente de forte et saine érudition. En tous cas, elle a conquis à l'étranger l'estime des juges les mieux qualifiés. Qu'on se reporte aux travaux de Adolf Harnack, spécialement au tome II de sa *Chronologie der altchristlichen Literatur*, et l'on y verra avec quelle déférence les opinions de M. Monceaux y sont citées et discutées par l'illustre professeur de Berlin.

Je bornerai mon examen au volume qui a pour objet le Donatisme. Schisme africain, « exclusivement africain », et qui suscita tant d'écrits de polémique, le Donatisme avait sa place marquée dans une *Histoire littéraire de l'Afrique chrétienne.* Son dossier est d'une remarquable ampleur. Autant il est malaisé de connaître à fond les mouvements hétérodoxes ou schismatiques qui se développèrent aux deux premiers siècles (le gnosticisme ou le montanisme, par exemple), faute d'une documentation suffisante, autant les investigations sur l'histoire du Donatisme, en dépit de quelques lacunes regrettables, sont facilitées par la richesse des sources parvenues jusqu'à nous.

Une telle variété de documents — écrits donatistes ou antidonatistes, pièces officielles émanant des empereurs, des gouverneurs africains, des commissaires impériaux, procès-verbaux de conférences et de conciles, suppliques aux pouvoirs publics, inscriptions, etc., — est un bienfait pour l'histoire ; mais elle crée à l'historien un sérieux embarras, quand il s'agit de dominer cette immense matière, de la discipliner, et de la faire entrer dans un exposé cohérent et méthodique.

M. Monceaux a-t-il réussi à triompher de cet ordre de difficultés ? Je crois qu'à lire son livre, non point au hasard des chapitres, mais d'une seule teneur, on s'apercevra qu'il souffre de certains vices de composition.

Pénétrant tout de suite au vif de son sujet, M. M. déroule d'abord les péripéties du Donatisme, ses premières origines (p. 8-25), ses vicissitudes avant saint Augustin (p. 25-52), au temps d'Augustin (p. 52-97), après Augustin (p. 97-108), jusqu'aux derniers sursauts de sa longue agonie dans l'Afrique vandale et byzantine. Il dit là tout l'essentiel ; il analyse les faits dans l'ordre chronologique et caractérise chacun d'eux.

Il marque ensuite l'extension du Donatisme, selon les époques ; il décrit l'organisation des Églises donatistes, et définit l'esprit propre à ce grand mouvement (p. 109-192). Viennent après cela deux longs chapitres où il analyse par périodes les documents donatistes ou relatifs au donatisme (p. 193-320), et spécialement les Actes conciliaires — il n'y eut pas moins de 54 conciles de part et d'autre, en 305 et 596 — (p. 321-436). Un dernier chapitre est consacré à l'épigraphie donatiste.

Or, comme l'ouvrage s'ouvre par un exposé d'ensemble où n'est omis aucun événement de quelque portée, le lecteur a le léger déplaisir de lire à nouveau, dans les morceaux qui suivent, certains récits qu'il connaît déjà, des anecdotes qui se répètent, des actes qui font double emploi [1]. Bien plus, pour peu que sa mémoire soit fidèle, il s'aperçoit que l'interprétation des mêmes faits est parfois nuancée de façon toute différente, d'un passage à l'autre. Ainsi, p. 115, le grammairien Victor est présenté comme le type de ces chrétiens naïvement ou cyniquement indifférents qui devenaient donatistes « presque sans s'en apercevoir » ; p. 239, nous retrouvons le même personnage, nouvelle allusion est faite à ses aveux devant le consulaire Zénophilus, mais M. Monceaux lui prête cette fois les traits d'un rusé compère qui « joue la naïveté » et « se croit obligé de mentir pour sauver la face ».

Je n'aurai pas le pédantisme de prétendre montrer à l'auteur comment il aurait dû aménager son plan ; mais il est certain que l'économie de l'ouvrage est un peu gâtée par ces fâcheux *duplicata*.

Je ferais quelques réserves d'un autre ordre sur le dernier chapitre du livre. M. Monceaux, qui connaît aussi bien qu'homme au monde l'archéologie de l'Afrique du Nord, a pensé — et il est le premier à avoir pris cette initiative — qu'il y aurait lieu de distinguer dans l'épigraphie chrétienne de cette contrée un domaine à part, dont il observe à juste titre qu'il était « presqu'inconnu jusqu'ici » : à savoir l'épigraphie donatiste ou antidonatiste. Il est singulièrement intéressant, à la suite d'un guide de cette compétence, d'entendre « répercutés sur la pierre, les propos populaires et quotidiens où se résument les aspirations et les griefs des schismatiques, comme les répliques de leurs adversaires ». Au surplus, M. M. reconnaît que la discrimination des inscriptions spécifiquement donatistes est fort malaisée, et que c'est

1. Cf. p. 5 et 196 ; 21 et 200 ; 22, n. 4 et 219 ; 29 et 198 ; 31 et 184 ; 32 et 124 ; 33 et 160 ; 49 et 128 ; 58 et 354 ; 73 et 293 ; 115 et 239 ; 158 et 453 ; 175 et 177 etc.

seulement « par exception » que ces documents trahissent leur origine sectaire. Il me semble que, sur quelques points, il y a lieu de se montrer plus sceptique encore qu'il ne veut l'être. Ainsi il range dans le groupe des inscriptions « sûrement donatistes » toutes celles où figure la devise coutumière du parti : *Deo laudes* (p. 439). Mais le moyen de croire que les catholiques africains eussent totalement renoncé à cette formule, pour l'unique raison que les dissidents en avaient fait leur cri de guerre ? Un procès-verbal inséré parmi les sermons de saint Augustin[1] ne nous montre-t-il pas le peuple d'Hippone clamant dans l'Église, *Deo laudes*, au récit d'une guérison miraculeuse ? Le criterium est donc bien douteux. Pareillement, p. 452, M. Monceaux revendique pour le donatisme une inscription d'Henchir El-Guis, sous prétexte que le mot *mundus* (pur) y figure, mot « inconnu de Tertullien » et qui, comme l'idée qu'il représente, « est donatiste ». Or *mundus* se rencontre chez Tertullien au moins dans cinq passages, — je n'ai pas poussé la vérification : *Adu. Nationes*, I, v (Reiff-Wissowa, p. 65, l. 20) ; *de Pudic.*, vi, 16 ; xix, 13 ; xx, 10 ; *de Penit.*, ii, 6 (dans la coll. Hemmer-Lejay). Voilà déjà une raison sérieuse de douter que ce terme ait été presque étranger au latin « d'Eglise ».

Ces remarques n'ont point pour objet d'ébranler la solidité d'un chapitre où il y a tant d'incontestable. Elles ne visent qu'à faire comprendre sur quel mince résidu de faits certains une enquête de ce genre peut opérer.

Dans son ensemble l'ouvrage est très attachant. On y voit à plein comment une question qui aurait pu être réglée assez vite avec un peu de bonne volonté — la question des pénalités à infliger aux fidèles et aux clercs « tombés » durant la persécution de Dioclétien — se compliqua, s'empoisonna de querelles de personnes, de jalousies épiscopales, du mécontentement des populations, etc., au point de devenir pour des siècles le souci désolant de toute une province. Cette terrible affaire du Donatisme. M. M. l'a instruite avec une conscience, une sérénité qui donnent grand poids à ses jugements. Peut-être voudrait-on çà et là un peu plus d'approfondissement des doctrines théologiques intéressées dans ces débats. M. M. est, en cette matière, d'une discrétion excessive. Mais là où il reprend ses avantages, c'est dans l'exposé des faits, dans l'analyse des états d'esprit, dans la description vivante et pittoresque des épisodes de la lutte, spécialement de ces interminables colloques où catholiques et donatistes s'époumonnaient sans résultat. Tout cela est d'une méthode parfaitement sage et d'un art parfois fort divertissant (cf. p. 247, 289, 294, etc.).

M. M. ne veut pas reconnaître dans le parti de Donat un parti

1. *Sermo* CCCXXIII, III, 4 (P. L., xxxviii, 1446) : « Et cum haec diceret Augustinus, populus.. clamare coepit « Deo gratias ! *Deo laudes* ! »

d'opposition sociale et politique, et il estime que les critiques qui le considèrent comme tel interprètent arbitrairement des données d'ailleurs certaines. « En réalité, affirme-t-il, le Donatisme ne visait pas si haut, ni si loin. Pour transformer ces « rebelles » en loyaux sujets de l'Empire, il eût suffi d'une constitution impériale, proclamant que l'Église de Donat représentait seule en Afrique l'Église universelle, l'Église catholique. Mais cette loi n'a pas été promulguée : jusqu'au bout, le Donatisme est resté l'éternel proscrit. » (p. 191).

Quant au rôle joué par la secte dans l'Afrique chrétienne, M. M. déclare sans ambages qu'il fut « malfaisant ». Dégradé par une minorité de violents, « l'idéal évangélique de l'Église des « Saints » devenait trop souvent, dans la réalité, une école de haine, de pillage et de meurtre. » (p. 170). Le christianisme local, la civilisation africaine subirent, du fait de la « folie fratricide du donatisme », d'irréparables désastres.

Dans un prochain volume, M. M. traitera des œuvres littéraires provoquées par la polémique donatiste et antidonatiste. Cette vaste étude une fois achevée, les travaux antérieurs sur la question du Donatisme seront, ou peu s'en faut, relégués dans l'oubli [1].

Pierre de Labriolle.

Harry Bresslau. **Handbuch der Urkundenlehre für Deutschland und Italien.** Tome I. 2e édition. Leipzig, Veit et Co, 1912. xviii-746 pages in-8o. Fr. 22,50.

Il est inutile de recommander la seconde édition d'un ouvrage qui, dès son apparition en 1889, s'est imposé, comme celui-ci, à l'estime des spécialistes. La nécessité d'une édition nouvelle — fait bien rare sinon unique dans la « littérature diplomatique » — atteste d'autant plus éloquemment la valeur du *Handbuch* de M. Bresslau qu'il n'est pas destiné à l'enseignement, mais s'adresse, comme on sait, aux savants. Le nom de l'auteur suffit à garantir l'excellence du rema-

---

1. Je note encore ici quelques observations de détail. P. 157 : ces formules « nous et le Saint-Esprit » et autres semblables n'ont qu'une portée médiocre. Elles étaient *de style* dans les protocoles conciliaires : cf. Leitner, *die biblische Inspiration*, Fr. i. B. 1896, p. 191 et s. ; — P. 165. « Jusqu'au temps d'Augustin, l'Afrique n'a pas produit de véritables théologiens ». Voilà une affirmation quelque peu étrange de la part d'un savant qui a écrit un gros volume sur Tertullien! — P. 166 : « On ne peut nier que le principe adopté par les Donatistes [relativement aux conditions de validité des sacrements] fût conforme à l'esprit de l'Évangile et des communautés primitives. » On aimerait à voir cette opinion étayée de quelques références. — M. Monceaux ne fait aucune allusion, ce me semble, à l'hypothèse ingénieuse proposée par Dom Chapman (*Rev. Bénéd.*, 1909, p. 13 et s.) au sujet de la distinction des deux Donats. — Les revues qui s'occupent de l'histoire de la sténographie ont beaucoup à prendre dans l'ouvrage de M. M. : cf. p. 421 et s. — Je signale aussi la très précieuse liste chronologique des documents donatistes ou relatifs au donatisme, qui est dressée à la fin du livre (p. 487-510).

niement auxquel le travail a été soumis. Le plan général est resté le même que précédemment. On y retrouvera les neuf chapitres si bien ordonnés et si substantiels, intitulés : I. Objet et définition de la diplomatique; II. Histoire de la diplomatique; III. Analyse et classification des actes; IV. Transmission manuscrite des actes; V. Les Archives; VI. La chancellerie des empereurs romains et des papes; VII. La chancellerie des rois d'Italie, des rois francs, des rois et empereurs allemands; VIII. Autres chancelleries et scribes en Allemagne et en Italie; IX. Les actes diplomatiques comme moyens de preuve juridique au moyen âge.

Aucune page de la rédaction primitive n'a été laissée sans changements, et il est superflu de dire que M. Bresslau a soigneusement utilisé les travaux si nombreux qui, depuis l'apparition de son livre, ont, en tant de points, enrichi et précisé nos connaissances. L'exposé des généralités de la science et des principes de la méthode ne pouvait être modifié en rien d'essentiel. Mais l'auteur a su incorporer à son œuvre, sans rien lui faire perdre de sa clarté, les résultats des innombrables monographies, catalogues ou éditions d'actes, consacrés, durant le dernier quart de siècle, à la diplomatique des papes, des empereurs, ou des rois d'Italie. On admirera particulièrement, dans les chapitres relatifs aux archives et aux chancelleries, le parti qu'il en a tiré et le tact critique avec lequel il les a mis en œuvre. D'un bout à l'autre de l'ouvrage se révèle la compétence d'un maître connaissant à fond toutes les questions dont il traite, ayant lu tous les travaux qu'il cite et s'étant fait sur chacun d'eux une opinion personnelle. M. Bresslau, dans cette seconde édition comme dans la première, a écarté toute polémique : il se contente de signaler en note, avec la conscience légitime de l'autorité qui s'attache à ses jugements, les conclusions qu'il rejette.

Cette nouvelle édition du *Handbuch* sera accueillie avec une satisfaction d'autant plus vive que la préface annonce l'apparition prochaine du second volume que tous les diplomatistes attendent depuis si longtemps.

H. Pirenne.

Ernest Seillière, **Schopenhauer** (Collection des *Grands Écrivains étrangers*). Paris, Bloud, 1911, in-16, p. 240. Fr. 2,50.

Paul Elmer More, **Nietzsche**. Boston et New-York, Houghton Mifflin, 1912, in-16, p. 87. Sh. 1.

I. Sous une forme concise le *Schopenhauer* de M. Seillière est un exposé clair, vivant et aussi une critique impitoyable du philosophe de la volonté. Cette esquisse pourrait se lire comme un chapitre d'une des dernières études de l'auteur ; elle vient en tout cas prendre sa place naturelle dans son tableau du *mal romantique*. Peut-être eût-il convenu pour une œuvre de vulgarisation de ne pas considérer

un penseur de l'importance de Schopenhauer sous l'angle toujours étroit d'une théorie particulière. M. S. a commencé par nous présenter l'homme en quelques pages savoureuses, et il a donné de l'adolescent suffisant et irritable, comme du sexagénaire égoïste, maussade et quinteux, un portrait animé, en se bornant à grouper les traits les plus familiers de cette biographie si nue. Il y en a un que je regrette qu'il ait négligé, tant il est significatif : le *dozent* de 1820 à Berlin s'obstinant à choisir pour son cours les mêmes heures que le maître Hegel et restant naturellement sans auditeurs. M. S. a réservé la part principale de son étude à l'œuvre de Schopenhauer. Elle est pour lui née de son tempérament d'impulsif et du milieu romantique où se forma le penseur ; elle devait donc faire une place essentielle à l'instinct et aboutir à une divinisation du subconscient, en substituant la volonté aveugle à l'intelligence consciente comme loi du monde. C'est l'œuvre d'un mysticisme outré et il n'est pas surprenant que la morale de Schopenhauer ait fait des emprunts au mysticisme chrétien, car M. S. ne veut pas que nous soyons dupes de l'étiquette indienne qu'elle porte. L'auteur a très bien exposé la genèse de l'éthique schopenhauerienne, de son pessimisme, de sa rédemption par la pitié, de son ascétisme, tout en soulignant avec malice les contradictions flagrantes entre le système du solitaire de Francfort et sa propre conduite. D'ailleurs une des raisons de la fortune de cette philosophie tenait au caractère personnel dont elle était marquée et M. S. a eu un soin constant de mettre en pleine lumière l'originale individualité de l'auteur avec ses paradoxes et ses boutades. Un dernier chapitre est destiné à faire comprendre comment les théories de Schopenhauer ont favorisé les différentes formes du mysticisme romantique, par son esthétique, par son idéal social (c'est ici moins apparent), sa conception de l'amour et sa classification des races. Comme s'il avait eu quelque remords d'avoir fait servir trop exclusivement la philosophie de Schopenhauer, de même qu'ailleurs Stendhal et Fourier dont il a cherché toutes les occasions de le rapprocher, à expliquer un des renouvellements du mal romantique, M. S. dans sa conclusion reconnaît les « quelques concessions qu'a faites le philosophe à une vue plus rationnelle du monde ». En résumé l'impression dernière que gardera le lecteur sera celle d'une philosophie qui s'est mise sans cesse en contradiction avec elle-même. S'il essaie de profiter de l'excellente notice bibliographique [1] que l'auteur a eu raison de joindre à son étude, il pourra se faire de Schopenhauer une idée plus dégagée de tous ces multiples liens avec le romantisme sous lesquels M. S. l'a trop enchaîné [2].

1. Il faudrait y ajouter au moins deux études un peu plus récentes, celles de R. Lehmann (1894) et de J. Volkelt (1900).

2. Écrire p. 23, Wolf ; p. 26, Meyer ; p. 159, Nettesheim ; p. 176, vornehm, au lieu de *Wolff, Mejer, Netteshein, vornhem* ; et pourquoi adopter cette graphie singulière qui transforme Bürger en *Buerger* ?

II. Le petit livre de M. More n'est qu'un court aperçu de la morale de Nietzsche. L'auteur, après une brève notice biographique, a voulu montrer la place que vient prendre la théorie du surhomme dans le conflit des deux morales de l'intérêt et de l'altruisme, tel surtout qu'il s'est développé en Angleterre avec Hobbes, Mandeville, Hume, d'une part, et Adam Smith, de l'autre. Son exposé et sa discussion de la pensée de Nietzsche sont plus que sommaires, et seulement pour des lecteurs américains ignorant tout de lui ils peuvent avoir la valeur d'une introduction très générale.

L. ROUSTAN.

VAUJANY (Joseph), **L'école primaire en France sous la troisième République.** Paris, Perrin, 1912. In-8 de VIII-335 p. 3 fr. 50.

Ce livre écrit pour établir que, dans nombre d'écoles communales, le maître vise à combattre la foi en Dieu et en la patrie, est animé d'un esprit élevé et suppose des lectures étendues, mais manque d'ordre, de proportion, de concision. L'auteur y insiste beaucoup trop sur des doctrines que tout le monde connaît; il recommence sans cesse à définir, à discuter les vues philosophiques ou politiques des législateurs de l'école laïque, les diverses manières de concevoir la neutralité, à montrer que la neutralité, même sincère, qui accommode fort bien les positivistes, ne peut agréer également aux spiritualistes. Aussi ne fait-il que toucher à la partie vraiment intéressante, c'est-à-dire aux faits de l'heure actuelle. A peine consacre-t-il quelques pages aux Manuels franchement hostiles à l'esprit religieux (p. 168 sqq.), aux procès intentés aux prélats qui les ont signalés (p. 286 sq.), aux projets destinés à écarter de l'enseignement les ecclésiastiques séculiers (p. 192 sqq.), à fonder le monopole de l'État (p. 197-9); à peine fait-il la comparaison avec les autres États où l'école confessionnelle est favorisée (p. 330). Son langage reste toujours modéré, grand mérite, si l'on songe au ton habituel des théoriciens qu'il combat; mais le défaut de méthode affaiblit la portée du livre.

Charles DEJOB.

FLAMINI (Francesco). **Antologia della critica e dell' erudizione.** Naples, Perrella, 1913. In-8° de VII-1146 p. 4 fr.

M. F., le docte successeur à Pise de M. D'Ancona, fait, dans ses travaux, la part des débutants et des gens du monde. On sait qu'il a composé un très bon manuel de littérature italienne; aujourd'hui il nous donne un choix de morceaux critiques sur cette même littérature. Il explique dans sa préface en quoi son recueil diffère de celui de M. L. Morandi. Il ne s'agit plus cette fois de nous donner les pages les plus pénétrantes qu'aient inspirées les chefs-d'œuvre de l'Italie, mais d'une sorte d'histoire suivie de la littérature nationale qui embrasse la discussion des problèmes que se posent les érudits,

des rapports avec la production étrangère, de la contribution de la littérature populaire ou dialectale.

On aperçoit le danger de ce plan : il faut pour l'exécuter accueillir des pages où il y a quelquefois plus de science que de style, qui sentent l'improvisation sans donner toujours l'idée qu'avec plus de loisir l'auteur ait mieux fait. Mais M. F. a fait tout le possible pour y parer. D'abord il a très largement fait la part des grands hommes sur lesquels il n'avait à recourir qu'à des plumes d'élite : il accorde à Dante 67 pages. Puis, il a en somme surtout fait appel aux maîtres de l'heure présente, renforcés de quelques étrangers de distinction (Müntz, M. H. Cochin, Wesselofsky, Spingarn). Parmi les écrivains qu'il fait juger devant nous, il y en a plus d'un qu'on s'étonnera bientôt de rencontrer dans cette galerie d'honneur; mais il fallait tenir compte de la vogue actuelle. Au total, cette histoire littéraire offre l'originalité d'avoir été rédigée par des hommes dont chacun avait fait une étude spéciale de son auteur. La tentative valait la peine d'être essayée par un savant.

Charles Dejob.

— La plaquette intitulée *Corpusculum inscriptionum latinarum* (in-8° Sienne, 1911) par M. J. Bellissima, professeur de lettres anciennes au lycée de Sienne, n'intéresse ni les épigraphistes latins, ni même les historiens; c'est un recueil d'inscriptions latines composées par l'auteur en différentes circonstances, surtout pour des amis morts. — C.

— M. Giovanni Biasiotti a publié l'an dernier à Rome deux très intéressantes brochures historiques. La première est intitulée *Le Diaconie cardinalizie e la diaconia « S. Viti in Macello »* (In-8° de 47 pages); elle expose ce que furent pendant les premiers siècles de l'ère chrétienne les diaconies romaines, quel rôle était affecté aux dignitaires ecclésiastiques placés à leur tête, comment elles se transformèrent et comment leur siège fut transféré pour la plupart dans des monuments publics anciens. Dans une seconde partie, l'auteur présente les documents que l'on possède sur le monastère et l'église de S. Vito in Macello qui furent attribués à l'un des cardinaux diacres de l'Église. — La seconde brochure, qui a pour objet *La Basilica Esquilina di S. Maria ed il palazzo apostolico apud S. Mariam Majorem* (In-8°, de 33 pages) résume, mais d'une façon critique, l'histoire de la basilique de Sainte-Marie-Majeure et du palais annexe. Les deux publications, solidement documentées, montrent comment sur ce champ merveilleux qu'est la ville de Rome, l'antiquité se continue dans les temps modernes. Elles seront lues avec fruit par tous ceux qui étudient les monuments de la Ville éternelle. — L. H.-L.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 44 — **2 novembre.** — **1912**

W. Spiegelberg, **Demotische Texte auf Krugen** (forme le 5e fascicule des *Demotische Studien*), 1912. Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, Texte in-4°, 81 p. et Atlas in-f° de 6 pl. — Prix : 36 marcs, 45 fr.

Comme le papyrus coûtait assez cher en Égypte, on utilisait dans les écoles et même dans les maisons ou dans les bureaux d'administration et dans les ateliers, des éclats de calcaires, des galets ou des tessons de pots afin d'y écrire des brouillons de lettres, des quittances, des memoranda de dépenses ou des devoirs d'écoliers. Spiegelberg a reconstitué, avec des fragments conservés à Berlin et à Strasbourg, trois cruches en terre sur la panse desquelles de jeunes Egyptiens, qui vivaient à la fin du premier ou au commencement du second siècle après Jésus-Christ, avaient copié des récits en forme de lettres familières ou officielles. Sa restitution comporte encore bien des lacunes et la traduction suivie est presque impossible : pourtant le sens ressort parfois assez clair des phrases qui subsistent.

La cruche A, qui est la plus complète, portait quatre lettres. Il s'agissait, dans la première, du magicien Houî-horou, qui avait été enfermé, nous ne savons pour quelle raison, dans la prison d'Éléphantine. Pendant le temps que les oiseaux migrateurs reviennent en en Égypte, deux d'entre eux à qui il avait donné la vie, lui voulurent

rendre visite, et apprenant où il était, ils se rendirent auprès de lui sans tarder. Ils lui conseillèrent d'écrire son histoire sur deux rouleaux de papyrus qu'ils prendraient avec eux et qu'ils laisseraient tomber dans la cour d'audience du Pharaon. Ils le firent comme ils l'avaient dit et l'histoire s'arrête sur ce point. Les deux lettres suivantes sont de teneur assez obscure. La première semble traiter un sujet proposé dans quelque école de rhéteur, l'homme emprisonné pour un crime dont on l'accuse faussement et qui essaie de se disculper : celui-ci, qu'on poursuivait pour le meurtre de son fils, expose que l'enfant n'était pas de lui mais seulement de sa femme, et que celle-ci l'avait tué afin de se débarrasser de lui. La quatrième lettre est soi-disant adressée à Pharaon par un chéikh qui arrive d'Arabie, et qui requiert le prince de vouloir bien entendre le conte de l'hirondelle. L'hirondelle, ayant niché sur une plage, avait coutume de confier ses petits à la mer, lorsqu'elle partait pour leur aller chercher pâture, tant qu'enfin, un jour, le flot en furie ne songea plus au dépôt qui lui était confié et enleva la couvée. L'hirondelle pour se venger vida la mer avec son bec et combla le lit avec le sable du rivage. Telles sont les lettres de la cruche A : il n'y en a que deux sur la cruche B, dont la première, qui n'est pas trop mutilée, renferme une version très abrégée de l'histoire de Si-Osiri, le fils de Satni-Khâmoïs. On y lit comment il naquit de la princesse Mahît-ouaskhît, comment celle-ci l'envoya à l'école, et comment le maître donna le fouet à son élève. La seconde lettre, dont le texte continuait sur la cruche C, contient une plainte d'un Syrien contre les habitants d'une ville qui l'auraient maltraité, mais tant de lacunes l'interrompent qu'on n'aperçoit pas quelle est la nature du dommage. En résumé la plupart de ces petits récits excitent notre curiosité plus qu'ils ne la satisfont. J'imagine pourtant qu'on peut supposer dans celui d'entre eux où il est question de Houî-horou, le commencement d'un de ces romans à tiroirs qui sont si fréquents dans la littérature arabe et hindoue : la lettre de Houî-horou provoquait probablement une enquête, au cours de laquelle les ennemis du sorcier racontaient une histoire pour justifier la mesure d'emprisonnement prise contre lui, tandis qu'il répondait à chacun d'eux par une histoire contraire destinée à prouver qu'on devait lui rendre la liberté. D'autre part, le pasteur Jacoby a signalé à Spiegelberg, dans le Pantchatantra, un conte analogue à celui de l'hirondelle et de la mer. L'Égypte est-elle en cela tributaire de l'Inde ou l'Inde de l'Égypte ? Il est difficile de rien dire en l'état actuel de la science. Je rappellerai seulement que j'ai signalé, il y a trente ans, au Musée de Turin, un fragment d'une version de la fable des Membres et de l'Estomac qui fut écrit sous les Ramessides, à Thèbes, vers le XI[e] ou le XII[e] siècle avant notre ère.

L'édition de Spiegelberg est excellente : il a défini fort bien la date et la nature des textes, la traduction ainsi que la transcription sont

ce qu'elles pouvaient être, considéré le mauvais état des manuscrits, et le Glossaire est une contribution précieuse à l'étude du démotique. Ici pourtant, il me semble qu'en essayant de rétablir l'orthographe hiéroglyphique des mots Spiegelberg n'a pas toujours réussi à retrouver les originaux de certains signes : c'est un sujet que je reprendrai plus tard dans une de nos revues égyptologiques.

G. Maspero.

E. Naville. **La poterie primitive en Égypte** (Extrait de *l'Anthropologie*, 1912, t. XXIII, p. 313-320), 1912. Paris, Masson, in-8°, 8 p.

Ce ne sont que huit pages, mais elles valent plus que beaucoup de longs mémoires. Elles correspondent à une idée que je conçus dès le moment que l'étude des premières dynasties et de leurs monuments fut abordée par les Égyptologues : la facture, la couleur et les formes de la poterie égyptienne ne sont pas liées exclusivement à chacune des périodes de l'histoire de l'Égypte, mais elles sont indépendantes de celles-ci, et leur présence dans un tombeau ne nous oblige pas à le rapporter à telle ou telle d'entre elles. Les premiers vases mi-rouges et noirs qui aient été découverts l'ont été par moi, à Gébéléin et à Khizâm, au nord de Thèbes, dans des sépultures de la XI[e] et dans une chapelle de la VI[e] dynastie et je les avait classées comme étant contemporaines de la fin de l'Empire Memphite et du commencement du premier empire thébain. Lorsque M. de Morgan et après lui Flinders Petrie, les rencontrant dans les nécropoles archaïques, voulurent faire d'elles la propriété des temps antérieurs à Ménès ou de l'âge thinite, leur découverte me porta non pas à renier l'opinion que ma propre trouvaille m'avait inspirée, mais à l'étendre et à déclarer que ce genre de poterie s'était perpétué à travers les siècles, jusque sous la XVIII[e] dynastie, au moins dans certaines parties de la vallée, et les fouilles de ces dernières années ont montré que je n'avais pas tort. L'erreur persiste pourtant, et elle est d'autant plus regrettable, qu'elle a fourni des éléments à une chronologie de monuments archaïques où il n'y a pas d'inscriptions permettant d'assigner une date à peu près certaine. Comme elle se complique d'autres erreurs, dûes à cette hâte de généralisation intuitive qui a gâté les travaux les meilleurs qui aient été exécutés dans ce coin de notre domaine, on imaginera aisément avec quelle réserve il convient d'admettre ce qui a été dit et écrit sur l'histoire la plus ancienne de l'Égypte.

Le présent mémoire est intéressant en ce qu'il nous fournit un exemple certain de la persistance des types de la poterie à travers les âges. C'est au village de Bené-Mansour, l'antique Abydos, que Naville constata pour la première fois l'existence, à côté d'une qualité de pots fabriqués au tour par les hommes, d'espèces très inférieures modelées à la main par les femmes. J'avais naguère remarqué la distinction aux villages de Nafs-Achmounéîn et de Méchéikh dans la

Moyenne Égypte : je dirai aujourd'hui que l'usage est général, au moins dans la Vallée proprement dite, car il n'a pas été encore observé dans le Delta. Naville donne une raison très vraisemblable de l'emploi du tour par les hommes seuls : le potier, assis, le place entre ses jambes écartées, et la nécessité de cet écartement suffit pour interdire aux femmes le maniement décent de l'instrument. La fabrication à la main leur permet de préparer des ustensiles variés, qu'elles saupoudrent de paille hâchée ou d'une poussière schisteuse avant de les mettre au four : ils servent de préférence à la cuisson des aliments, et les gens du pays prétendent que la soupe aux lentilles y prend meilleur goût que dans les marmites tournassées. Quelques mois de service leur impriment un cachet d'antiquité, et lorsqu'elles ont été ébréchées puis jetées au rebut, il serait souvent difficile de les distinguer de leurs similaires des âges archaïques, n'était leur poids qui est plus grand. Naville conclut de ces observations, et je l'approuve complètement, qu'au lieu de préjuger que la présence de poteries à la main dans un tombeau marque un degré inférieur de civilisation ou une recherche d'archaïsme, on doit simplement se dire qu'on a sous les yeux l'œuvre des femmes d'autrefois : ces poteries grossières peuvent s'y trouver à côté de vases plus élégants, des vases rouges et noirs fabriqués au tour, et le mélange des deux espèces s'explique, pour ces temps reculés comme pour l'âge présent, par des différences d'emploi, les unes étant destinées à la cuisine, les autres étant réservées à la table dans bien des cas. Le fait seul de rencontrer quelque part des vases à la main ne nous donne aucune indication chronologique, et il en est de même de la diversité des galbes et des formes. Un coup d'œil au marché des villages modernes suffit à démontrer quelle abondance de galbes et de formes ces fabrications féminines affectent dans un même canton, et la diversité augmente quand on passe d'une province à l'autre. Les touristes ne peuvent s'empêcher de noter que la céramique d'Assiout et celles de Kénéh ou d'Assouân ont des caractères très distincts : quand on parcourt les campagnes, on voit les distinctions se multiplier presque de ville à ville. Il en était de même sous les Pharaons ou avant eux. Je ne sais si l'on réussira jamais à établir des règles précises pour rattacher à telle ou telle dynastie, dans telle ou telle localité, certaines de ces formes locales, et pour en suivre le développement : je m'assure que celles qu'on a voulu établir jusqu'à présent ne tiennent pas, et qu'elles risqueraient de tromper souvent les savants qui se fieraient à elles seules pour déterminer l'âge d'une nécropole.

G. Maspero.

R. W. de Bissing, **Præhistorische Tœpfe aus Indien und aus Ægypten** (Extrait des *Sitzungsberichte* de l'Académie des Sciences de Munich, 1911, 6e fasc.), 1911. Münich, in-8°. 22 p. et 3 pl.

M. de Bissing voulut, lorsqu'il écrivit ce mémoire, mettre en garde

les archéologues qui, placés devant certains produits des céramiques antiques de l'Inde et de l'Égypte, seraient tentés de conclure, de la grande ressemblance qu'elles présentent, à l'influence de l'un des deux pays sur l'autre. Après avoir marqué les traits par lesquels on peut les rapprocher, il détermine très habilement ceux par lesquels on doit les séparer, et il conclut qu'il y eut là bien certainement, éclosion indépendante de formes similaires, dans des régions qui n'avaient aucun rapport l'une avec l'autre au temps où ces genres de poterie y étaient employés. Je me rappelle avoir été fort frappé jadis des analogies qu'un premier examen me portait à établir, entre des vases découverts dans des tombeaux péruviens et d'autres qui provenaient de l'Égypte : une étude plus minutieuse ne tarda pas à me démontrer qu'il n'y avait là que des apparences, et ce ne fut pas un médiocre désappointement pour l'amateur qui avait attiré mon attention sur ce point. S'il y a aujourd'hui encore quelques personnes qui entretiennent l'illusion de rapports très anciens entre les civilisations premières de l'Inde et de l'Égypte, le petit écrit de M. de Bissing produira sur elles une impression aussi désagréable, mais je ne vois guère comment elles pourront en repousser les conclusions. La démonstration est en effet fort claire, et les planches placent très heureusement sous les yeux du lecteur les pièces principales de la controverse. Chemin faisant, l'auteur touche, dans son texte et surtout dans ses notes, à des questions sur lesquelles il émet son avis succinctement, et qu'on aimerait le voir traiter avec le développement qu'elles méritent, sur la provenance de l'étain et des encens en Égypte, sur la patrie du froment et qui le cultiva le premier. Je recommande la lecture de cette brochure à tous ceux qui, n'étant pas Égyptologues, sont curieux de connaître les renseignements que l'Égypte nous fournit sur ces matières.

G. Maspero.

A. Meillet, **Introduction à l'étude comparative des langues indo-européennes,** 3e éd. augm. et corr., Paris, Hachette, 1912, xxvi + 502 p. (prix : 10 fr.).

La Revue Critique a rendu compte soigneusement de l'*Introduction* de M. A. Meillet lors de sa première apparition et lors de sa seconde édition. L'objet de l'ouvrage n'a pas changé et ses traits essentiels sont restés pareils : nous ne pouvons donc y revenir ici. Mais il est de notre devoir strict de relever que le livre de M. M. est proprement devenu classique puisqu'il atteint une troisième édition française, alors qu'il est traduit depuis déjà quelque temps en allemand et depuis peu en russe.

Cette troisième édition de l'*Introduction* présente d'ailleurs des additions et des changements. Elle compte une quarantaine de pages de plus que la précédente; bien des détails sont modifiés, remis à

jour. Bref, le livre est au courant et il a même été tenu compte de la nouvelle langue indo-européenne, le « tokharien », dont les découvertes d'Asie Centrale ont révélé l'existence.

On remarquera surtout que l'exposé de la méthode et aussi le point de vue de l'auteur en général ont été sensiblement renouvelés. S'il est vrai que l'*Introduction* a toujours présenté côte à côte, joints et comme se pénétrant, les faits précis et les idées générales, il n'en reste pas moins que dans cette troisième édition la grammaire et le développement de l'indo-européen apparaissent plus que jamais comme un cas spécial d'une linguistique générale dont on n'attend guère que l'exposé systématique et rationnel. Et parce que l'on perçoit nettement que cette linguistique générale repose sur des faits très nombreux et très variés, on sent combien le livre est profond et nourri jusqu'à travers les moindres phrases.

Voici quelques additions à l'errata : p. 74, l. 8 du bas lire νέϝους pour νέους ; p. 77, l. 1 il faut lire *représentat o* et *de la gutturale* ; p. 96, tableau, l. 1, lire *ĭr*, *ŭr* au lieu de *ĭn*, *ŭn* ; p. 98, la note 2° se rapporte aussi au cas de *ē* (*ŭ*) ; p. 99, l. 16, lire (ἑ-)κατόν ; p. 327, l. 4, lire ἀπηύρα pour ἄπηυρα ; p. 385, l. 8 du bas lire *forha* « épicéa ».

R. Gauthiot.

The Frahang i Pahlavik edited by Heinrich Junker, Heidelberg 1912, Carl Winter's Universitätsbuchhandlung, xii + 128 p., prix 5 M. 20.

L'édition courante, ou mieux la seule édition d'allure scientifique que l'on eût jusqu'ici du *Frahang i pahlavik* était celle de Haug et Jamaspji Asa (1870). Elle était fort imparfaite d'ailleurs et M. Junker a pu écrire justement en tête de sa nouvelle édition qu'après la publication du mémoire de M. C. Salemann (en 1878) *Ueber eine Parsenhandschrift der K. œffentlichen Bibliothek zu St-Petersbourg* « confidence in Haug's edition was thoroughly shaken ». Mais l'édition d'un texte pehlvi se heurte à tant de difficultés diverses, en partie imprévues, que l'on n'osait trop espérer une réédition du *Frahang* et qu'il faut louer grandement M. J. de l'avoir entreprise.

Il a eu pour cela à sa disposition tout un lot de manuscrits venant de l'Inde, que les Parsis ont eu l'intelligence et la générosité de lui communiquer. Mais, ainsi qu'il convient en matière de moyen persan deux manuscrits connus par ailleurs lui sont restés inaccessibles. Ce qui est plus surprenant et ce que M. J. n'explique pas (p. vi), c'est qu'il n'a pas eu connaissance directe des deux manuscrits du fonds Anquetil et que l'excellent K[25] de Copenhague n'a pu être consulté par lui qu'au moment où son travail était déjà sous presse. Ce second texte au moins valait bien un voyage.

L'édition de M. J. remplacera, sauf bien entendu pour ce qui est des essais de Haug, l'édition de 1870. Elle est faite selon les habitudes correctes des philologues occidentaux : description des manus-

crits, classement, comparaison, restitution de la forme la plus ancienne se suivent correctement. Après le texte et les variantes, M. J. a ajouté, ainsi qu'il convient, un lexique de tous les mots du *Frahang*, avec commentaire à l'occasion, et un index des mêmes vocables en transcription latine.

N'ayant entre les mains qu'une très faible partie de ses instruments de travail, l'on ne peut se prononcer, en général, que sur la manière de procéder de l'auteur et ses résultats d'ensemble : tous deux paraissent justes. M. J. a eu raison de distinguer avec soin les additions en parsi et en pâzend du texte pehlvi, de prendre ce dernier pour base, de revenir au groupement des mots d'après leur sens.

Peut-être la linguistique de l'auteur n'est-elle pas toujours très sûre. Il semble qu'il fasse trop bon marché de l'opinion de Darmesteter sur le pehlvi et qu'il fasse quelque violence à la phrase, pourtant très nette de M. Salemann sur le même sujet (p. 14 et 15). Surtout qu'il aboutit à introduire les termes de *étéogramme* (mot iranien) et de *hétérogramme* (idéogramme ou cryptogramme), qui ne peuvent pourtant se rapporter qu'à des graphies, et non à des articulations. Voici un autre exemple : M. J. parle de *naxᵛār* « chef militaire » qu'il rapproche de l'emprunt iranien en arménien *naxarar*. Celui-ci a été expliqué par M. Meillet comme une forme refaite sur pers. **sāraδāra*, *sālār*, par M. Andreas par le nom propre attesté chez Ammien *Nohodares;* mais il est en fait le correspondant correct d'un **naxᵛaδār* arsacide, ou persan du Nord, dont la forme persane proprement dite s'est retrouvée dans les textes de Tourfan *nwxwyr* et est citée par M. J. lui-même (cf. Bartholomae, I. F., Beiheft, p. 43, n. 1; Meillet, M. S. L., t. 17, p. 245).

Mais c'est un travail philologique au premier chef que M. J. a entrepris; et il l'a mené à bonne fin, malgré son aridité.

R. GAUTHIOT.

Les Odes de Salomon, Traduction française et introduction historique, par J. LABOURT et P. BATIFFOL, Paris, Lecoffre, 1911 ; in-8°, VIII-123 pages.

Das Verständnis der Oden Salomos, von W. FRANKENBERG, Giessen, Töpelmann, 1911 ; in-8°, 103 pages,

Le travail de MM. Batiffol et Labourt sur les Odes de Salomon est digne de tout éloge. On peut négliger la petite préface, toute pleine d'onction, où le P. Lagrange conclut de l'unité des Odes de Salomon à celle de l'Apocalypse. La traduction des Odes est de M. Labourt ; elle est très soignée ; on a voulu la faire littérale ; pendant qu'on y était, on aurait dû marquer le parallélisme, qui est constamment observé dans ces pièces lyriques. L'introduction historique est de M. Batiffol ; elle est très solide et documentée. M. B. a eu une hypothèse originale au sujet de l'auteur : l'attribution viendrait de ce que celui-ci aurait voulu se faire passer pour Salomon et serait entré

dans le personnage du plus sage des rois, afin de prophétiser à l'instar de David et de parler même au nom du Christ, comme on croyait que David l'avait fait dans certains Psaumes. La conjecture est ingénieuse et séduisante. Mais il semble que, si elle était vraie, le faux Salomon aurait dû se désigner plus clairement à l'attention du lecteur. Aucun trait spécial ne suggère l'identification que propose M. B. Un prophète chrétien n'avait pas besoin de remonter jusqu'à David et Salomon pour parler au nom du Christ. Saint Paul ne dit-il pas que le Christ vit en lui, et le voyant de l'Apocalypse n'écrit-il pas pour le Christ aux sept Églises ? L'auteur du quatrième Évangile parle constamment au nom de Jésus. L'adjonction des Odes aux Psaumes dits de Salomon a bien pu ne se faire que dans la tradition. M. B. tient à bon droit pour l'unité d'auteur et il combat l'hypothèse de M. Harnack sur l'origine juive des Odes, avec interpolations chrétiennes. La christologie des Odes se ramènerait à « une théophanie docète », et leur sotériologie à « l'illumination par la connaissance » ; leur christianisme n'aurait « rien de gnostique » ; ce serait « un mysticisme d'essence grecque, provenant du milieu où le quatrième Évangile s'est produit » ; et ce mysticisme en marge de la grande Église serait celui que combat Ignace d'Antioche » ; on pourrait « le localiser en Syrie, en Asie peut-être encore, et le dater de la période 100-120 ». Mais tout cela est fort conjectural ; et comme M. B. en convient, il est inutile d'insister.

Les Odes ayant été, selon toute vraisemblance, composées en grec, M. Frankenberg a pris à tâche d'en reconstituer le texte primitif. Dans sa préface, il observe assez justement que l'on a beaucoup exagéré l'importance d'un document qui ne jette pas grande lumière sur les origines chrétiennes, sur la tradition concernant Jésus, sur la composition du quatrième Évangile. Mais il pourrait bien tomber dans un autre excès quand il n'y découvre aucune originalité, aucune beauté. Et il s'avance beaucoup en affirmant que les Odes sont une œuvre purement littéraire, sans aucun rapport avec le service religieux d'un communauté particulière, et s'adressant à l'Eglise dans le sens mystique. M. F. ne semble pas avoir considéré sa traduction grecque comme un essai plus ou moins hypothétique, simplement utile pour l'intelligences des Odes ; le texte qu'il a voulu rétablir sert de base à l'interprétation particulière qu'il entend donner de cette œuvre pour nous pleine d'obscurités. Par des rapprochements tirés des anciens auteurs chrétiens, il croit pouvoir soutenir que le symbolisme des Odes est tout psychologique, si l'on peut dire, et concerne l'action du Logos dans les âmes. Point de vue systématique et trop exclusif. A lire l'Ode XLII, où est décrite la descente du Christ aux enfers, on ne se douterait pas que les morts délivrés par le Fils de Dieu soient les facultés de l'âme ; et même après lecture du commentaire de M. F., il est permis de n'en être pas convaincu. De même pour le fameux

passage de l'Ode IV, sur le temple, qui a induit M. Harnack à penser que l'auteur était juif. On a pu faire toutes sortes d'hypothèses sur ce temple, les uns y voyant le paradis, les autres l'Eglise, d'autres la société des saints du ciel et de la terre; mais que ce lieu saint « qu'on ne peut changer de place », qui a été « désigné avant que les lieux fussent créés », soit l'âme du fidèle, on ne l'avait pas soupçonné. M. F. le dit. On conçoit qu'il ait pu découvrir le même symbolisme partout; mais on croira difficilement qu'il ait retrouvé la véritable clef des Odes de Salomon.

Alfred Loisy.

Ueber den privaten Gebrauch der heiligen Schriften in der alten Kirche, von A. Harnack, Leipzig, Hinrichs, 1912; in-8°, VII-111 pages.

M. Harnack trouve un triple intérêt à la question de l'usage privé des Livres saints dans l'ancienne Église : d'abord, c'est matière à discussion, depuis la Réforme, entre catholiques et protestants; ce fut, dans la polémique entre Goeze et Lessing, un débat qui n'a pas été clos; enfin, étant donné le secret gardé sur les livres sacrés dans les cultes de mystères, il n'est pas indifférent de savoir si l'Église des premiers siècles les a imités. Il y aurait une quatrième raison qui voudrait mieux que ces trois : l'importance réelle du sujet. C'est cette raison qui fait la valeur scientifique de l'étude que M. H. vient de consacrer au problème dont il s'agit. L'éminent historien a montré, par un ensemble de témoignages bien commentés, que la lecture des Livres saints tant de l'Ancien que du Nouveau Testament n'était soumise à aucune restriction dans les premiers siècles du christianisme; par la même occasion, il fait voir comment cette lecture était pratiquée.

Après cela, il n'était pas autrement nécessaire d'insister sur ce que l'Église romaine a innové quand elle a restreint l'usage des Écritures. L'Église romaine en a fait bien d'autres. Le changement dans sa manière de traiter la Bible est en rapport avec l'ensemble de son évolution et n'a peut-être pas en soi l'importance énorme que les protestants sont naturellement tentés de lui attribuer. M. H. s'est offert aussi un facile triomphe en démontrant par la publicité des Livres saints que le christianisme ne pouvait pas être un culte de mystère. Il n'est pas question de considérer le christianisme comme un culte absolument semblable à celui de la Grande Mère, d'Isis ou de Mithra, mais de savoir si le christianisme ne doit pas quelque chose et beaucoup aux cultes de mystères. Les écrits du Nouveau Testament sont ici hors de cause : ils n'ont pas été rédigés pour contenir un exposé authentique de la doctrine chrétienne et des rites chrétiens.

Alfred Loisy.

Léon Dubreuil, docteur ès lettres. **La vente des biens nationaux dans le département des Côtes-du-Nord, 1790-1830.** Paris, H. Champion, 1912, xviii et 705 p. gr. in-8°, 15 fr. — **Le régime révolutionnaire dans le district de Dinan, 25 nivôse an II-30 floréal an III.** Paris, H. Champion, 1912, cxxiii et 183 p. in-8° raisin, 7 fr. 50.

La thèse principale de M. Dubreuil est la meilleure étude que je connaisse, la plus complète et la plus critique sur ce sujet difficile de la vente des biens nationaux. Sans doute, M. Dubreuil a beaucoup profité de l'excellent livre de M. Marion paru il y a trois ans, mais il y a aussi beaucoup ajouté. Avec une précision minutieuse il a mis en relief la corrélation étroite et continuelle entre le mouvement politique et les ventes. On savait déjà que la grande majorité des acquéreurs étaient des bourgeois, hommes de loi ou négociants, mais ce qu'on ignorait, c'est que ces acquéreurs tenaient de si près au nouveau régime. Dans les Côtes-du-Nord, les membres des diverses administrations ont accaparé pour eux seuls la plus grande part des biens du clergé et des biens des émigrés. Ceci ressort nettement des constatations de M. Dubreuil. Cela apparaîtrait mieux encore s'il avait pris soin de grouper dans un tableau d'ensemble les acquisitions des fonctionnaires révolutionnaires en regard des autres. A un seul moment, les biens nationaux échappèrent à la classe des bourgeois tricolores, pendant les deux premières années du Directoire, quand les royalistes déguisés s'emparèrent des élections. Alors, les nouveaux administrateurs favorisèrent les achats des parents d'émigrés qui rachetèrent la moitié des biens mis en vente. On comprend que les révolutionnaires exclus des enchères aient poussé au coup d'Etat du 18 fructidor qui leur rendit la haute main sur la riche proie convoitée.

On savait déjà que depuis le 9 thermidor les biens nationaux s'étaient vendus à vil prix, pour une bouchée de pain. Les tableaux de M. Dubreuil accumulent les faits précis à l'appui de cette conclusion. Des domaines furent vendus en l'an IV pour des sommes inférieures à leur revenu annuel (p. 279).

On soupçonnait que les spéculateurs avaient fait des affaires d'or. Ce soupçon devient ici une certitude. Dès la chute de Robespierre les agioteurs accaparent les ventes, après le 18 fructidor ils réussissent à écarter complètement des enchères les simples particuliers. « Le métier de procurateur commence à s'établir d'une matière sérieuse ; il est de plus en plus rémunérateur et nous verrons bientôt le secrétaire général de l'administration lui même, Claude Le Gorrec, se faire le représentant rétribué de la compagnie Chevalier et intervenir en cette qualité dans le plus grand nombre des ventes, tout au moins à titre d'enchérisseur. Déjà se constitue entre les fondés de pouvoir cette espèce d'association occulte qui s'efforcera d'imposer son entremise à tous les enchérisseurs et que nous verrons en l'an VII se venger de ceux qui dédaignaient ses offices en faisant monter les

enchères à un prix exorbitant » (p. 337). C'est l'âge d'or des bandes noires.

A lire ce livre un peu ardu mais suggestif, on comprend mieux pourquoi la Révolution a échoué. Elle est devenue de plus en plus la chose d'une caste, d'une bande. Le peuple s'est peu à peu retiré d'elle. Les paysans n'ont pas acheté le cinquième de la propriété ecclésiastique mise en vente, ils n'ont pour ainsi dire rien acquis de la propriété nobiliaire. « Il est à craindre, dit M. D., que les cultivateurs, surtout ceux de l'est (du département), n'aient connu de la Révolution, si l'on en excepte l'abolition du régime féodal, que les réquisitions d'hommes, d'animaux ou de choses, et la crise financière due au discrédit du papier-monnaie parce qu'ils devaient les subir » (p. 638). Sous la plume d'un historien de gauche ces lignes prennent une gravité singulière [1].

En guise de thèse complémentaire, M. Dubreuil a publié un registre de correspondance du district de Dinan pendant l'époque de la Terreur (25 nivôse an II, 30 floréal an III). Le registre contenait surtout des comptes décadaires. J'ai signalé il y a dix ans déjà l'intérêt historique de ces précieux comptes décadaires [2] et je ne suis pas surpris de voir que M. D. confirme ici mes prévisions. Il reconnait que ce qui fait l'intérêt de sa publication, ce sont précisément ces « comptes-rendus analytiques de la décade » (p. XVIII). Rédigés avec beaucoup de soin et de précision pendant la Terreur, ils étaient dépouillés avec soin par les agents du Comité de Salut public qui les annotaient. Ils constituent une mine de renseignements de toute sorte.

De l'importante introduction de M. D., je ne veux retenir que cette constatation, c'est que l'administration du district fut infiniment plus ferme, plus probe, plus habile sous la Terreur proprement dite qu'après le 9 thermidor. Les thermidoriens, ici comme partout, ne surent que gaspiller et désorganiser [3].

Albert MATHIEZ.

Henri DEHÉRAIN, **Dans l'Atlantique**, Paris, Hachette, 1912, in-16, VIII et 243 p., 5 cartes, 3 fr. 50.

M. Dehérain continue avec succès ses explorations dans l'histoire de l'Afrique, et on le suivra dans son nouvel ouvrage avec d'autant plus de plaisir qu'on y retrouvera les qualités appréciées dans les pré-

1. Faute de s'être reporté au compte-rendu que j'ai donné du livre de M. Marion dans la *Revue critique*, M. D. croit encore que Marie-Antoinette spécula sur les biens nationaux (p. 613). M. D. ignore les études de M. Vermale sur la vente des biens nationaux parues dans les *Annales Révolutionnaires*. Sa bibliographie prête à la critique. Fondé de pouvoir se disait en ce temps-là procurateur et non, comme M. D. l'écrit, *procureur*.

2. Dans deux articles de la *Revue d'histoire moderne*, t. IV et t. V.

3. Je ne comprends pas que M. D. se serve du terme de démocrates pour qualifier les thermidoriens. Pourquoi ne pas conserver les termes de l'époque?

cédents : la sûreté de l'information, l'heureuse utilisation des documents, enfin la clarté et l'élégance de la narration. M. D. étudie Sainte-Hélène avant le jour où cette île acquit la célébrité comme prison de Napoléon. Sa position sur la route des Indes, les ressources qu'elle offrait aux navires, attirèrent sur elle l'attention des deux grands peuples navigateurs du XVIIe siècle; mais les Anglais y devancèrent les Hollandais, et surent conserver malgré eux cette position. Parmi les gouverneurs qui s'y succédèrent, M. D. a relevé le nom d'un huguenot français, Étienne Poirier, et a esquissé la carrière de ce réfugié qui eut le cruel devoir de défendre l'île contre ses anciens compatriotes. Pour développer les cultures à Sainte-Hélène, les Anglais y importèrent des noirs, et l'auteur nous donne des détails curieux sur l'existence de ces esclaves. Situé plus au sud que Sainte-Hélène, mais encore sur la route des navires, le petit archipel de Tristan da Cunha fut occupé par les Anglais pendant la captivité de Napoléon. L'empereur mort, la garnison rappelée, quelques soldats colonisèrent l'île principale où subsistent encore leurs descendants. M. D. a raconté le premier l'histoire de la petite population qui vit dans ces îles, isolée du reste du monde, sans lois et sans gouvernement. Le volume se termine par une biographie développée du naturaliste Auguste Broussonet, membre de l'Institut et député à la Législative. Chassé de France par la Terreur, Broussonet se réfugia au Maroc « comme pays allié de la France et ne renfermant aucun Français ennemi de la patrie. » Radié de la liste des émigrés, mais ruiné par la Révolution, il obtint, le 15 mai 1797, la place de vice-consul à Mogador, et y cumula ses fonctions diplomatiques avec une mission scientifique de l'Institut. Moins d'un an après, la peste l'obligea à quitter Mogador et à se retirer aux Canaries où il continua ses recherches botaniques. Les aventures de ce savant égaré dans la politique ne manquent pas de saveur.

A. Biovès.

Jules Mancini : **Bolivar et l'émancipation des colonies espagnoles, des origines à 1815,** Paris, Perrin, 1912, in-8°, 606 p., carte, 7 fr. 50.

La vie de Bolivar, dit M. Mancini, sert de cadre à la révolution américaine dont il est le principal protagoniste; et il s'autorise de cette conception pour mettre son livre sous le patronage du Libérateur bien que celui-ci ait joué un rôle effacé et secondaire jusqu'à la fin de 1812 (p. 442). M. M. recherche d'abord les causes de la révolte, et remonte jusqu'à la conquête pour retrouver chez les autochtones les germes de l'esprit d'indépendance. L'administration déplorable et tyrannique des Espagnols, les excès de l'Inquisition, l'incapacité des gouverneurs aliénèrent la population, surtout les créoles, fiers de leurs richesses, et ulcérés du mépris que leur témoignaient leurs frères européens. Les réformes tentées par les ministres de Charles III

ne satisfirent pas les colons et leur révélèrent des horizons inconnus. L'expulsion des Jésuites, qui avaient travaillé avec succès au bien être et à l'instruction des habitants, fut une des plus lourdes fautes commises (p. 66). De fréquentes révoltes, en particulier celles des *Comuneros* et de Tupac-Amaru, trahissaient l'impatience avec laquelle les Américains supportaient le joug. M. M. insiste avec raison sur l'influence que les philosophes exercèrent sur les classes éclairées, et il cite le cas de Bolivar lui-même, élevé selon les préceptes de l'*Émile* par un personnage qui n'était que « la caricature de Jean-Jacques » (p. 119). Il y avait donc à la fin du XVIII[e] siècle une élite acquise aux idées libérales, et d'autant plus pressée de les appliquer que l'exemple des États-Unis sollicitait son émulation, stimulait ses espoirs. La Révolution française excita son enthousiasme, et la traduction de la déclaration des droits de l'homme par Narina, eut chez elle un grand retentissement; mais la masse du peuple restait insensible, et refusait de suivre les patriotes, les *Procerès*, dans la voie qu'ils lui montraient. Enfin, survinrent les événements de Bayonne, l'usurpation de Napoléon. Les créoles riches et instruits, affiliés aux sociétés secrètes, s'emparèrent de la direction du mouvement et profitant de la crise terrible où se débattait l'Espagne, ils proclamèrent l'indépendance. Ainsi fut créée la première république du Vénezuela. Le général Miranda, le *Précurseur*, en fut le principal personnage, mais se heurta aux jalousies et aux discordes des Procérès. M. M. convient que la proclamation de l'indépendance avait été prématurée, que le peuple était parfaitement incapable de mettre en pratique la Constitution « où les rêveries du *Contrat social* et les leçons de l'*Esprit des lois* se mêlaient aux doctrines de l'Amérique du nord ». Quant au zèle des Vénézuéliens pour défendre leur liberté, qu'on en juge par la façon dont il fallut recruter les légions républicaines (p. 379) : « la majeure partie, arrachés de force à leurs occupations agricoles, avaient été conduits à Caracas, les menottes aux mains ». Malgré la faiblesse de leurs ressources, les généraux espagnols renversèrent aisément la république de Vénézuela, et Miranda, livré par ses lieutenants, alla terminer sa carrière dans les prisons de Cadix. Bolivar n'avait pas joué un rôle bien honorable dans cette aventure, et c'est en vain que M. M. veut l'excuser. Le triomphe des Espagnols, absorbés par leur lutte contre les Français, fut de courte durée. Sur de nombreux points du continent, des groupes de patriotes se maintenaient. Bolivar, réfugié à Carthagène, entra au service de la Nouvelle Grenade, et se lança avec une poignée de braves à la délivrance de sa patrie. Son audace, sa tenacité, sa fortune lui permirent de rentrer à Caracas et d'y rétablir la république. Il est désormais le chef du parti de l'Indépendance, le Libérateur. Mais les Espagnols, soutenus par une grande partie de la population, ne renoncent pas encore à l'empire, et la guerre prend le caractère de violence et de cruauté fré-

quent dans les luttes intestines. Des deux côtés on achève les blessés, on extermine les prisonniers, on brûle les villes, on massacre les habitants. Bolivar trouve moyen de se faire remarquer au milieu de toutes ces horreurs : de sang froid, il donne l'ordre de tuer un millier de captifs détenus depuis plus d'une année dans les prisons républicaines, et parmi lesquels on trouve surtout des marchands ou bourgeois suspects de fidélité à leur ancien souverain, des vieillards décrépits, hors d'état de tenir une arme, même de marcher et que l'on portera au supplice sur des fauteuils (p. 541). Malgré M. M., l'histoire n'absoudra pas facilement Bolivar de ce crime, qui, d'ailleurs, fut inutile : les Espagnols renversèrent de rechef la république, et le Libérateur, menacé du sort que lui-même avait infligé à Miranda, dut fuir sa patrie.

M. Mancini racontera sans doute plus tard comment Bolivar secoua définitivement les chaînes de l'Amérique; dans son présent volume, un peu compacte et désordonné, écrit trop souvent avec emphase, il ne réussit pas à établir le Libérateur sur le piédestal qu'il lui destinait. Son parti pris est trop manifeste, et son admiration pour l'Amérique et les Américains, démesurée. Ne parle-t-il pas de ces « vingt républiques qui grandissent sous les regards enfin séduits de l'Univers », sans réfléchir que ces louanges aux pays administrés par le président Castro et ses émules paraîtront exagérées!

A. Biovès.

Regnault de Beaucaron, **Souvenirs de famille**. Paris, Plon, 1912, in-8°, 485 et 425 p.

La famille de M. Regnault de Beaucaron a joué un rôle honorable, mais modeste; elle ne compte aucun personnage ayant marqué dans son temps, aucun auteur de memoires ou de souvenirs; on ne sait même si elle a conservé des livres de raison; et cependant M. de B., qui avait déjà tiré de ses archives un volume de souvenirs anecdotiques, en publie deux nouveaux avec pour sous-titre : Voyages et Agriculture. Pour les remplir, il a utilisé toutes les correspondances familiales, empruntant même à ses alliés et à ses amis; il n'a pas craint d'allonger encore son texte par des commentaires, qui n'ont pas toujours le mérite de l'inédit, comme, par exemple, les explications fournies (I, 167-168) sur la différence existant entre le Desaix, tué à Marengo, et le Dessaix, surnommé le Bayard de la Savoie. Ses petits-enfants, à qui il destine ses ouvrages, s'y complairont sans doute, mais les lecteurs ordinaires ne seront que trop souvent déçus dans leur curiosité légitime. Après une agréable causerie sur le passé de M. de Maricourt, qui sert de préface, nous citerons des lettres écrites de l'île de Bourbon aux xvii^e et xviii^e siècles, lettres contenant quelques notions sur l'existence des colons et sur leurs cultures. Une

autre correspondance nous conduit à Saint-Domingue, et nous fait assister, d'un peu loin malheureusement, à la terrible révolte des noirs, aux excès de Toussaint Louverture et de ses lieutenants, enfin à la dernière résistance des Français dans la partie espagnole de l'île. On remarquera encore un récit de Musset Pathay qui se trouvait sur les derrières de l'armée pendant la campagne de Marengo, et qui se pique de ne même pas nommer le général Bonaparte ; les aventures d'un gendarme d'ordonnance, engagé à la fin de 1806, amputé et retraité après Eckmühl. Avec la Restauration, les archives plus fournies permettent à l'auteur de reconstituer la vie qu'on menait alors à Sens et à Tonnerre. On suit ensuite ses ancêtres, devenus très voyageurs, en Suède, Finlande, Russie, Angleterre, Irlande, Italie, jusqu'au Mexique et au Canada, mais surtout dans tous les coins de la France. Il y a dans cette partie des détails piquants et instructifs sur la façon dont on voyageait alors, mais M. de Beaucaron conserve tout, sans discernement, jusqu'à une banale relation d'excursion en Bretagne en 1881. Aussi l'histoire ne glanera-t-elle dans ces gros volumes que de rares miettes.

A. Biovès.

Capitaine Sorb, **La doctrine de la défense nationale**, Paris, Berger-Levrault, 1912, in-8°, 416 p., 7 fr. 50.

Jules Poirier, **L'officier, le haut commandement et ses aides en Allemagne**, Paris, Chapelot, 1912, in-12, XXV et 252 p., 3 fr. 50.

Comte Witte, **La guerre avec le Japon, Déclarations nécessaires**, Paris, Berger-Levrault, 1911, in-8°, 77 p., 2 fr. 50.

Docteur Boigey, **Le Massif des Beni Snassen**, Paris, Delagrave, 1912, in-8°, 80 p., grav.

Le capitaine Sorb a entrepris de résoudre « le problème de la guerre et de la mise en œuvre de toutes les ressources organisées en vue de notre défense nationale ». La tâche était ardue, mais la nécessité d'une doctrine de défense nationale s'impose, et cette doctrine, qui ne peut être établie qu'avec la collaboration des Affaires étrangères, de la Guerre, de la Marine, des Colonies, des Finances, doit être conçue dès le temps de paix pour prévenir toute surprise en cas de conflit soudain. M. S. est amené par la situation politique de l'Europe à examiner l'éventualité d'une lutte entre la Triple alliance et la Triple entente, ou plus exactement entre l'Allemagne et la France. On n'a que des hypothèses sur le plan médité par nos adversaires ; mais l'auteur estime que les considérations logiques, appuyées sur les idées exprimées par les écrivains militaires allemands, et sur des faits incontestables comme le tracé des voies ferrées, le nombre et l'emplacement des quais de débarquement, le système des fortifications, permettent une quasi-certitude. Il déduit de ces données que les armées allemandes tenteront un grand mouvement débordant par leur droite, en violant la neutralité de la Belgique et du Luxembourg, incapables

de la défendre. L'armée française ne saurait attendre sur ses positions le résultat de la manœuvre ennemie : la défensive absolue est condamnée par toutes les écoles. Battra-t-elle en retraite? Se retirera-t-elle sur une position reculée pour prolonger la guerre? Beaucoup de gens en France préconisent cette tactique qui, si elle réussit, permettra à nos alliés russes, dont la mobilisation sera forcément lente, d'entrer en ligne et d'opérer une puissante diversion; à nos amis anglais de nous envoyer un contingent important; elle nous donnera enfin les bénéfices de notre supériorité financière. M. S. s'acharne contre cette conception de la guerre : avec les armées modernes aux effectifs énormes et inexpérimentés, il serait insensé de rompre le combat, de manœuvrer en retraite. Donc, pour différer la bataille décisive, on devra reculer rapidement avant de s'être laissé accrocher ; ce recul qui ressemblera à une fuite, déprimera malgré tout le moral de l'armée et de la population, livrera à l'ennemi de riches provinces dont il s'appropriera les ressources. L'auteur croit qu'il faut tenir ferme dès le début et préparer une riposte opportune. Il se défend d'écrire un roman sur la guerre de demain, mais succombe à la tentation d'opposer des plans à ceux attribués à l'ennemi. Il y a là une longue suite de pages que l'absence de carte rend presque inintelligibles, et qui ressemblent beaucoup à un exercice de *Kriegspiel*. Que les spécialistes apprécient les mouvements préconisés par le capitaine S.; nous accepterons seulement le principe posé par lui, à savoir que le sort de la campagne dépendra essentiellement, sinon uniquement, des opérations initiales des armées de caserne mobilisées. La victoire aura pour conséquence la désorganisation totale du vaincu. Dans ces conditions, quel appui, quels services faut-il attendre de nos alliés, de nos amis, de notre flotte, de nos troupes noires? M. S. examine successivement ces points capitaux. Les Russes doivent entrer en campagne le plus tôt possible pour retenir dans l'Est de gros contingents allemands; l'auteur, qui excuse au point de vue russe le remaniement des garnisons de Pologne, compte néanmoins sur notre état major pour convaincre nos alliés de la nécessité d'une prompte offensive. Il n'a que très peu de confiance dans l'aide de l'Angleterre, et conseille de retarder la transformation de l'entente à l'alliance jusqu'au jour où la Grande Bretagne disposera d'une armée sérieuse. Il se leurre même de l'illusion que la France pourrait conserver la neutralité dans un conflit anglo-allemand. De la marine britannique, il n'espère pas grand secours puisque les coups décisifs se porteront sur terre. Quant à notre flotte, elle ne nous rendra que de bien minimes services, et M. S. n'exige même pas d'elle qu'elle assure la sécurité de nos transports sur la Méditerranée, parce que cette mer est relativement si restreinte que l'ennemi, même vaincu, pourrait l'infester de torpilles et l'interdire ainsi à nos convois de troupes. Notre flotte serait donc inutile ou impuissante ; mais le capitaine n'ose

tirer toutes les conséquences de cette conclusion audacieuse : il reconnaît d'autre part que notre marine ne pourrait défendre l'Indo-Chine contre les Japonais, qu'elle aurait beaucoup de peine à tenir tête aux escadres britanniques, et il conclut pourtant que la France, puissance coloniale, ne saurait se passer d'une forte marine. Le capitaine Sorb ne craint donc pas d'affronter les questions les plus diverses et les plus étendues. Nous n'avons signalé que quelques-unes de ces solutions ; si certaines sont discutables, toutes méritent cependant de retenir l'attention de nos hommes d'état, de nos généraux, et de l'opinion publique [1].

M. Poirier publie une nouvelle édition de son étude sur l'officier allemand. On y trouvera des renseignements très abondants sur le recrutement de ces officiers, leur instruction générale et leur préparation spéciale. M. P. loue surtout les travaux ayant pour but le perfectionnement de l'instruction professionnelle, et y voit une raison de supériorité des officiers allemands sur leurs camarades français ; il attribue (p. 101) le mal « à ce mauvais génie qui s'appelle l'ancienneté », à l'avancement à l'ancienneté qui ôte à nos officiers le courage de travailler. Il y a là quelque exagération, mais l'auteur effleure à peine cette question importante. Il explique sommairement le fonctionnement des caisses de prêts et des fonds de secours alimentés par la prévoyance du gouvernement impérial. Il donne des détails sur le corps de l'État major et sur celui de l'Adjutantur, tous deux recrutés parmi les anciens élèves de l'Académie de guerre. Depuis 1907, date de la première édition, des règlements avaient modifié la vie et la situation des officiers allemands ; avec la nouvelle, on connaîtra tous les changements survenus jusqu'à la fin de 1911.

En ses savants travaux sur la guerre russo-japonaise le général Kouropatkine s'était efforcé d'atténuer les fautes commises par le ministère de la guerre. Dans ce plaidoyer *pro domo*, il avait pris à parti son ancien collègue, le ministre des finances. Celui-ci, le comte Witte, a voulu prouver à son tour qu'il n'avait jamais lésiné sur les crédits demandés ; que son intervention dans les questions de chemins de fer avait été conforme aux intérêts généraux et même militaires ; et qu'enfin Kouropatkine n'était pas resté aussi étranger qu'il le disait à la création du port de Dalny si utile aux Japonais. M. W. établit, avec documents à l'appui, que au moins dans la quatrième partie de son ouvrage intitulée le *Bilan de la guerre*, le général Kouropatkine n'a pas toujours respecté les faits. La brochure a été traduite par M. Duchesne.

Nous ne possédons encore que de vagues notions, non seulement sur le Maroc, mais même sur les régions limitrophes de l'Algérie. On accueillera donc très favorablement le travail soigné du docteur

1. Pourquoi le capitaine S. s'obstine-t-il à appeler le colonel Mangin, *Mongin* ?

Boigey, qui a profité d'un séjour dans le massif des Beni Snassen, situé sur la rive droite de la Moulaya, pour étudier à fond la géographie, la géologie et l'ethnographie de cette contrée. Il a rapporté en particulier des observations très intéressantes sur cette population qui a conservé presque pur son sang berbère.

A. Biovès.

G. Fougères, **Athènes** (Les villes d'art célèbres). Paris, H. Laurens, in-8°. Prix : 4 fr. — André Michel et Gaston Migeon, **Le Musée du Louvre** : Sculptures et objets du moyen-âge, etc. (Les Grandes Institutions de France). Ibid., in-8°. — M. Aubert, **Senlis** (Petites monographies des grandes édifices de la France). Ibid., in-12. Prix : 2 fr. — **Procès-verbaux de la Commission temporaire des Arts,** t. I, publ. par Louis Tuetey. Paris, Impr[ie] Nationale, in-8°. — H. Jantzen, **Niederländische Malerei** im 17 Jahrhundert (Aus Natur und Geisteswelt). Leipzig, Teubner, in-18.

Athènes manquait encore à la collection des « Villes d'art célèbres »; mais nous n'avons pas perdu à attendre, car M. Gustave Fougères en préparait la monographie, et nous savons déjà depuis assez longtemps si l'auteur de l'excellent Guide-Joanne de *Grèce* possède à fond son sujet et devait le traiter avec compétence, avec passion, avec vie. Cette vie, il l'a évoquée d'autant plus heureusement que depuis une période encore bien récente les fouilles ont renouvelé en quelque sorte l'histoire, avec l'aspect de ces monuments admirables où semble palpiter encore l'âme grecque. Le passé s'est ainsi mêlé au présent, s'animant encore de se voir un peu survivre. Comme le dit justement l'érudit professeur, « que l'Athènes de notre xx[e] siècle soit encore presque aussi grecque qu'au temps de Démosthène, voilà le phénomène unique de l'histoire, la répétition du miracle antique ! » C'est assez dire qu'ici il ne se borne pas à une étude historique et archéologique de l'Athènes antique, étude sociale d'ailleurs en même temps qu'esthétique ; il en retrace les vicissitudes aux différentes époques modernes et insiste sur les traces qu'elle y a laissées, qu'on y retrouve toujours ; il en chante la beauté féconde, il la situe dans sa « campagne » entre Eleusis, Daphni, le Pentélique, le Pirée, Salamine... Et jusqu'à 168 photographies directes apportent une contribution précieuse à cette étude descriptive. C'est assurément le premier ouvrage français consacré à ce beau sujet, mais il est définitif en son genre.

Sur le *Musée du Louvre*, dans la collection des « Grandes Institutions de France », nous avons déjà signalé l'histoire et la description du département des Peintures et Dessins. Voici celles du département des Sculptures du moyen âge, de la Renaissance et des temps modernes, et du département des objets d'art, des mêmes époques ; et comme, selon le plan de cet ensemble de monographies, ce sont les conservateurs mêmes qui se sont chargés de nous en parler, à peine est-il besoin de dire que la promenade à travers les salles

ne saurait être conduite d'une plus intéressante façon. M. André Michel a suivi l'histoire de son dépôt depuis la Révolution, Lenoir et le musée des Monuments français, et montré comment il se trouve être de formation si récente, au moins pour les époques anciennes, si longtemps méconnues et si essentielles dans l'évolution de notre domaine artistique. M. Gaston Migeon n'a pas décrit avec moins de goût les belles collections confiées à ses soins et dont le développement est plus récent encore, puisque le département des objets d'art n'est issu de celui des sculptures que depuis 1893. Il a d'ailleurs insisté sur le caractère historique dont bon nombre d'entre eux sont revêtus, puisqu'ils témoignent encore du goût de collectionneur qui a de tout temps animé nos souverains ou nos princes, et suivi les autres à travers les collections particulières qui les avaient recueillis. L'une et l'autre, ces départements sont appelés à s'enrichir chaque jour, mais le moment était bien venu de jeter un coup d'œil d'ensemble sur les étapes parcourues pour arriver au beau résultat dont nous jouissons aujourd'hui. 106 photographies ont été placées entre ces pages.

Senlis a une cathédrale qui n'est peut-être pas parmi les plus importantes de France, mais dont la flèche est particulièrement gracieuse et élancée, dont le portails est précieux entre tous pour ses sculptures, dont enfin le contraste et la juxtaposition des styles du XIIe et du XVIe siècle sont féconds en études. Aussi a-t-elle été plus d'une fois étudiée, et d'abord par M. Aubert, en une belle monographie dont le petit volume est l'essence. Le visiteur y puisera des notions précises, exposées avec goût. Il remerciera encore l'auteur de l'avoir conduit par la main, au sortir de cet édifice, en lui faisant connaître tout le reste de la ville, églises et hôtels: 39 reproductions et un plan viennent à point à l'appui.

La collection des Documents inédits relatifs à la Révolution de 1789 vient de s'enrichir d'un nouveau volume, début de série, avec les *Procès-verbaux de la Commission temporaire des Arts*, dont la première séance eut lieu le 1er septembre 1793 et dont les travaux nous sont données ici in extenso jusqu'au 30 frimaire an III. Précédé d'une introduction et de notices biographiques sur les membres de cette Commission, élucidé par de nombreuses notes, ce document peut rendre de vrais services, et sa publication fait honneur au zèle et à la curiosité historique de M. Louis Tuetey, qui en a été chargé. Il importe essentiellement, au surplus, que ces éditions de procès-verbaux soient conçues de la sorte. Il y a là, sinon du bavardage, car la rédaction est plutôt sèche et ne relate que le résultat des discussions, s'il en fut, au moins une profusion de petites nouvelles, de petits renseignements, de petites occupations et préoccupations, qui ne garde encore quelque intérêt que si on les fait revivre un peu dans leur ambiance et en les expliquant. La Commission partagée bientôt en

5 sections (Histoire naturelle, Physique, Mécanique, Peinture (et autres arts plastiques), Bibliographie (et Géographie, Archéologie et Musique), tint ses séances jusqu'en nivôse an IV (fin de l'année 1795). Tous ses papiers sont conservés aux Archives Nationales. Un second volume suivra de près celui-ci et comprendra la fin des procès-verbaux et la table générale, qui sera précieuse.

— Le 373e petit volume (97 p.) de la collection *Aus Natur und Geisteswelt* est consacré à la *peinture des Pays-Bas, Hollande et Belgique au XVIIe siècle*, et a pour auteur le Dr Hans Jantzen, privat docent à Halle. Ce n'est pas une histoire, c'est une étude personnelle, comparative, esthétique, des morceaux saillants et significatifs qui peuvent caractériser les différents genres de cet art et montrer comment les peintres les ont composés : peinture d'histoire, portrait, genre, intérieur, paysage, marine, église, nature morte. De bonnes tables, 37 petites reproductions comme références, et du goût, rendent ce livre intéressant.

H. de Curzon.

Maurice Brillant, **Le charme de Florence**, Paris, Bloud, 1912, in-16, 290 p., 3 fr. 50.

Il faut de l'audace pour parler de Florence après tout ce qui a été dit et écrit sur la Cité des fleurs, et pourtant M. Brillant entreprend de raviver notre admiration pour cette ville et ses trésors artistiques. Il croit que les cultures françaises et toscanes sont sœurs, ayant pour caractères communs le tact et la sobriété, mais la florentine est plus sensible, plus mélodieuse, plus colorée. Les Français s'enrichiront donc en assimilant cette culture qui complètera la leur. Pour cela qu'ils étudient seulement les fresques, les tableaux, les statues imprégnés de grâce florentine. Ce n'est pas dans les galeries des Uffizi ou du palais Pitti que l'auteur nous conduit; il prétend surtout nous faire savourer les œuvres éparses de ceux qu'il a choisis pour maîtres : Lippi, Botticelli, Ghirlandaio, Gozzoli ; ce sont eux, dit-il, qui ont le mieux réussi à unir la pensée chrétienne à la forme humainement belle. A ces peintres il préfère encore les sculpteurs, leurs contemporains, qu'il place même au dessus des Grecs qui ne se sont point « pénétrés de cette tendresse charmante, de cette vie de l'âme et de l'esprit, de ce rêve délicat » que les Florentins doivent au christianisme. Nous objecterons à M. B. qu'il exagère un peu cette influence, que Botticelli lui-même y échappe dans son *Mars et Vénus*, son *Printemps*, son *Mariage de Vénus*, et dans tant d'autres fantaisies néopaïennes. Dès le temps de Laurent le Magnifique l'antiquité polythéiste et sensuelle avait repris, à visage découvert, la lutte contre le moyen âge chrétien et mystique bien démodé. Mais l'amour que Florence inspire à M. B. est si sincère qu'il en devient contagieux, et l'auteur nous promène sans fatigue à travers les petites villes de la

Toscane, les rues et les églises de Florence, et jusque sur les collines des environs. Le charme de ce pays est si réel, si persistant, que ceux qui l'ont goûté seront heureux d'en retrouver le parfum dans l'aimable livre de M. Brillant.

A. BIOVÈS.

— Dans un mémoire intitulé *Michelino da Besozzo et les relations entre l'art italien et l'art français à l'époque du règne de Charles VI* (extrait des Mémoires de l'Académie des Inscriptions et belles-lettres, t. XXXVIII, 2ᵉ partie; Paris, libr. C. Klincksieck, 1911, in-4° de 29 pages et V planches), M. le comte Paul DURRIEU, membre de l'Institut, considère les rares miniatures qui puissent être attribuées à Michelino de Molinari, du village de Besozzo. Il en est une qu'il a peinte au début du ms. lat. 5888 de la Bibliothèque nationale et qui représente l'Entrée au ciel du duc Jean-Galéas Visconti. Or, la disposition adoptée est la même que celle du Couronnement de la Vierge dans une page célèbre des Très Riches Heures du duc Jean de Berry. On sait que les peintres et miniaturistes de la France et du nord de l'Italie avaient des relations nombreuses au début du xvᵉ siècle. Où fut donc inventé le thème du Couronnement de la Vierge, celle-ci, entourée d'un groupe d'anges, étant agenouillée aux pieds du Seigneur qui la bénit, thème imité par Michelino de Besozzo? M. le comte Durrieu établit d'une façon irréfutable qu'il a été imaginé par les artistes français et qu'il leur a été emprunté par les italiens. Sa démonstration, très documentée et fort savamment conduite, soulève un certain nombre d'autres questions intéressantes pour l'histoire de l'art; la solution en est sommairement indiquée. — L.-H. L.

— M. A. MOREL-FATIO a publié dans le t. XXIX des Mémoires de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et à part dans une brochure in-4° de 40 pages (librairie C. Klincksieck, 1911) une notice détaillée sur *une histoire inédite de Charles-Quint par un fourrier de sa cour*. Le manuscrit original en était entré dernièrement à la Bibliothèque nationale. L'auteur est à peu près certainement Hugues Cousin, originaire de Nozeroy dans le Jura; après avoir servi avec honneur dans les armées de Charles-Quint et pris part aux campagnes de Hongrie (1532), de Tunis (1535), de Provence (1536), de Dalmatie (1539), après avoir passé plusieurs années en captivité à Constantinople, il avait été anobli par l'Empereur avec ses frères en 1555. Son œuvre consista à prendre la traduction française par Robert le Prévost de l'ouvrage écrit par l'allemand Jean Sleidan, *De statu religionis et reipublicae, Carolo Quinto Caesare, commentarii* et à développer le récit des événements auxquels il avait assisté. La part qui lui incombe personnellement a donc toute la valeur d'un document de première main. — L.-H. L.

— La librairie Burgersdijk et Niermans à Leyde vient de publier, en un élégant catalogue rédigé en français, la liste, avec prix marqués, des ouvrages d'occasion qu'elle possède dans le domaine de la philologie et de l'archéologie classique ainsi que dans les domaines voisins. Le volume se compose de 548 pages et comprend 16,441 numéros, qui tous existent réellement à cette librairie comme livres d'occasion. — H. P.

— M. Alessandro D'ANCONA vient de réimprimer ses célèbres articles sur les précurseurs de Dante, sur Béatrix, sur le *De Monarchia*, sur les chants VII et VIII

du Purgatoire, le XXVII^e du Paradis, sur le vrai portrait de Dante par Giotto, sur le *masque* de Dante et y ajoute quelques suppléments et corrections. Le volume édité par Sansoni de Florence (5 fr.) est très soigné et orné de quelques belles illustrations. L'auteur, dans une courte préface, tire une cruelle et légitime vengeance d'une sottise de feu Bovio, en l'extrayant de la correspondance de Crispi : Bovio a eu un jour le malheur d'appeler M. D'A. un *pédant qui n'a pas su entendre la voix de Dante*. Si jamais homme a prouvé qu'on pouvait joindre beaucoup d'esprit à beaucoup de science, c'est bien celui qui nous a donné ses charmantes *Varietà storiche e letterarie*; si jamais homme a su entendre la voix de Dante, c'est bien celui qui a rétabli la croyance à l'existence réelle de Béatrix ; car la plus sûre des preuves était ici l'accent du poète où l'on reconnaît l'homme qui déguise quelquefois son amante en abstraction, mais n'est jamais dupe du costume dont il l'habille. — Charles Dejob.

— La section VI (*Hygiène*) de l'*Encyclopédie internationale d'assistance, prévoyance, hygiène sociale et démographie* dirigée par le D^r A. Marie et éditée par Giard et Brière a publié *La lutte anti-toxique, La fumée divine* (*opium*) (1912, in-18 de 283 p., plus une carte des principaux centres de production et de commerce de l'opium et 14 gravures chinoises représentant d'une façon saisissante les méfaits de ce narcotique : 4 fr.) par M. G. Miraben, avec une préface du D^r R. Millant, auteur de *La Drogue* (1910), où M. M. a trouvé la légende chinoise de l'origine de l'opium qu'il reproduit comme Introduction. Sa 1^re partie retrace l'historique de la consommation de l'opium ; sa 2^e partie en décrit les effets ; la 3^e en raconte la culture, la préparation, le commerce, la régie, les essais d'interdiction ; enfin l'appendice emprunte au *Times* le détail des neuf résolutions adoptées par la Commission internationale de l'opium (février 1909) et transmises par les délégations présentes à leurs gouvernements respectifs. Rappelons à ce propos que la lutte engagée depuis 1906 contre la culture du pavot par le gouvernement impérial chinois a été interrompue par la Révolution qui en a autorisé de nouveau la culture. Ajoutons d'autre part que l'auteur a vu de ses yeux, en Extrême-Orient, les ravages de la fumée nocive et a pu ainsi réunir contre elle le plus gros faisceau d'armes défensives. — Th. Sch.

— Le 1^er fascicule du t. III du *Logos* (Mohr, 1912, 120 p. 4 M.) comprend les articles suivants : P. 1, A. Meinong (Graz) : *Für die Psychologie und gegen den Psychologismus in der allgemeinen Werttheorie*. Cette notice sur la théorie générale des valeurs a été présentée au Congrès de philosophie de Bologne et veut compléter le chapitre VIII de l'ouvrage de l'auteur *Über Annahmen* (Leipzig, 1902 ; 2^e éd. 1910, où le ch. VIII est devenu le ch. IX). C'est M. M. d'ailleurs qui a, en quelque sorte, introduit le débat sur ce sujet dans ses *Psychologisch-ethische Untersuchungen zur Werttheorie* (Graz, 1894), débat qui a trouvé sa conclusion provisoire dans le livre magistral de M. W. M. Urban, *Valuation, its nature and laws* (Londres, 1909). L'auteur a encore traité ce sujet dans deux articles : *Über Werthaltung und Wert* (*Archiv für system. Philosophie*, I, 1895) et *Über Urteilsgefühle, was sie sind und was sie nicht sind* (*Archiv für die gesamte Psychologie* (VI, 1905). — P. 15, G. Simmel, *Die Wahrheit und das Individuum. Aus einem Goethebuch*. Contribution à l'étude des théories psychologiques de Gœthe, et examen de différentes affirmations de ce dernier, dont la plus remarquable est celle-ci : « Quand on est d'accord avec soi, on l'est aussi avec les autres » (p. 27). — P. 29, Max Frischeisen-Köhler (Berlin) : *Wilhelm Dilthey als Philosoph*. Analyse du

système de ce philosophe berlinois mort, on se le rappelle, en automne 1911. Les points examinés ici sont la Phénoménologie de la métaphysique; la doctrine de la *Selbstbesinnung*, base de tout le système; la théorie de la *Weltanschauung*, la *Grundlegung der Geisteswissenschaften*, la poétique et la pédagogie. — P. 59, H. Graf Keyserling, *Das Wesen der Intuition und ihre Rolle in der Philosophie*. Critique de l'intuition bergsonnienne. Le philosophe esthonien démolit l'artistique ou artificielle construction de son collègue parisien, auquel il reconnait, selon la distinction de Pascal, plus d'esprit de finesse que d'esprit géométrique (p. 78). La conclusion aboutit à l'impossibilité d'une philosophie intuitive. — P. 80, Ernst Bernhard (Berlin) : *Die Struktur der französischen Geistes*. Étude consciencieuse, objective et sereine de la mentalité française, groupement national des traits principaux de notre caractère national, mais, en somme, rien de bien nouveau sur le *Modevolk*, comme Kant nous appelait. Cependant on notera quelques citations heureuses qui résument bien nos tendances fondamentales : révolution au lieu d'évolution, l'étiquette d'un sac est plus importante que son contenu, manie des généralisations et mépris des faits, simplification à outrance, déification de la Raison, « impossible n'est pas français », nature spéciale de la coquetterie française, etc. — P. 183, Marianne Weber, *Autorität und Autonomie in die Ehe*. L'auteur d'*Ehefrau und Mutter in der Rechtsentwicklung* (1907) développe ici, sous une forme très noble, son haut idéal du mariage, idéal qui, d'ailleurs, n'a rien d'utopique et est fort réalisable pour ceux qui ont l'expérience de la vie et la maîtrise d'eux-mêmes. A noter sa remarque judicieuse sur l'influence salutaire exercée par le puritanisme au point de vue du rapport des deux époux (p. 106). — P. 115, *Notizen* : Comptes rendus d'E. Lask, *Die Logik der Philosophie u. die Kategorienlehre* (Tubingue, 1911) ; de Fr. Gundolf, *Shakespeare und der deutsche Geist* (Berlin, 1911) ; de la 4e édition de la *Logique* de Sigwart ; enfin, une appréciation de la valeur actuelle de la philosophie de Fichte, à propos du 150e anniversaire de sa naissance (19 mai). — Th. Sch.

— N. K. Koffka a, pendant un an et demi (1909-1910) poursuivi de méticuleuses expériences aux instituts psychologiques de Würzbourg et de Francfort, sous les auspices de N. Oswald Külpe, le chef de l'école dite de Würzbourg. Ces expérimentations duraient chaque fois une heure, deux fois la semaine; leurs résultats sont consignés avec le détail le plus minutieux dans *Zur Analyse der Vorstellungen und ihrer Gesetze. Eine experimentelle Untersuchung* (Quelle et Meyer, Leipzig, 1912, x-392 p., 12 M. 50). Le ch. II (*Visuelle, akustomotorische, komplexe Vorstellungen u. Typenpsychologie*) a paru dès l'été de 1911 comme thèse à l'université de Giessen. Les 10 personnes (dont 2 dames) qui se sont successivement soumises à ces épreuves sont nommées p. 25 et la méthode employée est exposée p. 18 et suiv. — Th. Sch.

— Le 3e et dernier fascicule du t. IV des *Philosophische Arbeiten* de Cohen et Natorp a pour auteur M. Hans aus der Fuente et pour sujet *Wilhelm von Humboldts Forschungen über Ästhetik* (Toepelmann, Giessen, 1912, p. 161 à 304, 4 M. 40). Le personnage est bien choisi pour étudier, à travers ses idées, l'esthétique du classicisme allemand. Il réunit, pour ainsi dire, en lui, les courants émanés de Kant, Gœthe et Schiller. Une introduction historique marque ses rapports intellectuels avec ces trois coryphées de la pensée allemande de son temps ; puis une 1re partie étudie les principes de son esthétique, tandis que la 2e en montre l'application dans les différents arts. — Th. Sch.

— Le n° XLIX de la *Bibliothèque sociologique internationale* donne un ouvrage de son directeur, M. René Worms, sur *La sexualité dans les naissances françaises* (Giard et Brière, 1912, 237 p. in-8°, 5 francs), c'est-à-dire sur les causes qui déterminent le sexe des enfants à naître. Après avoir indiqué le problème et les données, c'est-à-dire avoir posé la question et éclairé les sources (statistiques et travaux scientifiques), l'auteur explique la loi fondamentale de la supériorité des naissances masculines et la concilie avec le phénomène général de la supériorité des existences féminines par la constatation de la plus grande mortalité des mâles. La production de ces derniers — c'est là l'essai d'interprétation particulier à M. W. — serait déterminée par une nutrition défectueuse et leur excès ne serait donc pas un bon signe pour une nation, au point de vue biologique. La baisse de la masculinité constatée au cours du XIXe siècle chez les enfants nés vivants en France, s'expliquerait alors par les progrès de la richesse publique et serait liée à d'autres phénomènes concomitants, tels que la baisse de la natalité, spécialement infantile, et de la morti-natalité. Une 4e partie étudie les influences physiques du lieu et du moment de la conception, les influences organiques des parents et ancêtres, les influences psychiques et sociales. Un Appendice donne et commente le tableau des naissances par sexe dans la commune de Wimereux depuis sa séparation de Wimille (juin 1899), commune placée dans des conditions ethniques aussi voisines que possible de la moyenne française. — Th. Sch.

— La même *Bibliothèque* publie dans sa série in-18° (F) le *Génie individuel et Contrainte sociale* (131 p. 2 fr.) par M. Lucien Arréat. Étudiant les rapports de la psychologie individuelle avec la psychologie sociale, en d'autres termes cherchant à résoudre le problème de la dépendance réciproque du génie individuel et de l'activité sociale, l'auteur s'est heurté à la doctrine de la contrainte sociale, énoncée par M. Durkheim et « appliquée sinon étendue par ses disciples », et l'a acceptée en ses termes généraux, c'est-à-dire en ce sens qu' « un fait social se reconnaît au pouvoir de coercition externe qu'il exerce ou est susceptible d'exercer sur les individus »; mais tentant d'y ramener la science, la morale et l'esthétique, bref tous les faits de la vie sociale, il a « abouti à des conclusions qui semblent inacceptables et font sentir le besoin d'y apporter au moins des tempéraments ». Discuter ces conclusions et reprendre la question ainsi posée, tel est l'objet de la brochure que nous signalons et qui montre par quelles relations secrètes, les doctrines excessives de l'inconscience et de la contrainte sociale se trouvent liées aux excès de l'individualisme qu'elles semblent contredire. — Th. Sch.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 45 — **9 novembre** — **1912**

D. G. Hogarth. **Hittite problems and the Excavation of Carchemisch** (from the Proceedings of the British Academy, vol. V), 15 p., in-8°. London, Frowde. 1912.

Le British Museum a repris au printemps de 1911 les fouilles de Jerablus (Syrie du Nord) sur le site probable de la ville hittite de Carchemisch. Des recherches avaient déjà été pratiquées en ce lieu dans les années 1876 et 1880, et d'excellentes raisons faisaient désirer qu'elles fussent continuées. Seules les fouilles pourront nous apprendre si les Hittites étaient établis en Syrie avant l'invasion venue de Cappadoce sous le règne de *Subbituliuma* (xive siècle), quel était le lien ethnique entre les Hittites et les gens de *Mitani*, quelle est la part des influences hittites dans la civilisation de l'Asie antérieure, etc. Enfin si une inscription bilingue doit quelque jour nous donner la clef des hiéroglyphes hittites, c'est bien dans la Syrie du nord, au point de rencontre des civilisations assyrienne et hittite, qu'on peut espérer la découvrir. — Les ruines de Jerablus comprennent deux parties, une acropole et une ville basse. Les fouilles récentes ont reconnu, au sud de l'acropole, un temple d'époque romaine, du style de Baalbek, près d'une plateforme en briques crues, à la manière assyrienne, qui paraît remonter au viiie siècle. Au nord, on a découvert une base de colonne flanquée de deux lions et un autel portant une inscription hittite, qui semblent marquer l'emplacement d'une forteresse ou d'un palais hittite de la dernière période.

De nombreuses tombes ont été également découvertes sur l'acropole; elles sont malheureusement presques dépourvues de mobilier. M. Hogarth les fait remonter au xie ou au xiie siècle et les considère comme les premières tombes hittites mises à jour. Un grand escalier de pierre qui conduisait de l'extrémité sud de l'acropole à la ville basse avait été partiellement dégagé par les premières fouilles; il l'a été cette fois complètement et dans les environs on a trouvé treize reliefs représentant des chars de guerre, des soldats à pied, des divinités monstrueuses; l'un d'eux porte une longue inscription en relief au-dessus de trois têtes barbues et seize mains coupées. Les inscriptions hittites ou fragments découverts atteignent le nombre de quatre-vingt-dix. Cette première campagne a établi que Jerablus a été occupée bien avant l'arrivée des Hittites et a permis de distinguer trois périodes dans la céramique et la sculpture. M. Hogarth croit déjà pouvoir conclure qu'il y a eu des Hittites ou tout au moins une influence hittite en Syrie avant la conquête des Hittites venus de Boghaz-Keni, que cette conquête n'a pas eu d'influence durable et qu'elle a été suivie d'une période d'influence assyrienne, préparant la conquête assyrienne. Les représentations religieuses rappellent celles de la Cappadoce, mais on y remarque deux éléments inconnus en Cappadoce, la déesse nue et le géni barbu, à pieds de taureau, saisissant un rameau de palmier [1]; M. Hogarth croit que ces motifs sont originaires de Mésopotamie [2]. Le heaume à crête que portent certains soldats des bas-reliefs, et des « verres à champagne » trouvés dans les tombes de l'acropole font au contraire songer à des influences crétoises et rhodiennes ou chypriotes. Les résultats de cette campagne sont encourageants et justifient tous les sacrifices que le British Museum pourra consentir pour poursuivre les recherches.

C. Fossey.

S. C. Ylvisaker. **Zur babylonischen und assyrischen Grammatik**; eine Untersuchung auf Grund der Briefe aus der Sargonidenzeit. Leipziger semitistische Studien V, 6. 1 vol. iv-88 p., in-8°. Leipzig, Hinrichs, 1912.

On a depuis longtemps remarqué que les lettres assyriennes et babyloniennes contiennent un grand nombre de formes grammaticales inconnues aux textes historiques et juridiques. Affranchies du formulaire traditionnel dans lequel ceux-ci sont régulièrement coulés, elles nous présentent une image plus exacte de la langue à l'époque de leur rédaction; elles doivent notamment permettre de préciser les nuances qui distinguent l'assyrien du babylonien. Pourtant ce

1. Il est reconnu aujourd'hui que le prétendu palmier, qui figure sur les bas-reliefs assyriens en face du génie ailé, est en réalité un cep de vigne et le spathe une grappe de raisin.

2. M. Delaporte (*Catalogue des cylindres orientaux*, p. xv-xvi et xxi) croit au contraire que la femme nue des cylindres babyloniens est un motif d'origine hittite.

domaine si riche n'avait pas encore été exploité d'une manière méthodique. M. Ylvisaker a étudié au point de vue de la phonétique et de la morphologie les 974 lettres publiées dans les neuf premiers volumes de Harper : *Assyrian and babylonian letters*. Deux volumes de ce recueil ont paru depuis que M. Ylvisaker a rédigé son travail et d'autres paraîtront encore, mais il n'est pas vraisemblable qu'ils apportent beaucoup de faits nouveaux. C'est maintenant du côté de la syntaxe qu'il faudra porter l'effort, car M. Ylvisaker s'est borné sur ce point à quelques remarques disséminées dans la morphologie.

Il est impossible de relever ici toutes les particularités signalées par M. Ylvisaker. Notons seulement que, à la différence du babylonien, l'assyrien de l'époque des Sargonides emploie encore régulièrement les désinences casuelles et qu'il vocalise la première radicale de l'impératif et du permansif, au *piel* et au *šafel*, en *a* et non en *u* : *kammus* au lieu de *kummus*. Le livre de M. Ylvisaker sera un instrument très utile pour l'étude de textes souvent difficiles. L'utilité en sera encore rehaussée par les corrections aux lectures de Harper réunies dans les dix dernières pages.

C. Fossey.

Scheil, **La chronologie rectifiée du règne de Hammourabi.** Extrait des *Mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, tome XXXIX ; Paris, Klincksieck, 1912 ; 12 p. in-4°.

Les Babyloniens ne se sont jamais élevés à la conception grecque et moderne de l'ère. Plusieurs systèmes de comput des années leur en ont tenu lieu. A l'époque de la première dynastie, les années étaient désignées par un événement important : avènement d'un roi, la prise d'une ville, la réparation d'un temple ou le curage d'un canal. Comme l'ordre relatif de ces événements devait s'oublier rapidement, on avait été amené à dresser des listes des noms d'années. Plusieurs de ces listes nous sont parvenues et nous pouvons, grâce à elles, rapporter à une date précise les actes datés, par exemple, de l'année où fut creusé le canal *Hammurabi-Ḫegal* (neuvième année de *Hammurabi*). Mais ces listes sont souvent mutilées. C'est le cas notamment pour celles qui nous renseignent sur la chronologie de la première dynastie et particulièrement du règne de *Hammurabi* : les noms des années 35 à 43 ont presque entièrement disparu et n'avaient pu être restaurés que d'une manière assez hypothétique par M. Pœbel (*Bab. Expedition of the Univ. of. Pennsylvania*, VI, 2) d'après les formules relevées dans les actes. Une liste nouvelle publiée par le P. Scheil rectifie les restitutions de M. Poebel de la manière suivante : les années 35, 36, 37, 41, deviennent respectivement les années 42, 41, 35, 36; la seconde formule de l'année 38 est rapportée à l'année 37, les formules

attribuées aux années 40 et 42 sont des désignations particulières à certains districts (?). La première formule attribuée à l'année 38, les formules des années 39 et 43 sont exactes.

C. Fossey.

A. Deimel S. J. **Veteris Testamenti Chronologia monumentis babylonico.** Assyriis illustrata : Scripta pontificii instituti biblici. Rome, Bretschneider. 1912 ; 124 p. in-8°.

Dans une première partie, M. Deimel a réuni les textes qui contiennent les données sur la chronologie assyro-babylonienne : canon des éponymes, canon de Ptolémée, listes de rois, chroniques, indications diverses dans les inscriptions royales ; un appendice donne la liste des souverains, en caractères cunéiformes et en transcription [1]. Il n'y a là ni fait nouveau ni interprétation nouvelle ; mais il peut être commode pour certains historiens de trouver ces matériaux réunis. La seconde partie est consacrée à la chronologie de l'ancien Testament. L'auteur renonce à résoudre les contradictions internes du livre des Rois et celles qu'on a relevées entre les textes bibliques et les textes cunéiformes ; il admet que les nombres donnés pour les règnes des rois d'Israël et de Juda ne peuvent pas être exacts. Mais on est assez surpris de le voir affirmer qu'il n'y a pas de contradiction entre les deux passages de la Genèse qui attribuent au déluge l'un une durée de 40 jours, l'autre une durée de 150 jours, et que la contradiction existe seulement pour ceux qui voient dans le récit une compilation de plusieurs sources (pp. 87-88). La conclusion est empruntée à saint Jérôme : « Relege omnes et veteris et novi Testamenti libros et tantam annorum reperies dissonantiam et numerorum inter Judam et Israel, id est, inter regnum utrumque confusum, ut huiusmodi haerere quaestionibus non tam studiosi quam otiosi hominis esse videatur. » C'est aussi mon avis ; mais on peut alors se demander pourquoi l'auteur s'est donné la peine d'écrire la seconde partie de son livre. — La langue n'est pas d'une qualité à faire souhaiter le retour au latin comme langue savante [2].

C. Fossey.

Lehrbuch der neutestamentlichen Theologie, von H.-J. Holtzmann, Zweite Auflage, herausgegeben von A. Jülicher und W. Bauer. Tübingen, Mohr, 1911 ; deux in-8, xx-589 et xv-615 pages.

Dogmengeschichte der alten Kirche, von F. Wiegand, Leipzig, Quelle, 1912 ; in-8, viii-141 pages.

On saura gré à MM. Jülicher et Bauer du soin et de la promptitude avec lesquels ils ont mené à bonne fin la seconde édition de

1. Les quatre premiers souverains d'Assyrie, nommés p. 58, manquent dans cette liste.

2. Un seul exemple : *puncta contactus* inter reges Assyrios et reges populi electi....

l'œuvre de Holtzmann. Cette édition avait été préparée par l'auteur lui-même, qui se tenait fort exactement au courant de toutes les publications en rapport avec son sujet, même de celles qui étaient écrites en français. L'ouvrage a donc été revu et retouché en maint détail. Il ne semble pas néanmoins que les opinions de l'éminent exégète sur les points les plus importants de la théologie néotestamentaire aient été grandement modifiées. Par exemple, en ce qui regarde la dernière cène, H. maintient l'authenticité des paroles : « Ceci est mon corps », « Ceci est mon sang », bien qu'il écarte comme paulinienne l'idée de mort expiatoire, et aussi celle de nouvelle alliance, aussi incompatible que la première avec la perspective qu'ouvre la parole authentique : « Je ne boirai plus de vin que dans le royaume de Dieu. » Mais on ne voit plus, dans ces conditions, la raison des paroles solennelles sur le corps et le sang. S'il s'agit de signifier que Jésus va mourir, mieux vaudrait le dire sans image, car l'image a presque l'air d'un jeu d'esprit assez déplacé. L'on fait une hypothèse toute gratuite et l'on aplatit sans motif l'idée paulinienne en supposant que Jésus aurait eu subitement la pensée d'une mort qui cimenterait l'union de ses disciples et qui ainsi leur serait utile. La critique allemande ne semble pas prête à reconnaître que le vieux récit qui est à la base de *Luc*, XXII, 15-18, est aussi à la base de *Marc*, XIV, 22-25, et que les paroles concernant le corps et le sang du Christ y sont surajoutées. De même, pour ce qui concerne la conversion de Paul et sa doctrine, H. s'en tient aux explications tirées de la tradition juive et des expériences religieuses de l'Apôtre ; s'en rapportant toutefois au témoignage de celui-ci, il admet que le sentiment de sa vocation pour l'évangélisation des gentils est aussi ancien que sa conversion. Reste à savoir quelles expériences intimes auraient pu créer dans l'esprit de Paul l'idée du Christ sauveur universel par le moyen de sa mort, et celle du salut par la foi à ce Christ sans les œuvres de la Loi. Le livre de H. n'en demeure pas moins le monument scientifique le plus achevé qu'il fût possible de construire sur la base fournie par le Nouveau Testament et les littératures juive et chrétienne. La comparaison des religions païennes, spécialement des cultes de mystères, pourra conduire à des résultats nouveaux ; mais l'exégèse de H. a été si prudente et pénétrante que ses conclusions seront sans doute plus souvent complétées que contredites par les progrès ultérieurs de la critique.

L'ouvrage de M. Wiegand est un abrégé de l'histoire des dogmes, clair et bien ordonné, avec documentation suffisante et renseignements bibliographiques. L'exposé historique s'arrête à la théologie de Grégoire le Grand. Entendant par dogme la définition officielle de la croyance, l'auteur fait naître le dogme chrétien au concile de Nicée et dans les conciles orientaux qui ont suivi ; il consacre un chapitre au développement du dogme en Occident sous l'influence

d'Augustin. Il va sans dire que ces deux chapitres sur l'histoire du dogme en Orient et en Occident sont précédés d'un autre consacré à la préhistoire du dogme, depuis les Pères apostoliques, et d'une introduction sur les « présuppositions historiques » du dogme, à savoir la philosophie et la religiosité païennes, le judaïsme, Jésus et la prédication chrétienne primitive. Ainsi la « révélation du Nouveau Testament » est présupposée à l'histoire de la croyance, elle n'y est pas comprise. Il semble pourtant que cette révélation n'est indépendante ni du judaïsme, ni du paganisme, et que la préhistoire du dogme, — puisque préhistoire il y a, — commence bel et bien dans le Nouveau Testament. Les spéculations pauliniennes et johanniques sont le commencement de l'évolution qui aboutit aux définitions des conciles et à la théologie d'Augustin.

Alfred Loisy.

Recherches sur le manichéisme. II. Extrait de la cxxiii[e] homélie de Sévère d'Antioche. III. L'inscription de Salone; par M. A. Kugener et F. Cumont, Bruxelles, Lamertin, 1912; gr. in-8, pp. 83-177.

Les Homélies de Sévère d'Antioche ne se sont conservées qu'en syriaque. La 123[e] contient d'importants extraits d'un livre de Mâni qui développait une cosmogonie. Il va sans dire que Sévère ne citait Mâni que pour le réfuter. L'édition et la traduction des fragments de Mâni et de sa réfutation par Sévère sont dues à M. Kugener ; le commentaire est de M. Cumont. Le texte méritait les soins qu'y ont donnés ces deux savants. On y voit comment les deux principes formaient à l'origine deux mondes voisins mais tout à fait distincts, celui de la lumière et celui des ténèbres, l'arbre de vie ou l'arbre bon, et l'arbre de mort ou l'arbre mauvais. Une agitation qui se produisit dans le monde ténébreux fit découvrir à ses habitants le monde de la lumière et le leur fit désirer ; le dieu de la lumière n'avait rien qui lui donnât prise sur le monde des ténèbres pour le détruire ; il laissa donc envahir une partie de la lumière par les ténèbres, afin d'acquérir le moyen d'atteindre l'ennemi de tout bien et de préparer sa ruine : ainsi naquit le monde où nous vivons. Sévère ne dit pas à quel livre de Mâni il emprunte ses citations. M. C. démontre que Titus de Bostra et Théodoret ont puisé à la même source que Sévère ; mais ils ne nomment pas non plus le livre, comme s'ils craignaient de le faire connaître à des gens trop curieux. On a supposé gratuitement que c'était le *livre des Mystères*, mentionné par Épiphane ; M. C. pense qu'il s'agit plutôt du *Traité des Géants*. Une citation de Basilide, à la fin des *Acta Archelai*, permet d'affirmer que cette cosmogonie a été empruntée par Mâni aux doctrines du mazdéisme contemporain.

Une petite inscription, trouvée à Salone, importe à l'histoire du manichéisme ; elle provient de la tombe de « Bassa, vierge, lydienne, manichéenne » ; elle est antérieure au v[e] siècle et sans doute appar-

tient à un temps où la secte n'était point persécutée. M. C. note que la qualité de « vierge » indique probablement une situation privilégiée dans l'Église de Mâni ; Bassa était une « élue ».

A. L.

Les Actes Apocryphes de l'apôtre André ; les actes d'André et de Mathias, de Pierre et d'André et les textes apparentés par J. Flamion S. T. L. Louvain-Paris, 1911, in-8°, de xvi-330 pages.

M. Flamion a étudié, avec la plus minutieuse attention, les travaux de Lipsius, ceux de Bonnet et les miens ; et il prétend restituer la légende primitive du frère de Pierre — tâche que Harnack juge impossible, avec beaucoup de sens. — Il croit la retrouver, essentiellement, dans le texte de Grégoire de Tours, et aussi dans la *Laudatio* et le *Martyr. I graec.* (hymne à la croix) : elle daterait de milieux chrétiens platonisants de la fin du III^e siècle, tandis que les gestes d'André et de Mathias auraient pour patrie un monastère d'Égypte, au V^e siècle [1]. Ces conclusions sont très acceptables. Pourtant, notre auteur prend comme point de départ le texte latin de la lettre des prêtres d'Achaïe et il en cherche le rédacteur dans le groupe auquel j'ai rattaché *Vitus*, *Cécile*, *Agathe*,... [2]. Pareille théorie me paraît très douteuse. La pseudo-lettre a pu être utilisée par *Vitus* ; mais elle se rapproche davantage de *Censurinus*, de la version mélitonienne du *Transitus Mariae* et de la recension parisienne du Décret de Gélase [3] ; elle devait refouler une édition manichéenne des gestes de l'apôtre ; peut-être date-t-elle des environs de 520. Quant à l'hymne à la croix, j'accepte la conclusion de M. F., dont l'analyse m'a paru fort intéressante. Mais je regrette qu'il fasse tant d'accueil à la théorie allemande et montre dans nos textes de purs romans ; ils constituent, à mon sens, non pas du tout une littérature romanesque, mais une littérature polémique, dont les pointes ont été peu à peu émoussées par de successives retouches ; ils visaient, non à charmer l'imagination du lecteur, mais à répandre certaines idées et à en combattre certaines autres [4].

A. Dufourcq.

Les Actes apocryphes de l'Apôtre André, par J. Flamion. Paris, Picard, 1911 ; gr. in-8°, xvi-330 pages.

Étude critique des Actes d'André en leur diverses formes. Première

---

1. Trois parties : I. Les textes : 1. occidentaux ; 2. byzantins. — II. Les actes primitifs. 1. Le martyrium-source ; 2. Les hagiographes byzantins ; 3. Grégoire de Tours. — III. Les actes d'André et Mathias.

2. *Étude sur les Gesta Martyrum romains*, tome II, p. 182-210.

3. *Étude G. M. R.*, tome IV, p. 324-344.

4. Que dire de la langue qu'écrit M. F.? Qu'on en juge. « Ces chapitres viennent de la forme donnée à la passion de l'épistolier, aussi bien que des préoccupations moralisantes et édifiantes qui l'ont amené à faire une passion digne d'être lue à l'office avec la tradition sur S. André », p. 43.

partie, discussion des textes byzantins; deuxième partie, recherche et reconstitution hypothétique des Actes primitifs d'André, d'où procèdent directement ou indirectement les textes précédemment étudiés; troisième partie, complémentaire, examen des légendes indépendantes des Actes primitifs, Actes d'André et de Mathias, de Pierre et d'André, et textes apparentés. Le travail est très solide, l'analyse des textes est très pénétrante, leur comparaison judicieuse. Mais l'exposé ne pèche point par excès d'ordre et de lucidité; les conclusions sont éparses dans tout le livre, et l'auteur n'a pas pris soin de les résumer en quelques pages qui permettraient de saisir d'un seul coup d'œil la filiation des textes et les résultats d'ailleurs importants auxquels il est arrivé. On nous permettra de ne point suppléer ici à cette omission. Disons seulement que, d'après M. F., les Actes primitifs comprenaient et le récit des pérégrinations apostoliques d'André et celui de son martyre; ils faisaient voyager l'apôtre depuis le Pont jusqu'en Achaïe. C'est en Achaïe même qu'a dû être composé ce pieux roman. Car il s'agit d'une création purement fantaisiste, composée à l'imitation des « romanciers grecs ». L'hagiographe dépendrait du mouvement néoplatonicien, « il suppose Plotin »; il vivait dans la seconde moitié du IIIe siècle et il a échappé à l'influence de la gnose. Une discussion plus claire de ce dernier point n'aurait pas été superflue.

A. L.

L'évolution du dogme catholique, par Félix Goblet d'Alviella. I. Les origines. Première partie. Paris, Nourry, 1912; gr. in-8, XIII-347 pages.

C'est une tâche considérable que celle dont s'est chargé M. F. Goblet d'Alviella. L'œuvre comprendra plusieurs volumes; celui qui nous est donné concerne les origines du dogme, le commencement des origines. Préface de M. Salomon Reinach. L'auteur écrit dans son introduction : « Puisque le dogme se dit immuable, infaillible, expression parfaite et évidente de la vérité éternelle, et qu'il ne possède aucune de ces qualités, il renferme donc un principe d'erreur.... La science a donc pour devoir de le combattre. La science le fait sans partialité et sans haine, uniquement parce qu'il s'agit d'une erreur. » Il s'agit donc d'une histoire qui n'est pas exempte d'arrière-pensée polémique. Cependant le premier devoir de la science est d'être elle-même, d'être de plus en plus la vérité. L'objet de l'histoire n'est pas de contredire et de réfuter la théologie, mais de montrer ce qui fut. Pas n'est besoin de vouloir prouver que les dogmes ne sont pas immuables; il suffit d'exposer comment ils se sont formés. La démonstration sera d'autant plus efficace qu'elle n'aura pas été cherchée.

M. G. d'A. est bien informé; il fonde son analyse de l'histoire et des doctrines du Nouveau Testament sur les travaux critiques les

plus récents, et l'on ne peut pas le blâmer d'avoir été éclectique dans son choix. Mais l'équilibre de sa synthèse en souffre peut-être sur certains points. Par exemple, en ce qui regarde la carrière de Jésus, les emprunts qu'il fait à mon commentaire des Évangiles synoptiques ne s'accordent pas avec l'idée, qu'il prend ailleurs, d'un Jésus qui n'aurait pas eu de prétention messianique. L'Évangile n'a pour moi de sens, et mon commentaire ne tient que dans l'hypothèse contraire. Si Jésus n'a point été condamné, sur son propre aveu, au supplice de la croix, comme prétendant à la royauté messianique, c'est son existence même qui devient problématique. On ne peut pas faire de lui un doublet de Jean-Baptiste. Les disciples de Jean ne l'ont pas dit ressuscité, ils ne l'ont pas proclamé Christ, même quand l'exemple des disciples de Jésus les y invitait. L'unique raison qu'eurent les apôtres de penser que Jésus était entré dans la gloire messianique par la résurrection est qu'ils croyaient d'avance, avec Jésus lui-même, qu'il entrerait dans cette gloire par l'avènement du règne de Dieu. Jean avait annoncé surtout le jugement de Dieu; Jésus annonçait le règne, le triomphe des justes, où sa place était marquée. A mon humble avis, « la science », si désireuse qu'elle puisse être de « combattre l'erreur », ne peut pas affirmer comme choses certaines, ainsi que le fait M. G. d'A., que Jésus ne s'est pas cru Messie, et que l'apôtre Pierre n'est jamais venu à Rome.

Alfred Loisy.

L'orientation religieuse de la France actuelle, par P. Sabatier. Paris, Armand Colin, 1911; in-18, 320 pages.

Sujet difficile, mais que nul ne pouvait traiter avec plus de compétence, d'entrain et de confiance que M. Paul Sabatier. Son livre aurait pu s'intituler tout aussi bien la *Désorientation religieuse*. A ne considérer que les faits, c'est même ce dernier titre qui conviendrait le mieux. Mais par dessus les faits l'auteur étend comme un transparent lumineux son indéfectible espérance. Les réalités seraient plutôt sombres. M. S. établit assez péremptoirement que les Églises, suivant avec trop de logique leurs propres voies, ont perdu le nord, et que nul jusqu'à maintenant ne peut se flatter d'avoir retrouvé la boussole qu'elles ont égarée. Mais M. S. n'en réussit pas moins à signaler de ci de là, un peu partout, des efforts qu'il voit converger dans une direction qui lui paraît être celle de l'avenir. La religion future, n'existant encore qu'à l'état d'idéal, est par conséquent plus belle qu'elle ne sera jamais si elle s'affirme dans le monde réel. La critique du catholicisme officiel et du protestantisme, dans l'ouvrage de M. S., pourrait bien être plus solide que ses prévisions. Du moins l'auteur croit-il à l'avènement de l'idéal nouveau comme les anciens prophètes croyaient à l'avènement du règne de Dieu. Mais ces chose-là

n'arrivent jamais aussi promptement ni aussi pleinement que l'annoncent les voyants.

A. L.

Arth. Stein, **Die Kaiserlichen Verwaltungsbeamten unter Severus Alexander.** Prag. 1912 (Extrait du *Jahresbericht 1912 der I deutschen Staatsrealschule in Prag.*) 21 p. in-8°.

Ce petit mémoire contient le nom de tous les fonctionnaires d'ordre équestre connus qui ont vécu sous Alexandre Sévère, depuis les préfets du prétoire juqu'aux procurateurs de provinces, avec la mention et, autant que possible, la date des charges qu'ils ont exercées. La *Prosopographia imperi romanii* de Berlin rendait le travail facile; le mérite de l'auteur est de l'avoir complétée au moyen des inscriptions parues depuis quelques années.

C.

Studien zur germanischen Sagengeschichte, von Dr Friedrich Panzer, Professor an der Akademie zu Frankfurt a. M. II. Sigfrid. München, Beck, 1912. In-8°, x-282 pp., 8 m.

Parmi les tentatives faites pour découvrir l'origine et le sens des grandes épopées germaniques, il en est une, toute récente, qui n'a pas eu la fortune qu'elle méritait. C'est celle dont l'auteur le plus qualifié est M. Panzer. Ce distingué germaniste s'applique depuis plusieurs années à démontrer que les légendes conservées dans les poèmes les plus glorieux des Germains, *Beowulf*, *Gudrun*, *Nibelungenlied*, sont la version héroïque de contes populaires encore en circulation de nos jours. Après avoir, dans deux imposants volumes, tenté la preuve de son opinion pour les légendes de Beowulf et de Gudrun, il s'essaye aujourd'hui à la faire pour la légende de Siegfried.

Ce n'est pas le *Nibelungenlied* qui sert de point de départ à M. P. pour ses investigations. Il n'y a pas lieu de s'en montrer surpris. Tout le monde sait que le célèbre poème moyen-haut-allemand est une rédaction « courtoise » de l'antique légende. M. P. a pensé trouver la forme la plus primitive du récit dans le *Lied vom hürnen Seifrid*. Ce poème populaire est beaucoup plus récent que le *Nibelungenlied*, mais, comme le fait voir M. P. la rédaction que nous en possédons est le remaniement d'un texte datant du XIIIe siècle. Une minutieuse comparaison de ce *Lied* avec le conte — aux multiples variantes — de *Jean de l'Ours* [1] a convaincu M. P. que la légende est la mise en œuvre poétique du conte. Ainsi M. P. dépasse les critiques anciens qui, avec les Grimm, avaient reconnu la parenté de la légende de Siegfried avec certains contes allemands, qu'ils appelaient

1. J'adopte ce titre qui est celui de l'une des variantes françaises, afin de rester tout près du titre allemand, *Bärensohn*.

« Siegfriedmaerchen », mais croyaient, à l'inverse de M. P. que c'était le conte qui s'inspirait de la légende. Par contre, M. P. détruit une opinion universellement admise. On a, depuis Grimm, cru que la légende de Siegfried et le conte de la *Belle au Bois Dormant* avaient une commune origine, qui serait un mythe indo-européen. M. P. nie toute identité de la légende et du conte. Ceci concorde avec sa théorie d'après laquelle — il est sur ce point d'accord avec la plupart des critiques actuels — la mythologie n'aurait aucune part dans la formation des légendes germaniques. Avec lui, nous croyons que la solution du problème des origines des épopées germaniques est « non dans le ciel, mais sur la terre ».

La légende de Siegfried n'est pas une. C'est un complexe où se démêlent — dit M. P. — trois parties. La première, qui est aussi la plus importante, est l'histoire de la libération de la vierge ravie par un monstre : cette histoire fait le fond presque entier du *Lied von hürnen Seifried* et de *Jean de l'Ours*. La seconde, qui se lit dans le *Nibelungenlied* et d'autres documents surtout norrois, est l'aventure d'un héros qui par son courage et sa force conquiert et dompte la fiancée récalcitrante, c'est-à-dire l'aventure qui soumet Brunhilde à Siegfried, puis à Gunther. Selon M. P. cette partie de la légende de Siegfried est la version poétique d'un conte répandu aujourd'hui en Russie, mais disparu, ou inconnu aux folkloristes, dans l'Europe occidentale. Enfin, la troisième partie de la légende de Siegfried, la mort du héros, aurait pour origine un conte dont le sujet est l'invulnérabilité conditionnelle d'un mortel privilégié.

Il faut quelque bon vouloir et un esprit prêt à ne s'étonner de rien pour suivre docilement l'argumentation de M. P. Parmi les rapprochements qu'il établit il en est qui apparaissent convaincants ; d'autres sont moins persuasifs. Voici un exemple. Dans deux textes différents M. P. constate que le héros triomphe de la fiancée récalcitrante en la frappant de verges. Cette analogie lui suffit pour affirmer le rapport de dépendance de ces deux textes. C'est peut-être un argument chancelant. D'une part, le trait n'est pas caractéristique; d'autre part il est aisément amené par la situation, et la concordance remarquée peut, en fin de compte, n'être qu'une simple coïncidence. Mais il faut dire que ces points faibles sont assez rares dans le travail de M. P., dont la méthode devient de plus en plus sévère et dont les déductions offrent moins de prise à la critique aujourd'hui que dans ses premières œuvres. L'érudit germaniste aura d'ailleurs eu le mérite de faire prévaloir quelques idées justes dont ne se préoccupaient pas assez les philologues de l'ancienne école, et ses études auront renouvelé toute une branche de la philologie germanique en montrant la valeur du conte populaire que l'on a jusqu'ici trop traité en Cendrillon.

F. Piquet.

Prof. Ettore Rota. **L'Austria in Lombardia e la preparazione del movimento democratico cisalpino.** Milan, Soc. Dante Alighieri, in-8°, 1911, 295 p., 3 lire (Bibl. stor. del Risorgimento, série VI, vol. 10).

Les états de l'Italie du Nord, et la Lombardie spécialement, ont accepté et supporté, plus aisément que tous les autres pays « affranchis » par nos armées de 1792 à 1801, les désagréments et les charges, souvent écrasantes, de l'intervention française. Les Milanais ont même collaboré de bon cœur à une œuvre entreprise par des mains étrangères, et donné libéralement ce qu'on réclamait d'eux : argent, trésors artistiques et soldats. A quoi tient cette particularité, qui étonna les Français eux-mêmes? M. R. estime que la seule explication acceptable est dans l'aversion profonde des habitants de la Lombardie pour la domination autrichienne, aversion telle que tout, même le despotisme des agents du Directoire, même l'avidité fiscale d'un Haller, semblait préférable au retour des *tedeschi*. Le bâton autrichien seul a fait ce miracle de mettre un Visconti et un Serbelloni à la tête d'une république démocratique milanaise. Le danger autrichien passé, tout ce qui séparait dans le nord de l'Italie la population en classes distinctes et traditionnellement hostiles a reparu peu à peu, et la fragilité de l'état lombard est apparue tout de suite.

L'auteur n'a pas conduit son étude au-delà de 1797, ce qui ne permet pas de vérifier si son explication rend bien compte du mouvement et de l'évolution des partis après la crise des « treize mois » et le retour victorieux des Français à Milan. Mais l'étude qu'il a faite, d'après la littérature imprimée et les archives milanaises, de la législation autrichienne (en matière politique et économique), des relations intellectuelles franco-milanaises au XVIIIe siècle et de l'agitation révolutionnaire en 1794-96 semble donner raison à sa thèse. Les faits qu'il cite ne sont pas tous nouveaux, mais ils sont bien choisis et mis en valeur, avec seulement parfois un peu trop de recherche dans le style et trop d'expressions imagées. Le chapitre sur la fascination exercée par le Paris de la fin de l'ancien régime sur les Milanais de la classe éclairée est sans doute le plus neuf et le mieux venu. Peut-être M. R. aurait-il pu essayer de noter avec un peu plus de précision le sentiment vrai de la population milanaise lors de l'arrivée en 1796 des troupes victorieuses de Bonaparte. Les principaux témoignages que nous en avons sont, ou un peu suspects, ou trop vagues; il y aurait eu intérêt à en faire une critique plus serrée. L'ouvrage n'en est pas moins agréable à lire, et utile. Un index alphabétique ou une bonne table analytique ne l'auraient pas déparé, au contraire.

R. G.

Henry Cochin, **Lamartine et la Flandre**, Paris, Plon, 1912, in-8°, p. XIX-442.

Ce livre s'appuie sur une documentation considérable et solide; dépouillement des œuvres et des mémoires relatifs à la monarchie de

Juillet et à Lamartine —, longs fragments inédits du *Manuscrit de ma mère* —, lettres inédites nombreuses de Lamartine dont 26 sont publiées en appendice avec des notes biographiques sur les amis du député, sur la composition du corps électoral —, documentation spéciale dont des échantillons (profession de foi, rapports administratifs...) figurent en fin du volume. Il se présente de manière aimable : écrit avec entrain, alerte, plein d'anecdotes, à la fois minutieux et attachant. Plusieurs résultats s'en dégagent.

D'abord des précisions sur la biographie électorale et les opinions politiques du poète. Sa candidature esquissée pour une élection partielle à Dunkerque en nov. 1830 sous le patronage des Saint-Simoniens, organisée à Bergues en mai 1831 sans succès, reprise pendant le voyage en Orient à la fin de 1832, réussit au mois de janvier 1833, puis en 1834, enfin en 1837 : le nombre de voix allait croissant. Peut-être M. C. s'exagère-t-il la valeur de ce siège pour Lamartine : il reste pour lui un pis aller qu'il abandonne dès qu'il est sûr de Mâcon. — M. C. nous présente un Lamartine original : bon enfant, candidat attentif, député aux petits soins, bref très *politicien*. Ses opinions sont et restent nettement légitimistes mais en même temps nationales : il se présente comme l' « homme social », travaillant à la conservation de l'ordre et très libéral, acceptant jusqu'en 1839 de collaborer avec le Gouvernement de juillet qu'il déteste, puis désespérant de lui et le combattant à outrance après la coalition. C'est la période conservatrice qu'étudie M. Cochin.

A côté de cet appoint appréciable à la biographie et à la psychologie de Lamartine, on trouvera dans le livre en question : un tableau coloré des mœurs (ch. 3) et de la vie économique (ch. 6) et politique (ch. 6 et 9) de la Flandre sous Louis-Philippe ; — des renseignements nombreux, précis, vivants sur la préparation des élections, la recherche, généralement difficile, des candidats, le choix du lieu de scrutin, l'administration, bref sur la « cuisine » électorale du gouvernement d'abord hésitante et timide, puis pressante et ouverte. Ce livre permet de suivre l'action du gouvernement dans les provinces sous Louis-Philippe ; comme tel, en dehors de ses qualités littéraires, en dehors de sa valeur pour l'histoire de Lamartine, il offre un réel intérêt pour l'histoire générale.

Charles-H. Pouthas.

A. Chambolle, **Retours sur la vie**. Paris, Plon, 1912, in-8°, pp. v-544.

Ces mémoires offrent un double intérêt : leur qualité littéraire : un style simple et rapide, des portraits vivement brossés, des anecdotes abondantes et amusantes (je recommande particulièrement les pages 91 et suivantes où la physionomie de Casimir Périer s'enlève avec tant de relief et de pittoresque), leur valeur documentaire : Chambolle, journaliste de talent d'abord au *Courrier Français* et au

National, puis rédacteur en chef du *Siècle* de 1837 à 1849, fondateur enfin et directeur de l'*Ordre* (1849-1851) et député intègre de la Vendée (1838-1848), de la Mayenne en 1848 et de la Seine (1849-1851), signataire de la protestation des journalistes du 27 juillet 1830, exilé après le 2 décembre, fut très intimement lié avec Odilon Barrot et Thiers. Ils sont un document sur les opinions à la fois libérales et sages des partis d'opposition constitutionnelle sous la monarchie de juillet. On y trouvera de plus un certain nombre de renseignements tout à fait neufs : détails qui montrent bien la timidité et presque le remords des auteurs de la Révolution de Juillet (pp. 71-86), récit des efforts pour constituer en 1837 un grand parti d'opposition libérale (p. 135 et p. 142), des divisions au sein de la Coalition en 1839 (p. 151 sqq.), surtout ceci à propos de la Réforme qui est une révélation : démarches de 62 conservateurs dissidents près de Guizot (fin de 1846 ou début de 1847) pour lui demander des concessions libérales (pp. 221-223) et quasi-conspiration des princes pour se désolidariser de la politique de leur père et prendre l'initiative d'une réforme (pp. 225-6). Depuis son exil, retiré de la vie publique, Ch. n'est plus à même d'apporter grand'chose de nouveau à l'histoire : à noter pourtant le récit d'une conférence chez Thiers le 7 ou 8 septembre 1870 où celui-ci combat la rentrée des princes d'Orléans en France (p. 402). La publication de lettres inédites complète ces souvenirs : parmi celles-ci, il y en a de tout à fait remarquables de Thiers sur la crise orientale de 1840 (pp. 505-509) et sur les mariages espagnols (p. 509). Voilà donc une utile contribution à l'histoire du XIX[e] siècle.

Charles-H. POUTHAS.

Léon DELONCLE, **Statut International du Maroc** (Collection diplomatique n° 1), Paris, Lechevalier, 1912, in-16, pp. 347.

Idée heureuse que de vouloir réunir les textes qui établissent la situation juridique du Maroc dans le droit international. Mais il faut à un recueil de ce genre deux qualités : être clair, être complet. Ce volume de M. D. n'a ni l'une ni l'autre.

Il n'est pas clair : l'ordre de publication des textes est mauvais pour n'être franchement ni logique (des textes de nature très différente : actes signés entre le Maroc et la France, actes signés entre deux puissances européennes relativement au Maroc, actes internationaux, figurent sous des rubriques communes ; les rubriques ne contiennent pas tous les textes qui leur reviennent, ainsi le régime des Confins), ni historique malgré la division en 3 périodes : avant Algésiras, Algésiras, après Algésiras ; (ainsi aux différents chapitres de l'Acte de 1906 sont joints les réglements applicatifs s'étendant jusqu'à l'heure actuelle). Résultat : la physionomie des textes disparait complètement ; peut-on se faire une idée de l'Acte d'Algésiras si minutieux, si déve-

loppé, ligotant si étroitement avec ses 123 articles notre action, lorsqu'il est amputé de son préambule et morcelé en 7 morceaux isolés?

Il n'est pas complet; ce livre était composé en août 1911. Depuis lors, des événements sont survenus, des textes nouveaux ont été publiés qui ont complété notre documentation et transformé la condition du Maroc. Les voici : traité secret franco-anglais du 8 avril 1904 communiqué par les gouvernements le 24 novembre 1911, traité secret franco-espagnol du 3 octobre 1904 publiée par le *Matin* du 8 novembre 1911 (on trouvera ces 3 documents dans les rapports Long Chambre n° 1921 ou Baudin Sénat 1912 n° 244), traité de Protectorat du 30 mars 1912 (rapport Long Chambre n° 1994 ou Baudin Sénat n° 268). D'ailleurs à la date même où était composé le recueil, certains actes étaient connus qui n'y figurent pas : toute la série des 7 traités de commerce marocains, l'arrangement franco-espagnol sur le programme de la conférence 1er septembre 1905, le traité franco-anglo-espagnol de 1907 garantissant le *statu quo* territorial, l'arrangement financier franco-marocain du 21 mars 1910, accords de mars 1911 sur les réformes chérifiennes.

Ce livre devançait le moment où il était possible : à l'heure actuelle il faudrait encore attendre le traité franco-espagnol, le réglement de Tanger, les accords internationaux à venir pour l'abrogation des tribunaux consulaires.

Charles-H. Pouthas.

C. Colson. **Organisme économique et désordre social.** Paris, Flammarion (Bibliothèque de philosophie scientifique), 1912. In-12, 364 p.

M. Colson est un penseur vigoureux. L'expérience des grandes entreprises, le goût et le don du raisonnement mathématique, l'indépendance d'esprit donnent à ce qu'il écrit une singulière valeur. On n'en éprouve pas moins un certain malaise, en face de ce dyptyque où il a cherché à figurer d'une part l'harmonie économique (le mot d'organisme, comme le dit très bien M. C. lui-même, est dangereux), de l'autre le désordre social.

Sur bien des points, les démonstrations de M. C. paraîtront convaincantes. Il saisit à bras le corps les conceptions inconsciemment « réalistes » de l'école sociologique. Dans la permanence des phénomènes sociaux, où l'école voit un caractère spécifique, M. C. ne découvre qu'une simple application de la loi des grands nombres. On pourrait dire, renversant les propositions de M. Durkheim, que ce qui est véritablement sociologique dans le fait social, c'est la variation, la permanence étant purement d'essence mathématique. — M. C. se livre également à une analyse serrée de ce que l'on peut appeler la « mystique » du socialisme. Il oppose à Karl Marx une théorie relativiste de la valeur. Il renverse quelques-unes des idoles de la tribu,

par exemple cette idée bizarre et néfaste que le travail serait en quantité limitée et que, par conséquent, en tête du décalogue où s'inscrira la morale des producteurs, devrait figurer une nouvelle obligation, le devoir de la sous-production. Malthusianisme industriel, qui menace de se répandre depuis l'Australie jusqu'aux antipodes de ce continent, et qui irait directement à l'encontre de la civilisation. — Signalons au passage quelques pages non moins fortes, par exemple (p. 16-17) sur l'orientation à donner à l'enseignement, sur l'abus des bi — tri — et quadrifurcations, « et cet amas de prétendues connaissances pratiques, qui enlèvent au travail de la jeunesse une grande partie de son efficacité ». — De même il sera bien difficile de ne pas souscrire aux plaintes que M. C., en homme averti, nous fait entendre sur la diminution du rendement des services publics, et surtout sur la baisse, dans certains corps de fonctionnaires, du dévouement professionnel. Il n'est personne qui, assistant à une réunion de fonctionnaires, — fût-elle de l'ordre le plus élevé — ne se soit cru parfois dans un syndicat d'épiciers ou de balayeurs, tant les questions de « ventre » y priment toutes les autres.

Mais s'il y a d'excellentes choses dans le livre de M. C., on estimera sans doute qu'il y en a trop. Il semble qu'en 350 pages il ait voulu nous donner sa confession, le résumé de toutes ses expériences, sa conception générale de l'homme et de la vie.

Cette conception est à la fois optimiste et pessimiste. Tout est bien, dirait volontiers M. C., sortant de la main de la nature, c'est-à-dire du libre jeu des lois économiques ; tout est mal, sortant du cerveau des réformateurs sociaux. Resterait à expliquer — puisqu'en définitive c'est des faits que proviennent les doctrines — comment l'harmonie économique engendre le désordre social. Est-ce que, fatalement, le progrès trouverait sa limite en soi-même ? Alors c'est une conclusion résolument pessimiste qu'il faudrait tirer du spectacle de l'histoire.

Optimiste, M. C. l'est sans hésitation lorsqu'il loue les institutions patronales, y compris les économats ; lorsqu'il admet, ici-bas, l'existence d'une sorte de « justice dans la répartition des biens » ; lorsqu'il écrit cette phrase : « la base des droits de chacun dans les biens produits, c'est la part qu'il a prise à leur production », phrase complétée par celle-ci : « Les détenteurs actuels... ne puisent dans leur possession aucun droit propre ; mais ils usent des droits que leur ont transmis leurs auteurs ». J'entends bien comment un producteur a pu légitimement disposer de la partie non consommée des produits de son travail (mais alors pourquoi, p. 132, lui enlever le droit d'exhérédation ?) ; je vois moins bien comment ce droit du testateur crée un droit à l'héritier, même *ab intestat*. Et M. C. ne le voit pas très bien lui-même, puisque, s'engageant dans une voie que les conservateurs purs trouveront dangereuse, il arrête à un certain degré le droit des

collatéraux. C'est dire que l'héritage n'a d'autre justification que son utilité sociale actuelle — actuelle, et par conséquent changeante.

M. C. oppose (p. 42) à toutes les révolutions passées, souvent bienfaisantes malgré leurs violences, toute révolution future possible, nécessairement malfaisante. Pourquoi vouloir arrêter l'histoire? Assurément une révolution nouvelle serait une violation de la propriété. Mais est-ce que l'histoire est autre chose qu'une série de violations de la propriété? On a violé la propriété des patriciens, lorsqu'on les a privés du droit d'enchaîner leurs débiteurs. On aurait violé la propriété d'un industriel athénien, tel le père de Démosthène, si l'on avait affranchi ses esclaves armuriers, c'est-à-dire son capital. On a bien violé la propriété des planteurs des Antilles, comme celle des corporations de métiers, comme celle de l'Eglise, comme celle des seigneurs terriens. On pourrait dire que l'histoire des progrès de la civilisation, c'est l'histoire des viols successifs de la propriété. Si le fait de l'appropriation est un fait essentiel et permanent, les formes de la propriété sont transitoires. Pourquoi la forme actuelle, le capitalisme industriel, échapperait-elle au sort de ses devancières?

Au candidat à la succession du capitalisme, à savoir au syndicalisme, M. C. reproche deux choses. La première, c'est d'être inutile. L'amélioration du sort des ouvriers, dit-il, se serait produite d'elle-même, en vertu de l'action des lois économiques. Ce n'est pas, cependant, ce que l'on constate en étudiant l'histoire économique des quatre derniers siècles.

M. C. ne tient pas compte de la résistance opposée par le milieu à la hausse normale des salaires dans toutes les époques de non-liberté de coalition et de non-intervention. C'est une remarque faite par un économiste aussi pondéré que feu Levasseur: dans les périodes d'accroissement du stock métallique, les salaires croissent moins vite que les prix, moins vite par conséquent que ne les ferait croître le libre jeu des lois économiques. Turgot l'avait dit avant Levasseur. C'est qu'à tout moment il existe, formelle ou tacite, consciente ou non, une coalition des employeurs; la coalition des employés et l'action des lois positives ont pour objet de rétablir l'équilibre.

M. C. reproche ensuite au syndicat (et sans faire, d'ailleurs, une place à part au syndicat de fonctionnaires) sa malfaisance. Il le considère comme un élément de désordre social, comme une cause de recul vers la barbarie. Assurément, les événements actuels semblent lui donner raison. Mais n'oublie-t-il pas ceci? Actuellement une minorité, organisée en un petit nombre de fédérations puissantes, est en face d'une masse amorphe, qu'elle domine et qu'elle écrase; mais lorsque cette masse sera également répartie entre d'autres associations, l'équilibre ne s'établira-t-il pas entre les intérêts rivaux? Dans un Parlement syndical, des transactions s'imposeraient entre groupes

sociaux comme, dans le Parlement politique d'aujourd'hui, entre partis. — *Fata viam invenient.* Dans une société nouvelle, le besoin d'ordre qui est congénital à l'homme ferait aussi de l'harmonie avec de la discorde. Il me semble que cette vue devrait plaire à l'optimisme de M. C.

Un livre qui soulève de tels problèmes est tout le contraire d'un livre inutile. Nous ne saurions trop conseiller aux lecteurs qui veulent se donner le temps de réfléchir la lecture de celui de M. C. On abuse souvent de ce mot : les livres « qui font penser ». Celui-ci en est un.

Henri HAUSER.

Guides artistiques et pittoresques des Pays de France, publiés sous la direction de L. DIMIER. **La Haute-Normandie,** par G. FOSSEY et G. LONGNON. Paris, Delagrave, s. d. [1912]. In-8°, 592 p. Une carte et des plans. Index.

Nous n'avons pas à revenir sur les caractéristiques de cette nouvelle collection (voy. *Revue* du 21 sept. 1912). On sait que ces guides ignorent délibérément les chemins de fer, les hôtels, etc. Ce nouveau volume contient un exposé de l'histoire de la Normandie, et un exposé de l'art normand : il se classe donc, logiquement, avant la *Basse-Normandie*, précédemment parue. A signaler l'important morceau sur Rouen, où la ville est décrite *con amore*, Dieppe, le Havre. Il y a, hélas ! quelque chauvinisme à dire du Havre : « le second des ports de France et l'un des premiers de l'Europe ». Cela fut. — On s'étonne, dans une collection destinée à reproduire la physionomie des pays de France, qu'il soit fait si peu de place à la géographie physique, surtout lorsqu'il s'agit de « pays » aussi nettement caractérisés que le Caux ou le Bray. — Le parti adopté pour les renvois rend certains plans (ceux des quartiers de Rouen) pratiquement inutilisables. — Le style, à force de préciosité archaïque, est contourné et bizarre. P. 58 : « La Normandie de l'unité française, plus que celle des ducs y est concernée ». — Les auteurs tiennent à commettre l'agaçant solécisme (il date, si mes souvenirs ne me trompent, du *Cosmopolis* de M. P. Bourget) qui consiste à orner d'une majuscule les adjectifs géographiques : « l'unité Française, l'architecture Normande ».

H. HR.

F. ARNAUDIN, **Chants populaires de la Grande-Lande,** t. I, Paris, Champion, 1912. In-12° de LXXXVI-521 pp. Pr. 8 frs.

Ce recueil, dit l'auteur dans sa préface, est le résultat de « patientes recherches commencées il y a quelque trente-cinq ans, d'abord par amusement, aux veillées de mon village ou en voguant sur la bruyère pour la simple satisfaction d'un goût personnel, mais qui se sont peu à peu étendues, en prenant un but, aux villages environnants,

puis à la Grande-Lande et au pays de Born en entier, enfin aux localités des Petites-Landes et du Marensin les plus proches ».

Il contient les *Chants du premier âge* : berceuses et amusettes, et des *Chansons de danse :* rondes enfantines, chansons de neuf, chansons énumératives, chansons facétieuses et burlesques, chansons satiriques. Chaque texte en patois est traduit en français et accompagné de la mélodie. Les *Chansons d'amour* viendront, nous espérons que ce sera bientôt, dans le deuxième volume. Un troisième sera consacré aux *Chants divers*, *chants des moissonneurs*, *complaintes antiques*, *légendes pieuses*, enfin aux *Chants nuptiaux*. C'est dire la variété de cette nouvelle gerbe qui vient enrichir le folk-lore français. Peut-être n'aurions-nous pas rangé les fleurs qui la composent tout à fait ainsi que l'a fait M. Arnaudin. Mais ceci est une affaire de goût et de méthode. L'essentiel est que les traditions qui nous sont ainsi conservées, aient été recueillies avec une absolue sincérité, le scrupuleux souci de la plus minutieuse exactitude jusque dans les moindres détails. M. Arnaudin nous l'affirme et l'on s'en rend compte, de reste, à la simple lecture. « C'est pour la partie musicale pareillement, dans toute leur pureté originelle, que nos vieilles chansons sont présentées ici, et nettes, inutiles de l'ajouter, de la plus petite retouche ou addition personnelle, telles que me les ont fournies ceux et celles — imposante en est la liste — qui les tiraient des plus anciennes sources et les avaient conservées le mieux ».

Outre son intérêt philologique et poétique, cette collection, lorsqu'elle sera achevée, permettra une psychologie du paysan landais que, peut-être, tenterons-nous alors d'esquisser.

Léon PINEAU.

— L'ex-dominicain Alph. Vict. MULLER a écrit *Luthers theologische Quellen, Seine Verteidigung gegen Denifle und Grisar* (Töpelmann, Giessen, 1912, XVI-244 p. 5 M.) pour prouver que les thèses fondamentales de Luther ne furent nullement inventées par lui, mais appartenaient au contraire à la plus authentique tradition catholique et trouvèrent même, jusqu'à son époque, des défenseurs convaincus au sein de l'Église. L'abbé Turmel, qui passe pour l'un des plus grands historiens catholiques, ne dit-il pas dans la *Revue d'histoire et de littérature religieuse* (1902, p. 527), en parlant de la doctrine du « De nuptiis » : elle avait trouvé un asile sous le cloître des Augustins et s'y perpétuait jusqu'au jour où, associée à des colères, à des rancunes et à une logique à outrance, elle servit à allumer dans l'Église un immense incendie »? Le général des Augustins Séripandus et les théologiens de cet ordre qui le représentèrent au Concile de Trente, défendirent les mêmes doctrines que Luther sur la concupiscence et le péché originel, la justice parfaite, la justification par la foi en un mot. Denifle et Grisar avaient attaqué en Luther l'homme, le moine et le théologien; l'homme a été défendu par Walther dans *Für Luther, wider Rom* (Halle, 1906). C'est le moine

et le théologien que prétend réhabiliter M. M. en étalant l'ignorance de Denifle et même sa mauvaise foi, et l'incompétence absolue de Grisar qui ne cesse de copier Denifle que quand il copie les critiques des théologiens protestants contre Luther, et quand, dans son chapitre sur la « Religion du serf arbitre », il reproche au réformateur des doctrines qui aujourd'hui encore sont considérées comme orthodoxes par une partie des Dominicains. Livre intéressant, plein d'imprévu et de points de vue nouveaux. — Th. Sch.

— Encore un livre sur Bergson : *Une philosophie nouvelle. Henri Bergson* (Alcan, 1912. v-209 p. in-16°; 2 fr. 50. Bibliothèque de philosophie contemporaine) par M. Ed. Le Roy, qui réunit ici ses deux articles de la *Revue des Deux-Mondes* (1er et 15 févr. 1912) sur la Méthode et la Doctrine, en y joignant une Préface (avec un extrait de la lettre que M. Bergson lui adressa à l'occasion de ses articles) et, en plus d'une Conclusion, sept Explications complémentaires sur « quelques points plus importants ou plus difficiles » comparables aux « centres de relief principal où se doit rassembler la lumière de l'attention ». M. L. veut nous donner « simplement quelque chose comme un guide préliminaire à l'usage de ceux qui voudraient s'initier à la philosophie nouvelle ». Pour lui, cette dernière « comptera aux yeux de l'avenir parmi les œuvres les plus caractéristiques, les plus fécondes et les plus glorieuses de notre époque ». Caractéristique, elle le sera sans doute, mais peut-être pas dans le sens qu'on lui attribue ici ; et un sourire seul peut répondre à cette naïve déclaration que « la révolution qu'opère cette œuvre égale en importance la révolution Kantienne ou même socratique ». Ne rendons pas M. Bergson responsable des maladresses de ses admirateurs; sans être « désormais le point de départ de toute philosophie spéculative », la sienne nous apporte sinon du nouveau, du moins une manière nouvelle de formuler d'antiques vérités et nourrira l'esprit de quelques-uns de nos contemporains, en attendant qu'un autre système le remplace pour un temps, comme les couches de feuilles sèches se succèdent et se recouvrent dans les forêts primitives. — Th. Sch.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 46 — 16 novembre. — 1912

Yaqut's Irshad al- Arib ila ma'rifat al-Adib, éd. by D. S. Margoliouth : vol. V. Leyden. Brill, 1911 (Gibb Memorial series. vol. VI, 5), in-4°; xii-520 pp.

M. Margoliouth publie le quatrième volume du dictionnaire de Yaqoût, qui renferme les biographies d'un certain nombre de personnages dont le nom commence par la lettre *'ain*. Le volume précédent contenait la lettre *ha* : une partie importante de l'ouvrage manque donc dans les manuscrits connus, et l'éditeur, dans l'espoir que des documents nouveaux pouvant surgir, renouvelle l'appel qu'il avait fait en tête du tome troisième : il est à souhaiter qu'il trouve un écho et que soit complété un ouvrage qui fournit un apport considérable à l'histoire de la littérature arabe. Comme pour les précédents, l'exécution matérielle du nouveau volume est quasi parfaite. Les corrections, suggérées par l'éditeur, sont en général fort judicieuses. — Des notices étendues sont consacrées à des personnages illustres, tels qu'El Kisai, El Baihaqi, etc. ; — on y lira toute une anthologie de vers, qui en sont point tous des jeux d'un esprit pédantesque. — Les listes des ouvrages attribués à chaque auteur fourniront des renseignements bibliographiques nouveaux [1].

1. Par exemple, pour Abou l Faradj el Isfahâni (p. 151 et 152), la liste de Yaqoût complète celle de Hadjî Khalfa et du Fihrist, qui paraissent avoir omis des ouvrages importants de l'auteur du *Kitâb el Aghâni*. Yaqoût, d'autre part, ne lui attribue point le *Ayan el Fours* de H. Kh., t. I, p. 365, ce qui ne permet pas de considérer comme résolu le petit problème posé in Ibn Khalliqan, tr. de Slane, t. III, p. 647, note 11. — Yaqout, pour les titres connus de H. Kh., a des variantes

Enfin, il y a abondance d'indications précieuses pour l'étude de la société arabe : — des pages bien amusantes sur la saleté de l'auteur du *Kitāb el Aghāni* et sur la tenue qu'il avait à table (p. 153 s.); — p. 242, l'anecdote sur le poète Ibn Roumi qui, pendant trois jours, ne sort point de chez lui, au risque de faire mourir sa famille de faim et de soif, plutôt que de risquer la vue néfaste de son voisin le borgne ; — p. 260 le cadi qui s'enivre, mais sans appeler de son vrai nom, *khamr*, le vin qu'il baptise successivement de six ou sept autres vocables. — De la notice consacrée au khalife 'Ali (p. 262), il résulte que Yaqoût ne croit pas à l'authenticité du divan attribué, dès une époque ancienne, au gendre du Prophète ; — (p. 272) il faudrait quelque effort pour s'intéresser aux jeux de mots ineptes qui font dire au pauvre savant qui les écoute : « Pourquoi toutes les bêtes s'acharnent-elles aujourd'hui sur moi ! » — p. 347-375 : très importante biographie d'Abou l Fath, visir du Bouide Rokn ed daouleh.

M. G. D.

G. Jéquier. **Décoration Egyptienne,** Plafonds et frises végétales du Nouvel Empire thébain (1400 à 1000 av. J.-C.), Paris, Eggimann, 1912, in-4°, p. 25-28 et pl. VII-VIII, XI, XVI, XXI-XXVI, XXVIII-XXX, XXXIII-XL.

Je rendais compte de la première livraison de cet ouvrage l'an passé, à pareille époque : la seconde a suivi la première au bout de six mois. Elle contient les dernières lignes du texte, les tables, et vingt-une planches en couleur. L'éditeur a fait largement les choses et nous devons lui en être reconnaissant, mais il avait reçu de si bons éléments de reproduction, qu'il aurait été inexcusable de nous donner un volume médiocre. Je crois que les personnes qui s'imaginent encore que l'art de l'Égypte était monotone, seront bien étonnées en parcourant ce recueil : elles y trouveront une variété de formes, une richesse de coloris et une fraîcheur d'imagination qui les porteront peut-être à craindre que M. Jéquier n'ait agi parfois à la façon de Prisse d'Avennes, et que ses copies ne soient par endroits de belles infidèles. Je puis les rassurer : tout y est rigoureusement exact, dessins et couleurs, et la seule liberté que M. Jéquier ait prise avec ses modèles, c'est de n'y pas tenir compte des cassures de la pierre et des manques de l'enduit sur lequel les motifs étaient peints. Il a eu raison de procéder ainsi, dans un livre destiné à faire connaître non pas l'état actuel des monuments, mais les types de décoration végétale dont les Égyptiens ornaient les plafonds. Les exemples recueillis ici proviennent des tombeaux et c'est dans les tombeaux en effet que

intéressantes : *udābā l ghurabā* au lieu de *ādāb* (I, 213), *el ghilmān el murghan-niin* (V, 127), etc. — Quelle raison a fait préférer par l'éditeur (p. 151 av. dern. l.) *diyānāt* à *diyārāt*, que lui donnait son second manuscrit et qui paraît consacré par H. Kh., t. III, p. 240, par le Fihrist (p. 119) et par le manuscrit de Berlin (Brockelmann, G. A. Litt., t. I, p. 146) ?

la conservation des plafonds est meilleure; mais les mêmes poncifs étaient usités dans les palais royaux et dans les maisons des nobles ou de la classe aisée : le Musée du Caire possède des fragments ramassés dans les ruines du palais d'Aménôthès III, à Médinét-Habou, qui procèdent d'une inspiration aussi puissante et aussi féconde. Je crois me rappeler que M. Jéquier projette de publier d'autres séries de motifs empruntés aux nécropoles thébaines : j'espère qu'il ne laissera pas tomber ce projet, et que M. Eggimann lui en facilitera l'exécution.

G. Maspero.

W. E. Crum et G. Steindorff, **Koptische Rechtsurkunden des achten Jahrhunderts aus Djême (Theben)**, 1er Band : Texte und Indices von W. E. Crum, Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1912, in-4°, iv-470 p. Prix : 56 fr. 25.

Les deux collaborateurs se sont partagé la tâche : Steindorff s'est réservé la traduction et le commentaire, Crum a pris pour lui ce qu'il y avait de plus ingrat, la copie et l'établissement des textes ainsi que la compilation des Index. Il s'est acquitté de sa besogne avec la conscience voulue, et il nous a donné une œuvre dont on ne saurait trop le remercier et dont il est impossible de faire valoir l'importance dans un compte rendu rapide. On avait publié antérieurement un certain nombre de ces mêmes pièces, mais isolées, et souvent avec des erreurs dans le déchiffrement que l'état des manuscrits excusait, bien qu'elles fussent de nature à nuire par endroits à l'intelligence des documents. Le présent volume renferme tout ce qu'il a été possible jusqu'à ce jour de réunir du cartulaire d'une des petites villes qui s'élevaient sur la rive gauche du Nil en face de Thèbes, celle de Djêmé, et la comparaison a permis, tout en comblant beaucoup des lacunes que plusieurs d'entre eux présentent, de lire sûrement divers passages demeurés douteux aux premiers éditeurs. Nous possédons maintenant, grâce à Crum, un ensemble d'actes assez fidèlement reproduits, pour que les juristes de profession puissent y étudier en toute sécurité certaines portions du droit copte-byzantin, tel qu'il subsistait encore un siècle ou un siècle et demi après la conquête arabe.

Il y en a de toute espèce, mais surtout des actes de vente, de partage et de donation et des testaments. Le corps en est toujours écrit en copte, et il n'en pouvait guère être autrement, le copte étant le langage parlé dans la plaine thébaine, mais l'influence des coutumes administratives de l'empire byzantin était si forte encore que, dans bien des cas, la formule initiale d'invocation à la Sainte Trinité, et la signature du notaire sont en grec, un grec plein de fautes, il est vrai : c'est ainsi qu'une donation d'enfant faite en 813 de notre ère ss termine par les mots εγω αββα απατηρ μον ελα εγραψιτε. L'arabe en revanche ne figure qu'en tête des feuillets dans le protocole obligatoire. La rédaction est verbeuse, emphatique, comme celle des papyrus byzan-

tins, et il semble bien que les formules n'aient été à l'origine que des traductions du grec : des développements s'y mêlent pourtant çà et là, qui ont été ajoutés par les scribes coptes. Autant que je puis voir, c'est surtout dans les donations d'enfants faites aux monastères que les éléments coptes prédominent : on le comprend de reste, si l'on songe que les donations de ce genre semblent être devenues, sous la domination musulmane, beaucoup plus fréquentes qu'elles ne l'étaient sous celle des empereurs. Environ les deux tiers des pièces — quatre-vingt-quatre sur cent-vingt-trois — étaient inédites et sont mises ici pour la première fois à la disposition des savants ; pour le reste, Crum a presque toujours collationné lui-même les originaux.

Les *Index* sont des plus riches. Comme celui des mots coptes contient des termes inconnus jusqu'à présent ou des expressions juridiques qui ne sont pas familières au plus grand nombre des lecteurs, je regrette que Crum n'y ait joint aucune traduction : il aurait pu le faire sans que cela déflorât le commentaire de Steindorff. Rien qu'à le parcourir, j'y ai noté des faits précieux pour l'histoire de la langue : par exemple, ⲁ pour ⲉ et ⲁ pour ⲟ ont persisté plus longtemps que je ne pensais, au moins dans l'usage de quelques personnes. Après l'Index des mots coptes celui des mots grecs est le plus intéressant, en ce qu'il nous permet de vérifier une fois de plus les procédés de déformation par lesquels ces mots ont passé, à l'entrée dans le langage courant des Égyptiens. Disons pour terminer que le volume entier est autographié ; l'écriture en est si nette que, malgré sa petitesse, elle est partout parfaitement lisible. Fond et forme extérieure, tout est excellent.

G. Maspero.

L. Reutter, **De l'Embaumement avant et après Jésus-Christ,** avec analyses de masses résineuses ayant servi à la conservation des corps chez les Anciens Égyptiens et les Carthaginois. Paris, Vigot, 1912, xii-172 p.

Les procédés de l'embaumement égyptien ont été reconstitués avec exactitude médicale et archéologique, en dernier lieu par le Dr Elliot Smith et par ses collaborateurs, mais on connaît assez mal encore la nature de la plupart des substances qui étaient employées par les taricheutes. Il est certain qu'ils se servaient de résines, mais desquelles plus particulièrement? C'est ce que le Dr Reutter a essayé de déterminer par l'analyse des échantillons que je lui avais envoyés, et, après avoir étudié ce qui concerne l'Égypte, il est passé à Carthage, grâce à la complaisance du Père Delattre. Il y a dans l'ouvrage où il publie ses recherches, des descriptions d'opérations chimiques et des discussions d'ordre purement technique, dont je me garderai bien de faire part aux lecteurs de cette *Revue* : il est probable qu'ils ne les comprendraient pas mieux que moi. Elles ont prouvé suffisamment au Dr Reutter « que les Anciens utilisaient pour la conservation des

« cadavres des substances mélangées provenant soit d'arbres indi-
« gènes, soit d'asphalte ou de baume de Judée, soit de baume tel que « le styrax dont les effets sont antiputrides. En s'aidant de la dessica- « tion favorisée par le climat, le sol et pour les Égyptiens du natron, « corps déshydratant par excellence, ils parvenaient à embaumer les « corps ». Pour plus de précision, disons que l'échantillon recueilli dans le sarcophage d'un certain Hikaoumsaf, d'époque saïte, comprenait, avec diverses parties de substances sans valeur antiseptique, des débris d'un bois aromatique, probablement un génevrier, *Juniperus Phœnicea*, *Juniperus Oxycedrus* ou *Juniperus Drupacea*, de la Térébenthine de Chio, de la résine de cèdre, du styrax provenant du *Liquidambar Orientalis*, de la résine d'Alep et du mastic *Pistacia Lentiscus*. Il va de soi que ce sont là seulement des résultats très partiels : les substances utilisées par les prêtres varièrent grandement selon les époques, et, dans une même époque selon les localités. D'autres analyses pourront amener leurs auteurs à des conclusions différentes, qu'il faudra accepter sans repousser celles qui les ont précédées. Les Égyptiens agissaient empiriquement, et pourvu qu'ils arrivassent à leur fin, qui était de perpétuer l'existence du cadavre, ils ne s'avisèrent pas d'employer toujours les mêmes matières : c'est ce qu'on ne doit jamais oublier quand on se livre à des études du genre de celles que le Dr Reutter a entreprises si heureusement.

G. Maspero.

J. Lesquier, **Les institutions militaires de l'Egypte sous les Lagides**. Paris, Leroux, 1911 ; in-8°, xviii-383 pages.

Un ouvrage sur ce sujet doit forcément, dans l'état actuel de nos connaissances, tenir moins et plus que ne promet son titre. Étudier l'armée ptolémaïque, c'est aborder la question des clérouques, et par elle toute une portion des institutions civiles, de l'administration, de l'économie du pays. D'autre part les documents conservés concernent presque tous ces mêmes clérouques : la description de l'armée des Lagides ne peut donc encore se faire qu'en partie, et avec peine. Les divergences d'opinion qu'on remarque entre les divers auteurs qui l'ont déjà tentée, témoignent de cette difficulté.

Les trois éléments dont l'armée se compose sont appelés ici : indigènes, mercenaires et *réguliers*. Ce dernier terme n'est peut-être pas très heureux, puisque ces hommes sont en principe des mercenaires étrangers, payés en nature, pour ainsi dire, au lieu de l'être en argent. Il n'y a pas, entre les deux dernières classes, de différence indélébile : car il existe des *mercenaires clérouques*, qui sont ainsi devenus de vrais *réguliers*. Mais cette question de définition est secondaire, et en pratique la distinction devait être faite. Le trait le plus caractéristique du système est l'emploi, de plus en plus fréquent, des indigènes :

d'abord seulement des μάχιμοι, classe privilégiée héritée de l'Égypte pharaonique, puis de tous sans distinction. Cependant ce troisième élément reste bien distinct, au moins en théorie, et ne se fondit jamais dans l'armée *régulière*.

Les *réguliers*, ce sont les clérouques; dès la page 30, c'est à eux que se consacre l'attention de M. Lesquier. C'est la partie la plus délicate du problème, celle où les hypothèses jusqu'ici émises se contredisaient le plus violemment. Entre les opinions qui représentent les clérouques comme constituant une *armée active* ou une *armée territoriale*, l'auteur a pu avancer une thèse qui, ici comme dans la question des τῆς ἐπιγονῆς, a bien des chances de nous donner la solution définitive. Les clérouques sont des *soldats actifs en disponibilité*. Pour se créer une armée d'apparence nationale, les Lagides ont eu recours à un expédient : des mercenaires étrangers ont été attirés et fixés en Égypte par l'octroi de la jouissance d'une terre. Dans les intervalles des campagnes, ils cultivent leur κλῆρος, contribuant ainsi, par les colonies qu'ils forment, à la diffusion de la culture grecque. Par l'hérédité de la tenure concédée, les Ptolémées parvinrent à former une caste militaire, et à assurer l'avenir du recrutement. De là découle une nouvelle et ingénieuse conception des τῆς ἐπιγονῆς : ce sont simplement les fils des clérouques; l'ethnique qui précède toujours cette expression, ne fait pas corps avec elle. Tous les fils de clérouque reçoivent une éducation militaire, et plus tard l'État choisit entre eux le mieux qualifié, à son gré, pour hériter les charges et les bénéfices de son père.

Sur la condition sociale et juridique de ces soldats-colons, les documents sont relativement nombreux, sinon toujours très clairs.

M. Lesquier a retracé en détail le mode de leur recrutement, le mouvement irrésistible d'infiltration qui, vers le IIe siècle, pousse dans leurs rangs des indigènes, sous le couvert de quelques fictions légales; l'évolution importante qui les transforme peu à peu en propriétaires *de fait*, sinon de droit, léguant, cédant, vendant leur tenure. Le meilleur éloge qu'on puisse faire de toute cette partie de l'ouvrage, est de rappeler que M. Jouguet, dans son travail sur la *Vie municipale dans l'Égypte romaine*, a fréquemment utilisé la thèse, alors manuscrite, de M. Lesquier.

Reste un chapitre consacré au commandement, lequel n'offre rien de bien particulier en Égypte. Il y a aussi une autre question, que l'on regrette de voir exclue d'un traité aussi complet. Un tableau topographique serait nécessaire pour donner au lecteur une idée nette de ce qu'était l'armée des Lagides. Les clérouques, par définition même, sont une troupe intermittente. Mais les mercenaires, en partie au moins, formaient des corps permanents. Pour contenir les révoltes de la Thébaïde, pour repousser les incursions libyennes ou nubiennes, pour protéger la frontière de Syrie, les rois avaient dû forcément

tracer des circonscriptions militaires; établir des garnisons fixes, construire des forteresses. Comment y était répartie l'armée? Il est fort probable que les papyrus, unique source de renseignements, ne nous apprendraient que peu de chose là-dessus. Mais la question valait d'être posée, dût-elle n'obtenir en réponse que des hypothèses. Une conjecture, même aventurée, proposée par quelqu'un qui a étudié à fond les institutions militaires du pays, aurait eu de la valeur, ainsi que l'effort fait pour grouper le peu de renseignements dispersés entre les papyrus et les inscriptions. Cette lacune, théorique plus encore qu'effective, est d'ailleurs la seule qu'on puisse relever dans la thèse de M. L., qui réalise, en comparaison des travaux antérieurs, un progrès dont on lui doit être reconnaissant.

Jean Maspero.

Institut papyrologique de l'Université de Lille, Papyrus grecs publiés sous la direction de Pierre Jouguet, etc..., tome II, fasc. II-IV : *Papyrus de Magdôla*, par J. Lesquier. Paris, Leroux, 1912, in-4°, 222 pages.

Seconde édition des pièces publiées par MM. Jouguet et G. Lefebvre en 1902-1903 dans le *Bulletin de correspondance hellénique* (XXVI et XXVII). M. L. a pu profiter d'assez nombreuses interprétations et corrections, proposées depuis aux textes ; et lui-même a été assez heureux pour leur apporter encore d'utiles améliorations. Une préface de 50 pages sur la nature, la forme et le contenu de ces requêtes au roi, la traduction et les notes détaillées qui accompagnent chacune d'entre elles, font du livre une œuvre originale appelée à rendre de grands services.

Jean Maspero.

Aegyptische Urkunden aus den Königlichen Museen zu Berlin ; Griechische Urkunden, IV Band, XI-XII Hefte, in-4°. Berlin, Weidmann, 1911 et 1912, 32-32 p.

La riche trouvaille d'Abousir el Meleq fait encore les frais du fascicule XI (n[os] 1185-1209). Toutes les pièces publiées ici appartiennent au I[er] siècle avant notre ère ou aux premières années de l'ère chrétienne. Particulièrement intéressants sont les documents intéressant l'administration militaire (1185, 1186, 1190), qui ont trouvé leur explication détaillée dans l'étude de M. Lesquier sur les *Institutions militaires sous les Lagides*. Plusieurs requêtes adressées à des stratèges de nome, une au préfet d'Égypte (1198), avec la réponse de ce fonctionnaire ; une autre, isolée (1200) à un autre préfet d'Egypte, sont à signaler, ainsi que la curieuse correspondance familiale (1203-1209) échangée entre une certaine Isidora et ses proches. Au n° 1197, I, 22, il faut peut-être restituer [τέκνων εὐχαριστοῦ]μενοι ; — 1198, l. 11 : joindre ἐξ-υπηρετουντος pour ἐξυπηρετοῦντες ; l'expression ὄντες ἐξ ἱερέων se suffit à elle-même et se retrouve dans la réponse du préfet à la requête suivante

(1199, III, 11); — 1205, l. 6 : on peut songer à διὰ [Σ]άτυ[ρο]ς pour Σατύρου : cf. plus bas, l. 17, εἰς Μένφις pour Μένφιν.

La fascicule XII termine le volume, comme dans les trois tomes précédents, et contient les index, ainsi que deux planches en héliogravure (papyrus 1061, 1022 et 1158).

Jean Maspero.

R. Delbrueck, **Hellenistiche Bauten in Latium,** II. Un vol. in-4°, pp. 1-190, avec 22 pl. et avec 35 et 84 fig. Strasburg, 1912. Prix : 58 marks.

Malgré le grand nombre d'études et de relevés dont les monuments romains ont été le sujet depuis la Renaissance jusqu'à nos jours, l'architecture antique de l'Italie est peut-être, de toutes les disciplines, celle que nous connaissons le plus mal et de la façon la moins précise. Il y en a deux raisons principales. La première est qu'on a d'abord cherché dans ces édifices des modèles qu'on ne s'est pas soucié d'étudier en eux-mêmes et d'une manière qui fût scientifique : souvent incompétents par ailleurs, les premiers historiens ont ainsi confondu pêle-mêle les époques les plus diverses, danger auquel ils étaient d'autant plus exposés qu'il subsiste de très rares bâtiments des premiers temps de Rome et que presque aucun d'eux n'est venu jusqu'à nous sans restauration. Une autre difficulté venait de ce que les termes de comparaison étaient inaccessibles aux premiers chercheurs et c'est à peine si nous commençons d'en connaître quelques-uns ; les monuments hellénistiques de la Grèce, de l'Asie Mineure, de la Syrie n'ont été que tout récemment exhumés et partiellement étudiés, encore beaucoup d'entre eux sont-ils inconnus et la date même de ceux qu'on a pu relever est souvent incertaine : comment, dans ces conditions, apprécier la part d'influence qu'ils ont pu et dû exercer sur les constructions romaines? Et combien n'a-t-il pas dû y avoir jadis d'intermédiaires qui ont aujourd'hui disparu pour toujours ou qui risquent de ne se révéler que très tard à notre curiosité? Faute de points de repère fixes, les origines de l'architecture romaine seront longtemps encore mystérieuses. Si l'on ne peut en faire l'histoire, des essais comme celui de D. serviront de pierres d'attente, qui seront, un jour ou jamais, remplacées par des matériaux plus durables.

En tête de cette nouvelle série d'études, l'auteur a placé les relevés de divers monuments qui tous appartiennent au IIe siècle avant notre ère, en allant de la fin du IIIe au début du Ier. Ce sont le sanctuaire de la Fortune à Préneste d'après les nouvelles fouilles (D. persiste, p. 4, à y reconnaître une cour centrale), le temple de Gabies, les deux temples de Tivoli, le temple dorique de Cora et le tombeau de Bibulus. Après ce préambule vient un chapitre sur la technique de l'architecture, p. 45-55 : un deuxième chapitre, plus important, étudie cette même technique non plus dans ses procédés, mais dans son histoire,

p. 55-112 et distingue l'appareillage en pierres de taille et la construction en mortiers divers. Une seconde partie est consacrée aux « formes artistiques »; ces éléments architectoniques sont, eux aussi, d'abord pris en eux-mêmes, p. 112-140, puis considérés dans leurs origines et dans la suite de leur évolution, p. 140-173, qu'il s'agisse de places, de cours, d'intérieurs, de décoration murale, de la construction par arcs, des ordres de colonnades ou des peintures sur parois. Suivent quatre pages de conclusion, p. 174-177 et un intéressant excursus sur les goûts et l'éducation des entrepreneurs et sur l'influence que le personnel, surtout syrien qu'ils employaient, put exercer sur la forme et sur l'aspect des édifices.

Dans l'état de nos connaissances, il semble que nous puissions accepter provisoirement la thèse de D., que l'auteur n'expose pas d'ailleurs sans hésitation, ni sans réserves. Suivant lui, l'action de la Grèce sur l'Italie s'est d'abord exercée par l'intermédiaire de la Grande-Grèce et de la Sicile, puis les rapports deviennent directs avec l'Asie-Mineure, avec l'Égypte et avec la Syrie, l'époque de Sylla coïncidant avec l'apogée de l'influence syrienne. Pendant toute cette période, les constructeurs ne laissèrent pas d'employer encore les quelques formes d'art qui paraissent proprement indigènes, ce qui ne veut pas dire originales, car l'ordre toscan procéderait de la Grèce archaïque : D. en cherche la preuve à Pompei et dans cette peinture significative de Boscoreale qui montre, à l'arrière-plan de fabriques plus récentes, une colonnade « étrusque » d'ancien style. Mais il va sans dire que ces principes rétrogrades sont comme submergés par l'afflux des motifs hellénistiques. On remarquera le rôle que D. attribue à la Syrie et la tendance actuelle de l'archéologie à ne pas exagérer la part de l'influence égyptienne ; je souscrirais volontiers à ces conclusions si je ne craignais de voir remplacer un postulat par un autre ; il faut se souvenir en effet que nous connaissons fort mal et indirectement l'art et l'architecture des Séleucides ; seules des fouilles à Antioche feraient la lumière sur ce point et décideraient du rôle qu'il convient d'attribuer à cette capitale dans l'histoire de l'architecture hellénistique et, par contre-coup, de l'architecture romaine. Il serait d'autant plus à souhaiter qu'on ouvrît des chantiers sur les bords de l'Oronte qu'on aurait chance de résoudre du même coup un second problème dont l'intérêt ne le cède point à celui du premier, car il ne s'agit de rien moins que des origines même de l'art byzantin. La doctrine catégorique de M. Strzygowski et ses conclusions, singulièrement plus hardies que celles de M. D., seraient, en même temps que le système de ce dernier, soumis au meilleur et au plus impartial de tous ces tribunaux, à la preuve par le fait qui donnera le coup de grâce aux deux hypothèses ou qui les consacrera pour jamais.

En attendant ce jour lointain, le livre de D. rendra service aux archéologues, bien qu'il soit malaisé à lire et alourdi par un fâcheux

appareil scholastique. On notera, dans les bonnes tables qui terminent le volume, d'assez nombreuses références à des monuments de l'Extrême-Orient : D. a tiré bon parti de la thèse de Foucher sur l'art du Gandara. Il faut le louer à ce propos d'avoir compris le profit que les études antiques pouvaient tirer de ces rapprochements avec les civilisations de l'Asie centrale.

A. de Ridder.

Vitae Vergilianae recensuit Jacobus Brummer. Bib. Teubner, 1912, xxii-74 p., 2 m.

L'attention des savants s'est portée, ces dernières années, sur les Vies de Virgile[1]; le sujet a été renouvelé surtout par l'édition spéciale d'Ernest Diehl, dans la collection Lietzmann (1911). D'autre part M. Vollmer, le professeur bien connu de Munich, avait proposé à l'un de ses élèves de prendre comme sujet de thèse une nouvelle édition de la vie de Virgile de Donat, en traitant aussi de ses sources; sujet rude sans doute, mais pour lequel le débutant était sûr d'être guidé. La thèse a été soutenue et voici l'édition qui a passé dans la bibliothèque de Teubner. L'étude sur les sources de la *Vita* de Donat et celle qui traitera des rapports des manuscrits entre eux, doivent paraître séparément dans le Philologus.

Le travail préparatoire a été très important et, ce me semble, fait avec soin. Au bas des pages il n'y a que l'indication sommaire des conjectures et des leçons importantes. Suit l'*apparatus plenus* qui remplit à lui seul 18 pages. Outre ses collations, M. Br. avait en main, pour plusieurs manuscrits de la vie de Donat, des reproductions photographiques, dont plusieurs communiquées par M. Vollmer.

Il y a dans les *Vitae* secondaires d'énormes déformations de mots[2]. La question est de savoir si l'éditeur n'aurait pas dû d'emblée les corriger, en notant au bas les lapsus du copiste ou du grammairien. Il est vrai que les grosses méprises du rédacteur sont telles qu'il serait souvent malaisé de voir où il conviendrait de s'arrêter dans la correction.

Nous devons être particulièrement reconnaissants à M. Br. d'avoir enfin numéroté ici les lignes; la notation de la *Vita* permet désormais des références commodes et précises.

J'ajoute ci-dessous quelques desiderata[3].

1. Voir les articles de Norden, Rh. M. 1906; de Kroll, Rh. M. 1911, etc.

2. Par ex. p. 58, 68 *Mebeus*, *Vabeus* sont certainement une déformation par les copistes des deux noms qui suivent ainsi sous une forme moins incorrecte : *Vavius* et *Mevius*. De même *loycus* pour *logicus*; *creci* pour *graeci*, etc.

3. Pourquoi deux fois la reproduction du même stemma : p. xi et xxiv ? — P. vi, au milieu, pour l'article de Kroll, lire 1909 (au lieu de 1906). — P. 4, l. 1, le point final manque avant *inter*. — P. 22, l. 2, lire *dono*; l. 3, celeritatem, et supprimer, l. 2, la virgule après *eorum*. — P. 40, 13, à l'apparat lire μικτός. — Quelle idée d'avoir reçu au texte p. 40, 30, *sanguienem*, qui n'est que la fusion des deux

M. Br. indique qu'il n'a pu examiner un manuscrit de Saint-Omer, n° 656, XVI s., contenant le *Donatus auctus*. J'ai vu le manuscrit. La *Vita* est refoulée en lignes serrées, au dessus et au dessous d'un texte des Bucoliques, au recto et au verso du f° 86, plus deux lignes en haut du f° 87. Pas de suscription ; comme titre : VITA VIRGILII *secundum Donatum*. Cette *vita* est formée de fait par la simple juxtaposition de la *Vita* du Bernensis (Diehl, p. 44 ; M. Br., p. 66, au bas : *Publius Virgilius Maro genere*... etc. ; jusque y compris : *annos LII* ; variantes sans importance) ; suit immédiatement le Donat dans la recension que donne M. Br. d'après CK (p. 1 : *pregnans ejus*... jusque p. 18 : *explanatio in ordinem digeretur* [cod. dirigetur]). Le texte de cette recension est ici amélioré en quelques passages : 13, occi*deretur* (pour *occidetur*) ; 132, *auxit* (au lieu de *hausit*) ; 226, *quos convocavit* (et non *canit*) *dianae* ; 278, *per tres viros*. Il n'y a dans le ms. de St Omer aucun des intervalles que M. Br. laisse entre les phrases ou paragraphes ; ni correction, ni revision. Les annotations des marges sont des extraits de gloses et de scolies qui se rapportent aux vers du texte.

Quoiqu'une partie importante de l'étude entreprise reste encore inédite, il est évident que l'édition présente dépasse de beaucoup et par bien des côtés celle qui l'avait précédée. Le travail de M. Br., même tel quel, suscitera, je pense, plus d'une étude et réveillera sur un sujet difficile le zèle des savants.

Émile Thomas.

Cicero im Wandel der Jahrhunderte von Th. Zielinski, Prof. a. d. Univ. Sankt-Petersburg. Dritte durchgesehene Auflage. Teubner, 1912, viii-370 p. 6 m.

Les deux éditions précédentes du Cicéron de M. Zielinski, professeur à Saint-Pétersbourg, sont de 1897 et de 1908. Celle-ci n'a pas été augmentée, mais simplement revue. Le succès du livre s'explique par plus d'une raison ; la clarté, la facilité, le brillant de la forme y sont sans doute pour beaucoup et le succès est très mérité. Cette fois le format est un peu plus fort ; ce qui a pu compenser la diminution du nombre des pages (371 au lieu de 453).

M. Z., par une sorte de *praeoccupatio* de la préface, reconnaît dans son ouvrage trois lacunes qu'il résume ainsi : Cicéron au moyen âge (pour celle-ci, il renvoie au livre récent de Manitius) ; Cicéron au xixe siècle ; Cicéron et la science du gouvernement. Ce franc aveu est tout à fait d'accord avec une impression qu'on garde de la lecture :

---

leçons *sanguinem* N et *sanguine* P, avec *i. e.* écrit au dessus de la dernière syllabe ? — Dans la phrase corrompue de la p. 45, 126, je ne sais pourquoi M. Br. a supprimé la croix que Hagen plaçait devant *aramque*. — P. 49, au vers 19, lire retar*dari*. — P. 54, à l'avant-dernière ligne, Par*thi*nope est-il exact ? — De même p. 55, 47, le ms. a-t-il *loycam* (Diehl *logicam*) ? Aussi l. 54, Ba*lesta* ? — P. 63, 19, lire : Ores*tis et*. — P. 72, 70, lire pas*cua*.

il est clair que M. Z. domine son sujet et qu'il se juge, comme aussi les autres, d'une vue pénétrante. M. Z. a voulu et, par endroits, a pu écrire en beau style. J'ai peur que ses allusions rapides ne soient comprises que de ceux qui n'avaient pas besoin de son livre pour apprendre à connaître Cicéron, et qu'elles n'échappent presque entièrement à tous les autres. Ils y perdent certes beaucoup; mais quelle idée peut leur rester du livre?

Dans les remarques beaucoup d'extraits d'auteurs français, de Taine, des travaux sur le XVIII[e] siècle et la Révolution, Goncourt, etc.

É. T.

Les Origines diplomatiques de la guerre de 1870-71. Recueil de documents publié par le ministère des affaires étrangères. Tome IV (1911) et V (1912). Paris, impr. Nationale; Ficker, éditeur, in-8°, 403 et 452 p.

Le tome V du grand recueil publié par le ministère des affaires étrangères va du 1[er] août au 5 novembre 1864. Il se rapporte donc à la préparation et à la signature de deux actes diplomatiques importants : la convention franco-italienne du 15 septembre relative à l'évacuation des états pontificaux par l'armée française, et le traité de paix du 30 octobre entre le Danemark, la Prusse et l'Autriche.

Sur la convention de septembre, les documents publiés ne nous apportent aucune révélation; mais on y trouvera des indications intéressantes de l'incertitude qui régnait dans les Conseils de Napoléon III. L'Empereur cherche à rassurer sur les conséquences de l'évacuation, d'abord le pape lui-même, qui n'a guère d'illusions (v. p. 165 son entretien avec M. de Sartiges, notre ambassadeur), puis l'opinion catholique française (v. p. 330 et suiv., les polémiques suscitées pour la publication d'une dépêche du chevalier Nigra au général La Marmora). Et cependant Napoléon III est déjà résigné à l'inévitable. Il ne saurait, écrit Drouyn de Lhuys à Turin « se porter garant pas plus de la perpétuité de l'état actuel des choses en Italie que du pouvoir temporel de la papauté. La solution de ces grandes questions est aux mains de la Providence ». On sait ce que cela veut dire.

Dans ses rapports avec la Prusse au sujet de l'affaire des duchés, Napoléon III, après comme avant le traité de paix, demeure fidèle

---

1. Citations et renvois ne sont pas toujours exacts et précis, ce qui est fâcheux dans un exposé dense de fond et rapide de forme. Pour le mot *Romania* employé par Orose (p. 89 et 307), il eût fallu indiquer exactement le chapitre (VII, 43) sans oublier la réserve : *ut vulgariter loquar*. — P. 306, note sur la p. 87, je ne trouve pas, dans le livre, le renvoi à Taine, *Essais*; mais, ce qui est plus grave, quelle peut bien être sur ce point l'autorité de Taine? — L'épigraphe (*qui coluere coluntur*) est énigmatique; elle reste obscure même après l'explication de la p. 148. — Le détail de la table lui-même n'est pas toujours clair ni exact.

à sa théorie des nationalités. Quoiqu'il y insiste avec moins d'énergie, il n'en persiste pas moins à faire, ou à faire faire par ses ministres, des déclarations où les mots et les idées de race et de nationalité continuent d'être confondus : « Si nous avons suggéré l'idée de consulter les populations, écrit Drouyn de Lhuys le 19 août, c'est dans la pensée d'éclaircir des doutes qui résultaient de la confusion des deux *races*... par la constatation de la *nationalité* de chacune » (p. 41).

Parallèlement, on voit naître et progresser la manœuvre de Bismarck qui conduira aux entrevues de Biarritz et aux négociations de Nikolsbourg. Le ministre prussien, dès le 3 septembre 1864, déclare ouvertement que l'acquisition du Slesvig et du Lauenbourg n'est qu'un point de départ, et que *le temps fera le reste*. Il parle déjà ou fait parler à notre ministre à Francfort d'une future alliance franco-russo-prussienne, qui vaudra à Napoléon III la Belgique et le Rhin, au tsar les principautés, à l'Italie la Vénétie, à la Prusse les états au Nord du Main. D'autres avertissements sont donnés. De Kiel, M. Méroux de Valois signale d'inquiétants propos de journalistes prussiens sur l'Alsace, et il rapporte cette prophétie d'un officier de marine russe : « un jour viendra où nous nous mordrons les doigts d'avoir laissé M. de Bismarck écraser le Danemark et s'emparer de son meilleur port. Peut-être ne serons-nous pas seuls à le regretter. » Ces avis sont passés inaperçus, et peut-être ne nous frappent-ils aujourd'hui que par la justification qu'ils ont reçue plus tard des événements. Toutefois, d'une manière générale, les diplomates du second Empire paraissent avoir bien observé et signalé le péril de loin. L'optimisme était plutôt le fait de certains militaires, comme Bourbaki, par exemple. Après avoir assisté aux manœuvres de Spandau en 1864, le général conclut dans son rapport (p. 265) à l'infériorité de l'armée prussienne « à tous les points de vue », et signale que « les services des ambulances, des vivres et des transports ne sont nullement organisés » ; il n'y a en Prusse, selon lui, qu'un « simulacre d'administration militaire ».

Le tome V (6 novembre 1864-27 février 1865) correspond à une période moins active. Les relations franco-prussiennes deviennent plus intimes, mais il n'en paraît pas grand'chose dans la correspondance, malgré l'arrivée à Berlin d'un nouvel ambassadeur français, le comte Benedetti. L'intérêt principal des documents publiés se concentre autour de deux points : la question de la Vénétie et le rôle futur des duchés de l'Elbe dans la Confédération germanique. Un fait curieux, sinon important, relatif à la Vénétie, nous est révélé par les correspondances échangées entre Paris, Londres et Vienne. L'Italie avait imaginé, et était parvenue à faire agréer à Londres le singulier projet suivant : Victor-Emmanuel, par un procédé quelconque, se rendrait acquéreur des principautés danubiennes, et les offrirait

ensuite à l'Autriche en échange des pays vénitiens. Lord Russell ne paraissait pas douter du succès de cette combinaison, et il y trouvait l'avantage d'être débarrassé du prince Couza, qu'il ne pouvait souffrir. Napoléon III ne fit pas d'objection de principe, mais l'Autriche en fit, et les Turcs, consultés par Russell, ne voulurent naturellement rien entendre (pp. 105-107, 351).

Quant aux duchés, ils font l'objet de longues querelles, de plus en plus aigres, à la diète de Francfort et entre les cabinets allemands, où l'on voit la fameuse *triade* près de réussir à se constituer solidement (décembre 1864, pp. 240 et suiv.). L'Europe laisse faire et suit les événements avec curiosité, mais sans inquiétude apparente : la Russie est occupée en Asie, la France commence à rêver au rôle de *tertius gaudens*, et l'Angleterre déclare par la bouche de lord Napier, n'avoir rien à faire « dans la querelle de deux larrons qui, après avoir pris à l'un de leurs voisins leur part de ses dépouilles, s'en disputent la possession » (p. 402). C'est un des cas où, comme disait Metternich, « il n'y a plus d'Europe ».

La publication continue d'être faite avec soin, suivant des règles qui ne varient guère d'un bout à l'autre. On remarque toutefois, au t. IV, que pour les documents déjà insérés aux livres jaunes, et qui sont reproduits ici, on a pris soin de signaler les coupures qui avaient été faites. Les listes d'agents diplomatiques qui terminent chaque volume laissent quelquefois un peu à désirer. On découvrira avec surprise que le baron Ch. Frédéric de Reinach, décédé le 21 février 1871, n'en a pas moins été promu ministre plénipotentiaire le 16 décembre 1872 (IV, 380).

R. G.

G. Blondel, **Les embarras de l'Allemagne,** 1 vol. in-12, viii-316 p., Paris, Plon-Nourrit, 1912.

Voici un volume qui vient à son heure, au moment où les divisions politiques, un certain malaise économique et les préoccupations que fait naître le conflit balkanique créent à nos voisins une situation particulièrement difficile. Examinés sans parti pris et très objectivement, grâce à une documentation qui repose à la fois sur la connaissance des hommes et sur celle des livres, analysés avec une clarté et une vigueur d'expression peu communes, les embarras de l'Allemagne apparaissent nettement au lecteur. Nul n'était mieux qualifié pour les mettre en relief que l'auteur des *Études sur les populations rurales de l'Allemagne*, de *L'essor industriel et commercial du peuple allemand*, et de tant d'autres travaux approfondis sur les pays d'Outre-Rhin; nul n'eût mieux réussi à faire comprendre la complexité des problèmes posés, comme aussi les chances favorables ou défavorables de ceux qui ont à les résoudre. Peut-être trouvera-t-on, après les éloges qu'il décernait récemment à l'activité allemande dans tous les

domaines, surtout dans le domaine économique, que M. B. évolue trop brusquement et trop loin en sens contraire. C'est là une impression que j'ai personnellement éprouvée à la lecture de ce petit livre, dont le pessimisme me semble exagéré : l'Allemagne dispose de forces et de ressources immenses qui la mettent en état de braver encore bien des tempêtes, habitudes de respect et de discipline que la « poussée socialiste » a seulement ébranlées, orgueil de l'œuvre accomplie et enthousiasme pour le but à atteindre (l'hégémonie sur tous les terrains), patience et tenacité admirables des commerçants, organisation toujours puissante de la bureaucratie et de l'armée [1]. Je crois néanmoins qu'il y a du vrai dans la thèse nouvelle, et que le « réalisme » bismarckien, poussé à ses extrêmes limites, risque d'aboutir à de fâcheux résultats. L'essor inouï pris par l'Allemagne il y a quelques années ne paraît pas devoir se maintenir indéfiniment; il se produit déjà du flottement dans les esprits, du relâchement dans les caractères, un arrêt dans la marche en avant; de plus, et c'est là le gros danger, la recherche du bien-être et de la jouissance immédiate l'emporte peu à peu sur de plus nobles raisons de vivre et de lutter, la technique étouffe les vues générales, un égoïsme borné chasse le vieil idéalisme germanique, parfois trop nuageux, mais qui avait sa grandeur, voire ses avantages; bref tout dégénère, suivant la mot de l'anglais Clarke, en « un matérialisme étroit dans la vie et dans la pensée », ce qui n'est guère rassurant pour l'avenir, ni au point de vue moral, ni au point de vue vue politique, ni même au point de vue économique.

En une série de chapitres, concis et solides à la fois, M. B. a étudié successivement : la constitution impériale et ses imperfections, l'unité étant malaisée à réaliser avec vingt-six états autonomes; les embarras financiers, résultant des besoins croissants du gouvernement impérial, qu'on avait omis de doter des ressources nécessaires; l'émiettement étonnant des partis politiques; les embarras économiques provenant pour une bonne part de l'audace aventureuse de spéculateurs sans capitaux; les défauts de la législation sociale qui a tenté en vain de faire au socialisme sa part; les préoccupations des moralistes, effrayés de la ruine des antiques vertus chez un peuple qui perd « le regard hiérarchique »; les difficultés qui attendent la Prusse dans l'accomplissement d'une réforme électorale, inévitable aujourd'hui, le mode ancien de suffrage, tout féodal, étant un anachronisme au XXe siècle; les redoutables problèmes que soulève la clameur des nationalités opprimées en Pologne, en Schleswig et en Alsace; enfin les soucis résultant de la politique extérieure, du système nouveau des alliances européennes, des complications coloniales, de l'attitude haineuse des Anglais.

1. Les dernières réformes ont porté l'armée à plus de 700,000 h. et le *Wehrverein* réclame de nouveaux accroissements.

On pourrait imaginer un ordre plus rigoureux dans l'étude de ces diverses questions, qui semblent parfois mal classées ; on ne saurait rencontrer ni plus de compétence, ni plus de profondeur [1], ni plus d'impartialité, le tout sous une forme agréable et claire, et, pour tout dire, bien française.

Albert WADDINGTON.

Constantin JIREČEK. **Geschichte der Serben.** Ier Band. 1 vol. in-8°, XI-442 pp. Gotha, F. A. Perthes, 1911.

Cette histoire des Serbes écrite par le savant professeur viennois fait partie de la grande collection de Staatengeschichte éditée par Lamprecht. Le premier volume traite des origines et poursuit jusqu'en 1371. Un prochain second volume terminera l'œuvre.

Ce qui fait l'intérêt de cet ouvrage est surtout le soin qu'a pris M. J. de présenter en détail ce que la science actuelle connaît de l'organisation intérieure des tribus slaves du sud. Tous les chapitres qui traitent de la presqu'île balkanique avant l'immigration slave, puis après cette immigration jusqu'au IXe siècle environ, présentent un très réel intérêt et éclairent d'une manière vive toute cette période assez compliquée. D'ailleurs, la qualité la plus frappante de ce livre est la simplicité du style et la limpidité de la langue. On éprouve à cette lecture une sensation de paisible objectivité qui fait plaisir [2].

Jules LEGRAS.

Friedrich DUKMEYER. **Korbs Diarium itineris in Moscoviam** und Quellen, die es ergänzen. IIer Band. 356 pp. Berlin, Ebering, 1910, 12 marks.

Ce second volume poursuit l'étude des questions soulevées par le célèbre *Diarium*, entre autres une critique du *Schreiben eines vornehmen teutschen Offiziers, etc.*, ouvrage anonyme de Neugebauer; l'exécution des Strelitz; la « tragédie » de la famille Mons, etc. Ce livre est rempli de citations intéressantes. Par malheur, c'est le type du livre inutilisable : une jolie typographie, mais rien qui saute à l'œil, et, en outre, pas de plan, pas de méthode, pas de conclusions, pas d'index. C'est l'idéal de la confusion : c'est le contenu d'une boîte de fiches imprimé sans suite. Et c'est dommage, car il y a là des matériaux qui attendent l'ouvrier.

J. L.

---

1. Cinq appendices complètent avantageusement l'ouvrage, et donnent d'utiles précisions sur les progrès de la criminalité, les syndicats confessionnels, les finances, la politique commerciale, le caractère du peuple allemand.

2. M. J. qui connaît les langues slaves, traduit, p. 134, le mot *koljeno* par genou. Il pourrait ajouter que c'est plutôt par le sens (russe) de « anneau de chaîne » que ce mot en est venu à signifier *tribu*.

E. Duchesne. **Le Domostroï.** Trad. et Commentaire. 1 vol. in-8°, 168 pp. Picard, 5 f.

Id. **Michel I. Lermontov.** 1 vol. in-8°. 478 pp. Plon, 7 fr. 50.

M. D. a traduit le texte Konchine du Domostroï. Nous regrettons les quelques coupures qu'il y a faites, non certes à cause de leur valeur, mais parce que leur absence constitue une lacune. Le commentaire est honnêtement au courant de la question. On y souhaiterait plus de vigueur et de personnalité.

L'étude consacrée à Lermontov est consciencieuse et au courant : elle sera utile ; seulement, le séduisant poète y apparaît un peu dans une espèce de grisaille qui le banalise. Il faut plus que du savoir pour parler congrûment d'un poète comme celui-là.

Le chapitre attendu sur la forme n'a pas la clarté et la méthode qu'on pourrait souhaiter. C'est précisément parce que Lermontov se reprenait souvent qu'il était intéressant de nous montrer vers quel but il tendait son style. M. D. s'est contenté d'énumérations souvent curieuses, d'ailleurs. Quant aux pages relatives à la métrique, disons tout net qu'elles sont manquées. M. D. ne semble pas être rompu aux études de la métrique étrangère moderne. Il ne s'est pas demandé quelle était la forme dominante chez Lermontov, quelles sont les formes dérivées et d'où venaient les influences, toutes questions qui étaient dignes de trouver place dans une thèse. Non seulement ces questions ne sont pas touchées, mais ce qui est dit de la métrique contient bien des erreurs. Par ex., p. 198 sq. *Borodino* n'est pas écrit en vers de 5 iambes incomplets, mais en vers de 4 iambes à rime féminine ; dans *le Poète*, avant de songer à ce que M. D. appelle l'amphibraque, il convient de songer à l'alexandrin ; le *Vaisseau fantôme* n'offre pas les complications de rythme qu'on lui prête, mais des vers iambiques de 3 pieds, avec des résolutions anapestiques régulières au 2e et 3e pied, et des rimes masculines et féminines croisées.

Ces réserves ne nous empêchent pas cependant de rendre pleine justice au travail de M. D. et de souligner le service qu'il a rendu en rendant accessible à notre public la charmante figure du malheureux poète russe. Son livre sera donc lu avec intérêt et avec fruit.

Jules Legras.

W. Habermann. **Der Stolypinsche Gesetzentwurf.** 1 vol. in-8°, 122 pp. Leipzig, Duncker et Humblot, 3 m. 20.

Petition des Finnländischen Landtags vom 26 mai 1910, 1 vol. in-8°, 124 pp., ibid.

Finnland und Russland. Die internationale Conferenz. 1 vol. in-8°, 117 pp., ibid.

Ces publications se rapportent toutes à la lutte constitutionnelle entre la Finlande et la Russie. La première contient la réponse avec

ses annexes du Landtag finlandais au Tsar à propos du projet de Stolypine ayant pour but d'enlever à la Finlande le contrôle des lois qui la concernent, et de l'incorporer plus intimement au faisceau russe.

La deuxième publication contient la pétition que, vingt jours après cette réponse, le Landtag a adressée au Tsar pour le prier de ne pas donner suite aux projets de son ministre.

La troisième brochure enfin contient les procès-verbaux de la conférence de juristes internationaux réunis à Londres du 26 février au 6 mars 1910 pour discuter la question des droits de la Finlande.

Ces trois volumes sont présentés ici en traduction allemande. Il est bon de les lire et de les relire avant de se faire une opinion sur cette question qui met en regard d'un côté le droit et de l'autre la raison d'Etat, également intransigeants l'un et l'autre mais dont le premier est singulièrement plus séduisant.

J. L.

Martinovitch. **Touretzki Téatre Karagueuze** (Le théâtre turc Karagueuze). 1 vol. in-8°, Saint-Pétersbourg, 1910.

M. M. donne, avec une intéressante introduction historique, la traduction de trois scenarios du guignol *Karagueuze*.

J. L.

H. Jelinek. **La littérature tchèque contemporaine**, 1 vol. in-12, 366 pp. Paris. Mercure de France, 1912, 3 fr. 50.

Ce volume, que M. E. Denis a honoré d'une préface généreuse, donne plus que son titre ne promet, à savoir un raccourci de l'histoire littéraire tchèque depuis la Réforme. M. J. n'a pas essayé de faire une construction arbitraire : il s'est contenté, en professeur qui sait son métier, de grouper d'une façon claire les périodes et les genres. Il en résulte que son livre, d'ailleurs pourvu d'un index, est de ceux qu'on peut consulter souvent, au lieu de le feuilleter un jour et de l'oublier ensuite.

Cette histoire est captivante : elle exprime bien, jusque dans le choix des citations (dont on souhaiterait, d'ailleurs, le ton un peu plus varié), le caractère de cette littérature tchèque indécise encore, malgré de robustes noms, et tournée avec une obstination presque exclusive vers la contemplation historique et le souci de l'asservissement politique. A cet égard, ce tableau d'un peuple qui pense et travaille à travers tant de difficultés, qui veut être lui-même en face de voisins puissants dont la personnalité menace de l'écraser, ce tableau a quelque chose de tragique et de réconfortant tout à la fois.

Jules Legras.

E. Haumant, **Pouchkine**, 1 vol. in-12, 232 pp. et 2 portraits. Paris, Bloud et Cie, 1911, 2 fr.

L'étude de M. H. sur Pouchine est avant tout une œuvre de vulgarisation : elle est consciencieuse et aussi complète que le permettait le cadre restreint de la collection. L'ordre en est agréable. On en apprécierait davantage la rapidité, si le style y était plus également surveillé.

J. L.

L. Kulczyski. **Geschichte der russischen Revolution**, trad. du polonais par Mme Schapire-Neurath. 2 vol. in-8º de 520 et 535 pp. Gotha, 1910 et 1911, 8 et 8 mk.

Le premier volume de cette histoire de la révolution russe s'étend de la fin du XVIIIe siècle jusqu'en 1870 environ ; le second se termine avec 1886. C'est la première fois que les mouvements d'idées libertaires et révolutionnaires en Russie se trouvent exposés, dans un ouvrage d'ensemble, avec pareil détail et aussi sérieuse méthode. Il faut rendre à M. K. cette justice qu'il s'est efforcé d'exposer les idées et les faits avec une impartialité absolue. Cet effort a eu l'heureux effet de lui donner une prudence et une réserve toutes nouvelles en pareille matière. En effet, les documents russes sont, d'ordinaire, ou bien entachés de parti-pris gouvernemental, ou bien, quand ils émanent de révolutionnaires, composés avec une absence totale d'esprit critique. M. K. s'est, lui du moins, efforcé de ne rien affirmer sans raison, et, quand il s'agit de bruits, il ne manque pas d'en indiquer l'origine.

A ce souci d'exactitude scientifique s'allie chez M. K. un sérieux effort de construction historique. M. K. s'efforce de montrer comment les bases de l'agitation révolutionnaire se sont peu à peu élargies, depuis l'affaire des Décembristes jusqu'à nos jours, à mesure que les essais de mise en pratique échouaient les uns après les autres. Il ne s'agit donc pas ici de l'histoire purement anecdotique d'une série de mouvements, mais bien d'un travail d'ensemble qui rattache ces mouvements les uns aux autres.

Ai-je besoin de dire que cet exposé se lit avec un intérêt qui ne faiblit pas ? M. K. possède une culture étendue qui lui permet de suivre sur les domaines industriel, agricole et littéraire les traces de l'agitation et les ramifications de la révolte, et cette variété des points de vue soutient l'intérêt, qui menacerait de faiblir à partir des années *quatre-vingts* par suite de l'accumulation des détails anecdotiques.

En résumé, nous avons là une histoire digne de ce nom des malaises de la Russie durant le siècle dernier. M. K. accorde peut-être çà et là une place exagérée à l'élément *volonté* dans les mouvements révolutionnaires ; mais il a du moins le grand mérite de montrer pourquoi les diverses classes sociales sont devenues chaque

jour plus accessibles aux idées avancées, à mesure que la culture occidentale creusait plus profondément le fossé entre l'ancienne et la nouvelle Russie.

Jules Legras.

M. Pinès, **Histoire de la littérature judéo-allemande**. 1 vol. in-8°, 582 pp. Paris, 1911, 8 francs.

J'ai eu la curiosité de comparer au livre de M. Pinès le livre de M. Wiener sur le même sujet [1] : j'ai pu constater que M. P. n'exagérait rien, lorsqu'il a écrit « qu'il devait beaucoup à son devancier »! Il lui doit en effet son titre, son plan, bon nombre de ses idées et beaucoup de ses développements. Que ne l'a-t-il suivi jusqu'au bout, et, puisqu'il prenait la peine de recopier jusqu'à sa bibliographie, que n'a-t-il terminé, lui aussi, par un index des matières, au lieu de se contenter d'un pauvre index des noms propres?

Ces réserves faites, on lira avec curiosité le livre de M. P., si on ne connaît pas l'autre. On regrettera peut-être que les textes n'accompagnent pas (comme chez M. Wiener) les traductions données; mais on rendra hommage au travail de patiente adaptation du traducteur.

Une importante lacune apparaît. Naturellement, elle existe chez M. Wiener, mais là, du moins, elle pouvait se défendre, puisque M. Wiener se cantonnait le plus possible aux Etats-Unis, son pays d'adoption. Je veux parler du rôle, de l'organisation, des conditions de vie de la presse *yidish* dans cette Pologne où se place M. Pinès. Il semble évident que le centre de Vilna, pour ne citer que celui-là, a une sérieuse importance, tant par ses journaux que par sa littérature à deux sous, qui a une grande diffusion. M. P. eût trouvé là une occasion de faire une étude vraiment personnelle.

M. Andler a donné pour cette thèse d'université une préface qui en est le morceau capital. Il y a là quelques vues sur l'origine philologique du *yidish* qui sont extrêmement intéressantes

Jules Legras.

1. The history of Yiddish literature in the 19th century.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 47 — 23 novembre — 1912

Angus Hamilton, **Somaliland**. Londres, Hutchinson and Co, xv-366 p. in-8°, avec 25 illustrations et une carte.

On se tromperait si, sur la foi du titre, on croyait trouver ici une monographie complète du pays de Somalis, au point de vue ethnographique, géographique, historique, linguistique et économique. C'est seulement le récit de la lutte, non encore terminée aujourd'hui, que les Anglais ont eu à soutenir contre celui qu'on a nommé *Mad Mullah* (le mollah fou). On sait que ce personnage, de son vrai nom Mohammed 'Abd Ullah, originaire des Habr Solaimân, fraction des tribus de l'Ogadèn, et allié par son mariage aux Dolbahantes, commença sa carrière en 1895, à son retour de la Mekke. De nouveaux pèlerinages lui valurent une autorité religieuse qui se manifesta en 1899 par des expéditions contre les tribus soumises aux Anglais. Pour se défaire de lui, le gouvernement britannique conclut un accord avec l'Éthiopie et l'Italie : celle-ci autorisa le passage des troupes anglaises à travers son territoire : la première envoya un corps d'armée dont les opérations mal combinées avec celles du corps expéditionnaire britannique, ne donnèrent pas les résultats attendus. Le livre de M. A. H. nous présente dans le plus grand détail le tableau des quatre campagnes dirigées contre le Mullah, campagnes signalées par des épisodes sanglants, comme l'échec de Gumburu : les deux premières dirigées par le colonel Swayne, les deux dernières par le géné-

ral Manning. Finalement, on dut se contenter, après le succès de Jidbeli, de rejeter le Mullah hors du territoire britannique. L'auteur a suivi les colonnes expéditionnaires et son récit se fait remarquer par une précision, une exactitude et une abondance de détails tout à fait remarquables. Il tranche avec les publications hâtives et superficielles qu'a suscitées en France la campagne du Maroc et où la suffisance des auteurs n'a souvent d'égale que leur ignorance. C'est un document important pour l'histoire de la colonisation anglaise dans l'Afrique du Nord-Est et il mérite d'être recommandé à ce titre.

René Basset.

P. Askell Benton, **Kanuri Readings**. Oxford, University Press, 1911, 110-VIII p. in-16.

Depuis les publications de Norris en 1853, Kœlle en 1854 et l'étude inachevée de Barth dans ses *Vokabularien*, le kanouri (langue du Bornou) n'a pas été l'objet de travaux originaux. Le petit livre de M. Benton n'a d'autre prétention que de servir de complément à ceux de Kœlle et il a atteint ce but. Il contient huit textes, transcrits d'après l'original en caractères arabes publié à la fin. Mais l'arabe représente-t-il bien les sons du Kanouri ? Chacun de ces textes est accompagné d'une traduction correcte : trois sont des traditions plus ou moins légendaires (une sur les Sau, géants qui auraient précédé les Kanouri dans le Bornou ; origine des noms d'Afuno et de Galadima et de celui de la ville de Kamo) ; un autre est une variante de la fable bien connue de la Part du Lion [1] ; enfin le reste comprend une lettre, un court éloge de la patience, où abondent les mots arabes, la traduction du Pater Noster et une série d'énigmes. Viennent ensuite deux glossaires anglais-kanouri et kanouri-anglais, et une liste fort utile des préfixes et des suffixes en kanouri. Les textes autographiés en caractères arabes terminent ce volume qui mérite un bon accueil.

René Basset.

C. Pascal, **Le credenze d'oltretombe nelle opere litterarie dell'antichità classica.** Catania, Battiato, 1912 ; deux in-8°, XII-262 et 262 pages.

Cet ouvrage se lit avec plaisir et facilité. C'est un exposé clair et bien ordonné des croyances antiques sur l'autre monde, fondé principalement sur les œuvres littéraires, quoique l'épigraphie soit mise de temps en temps à contribution. L'auteur connaît fort bien la littérature antique et les travaux modernes relatifs au sujet qu'il traite. Il n'a toutefois esquissé qu'un tableau dont l'utilité n'est pas niable

1. P. 17. L'expression, empruntée à l'arabe, *Subchana Allahi* ne veut pas dire « Dieu sans péché » mais « Louange de Dieu ».

pour la vulgarisation, mais qui ne fait pas beaucoup avancer la science des religions grecque et romaine. L'origine des croyances n'est pas discutée ; on ne montre pas leur évolution et à plus forte raison n'en a-t-on pas rendu compte. On ne distingue pas assez nettement ce qui appartient aux vieilles croyances populaires, à la foi des mystères, aux spéculations philosophiques. La comparaison des doctrines orphiques avec la croyance chrétienne à la résurrection et la croyance catholique au purgatoire est quelque peu artificielle. La croyance à la réincarnation des âmes jusqu'à purification complète n'est pas la résurrection qu'enseignent saint Paul et l'Église chrétienne. La croyance chrétienne est beaucoup plus simple ; l'idée d'une purification après la mort n'y apparaît qu'assez tard. M. P., à la fin de son second volume, dit que saint Justin parle de la régénération chrétienne par le baptême ; ce n'est pas Justin qui en a parlé le premier. La même idée s'exprime très nettement dans le quatrième Évangile et déjà dans saint Paul.

A. L.

Geschichte des Symbols, von M. Schlesinger. Berlin, Simeon, 1912 ; in-4°, VIII-474 pages.

Une compétence universelle serait indispensable pour critiquer ce gros volume, qui traite de l'histoire du mot symbole, de la physiologie du symbolisme, de son histoire, du symbolisme du droit, de celui de la religion, du symbolisme dans l'art, dans la littérature et dans la vie. L'œuvre paraît importante ; c'est le fruit d'une vaste lecture et sans doute aussi d'une longue réflexion. Des matériaux considérables y ont été exposés en bon ordre. Ce qui y manque le plus pourrait bien être une définition nette de ce que l'auteur lui-même entend par symbole, et une notion claire et logique de la chose.

Il y a symbole et symbole : le symbolisme inhérent à tout exercice de la pensée humaine et à tout langage humain ; aussi le symbolisme inconscient de l'intelligence enfantine ou inculte, qui pense en images et qui pourtant ignore la métaphore, parce que tout rapport d'analogie lui est une sorte de participation réelle ; enfin le symbolisme conscient et réfléchi qui se sert des images pour rendre plus impressionnante l'idée qu'il se fait des choses. M. S. a bien l'air de mêler un peu tout cela. Pourtant ce ne peut être que du symbolisme réfléchi qu'il a pu vouloir dire que son siège, au point de vue psychologique est dans les centres les plus élevés du cerveau parce qu'il comporte une sorte de chaîne parallèle à l'association d'idées qu'il présuppose. Au premier degré de la connaissance, ce qui est pour nous image ne suppose pas l'idée abstraite que nous y mêlons pour l'interpréter ; elle la remplace. Ce doit être faute d'avoir posé dès l'abord les distinctions nécessaires que M. S. en vient à ne pouvoir

se prononcer sur la question du symbolisme primitif de la religion grecque. Pas plus qu'aucune autre mythologie celle des Grecs n'a commencé par un symbolisme conscient, et l'on n'a cherché aux mythes un sens spirituel qu'après s'être élevé au-dessus de la mentalité qui les avait d'abord conçus. Pour M. S. Héraclès est le symbole de l'esprit hellénique, tout comme Moïse est le symbole du prophétisme israélite. Mais c'est à nous seulement que Moïse et Héraclès apparaissent ainsi comme des types représentatifs, et la création de ces types a été spontanée, quel que soit son point de départ dans l'histoire ; les types ont été compris et affirmés comme réalité.

La question du symbolisme religieux n'est pas posée en termes plus nets que celle du symbolisme en général. Il semble à M. S. que la divinité soit un symbole, un idéal créé par l'homme pour son besoin, selon le mouvement de son propre désir, — ce qui est seulement une partie de la vérité, — et il en infère que la religion tout entière est symbole. Ce n'est qu'un de ses aspects, toutes les religions historiques pouvant, d'un point de vue philosophique, être considérées comme des formes diverses d'idéal humain. Mais dans leur réalité vivante, pour leurs adeptes, et en tant que créations originales de l'humanité, elles sont tout autre chose que des symboles. Un objet concret est censé correspondre aux croyances, comme une efficacité réelle est supposée dans les rites. Le symbolisme inconscient, inné à la pensée religieuse comme à toute pensée humaine, et qui résulte, au fond, de la nécessité naturelle d'attribuer une valeur objective à nos idées, n'est pas le même que le symbolisme en vertu duquel on détourne de leur signification première les formules et les rites religieux qui ne correspondent plus aux aspirations des âges nouveaux. L'interprétation allégorique et chrétienne du culte juif dans l'Épître aux Hébreux — exemple allégué par M. S. — appartient au symbolisme, incontestablement ; mais ce symbolisme artificiel, qui se substitue à la signification naturelle et historique de l'ancien rituel n'est pas de même ordre que celle-ci ; elle n'a qu'une valeur de spéculation, en tant du moins qu'on la considère par rapport aux rites qu'elle concerne ; elle vide ceux ci de leur contenu réel, qu'elle remplace par un contenu purement idéal. Pour l'auteur de l'Épître aux Hébreux, le grand-prêtre pénétrant dans le Saint des saints avec le sang des victimes le jour de l'Expiation est le Christ ouvrant aux croyants par sa mort et sa résurrection la voie de l'immortalité. C'est du pur symbolisme ; mais ce symbolisme-là diffère essentiellement de celui qu'on peut trouver dans l'acte du grand-prêtre accomplissant la purification d'Israël, le sens des rites se confondent ici avec l'idée même de l'effet qui leur est attribué, c'est-à-dire qu'il ne s'agit pas véritablement de symbolisme, de signe qui par lui-même n'est que signe, mais d'acte efficace et de réalisme mystique.

Ce que dit M. S. touchant le symbolisme du culte israélite prête-

rait à des remarques analogues. Le sabbat lui paraît être le symbole de l'alliance entre Iahvé et son peuple. Mais ce n'est point pour cette raison qu'on l'a pratiqué. La Bible même enseigne que Dieu a consacré le sabbat, se l'est réservé, l'a frappé d'interdit pour le travail humain. Il ne s'agit pas d'un symbole d'alliance, et l'on peut dire que le sabbat est gardé pour lui-même, à raison du caractère sacré qu'on y suppose attaché. L'encens qu'on brûlait était autre chose qu'un symbole de la bienveillance divine. Les pains sur la table du sanctuaire n'étaient pas un symbole des dons divins, mais une offrande au dieu, et c'est pour cela qu'ils étaient sacrés. Le candélabre aux sept lampes était pour l'éclairage du sanctuaire, et si les sept lampes avaient de plus une signification mystique, cette signification ne concernait pas « l'efficacité de la parole divine ». Les rites des sacrifices ont pu être interprétés allégoriquement par les docteurs dans les derniers temps; mais durant des siècles on les avait pratiqués comme étant agréables à Dieu, — quoi qu'en aient pu dire les prophètes, — et les sacrifices dits de péché n'étaient pas, comme le suppose M. S., des peines religieuses à signification symbolique; c'étaient avant tout des rites de purification cultuelle, conséquemment des rites efficaces, non de purs symboles, et ils sont demeurés tels jusqu'à la fin. On ne saurait les loger dans la même catégorie que les actions symboliques des prophètes, les scènes figurées de la littérature apocalyptique, l'interprétation allégorique de la Bible prr Philon, l'interprétation chrétienne de l'Ancien Testament.

M. S. s'est excusé de traiter en détail du symbolisme du Nouveau Testament, en alléguant que d'autres l'ont fait, — il semble plutôt que le sujet serait à reprendre tout entier, surtout pour les Évangiles, — et il se borne à indiquer certains points de détail : lavement des pieds, baptême, paroles de l'institution eucharistique, paraboles de Jésus. Il considère le lavement des pieds, dans le quatrième Évangile, comme une action symbolique de Jésus : c'est beaucoup plus sûrement un récit allégorique de l'évangéliste, et le quatrième Évangile tout entier se présente à peu près dans les mêmes conditions que le récit du lavement des pieds. Le baptême n'est pas précisément un symbole mais un moyen de purification. Le sujet de l'eucharistie est à peine effleuré; le thème est pourtant de ceux où l'on peut apprendre beaucoup sur la véritable nature du symbolisme religieux. M. S. témoigne quelque surprise de trouver que, pour les anciens Pères de l'Église, symbole et réalité ne sont point choses contradictoires. Il aurait pu faire la même constatation dans les textes du Nouveau Testament qui regardent l'eucharistie. Le symbolisme pur peut être une satisfaction de l'esprit théologique ou esthétique; le mysticisme d'une religion vivante est toujours plus ou moins réaliste.

Z.

Edouard Schuré, **L'évolution divine. Du Sphinx au Christ,** Paris, Perrin, 1912; in-12, xv-441 pages.

S'adresse « à tous ceux qui, sentant la gravité de l'heure présente, sont résolus à marcher vers l'avenir sous la bannière de l'*ésotérisme* helléno-chrétien ». Peut-être y aura-t-il un second volume intitulé : *Du Christ à Lucifer*. Celui-ci est déjà plein de choses que je ne me crois pas permis de résumer dans la *Revue critique*, précisément parce qu'elle est *critique*. On ne discute pas avec les voyants, et M. S. voit tant de choses que la discussion n'aurait pas de fin. Cela va depuis « l'évolution planétaire » jusqu'à la résurrection du Christ. La cosmogonie de M. S. dépasse par la richesse de la fantaisie tous les mythes de l'antiquité, toutes les gnoses connues, et sa façon d'entendre l'histoire n'est pas moins extraordinaire. C'est une vision, comme la cosmogonie. Les lecteurs de cette *Revue*, étant tous entraînés dans « le courant luciférien de la Science », n'auraient pas pour cette révélation le respect qui convient. Et peut-être penseraient-ils que la discipline intellectuelle du dogme le plus étroit est encore moins dangereuse pour la raison et le sens commun que la « voyance » de « l'ésotérisme ».

A. L.

Gilbert Chinard, **L'exotisme américain dans la littérature française au xvi^e siècle,** *d'après Rabelais, Ronsard, Montaigne, etc.* Paris, Hachette et C^{ie}, 1911, 1 vol. in-16 de xvii + 246 pages. Prix : 3 fr. 50.

Le titre de ce livre a le défaut de ne pas indiquer quel en est l'intérêt véritable. En fait, ce que l'on entend par exotisme, c'est soit un état de sensibilité dont le fond est le regret des pays lointains, soit encore une manière artistique qui tend à mettre en relief le caractère pittoresque des régions étrangères. L' « exotisme » ne se rencontre guère chez les écrivains du xvi^e siècle. Ce que M. Chinard a étudié dans son ouvrage, ce sont tous les éléments nouveaux introduits dans notre littérature au xvi^e siècle par la découverte de l'Amérique : notions de cosmographie et de géographie, théorie sur la bonté naturelle des sauvages, conception du relativisme de la morale, etc. Quelle fut à cette époque l'influence de la découverte du Nouveau Monde sur les poètes et les moralistes, voilà l'objet de ce travail.

M. Chinard prend comme résumé des conceptions cosmographiques et géographiques avant 1492 l'*Imago Mundi* de Pierre d'Ailly. Nombreuses sont les légendes qui se mêlent à certaines données précises dans ce livre qu'étudia et annota Christophe Colomb avant d'entreprendre son grand voyage. Les premières relations de la découverte de l'Amérique, les lettres de Colomb et d'Améric Vespuce, les *Oceani Decades* de Pierre Martyr d'Anghiera, restent fidèles à l'esprit du moyen âge avide de merveilleux. Colomb croit à l'existence des Amazones et à celle des indigènes qui sont pourvus d'une queue, etc.

Chez Pierre Martyr, les légendes de l'Eldorado prennent la place occupée dans Marco-Polo par les descriptions de Cipangu la Dorée. Ces premières relations n'apportent rien de neuf dans la littérature. Elles ne font que prolonger le moyen âge. L'esprit humain n'a pas encore fait un départ entre les vieilles légendes et les nouvelles acquisitions.

Le *Brief récit et succinte narration de la navigation de Jacques Cartier* puplié en 1545, a un caractère tout différent. Relation simple et scientifique, c'est un journal de route exact et détaillé. Cartier n'a rencontré ni monstres, ni pygmées, ni griffons. La faune et les paysages du Canada lui rappellent la faune et les paysages de la Normandie. Les sauvages, tels qu'il les dépeint, sont de pauvres gens, sans morale et sans religion. Ni poète, ni artiste, il se contente de dresser un « routier », pour les marins qui voudront après lui suivre son itinéraire.

C'est précisément cette route comme l'a démontré M. Lefranc, que Rabelais fait suivre à Pantagruel dans les livres IV et V de son roman. Mais le romancier ne pouvait s'accommoder de cette indigence d'éléments merveilleux. S'il a gardé l'itinéraire réel de Cartier, il ne s'est pas fait scrupule d'y introduire des fantaisies et des singularités conformes au goût médiéval. Par une des tendances les plus constantes de son esprit Rabelais a été incliné à prendre dans la réalité contemporaine quelques épisodes et l'itinéraire général de la navigation : une nécessité du genre qu'il cultivait l'a contraint de doter son roman d'histoires fabuleuses analogues à celles de Marco-Polo, de Pierre d'Ailly ou de Pierre Martyr.

La tentative faite par Durand de Villegagnon pour établir une colonie protestante au Brésil (1555) excita en France un intérêt plus vif que les voyages de Cartier. Elle a été racontée dans deux relations principales : celle du cordelier François Thevet, *Singularitez de la France antarctique* (1558) et celle du ministre protestant Léry : *Histoire d'un voyage fait en la terre du Brésil* (1578). Ces deux personnages firent partie de l'expédition. M. Chinard a montré quelle fut la popularité de l'ouvrage de Thevet, célébré par les poètes de la Pléiade. Le bon moine voit et juge en homme du moyen âge, dénué d'esprit critique, riche de préjugés de cordelier, d'homme d'Eglise et de civilisé. Pour lui, les sauvages sont des brutes. Mais le texte de sa narration est illustré de gravures dessinées par des artistes formés à l'école de l'Italie. Elles représentent des sauvages aux muscles saillants et aux anatomies puissantes dans le style des Carrache, des sauvagesses aux lignes allongées. Ces figures d'où se dégage une impression de beauté antique et d'harmonie ont peut-être plus fait que bien des dissertations pour créer l'idée de l'homme de la nature, non déformé par la civilisation.

Tout différent du naïf Thevet est Jean Léry que M. Chinard qua-

lifie de « moraliste voyageur ». Comme Thevet, il n'a que pitié pour les sauvages et surtout pour les sauvagesses qui ne consentent à porter des vêtements que par crainte du fouet des colons ; mais il ne les tient pas pour des brutes. Il admire le dévoûment des sauvagesses à leurs petits : il s'indigne à peine du cannibalisme, dont il connaît les raisons. Il devance Montaigne et parfois, dans ses descriptions, il touche à quelques-uns des thèmes qn'illustrera Chateaubriand.

Villegagnon avait donc échoué dans sa tentative de colonisation. Coligny cependant ne renonçait pas à fonder dans le Nouveau Monde une colonie de refuge pour les Huguenots persécutés. En 1562, il envoya le capitaine Jean Ribaut, de Dieppe, avec un petit groupe d'aventuriers occuper un point du littoral de la Floride. Après diverses vicissitudes, la colonie huguenote fut écrasée par les Espagnols. Cette expédition fut relatée par Le Challeux dans un *Discours de l'histoire de la Floride* et par Chauveton à la suite de sa traduction de l'ouvrage de l'italien Benzoni, *Histoire naturelle du Nouveau Monde* (1579). Ces relations attiraient l'attention du public moins sur la découverte des terres américaines que sur les atrocités de la colonisation espagnole. Au même moment, on traduisait en français la *Relation de la destruction des Indiens* de Las Casas. Il ne semble pas d'ailleurs que l'on se soit beaucoup intéressé à la question de l'esclavage des Indiens. Il est bien vrai que Ronsard a écrit dans son *Discours contre Fortune* une sorte de proclamation des droits des sauvages. Mais en somme quelque curiosité qu'excitât à cette époque l'Amérique et ses indigènes, il n'apparaît pas qu'avant Montaigne les problèmes moraux que soulève la colonisation aient troublé la conscience d'aucun écrivain.

Montaigne est le premier qui se soit appliqué à l'étude de ces questions. Attiré d'abord et amusé par le pittoresque des mœurs indiennes (*Essais*, chapitre des Cannibales), il est arrivé à prendre la défense des Indiens contre les Européens, (chapitre des Coches). Au catalogue de la bibliothèque américaine de Montaigne dressé par M. Villey, il faut ajouter maintenant la traduction de Benzoni par Chauveton. Toutes les idées exposées au début du chapitre des Cannibales procèdent directement d'un passage de Chauveton. Si Montaigne le passe sous silence ainsi que Jean de Léry, c'est que les expéditions de Villegagnon et de Jean Ribaut qui avaient eu un but religieux plutôt que national ne lui semblaient pas dignes de beaucoup d'intérêt et qu'en principe il était opposé à toute entreprise coloniale. On le voit bien dans le chapitre des Coches.

En somme, sur les sauvages américains deux théories ont cours au XVI[e] siècle : l'une considérant les indigènes du Nouveau Monde comme des animaux à peine supérieurs, l'autre voyant en eux des êtres plus heureux, plus vertueux et plus raisonnables que les civilisés. Cette seconde conception donnera naissance au procès de la

civilisation et à la théorie de l'homme de la nature qui seront développés par Rousseau et ses disciples.

On peut par ce resumé juger de l'intérêt de l'étude de M. Chinard. Elle appelle toutefois quelques réserves et quelques corrections.

Le ch. V, l'*Amérique et le grand public* eût gagné à nous présenter un plus grand nombre de témoignages empruntés aux écrivains du temps. Certains textes du *Premier Curieux* de Ponthus de Tyard et de la *Vicissitude des choses* de Louis Le Roy méritaient d'être cités.

P. 188, M. Chinard réclame pour Montaigne l'honneur d'avoir répandu le premier les idées de justice et d'humanité en matière de politique coloniale. Il oublie qu'avant lui, Rabelais avait longuement disserté sur « la manière d'entretenir et retenir pays nouvellement conquestés » au ch. I du *Tiers Livre* (1546). P. 50, M. Chinard réédite une erreur commune sur la date du *Quart Livre de Pantagruel*. La première édition parut en 1548 et non en 1547. — P. 53, l'antériorité du *Pantagruel* sur le *Gargantua* est maintenant incontestable : la mention des iles des Perles et des Cannibales dans l'épilogue du *Pantagruel* est donc antérieure à celle du *Gargantua* [1]. — P. 55, n. 1. Thélème ne saurait être le château de Saint-Maur-les-Fossés qui n'existait pas en 1534 — P. 84, n. 2, lire Florence au lieu de Rome Le passage auquel songe M. Gaffarel, qui confond Thevet et Tenaud, est le ch. XVI de *Gargantua*. — P. 106, lire Maurice Scève, au lieu de Maurice de Scève. — P. 149, lire 1552, au lieu de 1562. — P. 216. Benzoni est qualifié d'espagnol alors qu'il était italien, cf. p. 163. — P. 36, n. 1, lire 1545, au lieu de 1515. — P. XII, lire 1480 au lieu de 1580. — P. XVI, lire XVI^e siècle, au lieu du XV^e. — P. 44, l'appréciation de M. Chinard sur la *Cosmographie* de Jean Alfonse le Saintongeois se trouve confirmée par l'étude que M. Sainéan vient de donner à la *Revue des Études Rabelaisiennes* sous le titre : *La Cosmographie de Jean-Alfonse Saintongeois* (1912, fasc. I.). — Sur l'expédition de Jean Ribaut, il a paru un article dans le *Bulletin de la Société d'histoire du protestantisme français* de juillet-août 1912 : *Les massacres de la Floride*, par Paul Besson, p. 364-373.

Jean PLATTARD.

Rupert TAYLOR. **The Political Prophecy in England**, New-York, Columbia University Press, 1911, in-8°, 165 pp. 1 d. 25.

F. A. PATTERSON. **The Middle English Penitential Lyric**, New-York, Columbia University Press, 1911, in-8°, 203 pp. 1 d. 50.

J. A. MOSHER, **The Exemplum in the Early Religious and Didactic Literature of England**, New-York, Columbia University Press, 1911, 150 pp. 1 d. 25.

Ces trois monographies font partie de la collection *Studies in English* publiée sous les auspices de l'Université Columbia.

---

1. J'ai exposé (*Revue des Études Rabelaisiennes*), V, 434 comment cette mention des iles Perles et des Cannibales ne saurait être prise pour une étape d'itinéraire, mais comme le théâtre d'un des huit ou dix exploits distincts que Rabelais se propose de prêter à Pantagruel.

On sait la fortune que rencontra dès le moyen âge l'*Historia regum Britanniæ* de Geoffrey de Monmouth. Chronique des rois bretons dont l'origine remonte naturellement à Brutus, ce gros livre devait rendre populaire la légende d'Arthur et des chevaliers de la Table Ronde. Outre d'innombrables récits merveilleux qui ont alimenté l'épopée arthurienne, Geoffrey de Monmouth rapportait de mystérieuses prophéties attribuées à l'enchanteur Merlin. Quelle est la source de cette partie de l'*Historia regum Britanniae?* Pour le professeur Brandl, les prophéties ont été forgées de toutes pièces. C'est contre cette opinion que M. Rupert Taylor s'élève en s'efforçant de prouver qu'elles sont d'origine galloise. Son principal argument, c'est l'originalité des prophéties. Il n'y a rien de commun entre elles et les *Oracula Sibyllina*. Or, un clerc d'intelligence moyenne, comme Geoffrey de Monmouth, aurait été certainement amené à démarquer les oracles de la Sibylle auxquels les contemporains accordaient la même autorité qu'aux livres sacrés, s'il n'avait eu sous les yeux une œuvre originale. Bien entendu, cet original est distinct du fameux « livre breton » de l'archidiacre Walter qui n'a jamais existé que dans l'imagination de Geoffrey. M. R. T. cherche ensuite à mesurer l'influence littéraire et politique des prophéties de Merlin. Grâce à son traducteur latin, le sorcier gallois a pu influer sur les événements, a peut-être changé les destinées de l'Angleterre. Quel éloquent témoignage de l'attrait qu'exerce le merveilleux !

La thèse de M. F. A. Patterson est une édition critique d'un certain nombre de cantiques et de poésies sacrées des XIII^e et XIV^e siècles. Quelques-unes de ces pièces sont inédites. Dans une introduction intéressante, l'éditeur ramène à deux les sources de ces effusions lyriques : la liturgie et les poésies françaises contemporaines. Enfin le volume est complété par des notes et une bibliographie.

Par l'*exemplum* il faut entendre le récit, l'anecdote, la fable qui servent d'éclaircissement ou de preuve à l'appui d'un enseignement moral ou religieux. On en trouve déjà dans Alfred le Grand. Au XII^e siècle des recueils d'*exempla* rédigés en latin font leur apparition. Mais c'est surtout à la venue des moines franciscains en Angleterre qu'il faut attribuer la popularité du genre. Les *exempla* abondent dans la littérature homilétique jusqu'à la veille de la Réforme. M. J. A. Mosher a fait de son mieux pour traiter d'une façon claire ce sujet assez mince.

Ch. Bastide.

La deuxième édition du précis d'histoire de la littérature anglaise de M. E.-A. Andrews (*A Short History of English Literature*, Leipzig.

---

1. Quelques fautes ont échappé à la vigilance de l'auteur : p. 37, lisez *attributed*; p. 88, Histoire littéraire de *la* France. La table des matières ne renvoie pas aux pages, ce qui ne facilite pas les recherches.

Berlin, 1912, in-8°, 170 pp. 2 M. 20) vient de paraître chez Teubner. Nous avons déjà rendu compte du livre qui, sous une forme revue et améliorée, est appelé à rendre service aux étudiants.

Ch. B.

BEAUMONT AND FLETCHER. **Works** (éd. A. R. WALLER), Vol. X, Cambridge, University Press. 1912, in-8°, 390 pp., 4 s. 6 d.

En 1905, M. Arnold Glover se chargeait d'une édition critique de Beaumont et Fletcher. Le travail, publié sous les auspices de l'Université de Cambridge, devait comprendre dix volumes. Interrompue un moment par la mort prématurée de l'éditeur, l'œuvre fut reprise et continuée par M. A. R. Waller. Il ne s'agissait pas seulement de réimprimer le second in-folio, mais d'y ajouter les variantes. Il n'a pas fallu moins de sept ans de labeur patient pour mener cette entreprise à bonne fin. Avec le dixième et dernier volume qui vient de paraître, on a, en un format facile à consulter et accessible à tous, une réimpression complète des continuateurs les plus célèbres de Shakespeare. C'est un monument digne de la tragi-comédie du XVI[e] siècle qu'ils ont illustrée. M. A. R. W. avait annoncé en 1906 qu'il comptait préparer un supplément contenant des notes indispensables à l'intelligence d'un texte qui présente beaucoup de difficultés. Il est regrettable qu'il soit obligé aujourd'hui de manquer à sa promesse. Ces notes, ainsi qu'une réimpression des poésies diverses de Beaumont et Fletcher, nous les devrons, dit-il, à d'autres mains. Quel que doive être le mérite de ce supplément, il ne pourra faire oublier la dette de reconnaissance que tous les amateurs de la littérature anglaise ont contractée envers M. A. R. Waller. Ceux-là seuls qui ont préparé une édition critique se rendent compte des qualités que suppose un aussi prodigieux travail.

Le dixième volume contient les pièces suivantes : *Thierry and Theodoret*, *The Woman-Hater*, *The Honest Man's Fortune*, *Masque*, *Four Plays in One*.

Ch. BASTIDE.

Ferdinand TÖNNIES, **Thomas Hobbes, der Mann und der Denker,** Zickfeldt, Leipzig, 1912, in-8°, 250 pp., 4 M.

Dès 1889, M. Ferdinand Tönnies publiait en deux volumes des œuvres inédites de Thomas Hobbes (*The Elements of Law*, appendice et *Behemoth or the Long Parliament*). En 1896, il donnait une biographie du philosophe. Depuis lors, dans la revue bien connue *Archiv für Geschichte der Philosophie*, il a fait paraître les lettres de Hobbes conservées à la Bibliothèque nationale et à la Bibliothèque bodléienne. Aujourd'hui le savant professeur de l'université de Kiel revient encore une fois sur son auteur favori et nous donne en un

petit volume très solide la vie de Hobbes et une analyse de ses ouvrages. La première partie (der Mann) est divisée en quatre chapitres : premières années, période de production (1628-1660), dernières années (1660-1679), caractère. La seconde partie (der Denker) est un exposé de la pensée de Hobbes. Notons les chapitres sur la logique, la métaphysique, la physique, l'anthropologie, le droit naturel, l'État, enfin sur l'influence du hobbisme. Dans ce dernier chapitre Rousseau n'est guère que mentionné. — Il est regrettable que ce volume, indispensable à consulter, soit imprimé en caractères gothiques. Pour les étrangers il n'en sera que plus difficile à lire.

Ch. B.

Horatio E. SMITH, **The Literary Criticism of Pierre Bayle**, Albany N. Y., Brandow printing co., 1912, in-8, 134 pp.

Il semble étrange à première vue qu'on puisse découvrir en Pierre Bayle un critique littéraire. Ce dialecticien dépourvu de sensibilité n'a jamais goûté un vers de Racine ou une fable de La Fontaine. M. H.-E. Smith a cependant tiré le meilleur parti possible d'un sujet de thèse bien ingrat. Il examine successivement la critique de Bayle en ce qui concerne les livres et les auteurs, les romans, la poésie, le théâtre, l'éloquence, l'histoire, l'érudition, le style, les anciens et les modernes. Il expose ensuite les idées de Bayle sur la critique, et termine en disant quelques mots de son influence. — Je ne crois pas que M. H.-E. S. ait cité un curieux passage de l'*Avis aux réfugiés* sur Milton. Il manque un index des noms propres ; enfin, la correction typographique laisse quelquefois à désirer (lisez par exemple p. 134 : *Opuscules*).

Ch. B.

Johann Heinrich Mercks Schriften und Briefwechsel. In Auswahl herausgegeben von Kurt WOLFF. Leipzig, Insel-Verlag. 1909. Deux vol. In-8°, XVI de 303 p. + 298 p.

Johann Heinrich Mercks Briefe an die Herzogin — Mutter Anna Amalia und an den Herzog Carl August von Sachsen Weimar, herausgegeben von Hans Gerhard GRÄF. Leipzig, Insel-Verlag. 1911, in-8° XXV et 343 p.

Ces trois volumes sont très joliment édités par la librairie dite de l'Ile ou Insel-Verlag à Leipzig.

Dans les deux premiers, M. Kurt Wolff publie un *choix* des écrits et lettres de Merck. L'introduction est courte, et M. W. a tort de rejeter parmi les légendes l'histoire du mariage de Merck « malheureux et abreuvé d'amertume »; rien de plus vrai que cette histoire dont Herder fait mention dans ses lettres et que, plus récemment, Haym rappelait dans son *Herder* [1]. Dirons-nous aussi que la liste

1. Cf. p. XIII. De même, p. IX, le *Hess* mentionné est évidemment le conseiller intime Hesse qui avait épousé une Flachsland, sœur de Caroline Herder.

des témoignages de Gœthe sur Merck n'est pas complète, et qu'on nous donne vraiment trop peu de « recensions » écrites par Merck? Mais ce *choix* — puisqu'on voulait publier un *choix* — est bien fait : on y trouve quelques morceaux inédits ou qui paraissent pour la première fois en leur entier, et, si M. Wolff n'a pas recueilli, à notre avis, tout ce qui est « le plus capable de vivre », on aura du moins, en lisant ces deux tomes, une idée de ce que fut Merck, de ce que fut cet esprit clair, vigoureux, mordant, de ce Méphisto-Merck qui eut sur Gœthe une si grande influence [1].

M. Gräf publie les lettres de Merck à la duchesse Amélie et à Charles-Auguste de Saxe-Weimar. On sait que Merck passait pour un profond connaisseur en fait d'arts et pour un habile homme d'affaires : Charles-Auguste l'avait chargé de lui acheter des dessins, des gravures, des tableaux; il vantait le flair de Merck et, tout en se gardant, non sans raison, de le prendre à son service, il l'invita plusieurs fois, le traita toujours avec bienveillance et le secourut dans sa détresse. Les lettres que fait paraître M. Gräf, traitent donc d'acquisitions et d'envois d'œuvres d'art; mais on y trouve aussi nombre d'anecdotes et de potins — ce que les Allemands appellent *Klatsch* — qui plaisaient à la cour de Weimar. La plupart de ces lettres sont inédites et tirées des archives de Weimar. M. Gräf les a très consciencieusement éditées et accompagnées d'un commentaire fort soigné et fort minutieux.

A. Chuquet.

Darstellungen aus der Bayerischen Kriegs = und Heeresgeschichte, hrsg. vom K. B. Kriegsarchiv. Heft 21. München, Lindauer (Schöpping), 1912. In-8°, 156 p., 3 mark 50.

Ce fascicule — le XXI° — des travaux publiés par les archives du ministère de la guerre bavarois, traite de la guerre de 1812 : il est dédié aux treize mille Bavarois qui trouvèrent la mort dans la campagne de Russie et qui, eux aussi, selon le mot du roi Louis I^er^, moururent pour la délivrance de la patrie.

On y trouve : 1° une suite de notices sur les généraux de l'armée bavaroise dans cette campagne (Deroy, Siebein, Raglovich, Rechberg, Seydewitz, Wrede, Minucci, Vincenti, Beckers, Preysing, Lamotte,

---

1. Quand aurons-nous une nouvelle édition des lettres si intéressantes publiées par Wagner en 1835, 1838 et 1847, s'entend de toutes les lettres et dans leur texte intégral? Lire, dans le second volume de M. Wolff (lettres de et à Merck), p. 8 « oublis » et non *oublies*; p. 26 « mena » et non *mèna*; p. 27 ligne 19 « par » et non *pour*; p. 74 « matinée » et non *matineè*; p. 78 « Pococuranti » et non *poco-Curanti*; p. 131 « couleur de puce » et non *de pouce*; p. 134 « chacun a » et non *chaqu'un à*; p. 193 « well-wisher » et non *well-wither*; p. 227 « je trouvai... qui m'accompagnèrent » et non *je trouvois... qui m'accompagnoient*; p. 230 « magnetibus » et non *magnalibus*.

Ströhl, Zoller); ces notices, pleines de dates et de détails précis, sont dues au major Frédéric de Furtenbach.

2° Le *Journal* de Preysing durant la campagne; il ne va que jusqu'au 9 décembre (le général avait été fait prisonnier le 2); il offre un saisissant tableau des privations et des combats de la cavalerie bavaroise sur le chemin de Vilna à Moscou et de ses souffrances pendant la retraite.

3° Le *Journal* du capitaine Maillinger, édité par M. Paul Holzhausen qui l'a, dans une introduction de huit pages, très bien apprécié à tous égards. On y remarquera particulièrement tout ce que dit Maillinger de la situation des troupes à Polotsk, de leur misère et de leur reculade, des hôpitaux de Vilna, du maréchal Gouvion Saint-Cyr qu'il a vu de très près et qu'il estime peu. Nous n'hésitons pas à dire que le Journal de Maillinger, bien que déjà consulté par d'autres et notamment par Krauss, est un des textes les plus instructifs et les plus précieux qui aient paru dans l'année du centenaire russe.

A. Chuquet.

Ein Verwandter Gœthes im russischen Feldzuge 1812. Aus dem Leben eines sächsischen Husaren, von Theodor Gœthe, bearbeitet und herausgegeben von Paul Holzhausen. Berlin, Morawe et Scheffelt, 1912. In-8°, 179 p.

Un parent très éloigné du grand poète, et que ledit poète ne connaissait pas, Théodore Gœthe, a fait, comme fourier d'un régiment de hussards saxon, la campagne de Russie, et il a, dit M. Holzhausen qui publie ses *Mémoires*, porté dignement son nom. Il appartenait au corps que Reynier commandait sous les ordres supérieurs de Schwarzenberg et il a raconté ce qu'il a vu : la vie du soldat, les marches dans les forêts et les marais de la Lithuanie et de la Volhynie, les périlleuses chevauchées qu'il fit parfois pour porter un message, les combats auxquels il assista, les souffrances et les misères qu'il essuya. Il nous montre ses camarades égorgeant et dépeçant les moutons et les porcs des paysans de la Podlésie. Il nous raconte l'histoire du pauvre déserteur Leidenfrost — un nom prédestiné — qui devient fou lorsqu'il reçoit sa grâce. Il nous décrit l'aspect du champ de bataille de Gorodeczna et la place où la brigade Sahr a subi le feu des Russes, la place où, au lendemain de l'affaire, il chercha son frère, soldat dans un régiment d'infanterie, et le trouva mort. Les détails saisissants abondent : le froid, les maladies, la vermine, etc. On comprend qu'il souhaite de reposer, de dormir une couple d'heures sous un abri quelconque, fût-ce dans l'étable à cochons qu'il se souvient d'avoir vue à Artern, sa garnison, en un coin de la caserne. Comme tant d'autres témoins de la campagne, il retrace l'aspect lamentable de sa troupe vêtue de haillons. La fin de la campagne fut affreuse. Malade et mêlé aux blessés, transporté sur une voiture dont les cahots lui

arrachaient des cris de désespoir, abandonné par le charretier à l'approche des cosaques, il se traina sur les routes, de village en village, et, à force de temps et d'obstination, non sans avoir été maltraité et houspillé, il finit par revenir dans la patrie où personne, hors sa mère, ne le reconnut. M. Holzhausen a très bien édité ce curieux récit.

A. CHUQUET.

G. ESQUER, **Les débuts de l'administration civile à Alger. Le personnel,** Alger, Jourdan, 1912. In-8°, 40 p.

M. Esquer raconte dans cette intéressante étude ce que fut et ce que fit l'administration civile autonome instituée à Alger sous le nom d'intendance civile par Casimir Périer et qui dura du 1er décembre 1831 au 12 mai 1832. Elle devait aboutir à un échec : les militaires la jugeaient inutile et l'intendant civil, Pichon, indépendant du gouverneur, entra naturellement en conflit avec le commandant en chef, qui était Savary, duc de Rovigo. L'auteur nous parle longuement de Pichon, lequel est plus connu qu'il ne le croit, puisque c'est le Pichon qui était chargé d'affaires aux États-Unis lorsque Jérôme Bonaparte épousa Élisabeth Patterson (et on sait que Jérôme le prit en Westphalie à son service). Il expose les idées de Pichon en matière coloniale, retrace quelques incidents de la querelle entre Pichon et Savary et présente en même temps les fonctionnaires de l'administration civile. Les détails qu'il donne sur ces personnages (les enquêteurs Fougeroux, d'Escalonne et Cadet de Vaux, les interprètes Gérardin et Lauxerrois) sont curieux. Il n'oublie pas les candidats qui, à Alger même, attendaient un « poste confortable », et nous retrouvons parmi eux de vieilles connaissances, comme Gaspard Thierry, comme Krettly, comme Hamelin. Finalement, Pichon demanda son rappel et l'obtint; il fut remplacé par Genty de Bussy que Soult plaça sous les ordres du général en chef. On voit que ce travail sera lu avec profit par tous ceux qui voudront connaître les premiers représentants de l'administration civile et de la colonisation officielle à Alger [1].

A. CHUQUET.

Vom Geistesleben des 18 und 19 Jahrhunderts, Aufsätze von Oskar WALZEL, Leipzig, Insel-Verlag, 1911. In-8°, 587 p.

M. Oscar Walzel a réuni en un fort volume plusieurs essais qu'il avait fait paraître dans divers recueils. Les uns sont de véritables

1. La note sur Esménard devra être rectifiée : l'article dont on parle, fut publié à l'instigation de Savary contre Tchernychev qui n'était pas « l'envoyé de Russie », et il est inexact de dire que l'académicien, affolé par la disgrâce de Napoléon, s'est suicidé ; il succomba à un accident de voiture.

études; les autres ne sont que des grands comptes rendus, de longues « recensions »; tous méritent d'être lus. *L'Idée du tragique dans Lessing* : Lessing croit que, dans la tragédie, le spectateur s'identifie avec le héros tout en ayant conscience qu'il n'est pas ce héros. *Schiller et l'art plastique :* Revue des jugements que Schiller a portés sur la sculpture antique. *Schiller et le romantisme :* Traite ce sujet intéressant avec brièveté, mais avec précision, et insiste notamment sur les rapports de Schiller avec les deux Schlegel et sur les formes romantiques qu'il adopta, sur les idées romantiques qu'il accueillit dans ses œuvres. *Le romantisme d'après Ricarda Huch :* Brillante appréciation de ce brillant ouvrage. *Gœthe et le problème de la nature de Faust :* Étude originale; le type de Faust, tel qu'il se révèle dans le « Sturm und Drang », dans l' « Urfaust », dans le « Fragment », n'est plus le même en 1800, au temps de Schiller et du premier romantisme. *Clément Brentano et Sophie Mereau :* Ce que fut cette union : Brentano n'était pas heureux, mais Sophie fut la seule femme qui put satisfaire ses aspirations et une femme comme elle pouvait seule l'attacher. *Amélie d'Imhoff :* Intéressante notice sur la traductrice de Tégner, d'après le livre d'Henriette de Bissing. *Les Affinités électives dans le cadre de leur temps :* Contient une foule de détails et de rapprochements; en somme, le roman est antiromantique; Gœthe l'a écrit pour réhabiliter le mariage menacé par le romantisme. *Le romantisme rhénan :* Le Rhin est le fleuve du romantisme, et ce qu'il a de romantique, il le doit surtout à Frédéric Schlegel, à Arnim, à Clément Brentano et à Heine qui, sans Brentano, n'eut pas chanté la Lorelei. *Zacharie Werner et le Rhin :* Voyage de Werner en 1809 sur les bords du Rhin; il a pris à Frédéric Schlegel ce qu'il dit des tableaux de Cologne. *Le Fortunat de Chamisso :* L'étude la plus complète sur ce fragment. *Lenau :* Un des meilleurs morceaux du volume, sinon le meilleur; on y remarquera surtout les pages consacrées à Lenau, peintre de la nature et à ses devanciers sur ce domaine, à l'influence de Byron sur Lenau, au jugement profond que Grillparzer portait sur le poète. *Stendhal et la maladie romantique :* On s'étonne que l'auteur qualifie Stendhal de *Poet* et de *Dichter*, quelque étendu que soit en allemand le sens de ces deux mots. *La correspondance de Herwegh avec sa fiancée :* Si Herwegh n'a plus rien produit après les « Chants d'un vivant », c'est qu'il avait peu de profondeur, c'est qu'il avait des allures d'artiste et que sa nature vaniteuse s'opposa à sa mission de poète de la liberté. *Freytag et le duc Ernest de Cobourg :* Le duc Ernest fut un ami véritable pour Freytag et il jugea mieux que lui la machine politique parce qu'il la voyait de plus près. *Le soir de la vie d'une idéaliste :* Sur Malwida de Meysenbug dont les Mémoires sont un notable document pour l'histoire du temps. *Deux Autrichiens experts dans l'art de la vie :* Dans l'étude sur Malwida, M. Oscar Walzel a parlé d'Alexandre de Wars-

berg, si amoureux du Midi, de la Grèce et de la vieille Italie. Il revient ici sur ce groupe d'Autrichiens, de dilettantes délicats, qui voulaient et qui veulent encore donner à l'existence de la noblesse autrichienne comme un reflet de la culture de la Renaissance et des salons littéraires de la France : Heusenstamm, l'ami de Lenau, Villers, Hoyos, le comte Lanckroronski, qui réussirent à « unir harmonieusement la vie et l'art ». Deux d'entre eux, Alexandre de Villers et le comte Rodolphe Hoyos sont l'objet d'une étude spéciale. Villers, fils d'émigré, neveu de Charles de Villers, est, après une incroyable série d'aventures, après une vraie vie de bohème, devenu diplomate, et ses lettres ont été publiées en deux volumes par Hoyos sous le titre de « Lettres d'un inconnu ». *Les Nouvelles d'Autriche de Ferdinand de Saar :* Étude pénétrante sur ce nouvelliste qui ne voulait rien publier qui ne fût mûri, limé avec soin : M. Walzel montre que ses nouvelles reposent toujours sur un fond de réalité, sur quelque chose de vécu, et aussi sur le « moi » de Saar, sur ses propres impressions et souvenirs. *Marie d'Ebner-Eschenbach :* La seule étude du volume qui soit inédite ; elle compte quarante pages, et c'est un digne éloge de cette femme que l'Allemagne regarde justement comme un de ses premiers écrivains. *Les thèses d'Ibsen :* Ibsen a prêché l'action ; il s'est plaint que les hommes oublient d'agir et qu'ils ne se dépensent qu'en mots ; à certains égards, il a été ce que Gœthe se glorifiait d'avoir été, un libérateur; il s'est sans cesse efforcé de traiter ce sujet, comment réaliser une grande idée; jamais la pensée d'une plus noble humanité ne l'a quitté. *Lafontaine redivivus :* A propos du « Chantecler » de Rostand, mais Rostand est-il le « véritable successeur de La Fontaine »? *Questions scéniques du présent :* Sur la forme que Fritz Schumacher a donnée à la scène lorsqu'il représenta « Hamlet » en 1909 sur le théâtre de la Neustadt à Dresde. — Ce court aperçu, cette trop brève analyse donnera, nous l'espérons, une idée de ce volume attachant, instructif, suggestif ; il y a dans tous les essais de M. Walzel, particulièrement dans ceux qui concernent Schiller, Gœthe et le romantisme, beaucoup de savoir — un savoir qui se montre toujours à propos — et beaucoup de finesse.

A. CHUQUET.

Romain ROLLAND, **Vie de Tostoï,** 1 vol. in-12°. 203 pp. Paris, Hachette, 2 f.

L'enthousiasme déborde de ce généreux livre auquel M. R. a mis le meilleur de son cœur et de son intelligence ; et, pourtant, il nous paraît un peu qu'il y a, entre M. R. et son héros, le même malentendu qu'entre Olénine et Mariana dans *Les Cosaques.* La rigueur méthodique de M. R. assure la solidité de sa construction ; mais à cette construction si solide il manque un je ne sais quoi qui serait la définitive étincelle.

En réalité, M. R. a procédé, dans ces nobles pages, comme s'il s'agissait d'étudier un Latin : il a tout déduit, tout expliqué : or, un Slave ne se déduit pas, de là vient que nous avons ici l'image d'un Tolstoï un peu artificiel, d'un Tolstoï retouché par le bon photographe. Le grand écrivain ne saurait être, comme il l'est trop souvent ici, isolé de son milieu. Il ne se dresse pas, en effet, en dehors de la société russe comme un géant qui la dépasse ou un phare qui dirige sa course. Il est tout simplement un *pomiéchtchik* de l'ancien temps, très russe, très original, très indifférent au qu'en dira-t-on, très intelligent, très près de la nature — mais en même temps très naïf, et tant soit peu homme de lettres. Doué d'un pouvoir de vision qui tient du prodige, il a créé des types immortels. Mais c'est faire fausse route que vouloir mettre une suite logique rigoureuse dans son évolution [1].

Nombre de détails montrent que M. R. ne saisit pas exactement, à travers les livres, la réalité de telle ou telle manifestation. C'est ainsi que, p. 7, il parle du *journal* de Tolstoï, et ignore que Tolstoï avait un *double* journal, l'un qu'il montrait aux amis, l'autre qu'il réservait, et dont une partie a été détruite. P. 100 (note). M. R. parle de la « prédilection de grand seigneur » de Tolstoï pour le cheval. En réalité toute la Russie, riche ou pauvre, a pour le cheval cette prédilection : le cheval est là-bas non pas un luxe, mais un indispensable outil.

Ces critiques ne diminuent certes pas le livre si sérieux et si ardent de M. R. Ce livre, on le lira pour avoir de Tolstoï une vue d'ensemble, mais on devra le baisser d'un ton, ou du moins en prendre les conclusions avec une certaine réserve [2].

Jules Legras.

Nevill Forbes, **The position of the Slavonic languages at the present day.** 1 broch. Oxford, 1910, 1 sh.

P. Aurelius Palmieri, **Mobliamimus et Panpolonismus eorumque methodus polemica et consectaria.** 1 broch. Rome, 1910.

M. Forbes donne ici, en des pages claires captivantes et précises, la position géographique des parlers slaves. C'est là sa leçon d'ouverture de sa chaire d'Oxford.

Le P. Palmieri, à la suite de son beau livre objectif et sincère sur la *Chiesa russa*, a été accusé par certains membres du clergé polo-

1. Cf. p. 109, sq., l'influence de la foi sur l'art de Tolstoï.

2. P. 184, M. R. écrit : « Il était moralement isolé parmi les siens. Il n'avait guère que sa dernière fille et son médecin pour le comprendre. » Nous pouvons affirmer à M. R. qu'il s'est fait là, très innocemment, l'écho d'une calomnie dont l'origine, en Russie, est une question de gros sous.

P. 190. Nous sommes en mesure de rectifier comme suit la reproduction des dernières paroles de Tolstoï : « Seulement il y a une chose que je vous conseille de vous rappeler, c'est à savoir qu'il y a sur la terre une infinité de gens en dehors de Léon Tolstoï, or c'est du seul Léon Tolstoï que vous vous occupez tous ! »

nais d'être hérésiarque, d'être un agent payé par la Russie / Il répond de sa meilleure encre, dans une brochure qui pétille d'esprit et de logique en même temps.

J. L.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 4 octobre 1912.* — M. Maspero fait son rapport annuel sur les travaux du Service des antiquités d'Egypte. La restauration de Karnak a été continuée, celle de Deiret Médinèh a été achevée, et celle du temple de Hibib poussée fort loin. Le déblaiement du pronaos d'Esnèh a été terminé, et le dégagement des portions méridionales du téménos d'Edfou poussé rapidement. Mais ces travaux, qui rentrent dans le cadre habituel, sont dominés par deux événements : l'achèvement des travaux de relèvement du barrage d'Assouân et la promulgation d'une nouvelle loi pour la protection des monuments antiques de l'Egypte. Le service a obtenu tout l'argent qu'il avait demandé pour essayer de défendre contre les attaques de l'eau les monuments menacés de submersion totale ou partielle. Ceux-ci sont prêts depuis deux ans à recevoir l'assaut, et la publication de leurs inscriptions et de leurs bas-reliefs est en bonne voie. M. Maspero espère qu'ils opposeront une force de résistance suffisante et dureront sans trop de dommage jusqu'au jour où l'on reconnaîtra enfin le danger que présente pour le pays l'emmagasinement dans un seul bassin, qu'un accident peut vider soudain, d'une masse d'eau aussi considérable. — Pour la conservation des antiquités, la loi qui était en vigueur depuis quinze ans était, de l'aveu de tous, insuffisante ; mais on voyait dans le régime des capitulations un obstacle insurmontable à l'établissement d'une loi plus efficace. En 1900 et 1901, M. Maspero avait préparé un projet dont les dispositions s'appliquerait d'abord aux seuls nationaux, sauf à les étendre plus tard aux étrangers avec l'approbation des puissances, si elle pouvait être obtenue. Cette loi resta en route, mais M. Maspero continue ses efforts, et Lord Kitchener a enfin obtenu que le projet, repris et élargi, fût adopté par le Conseil législatif et promulgué le 16 juin dernier. M. Maspero espère avoir trouvé un moyen de faire disparaître l'inégalité de traitement entre les indigènes et les étrangers consacrée par cet acte et amener le gouvernement à corriger la nouvelle loi sur ce point important.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 11 octobre 1912.* — M. le Ministre de l'instruction publique et des beaux-arts écrit à M. le Secrétaire perpétuel qu'il vient d'allouer une idemnité de 1,500 francs à M. René Basset, membre de la Commission internationale de publication de l'*Encyclopédie de l'Islam.*

M. Henri Cordier annonce le prochain retour de M. de Gironcourt, missionnaire de l'Académie dans le Niger.

M. Homolle communique une lettre de M. Avezou, relative à la découverte dans la « Vieille Palestre », explorée par M. Picard et par lui, d'une tête de bronze représentant un personnage romain, tête énergique et fine d'un Romain d'une quarantaine d'années. M. Homolle insiste sur la rare valeur de cette œuvre vivante, bien faite pour justifier le renom des sculpteurs gréco-romains comme portraitistes, et qui paraît dater du premier siècle a. C.

L'Académie procède à l'élection de deux commissions chargées de proposer des sujets ou des programmes de prix : 1° pour le prix ordinaire à décerner en 1915, dans l'ordre des études orientales ; 2° pour le prix Delalande-Guérineau à décerner en 1914 et pour le prix extraordinaire Bordin à décerner en 1915. Sont élus, pour le prix ordinaire : MM. Senart, Barth, Chavannes, Cordier ; — pour le prix extraordinaire Bordin et pour le prix Delalande-Guérineau : MM. Senart, Barth, Clermont-Ganneau, Chavannes, Scheil, Cordier.

M. Salomon Reinach fait une communication sur le bâton de Teyjat et les ratapas à l'âge du renne.

M. Moïse Schwab fait une communication sur une encyclopédie rabbinique du XIIIe siècle.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 18 octobre 1912.* — La prochaine séance est fixée au mercredi 23 octobre, en raison de la séance annuelle des cinq Académies qui aura lieu le vendredi 25.

M. Morel-Fatio fait une communication sur un livre d'une importance capitale, la *Véridique histoire de la conquête du Mexique* par Bernal Diaz del Castillo, l'un des compagnons de Cortès ; livre auquel José Maria de Heredia a pour toujours attaché son nom par la traduction qu'il en donna de 1877 à 1887, et qui est

une véritable œuvre d'art, digne pour le style des *Commentaires* de Monluc. On sait moins qu'au cours de ce travail Heredia eut le grand mérite de chercher et de retrouver en Guatemala le manuscrit autographe de Bernal, dont il fit photographier un feuillet qui orne le quatrième volume de sa traduction. Grâce à ce fac-similé, on a pu se rendre compte des altérations très graves qu'a subies le texte de la *Véridique histoire* dans la première édition de 1632, due à un Père de la Merci, et qui passèrent dans toutes les autres. Une vingtaine d'années après l'achèvement de la traduction d'Heredia, un érudit mexicain publia à Mexico la *Véridique histoire*, d'après une photographie de l'original offerte à son gouvernement par celui du Guatemala, sans dire un mot des intelligents efforts d'Heredia pour mettre en valeur et rendre accessible le manuscrit de Bernal. M. Morel-Fatio prépare une étude comparée des deux versions de la *Véridique histoire*, dont il communiquera plus tard les résultats à l'Académie; mais il n'a pas voulu attendre plus longtemps pour revendiquer les droits méconnus d'un illustre membre de l'Institut de France. Cette revendication est d'autant plus justifiée et opportune qu'il paraît actuellement en Angleterre une traduction anglaise du texte authentique de la *Véridique histoire*, par M. Alfred Percical Moudslay. Ce savant américaniste ne suivra pas l'exemple de l'éditeur mexicain ; il reconnaîtra loyalement la priorité des recherches et de la découverte de l'auteur des *Trophées*.

M. Babelon fait une communicotion sur le mot *moneta*, « monnaie », et ses origines. Il démontre que *moneta* était primitivement le nom d'une vieille divinité italiote, Junon Moneta, qui avait son temple dans l'*arx* ou la citadelle du Capitole à Rome. Cette divinité rustique avait l'oie pour symbole, et on élevait des oies dans une dépendance de son sanctuaire. Ce sont ces oies dont les cris éveillèrent l'attention de Manlius, dont la maison était contiguë, lorsqu'en 396 a. C. les Gaulois voulurent escalader le Capitole. En 345 a. C., en exécution d'un vœu du dictateur Camille, on agrandit le temple de Junon Moneta ; mais ce fut seulement longtemps après, en 269 a. C., qu'on installa, sur l'emplacement de la maison de Manlius démolie, l'atelier monétaire qui frappa les premiers deniers d'argent. Cet atelier était une annexe du temple, et il fut placé en cet endroit et mis sous la protection de Junon Moneta, la déesse aux oies, parce que c'était là, dans le trésor du temple, à l'abri des murs de la citadelle, qu'on avait amoncelé les trésors en argent de la République, rapportés de la prise de Tarente et de la conquête de l'Italie méridionale. C'est ainsi que le nom de la déesse Moneta passa, dans le langage populaire, aux produits de l'atelier placé sous sa protection, puis à l'atelier lui-même.

M. Henri Omont communique les photographies d'un manuscrit grec du XII[e] siècle récemment entré à la Bibliothèque nationale, grâce à une nouvelle libéralité de M. Maurice Fenaille, auquel les musées et les bibliothèques sont déjà redevables de nombreux dons. Ce manuscrit offre une double suite d'illustrations du Nouveau Testament (moins l'Apocalypse) et du Psautier. Pour les Psaumes et les Cantiques qui les suivent, elle est différente de celle qui s'est développée à Byzance au IX[e] siècle ; son caractère plus réaliste permet de la rapprocher de celle du Psautier grec 752 de la Bibliothèque Vaticane, mais la composition des scènes, l'art avec lequel certaines figures ont été traitées semblent tout à l'avantage du nouveau manuscrit.

L'exposition des titres des candidats à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Philippe Berger aura lieu dans l'avant-dernière séance de novembre.

Léon Dorez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 48 — 30 novembre. — 1912

Talmudische Archäologie, von G. Krauss, Band III. Leipzig, Fock, 1912, grand in-8°, vii-491 pages.

Dernier volume de cet important ouvrage. Il y est traité des relations de société, des divertissements, y compris les fêtes, de l'écriture et des livres, de l'école. A la fin, copieuses tables générales (Sachregister, Wortregister). Nous avons déjà dit l'abondance d'érudition et l'exactitude de méthode qui caractérisent cette publication. Les chapitres concernant l'écriture et l'instruction offrent un particulier intérêt. Peut-être pourrait-on demander une critique un peu plus sévère dans l'emploi de certaines données. Il y aurait eu dans Jérusalem, quand l'armée de Vespasien vint l'assiéger, quatre cent quatre-vingt synagogues ayant chacune sa petite école pour la lecture de la Bible et son école doctorale pour l'interprétation de la Loi : quelle population cela suppose, dit M. K., et quel zèle pour l'instruction! Mais, pour ce qui est de la population, son chiffre ne doit pas être en proportion directe avec celui des synagogues. Celles-ci ne correspondaient pas à une division régulière de la population urbaine, mais, en partie, à des groupements d'un autre ordre (il est question *Actes*, vi, 9, de la synagogue des Libertini et de celle des Ciliciens) qui pouvaient bien n'être pas tous considérables. Béther, le dernier refuge des Juifs dans leur révolte au temps d'Hadrien, aurait eu quatre cents synagogues, avec quatre cents maîtres ayant chacun quatre cents élèves : chiffres trop ronds, information suspecte. Il n'en reste pas moins que l'instruction, une certaine forme d'instruction, religieuse et nationale, était très répandue et très suivie à l'époque talmudique.

A. L.

Die Ostracher Liederhandschrift und ihre Stellung in der Geschichte des deutschen Liedes. Auf Grund der handschriftlichen Liedersammlungen des XVII. und XVIII. Jahrhunderts untersucht von Kurt Rattay. Halle a S., Niemeyer, 1911. In-8°, xii-136 pp.

Il existe peu de « Cahiers de chansons » du xviii[e] siècle en Allemagne, surtout dans l'Allemagne du Sud. L'un de ces cahiers trouvé dans les environs d'Ostrach, en Hohenzollern, est conservé à la Bibliothèque nationale de Stuttgart. Il offre un grand intérêt tant à cause de son origine, qui est wurtembergeoise, que des chansons inédites qu'il contient et surtout des mélodies qui y sont notées, chose fort rare. M. Rattay s'est imposé le devoir de publier ce cahier. Écrit sans doute entre 1740 et 1750 dans une école de couvent, il ne contient pas de chansons d'amour mais seulement des chansons satiriques, des chansons populaires et des chansons à boire et pots pourris. M. Ratty a confronté ces productions avec les chansons connues par d'autres recueils et cette contribution à l'histoire du *lied* est instructive. Il a quelquefois donné l'explication de termes obscurs. On lui aurait su gré d'être moins ménager de ses interprétations[1] et de les ranger en une sorte de vocabulaire alphabétique à la fin du livre. Il aurait ainsi fourni une addition — qui eût été la bienvenue — au Dictionnaire Souabe.

F. Piquet.

J. Laferrière, **Étude sur Jean Duvergier de Hauranne,** abbé de Saint-Cyran (1581-1643), un vol. in-8° de 239 pages. Louvain, Bruxelles, Paris (Alphonse Picard), 1912.

L'histoire religieuse du xvii[e] siècle est aujourd'hui l'objet de travaux nombreux et variés; mais on semble s'intéresser tout particulièrement à ce qui concerne Port-Royal et le jansénisme. Les études relatives à Pascal, à la Mère Angélique, à Jansénius et à Saint Cyran se multiplient comme à plaisir, et l'ouvrage que vient de publier un professeur de séminaire canadien, M. Laferrière, en est une nouvelle preuve. Il y aurait lieu de se féliciter de cette activité, si les lois de la critique moderne étaient observées par les nouveaux historiens; si du moins ils s'inspiraient toujours de l'adage célèbre : *Ne quid falsi non audeat historia.* Tel n'est pas, malheureusement, le cas de M. L., ancien étudiant de l'Université de Louvain, et disciple enthousiaste de « M. le chanoine Alfred Cauchie, l'éminent directeur du Séminaire historique de Louvain ». Muni de l'imprimatur, M. L. est en règle avec l'autorité religieuse : un certificat en bonne et due forme établit que son ouvrage ne contient rien qui soit contraire à la foi et aux bonnes mœurs; mais le certificat ne dit pas si les assertions de l'au-

1. Je doute que le lecteur allemand comprenne aisément *Fouter diabel*, p. 89, *Tousseer*, p. 90 et d'autres expressions. Je ne crois pas que « Nonnen-fürz », p. 28 soit « eine Art Konfekt ». C'est la traduction de « pet de nonne » qui est le nom français du beignet soufflé appelé en allemand *Windbeutel*.

teur sont conformes à la vérité historique, et c'est ce qu'il peut être bon d'examiner brièvement.

M. L. dit parfois qu'il voudrait être équitable et modéré dans ses jugements; mais dès les premières pages son étude tourne au réquisitoire, car il exècre le personnage qu'il étudie. M. L. voudrait faire connaître à la postérité le véritable Saint Cyran, que ne l'on connaît pas encore, dit-il en propres termes. On ne lui a consacré jusqu'ici que « deux ou trois notices sans importance »; M. L. entend sans doute par là les deux volumes de Lancelot, les cent cinquante pages de dom Clémencet et les deux cents pages in-quarto des Œuvres d'Arnauld, sans compter les gros ouvrages des jésuites Pinthereau, Brisacier et Rapin, sans compter le Port-Royal de Sainte-Beuve. M. L. a-t-il donc eu entre les mains des documents inédits dont la mise en œuvre lui permettait d'établir sur des bases solides des conclusions absolument neuves? — Point du tout. Louvain ne lui a rien fourni; Malines pas grand chose, et il ne paraît pas avoir trouvé le chemin de la Bibliothèque Mazarine ou de la Bibliothèque de l'Arsenal. Ce qu'il a recueilli à la Bibliothèque Nationale se réduit à huit ou dix pages de nulle importance; les manuscrits dont il donne la liste sont connus depuis longtemps, et ce qu'ils contiennent a été imprimé dès le XVIIIe siècle.

Le livre de M. L. ne saurait donc être présenté comme un ouvrage original; il est de seconde ou de troisième main; il se traîne à la remorque de quelques vieux auteurs; il n'ajoute rien à ce qu'ont ressassé les jésuites du XVIIe et du XVIIIe siècle, et il se contente de rééditer des calomnies dont on a fait justice depuis plus de deux cents ans. Un examen même superficiel de sa bibliographie prouve que M. L. connaît bien mal la plupart des ouvrages auxquels il renvoie. Où donc a-t-il rencontré une édition des *Lettres de la Mère Agnès* publiée à Utrecht en 1742? Il confond avec les Lettres de la Mère Angélique, qu'il croit imprimées en 1740. Il renvoie à l'édition des Œuvres chrétiennes et spirituelles de Saint Cyran qui fut donnée, dit-il, à Paris, en 1679, par Arnauld d'Andilly. Or d'Andilly était mort depuis cinq ans, et les quatre petits volumes réédités en 1679 ont paru à Lyon, chez Laurent Aubin. Il y a plus, cet historien qui veut paraître si bien documenté ne mentionne même pas les quarante trois volumes in-quarto des œuvres d'Antoine Arnauld (Paris-Lausanne, 1775-1783). Il ne s'est pas servi du tome XXIX de cette admirable publication, dont les Notices historiques sont si précises et mettent sur la voie de tant de découvertes.

Mais il est entendu que les ouvrages relatifs à Port-Royal et à son histoire sont des raretés bibliographiques; on les a si bien recherchés pour les détruire que les travailleurs modernes, même ceux de Louvain, — je le sais, — ne parviennent pas toujours à se les procurer. Il n'en est pas de même de ceux des jésuites, et pourtant M. L. ne paraît

pas les connaître mieux que les autres. Il parle (page 231) d'un certain Colomb (S. J.) auteur d'une *Bibliothèque janséniste* mise à l'index par Benoît XIV, et il travestit ainsi le nom du fameux Père *Colonia*, réédité et complété par le non moins fameux Père Patouillet [1].

Quant aux ouvrages mêmes de Saint Cyran, dont il aurait peut-être fallu tenir compte dans une étude de ce genre, si l'on excepte la *Question royale*, la *Théologie familière*, la réfutation de Garasse, le *Petrus Aurelius*, dont Saint Cyran n'est décidément pas l'auteur, et quelques opuscules, M. L. n'a pas pris la peine de les étudier ; il ne s'est pas attaché, comme il aurait dû le faire en prenant pour guide le savant bénédictin dom Clémencet, aux vingt-huit ouvrages dont Duvergier de Hauranne est certainement l'auteur.

Les sources du travail de M. L., ne sont pas les livres de Saint Cyran lui-même, ce sont les pamphlets composés par ses pires ennemis, par les jésuites Pinthereau et Rapin. M. L. suit à la trace *l'Histoire du jansénisme* de René Rapin, et il ne s'est même pas demandé quelle peut être la valeur de cette élucubration. Il n'a pas vu que Rapin n'est que le metteur en œuvre sans critique de notes venimeuses et de racontars stupides qu'il s'est fait communiquer. Quand ses garants ne savent rien, il n'en sait pas davantage; quand ils viennent à lui manquer, il s'arrête tout court, à la date de 1644, lui qui est mort en 1687. Cet ouvrage mal digéré, très mal écrit [2] et profondément malhonnête, aurait dû être rejeté d'une manière absolue par un auteur soucieux de la dignité de l'histoire. Du moins M. L. a parfois des scrupules; il avoue même à l'occasion que son auteur s'est trompé, notamment au sujet du conte ridicule de Bourgfontaine. Enfin il ne s'abaisse pas à ramasser les vilenies qui déshonorent le P. Rapin. Il ne représente pas Saint Cyran comme un goinfre faisant comparaître le cuisinier de ses amis quand la chère n'est pas assez bonne ; comme un furieux qui frappe à coups de pied et à coups de poing le pauvre qui ose lui demander l'aumône; comme un libertin qui a chez lui une servante accorte faisant fonction de valet de chambre. Cette réserve est louable ; mais citer à tout propos comme un oracle le religieux qui écrivait tranquillement de telles infamies, n'est-ce pas se condamner soi-même, quand on écrit l'histoire, à jouer un rôle assez fâcheux ?

Il résulte de ces observations et de quelques autres semblables qui se présentent d'elles-mêmes que les méthodes de travail de M. L. ne

---

1. Cette bévue a pour pendant celle qui attribue (p. 234) à un certain Foillo l'Histoire de Port-Royal de Jacques *Fouillou*. Toute la bibliographie de M. L. est de cette force. Est-ce donc ainsi que l'on travaille au Séminaire historique de Louvain ?

2. On s'est moqué de la phrase longue des Jansénistes, qu'on lise Rapin, ou simplement la première phrase de son *Histoire* ; c'est assurément à lui que revient la palme.

sont pas bonnes, et que, croyant étudier à nouveau l'abbé de Saint-Cyran, il ne fait que présenter à ses lecteurs le personnage que les jésuites Pinthereau et Rapin ont calomnié avec la rage que l'on sait. Inutile donc de suivre pas à pas le nouveau biographe, de relever une à une ses innombrables erreurs, de réfuter ses assertions qui n'ont même pas le mérite de la nouveauté ; mieux vaut faire voir en peu de mots ce que pourrait donner une étude sérieuse et honnête de la vie et des ouvrages de Duvergier de Hauranne.

Lorsque le célèbre abbé fut incarcéré par ordre de Richelieu en mai 1638, on saisit chez lui deux grands coffres de manuscrits. Ces papiers furent remis à ses plus mortels ennemis ; ils les gardèrent deux ans, et s'efforcèrent d'y découvrir des hérésies et des attentats contre l'autorité civile. Vains efforts, on ne trouva rien. L'interrogatoire que Lescot fit subir au prisonnier durant quinze après-midi consécutives aboutit au même resultat, si bien qu'en dehors des vilaines imputations de Sébastien Zamet, l'évêque délateur bientôt réduit au silence, il n'y a pas une seule ligne de Saint Cyran qui ait pu être l'objet d'une condamnation, soit à Rome, soit en Sorbonne. Bien plus, quand Arnauld d'Andilly publia de nouveau, en 1672, les *Instructions chrétiennes tirées des deux volumes de Lettres de M. Jean du Verger* (sic) *de Hauranne, abbé de Saint Cyran* [1], ce fut de la part des contemporains un concert d'éloges dont l'écho aurait dû venir jusqu'à M. L. Dix-huit évêques, dont quatorze au moins n'étaient pas suspects de jansénisme, approuvèrent l'ouvrage en termes dithyrambiques. Ils dirent que ces Lettres, datées toutes de Vincennes, étaient « pleines de l'esprit de Dieu » (Gondrin) ; que c'était « une profonde et abondante mine d'or et de pierres précieuses ;.... que tout y est utile, orthodoxe, saint » (Godeau). L'évêque de La Rochelle disait au début de son approbation : « L'amour sincère que feu M. l'abbé de Saint Cyran a toujours eu pour la vérité, et son zèle désintéressé pour la gloire de l'Église lui avaient acquis l'affection et l'estime de tous ceux qui l'avaient le plus particulièrement connu. » L'évêque de Meaux, de Ligny, parlait de sa doctrine « si pure, si solide, si chrétienne ». Tous enfin exaltaient l'homme et l'œuvre ; Rapin vivait encore, ni lui ni ses confrères n'osèrent broncher alors ; ils se réservaient pour nos contemporains, plus faciles à tromper, et préparaient en cachette des calomnies d'outre tombe.

A la même époque, en 1670 pour donner la date précise, parut sans nom d'auteur un autre ouvrage du prisonnier de Vincennes. Il est en deux volumes et a pour titre : *Considérations sur les dimanches et les fêtes des mystères et sur les fêtes de la Vierge et des Saints*. La lecture de ces deux volumes réserverait au lecteur bien des surprises, et elle lui ferait connaître un Saint Cyran tout autre que celui

1. Paris, Pierre Le Petit, avec privilège de Sa Majesté ; un volume in-8° de 374 pages.

qu'on se représente d'ordinaire. L'auteur des *Considérations* pousse aussi loin que possible le culte passionné de la Vierge Marie; il parle de ses perfections avec amour et avec enthousiasme; saint Bernard seul est plus dévot à Marie, et saint Bernard lui refusait le titre d'immaculée, tandis que Saint Cyran se tient à cet égard sur la réserve. Le culte de saint Joseph n'a pas de propagateur plus zélé; Saint Cyran parle avec enthousiasme de saint Dominique, de saint Thomas, de l'ordre si saint des frères prêcheurs, et c'est la plume du célèbre janséniste qui a écrit au sujet du jésuite François Xavier : « Il a mérité d'être appelé l'apôtre des Indes, qui est un titre approchant de celui d'Apôtre des Gentils, et qui ne se trouve jamais avoir été communiqué en un si haut degré à aucun autre prêtre (tome I, partie II, p. 12) ». Dans ce livre comme ailleurs, comme dans les Lettres, on voit Duvergier de Hauranne révérer l'eucharistie et conseiller la communion fréquente, celle de tous les huit jours, et même, comme on peut le lire dans une lettre à Le Pelletier des Touches, celle de tous les jours [1].

Voilà un aperçu de ce que M. L. et ses inspirateurs auraient pu trouver dans les ouvrages imprimés de Saint Cyran lui-même; mais il y a d'autres sources auxquelles on n'a pas encore puisé. Au premier rang doivent figurer vingt-deux lettres autographes adressées par Jansénius, à différentes époques, tantôt à M. de Haitze, tantôt à l'abbé de Saint Cyran. Elles sont inédites, et Pinthereau ne les a pas eues entre les mains; elles serviraient à montrer que les lettres publiées par le jésuite en 1654 sont authentiques, du moins dans leur ensemble. A ces lettres viendraient se joindre quelques lettres, également autographes et inédites, d'Arnauld d'Andilly et de Martin de Barcos, ces dernières écrites durant les cinq années de la captivité [2]. Les imprimés du temps seraient égalemeat précieux. En voici un, par exemple, qui date de 1644, un an après la mort de Duvergier de Hauranne, et qui donne des indications assez précises. C'est un ouvrage de Godefroi Hermant intitulé *Apologie de M. Arnauld*, etc. (un vol. in quarto de 398 pages). On y voit (p. 84) que les ennemis de Saint Cyran cachaient à tous les yeux le procès-verbal des quinze interrogatoires que Lescot fit subir au prisonnier un an après son incarcération. Ce procès-verbal établissait la parfaite innocence de l'abbé; il le justifiait pleinement « devant Dieu et devant les hommes »; et pour cette raison on le tint si secret que le premier président Molé ne put jamais en avoir connaissance. On l'a publié cent ans plus tard, en 1740, dans le célèbre Recueil d'Utrecht (p. 1-140).

On voit surtout dans cette Apologie la parfaite authenticité d'une

1. V. dans le recueil de 1679, tome I, p. 239 et suiv. La lettre est du 21 décembre 1642. Un historien équitable aurait dû lire et discuter cette longue lettre.

2. J'ai toutes ces lettres entre les mains, et je me propose de les publier sans y changer un iota, ce que n'a certainement pas fait le Père Pinthereau.

correspondance entre Saint Cyran et Mme de Chantal, authenticité que certains modernes, suivis par M. L., ont niée avec une certaine audace et avec une grande désinvolture. Voici le passage, imprimé en 1644, deux ans à peine après la mort de la sainte, survenue en décembre 1641 : « La bienheureuse Mère de Chantail (*sic*) ne voulut point sortir du monde sans rendre une visite à cette maison [le monastère de Port Royal], qui est consacrée à l'esprit de pénitence, de retraite, de pauvreté, de charité et de paix. Elle voulut y venir reconnaître les traces des bénédictions extraordinaires que la conduite de son cher AMI ET CONSOLATEUR [1], M. l'abbé de Saint Cyran, qu'elle appelait toujours *l'homme de Dieu*, y avait attirées par ses instructions lorsqu'il était libre, et par ses prières depuis sa détention ; et elle voulut témoigner à toutes les religieuses de son ordre combien la piété de l'abbesse de ce monastère, propre sœur de M. Arnauld, (à qui elle a ouvert son cœur autant et peut-être plus qu'à aucune religieuse de France, comme le savent les filles de la Visitation), et la vertu de toute cette sainte maison leur devait être vénérable et précieuse. Lisez la vie de cette Mère écrite par Mgr l'évêque du Puy, vous trouverez qu'il dit ces paroles : *Cette vénérable Mère, voulant aussi satisfaire au désir que Madame de Port-Royal lui témoigna de la voir en son monastère, elle y demeura deux jours, où ces deux grandes âmes s'entretinrent avec bénédiction, et une joie singulière de part et d'autre* [2] ».

L'ouvrage que Martin de Barcos publia en 1668 pour réfuter celui d'Abelly, ancien évêque de Rodez, n'est pas moins catégorique. Il établit que l'interrogatoire de saint Vincent de Paul, la seule pièce qui fasse connaître exactement l'âge du saint, innocentait Duvergier de Hauranne et lui était on ne peut plus favorable. Cet interrogatoire a été publié par Joachim Colbert, dont la probité a toujours été hautement reconnue, et il l'a donné d'après l'original, revêtu de la signature du saint ; il n'est donc pas permis, à un historien, de n'en tenir aucun compte [3]. Vincent de Paul n'a pas fait preuve d'héroïsme lors de l'arrestation de Saint Cyran ; il avait peur de Richelieu et surtout des jésuites, et il craignait avec raison pour les œuvres admirables auxquelles il se dévouait corps et âme. Mais du moins il a donné, dès qu'il a pu le faire sans danger, des témoignages publics de son estime pour Saint Cyran. Il est allé des premiers le congratuler à Vincennes

1. Il faut noter ce mot de consolateur, qui fait allusion aux souffrances morales qui ont si longtemps torturé Sr Chantal, et dont elle fit la confidence à Saint-Cyran et à la Mère Angélique.

2. P. 272. On lit à la marge la petite note suivante : « On le pourra justifier quelque jour par les Lettres de cette vénérable Mère ». Il s'agit de celles qui ont été publiées en 1679 et en 1742.

3. En 1730, Colbert prit énergiquement la défense de Saint Cyran contre son confrère Belsunce, qui rééditait les calomnies devenues classiques; je trouve dans sa lettre, qui est d'une grande vivacité, beaucoup des arguments que j'ai fait valoir sans l'avoir lue. M. L. ne connaît évidemment pas ce document.

au sujet de sa délivrance prochaine ; il s'est rendu au domicile de Saint Cyran mort [1] pour jeter de l'eau bénite sur son cercueil ; il a peut-être assisté à ses funérailles solennelles. Enfin il a fait plus et mieux ; il s'est employé avec le plus grand zèle pour faire donner au neveu l'abbaye de l'oncle ; et Barcos devenu abbé de Saint Cyran affirme (p. 29) que M. Vincent vint en personne lui annoncer cette nouvelle, et lui dire ce qu'il avait fait pour mener la chose à bien. Que saint Vincent de Paul se soit ensuite laissé circonvenir et qu'il lui soit échappé des insinuations vagues, il n'y a pas lieu de s'en étonner, car on sait que ce grand saint, qui eut par excellence le génie de la charité, n'était pas précisément un homme de génie.

Il y aurait donc place pour une nouvelle étude d'après les sources, et de cette étude l'illustre Saint Cyran sortirait, je ne dis pas justifié, c'est chose faite depuis deux siècles et demi, mais grandi encore, si la chose était possible. On lui reconnaitrait peut-être, malgré les protestations de dom Clémencet, les trois défauts que lui attribuait Besoigne : une tendance manifeste à l'exagération, une certaine prédisposition au mysticisme, une trop grande facilité à parler de soi ; mais ces concessions faites, il faudrait bien avouer que si Duvergier de Hauranne invoquait journellement dans ses prières saint François de Sales et saint Chantal, la mère de Chantal n'avait pas tort lorsque prenant les devants elle le considérait lui aussi comme un saint. Il y aurait loin de ce véritable saint à l'intrigant que prétend nous montrer à l'œuvre le nouvel historien de Duvergier de Hauranne.

A. Gazier.

Stewart L. Mims, **Colbert's West India policy**. New Haven, Yale University press (Yale Historical studies, t. I), 1912. In-8°, xiv-385 p. Index.

C'est un phénomène curieux que l'intérêt témoigné depuis quelque temps par les Universités américaines pour l'étude des origines européennes de la civilisation du Nouveau Monde. Voici un sujet qui aurait dû tenter un de nos *scholars*, puisque les documents s'en trouvent en France, et auquel vient d'être consacré le premier volume de la collection historique de l'Université Yale.

M. Stewart L. Mims a établi avec beaucoup de soin la bibliographie de son sujet (voy. p. 341-364). Il ne s'est pas contenté de la portion des Archives coloniales déposée aux Archives nationales ; il a utilisé, dans le dépôt de la rue Oudinot, les fonds *Sénégal* et *Guyane* de la série C, et, dans la série F, les documents sur les compagnies. En dehors de Paris, il a surtout fait une abondante récolte à Nantes.

1. La maison de Saint Cyran existe encore, suivant toute apparence ; elle est dans le jardin du Luxembourg, entre l'Ecole des Mines et l'Orangerie ; c'est une grande construction de style Louis XIII avec une énorme toiture en tuiles et de hautes cheminées. Elle était bien « devant les Chartreux », et on la distingue très nettement sur les plans de Gomboust et de Turgot.

Il a pu ainsi construire une œuvre en grande partie neuve, et qui sur certains points rectifie les assertions de Bonnassieux et de Chemin-Dupontès.

L'histoire des Antilles françaises, de 1664 à 1666, apparaît chez lui comme étant essentiellement l'histoire des révoltes de la population contre le monopole, qui se montre incapable de satisfaire aux besoins les plus urgents. Il y aura encore une révolte à Saint-Domingue en 1670 : les habitants voulaient bien obéir au roi, non à la Compagnie, et réclamaient le droit, pour ne pas mourir de faim, de commercer avec les Hollandais. Le régime des compagnies (du moins dans les pays à population européenne comme les Antilles) produit donc dès ses débuts des résultats absolument néfastes.

Colbert est amené lui-même à restreindre le monopole de la Compagnie, pour sauver au moins l'essentiel du système : réserver aux seuls Français le commerce des îles. Dès 1668, il ouvre une brèche dans la muraille de l'exclusif, sans qu'on puisse noter chez lui (M. M. l'indique très finement) un changement de principes, mais seulement des tâtonnements, qui s'expliquent par les leçons de l'expérience. De plus en plus il établit la liberté commerciale entre Français, en restreignant le rôle de la Compagnie à l'importation des esclaves, du bétail, des salaisons. Après dix ans d'essais infructueux, la Compagnie est mise en liquidation, et seul le trafic des esclaves échappe au commerce libre.

Ce commerce libre est d'ailleurs soumis aux règles générales du pacte colonial. Le monopole du tabac ruine cette culture à Saint-Domingue. Pour le sucre, au contraire, la mission de Patoulet en 1679 a pour résultat la création de raffineries dans les îles mêmes. Les colons s'enrichissent du produit du raffinage, et accroissent ainsi leur capacité d'achat des produits français. Va-t-on persévérer dans cette tentative d'une saine économie coloniale ? Hélas ! Colbert est le prisonnier des raffineurs de France : en 1682, il impose un droit de 8 fr. par quintal de 100 l. sur les raffinés coloniaux (le double du droit sur les sucres bruts) ; en 1684, il prohibe l'établissement des raffineries, malgré les protestations de Patoulet.

Il essaie vers 1670 de créer un commerce intercolonial en faisant des Antilles un marché pour les cultures vivrières du Canada, mais le Canada n'est alors ni un producteur suffisant de céréales et de bestiaux, ni un consommateur suffisant des produits des tropiques. Colbert ne réussit pas à exclure des Antilles le bœuf salé irlandais.

M. M. nous paraît indulgent pour Colbert considéré comme « ministre des colonies ». Il estime que, malgré tout, l'existence décennale de la compagnie a favorisé le commerce français aux Antilles contre le commerce hollandais. Il constate cet heureux résultat d'ensemble : plus de 200 vaisseaux français abordant annuellement aux Iles, et ce trafic contribuant à l'essor de Rouen, de Bor-

deaux, de Nantes. M. M. ne nous en donne pas moins d'excellentes raisons de renoncer à la légende d'un Colbert génial, embrassant d'un coup d'œil la France et le monde. Ce fut un bon commis, appliqué et têtu.

Henri Hauser.

Edgard Depitre, **La toile peinte en France au XVIII[e] siècle. Industrie, commerce, prohibitions.** Paris, Marcel Rivière et C[ie] (Bibliothèque d'histoire économique), 1912. In-8°, xvii-271 p. 4 grav. dont une en couleurs.

L' « affaire des toiles peintes », qui aboutit à l'édit libérateur du 5 septembre 1759, est un des faits essentiels de l'histoire économique du xviii[e] siècle. Mais si l'on en a retracé très souvent les derniers épisodes, et la guerre de plume qui la termina, on en connaît moins bien les origines, qui remontent à l'arrêt prohibitif du 20 octobre 1686.

M. Depitre a retracé cette histoire en historien, depuis cet arrêt jusqu'au traité de 1786 — car il y eut un retour offensif de la législation prohibitionniste en 1785. Son information est étendue ; on la souhaiterait cependant plus complète. Bien que la question des étoffes de l'Inde ne soit qu'une partie de son sujet, il est regrettable qu'il n'ait pu consulter les Archives des colonies [1]. On s'étonne qu'il n'ait rien demandé à Du Fresne de Francheville, ni à toute la littérature relative à la Compagnie des Indes [2]. Je crois également que le fonds Fm de la Bibliothèque nationale aurait dû être dépouillé.

M. D. montre fort bien que le problème est double. La législation inaugurée en 1686 prohibe à la fois l'*importation* des toiles peintes d'Orient, ou indiennes — ce qui est, en somme, conforme à la doctrine mercantiliste — et la *fabrication* en France des toiles imprimées, ou même « teintes à la réserve ». Cette dernière interdiction semble un désaveu de la politique industrielle de Colbert. M. D. recourt, pour l'expliquer, à une hypothèse qui nous paraît des plus risquées : dans le préambule de l'arrêt, il démêle « une allusion voilée et confuse », à l'exode protestant. Louvois aurait, en rejetant sur les toiles peintes la responsabilité de la ruine des manufactures, cherché à dissimuler les difficultés économiques nées de la Révocation : « Il était plus politique d'incriminer la toile peinte » [3]. Outre que cette conjecture ne s'appuie que sur des textes, d'ailleurs peu probants, de 1756 et 1759, elle se heurte à cette objection que la prohibition n'est pas un fait spécial à la France : on la retrouve non seulement en Espagne (où elle peut s'expliquer par l'imitation de la France), mais en Prusse, en Angleterre. La vraie raison est que l'on reproche à l'industrie de l'im-

1. Le fonds *Inde* est resté en entier rue Oudinot.

2. Parmi les modernes, il connaît Kœppelin, mais pas Weber.

3. P. 29, M. D. risque une autre conjecture : cette industrie déplaisait à Louvois, en tant qu'industrie protestante. Mais combien d'industries étaient dans le même cas ? Ce qui est vrai, c'est que la Révocation a transféré l'impression des toiles à l'étranger, surtout en Suisse.

pression des toiles : 1° de faire tort aux industries textiles déjà existantes; 2° d'employer trop peu de main-d'œuvre ; 3° de n'ajouter à la matière première, sous forme de travail national, qu'une très faible valeur supplémentaire.

Contre cette double prohibition vont agir trois forces : 1° la contrebande, favorisée par l'existence des ports francs et des provinces réputées étrangères. Contrebande à main armée, illustrée par les exploits de Mandrin; 2° les progrès de l'industrie du coton, qui a besoin de trouver un débouché pour ses produits; 3° les perfectionnements de la technique, qui permettent d'abord à nos toiles teintes à la réserve, puis à nos toiles imprimées, de rivaliser avec l'Orient et avec l'étranger. La mode s'en mêlant, la controverse s'engage, et devient très vite une bataille générale entre la règlementation et l'économie libérale. M. D. retrace les hésitations du Conseil du commerce, qui abandonne peu à peu, et par fragments, l'idéal règlementaire. La victoire de 1759 n'est donc pas l'œuvre personnelle et exclusive de Gournay (dont des Cilleuls a eu tort, cependant, de nier le mérite) ou de tel autre; elle s'annonce dès 1746 au moins.

Quant au retour momentané à la prohibition de l'importation en 1785, M. D. démontre victorieusement qu'il ne faut pas y voir, en dépit des apparences, une mesure prohibitionniste. C'est un moyen d'exercer une pression sur l'Angleterre, pour l'amener à traiter avec nous. — On regrette d'avoir à relever dans cet ouvrage les traces d'une rédaction hâtive [1].

Henri HAUSER.

FAGUET (Emile), **Rousseau penseur,** Paris, Société franç. d'impr. et de libr., [1912]. In-8° 408 p. 3 fr. 50.

M. F. a pour Rousseau une évidente sympathie : voici le 4ᵉ volume qu'il lui consacre et un 5ᵉ est en préparation. Il y a en effet entre lui et J.-J. une analogie qu'il serait indiscret mais intéressant d'approfondir. Comme Rousseau, ce bourreau du travail n'aime pas le travail obligatoire, les études régulières; le commerce du monde lui agrée encore moins qu'à Rousseau et la profession de littérateur lui inspire tout aussi peu d'estime. Il y a seulement, sur ce dernier point, une différence : pour J.-J., la littérature ce sont les écrivains de son temps, Voltaire et sa livrée; c'est d'après eux qu'il se forme l'idée d'une gent libertine et intrigante; au fond, il est vraisemblable que la mésestime de M. F. pour la littérature vient de ce qu'il a vu jadis de près, comme critique dramatique, l'immoralité des productions de notre temps; mais jamais il n'attaque le théâtre ni le roman contemporains; il aime mieux dire que la littérature est essentiellement corruptrice et,

1. La correction des épreuves a été rapide : p. xv, Gal[l]iéra ; *ib.*, *grouth* (encore p. 23) et *moderne*, pour *growth* et *modern* ; Neu*f*châtel pour Neuchâtel; constamment Koeppelin pour Kaeppelin.

quand il en veut donner un exemple, il va le prendre, on s'en souvient, dans Molière et non dans Zola. Dur et avec raison pour nos politiciens, dur et jusqu'à l'injustice pour le monde enseignant de notre époque, il s'amuse à notre littérature d'imagination, et fait pénitence sur le dos de Voltaire au lieu de combattre des corrupteurs plus récents et par suite plus bas, plus dangereux pour le public.

Cette sympathie pour Rousseau aide M. F. à démêler ce qu'il appelle avec hardiesse son exquis bon sens et le lui exagère. Parce que J.-J. a donné quelquefois d'excellents conseils et mis en garde contre ses propres doctrines, il ne faudrait pas appeler bon directeur de conscience et mettre sur la ligne des François de Sales et des Fénélon (p. 119-120, 121, 212) un homme qui, même dans ses meilleurs moments, flatte l'orgueil d'une femme pour l'amener à vivre avec elle-même (p. 97), qui admire les voluptueux calculs de la sagesse de Julie, et, de l'aveu de M. F. a connu toutes les morales sauf celle du devoir (p. 105), c'est-à-dire la seule véritable. M. F. aurait même pu faire remarquer que la chimère des moralistes d'aujourd'hui qui croient qu'une bonne législation suffirait à préserver du vice est en germe dans l'arrangement des circonstances extérieures que Rousseau n'a d'ailleurs pas tort de recommander à l'individu.

M. F. distingue en Rousseau deux hommes, le vrai qui est d'une indépendance farouche et anarchique, l'autre qui est volontiers despote mais n'apparaît qu'à certains jours : ainsi le Contrat Social ne serait qu'une œuvre de jeunesse, l'Emile qu'une *opinion accidentelle*. Certes J.-J. s'est contredit souvent ; mais les deux hommes n'en faisaient qu'un. Un anarchiste est un despote : détruire la maison, n'est-ce pas une manière, et la pire, d'y faire la loi ? M. F. avoue que la haine du catholicisme est au fond même du cœur de Rousseau (p. 360 sqq) ; il aurait pu ajouter que Rousseau la porte au point d'invoquer contre les catholiques (p 367) l'odieux argument qu'il leur reproche à bon droit (p. 357) d'invoquer contre les hérétiques. Au surplus, M. F. a parfaitement montré (p. 346) que Rousseau ne sait même pas ce que c'est que la liberté.

Il taxe Voltaire d'étourderie, mais n'est-ce pas une terrible étourderie que celle de J.-J. revendiquant les droits du citoyen sans s'être demandé qui doit être citoyen, de sorte qu'il faut toute la dialectique de M. F. pour établir que Rousseau n'est pas réellement démocrate et ne réclame pas le suffrage universel ? Rousseau était-il même complètement sincère ? Aimait-il, autant qu'il le disait, la vie indépendante ? M. F., par instants, montre bien que non ; mais il laisse passer (p. 321-2) la désinvolture avec laquelle J.-J., dans une même année, glorifie et nie l'âge d'or.

Tout cela n'empêche pas le livre d'être plein de vues pénétrantes : M. F. marque comme personne les effets du remords chez Rousseau, l'accent que ses conseils en acquièrent (p. 21, 22-3) ; il montre vigou-

reusement que le communisme exclut la fraternité (p. 310), et toute sa partialité pour son auteur ne l'empêche pas de réduire la bonté à n'être pas méchant. On remarquera aussi la finesse des discussions par lesquelles il établit la date de quelques ouvrages de Rousseau ; il eût été le plus sagace des érudits si la nature ne l'avait destiné à être le premier critique de sa génération. Même quand on ne se rend pas à ses idées, on se rend à son style plein d'éclat et d'imprévu. Qu'on me permette d'en donner, pour finir, un exemple inédit : « Tu as bien raison » écrivait-il récemment à un ami, « de me reprocher d'avoir qualifié Voltaire de scélérat. Que veux-tu ? Un mot plus fort m'a manqué ».

Charles Dejob.

Daniel Delafarge. **La Vie et l'Œuvre de Palissot (1730-1814).** Paris, Hachette, 1912, in-8°, pp. 21 et 554. Fr. 10.
— **L'Affaire de l'abbé Morellet en 1790.** Ibid., 1912, in-8° p. 79.

I. M. Delafarge qui ne s'est fait aucune illusion sur l'originalité de Palissot, lui a consacré néanmoins une longue et consciencieuse étude. Il a jugé que si l'œuvre même de l'écrivain est médiocre, froide et justement oubliée, le bruit qu'elle fit et la lutte contre l'Encyclopédie qu'elle symbolisa pour les contemporains méritaient qu'elle fût attentivement examinée. On donnera raison à l'auteur et on lui saura gré d'avoir jugé Palissot, impartialement, sans l'accabler d'une trop facile sévérité.

M. D. a suivi en neuf chapitres simultanément l'homme et l'écrivain dans une longue carrière, s'arrêtant surtout aux œuvres de théâtre ou de critique qui engagèrent Palissot dans des querelles où les déboires ne lui furent pas épargnés, mais dont sa vanité retira de larges satisfactions. Il débute en 1753 dans sa comédie des *Tuteurs* par des allusions à Rousseau. Il n'avait encore effleuré que le musicien ; dans le *Cercle* il s'en prit au philosophe qu'il accusait d'insincérité. Rousseau dédaigna le trait et pardonna généreusement. Le satirique, impatient de notoriété, s'était attaqué presque en même temps aux théories dramatiques de Diderot qui répliqua ou fit répliquer vertement par Grimm [1]. Palissot profita alors d'une conjoncture favorable pour jouer avec plus d'éclat son rôle d'adversaire de la philosophie qui ne pouvait être bien sincère pour un ami aussi déclaré de Voltaire. Le parti de l'Encyclopédie était assez mal vu du pouvoir pour que la comédie des *Philosophes* bénéficiât de cette hostilité. La pièce eut un vif succès et le scandale se prolongea dans une longue polémique que M. D. nous présente en détail. Mais la défaveur du parti ne dura pas, et ce revirement de l'opinion publique et du gou-

1. Le calembour allemand sur le nom de Palissot, ce libraire ingénieur de Liège baptisé *Bleichnarr*, est aussi un petit argument en faveur d'une collaboration de Grimm.

vernement ne laisse pas de paraître assez brusque; il est vrai qu'il ne s'agissait que d'une brouille passagère, comme l'auteur a tenu à le souligner par les conclusions de sa thèse complémentaire. Palissot vit donc sa pièce suivante des *Méprises* (1762), nouvelle adaptation des *Ménechmes*, tomber à plat, la cabale aidant; quand il voulut en 1764 publier sa satire terne et lourde de la *Dunciade*, qu'il ne se lassera pas d'amplifier et de rééditer, le parti fit interdire le livre et exiler l'auteur. Il empêcha aussi la représentation des nouvelles comédies de l'*Homme dangereux* et des *Courtisanes ;* elles ne virent la scène que beaucoup plus tard et modifiées par l'auteur. Palissot d'ailleurs s'efforça de se rapprocher des Encyclopédistes; sauf pour Diderot et Marmontel, il atténua beaucoup de ses sévérités passées et protesta de son admiration pour Rousseau que le public s'obstinait à identifier avec le Crispin de la comédie des *Philosophes*, marchant à quatre pattes et dévorant une laitue. Ce changement d'attitude ne fut pas la seule évolution de Palissot; M. D. nous le montre pendant la Révolution étalant son civisme et s'associant aux théophilanthropes pour fonder une religion épurée, puis sous l'Empire faisant sa cour à Napoléon. A côté de ses satires et de ses comédies, ses diverses œuvres, comme elles, sans cesse rééditées et remaniées, d'ailleurs souvent simples opuscules, ont été étudiées à mesure de leur apparition, confrontées avec les jugements de la critique contemporaine et suivies dans leurs transformations; la valeur de son édition de Voltaire a été aussi exactement appréciée. Palissot dont la critique est souvent superficielle et la satire rarement exempte de prévention, a eu la bonne fortune de rencontrer un juge de l'attention la plus scrupuleuse, qui ne s'est pas lassé de réunir et de discuter toutes les pièces (les documents inédits n'y manquent pas) de ses longs procès littéraires. Le personnage reste mince, malgré son débordant amour-propre; mais le débat méritait d'être étudié et nous devrons à M. D. de le mieux connaître [1].

II. Un épisode de l'abondante polémique engagée autour de la comédie des *Philosophes* a fourni à M. D. le sujet de sa thèse complémentaire. Il y étudie à l'aide de documents nouveaux que n'avait pas connus Delort, le dernier historien de la détention des philosophes à la Bastille, les raisons de l'arrestation de l'abbé Morellet, auteur de la *Vision de Charles Palissot*, et celles de sa libération après sept semaines d'nne captivité sans rigueur. Avec les mêmes qualités de précision et de prudence qui distinguent sa thèse principale M. D. a complété et rectifié le récit que nous fait Morellet dans ses Mémoires de ce moment de son existence. Le libelle fut uniquement poursuivi

1. Puisque M. D. cite souvent le témoignage de Gœthe, je lui signale l'excellente étude de R. Schlösser (*Rameaus Neffe*, Berlin, 1900) sur la traduction annotée que donna Gœthe du dialogue; il y est abondamment question de Palissot.

pour les injures qu'il contenait contre la princesse de Robecq ; le piquant, c'est que Malesherbes qui avait reçu l'aveu du coupable, ne fit rien pour le faire punir et s'employa à le défendre, après avoir réclamé quelques jours auparavant du lieutenant de police les mesures les plus sévères contre l'auteur inconnu du factum. Parmi les hautes interventions qui hâtèrent la mise en liberté de l'abbé, il faut mettre en première ligne celle de Mme de Luxembourg, sollicitée par Rousseau, dont Morellet eut le tort de chercher à diminuer les amicales démarches. Toute cette discussion est très bien conduite et l'appendice donne les pièces qui manquent dans le dossier réuni par Delort.

L. ROUSTAN.

F. DUINE. **La Mennais. L'Homme et l'écrivain.** Pages choisies. Paris-Lyon. Emmanuel Vitte, 1912, in-4°, 348 p.

Présentées par un menaisien aussi distingué, aussi renseigné que l'abbé Duine, ces *Pages choisies* ont d'abord le mérite d'avoir eu pour les trier et les ordonner un écrivain qui a lu et relu l'œuvre entière de La Mennais, et même les diverses éditions de l'œuvre entière. Pour qui connait cette œuvre considérable, c'est un plaisir de retrouver ici les passages qu'il remarqua ou aurait du remarquer, et il garde à M. D. une reconnaissance analogue à celle du voyageur qui arrivé au faite d'une montagne découvre une table d'orientation. Les *Pages choisies* de La Mennais nous font songer aux *Pages choisies* de Chateaubriand par Victor Giraud [1] qui vit dans la familiarité de Chateaubriand comme M. D. dans celle de La Mennais. Les éditeurs se décideraient-ils à ne plus demander des extraits qu'à ceux-là qui sont qualifiés pour les faire?

Mais nous ne signalons pas à la *Revue critique* l'ouvrage de M. D. pour la seule valeur des extraits ; nous le signalons surtout pour son caractère scientifique. L'on y rencontrera certains renseignements qu'on chercherait vainement ailleurs. C'est ainsi que le livre commence par une iconographie et une bibliographie. L'appendice contient le premier testament de La Mennais (pièce inédite) ; des notes précieuses sur les dates de sa première communion et de ses ordinations.

Une biographie — de la naissance à la prêtrise; les années de sacerdoce ; de la séparation à la mort — apparaît rigoureusement exacte, et, malgré sa sobriété, vivante et attachante [2]. Indomptable et aimant à s'exténuer de fatigue, ayant d'autre part « une passivité d'âme mystique et faible » (p. 27) ; un instant amoureux et roma-

---

1. Chateaubriand. Pages choisies par Victor Giraud. Hachette, 1911.
2. Cf. enfance de Feli, p. 22 ; la vie à la Chênaie, p. 34 ; La Mennais et Béranger, p. 51 ; mort de L. M. p. 59.

nesque, détendant parfois ses nerfs fatigués dans les éclats saccadés d'un rire convulsif et l'élan d'une gaieté qui allait jusqu'à la plaisanterie rabelaisienne ; secoué par des colères subites; passant avec ses élèves de l'expansion à l'indifférence, du monologue fougueux au silence tenace — « les excès de son affection ne duraient pas, s'ils n'étaient point entretenus par le charme de l'absence..... » (p. 40) — tantôt enlevant sa longue redingote grise pour jouer aux barres ou grimper à un frêle peuplier, et tantôt se jetant avec une sorte d'anéantissement sur le parquet sonore de la chapelle; unissant les accents de la fureur à ceux de la tendresse ; charitable et parfois étrangement économe; ayant toujours le besoin de fuir (p. 55); éperonné par le désir de faire vite, — quod facis fac citius, était sa devise (p. 42) — douée d'un orgueil exigeant et aussi d'une imagination maladive qui défigurait les hommes et les époques (p. 145), tel est le La Mennais que nous présente M. D.; et l'on comprend qu'avec cette nature exaltée et instable, quand il se heurta au Saint-Siège, il ne put se ressaisir. « Atteint dans son rôle de pasteur des peuples, où s'étaient fondus en une flamme de gloire son orgueil inflexible et sa sensibilité suraigüe, il n'eut pas l'humilité d'un saint ni la patience d'un grand politique [1] » (p. 47).

Les notes qui accompagnent les extraits doivent être remarquées. M. Duine le plus souvent indique les variantes des éditions, ce qui permet de prendre sur le vif les procédés du style de L. M. (Cf. p. 66). Parfois sont citées les appréciations contemporaines; un article de Hugo dans la *Muse française* (p. 75) un compte rendu du *Conservateur littéraire* (p. 77).

Les appréciations personnelles de l'auteur ont un rare mérite. Connaissant l'œuvre, la vie et la génération de L. M., M. D. n'hésite pas à condenser en quelques lignes précises un résumé de l'*Essai* (p. 30), le programme de l'*Avenir* (p. 50); une définition de l'ultramontanisme de L. M. (p. 105); la genèse des opinions politiques et religieuses de L. M. (p. 106).

Disons, en terminant, que le monument élevé par M. D. à la gloire de L. M. ne dissimule point à ses yeux les travaux d'autrui. C'est ainsi qu'il renvoie « à l'admirable bibliographie épistolaire que M. Anatole Feugère a jointe à son volume, — volume de premier ordre, — intitulé : *Lamennais avant l'Essai sur l'Indifférence*..... » Je pourrais multiplier les preuves de cette générosité, j'en ai moi-même bénéficié. Qu'il me suffise de noter ici un bel exemple de charité littéraire.

Marc Citoleux.

1. A travers toute cette biographie apparaît, à peine appuyé, mais très sûr, un parallèle entre les deux Malouins Chateaubriand et La Mennais, particulièrement dans leur vieillesse. Cf. p. 52.

H. Welschinger, **Bismarck (1815-1898)**. Paris, Alcan, 1912, in-8°, xxvii-360 p. 5 fr.

M. W. a publié en 1902, dans la petite collection in-16 *Ministres et hommes d'État*, une courte étude sur Bismarck qui est aujourd'hui épuisée. Comme depuis dix ans un grand nombre de recueils de documents et de travaux historiques importants ont paru, tels par exemple que les Mémoires du Prince Clovis de Hohenlohe où l'importante biographie de Bismarck (en trois volumes in-8°) dûe à M. Paul Matter, M. W. n'a pas cru pouvoir se borner à rééditer, même en la retouchant, sa première étude. Il l'a refondue et augmentée de plus de moitié, en y ajoutant, sous forme d'appendices, quelques articles publiés par lui, à différentes époques, dans le *Journal des Débats* et la *République française*. Ce n'en est pas moins demeuré un ouvrage de haute vulgarisation, destiné au grand public, et dépourvu de tout autre appareil d'érudition qu'une bibliographie sommaire. M. W. y a développé les qualités qu'on lui connaît, et qui assurent le succès des livres de ce genre : clarté de l'exposition, emploi des procédés descriptifs et pittoresques, élimination des détails sans intérêt psychologique ou moral, recherche souvent heureuse des anecdotes typiques et des formules frappantes.

L'ouvrage se lit aisément ; écrit pour ceux à qui l'histoire extérieure de la France entre 1850 et 1870 n'est pas encore ou n'est plus familière, il a les plus grandes chances de laisser à ce genre de lecteurs une impression vive et persistante. Il leur donnera sans doute aussi — et cela est infiniment désirable — le goût d'étudier cette partie de notre passé, d'en pénétrer davantage les détails si dramatiques et le sens profond. A cet égard, le *Bismarck* de M. W. complète heureusement sa *Guerre de 1870*.

Dans une préface assez étendue, l'auteur a cru devoir développer sa conception de l'histoire. Il « salue en elle la maîtresse de la vie », lui demande des leçons morales autant et plus que politiques, et en profite pour dire son fait à la « jeune et détestable école » de l'histoire dite scientifique. Je crains qu'il n'y ait là quelque injustice. L'abus d'une méthode n'en proscrit pas l'usage, et si l'on a écrit, ces derniers temps, trop de livres indigestes, ennuyeux et mal construits, c'est souvent faute de talent, mais c'est aussi par une réaction nécessaire bien qu'excessive contre le genre oratoire qui a lui aussi ses inconvénients. M. W. pour son compte sait s'arrêter où il faut dans l'emploi de la rhétorique ; s'il se met lui-même en scène par intervalles, et s'il use — largement — des procédés tels que la prosopopée ou le parallèle à la Montesquieu, du moins il n'en abuse pas. Mais d'autres ont été moins discrets, et ils ont créé contre cette façon d'écrire l'histoire un préjugé tenace, qu'il sera difficile d'effacer. Il est bien probable que là comme en beaucoup de choses *in medio stat virtus*. Préparer son livre en homme de science, puis l'écrire

en homme de goût, c'est le mieux assurément, mais c'est le plus difficile et le plus rare [1].

R. G.

Nevill FORBES. **Tolstoï**, 1 broch. Oxford 1911, 1 sh.

Ces vingt-cinq pages sur Tolstoï contiennent ce qui a été écrit de plus vrai, de plus senti, de plus juste sur le grand romancier. On se sent en présence d'un homme qui connait et Tolstoï et la Russie, et cela repose de tous ces livres vagues et artificiels qui ont paru dans ces dernières années. Chaque ligne de cette leçon contient une idée, et il n'est pas un mot qui soit écrit au hasard. On aura plaisir à retrouver ici le Tolstoï vivant, réel, le Tolstoï *russe*, que ses admirateurs ont parfois défiguré. Cette phrase de la conclusion ne laisse aucun doute à cet égard : « Tolstoï possédait tout le charme et toute la terreur des éléments ; impulsif et allant à l'extrême, il n'a jamais su dominer ses instincts ; il n'a jamais eu la moindre sensation d'humour : comme une bête de la forêt, il a été superbe et indevinable ».

J. LEGRAS.

— Dans une collection de Quelle et Meyer à Leipzig (vol. à 1 m. 25), publiée par le privat dozent Paul Herre (titre : *Wissenschaft und Bildung, Einzeldarstellungen aus allen Gebieten des Wissens*) vient de paraître un *César* du capitaine G. VEITH, avec portrait et groupe de petites cartes. L'inspiration est prise délibérément dans l'histoire romaine de Mommsen. De la chaleur et des idées ; mais certainement trop de phrases, et je crains que l'exposé ne reste confus pour les lecteurs qu'il vise. — É. T.

— Nous avons reçu de la librairie Niemeyer, à Halle, un livre de 156 p. gr. in-8° : *Zur Geschichte der Römischen Censur* du Dr Oscar LEUZE à Halle. De l'auteur je connais un livre sur la chronologie romaine (Tubingue, 1910) ; plus des articles, dans le *Philologus* et dans *Klio*, sur la chronologie romaine, sur les questions touchant à la première guerre punique, légende de Métellus l'aveugle, l'annaliste Pison, etc. Le sujet ici me paraît nettement posé : il s'agit d'éclaircir les parties obscures ou contestables de l'exposé magistral de Mommsen sur la Censure. Bonne table des matières : 4 chapitres : intervalle d'un cens à l'autre ; divers emplois du mot *lustrum* ; à quelle date on confia au censeur, outre la confection du cens, des fonctions particulières ; durée primitive de la censure. L'étude est très soignée. — É. T.

— Les vers latins fleurissent toujours en Italie. L'an dernier, un concours poétique avait été ouvert pour célébrer l'anniversaire de la fondation de Rome. Le lauréat ou l'un des lauréats a été le professeur de Padoue, M. Pietro RASI dont j'ai signalé plus d'une fois les publications. Nous avons reçu son poème en distiques (164 v.). A côté du sujet tout indiqué (description de la Rome primitive, à laquelle

---

1. Quelques fautes d'impression. Il faut lire *Rosebery* ; *Schleswig* ou *Slesvig* ; *farà da se* ; *Hamburger Nachrichten*, au lieu de *Roseberry*, *Schlesvig*, *fara da se*, *Hambürger Nachrichten*. Il est parlé, p. 232, d'une guerre *franco-russe* dans le sens, un peu surprenant, de *guerre contre la France et la Russie*.

est opposée la Rome impériale, puis la Rome papale sur laquelle M. R. passe vite et la Rome contemporaine), on trouvera nommés Victor Emmanuel et Garibaldi et tout lecteur notera dans le poème plus d'un vers qui mérite d'être goûté. — É. T.

— J'ai signalé autrefois des recueils de conjectures souvent très heureuses d'un professeur de La Haye, M. C. BRAKMAN (*Ammianea et Annaaena*, Leyde, 1909; *Annaeana nova, Velleiana, Ad scriptores hist. aug., Ad Panegyricos latinos*, 1910). Cette fois le savant a étendu le cercle de ses lectures; dans les nouveaux *Miscella* (Leyde, Brill.. 1912. 2 fr.), les passages étudiés sont tirés d'Arnobe, Valère-Maxime, Florus, Ovide, Sénèque le tragique. Suétone, Minucius et un texte de l'Apologétique de Tertullien. Tout est, comme d'habitude, très soigné et je suis moi-même fort étonné d'avoir à relever qu'il faut lire p. 9 au milieu, sur IV, 37, fin de la première phrase, opinio*num*; de même encore 3 lignes après. — É. T.

— Un professeur de l'Université de Yale, le Dr Mendell, a provoqué, depuis un an, autour de lui, des études sur les moyens d'exprimer la suite des idées chez les historiens latins. En 1911 a paru une étude de M. Clarence W. Mendell portant sur Tacite; j'ai le regret de ne pas la connaître. Le nouveau livre (Sentence connection illustrated chiely from Livy by Irene NYE, thèse de Yale, 1912, 191), le texte de Tite-Live (I, XXI, XXII et XXIII, est celui de Weissenborn — H. J. Muelleri. La thèse, à part les préliminaires, contient deux chapitres, suivant que la liaison est marquée par une répétition, ou suivant qu'elle n'est exprimée que d'une manière incomplète. — É. T.

— M. Victor MICHELS a publié, voici douze ans, un *Mittelhochdeutsches Elementarbuch* dans la collection Germanische Bibliothek éditée par M. Streitberg. Une nouvelle édition de ce livre est devenue nécessaire. Elle a paru récemment (Heidelberg, Winter, 1912, 5 m.). Les mérites de la 1re édition, qui étaient nombreux, se retrouvent dans celle-ci, avec de nouveaux. Le chapitre relatif à la syntaxe a été remanié et augmenté, ainsi que celui qui a trait à la morphologie. Le débutant trouvera ici, présenté sobrement et clairement, ce qui est requis pour l'initiation rapide à la grammaire du moyen-haut-allemand. — F. P.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 23 octobre 1912.* — M. le marquis de Cerralbo, membre de l'Académie de Madrid, fait une communication sur ses fouilles au centre de l'Espagne, en pleine Celtibérie, qui ont porté sur cinquante-deux stations, principalement sur celles de Torralba, d'Aguilar d'Anguita et d'Arcobriga. Les trouvailles s'étendent depuis les temps préhistoriques jusqu'au IIIe s. p. C. — M. Salomon Reinach présente quelques observations.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 30 octobre 1912.* — M. Edouard Cuq lit un mémoire sur une Novelle inédite de Justinien. Cette Novelle, que vient de faire connaître un papyrus gréco-égyptien du Musée du Caire, publié par M. Jean Maspero, est relative à une très ancienne institution de la Grèce, sur laquelle on ne savait rien de précis, l'ἀποκήρυξις. Le père de famille avait, chez les Grecs, le droit de chasser de sa maison l'enfant rebelle à son autorité et de l'exhéréder. Cette institution, qui n'était pas en harmonie avec l'organisation de la puissance paternelle romaine sous l'Empire, fut proscrite par Dioclétien. Elle persista néanmoins dans les pays de civilisation grecque. Justinien essaya vainement de remettre en vigueur le rescrit de Dioclétien; la coutume fut plus forte que la loi, et l'empereur se résigna à réglementer une institution qu'il n'avait pu supprimer. Le papyrus du Caire contient un acte d'ἀποκήρυξις, rédigé vers l'an 569, conformément à la Novelle de Justinien. L'acte devait être motivé et soumis à l'homologation du gouvernement de la province après une enquête faite par le défenseur de la κώμη. Il était ensuite notifié au public par le héraut et affiché pendant sept jours sur la place publique. L'acte était irrévocable; ses effets s'étendaient aux héritiers éventuels de l'enfant

exclu de sa famille. — MM. Perrot et Théodore Reinach présentent quelques observations.

M. le comte Begouen fait une communication sur les statues d'argile préhistoriques de la caverne de Montesquieu-Avantès (Ariège). — M. Salomon Reinach insiste sur l'importance exceptionnelle de cette découverte et sur les moyens de conserver les monuments en question.

M. Babelon continue la lecture de son mémoire sur Junon Moneta. Après avoir démontré que cette déesse était primitivement une divinité italiote à laquelle les oies du Capitole étaient consacrées, il réfute l'opinion récemment émise, suivant laquelle le mot *moneta* serait la déformation par les Romains d'un nom carthaginois. C'est au contraire la vieille déesse italiote Junon Moneta qui donna son nom à la monnaie parce que l'atelier monétaire de Rome était installé dans une dépendance de son temple. Dans le premier siècle de l'Empire romain, il y eut deux ateliers monétaires, celui de Sénat pour le bronze, qui demeura au Capitole, et celui de l'Empereur, pour l'or et l'argent. Ce dernier, installé dans le quartier du mont Cœlius, était sous le patronage d'Apollon Salutaris. La représentation allégorique de la Monnaie, à partir du IIe siècle p. C., se confond avec celle d'*Æquitas*.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 8 novembre 1912.* — M. le Secrétaire perpétuel donne lecture des lettres par lesquelles MM. Paul Lejay, Gustave Glotz, J.-B. Chabot, Jean Psichari, Fr. Thureau-Dangin et Léon Dorez posent leur candidature à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Philippe Berger.

M. Cordier annonce le retour de M. de Gironcourt, missionnaire de l'Académie dans le Niger.

M. Homolle communique une lettre de M. Replat, architecte de l'École française d'Athènes, annonçant la découverte, à Delphes, sur l'emplacement du temple d'Athéna Pronaia, d'une statue archaïque dite de la Victoire. La trouvaille, advenue à l'ouverture des hostilités en Orient, a eu un grand retentissement à Athènes et dans toute la Grèce, comme une coïncidence de bon augure. Elle n'est pas sans intérêt archéologique. La figure, qui garde encore dans l'attitude et la draperie quelque chose de la raideur archaïque, rappelle, à part la différence du style, l'Iris du fronton oriental du Parthénon. C'est comme un exemplaire du même type antérieur d'une génération environ.

M. Jullian communique, au nom de MM. Germain de Montauzan et Fabia, professeurs à l'Université de Lyon, le texte et le commentaire d'une inscription récemment découverte à Fourvière. Datée de 207 p. C., elle fait connaître un vétéran de la 30e légion et un procurateur impérial. C'est la dédicace d'un petit autel placé dans un local de la caserne romaine, la *schola* ou salle de réunion des *optiones* ou adjudants.

M. Bouché-Leclercq fait une communication sur la mort d'Antiochus III le Grand et la fin d'Antiochus IV Epiphane. — M. Théodore Reinach présente quelques observations.

M. Jules Toutain expose les nouveaux résultats des fouilles exécutées sur le Mont Auxois par la Société des sciences de Semur. Les fouilles, que dirige M. V. Pernet, ont mis au jour une construction tout à fait originale, composée d'une salle rectangulaire terminée par une *cella* et renfermant une sépulture de caractère dolménique, sépulture qui fut probablement transformée en lieu de culte à la fin de l'époque gauloise et sous l'Empire romain. Dans un angle de cette construction, tout près de la sépulture dolménique, M. V. Pernet a découvert une tête en bronze, représentant une déesse, Junon ou Diane, de caractère et de style hellénique; un buste en bronze, portrait d'une Gallo-romaine du 1er s. p. C., à la coiffure très curieuse, etc. Ces bronzes sont dans un remarquable état de conservation. — MM. Héron de Villefosse, Salomon Reinach et Collignon présentent quelques observations.

L'Académie procède à l'élection de deux commissions, chargées de dresser : la première, une liste de candidats aux places vacantes de correspondants étrangers; la seconde, une liste de candidats aux places vacantes de correspondants français. Sont élus, pour les correspondants étrangers : MM. Senart, Paul Meyer, Alfred Croiset et Collignon; — pour les correspondants français : MM. Meyer, Héron de Villefosse, Salomon Reinach et Antoine Thomas.

L'Académie a décidé de proposer pour le prix ordinaire à décerner en 1915 le sujet suivant : *Le genre épistolaire chez les Assyro-Babyloniens depuis les origines.*

Pour le prix extraordinaire Bordin à décerner en 1915, l'Académie a décidé que le prix sera décerné à un ouvrage imprimé relatif aux études orientales; de même pour le prix Delalande-Guérineau, à décerner en 1914.

Léon Dorez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 49 — 7 décembre — 1912

Das Buch Qoheleth, ein Beitrag zur Geschichte des Sadduzäismus, kritisch untersucht, übersetzt und erklärt von L. Levy. Leipzig, Hinrichs, 1912, in-8°, 152 pages.

Travail rempli de vues ingénieuses, mais parfois conjecturales et trop subtiles. M. Levy croit pouvoir maintenir l'unité de l'Ecclésiaste, et il ne semble pas que ce soit sans quelques artifices de logique. Il fait large l'influence de l'hellénisme, mais peut-être sans préciser exactement le caractère de cette influence. Par exemple, dans *Eccl.*, III, 15 : « Dieu recherche le poursuivi », M. L., sans doute avec raison, pense qu'il ne s'agit aucunement du soin que la Providence a des persécutés, mais du retour des choses à l'existence : Dieu ramène ce que déjà il avait amené. Stoïcisme et palingénésie, dit M. L. Un peu d'attention au contexte montre que l'auteur n'a pas pensé à la succession de cycles ramenant les mêmes êtres jusqu'à la conflagration universelle, mais qu'il développe son idée : rien de nouveau sous le soleil ; ce qui arrive ressemble à ce qu'on a déjà vu. Autant il paraît évident que l'idée de l'Ecclésiaste suppose un contact intime avec l'hellénisme, autant il est clair qu'elle ne soutient avec l'idée stoïcienne qu'un rapport d'analogie.

Le livre aurait été écrit vers l'an 200 avant notre ère, par un docteur, un chef d'école, très connu en son temps, et comme auteur du livre, la fiction littéraire qui fait intervenir Salomon étant de pure forme et nullement destinée à faire illusion sur la personnalité de l'auteur ; c'était ou Sadoc ou Boéthos, l'un des deux disciples que le traité *Aboth* de R. Nathan donne à Antigone de Socho ; à la seconde

génération, vers 140, les disciples de l'Ecclésiaste formaient déjà un parti, et c'étaient les sadducéens. — Ces conclusions n'ont guère plus qu'une valeur de symbole. L'Ecclésiaste a dû être composé vers l'époque indiquée ; l'auteur était un sage, peut-être un docteur ; s'il n'est pas le fondateur du sadducéisme, il est, à beaucoup d'égards, un de ses ancêtres les plus directs; si le livre n'a pas été l'évangile du sadducéisme naissant, il représente assez bien l'esprit et les tendances d'où procède le sadducéisme. Et la doctrine de l'Ecclésiaste viendrait assez naturellement après la philosophie que résume la sentence attribuée par la tradition à Antigone de Socho : ne pas ressembler aux serviteurs qui travaillent pour un salaire, craindre Dieu et faire le bien sans espoir de rétribution. Façon très haute et très religieuse d'envisager les problèmes de la justice divine et de l'immortalité, que l'Ecclésiaste résoudra comme en se jouant, au point de vue d'une sagesse séculière qui veut garder son respect à la foi monothéiste.

A. L.

Les reliques et les images légendaires, par P. Saintyves. Paris, Mercure de France, 1912, in-12, 334 pages.

Recueil d'études sur le miracle de saint Janvier, les reliques du Bouddha, les images qui ouvrent et ferment les yeux, les reliques corporelles du Christ, les talismans et reliques tombés du ciel. Ce sont des sujets fort curieux. Sur le miracle de saint Janvier, les considérations de M. S. reviennent à dire qu'un examen scientifique de la relique fournirait l'explication du prodige : rien n'est plus vraisemblable ; mais, en attendant, il n'avance guère de multiplier les conjectures. En ce qui regarde les reliques du Christ, M. S. a recueilli des indications qui ne manquent pas d'intérêt ni même de piquant. L'histoire de quelques-unes de ces reliques mériterait peut-être une discussion plus attentive, car il importerait de savoir dans quelles conditions elles ont été inventées et quel genre de culte leur a été rendu ; par exemple, il est assez significatif qu'à Vendôme, où l'on gardait une larme du Christ, — une des larmes versées sur Lazare ! — il se faisait commerce de petites larmes en verre ou en argent qui guérissaient les personnes atteintes de maux d'yeux. La dissertation sur les talismans et reliques tombés du ciel sé divise en trois parties qui correspondent à des catégories d'objets passablement différentes : reliques d'origine météorologique ou censée telle ; reliques d'origine liturgique, dont les variétés sont extrêmement nombreuses ; reliques d'origine apologétique. Cette dernière rubrique désigne les écrits tombés du ciel, et qui servent une intention de ceux qui les ont supposés. Il y a ici les simples faux, avec lesquels il convenait de ne pas confondre le Coran ou les écrits à qui l'on a attribué après coup une origine céleste,

comme la règle de saint Pacôme ou de tel ordre religieux (M. S. aurait pu ajouter le décalogue et même la Loi de Moïse tout entière). Et ce n'est peut-être pas sans quelque artifice de logique, en tous cas c'est dans des termes assez vagues et de signification indécise que l'auteur en arrive finalement à rattacher au type des pierres de foudre toutes les légendes concernant des objets censés venus du ciel, à raison du « reste d'animisme ou de dynamisme sacré » qu'elles renferment, ou bien parce qu'elles ont plagié, pour autoriser ou promouvoir un culte, la fable des pierres tombées du ciel.

A. L.

Un culte dynastique avec évocation des morts chez les Sakalaves de Madagascar. **Le « Tromba »**, par H. Rusillon. Introduction par R. Allier. Paris, Alphonse Picard, 1912, in-12, 195 pages.

L'introduction de M. Allier concerne principalement la politique religieuse de l'autorité coloniale à Madagascar. Les notes de M. Rusillon, missionnaire évangélique, ont une valeur documentaire ; elles représentent des observations faites sur place.

C'est un culte d'esprits que la religion malgache, et la préoccupation constante des esprits a pour effet différentes formes de possession. La part d'aberration mentale qui entre dans ce culte le rend très intéressant pour la comparaison. Même les réunions communes pour les fêtes annuelles des anciens rois défunts s'accompagnent de manifestations de ces ancêtres dans les personnes présentes. Et le premier venu, en temps ordinaire, peut être saisi par l'esprit de l'ancêtre royal : c'est le *tromba*. Le tromba est l'esprit ; mais le même mot désigne certaines maladies, qui sont causées par les esprits, il peut désigner le malade, il désigne aussi le traitement qu'on lui fait subir, et qui est en même temps « le service » qu'on rend à l'esprit pour obtenir qu'il lâche le patient. Ce sont les gens débilités, surtout ceux qui sont atteints de fièvre paludéenne, qui sont pris par le tromba ; mais il y a contagion dans les scènes délirantes auxquelles donne lieu « le service ». Très important est le rôle du *fondy*, l'homme qui possède un tromba suréminent, un esprit guérisseur, et qui est ainsi qualifié pour soulager les possédés vulgaires. M. B. nous dit que le fondy et son assistant interprète, le *mpamoaka* — ordinairement le conjoint du fondy, qui peut être un homme ou une femme, — à la différence de leurs clients, sont gens robustes, d'esprit lucide et de ferme volonté. Cependant le fondy lui-même est un malade guéri, qui est ainsi entré en possession du charme de guérison et resté dans la familiarité de l'esprit. Il est fâcheux que M. R. n'ait pas pu nous donner plus de détails sur la formation du fondy. Les grands fondy, nous dit-il, ont de douze à seize esprits. Ce ne peut être pour avoir passé par autant de maladies, à moins que

ce ne soit par quelque fiction rituelle sur laquelle il serait précieux d'être renseigné. Quant au procédé d'initiation qui fait du malade guéri un médecin guérisseur, il n'est pas sans exemple. L'on n'est pas surpris d'apprendre que le « service » n'empêche pas certains malades de guérir, que même il en guérit quelques-uns, mais qu'il fait aussi beaucoup de victimes qui ne lui sont pas imputées. M. R. pense que les fondy, bien que gens très hardis, ne sont pas des imposteurs. Il va de soi qu'un tel culte se fonde sur une foi commune à tous ; mais cela n'empêche pas sans doute les fondy de poser délibérément beaucoup d'actes, pour eux légitimes, qui, selon notre mentalité et notre moralité, seraient frauduleux.

A. L.

Genethliakon, Carl Robert zum 8 März 1910. Berlin, Weidmann, 1910 ; VIII-246 p.

Dans ce volume, offert à M. C. Robert par plusieurs de ses amis et anciens élèves à l'occasion de son soixantième anniversaire, sont contenues huit dissertations. L'une d'entre elles échappe à ma compétence : *Betrachtungen über die Deutung und Wertung der Lehre Spinozas*, par B. Erdmann. Une autre appartient au domaine de la littérature latine : *Nævius und die Meteller*. Selon G. Wissowa, qui reprend une objection déjà formulée en 1831 par Zumpt, le vers fameux *Fato Metelli Romæ fiunt consules* ne peut avoir été écrit qu'à une époque où la famille Cæcilia était illustre ; or ceci ne put avoir lieu qu'à la fin du IIe siècle, plus de deux générations après la mort de Nævius. Par une suite d'intéressantes combinaisons, W. en vient à conclure que ce serait un de ces vers anonymes comme il en courait beaucoup dans le public, attribué plus tard à Nævius ; la réponse *Dabunt malum Metelli Nævio poetæ* serait un vers imaginé par Cæsius Bassus pour donner un modèle de vers saturnien. Ce sont là d'ingénieuses hypothèses, dont la première seule me paraît avoir un fondement solide. — Les autres dissertations traitent de sujets relatifs à l'antiquité grecque. B. Niese (*Drei Kapitel eleischer Geschichte*) étudie la situation politique des périèques de l'Elide et les relations entre les Eléens, les Arcadiens et les Lacédémoniens ; il montre ensuite que la géographie de l'Elide des temps homériques ne peut se déterminer que très approximativement ; et dans un troisième chapitre il recherche ce qu'on doit entendre par Pise, importante question sur laquelle les historiens ne sont pas d'accord, et qu'il résout à l'aide d'une discussion aussi serrée qu'originale. Le nom de Pise ne désigne pas une ville, mais un territoire, sur lequel se célébraient les jeux olympiques. Pise et l'Elide, Eléens et Pisates sont identiques ; les témoignages des historiens et géographes anciens sont discordants et souvent d'une historicité douteuse, en particulier l'exposé qu'ils font d'une lutte entre les Eléens et les Pisates au sujet des jeux. Pise n'est en somme que le

nom du district dans lequel était située Olympie. — Fr. Bechtel communique ses observations sur les noms de personnes du quatrième volume des *Inscriptiones Græcæ* (Egine et Argolide), principalement sur des formes nouvelles, et propose ensuite diverses corrections aux lectures de Fränkel (*Die Personennamen im vierten Bande der Inscriptiones Græcæ*). — O. Kern s'appuie sur des inscriptions récemment découvertes pour essayer de trancher une question assez délicate, celle du lieu d'origine des hymnes orphiques (*Die Herkunft des orphischen Hymnenbuchs*). Ces hymnes auraient été composés en Asie Mineure plutôt qu'en Égypte, pour une association de mystes dionysiaques. L'argumentation donne à cette opinion une grande probabilité. — K. Prächter s'occupe de la philosophie néoplatonicienne et de son développement historique (*Richtungen und Schulen im Neoplatonismus*). La distinction de trois écoles, celle de Plotin et Porphyre, purement philosophique, l'école syrienne de Jamblique, plus théologique, l'école d'Athènes avec Proclus, qui cherche à concilier les deux tendances, lui paraît insuffisante et inexacte ; la dernière évolution, en particuler, qui aurait orienté l'école d'Athènes dans une direction différente de celle de Jamblique, est pour lui très contestable, et il propose les subdivisions suivantes, qui sont en effet plus précises : 1) Plotin et Porphyre fondent le néoplatonisme, qui se dirige ensuite 2) dans le sens spéculatif sous l'influence de l'exégèse de Jamblique, d'une part dans l'école syrienne, d'autre part dans l'école d'Athènes ; 3) une nouvelle orientation se produit dans le sens théologique et religieux avec l'école de Pergame ; P. distingue enfin 4) ce qu'il appelle la direction scientifique, avec les philosophes alexandrins et les néoplatoniciens occidentaux. — E. Meyer s'occupe de cette partie des *Travaux* d'Hésiode où le poète décrit les cinq âges de l'humanité (*Hesiods Erga und das Gedicht von den fünf Menschengeschlechtern*). Hésiode ne nous expose pas un développement continu des âges, dégénérant de l'âge d'or à l'âge de fer, mais deux séries parallèles d'évolution, l'une de l'âge d'or à l'âge d'argent, l'autre de l'âge d'airain à l'âge de fer, avec les héros intercalés entre les deux derniers ; dans chaque série la race la plus jeune est une dégénérescence de l'autre, et ces deux groupes correspondent le premier à la souveraineté de Kronos, l'autre à celle de Zeus. Mais comment Hésiode a-t-il eu cette notion de quatre âges ? M. l'explique de la manière suivante : Hésiode connaissait d'anciennes légendes relatives à Kronos et à son époque bienheureuse, l'âge d'or, en contraste avec lequel est la vie des hommes d'aujourd'hui ; et celle-ci est caractérisée par le fer. Mais Hésiode savait aussi qu'avant le fer il y avait un temps où les armes et les outils étaient d'airain, d'où la série or, airain, fer ; l'évolution étant ainsi caractérisée par les métaux, l'argent ne pouvait manquer, et la vie de l'âge d'argent est une création du poète. L'âge des héros inter-

rompt la suite de l'évolution descendante, parce que la tradition exigeait cette intercalation. En somme, conclut M. après avoir commenté les détails du texte, Hésiode a voulu montrer que l'âge d'or ne pouvait produire qu'une race dégénérée et ne pouvant subsister, et d'autre part que la race présente, telle que Zeus l'a formée, ne sait pas se diriger d'après les idées d'ordre et de justice, mais qu'elle vit sous le règne de la force brutale, du mensonge et du parjure, produits d'une culture trop développée; et cela doit la conduire aussi à sa perte. La morale que doit en tirer Persès, c'est que l'homme doit obéir au sentiment de la justice et de l'honneur, et se soumettre à la noble loi du travail. — U. Wilcken commente deux fragments sur papyrus découverts par Flinders Petrie à Hawara il y a une vingtaine d'années. Le premier éditeur, Sayce, avait cru y reconnaître une description des murs de Syracuse, provenant d'une histoire perdue de la Sicile. W. avait déjà conjecturé, de son côté, que ces textes appartenaient à une périégèse attique. Il y revient ici, après avoir étudié l'original même, et de cette étude, qui confirme pleinement ses conjectures, est sorti le présent article (*Die attische Periegese von Hawara*). Il est difficile de trouver une restitution aussi heureuse — bien qu'elle ne soit que partielle — et un commentaire aussi riche, aussi ingénieux et aussi sûr. Nous avons là une brève description des ports du Pirée et des longs murs, puis l'auteur arrive à Athènes ; mais ici le fragment est mutilé. La date en est, selon toute vraisemblance, le début du IIIe siècle ; l'auteur reste anonyme, mais c'est sans doute le plus ancien représentant connu de ce genre de littérature.

My.

E. Cézard, **Métrique sacrée des Grecs et des Romains**. Paris, Klincksieck, 1911 ; VIII-538 p.

Les anciens nous ont laissé assez de traités de métrique pour que la science moderne ait pu, sans trop de difficultés, découvrir les lois qui régissent la forme extérieure des œuvres poétiques composées par les Grecs et par les Latins. Les pieds et les mètres, les vers et leurs formes variées, les divers genres de composition ont été l'objet de nombreux travaux ; les rythmes de l'épopée, du drame, de la poésie lyrique ont été analysés dans tous les sens, et nous pouvions croire que les notions acquises jusqu'à ce jour en matière de métrique étaient, à part quelques détails encore peu clairs, solidement et scientifiquement établies. M. Cézard, professeur au collège de Beaune, a changé tout cela. Tout ce que nous savons est erroné ; les anciens nous ont trompés, et volontairement ; et cela est au point que pas un savant moderne n'a pu avoir l'idée de sortir de l'ornière où nous sommes enrayés depuis des siècles. Enfin M. C. vint, qui découvrit la juste cadence, reconnut le pouvoir du dimètre, et révéla les mystères de la

métrique sacrée. L'autre, c'est la métrique profane. Avec celle-ci, tout n'est que trompe-l'œil, obscurité, désordre; avec la métrique sacrée, tout est limpide, tout s'éclaire, tout est ordonné. Cette métrique inconnue de la science actuelle repose sur une conception nouvelle de la quantité, du pied et du mètre, ou mieux du dimètre. « Le dimètre est l'élément fondamental de tous les vers, et la loi suprême de la métrique est celle-ci : *Dans tous les vers cherchez le dimètre* » (ainsi souligné par M. C.). On se demandera peut-être comment M. C. a découvert cette « loi suprême ». Rien de plus simple : « Cette loi a son origine dans la nature de l'homme et dans la conformation de l'organe de la pensée. » Ceci n'est peut-être pas très clair; mais M. C. précise : « Les deux hémisphères du cerveau, exigeant chacun un mètre, donnent naissance au dimètre ». Or le dimètre vaut invariablement douze temps, car le pied, dans tous les vers, a une valeur de trois temps, l'anapeste ainsi que l'iambe, pieds fondamentaux d'où dérivent tous les autres; attribuer à un pied une valeur de quatre temps, par exemple, est une erreur voulue de la métrique profane. Il faut par conséquent distinguer les longues et brèves anapestiques (1 1/2 temps et 3/4 de temps, et les longues et brèves iambiques (2 et 1 temps), dont la quantité d'ailleurs peut varier suivant les circonstances ; il y a des longues de 3 temps (que M. C. apelle *macres*), de 6 temps (*monomacres*), de 4 1/2 et 5 temps ; il y a des brèves pyrrhiques de 1 1/2 temps, des brèves pyrrhiques irrationnelles de 6/5 de temps, et même des brèves iambiques prolongées de 3 temps, ce qui leur donne une valeur de 4 temps. Ceci posé, M. C. cherche le dimètre, et il le trouve partout sans peine, grâce à ces multiples quantités, grâce aussi aux pauses de plusieurs temps qui interviennent quand il en est besoin. C'est ainsi, par exemple, qu'il trouve un dimètre dans φεῦ, « qui constitue à lui seul le dimètre grand monomacre (2 grmon), comprenant un monomacre et une pause de six temps », ou encore dans ἒ ἒ, « dimètre grand monomacre léger (2 grmonl), dans lequel le premier mètre est un monomacre composé d'un pyrrhique et d'une pause de trois temps, et le second mètre est une pause de six temps ». Telle est, dit gravement M. C., la nécessité du dimètre (p. 35).

Entrer dans plus de détails serait, je crois, inutile. Toutefois, on peut se demander d'où vient cette métrique sacrée, tellement mystérieuse que si par hasard « il est un métricien qui nous ait donné quelques renseignements exacts, il n'a pas osé se faire connaître et il a gardé l'anonymat. » M. C. a sur ce sujet des connaissances d'une étonnante précision. Je cite en résumant. La métrique sacrée est due à Orphée, qui établit les règles qui maintiennent la distinction des genres (p. 50). Ces règles, il les imposa toutes au genre iambique, et il n'en imposa aucune au genre anapestique ; mais il lui adressa tout au moins l'invitation très pressante de faire le nécessaire pour se distinguer du genre iambique (p. 47). C'est que les circonstances

étaient critiques, nous dit M. C., qui connaît mieux que personne l'histoire de ces temps reculés. Les discordes violentes dont les poètes donnaient alors le spectacle étaient devenues un scandale public, qui menaçait de jeter dans l'Etat un trouble profond. Le désordre devint tel que les chefs de l'Etat résolurent d'imposer à la poésie des règles qui fussent observées de tous. Ils nommèrent un législateur, chargé de faire ses propositions, lesquelles seraient discutées contradictoirement devant un aréopage composé des poètes les plus remarquables et des représentants les plus élevés de l'ordre politique et religieux. Le législateur choisi fut Orphée (p. 49). Les poètes se défendirent pied à pied, mais furent toujours battus (p. 53), et la réforme d'Orphée fut immédiatement mise en vigueur (p. 54). Mais la société antique, qui était essentiellement aristocratique, même à l'époque où son gouvernement semblait être le plus démocratique, gardait jalousement la connaissance de la science sous toutes ses formes (p. 65); on fut donc obligé d'inventer, à l'usage des non initiés, une métrique profane, laquelle avait pour but de les induire en erreur et de leur cacher la véritable connaissance des rythmes. Orphée, en sa qualité de législateur, fut chargé de composer cette métrique (p. 66). Aussi Orphée périt-il assassiné de la main ou à l'instigation des poètes dont il avait condamné les noms à un éternel oubli (p. 69). M. C. ne saurait l'affirmer ni le prouver, mais il le croit très fermement. La connaissance des rythmes était réservée aux initiés, qui étaient tenus de garder le secret; celui qui l'aurait violé se serait exposé à une action judiciaire très grave; exemple Eschyle (p. 69). J'en passe.

M. C., on le voit, possède une imagination d'une fertilité singulière. Il a été initié, il a eu connaissance de cette métrique sacrée dont les règles étaient soigneusement cachées aux profanes, et il n'a pas craint de nous la révéler. Bien qu'à notre époque il n'ait pas à redouter une action judiciaire, il convient de l'en remercier; car sans lui, qui sait combien de temps encore nous serions restés dans les ténèbres de l'erreur, combien de temps encore nous aurions continué à ne rien comprendre à la poésie ancienne? On ne peut nier du reste, que son livre soit intéressant; mais le genre d'intérêt qu'il suscite n'est certainement pas celui sur lequel M. Cézard a compté.

My.

Adolf Strack, **Mistra**. Eine mittelalterliche Ruinenstadt. Streifblicke zur Geschichte und zu den Denkmælern des frænkisch-byzantinischen Zeitalters in Morea. Mit 76 Abbildungen und Planskizzen. Vienne et Leipzig, A. Hartleben, 1910; viii-164 p. grand in-8.

Mistra, fondée par G. de Villehardouin, devint rapidement florissante sous les princes francs; elle devint ensuite la capitale d'un

despotat grec dont les souverains, les Cantacuzènes, les Paléologues, et ce Constantin Dragazès qui devait être le dernier empereur de Constantinople, l'ornèrent de nombreux édifices civils et religieux, et fut, au commencement du xv[e] siècle, le centre d'une sorte de renaissance littéraire et philosophique, grâce à l'influence d'un homme qui jouit alors d'une très grande renommée, Gémisthe Pléthon. Mais cette prospérité dura peu; la conquête turque ruina la ville, et bien qu'elle eût repris une certaine importance sous la domination de Venise, sa population diminua rapidement, jusqu'au moment où la fondation d'une nouvelle Sparte, sous le roi Othon, lui porta le dernier coup. C'est aujourd'hui une cité déserte, mais dont les murs et les tours, les maisons, les églises et les couvents, en un état plus ou moins bon de conservation, peuvent donner au voyageur une impression exacte de ce qu'était une ville franque de la Morée. Il n'y a guère qu'une vingtaine d'années que l'attention s'est portée sur Mistra; l'antiquité seule, dans la Grèce, attirait les regards des explorateurs, et devant elle s'effaçaient les souvenirs du moyen âge. Depuis la fin du siècle dernier, les recherches et les travaux de plusieurs savants, en particulier de G. Millet, ont été comme une révélation, et Mistra commence à être mieux connue. Aujourd'hui, c'est M. Struck, membre de l'institut allemand d'Athènes, qui nous en donne une très intéressante monographie, dans un volume où de nombreuses vues photographiques illustrent une description détaillée, faite en outre très méthodiquement. Je ne voudrais pas comparer l'ouvrage de M. S. à un guide; il n'en a ni la sécheresse, ni la banalité; et cependant c'est bien un guide excellent pour ceux qui voudront voir et apprécier Mistra dans ses pittoresques détails. M. S., suivant un itinéraire déterminé, nous fait visiter les couvents et les églises, dont il étudie l'architecture et l'ornementation, les restes du palais des despotes et de la citadelle, et nous conduit, en montant à travers les ruines, jusqu'au point culminant d'où la vue s'étend au loin sur la vallée de l'Eurotas et sur les gorges du Taygète. Cette description est précédée d'une cinquantaine de pages dans lesquelles M. Struck retrace rapidement les principaux événements de la conquête franque, et esquisse une brève histoire du despotat de Mistra, de telle sorte que l'ouvrage possède ce double intérêt, d'éclairer les ruines par l'histoire, et de vivifier l'histoire par les monuments.

My.

I. Joseph Drouet, **L'abbé de Saint-Pierre, l'homme et l'œuvre**, Paris, Champion, 1912, 397 p.

II. Joseph Drouet, **Annales politiques de l'abbé de Saint-Pierre**, 1658-1740, nouvelle édition collationnée sur les exemplaires manuscrits et imprimés avec une introduction et des notes, Paris, Champion, 1912, 399 p.

I. Il est certain que l'abbé de Saint-Pierre méritait une monographie

d'ensemble, qui mît en lumière son rôle de précurseur. La difficulté était seulement de ne point exagérer la valeur et la nouveauté de ses idées, de ne point grandir sa personnalité intellectuelle et morale. En général M. Drouet s'est suffisamment gardé de ce danger. Tout au plus jugera-t-on qu'il est fort indulgent pour les *Annales politiques*, qu'il rapproche trop facilement du *siecle de Louis XIV*, et qu'il suit de bien près M. Jules Lemaître en opposant les rêves de l'abbé, transformés en réalités bienfaisantes aux « déclamations » de Rousseau qui n'ont fait souvent que des ruines. Ni l'abbé, ni Rousseau ne sont responsables des applications de leurs idées. Peut-on d'ailleurs parler de la réalisation des idées de l'abbé de Saint-Pierre ? M. Drouet reconnaît lui-même qu'elles ne lui sont point personnelles, que « son mérite a consisté à prendre un peu partout des idées qui avaient été créées, pour les creuser et familiariser l'esprit public ». Quant à l'accord entre certains projets formulés par l'abbé, et des institutions ou des aspirations modernes, c'est M. Drouet qui l'établit par une méthode factice, et avec une compréhensible, mais peu rigoureuse complaisance. Il écrira par exemple que « la loi de 1882 s'est inspirée des idées de l'abbé de Saint-Pierre en mettant au programme de l'enseignement primaire les éléments des sciences physiques, mathématiques et naturelles ». Sont-ce les idées de l'abbé de Saint-Pierre, ou celles d'innombrables éducateurs, qui avant lui ou après les ont formulées de manière plus précise, plus définitive, les ont approfondies davantage ? Le procédé est commode, donne des résultats tangibles : il est un peu dangereux.

Ces réserves faites, reconnaissons l'utilité et l'intérêt du livre de M. Drouet. Le plan en est très simple, l'homme, l'œuvre; la documentation en partie nouvelle. M. Drouet a consulté les manuscrits de Saint-Pierre qui se trouvent aux Archives nationales et à la Bibliothèque de Rouen. D'importants inédits lui ont été communiqués par M. Tony Genty, et lui ont permis de reconstituer dans le détail la vie de l'abbé. Son premier chapitre est consacré aux années de jeunesse. Après avoir fait de médiocres études, l'abbé de Saint-Pierre vint à Paris : il n'en bougea plus guère. M. Drouet nous donne de suffisantes indications sur les milieux dans lesquels il vécut. Sa vie ne compte guère qu'un seul événement : son exclusion de l'Académie française, où Fontenelle l'avait fait entrer. Est-ce à dire, comme le croit M. Drouet, que par ses attaques contre Louis XIV il ait « devancé le jugement de la postérité », et n'est-ce point plutôt Voltaire qui avait raison en ses appréciations. Chassé de l'Académie française, l'abbé de Saint-Pierre, à peine entré au club de l'Entresol, fut cause de sa fermeture. Il mourut en 1743. Dans cette biographie intéressante. il n'y a guère à relever que des erreurs de détail [1] ou des

1. Ex. p. 22, n. 1. Le livre de Lemoine et Lichtenberger, où il est question de Bourdelot, a paru non chez Hachette, mais chez Champion.

affirmations historiques contestables. P. 5, M. Drouet exagère l'indépendance de Bellefonds « qui seul osa tenir tête à Louvois ». Bellefonds fut un favori du roi, qui multiplia par sa propre obstination les disgrâces, et une moins belle figure sans doute que ne se l'imagine d'après Camille Rousset M. Drouet. P. 6 n° 2 : il n'est pas du tout prouvé qu'Hortense Mancini ait refusé d'épouser Turenne, ni que Turenne ait demandé sa main à Mazarin. P. 19, n. 1, il faudrait abandonner une fois pour toutes la fameuse division par Michelet du règne de Louis XIV *avant* et *après* la fistule. P. 83, le mot de Mme de Tencin sur *sa ménagerie, ses bêtes* n'est-il pas plutôt de Mme Geoffrin ?

Les œuvres de l'abbé de Saint-Pierre sont fort nombreuses : M. Drouet en dresse la liste en appendice. Il en est de même de ses inventions depuis le *trémoussoir*, fauteuil médical, jusqu'à la paix perpétuelle : toutes ne sont point originales. Comme pacifiste, il continue Emeric Cruce et bien d'autres : il préconise la taille proportionnelle après Boisguillebert, la polysynodie, alors qu'elle a fonctionné. Au premier abord il semble difficile de trouver dans ses écrits quelque idée directrice. M. Drouet nous propose, avec justesse semble-t-il, la « foi au progrès indéfini ». L'abbé de Saint-Pierre est avant tout un « progressiste ». M. Drouet proteste contre l'opinion commune qui fait de lui un « utopiste » chimérique : il le considère au contraire comme un « contemporain égaré au XVIIIe siècle ». Enfin il le caractérise encore par le beau nom de philanthrope.

Il est probable que M. Drouet a raison, mais ce qui a beaucoup nui à l'abbé de Saint-Pierre, ce fut d'être un brouillon intellectuel, et un homme à idées universelles. M. Drouet nous montre qu'il a effleuré tous les domaines, politique, financier, économique, historique, pédagogique — : la multiplicité de ses « réformes » comme le peu de valeur littéraire de ses écrits l'ont desservi. Dans le livre que M. Drouet lui consacre, peut-être lira-t-on surtout avec profit le chapitre sur le fameux « projet de paix perpétuelle ». On s'intéressera également à sa « taille tarifée » et aux essais — d'ailleurs peu heureux — qui en furent tentés dans quelques généralités. Partout, même dans les théories de l'abbé de Saint-Pierre sur la littérature et les mœurs, apparaissent ses préoccupations morales, et son désir généreux de travailler à l'amélioration des hommes. Malheureusement la vigueur de la pensée et l'étendue des connaissances ne sont point en rapport avec la beauté des intentions. Aussi ne s'étonnera-t-on point, que, comme le montre M. Drouet en un de ses derniers chapitres, l'abbé de Saint-Pierre ait eu fort peu d'influence sur ses contemporains. Son « rabâchage éternel », comme disait Grimm, a beaucoup amusé le XVIIIe siècle. Ce succès de ridicule était un peu injuste : notre époque a réparé cette erreur ; le livre de M. Drouet aura le grand mérite de s'ajouter à d'autres pour nous faire mieux connaître l'abbé de Saint-Pierre : l'auteur de la Paix Perpétuelle a eu « des

lueurs et des éclairs qui l'ont fait passer pour un homme de génie ».

II. Les éditions imprimées des *Annales politiques* sont toutes postérieures à la mort de l'abbé de Saint-Pierre. Pour publier à nouveau cet ouvrage, M. Drouet a utilisé les manuscrits de Rouen, de l'Arsenal, de Caen, et aucun n'étant complet, l'édition *princeps* qui est de 1757. Les *Annales politiques* ont été commencées vers 1690, terminées vers 1730, puis probablement complétées au fur et à mesure des événements jusqu'en 1740. Il suffit de les lire dans l'édition annotée [1] et pourvue de variantes de M. Drouet, pour s'apercevoir qu'elles n'ont rien de comparable ni au *siècle de Louis XIV*, ni même à *l'abrégé chronologique* du président Hénault. Ce ne sont ni de l'histoire, ni des souvenirs. « Comme l'abbé de Saint Pierre eût pu écrire des *Mémoires* pleins d'intérêt, pleins de vie, s'écrie M. Drouet,... où auraient passé presque tous les personnages illustres de la fin du XVIIe siècle, et du commencement du XVIIIe siècle ! » — Ce n'est point ce qu'il a fait. Il parle peu de lui et de ce qu'il a vu personnellement. Ses qualités d'historien sont médiocres. Un exemple entre mille. Il attribue la guerre de 1672 « uniquement au plaisir qu'éprouva le roi d'abattre la sotte présomption et l'orgueil des Hollandais ». Ses théories sur l'histoire sont curieuses : il distingue l'historien du chroniqueur : « L'historien montre, par des réflexions justes, à ceux qui doivent entrer dans les affaires publiques, les moyens d'éviter des maux et d'obtenir des avantages pareils à ceux qu'il raconte. » Ce qu'il faut au chroniqueur, c'est « un esprit de précision, une crainte d'affirmer mal à propos, une attention à ne pas donner comme certain ce qui n'est que douteux,... une grande exactitude dans les citations, *toutes qualités qui ne sont pas nécessaires au même degré à l'historien*. » L'histoire doit donc fournir des leçons de politique et de morale.

A condition de ne chercher aucune indication sur les événements, ni aucune vue vraiment historique dans les *Annales politiques*, on les lira dans l'édition de M. Drouet avec intérêt, et non sans amusement. Les Annales ont « le mérite de résumer les idées qui hantèrent le cerveau de l'abbé et qu'il faudrait aller chercher dans les trente tomes de son œuvre ». Il y est surtout parlé de ses projets de réforme. Le livre n'eut aucun succès en son temps, malgré quelques portraits historiques d'une honnête médiocrité. Puisqu'il nous évite de lire les autres écrits de l'abbé de Saint-Pierre, il faut remercier M. Drouet de l'avoir exhumé, paré de notes et de variantes, et de l'avoir fait précéder d'une substantielle introduction.

Camille-Georges PICAVET.

1. Les notes sont parfois insuffisantes. Quelques rectifications du texte s'imposaient, ex : *Mlle de Kéroualle* au lieu de Mlle de Kérouart.

E. Abry, C. Audic et P. Crouzet, **Histoire illustrée de la Littérature française**. Précis méthodique, 324 illustrations. Paris, Didier, 1912, 8° pp. 12 et 664. Fr. 5.

C. H. Conrad Wright, **A History of French Literature**. Oxford, University Press, 1912, 8° p. 964.

G. Padovani, **Letteratura francese** dalle origini ai nostri giorni con un'appendice sulla storia della lingua (*Manuali Hoepli*, 269-270). Milan, Hoepli, 1913, in-18, p. 525. Fr. 3.

Camille Cury et Otto Boerner, **Histoire de la littérature française** à l'usage des étudiants hors de France, 2e édition revue, corrigée et considérablement augmentée. Leipzig et Berlin, Teubner, 1912, 8° pp. 12 et 400. Mk. 5.

Otto Flake, **Der französische Roman und die Novelle**. Ihre Geschichte von den Anfängen bis zur Gegenwart (*Aus Natur und Geisteswelt*, n° 377). Ibid., 1912, 8°, p. 130. Mk. 1.25.

I. Nous ne manquons pas d'histoires de la littérature française parmi lesquelles il en est d'excellentes ; celle de MM. Abry, Audic et Crouzet me paraît être du nombre. Les auteurs ont voulu faire un livre scolaire, un *précis*, mais cette intention n'ôte rien à la valeur de l'ouvrage, elle lui a simplement donné son cadre et sa forme extérieure. Leur histoire est d'une information abondante sans confusion, d'une documentation précise et nette. Elle a profité, sans en être alourdie, de toutes les recherches de détail de l'érudition moderne et s'est bornée à en présenter les résultats sous une forme brève, en caractérisant le plus possible les auteurs par eux-mêmes et les œuvres par des analyses ou des citations heureusement choisies. Un aperçu de l'évolution de notre langue ouvre le volume, et cinq grandes sections, du moyen âge au XIXe siècle, embrassent l'histoire des productions littéraires. Chaque époque est précédée d'une introduction qui en constitue comme le cadre politique et social et en indique l'orientation générale, puis successivement en divers chapitres sont étudiés les auteurs principaux, groupés par affinités de genre. L'exposé n'a pas reculé devant une uniformité de plan qui avec ses divisions et subdivisions facilitera l'étude, mais a su respecter la variété des manifestations de notre vie littéraire : esquisse biographique de l'auteur, énumération de ses œuvres, traits saillants de son caractère, son esthétique particulière, étude détaillée de son œuvre et de sa langue, partout appuyée sur des textes précis ; enfin l'essentiel de sa personnalité et de son action est ramassé dans une brève conclusion, et une courte notice bibliographique fournit un premier complément d'étude. D'un auteur à l'autre, d'une période à l'autre les traits multiples qui unissent ou séparent les hommes et les livres ont été notés avec soin. Il n'y a sans doute dans ce long exposé rien qui ne soit connu, la matière a été si souvent étudiée qu'elle n'offre plus guère de point de vue nouveau, mais les auteurs ont su la présenter d'une manière complète et attachante.

Il faut bien dire un mot de l'illustration, puisqu'elle constitue la nouveauté extérieure de cette histoire. Elle concourt de son côté à la

documentation du livre. M. Crouzet qui s'est chargé de cette partie et a rédigé les substantielles légendes accompagnant les gravures, n'a voulu recourir avec raison qu'à des documents contemporains : portraits, scènes de mœurs, illustrations des éditions originales, fac-similés des auteurs (j'aurais souhaité ceux-ci plus nombreux), caricatures même, il a groupé d'abondants et vivants témoignages de notre histoire des lettres. La Bibliothèque nationale avant tout, mais aussi d'autres collections, musée Carnavalet, musée de la Comédie française, bibliothèques de Toulouse, d'Oxford, etc. ont été mis à contribution. Les illustrations sont en général d'une bonne exécution ; elles ont parfois le défaut d'être trop exiguës et de laisser perdre alors le détail. Mais je ne voudrais pas que ce mérite du livre, parce qu'il est plus nouveau ou plus apparent, fît tort à ses autres qualités et qu'on ne remarquât de cette littérature que l'illustration [1].

II. L'histoire précédente s'adresse surtout à nos élèves, celle de M. Wright a été écrite pour des étudiants de langue anglaise. Elle n'avait pas besoin du cadre commode des divisions et subdivisions, elle pouvait se passer des analyses et des extraits, mais elle a tenu à donner de l'évolution littéraire un exposé sans lacunes et rigoureusement enchaîné. Aussi a-t-elle soigneusement relevé tout ce qui se rapporte aux origines d'un genre, tout ce qui prépare une orientation diverse des esprits, tout ce qui explique une œuvre avant son apparition ou la rattache à quelque tradition ou tentative du passé. Des auteurs secondaires et des genres inférieurs sont traités par M. W. avec une grande abondance de détails, alors que les auteurs de la *Littérature illustrée* ont dû passer outre ou se borner à de brèves indications.

Le plan des deux livres est le même dans ses grandes lignes, étant d'ailleurs celui qui s'impose. C'est dans la section du moyen âge que naturellement l'érudition tient le plus de place. L'auteur a voulu résumer les résultats des dernières recherches sur les questions d'origine, donnant sur l'épopée, le roman chevaleresque, le *Renart*, les fabliaux, les hypothèses de Bédier, Jeanroy, Sudre et rappelant aussi

1. J'ajoute en note quelques menues remarques. P. 147, le « fier Artaban » est un personnage du roman de *Cassandre*, non de *Cléopâtre*; p. 199, il fallait nommer la bulle *Unigenitus*, elle fit assez de bruit; p. 302, Huet était évêque d'Avranches, non de *Soissons*, il avait bien été nommé à Soissons, mais le pape ne confirma pas la nomination; p. 343, le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate* est de 1745, non *1748*; p. 374, le *Neveu de Rameau* a été publié avant *1891*, déjà en 1821 et la date de composition est 1761, non *1762*; p. 380, l'encyclopédie anglaise de Chambers parut en 1728, non en *1727*; p. 383, le titre du livre de Raynal est incomplet; p. 418, le *Barbier de Séville* fut d'abord représenté en 1775, non *1777*; p. 433, Robespierre est né en 1758, non *1759* et p. 436, C. Desmoulins est mort en 1794, non *1793*; enfin il faut lire p. 23, Lestine; p. 359, compliments ; p. 380, Sellius; p. 431, crotales; p. 614, Lefebvre, au lieu de *Lestive, complément, Sellins, cratales, Lefèvre*.

les anciennes explications. Il a présenté de la scolastique, de l'érudition et de l'humanisme du XIIIe siècle un tableau plus juste ou plus flatteur que celui qu'on est habitué à rencontrer. Le XVIe siècle est pour lui la préparation du rationalisme du siècle suivant et il a approfondi en ce sens les théories et les œuvres, souligné la portée de Ramus et expliqué par le menu la formation de la tragédie classique. Le XVIIe siècle, qui possède les préférences avouées de l'auteur, offrait moins matière aux nouveautés, mais M. W. s'est appliqué à bien séparer et caractériser les représentants complets du classicisme ; et ici encore tout ce qui a été préparation des œuvres essentielles, comme pour les prédécesseurs de Corneille et de Molière, a été étudié avec minutie. Aux philosophes la principale place a été faite dans le XVIIIe siècle, depuis Bayle jusqu'aux moindres contemporains de la Révolution. Le XIXe siècle a été plus sévèrement jugé. Déjà pour Rousseau M. W. avait été peu indulgent, soulignant à l'excès la « folie » ; mais il est plus dur encore pour Chateaubriand, pour Hugo, pour le théâtre romantique et le roman naturaliste. Nous ne le chicanerons pas sur ces appréciations qui d'ailleurs sont formulées partout avec beaucoup de réserve. Ce qu'on demande à un pareil livre, c'est qu'il soit d'une information abondante et sûre, qu'il ne néglige pas les entours d'une question et signale les attaches lointaines des idées et des œuvres. M. W. l'a fait partout avec la plus grande attention. Son index de 25 pages avec plus de 2,000 noms est déjà une preuve extérieure de la richesse des matériaux accumulés et pour la mise en œuvre il a su s'entourer des autorités les plus sérieuses, comme l'atteste l'importante bibliographie, en partie critique, jointe à son livre (p. 881-937), et je n'aurais dans la partie spéciale correspondant aux divers chapitres de l'ouvrage que peu de livres essentiels à signaler pour la compléter.

La plupart des histoires générales de la littérature s'arrêtent à la fin du XIXe siècle. M. W. a voulu donner au moins un aperçu des tendances du XXe et s'il a renoncé à ordonner la matière assez confuse de notre dernière production littéraire, il a du moins dressé un répertoire alphabétique des auteurs contemporains et de leurs œuvres essentielles. Même sous sa forme concise cette dernière partie sera utile, et dans l'ensemble, son livre, écrit pour les étudiants américains, leur sera un précieux instrument de travail. Il pourra aussi être consulté par les nôtres avec fruit sur certains points, et partout ils trouveront signalés plus abondamment qu'on ne l'avait encore fait des rapprochements de notre histoire littéraire avec la littérature anglaise ou américaine[1].

1. P. 57, *Innocent IV* est mis pour Innocent III; ibid., les dates de Villehardouin sont en général données 1164-1219, au lieu de *1150-1212*; p. 436, écrire : une morale nue apporte, au lieu de *nous* apporte ; p. 508, le juif du procès de Voltaire à Berlin s'appelle Hirschel, non *Hirsch* ; p. 555, Babœuf fut exécuté en 1797,

III. Le manuel de M. Padovani est un simple livre de vulgarisation. Très éloigné d'avoir la valeur des deux ouvrages précédents, il renseignera suffisamment le public scolaire italien sur notre histoire littéraire. L'auteur s'est arrêté aux œuvres principales, il a brièvement mentionné les autres et rejeté en note toute la partie biographique. On aurait souhaité souvent plus de précision, moins d'épithètes laudatives et de redondances d'expression ; pourquoi tant de mots vides quand la place est si mesurée? Il y aurait aussi sur la manière dont certains auteurs ont été présentés, comme Corneille, Molière, La Fontaine, Rousseau, bien des réserves à faire. Toute la seconde moitié du XIX^e^ siècle et le chapitre des contemporains ne sont guère qu'une avalanche de noms et de titres d'ouvrages : au moins n'eût-il pas fallu les estropier, comme il est trop fréquemment arrivé. La bibliographie a été volontairement écartée, mais on n'aurait pas dû renoncer à l'indispensable index [1].

IV. La seconde édition du livre de MM. Cury et Boerner offre quelques compléments de détail, en particulier pour le XIX^e^ siècle, sans éviter toutefois le défaut ordinaire de ces revues hâtives, la sèche énumération de noms et d'œuvres. Dans l'ensemble la sévérité de certains jugements a été adoucie ; parfois même, comme pour La Bruyère, Lesage, Zola, les auteurs ont retourné leur opinion. Mais le principal changement consiste dans la forme qui était vraiment trop imparfaite. M. Berret, qualifié dans la préface du *Docteur d'Etat*, a fait la toilette du style pour les XVII^e^ et XVIII^e^ siècles et aussi apporté dans l'exposé plus de précision et un sens des nuances qui manquait trop aux deux auteurs. Il aurait été à souhaiter que les autres parties eussent été aussi scrupuleusement revues ; les germanismes et les vulgarités d'expressions y sont encore trop nombreux, et on en est d'autant plus surpris que l'un des deux auteurs est Français [2].

---

non en *1796* ; p. 619, Chateaubriand écrit de *Buonaparte* ; écrire p. 52, Reims, p. 496, Dufresny ; p. 927, Benrubi ; p. 664, masquer, au lieu de *Rheims*, *Dufresne*, *Bernubi*, *marquer* ; il y a enfin pp. 227, 457, 460, 466 et 701 des vers mal cités ou faux.

1. P. 128, Descartes n'est pas né à *La Flèche* ; p. 152, les dates pour M^me^ de Villedieu sont 1632-1692, non *1640-1683* ; p. 164, on ne peut appeler les comédies de Regnard des *vaudevilles* ; p. 267, Cirey n'est pas *près* de Paris ; p. 314, M^me^ de Tencin est née, non en *1630*, mais en 1682 ; p. 351, M^me^ de Staël ne s'est pas *convertie* au catholicisme ; p. 379, on sait que le *Cromwell* de V. Hugo ne fut pas représenté. Que de noms mal transcrits! *Bercheurè*, M^lle^ *Poulet*, *Mère*, *Protélisas*, *Mourion*, *Pixéricourt*, M^me^ *Testu*, *Séruzier*, etc., pour Bersuire, M^lle^ Paulet, Méré, Protésilas, Monrion, Pixerecourt, M^me^ Tastu, Serurier ; de même pour les titres d'ouvrages : le dernier *Abencerange*, l'Enfant *d'un* siècle, *Rouge et noir*, les *Jeux* qui s'ouvrent, le *Repos* du lion, la course *du* flambeau, etc., etc.

2. P. 72, Montaigne ne s'est pas *largement* servi du gascon ; p. 226, les *Lettres philosophiques* de Voltaire ne parurent pas qu'*en anglais* ; p. 282, Lamartine est aujourd'hui bien loin d'être *oublié* ; p. 370, observation singulière sur le manque

V. M. Flake nous offre aussi une histoire de notre littérature, mais envisagée dans un seul genre, le roman et la nouvelle. Le mot est pris naturellement dans son acception la plus large et l'étude embrasse les chansons de geste, les romans de chevalerie et les fabliaux. L'auteur s'est préoccupé de préciser la conception française du roman aux différents moments de son évolution, l'effort successif des romanciers pour parvenir à une forme d'art serrant de plus en plus près la réalité. Comme un étranger est amené à illustrer ce point de vue particulier par un rapprochement fréquent avec les habitudes des écrivains nationaux, c'est dans cette comparaison entre les idées, les sentiments, les principes littéraires et le milieu social de la France et de l'Allemagne que réside pour nos lecteurs l'intérêt de cette esquisse. Elle est brève, puisqu'elle devait adopter le cadre modeste de la collection où elle paraît, elle a omis volontairement beaucoup de noms, mais en s'arrêtant assez longuement aux œuvres les plus représentatives et aux auteurs les plus originaux (Lesage est cependant trop sacrifié, p. 66), elle donne de l'évolution d'un des aspects essentiels de notre littérature une analyse approfondie et bien conduite. Surtout pour le XIXe siècle les théories littéraires qui ont déterminé une orientation nouvelle du roman, tour à tour romantique, naturaliste, impressioniste ou psychologique, ont été caractérisées d'une manière sobre, mais précise [1].

L. ROUSTAN.

Gaston MAY, **La lutte pour le français en Lorraine avant 1870,** Paris, Berger-Levrault, 1915, in-8°, 214 p.

La substantielle étude de M. May, presque exclusivement fondée sur des documents d'archives, offre un réel intérêt de nouveauté. Il y a d'abord exposé ce qu'était la Lorraine allemande, c'est-à-dire, dans l'ancien département de la Moselle les arrondissements de Thionville, Sarreguemines et Metz, et pour la Meurthe ceux de Sarrebourg

---

de plan dans les volumes de critique de Sainte-Beuve ; p. 385, le *Molièriste* a cessé de paraître en 1889. Il faut écrire p. 67 isnel (de l'allemand *schnell*) ; p. 91, 1548 ; p. 183, Nemours ; p. 225, collège de Clermont ; p. 229, son Commentaire ; p. 223, Lauraguais ; p. 243, Winzenried ; p. 273, de Barante ; p. 333, de Croisset ; p. 348, omnibus ; p. 383, Gandar, au lieu de : *isuel, 1648, Namours, lycée Louis-le-Grand, ses Commentaires, Lauragais, Winzinried, Barante, de Croiset, fiacre, Gaudar.* — Je ne peux pas relever tous les germanismes ou les fautes de français, mais voici un échantillon d'analyse (il s'agit de la pièce de Richepin, p. 332) : « un chemineau qui retrouve un fils naturel issu de ses amours avec une jeune fille qu'il a séduite, l'aide à conquérir celle qu'aime ce fils naturel ».

1. P. 26, Isengrin n'est pas l'*ours* du roman de Renart ; p. 44, d'Urfé est né en 1567, non en *1568* ; écrire p. 45, Polexandre ; p. 56, Secondat ; p. 112, Coppée au lieu de *Polalexandre, Secondot, Coppé* ; et corriger le Neveux de Rameau, les Veillées *de* château, le maître *des* forges.

et de Château-Salins, comprenant les uns et les autres une population très française de cœur, mais allemande par la langue ; une carte d'après This fixe la frontière linguistique. Nous aurions aimé recevoir quelques précisions sur le dialecte parlé dans la région, mais l'auteur se contente peu scientifiquement de le qualifier d'après les rapports de nos administrateurs de « jargon germanique » ou d' « affreux patois ». Il est vrai que M. M. ne s'était pas proposé une étude linguistique ou ethnographique; il a voulu simplement exposer les efforts tentés pendant cent ans pour réaliser l'unité nationale par la langue dans les marches de l'Est. Au xviii^e siècle les ducs de Lorraine se montrèrent assez indifférents à cette question ; le dernier prit cependant une mesure d'une sage prévoyance : l'édit de 1748, œuvre sans doute de la Galaizière, affirmait nettement la nécessité de hâter l'unité politique et linguistique. Les assemblées de la Révolution eurent une pleine conscience de leur devoir de rattacher plus étroitement ces populations à la France et au nouveau régime ; M. M. a relevé et commenté les divers décrets de la Constituante et de la Convention, les rapports de Barère et de Grégoire. Mais les moyens d'exécution et le personnel nécessaire manquaient, et les administrateurs départementaux, comme plus tard les préfets du Consulat et de l'Empire et dans la suite les représentants du pouvoir central, trouvèrent devant eux l'hostilité ou franche ou déguisée du clergé local qui voyait dans la propagation du français une menace pour la foi religieuse et une diminution de son autorité. Les mesures ou les intentions des organes du pouvoir central sous les divers régimes qui se succédèrent jusqu'à la chute du second Empire, le rôle des assemblées locales en général unanimes à soutenir la cause du français, les efforts parfois incohérents et parfois méthodiques et tenaces de l'administration universitaire ont été présentés séparément. Cet examen de la question repris par trois fois dans l'étude de M. M. pourra surprendre, alors que l'ordre chronologique eût été simple à suivre; il eût en tout cas évité à l'auteur beaucoup de redites. Il a voulu sans doute conserver à l'agent le plus dévoué de la lutte pour le français toute son importance en présentant un tableau d'ensemble de son activité. Ce furent en effet de modestes fonctionnaires, comme l'inspecteur d'académie Maggiolo, l'inspecteur primaire Creutzer, qui réussirent par l'introduction d'une méthode d'enseignement appropriée, par un habile ménagement des autorités religieuses, à assurer le triomphe du français dans la Meurthe ; pour la Moselle l'échec fut à peu près complet. En lisant la consciencieuse enquête de M. M. on regrettera avec lui que les tentatives de tant d'esprits clairvoyants n'aient pas été mieux encouragées par les pouvoirs publics, et on sentira aussi ce que pèse exactement l'argument que les vainqueurs ont tiré de la langue pour justifier leurs prétentions sur une partie de la Lorraine.

L. R.

Johannes Bramis' Historia regis Waldei, herausgegeben von Rudolf Imelmann, Bonn, Haustein, 1912, in-8°, 272 pp. (Bonner Studien zur Englischen philologie, IV).

C'est à la Bibliothèque de Corpus Christi College, Cambridge, que l'on conserve le manuscrit que vient d'éditer M. Rudolph Imelmann. Le Waldens dont Johannes Bramis raconte les exploits, n'est autre que le Waldef ou Waldeof, héros d'un poème anglo-normand et sans doute aussi d'un poème anglais disparu. Le clerc qui a rédigé en un latin médiocre l'histoire du roi Waldeus et de ses fils, connaissait la littérature de son temps; il y puisait même à pleines mains, ce qui permet à M. R.-J. d'écrire un copieux chapitre sur les « sources » de son auteur. C'est ainsi que l'on retrouve chez ce lointain prédécesseur de Marlowe, jusqu'à l'histoire de Héro et de Léandre. — L'impression est bonne, les notes de l'éditeur sobres.

Ch. B.

— M. Carl von Kraus, qui est un des plus distingués parmi les germanistes allemands de la nouvelle génération, a donné dans la Germanische Bibliothek, publiée par M. Streitberg, un *Mittelhochdeutsches Uebungsbuch* (Heidelberg, Winter, 1912, 3, 40 m.), que recommandent de nombreuses qualités. C'est un recueil de textes du moyen-haut-allemand destiné aux exercices de « séminaire ». L'auteur s'est proposé de mettre l'étudiant en présence de textes établis exactement d'après certains manuscrits, et non de « vulgates », qui laissent le lecteur ignorant des conditions de transmission des œuvres anciennes. Grâce à ce recueil, il sera possible de faire des études philologiques très précises sur la langue des auteurs dont les œuvres sont reproduites ici en extraits. — F. P.

— Que faire pour acquérir une prononciation parfaite de l'allemand? S'astreindre à lire le *Deutsches Lesebuch in Lautschrift* dont M. Wilhelm Vietor, le phonéticien bien connu, publie chez Teubner (Leipzig, 1912, 3 m.) la deuxième partie. La notation graphique, qui est celle que M. Paul Passy a mise en honneur, signale toutes les difficultés de la prononciation. En lisant et en étudiant les textes transcrits, on est assuré de ne point faire d'erreur, ni de qualité ni de quantité. Il est entendu, naturellement, que le lecteur du livre de M. Viëtor sera préalablement instruit du caractère articulatoire des signes employés ici. — F. P.

Publications scandinaves. — D'Adolf Noréen les fasc. 2 du vol. III et 6 du vol. V de sa « Grammaire du suédois moderne » (Vårt Språk. Gleerup à Lund. Pr. 1 Kr. 25 le fasc.). Les vol. I contenant l'Introduction générale, II la phonétique descriptive et V la Sémantique, sont donc maintenant achevés. — Dans les « Meddelanden från nordiska Seminariet » (Uppsala, 1912). MM. Oskar Lundberg et Hans Sperber publient une étude très documentée sur le nom de lieu « Härnevi », qui témoignerait d'une divinité païenne ignorée des mythes eddiques : Hærn, qui serait, à ce moment de son développement, la déesse de la terre accouplée au dieu de la fécondité, Ull, et dont le culte aurait été célébré chaque printemps dans un champ sacré. Mais M. H. Sperber estime, d'après l'étymologie de son nom, qu'elle dut être primitivement la « déesse du lin » représentée par la dernière gerbe. — M. Torleiv Hannaas édite dans les « Ældre norske sprogminder » que publie la

Commission des sources de l'Histoire de la Norvège (Kristiania, Grœndahl, 1911) I, le commencement d'une petite grammaire norvégienne et un Recueil de proverbes norvégiens jusque là inédits, et dont il croit que le manuscrit doit remonter à 1625. Son auteur, inconnu, eût vécu quelque part dans la région de Vest-Agder; II, Un glossaire du Telemark occidental de la fin du XVII[e] siècle particulièrement précieux pour tous les renseignements qu'on y trouve sur les mœurs et coutumes, les anciennes croyances et la vie populaire en général. — Le vol. V des *Islandica* (Ithaca, New-York, 1912) contient la Bibliographie par Halldór Hermannsson des sagas mythiques et héroïques connues depuis Rafn sous la dénomination commune de « Fornaldarsögur », c'est-à-dire des sagas dont le sujet remonte aux temps antérieurs à la fondation du royaume de Norvège et à la colonisation de l'Islande, mais qui n'ont été rédigées que dans la seconde moitié du XIII[e] et au commencement du XIV[e] siècle. — Dans la douzième année de la Revue de philologie néo-suédoise (Språk och Stil, Uppsala, 1912) il y aurait à signaler un curieux article de A. W. Munthe sur « Les yeux des animaux dans leur emploi figuré pour les yeux de l'homme » chez les auteurs suédois contemporains; une étude d'Olof Gerdman sur « L'allitération vocale », de Ruth Hedvall sur « Le style de l'œuvre lyrique de Runeberg ». — Le CV[e] vol. des publications de la « Svenska Litteratursällskapet i Finland » (Helsingfors, 1912) donne, outre les procès-verbaux des séances de l'année 1911, différentes études dont une particulièrement importante de V. T. Rosenqvist sur « Le psautier de Lars Stenbäk », auquel collaborèrent, de 1851 à 1862, Bengt Olaf Lille et J. Lud. Runeberg. — Le CVI[e] est tout entier rempli par des extraits de la « Correspondance entre J. Grot et P. Pletnjov » (Helsingfors, 1912), tous deux professeurs de langue et littérature russes, le premier à l'Université de Helsingfors, le deuxième à celle de Saint-Pétersbourg. Ces extraits, qui s'étendent du 18 juin 1840 au 5 décembre 1842, sont une véritable mine de renseignements sur l'état politique et littéraire de la Finlande à cette époque. — Léon PINEAU.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 22 novembre 1912.* — M. le Secrétaire Perpétuel communique les lettres par lesquelles MM. H.-François Delaborde, Fougères, Ch. Kohler, Paul Lejay, Émile Mâle, Paul Monceaux posent leur candidature à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Philippe Berger.

M. Henri Cordier communique le télégramme suivant du commandant Tilho, daté de N'Guimi, 31 octobre : « Arrivée Tchad excellente santé après 4 mois voyage Congo, Oubanghi et Chari ; saison des pluies causa quelques dégâts à mon matériel... »

M. Cordier communique ensuite une lettre du commandant E. Devedeix, daté d'Abouroi, frontière de l'Ouaddaï, territoire du Tchad, 10 septembre. Très malade dès son arrivée, l'explorateur n'a pu encore commencer ses recherches. Il a fait fouiller sans résultat le Kaga d'Ardibé (amas de roches et de grottes); mais il en reste plusieurs autres plus importants à explorer, surtout la grotte d'Allah, aux environs d'Aouni.

Léon DOREZ.

L'imprimeur-gérant : ULYSSE ROUCHON.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 50 — 14 décembre. — 1912

O. Jespersen **Elementarbuch der Phonetik**. Leipzig et Berlin (chez Teubner), 1912, in-8°, vi-187 p.

Ce petit livre est une sorte de résumé du manuel de phonétique publié par l'auteur ; il renferme l'essentiel de ce que doivent — ou devraient — savoir de phonétique toutes les personnes qui s'occupent de langues, soit qu'elles les étudient théoriquement en linguistes, soit qu'elles aient charge de les enseigner. Les langues auxquelles des exemples sont constamment empruntés, sont l'allemand, l'anglais et le français, de sorte qu'il est facile à tout Européen d'observer les faits cités; l'auteur ne recourt à d'autres idiomes que là où l'une au moins des trois langues ne fournit pas les illustrations nécessaires.

Le nom de M. Jespersen est trop connu pour qu'il y ait lieu de dire sa haute compétence ; il se rattache à l'école anglo-scandinave de phonétique, mais il garde sur tous les points une grande indépendance de jugement. Son exposé, toujours clair malgré sa densité et malgré la masse des indications données sous un petit volume, provient partout d'observations et de réflexions personnelles. On regrettera l'absence de toute figure, qui donne à l'ouvrage un caractère un peu abstrait; l'auteur compte que le lecteur observera par lui-même ; mais une représentation des organes de la parole et des figures représentant la position de la langue pour les différents phonèmes semblent indispensables dans un précis tel que celui-ci.

M. J. se place surtout au point de vue des trois langues principales qu'il cite; ses affirmations sont parfois un peu trop générales et pourront induire en certaines erreurs les lecteurs qui ne sont pas familiers avec d'autres langues. Ainsi, p. 89, il enseigne que les diverses classes de consonnes occlusives qu'il décrit s'opposent deux à deux et que chaque langue en a seulement deux; ceci est vrai de l'allemand, de l'anglais et du français; mais le grec ancien par exemple et la plupart des

parlers de l'arménien moderne ont trois séries bien distinctes : sourdes simples, sourdes aspirées et sonores; et le sanskrit avait quatre séries. La prononciation aspirée de *p*, *t*, *k* est un caractère remarquable des langues germaniques; mais elle n'est pas aussi rare en dehors de ces langues que M. J. paraît l'indiquer : sans sortir des langues indo-européennes, on l'a observée en toscan, et elle est courante dans les parlers arméniens.

M. J. a une connaissance profonde des langues qu'il utilise : il cède trop au goût de certains phonéticiens pour les prononciations vulgaires quand il admet, p. 79, qu'une prononciation *lézariko* de *les haricots* est générale chez les gens cultivés ; elle me choque vivement, et je ne l'ai entendu employer dans la bourgeoisie que par plaisanterie,

Si l'on a quelque chose à regretter dans cet excellent petit livre, c'est que tout y soit mis au même plan et que les choses essentielles n'y ressortent pas assez. Une prononciation de l'*l* de l'allemand *solch*, qui est un simple accident dû au *ch* suivant, occupe exactement autant de place que l'*l* normal du français et de l'allemand, qui est un phonème de première importance et qui a une existence autonome. Ce défaut est sensible dans les trois petites esquisses d'ensemble des prononciations allemande, anglaise et française par où se termine le volume; les détails en sont exacts; mais on ne voit pas qu'aucun caractère soit subordonné à un autre, ni qu'aucun apparaisse plus important que les autres. Le rôle tout différent de l'accent d'intensité en français, d'une part, en allemand et en anglais, de l'autre, est l'un des caractères essentiels qu'il aurait importé de mettre en évidence ; la prononciation des occlusives sourdes et sonores en est un autre; au contraire, les voyelles nasales, si importantes qu'elles soient, ne sont qu'un détail et pourraient disparaître sans altérer de manière décisive le système phonétique du français.

A. Meillet.

A. Karlgren, **Sur la formation du génitif pluriel en serbe.** Upsal (chez Appelberg), 1911, in-8°, 50 p. (*Archives d'études orientales*, publiées par Lundell, vol. III).

Le serbe présente au génitif pluriel une voyelle longue finale qui ne remonte pas au slave commun et qui est de création proprement serbe. C'est l'une des innovations par lesquelles les dialectes slaves ont tenté de résoudre la difficulté où les mettait l'amuissement de la voyelle finale qui caractérisait le génitif pluriel slave commun. Après avoir discuté avec soin les hypothèses déjà émises et avoir montré qu'on ne saurait s'y tenir, M. Karlgren propose une explication entièrement neuve et très ingénieuse qui ne saurait passer pour démontrée, mais qui a le mérite d'être admissible. La dissertation est correctement écrite en français, et les faits y sont exposés d'une manière sobre et méthodique.

A. Meillet.

N. van WIJK, **Franck's Etymologisch Woordenboek der Nederlandsche Taal.** Tweede druke. La Haye (chez M. Nijhoff), 1910-1912, in-8°, xvi-897 p.

Le dictionnaire étymologique du néerlandais dont la première livraison a déjà été annoncée ici a tenu les promesses du début. M. van Wijk est arrivé avec une remarquable diligence au terme du grand travail qu'il avait entrepris, et l'ouvrage est vraiment réussi. Bien que paraissant encore sous le nom de l'auteur d'un dictionnaire étymologique du néerlandais paru en 1892, il s'agit en réalité de l'œuvre personnelle de M. van Wijk.

Le dictionnaire est du même type que celui de M. Kluge pour l'allemand; mais il en est aussi indépendant que possible et repose sur des dépouillements nouveaux. L'auteur y indique l'origine des mots les plus récents; il va plus loin que M. Kluge qui ne parle pas de mots comme *Meter*. Mais, pour autant qu'il s'agit de vieux mots germaniques, il donne avec soin les rapprochements avec les autres langues indo-européennes. Les articles sont précis, clairs et laissent voir nettement les opinions de l'auteur. On y trouve très peu de renvois bibliographiques; mais toute personne au courant de l'étymologie des langues indo-européennes verra aisément que M. v. W. connaît les travaux les plus récents et en tire parti. Il est en général très prudent; il indique souvent plusieurs possibilités ou s'abstient de toute indication; parfois même on peut trouver certaines réserves excessives; ainsi à propos de *vaars*, on ne voit pas pourquoi M. v. W. doute du rapprochement avec le sanskrit *pṛthukas*, et à propos de *vaden*, pourquoi il met un point d'interrogation au rapprochement avec l'avestique *paϑana*.

Le principal regret qu'on éprouve, c'est que la part faite à l'étymologie indo-européenne soit peut-être un peu trop grande aux dépens de l'histoire proprement dite des mots. On n'en saurait faire grand grief à l'auteur : l'étymologie indo-européenne est chose à peu près faite, et où l'on peut s'appuyer sur des ouvrages antérieurs; au contraire l'histoire des mots supposerait des monographies qui n'ont pas été faites pour la plupart. Le vocabulaire des langues modernes de l'Europe pose un grand nombre de problèmes qui sont les mêmes pour beaucoup de ces langues et que l'auteur du dictionnaire étymologique d'une langue particulière ne saurait étudier dans le détail. Les recherches sur l'histoire des mots du vocabulaire européen depuis l'empire romain jusqu'à l'époque moderne sont très difficiles et supposent des connaissances étendues; mais tant qu'elles ne seront pas faites, les auteurs des dictionnaires étymologiques en seront réduits, comme M. v. W., à donner à l'étymologie indo-européenne une place un peu exccessive.

Voici quelques critiques de détails : sous *vak*, M. v. W. rappelle l'arménien *hoc*; mais le vocalisme *o* du mot arménien reste énigmatique. Sous *gouw*, il cite, peut-être avec raison, arménien *gavar*,

avec un *r* final spécial qu'on transcrit par *r* surmonté d'un point; une faute d'impression en a fait *gavai*. Sous *sik*, il était inutile de citer le russe *dikij*; et surtout il ne fallait pas citer le lituanien *dykas*, qui est à peu près sûrement emprunté au slave.

A. Meillet.

Abel Mansuy, **Le monde slave et les classiques français** aux xvie et xviie siècles. Paris, Champion, 1912, in-8°, p. 493. Fr. 10.

La série des quatorze articles de ce livre, sans doute déjà publiés dans des revues (je ne vois pas d'autre excuse aux abondantes redites) présente une histoire de nos relations accidentelles avec la Pologne, car il n'est guère question que d'elle. Polonais attirés par la France ou Français émigrés en Pologne, M. Mansuy nous les a fait connaître, souvent en puisant à des sources inaccessibles aux non-slavistes. Parmi les premiers, Jean Kochanovski, un admirateur de Ronsard, venu à Paris en 1556 pour voir son héros, et qui tint à venger son pays des dédains de Desportes; ensuite les Sobieski, le père hôte aussi de Paris en 1610 et les deux fils en 1646-47; le journal de voyage du premier était connu, celui du précepteur des fils, Gawarecki, que cite M. M., paraît assez insignifiant. Un représentant polonais (son nom est pourtant allemand) de la poésie légère et précieuse du xviie siècle est André Morsztyn, traducteur du *Cid*, qui, en 1683, vient en France et s'y fixe sous le nom de comte de Châteauvillain. Plus nombreux et plus familiers à l'auteur par leur orgine sont les Français qui devinrent les hôtes de la Pologne. D'abord dans le groupe d'Henri III Desportes qui jugea sévèrement, mais d'une vue juste, les nouveaux sujets de son roi; puis la duchesse de Nevers, Marie-Louise de Gonzague, devenue reine de Pologne en 1645, et dans son train, Saint-Amant, l'admirateur le moins réservé des Polonais, qui se déguisa pendant huit mois en un pittoresque Saint-Amantsky. La France donna encore à la Pologne une seconde reine dans Marie-Casimire de la Grange d'Arquien, qui épousa en 1665 Sobieski; la correspondence amoureuse du vainqueur des Turcs transformé en Céladon est une des illustrations les plus curieuses de la persistance de nos goûts et de nos modes littéraires à l'étranger. De tous ces personnages et d'autres encore M. M. a parlé avec d'amples détails; mais s'il s'est attardé plus que de raison au passé de ses héros, en glissant plus vite que nous n'aurions souhaité sur leur nouvelle vie, il faut songer que son livre s'adresse aussi au public polonais qui lui saura gré de toute cette information plus neuve pour lui.

En dehors de ces agents directs assez rares en somme d'une influence intermittente entre Slaves et Français, l'auteur a relevé chez nos classiques quelques passages intéressant la Pologne, et il les a commentés avec une minutie ingénieuse, pour que nous puissions apprécier la véritable valeur d'une documentation qu'on est disposé

à juger précaire, tant elle porte sur des objets lointains. Ce ne sont souvent, il est vrai, que de minces détails qui ne valaient peut-être pas une enquête aussi nourrie : quelques mots échappés à Rabelais, à Montaigne, à Montluc, à Brantôme, un passage d'une fable de La Fontaine, un souvenir dans une lettre de Racine ont servi de prétexte à l'auteur pour nous prouver quelles menues précisions se cachent sous des affirmations que nous aurions laissé passer avec indifférence. Tout cela est instructif, neuf souvent, toujours piquant, mais eût gagné à être resserré et l'auteur a vraiment trop battu les buissons. Pourquoi nous analyser l'*Attila* de Corneille ? J'aurais compris qu'il nous parlât du *Venceslas* de Rotrou que j'ai vainement attendu et avec qui nous restions du moins en Pologne. Les plus substantielles de ces études sont celles qui concernent Pascal. La question du plagiat des expériences sur le vide dont on accusa le P. Valeriano Magno a été examinée avec un soin scrupuleux et à l'aide de documents inédits. M. M. s'efforce de prouver que l'érudit capucin, d'ailleurs autant diplomate que physicien, a dû, malgré ses dénégations, être au courant des expériences de Torricelli et qu'il a pu être assez rapidement informé de celles de Pascal à Rouen pour essayer de prétendre à l'antériorité de la découverte. La question très embrouillée n'est pas entièrement tirée au clair, mais ce chapitre où l'auteur a bien présenté l'entourage savant et janséniste de Marie-Louise, mérite d'être signalé à l'attention des Pascalisants. Un autre intéressera les Bossuetistes pour l'histoire des tentatives de Bossuet s'efforçant de réaliser l'unité de l'Église chrétienne. Le livre, d'un intérêt si varié, plein de détails nouveaux, trop noyés seulement au milieu d'une information connue et de seconde main, est écrit avec beaucoup d'agrément, mais non sans quelque recherche, et il ne manquera pas d'amuser les Polonais [1].

L. Roustan.

Delphine de Sabran, marquise de Custine, par Gaston Maugras et le comte P. de Croze-Lemercier. Paris, Plon, 1912. In-8°, III et 576 p. 7 fr. 50.

Ce gros et lourd et massif volume est l'œuvre de M. Maugras plutôt que de M. de Croze, mort « au cours du travail », et M. M. n'a pas réussi à fixer la physionomie de Mme de Custine qui reste incertaine et vague.

Ce qu'il fallait nous donner, c'était, non pas une étude soi-disant

1. P. 78, d'Aubray est oublié parmi les auteurs de la *Ménippée* ; p. 134, sans doute 1631, au lieu de *1637*, Gustave-Adolphe était alors mort depuis cinq ans ; p. 157, que signifie Laumbourg *en Prusse royale* à la date de 1646 ? Lire p. 96, Bädecker ; p. 147, je la fus voir ; p. 168, le Neckar ; p. 171, Varsovie ; p. 278, Schlözer ; p. 369, Julie d'Angennes ; p. 401, Montbéliard ; p. 424, Saint-Jean de Losne au lieu de *Bedecker*, *fis*, *Nectar*, *Varmie*, *Schloetzer*, *Lucie*, *Monthéliard*, *Losme*. Des ouvrages latins et des vers latins mal transcrits ou faux (pp. 41, 46, 249, 282) et un vers français faux, p. 322.

historique, mais une pénétrante étude de psychologie. Mme de Custine touche un peu à la grande histoire ; elle était la belle-fille du général — et il lui sera beaucoup pardonné parce qu'elle assista intrépidement son beau-père devant le tribunal révolutionnaire — elle fut une des prisonnières de la Terreur, elle aima Chateaubriand. Toutefois, c'est, avant tout, une amoureuse, et l'on aurait dû nous la présenter de ce point de vue. On ne voit pas assez comment cette « reine des roses » va de passionnette en passionnette et de passion en passion, comment elle arrive quelquefois à se donner par calcul, comment elle dédaigne ceux qui l'aiment sincèrement pour se jeter dans les bras de ceux qui la regardent comme un jouet. M. M. a découpé la vie de Delphine en tranches symétriques et il raconte l'existence de son héroïne uniment, froidement, platement, sans chaleur ni émotion, selon l'ordre des temps. Son récit se déroule comme une chronique et ne s'anime que vers la fin lorsqu'il vient à parler de Mme de Varnhagen dont il parle trop — car elle tient très peu de place dans la vie de Mme de Custine — et dont il n'eût peut-être pas parlé si sur ces entrefaites n'avait paru le volume de M. Spenlé.

L'ouvrage n'est guère qu'un recueil de lettres, qu'une suite de citations. Encore, ces citations sont-elles d'une incroyable longueur. Que de lettres il eût fallu abréger et résumer ! Que d'épisodes inutiles il eût fallu supprimer ! Il semble que M. M. ait voulu à tout prix dépasser ses cinq cents pages et faire coûte que coûte un Plon à 7 fr. 50.

Ne sait-il pas qu'un historien doit non seulement chercher, trouver, copier des documents, mais les assembler, les ranger, les choisir, retrancher le superflu, donner l'essentiel ? Ne sait-il pas qu'il faut composer difficilement un facile récit ? Ne sait-il pas que pour un pareil sujet, il faut aussi quelque chose de fin, de délicat, de piquant ? Et peut-être, en s'appliquant, M. M. aurait-il eu ces qualités. Mais il ne s'est pas appliqué, et nous regrettons vraiment qu'il n'ait pas mis dans son œuvre plus de mesure et d'élégance, plus de goût et d'agrément.

Sa prose même n'est pas très attrayante ni même très correcte et soignée. Il dit que Delphine « travaillait la peinture » (p. 371), que, « cherchant avec conscience l'âme sœur, elle était dans un état d'âme inquiétant » (p. 372), qu'un incident « coupa court à la carrière de Chateaubriand » (p. 381).

Chemin faisant, des erreurs petites et grandes.

P. 31. Le mari de Delphine se prénomme habituellement, non pas François, comme l'a cru Sorel, mais Amand. M. M. dit toujours *Armand*, mais je lui assure que c'est Amand [1].

---

1. Je mets en note, pour l'édification des chercheurs, le peu que je sais sur Amand de Custine. Amand-Louis-Philippe-François de Custine (je n'ai pas la date exacte de sa naissance) a commencé par être aspirant au corps royal (14 mars 1781), et il a eu la permission de suivre les cours de l'École d'artillerie à Strasbourg, comme plusieurs jeunes gens de qualité, qui, sans se destiner au corps

P. 63. Le 5 octobre, dit M. M., la populace « massacre *les* gardes »; mieux valait dire « des gardes ».

P. 74. Il est impossible que le « Troubadour » soit Victor de Broglie qui n'a pas émigré à Bruxelles en 1790 et qui, ayant été guillotiné en 1794, n'a pu reparaître à Paris en 1814 (p. 471)[1].

P. 130. Au 20 juin, le peuple aurait, d'après M. M. « massacré tout ce qui s'opposait à son passage » ; le peuple n'a rien massacré et il n'y eut pas une seule victime dans cette journée.

P. 133. Dans la nuit du 9 au 10 août, la Commune a été proclamée, comme dit M. M.; mais ce n'est pas dans cette nuit que le palais est envahi et la garde suisse, massacrée.

P. 139. Custine ne commandait pas encore l'armée du Rhin au 15 octobre 1792.

P. 164-165. On pourrait croire d'après le récit de M. M., que Francfort — qui fut repris le 2 décembre 1792 — a été repris en avril 1793.

P. 165. Il est inexact de dire qu'au 17 mai 1793, à Rülzheim, Custine fit une *sortie* puisque Custine n'était pas dans Mayence, et d'ailleurs il ne fut pas « écrasé ».

P. 166. C'est le 28 juillet et non le *23* qu'on apprit la capitulation de Mayence et le 1er août, et non le *28 juillet* qn'on apprit la capitulation de Valenciennes.

P. 174. Custine ne fit pas arrêter, il menaça de faire arrêter le docteur (ou plutôt le professeur) Hofmann.

P. 227. Une malencontreuse virgule fait d'un seul homme, Élie Lacoste, deux personnages, Élie et Lacoste.

P. 269. Miranda, né à Caracas, n'était pas *Péruvien*.

P. 270. Pourquoi dire le *malheureux* prince de Lambesc [2]?

---

royal, y commençaient leur éducation militaire et y obtenaient même, lorsqu'ils avaient l'âge exigé, des lettres de lieutenant à la suite, en attendant d'être placés dans l'infanterie ou la cavalerie. Lieutenant en second à la suite au corps royal le 22 janvier 1783, Amand de Custine devient trois ans plus tard, le 8 février 1786, capitaine à la suite au régiment de la Reine cavalerie. Il obtient alors un congé pour voyager et il en fait usage « pour visiter, comme lui-même l'a dit, en 1786 et 1787 les pays militaires de l'Allemagne et du Nord. » En 1788, il sert à Douai et au camp de Saint-Omer comme aide-de-camp de son père. Du mois de juillet 1789 au mois de mai 1790, il est commandant de la garde nationale de Niederwiller.

1. Victor de Broglie est, en effet, colonel de Bourbonnais (depuis le 1er juillet 1785) lorsqu'il est nommé député du bailliage de Colmar et Schlestadt aux États-Généraux ; secrétaire de la Constituante (10 novembre 1789), président de l'assemblée (14 août 1791), il est envoyé comme maréchal de camp (28 novembre 1791) dans la 5e division militaire et devient le 28 janvier 1792 chef de l'état-major de l'armée du Rhin ; destitué le 17 août 1792, il est condamné à mort par le tribunal révolutionnaire le 8 messidor an II ou 26 juin 1794.

2. Lire, p. v, Assing, p. 79, Starhemberg, p. 85, 86, 121, 173, Luckner, p. 174, Hofmann, p. 501, Schlosser, et non *Assung*, *Stahremberg*, *Lückner*, *Hoffmann* et *Schloffer*.

P. 378 et ailleurs, l'auteur nous dit que Delphine était pauvre, besogneuse, qu'elle se débattait dans les soucis d'argent, qu'elle obtint grâce à Fouché une grande partie de ses biens confisqués, qu'elle acheta le château de Fervaques, qu'elle fit de longs et coûteux voyages ; mais tout cela aurait pu être plus clairement, plus amplement expliqué et le lecteur se demande ce qu'elle a recouvré du domaine de Niederwiller et des 28,000 livres de rentes apportées par Amand de Custine.

P. 428 et 433, Delphine est-elle morte de son amour pour Chateaubriand ? La fin de sa vie fut-elle « troublée par les regrets, tourmentée par la jalousie et le vain espoir de ramener un jour l'infidèle? » M. M. nous dit lui-même que dès 1807 elle se résigne à l'inévitable (p. 427). Il croit qu'en 1811 elle part pour distraire sa douleur. Non : elle part pour guérir son fils Astolphe qui, dit-elle, « par la tournure de son esprit et de son caractère la condamne à des larmes éternelles ». En 1812, en 1813, elle passe de très beaux jours à Rome et à Naples : elle a pour compagnon Koreff ou Ko, le « bon docteur » qui, lorsqu'il s'éloigne, laisse un vide inremplissable, l' « ami « dont le départ fait de la vie de Delphine — comme elle s'exprime — une longue et sombre nuit. De même, en 1814, en 1815, et plus tard encore, c'est le sort du malheureux Astolphe qui inquiète Delphine. En 1816, elle rejoint Astolphe à Francfort et y retrouve Koreff. Plus tard, elle cherche à marier Astolphe et à l'occuper. Si elle revoit quelquefois Chateaubriand, c'est pour l'intéresser en faveur d'Astolphe et, lorsqu'elle meurt en 1826, c'est qu'elle a su le deshonneur d'Astolphe, ses mœurs inavouables ; c'est qu'elle a vu mourir sa belle-fille Léontine de Courtomer et son petit-fils Enguerrand ; c'est qu'elle a une maladie de foie. Peut-on dire avec M. M. qu'elle meurt d'être abandonnée ? Peut-on dire qu'elle avait « donné sa vie » à Chateaubriand ?

D'ailleurs, M^me^ de Custine est-elle si intéressante, si touchante ? Est-elle digne de sympathie ? Certes, elle chasse de race, et M. M. remarque que Delphine et son frère Elzéar, enfants de vieillard, ont reçu de leur père « un sang si appauvri que tous deux manquaient complètement d'équilibre moral », que tous deux » devaient sûremeut à la fatalité de leur naissance des états nerveux inexplicables, de véritables crises morbides » (p. 4). Mais enfin, et après avoir exposé les circonstances atténuantes, il faut bien juger Delphine telle qu'elle est, et, en la suivant à travers le livre, nous la voyons toujours légère, frivole, et dans le malheur se plaisant à faire des conquêtes, toujours un peu folle et convenant elle-même qu'elle n'a pas le sens commun. Elle essaie de souffler un amant — le Troubadour — à son amie la comtesse Alex. Elle se donne à Antoine de Lévis, celui qu'elle nomme l'*Agréable*. Elle va, sous le nom de M^lle^ Justine, passer quelques jours dans une auberge du Havre avec Grouchy qu'elle

nomme le *Sigisbée*. Elle adore dans la prison des Carmes Alexandre de Beauharnais qui, de son côté, l'idolâtre, sous les yeux mêmes de Joséphine, et qui lui « fait goûter le bonheur à l'ombre de l'échafaud ». Elle se lie avec Boissy d'Anglas, avec Fouché qui ont pour elle, nous dit-on, des sentiments très vifs et lui écrivent des lettres qu'il a fallu détruire (p. 296). Et cette femme à la tête exaltée (p. 89), cette femme qui ne peut se défendre longtemps (p. 233), cette femme qui a été la maîtresse d'un Fouché — de Chéché, comme elle l'apelait — cette femme qui allait trouver Chateaubriand dans sa chambre d'hôtel [1], cette femme, on la plaint, on s'apitoie sur elle, on gémit sur sa « misère morale », sur les « détresses » qu'elle a « connues moins par sa faute que par celle des événements (p 11) ! » Sa mère et son frère avaient bien raison de lui souhaiter un peu plus de fierté et un peu plus d'amour-propre (p. 83 et 92) [2].

Arthur CHUQUET.

Les vieilles provinces de France. Rod. REUSS, **Histoire d'Alsace.** Paris, Boivin (Furne), 1912. In-8°; VII et 371 p. 3 fr. 50.

La tâche entreprise par M. Rodolphe Reuss était très difficile. Comment résumer d'un bout à l'autre l'histoire d'un pays qui n'eut jamais une unité politique ? M. R. a réussi pourtant à retracer cette histoire confuse et compliquée. Il a su raconter clairement, à grands et vigoureux traits, en chapitres denses et nettement divisés, l'existence que mena l'Alsace au moyen âge et au XVIe siècle dans les cadres du Saint-Empire romain, et, ajoutons-le, il présente avec une complète impartialité ce lointain passé qui n'est pas sans grandeur. Notre auteur ne se borne pas à narrer les faits, et l'effort des villes pour s'émanciper du joug épiscopal ou seigneurial, et le triomphe de l'élément plébéien dans les conseils de Strasbourg, et les premières interventions françaises, la Réforme, la guerre des paysans, les guerres religieuses et cette guerre de Trente Ans qui fit en Alsace une énorme, une prodigieuse consommation de vies humaines. Il met en relief ce que fut la civilisation alsacienne, et, ne fut-ce qu'en passant, d'une phrase signifiante, d'un mot expressif, il caractérise les historiens et les mystiques de Strasbourg qui, dès le XIIIe siècle, est le centre intellectuel de l'Alsace ; il rappelle les artistes et les architectes ; il salue la cathédrale strasbourgeoise, le *Münster*, et sa façade « merveilleuse, aux dentelures infinies, aux niches peuplées de saints, illuminée par les rayons du soleil couchant ou par le fauve éclat des éclairs » ; il évoque les moralistes, satiristes, polémistes du XVIe siècle.

---

1. Et Chateaubriand parle ensuite — est-ce une ironie ? — de « la sainte apparition qui le visita ! »

2. M. Maugras juge, avec raison, stupéfiant « que Delphine ait envoyé à son frère les lettres de ses adorateurs et lui ait raconté les moindres détails, même les plus intimes, de son ménage ».

Avec la même fidélité, et peut-être avec plus de vivacité et de sympathie M. Reuss dépeint l'Alsace nouvelle qui naît dans le dernier tiers du XVII[e] siècle et qui se développe dans le cours du XVIII[e]; il montre comment, pendant la Révolution, pendant cette terrible crise qui bouleverse tout, au milieu des douleurs et des gloires, l'Alsace s'associe intimement à la France : « la Révolution a fait la soudure; l'empreinte de cette mémorable époque différencie encore aujourd'hui les paysans et les bourgeois de l'Alsace des paysans et des bourgeois d'outre Rhin ». On sent d'un bout à l'autre du livre que l'auteur affectionne profondément l'Alsace où il est né; on sent qu'il aime la France à laquelle son pays natal s'est si solidement attaché; mais on sent aussi qu'il aime par dessus tout la vérité et qu'il connaît à merveille son sujet, qu'il l'a fouillé depuis de longues années et qu'il le maîtrise. Ce résumé, ce tableau sommaire, ce modeste travail, comme le nomme le modeste auteur, a toutes les qualités d'une grande œuvre historique, et ceux-mêmes qui n'ignorent pas la matière, trouveront à prendre et à apprendre dans ces brillants raccourcis, dans ces brefs et lumineux exposés, dans des chapitres substantiels et neufs comme la situation économique de l'Alsace à la fin du XVII[e] siècle, comme l'assemblée provinciale de 1787 et 1788. Toute la partie consacrée à la Révolution, pleine de détails précis et puisés aux sources, est vraiment excellente [1].

A. Chuquet.

L. Clédat, **Dictionnaire étymologique de la Langue Française.** Paris, Hachette, 1912; un vol. in-16, de IX-618 pages.

M. Clédat vient de nous donner un nouveau dictionnaire étymologique qui se distingue par une certaine originalité, et qui rendra des services à l'enseignement du français, mais qui aurait pu lui en rendre, je crois, de plus éminents encore, s'il avait été conçu sur un plan un peu différent. L'auteur s'est expliqué d'ailleurs là-dessus, et avec beaucoup de franchise, dès les premières lignes de sa préface : venant après bien d'autres, il n'a pas voulu faire la même chose qu'eux. Depuis quarante ou cinquante ans « c'est le point de vue phonétique, alors nouveau, qui devait prévaloir dans la conception d'un pareil livre »; mais aujourd'hui il n'en est plus ainsi, et « l'histoire des *sons* doit nécessairement céder le pas, dans un dictionnaire de vulgarisation, à l'histoire des *sens* ». Voilà le point de départ. Eh bien, je souhaite fort — mais je n'en suis pas certain — que les lois de la phonétique historique soient aussi familières au grand public qu'a l'air de l'espérer M. C.; j'admets même (quoique à regret) que, pour abréger, on se dispense de les invoquer d'une façon

1. Lire p. 247 et 257 Rühl; p. 251 et 263 Hésingue; p. 268 Beaune (pour *Ruhl, Hesingen, Baune*; p. 314 Strasbourg avait pour gouverneur en 1814, non pas *Bourcier*, mais Broussier.

continue et systématique, comme le faisaient Brachet et le *Dictionnaire Général* : mais enfin, si l'on n'indique pas les lois d'après lesquelles s'est formée la langue française, encore ne faut-il pas obscurcir ou fausser l'idée que pouvait s'en faire par avance le lecteur, et il y a pour cela certaines précautions à prendre. Je m'expliquerai tout à l'heure à ce sujet.

En somme, ce qu'a voulu faire M. C., c'est montrer avant tout la filiation originelle qui existe entre nos mots français : et cette filiation — qui était déjà chère aux lexicographes idéologues de la fin du XVIII[e] siècle — il a réussi en effet à l'établir avec dextérité, avec sûreté même, mais en se plaçant un peu *in abstracto*, c'est-à-dire en dehors du temps, ou tout au moins en dehors de la période romane proprement dite. Les familles de mots telles qu'il les a constituées, se trouvent établies par rapport au latin plus encore que par rapport au français. L'auteur nous parlait dans sa préface de livre élémentaire et « de vulgarisation » : mais pour en faire avec fruit la lecture, j'estime au contraire qu'il faut assez bien savoir le latin, voire le grec, et quelquefois posséder des notions de linguistique indo-européenne. A chaque instant il y est question non plus d'étymologie française, mais en réalité d'étymologie latine, et des relations que les mots ont pu avoir entre eux dans un passé très lointain — à une époque où le français n'existait pas — relations dont la conscience avait disparu pour les Romains eux-mêmes. Ainsi j'ouvre le livre, et dès la seconde page, au mot *abolir*, je trouve que ce verbe est emprunté du latin *abolere* et qu'il contient sans doute « le radical qui se trouve dans *adolescent* » : c'est en effet possible, et même probable ; mais je me demande en quoi les considérations de ce genre sont tellement « élémentaires », et si en tout cas elles ne seraient pas mieux à leur place dans un dictionnaire étymologique du latin que dans un dictionnaire français. En procédant de la sorte, en prenant systématiquement son point de départ dans le latin, ou même plus loin, M. C. est arrivé à créer des familles sémantiques qui par rapport au français n'ont aucune existence réelle, et à grouper ensemble des mots qui sont un peu surpris de se voir accouplés : ainsi *affable* et *fantassin*, ou bien encore *stimuler* et *éteindre*. Je sais que dans les premiers on retrouve le radical *fari*, mais qu'est-ce que cela prouve? Et pour les deux autres, il n'est même pas très sûr qu'ils renferment un élément commun : en tout cas, étant donné leur sens, *stimulare* et *extinguere* sont des mots que les Latins déjà n'auraient point songé à rapprocher. Dès lors n'est-il pas un peu surprenant que, nous, sous prétexte d'étymologie française, nous opérions ce rapprochement ?

Du plan adopté par l'auteur, il résulte forcément que certains de ses articles sont très étendus, par exemple celui de *tenir*, surtout celui de *faire* où l'on risquera d'avoir à parcourir cinq ou six pages compactes

avant de trouver le terme désiré : je ne nie pas du reste que les divers mots ne s'y succèdent dans un ordre parfaitement logique, et que l'ensemble n'offre un enchaînement rigoureux. Un autre inconvénient, c'est que les mots commençant par des préfixes *dé-*, *in-*, *re-*, etc. sont répartis en longues colonnes de renvois imprimées en caractères plus petits, coupées quelquefois par des lignes d'un autre œil, et typographiquement tout cela n'est pas très agréable. Mais enfin ce sont de petits détails, et il me reste quelques objections de fond plus graves à présenter à l'auteur. Je remarque qu'il y a souvent dans la rédaction de ses articles un certain flottement, une sorte d'inégalité : et j'entends par là que le type latin auquel correspond le mot français est donné tantôt sous sa forme classique, tantôt sous sa forme populaire ; que les types grecs sont tantôt supprimés, tantôt cités seuls. Ainsi par exemple : « *Beurre*, latin *butyrum*, d'origine grecque » ; mais en revanche : « *Thon*, grec *thunnon* », et pourquoi dans ce cas n'avoir pas indiqué l'intermédiaire latin *thynnus* ? Ne risque-t-on pas ainsi de dérouter un peu le lecteur, et de favoriser, sans le vouloir, un retour à ces étranges théories qui jadis tiraient le français directement du grec ? Mais ce qui est bien plus grave, ce qui risque vraiment d'embrouiller les idées, et ce que je ne puis admettre pour ma part, c'est que quelquefois, un peu arbitrairement, on cite le type vulgaire immédiat d'où procède notre mot français, et que par ailleurs, en général du reste, on n'en fasse aucune mention. Ainsi comparez la rédaction de ces deux articles qui à la lettre F ne sont pas très éloignés : « *Face*, latin *faciem* », et d'autre part : « *Figue*, vient du latin populaire *fica*, par l'intermédiaire du provençal. » On ne peut pas dire que l'auteur ait été là bien inspiré, en supprimant d'une part *facia* prototype obligé de *face*, et d'autre part le classique *ficus* : car enfin il ne faut pas oublier que précisément *facia* est une forme attestée et qui se trouve dans les bons dictionnaires latins, tandis qu'au contraire *fica* est un type hypothétique, ce qu'aucun signe n'indique ici. Je sais qu'il est très difficile d'atteindre du premier coup, dans une rédaction de ce genre, à une parfaite homogénéité ; on doit cependant s'y efforcer. Au fond, le grand reproche que je fais à M. C., c'est de n'avoir pas dans son dictionnaire distingué systématiquement l'élément savant, ou d'emprunt, peu importe le nom qu'on lui donne : c'était vraiment là un point capital, étant donné le public auquel il s'adresse. Il dira — et il l'a dit dans sa préface — que ce n'était pas là le but qu'il avait visé : mais la question est de savoir si, sous prétexte que d'autres l'ont déjà faite, on a le droit dans un livre de ce genre de se soustraire à cette partie de la tâche. On peut assurément ne pas rappeler d'une façon méthodique les lois de la transformation des mots : encore faut-il donner les formes intermédiaires qui permettront au lecteur de les appliquer dans tous les cas d'une façon régulière. Que la sémantique prenne le pas sur la phonétique, soit ! Mais

qu'est-ce qu'une sémantique qui n'a de fondements que sur la logique et point sur l'histoire, qui ne tient aucun compte de l'évolution de la langue, c'est-à-dire de ce qui a été « successif », et qui rapproche arbitrairement les faits les plus distants ? Il faut toujours situer les choses dans le temps : la sémantique n'a rien à y perdre, elle a tout à y gagner. Car autrement, comment le lecteur un peu novice s'y reconnaîtra-t-il, et que pourra-t-il tirer de tout cela sinon des connaissances empiriques ? J'ouvre encore une fois ce dictionnaire, un peu au hasard, et par exemple à la p. 97 je trouve : « *Ceindre*, latin *cingere* », puis immédiatement après : « *Célèbre*, latin *celebrem* ». Voilà donc deux mots qui sont exactement sur le même plan, et que rien, au point de vue de l'origine indiquée, ne distingue entre eux. Pardon, direz-vous, l'un est un terme héréditaire, l'autre un terme d'emprunt. Mais lequel des deux ? Et comment le lecteur se tirera-t-il d'affaire, s'il ne sait par avance que *célèbre* est signalé seulement chez Rabelais, auquel cas il n'aurait guère eu besoin d'ouvrir le dictionnaire, ce qui est un cercle vicieux. — Je ne voudrais pas insister, et je crois avoir assez fait comprendre ma pensée. Que M. C. n'allègue pas que des exigences de cette sorte eussent indéfiniment grossi le volume : il y a toujours des moyens pour abréger les choses. Et pourquoi, par exemple, ne mettrait-on pas entre les mots le signe de l'égalité ? Une rédaction « *Ceindre* = lat. *cingere* » serait assez conforme à la réalité, puisque aussi bien c'est trop peu de dire ici « vient du latin », et qu'au fond *ceindre* c'est encore *cingere* prononcé d'une façon différente, à la française. L'autre formule « empr. du lat. » serait réservée aux mots du genre de *célèbre*, et une fois admise la convention irait de soi. Je ne verrais même aucun inconvénient à ce qu'on ajoutât entre parenthèse quelque brève mention comme (16e s.), et cela aurait l'avantage de fixer un peu la date approximative de l'emprunt. A cette question d'une détermination rigoureuse de l'élément originel se rattache aussi celle des mots germaniques anciens : je trouve qu'ils ont été ici trop laissés dans l'ombre ; les types auxquels ils se réfèrent ne sont point allégués, et c'est à peine si l'on rencontre çà et là quelques rapprochements avec l'allemand moderne.

Voilà bien des critiques sur le plan de ce dictionnaire : je les ai faites, il va sans dire, en vue d'améliorations qui pourraient être introduites dans les éditions ultérieures. Avant de terminer, je tiens à rendre hommage à la sûreté étymologique dont a fait preuve l'auteur d'un bout à l'autre, au soin avec lequel il a dépouillé les travaux les plus récents. Si, à cet égard, au point de vue de la doctrine, on pouvait lui reprocher quelque chose, ce serait plutôt un excès de circonspection, et parfois presque un peu de scepticisme. Est-il légitime, par exemple, qu'on hésite à rattacher notre verbe *mener* au lat. *minari* « menacer », étant donnée la phrase souvent citée d'Apulée, et n'y a-t-il pas là au contraire un cas bien typique de l'évolution des sens ?

Je conçois qu'on hésite davantage — et ç'a été le cas du *Dictionnaire Général* aussi — à rapprocher *sortir* « aller hors d'un lieu » du verbe lat. *sortiri* : j'estime pourtant que le rappprochement est exact. Assez rares sont en somme les mots où je me trouve en désaccord avec M. Clédat sur la question étymologique proprement dite : en voici trois ou quatre que j'ai notés au cours de ma lecture, et que je cite un peu au hasard. Je ne rattacherais pas, même avec un « peut-être », *encombrer*, au mot *comble*, et je tiens pour une origine celtique. — Le mot *haricot* « légume » doit sans doute être séparé de celui qui signifie « ragoût », et l'étymologie mexicaine récemment prônée me paraît assez vraisemblable. — La forme du mot *juillet* est relativement récente, puisqu'on disait au moyen âge *juignet* « petit juin » et l'évolution s'est évidemment produite sous l'influence du latin *julius*. — A l'article *fosse*, et à la suite du verbe latin *fodere*, je lis que « un nouveau verbe enté sur le premier a produit *fouiller* »; ceci n'est pas tout à fait exact, et entre les deux il y a eu une autre forme. La vérité c'est que de *fodere* est venu d'abord *fodicare*, d'où en fr. *fouger* qui existe encore et n'est point cité ici : c'est de *fodicare* qu'on avait ensuite dérivé le diminutif non attesté *fodiculare*. — Enfin, à l'article *île*, il est dit : « *Isolé*, qui nous vient de l'italien, ne se rattache pas à *seul* mais à *île*, il équivaut à « ilé », qui est comme abandonné dans une île. » Ceci est spécieux. Pour être historiquement vrai, il faudrait ajouter qu'en latin *insula* signifiait déjà « pâté de maisons séparé des autres », que chez nous le mot *isolé* a d'abord été exclusivement un terme d'architecture, et qu'à la fin du XVII[e] siècle l'expression *cœurs isolés* faisait encore se pâmer les précieuses bourgeoises mises en scène par Boursault dans ses *Mots à la mode*. Le terme ne paraît s'être généralisé que vers 1800.

E. BOURCIEZ.

E. VEŸ, **Le dialecte de Saint-Étienne au XVII[e] siècle.** Paris, H. Champion, 1911 ; un vol. gr. in-8°, de XXX-579 pages.

E. VEŸ, **Le Ballet Foresien de 1605,** en dialecte de Saint-Étienne, suivi d'extraits en prose de la « Gazzette françoise ». Paris, H. Champion, 1911 ; un vol. gr. in-8°, de 1[illegible]3 pages.

La thèse de M. Veÿ sur le dialecte de Saint-Étienne au XVII[e] siècle est un ouvrage qui a évidemment coûté de la peine à son auteur, qui atteste des recherches longues et minutieuses, et qui rendra certains services, mais qui aurait pu en rendre encore davantage s'il avait été conçu sur un plan un peu différent. D'abord le livre répond-il exactement à son titre? Je ne le pense pas, et M. V. a donné en un sens bien plus que ce qu'il semblait annoncer : il l'a fait malheureusement d'une façon un peu confuse — ou diffuse si l'on préfère — sans maîtriser assez le sujet, et sans que sa préparation à ces études dialectologiques ait été par avance assez rigoureuse. De plus, il a été un peu

hypnotisé par les textes écrits, et ne s'est pas assez replacé dans les conditions où le langage vivant, c'est-à-dire parlé, évolue sur un point donné. Ce point c'est Saint-Étienne, et il était intéressant en effet de l'étudier pour bien des raisons : avant tout, parce qu'il se trouve à peu près à l'une des extrémités de ce domaine qu'on est convenu d'appeler franco-provençal ; de plus parce qu'il y avait une sorte de solution de continuité entre les recherches de M. Dauzat portant sur l'Auvergne, et d'autre part les travaux qui ont été faits sur Lyon et la Bresse par M. Philipon, sur le Dauphiné par l'abbé Devaux. La lacune est-elle comblée ? Oui et non, quoique ce soit là évidemment ce que s'est proposé l'auteur. Il est juste de reconnaître que lorsqu'on veut étudier historiquement le dialecte de Saint-Étienne, on se trouve dans une situation assez désavantageuse, faute de documents locaux anciens : pour avoir des points de comparaison qui se rapportent à la période du moyen âge, on est forcé d'aller les chercher soit dans le nord du Forez, soit au sud-ouest du côté de Saint-Bonnet-le-Château. D'autre part — quoiqu'il ne l'ait pas dit et qu'il ait conservé malgré tout son titre — M. V. a bien senti, en cours d'œuvre, que le dialecte du XVII^e^ siècle, uniquement attesté par quelques pièces patoises parfois suspectes et dont l'orthographe est défectueuse, ne se suffisait pas à lui-même, et ne suffisait pas non plus aux exigences d'un exposé scientifique ; il a donc été amené à prendre son point d'aboutissement dans le parler contemporain, mais il ne l'a pas fait d'une façon assez résolue ni assez suivie, il a allégué des faits qui nous transportent parfois bien loin de Saint-Étienne, à l'autre extrémité du domaine franco-provençal, ou même en dehors. En revanche, il n'en a pas connu d'autres qui eussent facilité sa tâche, notamment ceux qu'il aurait trouvés dans l'*Atlas linguistique* de Gilliéron et Edmont : comment se fait-il qu'il ait négligé de consulter une source aussi capitale, un ouvrage dont il se trouve, je crois, un exemplaire dans les bibliothèques de tous les chefs-lieux de France ? Il dit bien, au cours de sa bibliographie, qu'il regrette vivement de n'avoir pu s'en servir ; en réalité, ce n'est pas là une excuse. On pourrait encore noter dans cette bibliographie une certaine absence d'information précise (le *Grundriss* de Groeber et le *Lateinisch-romanisches Woerterbuch* de Koerting n'y sont pas cités d'après les dernières éditions), ou même des lacunes (les *Neufranzoesische Dialekttexte* édités en 1906 par E. Herzog auraient pu être consultés avec fruit). Mais enfin passons.

Il résulte de tout cela, de l'emploi d'une méthode souvent flottante, ou même d'une notation qui n'est qu'à moitié phonétique (*ou* pour *u*, etc.), que le livre de M. V. ne laisse pas toujours au premier abord une impression très nette. Les faits y sont en général, mais il faut parfois un peu les y chercher : et surtout ceux qui sont relatifs à Saint-Étienne, c'est-à-dire au point étudié, ne se trouvent pas assez

mis en relief et restent un peu noyés dans l'ensemble. Qu'il y ait d'abord dans l'exposé des inadvertances assez fréquentes, on pourrait le prouver sans peine, et en voici quelques-unes que je relève au hasard. Au § 233, il est dit que l'*u* de *butyro* est suivi d'un yod : mais où est ce yod, et comment cela s'accorde-t-il avec le § 401 où l'on constate que le groupe *tr* subit à Saint-Étienne le même traitement qu'en français ? Au § 238 (qui a été mal numéroté), le mot *castanea* est indument placé à côté de *camino* et *caballo*, c'est-à-dire de mots où l'*a* initial derrière palatale est libre. D'après les exemples allégués au § 500, il me paraît bien difficile aussi de saisir le raisonnement qui est fait à cet endroit sur une distinction entre *é* et *è*. Mais ce qui frappe surtout dans cette étude, ce qui prouve à maintes reprises combien l'auteur a eu de difficulté à se placer à un point de vue strictement phonétique, ce sont çà et là des expressions tantôt singulièrement gauches, tantôt tout à fait défectueuses. Ainsi, au § 388, que signifie « *t* intervocalique en latin, appuyé en roman »? Ce n'est pas le *t* qui a été « appuyé », et s'il l'avait été à un moment quelconque, il ne serait pas devenu *d :* l'expression est inexacte. En voici, au § 495, une qui est bien plus regrettable encore : « L'évolution de ce groupe de lettres est en général rendue obscure... » Ceci est affreux, et jusqu'à quand faudra-t-il répéter que ce ne sont pas les *lettres* qui évoluent, mais les *sons!* L'expression nous choque d'autant plus que précisément le passage où elle se trouve était intéressant, que la discussion n'était pas mal menée, et qu'il était question d'un mouillement de *ll* final auquel on n'a pas toujours prêté assez attention, celui qui, sur une certaine aire, a transformé *gallum* en *jay*. Je pourrais ajouter que si M. V. pèche quelquefois faute d'avoir un sens phonétique assez aiguisé, il ne semble pas posséder non plus d'une façon très sûre les principes de la philologie romane, ce qui lui aurait évité bien des recherches faites en pure perte. Car s'il les avait mieux possédés, il ne se serait pas donné le stérile plaisir d'aller parfois découvrir dans des chartes tardives de l'époque carolingienne certains faits qui sont attestés déjà pour la période du latin vulgaire. Par exemple, il n'y a rien d'étonnant (p. 112) à ce qu'on rencontre *paor* en vieux lyonnais ou ailleurs, puisque, ainsi que le constate l'auteur lui-même à la page suivante, cette forme sans *v* se trouve déjà dans l'*Appendix Probi*. Il n'est pas douteux (p. 61) que *vecino* pour *vicino* remonte au latin vulgaire ; mais il ne s'ensuit pas qu'on ait eu dès la même époque un type *vesione* pour *visione*, et les conditions dans lesquelles l'*i* initial s'est d'abord affaibli sont bien connues. A propos du nom de nombre *vint* (p. 101), il est tout à fait chimérique de supposer un intermédiaire *vient* remontant à *viginti :* on sait assez que la forme du mot était déjà *venti* en latin vulgaire, et que dans toute la Gaule l'*e* s'est changé en *i* sous l'influence de la finale. Enfin bien inattendue est à la p. 7 l'intervention de *rogitus* ou

roitus pour *rogatus*, considéré comme forme mâconnaise (!) sous prétexte qu'on le trouve dans des chartes de Cluny : il est pourtant bien connu que ces participes forts en *-itus* s'étaient développés dans le latin parlé, et les inscriptions de l'époque impériale en font foi. C'est ce que j'appelle ne pas être assez sûr de son commencement. Mais en voilà suffisamment sur ces menus détails.

J'ai dit que les discussions de M. V. sont parfois un peu confuses, qu'il n'a pas toujours, surtout en fait de phonétique, pleinement maîtrisé la matière ; bref que l'impression qui en reste n'est pas très nette. La place me manque un peu ici pour en faire une démonstration en règles. On en trouvera un exemple presque dès le début (§ 90 suiv.), à propos des infinitifs en *-yar* et des participes en *-yat*, et c'est là qu'intervient le fameux *rogitus* : ce qu'il y a de certain, c'est que ces flexions aboutissent toutes les deux à *-i* à Saint-Étienne, et cette égalité de traitement est assez spécifique pour la région. La discussion sur l'*o* ouvert n'est pas elle non plus un modèle de clarté : les signes graphiques employés qui sont tantôt ceux des auteurs du XVIIe siècle, tantôt des notations plus phonétiques l'obscurcissent encore, et on saisit mal pourquoi des mots comme *grosso* et *osso* ont été rangés parmi ceux où la voyelle est libre. Je ne dis pas que cette question de l'*o* fût facile : je me plains que, malgré le tableau synoptique placé à la fin, elle ne se trouve guère élucidée. J'aime bien mieux, et je l'ai déjà dit, ce qui a trait (§ 508) au traitement de *ll* final : il y a là des indications qui méritent d'être prises en considération, seulement il ne faudrait pas pousser aussi loin que cela a été fait, le parallèle avec les mots gascons du type *betetch*. — Maintenant si de la phonétique nous passions à la morphologie, je ferais remarquer que M. V. émet sur certaines formes des hypothèses bien contestables, qu'elles soient de lui, ou qu'il les fasse siennes. Je doute par exemple qu'un possessif comme *noutron* représente le latin *nostrum* avec *m* finale conservée et l'explication tentée au § 646 ne m'a pas convaincu : faute de mieux, je préfère m'en tenir à l'influence du singulier *mon* invoquée par M. Meyer-Luebke. Je doute également (malgré l'autorité de M. Philipon, § 767) qu'une première personne de l'imparfait comme *je fezin(s)* reproduise le latin *facebam*, toujours avec *m* conservé, mais pourquoi, voilà ce qu'on ne dit pas, et qu'a ici à voir une influence savante ? J'aimerais encore mieux songer tout compte fait — mais dans des conditions qui resteraient à examiner — à une réaction possible des formes du pluriel sur le singulier. Enfin la fameuse question des présents du subjonctif franco-provençaux dits seconds, en *-eize*, est ici discutée (§ 810 suiv.) : comme une forme *ameize* correspond à un type théorique *amesiam*, la solution proposée consiste à le tirer de *ame (m)* + *siam* (subjonctif de l'auxiliaire). Même lorsqu'on n'a rien à y substituer, il faut opposer une fin de non-recevoir à une solution de ce genre, qui n'est donnée, je le reconnais, que sous toutes réserves,

mais qui choque vraiment trop les idées qu'on peut se faire sur l'évolution morphologique. Tout cela prouve que M. V. n'a peut-être pas un sens linguistique très exercé. Mais les réserves une fois faites, il convient de répéter qu'il a beaucoup travaillé; il s'est attaqué à un sujet qui n'était point facile, il a réussi à en embrasser l'ensemble grâce à des efforts méritoires et qui ne seront pas stériles. Grossi d'un lexique qui n'a pas moins de 200 pages et qui contient un dépouillement très complet des textes patois, son livre offre un recueil de matériaux d'une grande richesse ; il sera consulté avec fruit, et si l'interprétation des faits y laisse parfois à désirer, on y trouvera du moins le moyen de les saisir dans leur ensemble.

L'auteur nous a encore facilité la tâche en éditant à part le plus ancien texte patois de Saint-Étienne, qui est un *Ballet Foresien* composé en 1605. Il l'a fait précéder de détails intéressants sur les autres poètes locaux du XVII^e^ siècle, les Chapelon, qui ont formé une sorte de dynastie. L'édition de ce petit poème de 466 vers est faite avec tout le soin désirable, accompagnée d'une traduction française, et suivie d'un glossaire. Quant au ballet lui-même — dont les entreparleurs sont trois couples de bergers, deux jeunes et l'autre vieux — il présente une grande naïveté scénique, procédant d'un bout à l'autre par petits discours qui alternent et se succèdent. Le style en est par endroits d'une assez franche crudité, et certains vers font un peu plus que braver l'honnêteté : mais c'est un bon texte patois, et nous ne pouvons que remercier M. Veÿ de l'avoir mis à notre disposition.

E. Bourciez.

Léo Claretie, **Feuilles de route en Roumanie : La Roumanie intellectuelle contemporaine.** Paris, E. Sansot, 1912 ; un vol. in-16, de 269 pages.

Ecrit sans prétentions scientifiques, et d'une façon peut-être un peu rapide, ce livre a le mérite de répondre assez bien à son titre, et serait pour le grand public auquel il s'adresse, une initiation très nécessaire chez nous. Il se compose de trois chapitres qui sont d'un aspect différent, et aussi de valeur inégale. Dans le premier, l'auteur a voulu nous mettre au courant du mouvement intellectuel de la Roumanie, et embrassant à la fois la poésie, le roman, le théâtre, l'histoire, etc., il a dû forcément citer beaucoup de noms, noms d'hommes ou noms d'œuvres : ce qui fait que nombre de ces pages tournent à l'énumération pure et presque au catalogue de librairie. Il est difficile d'ailleurs de faire autrement, lorsqu'on parle de littérature contemporaine, qu'on essaie de n'oublier personne, et qu'on manque du recul nécessaire pour opérer un triage et situer les choses à leur rang. J'aime bien mieux le second chapitre, celui où M. C. nous parle de la littérature orale populaire des Roumains : là, après quelques détails intéressants sur la façon dont ont été recueillies ces légendes versi-

fiées, il a su choisir les plus typiques, et les analyser avec goût, sans altérer ce qu'elles ont de naïf et de sauvage, mais en les encadrant dans le paysage où elles sont nées, et en faisant ressortir l'état d'âme qui s'y révèle. Le dernier chapitre est consacré à un examen de l'œuvre de Carmen Sylva, et quoique ce soit peut-être la partie du sujet la moins ignorée chez nous, on ne le lira pas sans profit. — Une légère critique pour terminer. M. Claretie a souvent estropié les noms des auteurs roumains en les italianisant à outrance. Pour les mots qu'il a eu à citer dans des titres d'ouvrages ou ailleurs, il s'est permis une orthographe fantaisiste. Pourquoi par exemple écrire *romanesc* l'adjectif qui se prononce *romînesc?* Pourquoi à la p. 94 y a-t-il plusieurs fois la forme barbare *Viata* « la Vie », au lieu de *Viaţa* qui est tout indiqué, si l'on ne veut pas se servir du *t* pointé? L'auteur semble avoir compté sur l'ignorance des lecteurs français. Mais que diront de ces négligences les Roumains qui certainement liront son livre?

E. Bourciez.

A. de Calonne Beaufaict, **Études Bakango. Notes de sociologie coloniale.** Postface de E. Waxweiler, professeur à l'Université de Bruxelles, directeur de l'Institut de sociologie Solvay (Liège, Mathieu Thone, 1912, gr. in-8°, 152 p., 19 vues photogr. dans le texte, 3 planches hors texte).

L'on ne saurait trop louer les nations qui procèdent à l'inventaire méthodique de leurs possessions coloniales, corps et biens — et âmes. Et c'est peut-être les âmes qu'il importe surtout de connaître : elles fournissent l'explication du reste. Les Belges, avec leur sens pratique, ont entrepris une série d'enquêtes ethnographiques (*Collection des Monographies ethnographiques*), publiée par Cyr. Van Overbergh, à Bruxelles, avec le sous-titre : *Sociologie descriptive* (8 vol. parus).

Les *Études Bakango*, pour n'appartenir pas à cette collection, s'inspirent de la même méthode de sociologie coloniale que M. Waxweiler définit dans une postface dogmatique et d'une littérature raffinée. M. de Calonne Beaufaict a observé scientifiquement et intelligemment (ces deux termes ne sont pas toujours synonymes) le type Mokango (au pluriel : Bakango). Les Bakango, peuplade de pêcheurs sur les rives de l'Uélé, appartiennent à la race bantu; mais leur mode d'existence et leur habitat les a différenciés : ainsi le mécanisme de leur idiome se ressent de la nécessité de s'interpeller à longue distance entre les îlots rocheux du fleuve; leur case (*sanga*) n'a point le même appareil architectural ni le même style que celle des sylvicoles. L'outillage de pêche, que l'auteur a minutieusement étudié, est merveilleusement adapté au régime hydrographique, aux mœurs des poissons; le travail s'exécute par clans, que M. de C. B. appelle « parentés »; ces clans sont des coopératives, comprenant quatre

adultes au moins. Le produit de la pêche est échangé par troc contre les denrées et les articles indispensables; des routes, des chemins de fer à voie étroite, inviteront « l'Homme de l'Eau » à augmenter sa production, à adopter des procédés nouveaux, transformations qui s'accomplissent, au dire de la sociologie, sous l'influence de crises économiques et sociales. Les Bakango sont polygames, parce que la mortalité infantile chez eux est énorme et qu'il faut fabriquer des travailleurs : l'aperçu est ingénieux. M. de C. B. assure que le gouvernement colonial se les est aliénés en les soumettant à des chefs d'une tribu qu'ils méprisent.

B. A.

Gottlieb von Thater, **Meine Feldzugserinnerungen 1870-71.** Munich, Oscar Beck, 1912. In-8°, 229 p. 3 fr. 50.

Intéressants Souvenirs. L'auteur arrive à Frœschwiller, après la bataille, et il a dès lors dépouillé ce qu'on pourrait nommer sa timidité bavaroise, il a confiance, il marche sous le « commandement éprouvé » des Prussiens et d'un bout à l'autre du volume, il parle des Prussiens comme ses maîtres. Il assiste aux batailles de Beaumont et de Sedan, à celle de Beaugency-Cravant; il cantonne devant Paris; il voit d'assez près la Commune. Son récit est net, chaud, saisissant (voir par exemple, le passage où l'aumonier de la division apparaît soudain sur un talus, et revêtu de son étole, donne l'absolution à tous les Bavarois qui passent et qui se signent dévotement, même ceux qui ne sont pas catholiques). Gottlieb de Thäter, alors lieutenant, aujourd'hui général, sait apprécier ce qu'il y a d'adresse et d'énergie chez les Français; il nous juge impartialement; il donne surtout de curieux renseignements sur l'armée bavaroise et on sent qu'il a écrit ses Mémoires avec amour; tous ses faits et gestes d'alors lui sont encore présents; 1870-1871, voilà sa période héroïque, la seule où il valait la peine de vivre, et depuis, son existence lui semble plate et vulgaire[1].

A. Chuquet.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 29 novembre 1912.* — La séance a été tout entière consacrée à la continuation, en comité secret, de l'exposition des titres des candidats à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Philippe Berger.

Léon Dorez.

1. « Verflacht in den Alltag ». Nous avons analysé plus longuement ces Mémoires dans la *Revue* (ancienne Revue des Revues) du 1er novembre et nous reproduirons prochainement cette analyse dans la 6e série de nos *Etudes d'histoire*.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 51 — 21 décembre — 1912

Jean Brunhes. **La géographie humaine.** Deuxième édition, revue et augmentée. Avec 272 gravures et cartes dans le texte ou hors texte (dont 66 nouvelles). Paris, Félix Alcan, 1912, xv-802 p. Prix : 20 fr.

En signalant ici (30 septembre 1911) la première édition, nous sollicitions de l'auteur un *compendium* de son ouvrage ; cette seconde édition apporte un commencement de satisfaction à ce vœu : en dépit d'une illustration renforcée, elle est réduite d'une quarantaine de pages ; ce que M. Brunhes annonce avec une aimable contrition : «moins de pages et plus de choses ». Le second terme de ce programme s'entend des « additions explicatives », que M. Brunhes laisse aux lecteurs le plaisir de découvrir. Recherche fructueuse : car elle oblige à pénétrer davantage cette œuvre où la matière, pourtant si copieuse, n'étouffe pas la doctrine. L'auteur a nourri le chapitre viii (p. 534-45) d'une description des Baléares ; mais ailleurs, il a précisé ses points de vue en réponse à quelques critiques. On lui avait reproché par exemple de ne vouloir point faire état de l'ethnologie ; il atteste (p. 566) qu'elle n'est point négligeable et qu'il ne l'a pas dédaignée de parti-pris. Plus loin, il interroge le concept des frontières prétendues naturelles (p. 732). Enfin à quelques-uns le champ d'observation de M. Brunhes, que d'autres jugent illimité, a paru trop restreint et superficiel, ne dépassant pas le « visible » et le

« photographiable ». L'auteur déclare qu'il n'exclut pas ces « facteurs impondérables et immatériels, qui font la vie des sociétés, qui font les mœurs, l'histoire, la civilisation... » Ces éléments ont leur place dans le cadre, ou, selon l'expression de M. B., « dans l'ordre géographique ».

La préface est encore datée de Fribourg, où sans doute la géographie humaine a été d'abord professée. Désormais elle entre en un contact plus immédiat avec les étudiants et le public français, puisqu'une initiative généreuse l'a domiciliée au Collège de France et lui a procuré la consécration officielle; ce qui, en notre pays, confère à une science son éminente dignité.

B. A.

R. Pischel, **Leben und Lehre des Buddha.** 2te Auflage. Leipzig; 1910, 126 pp. (Aus Natur und Geisteswelt). 1 mk.

Edv. Lehmann, **Der Buddhismus,** als Indische Sekte, als Weltreligion. Tübingen; Mohr. 1911, 274 pp. 5 mk.

P. Lakshmi Narasu, **The Essence of Buddhism.** 2d Édition, Madras, Varadachari et Co. 1912, 359 pp.

K. M. Joglekar, **Ashvaghosha's Buddha-charita** (**Cantos I-V**). Introduction, Notes and Translation. With a Scholium by Dattatraya Shastri Nigudkar. Bombay; Orl Publishing Company, 1912, 2 Rs.

C. Formichi, **Açvaghosa Poeta del Buddhismo.** Bari; Laterza e Figli, 1912, 408 pp. (Biblioteca di Cultura moderna). 5 L.

Le petit volume de Pischel sur la Vie et la Doctrine du Bouddha a été rapidement épuisé. Il méritait son succès. P. avait réussi à condenser dans un mince opuscule une masse énorme de faits, tirés directement des sources, clairement exposés, avec une sympathie discrète qu'on a pourtant taxée d'exagération. M. Lüders, le successeur de P. à l'Université de Berlin, a revu la seconde édition; son intervention s'est bornée à de légères retouches, dans les cas où P. lui-même aurait voulu les faire.

M. Lehmann n'est pas un indianiste; il enseigne l'histoire des religions à Berlin, après l'avoir enseignée à Copenhague. S'il étudie le bouddhisme, c'est surtout pour y observer le cas-type d'une religion universelle; son attention s'arrête de préférence à la genèse de la doctrine, à la disparition du bouddhisme sur le sol indien, à ses transformations sur un sol étranger. La critique occidentale peut, en effet, se croire plus indépendante en face d'une religion de l'Extrême Orient qu'à l'égard du judaïsme, du christianisme, même du mahométisme où tant de préventions risquent de fausser le jugement. Mais la contre-partie, et qui compense lourdement cet avantage, c'est que le monde de l'Inde réclame une longue initiation, et qu'on peut difficilement se flatter de l'avoir compris. Pischel fondait le bouddhisme sur le sentiment de *maitrî* (pali *metta*) où il retrouvait l'ἀγάπη, « l'amour » chrétien. M. L., d'accord avec Oldenberg, réduit cette

vertu à une « bienveillance » indifférente. Le pessimisme bouddhique a défrayé bien des travaux, et provoqué nombre d'anathèmes ; c'est pourtant du bouddhisme que se réclament les races les plus souriantes de la terre, les Birmans et les Japonais. M. L. a tracé un tableau honnête et loyal ; la vie active et pratique du bouddhisme lui échappe ; il ne l'a pas étudié en fonction de l'histoire indienne.

Le bouddhisme ne provoque pas moins de curiosité dans l'Inde qu'en Occident ; il est naturel qu'il y éveille plus de sympathies, puisque l'Inde est sa patrie. L'Essence du Bouddhisme, par M. Lakshmi Narasu, publié à Madras en 1907, atteint déjà sa seconde édition. L'ouvrage a été notablement remanié et amplifié ; l'auteur a eu l'heureuse idée de l'illustrer à profusion en prenant de toutes mains : images du Bouddha, des saints ; scènes peintes ou sculptées ; temples anciens ou modernes ; œuvres d'art de l'Inde, de l'Indo-Chine, de la Chine, du Japon. Le lecteur passe en revue le monde bouddhique du passé et du présent, et se sent en contact avec des réalités. C'est là un complément avantageux, car le livre n'est qu'un exposé de doctrine. M. L. N. n'est pas un bouddhiste de naissance ; il est venu au bouddhisme par un choix voulu ; il y trouve la religion de la raison, qu'il avait en vain cherchée à travers les civilisations. Il a beaucoup lu, connaît la plupart des travaux européens, et quoiqu'il se défende modestement d'être un sanscritiste, il cite aisément ses textes sans les écorcher. Dans son effort pour dégager le tréfonds du bouddhisme, il plane au-dessus des sectes ; sanscrit et pali fraternisent chez lui. Son inspiration tient du « modernisme » ; il ne se soucie pas de marquer une à une les étapes des dogmes ; il applique à sa façon la vieille formule : « Parole bien dite, parole du Bouddha » ; et, avec les matériaux pris un peu partout dans l'immense littérature du bouddhisme, il construit un exposé honnête et cohérent. C'est son droit, et nul ne peut lui reprocher d'en user, quand il s'agit d'un acte de foi. Mais la critique historique a d'autres exigences.

Açvaghoṣa est une des figures les plus saillantes du bouddhisme indien (je n'ai pas rencontré son nom chez M. Lehmann). Poète, musicien, philosophe, il a marqué partout son empreinte fécondante. Les fouilles de l'Asie Centrale viennent de le révéler comme l'ancêtre du théâtre indien ; le Népal a rendu récemment une épopée d'Açvaghoṣa dont le titre même était oublié. Son poème sur la Vie du Bouddha (Buddhacarita), longtemps négligé, n'est imprimé que depuis vingt ans : il a pris rang aujourd'hui parmi les chefs-d'œuvre de la littérature sanscrite. La tradition du texte est assez pauvre ; on ne disposait jusqu'ici que de manuscrits népalais de basse date et dérivés du même exemplaire, M. Joglekar a eu la bonne fortune de découvrir trois manuscrits indépendants dans la région de Bombay, où personne ne s'attendait à les rencontrer ; par une amusante fantaisie du sort, deux d'entre eux appartiennent à des Jainas, qui vénèrent

dévotement ces textes, écrits pourtant à la gloire d'une église abhorrée, mais que leur pieuse ignorance tient pour orthodoxes. Un des manuscrits va jusqu'au vers 90 du chant XII; un autre n'a que dix chants; un autre enfin n'a pu être collationné que pour les deux premiers chants. A l'aide de ces matériaux, M. J. a préparé une nouvelle édition; il en donne les chants I-V dans le premier fascicule. Les variantes n'ont qu'un intérêt médiocre; elles n'auraient pas suffi à justifier une édition nouvelle. Les notes explicatives, en anglais, que M. J. a placées à la suite du texte, ne dépassent pas non plus une honnête médiocrité. Toutefois l'éditeur a eu du moins une heureuse idée; il a demandé à un pandit, M. Dattatreya Shastri Nigudkar, un commentaire en sanscrit sur le poème d'Açvaghoṣa. C'est un spectacle piquant de voir un savant formé par les écoles brahmaniques s'attaquer aux difficultés d'une œuvre bouddhique; il a parfois d'heureuses trouvailles, par exemple, I, 15, *māyāpagateva* analysé en *mā yā ap·* « comme Mā (= Çrī) isolée de la personne du roi ». Mais l'éditeur et le commentateur sont trop étrangers aux choses du bouddhisme pour rendre de réels services à l'interprétation. Je citerai seulement la lecture *cyuto' tha kāyāt puṣitāt* qu'ils ont acceptée sans sourciller I, 19. M. J. annote : « *puṣitāt* = wellnourished. This is certainly not a very happy and poetic idea ». L'idée appartient, hélas! à M. J. tout seul. Cowell et un des nouveaux manuscrits donnaient bien *tuṣitāt*; il s'agit des dieux Tuṣitas, qui doivent de toute nécessité figurer ici.

Sous un titre trop large et qui déborde le véritable sujet, M. Formichi, professeur à l'Université de Pise, donne une version italienne du Buddhacarita, avec une introduction et des notes. Admirateur enthousiaste et délicat des beautés du poème, M. F. a voulu en ouvrir l'accès au public cultivé. Mais le public, en Italie comme ailleurs, sait trop peu de l'Inde pour entrer de plain-pied dans une œuvre de la littérature indienne. M. F. a donc mis devant sa traduction une Introduction de 120 pages où il analyse et commente le Buddhacarita. Mais les spécialistes trouveront aussi leur compte dans le livre de M. F. L'auteur a tenu à établir solidement son texte avant de le traduire; il a passé au crible l'édition de Cowell et les corrections qu'ont proposées tant de savants de marque, Boethlingk, Kielhorn, Speyer, etc. : ses discussions, toujours courtoises, marquent à la fois un érudit et un artiste.

Sylvain Lévi.

Bronislaw Pilsudski, **Materials for the Study of the Ainu Language and Folklore**, edited under the supervision of J. Rozwadowski. Cracow (Spolka wydawnicza polska), 1912, in-8°, xxviii-242 p.

Exilé en Sibérie pendant plus de dix-huit ans par le gouvernement russe, un Polonais de haute culture, M. Pilsudski, a passé quelques-

unes des dernières années de son séjour forcé en Extrême-Orient dans l'île de Sakhaline, et il en a profité pour étudier attentivement les restes de la population aïno, qui attirent fortement l'attention des ethnographes. Pour pouvoir faire ses observations d'une manière sûre et précise, M. P. a appris la langue des Aïnos, et il a recueilli autant de leur littérature — naturellement orale — qu'il l'a pu. Le présent volume, édité grâce à une subvention de l'Académie de Cracovie, se compose essentiellement de 27 contes, publiés, traduits et commentés, et ce n'est qu'une petite partie des 350 textes relevés par l'auteur.

On possède déjà des descriptions de la langue aïno ; on en a des grammaires et des dictionnaires. Mais il a été publié peu de textes ; or on sait qu'on ne connait une langue que si l'on en a des textes étendus. Les textes publiés par M. Pilsudski sont excellents au point de vue linguistique; grâce à leur extrême variété, on y trouve des types de phrases de toutes sortes, on y peut observer l'emploi des formes grammaticales et la valeur exacte des mots. Un commentaire abondant fournit toutes sortes de renseignements et de détails sur les formes grammaticales employées et sur la signification exacte des mots. La qualité de ce commentaire est du reste garantie par le nom de l'éminent linguiste de Cracovie, M. Rozwadowski, qui a surveillé la publication. Les contes sont précédés d'une description phonétique de la langue aïno, pour laquelle M. Pilsudski a pu profiter des indications de M. l'abbé Rousselot qui a eu occasion d'observer à Londres, avec M. Pilsudski, tout un groupe d'Aïnos. La publication de M. Pilsudski est donc précieuse au point de vue linguistique.

Elle ne l'est pas moins pour les folkloristes et les ethnographes qui y trouveront des documents de première main, recueillis dans des conditions rares d'exactitude et d'authenticité.

En permettant cette publication, l'Académie de Cracovie a donc bien mérité des linguistes et des ethnographes ; il est à désirer que le reste des matériaux recueillis par M. Pilsudski ne demeure pas inaccessible au public et soit édité le plus tôt possible.

A. Meillet.

C. C. Uhlenbeck, **A new series of Blackfoot texts**, with the help of Joseph Tatsey, collected and published with an english translation Amsterdam (chez Joh. Müller), 1912, in-8°, x-264 p. (*Verhandelingen* de l'Académie d'Amsterdam, afd. Letterkunde, n. r., XIII, 1).

L'éminent linguiste de Leyde, M. Uhlenbeck, a fait un second séjour dans la réserve des Indiens Blackfoot, aux Etats-Unis; et, sans attendre d'avoir pu mettre au point l'étude grammaticale détaillée qu'il prépare, il s'empresse de mettre à la disposition du public les textes qu'il a recueillis, accompagnés d'une traduction anglaise. Soit qu'on s'intéresse à la langue, soit qu'on s'occupe des mœurs et du

folklore, on trouvera dans ce recueil des matériaux abondants, recueillis sur place par un savant soigneux, et l'on remerciera l'auteur de la diligence avec laquelle il fait profiter le public des résultats de son enquête. M. Uhlenbeck a facilité l'usage de son recueil par un index alphabétique, et il y a ajouté des corrections et additions à sa précédente publication de textes. On souhaitera que M. Uhlenbeck donne le plus tôt possible la description complète de la langue qu'il a étudiée sur place.

A. Meillet.

P. Persson. **Beitraege zur indogermanischen Wortforschung.** Upsal (Akademiska Bokhandeln), et en commission à Leipzig (chez Harassowitz, [1912], in-8°, viii-1113 p. (Skifter utgifna af kungl. humanistika Vetenskaps-samfundet i Uppsala, Band X).

Depuis son ouvrage bien connu et souvent cité sur les élargissements de racines, paru en 1891, M. P. Persson n'avait publié que quelques articles. Mais il n'a pas cessé depuis de réfléchir sur le vocabulaire des langues indo-européennes, et le gros ouvrage qu'il publie maintenant apporte le résultat de longues années de travail. Il se divise en deux parties, à peu près égales, d'abord une série de 108 notes étymologiques, puis une longue étude, intitulée *Zur Frage nach den sogenannten Wurzeldeterminativen.* Ces deux parties se tiennent étroitement; les étymologies sont pleines de discussions sur des questions de phonétique, d'alternances vocaliques et de structure des racines, et la partie générale est pleine d'observations étymologiques. On aurait grand peine à utiliser un livre aussi touffu si un index très détaillé des matières traitées, qui occupe 44 pages, et un index des mots étudiés, qui occupe 300 colonnes, ne rendaient les recherches aisées.

On n'attend pas d'un critique qu'il ait une opinion sur ce qu'enseigne M. P. Persson à propos des quelque douze mille mots qu'il cite et qui appartiennent aux langues indo-européennes les plus diverses. Il suffira de caractériser d'une manière générale la méthode de l'auteur. M. P. Persson ne se préoccupe en général ni de suivre, à l'aide de données historiques et philologiques, l'histoire des mots qu'il étudie, ni de déterminer la valeur précise des mots par l'énoncé des réalités qu'ils désignent; quand il lui arrive, surtout pour le latin (qui est la langue dont il s'occupe particulièrement), de donner des passages d'auteurs, c'est pour fixer le sens en philologue bien plus qu'en historien qui détermine par des faits précis un développement. Il procède en principe par rapprochements, et son travail est de caractère à peu près uniquement comparatif.

Mais il va de soi que des rapprochements si nombreux ne sont pas tous solides. En fait, M. P. se contente de ressemblances lointaines

de sens et de forme pour poser un rapprochement. Soit par exemple le mot grec θίς qui désigne une plage de sable au bord de la mer, le bord de la mer en général; il en rapproche le lituanien *duja* « grain de poussière », en supposant que θίς repose sur un ancien *θϝις et tout le groupe de v. h. a. *dûna* « promontoire »; tout ce qu'il y a de commun entre le mot grec et les mots rapprochés, c'est une dentale sonore initiale; l'origine θϝ- est possible, mais indémontrable; quant aux sens, on voit qu'ils sont assez éloignés. Les rapprochements avec lesquels opère M. P. d'un bout à l'autre de son livre et sur lesquels reposent toutes ses démonstrations ont presque toujours ce caractère d'incertitude. Jamais M. P. ne semble se demander si l'on est obligé d'expliquer tous les mots d'une langue indo-européenne donnée par des rapprochements avec d'autres langues indo-européennes, si des mots comme gr. κόλαξ et φύλαξ par exemple ne seraient pas des emprunts. D'autre part, il ne fait pas assez la critique des faits qu'il utilise; ainsi, voulant montrer que dans beaucoup de racines il y a des formes en *-â-*, en *-eu-* et en *-ei-*, il se sert du cas de *sthâ-* « se tenir debout »; il y a en effet une racine **stheu-*, mais elle signifie « être ferme, solide », et il est par suite douteux qu'elle soit une autre forme de **sthâ-*; et quant à **sthei-* (ou **sthâi-*), deux thèmes pourvus de suffixes secondaires comme *staje-* et *stoji-* du slave n'en établissent pas l'existence, et le *stheman-* du sanskrit dont M. P. fait état a toutes chances d'être une formation proprement indienne faite sur *sthira-* et *stheyas-*; à ces faits déjà si fragiles, M. P. en ajoute d'autres plus incertains encore en admettant que *sth-* et *st-* sont deux formes de même origine et admettent d'être rapprochées. Pour qui pose en principe qu'un rapprochement étymologique ne vaut que s'il s'appuie sur un ensemble complexe de concordances de forme, de sens et d'emploi qui excluent toute rencontre fortuite, il y a bien peu des étymologies proposées ou admises par M. P. qui puissent être considérées comme définitivement établies et comme pouvant servir de bases à la démonstration d'une théorie. En général ces rapprochements sont possibles; mais indiquer une possibilité n'est pas prouver.

Le livre de M. P. ne perd pas pour cela son utilité. Là où une seule étymologie est proposée, les étymologistes sont tentés de la tenir pour solide jusqu'à nouvel avis; montrant d'autres possibilités, M. P. qui a une grande connaissance du vocabulaire indo-européen et qui sait le manier, montre du moins la fragilité de bien des hypothèses. Il critique beaucoup de théories, et sa critique est souvent judicieuse; on ne pourra plus revenir sur les théories relatives au vocalisme indo-européen sans tenir grand compte de ses observations et de ses discussions; il juge toujours par lui-même, et son indépendance fait réfléchir. Et ceci ne l'empêche pas d'avoir une grande lecture et de connaître tout ce qui s'est écrit depuis trente ans sur le vocabulaire indo-européen. On ne pourra manquer d'envisa-

ger toujours les possibilités indiquées par M. P., et, comme son premier ouvrage, celui-ci sera souvent cité et beaucoup utilisé.

A. Meillet.

P. Jacobsthal, **Göttinger Vasen**, Mémoires de l'Acad. de Göttingen, XIV, 1. Un vol. in-4°, p. 1-76, avec 38 fig. et 22 pl. Berlin, Weidmann, 1912. Prix : 18 m.

L'Université de Gœttingen possède un petit musée d'antiquités que lui envieraient beaucoup de nos Facultés françaises. La collection des vases peints comprend notamment assez d'exemplaires intéressants pour que l'Académie locale ait cru bon de les faire connaître au dehors. M. Jacobsthal, auquel elle a confié ce soin, les a décrits d'une manière claire et précise et l'illustration du livre eût été parfaite si le photographe employé avait su éviter les luisants et tirer un meilleur parti des « écrans liquides ». Telle qu'elle se présente à nous, la publication rendra d'utiles services parce que nous n'aurons jamais assez de documents bien reproduits et commentés avec exactitude. — Je noterai, p. 6 et suiv., un certain nombre de poteries étrusques archaïques, dont deux au moins paraissent ionisantes. P. 8, sur un tesson de même origine, paraît un démon à bec d'oiseau qui se retrouve sur une œnochoé de fabrication attique et que J. a justement rapproché des empreintes de Zakrò. P. 12, sur un fragment à figures noires, Héraclès portant les Kerkopes. P. 15, petite amphore panathénaïque d'imitation, avec représentation de la course aux flambeaux. P. 16, 17 et 69, exemples de réparations antiques. P. 20, coupe à figures rouges, de travail négligé, où le sujet du médaillon est emprunté à l'un des tableaux de la panse. P. 43, skyphos à figures rouges et à fond estampé, technique qui apparaît ou qui réapparaît dès le début du v° siècle. P. 25, beau fragment représentant Héraclès appuyé sur la massue, que J. croit de travail italien et qu'il date (peut-être un peu haut) de 430 av. J.-C. P. 26-7, phlyaque et vieille femme, curieuse scène réaliste. P. 29, « falisque » devrait être suivi d'un point d'interrogation.

Un appendice, pp. 33-68, traite de la manière dont les Grecs ont représenté les scènes de banquets ou, plus exactement, les personnages couchés sur les lits d'apparat. J. montre bien que les peintres de vases, ne disposant que d'un espace limité, choisissent les traits essentiels et simplifient par nécessité autant que par goût. Le v° siècle et même presque tout le iv° sacrifient les détails pittoresques et se contentent d'images ou de types symboliques qui, bien qu'empruntés à la réalité, ne laissent pas que d'être en grande partie conventionnels. Ainsi le convive à demi allongé gardera longtemps une apparence géométrique et une silhouette uniforme, que les potiers reproduiront religieusement, sans se soucier d'indiquer le mouvement et les contours des jambes sous la draperie qui entoure comme un sac le bas du

corps. Andocide serait le premier à rompre sur ce point avec la tradition et d'audacieuses ou d'intéressantes tentatives sont faites à sa suite pour donner quelque vérité à ces figures à demi drapées. On notera, p. 59 et suiv., une curieuse petite coupe inédite du British Museum : J. serait tenté d'y voir, parmi les convives, des artisans du Céramique, dont un étranger, coiffé à la manière des Scythes : les trois scènes qu'on y voit figurées montrent l'un des personnages chantant et les paroles que prononcent l'un d'eux paraissent empruntées à un « paroinion » de Praxilla.

A. de Ridder.

Tâin bô Cûalngé. Enlèvement [du Taureau divin et] des vaches de Cooley, la plus ancienne épopée de l'Europe occidentale, traduction par H. d'Arbois de Jubainville. Troisième et dernière livraison. Paris, Champion, 1912, gr. in-8°, p. 191-250.

Avec cette livraison se termine la publication de la traduction française du *Tâin bô Cûalngé*. Les deux premières livraisons (Voir *Revue critique*, 1909, t. I, p. 46-47; 1910, t. II, p. 428-429) conduisent le récit jusqu'à la fin des exploits de Cûchulainn, qui pendant trois mois a arrêté à lui seul l'armée de la reine Medb. Dans la troisième livraison, les guerriers d'Ulster qu'une maladie subite avait immobilisés commencent à venir au secours de Cûchulainn, épuisé par ses nombreuses blessures. Enfin l'armée d'Ulster est réunie sous le commandement du roi Conchobar. La bataille décisive s'engage. Les hommes de Connaught sont repoussés dans leur pays, mais ils emmènent à Cruachan le taureau de Cûalngé, cause de leur expédition. Le taureau du roi de Connaught Ailill lui livre un combat singulier. Le taureau de Cûalngé enlève son rival sur ses cornes, le met en pièces et en disperse les débris sur l'Irlande. Puis il s'en retourne en son pays de Cûalngé, et, pris d'une fureur subite, après avoir massacré les femmes et les enfants qu'il rencontre sur son passage, il s'écrase contre une colline.

Les détails intéressant l'histoire des idées et l'archéologie de l'ancienne Irlande ne sont pas moins nombreux dans cette livraison que dans les précédentes. Cûchulainn est guéri par les eaux des ruisseaux et des rivières du pays de Conaille en Murthemne dans lesquelles les Tuatha Dê Danann, sorte de fées, ont mis des plantes médicinales (ch. xxi). Un sorcier guérit Cethern de ses blessures en le tenant trois jours et trois nuits dans une grande jarre remplie d'une sorte de hachis fait de la chair, des os et de la peau des bestiaux d'Ulster (ch. xxii). Il est dit que les druides ont droit de prendre la parole avant le roi (p. 210). Quand l'armée d'Ulster apparaît sur les hauteurs de Slemain en Meath, le roi Ailill se fait décrire par ses conseillers les chefs qui dirigent l'armée, et cette longue énumération (p. 220-232) est aussi riche en détails sur le costume et l'armement

que la *Togail Bruidne Dá Derga* (Voir *Revue critique*, 1903, t. I, p. 84). Beaucoup d'épisodes semblent avoir été imaginés pour donner l'étymologie d'un nom de lieu (par exemple p. 245-246 : *Cruachan Ae, Ath Luain, Ath Troim, Ath Cliath*).

L'achèvement de la traduction du *Táin bó Cúalngé* va permettre à tous les érudits qui ne peuvent lire cette épopée dans le texte gaélique d'en entreprendre l'étude. C'est, avec la *Togail Bruidne Dá Derga*, le monument de l'ancienne littérature irlandaise qui fournira aux folkloristes et aux archéologues le plus de documents. D'autre part, du point de vue littéraire, le *Táin bó Cúalngé* l'emporte par la composition et le style sur les autres épopées. On peut regretter que cette traduction ne soit pas absolument complète et que H. d'Arbois de Jubainville en ait retranché des énumérations de noms propres d'hommes et de lieux qui peuvent présenter quelque intérêt pour l'histoire et la géographie de l'Irlande (par ex. p. 237). Il eût été bon aussi que l'édition française comprît un index. Mais on sait que cette publication est la dernière de l'éminent celtiste et que la mort l'a empêché d'y mettre la dernière main [1].

G. Dottin.

Verbi Vasconici... in Novo Testamento adhibiti formulas composuit. E.-S. Dodgson. Oxoniae, MCMXII, in-8° (ij), 200 p. (St Luc.)

La *Revue critique* s'est occupée plusieurs fois déjà des ouvrages de M. D. La présente brochure est la continuation d'un travail d'analyse minutieuse sur les formes verbales du Nouveau Testament basque de 1571. On y trouve les mêmes défauts que dans les précédentes publications : abréviations trop multipliées et confuses, ordre alphabétique un peu arbitraire, réflexions inattendues, etc. Mais M. D. est un de ces hommes qui ne sont pas faciles à convaincre de leur erreur et qui s'obstinent envers et contre tous dans les fantaisies de leur esprit. Il persiste à appeler Leizarraga le traducteur du xvi^e^ siècle, ancien prêtre catholique que tout le monde appelait et à toujours appelé *Liçarrague* comme il signait lui-même. Il faudrait donc dire Homeros, Virgilius, Wien, il Tasso, par exemple et non Homère, Virgile, Vienne, le Tasse. M. D. s'avise aujourd'hui d'une autre proposition inattendue ; on a constaté entre les divers exemplaires connus du Licarrague deux petites différences et cela suffit au basquisant amateur pour supposer qu'il y a eu deux éditions du livre dans la même année ; outre l'impossibilité qu'il y avait, à la fin du xvi^e^ siècle, de publier en quatre mois deux éditions d'un volume de plus de 1100 pages, il n'est même pas nécessaire de connaître les choses de l'imprimerie, pour voir que les différences signalées sont des change-

1. Signalons, p. 182, l. 4, une faute d'impression : attendit *pour* entendit.

ments faits par l'auteur lui-même en composant au cours de l'impression ou des accidents survenus pendant le tirage.

Le volume, d'ailleurs très bien imprimé, contient, comme d'ordinaire dans ses dernières pages un certain nombre de notes et de documents tout à fait étrangers à Liçarrague, au Nouveau Testament, au basque et à la science. Il est revêtu d'une couverture d'un rouge éclatant qui fatigue le regard et est d'un goût douteux.

Julien VINSON.

HUON LE ROI, **Le « Vair Palefroi »**, avec deux versions de la « Male Honte » par Huon de Cambrai et par Guillaume, fabliaux du XIII^e siècle édités par Arthur LANGFORS. Paris, Champion, 1912; in-18 de XV-68 p. (Les Classiques français du moyen âge, publiés sous la direction de M. Roques).

Grâce au zèle de M. Roques et de ses collaborateurs, au reste soutenu par la faveur du public, cette collection, dont j'ai expliqué ici (1911, I, 148) l'économie et le but, s'enrichit très rapidement : au volume que j'annonçais alors (et dont une réédition est devenue nécessaire) sept autres sont venus, en dix mois, s'ajouter. Le regretté Longnon a remplacé sa grande édition de Villon, devenue introuvable, par celle-ci, qui a profité des recherches et des trouvailles faites par lui-même ou par d'autres au cours des vingt dernières années; c'est un signalé service que ce grand travailleur a pu, avant de mourir, rendre à ses compagnons d'étude. MM. Bédier et Faral ont repris, eux aussi, deux travaux déjà anciens, qu'ils ont estimé pouvoir améliorer, et ont republié, avec des corrections ou additions qui sont presque exclusivement leur œuvre propre, l'un les *Chansons de Colin Muset*, l'autre le *Jeu* de Courtois d'Arras. M. Roques a republié, avec des notes fort instructives et ingénieuses, cette curieuse et souvent énigmatique *Farce du Garçon et de l'Aveugle*, dont la seule édition, publiée il y a près de cinquante ans, était perdue dans un périodique peu répandu en France. Celle du *Jeu de la Feuillée* par M. Langlois, marque, cela va sans dire, un immense progrès sur les précédentes [1]. Le dernier volume paru est celui dont on vient de lire le titre. Le choix de M. Langfors s'est porté sur cette œuvre médiocre, où un joli sujet a été gâché par un plat versificateur, sans doute parce qu'elle est attribuée à ce Huon le Roi dont il avait publié les œuvres authentiques; mais il doute lui-même du bien fondé de cette attribution et la médiocrité du morceau eût pu encore ajouter à son hésitation. Cette édition, précédée d'une précise étude de langue, marque, elle aussi, un progrès très notable sur les deux précédentes. J'eusse été toutefois plus hardi encore que M. L. à l'égard de ce texte, conservé par un manuscrit unique et médiocre, et je l'aurais, parfois, entendu

1. A ces ouvrages nouveaux est venue s'ajouter une réimpression de la *Vie de Saint Alexis* de C. Paris.

autrement. Au v. 31, je lirais non *descendre* mais *destendre* : l'auteur veut « desploier son sens », comme il le dit deux vers plus loin. — 63. *Joer a la forclose* me paraît signifier « s'amuser aux bagatelles de la porte » ; *forclose* désigne spécialement les barrières qui entouraient le champ du tournoi; c'est le sens qu'a le mot dans plusieurs des exemples où Godefroy traduit par « finalement » la locution *a la forclose.* — 102. Le père de la jeune fille ne voulait pas qu'elle aimât Guillaume, *ne que de lui le renomast.* L'expression est embarrassée, mais le sens ne peut être que « il ne voulait pas que sa fille prît le nom de ce chevalier et le transmît à ses descendants ». — 529. Les *acointances d'escuz, d'espees et de lances* sont certainement des prouesses d'armes (au Gloss. « personnes de connaissance ») : *acointier* a souvent le sens de « aborder les armes à la main, attaquer ». — 624-5. En remplaçant les premières personnes par des troisièmes, on obtiendrait un sens excellent et on écarterait l'hypothèse d'une lacune. — 716. Je corrigerais sans hésitation *esmaïe* en *esmarie*, *esmaïer* s'employant surtout à propos de l'esprit, et *esmarie* étant une épithète classique de *chiere* (ex. dans Godefroy). — 1262. Corr. *cil* en *cel.* — Je regrette au Glossaire l'absence de *garison* au sens de « fief » (707), de *mander* = « demander » (733) et de *tendre* (580) dans un passage obscur et qui exigerait sans doute une correction.

A. Jeanroy.

Histoire du commerce extérieur de la France, par E. Levasseur, 2e partie, de 1789 à nos jours avec un Avertissement de M. A. Deschamps, 1 vol. in-8°, 869 p. A. Rousseau, éd. 1912.

L'inlassable producteur qu'était Emile Levasseur avait laissé en mourant ce dernier volume de son *Histoire du commerce de la France,* presque achevé et en partie imprimé. M. Auguste Deschamps a bien voulu se charger de reviser les épreuves et de coordonner certaines parties du manuscrit. Celui-ci a fourni 869 pages d'impression grand format, plus 13 tableaux graphiques. Levasseur ne se ménageait pas l'espace, et ne ménageait pas les yeux de ses lecteurs. En revanche, il leur donnait des séries de documents difficiles à retrouver ou à rassembler pour la comparaison, et en tirait avec une rare clarté d'esprit, et une sobriété d'expression qui n'excluait pas la fermeté, d'instructives conclusions. L'auteur, dans sa *Préface,* a lui-même indiqué la méthode et l'ordre qu'il avait suivis dans son vaste ouvrage, couronnement d'une longue et féconde carrière d'historien économiste. Il insiste sur « le danger pour l'historien des temps contemporains d'être accablé sous la masse énorme des documents »... C'est à se demander si la rareté de ceux-ci n'a pas été une des conditions essentielles de la composition de nos histoires classiques. Les histoires futures seront probablement des résumés généraux très courts, ou des histoires partielles et limitées dans le temps, très déve-

loppées, qui n'auront que des groupes restreints de lecteurs, et qui seront plutôt consultées que lues par le public.

Celui-ci trouvera dans l'ouvrage de Levasseur un plan excellent qui l'aidera à se reconnaître en des matières aussi complexes et touffues. L'ordre historique est d'abord suivi dans la numération des livres, puis dans chacune de ces subdivisions chronologiques l'auteur aborde tour à tour la législation douanière et le commerce extérieur, la monnaie, les banques, la viabilité, le développement colonial, le commerce intérieur, le conflit des doctrines économiques sur le commerce, des vues sur les principaux clients de la France, la comparaison du développement du commerce français avec celui des pays étrangers. « La diversité de ces matières qui reparaissent dans chaque livre, écrit l'auteur dans sa *Préface*, ne rompt pas l'unité de la composition. Ce sont en quelque sorte les organes d'un même tout qui concourent à une vie commune, sont liés dans leur développement et dans leurs défaillances par une étroite solidarité. Cette solidarité existe non seulement dans la vie d'une nation, mais elle se manifeste dans les relations des nations commerçantes entre elles. » Le sentiment profond de ce lien national et international nécessaire à la prospérité de chaque Etat, a inspiré à Levasseur des conclusions modérées dans la forme mais fermes dans le fond sur la liberté des échanges. « En histoire, la place appartient surtout aux faits. Après les avoir exposés, l'auteur doit les apprécier et en tirer un enseignement. L'auteur a donc une opinion. La nôtre s'inspire de la doctrine de l'école libérale : sans professer une application absolue de cette doctrine à tous les cas de l'administration économique de la Société, nous pensons que dans les contrats de travail et d'échange des citoyens d'un même Etat entre eux, elle doit avoir pour règle la liberté, réserve faite des mesures nécessaires de police; et que quant aux relations internationales la politique gouvernementale doit les rendre le plus faciles qu'il est possible en vue de l'extension du commerce extérieur ».

E. D'EICHTHAL.

Maurice RECLUS, **Ernest Picard (1821-1877)**. Paris, Hachette, 1912. in-16, 363 p., 3 fr. 50.

L'ouvrage de M. Maurice Reclus a été une « thèse complémentaire » pour le doctorat ès-lettres. Pour lui conserver, en apparence, le caractère de pure érudition qui est d'ordinaire commun à tous les travaux de ce genre, l'auteur a inscrit sur la couverture que son livre était un « essai de contribution à l'histoire du parti républicain », et il a rempli les dernières pages d'une importante bibliographie, modestement qualifiée de « notice sommaire ». Sous ce couvert scientifique à souhait, les lecteurs trouveront une biographie très alerte, point surchargée de notes ni d'appendices, facilement écrite et facile à lire;

ils ne s'en plaindront pas. Le jury de la faculté ne s'en est pas plaint non plus, bonne preuve — s'il en fallait une — que l'histoire « lisible » n'est pas aussi mal vue à la Sorbonne que de mauvais plaisants l'ont prétendu.

M. R. a eu la bonne fortune de pouvoir utiliser pour son travail tous les papiers d'Ernest Picard, communiqués par ses descendants, et recueillir, de la bouche même des survivants, des témoignages aussi précieux que précis. Il a fait usage naturellement des recueils imprimés, discours, enquêtes sur le gouvernement du 4 septembre et sur le 18 mars, Souvenirs de Thiers, de Jules Favre, etc. Il ne paraît pas avoir essayé de tirer parti, ni des collections d'autographes, ni des archives publiques. Les fonds récemment versés aux Archives nationales par les administrations de la justice, de l'intérieur, des cultes ne contenaient peut-être rien de notable concernant Ernest Picard, en dehors de ce qui a déjà été vu par Tchernoff. Il aurait été utile de nous le dire, ne fût-ce que d'un mot. C'est la seule réserve qu'appelle une documentation par ailleurs très neuve et très étendue.

Picard fut, comme on sait, l'un des *Cinq*. Encore M. Émile Ollivier a-t-il écrit : « en réalité, les cinq, c'étaient nous deux ». Ces deux s'entendirent d'abord à merveille et M. R. donne sur les luttes du parti républicain contre l'Empire, entre 1858 et 1867, une foule de détails intéressants, que la plume pourtant féconde de M. Ollivier avait négligés, avec ou sans intention. Picard s'était fait une réputation étendue par son talent oratoire et par ses mots à l'emporte-pièce ; il plaisait aux éléments bourgeois et modérés de l'opposition républicaine par ses origines et par sa culture intellectuelle ; mais il n'était pas et ne pouvait guère devenir populaire à proprement parler. Si la démocratie ne l'effrayait pas, au contraire, le peuple, vu de près, l'intimidait quelque peu ; son attitude au 4 septembre et au moment de l'invasion de l'hôtel de ville le 31 octobre 1870 en fournissent la preuve. Le point capital de sa carrière politique est le gouvernement de la défense nationale. M. R. y a insisté longuement, avec raison, et son récit apporte des détails et des documents qu'aucun historien de cette époque ne pourra négliger. Signalons spécialement aussi le rôle de Picard, après la réunion de l'Assemblée de Bordeaux, pour surveiller et réprimer l'agitation fédéraliste du Midi. Toutes les pièces inédites données là-dessus par M. R. sont capitales. Elles font comprendre l'urgente nécessité de créer en France, comme on l'a fait depuis longtemps en Angleterre, cette commission historique des manuscrits réclamée plusieurs fois déjà par nos sociétés historiques, et qui pourrait garantir de la destruction ou d'une publication peu scrupuleuse les papiers privés des hommes d'état de notre époque. Quiconque sait combien les archives publiques sont pauvres en documents de ce genre pour la période postérieure à 1848 en sentira la nécessité. Si le travail de M. R. peut contribuer à ce résultat,

ce n'est pas le moindre service que son excellent petit livre aura rendu [1].

R. G.

Henri-Gaston Duchesne et Henry de Grandsaigne, **Le château de Madrid**. Paris, H. Daragon, 1912, in-8, 253 p., gravures.

Les documents, lectures et extraits dont l'assemblage constitue ce volume nous apprennent que le château de Madrid, situé en bordure du bois de Boulogne et appelé d'abord pour cette raison *Château de Boulogne*, doit son nom définitif au souvenir de la captivité de François Ier, son fondateur. Cette demeure royale eut pour architecte Pierre Gadyer, qui en fit le plan et en commença la construction en 1528.

L'œuvre fut continuée et poursuivie sur le même plan jusqu'en 1548 par Gratien et Jean François père et fils. Elle fut terminée par Philibert Delorme. Jérôme della Robbia, aidé de son frère Luc, recouvrit d'émaux la façade des deux premiers étages; les deux derniers furent décorés, suivant le même système, par des ouvriers de Léonard le Limousin. Ennemi du goût italien, Philibert Delorme se brouilla avec della Robbia et gâta l'ordonnance primitive du château en bâclant les deux derniers étages. Mais Delorme étant tombé en disgrâce à la mort de Henri II, le Primatice, nommé directeur des bâtiments royaux, rappela en 1559 della Robbia qui reprit son travail et l'acheva en 1566, l'année même de sa mort.

Au point de vue architecture, les deux principales caractéristiques du château de Madrid, c'est d'abord l'emploi des émaux qui, au soleil, faisaient briller la façade de mille feux, et c'est, d'autre part, au premier et deuxième étage, une galerie couverte qui régnait tout autour de l'édifice, donnant des vues variées sur le bois de Boulogne, la Seine, les coteaux de Saint-Cloud, le Mont Valérien.

Le but de François Ier, en bâtissant ce château, avait été d'en faire surtout un lieu de plaisance, et les chroniqueurs ont célébré à l'envi les fêtes galantes qu'il donna à Madrid. Henri II n'y fit pas de longs séjours, ou du moins n'ont-ils pas laissé de traces marquantes. Mais Charles IX y vint souvent, si l'on en juge par les nombreuses lettres patentes qu'il fit expédier et dater du château de Madrid. Quant à Henri III, qui n'avait pas des goûts ordinaires, il donna au château de Madrid des combats de fauves. Délaissée par Henri IV, cette propriété passe entre les mains de Marguerite de France, troisième fille de Henri II. Sous l'impulsion d'Olivier de Serres et malgré l'opposition de Sully, elle y crée une grande manufacture de soierie et plante dans le parc trois à quatre mille mûriers. Mais cette industrie, mal dirigée, ne tarde pas à péricliter. Marguerite reprend Madrid

1. La date de 1851, citée en note pp. 125 et 126, ne doit pas être exacte.

pour y habiter; elle y meurt en 1615. Le roi Louis XIII, grand chasseur, aimait beaucoup Madrid; il y avait installé une « volerie » de faucons; il y faisait de longues séances. A sa mort, Madrid commence à décliner. Rarement visité par Louis XIV, sauf les jours où le roi va à la chasse dans le bois de Boulogne, le château, mal entretenu, se détériore. Colbert reprend l'idée d'Olivier de Serres et établit à Madrid une manufacture de bas de soie qui ne demande qu'à prospérer. Mais les bâtiments se dégradent de plus en plus, le directeur meurt, la fabrique tombe.

Les parasites profitent de l'abandon de Madrid pour s'y faire attribuer des logements gratuits, et cet état de choses se prolonge jusqu'à la chute de l'ancien régime. Le dernier locataire fut Dufour, doyen des maîtres d'hôtel de Louis XVI, qui ne quitta la place qu'à la fin de 1792.

Plusieurs fois mis en vente, l'ancien château de François Ier fut adjugé le 27 mars 1792 pour 271.000 francs à un sieur Le Roi qui, après avoir essayé mais en vain de l'incendier, le fit démolir. Les tapisseries, les boiseries, le marbre, le plomb, furent vendus. *Les émaux des della Robbia, livrés à un maître maçon, furent convertis en ciment.*

Un dernier chapitre est consacré à ce que les auteurs appellent *le petit Madrid*, c'est-à-dire aux communs du château, et à ses hôtes dont les plus notables furent l'avocat Barbier, Mlle de Charolais et la comtesse de Maurepas.

J'ai dit que ce livre est une compilation. En tout autre rencontre, ce serait une critique. Ici c'est un éloge, car si le texte même de l'ouvrage avait été écrit comme la préface, il eût découragé bien des lecteurs. Dans cette préface, en effet, les auteurs annoncent qu'ils se proposent de « faire tinter à nouveau ce nom si *sonore* (Madrid) qui *fleure* tout à la fois et la poudre et la bergamote. » Plus loin, après nous avoir promenés « dans ce bois de Boulogne, paré comme l'est une fiancée qui se dirige vers l'autel », ils nous confient que, revenus à eux d'une défaillance causée par les difficultés à vaincre, *ils se sont jetés dans l'arène et ont ramassé le glaive*. Enfin, ayant recueilli les documents « qui montrent qu'*à côté* de l'amour dont la folie emplissait les vastes salles du château, il y avait toujours une idée saine qui *planait* », les auteurs se demandent « avec angoisse » s'ils ont réussi à mettre en relief, etc.

Quel dommage que Boileau soit mort !

Eugène Welvert.

C. Leroux-Cesbron. **Aux Portes de Paris,** avec 14 illustrations, 1 vol. in-8°. Paris, Émile-Paul, 1912.

M. Leroux-Cesbron est un artiste doué d'un esprit d'observation

aiguisé et personnel. Lorsqu'il commença d'écrire, il publia des *Souvenirs d'un maire de village* où se déployaient déjà ces qualités et qui, parce qu'ils étaient véridiques, quoique présentés sous une affabulation discrète, ne manquèrent pas de produire quelque agitation dans le Landerneau provincial où ils avaient été cueillis sur le vif. Est-ce pour cette raison ou pour d'autres, de moi inconnues, que l'auteur abandonna, pour un temps, ce genre où il avait si bien réussi ? Toujours est-il que depuis une dizaine d'années, au moins, il s'est contenté de produire sept ou huit romans non dénués de mérite assurément, mais qui, à mon humble avis, n'atteignent pas à la hauteur de son premier ouvrage.

Il revient aujourd'hui, sous une autre forme, à sa première manière et je l'en félicite bien sincèrement. Son dernier livre est une série de jolis tableaux où l'anecdote est habilement et heureusement mise en œuvre; bien racontée, dans un style agréable. Cet ensemble rappelle à ceux qui le suivent depuis ses débuts, qu'avant d'écrire, il fut un dessinateur aimable, souvent caustique, à la plume et au crayon. Ses chroniques historiques intitulées, cette fois : *Aux Portes de Paris*, se rapportent surtout à Neuilly. Mais, souvent, elles forcent ces pauvres fortifications qu'on se dispose, d'ailleurs, à niveler, et elles entrent de plein pied, très joliment, ma foi, dans l'histoire parisienne. Certains chapitres dépassent de beaucoup la portée qu'ont, d'ordinaire, de telles productions. Les deux chapitres sur Fleuriau d'Armenonville, capitaine des chasses de Louis XIV puis garde des sceaux de Louis XV, et sur Marie-Antoinette à la Muette, nous content allègrement l'histoire de ce délicieux séjour au travers du XVIII[e] siècle. Celui sur mon compatriote Baudard, le baron de Saint-James, « l'homme au rocher » ainsi que l'avait surnommé Louis XVI, est une étude documentée, sur l'existence des gros financiers parvenus, de la fin de l'Ancien Régime, pour lesquels, parfois, tel celui-ci, la Roche-Tarpéienne voisinait par trop avec le Capitole. L'étude sur la mort du Duc d'Orléans, fils de Louis-Philippe, met en relief l'intéressante figure du comte de Cambis, son écuyer. Celle sur le général Louis de Villiers nous initie à la vie aventureuse et non sans gloire, d'un soldat de la République et de l'Empire qui pris, sur le tard, de la monomanie nobiliaire, se fit vicomte de Villiers, bien qu'il fut né tout simplement Claude-Germain Louis, sans plus.

Tous ces récits alertes et bien troussés, où l'anecdote est, je le répète, toujours agréablement contée, rendent facile et agréable la lecture de ce volume très bien documenté. L'auteur s'en est, du même coup, conquis une place enviable, à côté, tout près, des maîtres du genre.

H. Baguenier Desormeaux.

A. Tobler, **Vermischte Beitraege zur franzoesischen Grammatik** (5e série). Leipzig, S. Hirzel, 1912; un vol. in-8, de x-514 pages.

Cette publication posthume a été faite par les soins pieux de M. Rudolf Tobler, et elle est intéressante assurément, mais il ne faudrait pas non plus que le titre adopté pour ce gros volume de 500 pages induisit en erreur ceux qui le liront. Dans cette cinquième série des *Vermischte Beitraege* on ne trouvera rien d'analogue à ces pénétrants essais qui ont fondé jadis la gloire de l'auteur, et orienté la syntaxe vers des voies nouvelles, car ce serait trop peu de dire que les seules études romanes en ont profité. Ici la syntaxe française n'est représentée que par huit petites notes assez brèves : la locution *malgré qu'il en ait* est examinée avec la finesse coutumière ; puis vient le tour *à peine si elle répondait à son salut*, où l'on peut bien se contenter de voir une ellipse de *c'est;* et il y a encore, par exemple, l'expression *mon chéri* appliquée en français moderne à des femmes, ce qui est bien à vrai dire un point un peu mince. Le tout occupe à peine trente pages. Le reste du volume, le volume entier, pour mieux dire, est consacré à une réédition d'articles choisis parmi ceux que Tobler a semés d'une main prodigue dans toutes les revues. Il y en a trois qui se rapportent à des étymologies françaises; puis six qui ont trait à la littérature (parmi lesquels une étude de près de cent pages sur l'ancienne épopée française). Viennent ensuite une dizaine de recensions, quelques-unes très importantes d'ailleurs, et qui se réfèrent à des éditions de textes français ou provençaux. Enfin les dernières pages du volume (pp. 481-514) donnent une liste longue et complète de tout ce qu'a publié l'auteur, livres ou articles : le total de ces publications atteint le chiffre de 581, et commencées en 1857 elles se sont poursuivies annuellement et sans interruption jusqu'en 1910. Saluons très bas ce labeur qui a duré plus d'un demi siècle, mais n'oublions pas qu'en somme Adolf Tobler en a été récompensé, puisqu'il a vu triompher ses méthodes, et a pu se dire légitimement à lui-même qu'il avait fait avancer la science.

E. Bourciez.

— Seconde édition, conforme à la première, du petit livre écrit par O. Pfleiderer sur la préparation du christianisme dans la philosophie grecque (*Die Vorbereitung des Christentums in der griechischen Philosophie. Religionsgeschichtliche Volksbücher*, III, 1. Tübingen, Mohr, 1912 ; in-12, 64 pages). Brèves et substantielles considérations sur la théologie orphique et la philosophie grecque avant Socrate, Socrate et Platon, Aristote, les stoïciens, Philon, Plotin, — A. L.

— De M. R. Strothmann, étude sur les zaïdites (*Kultus der Zaiditen* ; Strassburg, Trübner, 1912; gr. in-8, 76 pages). Il s'agit d'une branche des chiites subsistant encore actuellement dans le Yémen. L'auteur discute assez longuement, et non sans quelque obscurité, certaines particularités de rituel et de casuistique qui distinguent cette secte. — A. L.

— Seconde et dernière partie de la Théologie évangélique de A. B. NITZSCH, publiée en troisième édition par les soins de M. H. STEPHAN (*Lehrbuch der evangelischen Dogmatik*. Zweiter Teil ; Tübingen, Mohr, 1912, gr. in-8, 462-XXIV pages). Cette partie contient la dogmatique spéciale : anthropologie, théologie, christologie. La discussion de thèses théologiques est en dehors de notre compétence. — A. L.

— Intéressante relation des fouilles que M. N. MÜLLER a pu exécuter dans la catacombe juive de Monteverde à Rome, et de leurs résultats (*Die jüdische Katakombe am Monteverde zu Rom*; Leipzig, Fock, 1912 ; in-8, 144 pages). Les fouilles n'ont pu être complètes, l'auteur s'étant vu refuser depuis 1909 l'autorisation de les poursuivre. Il nous dit ce qu'il a fait et trouvé en 1904-1906. Une inscription est du premier siècle de notre ère ; les plus récentes semblent être du quatrième. Les épitaphes fournissent naturellement des renseignements assez importants sur l'onomastique juive et aussi sur l'organisation des Juifs de Rome. — A. L.

— Nous ne pouvons que signaler, sans émettre de jugement, les sermons de M. O. BAUMGARTEN : *Jesuspredigten* (Tübingen, Mohr, 1911 ; in-8, VII-228 pages). Ce sont sermons universitaires, prêchés à Kiel. — A. L.

— Échappent aussi en grande partie à notre compétence les travaux théologiques publiés sous la direction de M. D. SIMONS. Le fascicule que nous avons reçu contient les articles suivants (*Theologische Arbeiten aus dem rheinischen Wissenschaftlichen Prediger Verein*. Neue Folge, 13 Heft. Tübingen, Mohr, 1912) ; F. SIEFFERT, *Die religiösen Grundlagen des christlichen sittlichen Lebens* ; O. RITSCHL, *Friedrich Sieffert* ; J. HYMMEN. *Das Verhältnis der Bedeutung des Wortes Gottes als Gnadenmittel zu seiner Bedeutung als christlicher Erkenntnisquelle* ; W. WOLFF, *Geschiche, Idee und Symbol in der christlichen Religion* ; P. BOCKMÜHL, *Wo ist die erste Ausgabe des Werkes « Der Leeken Wechwyser » (1554) von Johannes Veluanus gedruckt ?* — A. L.

— M. Ernest JOVY, à qui l'on doit déjà de si précieuses contributions à l'étude de Bossuet, vient de découvrir aux archives de Massa dans les papiers du cardinal Cibo, secrétaire d'État d'Innocent XI, six lettres de Bossuet qu'il lui adressa de 1678 à 1681 (*Six lettres originales de Bossuet*, Paris, Émile-Paul, 1912, in-8°, p. 25). Les trois premières sont en latin et se rapportent à la publication de l'*Exposition de la doctrine catholique* et à l'envoi de la lettre au pape, *De Institutione Serenissimi Delphini*. Les trois autres, en français, dont deux sont inédites, sont relatives aux démarches du prélat qui venait d'être nommé à l'évêché de Meaux et sollicitait du pape la faveur de ne pas payer l'*annate*. A ces documents originaux et en partie inconnus, M. Jovy a joint un instructif commentaire et signalé les variantes que présente le texte des lettres avec l'édition actuellement en cours de publication dans la collection des *Grands écrivains français*. — L. R.

— M. Charles JANET, prenant texte de la catastrophe du *Titanic*, imagine que les saillies émergées et visibles des icebergs qui se décapent et se brisent, reposent sur des socles qui n'ont pas subi la même déformation et s'étalent plus largement sous les flots : les icebergs ne garderaient pas les contours cylindriques qu'on leur suppose. Les navires ont donc intérêt à observer les distances (*Sur la forme probable de la partie immergée de quelques icebergs*, 1912. Limoges, Ducourtioux et Gant, imprimeurs, 11 p, 5 fig. dans le texte).

— Dans la collection Göschen vient de paraître en seconde édition une anthologie des écrivains allemands du XVI° siècle (*Deutsche Literaturdenkmäler des 16 Jahrhunderts III*. N° 36. Berlin, Leipzig, Göschen, 1912, 0,80 m.) par M. Julius

Sahr. Ce petit volume contient des extraits de Brant, Hutten, Fischart, du Reineke Vos et quelques fables. Des introductions et des notes facilitent la lecture de ces morceaux, dont le choix est tout à fait judicieux. — F. P.

— La revue *Wörter und Sachen*, dirigée surtout par M. Meringer (chez l'éditeur Winter, à Heidelberg) continue de paraître, toujours aussi somptueusement éditée. Nous avons reçu la fin du volume III et le commencement du volume IV, où l'on remarquera surtout une longue étude, très approfondie, de M. H. Falk sur la navigation chez les anciens Scandinaves et sur tous les termes relatifs à la navigation; cette étude, qui sera précieuse, rentre remarquablement bien dans le programme de *Wörter und Sachen*; le même fascicule renferme une étude de géographie linguistique sur le nom du maïs et de la pomme de terre d'après l'*Atlas* de M. Gilliéron. — A. M.

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — *Séance du 6 décembre 1912*. M. Salomon Reinach annonce que, grâce aux Comptes rendus de l'ancienne Académie des inscriptions, M. Besnier, professeur à l'Université de Caen, a pu établir qu'un admirable bas-relief grec du Musée d'Aix, dont on ignorait la provenance, a été découvert vers 1705 dans l'île de Rhénée, qui servit de nécropole à Délos.

M. Perrot, secrétaire perpétuel, communique une lettre de M. Léon Dorez qui retire sa candidature à la place de membre ordinaire vacante par suite du décès de M. Philippe Berger.

L'Académie procède à l'élection d'un membre ordinaire en remplacement de M. Philippe Berger, décédé.

	1er tour	2e tour	3e tour	4e tour	5e tour
MM. Chabot	2	1	0	0	0
Delaborde	5	7	3	0	0
Fougères	3	2	0	0	0
Glotz	4	2	0	0	0
Kohler	4	0	0	0	0
Lejay	2	0	0	0	0
Mâle	3	0	0	0	0
Monceaux	5	10	11	15	20
Psichari	3	6	11	10	6
Thureau-Dangin	4	6	10	10	9

M. Monceaux, ayant obtenu la majorité des voix, est déclaré élu par M. Leger, président. Son élection sera soumise à l'approbation de M. le Président de la République.

M. Paul Fournier commence la lecture d'un mémoire consacré à l'étude d'un groupe de collections canoniques de l'Italie méridionale. Ces collections appartiennent à une époque qui va du IXe au XIe siècle. On y peut constater l'état de la législation ecclésiastique dans cette région pendant la période antérieure à la réforme de Grégoire VII. M. Fournier étudie d'abord le recueil contenu dans le ms. 18 de la Vallicellana de Rome. Il montre que ce recueil a été vraisemblablement rédigé entre 902 et 920 à Naples, à Bénévent ou dans les environs de ces villes. Il fait apparaître les traces d'influence byzantine qui caractérisent ce recueil.

M. Babelon achève sa communication sur *Moneta*. Après avoir démontré qu'à Rome il n'y eut jamais qu'un Hôtel des Monnaies, qui frappait à la fois la monnaie de bronze sénatoriale et la monnaie impériale d'or et d'argent, M. Babelon établit que cet Hôtel des monnaies, installé au Capitole, fut abandonné sous Néron. Après qu'il eut fait incendier Rome, Néron fit bâtir un nouvel Hôtel des Monnaies, beaucoup plus vaste que l'ancien, sur le mont Cœlius, dans le voisinage de sa Maison Dorée. A partir de cette époque et en raison de ce changement, un nouveau type allégorique de la Monnaie paraît sur les espèces d'or, d'argent et de bronze. Ce type se confond avec celui de l'Equité et représente une femme debout, tenant une balance et une corne d'abondance.

Léon Dorez.

L'imprimeur-gérant : Ulysse Rouchon.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 52 — 28 décembre. — 1912

H. Schuchardt. **Nubisch und Baskisch**, Paris (chez Geuthner et chez Champion), 1912 (extrait de la *Revue internationale des études basques*, VI, p. 267-284).

Cette brochure, dédiée au célèbre hamitisant Leo Reinisch par M. Schuchardt, est extraite de la *Revue des études basques* qu'a fondée et que dirige M. de Urquijo et dont M. Lacombe est le très actif secrétaire. On peut dire que cette revue a apporté aux études basques un véritable renouveau ; les fantaisies puériles et les assertions extravagantes qui ont tant nui au progrès de la linguistique basque en sont bannies ; la direction s'est efforcée de n'y admettre que des travaux faits suivant une méthode correcte ; sans avoir besoin de faire des critiques vives — que certaines publications méritent trop —, elle introduit par son exemple le bon sens et la rigueur dans un domaine où ils ont trop longtemps été négligés. La revue a mérité ainsi une bonne fortune inappréciable : la collaboration d'un maître tel que M. Schuchardt.

L'exposé intitulé *Nubisch und Baskisch* est remarquable à la fois par les concordances qui y sont signalées entre deux langues aussi éloignées que le nubien et le basque et par les considérations générales que M. Schuchardt présente à ce propos.

L'idée générale tient à tout l'ensemble de recherches que poursuit depuis longtemps M. Schuchardt sur les langues mixtes : la généalogie linguistique est chose souvent trompeuse ; chague langue contient des éléments qui viennent de plusieurs idiomes différents. Tous les travaux poursuivis dans les dernières années ont montré combien M. Schuchardt a eu raison d'insister sur ces mélanges et combien les actions et réactions des langues les unes sur les autres sont multiples et complexes. Maintenant M. Sch. irait jusqu'à ne plus faire de distinction radicale entre la transmission directe des langues et les faits d'emprunt. Il y a sans doute des cas limites où il est malaisé de faire un départ exact. Mais les sujets parlants n'ont-ils pas toujours le sentiment et la volonté de parler une certaine langue, même quand ils y

introduisent le plus d'éléments dûs à une autre langue? Et n'a-t-on pas alors le droit de tenir les deux types pour bien distincts : celui de la langue où s'introduisent des éléments étrangers, aussi nombreux qu'on le voudra, et celui de la langue à laquelle on emprunte? Il y a bien là deux espèces distinctes. — Il est vrai que les deux espèces ne se laissent pas toujours distinguer nettement en fait. Là où il existe un système grammatical à formes multiples et très définies, comme en indo-européen, en sémitique, en caucasique du Sud, en finno-ougrien, en bantou, en indo-nésien (malais), etc., la démonstration est aisée : partout où il subsiste quelques-uns des éléments essentiels du système ou des restes de ces éléments, on est en présence d'une langue indo-européenne, sémitique, etc., et les éléments de vocabulaire venus d'ailleurs sont des emprunts. Là où, comme en Extrême-Orient par exemple, on est devant des langues où les formes grammaticales d'un aspect défini sont rares, il est permis de se demander si les questions se sont posées aussi nettement aux sujets parlants et par suite si le linguiste peut les poser d'une manière aussi absolue. On voit comment, même sans aller aussi loin que M. Sch., on doit reconnaître à son observation une grande portée : il ne faut pas étendre à toutes les langues humaines des principes de classement généalogique rigoureux qui ne valent que pour certaines conditions définies, d'ailleurs réalisées le plus souvent à l'époque historique.

Partant du principe que, dans une langue donnée, on peut et l'on doit démêler des origines multiples, M. Sch. s'efforce de mettre en évidence certaines concordances entre le nubien et le basque, sans vouloir conclure de là que le nubien et le basque soient deux formes d'une même langue commune, comme le grec et le latin sont deux formes de l'indo-européen et surtout sans contredire à l'existence possible de concordances du basque avec d'autres langues, les langues caucasiques par exemple. Les rapports signalés entre le nubien et le basque sont pour la plupart frappants; l'auteur indique les nuances et les réserves qu'il faut; et l'on peut dire qu'une donnée nouvelle vient s'ajouter à celles qu'on avait déjà pour la solution du problème basque. Grâce à M. Schuchardt, la linguistique basque fait enfin des progrès décisifs.

A. Meillet.

Eugène Cavaignac. **Histoire de l'Antiquité**. T. II : **Athènes (480-330)**. Paris, Fontemoing et Cie, 1912, in-8°, xv-512 p.

Les lecteurs français et les étudiants insuffisamment familiarisés avec les langues étrangères ne disposaient jusqu'à présent d'aucun ouvrage général sur l'histoire de l'antiquité classique, qui fût au courant des études récentes. Il y avait là une lacune dont il fallait se préoccuper. Un groupe de travailleurs a cru que le mieux était de traduire la *Geschichte des Altertums* d'Eduard Meyer. M. Cavaignac

a préféré entreprendre un ouvrage original, qui comprendra trois volumes. Il a commencé par le second, qui traite de la période classique 480-330 et qui a pour sous-titre : Athènes.

Ce volume répond donc à un besoin certain, et, tant que la traduction d'Eduard Meyer n'en sera pas arrivée aux tomes IV et V de l'édition allemande, il rendra de bons services aux « monoglottes ». L'auteur s'est préparé à l'écrire par quelques articles d'érudition et par deux études austères sur les finances de l'Attique au v[e] siècle. Il connaît bien l'ensemble de son sujet : il sait quelles sont, en dehors des questions qu'il a fouillées lui-même, les solutions admises et les problèmes débattus. Le récit des événements est précis, rapide, généralement clair.

J'aimerais bien pouvoir insister complaisamment sur ces qualités ; mais elles frappent dès l'abord le lecteur et n'exigent pas de longue démonstration. Si ce compte rendu peut avoir quelque utilité, c'est à condition de signaler les points sur lesquels les opinions de l'auteur sont sujettes à caution, et particulièrement ceux où les erreurs commises ne se peuvent révéler qu'à une consultation attentive des documents.

Le premier défaut de ce livre, c'est l'esprit dans lequel il est conçu. Sans doute il ne faut pas qu'un ouvrage d'histoire soit un dithyrambe enthousiaste, et rien n'est fatigant comme la louange continue. Mais l'excès contraire est peut-être plus maladroit, plus injuste à coup sûr. Si l'on n'entre pas en sympathie avec les gens dont on parle, on s'expose à ne pas les comprendre et à mal interpréter leurs intentions. Or, M. C. prend à l'égard de la démocratie athénienne une attitude non pas seulement raide et désabusée, mais chagrine et agressive. Dès qu'il apprécie le régime, les termes de dénigrement et de mépris lui viennent spontanément aux lèvres. Il a des expressions hostiles qu'il répète sans se lasser : on les voit venir quelques lignes d'avance. Les « aboyeurs démagogiques » de la p. 126 reparaissent à la p. 131 comme « aboyeurs de la Pnyx », à la p. 316 comme « aboyeurs de la place publique », et ils ne changent guère en se présentant, p. 180, sous forme de « braillards ». Le peuple, c'est ordinairement « la canaille » (cf. p. 493) et, à l'Héliée, « la canaille judiciaire » (p. 177, 206). Les pays qui suivent de plus ou moins près l'exemple d'Athènes « s'enlisent dans la démocratie » (p. 70) ou même « se sentent enlisés par le flot montant » (p. 102). Avec un pareil préjugé, il est difficile de porter sur toutes choses un jugement calme et pondéré. Que, pour la première fois dans l'histoire du monde, on ait tenté d'organiser un gouvernement avec quarante mille souverains égaux ; que les citoyens tout-puissants aient eu le bon sens de placer longtemps à leur tête les descendants des grandes familles habituées au maniement des affaires politiques et de confier jusqu'à la fin les fonc-

tions importantes aux gens de loisir, bien nés ou riches; qu'ils aient senti avec un tact surprenant le besoin de réfréner les passions de l'*ecclesia* par les pouvoirs donnés à la *boulè* et de contenir l'arbitraire des décrets dans la limite des lois par la *graphè paranomôn* : tout cela, M. C. ne veut pas ou plutôt ne peut plus le voir, parce qu'il s'est mis un bandeau sur les yeux; tout cela n'est pour lui que « l'anarchie politique d'une nation qui s'obstinait à faire d'un organe de contrôle comme le suffrage populaire un organe de gouvernement » (p. 157-158; la démocratie est encore « l'anarchie » à la p. 134). Dans ce spectacle, qui ne manque pas de grandeur, il ne discerne que « la puissance d'avortement de la démocratie » (p. 158). Ah! on n'accusera pas M. C. de se faire l'âme du peuple qu'il décrit, ni même de celui auquel il appartient.

L'image ainsi déformée de la démocratie se reflète naturellement sur toutes les parties où l'auteur examine ou mentionne une institution quelconque. On pense s'il a beau jeu à verser le blâme sur l'organisation financière d'Athènes : il la connaît bien, et elle a toujours été défectueuse. Encore quelque impartialité sied-elle à la critique. M. C. est le premier à poser en fait qu'il n'y a pas eu de trésor public sur l'Acropole avant les guerres médiques; il admet donc qu'il fallut créer tout d'un coup une double administration, pour la cité et pour la confédération; et il s'étonne que le peuple athénien ne soit pas arrivé à la perfection en quelques années, mettons même en un siècle et demi! Ne faudrait-il pas s'étonner plutôt de la rapidité avec laquelle les progrès s'accomplirent, de l'intelligence pratique qui fit vite se détacher les unes des autres les administrations spécialement affectées à la recette, à la trésorerie, à la comptabilité, au contrôle général? M. C. voit dans la complexité de ces administrations une tare de plus. Il énumère avec sévérité « les collèges de magistrats financiers qu'a multipliés le gaspillage et la méfiance démocratique » (p. 194). Pourtant, si le gaspillage est un vice — et il faut concéder qu'en certaines conjonctures les Athéniens s'y laissèrent aller trop facilement —, la méfiance est au moins le commencement de la vertu. Je ne veux pas examiner si 10 apodectes, 10 logistes, etc., c'était trop pour un État qui renfermait une population libre de plus de 200.000 âmes et dirigeait un vaste empire; je constate seulement que la division croissante du travail administratif est la conséquence nécessaire du progrès politique et que, pour restreindre les dépenses inutiles, il n'est rien de tel qu'un partage logique d'attributions et un contrôle bien compris. Un autre reproche renferme une contradiction tout aussi singulière. M. C. s'apitoie sur le sort des riches, traités en suspects par le peuple. Il nous montre les Trois-Cents accablés par la triérarchie et les Douze-Cents fortement grevés par les autres liturgies. Il devrait donc (p. 202-203) insister sur le caractère équitable de l'*eisphora*, puisqu'elle était répartie entre tous les citoyens et métèques possédant

au moins 2.500 dr., et qu'elle pesait sur les biens modestes des zeugites comme sur les gros capitaux des deux classes supérieures. Eh bien! non; l'eisphora est présentée, avec les liturgies, sur la liste des mesures vexatoires prises contre les riches. Est-ce à dire que l'impôt ne pouvait être juste qu'à condition d'écraser les thètes qui ne possédaient rien et vivaient au jour le jour?

A l'égard des autres institutions, M. C. procède de même. Ce qu'il appelle « la canaille judiciaire » lui semble toujours à l'affût des biens à confisquer. Il mentionne à ce propos certaines pages de Boeckh, déjà hautes en couleur, et ajoute qu'il faudrait encore charger ce tableau (p. 203). Il faudrait, au contraire, dire que les abus de la confiscation sont exceptionnels et datent des temps troublés où les passions politiques se satisfaisaient patriotiquement en subvenant à la détresse du trésor. Il faudrait ajouter que la confiscation remplaçait dans le droit pénal d'Athènes les peines privatives de la liberté, qu'on déclarait intolérables pour un citoyen, et qu'elle marqua depuis 403 un progrès notable dans les mœurs publiques en excluant la peine de mort. M. C. n'est pas plus tendre pour l'organisation de l'armée et de la marine. Il est certain qu'au IVe siècle les Athéniens n'ont pas grand goût pour le service militaire; mais de là à soutenir que la cité ne fournissait aux stratèges que « des milices poltronnes et indisciplinées » (p. 199), il y a loin. Quelle preuve péremptoire justifie donc cette accusation? Apollodore raconte que, pour ne pas désobéir aux lois, il ne consentit pas à prendre à bord de son navire le beau-frère de son chef, condamné à mort par contumace : peut-on voir là « un exemple curieux du refus d'obéissance d'un triérarque et d'un pilote vis à vis d'un ordre qu'ils jugent dangereux? » Il n'est pas jusqu'à la culture athénienne qui ne donne prise à une attaque de M. C. Il admire le développement des arts au siècle de Périclès; il va même trop loin, quand il doute (p. 206) qu'il y eût des artistes médiocres à Athènes. Mais il considère comme un fait normal que la supériorité intellectuelle suscitait l'envie démocratique. Pour tirer une pareille conclusion de la condamnation de Socrate, il faut oublier que les hostilités furent ouvertes par Aristophane et que le procès final eut lieu sous la domination du parti modéré. Enfin, M. C. (p. 204) relève, comme un indice de la corruption croissante des mœurs au IVe siècle, cette phrase tirée du plaidoyer *contre Nééra* : « Nous avons des épouses pour perpétuer notre nom, des concubines pour nous soigner, et des courtisanes pour nous divertir ». Mais cette phrase, pas plus qu'elle n'a été « prononcée par Démosthène en pleine tribune » puisqu'elle a été écrite par Apollodore en vue d'un procès à l'Héliée, n'a rien qui caractérise la société athénienne de l'époque, puisque la παλλακή a des droits d'épouse à côté de la δάμαρ dans le code de Dracon et que le Digeste fait exactement les mêmes distinctions que l'orateur incriminé. Reste que M. C. y voudrait un

peu plus d' « hypocrisie »; mais il n'a pas la prétention de substituer notre moralité, dont la supériorité sur ce point serait à démontrer, à celle de toute l'antiquité grecque et romaine.

Naturellement les antipathies de M. C. lui dictent aussi parfois des opinions contestables sur les personnages et sur les événements. Sans doute il ne tombe pas dans les mêmes excès où se complaît, par exemple, M. Beloch quand il ne trouve à priser dans Périclès que l'habileté du financier et la stratégie du parlementaire. Il témoigne même la plupart du temps à l'égard des personnages de premier plan d'une impartialité méritoire. Cependant, au milieu de la tourmente qui se déchaîne dans la dernière période de la guerre du Péloponèse, il ne parvient pas toujours à conserver son sang-froid. Quand il raconte les débuts d'Alcibiade, il nous dit : « Le snobisme et la badauderie de ses compatriotes lui permettaient toutes les espérances, que ses rares facultés pouvaient d'ailleurs le mettre en mesure de réaliser » (p. 134). Mais le snobisme qui mène à deviner le mérite n'est-il pas un heureux défaut? Après la dernière application de l'ostracisme, c'est bien aussi une vue un peu courte qui en fait expliquer la disparition par le manque « de sérieux dans les mœurs politiques » (p. 136). La loi de Clisthènes avait été faite pour écarter d'Athènes, en cas de besoin, les parents des Pisistratides; détournée de son véritable but dès qu'elle servit à décider entre les chefs de parti, elle ne correspondait plus, au bout d'un siècle, aux besoins du régime parlementaire qui s'était perfectionné; enfin, trop anodine pour les vengeances des oligarques en 410 et en 404, elle ne pouvait plus être remise en vigueur par les démocrates triomphants. Un peu plus loin (p. 137), M. C. attribue les procès de Protagoras et de Diagoras au caractère agressif des superstitions exotiques apportées par les métèques. Erreur manifeste : Diagoras, en 414, fut victime d'une réaction nationale, et Protagoras fut accusé par l'officier de cavalerie Pythodoros, qui devait être un des Quatre-Cents. Enfin, les mesures énergiques prises en 415 contre les sacrilèges n'apparaissent plus comme des mesures de salut public, mais comme des actes de tyrannie fantasque, du moment où la mutilation des Hermès n'est qu'une « gaminerie de jeunes aristocrates échauffés par un bon repas » (p. 151). On dirait que M. C., qui voit dans l'histoire d'Athènes durant tout le IVe siècle une « Terreur adoucie » (p. 197), veut trouver une Terreur pure et simple dans une bonne partie de la période précédente.

Les mêmes préoccupations se font jour de temps en temps quand la scène se passe hors d'Athènes. Que la démocratie s'établisse à Patras, du coup « l'anarchie devient dangereuse » (p. 134). C'était plutôt un gouvernement d'oligarchie tempérée que celui de Thèbes, où l'accès des magistratures était interdit à quiconque avait exercé un métier depuis dix ans, et M. C. reconnaît que cette ville n'avait pas « poussé jusqu'au bout la dangereuse plaisanterie de

la souveraineté populaire ». Il n'en distingue pas moins dans l'histoire des Thébains « tous les vilains côtés de la démocratie »; il y flétrit la « surenchère de flagornerie démagogique »; il y dénonce, naturellement, « l'aboyeur de place publique » (p. 316). Au fond M. C. est Spartiate de cœur. C'est son affaire, et nul ne niera que Sparte n'ait apporté de très hautes et très nobles vertus au florilège moral de l'antiquité. Mais on ne peut cependant pas raisonnablement regretter que toutes les constitutions des Grecs n'aient pas reproduit le même modèle et que tous leurs actes n'aient pas été inspirés par la même politique. On ne peut surtout pas antidater de vingt-cinq siècles un certain idéal de liberté, pour déclarer que le Grec s'estimait libre, mais ne l'était pas (p. 368). Quant à s'imaginer que « toutes les aristocraties » sont « essentiellement pacifiques » (p. 102), c'est une illusion contre laquelle proteste l'histoire de tous les temps.

Un autre défaut de M. C. est bien plus dangereux, parce qu'il est moins apparent et qu'au contraire, si l'on n'y regarde pas de très près, on lui en fera compliment comme d'une qualité rare et d'un mérite bien personnel : je veux dire son goût pour les chiffres. Presque tous les travaux préparatoires qu'a publiés l'auteur ont porté sur l'histoire des finances et sur des questions de population. Lors donc qu'il traduit les faits économiques ou démographiques en talents et en drachmes, en milliers d'habitants ou en kilomètres carrés, on a une tendance naturelle à le croire sur parole, d'autant que lui-même considère volontiers comme acquises les conclusions de ses recherches antérieures et se borne parfois à nous y renvoyer; on lui veut du bien de préciser ainsi d'une façon moderne les formules vagues et nuageuses qui dissimulaient et consolaient notre ignorance. Hélas! quand on essaie de refaire après M. C. le travail auquel il s'est livré, trop souvent on éprouve de cruelles déceptions. Tantôt les procédés qu'il imagine, pour trouver les chiffres que les documents lui refusent, apparaissent comme illégitimes et forcés; tantôt, les calculs opérés sur les bases qu'il pose ne donnent pas les résultats qu'il annonce.

Examinons les tableaux, principale originalité du chapitre préliminaire, qui nous montrent l'état du monde ancien dans la première moitié du v^{e} siècle.

M. C. veut d'abord (p. 4-8) évaluer la richesse et la population des 19 satrapies ou nomes de l'empire perse. Il dispose d'un document capital, la liste des tributs donnée tout au long par Hérodote. Quand on a une base comme celle-là, il faut s'y tenir le plus fidèlement possible. Il est vrai que le total indiqué par l'historien en talents euboïques présente quelques difficultés, qu'il n'est, d'ailleurs, pas impossible de résoudre. Mais l'essentiel, c'est de rester le plus près possible de données si précieusement exactes. Que fait cepen-

dant M. C., quand il dresse la liste des 19 tributs en convertissant les poids babyloniens en poids euboïques? Il commence par remplacer le rapport $\frac{78}{60}$ par $\frac{80}{60}$. Il veut simplifier, dit-il; mais, quand on fait une opération en vue d'en employer le résultat à des calculs ultérieurs, on ne doit pas multiplier d'avance les chances d'erreur; au reste, il n'est pas plus compliqué de chercher les $\frac{13}{10}$ que les $\frac{4}{3}$ de 200, 300, etc. Ce qui est plus gênant encore dans ce premier tableau (p. 4-5), c'est qu'il s'y glisse des lapsus et des erreurs de calcul qu'on ne peut pas prendre pour des fautes d'impression. Les 170 talents babyloniens du 7ᵉ nome ne font pas 270 talents euboïques, mais 226, si l'on admet le rapport $\frac{4}{3}$, et en réalité 227. Le tribut de 400 talents babyloniens, qui est converti pour le 1ᵉʳ nome en 530 talents euboïques et qui devrait en faire 520, se trouve tout à coup, pour les 13ᵉ et 17ᵉ nomes, n'en plus représenter que 500.

Mais voyons l'usage que va faire l'auteur de la liste ainsi obtenue. Pour chiffrer la richesse naturelle de chaque nome, il rapporte le montant de son tribut à sa superficie. Pour cela, il part de ce postulat que, dans cet immense empire composé de déserts et de vallées prodigieusement fertiles, l'impôt était partout assis sur le sol suivant une règle uniforme; et là-dessus il rapproche les chiffres du tribut, déjà plus ou moins légèrement déformés, de mesures superficielles qu'il est obligé de conjecturer en l'absence de toute certitude sur les limites des nomes. Admettons cependant le système; les erreurs déjà commises font boule de neige : sur 19 nomes dont on nous donne le tribut au kilomètre carré, il y en a 10 pour lesquels cette moyenne est inexacte. De plus, quand l'auteur veut faire la moyenne générale, au lieu de diviser la superficie de l'empire par le total des tributs, il divise la somme des moyennes partielles par le nombre des nomes, ce qui n'aurait d'intérêt que si les nomes avaient tous la même étendue : il trouve ainsi 8 drachmes euboïques par kilomètre carré, au lieu de 10.

Non content — ou plutôt trop content — de ces résultats, M. C. entreprend d'évaluer la population libre et sédentaire de chaque nome. Comment s'y prendre? Pas un mot là-dessus dans aucun document. Qu'à cela ne tienne! Nouveau postulat : le tribut, qui était partout proportionnel à la production du sol, l'est aussi partout au chiffre de la population. Soit. Mais quel est le taux par tête? Qu'on le demande à l'Égypte. Elle paie 5 1/2 millions de drachmes. Elle aura 7 millions d'habitants sous les Ptolémées; elle en a moins sous Darius. A 1 dr. par tête, ce serait encore trop; à 1 1/2 dr., on arrive à 3,600,000 habitants pour l'Égypte. Voilà qui va. Pourquoi? Parce que M. C. a l'impression que cela va, et c'est tout. Faisons lui encore crédit. En réalité, il hésite continuellement dans l'application du taux qu'il a choisi. Il tâtonne, et sur les 18 résultats auxquels il

aboutit (l'Égypte mise à part), je n'en trouve que 3 qui soient conformes aux règles qu'il s'est posées. Il évalue à 2,000,000 d'habitants la population de cinq nomes : celle du 19ᵉ nome qui devrait être de 1,600,000, celle du 3ᵉ qui devrait être de 1,900,000, celles du 1ᵉʳ et du 17ᵉ qui devraient être de 2,100,000, celle du 4ᵉ qui devrait être de 2,600,000. Bref, il renonce à maintenir le taux qu'il avait adopté. Mais il fait mieux. Dans ses conclusions, quand il considère les choses de haut (p. 7), il reconnaît à l'Égypte 5,000,000 d'habitants. Alors nous revenons au taux de 1 dr., et tout est à recommencer? C'est assez dire que la fantaisie, ou du moins le sentiment personnel, tient la plus grande place dans ces recherches et qu'en tout cas le taux de 1 1/2 dr. par habitant n'a aucune valeur.

On pourrait croire que pour les choses de Grèce, qui lui sont plus familières, M. C. use d'une méthode plus prudente. Malheureusement il n'en est rien. Parcourons, par exemple, le tableau de la confédération athénienne en 454/3 (p. 15-19).

Il s'agit avant tout d'établir le tarif des tributs. La tentative n'est pas chimérique ; car la liste d'ἀπαρχαί que nous possédons pour l'an 454/3 peut être complétée par celles d'autres années. Mais il y faut d'infinies précautions. Reportons-nous avec M. C. à son ouvrage sur *le Trésor d'Athènes*, dont il maintient ici les conclusions. Quand il trouve des chiffres exacts dans les comptes mêmes de 454/3, il lui arrive de les augmenter sans raison apparente. Il fixe le tribut de Lindos à 10 talents, au lieu de 8 talents 2500 drachmes ; celui d'Abdère à 15 t., au lieu de 12 t. 5100 dr. Il sait que les chiffres d'une année peuvent être élevés anormalement par liquidation d'arriérés ou versement d'avances, et c'est ainsi qu'il réduit fort justement le chiffre donné pour Sermylia ; mais souvent aussi il manque à cette règle. Il maintient pour les Érinéens le chiffre de 453/2, 4130 dr., quand ceux de 446/5 et de 444/3 sont de 1000 dr. et bien qu'une diminution à ce moment soit invraisemblable. Pour Stagire il s'en tient également au chiffre douteux de 453/2, un talent, quand celui de 1000 dr. se retrouve durant dix années de la période 450-437 et les deux années 427-5. Pour Ténédos il va chercher, au contraire, le chiffre de 452/1, 4 talents 300 dr., quand il n'aurait qu'à prendre celui de 453/2, certifié par la liste de 450/49, à savoir 1 t. 3720 dr. Encore n'est-il pas sûr qu'il ne faille pas faire subir une légère diminution aux chiffres de la période 453-450, lorsqu'on s'en sert pour l'année 454/3 ; au moins l'exemple des Lepsimandiens invite-t-il à le croire, puisqu'ils paient 1030 dr. en 453/2, 1200 en 452/1, 1500 en 451/0 : par conséquent, il est bien risqué de les taxer pour 454/3 au chiffre le plus élevé, d'autant que leur tribut n'est plus que de 1000 dr. dans la période 444-439. M. C. a raison, en général, de tenir compte des diminutions accordées par Athènes de 450 à 439 et de considérer les chiffres de cette période comme des minima ; mais il devrait se rap-

peler que cette règle ne vaut pas pour les villes de l'Asie Mineure avant 446/5. Il ne faut donc pas porter le tribut d'Érythrées à 10 t. en 454/3, sous prétexte qu'il est de 9 t. 3300 dr. en 450/49, et de 7 t. en 444/3; il est plutôt au-dessous de 9 t. qu'au-dessus, et, puisqu'en 425, année où les tributs seront doublés, il s'élèvera à 12 t., il convient de l'évaluer pour 454/3 à environ 6 t. Enfin, c'est un principe juste qu'à partir de 439 chaque revision du tarif amena une augmentation, jusqu'à ce qu'en 425 on fût arrivé au double du total primitif; et même ce principe, à condition d'être appliqué avec tact, fournit un excellent moyen de contrôle pour les listes antérieures. Mais est-il bien légitime, parce qu'en 425/4 des Ἐδριῆς Ὑμησσῆς figurent parmi les tributaires de Carie pour 6 t., d'inscrire d'office sur la liste de 454/3, et pour la somme considérable de 3 t., une ville dont on ne sait absolument rien ? Le chiffre de 5000 dr. pour les Πεδιῆς ἐκ Λίνδου n'est-il pas entaché d'arbitraire, alors qu'ils n'ont fourni jusqu'en 436/5 que des sommes infimes, trois fois 100 dr. et une fois 280, et qu'il a fallu évidemment une raison extraordinaire, qu'on n'a pas le droit de reporter sur la période antérieure, pour qu'à partir de 436/5 ils aient été imposés pour des sommes de 5060 dr., 4800 dr. et 1 t. ? Si Éléonte a contribué en 425/4 pour 100 dr., ce n'est certes pas un motif suffisant pour fixer à 50 dr. le chiffre de 454/3 ; mais, puisque, dans l'intervalle, le chiffre de 100 dr. se retrouve trois fois, et une seule fois — en 445/4 — celui de 300 dr., il ne faut pas choisir ce dernier, mais indiquer le premier comme un maximum. Pour Cos, nous avons trois chiffres certains : en 450/49, 3 t. 3360 dr. ; en 441/0, 5 t. ; en 428/7, 3 t. 4465 dr.; M. C. choisit le chiffre de 441/0, quand il serait cependant conforme aux principes qu'il a posés de préférer celui de 450/49, confirmé par celui de 428/7.

Sans doute je cite les exemples les plus caractéristiques ; mais ils sont assez nombreux déjà (et il y en a d'autres) pour que M. C. soit mal venu à déclarer allègrement, par allusion à des objections qui lui ont été faites, que « ceci n'affecte, en tout cas, qu'un petit nombre de chiffres ». Ceci suffit, en tout cas, à mettre en pleine lumière la tendance de l'auteur : il gonfle le plus possible les chiffres des tributs. Il arrive ainsi à un total de 521 talents, qu'il arrondit en 525 ; sous prétexte de lacunes, il le porte à 550 ; 550, c'est presque le chiffre donné quelque part par Diodore, 560 ; 560, c'est tout près de 600 talents dont parle Thucydide pour l'an 431.... et M. C. s'arrête à ce dernier chiffre. En réalité, le total de 521 talents s'effrite en partie, d'autant plus que M. C. renonce maintenant, sans explication ni avertissement, à faire figurer sur la liste la moitié presque des 245 villes qu'il y avait réunies jadis, d'où déduction de 32 talents, et que par manière de compensation il y insère, avec des chiffres énormes et purement conjecturaux, Samos, Chios et Lesbos, qui n'ont rien à y faire.

Voilà la base incertaine et fragile sur laquelle M. C. prétend établir ses calculs, pour déterminer la population et la superficie des villes confédérées. Rien de plus simple : il suffit d'appliquer à chaque tribut le rapport de 1 1/2 dr. par tête d'habitant, qui a dû être emprunté par les Athéniens au cadastre perse. M. C. ne se dit pas que l'Ionie, à elle seule, payait au grand roi 520 talents euboïques, tandis qu'Aristide fixa le total des contributions à 460 talents pour la confédération tout entière, et que, par conséquent, le rapport du tribut à la population n'a pas pu être le même dans l'empire perse et dans la ligue de Délos. En traitant des données hypothétiques d'après une formule manifestement fausse, il prétend faire surgir du néant les résultats d'un dénombrement qui n'a jamais été fait. Intrépide, il va, il va. Les Lyciens, 40,000 habitants; Milet, 40,000 habitants; Argilos, 41,000 habitants. Quoi! Argilos cette bourgade de Thrace, plus peuplée que Milet ou que toute la Lycie ! Oui, et elle renferme même plus de cinq fois la population d'Olynthe ; car on peut supposer qu'elle payait 63,000 dr., tandis que Milet et les Lyciens n'en payaient que 60,000 et Olynthe 12,000. Colophon et Cnide ont chacune 12,000 habitants, tout comme les Ἑδριῆς Ὑμησσῆς, etc., etc. Mais M. C. poursuit plus loin ses recherches. Il sait maintenant que la confédération enfermait une population totale de 2 millions d'habitants, et il peut mesurer sur une carte la superficie du domaine fédéral; il évalue ainsi la densité kilométrique de la population à 75. Cette moyenne, il a le courage de la croire valable pour chaque ville en particulier. De même que le tribut a fixé la population, la population va fixer la superficie du territoire. La Lycie mesure 5.600 k c., Milet et sa banlieue 500, Argilos 600, tandis qu'Olynthe n'en saurait posséder que 100. Même quand il arrive aux îles dont il connaît la superficie réelle, M. C. ne s'arrête qu'à regret : il place côte à côte le chiffre que lui fournissent ses calculs et celui qu'il trouve dans les géographies. Et les différences qui à ce moment se manifestent à lui ne lui dessillent pas les yeux.

Après avoir appelé l'attention sur les tendances générales de l'ouvrage, je voudrais signaler quelques taches dans le détail.

P. 22. Le *théorikon* est donné comme une institution démocratique du v[e] siècle. Il est dit plus justement, à la p. 226, n. 4, que cette date n'est pas certaine, et à la p. 232, n. 7, qu'il parait être une invention d'Agyrrhios.

P. 84. L'existence de magistrats appelés ξενοδίκαι repose sur une restitution peu vraisemblable : la juridiction qui leur est attribuée appartenait, au temps de Cratinos et d'Aristophane, aux ναυτοδίκαι qui sont déjà nommés dans le décret pour Hestiaia (IG, I, 29).

P. 84, 92. Les 14,240 citoyens qui, d'après le texte de Philochore, prirent part à la distribution de 444 ne représentent pas toute la classe des thètes. Le nombre des thètes n'a donc pas progressé en 14 ans de

14240 à 20000. Il faut probablement ajouter aux 14240 les prétendus 4760 παρέγγραπτοι, dont le nombre a été imaginé de toutes pièces, parce qu'on croyait à un total de 19,000 thètes (19.000 — 14240 = 4760).

P. 92, n. 1. Le μετοίκιον n'était pas d'une drachme par tête, mais de 12 pour le chef de famille, et de 6, si c'était une femme.

P. 93, 204, 348. Il est probable, en effet, que l'esclavage a pris de l'extension au IVe siècle. Mais la preuve donnée ne vaut rien. Si les esclaves avaient baissé de prix, cela prouverait, non que la demande était plus forte, mais que l'offre surabondait. En fait, il semble bien qu'à la fin du ve siècle et pendant le IVe la hausse ait été constante. Les pôlètes, en 415, n'inscrivent pas seulement des prix de 170 et 180 dr., mais aussi de 240 et 301 ; malgré les guerres continuelles, les rançons des prisonniers de guerre ont une tendance à augmenter. Pour démontrer la thèse de l'auteur, il convient, en somme, de prendre le contre-pied de son raisonnement.

P. 129. Si la situation des hilotes est peu à peu devenue tolérable, il n'en faut pas faire honneur aux habitudes patriarcales des Spartiates. La loi qui les attachait à la glèbe et fixait à perpétuité le quantum de la redevance les laissait en mesure de profiter de tous les progrès qu'ils réalisaient dans l'exploitation de leur tenure : d'où une amélioration quasi automatique de leur sort.

P. 190. Comme le Perse Otanès ne prévoyait pas les discussions modernes sur la R. P. et le système majoritaire, le principe qu'il exprime dans Hérodote III, 80 : ἐν γὰρ τῷ πολλῷ ἔνι τὰ πάντα ne signifie nullement : « la majorité équivaut au tout » (il faudrait au moins πλέονι), mais affirme tout simplement la souveraineté populaire.

P. 194. Ce n'est pas vers 365, mais en 378/7, que les neuf proèdres ont enlevé au prytane la présidence de l'assemblée.

P. 196. Il était bon de mentionner, à côté de l'Aréopage, les autres tribunaux du sang, Palladion, Delphinion, etc., où siégèrent d'abord les éphètes et plus tard les héliastes.

P. 203. M. C. veut donner un exemple de procès où un métèque risque de perdre sa fortune. Il cite celui « où nous trouvons impliqué le fils de l'affranchi Pasion ». C'est Phormion qui est défenseur dans cette affaire ; quant au fils de Pasion, Apollodore, il est citoyen, puisque son père avait déjà reçu le droit de cité.

P. 217. Platon est du dème de Kollytos ; mais cela ne prouve pas qu'il y soit né.

P. 225. « Sur les comptes de l'Érechtheion, on est étonné de la faible rémunération des architectes et sculpteurs, comparée au salaire élevé des manœuvres. Au IVe siècle d'ailleurs, il en sera encore de même. » Dans les comptes de l'Érechtheion, le salaire à la journée est le même pour tous, architecte, ouvriers qualifiés ou simples manœuvres ; mais il y a des travailleurs payés à la pièce, comme les sculpteurs, et il est difficile d'apprécier leur rémunération. Au

IVe siècle, la hausse des salaires est générale, et en même temps leur différenciation : les manœuvres ont 1 drachme 1/2, les ouvriers qualifiés 2 ou 2 1/2; l'architecte est payé à l'année.

P. 227, 498. La littérature peut dédaigner la moyenne comédie, dont il reste si peu de chose; l'histoire doit y attacher une grande importance. C'est la comédie sociale, succédant à la comédie politique. Le poète ne prolonge plus sur la scène les discussions de l'agora; il s'adresse aux gens de métier, aux métèques plus encore qu'aux citoyens.

P. 317. A la liste des intellectuels qu'a produits la Béotie, ajouter Cratès de Thèbes, un des chefs de l'école cynique.

P. 325. C'est au ve siècle que la mise en circulation du trésor perse a fait baisser la valeur de l'or de 14 ou 15 à 12 par rapport à 1 d'argent. Au IVe siècle, et avant même l'expédition d'Alexandre, l'affluence de l'or a fait baisser le rapport de 12 : 1 à 10 : 1.

P. 330, n. 2. M. C. croit que le φορμός, mesure de capacité, équivalait à un chargement de navire et pouvait être facilement de 5,000 médimnes ou même de 8,000. Mais le texte même qu'il cite, Lys. XXII, 5, 6, nous apprend que la loi défendait aux revendeurs d'acheter en une fois plus de 50 φορμοί. Si M. C. avait raison, le législateur aurait pris la peine d'intervenir pour défendre aux intermédiaires d'acheter plus que la production totale de l'Attique.

P. 341. Il est exagéré de dire qu'au IVe siècle l'importance des temples comme établissements de banque avait presque disparu. Il suffit de se rappeler l'exemple de Délos.

P. 341. Les calculs sur les souscriptions apportées à Delphes, en vue de retrouver les revenus des villes grecques, caractérisent une fois de plus les aspirations de M. C. vers la précision arithmétique. Mais là, comme ailleurs, il adopte un taux arbitraire. Nous savons que ce taux était d'une obole; mais sur quelle unité, nous l'ignorons. M. C. opte pour le statère : Apollon Delphien aurait exigé en tout 1/6, quand les dieux d'Éleusis demandaient 1/600 ou 1/1200 de la récolte annuelle et qu'Athéna même se contentait de 1/60 du tribut. Et puis, à quels chiffres M. C. applique-t-il un taux inusité? A des acomptes irréguliers, à des annuités dont le nombre nous est inconnu. On le voit, dans cette tentative tout est ruineux. Enfin, comment les 2,478 drachmes des Phocidiens, multipliées par 12, font-elles 56 talents? Même si l'on convertit les valeurs delphiques en valeurs euboïques (ce que l'auteur fait sans nous en prévenir), on n'arrive qu'à 7 talents.

P. 360. On nous dit que lors du procès contre Zenothémis, Démosthènes était *déjà* un personnage influent. Le procès ayant eu lieu en 330, Démosthènes l'était depuis longtemps.

P. 367. « Il y a douze chambres de l'Héliée, de cinq cents membres chacune. » Traduisez : « Il y a dix sections de l'Héliée, comprenant chacune cinq cents membres et mille suppléants. »

P. 469. A Tarente, « le nombre des fêtes, disait-on, était plus nombreux que celui des jours de l'année ». La plaisanterie eût été un peu lourde. Le mot de Strabon (V, 3, 4) auquel l'auteur fait allusion signifie que le nombre des jours fériés dépassait celui des jours ouvrables.

P. 504. « L'Académie... était tombée aux mains de Xénocrate, avant de passer au rustre Speusippe. » Platon eut pour successeur immédiat son neveu Speusippe, qui dirigea l'Académie de 347 à 339, avant Xénocrate. Qu'est-ce qui vaut à Speusippe l'épithète de « rustre »? Est-ce le fait d'avoir associé les Grâces aux Muses dans une chapelle élevée au milieu des jardins?

P. 505. Les 43.475 (et non les 43.372) lignes de manuscrit payées 3 talents reviennent, non pas à 15 oboles la ligne, mais à 2 1/2 oboles. Aux oboles sont malencontreusement substituées des drachmes. Décidément, jusqu'à la dernière page, M. C. aime les chiffres d'un amour malheureux.

Je signalerai quelques défauts de composition. Il faudrait des raisons bien pressantes pour séparer complètement les deux chapitres sur l'art grec et sur la science grecque, en mettant dans l'intervalle une centaine de pages avec le récit des événements de 435 à 403. — Le livre III, intitulé « les Puissances nouvelles » et commençant en 346, devrait s'ouvrir par ces considérations sur la force et la grandeur de la Macédoine qui sont rejetées après le chapitre sur la conquête de l'Asie : au lieu d'un « retour sur les antécédents », comme dit l'auteur, on aimerait mieux une explication préalable des faits. — On voudrait bien aussi une conclusion générale à la fin d'un volume comme celui-là, même s'il doit être suivi d'un autre ; tout ce qu'on trouve, avant de clore le livre, ce sont, à propos d'Aristote, des notes sur le commerce des livres : c'est un peu mince.

L'exposition présente quelques maladresses ou obscurités. On nous parle à plusieurs reprises de syntriérarchie et de synchorégie, sans nous dire ce que c'est (p. 90, 136); l'explication ne vient qu'à la p. 170 pour l'une, et à la p. 227 pour l'autre. —L'importance du décret rendu par Athènes contre Mégare est bien mise en relief (p. 101, 120-122); mais la teneur exacte du décret n'est donnée nulle part. — L'histoire de l'eisphora, telle qu'elle se présente à la p. 137, est incompréhensible. — Le mot « ennéakaidékaétéride », que l'auteur emploie souvent (voir p. 502) est bien désagréable, même pour ceux qui le comprennent; les autres, en tout cas, aimeraient mieux lire « cycle de 19 ans ».

La bibliographie est, en général, telle qu'il convient à ce genre d'ouvrage. Peu de taches à relever. En voici quelques-unes. P. 22, n. 1 : pour la loi de Gortyne, il ne faut plus se référer au commentaire de Dareste dans l'*Annuaire de l'Ass. des Ét. gr.* 1886, mais au

travail complet et excellent de Dareste, Haussoullier et Th. Reinach dans leurs *Inscr. jurid. gr.* P. 494 : puisque le travail de Birt, *Das antike Buchwesen*, est vieilli, mieux valait citer la 2e éd. de la *Palaeographie* de Gardthausen. L'ouvrage cité p. 197, n. 3, est de 1904, et non de 1907 ; l'article dont il est question p. 414, n. 6, a paru, non dans la *Rev. des Ét. gr.*, mais dans le *Bull. de corr. hell.* P. 20, n. 3 : écrire Milchhöfer ; p. 223, n. 2 écrire Büchsenschütz.

Nous n'avons guère vérifié les références aux textes. Notons en passant : p. 223, n. 2 : Isocrate, *Antidose*, p. 194 (il faudrait § 195). Mais nous tenons à signaler une pratique que nous trouvons, quant à nous, détestable. Si utile que soit la *Prosopographia* de Kirchner, ce n'est pas une raison pour la substituer en toute occasion aux sources directes. Il serait vraiment par trop commode, dès qu'un nom propre apparaît dans un évènement historique, de se justifier par la note : Kirchner, *s. v.* M. C. ne craint pas d'en abuser, soit qu'il parle de missions pareilles à celle d'Eschine et de Démosthènes en 346, soit qu'il dépeigne les chefs des mercenaires et mentionne les vices de Charès, soit qu'il considère la vie et l'influence de Socrate, etc., etc. (voir p. 198-206) ; il en prend si bien l'habitude, qu'à la p. 202 la mention familière lui vient au bout de la plume après une phrase sur les familles riches où il ne se trouve pas un nom propre.

La langue est la plupart du temps simple et de bon aloi ; souvent même la phrase se ramasse sur elle-même, nerveuse, énergique. De loin en loin (c'est rare) on est arrêté par des obscurités ou des lourdeurs, des expressions embarrassées ou impropres, des figures discordantes et heurtées (p. 58, 59). Des mots comme « insatisfait » (p. 61) et surtout « insûr » (p. 338), sont des néologismes « indésirables ». Certains titres : « Périclès maître », « Athènes comme puissance » choquent les habitudes françaises. « Considérer la ville comme traître » est franchement incorrect. Les effets de style sont assez souvent des anachronismes voulus (p. 79 : » le régime des expositions universelles ; p. 137 : « battre le pavé » ; p. 361 : le Marseillais Pythéas « jouit toujours d'une réputation de Gascon ») ou même des trivialités (p. 89, Aspasie est « une drôlesse prétentieuse » ; p. 101, la démocratie a « un aplomb olympien » ; p. 115, la Victoirede Paionios est « cousine germaine » de la Victoire à la sandale ; p. 135, l'ostracisme qui menaçait Nicias et Alcibiade tombe sur « un troisième larron »).

En résumé, le volume de M. C. pourra être mis aux mains des étudiants qui ne lisent facilement ni l'allemand ni l'anglais, mais sous la condition expresse qu'on y cherche les faits et qu'on en élimine les jugements, qu'on se méfie des données arithmétiques dans la mesure même où l'auteur tient à les faire accepter, et qu'on prenne

la précaution de crayonner sur bon nombre de marges les rectifications nécessaires [1].

Gustave GLOTZ.

Fr. WILHELM, K. DYROFF, **Lateinische Akten des heiligen Psotius,** dans Münchener Museum, Band 1, Heft 2, p. 185-214.

M. Wilhelm publie, d'après deux manuscrits, le texte malheureument incomplet de la *Passio* de saint Psotius ou Psate, et de son compagnon Callinique, tous deux évêques en Thébaïde. Le récit est curieux et valait la peine d'être tiré des bibliothèques où on l'avait oublié jusqu'ici (p. 186, l. 22, lire « veredarius » au lieu de « sanctus »). Six fragments d'une rédaction copte des mêmes Actes sont traduits en allemand, à la suite de la version latine, par M. Dyroff. Enfin, deux recensions arabes sont déjà connues, conservées dans les synaxaires jacobites. La tradition copte nous est parvenue de façon trop fragmentaire pour qu'on puisse juger si la *Passio* latine en est une traduction approchée. La comparaison avec le texte arabe, assez fantaisiste, est possible et intéressante. Elle montre que les Actes ici publiés, qui sont infiniment plus simples, ont peut-être une certaine valeur historique, que M. W. fait justement ressortir.

Jean MASPERO.

Aug. COULON. **Inventaire des sceaux de la Bourgogne,** recueillis dans les dépôts d'archives, musées et collections particulières des départements de la Côte-d'Or, de Saône-et-Loire et de l'Yonne (ouvrage publié sous les auspices du Ministère de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts, et de la Direction des Archives, et accompagné de 60 planches en phototypie). Paris, Leroux, 1912, in-fol. XLVIII-366 p.

Les Archives Nationales possèdent une collection d'empreintes de sceaux unique au monde. Cette collection s'est considérablement accrue depuis le jour où Douët d'Arcq en a publié l'inventaire. Les missions de Demay, en particulier, l'ont enrichie de moulages recueillis à la Bibliothèque Nationale et dans les départements for-

---

1. On a vu plus haut par plusieurs de nos critiques que l'erratum des p. XIII-XV, quoique assez long, est tout à fait insuffisant. J'y ajouterai encore : p. XIV (précisément dans l'erratum), au lieu de p. 392, *lire* 391 ; — p. 17, Polichna, 9,000 dr. e., *lire* 6,000 ; *ib.* Cyme, 72,800 dr. e. ; *lire* 72,000 ; *ib.* Mendè, 16,000 hab., *lire* 32,000 ; — p. 20, le district peuplé*e* ; — p. 37, un*e* apogée ; — p. 63, at*t*hénien ; — p. 79, n. 4, *au lieu de* encore, *lire* déjà ; — p. 93, n. 6, Griesch. ; — p. 102, l'armée que Sparte a porté ; — p. 118, IVe siècle, *lire* VIe ; — p. 120, mâter, *lire* mater ; — p. 128, de nouveau*x* accomplie ; — p. 133, Ion*n*ienne ; — p. 147, n. 4, Li*b*ybéens ; — p. 148, Est, *lire* Ouest ; *ib.* plus *de* un ; *ib.* nous l'avons vu (la Sicile) vendre du vin, *lire* vue ; — p. 151, à la gaminerie, *lire* qu'à la gaminerie ; — p. 156, Salamnie, *lire* Salamine ; — p. 171, n. 5, *le* diobélie ; — p. 203, n. 2, cité n. 2, *lire* cité n. 1 ; — p. 206, ne parle*s* pas ; — p. 233, rhét*h*eurs ; — p. 335, *la* darique (sous-entendu statère) ; — p. 341, n. 2, le taux laissé*e* ; — p. 411, au printemps de 349, *lire* 340 ; — p. 463, n. 3, Xénothémis, *lire* Zénothémis ; — p. 500, *quoiqu*'il en soit.

més par les anciennes provinces de la Flandre, de l'Artois, de la Picardie et de la Normandie. Mais l'œuvre de Demay avait été malheureusement interrompue. Elle vient d'être reprise, en ces dernières années, sur l'initiative de M. Dejean, directeur des Archives, par un érudit particulièrement compétent, M. Coulon. De 1905 à 1908, ce dernier a parcouru les trois départements de l'ancienne Bourgogne, la Côte-d'Or, la Saône-et-Loire et l'Yonne; il y a exploré avec méthode les dépôts d'archives, les musées, les collections particulières, et il a recueilli, au cours de ses campagnes, un peu plus de 1600 sceaux, qui portent à environ 54,000 le nombre des fac-similés maintenant réunis au palais Soubise. C'est l'inventaire de ses découvertes que, sous les auspices de la Direction des Archives, M. C. présente aujourd'hui au public.

Cet inventaire est une œuvre scientifique, dans toute l'acception du mot. On ne saurait trop louer la méthode de l'auteur, son érudition étendue, sa conscience, qui va parfois jusqu'au scrupule. Le plan rappelle celui de Demay : c'est la même grande division en deux groupes, les sceaux laïques, qui se répartissent en neuf séries, et les sceaux ecclésiastiques, qui en comprennent onze. Chaque sceau fait l'objet d'une description qui met en relief ses caractères particuliers. M. C. a su donner à ces descriptions toute leur valeur en identifiant exactement le personnage ou la juridiction dont le sceau émane, en analysant et en datant avec précision le document auquel il est attaché. On peut se fier aux indications de cet inventaire, ce qui est l'essentiel; et le plus souvent, après l'avoir consulté, on peut se dispenser de recourir aux originaux, dont la conservation est, d'ailleurs, assurée par les excellents moulages que M. C. en a pris. Quelques lapsus, inévitables dans un ouvrage de cette importance, ne sauraient diminuer le mérite de l'auteur. P. xxxii, il est bien évident que l'insigne de la Toison d'Or n'a pas été créé, en 1429, par Jean Sans-Peur, mais par Philippe-le-Bon. N° 89, l'acte auquel est appendu le sceau de Béatrix de Chalon n'est pas de 1320, mais de 1220. La table alphabétique, bien que dressée avec soin et susceptible de rendre de grands services, renferme quelques inexactitudes (le sceau d'Henri Ier, dit Beauclerc, est le n° 11 et non le n° 77). Ces petites négligences ne sont pas graves; il faut savoir gré à l'auteur d'en avoir réduit le nombre le plus possible.

La préface que M. C. a jointe à son inventaire sera lue avec profit par tous ceux qui s'intéressent à l'art du Moyen Age. L'auteur y signale les faits nouveaux que l'examen collectif des sceaux de la Bourgogne apporte à l'histoire générale de l'art sigillaire et de l'iconographie religieuse et civile. Le chap. III, dans lequel il étudie les spécimens curieux de la collection, nous apporte une foule de renseignements intéressants sur les dignitaires et les artistes de la cour des ducs de Bourgogne, et montre tout le parti qu'on peut tirer de la

sigillographie pour résoudre la question, encore pendante, des origines de l'art bourguignon. Le chap. V n'est pas moins neuf : M. C. y traite des différents types de sceaux, et spécialement de l'iconographie des saints de la Bourgogne, d'après les sceaux du type légendaire. Il y a là, résumée en quelques pages, la matière d'un livre très attachant : l'esquisse que l'auteur en donne nous permet déjà d'entrevoir avec quel charme délicat les artistes de l'école bourguignonne ont su interpréter la légende des saints, et quel intérêt il y aurait à rapprocher ces petites compositions des œuvres plus vastes où leur génie s'affirme dans toute son ampleur et toute son originalité.

La Direction des Archives a voulu rehausser la valeur documentaire de cet ouvrage et en faire en même temps un livre de luxe, en l'accompagnant de 60 belles planches, qui reproduisent en phototypie le quart environ des sceaux décrits. Parmi ces 400 spécimens, choisis avec goût, il en est d'un dessin charmant et d'une rare finesse d'exécution. On remarquera les sceaux de type équestre qui portent les nos 79 (sceau du duc Philippe le Bon, 1433), 116 (sceau de Guigues, comte de Nevers et de Forez, 1238), 147 (sceau de Jean, seigneur de Thil et de Marigny, 1347) 251 (sceau de Jean de Châteauvillain, 1337) ; ceux qui offrent les figures en pied de Marguerite, reine de Sicile (1282, no 22), de Marguerite, comtesse de Flandre (1374, no 93), de Jean de Chalon, évêque de Langres (1331, no 958), etc. ; les sceaux des cardinaux Zarabella et Panciera (1416, nos 874 et 875) ; le sceau et le contre-sceau de la ville de Cantorbery (1361, nos 536 et 536 *bis*), celui de la Madeleine de Vézelay (1345, no 1297), celui de Daniel, évêque élu de Cefalu (1157, nos 929 et 929 *bis*), etc. Aucune de ces reproductions, d'ailleurs, n'est indifférente, et leur ensemble complète dignement une œuvre magistrale, conforme aux traditions scientifiques du palais Soubise, également honorable pour la Direction éclairée qui en a conçu le projet et pour l'érudit archiviste qui a été chargé d'en assurer l'exécution.

Paul Le Cacheux.

Michel Augé-Laribé. **L'évolution de la France agricole.** Paris, Armand Colin (*Le mouvement social contemporain*), 1912. In-18, xvii-304 p.

M. Augé-Laribé n'est pas de ceux que l'optimisme aveugle. Il nous décrit l'agriculture tendant de plus en plus à devenir une industrie, en dépit des routines paysannes. Industrialisée, elle devient capitaliste.

S'il n'y a pas, comme l'ont cru à priori les marxistes de la stricte observance, concentration de la propriété rurale, si même il n'y a pas de tendance très nette à la concentration des exploitations, il n'en reste pas moins que la campagne se vide d'hommes, moins vite en France qu'en Angleterre ou en Allemagne, assez vite tout de même. La terre ne retient plus le paysan, et Michelet ne récrirait plus *Le Peuple*.

Dans le capitalisme agraire naît l'association agricole, qui n'a pas, tant s'en faut, donné tous ses résultats, ni sous la forme syndicale ni sous la forme coopérative. En réaction contre ce même capitalisme apparaît le socialisme agraire, peu développé encore, et assez inhabile à se définir lui-même. Au reste l'association agricole se présente surtout comme une collection d'égoïsmes.

Somme toute, une nouvelle démocratie rurale se forme, très différente de l'ancienne race paysanne, et que M. A.-L. ne voit pas très en beau, ni comme groupe moral, ni comme élément physiologique de la nation, ni comme entité politique. Il n'est plus tenté de dire à la Terre : *Salve, magna parens virum !* Et ses conclusions seraient assez décourageantes, s'il n'entrevoyait la formation d' « un type nouveau de paysan », mieux adapté aux conditions nouvelles.

Quoi qu'on pense de ces conclusions, il reste un livre solide, rempli de faits bien classés et intelligemment interprétés, sur la production et la technique, sur le régime de la propriété, sur les mouvements de la population, etc. Une chose manque, cependant, à tous les ouvrages de cette jeune collection : une brève bibliographie.

Henri HAUSER.

Mémoires et documents pour servir à l'histoire du commerce et de l'industrie en France, publiés sous la direction de Julien HAYEM. Paris, Hachette, 1911. In-8°, XII-253 p. Préface de Paul Delombre. — Deuxième série, ibid,, 1912. In-8°, VIII-287 p., 9 grav.

M. J. Hayem a eu deux excellentes idées : la première, c'est de publier dans une revue commerciale financière des études d'histoire économique ; la seconde, c'est de ne pas laisser perdre ses études et celles de ses collaborateurs, et d'en constituer une sorte de bibliothèque. Nous sommes si pauvres de documents et d'études documentaires en matière d'histoire économique que nous devons saluer avec satisfaction l'apparition de cette collection.

C'est faire à M. H. une mauvaise querelle que de lui reprocher l'absence d'ordre de ces deux volumes. Il est naturel que les chercheurs se dirigent un peu dans tous les sens et nous apportent, au courant de la découverte, le produit de leurs trouvailles.

Ce qui est plus regrettable, c'est que les divers collaborateurs de M. H. ne soient pas tous également bien préparés au travail qu'ils ont entrepris. Quelques-uns, M. Eugène Guitard, M. Paul Destray, M. Georges Mathieu, M. Émile Isnard, sont rompus aux bonnes méthodes : leurs études sur la délimitation du bordeaux et le commerce des vins de Bourgogne sous l'ancien régime, sur l'industrie limousine et sur la soie en Provence nous seront précieuses. On goûtera également, de M. H., le mémoire de Tribert, inspecteur des manufactures à Orléans de 1787 à 1791, c'est-à-dire à la veille du jour où l'institution allait disparaître. Il y a, par contre, bien de

l'inexpérience dans l'article de M. Cherrière qui, sous prétexte d'étudier la lutte contre l'incendie sur la Seine, nous fait une histoire des ports de Paris; le sujet nous est suffisamment connu par le livre, plusieurs fois réédité, de M. François Maury, et il serait déplorable que ces études devinssent des meubles à tiroirs.

Il faudrait également apprendre à publier correctement les textes. Ce n'est pas nous donner le Mémoire de l'intendant Jérôme Bignon sur la généralité d'Amiens (il s'agit d'un des mémoires de 1698) que d'imprimer d'abord un résumé de ce mémoire par Boulainvillers, et de reproduire seulement le texte du mémoire pour la partie relative aux manufactures. Ajoutons que l'éditeur a, ici, employé un bien mauvais copiste, aux yeux de qui le nom assez connu de Van Robais se transforme en un inattendu *Naurobois;* il n'a su reconnaître ni Hardivilliers, ni Pisseleu, ni la Thiérache, ni (p. 150) l'Authie, etc.

Les auteurs ne sont pas toujours très au courant des derniers travaux. Si l'article sur la navigation et le commerce de la Méditerranée à la fin du XVII^e siècle connaît le premier ouvrage de Masson et cite, mais sans les avoir utilisés (il aurait, autrement, reconnu, p. 224, dans *Sallès* le port de Salé), ses *États barbaresques*, il ignore sa si importante *Compagnie du Corail*. Une lecture un peu plus soigneuse de G. Martin, *Grande industrie sous Louis XV* (p. 332), n'aurait pas permis de considérer comme absolument inédite l'affaire Van Robais de 1715-1716 (t. I, p. 57). Sur cette affaire, en dehors de F 12 des Archives nationales, il faudrait voir C 149 des Archives de la Somme. — Était-il bien utile de rééditer la « fête brésilienne célébrée à Rouen en 1550 », pièce archiconnue ?

Avec une méthode plus stricte, un choix plus sévère des matériaux, une bibliographie mieux tenue à jour, la collection de M. J.-H. pourra rendre de réels services.

Henri HAUSER.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES. — *Séance du 13 décembre 1912.* — M. Paul Monceaux, élu membre ordinaire en remplacement de M. Philippe Berger, décédé, est introduit en séance.

M. Cuq fait une seconde lecture de son mémoire sur l'ἀποκήρυξις.

Léon DOREZ.

L'imprimeur-gérant : ULYSSE ROUCHON.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 27 Quarante-sixième année. 6 juillet 1912.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Feuilles d'histoire, n° 7, 1er juillet 1912 : Henri MALO, L'échec des Anglais à la Martinique en 1759. — Valère FANET, La fête de Simonneau. — Raymond GUYOT, Les richesses de Tallien. — Léon HENNET, Généraux provisoires de la Révolution et de l'Empire, IV. — Achille BIOVÈS, Le siège de Gênes en 1800. — Albert GRÜN, Les châteaux royaux pendant la Révolution. I. Fontainebleau. — Joseph DURIEUX, Le gendarme de Mme de Staël. — E. CAZALAS, Napoléon à Dresde en mai 1812. — Albert DEPRÉAUX, La prise de Smolensk. — Comte BEUGNOT, L'île d'Elbe et la police. — A. DUBOIS-DILANGE, Dambray et la fuite de Louis XVIII. — Arthur CHUQUET, Le jugement de Napoléon sur Ney et Labédoyère. — MÉLANGES. Arthur Chuquet : Faire son pré carré. — Un bon choix. — Les sobriquets de Mirabeau. — Un appel à la désertion. — Les Thermopyles de la France. — Les chiens nos alliés. — Royer-Collard et Danton. — Les « Notre-Dame ». — Un mémoire de Bonaparte à l'Institut d'Egypte. — Fesch et Napoléon. — Un sous-marin en 1834. — Un mot de Napoléon III.

Revue bleue, 15 juin : P. FLAT, GUIST'HAU, DONNAY, MOUREU, LIPPMANN, Le Cinquantenaire de deux revues françaises. — DUMONT-WILDEN, A la conquête des Indes, aventuriers d'autrefois. — A. JOUSSAIN, L'expansion du bergsonisme et la psychologie musicale. — Lucien MAURY, Lamartine et la politique. — Jacques LUX, Chronique ; correspondance. — P. F., Nos collaborateurs.

Deutsche Literaturzeitung, n° 24 : HEUSLER, Eduard Sievers und die Sprachmelodie. — Briefe von David Friedrich Strauss an Georgii. Hgb. von H. Maier. — STOEWER, Katalog einer Lehrerbibliothek für höhere Lehranstalten. 2. Aufl. — Römische Quartalschrift für christliche Altertumskunde und für Kirchengeschichte. Hgb. von de Waal und Kirsch. 25. — P. BLAU, Und dann? — ENDRES, Die Zeit der Hochscholastik. Thomas von Aquin. — P. MANDONNET, Des écrits de S. Thomas d'Aquin. — Fontes vitae S. Thomae Aquinatis illust. a Prümmer. I. — GEYER, Der deutsche Aufsatz. 2. Aufl. — FUNK, Talmudproben. — Archives d'Etudes orientales. Publ. par J.-A. Lundell. Livr. I-IV. — MÜNZER, Cacus der Rinderdieb. — SCHWARTZ, Charakterköpfe aus der antiken Literatur. 1. 4. Aufl. — RIEMANN, Das neunzehnte Jahrhundert der deutschen Literatur. 2. Aufl. — WEIGLE, Emanuel Geibels Jugendlyrik. — STICHTERNATH, Emanuel Geibels Lyrik, auf ihre deutschen Vorbilder geprüft. — The Cambridge History of English Literature. Ed by Ward and Waller. IV. V. VI. — BALDENSPERGER, Alfred de Vigny. — Fr. von DUHN, Ein Rückblick auf die Gräberforschung. — E. MÜLLER, Eine Glanzzeit der Zürcher Stadttheaters. Charlotte Birch-Pfeiffer. — M. DIEULAFOY, La bataille d'Issus. — Mecklenburgisches Urkundenbuch, hgb. von dem Verein für mecklenburgische Geschichte und Altertumskunde. XXIII. — KEIL, Wölfis. — Briefe und Aktenstücke zur Geschichte der Gründung des Deutschen Reiches (1870-71), hgb. von Brandenburg. — LAMPP, Die Getreidehandelspolitik in der ehemaligen Grafschaft Mark während des 18. Jahrh.

Literarisches Zentralblatt, n° 25 : KARGE, Gesch. des Bundesgedankens im Alten Testament, I. — THUDICHUM, Gesch. des Eides. — LACHÈVRE, Des Barreaux et Saint-Pavin. — BÖHL, Kananäer und Hebräer. — LUNDGREEN, Wilhelm von Tyrus und der Templerorden. — REDLICH, Die Privaturkunden des Mittelalters. — ROCHAS D'AIGLUN, Vauban. — KLINKENBORG, Die Begründ. des brandenb. Archivs im XV Jahrh.

— Stengel, Diplomatik der deutschen Immunitäts-Privilegien vom IX bis zum Ende des XI Jahrh. — Arnold, F.-L. Schenk. — Philodemi περὶ κακιῶν liber X, p. Jensen. — Sieben span. dramat. Eklogen, p. Kohler. — Wetz, Die Lebensnachrichten über Shakspeare. — Alt, Gœthe und seine Zeit. — Weigle, Geibels Jugendlyrik.

Bulletin international de l'Académie des sciences de Cracovie, nos 9 et 10, novembre-décembre 1911 : Compte rendu de la séance de la Commission de l'histoire de l'art en Pologne du 31 octobre 1911. — Ed. Dubanowicz, L'expropriation pour cause d'utilité publique dans la législation anglaise, 1845-1907. — St. Szpotanski, Les archives de Marchwacz.

MÉMOIRES DE LA DÉLÉGATION EN PERSE

TOME XIII

CÉRAMIQUE PEINTE DE SUSE

ET

PETITS MONUMENTS DE L'ÉPOQUE ARCHAÏQUE

Par **Edm. POTTIER**, membre de l'Institut

J. de MORGAN et **R. de MECQUENEM**

Un volume in-4, illustré de 212 clichés dans le texte, et accompagné de 44 planches hors texte........................... **50** fr.

Introduction, par J. de MORGAN.

I. **Observations sur les couches profondes de l'Acropole à Suse**, par J. de MORGAN.

II. **Etude historique et chronologique sur les vases peints de l'Acropole de Suse**, par EDM. POTTIER.

- I. Fabrication et technique de la céramique susienne. A. Les vases du premier style. B. Les vases du second style.
- II. Interprétation du décor céramique.
- III. Chronologie et dates de la céramique proto-élamite.
- IV. Place de la céramique susienne dans l'histoire générale de la céramique antique (Résumé sur la peinture des vases en Orient).
- V. Céramiques diverses en dehors des poteries peintes.
- VI. Conclusion.

III. **Catalogue de la céramique peinte Susienne** conservée au *Musée du Louvre*, par R. de MECQUENEM

IV. **Annexes,** par MM. A. GRANGER, COUYAT BARTHOUX, HENRY LE CHATELIER, Z. LECAISNE.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 28 Quarante-sixième année. 13 juillet 1912.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Revue bleue, 22 juin : Paul Bonnefon, Lettres inédites de Doudan, I. — Edm. Jaloux, Portrait de Ricard. — Fr. Macdonald, La légende des enfants de Rousseau. — Lucien Maury, A propos de littérature régionaliste. — A. Duboscq, La question albanaise. — Léo Larguier, Héros et modèles. — Jacques Lux, L'autobiographie de Marc Twain; Melchior Grimm.

Deutsche Literaturzeitung, n° 25 : Eulenburg, Die Statistik in Deutschland. I. — Begemann, Der Orden der Unzertrennlichen des achtzehnten und die Fruchtbringende Gesellschaft des siebzehnten Jahrhunderts. — Weill, Zadoc Kahn. — Schultz, Dokumente der Gnosis. — Ecke, Schwenckfeld, Luther und der Gedanke einer apostolischen Reformation. — Bauer, Die Agendenreform der Gegenwart. — Entz, Pessimismus und Weltflucht bei Platon. — Heinricius, Skildringar fran Abo Akademi 1808-1828. — Ambros, Die Erziehungspraxis der Volksschule. — Annales regum Iyasu II et Iyo'as ed. Guidi. — Katona und Szinnyei, Geschichte der ungarischen Literatur. — Harvard Studies in Classical Philology. Vol. XXI. — Auswahl aus lateinischen Dichtern von K. Jacoby. I. Heft : Ovid. — Habermann, Die Metrik der kleineren althochdeutschen Reimgedichte. — H. Fischer, Die schwäbische Literatur im 18. und 19. Jahrhundert. — Paul, John Dennis. — Faguet, Vie de Rousseau. — Weigand, Die Geburtskirche von Bethlehem. — Jahr, Quellenlesebuch zur Kulturgeschichte des früheren deutschen Mittelalters. — Schotte, Fürstentum und Stände in der Mark Brandenburg unter der Regierung Joachims I. — Günther, Der Uebergang des Fürstbistums Würzburg an Bayern. — Goldscheid, Höherentwicklung und Menschenökonomie. — Eger und Friedrich, Kirchenrecht der evangelischen Kirche im Grossherzogtum Hessen. II. — Sinwel, Statistische Uebersichten zur Wirtschafts- und Verkehrskunde.

Literarisches Zentralblatt, n° 26 : Preusschen et Krüger, Handb. der Kirchengesch. I. Das Altertum. — Lehmann, Textbuch zur Religionsgesch. — Spieth, Die Religion der Eweer. — Urk. und Reg. zur Geschichte der Rheinlande, p. Sauerland, V. — Wahl, Gesch. des europ. Staatensystems im Zeitalter der fr. Rev. — Wehrmann, Gesch. der Stadt Stettin. — Friedrich, Paul de Lagarde und die deutsche Renaissance. — Denkw. des Generals Hiller von Gaertringen. — Beccari, Il Tigrè. — Katalog der Bibliothek des preuss. Grossen Generalstabes. — Weissbach, Die Keilinschriften am Grabe des Darius Hystaspis. — Properz p. Hosius. — Geitel, Entlegene Spuren Gœthes. — Spiero, Das poetische Berlin. — Fries, Stilist. Beobacht. zu Wilhelm Meister. — Busch, Ut ôler Welt. — Münsterberg, Chines. Kunstgesch. II. — Klopfer, Von Palladio bis Schinkel. — Pauli, Max Liebermann. — Kretzschmar, Gesch. des neuen deutschen Liedes, I. — Lœwe, Kritische Bücherkunde der deutschen Bildung, I, Geisteswissenschaften.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, VIe

Cinquième année. N° 4. Juillet-Septembre 1912.

ANNALES RÉVOLUTIONNAIRES

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES ROBESPIERRISTES

Paraissant cinq fois par an.

DIRECTEUR : ALBERT MATHIEZ

Non cujuslibet temporis
Non cujuslibet hominis

Les terroristes ont tout rejeté sur Robespierre

NAPOLÉON.

SOMMAIRE

Les souscripteurs reçoivent gratuitement les ŒUVRES COMPLÈTES DE MAXIMILIEN ROBESPIERRE éditées par la Société. Le premier volume comprenant les Œuvres littéraires en prose et en vers est paru.

Le fascicule 1 du tome II, comprenant les Œuvres judiciaires vient de paraître.

Souscription : France, 20 fr. par an. Etranger, 22 fr.

Nº 29 Quarante-sixième année. 20 juillet 1912.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Revue de l'enseignement des langues vivantes, n° 7, juillet : Cam. CHEMIN, De la nécessité d'un plan d'études dans le cycle supérieur. — Maurice CASTELAIN, Robert Herrick. — L.-W. CART, La question de l'extemporale. — Notes et documents : Soutenance de thèses (Jacques Wolf). — La prononciation du latin (G. C.). — La dernière élection au C. S. de l'instruction publique.

Deutsche Literaturzeitung, n° 26 : EULENBURG : Die Statistik in Deutschland (fin). — KLATT, David Chytraeus als Geschichtslehrer und Geschichtschreiber. — NITZSCH, Lehrbuch der evangelischen Dogmatik. 3. Aufl., bearb. von Stephan. — BERTSCHE, Abraham a Sankta Clara. Blütenlese aus seinen Werken. 2. Bd. — WUNDT, Kleine Schriften. II. — MAUSBACH, Grundlage und Ausbildung des Charakters. — MATTHIAS, Praktische Pädagogik für höhere Lehranstalten. 4. Aufl. — Isidori Hispalensis episcopi Etymologiarum sive Originum libri XX. Rec. LINDSAY. — SCHROEDER, Horazens Vermasse. — The Lay of the Nibelung Men. Transl. by WAY. — The Complete Works of Sir Philip Sidney. I. Ed. by FEUILLERAT. — CHAYTOR, The Troubadours. — DOEBBER, Das Schloss in Weimar. — HES, Ambrosius Holbein. — LUNDGREEN, Wilhelm von Tyrus und der Templerorden. — Lebenserinnerungen des Generalleutnants Karl von Wedel. Hgb. von TROEGER. — BRAUNS, Kurhessische Gewerbepolitik im 17. und 18. Jahrhundert. — BOVENSIEPEN, Die Kurhessische Gewerbepolitik und die wirtschaftliche Lage des zünftigen Handwerks in Kurhessen von 1816-1867. — CALOGIROU, Die Arrha im Vermögensrecht. — HERR, Die Untersuchungskommissionen der Haager Friedenskonferenzen, ihre Vorläufer, ihre Organisation und ihre Bedeutung für die friedliche Erledigung internationaler Streitigkeiten.

Literarisches Zentralblatt, n° 27 : SMITH, The life and letters of Luther. — J. RÉVILLE, Les phases successives de l'histoire des religions. — KROMAYER, Antike Schlachtfelder. — DUNGER, Die Entstehung der Landeshoheit in Oesterreich. — LOHMEYER, Bearbeitung von Birkenfelder Kirchenbüchern. — FISCHEL, Die Protokolle des Verfassungsausschusses über die Grundrechte. — W. SCHMIDT, Die Stellung der Pygmäenvölker in der Entwicklungsgesch. des Menschen. — E. von MOELLER, Julius Clarus aus Alessandria. — E. SCHÖNE, Politische Geographie. — LUN-HENG, II, Misc. essays of Wang Chung, p. FORKE. — ENK, Ad Propertii carmina commentarius criticus. — — USENER, Kleine Schriften, I. — The Eclogues of Baptista Mantuanus, p. MUSTARD. — La Chanson de Guillelme, p. SUCHIER. — H. LONGNON, Ronsard. — SCHRUMPF, Gœthe und Weimar. — PINDER, Mittelalt. Plastik Würzburgs. — A. WERNER, Musikpflege in Weissenfels. — JERUSALEM, Die Aufgaben des Lehrers an höheren Schulen.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, VI^e

Vient de paraître :

VILLE DU PUY

MUSÉE CROZATIER

Catalogue du Médaillier

PAR

ACHILLE MONTÉLHET

MONNAIES, MÉDAILLES
JETONS, MÉREAUX, POIDS MONÉTAIRES
DONNÉS PAR A. MONTÉLHET
ET PIÈCES DE L'ANCIEN FONDS DU MUSÉE

TOME PREMIER

RÉPUBLIQUE ROMAINE

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

N° 30 Quarante-sixième année. 27 juillet 1912.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Ungarische Rundschau für historische und soziale Wissenschaften, herausgegeben von Prof. Dr Gustav Heinrich. Leipzig, Duncker et Humblot, 4 fasc. par an, 20 marcs, 1 fasc. 6 marcs. 1912 1er fasc. An unsere Leser (cette Revue continue la *Ungarische Revue* qui a paru de 1881 à 1896; elle veut donner une image fidèle de la Hongrie ancienne et moderne et mettre l'étranger à même de juger impartialement les efforts du pays dans le domaine intellectuel). — G. Molnar, Franz Liszt. — E. Wertheimer, Der Hof Franz I von Ungarn (d'après un rapport inédit de Jacobi-Klöst, ambassadeur de Prusse à Vienne en 1792). — François II est, pour les Hongrois, le premier roi de ce nom). — L. Stein, Tolstoï als Philosoph. — A. Fodor, Die neue ungarische Zivilprocessordnung. — J. Tarnai, Ungarischer Juristentag. — A. Berzeviczy, Das übernatürliche Element in Shakespeares Dramen (suite dans fasc. 2). — D. Angyal, Der Selbstmord des Grafen Ladislaus Teleki (il s'est suicidé en 1861). — G. Hoffmann, Die Einschränkung der Einwanderung in den vereinigten Staaten von Amerika. — G. Térey, Das Museum der bildenden Künste in Budapest (fin dans fasc. 2). — S. P. Osztern, Volkssouveränität, Araber und Kalifat. — A. Domanovszky, Die Chronik Simonis von Kéza (examen critique de cette chronique du XIIIe siècle). — H. Kenczler, Ein gravierter Silberbecher des ungarischen Nationalmuseums (avec 8 ill.). — E. Gaspáretz, Die Technik der antiken Wandmalerei. — H. Marczali, Hexenprozesse in Ungarn. — E. Csaszar, Dante in Ungarn (d'après le livre de Kaposi). — J. Peisner, Die Vorfahren des Grafen Széchenyi. — E. Mahler, Aegyptologisches aus Ungarn. — L. Eber, Siebenbürgisch-sächsische Kirchenburgen. —. G. Heinrich, Bánkbán in M. v. Collins Dramen. — J. Bayer, « Sie sollen ihn nicht haben ». (Le comte L. Festetich l'a mis en musique dès 1840). — R. Gragger, Ungarische Einflüsse auf Theodor Fontane. — G. Heinrich, Nikolaus Dietrich Giseke (rectifie les erreurs de l'Allgemeone deutsche Biographie). — R. Gragger, Ein Brief Fesslers an Herder. 2e fasc. — Julius Andrassy, Ungarns rechtliche Selbständigkeit von 1526 *bis* 1715 (étude importante de 70 pages, dirigée principalement contre les théoriciens autrichiens de la Gesamt-monarchie). — J. Wlassics, Die rechtliche Natur des Gesetz. Art. XII : 1867. — G. Thirring, Die Bevölkerungsentwicklung der ungarischen Städte. — A. Gombos, König Peter von Ungarn. — M. Karman, Das System der Wissenschaften. — T. Gyarfas, Veit Stoss in Siebenbürgen. — L. Eber, Ein ungedruckter Stich (avec 2 ill.). — L. Thallóczy, Die albanesische Diaspora. — S. Heinlein, Die hippokratische Weltanschauung (à propos de l'ouvrage de Hornyánszky). — K. d'Isor, Die Franz Liszt-Ausstellung in Budapest. — R. Gragger, Joseph II über die Aufklärungsliteratur. — Idem, Die erste Aufführung der Jungfrau von Orleans im Wiener Burgtheater. — J. Peisner, Petöfi-Kultus.

Irodalomtœrténet (*Histoire littéraire*; nouvelle revue consacrée exclusivement à la littérature hongroise, dirigée par M. Eugène Pintér. Organe de la Société de littérature magyare, cette revue donne des articles de fond, des notices et surtout de nombreux comptes rendus qui manquent dans la Revue d'histoire littéraire éditée par l'Académie), 1912. 1er semestre, nos 1-2. — G. Lampérth, Bessenyei et son groupe dans la garde royale à Vienne. — J. Horvath, Eugène Komjáthy (poète lyrique, 1858-1895, dont on s'occupe beaucoup en ce

moment; ses poésies réunies sous le titre *Des ténèbres* montrent un poète philosophe intéressant, il a été professeur dans une école primaire supérieure, loin du centre littéraire). — A. Prónai, L'idée maîtresse de la Zrinyade. — L. Kéki, *Le dernier Hongrois* de Jean Arany. — J. Vértesy, Les projets littéraires de Paul Gyulai. — L. György, Les sources du roman de Verseghy : *L'homme naturel* (c'est un roman d'Auguste-Henri Lafontaine intitulé : Der Naturmensch oder Natur und Liebe qui lui-même a mis à contribution l'*Emile* de Rousseau, l'*Ingénu* de Voltaire et la *Chaumière indienne* de Bernardin de Saint-Pierre). — N° 3, J. Sebestyen, Les premières lettres de Petöfi (de 1835-1837). — F. Riedl, L'épopée de Vörösmarty intitulée *Eger*. — S. Galamb, L'influence du Wilhelm Meister sur Charles Kisfaludy. — N° 4, J. Nagy, Les époques de la littérature hongroise. — K. Pap, Contributions aux études d'Arany au collège de Debreczen (publie les notes de ses professeurs, ses certificats de fin d'année qui témoignent de son application). — N° 5, L. Kéki, Le conte poétique hongrois dans la seconde moitié du xixe siècle (fin dans le n° 6, esquisse d'un ouvrage que l'auteur écrira pour l'Académie). — N° 6, J. Melich, Les plus anciens imprimés hongrois (c'est l'oraison dominicale qu'on trouve dans les Rudimenta grammatices Donati de Hegendorff et le texte hongrois dans les Puerilium colloquiorum formulae; tous deux datent de 1527. Ils se trouvent à la bibliothèque municipale de Dantzig). — L. Verö, Lessing à Presbourg (il y a séjourné les 21 et 22 avril 1775, lors de son voyage à Vienne).

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

Nº 31 Quarante-sixième année. 3 août 1912.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Feuilles d'histoire, n° 2, 1er août 1912 : Théodore DE LAMETH, Mémoires, I. La journée du 10 août. — Albert GRÜN, Les châteaux royaux pendant la Révolution, II. Choisy-le-Roi. — Achille BIOVÈS, Le siège de Gênes en 1800, II. — E. CAZALAS, Napoléon à Kourakine. — Marcel SCHVEITZER, Alexandre, Barclay et Bagration en avril 1812. — Comte BEUGNOT, L'île d'Elbe et la police. — Arthur CHUQUET, Mélanges : Trop de promenades. — Vénalité des charges. — Séparatisme. — Le droit de représentation. — Mirabeau, comte de Provence. — Menace à Louis XVI. — Les républicains en 1791 et en 1792. — Le bréviaire des révolutionnaires. — Le costume des députés. — Un toast de Marulaz. — Virgile, Curée et Napoléon.

Revue bleue, 6 juillet 1912 : Raphaël-Georges LÉVY, La situation financière des chemins de fer français. — X. DOUDAN, Lettres inédites, publiées par M. Paul Bonnefon. — Arthur BAUER, La culture morale dans l'enseignement primaire. — Hubert BOURGIN, Une croisade contre l'indigence. — Jacques LUX, Les débuts du théâtre allemand; l'impératrice Tsusi; Congrès d'éducation morale.

— 13 juillet : X. DOUDAN, Lettres inédites, publiées par M. Paul Bonnefon. — R.-G. LÉVY, La situation financière des chemins de fer français. — J. de GLOUVET, Les mariages du duc de Guise. — A. BAUER, La culture morale dans l'enseignement primaire. — J. ROSHEM, Rousseau et l'hygiène de la première enfance. — L. MAURY, Poètes. — Léo LARGUIER, La vie en bleu. — Jacques LUX, Chronique des livres.

Revue germanique, n° 49, juillet-août : J.-M. CARRÉ, Un ami et défenseur de Gœthe en Angleterre, Henry-Crabb Robinson, 1775-1867. — G. D'HANGEST, Le premier roman de John Galsworthy. — Notes et documents : F. BALDENSPERGER, Notes biogr. sur l'un des premiers correspondants français de Gœthe, le lieutenant Demars; Caroline SPURGEON, Du symbole dans la poésie de Shelley. — Revues annuelles : Floris DELATTRE, La poésie anglaise, 1911-1912; A. TIBAL, Le théâtre allemand, 1911-1912.

Revue historique, juillet-août 1912 : J. CALMETTE, La politique espagnole dans l'affaire des barons napolitains (1485-1492). — Rod. REUSS, La Constitution civile du clergé et le Directoire du département du Bas-Rhin (juillet 1791-juillet 1792), d'après des documents en partie inédits; suite et fin. — Etienne DEJEAN, La duchesse de Berry et le comité carliste de La Haye (juin-novembre 1832); suite et fin. — H. PATRY, Les débuts de la Réforme protestante à Bordeaux et dans le ressort du parlement de Guienne. — Bulletin historique : Histoire de France. Époques franques et des Capétiens directs, par Louis HALPHEN. — Antiquités chrétiennes, par Ch. GUIGNEBERT. — Sciences auxiliaires de l'histoire. Moyen âge et temps modernes, par Ph. LAUER. — Comptes-rendus critiques. — Notes bibliographiques. — Recueils périodiques et sociétés savantes. — Chronique.

Revue d'histoire littéraire de la France, n° 2, avril-juin : DELARUELLE, Les sources principales de J.-J. Rousseau dans le premier discours de l'Académie de Dijon. — GASCHET, De l'authenticité des lettres de P.-L. Courier. — LANSON, Questions diverses sur l'histoire de l'esprit

philosophique en France avant 1750 (fin). — DEJOB, La défense de Mazagran dans la littérature et les arts du dessin. — J. GIRAUD, Musset et trois romantiques allemands — BERRET, Le Satyre et le panthéisme de Hugo. — M. LANGE, Encore les sources de Vigny. — Mélanges : Sept lettres de Sainte-Beuve (Guerlac); Une bévue du bibliophile Jacob sur Jehan de Brie (Hauser); Une strophe de l'Esprit pur de Vigny (Ascoli); Le frère de Mercier (Baldensperger); Rousseau et Morelly (P.-M. Masson); Chronologie des sonnets de Hérédia (Madeleine); Lettres de Bayle (F. P. Denis). — Comptes-rendus : BERRET, Le moyen âge dans la Légende des siècles, et la philosophie de Hugo; THUASNE, Villon et Rabelais; COLLAS, Chapelain; DUHAIN, Tourreil; Villon, Œuvres; LANDRY, La théorie du rythme.

Deutsche Literaturzeitung, n° 27 : KINKEL, Hermann Cohens Aesthetik des reinen Gefühls. I. — Katalog der Bibliothek des Königlich Preussischen Grossen Generalstabes. — SELLIN, Zur Einleitung in das Alte Testament. — W. B. SMITH, Ecce Deus. — Ungedruckte Schriften Philipp Melanthons, hgb. von Wrampelmeyer. — EBBINGHAUS, Relativer und absoluter Idealismus. — A. von WRETSCHKO, Die Verleihung gelehrter Grade durch den Kaiser seit Karl IV; — Die akademischen Grade namentlich an den österreichischen Universitäten. — W. REIN, Pädagogik. 5. Aufl. — Die Neubabylonischen Königsinschriften, bearb. von St. Langdon. Uebs. von Zehnpfund. — JESPERSEN, Elementarbuch der Phonetik. — ZANDER, Eurythmia vel Compositio rythmica prosae antiquae. I. — Die Gedichte des P. Vergilius Maro. Hgb. von Ziehen. I. — DELBRÜCK, Germanische Syntax. — SPENCER, Corpus Christi Pageants. — CORNICELIUS, Claude Tillier. — SCHMID, Die Gemälde und Zeichnungen von Matthias Grünewald. — COHN, Die Geschichte der normannisch-sicilischen Flotte unter der Regierung Rogers I. und Rogers II. — DUCHESNE, Le Domostroï. — BORN, Die Entwicklung der Königlich preussischen Ostbahn.

— n° 28 : KINKEL, Hermann Cohens Aesthetik des reinen Gefühls (Schl.). — Specimina codicum latinorum vaticanorum colleg. Ehrle et Liebaert. — JASTROW, Jr., Aspects of Religions Belief and Practice in Babylonia and Assyria. — ECKARDT, Der christliche Schöpfungsglaube, Grundzüge der christlichen Weltanschauung. — PETAVEL-OLLIFF, Les bases logiques d'un néo-calvinisme. — L. GILBERT, Neue Energetik. — Verhandlungen der 50. Versammlung deutscher Philologen und Schulmänner in Graz vom 28. September bis 1. Oktober 1909. Zusammengestellt von H. Schenkl. — Verhandlungen der 51. Versammlung deutscher Philologen und Schulmänner in Posen vom 3. bis 6. Oktober 1911. Zusammengestellt von P. Ssymank. — SALOMONSKI, Gemüsebau und gewächse in Palästina zur Zeit der Mischna. — JOKL, Studien zur albanesischen Etymologie und Wortbildung. — Menandrea iterum ed. Koerte. Editio maior et minor. — FERRARI, Un poeta cristiano del V secolo, Claudio Mario Vittore. — Der Briefwechsel des Grafen August von Platen. Hgb. von Scheffler und Bornstein. I. — KEIDEL, Die dramatischen Versuche des jungen Grillparzer. — JESPERSEN, Growth and Structure of the English Language. 2nd ed. — Faksimile zweier um 1500 in Florenz hergestellten Drucke im Besitze der K. Universitäts-Bibliothek Erlangen. Hgb. von H. Varnhagen. — A. L. MAYER, El Greco. Eine Einführung in das Leben und Wirken des Domenico Theotocopuli, genannt el Greco. — OSTWALD, Monumentales und dekoratives Pastell. — CARDAUNS, Zur Geschichte der kirchlichen

Unions- und Reformbestrebungen von 1538-1542. — STEINERT, Das Territorium der Reichsstadt Mühlhausen i. — Gaya's Traité des armes 1678 ed. by. Ffoulkes. — JÄGER, Das Bauernhaus in Palästina. — GÖTZINGER, Morphologische Bilder von der nördlichen Adria und von Istrien. — Frhr. v. DUNGERN, Die Entstehung der Landeshoheit in Oesterreich. — ROHRSCHEIDT, Die Gewerbeordnung für das Deutsche Reich. 2. Aufl. I. — HOPPE, Mathematik und Astronomie im klassischen Altertum.

Literarisches Zentralblatt, n° 28 : SCHLÖGL, Die Psalmen. — WACE and PIERCY, A dictionary of Christian biography and lit. to the end of the VI century. — SPAMER, Texte aus der deutschen Mystik des XIV u. XV Jahrh. — HORTEN, Die Gottesbeweise bei Schirazi. — EHRENBERG, Kritik der Psychologie als Wissenschaft. — DOPSCH, Die Wirtschaftsentw. der Karolingerzeit, I. — PFLUGK-HARTTUNG, Im Morgenrot der Reformation. — Der russ. jap. Krieg, V, 2. — STARCKE, Freimaurerei als Lebenskunst. — KIEPERT u. HUELSEN, Formae urbis Romae antiquae. — REDSLOB, Die Staatstheorien der franz. Nationalversammlung von 1789. — HAVERS, Unters. zur Kasussyntax der indog. Sprachen. — REITZENSTEIN, Das Märchen von Amor und Psyche bei Apuleius. — Sexti Aurelii Victoris Liber de Caesaribus, p. PICHLMAYR. — Vita S. Honorati, p. MUNKE. — HOLBROOK, Portraits of Dante. — GIERMANN, Gellerts Briefstil. — EHRENHAUS, Die Operndichtung der deutschen Romantik. — Lönnrot, p. J. af FORSELLES, I. — VIVELL, Initia tractatuum musices. — KERSCHENSTEINER, Charakterbegriff und Charaktererziehung.

— n° 29 : VÖLTER, Die evang. Erzähl. — GRISAR, Luther II. — STEPHAN, Die heutigen Auffass. vom Neuprotestantismus. — H. LINDAU, Die Theodicee im XVIII Jahrh. — TUFF, Die Finanzen Albrechts des Beherzten. — LAPPE, Das Recht des Hofes zu Gahmen. — PARNEMANN, Briefw. der Generale Gallas, Aldringen u. Piccolomini im januar und februar 1634. — STOLZE, Die Gründung des deutschen Reiches 1870. — Johann Georg Herzog zu Sachsen, Das Katharinenkloster am Sinai. — KOSCHACKER, Babyl. assyr. Bürgschaftsrecht. — PETER, Wahrheit und Kunst, Geschichtschreibung und Plagiat im Klassischen Altertum. — HIRZEL, Plutarch. — SLIJPEN, Horaz' odae romanae. — CAUSSY, Voltaire seigneur de village. — TIANDER, Dänisch-russische Untersuchungen (en russe). — Die Insel der Kuan Yin.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 32 Quarante-sixième année. 10 août 1912.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE.

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Revue bleue, 20 juillet 1912 : Théodore REINACH, Les Satyres limiers. — PAUL-LOUIS, Le parti ouvrier belge. — Jules de GLOUVET, Les mariages du duc de Guise. — Paul MAISTRE, La question cubaine. — Lucien MAURY, Voltaire, Palissot. — Jacques LUX, Une interview de Strindberg; Un curieux cas de propriété littéraire; Ce que les Américains pensent de l'Allemagne; Lectures interdites.

Deutsche Literaturzeitung, n° 29 : KERN, Dietrich Schäfers Deutsche Geschichte. I. — Die Türkenbulle Papst Calixtus III. Hgb von SCHWENKE. — JIRKU, Die Dämonen und ihre Abwehr im Alten Testament. — GLAWE, Sebastian Francks Unkirchliches Christentum. — HAMELIN, Le système de Descartes. Publ. par L. Robin. — G.-P. SCHUMANN, Neue Beiträge zur Kenntnis Samuel Heinickes. — PERLES, Jüdische Skizzen. — Aristotelis De anima libri III. Rec. BIEHL. Editio altera. Cur. O. Apelt. — ARISTOTELES. Uber die Seele. Neu übs. von A. Busse. — Lessings Briefe. Hgb. von J. Petersen. — E. SEILLIÈRE, Henri et Charlotte Stieglitz. — Shakespeares Hamlet. Übs. von A. W. Schlegel. Hgb. von H. Conrad; Kaufmann von Venedig. Uebs. von A. W. Schlegel. Hgb. von. H. Conrad. — S. LEE, The French Renaissance in England. — GALLAND, Eine Dürer-Erinnerung aus dem romantischen Berlin. — H. von KLEINMAYR, Die deutsche Romantik und die Landschaftsmalerei. — BETTIN, Heinrich II. von Champagne. — SIEGFRIED, ROUSIERS. PÉRIGNY, ROZ, TARDIEU, Les Questions actuelles de Politique étrangère dans l'Amérique du Nord. — Haushaltung in Vorwerken. Nach Handschriften hgb. von ERMISCH und WUTTKE. — RÉVILLOUT, Les Origines Egyptiennes du Droit Civil Romain.

Literarisches Zentralblatt, n° 30 : SEEBERG, Die Dogmenbildung in der alten Kirche. — WEHRUNG, Schleiermacher. — STUBBE, Mahometanism. — KOHLMEYER, Christian Wolff. — PSICHARI, Cassia et la pomme d'or. — SEIDEL, Der Besitzstand in und um Torgau. — Oesterr. Staatsverträge, Siebenbürgen, 1526-1690, p. Goos. — STERN, Gesch. Europas 1830-1848, II und III. — W. v. RUMMEL, Die Provence. — A. PATIN, Aesthetisch-Kritische Studien zu Sophokles. — Tyrannii Rufini orat. Gregorii Naz. novem interpretatio, p. ENGELBRECHT. — REMPPIS, Die Vorstellungen von Deutschland im altfr. Heldenepos u. Roman. — SKEMP, Richard's Tragedy of Messalina; Impaeyente Pouerte, p. KERROW; CRAWFORD, The Marlowe Concordance. — KÖHLER. C.-F. Meyer als religiöser Charakter. — BERTSCH, Weltanschauung, Volkssage und Volksbrauch. — v. LICHTENBERG. Die ägaische Kultur.

ARCHIVES D'ÉTUDES ORIENTALES, publiées par J. A. Lundell. Upsal, 1911-12. In-8°.

Livre I. Études phonologiques sur le dialecte arabe vulgaire de Beyrouth, par Em. Mattsson. 5 fr. 25

Livre II. Étude sur le culte d'Ichtar, par Nils Nilsson. . 1 fr. »

Livre III. Sur la formation du génitif pluriel en serbe, par A. Karlgren . . . . 2 fr. 75

Livre IV. Les débuts de la Cartographie du Japon, par E. W. Dahlgren . . . . 2 fr. 75

MONUMENTS PIOT. Tome XIX, fasc. 2. Abonnement : 40 francs.

M. Collignon. Stèle funéraire grecque (Musée du Louvre).

Héron de Villefosse. Le torse d'Apollon Sauroctone du Musée Calvet.

Et. Michon. Tête d'homme d'ancien style attique (Louvre).

J. Chappée. Objets d'or découverts à Villeneuve-Saint-Vistre.

J. Déchelette. Les trésors de Rougines et de Villeneuve-Saint-Vistre.

H. Omont. Peintures d'un évangéliaire syriaque du XIIe ou XIIIe siècle.

G. Schlumberger. Fresques du XIVe siècle d'un caveau funéraire de l'église de Notre-Dame de Philérémos, à Rhodes.

REVUE ÉGYPTOLOGIQUE. Tome XIX, nos 1 et 2. Abonnement : 30 francs.

Eug. Revillout, Le Koufi. Dialogues philosophiques, transcrits et traduits. — Textes coptes, juridiques ou économiques. — Papyrus magique. — Textes démotiques d'époque ptolémaïque. — Contrats démotiques archaïques. — Les vignettes du papyrus Rhind. — Mémoire sur la vocalisation hébraïque, etc.

REVUE ARCHÉOLOGIQUE, mars-avril 1912. Abonnement : 30 francs.

H. Breuil, L'âge des cavernes et roches ornées de France et d'Espagne. — L. Joulin, Les sépultures des âges protohistoriques dans le sud-ouest de la France. — Wainwright, Pre-Dynastic iron Beads in Egypt. — A. J. Reinach, Cockerell à Délos. — Ch. Oulmont. Notes sur l'église de Rampillon (Seine-et-Marne). — G. Seure, Archéologie thrace. — S. Reinach, Les frises de l'arc d'Orange, etc.

REVUE DE L'HISTOIRE DES RELIGIONS, mars-avril 1912. Abonnement, 25 francs.

R. Pettazzoni, Mythologie australienne du Rhombe. — J. Toutain, La légende chrétienne de Saint-Siméon Stylite et ses origines païennes. — Et. Combe, Bulletin de la religion assyro-babylonienne. — R. Dussaud, Ph. Berger. — Analyses et Comptes rendus. — Bibliographie.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

N° 33 Quarante-sixième année. 17 août 1912.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE.

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Revue bleue, 27 juillet : Amédée DE PASTORET, Souvenirs inédits de la campagne de 1812. — Paul MAISTRE, La question urbaine. — J. ESCH, A la lisière de la Germanie. — G. CHAIGNE, Autour du pont des suffrages. — P. GAULTIER, L'alcoolisme, ses causes et ses remèdes. — Jacques LUX, Chronique des livres.

— 3 août : Amédée DE PASTORET, Souvenirs inédits de la campagne de 1812. — G. DUVAL, Le sonnet LXII. — Paule BASSAC, Autour de Paul Arène. — André DUBOSCQ, Les jeunes Turcs. — J. ESCH, A la lisière de la Germanie. — Maurice WOLFF, Les romans de l'aviation. — Lucien MAURY, Une romancière américaine, Mme E. Wharton. — Leo LARGUIER, La vie en bleu. — Jacques LUX, L'aube de l'influence des femmes en Allemagne, Une visite à Gœthe.

Revue de l'Enseignement des langues vivantes, août 1912 : P. BERGER, Quelques remarques sur la révélation de Saint-Jean, sa composition et ses symboles. — A. BIARD, Post-scriptum. — Notes et documents : Soutenance de thèses (Jacques Wolf). — Ce que coûte un étudiant de langues vivantes. — Concours et examen de 1912, etc.

Revue des études grecques, n° 112 : E. CAVAIGNAC, L'Histoire grecque de Théopompe. — Et. MICHON, Les sculptures d'Egine et de Phigalie, les projets d'acquisition du musée Napoléon en 1811-1813. — Bibliographie.

Deutsche Literaturzeitung, n° 30 : F. KERN, Dietrich Schäfers Deutsche Geschichte (fin). — RUPPERT, Quaestiones ad historiam dedicationis librorum pertinentes. — MÜSEBECK, Arndts Stellung zu den Reformen des studentischen Lebens. — CUMONT, Astrology and Religion among the Greeks and Romans. — FIEBIG, Jüdische Wundergeschichten des neutestamentlichen Zeitalters. — Hergenröthers Handbuch der allgemeinen Kirchengeschichte. Hgb. von J. P. Kirsch. I. Bd. 5. Aufl. — Fr. PICAVET, Roscelin philosophe et théologien. — GUTTMANN, Kants Begriff der objektiven Erkenntnis. — ZIEGLER, Die geistigen und sozialen Strömungen des 19. Jahrhunderts. Volksausgabe. — Sailers Kleinere pädagogische Schriften und Abhandlungen. Bearb. von L. Radlmaier. — Monuments of Arabic Philology, by Brönnle. Vol. I. II. — Libanii Opera. Rec. F. Foerster. Vol. I-VI. — KOPP, Geschichte der griechischen Literatur. Umgearb. von Kohl. 8. Aufl. — KETTNER, Studien zu Schillers Dramen. I. — KLUGE, Unser Deutsch. — LAWRENCE, Medieval story and the beginnings of the social ideals of English-speaking people. — ZENDRALLI, Tommaso Gherardi del Testa 1814-81. — Die Kunst-und Altertums-Denkmale im Donaukreis. Oberamt Blaubeuren, bearb. von Baum. — BRABANT, Das Heilige Römische Reich teutscher Nation im Kampf mit Friedrich dem Grossen. Bd. I. II. — HELLMÜLLER, Die roten Schweizer 1812. — BRUNCKEN, Die amerikanische Volksseele. — LAPPE, Das Recht des Hofes zu Gahmen. — EBERLE, Arbeitsmotive im Lichte der christlichen Ethik.

Zeitschrift für katholische Theologie, n° 3 : J. MÜLLER, Der historische Jesus der protestantischen freisinnigen Leben-Jesu-Forschung. — Th. SCHERMANN, Die Abendmahlsliturgie der Neophyten nach ägyptischen Quellen v. 2-6. Jahrh. — U. HOLZMEISTER, Der hl. Paulus vor dem Richterstuhle des Festus (AG. 25, 1-12). — F. PANGERL, Studien über Albert den Grossen (1193-1280). — Literaturberichte. — Analekten.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 34 Quarante-sixième année. 24 août 1912.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Bulletin hispanique, tome XIV, 1912, n° 3 : H. de La Ville de Mirmont, Les déclamateurs espagnols au temps d'Auguste et de Tibère (suite). — G. Cirot, Chronique latine des rois de Castille jusqu'en 1236 (suite). — P. Duhem, Dominique Solo et la scolastique parisienne (suite). — C. Pérez Pastor, Nuevos datos acerca del histrionismo español en los siglos xvi y xvii (suite). — Variétés : Infante = Infanta (A. Morel-Fatio). — Universités et enseignement : A propos du livre de M. Ernesto Quesada, « La enseñanza de la historia en la historia en las universitades alemanas » (G. Le Gentil). — L'Intercambio à Oviedo. — Nécrologie : D. Marcelino Menéndez Pelayo (E. Mérimée), D. Antonio Rodriguez Villa (A. Morel-Fatio). — Bibliographie : J. Régné, Catalogue des actes de Jaime I[er], Pedro III et Alfonso III, rois d'Aragon, concernant les Juifs (J.-A. B.). A. García Boiza, Don Diego de Torres Villaroel (E. M.). — Chronique : (Maura, Fernández de Béthencourt, Pagès, Amezúa, Azorin, Foulché-Delbosc, Cortés, Méndez Bejarano, Rogerio Sánchez, Restori, de Curzon, Tallgren, « Cultura hispano-americana », Kohler, Holle, von Wurzbach), p. 338.

Bulletin italien, tome XII, 1912, n° 3 : J. Martin, Un éducateur chrétien du Quattrocento : Victorin de Feltre et la cour de Mantoue (2e et dernier article). — P. Duhem, La dialectique d'Oxford et la scolastique italienne (3e article). — A. Morel-Fatio, Caduta del conte d'Olivares l'anno MDCXXXXIII, par le P. Ippolito Camillo Guido, ministre de Modène en Espagne (3e article). — H. Barckhausen, Deux lettres de Raphaël Mengs. — C. Dejob, Trois italiens professeurs en France sous le gouvernement de Juillet : Pellegrino Rossi, Guglielmo Libri, Giuseppe Ferrari (2e article). — Questions d'enseignement : Agrégation d'italien : programme du concours de 1913. Programme du certificat d'aptitude d'italien. — Bibliographie : P. Toynbee, Dante Alighieri, his life and worke, 4e éd. (H. Hauvette). — F. Torraca, Per la biografia di Giovanni Boccaccio, appunti (H. Hauvette). — E. Levi-Malvano, Montesquieu e Machiavelli (J. Barrère). — G. Del Vecchio, Sull' idea di una scienza del diritto universale comparato. — Il Progresso giuridico. — La communicabilità del diritto e le idee del Vico (Ch. Lalo). — B. Croce, La filosofia di Giambattista Vico (saggi filosofici II) (G. Richard). — Chronique.

Revue bleue, 10 août : Amédée de Pastoret, Souvenirs inédits de la campagne de 1812, III. — E. Fournol, Au Musée du Luxembourg. — Paule Bassac, Autour de Paul Arène. — L. de Schlözer, Les Nuraghes. — M. Wolff, Les romans de l'aviation. — J. Pérès, Villes d'Algérie. — L. Maury, Trois livres de critique. — Jacques Lux, Chronique des livres.

Deutsche Literaturzeitung, n° 31 : Scriba, Die amerikanische Literatur. — Gerland, Der Mythus von der Sintflut. — Schmidtke, Neue Fragmente und Untersuchungen zu den judenchristlichen Evangelien. — Knöpfler, Lehrbuch der Kirchengeschichte. 5. Aufl. — Simmel, Philosophische Kultur. — Sevin, Deutschlands Kulturausgaben. — Gildersleeve, Syntax of Classical Greek from Homer to Demosthenes. P. I. II. — Cuny, Le nombre duel en grec; — Mutzbauer, Die Grundlagen der griechischen Tempuslehre und der Homerische

Tempusgebrauch : 2. Bd. — W. Süss, Ethos. — Lateinische Sprichwörter und Sinnsprüche des Mittelalters gesammelt vom J. Werner. — Proben aus griechischen Handschiften und Urkunden, hgb. von Steffens. — Kehrein, Deutsches Lesebuch für Gymnasien, Seminarien, Realschulen. III. Tl. — Struker, Beiträge zur kritischen Würdigung der dramatischen Dichtungen Theodor Körners. — F. von Saars sämtliche Werke. Hgb. von Bettelheim und Minor. — Schmitt, Shelley als Romantiker. — Hinneberg, Die Kultur der Gegenwart. Tl. I, Abt. XI, 1. — Nicole, Catalogue des vases peints du Musée National d'Athènes. — Schmarsow, Juliano Florentino, ein Mitarbeiter Ghibertis, in Valencia. — Wer ist Gherardo Starnina? — Hertter, Die Podestàliteratur Italiens im 12. und 13. Jahrhundert. — Witte, Kulturbilder aus Alt-Mecklenburg. — I. V. de la Blache, La régération de la Prusse après Iéna. — Fjelstrup, Der Ehescheidungsprozess zwischen König Christian VII. und Königin Karoline Mathilde. — Schrader, Die Anschauungen V. Hehns von der Herkunft unserer Kulturpflanzen und Haustiere. — Schotte, Ein Jahrzehnt internationaler Südpolarforschung. — Vogel, Geschichte des Zollwesens der Stadt Freiburg i. Br. bis zum Ende des 16. Jahrhs. — Piloty, Das Recht der Volksschulaufsicht in Bayern. — Jahrbuch für Deutschlands See-interessen, hgb. von Nauticus. 1912.

Museum, nº 10, juillet : Dieterich, Kleine Schriften (K. Kuiper). — Van Leeuwen, Commentationes Homericae (Groeneboom). — Kessler, Plutarchs Leben des Lykurgos (Roos). — Macé, Prononciation du Latin (Bierma). — Ullman, Manuscripts of Propertius (v. Wageningen). — Gilgamesch-Epos, üb. v. Ungnad u. erkl. v. Gressmann (Thierry). — Franck, Altfränk. Grammatik (J. H. Kern). — Ten Bruggencate, Rhijnvis Feith (de Vooys). — Counson, Pensée romane (Salverda de Grave). — Barth, Liebe u. Ehe im afranz. Fablel u. i. d. mhd. Novelle (C. de Boer). — Malten, Kyrene (Vürtheim). — Hajji Mîrzá Jáni, Kitáb-i Nuqtatu 'l-Káf, ed. by Browne, (Houtsma). — Colenbrander, Schimmelpenninck en Kon. Lodewijk (de Beaufort). — Boeser, Beschr. d. Aeg. Samml. d. Nied. Reichsmus. Denkm. d. neuen Reiches, I (Kristensen). — Vogel, Antiq. of Chamba State, I (de Cock). — Durrieu, M. da Besozzo et les rel. entre l'art ital. et l'art franç. (Pit). — Lake, Earlier ep. of St. Paul (Meyboom). — Von Wulf, Ueber Heilige u. Heiligenverehrung (Kruitwagen). — Bowen, I wil maintain, ed. by Grasé a. Swaen (Japikse).

PARIS, FONTEMOING, 4, RUE LE GOFF.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 35 Quarante-sixième année. 31 août 1912.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Deutsche Literaturzeitung, n° 32 : Geschichte der Philosophie im Islam. — Hohmann, Zur Chronologie der Papyrusurkunden. — Schlögl, Die Psalmen. — Overbeck, Das Johannesevangelium. Hgb. von Bernoulli. — Rauh, Etudes de morale, publ. par H. Daudin u. a. — Hauptmann, Wege zum Staatsgedanken. — Baumgartner, Geschichte der Weltliteratur. 6. Bd. — Sylvan och Bing, Europas Litteratur Historia frän Medeltiden til våra dagar. — A. Baumgartner, Untersuchungen und Urteile zu den Literaturen verschiedener Völker. — Aristotle, On the art of poetry. By Bywater. — Hilka, Liber de monstruosis hominibus Orientis. — Exempla aus Handschriften des Mittelalters, hgb. von J. Klapper. — Borcherdt, Andreas Tscherning. — Arnold, Das moderne Drama. 2. Aufl. — Müller, Mittelenglische, geistliche und weltliche Lyrik des 13. Jahrhunderts. — Die Vita sancti Honorati. Hgb. von Munke. — Doehlemann, Die Entwicklung der Perspektive in der altniederländischen Kunst. — Kybal, Ueber die Bedeutung des General-Archivs zu Simancas für die neuere Geschichte Œsterreichs. — Gabe, Hamburg in der Bewegung von 1848-49. — Aus dem Leben des Wirklichen Geheimen Rates Otto Wehrmann. — Jany, Das Gaudische Journal des Siebenjährigen Krieges. — Beccari, Il Tigrè. — Fried, Wien-Berlin. — Kaphahn, Die wirtschaftlichen Folgen des 30 jährigen Krieges für die Altmarck. — Benedikt, Die Advokatur unserer Zeit. 4. Aufl.

Literarisches Zentralblatt, n° 31 : Frankenberg, Das Verständnis der Oden Salomos. — Schweitzer, Gesch. der Paulinischen Forschung. — Heikel, Krit. Beiträge zu den Constantin-Schriften des Eusebius. — Ginzel, Handbuch der mathem. und techn. Chronologie, II. — Buchmann, De Numae regis Romanorum fabula. — Mlle H. Belevitch-Stankevitch, Le goût chinois en France au temps de Louis XIV. — A. Singer, Bismarck in der Literatur, 2e éd. — Brancken, Die amerikanische Volksseele. — G. Maspero, Les contes populaires de l'Egypte ancienne, 4e éd. — H. Lietzmann, Deutsche Legenden. — G. Pellissier, Le réalisme du romantisme. — Holtz und Deetjen, Grundriss der deutschen Literaturgeschichte. — Schwaederle, Vorgermanische Fluss = und Bachnamen im Elsass. — Maciver, Churches in Lower Nubia. — Semper, M. und Fr. Pacher. — Bernoulli, Aus Liederbüchern der Humanistenzeit. — IV Deutscher Hochschullehrertag zu Dresden, oct. 1911.

— N° 32 : Anz, Literaturgesch. des A. T. — Aus Israels Lehrhallen, p. Wünsche, 3-4-5. — Lazarus, Die Ethik des Judentums, II. — Ruyssen, Schopenhauer. — Wackernagel, Gesch. der Stadt Basel, II. — Rapports des agents du min. de l'intérieur, I, p. Caron. — Kleinschmidt, Gesch. von Arenberg, Salm und Leyen. — Bremische Biographie des XIX Jahrh. — Noworusski, Memoiren eines Idealisten. — Die deutschen Schutzgebiete in Afrika und der Südsee. — Hertel, Ein altindisches Narrenbuch, I. — Thomopoulos, Pelasgica. — Tedeschi, Ossian en France. — Surgeon, Chaucer devant la critique. — Bitterling, Schink. — Conze und Schazmann, Mamurt-Kaleh. — Heinse, Briefe aus der Düsseldorfer Gemäldegalerie, p. Winkler. — Quesada, La ensenanza de la historia en las universidades alemanas. Ziehen, Volkserzieher.

PARIS, FONTEMOING, 4, RUE LE GOFF.

Vient de paraitre :

ARTHUR CHUQUET
MEMBRE DE L'INSTITUT

Études d'Histoire

CINQUIÈME SÉRIE

In-8°, 346 pages.. **3 fr. 50**

Bonaparte sous les drapeaux russes. — Narbonne à Vilna. — Napoléon et l'affaire Malet. — Coco Lefebvre. — Le payeur Duverger. — Le cuirassier Oriot. — Le lieutenant Jacquemont. — Le capitaine Rigau. — Le chef de bataillon Pion. — Le major Boulart. — Le colonel Fezensac. — Guillaume Peyrusse. — Les juifs polonais. — La garde impériale. — Davout en 1812. — Eblé à la Bérésina. — Le héros de la retraite. — Paroles et propos de Napoléon pendant la campagne de Russie. — Appendices.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 36. Quarante-sixième année. 7 septembre 1912.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

PÉRIODIQUES

Correspondance historique et archéologique, n° 2, avril-mai-juin 1912 : A. Mathiez, Le club des Cordeliers pendant la crise de Varennes et le massacre du champ de mars (suite). — J. Feuvrier, Le capitaine Puffeney. — Lucien Gillet, Nomenclature des ouvrages se rapportant à l'histoire de Paris et exposés depuis 1763 (suite).

Revue bleue, 17 août : Em. Faguet, Eloge de la haine. — G. Halphen, A l'armée du Nord, 1870-1871. — Avetiss Aharonian, Le Massis. — L. Batcave, Le théâtre de société dans la banlieue parisienne au xviii° siècle. — A. Roux, Le roman d'un jacobin sentimental. — Paul Mimande, Autour des sources. — L. Maury, Histoire et Mémoires. — Leo Larguier, La vie en bleu. — Jacques Lux, La Royal Society. — Parmi les Rougon-Macquart.

Revue des sciences politiques, juillet-août : E. d'Eichthal, Anatole Leroy-Beaulieu. — Maurice Lair, George V de Hanovre : la fin d'un royaume, II. — Alfred Antony, Le budget de l'Alsace-Lorraine, III. — Les Nationalismes en Europe : Pierre Chasles, L'Empire russe et la conscience nationale finlandaise. — V. Olszewicz, L'évolution de la constitution polonaise, III. — S. Aberdam, Les récentes crises politiques en Hongrie, II. — J. Viple : La criminalité contemporaine. — L.-Paul Henry : Chronique financière (1911). — Comptes rendus critiques. — Analyses. — Ouvrages envoyés à la rédaction. — Mouvement des périodiques (mai-juin 1912).

Deutsche Literaturzeitung, n° 33 : Rosbund, Schulerinnerungen und Reformgedanken. — Marx, Handschriftenverzeichnis der Seminar-Bibliothek zu Trier. — Koenigsberger, Helmholtz. — Fiebig, Die Gleichnisreden Jesu im Lichte der rabbinischen Gleichnisse des neutestamentlichen Zeitalters — Kaiser Julians Philosophische Werke. Uebs u. erkl. von Asmus. — Dugas, L'éducation du caractère. — Salzberger, Salomons Tempelbau und Thron in der semitischen Sagenliteratur. — Bulletin de l'institut archéologique russe à Constantinople, XIII et XIV. — Bulletin de la Société archéologique bulgare, I. — De Koe, Van Alphen's Literair-aesthetische theoricën. — Van der Looy van der Leeuw, Bijdrage tot de geschiedenis van het natuurgevoel in de middeleeuwsche Nederlanden. — Friedland, Dramatic Unities in England. — Zur Hds. 789 des Alexander-romans von Lambert li Tors und Alexandre de Bernais. — Wesse, Ferdinand Hodler. — Redlich, Jülich-bergische Kirchenpolitik am Ausgange des Mittelalters und in der Reformationszeit, 2, 1. — Von unsern Vätern, Bruchstücke aus schweizerischen Selbstbiographien vom 15 — 19. Jahrhundert. Hgb. von Greyerz. — Leonhard, Hethiter und Amazonen. — Schmitter, Die Wirkungen der Kontinentalsperre auf Frankfurt am Main. — Pohl, Deutsche Prisengerichtsbarkeit.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 37 Quarante-sixième année. 14 septembre 1912.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Feuilles d'histoire, 1er septembre 1912 : Pierre LEHAUTCOURT, La Section Historique et la guerre de 1870. — Adrien LE GRIN, Dumouriez et la Société académique de Cherbourg. — E. CAZALAS, Partouneaux à Borisov. — Comte BEUGNOT, L'Ile d'Elbe et la police. — René ROGER, A propos d'un livre sur le socialisme.

Revue bleue, 24 août : A. de PASTORET, Souvenirs de 1812 (fin). — LE BRAZ, La Bretagne et Maurice de Guérin. — AVETISS AHARONIAN, Le Massis. — PAUL-LOUIS, La crise du socialisme italien. — D. MENANT, G. Aungier, gouverneur de Bombay. — Louis VILLAT, Madame de Saint-Amour. — A. GUÉRINOT, Les aspects du Nirvâna hindou. — L. MAURY, Deux romans algériens. — Jacques LUX, Hist. illustrée de la littérature française et Anthologie de littératures étrangères.

Revue celtique, nos 2-3 : J. H. DOYD, O. G. BERGIN et G. SCHOEPPERLE, The Death of Diarmaid. — W. G. GRUFFYDD, Bledhericus, Bledri, Bréri. — Mary WILLIAMS, Llyma Vabinogi Jesu Grist. — J. LOTH, Contributions à l'étude des romans de la Table Ronde (suite). — J. VENDRYES, Betha Iuiliana. — Josef BAUDIS, Ueber den Gebrauch des fut. II im Irischen und über die Bildung des dir. Futurums. — J. LOTH, Breton moyen gloedic, Gallois gwledic. — J. VENDRYES, Une anecdote sur saint Colomba. — Bibliographie (J. Vendryes, H. Hubert, J. Loth). — Chronique (J. Vendryes). — Périodiques (J. Vendryes et H. Hubert).

Revue de philologie française et de littérature, 2e trimestre : J. DÉSORMAUX, Mélanges savoisiens, VIII, l'argot des ramoneurs. — F. BALDENSPERGER, Notes lexicologiques, II. — Ph. MARTINON, La prononciation de l'E muet. — R. MICHALIAS, Mots particuliers du dialecte d'oc de la commune d'Ambert. — Comptes-rendus : Max FUCHS, Lexique du journal des Goncourt (G. Marinet).

Deutsche Literaturzeitung, n° 34 : Hauptmann GOHLKE : Preussens Heerwesen von 1807-1860. — KIERKEGAARD, Stadien auf dem Lebenswege. Übs. von BÄRTHOLD. 2. Aufl. — Generalregister zur Neuen Rundschau Jahrg. I-XX (1890-1909). Zusammengestellt von ARNSTEIN. — BUSCHBELL, Reformation und Inquisition in Italien. — ZIMMERMANN, Ohne Grenzen und Enden. 2. u. 3. Aufl. — RÜSTOW, Der Lügner. — M. VON ZYNDA, Kant, Reinhold, Fichte. — BUDDE, Die Lösung des Gymnasialproblems. — KAHLE, Zur Geschichte des arabischen Schattentheaters in Egypten. — JACKSON, From Constantinople to the home of Omar Khayyam. — STURTEVANT, Labial Terminations. I. II. — HEHL, Die Formen der lateinischen ersten Deklination in den Inschriften. — Volkslieder aus dem Kanton Aargau. Gesamm u. hgb. von GROLLMUND. — SEILER, Der Gegenwartswert der Hamburgischen Dramaturgie. 2. Aufl. — NESSLER, Geschichte der Ballade Chevy Chase. — LOSETH, Notes de syntaxe française. — ALBERT, Der Meister E S ; — HEITZ, Die Strassburger Madonna des Meisters E S. — BÖHL, Kanaanäer und Hebräer. — SCHENK-KOCH, Lehrbuch der Geschichte für höhere Schulen. Neu bearb. von J. Koch. IX. — KOLBERG, 1806/07. Hgb. vom Grossen Generalstab. Kriegsgeschichtliche Abteilung II. — MENSI, Geschichte der direkten Steuern in Steiermark bis zum Regierungsantritte Maria Theresias. 2. — FERRARI, I documenti Greci medioevali di diritto privato dell' Italia meridionale. — FÖLSCHE, Das Ehrenamt in Preussen und im Reiche.

PARIS, FONTEMOING, 4, RUE LE GOFF.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 38 Quarante-sixième année. 21 septembre 1912.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

Directeur : M. Arthur CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. Arthur CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Revue bleue, 31 août : Faguet, Charles Lamb. — A. Tchekhov, Journal d'un vieil homme. — Albalat, Comment il faut lire Molière. — L. Maury, Stockholm moderne. — D. Menant, G. Aungier. — Leo Larguier, La vie en bleu. — J. Lux, Le procès des Templiers, Une lettre de Manzoni.

— 7 septembre : W. Söderhjelm, La lutte pour la civilisation en Finlande. — A. Tchekhov, Journal d'un vieil homme. — A. Dubosco, Notre nouveau voisinage au nord de l'Afrique. — Albalat, Comment il faut lire Bossuet. — E. Cleray, L'hôtel du chancelier de France. — Régis Michaud, Un païen mystique, Walter Pater. — J. Lux, Chronique des livres.

Deutsche Literaturzeitung, n° 35 : W. Fries, Das preussische Oberschulkollegium und das Abiturientenexamen. — Jolly, Die Sanskrit-Handschriften Nr. 287-413 der Hof- und Staatsbibliothek in München. — Braun, Margaret Fuller and Gœth. — Baudissin, Adonis und Esmun. — Hering, In Ihm war das Leben. — Baumgarten, Predigten aus der Gegenwart. 2. Aufl. ; Jesuspredigten. — Bassermann, Was ist der Mensch, dass du sein gedenkest? — Schmitthenner, Brunnenrast. Hgb. von Günther. — Stahl, Mensch und Welt. — Stöcker, Das Problem der Methode bei Descartes. — Gavet-Petit, Notions élémentaires d'instruction civique et de droit usuel. — Notions élémentaires de droit usuel et d'économie politique. — Roudet, Eléments de phonétique générale. — Delitzch, Assyrische Lesestücke. 5. Aufl. — Listmann, Die Technik des Dreigesprächs in der griechischen Tragödie. — Bitsch, De Platonicorum quaestionibus quibusdam Vergilianis. — Schubert, Augustus Bohse, genannt Talander. — O. Harnack, Aufsätze und Vorträge. — Willert, Die allitterierenden Formeln der englischen Sprache. — Morf, Aus Dichtung und Sprache der Romanen. — Marucchi, Handbuch der christlichen Archäologie. — Volbach, Das moderne Orchester in seiner Entwicklung. — Jahncke, Guilelmus Neubrigensis, ein pragmatischer Geschichtsschreiber des 12. Jahrh. — Lippert, Urkundenbuch der Stadt Lübben. I. — Maltzahn, Der Seekrieg zwischen Russland und Japan 1904-1905. I. — Lautensach, Die Übertiefung des Tessingebiets. — Laube, Der geologische Aufbau von Böhmen. 3. Aufl. — Levy, Large and Small Holdings. — Eisele, Studien zur römischen Rechtsgeschichte.

— n° 36 : Lorenz, Zum Verständnis englischer Kulturströmungen. — Briefwechsel der Brüder Ambrosius und Thomas Blaurer. Bearb. von Tr. Schiess. Bd. III. — Bibliographical Society of America. Papers. Vol. VI : 1911. — Dölger, Sphragis. — Külpe, Psychologie und Medizin. — Deckelmann, Die Literatur des neunzehnten Jahrhunderts im deutschen Unterricht. — K. Meyer, Selections from Ancient Irish Poetry. — G. Heinrich, Allgemeine Literaturgeschichte. IV. — Theophrasti περὶ λέξεως libri fragmenta coll. A. Mayer. — Festgabe für Martin von Schanz zur 70. Geburtstagsfeier, überreicht von ehemaligen Schülern. — Briefe aus dem Vormärz. Hgb. von O. Wittner. — J. G. Robertson, Goethe and the twentieth century. — Frz. Becker, Bryan Waller Procter (Barry Cornwall). — Dante, Göttliche Komödie. Übertr. von St. George. — P. Durrieu, Michelino da Besozzo et les relations entre l'art Italien et l'art Français à l'époque du règne de Charles VI. — W. v. Boetticher, Geschichte des Oberlausitzischen Adels und seiner Güter 1635-1815, I. — Friedjung, Geschichte Osterreichs von 1840-1860. 2. 1. — Frz. Trzebitzky, Studien

über die Niederschlagsverhältnisse auf der südosteuropäischen Halbinsel. — GRUNZEL, Handelspolitik und Ausgleich in Österreich-Ungarn. — E. v. PHILIPPOVICH, Die Bank von England. 2. Aufl., durchges. von Somary. — FEHR, Hammurapi und das salische Recht.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 39 Quarante-sixième année. 28 septembre 1912.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Revue bleue, 14 septembre : Amédée de Pastoret, Souvenirs de 1812. — Jean Giraud, Musset contre Thiers, la Loi sur la presse, 1835. — A. Tchekhov, Journal d'un vieil homme. — A. Sauzède, Les étudiants étrangers et l'Université de Grenoble. — G. Miraben, Comment on fume l'opium. — M. A. de Bovet, Faut-il apprendre les langues étrangères ? une opinion de Nietzsche. — L. Maury, A propos des Mémoires de Wagner. – Jacques Lux, John Keats et les Anglais à Rome.

Deutsche Literaturzeitung, n° 37 : Meinhof, Die Urgeschichte im Lichte der afrikanischen Linguistik. I. — E. Koehler, Edmond und Jules de Goncourt, die Begründer des Impressionismus. — Holtzmann, Lehrbuch der neutestamentlichen Theologie. 2. Aufl., hgb. von Jülicher und Bauer. — Hamm, Die Schönheit der katholischen Moral. — Luthers Werke. Hgb. von Clemen. I. — Kastil, Studien zur neueren Erkenntnistheorie. I. — Aristote, La Métaphysique. I. Trad. Colle. — Kitz, Die Ausbildung der jungen Juristen vom Standpunkt des Praktikers. — Ph. Hofmann, Pädagogisch-systematischer Wegweiser durch die Münchener Museen. — Peter, Die Schrift Origo gentis Romanae. — Brischar, Deutschösterreichische Literatur der Gegenwart. — Lyttkens och Wulff, Svensk Ordlista. — Young, Robert Browning. — Pelham and Squair, The Poetry of Victor Hugo. — Klassiker der Archäologie. Im Neudruck hgb. von Hiller von Gaertringen, Caro, Kern, Robert. — Brandt, Sehen und Erkennen. — Cagnat, La frontière militaire de la Tripolitaine à l'époque romaine. — Brem, Papst Gregor IX. bis zum Beginn seines Pontifikats. — Ritter v. Landmann, Die Kriegskunst bei Lösung der deutschen Frage : Moltke. — Beschreibung der Reisen des Reinhold Lubenau, hgb. von W. Sahm. 1. — Lappe, Die Bauerschaften und Huden der Stadt Salzkotten. — Rogge, Methodologische Vorstudien zu einer Kritik des Rechts. — Sturm, Geschichte der Mathematik bis zum Ausgange des 18. Jahrhunderts. 2. Aufl. — Krause, Die Sonne. — Mme P. Curie, Die Entdeckung des Radiums. — Das Steinbuch des Aristoteles. Hgb. u. übs. von Ruska.

Literarisches Zentralblatt, n° 33 : Verslagen van Kerkvisitatien in het bisdom Utrecht uit de 16 eeuw, p. Van Rappard en Muller. — Reu, Quellen zur Gesch. des kirchlichen Unterrichts in der evangel. Kirche Deutschlands 1530-1600, I. — Grosch, Markgenossenschaft und Grossgrundherrschaft im früheren Mittelalter. — Bahr, Die deutsche Hansa in Flandern im XIV Jahrh. — Brabant, Das röm. Reich, II, 1758. — Otto Wehrmann, Erinner. — Sander, Akademiker aus Freiburg. i. B. als Kämpfer 1809. — Porter, The full recognition of Japan. — Blochet, Rashid ed-Din, Hist. gén. du monde, II. — Wedderkop, Neue Wege zur franz. Liter. XVII u. XVIII Jahrh. — Delattre, English fairy poetry. — Hogenbring, Götz von Berlichingen, I. — P. Geiger, Volksliedinteresse und Volksliedforschung in der Schweiz 1700-1830. — Deckelmann, Die Liter. des XIX Jahrh. in deutschen Unterricht. — Braschowanoff, Von Olympia nach Baireuth. — Chadwick, The heroic age. — Blankenberg, The thunderweapon in religion and folklore. — Liefmann, Kunst und Heilige.

— N° 34 : Hunzinger, Das Wunder. — Hoensbroech, Das Jesuitengesetz. — Philippson, Neue Gesch. des jüdischen Volkes, III. —

Haugwitz, Gesch. der Familie von Haugwitz. — P. Richter, Die Kurtrier'sche Kanzlei im spät. M. A. — Petzold, Die preuss. Finanz-commission 1798. — Bandmann, Die deutsche Presse. 1864-1866. — Marting, Das Koblenzer Verkehrsgebiet. — Browne, Hist. of the Bâbis. — Methner, Konjunktiv mit cum. — Specimina cod. latin. Vatic. p. Ehrle et Liebart; Handschriften der Reformationszeit, p. Mentz.— F. Klincksieck, Der Brief in der franz. Liter. des 19 Jahrh. — James I, new poema, p. Westcott. — H. Schneider, Gœthes « Märchen ». — Voigt, Gœthe u. Ilmenau; Die Ilmenausche Empörung von 1768. — Coxe, Expedition to Nubia; Woolley and Randall-Maciver, Karanog. — Reisinger, Kretische Vasenmalerei.

— N° 35 : Brooke and Lean, The O. T. in Greek, I. — Goodspeed, Index apologeticus sive clavis Justini Martyris. — Heltau, Rom-Not. — Bury, The constitution of the later Roman Empire. — Die Metzer Bannrollen des XIII Jahrh. II, p. Wichmann — Steinhausen, Kulturgesch. der Deutschen in der Neuzeit. — Steinberger, Die Gründung der baierischen Zunge des Johanniterordens. — Ulbricht, Bunsen und die deutsche Einheitsbewegung. — Przibram (von), Erinn. eines alten Oesterreichers. — Paton, Jerusalem in Bible times. — Ibn Hisham, Biography of Mohammad, p. Brönnle, — XII Panegyrici latini, p. Baehrens — Bovet, Lyrisme, épopée, drame. — Streissle, Personifikation und poetische Beseelung bei Scott und Burns. — Panzer, Studien zur germanischen Sagengeschichte, II. Sigfrid. — Schanfs, Gœthes Schatzgräber und die Weissagungen des Bakis. — Gerland, Der Mythus von der Sintflut. — Baum, Die Ulmer Plastik um 1500. — Ruge, Das Wesen der Universitäten und das Studium der Frauen.

— N° 36 : Dibelius, Das Kirchliche Leben Schottlands. — Bekenntnisse des hlg. Augustin, trad. Poritzky — Bélart, Nietzsche, Wagner und Cosima. — Stein, Ruins of desert Catay. — Stöckle, Spätrömische u. byzantinische Zünfte. — Philippi, Der Begriff der Renaissance. — Quellen zur Gesch. von Hamburgs Handel, V, p. Baasch — Goslich, Die Schlacht bei Kollin. — Reden des Freiherrn von Plener. — Guenther, Rohlfs. — Rost, Die Lage der deutschen Katholiken. — Bascoul, La chaste Sappho. — Sturm, Der Ligurinus. — Baldensperger, Vigny. — Hel. Richter, Gesch. der englischen Romantik. — Grohne, Die Hausnamen und Hauszeichen. — Pfannmüller, Die vier Redaktionen der Heidin. — Plugk-Harttung, Urzeit und Altertum, eine Skizze.

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

N° 40 Quarante-sixième année. 5 octobre 1912.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Feuilles d'histoire, 1er octobre 1912 : Théodore de LAMETH, Mémoires. II. Les massacres de Septembre. — André VOVARD, Le général Conilh de Beyssac. — Eugène WELVERT, Que devint Sotin ? — E. CAZALAS, Wintzingerode et Napoléon d'après Narychkine. — Comte BEUGNOT, L'Ile d'Elbe et la police. — Léon HENNET, Généraux provisoires de la République et de l'Empire, V. — Charles DEJOB, Armand Carrel.

Revue historique, septembre-octobre : Raymond GUYOT, Du Directoire au Consulat. Les transitions. — Paul MATTER, Les origines des Cavour; 1re partie. — Jean ALAZARD, Les causes de l'insurrection lyonnaise de novembre 1831. — Bulletin historique : Histoire de France. Epoque moderne, par H. HAUSER. — Histoire d'Allemagne. Moyen âge (1re partie), par P. VIGENER. — Histoire des Pays-Bas, par Ch. BUSSEMAKER. — Comptes-rendus critiques.

Literarisches Zentralblatt, n° 37 : GOETERS, Die Vorbereitung des Pietismus in der reformirten Kirche der Niederlande. — BALTHASAR, Gesch. des Armutsstreites im Franziskanerorden bis zum Konzil von Vienne. — TÖNNIES, Hobbes. — KITTEL, Gesch. des Volkes Israel, I. — Urk. der Stadt Braunschweig, p. MACK. I, 1. — PRUTZ, Jacques Cœur. — STRICH, Liselotte und Ludwig XIV. — THIERER, Gussenstadt, I. — KLEIN, Galiläa-Aeneae tactici de obsidione toleranda, p. SCHOENE. — Petri Alfonsi disciplina clericalis p. Hilka n. Söderhjelm, I. — LANDRY, La théorie du rythme. — R. de POUZA, Du rythme en français. — BEACH, The comic spirit in Meredith. — Gœthes Register, p. VON DER HELLEN. — SIEBS, Deutsche Bühnenaussprache. — WEIGAND, Die Geburtskirche in Bethlehem. — BUCHHEIM, Ferdinand Olivier.

— n° 38 : SIPPELL, Dells Programm einer luther. Gemeinschaftsbewegung. — GRASS, Die russischen Sekten, II. — KLÜGER, Delitzsch. — FREIMARK, Moderne Theosophen. — Ed. MEYER, Der Papyrusfund von Elephantine. — Reg. pontif. rom. V. I, 2. p. BRACKMANN. — TRAVERSA, Das Friaulische Parlament, I — Preuss. Urk. I, 2, p. SERAPHIM. — GÄNZEL, Oesterr. u. preuss. Städteverwaltung in Schlesien. — BÄR, Der Adel und der adlige Grundbesitz in Polnisch-Preussen. — Corr. de Laforest, p. GRANDMAISON, V. — HEYDERHOFF, J.-B. Fuchs. — MOMMERT, Siloah. — Aegypt. griech. Urk. IV, 11. — Enea Silvio Piccolomini, Briefe, p. MELL. — Le vilain mire, p. ZIPPERLING,. — E. ROTZOLL, Die Deminutivbildungen im Neuenglischen. — BADSTUBER, Joanna Baillie; SCHIPPER, James Shirley. —Wielands ges. Schriften, I, 7. — PREISENDANZ, Die Liebe der Günderode. — E. MÜLLER, Charlotte Birch-Pfeiffer in Zürich.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 41 Quarante-sixième année. 12 octobre 1912.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Revue bleue, 21 septembre : Romain ROLLAND, Silhouettes italiennes. — Jules GAUTIER, Le congrès d'éducation morale de la Haye. — P. FLAT, De la crédibilité des Mémoires, Richard Wagner et Mme Wesendonck. — A. TCHEKHOV, Journal d'un vieil homme. — E. LÉMONON, L'Angleterre en Méditerranée. — P. ARBELET, Stryienski et Stendhal. — H. JACOUBET, Notes d'un passant, l'Indo-Chine. — L. MAURY, Littérature féminine. — Leo LARGUIER, La gazette et le collégien. — Jacque LUX, Chronique des livres.

Deutsche Literaturzeitung, n° 38 : MEINHOF, Die Urgeschichte im Lichte der afrikanischen Linguistik (fin). — R. FRIDERICI, De librorum antiquorum capitum divisione atque summariis. — K. von ZAHN, Karl Ferdinand Hommel als Strafrechtsphilosoph und Strafrechtslehrer. — KÜNSTLINGER, Die Petihôt der Pesiqtâ de Rab Kâhanâ. — DIBELIUS, Die urchristliche Ueberlieferung von Johannes dem Täufer. — V. BROCHARD, Etudes de Philosophie ancienne et de Philosophie moderne. Rec. par V. Delbos. — J. CAHAN, Zur Kritik des Geniebegriffs. — K. SCHWABE, R. EICKHOFF, M. WALTER, Quintin Steinbart 1841-1912. — M. SCHORR, Altbabylonische Rechtsurkunden aus der Zeit der I. babylonischen Dynastie. III. — C. C. UHLENBECK, Original Blackfoot Texts. — C. ROTHE, Die Ilias als Dichtung. — R. PICHON, Les sources de Lucain. — P. HAGENBRING, Goethes Götz von Berlichingen. — Festschrift zu der vom 26-29. Mai 1912 zu Reichenberg abgehaltenen 17. Hauptversammlung des Allgemeinen deutschen Sprachvereins. — Ch. E. MORGAN, The Rise of the Novel of Manners. — G. VALLETTE, Jean-Jacques Rousseau Genevois. — K. SCHEFFLER, Deutsche Maler und Zeichner im 19. Jahrhundert. — MACALISTER, A History of Civilization in Palestine. — E. BLUME, Quellensätze zur Geschichte unseres Volkes. I. 2. Aufl. — Das älteste Wismarsche Stadtbuch von etwa 1250-1272. Hgb. von Fr. Techen. — H. SEEHOLZER, Die lezten Tage des Ministeriums Emil Ollivier. Juli-August 1870. — G. GREIM, Beiträge zur Anthropogeographie des Grossherzogtums Hessen. — LEISSE, Wandlungen in der Organisation der Eisenindustrie und des Eisenhandels. — S. SCHILDER, Entwicklungstendenzen der Weltwirtschaft. I. — EINICKE, Rechte und Pflichten der neutralen Mächte im Seekrieg nach dem Haager Abkommen vom 18. Oktober 1907.

Literarisches Zentralblatt, n° 39 : SELLIN, Der alttestam. Prophetismus. — Mischna : Berakot, p. HOLTZMANN ; Pesachim, p. BEER. — Monumenta Boica, III. — LÜDICKE, Die Königs = und Kaiserurkunden bis 1439. — KROLLMANN, Das Defensionswerk im Herzogtum Preussen, II. — KAINDL, Gesch. der Deutschen in den Karpathenländern, III. — KOEFSTEIN, Studien zur Familiengeschichte, II. — SCHYBERGSON, Porthan. — DIRR, Die Augsburger Textilindustrie im XVIII Jahrh. — E. WERNER, Kaiser-Wilhelms-Land. — Sexti Empirici Opera, p. MUTSCHMANN. — PRICE, The symbolism of Voltaire's novels. — KOSZUL, La jeunesse de Shelley. — IGNOTUS, Wieland und die Griechen. — KIESSNER, Beziehungen Gœthes zu Hamburg. — Abona von HARTMANN, Zwischen Dichtung und Philosophie. — SINTS, Jenseitsmotive im deutschen Volksmärchen. — Monumenti antichi p. Accad. dei Lincei, XX. — C. M. von Weber, Briefe an den Grafen Karl von Brühl, p. G. KAISER. — GANSBERG, Demokratische Pädagogik.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 42. Quarante-sixième année. 19 octobre 1912.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

PÉRIODIQUES

Revue bleue, n° 28, septembre 1912 : Lettres de Gœthe à Carlyle, traduites par A. Fanta. — A. de Lada, Un grand poète tragique, Stanislas Wyspiansky, 1869-1907. — Dumont-Wilden, La crise du sentiment national en Belgique. — Ch. Bernard, Sur les chemins d'Assise. — H. Jacoubet, Notes d'un passant, l'Indo-Chine. — L. Maury, Victor Hugo. — Jacques Lux, Chez les Laestadiens : Une anecdote sur Lenau.

Deutsche Literaturzeitung, n° 39 : Mekler, Aristophanes und die Nachwelt. — Duff, The English Provincial Printers, Stationers and Bookbinders to 1557. — Stanley, Mein Leben. — Steinmann, Der religiöse Unsterblichkeitsglaube. — Bartmann, Lehrbuch der Dogmatik. 2. Aufl. — Kirsch, Deutsche Kirchengeschichte. — Knüfer, Grundzüge der Geschichte des Begriffs Vorstellung von Wolff bis Kant. — Dokumente zur Geschichte der humanistischen Schulen im Gebiete der bayrischen Pfalz Hgb. von K. Reissinger. — Persson, Beiträge zur indogermanischen Wortforschung. — Jahrbuch der Judisch literarischen Gesellschaft. VIII : 1910 = 5673. — Mangold, Studien zu den ältesten Bühnenverdeutschungen des Terenz. — Kalchreuter, Die Μεσότης bei und vor Aristoteles. — Kleinpaul, Die Ortsnamen im Deutschen. — Röhr, Gerhart Hauptmanns dramatisches Schaffen. — L. Richter, Swinburnes Verhältnis zu Frankreich und Italien. — Wedderkop, Neue Wege zur französischen Literatur im 18. und 19. Jahrhundert. — Utitz, Was ist Stil? — Löffler, Papstgeschichte von der französischen Revolution bis zur Gegenwart. — Arnheim, Der Hof Friedrichs des Grossen. I. — Spencer and Gillen, Across Australia. — Dove, Die deutschen Kolonien. III. — M. Hartmann, Die islamische Verfassung und Verwaltung. — Monossohn, Actio de pauperie im System des römischen Noxalrechts. — Couturat, Die philosophischen Prinzipien der Mathematik. Deutsch von Siegel.

Literarisches Zentralblatt, n° 40 : Greven, Die Anfänge der Beginen. — Schian, Orthodoxie und Pietismus im Kampfe um die Predigt. — Walther, Geldwert in der Geschichte. — Urk. der Stadt Lübben, p. Lippert. — Œsterr. Staatsverträge, Niederlande, I, p. Srbik. — Böckenholt, Zur Gesch. der Behörde der Grafschaft Mark zu Hamm. — E. Richter, Oelsner. — Rupp, gesamm. Werke, p. Elsenhans. — E. Schultze, Die geistige Hebung der Volksmassen in England; Volksbildung und Volkswolfahrt in England. — Berlepsch-Valendas, Die Gartenstadtbewegung in England. — Singer, Der Preraphaelitismus in England. — Berger, Zur Entwicklungsgesch. der Teilungsklagen im röm. Recht. — Lüders, Bruchstücke buddhistischer Dramen. — Xenophontis Kyrupaideia, p. Gemoll ; Scripta minova, p. Ruehl. — Taciti Agricola, p. Fossataro. — Deloney, Works, p. Mann. — Berendsohn, Stil und Form der Aphorismen Lichtenbergs. — Depiny, Ludwig Bauer, ein Dichterbild aus Schwaben. — Carnuntum. — Willis, Die niederländische Marinemalerei. — Bauch, Gesch. des Breslauer Schulwesens in der Zeit der Reformation.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON.

N° 43 Quarante-sixième année. 26 octobre 1912.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Revue bleue, 5 octobre : A. LE CHATELIER, Les adversaires de l'Italie en Tripolitaine, Un document. — H. BERLIOZ, Lettres inédites. — St- WYSPIANSKI, Protèsilas et Laodamie, tragédie. — Ed. SCHURÉ, Un peintre réaliste du XVe siècle, Piero della Francisca. — Ch. BERNARD, Sur les chemins d'Assise. — A. FEUGÈRE, L'abbé Raynal. — LARGUIER, La vie en bleu : autour d'une bataille. — Jacques LUX, Chronique des livres.

Revue de l'enseignement des langues vivantes, n° 9-10 : A. DRESCH, La vie de Karl Mathy (Gustave Freytag). — UN EXAMINATEUR, A propos du baccalauréat. — Notes et documents : Nécrologie, Casimir Stryienski, Fiévet. — Programmes des concours pour 1913. — Concours et examens de 1912. — Bibliographie, Périodiques, Chronique, Nouvelles.

Revue d'histoire littéraire de la France, n° 3, juillet-septembre : H. TRONCHON, Préromantisme allemand et français, Herder et Creuzé de Lesser adaptateurs du romancero del Cid. — JUSSERAND, La Marie de Ronsard. — J.-M. CARRÉ, Mme de Staël et H.-C. Robinson. — P. CHAPONNIÈRE, L'influence de l'esprit mondain sur la tragédie au XVIIIe siècle. — G. TRUC, Le cas Racine (suite). — P. BONNEFON, Alexandre Duval. — Mélanges : Le séjour de Châteaubriand à Athènes (Hogu) ; L'orphelin de la Chine (L. Jordan) ; Sources de Rousseau (P.-M. Masson) ; Le Satyre et la philosophie de Hugo (Rigal) ; Notes sur la correspondance de Voltaire (Chabrot). — Comptes-rendus : Ouvrages de MM. Pellisson, Perroud, Rigal, Chiarini, Fuchs, Dupuy, Baldensperger, L. Maury, etc.

Deutsche Literaturzeitung, n° 40 : CURSCHMANN : Historische Topographie einer alten Stadt. I. — DELAFARGE, La vie et l'œuvre de Palissot. — MAHLING, Lebensverneinung und Lebensbejahung. — LAUCHERT, Die italienischen literarischen Gegner Luthers. — ROSALEWSKI, Schillers Aesthetik im Verhältnis zur Kantischen. — SEIBEL, Neue Beiträge zur Geschichte des Gymnasiums Passau. — Acârânga-Sûtra. Hgb. von Schubring. Festgabe für Vilh. Thomsen. I. — REITZENSTEIN, Das Märchen von Amor und Psyche bei Apuleius. — Manilii Astronomicon liber secundus. Rec. Housman. — HOUBEN, Jungdeutscher Sturm und Drang. — Mina KERR, Influence of Ben Jonson on English Comedy. — TOBLER, Vermischte Beiträge. 5. — ASDOURIAN, Die politischen Beziehungen zwischen Armenien und Rom von 190 vor Chr. bis 428 nach Chr. — Quellen zur Geschichte der ostdeutschen Kolonisation im 12. bis 14. Jahrhundert, hgb. von KÖTZSCHKE. — Ed. von WERTHEIMER, Graf Julius Andrássy. — MATTHIAS, Die städtische Selbstverwaltung in Preussen. 2. Aufl. — NAENDRUP, Rechtscheinsforschungen. 1. und 2. — R. STRANSKY, Die Börse und die Börsengeschäfte. — SCHIRMER, Der Wortschatz der Mathematik.

EUROPE ORIENTALE

HISTOIRE ET LINGUISTIQUE

SAINT CYRILLE ET SAINT MÉTHODE. Première lutte des Allemands contre les Slaves. Par le baron A. D'AVRIL. In-18. 5 »

LES BULGARES, par le baron A. D'AVRIL. In-18............ 1 fr. 50

DE PARIS A L'ILE DES SERPENTS. Impressions de voyage, par le baron D'AVRIL. In-18 .... 3 50

LA BATAILLE DE KOSSOVO, rhapsodie serbe, tirée des chants populaires et traduite en français par le baron D'AVRIL in-12, rouge et noir.. 3 »

LES MAVROYENI, Histoire d'Orient, de 1700 à nos jours, d'après des documents inédits, par Théod. BLANCARD. 2 vol. gr. in-8°, illustrés de gravures, portraits, cartes, etc. .... 15 »

BAÏ GAGNO. LE TARTARIN BULGARE par ALEKO CONSTANTINOV, traduit du bulgare par MATEÏ GUEORGUIEV et Jean JAGERSCHMIDT, avec une Préface de Louis LÉGER, de l'Institut. In-18..... 3 50

HISTOIRE DU MONTÉNÉGRO ET DE LA BOSNIE depuis les origines, par P. COQUELLE, in-8°. Carte.................. 7 50

LE ROYAUME DE SERBIE, Histoire, depuis les origines, par P. COQUELLE, in-18 .... 3 50

LA TURQUIE D'ASIE, Géographie administrative, statistique descriptive et raisonnée de l'Asie Mineure, 4 forts volumes gr. in-8° avec carte d'ensemble et carte de tous les vilayets.......... 40 »

Table générale de la Turquie d'Asie. In-8°, par Vital CUINET. 4 »

SYRIE, LIBAN & PALESTINE, par Vital CUINET. Un fort volume in-8° avec carte .... 20 »

EPHÉMÉRIDES DACES, Histoire au jour le jour de la guerre de quatre ans (1736-1739) entre les Turcs et les Russes, par C. DAPONTES, secrétaire de C. Mavrocordato, hospodar de Valachie, texte grec, publié par Em. LEGRAND. In-8°.................... 20 »

LE MÊME, traduction française, notes et glossaire, par Emile LEGRAND, 2 volumes in-8°.. 27 50

LA BOHÊME, depuis la Montagne Blanche par Ernest DENIS :
T. I. Le Triomphe de l'Église ; Le Centralisme. In-8°... 10 »
II. Le Réveil. Révolution et réaction. Vers le fédéralisme. In-8°.. 10 »

L'ÉPOPÉE SERBE. Chants populaires héroïques, Serbie, Bosnie, Hertzégovine, Croatie, Dalmatie, Monténégro, traduits sur les originaux avec une introduction et des notes, par Aug. DOZON, in-8°, planche.. 7 50

DE L'INFLUENCE FRANÇAISE SUR L'ESPRIT PUBLIC EN ROUMANIE. Les origines. Étude sur l'état de la société roumaine à l'époque des règnes phanariotes, par P. ELIADE, in-8° 7 50

L'ART GOTHIQUE ET LA RENAISSANCE EN CHYPRE par C. ENLART, in-8°, 421 fig. et 34 planches.................. 30 »

GRAMMAIRE DE LA LANGUE SERBO-CROATE, traduite, avec de nombreuses modifications, de la grammaire slave de PARTIÉ, par le Dr FEUVRIER, 2e édition, revue et corrigée, in-8°..... 10 »

JOURNAL D'ANTOINE GALLAND, pendant son séjour à l'Ambassade de France à Constantinople, publié par Ch. SCHEFER, 2 vol., in-8°, fig....................................... 12 »

L'ILE DE RHODES, par Victor GUÉRIN, seconde édition, avec carte. In-18 .... 4 »

L'ACHAIE FÉODALE. Étude sur le moyen âge en Grèce (1204-1456), par Diane DE GULDENCRONE, in-8° 7 50

LES GIUSTINIANI, dynastes de Chios, par K. HOPF, traduit par E. A. VLASTO, in-18 .... 2 50

Nouveaux matériaux pour servir à l'HISTOIRE DE JACQUES BASILIKOS L'HÉRACLIDE, dit Le Despote, prince de Moldavie, publiés avec préface et notes. In-18 .... 6 »

LE CYCLE ÉPIQUE DE MARKO KRALIEVIC, par L. LÉGER, de l'Institut. In-18 .... 1 75

RECUEIL DE POÈMES HISTORIQUES RELATIFS A LA TURQUIE et aux Principautés Danubiennes, texte grec et traduction, par E. LEGRAND, in-8° .... 15 »

BIBLIOGRAPHIE IONIENNE. Description raisonnée des ouvrages publiés par les Grecs des Sept Iles, ou concernant ces îles, du XVe siècle à l'année 1900. Œuvre posthume d'Emile LEGRAND, complétée et publiée par Hubert PERNOT, docteur ès lettres, répétiteur à l'École des langues orientales vivantes, 2 volumes, in-8° .... 25 »

CHRONIQUE DE CHYPRE, par Léonce MACHERAS, texte grec traduit et annoté par E. MILLER de l'Institut, et C. SATHAS, 2 vol. in-8, avec une carte ancienne en chromolithographie .... 40 »

SOUVENIRS DE LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE DE LA GRÈCE, par Constantin MÉTAXAS, traduits du grec par J. BLANCARD. In-18 .... 5 »

LE MONT ATHOS, VATOPEDI ET L'ILE DE THASOS, par E. MILLER, de l'Institut. In-8°, 2 cartes .... 10 »

LA ROUMANIE ÉCONOMIQUE, d'après les données les plus récentes. Géographie, anthropologie, par M. G. OBEDENARE, in-8°, carte .... 3 «

SCANDERBEG (GEORGES CASTRIOTA). Essai de bibliographie raisonnée. Ouvrages sur Scanderbeg, écrits en diverses langues, et publiés depuis l'invention de l'imprimerie, par G. PETROVITCH. In-8° de luxe, rouge et noir, sur papier vergé de Hollande .... 10 »

HISTOIRE DES LITTÉRATURES SLAVES (Bulgares, Serbo-Croates, Yougo-Russes) par PYPINE et SPASOVIC. Traduit du russe par Ernest DENIS. In-8° .... 5 »

LÉGENDES RELIGIEUSES BULGARES, par Lydia SCHISCHMANOV, in-18 .... 5 »

LA ROUMANIE ET LES ROUMAINS, par Alexandre STOURDZA, in-18 .... 2 »

L'HÉROISME DES ROUMAINS AU MOYEN AGE, par Alexandre STOURDZA, in-18 .... 2 »

LES ORIGINES DE L'HISTOIRE ROUMAINE, par A. UBICINI. Publié et précédé d'une notice biographique, par G. BENGESCO. In-18 .... 3 »

CHRONIQUE DE MOLDAVIE, depuis le XIVe siècle jusqu'en 1594. Texte roumain de G. URECHI. Traduction française, notes, tableaux généalogiques, glossaire et table, par Em. PICOT de l'Institut. In-8° .... 25 »

HISTOIRE DES ROUMAINS DE LA DACIE TRAJANE, depuis les origines jusqu'à l'union des Principautés en 1859, par A. D. XÉNOPOL. Préface de M. Alfred RAMBAUD, de l'Institut, 2 vol., in-8°, cartes .... 25 »

Le Puy. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

N° 44 Quarante-sixième année. 2 novembre 1912.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Feuilles d'histoire, n° 5, 1er novembre 1912 : Louis DELAVAUD, La cour de Louis XIV en 1671, Madame de Montespan, Colbert et Louvois. — Théodore DE LAMETH, Mémoires, III. Avant le procès du Roi. — E. CAZALAS, La Moskova, Souvenirs du chirurgien Laflize. — Eugène WELVERT, Une victime de Mme de Staël, Elzéar de Sabran. — Comte BEUGNOT, L'île d'Elbe et la police. — Charles DEJOB, La jeunesse de Désiré Nisard, I.

Revue bleue, 12 octobre 1912 : Hector BERLIOZ, Lettres inédites. — Paul FLAT, Paul Hervieu. — St. WYSPIANSKI, Protésilas et Laodamie (tragédie). — Paul LOUIS, Le Congrès de la C. G. T. — A. FEUGÈRE, L'abbé Raynal. — A. MAUREL, Paysages d'Italie, de Florence à Naples. — L. MAURY, Edmond Gosse. — J. LUX, Marc Lescarbot ; Les avocats italiens.

Revue des sciences politiques, septembre-octobre 1912 : J. SILVESTRE, Peste et choléra : le Lazaret de Camaran dans la Mer Rouge. — Les Nationalismes en Europe : Angel MARVAUD, Le problème régionaliste en Espagne. — Les Nationalismes en Europe : Jacques BARTH, Le nationalisme alsacien-lorrain. — Pierre PÉGARD, Le régime douanier colonial. — Marc DE PRÉAUDEAU, La Ligue de Paix et de la Liberté. I. Le premier Congrès (Genève, 1867). — Georges SCELLE, Un nouveau stade de l'arbitrage obligatoire : les traités entre les Etats-Unis, l'Angleterre et la France. — Jean TANNERY, La question monétaire en Argentine. — Charles MOUREY, Chronique coloniale (1911). — Comptes rendus critiques. — Analyses. — Ouvrages envoyés à la rédaction.

Deutsche Literaturzeitung, n° 41 : CURSCHMANN, Historische Topographie einer alten Stadt (fin). — Emil DU BOIS-REYMOND, Reden. 2 Aufl. — Coptic Biblical Texts, ed. by Budge. — SCHUMACHER, Der Diakon Stephanus. — ERHARDT, Die Philosophie des Spinoza im Lichte der Kritik. — C. BECKER, Vom geistigen Leben und Schaffen. — Fr. JANSON, Fichtes Reden an die deutsche Nation. — Annales Regum Iyāsu II et Igo'as. Interpretatus est I. Guidi. — A. HEYNE, Orientalisches Datenbuch. — Hellenisches Dichterbuch. Ausgewählte Uebertragungen von S. Mekler. — KNORR, Germanische Namengebung. — The Minnesingers. By Bithell. I. — REICHELT, Richard Wagner und die englische Literatur. — ZENKER, Zur Mabinogionfrage. — F. von LUSCHAN, Entstehung und Herkunft der ionischen Säule. — WOERMANN, Von Apelles zu Böcklin und weiter. — Grundriss der Geschichtswissenschaft, hgb. von A. Meister. I, 1, 2. Aufl. ; I, 3, 2. Aufl. ; I, 4, 2. Aufl. ; II, 5. — E. RICHTER, Oelsner und die französische Revolution. — A. CARTELLIERI, Flucht, Verhör und Hinrichtung Ludwigs XVI. — DEHÉRAIN, Dans l'Atlantique. — Die Erde, Illustrierte Halbmonatsschrift für Länder-und Völkerkunde, Reise und Jagd. Hgb. : E. Banse. 1. Jahrg., Nr. 1. — NEUSCHLER, Die Entwicklung der Heeresorganisation seit Einführung der stehenden Heere. I. — G. DE MONTEMAYOR, Storia del diritto naturale. — MEYER-STEINEG, Chirurgische Instrumente des Altertums.

Literarisches Zentralblatt, n° 41 : PIERRON, Die katholischen Armen. — REICHEL, Zinzendorfs Frömmigkeit. — La philosophie allemande au XIXe siècle. — CHALANDON, Jean II Comnène. — HAUPT, Quellen

und Darstellungen der Burschenschaft und der deutschen Einheitsbewegung. — LODGE, Washington. — C.-A. SMITH, Die amerikanische Literatur. — Instructions des ministres de France près la Diète germanique, p. AUERBACH. — PEEZ und DEHN, Englands Vorherrschaft, Aus der Zeit der Kontinentalsperre. — RESCH, Das Galiläa bei Jerusalem. — HILKA, Beiträge zur Kenntnis der indischen Namengebung. — PAULSON, Index Lucretianus. — MOSHER, The exemplum in the early religious and didactic literature of England. — DELBRÜCK, Germanische Syntax, I. Zu den negativen Sätzen, II. Zur Stellung des Verbums. — KREBS, Matthison. — KOLITZ, Hallmanns Dramen. — GERSDORFF, Gesch. des Theaters in Kiel. — KNORR, Südgallische Terra-sigillata Gefässe von Rottweil. — RÖMER, Gottscheds pädagogische Ideen.

Literarisches Zentralblatt, n° 42 : KNOPF, Die Briefe Petri und Judä. — LEMMENS, Aus ungedr. Franziskanerbriefen des XVI Jahrh. — HANSEN, Gesch. der Konfirmation in Schleswig-Holstein. — B. BOUVIER, J.-J. Rousseau. — KÖTZSCHKE, Quellen zur Gesch. der ostdeutschen Kolonisation im XII bis XIV Jahrh. — GŒTZ-BERNSTEIN, Brissot ; R. GUYOT, Le Directoire et la paix de l'Europe ; MONTARLOT et PINGAUD, Le Congrès de Rastatt. — KNEISNER, Gesch. der deutschen Freimaurerei. — Tagebuch des Frhn. von Buwinghausen, 1767-1773. — Aus dem liter. Nachlasse der Kaiserin Augusta, 2e ed. p. BAILLEU u. SCHUSTER. — HUELSEN, Die Thermen des Agrippa. — LAUTENSACH, Die Aoriste. — WENDT, Syntax des heutigen Englisch. — BOY-ED, Charlotte von Kalb. — VÜSTLING, Tiecks William Lovell. — DELLA SETA, Religione e arte figurata. — Heinicke, Gesamm. Schriften, p. SCHUMANN.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON

N° 45 Quarante-sixième année. 9 novembre 1912.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Revue bleue, 19 octobre : BONALD, Lettre sur la session de 1820 (Paul Bonnefon). — F. CAUSSY, A Potsdam. — J. DRESCH, L'opinion de Théodore Fontane sur la France de 1870 et la question d'Alsace. — J. MERLANT, Les variantes de Mme Hanska — E. NORAT, Esquisses provinciales, la maison. — L. MAURY, Jules Favre. — Léo LARGUIER, La vie en bleu. — Jacques LUX, La chronique des livres.

Deutsche Literaturzeitung, n° 42 : GERLAND, Burgenkunde. — EHLERS, Lebensbild eines evangelischen Theologen aus seinen Briefen. — Die Religion und Philosophie Chinas. Verdeutscht u. erläut. von Wilhelm. I. Kungfutse-Gespräche. — WOBBERMIN, Geschichte und Historie in der Religionswissenschaft. — DREWS, CURTIUS, FRIEDRICH, Grundfragen der evangelischen Kirchenverfassung. — SCHULZE, Aenesidemus oder über die Fundamente der von dem Herrn Professor Reinhold in Jena gelieferten Elementar-Philosophie. Neudruck besorgt von A. Liebert. — SKALA, Die Gemütsbefriedigung als Angelegenheit der Aesthetik. — SEIDEL, Der deutsche Aufsatz in der Reifeprüfung 1901-1910. — WILLMANN, Aus Hörsaal und Schulstube. 2. Aufl. — Historia septem sapientum. I. Hgb. u. erkl. von Hilka. — SKEAT, The Science of Etymology. — Griechische Papyri im Museum des Oberhessischen Geschichtsvereins zu Giessen. Hgb. u. erkl. von Kornemann und P.-M. Meyer. I, 3. — PAULSON, Index Lucretianus. — WAGA, Die Welsch-Gattung. — BAUMGARTNER, Gœthe. 3. Aufl., besorgt von A. Stockmann. I. — WENDT, Syntax des heutigen Englisch. I. — Opere di Manzoni. IV, 1 : Carteggio di Manzoni a cura di Sforza e Gallavresi. — WASER, Meisterwerke der griechischen Plastik. — KAERST, Geschichte des hellenistischen Zeitalters. II, 1. — Aus der Geschichte der Völker. Zusammengestellt von Förderreuther und Würth. II. — MOYSSET, L'esprit public en Allemagne vingt ans après Bismarck. — Bismarck-Kalender auf das Jahr 1913, hgb. von A. Philipp und H. Kohl. — A. SCHMIDT, Niederschlagskarten des Taunus. — BRAUNGART, Die Urheimat der Landwirtschaft aller indogermanischen Völker. — Höngger Meiergerichtsurteile des 16. und 17. Jahrhunderts, hgb. u. erläut von Stutz. — URTIN, L'Action criminelle. — Krankheit und soziale Lage. Hgb. von Mosse und G. Tugendreich. 1.

Literarisches Zentralblatt, n° 43 : Das Decretum Gelasianum, p. DOBSCHÜTZ. — E. LEHMANN, Der Buddhismus. — Liä Yu Kou und Yang dschu, trad. WILHELM. — BÄCHTOLD, Der norddeutsche Handel im 12 u. 13 Jahrh. — De Kroniek von Abel Eppens the Equart, p. FEITH et BRUGMANS. — BLOK, Gesch. der Niederlande, V. — MADELIN, La Révolution. — Radowitz, p. CORVINUS. — STALLWITZ, Ceresole. — L. v. SCHRŒDER, Die Vollendung des arischen Mysteriums in Bayreuth. — Hellenisches Dichterbuch, trad. MEKLER-GOLDSTEIN, Darius, Xerxes und Artaxerxes im Drama der neueren Literaturen. — ARNOLD, The soliloquies of Shakspeare. — ROENNEKE, Dingelstedt in Weimar. — FROMME, Richard Wagner.

EUROPE ORIENTALE

HISTOIRE ET LINGUISTIQUE

SAINT CYRILLE ET SAINT MÉTHODE. Première lutte des Allemands contre les Slaves. Par le baron A. D'AVRIL. In-18. 5 »

LES BULGARES, par le baron A. D'AVRIL. In-18.......... 1 fr. 50

DE PARIS A L'ILE DES SERPENTS. Impressions de voyage, par le baron D'AVRIL. In-18 .... 3 50

LA BATAILLE DE KOSSOVO, rhapsodie serbe, tirée des chants populaires et traduite en français par le baron D'AVRIL in-12, rouge et noir.......... 3 »

LES MAVROYENI, Histoire d'Orient, de 1700 à nos jours, d'après des documents inédits, par Théod. BLANCARD. 2 vol. gr. in-8°, illustrés de gravures, portraits, cartes, etc.......... 15 »

BAÏ GAGNO. LE TARTARIN BULGARE par ALEKO CONSTANTINOV, traduit du bulgare par MATEÏ GUEORGUIEV et Jean JAGERSCHMIDT, avec une Préface de Louis LÉGER, de l'Institut. In-18..... 3 50

HISTOIRE DU MONTÉNÉGRO ET DE LA BOSNIE depuis les origines, par P. COQUELLE, in-8°. Carte.......... 7 50

LE ROYAUME DE SERBIE, Histoire, depuis les origines, par P. COQUELLE, in-18.......... 3 50

LA TURQUIE D'ASIE, Géographie administrative, statistique descriptive et raisonnée de l'Asie Mineure, 4 forts volumes gr. in-8° avec carte d'ensemble et carte de tous les vilayets.......... 40 »

Table générale de la Turquie d'Asie. In-8°, par Vital CUINET. 4 »

SYRIE, LIBAN & PALESTINE, par Vital CUINET. Un fort volume in-8° avec carte.......... 20 »

ÉPHÉMÉRIDES DACES, Histoire au jour le jour de la guerre de quatre ans (1736-1739) entre les Turcs et les Russes, par C. DAPONTES, secrétaire de C. Mavrocordato, hospodar de Valachie, texte grec, publié par Em. LEGRAND. In-8°.......... 20 »

LE MÊME, traduction française, notes et glossaire, par Emile LEGRAND, 2 volumes in-8°.......... 27 50

LA BOHÊME, depuis la Montagne Blanche par Ernest DENIS :

T. I. Le Triomphe de l'Église ; Le Centralisme. In-8°... 10 »

II. Le Réveil. Révolution et réaction. Vers le fédéralisme. In-8°.......... 10 »

L'ÉPOPÉE SERBE. Chants populaires héroïques, Serbie, Bosnie, Hertzégovine, Croatie, Dalmatie, Monténégro, traduits sur les originaux avec une introduction et des notes, par Aug. DOZON, in-8°, planche.......... 7 50

DE L'INFLUENCE FRANÇAISE SUR L'ESPRIT PUBLIC EN ROUMANIE. Les origines. Étude sur l'état de la société roumaine à l'époque des règnes phanariotes, par P. ELIADE, in-8°.......... 7 50

L'ART GOTHIQUE ET LA RENAISSANCE EN CHYPRE par C. ENLART, in-8°, 421 fig. et 34 planches.......... 30 »

GRAMMAIRE DE LA LANGUE SERBO-CROATE, traduite, avec de nombreuses modifications, de la grammaire slave de PARCIĆ, par le Dr FEUVRIER, 2e édition, revue et corrigée, in-8°..... 10 »

JOURNAL D'ANTOINE GALLAND, pendant son séjour à l'Ambassade de France à Constantinople, publié par Ch. SCHEFER, 2 vol., in-8°, fig.......... 12 »

L'ILE DE RHODES, par Victor GUÉRIN, seconde édition, avec carte. In-18 .... 4 »

L'ACHAIE FEODALE. Étude sur le moyen âge en Grèce (1204-1456), par Diane DE GULDENCRONE, in-8° 7 50

LES GIUSTINIANI, dynastes de Chios, par K. HOPF, traduit par E. A. VLASTO, in-18 .... 2 50

Nouveaux matériaux pour servir à l'HISTOIRE DE JACQUES BASILIKOS L'HÉRACLIDE, dit Le Despote, prince de Moldavie, publiés avec préface et notes. In-18 .... 6 »

LE CYCLE ÉPIQUE DE MARKO KRALIEVIC, par L. LÉGER, de l'Institut. In-18 .... 1 75

RECUEIL DE POÈMES HISTORIQUES RELATIFS A LA TURQUIE et aux Principautés Danubiennes, texte grec et traduction, par E. LEGRAND, in-8° .... 15 »

BIBLIOGRAPHIE IONIENNE. Description raisonnée des ouvrages publiés par les Grecs des Sept Iles, ou concernant ces îles, du XV° siècle à l'année 1900. Œuvre posthume d'Emile LEGRAND, complétée et publiée par Hubert PERNOT, docteur ès lettres, répétiteur à l'École des langues orientales vivantes, 2 volumes, in-8° 25 »

CHRONIQUE DE CHYPRE, par Léonce MACHERAS, texte grec traduit et annoté par E. MILLER de l'Institut, et C. SATHAS, 2 vol. in-8, avec une carte ancienne en chromolithographie .... 40 »

SOUVENIRS DE LA GUERRE DE L'INDÉPENDANCE DE LA GRÈCE, par Constantin MÉTAXAS, traduits du grec par J. BLANCARD. In-18 .... 5 »

LE MONT ATHOS, VATOPEDI ET L'ILE DE THASOS, par E. MILLER, de l'Institut. In-8°, 2 cartes .... 10 »

LA ROUMANIE ÉCONOMIQUE, d'après les données les plus récentes. Géographie, anthropologie, par M. G. OBEDENARE, in-8°, carte .... 3 «

SCANDERBEG (GEORGES CASTRIOTA). Essai de bibliographie raisonnée. Ouvrages sur Scanderbeg, écrits en diverses langues, et publiés depuis l'invention de l'imprimerie, par G. PETROVITCH. In-8° de luxe, rouge et noir, sur papier vergé de Hollande .... 10 »

HISTOIRE DES LITTÉRATURES SLAVES (Bulgares, Serbo-Croates, Yougo-Russes) par PYPINE et SPASOVIC. Traduit du russe par Ernest DENIS. In-8° .... 5 »

LÉGENDES RELIGIEUSES BULGARES, par Lydia SCHISCHMANOV, in-18 .... 5 »

LA ROUMANIE ET LES ROUMAINS, par Alexandre STOURDZA, in-18 .... 2 »

L'HÉROISME DES ROUMAINS AU MOYEN AGE, par Alexandre STOURDZA, in-18 .... 2 »

LES ORIGINES DE L'HISTOIRE ROUMAINE, par A. UBICINI. Publié et précédé d'une notice biographique. par G. BENGESCO. In-18 .... 3 »

CHRONIQUE DE MOLDAVIE, depuis le XIV° siècle jusqu'en 1594. Texte roumain de G. URECHI. Traduction française, notes, tableaux généalogiques, glossaire et table, par Em. PICOT de l'Institut. In-8° .... 25 »

HISTOIRE DES ROUMAINS DE LA DACIE TRAJANE, depuis les origines jusqu'à l'union des Principautés en 1859, par A. D. XÉNOPOL. Préface de M. Alfred RAMBAUD, de l'Institut, 2 vol., in-8°, cartes .... 25 »

Le Puy. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

Revue bleue, 26 octobre : Chateaubriand, Supplément au Congrès de Vérone, correspondance avec le prince de Polignac, 1823-1824. — Paul Flat, Littérature et psychologie. — J. Merlant, Les variantes de Madame Hanska. — L. Gielly, Les méthodes de la critique dans l'étude de l'art italien. — A. Duboscq, De l'enseignement à donner aux indigènes. — L. Maury, La France et l'Amérique d'après G. Lanson et Barrett Wendell. — Firmin Roz, Théâtres. — J. Lux, Le français à l'étranger ; L'Université de Californie; Yale-University.

Deutsche Literaturzeitung, n° 43 : Groos, Weltanschauung. — Deutsche Schrifttafeln des 9. bis 16. Jahrhunderts aus Handschriften der k. Hof. und Staatsbibliothek in München. Hgb. von Petzet und Glauning. II. — Handschriftenproben aus der Reformationszeit, hgb. von Clemen. I. — Handschriftenproben der Reformationszeit. Ausgewählt von Mentz. — Die Religion in Geschichte und Gegenwart. Hgb. von Schiele und Zscharnack. II. und III. — Tschackert, Eberhard Weidensee. — Vondrak, Altkirchenslavische Grammatik. 2. Aufl. — Henderson, The Ballad in Literature. — Veröffentlichungen aus der Heidelberger Papyrus-Sammlung. IV, I : Griechische-litterarische Papyri, I : Ptolemäische Homerfragmente. Hgb. von Gerhard. — Slijpen, Disputatio critica de carminibus Horatii sex quae dicuntur odae Romanae. — Mielke, Der deutsche Roman. 4. Aufl. — Goethes Ausgewählte Gespräche. Volksausgabe. Hgb. von Frhrn. v. Biedermann. — Ben Jonson, Cinthia's Revels or the Fountain of Selflove. Ed. by Judson. — Pellissier, Le réalisme du romantisme. — Bresslau, Handbuch der Urkundenlehre für Deutschland und Italien. I. Bd., 2. Aufl. — P. Zimmermann, Das Haus Braunschweig-Grubenhagen. — Robiquet, Le Cœur d'une reine. Anne d'Autriche, Louis XIII et Mazarin. — J. Mascart, Impressions et observations dans un voyage à Téneriffe. — Schüler, Brasilien, ein Land der Zukunft. — Leonore Seutter, Die Gefängnisarbeit in Deutschland mit besonderer Berücksichtigung der Frauen-Gefängnisse. — A. Berger, Zur Entwicklungsgeschichte der Teilungsklagen im klassischen römischen Recht.

Literarisches Zentralblatt, n° 44 : König, Gesch. der Alttest. Religion. Jaeger, Zur Metaphysik des Aristoteles. — Feist, Europa im Lichte der Vorgesch. u. die Ergebnisse der vergl. indogerm. Sprachwissenschaft — Dahlmann-Waitz, Quellenkunde der deutschen Gesch. p. Herre — Kern, Die Anfänge der franz. Ausdehnungspolitik bis 1308. — Briefe Friedrichs des Grossen an Thiériot, p. Jacobs — Seidel, Bezieh. Friedrichs des Grossen zur bildenden Kunst — Nereus, Die Probleme der österr. Flottenpolitik. — Gilles, An Index to the Chinese Encyclopaedia. — Stroux, De Theophrasti virtutibus dicendi. — Philipp, Quellen des Isidor I. — A. Pagès, Auzias March Almqvist, Auswahl, trad. Mens. — E. T. A. Hoffmann, I. Hoffmann und Hippel, II. Hoffmanns Briefwechsel, p. H. v. Mülller. — Adler. Der Stil in der Musik, I. — Zimmer, Erziehung und Gemeinsinn durch die Schule.

EUROPE ORIENTALE

HISTOIRE ET LINGUISTIQUE

SAINT CYRILLE ET SAINT MÉTHODE. Première lutte des Allemands contre les Slaves. Par le baron A. d'Avril. In-18. 5 »

LES BULGARES, par le baron A. d'Avril. In-18............ 1 fr. 50

DE PARIS A L'ILE DES SERPENTS. Impressions de voyage, par le baron d'Avril. In-18 .... 3 50

LA BATAILLE DE KOSSOVO, rhapsodie serbe, tirée des chants populaires et traduite en français par le baron d'Avril in-12, rouge et noir.. 3 »

LES MAVROYENI, Histoire d'Orient, de 1700 à nos jours, d'après des documents inédits, par Théod. Blancard. 2 vol. gr. in-8°, illustrés de gravures, portraits, cartes, etc. .... 15 »

BAÏ GAGNO. LE TARTARIN BULGARE par Aleko Constantinov, traduit du bulgare par Mateï Gueorguiev et Jean Jagerschmidt, avec une Préface de Louis Léger, de l'Institut. In-18..... 3 50

HISTOIRE DU MONTÉNÉGRO ET DE LA BOSNIE depuis les origines, par P. Coquelle, in-8°. Carte.................. 7 50

LE ROYAUME DE SERBIE, Histoire, depuis les origines, par P. Coquelle, in-18 .... 3 50

LA TURQUIE D'ASIE, Géographie administrative, statistique descriptive et raisonnée de l'Asie Mineure, 4 forts volumes gr. in-8° avec carte d'ensemble et carte de tous les vilayets.......... 40 »

Table générale de la Turquie d'Asie. In-8°, par Vital Cuinet. 4 »

SYRIE, LIBAN & PALESTINE, par Vital Cuinet. Un fort volume in-8° avec carte .... 20 »

EPHÉMÉRIDES DACES, Histoire au jour le jour de la guerre de quatre ans (1736-1739) entre les Turcs et les Russes, par C. Dapontes, secrétaire de C. Mavrocordato, hospodar de Valachie, texte grec, publié par Em. Legrand. In-8°........................ 20 »

LE MÊME, traduction française, notes et glossaire, par Emile Legrand, 2 volumes in-8°.............................. 27 50

LA BOHÊME, depuis la Montagne Blanche par Ernest Denis :
- T. I. Le Triomphe de l'Église ; Le Centralisme. In-8°... 10 »
- II. Le Réveil. Révolution et réaction. Vers le fédéralisme. In-8°.. 10 »

L'ÉPOPÉE SERBE. Chants populaires héroïques, Serbie, Bosnie, Hertzégovine, Croatie, Dalmatie, Monténégro, traduits sur les originaux avec une introduction et des notes, par Aug. Dozon, in-8°, planche.. 7 50

DE L'INFLUENCE FRANÇAISE SUR L'ESPRIT PUBLIC EN ROUMANIE. Les origines. Étude sur l'état de la société roumaine à l'époque des règnes phanariotes, par P. Eliade, in-8° 7 50

L'ART GOTHIQUE ET LA RENAISSANCE EN CHYPRE par C. Enlart, in-8°, 421 fig. et 34 planches................. 30 »

GRAMMAIRE DE LA LANGUE SERBO-CROATE, traduite, avec de nombreuses modifications, de la grammaire slave de Parcié, par le Dr Feuvrier, 2e édition, revue et corrigée, in-8°..... 10 »

JOURNAL D'ANTOINE GALLAND, pendant son séjour à l'Ambassade de France à Constantinople, publié par Ch. Schefer, 2 vol., in-8°, fig.. 12 »

Le Puy. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

N° 47 Quarante-sixième année. 23 novembre 1912.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Bulletin hispanique, n° 4 : H. de La Ville de Mirmont, Les déclamateurs espagnols au temps d'Auguste et de Tibère (suite). — G. Cirot, Chronique latine des Rois de Castille jusqu'en 1236 (suite). — P. Duhem, Dominique Soto et la scolastique parisienne (suite et fin). — J. Mathorez, Notes sur les rapports de Nantes avec l'Espagne (suite). — C. Pérez Pastor, Nuevos datos acerca del histrionismo español en los siglos xvi y xvii (suite). — Variétés : Notes sur l'archéologie ibérique (P. Waltz), p. 433 ; — L'exposition d'art ancien à Burgos (E. Mérimée). Universités et enseignement : Les cours de vacances de Burgos. — L'espagnol dans l'enseignement secondaire (G. Cirot). — Programme de l'agrégation pour 1913. — Bibliographie : J. Juderias, España en tiempo de Carlos II (A. Girard). — G. Antolin, Catálogo de los Códices latinos de la R. Bibl. del Escorial (G. Cirot). — E. Fueter, Geschichte der neueren Historiographie (G. Cirot). — Chronique : (Longás, Toro Gómez, Rodriguez Marin, Albertini).

Revue bleue, 2 novembre 1912 : Chateaubriand, Supplément au Congrès de Vérone, correspondance avec le prince de Polignac, 1823-1824. — F. Pascal, La littérature populaire serbe. — L. Gielly, Les méthodes de la critique dans l'étude de l'art italien. — Blaison, Belfort en 1813, le commandant Legrand. — R. Burnand, Les origines de l'hôtel royal des Invalides. — Léo Larguier, La vie en bleu. — Jacques Lux, La vieillesse de Casanova ; Une œuvre inconnue de l'architecture française ; La réclame il y a un siècle.

Revue historique, novembre-décembre : A. Renaudet, Érasme, sa vie et son œuvre jusqu'en 1517, d'après sa correspondance ; *1re partie*. — Paul Matter, Les origines des Cavour ; *suite et fin*. — Jean Marx, Un nouveau récit de la mort de Guillaume le Conquérant. — A. Girard, Une négociation commerciale entre la France et l'Espagne en 1782. — Bulletin historique : Histoire byzantine. Publications des années 1910-1912, par Louis Bréhier. — Histoire de France. Epoque contemporaine, par E. Driault. — Histoire d'Allemagne, par A.-O. Meyer.

Deutsche Literaturzeitung, n° 44 : Scheel, Die Christliche Religion in Hinnebergs Kultur der Gegenwart. — Livingstone, The Greek genius and its meaning to us. — Deutsche Literatur des XVIII und XIX. Jahrhunderts. Aus der Bibliothek des Herrn Kurt Wolff in Leipzig. — Baur, Die philosophischen Werke des Robert Grosseteste, Bischofs von Lincoln. — Pädagogische Jahresschau über das Volksschulwesen im Jahre 1911. Hgb. von Clausnitzer. VI. — Pädagogisches Jahrbuch 1912. 35. Bd. Hgb. von der Wiener Pädagogischen Gesellschaft, red. von Scheuch. — Ronzevalle, Les emprunts turcs dans le Grec vulgaire de Roumélie et spécialement d'Andrinople. — Leskien, Zur Wanderung von Volksliedern. — Tragicorum Graecorum Fragmenta papyracea nuper reperta rec. Hunt. — Meillet, De quelques innovations de la déclinaison latine. — Fries, Stilistische Beobachtungen zu Wilhelm Meister. — Wolff, The Greek Romances in Elizabethan Prose Fiction. — Koukal, Etymologische Streifzüge. — Weber, Til Riemenschneider. 3. Aufl. — Studien und Versuche zur neueren Geschichte, Max Lenz gewidmet von Freunden und Schülern. — Handbuch für Heer und Flotte. Hgb. von Alten. Lief. 36-48. — Jansen, Jakob Fugger der Reiche. I. — Hatschek, Allgemeines Staatsrecht. — Köhler, Probleme der Fahrlässigkeit im Strafrecht.

BIBLIOTHÈQUE NATIONALE

CABINET DES MÉDAILLES ET ANTIQUES

CATALOGUE DES BRONZES ANTIQUES

Par **Ernest BABELON** et **J.-Adrien BLANCHET**

Un beau volume grand in-8 de 800 pages, illustré de 1.100 dessins..... 40 fr.

CATALOGUE DES CAMÉES

Par **Ernest BABELON**

Un fort volume grand in-8, et un album de 76 planches en un carton... 40 fr.

CATALOGUE DES CYLINDRES ORIENTAUX

ET DES CACHETS ASSYRO-BABYLONIENS, PERSES ET SYRO-CAPPADOCIENS

Par **Louis DELAPORTE**

Un volume in-8 et un album in-4 de 40 planches........................ 30 fr.

CATALOGUE DES VASES PEINTS

Par **A. de RIDDER**

2 parties in-4, figures et planches.. 50 fr.

I. Vases primitifs et vases à figures noires.
II. Vases à figures rouges et de décadence.

COLLECTION PAUVERT DE LA CHAPELLE

INTAILLES ET CAMÉES

Donnés au Département des Médailles de la Bibliothèque Nationale

Catalogue publié par **Ernest BABELON**, de l'Institut

Un beau volume in-8, avec figures et 10 planches...................... 7 fr. 50

CATALOGUE DE LA COLLECTION ROUYER

Léguée au département des Médailles de la Bibliothèque Nationale

Publié par **Henri DE LA TOUR**

I. — JETONS ET MÉREAUX DU MOYEN AGE. In-8, 28 planches... 25 fr.

II. — JETONS ET MÉREAUX DE LA RENAISSANCE ET DES TEMPS MODERNES. In-8, planches.................................... 25 fr.

Musées et Collections Archéologiques

DE L'ALGÉRIE ET DE LA TUNISIE

15 volumes publiés.. 236 fr.

Alger, 12 fr. — Constantine, 12 fr. — Oran, 10 fr. — Cherchell, 15 fr. — Lambèse, 10 fr. — Philippeville, 12 fr. — Musée Alaoui en 2 parties, 10 fr., et supplément en 4 fascicules 27 fr. — Carthage, 3 fascicules 53 fr. — Collection Farges, 12 fr. — Tébessa, 12 fr. — Sousse, 15 fr. — Timgad, 12 fr. — Tlemcen, 12 fr. — Guelma, 12 francs.

ERNEST LEROUX, ÉDITEUR, 28, RUE BONAPARTE, VIe

Cinquième année. N° 5. Octobre-Décembre 1912.

ANNALES RÉVOLUTIONNAIRES

ORGANE DE LA SOCIÉTÉ DES ÉTUDES ROBESPIERRISTES

Paraissant cinq fois par an.

DIRECTEUR : ALBERT MATHIEZ

Non cujuslibet temporis
Non cujuslibet hominis

Le gouvernement de Robespierre nous eût épargné Waterloo.
André GODARD.

SOMMAIRE

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.

Nº 48 Quarante-sixième année. 30 novembre 1912.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VIe

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Revue bleue, 9 novembre 1912 : P. Delombre, Le budget de 1913. — C. Jullian, Le Collège ou l'Association dans la Gaule romaine. — J. Reinach, Anti-alcoolisme et R. P. — Rogues de Fursac, Débilité mentale, alcool et revolver. — Lucien Maury, La morale dans le roman. — Firmin Roz, Théâtres. — J. Lux, Chronique des livres.

Revue de l'enseignement des langues vivantes, n° 11 : A. François-Poncet, Wieland et Julie de Bondeli. — A. Biard, Shall et Will dans la Bible et dans Shakspeare. — J.-H. Lambert et ses relations épistolaires avec Kant. — Examens, etc.

Revue germanique, n° 5, novembre-décembre : G. Rabache, Austin Dobson, poète. — E. Pitrou, Une source des nouvelles de Théodore Storm, le recueil des Sagen, Märchen und Lieder de K. Müllenhoff. — Constable et Wordsworth (Aurélien Digeon). — La police du grand-duché de Toscane et un roman de Nathaniel Hawthorne, 1854 (Valéry Labbaud). — A propos de Werther en France (J. Blum). — Revues annuelles : La poésie allemande (H. Buriot). — Littérature comparée : revue des livres, juillet 1911-juin 1912 (F. Baldensperger).

Deutsche Literaturzeitung : Hönigswald : Substanzbegriff und Funktionsbegriff. I. — F. Müller, Gedenktagebuch für Mathematiker. 3. Aufl. — Fuchs, Offenbarung und Entwicklung. — Goodspeed, Index apologeticus. — The Irshád al Arib Ilá Ma'rifat al-Adib or Dictionary of learned men of Yáqût. Vol. III. I. Ed. by Margoliouth. — Marti, Kurzgefasste Grammatik der biblisch-aramäischen Sprache. 2. Aufl. — Einleitung in die Altertumswissenschaft, hgb. von Gercke und Norden. Bd. 3. Bd. 1, 2. Aufl. — Wrobel, Aristotelis de epopeae et tragoediae generibus quae fuerit doctrina. — Edda. 1. Heldendichtung, übertragen von Genzmer. Mit Einleit. u. Anmerk. von Heusler. — Raab, Corneille in deutschen Uebersetzungen und auf der deutschen Bühne bis Lessing. — Smyth, Biblical Quotations in Middle English Literature before 1350. — Schoch, Perfectum historicum und perfectum praesens im Französischen von seinen Anfängen bis 1700. — Probst, Die Madonna Sixtina. — Jahresberichte der Geschichtswissenschaft, hgb. v. Schuster. 33. Jahrg, 1910. — Briefe des westfälischen Stabsoffiziers Friedrich Wilhelm von Lossberg vom russischen Feldzuge des Jahres 1812. Neu hgb. von Chr. Meyer. — Groag und Montzka, Quellenbuch zur Geschichte des Altertums. — Guenther, Einführung in die Tropenwelt. — Vulkanausbrüche in alter und neuer Zeit, hgb. von Schneider. — Wolf, Die Volkswirtschaft der Gegenwart und Zukunft. — Schweikert, Die deutschen edelfreien Geschlechter des Berner Oberlandes bis zur Mitte des XIV. Jahrhunderts. — Heiberg, Naturwissenschaften und Mathematik im klassischen Altertum. — Deegener, Lebensweise und Organisation. — Ranschburg, Das kranke Gedächtnis.

Literarisches Zentralblatt, n° 45 : Glaue, Das kirchliche Leben der evangel. Kirchen in Thüringen. — Stuckert, Kirchenkunde der reformirten Schweiz. — Güterbock, Der Islam im Lichte der byzantinischen Polemik. — Urk. und Aktenstücke zur Gesch. des Kurfürsten Friedrich Wilhelm von Brandenburg, XX, 1, 2, p. Fehling. — Schiffer, Markgraf Hubert Pallavicini. — Ungerer, Elsässische Altertümer, I. — Lebenserinn. des Generalleutnants Karl von Wedel, p. Troeger, I. — Maltzahn, Der Seekrieg zwischen Russland und

Japan, I. — FARNER, Gesch. der Kirchgemeinde Stammheim und Umgebung. — DELITZSCH, Assyrische Lesestücke. — Procli Institutio physica, p. RITZENFELD. — Minucii Felicis Octavius, p. WALTZING. — SCHOLTE, Probleme der Grimmelshausenforschung, I. — WILLOUGHBY, Rossetti and German literature. — MUTHESIUS, Schule und soziale Erziehung.

Literarisches Zentralblatt, nº 46 : DEIMEL, V. T. Chronologia monumentis babylonico-assyriis illustrata. — DELEHAYE, Les origines du culte des martyrs. — BROCHARD, Etude de philosophie ancienne et moderne. — VEITH, Antike Schlachtfelder, III, 2. Afrika. — Württemb. Landtgsakten, II, 1, 2, p. ADAM; Württ. Geschichtsquellen, 9, 11, 12. — VIOLLET, Le roi et ses ministres. — Tagebuch des Grafen Khevenhüller. — MÜLLER-LYER, Formen der Ehe, Familie u. Verwandtschaft ; Die Familie. — RÉMOND et VOIVENEL, Le génie littéraire. — GUGLIELMINO, Arte e artificio nel dramma greco. — Manilius, II, p. HUSMAN. — HUSZAR, L'infl. de l'Espagne sur le théâtre français des XVIIIe et XIXe siècles. — NIEMEYER, Der Rechtsspruch gegen Shylock-Bulthaupts liter. Nachträge. — A.-M. WAGNER, Das Drama Friedrich Hebbels. — V. SCHMIDT, De graesk-aegyptiske Terrakotter i Ny Carlsberg Glyptothek. — ANIMATUS, Die Entthronung der antiken Kunst, ein Schnitt in den kunsthistorischen Zopf. — Hugo Wolfs musikalische Kritiken, p. BATKA u. WERNER. — BUTKEWITSCH u. NIKOLAEW, Histor. Denkschrift erschienen am Tage des 50 jährigen Jubiläums des St Petersburger Sechsten Gymnasiums.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON

N° 49 | Quarante-sixième année. 7 décembre 1912.

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS

ERNEST LEROUX ÉDITEUR

28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à

M. ARTHUR CHUQUET

(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.

La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Feuilles d'histoire, 1er décembre 1912 : Georges GIRARD, La misère en 1699. — Louis MAURER, Le régiment de Vigier à Saint-Denis en 1788. — Louis DE SANTI, Le conventionnel Chasset. — Edmond HUE, Les dragons de Murat pendant la campagne de Russie, I. — E. CAZALAS, Un émissaire de Napoléon en 1812. — Comte BEUGNOT, L'île d'Elbe et la police. — Léon PÉLISSIER, Quelques lettres du peintre Fabre, I. — Gabriel VAUTHIER, Une poignée de documents : I. Lacépède à Saint-Germain des Prés. II. Les boutiques du Palais-Royal en 1795. III. Représentations au profit des pauvres sous le Directoire IV. La suppression du Journal de la librairie en 1811. V. Bosio à Héricart de Thury. VI. Glais-Bizoin librettiste. VII. Mme de Cousse au vicomte de Larochefoucauld. VIII. Gounod au comte de Pastoret. IX. Boislecomte à Villemain. X. La réunion de la Bibliothèque Mazarine et de la Bibliothèque de l'Institut. — Questions et réponses. — Bibliographie.

Revue bleue, 16 novembre : Et. FOURNIOL, Dans Stamboul mobilisée, notes de voyage. — Paul DELOMBRE, Le budget de 1913. — Arthur SCHNITZLER, Les derniers masques. — PAUL-LOUIS, A propos de la crise balkanique, les causes économiques des guerres. — Michel BRENET, Le Messie et les dernières années de Haendel. — Lucien MAURY, Pierre Lasserre et l'Université. — Firmin Roz, Théâtres. — Jacques LUX, Chronique des livres.

Revue de philologie française, 3e trimestre 1912 : E. PORTIER, Essai de sémantique, confondre, confus, confusion, confusément. — R. MICHALIAS, Glossaire du patois d'Ambert, suite. — L. CLÉDAT, Notes sur les images dans les noms de plantes. — Comptes-rendus : GILLIÉRON, L'aire « clavellus » d'après l'atlas linguistique de la France (A. Dauzat). — J.-M. MEUNIER, Monographie phonétique du parler de Chaulgnes (Nièvre) et Étude morphologique sur les pronoms personnels dans les parlers actuels du Nivernais (L. C.). — Livres et articles signalés. — Chronique : La prononciation du latin.

Deutsche Literaturzeitung, n° 46 : HÖNIGSWALD, Substanzbegriff und Funktionsbegriff (fin). — LINDROTH, Bureus, den svenska grammatikens fader. — Ungarische Ründschau für historische und soziale Wissenschaften. Hgb. von G. HEINRICH. I. Jahrg. 1. und 2. — KALT, Samson. — CUMONT, La cosmogonie manichéenne d'après Théodore bar Khôni. — KUGENER et CUMONT, Extrait de la CXXIIIe homélie de Sévère d'Antioche. L'inscription de Salone. — FICKER, Die Anfänge der akademischen Studien in Strassburg. — Vitae Sanctorum indigenarum : I. Acta S. Walatta Petros. II. Miracula S. Zara-Buruk. — AIAS, Tragödie des Sophokles, übs. von L. Bellermann. — ZILLINGER, Cicero und die altrömischen Dichter. — SCHAAFFS, Goethes Schatzgräber und die Weissagungen des Bakis. — KRÜGER, Der junge Raabe. — Ben JONSON, Dramen. Hgb. Margarete Mauthner. — WAHLUND, Bibliographie der französischen Strassburger Eide vom Jahre 842. — GUNDLACH, Der Schatz der Grossen Grünen Schützengilde in Kiel. — Richard WAGNERS Lebens-Bericht. — CLASSEN, Die Völker Europas zur jüngeren Steinzeit. — Passionnes vitaeque sanctorum aevi Merovingici. Ed. KRUSCH et LEVISON. — Mittlers Almanach. 3. Jahrg. — DAVIS und BRAUN, Grundzüge der Physiogeographie. — DICKSON, Maps. — Charlotte ENGEL-REIMERS, Die deutschen Bühnen

und ihre Angehörigen. — MALLINCKRODT, Die rechtlichen Grundlagen der Schiffahrtspolizei auf der preussischen Rheinstrecke.

Literarisches Zentralblatt, nº 47 : Die Religion in Gesch. und Gegenwart, III. Hessbus-Lytton. — O. LANG, Die Catene des Vaticanus Gr. 762 ; O. HOPPMANN, Die Catene des Vaticanus Gr. 1802. — Griech. Papyri, p. KORNEMANN u. MEYER. I, 3. — SCHULTHEISS, Die deutsche Volkssage vom Fortleben und der Wiederkehr Friedrichs II. — ZYCHA, Prag. — LÜDICKE, Die Königs = und Kaiserurkunden der Köngl. preuss. Staatsarchive bis 1629 ; BAR, Das Staatsarchiv zu Danzig. — Bennigsen, Reden, I. — BANSE, Tripoli ; BURY, Uz ; MAUCHAMP, Sorcellerie au Maroc ; BECCARI, Il Tigrè. — Carmina Anacreontea, p. PREISENDANZ. — Pervigilium Veneris, p. CLEMENTI. — Lettres de Sainte-Beuve à Labitte, p. SANGNIER. — WILLERT, Die alliterierenden Formen der englischen Sprache. — HUNZIKER, Glattfelden und G. Kellers Grüner Heinrich. — STORCK, Goethes Faust und die bildende Kunst. — H. RIEMANN, Musikgeschichte in Beispielen.

DIRECTION DES ARCHIVES NATIONALES

Inventaire des Sceaux de la Bourgogne

Recueillis dans les dépôts d'archives,
musées et collections particulières des départements
de la Côte-d'Or, de Saône-et-Loire et de l'Yonne.

PAR AUGUSTE COULON
ARCHIVISTE AUX ARCHIVES NATIONALES

Un beau volume in-4, accompagné de 60 planches en phototypie... 40 fr.

MISSION FRANÇAISE DE CHALDÉE

DÉCOUVERTES EN CHALDÉE

Par ERNEST DE SARZEC

Publié par les soins de Léon Heuzey, de l'Institut
avec le concours de M. Amiaud et F. Thureau-Dangin

LIVRAISON V, FASCICULE 2

In-folio, planches en héliogravure.................................. 20 fr.
Cette livraison termine l'ouvrage.

Inventaire des Tablettes de Tello

Tome III. **Textes de l'époque d'Ur**

Publies par Henri de GENOUILHAC

2e partie, in-4, 82 planches de fac-similés et 4 phototypies......... 20 fr.
La première partie paraîtra prochainement.

COLLÈGE DE FRANCE

ANNUAIRE DU COLLÈGE DE FRANCE

DOUZIÈME ANNÉE

Un volume in-8 écu.. 2 fr.

ANNUAIRE DES BIBLIOTHÈQUES ET DES ARCHIVES

Nouvelle édition publiée par A. VIDIER

Un volume in-18 de 430 pages.. 5 fr.

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON

N° 50 Quarante-sixième année. 14 décembre 1912.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Revue bleue, 23 novembre 1812 : Alfred CROISET, Les Universités françaises. — Jacques FLACH, Thomas Morus et l'île d'Utopie. — Arthur SCHNITZLER, Les derniers masques. — François PICAVET, Saint Paul a-t-il reçu une éducation hellénique? — Michel BRENET, Le Messie et les dernières années de Haendel. — L. MAURY, Romans. — Firmin Roz, Théâtres — Jacques LUX, L'Infernale de Strindberg; La galerie Layard à Venise; Un romancier brésilien.

Deutsche Literaturzeitung, n° 47 : Generalleutnant JANSON : Grundlagen der Kriegstheorie. — The John Rylands Library, Manchester : Catalogue of an Exhibition of Manuscript and Printed Copies of the Scriptures, illustrating Transmission of the Bible. — PASCAL, Le credenze d'oltretomba nelle opere letterarie dell' antichità classica. — MARTI, Stand und Aufgabe der alttestamentlichen Wissenschaft in der Gegenwart. — A. BRUCKNER, Die vier Bücher Julians von Aeclanum an Turbantius. — J. FISCHER, Die Erkenntnislehre Anselms von Canterbury. — P. DE COUBERTIN, L'analyse universelle. — M. WALTER, Beobachtungen über Unterricht und Erziehung in den Vereinigten Staaten von Nordamerika. — Táin bo Cúalnge. Enlèvement [du Taureau divin et] des vaches de Cooley. Trad. par H. d'Arbois de Jubainville. — FINSLER, Homer in der Neuzeit von Dante bis Goethe. — A. GOEDECKEMEYER, Die Gliederung der aristotelischen Philosophie. — XII Panegyrici latini. Rec. G. Baehrens. — R. M. WERNAER, Romanticism and the romantic school in Germany. — A. FARINELLI, Il romanticismo in Germania. — P. VAN TIEGHEM, Le mouvement romantique. — Th. KOLBE, Die Konjugation der Lindisfarner Evangelien. — CARION, Hauptsächlichste Paronyme der französischen Sprache. 2. Ausgabe. — LESQUIER, Les institutions militaires de l'Egypte sous les Lagides. — A. DE BERZEVICZY, Béatrice d'Aragon, Reine de Hongrie. — STEGER, Geschichte des Feldzuges in Russland im Jahre 1812. Umgearb. von E. Moraht. — KERN, Nordgriechische Skizzen. — KNOX, The Climate of the Continent of Africa. — DRÖLL, Sechzig Jahre hessischer Einsenbahnpolitik 1836—1896. — Ida KISKER, Die Frauenarbeit in den Kontoren einer Grosstadt. — A. HEUSLER, Das Strafrecht der Isländersagas; — Zum isländischen Fehdewesen in der Sturlungazeit.

Literarisches Zentralblatt, n° 48 : BOWEN, The Resurrection in N. T. — HARNACK, Ueber den privaten Gebrauch der heiligen Schriften in der alten Kirche. — A. S. GREEN, The old Irish word. — HAAKE, H. A. von Schöningh. — HIRN, Englische Subsidien für Tirol und die Emigranten von 1809. — WHITMAN, Deutche Erinnerungen. — ROHRBACH, Der deutsche Gedanke in der Welt. — KRAUS, Das Recht zu strafen. — BARDENHEWER, Gesch. der altkirchl. Literatur, III, das vierte Jahrh. — JAHNCKE, Guilelmus Neubrigensis. — FENIGSTEIN, Leonardo Giustiniani. — M. L. HUNT, Thomas Dekker. — Gœthes Werke, p. ALT et Propyläenausgabe. — DALMAN, Neue Petra-Forschungen u. der heilige Felsen von Jerusalem. — MARCERON, La morale par l'Etat. — HESSEN, Deutsche Männer, fünfzig Charakterbilder.

A. P. OPPÉ

SANDRO BOTTICELLI

Ouvrage illustré de vingt-cinq planches en couleurs tirées hors texte.

Sandro Filipepi Botticelli, le père glorieux du *Printemps*, de la *Naissance de Vénus*, des *Madones*, est l'un des peintres de la Renaissance Italienne qui ont soulevé le plus d'enthousiasme. Tout ce qu'il y a de distingué, d'élégant, de mièvre et aussi de personnel, d'irrégulier et de tendrement passionné dans son œuvre, son étrangeté exquise en un mot, a évoqué de profonds échos dans l'âme troublée et chercheuse des artistes de nos jours, en particulier des préraphaélistes.

A ces titres, il méritait qu'on étudiât, comme l'a fait avec une rare érudition M. A. P. Oppé, sa physionomie et son talent et qu'on offrît aux amateurs, avec un commentaire sûr, net et précis, les reproductions fidèles et luxueuses de ses peintures les plus fameuses.

Un volume in-8° cartonné toile, fers spéciaux.......... 25 fr. »

Le Puy-en-Velay. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon

N° 51 Quarante-sixième année. 21 décembre 1912.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : M. ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI[e]

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Revue bleue, 30 novembre 1912 : Léon Tolstoi, Un projet de mariage. — Jacques Flach, Thomas Morus et l'île d'Utopie. — Jules Guiffrey, Le Nostre et le jardin des Tuileries. — François Picavet, Saint Paul a-t-il reçu une éducation hellénique? — Michael Py, L'irrédentisme slave. — L. Maury, Editions de Calvin, Rabelais, Marie de France, Du Bellay. — Leo Larguier, La vie en bleu. — Jacques Lux, Chronique des livres.

Revue de l'enseignement des langues vivantes, décembre 1912, n° 12 : A. Pinloche, Certificat d'aptitude à l'enseignement de l'allemand, concours de 1912, rapport. — C. L, La circulaire du Board of education sur les langues modernes. — Notes et documents : Société pour l'étude des langues et des littératures modernes; Discours de distributions de prix; Les deux cultures (H. Hauvette); Le bluff à la mode (V. Riemer). — Concours, etc.

Revue de l'instruction publique en Belgique, n° 3-4 : J. Remy, Un nouveau manuscrit d'une lettre de Proclus de Constantinople. — G. Cahnter, A propos des vers 691-699 des Choéphores. — J. De Decker, Juvénal, 1, 81-86. — A. Hansay, Note critique pour servir à l'histoire de la liberté et de la propriété dans nos contrées au moyen âge. — Fr. Cumont, Les grandes universités américaines. — J. Hardy, Notes sur « Le Semeur » de Victor Hugo. — *Comptes rendus* : Ouvrages de MM. Mülder, Ziegler, Puech, Sternkopf, Jahn, Hauck, Pichon, Consoli, Maron Jean, C. Pascal, Wissowa et Kroll, Holwerda, Van Rijn et Kernkamp, Ch. de Lannoy et Van der Linden, Counson, Faguet, P. Mille, G. Le Roy, Mascrin, P. de Bouchaud, Lauvrière, Spingarn, H. Williams, F. Roz. — *Chronique*. — *Périodiques*.

Deutsche Literaturzeitung, n° 48 : Wernle, Weinels Biblische Theologie des Neuen Testaments. — Die Catene des Vaticanus Gr. 1802 zu den Proverbien, analysiert von Hoppman. — Bertholet, Die jüdische Religion von der Zeit Esras bis zum Zeitalter Christi. — Registrum litterarum Salvi Cassettae 1481-1483, Barnabae Saxoni 1486, Hgb. von Reichert. — O. Ewald, Gründe und Abgründe; — —, Lebensfragen. — Prabhu Dutt Shastri, The Doctrine of Māyā in the Philosophy of the Vedānta. — Jahrbuch der Jüdisch-literarischen Gesellschaft. IX : 1911 = 5672. — A. di Bella, La commedia di Menandro. — Usener, Kleine Schriften. — Riewald, De imperatorum Romanorum cum ceteris dis et comparatione et aequatione. — E. von dem Hagen, Goethe als Herausgeber von « Kunst und Alterthum » und seine Mitarbeiter. — H. von Kleists Gespräche. Hgb. von Frhr. v. Biedermann. — Schulze, Kleists « Penthesilea » oder von der lebendigen Form der Dichtung. — Willoughby, Dante Gabriel Rossetti and German Literature. — St. Wedkiewicz, Materialien zu einer Syntax der italienischen Bedingungssätze. — Jacobsthal, Göttinger Vasen. — Deutsche Kunst in Wort und Farbe, hgb. von R. Graul. — Klio, Beiträge zur alten Geschichte. Hgb. von. Lehmann-Haupt und Kornemann IX-XI. — — Bennigsens, Reden. Hgb, von Schultze und Thimme. I. — The Lowery Collection. Ed. by Ph. L. Phillipps. — L. von Mises, Theorie des Geldes und der Umlaufsmittel. — H. O. Müller, Das « Kaiserliche Landgericht der ehemaligen Grafschaft Hirschberg ». — E. Simon, Statistisches Taschenbuch für das Deutsche Reich. IV. Jahrg. : 1913.

Literarisches Zentralblatt, n° 49 : Schmidtke, Neue Fragmente und

Untersuchungen zu den judenchristlichen Evangelien. — MOROSOW, Die Offenbarung Johannis. — ENTZ, Positivismus und Weltflucht bei Platon. — KLAMROTH, Die jüdischen Exulanten in Babylonien. — GÖLLER, Die Einnahmen der apostolischen Kammer unter Johann XXII, 1, 2. — SCHÄFER, Die Ausgaben der apostol. Kammer unter Johann XXII. — DROUET, L'abbé de Saint-Pierre. — KRALIK und SCHLITTER, Wien. Gesch. der Kaiserstadt und ihrer Kultur. — LEIST, Privatrecht und Kapitalismus im 19 Jahrhundert. — Gai Inst. comm. premiers, p. KRIEP. — KLECKERS, Die Stellung des Verbs im Griech. — Claudius Rutilius Namatianus, p. HEIDRICH. — L. P. THOMAS, Gongora et le gongorisme. — BEYER, Der junge Heine. — SCHADE, Faust. — WEISBACH, Impressionismus. — CHOPIN, Gesamm. Briefe. — H. RIEMANN, Musikgesch. in Beispielen, II. — GUGLIA, Das Theresianum in Wien.

Museum, n° 11-12, août-sept. 1912 : CAUER, Das Altertum im Leben der Gegenwart (K. Kuiper). — GARDTHAUSEN, Griech. Paläographie, I (Roos). — BELZNER, Homer. Problemen, I (v. Leeuwen). — BRETHOLZ, Lat. Paläographie (S. G. de Vries). — KUKULA, Röm. Saecularpoesie (Slijpen). — Propertii Eleg. libri IV, rec. Hosius (Enk). — STEELE, Case Usage in Livy, I (Slijper). — Mitteis u. WILCKEN, Grundz. u. Chrestom. d. Papyruskunde (Boeser). — SCHOLTE, Probleme d. Grimmelshausenforschung, I (Frantzen). — EIMER, Persönl. Beziehungen zw. Byron u. den Shelleys (Verwey). — CHINARD, L'exotisme américain dans la litt. franç. au XVI[e] s. (Salverda de Grave). — Van GELDER, Alg. Geschiedenis, III (Valeton). — KLOTZSCH, Epirot. Geschichte (v. Gelder). — LAUER, Robert I et Raoul de Bourgogne (Huizinga). — HOFFMANN, Geldhandel d. deutschen Juden (Mulder). — Briefwechsel d. Ubbo Emmius, hg. v. Brugmans u. Wachter (Bos). — SIDERSKY, L'orig. astron. de la chronol. juive (H. G. v. d. Sande Bakhuyzen). — KUIPER, Atheensch Jongensleven (M. A. Schepers). — BONHÖFFER, Epiktet u. d. N. T. (J. H. Leopold). — ZIEBARTH, Kulturbilder aus griech. Städten (v. Hille). — FISCHER, Erkenntnislehre Anselms v. Canterbury (Beysens). — RENZ, Synteresis nach dem H. Thomas v. Aquin (Beysens). — FRANK, Scheich 'Adi (Houtsma). — DELISLE, Enquête s. la fortune des établiss. de l'ordre de S.-Benoît (Kruitwagen). — DE JONG, Voorbereiding en Constit. v. h. Kerkverband d. Nederl. Geref. Kerken, I (v. Nes). — Schoolboeken : PLUTARCHOS, T. u. G. Gracchus, v. Ziegler (Groeneboom). — Nieuwe uitgaven van Wolters en Brusse.

— N° 1, oct. 1912 : MEILLET, Introd. à l'étude compar. des langues indo-européennes³ (Kluyver). — Scholia vetera in Pindari Carmina rec. Drachmann, II (J. C. Vollgraff). — Euripidis Fabulae ed. Prinz Wecklein (van IJzeren). — Ciceros Rede für Milo hrg v. Wessner (Kan). — Ciceronis Oratio pro Murena p. Galletier (Kan). — LEGRAND, Bibliogr. albanaise (Hesseling). — BROCKELMANN, Grundriss d. vergleich. Gramm. d. semit. Sprachen, I (Snouck Hurgronje). — BROCKELMANN, Kurzgef. vergleich. Gramm. d. semit. Sprachen (Snouck Hurgronje). — PORTAL, Antologia Provenzale (Sneyders de Vogel). — KITTEL, Gesch. d. Volkes Israel, I (Böhl). — GROSCH, Markgenossenschaf. u. Grossgrund-herrschaft im früh. Mittelalter (Gratama). — PARTSCH, Des Aristoteles Buch « Ueber das Steigen des Nil » (Koch). — MOHLBERG, Radolf de Rivo (Schutte). — DE RICCI, Catal. raisonné d. premières impressions de Mayence (Kruitwagen). — ZEDLER, Die Bamberger Pfisterdrücke (Kruitwagen). — 10[ter] Jahresbericht d. Gutenberg-Gesellschaft (Kruitwagen). — Schoolboeken : Van GELDER, Leerboek d. Oude Geschiedenis (Valeton).

LE PUY-EN-VELAY. — IMPRIMERIE PEYRILLER, ROUCHON ET GAMON

N° 52 Quarante-sixième année. 28 décembre 1912.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE

DIRECTEUR : ARTHUR CHUQUET

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, 25 fr.

PARIS
ERNEST LEROUX ÉDITEUR
28, RUE BONAPARTE, VI^e

Adresser les communications concernant la rédaction à
M. ARTHUR CHUQUET
(Au Bureau de la *Revue* : Rue Bonaparte, 28.)

MM. les Éditeurs de l'étranger sont priés d'envoyer directement et franco par la poste (et non par commissionnaire), les livres dont ils désirent un compte rendu.
La *Revue Critique* ne rend compte que des ouvrages envoyés en double exemplaire.

Revue bleue, 7 octobre 1912 : Louis Liard, Quelques souvenirs. — Stendhal, Le chevalier de Saint-Ismier. — Pierre Lebrun, Les derniers jours du premier Empire (lettres inédites de ou à Pierre Lebrun). — G. Renard, La question de chômage. — I. Babbitt, Bergson et Rousseau. — Paul Gaultier, L'âme révolutionnaire. — Jacques Lux, Le Français à l'étranger : Suède, Etats-Unis (Yale University, New-York).

Deutsche Literaturzeitung, n° 49 : G. Finsler, Griechische und germanische Heldenzeit. — Simonyi, Franz Misteli. — Ehrlich, Randglossen zur hebräischen Bibel. 4. Bd. — Megilla, Übertr. von J. W. Rothstein. — Mandel, System der Ethik als Grundlegung der Religion. — Montaigne, Ausgewählte Essais. Übertr. von Tony Noah. — Vorländer, Kant und Marx. — The Forty Martyrs of the Sinai Desert and the Story of Eulogios. Transcribed by Agnes Smith Lewis. — Philologische Beiträge zu den ungarisch-deutschen Beziehungen. Festschrift für Prof. Dr. Gustav Heinrich. — Fr. Müller, Quaestiones grammaticae. De γάρ particulisque adversativis enuntiata eorumque membra coniungentibus. — Pohlenz, Ciceronis Tusculanarum Disputationum libri V. 1. — Eschmann, Annette von Droste-Hülshoff. — Muckenheim, Der Strophenbau bei Annette von Droste-Hülshoff. — Homburger, Die Anfänge der Malschule von Winchester. im 10 Jahrh. — Lamprecht, Einführung in das historische Denken. — Sella, Constituzioni Egidiane dell' anno 1357. — Ségur-Cabanac, Kaiser Ferdinand I. als Regent und Mensch. — Beschreibung des Oberamtes Münsingen. 2. Bearb. — Die Schrift « Vom Aberglauben » von Karl Huss. Hgb. von A. John. — Müller-Leyer, Formen der Ehe, der Familie und der Verwandtschaft ; — Die Familie. — Thisse, Die Entwicklung der elsässischen Landwirtschaft in der zweiten Hälfte des 19. Jahrhunderts. — Willms, Die Umwandlung von Kauffahrteischiffen in Kriegsschiffe.

Couronné par l'Académie française. — Prix Montyon

Londres et la Vie à Londres

Par **F. de BERNHARDT**

36 pages de photogravures

Un superbe vol. in-4° couronne	Broché	7 fr. 50
	Cartonné, fers spéciaux	10 fr. »
	Relié demi-chagrin	13 fr. 50

LE JAPON FLEURI

Texte et Illustrations de WALTER TYNDALE

Un volume in-8° colombier, sur papier vergé, orné de 24 planches hors-texte *en couleurs*, d'après les aquarelles de l'auteur.

Broché : **12** fr. Relié avec fers spéciaux : **20** fr.

Léon DEROY

Les Chroniques du château de Fontainebleau

1 vol. in-4 couronne : 16 pl. hors-texte en phototypie, broché : **10** fr.

Pierre QUENTIN-BAUCHART

Les Chroniques du château de Compiègne

Un volume in-4° couronne, 16 planches hors-texte et un plan.

Broché : **12** francs.

A Travers la Hollande

Par **Léon GÉRARD**

Illustré de 48 dessins à la plume par J.-B. HEUKELOM et de 3 cartes

Un volume in-8° carré, tiré sur papier vergé, broché : **3 fr. 50**.

Le Puy. — Imprimerie Peyriller, Rouchon et Gamon.